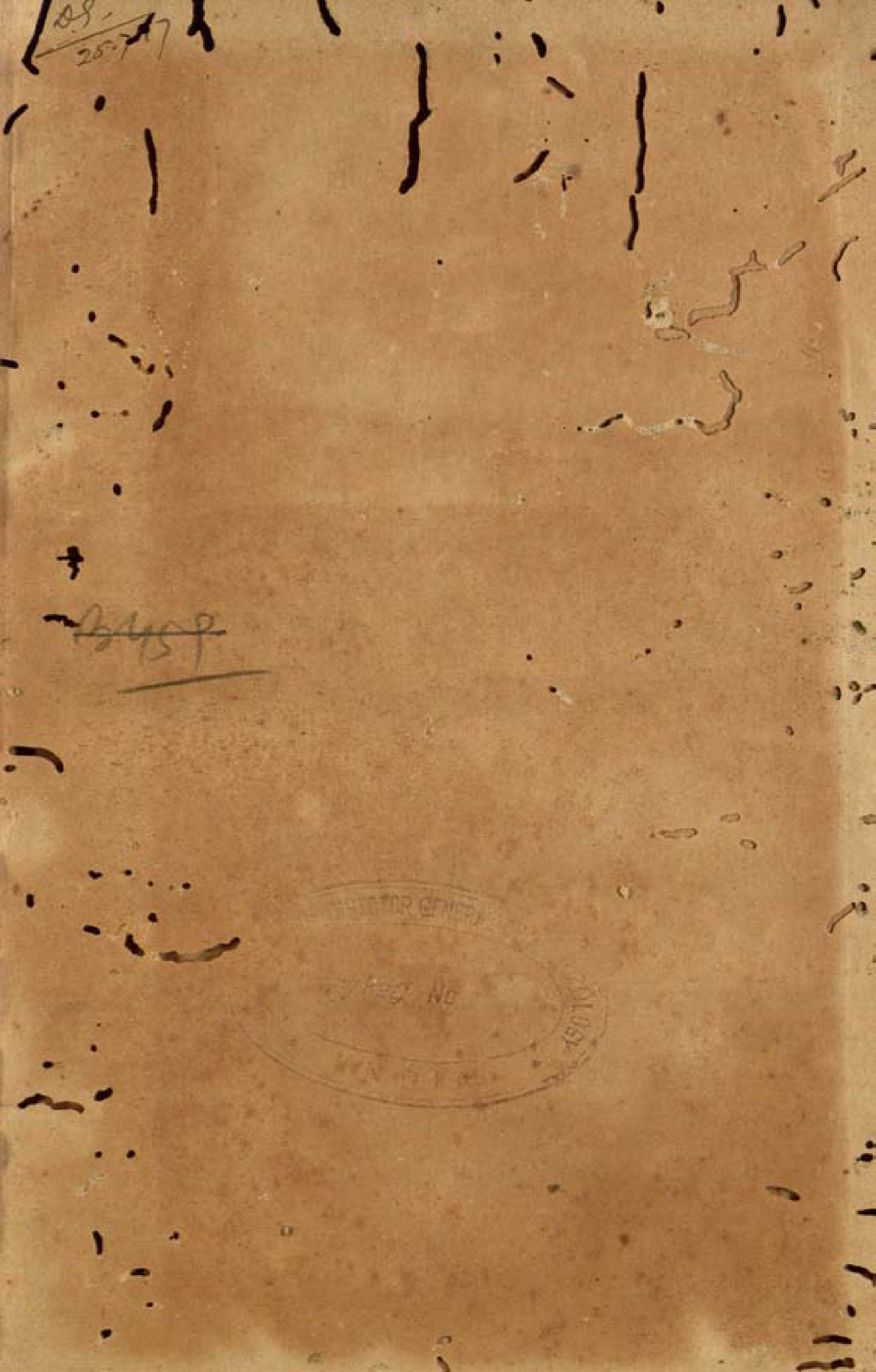
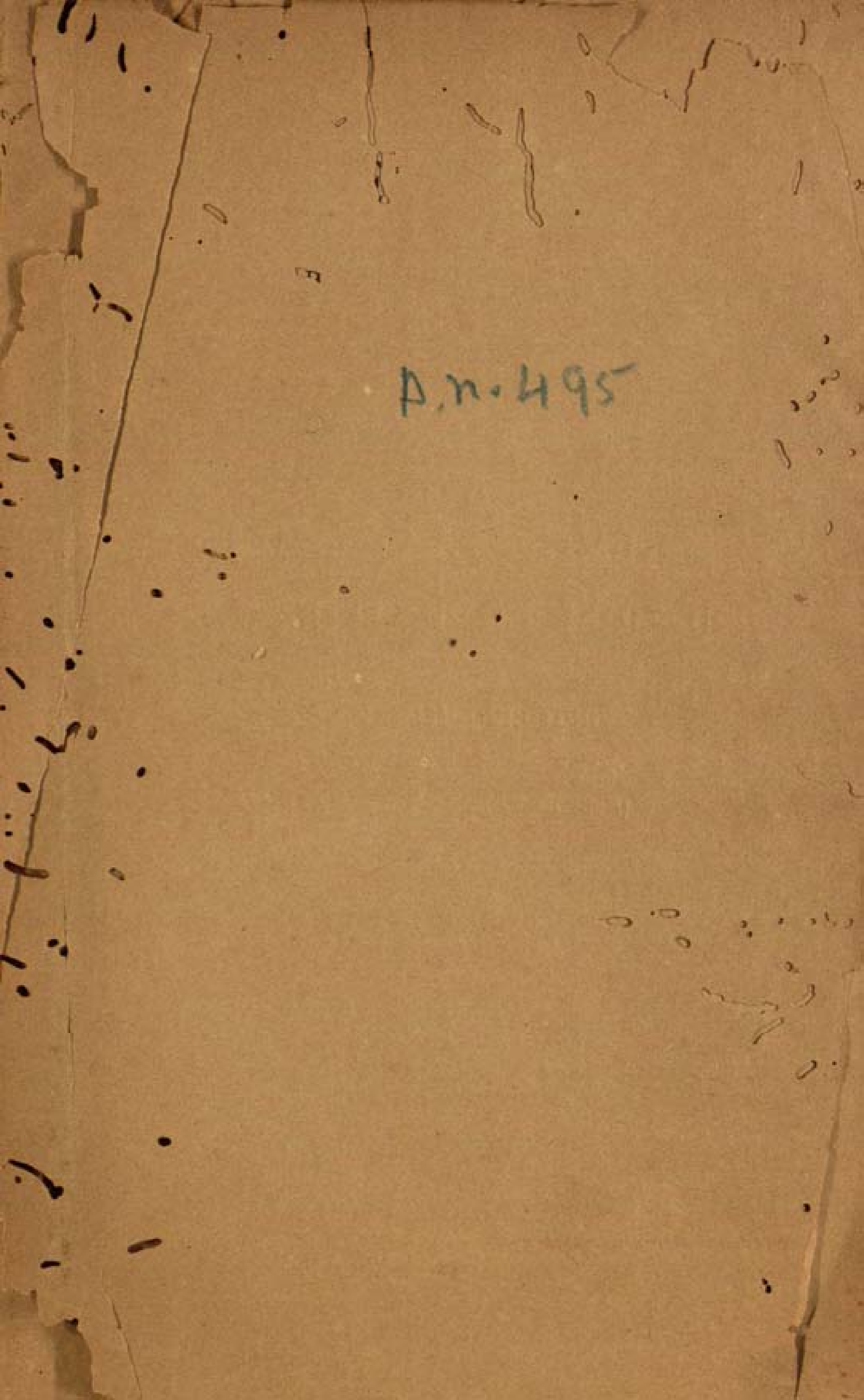





A.n.495



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXXI).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1891

ANNÉE 1891

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 26 décembre 1890 au 19 juin 1891).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales de l'Est.
Bulletin du cercle Saint-Simon.
La Révolution française.
Mélusine.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Babylonian and Oriental Record.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 5 janvier — 1891

1. — Emile Egger. **La littérature grecque.** Paris, Alphonse Picard, 1890, II-419 pages.

Ce volume est un recueil d'articles, de leçons, de mémoires publiés par M. Egger à des dates fort différentes, et que ses fils viennent de réunir avec un soin pieux. Beaucoup d'autres travaux analogues de l'auteur pourraient encore être réunis en volume. Les éditeurs ont fait un choix ; ils ont voulu présenter aux lecteurs un recueil qui, par la variété des sujets traités, fût comme un résumé des travaux de leur père sur les différentes parties de la littérature grecque, et qui donnât une idée juste de cette activité partagée également entre les devoirs de l'enseignement public et les recherches plus désintéressées, plus curieuses, plus neuves parfois, de la libre érudition. Quelques-uns de ces travaux sont déjà fort anciens ; mais, s'ils étaient en général bien connus par leurs titres, ils étaient devenus assez difficiles à retrouver dans des publications que l'on n'a pas toujours sous la main. Le nouveau recueil s'ouvre par une leçon sur l'Hellénisme. Suivent une vingtaine de morceaux sur les origines, sur le théâtre, sur la prose classique. J'y relève quelques titres d'articles particulièrement intéressants : — un épisode de l'*Odyssée* qu'Aristote semble n'avoir pas connu, — l'influence du papyrus égyptien, — la présence des femmes aux représentations comiques, — l'authenticité de l'*Eroticos* attribué à Lysias dans le *Phèdre* de Platon. Le volume se termine par des études sur les grammairiens grecs et en particulier sur le célèbre *Traité du sublime*. Ces études sont encore instructives et agréables. On y retrouve très nettement aussi la physionomie même de l'auteur, dont la personne a laissé un vif souvenir à tous ceux qui l'ont connu. En somme, ce nouveau recueil sera le bienvenu.

Alfred Croiset.

2. — W. Christ. **Geschichte der Griechischen Litteratur bis auf die Zeit Justinians**, tome VII du *Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft*, publié par Iwan v. Müller, 2e édition, Munich, Beck, 1890, 770 p. in-8, 13 mk. 50.

La première édition de cette *Histoire de la littérature grecque* date du mois d'octobre 1888, la seconde du mois de juin 1890! Pour une œuvre d'érudition, voilà un succès que ne connaissent guère chez nous des livres d'une lecture pourtant plus attrayante, et d'une science non moins solide. Aussi bien M. Christ ne doit-il pas se faire illusion : le mérite incontestable de son livre n'est pas la seule cause qui en a si vite épuisé la première édition. Rien ne répond mieux aujourd'hui aux besoins des hommes qui travaillent, que ces *Manuels* de philologie et d'antiquités classiques, où, sous une forme succincte, à bon prix, on peut trouver réunis les derniers résultats de la science. Le livre de M. C. n'a pas eu seulement la nombreuse clientèle acquise d'avance au *Handbuch* d'Iwan Müller; il s'est répandu dans les gymnases d'Allemagne, où l'enseignement du grec est toujours prospère, et il s'est vendu même en France, où nous n'avons pas, après tout, son équivalent.

Est-ce à dire que cette nouvelle histoire de la littérature grecque doive prendre une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre que notre siècle a produits? Nous ne le pensons pas. Pour le moment, elle a le mérite d'être la dernière venue, et c'est bien quelque chose. Mais, quand elle aura perdu cet avantage éphémère, elle paraîtra, je le crains, bien sèche et bien aride. Non pas que nous souhaitions de voir s'allonger encore, dans une prochaine édition, les 800 pages, grand in-8°, que contient déjà ce volume! Mais remarquons que la moitié de l'ouvrage est consacrée à la littérature alexandrine et gréco-romaine jusqu'à Justinien; la littérature classique ne remplit que 400 pages environ. Or, M. C. a voulu, dans ces 400 pages, passer en revue tous les auteurs grecs, les grands comme les petits, ceux dont on possède l'œuvre entière comme ceux dont on connaît à peine le nom, et, pour chacun de ces auteurs, il a tenu à donner des indications bibliographiques aussi complètes que possible. Il en résulte qu'une place trop restreinte est laissée soit à l'appréciation littéraire des écrivains, soit aux explications historiques qui rendraient plus facile et plus exacte l'intelligence des œuvres. Pour ne citer qu'un exemple, il est permis de trouver qu'une page unique sur Antiphon donne une idée insuffisante de cet orateur original et puissant. Les origines de l'éloquence en Grèce méritaient aussi un développement plus ample : une seule ligne accordée à Périclès (p. 314), c'est vraiment trop peu.

Il est juste, d'ailleurs, de reconnaître que M. C. a tout fait pour mettre au courant la seconde édition de son livre. Les articles parus dans les revues savantes depuis deux ans ont été dépouillés avec soin, et cités en note ou mentionnés dans le corps de l'ouvrage : c'est ainsi que 100 pages se sont ajoutées au texte primitif [1]. Quelques erreurs aussi ont été cor-

1. Il s'en faut pourtant que la bibliographie soit encore complète : sur Antiphon, par exemple, M. C. ne cite ni l'*Essai sur la langue et le style d'Antiphon*, par

rigées : le savant *Marionette* de la première édition (p. 118) est redevenu *Mariette* dans la seconde (p. 134). Nous signalerons encore à M. Christ une légère inexactitude : la patrie d'Anacréon, Téos, est une ville continentale, et non une île.

Am. HAUVETTE.

---

3. — E. ESPÉRANDIEU. **Inscriptions de la cité des Lemovices.** Paris, Thorin, 1891, in-8, 344 pages.

M. Espérandieu, après avoir réuni toutes les inscriptions du Poitou et de la Saintonge en un volume, dont j'ai parlé ici même, a voulu faire le même travail pour celles qui ont été trouvées sur le territoire de la cité antique des Lemovices. Le nombre en est beaucoup moins considérable et, parmi elles, il n'en est presque pas d'importantes ; il faut d'autant plus remercier M. Espérandieu de s'être imposé cette tâche, qu'elle était ingrate. Il a suivi à peu près la même méthode que pour son précédent travail ; il a seulement considérablement raccourci la partie bibliographique sans être pour cela moins complet, ce dont nous ne pouvons que le féliciter ; chaque texte est accompagné d'un fac-similé dû au crayon habile de l'auteur. Les inscriptions fausses ou suspectes, qui sont nombreuses, sont mises à part. Le livre se termine par quelques remarques intéressantes sur les voies romaines et la géographie antique de la région, sur la paléographie des inscriptions étudiées dans le travail, et sur les quelques renseignements administratifs ou historiques qu'elles contiennent. On ne pouvait guère tirer davantage des misérables débris de l'épigraphie lémovice.

R. CAGNAT.

---

4. — 1. **Gai Vetti Aquilini Iuuenci Euangeliorum libri quattuor,** ex recensione Iohannis HUEMER. Vindobonæ et Pragæ, Tempsky ; Lipsiæ, Freytag, 1891, XLV-176 pp. in-8 (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, uol. XXIV).

5. — 2. **L. Cæli Firmiani Lactanti Opera omnia,** accedunt carmina quæ feruntur et L. Cæcilii qui inscriptus est de mortibus persecutorum liber recensuerunt Samuel BRANDT et Georgius LAUBMANN. Pars I : Diuinæ Institutiones et Epitome diuinarum Institutionum ; recensuit S. BRANDT. Vindobonæ et Pragæ, Tempsky ; Lipsiæ, Freytag, 1890, CXVIII-761 pp. in-8. (*Corpus...*, uol. XIX).

1. Les éditions d'auteurs ecclésiastiques, entreprises par l'Académie de Vienne, se succèdent avec rapidité. M. Huemer, déjà connu par le Sedulius de la même collection, nous donne maintenant le Juvencus. Ce médiocre versificateur aura eu ainsi en quatre ans les honneurs de deux éditions critiques, M. Marold en ayant publié une première en 1886, dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Et si la commission des *Monu-*

M. Cucuel, Paris, Leroux, 1886, ni la traduction des *Œuvres complètes d'Antiphon*, par le même, Paris, Leroux, 1888.

menta Germaniae trouvait un prétexte à considérer Juvencus comme un ancêtre, nous serions menacés d'une troisième publication du même texte. Espérons qu'on s'arrêtera là.

Le travail de M. H. est d'ailleurs le bienvenu. Il a peu ajouté au matériel manuscrit exploité par son devancier : le fg. A de Karlsruhe (VIIIe s.), le *Bobiensis* (Bb, IX-Xe s.) de Milan, le ms. de Klosterneuburg (XIIe s.) et le *Gedanensis* (XIIIe s.). M. H. aurait pu ne pas encombrer son apparat des leçons des deux derniers. En revanche, M. H. a négligé quelques mss. du IXe s. consultés par M. Marold (cf. p. XXXI). Il aurait eu avantage à consulter le ms. latin de la Bibliothèque nationale 18553; l'écriture a retenu encore quelques-uns des caractères des écritures nationales, et il paraît antérieur au ms. 9347 dont les variantes ont été publiées. M. H. ne l'a sans doute pas vu, car il ne dirait pas (p. XXXV) qu'il est incomplet : le texte de Juvencus s'y trouve intégralement.

En retour, on aurait pu laisser de côté le *Bernensis* B, les deux *Vaticani* et les mss. postérieurs au Xe siècle. Il est très difficile d'exploiter utilement ces textes récents, à cause du grand nombre de gloses et des croisements de collations qui de bonne heure ont troublé les rapports des familles. On peut, au contraire, classer les mss. anciens avec quelque sûreté, avec plus de précision même que ne l'a fait M. Huemer. Il est certain que le précieux ms. de Corpus Christi, du VIIe s., s'oppose à tous les autres. Parmi ces derniers, il y a une famille dont l'existence se révèle au premier coup d'œil; elle est composée de M (Munich, VIIIe s.), K1 K2 (Karlsruhe), T (Zurich), Bb [1]. Comme l'a vu M. H., LPMp (Laon, Paris 9347, Montpellier) forment une autre classe; mais Mp semble présenter un texte complexe, résultat d'une collation du texte commun à LP sur le texte de MKTBb [2]. Quand au ms. R (Br. M. 15 A XVI), on peut le considérer comme intermédiaire entre G et LPMp.

Il est difficile de se rendre compte de ces relations des mss entre eux, à cause de l'obscurité de l'apparat. Il y a une multitude de variantes orthographiques, qui, n'important en rien à la tradition du texte, auraient dû être groupées à part, dans une dissertation sur le système graphique de l'archétype et de ses descendants actuels. Les copistes avaient leurs théories et leurs habitudes à ce sujet. La question est donc d'une autre nature que celle de l'établissement du texte. Une autre cause d'embarras se trouve dans la méthode capricieuse suivie par M. Huemer. D'ordinaire, les fautes seules sont indiquées dans l'apparat. Souvent aussi, on trouve à la suite, la leçon du texte avec sigles des mss. qui la donnent. Or, presque toujours dans ce dernier cas, en faisant le total des sigles, on n'arrive pas à trouver tous les mss. contenant le passage (cf. I

1. En voulant prouver la parenté de K1 K2 T, M. H. n'a fait le plus souvent que réunir des preuves pour le groupement MKTBb (cf. p. XL, et aj. I586: *precatio* Bb). On peut citer encore I 130 *exiit*, 501 *reddet*, 545 *sufficiet*, 662 *eripe*. Cependant M d'un côté et Bb de l'autre ont dans le groupe une place à part.

2. C'est ainsi que s'expliquent les leçons de I 395, 425.

249, 251, etc.). Dans d'autres cas, la confusion de plusieurs faits différents concernant un même vers, rend extrêmement difficile le débrouillement des familles (cf. notamment I 227, 354, etc.).

La grande supériorité de l'édition Huemer sur la précédente est pourtant la conscience avec laquelle toutes les variantes ont été relevées et notées. Je dois signaler aussi à l'avantage de M. H. l'index très développé et très utile, l'indication des imitations (pourquoi ne les a-t-on pas relevées dans une table d'ensemble, comme on l'a fait ailleurs), la première partie des prolégomènes consacrée à l'histoire de Juvencus jusqu'à la Renaissance. Cette étude en particulier est très importante. Au contraire, sur le nom de Juvencus, le titre du poème, la description des manuscrits, l'authenticité de la première préface, M. Marold avait dit tout le nécessaire, avec précision et justesse. Quand M. Huemer a voulu revenir sur quelques-uns de ces points, il n'a fait que répéter son devancier, en n'accusant peut-être pas toujours assez franchement les emprunts qu'il lui faisait.

2. La perfection de l'édition du Lactance de M. Brandt permet d'être plus bref. Il est difficile de rencontrer un éditeur mieux renseigné sur toutes les questions que soulève son texte. Qu'il s'agisse de la stichométrie de l'archétype ou du texte de la Bible cité par Lactance, M. B. satisfait pleinement la curiosité avec une sûreté et une abondance de détails vraiment merveilleuses. Son introduction comprend trois chapitres : les mss. des *Institutiones*, les mss. de l'*Epitome*, les citations dans Lactance et les citations de Lactance. Il y a pourtant un sujet que j'aurais voulu voir traité par M. B., c'est l'histoire du texte depuis la Renaissance. Les éditions de Lactance ne sont pas si nombreuses qu'on ne puisse leur consacrer quelques pages. Sans doute l'œuvre principale, l'établissement du texte, peut se faire sans ce travail. Mais c'est un chapitre de l'histoire de la philologie et on y trouverait de nouveaux motifs de lire Lactance et de le lire dans l'édition Brandt.

L'apparat critique est plus clair que celui du Juvencus de M. Huemer. M. Brandt eu le soin d'indiquer à chaque page la liste des mss. utilisés : c'est une précaution bien utile et qu'on voudrait voir prise par tous les éditeurs. Le texte de Lactance offre un très grand intérêt pour la critique des textes classiques. Certains fragments même ne sont plus conservés que dans les *Institutiones*. Aussi une table des citations est absolument nécessaire; puisque le premier volume ne la contient pas, qu'on nous la donne dans le deuxième. Un index de ce genre ne doit pas être considéré comme facultatif. Il fait partie de la tâche de l'éditeur, au même titre que la collation des manuscrits.

Paul Lejay.

---

6. — **A full account and collation of the greek cursive Codex Evangelium 604,** by Herman C. Hoskier. London, David Nutt, 1890. In-4.

Ce livre est plutôt une collection de matériaux pour servir à la critique textuelle du Nouveau Testament qu'une étude particulière sur un

l'ancienne salle ne sera plus guère connue des lecteurs que par la belle représentation que nous en offrent les *Annals* de M. Macray.

Léon Dorez.

---

8. — **Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies**... publié sous la direction de Paul Joanne. Tome I. Lettres A et B. 1 vol. in-4 de 664 pages. Librairie Hachette et Cie. Prix : 25 fr.

M. P. Joanne a bien fait de refondre complètement le dictionnaire publié jadis par son père, et dont on attendait depuis longtemps la 4e édition. Il a bien fait d'en renouveler entièrement le fond et la forme, qu'on peut considérer désormais comme définitive et qui ne laisse vraiment rien à désirer. Mais ces proportions mêmes, aussi commodes que précieuses, qu'il a données au nouveau dictionnaire, entraînent avec elles cet inconvénient grave d'échelonner la publication sur une durée beaucoup trop longue. Au lieu du petit cube que tout le monde connaît, (le format et l'épaisseur des *Bouillet*), nous aurons à peu près les quatre volumes, grand in-4°, du Littré : rien de mieux. Mais il ne paraît qu'une livraison par mois...; mais le premier volume que nous annonçons a mis *plus de deux ans* à voir son achèvement. Voilà qui n'est pas trop pratique à coup sûr, car cela décourage plus d'un acheteur, je le sais, et pour bien faire, il faudrait tâcher de donner ces livraisons tous les quinze jours.

Mais si notre patience est mise à l'épreuve, il n'est que juste de dire qu'elle est récompensée par le résultat atteint : il n'y a aucun parallèle à établir entre le nouveau dictionnaire et l'ancien. Avec infiniment plus de noms, plus de détails, plus de documents, on trouve une foule de gravures et de plans de villes (il n'y a pas moins de trente-un plans dans ce premier tome), et la carte en couleur de chaque département. Il suffira, pour prouver ceci, de faire remarquer que la lettre A comprend les pages 1 à 256, et la lettre B les pages 257 à 664, et que chaque page a trois colonnes. L'impression est du reste beaucoup plus belle et plus nette, et l'illustration est généralement bonne, encore qu'il faille constater parfois un mélange peu heureux de vieux bois tirés des anciens guides, et de reproductions phototypiques, qui, notamment pour les monuments historiques, ne laissent au contraire rien à désirer.

Il est impossible de donner ici le détail du plan adopté pour les innombrables articles du dictionnaire. Notons seulement que, pour les villes, la partie monumentale et historique a été l'objet de soins particuliers, que les choses remarquables ont été bien et nettement caractérisées dans leur bref sommaire, et que dans l'énumération habituelle des personnages célèbres qui y sont nés, les dates extrêmes n'ont pas été omises. Mais c'est spécialement l'orographie et l'hydrographie de la France qui est étudiée ici avec soin : c'est un vrai plaisir de trouver ici toutes ces monographies, petites et grandes, toujours substantielles, qui ne laissent passer

aucun ruisseau, aucun pic, aucun col, sans une note à la fois nette et pittoresque. Il y a là un côté attrayant et neuf, on peut le dire, dont il faut féliciter la rédaction du dictionnaire, car on trouverait difficilement l'équivalent ailleurs. Elle s'est d'ailleurs tenue fort au courant des dernières découvertes, des ascensions récentes, etc. C'est ainsi que nous avons pu trouver les plans et les coupes de ces si curieuses excursions souterraines que M. E. Martel a faites dans les grottes des Beaumes chaudes et du Bramabiau.

Plusieurs notices sont de vraies brochures : on a bien fait d'étudier ainsi les grandes provinces, et d'insister, avec leur histoire, sur leur caractère moral, leurs usages, leurs coutumes... Tels les articles sur l'Alsace, l'Auvergne, les Basques, la Bourgogne, la Bretagne surtout, qu'illustrent de bonnes gravures, scènes et types du pays. Il faut citer aussi, parmi les plus étendues, la notice des Alpes, et celles de quelques villes, Besançon, Blois, Bordeaux. Aucun de ces articles n'est signé, mais il n'est pas difficile de reconnaître la part qu'ont prise à l'œuvre commune M. Franz Schrader, MM. E. El. et O. Reclus, M. A. Saint-Paul, etc.

Un mot des cartes. Ce sont celles qui ont déjà paru dans les petites monographies départementales cartonnées, il faut le dire tout de suite. Plusieurs toutefois ont été visiblement refaites, et fort justement; dans la région des Alpes, par exemple. Ces cartes sont claires, exactes en général, et assez remplies, mais je leur trouve deux défauts sensibles : les teintes plates, d'abord, peu agréables, et qui contribuent plus qu'on ne croit à rendre peu nette l'indication des routes et peu saillante celle des montagnes. Puis, surtout, cette vilaine méthode de terminer brusquement la figuration du terrain au ras de ces limites départementales qui, comme on sait, sont le comble de l'arbitraire. Ces petites cartes ne peuvent servir qu'à rendre compte rapidement de la position des points principaux du département : or, il est impossible, dans ces conditions, on en conviendra, d'étudier un département dans ses rapports avec l'ensemble du pays, et c'est ôter aux cartes une grande part de leur utilité. Que n'a-t-on pris la carte du service vicinal pour modèle, et que n'a-t-on fait quelque chose dans le genre des cartes de l'Atlas Schrader?

H. DE CURZON.

---

9. — L. LÉVY-BRUHL. **L'Allemagne depuis Leibniz.** Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne 1700-1848. Paris, 1890, in-12, IV-490 pages. Prix : 3 fr. 50.

« Dans la transformation que l'Allemagne a subie entre le commencement du XVIIIe siècle et le milieu du XIXe siècle, quelle part revient à ses philosophes, à ses critiques et à ses poètes? Ont-ils contribué au réveil de la conscience nationale? Par quels moyens et dans quelle mesure? Ont-ils désiré l'unité dès l'abord, ou l'ont-ils préparée long-

temps sans y songer? Comment se sont modifiés pendant cette période les sentiments, les idées et les théories politiques? Telles sont les questions que ce travail essaye de résoudre ». C'est en ces termes que M. Lévy-Bruhl expose au commencement de son livre, le but qu'il s'est proposé en l'écrivant; on ne pouvait mieux mettre en évidence l'importance du sujet qu'il a abordé, ni mieux en montrer les aspects divers et complexes; l'Allemagne occupe d'ailleurs une trop grande place dans l'histoire de l'Europe depuis deux siècles, elle y a joué un rôle trop considérable, pour qu'il n'y ait pas intérêt à en suivre et à en étudier, pendant cette période, l'étonnant développement; les causes qui l'ont produit sont encore trop peu connues chez nous pour que M. L.-B. n'ait pas fait œuvre utile en s'attachant à les mettre en lumière, et il l'a fait avec un talent qui assure à son essai un succès incontestable.

On a paru reprocher à M. L.-B. [1] de n'avoir pas commencé avec Luther l'histoire de la conscience nationale en Allemagne; je ne saurais m'associer à cette critique, car c'est précisément le mouvement religieux dont le célèbre réformateur fut le promoteur, qui a brisé l'unité politique de l'Allemagne et empêché pour deux siècles ce grand pays de se considérer comme une seule nation; mais je m'explique peu aussi que M. L.-B. ait pris l'année 1700 comme date initiale de son étude; cette date ne correspond à aucun fait important, et l'action politique ou civilisatrice de trois des hommes dont il parle d'abord, Leibniz, Spener et Thomasius, s'est fait sentir bien plus tôt. Je crois qu'il aurait fallu commencer avec le traité de Westphalie qui marque et consacre l'abaissement définitif de l'Allemagne et son morcellement en quelque sorte officiel. C'est alors, bien plus qu'au commencement du XVIIIe siècle, qu'il eût été juste de dire que « le sentiment de l'unité nationale semble disparaître tout à fait ». De plus M. L.-B. eût pu ainsi parler des efforts du Grand Électeur, le fondateur véritable de la grandeur de la Prusse, — c'est-à-dire de la puissance, à laquelle il a été donné de reconstituer l'unité politique de l'Allemagne, — le prince qui a ouvert et préparé la voie à Frédéric II. Mais dans ce cas, je le sais, M. L.-B. n'aurait pu mettre en tête de son essai le nom d'un philosophe, de Leibniz, dont les aspirations politiques, il le reconnaît, ont été aussi généreuses qu'impuissantes, qui n'a pu dès lors inaugurer un nouvel état de choses, mais sous le patronage duquel il semble avoir tenu à placer sa belle étude.

Pour que l'unité politique de l'Allemagne fût possible, « il fallait refaire son unité morale, lui reconstituer avec une littérature, comme le remarque fort bien M. L.-B., un trésor commun de sentiments et d'idées, lui rendre en un mot conscience de son génie et de son originalité »; ce fut l'œuvre d'un siècle entier et les esprits les plus divers ont travaillé à cette grande œuvre. M. L.-B. a très judicieusement apprécié leurs efforts; s'inspirant du livre excellent de Karl Biedermann [2], il a fort bien

1. M. Janet dans le *Journal des savants*, septembre 1890.
2. *Deutschland im achtzehnten Jahrhundert*, II^er^ Band, Leipzig, 1858-1876.

montré tout ce qu'eut de bienfaisant l'influence de Spener, le fondateur du piétisme allemand, et celle de Thomasius, le réformateur du droit. Je lui reprocherai seulement de n'avoir rien dit de la fondation de l'université de Halle, appelée, comme celle de Gœttingue, dont il a parlé avec tant de raison, à jouer un rôle si utile dans la première moitié du XVIIIe siècle. Ce n'est pas en diminuant le nombre des centres universitaires, comme on ne craint pas de le proposer en France, c'est en l'augmentant, qu'on a toujours cru en Allemagne travailler à élever le niveau intellectuel et moral de la nation.

Wolf a été un des premiers et un des plus célèbres professeurs de Halle; l'influence de cet « instituteur de l'Allemagne », comme l'appelle Hegel, quelque peu original qu'il soit, a été immense, et elle ne s'est pas fait sentir seulement dans le domaine philosophique, mais encore dans celui de la littérature; Gottsched a été son disciple. Plus médiocre que son maître, condamné à échouer dans ses efforts pour fonder une littérature nationale, on ne peut du moins méconnaître ce que sa tentative avait de patriotique; tout imitateur de la France qu'il était, il eut toujours le culte de la langue allemande et le souci de sa pureté. Cette langue, tant la décadence littéraire avait été profonde, fut au contraire dédaignée du prince, dont la gloire a le plus contribué, au siècle dernier, à relever le nom allemand, de Frédéric II. M. L.-B. s'est étendu longuement sur ce souverain, dont le « despotisme éclairé » fut, de son temps, regardé comme le modèle des gouvernements, travaillant au bien du peuple sans l'aimer, subordonnant tout à l'intérêt de l'État, dont il se considérait d'ailleurs comme la représentation vivante, et laissant à ses successeurs des traditions d'ordre, d'économie, d'autorité et de conduite politique qui ont fait la grandeur de la Prusse et lui ont assuré des destinées si brillantes.

M. L.-B. ne pouvait guère que répéter ce qui a été dit tant de fois déjà sur le « malentendu », qui n'a cessé d'exister entre Frédéric et les écrivains allemands contemporains, véritables représentants de la pensée et de la conscience de la nation, ainsi que sur l'influence qu'il exerça néanmoins sur eux; toutefois, s'il comprend fort bien les questions littéraires, on sent qu'elles lui sont moins familières, cela est naturel, que les questions philosophiques, et on pourrait dire qu'elles n'ont un intérêt complet pour lui qu'autant qu'elles se confondent avec ces dernières. Il n'y a rien à remarquer aussi sur ce qu'il a dit de Gellert et de Klopstock, encore moins des poètes du *Bund* de Gœttingue; mais il en est tout autrement de Lessing. C'est que le grand écrivain occupe une place à part dans l'histoire du développement de la conscience nationale en Allemagne; lui qui plus que tout autre a contribué à l'affranchissement littéraire de sa nation, n'a rien fait cependant pour y réveiller le sentiment de patrie; ce sentiment lui est non seulement inconnu, il le dédaigne encore : « Je n'ai de l'amour de la patrie aucune idée, dit-il lui-même; tout au plus y vois-je une faiblesse héroïque dont je me

passe fort bien. » Lessing se regarde avant tout comme un « citoyen du monde »; comment s'étonner s'il ambitionne si peu la « réputation de patriote »?

Herder ne fut pas plus patriote que Lessing : « Entre tous les glorieux, dit-il quelque part, le glorieux de sa nationalité me paraît un sot accompli, tout comme le glorieux de sa naissance ou de sa richesse »; pour lui, l'idée de patrie s'efface devant celle de l'humanité. Dans un de ses premiers écrits, qu'il publia de nouveau sans changements importants dans les dernières années du XVIII[e] siècle, il va jusqu'à nier que les modernes puissent avoir une patrie comme les Anciens. Gœthe et Schiller n'ont guère pensé autrement. « Le patriotisme comme chez les Romains, s'écrie le premier, que Dieu nous en préserve! ». « Former une nation, ô Allemands, dira le second, vous l'espéreriez en vain : profitez-en pour devenir d'autant plus parfaitement des hommes », c'est-à-dire de vrais citoyens du monde.

Mais, comme M. L.-B. le remarque avec tant de raison de Herder, par une sorte d'ironie du sort ces écrivains cosmopolites « devaient contribuer efficacement à rendre exclusif et jaloux le sentiment national en Allemagne ». C'est par la critique que Herder y est parvenu[1]; en étudiant mieux qu'on ne l'avait fait jusque là la langue, le caractère, les traditions inconnues, le génie de sa nation, il lui donna conscience d'elle-même. En exaltant sa grandeur morale, en la conviant à être l'éducatrice du monde et « comme la philosophie vivante de l'univers », il la prépara à affirmer sa mission entre tous les peuples. De même Gœthe et Schiller, en portant si haut la littérature allemande, en achevèrent l'affranchissement et préparèrent en même temps la grandeur et l'unité morale de leur patrie.

Son unité politique seule tardait à se faire. On le vit bien lors de la formation en 1785 de la Ligue des princes; jamais le particularisme ne s'était affirmé avec plus de force. Cependant, tout travaillait à réveiller la conscience nationale; la diffusion de l'instruction, les progrès des idées de liberté et d'égalité proclamées par Rousseau, enfin celle du devoir affirmée avec tant de force par Kant. Les guerres de la Révolution et surtout celles de l'empire, fournirent au patriotisme naissant l'occasion de se montrer. Ce sentiment nouveau va bientôt remplacer le cosmopolitisme des générations précédentes. Après avoir essayé d'abord de les concilier, Fichte renonça bientôt au premier, pour ne plus voir et proclamer que le second. Dans ses *Discours à la nation allemande*, il convie tous les allemands, même ceux qui étaient jusque là soumis ou fidèles à l'étranger, à combattre pour la défense de la patrie commune.

1. M. L.-B. a très bien mis en lumière le principe fondamental de la critique de Herder, le retour à la nature, principe qu'il devait à Rousseau : me sera-t-il permis de m'étonner qu'il ait ignoré que cette question avait été traitée quinze ans avant la publication de son livre, dans *Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au* XVIII[e] *siècle*?

« Dans l'excès du malheur public, l'idée de l'Allemagne une est née, remarque justement M. L.-B. ; elle ne s'effacera plus ». Stein, pour la rendre possible, n'eût pas hésité à supprimer les nombreuses principautés, dont l'existence entretenait l'esprit de particularisme; tout au moins, il eût voulu les réunir dans l'unité d'une seule confédération. L'opposition de Metternich fit échouer ses projets; mais la réalisation n'en était qu'ajournée : l'idée de patrie sans cesse grandissant devait les faire aboutir.

L'explosion de patriotisme qui signala la campagne de 1813, le rôle politique des universités, tout, jusqu'aux aspirations des écrivains de l'École romantique et à leur culte pour le passé, contribuait à réveiller la conscience nationale; on rêvait d'un état de choses nouveau qui rappelât les gloires de l'ancien empire; on prétendait le reconstituer dans son intégrité et sa grandeur; les traités de Paris, la politique réactionnaire de l'Autriche, les hésitations de la Prusse, firent évanouir le rêve de Stein et de Gœrres; si l'idée de la patrie allemande avait recouvré ses droits, le jour où son unité devait être reconstituée était loin d'être venu. Plus d'un facteur devait encore y travailler, avant qu'elle se réalisât.

Parmi les précurseurs de l'unité allemande, M. L.-B. paraît compter Hegel et même Feuerbach, ainsi que l'École de la Jeune Allemagne; j'avoue ne pas voir en quoi les représentants de la Jeune Allemagne ont pu contribuer à l'avancement de l'unité germanique; leurs aspirations libérales qui les rapprochaient de la France, en eussent fait plutôt des continuateurs du cosmopolitisme d'autrefois, si le cosmopolitisme eût encore été possible, que des précurseurs de l'unification de l'Allemagne; il n'en est pas de même de Hegel et de Feuerbach : Hegel sans doute n'a point convié, comme Fichte ou Stein, tous les allemands à se réunir en un seul corps de nation ; les yeux fixés sur le gouvernement prussien, il en a fait l'état modèle, et comme pour lui l'état est supérieur à la nation, quand on proclamait pour l'Allemagne la nécessité d'être un état, on l'invitait en quelque sorte à prendre modèle sur la Prusse ou à se soumettre à son hégémonie. Aussi quand les bruits de guerre eurent, en 1840, surexcité l'opinion, et « fait sentir plus vivement que jamais tout ce que l'Allemagne pouvait perdre à n'être pas une nation, plus aussi, dit fort bien M. L.-B., s'élaborait sourdement dans la région obscure de la conscience nationale, l'image encore vague et mal définie d'une Allemagne nouvelle », où la Prusse occuperait la première place.

Le Zollverein la prépara à jouer ce rôle dirigeant; l'avortement du Parlement de Francfort en 1848, en mettant en lumière l'impuissance de la nation à s'organiser elle-même, tourna tous les yeux vers elle. La nécessité d'un maître, d'où qu'il vienne, finit par se faire sentir; Dahlmann, qui avait poussé la Prusse à attaquer les duchés, n'en crut pas moins à sa mission, malgré sa retraite. Elle pouvait attendre, le temps travaillait pour elle. Elle n'avait qu'à laisser venir le moment

d'agir, dont parlait Gervinus. Moins de vingt ans après l'avortement du Parlement de Francfort, elle atteignait son but. « Elle ne s'était pas donnée à l'Allemagne, comme les *unitaires* l'en avaient tant de fois priée... C'est l'Allemagne qui, après une courte lutte, a dû se donner à elle ». Telle est la conclusion du livre de M. Lévy-Bruhl; fait, sinon toujours d'après les sources, mais d'après les auteurs les plus autorisés, qui ont retracé, depuis le commencement du XVIII[e] siècle, les destinées de l'Allemagne — il faut citer au premier rang Biedermann et Treitschke, — composé avec beaucoup d'art et un véritable talent de synthèse et d'exposition, c'est une œuvre qui honore grandement son auteur et qui est aussi pleine d'intérêt qu'utile et patriotique.

Ch. J.

---

10. — Ch. VAN DUERM. **Vicissitudes politiques du Pouvoir Temporel des papes de 1790 à nos Jours**, 1 vol. in-8, 456 pages. Lille, Desclée et C[ie], 1890.

Nous ne partageons aucune des opinions de M. van Duerm, de la compagnie de Jésus; nous ne pensons point que le pouvoir temporel soit nécessaire au pape pour l'exercice de sa fonction spirituelle; nous ne souhaitons point que Rome devienne de nouveau un jour la possession du souverain pontife. Nous croyons que l'écrivain s'est égaré dans les jugements qu'il porte sur la franc-maçonnerie, sur la puissance « judaïco-maçonnique », suivant une expression qu'il aime à répéter. Nous ne saurions rendre, comme lui, ni Luther, ni Voltaire, ni les Loges responsables de la mort de Louis XVI. Nous pensons que le tableau idyllique qu'il trace des états romains sous le gouvernement du pape ne répond à aucune réalité; nous sommes, au contraire, persuadé que les terres pontificales, mal administrées, furent le théâtre des plus scandaleux abus. Et pourtant, nous avons lu ce livre avec le plus vif plaisir. L'auteur connaît fort bien son sujet; il a réuni un grand nombre de documents curieux, qu'on aurait beaucoup de peine à trouver ailleurs; il a donné des faits un exposé précis où nous n'avons relevé aucune erreur de détail. Parfois même, là où l'écrivain n'est pas lié par certaines convenances ou enchaîné par ses convictions religieuses, il apprécie les personnages en scène d'une manière très fine et très juste. Ce qu'il dit sur Napoléon I[er] est fort sensé. Son jugement sur Napoléon III est plus hésitant. Il montre très bien qu'en 1849, le but avoué du Prince-Président était d'enlever le pouvoir à Mazzini, de faire disparaître sa République, de neutraliser les influences conservatrices de la cour de Naples, de l'Autriche et de l'Espagne intervenues dans les États romains et d'obtenir de Pie IX le maintien de toutes les réformes, introduites de gré ou de force dans ses terres. Mais il a tort de croire que le Prince, instrument des Loges maçonniques, poursuivît en secret la chute du pouvoir temporel. Toute sa conduite s'explique par son désir effréné de devenir le maître de la

France. On était à la veille des élections pour l'Assemblée législative : elles semblaient devoir être favorables à la réaction : mais le contraire pouvait aussi se produire. La mission donnée au général Oudinot était de nature à satisfaire les catholiques fervents; celle qui fut confiée en même temps à M. de Lesseps devait plaire aux républicains et aux libéraux. Les élections du 13 mai furent un triomphe pour les réactionnaires : on désavoua M. de Lesseps. Si les libéraux avaient été vainqueurs, on eût rappelé Oudinot. De cette façon Napoléon III était sûr d'avoir sous la main sa majorité.

Le livre de M. van Duerm présente encore un autre intérêt. C'est une histoire, mais c'est aussi un document pour les historiens futurs. Il apprendra comment ont été supportés par les ultramontains les graves événements qui ont amené la chute du pouvoir temporel ; il fera connaître leurs passions, les mobiles de leur conduite, leurs espérances. Nous ajoutons qu'en dépit de certaines pages déclamatoires, en dépit de certains latinismes (p. 382, il *conste* — c'est-à-dire *constat* — par des documents authentiques ; p 389, ces hommes *conformèrent* deux colonnes distinctes), le style est très agréable et la composition bien suivie. Pour tous ces motifs, nous n'hésitons pas à signaler cet ouvrage à l'attention de tous ceux qu'intéresse l'histoire moderne.

Ch. PFISTER.

---

11. — **L'Orthographe de nos pères et celle de nos enfants**, par A. GAZIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1890, 24 p. in-8.

12. — **La Simplification de l'orthographe française**, par P. OLTRAMARE. (*Miszellen*, de la page 201 à 213).

Sous *orthographe* et *orthographie*, Littré ne cite que des exemples du milieu du XVIe siècle. Avant cette époque, ces mots n'existant pas, il est clair que la chose n'existait pas davantage. Il suffit, pour en être convaincu, de lire quelques-uns de nos plus anciens textes. On verra de quelle aimable liberté jouissaient en cette matière nos ancêtres. C'est peut-être pour cette raison que leur façon d'écrire était beaucoup plus simple et plus rationnelle que la nôtre : ils suivaient le commun usage, et ce n'est pas chez eux en général qu'on rencontrait des lettres « qui ne se profèrent point »; par conséquent, ils écrivaient *afaire, atirer, atiser, aprendre, apareiller, arière, aficher*, etc. Avant le XVe siècle on ne trouve que par exception *fisique, fisicien*, orthographiés comme nous le faisons aujourd'hui. En 1520, Pierre Fabri, auteur d'une Rhétorique fort curieuse, est peut-être l'un des premiers qui se soit servi du mot *orthographie;* il note dans cet ouvrage qu'il y a des termes qui « se orthographient par art », sous prétexte qu'ils viennent du latin ou du grec. On voit poindre dans cette remarque le commencement de ces complications que Sylvius, Meigret, Pelletier, Ramus, ne feront qu'augmenter avec leurs systèmes plus ou moins bizarres. Ce serait une erreur

de croire que le XVIIe siècle a réglementé l'orthographe pédante et confuse du XVIe : M. Gazier nous cite des preuves très amusantes du contraire. Rois, princes, duchesses, grandes dames, affichaient alors un souverain mépris « pour une science que cultivent avec tant de soin les petites filles d'aujourd'hui », et l'on comprend que Fénelon ait dit de celles de son temps qu'elles lisaient mal et « manquaient encore plus grossièrement pour l'orthographe ». Au XVIIIe siècle, on n'est guère plus avancé, et Voltaire lui-même, que l'on a cru être un révolutionnaire en orthographe comme en toutes choses, écrit en mourant : « Je scay bien ce que je désire, mais je ne scais pas ce que je feray je suis malade je soufre de la tète aux pieds il n'y a que mon cœur de sain et cela n'est bon a rien. » Un inspecteur primaire lui aurait certainement refusé ce fameux brevet que les papas et les mamans, tout glorieux de la science de leurs héritiers, font précieusement encadrer.

La conclusion de M. Gazier, on la devine aisément. Nos pères avaient relégué l'étude de l'orthographe au dernier rang; nous, leurs fils, nous lui avons donné la place d'honneur, au point que quelques-uns de nos enfants perdent des années à se mettre dans la mémoire un tas de futilités et de distinctions subtiles. Donc, simplifions l'orthographe, corrigeons-la, débarrassons-la de ces « chinoiseries » qui l'encombrent et de toutes les complications introduites par le pédantisme. Ce sera rendre un grand service aux écoliers et aussi, comme le dit M. P. Oltramare, dans son article intéressant « aux étrangers qui sont aux prises avec les gratuites difficultés de notre écriture ». MM. Bréal, Louis Havet, Clédat, se sont mis à la tête du mouvement, et comme ils ne demandent que des réformes raisonnables, doucement progressives, ils finiront par obtenir audience des lettrés et du public.

A. DELBOULLE.

---

13. — **Les grands écrivains français : Théophile Gautier,** par Maxime DU CAMP. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 200 pp.

Il serait fâcheux qu'une collection où l'on a signalé et loué ici même des livres tels que ceux de MM. Boissier et Sorel, vît s'altérer son caractère primitif, critique et mondain tout ensemble, et devînt un recueil de panégyriques distingués. Cette remarque n'est point dirigée contre M. Maxime Du Camp personnellement, mais contre le choix qu'on a fait de lui pour l'étude consacrée à Th. Gautier. Son livre est intéressant et vivant ; mais, du moment que c'était lui qui l'écrivait, il ne pouvait guère l'écrire que sur le mode lyrique : « O Gautier, mon vieil ami... » Lui-même remarque qu'il est impossible à un ami d'être juge impassible des œuvres que son ami a laissées. Dominé par des souvenirs trop récents et trop émus, le livre perd en valeur absolue ce qu'il gagne en intérêt relatif.

Ainsi, quelle idée nous ferons-nous de Gautier homme, père, fils, ami ?

On le loue d'être resté pauvre, alors qu'il eût pu être riche (j'en doute un peu, son genre de talent n'étant pas de ceux qui font les millionnaires) ; d'avoir été hospitalier « comme un Arabe de grande tente » (j'aimerais à être introduit dans son caravansérail) ; d'avoir accepté stoïquement toutes sortes de devoirs austères et de pénibles sacrifices (mais, par une discrétion que je comprends, on ne précise pas). « Philosophiquement, il considérait la placidité comme une vertu. » Elle peut l'être en certains cas, mais, en certains autres, elle peut être un défaut grave, presque un vice. Dans quelle mesure sa placidité a-t-elle confiné à l'impassibilité bouddhique? « Il fut très jeune, et mérite d'en être loué. » Sans doute, mais de quelle jeunesse? Est-ce de celle du cœur? Où sont ses émotions juvéniles, autres que les émotions intellectuelles ? Où les hautes idées morales, politiques, littéraires, qui ont guidé sa vie indolente, bien qu'occupée, réchauffé son âme sceptique, présidé à son œuvre d'une beauté tout extérieure, si la beauté peut être là où n'est pas l'âme? L'habile apologiste connaît les points faibles, et se tait.

Il montre la même complaisance pour le poète, qu'il appelle « un mage de la poésie », et place immédiatement après Hugo, Lamartine, Musset — des poètes vrais, qui ont pensé, aimé, lutté! — et pour le critique, dont il vante avec raison, mais non sans exagération, les *Grotesques*. Sincère, d'ailleurs, il nous fournit les moyens d'atténuer ce que son admiration a d'intempérant : par exemple, dans ces mêmes *Grotesques*, Gautier dit, à propos de Scudéry : « Un des premiers dons du génie, c'est l'abondance, la fécondité. Tous les grands écrivains ont produit énormément, et il n'y a jamais eu de mérite à rester fort longtemps à faire peu de chose. » Et il est certain que « le temps ne fait rien à l'affaire », mais qui ne voit que Gautier songe à lui-même et à ses pareils? M. D. ne peut pas prendre davantage au sérieux les reproches dont Gautier accable Molière, plagiaire effronté de Cyrano et de bien d'autres. Et pourquoi Gautier tient-il à démontrer que ces hommes « que l'on est convenu d'appeler des génies » n'ont rien inventé, qu'ils diffèrent de leurs émules simplement par le style? C'est qu'il ne s'est jamais distingué par la vigueur originale des idées. Il faut bien le dire, le goût critique est ce qui manquait le plus à ce critique, trop préoccupé des belles apparences pour s'inquiéter de savoir ce qu'il y avait derrière. Il lisait depuis la première jusqu'à la dernière page tous les livres qui lui tombaient sous la main, « pêle-mêle, sans sélection ni discernement », et ce qu'il y cherchait, ce n'étaient pas des idées, c'était « le mot rare ». La vue maîtresse de son rapport sur l'état de la littérature, écrit à propos de l'Exposition impériale, est fausse de tout point : ce n'est pas la publication des œuvres d'André Chénier en 1819 qui a pu être le point de départ du mouvement de la poésie moderne, puisque le *Lac* de Lamartine a été écrit dès 1817. M. D. le remarque, sans y insister ; il ne semble point savoir à quel point il a raison, ni à quel point se sont modifiées de nos jours les idées sur le rôle d'A. Chénier

novateur. Et il regrette que Gautier n'ait jamais eu de loisir d'écrire une histoire de la littérature française, qui serait, affirme-t-il, un régal pour les raffinés et un trésor pour les savants. Gautier historien de la littérature française! Quelle illusion! Pour bien juger suffit-il d'avoir beaucoup lu? et pour aller au fond des choses, suffit-il d'en pouvoir cataloguer, avec une exactitude pittoresque, tous les détails extérieurs?

Si l'on ne se plaçait qu'au point de vue de la forme, Gautier reprendrait assurément tous ses avantages, et le plaidoyer de M. D. ne semblerait point chaleureux à l'excès. Mais pourquoi donc s'efforce-t-il de prouver que chez Gautier « l'idée se créait enveloppée de sa forme, toute vêtue pour ainsi dire, les deux opérations de l'esprit étant simultanées? » Ne valait-il pas mieux borner son ambition à définir et à louer comme il convient l'esthétique du poète artiste, peintre, sculpteur, ciseleur, musicien, jamais ou presque jamais penseur et poète au sens élevé du mot? Si M. Du Camp se fût maintenu sur ce terrain, il aurait écrit une œuvre plus complète et durable, car c'est par là que Gautier vivra, s'il vit autrement qu'à titre de curiosité. Il a préféré se faire avocat; le sentiment auquel il a obéi est respectable au plus haut point, et communique à son livre une émotion qui ne nous laisse pas indifférents, mais ne nous persuade pas. On lira pourtant ce livre, avec réserve, mais sans ennui.

Félix HÉMON.

---

14. — Amélie de VITROLLES. **Sa vie et sa correspondance**, 2 vol. in-8, xiv, 502 et 524 pages. Paris, 1890, Perrin.

Le baron de Vitrolles, celui-là même dont les *Mémoires* ont paru naguère, l'ardent serviteur de la Restauration, le correspondant et le fidèle ami de Lamennais, est le père d'Amélie de Vitrolles, morte à Florence le 23 août 1889, à l'âge de trente-deux ans.

Si Lamennais était demeuré quelques années de plus le prêtre que connut et qu'admira Mlle de Vitrolles, — objet elle-même de sa profonde vénération, — c'est par lui que la vie de cette sainte personne aurait été racontée. Il s'y préparait; il y dut renoncer...

Un anonyme (ecclésiastique sans nul doute) s'est chargé de ce pieux et tardif devoir. Il a reçu à cet effet communication des lettres encore existantes d'Amélie à plusieurs membres de sa famille et à ses trois plus proches amies, ainsi que des notices consacrées à son édifiante mémoire par son père et par divers autres témoins autorisés. Telle est la matière des deux volumes que nous annonçons.

Le pieux éditeur se propose d'offrir à tous « un exemple fortifiant qui sera peut-être le salut de plus d'un », et plus particulièrement de propager « la grande dévotion de nos jours, qui fut celle d'Amélie, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. » Peut-être même aura-t-il ainsi réuni le dossier préliminaire d'une canonisation en règles. Les faits miraculeux, relatés dans le dernier chapitre, et sur lesquels nous voulons nous im-

poser une respectueuse réserve, semblent justifier cette conjecture.

Bien qu'à diverses reprises Mlle de Vitrollès ait été mêlée aux incidents qui ont fait de son père un personnage historique, l'intérêt de la publication, nous l'avons dit, n'est pas là. Il est tout entier dans le caractère d'ascétisme parfait — et parfaitement libre — dont Amélie porte l'empreinte, dans l'expression ardente de sa charité et de sa foi, dans l'apostolat qu'elle a exercé autour d'elle, enfin dans le pur héroïsme de ses souffrances et de sa mort. C'est l'effusion d'une âme tout à fait supérieure, possédée, dévorée par la *folie de la Croix*.

A ce titre, sans nulle pensée dévote, mais au point de vue simplement humain et psychologique, qui seul peut être ici le nôtre, ce recueil est un document du plus haut prix.

L. B.

---

15. — **La vertu morale et sociale du christianisme**, par le comte Guy de Brémond d'Ars. Paris, Perrin, 1890, in-12, III et 438 pp.

Ce livre témoigne d'une préoccupation élevée; c'est l'œuvre d'un esprit généreux, et l'on s'associe volontiers au désir de M. de Brémond, de voir et de faire triompher le christianisme, considéré dans « sa vertu morale et sociale ». L'auteur est un homme instruit, qui a bien saisi certaines tendances, rendu avec émotion plusieurs des besoins du temps présent.

Je regrette que l'une des parties les plus importantes de ce plaidoyer soit décidément insuffisante. Je veux parler des pages destinées à fournir la démonstration de l'accord des principaux résultats de la science avec les dogmes du christianisme. Dire que la cosmogonie de la *Genèse* est en une merveilleuse harmonie avec les données de la géologie, que l'authenticité des Évangiles est établie d'une façon inattaquable, c'est se montrer peu au courant des questions d'exégèse et de critique bibliques. M. de Brémond d'Ars, après avoir manifesté quelque sympathie pour les idées transformistes, énonce, entre autres, une théorie bizarre sur les destinées de l'homme primitif; celui-ci, après avoir débuté par l'animalité (époque préhistorique), aurait été doté par la divinité d'une âme immortelle (création d'Adam), et serait alors seulement tombé dans le péché (la chute). Ce mariage du transformisme et du dogme ecclésiastique me semble une conception bien étrange. Elle fait voir que l'auteur ne recule pas devant certaines hardiesses; j'eusse préféré une discussion plus serrée et je ne dissimule pas mon étonnement de lire en guise de conclusion : « Nul des résultats de la science profane ne contredit le christianisme, mais tous le confirment. » La démonstration qu'on nous annonçait n'est pas même ébauchée.

M. Vernes.

CHRONIQUE

RUSSIE. — La section d'ethnographie de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg publiera désormais sous le titre *Jivaïa Starina* (l'antiquité vivante), un recueil particulièrement consacré à l'étude de l'ethnographie russe et slave. La rédaction de ce recueil est confiée à M. le professeur Lamansky. Les principaux collaborateurs sont MM. A.-R. Veselovsky, L. Maïkov, Oldenbourg, Pypine. Le prix annuel est de 5 roubles. Le premier fascicule paru renferme de nombreux matériaux concernant le folklore de la Russie et des pays Slaves.

SUÈDE. — M. Christian Cavallin, professeur à l'Université de Lund, bien connu par ses travaux de philologie grecque, est mort le 10 octobre dernier.

SUISSE. — Vient de paraître le XIXe fascicule (Xe du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* que MM. Fr. Staub, L. Tobler et R. Schoch publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, au nom de la Société d'antiquité de Zurich. Il comprend les pages 1489-1648 et va de *hap-hup* à *Hirt*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 décembre 1890.

L'Académie procède au renouvellement annuel du bureau. M. Oppert, vice-président sortant, est élu président pour l'année 1891. M. Alexandre Bertrand est élu vice-président.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, annonce que l'Académie a élu :

Correspondants étrangers : M. Kern, à Leyde, en remplacement de M. de Kremer, décédé ; M. Wattenbach, à Berlin, en remplacement de sir Henry Yule, décédé ; M. Schuchhardt, à Gratz, en remplacement de M. de Sickel, élu associé de l'Académie ;

Correspondant français : le R. P. Delattre, à Carthage, en remplacement de M. Deschamps de Pas, décédé.

L'Académie procède au renouvellement de ses commissions annuelles. Sont élus :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Jules Girard, Barbier de Meynard ;

Commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, Gaston Paris, Schlumberger, Siméon Luce, Héron de Villefosse, de Lasteyrie ;

Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset ;

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Le Blant, Duruy, Heuzey, Georges Perrot, Maspero, Héron de Villefosse, Barbier de Meynard ;

Commission administrative : MM. Delisle, Deloche.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys : Terrien de Lacouperie (A.) : 1° *the Calendar Plant of China, the cosmic tree and the date palm of Babylonia* ; 2° *the Onomastic Similarity of Nai Hwang-ti of China and Nakhunte of Susiana* ; — par M. Georges Perrot : *Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. Peintures de vases antiques*, recueillies par Millin et Millingen (1813), publiées et commentées par Salomon Reinach ; — par M. de Lasteyrie : Fichot (Charles), *Statistique monumentale du département de l'Aube*, tome II ; — par M. Barbier de Meynard : 1° Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, XVII : *le Solitaire du mont Liban* (François Galaup de Chasteuil) ; 2° Basset, (René), *le Dialecte de Syouah* ; — par M. Siméon Luce : Berlière (dom Ursmer), *Monasticon belge*, I : *Province de Namur* ; — par les auteurs : 1° Le Blant (Edmond), *l'Epigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine (Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'instruction publique)* ; 2° Duchesne (l'abbé), *Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux en Gaule* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — par M. Renan : Luzel, *Chants populaires de la Basse-Bretagne*, II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 janvier — 1891

16. — **Das Zalwort** vier und neun in den chamitisch-semitischen Sprachen, von Leo Reinisch. Wien, Tempsky, 1890. In-8, 40 p.

Dissertation très érudite, où l'on veut démontrer que les noms de nombre ont la même origine dans les deux familles de langues ci-dessus mentionnées et que le système commun de numération était primitivement quinaire. Les observations linguistiques portent sur les noms des nombres 4 et 9 (4 + 5). La comparaison des nombreux dialectes de l'Abyssinie : Agaou, Damot, etc., donne lieu à des remarques fort curieuses. Mais l'application du système quinaire aux noms de nombre sémitiques ne se fait pas sans violence : malgré tous les efforts de M. Reinisch, on ne voit pas encore comment le sémitique תשע vient de ארבע.

A. L.

---

17. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen,** von Karl Brugmann [1]. II. ii. 1. Strasbourg, Trübner, 1890. In-8, 384 pp., cotées 463-846, plus 2 pp. d'errata. Prix : 10 mk.

La seconde partie du tome II du grand ouvrage de M. Brugmann paraît près d'un an plus tard qu'il n'entrait dans les prévisions de l'auteur ; encore n'est-elle point complète, et l'étude de la conjugaison indo-européenne, qui doit terminer le volume, se fera-t-elle attendre jusqu'à l'année prochaine. Cela dit, bien entendu, à titre de simple constatation : nul ne songera à faire à l'auteur un grief du soin qu'il apporte à la composition de cette œuvre définitive. D'ailleurs, plus le temps marche, plus s'accumulent les travaux dignes d'apporter leur contingent au précieux *Manuel* : certaines questions s'éclaircissent ; sur d'autres, on voit s'affiner progressivement le dogmatisme, autrefois plus pesant, du savant indogermaniste. C'est ainsi que, après avoir à plusieurs reprises

1. Cf. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 97, et XXVII (1889), p. 101.

et sans grand succès protesté contre les lois de la contraction proethnique telles que les promulguaient MM. Osthoff et Brugmann [1], je n'ai point lu sans quelque satisfaction la note de la p. 516 : « J'avoue volontiers qu'aujourd'hui je n'enseignerais qu'avec une plus grande réserve la plupart de ces procès de contraction. » Je suis heureux également de me rencontrer avec lui (p. 598) et avec M. J. Schmidt [2] dans l'appréciation des datifs sanscrits en *-á*, où M. Pischel, dans son horreur des spéculations indo-européennes, ne veut voir qu'une innovation hindoue, mais qu'il faut évidemment rapprocher du datif gr. en -ῳ, lat. en *-ō*, etc. [3]. En revanche, sur la question du nominatif accusatif pluriel neutre (p. 682), M. B. fait à M. J. Schmidt de bien plus larges concessions que je n'en saurais admettre [4], et j'avoue avoir même quelque peine à comprendre comment sa doctrine actuelle résiste à l'objection péremptoire qu'il a lui-même élevée contre elle [5]. J'aurais vivement désiré aussi qu'il revînt sur la délicate question de l'abrègement latin de cette finale du pluriel neutre (*juga*, p. 683) et de celle du féminin singulier (*equa*, p. 542) : malgré son autorité et celle de M. Zander [6], je persiste à croire que l'abrègement final des mots iambiques n'a que peu de chose à voir dans ce phénomène.

Le plan suivi par M. B. est celui qu'imposait la nature même du sujet : il n'y a donc presque rien à en dire. Le fascicule débute par une étude très condensée et très complète de la numération indo-européenne (pp. 463-510) : j'y ai retrouvé à peu près tout ce que j'avais lu d'essentiel sur l'origine et l'histoire des noms de nombre, matière qui autrefois passait pour si simple, et où s'accumulent les antinomies phonétiques. Toutefois, l'auteur (p. 476) ne paraît pas avoir eu connaissance de l'essai de M. de Saussure sur les formes du numéral « six » [7], et il passe sous silence mon rapprochement de lat. *quater* avec sk. *catúr* (p. 507), auquel je tiens à cause des deux rapprochements parallèles *ager* = ἀγρός et *pitúr* = πατρός [8]. Je dois me faire illusion, puisque je suis seul de mon avis ; mais enfin je ne puis m'empêcher de croire que l'*er* final latin tient à un phénomène de phonétique proethnique, et non simplement italique. La théorie de la déclinaison nominale et pronominale tient plus de 300 pages (pp. 510-835) ; d'excellents tableaux synoptiques, à l'instar de ceux de Schleicher (pp. 736-759, 796-799, 834-835), la résument et en facilitent la revision. Les préliminaires de la conjugaison commencent avec les dernières pages du volume.

1. *Revue critique*, XX (1885), p. 151 ; *Esq. Morpholog.*, III (1885) et IV (1887), *passim*, etc.
2. *Pluralbildungen d. Idg. Neutra*, p. 234 i. n.
3. Cf. *Revue critique*, XXIX (1890), p. 84.
4. *Revue critique*, XXVIII (1888), p. 114.
5. *Morpholog. Untersuchungen*, V, p. 61.
6. *Versus Ital. antiqui*, p. LXXVIII, i. n.
7. *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 73.
8. *Mém. Soc. Ling.*, VI, pp. 202 et 373.

Cette partie de la morphologie était peut-être, de tout l'ouvrage, la plus difficile à traiter. La déclinaison indo-européenne était par elle-même déjà si touffue, elle s'est compliquée postérieurement de tant d'actions d'analogie croisées en tous sens, qu'il y a grand mérite à y rester clair sans multiplier les redites et à n'en rien omettre sans laisser l'impression d'un fouillis. Mais M. B. ne se borne plus à porter la lumière dans les moindres détails par sa minutieuse analyse : telle, par exemple, l'explication des substantifs grecs en -εύς (p. 614), dont l'énigme me semble décidément résolue. La synthèse et les vues d'ensemble lui répugnent moins que par le passé, et il écrit une page suggestive sur la désinence latente que dissimulent peut-être les nominatifs dits sans désinence (p. 521). Ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit même s'engager plus avant sur ce terrain que ne l'oseraient faire ceux qu'il a formés à sa méthode, rechercher (p. 519), dans un indice casuel du pluriel, l'élément qui indique le cas et celui qui marque la pluralité. Il ne s'attarde point, d'ailleurs, à ces spéculations, et ne fait guère que maintenir en ce domaine périlleux ce que M. Havet a si bien nommé « les droits de la curiosité quand même [1] ».

Il serait aussi superflu de louer que d'analyser par le menu un livre qui sera demain, qui est déjà sur la table de travail de tous les indogermanistes. Mieux vaut soumettre à l'auteur quelques rapides observations qui aient chance de trouver place dans un de ses consciencieux errata.

En sanscrit, je remarque d'abord quelques traductions par à peu près, qui n'offrent aucun inconvénient dans un ouvrage de pure grammaire : *uçij* (p. 537 et passim) ne veut pas dire « verlangend », mais bien plus probablement *uç-ij* « gerne opfernd », et désigne dans les Védas une classe de sacrificateurs mythiques ; que si Bergaigne a raison de traduire *dáça-gva-* par « qui a dix vaches », — le grec ἑκατόμ-βη aurait ainsi sa contre-partie — c'en est fait du prétendu suffixe multiplicatif *-gva-* (p. 509), et de fait, ce suffixe apparent est bien insolite et isolé, la pensée de M. B. n'étant pas, je présume, de l'apparier au letto-slave *-guba-*. Enfin il est presque téméraire de traduire *sánemi* comme *sánât*, — Grassmann ici s'est séparé de M. Roth — soit « von alters her » (pp. 637 et 782), en le coupant *sáne-mi* et reconnaissant dans la finale un indice d'instrumental identique à celui du letto-slave : le sens *sá-nemi*, « avec la jante, complètement », convient à tous les passages du Rig-Véda où apparaît cette rare forme, et la glose *purâ̆na* peut fort bien n'avoir d'autre fondement que l'homophonie fortuite de *sána-*. — Plus grave est l'indication de la fausse forme *gnấvas* (p. 561) comme nominatif neutre : *gnấvas* n'est jamais, que je sache, que vocatif masculin, et l'unique passage où il paraît être autre chose (R. V. II. 1. 5.) est à corriger par suppression de l'accent [2]. Il est vrai que le type grec τέως = τῆος = * *tấvas* perd ainsi un répondant ; mais mieux vaut le laisser en l'air que

1. *Revue critique*, XXVII (1889), p. 44.
2. Cf. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 57.

l'étayer sur un barbarisme. — Malgré l'intérêt et la vraisemblance que présente l'explication des désinences ariennes anomales (v. g. loc. sg. *áçvâyâm*, etc., p. 618) par l'affixation postérieure d'un élément postpositionnel, on ne peut s'empêcher de se demander par quelle raison de préférence cet élément en est venu à se fixer toujours dans cet ordre de déclinaisons et jamais dans aucun autre.

En grec, il eût fallu faire observer (p. 534) que, si les scansions νέκυς πόλις à finale longue sont les plus primitives, elles sont pourtant archaïques, et que la plupart des mots de cette classe ont passé par analogie à celle des noms à finale brève. — On attendrait aussi (p. 610) au moins une mention de l'infinitif du type φέρειν, qui a sans doute autant de droits que l'infinitif éolien de figurer parmi les locatifs sans désinence. — J'avais toujours vu αἰεί dérivé d'un thème * αἰεσ-, comme τείχει = * τείχεσ-ι : puisque M. B. (p. 616) croit aujourd'hui pouvoir le rapporter à un thème de 2ᵉ déclinaison, comme οἴκει de οἶκο-, je me permets de rappeler que c'est moi le premier, si je ne me trompe, qui ai par deux fois [1] hasardé cette explication tombée en oubli.

Je dois également revendiquer la priorité du départ effectué (pp. 812 et 815) entre les deux formes latines *sē* et *sed*, qui ne sauraient remonter ensemble à une forme unique [2], et exprimer le regret de ne point lire le nom de F. Meunier dans une page (p. 780) qui sanctionne en la modifiant sa théorie favorite [3]. — Je n'ai pas soutenu (p. 700 i. n.) que l'*u* bref final soit tombé en latin; j'ai simplement écrit, ce qui est bien différent, qu'il avait pu tomber accidentellement dans *mox* = * *moxu*, et la preuve, c'est que M. Stolz, dans sa *Grammaire Latine*, constate assez vivement notre divergence au sujet de *vix* = * *vixu* [4]. — Je ne saisis pas bien l'analogie qui a pu faire créer sur *equî* le génitif *equâî* (p. 571). Ce procès ne se laisse ramener à aucune formule rigoureuse. Je m'en tiens donc à mon ancienne opinion : * *equâi* devenu *equae* est un locatif, et *equâî* est un datif peut-être analogique (*fîliâî* : **fîliâ* = *sorôrî* : * *sorôr*), lesquels se sont fondus ensemble en fonction de locatif-génitif-datif. — Il faut écrire *liên* (p. 528), et surtout supprimer *frûstra* et *contra* avec finale brève (p. 630) : ces deux scansions, extrêmement rares, sont de l'époque de la décadence, où la quantité de la finale n'était plus guère qu'affaire de convention. — On a peine à croire (p. 794) que le datif-ablatif *hîbus* ne soit pas une forme analogique.

Voilà ce que j'ai trouvé à glaner après la riche moisson de M. Brugmann. Mais, quoi qu'on puisse trouver encore avec plus de loisir, de

1. *Esq. Morpholog.* I (1882), p. 19, et *Analogie dans la Langue Grecque* (1883), p. 229.

2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 91.

3. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45.

4. De sa critique un peu acerbe, M. Stolz a bien voulu publier depuis (*Neue Philol. Rundschau*, 1890, p. 220) une explication et une atténuation pleines de loyauté et de courtoisie. Je l'en remercie, comme d'un bon témoignage de confraternité scientifique, auquel, venant de lui, j'attache le plus grand prix.

savoir ou d'attention, il n'y aura qu'une voix sur le mérite de l'œuvre et le talent de l'auteur.

V. HENRY.

---

18. — Adolf PHILIPPI. **Einige Bemerkungen über den philologischen Unterricht.** Giessen, Curt von Münchow, 1890. 38 p. in-4.

La philologie allemande n'a pas l'habitude des *confiteor;* aussi le discours prononcé par M. le recteur Philippi à Giessen mérite-t-il d'être loué d'abord pour sa franchise. Ce n'est point là, d'ailleurs, sa seule qualité; il est spirituel, caustique sans méchanceté et se fait lire d'un bout à l'autre. M. P., qui a publié d'utiles travaux sur les institutions et sur l'art de l'antiquité, fait le procès de la philologie contemporaine, envisagée surtout dans ses rapports avec l'enseignement des gymnases. La critique des textes se perd dans les minuties; on tourmente inutilement les élèves à vouloir leur faire prononcer le latin à la romaine; il est enfantin de placer l'*iota souscrit* après les voyelles, au lieu de se conformer à l'usage, etc. Cette tendance à la *micrologie* a pour premier résultat de rendre illisibles les *Revues* philologiques, par exemple le *Rheinisches Museum,* qui, dans ses premiers volumes, publiait tant de travaux d'un intérêt général (p. 10). On fait trop de cas des matériaux nouveaux que les fouilles archéologiques apportent à la science : il y a plus à apprendre dans un chant d'Homère que dans cent inscriptions (je ne crois pas qu'on l'ait jamais contesté). On collationne avec un soin infini les mss. d'ouvrages sans valeur, et ces laborieuses collations ne produisent en général aucun fruit. Quand Rutherford publia, il y a dix ans, sa belle édition de Phrynichus, les critiques allemands objectèrent qu'il n'y avait pas de collations nouvelles, montrant ainsi qu'ils attachaient plus d'importance aux matériaux de l'étude qu'à ses résultats intellectuels. Les éditeurs allemands font souvent comme les scholiastes de l'antiquité, qui s'acharnent à l'explication d'un mot inutile et négligent pour cela le fond des choses. Les Français et les Anglais ont sur eux l'avantage de ne pas être encore sous le charme tyrannique de la collation *(unter dem Banne der Collation,* p. 12.)

Les archéologues ont leur tour. Eux aussi se perdent dans des hypothèses subtiles et indémontrables, qu'ils développent à l'aide d'une terminologie cabbalistique; ils ne savent plus produire d'œuvres d'ensemble comme celles d'Otfried Müller et de Brunn. « Qui donc sait écrire aujourd'hui un livre lisible sur Olympie ou sur Pergame? » (p. 13.) Notre époque est celle des spécialistes, qui élargissent sans cesse l'abîme entre la philologie et la culture générale *(zwischen Philologie und Bildung.)* M. P. trouve, avec raison, que les philologues allemands écrivent mal; il se plaint aussi qu'ils soient peu polis dans leurs polémiques. C'est là, suivant lui, l'effet d'une préoccupation excessive des petites choses. S'imagine-t-on Bœckh ou Müller consacrant des mois à dresser la statistique de telle ou

telle particularité lexicographique, métrique ou grammaticale? Cette méthode n'exige ni talent, ni individualité et, d'ailleurs, malgré sa rigueur apparente, reste presque toujours stérile.

Si la production vraiment originale se réduit à peu de chose, la marée de papier noirci monte sans cesse. Les philologues sont bavards, offrent tout au public, matériaux et conclusions, reprennent inutilement, dans chaque nouveau livre, l'examen de toutes les opinions antérieures. « C'est, dit M. P., le règne de ce qu'un Français a appelé *le culte de l'imprimé.* » Lorsque je m'insurgeais contre ce culte, il y a dix ans, j'en étais un des plus ardents néophytes; peut-être le suis-je encore. *Morbos melius novimus quam remedia,* disait le grand Scaliger.

En somme, poursuit M. P., les productions de la philologie deviennent de plus en plus stériles pour l'enseignement secondaire, et tandis que les dissertations s'accumulent, on manque en Allemagne de livres et de manuels pratiques pour l'enseignement. C'est de pareils livres qu'il faut s'appliquer à produire, que les Académies doivent encourager de leurs subsides (elles n'en feront rien, malgré l'appel de M. Philippi.) « La vulgarisation, dans le bon sens du mot, est le but ultime de toute science théorique. » Cette sentence, à laquelle je ne suis pas loin de souscrire, caractérise nettement la manière de voir du recteur de Giessen; elle est assez sérieusement motivée pour ne point passer inaperçue, tant en Allemagne que chez nous, où la tendance à la *micrologie*, à la prolixité et au pédantisme se manifeste d'une façon assez inquiétante depuis dix ans.

Salomon Reinach.

---

19. — *Πρόκλου ἐκ τῆς χαλδαϊκῆς φιλοσοφίας.* Eclogæ e Proclo de philosophia chaldaica sive de doctrina oraculorum chaldaicorum. Nunc primum edidit et commentatus est Albertus Iahnius. Accedit Hymnus in Deum platonicus vulgo S. Gregorio Nazianzeno adscriptus, nunc Proclo platonico vindicatus. Halis Saxonum, Pfeffer, 1891. In-8 de xii, 80 p. 7 fr. 50.

M. A. Jahn est assurément, aujourd'hui, le savant qui possède la plus complète connaissance de cette littérature, plutôt hellénique qu'orientale, connue sous les noms d'oracles de Zoroastre, oracles chaldaïques ou magiques, théologie assyrienne, etc. Son édition critique de Grégoire Palamas (V. *Rev. crit.* 1885, n° 41), ses *Dionysiaca* (*Rev. crit.* 1889, n° 620) lui avaient déjà donné l'occasion de faire des rapprochements importants et féconds avec cette poésie étrange. Après tant d'éditions données depuis le premier compilateur Fr. Patrizzi (1591) jusqu'à Preston Cory (1832), on attend une nouvelle réunion des *oracula chaldaica* et personne n'est mieux préparé que M. J. pour nous procurer une édition définitive de ces textes, où la théogonie et la philosophie trouvent également des données précieuses. En attendant que cette édition vienne au jour, M. J. nous apporte une contribution inédite, sous la forme d'un traité de Proclus qui renferme une foule de bribes (frustulae) appar-

tenant aux oracles dits chaldaïques, ou plutôt une suite d'extraits du commentaire de Proclus sur ces oracles.

Dans les *Anecdota varia graeca et latina* publiés par Schoell et Studemund, t. 2, p. IX, est mentionné un manuscrit de la Barbérine (I, 65) contenant aux ff. 197-159, la copie faite par Luc Holstein d'un texte intitulé « Πρόκλου ἐκ τῆς χαλδαϊκῆς φιλοσοφίας ex msto Vatic. 1026 excerpta. » M. J. recourut à l'obligeance d'un membre de l'Institut archéologique allemand résidant à Rome, nommé « Aug. Mavius » qui exécuta une copie sur le Vaticanus, complétée par le Barberin. Il est constaté par le témoignage de Marinus (Vie de Proclus, 26), et celui de Proclus lui-même (In Remp. p. 359 ed. Basil.) que ce philosophe avait composé un commentaire très étendu sur les λόγια (c'est le nom que portent chez les anciens les oracles chaldaïques), travail auquel il consacra cinq années. Il est probable, comme le suppose notre auteur, que l'on fit au moyen âge des extraits de ce commentaire, qui lui-même avait été précédé de ceux de Porphyre et de Jamblique. M. J. place avec vraisemblance la formation de ces extraits sous le règne de Constantin Porphyrogénète (911-959), bien qu'ils ne figurent point parmi les κεφαλαιώδεις ὑποθέσεις qui constituaient la compilation ordonnée par ce prince ou du moins parmi les 31 groupes dont on connaît les titres. Le savant éditeur a donné les variantes des deux seuls manuscrits connus, sans négliger d'ailleurs de relater toutes les corrections qu'il a cru devoir introduire. Outre l'annotation critique, il a placé à la suite du texte un copieux commentaire — trop copieux diront peut-être d'aucuns, mais telle n'est pas notre appréciation — où prennent place tous les rapprochements qu'il y avait à faire avec les citations rapportées par Psellus dans ses « scholies sur les oracles » et dans son « Exposé sommaire de la doctrine chaldaïque », et par les autres auteurs anciens auxquels nous de[illegible] connaissance des λόγια. L'anecdotum de Proclus est suivi de l'hymne εἰς θεόν placé généralement sous le nom de Grégoire de Nazianze et que M. J. attribue à Proclus. Fred. Creuzer son maître et V. Cousin avaient déjà exprimé l'opinion que cet hymne était plutôt l'œuvre d'un néoplatonicien. De plus, le manuscrit de Munich d'où il est tiré, contient un autre ouvrage de Proclus, sa Théologie platonique. Après avoir scrupuleusement relevé dans les œuvres de Grégoire toutes les expressions qui se rencontrent dans le texte en question, puis toutes celles qui sont communes à ce texte et aux écrits des néoplatoniciens, il tend à démontrer que l'hymne doit être ajouté à ceux de Proclus, et sa conclusion est bien près d'entraîner notre conviction. Le nouvel ouvrage de M. Jahn ramènera sans doute l'attention sur cette littérature fort en honneur aux XVI[e] et XVII[e] siècles et qui a droit à l'attention des savants contemporains voués à l'étude comparée des religions et à l'histoire de la philosophie. Ajoutons que le savant philologue de Berne a dédié son livre à un de nos collaborateurs.

κ. α. ρ.

20. — **Etude historique sur la condition privée des affranchis Romains,** par Henry Lemonnier. Paris, Hachette, 1887, 1 vol. in-8 de 323 p.

J'ai un regret très vif à propos de ce livre. C'est de venir si tard en faire l'éloge. Une analyse trop longue serait inutile, maintenant que l'ouvrage de M. L., si complet, si nettement disposé, si clairement écrit, est entre les mains de tous ceux qui s'intéressent au droit et aux institutions de Rome. Ce qui concerne la législation et la constitution civile de l'affranchi est parfaitement traité : on sent un juriste, et un juriste qui sait réfléchir et écrire. — Il n'y aurait quelques critiques à faire qu'à propos du livre VI, *sur la condition et le rôle des affranchis dans la société romaine*. M. L. a raison de mettre au compte de la morgue aristocratique la défaveur dont les affranchis de la cour impériale furent longtemps l'objet. Mais il ne faut pas l'exagérer. Et elle tient peut-être plus à des considérations politiques qu'à des préjugés sociaux. Quand Sénèque semble s'étonner de ce qu'un affranchi ait écrit son histoire, ce qui, dit-il, était réservé jadis *honestissimo*, il n'est pas sûr qu'*honestissimus* ne signifie pas celui qui a exercé les *honores*, les magistratures. Au fond, la haine contre les affranchis paraît avoir été plus limitée encore et plus rare que ne le pense M. L. Je ne suis même pas certain que *libertinus* ait été synonyme d'homme de mauvaise compagnie, ou de parvenu : le rôle joué par les affranchis dans la province est considérable, ce sont souvent des personnages ayant les mêmes droits que les ingénus, à être représentés dans les collèges et les cérémonies. M. L. dit quelques mots à ce sujet. J'en voudrais davantage. Les recueils épigraphiques méritaient d'être mieux fouillés. Notez que la population libre était relativement peu nombreuse, et qu'entre les la affranchis et les classes nobles, il n'y avait que la plèbe, moins riche, moins intelligente, moins hon[illegible]ble, moins considérée à tous les égards que les hommes qui, par leu[illegible] ou leur droiture, avaient pu sortir de l'esclavage. Il est même arrivé fatalement que la *libertinité* a été un degré vers l'ordre équestre. Le *libertinus* est presque quelque chose de plus qu'un plébéien, pauvre et maltraité. — Je regrette encore que M. L. n'ait pas insisté davantage sur le côté religieux de l'état d'affranchi. Il avait son importance pour faire comprendre certaines expressions de la langue latine. — Quant à définir le droit un « ensemble d'idées conventionnelles », et à croire que la libertinité était en opposition avec le christianisme, M. Lemonnier nous permettra de n'accepter ni cette définition ni cette théorie.

Camille Jullian.

---

21. — **La guerre de Troie,** poème du XIV[e] siècle, en vers octosyllabes, par Constantin Hermoniacos, publié d'après les manuscrits de Leyde et de Paris, par Emile Legrand. Paris, Maisonneuve, 1890, in-8, XV-480.

La guerre de Troie de Constantin Hermoniacos forme le tome V de l'importante Bibliothèque grecque vulgaire de M. E. Legrand. Cette

composition est de la première moitié du XIV[e] siècle. En effet, le livre est dédié à Jean II Comnène Ange Ducas, despote d'Epire (Hermon., p. 3, v. 7 suiv.; C. Hopf, Griech. Gesch., Leipzig, 1870, p. 429, col. 1, dans l'Encycl. de Ersch u. Gruber); or, ce prince mourut en 1335 (Hopf, *op. cit.*, p. 421, et, sur ce prince, d'après Hopf, G. Schlumberger, Numism. de l'Or. lat., Paris, 1878, p. 369).

Le plan est le même que celui de Jean Tzetzès et comprend les Antehomerica, les Homerica et les Posthomerica (Hermon., p. 5, v. 55-60). Toutefois l'auteur ne s'inspire pas directement des Carmina Iliaca, mais plutôt des Allégories de Tzetzès (Tzetzae Allegoriae Iliadis, éd. Boissonade, Paris, 1841, p. 1-340). La table des matières est donnée par les mss mêmes (Hermon., p. 445-458). Le poème commence à la naissance d'Homère (cf. Tzetzès, *op. cit.*, v. 50 suiv.), et finit par l'histoire d'Hécube et de Polymestor: Hermon., XXIV, 81-264; cf. Isaac Porphyr. (éd. H. Hinck, dans les Polemonis declamationes, Leipz., Teubner, 1873, p. 79); Malalas (Bonn, 1831, p. 103, 7-10); Dictys de Crète (éd. F. Meister, Leipz., Teubner, 1872, II, 18, p. 28, 24-29, 5; 20, p. 30, 6-18; 22, p. 32, 10-15; 27, p. 35, 20-31; cf. Cedrenus, Bonn, 1838, p. 222, 17 et 223, 1-14); Servius (ad Verg. Aen. 3, 49; 3, 15; 3, 6); Hygin (éd. M. Schmidt, Iéna, 1872, p. 98, 11-99, 2, p. 99, 12); Ovide (Met. XIII, 429-438; 536-575); Euripide (Hec. 1035; 1132-1182; 1265). Cet épisode manque dans Tzetzès, dans l'Excidium Ilii de Tryphiodore, dans Quintus de Smy[...] dans la Bibliothèque d'Apollodore[1]. A son tour, l'Iliad[...] imitée, copiée même par Loukanis, qui to[...] eu un Homère entre les mains *(Rev. cr[...]*

Ce texte est fort curieux pour l[...] mythologie homérique à travers l[...] M. K. Krumbacher (Gesc[...] ce sujet quelques indications [...] p. 485). Ces octosyllabes sont d'aille[...] tique. Les γάρ, les οὖν, les δέ de [...] analogues de Tzetzès, en re[...] linguistique de ce docum[...] parce qu'il est daté, en[...]

1. Dans Isaac P[...] d'Euripide. –[...] apportent l'[...] sorte, représen[...] Servius, Hygin, [...] puisé directement [...] connaît Euripide. D[...] est dit d'Hécube [...] p. 352), dan[...] latini (é[...] d. gr[...]

d'un poème en médio-grec où le prétendu macaronisme des formes repose uniquement sur l'imitation d'un modèle antérieur (Essais de gramm. hist. néo-gr., Paris, 1889, t. II, CXVII, III). Félicitons M. L. d'avoir suivi les bonnes orthographes pour l'article et les substantifs.

M. L. publie Hermoniacos d'après le ms. de Leyde et les deux mss de Paris (Suppl. gr. 444; Coisl. 316). Cette édition est un modèle d'exactitude; nous n'avons pas eu jusqu'ici une reproduction aussi scrupuleuse des variantes. L'édition est, du reste, purement diplomatique et il est vraiment à regretter que nous n'ayons pas encore une seule édition critique d'un auteur populaire du moyen âge, pas même de Prodrome. L'entreprise, il faut en convenir, ne va pas sans de grandes difficultés et demande surtout des connaissances grammaticales solides et une méthode puissamment outillée.

Le volume de M. Legrand s'ouvre par une lettre (p. V-IX) que l'éditeur me fait l'honneur de m'adresser, et se termine par un Index alphabétique commode, où les principales formes néo-grecques se trouvent relevées.

Jean Psichari.

---

22. — **La Révolution démocratique du XIVe siècle à Louvain,** par H. Vander Linden. Louvain, Fonteyn, 1890. In-8, 44 pages.

Les co... historiques établies depuis quelques années dans les
Uni... où les professeurs travaillent de concert avec les
... bons résultats. Le mémoire de M. Vander
...ée de M. Pirenne, est une nouvelle
...de. En quelques pages bien compo-
...l'auteur a retracé les origines, le
...ntre la haute bourgeoisie et
... siècle. Après de longs efforts et
...nglantes, les gens des métiers obtin-
...vernement de la ville. Malheu-
...par la violence, fut impuis-
...it ans de guerre civile

...M. Prou.

..., correspon-

...ndant du Grand
...arquables de la
...borateurs de
...des cor-
..., et

hors d'Europe, furent les fournisseurs généraux de l'État ; ils manièrent une partie de la fortune du royaume. En examinant le détail de leurs affaires, on saisit le jeu de la politique commerciale de la France. Le travail de M. J. complète et illustre en quelque sorte les publications de Clément, de Depping, de M. Guiffrey

La maison Formont servait d'intermédiaire au Grand Électeur pour le paiement des subsides que versait à ce prince le gouvernement de Louis XIV. C'est à ce titre qu'un des chefs de la maison, Nicolas, fils de Pierre, entra en relations avec l'envoyé brandebourgeois Spanheim, et figura dans un épisode que M. J. conte par le menu : la remise solennelle d'un miroir encadré d'ambre offert par Frédéric-Guillaume à Louis XIV.

Les services rendus par les Formont à l'Électeur de Brandebourg trouvèrent leur récompense. Les Formont étaient protestants ; comme leurs coreligionnaires, ils se sentirent menacés quelques années avant la révocation de l'Edit de Nantes. M. J. montre, par l'exemple d'un M. de Briquemault, l'inquiétude des réformés et leur hâte d'obtenir, par l'entremise de Spanheim, des passeports pour gagner le Brandebourg. Nicolas Formont se fit d'abord nommer « commissaire » de l'Électeur, sans doute pour se placer sous la protection de ce prince. Quand la persécution éclata, les titres des Formont à la gratitude de Louis XIV ne les sauvèrent pas. La famille dut émigrer ; ses biens furent confisqués. Elle s'éteignit obscurément à l'étranger.

On voit que les recherches si modestes en apparence de M. Joret touchent l'histoire générale, et jettent un jour sur le ministère de Colbert, sur les rapports de la France avec le Brandebourg [1]. Les Formont donnent à cette étude son unité, mais non son principal intérêt.

B. A.

---

24. — **Correspondance des Consuls d'Alger** (1690-1742) ... de Grammont. Alger, 1890. Un vol. in-8, 293 pages.

M. de Grammont, avec une persévérance qu... quer d'encourager, poursuit le cours de se... de la Régence d'Alger depuis l'établiss... jusqu'à la conquête française. Dan... *Régence*, publiées il y a quelq... historique si intéressante pou... XVII[e] siècle. Il y exposait, av... pathie, les résultats désas... les Lazaristes ; c'est à ... des lettres si curieu...

---

1. M. J. écrit (p. 8... du Rhin, mais il f... réalité, ce traité de... fut admis ave...

livre aujourd'hui à la publicité donne la série des dépêches de nos consuls à Alger depuis le bombardement de cette ville par le maréchal d'Estrées. Comme pour le travail précédent, c'est aux Archives de la chambre de commerce de Marseille que ses matériaux sont empruntés.

Rien de plus instructif et de plus attachant que cette correspondance où se déroule, jour par jour, la lutte héroïque des représentants de la France contre le fanatisme musulman, contre la rapacité du Dey et du Divan et les violences d'une soldatesque sans discipline. Il faut lire ces lettres d'un accent toujours sincère et qui touche parfois à la véritable éloquence, pour comprendre ce qu'exigeait d'intelligence et d'intrépidité un poste si périlleux : compétitions des puissances rivales jalouses de notre prépondérance, complots ourdis par les *Sarraf* (banquiers) juifs gênés dans leur trafic usuraire, émeutes sanglantes où la vie des consuls était sans cesse en péril, tout se combinait pour rendre leur situation intolérable. Et malheureusement les obstacles ne venaient pas seulement de l'étranger. C'était aussi la cour de Versailles et la chambre de commerce de Marseille qui fermaient l'oreille aux réclamations les plus légitimes de ceux qui jouaient leur existence pour la défense des intérêts nationaux. Il est peu de lettres qui ne renferment quelques plaintes contre un abandon aussi préjudiciable à ces intérêts qu'au bon renom de la France. On rougit de voir un des meilleurs parmi ces agents, René Lemaire, consul de 1690 à 1697, venir mourir de misère à Marseille; un de ses successeurs, M. de Clairambault, quitter Alger avec une dette de 20,000 livres; plus tard, M. Baume s'endetter de 27,000 livres et M. Piolle, faute d'argent, être jeté dans les prisons du Dey. On ne saurait se figurer ce qui se cache d'amères déceptions et de désespoirs sous la rédaction froide et le calme apparent de ces dépêches officielles.

Nous savons gré à M. de G. d'avoir tiré de l'oubli le nom de ces hom[...]voués qui ont travaillé avec une abnégation admirable à
[...]la puissance nationale en pays musulman : c'est un acte
[...]temps qu'une restitution historique. Bien qu'il leur
[...] à l'autre du volume en reproduisant intégrale-
[...]nt éditeur n'a pas négligé d'en relier les
[...]xplicatives très bien faites et qui sont
[...]stoire de notre action diplomatique
[...] Remercions donc une fois de
[...]avoir enrichi d'un nouveau et
[...] que personne plus que lui
[...]vre essentiellement fran-
[...]l peut être fier d'avoir

B. M.

25. — **Le palais des États de Bourgogne à Dijon,** par A. Cornereau. Dijon, imprimerie Darantière, 1890, grand in-8 de 144 p.

M. Cornereau rappelle que l'ensemble des bâtiments désignés aujourd'hui à Dijon sous le nom de Palais des Etats, formait avant 1789 deux parties bien distinctes, l'une, composée des restes du Palais des ducs de Bourgogne et de constructions élevées à différentes époques, servant à la réception des souverains de passage à Dijon et au logement du gouverneur de la province; l'autre comprenant tous les bâtiments construits par ordre des Etats de 1682 à 1784, pour y tenir leurs réunions et loger les élus des trois ordres. C'est la seconde partie seulement qui fait l'objet de l'excellente étude du savant magistrat. Rien ne manque à l'histoire du palais des états de Bourgogne, pas même une notice préliminaire sur l'origine des états de cette province. C'est d'après les meilleurs documents que M. C. donne avec une netteté parfaite tous les détails relatifs à la concession du terrain nécessaire à prendre dans le palais même des ducs de Bourgogne (arrêt du 9 août 1681), aux plans et devis dressés par Gétard et Noinville, architectes du roi, et élèves de Mansard, à l'adjudication des travaux (9 juillet 1682), à leur réception (11 juillet 1686), aux travaux d'embellissement (colonnade, fronton, vestibule) exécutés sur les plans de Mansard et reçus le 13 octobre 1689), à l'ameublement (bancs, gradins, fauteuils, 160 aunes de tapisserie de Beauvais, velours pour dais, portrait du roi, écussons divers, etc.), à l'inauguration de la nouvelle salle des états (20 juin 1703) [1], à la continuation d'une aile du palais ordonnée par le prince de Condé (17 avril 1731) et faite d'après les plans de Gabriel, architecte et ingénieur du roi (1738), à la construction du grand escalier (achevé en 1779), etc. M. A. n'arrête son récit qu'à l'année 1852 où l'ancien palais devint l'aile orientale de l'hôtel de ville de Dijon.

A cette curieuse monographie sont annexés divers plans (*plan de la séance des états de Bourgogne, plan du quartier du palais des États avant les constructions de 1776, plan général des bâtiments du pal[...] du Roy et des États de Bourgogne*. Je me reprocherais de ne pa[...] ler aussi une série de très intéressantes notes (on n'en comp[...] de 249, p. 85-144) qui complètent abondamment le tex[...] vent de nous montrer en M. Cornereau un de ce[...] consciencieux qui ne veulent laisser à leurs le[...] chercher.

1. M. C. reproduit *in-extenso* [...]

2. Parmi ces notes, on rem[...] 1786, par Prudhon et Be[...] et sculpture au palais d[...] cartons de la mairie [...] tère de Prudhon [...]

26. — **Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans,** extraite de ses lettres originales déposées aux archives de Hanovre et de ses lettres publiées par M. L. W. Holland, traduction et notes par Ernest Jaeglé. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Emile Bouillon, 1890, 3 vol. in-8, viii, 283, 293 et 297 pages.

Il y a dix ans à peine que M. E. Jaeglé a donné la première édition de la correspondance de Madame, et dejà il est obligé d'en faire une seconde ; le succès de cette publication s'explique sans peine ; il tient sans doute à l'habileté avec laquelle le consciencieux éditeur a su traduire les nombreuses lettres d'Élisabeth-Charlotte, il tient encore plus à l'intérêt que présente ces lettres. La haute situation occupée par la duchesse d'Orléans, encore qu'elle fût tenue à l'écart des affaires, la mettait déjà à même de parler, en connaissance de cause, de la cour et des intrigues qui s'y nouaient; l'indépendance de son caractère, sa profonde honnêteté, sa clairvoyance à peine obscurcie par ses préjugés de naissance, en ont fait un témoin incorruptible des événements qui se déroulèrent autour d'elle pendant les cinquante ans qu'elle passa en France ; elle a porté sur les hommes et les choses des jugements où l'on retrouve, avec la franchise de sa nature, une vivacité d'expression, une vérité de sentiment qu'on chercherait en vain chez la plupart de ses contemporains ; restée allemande de cœur, malgré son séjour à la cour de deux rois de France, ayant conservé tout l'esprit de la réforme, en dépit de sa conversion et d'une longue pratique du catholicisme, cette opposition constante entre ses aspirations intimes et la société au milieu de laquelle elle vit donne à ses lettres une saveur, un piquant, qui en rendent la lecture doublement attrayante. Non seulement les saillies les plus fines y abondent, mais, à chaque instant, on y rencontre sur son entourage les observations les plus profondes et les plus justes. « Le même homme, dit-elle (vol. I, p. 202), dans une remarque que Labruyère aurait pu lui envier, qui à Paris fait l'athée joue le dévot à la cour. » Une autre fois, en présence du peu d'union des mariages dont elle est témoin, elle fait, comme
n passant, cette réflexion qui peint si bien la société aristocratique du
... « L'amour dans le mariage n'est plus du tout de mode ; les époux
...ent passent pour ridicules ». Quelle pensée mélancolique et
... quand elle s'écrie (vol. I, p. 250) : « Plût à Dieu que
... de pouvoir aimer ou haïr après notre mort. Ce ne
...i effrayante de mourir. » Comment aussi ne pas
...une autre fois dire (vol. III, p. 32), à propos
...mois de juillet 1719, qu'elle plaint « de
...ints par le sinistre et les pauvres

...ux-là suffisent pour donner
Madame ; on y voit que
honnêteté natives au
Ce qui le prouve
...uvenirs de son

enfance, sa fidélité à ses impressions premières, qui semblent se réveiller avec plus de force et de vivacité à mesure qu'elle avance dans la vie; c'est la franchise avec laquelle elle avoue, dans ses lettres qu'elle supposait, non sans raison, ouvertes par la poste, ses sentiments les plus intimes et la franchise encore plus grande, avec laquelle elle défend ses opinions contre les personnes de son entourage. Voilà pourquoi on lit sans effort et sans fatigue les trois volumes de ses lettres, pourquoi on ne cesse pas un instant de porter intérêt à la tragique existence d'une princesse jetée par la destinée dans un milieu si opposé à ses goûts. L'on ne peut s'empêcher de plaindre cette mère sincèrement vertueuse, à qui l'ironie du sort donna pour fils le Régent; on lui pardonne, en considération de ce qu'elle dut souffrir, son orgueil de vraie descendante des Stuarts et ses haines vigoureuses contre ses adversaires, surtout quand ils ne sont pas de haute naissance, en particulier contre Mme de Maintenon, la « pantocrate », la « vieille dame », la « vieille sorcière », ou même la « vieille ordure », comme elle l'appelle dans ses moments de colère.

Si par tant de côtés la correspondance de Madame offre déjà tant d'intérêt, elle en présente peut-être encore plus par les renseignements historiques qu'on y trouve, les récits piquants et humoristiques qu'on y rencontre si souvent. Les noms les plus illustres de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècles y passent successivement sous nos yeux; nous entendons comme un écho des événements les plus considérables de cette grande époque; puis tout à coup, pour nous dérider, vient une anecdote amusante et humoristique, comme celle de l'évêque de Beauvais, par exemple (vol. II, p. 190), séduit par la pénitente qu'il veut convertir. Tout se réunit, on le voit, pour soutenir l'intérêt; il ne faiblit pas un moment; on peut même dire qu'il va croissant, car les lettres écrites de 1715 à l'année 1722, date de la mort de la duchesse d'Orléans, comptent parmi les plus importantes du recueil.

M. E. J. a tout fait pour mériter à sa nouvelle publication le plus sympathique accueil; la seconde édition de la correspondance [illegible] Madame est vraiment « revue et augmentée »; elle contient la [illegible] tion de toutes les lettres de 1721-1722 que M. Holland [illegible] encore publiées en 1880, ainsi qu'un nombre considéra[illegible] inédits, tirés du fonds Leibniz de la Bibliothèque [illegible] et la reproduction de la correspondance curieu[illegible] grand philosophe, publiée par M. Bod[illegible] Madame à sa tante, la duchesse Sophi[illegible] velle édition sur les originaux dé[illegible] avons donc ici, à moins d'un[illegible] velles dans quelque dé[illegible] de la correspondance [illegible] lettres on ne s'ape[illegible] éloge qu'on pui[illegible]

dire à sa nouvelle publication un succès égal à celui de la précédente et plus grand encore.

Ch. J.

---

27. — G. Romano. **Ricordi Murattiani.** Un vol. in-8, 45 pp. Pavie, fratelli Fusi, 1890.

Curieuse relation de la capture et du supplice de Joachim Murat, écrite par son confesseur Masdea et retrouvée par M. G. R. dans une bibliothèque particulière de Monteleone (Calabre). Elle présente ces événements sous un aspect moins héroïque, mais plus vraisemblable que les narrations antérieurement connues. M. G. R. y a joint des documents très intéressants tirés des Archives du Pizzo, relatifs aux récompenses accordées par le gouvernement des Bourbons à la commune du Pizzo pour sa participation à la capture de Murat. Recueillons-y pieusement ce témoignage du loyalisme calabrais à l'égard du gouvernement restauré : Le Pizzo se fit accorder, entre autres dons, une pension annuelle de 3160 ducats, « mundo durante e finchè regnera la famiglia Borbone. » Pourquoi faut-il que ce recueil de documents qui n'intéressent pas moins la France que l'Italie soit destiné à rester à peu près inconnu et à devenir vite introuvable?

L. G. P.

---

28. — **L'Etat et l'Université** ou la vraie réforme de l'Enseignement secondaire, par Adrien Dupuy. Paris, Léopold Cerf. In-8, 288 pages. 3 fr. 50.

L'enseignement secondaire subit en ce moment une crise que M. Dupuy attribue à plusieurs causes : au mauvais recrutement des élèves payants et des boursiers ; à la réforme incomplète des études classiques et à la variation des programmes ; à l'invasion de la pédagogie suisse et allemande dans l'Université ; à tout le mal qu'on a dit à tort et à travers de l'internat, et au prétendu surmenage intellectuel, remplacé récem-
...t, à ce que j'entends dire d'une seule voix, par le surmenage des
...ns. Il est fâcheux que le titre même de son livre n'ait pas per-
...r de résumer toutes les causes en une seule, qui est celle-ci :
... secondaire depuis plus de vingt ans a eu tant de réfor-
...bsolument déformé ; il est malade d'avoir vu trop
...il me semble, plus juste, plus raisonnable de
...taquer les rédacteurs du nouveau pro-
...fait un pas en arrière en rétablissant
...ce qu'ils conseillent aux profes-
...eunes générations ». Ce con-
... propos. Mais M. D. le
...ue le gouvernement
...iberté de personne,
...permet que « là-

haut, sur Montmartre, monte peu à peu le Sacré-Cœur ». Évidemment cela déplait à M. Dupuy. Aimerait-il mieux qu'on y eût ouvert un de ces cafés-concerts où une société choisie vient apprendre la morale mise en chansons? J'avoue franchement que je ne vois pas en quoi cette église met à l'épreuve sa patience républicaine : cela vient sans doute que je suis *affadi*, comme disait Montaigne, après la liberté religieuse et la liberté de conscience. On dresse bien des statues à Voltaire et à Diderot; on les inaugure avec un cérémonial imposant : quel abus de la liberté y a-t-il à élever un temple à celui qui, considéré simplement comme homme, a eu et a encore sur le monde entier une bien autre influence que ces deux écrivains? Je n'y ai jamais mis et n'y mettrai probablement jamais le pied, mais je ne saurais en vouloir à ceux qui l'ont élevé, puisque ce sont des Français, aussi prêts que M. Dupuy, j'en suis sûr, à verser, s'il le fallait, leur argent et leur sang pour le pays. Qui ne voit, du reste, que cette guerre ouverte ou sourde faite au clergé par les sectaires de ce temps-ci lui profite singulièrement? Il y a au fond de nos cœurs je ne sais quelle générosité qui nous porte à prendre le parti de ceux que l'on injurie, je ne veux pas dire par crainte d'exagération, de ceux que l'on persécute. C'est une des raisons qui expliquent le succès des collèges ecclésiastiques en ce moment, et peut être même la raison principale. M. Renan dirait pour prouver que nous ne sommes pas encore tout à fait démoralisés, que nous gardons volontiers nos préférences pour les vaincus. Que M D. me pardonne de citer l'opinion d'un écrivain qu'il n'a pas l'air d'estimer beaucoup, et dont l'esprit ondoyant et divers est justement l'antipode du sien.

J'arrive à ce qui est et fait le fond de ce livre. Jusqu'à ce jour, la plupart des professeurs de l'Université ont gardé, paraît-il, la neutralité en politique. Il est temps, si nous en croyons M. D., qu'ils se lancent dans la mêlée, et se fassent résolument les éducateurs républicains des enfants qui leur sont confiés. Il faut qu'ils affirment tout haut les sentiments d'affection, de dévouement et de reconnaissance dont ils sont pénétrés à l'égard de la République : c'est pourquoi dans les distributions de prix, dans les ouvertures des cours publics, dans les assemblées ordinaires et extraordinaires, dans l'inauguration des monuments
professeurs de lettres, les professeurs de philosophie et d'histo
sans exception, saisiront l'occasion d'en célébrer les bienfai
ront là un zèle convertisseur que M. D. veut au con
les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Les professe
nement actuel, on ne peut en douter, mais il
tyrannique de les condamner au panég
eu lieu sous les régimes précédents.
à louer un homme, il y en a bien
compter que ces sortes de p
naire, n'ont jamais l'a
catéchisme n'étant

tienne à le remplacer par un autre plus nouveau, un petit catéchisme républicain, rédigé « en sentences bien frappées », dont les enfants réciteraient chaque jour, pour se former l'esprit et le cœur, un passage commenté par leurs maitres. Il est probable que ces mots surannés « Dieu, tolérance et charité » en seraient exclus, ce qui le rendrait plus bref, mais non plus divertissant.

Jusqu'ici l'Université a eu l'esprit de corps et d'indépendance, et c'est ce qui a fait et fait encore son honneur et sa force; ses adversaires ou plutôt ses rivaux ne seraient peut-être pas fâchés qu'on lui infusât l'esprit de secte. Pour juger de la bonté et l'excellence d'un ouvrage, on ne prendrait plus l'admirable règle donnée par La Bruyère, mais ce nouveau criterium inventé par M. Dupuy : « l'œuvre est-elle en harmonie avec les idées de la société laïque? » Homère, Aristophane, Virgile, Horace, Bossuet, Corneille, Racine, Gœthe, Shakspeare, n'ayant rien ou peu fait pour l'émancipation et le progrès de cette société, seraient condamnés sans appel. C'est alors qu'il serait interdit à certains professeurs de lettres de soutenir que Voltaire, malgré tout son talent de prosateur, fut « un vilain homme », et qu'il n'a eu ni sens moral ni patriotisme, sinon on ferait entendre, en invoquant le dessus dit criterium, à ces critiques assez audacieux qui oseraient attaquer « le plus grand homme de notre littérature » (c'est l'appréciation de M. Dupuy) que « le plus menacé dans cette guerre ne serait pas celui à qui on la fait, mais ceux qui la font ». Que signifie cette petite phrase? Contiendrait-elle déjà une menace, ou simplement une antithèse, un artifice de style?

Pour maintenir sa vieille renommée, pour garder quelque chose de son influence sur le monde, la France ou la République, ce qui est pour moi la même chose, a besoin de toutes les forces de ses enfants. Il semble que le livre de M. D. soit fait pour les diviser plus qu'elles ne les sont encore, sans quoi il ne prononcerait pas des axiomes dans le genre de celui-ci : « S'il est vrai que les évêques d'autrefois ont fait la France, ceux d'aujourd'hui la défont. » Je sais bien que tel n'a pas été son but, et qu'il est animé des sentiments les plus patriotiques. Il ne me coûte [illegible] de rendre justice à tout ce qu'il dit d'excellent sur l'internat, le sur[illegible] la variation des programmes, et surtout, quoique avec beau[illegible]ctions, sur l'enseignement de l'histoire, mais qu'il se garde [illegible]te qui abêtit jusqu'aux gens d'esprit. « Aux présents [illegible] écrivait Montaigne, mon interest ne m'a faict [illegible]tez louables en nos adversaires, ny celles qui [illegible] j'ay suivis. » Ah! l'excellent homme! [illegible] à tous!

A. Delboulle.

29. — J. BAISSAC. **Les Grands Jours de la Sorcellerie,** par J. BAISSAC. Paris, Klincksieck, 1890, in-8, v-735 p.

Le livre de M. Baissac est dédié *A la mémoire sainte et vénérée de la plus illustre des sorcières mortes sur le bûcher*, à Jeanne Darc. Il est la suite d'une *Histoire du Diable*, qui menait les origines de la sorcellerie et de la procédure suivie dans l'Église contre les sorciers et sorcières jusqu'à la fin du XIV[e] siècle. M. B. entend par les *Grands jours de la sorcellerie* « l'interminable série de lustres où le procès de sorcellerie « ne cesse d'être pendant et fut le plus acharné : cette période ne fut « guère de moins de deux cent cinquante ans, dans toute l'étendue de « la chrétienté, de la fin du XV[e] siècle à la seconde moitié du XVIII[e]. » Le récit commence donc à la date du 9 décembre 1484, par la traduction de la bulle *Summis desiderantes affectibus* du pape Innocent VIII, et se poursuit dans la plupart des pays de l'Europe : l'Allemagne catholique et la Suisse protestante ont le triste privilège de fournir les dernières victimes, Anna Schwægel, décapitée à Kempten en 1775, Anna Gœldi, suppliciée à Glaris, le 17 juin 1782. M. Baissac n'a abordé l'Amérique qu'une seule fois, pendant le cours de cette histoire, à propos des procès de Boston et de Salem à la fin du XVII[e] siècle; l'Amérique et l'Océanie espagnoles, l'Amérique, l'Afrique et l'Inde portugaise auraient pu lui fournir un contingent de ces procès lamentables, malgré le soin avec lequel la plupart des pièces relatives à la justice coloniale ont été détruites dans les guerres de l'Indépendance, au commencement de notre siècle. Même pour l'Europe, M. Baissac a insisté un peu longuement peut-être sur les causes célèbres, celles de Gauffridi, d'Urbain Grandier, sur les possédées de Louviers, qui sont du moins suffisamment connues, et a passé sous silence de nombreux procès jugés dans l'Allemagne du Nord. On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, quelle indignation et quelle colère le récit de tant d'horreurs peut soulever dans le cœur d'un historien, et combien fortement il doit se sentir porté à ne pas en ménager l'expression aux juges et aux bourreaux de toute robe et de toute secte. M. Baissac a su se contenir presque partout et ne pas se répandre en déclamations aussi faciles qu'inutiles. C'est seulement à la fin du volume que la patience lui échappe, et qu'il exprime, sur la part de responsabilité qui revient dans ces atrocités à l'Église et de ses chefs, des considérations qui n'ajoutent rien à l'intérêt de l'ouvrage. Il aurait mieux fait de laisser au lecteur le soin de conclure et de passer la sentence.

M. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert SOREL a fait tirer à part sa *Notice sur les travaux de M. Fustel de Coulanges* (Picard. In-8°, 44 p. Extrait du compte-rendu de l'Académie des sciences morales et politiques). C'est une des meilleures notices qui aient

paru sur Fustel. M. S. analyse l'œuvre de l'historien. Il n'oublie pas les discussions que provoqua le premier volume des *Institutions*, et, en passant, montre chez Fustel « l'abus de la généralisation des faits et de la simplification du langage, l'excès dans l'emploi de la méthode, surtout dans le procédé du style. » Mais il ajoute que l'un et l'autre excès n'étaient qu'une déviation inévitable des qualités supérieures qui faisaient de Fustel un maître dans l'art de penser et dans l'art d'écrire. « Il a été un directeur d'études admirable et un écrivain parfait. Il a fortifié la méthode scientifique dans l'histoire, il a éclairé les origines de notre droit et porté la lumière sur une époque mal connue de notre passé, l'époque franque ; il laisse des découvertes achevées et acquises, d'autres qu'il a préparées et que ses élèves compléteront; il laisse par dessus tout l'exemple d'une vie pure et un grand nom de plus dans la science française. »

— Voici un nouveau fascicule — le XVII° — des *Correspondants de Peiresc* de M. Tamizey de Larroque. Il est consacré à *François de Galaup-Chasteuil* (in-8°, VIII et 52 p. Extrait, à cent exemplaires, des « Annales des Basses-Alpes »), et contient, d'après les copies de la Méjanes et les originaux de la Bibliothèque nationale, dix lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc par le *solitaire du Mont Liban*, « celui qui eut tant de science, de vertu et d'héroïsme, qui renouvela dans la Turquie d'Asie les prodigieux sacrifices des anachorètes de la Thébaïde, qui augmenta en ces lointaines régions le renom et l'influence séculaires de la France ». M. Tamizey de Larroque ajoute, en appendice, quatre lettres de l'anachorète à son frère et une notice généalogique de M. le marquis de Boisgelin sur la famille de Galaup.

— On accueillera avec empressement, comme on la consultera avec grand profit, la *Table générale analytique et alphabétique* de la Revue « La Révolution française » (Paris, Charavay, 4, rue Furstenberg). Cette *Table* contient en 43 pages la liste des articles parus dans les dix-huit tomes de la Revue (1881-1890). Elle comprend une Table des auteurs et une Table des matières.

ALLEMAGNE. — Vient de se fonder à Berlin un *Verein für Volkskunde* qui tient huit séances par an et a pour organe la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* dirigée par K. Weinhold (Berlin, Asher. Quatre fascicules par an).

— Il s'est formé également à Berlin une *Gesellschaft für deutsche Erziehungs- und Schulgeschichte*. Un des principaux buts est de continuer la collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*.

— Les *Mitteilungen von Forschungsreisenden aus den deutschen Schutzgebieten* que publie M. de Danckelmann, paraîtront désormais comme supplément trimestriel du *Deutsches Colonialblatt*, qui paraît sous la direction du bureau colonial du ministère des affaires étrangères.

— Paraît en même temps le premier fascicule d'une revue publiée par le IV° bureau de la marine, *Marinerundschau*.

ITALIE — La *Revue critique*, n'étant pas une succursale des *Ricoverati* ou des *Infarinati*, ne peut que signaler le volume de vers de M. Pietro Ridolfi Bolognesi, qui a réuni des fragments de journal sous le titre de *Il mio poema* (un vol. in-12, 250 pp. Florence, Le Monnier 1890).

— Paraît chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 17° fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule est daté du mois d'août dernier, pp. 113-152. Janvier 1290-décembre 1291. Les affaires dont il y est question, commencent à avoir plus d'importance. Il s'agit des relations de Florence avec Pise et Lucques.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 janvier — 1891

30-31. — Ed. NAVILLE et Ll. GRIFFITH. **The Mound of the Jew and the City of Onias;** Belbeis, Samanood, Abousir, Tukh el-Karmus, 1887, by Ed. NAVILLE; **The Antiquities of Tell el Yahûdîyeh,** and Miscellaneous Work in Lower Egypt during the Years 1887-1888, by F. Ll. GRIFFITH (7th Memoir of the Egypt Exploration Fund, Extra Volume for 1888-1889), in-4. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and C°, VI-76 p. et XXVI pl. — Prix : 31 fr. 50.

C'est le troisième volume que M. Naville publie dans les Mémoires de l'*Egypt Exploration Fund*, depuis sept ans. Les deux premiers traitaient de Pithom et de la route suivie par les Juifs à leur sortie d'Égypte, ainsi que du pays de Goshen et du grand naos saïte de Saft el-Hinèh : celui-ci nous raconte l'exploration méthodique que M. Naville a faite des ruines considérables de Tell-el-Yahoudîyèh, la cité d'Onias.

Le site antique de Tell-el-Yahoudîyèh était peu exploré jusqu'en 1868, époque à laquelle les collectionneurs européens et les marchands d'antiquités du Caire en commencèrent la destruction. Le pillage en était à peu-près terminé en 1870, au moment où Mariette put enfin obtenir les fonds nécessaires pour le faire explorer et pour transporter à Boulaq ce qui pouvait encore être transporté. La disparition de ces ruines est d'autant plus regrettable qu'elles renfermaient l'exemple, unique jusqu'à présent en Égypte, d'un temple décoré entièrement d'une mosaïque en terre émaillée de diverses couleurs. Ce temple construit ou réparé sous Ramsès III n'était ni très grand, ni de très bon style. Il contenait pourtant, avant la démolition, des bas-reliefs entiers et de longues lignes d'inscriptions, dont quelques débris seulement ont pu être sauvés et sont dispersés aujourd'hui dans les musées et les collections particulières de l'Europe et de l'Amérique. Le désastre était complet quand M. Naville vint s'établir sur les lieux, en février 1887, et en commença l'exploration. Les fouilles ne lui ont rendu aucun objet antérieur de façon certaine à la XIXe dynastie. Le premier monument qui puisse être daté est de Séti Ier. Ramsès II y avait un colosse et un groupe que j'avais résolu de transporter au musée de Boulaq : les travaux furent interrompus malheureusement par la mort de l'entrepreneur et ne furent point repris après mon départ. Un piédestal, à moitié

enfoui dans le voisinage du site occupé jadis par le temple émaillé a compensé largement pour M. Naville l'insignifiance des premiers résultats. Il y découvrit la représentation et les cartouches d'un roi Ousirmarî-sotpouniamon, Miamon-Sibastit-Aoupouti, où il reconnut immédiatement, à grand raison, le roi Aoupouti, de la stèle de Piânkhi l'Éthiopien, qui occupait les villes de Tentramiou et de Taânto. Le second cartouche renferme un signe que M. N. déclare être le *cynocéphale assis* et qu'il lit *â*, pour en faire la première lettre du nom royal. J'y reconnais une forme plus ou moins altérée du signe de la *femme assise à tête de lionne* qui représente la déesse Bastit, et j'y vois le déterminatif du nom de cette déesse. Quoi qu'il en soit de cette lecture, le nom du roi est certain, et la découverte de M. N. nous rend un monument contemporain d'une des époques les plus obscures qu'il y ait encore dans l'histoire d'Égypte. Par malheur, aucun débris ne nous indique le nom de la cité où il s'est rencontré, et c'est par induction seulement que M. N. a pu reconnaître dans nos ruines le PIRÂ HI MEHTIT AOUNOU, la *maison de Râ* au nord d'Héliopolis, qui est mentionnée au Grand Papyrus Harris.

Désespérant de plus rien tirer de la ville, M. N. chercha la nécropole, et la trouva à quinze cents mètres de distance, sur la frontière du désert. Un certain nombre de tombes appartenaient à des Juifs, comme le montrent les noms encore lisibles sur quelques rares épitaphes échappées à la manie de destruction des Bédouins du voisinage, Mikkos, Nethaneus, Barchias, Salamis, Eléazar. Les formules qui accompagnent ces noms renferment des locutions dont le sens hébraïque n'est pas douteux : ainsi l'épitaphe de Somoëdos, avec son πίστις ἡδὲ χάρις. D'autres tombes ont cependant renfermé des Égyptiens de race pure ou des Grecs Égyptianisés. Les corps étaient déposés dans des cercueils momiformes en terre cuite rougeâtre, analogues à ceux que j'ai rapportés d'Assouân et de l'isthme de Suez en 1882, et qui sont déposés au Musée de Boulaq. On avait placé à côté d'eux des poteries grossières dont un grand nombre sont de fabrication chypriote. L'ensemble révèle une population assez pauvre et d'origine mêlée. Tous ces faits réunis portent M. N. à admettre comme légitime l'identification proposée de longue date entre Tell-el-Yahoudîyèh et l'Onion de l'époque ptolémaïque, l'ancienne ville ruinée que Ptolémée Philomètor donna au pontife Onias, et où celui-ci bâtit un temple rival du temple de Jérusalem. Il admet également avec Jomard que Tell-el-Yahoudîyèh représente les *Scenæ Veteranorum* mentionnées dans l'*Itinéraire d'Antonin* et dans la *Notitia Dignitatum*. On voit qu'à tout prendre M. N. a été heureux dans ses fouilles : si l'emplacement ne lui a rendu aucun de ces monuments dont la découverte fait époque dans la science, il lui a donné matière à plusieurs trouvailles intéressantes et qui seront utiles à la géographie et à l'histoire des époques classiques, aussi bien qu'à la géographie et à l'histoire des époques pharaoniques.

Le reste du mémoire de M. N. est un assemblage de notes recueillies dans une demi-douzaine de localités du Delta où nulle recherche suivie n'a pu encore être entreprise. A Belbéis, quelques fragments d'inscriptions lui permirent de confirmer l'identification que Brugsch a proposé d'établir entre cette ville et la Barisit ou Pi-Barisit des documents hiéroglyphiques. A Samanhoud, Sebennytos, un débris de statue assise lui révéla le nom d'un certain Akanousha, prince héréditaire et premier prophète du dieu local Anhouri-Shou, fils de Râ, qui vivait sous Psamètik I[er] et était, par conséquent, le petit-fils ou l'arrière petit-fils de l'Akanousha, prince de Samanhoud, de Behbéit et de Damiette au temps de l'Éthiopien Piônkhi, presque un siècle auparavant. Abousir, l'ancienne Busiris du Delta, a fourni un bloc au nom de Darius, et un fragment qui nous a conservé peut-être le souverain d'un Sheshonq, prince de cette ville sous Piônkhi. A Toukh el-Qarmous, autre souvenir de la même époque. Cette fois, c'est un vase en terre cuite couvert d'émail bleu, et dédié à Isis pour le double du Chef des Libyens Tahonou Paouarma, par ses fils Harouza et Penhma, en l'an XXXIII. Paouarma est le nom d'un des généraux de Piônkhi dans sa campagne contre Tafnakhti : le Paouarma de notre vase, s'il n'est pas identique à ce personnage, appartient peut-être à la même famille que lui. On voit, par ce compte-rendu rapide, quel avantage on trouverait à parcourir les villes modernes du Delta en relevant les inscriptions tracées sur les débris de monuments ou sur les menus objets qui s'y rencontrent : ce serait l'histoire entière de l'époque saïte qu'on y découvrirait pièce à pièce [1].

M. Griffith fut le compagnon de M. Naville en 1887, pendant les fouilles de Tell el-Yahoudîyèh. Le mémoire qu'il publie à cette occasion est rempli de petits faits minutieusement observés, minutieusement exposés, et dont beaucoup sont de grande importance pour l'archéologie égyptienne. Il attribue à la XII[e] dynastie, sur le témoignage toujours incertain des scarabées, des tombes que M. N. affirme être d'époque saïto-grecque. La description de la nécropole donne une grande quantité de détails que nul n'avait songé à recueillir jusqu'à présent, et les planches qui l'accompagnent (pl. x-xvi) complètent de la manière la plus heureuse ce que la description, même la plus longue, laisse toujours subsister d'indécision dans l'esprit du lecteur. Toutefois c'est dans l'hiver de 1887-1888 que M. G., voyageant seul à travers le Delta, a recueilli le plus de butin et de la meilleure qualité. Un temple d'époque ptolémaïque à Terranèh ne lui a rendu que des débris insignifiants ainsi que le site d'Héliopolis. Je noterai en passant que les fragments cherchés en vain, dans cette dernière localité, par M. G., n'ont pas été détruits comme il le pense. C'étaient deux morceaux d'une statue en calcaire d'un Mnévis, que j'ai fait transporter au Musée de Boulaq : M. G. les a vus bien souvent dans la cour du Musée, mais sans les regarder, car ils

1. Le rapport de ces fouilles avait été publié par M. Naville dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 50-60.

ne payaient pas de mine, malgré l'importance qu'ils avaient comme portrait, unique jusqu'à présent, d'un des taureaux sacrés d'Héliopolis.

La petite ville d'El-Arish, à la frontière de l'Égypte et de la Syrie, possède un grand naos en granit noir, de quatre pieds de haut, que les habitants ont transformé en abreuvoir pour les animaux. Guérin[1] l'avait signalé il y a longtemps, dans un de ses voyages, mais n'avait pas pu l'estamper : M. G. résolut de l'aller chercher et entreprit un long voyage rien que pour en copier les inscriptions. Il a été récompensé de sa peine, car le monument, bien qu'étant assez mutilé, présente un grand intérêt pour l'histoire fabuleuse de l'Égypte. Il se dressait originairement à Saft el-Hinèh, et a été transféré à El-Arisch, on ne sait à quelle occasion. M. G. pense que le transport se fit après la chûte du paganisme : je croirais plutôt qu'il eut lieu vers l'époque des Antonins, au moment où l'oracle du mont Casios était en renom. Les sacerdoces locaux, n'ayant pas d'artisans assez habiles pour se fabriquer un beau naos, s'en procurèrent un en Égypte : l'enlèvement et la mise en place du monolithe qu'ils prirent à Saft n'étaient rien à côté des travaux que les architectes contemporains exécutaient, lorsqu'on leur commandait d'expédier un obélisque à Rome ou dans quelque autre ville du monde romain.

Les sculptures dont il est couvert en partie représentent les principaux édifices qui formaient le temple de Saft, *At-nobsou* (l'île du Sycomore) ou Qosmou (Qesem). Les inscriptions sont un extrait prétendu authentique des chroniques les plus anciennes de l'Égypte, et renferment les passages de ces chroniques relatifs aux embellissements et aux agrandissements successifs du Temple sous les rois de la Ire dynastie divine. Les Égyptiens plaçaient, au début des temps, une dynastie composée des cinq dieux de l'Ennéade héliopolitaine, Râ, Shou, Sibou, Osiris et Sit, qui, après avoir gouverné l'Égypte successivement, avaient cédé la place à des dieux inférieurs puis à des hommes. Ils reportaient, jusqu'à ces souverains surnaturels la fondation de leurs villes et de leurs temples principaux. Le grand temple d'Héliopolis, par exemple, était l'antique château de Râ, où ce dieu résidait quand il était sur terre, et en avait conservé le nom de *Hâït Sarou*, « Château du prince » qu'il portait officiellement. Le temple d'At-nobsou avait été, lui aussi, fondé sous le règne de Râ, mais notre texte nous montre qu'on dut le réparer et l'agrandir sous le règne de Shou. La ville s'élève à la frontière orientale de l'Égypte et avait été de tout temps en butte aux attaques des Bédouins. Ceux-ci, les enfants d'Apophi le maudit, descendaient la nuit sur son territoire et le ravageaient. Râ leur avait fait une guerre perpétuelle et avait remporté de grandes victoires sur eux : Shou releva les remparts, fortifia les bourgs voisins, construisit des édifices nouveaux dans le temple, et assura la sécurité de cette marche sans cesse menacée. Quand il eut quitté notre monde de

1. Guérin, *La Judée*, t. II, p. 241.

façon assez mystérieuse, son fils Sibou lui succéda. Le premier soin du nouveau roi fut de se rendre au pays d'At-nobsou pour inspecter les portes de la frontière. Il semble résulter de notre texte que la principale défense en était un certain nombre de talismans mystérieux, analogues à ceux que nous connaissons par les histoires du Pseudo-Callisthènes et des écrivains arabes. Sibou voulut en essayer la puissance sans prendre les précautions nécessaires. Il ouvrit la boîte qui renfermait l'un d'eux, le serpent créé et donné par Râ lui-même : « Le serpent souffla son haleine contre la Majesté du dieu Sibou, à son grand « dommage, car ceux qui accompagnaient le dieu moururent, et la « Majesté du dieu lui-même en fut brûlée. Quand Sa Majesté courut au « nord d'At-nobsou toute brûlée par le serpent, voici qu'on arriva « aux près du *hennèh*, sa brûlure n'était pas encore passée. Les dieux « qui l'accompagnaient lui dirent donc : « Prends cette mèche de che- « veux de Râ qui est là, afin que ta Majesté aille et qu'elle la voie, elle « et ses vertus mystérieuses, et ta Majesté sera guérie dès que tu l'auras « posée sur toi. » La Majesté de Sibou fit donc prendre la mèche talis- « manique de Piarit (le temple de la mèche), pour laquelle on a fait ce « grand reliquaire en pierre dure qui est caché au lieu secret de Piarit, « dans le canton de la Mèche divine du souverain Râ — et voici que la « brûlure s'en alla des membres de la Majesté de Sibou. Et beaucoup « d'années après cela, quant on reporta cette mèche du dieu Sibou à « Piarit à At-nobsou, et qu'on la porta au grand lac sacré de Piarit dont « le nom est *At-tostes* (la demure des vagues) pour la purifier, voici « que cette mèche devint un crocodile; elle s'envola à l'eau et devint « Sovkou (le crocodile divin) de At-nobsou. En effet, au temps que la « Majesté de Râ Harmakhis (le premier roi d'Égypte) luttait contre les « impies en cette eau d'At-tostes, et que les impies ne prévalaient point « contre Sa Majesté, Sa Majesté s'était jetée en cette eau nommée At- « tostes, (pour y atteindre les ennemis qui se dissimulaient dans des « corps de poissons), sous sa forme de crocodile de Sovkou, avec une « tête d'épervier surmontée des cornes d'un taureau, et elle avait frappé « les impies dans At-tostes en At-nobsou; la boucle de la Majesté de « Sibou fit comme avait fait la Majesté de ce dieu (Râ), elle aussi. »

C'est là un bon exemple des légendes au moyen desquelles les Égyptiens prétendaient expliquer le nom de leurs temples, la naissance des dieux secondaires et l'origine des reliques et des talismans qu'on y vénérait. La suite du récit nous apprend que Sibou avait comblé de ses dons le temple d'At-nobsou, autant que ses prédécesseurs; les lacunes du texte et le mauvais état du monument l'interrompent brusquement et nous dérobent la fin de cette chronique. Tous les temples en avaient de semblables dont les unes traitaient des dieux-rois et les autres se référaient plus modestement aux rois-hommes des premières dynasties : c'est ainsi que M. Wilbour a découvert à Sehel, dans la première cataracte, le récit d'une famine qu'on mettait au temps de Zosiri, le troi-

sième roi de la IIIe dynastie. On sait que les listes de Manéthon nous donnent pour ces anciennes époques la mention de prodiges survenus en Égypte, de gouffres ouverts soudainement, d'une année où le Nil aurait roulé du miel, de famines et de guerres : divers savants et récemment encore M. L. Stern [1], ont refusé d'admettre que ces légendes proviennent de l'ouvrage de Manéthon et ont préféré y reconnaître des additions dues aux abréviateurs grecs du prêtre égyptien. La découverte de monuments tels que la stèle Wilbour et le naos d'El-Arîsh prouve que les Égyptiens tenaient pour authentiques des légendes semblables et qu'au besoin ils les consignaient sur leurs monuments. Je ne vois donc aucune raison de rejeter celles qu'on lit dans les extraits de Manéthon : c'est de l'histoire fabuleuse, mais l'histoire fabuleuse telle que les Égyptiens eux-mêmes la contaient, sans avoir besoin des Grecs pour la leur suggérer.

G. Maspero.

---

32. — I. **Die Religion Alt-Israels** nach den in der Bibel enthaltenen Grundzügen dargestellt, von Israel Sack. Zweite unverænderte Auflage. Berlin, Dümmler, 1889; in-12, VII, 178 pp.

33. — II. **Die Altjüdische Religion** im Uebergange von Bibelthume zum Talmudismus, von Israel Sack. Berlin, Dümmler, 1889; in-12, XVI-612 pp.

34. — III. **Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament**, introduction à la lecture de la Bible, par Eugène Rapin, pasteur. Mondon, Kretz-Betteman, 1890; in-12, 331 p.

I et II. Nous voyons avec une vraie satisfaction l'effort qui est fait à l'étranger pour répandre dans des cercles de plus en plus étendus la connaissance des études bibliques et de leurs principaux résultats. Ainsi voici M. Sack, dont le nom est nouveau pour nous et qui ne semble appartenir ni au monde de l'enseignement, ni à celui de l'érudition, qui résume dans deux livres soigneusement composés le fruit de lectures variées et bien conduites.

Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur s'est appliqué à dégager les caractères essentiels de la religion des anciens Israélites. Cette religion est ramenée par lui à quelques traits d'une grande simplicité et de la plus haute spiritualité. on en jugera par le titre seul des chapitres : 1° La conception que les anciens Hébreux se faisaient de Dieu et du monde; 2° Origine et développement de la moralité, l'éthique des peuples classiques comparée à celle des anciens Hébreux; 3° caractère éthique de la religion de l'Israël ancien; 4° les principes de la religion des anciens Israélites : amour du prochain, dignité et égalité humaines; 5° Le principe de la justice; sainteté de la création; 6° prédominance du principe moral dans la législation mosaïque; 7° ce que les autres livres bibliques entendent par la crainte de Dieu; 8° la doctrine de la rémunération dans la Bible.

---

1. *Die Randbemerkungen zu dem manethonischen Kœnigscanon*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 87 sqq.

M. S. s'est proposé d'établir que la religion juive ancienne est essentiellement et uniquement une morale religieuse, faisant appel constamment aux plus nobles sentiments et provoquant le développement des vertus qui assurent le bonheur de l'individu et de la société. En réalité, il s'est appliqué, laissant de côté les questions d'origine et refusant d'entrer dans le débat qui concerne l'évolution interne des doctrines, à mettre en lumière la philosophie de la religion israélite dans les siècles qui précèdent la captivité de Babylone. Il a atteint son but dans des conditions satisfaisantes, bien que l'ensemble de son tableau puisse sembler un peu flatté. Nous remarquerons seulement, en guise de simple réserve, qu'il y avait, en effet, beaucoup de choses à dire dans le sens de la pensée de M. S., mais qu'il fait trop aisément bon marché de très sérieuses difficultés. Nous nous gardons de soulever les questions de date, ce qui donnerait lieu à des débats sans fin ; M. S. admet généralement les solutions préconisées par les écoles d'exégèse moderne, et l'on sait que ces écoles croient être arrivées à des conclusions très sûres en ce qui concerne les doctrines de la religion de l'Israël anté-exilien. J'ajoute que, quand bien même il serait démontré qu'on n'en sait pas autant sur cette époque, la thèse de M. S., qui veut, avant tout, mettre en relief l'esprit de la « religion de la Bible », n'en serait pas détruite pour cela. On en serait quitte pour la rapporter à une époque plus récente.

Le second ouvrage de M. S. a un caractère passablement différent. L'auteur continue de laisser voir ses sympathies philosophiques et religieuses, mais il prétend faire, avant tout, office d'historien. Cette « vieille religion d'Israël », qui aurait été celle d'un Ezéchias et d'un Isaïe, celle d'un Josias et d'un Jérémie, que va-t-elle devenir au cours des huit siècles qui suivent la ruine de Jérusalem par les Chaldéens ? Le plan est fort clair et donne une idée exacte du livre. Tout d'abord, nous assistons à la période de la captivité et voyons le judaïsme restauré sur le sol palestinien. M. S. étudie successivement le mouvement des idées et les divisions des partis chez les Juifs exilés, le retour en Judée et l'installation première des immigrants, l'époque d'Esdras et de Néhémie qui vit la réforme du judaïsme, la période de la « Grande Synagogue », enfin les caractères que l'adoption d'idées et de rites nouveaux impriment au judaïsme restauré. Dans la période consacrée à l'histoire des Juifs sous la domination grecque, nous remarquons l'attention donnée aux divisions des partis théologiques. La guerre des Machabées détermine une modification importante dans les idées. Les parties suivantes ne sont pas traitées avec moins de soin, et M. S. a donné tous les développements nécessaires à l'intelligence des institutions et des doctrines, jusqu'au temps de la dispersion définitive ; on remarquera notamment les pages consacrées au christianisme et à ses relations premières avec le judaïsme [1].

1. A l'exemple de quelques auteurs israélites, M. S. veut faire du christianisme un développement de l'Essénisme ; nous ne croyons pas qu'il ait été bien inspiré sur ce point.

L'auteur déclare, en guise de conclusion, qu'il voudrait voir le judaïsme dépouiller sa forme talmudique et reprendre avec les caractères de l'ancienne et pure religion d'Israël, les allures de morale pure et humanitaire qui répondent aux besoins du jour.

Voilà donc un travail considérable consacré à l'histoire du judaïsme; l'auteur a beaucoup lu et il a bien lu. Est-ce à dire que tout ce qu'il avance ait un caractère, je ne dirai pas définitif, mais solide et touche au moins à la probabilité? — Il s'en faut de beaucoup. Ce qui nous frappe, c'est, d'une façon générale, qu'il est beaucoup trop affirmatif. On assiste avec lui aux modifications des doctrines, à l'éclosion et aux luttes des partis et des sectes; nous apprenons à quelle époque précise tel livre doit son origine. Hélas! nous sommes bien loin d'en savoir autant. Le défaut que je relève chez M. S. est, sans doute, celui des livres de vulgarisation, en général; mais j'aurais bonne envie de lui donner une plus grande portée. Quand nous écrivons l'histoire de périodes insuffisamment connues, nous devrions nous abstenir de pousser trop loin les restitutions d'un caractère hypothétique. Il serait grand temps, je crois, d'apporter en matière d'histoire ancienne du judaïsme, un esprit, je ne dirai pas de scepticisme, mais de criticisme.

III. A côté des travaux méritoires de M. Sack, je place un petit volume dû à la plume d'un honorable pasteur du canton de Vaud. M. Rapin, qui est un croyant et qui voit dans la Bible la source vive de la piété, voudrait qu'on lût le livre saint; mais il sait bien que cette étude risque d'être très insuffisante sans la possession de notions préliminaires. Ce sont ces notions qu'il a exposées sous une forme simple, avec un accent de conviction très sincère. Je vois, en second lieu, que l'auteur, qui est un conservateur en matière religieuse, n'a point apporté dans son œuvre l'esprit d'exclusivisme, qui a produit de si détestables fruits au sein du protestantisme. Il cite en matière biblique l'opinion de ceux qui lui semblent avoir bien vu, quels que soit leur camp et leurs attaches. Nous le félicitons de l'effort qu'il fait pour rendre familières à la jeunesse protestante des questions trop négligées. Il ne faut pas perdre de vue que des écrits de cette nature sont destinés à être mis entre les mains de tous. M. Rapin a le privilège d'habiter un des coins du monde civilisé où le niveau des connaissances est peut-être plus élevé que partout ailleurs : c'est donc au public, que nous appelerions nous mêmes le public non lettré, qu'il donne des renseignements, dont un bon nombre ne seraient pas inutiles à ceux qui, chez nous, ont obtenu des parchemins universitaires ou adressent leur prose aux journaux et aux revues.

M. Vernes.

---

35. — P.-Fr. Girard. **Textes de droit romain,** publiés et annotés, in-8, 1890, 150 pages, chez Rousseau.
36. — Th Mommsen. **Le droit public romain,** t. VII. Traduction P.-F. Girard.
37. — P.-F. Girard. **L'Etude des sources du droit romain,** in-8, 1890, 16 pages, chez A. Colin.

M. Girard s'est donné comme tâche de familiariser ceux qui veulent s'occuper en France de droit romain avec des méthodes de travail et des publications auxquelles la majorité des étudiants est restée jusqu'ici trop étrangère ; et pour atteindre son but, il a employé tous les moyens dont il disposait.

Tout d'abord il a entrepris de traduire en français le *Staatsrecht* de M. Mommsen, ce qui permettra à ceux qui savent insuffisamment l'allemand de lire et de consulter ce livre aujourd'hui classique, et aux autres, de s'en servir plus aisément. Trois volumes de cette traduction avaient déjà paru ; le quatrième vient d'être mis en vente. Je n'ai rien à dire de nouveau au sujet de ce travail que d'autres ont loué avant moi et qui continue à mériter les mêmes éloges.

En second lieu, il a eu l'excellente idée de donner aux lecteurs français un manuel analogue aux *Fontes juris romani antiqui* de Bruns; il a voulu, par là, offrir aux hommes de bonne volonté un recueil où les sources du droit romain fussent rassemblées et se prêtassent commodément aux recherches. J'ai dit analogue et non semblable : car Bruns n'a pas cru devoir admettre dans son recueil certains textes, parce que M. Huschke en avait fait l'objet d'une publication spéciale dans sa *Jurisprudentia antejustiniana;* M. G., au contraire, leur a donné une place assez large dans son manuel, réunissant ainsi en un tout les matières que les deux savants allemands s'étaient partagées. Le livre de M. G. comprend donc trois parties : 1° les actes législatifs, dans le sens le plus large du mot, lois, sénatus-consultes, édits des magistrats, constitutions impériales ; 2° les ouvrages de doctrine et les titres concrets issus de la pratique — c'est ce qui manque dans le livre de M. Bruns — Institutes de Gaius, réponses de Papinien, sentences de Paul, règles d'Ulpien, *Mosaïcarum et romanarum legum collatio*, même les Institutes de Justinien ; 3° les actes, testaments, mancipations, donations, contrats de vente, de louage, de société, etc. Il est inutile d'insister sur l'avantage que nous retirerons tous d'un manuel de cette espèce, où les textes sont transcrits d'après les récensions les plus nouvelles et les plus autorisées présentées sous une forme commode et précédées d'un commentaire historique et bibliographique suffisamment développé. Mais M. G. n'a pas voulu nous être utile jusqu'au bout : à l'imitation de ses modèles allemands, il ne s'est pas donné la peine de dresser une table analytique de son ouvrage, oubliant qu'on n'a plus le droit aujourd'hui de faire ou de ne pas faire d'*Index* à la fin d'un livre de science, et surtout d'un manuel. Nous voilà donc forcés, chaque fois que nous aurons besoin d'un renseignement que nous croirons pouvoir trouver dans ce recueil,

d'en parcourir les sept cent quarante-cinq pages; cette négligence de l'auteur enlèvera à la première édition du travail une partie de son utilité pratique. D'ailleurs M. G. a commis le même oubli à la fin du septième volume du sa traduction du *Staatsrecht;* mais il compte sans doute le réparer quand le reste de l'ouvrage aura paru. Il aurait pu, cependant, nous donner sans attendre une table analytique des tomes V, VI et VII, qui eût été la bienvenue.

Enfin, pour couronner son œuvre, M. G. a ouvert, l'an dernier, à la faculté de droit de Paris, un cours de sources du droit romain. Dans sa leçon d'ouverture, qu'il a publiée dans la *Revue internationale de l'enseignement*, il a expliqué en détail le plan qu'il se proposait de suivre : on peut le résumer en deux mots : donner aux étudiants l'esprit critique, leur bien montrer que les questions de droit romain ne peuvent pas se traiter comme celles de droit moderne, et qu'il faut, pour les aborder avec fruit, des connaissances philologiques et une discipline « sans lesquelles il est absolument impossible de faire des travaux personnels ayant une valeur et une tournure scientifiques ».

Nos études sont trop étroitement unies à celles du droit romain pour que nous n'ayons pas à cœur de voir réussir l'œuvre de M. P.-F. Girard et pour que nous ne lui souhaitions pas le succès que méritent son activité au travail et son talent.

R. Cagnat.

---

38. — **Flores historiarum** edited by Henry Richards Luard. 3 vol. in-8 (Rolls series). Londres, 1890. Tome I : (The creation to A. D. 1066), LVIII-599 p. Tome II (1066-1264), 505 p. Tome III (1265-1326), XXI-671 p. Prix : 10 sh. chaque.

Voici un ouvrage dont on peut dire, sans tomber dans la banalité, qu'il rendra de grands services.

Tout d'abord il résout une question controversée depuis longtemps, celle de Mathieu de Westminster. Cette question est double, car elle porte à la fois sur l'homme et sur l'œuvre.

L'attribution des *Flores historiarum* à Mathieu de Westminster repose entièrement sur le titre d'un des mss. de la chronique, ms. écrit sans doute (I, p. XI), au commencement du XV[e] siècle pour l'évêque de Norwich, Henry Spenser (le ms. Norwich de l'édition) : « Incipit prologus in librum qui *Flores historiarum* intitulatur, secundum Matheum monachum Westmonasteriensem [1]. » Or on n'a aucun renseignement sur ce moine; de plus parmi les moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Westminster, aucun ne porte le nom de Mathieu avant l'an 1300 (I, p. XII, note). Déjà sir Fr. Palgrave *(Quarterly Review*, XXXIV, 250), et sir Fréd. Madden *(Historia Anglorum*, I, p. XXI), avaient nié la

1. Ces mots ont été ajoutés en tête d'un autre ms. (le ms. Fairfax, qui est un simple fragment), mais par une main postérieure et qui par là ne mérite aucune créance.

réalité du personnage, mais les erreurs commises par le premier et les partis-pris du second avaient éveillé la défiance sur ce point particulier. Un peu plus tard, sir Thomas D. Hardy avait repris la question dans le tome III de son *Descriptive Catalogue ;* après un examen attentif des vingt-un mss. contenant les *Flores historiarum,* il avait démontré que Mathieu de Paris ne pouvait être, ainsi que l'avait avancé Madden, l'auteur d'une partie des *Flores,* et que cette chronique était une œuvre à part, composée d'après les chroniques de Mathieu, mais distincte de celles-ci ; d'autre part il estimait qu'on ne pouvait écarter à la légère le nom de Mathieu de Westminster donné par le ms. de Norwich. M. Luard pense, cette fois avec Madden, que ce nom est le résultat d'une confusion. Il est certain en effet, d'une part que les *Flores* ont pour base la grande chronique de Mathieu de Paris, de l'autre qu'après avoir été commencées à l'abbaye de Saint-Alban, dans le *Scriptorium* illustré par Roger de Wendover et par Mathieu de Paris, elles ont passé à Saint-Pierre de Westminster où elles ont été continuées par plusieurs mains jusque vers la fin du règne d'Édouard II. Il est donc fort possible que le scribe du ms. de Norwich, rapprochant ces deux noms, en ait conclu l'existence d'un Mathieu de Westminster. M. L. estime que c'est un personnage imaginaire et, tant que parmi les moines vivant dans l'abbaye royale dans le dernier tiers du XIII[e] siècle, on n'en aura trouvé aucun du nom de Mathieu, il faudra s'en tenir à son opinion. Avec cette réserve, il faut rayer Mathieu de Westminster de la liste des chroniqueurs anglais.

D'ailleurs, alors même qu'on trouverait ce nom, les résultats obtenus par M. L. après l'étude prolongée des nombreux manuscrits de la chronique et en général de toutes les œuvres historiques sorties de saint Alban au XIII[e] siècle, ne seraient pas ébranlés, car il a prouvé jusqu'à l'évidence que les *Flores* sont, non pas le travail d'un seul, mais l'œuvre de plusieurs mains.

Je ne suivrai pas M. L. dans l'analyse des vingt-un manuscrits de la chronique ; ce travail est définitif et il n'y aura pas à y revenir. J'en retiendrai seulement un fait, c'est que ces mss. se répartissent en deux classes qui ont pour type, l'une un ms. écrit à Saint-Alban puis à Westminster et conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque Chetham de Manchester, n° 6712 [1], l'autre un ms. écrit au prieuré de Merton et conservé aujourd'hui dans la bibliothèque du collège d'Éton. Ces deux rédactions, étroitement apparentées l'une avec l'autre, sont cependant indépendantes et il y a dans le ms. d'Éton beaucoup de choses que celui de Chetham ne donne point. Quant au fond même de la chronique, M. L. établit qu'elle a été composée à Saint-Alban jusqu'en 1265, puis continuée à Westminster jusqu'à la fin de 1326.

1. C'est ce ms. que sir Fréd. Madden soutenait avoir été écrit en partie (1241-1249) de la propre main de Mathieu de Paris. Après Hardy, M. Luard estime que c'est une illusion pure ; la longue familiarité où il a vécu avec les œuvres écrites à Saint-Alban nous est un sûr garant qu'il a raison.

Il y distingue neuf parties. Les cinq premières, jusqu'en 1259, ont pour base essentielle les œuvres historiques de Mathieu de Paris et sans doute aussi, ça et là, des documents, des récits ou des traditions conservés au monastère. La sixième partie va de 1259 à 1265. M L. pense que cette partie est l'œuvre du moine qui fut chargé officiellement de continuer les Grandes Chroniques de M. de Paris et qui, « ne s'estimant pas », dit-il lui-même, « digne de dénouer la courroie de sa chaussure », n'a pas cru devoir mettre son nom après le sien. Cette hypothèse est ingénieuse et elle dispense de chercher, comme on l'a fait, d'ailleurs sans succès, le nom du continuateur. Il a voulu rester anonyme et ce serait sans doute peine perdue qu'essayer de faire aujourd'hui violence à sa sincère humilité. Je doute, pour ma part, que ce continuateur anonyme soit l'auteur de toute la partie qui va de 1259 à 1265. Il y a, en effet, dans le système chronologique, un changement assez visible à partir de 1262. Le début de l'année 1261 rappelle encore tout à fait la manière de Mathieu de Paris : « Anno Domini m. cc. lxi°, regis vero Henrici III xlv°, tenuit idem rex natale suum apud Wyndesore » (II, p. 461) ; à partir de 1262, il n'est plus question de l'année du règne d'Henri III ; on indique seulement l'année de la grâce : « anno gratiæ m. cc. lxii° » (II, 475); « anno dominicæ incarnationis m. cc. lxiii° » (p. 478); « anno Domini m. cc. lxiv° » (p. 488). Comme son prédécesseur, le continuateur anonyme termine le récit de chaque année par une « annalis conclusio » (en 1259, p. 439, en 1260, p. 461), pour l'année 1261 cette conclusion, qui est si caractéristique chez Paris et plusieurs de ses successeurs, manque, et on ne la retrouve plus dans la suite. Pour toute l'année 1262 les faits sont exposés avec une brièveté qui frappe après la lecture des années précédentes et qui dénote un changement de main ; enfin en 1263 le récit reprend une ampleur inattendue avec l'exposé de la guerre civile. A partir de cet endroit aussi, le ms. original (Chetham) contient de nombreuses annotations marginales, des manchettes, si l'on veut, qui n'existaient pas auparavant. Il me paraît donc certain que nous avons ici un autre rédacteur, également anonyme, dont le récit a d'ailleurs été reproduit séparément par Rishanger ; ce dernier en a tiré le récit « de duobus bellis apud Lewes et Evesham commissis », qu'a publié Riley en appendice à l'*Ypodigma Neustriæ* de Walsingham (cf. Luard II, 476, note 4).

Dans ce qui suit, je ne vois pas que M. L. ait tenu compte d'un élément critique important. Je ne veux pas parler de l'orthographe. On sait que les copistes du *Scriptorium* de Saint-Alban avaient certaines habitudes orthographiques qui peuvent servir comme de marques d'origine [1]. M. L. n'en dit rien et l'on peut, si l'on veut, conclure de son silence qu'il n'y a en effet aucun argument à tirer de là, quant à la composition primitive de la chronique; mais, avec cette fâcheuse règle imposée aux collaborateurs des *Chronicles and Memorials*, de ramener l'orthographe des mss. originaux aux formes prétendues classiques, il

1. Voyez Hardy, *Descriptive Catalogue*, III, lxxvi.

reste toujours un doute. Passons donc condamnation sur ce point; il nous reste un moyen de contrôler plus évident et plus sûr. Je veux parler du système chronologique suivi par les divers auteurs qui ont mis la main aux *Flores historiarum*. A Saint-Alban, l'usage était de commencer l'année à Noël; il est scrupuleusement suivi par Roger Wendover, par Mathieu de Paris, par son continuateur immédiat et aussi par l'autre rédacteur anonyme auquel j'attribuerais le récit des années 1263 et 1264. On le retrouve également à Westminster tout d'abord; ainsi pour les années 1266 : « rex Henricus tenuit natale apud Westmonasterium » (III, p. 7), 1267 (p. 11), 1268 (p. 13), 1269 (p. 17), 1270 (p. 19), 1271 (p. 22) et 1272 (p. 23). Pour le règne d'Édouard Ier, il en va autrement. A l'année 1281 on mentionne le fait que « de la fête de la nativité de N.-S. (25 déc.) jusqu'à la Purification (2 févr.) il y eut une grande abondance de gel, de froid et de neige » (p. 55), ce qui tend à prouver que, pour l'auteur, l'année commençait après la Purification. Pour l'année 1295, c'est plus clair encore. Voici, en effet, l'ordre dans lequel les événements sont rapportés : la veille de saint André (29 nov.) aide accordée au roi par les grands du royaume pour la défense du pays; le roi célèbre les fêtes de Noël à Westminster. Le lendemain de la saint Hilaire (14 janv.) départ du frère du roi pour Bordeaux. Le 1er mars, le roi assemble son armée à Newcastle sur Tyne pour marcher contre l'Écosse; le jour des Rameaux, le cardinal évêque d'Albano arrive à Londres (18 mars 1296). Vient enfin le premier événement noté pour l'année 1296 : « anno gratiæ m. cc. xcvi°, tertio kal. aprilis » (30 mars) prise de Berwick par Édouard Ier. Le dernier événement cité pour cette même année 1296 est une assemblée des grands à Salisbury le jour de saint Mathieu apôtre (24 févr.) et le premier de l'année 1297 est une réunion du clergé de la province de Cantorbéry, à Saint-Paul, le 7 des cal. d'avril, soit le 26 mars (III, p. 100). L'année 1297 se termine par la trêve de deux ans conclue entre les rois de France et d'Angleterre et le retour d'Édouard Ier dans son royaume le 12e des cal. d'avril (21 mars); son arrivée à Westminster (p. 100) est notée, comme ayant eu lieu le 4 des cal. d'avril de l'année suivante (29 mars 1298). Ainsi, pour ce chroniqueur l'année 1298 commençait entre le 21 et le 29 mars, et comme Pâques, cette année là, tombait le 6 avril, il est certain que le style est celui du 25 mars. On pourrait objecter cet autre passage (p. 56) mis en tête de l'année 1282 : « anno gratiæ m. cc. lxxxii°, qui est annus regni Edwardi I decimus, intempesta noctis hora dominicæ in ramis palmarum, princeps Walliæ..., etc. » Il s'agit du soulèvement du prince de Galles qui eut lieu, en effet, comme chacun sait, en 1282; or en cette année Pâques étant le 29 mars, le dimanche des Rameaux est le 22; de sorte que le premier événement d'une année commençant le 25 mars aurait eu lieu trois jours auparavant. Mais la distance est si courte en réalité qu'elle ne peut fournir un argument assez fort pour prévaloir contre les faits présentés plus haut. On doit

donc admettre que cette partie du règne d'Édouard Ier, suivant un système de chronologie spécial, est distincte de la rédaction antérieure à 1272.

Une autre observation confirme cette conclusion et la précise : pour toute cette époque, ou plus exactement à partir de 1274, le chroniqueur orne la plupart de ses chapitres de rubriques dont la plupart sont formées d'un hexamètre latin. Celle qui se trouve en tête de l'année 1297 est la dernière que fournisse le ms. (p. 100 ; la dernière rubrique en vers est en tête de l'année 1295, p. 93). Or, à ce même endroit, le système chronologique change brusquement, et l'on revient au style de Noël : « Anno m. cc. xcix°, celebravit rex nativitatem Domini Westmonasterii » (p. 106) ; de même en 1300 (p. 108), en 1301 (p. 109) et en 1302 (p. 110). Enfin, à partir de 1305 ce comput est abandonné de nouveau, sans que d'ailleurs on puisse dire si le chroniqueur suit le style du 25 mars ou celui de Pâques.

Voilà donc des résultats acquis : les *Flores historiarum* ont été composées d'abord à Saint-Alban ; c'est une compilation distincte de la grande chronique de Mathieu de Paris, mais basée sur celle-ci ; après la mort de Paris, deux continuateurs au moins lui donnent une suite : l'un pour les années 1259 et 1260, l'autre pour les guerres des Barons (1263-1265). A Westminster, l'œuvre s'est enrichie d'additions successives : la première comprend la fin du règne de Henri III (1265-1272) ; une autre les vingt-cinq premières années d'Édouard Ier ; une troisième la période comprise entre 1298 et 1305 ; une quatrième la fin du règne. Ces considérations n'auraient pas manqué, je pense, de frapper M. L. s'il avait fixé très exactement [1] et traduit en chiffres la chronologie de ses textes. Mieux que personne il était en état de le faire.

On n'a aucun indice pour donner des noms à ces continuateurs anonymes. Au contraire, le règne d'Édouard II est raconté, nous le savons (du moins jusqu'en 1325) par Robert de Reading, moine à Saint-Pierre de Westminster ; la mention en est faite par le manuscrit même d'une façon qui ne laisse place à aucun doute (voy. tome III, p. 232). Malheureusement nous ne savons rien de plus sur ce personnage mort, sans doute, l'année même à laquelle son œuvre s'arrête (1325). C'est un écrivain emphatique, prétentieux, alambiqué, obscur par une affectation malheureuse de termes savants ; il parle du roi avec une fureur d'invectives qu'on ne retrouve, je crois, chez aucun autre chroniqueur contemporain ; c'est d'ailleurs un esprit médiocre et sans portée, mais son témoignage est de première main et il faut remercier M. L. de nous l'avoir fait connaître,

---

1. Il aurait aussi de cette façon rectifié quelques erreurs. Page 56 du tome III, il semble dire qu'en 1282 le dimanche des Rameaux était le 11 avril. C'est matériellement impossible. D'autre part le texte paraît placer en 1270 le meurtre d'Henri d'Allemagne, qui eut lieu en réalité le 13 mars 1271 (p. 22) ; il indique à tort au 15 février 1288 l'élection de Nicolas IV qui eut lieu huit jours plus tard, le 22 février, etc.

car jusqu'alors sa chronique était inédite [1]. Les deux dernières années du règne sont empruntées à Adam de Murimuth.

Tel est le texte, singulièrement bigarré, comme on voit, que M. L. a été chargé d'éditer. Voici comment il a procédé : il a pris pour base le ms. de Chetham, celui qui a été écrit primitivement à Saint-Alban, et qui porte çà et là des notes de la main de Mathieu de Paris ; à vrai dire, son texte est avant tout, il le déclare lui-même, une édition de ce manuscrit. On pourrait demander s'il était utile de reproduire ce ms. en entier, depuis la création du monde, car nous avions déjà cette compilation dans la Grande chronique de Mathieu de Paris. Jusqu'à l'année 1066 en effet, les *Flores* et les *Chronica majora* sont presque identiques ; seul le récit de la bataille de Hastings présente des différences notables. On eût donc pu très aisément faire l'économie d'un volume ; c'est ce qu'a fait M. Stubbs en éditant les *Annales Paulini*, qui reproduisent presque littéralement les *Flores* jusqu'en 1307, comme les *Flores* reproduisent presque littéralement Wendover-Paris jusqu'en 1066. M. L. a jugé bon de tout donner. Je n'approuve ni ne blâme ; je constate. Après 1066, les différences de rédaction, de plus en plus nombreuses à mesure qu'on s'avance vers le XIIIe siècle, justifient la publication intégrale du texte. D'ailleurs il est aisé de voir, du premier coup d'œil, ce qui est des *Chronica majora* et ce qui appartient aux *Flores*, par la grandeur différente des caractères d'imprimerie. En outre, M. L. a collationné complètement le ms. Chetham avec celui d'Éton (écrit à Merton) qui donne la seconde révision, et il a fait imprimer entre crochets dans le texte les passages qui se trouvent seulement dans le ms. d'Éton. Enfin, les additions fournies par d'autres mss., et qui, pour la plupart, ont été glissées à la fin de chaque année, sont insérées aussi dans le texte, et entre crochets, mais avec l'indication, en marge, du ms. Là où cette indication manque, c'est que l'interpolation est tirée du ms. d'Éton. Quand ces additions sont trop longues, elles ont été rejetées dans le premier appendice du tome III.

1. Je ne saurais dire exactement quel système de chronologie suit Robert de Reading ; mais certainement l'année ne commençait pas pour lui à Noël. Un passage suffit à le prouver : « Anno Domini m. ccc. vicesimo. Peracto devote... *anni præteriti* jejunio quadragesimali... Norwicensis episcopus... ecclesia Westmonasterii... sanctum crisma die Jovis in cæna Domini *in exordio præsentis anni* sollempniter consecravit » (III, 192). Ainsi le Jeudi-Saint est placé « au début de l'année nouvelle, » en même temps que le carême est renvoyé à l'année précédente. Mais cette année, le Jeudi-Saint tombant le 27 mars, il est difficile de dire si le début de l'année était fixé au 25 mars ou à Pâques (30 mars).

D'autres passages peuvent être allégués pour prouver que le commencement de l'année n'était pas à Noël ; ex. III, p. 173, où le Parlement de Lincoln, qui se réunit le 27 janvier 1316 (voyez Palgrave, *Parliamentary writs* II, 2e partie, p. 156 et suiv. et les *Rolls of Parliament* I, 350), est mentionné à la fin de 1315, et p. 195 où il est question de juges itinérants qui siégèrent à la Tour « in declivum decurso præsentis anni stadio pro parte majori » et qui commencèrent leurs sessions « vers la Purification de Notre-Dame. » Il n'est pas possible, je crois, d'aller plus loin.

Quand le ms. des *Flores* était encore à Saint-Alban, le compilateur avait à sa disposition le volume des *Additamenta* auquel M. de Paris renvoie si souvent, et que M. L. a publié en grande partie au tome VI des *Chronica majora;* il y renvoie également. M. L., dans le second appendice, publie ces « Pièces justificatives » des *Flores*. Enfin, le troisième appendice est une table de références avec les éditions antérieures de la chronique : celles de 1567, de 1570 et de 1601 (cette dernière n'est qu'une réimpression de celle de 1570).

Sur ces éditions, M. L. donne de très curieux détails dans la préface du tome I. On savait déjà, par les appendices au tome III du *Descriptive Catalogue* de M. Hardy, combien les deux premières, données l'une et l'autre par Mathieu Parker, archevêque de Cantorbéry, différaient l'une de l'autre, combien celle de 1570 différait et du ms. Chetham et du ms. Éton (ce dernier avait servi de base à l'édition de 1567); on était prévenu que le second texte de Parker était très souvent fautif et interpolé. M. L. lui a donné le coup de grâce en dévoilant le procédé suivi par le peu scrupuleux éditeur. Son texte, à vrai dire (celui de la seconde édition) ne représente, en effet, ni aucun des mss. existant des *Flores*, ni un mélange des leçons des divers mss. connus de Parker; il contient encore des extraits empruntés à Mathieu de Paris, que Parker publiait justement à ce moment même, et, ce qui est pire, des phrases entières dont on n'a pu retrouver la source; peut-être ont-elles été tout uniment fabriquées par lui. C'était un soulagement de savoir que l'édition de 1570, si souvent citée, ne valait rien; c'est un avantage plus grand encore de posséder maintenant le vrai texte des manuscrits.

Le tome III se termine par un copieux index (pp. 389-671), M. L. paraît avoir eu quelque hésitation sur la marche à suivre. A mon sens, il aurait fallu l'établir en suivant la forme des noms tels qu'on les rencontre dans le texte et non suivant la forme que ces mêmes noms ont revêtue dans l'anglais actuel. Les recherches auraient été par là encore plus faciles; mais je ne veux pas insister, car après tout, la peine qu'a prise M. L. est considérable. Il n'en a eu que l'ennui; à nous tout le profit et nous ne pouvons que l'en remercier chaleureusement.

Voici donc une grande œuvre terminée. On peut dire actuellement qu'il n'y a plus de lacune essentielle dans l'historiographie anglaise du XIII[e] siècle. Ce n'est pas à dire que tout soit éclairci; la question des continuateurs de Mathieu de Paris n'est pas entièrement réglée, le compte de William de Rishanger n'est pas encore apuré. De même, pour le XIV[e] siècle l'histoire des continuateurs des *Flores historiarum* et de tous les textes qui s'y rattachent plus ou moins directement, présente encore de grandes obscurités. Tout n'est pas limpide non plus dans cette nouvelle source de récits historiques qui tournent plus ou moins autour du nom de Th. de Walsingham ; mais un grand pas a été fait. Pour rester dans le XIII[e] siècle, M. Luard s'est assuré une place éminente et sans rivale par ses éditions des *Annales monastici*, des *Chronica majora*, des *Flores*

historiarum. Voilà plus de vingt-cinq ans qu'il retourne ce champ fécond et qu'il en a fait jaillir de belles moissons. Si l'on trouve à reprendre çà et là dans son travail, si moi-même j'ai pu présenter quelques *desiderata*, énoncer quelques critiques, je ne serai pas des derniers, je l'espère, à manifester beaucoup de respect pour l'œuvre accomplie et de reconnaissance pour les services rendus.

Ch. Bémont.

---

39. — **Histoire de l'arrondissement de Gaillac** (département du Tarn pendant la Révolution de 1789 à 1800, par Elie A. Rossignol, lauréat et membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes. Toulouse, imprimerie Chauvin, 1890, grand in-8 de 502 p.

M. Rossignol est un consciencieux et judicieux travailleur auquel nous devons d'excellents travaux historiques sur le département du Tarn et particulièrement sur l'arrondissement de Gaillac [1]. Après avoir consacré une trentaine d'années à des recherches approfondies sur les institutions qui furent emportées en 1789, il a voulu raconter avec quelques développements les événements relatifs à leur fin. Son travail se divise en deux parties, une *politique*, l'autre *administrative*. Dans la première, il indique tous les événements qui ont précédé, accompagné et suivi la suppression des anciennes institutions, comme aussi l'établissement des institutions nouvelles. En annexe sont donnés des détails précis sur le *clergé* de l'arrondissement de Gaillac pendant la Révolution, sur les *émigrés*, sur les *Comités révolutionnaires et de surveillance*, sur les *sociétés populaires*. Dans la seconde partie, l'auteur s'est particulièrement occupé de l'administration du département, du district et des communes, de l'organisation de la garde nationale, du recrutement de l'armée; il a traité des attributions des nouvelles administrations, de la vente des biens nationaux, de la levée des nouveaux impôts, des établissements de bienfaisance et d'éducation, de l'agriculture, du commerce, des réquisitions de grains. Tout cela est exposé très méthodiquement, très clairement, sans la moindre phrase superflue, sans la moindre déclamation. M. R., donnant une leçon de modération et de convenance à un trop grand nombre d'écrivains qui ne peuvent parler de la Révolution sans fièvre et sans exagération, est toujours calme, toujours impartial. Son livre tiré tout entier des documents originaux [2] conservés aux archives départementales du Tarn, sera

1. *Monographies communales. Première partie. Arrondissement de Gaillac* (Toulouse, 1864-66, 4 vol. in-8°). — *Etude sur l'histoire des institutions seigneuriales et communales de l'arrondissement de Gaillac* (Toulouse, 1866, in-8°). Ces travaux, comme les notices sur les assemblées du diocèse d'Albi (1875), du diocèse de Castres (1878), du diocèse de Lavaur (1881), ont été fort appréciés de tous les bons juges.

2. Plusieurs de ces documents ont été reproduits *in-extenso* en *Appendice : Etat des ecclésiastiques, fonctionnaires publics du district de Gaillac, qui ont prêté le serment ou qui l'ont refusé* (avril 1791); *État des prêtres du district de Gaillac*

placé au nombre des meilleurs qui aient été écrits en province sur l'histoire de la Révolution. C'est l'œuvre d'un honnête homme autant que d'un savant homme et l'auteur a cent fois le droit d'espérer qu'un tel travail « sera favorablement accueilli de tous [1]. »

T. de L.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — Le dernier fascicule des *Transactions of the Cambridge Philological Society* (III, 3 ; London, Clay and sons, 1890 ; pp. 119-186), contient : Darbishire, *notes on the Spiritus asper in Greek, addenda* ; — P. Giles, *the origin of the latin pluperfect Subjunctive and other Etymologies* (les plus-que-parfaits « legissem, amassem, amassim », seraient le produit d'une composition de l'infinitif du verbe avec l'optatif de *sum*) ; — G. Macaulay, *Notes on some mss. of Herodotus* (supplément important à la description et à la collation du Médiceus et du Florentinus données par Stein) ; — A. E. Housman, *Emendations in Ovid's Metamorphoses* (I, 239 lire « lurent » pour « lucent » I, 345 « sola » pour « loca », I, 441 « nunquam letalibus » pour « et nunquam letalibus », etc.) ; — H. D. Darbishire, *Contributions to Greek Lexicography* (étude des sens de ἐπιδέξιος et ἐνδέξιος ; l'auteur aurait gagné à consulter la *Divination dans l'antiquité*, de M. Bouché-Leclercq) ; — Postgate, *Horatiana* (lire Carm. IV, 4, 65 « pulchrior exit », Serm. I, 1, 113-114 « ut festinanti... Sic cum », ib. II, 3 « iecorisque tumultu », Ep. II, 2, 87 « rhetor erat... consulto ita frater ». — C. A. M. Fennell, *on Horace, odes I, 12* (serait de l'an 26 avant J.-C.).

BELGIQUE. — M. Ch. L. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique, est décédé le 8 décembre dernier, à l'âge de 70 ans. C'était un savant à l'esprit singulièrement ouvert. Il s'était exercé dans la littérature ; il aimait les arts et rien de ce qui intéressait l'histoire de son pays, particulièrement l'histoire des lettres et des arts, ne lui était étranger. Dans les dernières années de sa vie, son activité s'était portée vers l'histoire de la géographie, comme le prouvent ses mémoires sur la première édition de la table de Peutinger (Bruxelles 1884), et sa réédition en fac-similé de la première relation de Christophe Colomb (Bruxelles 1885). En même temps il s'occupait activement de la publication des lettres de Rubens, comme secrétaire de la commission instituée par le conseil communal d'Anvers pour la publi-

---

expatriés ou rendus à la Chartreuse de Saïx, en exécution de la loi du 26 août 1792) ; *Extrait de l'Etat général des ecclésiastiques détenus dans la maison de réclusion, du 20 juin 1792 au 23 fructidor an II* ; *Etat général des émigrés du département du Tarn, dressé en exécution de la loi du 8 avril 1792* ; *Extrait du registre ouvert à la préface du Tarn en exécution du senatus-consulte du 6 floréal an X pour recevoir les déclarations des prévenus d'émigration non rayés définitivement.*

1. L'éditeur des *Mémoires de Puységur* demande la permission de constater que la forme adoptée par M. R. (*Puysségur*, p. 366) n'est pas justifiée par les papiers de famille et la signature du chroniqueur et de ses fils et de leurs descendants actuels.

cation des documents relatifs à la vie et aux œuvres du grand artiste. La *Revue critique* a eu plus d'une fois l'occasion de rendre compte avec éloge de ses travaux (1882, art. 248; 1883, art. 249; 1884, art. 211; 1885, art. 78). M. Ruelens avait eu la satisfaction de mener à bonne fin les négociations à la suite desquelles la Bibliothèque royale est entrée en possession, il y a deux ans, de nombreux manuscrits d'origine belge achetés aux héritiers de sir Thomas Philipps. Il connaissait à fond le riche dépôt confié à ses soins et mettait avec une rare obligeance à la disposition de tous les érudits qui le consultaient le trésor de son érudition à la fois sûre et étendue.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 janvier 1891.

M. Schefer, président sortant, appelle à prendre place au bureau M. Oppert, élu président pour 1891, et M. Alexandre Bertrand, élu vice-président. M. Schefer et M. Oppert prononcent chacun une courte allocution. Ils se félicitent de retrouver l'Académie telle qu'elle était il y a un an, sans qu'une brèche soit faite dans ses rangs, et s'accordent à exprimer le vœu de la retrouver également intacte lors du prochain renouvellement annuel du bureau.

M. Oppert, président, annonce la mort de M. Dozon, correspondant de l'Académie.

M. Héron de Villefosse communique à l'Académie divers envois du R. P. Delattre, son correspondant à Carthage :

1° L'épitaphe d'un soldat de la première cohorte urbaine, corps détaché de la garde municipale de Rome et envoyé en Afrique pour fournir aux procurateurs une milice capable de les aider dans la perception et le recouvrement des revenus impériaux, en même temps que pour leur prêter main-forte dans la garde des domaines de l'empereur;

2° Une note sur une mosaïque païenne, ornée d'un médaillon central qui représente l'Amour et Psyché, avec des inscriptions latines qui font allusion à la toute-puissance de l'Amour;

3° Un fragment d'inscription, donnant une liste de soldats légionnaires, avec l'indication de la patrie de chacun d'eux : les cités désignées appartiennent à la Lusitanie et à l'Italie.

M. Edmond Le Blant communique, de la part de M. Helbig, correspondant de l'Académie, une plaque de collier d'esclave, en bronze, trouvée près de Velletri. On y lit une inscription ainsi conçue : *Asellus servus Prajecti officialis praefecti annonis foras muru[m] exivi. Tene me, quia fugi, reduc me ad Flor... ad to[n]sores.*

Ce texte ne présente pas de difficulté. M. l'abbé Duchesne fait observer que les mots *ad Flor...* doivent se lire *ad Flor[am]* et désignent certainement les abords du temple de Flore, sur le Quirinal.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, dans une lettre adressée au président de l'Académie, signale les travaux de M. le professeur Pigorini sur les terramares ou villes préhistoriques de l'Émilie. L'explication d'une terramare à Castellazzo-di-Fontanellato (province de Parme) a montré que ces antiques cités italiques étaient bâties sur le même plan que celle des Étrusques : on retrouve, dans les unes comme dans les autres, la forme quadrilatérale, l'*agger* et le fossé, le *decumanus* et le *cardo*. Ces faits, pense M. Geffroy, doivent être rapprochés des anciennes légendes « sur la fondation de Rome, sur la *Roma quadrata*, avec son orientation augurale, son *agger*, son fossé sacré, sur le pont de bois exempt de tout fer, sur tant de souvenirs de l'âge de bronze, conservés dans la Rome primitive ».

Sont élus membres de la commission du prix Gobert pour 1891 : MM. Hauréau, Siméon Luce, l'abbé Duchesne, R. de Lasteyrie.

M. de Lasteyrie commence la lecture d'un mémoire sur les substructions anciennes de l'église de Saint-Martin de Tours, mises au jour au cours des fouilles poursuivies de 1860 à 1887. Il combat l'opinion de M. Ratel et de Mgr Chevalier, qui ont cru reconnaître dans une partie des fragments découverts les restes de la basilique construite par saint Perpet ou Perpétue, évêque de Tours dans la seconde moitié du v° siècle. Selon lui, rien de ce qui a été retrouvé ne remonte plus haut que l'époque

carolingienne, et il serait chimérique de prétendre retrouver quoi que ce soit de l'édifice du v[e] siècle; l'église a été trop souvent détruite et rebâtie pour avoir conservé des fragments aussi anciens. L'hypothèse de MM. Ratel et Chevalier, si on l'adoptait, entraînerait pour la science archéologique des conséquences aussi inattendues qu'invraisemblables. Cette hypothèse est d'ailleurs fondée sur une prétendue restitution de la basilique de saint Perpet, jadis tentée par M. Jules Quicherat. M. de Lasteyrie se propose d'examiner, dans la prochaine séance, la valeur de cette restitution et de réfuter les conséquences qu'on a voulu en tirer.

M. Germain Bapst continue la lecture de son mémoire sur les mystères.

Ouvrages présentés par M. Schlumberger : ENGEL (A.) et SERRURE (R.), *Traité de numismatique au moyen âge*, tome I.

Julien HAVET.

Séance du 9 janvier 1891.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de juger divers concours. Sont élus :

1° Prix ordinaire (*Étudier la tradition des guerres médiques, etc.*) : MM. de Vogüé, J. Girard, Weil, Croiset;

2° Prix Bordin (*Etudier les sources qui ont servi à Tacite, etc.*) : MM. Duruy, Georges Perrot, Bréal, Boissier;

3° Prix Bordin (*Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible*) : MM. Renan, Delisle, Hauréau, Duchesne;

4° Prix Bordin (*Etudier l'histoire politique religieuse et littéraire d'Edesse, etc.*) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Schefer;

5° Prix Allier de Hauteroche (Numismatique ancienne) : MM. Deloche, de Vogüé, Schlumberger, A. de Barthélemy;

6° Prix Stanislas Julien (ouvrages relatifs à la Chine) : MM. d'Hervey-Saint-Denys, Barbier de Meynard, Schefer, Senart;

7° Prix Brunet (*Dresser le catalogue des copistes des manuscrits grecs, etc.*) : MM. Delisle, J. Girard, Weil, Croiset;

8° Prix de la Grange (publications relatives aux anciens poètes de la France) : MM. Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer, Léon Gautier.

M. de Lasteyrie, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés au concours cette année sont les suivants :

1° *Histoire de Charles VII*, t. IV et V, par le marquis de Fresne de Beaucourt;

2° *Le royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378)*, par M. Paul Fournier;

3° *Bullaire du pape Calixte II (1119-1124)*, et *Histoire du pape Calixte II*, par M. Ulysse Robert;

4° *Histoire de Louis XII*, 1[re] partie, t. I et II, par M. R. de Maulde-la-Clavière;

5° *Epitaphier du vieux Paris* I, par M. Em. Raunié.

A ces ouvrages s'ajoutent de plein droit celui de M. Coville, *les Cabochiens*, qui est en possession du premier prix, et celui de M. Julien Havet, *Lettres de Gerbert*, qui est en possession du second.

M. de Lasteyrie, terminant la lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours, construite au v[e] siècle par l'évêque saint Perpet, critique la restitution de cette basilique, proposée autrefois par Jules Quicherat. Il rejette plusieurs points de cette restitution et montre qu'elle a induit en erreur les archéologues qui ont étudié les restes mis au jour dans les dernières fouilles. Selon M. de Lasteyrie, tous les débris que ces archéologues ont voulu rapporter au temps de saint Perpet remontent au plus tôt à l'époque carolingienne.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : THEVET (André), *Jeanne d'Arc*, publié par Pierre LANÉRY D'ARC ; — par M. Siméon Luce : WALTER (L.), *Un village disparu* (Biblenheim, près Strasbourg); — par M. Schefer : 1° SSE-MA-TSIEN, *Traité sur les sacrifices Fang et Chan*, traduit par Edouard CHAVANNES; 2° AVICENNE, *Traités mystiques*, publiés par M. MEHREN, I (en arabe); — par M. Delisle : PROST (Aug.), *Saint Servais, examen d'une correction introduite à son sujet dans les dernières éditions de Grégoire de Tours* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*); — par M. Weil : DARESTE (R.), HAUSSOULLIER (B.) et REINACH (Th.), *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, I.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 janvier — 1891

40. — **Loqmân berbère,** avec quatres glossaires et une étude sur la légende de Loqmân, par René BASSET. Paris, Ernest Leroux, 1890. In-8, xcviii et 409 p.

Dans ses « Notes de lexicographie berbère », M. René Basset nous a fait connaître les particularités phonétiques qui caractérisent quelques-uns des principaux dialectes berbères. Aujourd'hui il nous donne dans son « Loqmân berbère » une base solide pour comparer les diverses formes de langage usitées par les populations berbères qui peuplent le nord du Continent africain. Pour fournir un moyen plus commode de comparaison, M. R. B., au lieu de rechercher des contes inédits particuliers à telle ou telle des tribus dont il veut étudier la langue, a préféré traduire un même texte en divers dialectes, de façon à ce qu'aucune préoccupation étrangère ne vînt troubler le travail comparatif auquel on voudrait se livrer. Il est certain que le folklore et l'ethnographie auraient gagné à un autre choix de textes, mais le philologue, auquel l'ouvrage est particulièrement destiné, trouvera sa tâche plus aisée avec le système suivi par M. René Basset. Les apologues qui, sous leur forme arabe, ont reçu le nom de « Fables de Loqmân », étaient admirablement appropriés au but que se proposait l'auteur et le choix qu'il en a fait nous a valu, à côté des documents philologiques, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, une étude intéressante et très soignée sur le personnage que les auteurs musulmans et le Coran désignent sous le nom de Loqmân.

Suivant M. R. B., qui nous fournit sur ce sujet des éléments nouveaux d'appréciation, les faits épars se rattachant à la légende de Loqmân devraient être attribués par fractions à trois personnages différents. Le premier en date serait Loqmân ben 'Ad, un des rares survivants de cette grande tribu des premiers Adites, populations impies et dépravées qui auraient été anéanties dans un horrible cataclysme envoyé par le Ciel en courroux. C'est à ce Loqmân que se rapporterait la légende des sept vautours. Mais, comme le fait très justement remarquer M. R. B., on ne saurait établir, à cause du nom de ces oiseaux, le moindre rappro-

chement entre Loqmân et Prométhée, le vautour dans la légende sémitique n'étant qu'un simple symbole de longévité devenu ensuite un terme servant à marquer un long espace de temps. Le second Loqmân aurait été un de ces aventuriers des âges héroïques de l'Arabie, sorte de poète-brigand qui se serait acquis un grand renom par son courage autant que par la vigueur de son esprit. Enfin le troisième Loqmân, l'auteur présumé des fables qui portent son nom, n'aurait jamais eu d'existence réelle; il aurait été créé par l'imagination de Mahomet et des Arabes de son époque qui auraient ainsi voulu placer sous le nom synonyme d'esprit et de sagesse d'un de leurs compatriotes, les maximes et apologues mis en circulation parmi les Arabes et provenant pour une grande part de leurs relations avec les peuples voisins. En effet, tout ce qu'on rapporte de ce Loqmân le Sage appartient également à Ésope, et l'épithète de « sage » dont le nom du fabuliste arabe est toujours accompagné, n'est vraisemblablement, comme le fait remarquer M. R. B., que le résultat d'une confusion entre le mot σοφός et le nom même d'Ésope. Telle est en substance la conclusion du travail plein d'érudition auquel s'est livré M. René Basset. Peut-être trouvera-t-on qu'il fait une large part au second Loqmân dont l'existence réelle est loin d'être démontrée, tandis qu'il paraît hors de doute qu'une dynastie issue d'un véritable Loqmân a régné un millier d'années sur les seconds Adites : ce serait donc à ce dernier personnage seul qu'il faudrait faire remonter la légende.

Toute la seconde partie du « Loqmân berbère » est consacrée à un supplément à la bibliographie berbère déjà commencée dans le « Manuel de langue kabyle », aux textes berbères et à quatre glossaires. Grâce à ses nombreux voyages et, en particulier, à la mission qu'il a accomplie au Sénégal, M. R. B. a pu donner des spécimens de vingt-trois dialectes différents dont la plupart étaient complètement inconnus ou connus seulement par ses propres travaux. On est donc aujourd'hui à même de se livrer à une étude définitive du caractère de la langue berbère et à lui donner la place qu'elle doit occuper dans les grandes familles linguistiques. Je terminerai cette courte analyse en faisant une réserve au sujet des trois premiers glossaires donnés par M. René Basset. Il me semble qu'il eût été préférable de ne pas ainsi éparpiller les mots, à moins de considérer le Loqmân berbère comme une chrestomathie destinée aux étudiants, ce qui serait, à mon sens, dénaturer cet excellent travail qui est et doit rester une source de documents philologiques.

O. Houdas.

---

41. — Paul Allard. **La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Église.** Paris, 1890, 2 vol. in-8 (Lecoffre, éditeur).

Déjà, à trois reprises, la *Revue critique* a présenté à ses lecteurs les volumes que M. Paul Allard a consacrés à l'histoire des persécutions

de l'Église aux premiers siècles du christianisme [1]. Les deux volumes que nous signalons aujourd'hui achèvent l'œuvre que l'auteur s'était proposée ; ils conduisent l'histoire de l'Église persécutée de l'avènement de Dioclétien jusqu'au jour où Constantin commença de régner seul.

Pour ce quart de siècle (285-323), qui marque une époque décisive de l'histoire du christianisme et de l'empire, M. P. A. est resté fidèle à la méthode qu'il avait suivie dans ses trois volumes précédents. Il énumère, d'après l'ordre des temps, tous les faits, grands ou petits, qui se rapportent à l'histoire des persécutions, et il les répartit en onze chapitres : I, Les chrétiens sous Dioclétien et Maximien Hercule ; II, L'établissement de la tétrarchie et la persécution dans l'armée ; III, Le premier édit de persécution générale ; IV, Le deuxième et le troisième édits ; V, Le quatrième édit en Orient ; VI, Le quatrième édit en Occident ; VII, Les chrétiens depuis l'abdication de Dioclétien et de Maximien jusqu'à l'usurpation de Maxence ; VIII, Les chrétiens depuis l'usurpation de Maxence jusqu'à la mort de Maximien Hercule ; IX, Les chrétiens depuis l'édit de tolérance de Galère jusqu'à la guerre de Maximin contre l'Arménie ; X, La bataille du pont Milvius et l'édit de Milan ; XI, Constantin et Licinius.

On pourra reprocher à l'auteur d'avoir fréquemment puisé à la source, parfois impure, des *Acta martyrum,* et d'avoir introduit dans un livre de science plusieurs légendes pieuses dont l'authenticité n'est pas le principal mérite. On pourra attaquer ses jugements sur la valeur historique du livre de Lactance, *De mortibus persecutorum,* dont il accepte presque toujours les assertions comme des témoignages de premier ordre ; sur les motifs de l'abdication de Dioclétien, qui nous paraît un acte avant tout politique et volontaire [2] ; sur le rôle de Constantin, etc. On pourra encore, dans cette multitude de noms et de faits, contester tel épisode ou telle date. Mais ces observations de détail ne sont pas la chose la plus frappante dans la lecture de ces deux volumes. Comme leurs aînés, ils ont pour eux le double mérite d'une érudition bien informée et d'une exposition claire et attachante. L'*Histoire des persécutions* de M. Allard, que l'on possède à présent dans son ensemble, est certainement l'un des meilleurs ouvrages que ces dernières années aient vu paraître dans le domaine de l'archéologie chrétienne.

A la fin du second volume, l'auteur a discuté, dans un long appendice, la question souvent controversée du martyre de saint Maurice et de ses compagnons de la légion thébéenne. Un index des noms de personnes et de lieux termine l'ouvrage ; il se rapporte aux cinq volumes de l'*Histoire des persécutions.*

G. LACOUR-GAYET.

1. Année 1885, art. 222 ; an. 1887, art. 104 ; an. 1889, art. 289.

2. L'auteur, qui a suivi à la lettre sur cette question le récit dramatique de Lactance, aurait pu discuter les résultats des études de Coen, *L'abdicazione di Diocleziano* (voir la *Revue critique,* 1879, I), et de Morosi, *Intorno al motivo dell' abdicazione dell' imperatore Diocleziano* (dans l'*Archivio storico italiano,* t. V, 1880).

42. — I. **Histoire du canon de l'Ancien Testament,** leçons d'Ecriture sainte professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris, par A. Loisy, lecteur en théologie. Paris, Letouzey et Ané, 1890; in-8, 259 p.

43. — II. **Le poème des Psaumes,** par A. Messio, curé-doyen de Sains au diocèse d'Amiens. Amiens, imprimerie et librairie générales, 1890; gr. in-8, 267 p.

I. En recevant le livre de M. l'abbé Loisy, nous nous sommes dit : Voilà un beau sujet, de ceux auxquels on consacre le plus volontiers son attention et ses peines; en le refermant après lecture faite, nous sommes heureux de pouvoir déclarer que cette difficile matière a été traitée avec compétence, exactitude, bref dans des conditions très satisfaisantes. En dehors des mérites du fond, je tiens à louer hautement celles de la forme : les divisions sont nettes, la langue est constamment claire sans jargon ni verbiage. C'est bien le résumé d'un enseignement sérieux donné devant un auditoire désireux d'apprendre.

M. L. a divisé son livre en trois parties : I, les origines du canon de l'Ancien Testament, où il traite d'abord du canon hébreu, puis du canon chrétien; II, la discussion du canon du IVe au XVe siècle; III, la définition du canon à partir du Concile de Trente et jusqu'aux temps modernes.

Une grande difficulté pour qui traite des origines du canon biblique, est de distinguer la question de *composition* des livres pris à part de celle de leur *réunion* ou collection. Ces deux points se touchent, ce qui est une raison de plus de ne les point mêler. M. L. a parfaitement discerné l'écueil et il a su l'éviter.

Nous n'avons, en réalité, qu'à discuter ici un certain nombre d'assertions anciennes touchant la date et la personne auxquelles remonterait la formation première de la collection biblique. Voici un livre apocryphe, IVe d'*Esdras*, qui attribue la réfection complète du code sacré au scribe Esdras (ve siècle avant notre ère). M. L. n'hésite pas à déclarer que « l'autorité du faux Esdras est nulle ». Je suis de son avis. La tradition rabbinique met en avant le rôle de la « Grande Synagogue », qui aurait rassemblé les écritures saintes; M. L. se montre sévère pour elle et nous croyons qu'il est ici encore dans le vrai. Il aboutit à des conclusions d'une grande importance, que nous citons en propres termes : « Les documents talmudiques prouvent seulement deux choses : premièrement, que les docteurs juifs des premiers siècles n'avaient, en dehors de la Bible, aucune indication véritablement traditionnelle sur la manière dont s'était formé le recueil des Écritures; deuxièmement, que, dès le second siècle de notre ère et sans doute assez longtemps auparavant, ce recueil était bien clos, excluant toute addition ou soustraction. » Voilà, c'est moi qui prends la parole à mon tour, tout ce qu'on sait sur les origines du canon biblique, sur la collection des livres sacrés du judaïsme adoptés par le christianisme comme Écriture sainte! Si les docteurs juifs étaient incapables d'en rendre compte, comment l'Eglise

chrétienne, qui les tient directement de la Synagogue, en saurait-elle plus long?

Cependant, après avoir établi le néant des déclarations talmudiques, M. L. cherche si l'on peut obtenir quelques données, permettant de formuler des « conclusions touchant la date ou les dates de formation du canon, le mode et le caractère plus ou moins définitif de cette formation. »

Il y a lieu de remarquer que les Juifs ont fait dans le canon une place d'honneur à la Loi, c'est-à-dire aux livres de Moïse. Mais cette Loi a existé avant de se voir conférer le caractère pleinement canonique. « La pleine canonicité de la Loi date du jour où Esdras promulgue solennellement le texte sacré, parce que, depuis lors, le code mosaïque devient réellement et d'une façon durable la règle de la croyance et des mœurs, le fondement stable, la source unique, le principe dirigeant de la vie religieuse et nationale du peuple juif. » Et M. L. ajoute cette remarque : « Comme œuvre littéraire, le livre de Josué tient de très près au Pentateuque, mais il a dû en être séparé quand celui-ci est entré en possession effective de la canonicité. » La distinction entre la composition des livres et leur admission à la canonicité peut paraître un peu subtile, cependant elle est fondée. En somme, M. L. admet que, à l'époque d'Esdras (450 environ), il existait un certain nombre de livres propres à l'usage religieux. Parmi ceux-là, on en distingua quelques-uns, qui furent revêtus désormais d'un caractère exceptionnel. Est-il prouvé que cette promotion de quelques-uns des livres bibliques au rang d'Écritures canoniques date réellement d'Esdras? M. L. l'affirme sur la foi de la promulgation racontée au livre de Néhémie (chap. VIII). Cette opinion est fort discutable; mais, en reportant au v[e] siècle avant notre ère les débuts de la formation du canon, qui ne voit quelle latitude M. L. donne à la critique? La collection des prophètes aurait été formée peu après. Quant aux Hagiographes, voici ce qu'en dit l'auteur : « Il est difficile de dire par quelles voies et à quel moment le recueil des Hagiographes se trouva constitué; pas plus que celui des Prophètes, il ne le fut en vertu d'un jugement officiel. Ici encore, ce furent l'usage et le respect traditionnel, fondé sur le caractère et l'antiquité au moins relative de ces livres, qui donnèrent crédit à la collection. Il est vraisemblable que les Hagiographes se groupèrent successivement, par les soins des lettrés, dans la période comprise entre Néhémie et les premiers Asmonéens. » M. L. ouvre la porte; il est clair que tout peut y passer. Remarquez le vague et le flottant des expressions : « La collection générale, étant une fois formée, ne pouvait que gagner en considération par le fait que tous les autres documents de l'ancienne littérature avaient disparu ; que la langue des écrits bibliques, n'étant plus parlée, prenait de plus en plus les caractères d'un idiome sacré et que l'attention des docteurs se concentrait davantage sur le recueil tel que les siècles l'avaient fait. Ce recueil, étant établi dans les circonstances qu'on vient de voir,

se trouva naturellement fermé. Une tradition d'école s'éleva bientôt, qui érigea en condition de canonicité les caractères généraux qui appartenaient à la collection existante : antiquité, composition en hébreu, étroite conformité à la Loi. » Ce que M. L. dit si bien de la formation du canon hébreu, c'est là le résumé de toute l'histoire de la Bible : les autorités ecclésiastiques prenant acte de l'usage et établissant après coup une théorie de la canonicité. Nulle part, un pouvoir régulier décrétant le caractère sacré de tel ou tel livre et l'imposant ou seulement le désignant aux fidèles. Il va sans dire aussi que, là où l'écrivain se prononce pour le v[e] ou le iv[e] siècle avant notre ère, il me sera loisible de descendre plus bas encore.

Ne trouverons-nous cependant aucun témoignage qui nous arrête? — Voici le livre de l'Ecclésiastique, dont on rapporte la composition à l'an 180 avant notre ère; M. L. fait voir qu'il connaissait une série de livres sacrés : la Loi, les Prophètes, divers Hagiographes. Le traducteur de ce même livre, vers l'an 130, désigne expressément la Loi, les Prophètes et les « autres livres », et prétend qu'ils avaient déjà été traduits en grec. Ici nous touchons enfin le sol : il me semble bien difficile de ne pas admettre que, dans la seconde moitié du second siècle, la collection biblique était formée dans ses éléments essentiels, sa troisième partie, section des Hagiographes, restant d'ailleurs ouverte. Je m'étonne que M. L. ait gardé le silence sur le passage du livre de Daniel, qui cite les écritures prophétiques comme autorité (ix, 2). Ce témoignage, joint à celui de l'Ecclésiastique, sont les seuls que nous possédions et je ne vois pas qu'on puisse récuser leur valeur. J'admets volontiers, pour ma part, que la Loi et les Prophètes avaient reçu leur forme dès la première moitié du ii[e] siècle avant notre ère. A une époque plus récente, l'existence du canon nous est attestée par Philon et Josèphe.

La meilleure preuve que la troisième section du canon n'était pas fermée au ii[e] siècle avant notre ère, c'est que les Juifs parlant grec la laissèrent ouverte et y introduisirent plusieurs livres, plus tard déclarés deutérocanoniques. Le canon de la Bible juive se clôt, semble-t-il, seulement au ii[e] siècle de notre ère; quant à celui de la Bible grecque, il n'a jamais été catégoriquement fermé.

En fait, le canon de la Bible ou Ancien Testament est établi. Les chrétiens le reçoivent de la Synagogue les yeux fermés, sans enquête, sans vérification, sans qu'il vienne à l'esprit de personne de réclamer pour lui la sanction de l'autorité ecclésiastique. Or, n'oublions pas qu'il y avait deux canons, celui de la Bible hébraïque et celui de la Bible grecque ou traduction des Septante. Comme on lisait généralement la Bible en grec, c'est le canon des Septante qui obtenait la préférence. Encore ici, partout ici, l'usage et point la définition dogmatique.

Cette situation, chose étrange! devait durer jusqu'au xvi[e] siècle, jusqu'au Concile de Trente. Tous les témoignages appartenant à cette longue période sont exposés et discutés par M. L. avec un grand détail et d'une façon remarquablement claire.

Enfin, en présence du protestantisme, l'Église catholique sent la nécessité de « définir » le canon de l'Ancien Testament. On lira avec beaucoup d'intérêt les développements où entre M. L. et la façon, à la fois nouvelle et ingénieuse, dont il présente les décisions du Concile de Trente. Il nous a paru comprendre que ces décisions devraient être, d'après M. L., entendues dans le sens d'une constatation autorisée de l'usage, mais qu'elles n'interdisent pas de maintenir une distinction entre le canon de la Bible hébraïque et les livres deutérocanoniques.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au « canon de l'Ancien Testament chez les protestants ». M. L. fait ressortir avec justesse dans quel embarras se trouvaient les réformateurs pour établir la liste des livres canoniques avec le simple criterium du « témoignage du Saint-Esprit ». En fait, on adopta le canon de la Bible hébraïque et il n'est pas douteux qu'on avait en cela raison contre le catholicisme.

Je regrette de relever à la fin de ces pages, traitées d'ailleurs avec la même compétence que l'ensemble de ces délicates matières, quelques lignes légèrement ironiques : « On peut prévoir que bientôt les protestants, quels qu'ils soient, ne songeront plus à fixer le canon, vu qu'ils n'en auront plus : la Bible ne sera plus pour eux qu'une simple collection de livres, utiles sans doute pour l'éducation morale de l'humanité, mais dont chacun sera libre d'accepter ce qu'il voudra et de croire ce qui lui plaira. » Et voici la conclusion de M. L. : « Ceux qui, pour combattre la hiérarchie catholique, avaient essayé de renfermer tout le christianisme dans la foi aux Livres Saints, n'ont donc réussi qu'à mettre en péril et la religion chrétienne et la Bible : l'Église romaine, en proclamant au Concile de Trente l'autorité de la tradition, a sauvé l'une et l'autre. »

C'est la marotte des écrivains catholiques de prédire la dissolution prochaine du protestantisme; je regrette qu'un homme aussi sérieux que M. L. soit tombé, à son tour, dans ce travers un peu puéril. L'occasion, du reste, était mal choisie. La question du canon, — le livre que j'ai sous les yeux en contient la démonstration éclatante pour les dix-huit siècles de l'histoire de l'Église chrétienne, — est de celles où l'esprit de prévision, de jugement, ou simplement le sentiment de l'ordre ont fait le plus complètement défaut chez les autorités ecclésiastiques. Nous sommes, d'un bout à l'autre, sur le domaine de l'*empirisme* : nulle part une doctrine, mais un usage et un fait. Il n'y a pas là de quoi se vanter. Que le catholicisme laisse donc sur ce point le protestantisme en repos, de même que j'engage celui-ci à ne point trop insister sur l'avantage relatif que lui donne en ces matières l'adoption du canon de la Bible hébraïque.

Nous ne nous séparerons point du livre de M. l'abbé Loisy sans lui dire la satisfaction, le plaisir et l'utilité que nous avons retirés de ses études, si solides dans le fond, si lucides dans la forme. Cette publication donne une idée très avantageuse du niveau de l'enseignement à l' « École supérieure de théologie de Paris ».

II. Nous voudrions bien être en mesure de louer dans le *Poème des Psaumes* autre chose que la bonne volonté de l'auteur; malheureusement, cela nous est impossible. M. l'abbé Messio a cru faire une découverte importante pour l'interprétation des Psaumes dits de David, et ses hypothèses témoignent, en même temps que d'une connaissance très insuffisante de la matière et de la position des questions, d'une candeur qui désarme la critique. Il y a pourtant du travail en tout cela [1].

M. M. s'est proposé de montrer que les Psaumes ne sont pas une anthologie de pièces rangées dans un ordre indéterminé, mais que leur contenu « se suit admirablement et renferme l'épopée de David, c'est-à-dire le poème chronologique, synthétique, mystique, du plus beau règne de la Bible ». — « Pas un seul de ces cantiques divins, continue-t-il, n'a su nous cacher sa cause historique, son lieu d'origine, sa date de naissance. Sans doute, il fallut un labeur immense pour retrouver ces choses et toute une vie d'études opiniâtres, enfin payée par nos heureuses découvertes. » M. M. ne met pas un instant en doute que les Psaumes soient l'œuvre de David lui-même.

La distribution qu'il en fait entre les quarante années de David est de la plus haute fantaisie. Un psaume pour l'an IX, sept pour l'an X, sept pour l'an XI, trois pour l'an XII, deux pour l'an XIII. Intervient ici une lacune de onze années. C'est que « la gloire aveugla David; le psalmiste cessa de chanter ». Et M Messio ajoute, avec une naïveté charmante : « Son silence nous est moins pénible que serait un cantique plus ou moins contraire à la situation. »

Arrivé en l'an XXXVII, l'auteur n'a pu encore loger que trente-neuf psaumes; il lui en restait cent onze, qu'il a accumulés sur les trois dernières années du règne. Inutile de faire voir que tout cela est de l'arbitraire pur et simple.

Maurice VERNES.

---

44. — **Documents des archives de la chambre des comptes de Navarre** (1196-1384), publiés et annotés par J.-A. BRUTAILS. Paris, Bouillon, 1890. In-8, XXXVI-194 pages (forme le 84ᵉ fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes).

M. Brutails vient de réunir en un volume un certain nombre de documents relatifs à l'histoire de France, recueillis par lui dans les Archives de Navarre au cours d'une mission que l'École des Hautes-Études lui avait confiée en 1883. Les Archives de l'ancien royaume de Navarre sont conservées à Pampelune au palais de la Députation; elles comprennent à la fois les archives des Cortès, presque entièrement modernes, et celles de la chambre des Comptes. C'est de ces dernières seulement que M. B. avait à se préoccuper. Les deux cent deux documents dont il a pris copie se référant aux sujets les plus divers, l'ordre

1. Particularité à noter : les Psaumes ont été traduits ici en petits vers sautillants, où l'auteur a fait preuve d'une facilité un peu vulgaire, mais incontestable.

chronologique s'imposait pour leur publication. Le plus ancien est daté de 1190; c'est un acte de l'hommage rendu par Arnaud-Raymond, vicomte de Tartas, à Sanche-le-Fort, roi de Navarre; le plus récent est un acte de même nature, du 26 avril 1384. Certains textes ont été transcrits en entier, d'autres analysés seulement; c'est là une excellente méthode. Mais la première classe, celle des actes donnés intégralement, compte au moins un numéro de trop. Une analyse de l'accord entre la ville de Bayonne et Sanche-le-Fort eût suffi, puisque M. Giry l'avait imprimé tout récemment d'après la même source dans les *Établissements de Rouen,* comme M. B. l'indique lui-même. Il faut féliciter M. B. de la sobriété qu'il a su garder dans l'annotation, qualité appréciable en un temps où il est de mode d'étouffer les textes sous d'interminables commentaires. Et certes la matière n'eût pas manqué à l'éditeur s'il eût voulu étaler un grand luxe de notes, puisque la moitié des documents qu'il nous donne se rapportent aux guerres de Charles le Mauvais avec le roi de France; et l'on sait que c'est là une période de notre histoire qui a donné lieu dans ces dernières années à un assez grand nombre d'excellentes publications; de telle sorte que M. B. eût pu continuellement confronter les renseignements nouveaux qu'il apporte avec les résultats déjà acquis. Il a laissé à chacun de ses lecteurs le soin de tirer de son recueil les matériaux qui lui seront nécessaires, et il a eu raison. Mais puisqu'il donnait des références bibliographiques, il aurait pu, sans grossir beaucoup le volume, en ajouter quelques-unes. Par exemple, à la page 72, je trouve un document très important où il est question de la prise du captal de Buch par l'archiprêtre de Vélines. M. B. met en note le vrai nom de ce personnage, Arnaud de Cervoles. Il n'eût pas été beaucoup plus long de renvoyer à l'ouvrage d'Aimé Chérest, intitulé l'*Archiprêtre*, d'autant plus que, si j'ai bonne mémoire, l'incident auquel fait allusion la quittance publiée par M. B. n'y est pas relaté. Les documents recueillis par M. B. étaient trop disparates pour lui fournir le sujet d'une introduction. Il a toutefois esquissé une histoire des institutions financières et militaires de la Navarre, qui a pour principal mérite de nous donner l'explication de la plupart des termes que nous rencontrons dans les documents navarrais, termes dont beaucoup auraient embarrassé plus d'un lecteur français. En résumé, le recueil de M. B. sera particulièrement utile aux historiens qui étudient la première période de la guerre de cent ans jusqu'en 1384. Les textes sont établis avec le plus grand soin; la disposition typographique est claire; une table alphabétique des noms propres et des matières facilite les recherches.

M. Prou.

---

45. — Léon G. Pélissier. **Le cardinal Henri de Noris et sa correspondance.** Rome, imprimerie du Vatican, 1890, in-4 de 122 p.

Le nouveau recueil que nous devons à l'infatigable zèle de M. Pélissier sera utilement consulté par tous ceux qui, désireux de ne pas s'en tenir aux notices officielles, aux choses vagues et convenues, aimeront à connaître à fond le caractère et la vie du cardinal Jérôme-Henri de Noris. Ce recueil d'extraits de sa correspondance en langue italienne avec un de ses meilleurs amis, le R. P. Nuzzi d'Altamura [1], contient divers morceaux intitulés : 1° *Pour la biographie de Noris ;* 2° *Un théologien à Venise en 1680 ;* 3° *Sur le couvent et les confrères ;* 4° *Sur les relations de Noris et de Nuzzi ;* 5° *Sur les travaux de Noris ;* 6° *Lettres de fantaisie ;* 7° *Sur la vieillesse de Noris ;* 8° *La politique européenne de 1680 à 1698.* Il y a là mille curieuses particularités. Ceux qui auraient le malheur de ne pas lire les textes italiens seront dédommagés par l'excellente et parfois très piquante analyse donnée de ces textes par le savant éditeur dans une introduction de vingt et une pages consacrée en partie à *Noris intime*, en partie à la *politique européenne dans les lettres de Noris,* pendant une période de vingt années (1680-1700). De cette analyse se dégage le portrait fort net, fort vivant du bibliothécaire de l'Église, portrait qui n'est ni trop flatté, ni trop rembruni. Les points faibles y sont indiqués aussi bien que les côtés favorables. Parmi les points faibles, signalons une gourmandise extrême. Voici un amusant passage de M. P. à ce sujet (p. 7) : « Certaine recette pour la fabrication d'andouillettes suffirait à justifier son exode de Rome. Il s'intéresse partout à la cuisine. A Venise, sa première surprise, son premier plaisir, est le prix infime du gros et gras chapon qu'on lui sert au débotté. Il caractérise Venise, non par le Lido ou le Canal Grande, mais par les caisses de caroube. De Rome, il ne regrette que les sorbets qu'en dilettante achevé, il allait déguster au café Rosso, place d'Espagne. A Florence, sa cellule est, l'été, le rendez-vous de ses confrères qui viennent y boire, à la glace, des vins excellents. La prise de Tokai par les Turcs le désole, et il accable d'épigrammes le vin du P. Ambrosini [le dépensier du couvent de la Scrofa], *vin nouveau de Languedoc, âpre, épais, sans bouquet, sans arôme, dont un Allemand ne voudrait pas.* La gastronomie lui inspire même des vers ! » Un autre défaut de Noris, c'est son misogallisme. Ce devancier d'Alfieri détestait les Français en général, et Louis XIV en particulier, autant qu'il raffolait des andouillettes et des chapons. Toutes les pages écrites sur le cardinal, en Italie comme à l'étranger, sont complétées par les révélations empruntées à ses lettres, notamment en ce qui concerne son voyage à Venise [2]. On ne saurait trop

1. Les débris de la correspondance de l'historien du Pélagianisme (123 lettres), sont conservés à la bibliothèque Angélique, autrefois dépendance du couvent romain de l'ordre des Augustins, dont était membre ce célèbre érudit; ils ont été réunis par le R. P. Nuzzi, qui devint supérieur de son ordre.

2. M. P. loue avec raison (p. 8) « l'ironie charmante » du récit de l'arrivée à Venise : « Nous voici à onze heures du soir au couvent : personne n'est là pour nous rece-

louer le soin habile avec lequel M. Pélissier a tiré d'une correspondance où tout est loin d'être intéressant, des pages aussi agréables qu'instructives et qui (puisqu'il y est tant question de fine gastronomie) permettent de répéter le mot d'une femme d'esprit pour un critique supérieur indiquant un heureux choix de lectures : *C'est ne servir que les ailes*.

T. DE L.

---

46. — **Chapters from the Religious History of Spain connected with the Inquisition** by Henri Charles LEA. Philadelphia, Lea Brothers et C°, 1890.

« Au cours de ses recherches pour une histoire de l'Inquisition Espagnole », nous dit l'auteur dans sa préface, « quelques phases de son activité lui ont paru dignes d'être traitées avec plus de soin qu'on ne pourrait le faire dans un récit général. Les investigations dont elles ont été l'objet sont contenues dans les essais suivants ». Le livre de M. Lea se compose, en effet, d'une série d'articles dont chacun peut être lu séparément, et qui, cependant, ont tous un lien commun : ce lien, c'est l'action toute puissante du Saint Office s'exerçant à la fois dans le domaine intellectuel, politique et religieux. Bien que les procédés de l'Inquisition soient toujours les mêmes, cependant ils prennent, suivant les circonstances, un caractère plus ou moins odieux et répugnant ; et il semble que l'auteur, dans le groupement de ses chapitres, ait ménagé une gradation savante pour nous amener aux horreurs accumulées dans les derniers. La première partie du livre nous montre les origines et le développement de la Censure bientôt concentrée entre les mains de l'Inquisition où elle devient un instrument puissant de lutte contre la Réforme, encouragée, d'ailleurs, par la Royauté dont elle assure l'autocratie, et aboutissant enfin à tuer en Espagne le génie national étouffé par une oppression systématique et décourageante. Nous assistons ensuite au développement du mysticisme, accueilli d'abord avec faveur par l'autorité religieuse, puis devenu suspect, et menaçant sans cesse de tourner à l'hérésie. *Béates, illuminés, molinistes, quiétistes*, les uns sincères, les autres exploitant la crédulité publique, défilent sous nos yeux dans des tableaux pleins de vie et de vérité. Contre eux, l'Inquisition déploie une énergie sauvage, et l'on est étonné du nombre de victimes qu'elle fait parmi ceux que leur profession même eût dû mettre à l'abri de ses coups, je veux dire les prêtres, les moines et les religieux. Ce n'est pas, d'ailleurs, que la conduite du saint Office soit exempte de tâtonnements, d'incertitudes et de contradictions : persécu-

---

voir; les uns sont au lit, les autres à la comédie; un frère convers nous donne les chambres d'un père maître qui était à la campagne; le prieur ce soir-là prolongeait sa soirée *extra claustra* en famille. » M. P. a encore bien raison d'ajouter (p. 9) : « Les œuvres d'érudition de Noris ne montraient pas qu'il eût été un homme d'esprit : c'est ce qui ressort de ses lettres. Il avait de la verve, des plaisanteries d'une gaîté un peu grosse, mais réelle; il tourne agréablement l'anecdote et réussit dans le développement fantaisiste. »

tant ceux qu'il a d'abord encouragés, et laissant parfois canoniser ceux qu'il avait persécutés : témoin sainte Thérèse. Entre la béatification et l'*auto-de-fe,* il semble que ce soit le caprice ou le hasard qui décide. La dernière partie de l'ouvrage, qu'on pourrait appeler la « *galerie des horreurs* », nous présente les *endemoniadas*, les énergumènes, les sorciers et autres névropathes religieux : elle se termine par une relation très curieuse concernant *el santo niño de la Guardia*. Il s'agit de cette fable d'après laquelle quelques Juifs auraient crucifié pendant la semaine sainte un enfant chrétien, pour parodier le mystère de la Passion. Le procès de ces infortunés auxquels les savantes tortures de l'Inquisition arrachent des aveux inutilement rétractés ensuite, la naissance et la formation de la légende, malgré l'impossibilité d'identifier la prétendue victime de ce complot satanique, son rôle enfin dans les croyances populaires et même dans la littérature savante, tout cela jette un jour singulier sur l'état de l'esprit humain, pendant ces mauvais jours de fanatisme et d'ignorance.

M. Lea montre des qualités très appréciables comme historien : il contrôle sévèrement les témoignages puisés, d'ailleurs, aux sources les plus directes et les plus authentiques. Dans son œuvre, la personne de l'historien s'efface toujours derrière la réalité des faits. Il est d'une scrupuleuse impartialité dans un sujet où l'*emballement* est facile : il sait faire la part de l'esprit du temps, des mœurs du moyen âge; il s'abstient de vaines déclamations ou d'attaques systématiques. C'est à peine si dans deux ou trois passages il laisse percer ses sentiments personnels, et après la lecture attentive de son livre, on ignore encore si c'est un catholique, un protestant ou un libre-penseur qui l'a écrit. Cette modération n'ôte rien de sa force à son réquisitoire. Les faits et les documents dont la multiplicité et l'originalité attestent une patiente érudition, sont groupés dans un ordre lumineux, et produisent sur le lecteur un effet d'autant plus puissant qu'il semble moins cherché. Quand j'aurai ajouté que le style est de tout point excellent, qu'il est net, sobre et précis, j'aurai rendu pleine justice à cet ouvrage qui fait le plus grand honneur au talent de l'écrivain et à la méthode de l'école historique contemporaine.

G. Strehly.

---

47. — **L'Événement de Varennes** (avec un plan et une autographie), par Victor Fournel. Paris, Champion, 1890. In-8, 404 p. 7 fr. 50.

Ce volume est le meilleur et le plus complet que nous ayons sur l'événement de Varennes. Il l'emporte de beaucoup sur tous les ouvrages qui traitent du même sujet, et particulièrement sur la *Fuite à Varennes* d'Alexandre Dumas père et sur la *Flucht nach Montmédy*, d'Ernest de Stockmar. On peut même dire qu'il fera désormais autorité sur la matière. M. Fournel est originaire de Varennes, il a grandi parmi les

témoins de l'événement, il a connu un des principaux acteurs du drame. En outre, il a consulté tous les documents qui se rapportent à la fuite et à l'arrestation de Louis XVI, et dans sa préface, il les classe fort bien, selon une rigoureuse méthode. Tout d'abord, il expose les premières idées de fuite du 14 juillet aux journées d'octobre 1789, les projets d'évasion agités pendant l'année 1790 (sans oublier l'important mémoire de Mirabeau), les soupçons et les rumeurs de Paris : c'est ce qu'il nomme la *période préliminaire*. Vient ensuite l'*événement* lui-même; M. F. retrace les préparatifs; il relève les imprudences et les indiscrétions qui, à l'heure du départ, entouraient déjà la famille royale (M. F. juge avec raison qu'elles viennent surtout du côté des gardes du corps, Maldent, Moustier, Valory); il montre qu'avant l'évasion se produisaient déjà de nombreuses dénonciations; il indique les dispositions du marquis de Bouillé, et enfin raconte le départ, le trajet de Paris à Varennes, l'arrestation, le retour. Tout cela est narré avec la plus grande exactitude, et M. F. sait parfaitement, au milieu des témoignages qu'il étudie, contrôle et rapproche, discerner l'erreur et découvrir la vérité. On ne saurait trop le féliciter de l'esprit critique qu'il a montré dans cette partie de son étude. On louera pareillement ses jugements sur les principales circonstances de la catastrophe : il prouve que Louis XVI et les siens n'ont fait qu'enchaîner comme à plaisir les malheurs et les maladresses. Seul, Bouillé a pris des mesures avec beaucoup de soin et de prévoyance et il a su réparer le désarroi qu'avait jeté dans ses combinaisons le retard d'un jour. Mais les sous-ordres ont comme le roi, fait échouer l'opération. — M. F. termine son volume par l'exposé de la *période postérieure*, c'est-à-dire des derniers projets d'évasion (Fersen ne se décourageait pas) et par un *appendice* qui renferme les deux procès-verbaux de la municipalité de Varennes et nombre de documents inédits. Nous reprocherons seulement à M. F. d'avoir quelquefois négligé son style (cf. le résumé de la p. 256) et surtout d'avoir trop mêlé la discussion à la narration ; ce récit si consciencieux, si minutieux, si fouillé, n'est pas, à notre gré, assez rapide, assez vivant et dramatique. Il y a enfin quelques menues erreurs. Drouet ne fut pas saisi par les Prussiens et jeté en prison à Verdun (c'est une méprise de Gœthe) et M. Fournel ignore de curieux détails sur Sauce et sa femme [1].

A. C.

1. Cf. *Première invasion prussienne*, p. 261-265. En outre, p. 391, écrire « quatre » et non *trois* commissaires de la Convention; p. 386, Sauce était greffier, non de la *justice de paix* de Varennes, mais du tribunal criminel de Saint-Mihiel, et par conséquent, il devait habiter cette dernière ville; p. 367, lire Dommartin et non *Dammartin;* p. 248, voir encore sur les deux pièces de canon données par la Constituante à Varennes notre *Valmy* (p. 66); p. 228, à propos de l'assassinat du comte de Dampierre, Buirette méritait plus de créance.

48. — Albert SOREL. **Madame de Staël.** (Les grands écrivains français). Paris, Hachette, 1890, in-12, 214 pages. Prix : 2 fr.

Si Madame de Staël est une des plus grandes figures de notre histoire littéraire, c'est aussi une de celles dont il est le plus difficile de donner un portrait fidèle et ressemblant ; le mélange de grandeurs et de faiblesses qu'on trouve en elle, le contraste incessant qu'offrent ses aspirations généreuses et ses efforts si souvent stériles, sa haine du despotisme et les persécutions auxquelles elle l'exposa, les tourments d'un cœur ardent, qui ne sût ni se modérer ni se contenir, son ambition non satisfaite, tout, jusqu'à la nature de son talent d'écrivain, à la fois indécis et brillant, séduisant au premier abord et fatigant à la longue, lui donne quelque chose d'insaisissable ; et cependant M. A. Sorel est parvenu à faire de cette femme célèbre un portrait peut-être trop idéalisé, mais fidèle, où l'on retrouve avec ses défauts toutes ses grandes qualités, et qui inspire un mélange d'admiration et d'étonnement, sinon de respect et de sympathie.

Pour peindre Me de Staël, c'est à Me de Staël elle-même qu'il s'est adressé ; « ses ouvrages ne sont-ils pas pour ainsi dire les mémoires de sa vie sous une forme abstraite » ? Il y a aussi puisé à pleines mains, surtout pour son premier chapitre, où il a essayé de tirer du portrait qu'elle a fait de Corinne et de Delphine les traits de son propre caractère. C'est dans la maison de son père qu'il nous la montre, tout d'abord, figurant dès onze ans aux réceptions, observant en silence, « en ces années où elle se tut pour le reste de sa vie », la société qui l'entourait. Elle devait bientôt rompre ce silence si contraire à sa nature. « La conversation était son inspiration et sa muse » ; on peut ajouter le besoin d'aimer qui fera le tourment de sa vie. « Une femme trouve sa jouissance dans ce qu'elle aime », fait-elle dire à une de ses héroïnes. Ce bonheur que poursuivait sa jeune imagination, elle crut le rencontrer à quinze ans, dans le comte Guibert, le Léonce de *Delphine*, ce « roman de sa vie ». La passion qu'il lui inspira hâta au moins son développement intellectuel ; c'est à cette époque que remontent ses premiers essais, dont la variété même témoigne de l'étendue de son esprit et de l'incertitude où elle était sur la voie qu'elle devait suivre.

Parmi ces essais, il faut remarquer les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, non à cause de leur valeur critique ou littéraire, mais parce qu'elles montrent à quelles tendances allait obéir Germaine Necker ; « elle subit le charme » du grand écrivain ; ce fut « l'idole étrangère », suivant l'expression de M. A. S., dont le culte remplit sa jeunesse avec le « culte bienfaisant de la religion domestique ». Cette religion lui avait appris l'obéissance ; il lui fallut s'en souvenir, quand, en 1786, elle épousa le baron de Staël-Holstein. « On l'avait traitée en princesse », c'est-à-dire qu'on ne lui avait pas demandé son avis pour cette union dont dépendait son bonheur. Si elle « s'étourdit d'abord du monde et du propre éclat de sa jeunesse », elle ne

tarda pas à sentir le vide de son cœur. Elle est revenue à de nombreuses reprises sur ce sujet dans ses écrits. « C'est du mariage, dit-elle, que doivent dériver toutes les affections d'une femme », et ailleurs, elle fait cette réflexion qui éclaire d'un jour attristé son existence future : « Le sort d'une femme est fini, quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime. » « On est vertueuse, a-t-elle dit aussi, justifiant ou expliquant ainsi les écarts de sa conduite, quand on aime ce qu'on doit aimer. » Elle ne put aimer, comme elle le devait, M. de Staël, et son cœur se laissa prendre à de folles ou coupables amours. L'impression qu'avait faite sur elle le comte Guibert ne s'était pas effacée; elle le vit, dans la foule des adorateurs qui l'entourait, « ressuscité, rajeuni et idéalisé encore sous les traits de Narbonne », l'homme qu'elle aima le plus à cette époque de sa vie, avec Talleyrand et Mathieu de Montmorency.

C'était au moment où la Révolution éclatait. Mme de Staël s'y jeta tout entière ; elle n'en fut pas la « bacchante », comme ses ennemis le répétaient ; mais elle aspira à en être la muse et l'inspiratrice. Elle put croire ses rêves réalisés, quand son père parut un instant l'arbitre des événements ; elle triompha quand plus tard Narbonne entra au ministère; la disgrâce rapide de ce faux homme d'État la rendit bientôt, dit ingénieusement M. A. S., à « sa véritable vocation : être du parti des victimes ». Il ne lui restait plus qu'à quitter Paris où elle était suspecte et calomniée ; elle ne le fit qu'à la dernière extrémité, en septembre 1792, et se réfugia à Coppet. Elle ne resta pas longtemps dans la paix « infernale » de sa solitude ; abandonnée par Narbonne, qui « désirait passer à un autre chapitre », pour faire trêve à sa douleur, elle se retira en Angleterre, dont les institutions parlementaires la remplirent d'admiration. L'année suivante elle se retrouvait à Coppet avec M. de Staël, qui, à son tour, avait fui Paris. Peu de temps après, elle perdait sa mère. M. de Necker se donna alors tout à sa fille, mais sans pouvoir la préserver d'une nouvelle chute.

« La destinée de Mme de Staël, remarque M. A. S., n'était ni de s'absorber dans la famille, ni de se laisser bercer par des affections simples. » Voilà pourquoi elle s'éprit si facilement, et d'une passion si tumultueuse, de Benjamin Constant, « ce Werther au front candide (qui) se doublait d'un muscadin au sourire sarcastique ». Jeune « visant à l'inaccessible, semblant porter en lui la souffrance de son siècle et le mystère d'une rédemption à venir », il la séduisit par ce qu'il y avait d'étrange et d'aventureux dans sa nature. Comment aussi n'aurait-elle pas été sensible à l'admiration de cet homme, qui voyait en elle « un être à part et supérieur » ? Mais elle l'aima avec trop de despotisme et le dominait de trop haut ; c'est là ce qui explique les luttes de cet amour qui devait bouleverser sa vie.

Il ne la détourna point cependant de l'intérêt qu'elle portait aux événements ; rentrée à Paris dans le courant de l'année 1795, on la voit suivre les affaires d'un œil curieux ; dénoncée, elle se mit, pour écarter les

soupçons, à publier ses essais de jeunesse, en particulier l'*Essai sur les fictions,* première ébauche du livre sur la *Littérature*. Elle ne put néanmoins échapper à la persécution et dès le mois de décembre elle retournait à Coppet. Pendant le nouveau séjour qu'elle y fit, elle composa ou acheva le livre des *Passions,* qui parut à l'automne 1796. C'était comme un appel qu'elle adressait à l'opinion. « Condamnée, disait-elle, à la célébrité sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits. » La tentative cette fois ne fut qu'à moitié heureuse; sans profondeur et sans originalité, ce livre ne vaut que par les renseignements qu'il est facile d'y découvrir sur son auteur. Il eut néanmoins du retentissement. Mme de Staël s'en félicitait parce qu'elle croyait qu'il lui ouvrirait les portes de Paris. Elle ne pouvait souffrir d'en être éloignée.

Enfin, en 1797, il lui fut donné d'y rentrer. Ses amis arrivaient au pouvoir. Elle recommença à donner des dîners et compta Lucien et Joseph Bonaparte parmi ses habitués; elle se vit néanmoins bientôt en butte à de nouvelles attaques. Les événements, d'ailleurs, prenaient une tournure peu faite pour lui plaire; au lendemain du 18 fructidor qu'elle ne crut pas devoir condamner, elle « se retrouva du parti des victimes ». Le retour triomphal de Bonaparte de sa campagne d'Italie ne changea rien à sa situation équivoque. M. A. S. paraît admettre que Mme de Staël, comme une autre Cléopâtre, songea à captiver le nouveau César. L'entreprise devait échouer. Elle perdit ses moyens de séduction devant le conquérant de l'Italie et ne sut que l'admirer et se taire. Bonaparte de son côté arrivait plein de préjugés contre elle; une sorte de défiance s'établit entre eux et ne tarda pas à se changer en haine. L'imprudence ou la légèreté de Benjamin Constant précipita la rupture : nommé tribun après le 18 brumaire, il se jeta dans l'opposition. Le discours de janvier 1800, où il dénonça « l'aurore de la tyrannie », avait été préparé dans le salon de son amie, il ne resta plus à cette dernière qu'à retourner à Coppet.

Mme de Staël mit à profit ce nouvel exil en publiant son livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales;* c'était un beau sujet, mais il lui manquait pour le traiter de connaître les littérateurs dont elle parle; elle ne savait à peu près rien des Grecs et des Espagnols, pas davantage de l'Allemagne, fort peu de l'Italie et même de l'Angleterre; elle ne pouvait sur cette base qu'élever un édifice ruineux; la théorie de la perfectibilité qui est fausse dans le domaine artistique, l'hypothèse que « la Littérature française, régénérée par les mœurs républicaines, se rajeunira par l'influence des littératures étrangères », voilà en somme ce qu'on trouve de nouveau avec quelques pensées ingénieuses, dans cet ouvrage trop vanté, mais dans lequel passe aussi, je le reconnais, un souffle libéral. Il attira néanmoins l'attention par la « chimère d'une perfection qu'il cherchait à opposer à ce qui est », comme s'exprimait Fontanes; le reproche était fondé; Mme

de Staël avait voulu, par son opposition, se venger de n'être point la muse officielle du nouveau règne, mais comment cela eut-il été possible? La république de Bonaparte était le contraire de celle qu'elle rêvait, et, comme le dit spirituellement M. A. S., « il n'y avait point de place dans son empire pour un bureau d'enthousiasme libéral ».

Mme de Staël rentra cependant à Paris; « entourée de tout ce qui osait briller en dehors de la personne du consul », elle eut un jour de triomphe; mais il fut sans lendemain; l'opposition qu'elle fit à Bonaparte devait bientôt la forcer de s'éloigner de nouveau. « Elle monte les têtes dans un sens qui ne me convient pas », disait-il; le livre de Necker, *Dernières vues de politique et de finances,* qui était comme la critique de son gouvernement, mit le comble à son irritation; désormais la guerre était déclarée entre lui et Mme de Staël, une guerre qui « la grandit, en l'élevant à la dignité de puissance à combattre », mais la condamna à un exil de dix ans. C'était au moment d'une des crises les plus grandes de sa vie. La mort de M. de Staël, dont elle vivait séparée depuis 1798, lui rendait sa liberté; en userait-elle pour épouser Benjamin Constant? Le mariage ne se fit pas; pour faire trêve à sa tristesse, elle écrivit *Delphine,* le plus personnel de ses ouvrages, l'autobiographie de sa passion, œuvre curieuse, mais dont le style vieilli fatigue, dont le héros est peut-être vrai, mais est aussi, M. A. S., le reconnaît, parfaitement insupportable. Les âmes « sensibles », n'en pleurèrent pas moins sur sa destinée. Mais ce roman n'était pas fait pour la réconcilier avec Bonaparte; elle reçut l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de Paris; elle y répondit en partant pour l'Allemagne (1803).

Ce voyage fait époque dans la vie de Mme de Staël; avec celui d'Italie qui suivit, il acheva de mûrir son talent; il élargit son horizon, et l'étude qu'elle fit alors de la littérature germanique, étude qu'elle poursuivit sous la direction de Guillaume Schlegel, qui l'accompagna à son retour à Coppet, lui permit de se faire la révélatrice de cette littérature encore trop peu connue en France. Elle avait été brusquement rappelée en Suisse par la mort de son père; après un hommage rendu à cet homme vénéré, dans son étude *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée,* elle se rendit en Italie, dont les grands souvenirs et les ruines devaient la séduire. Elle ne revint à Coppet qu'au mois de juin 1805. Paris lui restait fermé; pour se rappeler au monde qui menaçait de l'oublier, elle écrivit *Corinne,* monument élevé à sa gloire et à ses malheurs, œuvre étrange dont la scène se passe tour à tour en Angleterre et en Italie, où la fiction et la réalité se mêlent dans un tout merveilleux et qui par ses qualités et ses défauts était bien faite pour plaire aux contemporains. Le retentissement qu'eut ce roman vint la consoler de son exil. Coppet était devenu le rendez-vous des hommes les plus illustres de l'époque; mais l'auréole de gloire qui entourait Mme de Staël cachait bien des douleurs secrètes; elle et Benjamin Constant ne pouvaient ni se tolérer ni se séparer; il était las de « l'homme-femme », ce sont ses

propres expressions, « dont la main de fer l'enchaînait depuis dix ans », et il n'osait s'arracher au joug qu'il subissait malgré lui ; elle le retenait de toute la force de sa volonté et de sa passion ; c'est, dit fort bien M. A. S., le « *Roman tragique* sur la scène du grand monde ». Napoléon l'interrompit en refusant de laisser Mme de Staël rentrer à Paris. Faute de mieux, elle retourna en Allemagne. Quand elle revint, en juillet 1808, elle trouva Benjamin marié. C'était la fin de son douloureux roman ; elle songea d'abord à aller en Amérique, elle finit par se consoler en revenant aux croyances religieuses de son enfance et en achevant l'*Allemagne*.

On sait comment l'édition de cet ouvrage fut détruite. Triste et délaissée, la pitié saisit en même temps que l'amour une fois encore Mme de Staël ; elle épousa en secret M. de Roca, revenu blessé d'Espagne et plus jeune qu'elle de vingt ans. Coppet se ranima ; mais effrayée de nouvelles menaces de proscription, moins pour elle que pour de Roca, elle prit le parti de s'éloigner : elle se rendit en Autriche et de là en Pologne et en Russie, eut une entrevue avec Alexandre, passa en Suède, puis en Angleterre, la « terre promise de la liberté ». Elle y publia son livre de l'*Allemagne*, au moment même où les alliés franchissaient le Rhin. Elle frémit à cette nouvelle inattendue, qui l'atteignit dans son patriotisme et la rendit à ses aspirations libérales. Le retour de l'île d'Elbe dont elle vit, du premier coup, les conséquences inévitablement funestes, devait lui causer de nouvelles angoisses. Elle attendit les événements à Coppet, puis en Italie, au commencement de l'hiver, où elle se rendit. C'est là qu'elle maria sa fille. Rentrée à Coppet au printemps 1816, elle revint ensuite à Paris, où elle eut encore quelques jours brillants. Mais elle sentait la vie se retirer d'elle, elle se hâta d'achever ses *Considérations* ; il était temps ; au mois de février 1817, elle fut frappée d'une attaque de paralysie et le 13 juillet elle mourait.

Après avoir raconté, avec un intérêt qui ne se dément pas un instant, la vie de Mme de Staël, M. A. S. a étudié en détail les *Considérations* et l'*Allemagne* dans deux des meilleurs chapitres de son excellente étude. Je le trouve seulement trop indulgent pour le livre de l'*Allemagne* ; je ne voudrais pas paraître diminuer le mérite de cette œuvre considérable ; mais tout en reconnaissant les services qu'elle a rendus, je ne puis, comme semble le faire M. A. S., souscrire à la plupart des jugements littéraires qui y sont portés ; on y trouve trop souvent l'écho des préjugés de Schlegel ; sans m'élever contre ses appréciations esthétiques, comme l'a brutalement fait Jean-Paul, je crois que Mme de Staël n'avait pas pénétré assez avant dans la vie intime de l'Allemagne pour en sentir et en comprendre complètement la poésie. D'ailleurs son génie la portait d'un autre côté, vers la politique ; aussi les *Considérations sur la Révolution française* me paraissent-elles bien plus originales, moins pleines de remplissage que le livre de l'Allemagne. Elle a vécu les choses dont elle parle, elle en a souffert, et les tragiques événe-

ments dont elle a été le témoin forcé ont ouvert son esprit et aiguisé son jugement; aussi son étude abonde-t-elle en vues ingénieuses, encore, comme le fait remarquer M. A. S., que le côté héroïque de l'histoire contemporaine lui ait échappé.

Après les chapitres consacrés aux deux principaux ouvrages de Mme de Staël en vient un qui étudie l'influence littéraire de cette femme célèbre; cette influence a été incontestablement grande, mais il me semble que M. A. S. l'exagère un peu; et c'est seulement en accordant que tous « ses descendants ne sont point, à proprement parler ses disciples », qu'il peut lui reconnaître une si brillante postérité dans la politique, dans l'histoire et dans la littérature. Au premier rang il place Guizot. Que l'historien de la Révolution d'Angleterre ait subi l'influence de Mme de Staël, est chose certaine; que le souffle le plus large des Considérations ait inspiré l'*Histoire de la Civilisation*, cela est encore vrai; mais bien d'autres influences ont contribué à former le chef des doctrinaires. C'est dans le domaine littéraire que s'est à mon sens fait sentir surtout l'action de Mme Staël; non que je puisse voir avec Gœthe, dans le livre de l'*Allemagne*, « un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevés entre la Germanie et la France; » cette muraille était renversée depuis un demi-siècle; mais l'*Allemagne* rappela plus vivement l'aattention sur les choses d'Outre-Rhin, et les hommes de la nouvelle génération, Lamartine en tête, y puisèrent plus d'une inspiration.

« On a beaucoup écrit, remarque M. A. Sorel à la fin de sa belle étude, sur Mme de Staël; » son livre, tout peu volumineux qu'il est, comptera parmi les mieux faits et les plus attrayants qui lui aient été consacrés; plein d'une sympathie profonde, composé avec un rare talent et un grand charme de style, il donne de cette femme illustre un portrait à la fois idéalisé et ressemblant, et grâce à sa connaissance intime du temps où elle a vécu, il a su mieux que personne la représenter dans le milieu brillant dont elle fut l'ornement, « dernière fleur du siècle qui finit et comme la première semence de celui qui s'élève ».

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léon Dorez prépare une étude sur le *Cabinet des manuscrits de Lord Leicester* (Holkham-Hall, Norfolk).

— La *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur* (Paris, Dupont) a désormais pour rédacteur en chef M. Jules Gautier et paraît tous les jeudis.

— On trouvera de curieux détails dans la brochure que M. Frantz Funck-Brentano a fait tirer à part des « Archives historiques » (14 p.) et qui a pour titre *Les archives de la Bastille, la formation du dépôt*. On y voit que les anciennes archives, fondées en 1660 et dispersées le 14 juillet 1889, contenaient : 1° pour 1659-1775, la presque totalité des papiers provenant de la Bastille et du donjon de Vincennes; 2° pour 1715-1775, la majeure partie des papiers de la lieutenance de police;

3° quelques papiers venant de la maison du roi. Les archives, dans leur état actuel, sont un peu plus riches, car elles possèdent quelques pièces d'une date postérieure à 1775, — et un peu plus pauvres, car, depuis 1789, elles ont souffert de l'incendie, du pillage, des déménagements successifs. M. Fr. Funck-Brentano rédige l'*Inventaire* de ces archives et fera paraître le premier volume dans quelques mois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 janvier 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, dans une lettre adressée au président de l'Académie, annonce une nouvelle découverte due à M. de Rossi : celle des restes de la basilique de Saint-Silvestre, avec les traces des sépultures de plusieurs papes, du IVe au VIe siècle.

M. Heuzey annonce qu'un archéologue danois, M. Kinch, vient de découvrir en Macédoine, près de la ville de Niausta, une peinture grecque, appliquée sur la muraille d'une chambre funéraire. On sait combien les peintures de l'époque classique sont rares en pays grecs. Le sujet de celle-ci est un combat entre un cavalier et un fantassin barbare. Dans le costume du cavalier, on remarque une seconde tunique jaune à manches étroites, sous un chiton bleu à bordures rouges, une peau de panthère, servant de housse, un casque en forme de bonnet phrygien, de couleur cramoisie, dont le frontal seul a le ton de l'or ou du cuivre. Le fantassin a le visage presque noir; il porte un bonnet blanc, semblable au bashlik perse, une tunique verte à manches, des anaxyrides rouges et un bouclier ovale. La peinture n'est pas de premier ordre, elle paraît exécutée rapidement, mais elle se recommande par un caractère étonnant de mouvement et de vie. Le barbare semble crier en se défendant, le cheval du Grec, maigre, nerveux, plein de feu, galope avec un entrain terrible. On remarque le même caractère dans les peintures de certains vases, et dans les batailles d'Alexandre, sculptées sur les sarcophages découverts à Sidon par Hamdi bey : c'est un signe d'époque.

M. Grandidier, de l'Académie des sciences, lit une note sur l'origine du nom de Madagascar. Ce nom a d'abord été employé par Marco Polo, pour désigner le pays de Magdocho, situé sur la côte orientale d'Afrique, au nord de l'Équateur. Martin Behaim, auteur d'un célèbre globe exécuté en 1492, comprit mal Marco Polo et figura une île imaginaire, à laquelle il donna ce même nom. Quand l'île que nous nommons aujourd'hui Madagascar fut découverte par les Portugais, en 1500, on l'appela d'abord l'île Saint-Laurent, et certaines cartes figurent Saint-Laurent et Madagascar comme deux îles distinctes. Enfin Oronce Finé, en 1531, s'aperçut de l'erreur, mais, au lieu de supprimer purement et simplement la fabuleuse Madagascar, il en donna le nom à l'île Saint-Laurent, qui l'a gardé.

M. Marcel Schwob lit une note sur *Une œuvre perdue de François Villon*. Cette œuvre est le « rommant du Pet au Diable », que Villon mentionne dans son *Grand Testament* et qu'on avait pris pour un ouvrage imaginaire; M. Schwob pense que ce roman a dû exister réellement et qu'il fut la première composition littéraire du poète. L'occasion en fut sans doute donnée par une série de rixes entre les écoliers de l'université de Paris et les sergents de la prévôté, qui eurent lieu de 1451 à 1453. Les registres du Parlement témoignent que les écoliers avaient enlevé et transporté sur la montagne Sainte-Geneviève une pierre nommée le Pet au Diable, auprès de laquelle ils organisaient des danses.

M. Frantz Funck-Brentano communique des recherches sur la bataille de Courtrai (11 juillet 1302), où les troupes du roi de France furent vaincues par les milices flamandes. Contrairement à l'opinion de MM. Kœhler, général allemand, et Pirenne, professeur à l'Université de Gand, M. Funck-Brentano rejette le récit des historiens du parti flamand, qui attribuent la victoire à l'héroïsme des milices de Flandre, et adopte la version française, d'après laquelle la chevalerie de Philippe le Bel fut amenée par surprise et précipitée dans les fossés dont elle ignorait l'existence. Cette version, ajoute-t-il, reçoit une confirmation définitive de plusieurs documents inédits découverts par lui et M. H. Moranvilié, tant aux Archives nationales qu'à la Bibliothèque nationale.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : *Études romanes dédiées à Gaston Paris, le 29 décembre 1890 (25e anniversaire de son doctorat ès-lettres), par ses élèves français et ses élèves étrangers des pays de langue française;* — par M. Hamy : LUMHOLTZ (C.), *Au pays des Cannibales, voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale*, traduit par V. et Wr MOLARD; — par M. de Barthélemy : *Actes de la Société philologique*, tome XVIII (3e de la nouvelle série, 1890); — par M. Boissier : CUQ, *Institutions juridiques des Romains*, 1er fascicule; — par M. Heuzey : POTTIER, *les Statues de terre cuite dans l'antiquité (Bibliothèque des merveilles)*; — par M. Gaston Paris : SCHUCHARDT, *Kreolische Studien*; — par M. Le Blant : WILPERT, *Die Katakombengemælde und ihre antiken Copien*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 février — 1891

49. — **Kurzgefasster Ueberblick** über die babylonisch-assyrische Litteratur nebst einem chronologischen Excurs, zwei Registern und einem Index zu 1700 Thontafeln des British-Museum's, herausgegeben von Carl Bezold. Leipzig, 1886. Otto Schulze.

50. — Assyriologische Bibliothek, herausgegeben von Friedrich Delitzsch und Paul Haupt. IV. **Alphabetisches Verzeichniss** der Assyrischen und Akkadischen Wœrter der Cuneiform inscriptions of western Asia vol. II. Sowie anderer meist unverœffentlichter Inschriften, mit Zahlreichen Ergænzungen und Verbesserungen und einem Wœrterverzeichniss zu den in den Verhandlungen des VI Orientalistencongresses zu Leiden verœffentlichten babylonischen Inschriften. von S. M. Strassmaier S. J. Leipzig, 1886. S. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. Sechs Lieferungen. Preis M 30.

51. — **Assyrisches Wœrterbuch** zur gesamten bisher verœffentlichen Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unverœffentlicher Texte von Dr Friedrich Delitzsch. Prof. ord. hon. für Assyriologie und semitische Sprachen an der Universitæt Leipzig. Leipzig, S. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1888. Erste, Zweite und Dritte Lieferung. Subscription-Preis 30 mark.

52. — A Classified list of all simple and compound cuneiform ideographs occurring in the texts hitherto published, with their Assyro-Babylonian equivalents, phonetic values etc. compiled by Rudolph E. Brünnow Ph. D. Part I, II and III. Leyden, E. J. Brill, 1887.

L'Aperçu de M. Bezold est le premier essai rationnel de classification appliquée aux tablettes cunéiformes conservées dans le British Museum. Après une introduction rappelant brièvement la découverte et le déchiffrement des textes cunéiformes (p. 1-8), l'auteur énumère les inscriptions historiques de diverse nature, comme les listes des noms propres et des éponymes, les chroniques, les tables synchronistiques et les fait suivre d'une excursion chronologique (p. 10-13). Puis viennent les inscriptions royales de l'Assyrie et de la Babylonie depuis les anciens temps jusqu'aux Séleucides, ainsi que les documents juridiques, les dépêches et les

Omina astrologiques (p. 14-163). La série des inscriptions non historiques comprend les produits purement littéraires : épopées, légendes, fables, psaumes, hymnes, incantations, pronostics, formules d'amulettes (p. 164-186). La littérature scientifique offre : 1° des recueils relatifs à la lecture et au sens des caractères, à la grammaire et à la lexicographie ; 2° des listes géographiques ; 3° des notices sur les poids et mesures, l'astronomie, l'astrologie et la mythologie ; 4° des restes d'ouvrages littéraires et médicaux (p. 187-234). L'appendice donne une liste d'environ mille sept cents tablettes du British Museum (p. 235 251), accompagnée d'un registre comprenant des références aux éditions des textes de divers recueils et une liste de noms propres assyro-babyloniens.

L'utilité de l'œuvre de classification entreprise par M. B. sur des textes souvent difficiles à lire et, en grande partie mutilés, est des plus évidentes. M. B. a accompli sa tâche laborieuse avec beaucoup d'habileté et de méthode, et il a droit à toute notre reconnaissance. J'ajouterai une remarque particulière. La manière impartiale dont il expose l'état de la question de Sumer et d'Accad (p. 197-200) doit servir de modèle à certains assyriologues qui considèrent comme un crime impardonnable l'introduction de toute opinion qui s'éloigne de la voie battue par les premiers déchiffreurs de l'écriture cunéiforme. Nous remercions M. Bezold de la franchise de son appréciation.

Pendant de longues années, les assyriologues ont dû se contenter de traduire et d'expliquer des textes partiels afin d'introduire la langue assyrienne au milieu de ses sœurs sémitiques du nord. Les premiers travaux d'ensemble ont naturellement été effectués sur les textes historiques des rois d'Assyrie ; ceux concernant les rois de Babylonie suivirent de près et finirent par être réunis ensemble dans les ouvrages consacrés à l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie. L'intérêt historique primait à bon droit celui de la philologie. Néanmoins le manque d'un dictionnaire renfermant tous les mots de la langue assyrienne n'a pas tardé à se faire sentir. L'entreprise de Norris avait pour but de combler cette lacune, mais le savant anglais ne se rendait pas compte suffisamment de la difficulté de sa tâche. Il ne possédait ni assez d'éléments pour la composition d'un dictionnaire à vaste échelle, ni la méthode scientifique nécessaire pour la classification des mots et des racines. Son dictionnaire est d'ailleurs resté inachevé et les parties publiées sont loin de pouvoir prêter le secours qu'on en attendait. Tout le monde déplorait cet échec, mais il était vraiment difficile de renouveler la tentative dans l'état d'incertitude où se trouvait alors l'interprétation des textes assyro-babyloniens. Enfin deux savants assyriologues doués de qualités très différentes se sont mis au travail. Ils ont commencé par copier dans le British Muséum toutes les tablettes cunéiformes qu'ils ont pu obtenir, et, après avoir terminé cette besogne matérielle et fastidieuse, qui leur a pris plusieurs années, ils ont commencé à dépouiller leur trésor épigraphique pour en extraire les matériaux destinés à remplir

leur dictionnaire. Le résultat de ces travaux absorbants et différemment combinés nous a donné les deux ouvrages lexicographiques mentionnés ci-dessus.

Le dictionnaire que M. Strassmaier a nommé si modestement « Alphabetisches Verzeichniss » a été terminé en 1886 et comprend six livraisons donnant plus de 1,200 pages in-quarto. Les mots y sont classés dans l'ordre alphabétique sans avoir égard à la dérivation. Le système est très pratique et convient particulièrement à ceux qui ne sont pas suffisamment préparés pour dégager la racine des formes verbales, quelquefois indistinctes et prêtant à confusion. Les assyriologues plus avancés eux-mêmes se trouvent très souvent dans l'embarras à ce sujet et sont très contents de rencontrer le mot dans le dictionnaire et de pouvoir l'étudier dans les passages parallèles qui y sont enregistrés. Cette classification choisie par M. Strassmaier convenait donc parfaitement aux premiers besoins de l'étude d'une langue qui est encore si imparfaitement connue dans sa construction primitive. Une autre difficulté se présentait à l'esprit du lexicographe; elle résidait dans l'obscurité qui enveloppait encore le sens de la plupart des vocables insérés dans ce dictionnaire. La première idée de l'auteur était de donner la traduction des mots phonétiques et des syllabes idéographiques, les premiers d'après les assyriologues accrédités, et les autres, qu'il considérait comme des mots appartenant à une langue touranienne, à l'aide de comparaisons tirées des lexiques de plusieurs langues agglutinantes de l'Asie qui lui paraissaient pouvoir jeter la lumière sur ces syllabes babyloniennes, dans lesquelles on voyait alors presque généralement une langue nommée sumérienne ou accadienne. Heureusement l'auteur s'est ravisé après la publication de son premier cahier. A partir du deuxième, il a renoncé à interpréter les mots assyriens et à faire de la philologie touranienne, et il s'est mieux appliqué à donner tous les passages, ou du moins les plus importants d'entre eux qui pouvaient contribuer à l'explication du mot. Ce procédé, le seul utile et instructif, a été poursuivi jusqu'à la fin de l'ouvrage qui contient 9,072 vocables. C'est le premier travail lexicographique qui n'a pas trompé l'attente du monde scientifique et qui peut suffire encore pendant plusieurs années.

M. S. s'est scrupuleusement attaché à reproduire les textes cunéiformes dans l'écriture originale, de sorte que le dictionnaire tout entier est publié en autographie. C'était la méthode la plus naturelle et aussi la plus utile dans l'état actuel de nos connaissances. De cette façon, M. S. a pu relever la forme particulière de certains textes où de certains mots qui se distinguent des formes connues jusqu'à présent. Comme on le voit, l'utilité de la publication n'est pas seulement de l'ordre lexicographique, mais aussi de l'ordre paléographique. On peut dire que M. S. a accompli sa tâche avec la conscience la plus rare et l'habileté la plus étonnante. Ces masses de textes accumulés dans chaque article pour illustrer un seul mot fournissent aux lecteurs les éléments les plus nécessaires pour

en tirer les conclusions les plus naturelles. Ils ne peuvent plu se plaindre de la pénurie des moyens de comparaison dont l'assyriologie souffrait jusqu'ici. Désormais, cet inconvénient n'existe plus et il n'y a qu'à compulser l'ouvrage de M. S. pour y trouver tous les renseignements désirés. Un tel ouvrage ne devra manquer dans la bibliothèque d'aucun ssayriologue; c'est un instrument de travail incomparable et nous félicitons sincèrement l'auteur d'avoir mené à bien une tâche aussi hardie, dont l'accomplissement, qui semblait effrayant par l'énorme peine et persévérance qu'il exigeait, tracera la voie à des travaux ultérieurs du même genre, destinés à combler de nouvelles lacunes.

Le dictionnaire de M. le Professeur Friedrich Delitzsch est fait dans l'intention d'obvier aux inconvénients laissés forcément par les premiers essais de lexicographie assyrienne. Le savant auteur, dont il est superflu de faire l'éloge en ce lieu, s'est proposé deux tâches bien difficiles à accomplir pour des gens moins savants et moins actifs : il a voulu faire un dictionnaire qui fût en même temps le plus complet et le plus scientifique. Pour alléger le travail absorbant de la copie, M. D. se contente de donner les passages assyriens en transcription latine, pensant avec raison que la lecture des textes originaux ne présente plus aujourd'hui les mêmes difficultés qui arrêtaient les travailleurs au début des études. Il ne donne en caractères cunéiformes que les mots à lecture douteuse ou à forme insolite. La plus grande innovation introduite par M. D. est la classification des mots d'après les racines, classification certainement inévitable dans les langues sémitiques, mais pleine de difficultés quand il s'agit de dégager les racines de formes verbales qui se prêtent quelquefois à plusieurs dérivations en même temps. La langue assyrienne donne particulièrement lieu à ces sortes d'incertitudes qui influent souvent sur l'interprétation du passage entier. On sait que cette langue a presque effacé l'expression des nombreuses lettres gutturales des langues sœurs. Les consonnes *aleph, hé, aïn* sont tout à fait supprimées ou rendues par un seul signe; Le *het* lui-même tombe dans un grand nombre de mots sans laisser aucune trace, de sorte que lorsqu'on rencontre, par exemple, un verbe assyrien *alalu,* il est impossible de distinguer du premier coup si la voyelle initiale représente un *aleph* un *he* un *aïn* ou un *het*. Les autres consonnes ne sont pas non plus exemptes de confusion, car les dures comme p, t, k, etc., se trouvent souvent exprimées par les douces b, d, g etc. et *vice-versâ.* Dans d'autres cas, assez nombreux, l'interversion des classes des consonnes est le résultat de règles phonétiques plus ou moins connues. On voit à combien de difficultés on se heurte à chaque pas dans la philologie assyrienne. Mais ces inconvénients, loin d'effrayer ne font qu'attirer sur eux les efforts des travailleurs aussi persévérants que l'est M. D. Il distingue les diverses gutturales oblitérées en assyrien par des petits chiffres ajoutés au bas de la lettre *aleph*, la gutturale la plus légère des langues sémitiques. Le procédé est emprunté aux chimistes, et, en effet, qu'est donc la recherche de la racine d'un verbe si

ce n'est celle de l'élément primitif qui se cache sous l'enveloppe des formes de la conjugaison verbale? Pour les autres consonnes, cette distinction oculaire n'était pas bien praticable et M. D. y a renoncé. A mon sentiment, la distinction même des gutturales pouvait aussi être supprimée sans grands désavantages et tout en employant *l'aleph* seul dans la transcription, on pouvait indiquer entre parenthèses la forme exacte de la gutturale dans les autres langues apparentées.

La transcription des voyelles est faite avec un soin particulier, ou, pour parler en toute franchise, avec un soin quelque peu exagéré. M. D. note les voyelles conformément aux résultats des recherches les plus récentes sur la philologie sémitique en général. Il distingue donc avec un soin minutieux les voyelles longues des voyelles brèves. Le malheur veut que les Assyriens eux-mêmes étaient moins scrupuleux dans l'expression des voyelles. Il en résulte donc qu'en lisant la transcription savante dans le dictionnaire, on ne sait pas du tout comment le texte est orthographié sur les tablettes originales. Je me suis déjà expliqué de nombreuses fois à ce sujet et je suis encore d'avis que cette préparation savante ne répond nullement à ce qu'un dictionnaire doit fournir à ses lecteurs. La meilleure de toutes les méthodes de transcription est, pour moi, l'imitation fidèle de l'orthographe employée par les auteurs primitifs. Dans les questions aussi délicates que celles de la vocalisation d'une langue morte, nos spéculations les plus sagaces et les plus érudites tombent très souvent à faux et donnent les résultats les plus fallacieux. La prudence, qui, comme la crainte du Seigneur, est ordinairement le commencement de la sagesse, nous commande l'abstention la plus absolue dans cette matière. Sans jeter un discrédit sur les lois phonétiques établies par le témoignage des autres langues sémitiques, je continue à penser que nous avons encore autre chose à faire dans l'étude de l'assyrien qu'à peser les voyelles et à démêler leur degré d'intensité. Transcrivons les mots assyriens tels que les auteurs nous les ont donnés, en séparant les syllabes dans l'ordre rigoureux de l'original et nous aurons obtenu cet avantage précieux de connaître l'orthographe des Assyriens, au lieu d'avoir sous les yeux une préparation moderne et souvent décevante malgré son apparence scientifique.

Le véritable mérite de cette publication consiste, comme on peut bien s'en douter, dans la traduction des mots enregistrés. Pour pouvoir y parvenir avec quelque chance de succès, l'auteur a fait une provision extraordinaire de passages parallèles qu'il a introduits en grande abondance, de sorte que plusieurs articles ont pris les dimensions d'une concordance. Et, pour écarter les dernières ombres de doutes sur la signification dégagée, il y a fait entrer assez souvent la copie des tablettes entières qui contiennent la racine expliquée. Cette façon d'agir donne au dictionnaire en même temps l'apparence d'un répertoire épigraphique. Les hommes du métier seront loin de s'en plaindre puisqu'ils y prennent connaissance pour la première fois d'un grand nom-

bre de textes inédits. Pour les commençants en assyriologie et pour les sémitisants non assyriologues, ce procédé ne répondra pas toujours à l'idée qu'ils se font d'un dictionnaire assyrien. Mais le plus grand inconvénient réside dans la trop grande étendue donnée ainsi au dictionnaire et qui en retarde beaucoup l'achèvement. Les trois fascicules qui ont paru jusqu'à présent ont mis quatre ans à être publiés, et si cela continue dans les mêmes proportions, il faudra un espace de dix ou de quinze ans pour arriver à la fin. Et cependant un dictionnaire sur une échelle moins vaste et plus concise est un véritable *desideratum* et un fait d'actualité unanimement reconnu. Je n'en fais pas un reproche à l'auteur, je me borne à constater le désir général. Il faut que je dise encore un mot sur le traitement que le savant auteur applique aux syllabes idéographiques soit se présentant isolément dans les textes assyriens, soit occupant le texte tout entier sans mélange d'expressions phonétiques. A ce sujet, M. D. est arrivé successivement à changer d'avis et à prendre rang parmi les adversaires du système connu sous le nom de sumérisme ou d'accadisme. De tous les assyriologues qui ont accepté des premiers déchiffreurs des cunéiformes la tradition concernant l'existence ancienne en Babylonie d'un peuple et d'un idiome non sémitiques, dit sumérien ou accadien, M. D., après le regretté Lenormant, a le plus cherché à justifier cette tradition et à combattre scientifiquement les arguments que j'ai produits pour démontrer que la prétendue langue de Sumer et d'Accad n'était autre chose qu'un système idéographique, inventé par les Assyriens sémites eux-mêmes pour exprimer leur propre langue. D'après cette nouvelle théorie, inaugurée par moi en 1873, la Babylonie et sa littérature seraient absolument exemptes d'éléments allophyles et les soi-disant textes bilingues ne seraient en réalité que des textes digraphiques ayant pour base l'assyrien sémitique.

Après plusieurs années de lutte fructueuse pour l'assyriologie en faveur de l'ancienne opinion, M. D. a été lentement conduit à se convaincre que la vérité était du côté de l'antiaccadisme et ce changement de conviction a été des plus utiles à son entreprise lexicographique. Dans une note préliminaire du troisième fascicule, M. D. a publiquement annoncé son ralliement définitif à la théorie si longtemps combattue par lui. Depuis ce moment sa marche a été assurée et il a pu accueillir dans son dictionnaire les signes ou groupes idéographiques et en rechercher l'étymologie dans la direction tracée par nos travaux.

Ce n'est pas le moment de faire une analyse minutieuse d'un ouvrage en formation et destiné à être perfectionné par l'auteur lui-même à mesure qu'il avancera. Mais on ne peut pas s'empêcher de féliciter M. Delitzsch d'avoir entrepris un travail aussi gigantesque et hérissé de difficultés insurmontables pour tout autre. C'est un véritable monument qui se prépare lentement, mais sans interruption, que notre impatience voudrait voir achevé le plus tôt possible, parce que le peu que nous en avons déjà pu voir nous promet une somme énorme de rensei-

gnements et presque des révélations dans un domaine aussi important et aussi peu parcouru. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

La tâche entreprise par M. Brünnow est beaucoup plus simple, mais non moins utile que les travaux précédents. M. B. a réuni dans sa liste et disposé d'une manière rationnelle tous les signes et groupes idéographiques qui se trouvent dans les textes cunéiformes assyro-babyloniens publiés jusqu'à ce jour. Chaque signe idéographique est d'abord suivi de toutes les lectures dont il est susceptible d'après les indications formelles des documents philologiques assyriens. Puis vient l'énumération des divers emplois du même signe en qualité d'idéogramme. En dernier lieu, sont enregistrés successivement tous les groupes qui ont le même signe pour élément initial, avec leur traduction assyrienne. L'ouvrage entier, publié en trois parties, contient 12291 articles. Une autre liste de signes, en partie effacés, suit la première. L'ouvrage se termine par une liste de formes verbales non sémitiques, soit préfixes, (pages 529-549), soit suffixes (pages 549-562), accompagnée d'une liste de noms de signes (p. 562-574) à laquelle sont ajoutés une liste des valeurs phonétiques non sémitiques (p. 574-588) et une autre, comprenant les valeurs phonétiques sémitiques (p. 589-595). Il va de soi que ce que l'auteur appelle non sémitique et croit l'être, à ce qu'il paraît, n'est, en réalité, que le système que j'appelle communément hiératique ou idéographique. En changeant le terme ordinaire de « accadien » ou de « sumérien » en une expression neutre, l'auteur n'a satisfait ni les accadistes, ni leurs adversaires, les antiaccadistes. On s'attendait de lui à une prise de position plus décisive. Cela lui aurait été beaucoup plus facile qu'aux autres dont la vue n'a jamais pu embrasser une somme aussi considérable de ces formes bizarres qui, malgré leur variété stupéfiante, n'expriment pas la moindre conception grammaticale qui ne soit pas dans la langue assyrienne sémitique. Il aurait pu se demander entre autres comment cette grande multitude de préfixes et de suffixes ne parvient pas à rendre distinctement, non seulement l'idée du temps, mais celle de la personne et s'il est possible qu'une vraie langue possède plus de soixante préfixes personnels pour n'exprimer que la troisième personne du verbe. Pour nous autres antiaccadistes, ce phénomène n'a rien d'étonnant puisqu'il existe dans la langue assyrienne qui n'a réellement qu'une seule forme pour les trois personnes du verbe. En effet, si l'on excepte les verbes non faibles à la première radicale, dont le préfixe de la première personne est *a*, tous les autres verbes au *qal* désignent la première personne par les voyelles *i* ou *e*, qui reviennent encore pour la troisième personne. Cette règle est encore plus générale dans les formes dérivées du verbe où la première et la troisième personne sont représentées par la voyelle *u*. Quant au suffixe de la deuxième personne *t*, il est toujours identique et, probablement aussi, primitivement emprunté au *t* de la troisième personne du féminin. On voit combien l'expression idéographique calque les

variations du verbe assyrien en ce qui concerne l'expression des suffixes personnels. L'assyrien présente à ce sujet un phénomène exceptionnel comparativement aux langues sœurs qui ont conservé des préfixes très distincts pour les trois personnes du verbe, savoir : *aleph* pour la première, *taw* pour la deuxième et *yod* pour la troisième personne. La division de ces lettres-syllabes serviles en préfixes et suffixes répond de nouveau et aussi exactement que possible à la place occupée par les lettres serviles dans la langue assyrienne. Je ne parle pas ici du prétendu phénomène de l'incorporation des préfixes verbaux, qui n'est qu'un trompe-l'œil, puisqu'il imite la forme analytique assyrienne *shu shuatam irâmu* « il-le-aime » et ne constitue nullement ce qu'on appelle incorporation dans certaines langues. On voit donc que le répertoire de M. Brünnow, loin de favoriser la tradition erronée des accadistes, contribuera beaucoup à ouvrir les yeux aux assyriologues non compromis et à leur faire renvoyer l'accadisme ou le sumérisme dans la région des rêves d'où il n'aurait dû jamais sortir.

J. Halévy.

---

53. — K. Joh. Neumann. **Der rœmische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diocletian.** Leipzig, 1890, in-8, 334 pages. 7 mark, chez Veit. Tome I.

M. Neumann a entrepris d'étudier, après tant d'autres, les rapports de l'Église et de l'État romain. Il résume brièvement dans son introduction l'histoire du christianisme et sa situation dans l'empire jusqu'à la fin du IIe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où il s'est fortement constitué, où il forme, suivant les termes mêmes qu'emploie l'auteur, un État dans l'État. Il aborde alors le récit des faits qui constituent l'histoire de l' « Église universelle » pendant le IIIe siècle, et de la politique religieuse des empereurs durant cette période avec un soin qu'on ne saurait trop louer, bien que plus d'un détail puisse prêter à la critique. Trois appendices terminent le travail : le premier relatif à l'antipape Hippolyte ; le second, aux écrits d'Origène contre Celsus ; et le troisième, de beaucoup le plus important, à la critique des *Acta sanctorum* : c'est tout un travail sur la question. Nous reviendrons sur ce livre quand le second volume en aura paru.

R. C.

---

54. — **Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes,** tome VII, Cartulaire de l'abbaye de Montiéramey, par l'abbé Ch. Lalore. Paris, Thorin, 1890, in-8, XVII-489 pages.

Ce volume sera le dernier d'un recueil qui devait être plus considérable et qui ne sera pas continué. L'auteur est mort il y a quelques mois.

Il y a près de trente ans j'étais assis dans mon cabinet aux archives de l'Aube, quand j'y vis entrer un jeune ecclésiastique, professeur au grand

séminaire de Troyes; il m'annonça l'intention de consacrer à l'étude de l'histoire ecclésiastique du diocèse les moments de loisir que lui laissait son enseignement; il me demanda des conseils. On raconte à Troyes que ma réception n'eut rien d'encourageant; j'aurais donné à M. Lalore le conseil de retourner chez lui et de s'occuper de prédication et de confession [1]. La vérité est que je lui parlai du long et persistant travail qu'exigent les œuvres d'érudition; j'insistai sur la nécessité d'une préparation plus longue et plus régulière que celle dont s'étaient contentés la plupart des écrivains amateurs qui composaient alors le monde érudit de la ville de Troyes. L'abbé L. avait l'énergie et la ténacité nécessaires pour me comprendre; il vint s'asseoir à la table sur laquelle écrivait M. Léon Pigeotte, — qui alors me donnait son concours pour la composition d'une histoire des comtes de Champagne, — et sur laquelle écrivit plus tard Alphonse Roserot, aujourd'hui chargé du classement des Archives départementales de la Haute-Marne. Il commença immédiatement à copier des chartes qu'ensuite je collationnai avec lui. Bientôt il publiait une notice sur le cartulaire de Boulancourt, un recueil de documents sur l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes, la collection des obituaires du diocèse de Troyes, enfin six volumes de cartulaires dont le septième, annoncé en tête de cet article, est hélas! une œuvre posthume. Après avoir guidé les premiers pas de l'auteur dans la route de l'érudition, où bientôt il a su marcher seul, j'ai la douleur de ne pouvoir plus parler de lui autrement qu'au passé.

Avant les publications de M. L., on ne pouvait étudier l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes que dans quatre ouvrages : 1° le *Promptuarium* de Camuzat, très bon livre, mais qui consiste en un seul volume in octavo et qui date du commencement du XVII° siècle [2]; 2° la « Sainctеté chrestienne » de Desguerrois, recueil de vies de saints et d'histoire ecclésiastique composé sans critique vers la même époque [3]; 3° la « Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes » par Courtalon, trois volumes in-8°, 1783, œuvre d'une grande autorité comme tableau du pays au moment où elle a été écrite, mais du reste sans aucune valeur; 4° la partie du tome XII du *Gallia Christiana* qui concerne le diocèse de Troyes.

Aujourd'hui, grâce aux livres précités de l'abbé L. — auxquels s'ajoute-

1. L'abbé Lalore, chanoine titulaire de Troyes, membre de la Société Académique de l'Aube [notice nécrologique par l'abbé Nioré], p. 11.

2. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinae dioecesis...* Augustae Trecarum, 1610. Il faut y joindre un petit supplément : *Auctarium promptuarii*, qui a été aussi imprimé à Troyes en 1610.

3. La sainctеté chrestienne contenant la vie, mort et miracles de plusieurs saincts de France et d'autres pays qui ne sont dans les Vies des Saincts et dont les reliques sont au diocèse et ville de Troyes. Avec l'histoire ecclésiastique traitant des antiquitez, fondations et restaurations des églises, abbayes et monastères dudit diocèse. Troyes, 1637, in-4°. Desguerrois ne donne aucune preuve. L'abbé Lalore a publié sous le titre de *Probationes cultus sanctorum dioecesis Trecensis*, in-4°, 1870, un relevé des manuscrits où sont conservées les vies des saints du diocèse de Troyes.

ront deux ouvrages en cours d'impression : Recueil de statuts synodaux, Recueil d'inventaires du mobilier des églises de Troyes, — la situation est tout à fait changée, et celui qui voudrait écrire une histoire du diocèse de Troyes pourrait avoir à sa disposition, sans sortir de son cabinet, plusieurs milliers de documents tous inédits il y a une vingtaine d'années.

On a accusé M. L. d'avoir fait un certain nombre de transcriptions infidèles. Ses chartes de Montier-en-Der relatives au diocèse de Troyes, comprises dans le tome IV de la *Collection des principaux cartulaires*, ont été critiquées avec une sévérité légitime par un écrivain compétent. Mais ce critique avait eu à sa disposition pendant plusieurs mois le cartulaire de Montier-en-Der dans son cabinet. M. L. avait dû se transporter à Chaumont et consulter ce précieux manuscrit aux Archives départementales de la Haute-Marne qui alors n'étaient ouvertes que quatre heures par jour; enfin à l'époque où il a travaillé dans ce dépôt son projet était de publier de simples analyses, non pas une reproduction des documents qu'il recueillait. J'étais l'auteur de ce projet : M. Lalore devait donner un catalogue d'actes suivi d'une histoire du diocèse de Troyes. Depuis, sur le conseil d'un savant plus autorisé que moi, M. Lalore a pris parti d'éditer les textes mêmes. L'entreprise était si vaste qu'elle n'a pu être terminée, et du changement de plan se sont suivies quelques fâcheuses conséquences en ce qui concerne notamment les pièces copiées précédemment aux archives de la Haute-Marne.

Les archives de l'Aube étaient plus à portée du laborieux auteur et plus hospitalières; les transcriptions qu'il y a faites ont été exécutées moins rapidement et par conséquent avec plus d'exactitude; et l'imprimé qui en est le résultat final a plus de valeur.

Je suis fort loin d'avoir collationné avec les originaux avant l'impression toutes les copies prises par M. L. aux archives de l'Aube, mais j'en ai collationné assez pour constater qu'il savait lire, d'autre part j'ai vu qu'il se donnait la peine de collationner ses épreuves avec les originaux avant de donner le bon à tirer. Pour le cartulaire de Montier-en-Der, ce contrôle lui a été impossible; il aurait fallu faire trop de voyages à Chaumont. Une observation analogue s'applique au cartulaire de Toussaints-en-l'Ile de Châlons-sur-Marne [1].

Le cartulaire de Montiéramey est un recueil factice. L'auteur y a réuni les chartes de l'abbaye de Montiéramey conservées en original aux archives de l'Aube, celles que Fr. Pithou et Duchesne ont au XVIIe siècle copiées dans un cartulaire aujourd'hui perdu, celles que contiennent deux cartulaires, l'un du XIIIe siècle aux archives de l'Aube, l'autre du XIVe siècle à la Bibliothèque nationale, enfin quelques pièces conservées par des transcriptions plus récentes aux archives de l'Aube.

1. Voyez *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XL, p. 205-214, un très bon article de M. Ulysse Robert.

Il a donné les plus anciennes chartes *in extenso,* il a abrégé les autres. Le nombre total de ces pièces est de 452, la plus ancienne date de 837, la plus récente de 1393. Des quinze premières, 837-1088, les unes avaient été imprimées déjà, les autres paraissent définitivement perdues on n'en a plus que des analyses publiées par Fr. Pithou, et l'abbé L. a dû se contenter de reproduire ces analyses. L'authenticité d'une de ces analyses trouve dans des chartes postérieures une attestation inattendue. L'analyse concerne une charte où vers la fin du IXe siècle l'évêque de Troyes, Bodon, donnait à l'abbaye de Montiéramey les dîmes (l'abbé L. a écrit par distraction « décimes ») de Villy [en-Trode] (p. 12). En 1120, Jocerand, évêque de Langres, appelle cette localité *Villiacum* (p. 36). On trouve la même orthographe dans une bulle papale en 1137 (p. 49), et nombre de fois, à des dates plus récentes. On prononçait donc le nom de ce village au XIIe siècle, à peu près comme aujourd'hui : *Villy* ou *Villei.* Mais les archives de l'abbaye de Montiéramey avaient conservé la tradition d'une prononciation plus archaïque et antérieure à la chute des dentales médiales qui date du XIe siècle; de là vient la notation *Videliacum;* elle fait concurrence à *Villiacum* pendant les premières années du XIIe siècle (1117, 1121-1122, 1134) où cependant le $d = t$ médial ne se prononçait plus (p. 34, 39, 44). Cette notation était empruntée certainement à un document plus ancien qui est probablement la charte de Bodon citée plus haut; cette charte date, avons-nous dit, des dernières années du IXe siècle.

La préface du volume, due à M. Léon P[igeotte], contient un pouillé de l'abbaye rédigé au XVIe siècle et qui a aidé le rédacteur de l'index à fixer la concordance des noms de lieu du moyen âge avec ceux de la France moderne. Les index sont l'œuvre du même M. Pigeotte, qui a composé aussi les index des autres volumes de la *Collection des principaux cartulaires.* On lui doit également les index du « Catalogue des actes des comtes de Champagne » et des « Premiers habitants de l'Europe. »

La *Collection des principaux cartulaires* a été imprimée à cent trente exemplaires aux frais de l'auteur qui, dépourvu de toute ambition personnelle, n'a jamais voulu présenter ses livres à aucun concours académique. Il se contentait du plaisir de penser qu'il avait fait acte de piété filiale en élevant un monument à l'histoire de l'église de Troyes, et acte de patriotisme en réunissant des matériaux à l'usage des futurs historiens de sa province. « En consacrant à mes livres tant de temps et d'argent, je crois avoir fait une bonne œuvre dans le sens chrétien du mot », me dit il un jour, « suis-je victime d'une illusion? » — « Non » lui ai-je répondu et certes je ne l'ai pas trompé.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

55. — Gaetano MILANESI. (Trad. A. Le Pileur). **Les correspondants de Michel Ange.** I. Sebastiano del Piombo. Un vol. grand in-4. Paris, librairie et bibliothèque internationale de l'art, 1890. Prix : 20 fr.

C'est le premier fascicule d'une collection qui promet d'être très intéressante. Il contient trente-six lettres de S. Del Piombo, dont une seule n'est pas datée, qui embrassent une période de treize années (1520-1533) et qui contiennent une foule de renseignements précieux sur la vie artistique de ce temps. Dans une bonne introduction, M. Eugène Müntz a mis en lumière les traits saillants de ces lettres et signalé les renseignements nouveaux qu'elles fournissent, non seulement sur leur auteur et leur destinataire, mais encore sur Sansovino, sur G. Genga d'Urbin, sur Pietro Urbano qui devait achever le « malencontreux » Christ de la Minerve, sur les dates et les incidents de la composition de diverses œuvres de Michel Ange. Les historiens de l'art auront beaucoup à prendre dans cette publication où ont collaboré l'exactitude paléographique de M. Milanesi et l'érudition de notre savant confrère M. Müntz [1]. La traduction française de M. Le Pileur est généralement très exacte. On ne peut guère lui reprocher que de suivre de trop près le texte italien. On pourrait toutefois contester l'utilité de la traduction de documents ne s'adressant pas au grand public, que le prix même du mince volume qui les contient contribuerait à en détourner. Il est regrettable aussi, puisqu'on ne réimprimait pas les lettres déjà publiées par Gaye (Carteggio inedito d'artisti dei secoli XIV etc., II), et par Gotti (Vita di M.-A. Buonarroti), qu'on n'ait pas donné une table chronologique générale de la correspondance.

L. G. P.

---

56. — **Jean Meschinot. Les Lunettes des Princes,** publiées avec préface, notes et glossaire, par Olivier de GOURCUFF. Paris, Jouaust, 156 pages. Prix : 8 fr.

C'est un abus de vouloir red*arguer*
Femme qui est ouvrière d'*arguer*...
C'est un grand cas quant femmes se *topiquent* :
Leur langue va comme gens qui *tost piquent*.
(Guill. Cretin).

Danser toujours, pareil à madame *Saqui!*
Sachez-le-donc, ô Lune, ô Muses, c'est *ça qui*
Me fait verdir comme l'herbe.
(De Banville).

Ces vers sont-ils beaux? — Oui, très beaux, car les rimes sont richissimes ; or « la rime est l'unique harmonie du vers, et elle est tout le vers. Tant que le poète exprime véritablement sa pensée, il rime bien ; dès que sa pensée s'embarrasse, sa rime aussi s'embarrasse, traî-

---

1. P. VII, l'Arétin me paraît assez mal désigné sous le nom de « célèbre improvisateur » ; p. IX, l'épithète d'*inepte* décernée à Adrien VI est trop sévère ou trop peu motivée.

nante et vulgaire, puisque pour lui pensée et rime ne sont qu'un ». Ainsi parle M. de Banville plaidant *pro domo sua*. Corneille, Molière, Alfred de Musset jugés avec ce criterium seraient certainement mis au-dessous du moindre parnassien qui s'avance chargé de rimes sonores, comme un mulet d'Espagne de grelots. Mais M. de Banville lui-même avec ses plus merveilleux disciples, serait estimé inférieur à Alain Chartier, à Molinet, à ce Guillaume Cretin, dont j'ai cité ci-dessus quelques vers, et surtout à ce Jean Meschinot dont M. Jouaust réimprime aujourd'hui l'œuvre unique ou principale. L'auteur des *Lunettes des Princes* est, en effet, le rimeur, ou comme on disait en ce temps-là, le *facteur* par excellence. Les rimes équivoquées, annexées ou enchaînées, avec trois ou quatre consonnes d'appui, ne sont pour ce vieux clown poétique qu'un jeu, un amusement :

Mais tost auras *tu milité*
L'ennemy, par *humilité*
Ceste leçon donc apprendras.
... Charité t'*enseignera*
Et la main de Dieu *t'en seignera*.

Faut-il conclure de là, d'après le fameux criterium de M. de Banville, qu'il soit un penseur? Le titre singulier de son ouvrage pourrait presque le faire supposer, et il n'est peut-être pas étranger au succès du livre qui, du XVe siècle jusqu'à là fin du XVIe, a eu au moins une vingtaine d'éditions. Mais qu'on le lise jusqu'au bout, si possible, et l'on sera vite détrompé. La composition en est extrêmement rudimentaire, dit l'éditeur M. de Gourcuff; et puérile, ajouterons-nous, pour ne pas dire quelque chose de plus dur.

Georges Chastellain, l'historien des ducs de Bourgogne, composa un jour une diatribe en vers contre le roi Louis XI. Meschinot lui fit une assez verte réplique dirigée contre Charles le Téméraire, laquelle vaut certainement mieux que les *Lunettes des Princes*. M. de Gourcuff n'a fait aucune allusion à cette pièce dans sa préface. Le glossaire qui termine ce joli volume aurait pu être plus soigné : la locution *a certe* expliquée par *vif*, *arsure* par « *morsure* », *autieux* interprêté par « oisif », sont autant de contresens. Pourquoi dire que *porriger* est un idiotisme de Meschinot? C'est simplement un mot fait sur le latin, comme tant d'autres à cette époque.

A. DELBOULLE.

---

57. — **François Bosquet**, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier. Etude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle, par l'abbé HENRY, docteur en théologie, aumônier du lycée, membre de la Société d'archéologie de Montpellier. Paris, Thorin, 1889, 1 vol. in-8 de XII-788 pages, gr. in-8.

Auteur de l'*Histoire de l'Église gallicane*, et protégé de Peiresc, éditeur du *compendium legum* de *Psellus*, de quatre livres des Épîtres

d'Innocent III, juge royal à Narbonne, procureur général en Normandie, intendant de Guyenne, intendant de Languedoc, puis évêque de Lodève et de Montpellier, négociateur pour la France à Rome au moment des premières querelles du Jansénisme naissant, agent du pape en France auprès de l'archevêque de Sens et de l'évêque de Comminges, réformateur des écoles de Montpellier, François Bosquet (1605-1676) appartient tout à la fois à l'histoire littéraire, à l'histoire politique et à l'histoire religieuse de la France.

M. l'abbé Henry a raconté la vie de son héros avec beaucoup de conscience et de soin, même avec une sorte de passion enthousiaste. La concision n'est pas la principale qualité de M. l'abbé Henry. Il n'a pas pris le temps d'être court. Il nous dit avec trop de complaisance, ses travaux, ses projets, les circonstances diverses qui y ont donné lieu avec leurs fluctuations et leurs péripéties. Quant à l'œuvre elle-même elle est intéressante, mais donne prise cependant à quelques critiques. Plus d'un lecteur, fort peu épris d'ailleurs des doctrines philosophiques du Jansénisme, se sentira comme gêné et douloureusement surpris en parcourant certains passages de ce livre, notamment celui qui est consacré à Jansénius. Jansénius, comme saint Ignace, excite outre mesure les nerfs de certains historiens (et de beaucoup d'autres qui n'aspirent pas à ce titre). L'historien ne doit point avoir de nerfs.

Une jolie vignette, reproduisant les traits de Bosquet, est placée en tête du volume. Il est dédié : 1° à Sa Grandeur Monseigneur de Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier, Lodève, Agde, Béziers et Saint-Pons, prélat domestique de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical, comte romain (recto) ; 2° à la mémoire de M. Germain, membre de l'Institut, doyen honoraire et professeur d'histoire à la faculté des lettres de Montpellier (verso). Une lettre de l'évêque de Montpellier à l'auteur figure en tête de l'ouvrage, mais n'ajoute rien à sa valeur. Il y manque une table alphabétique qui serait fort utile.

V.

---

58. — Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII u. XIX Jahrhunderts, p. p. SEUFFERT. **Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur,** 1889, CXLIV et 367 p. 5 mark 80.

59. — **Ueber die bildende Nachahmung des Schœnen,** von K. Ph. MORITZ. XLV et 45 p. 1888. 90 pf.

60. — **Julius von Tarent und die dramatischen Fragmente,** von LEISEWITZ. LXVIII et 143 p., 1889. 2 mark.

61. — Uz. **Sæmtliche poetische Werke.** XVI et 128 p., 1890.

(A Stuttgart, chez Gœschen.)

Il y a longtemps que nous n'avons rendu compte des volumes parus dans la collection des « monuments de la littérature allemande du XVIIIe siècle », qui paraissent, sous la direction de M. Seuffert, — non plus à la librairie défunte des frères Henninger — mais chez l'éditeur Göschen, de Stuttgart. Après les *Kleine Schriften zur Kunst* de Henri Meyer

(1886), les *Aesthetische u. dramaturgische Schriften* d'Élie Schlegel, le *Buch der Lieder* de Henri Heine qu'a publié M. Elster d'après les premières éditions ou manuscrits, et la publication de K. G. Lessing, *Die Mätresse* (1887)[1], ont paru successivement :

1° Les *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur* (n°s 29-30). Les trois recueils de ces lettres qu'on nomme également les lettres de Schleswig, ne pouvaient manquer dans la collection de M. Seuffert, et on les accueillera avec le plus grand gré. M. Alex. de Weilen en reproduit le texte d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Munich. Il l'a fait précéder d'une très longue introduction qui se lit avec intérêt; on y remarquera principalement tout ce qui concerne Gerstenberg (en tant que critique et auteur des lettres de Schleswig), les jugements des contemporains et surtout de Herder sur cette « quatrième faction » de la littérature, enfin les pages relatives à l'influence des *Briefe* qui ont « jeté un pont entre la critique mordante de Lessing et l'exégèse chaude et sensible de Herder » (cf. p. xciv). Nous attendons avec impatience la biographie de Gerstenberg que M. de Weilen semble nous promettre.

2° *Ueber die bildende Nachahmung des Schönen* (n° 31). M. Sigmund Auerbach a eu l'heureuse idée de reproduire ce petit écrit qui n'eut qu'une seule édition (1788), et qu'on ne connaissait guère que par l'extrait de Gœthe. M. S. l'analyse dans sa préface, et son exposé long, détaillé, mais très clair, nous fait mieux comprendre les idées de Moritz, d'ailleurs revêtues d'une forme concise et parfois obscure; on voit que Moritz mérite une place dans l'histoire de l'esthétique, et l'édition de M. Sigmund Auerbach contribuera sans doute à lui « faire recouvrer ses droits ».

3° *Julius von Tarent* (n° 32). M. R. M. Werner a entrepris l'édition que Kutschera avait projetée. Il reproduit le manuscrit même de Leisewitz, conservé aux archives municipales de Brunswick, et relègue dans les notes les variantes des éditions de 1776. Le drame est suivi des autres œuvres de Leisewitz, d'ailleurs très peu importantes. L'introduction, fort copieuse, traite de la genèse de *Jules de Tarente* et renferme quelques détails inédits sur la vie du dramaturge hypocondre.

4° *Sämtliche poetische Werke von Uz* (n° 33). Cette édition des poésies lyriques d'Uz trouvera la même faveur que les autres volumes de la collection. Elle donne en note toutes les variantes ainsi que les passages caractéristiques de la correspondance d'Uz et de Gleim. Les seize pages qui servent d'introduction et qui ont pour auteur M. Aug. Sauer, ne contiennent ni une étude sur ce gracieux et assez mince talent, ni une histoire du genre anacréontique; elles font l'« histoire extérieure » des poésies d'Uz et mettent en lumière la valeur des diverses éditions.

A. CH.

1. Vols. 25, (Weizsæcker), 26 (Antoniewicz), 27 (Elster), 28 (Eug. Wolff).

62. — **Gœthe**, par J. Firmery. Paris, Lecène et Oudin, 1890. In-8, 236 p. 1 fr. 50.

Ce volume fait partie de l'utile « collection des classiques populaires » que publie la maison Lecène et Oudin. Point d'érudition, point de détails inutiles, nulle analyse d'œuvres secondaires. L'essentiel, *Goetz, Werther, Iphigénie, Hermann et Dorothée, Faust,* les poésies lyriques, est sobrement, justement apprécié. Les citations sont longues et copieuses, comme l'exige le caractère de la collection. Nous recommandons ce beau et bon volume à nos élèves ainsi qu'au grand public, et nous ne ferons à l'auteur qu'un seul reproche : il insiste longuement sur la jeunesse de Gœthe et parle trop peu de sa vieillesse.

A. C.

---

63. — **Impressions, études et souvenirs,** par Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. Lyon, Emmanuel Vitte, 1890, in-8 de 391 p.

M. Tholin, qui est un excellent archéologue, est aussi un très agréable écrivain. Il y a beaucoup de couleur et de verve dans les morceaux très divers intitulés : *Le carnet d'un franc-tireur, Italie, Algérie, les animaux travestis, les nids d'oiseaux, vieux chemins et vieux moulins* [1]. Soit que M. T. raconte ses souvenirs militaires (il était, en 1870, un des volontaires du corps de Cathelineau), soit qu'il nous décrive ses impressions à Gênes, à Pise, à Florence, à Rome, à Naples, à Pompéi, en Algérie, soit enfin qu'il nous conduise aux *pays fantastiques* qu'habitent les animaux travestis par les artistes qui ont fait du symbolisme, ou qu'il nous entraîne *à travers champs,* ou qu'il nous mette en présence d'un *paysage de Gascogne,* il nous intéresse toujours. Rien de banal dans ses récits : l'auteur garde son originalité même en traitant un sujet très rebattu. Nous sommes loin des descriptions de tant de touristes qui semblent découpées dans un *Guide Joanne*. Tout ceci est de franche et vive allure, et M. Tholin a le droit de dire comme l'auteur des *Essais : j'ay un esprit primsaultier*. Je ne saurais trop recommander son recueil à ceux qui aiment à voyager dans leur fauteuil. Non seulement ils auront un spirituel compagnon de voyage, qui voit bien, qui juge bien et qui écrit bien, mais encore ils seront avec un narrateur aux sentiments élevés, généreux, et pour tout dire en un mot, avec un homme de cœur. Les patriotiques pages du *carnet d'un franc-tireur* me fourniraient de nombreuses citations à l'appui de ce dernier éloge. Je me contenterai de reproduire la fin du douloureux récit (p. 58) : « Je me souviens, avec émotion, des discours de Cathelineau à Château-Gontier. Simple soldat, je tiens, après bientôt vingt années,

---

1. Les *excursions d'un naturaliste aux bords de la Méditerranée* sont d'un frère de l'auteur, mort, jeune encore, l'an dernier, le regretté abbé A. Tholin, qui connaissait toutes les richesses des environs de La Seyne-sur-Mer, au point de vue de la faune et de la flore.

à saluer encore mon général, un Français, qui a payé sa dette au pays, et prouvé, que lorsque tout est perdu, on peut encore sauver l'honneur [1] ».

T. DE L.

---

64. — I. Cesare LOMBROSO. **L'anthropologie criminelle et ses récents progrès.** Paris, Alcan, 1890, 180 p. in-18. 2 fr. 50.

65. — II. Ph. TISSIÉ. **Les Rêves.** *Ibid.*, 214 p. in-18. 2 fr. 50.

66. — III. E. JOYAU. **La théorie de la grâce et la liberté morale de l'homme.** *Ibid.*, 1889, 128 p. in-8.

67. — IV. S. SERGUÉYEFF. **Physiologie de la veille et du sommeil.** *Ibid.*, 1890, 2 vols. in-8, 800 et 962 p. in-8.

I. Il n'est guère question, dans le nouvel opuscule de M. Lombroso, que des adhésions nouvelles qui sont venues à M. Lombroso, et des critiques qui se sont attaquées récemment à M. Lombroso. Ces pages rapides sont écrites avec la verve exubérante et naïve, peu soucieuse des énormités qu'elle sème en passant, qui est la marque de M. Lombroso.

II. Le livre de M. Tissié est la contribution la plus utile qui ait été apportée à l'étude des rêves, depuis l'ouvrage toujours classique de M. Maury. L'on serait grandement déçu, si l'on y cherchait quelque nouveauté psychologique, mais on y trouvera ce que l'auteur s'est modestement efforcé d'y mettre, une somme considérable de faits tant normaux que pathologiques, dont beaucoup sont nouveaux, et qui tous sont bien décrits et commodément classés.

III. M. Joyau étudie, à grand renfort de citations prises de droite et de gauche, les théories de la grâce qui se sont produites depuis l'origine du christianisme jusqu'à Malebranche. L'étude n'est ni complète, ni approfondie, ni vivante, mais elle témoigne d'un sérieux effort d'application.

IV. On savait, depuis quelques années, que M. Serguéyeff travaillait à un ouvrage d'ensemble sur la physiologie du sommeil. Il en avait exposé sommairement les grandes lignes dans une note présentée au Congrès médical de Genève de 1877. M. E. Naville développa l'année suivante le principe de la théorie dans un article de la *Revue scientifique* (13 juillet). Les deux volumes que publie aujourd'hui M. S., qui traitent, en dix-huit cents pages compactes, la première des quatre parties que doit comprendre l'ouvrage total, offrent une idée de l'importance matérielle qu'il compte lui donner. On songe avec quelque stupeur à la

---

1. En un genre fort différent, je pourrais citer aussi deux touchantes pages consacrées à des histoires de chiens de berger (p. 304-307). M. T. qui est un intrépide chasseur, aime les chiens presque autant que Peiresc aimait les chats. La façon charmante dont il a célébré le mérite des animaux qu'un autre chasseur s'amusait à appeler ses *collaborateurs*, prouve une fois de plus que l'on parle toujours bien de ce que l'on aime beaucoup. Voir encore le chapitre sur les *nids d'oiseaux*. Notre cher Michelet en eût été ravi.

somme de labeur intellectuel que doit coûter l'exécution d'une telle œuvre à un homme privé de la vue depuis de longues années. — Je me contente d'indiquer en peu de mots le principe de la théorie. M. Serguéyeff pense qu'il existe un appareil ganglionnaire superficiel, dont la fonction est d'assimiler une forme ambiante, dynamique et impondérable, qui chemine ensuite le long des fibres nerveuses jusqu'aux réservoirs centraux du système ganglionnaire, pour être finalement rejetée par la même voie. La veille correspond à la période d'affluence centripète de ce dynamisme, le sommeil, à sa période d'effluence centrifuge. *Emprunt vigil, rejet morphéique,* tel est le grand rythme de la vie animale. — Il est clair que le caractère purement apriorique d'une pareille thèse, dont la position même la soustrait à toute vérification et à tout contrôle scientifiques, me dispense d'exposer le détail souvent habile de la démonstration qui l'appuie. Pour n'être point de la science, ce n'en est pas moins de mauvaise métaphysique. Les philosophes ont trop bien appris à leurs dépens à se défier des hypothèses scientifiques trop séduisantes; il n'est point à craindre qu'ils imitent M. Naville, et qu'ils s'y laissent prendre.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — Trente et un collaborateurs de la *Revue critique* ont fêté lundi soir, 5 janvier, au Cercle Saint-Simon, le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre recueil. Les anciens directeurs étaient présents. MM. Gaston PARIS, Paul MEYER, Michel BRÉAL ont rappelé, au milieu des applaudissements, les origines et le but de la *Revue*. M. Salomon REINACH a lu les vers suivants :

Ἐφημερίδος τῆς κριτικῆς ἐγκώμιον.

Forte sub arboreâ recubans Cyllenius umbrâ
— Tempora prisca loquor, jam quinis abdita lustris —
Incepit properante manu percurrere libros
Gallia quos docto dedit officiosa patrono.
Magnus acervus erat, quantum vix tollere possint
Pro curru bijuges ; sed qui celer ire per undas
Et potis est campos caeli transmittere apertos,
Mille legit — deus ille! — volumina pronus in horâ.
Perlectis, movet ira deum, nam rarus amator
Inventus veri, rarus qui pulvere tectas
Excutiat chartas, monumentaque pristina cogat
Historiae secreta loqui. — « Non copia defit
« Auctorum, fateor, neque vulgi laeta favore
« Scribendi cacoethes et ingeniosa venustas.
« Pars quotaquaeque tamen studiis vacat apta severis ?
« Hic, rerum ignarus formaeque intentus inani,
« Vanum rhetoricae falso praetendit amictum ;
« Ille, novi cupidus, sed fontem quaerere veri
« Nescius, in sterili palatur caecus arenâ.
« Ecquis erit flagro critices armatus, ineptas

« Verbere qui chartas laceret, pellatque profanos
« A templo quod praeteriti monumenta recondit?
« Ecquis docta volet miscens praecepta rigori
« Indoctis monstrare viam? Jam funere mersa est
« Scaligerûm fecunda domus; eluere potentes
« Cangius, et Stephani, magnique Cujacius oris;
« Jam numerosa cohors Benedicti nomine clara
« Conticuit : propriam sprevit quia Sequana prolem,
« Rhenus adoptivâ dudum se jactat alumnâ.
« Quid moror immemori natam revocare parenti?
« Gallia tota mea est : doctrinam — teste Capellâ —
« Dactylico versu quam vel mihi dicere non est,
« Conjugio accepi : prisci renoventur amores! »
Dixit, et extensis fugiens Cyllenius alis,
Inde Parisiacam delabitur hospes in urbem.
Non tecta artificum, non lauta palatia quaerit :
Atria rimatur vigiles ubi lampadis ignes
Incensum studii testantur pectus amore.
Jam deus electis secretam gannit in aurem
Quid faciant, quae sint critices verique tuendi
Officia et mores, quid sit laudabile, quid non.
Convenere duces. Mediarius ecce, cachinno
Terribilis, placidoque Breal non mitior ore,
Campanusque Paris segni metuendus Achivo,
Et Thurotus ratione potens, mordaxque Morellus
Atque Bisontini modo cultor Veilius horti.
Sunt alii quorum perscribere nomina vellem,
At versus lex dura vetat. Fugientibus annis,
Heu! quot magnanimi heroes operisque sodales
In mediâ cecidere viâ! Sed scripta supersunt
Atque exempla virûm. Primi quos pulcher amavit
Delegitque deus, quum nostram conderet arcem,
Non pauci remanent, annis et laudibus aucti;
Quos juvenes sequimur, longo licet intervallo;
Sic nemus antiquum renovatâ fronde virescit!
Non mediocris honos spernendave gloria nostro
Contigit incepto : nec quicquam pluris habendum'st
Quam favisse bonis et castigasse protervos!
Haec fuit, haec nobis est regula : semper ad illam
Majorum nos fingat amor! Date pocula Bacchi
Plena mero, rapidis Cyllenius advolet alis
Agnoscatque suos!
Vos, ruptâ lege silendi,
Obliti critices, veniam date, quaeso, poetae!

— En 1808, lors de l'installation de la Bibliothèque municipale de Reims, on commença à réunir à part les ouvrages concernant la ville et le pays rémois. Cette collection, appelée le *Cabinet de Reims*, est devenue aujourd'hui considérable. Le conservateur actuel, M. E. Courmeaux, aidé de ses collaborateurs, MM. H. Jadart et Duchénoy, vient d'en commencer le catalogue (*Bibliothèque de Reims : catalogue des imprimés du cabinet de Reims*; tome I : *Théologie, Jurisprudence*. Reims, imprimerie de l'Indépendant Rémois, 1890; xvi-515 pp. in-8°). Outre les renseignements importants que fournit la réunion même de tous ces titres (par exemple sur l'histoire de l'imprimerie à Reims), des notes nombreuses présentent de précieuses indications

sur les personnes et sur les faits de l'histoire locale; on pourrait seulement désirer qu'elles fussent toujours rédigées dans le style sévère qui est de rigueur dans un catalogue et que quelques-unes d'entre elles, assez inutiles, fissent place à d'autres qu'on cherche en vain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 janvier 1891.

Sont élus membres de la Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, d'Hervey de Saint-Denys, Senart, Hamy.

M. l'abbé Duchesne lit une étude sur le texte des actes des martyres africaines sainte Perpétue et sainte Félicité. Ces actes n'ont été connus longtemps qu'en latin. Deux savants, l'un anglais, l'autre américain, MM. Harris et Gifford, en ont récemment découvert et publié une rédaction grecque, qu'ils ont considérée comme le texte original, sur lequel le latin aurait été traduit. M. Duchesne soutient l'opinion opposée. Une série de faux sens qui se rencontrent dans le texte grec, et qui ne peuvent s'expliquer que par l'inaptitude du rédacteur de ce texte à rendre exatement certains termes latins (particulièrement les termes relatifs au costume), prouvent que le latin est l'original et le grec la traduction. La version grecque a pourtant un intérêt; elle nous a seule conservé le nom de la patrie de sainte Perpétue, *Thuburbo minus*, aujourd'hui Tebourba, près de Carthage.

M. Ravaisson annonce une découverte qui confirme sa théorie sur la restitution de la Vénus de Milo. A Locres, dans la Grande-Grèce, on a trouvé un bas-relief de terre cuite (remontant, selon M. Orsi, directeur des fouilles, à l'époque de Phidias), où l'on voit une figure de femme qui rappelle la Vénus de Milo, groupée avec une figure de guerrier qui rappelle le Mars Borghèse; elle se tourne vers lui et s'appuie sur son épaule.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre la découverte :

1° D'une plateforme et des restes de plusieurs petits temples, sur la rive gauche du Tibre, en amont du pont Saint-Ange;

2° De diverses inscriptions mises au jour au cours des travaux rendus nécessaires par la construction des quais de Rome;

3° D'un édifice antique et de plusieurs fragments épigraphiques, à Sarzana, sur l'emplacement de l'ancienne Luna (Etrurie);

4° D'un monument triomphal, érigé à Trajan en 108 ou 109, trouvé près d'Adam-Klissi (Dobroudja) par M. Tocilesco, professeur à Bukarest.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit un rapport sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le second semestre de l'année 1890.

M. Maspero annonce que M. Bouriant vient de découvrir deux monuments portant des noms de la IX° ou de la X° dynastie héracléopolitaines :

« L'un est une palette de scribe au cartouche Merikarî, du prince qui est nommé dans une des inscriptions de Siout. L'autre est un vase de bronze sur les parois duquel sont découpées à jour les légendes du roi Mirabrî Khiti, que les fragments du Canon royal de Turin mettent dans la X° dynastie. M. Bouriant pense que ces objets viennent de Thèbes : j'ai tout lieu de croire qu'ils proviennent des tombeaux découverts à quelque distance de Siout, il y a trois ans, et qui, d'après ce que j'en connais, sont de l'époque héracléopolitaine.

« La découverte de M. Bouriant est des plus importantes. Les dynasties héracléopolitaines ont été longtemps introuvables sur le sol : les quelques monuments qui en subsistaient étaient classés dans la XIII°. Je leur avais attribué les beaux tombeaux de Siout, et les travaux de M. Griffith m'avaient donné raison. Voici maintenant un roi nouveau khiti qui se manifeste, grâce à M. Bouriant. Je lui attribue un certain nombre de scarabées au cartouche Miribrî qui n'étaient pas classés jusqu'à présent. »

M. de Lasteyrie commence la seconde lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours.

Ouvrage présenté par M. Alexandre Bertrand : Morel (Léon), *la Champagne souterraine, résultat de trente années de fouilles archéologiques dans la Marne : période gauloise.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 février — 1891

68. — F. C. H. Wendell. **History of Egypt**, New York, Appleton, 1890, in-12, 159 p. et 5 cartes. Prix : 2 fr. 50.

M. Wendell a voulu exposer brièvement aux élèves des écoles et des Universités américaines les principaux faits de l'Histoire d'Égypte, mais son livre est à la fois un livre de classe et un livre de vulgarisation. Il contient tout ce que doit savoir un étudiant ou un homme du monde désireux de connaître le point où en sont arrivés aujourd'hui les savants qui s'occupent plus spécialement de l'Égypte.

M. W. a puisé généralement aux bonnes sources et il est au courant des dernières recherches aussi bien que des dernières hypothèses. Peut-être est-il un peu trop porté à adopter celles-ci. Il prend, par exemple, pour fait démontré, une invasion des Hirou-Shaïtou qui se serait produite après la VIe dynastie, et qui aurait été comparable pour la durée et les ravages à celle des Hyksos. C'est là une conjecture sans fondement et qui n'a été mise en avant que pour expliquer l'absence prétendue de monuments entre la VIe et la XIe dynastie. En fait les monuments de cette époque intermédiaire, s'ils sont rares, existent, et les recherches de M. Griffith nous ont montré que la moitié au moins des tombes de Siout ont été creusées sous les dynasties héracléopolitaines, et appartiennent par conséquent au temps où plusieurs Égyptologues placent sans hésiter la domination des Hirou-Shaïtou. Par contre, M. W. n'admet pas la théorie de Rougé sur les origines de la XIe dynastie. Quand M. W. aura pratiqué plus longtemps les monuments originaux, il n'aura pas de peine à reconnaître combien les raisons de Rougé sont fortes et combien faibles les objections soulevées contre elles. Il y a un grand nombre de détails de ce genre que M. W. aura l'occasion de supprimer ou de corriger dans la prochaine édition de son livre. Ce qui m'y paraît le plus sujet à caution, c'est la chronologie. Il met le

règne de Ménés en 3200 au plus tard, l'avènement de la IVe dynastie en 2830, l'apogée de la VIe dynastie vers 2530, la XIIe dynastie de 2130 à 1932, et l'avènement d'Ahmos Ier en 1530. Le système n'est pas de lui dans l'ensemble : il l'a emprunté à l'*Histoire Ancienne* d'Edouard Meyer. Je ne me suis jamais risqué pour mon compte à donner des dates précises, mais il y a dans l'histoire d'Égypte un certain nombre de rois connus qu'il faut placer, puisqu'ils ont régné, et qui exigent pour chaque dynastie un nombre minimum d'années. Avec la chronologie de M. Meyer, que M. W. a adoptée, on aura peine à loger la moitié seulement des rois connus, à moins de faire comme Birch. Celui-ci, dans sa petite *Histoire d'Égypte*, inscrivait bravement en tête du chapitre II les dates de 2000 à 1600 av. J.-C. pour toute la période qui s'étend de la VIIe à la XVIIIe dynastie, soit quatre cents ans pour onze dynasties. Cela dit, il n'introduisait aucune date dans son texte, indiquait la longueur que les listes de Manéthon donnent au règne de chacune des dynasties, les déclarait invraisemblables et laissait le lecteur se débattre comme il le pouvait au milieu des chiffres. Le lecteur, voyant que la XIIe dynastie avait à elle seule duré deux cents ans en nombre rond, partageait de son mieux les deux cents années qui restaient entre les dix autres dynasties et classait la centaine de rois que nous connaissons pour cet intervalle, à raison de vingt ans à peu-près par dynastie et de deux ans par roi, en ne tenant pas compte, bien entendu, des lacunes que présente encore la série royale. Le système de M. Meyer et de M. W. conduit nécessairement à un résultat pareil, quand on l'examine de près.

Si pourtant on supprime les dates, — et c'est au fond le parti le plus sage, — on trouvera le livre de M. Wendell d'une lecture facile et intéressante. J'espère qu'il répandra le goût de nos études parmi les jeunes gens auxquels il s'adresse, et qu'il nous vaudra en Amérique quelques recrues nouvelles, dont nous avons grand besoin.

G. Maspero.

---

69. — (Sammlung Indogermanischer Wœrterbücher. III.) **Etymologisches Wœrterbuch der Albanesischen Sprache,** von Gustav Meyer. Strasbourg, Trübner, 1890. In-8, xvi-526 p. Prix : 12 mk.

On sait tout ce que la langue albanaise doit aux travaux de M. G. Meyer [1] : isolée et hors cadre, il a retrouvé ses titres généalogiques, il l'a fait entrer dans le concert indo-européen. Ce n'est point d'ailleurs qu'elle y joue une partie bien suivie ni aisée à déchiffrer : connue seulement sous sa forme actuelle, elle est la plus jeune des langues de notre famille, elle en est aussi la plus corrompue. La somme des éléments étrangers qu'elle renferme, aujourd'hui fixée par la statistique précise du nouveau *Dictionnaire*, est encore plus considérable qu'on ne

1. Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XIX, p. 73 (1885), et XXVI, p. 278 (1888).

le supposait au premier abord : sur cinq mille cent quarante mots relevés, M. G. M. n'en compte pas même un douzième — environ quatre cents — qu'on puisse, avec certitude ou vraisemblance, rattacher au vieux fonds proethnique ; tout le reste est latin, turc ou slave. Dans ces conditions, il est difficile d'espérer que l'albanais fournisse jamais des documents bien précis sur le groupe européen septentrional (slavo-germain) dont il parait relever ; mais, s'il apporte peu à la communauté en échange de ce qu'il en reçoit, le peu qu'il apporte est d'autant plus précieux, et, comme type d'hybridation minutieusement analysé, il est un des plus curieux sujets proposés à la méditation du linguiste.

Je laisse à penser la variété de connaissances et la sagacité que suppose l'établissement du *Dictionnaire étymologique* d'une pareille langue. A peine ai-je besoin d'avertir que la rigueur phonétique la plus sévère a présidé au travail de l'auteur, et que, comme il ne saurait se flatter d'éclaircir toutes les corruptions accidentelles qui ont pu y faire échec au cours des âges, nombre de dérivations demeurent encore incertaines, énoncées à titre de simple rapprochement et sous toutes réserves. Acceptons-les de même et bornons-nous à signaler dans son intéressant lexique celles qui permettent le mieux d'apprécier la portée générale de l'œuvre. Bien entendu, ce ne sont que des spécimens qu'il serait aisé de multiplier : — *arɛnts*, « acier », cf. all. *erz*, autrefois *aruzzi erizzi*. — *avanî*, « diffamation », cf. fr. *avanie*, même prononciation, même origine (arabe). — *bar*, « herbe comestible », cf. lat. *fár* (ainsi et non *far* tout court) = * *farr* (?), norrois *barr*, « épeautre », etc. — *bebɛ*, « petit enfant », pris au sens de « pupille de l'œil », cf. le même transfert sémantique dans gr. κόρη, lat. *pûpilla*, sk. *kanînikâ*, etc. Pour le sens accessoire « reflet dans l'eau », comparer aussi le sk. *yakshá*, « reflet », qui semble bien, quoique les lexicographes n'en disent rien, figurer par métaphore la pupille [1]. — *bie*, « frapper, mener », cf. lat. *feriô* et *ferô*, etc. — *bl'etɛ*, « abeille » = lat. * *apetta*, fr. *avette*. — *brávoni*, l'interjection « bravo » adressée à plusieurs = ital. *bravo* avec la désinence albanaise de 2ᵉ personne du pluriel : conséquemment le mot *bravo* a été envisagé comme un verbe signifiant quelque chose comme « bien faire, se bien montrer ». De même *éjani*, « venez ! ». — *fl'ê*, « dormir, » du lat. *flâre*, soit « respirer doucement ». — *graf-*, « crier, appeler », identique au germanique *hrôp-*, all. *rufen*. — *grêl*, « faible », du lat. *grácilis*, cf. fr. *grêle*. — *hekur*, « fer » = peut-être * *hekro-*, rac. sk. *sic*, « verser (couler une matière fondue) ». — *jê*, « permission », cf. lat. *jûs* = * *yévos*, etc. — *kal'tɛrɛ*, « bleu », du lat. *caltha*, nom d'une plante jaune ; et autres curieux exemples de changements sémantiques dans les noms de couleurs. — *mos*, particule prohibitive, par cumul de deux négations, * *mé* (ind.-eur.) + *s* (alban.). — *ndjek*, « poursuivre » = lith. *tekù*, sk. *tak*, « courir ». — *piso*, « chat », terme hypocoristique largement répandu, v. g. angl. *puss*,

1. Bergaigne et Henry, *Manuel Védique*, s. v.

pussy, etc. — *re*, « nuage » = vx-ht-all. *rouh*, all. *rauch*, mot qui n'a de similaire dans aucune autre langue. — *rrjeδ*, « couler » = gr. βρέχω, « mouiller », pour * μρέχω. — *s*, particule négative, tirée du préfixe latin *dis-*. J'ai essayé de montrer ailleurs [1] comment la négation οὐ procède du préfixe inversif et cessatif qui est devenu en sk. *áva*, en lat. *au-*. Le procédé sémantique de l'albanais est exactement le même : un verbe * *dis-volo*, par exemple, soit « je cesse de vouloir, je ne veux *plus* », a pris le sens de « je ne veux *pas* ». — *shtpî*, « maison », du lat. *hospitium* : rapprocher prov. *oustau*, fr. *hôtel*. — *tshərpetóñ*, onomatopée du cri du moineau : all. *zirpen*, mais l'anglais *chirp* est encore plus voisin. — *vóbeke*, « pauvre », est bien le slave *ubog*; mais ce dernier n'a sans doute rien à voir au nom de Dieu et correspond à un mot sk. * *ava-bhaga*, « sans part, dénué » [2]. — *zok*, « jeune oiseau, jeune animal » : M. G. Meyer rapproche dubitativement le sk. *yahú*. Je crois que le sens de « jeune » ne peut faire de doute pour ce mot, non plus que pour son dérivé *yahvá*. Il est curieux de remarquer que *yahvá* est évidemment pris au sens de « jeune oiseau » dans la stance R. V. v. 1. 1.

V. Henry.

---

70. — **Geschichte des Jüdischen Volkes** im Zeitalter Jesu Christi, von Dr. Emil Schürer, erster Theil, zweite hælfte. Leipzig, Hinrichs, 1890; in-8, p. 257-751 et vii.

M. Schürer achève par la présente publication la seconde édition, entièrement remaniée, de l'ouvrage qu'il publiait pour la première fois en 1874 sous le titre de *Lehrbuch der neutestamentlichen Zeitgeschichte*. C'était un fort volume, très compacte d'impression et d'environ 700 pages. M. S. en a, comme on sait, dès 1886, détaché et publié la seconde partie en un volume à part de près de 900 pages, avec le sous-titre *Die inneren Zustænde Palæstinas und des jüdischen Volkes im Zeitalter J. C.* Il se réservait de publier ultérieurement la première partie, intitulée : *Introduction et histoire politique*, qui forme, à son tour, un volume de 750 pages environ. Les deux volumes réunis forment une *Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*. Nous n'avons à nous occuper, pour le moment, que de la première partie. Dans un récent article, nous avions renvoyé l'examen d'un fascicule détaché (p. 1-256) du volume I à l'époque où nous en aurions la suite; le moment est venu de nous acquitter de notre promesse (cp. *Revue*, 1890, n° 8 et une note au n° 10, p. 199).

Il s'est produit, depuis quelques années, des modifications d'une grande importance dans l'ordre des études et des recherches de la théologie. Autrefois, toutes les portions spécialement bibliques étaient sous la dépendance de la dogmatique; elles comportaient deux grandes divi-

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
2. Cf. *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. ccxiv.

sions, l'Ancien Testament d'une part, le Nouveau Testament de l'autre. Le contenu de ces deux livres ou plutôt de ces deux collections était examiné de préférence dans ses relations avec la formation de la doctrine chrétienne. Ce n'était qu'à partir du second siècle de notre ère, après l'époque à laquelle on rapportait la composition des livres les plus récents du Nouveau Testament, que commençait l'histoire de l'Église.

Assurément, l'on se préoccupait de reconstituer en quelque mesure la situation dans laquelle les livres bibliques avaient vu le jour; mais l'histoire ici restait l'auxiliaire, on pourrait dire la servante de l'étude des textes sacrés. Elle n'intervenait que comme *accident*, à moins qu'on ne la considérât comme une histoire surnaturelle, miraculeuse qui pouvait passer, à son tour, pour un chapitre de la dogmatique : c'était alors l'histoire sainte, l'histoire du peuple de Dieu, et, comme quelques auteurs n'ont pas craint de s'exprimer, la première partie de l'histoire de l'Église.

Dès les premières années de ce siècle, on a toutefois commencé de traiter l'histoire du peuple d'Israël selon un procédé plus scientifique, bien que l'on n'ose pas assurer que cette histoire soit encore sortie de la période mythologique. En effet, tant que l'on verra des hommes qui accordent que les documents conservés jusqu'à nous ne remontent pas au-delà du IX[e] siècle avant notre ère, discuter avec un air de sérieux ce qui se rapporte aux circonstances antérieures au séjour en Égypte, autrement dit à une époque patriarcale qui aurait précédé de huit ou dix siècles les plus anciennes sources, on ne pourra pas dire que l'histoire juive ait un caractère de rigueur. Aussi, nous nous applaudissons d'avoir publié sous le titre de *Précis d'histoire juive* une analyse critique et méthodique des documents bibliques : nous croyons que nous avons fait ainsi la seule chose que la situation présente comporte. Ajoutez que la date des documents, livres historiques, législatifs, prophétiques, n'est point établie avec sûreté et que les questions dogmatiques, celles même du miracle et de la prophétie se posent indirectement à chaque page, ce qui ôte beaucoup aux auteurs de leur liberté d'esprit.

Or, voici ce qui donne une singulière valeur aux études d'*histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*; c'est d'abord que leurs bases ne sont pas liées à la date très contestable admise pour les livres bibliques; c'est ensuite qu'on peut parler en dehors de toute préférence dogmatique de ce qui concerne les Machabées, Hérode et l'administration romaine en Palestine. Il se trouve donc que M. S., par l'autorité avec laquelle il s'est installé sur ce domaine, a tout simplement jeté les fondements de la véritable histoire du judaïsme ancien qu'il faudra écrire quelque jour. C'est, en effet, avec les Machabées que commence l'histoire juive documentée; pour les époques précédentes, il n'y a qu'un squelette, que la liste des rois israélites de 1050 à 589, agrémentée de quelques indications très brèves. Il en résulte que le centre de gravité

des questions est complètement retourné. On faisait jadis l'aumône de quelques pages à l'époque qui sépare Néhémie de Jésus-Christ : aujourd'hui, le morceau d'étoffe écrue a arraché le vieux drap. Pour la première fois, l'histoire scientifique se fait sa place dans les études qui concernent le judaïsme ancien.

Je regrette d'être obligé d'exposer sous une forme très sommaire des idées qui sont trop en avance sur l'état actuel des esprits pour ne pas risquer d'être mal comprises et défigurées : je supplie surtout qu'on n'en impute pas la responsabilité à M. S., absolument innocent en cette affaire. Voici ce que je voudrais faire comprendre ; c'est que le *Manuel* de ce savant est en train d'inaugurer une phase nouvelle des études bibliques ; et je fonde cette assertion sur les propositions suivantes, qui s'enchaînent et se conditionnent mutuellement : 1° les études d'histoire pour la période biblique (de la création ou à partir d'Abraham jusqu'à 100 de l'ère chrétienne) avaient autrefois, soit un caractère purement dogmatique, soit le rôle de complément et de renseignement pour l'explication des livres saints ; 2° l'histoire juive ancienne, même sous la plume des savants qui l'ont traitée en dernier lieu, ne saurait point encore passer pour une discipline vraiment scientifique ; elle ne pourra passer pour telle tant qu'on s'obstinera à traiter d'époques mythiques comme s'il s'agissait d'époques historiques ; 3° même une fois ce progrès accompli, l'histoire juive ancienne (de Saül à Sédécias) pourra difficilement être considérée comme une *histoire*, par la raison qu'on ne possède qu'un squelette de successions au trône, que l'indication de faits très peu nombreux, et que les livres bibliques, qui donnent seuls un corps à tout cela, portent l'empreinte d'une rédaction plus récente, à savoir des temps qui ont suivi la restauration ; 4° chacun sait qu'il n'y a pas d'histoire pour le judaïsme entre la destruction de Jérusalem et les événements qui provoquèrent la révolte des Machabées ; 6° il en résulte que M. S., en entreprenant d'écrire scientifiquement l'histoire politique de la Palestine depuis 175 avant notre ère jusqu'à 135 après Jésus-Christ, a posé, en réalité, les bases de l'histoire juive ancienne. *Quod erat demonstrandum.*

Oui, à partir de 175 avant notre ère, il peut être question d'une *histoire juive*, tandis que, pour la partie plus ancienne, il faut se borner à une discussion analytique et critique des documents. Est-ce à dire que la besogne fût facile pour M. S. et qu'il ait eu à sa disposition tout ce que requiert un écrivain, documents, textes, inscriptions, médailles, etc..., le tout daté avec certitude et suffisamment abondant? Assurément non. Si nous disons qu'avec M. S. on a la satisfaction de se trouver sur un terrain solide et non sur le domaine de l'élégante et aimable spéculation que d'autres préfèrent, il faut avouer que sa tâche restait singulièrement délicate. Et c'est ce qu'il a merveilleusement compris. Au lieu de tracer d'une main légère un tableau flatteur pour l'œil, il s'avance lentement en produisant méthodiquement les raisons

de chacune de ses assertions. En réalité, il applique à la période de trois siècles qu'il a abordée, ce même procédé de *discussion critique* que nous avons déclaré indispensable pour les parties de l'histoire juive antérieures à la captivité de Babylone. Voyez, en effet, la nature de ses sources. Il n'en est guère que trois : les deux livres deutérocanoniques des Machabées, l'historien Josèphe, la littérature rabbinique. Elles ne peuvent être consultées, tant les unes que les autres, qu'avec d'infinies précautions.

Nous n'en dirons pas davantage. Le livre que nous avons sous les yeux est un ouvrage tout simplement admirable, fait dans des conditions exceptionnelles. M. Schürer a répondu aux remerciements qui avaient accueilli sa première édition, en lui donnant une forme définitive. Il a posé d'une main ferme, nous le répétons à dessein, les *bases* de l'histoire juive. Et maintenant, c'est à ceux qui ont le privilège d'enseigner les matières bibliques, à envisager les obligations de science exacte et scrupuleuse qui s'imposent désormais à eux.

Maurice VERNES.

---

71. — Dr von JAN. **Die Eisagoge des Bacchius.** 1 Text, Kritischer Apparat und deutsche Uebersetzung. (2 Erklærung folgt als Beilage zum Programm 1891). Strassburg, Schultz, in-4, 32 p.

72. — **Handschriften der Hymnen des Mesomedes.**

M. Carl von Jan, professeur au lycée de Strasbourg, a publié en 1890, comme annexe de programme annuel, une nouvelle édition de l'*Introduction à l'art musical,* revue sur les manuscrits de Saint Marc à Venise VI, 3 (M), du XIVe siècle, sur le Marcianus VI, 10 (V), du XIIe siècle, les manuscrits de Paris 2456 (P), 2532 (Q), 2458 et 2460 de Munich, no 215 (O), de la Barberine 270 (B), de Hambourg 36a, 2 (H), de Leyde 47 (L), de saint Marc VI, 2 (W), de Naples 259 (N) et de Modène II, F. 8 (Mut.). Il a classé ces manuscrits. Leur prototype est V, qui remonte au XIIe siècle et dont Paul Marquard a déjà tiré un bon parti pour établir son édition avec traduction allemande d'Aristoxène. M. de J. avait pris une connaissance incomplète du ms. 2532 de Paris. Il m'en a demandé la collation qui confirme ses conjectures relativement au placement de cette copie dans son stemma. Cette édition remplace avantageusement celle de Meibom qui d'ailleurs laissait loin derrière elle celles de Fr. Morel et du P. Marin Mersenne. Nous reviendrons sur ce travail lorsque nous aurons entre les mains l'*Erklärung* annoncée, dans laquelle M. de J. nous rendra compte des nombreux passages qui prêtent à la discussion. Il a fait suivre le texte grec-allemand d'un tableau de concordance entre les notes du trope lydien, le seul en usage chez Bacchius, et l'échelle musicale moderne, et de trois autres tableaux où sont présentées les notes modernes correspondant à celles des échelles de transposition d'après Bacchius et d'après ses devanciers, ainsi que l'échelle lydienne suivant les trois genres (diatonique, chro-

matique, enharmonique) de l'ancienne mélodie grecque. Il est à souhaiter que les travaux poursuivis par le regrettable Studemund et ses disciples — M. de Jan en tête — sur le Marcianus musical VI, 10 et d'autres manuscrits musicaux, soient mis en œuvre sur le plan de cette publication.

Le même savant a fait paraître aussi dans les *Jahrbücher* de Fleckeisen une notice des manuscrits contenant les trois hymnes à Calliope, à Apollon et à Némésis dont il attribue les paroles et la musique à Mésomède, tandis qu'on faisait avant lui un certain Denys l'auteur des deux premières compositions.

Le stemma avec lequel se termine sa notice présente pour ces manuscrits presque la même filiation que celle qui concerne Bacchius. Le principal éditeur des trois hymnes, Frédéric Bellermann, ne connaissait pas le ms. V, dans lequel M. de Jan a reconnu le prototype de tous les autres manuscrits connus. Sa notice complète et rectifie heureusement le travail déjà considérable de son devancier.

C.-E. Ruelle.

---

73. — Vittorio Finzi. **Di un' inedita traduzione in prosa italiana del poema « De Lapidibus prætiosis »** attribuita a Marbodo, vescovo di Rennes contenuta in un Codice della R. Biblioteca Estense, scritto verso la fine del Secolo XIV, seguita da tre capitoli di un Bestiario in volgare. Bologna, 1890, in-8, 40 pages.

Le traité des pierres précieuses attribué à Marbode a eu une grande réputation au moyen âge, comme le prouvent les nombreuses traductions, qui en ont été faites dans presque tous les idiomes de l'Europe occidentale; l'Italie ne pouvait l'ignorer; la bibliothèque du Vatican, celle de Saint-Marc à Venise, la Nationale, la Riccardine et la Laurentienne de Florence en possèdent des adaptations connues, mais toutes sont en prose; jusqu'à présent on ne connaît aucune traduction italienne en vers de ce texte célèbre. C'est une version en prose également que M. V. Finzi a publiée dans le *Propugnatore*, d'après le manuscrit VII B, 5, n° 92 de la « Biblioteca estense », et dont j'annonce le tirage à part. Elle se recommande tout d'abord par le grand nombre de pierres — soixante-dix-sept en tout — dont les propriétés sont décrites; le long prologue placé en tête n'est pas moins digne de fixer l'attention; c'est une vraie théorie du merveilleux tel que le moyen âge le trouvait partout dans la nature. Si l'on ajoute que ce texte curieux est du xive siècle et offre un intérêt véritable au point de vue de l'histoire de la langue, on ne peut qu'approuver le dessein qu'a eu M. V. Finzi de le publier et le remercier du soin avec lequel il a rempli sa tâche; mais n'aurait-il pas pu donner plus de notes grammaticales et nous renseigner mieux sur les particularités dialectales que présente cette précieuse version?

Ch. J.

---

74. — Bibliotheca Normannica : V. **La Clef d'Amors**, texte critique avec introduction, appendice et glossaire par Auguste DOUTREPONT. Halle, Max Niemeyer, 1890; gr. in-8, XLVIII-199 pages.

75. — **Eine altlombardische Margarethen-Legende**, Kritischer Text nach acht Handschriften mit einleitenden Untersuchungen, herausg. von Berthold WIESE. Halle, Max Niemeyer, 1890; in-8, CXX-107 pages.

I. La *Bibliotheca Normannica*, qui se publie sous la savante direction de M. H. Suchier, vient de s'enrichir d'un nouveau volume. M. Aug. Doutrepont, un jeune philologue dont le nom est déjà connu, a édité dans ce tome V un spécimen assez curieux de notre littérature didactique et galante du moyen âge, la *Clef d'Amors*, petit poème en 3,427 vers octosyllabiques, dont on n'avait qu'une édition déjà ancienne et souvent peu correcte (celle de Tross, Paris, 1866). Le nouveau texte a été bien établi, avec toutes les ressources que possède actuellement la critique, et qui consistent en trois manuscrits, dont deux récemment découverts, plus un petit imprimé gothique du XVI[e] siècle, dont M. Paul Meyer avait ici même[1] signalé l'importance. Je ne dirai rien du glossaire qui termine l'ouvrage : il m'a paru complet, et les références en sont exactes. Dans son introduction, M. D. a institué une comparaison très minutieuse, très intéressante entre la *Clef d'Amors* et l'*Ars amatoria* d'Ovide, dont ce poème n'est qu'une imitation, souvent une traduction. L'étude sur la langue est courte, mais substantielle, et somme toute suffisante : à l'aide de deux caractères phonétiques essentiels, *ié* = *ē* + *i* et *che* = *ce* français, l'éditeur est arrivé à localiser d'une façon relativement précise son texte, et à lui assigner, comme lieu de composition, la région qui comprend aujourd'hui les départements du Calvados et de la Manche. Il a été plus embarrassé pour le dater : toutefois, d'assez bonnes inductions, suggérées en partie par M. G. Paris, l'ont amené à proposer comme date probable 1280, et la fin du XIII[e] siècle s'accorde en effet assez bien avec le genre et le ton du poème. Enfin, M. D. avoue avec infiniment de bonne grâce qu'après bien des efforts inutiles, il a dû renoncer à deviner l'énigme où l'auteur s'est plu à envelopper son nom : il y a là des combinaisons très compliquées de chiffres et de lettres, un véritable casse-tête, dont la solution, si jamais elle tente quelqu'un, reste à trouver. Ainsi la *Clef d'Amors* est encore anonyme : mais, quel qu'il soit, son auteur n'était pas le premier venu. Il avait un certain talent, un tour d'esprit qui a trop souvent manqué à beaucoup de ses contemporains; tout en imitant de très près Ovide, il a su renouveler son sujet par endroits, lui donner quelque modernité en substituant aux développements mythologiques des détails piquants sur les usages et la société de son temps. Que la note soit çà et là un peu grossière, il faut bien en convenir : mais la malice est en général de bon aloi, et c'est beaucoup que de pouvoir lire couramment, en y prenant plaisir, un ouvrage didactique du XIII[e] siècle. M. Doutrepont, à

1. Cf. *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1866, II, pp. 19-22.

vrai dire, y aide puissamment le lecteur, en lui donnant une édition soignée dans ses moindres détails, en plaçant, par exemple, en tête de chaque page, de courtes rubriques qui sont un résumé du texte, et permettent de n'en point perdre le fil : il est juste de l'en remercier.

II. Si la *Clef d'Amors* a un mérite littéraire incontestable, on n'en saurait assurément dire autant de la *Légende de sainte Marguerite*, texte lombard du XIIIe siècle, que vient de publier M. Berthold Wiese. Ce poème hagiographique de 1,100 octosyllabes est une bien médiocre et bien froide élucubration, qui par sa raideur d'allure se rapproche encore singulièrement de nos poèmes du Xe siècle, la *Passion* et le *Saint-Léger*. Il faut se faire quelque violence pour être bien persuadé que ces vers sont presque contemporains de Dante, et que de pareilles pauvretés n'ont pas été écrites fort longtemps avant la *Divine Comédie*. Il va de soi que ces considérations ne diminuent en rien le mérite de l'éditeur, ni l'utilité du texte par lui choisi. Si l'intérêt littéraire de la *Légende de sainte Marguerite* est à peu près nul, il n'en est pas de même de son intérêt linguistique, qui est grand. Même après les beaux travaux de MM. Mussafia, Ascoli, et quelques autres, sur les anciens dialectes de la Haute-Italie, la publication d'un document important, écrit en lombard du XIIIe siècle, ne peut-être accueillie qu'avec faveur, surtout lorsque la publication est bien faite, et c'est ici le cas. M. W. a établi son texte sur le dépouillement de huit manuscrits, dont il enregistre les variantes ; il a classé avec sagacité ces manuscrits, et donné, dans une substantielle introduction, tous les rapprochements d'histoire littéraire que comporte le sujet. Mais ce qu'il y a de particulièrement attachant dans cette introduction, c'est l'étude détaillée et complète qu'a faite M. W. de la langue et de la métrique du texte (pp. LXVIII-CXVIII) : le relevé des formes a été fait avec soin, ordonné avec méthode, appuyé par des observations en général exactes [1]. Les résultats auxquels aboutit l'auteur étaient assurément connus en majeure partie, mais il est tels paragraphes, notamment ceux qui concernent la flexion verbale, où sont rassemblés des faits nouveaux et qui permettront à la science de poser des conclusions plus certaines. C'est en ce sens surtout que M. Wiese a fait œuvre utile, et qu'il vient de fournir une remarquable contribution aux études dialectologiques sur le haut italien.

E. BOURCIEZ.

---

76. — F. W. BAIN. **Christina Queen of Sweden.** Londres, Allen, 1890, XXIII-382 p.

Christine de Suède n'a pas encore trouvé devant l'histoire la justice qui lui est due. Elle a étonné, scandalisé son siècle ; elle a, par sa

1. Il y a seulement, çà et là, certains points de détail sur lesquels on ne saurait être de l'avis de M. W. Ainsi (p. LXXVIII) pourquoi dire que *capon* (v. 946) n'est pas un mot populaire ? Il est bien établi que le mot est populaire dans les différentes langues romanes, et qu'il remonte à un type du latin vulgaire **capponem*.

conversion, soulevé la haine des protestants et l'enthousiasme des catholiques. Aucun historien n'a parlé d'elle sans passion. M. B. affirme que tous l'ont méconnue, et plusieurs calomniée. Il récuse donc leurs appréciations, même celles des plus autorisés; il critique avec aigreur Fryxell, dont il compare les jugements sur Christine à ceux de Victor Hugo sur Napoléon III; Geijer, l'écho des puritains et des rancuneux Luthériens; Ranke, dont les erreurs exigeraient un volume de réfutations; il relève enfin une phrase, d'ailleurs inoffensive, de M. Geffroy, et signale en termes discourtois l'ignorance « *or something worse* », d'un membre de l'Institut (p. XVIII. Note).

M. B. est-il lui-même si affranchi de préjugé? Ne mesure-t-il pas sa sympathie pour Christine à l'antipathie que lui ont vouée les protestants? Il est vrai que cette sympathie l'invite à pénétrer le caractère inquiet et mystérieux de son héroïne. Le trait dominant qu'il y découvre, c'est le mysticisme. M. B. explique avec beaucoup de sagacité cet état d'esprit par l'isolement où vécut la princesse pendant son enfance, par l'abandon moral dont elle souffrit, et aussi par son tempérament maladif et nerveux à l'excès. Elle reçut, par ordre du roi son père, une éducation masculine, mais elle resta bien femme par la facilité avec laquelle elle subit l'ascendant d'hommes qui surent parler à son intelligence et à son cœur. Ces hommes, chose curieuse, furent surtout des Français : l'ambassadeur Chanut, Descartes, le séduisant Bourdelot, qui devint, en tout bien tout honneur, son médecin du corps et de l'âme.

M. B. attribue, sans preuves d'ailleurs, la conversion de Christine à l'influence de Chanut et de Descartes (pour ce dernier l'assertion est au moins aventurée). Il est plus exact de dire que les aspirations mystiques de Christine ne trouvèrent leur satisfaction que dans le catholicisme. La reine, déjà fort dégoûtée des affaires politiques qui s'embrouillaient, se sentant odieuse au clergé, à son peuple, craignant pour sa vie, n'eut pas besoin sans doute de puiser dans le catholicisme, comme le croit M. B., l'idée du renoncement. L'abdication fut en partie la conséquence d'une crise religieuse. Mais elle fut dictée aussi par des raisons d'ordre temporel. C'est l'impression qui se dégage de la lettre où Christine annonce sa résolution à Chanut (p. 276).

Dans cette confession, Christine goûtait d'avance la joie de surprendre le monde par un acte qu'elle compare à un coup de théâtre. Elle ne répugnait pas, en effet, aux scènes dramatiques et aux coups d'éclat. C'est ainsi qu'elle machina le meurtre de Monaldeschi, M. B. ne discute que la légalité du fait : c'est à ses yeux le point essentiel. La Reine ne fit qu'user de la juridiction que l'Acte d'abdication lui réservait sur ses domestiques. Beaucoup de contemporains, Leibnitz entre autres, partagèrent cette opinion. Mais M. B. n'est pas un contemporain de Christine. On attend de lui qu'il se prononce sur la moralité de l'action : M. B. se borne à citer ces mots de Tacite : *habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum. Magnum exemplum!* L'assimilation est impertinente, « *or something worse* ».

Nous doutons que M. B. réussisse dans sa tentative de réhabilitation. Même s'il réformait l'histoire, il ne détruirait pas la légende. Car la figure de Christine de Suède est quasi légendaire, parce qu'elle est énigmatique. A défaut d'un arrêt définitif, M. B. apporte un plaidoyer habile, dans le procès où la mémoire de Christine est encore engagée. On louera la sûreté, la composition, la vive allure de cette biographie, dont les historiens vraiment impartiaux tireront profit.

B. Auerbach.

---

77. — **Un intendant sous Louis XIV.** Étude sur l'administration de Lebret en Provence (1687-1704), par J. Marchand, agrégé d'histoire, Inspecteur d'Académie, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1889, 1 vol. in-8 de 380 pages.

L'intendant dont M. Marchand vient d'écrire l'histoire est le petit-fils du célèbre auteur du traité *De la souveraineté du roy*. Maître des requêtes, puis intendant du Limousin (1681), du Dauphiné (1682-1686), du Lyonnais (1686), Pierre Cardin Lebret déploya, pendant dix-sept ans, en Provence (1687-1704), ses grandes qualités d'administrateur. Il était tout ensemble intendant de Provence et premier président du Parlement d'Aix.

M. M. nous fait assister à cet effort de centralisation administrative qui s'opéra par l'organe des intendants et à leur profit, mais ne fut l'œuvre ni d'un homme ni d'un jour. Pour devenir tout-puissant comme il le fut plus tard, « l'intendant, en Provence comme ailleurs, eut à triompher de deux obstacles qui purent longtemps sembler insurmontables et ne cédèrent que peu à peu : les traditions locales encore vivaces; les anciens pouvoirs toujours respectés ».

Le tableau fidèle de ces anciens pouvoirs provinciaux n'est pas la partie la moins intéressante du livre de M. M. Les chapitres consacrés aux vigueries, aux communautés et aux assemblées générales des communautés qui, depuis 1639, prirent la place des États, nous ont particulièrement intéressé. M. Marchand passe en revue les finances; l'administration militaire; la justice; l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il a pu dresser un budget de la Provence de 1687 à 1703, budget qui donne la mesure exacte des lourdes charges imposées à ce pays.

L'ouvrage est bien écrit et bien composé. Les éléments en sont puisés aux meilleures sources. Nous regrettons toutefois que l'auteur, à l'occasion de la suppression temporaire de l'intendance en Provence (1649-1671), n'ait pas rappelé les mesures générales et le mouvement d'opinion auxquels se rattache cette longue interruption. Le chapitre consacré aux « procureurs du pays » nous a paru aussi un peu écourté : du temps même de Lebret, Cosnac, archevêque d'Aix soutint leurs droits et plaida leur cause en termes fort remarquables. Ce bon livre est muni d'une excellente table alphabétique des matières.

Paul Viollet.

78. — **Karl Graf zu Wied**, Kœniglich preussischer Generallieutenant, ein Lebensbild zur Geschichte der Kriege von 1734 bis 1763, nach den hinterlassenen Papieren des Verewigten und anderen ungedruckten Quellen, von Fr. von der Wengen. Gotha, Perthes, 1890. In-8, xv et 527 p. 10 mark.

Ce gros livre est consacré à l'un des « paladins » du grand Frédéric, le comte Charles de Wied (19 octobre 1710-8 octobre 1765), qui devint lieutenant-général dans l'armée prussienne et se distingua pendant la guerre de Sept Ans par sa valeur et son infatigable activité, notamment aux batailles de Liegnitz, de Hohengiersdorf, de Torgau et de Leutmannsdorf. « C'était, disait Frédéric, un brave officier, qui m'avait rendu en toute occasion des témoignages convaincants de son vrai zèle et dévouement pour moi et mes intérêts » (p. 511). L'auteur de cette biographie, M. von der Wengen, connu déjà par une « Histoire de la guerre de 1866 entre la Prusse et le Hanovre », a puisé très consciencieusement à toutes les sources, notamment dans des archives de famille et dans les écrits du temps. Il a divisé son ouvrage en onze chapitres : la jeunesse du héros et ses premiers services dans l'armée prussienne (I) ; puis son passage dans l'armée autrichienne (II); son retour en Prusse et les événements de sa vie pendant les années 1742-1755 (III); les campagnes de 1756, de 1757, de 1758, de 1759, de 1760, de 1761, de 1762 (IV-X) ; fin de la carrière du comte Charles de Wied, qui meurt d'un accident à la chasse. Il a donné une place considérable au récit de la guerre de Sept Ans (p. 72-501) et, sur nombre de menus détails, on devra désormais le consulter ; car il connaît intimement son sujet, et corrige au passage plusieurs erreurs de ses devanciers. Ce *Lebensbild* du comte de Wied est donc en même temps un précieux ouvrage d'histoire militaire. Le chapitre qui traite de la campagne de 1762, a surtout une grande importance : on y voit, par les lettres du roi et du général-major de Gablenz au comte de Wied, l'épuisement de l'armée prussienne et les abus qui s'y glissaient. On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas su animer sa narration; toute pleine de détails techniques, d'ordres de bataille, de marches et de mouvements sans fin, elle ne se lit pas avec agrément.

X.

---

79. — Rentsch (Joh.). **Johann Elias Schlegel als Trauerspieldichter mit besonderer Berücksichtigung seines Verhæltnisses zu Gottsched.** Leipzig, Beyer, 1890. In-8, 111 et 119 p. 1 mark 50.

M. Rentsch a fait là un très bon travail. Tout d'abord, comme l'indique le titre, il retrace les rapports d'Élie Schlegel et de Gottsched ; puis il passe en revue les tragédies de son héros, les analyse clairement, les apprécie avec justesse, sans toutefois insister suffisamment sur leurs sources, sur l'accueil qu'elles reçurent du public et sur l'influence qu'elles ont exercée. Le plus remarquable chapitre du travail est consacré à la

langue de Schlegel et à sa versification (p. 89-118); M. Rentsch montre d'une façon très détaillée, en examinant successivement les figures de rhétorique, les comparaisons, la césure, l'enjambement, etc., comment Schlegel est en progrès sur Gottsched, et qu'en passant (trop tard, il est vrai) de l'alexandrin à l'iambe de cinq pieds, le poète de la *Fiancée en deuil* a déjà beaucoup plus d'aisance et de souplesse.

A. C.

---

80. — **Herder's** Briefe an Joh. Georg Hamann, im Originaltext hrsg. von O. Hoffmann. Berlin, Gærtner (Heyfelder), 1889. In-8, vi et 284 p. 4 mark.

Comme le remarque M. Hoffmann, si Herder avait eu le temps d'écrire ses Mémoires, il aurait trouvé de précieux et abondants matériaux dans ses lettres à Hamann. Herder ne cachait rien au *Mage du nord;* ses intimes pensées, les moindres sentiments qui agitent son âme, les plans sans nombre qu'il roule dans sa tête inquiète, ses études multiples, les œuvres qu'il médite, qu'il commence, rejette, puis reprend et achève, les personnages connus ou inconnus qui attirent son attention, tout cela remplit sa correspondance avec Hamann, et ce *Briefwechsel* nous offre à la fois une biographie de Herder et un tableau d'ensemble de son époque. On ne connaissait jusqu'à présent que trente-quatre de ces lettres. Les autres, au nombre de trente-trois, se trouvaient, depuis le commencement de ce siècle, chez un collectionneur d'autographes qui les avait enfermées dans une cassette et les gardait si soigneusement que personne ne connaissait leur existence. Heureusement, en 1886, un libraire de Leipzig les acquit et les vendit à la Bibliothèque de Berlin. M. H. nous les communique aujourd'hui (nos 2, 4-6, 13, 17-21, 24, 38-40, 42, 43, 45, 52, la seconde moitié de 53, 54-57, la première moitié de 59, 61-64, 66, 68-71). Les lettres inédites forment près des deux tiers du volume, car elles sont plus longues, plus détaillées que les lettres connues jusqu'à présent. On remerciera M. Hoffmann du soin qu'il a pris. Il aurait bien voulu reproduire en même temps les lettres de Hamann, mais sans doute le volume eût été trop gros [1]. Les notes nombreuses qu'il joint au texte, et qui figurent *malheureusement, et selon la coutume des Allemands,* non au bas des pages, mais à la fin du volume, sont très utiles et, dans leur brièveté, très suffisantes; quelques-unes ont dû lui coûter de pénibles recherches. Un index complet rehausse la valeur de cette publication qui profitera sûrement à Herder. L'écrivain, il nous semble, n'est pas aussi mordant, aussi amer que de coutume; il parle des siens, des chagrins qu'il éprouve, des ennuis que lui cause sa « célébrité » avec une touchante mélancolie; il loue Gœthe franchement et de tout cœur. Une lettre intéressante (n° 68) nous pré-

1. D'ailleurs, M. Hoffmann a reproduit dans ses *Notes* bon nombre de passages des lettres de Hamann que Roth avait laissés de côté, et il les signale à l'attention par le mot *ungedruckt*.

sente Forster et sa femme, et le *quatro* que forment la princesse Gallitzin, Fürstenberg, Hemsterhuis et Sprickmann; on a là, comme dit Herder lui-même (p. 221) « une longue galerie de dessins ».

A. Ch.

---

81. — **Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège**, par C. Le Paige, professeur ordinaire à l'Université de Liège, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, etc. Liège, imprimerie Léon de Thier, 1890, grand in-8 de 111 p.

M. Le Paige s'est proposé de nous faire connaître les mathématiciens liégeois d'origine, les mathématiciens étrangers qui ont vécu et enseigné dans l'ancien pays de Liège, et d'analyser les travaux des uns et des autres. Son travail n'est, dit-il, qu'un premier essai qui sera plus tard développé. Tel qu'il est, ce travail rendra de grands services non seulement à ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences, mais encore à ceux qui s'occupent d'histoire littéraire et de bibliographie. Les renseignements fournis par M. Le Paige sont très abondants, très curieux et ont tous la parfaite précision que l'on peut attendre d'un mathématicien. J'indiquerai quelques-uns des résultats obtenus par l'intrépide et excellent chercheur : c'est par erreur que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (t. VII, p. 206), ont pensé que le chroniqueur Albéric de Troisfontaines aurait attribué peu de valeur aux travaux scientifiques d'Heriger, abbé de Lobbes (p. 7). C'est encore par erreur que les mêmes critiques ont cru qu'Adalbold, ami d'Heriger et peut-être son élève, était sorti des écoles de Reims; il sortait certainement des écoles de Liège (p. 7). Ce fut l'ami, mais non le disciple de Gerbert, comme l'a démontré M. W. Moll. Les indications biographiques et bibliographiques de M. Le Paige sur Adalbold complètent la notice de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XII, p. 257-258) — Jean Stadius, nommé professeur au Collège de France en 1576, ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il s'éteignit à Paris, dans la nuit du 17 juin 1579, en l'hôtel du maréchal de Retz, au faubourg Saint-Honoré. D'après certains auteurs, ce mathématicien serait mort le 31 octobre 1579 [1]. Cette date est certainement erronée, car, dans une lettre adressée à Catherine de Clermont, maréchale de Retz, et datée du 24 septembre 1579, le fils de Jean Stadius, Jérôme, mentionne déjà la mort de son père. Voir l'édition de Florus, publiée à Anvers, chez Plantin, en 1582. La date du 17 juin résulte également de l'épitaphe composée par Juste de Rycke plus connu sous le nom de Ryckius (p. 26). — L. Hulsius est probablement mort, non en 1605, mais au commencement de 1606, avant le mois de juillet, comme il résulte d'une lettre de

---

1. C'est la date indiquée par le président de Thou (*Histoire*, livre LXVIII), lequel a été suivi par la plupart des biographes. Goujet (*Mém. hist. et litt. sur le Collège royal de France*, t. II, p, 121) avait cité deux épitaphes rapportées dans la *Bibl. Belg.* édition de Foppens, qui font mourir Stadius le *18 juin 1579*.

J. R. Zigler à Kepler, dans le recueil intitulé : *Epistolæ ad Joanem Keplerum,* 1718, p. 354 [1], à propos de l'ouvrage célèbre sur l'*Astrolabe* publié par Girard Stempel et Adrien Zelst [2] sous les auspices de leur Mécène, le prince évêque de Liège, Ernest de Bavière [3], voici deux rectifications (p. 38) : « Lalande, dans sa *Bibliographie de l'astronomie,* qui mentionne les éditions de 1602 et 1619, indique une édition d'Arnhem, 1629, in-4°. Cette édition de 1629 n'existe probablement pas plus que celle de 1609, signalée dans la *Bibliographie générale de l'astronomie* de MM. Houzeau et Lancaster. »

Recommandons, en outre, comme très instructifs et très intéressants, divers passages ou diverses séries de pages sur le cardinal Nicolas de Cuza (p. 19), Juste-Lipse (p. 30-31), le Jésuite astronome Christophe Clavius (p. 40-42), le géomètre Jean Gallé, ingénieur de l'archiduc Albert, (p. 48-52), le polygraphe Godefroid Wendelin, « une des plus grandes illustrations de l'ancien pays de Liège » (p. 52-69), le P. Fr. Hall ou Linus, le célèbre constructeur d'horloges solaires (p. 69-75), Henri Dormal (p. 78), René François de Sluse (p. 78-95), « le plus illustre géomètre dont le pays de Liège peut se glorifier » et auquel Huygens a donné ce double éloge : « *geometrarum, quos novi, omnium doctissimus candidissimusque* [4] ».

T. DE L.

---

82. — Guerres de Vendée. **Notes biographiques sur le général d'Autichamp,** 1770-1859, d'après des documents inédits, par Ch. d'AVAILLES. Ouvrage enrichi d'un portrait du général d'après Emile Lassalle. Niort, Clouzot, 1890. In-8, 192 p.

M. d'Availles a en sa possession le manuscrit des *Mémoires* du général d'Autichamp. Mais Mme la marquise d'Autichamp lui a formellement interdit de publier les souvenirs de son aïeul. M. d'A. a donc écrit ces *Notes biographiques* qui, selon ses propres expressions, suffiront pour nous faire connaître en substance les *Mémoires* du général et sauver de l'oubli des documents de haute importance. Les *Mémoires* se divisent en deux parties : la première, consacrée à l'insurrection de 1815, complète la brochure publiée par le général en 1817; la seconde concerne

---

1. M. L. P. donne (p. 31-32) les titres complets des divers traités de ce savant mathématicien, à peine mentionnés par les biographes. C'est un excellent petit chapitre bibliographique.

2. Liège, 1602, in-4°. M. L. P., fervent bibliophile et collectionneur, est l'heureux possesseur d'un magnifique exemplaire de cet ouvrage relié en vélin blanc, avec ornements dorés, portant sur les plats les armes de Maximilien, archiduc d'Autriche.

3. Voir sur ce protecteur des savants, zélé savant lui-même, les pages 23, 25, 29-37.

4. Déjà M. L. P. S. était spécialement occupé du docte chanoine : *Correspondance de René-François de Sluse, publiée pour la première fois et précédée d'une introduction* (Rome, 1885, in-4° de 252 p.). Espérons que le volume que M. L. P. doit consacrer à Wendelin « dans un avenir assez rapproché », comme il nous l'annonce (p. 32, note 2), ne sera pas moins considérable.

les événements de 1832 (alors qu'il commandait en chef les troupes de la rive gauche de la Loire) et renferme des pièces absolument inédites, ainsi que des appréciations qui ont leur prix. M. d'Availles n'a fait que toucher, en passant, aux premières guerres de la Vendée où le rôle d'Autichamp, quoique brillant, n'a été que secondaire; mais il s'est arrêté davantage sur les prises d'armes de 1815 et de 1832.

C.

---

83. — **Correspondance diplomatique du comte Pozzo-di-Borgo, ambassadeur de Russie en France, et du comte de Nesselrode, depuis la Restauration des Bourbons jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle,** publiée par le comte Charles Pozzo-di-Borgo. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-8, t. I (1814-1816). Prix : 7 fr. 50.

Avec les *Mémoires de Vitrolles*, dont la *Revue critique* a déjà parlé (à la date du 11 août 1884), on a vu comment l'intrigue aida au succès de la Restauration. Avec la correspondance du comte Pozzo-di-Borgo, on assiste à l'action diplomatique qui soutint ce succès. Sans doute, le retour des Bourbons offrait la seule solution possible après les désastres de 1814, et même après ceux de 1815. Mais s'il s'imposait en principe, en réalité, à cause des personnes mises en scène, il présentait mille difficultés.

La tâche que Vitrolles assumait comme citoyen, Pozzo-di-Borgo la remplit en qualité d'ambassadeur de Russie. Dans sa correspondance, il laisse sentir ce qu'elle avait de pénible. Un roi égoïste, dominé par ses favoris, d'abord l'incapable Blacas, qui contribue à la chûte de la première Restauration ; puis l'habile Decazes, qui sauve la seconde ; le frère du roi, jouet de la réaction cléricale; une chambre plus royaliste que le roi, *la chambre introuvable*, compromettant le trône par son zèle et écartant les hommes capables, éprouvés par les régimes antérieurs. C'était contre le royalisme qu'il fallait défendre la royauté.

Le Corse Pozzo-di-Borgo, ancien rival de Napoléon Bonaparte dans son île et exilé par lui, était entré au service diplomatique russe, tout en gardant pour la France (dont il n'était pas né le sujet) une affection si vive qu'il finit par s'y établir pour toujours. Mais c'était la France monarchique qu'il aimait. Son gouvernement lui reprochait d'être « crûment bourbonnique ». A quoi il répondait, disant : « Les Bourbons sont une institution et non une famille. » C'était si bien dit que Louis XVIII songea à confier le portefeuille de l'Intérieur à l'envoyé du tsar. Pozzo refusa. Le duc de Richelieu, qui avait le même avantage que Pozzo d'être à moitié Russe et Français, fut le ministre qui convint le mieux à la situation.

Les difficultés de la tâche provenaient non seulement de l'intérieur, mais aussi du dehors. En 1814, les Alliés étaient déjà peu favorables aux Bourbons, entre autres le tsar, qui avait vu de près leur piteuse cour de Mittau. L'histoire de la première Restauration ne devait pas

contribuer à augmenter l'admiration d'Alexandre pour la race légitime. Le parti clérical avait empêché le mariage du duc de Berry avec une grande-duchesse gracieusement offerte par la Russie. Bien plus, pendant les Cent jours, le cabinet russe prit connaissance de l'alliance secrète formée au congrès de Vienne par Talleyrand qui, redevenu le disciple de Choiseul, refusait la Saxe et la Pologne à la Prusse et à la Russie, et unissait contre ces puissances la France, l'Autriche et l'Angleterre. Autocrate de toutes les Russies, en même temps que prince libéral, Alexandre Ier avait une double raison pour condamner la monarchie légitime.

Heureusement pour celle-ci, elle a un habile avocat dans la personne du sympathique Pozzo. Non pas que, dans ses dépêches, il épargne les épithètes fâcheuses aux « Tartufes ultraroyalistes ». Au fond il donne raison à Nesselrode qui dit : « Cette France est inépuisable en éléments de bonheur. Il ne lui faudrait qu'un autre *Monsieur*. Faites-lui donc comprendre une bonne fois que les puissances ne sont pas là pour soutenir ses sottises et pour le faire monter un jour sur le trône avec un système de réaction aussi insensé. Tout cela fait vraiment pitié. » Mais Pozzo reste fidèle au principe et il y convertit toute la Russie.

Les Bourbons une fois remis en selle, le gouvernement russe lui-même prend à tâche de les y maintenir. En dépit de ses traditions despotiques, il exige la promulgation de la charte constitutionnelle; il ne cesse de conseiller à Louis XVIII une politique libérale; il encourage les efforts de Pozzo et de Richelieu pour former une représentation modérée que l'on obtient enfin en 1816 en dissolvant la première chambre (ici s'arrête le volume publié). Devant l'Europe grondeuse, il prend le parti de la France monarchique. C'est après entente entre les deux cours, nous le savons maintenant, que, lors de la seconde Restauration, Pozzo rédigea lui-même la lettre si digne, où Louis XVIII se déclare prêt à abdiquer plutôt que de laisser démembrer le royaume. L'action de la Russie fut donc bienfaisante et l'accord des deux gouvernements servait la France au dedans comme au dehors. On ne saurait reprocher à l'éditeur de cette très intéressante *Correspondance* d'indiquer dans son introduction les traits d'union des deux pays; l'histoire doit servir de guide à la politique et les arguments du passé sont quelquefois bons pour le présent.

Francis Decrue.

---

84. — **Histoire de la colonie anglaise du Cap de Bonne Espérance**, par Paul Lélu. (Paris, 1890, in-8 de 144 p. et cartes).

Cet ouvrage est un très bon abrégé de l'Histoire du Cap, depuis les débuts du gouvernement de la Compagnie Hollandaise (1652) jusqu'à nos jours. L'auteur nous montre d'abord comment la politique étroite et oppressive des premiers occupants paralysa toute tentative d'extension,

et contraignit une partie des colons à émigrer pour se soustraire à un joug intolérable; en 1795, les Anglais, sous la protection desquels le prince d'Orange venait de placer la colonie, s'en emparent provisoirement pour l'occuper définitivement en 1806. Nous assistons ensuite aux longues guerres contre les Cafres, et à la persécution des Boërs, pourchassés d'asile en asile, et supportant avec un admirable héroïsme les souffrances et les infortunes déchaînées sur eux par leurs oppresseurs. Tout fut vainement mis en œuvre pour les décider à accepter la suzeraineté de la Grande Bretagne; expulsés, au mépris de tout droit, et des traités conclus, d'abord du Natal, puis du Waal et de l'Orange, et en dernier lieu du Griqualand, ils espèrent encore garder une indépendance qui leur a coûté tant de sang et de peines. Mais, comme le dit fort bien M. Lélu à la fin du récit de cet émouvant exode, le pays où ils sont maintenant installés est trop riche en mines d'or pour ne pas tenter l'insatiable cupidité de leurs puissants voisins.

H.-D. de G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Bouctot nous a envoyé le tome premier d'une *Histoire du communisme et du socialisme* (Paris, Ghio, 1889). L'auteur a voulu « faire comprendre aux masses, leurrées par de vaines promesses, qu'il n'appartient pas à la puissance gouvernementale de contredire au libre jeu des *lois naturelles*, et que, si le propre de l'État est de favoriser l'expansion des institutions de sauvegarde, de protection et de bienfaisance qui viennent, chaque jour, consolider l'édifice d'affranchissement fondé par la Révolution française, l'intervention de la loi dans le domaine de la répartition des biens est une utopie » (j'abrège la phrase). La partie historique de ce petit volume ne mérite pas l'attention. L'exposé des faits contemporains est plus personnel et plus intéressant. L'auteur annonce une étude plus approfondie sur les socialistes modernes les plus connus : Proudhon, Lassalle, Karl Marx.

— M. Marignan a fait paraître la traduction française d'*Études* de M. Lamprecht *sur l'état économique de la France pendant la première partie du moyen âge* (Paris, Picard et Guillaumin). Ces *Études* se composent : 1° de la thèse de doctorat de M. Lamprecht, consacrée à l'état économique de la France au xie siècle. Elle fit sensation, en 1878; 2° d'un fragment du grand ouvrage de M. Lamprecht sur l'Allemagne : *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*. Leipzig, 1888. Ce fragment est consacré à la civilisation franque. M. Lamprecht analyse les textes avec une patience et une conscience parfaites, sans parti pris, sans idée préconçue. C'est le moins systématique des historiens et des économistes. Le traducteur a suivi le texte allemand avec une fidélité parfois excessive mais qui n'a rien de fatigant. La lecture de ce livre est des plus attachantes. M. Marignan a complété et enrichi plus d'une fois l'annotation déjà si riche de Lamprecht.

— Sous ce titre l'*Irlande, la crise agricole et politique* M. Emmanuel Ferré a publié, il y a déjà quelque temps, à la librairie Perrin, une brochure intéressante consacrée à l'étude de la question agraire et du *home-rule*. A lire p. 27, l'exposé de l'abolition du régime féodal en Bavière et en Autriche.

GRÈCE. — M. Coumanoudis vient de trouver dans les fouilles du Vieux Marché une inscription qui contient : 1° une lettre en latin de l'impératrice Plotine, veuve de Trajan, adressée à Hadrien, son fils adoptif, par laquelle elle prie l'empereur de donner au chef de l'École Épicurienne le privilège de nommer son successeur non pas — comme cela se faisait jusqu'alors — exclusivement parmi les citoyens romains, mais aussi parmi les *peregrini* ; 2° une lettre d'Hadrien à Plotine, par laquelle l'empereur lui fait savoir qu'il exauce sa demande ; 3° une lettre en grec de Plotine par laquelle elle annonce au chef de l'École, Publius Theotimos, la réussite de sa démarche. Le texte sera publié et commenté par M. Coumanoudis dans l' Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς d'Athènes.

— Nous recevons la leçon d'ouverture du cours de philologie latine par M. Sakellaropoulos à l'Université d'Athènes (*Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς λατινικῆς φιλολογίας. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Κωνσταντινίδου*, 1890). L'auteur présente en 25 pages un tableau d'ensemble de la littérature latine, puis il indique la méthode de son enseignement, rappelant pour finir le mot de Fustel de Coulanges : « La science ne se transvase pas d'un esprit dans un autre ; il faut qu'elle se fasse dans chaque esprit. »

ITALIE. — M. de Ruggiero continue régulièrement la publication de son *Dizionario epigrafico*. Les fascicules XIX et XX viennent de paraître. Ils contiennent les mots *Aqua* et tous ses composés, *Aquitania, Ara, Arabia, Arbiter, Arca, Arcadius.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 janvier 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre un rapport de M. Croiset sur les travaux des membres des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.

La séance étant redevenue publique, M. Siméon Luce lit une note intitulée : *Du Guesclin et les ducs de Berry et de Bourgogne, à propos d'une relique de la Passion.* D'après un acte notarié dressé à Riom en 1376 et conservé aujourd'hui aux Archives de la Côte-d'Or, qui lui a été signalé par M. Prost et communiqué par M. Joseph Garnier, M. Luce expose l'histoire d'un fragment d'un des clous de la croix du Christ, conservé jadis à la Sainte-Chapelle de Bourges. Cette relique, portée par Pierre le Cruel à la bataille de Montiel (1369), fut successivement prise, à cette bataille même, par le connétable Du Guesclin, puis donnée, en 1373, par Du Guesclin à Jean, duc de Berry, et, en 1376, par le duc de Berry à son frère Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

M. Noel Valois signale un ouvrage inédit d'Honoré Bonet, prieur de Salon, auteur de l'*Arbre des batailles*. Cet ouvrage, conservé dans deux manuscrits, l'un à Rome, l'autre à Paris, porte pour titre : *Somnium super materia scismatis*. Il fut écrit en 1394 et renferme un tableau saisissant de l'état politique de l'Europe à cette date. Il fait bien comprendre le peu de secours que l'Église devait attendre des souverains chrétiens, au milieu des épreuves du grand schisme d'Occident. On y trouve, en outre, des détails nouveaux sur la vie et la carrière de l'auteur.

M. le comte de Charencey communique des *Recherches lexicographiques sur la langue basque*. Il examine un certain nombre de mots d'origine celtique, germanique ou grecque, qui, avec les mots d'origine latine et néo-latine, constituent environ les trois quarts du vocabulaire basque.

Ouvrages présentés : — par M. Clermont-Ganneau : *les Expositions de l'Etat au Champ-de-Mars et à l'Espianade des Invalides* (publication faite par les soins de M. Louis Jezierski, directeur des journaux officiels) ; — par M. Delisle : Omont (H.), 1° *Supplément au Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*) ; 2° *Notice sur un manuscrit à peintures ayant appartenu au duc Louis Ier de Bourbon, conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*) ; — par M. Oppert : un mémoire de M. Schrader sur les textes datés des Arsacides.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 février — 1891

85. — GRIFFITH et PETRIE. **Two Hieroglyphic Papyri from Tanis** : 1. — The Sign Papyrus (a Syllabary) by F. Ll. Griffith ; 2.— The Geographical Papyrus (an Almanack), by W. M. Flinders Petrie, with remarks by Professor Heinrich Brugsch (15 plates of facsimile and Introductory Remarks). Extra-Memoir of the Egypt Exploration Fund. Londres, 1890, in-8, 25 pl. et 15 pl. Prix : 6 fr. 25.

Les deux papyrus que l'*Egypt Exploration Fund* vient de publier appartiennent à un dépôt de papyrus, découvert par M. Petrie en 1814, à Tanis, dans les ruines de la ville. « Il parut à M. P. que les maisons « qui semblaient avoir été détruites par un incendie fourniraient proba- « blement les résultats les plus profitables. En pareil cas, le proprié- « taire sauve hâtivement ce qu'il a de plus précieux, et laisse la plus « grande partie de son mobilier en proie aux flammes. La maison en « s'écroulant recouvre les objets de gravats, où le malheureux ne songe « guère à venir chercher sa vaisselle brûlée ou brisée, ses outils, ses « papyrus. La terre et les briques trahissent par leur couleur rouge le « site à l'explorateur moderne, et un travail de quelques jours dans des « décombres friables et faciles à remuer lui rend tout ce que le feu a « épargné. M. P. mettant cette théorie en pratique se procura de la « sorte une large collection de poteries et d'autres antiquités, ainsi « qu'une quantité de papyrus. Dans certains cas, les papyrus, serrés « sans soin dans un coin de la maison, avaient été endommagés de telle « sorte qu'on n'en peut rien sauver..... D'autres, sans être entièrement « brûlés, avaient été cuits, pour ainsi dire, par la chaleur de l'incendie, « et ensevelis dans une couche moins compacte de décombres, avaient « mieux résisté aux infiltrations des marais voisins... Ils sont d'un brun- « jaunâtre, moux, avec une tendance à s'émietter qnand on les manie. « On peut, cependant, détacher de la masse de larges parcelles, de façon

« à rendre les couches d'écriture visibles successivement, mais les par-« celles ne peuvent être préservées. Il faut donc qu'un Égyptologue « se tienne à côté de l'opérateur et prenne copie des fragments au fur et « à mesure qu'on les sépare de l'ensemble » (p. 1-2). Les deux papyrus hiéroglyphiques ont été trouvés dans la maison d'un certain Bakakhouiou, qui paraît avoir vécu à Tanis au temps des Antonins [1].

Le premier d'entre eux, que M. Griffith s'est chargé de publier, était divisé en trente-trois pages, non numérotées, mais dont les fragments ont pu être classés exactement à l'exception d'un seul. Chaque page est à son tour subdivisée en colonnes séparées par des lignes verticales. La première de ces colonnes contient pour chaque ligne un hiéroglyphe très minutieusement dessiné; la seconde renferme la transcription hiératique du même signe, puis un mot ou une courte phrase également en hiératique, qui explique la nature du signe hiéroglyphique et parfois son emploi. C'est, en fin de compte, une manière de *Croix de par Dieu* pour apprendre aux jeunes Égyptiens à se servir de leur syllabaire. Le titre et le début manquent; dans ce qui suit les signes sont classés, comme dans les catalogues que nous en dressons pour l'enseignement, par ordre de figures, d'abord les figures d'hommes, puis celles de femmes, puis celles des animaux, puis les parties du corps de l'homme et des animaux, et ainsi de suite. C'est le premier syllabaire qu'on découvre en Égypte, et tout mutilé qu'il est, il nous montre, ce qu'on admettait déjà, l'existence — je ne dirai pas d'une littérature grammaticale, le mot serait trop ambitieux, — mais de livres analogues aux syllabaires de l'Assyrie. Ces ouvrages devaient être nombreux dans un pays où l'instruction était assez répandue, et si nous n'en avions découvert aucun jusqu'à présent, cela tient à ce que les Égyptiens employaient une matière fragile, le papyrus, où les Assyriens en étaient encore à se servir de l'argile cuite. On a usé beaucoup d'ingéniosité et de belles phrases à démontrer par l'absence de documents que les Égyptiens ne possédaient ni chronologie, ni histoire, ni grammaire écrites, et par suite qu'ils n'avaient ni sens historique, ni esprit de précision; toutes les spéculations auxquelles on s'est livré à ce sujet sont au moins hasardeuses, et le progrès constant des découvertes les détruit l'une après l'autre avec une rapidité qui devrait décourager les faiseurs d'hypothèses.

M. G. s'est acquitté avec beaucoup de soin de sa tâche d'éditeur. Les fac-similé qu'il donne sont très nets et rendent bien la physionomie particulière de l'écriture : ce n'était point chose facile, à cause du mauvais état des fragments. Il a transcrit en hiéroglyphes et commente rapidement ce qui subsiste des vingt premières pages. On voit par ses traductions que les Égyptiens donnaient à chaque signe le nom de l'être ou de l'objet dont il était le dessin : ce procédé est si naturel que les égypto-

1. M. Petrie a raconté l'histoire de ce personnage et donné l'inventaire des objets trouvés dans sa maison, *Tanis*, Ist part, p. 41 sqq.

logues l'ont appliqué d'instinct aux besoins de l'enseignement, et qu'ils disent aujourd'hui que tel signe est l'*homme âgé* ou l'*homme qui marche à reculons*, comme les Égyptiens d'autrefois. Aussi préférerai-je des traductions concrètes à beaucoup des traductions abstraites que M. G. propose des définitions de son papyrus. Par exemple, il rend les mots *Aaou* (non *Aati*, le signe final est non pas le *t* et le *trait*, comme le pense M. G., mais un *ou* coupé en deux par une cassure), *Qa, Sokhdou, Ahou, Douaouï, Anou, Qadiou* (n°s 7-13 de la page 1) respectivement par *Old age, High, Fall, Speak, Adore, Turn back, Build:* je traduirai plutôt par les mots concrets qui décrivent le signe hiéroglyphique, *Le vieillard, l'homme qui lève (les deux bras), l'homme renversé (tête en bas), l'homme qui acclame, l'homme qui adore, l'homme qui marche à reculons* (ou plutôt *qui marche en retournant la tête et les bras vers la personne dont il s'éloigne), l'homme qui bâtit (un mur)*. L'écart entre les deux procédés est assez sensible : la traduction de M. G. suggérerait plutôt au lecteur européen l'idée d'une collection d'idéogrammes dont on donne le sens; la mienne, celle d'une collection de signes qu'on décrit matériellement sans préjuger le sens qu'ils ont. J'ai de plus relevé çà et là quelques légères méprises, qui pourront être corrigées dans une seconde édition de cet excellent ouvrage. Ainsi à propos du *prêtre* (p. IV, n° 3), M. G. dit (p. 4) : « le scribe a commis une « erreur en répandant l'eau sur le dos du petit personnage au lieu de la « répandre sur ses mains. » M. G. s'est laissé tromper par la forme que le signe en question a d'ordinaire dans le très médiocre type hiéroglyphique de Berlin. Le dessin du papyrus n'est pas faux, loin de là ; on le trouve fréquemment sur les monuments de toutes les époques, et le type hiéroglyphique de Paris en a trois variantes qui portent les numéros 211, 213, 214 au *Catalogue des Signes hiéroglyphiques de l'Imprimerie Nationale* (2e édit., 1873). De même, M. G. transcrit le mot qui définit le signe n° 5 de la page IV, TOUT ÂAT, *Great Statue*, à la suggestion de M. Naville. Le signe que M. Naville et M. G. rendent par l'adjectif ÂAT, *grand*, est simplement la forme que prend, à l'époque gréco-romaine, dans l'hiératique, *la momie* ou *la statue debout sur ses pieds* : le mot doit donc se transcrire TOUTOU (déterminé par la *momie debout* et par le signe HEH) et se traduire par *l'image, la statue*. En revanche, le signe que M. G. rend, à la ligne suivante, dans le mot SÂHOU, par cette *momie debout*, est réellement la forme gréco-romaine du déterminatif de *la statue assise sur un fauteuil*. A la page X, n° 2, je traduirai la glose ZOBÂ QMAMOU par *le doigt qui perce*, et j'y vois le nom d'un instrument en forme de doigt, dont les potiers de pierre se servaient pour travailler l'albâtre et les pierres dures. A la même page, n° 9, au lieu de MÂOU, *urinare*, je lis MÂZAOU, *le phallus*. La définition du signe NOUTIR, p. XV, n° 2, qui embarrasse M. G., AOUF-QARSOU, *il embaume*, me paraît pouvoir s'expliquer assez simplement. Il ne s'agit pas ici de NOUTIR, *dieu* (la *hache*), mais du mot BODOU qui est écrit par la *hache*

placée sur un grain d'encens et qui désigne une des substances employées dans l'embaumement. Au lieu de lire comme M. G., NOUTIR (la *hache simple)* AOUF QARSOU *Embalmed?* je lirai BODOU (la *hache sur le grain)* AOUF QARSOU, le *signe de la hache* (désignant la matière) *qui embaume.* Immédiatement après vient le signe de la *hache simple*, mais au pluriel NOUTÎROU, *les dieux*, pour mieux le distinguer du précédent. Ce ne sont là que des divergences d'opinion sans importance, qui ne m'empêchent nullement de reconnaître l'intérêt et la valeur réelle de l'œuvre de M. Griffith.

Le *Papyrus Géographique* a été fac-similé par M. Petrie avec la même exactitude que le *Papyrus des Signes* l'a été par M. Griffith. L'état extrême de mutilation dans lequel il est, n'a pas permis à l'éditeur d'en donner une interprétation complète. Il résulte, toutefois, de ses recherches et de celles de M. Henri Brugsch que le livre qu'il contenait était un livre mystérieux, composé par le Dieu Thot. Le scribe qui l'avait copié racontait, dans un passage à moitié détruit, la manière dont il l'avait trouvé. « Je vous dis à [vous, hommes qui êtes sur terre « et à vous], hommes qui serez [par la suite], scribes de la *maison de « Vie*, savants [qui êtes instruits] des choses divines, [j'allai à] la nécro« pole, je détruisis [le mur? d'un tombeau, j'en ouvris] toutes les portes « scellées, et j'y trouvai la coudée de Thot par terre au [pied de la statue « d'un] défunt du [temps du] roi Khéops ». Le livre était au nombre des objets que contenait le tombeau, et il était rempli « des paroles de « Râ lui-même pour répartir » les dieux, les génies, les hommes par tous les nomes de l'Égypte. On sait que les Égyptiens faisaient remonter l'organisation civile, religieuse et militaire de leur pays à Râ lui-même, c'est-à-dire, au Soleil, premier roi de la première dynastie qui domina sur l'Égypte aux temps fabuleux. Cette organisation s'était transmise au second roi de cette première dynastie, à Shou, fils de Râ, et de lui aux rois divins et humains. L'ouvrage conservé dans notre papyrus était censé reproduire en une série de tableaux le détail de cette organisation. S'il était complet, il nous ferait connaître tous les rouages de l'administration du pays, les noms des nomes, de leurs villes, de leurs temples principaux, des dieux et des animaux adorés dans le temple, des bois sacrés, des animaux ou des objets proscrits dans chaque nome, du serpent ou de l'Agathodémon protecteur, les fêtes et la date de chacune d'elles et mille autres faits qu'il serait non moins curieux de posséder. Les monuments d'époque ptolémaïque et romaine nous ont conservé des inscriptions nombreuses où tous les éléments contenus dans ce livre sont mis en œuvre. L'étude comparative en permettra peut-être de rétablir au moins en ses parties principales le texte de notre papyrus. Si jamais on y parvient, le mérite principal devra en être attribué au soin avec lequel M. Petrie a reproduit, jusque dans les plus petits fragments, les débris misérables du manuscrit qu'il avait eu la bonne fortune de découvrir parmi les ruines de Tanis.

G. MASPERO.

86. — C. Hude. **Commentarii critici ad Thucydidem pertinentes.** Hauniæ, 1888, 172 p. in-8.

Cette dissertation, qui a valu à M. C. Hude le titre de docteur de l'Université de Copenhague, rendra service aux futurs éditeurs de Thucydide. En attendant un appareil critique qui comprenne la collation complète de tous les manuscrits, on doit remercier l'auteur d'avoir collationné avec le plus grand soin les livres VII et VIII dans le *Vaticanus* et dans le *Laurentianus*. M. H. s'est appliqué surtout à déterminer exactement les points où ces deux manuscrits diffèrent, et à discuter la valeur de ces variantes. Nous avons donc ici, d'une part, un travail définitif, une collation qui ne sera plus à refaire, et, d'autre part, une étude personnelle, qui pourra être contestée, mais qui mérite du moins une sérieuse attention. M. Hude est de ceux qui tendent à préférer le *Laurentianus* au *Vaticanus* pour l'établissement du texte de Thucydide.

Am. Hauvette.

---

87. — Otto Ribbeck. **Histoire de la poésie latine** jusqu'à la fin de la République, traduite par Ed. Droz et A. Kontz. Paris, Leroux, 1891, 432 pp.

Le vœu qu'un de nos collaborateurs exprimait à propos de l'original allemand est aujourd'hui en partie accompli. MM. Droz, professeur à la faculté des lettres de Besançon, et A. Kontz, chargé de cours à la même faculté, nous donnent la traduction du premier volume de l'*Histoire de la poésie latine* de M. Ribbeck. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite propre de l'original, après que M. Duvau l'a si bien indiqué. La traduction française nous a paru très exacte, autant que nous en avons pu juger par la comparaison de quelques pages prises çà et là avec le texte allemand. Elle est de plus écrite dans une langue très agréable; on lira cette version pour elle-même. Ainsi le livre de M. Ribbeck conserve toutes ses qualités et le public lettré, pour lequel il a été écrit en Allemagne, ne lui fera pas un accueil moins favorable en France. Souhaitons seulement que les traducteurs encouragés par le succès continuent leur tâche et nous donnent bientôt l'histoire de la poésie latine au temps d'Auguste.

P. L.

---

88. — Henri Gelzer. **Georgii Cypri descriptio orbis romani.** Accedit Leonis imperatoris diatyposis genuina adhuc inedita. Leipzig, Teubner, 1890, in-12, LXII-247 pages et trois cartes.

En 1641, la *Geographia sacra* de Charles de Saint-Paul [1], ouvrage dont la première édition est assez rare, mais qui a été réimprimé à Ams-

1. Charles de Saint Paul, de son nom de famille Vialart, était général des Feuillants, il mourut évêque d'Avranches en 1644. Voici sa notice dans la *Biographie générale*, t. IX, p. 934.

terdam en 1711, donnait le texte de documents géographiques grecs intéressants; c'était, pensait-on, une nomenclature d'évêchés. Une édition nouvelle de ce texte, revue sur les mss., vit le jour en 1648; le dominicain Jacques Goard l'avait placée à la suite de son *Georgius Codinus Curopalata, De officiis magnae ecclesiae et aulae Constantinopolitanae,* qui forme le tome XXIII de la Byzantine du Louvre; depuis Parthey l'a reproduite [1].

M. Henri Gelzer a fait paraître en 1886, une étude sur la date des *Notitiae episcopatuum* grecs. Cette étude a été insérée dans le tome douzième des « Annales de Théologie protestante », *Jahrbücher für protestantische Théologie.* Elle a été fort remarquée. Le volume dont nous venons de donner le titre en est la conclusion.

Dans le texte géographique grec, il faut distinguer trois parties. La première, p. 1-27, est une liste d'évêchés composée par un certain Basilius qui écrivait dans la première partie du IXe siècle, et qui admet la primauté du siège de Rome. La seconde, p. 28-56, a été empruntée par le même Basilius à un auteur plus ancien Georgius, dit Cyprius parce qu'il était né en Chypre. Les noms des deux auteurs nous sont donnés par le texte même, p. 49, art. 959; et p. 56, art. 1106 (cf. p. XIII). Ils semblent être restés inconnus jusqu'ici, du moins je n'en trouve aucune mention dans l'histoire de la littérature byzantine que M. Krumbacher a donnée dans le *Manuel* d'Iwan von Müller [2]. L'œuvre de Georgius était une géographie profane; elle a été écrite vers l'année 600, antérieurement aux conquêtes des Arabes, à une époque où les Grecs de Byzance avaient encore des possessions importantes en Italie et même en Espagne, c'est par conséquent un document d'un haut intérêt. La troisième partie, p. 57-83, est une nomenclature d'évêchés qui paraît dater des environs de l'an 900; elle est attribuée à l'empereur Léon VI le philosophe, 886-911, mais l'édition donnée par Goard en 1641, a pour base un texte interpolé au XIe siècle; M. H. Gelzer donne le texte du ms. de la Bibliothèque nationale Coislin CCIX; ce texte paraît bien remonter au règne de Léon VI.

Les trois documents grecs sont précédés d'une préface où la géographie de l'empire de Byzance au VIe et au VIIe siècle est étudiée avec beaucoup de science : ainsi les p. XXXII-XLIII sont très intéressantes pour l'histoire d'Espagne [3], les p. XV à XXVII pour celle d'Italie, etc.

Ce volume est certainement un des plus originaux qui soient contenus dans la collection in-12 des auteurs grecs et latins, éditée par la célèbre maison Teubner.

H. D'A. DE J.

1. Hieroclis synecdemus et notitiae græcæ episcopatuum. Accedunt Nili Doxapatrii notitia patriarchatuum et locorum nomina immutata. Ex recognitione Gustavi Parthey. Berolini in aedibus Friderici Nicolai, 1866.

2. Voyez par exemple, p. 160.

3. La ville de *Sigontia*, aujourd'hui Gisgonza, près du détroit de Gibraltar, p. XXXVI, XLIII, me semble un peu suspecte.

89. — **The « exempla » or illustrative stories from the « sermones vulgares » of Jacques de Vitry**, edited with introduction, analysis and notes by Th. Fr. CRANE. London, D. Nutt, 1890 (printed for the Folk-lore Society). — In-8, cxvj-303 pages.

La *Folk-lore Society*, en admettant une édition des *exempla* de Jacques de Vitri, a heureusement étendu le cercle de sa compétence. Car, à prendre *folk-lore* (terme à la vérité bien vague) dans son acception ordinaire, on ne peut pas dire que des historiettes rédigées en latin et destinées à servir de preuves à des préceptes religieux ou moraux appartiennent absolument à la littérature populaire. Tel était, en effet, l'objet des *exempla*, et l'on ne saurait mieux les comparer qu'à ces anecdotes qu'encore, à notre époque, on imprime, dans les « Mois de Marie », à la suite de l'exhortation de chaque jour. *Exemplum* est un terme très compréhensif qui s'applique à tout récit susceptible d'être invoqué à l'appui d'un enseignement. Ordinairement les écrivains du moyen âge désignent sous ce nom des récits historiques ou supposés tels, qui peuvent être empruntés à l'antiquité, à l'histoire contemporaine, aux légendes pieuses, ou même de simples « faits-divers »; mais dans le sens le plus général, on a aussi qualifié d'*exempla*, des fables dont les personnages sont des animaux ou des plantes. Les *exempla* en tant que moyen d'instruction et d'édification, sont d'un emploi très ancien. Les *Dialogi* de Grégoire le Grand sont un vaste recueil d'*exempla*. Si les sermons antérieurs au XIIIe siècle qui nous sont parvenus n'en contiennent pas beaucoup, c'est probablement parce que les instructions spécialement destinées au peuple, où ces historiettes devaient le plus naturellement prendre place, ne nous ont pas été conservées. Mais en fait plusieurs témoignages prouvent que l'usage des *exempla* dans la prédication, est bien plus ancien que le XIIIe siècle. Guibert de Nogent, qui écrivait au commencement du XIIe, l'affirme clairement : « Placere etiam « nonnullis comperimus simplices historias et veterum gesta sermoni « inducere, et his omnibus, quasi ex diversis picturam coloribus ador« nare [1]. » Au commencement du XIIIe siècle, deux prédicateurs se distinguent entre tous par l'usage des *exempla*, Jacques de Vitri, évêque d'Acre depuis 1217, mort cardinal évêque de Frascati en 1240, et le cistercien Eude de Cheriton, surtout connu jusqu'ici par ses fables, mais dont les sermons, sur lesquels l'attention a été attirée depuis peu, abondent en anecdotes. Pour Jacques de Vitri nous étions depuis longtemps assez bien informés. Beaucoup de ses *exempla* avaient été publiés, anonymes il est vrai, par Th. Wright, dès 1842, dans son recueil de *Latin stories* (Percy Society); M. Lecoy de La Marche en avait fait connaître un bon nombre dans sa *Chaire française au* XIIIe *siècle* (1868 et 1886) et dans son édition des anecdotes d'Étienne de Bourbon (1877). En 1883, M. Crane, lui-même, l'éditeur actuel des *exempla*, avait parlé

1. *Quo ordine sermo fieri debeat*, éd. D'Achery, p. 4 (Migne, Patr. lat., tome CLVI).

avec compétence de Jacques de Vitri, et, en général, de l'emploi des contes par les prédicateurs, dans un mémoire intitulé *Mediæval sermon-books and stories.*

Mais, si nous savions où chercher le texte de ces historiettes latines, il faut avouer que la recherche n'était pas commode. On ne pouvait citer avec sécurité les *latin stories* de Wright, où, sans parler des nombreuses incorrections du texte, on ne peut distinguer ce qui appartient à Jacques de Vitri de ce qui vient d'ailleurs. A la vérité, une édition partielle des *sermones vulgares* de l'évêque de Frascati a paru, en 1888, dans les *Analecta novissima* de D. Pitra (t. II), mais, outre qu'elle est incomplète, les fautes de tout genre y abondent [1]. D'ailleurs, lorsqu'elle parut, le livre de M. C. était déjà sous presse. A tous égards, une édition des *exempla* de J. de Vitri était fort désirable, et il faut savoir gré à M. C. de nous l'avoir donnée.

Cette édition satisfait-elle à toutes les exigences de la critique? Avant de répondre à cette question, il importe de se rendre compte des conditions dans lesquelles se présentent les *exempla*. On les trouve d'abord dispersés dans le texte même d'une des collections de sermons de l'auteur, les *sermones vulgares ad omnes status*, dont on a plusieurs copies. On les trouve encore copiés et à part et groupés de différentes manières, en divers recueils manuscrits, soit seuls, soit mêlés à des *exempla* d'autre provenance. M. C. connaît ces recueils dont plusieurs avaient été signalés avant lui, et il donne des renseignements sur leur contenu (pp. xlvij et suiv.). Mais il ne s'en sert pas pour l'établissement du texte. Son édition repose uniquement sur le ms. Bibl. nat. lat. 17509, qui renferme les *sermones vulgares ad status*. M. C. a fait extraire tous les *exempla* que renferment ces sermons [2] et il les publie dans l'ordre même du manuscrit, sans tirer aucun parti ni des autres copies des mêmes sermons, ni des collections d'*exempla*. Le ms. 17509 est assurément fort bon, c'est celui qui a été le plus ordinairement cité par M. Lecoy, par M. Hauréau, par moi-même. Toutefois j'ai peine à croire qu'il n'y ait rien à tirer de la comparaison des autres textes. Il est notamment un certain nombre de récits qui se trouvent dans tel ou tel recueil d'*exempla* et qui manquent dans les sermons du ms. 17509, ou y figurent sous une forme différente. Est-il bien sûr qu'ils ne sont pas de Jacques de Vitri? La question valait au moins la peine d'être examinée. Dans le cas présent d'ailleurs, étant donné le but de la publication, il était médiocrement important qu'un récit fût véritablement de J. de Vitri ou qu'il lui eût été attribué à tort par le compilateur d'un

1. Voy. *Romania*, XVII, 454.

2. Ils sont généralement signalés à l'attention du lecteur par les lettres : *Ex.* placées en marge. Mais cette indication a été mise plus d'une fois devant des passages qui ne sont véritablement pas des *exempla ;* ainsi bien souvent de simples comparaisons avec des faits d'histoire naturelle, des « propriétés » comme on disait alors, ont été signalées de la sorte et par suite ont pris place, sans grande utilité, dans le recueil de M. Crane.

des recueils mentionnés plus haut. En fait, pour l'immense majorité de ces historiettes, J. de Vitri n'a pas le mérite de l'invention, et il valait mieux être trop complet que ne l'être pas assez. En outre, il est certain que l'emploi d'autres mss., à titre auxiliaire, eût été profitable à l'édition, soit en fournissant des leçons meilleures, soit simplement en facilitant la lecture du ms. 17509, qui ne laisse pas de présenter certaines difficultés paléographiques. Telle qu'elle se présente, l'édition de M. C. contient d'assez nombreuses incorrections dont beaucoup à la vérité, ne sont point imputables au ms. choisi, mais proviennent de fausses lectures. La copie des *exempla* que M. C. a fait faire il y a quelques années par un jeune homme qui est devenu un paléographe expérimenté, mais qui alors était encore sur les bancs de l'École des Chartes, aurait dû être collationnée de près, avant d'être envoyée à l'impression. M. C. a beau dire dans sa préface qu'il n'a pas fait la copie lui-même, c'est à lui qu'incombe la responsabilité de l'édition à laquelle son nom reste attaché. D'ailleurs il pouvait, en certains cas, conférer son texte avec celui de D. Pitra, qui renferme beaucoup de fautes, mais des fautes différentes[1]. Ayant remarqué, à la lecture, un certain nombre de mauvaises leçons, dont plusieurs pouvaient être corrigées à coup sûr par conjecture, j'ai pris la peine de comparer les premières pages de l'édition avec le ms., et voici quelques unes des fautes que j'ai relevées. P. 1 (I) « Audivi quod quidam de hiis *parvulus...* » Ms. *pueris*. — *Ibid.* (IV) « De sacerdote pessimo dicit Isaias ». Entre *de* et *sacerdote* le ms. porte *Sompna;* c'est le *Sobna* du ch. XXII d'Isaïe. — *Ibid.* « et isti qui caput *et* oculos mentis »; le ms. porte, non pas *et,* mais l'abréviation bien connue (.I.) de *id est*. Cette même abréviation a été, dans cette édition, l'occasion de fautes nombreuses. — P. 2 (même *exemplum)* « et respondit bubo: *Quia* in prima parte se posuit ». Il y a, non pas *quia,* mais tout ceci : *quare ita presumptuosa fuit quod*. — P. 3 (IX) « prelatus qui ad tempus constitutus est rex super Syon montem sanctum ejus *etiam* super Ecclesiam ». Au lieu d'*etiam,* qui n'a aucun sens ici, lire *id est*. — *Ibid.* « quod per annum unum *tamen* regnaret »; ms. *tantum*. — *Ibid.* « opera *sancta* conversationis »; ms. *sancte*. — P. 7 (XIX) « et posuit eos... unum post *unum* »; ms. *alium*. — *Ibid.* « *volite* me irridere »; faute d'impression pour *nolite*. — P. 123, il y a un exemple qui a été publié d'après le même ms., dans le commentaire de la récente édition des contes de Bozon. Ici il se termine ainsi «... et tamen dare recusavit, nec patri sitienti voluit *numerare* ». Ma transcription porte *ministrare* qui, est visiblement la bonne leçon. Dans l'exemple suivant (CCXCII) on a lu *melocis* au génitif, au lieu de *melotis* (taisson, blaireau, voy. du Cange). M. C. aurait trouvé *melotis* dans l'édition du cardinal Pitra. Dans le même exemple on lit : « Deus *autem* creavit animas nostras... Postquam *autem* dyabolus... » Il est de toute évidence que le premier *autem* est

1. Il est vrai que lorsque l'édition de D. Pitra parut, celle de M. Crane était en partie imprimée, mais on pouvait encore l'utiliser dans les notes ou dans un *errata*.

mauvais. Telle est à la vérité la leçon du ms. 17509. mais le ms. suivi par D. Pitra porte *enim*, qu'il fallait adopter.

Je ne veux pas prolonger cet examen du texte, d'autant plus qu'il me reste à parler de l'introduction et du commentaire. Je le ferai brièvement.

L'introduction commence par un court chapitre sur l'usage des *exempla* dans les sermons avant J. de Vitri[1]. Le deuxième chapitre, beaucoup plus long (pp. xxij-liij), est consacré à la vie et aux œuvres de l'auteur. La biographie y est traitée avec détail, sans beaucoup de nouveauté, d'après une dissertation allemande (Matzner, *De Jacobi Vitriacensis... vita et rebus gestis*, Munster[2], 1863). Le reste de l'introduction est consacré à l'histoire des *exempla* dans les sermons ou formant des recueils particuliers, après le temps de Jacques de Vitri ; chap. III (p. liij) : « L'usage des *exempla* dans les sermons après J. de Vitri » ; ch. IV (p. lxx) : « Collections d'*exempla* formés pour l'usage des prédicateurs » ; ch. V (p. cij) : « Collections d'*exempla* non en latin, mais fondés sur des collections latines et ayant pour objet l'édification des lecteurs. » Le sujet traité dans ces trois chapitres est aussi étendu que varié, et il exigeait des recherches qu'il était difficile de conduire à bonne fin, surtout en Amérique. Il est donc juste de savoir gré à M. C. de ce qu'il a fait et il convient de se montrer indulgent pour les erreurs qu'il a pu commettre et pour les lacunes qu'il a laissées dans son travail. Ces lacunes sont considérables. M. C. du reste ne l'ignore pas, et il sait bien (voir les dernières paroles de son introduction), qu'il laisse plus que des glanures dans le vaste champ qu'il a le premier tenté d'explorer en toute son étendue. Il me semble toutefois qu'il aurait pu profiter davantage de l'édition des contes de Bozon qu'il cite dans sa préface. Il y aurait trouvé de fréquentes citations de certains auteurs ou de certains recueils qui mériteraient au moins quelques lignes, d'Eude de Cheriton, notamment, ce moine cistercien qui fut contemporain de J. de Vitri, et qui, comme lui, a bourré ses sermons d'*exempla* ; ou encore de ce recueil français du XIVe siècle, connu sous le nom de *Cinous dit*, que P. Paris, il y a cinquante ans, et d'autres depuis ont fait connaître[3]. On s'étonne aussi qu'il ne fasse aucune mention de la *Gemma ecclesiastica*, de Giraud de Barry. Un dépouillement exact de diverses publications françaises, particulièrement de l'*Histoire littéraire*, des *Notices et Extraits des manuscrits*, de la *Romania*, aurait permis à M. C. de combler quelques autres lacunes, mais en somme, il faut reconnaître que le sujet, dans son ensemble, ne pouvait être traité sans une étude préalable des nombreux recueils manuscrits que renferment les bibliothèques de notre pays, et notamment la Bibliothèque nationale.

1. Dans ce chapitre M. C. dit en note (p. XIX), qu'il n'a rien trouvé sur l'usage des *exempla* dans le *Liber quo ordine sermo fieri debeat*, de Guibert de Nogent. C'est cependant à ce livre qu'a été emprunté un témoignage décisif cité au commencement de ce compte-rendu.

2. Non pas de Münich, comme le dit par inadvertance M. Crane.

3. Voy. *Romania*, XVI, 567.

J'arrive au commentaire intitulé « Analysis and notes ». Sous ce titre M. C. donne, pour chaque *exemplum*, un résumé suivi de l'indication de toutes les rédactions qu'il en a pu découvrir. Ces résumés sont bien faits : on pourrait cependant relever çà et là quelques erreurs. Ainsi, nº XLII, *milites* doit être rendu non par « soldiers », mais par « knights ». Sous le nº CCCVIII (qui à vrai dire n'est pas un *exemplum*, et pouvait sans inconvénient être omis), nous lisons que certains hommes, sont, au début de leur conversion, pleins de ferveur, et plus tard se refroidissent, comparables à l'oiseau appelé *bruer* en français, qui la première année se nourrit de perdrix, la seconde d'oiseaux plus petits, la troisième de vermine. M. C. interprète *bruer* par « coq de bruyère ». Mais le coq de bruyère n'est pas un oiseau de proie. Le sens de *bruer*, ou plutôt *bruier* est donné dans les dictionnaires : c'est une sorte de buse. Le commentaire est riche en rapprochements. M. C. connaît assez bien ce qui a été écrit sur les contes du moyen âge, surtout en Allemagne, et il a dépouillé avec soin beaucoup d'anciens recueils latins et italiens ; il est moins bien informé pour la France. Il serait facile de faire à son commentaire un supplément considérable : je me borne à consigner ici quelques remarques qui n'exigent ni discussion ni développement. Nº II, Lettre de Satan aux prélats. Commentaire tout à fait insuffisant. Voir *Bozon*, p. 269. — Nº VII, la tigresse qui se regarde dans un miroir. Les rapprochements signalés se réduisent à deux. On en trouvera bien d'autres dans *Bozon*, pp. 234-5. — Nºs VIII et XLII, histoire tirée de *Barlaam et Josaphat*. Cf. *Romania*, XIII, 591 : « Les deux frères, celui qui rit et celui qui pleure ». — Nº CCXLIV, les neuf filles du diable : voir l'article de M. Hauréau sur ce sujet dans le *Journal des Savants*, 1884, pp. 225-8, qui fait connaître diverses rédactions latines. — Nº CCL, histoire de la jeune fille qui se laissa séduire, par crainte d'être métamorphosée en chienne ; le travail le plus récent sur ce sujet est celui de M. Tobler, indiqué dans *Bozon*, p. 290. — Nº CCLXXXVII, l'enfant gâté devenu criminel. A compléter à l'aide de *Romania*, XIV, 581 et du catalogue de la Bibliothèque J. de Rothschild, I, 263. — Il ne faut point exagérer l'importance des suppléments, si nombreux soient-ils, qu'on pourrait faire au commentaire de M. Crane. La littérature des contes est immense, et personne ne peut se flatter de la posséder tout entière. Ce que je reprocherais plutôt au travail, à bien des égards très méritant, de M. C., c'est la façon dont il est disposé. M. C. a trop suivi l'exemple de certains savants allemands qui se plaisent à accumuler les rapprochements sans les classer. Ce qui importe avant tout, c'est de déterminer les différents types entre lesquels les rédactions d'un même conte se distribuent. Les types une fois déterminés, le nombre des copies que l'on pourra réunir de chacun d'eux importe peu. Or M. C. n'a pas souvent pris la peine de classer par types les rédactions qu'il énumère. Que l'on prenne par exemple l'histoire si souvent contée de l'« ange et l'ermite ». M. C. en indique de très nombreuses rédactions, mais quelles

variantes présentent-elles? A combien de types se réduisent-elles en dernière analyse? M. Crane ne nous le dit pas. L'article consacré au même récit dans le commentaire de *Bozon* (p. 242), est beaucoup plus succinct et surtout moins riche en rapprochements; mais là du moins on s'est efforcé de déterminer les types principaux des rédactions du moyen âge. On regrette aussi de ne pas trouver, soit dans les notes soit dans l'introduction, quelques recherches sur les sources où Jacques de Vitri a puisé ses récits.

En somme, malgré des imperfections presque inévitables, travail estimable et utile.

P. M.

---

90. — **Geschichte der Moralstreitigkeiten** in der rœmischkatholischen Kirche mit Beitrægen zur Geschichte und Charakteristik der Jesuitenordens auf Grund ungedruckter Actenstücke. Nœrdlingen, Beck, 1889. In-8, 2 volumes.

Sous ce titre le célèbre Döllinger et H. Reusch ont fait paraître deux volumes importants pour la connaissance des discussions théologiques et morales depuis trois siècles. C'est une contribution fort intéressante à l'histoire des jésuites et à celle de la casuistique. Le tome second est consacré tout entier à la reproduction de pièces inédites qui ont souvent un intérêt général On remarquera notamment les pièces 80 et 81 relatives à la condamnation du fameux livre de Bellarmin contre Barclay. A ce propos, il peut être utile de noter ici que le dernier historien de Barclay, le très regretté Ernest Dubois, s'est mépris en disant que Bellarmin n'avait pas dû avoir sous les yeux l'édition princeps du *De potestate papae* de Barclay (1609), parce qu'il en a parlé inexactement. Ce sont, au contraire, les bibliographes qui ont trompé M. Dubois. Tous les dires de Bellarmin rapportés par M. Dubois conviennent parfaitement à l'édition princeps de 1609 que nous avons sous les yeux et qui nous appartient.

L'ordre chronologique n'a pas été adopté pour la publication des textes inédits que renferme le tome second, et nous le regrettons.

V.

---

91. — Eug. Bersier. **Quelques pages sur l'histoire des Huguenots.** 1 vol. in-12, xvi-230 pages. Paris, Fischbacher, 1891.

Des amis de M. Bersier ont recueilli dans ce volume les conférences, les discours, et les autres articles que l'éminent orateur avait consacrés, dans la dernière partie de sa vie, à l'histoire des huguenots. Voici l'énumération des morceaux contenus dans ce tome : I° Conférence sur l'amiral de Coligny. M. B. a été l'un des membres les plus actifs du comité, qui réunit la somme nécessaire pour élever une statue à l'amiral, près du temple de l'Oratoire, en face du Louvre. Il a parcouru tous les centres protestants et a fait revivre devant des auditoires nom-

breux la figure du plus grand des huguenots. Nous trouvons en tête du volume le fond de sa conférence, dont les détails ont varié, selon les villes ou les pays où l'orateur s'est fait entendre. Je ne sais ce qu'il faut ici admirer le plus, l'éloquence qui vient du cœur, ou bien la sûreté des informations, la fidélité du portrait. De telles pages vengent Coligny des fantaisies de M. Charles Buet. Est-il besoin de rappeler que M. B. avait écrit précédemment un gros volume, fort bien fait, intitulé : *Coligny avant les guerres de religion?* II. Discours prononcé le 17 juillet 1889, lors de l'inauguration du monument de Coligny. Morceau magnifique ou, comme dit M. Sabatier dans l'introduction de ce livre, « morceau de grande envergure et de beauté classique ». III. Discours prononcé à l'inauguration de l'École libre des sciences religieuses. Cette école fut organisée à Paris, à la fin de l'année 1873 ; elle disparut, quand la Faculté de théologie de Strasbourg fut transférée dans cette ville. M. B. rappelle dans son discours le rôle des Académies protestantes établies, au XVIIe siècle, à Sedan et à Saumur. Il cite avec éloge les noms des principaux savants huguenots de cette époque. IV. La Révocation. Le 22 octobre 1885, au deuxième centenaire de la Révocation de l'Édit de Nantes, les protestants se sont réunis à l'Oratoire et M. B., chargé du discours, a surtout fait ressortir que tous les hauts personnages du XVIIe siècle, magistrats et évêques, ont célébré en termes enthousiastes la faute commise par Louis XIV. Il donne, en appendice à son discours, le texte des jugements portés par les contemporains sur l'édit du roi. V. Les réfugiés français et leurs industries. C'est la reproduction d'une conférence faite devant la Société protestante du travail, le 10 mai 1886. On n'y trouvera aucun détail bien nouveau ; M. Bersier y résume seulement d'une façon éloquente les travaux de Ch. Weiss, de Smiles, de Muret, etc. VI. Le centenaire de l'Édit de tolérance Article écrit dans le *Journal des Débats*, à l'occasion du centenaire de l'édit de Malesherbes qui accordait aux protestants le droit de vivre en France et de se marier légalement devant les officiers de justice.

Ch. PFISTER.

---

92. — **Les fables de La Fontaine,** par A. DELBOULLE. additions à l'histoire des fables, comparaisons, rapprochements, notes littéraires et lexicographiques, etc. Paris, Bouillon, 1891. In-8, 174 p.

M. Delboulle, dont on sait la vaste lecture, a eu l'heureuse idée de réunir dans ce petit livre une foule de choses qui éclairent le texte des *Fables* et qui ont échappé aux éditeurs du La Fontaine publié par la librairie Hachette ; sources où a puisé le poète, comparaisons, rapprochements, notes littéraires et lexicographiques. C'est ainsi que pour *la Cigale et la Fourmi,* il cite Horace *(Sat.,* I, 1), Virgile *(Georg.,* I, 185), le Renclus de Moilliens, Eustache Deschamps, Baïf, Jean Doublet, Fran-

çois Perrin. Il transcrit en partie ou tout entières — et il a bien fait — les fables composées du XIIIe au XVIe siècle, particulièrement les *Contes moralisés* de Nicole Bozon et les apologues de Laurent Valla si joliment agrémentés par Guill. Tardif (et il donne même à la fin du volume un glossaire explicatif des mots difficiles ou tombés en désuétude). Nous ne lui reprochons que de n'avoir pas cité le texte grec de Ménandre et de donner p. 167, la fausse date de 1694. Mais tout le monde lui saura le plus grand gré d'avoir de façon si copieuse et si neuve enrichi le commentaire des *Fables*.

Z.

---

93. — **Berliner Neudrucke.** I-II. Friedrich Nicola's Kleiner feiner Almanach 1777 u. 1778. Erster u. Zweiter Jahrgang, p. p. G. Ellinger, XXXVI et 64 p.; XII et 86 p.

94. — III. Nicolaus Pauckers Wohlklingende Paucke, (1650-1675), und drei Singspiele Christian Reuters (1703 u. 1710), p. p. G. Ellinger. In-8, XXIV et 71 p.

95. — IV. Musen und Grazien in der Mark. Ged. von F. W. A. Schmidt, p. p. L. Geiger. In-8, XXII et 71 p.

96. — V et VI. Von gelehrten Sachen im Jahrgang 1751 der Berlin. Privil. Zeitung, p. p. B. A. Wagner. In-8, 95 p.; VII et 102 p.

Berlin, Paetel, 1888-1889. Chaque volume, 3 mark; les six volumes ensemble, 12 mark.

Ces six volumes composent la première série d'une jolie collection que nous avons déjà annoncée à nos lecteurs, les *Réimpressions berlinoises*.

Les deux premiers volumes publiés par M. G. Ellinger, ne nous montrent pas le *Berlinerthum* sous son plus beau côté. Ils reproduisent le *Kleiner feiner Almanach* que Nicolai fit paraître en 1777 et en 1778 pour se moquer de l'admiration que la jeune école affichait pour le chant populaire. Mais, comme le dit très bien M. E., Nicolai qui ne fut qu'un autre Gottsched, manqua absolument son but : le « plat rationnaliste » cherchait à rendre ses adversaires ridicules; bien loin de leur nuire, il perdit par l'étroitesse de son jugement et par sa lourde et grossière polémique le peu de crédit qui lui restait encore. Les introductions de M. E. renferment tout ce qu'il est utile de savoir sur ce curieux épisode de l'histoire littéraire de l'Allemagne au XVIIIe siècle. L'éditeur rappelle le chaud panégyrique du *Volkslied* qu'entonnèrent à la fois Herder et Bürger; il montre que l'étude insérée par Bürger dans le *Deutsches Museum* excita la bile de Nicolai; il analyse les procédés que le libraire-littérateur employa pour se moquer des *Stürmer*, et fait voir que Nicolai — tout comme dans les *Freuden des jungen Werther* — ne sut nullement manier la parodie : « sous le bonnet de fou dont il s'est affublé, sort toujours le froid et sec philistin qui prêche la raison et ne peut s'empêcher d'exhiber sa morale mal à propos » (p. XVIII). Enfin, M. E. expose les points de vue auxquels se plaça Nicolai pour composer sa collection : « mettre au jour quelques beaux

morceaux, mais y mêler de propos déterminé de très méchantes pièces pour montrer que tous les chants populaires ne valent pas la peine d'être copiés » (lettre à Lessing. Lachmann, XIII, 586). Nicolai a donc mis à côté des *Volkslieder* du XVI[e] siècle dont il sentait la beauté, des romances frivoles, des poésies enfantines, des chansons équivoques, sottes, rustiques, sans s'imaginer que dans ces pièces mêmes il y avait encore quelques traits charmants, ni sans songer, comme disait Lessing, qu'il confondait ces deux choses, *Volk* et *Pöbel*, le peuple et la populace.

M. E. publie encore dans la même collection la *wohlklingende Paucke* de Nicolas Peucker. Sa préface nous renseigne aussi complètement que possible sur ce poète qui représente, avec Michel Schirmer, la vie littéraire de Berlin au milieu du XVII[e] siècle et qui ne fit que des poèmes de circonstance. M. E. nous le montre versifiant en toute occasion, semant dans ses poésies, selon l'usage du temps, des plaisanteries douteuses et parfois des obscénités, célébrant le grand Électeur, — assez platement et moins « joliment » que le croit son biographe — décrivant au passage les curiosités du Berlin de son époque. Aux poésies de Peucker (nous n'avons ici que le dessus du panier) M. Ellinger a joint trois opérettes de Christian Reuter, le poète le plus remarquable qui ait paru à Berlin depuis Paul Gerhardt et jusqu'à Lessing, et, comme on sait, l'auteur du *Schelmuffsky*. Voici les titres de ces opérettes : *Die frohlockende Spree*, *Das frohlockende Charlottenburg*, *Mars und Irene*.

Le quatrième volume des *Réimpressions* renferme les poésies de ce Schmidt, pasteur de Werneuchen, qui publia en 1795, à Berlin, le *Kalender der Musen und Grazien*. Gœthe, comme on sait, se moqua de lui dans une pièce de vers intitulée *Musen und Grazien in der Mark*; et Schmidt ne s'est pas relevé de ce coup ; il a passé depuis pour le principal représentant de la poésie plate et vulgaire. M. Ludwig Geiger nous donne des extraits de l'œuvre de Schmidt ; cette œuvre, dit-il, ne peut manquer dans une collection des *Réimpressions berlinoises* où il faut donner la préférence aux choses rares et caractéristiques. Il reproduit le texte de Schmidt, orthographe et ponctuation, avec une extrême fidélité, sans oublier les remarques de botanique, de géographie et de langue que le brave pasteur avait soin d'ajouter. Il cite dans son introduction, outre les vers de Gœthe, les jugements sévères des critiques du temps, entre autres de Schlegel et de Göcking. Mais il mentionne également les appréciations favorables de Reichardt, de Gœdeke, de Jacob Grimm, et d'autres encore ; lui-même, tout en reconnaissant que Schmidt copie trop littéralement la nature, qu'il a des expressions basses et triviales, que ses rimes sont recherchées, trouve aussi que Schmidt avait quelque talent naturel et parfois de la simplicité [1].

La première série des *Réimpressions berlinoises* se termine par deux volumes qui renferment tous les articles littéraires parus dans la *Gazette*

1. Citons encore les p. X-XIII de l'introduction qui retracent l'existence de Schmidt.

de Voss pendant l'année 1751. Ces articles sont courts; mais ils font connaître les ouvrages que lisait le public berlinois au milieu du XVIIIe siècle, et ils ont Lessing pour auteur. Depuis le 18 février 1751 jusqu'à la fin de l'année, le jeune écrivain a rendu compte de toutes ou de presque toutes les publications. Même là où l'on croirait ne trouver que des annonces de librairie, on découvre parfois des tournures propres à Lessing : M. Wagner qui publie ces deux volumes, revendique même pour Lessing la longue dissertation sur la constitution suédoise (n° 47). Il a du reste publié avec grand soin le texte de ces articles *von gelehrten Sachen*.

Nous parlerons prochainement de la seconde série des *Réimpressions berlinoises* qui compte quatre volumes : l'*Almanach des Muses*, publié à Berlin en 1806 par Chamisso et Varnhagen; le *Faust* de Julius von Voss (1823); des *poésies berlinoises* parues de 1763 à 1806, et recueillies par M. L. Geiger; les chants populaires sur Frédéric II, particulièrement pendant la guerre de Sept Ans.

A. CH.

---

97. — Société de l'histoire de la Révolution française. **Mémoires secrets de Fournier l'Américain,** publiés pour la première fois d'après le ms. des Archives nationales, avec introduction et notes, par F.-A. AULARD. Paris, Charavay, 1890, XX et 100 p.

Fournier l'*Américain* (il avait dirigé à Saint Domingue une fabrique de tafia), était aux 5 et 6 octobre, au 20 juin, au 10 août; il conduisit les prisonniers d'Orléans à Versailles où ils furent massacrés le 8 septembre 1792 (et il semble qu'on ne puisse lui imputer cette *septembrisade);* jusqu'à la chute du trône il a, comme dit M. Aulard, contribué de son bras au succès de tout les coups d'État populaires. Arrêté en l'an II et incarcéré à l'Abbaye, il écrivit des *Mémoires secrets* que personne n'a encore consultés et que M. A. publie aujourd'hui. Nous en conseillons la lecture. Elle offre de l'intérêt : si Fournier écrit grossièrement, brutalement, comme il a agi, si l'on voit d'après son récit qu'il ne s'est jeté dans la Révolution que par mécontentement et dépit, qu'il n'a voulu que frapper des coups et « remplir sa bourse », il avait observé; il vit ce qu'il faisait et ce que faisaient les autres. « Ne le prenez pas pour un menteur, dit M. Aulard; il a en poche presque toutes les preuves, parfois notariées, de ce qu'il avance; il ne fait rien sans demander un certificat; les allégations essentielles de ses mémoires sont déclarées conformes par des pièces dûment signées qui font partie de ses papiers aux Archives. Ces précautions, qu'il pousse à un point incroyable, ne sont point d'un véritable homme de bien, et je me garderai de présenter les mémoires de Fournier comme absolument sincères; cependant il est sûr que la plupart des faits qui y sont exposés, sont vrais ». (p. XIX). On remerciera donc l'infatigable et savant professeur d'avoir publié ces *Mémoires*, les souvenirs d'un combattant de la

rue : Fournier ajoute bien des traits au tableau des grandes journées révolutionnaires ; il corrige ou complète bien des détails importants ; il ajoute quelques particularités aux données, si rares, que nous avons sur l'histoire du club des Cordeliers. L'introduction et le commentaire rehaussent encore la valeur de cette publication. L'introduction est une biographie, aussi complète que possible de Fournier ; elle renferme nombre de faits inédits ; elle rectifie Ternaux (*Terreur*, III, 638) sur quelques points ; elle donne la liste des opuscules de l'*Américain*. Le commentaire éclaircit le récit de Fournier par des extraits de ses papiers, et surtout de son *Mémoire expositif*, du 3 février 1790, ainsi que par des notes tirées du *Moniteur* ou des témoignages des contemporains.

A. C.

---

98. — G. de Crozals. **La France. Anthologie géographique.** Paris, Delagrave, 1890, 427 p.

Une anthologie géographique est presque une nouveauté. Depuis les *Lectures géographiques* de Raffy, qui ont fait fortune, aucune n'avait paru qui fût digne d'être signalée. Le mérite de cette sorte d'ouvrages ne consiste pas seulement dans l'heureux choix des morceaux ; il se révèle bien davantage dans leur ordonnance. A ce double titre, l'élégant volume de M. de Crozals satisfait-il aux besoins du genre ? Pour la disposition, M. de C. a respecté la méthode didactique avec trop de scrupule peut-être : il sépare rigoureusement la géographie physique de la géographie politique. Pourquoi, par exemple, placer dans un chapitre les considérations géologiques, et dans un autre très éloigné, l'exploitation de la houille ? Pourquoi distraire les ports des côtes ? Pourquoi décrire à la page 128 les marais salants et à la page 393 les salines de Bourg de Batz ? M. de C. se fût, sans inconvénient, affranchi de ces distinctions factices et malheureusement classiques ; il eût mis en relief l'harmonie entre les phénomènes de la nature et les œuvres humaines, entre l'homme et le milieu. Pour la quantité et la qualité des extraits, il est certain que M. de C. ne pouvait contenter tout le monde. Certaines régions se plaindront d'être négligées, la Normandie, la Flandre, la Lorraine ; et toutes jalouseront le Midi, qui semble avoir inspiré une littérature géographique plus riche. M. de C. montre un plus large éclectisme à l'égard des écrivains que des provinces : il fait à certains publicistes, à certains auteurs de seconde main, trop d'emprunts — et trop d'honneur ; il oublie quelques pages et quelques noms de marque : la discrétion nous oblige, dans l'un et l'autre groupe, à ne désigner personne. Que M. de C. ne s'en soit pas tenu aux géographes professionnels, rien de mieux ; les littérateurs, les romanciers, les poètes que M. de C. exclut, savent au moins aussi bien que les géographes, voir et dépeindre. Le tout est d'éviter les disparates. La transition est un peu bien brusque d'une explication scientifique du mistral de M. Ch.

Martin à un passage de Numa Roumestan; un délicieux morceau de Pierre Loti est enchâssé entre deux pages de définitions des climats. Le lecteur doutera aussi parfois si c'est la France actuelle ou la France d'autrefois qui défile devant ses yeux; il ne connaîtra Plombières que d'après Montaigne, Aix en Provence que d'après le président de Brosses, Montpellier, que d'après le voyageur anglais Arthur Young, Toulouse et Montauban, que par des lettres particulièrement insignifiantes de Buffon. Sans nier l'intérêt de ces descriptions rétrospectives, les écoliers, auxquels ce livre est destiné, auront plus de profit, sinon plus de plaisir, à connaître les choses et les gens d'aujourd'hui.

Le recueil prête peu à la critique doctrinale : quand M. de C. ne s'embarrasse pas d'emprunter définitions et théories aux meilleures autorités, il les trouve dans Élisée Reclus. L'on ne souscrira qu'avec réserve à la division que M. de C. adopte, d'après M. Raulin, du sol français en régions naturelles; on pourrait peut-être aussi contester le chiffre fatidique des *sept* climats de la France.

De toutes ces observations, concluons qu'il n'est pas facile de faire une anthologie, et sachons en d'autant plus de gré à l'essai de M. de Crozals. Ce livre servira l'enseignement de la géographie; il a plus d'attrait qu'un manuel, et peut-être, en dépit des lacunes, plus de vertu pédagogique : car il fait comprendre la France; il la fait aimer.

B. Auerbach.

---

99. — **Le Soudan Algérien**, par Mario Vivarez. Paris, Cerf, 1890, in-12. 3 fr. 50.

Le sous-titre de cet ouvrage est : *Projet de voie ferrée transsaharienne, Alger — Lac Tchad.* L'œuvre elle-même est une étude des conditions d'établissement du chemin de fer, qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, reliera le littoral méditerranéen aux régions centrales du Soudan. M. Vivarez nous décrit le pays et ses productions, et discute les innombrables projets de pénétration qui ont été proposés depuis quelques années. A son avis, si Timbouctou est le point qu'on veut atteindre, c'est d'Oran qu'il faut partir, en profitant de la ligne déjà construite jusqu'à Aïn-Sefra. Mais, dit-il, l'objectif sérieux doit être le lac Tchad, et la ligne, dont la tête doit être Alger, se prolongera jusqu'à Kouka ou Kano, en traversant Laghouat, les Mzab, la vallée de l'Igharghar, Temassinin, les sources du Tintarabyn et les Damerghou [1]. C'est un projet fort grandiose.

H. D. de G.

1. L'auteur a cru devoir adopter un nouveau mode de transcription des mots arabes en caractères latins. Ainsi, il écrit *Çahara*, pour *Sahara;* notre oreille ne perçoit pas la différence Cela ne serait rien; mais il écrit *Cheykhr* et *Laghrouat*, *Qoran*, et veut substituer la lettre anglaise *W* à la diphtongue *ou*, ce qui conduira les lecteurs non initiés à une véritable confusion de prononciation.

100. — Alfred FOUILLÉE. **L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience.** Paris, Alcan, 1889, XVI et 304 p. in-8. 5 fr.
101. — *Id.* **L'évolutionnisme des idées-forces.** *Ibid.*, 1890, XCIV et 303 p. in-8. 7 fr. 50.
102. — *Id.* **La morale, l'art et la religion** d'après M. Guyau. *Ibid.*, 1889, 196 p. in-8. 3 fr. 75.
103. — M. GUYAU. **Education et hérédité.** *Ibid.*, 1889, XV et 304 p. in-8. 5 fr.

M. Fouillée a consacré vingt-cinq laborieuses années au développement d'un esprit éminemment susceptible de progrès ; aujourd'hui, en possession d'une culture historique et scientifique remarquablement forte, et de la pleine maturité de sa pensée, il rassemble les idées qu'il a proposées, défendues, modifiées, semées partout avec une activité sans relâche, et en entreprend l'exposition systématique en une série d'ouvrages longuement préparés. A quelques mois de distance il a donné au public l'introduction critique à l'œuvre entière, et l'exposé des principes psychologiques et métaphysiques qui en sont le fondement. Sa psychologie, nous dit-on, ne doit point tarder à paraître. Son système de morale suivra bientôt. — Il est dès à présent certain que cet ensemble d'ouvrages fera honneur à notre temps.

Les traits essentiels de son esprit ne se sont pas modifiés ; il est resté le vigoureux excitateur qu'il a toujours été. Sa force est double ; elle est dans l'admirable lucidité et la souple vivacité de sa critique, qui faisait, dit-on, le charme entraînant de sa parole, et elle est dans la sagacité divinatrice de sa pensée, dans son sentiment délicat et vif du concret, de l'actuel, de ce qu'il y a de vivant et de nouveau dans les esprits de notre temps. Peu importe que sa philosophie ait au plus haut degré les caractères qu'il prête à la métaphysique contemporaine, qu'elle soit analytique et critique plutôt que constructive, qu'il soit plus fort dans la critique que dans la construction, qu'il soit démêleur d'idées bien plus que créateur, et qu'il reste quelque chose d'un peu vague et d'un peu fuyant jusque dans les formules les plus abstraites et les plus rigoureuses de sa doctrine. A elle seule, la critique est une belle tâche. Ne dût-il obtenir pour unique résultat que d'extraire enfin les philosophes français de l'ornière kantienne où ils dorment, parce qu'on ne peut qu'y dormir, que le service rendu serait déjà inappréciable.

Mais il y a plus. Il a le sentiment très exact et très précis de la voie ouverte à la philosophie de notre temps, et il y marche en avant des hommes qui s'y sont le plus délibérément engagés. Il est manifestement en avant de Spencer, et il est en avant de Wundt, dont il partage les idées les plus essentielles (caractère immanent de la métaphysique, primordialité de la volonté, etc.), mais dont il n'a point l'attachement à de certaines idées traditionnelles et vieillies.

Guyau est mort à trente-trois ans, laissant neuf livres dont quatre au moins méritent de vivre, et qui sont déjà l'ébauche d'une œuvre qui eût pu être grande et belle. Les belles et touchantes pages que M.

Fouillée lui consacre et son livre posthume sur l'éducation nous font apprécier une fois de plus la riche variété de son esprit et les exceptionnelles ressources de sa sensibilité. Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. Chuquet vient de publier à la librairie Cerf (In-8°, 237 p. avec carte) un volume intitulé *La trahison de Dumouriez*. Nous en reproduisons la préface. « Après Jemappes, Neerwinden : la Belgique, conquise en novembre 1792, est perdue en mars 1793 ; exaspéré par ses revers, Dumouriez, qui se qualifiait de général des sans-culottes, entreprend de restaurer la monarchie, mais il pactise avec l'étranger, et son armée l'abandonne. Tels sont les événements retracés dans ce volume qui comprend cinq chapitres : *L'expédition de Hollande, Aix-la-Chapelle, Neerwinden et Louvain, Le colonel Mack, La trahison.* »

— Le troisième volume de la traduction, entreprise par M. Paul Viollet, de l'ouvrage d'Adolphe Schmidt, *Paris pendant la Révolution d'après les rapports de la police secrète, Affaires sociales,* a paru à la librairie Champion.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 février 1891.

M. le comte de Lasteyrie termine la seconde lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours.

M. Henri Weil annonce la découverte de nouveaux fragments d'Euripide, trouvés par M. Flinders Petrie dans un tombeau de Kurob (Fayoum), déchiffrés par MM. Sayce et Mahaffy et publiés par ce dernier dans l'*Hermathena*. D'après d'autres papiers trouvés dans les mêmes caisses de momie, on suppose que ces vers ont été copiés vers l'an 230 avant notre ère. Ils appartiennent à la dernière partie de l'*Antiope*, partie qui, sans être la plus dramatique de la pièce, offre néanmoins un intérêt sérieux. Les deux fils de Zeus et d'Antiope vont prendre le gouvernement de Thèbes. Hermès, apportant les ordres de Zeus, fait la paix entre ces deux princes et le roi Lycos, forcé de se démettre. Il annonce qu'aux sons de la lyre d'Amphion, des quartiers de rochers viendront d'eux-mêmes former les murs de Thèbes. C'est la revanche du poète et du penseur, qui avait, dit M. Weil, soutenu la prééminence des choses de l'esprit contre son frère, le défenseur de l'éducation exclusive du corps et des choses d'une utilité immédiate : Amphion avait cédé, il avait renoncé à sa lyre; il se trouve que la lyre est bonne à quelque chose.

M. Julien Havet, conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale, lit une note sur la date des couronnements des rois Hugues Capet et Robert le Pieux.

On a cru pouvoir alléguer, pour fixer les dates de ces deux cérémonies, un fragment de chronique de Saint-Benoît-sur-Loire, publié au XVI[e] siècle par Pierre Pithou et réimprimé dans le *Recueil des historiens de France*. M. J. Havet montre que ce texte, altéré par des interpolations modernes, n'a pas la valeur qu'on lui attribuait. Les seuls témoignages qui doivent faire autorité sont ceux de l'historien Richer et des Annales de Saint-Denis.

Il résulte de ces textes que Hugues Capet fut couronné à Noyon, le mercredi 1[er] juin 987, dix jours à peine après la mort du dernier roi carolingien, Louis V, qui était survenue le 21 ou le 22 mai. La cérémonie fut probablement renouvelée le dimanche 3 juillet suivant. Robert, associé cette année même au trône paternel, fut couronné dans la cathédrale d'Orléans, le vendredi 30 décembre 987. Ces diverses solennités furent présidées par l'archevêque de Reims, Adalbéron.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Heiss (Aloïs), *Les Médailleurs de la Renaissance : Florence et les Florentins ;* — par M. Delisle, Aristote, Ἀθηναίων Πολιτεία, texte grec récemment découvert et publié, sous la direction des administrateurs du musée britannique, par M. Kenyon ; — par M. Barbier de Meynard : Basset (René), *les Dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 février — 1891

104. — Pleyte-Abel. **Zur Geschichte der Hieroglypherschrift,** von W. Pleyte, Conservator am Niederlændischen Reichsmusæum zu Leyden nach dem Hollændischen von Carl Abel. Leipzig, W. Friedrich, 1890, in-8, 48 p.

M. Pleyte avait publié en hollandais dans un journal d'éducation une série d'articles, où il exposait rapidement l'histoire de l'écriture hiéroglyphique. Le hollandais n'est pas accessible à beaucoup de personnes : c'est donc un service signalé que M. Carl Abel a rendu non seulement aux savants, mais au public entier, en faisant passer l'opuscule de M. Pleyte dans une langue plus répandue. Les savants trouveront dans cette brochure si courte quelques idées ingénieuses et nouvelles; le public y verra, exposée avec beaucoup de clarté, la façon dont l'écriture hiéroglyphique s'est développée de l'idéogramme à la lettre alphabétique. J'espère que plusieurs de ceux qui la liront y prendront le goût de nos études, à l'école de M. Pleyte.

G. Maspero.

---

105. — **Beitræge zur Assyriologie und vergleichenden semitischen Sprachwissenschaft,** herausgegeben von Fried. Delitzsch und P. Haupt. Erster Band, Heft 2. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1890; in-8, p. 369-636.

Plusieurs des travaux publiés dans le second fascicule de ce recueil important sont la continuation ou le complément de dissertations contenues dans la précédente livraison (v. *Revue* du 23 juin 1890). M. F. Praetorius donne la suite de ses remarques sur l'étymologie et la dérivation de certains noms éthiopiens; M. G. Steindorf achève son étude sur la transcription des noms égyptiens qui se trouvent dans les annales d'Assurbanipal; M. Delitzsch traduit et commente une nouvelle série de documents épistolaires assyriens. Les nouvelles dissertations qui sont jointes à celles-ci n'offrent pas un moindre intérêt pour la philologie sémitique en général et pour l'assyriologie en particulier. M. R. Kraetzschmar discute avec beaucoup de soin et d'érudition l'origine, le

caractère et les différents emplois du pronom relatif assyrien *sha:* il est bien douteux que cette particule ait été employée comme préposition, au lieu de *ana;* mais l'auteur lui-même, dans un appendice imprimé à la fin du volume, reconnaît que tous les exemples cités à l'appui de son opinion peuvent s'expliquer d'une autre manière. M. Martin Jaeger traite une question fort controversée, à savoir, si l'assyrien a retenu la semi-voyelle *yod.* Les conclusions de M. J. s'écartent notablement de celles qui ont été données par M. Haupt. Il admet, avec la grande majorité des assyriologues, que l'yod ne se maintient pas en assyrien au commencement des mots; mais il lit *aya, iya, eya, uya,* les groupes de signes *a-a, i-a, e-a, u-a,* que M. H. lit *a'a, i'a, e'a, u'a.* Il faut bien dire que les variations de l'écriture fournissent un appui plus ou moins solide aux opinions diverses qui ont été émises sur le sujet [1]. Cependant les arguments de M. J., fondés sur la comparaison des autres idiomes sémitiques, sur les lois connues de la phonétique assyrienne et sur les données même de l'écriture cunéiforme, ne laissent pas de rendre sa thèse assez vraisemblable. M. H. ne tardera pas sans doute à la discuter. Il est certain que la question avance et que l'on peut espérer une solution prochaine. Sous un titre modeste, « Comptes de tisserand babylonien », M. R. Zehnpfund publie un travail également important au point de vue de la lexicographie et à celui de l'histoire des mœurs et coutumes : il a choisi un certain nombre de textes du temps de Nabunahid[2], tous relatifs au même objet, c'est-à-dire aux fournitures d'étoffes pour l'usage religieux, l'habillement et la coiffure des statues divines. On ne saurait se flatter, en expliquant de pareils documents, de résoudre toutes les difficultés qu'ils présentent : M. Z. sait douter où il faut; mais il est arrivé dans l'ensemble à des résultats très satisfaisants; il a interprété heureusement la plupart de ses textes et fixé le sens d'un très grand nombre de mots. Enfin, M. J. Flemming a retracé dans une intéressante notice la carrière scientifique de Ludolf, qui a fondé en Europe l'étude de la langue éthiopienne.

Le second fascicule des *Beitraege* est digne du premier. De telles publications méritent tous les éloges; ou plutôt il est inutile de les louer, car elles se recommandent assez d'elles-mêmes.

A. Loisy.

---

1. Quelques-unes de ces variantes n'ont peut-être pas toute la portée qu'on leur attribue. Ainsi le mot *a-a-bu* « ennemi » se trouve écrit aussi *a-ia-bu* et *ia-a-bu*. M. J. croit à l'existence de deux mots, *ayabu* et *iyabu* Il me semble que *ia-a-bu* est simplement une écriture irrégulière, pour *a-ia-bu*. Ne trouve-t-on pas dans les inscriptions de Sargon le nom du même personnage écrit tantôt *Rusa*, tantôt *Ursâ?* Il y a d'autres exemples d'inversions semblables.

2. Édités par J. Strassmayer dans ses *Texte von Nabonibus*. M. Z. observe à bon droit que ce titre n'est pas exact. Les textes en question ne sont pas des inscriptions de Nabunahid; ils appartiennent seulement à son époque.

106. — Sophus BUGGE. **Beitræge zur etymologischen Erlæuterung** der Armenischen Sprache. In-8, 51 pp. Christiania, 1889.

M. Bugge donne dans cette brochure l'étymologie d'une centaine de mots arméniens dont il se sert pour établir toute une série de lois phonétiques nouvelles. De ces étymologies, quelques-unes peuvent être considérées comme acquises, (celle de *moranam, ariun* par exemple), quelques autres sont plus ou moins séduisantes, mais l'intérêt principal du livre est dans les lois phonétiques nouvelles : la plupart tendent à indiquer une influence de l'accent indo-européen sur le traitement des consonnes arméniennes. Ces lois sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les examiner toutes ici ; nous nous bornerons à en critiquer une pour donner une idée des procédés de démonstration de M. B.

Sous les nos 101-108 de sa brochure, il se propose de montrer qu'une occlusive sourde, placée dans la syllabe qui précède la protonique indo-européenne, donne une occlusive sonore en arménien. Cet énoncé éveille à lui seul des doutes : à supposer qu'un phénomène aussi complexe se soit produit en arménien, il y a bien peu de chances pour qu'il en reste une seule trace probante dans une langue aussi obscure au point de vue étymologique. Mais il faut examiner le détail. La loi est faite pour expliquer le *d* du pronom *du* (= lat. *tu*) et du thème démonstratif *d-* (cf. skr. *tá-*) : ces mots étant, au moins dans une partie des cas, atones, ont pu se trouver quelquefois dans la position définie par la loi posée ; puis la forme ainsi produite se serait généralisée. Il n'y a pas là, on le voit, les éléments d'une démonstration ; M. B. recourt alors à quelques étymologies. Nous ne nous arrêterons pas à celle qu'il donne de *dandirn*, et dont il reconnaît lui-même la fragilité ; ni au rapprochement de *gangur*, (cheveux frisés) avec le tchèque *kutchera*, (boucle de cheveux) : le rapprochement d'un mot arménien et d'un mot d'un dialecte slave moderne n'est pas assez solide pour justifier une loi phonétique. Restent les étymologies de *agrav*, (corbeau) et *blur*, (colline) pour lesquels M. B. suppose des formes indo-européennes : **k°rôwó- *prwar'-*, cf. skr. *kârava-, párvata-*. Mais d'abord ni l'une ni l'autre de ces deux étymologies n'est solide : dans *agrav*, l'*a* prothétique est inexpliqué : l'*a* de *astλ*, (astre), se retrouve en grec et en latin ; l'*a* de *amis*, (mois) est accidentellement développé par *m*, comme il l'est régulièrement par *r* initiale ; le r n'est pas davantage expliqué : enfin pour justifier *-av-* il faut poser la loi : i. e. *-ôw-* donne arm. *-av-* dont on n'a pas d'autre exemple ; — pour rapprocher *blur* du sanscrit *párvata-* (montagne), il faudrait d'abord établir que ce sens n'est pas un développement purement indien (V. dict. de Saint-Pétersbourg) ; le zd. *paurvatâ-* un ἅπαξ dont le sens ne nous est pas donné par la tradition, n'est pas une garantie suffisante ; en dehors de cette difficulté de sens, il y a de nombreuses difficultés phonétiques. Enfin ces deux étymologies

seraient établies que l'on n'aurait encore rien obtenu : M. B. ne donne aucune justification de ses accentuations indo-européennes, et, en effet, il n'y en a aucune à donner. La loi proposée est donc une hypothèse, appuyée sur d'autres hypothèses dont nous n'avons même pas un commencement de preuve.

Heureusement plus d'une des étymologies de M. B. peut subsister en dépit de la fragilité des lois phonétiques qu'elles prétendent démontrer. Ainsi, sous le n° 13 on trouve l'arm. *aganil*, (s'habiller), rapproché de lit. *aunù*, lat. *ind-uo*. Si, comme le croit l'auteur, le *g* représente ici un *w* entre deux voyelles, cette étymologie est trop directement contraire à une loi phonétique établie pour être admissible. Mais, en réalité, *g* représente ici *w* devant semi-voyelle, comme dans *taigr*, *kogi*, *aregi* (= *rewyos), génitif de *arev* (= *rewis), *loganam*. On doit sans doute expliquer *logan- agan-* par d'anciens **lown- *awn-* où le *w* au lieu de *u* serait dû à l'influence de l'aoriste. — On voit que l'étymologie peut être justifiée et reste probable.

Ce sont là d'heureuses rencontres : ajoutons qu'on les trouve naturelles chez M. B. dont les publications sont toujours si suggestives. Mais, d'une manière générale, l'étymologie arménienne exige plus de prudence. En effet, l'accent d'intensité arménien sur la pénultième a amené la chute d'à peu près toutes les finales, et d'une partie des voyelles qui précèdent la pénultième ; des chutes de consonnes et des métathèses ont entièrement défiguré les mots; le sort de certains phonèmes indo-européens en arménien n'est pas encore établi : ces diverses circonstances font qu'il n'y a pas de langue où il soit plus facile de donner des justifications phonétiques, et par suite qu'il y en a pas où ces justifications prouvent moins. Par exemple, le sens du nom de nombre *hing* (cinq) nous garantit son origine; mais, si cette origine était obscure, voici les hypothèses qu'on aurait pu faire : *h* peut représenter *p*, *k2*, *s*, ou n'avoir aucune valeur étymologique; *i* devant *n* se tire indifféramment de *ĕ*, *ē*, ou *i*; *g* peut ici remonter à *gh* ou *k2* : total : vingt-quatre possibilités, à quoi il faut ajouter que, la finale étant tombée, le mot pouvait se terminer primitivement par une voyelle quelconque, suivie ou non d'une consonne quelconque : aussi la phonétique arménienne, qui peut à la rigueur servir de confirmation à une étymologie probable par ailleurs, ne peut-elle presque jamais servir de preuve à une étymologie douteuse. — Ce n'est pas tout : le vocabulaire arménien se compose, pour la plus grande partie, d'emprunts : or, si deux des sources d'emprunts (la source Pehlvie et la source Syriaque) sont bien étudiées, d'autres sont encore à peu près inconnues, et, par suite, le fait qu'un mot arménien n'est emprunté ni au Pehlvi, ni au Syriaque, ne crée même pas une probabilité qu'il appartienne au fonds indo-européen. Dès lors, deux précautions sont nécessaires pour établir une étymologie arménienne : 1° Prouver, par les moyens dont nous disposons, qu'il existait en indo-européen un mot tel que le mot supposé. —

2° Rendre probable que le mot arménien n'est pas un emprunt. M. B., loin de prendre ces deux précautions, ne fait pas difficulté de comparer des substantifs arméniens, c'est-à-dire l'espèce des mots la plus sujette aux emprunts, à des mots dont la forme indo-européenne est obscure, et dont il ne signale l'existence que dans une seule langue (parfois connue à date récente) en dehors de l'arménien. Un exemple montrera où peut conduire cet oubli des conditions nécessaires du sujet : pour prouver que le *t* indo-européen peut subsister en arménien, M. B. compare *talithay* (jeune fille) au grec τᾶλις. Or, *talithay* est un mot sémitique et donné pour tel dans le principal texte où il se trouve. (Ev. Marc, v, 41). Cette erreur en dit plus que toutes les critiques sur la méthode de l'auteur[1]. — Nous ne pouvons cependant terminer cet article sans rendre hommage à la puissance de combinaison dont M. Bugge a fait preuve sur un terrain si nouveau pour lui, et où il sera facilement maître, s'il veut bien se rendre compte des étroites limites imposées à la philologie arménienne.

A. MEILLET.

---

107. — **Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité,** par E. POTTIER. Ouvrage illustré de 92 gravures. Paris, Hachette, 1890. In-8, VI-314 p. (*Bibliothèque des Merveilles*).

Le vers de Martial que M. E. Pottier a choisi pour épigraphe :

Sum fragilis sed tu, moneo, ne sperne sigillum!

pourrait s'appliquer, *mutatis mutandis*, à son ouvrage. C'est un travail de vulgarisation, qui fait partie d'une Bibliothèque dite *des Merveilles* où tous les volumes d'archéologie sont négligeables; mais c'est un livre à lire, à relire, à méditer : *Tu, moneo, ne sperne libellum*.

Le premier mérite de l'auteur est d'avoir traité dans son ensemble un sujet qui ne l'avait point été avant lui. Un connaisseur de dos de livres objectera peut-être *Les terres cuites grecques funèbres* de P. Biardot; répondons d'avance que c'est un tissu d'absurdités. M. P. a eu des précurseurs et des modèles pour ses différents chapitres : il les a très loyalement cités (ce que ne font pas d'habitude les vulgarisateurs); mais comme il n'a dit nulle part que son travail est le premier qui embrasse toute la matière, je suis forcé de le dire ici en son lieu.

La seconde qualité de M. P., c'est d'avoir très bien disposé un sujet complexe et d'en avoir équilibré les développements en artiste. L'ordre suivi n'est ni chronologique ni géographique : c'est celui du progrès général de l'art. Après les terres-cuites orientales et les premiers essais en pays grecs, M. P. aborde (p. 23) ce qu'il appelle « la constitution des styles et des sujets », part de l'imitation et de la tradition dans l'œuvre des coroplastes. Avec le chapitre intitulé « le style attique »

---

1. M. B. a depuis reconnu et signalé son erreur.

(p. 53), nous entrons dans le domaine de l'art proprement dit; c'est dans cette section que M. P. étudie les admirables figurines trouvées à Chypre : il a bien raison, et cet exemple suffit à montrer combien le classement purement géographique serait peu heureux.

A la période *attique*, où dominent les images de divinités, succède, au IVe et au IIIe siècle, la période *tanagréenne*, où les sujets familiers s'introduisent dans l'art. M. P., comme Rayet, place les belles figurines de Tanagre au IVe siècle; il faut avouer que l'on n'en sait encore rien et qu'elles pourraient être plus récentes. En revanche, l'auteur a très finement montré (p. 97) « l'évolution qui conduit des sévères déesses du Ve siècle aux coquettes tanagréennes »; sur ce terrain, la conciliation n'est pas impossible entre les symbolistes *raisonnables* et les réalistes même militants comme O. Rayet.

Après la période dite tanagréenne commence celle de l'art hellénistique : les types de divinités, surtout ceux des cycles de Bacchus et de Vénus, dominent de nouveau dans les ateliers des coroplastes. Alors aussi paraissent les imitations des œuvres de la grande sculpture (inconnues à Tanagre), qui ajoutent tant d'intérêt à la série des terres-cuites de Smyrne. M. P. étudie successivement l'art hellénistique des coroplastes en Grèce, en Cyrénaïque, en Crimée; puis il passe aux nécropoles asiatiques et s'occupe avec détail de Myrina, de Cymé et de Tarse. Naturellement, il ne mentionne les prétendus « groupes d'Asie-Mineure » que pour les exclure de son étude; la page qu'il leur consacre (p. 195), dans un livre destiné à être lu par tous les amateurs, gênera sans doute la spéculation peu scrupuleuse qu'enrichit cette mystification prolongée. J'aurais bien quelques réserves à faire sur la forme que M. P. y donne à l'expression de ses sentiments : mais à quoi bon, puisque je sais que nous sommes d'accord? J'aime mieux louer l'excellente économie des chapitres suivants, sur les terres-cuites de Sicile et d'Italie (p. 197), de Pompéi et du Latium (p. 227), de la Gaule romaine (p. 236). La revue des monuments et des provenances achevée [1], l'auteur passe aux questions techniques que soulève la fabrication, sujet déjà bien traité par M. Martha, puis à l'irritant problème de la « destination des terres-cuites », auquel M. P. a consacré en 1883 une thèse latine — très peu lue, comme toutes les thèses latines. Il en donne ici une édition nouvelle, revue et quelque peu écourtée. La conclusion de M. P. est éclectique, sans être vague : les figurines de terre cuite ne sont pas spécialement funéraires; ce sont des ex-voto *lato sensu*, qui, par suite, se trouvent ici dans des tombes, là dans des laraires privés, là dans des temples. Reste l'objection que j'ai déjà fait valoir souvent : comment expliquer l'absence à peu

---

1. La table des provenances dressée aux p. 313-314 n'est pas tout à fait complète : ajouter Amorgos, Anthédon, Assos, Calymnos, Chios, Corythios, Érétrie, Lesbos, Paros, Samos. Mais M. P. n'avait ni la prétention ni le devoir d'être complet et mon observation n'est pas une critique.

près complète, du moins en Grèce et à Myrina, de figurines représentant Jupiter et Neptune? Il y a là une très grosse difficulté.

Les quatre-vingt-douze gravures insérées dans le texte sont fort bonnes; quelques-unes sont même exquises et font honneur au dessinateur M. Devillard. On voudrait parfois moins de hachures entrecroisées (p. 163) et plus de soin dans le rendu des physionomies (p. 101). Telles quelles, je les trouve bien supérieures à celles de la *Sammlung Saburoff*, tome II, qui coûtent 200 francs.

Ce qui plaira surtout dans le joli livre de M. Pottier, c'est la candeur et la vénusté du style. Il y a là des pages charmantes; rien n'y est vulgaire. J'en dirais plus si je n'étais l'ami de l'auteur, ce que je n'avais pas encore regretté.

Salomon REINACH.

---

108. — **Theologischer Jahresbericht,** herausgegeben von R. A. LIPSIUS. Freibourg i. B., J. C. B. Mohr, 1889. In-8, x, 170 p. (4me et dernière partie de l'Annuaire de la littérature de 1888).

En annonçant naguère (1889, n° 52) l'*Annuaire théologique* publié sous la direction de Lipsius pour les productions parues en 1888, nous déclarions n'avoir pas encore entre les mains le quatrième fascicule, consacré à la théologie pratique et à l'art ecclésiastique. Celui-ci s'est, en effet, quelque peu fait attendre et, à notre tour, nous ne nous sommes pas hâté d'en accuser réception. Voici le contenu du présent cahier : Théologie pratique à l'exception du droit ecclésiastique et de la constitution des Églises, se divisant en Homilétique, catéchétique et théologie pastorale, chapitre traité par M. Ehlers; M. Woltersdorf a analysé les publications relatives au droit et à la constitution des églises : Droit ecclésiastique en général; droit ecclésiastique national et provincial; affaires matrimoniales et éducation religieuse; rapports de l'Église et de l'État; constitution de l'Église évangélique (de Prusse). Un chapitre curieux est celui que M. Kind a établi sous la rubrique : Associations ecclésiastiques. Il y est traité de sociétés qui se proposent un but spécial tel que l'évangélisation des païens, la conversion des Juifs. M. Dreyer traite de la littérature relative à la prédication et à l'édification; M. Hasenclever, de l'art ecclésiastique; enfin M. Spitta, de la liturgique. Je tiens à signaler sous le titre de *Kaiserpredigten*, littéralement sermons impériaux, la nomenclature des discours prononcés par des ecclésiastiques à l'occasion de la mort des empereurs Guillaume et Frédéric. La liste ne tient pas moins de quatre pages et demie du texte le plus serré. L'éditeur la fait suivre de la curieuse remarque qu'on va lire : « Les nombreuses prédications qui s'impriment et se publient isolément chaque année ne peuvent pas, en général, être mentionnées dans l'Annuaire. En effet, elles n'ont la plupart du temps qu'une signification éphémère et locale. Nous faisons cette année en faveur des *Kaiserpredigten* une

exception, qui répond au vœu général. L'année 1888 restera à jamais marquée par la mort des deux premiers empereurs allemands, qui doit un si grand retentissement non seulement à la personnalité exceptionnelle des défunts, mais encore aux circonstances dont cette mort a été entourée. La prédication évangélique a montré dans ces moments qu'elle était à la hauteur de sa tâche. » Quiconque connaît tant soit peu l'Allemagne, reconnaîtra dans ces lignes l'association de l'intérêt scientifique, de la préoccupation patriotique et du sentiment religieux que nos voisins réalisent sans effort. Ici, la note religieuse est protestante, ce dont nul ne saurait s'étonner ni se choquer.

Le présent fascicule, complétant le volume de la littérature de 1888, contient : 1° une table générale des matières ; 2° une liste des périodiques analysés et cités au cours du volume ; 3° enfin sous la rubrique *Register*, une table par ordre alphabétique de tous les ouvrages analysés.

Nous ne redirons pas pour la seconde fois tout ce que nous pensons de l'utilité d'une publication telle que l'*Annuaire théologique* de Lipsius.

M. Vernes.

---

109. — G. Lanson. **Bossuet.** Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1891. In-18 jésus, xii-522 pp.

Je doute que Bossuet ait autant de chances que M. Lanson le suppose (*Avant-propos*, p. vi-x), de rentrer en grâce auprès des générations nouvelles, mais si ce regain de popularité doit se produire, cet intéressant petit livre y contribuera certainement pour beaucoup.

M. L. n'a pas prétendu « faire une étude complète de l'œuvre de Bossuet », étude qu'il serait prématuré d'entreprendre avant que des travaux de détail aient éclairci plusieurs parties assez mal connues de « cette œuvre immense ». Comment, par exemple, apprécier avec assurance la controverse avec Richard Simon, tant que les travaux d'exégèse du célèbre oratorien n'auront pas été étudiés de près par quelque hébraïsant, seul compétent pour décider si à cette date les critiques de Bossuet étaient, jusqu'à un certain point, justifiées ? Et de même peut-on faire autre chose que de raconter les dehors, parfois si amusants du reste, de la querelle quiétiste, avant qu'un théologien, versé dans les Mystiques, détermine avec précision la part d'erreur et de vérité que contenaient les doctrines opposées ? Mais ce que la critique doit toujours essayer, c'est « de faire sentir pourquoi il faut étudier Bossuet et comment il faut l'étudier » ; c'est d'« offrir à ceux qui tenteraient cette lecture austère, un secours qui en rende les difficultés moindres et l'intérêt plus sensible ». M. L. s'est chargé de cette tâche et il l'a excellemment remplie.

Il étudie successivement, dans Bossuet, l'homme et l'écrivain, — l'orateur ; — le précepteur du Dauphin, — l'historien, — le théologien controversiste, — l'évêque, — le philosophe. Aucun des aspects de ce génie si varié, aucun des emplois de cette activité si souple et infati-

gable n'est omis, on le voit, dans ce tableau d'ensemble. Sans doute chacune des questions que nous venons d'énumérer « demanderait, — M. L. le reconnaît lui-même, — tout un livre ». Sur chacune d'elles, cependant, il en a su dire assez, soit pour redresser les préjugés énormes que la majorité, même des gens cultivés, conserve sur le compte de Bossuet, soit pour éveiller et diriger la curiosité des chercheurs qui voudraient aborder directement la lecture de ces substantiels écrits, dont souvent à peine on sait les titres. M. L. ne se borne pas du reste à profiter des travaux de ceux qui, comme MM. Floquet et Gandar, comme MM. Nisard, Brunetière et Faguet, ont ouvert et élargi successivement la voie à cette réhabilitation, sinon du talent heureusement incontesté de Bossuet, du moins de sa personne et de ses idées. M. L. apporte à cette œuvre de justice littéraire la contribution de recherches originales et de réflexions personnelles. A ce point de vue, le chapitre sur *l'homme et l'écrivain;* — le chapitre sur les *Idées politiques de Bossuet*, où M. L. insiste avec abondance sur les emprunts de l'écrivain catholique à Aristote et à Hobbes; — l'exposé pénétrant et précis, dans le cinquième chapitre, des principes directeurs de la controverse de Bossuet avec les protestants, — paraîtront très neufs et très dignes d'attention.

Les informations de M. L. semblent partout irréprochables. A peine convient-il de relever quelques détails de médiocre importance. Si Bossuet a publié en 1682 le *Traité touchant la communion sous les Deux Espèces*, — duquel, au reste, M. L. ne parle et ne devait parler qu'incidemment (p. 342), — ce n'était pas uniquement pour « répliquer » à un ouvrage, tout récent alors, de Jurieu. C'est que cette question particulière avait toujours passionné les controversistes des deux partis et qu'elle s'imposait davantage à leur attention, depuis que les projets de Réunion étaient repris d'une façon précise et pratique, en Allemagne et en France, par le pouvoir civil et par les théologiens. — Je ne crois pas que l'on puisse, jusqu'à présent, affirmer d'une façon absolue, que Bossuet « ne souffrit de violence » dans son diocèse (p. 14), ni avant, ni après la Révocation. M. L. me paraît être plus dans la mesure exacte quand il reprend en détail (p. 454-455) cette question délicate. Mais il a tort de dire (p. 456) que l'assurance donnée par Bossuet *(Lettre pastorale* de 1686) que « personne, à sa connaissance, n'avait été maltraité dans son évêché », ne provoqua, de la part des intéressés, aucune contradiction. Les réfugiés protestèrent vivement en Angleterre et en Hollande (cf. la lettre du P. Johnston à Bossuet, dans le t. XVIII de l'édition de Versailles, p. 182; les *Nouvelles de la République des Lettres*, d'octobre 1686, etc.).

Les jugements de M. L. sont ceux d'un esprit élevé, très ouvert, très fin et judicieux. Parfois cependant je trouve que sa solidité classique fait des concessions un peu bien complaisantes aux modernes subtilités de la psychologie littéraire. C'est ainsi qu'il croit devoir se demander (p. 54-55) si Bossuet « ne s'est pas trop paisiblement, trop entièrement

résigné à se passer de la sainte pauvreté? » J'avoue que cette inquiétude me paraît d'un tolstoïsme excessif, surtout quand on a, comme M. L., le bon sens et la loyauté de reconnaître que Bossuet usa sans faste de ses rentes de prélat, qu'il était généreux, charitable, parfaitement détaché des richesses, et que même, en vrai chrétien, il avait au fond l'amour de cette pauvreté divine et purifiante. Après cela, ne lui en veuillons point de n'avoir pas gémi publiquement, ni même dans l'intimité, sur la nécessité d'aller d'ordinaire en carrosse. Ce « solide Bourguignon », que le soleil ni la pluie n'incommodaient (p. 9) eût probablement préféré marcher à pied. La vérité est que le bien-être et les avantages matériels lui étaient en somme fort indifférents; mais que, se sentant aussi impropre que possible aux choses d'argent et tout à fait incapable de consacrer son intelligence et son temps au soin d'économiser ou d'acquérir, il aimait à ne pas se sentir, comme il dit lui-même, « à l'étroit dans son domestique ». Cette aisance assurait celle de sa pensée et sa tranquillité de méditatif.

Où j'aurais à faire des réserves un peu plus graves, c'est sur l'esprit même du livre de M. Lanson. J'avoue bien volontiers qu' « il n'est point d'écrivain, au XVII[e] siècle ni au XVIII[e] siècle, qui ait traité plus de questions vitales » que Bossuet, et « qui les ait traitées plus sérieusement, plus fortement ». Je conviens sans la moindre difficulté « qu'on peut, même aujourd'hui, apprendre d'utiles vérités de la bouche de ce prêtre éloquent, contre qui ces deux qualités ont créé un absurde préjugé ». J'ai peur seulement que cet « absurde préjugé », en agaçant M. L., ne l'ait un peu poussé dans l'excès contraire. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter son appréciation touchant l'« actualité » pratique de la plupart des vues de Bossuet, appréciation qui est surtout une question de sentiment. Je me borne à signaler aux curieux le chapitre des *Idées politiques*, où se manifeste le plus franchement cette tendance à mon avis exagérée; on y verra comment, non seulement les conséquences, mais même le principe de Bossuet sont, suivant M. Lanson, applicables aux démocraties modernes, voire aux républiques; et l'on y suivra, sinon avec conviction, au moins avec intérêt, les efforts ingénieux du nouveau critique pour découvrir ce qui, dans la devise *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, peut se concilier avec la *Politique* tirée *de l'Écriture sainte* par le conseiller d'État de Louis XIV et le précepteur du Dauphin. Du reste, si ce paradoxe assez provocateur devait avoir pour résultat de stimuler la curiosité du grand public, — auquel cette étude, si savante qu'elle soit, est faite pour plaire, — les dévots de Bossuet ne se plaindraient pas d'une outrance apologétique qui au fond, peut-être, n'est qu'un artifice innocent, et qui, au surplus, n'ôte rien à la valeur distinguée d'un ouvrage exactement informé, sérieusement pensé, et très agréablement écrit.

A. Rébelliau.

---

110. — **Etudes sur l'Espagne,** par A. MOREL-FATIO. Deuxième série. Grands d'Espagne et petits princes allemands du XVIIIe siècle. Paris, Bouillon, 1890. In-8, 453 p. 5 fr.

Le *grand d'Espagne* et le *petit prince allemand* que nous présente M. A. Morel-Fatio, sont, l'un, le comte de Fernan Nuñez, l'autre, le prince de Salm-Salm.

Fernan Nuñez, élevé aux frais du roi, enseigne aux Gardes Royales, lieutenant, puis colonel du régiment de Castille, brigadier en 1767, commence en 1772 un grand voyage qui le mène à travers l'Europe. On le trouve successivement à Vienne, où il voit les femmes se pendre follement au bras de l'aimable cardinal de Rohan, le *Cardinal-Collier* (p. 108), à Neiss et à Breslau, où il admire, en compagnie de notre Guibert, la discipline de l'armée prussienne et la précision de ses manœuvres, à Paris, où il reçoit de ses parents, les Rohan-Chabot, l'accueil le plus cordial. Il revint dans la péninsule pour prendre part à l'expédition d'Alger. Nommé ambassadeur à Lisbonne en 1778, il déploya dans ces délicates fonctions (au moment de la guerre de l'indépendance américaine) de solides qualités qui lui valurent la Toison d'or et le poste de Paris. Mais son rôle pendant le temps de son ambassade de France fut plus difficile encore; il finit par se trouver dans une fausse situation et eut son rappel en 1791; il mourut à Madrid quatre ans plus tard (23 février 1795). Il a laissé une précieuse *Vie de Charles III* et un *Journal* de sa campagne d'Afrique qu'on ferait bien de publier, et, en 1791, il donna chez Pierre Didot, une *Carta á sus hijos,* ou « Conseils d'un père à ses enfants », où l'on trouve bon nombre d'observations personnelles qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

Emmanuel de Salm-Salm que nos mémoires du XVIIIe siècle représentent comme tendrement lié avec la duchesse de Bouillon, Marie Edwige de Hesse Rheinfels, n'avait pas encore de biographe. M. M.-F. nous raconte les incidents de son existence agitée et vagabonde. Salm avait vingt-cinq ans lorsqu'il fut nommé colonel du régiment de Brabant (infanterie wallone) et envoyé en garnison à Majorque où il fit amitié avec Nuñez. En 1770, il se rend aux Pays-Bas où l'appelle la mort de son père, duc de Hoogstraeten, et, au passage, il voit Voltaire qui le juge modeste et très aimable. Puis après avoir séjourné avec son régiment à Ceuta et à Avila, il donne sa démission, visite les capitales, — le *correr cortes* était à la mode — et entre enfin au service de la France, ou, comme il dit, d'une autre branche de la maison de Bourbon (p. 100). Grâce à sa sœur, princesse de Starhemberg, qui lui ménagea l'appui de Marie Antoinette, il reçut en 1780 le brevet de colonel du régiment d'Anhalt, l'année suivante le grade de maréchal de camp, et le 22 février 1783 la qualité et les prérogatives de mestre de camp propriétaire du régiment d'Anhalt devenu le régiment de Salm-Salm. Dépossédé par la Révolution, le brillant colonel, le causeur des salons et ruelles alla mourir en Allemagne (1805).

M. M.-F. nous retrace la vie de ces deux personnages d'après les lettres de Nuñez à Salm, saisies en 1792 et déposées à la Bibliothèque nationale. Mais il a consulté, en outre, la correspondance diplomatique des ambassadeurs de France, et sa biographie de Nuñez devient ainsi un tableau du XVIIIe siècle espagnol. Dès le premier chapitre, nous sommes initiés à l'existence tout ensemble mesquine et fastueuse d'un grand d'Espagne. Puis nous apprenons ce qu'était l'armée espagnole, soldats et chefs, et quel esprit l'animait, quelle valeur réelle possédaient les gardes wallonnes, de toutes les troupes étrangères les mieux instruites et encadrées. Nous faisons connaissance avec O'Reilly, « le militaire à la mode, l'homme du jour » (p. 37), le *grand faiseur*, comme auraient dit nos jeunes militaires français du XVIIIe siècle, O'Reilly, le souple et insinuant Irlandais qui toutefois manque de patience et d'esprit de suite, qui se lance aveuglément dans l'aventure d'Alger, qui ne montre sur le terrain ni sang-froid ni qualités militaires, et qui devient après le désastre, la personne la plus détestée d'Espagne (p. 211-224). Mais la partie la plus attachante du volume est celle qui concerne la colonie espagnole de Paris; M. M.-F. nous décrit cette société par le menu et avec une merveilleuse connaissance des documents de l'époque. C'est le lourd et médiocre comte de Fuentes. C'est son fils, le marquis de Mora, sur lequel notre auteur a recueilli des indications ignorées des chercheurs français (p. 135-136). C'est le comte d'Aranda, le fier et pétulant Aragonais, « le type le plus intéressant et le plus original de la grandeur éclairée du XVIIIe siècle. » — M. M.-F. lui consacre plus de quarante pages (p. 141-183) où abondent les détails curieux et les fines observations. — C'est la famille des Infantado, et celle des Santa Cruz.

Nous ferons à M. M.-F. de légères critiques. Le volume aurait dû être allégé par endroits. Quelques citations pouvaient être raccourcies ou résumées. Les documents que renferme l'appendice, ne méritaient pas tous d'être reproduits. La narration est aisée, rapide, pleine d'intérêt; mais pourquoi ne marquer les pauses que par des blancs? Pourquoi ne pas avoir coupé le récit en chapitres? Enfin, d'aucuns penseront que le livre aurait peut-être gagné s'il avait eu un autre titre et un autre plan. Ne valait-il pas mieux l'intituler *Fernan Nuñez*, faire de ce grand d'Espagne le héros du livre, diviser le livre en chapitre distincts : *Années de garnison, Voyages, Paris et la colonie espagnole, L'expédition d'Alger, La mission de Lisbonne, L'ambassade de France, Salm-Salm, Les écrits de Nuñez*? Salm, en effet, détourne l'attention du lecteur dès les premières pages; on passe de lui à Nuñez, puis de Nuñez à lui, et parfois on est un peu dérouté, désorienté; l'auteur, ce nous semble, évitait le danger en consacrant à Salm l'avant-dernier chapitre; après nous avoir présenté brièvement dans les *Années de garnison* le jeune colonel de l'infanterie wallonne, il faisait, dans cet avant-dernier chapitre, le portrait définitif de l'intime ami de Nuñez, devenu chef d'un régiment français.

Mais ces chicanes ne diminuent aucunement la haute valeur de ce livre qui renferme, sous une forme vive et brillante, tant de détails neufs et instructifs sur le XVIIIe siècle espagnol, ce siècle « qui montre notre doctrine politique, nos lettres et nos mœurs aux prises avec les traditions et les principes de la monarchie de Charles-Quint. »

A. CHUQUET.

III. — **Nouveau Traité de Versification française** à l'usage de l'Enseignement classique, par MM. Charles LE GOFFIC et Edouard THIEULIN, professeurs agrégés de l'Université. Paris, G. Masson, 152 pages. Prix : 2 fr.

I

Ce petit Traité de versification est bon et utile, parce qu'il est clair, méthodique, parce qu'il n'est ni trop ni trop peu savant. Les auteurs ne l'ont point fait, ainsi qu'ils le disent dans la préface, « dans le but d'apprendre à faire des vers, mais de chercher la loi des vers ». Leur dessein a donc été plutôt de tracer brièvement l'historique de la poésie française, de suivre son évolution depuis son origine jusqu'à nos jours, et d'en déterminer les causes. Dans le premier chapitre consacré aux origines du vers français, ils résument en quelques pages et avec intelligence, ce qui a été dit d'important sur ce sujet par Du Méril, Littré, Léon Gautier et Gaston Paris; dans le second, ils insistent particulièrement sur la valeur prosodique des groupes de voyelles où n'entre pas l'*e* muet. C'est la partie la plus délicate de la versification, et donner ici des règles absolues est bien difficile, car la prononciation, comme toutes choses, est variable. Ainsi Piron fait le mot *académicien* de six syllabes, Alfred de Musset, de cinq; *quotidien* est de trois syllabes dans Augier, de quatre dans Coppée; celui-ci fait un monosyllabe de *fouet*, cet autre un disyllabe, et chez le même poète *hier* a tantôt un son simple, tantôt double. MM. Le Goffic et Thieulin ont si bien senti le péril qu'il y avait à trop affirmer en pareille matière, qu'ils conseillent sagement de s'en rapporter à l'autorité des maîtres en poésie. L'histoire de la rime depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à nos jours est largement traitée, et les nombreux exemples qui viennent à l'appui intéresseront les élèves. Les auteurs ont bien fait de passer légèrement sur les jongleries et les tours de force des décadents du XVe siècle, afin de donner plus de place à l'étude de la structure intérieure du vers classique et romantique. Ils montrent comment l'école de 1830 a défait les règles imposées par Malherbe pour donner à la versification un rythme plus varié, plus de franchise et de souplesse, et comment aussi les poètes de la fin de ce siècle (je ne dis pas *fin de siècle)* trouvent déjà insuffisantes et presque enfantines les hardiesses de celui qui se vantait « d'avoir disloqué ce grand niais d'alexandrin ». Je crois voir que MM. Le Goffic et Thieulin ont quelque tendresse pour plusieurs de ces jeunes aèdes (car on n'est pas soi-même jeune impunément); ils citent même, tant est grande leur

charité, Le Minihy de La Villehervé dont le nom seul est un ronflant décasyllabe, et La Tailhède « gentil esprit, l'honneur des muses bien parées », dit de lui Jean Moréas, et Jean Moréas lui-même qui chante dans *Le Pèlerin passionné* sa belle maîtresse « seul mire de son cœur atramenté ». Cependant cela ne les a pas empêchés de faire un chapitre fort curieux sur l'allitération et l'assonance, et de citer des exemples de ces figures tous tirés presque de nos vieux classiques. En effet Racine, La Fontaine, Corneille même, rencontraient d'instinct les notes et les sons qui rendent l'idée visible ou sensible, mais ce qu'ils n'auraient jamais trouvé, ce sont des vers comme ceux-ci où le poète veut faire entendre le susurrement de la flûte :

Madeline, et les cordaces et les flûtes,
Les flûtes, les pas d'amour, les flûtes, vous les voulûtes.

Je cite encore M. Jean Moréas, car cet aède qui « butine un miel français sur de nouvelles fleurs », m'amuse et m'obsède au point que j'allais oublier de mentionner peut-être le meilleur chapitre de ce traité : *les poèmes à forme fixe*. Le *lai* et le *virelai* y sont fort exactement définis, et je ne vois que le *palinod* qui ait été oublié.

A. Delboulle.

II

Nous nous contenterons de signaler dans ce traité de versification, rédigé d'ailleurs avec clarté et qui répond bien au but pédagogique qu'il se propose, la netteté relative avec laquelle les auteurs ont mis en relief deux côtés de leur sujet, qui trop souvent ont été négligés ou envisagés comme des points d'importance secondaire dans les manuels de versification française, et qui cependant jouent un rôle capital dans la facture de nos vers : à savoir les césures et les assonances ou allitérations. Depuis Quicherat, ce qu'il a appelé les accents fixes et mobiles du vers, et notamment de l'alexandrin, et ce qui en réalité constitue (il le dit lui-même) les temps forts du rythme poétique, ne peut plus être passé sous silence : mais trop d'auteurs de traités prosodiques abrégés placent cet élément essentiel de la versification au second rang et appellent toute l'attention du lecteur sur la rime et sur le nombre des syllabes. Et cependant celui-ci n'existe comme élément de rythme qu'à condition de « mesurer », comme le disent bien MM. Le Goffic et Thieulin, l'étendue du vers : mais comment les syllabes peuvent-elles mesurer cette étendue, si elles n'ont pas chacune une durée rythmique déterminée qui ait avec les autres durées syllabiques une certaine relation? Il faut nécessairement pour que l'oreille saisisse la période totale que les syllabes mesurent, ou bien qu'elles soient égales entre elles comme le tic-tac d'une horloge, ou inégales et dans un certain rapport de durée, comme les temps du galop d'un cheval. Or le premier rythme (égal), qui existe exceptionnellement dans les vers [1], serait vite insupportable s'il était répété fréquemment

1. Par exemple dans les hémistiches composés d'un mot de six syllabes.

et d'une façon uniforme. En réalité, c'est la seconde forme qui est pratiquée le plus souvent par le versificateur, et cela au moyen de temps forts qui tombent obligatoirement sur la 6e et la 12e syllabes de l'alexandrin dit classique, en allongeant leur durée rythmique, et qui généralement dans l'intérieur de chaque hémistiche frappent de la même façon la 1re, la 2e, la 3e la 4e ou la 5e syllabes, la condition nécessaire étant que la syllabe qui porte le temps fort soit toujours la dernière sonore d'un mot et que la césure du sens coïncide avec la césure du rythme. C'est là la loi fondamentale de l'alexandrin classique dont l'alexandrin plus ou moins romantique et même décadent n'est qu'un dérivé, loi qu'il faudrait mettre en plein relief en même temps qu'on établit la règle des 12 syllabes: car l'une sans l'autre ne signifie rien comme base d'un rythme. En les combinant on arrive aisément à démontrer par des exemples pris au hasard dans les poètes (dans les bons), — ceux qu'ont cités MM. Le G. et T. sont bien choisis dans Boileau, — qu'il ne peut exister pour l'hémistiche classique qu'un petit nombre de types rythmiques qui varient suivant la position du 1er temps fort : par exemple :

Dans la r*o*be [3] | on vantait [3] | (1er temps fort sur r*o*be).
Sa t*a* [2] | ble toutefois [4] | (1er temps fort sur t*a*ble).
De ces vert*us* [4] | en lui [2] | (1er temps fort sur vert*us*) etc., etc.

Dès que l'oreille saisit un de ces types rythmiques, elle sent qu'elle est en présence d'un hémistiche d'alexandrin mesuré par des syllabes cadencées, et même sans le secours de la rime, reconnaît le rythme du vers.

Les césures, ou plus exactement temps forts, se retrouvent dans les vers plus courts que l'alexandrin et y constituent, comme dans celui-ci, la base du rythme : MM. Le G. et T. indiquent avec clarté la place variable que le temps fort mobile occupe dans les divers mètres et la cadence différente qui en résulte. Leurs exemples, pris en partie dans les poëtes contemporains, nous paraissent en général justes. Mais de ce qu'ils indiquent que dans certains cas, rares d'ailleurs, la place de la césure n'est pas absolument assurée et peut varier d'une syllabe à l'autre, il ne faudrait pas à notre avis conclure, comme ils paraissent disposés à le faire, que la règle des césures est, après tout, accessoire : l'important est qu'il y ait césure, même si elle peut tomber sur une ou l'autre syllabe, et que ce soit au lecteur de choisir. Au fond on ne sort pas de ce dilemme : ou toutes les syllabes sont égales, et alors on n'obtient qu'un rythme uniforme; ou l'une a plus de durée que les autres et, dès lors il y a césure, et par là même, variété dans la cadence.

Au sujet des assonances et des allitérations, MM. Le G. et T. sont également en progrès sur leurs devanciers quoiqu'encore trop timides à notre gré. « Une correspondance secrète, disent-ils, lie *quelquefois* dans les beaux vers les sentiments et les sons... Cette analogie (?) semble dûe à deux phénomènes, l'allitération et l'assonance. » Nous regrettons dans cette phrase « quelquefois » et « semble ». Autrefois les phénomènes qu'indiquent nos auteurs étaient étudiés d'une façon vague

et sommaire dans les traités de versification sous le nom d'harmonie imitative : on fesait ressortir les *s* du vers : « pour qui sont ces serpents... » ou les *r* de tel vers qui parlait du tonnerre. Delille fournissait à ce sujet beaucoup d'exemples. Depuis, une analyse plus attentive a relevé dans *tous* les beaux vers des rappels de sons, voyelles ou consonnes qui, en outre de la rime, établissent l'unité mélodique du vers [1] : pas un seul alexandrin bien fait n'échappe à cette loi qui est une condition nécessaire sinon suffisante de sa bonne facture. On ne peut pas évidemment apprendre à un élève à faire bien un vers en pratiquant telle ou telle allitération ou telle ou telle assonance : mais on peut lui faire remarquer les éléments tangibles de l'harmonie dans les vers harmonieux et former ainsi son goût et son oreille. C'est au talent ou au génie de trouver le reste. Il faudrait indiquer aussi les rapports de l'allitération avec la règle de la consonne d'appui à la rime, règle qui sans cela apparaît comme une puérilité, et qui n'est en fait qu'un cas particulier d'un principe général.

E.

---

112. G. Tarde. **Les lois de l'imitation.** Etude sociologique. Paris, Alcan, 1890, 431 p. in-8. 6 fr.

Le livre de M. Tarde a ce grand défaut qu'étant de ceux qui méritent d'être lus, il rebute souvent le lecteur par des effusions littéraires d'un style extraordinairement ambitieux et tordu. Je n'en veux citer que quelques exemples : p. 38, jamais on ne voit une onde se détacher pour aller porter au loin le virus de la tempête; p. 51, les inventeurs qui, du faîte de l'histoire, ont précipité sur nous l'avalanche du progrès; p. 60, le libre espace esthétique où la nef de l'art vogue au gré des vents que son propre passé lui souffle; p. 85, les Égyptiens, les Spartiates, les Hébreux, étaient des automates dont leurs ancêtres, leurs chefs politiques, leurs prophètes pressaient le ressort, quand ils ne se pressaient pas les uns aux autres; p. 109, ces poètes, la plupart singes ou plutôt *lémuriens* de V. Hugo; p. 113, les historiens, ces mauvais écuyers tranchants de la réalité; p. 137, il est possible qu'on regarde ses enfants présents toujours du même œil depuis qu'il y a des pères; p. 168, tous les ruisseaux ou les rivières de foi et de désir, qui se heurtent ou s'abouchent dans la vie sociale, quantités dont la logique sociale, sorte d'algèbre, règle les soustractions et les additions, etc.; p. 248, pour répandre l'invention, il faut une cîme sociale en haut relief, sorte de *château-d'eau* social d'où la cascade continue de l'imitation doit descendre (en général il est fait abus des *cîmes* et des *cascades*, ainsi que de la *grande échelle* sur laquelle se passe quelque chose toutes les dix ou vingt pages); p. 272, à mesure que la vie s'élève, elle consent moins

1. Voir sur ce point et aussi sur les césures le traité de versification de Becq de Fouquières dont nous avons rendu compte : *Rev. critique*, 1880, n° 18.

docilement à tourner comme une toupie sous le fouet des rayons du soleil, et, quoiqu'elle ne puisse jamais se passer de cette flagellation forcée, elle la transforme graduellement en flagellation à volonté [1]. — M. T. connaît bien l'exemple de Comte, qui écrivait pourtant une langue infiniment plus ferme et plus simple, mais qui somme toute n'écrivait pas bien. Il serait déplorable que des taches de ce genre pussent nuire au succès d'ouvrages qui sortent tout à fait du commun.

M. T. est un juriste qui se distingue des juristes en ce qu'il pense librement, et en ce qu'il pense des idées. On retrouve néanmoins à de certaines pages de son livre les traces de son éducation première : on la retrouve dans la place importante qu'il fait au respect dans l'organisation sociale (p. 96 sq.), dans son amour des belles courbes statistiques, et son goût pour la belle régularité rythmique (p. 147), dans la répugnance profonde que lui inspire toute législation nouvelle devant « porter atteinte aux vieilles lois sur les successions » (p. 351), dans l'estime où il tient le rôle social de l'*honneur* (p. 393 sq.), et enfin dans de certaines manifestations de ce que les criminologistes italiens appellent le *misonéisme*. D'autre part, divers indices permettent d'apprécier dans quelle mesure il a subi, directement et indirectement (par Cournot) l'influence de Comte. On la retrouve dans sa conception de l'organisation sociale, dans les termes mêmes où il exprime son admiration pour la perfection organique du XIIe siècle, dans sa défiance à l'égard de l'égalité, simple transition entre deux hiérarchies (p. 81), dans l'idée d'une dialectique sociale (p. 190) en vertu de laquelle le vainqueur est le supérieur ; elle apparait enfin en toute évidence dans une certaine intellectuation du réel (notamment p. 205) où l'on reconnait le formalisme idéaliste et logique qui est au fond de la doctrine de Comte, et d'où dérive manifestement l'une des idées dominantes de l'ouvrage, à savoir celle de l'antériorité, dans le progrès social, des modifications intellectuelles par rapport aux modifications réelles. — Sauf ces attaches traditionalistes ou doctrinales, la libre originalité de son esprit est entière. C'est dire que son œuvre n'est point vulgaire.

M. T. part de l'idée que voici : Les faits historiques, les mouvements historiques, petits ou grands, s'expliquent non par l'ancien dogme romantique et mythologique d'une production collective, mais, à les considérer isolément, par un acte parfaitement localisé et défini de production individuelle, et par une série de processus individuels de répétition, d'imitation, d'adaptation dont les détails sont en nombre illimité, mais dont la loi est parfaitement déterminable. Il est absurde de dire que la race est mère des faits sociaux ; il est bien plus vrai de dire que la race est l'effet et l'œuvre des actes individuels de production ou d'invention multipliés par l'imitation à laquelle ils doivent d'avoir un retentissement social.

Le corollaire de cette thèse, ou mieux de ce postulat, c'est le rejet de

1. P. 45, note, 1, mimosisme est un lapsus pour mimétisme.

la formule de l'« évolution sociale », qui nie le problème proprement scientifique de l'explication en y substituant une description à la fois empirique et mythique d'un soi-disant cours naturel des choses. L'histoire n'est pas une évolution, mais bien plutôt une série de révolutions (p. 39), de créations, ou mieux d'« insertions » successives (p. 209). L'évolution collective, qui n'est qu'un aggloméré symbolique, se résout en une série de termes individuels accessibles à l'investigation psychologique, et réductibles eux-mêmes à un système de lois mécaniques. C'est-à-dire qu'il est une mécanique de la marche des faits sociaux.

De cette philosophie de la science sociale, qui reste à créer, il est possible d'entrevoir l'achèvement idéal. Constituée et achevée, elle saurait, étant donné un état social quelconque, y démêler les états antérieurs qui y sont « absorbés », et qui s'y retrouvent dans un emboîtement parfait; elle saurait dérouler la série rétrograde de ces états antérieurs, dont l'état donné n'est que la somme algébrique, que l'abrégé et la formule. En d'autres termes, et inversement, partant de l'invention primitive, sorte d'atome de la science sociale, elle la suivrait, en descendant le cours de l'histoire, au travers des imitations qui la reproduisent et la compliquent, au travers des inventions nouvelles qui l'enrichissent, la dédoublent ou la multiplient, au travers des imitations qui en sont l'application et la réalisation sociales. Plus spécialement et plus précisément, elle serait la science qui, étant donné une invention, et connaissant la formule exacte des lois de l'imitation, saurait en calculer *a priori* l'effet social.

Je suppose réalisable et en effet réalisée la tâche que M. T. assigne à la philosophie sociale. Son œuvre sera-t-elle achevée? L'histoire sera-t-elle sans mystères? — « La société ne saurait vivre, faire un pas en avant, se modifier, sans un trésor de routine, de singerie et de moutonnerie insondable, incessamment accru par les générations humaines. » (p. 84) — Fort bien, mais l'imitation imite une invention préalable, et cette invention, nous ne savons point d'où elle vient. Ce n'est pas nous le dire que de faire de l'invention un élément incalculable et irrationnel; tout au moins faudrait-il calculer cette donnée irrationnelle avec toute l'approximation possible, et indiquer la limite de cette approximation. Il n'est pas expédient de s'en remettre, non sans quelque naïveté, à Comte ou à Cournot (p. 408 sq. 414), ou à je ne sais quel mysticisme (p. 397, note). Il n'est pas d'une saine logique de créer un concept hybride de l'imitation-mode, où entrent environ neuf dixièmes d'invention pour un dixième d'imitation. Il est enfin trop facile d'insinuer en passant « qu'une invention n'est que l'effet d'une rencontre singulière d'imitations hétérogènes dans un cerveau. » (p. 102). M. Tarde le reconnaît lui-même : la logique de l'imitation est une chose, la « logique inventine » en est une autre.

Il y a une part de vérité psychologique dans ce que dit un jour Gœthe sous une forme toute littéraire : « L'accumulation des matériaux

n'est point l'œuvre vivante; il faut que de la paille et du bois accumulés jaillisse brusquement une flamme, qui est tout, sans laquelle il n'y a rien. » Est-ce là le génie, est-ce un monstre psychologique, ou est-ce au contraire le fonctionnement quotidien et normal d'une spontanéité créatrice dont la réalité calculable et « imitable » n'épuise point le sens?

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Mythologie grecque*, de M. P. Decharme, traduite par M. Karalis, est en cours de publication à Athènes (Alex. Papageorgios); l'ouvrage paraît par livraisons depuis le 1 décembre.

— Une nouvelle brochure de M. André Joubert, *Documents inédits relatifs à la prise de Noirmoutier par les Hollandais et à la mise en liberté des ôtages détenus dans les prisons de l'amirauté de Rotterdam 1674-1675* (Rennes, impr. Lafolye. In-8°, 6 p.).

— La troisième série des *Contes alsaciens*, de M. P. Ristelhuber (tome V de la « Tradition ») a paru en tirage à part. On y trouve les contes suivants : La fileuse qui ne peut mourir, La tête de mort parlante, Saint Gangolf, L'ermitage de Widensohlen, Le pont de Herbitzheim, Bête et plus bête, Le compagnon tailleur en voyage, La demoiselle de Morimont, Jean La Motte, Le vin de pistolet.

— M. Eilert Lœseth, qui a publié tout récemment un très utile tableau d'ensemble des manuscrits de Paris du roman en prose de Tristan *(Tristanromanens gammelfranske prosahaandskrifter i Pariser nationalbibliotheket,* Christiania, 78 p.), prépare en ce moment, pour l'École des Hautes-Études, une grosse publication sur le même sujet. Il doit aussi faire paraître le troisième volume desœuvres de Gautier d'Arras.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce : 1° Alex. Riese, *Das rheinische Germanien in der antiken Literatur;* 2° *Lucani Pharsalia,* p. p. Hosius; 3° Alfred Jeremias, *Izdubar-Nimrod, eine altbabylonische Heldensage.*

— Le *Séminaire des langues orientales* de Berlin publie chez Spemann une collection de livres intéressants. Il a déjà donné : 1° *Lehrbuch der japanischen Umgangssprache,* par M. Rud. Lange, professeur de japonais au séminaire (xxx et 512 p., 24 mark); 2° *Suaheli-Handbuch,* par M. Walter de Saint-Paul Illaire, lieutenant de réserve et plénipotentiaire de la Société allemande de l'Afrique orientale (xxvi et 202 p., 10 mark 50 pf.); 3° *Wœrterbuch der Suaheli-Sprache, Suaheli-Deutsch und Deutsch-Suaheli,* p. p. Dr. Büttner, professeur de sahueli au Séminaire (ix et 269 p., 13 mark). Paraîtra prochainement; 4° *Wœrterbuch des Oshikuanjama und Oshindonga,* par M. Brincker. Sont en préparation : Plaut, *Japanisches Lesebuch;* Mitzotakis, *Neugriech. Grammatik;* Büttner, *Samml. von arabisch geschriebenen Suaheli-Schriftstücken;* Henrici, *Lehrbuch der Ephe-Sprache;* Manissadjian, *Lehrbuch der osmanischtürkischen Sprache;* Arendt, *Handbuch der nordchinesischen Umgangsspr che,* I; Moritz, *Samml. arabischer Schriftstücke aus Zanzibar und Oman.*

— M. Max Conrat (Cohn) vient de faire paraître la troisième livraison de son grand ouvrage consacré aux sources du droit romain dans le haut moyen âge, *Geschichte der Quellen und Literatur des rœmischen Rechts im früheren Mittelalter* (Leipzig,

Hinrichs, 1890). Plus de la moitié de cette livraison est consacrée à la littérature si emmêlée et si complexe des *Exceptiones Petri*. C'est un monument qu'élève M. Max Conrat.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 février 1891.

M. B. Haussoullier commence la lecture d'une étude sur l'Ἀθηναίων Πολιτεία d'Aristote, dont le texte, perdu depuis l'antiquité, vient d'être retrouvé au Musée britannique et publié par l'administration de cet établissement. Après avoir rappelé le peu que nous savions du livre d'Aristote avant la publication du papyrus de Londres, il examine la première partie du livre, l'introduction historique, et traite d'abord des sources et de la méthode d'exposition de l'auteur, puis des chapitres nouveaux que cette découverte nous permet d'ajouter à nos histoires grecques : ils sont relatifs à la constitution de Dracon, à la réforme de Solon connue sous le nom de σεισάχθεια, au rôle de l'Aréopage après les guerres médiques, au rôle de Thémistocle complice dE'phialte.

M. Héron de Villefosse signale à l'Académie les résultats de la dernière campagne de M. de la Martinière, qui poursuit ses recherches archéologiques au Maroc, avec une persévérance infatigable.

A Lixus, le jeune explorateur a trouvé une inscription votive en caractères phéniciens; c'est le premier document lapidaire sémitique découvert dans cette localité, et tout fait espérer que d'autres textes du même genre sortiront bientôt de terre sur ce point.

A Volubilis, la récolte épigraphique a été comme toujours abondante; elle se compose de trente-cinq inscriptions inédites. La plupart sont des épitaphes. Il faut cependant mentionner à part une grande dédicace gravée en l'année 158 par les soins des membres d'un collège religieux, les *cultores domus Aug(ustae)*. Cette intéressante inscription, qui contient le nom d'un nouveau gouverneur de la province, Q. Aeronius Monianus, a été découverte à l'intérieur d'un grand édifice qui était probablement le lieu de réunion des membres du collège. Un autre texte, de l'époque de Marc-Aurèle, mentionne une conférence du procurateur de la Tingitane avec un chef de tribu, un *princeps gentium*, dont le nom manque. La tribu mentionnée devait être celle des *Baquates*, une des plus importantes du pays. Parmi les épitaphes romaines, il est curieux d'en trouver une qui se lit, non pas de gauche à droite, comme les textes romains, mais de droite à gauche, comme les textes phéniciens. C'est une particularité digne d'être notée.

M. Salomon Reinach présente à l'Académie les photographies de curieux bas-reliefs encore inexpliqués, qui sont sculptés sur un autel, formé de deux dés superposés, découvert au siècle dernier à Mavilly (Côte-d'Or). On y a reconnu des divinités gauloises, des druides avec leurs élèves, même une scène de médecine opératoire. M. Reinach montre que les personnages représentés sont simplement les Douze grands Dieux du Panthéon romain, plus le serpent à tête de bélier qui est spécifiquement gaulois. Le dieu où il reconnaît Apollon est un enfant; cela est conforme à une conception particulière de la mythologie celtique, où Apollon est qualifié de *bonus puer* par les inscriptions. Une épithète d'Apollon, *Maponus*, se retrouve avec le sens d' « enfant mâle » dans le gallois *mapon*.

M. Oppert signale la découverte d'un texte cunéiforme qui porte le nom de Gotarzès, roi des Parthes, avec la double date de « l'an 161, ce qui est l'an 225 ». On avait émis l'hypothèse que les dates qui se rencontrent dans des textes analogues devaient être calculées selon l'ère des Séleucides, commençant en l'an 312 avant la nôtre; à cette théorie, M. Oppert en avait opposé une autre, qui fixe le point de départ des deux ères des textes cunéiformes aux années 117 et 181 avant l'ère chrétienne. Le nouveau texte confirme son opinion : l'an 161 = 225, calculé d'après ces deux points de départ, répond à l'an 45 de notre ère, et l'on sait que c'est précisément là le temps où régnait le roi Gautarzès.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : *Corpus inscriptionum semiticarum*, 1re partie (inscriptions phéniciennes), tome II, fascicule 1 ; — par M. Siméon Luce : Soullié (Douis), *Opposition des chapitres cathédraux de la province ecclésiastique de Reims au gouvernement du duc de Bedford, 1423 et 1428* ; — par M. Delisle : 1° Fourrière (l'abbé), *la Mythologie expliquée d'après la Bible* ; 2° Bladé (Jean-François), *la Vasconie cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert Ier* ; 3° Bengesco (Georges), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome IV et dernier.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars — 1891

113. — **The onomastic similarity** of Nai Hwang-ti of China and Nahunte of Susiana ;

114. — **The calendar plant of China,** the cosmic tree and the date palm of Babylonia, by Dr A. Terrien de Lacouperie. London, D. Nutt, 1890. In-8, 10 et 22 p.

Les titres de ces publications indiquent suffisamment que les rapprochements signalés par l'auteur sont faits en vue d'appuyer son opinion touchant la parenté originelle des anciennes civilisations chaldéenne et chinoise. La thèse aurait besoin peut-être d'être appuyée plus solidement. On sait combien ces comparaisons fondées sur la ressemblance de certains mots, l'analogie de certaines conceptions, peuvent être décevantes, lorsqu'elles ne portent que sur un petit nombre de faits. Il convient néanmoins d'observer que la seconde brochure présente un commentaire intéressant et en partie nouveau d'un texte assyrien [1] (M. Terrien dit « bilingue », c'est-à-dire accado-assyrien) très obscur, où il est question, ce semble, de l'arbre cosmique ou pilier central du monde.

A. L.

---

115. — **Das Litauische Præteritum.** Ein Beitrag zur Verbalflexion der Indogermanischen Sprachen, von Oskar Wiedemann. Strassburg, Trübner, 1891. In-8, xv-230 pp.

Le « prétérit » — ainsi préfère le dénommer M. Wiedemann, pour ne point préjuger dès le titre la question de savoir si ce temps est morphologiquement un parfait ou un aoriste — le prétérit, donc, des langues baltiques nous apparaît comme une des plus irritantes énigmes qui jamais aient défié la sagacité du linguiste. Schleicher enseignait qu'il n'y avait rien à en tirer et qu'en baltique le parfait et l'aoriste indo-

1. *Cun. Inscript. of W. Asia* IV, 15, c. 2, l. 52-67.

européens avaient disparu sans laisser de traces [1]. A la bonne heure ; mais quelle était alors la forme qui les a remplacés ? Car les trois langues baltiques possèdent un temps passé *sui generis*, qui n'est sûrement pas un passé périphrastique comme celui des langues slaves, et dont la flexion, dans la moitié environ des verbes lithuaniens, concorde de la façon la plus étrange avec la flexion du présent des verbes dérivés du type correspondant à ὁράω : v. g. *lêkù* « je laisse » fait au prétérit *likaú* : « je laissai », qui se conjugue *likaú likaí lìko*, tout comme le présent *mataú -aí -o* « je, tu, il voit ». En désespoir de cause sans doute, Schleicher admettait que le baltique avait utilisé une forme de présent en fonction de parfait. Eh bien, après avoir refait le long circuit dont les stades principaux sont marqués par les opinions successives de MM. Leskien et Osthoff, c'est à l'enseignement du patriarche que revient M. W., mais en l'adaptant aux découvertes récentes qui ont fait rentrer dans le giron indo-européen beaucoup de formes tenues auparavant pour « extravagantes ». Rien ne fait plus honneur à la pénétration de Schleicher, si M. W. est dans le vrai, ce que je n'ai pas le loisir d'examiner : ce n'est déjà point une petite affaire, comme on le verra, de donner brièvement une idée claire de sa brillante argumentation. Je m'y veux efforcer de façon du moins à faire entrevoir l'originalité des aperçus de l'auteur.

Quid d'abord du vocalisme radical du prétérit baltique? Les exceptions apparentes ou réelles une fois écartées, on constate que ce prétérit, partout où son vocalisme ne s'est pas confondu purement et simplement avec le vocalisme général du verbe, présente le degré réduit de la racine (p. 142). D'où peut-il l'avoir tiré, si sa flexion remonte à l'indo-européen ? Trois hypothèses : — 1° De l'aoriste thématique, qui l'a régulièrement, soit ἔλιπον = **e-liq-o-m* ; mais toutes les tentatives faites pour rattacher *likaú* à **eliqom* par affixation d'une particule enclitique *u*, se sont brisées contre une objection phonétique péremptoire (pp. 2 et 152) et sont aujourd'hui désavouées par leur auteur. — 2° Du participe du parfait, soit *λελιπώς (on sait que λελοιπώς est analogique) = *ririk-vân* = **le-liq-wós-*, et en fait le participe du parfait est conservé en baltique et y montre le même vocalisme que le prétérit : oui, mais tout indique que c'est le participe qui a subi l'influence du prétérit, bien loin de l'avoir formé à son image [2] (p. 85). — 3° Des formes faibles du parfait lui-même, qui avait régulièrement le degré réduit au pluriel et au duel ; mais, outre qu'il serait bien bizarre que pas une fois le degré fléchi du singulier n'eût survécu à cette analogie envahissante, c'est du singulier, et non du pluriel, qu'il faut nécessairement partir, si l'on

1. *Compendium* (1876), pp. 733 et 746.

2. L'un n'empêcherait pas l'autre, évidemment, et il se pourrait que le prétérit eût agi sur le suffixe du participe et le participe sur le vocalisme du prétérit ; mais les désinences du prétérit demeureraient inexpliquées. Il faut toujours en revenir là.

veut expliquer cette flexion désinentielle *-au -ai -o*, qui au surplus ne se ramène pas mieux à la flexion du parfait qu'à celle de l'aoriste indo-européen (pp. 153 sq.). — Point d'issue donc de ce côté-là.

Cette flexion *-au -ai -o* caractérise une moitié des prétérits lithuaniens : l'autre moitié se fléchit en *-iau -ei -e*. Question préjudicielle : doit-on ou peut-on ramener ces deux types l'un à l'autre ? Phonétiquement, sans doute, il n'y aurait point d'inconvénient à admettre que la seconde forme procède de la première par l'insertion d'un *j* contracté avec la désinence (p. 182); mais morphologiquement d'où viendrait ce *j* ? Si, comme on l'a enseigné, il est dû à l'analogie des présents très nombreux en *-ju*, pourquoi l'analogie serait-elle restée en chemin ? en d'autres termes, si un prétérit * *bliovau* a pris son *j* au présent correspondant *bliáuju* « rugir », pourquoi a-t-on *blióviau* et non **bliáujau* avec assimilation complète [1] ? Il faut donc se résigner à tenir pour distincts les deux types de 3e personne du singulier, *lìko* « il laissa » et *mìne* « il pensa ».

Or ce dernier avec son vocalisme réduit et son *é* final [2], nous fait songer à une catégorie de formes qu'on n'hésite plus aujourd'hui à reconnaître pour indo-européenne, aux aoristes grecs en -η- (ἐ-τύπ-η-ν), lesquels remontent à une formation verbale secondaire : racine réduite + suffixe *-ê-*. Cette forme, qui s'est développée en latin jusqu'à créer de toutes pièces une conjugaison entière *(jacêre, patêre, licêre)*, jusqu'à plier à son analogie les dénominatifs en *-eô (nocêre, monêre)*, cette forme sur laquelle s'est modelée sans doute la conjugaison éolienne φίλημι pour φιλέω, était peut-être réduite à l'origine à l'unique fonction d'aoriste intransitif; mais il n'y a rien d'impossible à ce qu'en lithuanien comme ailleurs elle ait franchi cette étroite limite. Il est plus difficile de comprendre comment une forme de signification exclusivement intransitive a pu devenir en baltique un prétérit transitif ; mais on en est quitte pour supposer que la formation, partie des verbes intransitifs, s'est répandue par analogie dans les autres ; et, de fait, certains indices tendraient à le faire croire (p. 195).

Cette catégorie aoristique en *-ê-*, dûment constatée, avait en indo-européen un pendant, moins bien établi, mais encore reconnaissable dans les imparfaits latins *er-â-m* et *-bâm* = * *fv-â-m* (p. 175) : bref, un aoriste formé de racine réduite + suffixe *-â-*, qui gît aussi à la base de la conjugaison éolienne (αὔδαμι pour αὐδάω) et de la première conjugaison latine *(amâ-mus ama-nt* ne pouvant être contractés de * *ama-*

1. Cet argument non plus n'est pas « cogent », même avec l'appui de la loi phonétique qui veut que *ov* indo-européen donne toujours *au* lithuanien devant un *j*; car le *j* ici peut s'être introduit postérieurement à l'effet de la loi. Mais le maximum de vraisemblance est bien du côté de l'auteur.

2. Il s'agit de l'*e* fermé long baltique, qui correspond en effet à *e* long indo-européen.

o-mus * *ama-o-nt* [1]). Or, tout justement, c'est à ce type, etnon au type dérivé thématique en *-âyô* (gr. *αὐδάω*, lat. *amô)*, qu'il convient de rapporter les présents lithuaniens tels que *mataú* (p. 161) : c'est donc à ce même type que se ramène le prétérit baltique de conjugaison exactement similaire. Le lithuanien nous a conservé, en la faisant pulluler à l'infini, une catégorie morphologique sur laquelle, jusqu'à présent, il était hasardeux de se prononcer, tant les vestiges en étaient ailleurs effacés et confus.

Je me résume : une racine * *liq,* par exemple, à côté de l'aoriste thématique ordinaire * *e-liq-o-m,* aurait pu avoir en indo-européen un aoriste * *e-liq-â-m* (cf. le subjonctif lat. *linquam)* et un aoriste intransitif * *e-liq-ê-m* (cf. le grec * ἐλίπην [2] et le latin *licet)*; ces deux aoristes ont fourni la matière première du prétérit baltique (p. 196).

Ces conclusions, l'auteur n'a pu naturellement les formuler sans de longues études préliminaires : son livre tient donc plus encore que ne promet le titre. Il a dû repasser toute la théorie de l'apophonie vocalique et ses applications spéciales au vocalisme baltique (pp. 5-52), classer les divers types de présents primaires en lithuanien et letton (pp. 53-84), et dresser la statistique des prétérits qui correspondent respectivement à ces présents (pp. 86-97), en sorte que l'ouvrage, grâce à l'index qui le termine, peut tenir lieu de répertoire de la conjugaison lithuanienne. Chemin faisant, il a rencontré nombre de questions incidentes, qu'il a discutées avec une parfaite compétence. Sa théorie de l' « analogie quantitative » (p. 49) — le régulier sk. * *punimas* devenu *punîmas* à cause de *punâmi,* lat. * *octavos* = ὄγδοος prononcé *octâvos* à cause de *octô* — est au moins fort curieuse. J'en dis autant de la restitution d'une racine * *dôw* au lieu de * *dô* « donner » (p. 41) ; toutefois l'infinitif sanscrit *dâváne* n'y aide guère, même coupé *dâv-áne;* car *-áne,* comme suffixe d'infinitif, n'a pas plus de consistance que *-váne* [3]. D'autres affirmations paraissent plus aventureuses : ainsi M. W. enseigne sans hésiter (p. 74) que les présents primaires en *-yo-* avaient tous primitivement la racine réduite. Qu'en sait-il ? qui le lui a révélé ? Ce n'est pas le lithuanien, où l'immense majorité de ces mêmes verbes a le degré fort. Ce n'est pas le sanscrit, qui distingue si scrupuleusement les deux suffixes verbaux *-yá-* et *-ya-*. Mais prenons le grec : il se peut, sans doute, que χαίνω soit seul régulier et qu'on ait refait κτείνω sur κτενῶ ou, plus exactement, sur * κτενεσω. Cela se peut, oui, à condition que le phénomène se soit passé à l'époque quasi-mythique où le grec possédait encore, non seulement un *y* — car, sans cela, on eût tout simplement

1. On enseigne que ces formes sont analogiques de *amās amat amātis*, et il va sans dire que M. W. n'a pu prouver le contraire ; mais, si l'on s'accorde à admettre que *jacent patent latent* est régulier, il y a beaucoup de chances pour qu'*amant* le soit aussi.

2. .... ἐπεὶ λίπεν ἅρματ' ἀνάκτων Π 507.

3. L'infinitif grec λελειπέναι λελυκέναι, visiblement hystérogène, n'apporte aucun élément de solution.

créé * *κτένω* d'après le rapport * *μενεσω* : *μένω* — mais encore un *n*-voyelle ; car on ne s'expliquerait pas autrement le contraste de *καίνω* = * *ktnn-yô*, avec chute du *t* dans le groupe difficile à articuler, et de *κτείνω* = * *kten-yô*, avec conservation de ce *t* devant une voyelle pure.

En terminant, dût-on trouver que je me répète, je renouvellerai l'expression d'un regret : autant les maîtres de la science allemande se tiennent scrupuleusement au courant des travaux étrangers, autant les disciples semblent mettre d'affectation à ne point regarder par delà les frontières. Voici un auteur d'ailleurs parfaitement informé, qui ne sait trop que dire du subjonctif latin, et en est resté à la théorie de M. Thurneysen (p. 176). Que M. Wiedemann n'admette pas l'explication publiée en France [1], c'est absolument son droit; mais qu'il l'ignore tout à fait, n'y a-t-il pas là quelque négligence?

V. HENRY.

---

116. — DENYS D'HALICARNASSE. **Jugement sur Lysias**, texte et traduction française, publiés avec un commentaire critique et explicatif, par MM. A. M. DESROUSSEAUX et Max EGGER. Paris, Hachette, 1890, in-8.

Voici un bon livre, que nous devons à une circonstance presque fortuite. Le traité de Denys d'Halicarnasse sur Lysias figurait l'année dernière au programme de l'agrégation de grammaire, et nous n'avions de ce traité aucune édition satisfaisante. La maison Hachette n'hésita pas à en entreprendre aussitôt la publication; en quelques mois, l'ouvrage fut achevé, et tout le monde y trouva son compte : les candidats eurent entre les mains le meilleur guide qu'ils pussent souhaiter pour l'explication de Denys d'Halicarnasse; l'éditeur vendit sans peine, en peu de temps, un assez grand nombre d'exemplaires, et les amis désintéressés des lettres grecques accueillirent avec faveur une édition savante qui de longtemps sans doute n'aurait pas vu le jour sans cette occasion inattendue.

MM. Desrousseaux et Max Egger ont, dans cette publication, une part nettement distincte. L'un a établi le texte et dressé l'appareil critique; l'autre a fait la traduction. Quant au commentaire explicatif, il est en grande partie de M. D., qui revendique notamment l'entière responsabilité des notes grammaticales. Ajoutons que chacun des deux collaborateurs a rédigé une préface séparée.

Dans son *Avertissement*, M. D. nous explique comment il a pu faire, en si peu de temps, une classification scientifique des manuscrits. Luimême n'en a collationné que deux, à la Bibliothèque nationale; mais, pour les autres, il a pu recourir aux collations de MM. Usener, Kaibel, Detlefsen, Kiessling. Au besoin, il a prié MM. Vitelli et Henry Stevenson de faire sur place, à Florence ou à Rome, quelques vérifications de détail. Enfin il a eu sous les yeux un appareil critique préparé par

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 347.

M. Radermacher, de Bonn, en vue d'une édition complète du traité περὶ ἀρχαίων ῥητόρων. Grâce à ce concours de bonnes volontés, il a pu contrôler par lui-même les opinions exprimées par MM. Usener et Sadée dans deux écrits relatifs à la constitution du texte de Denys d'Halicarnasse, et, tout en acceptant dans leur ensemble les conclusions de ces deux savants, il a sur quelques points rectifié une légère inexactitude ou proposé une solution originale.

L'*Introduction* de M. M. E. est courte ; mais elle contient une juste appréciation du mérite et des défauts qui caractérisent le traité de Denys. L'auteur n'a pas cru devoir, après M. Jules Girard, analyser l'atticisme de Lysias, et nous le félicitons de cette réserve. En revanche, il a bien senti et montré les difficultés de sa tâche de traducteur, et, pour s'excuser d'avance auprès des juges trop difficiles, il a heureusement invoqué un mot profond de Montaigne, et une définition judicieuse due à un bénédictin du siècle dernier. Ce passage de son *Introduction* nous a agréablement rappelé la forme et le ton qu'affectait volontiers l'érudition chez le savant helléniste dont M. Max Egger porte le nom.

Abordons maintenant l'œuvre elle-même. Le texte du traité sur Lysias est établi par M. D. d'après la méthode suivante : pour base, l'éditeur adopte en général les leçons de la famille désignée par la lettre *a*, et représentée surtout par deux manuscrits de Milan et de Rome (MP) ; mais il recourt parfois aussi aux leçons de la famille *b*, dont quelques-unes paraissent dériver d'un manuscrit primitif, antérieur même à l'archétype commun des deux familles. Lorsque l'une ou l'autre de ces deux sources ne suffit pas à donner un bon texte, M. D. adopte soit les corrections proposées par divers savants depuis le XVI[e] siècle, soit ses propres conjectures. Quelques corrections ainsi introduites dans le texte nous semblent excellentes : citons particulièrement, p. 4, l. 7 : πῇ, au lieu de τίνι (Desrousseaux) ; p. 8, l. 5-6 : γοῦν ὁ, au lieu de τοὔνομα (*id.*) ; p. 16, l. 15 : τεχνικῶς, au lieu de τεχνικοῦ (Sadée) ; p. 24, l. 16 : κατεστραμμένα, au lieu de στρατεύματα (Tournier) ; p. 26, l. 16 : ὅτι, au lieu de τό (Usener) ; p. 30, l. 17 : ἠξιοῦτο, au lieu de ἀξιοῦται (Radermacher) ; p. 36, l. 5 : εἴ τις, au lieu de εἰ μή τις (Desrousseaux) ; p. 46, l. 3 : εὖ δ'εἰδώς au lieu de εἰδώς τε (*id.*), etc... M. D. n'a pas abusé de cette critique verbale ; tout au plus trouverions-nous inutiles ou douteux les changements qu'il introduit, p. 6, l. 13 (τοῖς πρότερον, au lieu de τοῖς προτέροις, d'après Sadée) ; p. 12, l. 5 (ἦν ajouté à la leçon des mss., d'après Radermacher), etc... Plus hardie et plus douteuse encore est la restitution de ἔλαττον, devant εὐδοκιμῶν, à la p. 4, l. 6. Ce passage a provoqué déjà, de la part de M. l'abbé Ragon, une critique et une restitution intéressantes, οὔ τι γε ταῖς φαυλοτάταις <ἀρεταῖς> (*Bulletin critique*, 1[er] nov. 1890). Nous nous demandons si le texte des mss. ne donne pas un sens, assurément un peu plat, mais après tout satisfaisant : « Lysias s'est rendu célèbre dans tous les genres d'éloquence, *et certes non pas*

dans les moindres, c'est-à-dire *et même dans les plus estimés.* » Enfin, à la p. 8, l. 5, nous regrettons que M. D. n'ait pas justifié par quelque exemple le tour qu'il adopte par conjecture : τὸ καὶ παλαίτερον, pour καὶ τὸ παλαίτερον.

Le commentaire explicatif ne pourra donner prise, ce semble, qu'à de fort légères critiques : M. D. se préoccupe avant tout de grammaire, et presque toujours ses notes consistent à rapprocher d'un passage de Denys un autre exemple du même auteur. A ces observations grammaticales, il joint, surtout quand il s'agit d'un texte de Lysias, des explications historiques brèves, mais justes, et puisées aux meilleures sources.

La traduction de M. M. E. a tout d'abord le mérite (plus rare qu'on ne pense) d'être faite réellement sur le texte adopté par M. Desrousseaux. Nous relevons seulement à cet égard une contradiction sans importance : p. 14, l. 15, M. D. écrit ὑπὸ πολλῶν, tandis que M. E. traduit la vulgate ὑπὸ τῶν πολλῶν. Partout ailleurs, à ce qu'il nous a semblé, M. E. a suivi le texte avec une exactitude scrupuleuse, parfois même avec la préoccupation excessive de reproduire jusqu'à l'ordre des mots grecs. Un mot à mot trop rigoureux l'a conduit, par exemple, à écrire cette phrase obscure, sinon incorrecte : « Parmi ses successeurs, il en est peu auxquels Lysias ait laissé de la supériorité (κατέλιπεν ὑπερβολήν, p. 5, l. 4) ». Mais c'est là l'excès d'une qualité précieuse, et nous nous plaisons d'ailleurs à reconnaître que M. E. a fort habilement rendu les morceaux de Lysias, cités par Denys : la langue exquise de l'orateur attique l'a mieux servi que la prose médiocre du rhéteur. Quant au sens, il est partout bien saisi; nous signalerons pourtant, p. 71, une traduction au moins inexacte : « Toutes ces luttes devaient nous amener au même lieu, les uns pour voir, les autres pour entendre. » Le texte dit que les Grecs, en venant à Olympie, devaient y trouver de quoi charmer *soit leurs yeux, soit leurs oreilles*, τὰ μὲν ὀψόμενοι, τὰ δ' ἀκουσόμενοι. Il nous paraît enfin que M. E, n'a pas rencontré le mot juste pour rendre ce je ne sais quoi qui s'ajoute à la beauté des corps, et que le grec appelle ὥρα (p. 20, l. 12). M. Egger traduit : *le charme*. N'est-ce pas plutôt ce que nous appelons *la fleur* de la beauté ?

Am. HAUVETTE.

---

117. — Th. REINACH. **Mithridate Eupator**, roi de Pont. Paris, 1890, in-8, 494 pages (avec 4 héliogravures, 3 zincogravures et 3 cartes), chez Firmin-Didot.

Mithridate Eupator est une des grandes figures de l'histoire romaine; il a frappé d'admiration ses contemporains et ses ennemis; il a rêvé de grandes choses qu'il a accomplies en partie et a montré, dans la défaite même, une hauteur de courage peu commune. A tous ces titres, il méritait de trouver enfin un biographe versé dans la connaissance des textes littéraires, des inscriptions, des médailles, habile à les interpréter, à les critiquer, doué de cette imagination vive et saine, nécessaire à qui veut

ressusciter le passé et maniant la langue avec souplesse et éclat; il l'a trouvé dans M. Th. Reinach, dont le livre peut compter parmi les ouvrages historiques les meilleurs qui aient paru depuis longtemps.

L'auteur nous dit, dans sa préface, qu'il a dû faire précéder le travail de reconstruction historique qu'il a entrepris de longs et pénibles efforts d'assemblage et de critique. On s'en aperçoit aisément à lire les appendices qui terminent son livre. Ils sont au nombre de trois. Le premier consiste en une étude très développée des sources littéraires. M. R. a cherché à y établir la valeur relative de chacun des témoignages que nous possédons sur Mithridate et son œuvre, et à démêler, dans les écrits des auteurs postérieurs à ce prince, la trace des documents originaux où ils avaient puisé. C'est ainsi qu'il retrouve l'influence des mémoires militaires de Sylla dans la vie que Plutarque a laissée de ce général et dans Tite-Live; celle des mémoires de P. Rutilius Rufus dans le même Tite-Live et surtout dans Appien; celle des histoires de Salluste dans la vie de Lucullus par Plutarque, etc. Chemin faisant, il porte sur chacun des auteurs qu'il rencontre un jugement général, qui pourra être consulté avec fruit par ceux qui les utiliseront pour des travaux analogues. Un paragraphe spécial est consacré aux sources arméniennes de l'histoire de Mithridate; M. R. n'a pas de peine à montrer que ce sont de pures fables, composées avec des traditions grecques ou romaines plus ou moins déformées et des légendes locales embellies d'inventions toutes gratuites.

Après les textes littéraires viennent les inscriptions, dont quelques-unes ont une importance capitale pour l'histoire de Mithridate. M. R. a soumis chacun de ces textes à une révision scrupuleuse et modifié sur plus d'un point les restitutions proposées par ses prédécesseurs.

Le troisième appendice contient une liste et une description de toutes les monnaies qui peuvent éclairer l'histoire de Mithridate et de ses ancêtres : c'est le résumé d'un travail publié il y a trois ans par l'auteur *(Trois royaumes de l'Asie-Mineure)* et dont les conclusions font autorité aujourd'hui.

Ces trois appendices sont la justification du livre : ils prouvent que M. R. n'a pas avancé un fait ni une date qui ne repose sur un document précis; c'est pour cela que j'ai tenu à en parler au début de cet article. Je passe maintenant au livre qu'il en a tiré.

Avant de nous raconter la vie et les œuvres de Mithridate, il fallait nous montrer ses origines et celles de l'État qu'il allait être appelé à gouverner. M. R. n'a pas manqué de le faire : dans les trois premiers chapitres de son travail il déroule devant nous toute la généalogie des Mithridate depuis le premier, un des compagnons de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'au père de Mithridate Eupator; nous y voyons se constituer peu à peu ce royaume de Pont, mélange de persisme et d'hellénisme, qui sera, pendant quelque temps, l'agent le plus actif de la civilisation en Asie-Mineure.

Alors seulement, après en avoir préparé l'entrée, M. R. introduit sur la scène son héros, entouré des légendes qui accompagnent toujours l'enfance des grands hommes; puis, sans s'étendre sur la personnalité, encore à peine éclose de Mithridate, il nous le montre se mettant à l'œuvre sans tarder, reprenant les traditions de son père, préparant une armée sur le modèle des troupes helléniques, et la conduisant, sans tarder, au service des Grecs de Crimée opprimés. Cette entreprise marque le début d'une suite de guerres heureuses, qui font, en peu de temps, du jeune roi du Pont un monarque puissant : la Chersonèse Taurique, la Colchide, la Petite Arménie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Bithynie tombent successivement en son pouvoir; la mer Noire devient un lac mithridatique. A ce moment, il ne pouvait plus s'étendre sans se heurter à la puissance jalouse de Rome; c'est ce qui arriva. D'abord souple tant qu'il ne se sent pas entièrement sûr de son droit ou qu'il espère pouvoir gagner les Romains par des présents, il devient de plus en plus ferme à mesure qu'augmentent les prétentions des représentants de la république; la situation se tend peu à peu; quand la mesure est pleine, la guerre éclate : c'était la solution inévitable.

Les faits qui suivent la rupture de Mithridate avec Rome sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister. D'abord heureux, le roi du Pont se voit bientôt vaincu par son rival Sylla; il lui faut se résoudre à une entrevue et conclure avec lui une trève qui durera douze ans.

C'est cette période de calme momentané que l'auteur a choisi pour nous faire visiter le vaste empire de Mithridate, pour passer en revue les différents peuples qui l'habitaient avec leurs coutumes et leurs religions, pour en étudier l'organisation administrative, financière et militaire, pour nous introduire enfin auprès du souverain lui-même et comme dans son intimité : souverain étrange, moitié grec, moitié oriental, qui peuple sa cour de lettrés hellènes pensionnés et s'entoure de concubines enfermées dans un harem; qui appelle près de lui des conseillers dont il se défie au point de se rendre invulnérable aux poisons et des artistes auxquels il commande des statues pour ses palais ou des camées pour sa collection; qui étudie la médecine, la musique, la toxicologie, la chirurgie; assez habile pour opérer ses courtisans, mais non pour diriger la dentition de ses filles [1] — il est vrai que ce sont que des filles; assez corrompu pour entretenir avec Monime, la plus célèbre de ses femmes, une correspondance amoureuse, dont le ton licencieux faillit scandaliser Pompée. Rien n'est mieux fait pour reposer l'esprit du cliquetis des armes et du tumulte des batailles dont le début du livre est plein, que ces chapitres sur Mithridate et son administration; c'est par une très heureuse inspiration que M. R. les a placés en cet endroit de son travail, alors que les hauts faits de son héros nous ont intéressé à

1. M. R. nous apprend que Drypétina, une des filles de Mithridate, avait une double rangée de dents à l'une de ses mâchoires.

sa personnalité et que les succès remportés nous ont prouvé l'excellence de l'organisation par lui établie.

La trêve de douze ans prend fin en l'année 73, où la question de succession au trône de Bithynie vient rallumer la guerre. Après une brillante entrée en campagne, qui pouvait faire renaître en lui les espérances passées, Mithridate vient échouer contre Cyzique : et les revers commencent. Pendant dix ans il essaie de lutter contre la fortune sans jamais désespérer ; mais l'étoile de Rome est plus brillante que la sienne : trois fois il tente de se relever, trois fois il retombe ; il se sent vaincu ; il se tue.

Tel est l'émouvant récit que M. Th. R. a entrepris de nous raconter ; j'ai déjà dit qu'il en avait rapporté tous les détails avec une connaissance approfondie des textes antiques ; il est juste d'ajouter qu'il a fait œuvre d'historien et d'écrivain aussi bien que de philologue. Une de ses préoccupations est de donner aux hommes et aux choses une vie et un intérêt sans cesse renouvelés ; pour y arriver — et il a pleinement réussi — il a employé tous les moyens, classiques ou non. Celui auquel il a recours le plus volontiers est d'établir des comparaisons entre les événements du règne de Mithridate et ceux qui nous touchent de plus près ou qui nous sont plus connus : c'est un procédé habituel à M. Mommsen dont l'influence sur M. R. se sent très nettement. Ces rapprochements tantôt il les indique d'un mot, comme lorsqu'il nous parle des « *Vêpres éphésiennes* », tantôt, il s'y arrête plus longuement. Je n'en veux, comme exemple, que le récit du siège du Pirée : ce « bourgeois d'Athènes, travesti en garde national, qui surprend le monde (!) par sa bonne contenance et sa bonne humeur », qui « trouve maigre pitance au logis au retour de rudes factions sur le rempart », ne ressemble-t-il pas beaucoup au bourgeois de Paris assiégé par les troupes allemandes ? et ne sommes-nous pas plutôt en 1870 qu'en 87 av. J.-C. ? On a reproché à M. R. cette tendance aux rapprochements — d'aucuns diraient aux confusions — historiques ; on peut répondre, pour les justifier, que le récit y gagne un entrain réel et que, à tout prendre, les faits s'en gravent plus profondément dans notre esprit. Je ne trouve pas que M. R. ait dépassé de beaucoup les limites permises.

Les événements auxquels le nom de Mithridate a été mêlé ont mis aux prises trop d'hommes illustres pour que l'auteur ait pu se dispenser de retracer la physionomie de quelques uns d'entre eux : aussi bien sont-ce là des morceaux qu'il semble avoir soignés tout particulièrement. Je me reprocherais de ne point citer avec éloge le portrait qu'il a fait de Sylla « ce viveur lettré, ami des arts, mais plus dilettante que délicat, cette idole du soldat qui en exige tout avant la bataille mais pour lui tout permettre après la victoire, cet homme *providentiel* qui croit en lui et tient avant tout à son surnom d'Heureux, parce qu'il connaissait assez intimement les hommes pour savoir que la fortune trouve moins d'incrédules que le génie, car elle fait moins souffrir l'envie ».

Le portrait que M. R. trace de Mithridate n'est pas moins attachant; il est, naturellement, plus développé que les autres. J'en ai déjà signalé quelques traits plus haut; je voudrais pouvoir les rappeler tous et surtout reproduire en entier, ce passage où il nous montre son héros défait « gardant cette hauteur d'ambition et cette âpreté de haine qui atteignent presque au génie, se redressant seul et formidable, quand le cœur manque définitivement à son armée, dans sa haute taille de géant invaincu, faisant reculer la honte et sachant mourir en roi. »

On sent dans tout ce portrait, comme d'ailleurs dans tout le cours du travail, l'admiration sympathique que l'auteur professe pour celui dont il nous a raconté l'histoire.

Mais ces sentiments ne vont pas jusqu'à égarer son jugement sur le résultat final du drame: au-dessus des hommes il y a les idées, au-dessus des événements qui passent, les résultats qui demeurent. M. Th. Reinach sait se consoler de la chute de Mithridate, parce que son œuvre fut accomplie malgré la victoire de Rome, et par cette victoire même. De toutes façons « l'hellénisme devait retrouver son unité politique sous la forme que lui avait offerte Mithridate : la sujétion commune sous un seul maître étranger mais philellène »; c'était l'essentiel et peu importait après tout, « que ce maître s'appelât Mithridate ou César, que l'encens et les tributs du monde allassent à Ormuzd ou à Jupiter Capitolin ».

R. Cagnat.

---

118. — **Saint-Grégoire VII et la réforme de l'Eglise** au XI[e] siècle, par l'abbé O. Delarc. Paris, Retaux-Bray, 1889, 3 vol. in-8 de XCIX-402-532-643 p. et table alphabétique et analytique de 102 p.

L'histoire de Grégoire VII et du siècle dans lequel il vécut, avait déjà tenté des historiens allemands tels que Gfrörer et Giesebrecht; mais en France, personne n'avait encore donné sur cette grande figure un ouvrage bien complet et fait d'après de bonnes sources. Les trois volumes de M. l'abbé O. Delarc viennent réparer cette omission.

L'auteur, bien préparé à cette publication par ses études antérieures, a apporté tous ses soins à nous faire connaître, non-seulement le personnage dont il s'occupe, mais aussi le cadre dans lequel son existence se déroule. Les deux premiers volumes sont principalement consacrés à l'histoire des pontificats qui précédèrent Grégoire VII. Nous voyons successivement passer devant nous, Benoît IX, Grégoire VI, Clément II, Damase II, Léon IX, Victor II, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II, auquel le deuxième volume presque tout entier, est consacré. L'histoire de ces pontificats est racontée avec de grands détails. Nous assistons à toutes les luttes et à toutes les hérésies qui désolèrent cette époque. On a là de bons renseignements sur Bérenger, sur l'incontinence des clercs et la simonie qui furent alors causes de tant de luttes

et de tant de calamités. Un tableau de l'Église en général, sous Alexandre II fait prévoir tous les assauts qu'aurait à soutenir un pape tel que Grégoire VII.

Dans les deux premiers volumes, Hildebrand apparaît fort peu. De temps en temps, son action directe ou indirecte, se fait sentir, mais il est encore souvent dans l'ombre. Le troisième volume lui est consacré tout entier, il s'ouvre par son élection au pontificat, et se termine à sa mort. Dans ce volume, d'un côté, la sollicitude du Pontife pour l'Église, pour lui assurer la liberté, pour étendre son influence, est bien présentée; d'un autre, l'auteur fait également ressortir avec plus de force toutes les luttes qu'il dut soutenir contre Henri IV.

De quelque manière que l'on envisage et que l'on juge ce pontificat, on ne peut nier que M. Delarc n'ait apporté le plus grand soin dans cette étude. Toutes les sources sont bien connues et bien étudiées. On pourra peut être reprocher à l'auteur d'avoir un peu abusé des citations de textes dans le corps de l'ouvrage; mais ce n'est qu'un point secondaire; on a là une bonne et sérieuse histoire de Grégoire VII. Une table alphabétique et analytique de plus de cent pages, permettra en outre aux érudits et aux historiens qui auront besoin de consulter ces volumes, de pouvoir le faire sans difficulté.

Jules Viard.

---

119. — **Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.** Première partie: Bibliographie par les pères Augustin et Aloys de Backer. Seconde partie: Histoire par le père Auguste Carayon. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel, strasbourgeois publiée par la province de Belgique. Bibliographie, t. I. Abad-Boujart. Bruxelles, O. Schepens; Paris, A. Picard, 1890, in-4 de xvii pages, 1928 colonnes plus x pages d'addenda et arrata.

Le P. C. Sommervogel, dans un avant-propos daté de « Louvain, 9 septembre 1890 », rend tout d'abord un juste hommage à ses confrères Augustin et Aloys de Backer, dont il fut le si digne collaborateur, avant d'en être le si digne continuateur. Il accorde une des premières places parmi les bibliographes du xixe siècle, — le siècle de la bibliographie par excellence, — à ces patients et habiles travailleurs qui « pendant la plus grande partie de leur vie se sont, avec une infatigable persévérance, dévoués à l'œuvre qu'ils avaient rêvée : réunir tous les matériaux nécessaires pour faire connaître la grande part que, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, la Compagnie de Jésus a prise au mouvement intellectuel de l'humanité. Œuvre vraiment gigantesque, car il s'agissait d'interroger trois siècles de l'histoire, de mettre à contribution tous les pays où les Jésuites ont posé le pied — et ils l'ont posé partout, — de rechercher des milliers d'ouvrages écrits par les Jésuites dans les différentes langues de l'Univers — et presque aucune ne leur a été étrangère... » Le P. S., après avoir donné un souvenir aux devanciers des PP. de Backer, Pierre de Ribadeneira (1602, 1608), André Schot (1613),

Philippe Alegambe (1643), Nathanaël Sotwel (1675), etc., raconte l'histoire des deux éditions, l'une en sept volumes grand in-8° (de 1853 à 1861), l'autre en trois volumes in-f° (de 1869 à 1876). Il nous entretient ensuite de sa propre édition, disant avec autant de modestie que de gratitude (p. III) : « Je me vois ici forcé de me mettre en scène, puisque j'ai reçu la lourde succession des PP. de Backer et accepté la mission de compléter leur ouvrage. Du reste je ne suis que leur élève et, si je sais quelque chose, c'est à eux que je le dois. Il y a trente ans, ils ont bien voulu diriger mes premiers pas dans une carrière où je ne pouvais désirer de meilleurs guides ; ils ont encouragé mes premiers efforts et les ont associés aux leurs. J'ai contracté envers eux une dette de reconnaissance ; je ne puis l'acquitter qu'en consacrant le reste de ma vie à donner à leur œuvre toutes les améliorations qu'elle réclame. »

Le nouvel éditeur a cru devoir adopter le plan des PP. de Backer, non seulement dans son ensemble, dans ses grandes lignes, mais dans tous ses détails, ajoutant : « Personne que je sache ne l'a critiqué et, vraiment, je ne vois pas ce qu'on y pourrait reprendre. » Les seuls *desiderata* formulés par les amateurs concernaient l'exécution matérielle : il leur a été donné satisfaction, soit en ce qui regarde un format plus maniable que l'in-f°, difficile à placer dans les bibliothèques particulières, soit en ce qui regarde la disposition du texte en deux commodes colonnes substituées aux trois colonnes où il était peu aisé de se reconnaître, de se retrouver, le jour ne circulant pas dans cette accumulation de titres, de documents de toute sorte, serrés, pressés, entassés comme les arbres d'une forêt vierge. C'est ici l'occasion de louer, en passant, l'excellente impression de l'ouvrage. La netteté des caractères est remarquable et la correction du texte irréprochable [1]. Rarement un bibliographe a été aussi bien secondé par son imprimeur.

Deux innovations ont paru nécessaires au nouvel éditeur : il a voulu avec raison annexer à la *Bibliothèque* une édition augmentée, refondue, du volume publié en 1864, par le P. Auguste Carayon sous ce titre : *Bibliothèque historique de la Compagnie de Jésus*, « vaste répertoire de tout ce qui a été écrit pour ou contre la Compagnie, à tous les points de vue : histoire générale, particulière, locale ; histoire des maisons, des collèges, aussi bien que des individus ». Il a voulu, avec non moins de raison, enrichir son recueil d'une table méthodique donnant une parfaite idée d'ensemble de ce que les écrivains de la compagnie ont publié dans les différentes branches des connaissances humaines, et qui sera accompagnée de deux autres tables (table des anonymes, table géographique). Ce sont là des compléments naturels d'une édition qui sera un des plus beaux monuments bibliographiques de notre siècle.

Si des choses générales nous passions aux détails, nous trouverions

1. Je n'ai rencontré qu'un tout petit lapsus typographique (col. 610) : *Cadouan* pour *Cadoin*. Ce serait se permettre une trop mesquine chicane que noter (colonnes 621, 1376, etc.), l'absence d'un accent sur l'*e* du nom de *Moréri*.

presque à chaque article des améliorations à signaler. Contentons-nous d'appeler l'attention sur un petit nombre seulement des additions et rectifications introduites dans les notices sur le P. Antoine *Adam*, l'hôte de Voltaire (col. 42), sur le collège d'*Aix* (col. 95-100) [1], sur le P. Emmanuel *Alvarez* (col. 223-248), sur le P. Alphonse *Andrade* (p. 317-328), sur le P. André Jérôme *Andreucci* (col. 353-365), sur le P. *Antoniewicz* (col. 429-441), sur le collège d'*Anvers* (col. 446-471) [2], sur le P. Basile-Emmanuel *Arrillaga* (col. 582-585) [3], sur le P. Jean Henri *Aubery* col. 619-621) [4], sur le P. Étienne *Audebert* (col. 622-624), sur le P. Hyacinthe Robillard d'*Avrigny* (col. 702-703) [5], sur le P. Antoine de *Azevedo* (col. 720-734), sur les PP. André, Jean et Jean-Jérôme *Baiole* (col, 785-786), sur le P. Aloys Boleslas *Basbinus* (col. 792-808), sur le collège de *Bamberg* (col. 860-870) [6], sur le P. Daniel *Bartoli* (col. 965-985), sur la province de *Belgique* (col. 1133-1143) [7], sur le cardinal Robert Bellarmino (col. 1151-1254) [8], sur le P. Jean Bertet (col. 1372-1376) [9], sur le P. Xavier Bettinelli (col, 1415-1425), sur le P. Jean Billy (col. 1480-1482) [10], sur le P. Roger-Joseph Boscovich (col. 1828-1850), sur le P. Dominique Bonhours (col. 1886-1920).

---

1. Le P. S. a soin de citer par ordre chronologique les pièces représentées sur le théâtre du collège, ainsi que divers autres exercices littéraires.

2. Le P. S. a numéroté (bonne précaution), les pièces dramatiques et les thèses soutenues, et il est arrivé au n° 222. Soixante-douze autres numéros désignent les livres distribués comme étrennes, pendant près d'un siècle et demi, par les congrégations de la maison professe. Pour le collège d'*Augsbourg* (col. 645-659), nous trouvons cent vingt-huit pièces numérotées.

3. L'article est entièrement neuf.

4. Le P. S., qui s'occupe des œuvres inédites de ses confrères aussi bien que de leurs œuvres imprimées, et qui ne néglige pas plus les sources profanes que les sources sacrées, nous apprend que le poème latin du P. Aubery sur la victoire des Sables d'Olonne existe en manuscrit dans les archives des Condé, et rappelle que le duc d'Aumale l'a cité dans son *Histoire des princes de Condé*, t. III, p. 313, note. C'est peut-être ici l'occasion de dire que le nouvel éditeur ne s'est pas contenté de consulter d'innombrables catalogues, mais qu'il a tenu à voir de ses propres yeux et à se procurer, au prix parfois de durs sacrifices, le plus grand nombre possible des ouvrages qu'il avait à décrire.

5. Citation d'un curieux passage d'un recueil inédit, les *Anecdota* du P. Brotier.

6. Indication de cent soixante-treize thèses de théologie et de droit canon.

7. Avec liste des ouvrages classiques en cinquante-quatre numéros pour la *Flandro-Belgique*, en quarante-trois numéros pour la *Gallo-Belgique*.

8. Dans cette notice qui occupe près de cent colonnes, je ne trouve pas la mention d'un traité inédit de Bellarmin sur le *pouvoir temporel*, qui fut apporté de Rome, à l'état d'autographe, par le jésuite Jean de Lorini à Peiresc et dont il est question dans *De vita Peireski* par Gassendi (édition de la Haye, 1653, p. 303-304), et dans une lettre du P. J. de Lorini, publiée dans le fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc* (Marseille, 1885, seconde partie, p. 24).

9. Le P. S. prouve très bien (col. 1374) que le P. Bertet a été l'éditeur du *Journal des voyages de Monsieur de Monconys* (Lyon, 1665-1666), in-4°).

10. Article neuf en grande partie, rédigé d'après les mss. conservés à la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, à Paris, et où sont corrigées diverses erreurs de trois célèbres bibliographes, Barbier, Quérard et le P. de Backer.

Le P. Sommervogel annonce (p. VI) qu'il insérera, avec des articles sur les écrivains qui mourront avant l'achèvement de son ouvrage, toutes les rectifications, toutes les additions qu'on voudra bien lui communiquer dans un supplément. Et après, ajoute-t-il, « mes successeurs pourront le continuer, en publiant de nouveaux suppléments; ainsi sera fondée, à l'imitation de l'œuvre Bollandienne [1], l'œuvre de la bibliographie de la Compagnie de Jésus ». Je ne serai que strictement juste en déclarant que, quelle que soit la durée de cette grande entreprise, aucun collaborateur ne dépassera ni en zèle, ni en savoir, le bibliographe en qui il m'est doublement doux de saluer un parent et un Strasbourgeois.

T. DE L.

---

120. — Paul MARCHOT. **Le patois de Saint-Hubert** (Luxembourg Belge). Paris, 1890, in-8, 48 pages. (Extrait de la *Revue* de philologie française et provençale).

Cette étude s'ouvre par une page de proverbes et le conte de « la fille du géant, Kannpersil », accompagnés d'une traduction française, puis vient un « abrégé de phonétique » et enfin un lexique de douze pages. Tout cela est fait avec soin et le patois de saint Hubert est si curieux qu'on ne peut que souhaiter que M. P. Marchot développe son travail, en y ajoutant une théorie de la flexion et en complétant le lexique, qui est loin de renfermer tous les mots du patois de cette petite ville. Parmi les caractères de ce parler populaire, le traitement des gutturales en particulier est à remarquer; $c+a$ y donne *tch*, transformation évidemment récente, et qui suppose une forme antérieure *k;* il en est de même de $g+a=dj$. J'ai deux observations à faire sur un point de phonétique ou d'orthographe. M. P. M. écrit *in* les sons provenant de *in+o* et de *in+a*, et qui doivent être différents; s'il n'a pas cru devoir mettre d'*e* muet dans le second cas, pourquoi n'avoir pas écrit *in'*, comme l'a fait autrefois M. E. Rolland dans son patois de Rémilly? Pourquoi aussi mettre à côté du mot patois, tantôt sa racine latine, tantôt le mot français qui n'en donne point toujours l'étymologie? Ainsi, p. 25, *djay* (noix), où *djay* vient de *galla* et *noix* de *nucem*.

Je n'aurais pas beaucoup d'autres remarques [2] à ajouter à celles qui précèdent [3]; M. P. Marchot s'intitule modestement « étudiant »; c'est au moins un étudiant formé aux meilleures méthodes et qui fait grand honneur à son maître, M. Maurice Wilmotte, ainsi qu'à l'école naissante de philologie romane de Liège, et qui promet de devenir bientôt un maître à son tour.

Ch. J.

---

1. Voir sur Jean Bollandus et les *Acta Sanctorum* les colonnes 1624-1675. Les indications y sont au grand complet.

2. En voici encore une cependant. Comment l'*i* de *setchi* (sécher), vient-il de *y+are?* Ici *i* me paraît être tout simplement le résultat de l'atténuation de *ier*, transformation de *a* précédé d'une gutturale, comme dans l'ancien français.

3. M. P. M. a d'ailleurs lui-même corrigé plusieurs erreurs, qui lui étaient échappées, sur l'exemplaire qu'il m'a envoyé.

121. — **J. Gaudenz von Salis Seewis,** von Adolf Frey. Frauenfeld, Huber, 1889. In-8, vi et 272 p. (avec un beau portrait de Salis et une vue du château de Bothmar).

Le poète suisse Salis a trouvé un biographe excellent en M. Adolf Frey. Grâce à quelques lettres de Salis et à son journal (voir l'extrait relatif à l'année 1789, p. 241-262), M. F. a raconté par le menu l'existence du poète. Nous suivons Salis à Lausanne, où il fait ses études (on avait dit jusqu'alors qu'il avait été, à Colmar, l'élève de Pfeffel), et en France, dans ses différentes garnisons, à Arras, à Paris, à Givet, à Rouen. On pourra même reprocher à M. F. de trop insister sur d'insignifiants détails et de ne nous épargner aucune des étapes, aucun des incidents de voyage ; c'est le cas de dire, comme Salis parlant de la vie de Stilling, que mainte chose ne méritait pas d'être contée (p. 242). Mais on lit volontiers les chapitres où M. F. raconte l'excursion de Salis en Allemagne, ses visites aux grands écrivains de l'époque, à Gœthe, à Schiller, à Herder, à Wieland, sa touchante amitié, encore qu'un peu sentimentale, avec Matthisson. Les pages qui concernent le rôle de Salis pendant la période révolutionnaire, sont également pleines d'intérêt : le jeune capitaine de Salis-Samade assiste le 14 juillet à la retraite des Suisses sur Versailles ; mais, ami de Bansi, — quoique toujours sur la réserve avec cet équivoque personnage — ami de l'exalté Schweizer, grand lecteur de Rousseau, il est devenu un « *Freiheitsmann* » convaincu et inébranlable, résolu à agir pour la sainte cause de la liberté contre son propre avantage (p. 94). Après le 10 août (il était alors à Paris pour obtenir justice contre Bachmann, son adversaire politique ; voyage que M. F. nomme un peu emphatiquement et non sans obscurité *die Reise nach dem Recht)*, il entre au service de la République et devient, à l'armée de Savoie, aide-de-camp de Montesquiou. Mais, à la fin de 1792, il rentre en Suisse ; « la liberté des Francs devenait *cromwellisch ;* elle n'était plus qu'une ombre que souillaient des chiens altérés de sang » (p. 122). Ce fut alors, en l'année 1793, qu'il épousa sa chère Ursina — qu'il aimait et attendait depuis six ans — et publia la première édition de ses *Poésies*. M. F. apprécie très bien l'œuvre de Salis ; il le compare justement à Matthisson et à Hölty, loue sa douce mélancolie et sa langue parfaite, trop laborieuse toutefois et mêlée par instants d' « helvéticismes » ; il note qu'après ce volume de 1793, Salis n' « eut plus rien à dire » (p. 136) et que ce soldat, mêlé à la vie de Paris, aux horreurs de la Révolution, à l'écroulement de la vieille Helvétie, n'a chanté que la nature et l'amour d'Ursina [1]. Le reste du volume est consacré à la période suisse de Salis (et l'on pourrait nommer les années antérieures sa « période française ») : Salis, *patriote* du pays de Coire, dut s'enfuir

1. Ce chapitre, tout littéraire, est le xiiie de l'ouvrage (p. 124-139) ; M. Frey aurait peut-être dû y tirer parti de quelques lignes que nous avons consacrées à Salis (*Revue crit.* 1885, n° 47) ; Salis s'est inspiré du barde de la Leine beaucoup plus que ne le croit M. Frey.

à Zurich; il devint chef de la milice zurichoise, puis chef de l'état-major de l'armée helvétique et, en cette qualité, il combattit aux côtés de Masséna; puis, après avoir siégé à Berne au Conseil législatif et à la Haute Cour de justice, il rentra dans les Grisons, et dès lors sa vie s'écoule « au service obscur d'une petite république éloignée » (p. 203). M. Frey devait consulter les *Papiers de Barthélemy* qui lui auraient donné d'importants éclaircissements sur le rôle des Salis-Seewis, constamment « français », malgré tout, et lui auraient permis notamment de mettre en relief les sentiments du père de notre poète [1]. Mais nous ne terminerons pas cet article sans le remercier de la peine qu'il a prise et sans le féliciter de cet utile et instructif travail.

A. CHUQUET.

---

122. — **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution**, par Alex. TUETEY. I. Champion, 1890, gr. in-4, xivj et 482 p. à deux colonnes.

Le premier volume de ce travail si considérable et si important mérite les éloges qu'a reçus déjà ici même le premier volume de la grande publication de M. Tourneux, (cf. *Revue*, 1890, n° 43). C'est, comme le livre de M. Tourneux, une bibliographie admirable, faite avec le soin le plus consciencieux et la plus scrupuleuse exactitude. M. Tuetey y signale tous les manuscrits relatifs à l'histoire de Paris (pendant la Constituante) qui se trouvent aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, aux ministères de la guerre et de la justice, à la Bibliothèque Carnavalet, à l'Arsenal, aux Archives départementales de Seine-et-Oise, à la bibliothèque municipale de Versailles. Il divise sa matière en trois chapitres (1° journées historiques et événements politiques; 2° élections et assemblées électorales; 3° subsistances et approvisionnements) et chaque chapitre en paragraphes. Il donne le titre des manuscrits tout au long et en indique la cote, en ajoutant des indications bibliographiques sur les ouvrages où les pièces se trouvent imprimées et des notes tirées des journaux de l'époque. Enfin, il termine son volume par une table

---

1. Les notes suivantes n'ont pour objet que de montrer à M. F. avec quel intérêt nous l'avons lu. Corriger p. 27 *Clootz* (Cloots); p. 38 *emboucheur* (embaucheur); p. 42 *Fontenai* (Fontenoy); p. 67 *Guynes* (Guines, cf. p. 245); p. 114 *D'Overhouet* (Daverhoult); p. 241 *Boulougne* (Boulongne) et *Heloisons* (Heloisens, c'est-à-dire « d'Héloïse »); p. 246 *Pirdemonte* (Piedemonte); p. 247 *Wirz* (Würtz); p. 248 et 252 *Feve* (Seve, c'est-à-dire Sèvres). Les *Papiers de Barthélemy*, publiés par M. Kaulek (II, 416, 420), contiennent une mention du « brave capitaine Jean Gaudence Salis Seewis » qui a tous les Salis autrichiens « en horreur » et qui « est fidèlement resté sous les nouveaux drapeaux français », ainsi que de nombreux témoignages sur le père du poète « très dévoué et qui ne craint point de manifester son attachement à la France » et qui fut longtemps l'assidu correspondant de notre ministre Barthélemy. Le tome I des *Papiers* (1886) renferme aussi de nombreux détails sur le différend qui s'éleva entre Bachmann d'une part et Burckhardt, Buxtorf, et Salis, de l'autre.

alphabétique très complète. Tel est le *Répertoire-Tuetey*. On ne saurait croire la peine qu'il a dû coûter à son auteur. Qu'on songe à l'énorme amas de papiers révolutionnaires que gardent nos archives et nos bibliothèques, et qu'on imagine la patience robuste, inébranlable dont s'est armé M. T. pour dépouiller minutieusement cette quantité de pièces, pour analyser chaque pièce, pour grouper les documents une fois réunis suivant un ordre méthodique! L'erreur était facile dans ce dernier travail de classification; il fallait posséder à fond les hommes et les événements de la Révolution pour rattacher chaque texte à tel ou tel fait; mais M. T. a désormais, grâce à l'immense labeur auquel il s'est livré, une si grande connaissance des choses révolutionnaires qu'il a rangé toutes les pièces sous la rubrique qui leur convenait, sans faire la moindre erreur, ni exciter chez son lecteur le moindre doute. Heureux ceux qui vont maintenant étudier l'histoire intérieure de la Révolution ! Grâce au Repertoire-Tuetey, tout est à faire et à refaire; qu'on lise, par exemple, le récit de l'affaire Réveillon que M. T. a entrepris de nous donner, dans sa préface, d'après les sources inédites qu'il a recueillies ; il démontre que les pilleurs et ravageurs n'étaient pas « des voleurs, de vulgaires malfaiteurs, attirés par la rapine, mais qu'ils se considéraient comme des justiciers populaires, soulevés contre une longue oppression, armés et combattant pour la cause du Tiers État ». Tous les travailleurs remercieront avec nous M. Tuetey d'une publication qui, de même que celle de M. Tourneux, leur rendra de si grands services.

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. G. Monod nous écrit la lettre suivante : « Un article de M. B. Auerbach consacré à l'*Anthologie géographique* de M. de Crozals (*Revue critique*, n° 7) dit que depuis les « Lectures géographiques » de Raffy, il n'a paru aucune anthologie géographique digne d'être signalée. Cette affirmation constitue une très grave injustice, bien involontaire évidemment, à l'égard des très remarquables volumes de *Lectures géographiques* de M. Lanier, parus à la librairie Belin. Je vous serai très reconnaissant d'insérer dans un prochain numéro cette réclamation contre un oubli qui mérite d'être réparé. »

— A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son doctorat ès-lettres — c'est le 29 décembre 1865 qu'il présentait à la Sorbonne son « Histoire poétique de Charlemagne » — M. Gaston Paris s'est vu offrir par quarante-cinq de ses anciens élèves français ou des pays de langue française un beau volume auquel ont collaboré vingt-huit d'entre eux. Ce recueil, publié par la librairie Bouillon (gr. in-8° de 552 pp. prix : 20 fr.) a pour titre *Études romanes*. En voici le sommaire : Bédier, *Le fabliau de Richeut*. Beljame, *La prononciation du nom de Jean Law le financier*. Bonnardot, *Trois textes en patois de Metz* (Chartes des Chaiviers, La grosse Enwaraye, Une fiauve récréative). Constans, *Notes pour servir au classement du* Roman

de Troie. CORNU, *Études sur le poème du Cid*. COURAYE DU PARC, *Chants popul. de la Basse-Normandie*. FLACH, *Le compagnonnage dans les chansons de geste*. GILLIÉRON, *Remarques sur la vitalité phonétique des patois* L. HAVET, *S. latin caduc*. HUET, *Remarques sur les réd. diverses d'une chanson du XIIIe siècle*. JEANROY, *Une pièce artésienne du XIIIe siècle*. JORET, *La légende de la rose au moyen âge chez les nations romanes et germaniques*. E. LANGLOIS, *Quelques dissertations inédites de Claude Fauchet*. G. MONOD, *Les* Annales Laurissenses minores *et le monastère de Lorch*. MOREL FATIO, *Duelos y quebrantos*. MURET, *Sur quelques formes analogiques du verbe français*. OMONT, *Les mss. français des rois d'Angleterre au château de Richemont*. PAGÈS, *La version catalane de* l'Enfant sage. PIAGET, *Chronologie des* Épîtres sur le Roman de la Rose. PSICHARI, *Le roman de* Florimont, *contrib. à l'hist. litt., étude des mots grecs dans ce roman*. RAYNAUD, *La* Mesnie Hellequin, *le poème perdu du* Comte Hernequin, *quelques mots sur* Arlequin. ROUSSELOT, *S devant T, P, C dans les Alpes*. SALMON, *Remèdes popul. du moyen âge*. SEPET, *Observ. sur le* Jeu de la feuillée *d'Adam de la Halle*. TAVERNEY, *Phonétique roumaine, le traitement de T J et du suffixe ulum, ulam en roumain*. A. THOMAS, *Vivien d'Aliscans et la légende de saint Vidian*. WILMOTTE, *Gloses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt*.

— M. SEGOND vient de traduire de l'anglais et de publier à la librairie académique Didier (Perrin) la *Vie d'Antonio Rosmini Serbati, fondateur de l'Institut de la Charité*, de William LOCKHART. (Un vol. in-8° de XVII-579 pp. avec un portrait de Rosmini.) Bien que la part de l'hagiographie pure soit trop grande dans ce volume, il est intéressant. A la même librairie, M. E. Segond achève la publication de la *Psychologie* de Rosmini Serbati, traduite de l'italien sur la nouvelle édition. Ce troisième et dernier volume (in-8°, 583 pp.) est consacré à la description des *Lois de l'Animalité*. La traduction paraît généralement exacte et assez claire.

ALLEMAGNE. — M. SCHWAN supplée à Greifswald M. KOSCHWITZ, en congé, et M. BIRCH-HIRSCHFELD a remplacé Ebert à Leipzig.

— M. FREYMOND prépare une édition de la *Vengeance d'Alexandre* par Gui de Cambrai, et M. FRIEDWAGNER, une édition du roman de *Meraugis de Portlesguez*.

— Il ne manque plus au *Lateinisch-Romanisches Wœrterbuch* de M. KŒRTING que l'index ainsi que les additions et corrections.

— On sait que l'Autriche, la France et l'Espagne ont exercé le droit d'exclure, à chaque conclave, un candidat à la papauté. L'histoire de ce droit a été écrite avec beaucoup de soin par le Dr Ludwig WAHRMUND qui a utilisé un nombre considérable de documents inédits conservé aux archives de Vienne. L'ouvrage a paru à Vienne, chez Hœlder, sous ce titre : *Das Ausschliessungs-Recht (jus exclusivae) der Katholischen Staaten, Oesterreich, Frankreich und Spanien bei den Papstwahlen*. Un appendice de près de 100 pages est consacré à l'analyse des pièces d'archives conservées à Vienne et relatives à cette question. M. Wahrmund vient de publier une courte addition à ce livre : *Beitræge zur Geschichte des Exclusions-rechtes bei den Papstwahlen aus rœmischen Archiven* (Vienne, Tempsky, VI et 54 p.); on trouvera dans cet opuscule quelques pièces fort intéressantes qui avaient échappé aux premières recherches de l'auteur.

BULGARIE. — Le ministère de l'Instruction publique poursuit avec une louable persévérance la publication du *Recueil scientifique et littéraire* dont nous avons déjà parlé ici même. Le 3e vol. qui vient de paraître renferme des études sur Mesembria, les rites du mariage chez les Slaves, les traditions slaves relatives à Constantin le Grand, etc...

NORVÈGE. — Le tome troisième des *Norges gamle Love indtil 1387* (anciennes lois de la Norvège jusqu'en 1387) parut en 1847. La collection vient de s'enrichir d'un tome quatrième, dû à M. G. Storm. Ce volume contient divers suppléments aux tomes I, II et III, un dépouillement considérable de manuscrits pouvant intéresser le droit norvégien, et de fort beaux fac-similés.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 février 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie quelques détails sur les fouilles du P. Germano au Caelius et de M. le professeur Lanciani au *corso Vittorio-Emmanuele*. M. Lanciani a retrouvé, entre le palais Sforza-Cesarini et la *Chiesa nuova*, le lieu célèbre de Terentum ou Tarentum, où étaient célébrés les jeux séculaires. Il a découvert aussi, près de Rome, l'enceinte d'Aricia, construite par Sylla.

M. Bréal communique des observations sur divers points de linguistique ancienne :

1° Certaines expressions de Cicéron (*Brutus*, 9, et *Leg.*, III, 6) semblent faire allusion à des termes d'école tels qu'*umbratilis exercitatio* ou *umbratilis oratio*, qui auraient désigné des exercices scolaires de déclamation sur des sujets fictifs. C'est, semble-t-il, la traduction du grec σκιαμαχία, « combat contre une ombre », ou, comme nous dirions, « contre un mannequin ». — M. Boissier hésite à accepter cette théorie. Par *umbratilia studia*, les Romains désignaient aussi bien les études du poète, de l'historien, du philosophe, que les déclamations oratoires : le mot vient de l'« ombre » où s'enfermaient ceux qui se livraient à ces travaux, opposée à ce qu'on appelait la « lumière » du forum.

2° *Serus*, avant de signifier « tardif, du soir », a eu auparavant, comme l'atteste Servius, le sens de « lourd » ; ainsi s'explique l'acception du dérivé *serius*, « sérieux » : l'homme sérieux est celui qui a du poids.

3° On ne sait à quelle langue et à quel peuple attribuer une inscription récemment découverte à Lemnos : ne serait-ce pas un échantillon de l'idiome des *Sinties*, ces habitants de Lemnos qui, au témoignage d'Homère, parlaient une langue barbare : Σίντιας ἀγριοφώνους (*Odyssée*, VIII, 294)?

4° Les mots allemands *Krone* et *Kranz*, qui tous deux signifient « couronne », sont tous deux d'origine latine. L'un vient de *corona*, l'autre d'un mot *coronatus*, par lequel on aura désigné, d'abord la distinction militaire consistant à recevoir une couronne, ensuite la couronne elle-même. — M. d'Arbois de Jubainville, sans repousser cette théorie, estime qu'il faut pour la compléter, supposer un intermédiaire roman dans lequel la première voyelle des mots *corona* et *coronatus* serait tombée : sans quoi les Allemands n'auraient pas manqué de transporter l'accent sur cette première voyelle comme ils l'ont fait dans *Koeln*, de *Colonia*, et dans *Mainz*, de *Maguntia*.

M. Haussoullier termine sa communication sur la constitution d'Athènes, d'après l'ouvrage d'Aristote récemment retrouvé et publié à Londres.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° de la part du comte de Charencey, *la Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs, sa langue, d'après les notes d'un missionnaire mariste*, coordonnées par le P. A. C. ; 2° de la part de M. Joseph Roman, *Bulletin de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère*, 3e série, tome XV ; — par M. Bréal : 1° Tourtoulon (Ch. de), *les Dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique* ; 2° Thomsen (Vilh.), *les Points de contact entre le finnois et les langues baltiques (lithuanien et lette)* ; — par M. Héron de Villefosse : *Bulletin des musées*, publié par Ed. Garnier et Léonce Bénédite, 1re année, 1890-1891 ; — par M. de Lasteyrie : Mély (F. de), *la Cathédrale de Chartres, le tour du chœur* ; — par M. Delisle : Omont (H.), *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale*, 2e livraison.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 mars — 1891

123. — Ἀθηναίων πολιτεία. **Aristotle on the Constitution of Athens,** edited by F. G. Kenyon, M. A., Fellow of Magdalen College, Oxford, Assistant in the Department of Manuscripts, British Museum. Printed by order of the Trustees of the British Museum. Se vend au Musée même et à Londres, chez Longmans, Quaritch, Asher, Kegan Paul; à Oxford, chez Henry Frowde, 1891. Prix: 9 fr. 40.

Les lecteurs de la *Revue critique* ont entendu parler de la très importante découverte d'un livre perdu d'Aristote l'Ἀθηναίων πολιτεία. Ce livre, retrouvé en 1890 sur un papyrus du Musée britannique, vient de paraître et nous nous empressons de signaler cette *editio princeps*.

C'est un évènement considérable que l'apparition de ce livre, auquel nous devions tant déjà, quand nous n'en connaissions que des fragments. Il nous est rendu presque complet aujourd'hui, et l'on peut affirmer qu'à l'exemple des historiens anciens, des scholiastes et des lexicographes, nous aurons constamment recours à lui et le citerons sans cesse. Tous les amis de l'antiquité grecque et de la vérité se réjouiront de cette admirable découverte. Le livre d'Aristote est un vaste champ d'études, et notre génération aurait mauvaise grâce à se plaindre de cette fin de siècle qui lui donne l'Ἀθηναίων πολιτεία et les lois de Gortyne.

Si je m'écoutais, je terminerais ici mon article par un simple conseil. Je dirais aux hellénistes : empressez-vous d'acheter l'édition de Kenyon et de la lire. Demain vous serez débordés par des commentaires : de tous côtés viendront des *ciceroni* qui se proposeront à vous comme guides et dont vous ne pourrez vous débarrasser : il en viendra d'Angleterre, de France (j'en suis sûr), d'Allemagne, de Grèce peut-être. Ne les attendez pas. Enfermez-vous avec les trois livres suivants : l'édition de Kenyon, les fragments d'Aristote publiés par V. Rose dans la collection Teubner (1886), enfin la Politique d'Aristote (édition Susemihl), — et n'ouvrez votre porte qu'après avoir achevé votre lecture. Je vous promets un jour ou deux de pleine jouissance et d'enchantement.

L'article suivant décidera, je l'espère, ceux qui ne me croiraient pas sur parole.

Je ne dirai rien aujourd'hui du papyrus de Londres. Il en paraitra très prochainement un fac-simile, auquel nous consacrerons un article dans cette *Revue*, et que nous rapprocherons alors des papyrus de Berlin [1].

Tel qu'il nous est conservé, le livre d'Aristote n'est pas complet. Il nous manque, au commencement les deux premières époques de l'histoire d'Athènes, celles qui pour Aristote sont représentées par les noms d'Ion et de Thésée; à la fin, quelques pages. Plus exactement, les dernières colonnes du papyrus sont en très mauvais état de conservation et les lacunes sont considérables. En somme, le papyrus de Londres nous vaut soixante-trois grands chapitres d'Aristote : cette division n'est pas indiquée sur le papyrus, mais l'éditeur anglais l'a adoptée pour la facilité des citations et des renvois.

L' Ἀθηναίων πολιτεία comprend deux parties : A une introduction historique (ch. 1-41), renfermant l'histoire des modifications successives de la Constitution d'Athènes depuis la conspiration de Cylon jusqu'à la restauration de la démocratie en 403 ; B une partie descriptive, l'exposé détaillé des institutions d'Athènes au IVe siècle (ch. 41-63 et des fragments).

A. — Aristote a résumé lui-même toute son introduction historique dans le ch. 41. Il y fait le compte des différents changements (μεταβολαί) qu'a subis la Constitution d'Athènes et il en énumère onze depuis l'établissement d'Ion jusqu'à la restauration de la démocratie. Ce sont les onze époques de l'histoire d'Athènes, et les onze divisions de son Introduction.

1. — Sur *Ion* et sur l'époque de *Thésée*, voy. Ἀθην. πολ., 41 et les fragments 381,382, 384, 385, 611 de l'édition V. Rose (1886).

2. — Notre livre commence à la seconde époque, celle de *Dracon*.

État d'Athènes avant Dracon. — État social (ch. 2). Institutions politiques (ch. 3).

Dracon donne ses lois dans l'archontat d'Aristæchmos. Sa constitution (ch. 4). Ce chapitre est entièrement nouveau.

3. — *Solon* (ch. 5-12). Établissement de la démocratie.

Ses réformes. La σεισάχθεια est l'abolition des dettes (ch. 6 et 10). Elle précède la réforme des poids et monnaies (ch. 10).

Ses lois (ch. 7-8).

Caractère général de sa constitution (ch. 9).

Aristote cite une inscription conservée sur l'Acropole d'Athènes (ch. 7) et plus de cinquante vers de Solon dont huit sont inédits (ch. 5 et 12).

---

1. Rappelons à nos lecteurs que la meilleure édition des papyrus de Berlin est celle de H. Diels. *Ueber die Berliner fragmente der 'Αθηναίων πολιτεία des Aristoteles*, avec deux tables. *Aus den Abhandlungen der K. P. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885.

4. — Tyrannie de *Pisistrate* (ch. 13-19).
État des partis à Athènes après Solon (ch. 13).
Caractère du gouvernement de Pisistrate (ch. 16).
Aristote cite Hérodote (ch. 14) et combat Thucydide sans le nommer (ch. 18).

5. — *Clisthène* (ch. 20-22).
État des partis à Athènes après le renversement de la tyrannie (ch. 20).
Constitution de Clisthène (ch. 21).
Progrès de la démocratie (ch. 22).
Aristote suit Hérodote presque mot à mot, dans la description des luttes des partis (ch. 20).

6. — Pouvoir de l'*Aréopage* après les Guerres Médiques (ch. 23-24).
Belle conduite de l'Aréopage pendant les Guerres Médiques (ch. 23). Cf. *Politique*, 1304, a, 20.
Athènes pendant les dix-sept ans qui suivirent les Guerres Médiques (ch. 23-24).
Chapitre entièrement nouveau.

7. — *Aristide et Éphialte*. Renversement de l'Aréopage. Commencement de la décadence (ch. 25-28).
Éphialte et Thémistocle s'unissent contre l'Aréopage, qu'ils dépouillent de la plupart de ses attributions, sous l'archontat de Conon (462 av. J.-C.) (ch. 25). Chapitre presque entièrement nouveau.
Affaiblissement d'Athènes. Les démagogues (ch. 26). Les citoyens de la troisième classe sont admis à l'archontat en 457 (ch. 26).
Périclès et la guerre du Péloponnèse (ch. 27). Périclès établit le salaire des tribunaux (*ibid.*). Après lui commence la décadence : les modérés (ἐπιεικεῖς) sont remplacés par les violents, Cléon, Cléophon (ch. 28).

8. — Les *Quatre Cents* (ch. 29-33).
A comparer avec Thucydide dont Aristote s'écarte plus d'une fois.
Aristote cite le décret de Pythodoros (ch. 29) avec l'amendement de Cleitophon.

9. — *Rétablissement de la démocratie* (ch. 34).

10. — *Les Trente et les Dix* (ch. 34-38).
État d'Athènes après les batailles des Arginuses et d'Ægos-Potamos. Les ἑταιρεῖαι (ch. 34).
Le gouvernement des Trente (ch. 35-36).

11. — *Rétablissement de la démocratie* (ch. 36-40).
Théramène et Thrasybule (ch. 36-38).

L'amnistie et ses suites (ch. 39-40).

Progrès de la démocratie. Le peuple devient le maître absolu, à l'assemblée et dans les tribunaux (ch. 41, fin);

Les dernières réflexions d'Aristote, les derniers renseignements qu'il nous donne sur l'établissement du salaire de l'Assemblée (μισθὸς ἐκκλησιαστικός) se rapportent au IVe siècle. Il en est de même du très intéressant tableau de tous les citoyens que faisait vivre le gouvernement d'Athènes (ch. 24) : Aristote compte plus de 20,000 citoyens qui vivaient « des tributs, des impôts et des contributions des alliés. »

Si rapide que soit ce résumé, il suffit à nous donner une idée de l'importance de cette introduction historique. Ajoutons qu'Aristote cite nombre de dates et que plusieurs archontes sont nommés pour la première fois dans son livre. Enfin, il exprime très clairement en plus d'un endroit ses opinions personnelles, ses jugements, et tous ces passages, que l'on rapprochera de la *Politique,* sont parmi les plus intéressants. Je les indique ici :

Ch. 28. Les meilleurs hommes d'État du ve siècle sont Nicias, Thucydide et Théramène. Le jugement sur Théramène est assez longuement motivé. Tous trois ont été les chefs du parti que Thucydide appelle οἱ γνώριμοι ou bien οἱ ἐσθλοί, ou encore οἱ εὔποροι, οἱ ἐπιφανεῖς, ou οἱ εὐγενεῖς καὶ γνώριμοι.

Ch. 33 fin. Éloge de la démocratie modérée qui suivit le gouvernement des Quatre-Cents.

Ch. 38 fin et 40. Éloge des citoyens qui ont négocié avec les Trente, Rhinon de Pæania; Phayllos d'Acherdous. Éloge d'Archinos.

B. — La seconde partie de l'Ἀθηναίων πολιτεία ne se prête pas à l'analyse comme la première. Plus encore que la première, elle a été exploitée dans l'antiquité par tous ces ouvriers plus ou moins habiles que nous appelons les scholiastes et les lexicographes. Ils en ont détaché quantité de fragments, ils en ont laissé beaucoup. L'ensemble constitue un véritable *Thesaurus antiquitatum*, qu'il faudra sans cesse consulter.

Aristote a suivi l'ordre que voici :

Droit de cité. Inscription des jeunes gens sur le registre des dèmes (ch. 42). — L'éphébie *(ibid.)*.

Division des *magistratures :* le tirage au sort et l'élection (ch. 43, *init*, cf. ch. 55 *init.*; 61 et 62).

Le *Conseil* (Ἡ βουλή) (ch. 43-50). Prytanies et Prytanes (ch. 43-44).

Pouvoir judiciaire du Conseil (ch. 45).

Fonctions administratives (ch. 46). Rapports du Conseil avec les autres magistrats (ch. 47). Aristote dit avec une très grande netteté : συνδιοικεῖ καὶ ταῖς ἄλλαις ἀρχαῖς τὰ πλεῖστα *(ibid.)*. Les trésoriers d'Athéna *(ibid.)*, les polètes *(ibid.)*, le ταμίας τῶν στρατιωτικῶν, les administrateurs du Théorique *(ibid.)*; les apodectes (ch. 48), les logistes et les euthynes *(ibid.)*. Les cavaliers (ch. 49).

Suite des magistratures désignées par le sort (ch. 50-55). — Les ἱερῶν ἐπισκευασταί, les astynomes (ch. 50); les agoranomes, les métronomes, les sitophylaques, les ἐμπορίου ἐπιμεληταί (ch. 51); les Onze, les cinq εἰσαγωγεῖς et les ἔμμηνοι δίκαι (ch. 52); les Quarante, les Arbitres ou Διαιτηταί (ch. 53); les Ὁδοποιοί (ch. 54), les logistes *(ibid.; cf.* ch. 48); le secrétaire de la prytanie, le secrétaire des lois (ἐπὶ τοὺς νόμους) (ch. 54); les dix ἱεροποιοί (οἱ ἐπὶ τὰ ἐκθύματα), les dix ἱεροποιοί (οἱ κατ' ἐνιαυτόν) (ch. 54); l'archonte de Salamine et le démarque du Pirée *(ibid.)*.

Suite des magistratures désignées par le sort (ch. 55-59). — Archontes, thesmothètes et secrétaire des thesmothètes,

La δοκιμασία des archontes (ch. 55).
L'archonte (ch. 56).
L'archonte-roi (ch. 57).
Le polémarque (ch. 58).
Les thesmothètes (ch. 59).

Suite et fin des magistratures désignées par le sort (ch. 60).
Les athlothètes (ch. 60).

Magistratures élues (ch. 61).
Les stratèges, les taxiarques, les hipparques, les phylarques. L'hipparque de Lemnos.

Le ταμίας τῆς Παράλου et le ταμίας τῆς τοῦ Ἄμμωνος. Le nom d'Ammon, dans l'ouvrage d'Aristote, nous reporte à la dernière partie du IVe siècle; plus haut déjà, au ch. 54 fin, nous voyons le nom de l'archonte Képhisophon (329/8).

Du salaire des magistrats (ch. 62). Cf. ch. 42, où il est parlé du salaire des sophronistes et des éphèbes. Chapitre presque entièrement nouveau.

Les tribunaux (ch. 63 et tous les fragments qui suivent p. 161-170).
Il ne faudrait pas conclure de cette sèche énumération que la seconde partie du livre d'Aristote ressemble en aucune façon à quelque lexique. Aristote a su la rendre intéressante par des comparaisons fréquentes avec le Ve siècle, par des observations comme celle-ci, qui nous montrent que l'usage était plus d'une fois en désaccord avec les lois : il nous dit au ch. 47 que les trésoriers d'Athéna étaient tirés au sort parmi les pentacosiomédimnes (c'est-à-dire les citoyens de la première classe, les plus riches), en vertu de la loi de Solon. « Car, ajoute-t-il, cette loi est encore en vigueur, et pourtant celui que le sort a désigné remplit la charge, même s'il est très pauvre ». Il nous avait appris déjà (ch. 7 fin) que, de son temps, les thètes (c'est-à-dire les citoyens de la dernière classe) pouvaient arriver aux magistratures. Cf. ch. 26. — Enfin l'on peut suivre

partout, dans cette seconde partie, les progrès du peuple qui arrive à se rendre maître de tout, à disposer de tout et dans l'assemblée et dans les tribunaux dont le pouvoir grandit au détriment du Conseil et des magistrats. C'est ce progrès constant qui caractérise la constitution du IVe siècle. Aristote l'a déjà signalé à la fin du ch. 41 : il y insiste dans cette seconde partie que couronne et domine en quelque sorte la description détaillée des tribunaux.

Tel est en quelques mots le livre d'Aristote. Encore une fois, cette analyse n'a pas la prétention d'être complète et c'est au maître lui-même que je renvoie mes lecteurs.

Je me fais un devoir, en terminant, d'exprimer toute notre reconnaissance aux Trustees du British Museum et même à l'éditeur M. Kenyon. Remercions-les d'avoir mis tant d'empressement à nous faire jouir de leur belle découverte.

Le livre est admirablement imprimé, avec ces beaux caractères gros et gras que nous devrions bien emprunter à l'Angleterre. Si je voulais chercher chicane à M. Kenyon, je lui dirais que les fautes d'accent abondent; qu'il est certaines erreurs de texte qui sautent aux yeux comme Ἀχέρδους υἱός pour le démotique Ἀχερδούσιος (ch. 39), comme ἐάν pour ἄν (ch. 31 et ailleurs encore), etc., etc., etc.; qu'il est nombre de notes peu satisfaisantes, incomplètes ou erronées (la note sur les περίπολοι, par exemple, p. 109); je lui reprocherais encore de citer des inscriptions attiques d'après le C. I. G. ou d'après les *Fasti Hellenici* de Clinton; de n'être pas au courant des formules épigraphiques (formule de l'amendement dans le décret de Pythodoros, à la dernière note de la p. 81). Mais je veux être plus généreux que ses compatriotes qui le malmènent si fort et je lui renouvelle tous mes remercîments.

B. HAUSSOULLIER.

---

124. — W. M. RAMSAY. **The historical Geography of Asia Minor** (Royal geographical Society, supplementary papers, vol. IV.) In-8, VI-495 p., avec 6 cartes. Londres, John Murray, 1890.

Paraissant en même temps que les premières feuilles de la grande carte de M. Kiepert, ce livre marque une date mémorable dans l'histoire de la géographie comparée de l'Asie-Mineure. On peut dire qu'il en clot la *période héroïque,* celle où l'absence de tout ouvrage d'ensemble qui fût autre chose qu'une compilation, de tout dépouillement des documents littéraires, épigraphiques et numismatiques, comme aussi de toute analyse scientifique des itinéraires, créait des difficultés presque insurmontables à ceux qui voulaient, pour enrichir la science, aller du connu à l'inconnu et faire porter leurs efforts sur les points qui restaient à élucider. Désormais, avec ce livre et la carte de M. Kiepert, qui doit du reste une partie de son excellence aux relevés topographiques de M. Ramsay,

on va savoir au juste ce qui est fait, ce qui reste à faire et d'après quelle méthode il convient de continuer le travail. L'École française d'Athènes ne sera pas la dernière à en profiter.

Quand M. R. arriva à Smyrne en 1880, c'était en vue de rechercher, aux environs de cette ville, les traces de la civilisation dite hittite dont son maitre et ami, le professeur Sayce, venait de deviner l'extension et l'importance. Ses premières excursions, dont le récit a paru dans le *Journal of Hellenic Studies*, le menèrent en Ionie et en Éolide, où il fit d'importantes découvertes topographiques. Quand je le rencontrai à Myrina, en 1881, au moment d'aller visiter avec lui les ruines d'Aegae, il avait déjà conçu le plan des vastes explorations auxquelles son nom restera attaché dans l'avenir. Ses études et ses voyages l'avaient conduit à la conclusion que la géographie anatolienne restait à faire. Si, sur la côte, à quelques heures de Smyrne, il y avait encore de grandes rivières, comme le Pythicus, qui n'étaient portées sur aucune carte, la géographie de l'intérieur du pays était livrée à l'incertitude la plus complète : la Phrygie, notamment, était à peu près inexplorée et la grande majorité de ses villes antiques n'avaient pas encore été identifiées. Ce fut là le second théâtre des belles découvertes de M. R., découvertes à la fois épigraphiques, archéologiques et géographiques, qui développèrent en lui les facultés multiples dont la réunion est essentielle à l'œuvre de la géographie comparée. Pendant dix ans, M. R. a passé presque tous ses étés dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, où son indomptable énergie, servie par une connaissance rapidement acquise du grec et du turc, lui a permis d'explorer des régions entières où pas un européen avant lui n'avait mis les pieds. Les résultats de ses voyages ont été publiés dans une longue série d'articles, la plupart écrits un peu hâtivement, qu'il a dispersés dans le *Journal of Hellenic Studies*, l'*American Journal of Archaeology*, la *Classical Review*, l'*Expositor*, l'*Athenaeum*, la *Revue archéologique*, le *Bulletin de Correspondance hellénique*, la *Revue des Études grecques*, les *Mélanges de l'École Française de Rome*, les *Athenische Mittheilungen*, le *Philologus*, etc. Ces articles ne sont pas seulement consacrés à la publication d'inscriptions inédites et à la description de monuments figurés. S'il a eu la chance de découvrir, sans pratiquer de fouilles, plus de mille textes nouveaux et de signaler le premier quelques œuvres d'art de premier ordre, M. R. n'a jamais oublié que le but essentiel de ses voyages était la géographie comparée. Dans l'intérieur de l'Anatolie, la difficulté de cet ordre d'études était énorme, car il n'existait pas de cartes modernes dignes de foi et il fallait que le travail du topographe marchât de pair avec celui de l'archéologue. En outre, les textes relatifs à la géographie ancienne de l'Asie-Mineure n'avaient jamais été réunis et M. R. s'aperçut bien vite qu'il ne fallait compter, à cet égard, ni sur Mannert et Forbiger[1], ni sur Cramer et Texier.

1. « I have not been able to determine whether Mannert or Forbiger is the worse authority », écrit spirituellement l'auteur (p. 98).

Grâce à la bibliothèque de l'École évangélique de Smyrne, cet oasis de livres dans le désert oriental, grâce aussi aux bibliothèques des différents instituts d'Athènes, M. R. put se mettre à l'œuvre dans l'intervalle de ses nombreux voyages : il dépouilla non seulement la littérature classique, que les compilateurs modernes ont utilisée, mais les historiens de la Byzantine et les *Acta sanctorum*, où l'attendaient une multitude de documents encore vierges. C'est là qu'il eut l'occasion de montrer sa compétence comme latiniste et comme helléniste, fruit de la forte éducation universitaire qu'il a reçue. Le grand travail qu'il accomplit sur ce domaine des textes fut entièrement personnel et de première main. Il nous apprend lui-même qu'il n'apprit à connaître qu'en 1888 la *Chronographie byzantine* de Muralt et il se félicite avec raison de son ignorance, qui l'a obligé de recourir aux originaux, au lieu de puiser dans un ouvrage estimable, mais où les inexactitudes sont légion. A côté de la *Byzantine*, ce sont les *Notitiae Episcopatuum* et Hiéroclès qui ont fourni le plus de lumières à M. R. ; développant une idée féconde de M. Waddington, il a démêlé l'ordre géographique qui a présidé à l'arrangement de ces listes et a tiré de là des conclusions qui se sont souvent vérifiées sur le terrain. Je voudrais pouvoir donner ici un aperçu de ses nombreuses découvertes, mais ce serait résumer un gros volume qui est lui-même aussi condensé que possible. Qu'il me suffise d'ajouter que M. R. a parcouru presque toutes les provinces anatoliennes et que le nombre des villes antiques retrouvées ou identifiées par lui *s'élève à plus de deux cents*. Continuateur d'Hamilton, de Le Bas et de M. Waddington, M. R. les a surpassés par l'étendue et la durée de ses recherches ; déjà il a formé des élèves et des émules, comme MM. Sterrett et Hogarth, dont les fructueuses explorations ont été guidées par ses conseils et encouragées par son exemple. On citerait difficilement une activité scientifique, à la fois érudite et militante, appliquée avec autant de persévérance au même but et récompensée par des succès plus éclatants.

Si l'ouvrage d'ensemble annoncé depuis longtemps par l'auteur a tardé jusqu'à présent à paraître, cela tient à des circonstances fâcheuses qu'il a exposées dans sa préface. Le manuscrit de la première partie, achevé en 1888, fut égaré par lui, ou lui fut volé, dans un compartiment de chemin de fer entre Aberdeen et Londres ; comme il avait détruit ses notes, c'était une perte à peu près irréparable. Ses devoirs de professeur à Oxford d'abord, puis à Aberdeen, absorbèrent presque tous ses instants et, dans cette dernière ville, il ne disposait que d'une bibliothèque rudimentaire. Tous ses amis, entr'autres M. Perrot, lui ont conseillé d'écrire sur l'Asie-Mineure un grand ouvrage à la fois descriptif et archéologique, où il aurait fait entrer les nombreux articles disséminés par lui dans les *Revues* et même dans les journaux. M. R. nous dit sans ambages que, s'il n'a pas écrit ce livre, c'est qu'aucun éditeur n'a voulu entreprendre de l'imprimer. Nous touchons là du doigt une des déplorables infériorités qui pèsent sur la science en Angleterre. Chez

nous, une monographie comme celle que M. R. pouvait écrire, comme celle qu'il écrira certainement un jour, aurait été imprimée aux frais de l'État par l'Imprimerie Nationale; en Angleterre, pays dont la pauvreté est proverbiale, l'auteur a été trop heureux d'insérer dans les *Supplementary papers* de la Société Géographique de Londres un résumé très condensé, forcément aride, où toute description du pays et de ses habitants fait défaut et qui ne dispense nullement de recourir à ses précédentes publications. Heureusement, les bons index qui terminent le volume et les notes bibliographiques (souvent trop peu précises) données au bas des pages, permettent aujourd'hui de retrouver, pour chaque ville antique, le renvoi au travail où M. R. s'en est occupé ailleurs. Mais nous n'avons pas là le *Thesaurus anatolicus* qu'une des grandes universités anglaises devrait demander sans retard à l'auteur et faire paraître à ses frais. C'est une esquisse excellente, d'une utilité de premier ordre, mais ce n'est encore, après tout, qu'une esquisse : nous attendons le tableau. Après comme avant, l'*Asie-Mineure* de Texier reste un livre aussi indispensable qu'il est mauvais.

L'ouvrage de M. R. comprend deux parties, l'une consacrée à l'exposé des questions générales, l'autre à la géographie historique des différentes provinces. Dans la première, il étudie la route royale de l'époque achéménide, puis les voies commerciales de l'époque grecque, enfin les voies romaines et byzantines. Un chapitre très important est consacré à l'appréciation des sources anciennes, Strabon et Ptolémée, la Table de Peutinger et les Itinéraires; un autre aux changements survenus dans l'emplacement des villes, changements qui jettent un jour très curieux sur les circonstances politiques et commerciales où ils se sont produits.

La seconde section débute par une introduction qui est consacrée en partie aux *Notitiae* et à Hiéroclès, sujet sur lequel M. R. est encore revenu dans les additions (p. 427). Les chapitres suivants concernent les cités et évêchés de l'Asie byzantine, de la Lydie, de la Phrygie, de l'Hellespont, de la Bithynie, de la Galatie, de la Cappadoce, etc., chaque nom d'évêché ou de ville étant accompagné d'une notice très concise sur son emplacement actuel, parfois aussi sur son histoire et ses cultes locaux. En général, ici comme ailleurs, M. R., qui manquait de place pour développer son sujet, a passé sous silence les faits connus que ses prédécesseurs avaient plus ou moins bien exposés. D'autres chapitres traitent des voies romaines dans les différentes provinces; l'analyse du réseau routier est naturellement fondé en première ligne sur les bornes miliaires. C'est dans cette seconde partie du livre, de beaucoup la plus considérable, que M. R. a accumulé les découvertes et les rectifications de détail; si la lecture continue en est à peu près impossible, on ne peut qu'y louer la bonne ordonnance des matières et la sévère précision du style. C'est le modèle d'un manuel fait pour être consulté; le jour où l'auteur sera en mesure de nous donner un livre *lisible* sur le même sujet, il devra adopter le format de la *Géographie* d'Élisée Reclus et c'est

tout au plus si l'immensité des matériaux lui permettra de les faire entrer dans deux gros volumes pareils à ceux de cet ouvrage monumental.

Outre six excellentes cartes, M. Ramsay a donné des tableaux hors texte où l'on trouve, classés par provinces, les noms des cités tels qu'ils apparaissent sur les monnaies, dans les listes des conciles, dans Hiéroclès et dans les *Notitiae*. Les additions et les index sont considérables et témoignent de la préoccupation persistante de l'auteur à faciliter le maniement de son livre. Nous n'avons pu en donner qu'une idée bien imparfaite et ne saurions, sans injustice, insister sur les menues erreurs et omissions qui nous ont parfois arrêté. Notre unique désir est de signaler sans retard cette œuvre fondamentale à l'attention sympathique, nous dirons même à l'admiration, de ceux que préoccupe la restitution du passé [1].

Salomon REINACH.

---

125. — **Petri Abaelardi Planctus** I, II, III, IV, V, VI. Herausgegeben von Wilhelm MEYER aus SPEYER. Erlangen, Fr. Junge, 1890, 19 pp. in-8. Prix : 1 fr. 25 Separatabdruck aus der Festschrift für Konrad Hoffmann (Romanische Forschungen, hsgg. von Karl Vollmœller, Bd. V, h. 2).

M. Wilhelm Meyer, de Spire, poursuit ses études sur les rythmes latins du moyen âge [2]. Il est peu de morceaux qui témoignent d'une habileté technique plus grande et d'une recherche plus curieuse de combinaisons nouvelles que les *Planctus Abaelardi*. Greith les avait mal publiés en 1838 d'après le ms. unique du fonds de la Reine au Vatican 288, et c'est ce texte qui a été reproduit par Migne. M. W. Meyer, avec le concours de W. Brambach, a fait paraître de la troisième pièce une édition bien supérieure [3] ; il complète aujourd'hui son travail en nous donnant les cinq autres *planctus* [4]. Les neumes de l'original sont remplacés par des chiffres et la disposition typographique permet de saisir d'un coup-d'œil la disposition rythmique. Dans l'introduction, M. W. Meyer ne fait guère que condenser et grouper les remarques disséminées dans la dissertation *Bemerkungen über die lateinischen Rythmen*.

P. L.

---

1. « Si j'étais l'héritier des millions de Schliemann, écrivait M. Mommsen à l'auteur dans une lettre qui a été récemment publiée, je vous ferais travailler pendant dix ans à la géographie de l'Asie-Mineure... *Ce que vous avez fait là ne pourra guère être surpassé que par vous-même* ».

2. *Anfang und Ursprung der lat. u. gr. rythmischen Dichtung*, 1885 (Ac. de Bavière, *Abhandl.*, XVII, 267) et *der Ludus de Antichristo und Bemerkungen über die lat. Rythmen des XII Jahrhunderts*, 1882 (Ac. de Bavière, *Sitzungsber.*, 1882, 1).

3. *Petri Abaelardi Planctus uirginum Israel super filia Jeptae Galaditae*, München, 1885.

4. C'est par erreur que le titre de la présente brochure annonce le troisième *planctus*.

126. — **G. A. Bürger's Sæmmtliche Gedichte,** p. p. Ed. Grisebach. Berlin, Grote, 1889, 2 volumes, in-8, xxxv et 359, xxiv et 244 p. 8 mark.

127. — **Das Gœthe'sche Zeitalter der deutschen Dichtung,** von Ed. Grisebach. Leipzig, Engelmann, 1891. In-8, 197 p.

La très jolie et presque luxueuse édition de Bürger que M. Grisebach a fait paraître, plutôt pour les bibliophiles que pour les philologues, a de grands mérites. Son premier volume renferme les poésies de l'édition de 1789 (M. G. veut de cette façon célébrer le centième anniversaire de Bürger) et, dans un appendice, toutes les variantes du texte de 1789 qu'a publiées Reinhard. Le second volume contient : 1° les poésies que Bürger n'a pas accueillies dans son édition de 1789 (au nombre de vingt et une); 2° les poésies que Bürger a données de 1789 à 1794 (au nombre de cinquante-sept), rangées selon l'ordre chronologique, et parmi elles, plusieurs qui manquent dans l'édition Aug. Sauer (vol. 78 de la collection Kürschner); 3° soixante poésies tirées des papiers manuscrits de Bürger (ms. de la bibliothèque de Berlin et ms. Kiel-Wehn consult par Strodtmann). On trouvera dans cette troisième partie nombre de pièces qui manquent encore dans l'édition Sauer ou qu'elle regarde comme « douteuses », et un morceau inédit, le *Wechselgesang* entre Meta et Nœrchen (p. 137-140) qui est tout à fait dans le ton et la manière de Bürger. A la fin du deuxième volume est un *Bibliographisches Register* des deux tomes, très utile et plein d'indications bibliographiques et autres.

Nous ne ferons pas le même éloge du *Siècle de Gœthe* du même auteur. L'ouvrage n'est qu'une suite de notices bourrées de citations et d'appréciations d'autrui. Celles que M. G. consacre à Herder (p. 9-63), à Bürger (p. 64-75), à Heinse (p. 89-106) sont banales ; celle de Schiller (p. 77-88) ne vaut que par une nomenclature, du reste bien sèche, des représentants du drame historique ; celle de Blumauer contient à peine trois pages (p. 107-109) ; celle de Brentano (p. 110-140) est la meilleure du volume, quoique encore un peu superficielle et trop remplie de citations ; celle de Heine (p. 141-160) ne brille que par des rapprochements forcés entre Brentano et l'auteur d'*Atta Troll*. Des lettres inédites, d'ailleurs insignifiantes, de Heinse et de Brentano terminent ce volume qui ne sert, en somme, qu'à nous apprendre que M. Grisebach — dont nous ne nions pas le talent poétique — est un des successeurs de Brentano (p. 119) et de Heine (p. 159).

A. Chuquet.

---

128. — **La vie militaire sous l'ancien régime,** par Albert Babeau. *Les Officiers*. Paris, Didot, 1890. In-8, 354 p.

On sait le mérite de ces études toujours exactes, toujours intéressantes, de M. Babeau. Il est facile de trouver sur tel ou tel point un détail qu'il n'a pas connu, une anecdote qu'il a oubliée, un menu fait qui

achèverait d'éclairer et de justifier son dire (par exemple dans ce volume des *officiers*, p. 56, sur l'enseignement de l'École militaire, où il fallait insister sur Junker et citer les *Mémoires* de Vaublanc; p. 73 sur l'Institut de Pfeffel qu'il fallait nommer et ne pas désigner vaguement « un littérateur dans le besoin »; p. 191, rappeler, à propos de Metz, les témoignages de Dommartin recueillis par M. de Besancenet; p. 269, donner au lieutenant de roi — et non « du roi » — à Francfort le nom de *Thorenc* et rappeler l'éloge que fait Pütter dans son histoire de l'Université de Gœttingue, du lieutenant-général Du Muy et de tous les officiers français; p. 281 et ailleurs, citer et utiliser le livre de M. Mention sur Saint-Germain; p. 296, dire *Lacuée* au lieu de « Cessac » et ne pas confondre Albert et Georges Duruy, etc.). Mais on félicitera M. B. de réunir et de mettre en œuvre avec tant d'aisance un si grand nombre de documents puisés de tous côtés. L'auteur retrace d'abord l'éducation première que recevaient les officiers de l'ancien régime; il les montre entrant au service comme volontaires, débutant dans les compagnies de cadets, perfectionnant leur instruction dans une *académie*, figurant encore dans les pages du roi ou d'un grand seigneur, ou, s'ils sont pauvres, devenant élèves de l'École militaire de Paris et de ces douze collèges militaires de province où des moines les préparaient à l'art de la guerre. Puis, avec M. B., nous suivons l'officier au régiment, nous le voyons en uniforme, nous le voyons se préoccuper de son avancement et monter de grade en grade; nous lisons au passage une foule de détails sur les capitaines, les colonels et les généraux, sur leurs rapports réciproques, sur leurs traitements et leurs pensions, sur le luxe qu'il déployaient dans leur équipage, sur leurs loisirs et les congés de semestre qu'un grand nombre recevaient tous les ans, sur leurs mœurs, sur les « types militaires » du temps, etc. Les trois derniers chapitres du volume traitent de l'*esprit guerrier*, de l'*esprit patriotique* et de la *Révolution* qui améliore singulièrement le sort des officiers en assurant leurs grades contre une destitution arbitraire, en leur conservant quelques privilèges, surtout en élargissant devant eux les perspectives de l'avancement. D'instructifs appendices et une table alphabétique des matières rehaussent la valeur de ce livre où l'on trouvera, somme toute, un portrait fidèle de l'officier de l'ancien régime, avec ses défauts et ses vices, mais aussi avec ses brillantes qualités et tout ce qu'il avait d'aimable, de fier et de chevaleresque.

A. C.

---

129. — H. Taine. **Les origines de la France contemporaine. Le Régime moderne,** tome I. 1 vol. in-8, III-448 pages. Paris, Hachette, 1891.

M. H. Taine vient de faire paraître le cinquième volume de cette œuvre considérable, célèbre dès son apparition, œuvre d'un grand

écrivain, d'un érudit infatigable et consciencieux, d'un penseur, d'un honnête homme.

Il y a deux manières d'écrire l'histoire, l'une procède par les fortes lignes de la synthèse, l'autre par la minutie des analyses. La synthèse historique cherche à dégager des faits particuliers, par la perception des rapports d'identité qui existent entre eux, ce que Talleyrand, puis Fustel de Coulanges, ont appelé les faits permanents. La coordination des faits permanents constitue l'histoire. Cette méthode a trouvé en Tocqueville et Fustel de Coulanges d'admirables représentants. La méthode analytique au contraire, enseignée par Macaulay, s'efforce, par l'exposé, l'accumulation des faits particuliers, de composer un large tableau, image de la réalité. Le disciple le plus fidèle, en même temps que le plus original, le plus puissant sans aucun doute, que Macaulay ait eu est M. H. Taine.

La méthode synthétique a ses dangers. Les esprits superficiels généralisent dans le vague et l'abstrait, ceux qui ont été formés par une culture trop littéraire ne pensent qu'en images, leurs œuvres se composent de phrases pures; phrases et images remplacent la perception directe et réelle des faits permanents.

La méthode analytique, elle aussi, offre des dangers. Nous y succombons quotidiennement en donnant à l'un ou l'autre des faits particuliers que nous juxta-posons une importance qu'il n'a pas, transformant ainsi un fait accidentel en cause profonde. Un autre danger de la méthode analytique est de ne pas donner par l'accumulation des détails le tableau d'ensemble qui est la raison d'être d'un livre d'histoire, et de laisser ainsi à un autre le soin de faire l'œuvre qu'on s'était proposé de faire soi-même.

Ce dernier reproche ne saurait assurément être adressé à M. Taine. Le portrait de Napoléon, par lequel s'ouvre son nouveau volume, est déjà célèbre : chacun conserve dans sa mémoire ce tableau grandiose, où le colosse apparaît dans ses proportions monstrueuses autant par les vices et les passions, que par les vertus et le génie.

Le deuxième livre, *Formation et caractère du nouvel État,* nous paraît néanmoins supérieur encore au premier. Avec quelle clairvoyance et quelle exactitude d'appréciation M. T. nous montre Napoléon reconstruisant l'édifice social détruit par l'anarchie révolutionnaire, comment Napoléon a su l'approprier aux besoins du peuple qui devait l'habiter, comment il a compris le tempérament nouveau de la nation qui a eu l'inappréciable bonheur de trouver ce réorganisateur de génie, au moment où, ayant brisé son organisation intérieure, elle se trouvait, avec un immense besoin d'une constitution adaptée à la vie nouvelle, dans l'impossibilité de se la donner. Comme M. T. saisit bien et montre, grâce à son incomparable talent d'analyse, l'opposition entre le régime administratif qui est le nouveau régime, et le régime patronal qui est le régime ancien. Quel heureux tableau il trace des vieilles

libertés locales, — M. T. va jusqu'à employer l'expression énergique et vraie de *souverainetés locales* (p. 163), — définitivement anéanties par le premier consul (pp. 371-372) continuant l'œuvre de la Révolution! Quelle conception simple et profonde de la vie sociale dans la France d'autrefois. « Depuis les origines, dans la formation et l'administration « du royaume, le roi, pour obtenir les services, l'argent, la collaboration « ou la connivence dont il avait besoin, avait toujours traité avec des « corps, ordres, provinces, seigneuries, clergé, églises, monastères, « universités, parlements, communautés de profession, d'art ou de « métier, familles, c'est-à-dire avec des pouvoirs constiués, plus ou « moins difficiles à soumettre, et qui, avant de se soumettre, ensuite, « pour rester soumis, stipulaient des conditions » (p. 298).

Cette vieille organisation sociale, la Constituante la met en pièces (p. 58).

La Législative et la Convention achèvent brutalement, sans laisser aucun espoir de renaissance, l'œuvre de la Constituante. Bonaparte apparait et donne à la France ce qui devait remplacer à soi seul traditions et coutumes, vie locale et corps sociaux, l'administration. C'est une joie pour nous de signaler ces pages brillantes. Lorsque le dernier éditeur de Montchrétien, dans une préface qui fit grande impression, traça le hardi tableau des libertés sociales de l'Ancien-Régime il provoqua quelques cris de surprises, quelques protestations. M. T. qui met ses analyses pénétrantes là où l'éditeur de Montchrétien avait mis sa synthèse vigoureuse, donne à ces conceptions une confirmation éclatante, définitive sans aucun doute [1].

La transformation qui s'opéra à la fin du XVIII[e] siècle ne tenait pas d'ailleurs à des circonstances particulières, ni à tels ou tels individus. Elle était la conséquence entraînée par la force irrésistible des événements. Il ne faut en faire ni mérite, ni reproche à la Révolution, ni à Napoléon; la royauté de Louis XVI, comme l'a constaté un historien récent [2], se faisait déjà administrative; et la royauté de la Restauration fut heureuse de l'œuvre accomplie en son absence, elle la maintint avec autant de soin que si elle en eût été elle-même la créatrice [3].

Le dernier livre intitulé : les *Défauts et les effets du système*, est peut-être le plus remarquable du volume entier : puissante mais effrayante analyse du lent et implacable travail par lequel l'invasion de l'esprit jacobin et démagogique, — nous ne dirons pas démocratique —

1. Tocqueville écrivait déjà en parlant de l'Ancien-Régime (p. 183) : « Il y régnait beaucoup plus de liberté que de nos jours. »

2. H. Monin, *l'État de Paris en 1789*. — Tocqueville observe (p. 183) : « L'intendant de 1740 ne s'occupait guère que de maintenir sa province dans l'obéissance, d'y lever la milice et surtout d'y percevoir la taille, l'autre (celui de 1780) a bien d'autres soucis. »

3. M. T. écrit (p. 391) : « Promené en 1815 parmi les ponts, les canaux, les superbes chaussées du Languedoc, le duc d'Angoulême, à qui l'on rappelle que ces travaux ont jadis été faits par les États de la province, répond sèchement : « Nous « préférons les départements aux provinces ». — M. de Villèle, I, 248.

détruit peu à peu le chef-d'œuvre napoléonien, la « machine de l'an VIII, » pour nous servir des expressions de M. Taine. Quand un immense pays de quarante millions d'habitants n'aura plus ni coutumes, ni traditions, ni croyances communes, ni groupes sociaux, ni vie et indépendance locales, quand il aura par une destruction insensible miné et corrompu l'administration puissante, œuvre de génie, fortifiée et maintenue par l'honnêteté, organe essentiel de sa vie sociale, quel sort lui sera réservé?

Nous venons de présenter M. T. comme un analyseur pénétrant et minutieux; il sait aussi, quand il le veut, donner de remarquables exemples de synthèse. Dans le deuxième chapitre du livre II, par exemple, où le philosophe, prenant un moment la place de l'historien, expose en plusieurs pages, de grande envergure, ce qu'il appelle le *principe des spécialités*. « Ce principe, dit M. T. (p. 145, note), a « d'abord été établi pour les machines et pour les ouvriers par Adam « Smith. Macaulay l'a étendu des machines aux associations humaines. « Milne Edwards en a fait l'application aux organes dans toute la série « animale. Herbert Spencer l'a développé largement pour les organes « physiologiques et pour les associations humaines dans ses *Principes « de biologie* et dans ses *Principes de sociologie*. J'ai essayé ici de « montrer les trois branches parallèles de ses conséquences et, de plus, « leur racine commune, qui est une propriété constitutive et primor- « diale, inhérente à *tout instrument*. » M. T. montre l'importance capitale et féconde de ce principe. Il est si bien une propriété inhérente à tout instrument qu'il peut même être appliqué, nous semble-t-il, à l'instrument mental, aux productions des lettres et des arts.

M. T. fait encore une belle synthèse lorsqu'il caractérise d'un mot le génie de Napoléon en disant qu'il avait *des idées adéquates* c'est-à-dire égales à leur objet. Quant au caractère de l'homme, M. T. n'a pas songé à en établir la synthèse, mais il a fourni, avec une précision remarquable, tous les éléments nécessaires à la faire. Peut-être a-t-il donné une importance exagérée à ce fait que Bonaparte avait, parmi ses ancêtres paternels, un Toscan. « Mme de Staël et Stendhal, observe M. T. « (p. 21) remontent, pour le comprendre, jusqu'aux petits tyrans ita- « liens du XIVe et du XVe siècles : » il ajoute : « Mais ce n'est là dans « leur pensée qu'une analogie fortuite. » N'était-ce pas, réellement, une ressemblance accidentelle ?

Napoléon était une nature d'un caractère simple et primitif, « res- « semblant, dit M, T., à sa mère Lætitia (de famille corse) âme primi- « tive que la civilisation n'a point entamée. » Bonaparte se peint lui-même comme un petit sauvage. Les natures primitives sont bien d'une race, elles ne sont d'aucune nationalité ; les nations ne se forment qu'avec leurs civilisations.

Un philosophe contemporain écrit [1] : « Les idées simples sont le trait

1. *Les Sophistes allemands et les nihilistes russes*, (1887), p. 215.

« distinctif des époques primitives des peuples, les idées classiques de « leur période de splendeur, les idées incomplètes des époques de déca- « dence. » Le jeune Bonaparte était une nature primitive, esprit à idées simples, doué d'une incomparable puissance de pensée. « Cerveau « admirablement disposé à tout apprendre et à ne rien juger que par « l'impression concrète[1]; — les abstractions, du moment qu'il les con- « çoit, prennent immédiatement un caractère d'une simplicité extrême, « et se transforment en vérités concrètes[2]; — il a, comme les enfants, « les impressions vives et fraîches, mais il en a aussi les colères et les « emportements irréfléchis; les hésitations morales ou intellectuelles « lui sont sentiments inconnus[3]; — enfin si de cette force des impres- « sions résulte l'impuissance de manier les abstractions et de suivre de « grandes lignes méthodiques, ses excès d'imagination découlent de la « même source[4]. » Que si l'on veut ouvrir le livre de M. T., on verra que toutes les particularités morales et intellectuelles de Napoléon signalées par lui sont définies dans les lignes qui précèdent et qui résument la psychologie des peuples à idées simples. M. T. explique ces particularités par la Renaissance italienne, par Dante et Michel Ange, Malatesta et Borgia, Machiavel, Castruccio et quelques autres tyrans italiens des XIVe et XVe siècles.

Qu'advint-il? Le « jeune sauvageon » arriva à Paris, fut élevé dans une école du roi, aux frais du roi, nourri des idées, pénétré de la culture françaises; ses sympathies peuvent rester quelque temps attachées à l'indépendance de son petit pays natal, sa pensée n'en reçoit pas moins la fidèle empreinte du moule dans lequel elle est formée. Bientôt jeté dans la Révolution, il s'assimile l'état social, les idées, l'état moral et intellectuel qui l'entourent. Tout marque en lui avec une force et une facilité surprenantes; il devint de la sorte celui qui comprit le mieux le génie et la civilisation de la France, le caractère de la nation; il devint celui dont la nature même répondit le plus complètement à l'état où se trouvait alors le peuple qu'il allait diriger. Insensiblement, néanmoins, on voit une transformation s'opérer en lui : le cerveau qui acceptait et absorbait toutes les idées nouvelles avec tant de facilité leur devient rebelle, lui qui s'assimilait toutes choses d'une manière si complète, repousse toute impression nouvelle. Le comte Chaptal[5] écrit : « Pen- « dant le consulat son opinion n'étant pas encore formée sur la plupart « des sujets, il souffrait la discussion, et il était alors possible de l'éclai- « rer et de faire prévaloir souvent l'opinion qu'on émettait en sa pré- « sence. Mais, du moment où il a eu des idées vraies ou fausses sur « tous les objets d'administration, il n'a plus consulté personne; il se

1. *Ibid.*, p. 221.
2. *Ibid.*, p. 217.
3. *Ibid.*, p. 218.
4. *Ibid.*, p. 219.
5. Cité par M. Taine, p. 78 note 4.

« moquait avec aigreur de tous ceux qui émettaient une opinion diffé-
« rente de la sienne, il cherchait à les tourner en ridicule. Pendant qua-
« tre ans il chercha à s'entourer des hommes les plus forts en chaque
« partie, ensuite le choix de ses agents commença à lui paraître indiffé-
« férent. Il lui fallait des valets, non des conseillers. Les ministres
« n'étaient plus que des chefs de bureau; le Conseil d'État ne servait
« plus qu'à donner la forme à des décrets émanés de lui. »

Après avoir établi en France sa souveraineté, le général devenu empereur se trouve en face de l'Europe. Sa nature naguère vierge porte à présent une empreinte forte et précise, la table rase est couverte de caractères profondément gravés. La faculté d'assimilation a disparu, et l'homme qui a si bien compris la France, est impuissant à comprendre l'Europe. Loin de nous apparaître comme un esprit italien, « les nations qu'il comprend le moins bien sont précisément les nations italienne et espagnole. Il écrase ce qui reste de grandeur à la première, malmène la papauté, et soulève l'Espagne tout entière. Vis-à-vis de l'Espagne et de l'Italie chacun des mots qu'il prononce est un heurt, chacune de ses volontés une violence..... Aussi mauvais diplomate qu'il est grand organisateur, il prétend soumettre l'Europe entière à sa puissance d'organisateur de génie; et s'il finit par soulever cette même Europe contre lui, c'est que, dans ses erreurs et dans ses fautes, il ne fut malheureusement pour lui et le pays que trop français [1]. »

Dans l'Antiquité nous voyons un homme placé dans des conditions semblables à celles de Napoléon, *barbare* de génie comme lui, comme lui jeté dans une civilisation en état de crise après sa période de splendeur : Alexandre entra dans la société grecque comme Napoléon entra dans l'état social de notre pays. Il faut beaucoup se défier des parallèles historiques, mais qu'on y réfléchisse! l'œuvre d'Alexandre et celle de Napoléon ont été semblables, parce qu'ils se sont trouvés placés l'un et l'autre dans des circonstances identiques : et, de même que le macédonien Alexandre apparaît aux yeux attentifs comme l'une des plus glorieuses incarnations du génie grec, le corse Buonaparte restera l'une des plus puissantes expressions du génie français.

Frantz Funck-Brentano.

---

130. — Jean Moréas. **Le Pèlerin passionné.** Paris, Léon Vanier, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Dans le dernier numéro de la Revue *Art et critique*, laquelle vient de mourir d'inanition, ô ingratitude du siècle! M. Verlaine, qui n'a pas encore tout à fait oublié son latin, saluait modestement de ce vers l'apparition du *Pèlerin passionné :*

Nescio quid majus nascitur Iliade.

1. *Traicté de l'Œconomie politique par A. de Montchrétien*, Introduction p. cxii.

Il est évidemment de ceux, l'heureux homme, qui ont su « scruter en quelle manière une sentimentale idéologie et des plasticités musiciennes se vivifient dans ce poème d'une action simultanée », comme il est dit dans la Préface. Barbare que je suis, *barbarus ego sum,* pour parler latin comme M. Verlaine, j'avoue que je n'ai pas même réussi à comprendre le titre de ce recueil de vers, ni surtout comme il se rattache au contenu du livre. Ce que j'ai bien vu et ce qui m'a fort amusé « ce sont les innovations rythmiques que, paraît-il, les plus affinés jeunes gens de ce temps sigillent », ce sont les lacis de vers inégaux, les assonances, l'absence même totale de la rime, les vieux mots morts depuis longtemps et qui hurlent de se voir accouplés à des vivants, avec je ne sais combien d'autres audaces ou prosodiques ou syntaxiques, qui « constituent une langue digne de vêtir les plus nobles chimères de la pensée créatrice ». Ainsi parle et « ratiocine » M. Jean Moréas, le divin aède, émigré des bords de l'Ilissos aux rives de la Séquane, qui « poursuit dans la prosodie et le style la communion du moyen âge français et de la Renaissance française, fondus et transfigurés en le principe de l'âme moderne ». Exemple de cette fusion et transfiguration :

Divin Tityre, âme légère! comm' houppe
De mimalloniques tymbons;
Divin Tityre, âme légère! comm' troupe
De satyreaux ballant par bonds.

Comme plasticité musicienne et idéologie sentimentale à la fois, citons cette chanson :

On a marché sur les fleurs au bord de la route,
Et le vent d'automne les secoue si fort, en outre.
La malle-poste a renversé la vieille croix au bord de la route;
Elle était vraiment si pourrie, en outre.
L'idiot (tu sais) est mort au bord de la route,
Et personne ne le pleurera, en outre.

On ne commente point ces trouvailles de rythme et de pensée, on les savoure. Assurément, M. Jean Moréas est un rare poète, et, pour user de son langage, le plus portentueux vaticinateur de notre temps.

A. Delboulle.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léon Armengaud publie chez Garnier des *Extraits de Lucrèce, texte accompagné d'une introduction, d'une analyse du poème et d'un commentaire critique, historique, littéraire et grammatical* (XIV-202 pp. in-18). Ce petit livre, destiné aux élèves de rhétorique, est une bonne adaptation des travaux publiés sur Lucrèce. Je ne trouve guère d'autre omission grave dans l'indication des ressources dont M. A. pouvait disposer que le commentaire si pénétrant donné par Bernays des 685 premiers vers du livre Ier. Il aurait eu aussi quelque profit à consulter l'édition

Bockemüller, si imparfaite qu'elle soit. Dans la partie consacrée aux mss., M. A. résume encore le roman de Lachmann sur l'archétype en capitale.

ALLEMAGNE. — La librairie Perthes de Gotha nous envoie *die Armenpflege* von Pr. Dr V. Bœhmert (101 p. in-8°; *Zimmers Handbibliothek der praktischen Theologie*, abt. 34). Ce livre contient quelques indications sur l'histoire de la charité, des théories et des conseils pratiques, et une bibliographie fort incomplète; le seul ouvrage français qui y figure est un livre de M. M. Du Camp représenté par sa traduction allemande.

— M. Carl Appel publie (Halle, Max Niemeyer, 1891) un travail considérable *Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas;* un de nos collaborateurs en rendra compte.

ISLANDE. — M. Pall Thorkelsson vient de publier la première livraison d'un ouvrage qui ne peut manquer d'être bien accueilli, car il répond à un besoin qui ne trouvait jusqu'ici aucune satisfaction, au moins en France. C'est un *Dictionnaire islandais-français*, fait à la fois sur la langue vivante et sur les nombreux textes littéraires anciens. A en juger par cette première livraison, la nomenclature est très riche, les exemples sont abondants et instructifs, les traductions sont faites avec soin et intelligence. Le français laisse çà et là à désirer comme élégance et même comme correction, ce qui est bien pardonnable à coup sûr; nous engagerions l'auteur à faire revoir avec soin cette partie de son travail. L'impression aussi laisse à désirer, et il est fâcheux que l'islandais et le français soient dans le même caractère. Mais ce sont là de légères taches. L'ouvrage est très utile et très méritoire, et nous espérons qu'il s'en placera en France un nombre d'exemplaires qui prouve que nous savons gré à l'auteur de la peine qu'il se donne pour nous. Le *Dictionnaire islandais-français* comprendra au moins 100 feuilles et coûtera environ 50 francs. On peut souscrire à Paris à la librairie Nilsson.

ITALIE. — L'abbé Angelo Berenzi, professeur au Séminaire de Crémone, dont la *Revue* a récemment signalé un travail sur les *Luthiers de Brescia* (1890, n° 49) continue ses recherches sur la question et vient de publier dans le *Bibliofilo* (1890, n° 10-11) et à part (Brescia, tip. Apollonio, in-12, 14 pp.) des documents et notes biographiques et généalogiques sur « *Giovanni Paolo Maggini, celebre lutaio bresciano* ». Il annonce un prochain opuscule qui sera consacré à Pietro Santo Maggini.

— Le directeur de l'*Archivio di Stato* de Mantoue, M. A. Bertolotti, vient de « consacrer le mois annuel de congé accordé en Italie aux fonctionnaires des archives » (*sic*) à des recherches dans l'*Archivio di Stato* de Rome sur les prisons de Rome du XVIe au XVIIIe siècle. Il a trouvé quelques documents curieux qui confirment les opinions généralement reçues sur l'arbitraire avec lequel les prisons étaient peuplées et les prisonniers traités. Ce travail a paru dans la *Rivista di Discipline Carcerarie*, t. XX, n° VIII et XI et à part (Rome, tipog. delle Mantellate, 1890, in-8°, 41 pp.) sous le titre de : « *Le prigioni di Roma nei secoli XVI, XVII et XVIII.* »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 février 1891.

M. Hamy rend compte des résultats d'une mission archéologique au Tonkin, confiée par le ministère de l'instruction publique à M. Dumoutier. Cet explorateur a visité la rive droite du Hoang-Giang, près de la frontière du Than-Hoa. Il y a

retrouvé les ruines de Hoa-Lu, la première capitale de l'Annam, fondée vers l'an 970 de notre ère par le vainqueur des Chinois, Dinh Tien Hoang, surnommé le Roi des Dix Mille Victoires. Les vestiges de la ville détruite consistent en chaussées, fossés de défense, terrasses de palais, etc. M. Dumoutier a reconnu aussi deux temples, consacrés au culte des familles royales de Dinh et de Lê, et le tombeau du roi Dinh, au haut d'une falaise de calcaire. Il a recueilli l'inscription de ce dernier monument et un grand nombre d'autres textes épigraphiques, qu'il s'occupe maintenant de traduire.

M. Georges Perrot présente les photographies du monument que les exécuteurs testamentaires de M. Piot ont fait élever sur sa tombe, selon ses désirs, au cimetière du Nord. C'est une stèle de marbre blanc, ornée de sculptures, exécutée par M. Charles Chipiez, architecte du gouvernement.

M. Anatole de Barthélemy lit une note sur la numismatique gauloise de l'Armorique. Il cherche à fixer la date du commencement du monnayage gaulois dans cette région. Il s'efforce de déterminer le tracé de la route par laquelle les monnaies grecques, qu'imitèrent les peuples de l'Armorique, étaient arrivées aux embouchures de la Loire et de la Seine. Il indique enfin l'origine de certains types monétaires pour lesquels on a cherché inutilement, dit-il, des explications empruntées à un symbolisme très conjectural.

M. Siméon Luce communique une étude sur l'hôtel de Bertrand du Guesclin à Paris. Il établit, par une série de pièces tirées des Archives nationales, que Bertrand du Guesclin, connétable de France, acheta, le 5 mars 1372, un hôtel qu'il posséda jusqu'à sa mort, en 1380. Cet hôtel était situé dans la rue de la Verrerie, à la distance de deux maisons du coin occidental de cette rue et de la rue Barre-du-Bec, représentée aujourd'hui par la section de la rue du Temple qui va de la rue de la Verrerie à la rue Saint-Merry. Les écuries et les communs donnaient sur cette rue Barre-du-Bec : à l'aide d'un mémoire d'Adolphe Berty, publié en 1856 et fondé sur un plan de l'année 1760, M. Luce fixe l'emplacement de ces dépendances au n° 17 de la rue du Temple actuel. Il émet le vœu que la municipalité parisienne fasse placer sur la maison qui porte ce numéro une inscription ainsi conçue : « Sur l'emplacement de cette maison, en face de la Barre-du-Bec, se trouvait l'une des entrées et dépendances de l'hôtel possédé de 1372 à 1380 par Bertrand du Guesclin, connétable de France. »

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Levasseur, *la Population française*, tomes I (revisé) et II ; — par M. Senart : 1° Raboisson (l'abbé), *Description géographique des anciens empires d'Assyrie*, I : *Tiglath Pileser Ier* ; 2° Regnaud (Paul), *Études védiques* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions)* ; — par M. Maspero : Naville (Édouard), *Bubastis (1887-1889)*, (n° VIII de l'*Egypt Exploration Fund)* ; — par M. Oppert, au nom de M. le marquis de Vogüé : Pinches (Th.-G.), *Inscribed Babylonian Tablets in the collection of sir Henry Peek*, bart, I-III.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*.

Marquis de Castellane, Gentilshommes démocrates. Plon. — Franklin (Alfred), La vie privée d'autrefois. Les médicaments. Variétés gastronomiques. 2 volumes. Plon. — Krebs et Moris, Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution d'après les archives des états-majors français et austro-sarde 1792-1793. Plon. — Lavisse, La jeunesse de Frédéric. Hachette. — G. Moreau, Tonnerre pendant la Révolution. 1789-1799. Lechevalier. — Tatistcheff, Alexandre Ier et Napoléon d'après leur correspondance inédite, 1801-1812. — Vandal, Napoléon et Alexandre Ier, l'alliance russe sous le premier empire. I. De Tilsitt à Erfurt. Plon. — Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours par MM. Ad. Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. A. Thomas. Quatre livraisons parues jusqu'ici. Delagrave.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 mars — 1891

131. — M. Jullien. **L'Egypte,** souvenirs bibliques et chrétiens, ouvrage illustré de 25 gravures dans le texte, in-8, 294 p. Lille, Société St-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1889.

Le livre du Père Jullien est avant tout une œuvre d'édification. Après une assez courte notice sur la Géographie, l'Histoire passée et la situation présente de l'Égypte, l'auteur raconte divers épisodes du séjour assez long qu'il fit en ce pays dans une des maisons de son ordre. C'est d'abord un *Voyage aux déserts de Scété et de Nitrie, à la recherche de l'arbre sorti du bois sec que l'abbé Jean arrosa avec tant de travail et d'assiduité*, puis un second *Voyage dans le désert de la Basse-Thébaïde, aux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul*, puis diverses excursions *dans la terre de Gessen, à Tanis, Damiette et Mansourah (Souvenirs de Moïse et de Saint-Louis)*, *à l'arbre de la Vierge (Souvenirs du séjour de la Sainte-Famille à Materyèh près le Caire)*, *Une visite au Vieux-Caire (Souvenirs de la Sainte-Famille)*, enfin des *Traditions et des légendes coptes sur le voyage de la Sainte-Famille en Égypte* et une étude de *Quelques usages bibliques conservés en Orient*. Les effusions pieuses dominent dans ce volume, mais les contrées visitées par le Père J. sont, après tout, si peu connues, que les quelques détails relatifs à la géographie ou à l'histoire naturelle, qu'on rencontre perdus dans le récit, ont une importance réelle. Il me semble que le Père J., dont beaucoup de personnes ont pu apprécier en Égypte le caractère exact et l'instruction étendue, doit avoir rapporté de ces voyages un ensemble d'observations propres à intéresser les archéologues et les savants. J'espère qu'à la suite du présent volume, destiné à l'édification des personnes dévotes, il ne tardera pas à publier une relation où les résultats scientifiques de ses courses aux Lacs de Natron et aux couvents de la Mer Rouge seront exposés plus au long.

Le Père J. a un faible pour les légendes coptes relatives au séjour de la Sainte-Famille en Égypte, et il me semble porté à leur attribuer une

certaine valeur. Je puis lui affirmer que les Coptes en possèdent beaucoup plus qu'il n'en a recueillies; il y a peu d'églises importantes entre le Caire et Girgèh où la tradition locale ne fasse séjourner Christ et ses parents. Je l'ai entendu dire à Manfalout, à Siout, à Sadféh, à Akhmîm, même au couvent de Rizagât (Rezqât) au sud d'Erment. Erment se vante aussi d'avoir donné naissance au premier martyr chrétien, Eudémon, qui rendit témoignage à Christ, alors que celui-ci était âgé de deux ans et résidait à Eschmounéin (Hermopolis Magna) avec ses parents : voilà, comme on voit, Saint-Étienne dépossédé de ses droits au titre de protomartyr.

J'ai relevé un certain nombre de fautes dans la transcription des mots arabes. La plus grave défigure le nom indigène du *Ziziphus*, le *napéca*, que les Arabes appellent *nabq;* le Père Jullien, trompé par la prononciation cairote, supprime le *q* final et écrit partout *nab*, ce qui pourrait égarer quelques botanistes.

G. Maspero.

---

132. — I. **Les huit Aventures** du gourou Paramârtta, contes tamouls traduits par Gérard Devèze. Louvain, 1890.

133. — II. Vier Erzæhlungen aus der **Çukasaptati.** Saṃskṛt und Deutsch von Richard Schmidt. Kiel, 1890.

I. Les Aventures de Paramârtta sont connues depuis longtemps en Europe par la traduction de l'abbé Dubois, publiée à la suite du Pantchatantra (Paris, 1826). M. Devèze n'a pas cru inutile d'en donner une nouvelle traduction, plus conforme aux exigences de la science moderne, dégagée des élégances parasites et des explications interpolées, plus fidèle au texte, serrée et rigoureuse. Dans une courte introduction, M. D. discute l'origine assez problématique de ces contes : rédigés par un jésuite italien qui a mérité d'être compté parmi les classiques tamouls, le P. Beschi, ne sont-ils qu'une simple adaptation de contes européens à l'usage de l'Inde, ou sont-ils originaires du pays dravidien? La question ne paraît pas encore susceptible d'une solution définitive. M. D. semble disposé, pour des raisons assez peu précises, à en faire honneur au génie indien; mais les parallèles occidentaux qu'il cite lui-même ont une ressemblance si frappante avec les contes du P. Beschi qu'il est difficile d'admettre une simple coïncidence ou une commune parenté. A voyager de bouche en bouche sur un si vaste espace, les contes se déforment de tout autre façon; la couleur hindoue du gourou Paramârtta ne paraît être qu'un vernis léger; si peu qu'on le gratte on y reconnait aussitôt et sans hésitation Til Ulespiègle, ou l'empereur Vespasien, etc. M. D. a négligé un élément de comparaison indispensable : les matériaux recueillis par Miss Frere dans les *Old Deccan Days* et par le pandit Naṭeça Çâstri dans le *Folklore in Southern India* montrent à l'œuvre l'imagination locale et donnent comme une pierre de touche pour éprouver l'authenticité des contes écrits par Beschi. — Sans attacher une

importance exagérée à des détails d'écriture, nous devons signaler à M. Devèze plusieurs erreurs dans la transcription des mots sanscrits.

II. — Les quatre contes de la *Çukasaptati* publiés avec une traduction par M. R. Schmidt ne sont qu'un spécimen; l'auteur se propose de donner une édition complète de ces contes, si populaires dans l'Inde, connus par tant de versions en langues vulgaires, mais dont le texte sanscrit est encore inédit. La tâche n'est pas sans de graves difficultés; les manuscrits accessibles sont en fort petit nombre, et de plus ils sont séparés par des divergences profondes. Le choix des leçons à admettre et des variantes à éliminer est délicat, lorsqu'il n'est pas purement arbitraire. Mais M. S. est un élève de M. Pischel et il a acquis sous la direction d'un tel maître une sûreté de méthode qui se marque dès son essai. Il publie chacun des quatre contes en deux rédactions, correspondant aux deux grandes catégories de recensions qu'il distingue : l'une, écrite en prose maigre et sèche, avec un mélange de vers empruntés çà et là, et qui donne plutôt un canevas qu'un récit complet; l'autre plus développée, rédigée dans un style prétentieux et pédantesque. La Çukasaptati prouve ainsi par un nouvel exemple l'état flottant des contes dans la littérature sanscrite. En face de la B*r*hatkathà, où tant de contes populaires étaient venus se grouper et se fixer sous une forme littéraire, une autre série d'ouvrages perpétua un genre plus ancien; rédigés en langue noble, ils n'en restèrent pas moins constamment voisins des dialectes vulgaires, constamment ouverts aux remaniements et aux interpolations, comme l'œuvre anonyme et collective d'une race entière. L'histoire de cette littérature spéciale, envisagée dans son ensemble, aiderait puissamment à expliquer l'origine et les premiers progrès de la littérature sanscrite. L'édition complète de la Çukasaptati, poursuivie par M. Schmidt sur le même plan et avec la même méthode, viendra se ranger sur la même ligne que la Vetâlapañcavi*m*çati publiée par M. Uhle, et permettra, grâce à l'abondance et à la sûreté des matériaux disponibles, d'aborder l'étude générale de ce genre littéraire.

Sylvain Lévi.

---

134. — Ch. Cucuel. **Eléments de paléographie grecque.**
135. — N. Hamant et Jos. Rech. **Exemples de syntaxe grecque.** (Nouvelle collection à l'usage des classes, XVIII et XIX). Paris, C. Klincksieck, 2 vol. in-12.

M. Cucuel a qualifié lui-même son livre une « adaptation » de la *Griechische Palæographie* publiée en 1879 par V. Gardthausen. Ce dernier ouvrage, il en fait la remarque, s'adresse aux paléographes érudits, tandis que le sien est avant tout une œuvre de vulgarisation, un résumé. Réduit à ces modestes proportions, il remplit à souhait le programme de son auteur, et l'on ne pouvait mieux faire assurément, en deux cents et quelques pages de petit format, pour répandre parmi nos étudiants de l'enseignement supérieur les principales notions relatives

à cette matière. Une étude consciencieuse de ces « Éléments » aura pour effet d'amener les lecteurs à pousser plus avant leurs connaissances et les mettra en état d'aborder avec fruit les publications de Montfaucon, de Gardthausen, de Ch. Graux et cette admirable « Commentatio palaeographica » de Fr. Bast que l'on ne consulte pas assez aujourd'hui.

Nous avons relevé peu de détails prêtant à la critique [1]. Le principal porte sur une omission qui nous paraît grave, et encore y a-t-il cette circonstance atténuante que l'on constate le même desideratum dans les paléographies antérieures. Il s'agit des signes d'accentuation, de leurs formes et de leur emploi. On aurait voulu trouver ici quelques mots sur les particularités de cet ordre afférentes aux diverses époques, aux divers copistes, et sur les différences qui existent entre l'accentuation des manuscrits et celle que l'usage de l'imprimerie a introduite et consacrée. Cette réserve faite, nous félicitons M. Cucuel d'avoir donné place en France à une étude qui nous paraît être l'auxiliaire indispensable de la critique verbale.

Les *Exemples de syntaxe grecque* réunis par MM. Hamant et Rech, sont précédés d'une *Introduction* de M. Am. Hauvette, où sont exposés l'idée mère de l'ouvrage et le plan de l'ouvrage, qui sont dus, nous paraît-il, à l'inspiration de ce jeune savant. Les auteurs ont voulu, comme il le rappelle, « rendre accessible aux élèves la connaissance des règles fondamentales de la syntaxe attique et surtout leur offrir un moyen facile d'apprendre à appliquer ces règles dans la traduction du français en grec ». La première partie, en deux cent seize paragraphes, passe en revue toutes les notions syntactiques, et bien peu d'entre eux pèchent par omission [2]. Nous ne dirons qu'un mot de la seconde partie (exemple de syn-

---

1. Page 55, note 1, lire παράγραφοι. — P. 114 (diphtongue ου), c'est un ο et non υ qui doit être surmonté d'un ν. — P. 130, il eût été bon de signaler parmi les exemples de tachygraphie le trait horizontal à la fin des lignes, représentant la lettre N, signe employé aussi dans les manuscrits en écriture ordinaire au x[e] siècle. — P. 144, ajouter cette différence entre le nombre ordinal et le nombre cardinal, que celui-ci est désigné par un trait horizontal placé au-dessus du chiffre, tandis que le premier l'est au moyen d'un trait oblique ascendant, principalement aux x[e], xi[e] et xii[e] siècles. — P. 166, le manuscrit de l'Escurial doit être coté ainsi : ΩI 1. 3 (et non pas Ω13). — P. 182, la concordance entre l'an 800 de l'ère chrétienne et l'ère byzantine exigerait, pour être absolument exacte, l'assignation à cette dernière de l'année 6308/9, comme le montre d'ailleurs l'explication donnée à la page suivante. — P. 199, lire F. Patrizzi. Ce savant eût d'ailleurs figuré à meilleur titre dans le paragraphe de l'Italie que dans celui de l'Espagne, où il était connu simplement pour avoir vendu des manuscrits à Charles-Quint. — P. 200, ne faut-il pas lire Michel Paléologue au lieu de Michel Ducas? — Même page, Ange Vergèce méritait d'être cité non seulement pour son « activité littéraire », mais pour son talent de calligraphe.

2. §. 30, on aurait pu dire un mot du datif de possession τὸ βιβλίον αὐτῷ, *son livre*. — § 49, parmi les prépositions qui gouvernent trois cas, il fallait donner un exemple d'ἀμφί avec le datif, puis avec le génitif, et de περί avec le datif. — § 139, πρῶτος devait être signalé comme étant quelquefois synonyme de πρότερος. — Aux conjonc-

taxe grecque). Si un ouvrage à la fois élémentaire et savant peut raviver l'étude du grec en la rendant attrayante, c'est sans aucun doute un recueil qui, comme celui-ci, permette le plus souvent à l'élève de s'essayer à reconstituer un texte classique dont le livre lui donne une traduction littérale avec quelques indications concernant les règles applicables et les mots qu'il doit employer. Dispensé de rechercher ces mots dans le dictionnaire, il se livrera tout entier à la construction de sa phrase. Quelque fois aussi son travail portera sur un texte moderne et tout sera laissé à son initiative. Nous comptons beaucoup sur ce manuel pour diminuer l'aversion qu'inspire aux commençants l'étude de la langue grecque, sentiment qui s'explique trop souvent par la manière dont elle est enseignée.

C.-E. R.

---

136. — **De Archia poeta,** thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi Theodorus Reinach. Parisiis, Ern. Leroux, 1890, 68 pp. in-8.

C'était une heureuse idée de faire une thèse latine sur Archias, non qu'il y eût beaucoup de neuf à trouver dans une matière si maigre, mais précisément dans le groupement des rares détails connus et dans l'exposition des hypothèses qu'ils suggèrent, l'esprit ingénieux de M. Théodore Reinach pouvait plus facilement réveiller notre intérêt.

Dans la première partie, consacrée à la vie d'Archias, les questions embarrassantes : chronologie de la vie du poète, nature du droit de cité accordé dans les villes grecques, détermination du Lucullus accompagné en Sicile, caractère de la défense présentée par Cicéron, tous ces points d'interrogation posés par le *pro Archia* restent sans réponse certaine, à mon avis du moins. M. R. ne peut que faire des suppositions, dont quelques-unes sont vraiment séduisantes. Il semble bien en particulier que la cause d'Archias était fort mauvaise. Halm croit cependant que la partie juridique du discours, développée à l'audience, a été volontairement écourtée dans la rédaction destinée à la lecture. Cette explication, passée sous silence par M. R., n'est pas moins probable que toute autre.

La deuxième partie de la brochure traite des ouvrages d'Archias. M. R. attribue au poète d'Antioche les épigrammes de l'*Anthologie* mises sous le nom d'Archias sans épithète [1]. Ces épigrammes, écrites sur

---

tions copulatives énumérées dans le § 174, j'ajouterais *καὶ δὴ καί*, *surtout*. — A côté des conjonctions « adversatives » (§ 176) ou parmi les augmentatives (§ 186) j'aurais volontiers placé comme conjonction restrictive *ἀλλά*, *du moins*, lorsqu'il est le conséquent de *εἰ*. — Il n'était pas inutile de rappeler, § 180 ou ailleurs, que *ὅτι*, précédé d'un verbe d'énonciation, peut très bien être suivi du discours direct. — Les fautes typographiques sont infiniment rares. Nous n'avons rencontré que ᾧ devenu accidentellement ῳ (p. 29) et τῷ mal sorti, du moins dans notre exemplaire (p. 31).

1. Elles sont publiées, au nombre de dix-huit, dans un appendice à la fin du volume.

des sujets rebattus à l'aide de formules connues, trahiraient l'esprit imitateur d'un improvisateur à la mode. Il est en tout cas surprenant de ne pas y trouver de sujets nouveaux ou tirés de la vie de tous les jours, comme ceux dont Stace donne l'idée dans les *Silves* (cité par M.R., p. 26 et n. 8). Nous restons ici encore dans le domaine des vraisemblances. Mais M. R. a gardé pour la fin une conjecture tout à fait séduisante, sinon certaine. La vie de Lucullus par Plutarque contient un grand nombre de récits de prodiges et d'apparitions, dont on ne peut pas rendre responsable Salluste, source habituelle de Plutarque dans cette biographie. La couleur poétique de certains récits, un hexamètre mis dans la bouche de Vénus trahissent l'imitation d'un poète épique. Il est très naturel de songer à Archias et à ses *Mithridatica*. Cette conclusion présente un intérêt littéraire tout particulier. M. R. l'a bien vu : « eximius ille noster tragoediarum scriptor, qui in *Mithridate* fabula Plutarchiana ad uerbum expressit, non historicum, ut putabat, sed poetam poeta insciens interpretatus est. »

Malgré les doutes inévitables en un sujet si obscur, la tentative de M. Reinach a au moins le résultat de grouper tout ce qu'on peut savoir, et ceux qui par profession doivent étudier les discours de Cicéron ou qui par goût ont la tentation de les relire, lui sauront gré de nous avoir donné, dans un latin spirituel, une idée de ce qu'à pu être le poète Archias.

Paul Lejay.

---

137. — **Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France.** Départements, t. XIV. Clermont-Ferrand, Caen, Toulon, Draguignan, Grasse, Nice, Tarascon. Paris, Plon, 1890. In-8, xxxvi-587 pages[1].

Le *Catalogue général* a, entre autres mérites, celui assez rare pour une publication faite aux frais de l'État, de progresser rapidement. Huit volumes ont été consacrés aux bibliothèque de Paris (Arsenal et Mazarine) depuis 1885, et quant à la série des départements, le progrès n'a pas été moindre puisque le t. I (Rouen) a paru en 1886, et que nous annonçons présentement le t. XIV. Le t. XIII (Marseille et Cambrai) est seul resté en arrière, mais il est annoncé comme devant paraître prochainement. Prise dans son ensemble cette publication fait honneur à la science française, et permet de constater chez nous un état très satisfaisant des études de paléographie et d'histoire littéraire. C'est surtout par des jeunes gens sortis plus ou moins récemment de l'École des Chartes que ce catalogue a été rédigé, et on leur rendra strictement justice en reconnaissant que les parties les meilleures leur sont dues.

Il y a en effet dans ce catalogue des parties meilleures que les autres;

---

1. L'introduction paginée en chiffres romains n'est pas, comme on pourrait le supposer, l'introduction générale du volume, mais l'introduction particulière du catalogue de Clermont. Il semble que la numérotation en chiffres romains aurait dû être réservée à l'*avertissement* qui occupe la première page.

il y a aussi dans la façon de décrire les manuscrits d'assez grandes variétés. En une certaine mesure cette inégalité était inévitable dans une entreprise d'aussi longue haleine. Toutefois, je crois qu'elle eût pu être réduite, que bien des erreurs eussent été évitées, si les divers catalogues avaient été soumis à la révision de quelques savants compétents. Il y avait jadis au Ministère de l'Instruction publique une commission chargée de surveiller la publication des catalogues des manuscrits [1]. Cette commission fonctionnait assez mal par la faute de l'administration qui ne la convoquait qu'à de rares intervalles, et ne savait pas l'employer. Toutefois elle a rendu certains services et aurait pu en rendre davantage. C'est elle, ou plutôt c'est son président, M. L. Delisle, qui a tracé le plan suivi plus ou moins régulièrement dans la série in-8° [2]. Elle a fourni, et elle eût pu continuer de fournir des commissaires chargés de revoir les catalogues avant leur mise sous presse et d'en relire les épreuves. Ce procédé, qui est généralement suivi dans les sociétés de publication (Sociétés de l'histoire de France, de l'histoire de Paris, des anciens textes français, etc.), n'entraîne pas de retards appréciables et est une garantie contre l'insuffisance de certains rédacteurs, en même temps qu'elle assure une certaine uniformité dans l'exécution. Une surveillance incessante est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi variée qu'un catalogue de manuscrits, où on passe d'un traité de scolastique à un livre liturgique, d'un texte d'auteur ancien à un recueil de poésies françaises, d'une collection d'autographes modernes à une compilation historique. Or, ici cette surveillance fait défaut. On s'en aperçoit à première vue pour peu qu'on veuille comparer deux des meilleurs catalogues de la collection, celui de la Bibliothèque Mazarine et celui de l'Arsenal, qui sont rédigés d'après des plans très sensiblement différents.

Le t. XIV contient le catalogue des manuscrits de Clermont-Ferrand, Caen, Toulon, Draguignan, Fréjus, Grasse, Nice, Tarascon-sur-Rhône. Entre ces collections une seule, celle de Clermont, a une véritable importance, les autres sont de médiocre valeur ou à peu près nulles, notamment celles de Grasse et de Tarascon. On a bien fait toutefois de ne pas les négliger : il importe de savoir exactement ce que contiennent et aussi ce que ne contiennent pas nos bibliothèques. Le catalogue de Clermont a pour auteur M. Couderc, de la Bibliothèque nationale. Il m'a paru assez bien fait ; l'histoire des fonds, notamment, est traitée avec soin. Çà et là, toutefois, il y a matière à rectification. Ainsi le n° 47 (p. 11) contient sans indication d'auteur, des *fabulæ moralizatæ*, dont les premiers mots sont : « Aperiam in parabolis os meum ». C'est la collection bien connue d'Eude de Cheriton, dont les mss. abondent et qui a

1. On en trouvera la composition en tête du t. V du *Catalogue général*, série in-4°.

2. Ce plan est dans ses parties essentielles celui que M. Delisle avait indiqué et justifié dans sa *Note sur le catalogue général des manuscrits des départements* (1873) dont on a rendu un compte détaillé ici-même, 1873, art. 166.

été plusieurs fois publiée, notamment par M. Hervieux [1], et depuis par D. Pitra dans le t. II de ses *Analecta novissima*. — Le nº 96 (p. 29) « Raymundi disputatio fidelis cum infideli » n'est pas suffisamment déterminé. Quel est ce « Raymundus »? C'est le célèbre Raymond Lull; voy. *Hist. litt.* XXIX, 148. — Nº 172 (p. 63), « Bartholomei Anglici [de Glanvilla] tractatus de proprietatibus rerum ». Pourquoi ajouter [*de Glanvilla*]? M. Delisle a démontré (*Hist. litt.* XXX, 353) que ce surnom n'a aucune authenticité. — Le ms. 262 (p. 91) qui contient Fouchier de Chartres, Raymond d'Aiguille et Gautier le chancelier, est une compilation particulière dont l'auteur, un certain Guillaume Grassegals, est connu; voy. *Hist. occid. des croisades*, III, xxv. — Nº 732 (p. 196) « acte d'achat par *Nasaura*, religieuse... » Non, mais *na Saura*. Ce nom fabriqué *Nasaura* est répété à la table.

Les catalogues des bibliothèques de Provence (Toulon, Draguignan, etc.) ont été rédigés par M. l'abbé Albanès. Ils laissent particulièrement à désirer. On y trouve des fautes qu'une révision faite par un savant versé dans la littérature du moyen âge aurait fait disparaître. Quelques exemples suffisent. Draguignan, nº 9 (p. 399). « Speculum regiminis, ou miroirs métaphoriques de Philippe de Bergame. Commencement : *Si Deus est animus, nobis [2] ut carmina dicunt...* » A la fin de l'article, qui est fort long, M. Albanès affirme que d'après un ms. de Marseille l'auteur est bien Philippe de Bergame. Je n'y comprends rien. Ph. de Bergame est un commentateur, mais l'auteur du poème en quatre livres qui commence par *Si Deus est animus* est le Pseudo-Caton, tant de fois copié, publié et traduit, et M. Albanès ne paraît pas le savoir. — Le nº 1 de Fréjus est un sacramentaire du XIIe siècle. Il contient au fol. 105 un texte du trope provençal de la saint Etienne dont on a plusieurs autres copies [3]. M. Albanès publie ce texte, comme s'il était unique et inédit, tandis qu'il a été publié maintes fois, notamment dans la *Chrestomathie provençale* de M. Bartsch. Il nous laisse croire que cette copie est de la même main que le reste du ms., c'est-à-dire du XIIe siècle, tandis que la langue indique évidemment une époque notablement moins ancienne. Enfin, son texte est fautif : *polmoi* pour *polmo*, plus loin *de rier* pour *derier*, puis *s'ufere* pour *suferc*. — P. 458 est décrit très longuement un Térence du XVe siècle (Nice, nº 84). M. Albanès publie in-extenso plusieurs arguments « qui ne se trouvent pas dans Panckoucke, Nisard, Le Maire (*sic*). » Voilà de l'érudition bien arriérée. Les arguments de l'*Hecyra*, et du *Phormio* sont publiés comme étant en vers. Mais ils sont en prose. — P. 462 (même ms.) « Lettre d'Ulysse à Pénélope : *Hanc tibi [4] Penelope lento tibi mittit Ulixes...* » quatre feuillets de

1. *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge*, II, 587 et suiv.

2. C'est ainsi qu'il faut ponctuer; M. A. met, à tort, la virgule après *nobis*.

3. Voir sur ce sujet un rapport inséré en 1867 dans la *Revue des Sociétés savantes*, 4e série, t. V, p. 297. Cf. *Revue des langues romanes*, II, 140.

4. Il faut *tua*.

texte; incomplète à la fin, elle se termine par « *Forcitan et nobis qui male fuit amor* ». J'ai cité *in-extenso* cet inconcevable article. On voit que M. Albanès n'a pas reconnu la première des héroïdes d'Ovide; qu'il ne s'est pas aperçu qu'il avait sous les yeux la première héroïde tout entière et une partie de la seconde, à laquelle appartient le vers *Forsitan et nobis qui male* FAVIT (et non *fuit*) *amor* v. 104. — Le nº 86 de Nice est une copie, datée de 1872, de la vie de saint Honorat, par Raimond Feraud. Mais de qui est cette copie? de M. Sardou, qui a publié le poëme de Feraud en 1875? Il fallait le dire.

La table, rédigée par M. Couderc, m'a paru suffisamment complète et bien conçue.

P. M.

---

138. — V. MORTET. **Maurice de Sully**, évêque de Paris (1160-1196). Etude sur l'administration épiscopale pendant la seconde moitié du XIIe siècle. Paris, 1890, 1 vol. in-8, X-206 p. et 3 planches.

M. V. Mortet était déjà connu des érudits par une excellente étude d'archéologie et d'histoire sur *la cathédrale et le palais épiscopal de Paris, du* VIe *au* XIIe *siècle* [1]. Son nouvel ouvrage achèvera d'attirer sur lui l'attention des historiens qui s'occupent du moyen âge français. Il lui vaudra l'approbation de tous ceux qui aiment à voir traiter en bons termes, avec ordre, clarté et précision, un sujet nettement délimité et par lui-même intéressant. L'évêque Maurice de Sully a été le constructeur de la cathédrale de Paris, et il appartient, par ses sermons, à l'histoire littéraire du XIIe siècle. M. M. a donc été heureux dans le choix de son personnage; il a réussi à le mettre en lumière; et de plus, il a eu le mérite, de tracer, avec les seules ressources que lui offrait sa monographie, le tableau exact et complet d'une administration épiscopale à l'époque de Louis VII et de Philippe-Auguste.

L'ouvrage se compose de trois parties. La première comprend la vie de Maurice avant son épiscopat. M. M. y a rassemblé et discuté avec soin le peu de données qu'on possède sur cette question. Il a établi que Maurice avait été chanoine de l'église de Paris avant 1159 et archidiacre de l'année 1159 au 12 octobre 1160; mais il n'ose pas affirmer, ce qui est d'une critique prudente, qu'il ait été chanoine ni archidiacre de Bourges. Tout au plus, pourrait-on reprocher ici à M. M. d'avoir tenu compte d'une anecdote sur Maurice de Sully mendiant son pain à Paris, qui a été appliquée à d'autres évêques, et par suite n'avait, en l'espèce, aucune valeur. On remarquera, dans cette première partie : 1º l'analyse et les extraits que l'auteur nous donne d'un traité théologique inédit de Maurice sur le *Canon de la messe;* 2º son appréciation des sermons de l'évêque de Paris; 3º des détails intéressants empruntés à Étienne de Bourbon sur l'élection de Maurice de Sully.

---

1. Paris, Alph. Picard, 1888, 1 vol. in-8.

Dans la deuxième partie, M. M. a étudié l'administration épiscopale de son personnage. C'est ici surtout qu'il a mis à profit les recherches approfondies et étendues qu'il a faites dans les bibliothèques et les archives de Paris et de la région parisienne. L'ordre qu'il a suivi dans ce tableau de l'épiscopat de Maurice de Sully, les divisions et subdivisions qu'il a introduites pour exposer avec clarté une matière des plus complexes, pourraient servir de modèle à tous les érudits qui ont à traiter des questions similaires. C'est un bon chapitre de l'histoire des institutions ecclésiastiques de la France à la fin du XIIe siècle. L'auteur examine successivement avec soin les rapports de l'évêque avec le chapitre de Paris, avec le chancelier de l'église parisienne, avec les archidiacres (voir en particulier ce qui concerne l'institution des *clercs de l'évêque*, point de départ de celle des officiaux et des grand vicaires), avec les paroisses, enfin avec les abbayes, et notamment avec l'abbaye de Saint-Victor, pour laquelle Maurice de Sully avait une prédilection particulière. M. M. a prouvé que Maurice n'a pas fondé l'abbaye d'*Yerre* (il faut, je crois, adopter cette orthographe, et non pas celle de l'auteur, *Yères* [1], qui n'est pas conforme au latin *Hedera* ou *Edera*), qu'il a simplement reconstruit avant 1188, celles d'Hérivaux, d'Hermières, de Gif, de Montéty, dont la fondation lui a été attribuée, et qu'il n'a fait que confirmer en 1190 la fondation de l'abbaye de la Roche. C'est dans la section relative à l'*administration des biens épiscopaux* que M. M. a intercalé les résultats de son étude, antérieurement publiée, sur la construction de la cathédrale de Paris et du palais épiscopal. Enfin, dans une troisième section, il aborde le côté politique de son sujet, en traitant, avec la même précision et le même soin, des rapports de l'évêque de Paris avec les archevêques de Sens, les papes et les rois de France. Maurice de Sully a été chargé de plusieurs commissions importantes sous les pontificats d'Alexandre III, de Lucius III, de Clément III et de Célestin III. Louis VII l'a délégué en 1162 à la conférence de Saint-Jean-de-Losne, et on sait qu'il a été en relations constantes avec la famille capétienne, sous le règne de Philippe-Auguste.

La troisième partie de l'ouvrage, où l'auteur parle de la retraite de Maurice à l'abbaye de Saint-Victor, de sa mort, de ses dernières dispositions et de son épitaphe, est de beaucoup la plus courte. Elle est suivie d'une *note sur la date des actes de l'évêque de Paris*, d'un tableau *offrant la succession des principaux dignitaires de l'église de Paris pendant son épiscopat*, enfin d'une série de cinquante-cinq pièces justificatives, dont un extrait de sermon inédit. M. Mortet avoue, avec une franchise dont il faut lui savoir gré, « que ses recherches auraient pu s'étendre davantage » et il ne se flatte pas « d'avoir eu connaissance de tous les documents qui intéressent son sujet ». Nous le félicitons d'avoir su se borner ; il a vu et indiqué tous les actes importants et typiques qui

1. D'autant plus que dans une *notice* de la p. 194, M. M. orthographie encore d'une autre façon qui ne vaut guère mieux : *Hyères*.

sont relatifs au célèbre évêque et à son administration : ce qui est l'essentiel. Les quelques chartes de Maurice de Sully, qui peut-être restent encore enfouies dans certains cartulaires d'abbayes, n'ajouteraient rien au mérite d'une œuvre consciencieuse et bien ordonnée, qui tiendra un rang des plus honorables parmi les monographies scientifiques dont l'histoire du XIIe siècle a été l'objet.

Achille LUCHAIRE.

---

139. — **Die quæstiones des Azo** zum ersten Male aus den Handschriften herausgegeben, bevorwortet und mit Noten versehen von Dr. Ernst LANDSBERG ao. œ. Professor der Rechte an der rhein. Friedrich-Wilhelms Universitæt zu Bonn. Freiburg i. B., 1888. Mohr. 1 vol. in-8 de 111 pages.

Les historiens du droit négligent trop facilement l'illustre Azo qui a joui au moyen âge d'une si grande réputation. Je n'en veux d'autre preuve que l'aventure récente d'un savant éminent qui ne reconnut pas dans la *Somme Acé* une traduction française de la *Summa Azonis*. M. Langlois, plus avisé, se hâta de restituer l'œuvre à son auteur.

M. E. Landsberg ne veut pas que nous oubliions ainsi le grand Azo. Il nous donne aujourd'hui des *Quaestiones* inédites de ce jurisconsulte ou, du moins, des *Quaestiones* qui ont circulé sous le nom d'Azo (voyez pp. 4, 5).

Entre professeurs et étudiants on aimait, il y a six cents ans, à se poser des problèmes juridiques et à y trouver des solutions. (Ces utiles exercices ne sont point passés de mode). Les *Quaestiones* ou sont issues de ces petites conférences ou y sont une préparation. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit romain au moyen âge, les liront avec intérêt. — La présente édition des *Quaestiones*, établie à l'aide de cinq manuscrits, est dédiée à l'Université de Bologne où enseigna Azo.

M. VAUQUER.

---

140. — M. PELLECHET. **Catalogue des livres de la bibliothèque d'un chanoine d'Autun.** Claude Guilliaud, 1493-1551. Paris, A. Picard; Autun, Dejussieu, 1890, grand in-8 de XII-239 p.

Le rédacteur du *Catalogue* publié par la Société Éduenne a tout dit, dans sa *préface*, sur la vie, les écrits et la bibliothèque de Claude Guilliaud; il a tiré ses principaux renseignements des notes biographiques inédites consignées par un des contemporains du chanoine-bibliophile sur les feuillets de garde d'un exemplaire du *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum*, de Trittenheim, décrit sous le n° 393 (p. 196). Résumons ces renseignements en quelques lignes avant d'examiner le travail dû à la modeste et savante main qui nous a déjà donné les catalogues des incunables de Dijon et de Versailles.

Claude Guilliaud naquit vers la fin du XVe siècle à Villefranche-sur-

Rhône [1]; il fit ses études à Paris, y obtint le grade de docteur en théologie, fut professeur en Sorbonne [2], devint chanoine d'Autun (vers 1535 probablement), théologal du chapitre, prévôt de Sussex, prononça l'oraison funèbre de Claude de Lorraine, duc de Guise (Paris, 1550), composa divers pieux et doctes ouvrages, notamment des homélies et des commentaires sur les évangiles, et mourut le 14 avril 1551, laissant au chapitre d'Autun une magnifique collection de livres : *bibliothecam amplissimam librorum omne genus, maxime theologorum, refertissimam et geographicis chartis ornatam.* « La bibliothèque du chapitre d'Autun, » dit M. Pellechet en un bien intéressant passage que je tiens à reproduire (p. VI), « était installée dans la belle salle située au-dessus de la sacristie de la cathédrale ; on peut y admirer encore aujourd'hui l'élégance de la voûte, dont les nervures retombent toutes sur un pilier central. Cette salle fut bâtie par Jacques Hurault, évêque d'Autun, pour y placer en *bonne lumière* un tableau de fra Bartolommeo, les noces mystiques de sainte Catherine, conservé maintenant au musée du Louvre. Ce tableau avait été offert par les Florentins à Jacques Hurault alors ambassadeur de François Ier auprès de la république de Florence [3]. C'est dans cette salle où Claude Guilliaud avait donné les leçons auxquelles l'obligeait sa charge de théologal, qu'après sa mort furent placés les livres qu'il avait réunis et étudiés avec tant de soin, comme le prouvent ses annotations marginales. Ils y restèrent jusqu'en 1820. » A cette époque la salle de la bibliothèque fut transformée en chapelle et le chapitre donna ses livres au Grand séminaire. Trois mille volumes avaient été légués par Guilliaud ; il n'en reste que cinq cents aujourd'hui, mais leur variété, ajoute M. P., « suffit pour faire concevoir une haute estime de l'intelligence ouverte et du savoir étendu de leur possesseur ». Il a été possible, continue-t-il, « d'identifier ces livres, grâce au soin que Claude Guilliaud prenait d'écrire, sur le feuillet du titre, son nom avec le prix d'acquisition [4] ». M. P. n'a rien négligé pour rendre le plus utile et le plus commode possible l'inventaire des vénérables bouquins. Chaque article est accompagné d'une notice, parfois assez développée, où satisfaction est donnée aux lecteurs les plus exigeants.

1. La date précise de la naissance n'a pu être indiquée, les registres paroissiaux de Villefranche ne remontant qu'à l'année 1530, mais on sait que Guilliaud était âgé de cinquante-huit ans au moment de son décès, ce qui reporte son entrée dans le monde à 1493 environ.

2. En souvenir de ce professorat, il ajoute à sa signature, sur plusieurs des livres de sa bibliothèque, les titres de *Socius Sorbonicus, Socius Sorbonæ, Sodalis Sorbonicus.*

3. Jacques Hurault de Cheverny fut le protecteur de Guilliaud. Voir la notice latine anonyme (p. VII), notice que M. P. est tenté (*préface*, p. IX) d'attribuer à un parent du chanoine, le prieur Maximilien Guilliaud, et où se ravisant (p. 196) il préfère voir l'œuvre d'un certain Hymbelot, dont le nom est inscrit sur le titre de quelques exemplaires des ouvrages du chanoine.

4. Pourquoi le rédacteur du *Catalogue* n'a-t-il pas donné ce tableau comparatif que nul ne pouvait établir mieux que lui ?

Les principaux recueils bibliographiques y sont complétés sur un assez grand nombre de points, par exemple le recueil de Hain [1] et plus encore celui de J. C. Brunet [2], sans parler de recueils spéciaux tel que le recueil consacré aux impressions de Froben par Stockmeyer et Reber. A côté d'indications entièrement nouvelles on y trouve des descriptions de livres déjà connus faites avec tant de minutieuse exactitude, qu'elles sont, en quelque sorte, nouvelles aussi. Parfois aux renseignements bibliographiques s'ajoutent diverses particularités à la fois instructives et curieuses. C'est ainsi qu'à propos des *Leges dansandi* d'Anthonius Arena (nº 35) nous lisons (p. 19) : « Brunet I, 392-394, donne une liste des éditions de ce singulier ouvrage, mais aucun des titres qu'il reproduit ne concorde avec les abréviations de celui qui est cité ici. Libri, dans son catalogue imprimé en 1847, fait remarquer qu'à la fin de son exemplaire se trouvaient les figures d'un grand nombre de danses, à la mode au commencement du XVIe siècle. Ces figures sont indiquées à l'aide d'une notation particulière, que l'auteur a soin d'expliquer. Plusieurs de ces danses ont des noms français, d'autres (telle que le *brot de la vigne*) des noms en patois ; une seule *(consumo la vita mia)* est en italien ; une autre *(dulcis amica)* est en latin. Probablement ce ne sont là que les premiers mots des chansons, sur l'air desquelles on exécutait ces danses.» Au fº 3, l'auteur adresse une épigramme aux docteurs ès-lois Pierre Cassaing et Arnaud Contade, de Narbonne, et au fº 3 vº, il en adresse une autre à Pierre Cateau Catelis, de Toulouse, référendaire du sacré palais. » Citons encore cette note (nº 339, p. 169), à propos du *De rudimentis hebraicis libri III* : « Dans la lettre dédicatrice au commencement de l'ouvrage, Reuchlin donne des détails nombreux et très précis sur les principaux faits de sa vie et sur ses travaux », et cette autre note (nº 407, p. 203), à propos du *Dialogus de animi tranquillitate* de Florentius Volusanus : « Dans l'épître dédicatoire l'auteur parle avec éloge du typographe S. Gryphe, qui vient en aide aux auteurs, en faisant imprimer leurs ouvrages. »

La réputation de M. P. comme bibliographe et comme critique est si solidement établie, qu'il serait inutile d'insister sur le mérite de son nouveau travail. Contentons-nous donc d'ajouter que le volume est aussi correctement que nettement imprimé [3], qu'il est enrichi de toute sorte de tables *(Table des noms des imprimeurs et des libraires, Table des noms des villes, Table alphabétique des noms de personnes, Table sommaire des ouvrages)*, et qu'en tête de ce volume, revêtu d'un élégant cartonnage [4], ont été reproduites les armoiries de Claude Guilliaud

1. Nºs 11, 65, 290 et (à l'appendice) 5.

2. Nºs 74, 85, 93, 165, 201, 245, 282, 296, 357, 377, 401.

3. « Achevé d'imprimer le 4 août 1890 par MM. Giunta d'Albani frères, à la Haye. » Je n'ai presque pas trouvé de fautes typographiques dans tout le volume. Je noterai celle-ci (nº 19, p. 11) : « L'épithalame ne doit pas être antérieure à l'année 1506. »

4. Les bibliophiles seront sensibles à cette aimable attention des éditeurs. Puisse ce bon exemple être suivi toutes les fois qu'il s'agira d'un ouvrage destiné à être souvent consulté !

(d'azur au lion couché d'or) avec la devise *vigilandum* qui pourrait si bien être adoptée par un aussi vaillant et aussi scrupuleux travailleur que M. Pellechet.

T. de L.

---

141. — **Die Kabinetsregierung in Preussen** und Johann Wilhelm Lombard, von Hermann Hüffer. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1891. In-8, xxviii et 579 p. (avec deux portraits de Lombard et de sa femme).

Ce nouveau livre de M. Hüffer est consacré à la fois au fameux Lombard — si peu connu en réalité jusqu'aujourd'hui — et au « gouvernement du cabinet » en Prusse. Nul ne connaissait mieux ce sujet difficile que M. H. : il a eu en main les papiers de Lombard et il a consulté les archives prussiennes ainsi que les *Mémoires* de Hardenberg et la publication de M. Bailleu ; il sait écrire et mettre en œuvre les documents : le travail qu'il nous donne, est tout à fait digne de son grand ouvrage sur le *Congrès de Rastadt et la deuxième coalition*.

Les deux premiers chapitres nous font connaître les origines de Lombard, ses brillantes études, son mariage avec Dorothée Gilly; nous le voyons entrer au service de Frédéric II comme secrétaire du cabinet, suivre Frédéric Guillaume II à Reichenbach et Lusi en Turquie, accompagner le roi dans l'Argonne et à Francfort [1].

Le chapitre troisième traite du « gouvernement du cabinet », tel qu'il existait en Prusse, à l'instant où Lombard devient un des personnages les plus considérables de la monarchie. M. H. nous retrace l'histoire du *cabinet* et de ses différentes formes; il en expose l'organisation; il montre que le père de Frédéric II s'en sert pour communiquer avec les administrations; que Frédéric II en fait un instrument subalterne qui annonce sa volonté; que Frédéric Guillaume II ne lui accorde que très peu d'action; mais que Frédéric Guillaume III lui donne la plus grande part du pouvoir. Les conseillers de cabinet sont les véritables conseillers du roi; ils exercent sur ses résolutions une plus grande influence que les ministres qui ne le voient qu'à de longs intervalles. Haugwitz est ministre des affaires étrangères; mais il ne vient même pas deux fois par semaine à Postdam et il laisse Lombard, jeune, actif, intelligent, se rendre peu à peu indispensable.

Les ambassadeurs de France ne se trompent pas sur le rôle de Lombard; ils le regardent comme un véritable ministre; et, d'ailleurs, Lombard, quoique hostile aux idées révolutionnaires, est un ami de la France; descendant de réfugiés, il a, comme la colonie française de Berlin avant 1806, de vives sympathies pour Bonaparte et admire son génie. C'est lui qu'on envoie au mois de juillet 1803 à Bruxelles pour se plain-

1. M. H. avait déjà publié dans la *Deutsche Revue* les lettres que Lombard écrivit de Champagne, à sa femme, et nous avons pu, nous même, en tirer parti. On sait que Lombard fut fait prisonnier dans la journée du 20 septembre et mené à Dumouriez qui se servit de lui pour « amorcer » la négociation avec le roi de Prusse.

dre au premier consul de l'occupation de Ritzebüttel et de Cuxhafen (et il revint sous le charme). C'est lui qui, lorsque Napoléon fait arrêter Humbold à Hambourg, écrit la lettre du roi de Prusse (IVe et Ve chap.).

Lombard est d'ailleurs si intimement mêlé aux événements des années 1805 et 1806 que les chapitres suivants (VI, VII, VIII, X), sont tout autant une histoire de la monarchie prussienne que la biographie du secrétaire royal. On connaît ces événements, et M. H. les expose de la façon la plus claire et la plus attachante : le Hanovre offert à la Prusse, Hardenberg, séduit par le mémoire de Laforest qu'il nomme un chef-d'œuvre et penchant pour une alliance avec la France; Lombard, Beyme, le roi regardant la neutralité, le *Durchwinden* entre les deux partis comme le devoir de la politique prussienne, et la déclarant, après avoir reçu de Napoléon de nouvelles et inadmissibles conditions; Bernadotte traversant le territoire d'Anspach; Frédéric Guillaume, irrité, consentant à l'entrevue qu'il refusait au tsar et signant le traité du 3 novembre, mais non sans retards et avec l'intention d'attendre l'issue de la campagne pour s'attacher aux alliés et revenir à la neutralité; Haugwitz ne partant que le 14 novembre, ne voyant Napoléon que le 28 et sans lui parler des exigences prussiennes durant un entretien de quatre heures, ne le revoyant que le 14 décembre, après Austerlitz, pour signer le lendemain un traité qu'il regarde comme le salut de l'État (p. 180), puis allant à Paris proposer des modifications, et accepter, le 15 février 1806, un autre traité que Berlin ratifie pour échapper à la guerre. Mais la guerre devait venir : Hardenberg tombe, pour son bonheur, comme dit M. H., car Napoléon lui a fait l'honneur de le déclarer son ennemi devant tout le monde, et Hardenberg est et reste désormais son adversaire (p. 210). Alors commence la campagne contre le *cabinet*. Hardenberg, en se retirant, attaque les conseillers du roi. Stein rédige un virulent mémoire qu'on remet à la reine, « c'était placer dans des mains de femme la massue d'Hercule; le mémoire ne vint jamais sous les yeux du roi; il reste toutefois la plus puissante expression d'un courant politique qui amena la transformation de l'état prussien » (p. 232). Rüchel ose dire à Frédéric Guillaume que « plusieurs de ses proches serviteurs possèdent, non la confiance, mais la méfiance et le mépris » (p. 247). Jean de Müller écrit, contre les « trois ou quatre hommes du cabinet que la voix publique accuse de corruption », un factum signé par les deux frères du roi, par le prince Louis Ferdinand, par Rüchel, Phull, Stein. Mais le roi refuse de se séparer de ses conseillers, de Haugwitz, de Beyme, de Lombard, et ce dernier se justifie dans une « apologie détaillée » (p. 248-252) qui ne reste pas sans influence sur l'esprit de Frédéric Guillaume III.

Suit la déclaration de guerre. Lombard a rédigé le manifeste. Il fuit, lorsqu'il apprend les désastres; il arrive à Stettin, est arrêté par la reine, détenu pendant trois jours, relâché sur l'ordre du roi, et passe le reste de la guerre à Königsberg et à Köslin, « dispensé des fonctions de sa

place jusqu'à d'autres temps ». Mais M. H. n'abandonne pas dans ce chapitre (le Xe de l'ouvrage et qui a pour titre *D'Iéna à Tilsitt)* le « gouvernement du cabinet ». Il montre Stein, Hardenberg, Rüchel appelés au conseil après la retraite de Haugwitz et de Lombard, demandant avec énergie l'abolition du cabinet, Beyme bravant leurs efforts et demeurant dans le conseil qu'il semble présider, Stein s'irritant et irritant le roi qui le congédie, Hardenberg se réconciliant avec Beyme et se retirant, après Tilsit, sur une sommation de Napoléon, mais non sans recommander Stein au souverain.

M. H. a eu ici (dans son XIe chapitre) l'ingénieuse idée d'analyser la littérature politique des années 1807-1809. Lombard est devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et profite de ses loisirs pour composer ses *Matériaux pour servir à l'histoire des années 1805, 1806 et 1807*. Mais d'autres encore étudient et rappellent les causes de la catastrophe. M. H. nous les présente : Zerboni, Held, Cölln, l'auteur des *Vertraute Briefe* et des *Neue Feuerbrände*, Buchholtz et Massenbach, qui collaborent à la « Galerie des caractères prussiens ». Ce tableau d'ensemble n'existait pas encore, et M. H. a eu raison de nous le donner. Du reste, il trace, avec autant d'éclat que de vigueur, le portrait de ces polémistes et pamphlétaires « si impudents, si provoquants, si pleins de venin et de bile ». Mais au milieu de ces écrits politiques du temps, les *Matériaux* de Lombard méritent la place d'honneur; point d'attaques personnelles, point d'injures et d'invectives odieuses (p. 378). Toutefois, si M. H. analyse très clairement les *Matériaux*, et s'il en fait voir les qualités, il n'en cache pas les faiblesses; le livre est pour ainsi dire un mémoire adressé à Napoléon, et Lombard évite tout ce qui pourrait exciter la défiance de l'empereur.

Pendant que Lombard travaillait à ses *Matériaux*, que devenait le ministère? Tel est le sujet du XIIe chapitre, intitulé *Stein et Hardenberg*. Stein devient ministre dirigeant; il commence son œuvre de reconstitution ; il fait dissoudre le « cabinet » et, s'il se retire bientôt, ses plans demeurent ; il y a désormais un conseil d'État; le « cabinet » n'est plus ce qu'il était; les ministères s'organisent. Ce chapitre est peut-être le premier essai — et nous regrettons de n'y pas insister — d'expliquer les diverses faces que prennent les projets de réformes, par le caractère et les inclinations particulières des personnages dirigeants.

Deux chapitres (XIII et XIV) sont consacrés aux dernières années de Lombard — qui mourut à Nice le 28 avril 1812 — et à son caractère. M. H. l'a parfaitement jugé : Lombard avait un talent plus littéraire que politique, et en effet, il a fait des vers, traduit le quatrième livre de l'*Énéide*, et manié les deux langues avec la même aisance. Mais M. H. n'est pas trop indulgent pour son héros; il ne dissimule pas sa légèreté d'esprit et sa frivolité ; Mencken ne nommait-il pas Lombard *flüchtig*, Rüchel ne lui reprochait-il pas son *Leichtsinn*, Stein ne le traitait-il pas de *frivoler Mensch?* (p. 79, 83, 228). Un autre reproche que M. H.

essaie de pallier, assez justement, c'est l'immoralité de notre diplomate : il est certain que Stein exagère en attribuant aux excès de Lombard le délabrement de sa santé ; mais n'est-il pas singulier que ses contemporains s'accordent à le représenter comme *unsittlich?* (cf. encore p. 79). Quoi qu'il en soit, M. H. a raison de le réhabiliter, de le « sauver » au point de vue politique ; Lombard n'a ouvert les yeux qu'au printemps de 1806, et à cette époque seulement, il a reconnu que Napoléon l'avait trompé dans les conférences de Bruxelles ; mais il ne s'est jamais vendu ; il n'a pas déterminé la politique prussienne autant qu'on l'a dit ; il n'a fait que fortifier chez le roi le penchant à se dispenser de toute résistance vigoureuse contre Napoléon. Enfin, s'il se laissait guider par le sentiment et par ses impressions personnelles plutôt que par le froid raisonnement et par le coup-d'œil de l'homme d'État, il avait une abondance de style, une finesse et parfois une grâce et une force d'expression qu'il est rare de trouver chez les diplomates (p. 469 et 477).

Le livre de M. Hüffer est fort remarquable, et l'un des plus remarquables qu'on ait publiés depuis quelques années en Allemagne sur la période napoléonienne. Il vaut à la fois par la langue qui est excellente, toujours claire et saine, et par l'heureuse disposition des matières. L'auteur a su faire de sa biographie de Lombard un *Zeitbild* et l'histoire du « gouvernement du cabinet » en Prusse. Toutes les parties de son ouvrage se lient, s'enchaînent dans un ordre lumineux, et c'est un des plus grands mérites de ce livre si attachant et si instructif.

A. CHUQUET.

---

142. — D. THEREIANOS. *Ἀδαμάντιος Κοραῆς.* Trieste, impr. du Lloyd austro-hongrois, 1889-90 ; 3 vol. in-8 de p. 416, 354 et 168-ρμʹ.

En donnant au public cet ouvrage, M. Théreianos a fait, en tant qu'Hellène, un acte de patriotisme, et a contribué pour sa large part à payer la dette de reconnaissance que la nation grecque a contractée envers Koraïs. Il prend cet homme illustre et modeste à sa naissance, nous fait assister à ses premiers travaux, nous conduit avec lui à Montpellier où il étudie la médecine, et nous rend témoins de son existence à Paris pendant la Révolution, dont Koraïs admirait les principes, comme tout ami de la véritable liberté. Nous suivons K. dans les moindres détails de sa vie, dans ses luttes contre la mauvaise fortune, dans son labeur acharné pour instruire et relever ses concitoyens ; nous le voyons, malgré sa santé précaire et des difficultés de toute nature, traduire d'utiles ouvrages, publier ces éditions dont la plupart sont des chefs-d'œuvre d'érudition et de bon sens, écrire ces *Αὐτοσχέδιοι στοχασμοί* qui sont peut-être son plus beau titre de gloire ; on nous montre en lui le citoyen, le savant, le moraliste ; et quand nous sommes arrivés à la fin de l'ouvrage, il nous reste de lui l'impression que M. Th. a sans doute voulu nous inspirer, celle d'un homme au jugement sain, au caractère

droit et bon, ennemi de toute flatterie même désintéressée, plein d'une science aimable quoique un peu prêcheuse, animé du plus pur patriotisme, digne en un mot de ces grands hommes de la Grèce ancienne, qu'il se plaisait à donner comme modèles à la jeunesse grecque de son temps. M. Th., dans une page pleine d'enthousiasme, le compare à Démosthène; je le rapprocherais plus volontiers de Plutarque. — Des oublis étaient presque inévitables dans un si long travail : nous apprendrions avec plaisir s'il est vrai, comme le dit Pitzipios, que K. fut excommunié par Athanase de Paros, parce qu'il habitait Paris, alors que, suivant A. Z. Mamoukas, Athanase professa toujours beaucoup d'estime pour K. et ne parla jamais de lui qu'avec éloges. On trouvera bien encore que M. Th. manque parfois d'impartialité; il est injuste pour Kodrikas, dont il souligne, avec plus de malignité que de malice, les fautes d'orthographe, et dont il passe sous silence, de parti pris, les véritables mérites; il est plus qu'injuste pour Alex. Mavrocordatos, contre lequel il lance un violent réquisitoire, qui d'ailleurs n'a rien à faire où nous le lisons. En revanche, nombre d'appréciations sont exactes et peuvent être méditées, celle-ci entre autres, relative au grec moderne : « Ceux qui prétendent écrire aujourd'hui la langue parlée n'écrivent pas la langue parlée, à proprement dire, mais empaysannent la langue écrite » (t. II, p. 250). — Quoi qu'il en soit, si M. Th. a voulu nous faire admirer et aimer son héros, il a pleinement réussi. Il n'en est pas de même s'il a voulu faire œuvre de littérateur et d'artiste. Y a-t-il un plan? Sans doute; l'auteur a adopté l'ordre chronologique; c'est un plan comme un autre, qui dispense souvent de donner une appréciation d'ensemble; pour ma part, j'aurais vu avec intérêt un chapitre spécial, p. ex., sur K. éditeur de textes anciens, avec un jugement général sur sa méthode, ses principes de critique, sa manière d'annoter. Rien de tout cela; nous lisons au contraire qu'en telle année K. publia tel auteur, qu'il y avait avant lui telles éditions; on nous donne quelques spécimens de ses notes, on rapporte quelques corrections et conjectures; on termine enfin en citant les éditions postérieures à K., et en faisant remarquer qu'à telle page, telle page et telle autre page ces éditions mentionnent K. avec éloges. En outre, et c'est là le défaut capital de l'ouvrage, M. Th. n'a pas su se borner; les 1,000 pages très serrées qu'il a écrites pourraient sans inconvénient être réduites presque de moitié; des longueurs, des analyses inutiles, des considérations étrangères au sujet fatiguent le lecteur et détournent à chaque instant son attention, et cela dès le commencement de l'ouvrage. Est-il question, p. ex., de la publication du Περὶ ἀέρων κλ. d'Hippocrate, nous lisons, entre autres hors d'œuvre, de longues citations de Bagehot, du colonel Mure et de A. Leroy-Beaulieu sur l'influence du climat. K. a publié les Vies parallèles de Plutarque : M. Th. nous donne une sorte de biographie de l'écrivain grec, rapporte, d'après K., les jugements de Montaigne et de Rousseau, et termine par une sorte d'éloge de

Plutarque, où il est question encore de Rousseau et de Montaigne, puis de Shakespeare, de Mme Roland, d'Henri IV, de Montesquieu et de Jean Paul. Et il en est ainsi, avec un peu moins de désordre pourtant, à propos de presque tous les auteurs grecs dont K. a publié les œuvres. Grâce à cette méthode, je reconnais sans doute l'érudition de M. Th. et l'ampleur de ses informations; je lui en sais gré dans une certaine mesure; mais que n'a-t-il su se restreindre, et avoir plus souvent présent à la pensée, puisqu'il semble si bien connaître notre littérature, un vers célèbre de Boileau?

Une dernière remarque : M. Th. à la fin du IIIe volume, s'excuse de souvent mal transcrire les noms propres étrangers; il y en a en effet qui sont tellement défigurés qu'on hésite à les reconnaître. La faute en est à l'alphabet grec; mais M. Théreianos aurait bien dû adopter la transcription en caractères romains pour tous ces noms propres, comme il le fait d'ailleurs pour quelques-uns. Il est vrai que nous ne nous privons pas, en Occident, de transcrire ridiculement les noms propres grecs.

My.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Melchior de Vogüé a réuni dans un volume intitulé *Spectacles contemporains* (Colin, in-8°, XI et 366, p. 3 fr. 50) cinq articles ayant trait à « quelques moments de l'histoire contemporaine. » I. Affaires de Rome. — II. La mort de Guillaume Ier. — III. Lettres d'Asie, l'inauguration du chemin de fer de Samarcande. — IV. Le général Loris Melikoff, les derniers mois du règne d'Alexandre II. — V. Les Indes noires, le partage de l'Afrique.

— Les deux volumes que M. Alfred Franklin publie à la librairie Plon auront le même succès que les précédents. L'un est consacré aux *médicaments* et renferme deux chapitres, le premier sur les apothicaires, le second sur la pharmacologie et la thérapeutique (les médicaments en général, les pierres précieuses, l'aimant, les bézoards, les eaux minérales, les guérisons à distance, la poudre de sympathie, les médicaments célèbres). L'autre a pour titre *Variétés gastronomiques* et contient, outre des éclaircissements et extraits, cinq chapitres : I. La salle à manger et le couvert; II. L'heure des repas; III. Jeûnes et abstinences, la fête des rois; IV. Louis XIV à table; V. Les cure-dents. Tout compte fait, voilà neuf volumes que M. Franklin nous donne sur la *Vie privée d'autrefois* et sur les *arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens* du XIIe au XVIIIe siècle, et la série de ces petits livres remplis de détails piquants et inédits, n'est pas près de s'épuiser.

— La librairie Desclée et de Brouwer nous envoie : *Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, d'après les Mémoires de la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, secrétaire de la Sainte et cinquième supérieure du premier Monastère d'Annecy (Lille, 1891, 206 pp. in-8). Ce livre est l'adaptation, *à l'usage de la jeunesse chrétienne*, des curieux Mémoires de la Mère de Chaugy. Même modifié par l'adaptateur anonyme, ce document vaut mieux que les fadeurs pseudo-romantiques de l'abbé

Bougaud. Les éditeurs ont ajouté un assez grand nombre de mauvaises gravures, dont quelques-unes sont vraiment bien mal choisies. Il y a une vue de Dijon qui présente l'état de la ville, non au commencement du XVIIe siècle, mais vers 1860, avec la gare du chemin de fer au premier plan; il eût été facile pourtant de donner une réduction de la gravure de Mérian (1660). La vue de l'église Notre-Dame de Dijon n'est d'aucune époque. On est assez étonné dans un *Paris au XVIe siècle*, « d'après une estampe du temps », de voir le Pont-Neuf et *Henri IV sur son cheval*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mars 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce par lettre une découverte due à Mgr Wilpert, chapelain du *Campo Santo* au Vatican. C'est celle d'une chambre de la catacombe des saints Pierre et Marcellin, dont la voûte est ornée de peintures du milieu du IIIe siècle, représentant le Sauveur jugeant, entouré des élus; l'Annonciation; l'Adoration des Mages et les Mages apercevant l'étoile; la guérison de l'aveugle-né. Aux angles de la voute figurent des orantes.

M. Georges Perrot commence une communication sur les fouilles dirigées en 1890 et 1891 par M. Albert Lebègue à Martres-Tolosanne (Haute-Garonne). Ces fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre de fragments de sculptures de l'époque romaine. M. Perrot présente des photographies de plusieurs de ces fragments.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur un passage de Tite-Live, relatif au chemin suivi par les Gaulois à leur entrée en Italie. Les manuscrits donnent : *per Taurinos saltusque Juliae Alpis*, ce qui est absurde; Turin et les Alpes Juliennes (Carniole) sont situés presque aux deux extrémités opposées de la chaine des Alpes. Madvig a proposé de corriger le texte ainsi : *per Taurinos saltus [vallem]que Duriæ Alpis*. M. d'Arbois de Jubainville rejette cette correction et pense que l'absurdité doit être mise au compte, non d'un copiste, mais de Tite-Live lui-même. Celui-ci, comme en témoignent d'autres incohérences de son récit, a dû consulter et combiner maladroitement deux témoignages contradictoires. L'un, probablement dû à Timagène, contemporain de Tite-Live, plaçait l'entrée des Gaulois en Italie deux siècles avant la prise de Rome, leur assignait pour patrie la France actuelle et les faisait passer par Turin. L'autre, plus ancien, est celui d'un auteur qui croyait l'arrivée des Gaulois peu antérieure à la prise de Rome, et qui pensait que la Gaule comprenait une vaste étendue de pays à l'est du Rhin.

M. de Mély communique des remarques sur des vêtements épiscopaux qui sont conservés à l'hospice de Lisieux, dans une châsse scellée, et qui passent pour avoir appartenu à saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury au XIIe siècle. En les examinant, M. de Mély a remarqué que la forme et l'étoffe paraissent plutôt indiquer des vêtements du XIIIe siècle que du XIIe; de plus, on y voit des armoiries, sorte d'ornement qui n'était guère en usage au temps de Thomas Becket. Le parchemin du moyen âge, qui accompagne la châsse, porte simplement : *S. Thomas de C.* Or, il y a eu au XIIIe siècle un prélat anglais du même nom qui a reçu, comme au siècle précédent Becket, les honneurs de la canonisation : c'est saint Thomas de Canteloup. Il appartenait à la famille de Gournay, alliée à celle de Bockenham, et les armes figurées sur les vêtements sacerdotaux de Lisieux sont précisément celles que les nobiliaires anglais attribuent aux Bockenham et aux Gournay. Il faut donc corriger la tradition qui a cours à Lisieux, et reconnaître dans ces vêtements des reliques, non de saint Thomas de Canterbury, mais de saint Thomas de Canteloup.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° BAYE (Joseph DE), *Note sur des épées trouvées en Suède et en Norvège*; 2° LE MÊME, *Nécropole de Mouranka (Russie)*; 3° LE MÊME, *l'Art chez les barbares*; 4° MERLET (René), *Origine des monnaies féodales au type chartrain*; — par M. Boissier : 1° RIBBECK (Otto), *Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République*, traduite par Ed. DROZ et Alb. KONTZ; 2° MUNRO, *Commentaire de Lucrèce*, traduit par REYNOND, 1er fascicule; — par M. l'abbé Duchesne : RODOCANACHI, (Emmanuel), *le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto à Rome*; — par M. Gaston Paris : NOLHAC (P. DE) et SOLERTI (Angelo), *il Viaggio in Italia di Enrico III e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino*; — — par M. de Lasteyrie : MÜNTZ (Eugène), *le Mausolée du cardinal de Lagrange à Avignon* (extrait de l'*Ami des monuments et des arts*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 mars — 1891

143. — **Der Sarpabali**, ein altindischer Schlangencult. Von Dr. M. WINTERNITZ. Wien, 1888, in-4, 43 pp.

Deux années se sont écoulées déjà depuis la publication de cette courte étude; elle n'en mérite pas moins d'être signalée encore aujourd'hui à l'attention. M. Winternitz compte parmi les meilleurs élèves de M. Bühler; il a prouvé sa compétence comme sanscritiste par une excellente édition de l'*Apastambîya Gṛhyasûtra*. Mais il ne se contente pas de lire et d'étudier les textes en excellent grammairien ; il veut ranimer la lettre morte et déterminer les rapports du formulaire brahmanique avec la réalité. Il a choisi parmi les cérémonies domestiques enseignées dans les anciens manuels l'offrande aux serpents, *Sarpabali*, et il s'est appliqué à en rechercher le lien avec les croyances et les usages populaires. L'abîme qui séparait depuis si longtemps les deux domaines se comble maintenant; la littérature sanscrite descend des nues où elle s'égarait, sous prétexte de planer, et prend pied sur la terre. M. W. compare les prescriptions des différents Sûtras et dégage les traits essentiels de la cérémonie; il reconnaît, sous les formes vagues et les lignes indécises du rituel brahmanique, des indices précis et certains qui prouvent la signification réaliste du Sarpabali. L'« offrande aux serpents » est la traduction ou l'adaptation orthodoxe des hommages rendus aux reptiles par les castes inférieures et les tribus anaryennes. Les versets empruntés au *Ṛg*-Veda et à l'Atharva-Veda et insérés dans le rituel du Sarpabali s'éclairent à leur tour par reflet et permettent de poursuivre l'histoire de ce culte jusqu'à la période la plus reculée de l'histoire indienne. Une fois de plus, l'interprétation traditionnelle de l'exégèse indienne se trouve confirmée par les recherches des indianistes modernes; une fois de plus des traits-d'union manifestes viennent relier l'Inde contemporaine à l'Inde antique, le peuple d'aujourd'hui au peuple d'autrefois. M. W. proteste résolument contre les préjugés de l'ancienne école et des pandits actuels qui ont faussé le

caractère de l'époque védique pour l'accommoder à un idéal préconçu de noblesse et de pureté : les indiens védiques ont, comme leurs congénères présents, connu et pratiqué le culte des animaux. M. Winternitz l'a démontré par une méthode ingénieuse et personnelle, qui consiste à confronter les données vivantes du folklore avec les données abstraites de la science. La même méthode, appliquée à l'étude générale des Védas, y introduira le sentiment du réel et de la vie, et fraiera ainsi le chemin à l'histoire.

Sylvain LÉVI.

---

144. — Die im **Tahkemoni** vorkommenden Angaben ueber **Harizis** Leben, Studien und Reisen von Karl ALBRECHT, Dr. phil., Gymnasiallehrer an der grossen Stadtschule zu Wismar. Gœttingen, 1890, in-8, p. 46.

Les *Séances* de Harizi, ce trésor des richesses de la langue arabe assouplies aux jeux de l'esprit, eurent un succès retentissant dans le monde oriental et suscitèrent de nombreuses imitations. Le *Tahkemoni* hébreu de Harizi et le *Paradis* syriaque d'Abdischo avaient la prétention de rivaliser avec ce chef d'œuvre ou, au moins, de prouver que les langues sœurs de l'arabe n'étaient pas inférieures à leur cadette en littérature. En 1883, M. Paul de Lagarde donna du Tahkemoni une édition luxueuse en comparaison des chétives éditions publiées auparavant. C'est le texte de M. de Lagarde qui fait la base de l'étude de M. Albrecht sur la vie et les voyages de Harizi. Harizi, en effet, à l'instar de son illustre modèle, raconte le voyage qu'il entreprit en Orient, au commencement du XIIIe siècle, sans autres ressources que son talent de poète et de littérateur. Des montagnes de l'Espagne jusqu'aux plaines de la Suziane, il parcourut bien des pays et visita de nombreuses villes; il traversa l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et la Babylonie. Ses récits, instructifs pour l'histoire des Juifs de l'Orient au moyen âge, sont malheureusement trop personnels et trop avares de détails. On ne saurait en faire un reproche à l'auteur qui se proposait d'écrire une œuvre du genre récréatif, et ne se souciait guère de l'histoire contemporaine. La littérature ancienne, elle-même, n'entre dans le cadre de ses tableaux qu'autant qu'elle se prête à des traits d'esprit; ainsi, il déguise les noms des villes qu'il visite sous des noms bibliques ou allégoriques qui ne laissent pas que d'embarrasser le lecteur. M. A. a eu l'heureuse idée de tracer l'itinéraire du voyageur poète et de rétablir les noms sous leur forme véritable. Il a très bien vu, par exemple, que la désignation de Racca sous le nom biblique de Chalné était due à un jeu de mots inspiré par l'ancien nom de la ville, Callinique. Beith-Naharaïm est Édesse, comme le suppose avec raison M. A., non pas à cause des eaux qui arrosent cette ville, mais parce que autrefois l'Osrhoène était la principale contrée de la Mésopotamie. Le lexique syriaque de Bar Bahloul, col. 391, l. 1, dit également : « Beith-Nahrin, c'est la région d'Edesse », en d'autres termes, c'est l'Osrhoène.

M. A. a élucidé aussi quelques points douteux de la vie de Harizi et a parlé avec compétence des autres œuvres de cet illustre auteur. Il donne en appendice une liste des corrections qui lui ont été inspirées par la lecture du texte hébreu, ou qu'il a recueillies dans des publications précédentes. Il aurait dû comprendre dans cette liste les corrections proposées par M. Halévy dans sa recension du Tahkemoni de M. de Lagarde, voir cette Revue, 19 novembre 1883, n° 47, p. 397-399.

Cet opuscule figurerait bien en tête d'une traduction du Tahkemoni, à laquelle il pourrait servir d'introduction. Si M. Albrecht fait cette traduction, il rendra service aux personnes désireuses de connaître cette œuvre importante, sans être obligées de recourir au texte original.

Rubens Duval.

---

145. — Carl Sittl. **Die Gebærden der Griechen und Rœmer.** Leipzig, Teubner, 1890. Gr. in-8, v-386 p., avec 4 pl. et 50 gravures dans le texte.

L'absence d'un travail sur les gestes des Grecs et des Romains a été signalée depuis longtemps comme une des lacunes dans la littérature d'érudition. Les manuels renvoient à ce sujet au livre du chanoine Jorio, *La mimica degli antichi*, publié à Naples en 1832, mais il suffit de l'avoir ouvert ou d'en avoir lu le titre complet *(La m. d. a. investigata nel gestire napolitano)* pour s'assurer qu'il ne répond pas au *desideratum* souvent exprimé. Avant la publication du volume de M. Sittl, ce qu'on avait de mieux à ce sujet était le court article *Geberden* dans les *Denkmäler* de M. Baumeister, mais cette esquisse suggestive ne faisait que rendre plus sensible le manque d'une étude détaillée des mêmes questions. La difficulté d'une pareille étude est grande, parce qu'elle exige une connaissance également étendue et personnelle des textes et des monuments antiques. M. S., dont l'activité scientifique s'est déjà exercée sur des sujets très divers, dit avoir travaillé à son dernier livre, ou du moins y avoir songé, pendant dix ans ; il ne se flatte pas, d'ailleurs, de contenter tout le monde, mais seulement, comme il le déclare dans sa préface, d'apporter à tout le monde quelques informations. Même pour une préface, cela est trop modeste : M. S. a écrit un livre très intéressant où *tout le monde* trouvera beaucoup à apprendre.

On peut qualifier de *gestes* tous les mouvements non mécaniques du corps humain. Le geste est donc un mouvement expressif, mais c'est aussi, *lato sensu*, le résultat d'un mouvement, c'est-à-dire une attitude. L'idée d'un mouvement en cours d'exécution n'est pas contenue étymologiquement dans des mots comme σχῆμα, *gestus*, *Gebaerde ;* une distinction rigoureuse entre les gestes proprement dits et les attitudes serait impossible à poursuivre dans le détail. Ce n'est donc pas là-dessus que peut se fonder une classification, préliminaire indispensable, à ce qu'il semble, d'une étude des gestes dans les œuvres de la littérature et de l'art.

On pourrait, d'autre part, classer les gestes suivant les sentiments généraux auxquels ils répondent : la colère, la crainte, la surprise, le désir, la joie, la douleur, l'approbation, l'improbation, la méditation, etc. On pourrait aussi, adoptant un principe plus extérieur, les étudier suivant les parties du corps et du visage qu'ils mettent en action : les pieds, les mains, la bouche, le nez, les sourcils, etc. De quelque façon que l'on procède, le champ à explorer est très vaste, même en s'en tenant aux données fournies par la littérature et par l'art antique.

De tout cela, c'est-à-dire de tout essai de classification, il n'y a pas trace dans le livre de M. Sittl. L'ordre dans lequel il a disposé ses immenses matériaux est, pour moi du moins, absolument inintelligible. Voici les intitulés de ses chapitres : I. Notion et sources de la gesticulation. II. Expressions de sentiments et de mouvements de l'âme. III. L'approbation. IV. La lamentation funéraire. V. Le salut conventionnel. VI. Les gestes symboliques. VII. Les gestes pour écarter les influences pernicieuses *(deisidaimonia)*. VIII. Symbolique du droit. IX. Actes d'hommage. X. La prière. XI. Les acteurs et les orateurs. XII. La langue des signes. XIII. La danse et la pantomime. XIV. Le comput digital. XV. Les gestes dans l'art. XVI. Intervention des divinités. — Il est impossible d'imaginer une distribution plus arbitraire; elle rendrait très difficile l'usage du livre, s'il n'était heureusement pourvu d'un bon index. Par exemple, à la p. 9 (ch. II), l'auteur s'occupe des expressions de la joie et en particulier du rire, des mouvements des sourcils, des lèvres, du ventre, etc., que le rire provoque. J'étais surpris de n'y rien trouver sur les mouvements du nez, me souvenant des *tremuli naso crispante cachinni* de Perse. Mais j'ai fini par découvrir ce texte 78 pages plus loin, dans le chapitre VI (gestes symboliques), où l'auteur le présente comme un effet du rire contenu. Il rappelle à ce propos le passage de Pline, H.N. XI, 37, 59, où il est question de la *subdola irrisio*, qui n'a évidemment rien de commun avec le gros rire décrit par Perse. N'était-il pas naturel de grouper ensemble tous les gestes, conventionnels ou non — car où est la limite de la convention dans ce domaine? — que provoquait chez les anciens le même sentiment ?

Non seulement les vastes collections de M. S. ont été mal ordonnées, mais il a laissé de côté, je ne sais pourquoi, des séries entières d'attitudes expressives, comme celle des jambes croisées, celle des mains ramenées derrière le dos, qui indiquent l'une et l'autre la réflexion, mais avec des nuances différentes. En revanche, il a longuement insisté sur certains mouvements désordonnés et lascifs qui relèvent de la basse chorégraphie, *divitis urticae*, et dont l'étude, comme celle de la danse en général, n'appartenait pas à son sujet. L'impression que laisse le livre de M. S. est celui d'un énorme magasin de fiches qu'il a fallu beaucoup de temps et de peine pour réunir ; ce qui paraît avoir manqué à l'auteur, c'est le temps ou la volonté de les disposer suivant un ordre systématique, j'ajouterai : suivant un ordre quelconque.

M. S. connaît beaucoup mieux les textes que les monuments. Parmi ces derniers, il ignore presque absolument les plus curieux pour l'étude des gestes et des attitudes familières, c'est-à-dire les statuettes en terre-cuite. Je ne crois pas qu'il ait cité une seule figurine de Myrina. Les recueils de vases qu'il a dépouillés paraissent avoir été choisis un peu au hasard, et les pierres gravées n'ont pas été moins sacrifiées que les terres-cuites. Il faut dire que les éditions savantes des deux derniers siècles fournissent déjà, sur les principaux gestes, des collections de références aux textes, dont M. S. a eu l'avantage de pouvoir user, tandis que les archéologues, à l'exception de Stephani, ont généralement négligé, dans la description des œuvres d'art, l'énumération des *mouvements parallèles*. Le travail de M. S. ne sera pas inutile à ceux qui reprendront le même sujet, mais il ne doit décourager personne de le reprendre.

Je ne voudrais pas juger défavorablement un livre où est attesté tant de savoir et parfois même de finesse dans le détail. Il n'est personne, je le répète, qui ne puisse trouver beaucoup à y apprendre; les observations instructives et piquantes s'y rencontrent par centaines. L'auteur a eu le louable désir d'éclaircir son sujet par un choix discret de rapprochements empruntés aux autres littératures, au folklore et même à l'usage populaire des langues modernes. Mais la nôtre ne paraît pas lui être familière dans ce qu'elle a de plus familier; sans quoi il n'aurait pas écrit (p. 101) : « Der Franzose flucht : *Laissez vous f.....* » Cette manière de « fluchen » m'est complètement inconnue.

Salomon Reinach.

---

146. — **Der Optimismus und Pessimismus** in der jüdischen Religionsphilosophie, eine Studie ueber die Behandlung der Theodicee in derselben bis auf Maïmonides, von Dr. H. Goitein. Berlin, Mayer et Müller, 1890; in-8, VIII et 111 pages.

Ce travail, que son titre annonce avec exactitude, repose sur des études solides et originales. Le tort de M. Goitein est peut-être d'avoir voulu trop embrasser dans les limites restreintes qu'il s'était assignées; notre remarque s'applique particulièrement à la première partie, où l'auteur traite des écrits bibliques et, d'une manière plus générale, des antécédents du moyen âge. Le véritable intérêt commence dans l'analyse des doctrines de Saadias, de Joseph ibn Zaddik, de Juda Halevy, d'Abraham ibn David et de Moïse Maïmonide, qui occupe la place d'honneur. Cet ouvrage sera consulté avec profit par ceux qui s'occupent de philosophie religieuse et spécialement de l'histoire des idées au moyen âge.

M. Vernes.

---

147. — Miklosich et Müller. **Acta et diplomata graeca medii aevi**, t. VI. Vienne, Gerold, 1890. 1 vol. in-8, viii-452 p.

La précieuse collection des *Acta et diplomata graeca medii aevi*, que publient, sous les auspices de l'Académie des sciences de Vienne, MM. Miklosich et Müller, vient de s'augmenter d'un fort important volume, consacré tout entier aux chartes et diplômes du monastère de Patmos. Depuis longtemps déjà on savait quel intérêt exceptionnel offraient pour l'histoire byzantine les documents renfermés dans les archives du couvent; dès 1848, Ross signalait à l'attention du monde savant cette série, peut-être unique par sa richesse, d'actes originaux émanant des empereurs et des patriarches de Byzance, et lui-même publiait le chrysobulle accordé à saint Christodoule par Alexis Ier Comnène. Depuis lors — et surtout dans ces dernières années — plusieurs pièces importantes avaient été éditées dans des revues de Constantinople et d'Athènes; et les moines de Patmos eux-mêmes ne demeuraient pas indifférents au précieux dépôt dont ils avaient la charge. En 1868, le bibliothécaire du couvent, Hiérotheos Floridès, faisait paraître dans la *Pandore* le catalogue des actes conservés aux archives; avec la collaboration de Jean Sakkelion, aujourd'hui conservateur des manuscrits à la bibliothèque de l'Université d'Athènes, il prenait copie de tous ces documents; enfin en 1884 plusieurs de ces textes étaient publiés par les soins de Sakkelion dans le livre du diacre de Patmos Voïnis : Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου. Pourtant le plus grand nombre des diplômes de Patmos demeureraient encore inédits, si Miklosich et Müller n'avaient accueilli dans leur collection les précieuses copies dues à l'infatigable zèle de Sakkelion.

Aujourd'hui, nous avons entre les mains l'ensemble de ces documents, dont la série s'étend presque sans interruption depuis le xie siècle jusqu'au xixe. Depuis l'année 1073 jusqu'à l'année 1336, nous n'avons pas moins de cent dix pièces : bulles originales des empereurs de la dynastie des Comnènes, des Lascaris, des Paléologues, décrets des fonctionnaires impériaux chargés de représenter le βασιλεύς dans ses relations avec le monastère, chartes de vente et de donation, testaments de plusieurs higoumènes, et surtout la règle si curieuse imposée par Christodoule à ses moines : on y voit de quelles faveurs, de quels privilèges la protection des souverains combla le monastère de Saint-Jean, de quelle façon était faite la remise des donations impériales, de quelle vie on vivait au couvent. Malheureusement, vers le milieu du xive siècle, la série des documents s'interrompt et sept ou huit actes seulement représentent la longue période qui va de 1336 à 1504. Depuis cette date jusqu'en 1843, les archives ne renferment plus guère que des chartes émanant des patriarches grecs de Constantinople : parmi ces quarante-huit pièces, il faut particulièrement citer celles qui s'occupent au xviiie siècle de la conservation de la bibliothèque du couvent et du développement des écoles grecques de Patmos.

Dans un long appendice, les éditeurs ont placé les chartes latines relatives à Patmos, et émanant des papes, des doges de Venise et des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean. Ces documents qui vont de 1295 à 1727, ne sont point inédits : empruntés aux archives de Patmos et pour une petite part à celles de Malte, ils avaient déjà été publiés par O. Rayet et par l'abbé Duchesne : et il faut noter à ce propos la singulière erreur qui a fait attribuer à M. Bayet (p. 388) les recherches faites par son collaborateur dans la bibliothèque et aux archives de Patmos : il était bien facile pourtant, dans le *Mémoire sur une Mission au Mont-Athos*, de trouver l'indication exacte de la part qui revient à chacun des deux auteurs.

Sans doute, dans le tome VI des *Acta*, aussi bien que dans le précédent volume de la même collection, tout n'est point inédit ; parmi les textes de l'époque byzantine, quelques-uns des plus importants étaient déjà connus. Il n'en faut pas moins savoir gré aux éditeurs qui à ce noyau de documents ont ajouté tant de pièces importantes et nouvelles et qui ont réuni en un ensemble commode, bien disposé, soigneusement édité, une série précieuse de documents peu accessibles et d'un intérêt capital pour l'histoire de la civilisation byzantine.

Ch. DIEHL.

---

148. — **Notices et extraits** de quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale, par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Tome premier. Paris, Klincksieck, 1890, VII-406 pp. in-8.

La littérature latine du moyen âge est aujourd'hui fort négligée ; la plupart des membres du clergé ne possèdent pas les connaissances indispensables pour lire des manuscrits souvent difficiles et en établir le texte, et les érudits laïques étudient plus volontiers l'histoire politique de cette époque et les littératures vulgaires. Les causes de cette défaveur sont faciles à marquer ; les sujets traités par les théologiens et par les sermonnaires du XIIe et du XIIIe siècle paraissent peu intéressants à des lecteurs modernes, et la forme même de ces écrits est d'ordinaire assez imparfaite. En littérature comme en art le moyen âge a trop négligé la forme ; beaucoup des idées exprimées par des moralistes du XIIIe siècle ne sont pas à vrai dire plus banales que celles qu'ont exposées certains philosophes de l'antiquité, mais la grâce a fait défaut aux écrivains du moyen-âge, et une œuvre littéraire n'a quelque chance de vivre que par la perfection du style.

Toutefois si ce dédain des œuvres théologiques du vrai moyen âge, et nous entendons par là le XIIe et le XIIIe siècle, s'explique dans une certaine mesure, il n'en est pas moins profondément regrettable. L'Église au moyen âge a occupé une telle place dans la vie sociale, les clercs ont joué dans les affaires du siècle un rôle si prépondérant que quiconque voudra connaître les idées, les pensées intimes de la classe lettrée

à cette époque devra étudier ces œuvres en apparence mortes et sans originalité. Pour être au courant de l'état d'esprit des hommes de la Révolution, l'historien est obligé de lire bien des discours grotesques ou enfantins ; de même, pour savoir ce que pensaient les moines blancs, noirs ou gris qui gouvernaient les esprits au temps de la suprématie cléricale, il devra parcourir leurs sermons, leurs sommes des péchés, leurs traités théologiques ou philosophiques. Cette étude, aride au premier abord, ne laisse pas de présenter à la longue un certain intérêt. Si le dogme est généralement respecté scrupuleusement par ces écrivains, ils jouissent dans les questions de morale et de discipline, d'une liberté à peu près entière ; ils peuvent donner libre carrière à leur imagination, trouver des comparaisons ingénieuses, des expressions heureuses. Quelques-uns, véritables utopistes, décriront la société de leurs rêves ; d'autres, dans leurs sermons, dans leurs homélies, censureront, avec une liberté qu'aujourd'hui on trouverait déplacée, les mœurs de leurs chefs hiérarchiques, de leurs confrères, de toutes les classes de la société. En un mot, chacun, dans ces énormes ouvrages, se peindra avec ses goûts, son humeur, ses qualités personnelles. Pour conclure, ces œuvres, écrites par les esprits les plus éminents, les plus cultivés du moyen âge, sont souvent remarquables et méritent notre étude.

Cette étude, qu'un savant d'esprit aussi libre que le vénérable Victor Leclerc, n'avait pas jugée inutile, n'a pas aujourd'hui de fidèle plus fervent que M. Hauréau. Dans quantité d'articles insérés soit au *Journal des Savants*, soit dans les *Notices et extraits*, le savant académicien a décrit minutieusement et étudié avec amour un grand nombre de manuscrits latins de la Bibl. nationale; mais ces études étaient un peu perdues dans ces recueils trop considérables et d'un usage incommode; en les réunissant, en y joignant une foule de notes moins étendues prises par lui sur divers manuscrits moins importants, M. H. a bien mérité des lettres latines et s'est assuré la reconnaissance des quelques savants qui font encore aujourd'hui de la bibliographie savante. Le premier volume, seul paru, renferme la notice de soixante-seize manuscrits de l'ancien fonds latin ; le nouveau fonds, moins exploré, fournira la matière de deux, peut-être de trois volumes de même force. On ne saurait donner l'analyse d'un pareil travail ; toutefois il ne sera point oiseux d'indiquer ici quelques uns des morceaux les plus importants.

L'histoire des sermonnaires du XIIe siècle est encore mal connue ; il est souvent difficile de se reconnaître au milieu des attributions fantaisistes des éditeurs et des copistes. M. H. a dressé de longues listes de sermons restitués par lui à Geoffroi Babion, écolâtre d'Angers, à Pierre le Mangeur, à Achard de Saint-Victor, à saint Bernard, à Maurice de Sully, à Pierre Lombard, etc. On sait quels renseignements on peut tirer des textes homilétiques pour l'histoire des mœurs; il ne sera pas indifférent de pouvoir désormais dater sûrement chacun de ces tableaux satiriques, et d'en connaître l'auteur.

Les poèmes latins du XII[e] siècle ont été également l'objet des recherches de M. Hauréau. Déjà, dans deux volumes séparés, il avait étudié le recueil attribué à Hildebert de Lavardin et connu sous le titre de *Miscellanea*, et les poèmes donnés à saint Bernard par tous les éditeurs, y compris les plus diligents. On trouvera dans ce premier volume des *Notices*, d'intéressants détails sur les œuvres poétiques de Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône, les unes historiques et morales, les autres badines et même libres.

Ces études de bibliographie savante sont bien arides, mais elles ne sont point sans présenter quelque attrait. Si elles obligent à des recherches pénibles, elles tiennent un esprit curieux en haleine en lui ménageant d'agréables trouvailles. Voici quelques-unes des découvertes faites par M. Hauréau. Tout le monde connaît de nom la somme des offices ecclésiastiques de Jean Beleth ; elle était classique au moyen âge et elle a été maintes fois imprimée. En comparant le texte des éditions courantes, lesquelles dérivent toutes de celle de Corneille Laurimann (1553), le savant académicien a constaté que l'éditeur avait fortement remanié le texte du canoniste du XII[e] siècle, ici changeant la forme et prêtant à l'auteur des traits d'esprit, des comparaisons parfois profanes, là supprimant des légendes pieuses ou des remarques enfantines peut-être, mais qui ne méritaient pas tant de sévérité.

Les historiens de la philosophie sauront également gré à M. H. d'avoir tiré de l'oubli et publié en entier le curieux commentaire sur la Genèse de Thierry, chancelier de Chartres. De ce traité on n'a plus qu'un abrégé incomplet, rédigé par un disciple de l'auteur et dédié par lui à une princesse, que l'éditeur croît être Mathilde d'Angleterre, femme d'Henri V, puis de Geoffroi Plantagenet. On y trouve un exposé complet des doctrines réalistes, telles que les concevaient les écrivains du XII[e] siècle et un essai de conciliation entre les doctrines platoniciennes et la religion chrétienne. — Plus curieux encore à notre sens est le résumé de la somme de droit canon qui, longtemps attribuée à un certain Simon de Tournai, d'ailleurs inconnu, est rendue par M. H. au cardinal Robert de Courçon; ce prélat vivait au début du XIII[e] siècle. On y voit, développées avec une candeur extraordinaire, les idées que les clercs instruits se faisaient de la vie publique vers le milieu du moyen âge. L'Église était bien puissante, mais pas encore assez à leur gré; ils rêvaient une sorte de socialisme chrétien, l'absorption complète de la vie civile au profit du monde ecclésiastique, la suppression de toute activité séculière, du commerce et de l'industrie. Il est curieux de voir un prélat du XIII[e] siècle concevoir et exposer gravement pareilles rêveries; pour résoudre le problème toujours difficile des rapports des deux pouvoirs, il recourait à la plus radicale des solutions et supprimait l'un des deux adversaires.

Signalons encore une notice intéressante sur un petit traité *De cura rei familiaris*, longtemps attribué à saint Bernard, mais que M. H.

enlève à cet auteur pour plusieurs bonnes raisons; de curieux détails sur une glose de l'*Anticlaudianus*, d'Alain de Lille, glose rédigée par un professeur anglais du XIIIe siècle, Raoul de Longchamp; une bonne étude sur les œuvres du caustique Robert de Sorbon, etc. Enfin les historiens nous sauraient mauvais gré de ne pas leur signaler le texte latin original des *Ogdoades* de Guillaume du Bellay, retrouvé par M. H. dans un manuscrit où il se cachait sous le nom de Claude Cotereau. La découverte est importante, et ces fragments, perdus en partie dès le XVIe siècle, mériteraient les honneurs d'une édition intégrale. Peu de contemporains ont été mieux renseignés que du Bellay sur les événements des premières années de François Ier.

Nous arrêterons ici ce résumé forcément incomplet; nous en avons dit assez pour inspirer à tous ceux qui s'intéressent aux choses du moyen âge le désir de parcourir les notices de M. Hauréau.

A. Molinier.

---

149. — **Vore Folkeviser fra Middelalderen.** Studier over Visernes Æsthetik, rette Form og Alden, af Johannes C. H. R. Steenstrup. Kjœbenhavn, Klein, 1891, petit in-8, VI-329 p.

Dans cet excellent livre, M. Steenstrup, bien connu par ses beaux travaux sur l'histoire des Vikings, soumet à une critique tout à fait neuve et féconde ces chants populaires dont Grundtvig a publié le recueil le plus célèbre et qui sont regardés, à juste titre, comme un des plus beaux joyaux de la littérature danoise et de la poésie populaire en général. Il étudie d'abord les rapports, jusqu'à présent trop négligés, de ces chansons et des danses dont elles étaient primitivement à peu près inséparables, et donne à ce propos de très intéressants renseignements sur l'histoire de la danse populaire dans les pays scandinaves. Il détermine ensuite, dans le fond et dans la forme, les caractères qui distinguent celles de ces chansons qui remontent vraiment à une époque antérieure à la Réforme, et signale les nombreuses altérations et modifications qu'elles ont subies dans les derniers siècles. Il cherche des éléments de datation dans la comparaison de celles qui se rapportent à des événements historiques avec nos sources d'information positive, et montre que les plus anciennes chansons ne sauraient être contemporaines des faits qu'elles célèbrent. Enfin, dans un dernier chapitre, il donne son opinion sur la date de ces chansons en général. Nous résumons ces conclusions, très importantes pour l'histoire comparée de la poésie populaire européenne. Rien n'autorise à faire remonter, comme croyait pouvoir le faire Grundtvig, plusieurs des chansons chevaleresques *(ridderviser)* jusqu'au XIIe siècle; le caractère même de ces chansons ne convient pas à ce que nous savons de la civilisation danoise à cette époque. Les recueils de *viser* les plus anciens sont du XVIe siècle. Mais l'existence de quelques-unes de celles que nous avons encore est attestée anciennement.

Erik Olsen († 1486) écrit : *Quidam Rane, de quo canticum solenne frequentatur*; un vers d'une chanson sur « Holger Dansk » est tracé dans une fresque de la fin du xv[e] siècle (le même vers est cité en 1534 par Chr. Pedersen). Des fragments de *viser* se lisent dans des manuscrits de 1450 et 1454. Un vers d'une *vise* suédoise se trouve dans un manuscrit de la première moitié du xv[e] siècle. « Mais nous pouvons remonter plus haut d'un siècle entier, grâce à un fragment de *vise* écrit avec la musique dans un manuscrit de la loi de Scanie qui est à peu près de l'an 1300 [1]. Et comme nous connaissons des vers de *viser* islandaises du xiii[e] siècle qui ont une forme déjà analogue à celle des vers de *viser* danoises, nous pouvons admettre que notre poésie lyrico-épique remonte au xiii[e] siècle [2] ». Pour le xii[e] siècle, il n'y a plus que des conjectures. Saxo Grammaticus paraphrase des chants épiques qui étaient composés en vers allittérants, mais il n'est pas impossible qu'à côté de cette forme antique les *kæmpeviser* en vers rimés aient déjà existé (en Angleterre la rime et l'allittération ont vécu côte à côte assez longtemps). Pour le xiii[e] siècle déjà il est difficile de ne pas croire certains chants contemporains des événements auxquels ils se rapportent. « Le xiv[e] et le xv[e] siècles ont été visiblement le temps de la grande floraison de la poésie des *viser*, mais il est probable qu'une grande partie de nos *ridderviser* ne remontent qu'à l'époque qui a précédé ou même suivi l'introduction de la Réforme. On a récemment [3] émis l'opinion que l'époque de grande production de la poésie lyrico-épique, dans la plupart des pays européens, commence au xv[e] ou au plus tôt au xiv[e] siècle. Je crois qu'en ce qui concerne le Danemark on peut remonter un peu plus haut; mais cette poésie n'a cependant atteint son plus grand développement et donné ses fruits les plus abondants que dans la dernière période du moyen âge. »

On voit que la première partie de ce résumé est beaucoup moins assurée que la seconde. Il est à désirer que les critiques danois reprennent, avec la rigoureuse méthode de la parfaite impartialité dont M. St. leur donne l'exemple, la question de l'origine de la forme la plus belle et la plus intéressante de leur poésie nationale. Il me semble que c'est surtout du côté de la comparaison avec la poésie similaire d'autres peuples que le livre de M. St. demande à être complété. Dans quel rapport les *viser* du Danemark sont-elles avec celles de la Suède [4], et, pour aller plus loin, de l'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Allemagne? C'est une question d'une grande portée générale, et qui, si je ne me

1. Cette preuve n'est pas décisive, à ce qu'il me semble: le vers en question (« J'ai rêvé un rêve cette nuit, de soie et de riches étoffes ») peut aussi bien appartenir à une pure chanson lyrique, bien qu'il se retrouve dans un chant narratif.

2. Je n'ai pas, je dois le dire, trouvé aux pages auxquelles renvoie ici M. St., la confirmation bien claire de cette assertion.

3. G. Paris, *Les Chants populaires du Piémont* (Paris, Bouillon, 1890).

4. On remarquera que les chants historiques que M. St. croit pouvoir faire remonter au xiii[e] siècle se rapportent à des personnages ou événements suédois.

trompe, n'a pas encore été directement et sérieusement traitée. Il y a entre toutes les poésies lyrico-épiques des diverses nations germaniques une incontestable parenté non seulement de fond et d'inspiration, mais de forme. Comment s'explique cette parenté, qui peut difficilement remonter à l'époque primitive? C'est là un beau sujet de recherches, qu'on peut aujourd'hui aborder avec quelque espoir de succès, les matériaux ayant été à peu près partout complètement et soigneusement recueillis. M. Steenstrup serait mieux préparé que personne pour l'entreprendre, et je souhaite vivement pour ma part qu'il se laisse tenter par une exploration si attrayante et dont on peut espérer de si importants résultats.

G. P.

---

150. — **Les manuscrits du château de Merville.** Notices, extraits et fac-similés, par C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Paris, A. Picard; Toulouse, Ed. Privat, 1890, grand in-8 de 169 p.

Le château de Merville (Haute-Garonne), qui appartient à M[me] la comtesse de Villèle, possède une bibliothèque assez importante, formée du XVI[e] au XVIII[e] siècle, par les Chalvet (Mathieu et François principalement), où l'on remarque vingt-un mss. (sans y comprendre la coutume de Merville, de la fin du XIII[e] siècle, laquelle fait partie du fonds des archives de la famille). M. l'abbé Douais décrit et analyse avec beaucoup de soin chacun de ces mss. dont voici l'énumération : I. *Histoire de la guerre de Simon de Montfort contre le comte de Toulouse et les Albigeois* (original du XV[e] siècle. Donné en 1587 à François de Chalvet par le fils aîné de Jules César Scaliger, Sylvius Scaliger ou de Lescale, seigneur de Gohas, communiqué par Chalvet à Guillaume de Catel, qui l'a cité dans l'*Histoire des comtes de Tolose);* II. *Histoire des Albigeois et Gestes de Simon de Montfort* (de la fin du XV[e] siècle ou du commencement du XVI[e]. Traduction de la chronique de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay, qui diffère de la traduction d'Arnaud Sorbin de Sainte-Foy (1568) et qui lui est antérieure); III. *Interrogatoires de Bernard de Castanet, évêque d'Albi, de Nicolas d'Abbeville et de Bertrand de Clermont, inquisiteurs,* 2 décembre 1299-30 mars 1300 (des premières années du XIV[e] siècle. Exemplaire original de B. de Castanet, évêque d'Albi, du Puy et de Porto, cardinal en 1316); IV. *Cérémonies et compliments d'honneur qui se gardent annuellement par les Capitoulz à l'entrée de leur charge et durant le cours de leur année* (rédigé en deux fois, 1619 et 1621, par le capitoul Nicolas de Saint-Pierre, autographe); V. *Confirmationes statutorum et libertatum ordinis Premonstratensis* (de la fin du XIII[e] siècle); VI. *Statuti della sacra religione di san Giovanni Gierosolimitano, tradotti dal latino in volgare da Jacomo Bosio*, etc. (transcription faite en 1597 de la seconde édition des statuts de l'ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem);

VII. *Chronica fr. Martini Poloni de romanis pontificibus et imperatoribus* (ms. parchemin postérieur à 1285 et antérieur à 1309); VIII *Sermones* (du XVe siècle, contenant deux poésies liturgiques inédites, l'une pour obtenir la pluie en temps de sécheresse, l'autre en l'honneur de la sainte Vierge, et soixante-cinq sermons); IX. *Ceremoniale romanum, auctore* Augustino Patrizzi (du XIVe siècle); X. *Tractatus de Episcopatu* (XVe siècle); XI. *Humbertus de Carmona, super criminibus* (XIVe siècle); XII. *Études de droit;* XIII. *Chronique du règne de Charles VI. Fragment* (XVe siècle. Il s'agit d'un fragment de la chronique du héraut Berry, compris entre les années 1413 et 1419); XIV. *Prosologion fratres Johannis Egidii ordinis Minorum* (XIVe siècle); XV. *Firmiani Lactanti Liber sextus* [*divinarum Institutionum de Lactance*] (de l'année 1439. Transcription de Hermann de Saxe); XVI. *Valerii Maximi urbis romane Juris peritissimi Factorum simul et dictorum memorabilium* [libri novem] (de l'année 1408); XVII. *M. Fabii Quintiliani Institutionum oratoriarum ad Victorium Marcellum libri duodecim,* (du XVe siècle; a fait partie de la Collection de Jean Jouffroy, évêque d'Albi et cardinal); XVIII. *Sexti Pompei Festi Glossarium* (du XVe siècle); XIX. *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni, auctore Gualtero ab Insulis* (fin du XIIIe siècle); XX. *Discours de la nature des choses, divisé en six livres* (cette traduction de Lucrèce a été achevée en 1644); XXI. *Manuscrit de Bernard Gui et des Chroniques des papes d'Avignon* (du XVe siècle) [1].

M. l'abbé Douais a joint à ses excellentes descriptions et analyses, des extraits abondants, la plupart fort curieux [2], et des rapprochements très instructifs [3]. Son travail, enrichi de plusieurs fac-similés [4], fait honneur à son érudition comme à sa critique.

T. DE. L.

---

1. M. l'abbé D. a reproduit à la partie essentielle de sa notice spéciale, intitulée: *Un nouveau manuscrit de Bernard Gui et des Chroniques des papes d'Avignon*, insérée dans le tome XIV des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France,* et dont il a été fait un tirage à part (Paris, 1889, in-4°).

2. Citons notamment les extraits de la *Chronique* de Simon de Montfort (p. 5 et suiv.), de la traduction de Pierre de Vaulx-Cernay (p. 24-27), des interrogatoires de B. de Castanet (p. 32 et 38-40 et 47-50), de la chronique de Martin de Troppau (p. 69-71), des Sermons (p. 72-80 et 83-90), de la chronique du héraut Berry (p. 99-100), du *prosologion* (p. 101-104), de la traduction du poème de Lucrèce (tout l'*Avant-propos*, p. 125-128), des mss. de Bernard Gui (pp. 147, 148-150, 151-152, 155, 161-163).

3. Par exemple, entre l'*Histoire de la guerre de S. de Montfort*, d'une part, et d'autre part, la chanson de la croisade contre les Albigeois et l'*Histoire de la guerre des Albigeois* en languedocien, publiée par Dom Vaissète; entre la traduction des *Gestes de S. de Montfort*, par A. Sorbin et la traduction anonyme du château de Merville; entre le texte de la *Chronique des papes* de la même collection et le texte adopté par M. Weiland dans les *Monumenta Germaniæ historica*, etc.

4. Ms. de la *Guerre contre les Albigeois*, ms. d'Inquisition, autographe de Bernard Gui, ms. des Sermons, ms. de Quintilien, autographe de Jean de Forto, évêque de Tarbes, recueil de Bernard Gui.

151. — Eugène Welvert. **La saisie des papiers du conventionnel Courtois.** Paris, Bourloton, 1891. In-8, 50 p.

Cette brochure est très intéressante et a coûté des recherches fort laborieuses à son auteur. M. Welvert nous apprend que Courtois vivait à Rambluzin, dans la Meuse, lorsque le 9 janvier 1816, eut lieu chez lui une première perquisition, à l'effet de découvrir Drouet ; on examina les papiers que le conventionnel emballait déjà, et on les mit sous scellés. Trois jours plus tard, la loi d'amnistie était votée, et Courtois banni de France à perpétuité. Très malade, désespéré de quitter sa maison de Rambluzin, Courtois résolut d'acheter sa grâce par une restitution et il proposa au conseiller d'État Becquey de rendre « des pièces du plus grand intérêt pour la famille royale », de « vrais monuments historiques », comme le testament de Marie-Antoinette. Becquey lui répondit qu'on ne ferait aucune exception. Mais déjà, le 3 février, le préfet de la Meuse avait fait une nouvelle perquisition ; les papiers étaient saisis, et les reliques de Marie-Antoinette envoyées à Paris ; Courtois alla mourir dans l'exil. Après la révolution de juillet, son fils aîné réclama les papiers, et — ce qu'on ne croirait guère — la police les lui rendit. Mais il déclara qu'on ne lui rendait pas tout ; il assigna le duc Decazes pour l'obliger à remettre les documents soustraits ; il perdit son procès et, furieux, en appela au public dans une brochure qui parut en 1834. Il prétendait que des lettres de Louis XVIII avaient été supprimées et, quelques années plus tard, il faisait hommage au comte de Seraincourt de la copie de ces lettres, au nombre de quatre. M. W. prouve que ces lettres sont apocryphes : tout d'abord, ce n'est pas à cause d'elles que le conventionnel Courtois a été persécuté, et s'il les avait possédées, ou s'il avait cru à leur authenticité, il aurait cherché à en tirer parti ; ensuite, ce ne sont que des copies ; enfin, elles ont été publiées dans deux pamphlets de 1815. On voit tout l'intérêt de cette brochure de M. Welvert, et les chercheurs lui sauront gré de la peine qu'il a prise.

Ch.

---

152. — **Jean-Paul Vigneu**, par L. Vignols. (Rennes, 1890, in-8 de 36 p.)

C'est une utile contribution à l'histoire locale, et à l'histoire du commerce en général. Vigneu fut secrétaire de la représentation commerciale de Nantes, de 1730 à 1746, et y rendit de signalés services. On trouve dans cette petite brochure des détails curieux sur l'établissement de la Chambre de Commerce de Nantes. Nous ferons remarquer à M. Vignols que celle de Marseille date de 1650 [1] et non de 1653 ; (p. 4) le Conseil de Commerce de Paris est établi par arrêt du 29 juin 1700. Les Cham-

---

1. En réalité, la Chambre de Marseille avait été instituée le 5 août 1599 ; mais l'arrêt du Conseil d'État est du 13 novembre 1650.

bres des autres villes désignées à la p. 4 furent instituées par arrêt du 30 août 1701, et non en 1702 [1].

H.-D. DE G.

---

153. — **Geometry in religion** (sans nom d'auteur). London, Brensinger, 1890; in-8, VII-96 pp., une table et des gravures.

Il est dit qu'aucune des rêveries des siècles passés ne manquera de représentant dans celui-ci, qu'on appelle, sans doute par ironie, le siècle des lumières. Un anonyme anglais propose dans une forte brochure une explication des religions et de la Bible fondée sur la géométrie astronomique. Il n'est pas dans mes habitudes de perdre mon temps à lire des élucubrations de cette espèce. J'ai remarqué seulement que l'auteur considère que l'essentiel du judaïsme est emprunté à l'Égypte, vue qui a été fréquemment soutenue, mais que la théologie *accadienne* a fourni les bases du culte. Et l'on dira que la présente publication n'est pas au courant des découvertes modernes !

M. V.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Mohr (Siebeck) de Fribourg en Brisgau, fait paraître une revue nouvelle, la *Zeitschrift für Theologie und Kirche* (six fascicules par an, 6 mark ou 7 fr. 50). La revue est dirigée par M. J. GOTTSCHICK, de concert avec MM. A. HARNACK, W. HERRMANN, J. KAFTAN, M. REISCHLE et K. SELL.

— A l'occasion du 70e anniversaire de la naissance d'Allmers, M. Ludwig BRÆUTIGAM a publié une intéressante étude sur la vie et les œuvres de ce vigoureux poète (*Der Marschendichter Herrmann Allmers, sein Leben und seine Schriften*. Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, 45 p.).

BELGIQUE. — M. Tito ZANARDELLI, professeur aux Cours de la ville de Bruxelles, publie et dirige une revue nouvelle qui a pour titre *Langues et dialectes* (quatre numéros par an, 10 fr. Bruxelles, rue du Pépin, 19). La revue traitera principalement de philologie romane et des langues prélatines.

— M. J. KEELHOFF, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée de Tongres, vient de publier (Mons, Manceaux, 78 p., in-8°) la traduction d'un opuscule de M. W. G. Hale : *L'art de lire le latin : comment il faut l'enseigner*. L'auteur y réagit avec juste raison contre l'abus du mot à mot et de la construction dite logique dans l'explication des textes anciens.

ITALIE. — M. P. GAROFALO, dont la *Revue* a déjà signalé les travaux sur quelques magistrats romains de l'époque républicaine, vient de faire imprimer à Catane, chez Fr. Martinez, une plaquette intitulée : *Sui novem tribuni combusti*. Il y examine la légende qui s'est formée chez certains auteurs latins autour de sept tribuns militaires, tués en combattant les Volsques et dont les corps furent brûlés ensuite solennellement par les Romains.

PORTUGAL. — M. José RAMOS-COELHO vient de publier une *Historia do infante D. Duarte irmão d'el rei D. João IV* (Lisbonne, impr. de L'Académie royale des

---

1. Excepté celle de Toulouse, établie par arrêt du 29 décembre 1703.

sciences. 2 volumes in-8° de XXI-740-900 p. 25 fr. chez H. Zeferino). On y trouvera un nombre considérable de documents inédits et une foule de curieux détails sur les voyages de l'infant, son rôle dans la guerre de Trente Ans, sa captivité à Gratz et à Milan, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mars 1891.

M. Oppert, président, annonce à l'Académie la mort de l'un de ses associés étrangers les plus éminents, M. Miklosich, membre du parlement autrichien, bien connu par ses travaux sur les langues slaves.

M. l'abbé Duchesne communique des inscriptions découvertes à Tipasa, dans la basilique de sainte Salsa, par M. Gsell, maître de conférences à l'École des lettres d'Alger. M. Gsell a dégagé, au centre de l'édifice, un socle rectangulaire qui supportait le sarcophage de la sainte; ce sarcophage lui-même a été retrouvé, brisé en un grand nombre de morceaux. En arrière, entre le tombeau et l'abside, le pavé présente une inscription en mosaïque, composée de sept hexamètres barbares, qui donnent le nom de la sainte :

Ma[rtyr] hic est Salsa dulcior nectare semper
Quae meruit caelo semper habitare beata.

Dans le socle du sarcophage, à l'intérieur de la maçonnerie, a été trouvée une inscription païenne, l'épitaphe d'une Fabia Salsa, morte à soixante-deux ans, qui appartenait sans doute à la même famille que la jeune martyre.

M. le marquis de Vogüé donne des détails sur les fouilles exécutées à Carthage par le R. P. Delattre, correspondant de l'Académie. Continuant ses fouilles dans la nécropole antique de la colline de Byrsa, le savant ecclésiastique a mis au jour de nombreux tombeaux, du même caractère que les précédents, mais renfermant des objets plus intéressants. Avec des vases, des lampes, des colliers égyptiens de types déjà connus, il a trouvé des bijoux d'or et d'argent, et, pour la première fois sur ce point, un texte écrit. Sur la panse d'un vase grossier, une même formule est tracée quatre fois à l'encre; M. de Vogüé la lit : « Abdbaal, mort. » Les caractères sont araméens et semblables à ceux des papyrus et *ostraca* trouvés en Égypte. M. de Vogüé se réserve de revenir sur cette particularité curieuse.

M. Georges Perrot revient en détail sur les découvertes d'antiquités romaines faites par M. Lebègue à Martres-Tolosanne (Haute-Garonne), dont il a entretenu l'Académie dans sa dernière séance.

M. Schlumberger lit une note sur trois sceaux de plomb inédits, de sa collection, qui ont appartenu à des princes et prélats francs de l'époque des croisades en Syrie. — Le premier a appartenu au comte Renaud de Sidon, contemporain de Saladin. C'est le premier sceau connu d'un comte franc de Sidon. Au revers figure une curieuse représentation de ville, réunissant, sous la forme d'une haute porte fortifiée, les traits essentiels de deux des principaux monuments de la cité, le donjon et la cathédrale, ancienne mosquée sarrasine transformée en temple chrétien. — Le second sceau est celui de Pierre Ier, patriarche d'Antioche, le troisième celui d'un des abbés de la célèbre abbaye de Saint-Paul d'Antioche : le revers représente l'abbé au milieu de ses moines, sous un porche à triple abside.

M. de Mély continue la lecture de son mémoire sur les vêtements pontificaux conservés à Lisieux, qui ont appartenu, selon lui, à saint Thomas de Canteloup. Il développe le rôle politique du saint en Angleterre, comme chancelier, après la victoire de Simon de Montfort sur Henri III, sa lutte avec Jean Peckam, sa retraite et ses miracles en France, aux environs de Lisieux, aux abbayes de Fontaine et de Lyre, son voyage à Pontigny. Ces circonstances, dit-il, jointes à une certaine ressemblance de nom, auront certainement, ajoute-t-il, contribué à faire attribuer à saint Thomas de Cantorbéry, beaucoup plus connu en France, des vêtements qui, en réalité, appartenaient à saint Thomas de Canteloup.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : 1° Havet (Ernest). *la Modernité des prophètes;* 2° *Records of the past*, 2° série, t. I-IV; — par M. Georges Perrot : Kondakof (N.), Tolstoi (J.) et Reinach (S.), *Antiquités de la Russie méridionale;* — par M. Viollet : Colas de la Noue (Ed.), *l'Abbé de Portmorant;* — par l'auteur : Duchesne (l'abbé), *le Dossier du donatisme* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École de Rome); — par M. Delisle : Babeau (Albert), *Saint-Urbain de Troyes.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 mars — 1891

---

154. — **Manuel de la langue Tigraï,** parlée au centre et dans le nord de l'Abyssinie, par J. SCHREIBER, prêtre de la congrégation de la mission dite des Lazaristes, fondée par St-Vincent-de-Paul. Vienne, 1887. Alfred Hœlder.

155. — **Lingua 'Afar nel Nord-Est dell' Africa.** Grammatica testi e vocabolario per Giovanni COLIZZA. Vienna, Alfredo Hœlder, 1887.

156. — **Die 'Afar-Sprache.** I, II et III, von Leo REINISCH. Wien, 1887. Carl Gerold's Sohn.

157. — **Die Quara-Sprache** in Abyssinien. I et II, von Leo REINISCH. Texte proben. Wien, 1885. Carl Gerold's Sohn.

158. — **Die Kafa-Sprache** in Nordost-Afrika. I, II et III, von Leo REINISCH. Wien, 1888. F. Tempsky.

159. — **Das Zahlwort** vier und neun in den chamitisch-semitischen Sprachen, von Leo REINISCH. Wien, 1890, Tempsky.

Les langues de l'Afrique orientale deviennent d'année en année plus accessibles à la science européenne. Les travaux que je me propose d'annoncer concernent tout particulièrement les langues chamitiques de l'Abyssinie et des pays environnants qui se trouvent en grande partie sous la protection des puissances européennes. J'ai rendu compte, il y a quelques années, des remarquables travaux dus à l'activité infatigable et à l'esprit méthodique de M. Leo Reinisch, de Vienne. Depuis ce temps, la linguistique africaine de l'Est a été cultivée par quelques autres savants dont les travaux sont parvenus à ma connaissance. Je crois rendre service au petit nombre de curieux de notre pays, en leur indiquant les ouvrages où ils peuvent trouver les meilleurs enseignements sur les langues de cette partie de l'Afrique.

M. J. Schreiber, prêtre de la congrégation de la mission dite des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul, a profité de son séjour en Abyssinie pour nous donner une esquisse grammaticale d'une des langues dérivées de l'ancien éthiopien ou *tigrigua*, le tigraïgueez, qui est parlé à peu près sur toute l'étendue du territoire de l'ancien royaume de Tigré. Cet idiome tient le milieu entre le tigré qui se parle à Massawa et

chez les Hababs au nord de l'Abyssinie et qui est le plus proche de l'ancien gueez, et l'amharique qui constitue la langue officielle de l'Abyssinie moderne et qui s'éloigne le plus de la langue mère. Le tigré n'était pas une langue écrite avant l'arrivée des missionnaires. Ceux-ci dans l'intérêt de l'instruction religieuse des indigènes, ont traduit certaines parties du Nouveau Testament et composé quelques livres de lecture dans ce dialecte populaire transcrit dans le syllabaire gueez, augmenté d'un certain nombre de signes pour exprimer des sons inconnus à l'ancienne langue. Plusieurs prêtres d'Abyssinie ont admis cet usage de façon que le tigraï est aujourd'hui presque une langue littéraire.

Parmi les particularités les plus curieuses du tigraï est l'emploi de la syllabe *nâ* comme signe du génitif, tandis que *na* bref est le signe du datif et de l'accusatif. Le pluriel se forme aussi bien par *ât* comme dans le gueez que par *ôt* comme en amharique. Le pluriel interne ou brisé est peu fréquent et semble être plutôt une affectation littéraire ; la troisième lettre radicale prend au passé *e* au lieu de *a* si elle est gutturale : *batzhe* « arrivé », *sam'e* « entendu », au lieu de la forme ancienne *batzha*, *sam'a ;* le nom de nombre huit est *shamonta*, au lieu de l'ancien *samantu*, etc.

Le livre de M. J. Colizza, élève de M. L. R., nous reconduit dans le domaine des langues chamitiques et particulièrement dans celui de la langue afar, qui est celle des tribus qui occupent le pays plat, ainsi que quelques groupes d'îles entre la baie d'Adoulis et le golfe de Tadjoura, et qui sont nommés par les Arabes *Danaqil*, au singulier *Danqali*. La plupart des Danaqils qui occupent la côte et les îles vivent de la pêche et sont adonnés au commerce ; ceux qui habitent l'intérieur élèvent des bestiaux et vivent en complète indépendance ou sous le gouvernement de princes héréditaires, qui prennent le titre de sultan. On peut considérer l'afar comme intimement apparenté, d'un côté au dialecte *saho* du nord, de l'autre au dialecte *galla* du sud. Il est à supposer que la séparation entre les Afars et les Sahos a été amenée par l'invasion des tribus de l'Arabie méridionale, qui, vers la fin du Ier siècle de notre ère, ont fondé la ville d'Adoulis et, un peu plus tard, Aksum, capitale du royaume de ce nom et berceau de la dynastie régnante en Abyssinie. Le livre de M. C. offre un aperçu grammatical suffisant, des textes contenant des fables et des récits populaires, suivis d'un vocabulaire afar-italien et italien-afar.

La même langue est encore traitée avec un soin particulier par le maître de ces études. M. L. R., qui consacre comme d'habitude des observations fines et pénétrantes à la partie phonétique. Après la grammaire, il donne également des textes et un double vocabulaire. Le premier appendice offre un très curieux calendrier astrologique, en usage chez les Afars, où se trouve énuméré un grand nombre de constellations, dont les noms sont certainement empruntés aux Arabes, mais qui présentent des altérations telles, que l'identification devient très difficile,

sans le secours d'un indigène connaissant la littérature arabe. Avec la grammaire de la langue *quara*, M. R. complète nos renseignements sur le dialecte de la langue agau, prédominante dans l'intérieur de l'Abyssinie et dont le bilin offre la forme la plus archaïque et la moins usée. La fixation de la phonétique de ce dialecte aurait été une impossibilité absolue pour tout autre que M. R. qui possède à fond presque toutes les langues chamitiques de cette contrée. Les altérations et les contractions subies par les mots sémitiques de diverses époques empruntés par ces langues, dépassent tout ce qu'on pouvait supposer et pour les reconnaître il faut vraiment des aptitudes particulières et un flair exceptionnel. Les recherches de M. R. semblent prouver que les éléments sémitiques forment les trois quarts du vocabulaire *agau*, circonstance qui rend très difficile la distinction des éléments primitivement chamitiques. Un point intéressant à noter, c'est que les spécimens des textes sont donnés en quara et en bilin, de telle sorte que la différence entre ces deux idiomes apparaît très clairement, malgré l'origine commune. Une autre innovation utile est le recueil de dialogues et de sentences populaires en quara et en amharique.

M. R. nous donne encore une esquisse grammaticale de la langue kafa, dont on n'avait avant lui presque aucune connaissance exacte en Europe. Le matériel dont il a pu faire usage consiste dans un petit vocabulaire de mots recueillis de la bouche d'une esclave originaire du pays de Kafa, qui avait déjà presque oublié sa langue maternelle, et un recueil de phrases et de mots fait par le père Léon Désavanchers et publié par Antoni Cecchi dans son récit des voyages (paru à Rome en 1887). L'emploi de cette dernière source est devenu extrêmement difficile par suite de la notation très négligée des lettres gutturales et emphatiques. M. R. a pourtant heureusement débrouillé ce chaos pour en tirer des points de grammaire et de lexicographie qui, s'ils présentent de notables lacunes, suffisent néanmoins à nous donner une idée exacte de la langue kafa et de ses rapports avec les idiomes *galla* de l'ouest, surtout avec le *gonga*.

Le dernier travail de M. R. contient une étude des plus curieuses sur les noms de nombre *quatre* et *neuf* dans les langues chamitiques, comparé à l'expression des mêmes numéraux dans les langues sémitiques. D'après le savant auteur, le sémitique *arbá* ne serait autre chose qu'une transformation phonétique de la forme chamitique primitive *afadu*, de même, le sémitique *tisá* serait le produit du chamitique *sassa;* qui est lui-même un mot composé. Je m'empresse de souscrire à la première partie de ce travail remarquable qui témoigne de la grande érudition de M. Reinisch dans le domaine chamitique, mais j'hésite à croire que la comparaison de toutes ces formes puisse aboutir à prouver la parenté primordiale entre les langues chamitiques et sémitiques. A ce sujet, je me suis prononcé depuis longtemps dans un sens négatif, et je suis obligé de maintenir aujourd'hui encore cette opinion, qui

n'admet aucune liaison entre ces deux familles de langues, malgré l'apparence contraire des flexions grammaticales qui s'effectuent presque par les mêmes particules. Ce phénomène de ressemblance matérielle entre des langues de familles différentes est un fait connu, quoique inexpliqué dans la linguistique. Ainsi par exemple le *mantchou* fait usage des mêmes suffixes de dérivation que le *sanscrit*, et cependant ces deux langues appartiennent incontestablement à deux familles linguistiques absolument différentes. Nous avons ici un cas analogue; les particules plus ou moins semblables en sémitique et en chamitique proviennent, quand on les examine de près, de sources parfaitement distinctes. Le hasard est un des plus grands facteurs dans la formation du langage, et les lois phonétiques qui réduisent les mots d'une certaine étendue à la dimension minime d'une voyelle ou d'une consonne, produisent dans toutes les langues humaines le même résultat; on n'est donc nullement autorisé à admettre l'identité de ces sons réduits à leur dernière expression pour en conclure que les langues qui en font usage ont un lien de parenté entre elles.

J. Halévy.

---

160. — **Lexicon zu den philosophischen Schriften Cicero's** mit Angabe sæmmtlicher Stellen von H. Merguet. Erster Band [A-E]. Iena, Fischer, 1887-1890; 937 pp., grand in-4.

On connaît le Lexique des œuvres oratoires de Cicéron publié par M. Merguet. Le présent lexique fait suite à cet important travail. M. M. n'a pas modifié sa méthode. Les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique. Chaque article est subdivisé suivant la classe de mots avec lequel se construit le terme en question. Ainsi, on trouve pour un substantif d'abord les phrases où il est sujet, dans l'ordre alphabétique des verbes employés; puis, celles où il est complément du verbe; puis celles où il est complément du nom. A l'article d'un adjectif, les textes sont cités d'après le substantif qui donne l'accord. Une telle disposition n'est commode que dans un cas : lorsque l'on veut retrouver un passage. Mais, pour les recherches grammaticales, on est très embarrassé. Il importe peu, en effet, de savoir non pas combien de fois *alius* est construit avec *locus* et avec *modus*, mais bien plutôt dans quelle mesure il est employé dans les phrases négatives ou affirmatives, avec quels pronoms comme *omnis, ullus, quiuis*, avec *quam* ou avec *atque*. Pour cela, le lecteur doit s'armer de patience et lire vingt colonnes de texte serré. On aurait pu pallier quelques-uns de ces inconvénients par un emploi judicieux des caractères gras; les caractères espacés sont insuffisants et n'ont d'autre effet que de fatiguer l'œil. La classification des sens est rudimentaire ou plutôt n'existe pas; car on trouve toutes les significations groupées en paquet en tête de l'article. Ainsi : « De, von, vonherab, aus, unter, über, wegen, hinsichtlich, nach. » Suivent trente

colonnes. La morphologie est à peu près négligée. J'en dirai autant de la critique du texte; l'auteur se sert de signes pour indiquer les endroits où il juge le texte douteux, ce qui est insuffisant. Le lexique de César de Meusel aurait pu montrer cependant comment un travail de ce genre peut dispenser d'avoir une édition critique. Après tous les progrès accomplis par la lexicographie latine dans ces dernières années, il est fâcheux que M. Merguet se soit obstiné dans des méthodes vieillies. Son œuvre suppose un labeur considérable et malgré tout rendra les plus grands services : on doit regretter d'autant plus vivement de ne pas la trouver parfaite. Paul Lejay.

---

161. — **Le Latin dans la Langue Française**, vocabulaire des mots latins francisés, des expressions et locutions latines admises dans la langue française, suivi d'un choix des citations les plus fréquemment usitées avec leur traduction et leur application, par M. Michelin-Tronson du Coudray. Paris, Delagrave, 1890. In-12, ix-146 pp.

Autant les ouvrages de vulgarisation appellent de sympathie et d'encouragements, autant on doit souvent déplorer l'inexpérience et la légèreté de ceux qui les écrivent. A relever toutes les erreurs de ce petit volume, on noircirait cinq ou six pages sans profit pour personne : il est à refaire, et non à corriger. Il faudrait supprimer la préface, qui ne tient pas au livre et prête vraiment trop à rire [1], supprimer aussi les articles *animal, et, palus, plus, transit, tribunal, vernal*, etc. (mots français), *quitus* (non latin), *rus* (latin non francisé), *opéra* (italien), et autres similaires, retoucher enfin la plupart des citations et des traductions : *deficit* ne veut pas dire « il a manqué », mais « il manque »; *D. O. M.* est *Deo* Optimo *Maximo*, et non pas *Omnipotenti;* le *Dies irae* n'est pas un « psaume »; le mot *item* n'est pas « d'origine grecque »; *magnificat* n'est pas un impératif; *pensum* n'a jamais signifié « repentir »; la phrase *res de quibus utitur*, « choses *dont on* se sert », eût compté deux fautes, il y a vingt ans, au baccalauréat; le cri *tolle* vient de l'Évangile de la Passion; *utroque jure* veut dire « en droit civil et en droit canon »; *anguis in herba* est de Virgile et *anguis* n'est pas une anguille; *fugit irreparabile tempus* est de Virgile, et non de Perse; *parturiunt montes* est d'Horace, et non de Phèdre, qui n'a pas fait de vers dactyliques... C'en est assez. L'impression est satisfaisante [2], et malgré tout, ce petit répertoire pourra rendre quelques services aux personnes semi-lettrées [3]. V. Henry.

---

1. On y lit que le roumain est « à la rigueur » une langue romane, et que le français a gardé plus de souvenirs du latin que l'italien.

2. P. 105, l. 20, au lieu de *sortem*, lire *casum;* p. 116, l. 10, au lieu de *illabitur*, lire *illabatur;* p. 118, l. 24, au lieu de « seule » (contre-sens), lire « seul »; p. 146, l. 20, au lieu de « Urugue », lire Urrugue », etc.

3. Lacunes : *ense et aratro, gaudeamus igitur, mutatis mutandis, quod scriptum est scriptum est;* les mots *a minima, manu militari, optime, referendum* ne sont pas repris à leur rang alphabétique.

162. — Sohm. **Die Entstehung des deutschen Stædtewesens.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1890, in-8, 102 pp.

Si les livres de M. Sohm ne convainquent pas toujours leurs lecteurs, on peut dire cependant qu'il en est peu d'aussi instructifs et d'aussi attachants. On est charmé par la clarté et le piquant du style, subjugué par la ferme logique de l'exposition, excité à penser par l'originalité des idées et aussi, il faut le dire, par ce qu'ont parfois de paradoxal les théories de l'auteur. M. S. a renouvelé tous les sujets qu'il a abordés. L'étude qu'il vient de publier sur l'origine du droit constitutionnel des villes allemandes est, je pense, une de ses œuvres les plus remarquables, et en tous cas, une de celles qui sont les plus caractéristiques pour sa *manière* et pour sa méthode. La nouveauté des opinions mises en avant par M. S. rend tout d'abord nécessaire un résumé exact de sa doctrine.

I. La ville du moyen âge est un marché. Le droit urbain *(Stadtrecht)* est le droit du Weichbild *(Weichbildrecht)*. Or, M. R. Schrœder a prouvé récemment [1] que le Weichbild n'est à l'origine que la croix érigée pendant la durée des foires : c'est le symbole du droit particulier qui règne au marché. Dans les villes, marchés perpétuels, cette croix de bois se transforme en un Roland de pierre [2]. Et ce Weichbild permanent, ce Weichbild de pierre est la marque toujours visible que le droit temporaire et intermittent de la foire est devenu le droit ordinaire de la ville. « Das Neue besteht darin dass Orte auftreten welche von Rechts wegen ständig Märkte sind ».

D'où provient maintenant ce droit de foire, ce droit de marché, père du droit urbain? Ici encore, la croix va répondre à la question. La croix, en effet, est un des emblèmes royaux : là où elle est plantée, là est censé se trouver le roi. Ainsi, le roi est censé toujours présent dans la ville, puisque dans la ville est érigée une croix permanente. La ville est, jusqu'à un certain point, l'habitation, la *Burg* du roi. Aussi *Stadtrecht*, *Weichbildrecht* et *Burgrecht* sont-ils synonymes. « Jede Stadt ist eine Burg und zwar eine Burg des Koenigs : der König ist darin ».

II. On voit d'ici la conséquence. Puisque la ville (le marché) est l'habitation du roi, le droit qui y règne est le droit qui règne dans l'habitation du roi. Ce droit, nous le connaissons : c'est un droit d'exception, plus sévère, plus dur que le droit ordinaire. Chaque maison en droit allemand jouit de la paix, mais la paix dont jouit la maison du roi est plus forte que toute autre. De même que le tort causé à un serviteur du roi est puni d'une amende triple, de même le délit commis dans la maison royale entraîne un châtiment extraordinaire. La rigueur du droit urbain comparé au droit du plat pays vient de là. Elle s'explique par ce fait que le marché d'abord, la ville ensuite, jouissent tous deux de la paix

1. R. Schrœder, *Weichbild* dans *Historische Aufsætze an G. Waitz gewidmet*.

2. Le perron de Liège, à propos duquel on a imprimé tant d'absurdités, est plus évidemment encore dérivé des croix de marché que les Rolands de l'Allemagne du Nord.

royale. *Pax civitatis*, *Stadtfrieden* sont synonymes de *(Königs) Burgfrieden*.

III. L'endroit qui jouit de la paix est nécessairement un asile. Si le crime qui y est commis est châtié plus sévèrement qu'ailleurs, en revanche toute violence, même la violence légale, c'est-à-dire l'action de la justice, en est exclue. En ce sens, l'endroit qui jouit de la paix est une *Freiheit*, une franchise. La *Burgfriede* et la *Stadtfriede* ont donc pour corollaires la *Burgfreiheit* et la *Stadtfreiheit*. Mais il suit de là nécessairement que la franchise doit avoir une justice propre, puisque l'individu qui est protégé par elle ne relève plus des juridictions ordinaires. Aussi le marché, asile temporaire, comme la ville, asile perpétuel, ont-ils tous deux leur tribunal particulier. Les juridictions ordinaires ne s'étendent pas à la ville : le plus ancien et le plus précieux des privilèges de la bourgeoisie est de n'être justiciable que de la justice urbaine. Et cette justice urbaine est nécessairement une justice royale, c'est-à-dire une justice publique. En effet, l'officier de justice dans la ville, quelle que soit la variété des noms qu'il porte : maire, amman, villicus, etc., n'est autre que l'officier de justice du droit franc ; c'est un écoutête, c'est-à-dire un centenier. Sous sa présidence se réunissent pour juger les personnes qui participent au droit d'asile. La ville étant un asile, son tribunal sera composé de ceux qui jouissent d'une manière permanente de cet asile. C'est-à-dire : le tribunal urbain est composé de personnes qui possèdent dans la ville des propriétés tenues en droit urbain, en Weichbild. La tenure du Weichbild est une tenure libre de tous droits domaniaux, c'est un alleu. Elle est librement transmissible, librement aliénable. Cela s'explique parce que la ville (le marché) est une colonie. Font seuls partie légalement de la ville, sont seuls *bourgeois* ceux qui participent à la propriété du sol urbain, du sol libre de l'asile.

IV-V. La juridiction urbaine dérivant directement de la juridiction du marché, sa compétence essentielle et primitive s'exerce en matière commerciale et en matière de police. Les actions pour dettes et les délits de peu d'importance appartiennent dès l'origine au tribunal de la ville. Mais à la longue les pouvoirs de ce tribunal se sont étendus. Peu à peu, il a acquis la juridiction gracieuse, la juridiction immobilière et, en matière pénale, des attributions de plus en plus considérables. Ce n'est que rarement toutefois qu'il a conquis la haute justice. Celle-ci n'est pas nécessaire à la ville. « Die Stadt war und blieb ein Markt, welcher durch die Marktfreiheit und das sonderliche Marktgericht und Marktrecht ausgeizechnet war ». En quoi consiste maintenant ce *Marktrecht*, ce droit d'exception qui règne dans la ville et dont la juridiction urbaine est l'organe? La réponse sera facile, si l'on constate en quoi le droit urbain diffère du droit ordinaire, du droit territorial. Or, il en diffère en trois points. D'une part, il possède une législation pénale plus complète et plus sévère; d'autre part, il ne connaît pas de différence dans la condi-

tion juridique des personnes : tous les bourgeois ont le même *status*; enfin, il se caractérise par un système complet de droit commercial. Remontons pour comprendre ceci à l'origine de la ville. La ville est la maison, la *Burg* du roi : de là provient son droit pénal particulier. La ville est un asile; tous ceux qui y habitent ont droit à la même protection; de là, disparition dans ses murs des diverses conditions juridiques que connait le droit du plat pays. La ville est un marché; de là, formation d'un droit commercial. Mais il importe de remarquer ici que ce droit commercial urbain n'est pas l'œuvre de la bourgeoisie. C'est un droit royal. La ville, en effet, est un marché, mais c'est un marché du roi. En principe, le roi seul peut y faire le commerce. C'est donc sous l'influence directe du roi ou du seigneur auquel le roi a donné la ville, que s'est développé le droit commercial urbain. Ainsi, les trois courants qui alimentent le droit urbain ont une même source : le roi. La ville est tout à la fois la maison, l'asile et le marché du roi. « ... allein das Amtsrecht des germanischen Königthums hat... der deutschen und der abendländischen Entwickelung das deutsche Bürgerthum geschenkt. »

VI. La constitution de la ville n'est complète que quand la ville possède un conseil. On ne sera pas étonné, après avoir lu ce qui précède, de voir M. S., trouver l'origine du conseil dans la juridiction du marché-ville. L'officier de justice urbain est un centenier, un écoutête. A l'origine, il suffit parfaitement à ses fonctions. Mais quand la population augmente, quand le commerce grandit, il faut, à côté de lui, créer des organes nouveaux pour alléger sa besogne. Le conseil n'est autre chose qu'un collège destiné à recueillir une partie des attributions de l'écoutête. Les bourgmestres, ses chefs, sont les successeurs de *judices* établis, dans le même but, dès le xii[e] siècle. « In Beziehung zu dem Schultheissen, in Unterordnung unter dem Schultheissen ist der Rat ausgebildet worden ».

Ce résumé, pour rapide qu'il soit, peut suffire à montrer quelle puissante logique relie les uns aux autres, comme une forte chaîne, les différents chapitres du livre de M. Sohm. Personne ne le quittera sans avoir énormément appris et sans admiration. Au premier moment, on est convaincu. Mais quand on s'est arraché à la domination du maître, des doutes s'élèvent et l'on formule des réserves.

Si les villes, comme tout le monde l'admettra avec M. S., ne sont, dans un certain sens, que des marchés transformés, il en résulte qu'elles sont plutôt des formations économiques que des formations juridiques. Mais dès lors, la méthode de l'auteur est-elle bien légitime? Les phénomènes sociaux sont de nature infiniment complexe et ne se prêtent guère aux procédés rigoureux et au formalisme du raisonnement juridique. M. S. est-il sûr qu'en suivant le chemin nettement tracé qui va en droite ligne de ses prémisses à ses conclusions, il a rencontré tous les éléments du problème? Pour lui, les villes sont des créations du droit royal : c'est la royauté allemande qui a créé la bourgeoisie alle-

mande. Et pourtant villes et bourgeoisies apparaissent à une époque où le pouvoir royal est fort déchu. Bien plus, à partir du XII[e] siècle, les empereurs, au lieu de se montrer favorables aux villes, leur ont été hostiles systématiquement. La conduite des Hohenstaufen à leur égard est assez connue, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur cette première invraisemblance de la théorie de M. Sohm. Supposons toutefois que le droit royal ait eu la puissance que lui attribue M. S. et admettons avec lui que la ville du moyen âge soit une *Königsburg*. Comment expliquera-t-on alors qu'elle ne possède pas toujours et nécessairement la haute justice? Si la ville est la demeure du roi, si elle est un asile contre toute violence extérieure, elle doit être pourvue d'une juridiction complète, absolue. C'est surtout en matière de crimes, non en matière de légers délits, que le droit d'asile est précieux. N'y a-t-il pas une contradiction manifeste à affirmer d'une part que la ville est identique à l'habitation même du roi, que le roi y est toujours présent, que sa juridiction est une juridiction royale, et à n'accorder d'autre part à cette ville qu'un tribunal compétent en matière de dettes et de délits de police? Une autre objection me paraît également sérieuse. Pour M. S., la ville est une foire (un marché annuel) transformée. Des faits bien établis semblent pourtant s'opposer à cette théorie. En Flandre, par exemple, les deux plus grandes villes, Bruges et Gand, n'ont pas eu de foires au moyen âge, tandis qu'un bourg sans importance, Thourout, a été, du XI[e] au XIII[e] siècle, le siège des foires annuelles les plus fréquentées de tous les Pays-Bas. Ce qui est essentiel pour la formation de la ville, ce n'est pas l'obtention d'un privilège de foire, c'est une situation géographique favorable qui, comme à Bruges ou à Gand, y fasse nécessairement affluer le commerce et les marchands. C'est dans ces conditions que s'est développée tout d'abord la vie urbaine. Les plus anciennes bourgeoisies n'ont eu besoin pour naître ni de chartes ni de privilèges. C'est plus tard seulement que la politique princière — celle des ducs de Zaehringen, par exemple, ou celle des ducs de Saxe — a fondé des villes nouvelles suivant un plan préconçu et au moyen de concessions et d'octrois de toutes sortes. Mais je me permets de croire qu'il n'est pas plus légitime de chercher dans ces villes de seconde formation les origines du droit urbain, qu'il ne le serait de chercher dans les Capitulaires les origines du droit franc. Je terminerai par une dernière observation. On a vu plus haut comment M. S. explique la formation du conseil dans les villes. Pour lui, il n'est qu'un collège destiné à alléger pour l'écoutète le fardeau de fonctions devenues écrasantes. Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie : je me bornerai à une seule remarque. C'est à Medebach, en 1165, que, d'après M. S., le conseil serait mentionné pour la première fois. A Cologne, il n'apparaît que beaucoup plus tard. Si la manière de voir de M. Sohm est exacte, il faudrait donc en conclure que dans une ville de troisième ordre comme Medebach, l'écoutète n'aurait plus pu suffire à sa besogne dès la seconde moitié du XII[e] siècle, tan-

dis que, dans la métropole commerciale de l'Allemagne, le besoin de créer un conseil destiné à partager ses attributions ne se serait fait sentir que longtemps après !

H. PIRENNE.

---

163. — L. KOTELMANN, Augenartz in Hamburg, **Gesundheitspflege im Mittelalter,** Kulturgeschichtliche Studien nach Predigten des XIII, XIV und XV Jahrhunderts, Hamburg et Leipzig, 1890, in-8, chez Leopold Voss.

Recueil de textes. L'auteur a dépouillé méthodiquement les ouvrages des prédicateurs et des moralistes allemands de 1250 à 1510 environ : Berthold de Ratisbonne [1], maître Eckhardt, Jean Tauler, Geiler de Kaisersberg et les anonymes, — et il a disposé les renseignements qu'il y a recueillis sous six rubriques : *Alimentation, Habillement, Prostitution, Exercices corporels, Art médical, la Maladie et la Mort.* On devine aisément l'intérêt que présente cette compilation; elle fournit, relativement à une foule de questions sociales, des textes qu'on n'aurait pas été chercher commodément dans la littérature parénétique de l'Allemagne du XIVe siècle. Je ne saurais mieux comparer le travail de M. Kotelmann qu'à celui de M. Lecoy de la Marche: *La Chaire française au moyen âge,* troisième partie, (La société d'après les sermons), qui rend tous les jours tant de services.

Il existe cependant une différence notable. La majeure partie des renseignements classés par M. Lecoy de la Marche sont tirés de sources inédites; M. Kotelmann ne s'est attaché à étudier que les textes imprimés.

Ch. V. L.

---

164. — Michele BARBI. **Della fortuna di Dante nel secolo XVI.** (Pisa, tipog. T. Nistri e C., 1890, 407 p. in-8).

M. Barbi s'est proposé de montrer dans son intéressant ouvrage combien Dante, même durant ce XVIe siècle dont la direction lui échappe, comptait d'admirateurs fidèles et dévoués. Il a réuni une foule de faits ignorés ou peu connus, et son livre procure une agréable surprise à tous ceux qui aiment assez les grands hommes pour souffrir de l'ingratitude dont ils sont parfois victimes.

En voici une brève analyse.

Grâce à la restauration de la littérature italienne entreprise par Laurent de Médicis et par Ange Politien, la Divine Comédie avait été imprimée au moins quinze fois dans les vingt-huit dernières années du XVe siècle : elle l'a été quarante fois au XVIe; et ce retour de faveur fit franchir les Alpes à la réputation du grand poète. Si Bembo lui préféra

---

1. Cf. H. Gildemeister, *Das deutsche Volksleben im XIII Jahrhundert nach den deutschen Predigten Bertholds von Regensburg.* Iena, 1889, in-8.

Pétrarque, Lod. Dolce, Speroni, Trissino démêlèrent que le chantre de Laure a beaucoup moins de fond que le chantre de l'Enfer. Le même Dolce et Merlin Coccai élèvent Dante au-dessus de tous les poètes italiens. Tel détracteur de Dante soulève cinq contradicteurs; tel autre s'attire jusqu'à neuf répliques. Parmi les défenseurs de Dante, figurent Gelli, Vinc. Borghini, Jac. Mazzoni. Les sujets les plus arides ne les rebutent pas; ils disputent amplement sur l'emplacement, la forme, les dimensions qu'il attribue au séjour des damnés. Ses ouvrages secondaires occupent aussi les lettrés, notamment ses *Canzoni* et son *De vulgari eloquio* duquel Trissino s'autorise dans la controverse, toujours populaire en Italie, sur le nom qu'il convient de donner à la langue nationale. La lecture de ses œuvres aurait même été alors, du moins à Florence, au dire de Vinc. Borghini, *d'un usage plus commun et plus agréable que le pain et l'eau* (p. 290).

M. Barbi ne se borne pas à rassembler des faits, il en discute la portée; il apprécie les factums écrits pour et contre Dante, les éditions de ses œuvres, les travaux de ses commentateurs, les leçons professées, les lectures académiques faites sur la Divine Comédie. Mérite plus rare encore chez un débutant, il n'exagère rien : il est le premier à déclarer que la critique des admirateurs de Dante au XVIe siècle manque de profondeur, non seulement chez un Zoppio ou chez un Bulgarini, mais chez Mazzoni, chez les membres de l'Académie florentine; que Cristof. Landino s'est égaré sur la foi de Marsilio Ficino, qui avait enrôlé Dante malgré lui sous la bannière de Platon; que son commentaire, quoique réimprimé six fois au XVe siècle et une dizaine de fois au XVIe, fatigue par d'interminables digressions; que Varchi pèche par le même défaut; que Trifon Gabriele, plus sage dans son plan, n'a pas le jugement beaucoup plus sûr. Il marque une médiocre estime pour le commentaire de Vellutello. Il montre qu'en général on n'a pas compris alors l'intention politique de la Divine Comédie, et il conclut sur tous ces critiques moins perspicaces que zélés, en disant : « Les études faites sur Dante au XVIe siècle n'ont pas conduit à entendre plus pleinement son poème que n'avaient fait les premiers interprètes » (p. 286).

Aussi son livre, non moins judicieux que savant, n'offre-t-il qu'un défaut : il est trop long [1]. Comme on pressent sa conclusion, comme il avertit loyalement que tous ces commentateurs ennuient plus qu'ils n'instruisent, on voudrait qu'il les énumérât plus vite; on attend avec impatience le chapitre où il promet d'examiner l'influence de Dante sur le XVIe siècle. Ici encore on retrouve sa bonne foi et son jugement solide. Tout en rappelant que le Tasse a annoté quelques exemplaires de la Divine Comédie, il ne le donne pas, non plus qu'Arioste, pour un disciple de Dante. Il reconnaît formellement que tous les lyriques

1. Ajoutons qu'il n'est pas très commode à consulter, faute d'un index alphabétique qui était indispensable dans un pareil ouvrage; l'extrême sécheresse des sommaires rend cette lacune encore plus fâcheuse.

du temps imitent Pétrarque, et que les poètes hébraïques, tragiques, didactiques, satiriques, bucoliques, élégiaques, se modèlent sur les anciens (p. 289), qu'on n'aperçoit l'influence de Dante que chez Carlo Lodovici, dans les *Decennali* et l'*Asino d'oro* de Machiavel et dans les pieux écrits de quelques rimeurs obscurs. On pourrait même lui reprocher de ne pas faire assez honneur à Dante de l'enthousiasme qu'il inspirait à Michel-Ange : il en rapporte les preuves qu'on connaissait déjà, de même qu'il cite les hommages rendus à Dante par Raphaël et qu'il ajoute d'intéressants détails sur le goût qu'avaient pour ses vers le Bronzino, le Pontormo et Sandro Botticelli ; mais son sujet appelait une étude originale et pénétrante de la parenté de génie qui unit ces deux penseurs. On comprendrait mieux dès lors que l'exégèse du XVI[e] siècle n'a pas été entièrement inutile, et que, si les érudits de cette époque n'ont pas réussi à débrouiller les mystères de la Divine Comédie, ils ont du moins ramené l'attention sur le poète oublié, et que, au milieu de la foule dont ils n'obtenaient pour lui qu'un silence respectueux, il s'est rencontré un homme incomparablement grand dans le cœur duquel l'âme du vieux florentin a passé.

M. Barbi doit déjà au maître à qui il a dédié son livre le goût de l'érudition, de la méthode et de la mesure. Qu'il lui emprunte maintenant l'art de porter légèrement le poids de la science, et l'on inscrira son nom sur la liste déjà longue des hommes dont le mérite et la reconnaissance honorent l'enseignement de M. Alessandro d'Ancona.

Ch. Dejob.

---

165. — Madame C. Coignet. **La Réforme française avant les guerres civiles** (1512-1559). Paris, Fischbacher, 1890.

On sait qu'il ne faut pas demander à la gracieuse biographe de Vieilleville une érudition pure, des faits exacts, ni la moindre critique des textes. Dans son élégant petit volume sur *la Réforme avant les guerres civiles,* on pourrait s'appliquer à relever bien des erreurs, personnages non identifiés, titres et fonctions mal appliqués, noms et expressions fautives, phrases obscures. Au point de vue historique proprement dit, rien de nouveau, rien de précis. Mais de ces détails certaine école n'a cure.

Du reste Mme Coignet nous présente son volume, qui contient trois cents pages, comme la préface d'un livre d'histoire. Or, dans une préface, elle peut déployer à l'aise toutes les qualités d'une nature noble et distinguée : d'ingénieux aperçus, une impartialité généreuse, des pensées élevées. Nous nous bornerons à contester la thèse comprise (p. 288) en ces mots : « François I[er] pouvait accomplir la Réforme en France plus aisément que Henri VIII en Angleterre. » J'ajouterai modestement que la lettre de l'ambassadeur français à Rome sur la conversion d'Andelot, résumée dans mon second volume sur Montmorency (1889),

n'est pas inédite, ainsi que le dit l'auteur qui la cite, comme nous, d'après la copie de Clairambault, t. 340, fol. 8073. Elle a été publiée tout au long dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, du 15 janvier 1881, d'après l'original, indiqué B. N. f. français, t. 3132 f° 43.

F. D.

---

166. — **Un marchand de Paris** au XVI[e] siècle, par Ch. PRADEL. Seconde partie. Toulouse, 1890, grand in-8 de 40 p.

M. Pradel, dans la première partie de son travail, que j'ai eu le plaisir de louer ici, l'an dernier, avait retracé la vie de Simon Lecomte d'après les papiers laissés par ce riche marchand. Aujourd'hui, d'après les mêmes papiers, il publie sur les principaux correspondants de Lecomte, d'intéressantes notices qu'il nous présente, non comme des biographies complètes, mais comme de simples « glanures » réunies par ordre alphabétique. La première et la plus curieuse concerne *Beau-Semblant*. Ce n'est point là, dit-il, « le nom d'une terre où serait né Barthélemy de Laffemas et dont il aurait été seigneur, comme l'ont cru certains biographes [1]. Beau-Semblant était le surnom que le roi de Navarre avait donné à son tailleur et valet de chambre en manière de raillerie et par une espèce d'association d'idées à la façon du temps. Laffemas donnait une bonne tournure, une belle apparence, un beau semblant ». M. P. reproduit (p. 5) une très curieuse lettre, signée *Beau Semblant*, écrite de Toulouse le 22 mai 1579, dans laquelle il annonce à son créancier Lecomte que le roi de Navarre (fort mauvais payeur, comme on sait), — « luy a donné fort bons mandemens » pour être remboursé (en assignations et rentes) des 48,391 livres que lui devait S. M. La notice sur le futur contrôleur général du commerce renferme de piquantes particularités et complète tout ce que l'on a écrit jusqu'à ce jour au sujet de celui qui fut un utile publiciste et auquel nous devons quelques-unes de nos meilleures institutions commerciales. Les autres notices sont consacrées (p. 8) aux quatre frères Canaye (Philippe, Pierre, Jean et Jacques), qui furent les premiers en France à fabriquer des tapisseries de haute lisse [2]; (p. 27) aux Gobelin (renseignements

---

1. La localité du nom de *Beau-Semblant*, attribuée au Dauphiné, n'appartient qu'à cette géographie idéale qui est si richement peuplée... de nos bévues.

2. Tous persécutés comme huguenots : Philippe fut pendu à Toulouse, place du Salin; Pierre mourut dans une prison à Paris; Jean se réfugia à Genève, puis à Cologne. Jacques seul, avocat au parlement de Paris, survécut aux guerres civiles : son fils, Philippe, seigneur du Fresne, filleul du supplicié de Toulouse, fut président de la Chambre mi-partie de Languedoc, puis ambassadeur à Venise. Voir (p. 26) une lettre, du 11 octobre 1579, sur les débuts de sa carrière. Les autres documents, au nombre de sept (p. 12-25) sont des pièces du procès criminel intenté à Ph. Canaye (Arrestation, 28 juillet 1568. Conclusions du procureur du roi. Sentence de mort (12 octobre). Audition de Pierre Guérin (15 octobre), de Simon Comte (16 *id.*), de

nouveaux qui ajoutent leur lumière à celle des notices de M. Lacordaire et de M. Ch. Read sur ces artistes tellement célèbres que, selon le mot de Sauval cité par M. Pradel, leur maison, leur écarlate, leur établissement et la rivière dont ils se servaient ont pris leur nom; [1] (p. 32) à Mathurin de Longuet, maréchal du logis de la reine-mère, dont la correspondance est très épicée et que Sully *(Royales Œconomies)* dénonce comme un des faiseurs de libelles qui lui furent les plus hostiles; enfin (p. 33) le marchand Jean Rouillé, époux de Marguerite Gobelin, dont la lettre, écrite de Paris le 22 septembre 1572 (p. 34-36), mérite d'être signalée parmi les documents relatifs à l'histoire de la Saint-Barthélemy [2].

T. de L.

---

167. — **Impressions de théâtre,** par Jules Lemaitre, 4e et 5e séries, Lecène et Oudin, 2 vol. in-12 de 356 et 397 pp., 1890-1891.

On n'a jamais peur d'être en retard avec M. Jules Lemaître; d'abord parce que ses fantaisies ont un fond solide, qui les préserve du sort de tant d'autres « impressions » éphémères; ensuite, parce qu'entre les feuilletons et les volumes qu'il accumule d'une main toujours légère, il passe à d'autres exercices, tels que conférences et comédies, et qu'on est sûr de le ressaisir tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre. Ce n'est même pas un des moindres attraits de ces deux derniers volumes, qu'on y puisse suivre l'écrivain dans ses transformations variées. Voici une conférence sur la *Théodore* de Corneille; voici une étude sur *Révoltée*, où l'auteur se fait son propre critique, et tient à se montrer plus sévère pour lui-même que la plupart de ses confrères ne l'ont été.

Un autre plaisir du lecteur, c'est de rencontrer souvent le sérieux dans une causerie capricieuse qu'on allait trouver un peu abandonnée, et l'abandon, le caprice, le rire bon enfant dans une étude qui s'annonçait plus grave. Au premier abord, on est frappé par le nombre proportionnellement considérable des études très modernes, trop modernes, penseront quelques-uns, que contiennent ces deux volumes. Mais prenez garde de rien dédaigner : non seulement il faut être de son temps, lors même qu'on est savant, alors surtout qu'on l'est; mais voici qu'à

Jean Gaulte (21 *id.*). Extrait des registres du consistoire de Mrs les Capitouls de Tholose (22 *id.*).

1. M. P. donne divers fragments (pp. 30-32) de lettres de Nicolas Gobelin à S. Lecomte écrites de Bordeaux (16 et 24 septembre 1572), et de Paris, le 23 janvier 1577.

2. Voir (pp. 36-40) diverses lettres de Jean et Jacques Faure (qui habitaient l'Albigeois), à S. Lecomte (26 septembre 1572, 1er mars 1573) où sont relatés les massacres d'Albi et qui, comme s'exprime M. P., « peignent bien les malheurs du temps ». Jacques Faure nous apprend qu'il fut mis en prison « que fust un temps où nous avions tous la vie et la mort qui pendoit par ung filet », mais qu'il fut sauvé « par la clémence et bonté de mondict seigneur d'Albi ».

propos des pièces de Meilhac, d'Halévy, d'Offenbach, le don Juan, le Pourceaugnac, l'Henriette de Molière, pour ne parler que de celui-là, seront évoqués, et c'est plaisir, en voyageant d'un siècle à l'autre, de voir à quel point ils sont les mêmes, plus ils changent.

Molière est l'auteur le plus favorisé des écrivains antérieurs au XIXe siècle : d'excellentes études sont consacrées à *Tartuffe*, à l'*École des femmes*, à *Georges Dandin*, au *Malade imaginaire*. En dehors, je ne vois guère à signaler particulièrement au public de la *Revue* que les pages sur l'*Orestie* d'Eschyle, sur *Athalie* (bien piquant compte-rendu d'une conférence de M. Sarcey), sur Florian. En revanche, plusieurs études sur le théâtre étranger. Il n'en faudrait pas abuser. Peut-être aussi, à mesure que se restreint la part des classiques, la part des petits auteurs, des petits théâtres, des petites industries parisiennes se fait-elle plus large. M. Lemaître semble incliner depuis quelque temps du côté de la curiosité pure. Je ne blâme pas, je constate.

Sur le fond des jugements, on aurait plus d'une réserve à faire, si l'on n'était ébloui et entraîné. Ainsi, je ne suis point convaincu qu'il y ait « deux Tartuffes d'aspect notablement différents », l'un bedeau vulgaire et goinfre, caricature haute en couleur, l'autre homme du monde dans une certaine mesure, ironique, spirituel parfois, même éloquent. Il n'y aurait, à mon sens, opposition et contradiction certaine que s'il fallait prendre tout à fait au sérieux le portrait chargé que Dorine nous trace d'un homme détesté par elle. Serait-elle Dorine si elle ne forçait pas l'ironie, et devons-nous l'en croire à la lettre? On ne voit poindre les disparates que si l'on exagère à la fois les deux aspects d'un même caractère, de façon à ne pouvoir les réunir : l'aspect grossier avec Dorine, l'aspect élégant et attirant avec les modernes. Que Molière ait réuni, en créant Tartuffe, diverses variétés de l'hypocrisie, comme de l'avarice en Harpagon, cela se peut; mais il ne serait pas Molière s'il n'avait pas su fondre ces éléments, et puis ces contradictions apparentes se rencontrent bien dans la vie. Le mérite de Molière ne serait-il pas précisément d'avoir rendu la complexité de la vie mieux que les autres classiques, qui sacrifient trop peut-être les nuances et les anomalies au trait dominant, la variété vivante à l'unité un peu abstraite?

Félix Hémon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mars 1891.

M. Oppert, président, rappelle qu'en raison de la fête du vendredi saint, la prochaine séance aura lieu le mercredi 25 mars.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse au président de l'Académie diverses nouvelles archéologiques. — On vient de découvrir dans cette même nécropole de Falérie (Cività Castellana) qui a donné dans ces derniers temps tout un musée, aujourd'hui installé dans la *villa di papa Giulio*, près de Rome, de nouvelles tombes, du IIIe siècle avant notre ère, avec des terres cuites portant de nombreuses inscriptions falisques. — On a trouvé, à Vada, l'antique *Vadum Sabatium*, près de Savone, deux mains panthées parmi beaucoup d'ex-voto. Une de ces mains porte

inscrite une dédicace à Sabazius. On en conclut avec vraisemblance qu'il y avait là un temple à cette divinité mystérieuse, et que l'ancien port a tiré de là son nom. — M. Demetrius Stephanovich Schilizzi, sujet britannique d'origine italienne établi à Athènes, vient de donner au gouvernement italien une collection très importante de plâtres d'après les monuments principaux de la sculpture et de l'architecture grecques. Les 324 caisses contenant cette collection vont arriver à Rome. — Le 7 mars, M. de Rossi a donné une conférence publique dans la catacombe de Pontien, sur le Janicule, catacombe si curieuse par son baptistère alimenté d'une source vive et par ses peintures aux souvenirs orientaux.

M. Héron de Villefosse rappelle que l'on doit à M. Geffroy la connaissance de l'album de Pierre-Jacques de Reims, de la collection Destailleurs, où se trouve le dessin d'un bas-relief du Louvre, aujourd'hui débarrassé d'une restauration qui le déshonorait depuis le XVIe siècle. C'est également M. Geffroy qui a démontré, à l'aide d'un dessin du même album, que le célèbre bas-relief d'Orphée et d'Eurydice avait fait partie de la collection du Belvédère, avant d'appartenir à la collection Borghèse. Les recueils de dessins anciens sont extrêmement précieux pour étudier les origines de nos collections publiques, et l'on doit une grande reconnaissance aux érudits qui prennent la peine de les faire connaître. C'est à l'aide de recueils de ce genre que M. Ad. Michaëlis a pu entreprendre et rendre si attachante son histoire des marbres du Belvédère de Rome, dont la première partie a déjà paru.

M. Léon Heuzey communique à l'Académie des données historiques nouvelles tirées de l'étude des monuments chaldéens découverts par M. de Sarzec à Tello, l'ancienne Sirpourla des assyriologues. On peut, grâce au grand nombre des inscriptions retrouvées, établir la filiation des rois et des *patési* (prêtres-rois?) qui ont gouverné cette cité, et reconstruire une chronologie approximative, qui est comme la charpente historique de cette période reculée. Les lacunes que présente la série se comblent de jour en jour. Les deux patési Our-Baou et Nam-magh-ni, antérieurs au célèbre Goudéa, se trouvaient encore isolés : M. de Sarzec a réuni les fragments d'une coupe de pierre, consacrée par une femme qui se donne à la fois comme l'épouse de Nam-magh-ni et comme la fille d'Our-Baou. C'est le premier exemple de succession par les femmes dans les listes princières de Sirpourla. Une autre dédicace, gravée sur une coupe du même style, fait connaître un patési nouveau et non classé, Our-Ningoul. Il résulte également de plusieurs textes que le très ancien monument sculpté, connu sous le nom de Stèle des Vautours, a été érigé par un prince nommé E-anna-dou, qui s'intitule tantôt roi, tantôt patési de Sirpourla. Il était fils d'A-kour-gal, lui-même roi et patési, déjà connu pour avoir succédé à son père le roi Our-Nina, le plus ancien dynaste asiatique dont le nom soit confirmé par les monuments. Une tablette de pierre nous permet de suivre une autre branche de patési, dont le plus ancien, En-anna-dou Ier (qu'il ne faut pas confondre avec E-anna-dou), est donné pour le « fils aîné » du roi Our-Nina et pour le père du patési En-té-na, représenté à Tello par toute une série de constructions : cependant ce « fils aîné » ne figure pas sur les listes officielles des enfants d'Our-Nina. De l'ensemble de ses recherches, M. Heuzey conclut que les patési ne diffèrent pas, autant qu'on le croyait, des anciens rois, dont ils descendent directement. Ces royautés primitives sont avant tout religieuses et le prince est en même temps un prêtre.

M. Delisle met sous les yeux de ses confrères un exemplaire du fac-similé du papyrus du Musée britannique sur lequel a été retrouvé l'ouvrage perdu d'Aristote, Ἀθηναίων πολιτεία, dont il a été question récemment dans plusieurs séances de l'Académie.

M. l'abbé Douais, chanoine de Montpellier, fait une communication sur la correspondance du baron de Fourquevaux (1548-1574), conservée au château de Fourquevaux (Haute-Garonne). On y trouve des lettres originales et d'autres documents, formant un total de 1,450 pièces, d'une importance considérable pour l'histoire du Languedoc et pour celle des relations de la France avec l'Ecosse, l'Italie et l'Espagne, sous les règnes de Henri II et de Charles IX.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, communique diverses inscriptions hébraïques gravées sur des coupes magiques. Une de ces coupes est conservée à Cannes : l'inscription qu'elle porte est destinée à exorciser une certaine Nana, fille de Khatima ; elle paraît remonter au IVe siècle de notre ère. Les autres coupes, non moins anciennes, ont été recueillies par M. et Mme Dieulafoy dans leurs fouilles de Susiane. Ces divers textes sont surtout intéressants parce qu'ils comptent au nombre des spécimens les plus anciens de la paléographie hébraïque.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, publiée par les professeurs des facultés et de l'école de médecine de Dijon, tome Ier, n° 1 ; — par M. Renan : Rhys (John), *Studies in the Arthurian legend* ; — par M. Siméon Luce : 1° Merlet (Lucien), *Catherine de Thouars, femme de Gilles de Retz* (1404-1462) ; 2° Aubigné (Agrippa d'), *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France par le baron de Ruble, tome IV ; 3° Dienne (le comte de), *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 avril — 1891

168. — **Assyrische Grammatik** mit Paradigmen, Uebungsstücken, Glossar und Litteratur, von Friedrich DELITZSCH. Berlin, H. Reuthers Verlagsbuchhandlung, 1889.

La grammaire assyrienne de M. Friedrich Delitzsch fait partie du recueil nommé *Porta Linguarum orientalium*, inauguré par feu J. H. Petermann et continué par M. Herm L. Strack, qui comprend déjà beaucoup de livres élémentaires pour apprendre les langues orientales; celui de M. D. est un des meilleurs, aussi bien au point de vue de l'intérêt attaché à l'étude de l'épigraphie assyro-babylonienne, que par la nouveauté de la plupart des règles concernant la grammaire et la syntaxe de cette langue qui se révèle à nous avec un caractère si particulier et si peu soupçonné jusqu'à ce jour. Les précis de grammaires assyriennes parus jusqu'à présent n'étaient que des tentatives incomplètes et provisoires. La grammaire de M. D. présente au contraire tous les traits d'une œuvre classique, qui peut s'élargir et s'améliorer, mais qui n'est plus sujette aux fluctuations des premiers aperçus. Elle est destinée à former le noyau d'une grammaire classique, digne de se mettre à côté des meilleurs ouvrages analogues parus sur les langues sémitiques qui entrent, depuis longtemps, dans le programme des hautes études européennes.

Voici les principales divisions de ce livre. L'introduction offre en cinq paragraphes des notions sommaires, mais suffisantes de la langue assyrienne, avec l'histoire des fouilles, du déchiffrement et des recherches grammaticales, ainsi qu'un bref aperçu sur le contenu de la littérature cunéiforme (p. 1-8). Dans la théorie de l'écriture (§ 6-25), l'auteur expose substantiellement comment l'ancienne écriture imageaire ou hiéroglyphique s'est lentement transformée en écriture linéaire et finalement cunéiforme. Il donne ensuite un tableau des signes les plus usités. Les paragraphes 10-17 sont consacrés à l'orthographe des voyelles, entre autres du groupe vocalique *a-a* qu'il incline à transcrire

á, mais que je crois exprimer plutôt le son *a-ya*, vulgairement *i-ya*, témoin l'hébreu *iy-yar*, en face de l'assyrien *a-a-ru* ou *a-ya-a-ru*.

Le paragraphe 25 traite de la question relative à l'origine de l'écriture cunéiforme, et témoigne d'un revirement complet de la part de l'auteur sur le problème si ardemment débattu depuis quinze ans dans l'école assyriologique. On sait de quoi il s'agit. Tandis que les premiers déchiffreurs avaient attribué l'invention de cette écriture à un peuple non sémitique, dit Sumer et Accad, dont la langue se cacherait dans certaines inscriptions, suivies ou non d'une version assyrienne, l'école antiaccadiste ou antisumérienne, fondée par moi en 1873, y voit un produit du génie sémitique, et considère les prétendus vocables sumériens ou accadiens comme de simples idéogrammes destinés à exprimer la langue assyrienne. M. D., après avoir longtemps combattu la nouvelle théorie en faveur de la tradition assyriologique, est finalement arrivé à la conviction que la thèse antiaccadiste est seule capable d'expliquer scientifiquement la genèse et le développement de l'écriture assyro-babylonienne. Grâce à lui, la théorie antiaccadiste est, pour la première fois, introduite dans l'université allemande qui avait quelque peine à se détacher de l'ancienne tradition. Le résumé contenu dans ce paragraphe expose très clairement quelques-unes des preuves que j'ai formulées dans mes écrits sur cette question épineuse. Bien qu'il en reste encore beaucoup à citer, ce qui y a été dit suffit à éclairer la conscience de tous ceux pour lesquels le fameux *magister dixit* n'est pas le dernier mot de la science (p. 11-61).

La théorie phonétique rend compte de la qualité et de la quantité des voyelles et des semi-voyelles, ainsi que des mutations et des abréviations dont elles sont susceptibles. L'auteur accepte sur cette matière la plupart des résultats obtenus par les fines recherches de M. Haupt. Néanmoins, certaines distinctions entre les voyelles longues et les voyelles brèves me paraissent encore passablement prématurées, et ne se déduisent pas avec assez de certitude des formes orthographiques qu'on peut observer dans les textes originaux. Dans l'exposé des mutations relatives aux consonnes que donne ensuite l'auteur, il m'est impossible d'admettre que le *het* assyrien représente le *kha* dur des Arabes. Cette transcription, devenue générale chez les assyriologues allemands et anglais est non seulement contraire à l'analogie des autres langues sémitiques du Nord qui ne possèdent que le *het* doux des Arabes, mais aussi à la nature graphique du signe cunéiforme se lisant *ah*, *ih*, *uh*, qui dérive du signe exprimant l'esprit doux ou *aleph*. Je dois ajouter toutefois que ce détail ne diminue en rien l'importance de cette partie de la grammaire, qui contient presque le dernier mot de la phonétique assyrienne dans l'état actuel de nos connaissances (p. 72-121).

La théorie des formes (§ 54-117), comprend l'exposé le plus complet des diverses sortes de pronoms; les nouveaux textes découverts en Égypte permettront néanmoins d'y ajouter un certain nombre de for-

mes jadis inconnues. Parmi les formes nominales, M. D. distingue *faal* de *faál*, *fail* de *faîl*, *faul* de *faûl*, etc. La chose peut être exacte, mais elle n'est pas encore tout à fait prouvée par les seules considérations des grammaires comparées. Très intéressant est l'appendice qui traite des noms de nombre et des particules. A cette occasion, je recommanderai la lecture du récent travail du regretté Arthur Amiaud sur les noms de nombre. La forme adverbiale *ish* se rapporte certainement au suffixe de la troisième personne sh*u*; par contre, la désinence de l'adverbe araméen *aït* est l'ancien féminin de *âyâ* et n'a rien de commun avec l'adverbe assyrien. Je ne crois pas non plus à l'existence de la désinence adverbiale *ku*, la lecture vraie de cette syllabe me paraît être *tu*sh; je lis donc *mar-ça-tu*sh au lieu de *mar-ça-ku*. Sur l'origine de la préposition *ana*, voyez *Zeitschrift für Assyriologie*. Je ne suis pas bien sûr que la première syllabe de la préposition *lapan* soit le *lamed* des autres langues sémitiques, dont il n'y a pas trace en assyrien; il faut probablement y voir la contraction de *ela pan* répondant à l'hébreu *al pené*, dont la signification coïncide souvent avec celle de *liphnê*.

La théorie des verbes offre le maximum de ce que la science assyriologique a pu déduire jusqu'à présent des textes assyriens connus. Il y a une masse énorme de verbes méthodiquement classés et encadrés dans des paradigmes fixes et désormais immuables. C'est la première fois que les formes verbales de l'assyrien sont régularisées avec un soin minutieux et bien fait pour chasser toutes les incertitudes qui planaient naguère sur cette partie importante du discours (p. 128-322).

Mais la division consacrée à la syntaxe assyrienne, bien que ne renfermant que quarante-deux pages (p. 323-364), constitue une œuvre absolument inédite, qui met fin à toutes les affirmations antérieures de quelques assyriologues, d'après lesquels la syntaxe assyrienne était inspirée d'un génie non sémitique. Grâce aux renseignements fournis par M. D., on voit apparaître en assyrien la plupart des phénomènes qui nous sont connus par les autres langues sémitiques. Même l'habitude de placer le verbe à la fin de la phrase rappelle la construction analogue employée dans la poésie hébraïque; elle est encore plus usitée en araméen et en éthiopien et finit par devenir la construction ordinaire dans les langues modernes de l'Abyssinie, surtout en langue amharique. Le fait peut à première vue paraître singulier, mais il est indéniable, et prouve ainsi que les règles étroites de la syntaxe arabe ne doivent pas servir de modèle quand on veut établir la forme primitive de la phrase sémitique.

L'ouvrage est accompagné des paradigmes des pronoms et des verbes, d'une chrestomathie un peu trop courte, initiant l'étudiant à la lecture des caractères cunéiformes, ainsi que d'un *Glossarium*, contenant les mots qui se trouvent dans les textes (p. 3*-52*). A la fin est ajouté un tableau bibliographique des ouvrages qui ont paru jusqu'à présent sur la découverte, le déchiffrement et l'explication des textes

cunéiformes, avec un appendice sur la littérature de la prétendue langue Suméro-accadienne (p. 55*-80*). La grammaire de M. Delitzsch a déja été traduite dans plusieurs langues européennes; il est donc superflu de la recommander. Tous ceux qui s'occupent d'assyriologie ont aujourd'hui un manuel excellent à tous les points de vue, qui fait entrer la langue assyrienne dans le domaine public, et restitue à la famille de Sem un idiome et une littérature remontant aux premières époques de la civilisation humaine.

J. Halévy.

---

169. — **Lehrbuch der Dogmengeschichte,** von Adolf Harnack. Ier vol., 2me édition, 750 pages; IIe vol., 483 p.; IIIe vol., 1re et 2e édit., 789 p.
170. — **Grundriss der Dogmengeschichte,** von Ad. Harnack. 1 vol., 183 p. Freiburg i. B., 1888, 89 et 90. Academische Verlagsbuchhandlung von Mohr.

Cette histoire des dogmes chrétiens de M. Harnack renouvelle complètement l'étude de cette riche et difficile matière. Elle est certainement la production scientifique la plus importante de la théologie allemande dans ces quinze dernières années. Elle le serait peut-être déjà par la masse de l'érudition qu'elle représente; mais elle l'est bien plus encore par la nouveauté de la conception et la richesse des vues.

Cette nouveauté éclate surtout aux deux points extrêmes, dans ce que l'auteur appelle l'origine des dogmes et la fin des dogmes. Jusqu'à présent, à quelque point de vue qu'on se plaçât pour apprécier l'évolution des dogmes chrétiens, on se représentait cette évolution comme ayant commencé avec le christianisme lui-même et comme se poursuivant encore et restant toujours productive. Seulement, depuis les schismes de l'Église orthodoxe grecque et des églises protestantes, les historiens se trouvaient obligés de la suivre parallèlement dans ces diverses communions. M. H. apporte une première vue nouvelle : le dogme, en tant que dogme, est partout le même à divers degrès de développement ou de dissolution. L'évolution dogmatique est close depuis longtemps, depuis la fin du moyen âge, et l'histoire doit en être écrite comme celle d'une période achevée de la vie du christianisme. La tâche de l'historien est d'expliquer pourquoi et comment le christianisme dogmatique a commencé et pourquoi et comment il est devenu aujourd'hui chose du passé. Ce n'est donc plus qu'un problème d'histoire religieuse fort délimité, dont tous les termes sont connus et dont la solution dès lors est sûre sinon très facile.

Entre ces affirmations de M. H. celle qui étonnera le plus sans doute, c'est que la production dogmatique dans les églises chrétiennes soit épuisée et que l'histoire des dogmes, en tant qu'elle raconte leur origine et leur développement, soit un chapitre clos dans la réalité. Et cependant ce paradoxe apparent se justifie d'une façon singulière quand on écoute et comprend les analyses historiques de M. Harnack. Son ouvrage se termine par une puissante et très neuve conclusion qui commence au

XVI[e] siècle et qu'il appelle : *der Ausgang des Dogmas*, « la terminaison ou le dénouement du dogme ». Cette terminaison du dogme, à partir de la fin de la scolastique, est triple :

1° Dans le catholicisme, les anciens dogmes sont maintenus, mais neutralisés ou plutôt annulés et absorbés dans un dogme unique, celui de l'autorité de l'Église. Le dernier concile du Vatican a décrété l'infaillibilité du pape qui fait qu'il ne saurait plus y avoir aucune discussion dogmatique et que la *fides implicita* est devenue la foi générale des théologiens comme des fidèles. Le dogme, en tant que doctrine, meurt ici dans son triomphe ; il est devenu non plus affaire de pensée, mais article de droit et de jurisprudence. A quoi bon discuter sur la vérité théologique d'un dogme quelconque, puisqu'il prévaut en définitive, non par sa vérité, mais par son autorité? Voilà pour le dogme une première façon de mourir : c'est d'être embaumé.

2° La seconde terminaison du dogme s'offre à nous dans le socinianisme dont l'importance historique est singulièrement relevée par M. Harnack. On a tort de n'y voir qu'une secte et une exagération du protestantisme. Le socinianisme a des racines bien antérieures à la Réforme. Avec raison, M. H. le rattache au nominalisme qui avait déjà commencé et fort avancé la destruction du dogme. Le socinianisme l'a achevée de deux manières, d'abord par son exégèse en montrant que le dogme manquait de base biblique, ensuite par l'analyse philosophique en réduisant en poussière les axiomes et les principes sur lesquels en définitive il reposait. Le rationalisme du XVIII[e] siècle est le fruit du socinianisme.

3° Le protestantisme enfin et surtout le protestantisme originel de Luther représente la troisième dissolution du dogme. En niant d'abord l'autorité de l'Église, et ensuite en niant celle du canon traditionnel biblique, en opposant son expérience personnelle à toutes les autorités extérieures, Luther en effet a détruit le fondement sur lequel reposait jusqu'à lui le christianisme dogmatique. En en appelant au pur Évangile primitif du Christ et des apôtres, il a implicitement ouvert la revision de l'héritage dogmatique des Pères et du moyen âge, revision en effet qui n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour de la théologie protestante, malgré toutes les réactions contraires, et qui de nos jours ne va à rien moins qu'à éliminer de la religion chrétienne toute proposition de philosophie générale ou de métaphysique.

Si nous avons commencé par la fin l'analyse de ce grand ouvrage, c'est qu'il n'y avait pas de meilleure porte pour entrer dans la pensée maîtresse qui en est l'âme et en fait l'originalité. On devine, en effet, que, pour raisonner ainsi sur la fin du dogme, il faut que M. H. ait sur la nature et l'origine de ce dogme des idées qui s'éloignent fort des idées courantes en cette matière. En les mettant en lumière, nous reviendrons maintenant au point de départ de son histoire. Le christianisme dogmatique ou le christianisme exprimé sous forme de dogme n'est pas iden-

tique à l'Évangile primitif. C'est une forme nouvelle et secondaire du christianisme, qui s'est formée sur le sol de la culture antique et s'explique par l'action de la pensée philosophique de la Grèce ou de Rome sur celle des premiers apologètes et des premiers théologiens chrétiens. Comme la construction hiérarchique de l'Église s'explique par l'ancienne organisation provinciale de l'Empire romain qui lui a servi de patron et de base, de même, la construction dogmatique a pour substructure la philosophie générale de l'antiquité. Tout l'édifice est d'un style grec, car c'est l'esprit grec qui en a été l'architecte. Sans doute l'Église croit et soutient que ses dogmes ont été puisés dans la Bible et en dérivent directement. Mais c'est une pure illusion. On ne les a trouvés dans la Bible qu'après les y avoir mis, à peu près comme Philon y trouvait la sagesse grecque au moyen de la méthode d'interprétation allégorique qu'on peut appeler une véritable alchimie.

Les dogmes ne sont point isolés; ils se relient l'un à l'autre pour former un organisme logique d'une puissante unité. Voilà pourquoi M. H. emploie tantôt le mot au pluriel « les dogmes » et tantôt au singulier « le dogme » ou « la forme dogmatique du christianisme », pour exprimer toujours la même chose : une science générale et surnaturelle de Dieu, du monde et de l'histoire. Or, cette science est l'œuvre de l'esprit grec et a été faite, sur la base religieuse de l'Évangile du Christ, avec des éléments empruntés à la culture grecque contemporaine. Les moyens intellectuels par lesquels le monde gréco-romain devenu chrétien a essayé de se rendre à lui même l'Évangile intelligible, se sont amalgamés avec cet Évangile même et comme lui ont été, dans le dogme et par le dogme, élevés à la dignité de science révélée. Prenez la dogmatique du moyen âge; admettez que le fond est biblique; la forme est donnée par la philosophie d'Aristote et, du moment qu'on ne distingue plus la forme du fond, on ne voit pas, en effet, pourquoi le moyen âge aurait eu moins raison de diviniser ce qui vient d'Aristote que ce qui vient de Paul ou du Christ dans le dogme de l'Église. Voilà pourquoi le christianisme dogmatique représente en réalité un stade de développement religieux chrétien, précisément le stade où prévalaient l'espèce particulière de psychologie, de métaphysique, de science historique et de science de la nature qui sont entrées dans la constitution du dogme même. La science a déjà dépassé ce stade inférieur; non la religion. Mais, comme la religion chrétienne n'est pas née de la culture grecque, elle n'y est pas non plus à jamais enchaînée. Elle est même depuis le XVIe siècle en train de s'en dégager. Toutefois une question se pose : comment s'exprimera-t-elle à l'avenir, du moment qu'elle dépouillera cette vieille forme dogmatique? l'auteur ne le dit pas clairement et sans doute il ne l'aperçoit pas encore.

Or, c'est ici précisément que naît une objection radicale qu'on peut et doit faire à cette conception si originale et si féconde d'ailleurs. Cette conception du dogme n'est-elle pas trop étroite? Elle implique, nous semble-t-il, que l'Évangile a existé d'abord sans aucun élément doctri-

nal et que cet élément lui a été apporté plus tard accidentellement par l'esprit grec. Cela est-il exact? Le Judaïsme d'où est sorti historiquement l'Évangile était-il sans conception doctrinale? Comprend-on même qu'aucun sentiment religieux puisse se traduire et se différencier au dehors sans s'exprimer par la pensée et par la parole? Le dogme ecclésiastique n'est-il pas en formation dans la théologie toute juive de Paul? Et, si l'Église était restée juive, croit-on que cette Église juive, en se développant, n'aurait pas eu ses dogmes, autres sans doute que les dogmes d'origine grecque, mais des dogmes pourtant?

Pour la même raison, à supposer que le dogme des Pères de l'Église et des docteurs scolastique achève de se dissoudre ou de se transformer, conçoit-on que la vie et le culte d'une Église à l'avenir puissent subsister et s'affirmer sans quelque dogme de quelque nature? Il y a donc beaucoup de témérité à dire que l'histoire des dogmes est close. Le dogme est la création nécessaire de la vie persistante de toute église. Tant qu'il y aura des églises il y aura des dogmes. L'autorité de ces dogmes variera suivant que variera l'autorité même que s'arrogera telle ou telle église; il sera infaillible là où l'Église prétendra à l'infaillibilité; revisable et perfectible là où l'Église n'aura pas cette foi absolue en elle-même : mais immuables ou perfectibles, ces églises auront toujours des dogmes, puisqu'elles ne sauraient garder leur foi sans la confesser de quelque façon.

Toutefois nous reconnaissons que cette objection, quelque grave qu'elle soit, est d'ordre purement philosophique et n'atteint pas la construction historique que M. H. a si bien édifiée. Si l'on restreint le problème à l'application et au déchiffrement de ce phénomène historique, grandiose et particulier tout ensemble, qui s'appelle, en théologie, le dogme catholique, la solution qu'il en donne me paraît être la plus profonde et la plus juste qu'on en ait encore fournie.

Pour donner une idée de l'exécution de ce grand ouvrage, il suffira d'en marquer les divisions capitales. Prenant le dogme catholique comme achevé avec la scolastique, M. H. en divise l'histoire en deux moments : la période de création et la période de développement. La première va jusqu'au concile de Nicée environ. La seconde, plus longue, comprend deux grands chapitres : celui de la constitution de l'orthodoxie grecque qui est complète avec Jean Damascène, et celui de la transformation profonde du dogme en Occident, par l'action de saint Augustin qui introduit dans le dogme un élément subjectif tout nouveau : les doctrines de la grâce, du péché originel et de la prédestination; élément subjectif qui troublera profondément le dogme orthodoxe et finira, avec la mystique du moyen âge et l'évangélisme des réformateurs, par le faire éclater. Il y a ainsi trois grands noms dans cette histoire : Origène le créateur de la spéculation chrétienne grecque, Augustin le créateur de la mystique chrétienne, Luther, l'auteur de la crise religieuse où sombre sans remède l'ancienne unité dogmatique.

M. H. est encore jeune et il avoue candidement, dans la préface du dernier volume, qu'il n'est point « un spécialiste » dans les études sur le moyen âge ou au temps de la Réforme. Mais il est un maître dans la connaissance de l'antiquité chrétienne. On retrouve également le fruit d'études faites d'original dans les chapitres sur saint Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, le concile de Trente, sur le socinianisme et enfin, la théologie de Luther. Ce qui est très remarquable et très digne d'éloge, c'est qu'il a profondément renouvelé toutes les parties de cette longue histoire auxquelles il s'est arrêté. Nous avons déjà cité comme très neuve son étude du socinianisme. Celle qu'il a consacrée a saint Augustin ne l'est pas moins. Il y a un singulier plaisir à parcourir les annales chrétiennes avec un tel guide qui non seulement trouve à chaque pas le moyen d'instruire, mais encore et surtout de faire penser. Ajoutons que le dernier volume se termine par un registre ou table des matières qui rend les recherches très faciles dans ces trois gros volumes.

On aurait de la peine à comprendre, si l'on ne connaissait pas les habitudes des professeurs allemands, qu'un ouvrage de cette envergure et de cette portée s'appelle un « manuel » *(Lehrbuch)*. La vérité est que, malgré sa clarté, une pareille histoire n'est pas facilement accessible aux étudiants, surtout à ceux qui commencent. L'auteur a publié pour eux une sorte de compendium sous le titre « d'esquisse de l'histoire des dogmes ». C'est un résumé qui peut leur rendre des services, mais ce serait une erreur de penser qu'il puisse tenir lieu ou être du même profit que la lecture de l'ouvrage lui-même.

A. Sabatier.

---

171. — Dr Th. Puschmann. **Geschichte des medicinischen Unterrichts,** von den ælteſten Zeiten bis zur Gegenwart. Leipzig, Veit et Co, 1889, in-8, 522 p.

Il existe de nombreuses histoires de la médecine écrites dans toutes les langues. Œuvres d'érudition ou de vulgarisation, elles traitent des doctrines et des théories de l'art de guérir aux différentes époques, elles donnent la biographie des médecins célèbres, font connaître leurs découvertes et la part qu'elles ont eue dans les progrès de la science. Accessoirement aussi, elles parlent des écoles médicales et de l'enseignement qui y était donné. C'est à ce dernier point que le Dr Puschmann, professeur à l'Université de Vienne, vient de consacrer un long et intéressant ouvrage. Il rapporte tout ce qui a trait à l'enseignement médical dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes et enfin dans les différents pays civilisés d'Europe et d'Amérique à l'époque contemporaine. Tout en essayant d'éviter tous les développements historiques qui n'étaient pas nécessaires à l'intelligence de son sujet, l'auteur n'a pas pu moins faire que de réécrire une histoire presque complète de la médecine à laquelle vient se rattacher une étude comparative des règlements qui régissent l'enseignement médical dans les divers pays. Malgré

le désir évident de l'auteur de rattacher cette dernière étude à la partie historique proprement dite de son travail, il nous a semblé que ce livre manquait d'unité et qu'il est comme formé de deux ouvrages juxtaposés. En d'autres termes, les trois premiers chapitres du livre du Dr P. se liraient avec fruit et intérêt dans une histoire générale des sciences médicales traitant des doctrines et des méthodes, qui ne sauraient être séparées. La quatrième partie, consacrée à l'état actuel de l'enseignement médical, constituerait, selon nous, un ouvrage spécial auquel un abrégé des trois autres ne servirait que d'introduction. Il est, en effet, nécessaire d'expliquer les divergences locales par l'histoire, et c'est sur ce point que l'ouvrage du Dr Puschmann vient porter surtout la lumière. Aussi, à part les critiques de pure forme qui précèdent, nous ne pouvons que louer le savant professeur de Vienne d'avoir mené à bonne fin un travail aussi complexe. Les renseignements dont son livre fourmille, sont puisés aux sources. L'auteur fait preuve de connaissances historiques variées et lucides, d'érudition solide et étendue.

Au moment où l'on discute en France la refonte de l'enseignement médical, une traduction du savant ouvrage allemand rendrait certainement de très grands services, en dissipant bien des erreurs qui règnent chez nous, au sujet des institutions similaires à l'étranger.

L. Bræmer.

---

172. — G. Sorel. **Le procès de Socrate.** Paris, Alcan, 1889, 396 p., in-12. 3 fr. 50.

173. — J. Barthélemy St-Hilaire. **Etude sur François Bacon,** *ibid.*, 1890, 201 p., in-12. 2 fr. 50.

174. — Sir John Lubbock. **Le bonheur de vivre,** traduit sur la 20e édition anglaise, *ibid.*, 1891, 186 p., in-12. 2 fr. 50.

I. M. G. Sorel ne se pique pas d'érudition. S'il insinue que le douzième livre de la métaphysique d'Aristote pourrait bien n'être « qu'un recueil de fragments d'Anaxagore annotés par le stagirite » (p. 113), c'est en passant, et comme en se jouant. Le procès de Socrate lui est simplement une occasion de nous donner, sous une forme qui ne se défend pas d'être « un peu agreste [1] », la confession de ses goûts et de ses haines. Le sujet n'est pas sans agrément; quelques spécimens suffiront.

M. Sorel n'aime pas Descartes, ce que nous savions déjà, et ce qu'il nous redit (p. 72, note, 106, note); ni les Anglais, « parce qu'ils ressemblent beaucoup aux Romains de la décadence » (p. 357) et parce que « ces gens, par principe, sont hostiles à l'esprit militaire » (p. 44); ni les amours dits contre nature « cette horrible corruption qui *oppressait* l'antique civilisation » (p. 19); ni les spiritualistes, dont la théologie sentimentale « révèle chez ses apôtres une profonde hypocrisie ou une

1. P. 88 « tout ce qui est dit d'Autolycus se dirait très bien d'une actrice relativement sage »; p. 367 « Socrate rase Théodote le plus gracieusement du monde »; etc.

lésion encéphalique » (p. 327, cf. p. 363); ni Platon, qui « beaucoup moins avancé que son maître dans l'étude dialectique de la connaissance, a presque toujours reculé » (p. 114, cf. p. 345), dont le Banquet et la République sont « deux livres qui déshonorent le génie grec » (p. 10), dont le Phédon est un livre « assez médiocre » (p. 355); ni les corporations savantes « sur l'incurie et la stupidité » desquelles on a écrit de longs volumes (p. 183) et qui portent « les stigmates de l'ignorance » (p. 184); ni la domination des citadins sur les ruraux (p. 179); ni le régime électif (p. 183, 186); ni la révolution (p. 272 et pass.); ni l'enseignement de l'état (p. 192); ni enfin l'état actuel des sciences économiques, qui ont du moins pour elles cette excuse que « Socrate ne s'étant pas occupé de ces questions, la science a beaucoup de peine à trouver sa voie » (p. 16). Mais il aime bien les Héliastes, qui, « *tous vieux soldats* », étaient certainement très supérieurs « au public d'une réunion populaire de France ou d'Angleterre » (p. 255).

II. On saisit mal les raisons qui ont pu déterminer M. Barthélemy Saint-Hilaire à rééditer, sous le titre d' « Études », d'assez vieilles et banales attaques contre Bacon. Je n'y trouve que deux phrases qui soient vraiment neuves et dignes d'êtres notées. En un endroit il reproche à Bacon d'avoir trop vivement critiqué les philosophes grecs; il ajoute : « Sans doute, on n'est pas obligé d'approuver la Grèce; mais, quand on parle d'elle, on devrait ne pas oublier que toutes les nations civilisées lui rendent hommage; ne serait-ce que par respect pour ces nations et par simple convenance, ne devrait-on pas énoncer son dissentiment avec plus de mesure? » (p. 23). — Ailleurs : « on ne doit pas, avec Joseph de Maistre, rendre Bacon responsable du matérialisme du XVIII[e] siècle et lui attribuer tous les crimes que l'athéisme a fait commettre à nos pères, *et qu'il recommencerait encore* » (p. 61).

III. Sir John Lubbock offre son livre aux lecteurs de France en des termes trop aimables pour qu'on n'y réponde pas par un bon accueil, d'autant que son optimisme est d'une philosophie tout à fait charmante et heureuse. Il recommande aux ouvriers de Londres, auxquels il s'adresse, les plaisirs de la lecture, les plaisirs du voyage, les plaisirs du foyer, les joies de la science. Il faut bien croire que les ouvriers de Londres ont trouvé ces conseils appropriés et bien choisis, puisqu'il s'est vendu vingt éditions de ce petit livre.

Lucien HERR.

---

175. — **Les grands historiens du moyen âge.** Notices et extraits avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé, par L. CONSTANS, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. Paris, Delagrave, 1891, 208 pages.

Ces Extraits de Villehardouin, de Joinville, du *Ménestrel* de Reims, de Froissart et de Commynes sont choisis avec intelligence et suffisam-

ment longs pour intéresser et tenir en haleine les écoliers, mais l'annotation des textes n'est pas toujours à leur portée. Je sais par expérience que les variantes ne les touchent guère, et c'est perdre absolument son temps et sa peine de les avertir au bas de la page qu'on a corrigé *yglise* par iglise, *mervoille* par merveille, *bruis* par bruiz, *pseaume* par psaume, *avanture* par aventure, etc, etc. Il aurait mieux valu donner de temps en temps quelques notes littéraires, ou faire quelques uns de ces rapprochements qui éveillent toujours la curiosité des élèves. « Et en brief tens li venz se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veïmes que ciel et iaue. » Il était bon de montrer que Joinville, sans le savoir, se rencontre ici avec le prince des poètes latins :

...Maria undique et undique cœlum.

Que en vieux français a souvent le sens de *car*, mais à quoi bon le répéter jusqu'à satieté ? *Qui* = ce qui, *que* = ce que, sont des notes qui reviennent beaucoup trop fréquemment, et qui tiennent une place inutile. P. 43, M. Constans fait une distinction si subtile dans un double emploi de *que* qu'elle est insaisissable. Çà et là quelques erreurs méritent d'être signalées. « Il avoit *de* sa jeunesse forfait le royaume de France » ; *de* ici ne signifie pas *dans la*, mais *dès*, ainsi que dans cet autre passage : « Li rois avoit nourri un menestrel *d'*enfance. » « *Con cil que* » (p. 11) est une locution très claire, *en gens qui*, *comme gens qui*, et non *parce qu'ils*. « Grant mal apert avez fait » (p. 53) : M. C. écrit *malapert* qu'il explique par maladresse. *Malapert* existe, mais au sens de maladroit, d'impertinent. Une note singulière est encore celle ci (p. 50) : « *hastis musarz*, franc étourdi, écervelé. Les deux mots sont à peu près synonymes. » *Blac* est expliqué par Valaque ; il n'était pas moins nécessaire de dire quelle est la peuplade que Villehardouin appelle les *Commains*. Ce mot me rappelle que M. Godefroy a vu, je ne sais comment, dans « une rote commaine », c'est-à-dire une bande de Commains, une « troupe placée en avant, un corps d'avant-garde ». *Aragis* (p. 40) n'est pas un dérivé de *arage*, terre labourable, mais simplement une forme adoucie du moderne *arrachis* qui vient de *arracher*. « Faire simple ciere » (p. 113) : on attendait, dit M. C., *marrie ou morne*. Pourquoi ? puisque *simple* a anciennement la valeur de ces deux adjectifs.

Le glossaire qui termine ce volume me paraît assez complet. M. Constans y indique seulement les étymologies latines ; mais il en a trouvé pour des mots qui n'ont rien à faire avec le latin ; je citerai seulement *altesse*, *barge*, *bleceure*, *bouteïs*, *alure*, *aroi*, *aragis*, *brakenier*. L'origine de « besoing » lui est inconnue, comme jusqu'ici à tous les linguistes, ce qui ne l'empêche pas de donner à « embesongné » cette bizarre étymologie : *in-besoing-iatum*, et il y en a beaucoup trop de cette espèce.

A. DELBOULLE.

---

176. — L'abbé A.-J. Rance. **L'Académie d'Arles** au xvii° siècle, d'après les documents originaux. Trois volumes in-8, de xvii-432, 507 et vii-443-xcii pp.

Trois volumes consacrés à l'histoire d'une académie de province qui a été, comme disait l'autre, la fille bien sage et bien modeste de l'Académie française et qui n'a jamais fait parler d'elle, cela peut paraître beaucoup. Les premiers essais d'organisation, les petits incidents de la vie littéraire de cette société — choix des armoiries, promulgation des statuts (I, 60-87), admission des roturiers (I, 164-195), affiliation à l'Académie française (I, 195-231), démêlés avec les consuls (I, 283), divers logements de l'Académie (II, 112-161), affaires des jetons de présence, difficultés avec l'Académie française (II, 244-285), fondation de l'Académie de Nîmes (II, 332-373), fêtes pour le rétablissement de la santé de Louis XIV (III, 76-118) etc., etc., — tiennent peut-être beaucoup de place dans ces volumes. Il est vrai qu'à les supprimer on risquerait de réduire à rien l'histoire de cette compagnie dont les travaux académiques ont été insignifiants. Le travail de M. Rance n'est cependant pas inutile, grâce aux innombrables notes, notices et pièces justificatives qu'il a ajoutées à son livre et qui forment une mine précieuse de renseignements. Il faut signaler notamment la notice sur les *Mémoires* de Jean de Sabatier (I, 379), sur la comtesse de Suze et la marquise de Ganges (I, 381 et 385), sur le marquis de Vardes (I, 399), sur le P. Kircher (et non Kirker) (I, 409), sur l'obélisque d'Arles (I, 409 et 414), sur le gentilhomme galérien (II, 432; il s'agit d'un M. Floriot de Boys Fey, qui demande à l'Académie de contribuer à l'achat d'*un Turc* pour le remplacer), le président Potier de Novion (II, 445), les Archives et la Bibliothèque de l'Académie (III, 347), la Vénus d'Arles (III, 353), Guillaume Marcel (III, 383), le P. Albert Daugières (II, 407), auquel M. R. a récemment consacré une biographie spéciale, Esprit de Modène (III, 427), etc. Les pages i-xcii à la fin du tome III sont remplies par un Index bibliographique des œuvres des académiciens arlésiens, généralement aussi inconnues que leurs auteurs. Il sera difficile d'y rien ajouter, au moins en fait d'imprimés. M. R. a joint à l'histoire de l'Académie, éteinte en 1721, un appendice relatif aux diverses sociétés littéraires qui, depuis lors jusqu'à nos jours, ont essayé de se former à Arles sous les titres singuliers de *Chambre Noire*, d'*Embrasure*, d'*Associés du boulevard de Digne*, d'*Académie des Dames*. — En faisant nos réserves sur le principe du travail, dont l'intérêt ne vaut pas l'effort, il faut cependant remercier M. Rance d'avoir donné cette utile contribution à l'histoire littéraire et à la bibliographie de la Provence.

L. G. P.

---

177. — **Histoire générale des émigrés.** Les émigrés et la Société française sous Napoléon I, par H. FORNERON, avec une introduction par M. Le Trésor de La Rocque. Tome troisième. Paris, Plon, 1890. In-8, 639 p. 7 fr. 50.

On trouvera dans ce troisième volume, que M. Forneron n'a pas eu le temps de rédiger, toutes les qualités de ce brillant esprit, et nous montrons tout d'abord ce qu'il renferme de nouveau. On y voit qu'il existait encore sous l'Empire des émigrés et que le sénatus-consulte du 26 avril 1802 accordait aux ci-devant, non pas une amnistie, mais une grâce. On y voit — ce qu'on savait déjà — une foule de nobles rentrer en France avec empressement et, entraînés par la gloire napoléonienne, prendre du service dans l'armée, Lameth, Ségur, Noailles, et tant d'autres; l'état-major de Sébastiani, en Andalousie, n'est formé que d'officiers de l'ancien régime; Narbonne, le ministre de 1792, devient aide-de-camp de l'empereur, et cela, parce qu'il a présenté un placet sur son chapeau d'uniforme, et non de la main à la main. Mais, si l'empereur ménage les uns, il ne fait aucune grâce aux autres. Il représente toujours la Révolution. Il fait aux Bourbons une guerre à mort; il défend à sa presse de les mentionner; il voudrait les rayer de l'*Almanach de Gotha*. Il n'oublie pas qu'il y a en dehors de France des gens qui ne désarment pas. Il se sent environné de conspirateurs royalistes. Aussi fait-il fusiller Frotté. Aussi fait-il arrêter Moreau et Pichegru. Aussi fait-il exécuter le duc d'Enghien. Il *rend guerre pour guerre;* il estime qu'il ne sera tranquille sur le trône que lorsqu'il aura fusillé le dernier Bourbon. Non pas qu'il ait voulu se débarrasser de Louis XVIII par le poison, comme l'insinue l'éditeur du livre, le consciencieux et habile M. Le Trésor de La Rocque — qui, soit dit en passant, s'est acquitté à son honneur de la tâche difficile de mettre en œuvre les matériaux recueillis par son ami Forneron. Mais il organise une police sévère, minutieuse, composée d'agents habiles qui, pour la plus grande partie, ont autrefois servi les Jacobins et le Directoire. Il a Fouché; il a Réal; il a Veyrat, inspecteur-général, qui, par l'entremise du valet de chambre Constant, adresse chaque jour au souverain un bulletin destiné à contrôler les rapports du préfet de police (p. 235-237); il a Desmarest, assez habile pour se faire oublier sous la Restauration, et Mengaud, et une foule d'autres, sans oublier les contre-polices. — Forneron et M. Le Trésor de la Rocque comptent jusqu'à cinq polices (Fouché, Dubois, Duroc, Moncey et les espions volontaires comme Fievée, Montchanin, Mme Gustave, Colleville, le comte de B..., le chevalier de La Morlière, Alphonse de Beauchamp). Les émigrés, en effet, se trahissent réciproquement, se vendent les uns les autres, et c'est ainsi que la police de l'Empire, restant la même que sous le Consulat et le Directoire, poursuit avec la même haine et le même acharnement, traque avec la même opiniâtreté bureaucratique, libéraux et royalistes. Forneron et M. Le Trésor de La Rocque ont puisé leurs renseignements, non pas dans les Mémoires de Savary, de Dumarest, de Réal, de Fouché,

mais dans les listes d'écrou, dans les rapports secrets, dans les interrogatoires qui révèlent les noms des victimes et de leurs persécuteurs. Les faits inconnus, les meurtres secrets, les procédures ignorées, ils nous les révèlent, grâce aux archives. Ils parcourent, comme ils disent, toutes les prisons d'État, « recueillent tous les cris étouffés, tous les noms oubliés, toutes les dates éparses et y recherchent les traces que les geôliers n'ont pas détruites et que le temps n'a pas encore effacées » (p. 341). Les prisonniers arrêtés par mesures de police étaient divisés en cinq classes. La première classe comprenait ceux qui étaient renfermés au Temple, à Vincennes, à Bicêtre, à La Force, à Sainte-Pélagie, au fort de Joux, aux châteaux de Ham, de Bouillon, d'If, de Pierre Châtel, de Saumur, de Bellegarde, de Lourdes, de Hâ, de Bitche, du Mont Saint-Michel, d'Embrun, de Sainte-Marguerite, de Fenestrelles, de Campiano ou dans des maisons de santé; — la deuxième classe, les prêtres (dans les mêmes prisons et dans la citadelle de Corte); — la troisième classe, les personnes acquittées par les tribunaux et condamnées après leur acquittement à la détention perpétuelle par le caprice de Napoléon; — la quatrième classe, ceux qu'on arrêtait parce qu'ils déplaisaient à un homme influent; — la cinquième classe, les vagabonds et les aliénés, parmi lesquels on rangeait plus d'un prisonnier qui appartenait aux classes précédentes. La Grimaudière, acquitté dans l'affaire Cadoudal, entre à dix-neuf ans au château d'If, et en sort à trente-trois. Kermabain y devient fou. La Cauve y demeure oublié quelques années. Garez de Mézières est détenu à Vincennes de 1803 à 1814 sans qu'on connaisse exactement la cause de son arrestation. Desol de Grisolles, bien qu'acquitté par la commission militaire, reste à Bicêtre durant sept ans, etc., etc. Les motifs d'incarcération sont souvent dérisoires; il suffit d'être soupçonné, ou d'être de ces citoyens « contre lesquels se prononce l'opinion publique » : Perbos est enfermé pour avoir été condamné à mort et non exécuté en 1793 (p. 572). Que d'anciens chouans, malgré les pacifications, les traités, les sauf-conduits, se voient détenus dans les prisons de l'Empire et jusqu'à la fin du régime! Il est inutile d'insister; Forneron et M. Le Trésor de La Rocque trouvent, à partir de 1811, plus de 2,500 prisonniers d'État. (p. 592).

Tout cela est neuf, intéressant, et on félicitera M. Le Trésor de La Rocque d'avoir résumé, d'une façon si claire, si attachante, tant de faits si peu connus. Dans ce volume, comme dans les volumes précédents de Forneron, on rencontre une foule d'anecdotes piquantes et contées agréablement, une quantité de particularités curieuses exposées avec talent et tirées, non sans un flair remarquable, soit des archives, soit de documents imprimés, un certain nombre d'historiettes sur les émigrés : Forneron était un heureux fureteur. Mais il faut ajouter qu'il était léger et superficiel, qu'il n'allait pas au fond des choses, qu'il se contentait trop aisément et qu'il allait un peu vite en besogne. Aussi ses conclusions étaient-elles toujours hâtives et téméraires. Ne peut-on à propos de la politique du

premier Empire, faire valoir les circonstances atténuantes? S'il ya eu des innocents parmi les *séquestrés*, il y avait aussi des coupables, il y avait des gens qui servaient ou avaient servi l'étranger. Hyde, qui fut relâché, était un conspirateur avéré (p. 593). Et Napoléon, comme le voudrait Forneron, pouvait-il, devait-il se laisser attaquer sans riposter, et accorder l'impunité à tous ceux qui, quoique Français, s'armaient contre la France ou donnaient des armes aux ennemis de la France? En outre, chez Forneron, les erreurs sont nombreuses, et lors même qu'elles ne nuiraient pas à la vérité de l'ensemble, elles suffisent à gâter l'impression et à nous mettre irrémédiablement en défiance contre l'auteur. De même que dans ses volumes précédents, Forneron revient sur le « bureau topographique » qui aida Carnot, et sur lequel il n'a que des renseignements inexacts (p. 59). Il attribue à Jeanbon Saint-André le meurtre de Ramel. Il prétend que Rouget de Lisle improvisa « en souvenir des massacres de septembre » la *Marseillaise* qui date de la fin d'avril 1792. (p. 61.) Il fait d'Audouin, vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, un vicaire de *Limoges* (p. 62). Il reproche comme un grand crime, à Reubell (et non *Rewbell)* d'avoir demandé en cadeau les volumes publiés aux frais de l'Etat (p. 63.) Il affirme, sans raison aucune, que Saint-Just installa le tribunal révolutionnaire à Haguenau (p. 68). Il fait du roturier Beurnonville, fils d'un charron, le marquis *Pierre de Rielle* (lire « Pierre Riel », p. 89). Il oublie, en censurant le comte Walsh de Serrant, qui épousa la veuve du conventionnel Valady, que Izarn de Valady était gentilhomme (p. 90). Il attribue à l'*Archivalische Zeitschrift* (?) le témoignage de l'étudiant Hase, l'helléniste connu, reproduit dans la *deutsche Rundschau* (p. 95) [1]. Il affirme que Chépy, qui à ce moment était à Lisbonne, « a déchiré, aux massacres de septembre, le corps de la princesse de Lamballe » (p. 234). Il fait arrêter à *Dresde*, le chevalier Rumbold, qui était chargé d'affaires, non en *Saxe*, mais dans le cercle de la Basse-Saxe, et qui fut enlevé en conséquence à Hambourg (p. 295). Il croit encore que Robespierre imagina une conspiration des prisons pour immoler André Chénier (p. 537). On devra toujours consulter les œuvres qu'a laissées le spirituel Forneron, avec une précaution extrême.

A. CHUQUET.

---

178. — **Diseurs et Comédiens**, par M. H. DUPONT-VERNON. 1 vol. in-18 de XII, 246 pp., chez Ollendorff.

Dans le volume qu'il publie sous ce titre, M. H. Dupont-Vernon donne la suite et le complément de son traité de l'*Art de bien dire*. Il y fait preuve des mêmes qualités qui sont le bon sens, la solidité de la doctrine, la clarté dans l'exposition des idées. Il s'efforce avec raison de conserver toujours à ses conseils un caractère pratique. Il commence par poser quelques principes essentiels, résumés en formules : il les explique

1. P. 114, lire Goldbeck et non *Goldbick;* p. 146, Le Veneur et non *Le Vesneur*.

à l'aide d'exemples, de citations et de souvenirs personnels; il en fait l'application à des morceaux empruntés le plus souvent à nos grands écrivains classiques. — Néanmoins nous ne pouvons accepter sans réserve la thèse générale du livre de M. D.-V. qui consiste à confondre entièrement deux arts différents en bien des points : celui du comédien et celui du diseur. M. D.-V. n'hésite pas à penser qu'en écrivant l'art de bien dire, il écrit l'art du comédien. Il fait trop bon marché des qualités extérieures si importantes à la scène. Et il faut lui laisser la responsabilité de la théorie d'après laquelle l'intelligence, sans être nuisible au comédien, ne lui serait cependant pas indispensable. D'autre part, il n'est pas de personnage plus risible que l'homme du monde ou le professeur qui, non content de dire un morceau avec intelligence, s'efforce en outre, de le jouer comme un comédien. On signalerait encore chez M. Dupont-Vernon une tendance à l'exagération. C'est ainsi qu'il chiffre par « milliers » le nombre des *idées* jetées par M. Sarcey dans la circulation. — On lira avec grand profit ce livre d'un homme de goût et d'un professeur expérimenté. R. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — La « Collection de reproductions de manuscrits » publiée par M. Clédat, comprendra désormais des *classiques grecs* qui paraîtront sous la direction spéciale de M. F. Allègre, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. On annonce, pour paraître prochainement, la *Poétique d'Aristote*, manuscrit grec 1741 (A^c) de la Bibliothèque nationale de Paris (x^e-xie siècle), précédée d'une introduction par M. Henri Omont, photolithographie de MM. Lumière, tirage limité à 180 exemplaires. Le prix de la souscription est 15 francs, plus 0 fr. 30 centimes pour frais d'envoi. Adresser sa souscription à M. Allègre, Lyon, rue Saint-Maurice, 30.

— M. P. Monet, professeur au Prytanée militaire, vient de publier une traduction de l'étude de M. Suchier, professeur à l'Université de Halle, *Le français et le provençal* (Paris, Bouillon. In-8°, vi et 224 p.). Cette traduction a été entreprise sur le conseil de M. G. Paris, et, comme dit la préface, c'est là, aux yeux du public savant, l'une des meilleures recommandations. Le travail de M. Suchier est détaché du *Grundriss der romanischen Philologie*; mais l'auteur a revu la traduction et y a modifié, amélioré nombre de passages du texte primitif, si bien qu'elle peut passer pour une nouvelle édition. Dans une lettre adressée à M. Monet, M. Suchier s'exprime ainsi sur la méthode qu'il a suivie : « J'étudie les principaux changements qu'a subis le latin vulgaire de la Gaule devenu le français et le provençal. La méthode linguistique que j'emploie est celle de Paul. Toutefois, je ne m'y conforme point d'une manière servile; j'y apporte des modifications que je dois, soit à la lecture de Schuchardt et d'Ascoli, soit à mes recherches personnelles. Le propre de cette méthode, c'est de regarder comme essentiel, dans chaque changement linguistique, le changement psychique accompli dans l'esprit des individus qui parlent la langue en question. » M. Monet s'est appliqué, dans sa traduction, à rendre exactement la pensée de l'auteur, et il s'est même servi d'expressions encore peu usitées, tout en restreignant autant que possible l'emploi de ces néologismes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 avril — 1891

179. — Croiset (Alfred et Maurice). **Histoire de la littérature grecque.** Tome II, *Lyrisme, Premiers prosateurs, Hérodote*, par Alfred Croiset. Paris Thorin, 1890, 633 p. in-8.

Nous arrivons un peu tard pour parler d'un livre dont la publication remonte à près d'une année. Heureusement, l'ouvrage de M. Alfred Croiset n'est pas de ceux qui passent vite : à défaut d'une bibliographie complète, il aura toujours le mérite, plus rare et plus durable, de traduire, sous une forme élégante et précise, la pensée d'un des maîtres qui connaissent le mieux la littérature grecque. Ajoutons qu'aucune partie peut-être de ce vaste domaine n'était plus familière à M. A. Cr. que celle qui fait l'objet du présent volume : on sait combien d'efforts lui a coûtés jadis l'étude approfondie du lyrisme grec, et, pour les origines de la prose, quelques pages exquises de sa *Notice* sur Thucydide pouvaient faire pressentir ce que serait son jugement sur Hérodote.

En rendant compte, il y a trois ans, du tome I[er] de ce grand ouvrage (*Revue critique*, 27 février 1888), nous faisions ressortir la hardiesse et la nouveauté des vues : en face du problème homérique, M. Maurice Croiset n'avait pas hésité à prendre franchement parti, à discuter, et à conclure : non pas qu'il méconnût sans doute la fragilité de quelques-unes de ses hypothèses; mais il avait pensé avec raison qu'on ne pouvait rester neutre dans le débat que soulève la question homérique, et il avait loyalement exposé son opinion, avec une ampleur, une suite et une rigueur incontestables. Tout autre devait être nécessairement le caractère du second volume : ici, plus de thèse à soutenir, plus de système à édifier ; la variété des genres qui se développent dans cette seconde période de la littérature grecque, entre le VIII[e] et le V[e] siècle, excluait d'avance toute théorie générale, et, dans l'histoire même de chacun de ces genres, si l'hypothèse occupe encore une grande place, du moins un esprit qui ne cherche pas le paradoxe n'avait guère l'occasion d'exprimer

des idées tout à fait nouvelles. En revanche, dans le détail, l'auteur se heurtait à tous les problèmes particuliers que l'érudition accumule autour des noms et des œuvres dont le souvenir seul (ou à peu près) est parvenu jusqu'à nous.

L'unité du livre de M. A. Cr. résulte de l'application d'une méthode rigoureusement suivie, et admirablement appropriée au caractère général de l'œuvre. Quand il s'agit de traiter à fond une question spéciale d'histoire littéraire, la méthode la plus scientifique consiste sans doute à partir des faits connus, à les examiner un à un, à les grouper, et à s'élever ainsi par induction jusqu'à une conception générale du sujet : il est utile alors de discuter chemin faisant tous les problèmes qui se posent, de n'en écarter aucun, et de n'avancer aucune proposition qui ne soit d'abord démontrée. Mais un exposé général de la littérature grecque ne s'accommode guère de cette marche lente et pénible : la poésie de Pindare, à elle seule, a fourni jadis à M. A. Cr. la matière d'un gros volume; il en faudrait vingt du même format pour embrasser toutes les questions que soulève l'histoire du lyrisme et des premiers essais de la prose grecque. Aussi l'auteur a-t-il adopté une méthode toute différente : considérant le problème comme résolu, il trace d'abord, à propos de chaque genre, les caractères généraux qui le distinguent, et ces pages brillantes, par lesquelles s'ouvre chacun des chapitres de son livre, résument l'impression qu'il a reçue d'une étude directe des textes. Ainsi le lecteur est tout d'abord éclairé : au lieu de marcher vers l'inconnu, il sait d'avance où on le mène; il est prêt à comprendre les œuvres dont il va entendre parler, et c'est pour lui un plaisir délicat que de s'associer sans peine aux conclusions qu'un guide sûr et discret lui a d'avance fait entrevoir. Une pareille lecture n'exige presque aucun effort; bien plus, elle semble dissiper parfois les obscurités mêmes du sujet, pour ne laisser dans l'esprit qu'une image claire et lumineuse de la beauté grecque. Hâtons-nous de dire que cette habile exposition ne dissimule pourtant ni les lacunes ni les incertitudes de notre connaissance; mais la grande préoccupation de M. A. Cr. paraît avoir été de n'exagérer ni l'importance ni le nombre des problèmes qui restent à résoudre. Il a lui-même étudié chacun de ces problèmes; mais il a gardé pour lui toutes ses notes, moins soucieux de faire admirer son érudition que de faire goûter la poésie d'un Alcman ou d'un Simonide.

Le simple énoncé de cette méthode répond d'avance aux seules objections que nous serions tenté de faise à ce livre : non content de ce que l'auteur nous apprend, nous voudrions encore en savoir davantage, et sa réserve prudente excite parfois notre curiosité sans la satisfaire. Nous ne savons pas toujours nous résigner comme lui à l'ignorance, et un certain esprit de contradiction nous porte à rechercher précisément la solution des difficultés qu'il écarte par une formule comme celle-ci : « Heureusement ces problèmes sont secondaires » (p. 146), ou bien : « On ne peut faire à ce sujet que des conjectures plus ou moins vaines »

(p. 312), ou bien encore : « La seule chose certaine est qu'on ne sait rien : laissons donc la question de côté comme insoluble. Aussi bien n'est-elle guère importante » (p. 575). Certes, il importe peu de savoir, en effet, la date de la naissance ou de la mort de Stésichore : « la seule chose essentielle est de comprendre la nature de son rôle et la nouveauté de son œuvre » (p. 312). Mais, d'autre part, peut-on, à propos de Théognis, « se donner le plaisir d'écouter le poète et le moraliste », si l'on n'a discuté d'abord l'authenticité de ses poésies? M. A. Cr. lui-même ne s'est pas soustrait à cette obligation, et il a traité la question en quelques pages qui sont un véritable modèle (p. 137-140). Peut-être est-il permis de regretter qu'il n'ait pas appliqué le même examen, par exemple, à l'authenticité des épigrammes de Simonide : nous aurions aimé à avoir son avis sur telle épigramme célèbre qu'O. Müller admirait entre toutes, et que condamne aujourd'hui, avec MM. Kaibel et Junghahn, la critique, pourtant plus réservée, de Th. Bergk (Simonid., fr. 133). Ailleurs (p. 296), c'est le fameux *parthénée* d'Alcman, qu'on souhaiterait peut-être de voir restitué suivant une nouvelle hypothèse. Mais, encore une fois, les conjectures inutiles étaient d'avance condamnées dans un livre où les œuvres incontestables offraient déjà une matière assez riche à l'historien de la littérature.

Laissons donc de côté ce que nous n'osons pas même appeler des lacunes, et signalons quelques points où l'opinion de M. A. Cr. nous paraît pouvoir donner prise à quelques critiques. Et d'abord, une objection au titre de tout le chapitre V : M. A. Cr. l'intitule *La Chanson*, et par là il entend ce que nous sommes habitués à appeler l'*Ode;* il applique, en effet, cette dénomination, non seulement aux poésies d'Anacréon, qui peuvent sans doute passer pour des chansons, mais encore aux strophes d'Alcée et de Sappho, auxquelles convient moins, ce semble, le sens ordinaire de ce mot. — Le même chapitre nous suggère une observation d'un autre ordre : M. A. Cr. voit dans Alcée le chantre passionné de la guerre civile, et il cite avec raison, à l'appui de cette opinion, les deux traits dirigés contre Myrsilos et contre Pittakos (p. 219). Mais doit-on, avec Bergk et M. A. Cr., rattacher à la même idée deux autres fragments où l'ardeur guerrière peut provenir aussi bien du plus noble patriotisme? Quand Alcée dit : « Les hommes courageux sont le rempart de la cité », pourquoi supposer qu'il s'agit de la liberté politique et des maux causés par le despotisme? Cette pensée a souvent été reprise par les auteurs grecs : on en trouve l'écho dans Eschyle (*Pers.*, v. 349), dans Sophocle (*Œdip.* R., v. 56-57), dans Hérodote (VIII, 61), dans Thucydide (VII, 77), et tous ces écrivains l'ont entendue de la défense qu'oppose à un envahisseur étranger un rempart d'hommes valeureux. De même, la fameuse description de la salle d'armes ne se rapporte pas nécessairement à une guerre civile, et le terme vague qu'emploie le poète, τὸ ἔργον, pourrait désigner fort bien une entreprise contre un ennemi du dehors. — A la page 311, M. A. Cr. mentionne le

texte de Suidas suivant lequel Stésichore aurait dû son nom à ses fonctions de « maître du chœur ». Il ajoute que « ces changements de noms ne sont pas rares dans l'histoire littéraire de la Grèce : Platon et Théophraste en sont les exemples les plus illustres, et il est permis de se demander si Terpandre aussi ne doit pas être joint à la liste ». Les doutes de M. A. Cr. nous paraissent ici excessifs, et nous douterions plutôt des explications ingénieuses que des auteurs de basse époque seuls nous ont fournies : presque tous les noms propres en Grèce avaient un sens, et c'est après coup seulement qu'on a dû se plaire à reconnaître dans un nom l'art ou le caractère de celui qui l'avait porté. Pour ce qui regarde Stésichore, la notice de Suidas a une bien faible autorité. Quant à Platon, Diogène Laërce, qui nous signale le fait, cite trois explications différentes de ce prétendu surnom (III, 1, 4), et nous en trouvons une quatrième dans Athénée (p. 505 *e*) : n'est-ce pas l'indice que nous avons simplement affaire à des combinaisons arbitraires de biographes? Les mêmes doutes s'imposent pour Théophraste, et, plutôt que de voir dans ce nom un synonyme anticipé de Χρυσόστομος, nous remarquons que deux archontes athéniens du IVe siècle ont porté ce nom (en 340 et en 313), sans le devoir sans doute à leur *divine éloquence*. — Disons enfin, pour clore la liste de ces observations de détail, que M. A. Croiset nous semble accepter un peu trop facilement l'opinion de M. Diels, suivant laquelle le mot célèbre d'Hérodote sur l'Égypte, δῶρον τοῦ ποταμοῦ, appartiendrait en réalité à Hécatée de Milet (p. 547, note 4). Les mots d'Hérodote (καὶ μὴ προακούσαντι, II, 5) signifient que l'historien avait entendu parler de l'origine récente du Delta ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement, ce me semble, que l'expression elle-même (δῶρον τοῦ ποταμοῦ) ait été empruntée à un écrivain antérieur. Aussi bien une opinion plus probable veut-elle que le mot et la chose aient été recueillis par Hérodote (et peut-être aussi par Hécatée) dans la conversation des prêtres égyptiens eux-mêmes (cf. Hérod., II, 10, l. 2, et 15, l. 12, éd. Stein).

Nous nous reprocherions de terminer ce compte-rendu sans signaler dans ce livre quelques-unes des meilleures pages que la littérature grecque ait inspirées depuis longtemps à un écrivain français : telle est, par exemple, la notice sur Sappho, et en particulier (p. 230-236) le jugement que l'auteur porte sur le caractère moral de ce poète ; ailleurs (p. 265-268), l'importance du lyrisme choral en Grèce ressort avec évidence d'une comparaison judicieuse avec la poésie lyrique des modernes ; enfin l'impression que laisse la lecture d'Hérodote est dépeinte en une page charmante qu'on voudrait citer tout entière (p. 615)[1].

Am. HAUVETTE.

---

1. Le volume de M. A. Cr. est imprimé avec beaucoup de soin et de correction. Nous relevons seulement, en vue d'une seconde édition : p. 46 l. 8, *plutôt* au lieu de *plus tôt*; p. 272, l. 11, *plus tôt* au lieu de *plutôt*; enfin, p. 222, dans la citation d'Horace, *severus* au lieu de *severis*.

180. — Aug. AUDOLLENT. **Mission épigraphique en Algérie.** Rome, 1890. (Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome), 196 pages.

Cette publication est la première manifestation scientifique de l'École française de Rome sur la terre d'Afrique; à ce titre elle mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'exploration archéologique de l'Algérie et de la Tunisie. MM. Audollent et Letaille ont été envoyés l'an dernier en mission pendant deux ou trois mois; ils ont recueilli plus de cent cinquante inscriptions : cela n'étonnera aucun de ceux qui connaissent le pays. Il va sans dire que toutes ces inscriptions n'ont pas une égale valeur; mais dans le nombre il en est quelques unes d'un intérêt réel, aussi bien pour la connaissance des antiquités païennes que pour celles du christianisme africain. M. A. a étudié chaque texte avec un grand soin ; les commentaires qu'il a ajoutés sont assez développés pour éviter la monotonie et, ce qui est plus important pour un rapport scientifique, pour éclairer la plupart des points douteux ; il a su comprendre, d'autre part, que le beau temps des longues dissertations épigraphiques est passé. Les lectures sont généralement bonnes, et la reproduction des textes suffisante. Je n'en dirai pas de même des deux planches qui terminent le travail : elles ont le mérite de l'exactitude ; mais c'est le seul auquel elles me paraissent pouvoir prétendre. Pourquoi n'avoir pas donné de phototypies, puisque M. A. a exécuté lui-même de bonnes photographies? Pourquoi surtout avoir négligé de nous apporter un fac-similé des graffites du camp d'Ourlal, notamment du n° 193? C'est encore là une nécessité qui résulte du progrès accompli depuis vingt ans par nos études : le fac-similé doit prendre une place de plus en plus grande dans nos publications.

Il me reste, en terminant, à souhaiter que l'École de Rome, sous l'impulsion du maître honoré qui la dirige, continue sa marche en avant en Tunisie et en Algérie et entreprenne des fouilles méthodiques. Elle peut aisément, si elle veut, suivre l'exemple de sa sœur d'Athènes : elle a, par delà la mer autant de petites Délos et de Delphes africains qu'elle peut en souhaiter; il suffit de creuser pour les faire sortir de terre. Il ne lui sera pas difficile de s'entendre avec les différentes autorités archéologiques qui se partagent l'Afrique et la place est assez belle pour qu'on n'hésite pas à l'occuper.

R. CAGNAT.

---

181. — **Q. Horatius Flaccus.** Recensuit atque interpretatus est Io. Caspar ORELLIUS. Editio quarta maior emendata et aucta. Volumen alterum post Io. G. Baiterum curauit W. Mewes. Fasc. I et II (pp. 1-320, Satiræ-Ep. I, 2, 26). Berolini, Calvary, 1889-1890. In-8. Prix de souscription : 3 fr. 75 la livraison.

182. — **Quinti Horatii Flacci opera omnia.** The Works of Horace, with a commentary by E. C. WICKHAM. Vol. II, the Satires, Epistles, and the de Arte poetica. Oxford, at the Clarendon Press, 1891, VIII-474 pp. in-8.

I. — La quatrième édition *maior* de l'Horace d'Orelli avait été confiée d'abord à M. Hirschfelder. Après l'achèvement du premier volume,

contenant les odes et les épodes, la publication resta interrompue pendant trois ans. Elle a été reprise en 1889 par M. Mewes.

Les principes du nouvel éditeur sont connus d'avance. On sait que le point le plus délicat de la critique du texte d'Horace est la question des *Blandinii*. Ce sont des mss. du monastère de Saint-Blandin collationnés par le savant Cruquius à la fin du XVIe siècle, brûlés presque aussitôt par les Flamands, et connus seulement par les indications de Cruquius dans son édition d'Horace (première édition d'ensemble, Plantin, 1578). En 1859, Th. Bergk, le premier, éleva des doutes sur l'authenticité des leçons données par Cruquius. Keller, un des auteurs de la dernière édition critique, fut plus affirmatif, et, après deux articles parus en 1863 et 1864, consacra presque exclusivement ses *Epilegomena zu Horaz* (1879) à soutenir que Cruquius a mis sur le compte de manuscrits imaginaires ses propres conjectures et des leçons fausses. Cette thèse paradoxale n'a pas eu beaucoup de succès. Elle a eu pour seul résultat de faire examiner la question de très près. Les éditions diverses données par Cruquius ont été soigneusement étudiées et comparées entre elles [1]; on a prouvé que des mss., consultés avant Cruquius par son compatriote Nannius pour ses *Miscellanea* (1548), étaient identiques à quelques-uns des quatre *Blandinii* [2]; on s'est attaché ensuite à la connaissance des mss. eux-mêmes; on s'est surtout efforcé de déterminer les leçons propres au *Blandinius uetustissimus* (*V*), le plus ancien et le meilleur au jugement de Cruquius; M. Hoehn en a donné la liste la plus commode et la plus sûre [3]. Enfin, on s'est occupé du problème le plus grave, celui de l'autorité du témoignage de Cruquius. M. M. a distingué avec raison deux questions, celle de l'exactitude et celle de la bonne foi [4]. Sur le premier point, la réponse n'est pas autre que pour un savant quelconque de la Renaissance. On ne mettait pas à cette époque dans ces besognes de collations l'exactitude minutieuse et légèrement puérile que nous y mettons aujourd'hui. En gros et sauf erreur de détail, la collation de Cruquius est assez exacte pour qu'on puisse s'y fier et la prendre pour base d'une édition. Quant à la bonne foi, on se demande comment on a pu la contester. Cruquius était un homme de beaucoup

---

1. Schweikert, *Cruquiana*, Gladbach, 1879; articles de Zangemeister, *Rh. Mus.*, 1864, p. 321, de Mützell, *Zeitschrift für Gymnasialw.*, Berlin, 1855, p. 850.

2. Hoehn, *de codice Blandinio antiquissimo*, 1883, 3-6; F. Matthias, *Qq. Blandinianarum capita tria*, Halle, 1882.

3. *Ibid.*, pp. 27-39. Il n'y a que 150 variantes attribuées formellement à *V*; mais il faut ajouter 290 leçons données par l'ensemble des mss. consultés par Cruquius et 167 données par tous les *Blandinii*. Les efforts que l'on a fait pour classer et déterminer les leçons indiquées d'une manière plus vague, me paraissent n'avoir pas atteint sûrement leur but. Chaque cas est à étudier en particulier. Je ne crois pas, comme l'a soutenu M. Mewes, *de codicis qui Blandinius uetustissimus uocatur natura atque indole* (Berlin, 1881), que les leçons données comme celle d'*un* Blandinius proviennent toujours de *V*. — Cf. aussi Kukula, *de Cr. cod Vetustissimo*, Wien, 1885.

4. *Ueber den Wert des Codex Blandinius uetustissimus*, Berlin, 1882.

de lecture, mais un esprit étroit; ses explications et ses conjectures personnelles sont le plus souvent insoutenables et quelquefois ridicules. Il n'était pas capable de trouver des leçons excellentes et qui s'imposent si bien que Keller, malgré son parti pris, a été forcé de les adopter. Enfin il y a un moyen de contrôler les dires de Cruquius. Des onze mss. consultés par lui pour son édition, il en est un, le *Diuaeus*, qui peut être identifié avec certitude avec le ms. de Leyde 127 A. La collation faite pour Keller en avait été égarée, et Keller, tout en déclarant que cette collation justifiait ses dires, remettait « à un temps indéterminé » la publication des variantes. M. Häussner a entrepris ce travail et donné un tableau comparatif des indications de Cruquius et des leçons prises directement sur le ms. [1]. Le résultat de cette comparaison a été interprété en divers sens. M. Häussner le considère comme accablant pour Cruquius. Mais il se fonde sur des faits qui doivent être mis à part. Ainsi il fait entrer en compte les divergences orthographiques. Il est certain que Cruquius ne prétend pas donner comme exacte la graphie des mots cités du ms. toutes les fois qu'elle n'est pas en jeu. En général, le témoignage de Cruquius n'a de valeur que pour le point spécial visé dans la note. Ces remarques et d'autres de même nature, présentées par M. Kukula dans un compte-rendu très approfondi [2], atténuent singulièrement la portée des conclusions de M. Häussner. Il résulte de ce long débat que le savant flamand n'était pas un fourbe et qu'il avait la dose d'exactitude commune aux érudits de son époque. Ses indications sont précieuses; elles doivent êtres cependant utilisées avec une critique circonspecte, comme toute autre source de renseignements. Il n'y a plus qu'à s'étonner de voir que les notes du vieux professeur ont résisté a une autopsie qui aurait compromis plus d'un ouvrage moderne [3].

Il était nécessaire de résumer ce long travail de la critique pour faire comprendre dans quelles conditions se poursuit l'édition de M. Mewes. A côté des manuscrits existants, mieux connus grâce à l'édition Keller et Holder, on a les mss. perdus, mieux connus aussi grâce à ces nombreuses études dont la dispersion diminue seulement l'utilité pratique. A l'acceptation de témoignages non contrôlés s'est substituée la confiance réfléchie dans les *Blandinii* et surtout dans le meilleur et le plus ancien d'entre eux. La valeur de ceux-ci a éclaté aux yeux non

1. *Cruquius und die Horazcritik*, 1884.

2. *Zeitschr. f. d. oest. Gymn.*, 1885.

3. De la discussion résultent quelques points acquis sur la nature de *V*. C'était un ms. en minuscule, écrit au xe ou au xie s. (Hoehn, pp. 53-54). Hirschfelder, Mewes, Hoehn le croient copié sur un ms. en capitale, d'après certaines confusions de lettres; mais : 1° ces confusions peuvent et doivent avoir été faites antérieurement (cf. Duvau, *Rev. de phil.*, 1888, 72); 2° d'autres confusions trahissent bien plutôt un original en minuscule, probablement même en cursive (*rs* et *ss*, *i* et *a* ouvert, *r* en ligature, *ur* et *os*, *u* et *n*; cf. Mewes, 1882, pp. 17-18); 3° ces confusions peuvent être le fait de Cruquius, très mauvais paléographe, aussi bien que du copiste de *V*.

prévenus par des comparaisons répétées. Aussi doit-on considérer le texte de M. M. comme le fruit le plus mûr de ces années de discussion. Les leçons introduites par M. M. sur la foi de Cruquius sont très nombreuses [1] et presque toutes excellentes. Beaucoup ne sont pas nouvelles, puisque les théories de Keller avaient eu peu de succès auprès des éditeurs d'Horace. Mais on sait maintenant quelle en est l'autorité.

Le commentaire d'Orelli a été profondément modifié. Il a été abrégé, bien que les longueurs n'aient pas disparu de partout. Des explications nouvelles surtout grammaticales, ont été ajoutées. Les notes historiques n'ont au contraire pas subi de changements bien grands; il y aurait eu lieu peut-être çà et là de tenir plus de compte des travaux récents et des derniers résultats de l'épigraphie [2].

II. — M. Wickham a publié il y a plus de vingt ans le premier volume d'une édition d'Horace avec notes en anglais. La seconde édition de ce volume remonte à 1878. Il se décide aujourd'hui à donner les satires et les épîtres. Ce n'est pas une œuvre très originale. Le texte est celui de Keller et Holder. Le commentaire est à peu de choses près une adaptation réduite d'Orelli. Mais, comme M. W. est très au courant des études faites sur Horace, il renouvelle aisément Orelli. Il est regrettable qu'il ait connu trop tard l'édition Kiessling.

C'est surtout dans les introductions que le travail personnel de M. W.

---

1. Voir la liste des changements apportés au texte d'Orelli d'après *V* pour le premier fasc., *Class. Rev.*, 1890, 252-253. Il est juste de remarquer que c'est surtout dans les Satires que *V* est supérieur.

2. P. 40, v. 32 : l'explication proposée est subtile. P. 59, v. 39, on voit bien comment les copistes ont pu se rencontrer pour changer *poetis* en *poetas*, mais non le contraire; cette construction était si étrange à partir d'une certaine époque que Porphyrion lit *quo tibi, Tilli,... fierique tribunum*. P. 61, v. 68, *ut sis* s'explique très bien avec *ut* = « à supposer que »; cf. Riemann, *synt.* § 211, a; la conjecture de Vahlen gâte le texte. P. 90, v. 25, le *tribunus laticlauius* était sous l'Empire un tribun quelconque de rang sénatorial; les textes cités se rapportent à une époque antérieure. P. 111, v. 24, lire Ovide, *Metam. VII*, 182. P. 118, v. 9 Wœlfflin (*Archiv*, II, 253) a fait l'histoire du groupe *modo... interdum*, bien qu'il n'ait pas cité le passage d'Horace. P. 132, 19, sur Calvus, cf. la notice de M. Plessis. P. 120, v. 25, il aurait fallu donner la citation de Salluste rapportée p. 144, v. 91. P. 131, v. 11, *tristi* « amer », plutôt que « grave »; cf. *sat.* II, 1, 21. P. 152, v. 33 : *uotiua tabella*, cf. A. P., v. 20. P. 110, v. 15 : *quo*, d'après la règle de Madvig, § 323 b, r. 1, serait incorrect, parce que le verbe de la proposition relative n'est pas le même que le précédent, ce qui justifie *qua* de Bentley; la règle s'applique-t-elle aux poètes? P. 197, 152 *hoc age* et *quid uis*, formules du dialogue, sont mal expliquées P. 260, 93, remarquer l'ordre *mihi crede* devenu universel à cause du rythme (*crĕdĕ mihī*) au point d'être conservé dans les vers. P. 277, v. 101, *callidus*, cp. *sat.* II, 3, 23; Cicéron emploie dans ce sens *intellegens*, Verr. II, 4, 4, etc.; *doctus*, Brutus, 190, etc.; *sapiens*, *ib.* 198; *humanus* (*humanitas*, Verr. II, 4, 98). Les articles publiés dans l'*Archiv* de Wœlfflin n'ont pas été assez complètement dépouillés. Je citerai notamment ceux de Otto sur les locutions proverbiales, si fréquentes dans les satires d'Horace; celui de Wœlfflin sur les comparaisons proverbiales comme *dicto citius* (*sat.* II, 2, 80; *Archiv*, VI, 447); etc. Les fautes d'impression sont assez rares et n'ont pas la gravité de celles du premier volume.

se fait sentir. Dans celle qu'il a consacrée aux « Épîtres littéraires », il reprend l'irritante question de la date de l'Art poétique. On sait que deux dates sont en présence : 24-20 et 12-8 [1]; suivant qu'on adopte l'une ou l'autre, on identifie différemment les *Pisons* d'Horace. Quand H. Estienne et Lambin plaçaient l'Art poétique à la fin des œuvres du poète, ils adoptaient implicitement la seconde hypothèse. On l'a généralement admise. La date la plus ancienne, proposée d'abord en 1806, a été défendue récemment par M. Nettleship dans ses *Essays in Latin Literature,* et plus complètement encore par M. Michaelis dans les *Commentationes in honorem Th. Mommseni* [2]. Cette dernière dissertation n'a guère eu d'autre effet que de montrer les difficultés du problème, ainsi que M. Mommsen l'a constaté lui-même [3]. M. W. est partisan de la seconde date, avec toute la réserve que commande l'incertitude des données. J'avais fait ici [4] aux raisonnements de M. Nettleship des objections que M. W. propose à son tour, sans avoir eu connaissance de mon article. Il fortifie sa thèse de nouvelles considérations, dont quelques-unes portent sur le développement des idées d'Horace et ne sont pas les moins sérieuses. Il discute aussi très bien, mais dans une note sur *A. P.* 63, l'interprétation proposée par Michaelis d'après Preller du passage *debemur morti nos nostraque;* la pensée d'Horace devient obscure et contradictoire si l'on identifie ces grands travaux publics avec les projets non réalisés de Jules César. On peut ajouter deux observations qui n'ont pas encore été faites. Les explications du pseudo Acron rendent bien compte des vers d'Horace dans l'hypothèse que nous défendons. Ces explications sont suspectes, parce que la véritable nature de cette compilation n'est pas encore connue; mais on n'a pas le droit de rejeter *à priori* tout ce qui s'y trouve comme faux. De plus si on admet qu'Horace ait visé les travaux d'Agrippa, notamment la création du *portus Iulius,* et qu'il ait écrit ce morceau en 742/12, ou un an ou deux après, le passage prend un sens tout à fait saisissant. Agrippa mourut en 742/12. On comprend dès lors toute la mélancolie des regrets du poète. Écrits au lendemain de ce deuil, ces vers n'avaient pas la signification obscure que Preller veut y trouver. La mort du gendre d'Auguste prouvait cruellement le néant de ses œuvres. Plus rapproché qu'il ne le pensait peut-être du terme fatal, Horace donnait un moment à son langage la gravité et l'élévation de l'oraison funèbre. Ce ton n'était pas trop déplacé dans une épître où les doctrines littéraires étaient seulement l'application et la conséquence d'une philosophie très haute. La date défendue par M. Wickham est donc plus probable

1. Je passe sous silence la thèse de M. Kiessling. Son interprétation de la lettre d'Auguste est tout à fait inacceptable. Il s'agit dans cette lettre non pas d'allusions fugitives à Auguste, telles qu'il y en a dans les épîtres du premier livre (on en trouverait aussi dans l'Art poétique), mais de lettres adressées directement à Auguste.

2. *Die Horazischen Pisonen*, p. 420 (1887); Nettleship, *Essays*, p. 168 (1885).

3. *Hermes*, XV, 1880, p. 115.

4. *Rev. cr.*, 1886, I, p. 25.

que toute autre, parce qu'elle offre moins de difficultés et répond mieux à l'ensemble des faits.

Un index complet pour les deux volumes et la collation d'un ms. d'Oxford, Queenscollege, terminent l'ouvrage.

Paul Lejay.

---

183. — **Memorials of St. Edmund's abbey.** Edited by Thomas Arnold. Vol. I. (Collection du maître des rôles). Londres, 1890, lxxv-377 p., in-8. Prix 10 sh.

M. Th. Arnold, qui est professeur agrégé (fellow) à l'Université royale d'Irlande, a été chargé de réunir et de publier les documents relatifs à l'histoire de la célèbre abbaye où fut conservé au moyen âge le corps de saint Edmond, roi d'Anglie, martyrisé par les Danois (20 nov. 870). Ces documents comprennent des chartes, des chroniques, des récits hagiographiques, des registres monastiques, etc. M. A. ne nous dit pas quel ordre il se propose de suivre. Dans le tome Ier il a réuni les textes suivants :

1° (p. 1-25) *Passio sancti Eadmondi*, par Abbon de Fleury (ou saint Benoit) sur Loire; dans son épître préliminaire à saint Dunstan, l'auteur dit qu'il avait entendu le récit du martyre de saint Edmond par saint Dunstan lui-même qui, tout jeune encore, l'avait appris d'un vieillard, lequel affirmait par serment avoir été l'écuyer *(armiger)* du bienheureux le jour de sa mort. Le morceau est connu ; il a été publié dans les *Vitæ sanctorum* de Surius et dans Migne, au tome cxxxix de la *Patrologie latine*. Après un très bref résumé de l'histoire et de la géographie de l'Anglie orientale, Abbon fait l'éloge des vertus du roi Edmond; il raconte l'invasion de l'Angleterre par les Danois que commandaient Ingvar et Hubba, le courage du roi qui refusa de traiter avec les envahisseurs tant que ceux-ci resteraient païens, son supplice, la manière dont les habitants du pays, après le départ des pirates, retrouvèrent le corps du saint et sa tête que les Danois avaient voulu cacher dans un bois voisin du lieu du supplice, et qu'un loup protégeait, en la tenant dans ses pattes, contre les autres bêtes de la forêt, la translation de ces restes à la villa royale de Beodric (Bury), enfin quelques miracles accomplis par l'intercession du martyr. Le plus remarquable de ces prodiges fut qu'au moment de la translation, le corps du saint, que les Danois avaient criblé de traits, était intact, avec la tête adhérant de nouveau au tronc; une mince raie rouge était la seule trace qui restât de la décollation.

2° (P. 26-92). *Liber de miraculis sancti Eadmundi*, par l'archidiacre Hermann. Si Abbon nous est assez bien connu, nous ne savons presque rien de cet Hermann. L'abbé Ul. Chevalier se contente d'indiquer qu'il vivait vers 1070, avec un renvoi au *Descriptive Catalogue* de D. Hardy. On l'a parfois identifié avec Hermann, dit de Salisbury, qui fut évêque

de Wilton, puis de Sherborne; mais ce dernier mourut en 1077, et notre archidiacre écrivit son *Liber de miraculis* au plus tôt en 1098 [1]. Ce que fut notre Hermann, en quel sens il faut entendre son titre d'archidiacre, quels ont été ses rapports, d'abord avec l'évêque de Thetford, Arfast, puis avec l'abbé de Saint-Edmond, Baudoin, il faut le demander, non pas à M. A., qui passe un peu vite sur tout cela, mais à M. F. Liebermann qui, dans ses *Ungedruckte Anglo-normannische Geschichtsquellen* (1879), a édité toutes les parties du *Liber de miraculis* que Martène n'avait point données dans l'*Amplissima collectio*. Quant au *Liber*, il a été écrit sans doute à l'occasion de la translation du corps de saint Edmond dans l'église de pierre, que l'abbé Baudoin fit élever sous le règne de Guillaume II; mais il a été terminé seulement après la mort de Baudoin [2]. Il est écrit d'un style prétentieux, incorrect, mais très vivant. L'auteur, qui parle de Paris avec enthousiasme [3] et des Normands avec une nuance de mépris [4], n'ose ou ne veut prendre parti entre Harold et Guillaume le Conquérant; il se tire d'embarras en rappelant les faveurs accordées par l'un et l'autre à l'abbaye de Saint-Edmond. Il a sans doute eu sous les yeux la *Passio* d'Abbon [5]; il cite à plusieurs reprises la chronique anglo-saxonne [6], mais il reproduit aussi des récits oraux [7], et des faits dans lesquels il a été lui-même spectateur ou acteur. En somme, c'est un auteur fort intéressant et il est bon d'en posséder une édition intégrale.

3° (93-103). *Liber de infantia sancti Edmundi*, par un certain Galfridus de Fontibus, qui dit avoir appris ce qu'il raconte dans l'entourage de l'abbé Ording (1148-1156). C'est une élucubration insignifiante et que, sans inconvénient, on aurait pu laisser ensevelie dans l'unique ms. de Cambridge où elle se trouve en entier.

4° (107-208). *Opus de miraculis sancti Ædmundi*, par l'abbé de Saint-Edmond, Samson (1180-1210). Cet ouvrage ajoute peu au récit de Hermann, dont il est une sorte de remaniement composé dans une lan-

1. Parlant des sources qu'il avait à sa disposition pour composer son livre, Hermann dit : « ad quæ contexenda non nos provocat, quod absit! nostra præsumptio, sed *felicis memoriæ* patris Baldewini obsequenda jussio » (p. 27). Or, Baudoin, abbé de Saint-Edmond en 1065, mourut le 29 déc. 1097 ou le 4 janvier 1098.

2. Voyez la note précédente.

3. En parlant de l'invasion des Normands en 886, il dit : « Torva gens appetiit fines Franciæ gloriosæ, perveniens Parisius, *qui locus vernat ut Domini paradysus in omni re...* » page 28.

4. Page 58, il parle d'un normand, officier du palais *(aulicus)* de Guillaume le Conquérant, qui s'était emparé d'un manoir appartenant à saint Edmond, « ceu moris est gentis illius ut quæque viderint cupitis velint gestibus. »

5. Est-ce une allusion à cette *Passio*, quand Hermann écrit : « quædam repperimus exarata calamo cujusdam difficilimo et, ut ita dicam, adamantino » (p. 27). Mais ces épithètes ne peuvent guère s'appliquer au récit simple et clair d'Abbon. Cf. page 28 : « ut prælibatum est in Passione Sancti. »

6. Voyez p. 27, p. 58.

7. Page 27 : « quædam nobis prolata credulo virorum eloquio... » « Ut majorum nobis intimarunt relata... »

gue plus correcte, mais avec moins de saveur. L'auteur a mis aussi à profit une vie de saint Edmond par Osbert ou Osbern de Clare, dont la déplorable fécondité a gâté tant de vies de saints. S'il n'avait que ce mince bagage littéraire pour le recommander à la postérité, l'abbé Samson n'aurait laissé qu'un nom des plus obscurs; mais c'était un administrateur éminent; il a restauré la fortune de l'abbaye compromise par la mauvaise gestion de ses prédécesseurs, il a su en faire respecter les droits, politiques et autres, par des rois tels que Henri II et ses fils. L'histoire de son gouvernement forme l'objet principal de la chronique de Jocelin de Brakelonde, qui est le cinquième et dernier texte publié dans le volume (p. 209-936).

Cette chronique est une œuvre des plus remarquables. Peut-être ne trouverait-on pas, parmi tant de chroniques monastiques écrites en Angleterre au moyen âge, un autre récit qui nous fasse mieux connaître la vie intérieure d'une de ces grandes communautés religieuses qui occupaient alors une si grande place dans la vie morale et matérielle du peuple anglais. Elle est d'ailleurs bien connue. A peine eut-elle été publiée par John Gage Rokewood pour la Camden Society (1840), qu'elle attira l'attention de Thomas Carlyle; l'abbé Samson lui apparut comme de ces types de rare et puissante individualité auxquels il attribuait une si grande influence dans la direction des destinées humaines; et il en a retracé la biographie tout au long dans le II[e] livre de *Past and Present*. Inutile de dire que l'imagination de Carlyle a parfois embelli le modèle, et que le texte de Jocelin n'a pas toujours été suivi à la lettre. Rien ne peut remplacer la lecture de la chronique originale.

En appendice M. A. a publié : 1° le passage du Domesday book pour Suffolk, relatif à la ville et au monastère de Saint-Edmond (p. 339); 2° certains passages concernant l'abbaye, écrits en marge d'un ms. de Marianus Scotus qui se trouve à la Bodléienne (n° 297); 3° un extrait insignifiant du *Polycraticus* de Jean de Salisbury sur le martyre de saint Edmond; 4° des extraits d'un autre ms. de la Bodléienne (n° 240) contenant des anecdotes sur l'abbaye au temps de Samson et pendant les dix années qui suivirent sa mort. M. A. s'est arrêté après avoir, d'une façon très artificielle, poussé l'histoire de saint Edmond jusque vers l'année 1220.

Tel est ce volume, de composition assez arbitraire, on le voit, composé de textes déjà connus, mais tous, sauf un, intéressants à des titres divers, et qu'il est agréable de trouver réunis ensemble. Ils ont été édités avec une certaine négligence, moins rare qu'on ne croirait au premier abord, parmi les nombreux collaborateurs des *Chronicles and Memorials*. Ouvrez le volume à la page 93. Vous y verrez le *Liber de infantia* reproduit avec un soin méticuleux : les lettres qui remplacent les abréviations du ms. sont imprimées en italiques, tout comme s'il s'agissait d'un texte précieux par sa langue ou par son antiquité (il est vrai que les *ae* et les *œ*, qui ne sont certainement pas dans le ms. original, sont partout

à la place où un Latin les aurait mis); les notes sont rédigées en latin. Dans tout le reste du volume au contraire, les textes sont imprimés en caractères uniformes et les notes sont rédigées en anglais. L'introduction, pour compter 75 pages, est loin d'être complète; elle est d'une lecture difficile, parce qu'il n'y a ni méthode dans l'ensemble, ni précision dans le détail. Pourquoi, par exemple, raconter en bloc toute la légende de saint Edmond, au lieu de montrer les accroissements successifs qu'elle a reçues? Pourquoi exposer en détail l'administration de l'abbé Samson et nous dire si peu de chose sur son biographe? Pourquoi consacrer six pages imprimées en majestueux caractères pour signaler quelques notes instructives ou quelques erreurs dans l'excellente édition de Hermann par M. Liebermann, et pourquoi en avoir tenu si peu compte dans le texte lui-même? M. A. avait la chance de rencontrer dans l'édition allemande un modèle, pourquoi ne l'a-t-il pas suivi? Était-il nécessaire de raconter la bataille de Fornham où le comte de Leicester fut battu par les troupes d'Henri II (1174), parce que Jocelin y fait une brève allusion au début de sa chronique?

Quant à l'annotation des textes, elle est tout à fait arbitraire. M. A. qui, dans l'introduction, fait à M. Liebermann l'honneur de le citer et de le discuter en belle page, a emprunté à Rokewood beaucoup de notes de son édition de Jocelin; elles étaient de bonne prise; mais il fallait y ajouter encore. Si Abbon compare le martyre de saint Edmond à celui de saint Laurent, tel qu'en parle le pape saint Grégoire, ne fallait-il pas dire où se trouve le passage auquel il est fait ici allusion, d'autant qu'Abbon (p. 23) ne rapporte pas fidèlement le témoignage de saint Grégoire (voyez Migne, *Patro. lat.* tome LXXVII, col, 701)? Ceci n'est qu'un exemple pris entre bien d'autres. Si les omissions sont fréquentes, les erreurs dans ces notes ne sont pas rares. Je ne suis pas sûr que l'interprétation de l'éditeur sur le sens des mots *baculus*, *bacularis*, p. 61, soit exacte; mais celle de la page 84 contient certainement un contre-sens : Hermann dit ici : « comme on lit dans le texte écrit *(in exarato)* de la Passion de saint Edmond, les fidèles *(multitudo fidelis)* de la villa de Beodric avaient d'abord élevé une grande église en bois *(magno tabulatus opere)*; elle fut reconstruite en pierre au temps du très pieux roi Cnut et d'Emma son épouse. » Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter au texte d'Abbon : « in villa regia... construxit [provinciæ multitudo] permaximam miro ligneo tabulatu ecclesiam... » (p. 19). Ailleurs, M. A. signale une « étrange erreur » de Hermann qui donne à Guillaume II le Roux le surnom de « Longue-épée » (p. 77). Mais pourquoi Hermann, qui est un contemporain direct, se serait-il trompé? Il y avait simplement à dire que c'est le troisième personnage désigné de la sorte dans les textes anglais du XIe et du XIIe siècle.

M. A. relève encore (p. 229) les « étranges jurons » proférés par les rois normands et angevins : « par les yeux de Dieu! » (Henri II); par la sainte face de Lucques! » (Guillaume II); il aurait pu en citer bien

d'autres moins convenables, car Henri II jurait aussi « Par la gorge » ou même « par les écrouelles (strumellos) de Dieu ! », et d'autres fois « Par la mort Dieu. »[1] Ceux là seraient bien dits « strange oaths ». — Page 257, Jocelin raconte le retour en Angleterre, après son exil, de l'évêque d'Ely chancelier (1193), et il nous apprend que l'abbé de Saint-Edmond, Samson, défendit de célébrer l'office divin en sa présence « parce qu'il avait entendu dire que l'évêque de Londres l'avait excommunié ». Ce bruit était il fondé? Les chroniqueurs du temps donnent à cette question des réponses contradictoires; M. Arnold en cite quelques-uns en note; il n'aurait pas dû oublier Richard de Devizes qui fait une claire allusion à l'excommunication.

On pourrait certainement multiplier ces remarques. Elles suffisent sans doute pour justifier ce qui est dit plus haut sur l'indigence du commentaire dans cette édition; ou bien alors il fallait se conformer au règlement imprimé en tête de chaque volume de la collection « that no notes should be added, except such as were illustrative of the various readings ». Mais quel est le volume de la collection où ce règlement a jamais été appliqué?

Ch. Bémont.

---

184. — Heinrich Morf. **Das Studium der romanischen Philologie.** Zürich, Orelli, 1890, in-8, 48 pages.

En ouvrant le cours de philologie romane qu'il a été appelé à faire à l'Université de Zurich, M. H. Morf a cru devoir exposer ses vues sur les réformes qu'appelle l'enseignement des langues vivantes, en particulier du français et de l'italien, soit dans le gymnase, soit à l'université, et sur la méthode qu'il convient de suivre en le donnant. « L'enseignement des langues modernes, dit-il, ne peut s'en tenir plus longtemps à la conception surannée qu'on avait des langues au moyen âge, mais il doit prendre pour base les vues nouvelles qu'on a de la nature et des développements du langage ». Partant M. H. M. proscrit la méthode qui consiste à arrêter à satiété les enfants sur les règles de la grammaire et à leur faire apprendre isolément les mots d'une langue; il faut renoncer à cette marche lentement déductive, pour suivre la méthode inductive, qui prend pour point de départ la lecture et l'interprétation des textes et s'attache à faire pénétrer l'élève dans le génie et le mécanisme de la langue qu'il doit apprendre, en meublant sa mémoire de phrases entières, de tournures idiomatiques, qui lui permettent d'acquérir pratiquement la connaissance des règles et de la grammaire de cette langue. C'est ainsi qu'il arrivera à penser dans la langue étrangère et non « à penser sur elle ». C'est ainsi également qu'il arrivera non à résoudre des difficultés inutiles ou puériles, mais à se former l'esprit et le goût en s'initiant à la pensée même du peuple dont il étudie la langue.

1. Giraldus Cambrensis. *Gemma ecclesiastica*, édit. du Maitre des rôles I, 161.

Cette méthode, remarque M. H. M., exige davantage du maître ; c'est à l'enseignement de l'université à le préparer pour ce rôle nouveau ; on y parviendra en l'initiant aux principes de la science du langage, en l'accoutumant à réfléchir sur les procédés de dérivation et de transformation des langues et de leurs éléments. M. H. M. voudrait qu'aucun élève ne quittât l'université, sans être en état de se prononcer sur les théories mises en avant dans le mémoire de M. Hugo Schuchardt *Ueber die Lautgesetze* ou dans *La vie des mots* d'Arsène Darmesteter. Il part de là pour émettre ses vues sur l'objet propre des recherches linguistiques, sur les lois de la transformation des sons, le moyen d'arriver à une bonne prononciation, — ce qui lui donne occasion de recommander l'étude de la phonétique, — sur l'orthographe, question à propos de laquelle il blâme les bizarreries du français ; enfin il se prononce sur la réforme à apporter à la manière d'écrire les sons des différents idiomes. « Une simplification orthographique de nos langues écrites, dit-il à ce sujet, serait un gain infini pour nos écoles et pour notre culture ».

Enfin pour compléter la préparation scientifique des futurs professeurs de langues vivantes, il faut lui donner pour base l'étude historique de ces langues. A cette occasion M. H. M. fait quelques remarques pleines d'intérêt sur l'origine des idiomes romans, sur la part qui y revient au latin classique et au latin vulgaire. Quant au français, auquel il assigne la première place dans l'étude des langues romanes, il demande qu'on réduise le temps consacré à l'ancien idiome, dont les premiers monuments soulèvent des difficultés de tant de sortes, pour accorder plus d'importance à l'étude de la langue moderne ; il en devra être de même pour l'étude de la littérature ; il faut donner plus de temps à la période moderne, sans négliger toutefois la littérature du moyen âge. Chaque production littéraire est un document qui rend témoignage du développement intellectuel progressif d'un peuple. Mais comme il importe de faire marcher de front l'étude des différents idiomes romans, — quand il s'agit au moins de faire l'éducation du vrai philologue —, il faut aussi faire une étude comparative des diverses littératures, car elles ont exercé les unes sur les autres une action réciproque. On voit que de vues ingénieuses renferme le discours de M. H. Morf; il se termine par cette citation empruntée aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan, et qui est tout un programme : « L'essentiel de l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil » ; le jeune et savant professeur de Zurich a compris que dans l'enseignement de la philologie romane, comme pour tout enseignement universitaire, tenir en éveil l'esprit de l'élève est le premier devoir du maître et le meilleur moyen de le cultiver et de le former.

Ch. J.

---

185. — **Lettere inedite di Andrea Alciato a Pietro Bembo.** L'Alciato e Paolo Giovio, per Vittorio Cian. Milan, typ. Bortolotti. (Extr. de l'*Arch. stor. lomb.*, xvii), 59 pp. in-8.

L'extrême rareté des lettres imprimées du grand jurisconsulte rend précieuses pour sa biographie les huit lettres latines adressées à Bembo, que publie M. Cian, avec une copieuse introduction. Elles ont pour l'histoire de l'université de Bourges un intérêt particulier, les trois premières étant datées de cette ville, 1532-33. L'éditeur examine, dans une autre partie du travail, les relations d'Alciat avec Paul Jove, et conclut à l'authenticité de l'épître du premier imprimée par le second en tête de ses propres *Historiae sui temporis*.

P. N.

---

186. — Eugène Rigal. **Alexandre Hardy et le théâtre français** à la fin du xvie siècle et au commencement du xviie siècle. Un vol. in-8 de xxiv, 715 pages. (Hachette, 1889).

Nous signalions ici même, il y a trois ans [1], un intéressant opuscule de M. E. Rigal : *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, de 1548 à 1635*. Cette *Esquisse* n'était que la pierre d'attente d'un travail beaucoup plus considérable, pour lequel M. R. se montrait armé de toutes pièces. Après avoir rectifié les idées courantes sur la situation matérielle des théâtres parisiens pendant la première moitié du xviie siècle, et fixé notamment en 1629 les débuts de la scène du Marais, c'est-à-dire après les débuts de Corneille, — il nous promettait de traiter bientôt la question littéraire correspondante; de nous faire connaître le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne à la même époque; enfin de lever nos incertitudes sur le poète fécond, peu accessible au public, et si diversement apprécié jusqu'alors, qui dans notre littérature dramatique remplit l'intervalle entre les purs disciples de Ronsard, poètes sans théâtre, et les prédécesseurs immédiats de Corneille : c'est Alexandre Hardy. L'étude était prête en même temps qu'annoncée; mais la primeur en était réservée, comme thèse de doctorat, à la Faculté des Lettres de Paris. C'est ce qui en a retardé la publication.

Fort apprécié de ses premiers juges, ce savant livre a fait événement dans les Revues et même dans la presse quotidienne. Nos chroniqueurs dramatiques en renom en ont résumé la partie la plus propre à piquer la curiosité des gens du monde, ce qui concerne la mise en scène. Aussi bien M. R. y a-t-il beaucoup insisté, non seulement dans le chapitre qu'il y a spécialement consacré, mais dans toutes les analyses où il s'est efforcé de restituer avec leur mouvement scénique, et comme à la lumière des « chandelles », les pièces d'un poète qui fut par dessus tout un puissant dramaturge.

---

1. *Revue critique*, du 13 février 1888.

Qu'il me suffise, après tant d'autres, de rappeler seulement les termes et la portée de la question.

La Bibliothèque Nationale possède un *Mémoire* manuscrit de Mahelot, décorateur de l'Hôtel de Bourgogne, sur la mise en scène des pièces auxquelles il avait lui-même prêté son concours. Dans le nombre figurent quinze pièces de Hardy. Or, la décoration retracée par Mahelot, avec dessins à l'appui [1], nous montre la scène partagée en un certain nombre de lieux, ou, comme on disait au moyen âge, de *mansions :* cinq ou six en général. Par exemple (c'est le décor de la *première journée* de *Pandoste*, l'une des tragi-comédies de Hardy dont nous n'avons plus le texte) : un palais au fond, à gauche un temple et une mer d'où s'avance une pointe de vaisseau, à droite une prison munie de deux larges fenêtres laissant apercevoir ce qui se passe à l'intérieur. Tel est le décor complexe, multiple, simultané. Le spectateur avait donc sous les yeux la peinture, en raccourci tout au moins, des divers endroits où allait se dérouler la pièce ; mais, à chaque scène, il faisait abstraction de ceux qui, pour le moment, n'intéressaient pas l'action, et considérait celui-là seul où le dialogue était censé se tenir. De cette convention originaire du moyen âge, éclaircie par quelque signe compris de tous au début de chaque scène, admise sans difficulté par les spectateurs, imposée même au poète par la tradition et par les ressources matérielles du théâtre dont il était le fournisseur ; de cette convention résultait la diversité de lieux dans l'unité de décor. C'était, à tout prendre, un premier pas vers l'unité véritable. Survinrent, vers 1625, les réclamations des « grands réguliers ». La convention du décor complexe, comme en général toutes les conventions, était facile à convaincre d'absurdité ; moins facile à bannir et à remplacer. Sur elle s'était édifié tout un système dramatique, cher et commode à une clientèle illettrée : actions complexes comme le décor, et dont les différentes parties se déroulaient à l'aise, chacune en son compartiment, sauf à se croiser et rencontrer, quand besoin était, en quelque lieu de rendez-vous, également figuré sur le fond de la scène. L'autorité des théoriciens, soutenue, comme on sait, par celle même du tout-puissant cardinal, finit par prévaloir, et Hardy vécut assez pour la voir s'imposer. La concentration s'opéra, mais lentement et par une insensible transition. Au décor complexe se substitua le décor vague, qui n'était pas encore le décor simple. La scène cessa d'être en des lieux séparés par de grandes distances : elle fut « à Séville » comme dans le *Cid*, « à Rome » comme dans *Cinna ;* mais en divers lieux de Séville et de Rome, que la décoration ne distinguait plus aux yeux, mais que les spectateurs s'imaginaient, pour la plus grande commodité du poète, impuissant à réaliser dans la conduite de sa pièce la parfaite simplicité, qui seule pouvait s'accommoder de la rigoureuse unité de lieu. Cette simplicité, dont la tragédie française

1. Voir en tête du volume de M. R. le dessin représentant le décor de *Cornélie*, tragi-comédie de Hardy.

avait, en quelque sorte, la vocation; vers laquelle elle s'achemine même dès Hardy, comme l'a finement démontré M. R., elle n'y atteindra vraiment qu'avec Racine. Corneille y aspire, mais laborieusement et avec de sourdes révoltes. Il était nécessaire que l'œuvre finit par être en étroit rapport avec la scène qui lui servait de cadre, et l'histoire du décor multiple nous fait toucher du doigt l'obstacle, fort de son ancienneté, dont notre théâtre tragique avait à s'affranchir pour arriver au terme de son évolution.

Il est bien vrai, comme l'indique le titre même du livre, qu'en Alexandre Hardy se résume l'histoire de notre théâtre sérieux pendant plus de trente années. Il est certain aussi que, l'œuvre de Hardy ne se recommandant point (ou fort peu) par son mérite littéraire, la tentation était grande pour M. R. de n'en parler qu'incidemment, et de se rejeter sur les questions générales, bien autrement attrayantes, qu'il trouvait sur son chemin. Il a eu le très grand mérite de n'en rien faire, et de subordonner au contraire à son auteur toutes les parties de son vaste sujet. Hardy a les honneurs du livre. Il n'est plus seulement un illustre inconnu, un nom et une date; il est maintenant quelqu'un. La lumière est faite sur sa vie, sa bibliographie, ses œuvres (y compris celles dont il ne subsiste que des traces) et leurs sources, sur sa langue, son style et sa versification, qui font de lui un attardé de l'école de Ronsard. Je ne dirai pas que M. R. donne grande envie de pénétrer, comme lui, dans le commerce intime de Hardy. Il ne dissimule pas ce qu'une tâche semblable aurait d'ingrat, sans l'attrait de la découverte. Il n'a pas tenté de faire passer Hardy pour un classique; mais c'est comme tel, pour sa part, qu'il l'a traité, avec le dernier scrupule, et avec la conviction profonde qu'un pareil défrichement littéraire ne pouvait rendre de vrais services qu'à la condition d'être complet et définitif. Les demi-tentatives de ses devanciers, dont il était obligé de contrôler, et, si souvent, d'annuler les assertions, le lui prouvaient à chaque pas.

Le résultat est un livre de longue haleine, compacte, nourri de faits et de textes, très bien écrit, et pourtant très difficile à lire. L'annotation vaut à elle seule tout un volume de pièces justificatives, citées, interprétées, discutées, de références aux travaux modernes dont chaque allégation est soumise à une critique minutieuse; et cet utile accessoire, fruit et attestation de tant de recherches, impose aux yeux et à l'esprit une extrême fatigue.

En outre, M. R. s'est cru tenu d'analyser les quarante-une pièces de Hardy que nous possédons, plus cinq autres sur le sujet desquelles il a découvert de fortes présomptions; et non seulement il les analyse, mais il les compare au texte dont elles sont inspirées et aux ouvrages des contemporains sur le même thème. Cela tient en tout 300 pages; c'est beaucoup. Que M. Patin, dans son ouvrage le plus connu, analyse toutes les tragédies grecques parvenues jusqu'à nous et les rapproche de toutes

les imitations qu'elles ont suscitées; comme ce sont des œuvres remplies de beautés et qui forment la base de toute éducation littéraire, cela tempère la monotonie du procédé, sans cependant la dissiper. Que M. Ribbeck, d'autre part, dans son livre sur les fragments de la tragédie romaine, cherche à reconstituer chaque pièce par induction; c'est une œuvre purement savante et dont l'austérité n'a pas besoin d'être justifiée. Mais il y avait ici un cas intermédiaire : celui d'un poète dont les ouvrages ne sont intéressants que par les documents qu'ils fournissent à la critique, et non séparément et chacun en soi; d'un poète qu'on ne lit pas par loisir, mais qu'on pourrait lire si d'aventure on en avait le goût, et qu'on vient de réimprimer. A quoi bon alors l'analyser tout entier? Je sais ce que chemin faisant M. R. a répandu d'observations fines et savantes, et de preuves à l'appui de sa thèse. Mais que de longueurs et de redites, imposées par cette méthode! Je crois qu'il aurait pu, avec avantage pour nous, présenter seulement l'examen de quelques pièces typiques, renforcé de rapprochements suggérés par l'analogie; établir ainsi la caractéristique de chaque genre, la développer même avec plus d'ampleur et de clarté; bref, au lieu de disperser notre attention, la fixer uniquement sur ce qui était digne de la retenir.

« Demandons-nous, dit-il (p. 100), non pas quel poète a écrit la première bonne tragédie, mais quel auteur a permis à la tragédie d'avoir sa scène, ses acteurs, son public; en un mot, quel auteur a rendu possibles les grands poètes; et nous n'hésiterons pas à regarder Hardy comme le créateur du théâtre moderne. Seul il lui a permis de naître; seul, pendant de longues années, il lui a permis de vivre. » Hardy s'exerce dans ce genre de prédilection pendant ses tournées en province, l'introduit ensuite à l'Hôtel de Bourgogne, et l'impose habilement à un public d'une extrême grossièreté, dont il habitue les oreilles et l'esprit aux grandes scènes de la fable et de l'histoire ancienne, sans le déconcerter par une régularité prématurée. Au moyen de cette transaction, il porte le coup de grâce à la tragédie de collège, qui n'a de théâtral que le nom. Il a plus d'instinct que de véritable culture. C'est avant tout un homme de théâtre, pressé de produire par besoin, et d'une fécondité prodigieuse. M. R. lui attribue plus de 700 pièces, y compris sans doute bon nombre de farces en prose, simples remaniements qui lui coûtaient peu de temps et de peine. Il ne travaille que sur des traductions, même quand il adapte des sujets Espagnols ou Italiens. Il a le coup d'œil du dramaturge, qui saisit d'emblée les ressources scéniques de la donnée qu'il exploite, et qui tantôt (comme dans *Scédase*) étend en cinq actes quelques lignes de Plutarque, tantôt (comme dans *Théagène et Chariclée*) resserre tout un roman dont il dégage ce qui peut y être matière à situations dramatiques. Les règles, ou ce qu'on va bientôt appeler de ce nom, il n'en a ni la connaissance, ni le souci, mais l'intuition : il sent que le théâtre vit d'action

et de concentration. Il est « classique par goût, romantique par nécessité. » Sans cesse partagé entre son goût et les exigences de son public, il délaisse peu à peu les tragédies, pièces à caractères, pour les tragi-comédies, dont le trait essentiel est l'intérêt, l'imprévu, la complexité de l'action : la tragi-comédie, c'est le genre de la nouvelle approprié à la scène; par conséquent, l'origine de notre drame populaire. C'est aussi chez Hardy, dans les pièces mythologiques et dans les pastorales, que se trouve le germe de l'opéra tel que le traiteront le XVIII[e] siècle et le suivant. D'un genre à l'autre, dans ce théâtre, pas de démarcation précise, mais des tendances distinctes; des éléments identiques combinés dans des proportions différentes. Ce n'est pas encore la classification régulière, mais ce n'est déjà plus le chaos. Les successeurs de Hardy sont bien ses légitimes héritiers, héritiers ingrats d'un homme qui est promptement tombé dans l'oubli, surtout par manque de style. Avec une forme moins archaïque, moins obscure, moins illisible, pour tout dire, Hardy serait encore à une distance incalculable de Corneille, mais soutiendrait du moins la comparaison, comme artisan dramatique, avec Rotrou, sur lequel il garde, en tout état de cause, la supériorité de créateur.

Telle est, ramenée à ses traits essentiels, la thèse de M. Rigal. Il n'a pas surfait Hardy, et ses conclusions, je ne saurais trop le répéter, sont à la fois modestes et fondées sur une érudition pleine de scrupule et de perspicacité. Il n'a pas seulement rendu ses titres à un poète de plus de mérite que de gloire; il a véritablement reconstitué les origines de notre genre littéraire le plus riche, et comblé le fossé qui, jusqu'à présent, séparait Garnier de Corneille. J'ai dit pourquoi son livre ne saurait avoir, auprès du grand public, le succès retentissant qui en serait la juste récompense; j'aime à croire que le suffrage et la reconnaissance des travailleurs l'en dédommageront.

L. Brunel.

---

187. — I. **The history of human marriage.** Part I. The origin of human marriage by Edward Westermarck. Helsingfors, 1889, XXIII-161 pages, in-8.

188. — II. **Studien zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts.** Ein Beitrag zu einer allgemeinen vergleichenden Rechtswissenschaft auf ethnologischer Basis, von Dr. Albert Hermann Post, Richter am Landgericht in Bremen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz, 1890, VIII-368-VII pages, in-8.

189. — III. **Alt-arisches Jus gentium,** von Dr. B. W. Leist, ord. prof. der Rechte an der Universitæt zu Jena. Jena, Fischer, 1889, XIV-623 pages, in-8.

190. — IV. **Anvendt Darwinisme,** Anmeldelse af nogle nyere Skrifter af Professor Dr. Joh. Steenstrup, dans *Dagbladet* des 25, 27, 31 août, 4 septembre 1889.

191. — V. **Ueber die Aufgaben einer allgemeinen Rechtswissenschaft,** von Dr. Alb. Herm. Post, Richter am Landgericht in Bremen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz, 1891, VII-215 pages, in-8.

I. — Quelques travaux récents ont singulièrement affaibli la thèse de la promiscuité primitive des sexes, qui, il y a peu d'années, se présentait

avec des garanties, en apparence, si solides et si sérieuses. Certaines *survivances* qui paraissaient porter avec elles la démonstration de cette thèse historique, ont été expliquées tout autrement; et ces explications me paraissent souvent excellentes. M. Edward Westermarck appartient à cette École nouvelle. Il combat, avec conviction, la thèse de la promiscuité primitive. « Bien des faits, se rattachant au groupe du *jus primae noctis* ou, comme nous disons à la française, au *droit du seigneur*, doivent s'expliquer tout autrement que par un « communal mariage » primitif. » « Les sauvages n'ont guère été compris par les voyageurs. Ils ont été odieusement calomniés. » Ce qu'on nous raconte des sauvages de l'Australie du Sud, notamment, n'est peut-être qu'une conjecture historique, fondée sur le langage actuel : tous ces récits méritent vérification [1] (pp. 68, 69). Une polyandrie régulière peut expliquer certains faits plutôt que la promiscuité primitive, telle qu'on l'a souvent comprise. — Nous regrettons que l'auteur ne se soit pas astreint à citer en note et *in extenso* les textes anciens favorables à la thèse qu'il combat.

II. — M. Post a des connaissances étendues et variées. Il assied ses travaux sur de larges bases (qui seraient plus sûres encore, si l'auteur s'astreignait à ne jamais citer d'ouvrages de seconde main). Il ne cherche pas à démontrer une thèse préconçue. Il classe et il inventorie les témoignages. Les observations nouvelles, défavorables à la communauté primitive des femmes, ne l'ont peut-être pas assez impressionné. Mais son exposé prudent, où la théorie ne joue qu'un rôle secondaire, éloigne les périls. La lecture de ce livre est une des plus saines et des plus utiles que je puisse recommander. L'auteur s'y occupe des divers systèmes de parenté; de la polyandrie; de la polygamie et de la monogamie; de la vengeance du sang; des fiançailles et du mariage; de la propriété dans la famille.

III. — Le docteur Leist est plus hardi et plus entreprenant. Il ne procède pas toujours à la manière du naturaliste qui remplit son herbier des plantes que le hasard des promenades et des voyages lui a fournies, les classe ensuite, en comparant attentivement les espèces. Il me rappelle quelquefois le philosophe qui, dans le silence du cabinet, se pose de difficiles problèmes, puis mande des témoins et les interroge impérieusement. Les témoins répondent, dociles. Les questions sont volontiers ténues, car le philosophe est fort curieux; mais les témoins

1. Dans son magistral *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*, Stockholm, 1890, M. Maxime Kovalevsky a, sur le groupe Kumite et le groupe Kroki de l'Australie méridionale, deux pages importantes (pp. 13, 14). Il en faut rapprocher Westermarck : pp. 68, 69, 70, et surtout cette citation de Westermarck : the Rev. L. Fison admits that he is « not aware of any tribe in which the actual practice is to its full extent what the terms of relationship imply ». J'éprouve donc, pour ma part, le besoin d'une enquête très rigoureuse. — Je ne puis mentionner incidemment l'ouvrage de l'éminent M. Kovalevsky, sans ajouter qu'il se place au premier rang.

restent à la hauteur de la situation. Leurs réponses sont piquantes..... tout juste aussi piquantes que les questions. — Avec le docteur L., nous ne sortons pas du monde arien, mais nous le pénétrons en détail. Le village; la maison et la famille; le mariage; les idées religieuses; le droit pénal; la puissance du chef de famille; la vengeance du sang; le talion; les origines du droit civil, telles sont les principales têtes de chapitres. Le docteur L. n'aperçoit dans le monde arien aucune trace du *Mutterrecht*. La même doctrine vient d'être établie non moins solidement par un autre savant. Je réclame un mot d'explication au sujet du rôle spécial de l'*avunculus* chez les Germains.

Tout, dans cet ouvrage, est attachant et séduisant. Mais je ne me sens pas toujours sur un terrain très résistant. La précision et les distinctions du docteur Leist jettent dans mon esprit quelque trouble. Je suis tenté de me dire qu'il en sait trop long. Mes inquiétudes parfois se changent en véritables alarmes : je rencontre, par exemple, pp. 247-251, un rapprochement suspect entre Manou et Minos.

IV. — Des comparaisons et des rapprochements hasardeux éloigneraient de la sociologie d'excellents esprits. Et cela, au grand dommage de la sociologie elle-même. Historiens et philologues sont juges si difficiles! De mauvais livres systématiques et tout inspirés par des doctrines préconçues, rendent la sociologie suspecte à d'éminents savants. Par la sévérité de la méthode, nous les rappellerons à nous. Leurs avertissements, d'ailleurs, sont toujours utiles. Le docteur Johannes Steenstrup nous instruit et nous réjouit, en raillant, avec autant d'esprit que de bon sens, certains rapprochements hâtifs et systématiques, certaines applications dogmatiques du Darwinisme à l'histoire sociale.

V. — Le sage et profond docteur Post nous aidera à mieux faire et, avant tout, à nous mieux renseigner. Il publie une sorte de bibliographie raisonnée du droit comparé général : c'est le titre que mériterait l'ouvrage que j'analyse en dernière ligne. Les sources de l'histoire juridique du monde y sont passées en revue. L'auteur a placé en tête une sorte de programme d'une étude d'ensemble sur l'histoire sociale et juridique de l'humanité. Au dernier siècle, les philosophes édifiaient cette histoire « définitive » en quelques semaines. De courtes lectures suivies de courtes réflexions leur suffisaient : ils nous livraient ensuite les vérités éternelles nouvellement découvertes. Après de longues années d'étude consacrées à une enquête immense à travers le monde, un jurisconsulte historien comme M. Post semble nous dire modestement : « J'ai cru entrevoir certaines origines. Les problèmes se sont présentés à mon esprit dans tel ordre et de telle manière. Aujourd'hui, voici pour tous les chercheurs, les moyens d'aller plus avant. »

Je pourrais peut-être critiquer, çà et là, cette bibliographie parfois trop abondante en indications peu utiles, parfois trop discrète. Mais je ne veux pas rompre les proportions de cet article sommaire. Il ne me reste de temps et d'espace que pour rendre hommage, en finissant, au

savant qui déjà a fourni tant et de si bons matériaux à l'histoire du droit comparé, proposé et solidement motivé des solutions si importantes.

Paul VIOLLET.

---

192. — **Campagne de Prusse.** Prenzlow. Lubeck. Avec trois croquis, par le commandant FOUCART. Paris, Berger-Levrault. In-8, XXVI et 940 pages. 1891.

Ce n'est ni un livre, ni une de ces relations comme les voulait Napoléon (p. VI). C'est un recueil, aussi abondant et complet que possible, de pièces et de documents. Napoléon eût voulu abréger ou supprimer les détails; M. Foucart les multiplie. Il fait, non un récit, mais un ouvrage d'*instruction militaire*. Tel quel, son gros volume sera de la plus grande utilité aux historiens : le laborieux commandant publie une quantité de pièces qui proviennent du cabinet de Napoléon et de Berthier, des registres d'ordre et de correspondance du maréchal Soult, du général Compans (chef d'état-major du 4e corps), du général Belliard (chef d'état-major de la réserve de cavalerie). A ces documents M. Foucart ajoute fréquemment des réflexions qui éclairent d'une vive lumière les moindres faits de la campagne; on remarquera surtout les renseignements neufs qu'il donne au passage sur l'organisation et le service de l'état-major de Berthier et des divers corps d'armée.

C.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1891.

M. Hamy rappelle qu'il a eu l'occasion, il y a environ un an, d'attirer l'attention de l'Académie sur les travaux poursuivis par les archéologues néerlandais dans les ruines de l'intérieur de Java. Les documents dont il pouvait disposer alors, se rapportaient principalement aux monuments bouddhiques de la plaine de Prambanan. Une communication de M. Yzermann lui permet de résumer aujourd'hui les nouvelles découvertes opérées dans les ruines çivaïtes de cette même plaine, anciennement connues sous le nom de Chandi-Loro-Djongrang, nom indigène de Dourgo, campagne de Çiva. M. Hamy expose les résultats des fouilles commencées par M. Yzermann et poursuivies par la Société archéologique de Djokjokarta sous la direction du docteur Groenemann. Ces fouilles ont amené le déblaiement des chambres intérieures, dont M. Yzermann a déterminé le caractère funéraire, en prouvant l'existence de puits cinéraires sous la base des statues des dieux. M. Groenemann et ses collaborateurs ont dégagé les galeries extérieures et la base des monuments encombrés de débris écroulés, enfouis dans une alluvion épaisse. Ils ont mis au jour quatre rangées de beaux bas-reliefs, dont M. Hamy met les photographies sous les yeux de ses confrères. L'une de ces rangées est, dit-il, une sorte d'illustration en pierre du célèbre poème du Ramayana. Des édifices consacrés à Brahma et à Vichnou encadrent l'édifice principal, consacré à Çiva et à sa famille. On ne saurait, ajoute en terminant M. Hamy, trop rendre justice à ce groupe d'hommes dévoués à la science, qui, dans des conditions particulièrement difficiles, ont su aborder et mener à bonne fin une entreprise si intéressante pour l'histoire de l'art et pour l'archéologie de l'extrême Orient.

M. Delisle lit une notice sur un manuscrit qui vient d'être acquis à Londres pour la Bibliothèque nationale. C'est une chronique inédite, en français, qui fournit des renseignements nouveaux sur le règne de Philippe-Auguste. Elle paraît avoir été composée dans l'Artois, peut-être à Béthune ou aux environs, au commencement du XIIIe siècle. Le récit s'arrête au milieu du siège de Douvres en 1216. La partie originale sera publiée dans le tome XXIV du *Recueil des historiens de France*. Plusieurs parties présentent une grande analogie avec les passages correspondants de la chronique que Francisque Michel a publiée pour la Société de l'histoire de France sous le titre d'*Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*. Le nouveau texte

est, en outre, une des sources auxquelles a puisé, au XIVe siècle, le compilateur des *Anciennes Chroniques de Flandre*.

M. Heuzey communique à l'Académie diverses planches encore inédites des *Découvertes en Chaldée* de M. de Sarzec, représentant des cylindres gravés, dont quelques-uns de proportions inusitées. Un de ces cylindres représente les exploits d'Isdoubar, l'Hercule chaldéen, luttant contre des animaux fantastiques. D'autres figurent des scènes de la vie des pasteurs. Parmi ces derniers, on en remarque un où des bergers contemplent avec stupéfaction un aigle, emportant dans les airs un homme nu, qui se retient à son cou : cette scène fait penser à la légende de Ganymède, à celle de Galgamès, le Persée chaldéen, et à tant de contes arabes et persans où figurent pareillement de grands oiseaux ravisseurs. La matière de beaucoup de ces cylindres, prise à tort pour du marbre ou de l'os, est un gros coquillage, qui tenait lieu de l'ivoire, inconnu alors en Chaldée.

M. G. Bénédite rend compte de sa seconde mission épigraphique dans la presqu'île du Sinaï. Parti de Suez en avril 1890, il a successivement exploré toutes les stations épigraphiques du versant *héroopolite*. La vallée dite du Ouady Moukatteb et le réseau de vallées qui porte le nom de Firan lui ont fourni, à eux seuls, plus de mille inscriptions nabatéennes. Au contraire, l'est de la presqu'île, le pays d'Akabah et les bords du golfe élamitique, n'ont presque rien donné : cette région, extrêmement aride, infestée aujourd'hui par la redoutable tribu des Alaouîn, ne semble pas avoir été plus sûre au temps des pèlerinages nabatéens. M. Bénédite a visité ensuite les dunes qui bordent le désert d'El Ka'a, en suivant la côte occidentale jusqu'à Suez, où il était de retour le 7 juin. Cette mission porte à 2,400 le nombre des inscriptions ainsi recueillies pour le *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. le marquis de Vogüé insiste sur la valeur des résultats obtenus par M. Bénédite, au prix de grands efforts et de véritables dangers.

M. Oppert, président, félicite le courageux explorateur de la façon dont il a accompli la mission qui lui était confiée.

Ouvrages présentés, de la part de l'Œuvre de Saint-Jérôme, par M. Anatole de Barthélemy : 1° A. C. (le P.), *Dictionnaire latin-uvea, à l'usage des élèves du collège de Lano*; 2° LE MÊME, *Dictionnaire toga-français et français-toga-anglais*.

Séance du 3 avril 1891.

M. Heuzey lit une notice sur *la Masse d'armes de Goudéa*. Dans l'ancienne Chaldée, la masse d'armes, à la fois sceptre et massue, était le symbole de la puissance royale et divine; de là le rite religieux d'exposer dans les temples des masses d'armes sacrées. M. Heuzey étudie une remarquable masse d'armes de pierre, formée de trois têtes de lion adossées, avec une inscription au nom de Goudéa, prêtre-roi de Sirpourla. M. de Sarzec, l'ayant trouvée dans ses fouilles les plus anciennes, alors qu'il n'était pas encore chargé d'une mission archéologique, l'a offerte en don au musée du Louvre. L'inscription indique que la pierre dont cette arme est faite a été tirée des montagnes, au bord de la mer, au pays d'Elam; elle apporte en outre une confirmation curieuse de la traduction proposée par feu Arthur Amiaud pour d'autres inscriptions, où il avait lu que Goudéa avait placé dans les temples des dieux des armes sacrées.

M. Abel des Michels, professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, communique des recherches sur un personnage appelé Sĩ nhiêp, que les historiens Annamites donnent comme ayant régné sur le pays de Giao chỉ, sous le nom de « Roi lettré ». De l'examen des Annales impériales chinoises de l'Annam, M. des Michels conclut que ce prétendu prince ne fut en réalité qu'un préfet chinois. Son intelligence hors ligne et son instruction extraordinaire lui valurent une grande considération parmi le peuple et des honneurs officiels d'une nature exceptionnelle, ce qui a donné lieu à l'erreur commise plus tard à son sujet par les historiens.

M. Oppert analyse un dossier babylonien, comprenant trois actes, des années 533 avant notre ère et suivantes, relatifs à une maison située dans la ville de Babylone, au lieu dit le Marché-Etroit. L'un est un acte de partage après succession, le second un échange avec soulte, le troisième a pour objet une vente et relate des locations consenties successivement à plusieurs locataires différents. Les mesures employées dans ces documents paraissent conformes au système babylonien admis par M. Oppert : l'unité agraire est la canne carrée, la canne se divise en sept aunes et l'aune en vingt-quatre pouces.

Ouvrage présenté par M. Heuzey : SARZEC (Ernest DE), *Découvertes en Chaldée*, 3e livraison, 1er fascicule.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 20 avril — 1891

193. — **D. Iunii Iuuenalis Satira septima.** Texte latin, publié avec un commentaire critique, explicatif et historique, par J.-A. Hild. Paris, Klincksieck, 1890 ; x-96 pp.

L'édition donnée par M. Hild est surtout remarquable par l'étendue du commentaire. Tous les détails du texte sont expliqués avec une abondance parfois prolixe ; on sent trop dans ces notes la parole du professeur qui a eu à expliquer la septième satire à des étudiants ; le travail nécessaire de condensation n'a pas été fait. Les redites sont assez nombreuses, on en trouve parfois dans la même page [1].

Ce commentaire a cependant de très grandes qualités. Non seulement il ne laisse rien obscur, mais il fournit au lecteur tous les renseignements utiles pour se représenter le milieu. Non content de donner l'explication du texte, M. H. a fait, dans une mesure notable, l'histoire de cette explication. Il rapporte et discute au besoin les citations et les interprétations des anciens comme Claudien, Prudence, Sidoine Apollinaire, Martianus Capella, Priscien, Ennodius, de quelques auteurs du moyen âge, notamment Alain de l'Isle, Pierre de Blois et Jean de Salisbury, enfin des savants de la Renaissance, Juste Lipse, Casaubon, Turnèbe. Ces indications ne seront pas goûtées de tout le monde probablement. Mais elles ont un grand intérêt pour l'histoire de la philologie, donnent la mesure de la renommée et de l'influence de Juvénal, et surtout permettent de rendre la justice due aux grands érudits du xvie siècle. On ignore trop ce que les commentaires allemands d'aujourd'hui doivent aux philologues français d'autrefois, ce que doit le *Perse* de Iahn à celui de Casaubon par exemple [2].

1. P. 72, il est dit deux fois que Quintilien recevait du fisc 100.000 sesterces par an.
2. P. 6, v. 11, l'*œnophorum* d'Horace, *sat.* I. 6, 109, n'est pas un esclave, mais un vase. P. 41, l'explication de l'insuffisance du développement consacré par Juvénal

Le texte de M. H. est sagement constitué; il admet la mesure de conjectures absolument indispensables. Un index du commentaire et un index des auteurs ayant cité ou imité Juvénal (contenant quelques renvois superflus) terminent le livre.

Avant ces tables, on trouve un morceau d'une page intitulé : Appréciation générale. Cette addition devrait être en tête et former avec les développements nécessaires l'introduction qui manque. Dans cette introduction auraient pu être discutées les idées fondamentales de la satire. De cette façon, M. H. aurait allégé d'autant le commentaire où quelques remarques disséminées manquent de la clarté et de l'intérêt qu'elles auraient eu réunies. M. H. s'est d'ailleurs borné à juger si la thèse de Juvénal était bien ou mal défendue. Il y avait autre chose à dire. C'est la thèse elle-même qui est fausse. L'erreur du poète a été de faire une cause d'une condition ; l'aisance rend plus facile le travail du poète, mais toutes les largesses du monde ne feront pas d'un Stace un homme de génie. Il aurait fallu se demander si Juvénal se faisait de la littérature l'idée singulièrement étroite qu'il en donne. Les historiens, à peine mentionnés, et les avocats, voilà pour la prose; des grammairiens et des rhéteurs, il n'est question que pour leurs fonctions de professeurs, non pour leurs écrits de critique littéraire ou de théorie oratoire. L'épopée, c'est toute la poésie; si on met à part Horace et l'inconnu Rubrenus Lappa, les poètes épiques sont seuls nommés : Virgile et Lucain; Stace, Serranus, et Saleius Bassus [1]. M. Hild s'étonne de ce que Juvénal n'a pas cité Martial, bon exemple du poète pauvre avec du talent. La raison en est là : Martial n'a pas fait de *Thébaïde*. Un pareil examen n'aurait sans doute pas profité à la réputation de Juvénal. Cependant il reste dans cette satire assez de détails curieux, de tableaux esquissés mais vivants, pour la faire lire, et si nous devons essayer de devenir anciens pour comprendre les anciens, nous devons rester modernes pour les juger.

Paul Lejay.

---

aux historiens n'est pas très satisfaisante; si l'histoire n'était cultivée que par des écrivains riches et célèbres et par des subalternes, non inconnus, comme le dit M. H., mais pauvres, c'était bien aussi le cas des autres genres. M. H. s'attache même à prouver que Juvénal plaide en général la cause de gens qui ne méritaient pas d'être défendus P. 46, v. 118, l. 5 du bas : « au *bas* d'un escalier »? P. 47, v. 122, « Cicéron a PRONONCÉ trois *actiones* » dans l'affaire de Verrès? P. 21, v. 53, les trois métaphores métallurgiques ne se continuent pas. P. 23, v. 61, il faut placer certains passages du *Plutus* d'Aristophane en tête des références littéraires de la thèse de la pauvreté mère de tous les arts.

1. Saleius Bassus est compté à tort par M. Hild (p. 29) comme poète lyrique ; v. le passage de Quintilien indiqué, X, 1 (non 10) 90. Il y a sans doute une confusion avec Caesius Bassus.

194. — Sammlung Romanischer Grammatiken : **Italienische Grammatik**, von W. Meyer-Lübke. Leipzig, Reisland, 1890; 1 vol. gr. in-8, xiv-338 pp.

La *Collection des Grammaires romanes*, qui s'est publiée d'abord à Heilbronn chez Henninger, puis à Leipzig chez Reisland, ne contenait encore que l'excellente *Grammaire Rhétoromane* de Th. Gartner, parue en 1883 : elle vient de s'enrichir d'une *Grammaire Italienne*, et il est à désirer que les suivantes ne se fassent pas aussi longtemps attendre. Le nouvel ouvrage est de M. W. Meyer-Lübke : c'est assez dire quelle en est l'importance et la valeur. L'auteur était de longue main préparé à cette tâche par les études franco-italiennes qu'il a publiées à diverses reprises dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, par le résumé considérable déjà fait dans le *Grundriss* de Gröber (*Die italienische Sprache*, pp. 489-560, en collaboration avec M. F. d'Ovidio, qui n'a traité que des voyelles toniques), enfin par le travail lui-même et la vaste enquête qu'a nécessités cette *Grammaire des Langues Romanes*, dont le premier volume a paru il n'y a guère plus d'un an, et dont le second ne paraît pas se devoir trop faire attendre. On ne peut qu'admirer la rapidité et la sûreté de méthode avec laquelle procède le jeune et savant professeur de Vienne : lorsqu'on examine ses ouvrages, on reconnaît vite que bien peu de choses lui ont échappé, du moins de celles qui ont été écrites avant lui, et qui se trouvent dans le courant scientifique. M. M.-L. possède à un degré très éminent le talent de coordonner et de systématiser, de grouper les faits et d'en montrer les dépendances réciproques. Ainsi, dans cette nouvelle grammaire, où il ne s'agissait pas, bien entendu, d'étudier seulement l'italien littéraire mais où il fallait encore suivre dans leurs variétés dialectales, modernes et anciennes, les parlers de la péninsule, il a su constituer un ensemble solide avec des détails dispersés dans de très nombreuses monographies, et reprendre pour son compte, en les élargissant, quelques-unes des vues générales indiquées çà et là par M. Ascoli et par ses collaborateurs à l'*Archivio Glottologico*. Que tout soit également sûr et définitif dans ce tableau synthétique d'une des plus importantes langues romanes, ce serait évidemment trop dire : l'auteur lui-même, à plus d'une reprise, émet des doutes et formule des réserves pleines de sagesse; il se plaint, non sans raison, de l'insuffisance des matériaux qui lui étaient fournis, et sur lesquels il a dû travailler. Certains points de détail restent donc susceptibles d'être revisés et amendés : c'est affaire à ceux qui se trouvent sur place et peuvent étudier de près les parlers vivants de l'Italie, que de fournir ces additions ou ces corrections partielles. Le livre de M. M.-L. ne saurait nullement en être amoindri : il doit au contraire être considéré dès à présent comme le cadre solide et scientifique, dans lequel viendront se ranger sans peine les observations nouvelles sur la phonétique et la flexion italiennes.

J'ai dit phonétique et flexion : ce sont en effet là les deux seules par-

ties — essentielles et primordiales à vrai dire — qui se trouvent traitées dans la nouvelle grammaire. L'auteur ne nous dit pas si, dans une édition postérieure, il complètera quelque jour son œuvre en y ajoutant une syntaxe raisonnée. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que dans celle-ci, il a déjà commencé à donner une esquisse de la dérivation italienne (p. 263 ss.) : ce n'est encore qu'une esquisse, comme il nous en avertit lui-même (§ 483), le sujet n'étant pas assez mûr sur bien des points pour comporter des solutions définitives et pour être présenté d'une façon rigoureusement historique et géographique. Le sera-t-il même jamais, ou du moins de sitôt ? L'étude de la dérivation romane (sauf peut-être en ce qui concerne le français) n'a pas fait de grands progrès depuis Diez : il est probable qu'un pas considérable sera fait, lorsque paraîtra le second volume de la *Grammaire des langues romanes*, où M. M.-L. aura coordonné des observations aujourd'hui dispersées à l'infini, et traité la question avec son excellente méthode qui consiste à partir toujours du latin vulgaire : dans la *Grammaire italienne*, il s'est contenté pour le moment de reconnaître le terrain et de poser quelques jalons ; ce qui fait que cette dernière partie, sinon par les proportions, du moins par ses résultats scientifiques, ne cadre pas absolument avec le reste du livre. L'auteur s'en est parfaitement rendu compte, et a eu soin d'en avertir tout d'abord ceux qui le liront, pour ne pas les induire en erreur : on doit l'en remercier. Ce n'est pas que dans cette étude sur la dérivation, il n'ait déjà donné çà et là plus qu'il ne semblait promettre : on pourrait dans ces pages constater une fois de plus que M. M.-L. est toujours au courant de ce qui a été dit, et noter aussi plus d'une vue personnelle qui ne manque pas d'importance. Je remarque qu'il y a de temps en temps des indications précieuses pour la topographie des suffixes : c'est avec toute raison, par exemple, que *-iere* et *-aggio* sont donnés comme des emprunts faits au français ; avec non moins de raison, M. M.-L., après MM. Salvioni et Flechia, note que dans le nord de l'Italie le suffixe participial *-ente* se substitue à *-ante* (§ 553) ; enfin il est plausible de voir une forme dialectale appartenant au nord ou au sud (§ 562) dans la désinence *-azzo* à côté de *-accio* (lat. *-acius*). Ce que je saisis moins, c'est d'où proviennent les doutes de l'auteur relativement au suffixe nominal *-ime* (§ 509) : en quoi est-il difficile de comprendre comment *-ĭmen* a pu passer à *-īmen*, dans *regimen* et semblables ? On avait, il me semble, *nutrīmen* (Ovide) d'après *nutrīre*, *polīmen*, d'après *polīre*, et d'autres encore : une forme **sagīmen* est assurée par l'accord des langues romanes (cf. Gröber, dans *Archiv für lat. Lex.* 5, 456). Il est très probable qu'il y a eu là action analogique : d'ailleurs cette désinence *-īmen* n'a eu de brillantes destinées que dans le latin populaire parlé dans la péninsule des Balkans, où elle a supplanté peu à peu *-tas*, *-tudo*, et où il est permis de supposer de bonne heure l'existence de noms abstraits tirés d'adjectifs, tels que **acrīmen*, **grossīmen*, etc. — Je n'ai pas ici le temps d'entrer dans de bien longs détails, ni de construire des

théories : je voudrais cependant présenter encore une observation. Pourquoi, dans la *Grammaire Italienne,* les désinences *-atto, -otto* (§ 560) sont-elles séparées du suffixe diminutif si connu et toujours si obscur *-etto* (§ 557) ? D'abord, relativement à ce dernier, M. M.-L. se contente ici de signaler qu'il n'appartient pas au latin classique, mais apparaît sur des inscriptions : quitte à répéter ce qu'il a déjà dit ailleurs, il eût peut-être pu ajouter que *-ĭttus* (quelle que soit son origine, toujours contestée) se montre primitivement dans les inscriptions latines comme suffixe servant à former des prénoms, et de préférence sous sa forme féminine : dans la liste la plus considérable que je connaisse (dressée par Klein, *Rhein. Museum,* 31, pp. 297-300), et qui est loin d'être complète, on trouve quinze prénoms de femmes en *-ĭtta* contre six prénoms d'hommes en *-ĭttus* (ou *-ĭtto?).* Mais enfin là n'est pas la question. Étant donné ce suffixe *-ĭttus,* et sa propagation évidemment rapide en latin vulgaire avec une valeur diminutive, j'estime pour ma part jusqu'à démonstration du contraire que **-ŏttus* et **-attus* n'en sont que des formes variées, l'une sous l'influence de l'augmentatif *-ōnem,* l'autre sous celle du péjoratif *-aceus* (peut-être aussi de *-aster* et même de *-aculum* dans une certaine mesure). Pour confirmer cette façon de voir, il y aurait lieu d'observer que *-ŏttus* en roman [1] est chargé d'exprimer une dégénérescence du primitif précisément en ce qui concerne la grandeur ; quoique la valeur de *-attus* ne soit pas aussi claire, elle peut cependant se ramener en dernière analyse à une idée péjorative. Si les choses se sont réellement passées ainsi, si ces trois désinences sont aussi voisines que je le suppose, et que les deux dernières se soient produites par une variation de la voyelle caractéristique, due à l'analogie — chacun de ces suffixes doit nous apparaître comme essentiellement composé de deux parties : 1° un élément consonantique commun *tt-*, chargé d'exprimer l'idée diminutive ; 2° une voyelle variable *-ĕ, ŏ-, ă-,* qui fait l'individualité de chacun d'eux, *ĕ-* indiquant la diminution simple, *ŏ-* une dégénérescence en ce qui concerne la grandeur, *a-* enfin une nuance péjorative. Nous serions ainsi amenés à croire que, dans la dérivation du latin vulgaire, l'action analogique ne s'est pas exercée seulement par l'échange des suffixes entre eux, mais que le suffixe a pu parfois conserver une sorte d'identité, résidant dans la consonne, tout en revêtant une nuance accessoire par la variation de sa voyelle caractéristique [2]. Ces questions, et quelques autres qui leur sont connexes, mériteraient à

1. Il ne me paraîtrait pas impossible que ce changement de *-ĭttus* en *-ŏttus, -attus* fût originaire d'Ibérie (où nous avons aussi *-ĭttus* passant à *-īttus* sous l'influence de *-īcca) :* je ne puis qu'indiquer la chose ici. Ce qui est certain, c'est que *-ŏttus* n'a pas existé dans latin vulgaire de la Gaule du nord, auquel cas nous aurions en fr. *-*out* et non pas *-ot :* ce dernier a dû se propager à une époque postérieure, venant du midi, et d'ailleurs il est relativement rare dans les textes de l'ancien fr.

2. Autre exemple, qui s'applique plus spécialement à l'italien : *-occio, -ozzo* ne peuvent guère venir que du suffixe lat. *-ŭceus* (qui est dans *pannŭceus),* mais subissant une variation de voyelle caractéristique sous l'influence de *-ōsus* ou *-ōnem.*

coup sûr d'être examinées de plus près que je n'ai le loisir de le faire ici. L'étude de la dérivation romane, j'en ai la ferme conviction, sera renouvelée sur bien des points le jour où l'on aura soumis à une analyse rigoureuse l'influence analogique qu'exercent les suffixes les uns sur les autres, et établi dans la mesure du possible les variations de leurs éléments caractéristiques. J'espère qu'une étude poussée dans ce sens se trouvera à la fin du second volume de la *Grammaire des Langues Romanes*, auquel M. Meyer-Lübke travaille avec une admirable activité.

E. Bourciez.

---

195. — Stein, W. **Die Genossenschaft der deutschen Kaufleute zu Brügge in Flandern.** Berlin, Gærtner 1890, in-8, 136pp.

Étude consciencieuse sur le comptoir hanséatique de Bruges au xiv[e] et au xv[e] siècle [1]. L'auteur consacre d'abord un chapitre général au nom de la corporation, à ses locaux, à ses membres et aux trois groupes entre lesquels ceux-ci étaient répartis suivant leur pays d'origine [2]. Il expose ensuite en détail les divers organes du gouvernement autonome de l'association (aelterleute, assemblées, fonctionnaires, etc.) ses finances et sa juridiction. M. S. ne s'est guère servi que de sources imprimées, spécialement des belles publications de la Société de l'histoire de la Hanse. Les archives de Bruges lui auraient fourni pourtant nombre de renseignements intéressants. Ajoutons qu'il ne semble pas bien au courant de divers travaux parus en Belgique dont la lecture lui eût été profitable. Néanmoins le livre est incontestablement utile. Mais on peut lui reprocher de se perdre un peu trop dans les détails et de ne pas faire suffisamment ressortir les grandes lignes du sujet. Dans l'état actuel des sources imprimées, il était possible de faire une étude complète sur les établissements des marchands allemands dans l'ouest de l'Europe. L'essentiel eût été de dégager le type de ces intéressantes associations plutôt que de nous initier aux moindres détails de leur organisation.

H. P.

---

196. — **Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Béthune,** ambassadeur de France à Rome, du 2 janvier au 25 février 1602, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène Halphen. Paris, Jouaust; Champion, Décembre 1890. Grand in-8 de 42 p. Tiré à 20 exemplaires.

J'ai raconté quelque part que mon cher maître et ami M. Paulin Paris me disait des mazarinades : quand il n'y en a plus, il y en a encore. On peut en dire autant des lettres du roi Henri IV. On a eu

1. Sur l'origine du comptoir v. Hardung, *Historische Zeitschrift* xxviii.

2. 1° Marchands de Lubeck, des villes vendes et des villes saxonnes; 2° Marchands de Westphalie et de Prusse; 3° Marchands de Wisby, de Livonie et de Suède.

beau en publier des milliers, il en reste toujours, et M. Halphen, qui nous en a déjà donné plusieurs centaines, nous en donnera certainement beaucoup d'autres. Celles qu'il publie aujourd'hui avec ce soin proverbial auquel on n'a plus à rendre hommage, sont au nombre de sept; elles sont conservées en original dans le ms. 3484 du fonds français. Je ne veux pas en surfaire l'intérêt, mais on y trouvera force renseignements sur le Pape dont la santé « estant tres chere à tous, est à moy tres pretieuse », sur le roi d'Espagne « mal pourveu d'argent pour fournir à tant de sortes de despenses que l'on luy fait faire », sur les événements d'Ostende au sujet desquels est exprimée cette sage maxime : « Celuy qui perd une occasion, mesmement en fait de guerre, la recouvre après difficilement », sur divers personnages tels que le prince Maurice, le comte de Fuentes, Julio de la Torre, les diplomates Barberini, Aeersens, Buzenval, les huguenots de Sainte-Foi, le cardinal Aldobrandin, Catherine de Bourbon, la sœur du roi, de laquelle on n'a « pu tirer aucune résolution sur sa conversion, à cause des traverses et oppositions que les ministres ont apportées à son instruction », sur le turbulent père Personius, sur le cardinal d'Ossat, sur un cordelier « un affronteur qui abuse de sa Sainteté », etc.

De même qu'il est inutile de louer le travail de M. Halphen, il est inutile de dire que M. Jouaust a su faire de la nouvelle plaquette un véritable bijou.

T. DE L.

---

197. — I. **Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution,** d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, par MM. Léonce KREBS, chef d'escadron d'artillerie attaché à l'Etat-major de l'armée et Henri MORIS, ancien pensionnaire de l'Ecole des Chartes, archiviste des Alpes-Maritimes. Paris, Plon, 1891. In-8, 399 et CLVII p.

198. — II. **La Défense nationale dans le Nord** de 1792 à 1802, ouvrage publié aux frais du département du Nord, par Paul FOUCART, avocat à Valenciennes et ancien bâtonnier et Jules FINOT, archiviste départemental du Nord. Tome premier. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1890. In-8, XV et 674 p.

199. — III. **Le peintre Collez** et les fêtes révolutionnaires à Valenciennes, par Paul FOUCART, 1889. Paris, Plon. In-8, 37 p.

200. — IV. **Die Franzosen in Saarbrücken** und den deutschen Reichslanden, im Saargaü und Westrich (1792-1794) in Briefen von einem Augenzeugen. Saarbruck, Klingebeil, 1890. In-8, IV et 292 p.

201. — V. **Un agent politique pendant la Révolution,** Pierre Chépy (1792-1803), par R. DELACHENAL. Grenoble, impr. Allier, 1890. In-8, 80 p.

202. — VI. **Le général Michel Beaupuy** (1755-1796), avec un portrait original, par Georges BUSSIÈRE et Emile LEGOUIS. Paris, Alcan, 1891. In-8, VIII et 246 p. 3 fr. 50.

203. — VII. **Tonnerre pendant la Révolution,** 1789-1799, par Georges MOREAU. Paris, Lechevalier, 1890. In-8, 306 p. 3 fr. 50.

204. — VIII. **Gentilshommes démocrates,** par le marquis de CASTELLANE. Paris, Plon, 1891. In-8, XX et 265 p. 3 fr. 50.

205. — IX. **Mémoires politiques et militaires du général Tercier** (1770-1816), p. p. C. de LA CHANONIE. Paris, Plon, 1891. In-8, XXXI et 451 p. 7 fr. 50.

206. — X. **Deutschland vor hundert Jahren,** II. Polit. Mein. u. Stimm. in der Revolutionszeit, Eintritt in das letzte Jahrzehnt des vorigen Jarhunderts, von Woldemar Wenck. Leipzig, Grunow, 1890. In-8, 283 p. 5 mark.

I. Le premier volume de la *Guerre dans les Alpes,* de MM. Krebs et Moris, est exclusivement militaire et technique; mais, en le considérant à ce point de vue, on peut le regarder comme excellent. Les auteurs ont puisé à toutes les sources, utilisé tous les ouvrages; et rien d'intéressant ou même de simplement curieux ne leur a échappé dans les travaux de leurs devanciers. Ils ont fouillé les archives historiques de la Guerre, celles de la section technique du génie, du ministère des Affaires étrangères et du département des Alpes-Maritimes. Ils ont dépouillé les papiers de l'officier du génie sarde Alziari de Malausséna qui avait pris part à toutes ces campagnes et qui a réuni un grand nombre de documents, soit originaux, soit copiés. Le volume comprend les campagnes de 1792 et de 1793. Il se divise en trois parties : 1° une introduction très solide, très instructive qui expose les causes de la guerre entre la France et le roi de Sardaigne, l'organisation des deux armées et la topographie militaire des Alpes; 2° campagne de 1792 (formation de l'armée du Midi, conquête de la Savoie, occupation du comté de Nice, expéditions d'Oneille et de Sardaigne); 3° campagne de 1793 (attaques de l'Authion, opérations de l'armée des Alpes, irruption de l'armée austro-sarde dans le comté de Nice, sièges de Lyon et de Toulon). Les auteurs sont entrés dans le plus grand détail, puisqu'ils se proposent, avant tout, de « fournir aux militaires des matériaux d'étude nombreux et exacts ». Leur œuvre est définitive, ou peu s'en faut; qui reprendra avec un tel luxe de renseignements, avec une telle minutie scrupuleuse, l'histoire de cette guerre des Alpes? Elle se lit d'ailleurs avec agrément, car elle est claire, précise, lumineuse, et elle renferme des parties très intéressantes même pour qui n'est pas militaire. Des cartes et plans l'accompagnent (cf. la notice de la p. 397) et une foule de pièces justificatives, état de l'armée et des milices du Piémont, des forces autrichiennes, de l'armée du Midi à diverses époques, etc. (en tout, cent seize documents) [1].

II. A l'occasion du centenaire de la Révolution, le conseil général du département du Nord a résolu de publier un grand ouvrage contenant les documents les plus curieux relatifs aux événements militaires et maritimes qui ont eu lieu dans la région de 1792 à 1802 : les faits, lisons-nous dans le texte de la résolution, doivent être groupés suivant l'ordre chronologique des campagnes et reliés par un texte qui rappelle la marche générale de l'histoire et les personnages marquants; l'orthographe des originaux sera conservée et l'on ne corrigera que les mots

1. P. xv des *Pièces,* lire Beurnonville et non *De Beurnouville.* P. 95, lire Rouyer et non *Rouger.* P. 198 et ailleurs, n'écrit-on pas ordinairement Vins, et non *Wins*? P. 236, lire Lanchère et non *Lauchère.*

défigurés et incompréhensibles. MM. Foucart et Finot ont été chargés d'exécuter l'ouvrage et de s'associer pour la rédaction de quelques chapitres MM. Jennepin, Terquem, Durieux et Quarré-Reybourbon. Voici le premier volume de la publication. Il comprend dix chapitres. Les trois premiers, rédigés par M. Foucart, retracent les préludes de la guerre et la déroute du 29 avril, la démission de Rochambeau, la nomination de Luckner, l'arrivée de Dumouriez au camp de Maulde, son départ pour l'Argonne et la marche de Beurnonville; on y remarquera le rapport de Beauharnais aux jacobins de Valenciennes, le procès-verbal de la municipalité de la même ville sur la débandade des troupes, le jugement rendu par le tribunal criminel contre les assassins de Théobald Dillon, et une foule de détails tirés du journal l'*Argus* sur les petits engagements de la frontière du Nord et notamment sur l'évacuation de Maulde et de Saint-Amand. Le quatrième chapitre, qui a pour auteurs MM. Foucart et Quarré-Reybourbon, est consacré au siège de Lille; il renferme les arrêtés du conseil général, les dépêches et les proclamations des commissaires, des lettres inédites du canonnier Delannoy et de son ami Cadot. Le cinquième chapitre (MM. Finot et Foucart) traite de la conquête de la Belgique et de la pointe de Dumouriez en Hollande: on y trouvera le texte des ordres donnés par le général, du 9 février au 23 mars 1793, et l'acte de naissance du général Ronzier. Le sixième et le septième chapitres (M. Finot) racontent la trahison de Dumouriez et les actes de Dampierre: ils reproduisent le journal, conservé aux archives du Nord, de l'officier Mastrick, sous-lieutenant de la légion américaine, des extraits de l'*Histoire de Saint-Amand* de M. Pelé, des lettres et proclamations des représentants du peuple, l'acte de décès de Dampierre, le récit de ses funérailles et le fac-similé du billet de faire part. Le huitième chapitre, écrit par M. Foucart, expose le siège de Valenciennes d'après le *Précis* de Ferrand, le *Mémoire* de Tholozé, et d'autres documents peu connus; c'est le plus utile chapitre du volume, le plus complet et le mieux traité. M. Foucart a fait aussi le chapitre suivant, le neuvième; il y rend compte des opérations de Custine; à noter des lettres de Carnot et les pages 619-622 sur Hoche et sa comparution devant le tribunal révolutionnaire du Nord. Le dixième et dernier chapitre de l'ouvrage, dû à M. Durieux, nous transporte à Cambrai (blocus de la ville, pillage des environs, sortie malheureuse de la garnison, condamnation du général Declaye): M. Durieux a consulté le registre d'ordres de Declaye et les procès-verbaux du Conseil général de la commune de Cambrai. Tel est ce premier volume. On pourra lui faire des critiques. Il n'a été composé qne d'après les archives du Nord, et il laisse de côté une foule de documents précieux que renferment le dépôt de la Guerre et nos Archives nationales. Les auteurs citent encore, comme source originale, les *Mémoires d'un homme d'État*, qu'ils attribuent à Hardenberg, et les *Volontaires* de Grille qui ne renferment que des lettres fabriquées; ils ont défiguré quelques noms propres, commis çà et là plusieurs inexac-

titudes, reproduit des documents qu'on trouve aisément dans le *Moniteur* [1]. Mais leur recueil de documents, orné d'ailleurs de portraits, d'autographes et de fac-similés, sera très utile; comme dit M. Pierre Legrand dans la préface, il sera souvent consulté avec fruit et tout en faisant honneur aux auteurs, il fait honneur au département du Nord.

III. M. Foucart, dont nous venons de citer le nom, a publié, en même temps que ses chapitres de la *Défense nationale dans le Nord*, une curieuse étude sur le peintre Coliez. Ce Coliez n'est pas un grand artiste; mais il se distingua parmi les plus habiles décorateurs de son temps, et son souvenir se rattache aux fêtes révolutionnaires de Valenciennes. Dans ces fêtes, Cadet de Beaupré modelait les maquettes, Momal peignait les figures, Coliez brossait les ornements, montait les chars, disposait les groupes. M. Foucart a consulté pour son travail, outre les sources imprimées, les archives locales, et il a reçu d'un fils de Coliez de nombreux renseignements; son étude sur le peintre révolutionnaire est donc complète; il a eu soin de l'accompagner de pièces justificatives, parmi lesquelles on notera le programme de la fête du 14 fructidor an IV, en mémoire de la reconquête de Valenciennes par les Français,

IV. La Société historique du pays de la Sarre a bien fait de réimprimer

1. Lire, p. 105, Dinne (*Dinné*, cf. p. 265); p. 137, Mottié (*Moitié*); Bureaux de Pusy (*Bureau de Puzy*); p. 143, Clavière (*Clavières*); p. 150, La Bourdonnaye (*Labourdonnaie*); p. 151, Wimpffen (*Wimpfen*); p. 154, Marville (*Merville*); p. 177, Thouvenot (*Thévenot*); p. 296, *Starray* (Staroy); p. 298 Cloots (*Clootz*); p. 328, Rolduc (*Robduc*); p. 335, La Martillière (*La Martinière*); p. 357, Gossuin (*Gosselin*); p. 366, Pille (*De Piles*); p. 374, Chappuis (*Cherpieux*); p. 452 Aspre (*Haspres*); p. 580, Ferrier (*Ferrière*); p. 581, Malbrancq (*Malbrand*); p. 646, Schauenburg (*Chombourg*), etc. — P. 1-10, comment n'a-t-on pas tiré profit des travaux d'Alb. Sorel? : p. 127, lire 42,000 Prussiens et non *70,000*, et 4,500 émigrés et non *20,000*; p. 151, Luckner n'a pas « résisté le 19 août à 20,000 Autrichiens » et Longwy a été assiégé le 21, et non le 23 août; p. 152 (il aurait mieux valu me citer à la page 150 qui est tout entière empruntée à *Valmy*), on me reproche d'avoir fait erreur en disant que Dillon n'osait, le 25 août, se rendre au camp de Sedan et attendait à Givet les ordres de l'Assemblée; on prétend qu'il était encore à Valenciennes; mais n'y a-t-il pas dans le *Moniteur* du 24 août une lettre de Dillon, du 21, où il dit qu'il « attendra les ordres de l'Assemblée à Givet? »; p. 154, je persiste à dire, d'après les documents, que le conseil de guerre a eu lieu le 29, et non le 30 août; p. 155, Galbaud ne s'est pas « heurté à 50,000 hommes »; *id.*, il n'y avait pas de chef de bataillon du nom de *Dufour* au siège de Verdun; p. 156, le conseil de défense n'était pas composé de « magistrats civils »; *id.*, Kellermann n'était pas « colonel au moment de la Révolution » puisqu'il eut son brevet de maréchal de camp le 9 mars 1788; p. 176, c'est le 14, et non le 12 septembre qu'a péri le jeune prince de Ligne; p. 177, quelques détails aventurés; p. 327, Vanlo n'a pas été bombardée par Miranda; p. 330, les commissaires ne coururent pas à Paris pour obtenir l'abandon de l'expédition de Hollande; p. 357, le Delacroix cité n'est pas le père du peintre; p. 394, on a tort de dire, en parlant des plans donnés par Dumouriez aux ennemis de la France, que « les faits sont loin d'être absolument établis »; p. 456, cf. sur le Béthune-Charost qu'« ignore » l'auteur, *Jemappes*, 53.

les deux volumes parus en 1796 et 1797 sous forme de lettres et sous le titre *Die Franzosen in Saarbrücken*. L'auteur qui, d'après l'introduction, se nommait Horstmann, n'aime pas du tout les Français; mais il les a vus à l'œuvre, et tout ou presque tout ce qu'il raconte, vols, pillages, etc., est confirmé par les rapports des généraux : le Saargau et le Westrich ont cruellement souffert de l'invasion française dans les années 1792, 1793, 1794, et, l'on comprend, après avoir lu son récit, que Horstmann, poussé à bout, finit par se retirer au delà du Rhin en un pays où « un Ehrmann n'immole pas l'innocence, où un Archier ne vole pas, où l'on entend parler avec horreur de Robespierre ». Il a commis quelques erreurs — que l'éditeur aurait dû relever, — et il a quelquefois exagéré les faits (p. 75, il s'agit de René Moreaux et non de Victor Moreau; p. 87, à cette époque Schauenburg n'est pas encore suspendu; p. 100, il met au 11 septembre la bataille de Pirmasens qui eut lieu le 14 et il y fait figurer *deux* représentants du peuple au lieu de trois; p. 102 et 181, il écrit le « *tonnant* régiment des carabiniers » au lieu de *étonnant*; p. 207, il attribue à l'eau-de-vie la bravoure des Carmagnoles). Mais ses lettres contiennent plus d'un détail curieux; elles nous montrent ce qu'était l'armée de la Moselle commandée successivement par Beurnonville, par Ligniville, par Houchard, par Schauenburg, par Delaunay, par Hoche. Nous voyons à côté des sacripans de la légion de la Moselle et des volontaires indisciplinés et turbulents, le brave régiment des carabiniers et le 1er régiment d'infanterie, ci-devant colonel général, pleins d'honneur et de loyauté. Nous voyons l'armée partir joyeusement pour Trèves et revenir battue, piteuse, et maudissant le *pays de loups* où elle a fait campagne; nous la voyons s'établir à Sarrebruck et dans le pays environnant, à Saint-Jean et à Saint-Ingbert, à Blieskastel, puis reculer sous le choc inattendu des Prussiens, après Pirmasens; nous voyons tout ce qu'avait d'impuissant et de ridicule la levée en masse des *agricoles* (p. 97); nous voyons les représentants du peuple régner en maîtres, faire pleuvoir les destitutions, tenir, comme dit Horstmann, fabrique de généraux. Mais enfin Hoche arrive; on prétend que c'est un ancien pharmacien (*Exapotheker*, p. 179); toutefois, il a l'air militaire, le maintien républicain, et l'on s'étonne qu'un pareil *l. des c..s (sic)* ait pu en si peu de temps se donner cet aspect martial. Bientôt l'armée se met en marche; elle attaque les Prussiens à Kaiserslautern; elle est battue, à la grande joie de Horstmann, mais elle revient à la charge, elle reconquiert l'Alsace et Landau, elle prend ses quartiers d'hiver, et notre auteur la juge ainsi dans une lettre du 14 février 1794, une des dernières du volume : « Ce sont des gens de toutes les professions, avocats, notaires, marchands, fabricants qui ont plus d'éducation et de douceur que n'en produit l'état militaire; la plupart ont pris ce métier par contrainte ou pour leur sûreté personnelle; des milliers ont vu la ruine de leur fortune, la mort de leurs amis, de leurs frères, de leurs parents, et sont par suite compatissants. J'ai souvent oublié ma

misère personnelle pour plaindre la leur propre. Mais d'autres que le malheur n'a pas courbés, se sont honnêtement conduits. Rarement les officiers ont refusé leur aide pour empêcher les désordres des soldats; leurs efforts étaient malheureusement inutiles. Je pourrais citer aussi beaucoup de traits glorieux sur les simples soldats. Non, tous les Français qui portent les armes, ne sont pas corrompus et dégénérés. Mais ne me parlez pas des commissaires! » (p. 245-249)[1].

V. Tous ceux qui étudient d'un peu près les premières années de la Révolution, ont rencontré le nom de Pierre Chépy. Ils seront reconnaissants à M. Delachenal de son étude sur ce personnage. M. D. nous apprend, d'après les documents des Archives nationales et du dépôt des Affaires étrangères, que Chépy entra dans la diplomatie, comme secrétaire de Jolivet, résident de France à Liège; qu'il alla ensuite, comme second secrétaire, à l'ambassade de Lisbonne, mais que l'ambassadeur, le comte de Châlon, refusa de le reconnaître; qu'il s'embarqua pour Londres à la fin de septembre. Chépy n'a donc pris aucune part aux affreux massacres, et ce n'était pas lui qui présidait, comme on l'a dit, le tribunal de La Force; lui-même protesta contre les massacres dans le journal de Brissot, le *Patriote français*. Il appartint ensuite à l'agence française (dont M. D. ne parle pas, cf. *Jemappes*, p. 181) avec Bourdois et Metman. Incarcéré par Dumouriez, puis relâché (cf. *La trahison de Dumouriez*, pp. 85-87), il se rendit à l'armée des Alpes comme agent politique, et fit de Grenoble le centre de ses opérations : M. D. nous donne sur le séjour de Chépy en Dauphiné des renseignements tout à fait neufs et complets (pp. 26-51). Écroué aux Carmes en 1794 — on ne lui pardonnait pas ses relations avec Brissot, — élargi au bout de huit mois de détention, renvoyé en Belgique, rappelé sur un rapport défavorable du représentant Briez, Chépy fut nommé le 24 janvier 1795 vice-consul à Rhodes; il y subit mille vexations, et se vit, après la guerre entre la Porte et la France, incarcéré et, dit-il, traité « avec la barbarie la plus raffinée ». Mis en liberté le 9 septembre 1801, nommé commissaire des relations commerciales à Jersey l'année suivante et expulsé par le gouverneur anglais, il trouva enfin quelque tranquillité dans le poste de commissaire général de police à Brest, qu'il remplit de 1803 à 1814 avec autant de zèle que d'habileté; « il était dans le rôle qui lui convenait le mieux, ayant retenu de ses anciennes fonctions l'habitude de tout observer, de tout voir, de tout rapporter à un chef hiérarchique, avec une certaine raideur autoritaire, à laquelle ce jacobin ne répugnait point » (p. 72). On perd la trace de Chépy à partir de l'année 1814; on sait seulement qu'il vivait encore vers 1822, et fort

1. Lire p. 7, 8, etc., Ligniville (Ligneville); p. 52, lanterne (*laterne*); p. 85, palissades (*pallisades*), sus (*fus*); p. 115, Montaut (*Montant*); p. 117, Prilly (*Perilly*), Linch (*Lynghe*); p. 123, Schauenburg (*Schaumburg*); p. 175, des guerres (*de guerre*); p. 266, Mallarmé (*Mallarme*).

modestement, d'une pension de retraite que lui avait accordée Louis XVIII.

VI. MM. Georges Bussière et Émile Legouis travaillaient tous deux, chacun de leur côté, à une biographie de Beaupuy ; ils se sont connus ; ils ont « confronté leurs recherches », et « leurs notes respectives se sont trouvées en si parfait accord qu'il ne restait plus qu'à les façonner pour la publicité et à les signer ». C'est sans doute à M. Legouis, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, que nous devons le chapitre le plus attachant du volume, celui qui traite du séjour de Beaupuy à Blois et de ses relations avec le poète Wordsworth. Mais, sans rechercher la part qui revient à chacun, nous pouvons dire que ce travail fait grand honneur aux deux biographes. Beaupuy était presque ignoré ; MM. B. et L. l'ont tiré de l'oubli. Ils retracent d'abord l'origine de leur héros qui descend de Montaigne (cf. p. 181) et appartient à une famille noble et patriote du Périgord, les Bacharetie de Beaupuy, ses services militaires jusqu'en 1789, son rôle à l'assemblée électorale de la noblesse de sa province où le futur conventionnel Lamarque célèbre son désintéressement et son « immolation pour le bien public ». Puis ils nous décrivent les années de garnison, à Blois et à Tours : Beaupuy se lie à Blois avec Wordsworth, et plus tard, dans le *Prélude*, le poète rappellera en vers superbes le doux et enthousiaste capitaine de Bassigny : heureux Beaupuy ! *non caruit vate sacro.* Vient le départ pour l'armée du Rhin ; nommé par Custine colonel du 4e régiment de grenadiers, Beaupuy assiste au siège de Mayence. Les auteurs ont reproduit presque entièrement le journal de ses faits et gestes pendant le siège, et ils apprécient fort justement ces « notes écrites au débotté » où apparaît « le soldat intrépide, le républicain fervent, plein de franchise et de belle humeur, avec cette pointe de vanité aimable qui avait charmé Wordsworth » (p. 56). Comme tous les *Mayençais*, Beaupuy fut, après la capitulation du 23 juillet, envoyé en Vendée ; MM. B. et L. nous racontent, d'après l'ouvrage de Savary, les combats auxquels prit part leur héros, la journée de Chollet et la prise de Beaupréau, sa blessure à Château-Gontier et les services qu'il rend à Vimeux comme chef d'état-major. Enfin, Beaupuy quitte cette triste guerre de Vendée et va de nouveau lutter contre l'étranger ; il fait campagne sous Pichegru et sous Moreau ; il a pour amis Desaix et Delmas ; mais il tombe, atteint d'un boulet de canon, dans la retraite du val d'Enfer, sur les bords de l'Elz, et il expire à Emmendingen le 19 octobre 1796. On sait que l'armée de Rhin et Moselle lui éleva un mausolée près de Neuf-Brisach. Nul, disent avec raison MM. Bussière et Legouis, à la fin de leur étude aussi soignée qu'intéressante, « nul ne personnifie mieux l'esprit de la Révolution » [1],

1. Lire, p. 13, Susane (*Suzanne*) ; p. 58, Mainoni (*Menoui*) ; p. 61, Meusnier (*Meunier*) et Kastel (*Cassel*) ; p. 67, Le Dieudeville (*Quendeville*), La Barolière (*Labardière*) ; p. 229, Billigheim (*Binikem*), etc. — P. 61, Gay-Vernon n'était pas encore

VII. On voit dans le volume de M. G. Moreau sur *Tonnerre pendant la Révolution* à quels excès se laissèrent entraîner les esprits, non seulement sous l'influence des idées de parti, mais sous l'empire de rivalités de famille et d'intérêt. Le personnage le plus turbulent de l'époque — et le plus important du livre — est sans contredit l'avocat Chérest (il y avait alors à Tonnerre *dix-huit* avocats) ; il joue dans tous les événements locaux un rôle prépondérant et il est le chef indiscuté du parti démocratique et populaire, comme Bizet, autre avocat, est le chef de la bourgeoisie et de l'ancienne compagnie de l'arquebuse. Mais au milieu de ces troubles et de ces secousses interviennent les représentants du peuple : Garnier de l'Aube, Turreau, Maure, Mailhe, Guillemardet, et, chose curieuse, ils cherchent plutôt à calmer les esprits qu'à les exciter ; Maure lui-même, le *fils* de Marat, n'hésite pas à tempérer le zèle du Comité révolutionnaire. M. M. appuie son récit qui est très net et bien composé, sur des documents originaux : un manuscrit de Jacquillat Despréaux, les délibérations des assemblées communales de Tonnerre et des minutes et mémoires du temps qu'il a trouvés en quatre liasses à la bibliothèque de la ville et qu'il nomme *pièces justificatives*. Grâce à ces papiers authentiques, M. M. a composé une œuvre qui intéresse non seulement les Tonnerrois — en faisant revivre les noms de tous ceux qui remplirent une fonction de 1789 à 1799 — mais encore les curieux de l'histoire révolutionnaire. Il trace, en effet, un tableau complet de la petite ville : l'enthousiasme de la population pour les idées nouvelles, son patriotisme, les sacrifices qu'elle s'impose, les volontaires qu'elle envoie et qui font vaillamment leur devoir dans le 3e bataillon de l'Yonne commandé par Davout, les fêtes par lesquelles elle célèbre les triomphes des armées, le sort des ordres religieux qui étaient nombreux dans le Tonnerrois, les travaux du canal de Bourgogne surveillés par des chasseurs du Hainaut animés de l'esprit contre-révolutionnaire, M. Moreau n'a rien oublié ; à côté de la lutte des Girondins et des montagnards, des deux clubs qui prennent le nom de l'*Hôpital* et des *Religieuses*, il nous montre les effets de l'établissement du maximum ; à côté des mesures que prend Maure pour sauver la ville

---

colonel du génie ; Gouvion Saint-Cyr ne se trouvait pas à Mayence au siège de 1793 et n'est pas aussi « exact » que le croient les auteurs ; p. 83, il fallait remarquer que lorsque Beaupuy parle du commandement en second de *l'armée d'outre-Rhin*, il ne s'agit que de Kastel et de ses dépendances ; p. 84, la forte expression *sous une voûte de feu* a été prise par Kléber à Dubayet (discours du 7 août 1793) ; p. 87, quoi qu'en dise Gœthe, Merlin était en habit de canonnier, et non de *hussard* ; *id.*, dire, non pas *l'armée de Rhin et Moselle*, mais « l'armée du Rhin et celle de la Moselle » ; p. 94, on ne peut dire de Dumouriez qu'il fut *girondin*. Pourquoi ne pas avoir cité dans l'appendice le texte anglais du *Prélude*? Voici un témoignage sur Beaupuy que n'ont pas connu les auteurs (Eickemeyer, *Denkwürdigkeiten*, p. 301) : « Nous eûmes à déplorer la perte du général *Baupuit* (sic), homme qui s'était distingué par son talent militaire, son courage personnel, ses mœurs douces et un rare désintéressement ».

de la famine ou pour réorganiser l'instruction primaire, il raconte ce que devenaient les églises et quelle situation était faite aux prisonniers pendant la Terreur. Bref, nous avons là une impartiale et consciencieuse étude [1].

VIII. M. le marquis de Castellane dédie son livre aux jeunes gentilshommes. Il veut leur montrer que les *gentilshommes démocrates* de 1789 ne furent ni des orléanistes ni des perturbateurs, qu'ils étaient simplement des réformateurs et qu'ils doivent servir d'enseignement. Il étudie donc successivement le vicomte de Noailles, les deux La Rochefoucauld, Clermont-Tonnerre, le comte de Castellane et le comte de Virieu. Noailles ou Noailles *à la Nuit* (comme on le nomma, parce que dans la nuit du 4 août, il monta à l'assaut le premier), a « traité la démocratie comme un état social qu'aucune puissance humaine n'est de force à modifier ». Les deux La Rochefoucauld, d'ailleurs initiés de longue date au maniement des affaires et des idées, ont « développé et organisé la démocratie naissante » et « rivalisé de libéralisme en même temps que d'intelligence politique »; ils montrent à la jeune noblesse française le rôle qui lui incombe dans une démocratie, celui de *travailleurs*. Clermont-Tonnerre, premier député de la noblesse de Paris aux États-Généraux, président de l'Assemblée nationale, est le type le plus achevé du gentilhomme démocrate; conservateur et royaliste jusqu'au bout, il a défendu toutes les idées sociales de la Révolution; il a préparé la république sans le savoir, mais il voulait fonder une monarchie démocratique, et il venait aux États-Généraux, a-t-il dit lui-même, « sans autre éducation politique que l'absence des préjugés les plus répandus et l'amour de la liberté ». Castellane, arrière-grand-père de l'auteur, proposa dans la Constituante que nul homme ne fût « inquiété pour ses opinions religieuses, ni troublé dans l'exercice de son culte »; lui aussi est à la fois constitutionnel et ami du peuple. Virieu est un personnage d'une espèce particulière, le démocrate royaliste et clérical; M. de C. lui consacre une curieuse étude, et assez neuve, car il a eu en main les dépêches de Virieu (qui représentait à Paris le duc de Parme) au ministre Ventura. Mais on ne lit pas avec moins d'intérêt les études précédentes et, dans ces études, la mort de Noailles qui se fait tuer bravement pour la France, les efforts de Liancourt pour organiser l'assistance publique et son rôle philanthropique sous l'Empire et la Restauration, la vie du comte de Castellane en son château d'Accosta. Quoique un peu gâtées par la thèse que soutient l'auteur, ces études ont donc leur prix. Nous regrettons toutefois qu'elles soient un peu superficielles et qu'elles tiennent plutôt de l'esquisse que du *portrait;* on y

1. P. 98, lire dans la notice d'ailleurs inexacte sur Boisgerard « du Quesnoy » et non « *de Quesnois* »; p. 104, Biron n'était pas *maréchal;* p. 128, le 3e bataillon de l'Yonne n'assistait pas à Valmy (qui est du 20 septembre, et non du 20 *novembre*).

trouve des répétitions (cf. 186 et 215), et les négligences d'un style trop facile [1].

IX. Tercier, neveu du Tercier de la correspondance secrète de Louis XV (cf. p. 56), s'engagea en 1770, devint lieutenant deux ans plus tard et partit pour les Antilles avec le nouveau régiment de la Martinique où il fut nommé capitaine (1774). Il connut aux colonies la future impératrice Joséphine. « J'étais, dit-il, fort lié avec toute sa famille, et j'ai souvent été passer quelques jours sur l'habitation de madame sa mère. Elle était jeune alors, je l'étais aussi... » (p. 15). Il semble, nous dit l'éditeur de ses *Mémoires,* avoir intéressé le cœur de la sensible créole, et « s'il ne traîna point une lente agonie en quelque cachot perdu des citadelles impériales, il en rendit grâces, discrètement, à l'impératrice Joséphine qui le fit sortir du Temple et qui, par une délicate intervention dont les *Mémoires* n'ont pas reçu la confidence, acquitta la dette de cœur de M[lle] de La Pagerie » (p. IX). Tercier prit part à la guerre de l'indépendance, et assista à l'attaque de la Dominique, de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Grenade. Après avoir passé neuf années en Amérique, il regagna la France ; mais il se tait sur les années 1783-1791, et ses *Mémoires* sautent brusquement de la paix de Versailles à l'émigration. Il était à Coblentz en 1791 et jugea très sévèrement ses compagnons d'exil : « Tous les vices et les prétentions de la cour sont accourus à Coblentz. L'ambition la plus effrénée prend la place du véritable royalisme. Le luxe le plus révoltant, les mœurs les plus dissolues sont donnés en spectacle aux Allemands, étonnés de notre conduite et de nos habitudes. Ce n'est point en pantoufles et en robe de chambre qu'on doit espérer de faire une contre-révolution armée » (p. 54). Il suivit les princes en Champagne, appartint à la légion de Damas et, en 1795, s'embarqua pour Quiberon. Un des combattants de la fameuse nuit du 21 juillet qu'il raconte avec détail, il approuve la relation de Vauban (p. 98) et attribue la catastrophe à l'impéritie de Puisaye et à l'inexpérience du jeune Beaumetz qui négligea de se garder. Le dernier entretien qu'il eut avec Sombreuil, est très important : d'après Sombreuil, Tercier assure que Beaumetz n'a été que la cause secondaire du désastre; la cause majeure, c'est Puisaye, qui ne voulut prendre aucune des précautions indiquées par Sombreuil; Puisaye est le « fauteur de cette fatale journée » (p. 140). Quant à la capitulation, Tercier l'affirme expressément; elle a été conclue « sur parole, en plein air et sans écrit ». Fait prisonnier, interrogé deux fois, mis en sursis parce qu'il se disait étranger, Tercier fut envoyé à Vannes et s'évada. Dès lors, il est chouan et fait toutes les campagnes de la chouanerie avec Taillefer et Scépeaux, avec Rochecotte et Bourmont. Il apprend en peu de temps la tactique vendéenne : bien s'embusquer; puis, le combat engagé, aller et venir, ne pas rester longtemps à la

1. P. 201, lire Préfeln et non *Préselu.*

même place, avancer à propos, ne pas craindre de fuir, prendre la *déroute* par vingt chemins différents avec « la légèreté du cerf » et retrouver plus loin un champ de bataille. Il organise ses volontaires patiemment, sans se rebuter ; chaque jour, il s'expose aux balles, court le pays de tous côtés, fait régulièrement ses sept ou huit lieues, et la nuit, il se cache, se terre dans une caverne, sous une haie d'épines. Il a peint d'une façon saisissante cette vie de partisan, et son récit fourmille de particularités curieuses, par exemple sur les chiens des fermes qui n'aboyaient pas lorsque les royalistes traversaient un village et qui venaient les caresser en silence (p. 201), sur les femmes et leur dévouement héroïque ; « elles ont été de moitié dans toutes nos opérations militaires, elles étaient nos confidentes et nos agents » (pp. 180 et 364-365). Il raconte longuement l'affaire de Bazougers et celle de Bouere, l'attaque et la prise du Mans, le combat de Ballée où tombe Guéfontaine et celui de Meslay où meurt son ami La Volvenne. Le jugement qu'il porte à cette époque sur Bourmont et son chef d'état-major Malartic, est très dur, trop dur peut-être ; Bourmont, ce semble, croyait très sincèrement que le premier consul serait un nouveau Monk. En revanche, Georges Cadoudal a toutes ses sympathies, et, de son côté, Georges aime et estime Tercier, il met en lui la plus grande confiance, il lui communique le plan qu'il a conçu avec Pichegru et Moreau pour renverser Bonaparte, et quoique Tercier ait déjà été arrêté une fois à Paris par l'inspecteur Veyrat (p. 285), quoiqu'un séjour d'une année au Temple lui ait donné le goût d'une vie calme et pacifique, quoiqu'il soit résolu à diriger enfin « son esquif vers le port de la tranquillité », il n'hésite pas à servir de nouveau la royauté, lorsque l'appelle Cadoudal ; « un seul homme pouvait m'y déterminer, sans la moindre réflexion de ma part, c'était le général Georges » (p. 370). C'est dans un *Supplément* de ses mémoires que Tercier raconte la part qu'il prit à la conspiration de Cadoudal ; arrêté, enfermé au Temple, mis en liberté et envoyé en surveillance à Amiens, il épousa en 1807 une ancienne lectrice de la princesse Sophie de France, Mlle Le Picart de Millencourt. La Restauration récompensa ses services en lui accordant le brevet et la retraite de maréchal de camp (1816). M. de la Chanonie a droit à tous nos remerciements pour avoir publié ces *Mémoires* d'un homme un peu chagrin, un peu rancuneux, mais qui fut toujours fidèle à sa cause, à travers mille épreuves, et qui se glorifie à bon droit d'avoir *bien servi*. Il dit avec raison que Tercier a été un « chouan robuste, résolu dans l'action, tenace dans sa foi ». On remarquera, dans la partie des *Mémoires* qui a trait à la chouannerie, des notes inédites communiquées par M. Triger, entre autres sur l'officier républicain que les historiens nomment le *Grand Pierrot* ou le *Grand Allemand* et qui était un vaillant et infatigable Alsacien de la race des Schwardin, des Rapp et des Kléber, Jean Daniel Oehlert (p. 208-209) [1].

1. On trouve à la fin du volume une table des noms cités et des pièces justificatives (acte de naissance de Tercier qui a vu le jour à Philippeville ; ses interrogatoires

X. Nous ferons du second volume de M. Wenck le même éloge que nous avons fait du premier (cf. *Revue*, 1889, n° 9). Il est tout plein de citations curieuses. L'auteur a traité amplement le sujet. Il n'a pas, comme nous disions déjà, profité de l'occasion pour tracer un tableau définitif, et il a tort de rejeter ses notes (au nombre de 429!) à la fin du volume. Mais on lit avec intérêt, avec profit ses douze chapitres, touffus et denses, qui ne se suivent pas en un ordre parfait et qui toutefois contiennent bien des choses, bien des détails enfouis dans des revues et des brochures ignorées. Il nous décrit d'abord la joie que la Révolution excita en Allemagne et montre assez finement qu'elle provoqua des sympathies parce qu'on ne la jugeait que de loin, par de beaux discours imprimés ou par les rapports de voyageurs enthousiastes; il expose les progrès de la propagande qui furent moins grands qu'on l'a dit, l'influence de Strasbourg sur le sud-ouest de l'Allemagne, l'aversion que les émigrés inspirèrent par leur insolence aux populations rhénanes. Puis il montre quels étaient les sentiments de la noblesse, de la bourgeoisie, des classes inférieures, et insiste avec raison, comme l'a fait le sagace Ernest Brandes, sur les dispositions des *Gelehrten*, des professeurs et des journalistes. Un chapitre particulier (p. 96-111) est consacré à Wieland qui fut « le guide d'un grand nombre de gens instruits » et à Herder. Un autre nous fait connaître les « politiques du Hanovre » et professeurs de Göttingue sur qui soufflait l'esprit de l'Angleterre : Brandes, Rehberg, Spittler, Schlözer. Viennent ensuite des études sur la « littérature de la réaction », sur le *Hamburger politisches Journal* de Schirach et sur la *Wiener Zeitschrift* d'Alois Hofmann, sur la « réaction dans les gouvernements » et ses formes diverses en Autriche, en Prusse et dans l'Empire, sur le cosmopolitisme, sur le patriotisme allemand qui s'exaltait alors beaucoup plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Tout cela, on le voit, est un peu mêlé, un peu confus, et aurait dû, pensons-nous, se développer autrement, d'une façon plus claire et plus rigoureuse. Il est des personnages que M. W. a oubliés, comme Butenschön, Cloots, Schlaberndorf. Il fallait dire que Hesse-Rheinfels dénonça et fit destituer d'Arçon (p. 65), parler plus longuement des résistances que Custine rencontra en Allemagne, citer parmi les témoignages du réveil du patriotisme allemand les *Alten Franzosen in Deutschland*, citer le *Tagebuch* de Ihlee (p. 68, 77, 94, 128) où on lit que les Francfortois donnent l'exemple, qu'ils restent *deutsch und treu*, qu'ils s'acquièrent par leur conduite une gloire immortelle, la gloire de la *Deutschheit*, et qu'un jour viendra où l'esprit national se réveillera, où les guerriers nés et exercés de l'Allemagne triompheront des hordes innombrables des Francs, citer parmi les pressentiments d'un futur despotisme militaire cette phrase remarquable écrite le 24 novembre 1792 par un Mayençais (*Ueber die Verfassung von Mainz*, p. 25) : « *Bald wird aus der Anarchie ein Diktator, unterstützt von den Ohnehosen, hervortreten und*

après Quiberon; ses états de service, etc.). P. 67, Miranda n'a pas été déporté en 1793; p. 77, *Lorensard* doit être Lambusart ou plutôt Ransart.

dem Reiche despotische Gesetze vorschreiben ». Mais M. W. nous répondra qu'il aurait fait un trop gros livre, et il vaut mieux le remercier d'avoir bien voulu composer un second volume qui contient, comme le premier, une foule de faits et de jugements glanés dans les écrits et les journaux de la fin du XVIII[e] siècle. Il était difficile de mettre en œuvre les matériaux que M. Wenck a recueillis au cours de ses lectures; il n'y a peut-être pas réussi autant qu'on le voudrait; toutefois son travail rendra de très grands services et — ce qu'il ne faut pas oublier — il reconnaît ce que l'Allemagne doit à la Révolution française (cf. p. VIII).

A. CHUQUET.

---

207. — **Edmond Scherer**, par M. Octave GRÉARD. 1 vol. in-16. de 232 pp., chez Hachette, 1890. 3 fr. 50.

Edmond Scherer n'est guère connu aujourd'hui que pour la carrière de publiciste qui a rempli les trente dernières années de sa vie: nous nous le représentons uniquement d'après les articles de polémique, et ceux surtout de critique littéraire qu'il a publiés depuis 1860. Mais, à cette date, et lors de son arrivée à Paris, Scherer avait quarante-cinq ans. Sa vie intérieure avait été d'une rare intensité. Il avait passé par une crise d'où il était sorti profondément transformé. C'est l'histoire, généralement ignorée, de ces années de préparation que M. Gréard s'est surtout attaché à retracer. Parti de la croyance, Scherer était arrivé à une conception toute scientifique des choses. « Sous quelles influences cette transformation « s'était-elle opérée? Quels en furent les effets sur sa doctrine? Ses sen- « timents étaient-ils toujours pleinement d'accord avec ses idées? « L'homme de quarante ans n'avait-il laissé subsister de l'homme de « vingt ans aucune impression, aucune trace? (p. 3) » Telles sont les questions que se pose M. G., et auxquelles il a pu répondre en s'aidant de notes manuscrites, dont les unes appartiennent à la bibliothèque de Versailles, et d'autres plus intimes ont été recueillies par des mains pieuses.

Une foi exaltée, un mysticisme confiant et résolu, voilà quel a été pour Scherer le point de départ. A Monmouth où il fait un séjour en 1831 chez le Révérend Th. Loader, à Strasbourg où il suit les cours de l'école de théologie et reçoit les leçons d'Édouard Reuss, nous le trouvons fermement attaché à l'idéal chrétien. Son discours de consécration (12 avril 1840) respire une foi sans hésitation, sans trouble, sans réserves. L'Oratoire de Genève lui confie d'abord un cours d'histoire, puis une chaire d'exégèse biblique. Mais voici qu'en juin 1849 une lettre circule parmi les amis de Scherer leur faisant connaître qu'il ne se sent plus à l'aise dans son enseignement. Dès le mois de novembre il adresse sa démission au président de l'Oratoire. Néanmoins il reste dix années encore à Genève, collaborant à la Revue de théologie, professant un cours libre dans un local privé où son talent attirait un auditoire d'élite.

Que s'était-il passé? « La ruine ne s'était pas faite en un jour et d'un « seul coup. C'est peu à peu que le doute avait gagné, pénétré, envahi « l'esprit de Scherer... En aucun temps Scherer ne rompit violemment « avec ses idées : il s'en détachait lentement, progressivement, froide- « ment. Les crises étaient chez lui le fruit mûri du raisonnement, non « l'explosion soudaine de la passion » (p. 82). Un des fondements de la doctrine de l'Oratoire était la croyance à l'inspiration plénière de la Bible. C'est cette croyance que Scherer fut d'abord conduit par ses travaux d'exégèse à repousser. Ce premier écroulement décida de la ruine totale. En soumettant à un examen rigoureux ces trois questions capitales, celles de l'autorité, du libre arbitre et du surnaturel, Scherer continuait à protester de son orthodoxie, et il espérait encore ne travailler qu'à une restauration de la foi. Mais peu à peu la philosophie occupait dans sa conscience tout le terrain d'où la foi se retirait. Kant et Hegel devenaient les maîtres de sa pensée. Il en arrivait à ne plus voir que le côté relatif des choses. Chez un logicien tel qu'était Scherer cette évolution psychologique devait avoir et elle eut en effet pour terme, le scepticisme le plus résolu.

Et tout de même Scherer ne put jamais dépouiller entièrement le vieil homme. « Sous l'impitoyable logicien subsistait le mystique, sous « l'homme de raisonnement à outrance, l'homme de sentiment en qui « l'étude et la réflexion n'ont jamais desséché les sources fraîches » (p. 147). Il se devait à lui-même d'obéir aux convictions de son esprit : il n'hésita pas. Mais il s'avouait qu'il regrettait la foi perdue, que toutes ses sympathies étaient pour le passé, que l'avenir vers lequel il était entraîné ne lui inspirait ni intérêt, ni confiance. Il en garda une tristesse, une amertume incurable. M. G. pense justement qu'il n'est « rien « de plus émouvant que cette succession de drames intérieurs, dont le « tableau évoque l'idée d'un Pascal moderne, d'un Pascal à rebours, « qui met à s'arracher du cœur la foi de sa jeunesse autant de conscience « et de passion froide que l'autre mettait d'ardeur fiévreuse et de raison- « ment désespéré à la retenir au fond de son âme et à l'y enraciner » (p. 137). Ai-je besoin de dire avec quelle pénétration, quelle sûreté et quelle délicatesse de psychologie il a retracé cette histoire d'âme ?

L'étude de cette crise aurait par elle seule assez d'intérêt, elle aurait une portée assez générale, s'il est vrai que Scherer soit « du petit nom- « bre de ceux qui porteront témoignage devant la postérité des crises de « la pensée humaine au XIX[e] siècle » (p. 4). Mais en outre, elle était nécessaire pour nous expliquer l'œuvre de critique littéraire de Scherer. En lui en effet tout se tient. Il a écrit que « la saveur d'un livre... c'est la conception de la vie et du monde qui s'y exprime ou s'y devine [1] ». Et de fait, sa critique est le reflet de sa vie intérieure. Nous y constaterons d'abord et surtout l'influence des idées philosophiques auxquelles il

1. Scherer : *Études sur la littérature contemporaine*, VIII, 117. — Les *Études* de Scherer ont été publiées en neuf volumes chez Calmann Lévy.

s'était arrêté : mais nous y distinguerons aussi des échos venus de son plus lointain passé moral.

Le principe qui domine toute la critique de Scherer est le principe hégélien, à savoir que la vérité n'est pas, mais qu'elle se fait, qu'elle va sans cesse se dégageant de la lutte des idées opposées. « Aucune vérité n'est vraie d'une manière absolue, mais seulement dans son enchaînement avec les autres, et à l'état de perpétuel développement. Une vérité pour rester vraie a besoin d'être constamment renouvelée, d'être limitée par des exceptions, d'être complétée par ses contraires. Isolez-la, vous la faussez; fixez-la, elle vous échappe, et vous ne tenez plus qu'un mensonge [1]. » De là pour le critique la nécessité de se tenir en garde contre tout parti pris, et aussi contre « cette horrible certitude qu'on rencontre partout de nos jours [2]. » Il doit savoir « que les appréciations humaines ont toujours quelque chose de partial et de partiel, en sorte que la seule équité à laquelle elles puissent prétendre est celle qui résulte des reprises, des retouches, des contradictions volontaires [3] ». A ce prix il méritera d'être considéré comme un « esprit libre ». — C'est l'honneur de Scherer d'avoir mérité par l'ensemble de son œuvre cette qualification d'esprit libre. Il s'est efforcé de n'être en aucun cas le prisonnier de ses propres opinions. Il s'est efforcé d'éliminer de ses jugements l'absolu. Et non seulement il n'a pas craint de se contredire, mais il a saisi ou provoqué l'occasion de revenir sur ses jugements afin de les rectifier et de les compléter, en changeant de point de vue. — Y a-t-il toujours réussi? On sait de reste que le critique le plus indépendant ne peut atteindre à cet idéal d'impartialité. Il est des dépendances auxquelles nous n'échappons jamais complètement. Or, voici ce qui est particulier à Scherer. Ce qui a le plus souvent influé et pesé sur son jugement, c'est « ce fond de rigidité calviniste et de puritanisme inquiet qu'il a toujours « conservé dans l'âme. » (p. 181). Par là s'expliquent la froideur de son admiration pour certaines œuvres de La Fontaine et de Molière, ses sévérités pour quelques écrivains du XVIII[e] siècle, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, ses haines vigoureuses contre un Baudelaire, un Zola. De là vient qu'en plusieurs de ses articles on ne sente pas ce courant de sympathie sans lequel il n'y a pas de critique tout à fait pénétrante (articles sur Châteaubriand, Lacordaire, M[me] Swetchine, Cousin, Guizot). De là vient enfin que dans un cas, unique peut être, Scherer ait fait preuve d'une complète inintelligence critique. Dans l'article fameux sur les sermons de Bossuet, il écrit : « Au total les sermons de Bossuet me paraissent surfaits ». Il signale, au cours du sermon sur l'unité de l'Église, une « discussion qui est un chef-d'œuvre de galimatias ». Et il conclut : « Le fait est que Bossuet n'a pas de fond, ou, ce qui revient au même, que le fond chez lui ne lui appartient pas. Il n'est ni un savant, ni un

1. Scherer. Études, I, VI.
2. Scherer. Et. VII, 172.
3. Scherer. Ét. VII, 154.

penseur, ni un moraliste. Il n'a jamais ce que nous appelons des vues, bien moins encore des hardiesses. Il manque d'invention, d'observation et d'esprit. Il a l'imagination belle et grande, une science consommée du style oratoire, la période nombreuse et magnifique. Mais il ne s'en sert que pour paraphraser les lieux communs du dogme et de la morale ecclésiastiques [1]. » Pour qu'un critique de tant de perspicacité et de savoir se soit exprimé en termes si fâcheux, il faut qu'il ait, ce jour-là, oublié d'être un esprit libre.

M. G. institue un parallèle entre Sainte-Beuve et Scherer. Le rapprochement s'impose, au point qu'on définirait exactement Scherer en le comparant à celui qu'il considéra toujours comme son maître et qu'il ne cessa de prendre pour modèle. Il a eu comme lui la passion des lettres, le respect et le culte de la langue française, un sentiment très vif du bon goût, de l'élégance, et du bien dire. Il a eu comme lui la sûreté et l'ampleur des informations; il se peut même que sa connaissance des langues étrangères et des méthodes scientifiques lui ait frayé des voies que le critique des *Lundis* a ignorées. Ce qu'il n'a point eu, c'est cette souplesse, et c'est ce don des métamorphoses, qui aussi bien chez Sainte-Beuve tenait du prodige. — En terminant, M. G. se demande quelles causes ont pu faire que l'influence de Scherer n'ait pas été en proportion de son talent. Il en indique plusieurs : l'indépendance de sa nature, ses habitudes d'isolement intellectuel, sa défiance à l'égard de l'époque moderne dans laquelle il ne voit qu'une décadence. « Il lui a manqué « de se mêler au mouvement d'idées qu'il avait si puissamment contri- « bué à créer. Il lui a manqué surtout de laisser venir à lui la jeunesse, « de faire accueil, en les jugeant, à ses idées, fût-ce à ses chimères » (p. 199). Peut être enfin faut-il tenir compte d'une explication dernière que Scherer va nous suggérer lui-même. Voici comment il s'exprime dans une étude sur Vinet : « Ce qui nous rend Vinet étrange et étranger, c'est qu'il était protestant ». Il analyse en grand détail les circonstances qui créent aux protestants « une atmosphère intellectuelle et morale toute différente de celle dans laquelle vivent leurs concitoyens français. » Et il ne semble pas admettre « qu'un protestant, dans quelques circonstances qu'il soit placé, perde jamais entièrement dans sa pensée et sa manière d'écrire le cachet de son origine [2] ». Si Scherer a vu juste et s'il faut lui appliquer ce qu'il dit de Vinet, c'est une preuve de plus qu'en parlant de lui on doit tenir grand compte de ces origines dont il ne s'est jamais entièrement dégagé, et qui ont pesé jusqu'au bout sur sa destinée.

Peut être voit-on maintenant pourquoi il nous a semblé que la méthode suivie par M. G. est celle qui convenait le mieux pour rendre compte à la fois de toutes les tendances dont l'œuvre critique de Scherer est le résultat. Aussi bien, après avoir lu cette belle étude, on ne refusera pas

---

1. Scherer Ét. VI, 260.
2. Scherer. Ét. I, 281.

d'en adopter les conclusions ; et on sera d'accord avec M. Gréard pour reconnaître que « Scherer a mérité de prendre rang dans la famille des « penseurs parmi ceux qu'il appelait les « grands sincères. »

René Doumic.

---

208. — **Le devoir social,** par Léon Lefébure. Paris, Perrin, 1890, 299 pages, in-12.

Deux choses dans cet ouvrage (qui est plutôt un recueil d'articles et de discours qu'un livre au sens rigoureux du mot). Il contient : 1° des vues modérées et empreintes d'un esprit chrétien ordinairement très sage sur la question sociale : — l'auteur s'occupe de la misère et de la charité à Paris (cartogrammes); du repos dominical ; de l'assurance ouvrière par l'initiative privée ; — 2° l'exposé d'un projet d'œuvre : — M. Lefébure veut fonder à Paris un office central d'information pour la bienfaisance et la charité. Nous renvoyons l'examen de ce projet à l'homme le plus compétent en pareille matière, à M. Mamoz. Au reste, l'annonce d'une œuvre n'est rien : aux fruits se juge l'arbre. Nous saurons dans quelques années si l'« office central » rend les services auxquels il est destiné.

Style aimable et chaud. Beaucoup d'entrain et beaucoup d'optimisme. L'un des chapitres est intitulé. « Qu'il faut être optimistes et hardis. » M. L. se conforme à ce conseil. Je crains qu'il ne voie pas toujours assez les difficultés des choses. Tel passage de son livre paraîtra à tout philosophe ou à tout chrétien réfléchi accorder une vertu spécifique trop absolue à l'idée chrétienne. La foi et le sentiment religieux n'ont jamais suffi pour résoudre les questions sociales, qui gardent, en dépit de tous les dévouements, leurs difficultés et leur complexité : M. L. le sait mieux que personne. Mais certaines pages de son livre sont faites pour donner le change à de jeunes esprits.

M. L. insiste avec raison sur l'enquête allemande de 1887, relative au repos du dimanche. Il en résume, ainsi qu'il suit, les résultats : « L'interdiction absolue ou restreinte du travail du dimanche a été reconnue possible par 67 pour 100 des patrons et 75 pour 100 des ouvriers, dans la grande industrie ; par 59 pour 100 des patrons et 73 pour 100 des ouvriers, dans la petite industrie ; par 68 pour 100 des patrons et 78 pour 100 des ouvriers, dans le commerce [1]. »

Si nous comparons ces chiffres à ceux que donne M. Block dans le résumé de la même enquête, nous relevons une divergence apparente : l'interdiction absolue ou restreinte ne serait demandée, suivant M. Block, que par 58 pour 100 des ouvriers dans le commerce. Voici le tableau de M. Block :

---

1. Lefébure, p. 168.

Pour l'interdiction.	39. 5
Pour l'interdiction mitigée.	18. 5
Contre l'interdiction	22
	100

On remarquera que les chiffres publiés ici par M. Block sont évidemment faux, car le total *100* se trouve inexact : il y a une faute d'impression.

Nous regrettons que M. L. n'ait pas parlé des réponses faites par les patrons et employés attachés à l'industrie des transports, car ici, les réponses fournies à l'enquête sont en complet désaccord avec les précédentes. Voici le tableau de M. Block [1] :

	Patrons.	Ouvriers.
Pour l'interdiction	12	16
Pour l'interdiction mitigée.	11 5	14
Contre l'interdiction	76 5	70
	100	100

Ainsi, dans cette importante catégorie, une majorité considérable s'est prononcée contre l'interdiction du travail du dimanche. On cherche vainement dans l'ouvrage de M. Lefébure une allusion à ce fait si grave.

P. V.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 avril 1891.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. Miklosich. Une commission, chargée de proposer des candidats, sera élue dans la prochaine séance.

M. Menant, poursuivant ses recherches sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes, étudie le mot qui, dans ces textes, signifie « roi ». Ce mot était déjà connu dans sa forme hiéroglyphique, mais on en ignorait la prononciation. M. Menant le lit *saru*. En effet, une inscription présente à deux reprises une même formule, dans laquelle le titre royal est exprimé, l'une des deux fois, par l'hiéroglyphe déjà connu, et l'autre fois par un caractère représentant une main. Or, ce dernier signe se retrouve ailleurs parmi les éléments constitutifs d'un nom propre, dans lequel il ne peut avoir que la valeur phonétique *saru*. Cette remarque permet d'ajouter un mot au vocabulaire de la langue hétéenne. Elle est confirmée par un passage du traité égyptien qui intervint entre Ramsès II et le grand roi Khita-Sira.

M. Germain Bapst commence une communication sur les spectacles donnés à Paris, au moyen âge, à l'occasion de l'entrée des souverains dans la ville. En 1313, pour l'entrée de Philippe le Bel, on joua, sur des échafauds placés le long du parcours royal, des scènes de la vie de Jésus-Christ et des scènes comiques empruntées à la pantomime du Renard. En 1389, l'entrée d'Isabeau de Bavière fut célébrée avec une grande solennité et l'on prodigua les spectacles : combat dit « pas du roi Salhadin », scènes allégoriques, telles que la défense du lit de justice, par une bande de jeunes filles, contre un aigle et un lion, exercices d'acrobatie d'un Italien, descendant des tours de Notre-Dame sur une corde, combat naval sur la Seine, etc. Sous la domination anglaise et sous Charles VII, ces représentations prirent un développement de plus en plus considérable; les spectacles allégoriques finirent par supplanter presque complètement les mystères et les scènes religieuses.

M. Julien Havet commence la lecture d'un mémoire de M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie à Rennes, sur *l'Etat religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre*. L'objet de ce travail est de déterminer quels étaient les croyances et les sentiments religieux chez les différents peuples de la Grèce et de l'Orient, au moment où la conquête d'Alexandre les mit en contact intime et permanent les uns avec les autres.

Julien HAVET.

1. Dans *L'Economiste*, 1887, p. 625.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 avril — 1891

209. — Fl. Petrie. **Kahun, Gurob, and Hawara,** with twenty-eight plates, by W. M. Flinders Petrie, with Chapters by F. Ll. Griffith, and Percy E. Newberry. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and C°, 1890, in-4, 53 p. et 28 pl.

J'ai rendu compte l'an dernier [1] de l'ouvrage dans lequel M. Petrie avait publié les résultats de sa première campagne au Fayoum : voici maintenant le récit de ce qu'il fit pendant l'hiver de 1888-1889. Les sites explorés par lui ont été au nombre de trois, la pyramide d'Haouara, les ruines de Médinét Kahoun au nord de la pyramide d'Illahoun et celles de Médinét Ghorab (Gurob de son volume) au Sud, à l'entrée du Fayoum. Chacun d'eux a rendu une grande quantité d'objets, dont les principaux sont reproduits sur les planches et décrits dans le texte du nouveau livre.

La pyramide d'Haouara ne fut ouverte qu'avec peine. De la fin de janvier à la fin d'avril 1888, M. P. avait travaillé à se frayer un chemin à travers la masse de briques sèches qui forme ce qui reste de la pyramide : vers le milieu d'avril seulement, il était arrivé au toit de pierre gigantesque qui recouvre les chambres funéraires, mais il avait dû renoncer à s'y forcer passage, faute d'ouvriers habiles. Lorsqu'il revint, le 12 novembre suivant, il dut, après diverses tentatives infructueuses, appeler du Caire deux maçons ; ceux-ci réussirent enfin à percer dans le calcaire un trou assez large pour qu'un homme pût s'y glisser, et débouchèrent à l'improviste dans un couloir étroit, pratiqué jadis par les voleurs qui, les premiers, pénétrèrent dans le tombeau royal. Les chambres auxquelles il menait étaient remplies de boue et d'une eau saumâtre, comme celle qui arrêta nos travaux aux pyramides de Lisht. M. P., à force de barboter, finit par reconnaître l'emplacement du sarcophage et par découvrir plusieurs monuments ou débris de monuments, qui lui donnèrent le nom du roi enterré dans la pyramide. C'est Amenemhâit III, l'avant-dernier roi de la XII[e] dynastie. Le sarcophage de grès quartzeux est

1. *Revue critique*, 1890. T. I, p. 1-4.

encore en place : il ne porte aucune inscription, mais est décoré de rainures longitudinales, comme beaucoup de sarcophages de l'Ancien Empire. Il est placé dans l'axe de la chambre, et l'on construisit plus tard un second sarcophage, entre l'une de ses parois et le mur oriental. On se borna pour cela à élever en cet endroit le niveau du sol, puis à prolonger les deux petits côtés du grand sarcophage jusqu'à la rencontre de la muraille, au moyen de pièces rapportées : une dalle étroite placée au dessus servait de couvercle. Au pied de ce double cercueil, dans la partie méridionale de la chambre, se trouvaient deux petits coffres, avec couvercles, qui renfermaient les vases funéraires. L'un d'eux a été brisé, ainsi que les vases, et les morceaux en sont au musée de Boulaq ; l'autre est resté en place. Les momies déposées dans les deux sarcophages avaient des cercueils en bois inscrusté d'émail, qui ont été brûlés par les voleurs qui violèrent la pyramide au moyen âge ou dans l'antiquité. Il n'en subsiste plus que des charbons et des débris d'os calcinés. M. P. a réussi à recueillir des débris du mobilier funéraire, des vases en albâtre, une grande table d'offrandes, et les morceaux d'une dizaine de boîtes d'albâtre en forme d'oie creuse, identiques pour l'aspect à celles que j'ai découvertes, il y a quelques années, dans une des pyramides de Lisht [1]. J'avais conjecturé que ces pyramides avaient servi de tombes à deux des premiers rois de la XII[e] dynastie, et la trouvaille à Haouarâ d'objets identiques à ceux qu'elles renfermaient achève de confirmer cette hypothèse.

Les inscriptions des vases et de la table d'offrandes nous ont révélé le nom des personnages enterrés dans les deux sarcophages. Le maître de la tombe et du grand sarcophage était le roi Mâtniri Amenemhâït III, dont le nom se lit sur le seul fragment considérable d'inscription funéraire qu'on ait ramassé jusqu'à présent. C'est le début d'une formule fréquente dans les pyramides de Saqqarah et qu'on prononçait en versant la libation pour le mort. Les autres monuments nous apprennent que le second sarcophage appartint à une femme, *la fille royale Phtahnofriou*. On ne connaît de ce nom qu'une princesse intitulée *Sœur divine, fille royale,* et dont le nom entouré de cartouche a été lu sur un fragment de granit par M. Daréssy. M. Daréssy pense que la pierre pourrait être de la XVIII[e] dynastie [2]. Elle pourrait être plutôt de la XII[e] et se rapporter à notre princesse d'Haouarâ. Le lien qui la rattachait à Amenemhâït III est encore incertain. M. P. pense qu'elle était sa fille, et le seul titre qu'elle porte sur les fragments découverts dans la pyramide, *Fille de roi*, donne une grande vraisemblance à son opinion. D'autre part, ce n'est guères une fille qu'on s'attend à trouver ainsi couchée à côté du roi et dans le même lit funéraire que lui, mais plutôt une femme, et l'on peut être tenté de croire que le titre *Fille de roi* de Nofriouphtah exprime sa parenté avec le prédécesseur d'Amenemhâït III, Ousirtasen III, et non avec Amenemhâït III lui-même. Mais alors pour-

1. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 222. n[os] 1054-1056.
2. *Recueil de Travaux*, T. X, p. 142.

quoi la princesse, si elle avait épousé celui-ci, ne se fait-elle pas appeler *Épouse royale?* La table d'offrandes qui lui est consacrée est fort curieuse et d'un type unique jusqu'à présent. Les objets qui composent le menu du mort sont figurés à la surface, en un relief léger, ce qui est fréquent; mais le nom de chaque objet est écrit sur l'objet lui-même, ce qui est nouveau. Nous gagnons à cette particularité de pouvoir définir exactement le sens d'un assez grand nombre de termes de cuisine et de boulangerie qu'on traduisait un peu au hasard. On reconnaît à leur forme les rognons, le foie, l'aloyau; on arrive surtout à distinguer les diverses espèces de pains et de gâteaux que les Égyptiens se plaisaient à fabriquer. Le *Pirsonou* est une galette plate, le Nouhir une flûte mince arrondie à une extrémité, aplatie à l'autre, le *hoti* a presque la même forme, mais est plus épais pour une longueur égale, le *Shonsi* affecte la forme d'une amande gigantesque, le *doupit* a celle d'un coin très allongé, coupé droit du côté le plus large, arrondi à l'extrémité la plus mince. Un boulanger habile, voyant les images, n'aurait pas de peine à en indiquer le nom moderne. Par un raffinement qui n'est pas rare, les oiseaux employés comme lettres au cours de l'inscription n'ont plus de pattes : dans plusieurs endroits, où le graveur leur en avait donné d'abord, il les a ensuite gravées avec soin. Dans les tombes de la VI[e] dynastie, on voit de même les oiseaux et les quadrupèdes des inscriptions ainsi que les serpents représentés sans tête ou avec la tête coupée. Comme toutes les peintures qui couvrent les parois, les hiéroglyphes prenaient, par la vertu des prières et des cérémonies de l'enterrement, une réalité de vie qu'ils n'avaient pas et qui, selon le cas, peut être utile ou dangereuse. On coupait la tête aux serpents des inscriptions pour les tuer par avance et les empêcher de nuire au mort; on en agissait de même pour les chèvres, pour les veaux du syllabaire, afin que le mort les trouvant tout tués pût se passer de boucher et se servir immédiatement de leurs chairs comme nourriture. C'est probablement pour empêcher les oiseaux de s'en aller qu'on leur a coupé les pattes sur l'inscription. Ajoutons que le nom du dieu Thot est écrit phonétiquement dans l'une des formules Zhouti par un *sad* initial.

En même temps qu'il pénétrait dans la pyramide, M. P. explorait les tombes qui l'environnent; l'une d'elles, celle de Harouza, de la XXVI[e] dynastie, lui rendit un ensemble d'objets très précieux trouvés sur une momie encore intacte. Ce n'est pas là toutefois la partie la plus importante de ses recherches, et les deux sites de Kahoun et de Médinét Ghorab lui réservaient des surprises agréables. Kahoun est une ville de la XII[e] dynastie ; elle est arrivée jusqu'à nous en si bon état que M. P. a pu la décrire, comme s'il l'avait vue au temps de sa prospérité. Ainsi que plusieurs autres villes du voisinage, elle dut l'existence au soin que prit un Pharaon de se construire longuement une pyramide où reposer son double. La pyramide d'Ousirtasen II, *Hotpou*, aujourd'hui appelée la pyramide d'Illahoun, fut bâtie sur une colline rocheuse, située à la

limite du désert, à sept cents mètres environ des terres cultivées. A l'est de la pyramide, s'élevait un temple *Hâ-ousirtasen-hotpou*, « le château d'Ousirtasen-Hotpou » (pl. x, 22, 23, 24), et contre le temple une ville qui portait le même nom, et qui fut habitée par les ouvriers employés aux travaux et par leur famille. Il ne subsiste guères plus du temple qu'une enceinte en briques, épaisse de douze mètres environ, dont les parois étaient revêtues de dalles en calcaire fin sculpté. La plus grande partie en fut prise au milieu de la XIXe dynastie, quand Ramsès II construisit ou répara le temple de la grande ville voisine d'Héracléopolis Magna (Ahnas, Hénassiét-el-Médinéh). M. P. n'y découvrit plus que des débris de bas-reliefs et de statues, et, vers le milieu de l'enceinte, dans un creux ménagé à cet effet, le dépôt de fondation du temple, encore à la place où le fondateur l'avait laissé: des modèles d'outils, ciseaux, couteaux, haches en bronze, molettes en grès brun pour écraser le grain, colliers en perles de cornaline. Le mur de la ville s'appuyait au temple : il dessine sur le terrain un rectangle, dont l'aire n'a pu être explorée tout entière. Où les fouilles ont eu lieu, M. P. les a menées avec tant de soin qu'il a levé un plan fort exact, non seulement des quartiers et des rues, mais des maisons particulières. Les maisons s'alignaient régulièrement le long de rues menées d'un mur à l'autre, et qu'un seul homme de police pouvait surveiller d'une extrémité à l'autre. Les maisons sont assez petites, mais contiennent ordinairement une demi-douzaine au moins de chambres, les unes voûtées, les autres recouvertes d'un toit plat. Les portes sont généralement voûtées, et l'usage de la voûte était fréquent dans l'architecture civile, dès la XIIe dynastie. Peu de ces maisons avaient double étage; presque toutes possèdent un escalier pour monter à la terrasse, où les Égyptiennes d'autrefois passaient une bonne part de leur vie comme celles d'aujourd'hui. Le foyer était placé généralement contre une des parois, et le site s'en reconnaît encore à une dépression régulière du sol. Dans les chambres d'une certaine étendue, on soutenait le toit d'une ou plusieurs colonnes généralement en bois; le fût en était taillé à huit pans, d'environ $0^m 25$ de diamètre, et était posé sur une large base plate, encore en place aujourd'hui. Plusieurs des chambres sont disposées pour servir de grenier : les greniers sont souvent bâtis par deux en briques crues crépies de limon à l'intérieur et à l'extérieur, et affectent la forme conique que les peintures des tombeaux nous ont fait connaître.

La décoration est sommaire. Le plus souvent le crépi de boue garde sa teinte naturelle ; quelquefois on l'a barbouillé grossièrement de rouge, de jaune ou de blanc, et on y a représenté divers objets, des jarres sur des selles en bois, une fois même la façade d'une maison. Le mobilier était assez pauvre. Dans beaucoup d'endroits, un siège en pierre rudement taillé, des chaises en bois aux pieds de lions, des boîtes et des coffres en bois de diverse taille pour la vaisselle, le linge et les bijoux. Les outils abondent, la plupart en bronze et en bois, marteaux, ciseaux,

débris d'herminettes, coudées, peignes de tisserand, etc. Le plus curieux peut-être des objets de ménage est un bâton à feu reproduit sur la planche IX (n° 6). Jusqu'à présent les quelques scènes où l'on voit l'allumage du feu ont été mal comprises : elles représentent pourtant un homme roulant un bâtonnet entre ses mains sur une autre pièce de bois. Le bâton à feu de M. P. montre encore les trous que le frottement y avait pratiqués. Cette découverte explique le nombre des archets qui ont été retrouvés dans les ruines : ils servaient à mouvoir le bâton à feu. On maintenait celui-ci en place pendant l'opération, au moyen d'une pierre fort dure avec laquelle on pesait sur sa tête : beaucoup de ces pierres se rencontrent encore dans les ruines. J'en ai recueilli à El-Kab en 1882, qui doivent être aujourd'hui encore au musée de Boulaq : on pourrait les ramasser à la dizaine dans cette localité, mais les Égyptologues ou n'en connaissent pas l'usage ou les dédaignent. Un autre fait curieux que M. P. a mis en lumière est l'habitude d'enterrer les enfants à la mamelle dans le sol des maisons. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et je l'ai vu pratiquer non seulement en province, mais à Boulaq, aux portes du Caire. On enfermait le petit cadavre, sans l'embaumer, dans un vieux coffre à outils ou à linge, on y déposait des joujous et des amulettes, dont plusieurs sont aux noms d'Ousirtasen II et III ; on trouve quelquefois deux ou trois bébés ensemble dans la même caisse. Les joujoux sont de l'espèce ordinaire, poupées en calcaire ou en terre émaillée, en bois avec des membres mobiles et de faux cheveux (un dépôt de cheveux pour perruque de poupées, gisait à terre dans l'une des chambres), porcs, crocodiles, bateaux en terre cuite, avec une vaisselle complète pour petits ménages, vingt toupies ou plutôt vingt sabots en bois (pl. IX, 18, 19, 20), onze bâtons pour le cochonnet (pl. IX, 17). Les monuments figurés ne nous avaient pas fait connaître les jeux des enfants : nous pouvons désormais nous figurer les marmots égyptiens jetant le cochonnet ou fouettant leurs sabots par les rues, sans respect pour les jambes des passants.

Les habitants paraissent n'avoir eu qu'un respect médiocre pour les tombes des générations précédentes. On a trouvé, parmi les matériaux qu'ils employèrent à la construction de leurs maisons, des morceaux de stèles, des tables d'offrandes, des statuettes. La ville semble du reste avoir été abandonnée après la XIIIe dynastie, et l'on n'y a recueilli aucun des monuments caractéristiques de la seconde époque thébaine. Une partie en servait de cimetière aux habitants des cantons voisins, et les tombes y ont rendu des scarabées des Pharaons des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties. A cette époque, la population était concentrée presque entière à Médinét-Ghorab. Thoutmos III, ayant probablement fait exécuter des travaux considérables aux canaux et aux digues qui commandent l'entrée du Fayoum, construisit un temple assez grand, dont il ne subsiste plus que des piédestaux de colonnes, rangés encore à leur place primitive et des débris de sculpture au nom du roi. Le temple paraît avoir été détruit

vers l'époque de Khouniaton, et des huttes furent élevées sur le site, où l'on trouve des objets aux cartouches de ce souverain. La ville ou le village continua de prospérer sous Ramsès II, mais sa vie s'arrêta soudain après Minephtah. La population paraît avoir été composée d'éléments étrangers, probablement de prisonniers employés aux travaux publics. Un des hauts personnages de la communauté s'appelait *Anou-ni-Toursha*, avec ce nom de Toursha, qui désigne les Tyrséniens de l'Asie-Mineure et de l'Archipel, ancêtres des Tyrséniens d'Italie (pl. XIX). Un autre s'appelle Sadi-amii, avec ce préfixe Sadi, qu'on trouve chez les Hittites et chez les peuples du Haut-Euphrate, Sadi-anterou, Sadi-halis (pl. XXIV, 2). Il y avait là, pense M. P., une sorte de colonie d'étrangers, qui, après avoir prospéré pendant plus d'un siècle, aurait été supprimée par Minephtah et par ses successeurs immédiats, au temps des invasions des *peuples de la mer*. Les Pharaons auraient craint que les descendants des prisonniers de guerre établis à Médinét-Ghorab fissent cause commune avec les Barbares, et ne les aidassent à conquérir l'importante province du Fayoum. M. P. incline à faire remonter très haut dans le passé l'origine des colonies étrangères en Égypte. Il pense que les Égyptiens entrèrent en rapport avec les nations méditerranéennes vers la fin de la XI[e] dynastie, sous le règne de Sonkhkarî, et que ces relations eurent, pour l'histoire générale de l'humanité, des conséquences durables. Il leur attribue l'origine de l'alphabet phénicien, et par suite de tous les alphabets aujourd'hui en usage.

M. P. n'a point développé ses idées à ce sujet. Il se contente de donner sur deux planches (pl. XXVII-XXVIII) les marques de potier ou de maçon qu'il a recueillies à Kahoun sur des objets de la XII[e] dynastie, et à Médinét-Ghorab sur des objets de la XVIII[e] et de la XIX[e]. Ces marques présentent des variantes nombreuses, où l'on reconnait des signes hiératiques et des lettres des alphabets phénico-grecs. M. P. expose qu'à la suite des guerres de la XI[e] dynastie, les Égyptiens employèrent leurs prisonniers de race méditerranéenne « d'abord, comme captifs aux travaux publics. « Ces travailleurs étrangers ne furent pas probablement instruits à la « connaissance du système complexe de l'écriture égyptienne, mais vécu- « rent seulement avec des maçons égyptiens. Ils purent apprendre de « ces maçons l'usage des marques de maçons, qui consistaient originai- « rement en hiéroglyphes, et avec lesquelles beaucoup des signes repro- « duits sur les planches ont une certaine ressemblance. Ces marques « finirent par être employées à reproduire les sons qui leur étaient attachés ; « de la sorte on en arriva à écrire, avec les signes nouveaux, des mots « tels que ceux qu'on lit sur le cylindre en bois de la planche XXVIII, « n° 85. Ces signes furent emportés à travers la Méditerranée, par le com- « merce international qui se continuait d'un rivage à l'autre, cessèrent « d'être une convention d'ouvriers pour devenir le seul mode d'écriture « qu'on employa, et de la sorte établirent le système alphabétique. Il est « évident que des causes semblables peuvent avoir agi sur les Cypriotes

« et les Phéniciens en Babylonie, et que certains des signes qu'on trouve « ici (au Fayoum) peuvent y avoir été introduits de systèmes analogues « qui étaient là (à Babylone) en voie de développement. Le problème se « pose donc comme il suit. Étant donné, — comme éléments les hiéro- « glyphes, les signes hiératiques, et les marques de maçons des Égyp- « tiens, les caractères cunéiformes et peut-être les signes hittites, — comme « produit final, le syllabaire chypriote, les alphabets phéniciens, lyciens, « celtibériens, libyens, etc., — dans quelle relation ces états intermédiaires « d'écriture par signe (qu'on rencontre au Fayoum) au vingt-sixième siè- « cle (je dirais, puisque M. P. parle de la XII[e] dynastie, au trente-deuxième « ou trente-troisième siècle, au moins) et au treizième siècle avant J.-C., « se trouvent-ils par rapport aux éléments et au produit? Et de quelle « manière un lien peut-il être établi entre le commencement et la fin de « ces chaînes de développement, par le moyen des anneaux intermédiai- « res qui sont exposés à la lumière dans cet ouvrage? » Tel est le problème que M. P. pose au monde savant, et dont il demande la solution.

Ces belles fouilles ont produit un assez grand nombre de papyrus, dont plusieurs ont été écrits sous la XII[e] dynastie. M. Griffith, qui a étudié l'un d'eux, y a trouvé une collection de pièces relatives à une même famille, testaments, transferts de biens, papiers d'affaires des règnes d'Amenemhaït III et IV. D'autres papyrus datent du règne de Sovkhotpou I[er]. Ce sont les premiers documents de ce genre qu'on découvre en Égypte, et une prompte publication rendrait les plus grands services à la science. M. Percy E. Newberry a analysé les restes de plantes et de graines rapportés par M. Petrie, et ses recherches complètent sur quelques points celles de Schweinfurth. On voit quelle variété de renseignements renferme ce second volume : le troisième s'imprime à la hâte, tandis que l'auteur continue ses recherches au Fayoum et amasse activement les matériaux du quatrième.

G. MASPERO.

---

210. — **Contributions to the Interpretation of the Veda,** second series, by Maurice BLOOMFIELD. Reprinted from the American Journal of Philology, vol. XI, n° 3, pp. 319-356. Baltimore, 1890. In-8, 38 pp.

On sait tout ce que l'exégèse védique, particulièrement celle de l'Atharva-Véda, doit aux travaux de M. Bloomfield. Sa méthode consiste à rechercher dans le Kauçika-Sûtra, ce minutieux rituel de l'Atharva-Véda, et dans les commentaires qui l'accompagnent, les circonstances dans lesquelles telle ou telle stance trouvait son application, les cérémonies ou les médications auxquelles elle était jointe, puis subsidiairement à relever dans les traités médicaux postérieurs les symptômes ou les traitements offrant quelque analogie de nom ou de forme avec ceux que décrit le Véda, le Sûtra ou son commentaire. C'est ainsi que le mot *apachi* (?), lu dans un çâstra moderne, lui donne la clef des mystérieu-

ses *apacitas* de A. V. VII. 74., où la plupart des interprètes avaient cru voir des insectes nuisibles, et qu'il reconnaît pour un genre particulier de tumeurs ou de pustules (p. 8); et par contre-coup le *jâyânya* qui leur est associé A. V. VII. 76. passe aussi de l'entomologie à la pathologie. Les résultats ainsi obtenus sont toujours frappants de clarté et de concordance, et bien peu s'en faut qu'on ne doive les considérer tous comme définitifs.

C'est que M. B. a tout à la fois le vaste savoir qui utilise toutes les ressources des commentaires indigènes et le sens critique qui les réduit à leur juste valeur. Ou je me trompe fort, ou il ne professe pour Sâyana qu'un respect tempéré; du moins enregistre-t-il sans surprise et avec un flegme de bon aloi (p. 26) une de ses monumentales bévues. Il sait aussi que les prêtres dont l'Atharva-Véda était le bréviaire furent les premiers à en fausser le sens, en détournant de leur usage primitif des stances entières qui par malheur renfermaient un mot, un pauvre petit mot, applicable, soit directement soit par voie de calembour, à quelque autre usage (pp. 20 et 23). Qu'on ne vienne donc point nous parler d'entendre le Véda comme l'entendaient les Hindous, alors qu'il est bien démontré que, dès la plus haute antiquité, ils se sont battu les flancs pour l'entendre à faux. Certes, il peut être fort intéressant de savoir ce qu'ils y trouvaient; mais il est autrement important pour nous de découvrir ce qui y est; et c'est à quoi ils ne peuvent guère nous aider que si nous sommes bien résolus à prendre éventuellement le contre-pied de leurs réponses.

Les études de M. B. sont au nombre de six.

1° *jâyânya* et *apacit*. P. 6, l. 24, je relève un léger lapsus : il faut lire «... that the mother of the *red* apacit is *black* ».

2° *talîdyà*[1], ἅπ. λεγ. = « la plante du pied », traduction toute conjecturale, vraisemblable toutefois. Mais je ne saurais me rallier à la correction *nír ásthaṃ sárvaṃ jâyânyam* (A. V. VII. 76. 3.) au lieu de l'inintelligible leçon *nír âstam* avec *â* accentué (p. 11). Malgré l'autorité de M. Pischel, il semble bien difficile de croire à l'existence d'une racine sanscrite *asth*, au moins bizarre, et justifiée en tout par deux exemples où les corrections *âsyan* et *âsyata* sont sous la main; mais, en supposant qu'elle existât, cette racine presque introuvable, aurait on le droit de l'introduire en un texte d'où elle est absente? Je sais bien que *âstam* est la *lectio doctior* qu'il faudrait pouvoir maintenir; mais, du moment qu'on se voit forcé de changer, pourquoi ne point lire tout simplement *âsyam*, devenu *âstam* précisément par l'intermédiaire d'un *ástham* fautif?

3° L'hymne dit « de l'ordalie par le feu », A. V. II. 12. C'est une simple conjuration contre un ennemi, et il faut renoncer à retrouver l'institution de l'ordalie dans le Véda.

---

1. Je ne sais où M. B. prend cette graphie deux fois répétée. L'édition et l'index de M. Whitney portent tous deux *talîdyà*.

4° Les pleureuses aux funérailles dans A. V. XIV. 2. 59-62. Série de rapprochements aussi ingénieux que convaincants.

5° Série de conjurations propres à éteindre le feu, R. V. X. 16. 13-14. = A. V. XVIII. 3. 6 et 60., etc. L'auteur a omis de nous dire (p. 31), pourquoi l'or est dit « le cœur des eaux » et pourquoi celles-ci sont *hiranyavarnás*. C'est à raison des paillettes d'or qu'elles charrient. Avant de savoir exploiter les gangues rocheuses on n'avait naturellement d'autre or que l'or roulé recueilli dans les rivières.

6° *padbhis*. L'an dernier, je demandais ici-même [1], à titre d'exemple, si l'on avait résolu l'énigme de ce mot; car, de le séparer entièrement de *pád*, il n'en pouvait être question à mes yeux, et pourtant le passage de dentale à cérébrale y semblait une pure anomalie. L'élégante explication de M. Bloomfield (influence régressive de la palatale subséquente dans la locution souvent répétée *padbhiç catúrbhis*, p. 38), n'est pas de celles qui s'imposent; mais enfin elle laisse entrevoir une conciliation possible, et nous dispense, au moins provisoirement, de l'obligation de voir, au lieu de « pieds », des « liens » ou des « regards », partout où apparaît cette cérébrale incommode. Si rare qu'elle soit, ce résultat n'est pas négligeable. Il n'y a pas de détail insignifiant dans un ensemble encore aussi imparfaitement compris.

V. HENRY.

---

211. — Ernest BABELON. **Catalogue des monnaies grecques** de la Bibliothèque nationale. Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène. Grand in-8 de CCXXII-268 p. et 32 planches. Paris, Rollin et Feuardent, 1890.

Avec le présent volume, le Cabinet de France entre un peu tard, mais brillamment, dans la voie que lui ont tracée depuis longtemps ses rivaux et ses cadets, les Cabinets de Londres et de Berlin : la publication d'un catalogue complet et vraiment scientifique des monnaies grecques accumulées dans ses médailliers. Quand je dis « le Cabinet des médailles », c'est une façon de parler, car bien que ce volume soit signé du conservateur-adjoint du Cabinet, il ne se présente pas comme une publication officielle : c'est un imprimeur de province qui en a composé le texte, c'est un éditeur de Paris dont le nom figure sur la couverture; on assure même que le budget de la Bibliothèque nationale n'a contribué pour rien aux frais de l'ouvrage, qui ont dû être très élevés. Tout cela fait honneur au zèle de M. Babelon et au désintéressement de MM. Rollin et Feuardent, mais je n'en regrette pas moins qu'on n'ait pas compris en haut lieu que le catalogue d'une collection publique doit revêtir un caractère public : c'est la condition *sine qua non* pour qu'on ne lésine pas sur l'exécution matérielle. Si l'administration avait montré un peu plus d'initiative et d'intelligente libéralité, il est à croire qu'on aurait moins visé à l'économie dans le choix des

1. *Rev. crit.*, XXIX, p. 303.

procédés de reproduction, et les trente planches en héliotypie qui terminent ce volume présenteraient un aspect plus satisfaisant.

Ainsi, au point de vue de l'illustration, le volume de M. B. reste sensiblement inférieur au volume correspondant du Catalogue du Musée britannique; pour le texte, au contraire, il lui est supérieur. Là où M. Percy Gardner s'était borné à dresser un inventaire exact et méthodique, précédé de quelques éclaircissements sur les points douteux du classement, M. B. a fait plus et mieux.

D'abord le catalogue proprement dit a l'avantage d'être débarrassé de la division en colonnes qui rend la lecture des catalogues anglais et allemands singulièrement pénible; nous félicitons également M. B. d'avoir transcrit les légendes à l'ancienne mode au lieu d'en donner de prétendus fac similés qui ressemblent à des devinettes; il n'a pas été moins bien inspiré en donnant les poids de toutes les monnaies, même celles en bronze, et en employant pour la désignation des pièces une série continue de numéros qui facilitera les références.

Quand à l'introduction, dont la longueur (222 pages) égale celle du catalogue même, c'est une véritable histoire du monnayage des Séleucides, histoire qu'on ne se contentera pas de consulter, mais que tous les numismates liront avec intérêt et avec fruit. Sous chaque règne, M. B. passe en revue les divers types et groupe autant que possible les diverses émissions; il discute les nombreux problèmes d'attribution, de métrologie, de chronologie, d'archéologie que cette étude soulève à chaque pas et, dans la discussion de ces problèmes, il se montre non seulement érudit bien informé, mais critique sagace et souvent pénétrant. Je ne puis guère m'attarder à des exemples, car il s'agit d'ordinaire de menues rectifications de détail, dont les spécialistes seuls peuvent apprécier la portée. Je me reprocherais cependant de ne pas signaler les monographies si complètes sur les types monétaires de Séleucus Nicator et sur les bronzes d'Antiochus Épiphane, les nombreuses corrections de fausses dates accréditées par les anciens ouvrages et notamment par celui de M. de Saulcy, la très heureuse restitution de la légende d'un chalque de l'usurpateur Tryphon (p. CXXXIX) où il faut lire LΔ [1] (an 4) ΑΣΚΑ. au lieu de « ΔΩΡ. ΙΕ. Κ. Α. » : la pièce a été frappée à Ascalon et non à Dora. Un catalogue n'est pas un *Corpus*, mais tout le monde félicitera M. B. d'avoir mentionné et souvent reproduit dans son *Introduction* les principaux coins de la série des Séleucides qui se trouvent dans des collections étrangères ou dans le commerce, et qui manquent à la collection nationale. C'est ainsi qu'il nous révèle (p. CL) l'existence d'un curieux statère d'or inédit d'Alexandre Zébina, statère évidemment fabriqué avec l'or de la statue de la Victoire dans le temple de Zeus à Antioche, que cet usurpateur mit au pillage.

---

1. A propos de ce sigle, on s'étonne de voir reproduite p. LXXXVI la théorie insoutenable suivant laquelle L serait la lettre initiale de λυκάβαντος. J'ai noté encore par ci par là quelques *lapsus*, comme p. LXXX « la bibliothèque royale de Haag » (!)

En somme nous n'aurions que des compliments à faire à M. B. s'il ne s'était cru obligé de joindre à sa description des monnaies des Séleucides celle des séries voisines des rois d'Arménie et de Commagène. Ici il abordait une tâche délicate, à laquelle il n'était pas assez préparé. Nous ne lui reprocherons pas de ne pas avoir connu l'ouvrage capital de MM. Humann et Puchstein sur les monuments de la Commagène, qui n'a paru que peu de semaines avant le *Catalogue*, mais les sources existantes mêmes n'ont pas été judicieusement utilisées. M. B. a péché à la fois par excès et par défaut. D'une part, il attribue une autorité exagérée aux prétendus « documents arméniens », qui ne relèvent en réalité que du domaine de la fable et du rêve. Il croit au chimérique roi Valarsace de Mar Apas Catina ; il croit au nommé Morphilig dont il fait, à la suite de Blau, le fils de Zariadrès, fondateur de la dynastie de Sophène, alors que le véritable fils de Zariadrès, Mithrobouzanès, est parfaitement connu par les sources grecques. Il attribue à Zariadrès les monnaies avec ΑΝΙΣΑΔΩ ΔΣΑΡΙ, alors qu'elles appartiennent en réalité à un dynaste inconnu Anisadès, et que le mot ΔΣΑΡΙ, ici comme dans la légende ΔΣΑΡΙ ΜΟΡΙ ne peut signifier que « dynaste, roi ». Quant au prétendu satrape Arsace de Sophène (p. cc) c'est un personnage entièrement imaginaire, qui ne doit son existence qu'à une étourderie d'Étienne de Byzance ou d'un de ses copistes.

Dans la série de Commagène, M. B. ne connaît pas l'important bronze du musée de Berlin qui porte les noms conjoints d'Antiochus et de Mithridate ; il décrit inexactement (p. ccxII) une autre pièce du même cabinet avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΙΔΑΤΟΥ ΦΙΛ(Ο)... S'il avait examiné une empreinte de cette pièce il ne dirait pas que Blau a « rectifié » la légende en écrivant ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, attendu que cette lecture n'est qu'une conjecture et une conjecture malheureuse.

Signalons enfin (puisque nous avons été personnellement pris à partie) une double dissertation (p. cxcv et ccxxI) sur la date du dynaste Xerxès d'Arsamosata « question de la plus haute importance pour le classement des monnaies de l'Arménie et de la Commagène ». Le texte principal sur ce personnage est un fragment de Polybe (VIII, 25) qui le met en rapport avec un roi nommé Antiochus. M. B. se donne un mal infini pour essayer de démontrer que Charles Müller et moi avons eu tort d'identifier cet Antiochus avec Antiochus III, et qu'il s'agit en réalité d'Antiochus IV, mais les arguments qu'il accumule et numérote avec complaisance sont insignifiants ou erronés et l'auteur aurait dû s'apercevoir que la question n'existe même pas, puisqu'elle est définitivement tranchée par le fragment 53 de Jean d'Antioche (*Fragmenta hist. gr.*, IV, 557 *b*) auquel il renvoie en note, peut-être sans l'avoir lu, assurément sans l'avoir pesé. Voici ce fragment dont la clarté ne laisse rien à désirer :

Ὅτι κατὰ τὸν χρόνον ὅτε Ἀννίβας ἐπολέμει τοῖς Ῥωμαίοις, Ἀντίοχος ὁ τῆς Συρίας βασιλεὺς ὑπὸ Πτολεμαίου τοῦ Αἰγυπτίων ἄρχοντος πολεμούμενος, Ξέρξῃ τῷ

Ἀρμενίων τυράννῳ τὴν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν συνοικήσας, ἐκεῖνον μὲν διὰ τῆς ἀδελφῆς διεχρήσατο, τὴν δὲ Περσῶν βασιλείαν αὖθις ἀνεκτήσατο.

Nous n'aurions pas insisté sur ces vétilles — car ce ne sont en somme que des vétilles — si M. B. ne nous y avait en quelque sorte invité par son insistance et si d'ailleurs il n'était pas utile de mettre en garde les étudiants contre les erreurs que pourrait accréditer l'autorité d'un aussi excellent ouvrage. Nous espérons que l'auteur aura l'occasion de revenir dans une autre partie du catalogue sur ces deux petites séries monétaires qui peuvent se rattacher également bien à l'Asie-Mineure et aux Arsacides.

Terminons ce compte-rendu en adressant encore une fois toutes nos félicitations à M. Babelon et en souhaitant que l'année 1891 ne s'écoule pas sans nous apporter le second volume, impatiemment attendu, du monument qu'il élève à la numismatique grecque.

Théodore Reinach.

---

212. — **Acta Petri, Acta Pauli,** Acta Petri et Pauli. Acta Pauli et Theclæ, Acta Thaddæi edidit R. A. Lipsius. Lipsiæ, Mendelssohn, 1891 ; cxi-320 pp. in-8.

On doit aux recherches de M. Lipsius le classement des actes apocryphes des Apôtres. Ces résultats ont été consignés dans un livre devenu classique dès son apparition et dont le dernier fascicule vient précisément de paraître : *die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden* (1883-1890). Une nouvelle édition de ces actes, publiés il y a trente-neuf ans par C. Tischendorf, était devenue nécessaire après cet ouvrage. M. Lipsius s'est chargé de l'édition des actes de Pierre et Paul; M. Bonnet, dans un second fascicule, nous donnera les actes des autres apôtres.

Il existe des actes de Pierre et Paul deux groupes distincts, l'un gnostique, plus ancien à l'origine, l'autre catholique, contrefaçon orthodoxe des premiers. Dans leur forme actuelle, les actes gnostiques de saint Pierre se présentent en deux rédactions, l'une prolixe, en latin, remaniement du texte grec primitif, le *martyrium beati Petri apostoli a Lino episcopo conscriptum*, du IIIe ou IVe siècle; l'autre plus brève, qui présente, outre la passion de l'apôtre, des *actus Petri cum Simone;* le texte grec ne contient que le μαρτύριον, dans deux mss. qui ne donnent pas l'original grec, mais une traduction de la traduction latine; le texte latin donne l'ensemble de la compilation dans un curieux ms. de Verceil du VIIe siècle que Studemund avait toujours voulu publier, sans s'y décider, ni se résoudre à le voir faire par d'autres. Les actes de saint Paul ont également deux formes; la plus courte qu'on a en grec, en slave, en copte, en éthiopien, en arabe, est représentée en latin seulement par un fragment dans un ms. de Munich du VIIIe ou IXe siècle; au contraire, la rédaction la plus longue, du Ve ou VIe siècle, n'est plus aujourd'hui représentée que par le texte latin, dont

les mss. sont innombrables : M. L. en a collationné 28 et donne des échantillons de 50 autres. La rédaction courte des actes de saint Pierre et la rédaction courte des actes de saint Paul ont un lien littéraire entre elles et se sont répandues en même temps. Les rédactions développées des mêmes actes sont restées indépendantes, jusqu'à ce que les collectionneurs de textes hagiographiques les aient réunies dans les mêmes manuscrits.

Les actes catholiques de Pierre et Paul ont deux formes comme les actes gnostiques. La forme la plus longue, mise sous le nom de Marcellus, existe en plusieurs langues; le grec même présente une double rédaction, souvent confondue dans les manuscrits, et que M. L. a séparées pour la première fois; il en résulte que la traduction latine est souvent meilleure. La forme plus courte des mêmes actes, seulement en latin, n'est plus une traduction; c'est une compilation faite en Occident, à l'aide de livres latins, au VIe ou VIIe siècle, dans laquelle on a multiplié les faits merveilleux et diminué ou supprimé les discussions dogmatiques; il n'y en a que deux mss., à Londres et à Florence.

Les actes de Paul et de Thècle sont le produit d'une émendation orthodoxe d'actes gnostiques composés au IIe siècle. Outre le texte grec et des versions slave, syriaque et arabe, il y en a trois traductions et un abrégé en latin. Enfin, les actes de Thaddée, pour lesquels M. L. n'apporte d'ailleurs rien de bien nouveau, sont importants, parce qu'ils sont le point de départ du roman syriaque *La Doctrine d'Addaï* [1].

C'est surtout pour les actes de Pierre et Paul que l'édition Lipsius annule l'édition Tischendorf. La connaissance de nouveaux mss. grecs, du ms. de Verceil, la distinction des deux rédactions grecques des actes catholiques, la publication intégrale des rédactions latines font de cet ouvrage un point de départ pour l'étude des apocryphes. Ces textes n'offrent pas seulement de l'intérêt pour les théologiens; maintenant qu'ils sont établis avec toutes les ressources nouvelles dont disposait M. L., ils pourront être consultés avec fruit par les philologues. M. L. a indiqué déjà dans son introduction un certain nombre de particularités grammaticales, notamment du ms. de Verceil. L'index, auquel a collaboré M. Bonnet, permet de les retrouver facilement.

Le soin et la sagacité dont M. Lipsius a fait preuve dans cette édition, la rendent digne de figurer à côté de l'ouvrage sur les Légendes apostoliques [2].

Paul Lejay.

1. Cf. *Rev. cr.*, 1889, I, 421.

2. On pourrait adresser à M. L. quelques critiques de détail. Le décret du pseudo-Gélase est cité, p. VIII et ailleurs, comme authentique. La description du *Vercellensis*, p. XXXIII et ss., est des plus minutieuses; on va même jusqu'à nous apprendre que l'original devait être en cursive; on oublie seulement de nous dire en quel genre d'écriture est le ms. lui-même. Les particularités grammaticales de ce ms. sont distribuées dans un ordre que nous n'avons pas réussi à comprendre. P XLII, une partie des mots cités comme récents ne sont pas des néologismes,

213. — **Grammatik der Romanischen Sprachen,** von Wilhelm Meyer-Lübke. Erster Band : Lautlehre, Leipzig, Fues, 1890. In-8, xx-564 pages.
214. — **Grammaire des langues romanes,** par W. Meyer-Lübke. Traduction française par Eugène Rabiet. T. I, phonétique. In-8, xix-611 pages. — Prix 20 fr. le volume.

Entre les différentes branches de la linguistique, il n'en est aucune dont les progrès aient été aussi rapides et aussi réguliers que ceux de la linguistique romane. En ce domaine, autant et plus qu'en aucun autre, il a paru jusqu'en ces derniers temps des livres médiocres ou même absurdes : la *Revue critique* n'a pas laissé ignorer à ses lecteurs l'existence des livres de Granier de Cassagnac [1] et de M. l'abbé Espagnolle [2]; mais ces élucubrations mort-nées sont restées sans influence sur la marche des études. La troisième édition de la Grammaire des langues romanes de Diez, la dernière que l'auteur ait revue, n'était déjà plus, lorsqu'elle parut, de 1870 à 1872, sur tous les points au courant de la science. Diez, âgé et fatigué, n'avait pu remanier cette troisième édition dans la mesure où il avait remaniée la seconde (1856-60); il s'était borné à des retouches insuffisantes. Et depuis lors, les progrès ont été si rapides qu'il a fallu renoncer au volume complémentaire annoncé dans l'avant-propos (1875) de la traduction française. C'est qu'en effet, peu d'années après la troisième édition, les matières qui auraient dû prendre place dans ce volume complémentaire étaient si abondantes qu'elles débordaient de toutes parts le cadre de la *Grammaire des langues romanes*. L'édifice à base solide construit par Diez était devenu trop étroit, et sa distribution intérieure exigeait les plus importantes modifications.

Le progrès s'est accompli par l'effort simultané de l'Allemagne et de tous les pays romans. Diez est resté longtemps sans émule ni continuateur dans sa patrie même. Mais depuis 1860 environ, des philologues imbus de ses principes ont exploré avec méthode les diverses parties du monde roman, du Portugal à la Roumanie, et partout la moisson a été abondante. La France et l'Italie se sont distinguées entre toutes les nations romanes dans cette recherche. En Italie, M. Ascoli nous a pour ainsi dire révélé le ladin, dont l'extension géographique était à

---

mais devaient être indiqués seulement p. xlv, à cause des changements de sens. Dans cette même partie de l'Introduction, M. L., qui renvoie à Schuchardt et à Rœnsch, aurait eu profit à consulter *La latinité de saint Jérôme* de M. Gœlzer, et un peu plus loin, il aurait pu renvoyer pour certains détails aux ouvrages de M. Psichari, notamment à ses *Essais de phonétique néo-grecque*. Je n'insiste pas sur cette ignorance des travaux français, parce qu'elle se produit sur un domaine un peu étranger à M. Lipsius. C'est à la même ignorance des travaux français qu'on doit l'omission du drame des Apôtres du xv[e] siècle (cf. par ex. Petit de Julleville, *les Mystères*, I, 262, 276; II, 461), alors que M. Lipsius cite des remaniements italiens du xiv[e] siècle (p. xc).

1. Voy, *Rev. crit.*, 10 mai 1873.
2. *Ibid.*, 13 janvier 1890.

peine soupçonnée avant lui. Par ses efforts et par ceux des élèves formés à son école, les dialectes de l'Italie ont été étudiés avec une telle précision qu'il n'est aucun pays de langue latine qui puisse se vanter de posséder autant de bons travaux sur son état linguistique. En France, la tâche était immense, non seulement à cause de la variété dialectale qui est infinie comme en Italie, mais aussi en raison de l'extrême abondance des matériaux anciens qui, au temps de Diez, étaient inédits ou publiés d'une façon insuffisante. Nous avons travaillé, depuis trente ans, de façon à n'être au-dessous d'aucune nation pour l'étude de notre linguistique propre.

En fait, au temps où Diez rédigeait sa grammaire, au temps même où il en préparait la troisième édition, on n'avait pas, pour le moyen âge, et principalement pour le moyen âge français, d'éditions suffisamment correctes, et, en ce qui concerne les idiomes qui n'ont plus, ou qui n'ont jamais eu, de littérature, les informations étaient vagues, parfois même tout à fait nulles. Actuellement l'œuvre d'une grammaire des langues romanes est à reprendre sur des bases nouvelles. Diez a fait surtout la grammaire des langues littéraires; quant aux idiomes sans littérature, il les a forcément un peu négligés. Il faut maintenant accorder une place plus grande à ces derniers, et, pour les langues dont l'état ancien nous a été conservé par des œuvres écrites, il y a lieu de dépouiller les textes si nombreux qui ont été mis au jour dans ces vingt ou trente dernières années.

La composition d'une nouvelle grammaire des langues romanes, pour être, en une certaine mesure, préparée par une infinité de travaux particuliers, n'en est pas moins très ardue. Outre la difficulté de tracer un plan dans lequel puissent se classer méthodiquement une quantité de menus faits auxquels on ne songeait pas il y a trente ans, la masse des vérifications à faire est énorme, et, pour les phénomènes linguistiques les mieux établis, il reste le plus souvent à déterminer le territoire sur lequel se manifeste chacun d'eux, car la plupart du temps les philologues, dominés par la conception fausse de dialectes à limites déterminées, se bornent à indiquer l'existence de tel phénomène en tel lieu, sans se mettre en peine de chercher jusqu'où s'étend le phénomène signalé. L'œuvre à faire est donc encore, en une grande mesure, une œuvre de recherche originale et non point de simple compilation.

Cette œuvre, M. W. Meyer-Lübke l'a-t-il accomplie, au moins en partie? Nous a-t-il donné la grammaire destinée à remplacer le livre vieilli de Diez? Je dois déclarer franchement que je ne le pense pas. Je ne partage pas l'admiration presque enthousiaste que plusieurs savants ont manifestée dès l'apparition du tome I[er], avant sans doute de l'avoir examiné de près. On a su gré à l'auteur du courage avec lequel, tout jeune encore, il abordait un sujet immense, devant lequel reculaient les vétérans de la science. On lui a continué libéralement la faveur que lui avaient value ses premiers travaux, entre lesquels pourtant quelques-

uns prêtaient singulièrement le flanc à la critique. Certes M. M.-L. a sur les rapports du roman avec le latin, sur les caractères des idiomes littéraires et des idiomes populaires, sur la façon de traiter la phonétique, sur bien d'autres points encore, des idées plus justes et plus précises que celles de Diez. Il est de son temps. Mais, à côté de grandes qualités, il a bien des défauts. M. M.-L. est un esprit actif, mais mal ordonné et porté aux conclusions hâtives. Il s'entend mal à résumer les idées d'autrui et ne réussit guère mieux à exprimer clairement les siennes. Dans les unes comme dans les autres, il ne distingue pas assez ce qui est conjectural de ce qui est assuré. Son livre est très condensé, mais médiocrement digéré; les faits y sont juxtaposés plutôt que combinés, et bien des pages ont l'apparence d'une compilation de seconde main plutôt que d'une composition originale. Pour la clarté de l'exposition, comme aussi, il faut le dire, pour la somme de travail personnel, la nouvelle grammaire est très inférieure à celle de Diez. Ceux qui sont aptes à distinguer l'ivraie du bon grain pourront, au prix d'un grand labeur, en tirer quelque profit, mais ce n'est assurément pas un ouvrage à recommander aux commençants. Dans chaque chapitre, les faits généraux sont exposés et justifiés à l'aide de nombreux exemples disposés en colonnes, mais cette première tâche, relativement facile, accomplie, on se trouve en présence de faits variés, propres à telle ou telle partie du domaine roman, qui sont groupés d'une manière assez confuse en différentes séries intitulées : *changements spontanés, changements conditionnels, particularités*. Non seulement le classement laisse souvent à désirer, mais encore les formes citées ne sont pas choisies avec discernement. Des mots de création savante, ou empruntés par les patois aux langues littéraires se sont glissés en grand nombre parmi les mots de formation populaire, les seuls dont il eût fallu tenir compte. Entre ces derniers, les uns sont tirés de textes du moyen âge, tandis que d'autres sont pris aux patois en leur état actuel, sans que le lecteur soit averti qu'il a sous les yeux des formes appartenant à des âges très différents. Pour les mots de toute date, le système de notation est variable et inconséquent. Souvent les formes citées sont tellement extraordinaires qu'on se prend à douter de leur réalité. Par exemple, au § 150, on nous donne *pec* (avec un *v* sur le *c)* comme étant la forme provençale du latin *pejus;* j'avoue ne connaître dans les textes que *pietz*, *piegz*. Au § 184, *po* (prov.), pour le latin *potet* (fr. *peut)* est également une forme imaginaire. Et ainsi de bien d'autres. Tout porte à croire que l'auteur n'a de certains des idiomes romans, notamment du vieux français, du provençal, du catalan, qu'une connaissance très superficielle. L'indication des sources est donnée avec une extrême négligence. Ainsi § 197 : « La forme fondamentale du prov. est partout *ŭoc, ŭou,* ainsi dans Daurel et le rouergat actuel *fŭok, lŭok, bŭou, nŭou.* » Que signifie ce rapprochement étrange de *Daurel*, poème du XIIIe siècle, et du rouergat actuel? Et pour quel motif le poème de *Daurel* est-il choisi ici comme

le représentant de la langue provençale, de préférence à tant d'autres ouvrages plus importants et d'une origine mieux déterminée? Et enfin pourquoi dire qu'il y a *lüok, füok* dans *Daurel*, quand le texte de ce poème porte *luoc, fuoc* (et aussi *loc*, ce que M. M.-L. ne dit pas)? D'autres fois, les exemples choisis comme prouvant la permutation normale et régulière, sont ceux qui font, au moins en apparence, exception à la règle [1]. Les dépouillements n'ont pas été faits directement d'après les textes : la plupart du temps ils ont été recueillis tout faits dans des dissertations ayant pour objet la langue d'une localité, et on ne s'est pas donné la peine de vérifier l'étendue géographique des phénomènes ainsi constatés. De là vient qu'au § 221 on nous donne le passage de *habet*, etc., à *o* comme propre à Gignac, tandis que ce phénomène s'observe actuellement en une très grande partie de la langue d'oc. De plus, on omet de nous dire où est situé ce Gignac [2] et de quelle date est le phénomène. Comment, avec cette façon de procéder, arriver à se faire une idée de la physionomie générale d'un idiome? Ajoutons enfin que les erreurs matérielles, faux renvois, fausses interprétations, etc., et les omissions les plus inexplicables, etc., abondent dans tout le volume.

Il m'est impossible de justifier en détail les critiques que je viens de formuler : il y faudrait consacrer un numéro entier de la *Revue critique*. Mais, pour que le lecteur soit persuadé que je n'ai rien avancé à la légère, je vais transcrire un des plus courts paragraphes de la grammaire et le soumettre à une critique détaillée.

237. Il existe en provençal la même différence qu'en français entre l'ancien et le nouvel *ai* : le latin vulgaire *-ai* 1re pers. sing. parf. a abouti à *-ei* [1] : c'est ce qu'on trouve dans une charte d'Albi de 1211, Rev. lang. rom. III, 7, etc.; *arius* a passé à *eir* d'où *iei* dans le Tarn-et-Garonne, à Toulouse, etc., et *i* en catalan. Mais, en regard, le suffixe *-arius* présente encore un autre développement en *ia* : *cavalia* Milhau 55, 69, *tesauria* 72, *premia* 271, *taulia* 1495, *intias* 2171, etc. Le plus récent *ai* persiste généralement ; il faut probablement lire *ai* dans *grayesso, frayesso, laye, maye*. Le passage à *ei* est attesté pour l'Ariège : *freise, leit, neise;* pour la vallée de la Drôme : *meire freire;* pour Die : *meire, peisse, neisse*, et aussi pour d'autres contrées [2]. Par contre en catalan, la monophtongaison s'est produite déjà au moyen âge : *fet, let, besa, fer*, etc., à côté de *fait, fayre*, etc. dans les Sept Sages; actuellement on ne trouve que *e*.

1. Ainsi, pour l'*o* fermé (§ 119), M. M.-L. qui n'a certainement pas lu avec attention le mémoire de M. G. Paris qu'il cite au § 122, donne comme normales les formes françaises *nous, espous, amour* qui sont irrégulières. Les listes d'exemples donnés dans ce paragraphe contiennent des choses étonnantes. Mais ce serait trop long à montrer par le détail.

2. Il y a des lieux du nom de Gignac dans le Lot, dans l'Hérault, dans les Bouches-du-Rhône, dans le Vaucluse. Je sais qu'il s'agit de celui de l'Hérault. Mais comment le lecteur, qui ne sait pas déjà la phonétique provençale et qui cherche à l'apprendre, pourra-t-il le deviner? On ne peut faire usage de la grammaire de M. M.-L. sans avoir constamment à la main un dictionnaire géographique très détaillé, et même alors, comme on le voit par ces exemples, on peut rester dans l'embarras.

1. Ici et en d'autres cas, l'*e* est accompagné d'un signe diacritique, désignant l'*e* ouvert, que l'imprimerie de la *Revue* ne possède pas.

2. Je modifie la ponctuation très défectueuse ici et ailleurs, de la traduction.

Il est difficile de rien imaginer de plus incohérent que cet alinéa, où les faits les plus différents sont entassés pêle-mêle. Mais entrons dans le détail. Il n'est pas vrai que le latin vulgaire *-ai* (lat. classique -avi) se soit continué en prov. sous la forme *-ei* : les prétérits en *-ei -est -et* sont formés sur les types latins de dĕdi et de stĕti [1]. C'est parce que dans ces types latins il y a un *e* bref suivi à la posttonique d'un *i* final, que *ei* s'est diphtongué en *-iei*. Il n'est pas vrai que l'on trouve aucun de ces prétérits dans la charte d'Albi. Il y a bien, et plusieurs fois, *ei* dans cette charte que j'ai sous les yeux au moment où j'écris, mais cet *ei* vient de *habeo* [2]. M. M.-L. a mal pris ses notes. — La forme *-iei* d'-arius (sans *r* finale) est bien récente. Les formes anciennes sont *eir, ieir, ier, er*. Il n'est pas vrai qu'arius ait jamais donné *i* en catalan ; l'erreur est énorme : c'est *iei* de *e* bref suivi d'*i* posttonique qui donne *i* : medium, *mieig, mig*. En catalan -arius donne *-er*. — Le développement d'arius en *ia*, signalé ensuite, est récent ; il fallait au moins mentionner la forme plus ancienne *-iar*. Puis cette forme n'existe pas qu'à Milhau ; elle est fréquente dans certaines parties de la Provence. Enfin, que signifient les chiffres ajoutés à la mention de la ville de Milhau ? Qui pourra deviner qu'ils se rapportent à la publication par M. Constans du *Livre de l'épervier* ? C'est d'ailleurs un texte fautif qu'il ne fallait pas citer [3]. Sans doute M. M.-L. ne connaît pas d'autres textes présentant le même fait, et pourtant il n'en manque pas. — J'ignore d'où viennent les formes *grayesso*, etc., citées sans indication de source, et par suite je suis dans l'impossibilité de contrôler ce qu'en dit M. Meyer-Lübke. — Que signifie la distinction établie entre la vallée de la Drôme et Die ? Est-ce que Die n'est pas dans la vallée de la Drôme ? Puis quand paraissent ces formes en *ei* ?

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous les paragraphes de la grammaire de M. Meyer-Lübke contiennent la même proportion de fautes. S'il en était ainsi, il n'en resterait pas debout une seule proposition. Mais il est bien peu de paragraphes qui ne donnent prise à la critique par quelque côté. Si le second volume devait être aussi défectueux que le premier, il faudrait souhaiter qu'il ne parût jamais.

P. M.

---

1. En fait, les parfaits latins en *-avi* se sont continués, naturellement avec la forme *-ai*, non pas *-ei*, dans certains textes, que du reste M. M.-L. ne connaît pas.

2. Notum sit... que eu... *ei* donat a Deu... e la terra... qu'eu *ei* el castel... *ei* receubut... e aiso *ei* fag, *etc.* (*Rev. des l. rom.* III, 7).

3. L'éditeur n'a eu à sa disposition qu'une mauvaise copie conservée aux archives de Milhau. Il n'a pas connu l'original qui est à la Bibliothèque nationale.

215. — **Leibniz verfasser der Histoire de Bileam,** von W. Brambach, mit vollstændigem Abdruck der Histoire de Bileam in der von Leibniz gebilligten Form. 1 brochure in-8 de 38 pages. Leipzig bei Ambrosius Barth, 1887.

Cette courte brochure résout définitivement un petit problème qui a occupé assez souvent les bibliophiles. L'*Histoire de Bileam* (Balaam) en question est un petit traité anonyme d'exégèse rationaliste comme il en paraissait tant au XVIIIe siècle. Pour faire disparaître ce qu'avait d'incroyable l'aventure de l'ânesse de Balaam qui se met à parler à son maître, on y présentait toute cette histoire comme un songe qu'aurait eu le prophète et que l'histoire de l'Exode aurait malencontreusement présenté comme un événement réel. Cette petite dissertation avait paru pour la première fois (1707) en compagnie de quelques autres de même nature : les *Corbeaux d'Élie*, la *Mâchoire d'âne*, les *Renards de Samson* et l'*Antechrist*, tous épisodes bibliques expliqués d'après la même méthode. L'*Histoire de Bileam* fut aussi imprimée à part. C'est un opuscule devenu très rare.

Quel en est l'auteur ? L'un des premiers et des plus savants biographes de Leibniz, Louis de Jaucourt, caché sous le nom de M. de Neufville, le compta parmi les œuvres du grand philosophe. Cependant Barbier, sur une note manuscrite, avait été tenté de l'attribuer à un célèbre philologue allemand, Hermann von der Hardt, lié d'amitié d'ailleurs et en correspondance avec Leibniz. Ch. Nodier, à son tour, essaya de défendre le dire de Louis de Jaucourt ; il alla même plus loin, il attribua à Leibniz les quatre autres dissertations imprimées d'abord avec l'*Histoire de Bileam.* Cependant Brunet comme Barbier penchait pour le philologue.

Les Allemands faisaient de même. On démontrait par la critique des journaux du temps que tous ces petits traités étaient unanimement tenus alors pour l'œuvre de Hermann von der Hardt, professeur de l'Université d'Helmstædt.

M. Brambach a voulu tirer la chose au clair. Comme il savait qu'une correspondance avait existé entre les deux savants, il a cherché et trouvé dans la Bibliothèque de Carlsruhe une série de lettres latines de Leibniz à Hermann von der Hardt qui expliquent tout le mystère. Il résulte de ces lettres, publiées ici pour la première fois, que Leibniz est bien le véritable auteur de l'*Histoire de Bileam,* mais que von der Hardt est en revanche le créateur de la méthode et l'auteur des autres dissertations avec lesquelles celle-ci fut incorporée. Il est même probable que c'est lui qui donna le premier à Leibniz l'idée que l'histoire de l'ânesse parlante n'avait été qu'une vision ou un songe. Il n'en demeure pas moins que non seulement Leibniz s'intéressait à ces recherches d'exégèse, mais qu'il y collaborait de ses conseils et de sa plume. Et c'est le résultat le plus intéressant de ces études bibliographiques de faire apparaître le grand philosophe comme l'un des pères de cette école d'exégèse rationaliste qui a régné pendant si longtemps, et, avec Paulus de Heidelberg, a fini presque sous le ridicule.

A. Sabatier.

216. — Œuvres de **J. de La Fontaine.** T. VII. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient, outre un ballet, les comédies, les opéras et les tragédies de La Fontaine. Toutes ces pièces, qu'elles soient de l'âge mûr ou de la vieillesse du poète, sont, il faut bien le dire, d'une surprenante médiocrité. La Fontaine était trop bon, trop naïf, trop éloigné des choses de ce monde, pour faire un poète comique même passable : il lui manquait le rire amer de Molière, ses saintes colères, son besoin de moraliser. *L'Eunuque*, qui date de 1654, « n'est qu'une médiocre copie d'un excellent original », comme le dit l'auteur avec une simplicité de cœur qui désarme la critique. *Clymène* fut composée vers 1658, et quoique M. de Banville, dont les éditeurs citent le témoignage, estime cette pièce un « diamant », un « chef-d'œuvre », un « enchantement », il serait trop facile de prouver par de bonnes raisons que c'est une insignifiante bagatelle. Quelques beaux vers n'en font pas oublier ni les fadeurs, ni les longueurs, ni les redites fatigantes. Le *Florentin* (1685) vaut mieux, parce que cela ressemble assez à un de ces contes où excellait le *bonhomme*, et j'en dirai autant de la *Coupe enchantée*. La comédie de *Ragotin*, empruntée au *Roman comique* de Scarron, fut faite en collaboration avec Champmeslé. Elle est « détestable », a dit Boissonade, et ce qualificatif n'est point exagéré. Il est étonnant qu'en 1684, après les comédies de Molière, on ait pu représenter jusqu'à dix fois cette pièce qui n'est qu'un tissu d'incidents grotesques ou malpropres racontés dans la langue de Scarron. Quant aux opéras et aux deux tragédies *Astrée* et *Achille*, dont la dernière heureusement inachevée n'a que deux actes, il a bien fallu les admettre dans une édition complète des œuvres du poète, ne fut-ce que pour montrer la vérité du précepte qu'il a donné, mais qu'il a eu grand tort de ne pas suivre lui-même :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Comme dans les volumes précédents, l'annotation est excellente, et je n'y ajouterai que fort peu.

Page 136, v. 145. — Pour faire court, en trois paroles,
La *courtoisie* ou le sergent.

Le mot *courtoisie*, au sens de « acte amoureux » dont les auteurs citent un exemple de Régnier, est fréquent dans les vieux conteurs que lisait La Fontaine : « Ordonna neantmoins a sa gouge qu'elle entretenist le prestre, voir sans faire la *courtoisie*. » *(Cent Nouv. nouv.*, 330, Jacob) On disait aussi dans le même sens « faire la gracieuseté ». (Guill. Tardif, *Facecies de Poge*, 134, Montaiglon).

P. 137, v. 158. — Tous tes *dauphins* ne valent rien,

dit un marchand s'adressant à un pâtissier. Évidemment le mot désigne une ancienne pâtisserie, mais il n'est cité avec cette signification dans aucun dictionnaire. En voici un exemple du xv[e] siècle :

Dauphins et fleurs de lis de cresme,
Gasteaux et bons ratons de mesme.
(*Viel. Test.*, 36120, A. T)

P. 147, v. 5. — Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits?

Ce vers rappelle le mot célèbre de Quintilien : « *Pectus est quod disertum facit.* »

P. 176, v. 195. — Portez en quelque chose aux oreilles des dieux.
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.
(Virgile, *Ecl.* III, 73).

P. 265, v. 195. — Mais je vaux bien Vulcan; je me suis vu dans l'eau.

Le Corydon de Virgile dit la même chose, mais plus poétiquement :

Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis staret mare (Ecl., II, 25).

P. 357, v. 917. — J'ai songé cette nuit un songe épouvantable.

C'est la traduction de ce vers de Plaute :

Mirum atque inscitum somniavi somnium.
(*Rudens*, édit. Naudet, 356).

P. 362, v. 971. — Qu'Antoine, au *berniquet*
Envoyant Cléopâtre, abaisse son caquet.

Les éditeurs, d'après Littré, donnent de *berniquet* une explication peu satisfaisante. Aux xv[e] et xvi[e] siècles, ce mot est usité sous la forme *bruniquet (Viel Testament, Farce de Marchandise, Débat de Charité et d'Orgueil)*, mais il est difficile d'en bien préciser le sens.

A. Delboulle.

---

217. — **Etude sur l'instruction publique à Lectoure** depuis la fin du xv[e] siècle jusqu'à nos jours, par Amable Plieux, juge au tribunal de Lectoure, etc. Agen, Michel et Médan, 1890, grand in-8 de 246 p.

Étude très consciencieuse, très substantielle et qui a été très justement couronnée par la Société archéologique du Midi de la France. M. Plieux en a trouvé les principaux éléments dans les archives départementales du Gers, et surtout dans les archives municipales de Lectoure. Il a aussi fort utilement consulté les « minutes poudreuses » des notaires. De là, une masse considérable de renseignements qui ont été divisés en douze chapitres qu'on lit avec facilité et avec profit, car il y a là beaucoup de choses neuves présentées en un langage d'une agréable netteté. M. P. nous apprend qu'une école existait à Lectoure à la fin du xv[e] siècle, qu'elle était située près du couvent des Carmes, que les premiers régents dont il a pu retrouver les noms étaient, en 1501, Merulus de Navalhes et Johannes Lana, que la peste, en cette année 1501, réduisit fort le nombre des écoliers, qu'en 1502 et 1516, des réparations furent faites au bâtiment scolaire, qu'en vertu d'une délibération de la jurade les enfants pauvres de la ville reçurent l'instruction gratuite (1513), qu'une nouvelle peste (1519) rendit déserte l'école qui, dès la disparition du fléau, fut, sur l'ordre des médecins, parfumée avec du

genièvre, blanchie à la chaux et entièrement remeublée, que les écoliers revinrent bientôt en grand nombre, et qu'il en arriva soixante du pays Basque, qu'à partir de 1533, l'enseignement secondaire s'ajoute à l'enseignement primaire. Toutes ces indications et bien d'autres que je néglige [1], sont groupées dans le chapitre Ier. Les autres chapitres ne sont pas moins richement pourvus, et l'histoire de la ville de Lectoure [2] s'y mêle à l'histoire de l'instruction publique depuis les guerres de religion jusqu'à notre temps. Citons particulièrement les pages relatives au traité passé avec les Doctrinaires, à la construction du collège, à sa description, aux représentations théâtrales qui y furent données, aux soutenances de thèses dont il fut témoin, à la reconstruction de l'établissement, etc. Citons encore la liste des recteurs, syndics et professeurs du collège (p. 149-162) [3] et les deux derniers chapitres récapitulatifs sur l'enseignement primaire des garçons à Lectoure depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours et sur l'enseignement des jeunes filles à Lectoure depuis la fin du XVe siècle jusqu'en 1890.

T. DE L.

---

218. — Ch. DEJOB. **Madame de Staël et l'Italie**, avec une bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814. Un vol. in-12, XIV-267 pp. Arm. Colin, Paris, 1890. 3 fr. 50.

Ce volume vient à point pour compléter sur la question spéciale des relations entre Mme de Staël et l'Italie le livre de M. Sorel. Dans une série de chapitres d'une lecture facile, mais que nous voudrions munis

1. Par exemple, ce qui regarde le livre de Belotin Michaëlis, notaire de Lectoure, brûlé par la main du bourreau devant l'église Saint-Gervais le dimanche 6 mars 1552. M. Plieux n'a pu nous dire quel était le titre du ms. entaché d'hérésie composé en 1551 par Michaëlis.

2. Voir (*passim*) divers détails sur l'emprisonnement du duc de Montmorency au château de Lectoure, sur une émeute populaire, sur la misère des habitants, sur le jansénisme à Lectoure, sur le déplacement du cimetière du Saint-Esprit, etc. Puisque nous en sommes à l'histoire de Lectoure, je dirai qu'en tête de son *Introduction* (p. 3), l'auteur me semble pencher un peu trop du côté de ceux qui ont fait jouer un rôle odieux au cardinal Jouffroy en mars 1473. Le *diable d'Arras* ne fut pas aussi *diable*, en ces circonstances, qu'a bien voulu le dire Lafaille, l'annaliste de Toulouse, lequel a trop souvent préféré la légende à la vérité. Un érudit sérieux, M. Fierville, auteur d'un ouvrage spécial sur *le cardinal Jean Jouffroy* (Paris, Hachette, 1879), a tenté de réhabiliter le belliqueux prélat. Je crains qu'il ne soit allé trop loin dans cette voie, mais n'est-on pas allé trop loin dans la voie contraire? Méfions-nous de tout excès et adoptons une sage mesure, *in medio tutissimus ibis*.

3. Cette liste est précédée (p. 34-44) d'une liste des régents qui se sont succédé dans les écoles de Lectoure jusqu'à la venue des Pères de la doctrine chrétienne, régents parmi lesquels on distingue le grammairien Jehan Maurus, ancien imprimeur à la Réole, et le poète Bernard du Poey, né à Luc en Béarn, dont j'ai publié la vie écrite par Guillaume Colletet. Voir encore (p. 202-210) la liste, fournie par le dépouillement des minutes de Lectoure, de quelques régents qui exercèrent leurs fonctions, pendant les deux derniers siècles, dans diverses communes de la Guyenne, notamment de la région connue sous les noms d'Agenais et Condomois.

de plus de références et de renvois plus précis, M. Dejob décrit successivement l'opinion vulgairement répandue sur l'Italie au XVIIIe siècle, les jugements portés sur la littérature et la psychologie italiennes par Mme de Staël dans la *Littérature* et dans *Corinne*, et l'influence exercée par elle sur le mouvement romantique en Italie. Un dernier chapitre est consacré à l'examen de cette question plus générale, « Dans quel esprit il faut étudier les littératures étrangères », où l'auteur me semble réduire singulièrement le nombre et l'importance des raisons qui doivent nous porter à cette étude. Le volume se termine par diverses notes bibliographiques et critiques sur Mme de Staël et ses amis italiens et par la *Bibliographie* citée plus haut, qui, bien que son titre assez vague la condamnât à être incomplète et peu précise, rendra des services. Page 151, un jugement sur l' « habileté de V. Hugo à colorer et à préparer ses invraisemblances » me paraît tout à fait surprenant. M. Dejob qui s'étonne que Shakespeare fasse débiter à la reine Marguerite des imprécations contre Richard III devant son ennemi même, oublie le fameux discours de Saint-Vallier à François Ier, qui n'est pas moins étrange. Toute cette comparaison entre Shakespeare et V. Hugo me semble bien discutable.

L. G. P.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — On sait qu'en outre de l'Ἀθηναίων πολιτεία, le Musée britannique a récemment acquis un certain nombre de papyrus classiques, dont la publication a été annoncée. Notre collaborateur, M. B. Haussoullier, nous communique à ce sujet les renseignements suivants que lui adresse M. Kenyon, l'éditeur d'Aristote : « Les fragments d'Hérodas et les autres auteurs classiques ne paraîtront pas avant quelques mois. Les fragments d'Hérodas comprennent sept poèmes, d'environ 100 lignes chacun; ce sont de courtes scènes de la vie de tous les jours, *mostly of a humourous description*. Pour Hypéride (si le fragment est de lui), c'est la fin d'un discours, et le morceau n'est pas très long. Ces textes seront publiés en entier. De l'Homère, du Démosthène et de l'Isocrate, nous ne donnerons que des collations; mais un des manuscrits d'Homère contient un petit traité de grammaire, mis au nom de Tryphon et qui sera imprimé en entier. Le tout formera un petit volume. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 avril 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que l'administration italienne vient d'ouvrir un chantier de fouilles, sous la direction de M. le professeur Gatti, au bas du mur de fond de l'église des saints Cosme et Damien, siège de l'ancienne préfecture de la ville. On sait qu'à la face extérieure de ce mur avait été attaché, au temps de Septime Sévère, le plan de Rome, sur plaques de marbre, dont un certain nombre de fragments sont conservés aujourd'hui au musée Capitolin. Il faudrait retrouver le reste. Les fouilles ont commencé depuis quinze jours, mais

n'ont donné encore qu'un fragment de peu de valeur. Les travaux vont continuer en s'étendant autour de l'espace déjà creusé jusqu'à une profondeur de sept mètres. — M. le professeur Robert a fait connaître, dans la dernière séance de l'Académie des Lincei, une inscription argienne du VIe siècle, gravée sur une petite plaque de bronze appartenant à M. le comte Tyszkiewicz. Elle contient des formes très intéressantes au point de vue philologique, ἐνς pour εἰς, τονς pour τοὺς, etc. Elle prescrit des peines contre celui qui méprisera les décisions du tribunal établi près le temple de Minerve. — Le fascicule I-II (1891) des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, que publie l'Ecole française de Rome, va paraître. Il contient plusieurs dessins inédits de ruines romaines, les uns et les autres de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle. Ces dessins, empruntés à la collection Destailleur, sont commentés par M. le baron de Geymüller et M. le professeur Lanciani.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de proposer des candidats pour la place d'associé étranger, laissée vacante par la mort de M. Miklosich. Sont élus : MM. Renan, Delisle, Gaston Paris, Schefer.

M. Heuzey présente à l'Académie, au nom de M. le capitaine Léon Berger, attaché militaire à Constantinople, le moulage d'un bas-relief qui provient des gorges de Cheikane, dans la région montagneuse et peu explorée qui sépare l'ancienne Babylonie de la Médie et de la Perse. Cette sculpture a été estampée par le capitaine Berger sur les rochers mêmes, à 250m de hauteur. Elle rappelle un bas-relief analogue de la même région, dont le dessin a été donné autrefois par le major Rawlinson. Malgré l'exécution grossière inséparable de la sculpture rupestre, on reconnaît l'œuvre d'une population qui a subi l'influence de l'ancienne civilisation chaldéenne, avant l'époque du style proprement assyrien. La figure est celle d'un homme qui porte les cheveux et la barbe rasés, le corps ceint d'une étoffe frangée, la tête coiffée du turban assyrien : ce turban n'est autre que la *mitra*, qui, selon Hérodote, distinguait les Kissiens des Perses. A côté est une inscription en caractères cunéiformes, disposée en lignes verticales et divisée par cases, comme sur les statues de Tello. M. le capitaine Berger a rendu service à la science en allant rechercher, dans une région difficile et peu connue, ce précieux monument de l'antiquité orientale.

M. Germain Bapst, continuant sa lecture sur les spectacles publics donnés à Paris à l'occasion des entrées des souverains, étudie les entrées de Louis XI et de François Ier. Il montre qu'une collection de gravures, qui, depuis deux siècles, ont été signalées et étudiées comme représentant l'entrée de François Ier à Paris, n'est que la transformation, opérée par un falsificateur habile, d'une série de planches gravées pour représenter l'entrée de Charles Quint dans la ville de Bruges.

M. Salomon Reinach présente à l'Académie la photographie d'un joli groupe de terre cuite découvert à Myrina (Asie-Mineure). On y voit Vénus, entièrement nue, qui fouette avec sa sandale l'Amour agenouillé près d'elle. Dans un passage des *Dialogues des dieux* de Lucien, Vénus raconte qu'elle a châtié ainsi l'indocilité de son fils. Nous avons là l'explication d'un certain nombre de statuettes de bronze, qui représentent Vénus tenant une sandale et qui ont donné lieu aux interprétations les plus diverses. M. Reinach pense que le groupe de Myrina remonte à un original grec de l'époque alexandrine, où l'on prit l'habitude de figurer les dieux dans des attitudes familières et de donner à l'Amour les traits d'un enfant. A une époque plus ancienne, on le personnifiait sous l'aspect d'un adolescent. Un autre groupe de Myrina, dont M. S. Reinach montre aussi la photographie, réunit ces deux personnifications de l'Amour : on y voit un adolescent ailé, parlant à une jeune fille qui porte sur son épaule un Amour enfant. Ce dernier groupe est un des plus beaux qui aient été recueillis. Il annonce celui de l'Amour avec Psyché, qui tient une si grande place dans les monuments de l'art romain.

M. le capitaine Espérandieu communique un cachet d'oculiste romain, découvert près de Rennes. L'oculiste à qui il appartenait se nommait Sextus Flavius Basilius. Parmi les collyres qui y sont désignés, deux portent des noms qui se rencontrent pour la première fois, l'*amathystinum* et le *trigonum*. L'*amathystinum* était fait probablement, soit avec de la poudre d'améthyste, soit avec la plante appelée améthystée : M. Espérandieu tient la première hypothèse pour plus vraisemblable. Le *trigonum* devait être un collyre à la verveine.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur la religion grecque à l'époque d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : CHARMES (Gabriel), *l'Egypte, archéologie, histoire, littérature* ; — par M. Renan : RÉVILLE (Jean), *Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 4 mai — 1891

219. — **Delectus veterum Carminum arabicorum.** Carmina selegit et edidit Th. Nœldeke, glossarium confecit A. Müller. Berlin, 1890, in-12, xiv et 240 p.

Ce petit recueil, dû à la collaboration de deux orientalistes éminents, contribuera notablement à faire connaître et apprécier l'ancienne poésie arabe, celle qui a précédé et suivi, d'un siècle environ, la naissance de l'islam. Si fragmentaire que soit la forme sous laquelle nous l'avons reçue, si douteuse la rédaction qui nous l'a conservée, elle restera la base des études littéraires, le complément indispensable de l'histoire des premiers âges musulmans. Ces vieux documents, il y a encore tant à faire, je ne dis pas pour les rétablir dans leur intégrité, c'était déjà chose impossible aux scoliastes du second siècle de l'hégire, mais au moins pour les dégager des variantes et des commentaires qui les étouffent de leur végétation touffue !

MM. Nöldeke et Müller nous donnent un excellent modèle de ce que devrait être cette tentative de restauration. A première vue, on s'étonne qu'elle figure dans une collection de traités élémentaires qui, fidèle à son titre *Porta linguarum orientalium,* ouvre largement l'accès des études de philologie orientale. Il faut bien croire cependant qu'elle y est à sa place, puisque les deux savants collaborateurs l'ont préparée tout exprès et d'après le plan adopté pour l'ensemble de la collection. Mais qu'il soit bien entendu qu'elle y occupe un rang à part, le premier incontestablement, hors de la portée des débutants, à moins d'admettre chez ceux d'Allemagne une précocité bien enviable.

M. N. lui donne sa place véritable; dès les premières lignes de la Préface, il a soin d'avertir que son travail s'adresse aux lecteurs déjà munis d'une forte préparation par l'étude de la langue littéraire. Il n'a d'ailleurs aucune prétention à l'inédit; les sources où il a puisé sont pures, mais explorées depuis longtemps, le *Hamasa,* les *Moufaddalyat,* le *divan des Hodaïlites*, les *Moallakat* et, en première ligne, ce charmant *Kitab el-aghani* qui, sous un titre frivole « livre des Chansons », est le

livre d'or de la poésie arabe. Le *Delectus* lui doit ses meilleurs morceaux, sans exclure pourtant d'autres documents dignes de confiance : la *Biographie du Prophète* par Ibn Hicham, le livre du Collier « *el-'ikd* », le *Kamil* de Moberred et enfin, à titre de références, la Chronique de Tabari et le grand dictionnaire géographique de Yakout.

Pour le classement de ses matériaux, M. N. a suivi de près, au moins dans la première moitié de son recueil, l'arrangement des premières recensions indigènes : poésies gnomiques, élégies amoureuses, odes bachiques, chants de guerre, satires et poésies légères. Comme il fallait s'y attendre, les pièces du genre héroïque ont trait pour la plupart aux *Journées des Arabes*, notamment à la guerre de Bassous; on peut y comprendre aussi les curieuses improvisations des poètes maraudeurs, poésie et brigandage ne faisaient qu'un au désert; enfin les chants belliqueux des contemporains de Mahomet et les fières provocations des Kharidjites, ces premiers révoltés de l'islamisme. A défaut de l'épopée que le génie sémitique n'a jamais pu concevoir, ces fragments, d'une authenticité incontestable quant au fond, ont le double mérite d'être des *testi di lingua* de premier ordre et d'éclairer parfois d'une vive lumière le récit des chroniqueurs. A la suite de ces morceaux, en général de peu d'étendue, viennent cinq ou six *Kaçida*, poésies lyriques choisies parmi les plus célèbres, celles de Nabigha, Lébid et Zohaïr. C'est le *Poème du manteau* (Borda) qui clôt la marche, pièce bien connue, il est vrai, publiée un peu partout, en Europe et en Orient, mais qui se présente ici avec d'heureuses retouches où se reconnait la main exercée qui a écrit *Poesie der Alten Araben*. De cette dernière série j'aurais pourtant éliminé sans regret l'ode de Lébid ben Reby'ah (p. 100) pleine d'interpolations qui embarrassaient déjà les scoliastes du IIIe siècle de l'hégire, et en tout cas, trop difficile pour un livre d'école. Oserai-je formuler une autre réserve? Pourquoi s'être limité presque exclusivement aux œuvres classiques, celles qui ont donné naissance aux intarissables dissertations des écoles de grammaire de Basra et de Koufa? A Dieu ne plaise que je conteste la valeur esthétique et philologique de ces productions de « l'âge d'ignorance « *djahelyèh*, mais on ne peut nier qu'elles ne soient coulées dans le même moule. Leurs éternelles lamentations sur le douar abandonné, l'énumération de localités perdues dans le désert, le retour des mêmes scènes de combat, des mêmes descriptions réalistes de chamelles efflanquées et de loups affamés, tout cela, en dépit de quelques traits d'une sublimité biblique, finit par laisser une impression de fatigue et d'ennui. Grands coups d'épée et hospitalité ouverte à tout venant, voilà le thème invariable. Mais où est l'émotion, le cri du cœur, ce quelque chose d'humain qu'on est si heureux de rencontrer chez des poètes moins anciens, comme Abou Nowas et Moslim, pour nous en tenir à la fin du second siècle? Abou Nowas surtout, ce merveilleux artiste, avait ici droit de cité. On peut dire de lui comme de Farazdac, que sans lui le tiers de la langue serait perdu, et il l'emporte sur son devancier par un tour

d'esprit plus souple et plus délicat. Je reconnais au surplus que des appréciations de ce genre sont affaire de sentiment et de goût, et je craindrais de passer pour iconoclaste en insistant sur des préférences toutes personnelles, qui n'ont guère de chance de rallier encore la majorité des connaisseurs.

M. N. a usé d'une certaine indépendance dans la critique de textes de provenances si différentes, c'était son droit et, en vérité, personne n'y était plus autorisé. Dans la vocalisation des vers, il s'est gardé fort judicieusement de tenir compte des variétés dialectales, ce qui sera longtemps encore impossible, et s'est contenté de suivre les règles de la langue classique, en renvoyant pour plus ample informé aux grammaires de Caspari et de Wright. Les notes, quelques-unes d'un ton humoristique, dont il accompagne le texte, sont d'une concision voulue qui quelquefois laisse prise au doute : elles indiquent tout au plus la teneur générale des passages les plus difficiles et s'en remettent pour le reste au Glossaire.

C'est ici que commence la tâche de M. Müller, tâche d'une exécution particulièrement délicate, puisqu'elle doit toujours fournir le sens exact et précis en laissant encore une bonne part à l'initiative du lecteur. Il y a dans ce glossaire de quatre ou cinq feuilles tout au plus une somme considérable de travail : pour donner l'explication nette et arrêtée des mots difficiles, et Dieu sait s'il y en a dans la vieille poésie arabe, il a fallu dépouiller les fastidieux commentaires de Tebrizi et pénétrer les subtilités grammaticales de Moberred. M. M. s'est acquitté de ce labeur avec autant de conscience que de savoir ; je n'y ai relevé, pour ma part, que trois ou quatre omissions légères.

Voici en outre quelques observations prises au courant de la plume :

P. 9, l. 2, on s'attendrait à *minhâ* au lieu de *fîhâ* « je suis près d'elle », quoique le texte imprimé de l'Aghani soit ici d'accord avec celui d'Ibn Kotaïba.

P. 28, l. 8, la distinction que les lexicographes, d'accord avec l'usage, ont établie entre *lâ abâ laka* et *lâ oumma laka* n'est pas nettement indiquée. S'il est vrai que de ces deux locutions populaires la première se prend ordinairement en bonne part, l'autre au contraire est presque toujours injurieuse : « toi qui n'as pas de mère ! » N'est-ce pas un souvenir du temps où la noblesse venait de la ligne maternelle ?

P. 64, v. 2, le mot *taouaçîn* manque dans le glossaire, ce qui ajoute à la difficulté du vers déjà obscur par ses inversions. — *Ibid.*, v. 7, même observation pour le mot *mesnewya*.

P. 76, l. 10, *ẓâta leïletin*, comme l'indique la glose du Hamasa, est terme circonstantiel et non le sujet du verbe *taoummou*.

P. 93, v. 2, la nuance de ce vers me paraît un peu différente. M. N. traduit en note « Virescite o arbores », je préférerais « Cur virescitis, etc. ? » C'est un regret : « la nature est en fête, mais mon cœur est en deuil ; » la particule *alâ* n'empêche pas le tour interrogatif de la phrase. — Dans le vers suivant, le voisinage du mot *touqa* « timor domini »

me persuade que *zâd* doit se prendre ici au figuré dans le sens de « provision pour la vie future » ; je traduirais donc « viaticum ex pietate quærebat », au lieu de « victum e tributo lege divina sancito », etc. Dans ces premières luttes religieuses, on sait qu'un certain mysticisme se mêlait déjà aux haines politiques.

P. 105, v. 3, *Somayya* très douteux comme nom propre. Ne serait-ce pas plutôt un des pluriels de *Semâ*, ciel, nuages.

P. 106, v. 10, pourquoi ne pas lire *el-daqatil-'atani* en rapportant ces mots comme qualificatifs à *menziletin*, ce qui signifierait « une halte dont l'abreuvoir est étroit, d'un accès difficile ? »

Le texte des vers, d'une justification un peu trop serrée, et celui du glossaire sont revus avec le plus grand soin ; çà et là des points diacritiques sont tombés pendant le tirage, mais la liste d'errata y met bon ordre. En résumé, la nouvelle anthologie, pour le fond comme pour l'exécution matérielle, est un excellent travail qui ne peut manquer d'être accueilli avec faveur. Destinée à l'enseignement supérieur de la littérature arabe, tous, maîtres et élèves en feront leur profit ; les maîtres surtout qui y trouveront réunis en un format commode une foule d'exemples et d'utiles sujets de comparaison épars jusqu'ici en maint ouvrage rare et coûteux. C'est donc en toute sincérité que je joins mes remerciements à ceux qui ont déjà été adressés de l'étranger à MM. Nöldeke et Müller. On n'attendait pas moins de deux savants dont le nom fait autorité dans le domaine de la philologie et de l'érudition orientales.

A. Barbier de Meynard.

---

220. — **Aristoteles Schrift vom Staatswesen der Athener** verdeutscht von Georg Kaibel und Adolf Kiessling. Strassburg, Karl J. Trübner, 1891. 2 mark.

Voici la première traduction du nouveau livre d'Aristote. A vrai dire les auteurs ne lui ont pas donné ce titre, et ils se sont moins préoccupés de rendre le texte grec en le serrant d'aussi près que possible, que de le présenter dans leur langue à ceux de leurs compatriotes qui n'entendent pas ou n'entendent plus le grec. Comme ils le disent très justement dans leur courte préface, l'ouvrage d'Aristote n'intéresse pas seulement les savants : tout homme cultivé doit jouir de cette belle découverte, et désormais il le peut.

Les traducteurs se sont d'abord efforcés d'être aussi clairs que possible, écartant tous les mots grecs habillés à l'allemande, dont sont hérissés les manuels d'antiquités et les éditions savantes : la *Phyle* devient un *Kreis ;* les *Agoranomen* s'appellent *Marktmeister ;* les *Euthynen* changent leur titre contre celui de *Mitglieder der Revisionkammer*. Fort heureusement pour les initiés, les traducteurs ont pris le soin de mettre partout le mot grec entre parenthèses à côté du nom allemand.

Cette règle, moins gênante pour des traducteurs allemands qui ont toujours des mots composés à leur disposition, n'est pas la seule que se soient imposée Kaibel et Kiessling. Ils n'ont pas craint, par endroits, d'allonger discrètement le texte pour le rendre plus aisément intelligible et pour mieux marquer le lien entre les différentes idées, atténuant ainsi la concision de l'auteur sans trop ralentir sa marche rapide. Aussi bien la traduction tout entière est-elle écrite dans une langue très nette, d'où les locutions familières ne sont pas exclues, si bien que le lecteur le moins attique ne se sent pas perdu au milieu de tous les noms de la première partie ni de tous les détails de la seconde. Ajoutons que des dates, imprimées dans la marge, viennent en aide à la mémoire et sont d'un très grand secours. Les traducteurs ont donc parfaitement atteint le but qu'ils se proposaient, et leur petit volume, très bien imprimé, rendra de très grands services.

Les hellénistes et les savants ne seront pas les derniers à en profiter. Bien que le texte grec ne soit pas joint à la traduction, bien que celle-ci ne soit alourdie d'aucune note, Kaibel et Kiessling n'en auront pas moins contribué pour leur part à l'établissement du texte. S'ils ont laissé de côté un très petit nombre de passages, dont la restitution leur a échappé, ils en ont corrigé, complété, éclairci beaucoup d'autres, que je ne saurais noter sans entrer dans un trop grand détail. Il est clair aussi qu'ils ont laissé subsister bien des difficultés : toute la fin du chap. 53 (les éponymes et les arbitres) n'est pas encore satisfaisante.

En somme, l'œuvre est excellente, et nous ne saurions trop la recommander aux lecteurs français.

B. Haussoullier.

Puisque j'ai déjà entretenu nos lecteurs de l'édition *princeps* de l'Ἀθηναίων πολιτεία, peut-être me sauront-ils gré de les tenir en quelques mots au courant de tout ce qui a été tenté pour l'améliorer. On sait déjà que personne n'a attendu la publication du fac-simile pour proposer ses corrections et ses restitutions. Les Anglais se sont mis les premiers en campagne, et comme ils se montraient fort sévères et fort injustes pour M. Kenyon, ils ont pris toute sorte de libertés avec Aristote. L'*Athenæum*, l'*Academy*, le *Cambridge Reporter*, nous ont apporté un flot d'*emendations*, qui témoignent souvent de plus de hardiesse que de compétence. On les trouvera toutes réunies dans les numéros de mars et d'avril de la *Classical Review* : M. K. a pris la peine de les collationner sur le papyrus et d'indiquer celles qui lui semblaient possibles. Il se propose d'ailleurs de publier dans un prochain numéro de la même Revue, quelques corrections que lui a suggérées un nouvel examen du manuscrit. Les Allemands ont été plus discrets que les Anglais et seront plus utiles. H. Diels (*Deutsche Litteraturzeitung*, p. 241) et surtout F. Blass (*Literarisches Centralblatt*) ont, une fois de plus, prouvé leur profonde connaissance de la langue

attique. Un maître hollandais bien connu, H. van Herwerden *(Berliner Philologische Wochenschrift*, p. 322), a, lui aussi, grandement contribué à l'établissement du texte [1].

La publication du fac-simile (17 mars) [2] ouvre une nouvelle période. Malheureusement nombre des photographies sont assez mal venues et le déchiffrement présente de très grandes difficultés. M. Kenyon les a rencontrées avant nous et nous ne lui en devons que plus de reconnaissance.

B. H.

---

221. — I. Jakob Escher. **Triton und seine Bekæmpfung durch Herakles.** Leipzig, G. Fock, 1890. In-8, 139 p.

222. — H. L. Urlichs. **Herakles und die Hydra,** ein Torso des von Wagnerschen Kunstinstituts der Universitæt Würzburg, und über einige Werke des Künstlers Pythagoras. Leipzig, Teubner, 1890 (Extrait des *Verhandlungen der 40 Versammlung deutscher Philologen in Gœrlitz*.) In-4, 26 p., avec une pl.

I. L'épisode du combat d'Héraklès contre Triton est représenté sur un grand nombre de vases à figures noires qui ont été énumérés en 1882 par M. Petersen (*Annali dell' Inst.*, 1882, p.73-89). Il est plus rare sur d'autres monuments, mais les fouilles poursuivies sur l'Acropole d'Athènes de 1883 à 1890 ont fourni deux frontons de temple en tuf poreux où cet épisode est figuré, comme il l'est aussi sur la frise du temple d'Assos rapportée au Louvre par Texier. Les frontons de l'Acropole ont donné lieu à de nombreux articles, où l'histoire du mythe d'Héraklès et de Triton a été abordée ; le travail de M. Escher a donc cet avantage que l'auteur a pu faire entrer en ligne des œuvres d'art tout récemment exhumées et les étudier avec un développement que les articles de recueils périodiques ne comportent pas.

M. E. commence par examiner la désignation d'*Halios Geron* « le vieux de la mer », appliquée non seulement à Triton, mais à Nérée, Glaukos, Phorkys et Protée. C'est là, suivant lui, le nom collectif des divinités marines d'ordre inférieur, qui s'effacèrent plus tard devant Poseidon ; ce sont « les princes détrônés de la mer ». M. E. pense que les noms de Triton, Nérée, etc. sont plus anciens que celui de *Halios Geron,* ce que je ne suis pas disposé à croire ; il semble bien plutôt que la désignation la plus vague est la première en date et que le « vieux de la mer » a été successivement identifié à des divinités locales d'un caractère analogue.

Triton, pour M. E., est le védique Trita, qui règne sur les eaux, et le Thrita du Zendavesta. Τριτογένεια, épithète d'Athéna, signifie fille de

---

1. Les corrections de Blass et d'Herwerden sont réunies dans le nº d'avril de la *Classical Review*.

2. Un certain nombre d'exemplaires étaient prêts depuis un mois et quelques savants privilégiés l'ont eu entre les mains bien avant le 17 mars : Kaibel est du nombre.

Trita ou de Triton, et M. E. admet avec M. Bréal (*Mélanges de mythol.*, p. 16) que ce nom a été mis en relations avec le vieux mot Τριτώ, signifiant *tête*, à une époque où la signification primitive en était oubliée et où le mythe de la naissance d'Athéna, sortie de la tête de Jupiter, s'était répandu dans tout le monde grec. Il n'y a là rien de nouveau, mais aussi rien de prouvé : des noms comme *Trita* et Τρίτων peuvent faire conclure à une forme indo-européenne commune dont ils dérivent, mais non pas nécessairement à l'existence d'une divinité appartenant au Panthéon primitif des Aryas. Ce πρῶτον ψεῦδος de la mythologie dite comparée n'est pas étranger aux raisonnements de M. Escher.

Dans les légendes grecques qui nous restent, Athéna ne paraît pas comme la fille de Triton, mais divers indices permettent de croire, comme l'a ingénieusement montré M. E., que la tradition la plus ancienne était d'accord avec l'étymologie. Ainsi Apollodore (III, 12, 3) raconte qu'Athéna fut élevée chez Triton, qui avait aussi une fille du nom de Pallas; la Triteia de Pausanias (VII, 22, 8) paraît bien aussi identique à Athéna. Les légendes postérieures font naître Athéna sur les bords de divers lacs nommés *Triton*. Mnaseas dit qu'Athéna est fille de Poseidon ; or, Poseidon, suivant la remarque de M. E., est le successeur de Triton dans la phase de la mythologie hellénique qui nous est seule connue par des témoignages directs.

M. E. a consciencieusement étudié les différentes traditions locales de la Grèce où le mythe de Triton a laissé des traces. Les pages qu'il consacre à la question des lacs *Triton* en Afrique sont intéressantes; il pense que les Libyens adoraient une divinité guerrière que les Grecs identifièrent avec Athéna; que cette divinité, dans la légende libyenne, avait pour père un dieu régnant sur les eaux et que les Grecs assimilèrent ce dieu à leur Triton. De là le nom de Triton donné par les navigateurs hellènes à tous les lacs qu'ils rencontrèrent sur la côte d'Afrique.

Triton paraît à la fois comme dieu des eaux intérieures (lacs, rivières) et comme dieu de la mer : la première conception, prédominante chez les Éoliens, est la plus ancienne. Mais ces idées mythologiques appartiennent à une antiquité fort reculée, car Homère déjà ne nomme plus Triton et ne voit dans Tritogeneia que la fille de Jupiter. L'archéologie conduit au même résultat en nous montrant que le mythe de Triton est presque entièrement ignoré des artistes grecs depuis la fin du VIe siècle av. J.-C. On ne trouve plus, à l'époque classique, que *des* Tritons, divinités inférieures de l'élément humide que M. Brückner a heureusement appelés les « Silènes de la mer ».

Le mythe de la lutte d'Hèraklès contre Triton, si fréquent sur les produits de l'ancien art attique, alors qu'il fait complètement défaut sur les vases de Corinthe, est localisé sur trois points : à Pheneos dans le Péloponnèse, où Hèraklès apparaît comme vainqueur de l'élément humide, d'un Φενεὸς γέρων; dans la région du Bosphore, et, enfin, sur

la côte de Libye. Sur le premier point, l'ennemi d'Héraklès est un démon fluvial; sur les deux autres, c'est un génie de la mer. Si, comme le croit M. E., la première conception est la plus ancienne, il faut attribuer l'antiquité la plus reculée à la légende du Péloponnèse; la légende bosporane paraît aussi antérieure à celle qui place ce combat sur les côtes de Libye.

Triton étant le père d'Athéna doit avoir eu, à l'origine, une forme purement humaine et M. E. pense que son type de dieu-poisson est dû à une influence orientale qui se sera exercée dans la région du Bosphore de Thrace. C'est à ce pays, en effet, qu'appartiennent les plus anciennes représentations que nous possédions du dieu, la frise d'Assos, les monnaies de Cyzique, le poisson d'or de Vettersfelde, les vases à figures noires que M. Dümmler attribue à quelque cité pontique (*Röm. Mitth.*, 1887, p. 171).

La scène du combat d'Héraklès et de Triton, telle que la représentent plus de soixante-dix vases à figures noires et les deux frontons archaïques de l'Acropole, se placerait, suivant M. E., dans le Bosphore. Cette hypothèse souffre une difficulté sérieuse, car sur un des frontons en question, le combat se passe en présence de Cécrops. Nous préférons admettre avec M. Brückner (*Athen. Mitth.*, 1890, p. 113) qu'une tradition (non recueillie par les auteurs qui nous restent) localisait le combat d'Héraklès et de Triton en Attique. L'ancienneté des relations entre l'Attique et le Bosphore explique le transport du mythe, mais ne justifie pas suffisamment la présence de Cécrops dans l'hypothèse où le combat aurait lieu au nord de la mer Egée.

Dans le même fronton, Triton appuie la main droite sur un objet indistinct, qui, d'après l'ensemble de la composition, semble être le motif et le prix du combat. M. Brückner pense que c'est un dauphin, M. E. y voit une corne à boire. La première opinion nous paraît plus vraisemblable, à en juger par l'attitude de la main qui est étendue à plat.

La dissertation de M. Escher est extrêmement intéressante; nous n'avons pu en indiquer rapidement que les points principaux, mais nous ne la quitterons pas sans signaler encore aux historiens de l'art grec archaïque les développements instructifs où est entré l'auteur au sujet de la frise d'Assos (p. 116-120).

II. Le torse qu'a étudié M. Urlichs représente Héraklès portant la dépouille de l'hydre; il a été acquis à Rome en 1888. C'est un travail romain, portant des traces de polychromie, qui paraît être la copie réduite d'une œuvre colossale. L'hydre est figurée avec un corps de serpent et une tête de jeune femme; M. U. a dressé une longue liste des monuments où ce type se rencontre, monuments qui appartiennent tous à l'époque romaine [1]. Mais les vers d'Hésiode (*Théog.*, 297 sq.) montrent que le type original de l'Hydre était, dans l'ancienne mytho-

1. M. U. écrit *Gallèrie, Pellèrin, Cohèn*; notre *e* muet n'est pas facilement accepté en Allemagne.

logie, celui de la mère de l'Hydre, Échidna, ἥμισυ μὲν νύμφην... ἥμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν. On peut donc admettre que, par suite d'une confusion volontaire qui doit remonter à l'époque hellénistique, le type de la mère a été prêté à la fille. La sculpture du musée de Würzbourg est jusqu'à présent la seule où Héraklès vainqueur paraisse avec les dépouilles de l'Hydre; il porte aussi la peau du lion de Némée et M. U. rappelle à ce propos les vers de Sénèque, où Junon dit, en parlant d'Hercule (*Herc. fur.*, 46) : *Armatus venit leone et hydrâ.*

La seconde partie du mémoire de M. U. concerne le texte de Pline sur le sculpteur Pythagore de Rhégium (XXXIV, 59), comparé aux informations que fournit Pausanias sur le même artiste. La statue de l'athlète Protolaos à Olympie est identique à celle du *puer tenens tabellam* dans Pline; la *tabella* serait analogue aux πίνακες attiques et aurait peut-être porté la signature du sculpteur. Le *mala ferens nudus* de Pline, qu'on a voulu généralement identifier à un Héraklès du type Farnèse, est l'athlète Dromeus de Pausanias, portant les pommes qui étaient données en prix aux athlètes vainqueurs dans les concours de Delphes (Luc., *Anach.*, IX). Ces hypothèses sont fort ingénieuses, et M. Urlichs a donné là un excellent spécimen des résultats qu'on peut obtenir par la comparaison minutieuse des listes d'œuvres d'art conservées dans Pausanias et dans Pline.

Salomon Reinach.

---

223. — **Chronologie de l'empire romain**, publiée sous la direction de R. Cagnat, professeur au Collège de France, par Georges Goyau, élève de l'École Normale supérieure. Paris (Klincksieck), 1891, in-12, LIX-635 pages. Prix : 6 fr.

La « Nouvelle collection à l'usage des classes », qui compte déjà plus d'un manuel utile, vient de s'enrichir d'une *Chronologie de l'empire romain*, appelée à un succès certain.

C'est une idée heureuse, répondant à un besoin réel, que M. Cagnat a suggérée à M. Goyau, en lui demandant de dresser, sous sa direction, une chronologie de l'histoire de la Rome impériale. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire romaine à l'époque de l'empire, savent combien il est malaisé d'avoir sous la main un répertoire chronologique capable de les renseigner immédiatement sur le fait cherché. S'agit-il d'une date consulaire? Les listes de Klein ou de Bouché-Leclercq fournissent la réponse. S'agit-il d'un fait de la vie politique, morale, littéraire? La recherche devient très incommode. Les *Fasti romani* de Clinton sont à peu près la seule ressource; mais ils ne se trouvent pas d'ordinaire dans les bibliothèques des étudiants, et, malgré leur mérite, ils sont aujourd'hui bien incomplets. Ils datent de 1845-1850; combien de matériaux ont été réunis pour la chronologie romaine par le travail de ces quarante dernières années! Il faut donc consulter les grandes histoires ou les monographies; que de temps perdu pour trouver une date! Aussi

le travailleur qui entreprendrait de dresser une chronologie romaine pouvait être assuré à l'avance de la reconnaissance des étudiants et des professeurs.

Cette reconnaissance manquera d'autant moins à M. G. que son livre est composé avec une rigueur à laquelle les manuels de chronologie ne nous ont pas habitués en général. Chaque date y est accompagnée de sa référence; une liste des ouvrages cités, qui est comme une bibliographie alphabétique de l'histoire impériale, donne la clef des renvois. Bien entendu, M. G. ne pouvait élucider, au cours de son répertoire, toutes les difficultés chronologiques que présente l'histoire de l'empire romain; mais chaque fait qu'il cite étant accompagné de l'indication des sources anciennes ou des autorités modernes, tout lecteur aura le moyen de se faire une opinion raisonnée.

Voici le plan de ce manuel. Il comprend la période qui va de la bataille d'Actium à la mort de Théodose. Chaque page — on aurait pu faire moins d'économie sur les marges, pour laisser un peu de place aux annotations manuscrites — chaque page se divise en trois colonnes. La première donne les années de l'ère chrétienne avec les noms des consuls ordinaires et suffects, dont la liste a été conduite jusqu'à la fin du consulat; la deuxième, l'énumération des faits, une asterisque distinguant ceux dont la date est hypothétique; la troisième, l'indication de la saison, du mois, du jour, quand cette précision est possible. On regrettera l'omission dans la première colonne des années *ab Urbe condita*, elle est fâcheuse surtout pour les premiers temps de l'empire; mais on louera la richesse de la colonne des faits. M. Goyau a réuni pour chaque année tous les faits d'histoire romaine qu'il lui a été possible d'y rapporter : noms des préfets du prétoire, de la Ville, de l'annone; faits politiques, économiques, littéraires, moraux, religieux (les faits de l'histoire de l'Église ont été mentionnés avec raison); actes législatifs qui ont été conservés avec leurs dates. En un mot, il nous donne quatre siècles d'histoire impériale réduits en un index chronologique d'un peu plus de six cents pages.

Dans un livre qui ne comporte que des dates, des noms et des renvois, les chances d'erreur ne manquent pas; d'autre part, des ouvrages de ce genre, pour être utiles, doivent être impeccables. Nous n'avons pas constaté d'inexactitudes dans les pages que nous avons vérifiées. Nous avions noté un lapsus assez grave à la page 38 : 1 (Ap. C.), au lieu de 1 (Av. C.); ce qui bouleverse le système chronologique si délicat des années voisines de la naissance de Jésus-Christ; mais il a été relevé dans les *Errata*. Il est à souhaiter que la liste des *Errata* et des *Addenda*, placée en tête, soit fondue dans le texte de la prochaine édition, qui ne saurait tarder. Nous ne voyons pas que l'auteur ait consulté l'excellent manuel de Nirschl, *Lehrbuch der Patrologie und Patristik*, qui est comme le Teuffel de l'histoire ecclésiastique.

On devine ce qu'il a fallu de travail, de patience et de soin, pour

dépouiller les textes classiques, les recueils épigraphiques, les codes, les ouvrages des modernes, qui se rapportent aux quatre premiers siècles de l'histoire impériale. Cependant, cette chronologie est l'œuvre d'un jeune normalien, qui a voulu « occuper utilement les loisirs de sa seconde année d'école ». Le temps ne fait rien à l'affaire. Soit; mais il est permis de deviner dans le travailleur qui a su mener à bien une œuvre aussi laborieuse, un érudit qui fera honneur un jour à l'histoire romaine par des travaux personnels.

G. Lacour-Gayet.

---

224. — D. D'Aussy. **Campagnes de Du Guesclin** dans le Poitou, l'Aunis et La Saintonge (1372-1375). La Rochelle, imprimerie Noel Texier, 1890. Grand in-8 de 16 p.

Le Mémoire de M. Denis d'Aussy me paraît excellent. L'auteur a tiré un heureux parti de divers documents des Archives nationales, dont quelques-uns ont été récemment publiés par M. Guérin (tome XIX des *Archives historiques du Poitou*) [1]. Son récit est intéressant et sa discussion est concluante. Soit qu'il contredise Froissart (pp 6, 7, 11, 12, etc), soit qu'il contredise d'autres chroniqueurs tels que Cabaret d'Orville et l'auteur de la *Chronique des quatre premiers Valois* (p. 71), soit enfin qu'il s'attaque à l'historien de la Saintonge, Massiou (p. 10), il a toujours raison. Je crois pouvoir dire que ces courtes pages, où la partie chronologique et la partie topographique ont été surtout remarquablement traitées, seront utilement lues, même par ceux qui connaissent déjà le beau travail de M. S. Luce dans le tome VIII de cette édition de Froissart qui est pour le xiv[e] siècle ce qu'est pour le xvii[e] l'édition de Saint-Simon par M. de Boislisle.

T. de L.

---

225. — **Le comte de Montgomery**, par Léon Marlet. Paris, Picard, 1890. 1 vol. in-8, 188 pp.

On sait quelle fut la destinée tragique de ce personnage. Le nom de Gabriel de Montgomery, « celuy qui tua à jouster le roy Henry », est passé à la postérité, grâce au triste événement dont il fut involontairement l'auteur. Sa carrière s'annonça d'abord comme des plus brillantes. Né en 1530, il était déjà, peu après 1547, à un âge où la plupart ne font que débuter, capitaine de la garde écossaise et gouverneur de la Bastille. Le tournoi du 30 juin 1559, dans lequel le roi Henri II fut par lui frappé à mort, vint anéantir ses espérances. Il se réfugia alors

---

1. Dans une charte du mois d'avril 1373, M. d'A. a trouvé les « noms jusqu'ici inconnus » et qui « méritent d'être mis en lumière », de deux bourgeois de la Rochelle qui aidèrent fort Du Guesclin à occuper le château de cette ville et, par suite, la ville même: Bernard Gauthier et Jamet Duchesne.

pendant quelque temps à l'étranger, voyagea en Italie et adhéra peu après ouvertement à la Réforme. Il joua, à partir de ce moment, dans les luttes religieuses qui commençaient, un rôle des plus actifs, et devint l'un des chefs huguenots les plus braves et les plus audacieux. Ses opérations militaires en Normandie, et en particulier l'habileté avec laquelle il dirigea la défense de Rouen contre l'armée royale, puis ses succès dans les guerres du Midi, notamment en Bigorre et en Béarn, le mirent tout à fait en vue. Échappé à la Saint-Barthélemy, il passa aussitôt en Angleterre où il réunit une flotille avec laquelle il alla au secours de la Rochelle (1573). Il s'occupa ensuite d'organiser dans les îles normandes une expédition qu'il fit débarquer en Normandie. Enfermé dans le château de Domfront, il y fut fait prisonnier après une intrépide défense. Les conditions de la capitulation furent, à son égard, indignement violées. Poursuivi par la haine implacable de Catherine de Médicis, il fut condamné à mort par le Parlement et exécuté le 26 juin 1574. Telle est, esquissée dans ses grands traits, la vie de l'homme dont M. Marlet vient d'écrire l'histoire. Il n'y avait pas encore sur lui de travail d'ensemble et les données de sa biographie étaient éparses de tous côtés. L'auteur les a diligemment réunies et les a présentées sous une forme qu'il s'est efforcé de rendre aimable et vivante. Je lui reprocherai surtout d'avoir exagéré cette tendance. La préoccupation, à laquelle il obéit constamment, d'animer son récit par des dialogues imaginés d'après des documents plus ou moins authentiques, l'amène trop souvent à tomber dans la fantaisie, je dirai presque dans le roman. L'humour, certes, ne doit pas être bannie de l'histoire, mais pas trop n'en faut. En somme, M. M. se rapproche davantage des procédés d'Alexandre Dumas que de l'austère méthode de l'École des Chartes qu'il semble dédaigner de parti pris. Cette dernière a cependant du bon : elle lui eût appris à donner à son ouvrage des divisions un peu précises qui font complètement défaut [1], à fixer les dates avec plus de certitude, à donner des sources de son sujet une bibliographie au moins sommaire, à supprimer les phrases sonores et inutiles qui déparent cette étude, en un mot à faire œuvre de science, au risque d'enlever au livre un peu de cet agrément qui n'est pas encore le but unique de l'histoire. Le jugement final de M. Marlet sur son personnage ne se dégage nulle part avec netteté. Ses dispositions à l'égard de son héros se sont manifestement modifiées au cours de son travail Le ton de panégyrique sur lequel il termine est beaucoup moins sensible dans les premières pages. Il range Montgomery à côté des plus illustres capitaines du XVIe siècle, au tout premier rang. C'est là une appréciation excessive qu'il est permis de ne pas partager. Quoi qu'il en soit, cette étude est intéressante et basée sur une information étendue, sinon complète. C'est

1. Ces cent quatre-vingt-huit pages se suivent sans un seul titre de chapitre ou de paragraphe, et, comme l'ouvrage est dépourvu de table, il est presque impossible de s'y reconnaître et d'y retrouver quelque chose.

une utile contribution que l'auteur, avec un peu plus de mesure et moins d'imagination, aurait pu rendre définitive.

A. L.

---

226. — E. LINTILHAC. **Précis historique et critique de la littérature française,** depuis les Origines jusqu'à nos jours. I. Des Origines au XVIIe siècle. 1 vol. in-12, Paris, 1890.

Il a paru dans ces dernières années un certain nombre de manuels d'histoire de la littérature française, dont quelques-uns (celui de M. R. Doumic, par exemple) sont fort satisfaisants; mais tous, bons ou mauvais, s'accordent à ne faire au moyen âge qu'une place restreinte. M. Lintilhac a jugé que les origines de notre littérature méritaient mieux, et il a cherché, comme l'indique son titre, commenté dans sa préface, à en renouveler l'histoire par une information plus étendue et un effort de critique personnelle. C'est bien à tort qu'il s'excuse, dans cette préface, d'avoir, en ce qui concerne le moyen âge, « risqué les jugements parmi les renseignements ». Cette méthode est, non seulement légitime, mais la seule bonne, dans un livre destiné aux classes; on ne voit pas d'ailleurs pourquoi le moyen âge aurait le privilège d'échapper à l'appréciation esthétique. Cette partie n'est pas du reste la plus personnelle du livre. M. L. est plus indépendant quand il arrive au XVIe siècle : ses chapitres sur la Renaissance en Italie et en France, sur Marot, sur Ronsard, sur Rabelais et Montaigne sont très remarquables : ils témoignent d'une parfaite connaissance du sujet et d'un jugement sûr et fin.

Mais l'originalité de M. L. est surtout dans l'essai, louable et intéressant, de faire passer dans la circulation un plus grand nombre de faits précis. Il a visé, dit-il, à mettre le lecteur au courant des travaux les plus récents : il a tenu parole, et au-delà, puisqu'il a été jusqu'à « provoquer les confidences » des auteurs, et qu'il nous donne, par exemple, l'analyse sommaire d'une thèse future sur le *Roman de Renart*. Il n'y a pas un travail de quelque valeur, si nouveau soit-il, que M. L. n'ait mis à profit. Il ne l'a même fait qu'avec trop de zèle; il semble que sa confiance dans les ouvrages « les plus récents » ne soit pas exempte de superstition, et elle lui a fait accueillir, à côté de beaucoup de résultats assurés, quelques conclusions aventureuses. Nous pourrions encore nous demander, puisque nous sommes en train de chicaner, si un livre de ce genre est tout à fait approprié aux exigences de la classe de seconde : M. L., qui est pourtant un merveilleux avocat, n'a pas réussi à nous convaincre qu'il soit toujours resté parfaitement fidèle à l'esprit du programme universitaire, si du moins cet esprit est bien qu'on s'attache « à ce qui dure ». En d'autres termes, n'y a-t-il pas là, pour des enfants de quatorze ans, qui ont déjà tant à apprendre, beaucoup de faits, de dates, de noms? Si M. L. allait fournir de nouveaux arguments à la bruyante école qui a inventé le surmenage? Il pourrait nous objecter cent

bonnes raisons, nous dire, par exemple, que l'histoire des genres, qu'il a traitée avec un soin particulier, n'est pas moins importante que celle des auteurs. Nous sommes si bien de son avis que nous regrettons presque qu'il n'ait pas dépouillé toute préoccupation scolaire et donné à son ouvrage les développements que le plan comportait. Mais, si cet ouvrage est un peu chargé pour les élèves des lycées, il est excellent pour ceux de nos Facultés et pour des lecteurs désireux de se renseigner vite et bien sur l'état d'une question. N'est-ce pas ceux-ci du reste que l'auteur a eus surtout en vue? N'est-ce pas à leur usage qu'il a rédigé ces « Conseils pour documenter une question d'histoire littéraire » et dressé cette liste commode et complète, d' « ouvrages à consulter »?

Cette réserve faite, il faut rendre justice à l'habileté de metteur en œuvre de M. L. Il a su porter un énorme fardeau avec facilité, et même avec grâce; son exposition, si nourrie et si serrée, reste claire, vive, attachante, grâce surtout à un style, un peu cherché parfois, mais spirituel et coloré, très personnel en somme et très vivant.

Voici maintenant quelques observations de détail, presque toutes relatives à quelques chapitres pour lesquels M. L. n'était pas soutenu par de bons travaux d'ensemble. P. 13. Il faudrait, si l'on reprend à M. Brachet sa règle de la « chute des consonnes médianes », l'expliquer et la restreindre : les consonnes labiales, par exemple, ne tombent pas même entre deux voyelles. — *Ibid.* La nature de l'accent pose des questions fort complexes : il n'est pas certain qu'il fût « une élévation en même temps qu'un appui de la voix ». — P. 18. Il est évidemment impossible de donner en quelques lignes une idée de la phonétique de la « langue d'oc » ; — *abouat* est un mot refait sur le français *avoué*. — P. 21. Il y a beaucoup de textes provençaux mal édités; mais il n'y en a pas un grand nombre d'inédits (du moins parmi les textes littéraires). — P. 22. A propos du théâtre provençal, il faudrait signaler le groupe des Mystères alpins découverts il y a une dizaine d'années, et les Mystères rouergats récemment signalés par M. Thomas (*Ann. du Midi*, II, 385). — P. 28. Le nº 461 du *Grundriss* de Bartsch (à la ligne précédente, lire 460 au lieu de 400) contient une liste non de 251 *poètes* anonymes, mais d'autant de *pièces* dont beaucoup ne sont que des fragments d'autres pièces connues. — P. 29. Les dates assignées à divers troubadours sont trop précises; il ne reste pas un seul vers d'Éble de Ventadour; ceux de Richard Cœur-de-Lion sont en français. — P. 30. La question des cours d'amour est loin d'être tranchée, comme le prouvent les récents travaux de MM. G. Paris, Rajna et Crescini. — P. 43 n. 1. Confusion entre une prétendue « cantilène de saint Chinian » et la vie de ce personnage. — P. 48. Lire « Briançon » au lieu de Besançon » (voy. le contexte). — P. 76. Lire « P. Wilhelm » ou « Guilhem » au lieu de « P. Vidal »[1]. — P. 87. Ce n'est que dans un roman du XIVᵉ siècle que la

1. D'autres erreurs sur la littérature provençale ont été relevées dans les *Annales du Midi* (III, 273). Tout ce chapitre, qui a dû être emprunté à des livres inexacts et surannés, demanderait une attentive revision.

dame de Fayel est l'amante du châtelain de Couci. — P. 129. Le texte des *Lois de Guillaume le Conquérant* ne remonte pas à leur promulgation ; la langue en a été rajeunie dans le ms. unique qui les a conservées (voy. *Rev. crit.*, 1867, I, 56); les *Quatre livres des Rois* sont de la fin du XIIe siècle, les *Dialogues du pape Grégoire* et les *Sermons de saint Bernard* du commencenent du XIIIe. — P. 150. Il est difficile de voir aucun rapport entre l'école de Crétin et de Meschinot et celle de Ronsard. — P. 199. C'est caractériser peu exactement la « troisième manière » de Ronsard que la rapprocher de celle des rhétoriqueurs, qui, en dépit de ce nom, n'a rien de particulièrement oratoire. — P. 180. Il avait été publié du vivant de Saint-Gelais (1547) un petit recueil de ses poésies. — P. 181. On ne peut guère admettre, avec M. Chenevière, que Despériers, si sec et si raboteux quand il écrit en vers, soit en rien un précurseur de Ronsard ; les véritables précurseurs de la Pléiade sont dans l'école de Lyon (qui eût mérité mieux qu'une rapide mention) ; Ronsard semble l'avoir senti, car il n'enveloppe point Heroet et M. Scève dans le dédain universel qu'il professe pour le passé (v. la préface en tête de la 1re éd. des *Odes*).

Voilà bien des remarques ; leur nombre prouvera du moins à M. L. notre désir de voir s'améliorer encore un livre déjà très recommandable.

A. JEANROY.

---

227. — **Les grands écrivains français. Bernardin de Saint-Pierre,** par Arvède BARINE. Hachette, 1891, 187 pp.

Si la collection ouverte par la *Mme de Sévigné* de M. Boissier se continue par beaucoup de volumes aussi légers et solides tout ensemble que celui-ci, la *Revue critique* elle-même n'aurait plus grand chose à critiquer Le *Bernardin de Saint-Pierre* d'Arvède Barine (on sait quelle femme distinguée cache ce pseudonyme), non seulement dit sur le sujet tout ce qu'il faut et ne dit rien que ce qu'il faut, mais le renouvelle en le précisant Jamais la physionomie *vraie* de cet élégiaque qui fut, dans la réalité, un esprit réfléchi et tenace, n'était apparue avec cette netteté. « Il est bon, dit l'auteur, de rendre au modèle ses sourcils irrités et son regard aigu. » Il les lui a rendus, et le portrait, cette fois, est définitif.

Sur quelques points de l'étude biographique, si vivante pourtant, j'aurais désiré plus de précision encore. Ainsi, il n'y a guère qu'une ligne consacrée au court passage de Bernardin à la première École normale. Despois, dans son *Vandalisme révolutionnaire,* a souligné plaisamment la persévérance que mit le professeur de morale à toucher les appointements de son emploi, sans vouloir aller au-delà de la leçon d'ouverture. Les lettres à Mme Audoyn de Pompery, publiées il y a quelques années, auraient fourni aussi plus d'un trait bien personnel : par

exemple, après des réflexions attendries sur la confiance en Dieu, Bernardin cite les *Vœux d'un solitaire,* et ajoute : « Cet ouvrage se vend chez M. Didot jeune, mon libraire ». Mais on aura craint, sans doute, en appuyant sur trop de détails, de charger une étude qui, d'un bout à l'autre, reste d'un ton si fin et si juste.

Ce personnage « romanesque et positif », selon le mot de Villemain, vit dans un milieu qui n'est pas moins particulier que lui. Qu'on lise, au dernier chapitre, l'histoire des « deux mariages » de Bernardin, avec l'infortunée Mlle Félicité Didot, la fille de *son* libraire, et avec la très heureuse Désirée de Pelleporc : la première (20 ans contre 55) fut sa très humble domestique; la seconde fut l'« amante » d'un amant de soixante à soixante-dix ans. Comment cela est conté dans ce livre, je ne le dirai pas ici, pour qu'on ait le plaisir de l'y aller voir. Qu'on lise aussi les pages curieuses sur l'amitié orageuse de Rousseau et de Bernardin. A ce propos, car j'ai scrupule, enfin, de trop louer, j'aurais voulu que les rapports du maître au disciple fussent approfondis. On aura beau faire, Rousseau nous intéressera toujours infiniment plus que Bernardin, et j'oserai dire même que Bernardin nous intéresse surtout dans la mesure où il illumine d'une lumière plus vive le caractère, la vie et l'œuvre de Rousseau. Or, si les rapports personnels de ces deux écrivains inégalement intéressants sont marqués d'un trait vif et net, leurs rapports intellectuels et de doctrine ne sont qu'indiqués. L'auteur, qui a écrit une jolie page sur l'instruction des femmes, n'a-t-il pas été tenté par le désir de comparer à la pédagogie de Rousseau la pédagogie de Bernardin, à la fois semblable et dissemblable à tant d'égards ?

Mais il est un point sur lequel il a jeté une clarté toute nouvelle, en montrant que, de ce côté, le disciple est un maître : je veux parler du sentiment de la nature. Est-ce « sentiment de la nature » qu'il faut dire, ou sentiment des beautés de la nature qui prêtent à la description ? Je ne sais trop : car je vois bien que le *Voyage à l'Ile de France* est antérieur de neuf ans à la publication des *Confessions;* que jusque là, dans la *Nouvelle Héloïse,* le paysage n'a qu'un caractère assez froid de généralité abstraite; que même dans les *Confessions* et les *Rêveries,* on trouve plutôt des souvenirs de sensations, revécues et resenties, pour ainsi dire, que des sensations instantanées et des images présentes; que Bernardin « sera le premier à préciser »; qu'il a le goût du détail pittoresque avant Rousseau et plus que lui, le goût de l'exotique avant Châteaubriand, le goût de la langue descriptive, variée avec richesse, avant les romantiques. Mais, si je comprends qu'en cela il n'est plus disciple, qu'il est même précurseur, dans une assez large mesure, je ne suis pas aussi convaincu que je voudrais de deux choses : la première, c'est que ce sentiment soit nouveau absolument; la seconde, c'est que cet enrichissement de la langue descriptive soit un grand bienfait.

Est-il sûr que les anciens n'aient pas eu l'intuition de cette correspondance mystérieuse entre le spectacle et le spectateur, dont s'inspire pres-

que toute la poésie moderne? D'Homère à Théocrite, pour ne parler que des Grecs, n'a-t-elle jamais été devinée et marquée avec une précision forte? Le point de vue, sans doute, a changé, et le naturalisme antique ne peut ressembler tout à fait au nôtre; mais n'y aurait-il pas transposition du sentiment plutôt que création pure? Est-il sûr aussi que La Fontaine ait connu, ait aimé seulement la campagne? Quelqu'un a bien découvert chez Diderot ce sentiment qui transforme la nature en un être vivant et adoré, auquel des âmes de poètes racontent leurs douleurs et leurs joies. Mais il est certain que personne avant Bernardin n'avait éprouvé « ce besoin du détail précis et pittoresque qui nous a conduits à faire le portrait d'un coin de campagne, comme on fait celui d'une personne, avec la même minutie et le même souci de la ressemblance ». Proclamons-le donc créateur en cela, pourvu qu'il nous soit permis de regretter qu'il ait été aussi le père de tous ces romanciers et de ces poètes qui ne nous font grâce, en effet, d'aucune « minutie », détaillent les beautés de la nature avec l'exactitude d'un commissaire priseur, et affaiblissent le sentiment en le délayant. J'avoue humblement qu'un mot, un seul, de Lucrèce ou de Rousseau, m'émeut de toute autre façon que les consciencieux inventaires des faux disciples de Bernardin.

Que reste-t-il de son œuvre? On ne lit plus les *Études de la Nature*, mais on lira, et avec un vif plaisir, l'analyse finement cruelle qu'en donne A. B. C'est merveille qu'on puisse rendre si attrayante l'analyse d'un livre si ennuyeux : l'ironie aisée et souriante d'une femme de bon goût y réussit. Mais l'œuvre capitale, et populaire encore, c'est *Paul et Virginie*. A ce petit livre qui, dans la pensée de Bernardin, n'était qu'un épisode du grand, et qui a fait oublier le reste, A. B. restitue son vrai caractère : rien n'est moins enfantin que cette soi-disant berquinade, toute brûlante de passion. Il ne suffira donc plus de comparer, avec l'auteur du *Génie du christianisme*, le charme mélancolique de ce « poème » à l'éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Sainte Beuve et Th. Gautier avaient mieux compris le charme plus troublant que paisible de cette idylle enflammée. Arvède Barine aura l'honneur d'avoir éclairé le véritable sens de l'œuvre, comme elle a éclairé la physionomie véritable de l'homme.

Félix Hémon.

---

228. — René Bazin. **A l'Aventure,** croquis italiens. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18 de v-322 p. Prix : 3 fr. 50.

Des pays qui nous entourent le plus visité, l'Italie, est peut-être celui que nous connaissons le moins. Les touristes y sont sollicités par trop de merveilles d'art et de nature pour avoir le temps de s'intéresser aux hommes, et ceux qui prennent la plume au retour ne nous renseignent pas sur cent choses que nous aurions besoin de savoir. Nous en sommes réduits à écouter MM. les journalistes, race qui unit rarement, dit-on,

l'exactitude et la bonne foi. Le petit livre de M. Bazin nous apprend, au moins, quelque chose sur cette société italienne et cet esprit italien, si différents des nôtres et si dignes d'estime et d'étude. C'est un livre sérieux sous une apparence légère. Avec une absence de prétention telle que toute critique est désarmée d'avance, l'auteur a réuni des renseignements, incomplets sans doute, mais de première main, sur des sujets parfois graves : la mêlée des races à Trieste, l'irrédentisme et la triple alliance, la colonie Érythrée, l'enseignement en Italie, la loterie, la petite bourgeoisie de Rome, la noblesse de l'Italie du nord, etc. Il y a beaucoup à apprendre avec un conteur aussi sincère et (j'en réponds pour ce que je connais) aussi bien informé. Je regrette de ne plus lire de romans : ceux qu'écrit M. Bazin doivent être d'un observateur exercé et d'un honnête homme.

P. de Nolhac.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. A. Chuquet pour les deux derniers volumes de son ouvrage sur les guerres de la Révolution (*Jemappes et la conquête de la Belgique*, et *La trahison de Dumouriez*), et le second prix du même concours à M. Alfred Baudrillart pour son *Histoire de Philippe V et la cour de France*. Elle a partagé le prix Thérouanne entre M. Jules Lair pour son *Foucquet*, M. Luchaire pour les *Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* et M. Luzel pour ses *Chansons populaires de la Basse-Bretagne*.

— La librairie Plon doit publier très prochainement le troisième volume de l'ouvrage de M. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*. Ce volume embrasse les années 1792 et 1793; il est intitulé *La guerre aux Rois*.

— Deux nouvelles brochures de l'infatigable M. André Joubert : *Trois lettres de rémission du xve siècle* (Vannes, Lafolye, 8 p.) et *Liste et analyse sommaire de vingt-six lettres de rémission* accordées par les rois de France à des habitants des chatellenies de Château-Gontier et de Craon aux xive-xvie siècles (Laval, Moreau, 19 p.).

— M. H. Brelet, dont nous avons annoncé la Grammaire latine élémentaire, publie aujourd'hui, chez Masson, le cours supérieur, sous le titre de *Grammaire latine à l'usage de la classe de Quatrième et des classes supérieures*, XII-494, pp. in-8°. C'est un travail consciencieux, mais qu'on aurait voulu voir inspiré par l'esprit historique. Dans un si fort volume, on eût pu introduire discrètement les distinctions les plus générales entre les différentes phases du développement du latin.

— M. Léon Pineau a fait paraître dans la collection des contes et chansons populaires un volume, le xvie, sur *les Contes populaires du Poitou*.

— La librairie Plon a publié la *Notice sur Hippolyte Carnot* que M. Lefèvre-Pontalis a lue récemment à l'Académie des sciences morales et politiques. (In-8°, 48 p.)

— L'éditeur Léopold Cerf publie une série d'Extraits du théâtre allemand. Ces *Extraits* sont reliés par un texte analytique très simple. Le premier volume est consacré à Goetz de Berlichingen. (*Les chefs-d'œuvre du théâtre classique allemand*,

choix et analyses, par Mlle A. FANTA, agrégée de l'Université, professeur au lycée Fénelon. Chaque volume, 60 centimes.)

— M. Julien LUGOL publie à la librairie Lemerre une traduction en prose, d'ailleurs très exacte et bien tournée, des *Troisièmes odes barbares* de CARDUCCI. M. Pierre de NOLHAC a mis en tête de cette traduction une étude-préface pleine de goût et de finesse, où il insiste sur la place que tient Carducci comme versificateur et métricien; il juge du reste que les *Troisièmes odes* ne redoutent pas la comparaison avec les anciennes et que « dans le domaine de l'évocation historique Carducci est incomparable et montre l'art des grands poètes ».

— On lit avec intérêt l'étude que M. Alex. BELJAME a publiée sur *la prononciation du nom de Jean Law* (tirage à part des « Études romanes » dédiées à Gaston Paris le 21 déc. 1890); l'auteur a fouillé tous les documents de l'époque et conclut que le nom de Law a deux formes, une forme légale *Law* et une forme usuelle *Laws* adoptée par les amis du financier et plus que probablement par lui-même (cette *s* ajoutée est un génitif et équivaut à « fils de »); que cette forme *Laws* a été d'abord entendue et que sa prononciation écossaise se retrouve dans les orthographes *Las, Lass, Lasse, Laze*; que, plus tard, dans l'écriture, on a adopté la forme légale Law, mais que la prononciation déjà installée ne s'est pas laissé supprimer.

ALLEMAGNE. — La librairie Tempsky, à Vienne et à Prague, publie un *Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische für die III Classe der œsterreichischen Gymnasien* (Casuslehre) par Jos. STEINER et Aug. SCHEINDLER (65, p. in-8°, plus un lexique formant un fascicule de 98 p. Prix : 70 kreuzer).

ALSACE. — M. Édouard REUSS est mort à Strasbourg, le 15 avril. Comme l'a dit M. Sabatier dans le *Temps*, il représentait la science biblique depuis un demi-siècle. « Personne n'a été plus novateur que lui en fait de critique biblique ; il a opéré une révolution dans la manière de comprendre l'Ancien Testament et d'écrire l'histoire du peuple d'Israël ; il a élucidé l'obscure question de la formation des Evangiles, découvert la clef historique de l'Apocalypse, jeté, en un mot, sur les textes sacrés des juifs et des chrétiens, au point de vue de leur apparition et de leur sens originel, une très vive lumière. Mais personne n'a fait moins de tapage, causé moins de scandale. Cela tient à deux causes : d'abord à la forme atténuée, prolixe souvent et comme entourée de ouate, dont il exprimait ses plus étonnantes découvertes, et aussi à cette circonstance que ses idées, naissant dans ses cours avant d'être imprimées dans des livres, s'infiltraient doucement dans les esprits, se présentaient avec des préparations pédagogiques savantes et par des traditions qui les rendaient aisément tolérables. »

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le fascicule 18e des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule commence à la page 153 et finit à la page 192. Il va du 23 novembre 1290 au 10 juin 1291. Le peu de temps écoulé entre ces deux dates extrêmes indique assez que ce fascicule contient quelques délibérations plus importantes que celles qu'on relevait dans plusieurs des précédents.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 avril 1890.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au Président de l'Académie des détails sur les fêtes célébrées à l'occasion du treizième centenaire de saint Grégoire le Grand. Il y a eu des fêtes de musique religieuse, intéressant la liturgie,

et des conférences théologiques. L'archéologie a eu sa place dans les commémorations des lieux où ont été prononcées les homélies du célèbre pontife. Le R. P. Grisar, particulièrement, a fait connaître ses recherches sur la maison de saint Grégoire. Il a démontré que les débris en subsistent sous la basilique et les oratoires du mon. Caelius. Après avoir étudié chacun des fragments de murs antiques et chacune des ruines qu'il a pu atteindre, il a tracé un plan sommaire d'une demeure qui a dût appartenant à des membres de la famille Anicia, être vaste et brillante dans les temps antiques. Il y a lieu d'espérer que des fouilles régulières feront bientôt retrouver là une habitation aussi intéressante que celle des saints Jean et Paul, toute voisine, dont les fouilles du P. Germano nous ont révélé le plan, les peintures et les stucs. — Les travaux du Tibre viennent de donner une inscription en l'honneur d'Agrippa Postumus, le petit-fils d'Auguste, et, il y a quelques jours seulement, une statuette de bronze représentant un jeune homme nu, peut-être étendu à terre. — Une inscription trouvée à Chiusi mentionne un certain Aurelius Felicianus, *pinctor* (sic) *Augustorum sive omnium bonorum virorum*.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Germain Bapst termine sa lecture sur les entrées royales au moyen âge. Il compare ces solennités avec le théâtre de la même époque et insiste sur le réalisme de la mise en scène au XVe siècle : la tendance de ce temps rappelle, à beaucoup d'égards, celle qui prévaut dans le théâtre contemporain, et offre le contraste le plus frappant avec les procédés du XVIIe siècle.

M. Lecoy de la Marche lit un mémoire sur l'atelier monétaire établi dans le château de Perpignan, au XIVe siècle, par Jacques II, roi de Majorque et comte de Roussillon. Des renseignements abondants et précis sur ce sujet lui ont été fournis par une enquête inédite et un vaste dossier de pièces, relatif à un procès intenté à ce prince par son beau-frère, Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon. On y trouve des détails sur les procédés et les ustensiles employés dans le monnayage, sur le sens des termes techniques, sur les monnaies françaises qui avaient cours en Roussillon, etc.

Ouvrages présentés : — par M. de Boislisle : AUTON (Jean D'), *Chroniques de Louis XII*, publiées pour la Société de l'histoire de France, par R. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE, tomes I et II ; — par M. Siméon Luce : PRAROND (Ernest), *Abbeville avant la guerre de cent ans* ; — par M. Alexandre Bertrand : REINACH (Salomon), *Catalogue sommaire du musée de Saint-Germain-en Laye*, 2e édition ; — par M. Georges Perrot : 1° GOBLET D'ALVIELLA, *la Migration des symboles* ; 2° *Bulletin de correspondance hellénique*, janvier-février 1891 ; — par M. Deloche : FAGE (René), *la Prise de Tulle et son occupation par l'armée du vicomte de Turenne* (1585-1586) ; — par M. Viollet : BEAUDOUIN (Édouard), *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise* (extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*).

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*.

Vte de BROC, La France pendant la Révolution. Plon. 2 volumes. — G. CAVAIGNAC, La formation de la Prusse contemporaine, les origines, le ministère de Stein. Hachette. — GOYAU, Chronologie de l'empire romain. Klincksieck. — Aug. HIMLY. Livret de la Faculté des lettres de Paris. Typogr. Delalain. — E. LANGLOIS, Origines et sources du Roman de la Rose. Bouillon. — NAUROY, Révolutionnaires. Savine. — PIZARD, L'histoire dans l'enseignement primaire. Delagrave. — Mémoires du prince de Talleyrand publiés avec une préface et des notes par le duc de BROGLIE. Calmann Lévy. 2 volumes. — Général THOUMAS, Le maréchal Lannes. Calmann Lévy. — Correspondance diplomatique de Talleyrand, ambassade de Talleyrand à Londres, 1830-1834, p. p. PALLAIN. Plon. — Vesse de JANZÉ, Etudes et récits sur Alfred de Musset. Plon. — TATISTCHEFF, Alexandre I et Napoléon d'après leur correspondance inédite, 1801-1812. Perrin. — VANDAL, Napoléon et Alexandre I. L'alliance russe sous le premier Empire. I. De Tilsit à Erfurt. Plon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 mai — 1891

229. — I. **Die Geschichte der Mar Abdischo** und seines Jüngers Mar Qardagh, herausgegeben und übersezt von Dr. Hermann Feige. Kiel, Hæseler, 1890, grand in-8, p. 59 et 104.

230. — II. **Acta Mar Kardaghi** Assyriæ præfecti qui sub Sapore II martyr occubuit syriace juxta manuscriptum Amidense una cum versione latina edidit nunc primum J. B. Abbeloos S. T. D. universitatis catholicæ Lovanensis Rector Magnificus. Bruxelles, Société belge de librairie, et Leipzig, Brockhaus, 1890, grand in-8, p. 106.

231. — III. **La légende syriaque de Saint Alexis l'Homme de Dieu**, par Arthur Amiaud, directeur-adjoint à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes; soixante-dix-neuvième fascicule de la bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes. Paris, Vieweg, Emile Bouillon, successeur, 1889, grand in-8, p. lxxxv, 24 et 72.

232. — IV. **Acta Martyrum et Sanctorum.** Tomus primus, Parisiis, via dicta de Sèvres, 95; Lipsiæ, Otto Harrassowitz, 1890, in-8, p. x et 550.

Les Actes des saints et des martyrs occupent une place importante dans les publications syriaques les plus récentes, comme on le voit par les ouvrages dont nous avons transcrit les titres ci-dessus. L'attrait qu'offre aux orientalistes cette branche de la littérature se comprend facilement. Bien que ces Actes soient postérieurs aux événements qu'ils rapportent, ils reposent sur une tradition ancienne, et cette tradition, dégagée des miracles qui l'encadrent, forme une source précieuse pour l'histoire du développement du christianisme en Orient. Au point de vue littéraire, les Actes des saints et des martyrs sont des documents de valeur, car ils appartiennent généralement à l'époque classique, antérieure à la conquête arabe.

I et II. Tel est le cas pour les Actes de Mar Kardagh qui, par une singulière coïncidence, ont été publiés en même temps, par M. Feige en Allemagne et par M. Abbeloos en Belgique, mais d'après des sources différentes. Les six manuscrits qui ont servi pour cette double édition appartiennent à diverses époques, mais ils renferment la même rédaction

et ne varient que sur des points insignifiants. Il y a là un indice que ces Actes ne sont pas sortis du milieu où ils ont vu le jour et qu'ils n'ont pas subi les migrations pendant lesquelles les légendes se modifient en se pliant aux goûts et aux mœurs des peuples qui les accueillent. On doit donc admettre que ces Actes ont été écrits après que le nestorianisme propagé en Perse, eut créé une barrière définitive entre les Syriens orientaux et les Syriens occidentaux. La date de leur rédaction doit être fixée au VIe siècle, bien que le martyre de Kardagh ait eu lieu la 49e année de Sapor II, en 358 de notre ère. Le texte de ces Actes confirme cette manière de voir : l'auteur manifeste à l'égard des Romains des sentiments hostiles qui ne s'expliquent qu'à une époque où les chrétiens de la Perse avaient perdu leur ancienne sympathie pour leurs coreligionnaires de l'Occident. D'un autre côté, Nisibe est présentée comme une ville perse, tandis qu'elle ne cessa d'appartenir aux Romains qu'en 363, postérieurement au martyre de Kardagh (cf. Noeldeke, Z. D. M. G., 1890, p. 529).

Kardagh était issu de parents nobles et occupait, pendant son jeune âge, une place honorable à la cour de Sapor qui admirait son adresse à l'arc et au jeu de paume. Il fut désigné ensuite pour le gouvernement de l'Assyrie depuis le fleuve Tormara (aujourd'hui le Didjâla) jusqu'à Nisibe. Il se montra d'abord zélé partisan des Mages et persécuta les chrétiens, mais il fut ensuite converti au christianisme par Mar Abdischo, un vénérable anachorète, avec l'assistance de Mar Béri, un autre anachorète. Kardagh était un vaillant guerrier; il se construisit une citadelle dans un endroit inexpugnable appelé Melki, et se forma un puissant parti militaire. On rapportait qu'une troupe de soldats romains et arabes, profitant de son absence momentanée, avait envahi sa province, faisant un grand butin et emmenant de nombreux captifs parmi lesquels se trouvaient sa femme et ses parents. A cette nouvelle, Kardagh se mit à la tête d'un faible détachement de cavaliers, rejoignit les pillards qu'il tailla en pièces et ramena les prisonniers. Il était alors chrétien. Accusé de ce chef par les Mages, il est cité devant Sapor, qui ordonne une enquête. Kardagh confesse publiquement le Christ; il est condamné à être lapidé; mais il s'enferme dans sa citadelle et tient en échec les troupes du roi. Il consent enfin à se livrer pour épargner la vie de ses parents pris comme otages. Il subit le supplice de la lapidation. Tel est le fond historique qui se dégage de ce roman édifiant, dont les miracles, comme dans les œuvres du même genre, forment le décor.

Les traductions, en allemand, dans l'édition Feige, en latin chez M. Abbeloos, nous ont paru fidèles autant que nous les avons comparées avec l'original ; il est aisé du reste de corriger, en confrontant ces deux traductions, les légères inexactitudes de l'une ou de l'autre [1].

1. Ainsi *utpote omnipotens*, Abb. 15 *antepen.* est plus exact que *wo mœglich*, F. 16, 9; au contraire, *plœtzlich blickte der Triumphator die Feinde an*, F. 38, 1,

M. F. a autographié le texte; son écriture est bonne et se lit facilement; ce procédé lui a permis de donner les points-voyelles des manuscrits. Il a ajouté, avec le concours de son maître M. G. Hoffmann, d'excellentes explications des mots intéressants. Nous croyons que c'est la première publication syriaque de ce jeune savant qui, en 1889, avait fait imprimer sa traduction et en avait fait l'objet de sa thèse de doctorat. Cette publication inaugure bien des futurs travaux de M. Feige.

L'édition de M. Abbeloos est un modèle de typographie. Elle rappelle l'édition des *Acta sancti Maris*, publiés par le même auteur en 1885. L'éditeur promet de nous donner bientôt d'autres vies de saints extraites du recueil qui lui a servi pour la vie de Mar Kardagh. Il s'acquerra par ces éditions de nouveaux titres à la reconnaissance des syrologues qui lui sont redevables déjà de tant de publications.

III. Si les Actes de Mar Kardagh ne franchirent pas la frontière de la Mésopotamie, la légende de l'Homme de Dieu ou d'Alexis eut un prodigieux retentissement et passa dans toute la littérature de l'Europe. Le roman a, en effet, des attaches avec l'Orient et l'Occident : Alexis est devenu un saint des Syriens par son séjour à Édesse ; il appartenait aussi au calendrier de l'Église latine par son origine romaine. Son histoire est bien connue : Patricien, fils de parents aussi nobles que riches, il abandonne sa famille et sa fiancée le jour même de ses noces et s'enfuit à Edesse en Mésopotamie, où il s'astreint aux privations les plus dures, vivant de mendicité et passant ses nuits et ses journées à prier et à jeûner. Couvert de haillons, il cache sa noble origine ; le sacristain de l'église qu'il fréquente surprend son secret qu'il révèle à Rabboula, évêque d'Edesse, après la mort du mendiant. Rabboula veut honorer la précieuse dépouille du saint, mais, quand on ouvre sa tombe à peine fermée, on ne trouve plus que les vêtements de l'Homme de Dieu ; le corps n'était plus là. En Occident, le roman se développe et s'augmente d'un nouveau chapitre. Alexis, c'est le nom que l'Homme de Dieu porte alors, ressuscite, retourne à Rome et vit en esclave et sans se faire connaître à la maison paternelle, où il continue son existence de jeûnes et de prières. C'est à sa mort que les Actes de sa vie rédigés de sa main révèlent sa personnalité ; alors seulement les père et mère du saint et sa fiancée reconnaissent le fils et l'époux qu'ils n'ont cessé de pleurer depuis sa disparition.

Les différentes versions de la vie de saint Alexis avaient depuis longtemps attiré l'attention des critiques. L'origine syriaque de cette Vie a été démontrée pour la première fois avec une rare sagacité par M. Gaston Paris. M. Amiaud a examiné et dépouillé avec un soin scru-

---

vaut mieux que *et ilico apparuit contra illos hostium victor*. Abb. 66, 5 ; voir au surplus, pour les corrections de ce genre, l'article de M. Nœldeke cité plus haut. Nous ferons seulement observer que dans Abb. 29, 5, on doit lire *maydnoutha* « aquositas » et non pas *m'inoutha* « gravitas » F. corrige à tort en *masyoutha* « Fæulniss ».

puleux les nombreux manuscrits syriaques qui renferment la légende et, s'aidant des versions européennes et des travaux de ses devanciers, il a déterminé le texte primitif du récit et a suivi les divers développements qu'il a reçus. Il a consigné les résultats de sa laborieuse investigation dans une magistrale introduction qui témoigne de l'érudition et des patientes recherches de son auteur. Aucune source importante n'a été négligée. La première rédaction de la légende a été faite à Édesse vraisemblablement à la fin du vi[e] siècle. Elle nous a apparu, pendant la lecture du livre, comme une personnification de l'ascétisme introduit à Edesse par Rabboula, si dur pour lui-même et si charitable pour son prochain.

L'édition et la traduction française méritent les mêmes éloges que l'introduction. C'est avec une profonde tristesse que nous avons senti, après avoir lu cette excellente publication, toute la perte qu'a faite l'orientalisme français en la personne d'Amiaud enlevé par la mort au commencement de sa carrière scientifique. Cette mort est d'autant plus lamentable qu'elle était suivie, quelques mois après, de celle de l'abbé Martin; les études syriaques ont été ainsi privées en peu de temps du concours de deux savants distingués.

IV. En entreprenant une édition des Actes syriaques des Saints et des Martyrs, dont le premier volume vient de paraître, M. Bedjan s'est proposé de procurer aux Syriens une lecture édifiante. Pour la plupart des textes déjà édités, il ne s'est pas borné à une simple réimpression, mais il a donné les variantes des manuscrits qu'il a eus à sa disposition. Il a publié dans ce premier volume; 1° La Vie de saint Pierre et la Vie de saint Paul, d'après des manuscrits prêtés par M. Guidi; 2° Les Actes de saint Mares, d'après l'édition de M. Abbeloos et une copie d'un manuscrit de l'Orient; 3° Les Actes des martyrs Scharbel, Barsamia, Schmona, Gouria et Habib, d'après les *Ancient syriac documents* de Cureton; 4° L'histoire de saint Abdalmessih, d'après la publication du P. Corluy; 5° Le Discours d'Eusèbe sur les martyrs, d'après l'*History of the martyrs in Palestine* de Cureton, et les *Acta martyrum* de E. S. Assemani; 6° L'histoire du martyre de saint Georges, d'après une copie d'un ms. de l'Orient et la collation d'un ms. du Vatican; 7° L'histoire des huit martyrs d'Éphèse *(les sept Dormants)*, d'après les éditions de Tullberg et de Guidi, et une copie d'un ms. du British museum; 8° Un abrégé de l'histoire des martyrs homérites, d'après l'édition de Guidi (l'éditeur a consulté aussi les éditions d'Assemani et de Mai); 9° La seconde Invention de la Croix, d'après un ms. de l'Orient (l'éditeur ne s'est pas servi de la publication de M. Nestle, *De sancta Cruce*, Berlin, 1889; 10° La Vie de saint Jean bar Malké, d'après deux ms. de l'Orient; 11° La Vie de la bienheureuse Mariani, d'après les mêmes sources que la vie précédente; 12° La vie de saint Zeia, d'après un ms. de Djilou dans le Curdistan; 13° La Vie de saint Schalita, d'après un ms. d'Ardichai près d'Ourmiah; 14° Et

l'histoire de saint Yonan, d'après un ms. de l'Orient et deux mss. de la Propagande à Rome. Un supplément donne les variantes du ms. Sachau 222 de la Bibliothèque de Berlin, que M. B. n'a eu à sa disposition qu'après l'impression du texte. L'espace nous manque pour parler en détail de ces textes. La compétence bien connue de l'éditeur a fait de ce recueil un livre très correct, d'une lecture aussi facile qu'agréable pour les syrologues. Il serait à désirer qu'une traduction le mît à la portée des savants que l'étude de ce sujet intéresse particulièrement. Cette élégante et bonne publication est digne des œuvres précédentes de M. Bedjan, qui ont valu à leur auteur une si légitime notoriété.

Rubens Duval.

---

233. — 1. W. H. Roscher. **Ueber Selene und Verwandtes.** Mit einem Anhange von N. G. Politis, über die bei den Neugriechen vorhandenen Vorstellungen vom Monde. Leipzig, Teubner, 1890. In-8, xvi-202 p., avec 5 planches.

234. — 2. O. Bie. **Kampfgruppe und Kæmpfertypen in der Antike.** Berlin, Mayer et Müller, 1891. In-8, 160 p.

235. — 3. B. Schmidt. **Korkyræische Studien.** Leipzig, Teubner, 1890. In-8, 102 p., avec 2 cartes.

1. L'excellente monographie de M. Roscher forme le quatrième cahier de ses *Studien zur Griechischen Mythologie*. L'auteur possède une très vaste érudition tant dans le domaine des monuments figurés que dans celui des textes; en outre, il sait parfaitement subdiviser un sujet complexe et en pousser l'étude dans le détail sans tomber dans la confusion. Ce sont les qualités qui rendent si précieux la plupart des grands articles publiés par M. R. ou ses collaborateurs dans le beau *Lexikon der Mythologie,* dont le 19e fascicule vient de paraître à Leipzig. Le futur rédacteur de l'article *Selene* n'aura pas beaucoup à faire pour être à la fois complet et méthodique sur un sujet vraiment difficile.

Le travail de M. R. se divise en onze chapitres. Il étudie successivement les lieux du culte de Séléné, les noms de la divinité lunaire chez les Grecs, son aspect extérieur, les mouvements qu'on lui prête, ses actes et les influences qu'elle exerce, sa famille, ses attributs, son culte, les divinités qui lui ont été identifiées, les « héroïnes lunaires » (Europe, Pasiphaé, Antiope, etc.), enfin le mythe des amours de Séléné avec Pan, considéré comme la personnification de la vie pastorale. Un très intéressant appendice, dû à M. Politis, traite des légendes et des superstitions relatives à la lune chez les Grecs modernes.

M. R. a beaucoup insisté sur le caractère lunaire d'Hécate et d'Artémis, qu'il croit avoir établi d'une manière définitive. C'est à cause de l'ancienneté plus grande de ces deux personnifications que le nom et le culte de Séléné seraient relativement peu répandus. Je ne pense pas que la question puisse être considérée comme résolue, surtout en ce qui concerne Artémis. Il est incontestable qu'elle est devenue de bonne heure la parèdre d'Apollon-Hélios, mais il ne paraît pas moins probable

qu'elle a été originairement autre chose. Malheureusement, l'étymologie du nom d'Artémis reste à découvrir, et il faut attendre que l'on ait quelque lumière sur ce point avant de rien affirmer.

Les rectifications et additions que M. Roscher sollicite de la critique seront, je crois, très peu nombreuses. A la page 15, je ne trouve pas l'indication d'une inscription grecque de Rome (πανεπίσκοπον θεὰν Σελαίναν νικηφόρον), publiée dans le *Corpus inscr. Italiae*, n° 1032 ; à la page 40, l'auteur aurait été plus complet sur les représentations de Séléné écuyère s'il avait consulté *La nécropole de Myrina*, p. 403 ; à la même page, le renvoi « *Mon. inéd.* 8, 6 » est inexact (lire 9, 6). Je répète que l'ensemble de cette monographie est digne de toute estime.

2. M. Bie est déjà connu des archéologues par une consciencieuse étude sur la représentation des Muses dans l'art antique. Son nouveau travail porte sur cette partie longtemps négligée de la science que les Allemands appellent *typologie*. Il y suit l'évolution des *motifs de combat*, depuis les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Assyrie jusqu'aux sarcophages et aux monuments triomphaux de l'époque romaine. Ces œuvres d'art sont étudiées à deux points de vue : la formation des types individuels de combattants et la composition des scènes où ils figurent. L'ordre suivi paraît d'abord étrange, mais il s'explique quand on y regarde de près. M. B. commence par les frises du Théséion et du temple d'Athéna Niké, qu'il considère comme les morceaux les plus achevés de la série qui l'occupe. Puis il distingue deux courants, deux manières de représenter les combats, l'une réaliste et *épique*, qu'il voit naître en Orient et passer de là à Rome, l'autre idéaliste et *dramatique*, dont l'invention appartient à la Grèce et qui est surtout caractérisée par la substitution de combattants groupés à des combattants massés. M. B. montre avec raison dans l'art lycien une combinaison servile et passive de ces deux systèmes. L'art pergaménien n'innove qu'en insistant sur le côté pathétique de l'action, mais ses motifs sont ceux de l'art attique du ve siècle ; il trahit aussi, par des traits de réalisme, une influence asiatique, qui marque le passage de l'art hellénistique à l'art romain. Sur tous ces points, il y a des observations excellentes. Parlant des sarcophages où sont figurées des batailles celtiques, M. B. paraît n'avoir pas bien saisi ma pensée à leur sujet (*Rev. archéol.*, 1889, I, p. 187-203, 317-352) ; si j'ai appelé *gréco-italiques* les guerriers aux prises avec les Gaulois, c'est seulement parce que cette désignation provisoire me permettait de décrire des monuments où, en fin de compte, j'ai reconnu des combats entre Galates et Grecs d'Asie. Du reste, M. B. est parfaitement d'accord avec moi pour rapporter ces compositions à des originaux du cycle pergaménien. La fin du mémoire décrit le retour offensif du réalisme qui, abandonnant la conception symbolique du groupe pour la représentation des masses, rapproche de plus en plus l'art romain des traditions de l'art oriental. L'idée n'est pas précisément neuve, mais elle n'avait pas

encore été exposée avec autant de suite et de précision. L'auteur a marqué avec un soin particulier la persistance des types individuels des combattants, celui, par exemple, du guerrier tombé sur le genou, qui se poursuit à travers tout l'art antique; il aurait sans doute rendu ses remarques plus frappantes si, à l'exemple de M. Hauser dans ses *Neuattische Reliefs* (cf. *Rev. crit.*, 1889, I, p. 503), il avait donné de chacun de ces types un croquis sommaire. Un reproche plus grave que je dois faire à M. Bie, c'est la difficulté que l'on éprouve à le lire; il est vraiment singulier qu'on puisse sentir aussi vivement que lui l'art attique tout en traduisant sa pensée comme un byzantin !

3. L'essai topographique de M. Schmidt sur Corcyre, venant après ceux de MM. Riemann (1879) et Partsch *(Petermann's Mitth., Ergänzungsband,* XIX, 1888), repose sur une étude personnelle de l'île, où l'auteur a résidé pendant l'automne de 1878. Il doit servir particulièrement à réfuter le paradoxe de M. Müller-Strübing *(Jahrb. f. class. Phil.,* 1886, p. 585), d'après lequel le récit de Thucydide touchant les événements de Corcyre en 425 serait un tissu de contradictions et d'invraisemblances. Comme notre connaissance de la topographie ancienne de l'île est principalement fondée sur ce récit, M. S. s'est appliqué à montrer que non seulement Thucydide n'a pas commis les bévues dont on l'accuse, mais qu'il paraît avoir lui-même visité Corcyre, où il a pu toucher lors de son voyage à Syracuse.

Les observations nouvelles dues à M. S. sont intéressantes. Ainsi il signale (p. 4) l'analogie de plan entre Syracuse et l'ancienne capitale de Corcyre, analogie qui s'explique facilement par la tradition antique touchant Archias (Strab., VI, p. 269). Il donne de bonnes raisons pour croire que l'hexastyle dorique découvert en 1822 était un Asclépieion (p. 30). L'île *située en face de l'Héraion* n'est pas Vido (Ptychia), mais, comme l'a deviné Leake, la langue de terre sur laquelle s'élevait la citadelle (p. 36); cette langue de terre est séparée du reste de l'île par un étroit canal. L'identification suggérée par Leake est confirmée par un texte épigraphique (*C. I. G.* 1840), dont M. S. a le premier fait ressortir l'importance. Une autre inscription (Roberts, n° 102) permet de placer approximativement l'Héraion (couvent de sainte Euphémie). La position de la montagne d'Istone, où se réfugièrent les partisans de l'oligarchie, a été fort discutée; M. S. se décide pour la chaîne de montagnes qui traverse le nord de l'île du sud-ouest au nord-est, chaîne dont l'extrémité occidentale est voisine du village actuel de *Vistonas.* L'idée que l'Istone aurait désigné une chaîne et non un sommet a pour elle le texte des mss. de Thucydide (IV, 46, 1); dans un autre endroit (III, 85, 4), M. S. propose d'écrire ἐς τὸ ὄρος τῆς Ἰστώνης, au lieu de ἐς τὸ ὄρος τὴν Ἰστώνην, correction qui ne me semble pas nécessaire. M. Schmidt entre aussi dans des détails sur les récits de Xénophon et de Diodore relatifs aux événements de 373 et au siège de Corcyre par les Péloponnésiens sous Mnasippos.

Les deux cartes de l'île de Corfou et des environs de la vieille ville sont très bien faites et rendront service.

Salomon Reinach.

---

236. — Marquis de Ségur, **Les païens et les chrétiens.** Lille (Société Saint-Augustin; Desclée, de Brouwer et Cie), in-8, 300 pp.

Sous la forme de causeries familières adressées par le curé d'un village aux jeunes gens de sa paroisse, M. de Ségur a « voulu peindre, dans un style que tout le monde pût comprendre et pût lire, d'une part les crimes, les folies et les hontes de la société païenne, de l'autre, les combats sublimes, les vertus héroïques et la beauté morale surhumaine des premiers chrétiens ». Ces entretiens sont conduits jusqu'à la mort de Constantin.

Il suffit d'avoir signalé ce livre, qui pourra servir les desseins de son auteur, comme ouvrage de propagande religieuse et d'édification, mais qui ne relève pas, à proprement parler, de la critique de la *Revue*.

G. L.-G.

---

237. — **Saint-Germier,** évêque de Toulouse au vie siècle. **Examen critique de la vie,** par C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France. Paris, 1890. Grand in-8 de 138 p.

Depuis que le P. Papebrock a publié dans les *Acta sanctorum,* sous la date du 16 mai (t. III, Paris, 1680, p. 892), le document intitulé *Vita sancti Germerii,* quelques-uns l'ont accepté sans examen et de confiance, d'autres l'ont dédaigné (tels qu'Adrien Baillet, Victor Le Clerc, M. Longnon, etc.). M. l'abbé Douais a voulu rechercher si ce texte, insuffisamment édité et annoté par le P. Pabebrock, dit-il (p. 2), contient des données historiques et si l'on peut les déterminer. Tel est l'objet de son mémoire qu'il divise en deux parties : 1° La *vie de saint Germier ;* 2° *Examen critique de cette vie.* 1° Deux questions se posent tout d'abord : Quelle est la valeur relative des mss. de la *vie?* Quel en est l'auteur, ou quels en sont les auteurs? A la première question, M. D. répond que la copie fournie au P. Papebrock est défectueuse et qu'il faut s'en tenir au texte du ms. 477 de la bibliothèque de Toulouse, quoiqu'il ne soit pas parfaitement pur. A la seconde question il répond qu'il faut admettre deux auteurs au moins et que la rédaction primitive a été fondue dans celle du xie siècle, où on peut la reconnaître encore. 2° Dans l'examen critique de la vie de saint Germier, M. D. s'occupe de l'enfance et de la jeunesse du saint jusqu'à l'épiscopat, et de son épiscopat. Tout en discutant divers points, quelques-uns très obscurs, de ces deux périodes de la vie d'un des plus célèbres successeurs de saint Saturnin, il trace de cette vie le meilleur tableau qui en ait encore

été donné [1]. Le savant mémoire est accompagné (pp. 81-128) de textes, inédits en grande partie, tirés des manuscrits de la bibliothèque de Toulouse, de ceux de la Bibliothèque nationale (Cartulaire de saint Pierre de Lézat, de ceux des archives du grand Séminaire de Toulouse, etc.). A l'*Appendice* (pp. 128-134), nous trouvons une excellente bibliographie de saint Germier, où l'auteur a distingué d'abord les livres historiques et les livres liturgiques, et ensuite, dans chacune de ces catégories, les manuscrits et les imprimés [2]. En somme, le travail de l'abbé Douais est, à tous égards, fort recommandable.

T. DE L.

---

238. — **Monumenta Germaniæ historica** inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum edidit Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi. Indices eorum quæ tomis hucusque editis continentur, Hannoveræ, Hahn, Berolini, Weidmann, 1890, 1 vol. pet. in-fol. de 254 pages.

La magnifique collection des *Monumenta Germaniæ* a pris de tels développements qu'une table générale de ce grand recueil était devenue indispensable. Cette *Table* vient de paraître. Elle est fort bien conçue. Elle comprend deux divisions : 1° *Tabulæ eorum quæ singulis tomis continentur;* c'est le relevé des matières par séries et par volumes; 2° *Indices*. Ces *Indices* se subdivisent en : *Index auctorum; personarum; locorum; rerum variarum.* L'ordre alphabétique, si simple et si commode, est suivi dans chacun de ces *Indices;* on y remarque des combinaisons typographiques très heureuses. Les vérifications (peu nombreuses, à la vérité), que nous avons faites, nous autorisent à penser que *Tabulæ* et *Indices* sont exécutés avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Nous n'aurions qu'une critique ou plutôt un regret à formuler : l'*Archiv* et le *Neues Archiv* sont relevés, mais non dépouillés, à la fin de la première série (p. 83). Ce simple relevé est sans utilité et fait regretter que l'*Archiv* et le *Neues Archiv* n'aient pas été l'objet du même travail que les *Monumenta* eux-mêmes. A la vérité, le contenu de ces deux revues figure à l'ordre alphabétique dans les *Indices.*

Paul VIOLLET.

---

1. M. D., qui corrige sûrement (p. 6) quelques fautes du grand Bollandiste, relève (p. 57) une erreur des rédacteurs de la *Gallia christiana* qui attribuent, on ne sait pourquoi, une durée de cinquante ans à l'épiscopat de saint Germier. D'après la *vita*, l'épiscopat du saint ne fut que de trente-six ans. Il ne faut donc pas mettre la mort du saint en 561, mais entre les années 543 et 547.

2. La bibliographie est tellement complète qu'elle comprend même un ouvrage qui n'a pas encore paru, *Toulouse chrétienne. La Dalbade*, par l'abbé Julien, curé de La Dalbade (en préparation).

239. — **Der Untergang des Templer-Ordens**, mit urkundlichen und kritischen Beitrægen von Dr Konrad SCHOTTMÜLLER, professor bei den kæniglichen Cadetten-corps, 2 vol. in-8, VIII-760 pages. Berlin, Mittler, 1887.

240. — **Procès des frères et de l'ordre du Temple** d'après des pièces inédites publiées par M. MICHELET et des documents imprimés et anciens et nouveaux (*sic*), par M. LAVOCAT, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Ronen, 1 vol. in-8, VII-420 pages. Paris, Plon et Nourrit, 1888.

241. — **Entwicklung und Untergang des Tempelherrenordens**, mit Bernutzung bisher ungedruckter Materialien von Dr Prof. Hans PRUTZ, 1 vol. in-8, X-368 pages. Berlin, Grote, 1888.

242. — **Mémoire sur les opérations financières des Templiers**, par Léopold DELISLE, 1 vol. in-4, 248 pages. Paris, imprimerie Nationale, 1889. (Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, t. XXXIII, 2e partie).

L'histoire de l'ordre du Temple semble redevenue plus que jamais à l'ordre du jour. Durant ces trois dernières années, les travaux se sont succédés sur cette matière avec une singulière rapidité : ouvrages d'ensemble, monographies, publications de textes, articles et mémoires de toutes sortes. Rarement, on a vu un sujet historique traité, en un si court espace de temps, dans des études à la fois aussi nombreuses et aussi considérables. C'est que le grand problème de la suppression de l'Ordre exerce toujours l'attrait du mystère. L'ensemble des faits qui s'y rattachent constitue une sorte de drame historique qui réussit encore, après six siècles, à passionner nos esprits. Il est facile de le constater, pour peu qu'on examine les diverses publications parues récemment sur ce sujet. Tous, ou presque tous parmi leurs auteurs, ont pris résolument parti dans la question. Aucun n'est, à vrai dire, resté neutre ou indifférent. Cette tendance n'est pas moins apparente dans les résumés d'ensemble publiés dans certaines Revues et dont quelques-uns, ceux de M. Langlois par exemple[1], présentent un intérêt égal à celui des travaux originaux. A aucun de ces érudits le problème n'est apparu comme insoluble. On peut ainsi, grâce à cette netteté d'attitude, les répartir en deux groupes bien distincts : d'une part les partisans de l'Ordre, pour qui les divers procès instruits, au même moment, dans toute l'Europe, forment une série de monstrueuses iniquités ; de l'autre, les adversaires, aux yeux desquels il n'y a eu rien que de légal et de régulier dans toute cette tragique histoire. Suivant ces derniers, les Templiers étaient coupables, au moins dans une certaine mesure, des crimes et des hérésies qu'on leur imputait; la procédure menée contre eux a été tout à fait régulière, en un mot, leur suppression n'est, au point de vue juridique, nullement condamnable. Nous ne pouvons entreprendre ici l'analyse détaillée de ces différents travaux[2], encore moins tenter de rouvrir le débat, nous contentant d'esquisser sommairement les résultats acquis par quelques-uns d'entre eux, lesquels figurent, d'ailleurs, parmi les plus importants.

1. *Revue historique*, n° de mai 1889. *Revue des Deux-Mondes*. 15 janvier 1891.
2. Plusieurs de ces publications n'ont pas été envoyées à la *Revue*.

Les ouvrages de MM. Lavocat et Schottmüller rentrent, sans aucune espèce de réserve, dans la première des deux catégories que nous venons d'indiquer. Tous deux ont obéi à une tendance apologétique aussi déclarée que possible. Il faut reconnaître tout de suite que si l'on s'en tenait, pour prendre position dans le débat, à leurs arguments, tels qu'ils les présentent, et surtout à la méthode employée par eux pour démontrer le bien fondé de leur thèse, on risquerait fort de passer aussitôt dans le camp opposé. Le livre de M. L. en particulier, rédigé « d'après les pièces *inédites publiées* par M. Michelet » est, un plaidoyer ému, d'une conviction tellement ardente qu'on croirait l'auteur contemporain des hommes qu'il attaque si vigoureusement : Philippe-le-Bel y est traité d'un bout à l'autre comme un ennemi personnel. Malheureusement, cette apologie si bien sentie se prête aux critiques les plus vives et les plus variées. Elle témoigne d'une inexpérience totale en matière d'érudition. Elle est remplie de digressions inutiles et fourmille de faits inexacts, de textes fautifs, de considérations banales, de traductions étranges et de phrases bizarres ou puériles qui lui enlèvent toute espèce de valeur [1]. C'est une œuvre sans portée à tous les points de vue. Il est regrettable qu'une pareille somme d'efforts et de bonne volonté ait été ainsi dépensée en pure perte, faute d'une préparation technique suffisante. La seule qualité qu'on puisse relever dans ce livre, c'est une sincérité de ton qui communique par endroit quelque vie à ces pages qu'on voudrait juger moins sévèrement, étant donnée l'étendue des recherches qu'elles supposent.

Le volumineux ouvrage de M. Schottmüller, professeur près le corps royal des Cadets, sera pour la solution définitive de la question, d'une utilité incontestable. C'est le résultat de recherches considérables, conduites avec suite et fournissant une masse énorme de données nouvelles : on ne saurait trop le reconnaître. Les renseignements sont groupés et classés avec soin. Mais le parti qu'en a tiré l'auteur laisse trop souvent à désirer. Dominé qu'il est par un point de vue exclusif, il en arrive à multiplier les hypothèses les plus gratuites et à fausser son récit pour justifier ce point de vue. D'après lui, il exista entre Philippe-le-Bel et Clément V, jusqu'à l'entrevue de Poitiers (mai 1308), un antagonisme des plus violents. Pour faire échec au roi de France, le pape se serait allié avec l'ordre du Temple, lequel se serait ainsi aliéné à tout jamais Philippe-le-Bel. La ruine des Templiers, décidée dès ce moment (1306), aurait été la conséquence de leur défection. Les IV, V et VIe chapitres du livre sont consacrés à l'exposé de cette thèse qui peut être considérée comme la base de tout le système échafaudé par M. Schottmuller. Or, il est impossible de l'admettre un seul moment.

---

1. Que vient faire, par exemple, l'histoire détaillée des troubles de Rouen, racontée dans d'autres livres d'une façon beaucoup plus critique ? Le style est, d'une manière générale, négligé, encombré d'incidentes, de mots latins, de citations insignifiantes. Je noterai aussi un déplorable abus de l'italique.

Il faudrait pour cela supprimer la bulle *Pastoralis preeminentiae solio* (22 novembre 1307) et tant d'autres documents irréfutables. M. Prutz a du reste fait définitivement justice de cette théorie, en indiquant au cours de son ouvrage, tous les points faibles, les lacunes et le manque d'expérience qui apparaissent dans le travail du professeur de l'École des Cadets. Il n'en demeure pas moins acquis, en faisant abstraction de ces critiques qui ont pu être, en certains cas, excessives et par trop minutieuses, que les deux volumes de M. S. apportent beaucoup de nouveau et que son second volume, en particulier, renferme des textes, restés jusqu'ici inédits, du plus haut intérêt. Ces documents constituent assurément le plus sérieux appoint de matériaux qu'on ait obtenu depuis longtemps dans ce domaine. Le texte de la grande enquête conservé au Vatican, le procès de la province de Poitiers, ceux de Chypre, du patrimoine de Saint-Pierre, de Naples, d'Angleterre, publiés pour la première fois d'une façon complète et, à beaucoup d'égards, suffisante : c'est là une riche moisson, à laquelle on n'ajoutera plus guère par la suite et dont il convient d'être reconnaissant à M. Schottmüller. Le service qu'il a rendu en éditant ces textes permet de ne pas trop insister sur les faiblesses ou sur les défauts de son travail. Au reste, les diverses études parues peu après la sienne permettent de rectifier les erreurs les plus manifestes et de séparer, sans trop de peine, l'ivraie du bon grain [1].

Le volume de M. Prutz est bien supérieur au précédent tant au point de vue de la composition qu'à celui de la sûreté de la critique. Certaines de ses parties sont des morceaux achevés, d'une large envergure, écrits avec une clarté saisissante. Les cinq premiers chapitres notamment, qui traitent de l'origine et des accroissements de l'Ordre jusqu'à l'avènement de Philippe le Bel, méritent, comme l'a constaté un juge compétent, de rester classiques. Cette remarquable histoire peut être considérée à bon droit comme l'étude d'ensemble la plus importante qui ait paru sur la question. On peut en contester certaines conclusions, trouver que l'esprit général qui l'anime est par trop défavorable aux Templiers; mais on ne saurait lui refuser d'avoir fait la lumière sur un certain nombre de points essentiels, en démontrant, pour n'en citer qu'un seul, que le roi de France et le pape ont marché d'accord dès le début des hostilités contre le Temple. Ses discussions sur la doctrine secrète et les mœurs des Templiers me paraissent assez solides ; leur seul défaut est de généraliser trop et de s'appuyer, pour ce qui concerne quelques pratiques hérétiques, sur des témoignages vagues et incomplets qui peuvent s'appliquer à des choses toute différentes. Le chapitre VII sur les différents changements de l'opinion des contemporains touchant l'Ordre et ses plans de réforme, le chapitre VIII sur la chute de l'Ordre et son influence sur les dispositions religieuses des Templiers figurent parmi

1. Il faut signaler aussi les appendices critiques parmi lesquels il s'en trouve de très utiles sur les sources, chroniques ou pièces officielles, et la chronologie générale de l'histoire des Templiers.

les plus attrayants. Il faut signaler parmi les appendices celui si piquant relatif au livre de M. Schottmüller. Les textes publiés sont moins étendus que les procès donnés par ce dernier, mais ils sont bien choisis et logiquement groupés. Après avoir donné un regeste des bulles inédites ou peu connues se rapportant à l'histoire des Templiers, M. P. en publie un certain nombre *in-extenso*, ainsi que des chartes de rois de France. Il lui est arrivé, faute assez fréquente aujourd'hui, de donner comme inédites des pièces publiées depuis longtemps. Viennent ensuite des chartes de l'Ordre, un extrait d'une traduction française de la Bible que M. P. attribue, à l'aide d'une argumentation assez subtile, à l'ordre du Temple. La dernière partie de ce recueil de pièces est occupée par des documents relatifs au procès en France (Bigorre, Bayeux, Caen, Cahors, Chaumont, Clermont, Renneville, Troyes), en Provence, au premier aveu et à la rétractation de Jacques de Molay, aux procès d'Aragon et de Naples, aux relevés des Templiers prisonniers, etc. Les extraits de la correspondance des ennemis de l'Ordre, que l'auteur a tirés des archives de Barcelone, sont particulièrement curieux et instructifs. Le travail définitif qu'on pourra écrire par la suite, puisque les textes sont maintenant suffisamment nombreux et que les travaux de seconde main ont entièrement déblayé le terrain, devra user, en première ligne, du travail de M. Prutz. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Le mémoire de M. Delisle est, comme on peut s'y attendre, un chef-d'œuvre de critique et de précision. C'est peut-être, de tous les travaux parus dans ces derniers temps sur l'une des faces de la question qui nous occupe, celui qui apporte les résultats les plus neufs et les plus décisifs. Tout le côté financier de l'histoire des Templiers resté jusqu'ici dans l'ombre se trouve là reconstitué avec une sûreté qu'on ne saurait trop admirer. Il faudra désormais tenir le plus grand compte de l'activité de l'ordre du Temple, en tant que puissance financière, quand on voudra déterminer exactement la place qu'il a occupée dans la société du moyen âge. M. D. montre dans son *Mémoire*, à l'aide des témoignages les plus probants et les plus explicites, comment les Templiers, précurseurs ou émules des sociétés italiennes, ont eu, durant des siècles, entre leurs mains, une grande partie des capitaux de l'Europe, et comment la confiance inspirée par le prestige dont ils étaient universellement entourés, en a fait les banquiers ou les trésoriers de l'église romaine, de beaucoup de particuliers, de princes et de rois. Les services qu'ils ont spécialement rendus aux rois de France sont considérables et méritent de former un chapitre de l'histoire de nos institutions administratives. M. D. étudie d'abord l'organisation des maisons du Temple en tant que recevant des dépôts de fonds et d'objets précieux, et gardant des sequestres et des consignations. Il examine ensuite la manière dont elles effectuaient les prêts, les avances et les cautions, les garanties dont elles s'entouraient, les modes employés par elles pour les transmissions d'argent et les payements à distance. Le mécanisme des recouvrements et des

payements pour les clients, auxquels étaient ouverts des comptes-courants, était quelque chose de très pratique et de très ingénieux. Rien ne met mieux en relief l'importance de leur rôle financier que de suivre les opérations de trésorerie dont ils s'acquittaient. Les rapports qu'ils entretenaient à ce point de vue avec les rois de France, et dont M. D. nous trace le tableau, jettent un jour singulièrement vif sur les causes qui ont pu amener leur destruction. Le crédit et la prospérité du trésor du Temple à Paris ne pourraient pas s'expliquer si l'établissement n'avait pas été dirigé par des administrateurs éminents qui doivent être comptés parmi les grands financiers du moyen âge. Un document d'un exceptionnel intérêt, le journal des opérations financières du Temple de 1295 et 1296, pendant l'administration de l'avant-dernier trésorier, retrouvé par M. Delisle et publié par lui à la suite de son *Mémoire* avec d'autres intéressants documents, lui a permis d'exposer dans le plus grand détail l'organisation et le fonctionnement de cette grande banque. Un dernier chapitre, consacré à l'établissement de la balance des comptes du roi au trésor du Temple et de la liquidation finale des biens de l'Ordre, conclut en rappelant avec raison que la part prise par les Templiers au développement de la fortune publique et le concours prêté par eux aux rois de France pour fonder et affermir l'ordre dans les finances de l'État, constituent des titres que nous ne saurions oublier ou méconnaître. Il est nécessaire de les rappeler pour porter un jugement équitable et définitif sur un ordre de chevalerie qui, après s'être illustré par de si glorieux exploits, a été emporté par une si lamentable catastrophe.

Faut-il maintenant conclure qu'après les recherches de ces derniers temps, le voile est définitivement tombé et que l'explication de cette tragique histoire est désormais acquise à la science? On a vu par le résumé qui précède que ce serait là une affirmation bien téméraire. Certes, la question a fait un pas énorme; elle est, sur la plupart des points, singulièrement éclaircie. Les récentes critiques, provoquées par les volumes dont nous venons de parler, ont encore contribué à diminuer l'obscurité; mais néanmoins la grosse question de la culpabilité, admise par les uns et repoussée par les autres avec indignation, reste toujours en suspens. Entre des détracteurs et des partisans également acharnés l'accord n'est pas près de se faire. Je crois qu'en somme la thèse la plus naturelle, la moins compliquée, et aussi la plus ancienne, a bien des chances d'être un jour ou l'autre définitivement admise, à savoir que l'Ordre était devenu gênant par son trop de richesses, qu'il avait complètement dévié de son but primitif, que le séjour en Orient lui avait donné des habitudes plus libres, que sa force même l'amenait à se transformer en une association secrète, dangereuse, que beaucoup de ses membres, ignorants et grossiers, s'adonnèrent à des pratiques que la morale réprouve, que si ces désordres ne furent point généraux et en quelque sorte officiels, ils furent du moins très répandus et tolérés par les chefs, enfin que l'Ordre était devenu inutile et que sa suppression

n'était plus qu'une question de temps quand elle fut prononcée. Et maintenant, il est bon de laisser le sujet reposer pendant quelque temps et les matériaux récemment apportés se tasser, avant d'en ajouter de nouveaux et de tenter la construction définitive.

L.

---

243. — Alessandro PALMA DI CESNOLA, F. S. A. **Catalogo di manoscritti italiani esistenti nel Museo Britannico di Londra.** Torino, 1890, in-8, [4 ff. et] 209 pages.

Il ne faut pas chercher dans ce volume, dont la préface est signée de M. Carlo Sandon, une description raisonnée des manuscrits italiens du British Museum, analogue au *Catalogue of the Spanish Manuscripts* de Gayangos; c'est une simple liste, faite sur les catalogues du Musée Britannique, et dans laquelle les titres des manuscrits sont rangés sous les rubriques : « Illuminati, Storia, Poesia, Musica, Disegno, Militari, Diplomazia, Miscellanea. » Qu'on ne s'étonne point de rencontrer par tout le volume des mentions comme celle-ci, répétées à profusion : « *Karl.* 1340 », indiquant la cote d'un manuscrit du Musée Britannique; une note (p. 9) l'expliquera au lecteur : « *Karl.* Abbreviazione del nome proprio corrispondente à Mr. *Karley*, il quale morendo lasciava la sua ricca collezione al Museo Britannico, cioè alla Nazione. » Le nom de Hans Sloane, le fondateur du Musée Britannique, n'a pas plus trouvé grâce que celui du comte d'Oxford, Harley; on le rencontre constamment répété sous la forme *Slaone*, mais aucune note ne renseigne le lecteur à son sujet. Ces deux exemples dispensent de s'arrêter plus longtemps sur le volume.

H. O.

---

244. — A. DEBIDOUR. **Histoire diplomatique de l'Europe** depuis l'ouverture du congrès de Vienne jusqu'à la clôture du congrès de Berlin, 1814-1878. 2 vol. in-8, XII-460 et 600 pages. Paris, Alcan. 15 fr.

Jusqu'à présent nous ne possédions en France, sur l'histoire diplomatique de l'Europe au XIXe siècle, que deux catégories d'ouvrages : des précis fort secs, à l'usage des classes, ou bien des livres détaillés, consacrés à tel ou tel épisode. Nous avions en outre une infinité d'articles, disséminés dans les revues ou dans les journaux et dont les auteurs exposent les plans de tel ministre ou signalent les conséquences de tel incident sur la marche des affaires. Mais un bon ouvrage d'ensemble faisait défaut. M. Debidour a comblé cette lacune. Il nous donne un livre où, d'une part, des détails bien choisis rendent le récit vivant, où, d'autre part, l'on ne perd jamais de vue les grandes lignes de la politique européenne au XIXe siècle. En écrivant ces deux volumes, il a rendu un service d'autant plus grand que l'ouvrage est remarquable.

M. D. nous expose fort bien dans sa préface ce qu'il entend par histoire diplomatique. Il a laissé de côté toutes les conventions relatives au commerce, aux douanes, aux chemins de fer, aux valeurs monétaires, à la propriété littéraire, artistique ou industrielle. Il a négligé aussi de parti pris toutes les négociations à la suite desquelles s'est modifié le droit international; il s'est borné à retracer les relations politiques entre les États, les traités d'alliance qui ont rapproché les puissances, les traités de paix qui ont décidé du sort des provinces ou modifié la carte de l'Europe. Telle quelle, sa tâche était encore considérable et il l'a remplie avec succès.

Son travail se divise en deux parties : la politique de la Sainte-Alliance, exposée au tome premier; la politique de la Révolution qui est développée au second volume. La Sainte-Alliance, préparée déjà au congrès de Vienne, s'est conclue en 1815, après la chute définitive de Napoléon. Son but est de résister aux aspirations libérales des peuples que les idées de la Révolution ont gagnés et aux aspirations nationales des pays qui cherchent à se grouper suivant leurs affinités naturelles. Les alliés répriment tous les mouvements libéraux qui se produisent en Europe et tiennent, à différentes reprises, de grands congrès où ils avisent aux moyens d'étouffer toute insurrection. Puis ils distribuent les provinces, au gré de ce qu'ils croient être leurs intérêts : à la Hollande protestante et commerçante, ils soumettent la Belgique catholique et industrielle; ils livrent l'Italie à l'Autriche; ils partagent de la façon la plus singulière les territoires disponibles en Allemagne. Mais déjà cette politique subit de graves échecs : l'Amérique espagnole et portugaise secoue le joug; la Grèce est proclamée indépendante; et ces pays vont servir d'exemple à toutes les nationalités opprimées. Arrive la révolution de 1830 et le contre-coup qu'elle produit en Europe. La Belgique s'affranchit et le royaume des Pays-Bas se partage en deux tronçons. La crise orientale éclate peu après et apporte avec elle de nouvelles préoccupations. Tous ces faits, dont quelques-uns sont si complexes, sont racontés par M. D. avec une clarté parfaite; avec lui comme guide, on ne risque pas de se perdre au milieu de ces négociations dont les fils se croisent en tous sens et s'enchevêtrent les uns dans les autres.

En 1848 déjà, les positions prises par les signataires de la Sainte-Alliance de 1815 se sont bien modifiées. A cette date, il semble qu'une ère nouvelle doit commencer. Les peuples réclament les libertés qu'on leur a refusées avec tant d'obstination; en même temps, les nationalités s'affirment et aspirent à se constituer. L'Italie veut se débarrasser des tyrans, grands ou petits, qui pèsent sur elle, et être autre chose qu'une expression géographique. L'Allemagne rêve de former une nation unie, au lieu d'être une collection d'États isolés et impuissants. Mais, si le principe révolutionnaire des nationalités va triompher, il ne devra point sa victoire aux peuples. Bien au contraire, en Allemagne du moins, ce triomphe sera assuré par un prince qui a sur les pouvoirs des rois les

mêmes idées, pour le droit populaire le même mépris que les alliés de 1815, qui cherche à réaliser son ambition personnelle et la grandeur de sa maison plutôt qu'à satisfaire les aspirations de son peuple : l'unité allemande que réclamait le peuple se fera beaucoup au détriment du peuple, qui y perdra sa liberté; elle se consommera par la plus grande injustice entreprise contre le droit populaire, depuis le partage de la Pologne, l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine; et voilà pourquoi il faut faire quelques réserves sur le titre donné par M. D. à son second volume : La Révolution. La formation de l'unité allemande et de l'unité italienne, la défaite de la France : tel est le contenu principal de ce dernier tome. Mais des chapitres intéressants sont consacrés à la question d'Orient et au congrès de Paris de 1855, à la réouverture de la crise orientale par suite de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1875, à la guerre turco-russe, au traité de San-Stefano et au congrès de Berlin. Une conclusion, un peu sommaire, expose les principaux faits qui se sont déroulés de 1878 à nos jours.

Cet ouvrage, dont nous venons de donner une fort imparfaite analyse, est le fruit de très sérieux travaux, laborieusement poursuivis depuis de longues années. M. D. a compulsé avec grand soin tous les témoignages; il a lu les mémoires et les correspondances qu'ont livrés au public les principaux acteurs de ces négociations; il ne s'en est pas tenu aux documents français; il les a contrôlés par les pièces parues à l'étranger [1]. Il indique ses sources au bas de chacun des chapitres, et l'on verra, en parcourant ces listes, quelle masse de documents il a mis en œuvre. Sans doute, des découvertes seront faites plus tard; tel personnage, actuellement resté dans l'ombre, sera tiré au premier plan : les chancelleries n'ont pas encore livré leurs secrets et l'avenir nous réserve bien des révélations du genre de celles que M. de Sybel vient de nous faire dans son *Histoire de l'unité allemande*, et qui a jeté un jour tout nouveau sur les agissements de Napoléon III au temps de Sadowa. Mais M. D. aura au moins le mérite incontesté d'avoir écrit cette histoire aussi bien qu'elle pouvait être écrite à l'heure actuelle, et je suis bien persuadé

1. Nous sera-t-il permis d'exprimer le regret que M. Debidour n'ait pas consulté le grand ouvrage de Treitschke : *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert?* Il aurait certainement trouvé, dans les quatre volumes parus et qui mènent jusqu'en 1840, bien des détails curieux. Treitschke est un ennemi de la France; mais nous ne saurions oublier que c'est un historien de valeur. Nous avons relevé dans l'ouvrage de M. D. fort peu d'erreurs de détails. Tome I, p. 13, il écrit : « Par le traité du 30 mai 1814, notre pays redevient ce qu'il était au 1er janvier 1792, sauf qu'il s'agrandit légèrement à l'est, par l'acquisition de Landau. » Mais Landau était une des dix villes libres cédées à la France en 1648. Seulement elle formait enclave dans le Palatinat; le traité du 30 mai nous laisse le territoire compris entre la Lauter et Landau. — T. II, p. 554, n. 2, on parle du mariage de Henri de Battenberg avec la *princesse Alice* d'Angleterre; lisez la *princesse Béatrice*. — Nous n'aimons pas beaucoup les titres que M. Debidour donne à certains chapitres : « Le Napoléon de la paix. — L'homme fort et l'homme malade. — Sic vos non vobis. » Ils ne nous apprennent rien sur le contenu desdits chapitres.

que — malgré les pièces diplomatiques qui seront amoncelées plus tard — l'on aura recours à son ouvrage, pour reconstituer, dans ses lignes générales, l'œuvre de la diplomatie au XIXe siècle.

M. D. s'est efforcé de garder, au cours de son étude, la plus complète impartialité. Il a écrit dans sa préface : « Bien que j'aime par dessus tout mon pays et que je serve dès l'enfance un drapeau politique auquel, s'il plaît à Dieu, je resterai fidèle jusqu'à la mort, je crois n'avoir, en aucun endroit de ce livre, sacrifié ni à l'esprit de faction ni à un égoïsme patriotique qui, après les malheurs éprouvés par la France, serait, dans une certaine mesure, excusable. Je n'ai voulu plaider ni la cause d'un peuple ni celle d'un parti. J'ai voulu simplement rendre justice à tous. » Et M. D. y a presque réussi; — je dis presque; car, si l'on fait abstraction de quelques phrases un peu vives sur la Congrégation, de quelques épithètes distribués par ci par là aux ministres de l'Empire, je ne sais si, par une sorte de coquetterie, il ne s'est pas plu à faire ressortir davantage les qualités de ses adversaires politiques, et les défauts de ceux de son parti. M. Thiers, notamment, est assez malmené dans diverses parties du livre (voir entre autres t. II, 412). Il me semble même souvent qu'il a été trop indulgent pour certains ennemis de la France. Il regrette le renvoi de M. de Bismarck et il écrit : « M. de Bismarck qui était au moins pour nous un sage ennemi, a cessé de présider à la direction des affaires allemandes. » Nous ne saurions en aucune façon nous associer à ces regrets, au sujet de l'homme à qui l'Alsace doit imputer ses malheurs.

Il nous reste encore à dire un mot de la méthode de M. Debidour. Il ne fait pas d'ordinaire de portraits; il ne cherche pas à expliquer les événements par les passions, les sentiments, l'humeur momentanée des souverains ou des ministres. Il se défie avec raison de cette méthode soi-disant psychologique. Mais peut-être a-t-il négligé un peu trop ce facteur. En général, il nous présente les grands ministres de notre époque, comme, dans nos cours d'histoire, on nous montre Richelieu; il nous expose de la façon la plus nette quels furent leurs plans, formés dès l'abord et d'un coup : puis il nous indique comment, sur l'échiquier européen, ils meuvent leurs pièces, les yeux toujours fixés sur le même but. Mais ces plans ont dû subir souvent des modifications profondes; souvent même il n'y a pas eu de plan du tout et l'on s'est laissé aller au courant des faits. A un endroit de son ouvrage, M. D. dit de Bismarck (t. II, p. 374) : « Ce plan machiavélique n'était pas sans doute aussi nettement arrêté dans l'esprit du grand politique qu'il devait l'être un an plus tard. » N'empêche que M. D. expose les faits comme si le plan était arrêté. La clarté de l'exposition y a gagné; mais je crois que ce n'est pas assez tenir compte des mille incidents qui se présentent chaque jour dans la diplomatie, et qu'il est absolument impossible de prévoir : c'est aussi prêter à certains ministres un génie diplomatique par trop extraordinaire. Souvent les circonstances font le grand politique bien plus que le grand politique ne suscite les circonstances.

Ces deux volumes ne sont dans la pensée de M. D. que l'ébauche d'une œuvre plus étendue. Il voudrait consacrer le reste de sa vie à écrire une histoire très détaillée de la diplomatie au XIXe siècle. Nous souhaitons bien vivement qu'il mène son entreprise à bonne fin. Les grandes qualités qu'atteste le présent livre — recherches étendues, grande habileté et clarté parfaite de l'exposition, style simple et entraînant, — nous sont garants que nul mieux que M. Debidour n'est désigné pour donner à la France ce grand ouvrage.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Emile LACOINE, sous-directeur de l'Observatoire impérial de Constantinople, publie à la librairie Baudry une nouvelle édition de ses *Tables de concordance des dates des calendriers arabe, copte, grégorien, israélite, julien, républicain, etc.*, (Paris, 1891; XVI-64 pp. et 1 pl.). Cette brochure sera particulièrement utile aux personnes qui s'occupent d'histoire du moyen âge ou d'histoire moderne.

— Il s'est formé une *Société des archives historiques du Limousin* (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse et territoire du diocèse de Limoges avant 1317) destinée à favoriser la publication des documents manuscrits de l'histoire de la province, en continuant, sur le modèle adopté, les deux collections inaugurées sous le titre d'*Archives historiques de la Marche et du Limousin* et *Archives révolutionnaires de la Haute-Vienne*. Les membres acceptent et paient, au prix faible, les volumes publiés. Il ne peut être publié par an plus d'un volume de chaque collection (10 fr. au plus pour un volume des *Arch. hist.* et 5 fr. pour un volume des *Arch. révol.)*.

ALLEMAGNE. — M. CAUER va publier chez Gœschen (Stuttgart) une étude qui tend à démontrer que le manuscrit récemment découvert sur la constitution d'Athènes n'est pas d'Aristote.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mai 1891.

Le ministre de l'instruction publique informe par lettre l'Académie que les membres de l'Institut seront admis gratuitement au Salon de peinture et de sculpture, sur la présentation de leur médaille.

M. Bailly, président de la Société centrale des architectes français, a écrit à l'Académie pour la prier de désigner un membre de l'Ecole française d'Athènes ou de celle de Rome, à qui sera attribuée la médaille décernée annuellement par la Société pour travaux archéologiques.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à la date du 28 avril qu'on vient de découvrir, au-dessus de la catacombe de Priscilla, sur la *via Salaria*, une *tabula lusoria* d'un intérêt particulier Les *tabulae lusoriae*, sur lesquelles on jouait avec les dés ou les osselets, portent des inscriptions composées de trois lignes dont chacune a douze lettres Le sens de ces inscriptions est presque toujours quelque plaisanterie, quelque devise d'expression toute populaire. Sur le pavé de marbre de la Basilique julienne, au forum, on lit un de ces textes, qui commence ainsi :

VINCIS GAVDES PERDES PLANGIS

L'inscription nouvellement découverte a ceci de particulier qu'elle semble contenir, dans ses deux premières lignes, une allusion à quelque grand événement politique et militaire :

HOSTES VICTOS ITALIA GAVDES

M. de Rossi, observant la forme des lettres qui convient à la fin du IIIe siècle, conjecture que l'allusion pourrait viser les victoires d'Aurélien, en 271, sur les Barbares, parvenus jusque dans le Picenum. — Le fascicule III des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* pour 1891 contient la curieuse inscription relative à sainte Salsa découverte par M. Gsell dans la basilique qu'il a retrouvée à Tipasa près d'Alger. M. de Rossi, dans la séance publique de l'Académie d'archéologie chrétienne de dimanche dernier 26, a émis l'opinion que ce texte intéressant datait de l'an 446 environ. Un légat du Saint-Siège, Potentius, envoyé alors en Afrique par saint Léon le Grand, aurait réparé et décoré l'autel de la sainte, après les désastres de l'invasion des Vandales. — Rien de nouveau aux fouilles pratiquées au bas du mur de l'ancienne Préfecture de la ville, où était fixé le plan de Rome dont on voudrait retrouver de nouveaux fragments. Il faut consolider le mur avant d'étendre les recherches. — L'École française de Rome vient de publier la relation de M. Gsell sur les Fouilles de Vulci : un volume in-4° de près de 600 pages, avec une centaine de dessins concernant l'architecture des tombes, et 20 planches.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert, président, annonce que l'Académie a élu M. Whitley Stokes à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. de Miklosich.

M. d'Arbois de Jubainville communique des recherches sur la condition des femmes chez les Celtes. Il distingue à cet égard deux périodes dans l'histoire du droit celtique.

Dans la première période, le droit des Celtes, à l'exemple du droit indo-européen primitif, tenait la femme dans un état d'infériorité complète : elle ne pouvait ni hériter, ni posséder des biens. La trace de cet état de choses se trouve, pour la Gaule, dans les Commentaires de César ; pour l'Irlande, dans le traité de la *Saisie immédiate*, qui forme une section du livre Ier du *Senchus Mor*.

Dans la période suivante, la femme fut admise à hériter et à posséder des terres : mais elle dut, en conséquence, prendre sa part du service militaire, qui était une charge attachée à la propriété du sol. Un siècle après César, on voit, chez les Celtes de Bretagne, la reine Cartismandua changer de mari et conserver la royauté; le roi Pratusagus institue ses filles héritières, conjointement avec l'empereur Néron; la reine Bondicca, montée sur son char, se rend au combat à la tête de son armée. Dans la littérature irlandaise, le héros Cuchulainn doit son talent militaire aux enseignements d'une femme, et c'est contre une femme amazone qu'il accomplit son premier exploit. La loi qui soumettait les femmes irlandaises à l'obligation du service militaire fut abolie à la fin du VIIe siècle de notre ère. Quant au droit de propriété et de succession, que leur reconnaissait la loi d'Irlande, il n'était pas absolu : la femme, héritière de son père, pouvait transmettre sa terre à sa fille, mais à la troisième génération le bien devait faire retour aux collatéraux mâles.

Ouvrages présentés : — par M. Anatole de Barthélemy : 1° MUGNIER (François), *Saint François de Sales, sa correspondance inédite avec les frères Cl. et Ph. de Quoex*; 2° LE MÊME, *Histoire documentaire de l'abbaye de Sainte-Catherine; annales de l'abbaye de Beaulieu*; 3° LE MÊME, *le Théâtre en Savoie*; 4° LE MÊME, *Lettres des princes de la maison de Savoie* (1393-1528); 5° LE MÊME, *les Évêques de Genève-Annecy depuis la Réforme* (1535-1870); 6° LE MÊME, *Madame de Warens et J.-J. Rousseau*; 7° BOUDET (Marcellin), *les Premiers travaux de dessèchement du marais de Limagne, d'après les textes du moyen âge* (extrait de la *Revue d'Auvergne*); — par M. Menant : JEREMIAS (Alfred), *Isdubar-Nimrod* (en allemand); — par M. Delisle : SIEBER (L.), *Das Mobiliar des Erasmus. Verzeichniss vom 10 April 1534*; — par M. d'Arbois de Jubainville : STOKES (Whitley), *The Anglo-Indian Codes*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 mai — 1891

245. — **Degli incunaboli** e di alcune edizioni ebraiche rare o pregevoli nella bibliotheca della R. università di Bologna. Leonello Modona, sottobibliothecario nella R. Palatina di Parma. Estratto dal Bibliofilo, n[i] 7, 8-9, del 1890. Brescia, Apollonio, 1890; in-8, p. 15.

M. Madona a fait tirer à part les articles qu'il a publiés dans le *Bibliofilo* sur les imprimés hébreux, rares et précieux, que possède la bibliothèque de Bologne. Le premier article est consacré à quatre incunables antérieurs à l'année 1480, dont le premier renferme la traduction hébraïque, due à Ibn Tibbon, du célèbre traité de Maimonide, intitulé le *Guide des égarés*. Les autres imprimés hébreux, qui figurent parmi les curiosités de la bibliothèque de Bologne, appartiennent au XVI[e], au XVII[e] ou au XVIII[e] siècle. M. Madona donne sur ces livres, sur leurs auteurs et les diverses éditions qui ont été publiées, des renseignements qui dénotent une grande connaissance de la littérature et de la bibliographie hébraïques. Cette brochure sera consultée avec reconnaissance par les hébraïsants et les bibliophiles qui n'ont pas à leur disposition le recueil où l'auteur a publié ses articles.

R. D.

---

246. — T. Zanardelli. **L'étrusque, l'ombrien et l'osque** dans quelques-uns de leurs rapports intimes avec l'italien. Bruxelles, 1890, 38 p., in-8.

Il serait trop long de signaler toutes les erreurs de détail, toutes les hypothèses insuffisamment justifiées contenues dans cette communication faite par M. Zanardelli à la Société d'anthropologie de Bruxelles (*Bulletin*, t. VIII) : l'idée de ce travail n'en est pas moins excellente. Rien n'est plus légitime, quoiqu'on l'oublie trop souvent, que de recher-

cher dans les sons, les formes, la syntaxe d'une langue, les traces des langues qu'elle a supplantées.

M. Z., dans son étude, s'est attaché presque uniquement à la phonétique [1]. Pour l'osque et l'ombrien, son érudition, bien qu'évidemment de fraîche date, est puisée aux meilleures sources. Il n'en est pas de même pour l'étrusque, où il a constamment suivi Corssen : nombre de changements phoniques attribués à cette langue, deviennent plus que douteux, si on ne la rattache pas, comme cet auteur, à la famille indo-européenne, — et malheureusement, c'est à l'étrusque que M. Zanardelli emprunte les principaux éléments de ses comparaisons. De là bien des erreurs ou des conjectures hasardées : mais, malgré tout, on ne lira pas sans intérêt ce travail. Nous avons été surpris de ne pas y voir signalée la tendance commune de l'étrusque et du dialecte toscan à transformer les occlusives en spirantes: c'est un rapprochement intéressant, et souvent fait déjà. Rappelons aussi que M. Meyer-Lübke, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (t. XXX, p. 345), signalait récemment un exemple analogue de la persistance des habitudes locales dans la prononciation des provinces de la Haute Italie. Il y aurait encore bien d'autres faits de ce genre à citer.

L. Duvau.

---

247. — **Die Alliaschlacht.** Eine topographische Studie, von Ch. Hülsen und P. Lindner. Rom, Lœscher, 1890, gr. in-8, 33 p., avec une carte en couleurs de la vallée du Tibre.

Cornwall Lewis a été le premier à s'apercevoir qu'il y avait non seulement divergence, mais contradiction entre les récits de la bataille de l'Allia dans Tite-Live (V, 37) et dans Diodore (XIV, 114) [2]. La préférence a été généralement donnée au récit de Tite-Live, ou bien l'on a essayé de concilier sa version avec celle — de Fabius Pictor, peut-être — que Diodore a reproduite. MM. Hülsen et Lindner, l'un philologue, l'autre militaire, se sont appliqués à montrer les impossibilités du récit de Tite-Live, et il me semble qu'ils y ont parfaitement réussi. Suivant l'historien romain, la bataille se livre sur la rive gauche du Tibre, à l'embouchure de l'Allia, et la partie de l'armée romaine qui se réfugie à Veies (sur la rive droite) échappe aux Gaulois en traversant le Tibre à la nage. Stratégiquement, cela est peu admissible; ce qui l'est encore moins, c'est que les Romains battus passent ainsi une grande rivière au lieu de se concentrer autour de la place forte de Fidènes, entre l'Allia et Rome. Diodore, d'autre part, ne mentionne nulle part l'Allia, mais il met la scène de la rencontre sur la rive droite du Tibre, c'est-à-dire du même côté que Clusium, d'où venait l'armée gauloise, et de Veies, où

1. Il s'est beaucoup servi, en le citant très loyalement, d'ailleurs, des *Remarques* publiées par M. J. Storm dans *Mém. Soc. Ling.*, t. II, p. 48, sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien.

2. Et non V, 114, comme on l'a imprimé par erreur à la page 14.

se réfugia l'armée romaine. Une petite partie de cette armée, au lieu de se porter sur Veïes, essaya de franchir le Tibre; les quelques soldats qui atteignirent la rive gauche, au point du confluent de l'Allia *(Fosso Maestro)*, portèrent à Rome la nouvelle du désastre en désignant le lieu de la bataille par le nom de l'Allia. De là une légende qui transportait l'action sur la rive gauche du Tibre et qui, développée par Tite-Live, a trouvé place dans la plupart des histoires romaines. Le récit même de la bataille, tel qu'on le lit dans Tite-Live, ne s'explique sur le terrain que si l'on en place la scène *vis à vis* de l'embouchure de l'Allia. MM. Hülsen et Lindner auraient pu s'en tenir là, et je ne goûte pas l'hypothèse par laquelle ils mettent la version de Tite-Live en relation avec la vieille fête des *Lucaria*, célébrée les 19 et 21 juillet (la bataille de l'Allia est du 18) sur la rive gauche du Tibre. Supposer qu'après 390 cette fête comprit un sacrifice expiatoire en mémoire de la défaite des Romains, c'est couronner une série d'observations très plausibles par une conjecture qui ne repose sur aucun texte. Le travail de MM. Hülsen et Lindner montre quel profit la critique historique peut retirer de l'étude attentive des localités.

Salomon REINACH.

---

248. — **Ad Sollemnia... universitatis Dorpatensis...** Anni MDCCCLXXXIX... rite concelebranda... invitamus rector et senatus... Inest Wilhelmi HŒRSCHELMANN de Catulli carmine duodeseptuagesimo commentatio. Dorpati Livonorum. Schnakenburg typis descripsit, in-4, 24 p.

M. Hoerschelmann essaie de démontrer que le poème 68 de Catulle a été à tort, depuis Ramler, séparé en deux poèmes distincts, 68^a = v. 1-40, 68^b = v. 41-160.

Allius, l'ami de C., lui a adressé deux demandes : revenir à son existence amoureuse; tirer de là de beaux vers qu'il lui enverra. Suivant M. H., C. ne répond par un refus qu'à la première; le v. 39 : *quod tibi non utriusque petenti copia parta est* signifierait : je ne puis t'accorder les deux choses. Or, qui s'exprime ainsi veut dire qu'il en accorde une.

Mais il ne l'accorde pas tout entière; car Allius lui a demandé des vers amoureux et il lui envoie un poème où il lui exprime sa reconnaissance et recommande son nom à l'immortalité.

Pour que l'interprétation de M. H. fût possible, il faudrait — même en admettant que le v. 39 ne signifie pas : neutrius tibi copia parta est, je t'ai refusé l'un et l'autre — que C. s'expliquât plus clairement : je ne puis t'accorder tes deux demandes; je ne puis même t'accorder la seconde dans les termes où tu me l'adresses; je veux cependant t'envoyer des vers qui remplaceront jusqu'à un certain point ceux que tu attends.

Or, rien de pareil n'existe dans C. Le v. 41 ne se rattache par rien aux v. 39-40 qui, comme toute la pièce, ont bien le caractère d'un refus absolu. Il en résulte que 68^b n'a point de rapport avec 68^a.

M. H. a combattu les arguments qui militent en faveur de la sépara-

tion; je ne crois pas qu'il ait réussi à les affaiblir : les principaux subsistent :

1° Le nom de l'ami de Catulle est donné pour la première pièce par les bons mss. O et B, Mali v. 11 et 30, dont les éditeurs ont fait Manli. Il est certain qu'à la fin du v. 11 il faut un mot commençant par une consonne. On pourrait supposer avec Schoell deux fois mi Alli. Mais pourquoi au v. 150 — deuxième pièce, — Catulle, employant également le vocatif, n'aurait-il pas employé la même forme?

Pour la seconde pièce nous trouvons : O B, quam fallius v. 41, qui renvoie à : qua me Allius, (me est nécessaire dans la phrase), O Allius B Manlius v. 66; O et B, aliis v. 150 qui renvoie à Alli.

Donc la tradition, bien que corrompue en plus d'un point, des bons mss. nous amène à deux noms différents pour les deux poèmes; ils ne sont pas adressés au même personnage.

2° Il est impossible que le même poème ait contenu les v. 20-24 et 92-96, dont quatre sont identiques. Cette répétition n'est concevable que dans deux pièces différentes. M. H. ne résout la difficulté que par une athéthèse dans le second cas, athéthèse qui est arbitraire.

3° Dans 68 [a], C. a renoncé à l'amour, v. 19 sq. Dans 68 [b], il y a si peu renoncé qu'il déclare qu'il se montrera indulgent pour les infidélités de Lesbie, à condition qu'il n'y ait pas de scandale, v. 135 sq.,

4° Dans 68[a], l'ami de Catulle a perdu sa femme ou sa maîtresse soit par la mort, soit à la suite d'un abandon, v. 6. *Desertum in lecto caelibe.* Dans 68[b], le v. 155 qui paraît devoir être rétabli : *Sitis felices et tu simul et tua vita,* contient un souhait, qui, sans aucune allusion à la séparation des deux amants, serait bien singulier. Il va sans dire qu'en cas de mort, il est tout à fait impossible. Au moins C. aurait-il dû dire : j'espère qu'une réconciliation aura lieu et qu'alors vous retrouverez tous deux le bonheur perdu.

En résumé, la dissertation de M. H., bien qu'il analyse çà et là assez finement la pensée de C., n'aboutit pas à un résultat acceptable; 68[a] et 68[b] forment deux poèmes distincts.

Je signalerai une correction ingénieuse au v. 78 *quod temere invitis suscipiatur heris*, où heris n'a pas grand sens. M. H. lit : *suscipiam superis*. De *suscipiā superis* on aurait fait *suscipiatur eris.*

A. Cartault.

---

249. — **Die Apologieen Justins des Mærtyrers,** herausgegeben von Dr. G. Krüger. Freiburg i. B., 1891, Mohr; x-84 pp. Prix : 1 M. 50.

Cette brochure est le premier fascicule d'une collection intitulée : *Sammlung ausgewählter kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, als Grundlage für Seminarübungen herausgegeben unter Leitung von Professor G. Krüger.* Le professeur de Giessen a été frappé de la difficulté qu'ont les étudiants à se procurer les textes d'ou-

vrages isolés des auteurs chrétiens. Il se propose de mettre à la portée de tous, les documents les plus importants pour l'histoire et la dogmatique. Les deux apologies de saint Justin, par lesquelles il débute, nous donnent une idée très avantageuse de l'entreprise. Une introduction contenant les indications essentielles sur la vie de l'auteur, ses œuvres, ses idées théologiques, avec des renvois aux ouvrages et articles où ces questions sont traitées à fond; le texte; un appendice critique, mentionnant les points les plus litigieux [1]; un index des passages bibliques; un autre index des mots et des choses, très développé et pouvant tenir lieu d'un commentaire : tel est le sommaire de ce premier volume. Tout cela est sobre, clair, sûr. C'est un vrai livre d'enseignement. Nous ne pouvons que souhaiter bon succès à M. Krüger et exprimer le vœu de voir se ranger un grand nombre d'autres fascicules à côté du premier.

P. L.

---

250. — Karl LOHMEYER. **Herzog Albrecht von Preussen.** Eine biographische Skizze. 1 broch. in-8, 62 p. Danzig, Kafemann, 1890.

M. Lohmeyer avait déjà publié diverses études sur le margrave Albert de Brandebourg-Anspach, qui fut le dernier maître de l'ordre teutonique et le premier duc de Prusse. Il avait notamment rédigé l'article publié sur ce prince par l'*Allgemeine Deutsche Biographie*. Aujourd'hui, il reprend cette biographie, la rectifie sur certains points, et surtout la complète. On trouvera dans sa brochure de curieux détails sur l'enfance d'Albert, sur son élection comme grand-maître en 1511, sur la triste situation de l'ordre à cette époque, sur le fameux traité de Cracovie du 8 avril 1525, qui sécularisa la Prusse, et plaça le nouveau duché sous la suzeraineté polonaise, sur l'introduction de la Réforme dans le pays, sur la fondation de l'Université de Kœnigsberg, sur les luttes religieuses et politiques que suscitèrent les doctrines d'André Osiander et le despotisme de l'aventurier Skalitsch. Mais ce n'est là qu'une esquisse; une histoire complète d'Albert nous manque encore. Nous ferons aussi observer que la figure du duc de Prusse ne se détache pas assez. M. Lohmeyer nous a montré les principales actions d'Albert, il ne nous a pas montré Albert lui-même; il ne nous a pas dit d'une façon assez claire quelles étaient ses qualités intellectuelles et sa valeur morale.

Ch. PFISTER.

---

251. — L. GALLOIS. **Les géographes allemands de la Renaissance.** (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon, t. XIII). Paris, Leroux, 1890, XX-266 p.
252. — **De Orontio Finæo gallico geographo,** *ibid*, 105 p.

L'œuvre des géographes allemands des XVe et XVIe siècles avait pro-

---

1. Il serait utile de donner les dates des mss., et il aurait fallu joindre à la liste des mss. de saint Justin l'explication des sigles des mss. d'Eusèbe qui sont cités.

voqué déjà des travaux dont la liste est respectable. Pourtant l'étude de M. Gallois est neuve (non de cette nouveauté qui se confond avec l'inédit), et originale. Car M. G. a saisi cette œuvre dans son ensemble et dans son évolution. Pourquoi l'École allemande a-t-elle de préférence sollicité sa curiosité? C'est que la renaissance géographique s'annonce d'abord en Allemagne. On est surpris du fait : il semble que les nations maritimes, plus intéressées aux grandes explorations, fussent mieux placées, mieux outillées aussi pour en enregistrer, pour en interpréter les résultats. M. G. explique excellemment pourquoi l'Allemagne, pays continental, devint en quelque sorte le laboratoire géographique de l'Europe, pourquoi il y fleurit quelques écoles, nous dirions presque quelques Instituts géographiques. Outre les relations commerciales de l'Allemagne avec l'Italie, outre l'activité des nombreuses imprimeries qui sèment les nouvelles, la raison la plus décisive de ce mouvement est l'essor que prirent au xve siècle les mathématiques et l'astronomie. Elles ressuscitèrent la géographie, elles la vivifièrent, mais en la créant à leur image, en la marquant de leur empreinte. Cette géographie est toute mathématique; elle n'a rien, au début, d'une science physique, encore moins d'une science morale. Les savants qui la cultivent sont les disciples, les prophètes de Ptolémée. Strabon est alors méconnu, sinon inconnu. Les humanistes, que la géographie séduit aussi, ne se réclament pas de lui : car s'ils sont les collaborateurs des mathématiciens, ce n'est point pour l'amour de cette discipline. L'humanisme en Allemagne fut, en dépit de la contradiction des mots, tout national; or avec la conscience de la patrie s'éveilla le désir de la mieux connaître pour la mieux célébrer. Mais sans l'intervention maîtresse des mathématiciens, cette renaissance eût été sans doute plus historique et littéraire que géographique.

Elle fut géographique, il est vrai, par ce qu'on serait tenté d'appeler le petit côté de la géographie, par la cartographie. Mais on ne doit pas ici opposer la cartographie à la géographie, comme l'art à la science, comme l'application à la théorie. La cartographie en effet résuma, traduisit la conception de la terre qui régnait à cette époque. C'est elle surtout qui vulgarisa les découvertes. Aussi M. G. a-t-il voué tout son effort, sinon tout son livre, à la question cartographique.

Cette question comporte deux termes : d'abord la méthode de projection, la construction des cartes; en second lieu, le report sur la carte, la localisation des régions nouvellement signalées ou soupçonnées.

C'est de Ptolémée que procède la cartographie des écoles allemandes Peurbach et Regiomontanus (M. G. coupe, on ne sait pourquoi, la terminaison latine de ce dernier nom), les premiers maîtres de l'école de Nuremberg, ne s'écartèrent pas du système. Ils dressèrent toutefois des tables astronomiques rectifiées : ainsi Regiomontanus substitua des chiffres de longitude et de latitude plus exacts à ceux de Ptolémée, notamment pour les villes du Danube en amont de Vienne et révéla, pour

ainsi dire, le coude du fleuve vers Ratisbonne. C'était déjà de l'indépendance. Nicolas d'Allemagne montre un autre genre de hardiesse. Ce personnage, généralement appelé Donis, était assez mystérieux : M. G. met en lumière sinon son identité, du moins son rôle. Donis réforma la projection, d'après un procédé indiqué par Ptolémée lui-même, mais non pratiqué par lui ; il traça les contours des provinces que les cartes ptoléméennes laissaient vagues ; il publia enfin des cartes modernes, inspirées des cartes marines, mais en les adaptant au type ptoléméen. M. G. lui reproche d'avoir vicié les données expérimentales des cartes italiennes, et répandu ainsi des idées fausses.

C'est encore un fidèle du système ptoléméen que Martin Behaim, l'auteur du globe de Nuremberg, où se concilient, ou plutôt, selon l'expression de M. G., se juxtaposent les notions empruntées à Ptolémée, à Marco Polo, et aux récents découvreurs. On voit par ce monument fameux avec quelle peine, avec quelle répugnance les esprits s'affranchissent de la tradition. Ils s'émurent pourtant quand arrivèrent les lettres de Vespuce, confirmant, mais éclipsant d'abord les relations plus modestes de Christophe Colomb lui-même. Les commentateurs les plus autorisés de ces documents furent les savants de l'école alsacienne lorraine, Ringmann, Waldseemüller et Lud, qui se rencontrèrent au *Gymnase* de Saint-Dié sous le patronage du duc René II de Lorraine. C'est là que Waldseemüller publia sa *Cosmographiæ Introductio* en 1507, augmentée des quatre voyages de Vespuce et illustrée de deux cartes. M. G. s'inquiète des sources qui servirent à composer ces cartes. L'une est perdue ; quant à l'autre, une mappemonde en fuseaux, M. G. croit la reconnaître dans la collection du prince de Lichtenstein. Avec une érudition où il entre beaucoup de divination, M. G. découvre la principale de ces sources : le terme de découvrir est doublement juste, car M. G. a exhumé des Archives du service hydrophique de la marine le portulan de Canerio. M. G. se livre à la même enquête sur les cartes qui accompagnent l'édition de Ptolémée de 1513, préparée à Saint-Dié, mais éditée à Strasbourg.

M. G. affectionne ces études critiques où il excelle. Il analyse le globe de Schœner, un maître de l'École de Nuremberg, qui continua, en l'amplifiant, le programme des Alsaciens Lorrains. Nuremberg était devenu avec Augsbourg un centre d'informations et de propagande, à mesure que les intérêts commerciaux de l'Allemagne s'étaient étendus. Ce rayonnement fut propice à la géographie. Les chefs des grandes maisons de négoce protégèrent et, qui mieux est, cultivèrent cette science utile : il suffit de rappeler les noms de Peutinger d'Augsbourg, de Pirckeymer à Nuremberg. C'est grâce aux documents qui affluaient dans ces villes que Schœner composa ses traités géographiques et *ses* globes : car, outre celui qui est signé de lui, M. G. lui en attribue plusieurs autres, tels que celui de la Bibliothèque Nationale [1]. M. G. les décrit

1. M. G. a placé à la fin du volume la reproduction de trois de ces globes. Pour celui de Francfort, on voit un double tracé de l'Afrique. M. G. croit que Schœner

et démêle l'origine des tracés et des noms nouveaux : c'est ainsi qu'il démontre que le globe de Weimar, si distinct des autres, est la copie d'une carte du géographe français Oronce Finé.

Les idées de Schœner développées dans sa *Luculentissima descriptio* firent fortune, grâce surtout à son abréviateur Apian, qui les vulgarisa dans le *Cosmographicus liber*. Le principal mérite, et le plus pratique de cet ouvrage, est une table de longitudes et latitudes, empruntées soit à Schœner, soit à Ptolémée, ou bien personnelles. Ce même besoin de précision sollicite d'autres maîtres de l'école : Stœffler, et Jean Werner. Celui-ci s'occupa du problème de la mensuration des latitudes et longitudes, et proposa aussi des procédés de projection ; M. G. expose avec compétence et complaisance ces essais : méthode des distances lunaires pour l'établissement des longitudes ; projections cordiforme et stéréographique dont Werner donna des types curieux.

Ce travail des géographes mathématiciens a-t-il abouti à un système et, ce qui nous touche davantage, à une doctrine? Il ne le semble pas. Aussi est-ce avec quelque étonnement que l'on tombe sur un chapitre traitant des théories cosmogoniques. Ces théories, qui furent modifiées singulièrement par les découvertes et l'esprit de libres recherches, n'émanent pas des écoles jusqu'ici passées en revue. Des savants Allemands, M. G. ne cite que Stoeffler qui les ait professées, encore sans originalité. De même le chapitre des *Légendes* n'a pas avec le sujet un rapport immédiat.

Ces digressions, d'ailleurs très courtes, font l'office de transition entre les deux parties de cette étude. De la géographie mathématique nous passons à la géographie descriptive. Celle-ci s'inspire de l'humanisme. Elle brilla d'abord à Vienne où son plus illustre représentant fut Vadianus. Vadianus, dans un opuscule qui prend les proportions d'un manifeste, tout au moins d'un programme, ouvrit à la géographie des perspectives plus vastes. Pour lui, Ptolémée est simplement le plus grand des cosmographes. C'est la revanche de l'idée strabonienne. Elle fut poussée un peu trop loin, notamment par Conrad Celtès, qui a su associer la poésie érotique et la géographie, *res dissociabiles*. Les deux tendances, qui jusqu'ici avaient régi les écoles allemandes, se mêlent harmonieusement dans l'œuvre de Sébastien Munster. M. G. présente de ce savant un portrait achevé et définitif. Munster est à la fois cartographe, et même novateur en ce genre, puisqu'il a pratiqué la triangulation ; il émet aussi quelques vues personnelles sur la physique du globe, par exemple sur les altérations de l'écorce terrestre, sur la nature des eaux ; enfin, il peint les lieux et les hommes : la peinture de ses compatriotes est d'une précision parfois impitoyable.

C'est l'Allemagne, en effet, qui intéresse au premier chef et en toute justice les géographes allemands. Le problème de la nationalité les

a été surpris au milieu de son travail par les données nouvelles. Mais n'y aurait-il pas là une interpolation? Il faut ajouter que M. G. a ici reproduit la planche XVII de Jomard.

inquiète : car il se confond avec celui des limites naturelles et historiques de leur patrie. Le côté faible de ces limites et le plus sensible est celui de l'ouest, le point de contact avec la France. Une controverse sur ce sujet scabreux fut soulevée au début du XVI[e] siècle par l'Alsacien Wimpheling, qui englobait l'Alsace dans l'Allemagne; il fut combattu par le franciscain Thomas Murner. M. G. expose impartialement les arguments de part et d'autre. Même après cette polémique, il va sans dire que la question reste entière.

Sébastien Munster clôt dignement la série des géographes allemands de la Renaissance. Après lui, l'École allemande décline. Mais, si le travail de cette école est caduc, son effort n'a pas été vain. Mercator est son héritier direct, bien qu'il n'appartienne pas, comme l'affirme M. G., à l'École allemande. Celle-ci a le plus contribué « à affranchir la géographie de la tradition ». C'est pourquoi on y doit rattacher « le souvenir de cette petite révolution scientifique ». La conclusion est modeste.

Il en faut savoir gré à l'auteur, qui n'a pas surfait les géographes Allemands. Ce ne sont pas, en effet, des créateurs de systèmes ou de doctrines; s'ils sont novateurs, c'est en cartographie. L'on imagine que M. G. a senti cette faiblesse de son sujet, car il a suivi l'ordre chronologique et non l'ordre dogmatique. Cette manière lui a permis aussi de concentrer en un seul chapitre autour d'une question ou d'un homme tout ce qui s'y rapporte [1]. M. G. ne néglige pas le moindre élément de démonstration : il a l'œil perçant et le bras long.

Les Appendices du volume méritent d'être signalés : [ce sont des tables de longitudes et de latitudes dont la comparaison aide à marquer les étapes de la cartographie; c'est la nomenclature du portulan de Canerio en regard de celle de la carte du Ptolémée de 1513 [2]; des passages peu connus d'opuscules de Munster [3]; enfin des cartes pour la plupart inédites.

— Ayant consacré un livre si docte et si français à la géographie allemande, M. G. s'est cru obligé, par une juste compensation, de mettre en relief la géographie française. Il n'a pas eu de peine à trouver un géographe français qui fit bonne figure à côté des Allemands de la Renaissance; il n'a pas eu l'embarras du choix.

Oronce Finé, dont M. G. a mis en vedette le titre de géographe français, était un Dauphinois, dont la carrière s'est presque toute écoulée

1. On signalera, par exemple, dans le chap. III, la discussion très serrée d'un texte portugais de Barros sur le point de savoir si Behaim a doté les Portugais de l'astrolabe. M. G. démontre qu'il a collaboré comme élève de Régiomontanus à des tables de déclinaison du soleil: dans le chapitre IV, l'initiative de Waldseemüller pour l'appellation de l'Amérique, etc.

2. M. G. a publié une étude détaillée sur ce document dans le Bulletin de la Soc. de géogr. de Lyon.

3. A la page 61, note 2, le renvoi doit être fait à l'appendice IX et non VIII. Il est dommage qu'il n'y ait pas une liste d'*errata* pour le volume qui en aurait besoin notamment pour les dates.

dans sa chaire du Collège de France. M. G. élucide plusieurs doutes qui planaient encore sur sa biographie : ainsi le motif d'un emprisonnement assez mystérieux : Finé avait hasardé une prédiction astrologique qui déplut en haut lieu. Il était astrologue, et par un cumul tout naturel astronome et mathématicien. Il n'était pas en France le premier ni le seul qui occupât une chaire de mathématiques. Avant lui, Lefèvre d'Etaples avait enseigné cette science au Collège du Cardinal Lemoine ; de son temps, Fernel la professait avec éclat à Sainte-Barbe. C'est par les mathématiques, à la façon des maîtres de Nuremberg, que Finé entra dans la géographie. Ce fut une conséquence de ses études, ce fut aussi une vocation :

Et toutefois cest chose tres parfonde
Savoir coucher en plat ou forme ronde
Les borts et lieux tant de mer que de terre ;
C'est un plaisir des plus grans de ce monde.

Sa géographie n'a rien de particulier ni de hardi ; elle est toute traditionnelle. En 1542, Finé écrivait encore que la terre occupe le centre du monde ; en 1543, Copernic publiait son livre des *Révolutions*. Ce n'est donc pas à lui que Finé fait allusion en injuriant les adversaires du dogme classique. M. G. soupçonne que c'est à Nicolas de Cusa, dont les hypothèses avaient éveillé les susceptibilités des conservateurs. Finé prit parti aussi dans la controverse qui agita si longtemps les esprits au moyen âge sur le rapport des continents et de la masse des eaux. M. G. donne tout au long l'argumentation de Fernel et cite de Finé un passage où l'on relève une singulière preuve en faveur des causes finales : certaines parties du globe demeurent émergées *ad viventium salutem*.

Finé est plus remarquable comme cartographe. Il emploie pour la détermination des longitudes le procédé des distances lunaires. Son seul tort est de s'en proclamer l'inventeur. M. G. lui conteste cette gloire et la restitue à Jean Werner. Une autre méthode, qui permettait aussi d'obtenir la latitude, fut pratiquée par Finé à l'aide d'un instrument qu'il nomme planisphère géographique. Dans les tables de longitudes et latitudes qu'il a dressées, les chiffres, relatifs à la France, diffèrent de ceux de Ptolémée et des Allemands ; pour l'Allemagne, ils présentent un écart de 6 degrès de longitude : c'est que Paris, lieu d'origine, est gradué avec un excédent de 5°52' sur la mesure de Schœner et d'Apian. Enfin, pour les autres régions, Finé suit plutôt les cartes marines. Tous ses chiffres ne proviennent point d'observations astronomiques directes, mais de la compilation des itinéraires et autres documents. La construction de ces tables suppose la connaissance de la valeur d'un degré de méridien. Or Finé, par une étrange contradiction, adopte les données de Ptolémée en dépit de l'opération de Fernel, publiée dans la *Cosmotheoria* en 1528. M. G. ne voit d'autre raison de cette ignorance voulue qu'une blâmable jalousie professionnelle.

M. G. déploie dans l'examen de l'œuvre cartographique de Finé le

même sens critique, la même sûreté d'investigation que pour celle des cosmographes allemands. Il étudie d'abord sa mappemonde, puis sa carte de France, insérées à la fin du volume. On ne connaissait que la mappemonde simplement cordiforme. M. G. a eu la bonne fortune d'en retrouver une doublement cordiforme dans la collection de d'Anville aux Archives des Affaires étrangères. Ce qu'on relève de plus saillant sur ces cartes, c'est la jonction de l'Asie et de l'Amérique, c'est l'apparition d'une terre australe, « récemment découverte, mais non encore complétement explorée » (1536, suivant M. G.). Il n'existait de la carte de France de Finé que quelques réductions de facture italienne conservées à la Bibliothèque nationale. M. G. a encore eu la main heureuse : il a découvert à la Bibliothèque de Bâle un exemplaire intégral en quatre feuilles. M. G. retrace toutes les transformations que subit, depuis le type ptoléméen, l'image de la France. Celle de Finé est inégalement traitée, certaines provinces dessinées plus parfaitement que d'autres. D'où M. G. tire l'opinion qu'on possédait en France des cartes régionales, comme celle du Dauphiné, « reproduction vivante » que Finé lui-même avait exécutée de sa patrie.

Il est à désirer que cette monographie soit traduite en français, bien que M. G. écrive en un latin limpide, élégant en sa sobriété, et nourri de la lecture des humanistes et savants qu'il a pratiqués.

Chez nombre d'historiens de la géographie, l'historien domine et même efface le géographe. Chez M. G. le géographe ne le cède pas à l'historien. M. Gallois pousse jusqu'à l'austérité les vertus de l'un et de l'autre : il est géographe mathématicien ; il étudie les cartes comme des chartes. Son œuvre de début est une des plus sérieuses qu'ait produites l'école — jeune encore à tant d'égards — de la géographie française.

B. Auerbach.

---

253. — **Mairet, Silvanire,** herausgegeben von Richard Otto, chez Büchner, à Bamberg, 1890, cxvii + 160 pages, in-8.

M. Richard Otto vient de publier la *Silvanire* de Mairet avec une introduction de plus de cent pages. Voici quel est le motif, ou tout au moins le prétexte de cette longue dissertation. Jusqu'ici, on regardait la *Silvanire* comme la première pièce régulière du théâtre français et sa préface comme un manifeste capital de l'école classique. M. O. montre que cette opinion repose sur une erreur de date, que la *Silvanire* est de 1629-1630 et non de 1625, et que dès lors elle n'est plus qu'un épisode secondaire de la lutte entre les réguliers et les irréguliers. A ce propos, il retrace les diverses phases de cette lutte. Cette façon d'étendre un sujet assez restreint n'est pas sans présenter quelques dangers, et M. O. ne les a pas complètement évités. Sa préface contient bien des digressions et bien des longueurs. Ce n'en est pas moins une histoire fort intéressante de la règle des trois unités : cette règle naît au xvie siècle chez les com-

mentateurs d'Aristote, chez les faiseurs de poétiques et chez les auteurs de tragédies savantes ; elle est négligée par Hardy et les tragiques populaires, elle reparaît grâce à l'influence de la pastorale italienne, et, quoique combattue par Scudéry, elle triomphe enfin avec Chapelain et l'Académie. L'étude de M. Otto est très consciencieuse, elle serait complète si seulement l'auteur avait jeté quelques regards sur les littératures anglaise et espagnole. Il aurait vu que Cervantès et Tirso de Molina, que Philip Sydney et Ben Johnson sont aussi *réguliers* que les Castelvetro et les Trissin, les La Mesnardière et les D'Aubignac; et, après avoir établi que la tragédie classique n'est pas née du caprice de quelques individus, mais qu'elle procède d'un courant général d'opinion, il aurait pu ajouter que ce courant n'est ni italien, ni français, mais véritablement européen.

R. P.

---

254. — **Storia di Città di Castello** di G. Magherini-Graziani. Vol. I. Città di Castello, typ. S. Lapi, 1890, in-4 de 214 p. Prix : 50 fr.

La petite ville de Città-di-Castello, dans la province de Pérouse, est connue hors d'Italie par les productions d'une librairie importante et telle qu'on n'en trouverait, à coup sûr, aucune en France installée dans un centre analogue. Je parle de la maison Lapi, qui nous envoyait récemment le *Journal de voyage de Montaigne en Italie* édité par M. d'Ancona. La publication ici annoncée, d'un luxe typographique de très bon goût, fera honneur encore à M. Lapi et témoignera une fois de plus de la vitalité persistante de cette vieille ville, à laquelle M. Magherini-Graziani veut élever un véritable monument. L'auteur, connu du public français par une étude de mœurs toscanes (*Le Diable*, préf. de H. Cochin), a reconstitué, dans le premier volume de son nouvel ouvrage, l'histoire complète de *Tifernum* à l'époque antique. La connaissance des peuples primitifs de l'Italie, si obscure encore et où l'hypothèse tient tant de place, aura beaucoup à recueillir dans ces observations, qui, pour être restreintes à un petit champ, n'en ont qu'une portée plus sûre. M. M.-G. cherche à établir, entre autres points, que la majeure partie de l'Ombrie et particulièrement celle qu'il étudie n'ont pas été occupées par les Étrusques d'une façon suivie et durable. Ces premiers chapitres sont accompagnés de plusieurs excellentes planches reproduisant les armes et menus objets de l'âge de pierre et les bronzes ombriens ou étrusques, découverts sur le territoire de Città-di-Castello. L'auteur recherche quelles étaient au commencement du IIIe siècle av. J.-C. les conditions de Tifernum en face de Rome et démontre que c'était une des villes italiennes confédérées qui reçurent le droit de cité et devinrent municipes après la guerre contre les Marses. Suivent quelques pages sur les conditions de l'Ombrie pendant les invasions gauloise et carthaginoise et à l'époque de la guerre sociale. L'orga-

nisation de Tifernum comme municipe romain est étudiée dans ses moindres détails, à l'aide des ouvrages généraux sur la question et de la discussion des inscriptions qui se rattachent à l'histoire de la ville. La correspondance de Pline le jeune, qui eut beaucoup de relations avec Tifernum, fournit à l'auteur des renseignements précieux et l'occasion de reprendre la question de l'emplacement de sa villa. Le dernier chapitre est relatif à l'introduction du christianisme à Tifernum et à la légende de saint Crescentien, qui l'a prêché le premier dans la ville. Les principaux appendices sont relatifs à l'épigraphie de Città-di-Castello et au dialecte de la région, déjà étudié par M. Bianco Bianchi. Les monuments de l'art antique qu'on y conserve et les inscriptions sont l'objet de fac-similés ou de gravures, de nature à rendre service aux archéologues. En somme, M. Magherini-Graziani n'a rien négligé pour être complet et utile. Son œuvre sort absolument du niveau ordinaire de l'histoire locale; elle a été traitée avec un soin, une minutie, une méthode qui lui assurent bon accueil dans le monde savant.

P. N.

---

255. — **Was die Bücherei erzæhlt.** Litterarische Essays, von Ferdinand Gross. Leipzig, Friedrich. In-8, 308 p. 4 marcs.

Sous ce titre, assez artificiel et peu clair, sont réunies une quinzaine d'études littéraires plus intéressantes qu'elles ne le paraissent d'abord. L'auteur, qui a une certaine réputation en Allemagne, est un Viennois curieux et spirituel. Il a beaucoup de goût pour notre littérature, et il y a sans doute profité. Il connaît aussi quelques auteurs étrangers, anglais ou italiens, qu'il juge avec finesse. C'est un allemand, il répète peut-être un peu souvent et avec une complaisance emphatique : *wir Deutsche*. Le génie allemand a toutes sortes de qualités propres, qu'aucun autre ne saurait acquérir : où pourrait-on le mieux voir que dans les traductions ou les imitations que nous osons tenter du *Faust?* M. Gross en passant veut comparer dans les deux littératures, allemande et française, les œuvres lyriques, et, dans son impartialité, il ne trouve à opposer à Gœthe que le seul Béranger. C'est peut-être nous faire la part un peu mince et triompher à trop bon compte. Il est vrai que nous méritons toutes les sévérités pour notre « passivité » et notre indolence : au commencement de ce siècle, nous dit-on avec amertume, on avait beaucoup plus d'intérêt et de sympathie en France pour les œuvres du génie allemand. C'est probablement pour cette raison que M. G. insiste si volontiers sur les articles du *Globe* et sur la traduction de Gérard de Nerval : tout ce qui a été écrit depuis, critiques de *Faust,* études sur Gœthe, traductions de ses œuvres, lui paraît évidemment méprisable. Et, quand M[me] Ackermann « traduit » le *Roi de Thulé* et qu'elle se permet d'ajouter deux strophes, assez malheureuses il est vrai, quel triomphe pour l'esprit allemand, et quel « abime » nous sépare de lui !

M. G. dit ailleurs que l'Allemagne a des goûts cosmopolites : comment les concilier avec cette originalité distinctive, ces qualités si personnelles et si particulières dont on nous parlait? Pourtant l'auteur a raison, et ce n'est pas seulement à propos de Vienne et de l'esprit viennois qu'il aurait pu dire : nous sommes dans une époque de transition. La littérature, en effet, à Paris comme à Berlin, et grâce précisément à ces *kosmopolitischen Interessen*, dont M. G. aurait pu ne pas réserver le privilège à l'Allemagne, semble tendre vers une forme commune et universelle, une sorte de littérature européenne où l'originalité de chaque peuple serait à peine visible. M. G. nous expose donc avec mélancolie ses réflexions sur l'esprit viennois, qui s'est passionné un moment pour les parodies, — ce qui ne suffirait pas à le distinguer d'un autre — et qui maintenant n'existe plus qu'en souvenir, ou en espérance. La figure de Bauernfeld, le dramaturge frondeur et libéral, est vivante, et le portrait, ressemblant. Celui du prince de Ligne, « Français à Vienne et Autrichien à Paris », est finement tracé, encore qu'un peu long. — Mais on regrette, même dans ces études locales, pour ainsi dire, et où l'auteur semble devoir se trouver plus à l'aise, que le jugement ne soit pas plus libre, plus original : les petits faits, les analyses détaillées ne cèdent pas assez souvent la place aux idées générales.

C'est le grand défaut qui se marque surtout dans les pages, agréables d'ailleurs et très souvent fines, consacrées à certains de nos écrivains contemporains, romanciers ou poètes. Peut-être est-il permis de ne pas admirer trop vivement la nouveauté de l'observation critique, si l'on nous dit que M. Leconte de Lisle est un « impassible », amoureux d'une forme ciselée, impeccable, que M. Sully-Prudhomme est un penseur, et en même temps un sentimental, un attendri (qui ne reconnaîtrait en lui le *Gemüth?)*, ou que M. Ferdinand Fabre nous peint avec exactitude les mœurs du bas-clergé provincial... Il y a pourtant, dans l'étude intitulée : Alphonse Daudet, une idée ingénieuse, qui est en même temps une vue d'ensemble sur l'œuvre de notre romancier parisien : M. G. a été frappé du rôle très important que les *ratés* y jouent, et il suit, à travers plusieurs romans, la figure variée de ce type. Mais n'est-il pas à craindre, si l'on fait de *Jack* le centre de cette étude, que l'on exagère encore la tendance mélodramatique à laquelle M. Daudet a trop souvent cédé?

On ne trouve dans ce livre à peu près rien de vraiment nouveau sur nos auteurs, mais c'est déjà un mérite que d'être arrivé à une opinion assez semblable à celle de nos critiques : il faut savoir le reconnaître. M. G. aurait pu sans doute mieux dégager du milieu des détails plusieurs traits généraux qui eussent dessiné avec plus de précision les physionomies littéraires qu'il voulait tracer. Mais il nous a donné, après tout, un témoignage de sa sympathie pour notre littérature : il n'est pas jusqu'à Villon qu'il n'ait lu et qu'il ne cite, il emprunte quelques vers à Boileau, il connaît certains tours de notre langue familière et il en use à

propos. Et avec tout cela, malgré le soin trop scrupuleux avec lequel il recherche ce que tous nos auteurs, même les plus spéculatifs, ont pensé des Allemands et de la guerre, il y a dans ces études comme un air de bonne humeur, d'esprit enjoué, qui nous inspire une véritable sympathie.

Enfin, sur plusieurs écrivains étrangers, le moraliste S. Smiles, le poète italien Lorenzo Steccheti, derrière lequel se cache un professeur de Bologne, la « romancière » italienne Mathilde Serao, auprès de laquelle M. Zola, paraît-il, semblerait un auteur moral, et enfin sur Ouida, M. Gross nous donne des jugements agréables. Peut-être le veut-il ainsi ; mais il n'est jamais très pénétrant ni très profond, s'il a toujours beaucoup de finesse.

E. BOURGUET.

---

256. — Gustave BRUNET. **Etudes sur la reliure des livres et sur les collections des bibliophiles célèbres.** Bordeaux, Vᵉ Moquet, 1891, in-8 de VI-173 p.

C'est ici la seconde édition, considérablement augmentée, d'un travail qui parut pour la première fois en 1873 et qui fut examiné et loué dans le *Journal des Savants* d'août et de septembre 1876 par un des meilleurs critiques de notre temps, feu M. Defrémery, que n'ont oublié ni ceux qui furent ses amis, ni ceux qui furent ses lecteurs. M. Brunet, profitant des observations de ce juge si compétent, profitant encore plus de ses propres et incessantes recherches, a fort amélioré son essai primitif. Sans prétendre nous donner un travail d'ensemble sur la reliure, il a voulu mettre à la disposition des bibliophiles les principaux renseignements relatifs à l'histoire de cet art qui, comme il le fait remarquer (p. VI), est éminemment français. C'est pour la première fois que se trouvent réunis tant de détails sur les relieurs célèbres, sur leurs œuvres, sur les collections où ces œuvres sont conservées et admirées. M. B. a extrait, avec une patience et un soin des plus méritoires, la plupart de ces curieux détails, d'un grand nombre de catalogues rarement consultés et d'un accès parfois fort difficile. On peut dire que son volume résume d'une façon agréable des milliers de pages qu'il eût été pénible de rechercher et pénible de lire. Sachons gré au vaillant doyen de la bibliographie d'avoir ainsi concentré et vulgarisé des indications intéressantes éparses un peu partout et qui par leur diffusion extrême échappaient aux meilleurs chercheurs. Ces indications remplissent huit chapitres : le premier concerne les ouvrages relatifs à la reliure [1] ; le second renferme

1. L'auteur s'occupe (p. 1-2) du *Traité de la reliure des livres* qui parut sans lieu ni date (vers 1763). On trouve dans le *Bulletin* de la librairie Damascène Morgand, de novembre 1890, p. 464, article 18722, une petite notice qui permet de compléter et même de rectifier un peu la sienne. Le format du rarissime volume est in-8ᵉ et non in-12. Le titre est : *Traité de la reliure* et non *sur la reliure*. Enfin l'auteur, dont le

l'histoire de la reliure avant 1500; dans le troisième on trouve de rapides notices sur divers amateurs de belles reliures et sur les trésors en ce genre qu'ils ont eu le bonheur de posséder (Anne de Bretagne, Grolier, Maïoli, Marc Laurin (de Bruges), le docteur Demetrio Canevari, François Ier [1], Henri II, Diane de Poitiers, Marguerite de Navarre, François II, Marie Stuart, Catherine de Médicis, Anne de Montmorency, Charles IX, Henri III, Louise de Lorraine, Charles de Valois, Marguerite de Valois, le président de Thou, Henri IV, Charles Ier, duc de Croy. La série se continue, pour les amateurs et les splendides reliures du XVIIe siècle, dans le chapitre IV (Marie de Médicis, Louis XIII, Anne d'Autriche, Mazarin, le duc de Montausier, Marie-Thérèse d'Autriche, la duchesse d'Aiguillon, Mme de Montespan, la duchesse de Montpensier, Mme de Maintenon, la princesse Palatine, la duchesse du Maine, Marie d'Aspremont, la duchesse de Lesdiguières, Marie-Adélaïde de Savoie), et, pour le XVIIIe siècle, dans le chapitre VI (Mme de Chamillart, Longepierre, la comtesse de Verrue, le comte d'Hoym, Girardot de Préfond, Marie Leczinska, Mme de Pompadour, Marie-Adélaïde, fille de Louis XV, et ses deux sœurs, Victoire et Sophie, Mme Du Barry, Gouttard, le duc de la Vallière, Marie-Antoinette, la comtesse de Provence et la comtesse d'Artois, Mirabeau). Le chapitre VI est consacré à divers relieurs, célèbres entre les plus célèbres (Nicolas et Clovis Eve, Ruette, Le Gascon, Du Seuil, Boyet, Padeloup, Le Monnier, Derome, Bradel, Simier, Capé, Trautz-Bauzonnet, Cuzin). Dans le chapitre VII l'auteur traite du goût de la reliure chez quelques bibliophiles (le comte de Mac-Carthy Reagh, Renouard, Motteley, Charles Nodier). Le dernier chapitre est consacré aux ornements se rattachant à la reliure [2].

---

nom, d'après M. B., « n'est pas exactement connu, » s'appelait Caperonnier de Gauffecourt : il ne se contenta pas d'imprimer lui-même son livre (à douze exemplaires selon les uns, à vingt-cinq exemplaires selon les autres) dans sa maison de campagne de Montbrillant, près Genève; il s'amusa encore à le relier. M. B. affirme que l'exemplaire qui a successivement paru dans les ventes de Beaucousin, Méon, Châteaugiron et Nodier, a été relié par Gauffecourt lui-même et que cette reliure, sans être mauvaise, est, on le voit bien, non l'œuvre d'un véritable artiste, mais celle d'un simple amateur. Nodier possédait-il deux exemplaires du *Traité*, ou la reliure de Gauffecourt a-t-elle été remplacée par une reliure plus élégante? Le *Bulletin* déjà cité de Morgand annonce au prix de 125 fr. un « bel exemplaire » relié par Thouvenin et qui aurait appartenu à « Nodier, » puis à « Pieters ».

1. M. B. rappelle (p. 39), d'après l'*Armorial du Bibliophile* de J. Guigard, que « François Ier avait pour relieur Pierre Roffet, dit le Faucheux, lequel était en même temps libraire. » Il aurait pu ajouter que l'on connaît un autre relieur dont le talent fut favorisé par le *père des lettres*, car le baron Double, dans sa monographie du *Cabinet d'un curieux*, décrit un Ovide publié à Paris en 1517 et relié aux armes de Henri VIII, roi d'Angleterre, par *Pignolet, premier relieur du roi François Ier*.

2. Parmi les particularités signalées par M. B. signalons à notre tour le complément en cinquante articles (p. 23-30) du catalogue dressé par Le Roux de Lincy (1866) des livres qui ont appartenu à Jean Grolier, la liste (p. 33-34) de quelques inscriptions latines et françaises, en prose et en vers, mises par tels et tels amateurs

L'auteur, qui songe déjà à donner de son travail une nouvelle édition (on aime cette courageuse et noble confiance chez un octogénaire), termine ainsi son esquisse de l'histoire de la reliure : « Pour suppléer ce qui manque à ces notes, nous faisons un appel aux bibliophiles, aux conservateurs des grands dépôts littéraires, qui voudront bien nous prêter leur concours. Toutes les communications qui nous seront adressées seront reçues avec la plus vive reconnaissance ». Je répondrai, pour ma part, à ce pressant appel en signalant au vénérable et infatigable travailleur une lacune singulière dans le chapitre sur les reliures du XVII[e] siècle : Le nom de Peiresc ne s'y trouve pas. Et pourtant quel amateur ce fut de belles reliures tantôt demandées aux meilleurs artistes de Paris, tantôt exécutées sous ses yeux dans un atelier annexé à sa maison [1] ! M. Brunet doit une réparation d'honneur à ce grand bibliophile, qui eut le culte du maroquin du Levant. J'espère qu'ayant à rendre compte bientôt d'une troisième édition des *études sur la reliure des livres*, j'aurai le plaisir de louer, entre autres notables additions, l'addition relative à la bibliothèque d'un des plus fervents et des plus remarquables collectionneurs du XVII[e] siècle.

T. DE L.

---

257. — A. de GUBERNATIS. **Dictionnaire international des écrivains du jour.** Paris, Marpon et Flammarion. Leipzig, Brockhaus. Florence, Nicolai. In-4, 2088 p.

Les lecteurs de la *Revue critique* connaissent tous M. A. De Gubernatis, le fécond écrivain italien, à la fois indianiste, mythologue, poète, voyageur, fondateur de revues, éditeur d'encyclopédies et de dictionnaires. En fait d'œuvres de cette dernière espèce, il avait publié en 1879 un *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei* depuis longtemps épuisé. Ce succès l'a encouragé à en donner une seconde édition mise à jour, augmentée (2,000 pages au lieu de 1,200) et cette fois *en français*. Cette préférence donnée à notre idiome ne doit pas étonner de la part d'un écrivain qui manie également bien les deux langues et qui vient précisément de terminer un livre intitulé *La France*. On peut voir un autre signe de l'intérêt que l'auteur porte à notre pays dans le nombre des articles consacrés à des écrivains français : environ 2,400, contre

sur leurs livres, l'énumération des prix vraiment prodigieux atteints dans certaines ventes récentes par des ouvrages aux magnifiques reliures, prix que M. B. ne manque pas de comparer aux prix d'autrefois, souvent doublés, parfois même décuplés.

1. Voir notamment : *Peiresc bibliophile* par Paul Arbaud (Aix, 1871, brochure in-8°); *Un grand amateur français du XVII[e] siècle. Fabri de Peiresc* par Léopold Delisle (Toulouse, 1889); *Une lettre de Peiresc à son relieur Corberan*, dans le tome XXVI de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1890). Voir encore dans les *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* plusieurs passages relatifs à ce mystérieux relieur nommé Le Gascon, sur lequel M. B. n'a pu presque rien dire, passages qui avaient été déjà publiés par M. L. Delisle dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1886, p. 166.

1,800 consacrés à des écrivains allemands et autrichiens, 1,900 à des Italiens, 500 (ce qui nous paraît insuffisant) à des Anglais.

Mais ce qui nous paraît faire surtout l'originalité du livre, c'est le ton général qui y règne. Nous sortons de la sécheresse et du style officiel habituels à ces sortes d'ouvrages, et nous sommes agréablement surpris de trouver, à côté des renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés, les appréciations d'un homme qui sent et qui pense. Inutile d'ajouter que ces appréciations sont présentées d'une façon discrète, et que si les sympathies de l'auteur se laissent entrevoir, aucune place n'est donnée à la polémique ou à l'esprit de coterie. Pour donner une idée de l'étendue des informations, nous dirons que l'article *Zola* n'a pas moins de huit colonnes, nombre qui peut sembler exagéré, si l'on considère que l'article *Augier (Émile)* n'en a que deux. C'est surtout pour les écrivains et savants étrangers que ce livre rendra service au lecteur français. Nous avons lu un certain nombre d'articles, et nous avons pu en constater l'exactitude, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant, la plupart des écrivains intéressés ayant fourni eux-mêmes des renseignements. Nous terminerons en citant quelques paroles de la préface, qui donnent une idée du généreux esprit cosmopolite qui anime l'ouvrage : « J'ai désiré faire œuvre de lumière et jeter un premier grand réseau international de fils électriques entre les écrivains de tous les pays. Ce qu'on fait de tous les côtés, dans l'ordre matériel, pour rapprocher les hommes, nous devons l'essayer dans l'ordre moral. De tous les intérêts humains, le nôtre est le plus pur, peut-être, le seul qui ne s'use point, le seul qui ne soit pas destiné à périr. »

M. B.

---

258. — G. Saunois de Chevert. **La liberté de conscience en France et à l'étranger.** Paris, Perrin, 1890, 348 p. in-12.
259. — A. Ricardou. **De l'Idéal.** Paris, Alcan, 1890, 356 p. in-8. 5 fr.
260. — F. Howard Collins. **Résumé de la philosophie de Herbert Spencer,** trad. par H. de Varigny. *Ibid.*, 1891, 568 p., in-8. 10 fr.
261. — Dr Paul Sollier. **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.** *Ibid.*, 1891, 276 p., in-8 et 12 planches hors texte. 5 fr.
262. — Th. Weber. **Metaphysik.** Zweiter Band, Gotha, Perthes, 1891, 587 p., in-8. 11 m.

I. — M. Saunois de Chevert est de ceux qui pensent que la religion catholique est de nos jours, en France, l'objet d'une persécution qui, pour être hypocrite, n'en est pas moins horrible. Je sais que cela se dit et s'écrit, mais je ne puis arriver à entendre ce que cela peut bien vouloir dire. Comme cette soi-disant persécution, affirmée en mille endroits et nulle part prouvée, constitue, avec la violation de prétendus droits de prétendus pères de famille, le thème principal de son livre, je ne puis que confesser qu'il ne m'a pas été possible d'en saisir le sens ni la portée.

II. — Ce qui surprend le plus dans le livre de M. Ricardou, qui est

une thèse de doctorat, c'est que ce soit une thèse. On conçoit sans doute une thèse philosophique sans idées neuves, lorsque des idées anciennes y sont renouvelées en quelque manière par des arrangements qui les font valoir. On conçoit encore un ouvrage philosophique où les idées philosophiques soient tout à fait banales et médiocres, lorsqu'au moins elles s'éclairent de quelques analyses psychologiques valant par elles-mêmes. On conçoit enfin, à la rigueur, qu'il soit possible de s'intéresser à un ouvrage vieux d'idées et banal de psychologie, pourvu que la forme toute littéraire, seul apport original de l'auteur, ait quelque nouveauté ou quelque vie. Mais lorsque l'ensemble est banal, le détail banal, et la forme à la fois plate et boursouflée, les meilleures volontés renoncent.

III. — M. Howard Collins a résumé en un volume l'œuvre considérable et puissante, plus considérable que puissante, de M. Herbert Spencer. Il s'est astreint à suivre exactement, paragraphe par paragraphe, le développement systématique de l'œuvre; il nous en offre donc une réduction exacte au quinzième, ou mieux un sommaire très concis et très précis, qui peut être utile. M. Herbert Spencer se déclare à la fois charmé et surpris de la perfection du travail : il n'est guère permis de le juger après lui. — La traduction de M. H. de Varigny paraît être fidèle [1], et est claire.

IV. — Le livre de M. Sollier n'eût rien perdu de son intérêt si l'auteur s'était résigné à le faire plus complet et moins ample, plus méthodique et moins systématique. Les observations précises se trouvent un peu noyées dans des généralisations psychologiques qui deviennent d'autant moins distinctes et moins exactes qu'elles prétendent porter plus loin. La théorie est trop flottante, et les faits y sont trop à l'aise.

V. — M. Th Weber, dans le second volume de sa *Metaphysik*, prouve l'existence de l'esprit antithétique, prouve l'existence des anges et des démons, prouve la trinité et la création, et bien d'autres choses encore. Il n'a pas été satisfait des quelques lignes que j'ai consacrées à son premier volume; il le sera moins encore de celles-ci ; je n'y puis rien.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons, sur la couverture du nº 18, dans l'analyse des périodiques, traduit le jugement d'ensemble que le critique de la *Berliner philologische Wochenschrift* porte sur le dernier ouvrage de M. Regnaud, *Principes généraux de linguistique indo-européenne*. Le critique dit que ce livre est « tout un édifice d'erreurs ». M. Regnaud nous écrit à ce propos qu' « à titre de fonctionnaire public, il a pour devoir de faire respecter l'autorité de son enseignement et ses ouvrages qui en sont l'expression » ; il proteste contre notre extrait qui « porte atteinte au bon renom de sa méthode » ; il déclare que « cette sentence est exactement identique à

---

1. P. 531 « l'égoïsme *versus* l'altruisme » est d'une excessive fidélité.

celle qu'il porterait de son côté sur le *Grundriss* de M. Brugmann », et il ajoute : « Ma méthode est absolument différente ; nous ne pouvons nous entendre d'aucune manière ni sur aucun point. J'espère pouvoir coordonner et résumer prochainement tous les détails de mon système dans un *Manuel* analogue à celui de M. Brugmann et à celui de M. Henry. Quand le public savant aura entre les mains le dossier complet de l'affaire, quand il en sera saisi d'une manière qui lui en permette facilement l'étude, c'est lui qui jugera entre nous une bonne fois pour toutes. J'attends son verdict en toute confiance. »

BELGIQUE. — M. Tito Zanardelli, professeur aux Cours de la ville de Bruxelles, publie à Bruxelles, chez l'éditeur A. de Nocée, une nouvelle revue trimestrielle : *Langues et Dialectes*. Voici le sommaire du 1er numéro : I. Le préfixe *en* et *an* dans la langue osque ; II. Les éléments arabes de la langue italienne ; III. Les insultes du patois flamand de Bruxelles ; IV. Deux chansonniers namurois inédits ; V. Chansons namuroises de l'abbé Grisard ; VI. Paradigmes de la conjugaison des verbes namurois ; VII. Glossaire phonologique, étymologique et grammatical ; VIII. Remarques sur les préfixes du vieux français du Nord ; IX. Chroniqne et mouvement bibliographique. Ces articles, qui n'ont pas de signatures, paraissent avoir tous pour auteur le rédacteur en chef de la *Revue*. Le besoin d'un nouveau périodique ne se faisait pas sentir, et il ne semble pas que la valeur des articles justifie cette entreprise. En linguistique indo-européenne, ils ont pour point de départ le système vocalique de G. Curtius !

INDE. — Un ancien journaliste de l'Inde, M. Arnold Wright, publie sous le titre *Baboo English as 'tis writ, being curiosities of Indian journalism*, un petit recueil amusant — et qu'il aurait pu rendre plus instructif — contenant des spécimens du style anglais des journalistes indigènes. (Londres, Fisher Unwin, 10 fr.). Une introduction sur la presse indienne renferme quelques détails intéressants.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mai 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ravaisson commence la seconde lecture, exigée par le règlement, de son mémoire sur *la Vénus de Milo*. Il rappelle, pour redresser une erreur assez répandue, qu'il ne s'agit pas de proposer une restauration de la célèbre statue, mais seulement de chercher à la restituer, par la pensée, comme elle devait être quand elle était intacte. Personne ne s'est montré plus vivement et plus nettement que M. Ravaisson l'adversaire de l'usage pernicieux des restaurations. Pour appuyer la restitution idéale qu'il propose, l'auteur du mémoire peut maintenant citer des monuments qui n'étaient pas connus au moment de sa première lecture : les bas-reliefs de Sidé en Pamphylie et de Locres, dont la découverte récente a prouvé l'existence, au temps de Phidias, d'un groupe semblable à celui dont la Vénus de Milo, selon M. Ravaisson, faisait partie.

M. F. de Mély signale un passage du lapidaire d'Alphonse X le Sage, conservé dans un manuscrit de l'Escurial, qui donne les noms chaldéens de trente-quatre espèces de pierre, avec la traduction de chaque nom en espagnol. Beaucoup de ces noms sont composés de plusieurs mots. L'une des pierres ainsi désignées paraît être la même que la pierre *zatu*, signalée par M. Menant dans ses *Annales* des rois d'Assyrie : ce serait une agathe, connue des lapidaires sous le nom d'*œil de bélier*.

Ouvrages présenté : — par M. Menant : Milloué (L. de), *Histoire des religions de l'Inde* ; — par M. Delisle : Corda (A.), *Bibliothèque nationale. Département des imprimés. Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790*, tome I ; — par M. Heuzey : *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. II, n° 3.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 mai — 1891

263. — René Basset. **Les dictons satiriques** attribués à Sidi Ah'med ben Yousof. Paris, imprimerie nationale, MDCCCXC, in-8, 96 pages. E. Leroux, éditeur.

Les indigènes de l'Algérie exercent volontiers leur verve sarcastique à l'égard du prochain. Ils ne se piquent pas d'ailleurs de dire des choses très exactes et, pourvu que leurs dictons contiennent dans leur forme concise une pointe de méchanceté, un jeu de mots et quelques antithèses rimant à peu près, ils s'estiment amplements satisfaits. Ces épigrammes ne s'écrivent jamais, elles courent de bouche en bouche en éprouvant parfois de telles altérations qu'elles deviennent incompréhensibles sinon dans leur ensemble, tout au moins dans certaines de leurs parties. L'arabe illettré qui les emploie en comprend le sens général, et s'il y trouve des mots dont la signification lui soit inconnue, il ne s'en étonne guère, sachant qu'il existe une langue littéraire dont les termes ne lui sont pas familiers. Les lettrés musulmans ont bien rarement songé à mettre par écrit les œuvres dues à l'imagination populaire et quand ils l'ont fait, comme par exemple pour le roman d'Antar, les *Mille et une nuits,* ils ont apporté de telles modifications au texte original que c'est à peine si on rencontre de ci et de là quelques locutions vulgaires ou quelques fautes d'orthographe qui rappellent au lecteur l'origine particulière du texte qu'ils ont sous les yeux. L'écriture arabe se prête mal à la reproduction exacte des sons du langage; elle n'est claire, ou pour mieux dire suffisante, qu'autant qu'elle sert à noter des mots ou des phrases dont l'intelligence est rendue rigoureuse par l'application des règles si précises de la grammaire arabe. En dehors de cette sphère un peu limitée, l'écriture arabe est un fort mauvais instrument de notation, car elle ne donne pas en réalité le son d'un mot, mais seulement le moyen de le retrouver à l'aide d'une série de déductions dont la grammaire fournit seule la clé. Dans ces conditions on ne sera pas surpris que peu de personnes aient tenté de publier soit le texte, soit la traduction des divers produits de la littérature populaire des musulmans. Walsin

Esterhazy, Florian-Pharaon, le général Daumas ont bien essayé de nous faire connaître quelques uns des dictons attribués à Sidi Ahmed ben Yousof, mais bien qu'ils se fussent limités à un choix très restreint, la critique n'a pas toujours accepté sans réserve les leçons qu'ils proposaient. M. Basset vient de reprendre ce travail sur une plus large échelle : au lieu de se contenter de colliger 12, 16 ou 31 dictons comme ses prédécesseurs, il en a réuni 118, mais il s'est heurté aux mêmes difficultés que ses devanciers. Malgré toute l'érudition qu'il a déployée et en dépit des efforts qu'il a faits, il n'est pas toujours possible d'accepter son texte ou sa traduction. Toutefois il n'est pas aisé d'indiquer partout des corrections certaines, car s'il n'y a pas à douter que *âouïna* signifie provision, vivres (nº 38) *adam*, assaisonnement (nº 100), qu'il faut lire le pronom *hou* au lieu du *waou* après le verbe *dess* (nº 38), ajouter ce même pronom au mot *oudjh* (nº 53), lire *mebióu* au lieu de *metbou'* (nº 34), il est difficile de se prononcer sur le mot *dia* qui doit être sûrement fautif au nº 2, sur celui de *seyya*, traduit par *motif* (nº 16), etc. Quand on se rend compte de la difficulté du sujet, on n'ose trop s'en prendre à l'auteur de ces inexactitudes et l'on chercherait vainement quelqu'un qui n'ait pas péché pour lui jeter la première pierre. J'estime donc qu'on doit se montrer indulgent pour ces quelques taches et reconnaître le progrès sérieux qu'a fait faire M. B. à une branche de la littérature arabe peu étudiée jusqu'ici et qui méritait cependant d'attirer l'attention des orientalistes. Les notes nombreuses qui accompagnent le texte sont extrêmement soignées et je n'y vois guère que deux points sur lesquels je ne sois pas d'accord avec M. Basset : l'étymologie de Metidja qui doit se prononcer Mettidja et l'origine du nom propre Djalloul qui comme Zerrouq, Qaddour me paraît être simplement une forme augmentative de l'adjectif en *ou* employée pour établir un peu de variété dans les noms propres arabes, quelque chose d'analogue aux formes Nefousa, Khadoudja, Meriouma qui ne sont que des variantes de Nefisa, Khadidja, Meriem.

O. Houdas.

---

264. — **Ælii Dionysii et Pausaniæ atticistarum** fragmenta collegit Ernestus Schwabe. Accedunt fragmenta lexicorum rhetoricorum apud Eustathium laudata. Leipzig, Dyk, 1890, in-8 de vi-282 p.

Parmi le grand nombre de grammairiens cités par Eustathe dans ses commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée, deux surtout, Ælius Dionysius et Pausanias, sont importants, comme s'étant spécialement occupés du dialecte attique. Il était donc utile que leurs fragments fussent recueillis, et qu'on pût ainsi se faire, au moins approximativement, une idée générale de leur doctrine. Après Meier, Rindfleisch et Schwartz, M. Schwabe publie ces fragments, au nombre de trois cent trente-six [1]; des *Prolegomena* de quatre-vingts pages cherchent d'abord à établir que

1. Une douzaine sont tirés d'autres ouvrages anciens.

les λεξικὰ ῥητορικά mentionnés par Eustathe (fr. 337-450) ne sont pas autre chose que l'œuvre même des atticistes; suivent des considérations sur la manière dont Eustathe s'est servi d'eux, et sur les grammairiens anciens dans lesquels les atticistes avaient puisé. Il n'est pas douteux que leur doctrine ne soit un reflet des théories alexandrines, et c'est à ce titre surtout qu'elle est digne d'intérêt; M. S. l'établit en général avec assez de certitude, bien qu'il me semble parfois conclure trop vite de certaines définitions identiques que les atticistes ou les auteurs de λεξικὰ ῥητορικά ont puisé directement dans Aristophane de Byzance ou d'autres alexandrins. Ces rencontres peuvent être fortuites, et certaines définitions devaient être courantes à l'époque; disons pourtant que M. S. est généralement discret, et évite souvent d'être trop affirmatif. La partie vraiment utile sont les notes; elles sont nombreuses pour chaque fragment, et donnent toutes les références aux autres lexicographes et grammairiens; ce sont là de précieuses indications, et il convient de louer le soin et la patience que M. S. a mis à les grouper. L'exécution, au contraire, laisse à désirer : j'ai relevé beaucoup de fautes d'impression [1], et plusieurs fragments sont transcrits de telle sorte qu'ils sont incompréhensibles : p. 83, les deux dernières lignes, par suite d'une ponctuation vicieuse, n'offrent aucun sens; fr. 83, lire τόπος au lieu de ποταμός; de plus, cinq mots oubliés entre τὴν τάφρον et αὐλωτούς mettent le lecteur dans l'impossibilité de comprendre; le fr. 101 manque de clarté si l'on ne sait pas qu'il est précédé dans Eustathe de τετρασύλλαβον τὸ γελοίιον; le fr. 114 est plein de fautes et publié avec une remarquable négligence; des mots sont omis dans plusieurs des textes cités aux pages 23 et 24 [2]. — L'ouvrage est terminé par trois tables : 1) auteurs cités par les atticistes; 2) mots expliqués par eux; 3) grammairiens, lexicographes, commentateurs cités dans l'ouvrage d'Eustathe. Du second index je n'ai rien à dire; mais les deux autres sont loin d'être des modèles de précision et d'exactitude. Plus de vingt citations manquent au premier, qui contient en outre un certain nombre de renvois faux. Le troisième serait le bienvenu; mais il suffit de feuilleter Eustathe, je ne dis pas de le lire, pour s'apercevoir qu'on aurait tort d'y accorder une entière confiance. La lecture d'Eustathe est loin d'être un plaisir, et quelques oublis seraient bien excusables; mais M. S. semble tenir à passer pour complet (*ne quid omisisse videar*, p. 16), et en outre les omissions, pour ne pas parler des renvois inexacts, sont assez nombreuses pour retirer à cet index une part de son utilité. Puisque M. Schwabe voulait faire un index des sources techniques d'Eustathe, il eût rendu service à ceux qui s'occupent des grammai-

1. Quelques ex. seulement, où la faute d'impression altère gravement le texte : lire, fr. 83, ὅς dans le premier vers d'Eschyle; fr. 188 καθέζω; fr. 215 ἔχουσι; fr. 253 τροφή; fr. 279 περικεφαλαίαν.

2. Même négligence dans plusieurs notes : fr. 206 aucune note ne correspond au dernier renvoi; de même fr. 209 et fr. 283; fr. 35 note 1 lire *Halicos* et non *Italicos!* fr. 337, n. 6 « μᾶ n'est pas dans Théocrite »; cette interjection se trouve Id. XV, 89.

riens anciens en remplissant complètement sa tâche; il est regrettable qu'il ne l'ait fait qu'en partie.

My.

---

265. — Bastian Dahl. **Tabellarisk Oversigt** over den Latinske Litteraturs Historie. Christiania et Copenhague, Alb. Cammermayer, 1891, in-4.

Les tableaux synoptiques, que M. B. Dahl vient de publier, sont destinés à servir de complément à l'histoire de la littérature latine du même auteur qui a paru en 1889 et dont on a parlé dans cette Revue. Ces tableaux sont au nombre de six : deux (les nos 3 et 4) correspondent à ce que l'on appelle l'âge d'or de la littérature latine (78 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.); les quatre autres (nos 1, 2, 5, 6) correspondent à ce que M. D. appelle la période des origines (753-241 av. J.-C.), la période archaïque (241-78 av. J.-C.), la période d'argent (14-138 ap. J.-C.), la période de fer (138-476 ap. J.-C.). Chacun de ces tableaux se divise en trois parties; dans la 1re sont mentionnés les faits les plus importants au point de vue de la politique et de la civilisation; dans la 2e et la 3e, qui portent l'une le titre général de poésie, l'autre le titre de prose, sont rangés, sous les rubriques, drame, épopée, poésie didactique, satire, poésie lyrique, histoire, etc., le nom des auteurs latins, la date de leur naissance et celle de leur mort, — quand on les connaît, — le titre de leurs ouvrages; de plus, grâce à des caractères typographiques différents, on peut reconnaître, au premier coup d'œil, les auteurs dont il ne nous reste rien, ceux dont il nous reste quelque chose, les ouvrages perdus, ceux que nous possédons. Ces tableaux, bien conçus et bien exécutés, permettent de voir facilement la série des auteurs qui représentent tel ou tel genre, de voir aussi quels faits importants sont contemporains de l'apparition de tel ou tel ouvrage, quels ouvrages ont paru simultanément. Je ne ferai guère qu'un reproche à M. D. c'est de n'avoir pas adopté un format plus commode.

S. Dosson.

---

266. — **P. Vergili Maronis Bucolica**, hrsggb. v. Franz Hermès. Dessau, Rich. Kahle's Buchchandlung, 1890, in-12, 34 p.

Le but de cette brochure est double : publier les Bucoliques de Virgile dans leur succession chronologique, les nettoyer des interpolations considérables, qui, suivant l'auteur, défigurent la tradition manuscrite.

La disposition adoptée par M. Franz Hermès est la suivante : III, II, V, IV, VII, VI, I, VIII, IX, X. L'ordre des mss. étant celui qui paraît avoir été établi par V. lui-même, (*Georg*. IV, 565, Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi) on se demande de quel droit M. Fr. H. le modifie et où il veut en venir. Autant il est légitime de chercher dans quel ordre V. a composé les Géorgiques, autant il l'est peu de troubler

celui dans lequel il les a éditées. La critique, en ce qui concerne les auteurs anciens, a pour mission de retrouver la forme originale donnée par chacun d'eux à ses ouvrages, non de substituer à cette forme une conception moderne. En outre, en négligeant l'ordre chronologique, V. a adopté une disposition littéraire qui consiste a entreméler régulièrement les pièces dialoguées I, III, V, VII, IX et les morceaux d'une seule venue II, IV, VI, VIII, IX. Or cette disposition littéraire M. Fr. H. la conserve; il pense donc que V. avait dès sa première Bucolique l'idée du plan qu'il a adopté lors de l'édition définitive et que, pendant tout le temps qu'à duré la composition des pièces isolées, il s'est astreint à cette alternance. Cela est tout à fait inadmissible.

D'après M. Fr. H. les Bucoliques ont été pendant le Ier siècle après J.-C. outrageusement interpolées par des poètes dilettantes. La IVe églogue qui comprend soixante-trois vers n'en a plus chez lui que quarante-huit, la Ve qui en renferme quatre-vingt-dix n'en a plus que soixante-quatorze, encore en met-il cinq entre crochets, et ainsi de suite. Il faut donc admettre qu'il y avait peu de temps après la mort de V. des poètes inconnus qui s'amusaient à refaire les Bucoliques et qui y réussissaient — car, parmi les vers supprimés par M. Fr. H., il y en a d'excellents et de célèbres : *Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus,... Certum est in silvis, inter spelæa ferarum, Malle pati, tenerisque meos incidere amores Arboribus : crescent illæ, crescetis amores...* etc... —, que tout ce travail si important à été ignoré des grammairiens postérieurs. Parmi les raisons que donne M. Fr. H. de ses suppressions figurent, mais parfois bien mal appliquées, celles de tous les chercheurs d'atéthèses : VIII, 14 sq. *Frigida vix cælo noctis decesserat umbra, Cum ros in tenera pecori gratissimus herba, Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ ;* le v. 15 serait grammaticalement impossible; il faudrait *erat.* Il n'a pas vu que c'est une réflexion du poète parlant pour son propre compte : c'est l'heure où la rosée attendrit l'herbe..... qui doit nécessairement être au présent. I, 71 sq. *En quo discordia civis Produxit miseros! His nos consevimus agros! Insere nunc, Melibæe, piros, pone ordine vites...* Le v. 73 ne serait pas à sa place dans la bouche de Mélibée qui s'exile; mais c'est une simple expression de dépit : Allez donc greffer des poiriers.... pour en être ensuite dépossédé!

Le principal motif qui guide M. Fr. H. dans ses atéthèses, c'est, bien qu'il s'en défende, la prétention de donner à toutes les églogues une forme strophique régulière. Ainsi il réduit la IVe au schéma suivant : 4 8 8 8 8 8 4; mais à quel prix! Il fait disparaître : les v. 1-3 — comme s'il ne fallait pas un prologue à un poème si différent des autres; les v. 13-14, les v. 26-27 — sans s'apercevoir qu'après avoir parlé dans la strophe précédente du premier âge de l'enfant merveilleux, V. annonce ici son adolescence; le v. 35, les v. 43-45 — sous prétexte que dans l'âge d'or tout le monde portera des vêtements de laine blancs et qu'il n'y aura plus de pourpre; V. ne dit rien de pareil, mais simplement que ce qui

est maintenant le fruit de l'industrie pénible des hommes sera produit par la nature, cf. v. 39 *omnis feret omnia tellus;* le v. 48 — parce qu'il n'y aura plus de charges publiques dans l'âge d'or; mais d'après Virgile l'enfant miraculeux aura un grand pouvoir; l. v. 54. C'est le pur arbitraire.

En revanche — sans doute par esprit de contradiction — M. Fr. H. ne veut pas que dans l'églogue V les deux morceaux consacrés à Daphnis aient compris juste vingt-cinq vers chacun et aient offert une correspondance parfaite — parce que, d'après les v. 14-15 et 54-55, ces deux morceaux auraient été composés avant l'églogue où ils ont été insérés. Mais qui empêche de voir là un simple artifice poétique? En tous cas les deux morceaux ont fort bien pu être écrits pour se faire pendant.

Les procédés de M. Franz Hermès seraient de nature à déconsidérer absolument la critique conjecturale, si légitime et si nécessaire quand elle est pratiquée par des gens compétents et sensés.

A. Cartault.

---

267. — Général Favé. **L'Empire des Francs,** depuis sa fondation jusqu'à son démembrement. Paris, Thorin, 1889, 1 vol. in-8, 720 p.

Cet ouvrage, qui a pour but de nous montrer la formation, la grandeur et la décadence de l'Empire des Francs, est divisé en quatre livres : le premier étudie les institutions des Francs avant Clovis, le second traite des Temps mérovingiens, le livre III des Temps carolingiens et le livre IV a pour titre le Démembrement.

La plus grande partie du livre premier a été l'objet d'une analyse de M. Havet dans cette Revue (n° 15, 13 avril 1885, p, 289). Seul le chapitre V de ce livre premier n'était pas compris dans ce compte-rendu ; il a pour titre : la date de la première rédaction de la Loi Salique, matière très controversée et sur laquelle de nombreuses opinions fortement appuyées ont été émises. « On peut affirmer, dit M. Favé, que ce code a été adopté par les Francs sédentaires pendant la première moitié du ve siècle. » Sans entrer en discussion à cet égard, nous pouvons mentionner que cette opinion n'est plus guère défendue aujourd'hui, car les Allemands eux-mêmes (voir Brunner, Deutsche Rechtsgeschichte, p. 300) l'ont abandonnée.

Dans les livres suivants, M. F. nous donne l'historique des Institutions des Francs, des Wisigoths, des Ostrogoths, des Alamans, Bavarois, Saxons et Lombards, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, puis il consacre quelques chapitres à la noblesse militaire, à la féodalité en Angleterre, dans le royaume de Jérusalem et, en France, au xiiie siècle ; enfin il termine par l'étude des coutumes de Beauvaisis et de l'organisation des communes.

La méthode de M. F. consiste à prendre pour base de ses développements la traduction des principaux passages des lois de ces divers peu-

ples, ou des édits et des capitulaires des rois mérovingiens et carolingiens. C'est ainsi que M. F. nous donne la traduction complète de la Loi Salique (texte ancien) et de la Loi Salique amendée par Charlemagne, la traduction des principaux passages de toutes les lois barbares, et celle presque intégrale des Édits mérovingiens et des Capitulaires carolingiens.

Dans un travail aussi long, quelques erreurs devaient fatalement se glisser. Signalons :

Page 227, ligne 18, M. F. traduit : *nisi in nostris obtutebus præsententur*, par : « à moins que la chose n'ait lieu sous notre regard. » *Nisi* a ici le sens de : *mais* (voyez du Cange. V° nisi), et il fallait dire « mais que ces hommes soient amenés en notre présence. »

P. 240, l. 21. Dans l'Édit de 614 de Clotaire II, par suite d'un faux numérotage des articles, M. F. a oublié l'article 4 : *ut nullus judicum de quolibet ordine de civilibus causis, præter criminalia negotia, per se distringere aut damnare præsumat, nisi convincitur manifestus, excepto presbytero aut diacono. Qui vero convicti fuerint de crimine capitali, juxta canones distringantur, et cum pontificibus examinentur*. Cette erreur est vraiment regrettable, car cet article 4 est peut-être le plus important de cet Édit.

P. 248, l. 14. M. F. traduit : *et in sua dominatione revocare*, par ces mots : sans que rien puisse être révoqué. *Revocare* est ici pour *vocare, clamare*. Il fallait dire : faire rentrer en sa possession.

P. 249, l. 15. M. F. traduit : *instigante adversario*, par ces mots : à l'instigation de ton adversaire. C'est inexact ou, du moins, cela manque de précision. Il fallait dire : à l'instigation du démon. L'adversaire, dont il est ici question, est l'adversaire, l'ennemi du genre humain, c'est le démon. (Voir Thévenin. Recueil de Textes relatifs aux Institutions mérovingiennes et carolingiennes. 1re partie, n° 8, page 10, note 1).

P. 252, l. 21. *Per nostram præsentem auctoritatem*, ne peut se traduire par ces mots : De notre autorité, ainsi que le fait M. F. *Auctoritas* signifie ici : diplôme royal (voir Fustel de Coulanges. La Monarchie Franque. p. 29. n. I.)

P. 260, l. 23. M. F. oublie de traduire : *nisi*. Dans ce texte encore, *nisi* a le sens de mais, et est employé pour donner plus de force à l'affirmation qui suit. « Mais bien plus.... etc. »

J'arrête ici mes citations. Je me hâte d'ajouter que, malgré toute l'attention et le soin qu'il a mis dans sa traduction, M. F. pouvait difficilement éviter ces erreurs. C'est que « le latin mérovingien, a dit fort justement M. Fustel de Coulanges, est une langue qu'il faut connaître avec exactitude, et l'on n'y parvient que par un long usage des textes ». Il est très périlleux d'aborder, sans une forte préparation préalable, l'étude de textes écrits dans une langue aussi changeante et aussi incorrecte.

Malgré tout, il faut rendre hommage au très consciencieux effort

de M. le général Favé qui a essayé, nous dit-il dans sa conclusion, de jeter quelque lumière sur les temps obscurs qui ont précédé et amené le régime féodal. Les traductions qu'il nous a données pourront toujours fournir des indications aux personnes qui n'auraient pas du latin une connaissance suffisante.

Ernest TAILLADE.

---

268. — Karl LENTZNER. **Three essays.** Halle, Niemeyer, 1890, in-8, 62 pages. Prix : 1 m. 60.

Les trois essais que M. K. Lentzner publie aujourd'hui ont paru à des époques différentes dans diverses revues anglaises ; tous trois se rapportent à des questions d'éducation et se distinguent par une connaissance approfondie du sujet. Le premier a pour titre : « Efforts d'Andrea Angiulli en faveur d'une réforme de l'éducation », le second traite « de la psychologie moderne dans ses rapports avec la science de l'éducation », enfin le troisième nous entretient de « l'éducation supérieure ».

Positiviste, mais disciple original de Comte et de son système philosophique, Angiulli a accordé une attention toute particulière à l'éducation. La réforme de la société dépendant pour lui de la réforme intellectuelle des individus qui la composent, il n'attend que de l'éducation son rajeunissement. Mais quel système d'éducation faut-il adopter et suivre ? Angiulli veut que l'instruction ait un caractère exclusivement scientifique. Même pour l'enseignement de la morale, la science, dit-il, suffit à elle seule, car c'est d'une vue vraiment scientifique et juste des choses que découle la moralité. « La science, et c'est là le résumé de sa doctrine, est le plus important des moyens qui peuvent servir à l'avancement de l'humanité. »

« Le professeur Lazarus, dit M. K. L., au commencement de son second essai, a observé avec beaucoup de raison que la psychologie est la mère de la science de l'éducation. » C'est cette vérité que le second essai doit mettre en lumière. Il s'agit ici, bien entendu, de la psychologie moderne, de celle qui tient compte de toutes les facultés de l'enfant, en connaît le rapport et proportionne les efforts qu'elle lui demande à l'état de ses facultés. « L'éducation n'étant en dernière analyse que le développement de l'esprit par sa propre énergie et en harmonie avec les lois qui le régissent, l'éducateur, qui a pour mission de lui donner l'aliment dont il a besoin, d'écarter les obstacles qui peuvent arrêter sa croissance, ne peut atteindre son but que grâce à la psychologie, qui lui permet de comprendre l'âme de l'enfant et par suite de la diriger comme il convient à ses aptitudes.

Je ne dirai qu'un mot du troisième essai, dont le titre un peu vague ne donne qu'une idée incomplète. Il s'agit de la culture générale du peuple, des progrès qu'elle a accomplis, de ceux qu'elle a encore à faire, de ce qui en doit être la nature et le but. Il y a là des pages bien pensées

et bien écrites, des réflexions pleines d'actualité, comme celle-ci, « que le but et la fin de toute éducation est et reste un développement dans le sens de la liberté », et cette autre « le résultat d'un développement naturel et continu de l'intelligence est que l'homme devient nécessairement plus religieux à mesure que son éducation est plus complète », ou encore « quiconque a l'intelligence du malaise du temps présent a en même temps la capacité et le devoir de travailler à le guérir ». Cet essai tout entier montre, comme les deux premiers, que M. K. Lentzner a le sentiment le plus haut du rôle et du besoin de l'éducation dans la société, comme la vue la plus nette du malaise qui agite cette dernière.

Ch. J.

---

269. — **Les prêcheurs burlesques au XVIII siècle.** Etude sur le P. Isla, par le P. Bernard Gaudeau S. J. Docteur ès-lettres. Un fort vol. de 568 pages. Paris, Retaux, 1891.

Le double titre que M. Gaudeau a donné à sa thèse de doctorat nous avertit qu'il n'a pas entendu faire une simple monographie. A vrai dire le P. Isla occupe dans la littérature castillane du siècle dernier une place assez importante pour mériter la volumineuse étude que lui a consacrée M. G., et il nous semble que ce dernier obéit à des scrupules exagérés, en cherchant à justifier le choix de son sujet. Le traducteur élégant et sûr de plusieurs chefs-d'œuvre de notre littérature, n'est pas tout à fait un étranger pour nous et peut intéresser même les lettrés les plus indifférents aux choses d'Espagne. D'autre part, comment parler de Fray Gerundio, sans retracer l'état de la chaire espagnole et les excès de la prédication burlesque qui ont motivé l'apparition de cette spirituelle satire?

Le livre de M. G. est divisé en deux parties bien distinctes. La première (pp. 1-173) est consacrée exclusivement à la biographie du P. Isla. L'auteur, grâce à un séjour prolongé en Espagne, et, à de nombreuses et patientes recherches que lui facilitaient sa qualité, a pu s'acquitter de sa tâche de biographe d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Complétant et rectifiant les notices plus ou moins erronées qui ont eu cours, il prend l'écrivain depuis sa naissance (24 mars 1703) et le suit jusqu'à sa mort (2 nov. 1781) à travers les phases d'une existence dont l'expulsion des Jésuites, en 1767, rendit les dernières années pénibles et mouvementées. Chemin faisant il signale l'apparition des diverses œuvres de l'auteur et en donne de courtes analyses, sauf du Fray Gerundio réservé à une étude spéciale. Un chapitre assez long traite la question du Gil-Blas qui, selon une remarque de M. Morel-Fatio, « après tant d'encre dépensée n'a pas encore dit son dernier mot » : d'autant plus que le chauvinisme de certains critiques les empêchera toujours d'accepter les solutions contraires à l'amour propre national. Le Gil-Blas, ce livre si castillan par le cadre et les aventures, mais si français par l'esprit, ne serait-il qu'un plagiat de Lesage? Faut-il prendre au pied de la lettre la

déclaration du P. Isla qui se vante d'avoir non pas traduit mais *restitué* à l'Espagne le héros francisé par Lesage, et la légende de l'existence d'un manuscrit espagnol perdu que notre compatriote aurait simplement mis en français? M. G. s'attache à prouver que le P. Isla ne croyait pas plus à l'existence de ce prétendu manuscrit espagnol « que l'auteur de Fray Gerundio ne croit aux manuscrits syriaques et chaldéens dont il a tiré l'histoire de son facétieux prédicateur ».

La deuxième partie de la thèse est consacrée à l'étude de Fray Gerundio et des questions qui s'y rattachent. Bien que dû à la plume d'un jésuite, ce livre doit être rangé parmi les romans *picaresques*. Voulant ridiculiser les défauts de la prédication en vogue de son temps, le P. Isla employa l'arme qui avait si bien réussi à Cervantès, contre la littérature chevaleresque. Il parait même qu'il songea d'abord à appeler son héros Fray Quijote. En tout cas on sent qu'il avait pris pour modèle l'auteur de l'Ingénieux Hidalgo. Ajoutons que Rabelais et Molière ont laissé plus d'une trace dans son œuvre. Après un coup d'œil rétrospectif — un peu court à notre gré — sur l'histoire de la chaire espagnole avant l'apparition du Fray Gerundio, M. Gaudeau apprécie l'œuvre en elle même, les idées critiques de l'auteur, la sincérité de ses intentions réformatrices, et fait du milieu où ce livre a paru un tableau curieux, amusant même parfois, et qui aurait pu l'être davantage, s'il n'avait craint, en abusant des citations ou en les donnant dans toute leur crudité native, de manquer à la gravité de son sujet. Enfin sous forme d'appendice, de nombreux documents occupent les cent dernières pages.

En résumé, ce travail nous paraît méritoire et intéressant : il nous peint sous des couleurs aimables la physionomie de ce jésuite enjoué, spirituel, libre dans ses propos, unissant à une vive admiration de nos écrivains français un chauvinisme littéraire qui parfois égare son jugement. Peut-être le portrait est-il un peu flatté, mais qui pourrait s'en formaliser? Quand on a consacré de longues veilles à un auteur, n'est-il pas naturel de s'éprendre de lui d'une affection exclusive, comme on le fait des enfants que l'on aime à proportion des soins qu'ils vous ont coûtés?

G. Strehly.

---

270. — **Mémoires du prince de Talleyrand,** publiés avec une préface et des notes, par le duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy. Deux volumes in-8, xxxii et 457 p., 567 p. 15 francs.

Les *Mémoires* de Talleyrand ne devaient paraître que trente ans après la mort de l'auteur, c'est-à-dire en 1868. La duchesse de Dino, légataire universelle du célèbre diplomate, les remit en 1862, quelques jours avant de mourir, à Ad. de Bacourt. Ce dernier — nous dit-on dans l'introduction — prépara la publication des *Mémoires* en rédigeant des notes complémentaires ou explicatives sur les points les plus importants et en faisant l'acquisition de nombreuses pièces inédites. Il mourut en

1865 et confia les *Mémoires* à l'ancien notaire Chatelain et à l'avocat Andral sous condition que la publication ne pourrait être faite avant 1888. Chatelain et Andral moururent à leur tour, et furent remplacés, le premier par son fils, le second par M. le duc de Broglie qui se hâte de faire paraître les *Mémoires*.

Ces *Mémoires* se composent de douze parties : cinq parties sont contenues dans le premier tome (I. *1754-1791*; II. *De M. le duc d'Orléans;* III. *1791-1798*; IV. *Affaires d'Espagne, 1807*; V. *Entrevue d'Erfurt 1808)*; trois dans le deuxième tome (VI. *1809-1813*; VII. *Chute de l'Empire, Restauration;* VIII. *Congrès de Vienne, 1814-1815)*. Restent donc quatre parties à publier; trois, ce semble, renfermeront le récit de l'ambassade de Talleyrand à Londres; la quatrième sera consacrée à l'affaire du duc d'Enghien (I, 292), et l'éditeur joindra à ces quatre parties un morceau sur le ministère de Choiseul et quelques autres écrits, inédits ou oubliés, qu'on peut lire encore avec intérêt.

Le premier et le deuxième volume que nous annonçons, ont été, comme M. Frédéric Masson l'avait prévu, une déception. Et, à vrai dire, on annonçait les *Mémoires* de Talleyrand depuis si longtemps qu'on les croyait pleins de révélations. Mais le temps passe, et des publications en assez grand nombre, tant récentes qu'anciennes, nous ont fait connaître et les affaires d'Espagne, et l'entrevue d'Erfurt, et la rentrée des Bourbons, et le Congrès de Vienne, et le glorieux rôle de Talleyrand au début de la Restauration. Les *Mémoires* arrivent trop tard; leur auteur oubliait que les archives finissent par s'ouvrir, et Bacourt, ainsi qu'Andral, se faisaient illusion sur l'importance et la gravité des confidences qu'ils tenaient sous clef.

D'ailleurs, Talleyrand, comme la plupart des mémorialistes, n'écrit que pour faire son apologie. Il dit quelque part que la première de toutes les qualités est la circonspection, c'est-à-dire l'art de ne montrer qu'une partie de sa vie et de ses pensées. Il déploie cette *circonspection* dans les deux volumes qui viennent de paraître. C'est entre 1816 et 1819 qu'il les a rédigés, et il pensait qu'ils seraient mis un jour sous les yeux de Louis XVIII. Il voulut flatter le roi, exciter sa confiance, se rouvrir le chemin du pouvoir : il fait de la Restauration l'inévitable dénouement de la Révolution. Selon lui, la France devait, avant de sortir de la *polygarchie* et de rentrer sous la royauté des Bourbons, passer par des régimes intermédiaires, par des ombres de royauté (Directoire, Consulat, Empire); et ces régimes intermédiaires, lui, Talleyrand, ne les a servis qu'au profit de la royauté future qu'il attendait patiemment : en toutes choses, dit-il, il faut considérer la fin. Sans doute il a pris le ministère sous les usurpateurs; mais ne devait-il pas « sauver ce qui pouvait être sauvé » et « se réserver pour l'occasion ? » Ne devait-il pas, avant de s'occuper de la maison de Bourbon, travailler au rétablissement de la monarchie? (I, 129 et 274, II, 131, etc.) Telle est l'idée maîtresse des *Mémoires*, et tout le récit de Talleyrand, les détails où il entre, les digressions où il

s'engage, ses réticences, ses omissions tendent à rendre cette idée familière à Louis XVIII. Un instant, il s'écrie : « Que Louis XVIII songe un moment à tout ce qu'il a fallu pour préparer son retour ! » Or, en dépit de tout, Talleyrand se flatte d'avoir été l'*instrument principal* de ce retour.

La première partie des *Mémoires, 1754-1791*, est très attrayante. Talleyrand y raconte en un style alerte et charmant son enfance au château de Périgord, sa première jeunesse, comment on le fit entrer malgré lui dans l'état ecclésiastique, comment, jeune et simple, à l'âge « où l'on a le plus de probité » (I, 19), il ne comprenait pas qu'on pût suivre une carrière pour en prendre une autre et aller au séminaire pour devenir ministre des finances. Il décrit la puissance de la *Société*, mais il se garde bien d'exposer les fautes de l'ancien régime ; il affirme sérieusement que la Révolution éclata parce que « les prétentions avaient déplacé tout le monde » et que Chamfort prenait le bras de M. de Vaudreuil ! Ce grand mouvement, dit-il, est « né de la vanité » (I, 115). S'il juge que le gouvernement aurait dû être plus fort ou plus habile, il se donne à lui-même le rôle de censeur des mœurs ; il veut nous faire croire qu'il s'efforçait de relever la considération de l'Église et de faire du clergé le protecteur de la morale. Il prétend avoir suggéré, en juillet 1789, au comte d'Artois qu' « il aimait » et qui « avait de l'amitié pour lui », une sorte de coup d'état (I, 123 et 137-141, longue note de Bacourt). Pas un mot de son rôle à l'assemblée constituante qu'il présida et qu'il accuse d'avoir commis des « milliers de fautes ». Pas un mot de ses fonctions religieuses à la Fédération, de la protestation des chanoines d'Autun contre ses principes, de son *adresse au roi* (19 avril 1791) où il reprochait à Louis XVI de « favoriser les réfractaires ». Il déclare même qu'il avait une grande répugnance à se mettre en avant. Et ce fut lui qui demanda la suppression des dîmes, qui proposa d'appliquer les biens du clergé aux besoins publics, d'apposer les scellés sur ses titres, d'inventorier son mobilier ! Oubliait-il l'existence du *Moniteur?* Il avoue pourtant qu'il a consacré des évêques constitutionnels ; mais voici comme il s'excuse : il craignait que la France ne devînt presbytérienne et « ne pût être ramenée au catholicisme dont la hiérarchie et les formes sont en harmonie avec celles du système monarchique » !

La deuxième partie, *De M. le duc d'Orléans*, est le plus vigoureux chapitre des Mémoires, et Talleyrand a raison de dire que ce tableau met sous les yeux le *désabusement* de l'époque, « le relâchement général des mœurs » et « la dégradation dans les formes du gouvernement et les habitudes de l'administration ». La peinture est terrible, et le duc d'Orléans ne se relèvera pas du coup que lui assène son ami et commensal. Talleyrand montre qu'il est toujours resté le même, qu'il fut brouillon et mobile, qu'il n'eut « de constance que dans les excès », et il nous explique ainsi sa conduite politique : tout d'abord, « le libertinage de son caractère lui faisait voir avec plaisir un mouvement quelconque, il était

bien aise de s'agiter, de faire du bruit, de créer un embarras » sans oser davantage, et, ensuite, « une vengeance aveugle était devenue la passion dominante de son cœur » (I, 202). C'est sans doute ce morceau qui a retardé la publication des *Mémoires*. Il pouvait paraître sous la Restauration, mais non sous le gouvernement de juillet, et, comme M. A. Sorel l'a ingénieusement conjecturé (*Temps* du 27 mars), si « Talleyrand voulut le remanier, il n'en eut pas le loisir, et, voyant la mort s'approcher, il s'en remit au temps et aux révolutions futures de rendre à ses *Mémoires* de l'intérêt sans scandale et de l'à-propos sans danger ».

Dans la troisième partie des *Mémoires*, Talleyrand revient à lui-même, Mais ici encore il pratique son système d'omission, et, après tout, dit-il, les détails de la Révolution, cette *grande calamité*, « n'ont aucune importance historique; quelle leçon les hommes auraient-ils à tirer d'actes sans plan, sans but, produits spontanément par des passions effrénées »? Il omet donc ses liaisons avec Narbonne et ce Biron qu'il appelait son « cher Lauzun », la mission de Prusse qu'il suggérait vers la fin de 1791, l'influence considérable qu'il exerçait dans les premiers mois de 1792 sur la politique étrangère. S'il parle de sa mission en Angleterre, c'est pour dire qu'il était « fatigué, dégoûté », et comptait peu sur le succès; il oublie ses lettres à Biron et à Delessart — qu'on a publiées en 1889 —; et oublie la note insérée par lui ou par Desrenaudes dans le *Moniteur* du 15 décembre où sa correspondance est citée comme « la plus franchement patriotique qui existe dans les bureaux ». S'il parle de sa mission de septembre, il tait son apologie du 10 août, gage donné à Danton, et ne se souvient pas du mémoire qu'il envoya le 25 novembre, mémoire qui pourtant fait grand honneur à sa clairvoyance politique et « dont toutes les vues, dit le *Moniteur* du 15 décembre, appartiennent aux principes les plus purs de la Révolution ». Quelques pages plus loin, il prétend qu'il est rentré en France sur un décret de la Convention qui fut rendu à son insu, sans aucune sollicitation de sa part, et, de nouveau, il oublie une pétition qu'il adressa à l'assemblée pour demander son rappel, pétition qui se trouve insérée tout au long dans le *Moniteur* du 3 septembre 1795 et qui vante non seulement « les travaux multipliés qu'il entreprit à la Constituante sur les finances et l'instruction publique », mais « le dévouement qu'il a constamment montré pour la cause de la liberté » et « les opinions prononcées et irrévocables qui l'attachent sans retour au sort de la République ». Le voilà ministre, grâce à Mme de Staël et à Barras, et quelques semaines plus tard, il collabore au coup d'état de Fructidor. Mais il n'a garde d'insister; il écrit simplement qu'un parti qui travaillait à changer l'ordre des choses, fut renversé d'un souffle et vit ses chefs condamnés et transportés à Cayenne (I, 256). Qu'on lise toutefois sa circulaire sur l'événement; elle n'est qu'un panégyrique du Directoire dont il exalte le courage et l' « étendue des vues ». Vient sa démission. Il prétend qu'il la donna parce qu'il était attaqué comme ministre d'un gouverne-

ment méprisé et qu'il ne pouvait « empêcher que trop peu de mal » (I, 268). En réalité, il avait alors demandé aux États-Unis une *douceur* de cinquante mille livres sterling; les Américains publièrent le marché, et le scandale de cette révélation força Talleyrand à se démettre. Bonaparte le rappela, et Talleyrand reconnaît de bonne grâce qu'il s'entendit avec le général à la veille du 18 Brumaire (I, 272, note); mais le croira-t-on lorsqu'il ajoute qu'il se ralliait au premier consul parce que Bonaparte allait *réaccoutumer la France à la discipline monarchique?* Le croira-t-on lorsqu'il flétrit l'assassinat du duc d'Enghien « qui ne pouvait être ni excusé ni pardonné »? Comme si lui-même n'avait pas préparé et justifié l'enlèvement du prince! Le croira-t-on lorsqu'il blâme les traités de Presbourg et de Tilsit? Comme si lui-même ne les avait pas négociés et signés!

Cette troisième partie, d'ailleurs si courte et qui ne contient que des anecdotes et très peu de jugements, est suivie d'un récit consacré aux *affaires d'Espagne.* Ce récit offre des passages intéressants, et parfois dramatiques. Mais quel qu'ait été le flegme de Talleyrand, eut-il jamais assez de franchise et d'audace pour dire à Napoléon qui lui parlait des événements de Bayonne : « Qu'un homme fasse des folies, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société; mais qu'il triche au jeu, il est immédiatement banni »? (1, 385). Il s'arrête quelque temps sur le séjour des princes à Valençay et sur les prévenances qu'il eut pour eux; grâce à lui, ils connurent un genre de plaisir et de liberté qu'ils ignoraient auparavant (I, 382); mais pourquoi avait-il consenti à leur donner comme prison son château de Valençay?

Dans l'*Entrevue d'Erfurt*, cinquième partie des Mémoires, Talleyrand raconte avec agrément, et non sans une ironie délicate, les conversations, les fêtes, les représentations. Il fait de piquantes réflexions sur la bassesse des princes qui courtisaient Napoléon. Il reproduit d'après ses notes les entretiens de l'empereur avec Gœthe et Wieland. Mais il est traître et ne dissimule nullement sa trahison : il rassure Vincent, l'envoyé de l'Autriche; il encourage Alexandre à résister; il fait croire à Napoléon que le tsar est sous le charme. Sans doute il déclare qu'il était partisan de l'alliance autrichienne, et qu'il croyait servir la France : néanmoins, trahir Napoléon, c'était trahir la patrie, et Talleyrand ne songeait alors qu'à ménager l'avenir, à se rendre agréable aux étrangers dont il prévoyait le triomphe final.

La sixième partie des Mémoires intitulée *1809-1813* présente un intérêt moins vif. Il n'est question que de la famille de Bonaparte et des contestations entre Napoléon et la cour de Rome.

Dans la septième partie qui embrasse les deux années 1813 et 1814, Talleyrand se relève et fait meilleure figure. Il n'a pas tort de dire que « par ses relations politiques, il avait l'avantage d'être en mesure de dire aux souverains ce qu'ils pouvaient faire ». Aussi obtint-il des conditions

qu'il rappelle fièrement, et il attend avec confiance le jugement que la postérité portera sur le traité de Paris (II, 174 et 203).

La huitième partie nous transporte au Congrès de Vienne. « Malgré le désavantage de la position où la France se trouvait à l'ouverture des conférences, elle parvint à prendre dans les délibérations un tel ascendant que les questions les plus importantes se décidèrent en partie selon ses vues » (II, 298). Suit la correspondance (publiée déjà par M. Pallain) de Louis XVIII et de Talleyrand pendant le Congrès de Vienne; mais M. le duc de Broglie a relevé entre le texte de M. Pallain et celui de Talleyrand des différences parfois curieuses : il indique en note additions et variantes; il ajoute les lettres des ambassadeurs du roi au ministre des affaires étrangères, — lettres que M. Pallain n'avait pas données.

Tels sont ces *Mémoires* désappointants, très sobres sur la vie privée de Talleyrand et sur celle des personnes qu'il a connues, assez abondants sur le monde dans lequel il a vécu avant 1789, rejetant dans l'ombre la partie révolutionnaire de son existence, ne parlant de lui que pour le montrer bourbonnien. L'histoire n'en tire qu'un assez mince profit. Mais on a plaisir à les lire. Talleyrand écrit parfois avec élégance, et son style, dans sa nonchalance de grand seigneur, ne manque pas de grâce. Il aime, comme il dit, à parler par nuances et par équivalents et non à définir, à employer les termes techniques. Aussi a-t-il des tournures très fines, comme lorsqu'il parle de Mme de Genlis qui « pour éviter le scandale de la coquetterie, a toujours cédé aisément » (I, 163) ou de Caroline Murat écrivant à Metternich « dont elle avait éprouvé la discrétion ». Certains portraits, Calonne, Siéyès, Narbonne, sont lestement enlevés, et l'on se prend à regretter que Talleyrand, l'ingrat! ait oublié de nous présenter Mme de Staël. La peinture de la société où vivait Philippe Égalité, est très forte, très vivante, et M. de Voyer, « le chef des hommes corrompus », très vigoureusement caractérisé. La page où Talleyrand décrit la nature « brute et sauvage » de l'Amérique du Nord (I, 234), rappelle une page célèbre de Buffon. Il est vrai qu'on rencontre en de nombreux passages des traces de négligence, des lourdeurs, des incorrections, et, au sortir des souvenirs de jeunesse, plus d'un lecteur aura regretté de ne plus trouver dans la suite des *Mémoires* la même légèreté, la même vivacité d'allure. Mais on n'ignore pas que Talleyrand ne se piquait pas de beau style, qu'il est inégal, même dans ses morceaux les plus remarquables, et l'on sait sa méthode; tantôt il écrivait, puis polissait et remaniait ce qu'il avait écrit (par exemple, le récit de ses premières années), tantôt, et le plus souvent, il dictait quelques pages qu'il ne revoyait plus. De là, sans doute, le désordre des papiers que Bacourt a, durant plusieurs années, rangés, classés, annotés. De là, ces « manuscrits, dictés et copies », comme les nomme Bacourt, qui ne se lient ni ne se tiennent, qui ne forment pas une œuvre, qui ne constituent qu'une suite de chapitres isolés.

C'est ce que M. de Broglie aurait dû dire clairement dans son intro-

duction. Il nous donne une douzaine de pages distinguées sur le congrès de Vienne. Il eût mieux fait d'écrire nettement : 1° qu'il n'avait pas reçu le manuscrit des *Mémoires* de Talleyrand; 2° qu'il reproduisait simplement la copie faite par Bacourt, et pas autre chose, — avec une lacune de huit feuillets dans le chapitre *De M. le duc d'Orléans* (I, 148, note); 3° qu'outre cette copie des *Mémoires* contenue dans quatre tomes reliés en peau, il avait les *Papiers* de Talleyrand, c'est-à-dire sa correspondance; 4° qu'après les *Mémoires*, il ferait paraître les *Papiers*. Une semblable déclaration, franche et sans ambages, aurait épargné à M. de B. bien des ennuis.

En outre, puisque M. de Broglie voulait donner des renseignements biographiques, sur les personnages et éclairer les fait mentionnés dans les *Mémoires* (I, xiv), il aurait dû mettre des notes en plus grand nombre [1] et corriger brièvement, au passage, les erreurs manifestes de Talleyrand. Ces erreurs sont parfois grossières (le département de la *Seine* pour le département de Paris; la guerre avec l'Empereur, l'Empire et la Sardaigne; le *général* Carnot échappé de *Cayenne;* la Louisiane cédée à la France par le traité de Bâle; le Comtat d'Avignon réuni par la

1. Outre ces erreurs qu'on aurait dû signaler en note, il faudra corriger dans une prochaine édition les fautes suivantes : P. 72, lire Peyssonnel et non *Peissonel* (cf. sur lui Sorel, *Essais d'hist. et de crit.* p. 168 et Aulard, *Jacobins*, I, 17); p. 125, lire Élie et non *Hélie;* p. 160, manque une note sur Sheldon, Irlandais et lieutenant-général au service de France; p. 161 lire Rheinfels *(Rheinfelz)*; p. 162, Sillery fut enseigne et non *capitaine* de vaisseau; p. 174 Sémonville était ministre, non à Florence mais auprès de la Porte, et il allait à Constantinople par la Toscane; p. 177 (note sur Condé) ajouter le nom de sa seconde femme, la princesse de Monaco; p. 221, Brissot n'a pas été *guillotiné* le 31 mai; p. 254, Carnot était officier du génie, et non d'*artillerie;* p. 263, Nassau « ne rentra pas dans la vie privée » puisqu'il représenta la tsarine au camp des alliés; p. 271-273, lire Monk et non *Monck;* p. 292, Dumouriez fut général en chef, non *trois* mois, mais cinq mois après sa nomination aux affaires étrangères; p. 296, (Mack), lire Leiberich et non *Lieberich;* p. 297, La Vallette et non La Valette; p. 309, Mœllendorf et non *Mollendorf;* p. 405, Lauriston ne s'engagea pas dans l'artillerie en 1793, puisqu'il fut nommé lieutenant en second le 1er sept. 1785, avec Bonaparte; p. 414-419, figurent un grand nombre de personnages « sur lesquels on n'a pu se procurer aucun renseignement »; mais il était facile de dire un mot sur Speransky (1772-1839), sur Schrœder (conseiller d'ambassade à Paris qui figure dans la correspondance du duc de Richelieu), sur Gagarin (aide-de-camp du tsar qui avait servi de messager aux deux souverains), sur Hitrof (qu'Alexandre avait envoyé à Paris en 1803), sur le baron de Gutschmid, lieutenant-général (mort le 7 juin 1812), sur le major Thielmann (et non *Thielemann* qui commanda les Saxons à Leipzig, et qui est cité et annoté tome II, p. 362), sur Thümmel (1744-1824), Ziegesar (et non *Zigesar*, 1783-1843), Einsiedel (l'ami de Gœthe), Le Coq (et non *Le Cocq*); p. 441 manque également une note sur M. de Müller (chancelier à Weimar de 1779 à 1849); p. 448 sur les *Chevaliers du cygne* il fallait citer plus haut la p. 162; — tome II, p. 20, dire en note que Six était conseiller d'État et Van Styrum membre des États-généraux; p. 184, lire Bliescastel et non *Bliecastel;* p. 185, Dahn et non *Dalm;* p. 287, le Sickingen cité en note (et qui revient p. 410 et 467) s'appelait Franz, comme son ancêtre; il naquit en 1787 et mourut en 1834; p. 400 lire Wessenberg et non *Wessemberg;* p. 421 Anstett et non *Anstedt;* p. 424 Zerleder et non *Zerdeler*.

Convention, I, 122, 223, 279, 285, 291). Mais il était naturel de les commettre à plusieurs années de distance, et, de même que le silence gardé par Talleyrand sur sa période révolutionnaire, elles confirment l'authenticité des *Mémoires*, du moins dans leur ensemble [1].

Nous avouons, pour notre part, que nous n'avons en Bacourt, l'éditeur de la correspondance de Mirabeau et de La Marck, qu'une médiocre confiance; il savait peu et se trompait souvent; il place dans cette *Correspondance* (III, 342), au 20 septembre, deux mois plus tard, une lettre qui date évidemment du 20 novembre; il y pratique d'évidentes coupures. Mais, tant que le manuscrit ne sera pas produit, il faut accepter le texte de Talleyrand, comme on a jusqu'ici accepté le texte de Mirabeau [2].

A. CHUQUET.

---

271. — Le comte de HÜBNER. **Une année de ma vie** 1848-1849. Un vol. in-8, 574 pp. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est un journal tenu par l'auteur, témoin oculaire et acteur dans les révolutions de mars 1848 et d'octobre 1848, à Milan et à Vienne. Envoyé par Metternich à Milan pour conférer avec Radetzky et Spaur, M. de Hübner y arriva le 6 mars; il était trop tard pour enrayer le mouvement national. L'auteur, devenu otage des libéraux, enfermé dans une demi-prison pendant presque toute la durée des événements, les a mal vus et peu connus, et ne nous apprend rien de nouveau sur les origines et les épisodes du soulèvement, les *Cinque Giornate*, et la campagne d'été de Radetzky qui termina la révolution. L'intérêt principal du livre est de fournir aux historiens les impressions d'un vaincu et le témoignage d'un ennemi. Il en résulte : 1° que ni M. de H., ni Ficquelmont, ni Spaur, ni O'Donnell, et moins encore le vieux maréchal ne comprenaient rien aux causes profondes du mouvement italien. M. de H. en voit (p. 41) les origines dans les restes du napoléonisme, l'ambition de la maison de Savoie, la complicité de l'opinion libérale européenne, et l'action des sociétés secrètes. Le fond du livre est une série de plaintes sur l'aveuglement de la Lombardie qui ne voulait pas être gouvernée *paternellement* par Radetzky. (L'auteur en arrive à écrire cette phrase étonnante : « *Le maréchal s'étant borné à nous envoyer* PATERNELLEMENT *des boulets* »); 2° que les gouvernants autrichiens croyaient que la *partie saine* de la population était avec eux : la preuve en est l'importance exagérée attribuée par M. H. à certaines paroles

1. Nous rappelons à nos lecteurs que le n° 10 de *La Révolution française* contient les principale pièces du débat qu'a suscité l'authenticité des *Mémoires*, et, entre autres, les articles retentissants de M. Aulard.

2. Il nous paraît très probable que Bacourt aura détruit le manuscrit, à cause des raccords et des suppressions qu'il se permit. Quant aux huit feuillets qui manquent dans le portrait du duc d'Orléans, ils auront été déchirés après la mort de Bacourt et avant que sa copie fût remise à M. le duc de Broglie.

prononcées par des Milanais restés amis de l'Autriche; 3° que la révolution à Milan fut bruyante, mais honnête et pacifique en somme ; que la vie et les biens des Autrichiens furent partout respectés (sauf quelques policiers italiens au service de l'Autriche, massacrés par la populace); à Brescia même, où il fut insulté et attaqué, M. de H. reconnaît la modération relative de la canaille qui arrête sa voiture : il déclare qu'à Paris ou à Vienne il s'en fût tiré moins aisément. — Peu utile en somme pour l'histoire générale, ce livre est fort intéressant et amusant à beaucoup d'égards. M. de H. y a réuni quantité d'anecdotes et de petits récits à effet qui ont dû lui valoir de nombreux succès, très mérités, de brillant conteur. Son journal de Milan, c'est une révolution racontée par un diplomate spirituel à une société un peu frivole. Il serait aisé de mettre la chose en scène. Rien ne manque à ce *Récit de l'ambassadeur*, les aperçus censés profonds de politique générale, l'anecdote comique ou badine (les deux maréchaux, p. 38 ; la femme abandonnée par son mari, p. 64), l'incident scabreux (histoire de la Suissesse, p. 75), le petit tableau d'intérieur (p. 219, la bataille de Giovanina et du homard); le monologue du diplomate hésitant entre l'honneur et la prudence, p. 94, l'épisode romanesque ou sentimental (adieux de deux amoureux, p. 104; la « *Madonna del ago* », p. 191), le tout raconté sur un ton léger de persiflage (qui à la longue est un peu monotone et fatigant). — Il faut signaler aussi pour les historiens deux ou trois passages ayant la valeur de témoignages originaux; p. 94, l'aspect de Milan pendant la quatrième journée; p. 262, une opinion de M. Thiers sur la puissance du catholicisme; p. 143, un trait bien significatif du caractère italien (le mot d'un homme de Brescia qui, d'un air très féroce, menace Hübner de son poignard, mais lui dit tout bas : « *Non abbia paura, è una dimostrazione* »). P. 241-65, le jugement d'ensemble sur l'Italie contemporaine (en 1890), me paraît fondé sur une fausse appréciation de la situation et absolument contestable. — Dans la seconde partie du livre, conçue sur le même plan, l'auteur raconte la révolution autrichienne du 6 octobre, le siège et la prise de Vienne par Windischgraëtz, l'avènement de l'empereur François-Joseph, le ministère Schwarzenberg, le retour de la cour à Vienne. Le journal prend fin à l'envoi de M. de Hübner à Paris en mission extraordinaire près le prince-président.

Il faut souhaiter que l'auteur continue la publication de ses mémoires et nous donne les journaux écrits pendant son séjour à Paris. Le témoignage, même un peu superficiel, d'un homme d'esprit est toujours bon à recueillir.

L. G. PÉLISSIER.

---

272. — SCHWICKER (Dr Johann-Heinrich). **Geschichte der ungarischen Litteratur.** Leipzig, Friedrich, 1889, in-8, VIII-944 p.

Cet ouvrage fait partie d'une grande collection qui comprendra l'histoire littéraire de toutes les nations. Mais, même considéré comme un

livre à part, le gros volume de M. J.-H. Schwicker présente un intérêt de premier ordre. Jusqu'ici, malgré les vastes et lumineuses recherches de Toldy et de ses émules, on n'avait pas sous les yeux un tableau d'ensemble de la vie intellectuelle des Magyars. Car telle est bien l'idée, la juste et large idée que M. S. se fait de son sujet. Même au moyen âge, qui ne nous a laissé que de minces fragments en langue vulgaire, — ce serait une grande illusion de croire que la Hongrie possède une vieille épopée ou un vieux lyrisme populaire comme la Russie ou la Serbie par exemple — de curieuses questions philologiques se proposent à notre historien et ne sont point négligées par lui. Au XVI[e] siècle, au XVII[e], la réforme, la contre-réforme, le fléau turc, le fléau autrichien inspirent des poètes religieux ou patriotes. Au XVIII[e] siècle, les littératures étrangères, dans la croissante instruction, exercent une immense influence. Au XIX[e] siècle, surtout depuis 1825, le grand mouvement de renaissance nationale produit enfin, et seulement alors, une littérature magyare vraiment *sui generis* et considérable.

M. S. n'est pas seulement bon historien littéraire, il est bon traducteur ou choisit de bons traducteurs, et à ce point de vue il est un véritable initiateur pour le lecteur allemand. Il le serait moins pour le lecteur français, qui ne peut recevoir aucune impression vraie de la poésie magyare à travers un voile germanique, tant le génie du peuple allemand diffère de celui des deux autres. Au moins peut-il instruire le lecteur français, et le tenir au courant jusqu'à l'époque la plus contemporaine, jusqu'à l'année 1888. En Hongrie, où l'ouvrage de notre auteur a été reçu avec plaisir et reconnaissance, on lui a reproché quelque inégalité dans le soin qui a présidé à la rédaction de ses chapitres, une étude incomplète de quelques auteurs, enfin certaines méprises, mais qui portent sur des détails insignifiants. Peut-être aussi, dit-on, l'influence des littératures étrangères aurait-elle pu être creusée plus profondément. Convenons que cela n'est pas facile : la Hongrie littéraire, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle et au commencement du nôtre, a été un immense atelier de traductions et d'adaptations, notamment du français en magyar. Là-dessus il faudrait une série de monographies. Je crois qu'en somme M. Schwicker a dit et a bien compris l'essentiel. A tous les points de vue, son livre est aussi intéressant qu'instructif.

Édouard SAYOUS.

---

273. — **Beknopt etymologisch Woordenbœk der nederlandsche Taal** door J. VERCOULLIE, professor in de Nederlandsche philologie te Gent. Gand, J. Vuylsteke; La Haye, Martinus Nijhoff, 1890; XXIV-320 p., pet. in-8. Prix : 4 francs.

On ne peut guère adresser qu'un reproche à cet excellent petit livre, c'est de trop justifier son titre de *Dictionnaire abrégé*. L'étymologie, si l'on prend ce mot dans son acception la plus restreinte, y est, il est vrai, traitée avec assez de détail. Chaque mot néerlandais est suivi de

l'indication de ses formes anciennes, puis des formes correspondantes des différents dialectes germaniques et des autres langues indo-européennes : une série de tableaux placés au commencement du volume, orientent le lecteur au milieu des règles compliquées de la phonétique indo-européenne et germanique; et si l'étymologie n'était que la science des origines et du développement des formes, on pourrait se déclarer pleinement satisfait. Mais elle est aussi, et surtout, l'histoire des significations, et à ce point de vue on regrette de ne pas trouver dans le livre de M. Vercoullie quelque chose d'analogue, par exemple, à la partie historique du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* de M. Kluge.

Peut-être M. V. a-t-il craint d'effrayer les éditeurs en augmentant l'étendue de son livre; mais il est visible que l'étude des origines l'attire tout particulièrement, et, dans ce domaine, il n'a pas toujours su se borner. Cette préférence est surtout manifeste, et assez choquante pour les mots empruntés aux langues romanes. S'il était nécessaire de dire que le néerlandais *kantoor* est le mot français *comptoir*, il était à peine utile de remarquer que *comptoir* vient de *compter*, et tout à fait inutile d'ajouter que *compter* vien de *computare*, lequel enfin est lui-même composé de *cum* et de *putare*. C'est vouloir greffer sur un dictionnaire d'étymologie néerlandaise un dictionnaire d'étymologie française, et sur celui-ci un dictionnaire d'étymologie latine : le tout en 320 pages. La même remarque s'applique aux articles *kalm, mandarijn* [1], *prijs, pront* et à beaucoup d'autres encore.

Hâtons-nous de terminer cette annonce sommaire en disant bien haut que ces défauts n'empêchent pas le *Dictionnaire* de M. Vercoullie d'être un guide très sûr et tout à fait au courant de la science : on y trouvera à élaguer d'une part, à ajouter d'autre part, mais rien ou presque rien d'important à corriger. L'Académie Royale de Belgique a déjà reconnu la haute valeur de ce livre en décernant à l'auteur un des prix dont elle dispose; nous ne doutons pas qu'il n'obtienne, auprès des linguistes et des germanistes de tous les pays, et auprès du public instruit qui ne manque pas en Hollande, tout le succès que méritent ses grandes qualités scientifiques.

L. Duvau.

---

1. Si nous osions nous aventurer sur le terrain de l'étymologie portugaise, nous dirions que l'étymologie indiquée nous paraît assez contestable.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 1 juin — 1891

274. — **Die Griechischen Dialekte** in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen dargestellt von Dr. Otto HOFFMANN. I. Band. Der süd-achæische Dialekt. — Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1891. In-8, xvj-344 pp. Prix : 8 mk.

C'est un remarquable symptôme de l'activité philologique de l'Allemagne que l'apparition de ce volume, publié par les éditeurs mêmes de la collection des *Griechischen Dialekte* de M. R. Meister, et traitant des mêmes dialectes que le tome II de cette collection paru moins de deux ans auparavant. Non toutefois que les deux recueils doivent faire double emploi ; car — le titre seul de celui-ci nous en avertit — ils sont conçus dans un esprit et sur un plan sensiblement différents. M. Hoffmann, déjà connu par des travaux dialectologiques très approfondis et par une bonne étude de linguistique indo-européenne [1], s'est séparé de son devancier sur deux points essentiels, qu'il convient de préciser dès l'abord.

1° M. Meister envisage chaque dialecte en lui-même et pour lui-même, en trace les règles grammaticales à peu près comme s'il était isolé, se référant tout au plus par une courte note aux affinités relevées entre les plus voisins d'entre eux, tels que l'arcadien et le cypriote, et réserve sans doute pour le couronnement de son édifice la classification définitive de ces unités en un plus ou moins grand nombre de familles. M. H., au contraire, prétend, dès à présent étudier chaque dialecte dans ses rapports historiques avec l'ensemble dont il fait partie, et, si à certains égards la tentative peut ressembler à une pétition de principes, il faut bien reconnaître d'autre part que cette synthèse, menée de front avec l'analyse, offre de sérieux avantages, que les morphologies individuelles s'éclaireront ainsi les unes par les autres et fixeront mieux dans la mémoire leurs traits distinctifs.

2° M. Meister, avec la plupart des linguistes contemporains, a résolument rejeté l'antique division tripartite de l'hellénisme en ionien, dorien et éolien ; et de fait nous sommes presque unanimes à enseigner, comme M. G. Meyer, que cette dernière catégorie est un pur trompe-l'œil, une

1. Cf. *Revue critique*, XXVIII (1889), p. 133.

chambre de débarras où les Grecs jetaient pêle-mêle tout ce qui ne leur semblait ni dorien ni ionien. Or c'est à la triade hellénique que M. H. se propose de revenir sur leur foi : appuyé sur la théorie de M. Fick, suivant laquelle le nom d' « Éoliens » serait somme toute synonyme de celui d' « Achéens » (p. VII), il distingue un groupe nord-achéen (thessalo-béotien [1]) et une unité sud-achéenne essentiellement constituée par l'arcado-cypriote. Il étudie celle-ci dans son premier volume; dans un second, qu'il nous promet pour la fin de cette année, il la rattachera à sa congénère du continent, puis entreprendra la connexion de l'une et de l'autre avec l'éolien d'Asie Mineure, auquel il réserve exclusivement le nom d' « éolien ».

Toutes ces vues sont fort intéressantes et présentées avec talent : discutables assurément, mais difficiles à discuter dès à présent. Il serait prématuré, en effet, d'objecter à M. H. les différences capitales et les abîmes béants qui, sur certains points, séparent son achéen de l'éolien qui nous est familier. Il faut attendre qu'il nous ait donné sa théorie complète et indiqué son critérium, qu'il nous ait dit quels sont les caractères spécifiques qu'il assigne à l'achéen et sur quels motifs il s'est déterminé à les choisir. A quoi bon, par exemple, faire observer que le sud-achéen ne connaît que le datif pluriel en -σις (p. 239) et ignore absolument le locatif en -σισι, se rapprochant ainsi du dorien autant qu'il s'éloigne du lesbien et de l'éolien homérique, qui présentent cette dernière forme, sinon exclusivement, du moins avec une prédilection marquée? Il se peut que ce contraste, si frappant à mes yeux, ne soit à ceux de l'auteur qu'un accident insignifiant; il se peut même que dans ce datif et ce locatif il ne voie, comme le veut aujourd'hui M. Brugmann [2], qu'un seul et même cas. Quant nous serons éclairés sur les affinités prétendues des groupes achéens entre eux et avec l'éolien, alors seulement nous pourrons admettre la thèse ou la critiquer à bon escient. Il n'est pas interdit cependant de constater dès maintenant que, dans quelques cas, elle exige du lecteur une foi robuste et ne répond qu'à demi à la réalité des faits. Les grammairiens grecs, auxquels M. H. est le premier à accorder un grand crédit, nous apprennent que l'infinitif dorien avait la finale -εν ; or, précisément, c'est aussi la désinence de l'infinitif arcado-cypriote, auquel sont inconnues les finales éoliennes en -εμεν et -ην. Qu'imagine l'auteur pour pallier cette antinomie? que ce sont les Doriens des colonies qui ont emprunté aux Achéens eux-mêmes cette finale -εν (p. 262). Cela est possible, assurément, mais on se défie : n'est-ce point une gageure de soutenir que ce qu'il y a de plus dorien dans l'achéen est à point nommé achéen d'origine?

Ces réserves n'empêchent pas M. H. d'avoir écrit un livre excellent et très instructif, frayé un grand chemin parmi les sentiers de la dialecto-

1. Mais le béotien, fortement contaminé de dorien, peut passer pour un dialecte hybride (p. V).
2. *Grundriss*, II, p. 700.

logie grecque, et réalisé un sérieux progrès sur les travaux de ses devanciers, qu'il connait et utilise avec beaucoup de soin et de sens critique. C'est à peine si, à ce dernier point de vue, on peut lui reprocher quelques lacunes. A propos de la chute cypriote de nasale devant consonne (p. 210), on voudrait voir citée et discutée la note de M. Clermont-Ganneau [1], qui voit dans cette graphie un phénomène d'assimilation. Sur le rapport de ἀλλαγή ἠλλάγην avec ἀλλάσσω, M. H. (p. 208) juge insuffisantes les explications de Curtius et de M. G. Meyer : je n'ose espérer que la mienne [2] trouve grâce à ses yeux, mais j'aurais aimé à en avoir son avis. Il a également négligé (p. 313) d'infirmer les témoignages sur lesquels je m'étais appuyé pour établir [3] que le sk. *áva* représente un ind.-eur. * *ówo* et qu'il est lui-même répresenté en grec par la particule αὖ : par suite, l'identification du cypr. ὐ avec sk. *áva* demeure au moins problématique, et l'équation ὐ = *úd* (Baunack) garde d'autant plus de vraisemblance, que l'ind.-eur * *úd* vit encore en grec dans le type ὕστερος, tandis qu'*áva* y a complètement disparu en dehors de la fonction négative qu'il a assumée.

Certains points de détail méritent encore d'être relevés. — A raison du choix des voyelles épenthétiques en cypriote, M. H. est amené à supposer (p. 129) que le groupe d'explosive et liquide ne se répartissait pas dans la prononciation entre les deux syllabes qu'il séparait, mais appartenait tout entier à la seconde, soit donc Κύ-προς et non Κύπ-ρος. Il aura à nous expliquer comment cette hypothèse cadre avec l'usage constant de l'éolien homérique qui fait longue de position la voyelle suivie d'un pareil groupe. — « C'est dès la période indo-européenne que s'est produite la contraction de l'augment *e* et de la voyelle initiale *a* en *ā* [4] » (p. 137). L'auteur pense donc que le groupe proethnique *ea* se contractait en *ā* et non en *ē*. J'en suis très heureux : c'est un suffrage de plus à inscrire en faveur d'une loi de contraction que je n'ai jamais cessé d'opposer à celle qu'enseignaient MM. Osthoff et Brugmann. — Les astérisques manquent çà et là, ce qui peut induire les débutants en erreur et parfois même déconcerter les vétérans : ainsi, il faut lire * κρατέος p. 141, et * *plnón* (* *plnóm* je suppose) p. 145. — La loi suivant laquelle le groupe λ + ν deviendrait λλ quand le λ était consonne, et demeurerait intact quand le λ procédait d'une liquide-voyelle (p. 160), serait, si l'on pouvait la démonter irréfragablement, — mais nous ne sommes pas sûrs, après tout, que ὄλλυμι, βόλλομαι ne contiennent pas une liquide-voyelle, — d'un bien vif intérêt. Car il en résulterait qu'à l'époque prohellénique encore, à plus forte raison dans la période indo-européenne, la liquide-voyelle était bien une voyelle liquide, et non pas une voyelle minima suivie d'une consonne liquide ; autrement, il n'y aurait pas de raison pour que

1. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 471.

2. *Analogie dans la langue grecque* (1883), p. 80, reprise et développée *Gram. comp.* nº 62 ζ.

3. *Mém. Soc. Ling.*, VI p. 378.

4. Par lapsus M. H. écrit ε et α, car je ne puis croire qu'il prétende transcrire l'indo-européen en caractères grecs.

πίλναμαι n'eût pas été traité de la même façon que ὄλλυμι. La question est délicate et mérite un examen approfondi. — La construction arcado-cypriote de ἀπό et ἐξ avec le datif-locatif (p. 307) est une anomalie sémantique fort curieuse : elle doit sans doute son origine à la conservation tardive d'un vieil ablatif * τῶ = * τῶδ, que la quasi-homophonie a fait confondre avec le datif τῶι [1]; puis la confusion s'est étendue au pluriel et aux autres déclinaisons.

On ne saurait trop remercier M. Hoffmann d'avoir reproduit dans son livre les plus importantes inscriptions arcadiennes et cypriotes [2]. La *Sammlung*, volumineuse et chère, est affaire de collections publiques; il faut aux bibliothèques privées et aux petites bourses des recueils de consultation courante, complets, exacts et simples. Ce desideratum est réalisé de tous points.

V. HENRY.

---

275. — A. CARTAULT. **Terres cuites grecques** photographiées d'après les originaux des collections privées de France et des musées d'Athènes. Paris, A. Colin. Gr. in-4 de LVII-97 p., avec 29 planches.

L'ouvrage de M. Cartault se compose d'une introduction à l'étude des figurines grecques et italiotes, suivie d'une série de notices relatives à quarante-trois monuments reproduits sur vingt-neuf planches d'héliotypie. Ces planches sont d'une exécution médiocre; quelques-unes sont même mauvaises et l'on peut regretter que l'illustration d'un volume de luxe, excellemment imprimé, ait été l'objet de si peu de soins [3]. D'après le titre, on est en droit d'y chercher la reproduction d'un certain nombre de figurines du Musée d'Athènes, produit des fouilles fructueuses exécutées par l'Éphorie générale à Tanagra. Ces figurines, découvertes sous la surveillance d'archéologues honnêtes, ont évidemment une bien autre importance pour la science que les terres cuites diversement *truquées* que l'on rencontre dans le commerce et dans les cabinets des curieux. Or, vérification faite, on s'aperçoit que le Musée d'Athènes n'a fourni à M. C. que *trois* figurines, dont une seule de Tanagra, une de Corinthe et une de Mégare [4]; les *quarante* autres sont empruntées à des collections d'amateurs et de marchands parisiens. Parmi ces dernières, il en est plusieurs qui sont évidemment fausses; elles appar-

---

1. Il ne pouvait se confondre avec le génitif, qui, à cette époque lointaine, était encore * τοῖο.

2. Y compris, naturellement, celle de Piali récemment découverte (p. 23), la seule arcadienne importante en caractères anté-ioniens.

3. M. Cartault parle sévèrement (p. XXXIV) des héliogravures Dujardin publiées par le *Bulletin de Correspondance hellénique*; mais la moins bonne de ces héliogravures est préférable à la meilleure héliotypie du présent volume.

4. M. Cartault se plaint de n'avoir pas rencontré chez M. Cavvadias, l'éphore général des antiquités, « la libéralité désintéressée à laquelle il s'attendait » (p. 3). La manière dont M. C. a traité M. Cavvadias et l'éphorie générale dans ses précédentes publications explique assez la réserve dont il se plaint.

tiennent à la série bien connue que M. C., à l'exemple des marchands qui l'informaient, attribuait naguère à l'Asie-Mineure et qu'il paraît aujourd'hui revendiquer pour la Grèce propre (cf. *Rev. crit.*, 1890, I, p. 41). Une des plus amusantes (pl. XXVIII) représente Ulysse naufragé, qui sort des flots et se cramponne à un rocher. « La place de ce chef-d'œuvre, écrit gravement M. C. (p. 93), est certainement au Louvre. » Cette opinion restera sans doute personnelle à l'éditeur, fort heureusement pour les conservateurs du Musée.

Le choix de M. C. comporte encore une critique sérieuse : au lieu de ne donner que des monuments inédits, il en a publié 9 (sur 43) dont il existait déjà des phototypies ou des héliogravures très accessibles ; l'une de ces figurines (pl. XII) avait déjà été publiée deux fois sous tous ses aspects. Ces reproductions inutiles d'objets déjà connus, et qui souvent ne méritaient pas une première publication (par exemple le groupe faux de la pl. XXIX), peuvent se justifier par un intérêt commercial, mais elles sont gênantes pour la science, dont la bibliographie déjà si vaste se trouve encombrée sans aucun profit.

Ces réserves faites sur l'exécution et le choix des gravures, nous passons au commentaire des planches. Les notices de M. C. témoignent d'une lecture étendue ; l'auteur est certainement au courant de ce qui a été publié dans ces dernières années sur les terres cuites, et il indique, en général avec exactitude, les ouvrages modernes auxquels il fait des emprunts. Il lui arrive cependant de donner comme siennes des observations ou des idées dues à autrui. Ainsi, à la page 44, après avoir exposé la théorie de M. Froehner sur une statuette de Vénus déliant sa sandale, M. C. écrit : « *Abandonnant* l'origine picturale, très problématique, *je partirais* volontiers du célèbre bas-relief du temple de la Victoire Aptère, où l'on voit Niké debout sur la jambe gauche à demi ployée, etc. » Or, dans la *Nécropole de Myrina* (p. 290), j'écrivais, au sujet de la même figurine, et après avoir rappelé la même théorie : « *Abandonnant* à des discussions nouvelles le texte de Pétrone, nous préférons nous rallier à une hypothèse indiquée en dernier lieu par M. Newton. Il a fait observer que le même motif, ou du moins un motif fort analogue, se rencontre dans une des Nikés de la balustrade de la Victoire Aptère sur l'Acropole. » Il faut avouer que la comparaison de ces deux passages rend très singulier le « je partirais » de M. Cartault [1]. Aussi bien est-ce l'absence d'originalité et de vues personnelles qui constitue le trait distinctif des notices de M. Cartault. Les écrits de MM. Rayet, Froehner et Heuzey forment, avec la *Nécropole de My-*

1. Cf. à la p. LVI : « On est porté à croire que les figurines dorées de Smyrne remplaçaient, *pour les acheteurs pauvres, les petits bronzes.* » A rapprocher du passage suivant des *Mélanges Graux* (p. 157), que M. C. n'a pas cité : « Le coroplaste de Smyrne couvre ses figurines d'une couche de dorure qui leur donne l'apparence de petits bronzes *et en fait comme les bronzes du pauvre.* » Dans un livre où les *bas de pages* sont farcis de références, des emprunts inavoués comme ceux-là sont peu excusables.

rina, le grand magasin où il a puisé, et j'ai vainement cherché, dans ce commentaire de quatre-vingt-dix-sept pages, une seule idée que je n'eusse pas rencontrée ailleurs. Assurément, ce défaut est peu grave dans un livre de luxe, destiné surtout au grand public qui ne lit guère ; mais l'allure tranchante du style de M. C. oblige à le relever sans réticences. D'autres fois, ce style prête à la critique par une tendance à la boursouflure ou à la vulgarité. Parlant d'une statuette de la collection Gréau, qui représente une femme debout tenant une sphère, M. C. y reconnaît Uranie (p. 150) : « Elle ne s'étonne pas à la façon des mortels ignorants; c'est une voyante, elle est dans le secret de l'organisation du cosmos, elle en suit tous les rouages avec une sorte d'extase, sans que leur fonctionnement ait rien de nouveau pour elle ». Et à la page 97 : « Quant à Hermaphrodite, son origine d'Hermès et d'Aphrodite est relativement récente. » Lorsqu'on écrit de ce style-là, on est malvenu, comme le fait M. C. (p. XLIX), à relever aigrement un *lapsus* sans importance échappé à M. Pottier, qui est un écrivain aussi simple que délicat. Ailleurs, je remarque des expressions comme celles-ci : « Le mouvement de la statuette est superbe » ou « ce geste est de toute beauté » ou « l'ensemble est d'un ragoût exquis » ; ce sont là manières de parler communes, qu'un archéologue devrait laisser au bavardage inoffensif des amateurs. Je me hâte d'ajouter que tout n'est pas dans le même ton : il y a des pages heureusement écrites et bien appropriées au sujet qu'elles traitent. Mais M. C. n'est jamais plus expansif que lorsqu'il célèbre les beautés de figurines fausses et l'on a quelque peine à voir la marque d'un goût sûr dans des notices comme celles des pl. XVII, XXII et XXIX.

J'arrive à la longue introduction qui ouvre le volume et dont le défaut le plus saillant est le même que celui des notices : absence complète et affectation hautaine d'originalité. M. C. commence par énumérer en LII pages les publications dont les terres cuites grecques et italiotes ont été l'objet. Cette bibliographie, qui aurait pu tenir en deux ou trois pages, est inutilement grossie par des jugements exprimés pour la plupart sans beaucoup de tact. Qu'il blâme ou qu'il loue, M. C. parle du haut d'un piédestal; quand son ton n'est pas rogue, il est protecteur. Je me dispense de répondre aux amabilités qu'il débite à mon adresse, d'autant plus que M. C., ici comme ailleurs, ne fait que démarquer la prose de son ami M. Froehner. Je me contente de faire observer que n'ayant jamais ouvert un tombeau grec, M. C. n'a pas le droit de le prendre de haut avec ceux qui en ont fouillé des centaines [1]. Laissant

---

1. « Ils mentionnent eux-mêmes [M. Pottier et moi] combien de fois les objets découverts se sont brisés pendant les fouilles (*Nécrop. de Myrina*, p. 208, des plaques de bronze), ce qui concorde bien avec la précipitation qu'ils avouent eux-mêmes et qu'ils érigent en système. » (p. XLVI). Or, à la p. 208 de l'ouvrage visé, il est question de plaques de bronze dont la plupart sont au Louvre, où M. C. doit les avoir vues; elles sont tellement minces qu'aujourd'hui même on ose à peine les

donc ce qu'on appelle aujourd'hui *le terrain des personnalités*, je constate que la bibliographie de M. C., bien que dressée avec le secours de M. Froehner, est très loin d'être satisfaisante. C'est ainsi qu'il ignore complètement les terres cuites grecques trouvées en Égypte qui ont été publiées en phototypie dans l'*Ancienne Alexandrie* de M. Neroutsos, les jolies figurines de la Grèce propre reproduites dans le Catalogue illustré du Musée de Madrid, les spécimens de diverses provenances gravés dans l'ouvrage de J. de Witte sur les collections de l'hôtel Lambert, les catalogues des terres cuites du Musée de Ravestein et du Musée Fol. Parmi les catalogues de ventes, si importants pour cette branche de l'archéologie, je cherche en vain ceux des collections Dufourny (1819, voir p. 55-79), Campion de Tersan (1819, voir p. 7), Greppo (1856, p. 244), Sabattini (1877, p. 36), Hamilton Gray (1887) — signalé dans la *Revue archéologique* de 1888 (t. I, p. 386) — et cela, lorsque M. C. énumère d'autres catalogues qui font double emploi avec des publications connues, et qu'il déclare lui-même de nulle valeur. Citant les périodiques qui publient ou décrivent des terres cuites, M. C. semble s'imaginer, en 1891, que l'Ὅμηρος (défunt depuis 1878), l'Ἀθήναιον (défunt depuis 1881) et le *Museo Italiano* paraissent encore; il ne cite pas les deux revues américaines qui ont publié des terres cuites, le *Studio* et le *Century Magazine*, et ignore que l'*American Journal of archæology* en a déjà fait connaître d'intéressantes. Si M. C., comme il l'avance (p. XI), n'a voulu nommer que les ouvrages « dont il se sert d'habitude », il faut croire que l'Ὅμηρος et l'Ἀθήναιον font exception à la règle. Et puis, dans quel volume, dans quel numéro de l'Ὅμηρος — j'ai la collection de ce recueil sous les yeux — a-t-on publié ou décrit des terres cuites grecques?

Les cinq dernières pages de l'*Introduction* sont un résumé des problèmes soulevés par l'étude des figurines en terre cuite. Après avoir traité cavalièrement MM. Heuzey, Pottier, Furtwaengler, enfin tout le monde sauf M. Froehner, M. C. nous devait l'exposé de son opinion sur le problème de l'exégèse des figurines. Mais il lui suffit d'indiquer que ce problème est très complexe, ce dont on se doutait bien, et qu'il faut distinguer les pays et les époques, ce qui est évident pour tout le monde : pas l'ombre d'une hypothèse nouvelle, d'un effort personnel vers la vérité.

Il nous reste à dire quelques mots de la singulière attitude adoptée par M. C. dans la question de l'authenticité des terres cuites dites asiatiques, dont il a déjà été question ici (*Rev. crit.*, 1886, I, p. 481; 1886,

manier du bout des doigts. Quant à la « précipitation érigée en système », c'est une calomnie qui n'est même pas de M. C., et à laquelle il a déjà été répondu ici (*Revue*, 1886, I, p. 484). Nous avons d'ailleurs expliqué tout au long dans la *Nécropole de Myrina* (p. 102), que les objets placés dans les tombeaux ont le plus souvent été brisés avec intention au moment des funérailles. Le fait a été constaté depuis très longtemps et n'est mis en doute par aucun de ceux qui ont fouillé des sépultures antiques.

II, p. 93; 1890, I, p. 41). On sait que les marchés de l'Europe ont ét inondés, depuis une dizaine d'années, par des centaines de groupes et de figures isolées, d'un style généralement mièvre et ne présentant aucun caractère antique. Ces terres cuites ont été débitées d'abord comme venant de Cymé ou de Myrina; puis, on les a attribuées à une nécropole mystérieuse de l'Asie-Mineure, nécropole au sujet de laquelle M. C. affirmait, en 1887, posséder des détails qu'il ne lui était pas permis de révéler [1]; enfin, c'est à la Grèce continentale, à l'Attique ou à la Béotie, — d'aucuns disent même à Tanagra! — que l'on a rapporté l'origine de ces statuettes [2]. Rayet les avait immédiatement déclarées fausses; d'autres juges compétents firent de même et aucun Musée, à l'exception de celui de Berlin, ne consentit à en acquérir. Au Musée de Berlin, l'authenticité de ces figurines était défendue par un archéologue éminent, M. Furtwaengler; mais, en 1887, lorsque M. C. publia sa brochure intitulée : *Sur l'authenticité des groupes en terre cuite d'Asie-Mineure*, M. Furtwaengler déclara, à la *Société archéologique* de Berlin, qu'il changeait d'avis et reconnaissait la fausseté des groupes. Tous ceux que le Musée de Berlin avait acquis furent ensevelis dans les tiroirs, d'où ils ne sont pas sortis depuis; MM. Furtwaengler, Kekulé, Heydemann, Conze, Mayer, bien d'autres encore, ont publié des notes pour appeler l'attention des intéressés sur la mystification dont ils étaient dupes. Il s'est développé à ce sujet une *littérature* assez considérable, dont on peut trouver l'indication dans la *Classical Review* (1888, p. 119, 153). Eh bien! Écrivant pour le grand public et les étudiants (p. VI) une introduction générale fort développée sur les terres cuites grecques, M. C. *n'a pas dit un mot* de toute cette controverse qui le gêne, et continuant lui-même, comme par le passé, à publier des monuments apocryphes, il s'est contenté de quelques allusions dédaigneuses et vagues à l'adresse de ceux qui en ont fait voir la fausseté. Encore n'a-t-il prononcé le nom d'aucun d'entre eux, ni mentionné un seul de leurs écrits, comme s'il craignait d'inspirer des inquiétudes ou d'enseigner la méfiance à ce bon peuple crédule des collectionneurs. Je n'insiste pas. L'omission volontaire que je signale ici est tellement grave que le caractère scientifique de l'ouvrage de M. Cartault s'en trouve atteint. J'avoue que la lecture m'en a laissé une impression pénible et confuse. Pour un prospectus, il contient trop de science, et pour un livre de science, il sent un peu trop le prospectus.

Salomon REINACH.

---

1. Aujourd'hui que M. C. ne maintient plus l'origine asiatique des groupes, *il doit* faire connaître le nom de la nécropole dont les marchands lui avaient fait la confidence. Je l'y ai déjà convié inutilement dans la *Revue archéologique;* je l'y convie de nouveau.

2. Dans le Catalogue de vente de la collection Gréau (mai 1891), les groupes sont classés sous la rubrique : « Groupes provenant d'un nécropole, encore indéterminée, de la Grèce propre. » (p. 66 de la petite édition.)

276. — **Tertullian,** dargestellt von Dr. Ernst Nœldechen. Gotha, Perthes, 1890, x-496 pp., in-8. Prix : 9 M.

277. — **Priscillianus,** ein Reformator des vierten Jahrhunderts ; eine kirchengeschichtliche Studie, zugleich ein Kommentar zu den erhaltenen Schriften Priscillians, von Friedrich Paret. Würzburg, Stuber, 1891, viii-302 pp., in-8.

M. Noeldechen est connu par un essai très important sur la chronologie des œuvres de Tertullien. Le présent livre est une étude complète sur l'illustre écrivain chrétien, destinée surtout au grand public. Mais elle sera fort utile aux théologiens. C'est une introduction indispensable à la lecture des œuvres de Tertullien. Il est inutile d'ajouter que, sous l'exposition de M. Noeldechen, on sent constamment le solide support d'une science étendue et sûre d'elle-même.

Le livre de M. Paret est le premier essai tenté pour expliquer les œuvres de Priscillien. On sait quelles difficultés de toutes sortes présente l'intelligence de ce texte difficile. Aussi M. P. a-t-il multiplié les traductions. Il faut du courage, et même de l'audace, pour donner une version d'un original si épineux. La question intéressante est le point précis qui a fait condamner Priscillien. M. P. le place dans une résistance à la constitution de la hiérarchie ecclésiastique, fondée sur des raisons ascétiques et mystiques, Priscillien ayant conçu la communauté chrétienne comme un tout se suffisant à lui-même. Dès lors, entre Hydatius et lui, la lutte aurait été bien plutôt disciplinaire que théologique. M. P. suppose, en effet, d'après l'histoire de leurs relations, que Priscillien était évêque en Lusitanie et qu'Hydatius réclamait un droit de visite et de surveillance à titre de métropolitain. Tout cela n'est pas encore tiré suffisamment au clair et n'est d'ailleurs qu'une phase de la procédure. M. P. est sur un terrain plus sûr quand il montre l'influence exercée par l'astrologie et surtout par l'écrit *libri matheseos* de Iulius Firmicus Maternus sur l'esprit de Priscillien, quand il précise la nature des connaissances théologiques puisées dans la lecture des œuvres de saint Hilaire de Poitiers, quand il rapproche des idées de Priscillien celles des Lucifériens et des traités le *libellus precum*. La question des Apocryphes et du canon dans Priscillien est aussi très bien exposée. Tel qu'il est, le travail de M. Paret est un premier débrouillement pour lequel nous devons lui témoigner notre reconnaissance.

P. L.

---

278. — **Die kirchliche Baukunst des Abendlandes,** historisch und systematisch dargestellt von G. Dehio und G. von Bezold. Stuttgart, Gottasche Buchhandlung, 1884-1891, 3 fasc. in-8° et 4 atlas in-fol.).

Il ne me paraît pas nécessaire d'attendre l'achèvement de la vaste publication entreprise par MM. Dehio et von Bezold, pour en signaler l'importance et pour faire ressortir les services qu'elle est appelée à rendre à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'architecture du moyen âge.

Ce qui distingue cet ouvrage de tous ceux que l'on a jusqu'ici consacrés aux mêmes études, ce qui lui donnera probablement l'heureux privilège de ne pas vieillir malgré tous les progrès que la science archéologique est encore appelée à faire, malgré tous les changements de doctrine qui en résulteront forcément, c'est la richesse exceptionnelle de l'illustration.

L'Allemagne n'a rien produit jusqu'ici de comparable, que je sache, et si la France peut revendiquer avec une légitime fierté les illustrations inimitables, du Dictionnaire de Viollet-le-Duc; il faut reconnaître que par le nombre des figures, sinon par la qualité, l'ouvrage de MM. D. et B., l'emporte même sur celui de Viollet-le-Duc. Pour donner idée de sa valeur à cet égard, il me suffira de dire que les quatre livraisons parues jusqu'à ce jour comptent déjà 282 planches; chacune contenant en moyenne cinq à six figures, c'est un total de 1,200 à 1,500 dessins que nous trouvons réunis et classés méthodiquement dans ce précieux atlas. Les auteurs, cela se comprend aisément, n'ont pu faire, par eux-mêmes, le relevé d'un aussi grand nombre d'édifices, mais ils ont toujours eu soin d'emprunter les éléments de leurs dessins aux sources les plus autorisées, et comme ils ont indiqué soigneusement pour chaque monument les sources graphiques auxquelles ils ont puisé, le lecteur peut toujours apprécier le degré de confiance que méritent ces dessins. Enfin, dernier mérite à signaler, la plupart des figures consistent en plans, en coupes, en élévations, exécutés à l'échelle, et si elles n'ont pas l'apparence artistique, l'élégance d'exécution que Viollet-le-Duc a mises à la mode chez nous, si même on peut leur reprocher parfois cette sécheresse de dessin, trop commune dans les publications des architectes allemands, ces défauts sont amplement compensés par des qualités d'exactitude et de sincérité que l'on ne saurait trop louer.

Si le texte de l'ouvrage avait une importance égale à la partie graphique, MM. D. et von B. pourraient se flatter d'avoir élevé à l'architecture religieuse du moyen âge un véritable monument Je ne crois pas toutefois, malgré les développements ultérieurs qu'ils pourront donner à leur texte, qu'il réponde jamais au nombre des planches. On trouvera même dans la partie actuellement parue, — elle ne dépasse pas le XII[e] siècle, — plus d'une page qui semble écourtée au milieu d'un cadre si vaste.

Les lecteurs français seront sans doute unanimes à faire un autre reproche aux auteurs. Comme le titre l'indique, MM. D. et B., ont voulu présenter un tableau historique et systématique de l'architecture religieuse en Occident. Mais de ces deux qualificatifs leur œuvre ne mérite pleinement que le second. En d'autres termes, l'exposé du développement historique de l'art au moyen âge, de la succession chronologique des phases par lesquelles il a passé, est relégué au second plan. Il est partout subordonné au classement systématique des princi-

paux éléments architectoniques qui caractérisent les monuments.

Ainsi, après une courte introduction historique, les auteurs ont consacré un chapitre entier à l'analyse esthétique et technique de ce qu'ils nomment le *Zentralbau*, c'est à dire de ce genre d'édifices composés d'une partie centrale dominant des collatéraux de moindre élévation. Le *Zentralbau* peut s'adapter à des plans très variés, MM. D. et B. les passent successivement en revue, et examinent tour à tour les rotondes de toute espèce, telles que le frigidarium des thermes de Pompéi, le temple de Jupiter à Spalato, le tombeau de Théodoric, les baptistères de Novare et d'Albenga, l'église de San-Giovanni in Fonte à Ravenne, etc.; puis les églises à coupole centrale du type byzantin, telles que Saint-Serge et Saint-Bacchus de Constantinople, ou Sainte-Sophie; puis les monuments imités du Saint-Sépulcre, au nombre desquels ils rangent Saint-Étienne le Rond de Rome, Saint-Ange de Pérouse, Saint-Michel de Fulda, Sainte-Sophie de Bénévent et le baptistère de Pise. Après la famille des rotondes, vient celle des églises en forme de croix grecque, telles que les Saints-Apôtres de Constantinople, la chapelle funéraire de Galla Placidia à Ravenne, Saint-Joseph de Gaëte, la cathédrale de Trèves, le prætorium de Mousmieh, la Martorana de Palerme, et l'église carolingienne de Germigny-des-Prés.

L'énumération que je viens de faire des principaux exemples cités par MM. D. et B. à l'appui de leur classification, permet d'en apprécier à la fois la valeur et les inconvénients. Il est à coup sûr fort curieux de voir groupés dans une même suite de planches — car j'oubliais de dire que celles-ci sont distribuées d'après le même ordre systématique que le texte — des édifices dont la structure est analogue; il est intéressant de pouvoir suivre d'un coup d'œil les transformations de certaines données architectoniques, la filiation de certaines formes. Mais, par contre, ces classifications, introduisent une grande confusion dans l'ouvrage. On est choqué de voir mentionnés côte à côte des édifices de date fort différente; on a peine à dégager de toutes ces divisions et subdivisions les traits essentiels qui caractérisent les édifices de chaque époque. Ajoutez à cela, que les auteurs intercalent parfois dans leur texte d'assez longues dissertations, qui interrompent la suite de l'exposition, et l'on comprendra les réserves que j'ai cru devoir faire sur la façon dont le livre est composé.

On aurait tort cependant de se laisser arrêter à ces défauts de forme; car le fonds de l'ouvrage est digne d'un sérieux examen. J'ai déjà indiqué le contenu des deux premiers chapitres. Le troisième est consacré à la basilique. Les auteurs examinent d'abord cette curieuse question des origines de la basilique chrétienne si peu étudiée chez nous, et qui a fait noircir tant de papier en Allemagne depuis que Zestermann, Messmer, Weingärtner, et autres ont commencé à battre en brèche les vieilles théories universellement admises depuis le XVIe siècle. Puis viennent divers paragraphes sur les dispositions générales de la basilique, sur son

plan, et son élévation intérieure; puis un chapitre sur ses dispositions extérieures, sa décoration, et son mode de construction.

Voilà pour le livre Ier. Avec le second, les auteurs abordent brusquement l'étude de l'architecture romane. Il est vrai qu'ils en font remonter le point de départ beaucoup plus haut qu'on ne l'admet d'habitude. En Allemagne [1] comme en France [2], on ne fait généralement commencer l'ère romane qu'au xie siècle. Pour eux, elle englobe toute l'époque carolingienne, et je ne puis combattre bien vivement cette idée, car il est incontestable que dès le ixe siècle nous voyons apparaître dans l'empire de Charlemagne des édifices qui s'éloignent par bien des côtés du type primitif des églises chrétiennes. Ces caractères particuliers, MM. B. et D. les ont bien compris, et bien mis en lumière. Mais s'ils en ont reconnu l'importance, au point de vue du développement ultérieur de l'art chrétien, ils n'en ont peut être pas déterminé exactement le point de départ. Ainsi ils placent, avec raison je crois, au rang des principales innovations architecturales de l'époque carolingienne la substitution du plan cruciforme avec chœur et transept saillant au plan de la basilique des premiers siècles. Ils attribuent avec raison aux Francs le mérite de cette innovation, mais ils ont tort d'en chercher le berceau dans une région beaucoup trop limitée de l'empire de Charlemagne, dans les provinces rhénanes et la Hesse. Or la France proprement dite a eu sa part, une part prédominante, dans la formation de l'art carolingien, et il est historiquement certain que toute la partie orientale de l'empire franc obéissait encore au ixe siècle, à l'influence religieuse et artistique des grands monastères établis sur les bords de la Seine ou de la Somme. C'est un fait que le patriotisme allemand a quelque peine à reconnaître quoique il ait été fort solidement établi par des auteurs d'Outre-Rhin, qui ne sont pas suspects, notamment par Hugo Graf, dans son brillant et ingénieux mémoire sur l'*Opus francigenum*.

A cette critique, il est vrai, MM. D. et B. ont répondu par avance qu'il est difficile de déterminer la part prise par la France proprement dite au développement de l'art carolingien, car les savants français sont les premiers à déclarer qu'il n'existe plus sur notre sol aucun monument antérieur à l'an 1000. Mais si l'on appliquait aux églises allemandes réputées carolingiennes le système de critique vraiment excessif, qui a fait rajeunir chez nous tous les monuments donnés jadis comme carolingiens, que resterait-il des théories de MM. D. et consorts? Les dates qu'ils attribuent aux églises de Fulda, de Hersfeld, de Werden sur Ruhr, de Michelstadt et autres, ne sont pas mieux établies que celles qu'on attribuait jadis à beaucoup de nos églises, et qu'on rejette en bloc aujourd'hui, sans examiner si les constructions du xie siècle n'ont pas

1. C'est l'opinion de Kugler, Mertens, Otte, Lübke, etc.

2. M. de Caumont cependant comprenait toute l'époque carolingienne dans « l'ère romane primitive ». Schnaase et Springer, sans aller aussi loin, ont fort bien reconnu les relations qui existent entre l'art carolingien et l'art roman.

respecté certaines dispositions plus anciennes et laissé debout certains fragments plus ou moins considérables. Il est difficile à des étrangers de se livrer à pareil examen; si donc les conclusions de MM. D. et B. nous paraissent contestables, nous serions mal venus à le leur reprocher trop sévèrement.

Ils n'hésitent point d'ailleurs à proclamer la part immense prise par la France dans les progrès de l'art au moyen âge. Les pages qu'ils ont consacrées à l'art roman français sont excellentes de tout point; elles frapperaient plus encore le lecteur, si elles n'étaient dispersées dans les nombreux chapitres ou paragraphes, entre lesquels les auteurs, toujours fidèles à leur système de classification, ont découpé l'étude des monuments du XIe et du XIIe siècle. Elles dénotent une connaissance des monuments français que beaucoup de nos compatriotes pourraient envier, et qui doit rendre indulgent pour les fautes de détail que l'on peut relever çà et là [1].

Mais ce compte-rendu est déjà bien long; quand l'ouvrage sera plus avancé j'en reparlerai volontiers. Dans les prochaines livraisons MM. Dehio et Bezold vont aborder l'étude de l'art gothique, s'ils y donnent, comme tout l'annonce, la même place à l'étude des monuments français, leur livre justifiera pleinement ce que j'en disais en commençant, ce sera pour l'architecture religieuse du moyen âge, le plus complet, le plus utile des répertoires.

R. DE LASTEYRIE.

---

279. — **Chronique de Jean Taté,** greffier de l'hôtel de ville de château Porcien (1677-1748). Document inédit publié sur la copie faite par Nicolas Baudet en 1750, avec une introduction et des notes, portraits, vues et fac-similés, par Henri JADART, secrétaire général de l'Académie de Reims. Reims, Michaud; Paris, Picard, 1890. Grand in-8 de 196 p.

« Tout chroniqueur qu'il soit, Taté n'a pas d'histoire », dit M. Jadart, (*Introduction*, p. 6); « il n'a écrit ni ses mémoires, ni même son livre de raison, se bornant à livrer à la postérité une sorte de journal de son temps avec le contenu des chartes qu'il tenait en mains, n'oubliant pas non plus de prendre soin d'annoter les registres des délibérations municipales. Bourgeois de moyenne condition, échevin, syndic et enfin greffier de l'Hôtel-de-ville de Château-Porcien, il n'a rien tenté au-delà de ses forces... « Né en 1677, mort en 1748, il consacra ses soins, ses veilles, les ressources de son intelligence, le bénéfice de ses habitudes régulières, à la bonne gestion des affaires publiques de sa patrie. » Après avoir si bien résumé la paisible vie de Jean Taté, M. J. apprécie ses modestes écrits. Il reconnaît que la première partie de la compilation

1. Ils placent, par exemple, Saint-Ricquier en Normandie (p. 169); ils font couler la Saône à Amiens (p. 245). Ils placent à Poitiers, l'église de Saint-Maixent qui est dans les Deux-Sèvres (p. 183), etc.

(de l'an 875 à 1489) est de peu d'importance, mais il constate qu'à partir du xvi[e] siècle les notions sommaires sont remplacées par une ample relation de tout ce qui s'est passé de mémorable dans la région. Il rappelle que le consciencieux chroniqueur s'aida, pour la période de la Ligue et des guerres de religion, du ms., aujourd'hui perdu, de l'abbé Pruvôt, curé d'Herpy, « acteur et témoin des luttes de cette sanglante époque » et que « pour les guerres du xvii[e] siècle, la Fronde notamment, le greffier de Château-Porcien avait d'abondantes et très sûres informations tant par ses registres que de la bouche même de ses contemporains ». Le judicieux éditeur n'a pas voulu restreindre la publication de la *Chronique* à la seule partie narrative et personnelle, car, comme il le remarque avec raison, « le préambule a un certain mérite par sa naïveté même et la singularité de quelques-unes de ses appréciations [1] ».

Je n'apprendrai rien à personne en déclarant que M. J. n'a nullement épargné sa peine pour donner une édition irréprochable de la *Chronique* de J. Taté. Non seulement il a entouré le texte de toutes les notes désirables [2], mais encore il y a joint une riche série de documents complémentaires. (p. 123-184). On trouvera dans ces *Annexes* une liste des comtes et princes de Porcien, dressée par J. Taté, des observations du même sur le gouvernement de la ville de Château-Porcien, avec la liste des gouverneurs d'icelle ville et château, une notice sur les prieurés de Notre-Dame et de Saint-Thibaut de Château-Porcien, une notice sur les établissements hospitaliers de cette ville (maladrerie, Hôtel-Dieu), une notice sur les antiquités gauloises et romaines trouvées à Château-Porcien (communication de M. Em. Payard, de la Société des Antiquaires de France), une notice sur les sceaux et monnaies des seigneurs de Château-Porcien, une notice sur les armoiries du comté et de la ville, une notice sur l'église paroissiale et ses inscriptions, des notes sur Château-Porcien et Rethel, suivies d'un traité du blason (ms. autographe de Jacques Wilbault, conservé à la bibliothèque de Reims), une note sur

1. Le copiste du *Recueil d'histoire*, N. J. Baudet, dit dans l'*Avis au lecteur* (p. 15) que si ses *curieux compatriotes* « n'y trouvent pas toute la beauté et la politesse du langage, au moins ils auront de l'agrément d'y voir la vérité. »

2. M. J. dit (p. 49) que le président de Gramond, dans son récit détaillé du siège de Château-Porcien en 1617 « aura mis en latin un compte rendu officiel » de l'événement. J'ai eu l'occasion de constater que le magistrat-historien a le plus souvent traduit les relations du *Mercure françois*, où sont insérés tant de documents officiels. On lit dans une note de la p. 52. « Taté ne relate aucun passage de Henri IV à Château, cependant la tradition en signale un, au cours duquel le roi ayant goûté le vin du crû et complimenté les échevins, ces derniers lui auraient répondu : Sire, nous en avons encore du meilleur, mais nous le gardons pour une meilleure occasion. » En Gascogne la tradition veut que ce même mot ait été adressé au roi de Navarre par un paysan chez lequel il s'était réfugié, un jour de chasse et d'orage. — Sur la bataille de Rocroi (p. 58), le commentateur cite J. B. Lépine (1860) et le capitaine Monlezun (1877). N'y avait-il pas à citer un historien plus récent et de plus grande autorité? — On mentionne sur le marquis de Bougy (p. 63) un article du *Moréri* de 1732. On aurait encore mieux fait de mentionner un article plus développé et plus intéressant du *Dictionnaire critique* de Bayle (au mot *Révérend*).

un exemplaire de la *Chronique* de J. Taté avec suite de 1748 à 1756, une note sur un autre exemplaire où la Chronique est continuée jusqu'en 1848, des remarques sur la vigne et le vin de France tirées de l'histoire et des anciens mss. par J. Taté, une note sur le marquis d'Huxelles et le vin (fort goûté par lui) de Château-Porcien, enfin une bibliographie indiquant les principaux travaux sur l'histoire de la ville et des seigneurs de Château-Porcien. Ajoutons que l'ouvrage est terminé par une table des noms de lieux, de personnes et de choses, et une table des matières, et qu'il est orné de diverses vues et plans (Château-Porcien au XVIII[e] siècle, d'après une ancienne peinture; Rethel au XVIII[e] siècle, d'après une ancienne peinture; forteresse de Château-Porcien au XVI[e] siècle, d'après un dessin de la Bibliothèque nationale; vue de la ville et des environs au XVI[e] siècle *(Ibid.)*; plan de la ville et du château en 1837 d'après l'Atlas de Vendol; armoiries de la ville et du comté au XVI[e] siècle (de sinople au porc d'argent); portrait des peintres Nicolas et Jacques Wilbault, gravés par Ad. Varin).

T. DE L.

---

280. — P. de NOLHAC et SOLERTI. **Il viaggio in Italia di Enrico III**, re di Francia, e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino. Un vol. in-8, VII-343 pp. Turin, Roux, 1890. Pr. : 5 frs.

Le voyage de Henri III en Italie en 1574, épisode très célèbre, trop célèbre peut-être même en raison de son importance réelle [1], de l'histoire des relations franco-italiennes au XVI[e] siècle, n'avait encore tenté aucun historien. Il est probable qu'il n'en tentera désormais plus aucun, car les savants auteurs du présent volume n'ont presque rien laissé à glaner après eux en fait de documents originaux, manuscrits ou imprimés, littéraires et artistiques. La première partie (p. 1-39), est une bibliographie très développée des sources employées : on n'y ajoutera que peu de chose; (j'ai cependant entendu parler à Modène d'une relation inédite qui n'est pas indiquée ici. M. J. Camus doit la publier ou la signaler.) La troisième partie (p. 221 à 271) contient les documents inédits d'archives et de bibliothèques, classés par ordre chronologique, et (p. 271-339) des relations inédites de l'entrée à Venise et la description par Pirro Ligorio des arcs triomphaux élevés à Ferrare (contribution intéressante à l'histoire du symbolisme au XVI[e] siècle). Tout cela sera fort utile aux érudits qui s'occupent de la civilisation italienne du Cinquecento, mais paraîtra peut-être un peu aride au grand public à qui ce livre s'adresse aussi. Heureusement cette autre classe de lecteurs aura de quoi se satisfaire dans la seconde partie (p. 41-218) qui est le récit très détaillé et très pittoresque du voyage triomphal et voluptueux de Henri III, de la frontière allemande à Venise, de Venise à Ferrare, Mantoue et Turin,

---

1. Le développement de l'italianisme à la cour de France est bien antérieur à cette époque (cf. Bourciez, *Littérature de cour et mœurs polies sous Henri II*).

de son retour en France jusqu'à Lyon, et de son séjour dans les diverses villes italiennes, surtout à Venise. La description des plaisirs offerts au roi par le Doge et la Seigneurie est des plus curieuses : voyez notamment p. 110, la représentation des *Gelosi;* p. 138, la tragédie de Frangipani; p. 119, les distractions nocturnes de Henri III et Veronica Franco. (Il me semble toutefois que la mention du fameux *Catalogo,* p. 119, devrait écarter quelques lignes plus bas toute idée de rapprochement avec les *sregolatezze* commises avec les Mignons); p. 138, les achats d'objets d'art du roi; p. 143, la collation en sucre, etc. Il faudrait citer toutes les pages. Le dernier chapitre est le plus important pour l'histoire politique : la cession des places fortes françaises du Piémont au duc de Savoie y est bien expliquée. Malgré une certaine difficulté à lire cet ouvrage où les détails surabondent, il sera en somme fort utile aux historiens.

L. G. Pélissier.

---

281. — L. Séché. **Les derniers Jansénistes,** depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870). Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-8 de xxxvi-390 et 459 p.

Quand on lit le Port-Royal de Sainte-Beuve, on éprouve une véritable déception en voyant que l'ouvrage se termine brusquement en 1709, et que son auteur s'est refusé à suivre au travers du xviiie siècle une histoire si curieuse. Le xviiie siècle, en effet, n'est-il pas rempli, pour ainsi dire, par les interminables querelles de la bulle *Unigenitus* et des refus de sacrements, par les événements si étranges du cimetière de Saint-Médard, par la suppression des Jésuites, et enfin par la Constitution civile du clergé? Ne serait-il pas bon de pouvoir, quand on a lu Sainte-Beuve, bien connaître les personnages qui ont été mêlés d'une manière toute spéciale aux affaires du Jansénisme, le diacre Pâris, thaumaturge posthume, les évêques ou archevêques Soanen, de Noailles, Colbert, de Ségur, de Caylus, et leurs contradicteurs Belzunce, Languet de Gergy, de Mailly, etc., les conseillers Pucelle, Carré de Montgeron, les abbés Duguet et d'Asfeld, le bon Rollin, le convulsionniste Arouet, frère aîné de Voltaire, les auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* (1728-1803), et cent autres encore? Une suite du Port-Royal de Sainte-Beuve serait donc fort bien accueillie du public, si elle était faite avec le soin, la science, la prudence, le sentiment de la mesure que réclame un sujet si délicat.

Est-ce le cas du nouvel ouvrage de M. Séché qui affiche précisément cette prétention de continuer Sainte-Beuve, et qui se propose de publier quatre ou cinq volumes, y compris une Iconographie de Port-Royal? La réponse est malheureusement trop facile à faire : je ne connais pas de livre plus mal composé, moins au courant des choses dont il faut parler, plus rempli d'erreurs de toute sorte et de bévues énormes. C'est un véritable chaos; tout est confondu, si bien que dans le premier

volume on va de la Révocation de l'édit de Nantes à MM. de Rémusat et Cousin, sauf à revenir au P. Quesnel dans le 2e volume, dont les cent dix premières pages sont consacrées à un Childebrand janséniste, M. Jacquemont, auquel Sainte-Beuve aurait pu accorder raisonnablement vingt lignes.

Quant aux assertions de M. S., elles ont souvent le mérite de l'originalité; à l'en croire, Mme de Maintenon, « courtisane puritaine sur le retour » (tome I, p. 7), aurait abjuré le protestantisme après la mort de Scarron (p. 7); la fameuse paix de l'Église en 1669 a été conclue avant la mort de Pascal (I, 15); l'abbé Grégoire a été élu député en 1789 par les trois ordres réunis, ce qui fait de ce simple curé de village un représentant de la noblesse (I, 141); Boileau a été enterré à Saint-Étienne-du-Mont (I, 36) etc., Tout le monde connait le joli distique apposé par un plaisant sur la porte du cimetière Saint-Médard :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Si nous en croyons M. S. (I, 84), ce sont les propres termes de l'ordonnance de Louis XV, devenu poète pour la circonstance. C'est par centaines qu'il faudrait compter les erreurs de ce genre; je n'en citerai plus qu'une pour finir. M. Séché publie comme inédite (I, 17) une lettre fort curieuse du jésuite Le Tellier relativement à l'Oratoire; cette lettre n'est pas inédite, ayant été publiée il y a quelque douze ou quinze ans, ce qu'il aurait évidemment fallu rappeler.

En ce qui touche les indications et les indiscrétions relatives à nos contemporains, les inexactitudes, pour ne rien dire de plus, sont aussi graves que nombreuses, et l'auteur de cet ouvrage pourrait être exposé à recevoir de bien des côtés les démentis les plus positifs. Il ne sait même pas toujours comment doivent s'écrire les noms des gens dont il parle, tels que MM. Evrart, Hurault, etc., et l'on peut juger par là de ce que valent ses prétendues révélations.

Pour tout dire en un mot, la valeur historique du livre me paraît absolument nulle, je n'y remarque d'intéressant que les quelques lettres confiées à l'auteur par les familles de Barante et Lanjuinais, et elles auraient gagné, ce semble, à être publiées ailleurs, et encadrées d'une tout autre façon. Sainte-Beuve ne serait pas content de son continuateur.

A. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette met en vente un nouveau volume des *Institutions politiques de l'ancienne France*, de M. Fustel de Coulanges. Il porte pour titre, l'*Invasion germanique et la fin de l'empire*. Il traite de l'*État de la Gaule au mo-*

ment de l'invasion (livre I) et de l'*Invasion* elle-même (livre II). Ce n'est, en aucune manière, une réimpression pure et simple de l'ancien volume des *Institutions*, tome I, 2e édit., 1877. Tous les chapitres ont été remaniés ou complétés. Beaucoup sont, d'un bout à l'autre, entièrement inédits, par exemple les chapitres sur l'*État et la puissance publique au ve siècle* (liv. I, c. I), sur l'*Église dans ses rapports avec l'autorité impériale* (liv. I, c. IV), sur l'*Affaiblissement de l'autorité publique* (liv. I, c. XII), sur *les vraies invasions germaniques* (liv. II, c. IV), sur *Clovis et les Francs* (liv. II, c. X); etc., et ces chapitres sont peut-être les pages les plus neuves et les études les plus fouillées qu'ait jamais écrites M. Fustel de Coulanges. Ajoutons que, par ce volume, l'ouvrage des *Institutions* forme maintenant une série suivie : t. I, *la Gaule romaine*; t. II, l'*Invasion*; t. III, *la monarchie franque*; t. IV, l'*Alleu*; t. V, *Origines du système féodal*. Le t. VI, *les transformations de la royauté*, donnera la conclusion de l'ouvrage; il est en cours d'impression.

— Le baron de Montesquieu publie *Deux opuscules* de son aïeul : 1° *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe*; 2° *De la considération et de la réputation*. Le premier volume qui va suivre comprendra : 1° *Discours sur Cicéron*, œuvre de Montesquieu étudiant, remarquablement écrite; 2° *Éloge de la sincérité*; 3° *Essais sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*; 4° *Histoire véritable ou le métempsycosiste*, avec une critique de cette œuvre, par Jean-Jacques Bel; 5° *Réflexions sur la politique*; 6° *Mémoire sur le silence à imposer sur la Constitution* (Bulle *Unigenitus*); 7° *Réflexions sur le caractère de quelques princes* (« Une revue de Bordeaux, *la Gironde*, a publié, en 1833, un fragment inédit de ces réflexions, qui montre dans quel esprit elles ont été écrites; c'est un parallèle entre Tibère et Louis XI : « Tibère et Louis XI s'exilèrent de leur pays avant de parvenir à la suprême puissance. Ils furent tous deux braves dans les combats et timides dans la vie privée. Ils mirent leur gloire dans l'art de dissimuler. Ils établirent une puissance arbitraire. Ils passèrent leur vie dans le trouble et dans les remords, et la finirent dans le secret, le silence et la haine publique »); 8° *Lettres de Xénocrate à Phérès*; 9° *Dialogue de Xantippe et de Xénocrate*. (Ces deux écrits traitent de la morale et de la politique); 10° *Mémoire sur les dettes de l'État, adressé au Régent*; 11° *Mémoire contre l'arrêt du Conseil du 27 février 1725*, portant défense de faire des plantations nouvelles en vignes dans la généralité de Guienne; 12° *Remarques sur certaines objections que m'a faites un homme qui m'a traduit mes Romains en Angleterre*. Les volumes suivants comprendront : 13° *Mémoires sur les mines de Hongrie et d'Allemagne*; 14° *Réflexions sur les habitants de Rome*; 15° *Voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hollande*; 16° *Voyage à Gênes*; 17° *Galerie du grand-duc de Florence*; 18° *Mes pensées ou recueil de mes réflexions*; trois forts volumes in-4°. Les *Pensées* qui ont déjà été publiées ne forment qu'une très minime partie de ces trois volumes, dans lesquels l'auteur a mis les réflexions de toute sa vie; 19° *Spicilegium*, extraits de lectures et pensées diverses; 20° Divers dossiers contenant les matériaux de l'*Esprit des Lois*; 21° Lettres et billets du président de Montesquieu, — une série de lettres à lui adressées, — le catalogue des livres de sa bibliothèque annoté de sa main.

— Dans le n° 1 du *Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Bordeaux*, M. Céleste, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, a publié une lettre inédite, fort curieuse, de Montesquieu au président Barbet, du 20 décembre 1741. Il y est question entre autres choses de l'*Esprit des Lois* : « J'y travaille huit heures par jour, l'ouvrage est immense, et je crois avoir perdu tout le temps où je travaille à quelque autre chose qu'à cela. Il y aura quatre vol. in-12 en 24 livres. Il me tarde fort que je sois en état de vous le montrer. J'en suis extrêmement enthousiasmé. Je suis mon premier admi-

rateur, je ne sais si je serai le dernier. Je ne vous le montrerai que lorsque je n'aurai plus rien à y faire, ce qui, je crois, sera à la première vue, mais j'exigerai que vous ne m'en disiez rien, que vous ne l'ayez lu tout entier, si vous voulez le lire, et j'ose vous dire que je ne crois pas qu'on y perde son temps, par l'abondance des choses. »

— M. Th. CART vient de publier à la libr. Belin des extraits de *Poésie et Vérité*, prescrits pour les classes de nos lycées par les nouveaux programmes. Son choix est fait judicieusement, et il fallait, en effet, beaucoup de tact pour choisir, à l'usage des classes *françaises*, des morceaux dans une œuvre de Gœthe qu'on n'a pas encore jugé bon d'expliquer dans les écoles allemandes.

— M. l'abbé GRAFFIN, professeur à la Faculté de théologie catholique de Paris, reprend le projet d'une *Patrologie syriaque* conçu autrefois par Migne. Les volumes donneront sur deux colonnes le texte, complètement vocalisé, et une traduction latine. Pour obtenir une plus grande correction typographique, les voyelles ont été fondues sur le même caractère que les consonnes. C'est ce qui a exigé tout d'abord un long travail d'étude pour aboutir à la liste des 380 combinaisons réelles, prises parmi les six ou sept cents combinaisons possibles. Ces caractères ont été dessinés par M. A. Tattegrain et gravés par MM. Aubert, également connus par leurs travaux du même genre faits pour l'Imprimerie nationale. Le type choisi a été le jacobite, dont se sont servis les Assemani. Le premier volume, imprimé et publié par la maison Didot, paraîtra en fin janvier 1892 : ce sera le premier tome des *œuvres d'Aphraate*. Viendront ensuite les *œuvres de Jean d'Asie* (2 vol.), les *Apocryphes de la Bible* (3 vol.), etc. Chaque partie sera accompagnée d'un lexique de toutes les formes renvoyant à la page et à la ligne. Le prix de souscription est fixé à 20 fr. par volume de 500 pages grand in-8°.

ITALIE. — On a découvert au monastère de Sant'Antonio del Monte près Rieti, un certain nombre de livres imprimés et plusieurs mss. anciens qui y avaient été cachés. M. VILLARI, ministre de l'instruction publique, a immédiatement dépêché au monastère le professeur MONACI qui s'est trouvé en présence d'environ 500 volumes et de 69 mss. dont 55 sont très importants; la plupart sont écrits sur parchemin et datent des xe, xie, xiie, xiiie, xive et xve siècles. Ce sont des mss. théologiques et liturgiques, de droit civil et de droit canon, quelques-uns seulement philosophiques et littéraires. Plusieurs de ces mss. présentent un grand intérêt paléographique; d'autres sont ornés de très belles miniatures. M. MONACI présentera incessamment au ministre un rapport accompagné du catalogue des mss.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mai 1891.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, adresse à l'Académie deux mémoires de MM. Legrand et Joubin, membres de cette Ecole. Il donne des détails circonstanciés sur le plan de ces travaux et sur l'intérêt qu'ils présentent. M. Legrand a traité des antiquités de Trézène, M. Joubin des lécythes d'Erétrie et des inscriptions de Cyzique.

M. Oppert, président, annonce que l'Académie, appelée à désigner à la Société centrale des architectes français un membre de l'Ecole française d'Athènes ou de Rome, pour recevoir la grande médaille décernée chaque année par cette Société pour travaux archéologiques, a arrêté son choix sur M. Enlart, membre de l'Ecole française de Rome.

M. Boissier, en présentant la première livraison de l'ouvrage intitulé : *Timgad, une cité africaine sous l'empire romain*, par E. Boeswillwald et R. Cagnat, communique et commente un rapport de M. Cagnat sur les fouilles exécutées depuis dix ans à Timgad (Algérie), l'ancienne *Thamugadi*, principalement sous la direction de feu M. Duthoit.

M. Cagnat et M. Boissier insistent également sur l'intérêt que présentent les restes de cette ville, qui sont actuellement dans le même état qu'au moment de la destruction de la cité par les Maures, à l'approche des Byzantins. On a déblayé de grandes voies dallées, limitées de chaque côté par des arcs de triomphe (dont un presque in-

tact), le forum tout entier, un théâtre et un marché très curieux. Tous ces édifices ont été construits en même temps et sur un plan d'ensemble nettement établi, dans la première moitié du second siècle de notre ère, comme le prouvent les inscriptions trouvées au cours des fouilles. C'est une création de l'autorité impériale, qui voulait établir un centre florissant de civilisation au milieu d'un pays récemment pacifié.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies d'une restitution de la Victoire de Samothrace, exécutée pour M. Engel-Gros, amateur alsacien qui possède à Bâle une galerie bien connue, par M. Cordonnier, statuaire, et M. Falize, orfèvre.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Revillout (Eug.), *Corpus papyrorum Ægypti; papyrus démotiques du Louvre*, 2e livraison; — par M. Schefer : Lacoine (Émile), *Tables de concordance des dates des calendriers arabe, copte, grégorien, israélite, julien, républicain, etc., établies d'après une nouvelle méthode.*

Julien Havet.

Séance du 22 mai 1891.

M. Oppert, président, annonce la mort de M. G. Gorresio, associé étranger de l'Académie, décédé à Turin le 20 de ce mois.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit, à la date du 19 mai, que le nouveau ministre de l'instruction publique, M. le sénateur Pasquale Villari, vient d'offrir à l'Académie royale des Lincei, pour en faire une publication étendue, la nombreuse série des photographies, plans, dessins d'architecture, aquarelles, relations écrites, etc., que l'administration italienne a fait exécuter au cours des fouilles de Cività Castellana, l'antique Falérie. On dit que ces fouilles ont donné à Rome tout un riche musée, installé aujourd'hui dans la *Villa di papa Giulio*. La description critique de cette collection serait d'un grand intérêt pour la science. — Le gouvernement italien a fait, de plus, commencer depuis quelques années les études relatives à la Carte archéologique de l'Italie. M. le commandeur Gamurrini a été nommé directeur de ce grand travail. Il a étudié tout d'abord le territoire falisque, en même temps qu'on pratiquait les fouilles de Cività Castellana. L'Académie royale des Lincei va examiner les voies et moyens pour faire ces deux publications ensemble. C'est un immense travail que celui auquel on met ainsi la première main. La Carte archéologique devra comprendre toutes les parties du sol italien. Elle montrera, par des couleurs différentes, l'état de civilisation, révélé par les fouilles, pour chaque grande époque depuis les plus anciens temps, depuis l'âge de pierre et l'âge de bronze, jusqu'à la fin de la domination romaine. — Les fouilles que le gouvernement fait faire pour retrouver de nouveaux fragments du célèbre plan de Rome dressé par Septime Sévère ont mis à jour un énorme bloc, en briques et ciment, mesurant plus de 90 mètres cubes, tombé jadis du haut de la basilique de Constantin, toute voisine. Ces fouilles n'ont donné encore qu'une quinzaine de morceaux du plan de Rome, peu importants par eux-mêmes. Toutefois M. le professeur Gatti, en les observant, a fait une remarque intéressante. Tandis que la plupart sont d'un marbre poli au revers, quelques-uns paraissent, par le revers fruste et non lisse, appartenir à une époque ultérieure. Peut-être le plan de Rome était-il « tenu à jour », des suppléments ou des corrections signalant les grandes constructions nouvelles.

L'Académie entend trois rapports qui lui sont présentés respectivement par M. Barbier de Meynard, M. l'abbé Duchesne et M. Croiset, au nom des commissions chargées de juger divers concours.

Aux termes de ces rapports, et après ouverture des plis cachetés contenant les noms des auteurs des mémoires, sont décernés :

Le prix Bordin, pour une étude sur « l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse », à M. Rubens Duval;

Le prix Bordin, pour une étude sur « les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible », à M. Samuel Berger;

Le prix Brunet, pour un « catalogue des copistes de manuscrits grecs », à M. H. Omont.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du rapport de la commission du prix Gobert.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Albert Lebègue commence une communication sur les découvertes de Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Barthélemy (A. de), *Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'instruction publique : numismatique française*; — par M. de Lasteyrie : Lasteyrie (R. de) et Lefèvre-Pontalis (Eugène), *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, 6e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 juin — 1891

282. — **South-Indian Inscriptions** tamil and sanskrit edited and translated by E. Hultzsch, Ph. D. Government epigraphist. Vol. I in-4, Madras, 1890, xii et 185 p. Printed by the Superintendant, Government press.

M. Eugène Hultzsch de Vienne, au service de la Commission archéologique du sud de l'Inde, déjà connu par ses travaux d'épigraphie, a été chargé de publier les inscriptions du sud de la péninsule. Ce nouveau volume se rattache à la vaste entreprise de l'*Archaeological Survey of India* signalée récemment par la *Revue critique* (v. 19 nov. 1890). Le travail de M. H. comprend à la fois des textes déjà publiés mais qui ont été révisés par lui, et des inscriptions nouvellement découvertes. Ces dernières forment la majorité et ont été copiées par l'auteur depuis 1886 dans diverses localités de la province de Madras. Il ne nous dit pas qu'il ait pris des estampages ni qu'il en ait été fait aucune reproduction photographique; et, en effet, ce qui manque au présent Recueil, ce sont les fac-simile des inscriptions; l'ouvrage contient simplement la transcription et la traduction, en sorte que tout contrôle est impossible. Sans doute l'expérience et l'habileté de M. H. sont un sûr garant d'authenticité et d'exactitude, mais il y a des textes fort difficiles, des lectures quelquefois très douteuses dans l'épigraphie de l'Inde comme partout ailleurs, et nous sommes ainsi obligés, faute d'originaux, de nous en rapporter complètement au traducteur. C'est là un reproche très grave que nous croyons devoir faire non pas tant à l'auteur du travail, qu'à la Commission archéologique qui l'a ordonné et l'a fait imprimer.

Ces réserves faites, nous allons donner en quelques lignes une idée de ce premier volume d'une collection qui promet d'être féconde pour le sud de l'Inde, comme elle l'a été pour le nord. Les inscriptions comprises dans cette première partie sont, les unes en sanscrit, les autres en tamoul. Les inscriptions sanscrites sont les plus anciennes; elles émanent

des rois Pallavas et des Chalukyas orientaux qui ont régné sur la côte de Coromandel du v° au x° siècle de notre ère. A cet égard, les textes dont nous nous occupons contiennent des généalogies et des indications qui ont permis de rectifier les listes et les dates des différents rois de ces deux dynasties. C'est ainsi que M. H. a pu arriver à établir la concordance ou plutôt le synchronisme (vers 634 de J.-C.) entre Pulikeçin II des Chalukyas et son vainqueur Narasimhavarman Ier des Pallavas, malgré les divers noms sous lesquels ces rois sont désignés dans d'autres documents. On trouve là un point de repère certain qui permet de fixer les dates des prédécesseurs comme des successeurs. Ce sont les inscriptions fournies par le temple de Kailâsanâtha à Kânchipouram (nos 24 à 30) et l'inscription bilingue de Kûran en sanscrit et tamoul (n° 151) qui ont permis ces restitutions. Au fur et à mesure que nos connaissances augmentent en étendue et en certitude, les antiquités de l'Inde apparaissent à nous moins confuses et surtout moins éloignées; il faut en rabattre aujourd'hui de beaucoup avec toutes ces anciennes dynasties du Râjatarangini et des Pouranas qui, suivant ces documents, auraient régné bien avant l'ère chrétienne. Que n'a-t-on pas dit par exemple sur les Pallavas et leur prétendue origine parthe? Les travaux de W. Elliot, Foulkes, R, Sewell et Hultzsch remettent les choses à leur vrai point et vont inspirer ainsi plus de confiance à l'historien. Une remarque importante à signaler à cet égard c'est le fait qu'un seul et même roi peut avoir des noms différents ou *biroudas* : c'est ainsi que Narasimhavarman prend successivement dans les inscriptions les noms de Atyantakâma, Ranajaya, Çrinidhi, Çribhara; que Râjendra-Chola est le même que Kô-Parake sarivarman, etc., ce qui aurait pu faire croire à autant de rois distincts. C'est à M. H. que l'on doit cette découverte pour les inscriptions du sud. — Parmi les plus importantes des inscriptions sanscrites, nous signalerons, outre celles déjà citées, les chartes sur cuivre émanant des Chalukyas orientaux (nos 35 à 39) qui ont permis à M. H. de dresser (p. 32) un tableau généalogique complet de cette dynastie depuis l'an 567 jusque vers 1135. Le n° 39 notamment contient une charte en 114 lignes (que M. Fleet vient de republier à son tour, avec quelques différences de lecture dans l'*Indian antiquary* du mois de déc. 1890), émanant de Vichnuvardhana des Chalukyas orientaux, rois du pays de Vengi, extrêmement importante pour la généalogie de ces princes.

Les inscriptions tamoules (nos 40 à 143) concernent les rois de la dynastie de Chola qui ont régné dans tout le pays dravidien du x° au xv° siècle et les différentes dynasties qui se sont succédé à Vijayanagara depuis 1330 environ. Le n° 82 contient toute la généalogie des Chola. Tous ces textes sont relatifs à des temples ou à des dons, ils contiennent cependant, outre les noms propres, quelques données historiques dont M. H. a su habilement tirer parti pour jeter quelque lumière sur les événements, la géographie et les personnages.

Toutes ces diverses inscriptions sanscrites et tamoules sont écrites avec différents systèmes d'alphabets dont M. H. fait l'énumération. On peut se rendre compte à la rigueur de ces variétés quand il s'agit d'alphabets sanscrits du ve au xe siècle, par les autres recueils épigraphiques qui contiennent des fac-simile; mais pour les inscriptions tamoules dont M. H. nous donne la transcription, nous exprimons de nouveau le regret de ne pas avoir les photographies des originaux. Grâce à ces reproductions, nous aurions pu suivre la transformation de l'alphabet nagari et le développement des écritures tamoule, canaraise, et malayalam, chacune dans son genre, car le *South Indian Palaeography* de Burnell et les *Ancient inscriptions in Ceylon* de Édw. Muller sont maintenant insuffisants.

Si l'ouvrage manque de planches, il a en revanche un index très complet et contenant une masse de renseignements; on aurait pu distinguer toutefois les mots d'origine sanscrite des noms dravidiens.

Nous nous bornons à cette analyse sommaire qui suffira, nous le croyons, pour faire apprécier la valeur du travail de M. H., comme aussi l'importance que ces nouvelles recherches épigraphiques vont avoir pour l'histoire ancienne de l'Inde.

E. DROUIN.

---

283. — F. CHAVANNES. **De Palladii raptu.** Berlin, Heinrich et Kemke, 1891. In-8, 83 p. Prix : 1 mark 50.

Les légendes touchant l'enlèvement du Palladium troyen ont été étudiées pour la dernière fois en 1858, dans un savant article publié par O. Jahn (*Annali*, p. 228-264). Comme les monuments figurés concernant cet épisode sont aujourd'hui mieux connus, on ne peut que remercier M. Chavannes d'en avoir repris l'examen dans son ensemble.

La première partie de sa *Dissertatio inauguralis* traite des représentations de l'enlèvement sur vases, monnaies, pierres gravées et bas-reliefs. Dans la liste des vases, je cherche en vain une peinture à figures noires autrefois dans la collection Pourtalès (n° 147 du catalogue de vente). L'original de la plupart de ces représentations, dont la communauté d'inspiration est sensible, peut être, comme l'a soupçonné M. C. Robert, une peinture vue par Pausanias à la Pinacothèque d'Athènes. Après les monuments, M. C. passe en revue les textes, en faisant un louable effort pour les grouper. La légende de l'enlèvement est inconnue aux poèmes homériques, mais nous savons par Denys d'Halicarnasse qu'elle avait été racontée par Arctinus. En Attique, la croyance que le Palladium avait été transporté dans ce pays donna naissance à trois traditions légèrement divergentes que nous connaissons par les lexicographes; une coupe du céramiste Hiéron, l'un des plus anciens monuments figurés qui représentent l'enlèvement, prouve d'ailleurs qu'il y avait encore d'autres versions, sur lesquelles nos textes littéraires sont muets. M. C. ex-

pose ensuite les traditions argiennes, dues à l'idée que le Palladium aurait été apporté à Argos par Diomède; c'est la version de la *Petite Iliade* de Leschès, dont on retrouve l'influence dans les monuments de la plus ancienne époque. Mais Conon, qui nous l'a transmise, n'a pas utilisé directement le récit de Leschès; M. C. a rendu probable qu'il avait eu sous les yeux un poème alexandrin (p. 49). Les Tragiques, en particulier Sophocle dans ses Λακαίναι, ont traité à leur tour le même sujet; c'est alors qu'intervient Hélène, favorisant l'entreprise de Diomède et d'Ulysse, comme on le voit sur un vase de Naples (n° 3231 du catalogue Heydemann). Enfin, M. C. examine les traditions populaires qui régnaient à ce sujet dans les villes de la Grande-Grèce, Lucérie et Siris, puis les prétentions d'Ilium Novum et celles de Rome à posséder le Palladium authentique. Il est possible que la fable du Palladium apporté par Énée à Rome, ou plutôt à Lavinie, soit due à l'imagination de Timée, qui avait raconté la même chose touchant les Pénates. La conclusion de l'auteur, c'est que l'histoire de l'enlèvement du Palladium est un mythe argien, se rattachant à la légende locale de Diomède, et que la poésie épique l'a emprunté aux traditions populaires d'Argos.

Les questions abordées par M. Chavannes sont de celles qui n'admettent pas de solutions rigoureuses, vu la pénurie et la mauvaise qualité de nos informations. Il n'en a pas moins rendu service en exposant, dans un latin à peu près lisible, tout ce que l'on peut savoir d'incertain sur l'enlèvement du Palladium.

Salomon Reinach.

---

284. — Th. Gomperz. **Die Apologie der Heilkunst,** eine griechische Sophisterende des fünften vorchristlichen Jahrhunderts (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Classe, t. CXX). Vienne, 1890, chez Tempsky, in-8, 196 p.

Il y a dans la collection des œuvres d'Hippocrate un opuscule d'une douzaine de pages, le Περὶ τέχνης, auquel personne jusqu'ici ne semble avoir accordé beaucoup d'importance. C'est un discours, une sorte de conférence destinée à montrer que la médecine est un art véritable, parfaitement susceptible de guérir les maladies. La dissertation de M. Gomperz a pour but de mettre cette œuvre en lumière, d'en purifier le texte corrompu, de l'attribuer à son véritable auteur, et d'en tirer une série d'importantes conclusions. « Qu'un tel écrit, dit-il (p. 16), soit complètement négligé par les modernes et que, jusqu'à présent, dans l'histoire de la science et de la philosophie, il ait à peine été jugé digne d'une mention, cela peut être considéré comme un des faits les plus étranges que puisse enregistrer l'histoire littéraire. » Il ajoute cependant que cette indifférence n'est pas sans exceptions, et que Cabanis *(Du degré de certitude de la médecine)* a rendu pleine justice à cet opuscule, qu'il croyait, naturellement, être d'Hippocrate. Il convient aussi de citer l'ouvrage de

M. Chauvet, la *Philosophie des médecins grecs* (1886), que M. G. ne semble pas avoir connu; le savant professeur de Caen n'avait pas sans doute à s'occuper de la langue du Περὶ τέχνης ni de son importance littéraire, mais la valeur philosophique de ce traité ne lui a pas échappé; et il importe, pour l'honneur de l'érudition française, de signaler le fait. Ceci dit, on ne saurait qu'admirer, et le mot n'est pas trop fort, l'ouvrage de M. G.; c'est un modèle achevé de sagacité et de finesse; par une suite d'analyses pénétrantes, qui portent sur la langue, sur la construction des périodes, sur les artifices du style, sur les théories métaphysiques de l'auteur, il nous amène insensiblement, et avec une force de persuasion rare en pareille matière, à la conclusion suivante : le Περὶ τέχνης est l'œuvre non d'un médecin, mais d'un sophiste du vᵉ siècle, et l'auteur appartient à l'école de Protagoras (p. 30); un pas de plus (p. 32), et nous sommes convaincus que nous avons affaire à un disciple fidèle et dévoué du sophiste d'Abdère. Mais ce n'est pas tout; il y a tellement de traits communs à Protagoras et à l'écrivain anonyme, qu'il est extrêmement difficile de les distinguer l'un de l'autre, et qu'en dernière analyse l'auteur du Περὶ τέχνης n'est autre que Protagoras lui-même (p. 34). J'avoue qu'on a quelque peine à se rendre à ces derniers arguments, si ingénieux et si habilement présentés qu'ils soient; c'est qu'ici, tout au contraire de ce que nous lisons antérieurement, nous n'avons plus que des preuves négatives, pour ainsi dire, qui peuvent se résumer de la manière suivante : Il n'est pas possible que deux écrivains aient composé des ouvrages identiques (sur l'ensemble des arts, περ. τέχ., 9 et Platon, *Soph.*, 232 *d*), s'appuient sur les mêmes principes métaphysiques, usent d'une langue à peu près semblable, sans être une seule et même personne; il n'est pas possible que Protagoras ait si peu épuisé le sujet qu'il ait laissé place à une nouvelle lecture, faite précisément par un de ses admirateurs. Il se peut que Protagoras soit l'auteur du Περὶ τέχνης, et c'est déjà beaucoup d'avoir mis ce point en évidence; on admettra encore que cette possibilité soit devenue une certitude dans l'esprit de M. G.; mais des conclusions de ce genre sont nécessairement incertaines, et si nous reconnaissons volontiers que les coïncidences relevées créent une présomption, nous ne saurions aller plus loin, et accorder ce qui se dégage d'un raisonnement fondé plutôt sur une conviction intime que sur des prémisses d'indiscutable autorité.

Le texte est accompagné d'un commentaire étendu, dans lequel sont traitées les questions relatives aux manuscrits et au dialecte. M. G. établit d'une façon rationnelle la filiation des mss., et montre quelle importance on doit attribuer, pour la constitution du texte d'Hippocrate, au *Marcianus*, qui dérive d'une source intermédiaire entre celle du ms. de Paris 2253 et celle du ms. 2142 (A et H de Littré). Pour ce qui touche au dialecte, il recommande une prudente généralisation des ionismes témoignés par les mss. (p. ex. écrire νοῦσος, mais νοσέω); la référence dans une certaine mesure aux inscriptions, quand l'épigraphie ionienne

peut trancher une question peu soluble d'ailleurs (p. ex. les mss. variant entre σύν et ξύν, préférer le premier à cause de l'épigraphie); la comparaison des mss. d'autres auteurs, s'il y a lieu (p. ex. écrire νῶσαι, mais βωθεῖν, à cause d'Hérodote); une appréciation soigneuse, enfin, de la force avec laquelle les courants niveleurs ont agi sur le texte, conseil sur lequel M. G. s'étend plus longuement, et qui ne saurait être trop médité. — Que dire de plus? On voit que l'auteur a écrit cet opuscule avec amour; il apporte dans ses démonstrations une ardeur toute juvénile, et certaines pages de l'introduction (p. ex. le jugement sur Protagoras, p. 37-38) montrent une remarquable hauteur de vues. Il s'excuse, dans la préface, de n'avoir pu éviter certaines longueurs; mais qui songerait à s'en plaindre? Et qui, après lecture, ne regretterait l'absence de ces développements suggestifs, que la modestie de M. Gomperz qualifie de prolixes?

My.

---

285. — Th. Mommsen et P. Krueger. **Collectio librorum iuris anteiustiniani**, tomus III : Fragmenta Vaticana, Mosaicarum et Romanarum legum collatio recognouit Th. Mommsen. Consultatio ueteris iurisconsulti. Codices Gregorianus et Hermogenianus, alia minora edidit P. Krueger. In-8. Berlin, Weidman, 1890, 323 pp.

Ce volume, dû à MM. Th. Mommsen et P. Krueger, termine dignement l'excellente collection de textes de droit antejustinien publiée chez Weidmann. Le tome Ier contenait l'édition des Institutes de Gaius, de Krueger et Studemund et le tome II les règles d'Ulpien, les sentences de Paul et d'autres fragments plus courts du IIe et du IIIe siècle. Ici nous avons les recueils du IVe siècle, du Ve, et des débuts du VIe, et un supplément au tome II rendu indispensable par les découvertes des dernières années.

M. M. s'est chargé pour sa part des fragments du Vatican et de la *Collatio legum Mosaicarum et Romanarum*, et, des deux éditions, c'était évidemment la seconde qui éveillait le plus vivement la curiosité. Car en réalité on devait y trouver, pour la première fois, un texte scientifiquement établi sur la comparaison des trois mss. existants : les deux mss. de Vienne et de Verceil découverts et utilisés par Blume et le ms. de Pithou, actuellement à Berlin, qui n'était pas encore retrouvé quand Blume a publié son édition et duquel on n'avait publié depuis qu'un certain nombre de leçons isolées. L'édition de M. M. est, comme on pouvait s'y attendre, également importante par son texte même, par l'appareil critique dont il est accompagné et par l'ample notice qui lui sert d'introduction. On remarquera notamment, parmi les informations neuves et sûres contenues dans la notice, les observations relatives à la version de la bible antérieure à la Vulgate et très voisine de celle des mss. de Lyon et de Wurzbourg dont s'est servi l'auteur, et la démonstration tirée du ms. de Vienne et du témoignage d'Hincmar, que l'ouvrage original était divisé en plusieurs livres au premier desquels appartient

tout ce qui nous a été conservé. Quant au texte et aux notes, il faut les avoir lus la plume à la main pour savoir tout ce qu'il s'y trouve de leçons inédites, de corrections de passages corrompus et de conjectures ingénieuses et plausibles.

L'édition des fragments du Vatican, venant comme elle le fait après deux autres éditions dûes au même savant : l'éd. in-4° de 1859 et l'éd. in-12 de 1861, pouvait sembler destinée à nous ménager moins de surprises. Cependant ceux qui croiraient n'y trouver qu'une simple réimpression seraient loin de compte. Non seulement l'auteur a, pour la constitution matérielle du texte, fait procéder à un examen nouveau des passages les plus obscurs du ms. — cf., par exemple, aux §§ 90 ; 91 *in fine ;* 249, 1, 4 ; 261 ; 291, les lectures différentes de celles des éditions précédentes, dûes principalement à une révision du ms. faite par M. K. en 1869 et 1879, — mais il a, sur nombre de points, transformé de la manière la plus heureuse les restitutions admises antérieurement. Nous citerons le § 334 désormais complété selon la proposition de M. Lenels, à l'aide du fragment de Julien, *Dig.*, 17, 1, 3, et les suppléments ajoutés aux §§ 249 et 287 dans l'ordre d'idées adopté par Huschke mais dans une langue autrement correcte et vraisemblable. Rien que dans les 100 premiers paragraphes, nous avons relevé des remaniements, petits ou grands, aux §§ 3, 5, 3, 41, 58, 59, 61, 62, 65, 68, 69, 71ª, 71ᵇ, 74, 77, 82, 87, 90, 91, 98.

M. K. a donné, à la fin du volume, le supplément du tome II comprenant un certain nombre de textes de la période classique récemment découverts, dont il avait déjà publié la plupart dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, ainsi le fragment de Berlin *de judiciis*, les fragments de Paris et de Berlin des réponses de Papinien, le fragment de la collection de l'archiduc Renier relatif à la *formula Fabiana*, dont quelques autres, tels que le petit fragment de Bruxelles des Institutes de Paul, n'avaient pas encore été traités par lui, mais qu'il a tous soumis à une révision soigneuse et éclairée. Comme textes de la période postérieure, il a édité : la *Consultatio*, pour laquelle nous dépendons toujours des éd. de Cujas fondées sur le ms. de Loisel et il ne peut donc être question d'examen nouveau de mss., mais qui n'en soulève pas moins de nombreuses difficultés juridiques et critiques que l'auteur a touchées avec ses qualités ordinaires de prudente sagacité ; les fragments du Sinaï, dont il avait déjà donné un très bon texte dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung ;* les *Epitome* des codes Grégorien et Hermogenien contenus dans la loi romaine des Wisigoths ; les appendices ajoutés à cette loi dans quelques mss. ; et enfin, entre les deux dernières classes de morceaux, une table méthodique des fragments qui nous ont été transmis des deux codes précités, où l'éditeur a reproduit les fragments qui ne se trouvaient pas déjà insérés dans d'autres parties du recueil et a rétabli pour tous l'ordre original des deux codes. On ne saurait, à notre sens, trop insister sur la valeur réelle de ce dernier

travail. Ce que nous avons là, dans le fond, c'est une édition nouvelle des deux codes infiniment supérieure à celle de Haenel, non seulement pour les informations supplémentaires dûes notamment aux fragments du Sinaï, mais pour la constitutions des textes et leur classement systématique. En laissant de côté l'*Epitome* de Gaius, — dont les passages essentiels sont d'ailleurs déjà reproduits au tome Ier dans l'appareil de l'édition des Institutes, — il ne resterait plus aux éditeurs de la *Collectio*, pour remplacer complètement le *Corpus* de Bonn, qu'à nous donner maintenant cette édition nouvelle du Code Théodosien dont le besoin scientifique est si urgent et pour la préparation de laquelle ils sont l'un et l'autre qualifiés entre tous.

P. F. GIRARD.

---

286. — FORESTIÉ Ed. **Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XVIe siècle.** Première partie. Paris et Auch, 1890, in-8, CCXIII et 243 pp. (Archives historiques de la Garonne, fasc. 20).

Il n'existe certainement plus aujourd'hui à Montauban de maison de commerce aussi importante que le fut, au XIVe siècle, celle des frères Bonis. On peut ajouter que l'on n'en trouverait plus, dans toute la France, qui ait la même organisation. La spécialisation du commerce et l'afflux des capitaux vers un petit nombre de centres économiques ont rendu impossible pour toujours l'existence de ces grands marchands du moyen âge, à la fois épiciers, pharmaciens, droguistes, marchands de draps, de toiles, de vêtements, de bijoux, d'armes, de poudre à canon etc., prêteurs sur gages et banquiers, tels que l'étaient, au début de la guerre de cent ans, ceux que nous font connaître les textes si intéressants que vient de publier M. Forestié.

Les livres de comptes des frères Bonis, conservés aux archives départementales du Tarn-et-Garonne, sont au nombre de deux : le livre C, ou troisième registre de la série des grands livres de Bonis, renferme des comptes depuis 1339 jusqu'en 1369; le livre D, ou *libre vermelh dels Deposit* a été écrit de 1347 à 1368 [1]. Ces deux livres correspondent aux deux espèces d'opérations dont s'occupait la maison. Le premier est consacré aux ventes de marchandises, le second aux opérations de banque. Les deux registres sont écrits sur papier et rédigés en dialecte languedocien [2]. M. F. avait appelé sur eux l'attention dès 1881, au congrès des sociétés savantes. L'édition qu'il vient d'en donner, après dix ans de travail, prouve qu'il ne s'était pas trompé sur leur valeur. Peu de documents sont aussi curieux et aussi instructifs. Je m'empresse d'ajouter que l'édition de M. F. est fort bien faite. Une longue intro-

1. Les comptes renvoient souvent à des livres perdus désignés par des lettres comme les deux qui nous ont été conservés.

2. Un contemporain de Bonis, Johann Tœlner, marchand de Rostock, dont on a publié les comptes de 1345 à 1350 (*Geschichtsquellen der Stadt Rostock*. I. Rostock 1885) se sert encore du latin pour sa tenue de livres.

duction renferme tous les renseignements nécessaires à la pleine intelligence des comptes : détails sur les monnaies, les diverses espèces de marchandises, les opérations de banque, etc. On trouvera toutefois cette introduction un peu longue. M. F. semble n'avoir pas voulu laisser à d'autres le plaisir de faire un livre avec les documents qu'il a publiés. Mais telle en est la richesse qu'il reste encore à glaner après lui.

Pour l'établissement du texte il n'y a que des éloges à donner à M. Forestié. Je regrette pourtant qu'il ait poussé le scrupule de l'exactitude jusqu'à faire imprimer les nombres en chiffres romains. Puisqu'il a remplacé partout dans le texte les i et les u consonnes par des j et par des v, il eût pu tout aussi bien employer pour les chiffres la notation moderne. C'est d'ailleurs le principe qui est généralement suivi et avec grande raison, dans les éditions les plus récentes de comptes du moyen âge.

Espérons que M. F. ne se soustraira pas à l'ennuyeux devoir de dresser un index détaillé des comptes de Bonis. Faute de cet instrument indispensable, les recherches y seraient impossibles. Il faudra, non seulement donner une table des noms de personnes et de lieux, mais encore y joindre la nomenclature complète de tous les noms de marchandises, de tous les termes spéciaux empruntés à la langue juridique et économique, qui abondent dans les comptes.

Le titre de « livre des comptes des frères Bonis » n'est pas tout à fait exact, comme M. F. le fait observer lui-même. En réalité, l'aîné des frères Bonis, Barthélemy, avait seul la direction de la maison. Son frère cadet, Guirant, n'était qu'employé par lui en sous-ordre dans l'apothicairerie. Ce n'était pas du tout un associé. En revanche, il existait entre Barthélemy et son beau frére P. Guolfier, marchand à Albi, une association (companhia) sur laquelle les comptes ne nous donnent malheureusement aucun renseignement.

La variété des objets que comprenait le commerce des frères Bonis fait de leurs livres de comptes une véritable mine de renseignements sur la vie matérielle du xiv[e] siècle. M. F. a fort bien montré dans sa préface le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire du costume, de l'armement, du mobilier, de l'alimentation et de la médecine. Mais ils ne sont pas moins précieux pour l'historien du droit et pour l'économiste.

Les ventes consignées dans les comptes sont presque toutes des ventes à crédit. Elles s'effectuaient devant témoins et moyennant le dépôt d'un gage par l'acheteur entre les mains de Bonis. Ces gages sont de nature fort diverse : livres, bijoux, reliquaires, effets d'habillement, vaisselle d'argent et d'or. Ces dépôts étaient si nombreux que la boutique Bonis devait ressembler de fort près à un Mont-de-piété. Souvent un notaire dressait acte de la transaction et dans ce cas Bonis notait dans ses livres le nom du notaire. On connait ainsi par ses comptes l'existence de 75 notaires à Montauban au xiv[e] siècle! Si l'acheteur ne payait pas

au jour fixé, on entreprenait contre lui une procédure appelée *greuge* qui aboutissait à l'excommunication. Avec un tel système de garanties, on comprend que, hors les cas de guerre, d'incendie ou d'altération excessive de la monnaie, la prospérité de la maison Bonis devait être assurée. Il faut ajouter d'ailleurs que, comme tous les grands marchands du moyen âge, Bonis était un très riche propriétaire foncier. M. F. estime à un million et demi la valeur de ses terres. Il n'y a donc rien d'étonnant à le voir entreprendre des opérations de banque sous forme de prêts. La noblesse, toujours à court d'argent comptant, avait souvent recours à ce gros capitaliste bourgeois. Le même jour, nous voyons Bonis avancer à quatre seigneurs du pays une somme équivalant à 40 ou 50 mille francs de notre monnaie.

M. F. semble croire que Bonis n'éxigeait pas d'intérêt pour les sommes prêtées par lui. L'interdiction du prêt à intérêt par l'église n'était cependant plus en vigueur dès le XIIIe siècle. Il serait facile de prouver que des monastères empruntaient alors à intérêt. Si Bonis ne mentionne pas l'intérêt dans ses livres ce n'est pas une preuve qu'il n'en exigeât pas. Rien ne l'empêchait de retenir l'intérêt sur les sommes qu'il avançait à ses clients.

On voit par ces quelques lignes quelle est l'importance de la publication entreprise par M. Forestié. Tous ceux qui auront eu en main la première partie des livres de comptes de Bonis feront des vœux pour que la suite ne s'en fasse pas longtemps attendre.

H. Pirenne.

---

287. — E. Denis. **Fin de l'indépendance bohême**, T. I. Georges de Podiébiad. Les Jagellons. — T. II. Les premiers Habsbourgs. La défenestration de Prague. 2 vol. in-8, VI-433 et 563 p. Paris, Colin, 1890.

En 1878, M. Ernest Denis présentait à la Faculté de Paris une thèse fort remarquable sur Jean Hus et la guerre des Hussites. Pour la première fois en France, on mettait en lumière la vraie nature de la Réforme tentée par cet homme énergique, véritable héros des Tchèques; pour la première fois aussi, on nous racontait avec détail l'histoire des guerres sanglantes, dont la mort de Hus donna le signal en Bohême. Les Tchèques sortirent victorieux de la lutte. Après la défaite des partis extrêmes et de Procope à la journée de Lípan, ils arrachèrent à leur roi, Sigismond de Luxembourg, de grandes concessions : par le traité de Jihlava (1436), furent reconnus les compactats qui autorisaient la communion sous les deux espèces; les libertés, les institutions, les privilèges du royaume furent confirmés; aucun étranger ne devait être admis aux fonctions publiques : c'était l'indépendance religieuse, politique, nationale. Avec le triomphe de la cause tchèque, que suivit bientôt la mort de Sigismond, se terminait le premier ouvrage de M. Denis. Mais l'éminent professeur de Bordeaux a poursuivi ces études; il reprend aujour-

d'hui l'histoire de la Bohême à la date où il l'avait laissée précédemment et nous conduit depuis la fin de la dynastie des Luxembourg en 1437, jusqu'à cette fameuse bataille de la Montagne-Blanche, où sombra, en 1620, la nationalité des Tchèques.

Il divise cette longue histoire de près de deux siècles en trois périodes nettement tranchées, dont nous allons faire connaître, d'après lui, les différents caractères.

Après la mort de Sigismond, son gendre Albert d'Autriche (1437-1439), puis le fils de celui-ci, Ladislas le Posthume, un enfant encore à la mamelle (†1457) portent le nom de roi de Bohême. Mais leur autorité est nulle; la dissolution est partout. Les provinces que l'ethnographie, la géographie et l'histoire rattachaient à la couronne tchèque, les deux Lusaces, la Silésie, la Moravie, fidèles au catholicisme ou moins atteintes par les idées nouvelles, reprennent peu à peu leur indépendance. En Bohême même, les seigneurs les plus influents songent à se tailler des principautés libres. L'invasion étrangère commence, lente, insidieuse, au nord par la Saxe, au sud par la Bavière. La liberté religieuse court de graves périls. La papauté n'a pas reconnu les compactats : les envoyés du Saint-Siège, Jean Carvajal, Nicolas de Cues, Jean Capistran, Ænéas-Sylvius Piccolomini, cherchent à enlever aux Hussites le calice et à les ramener dans l'orthodoxie. La crise est redoutable; mais la Bohême en sortit victorieuse, parce qu'elle eut le bonheur de trouver un chef de premier ordre : Georges Podiébrad. Soit comme administrateur général, soit comme roi — quand il eut pris ce titre, à la mort de Ladislas, — il fut à la hauteur de sa tâche. Il reconstitua la Bohême; il contraignit les partis à reconnaître une autorité régulière, il réveilla dans les cœurs le sentiment d'intérêts et de devoirs communs. Puis, quand Ænéas-Sylvius, devenu pape sous le nom de Pie II, eut aboli les compactats, il engagea héroïquement la lutte. Il préserva sa patrie de l'autorité absolue du Saint-Siège; il conserva aux calixtins leurs coutumes particulières; les papes ne reconnurent sans doute pas les compactats, mais, découragés par l'inutilité de leurs efforts, ils ne firent plus à l'hérésie qu'une guerre d'escarmouches et n'attendirent plus rien que du temps. L'unité de la Bohême, son indépendance religieuses étaient sauvées, et, avec elles, l'esprit de libre examen — car, peu importe ici la valeur intrinsèque de l'hérésie. M. D. écrit en termes excellents : « Podiébrad a à son actif, à la place de succès immédiats — et c'est le signe des hommes supérieurs — à la fois un très réel service rendu à l'humanité et un service immense rendu à la patrie étroite ». Pourquoi faut-il que cette séparation de Rome ait été achetée de la perte de la Silésie et de la Moravie? — Podiébrad est le héros de cette première période; M. D. nous en a tracé le portrait avec amour; il s'y prend même à plusieurs fois, pour bien mettre au jour ses qualités éminentes. Peut-être a-t-il laissé davantage ses défauts dans l'ombre. L'ambition de Georges a été très grande, et, en somme, il n'est arrivé au pouvoir que par une usurpation.

Quand Podiébrad eut rendu le dernier soupir en 1471, les suffrages de la diète désignèrent comme roi le fils du souverain de Pologne, jeune homme de quinze ans, qui prit le nom de Vladislas II. Avec lui commence la dynastie des Jagellons qui bientôt sera appelée encore au trône de Hongrie. Vladislas était tout dévoué à la curie romaine; pour montrer la sincérité de sa foi catholique, il essaya de former un parti ultramodéré et engagea des négociations avec le pape Alexandre VI. Le pays vit d'abord avec indifférence ces intrigues; mais, dès que les compactats furent mis en jeu, une révolte terrible prouva la vitalité du parti utraquiste (septembre 1483). Le roi fut obligé de traiter, à Kutna-Hora en 1485; utraquistes et catholiques doivent désormais jouir des mêmes droits et des mêmes franchises; les compactats sont de nouveau reconnus comme loi du royaume; et, s'il plait aux calixtins d'envoyer une ambassade au pape pour en obtenir la confirmation, leurs demandes seront appuyées par le roi et les catholiques. La paix était conclue pour trente et un ans; et, en 1512, elle fut déclarée perpétuelle. Mais ce traité ne rétablit pas le calme en Bohême; il changea seulement la nature et l'objet des luttes intérieures. Aux agitations religieuses succèdent les compétitions politiques; on dispute désormais sur les droits de la diète, la composition et la compétence des conseils, les rapports des diverses castes, les relations des paysans et de leurs seigneurs. Et M. D. en profite pour écrire un chapitre fort remarquable sur l'état social de la Bohême à la fin du xv[e] siècle. De ces querelles sortit victorieuse une oligarchie médiocre et despotique, corrompue par ses usurpations, déchirée par les factions, livrée à toutes les tentations de la cupidité et de l'orgueil. Cependant, au milieu de ces maux, des esprits, avides du bien, se rapprochèrent et tentèrent d'amener, par une grande réforme morale, la régénération de la patrie. L'utraquisme ne satisfaisait plus la conscience; pour répon-pondre davantage à ses besoins, quelques hommes pieux et résolus fondèrent la grande association religieuse des frères de la loi du Christ, l'Unité bohême. Cette association fut l'un des principaux éléments de la vie nationale tchèque; elle donna à la Bohême quelques-uns de ses politiques les plus remarquables et de ses écrivains les plus éminents. Aussi M. D. a-t-il raison d'insister sur ses origines, sur la personne de son grand fondateur, Pierre Kheltchitsky, sur ses destinées ultérieures. Il s'arrête moins longuement sur le triste spectacle que présente le règne du fils et successeur de Vladislas, Louis Jagellon (1516-1526). Louis du reste passa presque toute sa vie en Hongrie; il ne fit en Bohême que de courtes apparitions et la décadence se précipite. L'œuvre de restauration, poursuivie par Podiébrad, est entièrement ruinée.

A la mort de Louis, les Tchèques comme les Hongrois acceptèrent pour souverain le mari de sa sœur, le frère de Charles-Quint, Ferdinand d'Autriche. La Bohême cessait en fait, sinon en droit, de former un État isolé et indépendant. Sa fortune était désormais indissolublement liée à celle de l'Autriche et des Habsbourgs. Ici commence la troisième période. M. D. nous expose quelle fut la conduite en Bohême des divers prin-

ces de cette maison allemande, depuis 1526 jusqu'à cette funeste date de 1620, où fut vaincue la race tchèque. Il nous raconte d'abord les efforts de Ferdinand Ier, pour restaurer, dans l'intérieur du quadrilatère, l'autorité royale; pour s'y créer une armée et des finances, puis pour rattacher, au moyen d'une administration commune, la Bohême à l'Autriche et à ses autres États héréditaires. Il nous expose ensuite comment il écrasa les éléments démocratiques, dont il n'avait pas pu obtenir l'appui ; il insiste sur la conduite du roi vis-à-vis de l'hérésie, tant l'ancienne hérésie des utraquistes que les nouvelles doctrines de Luther. M. D. montre d'une façon très nette et fort délicate quelles ont été les relations de la réforme de Luther avec celle de Jean Hus ; il a écrit aussi des pages charmantes sur la réaction catholique qui commence dès ce moment en Bohême. Il apprécie en termes très énergiques le rôle des Jésuites qui furent introduits à Prague en 1556 : « Nulle part, écrit-il, leur action ne fut aussi admirable et épouvantable qu'en Bohême... Ils y ont réalisé, aussi complètement qu'au Paraguay, leur idéal de gouvernement, et c'est miracle si la nationalité tchèque n'a pas expiré sous leur tyrannie ». Il y a là sur la célèbre compagnie des pages maîtresses, sur lesquelles nous attirons toute l'attention du lecteur. Ferdinand Ier meurt en 1564. Les résultats de son règne sont immenses. On peut les résumer en un mot. Il n'y a plus de politique bohême, mais une politique autrichienne; les Bohêmes épuisent leur sang et leur or pour des causes qui leur sont indifférentes. Avec Ferdinand Ier a commencé cette douloureuse étape qui, de défaite en défaite, mènera le peuple tchèque à la servitude sous Ferdinand II. En vain les nationaux mettent-ils leur confiance en Maximilien II (1564-1576), prince à l'esprit large et à l'âme douce; en vain se réjouissent-ils des déclarations de tolérance qu'il fait à la diète de 1575; la volonté vacillante du roi fléchit sous une responsabilité trop lourde ; et ses promesses purement orales sont emportées par le vent. Du reste, la crise, retardée seulement, est hâtée sous le règne de l'incapable Rodolphe II (1576-1612). Elle éclate sous Mathias et sous Ferdinand II. Les catholiques font démolir deux églises protestantes, situées sur des terres ecclésiastiques ; c'est le signal de la révolte. Deux conseillers fort impopulaires, Martinits et Slavata, sont précipités le 23 mai 1618 d'une fenêtre du Hratchany ; cette révolte est cruellement expiée deux années plus tard par la défaite de la Montagne-Blanche et par l'horrible réaction catholique qui la suivit.

Tels sont les principaux faits que M. D. nous raconte dans ces deux volumes. Nul mieux que lui n'était apte à nous raconter cette histoire si émouvante des luttes des Tchèques pour leur indépendance religieuse et nationale. Il a vécu en Bohême ; il connaît ses historiens, Palacky, Tomek ; il a lu ses anciennes chroniques et a souvent eu occasion de rectifier, par une étude directe des sources, des erreurs de faits ou de faux jugements échappés à ses prédécesseurs. Il a étudié la littérature qui florissait jadis sur les bords de l'Ultava. Il a acquis ainsi la science né-

cessaire pour composer une telle œuvre. De la connaissance approfondie qu'il possède de son sujet, il résulte même un léger défaut dans l'exposition que nous devons signaler. Il écrit quelque part, à propos du règne de Rodolphe II (t. II, p. 438, n. 1) : « Je ne reviendrai pas longuement sur des événements trop connus. Je voudrais seulement rectifier sur quelques points les opinions reçues. » Sans s'en douter, il en a agi de la sorte dans tout son ouvrage; il suppose presque toujours les faits connus de son lecteur; il s'applique seulement à en montrer la portée et l'enchainement, à scruter les intentions des personnages en scène et à relever leurs qualités intellectuelles ou morales, à suivre les événements jusque dans leurs dernières conséquences. En d'autres termes, il ne raconte point assez : la narration est sacrifiée au portrait et aux considérations d'ensemble. En le lisant, on est obligé de reconstituer les faits et ce travail ne laisse pas d'exiger un assez grand effort. M. D. n'est pas seulement un savant; il possède une autre grande qualité, une qualité du cœur qui l'a soutenu dans son travail et l'a préservé de tout découragement. Il éprouve une vive sympathie pour le peuple tchèque; il a une sincère admiration pour le rôle que cette race slave a joué dans l'histoire. Il dit lui-même dans sa préface : « Je n'ai écrit ni sans amour ni sans colère », amour pour la cause tchèque, qui a toujours été celle de la liberté, colère contre les bourreaux de la Bohême, qui ont toujours représenté le despotisme. Ces sentiments donnent à son livre un très grand charme; il renferme quelques pages émues où l'écrivain a atteint la véritable éloquence. En faveur du plaisir que nous avons éprouvé, nous n'avons pas de peine à lui pardonner certains jugements trop favorables aux Tchèques, ou trop durs pour les Habsbourgs [1].

Avec ces deux volumes, M. Denis n'abandonnera point l'histoire de la Bohême. Il doit encore nous exposer la Renaissance contemporaine de la race tchèque, nous montrer la foi héroïque de Palatsky, de ses collaborateurs et de ses successeurs, les difficultées inouïes surmontées et les succès inespérés obtenus. Nous attendrons avec impatience la publication de ce nouvel ouvrage.

Ch. Pfister.

---

1. Nous avons déjà parlé de son admiration excessive pour Podiébrad. D'un autre côté, nous ne saurions approuver l'appréciation, beaucoup trop injuste, qu'il fait de Ferdinand II : « La conscience de Ferdinand II, écrit-il, n'était pas celle d'un souverain, mais celle d'un sacristain. » On peut haïr cet empereur; mais on ne saurait dénier qu'il a acccompli en Allemagne de grandes choses et que son activité a été prodigieuse.

288. — A. SAMOUILLAN. **De Petro Bunello Tolosano** eiusque amicis (1499-1546). Accedunt V epistulæ nondum editæ aut extra communes editiones vagantes. Paris, Thorin, 1891. In-8 de 113 p. Prix : 3 fr.

289. — B. GAUDEAU. **De Petri Ioannis Perpiniani vita et operibus.** Accedunt nonnulla opera Perpiniani nondum edita. Paris, Retaux-Bray, 1891. In-8 de IX-207 p. Prix : 5 fr.

Les deux thèses ici annoncées, soutenues l'une à Bordeaux, l'autre à Toulouse, témoignent que les études sur l'humanisme sont parfois traitées avec soin chez nous. Ce sont des travaux intéressants et consciencieux. Pierre Bunel, dont le nom manque à quelques dictionnaires [1], n'a laissé que des lettres latines, recueillies en partie par Charles et Henri Estienne; mais il eut en son temps une telle réputation que les Français du XVI[e] siècle l'opposèrent fièrement aux plus habiles cicéroniens italiens. La plus grande part de sa carrière appartient d'ailleurs à l'Italie, où il vécut auprès de Lazare de Baïf et de Georges de Selve. M. Samouillan a bien raconté, d'après sa correspondance, les études qu'il fit dans ce pays et les rapports qu'il eut avec les érudits de Venise, de Padoue et de Rome; il donne une contribution utile à l'histoire des relations littéraires entre l'Italie et la France, à l'époque où celle-ci eut tant à apprendre de celle-là [2].

La renommée du jésuite espagnol Pierre Perpiña (1530-1566), pour avoir été moins bruyante que celle du lettré toulousain, s'est appuyée sur des mérites plus solides; la courte vie de ce « scholastique humaniste », ami de Muret et de Paul Manuce, fut singulièrement remplie, et son rôle de professeur et d'orateur à Rome, à Lyon, à Paris, suffit à lui assurer une place honorable dans les fastes littéraires de la Compagnie de Jésus. Son *De oratore*, retrouvé et fort bien analysé par le P. Gaudeau, et ses *praelectiones* offrent, au point de vue pédagogique, un réel intérêt; on en peut dire autant, en ce qui touche les controverses religieuses du règne de Charles IX, des discours *De veteri religione retinenda*, prononcés par Perpiña au collège de Clermont, en 1566, et de sa polémique

1. Par exemple à la *Grande Encyclopédie*. Mais l'immortalité est assurée à Bunel par Montaigne (livre III, ch. XII; chose curieuse, ce passage n'est pas cité par son biographe).

2. Les marques apparentes d'inexpérience ne sont pas rares : beaucoup d'indications bibliographiques en note sont insuffisantes, surtout pour les éditions anciennes; la source des pièces inédites reste incompréhensible pour qui ne connaît pas la thèse de M. Guibal sur Jean Boyssonné. Fautes d'impression désagréables dans les noms propres : *Bellayii* (p. 13), *Salvyati* (p. 76), le prénom *Fulvio* imprimé seul p. 61, le nom restant dans la plume; etc. Il y a une lacune singulière à propos de Mario Nizzoli, que Bunel connut à Padoue; p. 34, M. S. lui consacre une note : *Exstant quaedam eius opuscula de latinis et graecis litteris...* L'œuvre principale de Nizzoli est tout autre chose qu'un *opusculum*, et le célèbre *Lexicon Ciceronianum*, qui fut le *vade-mecum* de plusieurs générations d'humanistes, méritait bien d'être rappelé, surtout dans un travail consacré à un cicéronien. La question du *Cicéronianisme* est un peu rapidement indiquée; M. S. se contente de renvoyer au mémoire de M. Sabbadini, à qui il reproche avec raison, p. 28, l'omission de toute mention de Bunel.

avec Lambin [1]. L'ouvrage, appuyé sur de nombreuses pièces inédites, indique chez l'auteur de bonnes habitudes de mise en œuvre en matière d'histoire littéraire.

P. DE NOLHAC.

---

290. — I. **Etudes sur l'histoire du droit,** par sir Henry SUMNER MAINE, traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur. Paris, Thorin, 1889, LXXVIII-704 pages, in-8.

291. — II. **De la propriété et de ses formes primitives,** par Émile de LAVELEYE, 4e édition revue et considérablement augmentée. Paris, Alcan, 1891, XXXI-562 pages, in-8.

292. — III. **Historia de la propiedad communal,** por Rafael ALTAMIRA Y CREVEA con un prólogo de D. GUMERSINDO DE AZCARATE. Madrid, López Camacho, 1890, XIV-306 pages, in-8.

293. — IV. **Les communaux et le domaine rural à l'époque franque,** réponse à M. Fustel de Coulanges, par É. GLASSON. Paris, Pichon, 1890, 183 pages, pet. in-8.

L'histoire de la propriété primitive, qui forme maintenant toute une littérature, vient de s'enrichir d'œuvres nouvelles et d'éditions nouvelles d'œuvres anciennes.

I. — Il faut mentionner avant tout les *Études sur l'histoire du droit* de sir Henry Sumner Maine. Cette traduction française, bien préférable aux éditions originales à cause des préfaces excellentes et des notes érudites et sobres du traducteur, comprend les morceaux suivants : *Communautés de village en Orient et en Occident* (3e édit.); *Influence de l'Inde sur les idées de l'Europe moderne; Théorie de la preuve; Le droit romain et l'éducation juridique; La famille patriarcale; l'Inde et l'Angleterre;* divers appendices. Ce sont, singulière coïncidence, les premiers et les derniers écrits que l'illustre sir H. S. M. ait publié à l'adresse du monde savant, durant sa vie littéraire (1856 à 1887), « sans que de la première à la dernière page, on l'y trouve — je reprends les expressions de son traducteur, — différent de lui-même, comme fermeté de doctrine, comme originalité de vues, comme supériorité de pensée, comme ampleur de style ». Sur ces 700 pages, la moitié seulement est consacrée à l'histoire de la propriété primitive. Il est superflu de refaire l'éloge de ce magnifique travail qui date de vingt ans et qui demeure intact, dans sa partie essentielle. Les autres essais ont paru dans des revues et recueils divers. Le traducteur français, en réunissant ces fragments dispersés, a rendu à nos études un signalé service. Il a traduit aussi et placé après la préface et en tête de l'œuvre de sir H. S. M., une notice biographique, très intéressante et très pensée, sur sir Henry Maine par sir Alfred Lyall [2].

---

1. Quelques documents inédits permettront, je crois, de reprendre la question relative à Lambin, traitée aux pp. 75-78.

2. Nous ne pouvons signaler ce volume d'*Études sur l'histoire du droit,* sans mentionner aussi un nouveau volume du même sir Henry Sumner Maine et du même

II. — M. Émile de Laveleye nous donne une quatrième édition très augmentée de son célèbre ouvrage, *De la propriété et de ses formes primitives*. Il faut signaler plus particulièrement dans cet important volume les chapitres consacrés à la propriété primitive chez les aborigènes de l'Amérique, à la propriété primitive dans la péninsule ibérique et en Italie, chez les Celtes irlandais et gallois, au bail héréditaire, aux caractères juridiques de l'*allmend*, etc. M. E. de L. maintient fermement et confirme par d'excellentes observations les vues que j'ai jadis proposées sur la légende de l'âge d'or et les souvenirs d'un collectivisme primitif chez les anciens, vues que M. de L. m'a fait, dès l'origine, l'honneur d'accepter et de reproduire dans son beau livre. Quant à mes hésitations et à mes réserves au sujet des Grecs, il estime qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. M. de Laveleye a entendu, avant tout, publier un ouvrage historique, non pas esquisser un plan de réforme sociale. Il indique toutefois, sans réticence, ses *desiderata*. Il souhaiterait que chaque commune rurale possédât un domaine dont le revenu pût couvrir les dépenses publiques : il voudrait qu'elle eût aussi un *allmend*, c'est-à-dire un terrain arable assez étendu pour que chaque famille en obtînt une part, comme dans certains villages de la Suisse et de l'Allemagne méridionale. Il ne verrait enfin qu'avantage à ce que le principal revenu de l'État provînt de l'impôt foncier, comme le voulaient les physiocrates.

III. — M. Rafael Altamira y Crevea s'est trouvé aux prises avec une difficulté à laquelle je me heurterais moi-même, si j'entreprenais de coordonner et de mettre en œuvre tous les matériaux que j'ai recueillis depuis vingt-cinq ans sur l'histoire de la propriété primitive. Je veux parler de la difficulté d'être, dans une certaine mesure, original et neuf, après tant de travaux accumulés sur ce sujet, travaux qui, sauf de rares dissonances, aboutissent aux mêmes conclusions. Quand on partage l'opinion commune, c'est le cas de M. R. Alt. y Cr. et le mien, il devient très difficile de fixer l'attention. Je n'ose dire que M. R. Alt. y Cr. ait toujours surmonté victorieusement cette grosse difficulté ; mais ses lecteurs ne seront point déçus, car ils chercheront tout naturellement dans cet ouvrage des faits et des renseignements nouveaux sur l'Espagne. Ils trouveront ce qu'ils attendent aux pages 151-154; 231-237; 302-312; 331-358.

M. Rafael Altamira y Crevea ne partage pas les opinions de M. Fustel de Coulanges sur les origines de la propriété. Il a cependant subi, dans certains cas, trop docilement l'influence de ce savant. — Beaucoup de fautes d'impression.

IV. — M. Glasson n'a pas eu de peine à surmonter la difficulté dont je parlais tout à l'heure. Son livre est une réponse à une vive attaque de

traducteur, *Le droit international, La guerre*, Paris, Thorin, 1890, 1 vol. in-8. En tête du volume, notice sur sir Henry Maine et son œuvre, par sir Frederick Pollock, l'éminent professeur de droit comparé à l'Université d'Oxford.

M. Fustel de Coulanges [1]. La polémique est ici fort utile et tout à fait avantageuse, si on l'envisage au seul point de vue littéraire. Les circonstances ont donc bien servi M. G. Le sujet restreint qui lui était imposé était aussi une condition excellente : M. G. se place à l'époque franque et ne sort pas de l'époque franque. Il peut donc préciser certains faits, approfondir certaines questions, instruire vraiment le lecteur. Sa *Réponse* m'a paru pleinement victorieuse : sur un très petit nombre de détails je me permettrais peut-être de soumettre à mon éminent confrère, quelques scrupules et quelques objections.

Les lecteurs de la *Revue critique* qui se souviendraient des discussions ouvertes ici même en 1886 [2] et qui s'intéresseraient encore au titre 45 *De migrantibus (Loi Salique)* et à une charte de saint Gall de 890, dont il fut alors beaucoup question, trouveront sur ces deux points dans l'essai de M. Glasson des développements qui me paraissent excellents.

Paul Viollet.

---

294. — **Mémoires et Documents scolaires** publiés par le Musée pédagogique. Paris, bureaux du Musée pédagogique et librairies Delagrave et Hachette.

Le Musée pédagogique, créé en 1878 par M. Bardoux et constitué définitivement en 1879 par M. Jules Ferry, a donné naissance depuis 1885 à une collection de mémoires et documents qui, après six années d'existence, se compose déjà de cent seize fascicules, dont plusieurs sont de gros volumes. Cette publication, qui se fait à intervalles irréguliers, concerne l'instruction publique à ses divers degrés, mais surtout l'enseignement primaire. Le Musée pédagogique est donc bien riche, se dira-t-on, pour avoir tant publié en si peu d'années? Non; et voici ce qui lui a permis de se passer de budget. Ces fascicules sont des tirages à part, tantôt d'articles importants parus dans la *Revue pédagogique*, tantôt de travaux élaborés au Ministère de l'Instruction publique, tantôt de documents officiels destinés au Conseil supérieur, au Conseil d'État ou aux débats parlementaires. C'est donc une collection typographiquement assez disparate, dont l'unité n'est sauvée que par la couverture et le numérotage, mais qui a l'avantage de ne pas ajouter aux charges du budget et de rendre d'incontestables services, ce qui est le point capital.

Les documents officiels, tels que projets de loi, rapports et discussions, comptes rendus, règlements et programmes, instructions ou circulaires ministérielles, décrets et textes de lois, arrêts et arrêtés, discours et statistiques, forment le fond de la collection. Qui ne sait combien il est difficile de se reporter, quelques années après, aux délibérations d'une loi, ou de se procurer les rapports, parfois très étudiés, qu'une assemblée comme le Conseil supérieur aura entendus? C'est une excellente idée

---

1. Dans *L'alleu et le domaine rural.*
2. *Revue critique*, 9 août et 11 octobre 1886.

que d'avoir songé à en faciliter la connaissance à tous ceux qui s'occupent d'enseignement.

Mais les *Mémoires scolaires* ne se composent pas seulement de documents officiels : il y règne une heureuse variété. Six ou sept volumes y sont consacrés aux sujets de compositions donnés chaque année dans divers examens; une dizaine d'autres sont de simples catalogues, mais des catalogues très commodes, comme celui des vingt mille volumes de la bibliothèque du Musée pédagogique et celui des périodiques scolaires français et étrangers, ou même très précieux, comme le volumineux *Répertoire des ouvrages pédagogiques du* XVIe *siècle*. Naturellement les questions de pédagogie pure occupent une place importante dans cette collection : elles remplissent une vingtaine de fascicules, parmi lesquels nous distinguons l'ouvrage si complet de M. Pinloche sur Basedow et la réforme de l'éducation en Allemagne au XVIIIe siècle, des études sur l'enseignement des jeunes filles en Allemagne et en France, sur l'œuvre et les écrits d'Horace Mann, ce rénovateur de l'éducation en Amérique, enfin le rapport si instructif de M. B. Buisson sur l'instruction publique à l'Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans et les conférences ou discours pédagogiques de M. F. Buisson. Trois fascicules, des plus petits par l'étendue, mais des plus considérables par la science qu'ils renferment, nous ont particulièrement charmé : ce sont l'*Histoire des mots*, une vraie perle en son genre, par M. Bréal, *Comment les mots changent de sens* par Littré avec notes de M. Bréal, et *la Question de la réforme orthographique* par feu A. Darmesteter, l'ouvrage à la fois le plus hardi et le plus sage qui ait paru sur la question.

Le *Recueil des monographies pédagogiques* publiées à l'occasion de l'Exposition de 1889 comprend six magnifiques volumes et soixante monographies distinctes, dont chacune est une œuvre personnelle signée par un auteur qui assume la responsabilité de ses appréciations. C'est la seconde série et le complément naturel des *Mémoires et documents* du Musée pédagogique. Ce recueil, malgré le nombre et la diversité de ses auteurs, est une sorte de tableau d'ensemble de notre enseignement primaire actuel, de la marche qu'il a suivie depuis 1878, des institutions qui lui servent pour ainsi dire d'auxiliaires, des procédés divers applicables à chacune de ses branches, enfin des œuvres qui le complètent ou le propagent, comme les colonies de vacances, les musées scolaires, l'Alliance française. On se rendra compte de la valeur de ces monographies en constatant qu'elles sont toutes dues à des hommes compétents, tels que MM. Marion, Dreyfus-Brisac, Jallifier, Beurier, Paul Delalain, Hémon, Bréal, Foncin, etc. N'oublions pas le nom de celui qui est l'organisateur de la double collection dont nous venons de tracer l'esquisse, de M. F. Buisson, l'infatigable et habile directeur de l'enseignement primaire. Il n'a si bien réussi à grouper autour de lui tant d'excellents collaborateurs que parce qu'il est, comme l'a dit M. Bréal, « toujours à la recherche de ce qui peut élever et étendre l'horizon de ses maîtres ».

E. RAGON.

P. S. — Le dernier mémoire publié par le musée pédagogique est un *Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires*, rédigé avec autant de sagesse que de compétence. On y a réuni, en les complétant l'une par l'autre, les deux méthodes par lesquelles peut se donner l'éducation physique, celle de la gymnastique proprement dite avec ses mouvements réglés et ses appareils, et celle des jeux libres exécutés en plein air. Il convient de louer sans réserve la Commission qui a rédigé ce manuel d'en avoir banni les exercices militaires et ceux qui exigent inutilement une dépense de force exagérée, d'avoir réduit au nécessaire le nombre des appareils employés jusqu'ici, enfin d'avoir, dans la seconde partie, accordé la préférence à nos jeux nationaux. Une multitude de figures, dessinées d'après des photographies instantanées par le crayon souple et précis de M. Quignolot, ornent cet excellent et très utile manuel.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mai 1891.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert. Le vote donne les résultats suivants :

Premier prix :

M. Paul Fournier........ 24 voix.
M. de Maulde........ 9 —
M. Ulysse Robert........ 1 —

Second prix :

M. Ulysse Robert........ 26 voix.
M. de Maulde........ 6 —

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Paul Fournier, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, pour son ouvrage sur *le Royaume d'Arles et de Vienne*, et le second à M. Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et archives, pour son *Bullaire du pape Calixte II* et son *Histoire* du même pape.

M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys annonce que la commission du prix Stanislas Julien a décerné ce prix au R. P. Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire chinois-français*.

M. Léon Gautier annonce que la commission du prix de la Grange a décerné ce prix à M. Antoine Héron, pour sa publication intitulée : *l'Art et Science de pleine rhétorique*.

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Albert Lebègue termine sa communication sur les découvertes de Martres-Tolosanne (Haute-Garonne).

L'emplacement où ont eu lieu les fouilles est situé entre la petite ville de Martres et la Garonne. Il a déjà été exploré : Dumège en a tiré des statues, les unes fort belles, les autres d'un style si étrange qu'on soupçonnait quelque fraude. Les recherches nouvelles ont dissipé ces soupçons. Les sculptures dont elles ont amené la découverte, en très grand nombre, sont de caractère varié, parfois incorrectes, souvent délicates, souvent vigoureuses, presque toujours d'une grande expression. On remarque notamment des bas-reliefs qui représentent les travaux d'Hercule, des bustes-portraits, des têtes d'enfants d'une grâce exquise. Tous ces morceaux sont en marbre du pays : ce sont donc des spécimens de l'art indigène gallo-romain, et ils font honneur à cet art. En même temps que les sculptures, on a découvert les restes d'un grand nombre d'édifices effondrés : il y avait évidemment là, à l'époque romaine, une petite ville, dont l'histoire ne nous a laissé aucun souvenir et dont le nom même n'est pas connu.

Ouvrages présentés : — par M. H. Weil : Nicole (Jules), *les Scolies genevoises de l'Iliade*; — par M. Hamy : Dias de Carvalho (Henrique- Augusto), *Expedição portugueza ao Muatiânva* : I, *descripçao da viagem*; II, *Ethnographia e historia*; III, *Lingua da Lunda*.

Julien Havet.

Erratum. C'est par erreur que dans l'art. 248 (n° 20) le Sangermanensis de Catulle a été désigné partout par la lettre B; nos lecteurs auront rétabli d'eux-mêmes l'appellation traditionnelle G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 24 — 15 juin — 1891

295. — Eldad Haddani. **Eldad le Danite,** ses récits et son recueil rituel d'après diverses éditions manuscrites ou imprimées avec introduction et notes accompagnées d'un mémoire sur les Falashas et leurs coutumes, rédigé en hébreu par A. Epstein. Presburg, 651 (1891).

L'aventurier qui porte le nom de « Eldad le Danite » vécut au ixe siècle de l'ère vulgaire. Il prétendit venir d'un pays du sud, voisin de la mer Rouge, où étaient établies, d'après lui, les quatres tribus israélites : Dan, Naphtali, Gad et Aser. On croit qu'il a fait successivement deux voyages pour se mettre en rapport avec les Israélites du nord. La première fois, il aurait été en Égypte et serait retourné aussitôt dans son pays. La deuxième fois, il parvint jusqu'en Babylonie et de là jusqu'à Kirwan, dans l'Afrique du nord, et même en Espagne. C'est lui qui porta, pour la première fois, à la connaissance des Juifs des pays musulmans et chrétiens, des données précises sur les dix tribus israélites, ainsi que sur les fils de Moïse *(Benê Moshé)*, que la légende avait fait émigrer dans diverses contrées inconnues de la terre. Ce qui a le plus étonné les communautés visitées par Eldad, c'est la prétention de celui-ci de ne savoir aucune autre langue que l'hébreu. Eldad affirmait en outre, que les dix tribus avaient un recueil rituel, remontant à Josué, fils de Nun, et se distinguant dans un grand nombre de détails du rituel rabbinique. La communauté de Kirwan adressa à ce sujet une consultation à R. Çemah Gaon, chef de l'Académie de Sura en Babylonie. Le Gaon répondit que cette divergence n'avait pas un grand poids, en raison de l'origine antétalmudique du rituel des dix tribus. Cette réponse, trop favorable à l'aventurier, a été la cause que le récit de ce dernier a trouvé crédit pendant longtemps chez les Israélites et même chez les chrétiens. Cela a naturellement cessé depuis le réveil de l'esprit critique chez les Israélites d'Europe. Les historiens juifs modernes sont à peu près unanimes à regarder les récits d'Eldad comme des fables absurdes.

M. Epstein cherche, de son côté, à démontrer que, malgré les exagérations extraordinaires des détails, il y a une bonne partie de faits réels, ou du moins, de faits admis alors comme réels.

Après l'introduction qui fournit une sorte d'aperçu sur la biographie d'Eldad et sur les auteurs qui le citent plus ou moins expressément, M. E. publie les divers récits manuscrits ou imprimés attribués à Eldad et contenant la description du gouvernement des dix tribus et des fils de Moïse, ainsi que les légendes, et les sentences morales qui lui ont été empruntées. Le recueil rituel relatif à l'immolation et à l'examen intérieur des bêtes égorgées pour la boucherie juive, occupe une division à part. Ces deux divisions sont accompagnées d'un vaste commentaire explicatif, où M. E. fait preuve d'une érudition peu commune dans les littératures rabbinique, ecclésiastique et musulmane. Enfin, le mémoire sur les Falashas résume tout ce qui a transpiré en Europe au sujet de cette secte juive d'Abyssinie, dont les coutumes, d'après M. E., auraient inspiré en partie le rituel d'Eldad.

Je prends la liberté de joindre ici quelques observations de détail.

P. XVIII. La patrie d'Eldad a été, sans aucun doute, l'Arabie méridionale, où l'on rencontre parmi les Israélites des hommes assez instruits pour parler couramment l'hébreu, ou plutôt un hébreu plein d'arabismes, comme l'était la langue parlée et écrite par Eldad [1]. Dans l'Afrique située en face du golfe d'Aden, l'hébreu était totalement inconnu, et il est même très douteux qu'il y ait jamais eu des colonies juives. — L'inscription funéraire hébraïque d'Aden, publiée par Levy dans la Z. D. M. G. XXI, p. 156, portant la date de 29 de l'ère des Séleucides, n'est pas de l'an 717-718 de l'ère vulgaire, mais de 1717-1718. Le millésime supprimé n'est pas mille, mais deux mille. Au commencement du VII[e] siècle le nom propre purement arabe, *Meshta,* qui est celui de la défunte, n'a pas pu être en usage chez les Juifs du Yemen. En général, l'antiquité des épitaphes d'Aden a été excessivement exagérée et demande un examen plus scrupuleux.

P. XXVI. Pour apprécier la valeur des assertions d'Eldad, il ne faut pas séparer la prétention de celui-ci de fournir le recueil hébreu, qui fait loi chez les dix tribus et qui invoque constamment l'enseignement de Josué, fils de Nun. Comme la fausseté de ces deux affirmations n'est susceptible du moindre doute, il me paraît absolument oiseux de supposer qu'Eldad l'avait emprunté à quelque secte juive peu connue, qui flot-

1. Eldad faisait usage de mots insolites qui étonnaient beaucoup ses contemporains, il disait *raqqut* pour *çippôr* (oiseau), *darçin* pour *pilpél* (poivre) et *ti(n)tara* pour *yônâ* (colombe). L'origine talmudique des deux premiers mots est déjà connue. Le troisième a la même origine ; il est tiré d'un passage (*Talmud babli*, fol. 130 *a)* qui compare aux ailes de la colombe les phylactères qu'on attache ou noue au front et au bras gauche pendant la prière ; or, le mot talmudique *titara* signifiant « nœud, attache, lien » s'emploie aussi en parlant des phylactères ; de là, par jeu de mot, *titara* = colombe.

tait entre le rabbinisme et le caraïsme. Dans tous les cas, les rites que contient ce recueil, n'ont rien de commun avec ceux des Falashas, qui sont d'une simplicité extraordinaire et qui n'ont jamais été rédigés en hébreu [1].

P. xxxv. Je ne m'explique pas, comment le savant auteur a pu trouver chez Eldad « un certain nombre de traits véridiques au sujet de l'existence des dix tribus et de leurs usages ». Il nous est absolument indifférent qu'Eldad ait lu ou entendu les légendes relatives aux peuples éloignés; l'essentiel est qu'il n'a jamais été dans aucun des pays qu'il décrit et où il place les tribus exilées. Quand l'auteur d'un roman historique a l'audace de faire prendre son récit au sérieux, il glisse dans le charlatanisme vulgaire.

P. xxxiii. Le nom *Siniraï* n'est pas le *Sannâr* africain, mais une faute de copie, pour *Sindaï*, le *Sind* qui fait couple avec *Hindaki* « Inde »; les dénominations *Hind* et *Sind* désignent chez les auteurs orientaux la totalité de l'Hindoustan. Il en résulte que le Targum des Chroniques a pensé à l'Inde asiatique et nullement à l'Inde africaine, comme le croit M. Epstein.

P. xxxiv. Dans le chant de guerre il faut écrire *weal* avec un alef.

Le mémoire sur les Falashas réunit tous les renseignements qu'on a, jusqu'à présent, sur cette secte mystérieuse. Plusieurs suppositions relatives à leurs usages et à leur littérature, doivent être considérablement modifiées. Ainsi, la personnification du jour de sabbat en un personnage céleste du genre féminin ne va pas au-delà des personnifications analogues qu'on rencontre dans les Midrashim. Le livre de *Gorgorios* n'est pas un traité historique ou géographique, mais contient la description du paradis et de l'enfer. Le livre de *Barok* traite le même sujet et est d'origine chrétienne. Le livre nommé *Saatat* n'a rien de commun avec l'astrologie, c'est un recueil de prières, dont j'ai publié une partie avec une traduction hébraïque. L'opuscule intitulé *Makbaba Elias*, d'origine chrétienne, contient des prédictions sur les dynasties royales jusqu'à la venue du Messie. Les noms mystérieux, que les Falashas attribuent à la divinité, sont relativement moins nombreux et moins monstrueux que ceux qu'on trouve dans certains Midrashim et même dans maint livre de prières de l'orthodoxie juive moderne. Sur la date de l'arrivée des Juifs en Abyssinie, je maintiens provisoirement mon ancienne opinion, d'après laquelle ils y auraient été transportés comme prisonniers de guerre par suite de la conquête faite par les Abyssins de l'Arabie méridionale, au VI[e] siècle. La plupart de ces Juifs, originaires d'Égypte ne savaient pas l'hébreu et se servaient pour les lectures synagogales, soit du texte grec des Septante, soit d'un Targum araméen. Après quelques années de séjour en Abyssinie, l'emploi de ces versions est devenu impraticable et les Falashas ont dû se résigner à se servir

1. Les écrits d'Eldad ne font pas supposer qu'il ait connu l'éthiopien ou l'agaou.

de la version étiopienne usitée chez les Chrétiens et à l'interpréter au peuple à l'aide d'un Targum en langue agaou, qui est leur idiome familier. J'ajouterai que la tentative de reviser la version éthiopienne sur l'original hébreu n'a certainement pas été faite par les Falashas, mais par les Abyssins chrétiens, qui connaissaient la tentative analogue faite en Égypte pour la version copte.

L'ouvrage est rédigé dans un hébreu courant et facile, mais par trop imprégné de germanismes et semé de constructions diffuses. En observant plus strictement les règles de la grammaire classique, ou seulement celles de la langue mishnaïtique, l'ouvrage aurait gagné en valeur et aurait satisfait à tous les goûts. M. Epstein a le mérite d'avoir repris et presque épuisé un point historique des plus curieux du judaïsme du IXe siècle. S'il n'a pas réussi à réhabiliter le rusé aventurier, il nous a ouvert une perspective très large sur le mouvement des sectes juives et des légendes créées par elles grâce à un vaste éclectisme qui, dans son avidité de s'édifier ou de se divertir, faisait main basse sur toutes les conceptions, sans demander d'où elles venaient.

J. Halévy.

---

296. — **Balaam et la Mythologie**, par l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Roger 1891, in-12, IX-105 p.

« Le fond de notre système se réduit à dire que la Mythologie s'explique par la Bible, parce qu'elle n'est qu'un travestissement soit des faits rapportés dans la Bible, soit du texte biblique lui-même. Le travestissement des faits bibliques a produit les mythes, et celui du texte de la Bible a donné naissance à la littérature mythique, dont l'Iliade d'Homère offre le type tout à la fois le plus ancien et le plus parfait. »

Cette profession de foi, que l'auteur a eu soin de mettre au commencement de sa préface (p. VI), nous dispense de toute critique. Des personnes graves, qui ont bien voulu réfuter un ouvrage sorti de la même plume, *Les emprunts d'Homère au livre de Judith*, ont perdu leur peine; elles n'ont réussi qu'à faire écrire *La Mythologie expliquée d'après la Bible*, et la présente brochure, *Balaam et la Mythologie*. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas besoin qu'on leur dise ce que tout cela peut valoir. Ce n'est pas même divertissant. Les rapprochements d'histoires et de textes sont faits très lourdement. Vous croiriez qu'un parallèle entre le cheval d'Achille, un cheval qui prophétise, et l'ânesse de Balaam, une ânesse qui parle, doit être fort curieux? Détrompez-vous. L'auteur ne trouve rien à dire là-dessus, si ce n'est que le « prodige mythique est tout à la fois la contrefaçon et la preuve du miracle rapporté par la Bible (p. 47) ». Cet exemple suffit pour donner une idée de sa méthode, de sa critique et de son goût.

A. L.

297. — **Duæ Choricii orationes nuptiales** primum editæ a Richardo Fœrstero. Programme de l'Université de Breslau pour le semestre d'été 1891, 24 p., in-4.

Le *codex Matritensis* N, 101 avait déjà fourni plusieurs discours et déclamations de Choricius à Boissonade, à Charles Graux, à M. Foerster lui-même. Dans le présent programme le savant professeur de Breslau donne une description exacte de ce manuscrit et publie pour la première fois deux épithalames, en prose, cela va sans dire, composés par le rhéteur de Gaza, vieux célibataire (ἄγαμον ῥήτορα), pour le mariage de quatre de ses disciples (le second morceau fait trois coups d'une pierre). Il convient, dit-il, que les noces de jeunes gens lettrés soient célébrées, non seulement par des danses réelles, mais par des danses en paroles, λογικῆς μετέχειν χορείας. Les poètes anacréontiques de Gaza, dont les élucubrations ont été éditées par Matranga et par Bergk, ne s'expriment pas autrement; un d'eux s'efforce de danser en paroles (ἐν λόγοις χορεύειν) pour la fête du poète Coluthos; il débite λογικὰ μέλη aux sons d'une λογικὴ λύρη, et il invoque λογικὰς Μούσας. Les vers prosaïques de ces gens valent leur prose poétique : de côté et d'autre c'est le même style maniéré et alambiqué.

Remercions M. Foerster en lui proposant quelques corrections. P. 15, l. 3 : τῷ διδασκάλῳ... ὅτῳ φίλον ἀεὶ καὶ πᾶν αἴτιον αἰτιάσασθαι. Le rhéteur, qui savait son Homère par cœur, aura écrit καὶ ἀναίτιον αἰτιάσασθαι. — P. 16, l. 19. Ἐγὼ δὲ τὴν νύμφην, ὁρᾶτε ὅπως κέκληται (lisez κεκήληται) τῷ ὀνόματι καὶ σύντονον βλέπει καὶ μᾶλλον ὑπέχει τὰ ὦτα... Σαπφικῇ μελῳδίᾳ κοσμήσω. — P. 19, l. 23. Μὴ... λάθῃ λοιπὸν ἐκτὸς αὐτῆς πολυπαιδίας ἄπαις γεγενημένη. Lisez ἐκ τοσαύτης πολυπαιδίας. — *Ib.* l. 27 : Σκεψαμένη τὴν (lisez τιν') ἴασιν ἑτέραν. — P. 22, l. 1 : Πῶς οὐδ' ἂν ἐπρίαντο νῦν τὰς νύμφας ἐξ ἀφανοῦς ὑπακροᾶσθαι τῶν λεγομένων. Le sens exige : Πόσου δ' ἂν ἐπρίαντο. — P. 23, l. 24 : Πείθομαι νῦν τὰς Μούσας τὸν ὑμέναιον ᾄδειν · οὐ γὰρ δὴ τοὺς Ἑρμιόνης μὲν γάμους (στρατιώτης δὲ ἦν ὁ νυμφίος) ἐκόσμουν αἱ θεαὶ ταῖς ᾠδαῖς, ὧν δὲ τροφοὶ γεγόνασι νέων σιωπῶσι γεγαμηκότων. Je ne sache pas que les Muses aient chanté aux noces d'Hermione; l'éditeur renvoie à *Odyssée*, IV, 7, où on ne lit rien de pareil. Ἑρμιόνης est sans doute une faute de copiste pour Ἁρμονίας.

H. W.

---

298. — **Mélanges carolingiens**, par MM. Bardot, Pouzet et Breyton (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon, t. VII). 1 vol. in-8, iv-39-92 et 31 pages. Paris, Leroux, 1890.

Les trois études que renferme ce volume sont l'œuvre d'étudiants à la Faculté des lettres de Lyon. Elles montrent les progrès immenses faits par notre enseignement historique, dans une Université de province. Ces jeunes gens sont habitués à manier les textes : ils ne se sont pas bornés à ramasser quelques citations au bas des pages dans un ouvrage

de seconde main; ils ont lu avec soin et en entier les documents sur lesquels ils s'appuient; ils ont cherché à en voir l'enchaînement, à en dégager l'idée générale. Ils sont aussi tout à fait au courant des travaux récents; les noms des historiens allemands qui se sont occupés de cette période, Waitz, Sickel, Mühlbacher, Simson, Bethmann-Hollweg, etc., leur sont familiers. Enfin, tout en se servant des travaux de ces maîtres, ils ne les ont pas suivis aveuglément. Ils ont voulu avoir une idée personnelle, originale : ils ont fait preuve non seulement de science, mais encore de critique. Ces essais ne sont sans doute pas parfaits, nous y avons constaté bien des inexpériences et bien des gaucheries; mais, tels qu'ils sont, ils sont fort intéressants. Certes, les efforts faits depuis quelque temps pour développer notre enseignement supérieur ont porté des fruits.

I. M. Breyton, par lequel nous commençons pour suivre l'ordre chronologique, publie des *remarques sur les causes qui ont facilité la conquête franque en Lombardie et qui en ont assuré la durée.* Le titre eût gagné à être diminué; le travail en revanche exigeait de plus longs développements. Au moins, si l'auteur ne va pas toujours au fond des choses, il montre que la conquête de Charlemagne s'explique par la situation même de la Lombardie où barbares et Romains viennent à peine d'être fondus en un seul peuple; par l'hostilité permanente entre les Lombards et les habitants du reste de l'Italie; par la grande faiblesse du pouvoir royal qui ne se perpétue pas dans une même famille; par la situation indépendante des ducs, surtout des ducs de Frioul, de Spolète et de Bénevent. Le roi Charles ne sut pas seulement prendre, mais encore garder. Il s'attacha les Lombards, en respectant jusqu'à un certain point leur indépendance, en maintenant leurs seigneurs dans leurs charges. Toutes ces considérations sont fort bien déduites. Je ne saurais, pourtant, accepter l'explication que donne M. B. de la lettre écrite par le pape Hadrien à Charles, à la fin de 775 (n° 55 des *Monumenta Carolina) :* je le prierais aussi de veiller aux titres allemands. Il écrit toujours *Forschungen zur* deutsche (au lieu de *deutschen) Geschichte.*

II. — M. Pouzet a étudié, dans son travail sur *la succession de Charlemagne et le traité de Verdun,* le caractère des divers partages du royaume franc, faits en 806, en 817, en 831 (?), en 839 et en 843. Il a comparé avec beaucoup de perspicacité ces actes les uns avec les autres; il en fait voir les tendances; il a recherché tout spécialement ce que devenait, au milieu de ces répartitions, la notion d'Empire. Nous sommes tout à fait d'accord, ou à peu près [1], avec lui sur ce qu'il dit des premiers actes de 806 et de 817; l'hypothèse par laquelle il essaie

1. En 817, Bernard n'était pas dépouillé précisément de l'Italie. L'art. 17 de l'*Ordinatio imperii* porte seulement que Lothaire, à la mort de son père, exercera sur l'Italie la même autorité que possède son père : en d'autres termes, Bernard qui est vassal du père, deviendra vassal du fils. Mais le fait que son nom n'est pas prononcé était menaçant.

d'expliquer pourquoi à Thionville, en 806, la transmission de la dignité impériale n'a pas été réglée est fort séduisante. Mais nous ne croyons pas que M. P. ait bien vu le caractère des luttes entre Louis le Pieux et ses fils. Il a été induit, à notre avis, en erreur par la thèse soutenue, il y a longtemps déjà, par M. Himly dans son livre sur Wala. Nous ne saurions voir en Wala un partisan de l'unité de l'Empire; bien au contraire, il est un de ces grands seigneurs qui cherchent, par les troubles et les divisions, à agrandir leurs privilèges au détriment de l'autorité impériale. Ces seigneurs se révoltent, au moment où Bernard de Septimanie leur rappelle leurs devoirs vis-à-vis du pouvoir central. L'acte de 817 qu'ils invoquent n'est qu'un prétexte dont ils colorent leur rébellion. Ils entraînent avec eux les fils de l'Empereur, Louis le Germanique et Pépin d'Aquitaine, qui certes n'ont été blessés en rien par la concession d'un commandement à leur demi-frère Charles, mais qui veulent immédiatement être les uniques maîtres dans leurs royaumes séparés et qui repoussent les ordres de leur père, l'Empereur. Pour des raisons analogues, Lothaire, en possession depuis quelque temps de l'Italie, se joint à eux et, dans son imprévoyance, contribue à abaisser ce pouvoir impérial dont il doit hériter un jour. Quelques évêques mécontents se rangent de leur côté : à un moment donné même, le pape se déclare en leur faveur non, comme on le croit, pour sauver l'empire, mais pour s'élever au-dessus de l'Empereur abaissé, pour se soustraire à la suzeraineté que celui-ci exerce à Rome. N'oublions pas que la masse du clergé franc, qui conserve les idées d'unité, est demeurée fidèle à son Empereur. Dans ces luttes entre Louis et ses fils, c'est Louis qui représente l'idée impériale; ses fils, le morcellement. Le fait est tellement vrai, que Lothaire victorieux reprend immédiatement vis-à-vis de ses frères la politique que Louis a suivie vis-à-vis de ses fils. On ne saurait vraiment en vouloir à M. P. de s'en être tenu ici à l'histoire traditionnelle : nous préférons le féliciter de l'analyse très fine qu'il nous fait de ce dernier acte de partage qu'on appelle le traité de Verdun. Il montre fort bien qu'on exagère d'ordinaire l'importance de ce document qui n'est qu'un règlement de succession : il n'a acquis une grande portée que par suite des circonstances. Il nous reste à adresser à l'écrivain quelques critiques de détail : nous n'attachons, pour notre part, aucune valeur propre aux textes où se trouve le mot « *concordia* »; ce terme fait partie de la phraséologie ecclésiastique et nous ne pensons pas qu'il faille fonder là-dessus tout un système d'institutions. Il n'est pas du tout certain qu'Éginhard soit l'auteur des *Annales* dites *Annales Einhardi*, comme M. Pouzet semble le croire, p. 7 (il est vrai qu'il exprime un doute plus loin, p. 85, n. 2). Pourquoi persister à dire la bataille de *Fontanet*, alors qu'il est sûr que l'engagement a eu lieu à Fontenoy dans le département actuel de l'Yonne?

III. — M. Bardot a étudié *un passage de Richer* (livre I, 22-24) qui a valu à l'historien du x[e] siècle de rudes assauts. On a soutenu que le

moine de Saint-Rémi avait sciemment faussé l'histoire, afin de représenter le roi germanique, Henri Ier, comme un vassal du roi de France, Charles le Simple. M. B. le lave de ce reproche. Si, dans une nouvelle rédaction, il a mis le nom de Henri à la place qu'occupait Gislebert, duc de Lorraine, dans la première, il l'a fait avec une entière bonne foi, sans nulle malice. Dans la première rédaction, il avait raconté deux fois de suite, les démêlés de Charles le Simple et de Gislebert (au chap. XXII d'abord; puis aux chap. XXXV-XXXVIII). En revisant son texte, il s'aperçut de la redite. Mais il devait tenir fortement aux deux passages qu'il avait soignés d'une façon spéciale. Dans le premier, il avait mis dans la bouche de l'archevêque de Reims, Hervé, et dans celle de Gislebert deux beaux discours imités de l'antique; dans le second, il a tracé de Gislebert un portrait où il a emprunté quelques traits au portrait de Catilina par Salluste. Il n'eut pas le courage de rien sacrifier; et, comme d'ailleurs Henri faisait cause commune avec Gislebert, comme il accueillit le duc de Lorraine, après sa fuite de la Harbourg, comme les deux princes firent la paix ensemble avec le roi de France, à Bonn, le 7 novembre 921, il s'est cru en droit de remplacer, dans le premier passage, le nom de Gislebert par celui de Henri, de mettre dans la bouche du roi d'Allemagne le discours prêté d'abord au duc lorrain. Il reste deux morceaux mal joints; mais il n'y a pas de supercherie historique. — Il y a plus. M. B. explique fort bien, par les idées de l'époque, que Richer ait pu croire à une dépendance réelle du roi d'Allemagne vis-à-vis de Charles le Simple. Le roi de France était le seul représentant de la famille carolingienne. Il restait en théorie souverain de tous les pays qui avaient fait partie de l'empire de Charlemagne. Le même rôle avait été rempli auparavant par le carolingien Arnulf, au moment où Eude régissait la France. L'étude de M. Bardot, partie d'un point spécial, devient ainsi tout à fait générale : c'est un chapitre détaché d'une histoire des théories politiques du IXe et du Xe siècles.

Ch. PFISTER.

---

299. — **The Gild Merchant**, a contribution to british municipal history, par Charles GROSS, instructor in history, Harvard University. Oxford, at the Clarendon Press, 1890. 2 vol. in-8.

L'auteur de ce livre a publié dès 1883, à Gœttingue, une dissertation pour le doctorat intitulée *Gilda mercatoria*. C'était une esquisse de l'histoire des « guildes marchandes » d'Angleterre, d'après les documents imprimés. Le présent ouvrage est une mise au point de cette esquisse — qui avait été fort remarquée et fort utilisée, notamment par MM. Seligman et Ashley — après des recherches considérables dans les archives municipales anglaises, d'un accès encore si difficile.

La dissertation remaniée sur la *Gilda mercatoria* n'occupe que 116 pages du premier volume. M. Gross y a joint une bibliographie critique de l'histoire des guildes anglaises (I, 167-173), des appendices sur *la*

les guildes anglo-saxonnes, *(b)* la Hanse anglaise (Cf. *Revue historique*, XXXIII, 296), *(c)* la *Gilda mercatoria* en Écosse, *(d)* les affiliations municipales en Europe au moyen âge, *(e)* les guildes marchandes du continent [1] (d'après les ouvrages de seconde main). On trouve encore, à la fin du premier volume (pp. 300-332), une liste des autorités, qui tient beaucoup de place [2]; M. G. informe d'ailleurs le public qu'il possède, toute prête pour l'impression, une bibliographie de l'histoire municipale anglaise, qui ne compte pas moins de quatre mille articles. — Le second volume est purement et simplement un recueil de textes, en majeure partie inédits, qui servent de pièces justificatives à la dissertation principale; il est accompagné d'un glossaire et d'un index.

Voici, en résumé, les thèses nouvelles de M. G. — L'institution dite *Gilda mercatoria* apparaît, en Angleterre, avec la conquête normande, à la fin du XIe siècle; au XIIIe siècle, elle était florissante dans un tiers au moins des bourgs anglais. Les historiens n'ont pas été d'accord, jusqu'ici, sur la nature de cette association. Quelques-uns disent qu'elle était une fraternité privée de marchands, étrangère à l'administration des affaires urbaines. D'autres la confondent avec la corporation municipale elle-même, et font de *Gilda mercatoria* le synonyme de commune. La vérité est que la clause : « de sorte que aucune personne étrangère à la guilde ne pourra faire le commerce dans la ville s'il n'appartient à ladite guilde », clause de style dans les chartes destinées à établir une *Gilda mercatoria*, exprime l'essence même de l'institution. La guilde marchande avait le monopole du commerce là où elle existait; par suite et par extension, le droit de réglementer, dans la ville, le commerce et l'industrie, enfin la juridiction commerciale. Ainsi la « liberté de la guilde » était un obstacle absolu à la liberté commerciale, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Identifier, comme l'a fait Thompson, *Gilda mercatoria* et *commune*, c'est prendre la partie pour le tout; la *gilda* était une partie importante, mais seulement subsidiaire, de la machine administrative municipale; elle n'avait de compétence qu'au point de vue commercial. Le trésor de la ville était distinct de celui de la guilde; les officiers des deux corporations n'étaient pas les mêmes; beaucoup de bourgeois ne faisaient pas partie de la guilde, et il n'était pas nécessaire d'être bourgeois pour y être admis. Si une amalgamation de la guilde et de la bourgeoisie a eu lieu dans un certain nombre de villes, le phénomène n'a pas été universel, et, nulle part, il n'a été primitif : le *Gildhall* n'est devenu l'Hôtel de ville, là où il l'est devenu, qu'à une date relativement récente (Voy. le chapitre VI, *Influence of the Gild upon the municipal constitution*).

---

1. M. Gross annonce la prochaine publication par le professeur Hœhlbaum, de Cologne, d'un livre intitulé : *Die ælteren Kaufgilden von West Europa*.

2. Joignez à cette excellente bibliographie celle qu'a donnée M. Geo. Laurence Gomme, dès 1886 : *The literature of local institutions* (Municipal government, pp. 59-145; Gilds, pp. 146-167.)

Second point. Les gens de métier, ouvriers, artisans, *craftsmen*, furent certainement admis dans les « guildes marchandes » au XIIe et au XIIIe siècles. Le terme « marchand », *mercator*, ne s'appliquait pas seulement alors, comme plus tard, aux gros négociants; il était beaucoup plus compréhensif. Chaque patron d'industrie, si modeste qu'il fût, était regardé comme un marchand, car il achetait des matériaux bruts et revendait ses produits en boutique. Les industriels n'étaient donc pas seulement reçus dans la guilde marchande, mais probablement ils formaient la majorité de ses membres. On a voulu représenter la guilde marchande comme une aristocratie de fortune opprimant les guildes d'ouvriers; on a parlé d'une lutte entre cette guilde et les guildes ouvrières qui se serait terminée par le triomphe des dernières et par la démocratisation des municipalités. En d'autres termes, on a prétendu qu'il y avait eu en Angleterre quelque chose d'analogue à la *Zunftrevolution* des villes allemandes. Tout cela est de pure imagination. Presque nulle part les corporations ouvrières n'ont été admises en Angleterre, en tant que corporations, au gouvernement de la Cité; nulle part on ne trouve trace d'une lutte entre une guilde marchande oligarchique et des guildes industrielles à tendances démocratiques.

Les premières guildes industrielles, *craftguilds*, sont mentionnées sous le règne d'Henri Ier Beauclerc. Le Piperoll de la 31e année d'Henri Ier parle des guildes des tisseurs d'Oxford, d'Huntingdon, de Winchester, de Lincoln, etc. La *Gilda mercatoria* réunissait des marchands, des industriels et des ouvriers de tous les métiers; les *craft guilds* ne comprirent dès l'origine que des personnes vouées au même métier, à la même profession. De leur côté, les marchands proprement dits se groupèrent aussi en fraternités spéciales, exclusives. Sous Édouard II, on distinguait déjà à Londres les *officia mercatoria*, et les *officia manuoperalia*. Les unes et les autres, corporations d'artisans et corporations de marchands, demeuraient théoriquement, il faut le remarquer, dans le sein de la guilde marchande commune; mais la vitalité de celle-ci était restreinte et sa sphère d'activité diminuée par chaque formation d'une fraternité particulière aux dépens de sa masse, primitivement homogène. La vieille organisation de la *Gilda mercatoria* devint superflue quand la surveillance du monopole commercial, son office essentiel se partagea entre les vingt ou trente fraternités étroitement professionnelles qu'elle ne fit plus qu'englober nominalement. Ce transfert d'autorité, et la désintégration de l'ancienne « guilde marchande » qui en fut la conséquence, s'opérèrent graduellement au cours du XIVe et du XVe siècles. C'est alors que les *craft guilds* atteignirent le zénith de leur prospérité. Dans la plupart des villes, le nom même de *Gilda mercatoria* disparut; dans quelques-unes, il fut conservé pour désigner vaguement l'ensemble des métiers et des compagnies marchandes. Aujourd'hui, le mot (la chose étant morte, là comme ailleurs, depuis longtemps) n'est plus usité que dans un seul bourg d'Angleterre, à Preston,

où l'on *célèbre* tous les vingt ans une *Gilda mercatoria* (la dernière tenue en 1882), en présence d'une foule qui semble considérer ce vieux et glorieux terme, dont la signification est si entièrement desséchée, comme synonyme de carnaval.

Il n'y a point dans tout cela de trace du mouvement révolutionnaire par lequel, suivant Brentano et ses disciples, la plèbe opprimée des gens de métier aurait essayé de se débarrasser du joug d'une arrogante et patricienne « guilde marchande ». Sans doute, il y eut bien çà et là en Angleterre, au moyen âge, des conflits entre les riches et les pauvres, entre les *burgenses majores* et les *burgenses minores*, mais nulle part les fraternités d'artisans (*craft gilds*) n'y prirent part corporativement.

Telles sont les principales positions de M. G., également intéressantes pour l'historien du régime municipal, pour le juriste qui s'occupe du droit d'association, et pour l'économiste. Signalons encore son histoire de l'évolution du terme « marchand » au moyen âge (chapitre VIII). Ce terme a traversé trois phases. Il désigne d'abord à la fois les commerçants, les industriels et les ouvriers, tous ceux qui s'occupent de vendre et d'acheter; c'est le temps de la vieille « Guilde marchande ». Au XVe siècle, il s'applique exclusivement aux commerçants qui achètent pour revendre, détaillants et négociants en gros; c'est l'âge des compagnies marchandes (pp. 127-140). Enfin il revêt la signification, qu'il a conservé en anglais moderne, de grand faiseur d'affaires commerciales; c'est l'âge des *Merchant Staplers* et des *Merchant Adventurers* (pp. 140-157).

La critique trouve difficilement à mordre sur cet excellent ouvrage, en tant du moins qu'il traite des choses anglaises, car les comparaisons instituées avec les institutions similaires du continent sont plutôt superficielles. Il ne paraît point, toutefois, absolument convaincant en ce qui touche les rapports de la *Gilda mercatoria* et des *craft gilds* anglaises. L'auteur se borne à affirmer (p. 173, note) que le lumineux exposé de W. J. Ashley à ce sujet (*Introduction to english economic history and theory*, Londres, 1888) est radicalement erroné. Après avoir lu synoptiquement les deux livres, il nous semble que la preuve de cette affirmation reste à faire et qu'elle est à la charge de notre auteur. Ch. V. L.

---

300. — **Pétrarque. Eglogues** traduites pour la première fois par Victor DEVELAY. Paris, libr. des Bibliophiles, 1891, 2 vol. in-32 de XXIII-100 et 170 p. Prix : 5 fr.

Avec le *Bucolicum carmen*, M. Develay termine la traduction des œuvres poétiques latines de Pétrarque, commencées par lui depuis plusieurs années [1]. C'est un vrai service qu'il rend aux lettrés, en facilitant

1. *L'Afrique* (5 vol. in-32, Paris, 1882); les *Épîtres métriques* (dans le *Bulletin du bibliophile*, 1882-85). M. D. a entrepris également la traduction de la correspondance entière, travail considérable dont il faut souhaiter le prompt achèvement.

l'étude d'un des ouvrages les plus curieux et les moins accessibles du poète. Cette traduction est la première qu'on ait le courage d'essayer, car on ne peut honorer de cette désignation la paraphrase en vers italiens qui accompagne la mauvaise édition de Rossetti (Milan, 1829). Le travail n'était pas aisé et, dans l'ensemble, M. D. s'en est tiré à son honneur. Il a consulté, pour l'établissement de son texte, les manuscrits de Paris; on lui reprochera sans doute de n'avoir pas traduit sur l'autographe de l'ouvrage retrouvé en 1886 au Vatican [1]; mais il peut s'étonner à son tour qu'on n'ait pas encore songé à donner une bonne édition d'après ce manuscrit. On lui saura gré du moins de rectifier de nombreuses erreurs d'interprétation, d'annoter plus exactement que Rossetti les églogues VII, X, etc. Les travaux de M. Develay sont, par suite de l'incorrection des textes imprimés, beaucoup plus méritoires qu'il ne semble; mais l'œuvre était pour les *Églogues* particulièrement délicate, car les difficultés ordinaires s'y aggravent par les complications de la pensée et des procédés d'un poète qui fut, en son latin, un terrible « symboliste ».

P. DE NOLHAC.

---

301. — Ern. JOVY. **Bossuet prieur de Gassicourt-lès-Mantes et Pierre du Laurens.** Un factum inédit contre Bossuet. Vitry-le-François, chez l'auteur, 1891, in-8 de 52 p. Prix : 5 fr.

Travail fort minutieux sur un épisode connu de la jeunesse de Bossuet, qu'il renouvelle. Le factum pour P. du Laurens contre Bossuet, alors archidiacre de Metz, établit que les adversaires du futur évêque de Meaux, dans l'affaire du bénéfice de Gassicourt, le considéraient comme peu scrupuleux en matière d'ambitions ecclésiastiques. Quelques inexactitudes du livre de Floquet sont relevées avec la précision ordinaire de l'auteur.

P. N.

---

302. — **Massillon.** Supplément à son histoire et à sa correspondance, par E. A. BLAMPIGNON, protonotaire apostolique et professeur honoraire à la Sorbonne. Paris, librairie Oudin. Leday, successeur, 1891, in-8 de x-68 p.

On sait que M. l'abbé Blampignon s'est beaucoup et très fructueusement occupé de Massillon, qu'il a donné des œuvres de l'éloquent évêque de Clermont une édition annotée en quatre volumes in-4° (1865-1868) et qu'il a publié une *Histoire* de ce prélat, d'après les documents inédits, divisée en deux parties : *La jeunesse et la prédication* (1879, in-12); *L'épiscopat*, suivi de la *Correspondance* (1884, in-12). Son petit recueil d'aujourd'hui, tiré à fort peu d'exemplaires, sera fort goûté de tous les amis de Massillon. On y trouve des notes sur la vie du grand orateur qui toutes ont quelque chose de nouveau et qui presque toutes ont un

1. Cf. *R. C.*, 1886, I, p. 469.

titre alléchant et à demi mystérieux : *Une pénitente* [1], *un secrétaire* [2], *Massillon à Lyon, Massillon à Saint-Cyr, et les variations de Mme de Maintenon à son égard* [3], *l'abbaye de Savigny, la mission de Bridaine à Clermont, la Sépulture, le testament et la famille.* Ces divers morceaux sont suivis d'un *Supplément à la correspondance inédite.* Jusqu'à présent, M. B. avait pu réunir 54 lettres complètes de son pieux héros, et 7 fragments ; il y ajoute quatre documents nouveaux, ce qui porte à 65 le nombre des lettres actuellement connues. Mais un seul des quatre documents est réellement nouveau, le premier du 18 juin 1738, dont le destinataire n'est pas nommé ; le second document (à l'évêque de Séez, du 28 novembre 1731) avait été déjà publié par l'abbé Marais et M. Beaudouin ; le troisième et le quatrième avaient déjà été mis en lumière par M. Cohendy, l'archiviste du Puy-de-Dôme (à M. Tiollier, chanoine de Saint-Genest, du 9 juillet 1737, et à M. Orry, contrôleur général des finances de 1732). Puis viennent : Le *Catalogue des lettres de Massillon avec le nom des premiers éditeurs* [4] et la *Bibliographie de Massillon* ainsi divisée : *Œuvres oratoires, œuvres pastorales et liturgiques, apocryphes, biographie, manuscrits.* Tout cela est fait avec beaucoup de soin et est parfaitement présenté. Le petit recueil est terminé par des lettres d'encouragement adressées à l'auteur par divers grands personnages ecclésiastiques et par l'académicien Caro, et qu'il a cru devoir opposer aux attaques de certains journalistes. Peut-être cette précaution n'était-elle pas nécessaire. Quand les critiques sont injustes, elles tombent d'elles mêmes *(telum imbelle)* ; quand elles sont méritées, aucun bouclier ne peut protéger contre elles.

T. DE L.

---

1. Cette singulière pénitente de Massillon était Mme de Bousole, dont la toilette « d'une prétention, d'un luxe et d'un mauvais goût prodigieux » a été spirituellement critiquée dans une lettre de Coulanges à la Marquise d'Huxelles.

2. Ce secrétaire de l'évêque de Clermont était le P. Thouron, oratorien, né en 1692, non loin d'Hyères. M. B. nous donne quelques extraits de la correspondance du P. Thouron, relative à Massillon.

3. M. B. constate (p. 10) qu'avec les plus rares mérites, Mme de Maintenon avait un défaut ou un travers des plus fâcheux : « elle était mobile dans ses enthousiasmes, car elle en eut malgré sa rigidité, et inconstante dans ses affections, comme le prouve l'histoire de Saint-Cyr. Aujourd'hui, ajoute-t-il, la voilà toute flamme, demain toute glace. » M. B. (p. 15) juge le recueil des lettres de Mme de Maintenon comme je l'ai jugé moi-même ici : « Quant au plus récent éditeur, M. Geffroy, il unit le coup d'œil le plus perçant à l'information certaine, au goût judicieux et à la haute critique ». Il exprime aussi le même vœu que moi : « Puisse-t-il nous donner bientôt la correspondance complète de Mme de Maintenon ! »

4. Sur les 65 pièces maintenant connues, M. B. en a le premier publié 35 d'après les autographes, et une d'après une copie du XVIIIe siècle. Il demande instamment (*Avertissement*, p. II) qu'on veuille bien lui signaler les autographes de Massillon qui auraient pu lui échapper.

304. — **Correspondance diplomatique de Talleyrand. — Ambassade de Talleyrand à Londres** (1830-1834). Première partie avec introduction et notes, par G. Pallain. Paris, Plon, 1891, un vol. in-8. Pr. fr. 8.

M. Pallain continue à donner au public ce que les Archives du ministère des Affaires étrangères contiennent de la correspondance de Talleyrand. Admirateur intelligent de Mirabeau, M. P. ne pouvait manquer de s'intéresser au collègue du célèbre Constituant, et le monument qu'il élève est digne du grand homme. Ses publications dénotent une vaste connaissance du sujet et un soin scrupuleux d'éditeur. Il sera plus facile d'apprécier Talleyrand d'après ses lettres écrites au jour le jour que d'après des mémoires suspects d'altération et d'arrangements, voulus déjà par l'auteur.

L'ancien évêque d'Autun, le descendant de la maison de Périgord, a été chargé à plusieurs reprises de présenter à l'Europe une France nouvelle et de la représenter dans le monde diplomatique. Dans la dernière période de sa vie, il avait pris, en 1814, au Congrès de Vienne, les intérêts de la France bourbonnienne en imaginant à cette occasion le principe de la légitimité, qui assura à la dynastie restaurée, et par conséquent au royaume, une sorte de bienveillance de la part des souverains alliés. En 1830, il obtient de l'Europe la reconnaissance de la France orléaniste et de la dynastie constitutionnelle grâce à l'appui des puissances libérales, et en cherchant un moyen terme entre l'ancien système de 1814 et la nouvelle situation due au triomphe des idées révolutionnaires. Quand on voit le gouvernement de Louis-Philippe oublier, en 1831, que son premier devoir est le maintien de l'ordre dans les rues, et donner raison à la populace qui saccage l'archevêché, on comprend qu'il n'était pas toujours aisé de défendre la France contre les préventions des États conservateurs, et, si l'on parvint à les rassurer, on peut dire que ce fut l'œuvre de Talleyrand. C'est lui qui s'est chargé de donner, dès le début, au gouvernement de 1830 l'apparence d'une solide monarchie libérale.

A cet effet, il s'établit à Londres, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à un moment où, comme autrefois à Vienne, un congrès européen se trouve réuni. De prime abord, il voit dans l'alliance anglaise le salut de la nouvelle monarchie française et de la vieille Europe. Cette alliance anglaise, déjà pratiquée sous le Régent, est l'alliance orléaniste par excellence, puisque la Grande-Bretagne est une monarchie libérale de branche cadette. « Quelques-uns des cabinets qui marchent encore sous la bannière du droit divin, écrit Talleyrand dans sa remarquable lettre du 27 novembre 1830, ont, en ce moment, des velléités de coalition... Ils soutiennent leur droit divin avec du canon; l'Angleterre et nous, nous soutiendrons l'opinion publique avec des principes; les principes se propagent partout; et le canon n'a qu'une portée dont la mesure est connue. » La France et l'Angleterre ont pour mission de maintenir la paix en Europe et de faire respecter l'indépendance des États

en s'opposant à la politique d'intervention de Metternich et de la Sainte-Alliance. Les deux alliés se flattent de gagner la Prusse à leurs vues.

Dans la défense de ce système politique, déjà cher à Mirabeau au moment de la grande Révolution, Talleyrand, arrivé à l'âge de soixante-seize ans, déploie la fermeté d'un maître sûr de lui, en possession de tous ses moyens. Il saisit l'occasion que lui offrent la révolution belge et l'organisation du nouvel État par les soins de la Conférence de Londres. Calmant les ambitions de ceux qui voudraient profiter de l'orage révolutionnaire pour annexer la Belgique à la France ou, tout au moins, pour établir à Bruxelles un prince français, Talleyrand, qui sait que cette mesure extrême changera en état de guerre l'alliance intime de la France et de la Grande-Bretagne, se déclare satisfait si l'on consacre la séparation de la Belgique et de la Hollande et si l'on dissout cet ancien royaume des Pays-Bas, hérissé de forteresses dirigées contre la France de par la volonté des vainqueurs de 1815. Il obtient ce résultat en mettant une singulière habileté à régler une question pleine d'écueils pour la monarchie de juillet, et très compliquée en raison des intérêts rivaux de la France, de l'Angleterre et même de la Confédération germanique.

La séparation des Pays-Bas en deux royaumes est d'un intérêt d'autant plus actuel, que je l'ai entendu déplorer à Bruxelles, en ce sens qu'elle a privé le libéralisme belge de l'appui des protestants hollandais, ainsi que l'industrie belge du débouché offert par les colonies bataves. Incidemment d'autres affaires d'un intérêt redevenu présent se trouvent exposées dans le volume, telles que la constitution indépendante du grand-duché de Luxembourg et la révolution du Brésil contre le premier Dom Pedro. C'est aussi le temps de Dom Miguel de Portugal, qui provoque l'expédition de l'amiral Roussin, de la candidature d'Othon au trône de Grèce, de la terrible insurrection de Pologne dont la répression sanglante fut annoncée aux chambres françaises en ces termes : « L'ordre règne à Varsovie ». Il est curieux de voir Talleyrand reprendre, à cette occasion, les idées de Napoléon Ier sur la reconstitution de la Pologne, s'effrayer de la grandeur russe et recommander les mesures propres à empêcher l'Europe de devenir cosaque.

Ainsi le premier volume de cette correspondance, qui va du 25 septembre 1830 au 27 juin 1831, est riche en événements considérables. Il est utile aussi pour la connaissance même de Talleyrand, dont l'habileté diplomatique consistait à profiter des conjonctures avec une singulière souplesse, à varier ses moyens avec une admirable richesse de ressources, à recourir surtout à des formules (tout est là) qui avaient un faux air de principes absolus et indiscutables. Talleyrand avait déjà inventé, en 1814, la formule *légitimité ;* en 1830, la formule nouvelle est *non-intervention*. Un État ne doit pas s'ingérer dans l'organisation intérieure du voisin. Ce principe ou cette formule, utile au début du gouvernement de Louis-Philippe, ne fut guère respecté par lui lors du siège d'Anvers,

de l'expédition d'Ancône et même du Sonderbund suisse. Si la politique repose sur des réalités, la diplomatie recourt à des mots bien trouvés. C'est un art où Talleyrand n'a pas été surpassé. Mais il se trompe ou veut nous tromper quand il place la communion des principes à la base des alliances des peuples : on voit bien qu'elles ne sont fondées que sur la communauté des intérêts.

Qu'il se soit jamais trompé, Talleyrand ne l'admet pas. Il sait que le prestige d'un homme d'État repose, comme celui du pape, sur le sentiment de son infaillibilité. Il a servi tous les régimes, mais il ne reconnaît pas que son dévouement ait été mal placé. Un jour cependant, il dit, en parlant des ministres anglais : « Ils devaient se souvenir d'une chose, *que j'avais oubliée*, il y a quinze ans : c'est que M. Fox avait dit et imprimé que la pire des révolutions était une restauration » (p. 102). S'i fait cet aveu, c'est qu'il lui sert à repousser une candidature hostile. Hors ce cas, il ne fait pas d'aveu, pas plus qu'il ne se livre dans ses paroles ou ses écrits. Talleyrand se dit impeccable. Il oppose avec orgueil le traité de 1814, qu'il a signé, à celui de 1815, qu'il répudie. Il fait sacrifier par le gouvernement les ambassadeurs qui ne se conforment pas à sa ligne politique. Il adresse une sévère mercuriale au pauvre Léopold Ier, qui s'est avisé d'écrire sans le consulter ; on le soupçonne d'imposer sa personnalité aux ministres britanniques ; il l'impose en tout cas aux ministres de Louis-Philippe, qui n'ont garde de résister, parce qu'ils reconnaissent en lui le meilleur chaperon de la jeune monarchie de juillet. Quand on lit les *Mémoires* de Metternich, on est frappé de voir comme les succès de la politique autrichienne se trouvent arrêtés net en 1830. Cela ne provient pas tant de la hardiesse révolutionnaire de la France; cela vient encore plus du fait que le gouvernement de Louis-Philippe, au lieu d'effrayer les cours d'Europe, comme avait fait la première république, sut se concilier la plupart des puissances en les rassurant sur la portée de la Révolution. De cette façon le faisceau de la Sainte-Alliance se trouvait rompu, et, cette œuvre remarquable, on peut l'attribuer en grande partie à Talleyrand. L'illustre diplomate a su terminer sa carrière, toujours un peu théâtrale, par un succès qui lui assure les applaudissements de la postérité.

Francis Decrue.

---

304. — **Dictionnaire général de la Langue française** du commencement du xviie siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un *Traité de la formation de la langue*, et contenant : 1° La Prononciation figurée des mots; 2° leur Etymologie; leurs transformations successives, avec renvoi aux chapitres du traité qui les explique; et l'exemple le plus ancien de leur emploi; 3° leur sens propre, leurs sens dérivés et figurés, dans l'ordre à la fois historique et logique de leur développement; 4° des exemples tirés des meilleurs écrivains, avec indication de la source des passages cités, par MM. Adolphe Hatzfeld, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand et Arsène Darmesteter, professeur de Littérature française du moyen-âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des Lettres

de Paris, avec le concours de M. Antoine Thomas, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, ap. Ch. Delagrave. 4 fascicules, A-B; prix : 4 francs.

Il y a quarante ans que M. Hatzfeld travaille à ce Dictionnaire : c'est lui qui en a conçu le plan, qui en a amassé la plupart des matériaux, c'est lui encore qui les a coordonnés avec cette logique serrée, cette méthode rigoureuse qui distinguent son enseignement. Il a eu pour collaborateur, pendant environ dix-sept ans, A. Darmesteter, dont M. Paris a fait le plus juste éloge en disant que « c'était un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue ». Sa mort prématurée, qui a été un deuil pour la science, fut vivement ressentie par M. Hatzfeld : il a été néanmoins assez heureux pour retrouver dans M. A. Thomas, élève de son regretté collaborateur, avec un concours dévoué une connaissance approfondie des langues romanes alliée à un goût judicieux et à une exactitude qui va, je le sais, jusqu'au scrupule, en sorte que l'œuvre, dont quatre fascicules ont déjà paru, ne périclitera point et que l'unité en restera intacte.

Ce Dictionnaire est avant tout un Dictionnaire de l'usage classique, et c'est ce qui explique son titre. Il faut bien lire l'Introduction pour voir l'esprit dans lequel il a été entrepris : elle est très nette et très instructive. Les auteurs n'admettent que « les mots qui ont un emploi déterminé dans la langue écrite ou parlée », c'est-à-dire ceux qui ont été sanctionnés par un long usage et par l'autorité de nos grands écrivains, surtout par ceux du XVII[e] siècle. Par conséquent, ils rejettent ces néologismes qu'inventent chaque jour le caprice et la fantaisie, à moins cependant qu'ils ne soient de formation populaire et comme « les produits naturels de la langue vivante ». Pour ce qui est de la terminologie des sciences, des arts et des métiers, de la flore et de la faune, ils ont eu soin de n'omettre aucun vocable utile, et ils ont même accordé une assez large place aux mots dialectaux, quand ils tendaient à pénétrer dans l'usage. Grâce à la précision des articles, la nomenclature est très riche. Ainsi dans la lettre A nous notons les mots suivants qui manquent même dans Littré : *abeillage*, *abeiller*, *abougrir*, *abracadabrant*, *abscision*, *abyssal*, employé par Bossuet et avant lui par P. Camus, *accroissance*, *acraux*, *adaptable*, *adoucissage*, *adoucisseur*, *aisselette*, *aissette*, *ameulonner*, *ameubler*, *aoûteur*, *aplanisseur*, *apparentage*, etc. Depuis Diez et Littré, la science étymologique a fait de grands progrès : les résultats acquis jusqu'à ce jour en sont savamment résumés dans le Dict. général. L'historique et l'étymologie que Littré donnait à la fin de chaque article ont été mis avec plus de raison au commencement; mais, lorsque le mot de formation populaire a passé immédiatement du latin au français, sans déformation, pour ainsi dire, et a toujours vécu dans la langue, comme, par exemple, *alose*, *air* et *aire*, l'historique n'a pas été jugé nécessaire. A la suite de l'étymologie, on a donné pour les autres l'exemple le plus ancien qu'on ait rencontré. Un mot est une idée : l'esprit est

satisfait de savoir quand il a commencé à prendre son essor, à voler dans la bouche des hommes, surtout quand ces hommes sont nos ancêtres. Le Dictionnaire de Littré, dont la valeur est d'ailleurs incontestable, et qui, à cause de la variété et de la multitude des exemples qu'il contient, sera toujours consulté avec profit par les savants, est dans cette partie tout à fait incomplet. Sur cent mots, quatre-vingts ont chez lui un historique insuffisant. Les termes qui suivent, pour ne citer que ceux-là, *accouchement, acerbité, adjectif, aggravation, adhésion, acéphale, agenouilloir*, ne sont accompagnés que d'exemples modernes; d'autres vocables, et ceux-là très nombreux, en usage dès le XIIe et le XIIIe siècle; n'y sont signalés qu'aux XVe et XVIe siècles, comme *battement, battoir, béatitude, blâmable, bonace, boudine, boulangerie, boursette, boursicaut, brasseur*, etc. Cependant quelque vaste, quelque variée qu'ait été la lecture des auteurs de ce Dictionnaire et celle des collaborateurs qu'ils ont eu l'habileté de recruter, l'histoire d'un assez grand nombre de mots n'est pas encore définitivement arrêtée. Je citerai seulement *accoucher* (au sens moderne), *assermenter, aucunement*, qui datent du XIIe siècle, *abecquer, accusé*, du XIIIe; *abhorrer, aboyeur* 1°, *abruptement, astronomique, abâtardissement, algèbre, agriculteur* et *agriculture, allégorique, abstrus, banquet* qui existent au XIVe; *affriander, assemblage, alternatif, banqueroute* qui ne sont pas rares au XVe; enfin *affaler, affleurement, affrètement*, dont j'ai rencontré l'emploi au XVIe siècle. Et qui sait si quelques-uns de ces vocables ne sont pas antérieurs aux dates que je donne ici? Il est important aussi pour l'histoire de notre langue de noter les néologismes, mais il faut ici se garder d'être trop affirmatif, ce que n'a pas toujours fait Littré. Il donne comme étant des mots nouveaux *actualité, engloutissement*, qui apparaissent dès le XIVe siècle, et aussi *dédaléen, vulgariser, mutilateur, débordément, spécialiser*, qui sont du XVIe. Il semble croire que *compendieusement*, qui existe dès 1416, et qui depuis n'a pas cessé d'être en usage, soit de l'invention de Racine. Les auteurs du Dict. général ne sont tombés que rarement dans ces erreurs: cependant, c'est à tort qu'ils ont classé entre les néologismes *abjectement* (XVIe-XVIIe siècle), *abrupt* (1512), *accrochage* (XVIe siècle) et *atonique*, usité comme terme de médecine vers le milieu du XVIIIe siècle. Nous avons eu, depuis l'origine du français jusqu'à ce jour, tant d'écrivains en tout genre, qu'il faudrait un nombre infini de vies humaines pour connaître tous leurs ouvrages. On a beau en lire qui soient du Nord et du Midi, comme disait La Fontaine : le total de ceux qui restent à feuilleter demeure considérable. M. Paris, dans un article récent, souhaitait que les professeurs qui ont du loisir et une riche bibliothèque, vinssent un peu en aide aux historiens de notre langue; mais les gens de bonne volonté, hélas! ont été en tout temps des oiseaux rares, même parmi les professeurs.

Ce qui fait surtout l'originalité de ce Dictionnaire, ce qui établit sa supériorité sur tous ceux qui ont paru jusqu'ici, c'est la définition des

mots et le classement des sens : « Une définition exacte, est-il dit dans l'Introduction, doit s'appliquer au mot défini, à l'exclusion de toutes les autres, et rendre raison de toutes ses acceptions. » Si, par exemple, *carrière* est expliquée par « lieu fermé de barrières, disposé pour des courses », on confondra ce terme avec un cirque ou un hippodrome ; mais si l'on substitue à cette définition celle-ci : « espace à parcourir dans une course de chars, de chevaux », on fera aisément comprendre les sens simples ou figurés de ce mot. Notre langue abonde en doublets, en synonymes qu'on définit trop souvent les uns par les autres, comme *orner* par *parer, décorer, embellir* et *parer* par *orner, embellir, décorer*. On ne marque pas assez la différence qui existe entre les doublets, tels que *plier* et *ployer*, témoin les définitions données par Littré lui même. Ici, sans doute, les nuances de sens sont difficiles à saisir, et encore plus à traduire, mais un lexicographe pénétrant comme M. H. prouve qu'il n'y a point de vrais synonymes et qu'un trait spécial distingue toujours un mot d'un autre mot. Le classement des significations est un travail encore plus délicat, et qui nécessite une grande connaissance des textes, une science étendue de l'histoire et de la logique du langage. M. Hatzfeld ne se contente pas, comme la plupart des lexicographes, de donner ce qu'on pourrait appeler l'explication la plus générale du mot, et d'en énumérer après les diverses significations, en confondant les acceptions principales avec les acceptions secondaires, mais il en détermine d'abord avec précision le sens étymologique, distingue ensuite les différents groupes de sens, s'il y a lieu, en traçant dans chaque article de grandes divisions séparées les unes des autres par un alinéa et marquées par des chiffres, de manière à indiquer nettement la route que l'esprit a parcourue pour arriver de la signification primitive à la signification actuelle : c'est admirable de déduction et de logique. Qu'on lise avec attention les articles *académie, accompagner, air, action, affaire*, et l'on se rendra compte de la méthode savante des auteurs. Pour ce qui est des exemples, ils ont été choisis avec intelligence et extraits des meilleures éditions. Les auteurs du XVII[e] siècle, qui sont restés nos maîtres dans l'art de penser et d'écrire, en fournissent le plus grand nombre, mais cela ne veut pas dire que l'on se soit fait un scrupule de citer de Vigny, Musset, Hugo, Lamartine et Sainte-Beuve.

D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juin 1891.

M. Paul Meyer communique une ballade française contre les Anglais et en l'honneur de Jeanne d'Arc, dont il a trouvé le texte aux archives départementales de la Drôme, à Valence. Elle paraît avoir été composée en 1429, peu après la levée du siège d'Orléans; c'est le plus ancien document poétique que l'on possède sur Jeanne d'Arc. Elle est ainsi conçue :

Ariere, Englois, to[r]nez ariere,
Vostre sort si ne resgne plus.
Pensés deu treyner vous baniere
Que bons Fransois ont rue jus
Par le voloyr dou roy Jhesus,
Et Janne, la douce pucelle,
De quoy vous estes confondus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

De trop orgueilleuse maniere
Longuemen vous estes tenus.
En France est vous[tre] semet[i]ere,
Dont vous estes pour foulx tenus.
Faucement y estes venus,
Mès par bonne juste querelle
Tourner vous en faut tous camus;
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

Or esmaginés quelle chiere
Font ceuls qui vous ont soustenus
Depuis vostre emprisse premiere,
Je croy qu'i sont mort ou perdus,
Car je ne vois nulle ne nus
Qui de present de vous se mesle,
Si non chetis et maletrus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

Pour vous gages il est conclus
Aiés la goute et la gravelle
Et le coul taillé rasibus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

M. Clermont-Ganneau communique trois inscriptions du Ier siècle de notre ère, gravées sur des ossuaires de pierre qui viennent d'être découverts à un peu plus de 300 m. au nord de Jérusalem, en dehors de la porte de Damas, dans un caveau sépulcral taillé dans le roc. La première, en caractères hébreux, se lit שלם, *schalôm*.

C'est, soit un nom commun, « paix, salut », soit plutôt un nom propre, probablement un nom de femme, Salomé : en effet, le couvercle de l'ossuaire présente la forme triangulaire qui caractérise, en Orient, les sépultures féminines. Les deux autres textes sont grecs : l'un ne comprend qu'un simple nom d'homme, ΚΡΟΚΟΣ, l'autre se compose de trois mots :

[Ἰω]σήπου πενθεροῦ
[? Δρ]όσου

Δρόσος, si c'est bien ainsi qu'il faut lire, pourrait être une variante de Δρούσος, Drusus, nom qui fut porté par divers personnages juifs.

M. de Lasteyrie annonce que M. Sauvageot, architecte chargé de la restauration de l'église de Château-Landon (Seine-et-Marne), a découvert un châssis de bois du commencement du XIe siècle, qui permet de se rendre compte du procédé au moyen duquel étaient, à cette époque, enchâssés les vitraux. C'est une découverte importante pour l'histoire et la technique de l'industrie verrière avant le XIIe siècle.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce au siècle d'Alexandre.

M. Théodore Reinach fait une communication sur trois passages du livre d'Aristote nouvellement découvert, la *Constitution d'Athènes*, qui ne lui paraissent pas pouvoir être authentiques. L'un attribue à Dracon une constitution qui offre des analogies surprenantes avec la constitution oligarchique introduite à Athènes en l'an 411 avant notre ère. Le second fait remonter à Solon l'institution du tirage au sort des magistrats. Le troisième prête à Thémistocle un rôle actif dans la ruine de l'Aréopage. M. Th. Reinach pense que ces trois morceaux menteurs auront été empruntés à un ouvrage que nous savons avoir été conçu dans le même esprit, celui de Critias, qui fut disciple de Socrate et l'un des trente tyrans.

M. Viollet, sans repousser absolument la conjecture de M. Théodore Reinach, demande si l'on doit admettre l'infaillibilité d'Aristote et s'il suffit qu'un passage de ses œuvres soit erroné pour qu'on soit en droit d'en nier l'authenticité.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : GOYAU (Georges), *Chronologie de l'empire romain*; — par M. Delisle : *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*; — par M. Renan : CHAULIAC (Guy DE), *la Grande Chirurgie*, publication de M. E. NICAISE.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 22 juin — 1891

306. — Jos. LANGEN, **Die Clemensromane;** ihre Enstehung und ihre Tendenzen. Gotha, Perthes, 1890; VI-167 pp. in-8. Prix : 3 M. 60.

307. — Carl CLEMEN, **Die Religions philosophische Bedeutung des stoisch-christlichen Eudæmonismus in Iustins Apologie :** Studien und Vorarbeiten. Leipzig, Hinrichs; VIII-158 pp. in-8. Prix : 2 M. 50.

308. — Hans STAEHELIN, **Die gnostischen Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Hæretiker :** sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles, die Gwynn'schen Cajus und Hippolytus-fragmente. Zwei Abhandlungen von Adolf HARNACK. Leipzig, Hinrichs (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, VI, 3); 1890, 133 pp. in-8. Prix : 4 M. 50.

M. Langen suppose que la collection des Apocryphes de Clément de Rome se rattache à la destruction de l'église de Jérusalem, en 135, et à l'accaparement de la primauté par l'église de Rome à la suite de cet événement. Il faudrait pour cela prouver que les Clémentines ont été connues en Occident avant la fin du IVe siècle ou tout au moins du IIIe. Rien n'est plus incertain que ce que M. L., après M. Lipsius, a voulu tirer d'Hégésippe ou du dialogue de saint Justin avec Tryphon. Malgré l'érudition déployée par M. L., il semble bien que les Clémentines restent les différentes parties d'un roman édifiant, sans portée théologique spéciale. La thèse de M. L. suppose que la primauté romaine n'a pu s'exercer avant 135. Il est obligé ainsi de négliger certains faits assez graves, dont la portée a été très bien mise en lumière par M. Harnack, auteur non suspect de *Vaticanisme* [1].

La tentative de M. Clemen, rechercher les éléments de la philosophie de saint Justin dans son *Apologie* et les traces de l'eudémonisme stoïcien, pouvait avoir son intérêt. Malheureusement tout se borne au titre de la brochure. On s'imagine que pour étudier saint Justin, il faut le lire, le citer et le discuter. La méthode de M. C. est différente. Il préfère amalgamer avec ses propres idées celles de Loofs, Harnack, Pfleiderer, Ritschl, Ueberweg, Wundt, Kaftan, Hermann, Schopenhauer, Lipsius, Biedermann, Hilgenfeld, Holtzmann, etc., etc. Quand la pensée de M. Cle-

men interprétant celle de saint Justin se sera dégagée de tout ce fatras, on pourra juger de l'eudémonisme de l'*Apologie*.

M. Staehelin fait une recherche et un classement méthodiques des sources dans lesquelles a puisé l'auteur des *Philosophoumena* pour exposer et réfuter les doctrines gnostiques. Il résulte de cet examen que l'auteur (saint Hippolyte?) a exploité une source de seconde main ; de plus les doutes élevés par M. Salmon dans l'*Hermathena* sur la réalité des systèmes réfutés et l'authenticité des citations sont plutôt confirmés qu'ébranlés. S'il en est ainsi, on peut dire que la question de l'auteur des *Philosophoumena* se pose de nouveau. Il est bien difficile d'admettre que saint Hippolyte, l'auteur reconnu jusqu'ici de cet ouvrage, ait été trompé. Peut-on admettre qu'il ait trempé sciemment dans une falsification ? Quelle que soit la réponse donnée à cette question, on doit remercier M. S. de l'analyse approfondie à laquelle il vient de se livrer. Ce fascicule des *Texte und Untersuchungen* se termine par deux courtes mais précieuses additions de M. Harnack. Il a retrouvé dans l'écrit de saint Ambroise *De paradiso* sept nouveaux fragments des *Syllogismes* d'Apelles, le disciple de Marcion. On sait que cet ouvrage était consacré à prouver, en trente-huit livres au moins, que les livres de Moïse étaient un tissu de mythes et l'œuvre des hommes. Dans le second article, M. H. présente une traduction allemande (d'après l'anglais de Gwynn) de fragments des *Capita Hippolyti aduersus Gaium* retrouvés dans le commentaire du jacobite Barsalibi sur l'Apocalypse. Nous avons ainsi un certain nombre de renseignement certains sur le personnage combattu par Hippolyte. Il a réellement existé et vivait vers 200 ap. J.-C. C'était un adversaire des Marcionites, notamment de leur chef romain, Proclus. On s'était demandé si, dans sa polémique contre les Marcionites, il s'était borné à contester l'autorité de l'Apocalypse, ou s'il avait étendu son exclusion à l'évangile de saint Jean. Nous savons maintenant que la première hypothèse est seule vraie. C'est sur ce point que Gaius se sépare des aloges. Enfin ces fragments montrent que l'on mettait encore une différence entre l'*Écriture* et saint Paul, dans la communauté romaine au temps de Gaius. Cet état du canon concorde avec celui que présente le *De aleatoribus* et confirme l'hypothèse de M. Harnack sur la date de ce dernier écrit.

Paul Lejay.

---

309. — **Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France**, par Fustel de Coulanges. La Gaule Romaine, ouvrage revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur, par Camille Jullian. Paris, Hachette, xiv-332 pages.

Ce volume est la troisième édition du commencement d'un livre qui avait déjà eu deux éditions, l'une en 1875, l'autre en 1878. L'édition de 1878 a le même titre que celle de 1891 : *Histoire des institutions poli-*

tiques de l'ancienne France; mais le sous-titre est plus développé en 1878 que dans l'édition de 1891 et il indique trois sujets d'étude : *L'empire romain, les Germains, la royauté mérovingienne.* Or l'empire romain [en Gaule] est le sujet exclusif du volume de 1891, comme l'indique le sous-titre : *La Gaule romaine.* Ajoutons même que ce sujet n'y est pas épuisé. Les six derniers chapitres de la première partie de l'édition de 1878, qui traitent de la propriété et des classes de la société sous la domination romaine, manquent dans l'édition de 1891. Mais par contre, dans cette édition, la matière étudiée est traitée avec plus de développement que dans la précédente. Aux 214 premières pages de l'édition de 1878 correspondent 329 pages dans celle de 1891.

Il y a quelques additions dans le texte : ainsi le premier chapitre de l'édition de 1878 : « Du gouvernement de l'état social des Gaulois », s'est beaucoup étendu et forme dans l'édition de 1891 trois chapitres : I. « Qu'il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois. » — II. « Du régime politique des Gaulois. » — III. « Des diverses classes de personnes chez les Gaulois. » Mais les principales additions se trouvent dans les notes, où s'étale un appareil d'érudition étranger jusque-là aux publications du savant auteur.

Après avoir conquis, sur les traces de Montesquieu, un rang éminent parmi les penseurs et les écrivains français qui ont fait de l'histoire l'objet de leurs méditations et de leurs compositions littéraires, Fustel de Coulanges, pendant les derniers temps de sa trop courte carrière, a éprouvé le désir de cueillir quelques-uns des lauriers modestes qu'on peut récolter sur la route laborieusement ouverte, il y a deux siècles, par les travaux célèbres, mais peu lus, des Bénédictins. Pourtant, l'exemple des savants religieux n'avait rien d'encourageant. Mabillon est le plus illustre des érudits qu'a produit l'ordre de Saint-Benoît ; et le *De re diplomatica,* celui des ouvrages de ce savant qui a obtenu le plus de succès, a eu en tout, dans l'espace de plus de deux cents ans, de 1681 à nos jours, trois éditions, dont Mabillon n'a vu que la première.

Les trois hommes qui, dans notre siècle, ont représenté, au degré le plus éminent, la science dont Mabillon a été le créateur, B. Guérard, N. de Wailly et M. Léopold Delisle, n'ont donné qu'une édition des *Prolégomènes du polyptique d'Irminon,* des *Éléments de Paléographie* et des *Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie;* or, dès 1878, Fustel de Coulanges avait entre les mains la *septième* édition de *La cité antique,* dont la première édition avait paru quatorze ans plus tôt, en 1864.

L'ambition lui est venue pourtant de prendre B. Guérard pour chef de file. Un jour, lui et moi, nous suivions de loin l'enterrement de je ne sais plus quel confrère et nous causions de nos études : « Je suis », me dit Fustel, « l'élève de Guérard ». Il parlait avec ce ton de conviction profonde et cette sincérité qui a toujours été sa force et qui, chez ses jeunes disciples, mêle un si légitime respect à l'admiration causée par le

talent du maître. J'éprouvais, dans une certaine mesure, la même impression que les disciples de Fustel, mais je sentais aussi malgré moi un sentiment tout différent. Quel serait mon premier mouvement si un jour mon cher confrère M. Léopold Delisle me disait : « Je suis l'élève de Michelet »?

Fustel de Coulanges n'avait évidemment jamais assisté aux cours de Guérard. Je les ai suivis, et Guérard est du petit nombre des professeurs dont j'ai rédigé les leçons sans y être contraint, comme on l'est au lycée. Il n'y a jamais eu deux hommes plus différents comme méthode et comme tempérament que Guérard et Fustel.

Il me semble encore entendre, en 1849, je crois, la leçon de Guérard sur la question de savoir qui exerçait le pouvoir législatif dans la France carolingienne. Après nous avoir exposé les systèmes des savants modernes, il nous donna le relevé des textes du moyen âge sur lesquels ces systèmes sont fondés, il indiqua exactement pour chacun les éditions principales, disant le titre de chaque ouvrage, les numéros des volumes et des pages, mais sans nous apprendre quelle était à lui sa manière de voir sur cet important sujet, et il conclut : « Vous lirez ces textes, Mes-« sieurs, et vous vous formerez une opinion personnelle. » Adolphe Tardif, depuis professeur de droit à l'École des Chartes, assistait à cette leçon, il partit furieux ; et je me suis procuré tout dernièrement le petit amusement de mettre dans le même état d'esprit un des élèves les plus distingués de Fustel de Coulanges, un des collaborateurs les plus actifs et les plus savants de la *Revue critique*, en lui répétant le résumé de cette leçon ; je l'ai fait sortir de ses gonds : « Mais », s'écria-t-il, « ce n'était pas une leçon. »

Les procédés de Guérard étaient donc tout autres que ceux de Fustel ; d'autre part, Guérard était aussi froid que Fustel ardent et passionné. D'éloquence il n'y a jamais eu trace dans les leçons de Guérard, jamais je n'y ai entendu ces applaudissements enthousiastes que provoquait Fustel et dont les murs de la Sorbonne renvoient encore l'écho. La froideur de Guérard était bien connue ; un jour, en 1853, je crois, je m'étais permis de plaisanter D. Pitra — qui n'était pas encore le cardinal Pitra — sur quelques phrases un peu ronflantes de sa vie de saint Léger. « Vous « serez toujours tous », me répondit-il, « bâtis sur le modèle de votre « glacial maître Guérard, mais dites-moi le nombre qui se vend de ses « œuvres et des vôtres, puis nous comparerons vos chiffres avec le chiffre « qu'atteint la vente de la vie de saint Léger. »

Chez Fustel de Coulanges, la prétention de se poser en érudit s'est produite peu à peu, elle a été grandissant avec les années. Le livre dont nous allons faire la critique, est celui où cette ambition se manifeste au degré le plus élevé : il s'est aperçu lui-même de cette évolution et voici comment il l'explique :

« J'appartiens à une génération qui n'est plus jeune et dans laquelle « les travailleurs s'imposaient deux règles : d'abord, étudier un sujet

« d'après les sources observées directement et de près, ensuite ne pré-
« senter au lecteur que le résultat de leurs recherches ; on lui épargnait « l'appareil de l'érudition, l'érudition étant pour l'auteur seul et non « pour le lecteur ; quelques indications au bas des pages suffisaient au « lecteur qu'on invitait à vérifier. Depuis une vingtaine d'années, les « procédés habituels ont changé : l'usage aujourd'hui est de présenter au « lecteur l'appareil d'érudition plutôt que les résultats. On tient plus à « l'échafaudage qu'à la construction. L'érudition a changé ses formes et « ses procédés, elle n'est pas plus profonde, l'exactitude n'est pas d'au-« jourd'hui, mais l'érudition veut se montrer davantage. On veut avant « tout paraître érudit. Plusieurs tiennent même beaucoup plus à le pa-« raître qu'à l'être. Au lieu qu'autrefois on sacrifiait volontiers l'appa-« rence, c'est parfois la réalité qu'on sacrifie. Au fond, les deux méthodes, « si elles sont pratiquées loyalement, sont également bonnes : l'une régnait « il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai écrit mes premiers ouvrages, l'autre « règne au jour présent [1] ».

A lire ces lignes, il semble que depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis 1875, date de la première édition du livre dont nous allons rendre compte, une grande révolution s'est produite dans la forme des œuvres érudites : Fustel de Coulanges aurait-il été du nombre des hommes qui, lorsqu'ils tournent la tête, croient que le monde entier la tourne avec eux ?

Dans la troisième édition des *Institutions politiques de l'ancienne France*, 1891, les notes, composées en grande partie de textes latins, occupent environ un tiers des pages, tandis que dans les deux premières éditions les textes anciens tenaient peut-être vingt fois moins de place Mais le système auquel Fustel de Coulanges s'est rallié dans les dernières années de sa vie, est beaucoup plus ancien qu'il ne se l'imaginait quand il a écrit sa préface.

Non seulement c'est celui de M. L. Delisle dans ses *Études sur la condition de la classe agricole*, imprimées en 1852, vingt-trois ans avant la date fixée par Fustel, mais c'est aussi le système d'un des auteurs les plus éminents qui ont précédé Fustel dans ses études sur l'histoire la plus ancienne de la France, je veux parler de Mlle de Lézardière dans sa *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, ouvrage écrit au siècle dernier et publié en 1844, et que Fustel avait connu, mais qu'il avait oublié. Sans donner à ses notes le même développement que Mlle de Lézardière, Augustin Thierry, dans ses *Récits des temps mérovingiens*, 1840, reproduit systématiquement aux bas des pages toutes les parties importantes des textes latins sur lesquels il se fonde, et il cherche de cette manière à dispenser le lecteur sceptique de rien vérifier, tandis que, suivant M. Fustel de Coulanges, tous les auteurs français ont, jusqu'en 1875, cru inutile de rendre ce service aux critiques.

---

1. Pages IV, V.

La vérité est qu'il y a plusieurs manières de composer un livre d'histoire : on peut n'indiquer aucune source, c'est le procédé de M. Mommsen dans son *Histoire romaine ;* on peut renvoyer aux auteurs dont on s'est servi, en donnant seulement le titre des ouvrages avec le numéro du livre et du chapitre, c'est ce qu'a fait ordinairement M. Duruy dans son *Histoire des Romains ;* on peut enfin reproduire textuellement les monuments principaux sur lesquels on s'appuie, — soit en les insérant dans sa rédaction, comme l'ont fait, par exemple, Zeuss, *Die Deutschen*, 1838, et, depuis lors, M. Mommsen dans les notices historiques qu'il a insérées au *Corpus inscriptionum latinarum*, — soit en les plaçant en note comme Mlle de Lézardière, comme Augustin Thierry, comme Fustel de Coulanges dans le volume dont nous rendons compte ; — et ce dernier procédé, comme on le voit, ne remonte pas à vingt-cinq ans seulement, quoique Fustel se le soit imaginé et l'ait écrit avec la même conviction naïve que tant d'autres assertions.

Quelqu'un posera la question de savoir si, dès qu'on a mis au bas des pages d'un livre français beaucoup de notes en latin, on est par cela même un érudit. Non, répond Fustel de Coulanges. Je suis entièrement de son avis, et, comme exemple à l'appui de sa doctrine sur ce point si juste, on pourrait peut-être donner la partie de son ouvrage que je vais étudier, celle qui concerne les débuts de la domination romaine en Gaule.

L'érudition historique ne consiste pas seulement à copier exactement dans une édition les textes des écrivains de l'antiquité, un de ses objets principaux est de fixer la source où a puisé chacun de ces écrivains et d'établir ainsi quelle est la valeur de ses assertions lorsqu'il reproduit un auteur plus ancien. Quand les écrivains de l'antiquité, au lieu d'être des compilateurs ou des arrangeurs, sont originaux, l'érudit moderne doit chercher à saisir la pensée de ces écrivains. La pensée d'un homme politique n'est pas la même que celle d'un théologien, d'un philosophe ou d'un professeur d'humanité, elle ne s'exprime pas de la même façon.

Voyons dans quelle mesure Fustel de Coulanges s'est acquitté de cette double tâche de l'érudit.

Pour l'étude de la Gaule barbare, il indique, p. 1-2, cinq auteurs à consulter, César d'abord, ensuite Polybe dont il se défie, puis Diodore, Strabon, Dion Cassius « qui n'ajoutent que peu de traits à ce que dit César ». De Poseidonios, pas un mot [1].

Poseidonios, qui visita la Gaule environ quarante ans avant César, n'était pas comme César un homme politique, c'était un vrai savant ; il parcourut la Gaule pour s'instruire, et pour instruire en même temps ses contemporains et la postérité ; son livre, dont on a recueilli les débris, a été la source principale où Diodore et Strabon ont puisé ce qu'ils nous apprennent de la Gaule ancienne, et il est bien possible que la

1. Il y a cependant une citation de cet auteur à la p. 34.

peinture des mœurs des Gaulois au livre VI du *De bello gallico* ait été prise en grande partie chez Poseidonios par César ou par ses secrétaires. Mais, quand Fustel de Coulanges a écrit la liste des sources à consulter sur l'histoire de la Gaule, il ignorait les travaux par lesquels on a, en partie du moins, reconstitué l'œuvre de Poseidonios. César est presque le seul auteur que Fustel ait consulté, et, quand par exception il s'est servi de Diodore et de Strabon, la question de savoir si c'était Poseidonios qu'il lisait ne l'a pas préoccupé.

Le livre de César, principale source de M. Fustel quand il s'agit des Gaulois, est partout l'œuvre d'un homme politique, dont le but est l'empire dans sa patrie grandie au dehors par la conquête. Si on lit son livre sans se rendre compte de l'aspect spécial sous lequel il a forcément vu toutes choses, on s'expose à des erreurs d'appréciation analogues à celles que l'on commettrait en appliquant aux mémoires de Talleyrand les mêmes procédés de critique qu'à Grégoire de Tours ou à Saint-Simon.

Quand, au début du *De bello gallico*, écrit comme l'on croit dans l'hiver de 52-51 avant notre ère, deux ans avant le passage du Rubicon, César donne en quelques lignes la description de la Gaule dont il vient de terminer la conquête, c'est l'administrateur qui parle, c'est le conquérant qui impose le nom de Gaule à la région située entre l'Océan, les Pyrénées, les Cévennes et le Rhin, malgré la diversité des populations qui habitaient ce vaste territoire. En donnant comme titre à son premier chapitre ces mots : « qu'il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois », Fustel de Coulanges exprime ou une doctrine fausse, ou une naïveté. La doctrine est fausse si l'on prend le mot Gaulois, *Galli*, dans le sens restreint. Le mot *Galli* a chez César deux sens différents; il a dans quelques passages le sens ethnographique et restreint, alors il est synonyme de *Celtae*, il désigne la population établie entre la Garonne, les Cévennes et la Seine [1], il désigne une nation; il a ailleurs le sens que César conquérant a introduit d'autorité dans la géographie administrative des Romains et qui, grâce à la domination toute puissante exercée aujourd'hui par Rome sur les esprits cultivés, est encore reçu maintenant partout : il désigne alors, sans distinction de nationalité, tous les hommes, de n'importe quelle race, qui habitent entre les Pyrénées et le Rhin. Il est une création arbitraire et ne correspond pas plus à l'état politique qui a précédé la conquête romaine, qu'à l'état politique présent de la Gaule des Romains, il n'y a donc aucune conséquence à en tirer quand on veut rechercher ce qu'était la Gaule indépendante. Que diraiton de ce raisonnement : du Rhin aux Pyrénées, il y a bien des peuples différents : Hollandais, Belges, Allemands, Suisses, Français, donc il n'y a pas d'unité nationale en France?

L'unité nationale existait dans la Celtique ; elle y existait d'une façon analogue à celle qu'a longtemps offerte la Suisse, avec mélange d'États

1. *De bello gallico*, liv. I, c. 1, § 1 et 2; liv. II, c. 1, § 3.

souverains et d'États sujets, jusqu'à la fin du siècle dernier, avec hégémonie alternative de Berne, Zurich et Lucerne, en ce siècle jusqu'en 1848. Au lieu de Berne, Zurich et Lucerne, écrivons *Arverni, Aedui;* au lieu d'hégémonie, disons *principatus* et nous aurons à peu près la Celtique ou Gaule propre de César. Fustel de Coulanges se trompe quand il affirme, p. 67, que les Gaulois « ne concevaient guère d'autres corps « politiques que leurs petits États ou leurs cités ».

Je vois encore Fustel de Coulanges lisant César dans son cabinet de travail de la rue de Tournon; c'était un exemplaire d'une de ces éditions du *De bello gallico* qu'a données la librairie Weidmann, et où le texte annoté de Kraner a été revu et corrigé par W. Dittenberger. « Je lis César, j'ai lu César », me disait-il; il lui semblait qu'une fois cela fait, il avait accompli sa tâche.

Il s'était bien gardé de lire la préface et l'index géographique de son exemplaire, l'index dont l'article *Gallia* lui aurait appris la distinction des deux sens de *Galli* chez César [1], la préface où il aurait pu acquérir des notions plus exactes sur l'effectif de l'armée romaine commandée par César en Gaule. Il y aurait vu qu'en 54, suivant César, deux légions réunies pouvaient mettre en ligne à peine sept mille combattants et qu'à la fin de la guerre civile soixante cohortes formaient un total de vingt-deux mille hommes, soit deux mille neuf cent trente par légion [2]. Il n'aurait, par conséquent, pas écrit, p. 46, que César ne dit nulle part combien ses légions comptaient de soldats.

Il avait cependant lu les passages qui contredisent sa doctrine, mais est-ce en une ou deux lectures qu'on peut parvenir à comprendre complètement un texte aussi long que le *De bello gallico*, en saisir toute la portée et se fixer tous les détails dans la mémoire, surtout quand on se prive volontairement des lumières d'autrui?

Par autrui je n'entends pas seulement nos contemporains; je parle aussi des anciens.

Quand, par exemple, on veut porter un jugement sur la valeur à attribuer au texte de César, VI, 17, concernant les dieux de la Gaule, on ne peut séparer ce texte des inscriptions où les dieux gréco-romains nommés par César sont assimilés à divers dieux gaulois. Ces inscriptions nous font comprendre la doctrine romaine formulée très brièvement par le conquérant de la Gaule. Cette doctrine consiste à réunir sous la même étiquette gréco-romaine un grand nombre de dieux gaulois différents. On a donné quelque part un relevé, évidemment incomplet, des noms des divinités gauloises que les inscriptions assimilent à ces dieux; pour Mercure, par exemple, il y en a dix. La politique romaine exigeait l'assimilation des dieux de la Gaule aux dieux romains;

1. Onzième édition, p. 375.

2. *De bello gallico*, liv. V, c. XLIX, § 7; *De bello civili*, liv. III, c. LXXXIX. Cf. *De bello gallico*, édition précitée, p. 42.

l'assimilation des dieux était nécessaire, si l'on voulait arriver à l'assimilation des hommes, but de la politique de César et de ses successeurs ; elle était d'autant plus facile que César et le reste de l'aristocratie romaine avaient en matière de religion l'incrédulité la plus absolue. César, dit Fustel de Coulanges, a écrit : « Les Gaulois croient de ces dieux (Mercure, Apollon, etc.) à peu près ce que NOUS en croyons » (p. 115). Cela aurait voulu dire : les Gaulois ne croient pas à leurs dieux. César a écrit bien plus habilement : *De his eandem fere quam* RELIQUAE GENTES *habent opinionem* (liv. VI, c. XVII, § 2).

César était grand pontife, ajoute Fustel : donc en matière de religion, sa doctrine a une grande autorité ; mais le grand pontife avait des fonctions exclusivement ritualistes, il n'était chargé d'aucun enseignement dogmatique. César a dit de la religion gauloise ce que dira toujours un homme politique sensé qui veut éviter les difficultés inutiles et que préoccupe avant tout le désir d'aplanir les obstacles ; il faut être bien naïf pour croire qu'un homme politique parle et écrit la même langue que les théologiens, les professeurs d'humanités et les philosophes. Le scepticisme dogmatique absolu des Romains en matière de religion explique en grande partie les résultats qu'ils ont obtenus et qui paraissent merveilleux quand on compare à la Gaule antique l'Algérie et l'Inde modernes, quand on met en regard les résultats de l'apparente conversion de César à la religion des Gaulois et ceux de la conversion de Menou au Mahométisme. Pourquoi Jacques II a-t-il été détrôné ? Pourquoi Henri IV est-il devenu catholique ? et pourquoi voit-on encore, de nos jours, des princes et des princesses prendre la religion de leurs sujets ? *Qui potest capere capiat.*

César a dit que les dieux des Gaulois étaient identiques à ceux de Rome, les Romains l'ont répété après lui, les Gaulois l'ont cru et la Gaule est devenue romaine ; elle l'est encore aujourd'hui de langue et d'institutions : ceux qui ne comprennent pas la cause et la liaison de ces faits n'auront jamais l'intelligence de l'histoire politique. Il y aura toujours des savants qui interpréteront le texte de César comme il faudrait le faire, si l'auteur avait été leur collègue soit à la faculté de philosophie, soit dans le corps honnête et consciencieux des professeurs de gymnase, sans concevoir qu'un homme politique véritable n'a pas le cerveau fait comme eux et que la politique, par des procédés qui ne sont pas à leur usage, arrive à des résultats qu'ils n'atteindront jamais.

Fustel de Coulanges écrivait la plupart du temps avec des notes trop brèves et en se fiant pour les compléter à une mémoire infidèle ; sa traduction du passage de César qui vient d'être cité en donne une preuve ; en voici une autre. Au chapitre LXIII du livre VII, César expose que, dans une assemblée générale de la Gaule tenue au mont Beuvray, *Bibracte*, en 52, les *Aedui* auraient voulu se faire donner le commandement suprême, *ut ipsis summa imperii tradatur*. On alla aux voix : *multitudinis suffragiis res permittitur*, l'Arverne Vercingétorix fut élu *imperator*.

Les Aedui furent fort tristes d'avoir perdu le principat et d'être supplantés par les Arvernes : *magno dolore Aedui ferunt se dejectos principatu.* De tout ce chapitre, un seul membre de phrase était resté dans la mémoire de Fustel : *multitudinis suffragiis res permittitur.* Il écrit, p. 59, note : « Cette dictature lui fut renouvelée (à Vercingétorix) par « une assemblée un peu *tumultuaire.* César raconte comment il y fit in- « tervenir *inopinément* la multitude. Il y avait apparemment un *parti* « *aristocratique* qui eût désiré un autre chef. » Il ne s'agissait ni de *parti aristocratique* ni de parti démocratique : la question était de savoir qui des *Arverni* ou des *Aedui* aurait le principat. L'intervention de la multitude n'eut rien *d'inopiné,* César ne dit rien qui puisse le faire supposer. Suivant Strabon, l'élection d'un général annuel par la multitude, ὑπὸ τοῦ πλήθους, était de règle dans chaque État [1]. L'élection du général en chef par le suffrage universel était donc toute naturelle et la qualification de *tumultuaire* donnée à l'assemblée par Fustel est arbitraire.

Arbitraire est également son assertion que la peine de mort « était « prononcée par les prêtres », p. 121. César dit que la peine la plus forte qui fût prononcée par les druides était une sorte d'excommunication (liv. IV, c. xiii, § 6), et que, lorsqu'on brûlait des criminels, les druides faisaient fonction de bourreaux (liv. VI, c. xvi) ; bourreau et juge ne sont pas synonymes.

Enfin la prétention de vouloir rejeter tout développement du texte de César, quand ce développement n'est pas fondé exclusivement sur ce texte même, est beaucoup moins scientifique que l'éminent auteur ne l'a cru.

Voici un exemple : « Les historiens modernes disent volontiers que « l'éduen Divitiac était un druide, mais César, qui a été en rapports « constants avec lui, ne mentionne nulle part cette particularité » (p. 29, note). C'est exact. Mais César mentionne deux fois le voyage de Divitiacus à Rome pour implorer le secours des Romains contre Arioviste (liv. I, c. xxxi, § 9 ; liv. VI, c. xii, § 5) ; Divitiacus, n'ayant rien obtenu du sénat, s'adressa à César qui accorda l'intervention demandée (liv. I, c. xxxi-xxxiv). Or, nous savons par Cicéron, *De divinatione,* liv. I, c. xl, que, pendant le voyage de Divitiacus à Rome, le grand orateur fut en relation avec l'ambassadeur gaulois, et c'est Cicéron qui nous apprend que Divitiacus était druide ; du silence de César sur ce point, il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est que, dans l'opinion de César, les fonctions sacerdotales de Divitiacus n'ajoutaient rien à la gloire de César.

Le système de Fustel de Coulanges l'a mené très loin quand il a voulu déterminer le sens des passages de César qui concernent le droit gaulois. Il s'est privé, avec intention, des lumières que jette sur ces passages l'étude des législations comparées. Il a cru cette étude inutile et ne l'a pas faite ; de là, dans son intelligence si distinguée, une lacune et l'incapacité de

1. Strabon, livre IV, c. iv, § 3, édition Didot, p. 164, l. 7-9.

comprendre la doctrine de ses contradicteurs en cette matière spéciale.

J'ai dit quelque part que, lorsqu'il s'agissait d'intérêts privés dans la Gaule barbare, le demandeur ne pouvait contraindre le défendeur à comparaître devant le tribunal public, et que les crimes et délits contre les personnes étaient considérés comme lésant seulement un intérêt privé; j'ai écrit qu'en Gaule « celui qui est accusé de vol n'est pas obligé « de se soumettre à la juridiction du tribunal public »[1]. C'est le droit primitif des Indo-Européens, c'est ce qui explique en Gaule les guerres continuelles, le patronage des grands, l'intervention amiable des druides. Fustel de Coulanges prétend que, suivant moi, « il n'existait chez « les Gaulois aucune justice publique pour vider les procès et punir les « crimes », p. 21. Mais non, il existait une justice publique, seulement on n'était pas obligé de se soumettre à elle, quand les procès ne concernaient, quand les crimes ne lésaient que des intérêts privés; c'est le droit homérique, c'est le droit le plus ancien des Germains, c'est le droit irlandais, c'est le droit primitif des Indo-Européens.

Suivant Fustel de Coulanges, je prétends retrouver le droit de l'ancienne Gaule dans de « soi-disant codes irlandais »... « qui ne nous sont « connus que par des mss. du XII[e] siècle » (p. 120). Ainsi, d'après Fustel, on ne doit pas donner aux traités de droit irlandais et au droit irlandais lui-même d'autre date que celle des manuscrits qui nous ont conservé et ces traités et ce droit.

Qu'aurait-il dit de ce raisonnement ci : les manuscrits les plus anciens du *De bello gallico* de César datent du IX[e] siècle de notre ère, donc : 1° c'est au IX[e] siècle de notre ère que César a écrit le *De bello gallico;* 2° la conquête de la Gaule par les Romains date du IX[e] siècle; or, nous avons des diplômes mérovingiens du VII[e] et du VIII[e] siècle ; donc la rédaction du *De bello gallico* et la conquête de la Gaule par César sont postérieures aux rois mérovingiens.

Le plus ancien ms. qui nous conserve, même fragmentairement, un texte de droit irlandais est le *Lebor na h Uidre*, écrit au plus tard en 1106. En doit-on conclure que le *Senchus Môr,* dont ce ms. contient une citation, a été rédigé entre 1101 et 1106 et que tous les principes de droit attestés par le *Senchus Môr* datent de la rédaction de ce traité ainsi fixée chronologiquement, datent, par conséquent, des années 1101-1106. Mais non : le *Senchus Môr* a été rédigé bien antérieurement à l'année 1101 ; sa langue l'établit et une partie des principes de droit qu'il contient sont de beaucoup de siècles plus anciens que sa rédaction.

C'est surtout sur ce dernier point que je veux insister. Les études de droit comparé mènent à des résultats chronologiques, comme la grammaire comparée.

Voici un exemple du procédé de raisonnement de Fustel appliqué à la grammaire comparée. Le plus ancien exemple du mot latin *pater* est

---

1. *Revue celtique*, t. VII, p. 3.

celui qui se trouve dans la loi des douze tables, table IV : *Si pater filium ter venum duit filius a patre liber esto.* Je ne discuterai pas la question de savoir si cette maxime doit être datée d'après le ms. le plus ancien de Cicéron, *De legibus,* qui nous l'a conservé. Mais serait-il même sage de raisonner ainsi : le mot latin *pater* apparaît pour la première fois dans la loi des douze tables, l'an 451 avant J.-C., donc, on ne peut affirmer que ce mot existât antérieurement à l'année 451? La grammaire comparée établit ce que vaut un pareil raisonnement; le mot *pater* est indo-européen et remonte à une date antérieure à celle où les populations qui ont parlé le sanscrit se sont séparées de celles qui ont parlé le latin et le grec ancien.

Le droit comparé mène à des résultats analogues à ceux que donne la grammaire comparée. Je comprends qu'on les discute, mais la fin de non recevoir, tirée de la date des manuscrits ou même de la date de rédaction des traités, atteste l'incompétence de la critique; c'est une nouvelle édition de l'antique maxime : *graecum est, non legitur.* « J'ai lu César, je m'en tiens là; le reste : *graecum est, non legitur* ».

Fustel insiste : « Le droit gaulois n'exista peut-être jamais. Peut-être « y eût-il autant de droits que de peuples gaulois... César avait com- « mencé par dire : *Legibus inter se differunt* » (p. 120, note). Le texte latin est cité à contre sens. Il est tiré, non du livre VI où César parle du droit des Gaulois, mais du livre I, c. 1, § 2. César vient de dire que dans le territoire conquis par lui, dans la *Gallia* [*comata*], il faut distinguer trois parties, disons trois nations : les Belges, les Aquitains, les Celtes ou Gaulois, il ajoute que ces trois nations, *lingua, institutis, legibus inter se differunt,* c'est-à-dire que la langue, les institutions et les lois des Belges sont différentes de la langue, des institutions et des lois des Aquitains et des Celtes ou Gaulois ; qu'une différence analogue sépare les Aquitains des Celtes ou Gaulois; mais il ne se suit pas de là que tous les peuples entre lesquels se divisait la nation des Celtes ou Gaulois n'aient pas eu la même langue, les mêmes institutions et les mêmes lois, que chez les Belges il n'ait pas existé le même accord; tout au contraire, pour comprendre César, il faut admettre que tous les Celtes ou Gaulois avaient la même langue, les mêmes institutions et les mêmes lois, et que chez les Belges se trouvait la même unité.

Je m'arrête ici, j'aurais encore à protester contre bien des doctrines de détail, à montrer, par exemple, comment la note 2 de la page 36 sur le mot *ambactus* ne peut donner que des idées fausses au lecteur, comment ma doctrine sur la fête du dieu Lugus a été exagérée et rendue absurde (p. 3, note 3; p. 7, note 3), comment Fustel se trompe quand il prétendait avoir prouvé que le druidisme a succombé « sans que nous puis- « sions dire avec certitude s'il est tombé par l'effet de la politique romaine » (p. 114) etc., etc.

Il me suffit d'avoir indiqué en général quels sont, à mon avis, les côtés

faibles d'un des livres les plus profonds et les mieux composés qui aient été écrits en France sur l'origine de notre histoire.

Le jeune mais érudit éditeur de Fustel a mis dans sa préface quelques réserves : « Sur plus d'un point, » dit-il, « je ne puis partager l'opinion « de l'auteur, par exemple sur la question des colonies, de la disparition « de la langue celtique », etc. (p. IX). J'ignore quelle objection M. Jullian fait au paragraphe intitulé « de la disparition de la langue chez les Gaulois », p. 125. Ce paragraphe me semble un des meilleurs du volume qui est en quelque sorte le testament d'un des historiens les plus clairs, les plus consciencieux, d'un des esprits les plus généreux et les plus élevés dont la France s'honore.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

310. — **Origines et sources du Roman de la Rose.** Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Ernest LANGLOIS, archiviste paléographe, lauréat de l'Institut. Paris, Thorin, 1891. In-8, p. 203.

Il y a plaisir à rendre compte d'une thèse aussi nette, aussi instructive, aussi nourrie de faits que celle-ci. On connaît le Roman de la Rose, on n'ignore pas quelle en a été la vogue, et quelle influence il a exercée sur les esprits pendant près de trois siècles, mais ce que l'on sait peu et même ce que la plupart des lettrés ignorent, ce sont les sources de ce célèbre roman, les ouvrages que Guill. de Lorris et Jean de Meung ont mis directement à contribution, en un mot, la genèse du poème. Rien ne vient de rien, et cela est vrai surtout pour les œuvres littéraires que l'on croit les plus originales. Tout d'abord M. Langlois démontre que la littérature amoureuse naît avec le XIIe siècle, qu'elle se développe à mesure que la guerre devient moins sauvage, à mesure aussi que la poésie lyrique provençale passe la Loire « et vient raviver celle de la France du Midi. » Le *Concile de Remiremont*, œuvre d'un clerc mauvais latiniste, mais libertin spirituel, l'*Altercatio Phyllidis et Florae*, les versions françaises de ce débat avec les traductions et imitations d'Ovide, sont les premiers et principaux monuments de cette littérature galante, sans compter le traité d'André le Chapelain, *De arte honeste amandi*, où déjà sont codifiés les préceptes de l'art d'aimer. Vient ensuite le *Pamphilus*, ouvrage fort curieux en distiques latins où les personnages mis en scène, agissent conformément aux règles enseignées dans les Arts d'amour. C'est évidemment à ce traité que Guill. de Lorris a emprunté ses personnages, ses allégories, ses abstractions, les rôles de Malebouche, Honte, Peur ; c'est à l'auteur inconnu de ce traité qu'il doit de nous les avoir présentés sous une forme dramatique, et, comme le dit M. L., dans un cadre agréable. Quand au titre de son roman, il n'y a pas à douter qu'il lui ait été inspiré par le *Dit de la Rose* et le *Carmen de Rosa*. « Il n'a fait qu'arranger de nouveau un motif poétique, déjà mis en usage par

ses devanciers, en représentant sous l'allégorie d'une rose la jeune fille dont il recherche les faveurs. » Et à ce propos, M. L. fait un très intéressant historique de l'allégorie avant le XIIIe siècle, en nous avertissant de ne pas la confondre avec la métaphore prolongée, ni avec la personnification. Dans le VIIe chapitre qui finit la première partie de sa thèse, M. L. revient sur les ouvrages qui ont plus particulièrement servi à Guill. de Lorris pour remplir son cadre, et sa conclusion bien motivée est que si l'auteur manque d'originalité, il a fait au moins « avec beaucoup d'esprit et de goût un choix judicieux des matériaux employés par ses devanciers ».

Avec Jean de Meung, le continuateur de Guillaume deLorris, le Romande la Rose n'est plus un Art d'amour, un livre en quelque sorte aristocratique : il se transforme en une vaste encyclopédie des connaissances humaines au XIIIe siècle, en un recueil de dissertations souvent hardies, violentes parfois, sur des sujets que jusqu'alors on ne pensait guère à aborder. Jean est un esprit vigoureux, mais plus encore un savant qui connaît bien tout ce que l'on possédait en ce temps de l'antiquité latine. Quoi qu'il se plût, par vanité sans doute, à citer Homère, Pythagore, Platon et même Aristote, il ignorait le grec : M. L. en donne les preuves les plus manifestes. Ses auteurs favoris, ceux dont il est bien pénétré, sont Cicéron, Virgile, Horace, Boèce surtout, et Ovide dont l'Art d'aimer, et les Métamorphoses lui ont fourni plus de deux mille vers. Il en doit plus de cinq mille au célèbre auteur du *De planeta naturæ*, Alain de Lille, qui vivait au XIIe siècle, car il puise aussi à pleines mains dans les commentateurs et docteurs de son temps. En somme, sur 17,000 vers dont se compose la partie du Roman écrite par Jean, M. L. a pu remonter à la source d'environ 12,000 vers qu'il a empruntés soit aux anciens, soit aux modernes. Un choix délicat dans l'imitation n'était point son affaire, ce qui n'empêche pas M. L. de conclure avec juste raison que « les parties de son poème absolument personnelles sont encore assez importantes pour nous montrer en lui un penseur et un poète ».

En composant cette thèse savante et laborieuse, M. Langlois préparait en même temps et continue à préparer une édition du Roman de la Rose. Il nous la promet : on peut être sûr qu'elle sera excellente.

A. DELBOULLE.

---

311. — **Premier registre de La Thorillière** (1663-1664). Un vol. in-12, de XV, 106 pages. — Paris, Jouaust, 1890.

Ce « Registre » va du 6 avril 1663 au 6 janvier 1664. Il complète le célèbre recueil de La Grange, qui en est l'extrait et le résumé pour cette courte période. Ici, outre la recette et les parts, nous trouvons l'indication quotidienne et détaillée des frais ordinaires et extraordinaires : c'est le véritable livre de comptes de la troupe de Molière. Nous

y voyons paraître dans leur primeur l'*École des femmes*, la *Critique* et l'*Impromptu*.

Ce petit volume, de la collection Moliéresque, tiré à 300 exemplaires, est un bijou typographique.

Dans une courte et substantielle introduction, M. Georges Monval fait la description et l'histoire de l'original, conservé à la Comédie, et nous présente la biographie de La Thorillière. Il nous annonce un registre analogue tenu par Hubert pendant l'année théâtrale 1672-73. C'est tout ce qui reste de la série. Si elle était complète, nous posséderions dès 1650 le journal de la troupe de Molière. C'est dire combien le peu qui subsiste nous fait regretter tout ce que nous avons perdu d'un document si précieux.

L. B.

---

312. — **Saggi critici e biografici** par Felice TRIBOLATI. Pise, Spoerri, 1891, 1 vol. in-16 de V-426 p.

M. Tribolati réimprime dans ce volume des brochures dont je puis dire par expérience qu'une partie était introuvable depuis longtemps. Il serait injuste aux lecteurs français de ne pas l'en remercier, car le tiers du livre est consacré à notre littérature, dont l'auteur parle avec autant de bienveillance que de compétence. Il pousse même l'indulgence plus loin que nous ne la portons présentement, à l'égard du *Candide* de Voltaire et surtout de sa *Pucelle* (v. par ex. p. 143). Il lui sacrifie un peu trop Jean-Jacques, qui, dit-il p. 146, n'a point fait école en Italie. Est-ce bien sûr? Les *Ultime Lettere di Jacopo Ortis* procèdent-elles seulement de *Werther?* Ou, si l'on aime mieux, Gœthe ne doit-il rien lui-même à Rousseau? Giordani, pour qui Rousseau représentait, avec Buffon, l'éloquence française (v. sa lettre du 9 février 1832 à Caterina Franceschi Ferrucci), Guerrazzi et quelques autres prosateurs italiens de la première moitié du XIXe siècle, ressemblent bien plus, dans les moments où ils rappellent nos écrivains, au citoyen de Genève qu'au patriarche de Ferney. Mais en écrivant ses études sur Voltaire et l'Italie, sur l'*Epistolario italiano* de Voltaire, M. T. a fourni des arguments péremptoires contre ceux qui exagèrent la légèreté de son auteur favori. Avec l'autorité d'un juge désintéressé et instruit, il déclare que Voltaire a goûté, compris la littérature italienne (p. 16-21); il loue le style de ses lettres italiennes, même des pastiches de dialecte vénitien adressés à Goldoni. Il ne triomphe pas, comme tel autre critique d'au-delà les Alpes, des fautes qui peuvent s'y rencontrer. Manzoni disait qu'il avait fait à l'Italie le sacrifice qui coûte le plus à un poète, en composant un mauvais vers pour lui donner un bon conseil : M. T. n'en estime sans doute que plus Voltaire s'il a courageusement commis quelques gallicismes pour prouver aux Italiens combien il estimait leur langue. Ajoutons que dans cette partie du livre on trouvera une liste raisonnée des

correspondants et des admirateurs que Voltaire a eus en Italie et quelques lettres inédites de lui.

Viennent ensuite des articles sur plusieurs épisodes de la vie de Byron à Pise et à Livourne. On y remarquera le contraste des ménagements des autorités toscanes pour le lord anglais avec leur dureté pour les réfugiés italiens, et un étrange procédé de l'instruction criminelle d'alors : les accusés n'étaient montrés aux témoins que par de petits trous invisibles (p. 228) ; on y verra un exemple de l'admirable patriotisme des Anglais : dans un instant où l'on pouvait craindre que la vie de Byron ne fût menacée par la garnison à la suite d'une querelle, tous les Anglais en résidence à Pise, même ceux qui ne le connaissaient pas personnellement, venaient monter la garde devant la porte d'un homme qui avait fui l'Angleterre, qui l'anathématisait, mais qui était Anglais (p. 201-202).

L'article sur l'écrivain spirituellement licencieux, Domen. Batacchi réserve de très utiles documents au lettré ou à l'historien qui entreprendra l'étude fort désirable de l'influence de la France en Italie au temps de la Révolution et de l'Empire; on y trouvera un tableau de Pise à cette époque (p. 257 et suiv.), des données sur les traductions ou imitations d'auteurs français par des Italiens (p. 258, note 3 ; p. 259, note 1; p. 271, texte et note 2; p. 295), des détails sur quelques-uns de ces amis de la France dont le zèle pour la liberté fournit en 1799, dans la seule Toscane, aux protégés de Souwaroff l'occasion de *trente mille* procès.

Parmi les autres articles dont se compose le volume, nous citerons ceux qui roulent sur Pietro Giordani et sur Guerrazzi. M. T. ne convaincra sans doute pas la pluralité de ses compatriotes pour qui le talent de ces deux hommes tient surtout du rhéteur et qui jugent même sévèrement certains de leur actes (v. entre autres un intéressant article de M. Italo Franchi dans la *Cronaca Byzantina* du 16 sept. 1883). Mais Giordani et Guerrazzi ont ardemment aimé l'Italie et ont enflammé de leur passion des milliers de lecteurs : la génération présente doit du respect à leur courage, à leurs services. « Croyez-vous, dit M. T., à propos du premier, qu'il faille plus de bravoure pour déclamer un discours du haut des bancs de la Gauche, que pour composer l'*Orazione per le tre riacquistate Legazioni* ou la lettre écrite du fond de la prison au comte majordome de la duchesse de Parme? » M. Tribolati semble même penser que notre époque n'a pas le droit d'apprécier trop rigoureusement les écrivains qui déclament, que c'est la timidité ou la froideur qui préserve notre style de l'emphase bien plus que la pureté de notre goût ou la chaleur véritable de notre cœur; nous ne déclamons plus, semble-t-il dire, parce que nous n'osons plus prétendre à l'éloquence. Il n'a peut-être pas tort, et il y a un mérite singulier, quand on se plait, comme lui, à la prose de Voltaire, à aimer des écrivains d'une école tout opposée.

Ch. Dejob.

---

313. — Cenek ZIBRT. **Poctive Mravy** (Les bonnes manières en buvant et en mangeant, d'après les idées des anciens Tchèques. Un vol. in-8 de 79 p. Prague, Vilimek, 1890.

314. — **Listy Z ceskych dejin Kulturnich** (Fragments sur l'Histoire de la culture en Bohême, in-8 de 111 p. Prague, 1890).

315. — **Dejiny Kroje V Zemich ceskych.** (Histoire du costume dans les pays tchèques jusqu'à l'époque des guerres hussites.) In-8. Prague, Simacek, 1891.

M. le Dr Cenek Zibrt s'est proposé de raconter, dans une série de monographies, l'histoire de la vie sociale et de la culture en Bohême [1]. J'ai déjà rendu compte ici même de son intéressante monographie sur les fêtes, et les superstitions annuelles.

La série des monographies qu'il a entreprises constituera quelque jour un ensemble des plus curieux. Elle n'est pas sans rapport avec celle que publie M. Alfred Franklin sous ce titre : *La vie privée d'autrefois.*

Le petit volume consacré aux règles de la civilité en buvant et en mangeant est un véritable chef-d'œuvre de typographie. Il fait grand honneur à l'imprimerie Vilimek : il n'y manquerait rien si le brocheur avait bien voulu se donner la peine de coudre les feuillets. Nos confrères étrangers ne peuvent se figurer le mal qu'ils nous donnent en nous obligeant à lire des volumes dont les feuillets s'envolent dès qu'on les a coupés. M. Z. débute par une introduction générale sur la littérature du sujet chez les autres peuples ; il ne connaît malheureusement pas le livre de M. Franklin *les Repas* (Paris, Plon, 1889) qui lui aurait fourni des renseignements intéressants. Le plus ancien écrivain tchèque qui fournisse des règles de civilité, c'est le théologien Thomas de Stitny (XIVe siècle). Vient ensuite le poète gnomique Smil Flaska de Pardubice. (XIVe siècle). A dater du XVIIe siècle on voit apparaître des traités spéciaux, les uns traduits de l'italien, les autres originaux. M. Z. les énumère, les analyse et les commente avec une érudition aimable et abondante. Un chapitre particulièrement curieux est consacré aux toasts et à l'influence française au XVIIe siècle. Un index détaillé accompagne cette agréable et curieuse plaquette.

Les *Fragments pour servir à l'histoire de la culture* renferment des études sur des sujets très divers : Sur l'usage du fard et de la peinture du visage, sur les usages qui rappellent les anciens sacrifices, sur la symbolique des couleurs en Bohême, sur certains rites des noces, sur la légende de la peau de Zizka transformée en tambour, sur la légende de Mélusine dans les traditions populaires tchèques. Pour ce qui concerne le fameux tambour, M. Z. démontre à grand renfort de textes que son histoire est une invention d'Æneas Sylvius. Espérons que son argumentation donnera le coup décisif à cette légende trop souvent répétée [2].

---

1. Voir *Revue critique* 1889, p. 258 et 459.

2. En ce qui me concerne, j'ai toujours eu soin de mettre le lecteur en garde contre elle. V. mon *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, 3e édition, p. 183 et mes *Nouvelles études slaves* p. 169.

L'étude sur Mélusine nous apprend que cette tradition s'est répandue en Bohême par des traductions du texte allemand qui lui-même avait transcrit le poème de Couldrette. Du XVIe au XVIIIe siècle le livre fut plusieurs fois réimprimé; il l'a été encore dans notre siècle. Le nom est devenu tellement populaire qu'il a servi à désigner les Sirènes. Le peuple en est arrivé à regarder Mélusine comme un être surnaturel qui fait souffler les vents d'orage. On lui offre du sel et de la farine pour l'apaiser.

L'histoire du costume est écrite en collaboration avec M. le Dr Zikmund Winter qui est, lui aussi, un connaisseur très distingué de l'histoire de la civilisation en Bohême. Le premier fascicule dû à M. Cenek Zibrt va des origines au XIIIe siècle. Nous reviendrons sur l'ouvrage quand il sera plus avancé. En attendant, nous pouvons toujours signaler la richesse de l'apparatus documentaire, la netteté des illustrations empruntées aux miniatures, sceaux et monnaies. Il est fort à souhaiter que cet ouvrage trouve de nombreux souscripteurs et soit promptement mené à bonne fin.

L. LEGER.

---

316. — Dr. Adolf LAFFON, Prof.: **Sint ut sunt.** Für das alte Gymnasium wider die Neuerer. Fünf Thesen. Berlin, Walther et Apolant, 1890, in-8, 81 pages.

Cette brochure est un plaidoyer convaincu et éloquent en faveur des études classiques et de leur maintien intégral dans le gymnase ou lycée.

M. A. Laffon a divisé la thèse générale qu'il défend en cinq propositions particulières que voici :

1° Notre système scolaire, tel qu'il existe présentement, est le vrai produit historique de notre développement intellectuel et national, et, s'il peut admettre des améliorations de détail, il ne saurait souffrir des changements fondamentaux. De tels changements ne seraient pas exécutables et l'on n'en pourrait même faire l'essai sans arrêter ou fausser dans son développement l'esprit national.

2° L'école, au sens propre du mot, n'a pas pour but de faire des spécialistes, mais de donner une culture générale à l'esprit, de discipliner en particulier l'intelligence, le cœur et la volonté. La signification sociale et politique d'un enseignement plus élevé consiste en ce qu'il met ses élèves en état de devenir de dignes membres des classes dirigeantes.

3° L'enseignement des langues est la base essentielle de l'enseignement scolaire. Le moyen le plus sûr de préparer l'esprit à comprendre la pensée des autres et à se rendre maître de sa propre pensée, est l'étude des langues et des littératures classiques... Tout amoindrissement de ces études nuirait à l'esprit national et l'abaisserait.

4° Les mathématiques, comme moyen de culture, viennent aussitôt après les langues et en forment le complément nécessaire. Ensuite prend place l'enseignement si important de la religion et de l'histoire avec

l'enseignement géographique, l'auxiliaire de ce dernier. Les sciences naturelles ne viennent qu'en troisième lieu et doivent se contenter du temps et de la place que leur laissent les autres enseignements plus importants...

5° La Réalschule est un produit historiquement légitime de notre développement moderne. Mais elle ne peut avoir de valeur pour former les classes dirigeantes, qu'autant qu'elle vise à leur donner une culture élevée et se sert dans ce but en première ligne de la langue et de la littérature latines.

M. A. L. a développé chacune de ces thèses particulières avec beaucoup de talent et de compétence; on sent qu'il a beaucoup réfléchi sur l'éducation et qu'il en parle avec une entière connaissance de cause. Nul n'a mieux compris le rôle de l'école, la place que doit occuper chaque discipline et le but supérieur vers lequel elle doit tendre : former et développer les intelligences. On lira, en particulier, avec intérêt, ce que M. A L. dit de l'étude du latin; bien loin d'en demander la suppression et de la déclarer inutile, comme on ne craint pas de le proclamer chez nous, il en réclame le maintien même dans la Réalschule, car c'est à ses yeux le meilleur moyen de culture intellectuelle. Ce n'est pas lui qui proposerait de mettre une langue vivante à la place du latin, ni même qui croirait préférable de n'en commencer l'étude qu'après celle d'un idiome moderne, innovation qui a produit chez nous les beaux résultats que l'on sait : l'ignorance de plus en plus profonde du latin, sans une connaissance plus grande des langues vivantes. M. A. L. n'aurait pas eu davantage l'idée de scinder en trois la classe de philosophie, afin de permettre sans doute aux élèves de se spécialiser dès le collège, — ce qui est en contradiction même avec sa nature, — et comme si une étude générale de la philosophie, des mathématiques et des sciences naturelles n'était pas le complément rationnel et le couronnement nécessaire de l'enseignement du lycée? M. A. L. ne songe point non plus à demander qu'on apprenne à y parler les langues vivantes; c'est dans la Réalschule seulement qu'il permet d'en développer l'étude; il ne pense point davantage qu'on doive au collège accorder une importance exagérée à l'étude de la géographie; il n'en fait que l'auxiliaire de l'histoire; les sciences naturelles aussi ne doivent être étudiées que dans leurs résultats principaux. Partout, en un mot, on trouve dans son mémoire l'esprit pratique et réfléchi, qui ne voit dans l'enseignement du gymnase qu'un moyen de culture générale, que devra venir compléter plus tard l'enseignement prolongé de l'université. Que nous sommes loin d'en être là en France, où chaque nouvelle réforme scolaire tend à développer l'importance du lycée aux dépens des facultés! On ne peut aussi que recommander la brochure de M. A. Laffon à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'occupent chez nous des questions d'enseignement.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juin 1891.

Le prix ordinaire de l'Académie (dit prix du Budget), pour lequel le sujet mis au concours était une *Étude sur la tradition des guerres médiques*, est décerné au seul mémoire qui ait été déposé sur cette question. L'auteur de ce mémoire est M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. l'abbé Duchesne communique le résultat de ses recherches sur l'origine des faux privilèges de l'église de Vienne (Isère). La série de ces pièces s'étend depuis le second siècle jusqu'au temps de l'archevêque Gui de Bourgogne (1088-1119) : mais certaines d'entre elles ont laissé trace dans deux rédactions successives du livre épiscopal de Vienne, toutes deux du temps de l'archevêque Léger (1030-1070) et antérieures à l'année 1068. En conséquence, M. Duchesne distingue parmi ces faux deux séries. L'une comprend les pièces prétendues les plus anciennes, entre autres une fausse lettre de Léon IX, mort en 1054 : elle a dû être formée vers 1060; c'est celle-là qui a influencé la rédaction du livre épiscopal sous Léger. L'autre, composée de fausses pièces au nom de Grégoire VII, d'Urbain II et de Pascal II, a été ajoutée à la première sous l'archevêque Gui de Bourgogne.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. G. Lafaye, professeur à la faculté des lettres de Lyon, annonce la découverte d'une très belle mosaïque romaine, trouvée à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), près Vienne (Isère). Elle représente les Saisons et les travaux champêtres des diverses époques de l'année : c'est une sorte de calendrier figuré, analogue à ceux qui décorent les portes de nos églises du moyen âge. M. G. Lafaye a rédigé, sur cette découverte, un rapport, dont la lecture est mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : *les Voyages en Asie, au* XIVe *siècle, du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de saint François,* publiés avec une introduction et des notes par Henri Cordier (tome X du *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le* XIIIe *jusqu'à la fin du* XVIe *siècle*); — par M. Siméon Luce : 1° Marin (Paul), *la Mission de Jeanne d'Arc;* 2° Nerlinger (Ch.), *Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (1469-1474);* — par M. Héron de Villefosse : Beurlier (E.) : 1° *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus;* 2° *le Culte impérial, son histoire et son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien.*

Julien Havet.

CHRONIQUE

BOHÊME. — Sous ce titre *Das Fürstenthum Bulgarien*, M. J. Constantin Jireczek vient de publier (librairie Tempsky, Prague et Vienne), l'ouvrage le plus complet et le mieux informé qui ait été édité sur la Bulgarie. C'est un grand in-8° de près de 600 pages, orné de nombreuses gravures, accompagné d'une carte. M. Jireczek qui a résidé pendant cinq années en Bulgarie, a résumé dans ce volume tout un ensemble d'informations qu'on chercherait vainement ailleurs. L'ouvrage jadis classique de Kanitz, *Donau Bulgarien*, est absolument dépassé par ce nouveau travail de l'auteur, auquel on doit déjà la meilleure histoire de Bulgarie qui ait été publiée jusqu'ici.

ITALIE. — M. Pietro Orsi nous adresse une conférence qu'il a faite le 8 mars 1891 à Venise sur les terreurs de l'an mille. *Le paure del finimundo nell' anno 1000*. Il montre qu'en réalité ces terreurs n'ont point existé. Cette thèse est aujourd'hui tout à fait admise en France. Nous renvoyons aux travaux de dom François Plaine : *Les prétendues terreurs de l'an mille* (Revue des questions historiques, 1873, p. 145), de Jules Roy : *L'an mille*, Paris 1885, de Ch. Pfister : *Études sur le règne de Robert le Pieux*, p. 321.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 29 juin — 1891

---

317. — **La Péninsule sinaïtique,** par M. Georges Bénédite, (extrait du Guide-Joanne, Syrie-Palestine). Paris, Hachette, 1891.

Ce petit livre ne sera pas utile qu'aux voyageurs. L'histoire et la géographie de la péninsule sinaïtique intéressent les exégètes. M. Bénédite raconte ce que l'on sait des établissements égyptiens dans la région du Sinaï antérieurement à l'époque présumée de l'Exode, et il discute, sans se prononcer d'une manière décisive, les opinions diverses qui se sont produites touchant le site particulier auquel la tradition juive rattachait le souvenir de son alliance avec Jahvé. Dans sa notice sur les inscriptions du Sinaï, M. Bénédite a oublié de dire que le millier de textes, pour la plupart inédits, qui « viennent d'être apportés à l'Académie des Inscriptions », ont été, si je ne me trompe, recueillis par lui dans une récente expédition à la sainte montagne.

A. L.

---

318. — Cagnat. **L'année épigraphique** (1889). Paris, Leroux, 1890.

Nous avons déjà signalé l'heureuse idée qu'a eue M. Cagnat de publier, d'abord dans la *Revue archéologique,* puis dans un tirage à part annuel, la plupart des inscriptions latines qui se découvrent chaque jour dans toute l'étendue de l'ancien monde romain. Le second fascicule, consacré à l'année 1889, n'offre pas moins d'intérêt que le premier. Il contient 188 textes nouveaux, dont quelques-uns ont une véritable importance. Aux pages 53 et 54, on trouvera un plan de la caserne des Vigiles récemment déblayée à Ostie. Fidèle à son système, M. Cagnat indique tous les travaux qui se rapportent à l'étude de l'épigraphie et des insti-

tutions romaines. Un index sobre, mais complet, facilite les recherches. On ne peut qu'engager l'auteur à poursuivre sur le même plan une entreprise qui rend déjà de grands services et dont les érudits lui savent beaucoup de gré.

Paul GUIRAUD.

---

319. — **Das Rote Buch von Weimar,** zum erstenmale herausgegeben und erlæutert von Otto FRANKE. 1 vol. in-8, VI-168 pages. Gotha, Friedrich And. Perthes, 1891.

Le *Livre rouge*, conservé aux archives publiques de Weimar, comprend deux parties : I. Au milieu du XIVe siècle, les Wettin, landgraves de Thuringe, qui possédaient déjà le comté palatin de Saxe (capitale Eisenach); le marquisat de Misnie (capitale Dresde); l'Osterland (capitale Leipzig), et le Pleisnerland (capitale Altenbourg), acquirent, à la suite d'une longue guerre, la plupart des domaines des comtes d'Orlamuende, entre autres la ville de Weimar. Les landgraves firent inscrire dans un registre la liste exacte de tous les droits utiles que leur rapportaient leurs nouvelles possessions : c'est la première partie du *Livre rouge*. — II. Les Wettin firent des partages de leurs biens, à diverses reprises, entre autres en l'année 1382. Le *Livre rouge* renferme l'énumération des fiefs et des droits que reçut à ce moment, avec la ville de Weimar, le landgrave Balthasar. En outre des scribes ont profité des pages blanches du registre pour y inscrire différents comptes des XIVe et XVe siècles et touchant le landgraviat de Thuringe. M. Otto Franke a publié avec beaucoup de soin ces documents où l'on trouve des renseignements curieux sur la culture des terres, sur les redevances seigneuriales, etc. etc. ; il les a enrichis de nombreuses notes géographiques et généalogiques. Son livre, très précieux pour l'histoire locale, n'est naturellement pas d'un intérêt général bien grand. Cette publication forme le second volume de la *Thüringisch-sächsische Geschichtsbibliothek*, fondée par M. Paul Mitzschke. La *vita Paulinae* de Sigeboto, que nous avons analysée dernièrement, en constitue le tome premier.

Ch. PFISTER.

---

320. — Florent DUMAS (abbé). **Hermann et les Hohenzollern ou les destinées de la Prusse,** 1 vol. in-8°, 286 p. Lille, Desclée de Brouwer, et C.

Livre étrange et ridicule ! L'auteur commente une prophétie qui a paru en 1723 dans un recueil de Schültze : *Gelehrtes Preussen*, et qui a été réimprimée en ce siècle, en 1850 et en 1873, à Ratisbonne. Elle est attribuée à Hermann, abbé de Lehnin dans le Brandebourg. M. Dumas explique cette prophétie par les événements qui se sont déroulés dans la famille des Hohenzollern. Il va plus loin : il essaie de deviner par elle

l'avenir. Elle prédisait, selon lui : 1° la fin de la dynastie des Hohenzollern ; 2° le retour de la Prusse au catholicisme ; 3° la reconstitution de l'empire germanique en dehors de la Prusse.

C. P.

---

321. — **Recueil des actes du comité de salut public** avec la correspondance officielle des représentants en mission p. p. AULARD. Tome troisième. Paris, Hachette, 1890, grand in-8, IV et 648 p.

322. — Vicomte de BROC. **La France pendant la Révolution.** Paris, Plon, 1891. 2 volumes in-8.

323. — Paul MARMOTTAN. **Le général Fromentin et l'armée du Nord,** 1792-1794. Paris, Dubois, 1891. In-8, 260 p. 7 fr. 50.

324. — **Journal du canonnier Bricard,** 1792-1802. Paris, Delagrave, 1891. In-8, XLIV et 494 p. 3 fr. 50.

325. — **Napoléon I,** par A. FOURNIER, membre de la Chambre des députés autrichienne, professeur ordinaire à l'Université allemande de Prague, traduit par E. JAEGLÉ. Tome premier. Paris, Bouillon, 1891. In-8, VIII et 298 p. 3 fr. 50.

326. — **Mémoires du général baron de Marbot.** I. Paris, Plon, 1891. In-8, XII et 390 p. 7 fr. 50.

327. — Ch. NAUROY. **Révolutionnaires.** Paris, Savine, 1891. In-8, 318 p. 3 fr. 50.

328. — A. ABAUT. **Lariboisière.** Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 92 p. 2 fr.

329. — M. GIROD (de l'Ain). **Le général Drouot.** Paris, Berger-Levrault, 1890. In-8, 126 p. 2 fr. 50.

330. — Général THOUMAS. **Le maréchal Lannes.** Paris, Calmann-Lévy, 1891. In-8, VI et 388 p. 7 fr. 50.

331. — Général THOUMAS. **Vertus guerrières.** Le livre du soldat. Paris, Berger-Levrault, 1891. In-8, VI et 400 p. 3 fr. 50.

332. — Alfred DUQUET. **Paris, Chevilly et Bagneux,** 20 septembre-20 octobre 1891. Paris, Charpentier, 1891. In-8, 332 p. 3 fr. 50.

333. — **Changarnier,** par le comte d'ANTIOCHE, Paris, Plon, 1891. In-8., 487 p. 7 fr. 50.

334. — Ch. CHOPPIN. **Trente ans de vie militaire.** Paris, Berger-Levrault 1890. In-8, XV et 248 p. 3 fr. 50.

Le tome troisième du *Recueil Aulard* sera aussi utile que ses devanciers. Il a pour objet la période comprise entre le 1er avril 1793 et le 5 mai suivant, c'est-à-dire la création et les débuts du Comité de salut public. Mais, cette fois, l'éditeur a jugé utile de se restreindre. Il a compris que la correspondance des représentants en mission avec le pouvoir central devenait trop fréquente, trop abondante pour qu'il fût possible de l'imprimer textuellement en entier. Il ne donne donc plus que le texte des lettres qui sont pleinement intéressantes et substitue des analyses au texte des autres. Toutefois il a soin d'indiquer avec précision où se trouvent les originaux. Les historiens de la Révolution sauront gré à M. Aulard de poursuivre sans relâche cette publication qui leur offre de sûrs et importants matériaux.

Les deux volumes de M. de Broc sur la *France pendant la Révolution* témoignent de très consciencieuses recherches et d'une lecture très vaste. Le malheur est que tout ce que dit M. de B., a déjà été dit par M. Taine,

et par bien d'autres; que peut-être il aurait dû lire et fouiller encore davantage pour nous donner du neuf et de l'inédit; enfin que, dans ce tableau, il oublie... l'armée. Faut-il ajouter qu'il reproche aux apologistes de la Révolution de « pervertir la conscience publique »? Mais on lira sans ennui, sans peine, et avec profit ce vaste recueil de citations. Dans le premier tome M. de Broc décrit d'abord le gouvernement révolutionnaire, ses doctrines, ses actes avant et après le 9 thermidor; puis il nous introduit dans les prisons, nous montre ce que fut la justice révolutionnaire à Paris et en province, nous décrit les exécutions et les massacres, nous présente les victimes que la Révolution fit dans la classe du peuple, insiste sur le « beau rôle qui appartient et reste aux vaincus et aux opprimés », sur tous les courages qui « passèrent dans le sombre défilé de la mort ». Le second tome renferme les chapitres suivants : la Bastille; Paris; les villes; les campagnes; le clergé; la bourgeoisie; l'instruction publique; la spoliation et la misère. On remarquera, dans l'appendice qui termine cette suite de petits tableaux, un récit du 10 août par le capitaine Durler, de la garde suisse.

Le général Fromentin, dont M. P. Marmottan s'est fait le pieux biographe, naquit le 2 août 1754 à Alençon. Il s'engagea en 1778 et fit la guerre dans les Indes. Nommé en 1791 lieutenant-colonel du 1er bataillon des volontaires de l'Orne, il servit à l'armée du Nord, et nous le trouvons au mois d'avril 1793 commandant de Bergues. Général de brigade en août, puis de division en septembre de la même année, il prend part à la bataille de Hondschoote et à celle de Wattignies. C'était lui qui, dans les journées du 15 et 16 octobre, commandait l'aile gauche. Mais on lui reprocha l'année suivante de n'avoir pas débloqué Landrecies, et, quelques jours avant Fleurus, il fut renvoyé de l'armée; il se tira un coup de pistolet dans la bouche et survécut à sa blessure. Il est mort à Marbaix en 1830. Telle est l'existence que M. M. nous raconte en 180 pages. C'est peut-être trop, et il a fallu pour les remplir que M. M. se rabatte sur les actions de l'armée du Nord. Aussi son héros disparaît-il, pour ainsi dire, au milieu des événements; le récit est confus, désordonné, et flotte souvent au hasard; évidemment, malgré les travaux antérieurs dont il nous donne la liste en tête du volume, M. M. manque encore d'expérience et ne sait pas faire un livre. Ajoutons qu'il a commis çà et là quelques erreurs — précisément parce qu'il parlait de tout autre chose que de la carrière de Fromentin — et qu'il n'a pas suffisamment soigné son style (nous lisons p. 50, que l'armée *rappliqua* sur Maubeuge et que les commissaires *stoppèrent* à Lille; p. 150, que la lutte se *corsa)*. En somme, l'ouvrage vaut surtout par les notes, par les

---

1. Lire tome I, p. 126, Schauenburg et non *Scharwembourg;* l'appendice III contenant un précis des faits militaires (p. 403-407) fourmille d'erreurs; où l'auteur a-t-il pris que le 7 août 1792 il y eut une *victoire de Luckner à Cassel?* Où a-t-il vu que Nerwinde date du 8 mars? que Landau fut sauvé par Hoche et Pichegru en *avril 1794?*

pièces justificatives qui sont au nombre de soixante-six et par l'index alphabétique. M. Marmottan, chercheur zélé, consciencieux assembleur de documents, assidu colligeur de petites et précieuses notes bibliographiques, n'est pas encore historien; il doit apprendre le *lucidus ordo*, apprendre à mettre en relief l'essentiel, à laisser de côté l'insignifiant et l'inutile, à composer un livre vivant, et non une aride chronique. Le *Général Fromentin* sera lu, consulté, mais on le voudrait plus clair et mieux composé [1].

Il est inutile de parler longuement du *Journal* du canonnier Bricard. Le voici déjà à sa deuxième édition. Comme le dit M. Loredan Larchey dans sa préface, Bricard est l'idéal du volontaire parisien; il a plus d'intelligence et d'instruction que Coignet et Fricasse; et il montre « la même horreur de toute vilenie, le même respect du devoir ». C'est un modéré; s'il déteste les réactionnaires, il exècre les massacreurs de septembre qui « font horreur à l'humanité et à la Révolution » (p. 2); il a pour les grandes gloires un respect touchant et il admire de confiance le « vertueux Virgile » à qui la garnison de Mantoue rend hommage; il ne recherche pas l'avancement et, comme dit encore M. L., il est de « la race de ces vieux artilleurs, types de droiture inébranlable, dont Eblé et Drouot sont restés les éclatantes personnifications ». Par quelles misères il a passé! Que de marches forcées, désespérées, sous la pluie froide et incessante! Que de méchants bivouacs! Que de mauvais repas, composés tantôt de pain, tantôt d'oignons sans pain, tantôt de mauvaises herbes ou de viande assaisonnée de poudre délayée! Aussi voit-on

1. P. 37, Arthur Dillon était cousin, et non *frère* de Théobald; — p. 39, on n'a pas, à Valmy, « mis en déroute les colonnes prussiennes tant par la canonnade qu'à la baïonnette et au cri de Vive la nation »; — p. 40, Dumouriez est revenu à l'armée du Nord, non *le 1er novembre*, mais le 20 octobre, et il a quitté Valenciennes, non *le 3 novembre*, mais le 28 octobre; — p. 40, quelle exagération de dire qu'à Jemappes le lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires, Fromentin, *foudroya la gauche de l'ennemi par d'habiles manœuvres*; — p. 41, les hussards de Lauzun n'étaient pas avec Chamborant et Berchiny, c'étaient les chasseurs de Normandie; — p. 44, l'*intelligent* commissaire Ronsin!; — *id.*, le *général* Gobert (qui n'était encore qu'ingénieur); — p. 45, Dumouriez *traîne* à Anvers et *agit assez sournoisement*; — p. 47, le Comité de salut public existait-il, comme dit M. M., au 24 février?; — *id.*, Beurnonville a-t-il « restitué Dumouriez à l'armée d'invasion »?; — p. 48, le rôle de Dampierre et de Gobert « assumant le commandement d'une division », et celui de Duhesme sont bien exagérés; — p. 49, *150,000* Prussiens, Hollandais et Hanovriens!! le chiffre est un peu fort; — p. 49-50, M. M. a tout à fait tort de ne pas citer en note le livre de M. Pelé sur Saint-Amand auquel il emprunte, sans le dire, des détails topographiques; — p. 52, le bataillon de l'Yonne n'était pas alors à Valenciennes et ne venait pas « battre l'estrade »; il quittait le camp; — p. 61, Dampierre est qualifié de *cet autre Marceau!*; — p. 83, la phrase *les jouvenceaux s'arrachent des bras paternels* est un peu démodée; — p. 93, le prince de Hardenberg n'a pas composé les *Mém. d'un homme d'État* (la citation semble empruntée à Louis Blanc, IX, 325); — p. 113, lire Ehrenbreitstein et non *Ehreinbreisten*; — p. 158, « un nommé Lécuyer », c'est un lieutenant de Dumouriez et le grand prévôt de l'armée Lescuyer.

dans le journal de Bricard, bien des actes de découragement et de défaillance, les fuites, les paniques, les désertions, sans oublier les pillages et les actes de brigandage commis par ceux que notre canonnier appelle les *mauvais soldats* et les *scélérats*. Mais on y trouve aussi de belles actions, des fatigues supportées avec bonne humeur, des périls héroïquement affrontés, des obstacles quotidiens surmontés avec une énergie qui ne se lasse presque jamais (cf. p. 238, l'admirable défense du chef de bataillon Laforest). On y trouve quelques jolis traits de mœurs : les bonnes amies d'Aix-la-Chapelle ne se séparant qu'avec larmes de nos soldats et celles d'Erlangen leur faisant la conduite pendant deux lieues; la mobilité italienne (p. 282); la cordiale hospitalité des Belges. Çà et là un simple mot, mais qui émeut, sur les confiseuses de Verdun, sur les jolies filles de Thionville. Les erreurs sont rares : Bricard a bien vu, bien observé; tout ce qu'il dit de la trahison de Dumouriez est parfaitement exact, et son journal peut être rangé parmi nos bonnes sources historiques; il faudra toujours le consulter sur les campagnes du Nord, des Pays-Bas et d'Allemagne comme sur la campagne d'Italie et celle d'Égypte. Bricard nous apprend, jour par jour, non seulement comment vit le soldat de la République, mais comment il pense; il nous montre comment l'armée abandonna Dumouriez, comment elle honorait les chefs à la fois intègres et intrépides (Kleber, Desaix, etc.), comment elle détestait les généraux qui « répandaient la désolation par leurs contributions et leurs désordres »; il fait voir, suivant l'ingénieuse remarque de M. Larchey, ce que coûta l'indulgence de Jourdan comparée à l'inflexibilité de Pichegru qui fut « mille fois plus humain »; il prouve le mépris qu'inspirait un Menou, à qui Lanusse disait en mourant : « Va, je suis f...., et ta colonie aussi ! » (p. 456). Bref, l'éditeur des *Cahiers* de Coignet et du *Journal* de Fricasse mérite une troisième fois nos remerciements les plus vifs pour ce volume nouveau où il recueille pieusement les souvenirs de nos aïeux et nous expose, comme modèle à suivre, l'existence d'un volontaire qui marcha, non par ambition, mais par patriotisme, pour délivrer la patrie, qui fit la guerre durant dix années, sans se plaindre ni se rebuter, et qui, parvenu de grade en grade à l'épaulette, reprit simplement, modestement, son métier de tapissier [1].

La librairie Bouillon a eu l'heureuse idée de faire traduire le *Napo-*

---

1. p. 10 Bricard se trompe en disant que Kellermann « attaqua » le 25 ; — p. 11, il y avait trois, et non *deux* commissaires de la Convention ; — *id.* la côte de *Briare* doit être la côte de Biesme ; — p. 14, lire « de » et non *du* Regret ; — p. 26, Linnich et non *Sinnich*; — p. 39, Racour et non *Roncon*; — p. 49, le discours prononcé par Dumouriez n'est autre que sa proclamation imprimée du 3 avril insérée au *Moniteur* du 8 (Bricard l'a-t-il conservée ou recopiée ?) ; — p. 63, *Reune* doit être Raismes ; — p. 66, *Chamoran*, Chamorin, Champmorin ou O'Moran ; — p. 75, *Davesne* doit être écrit « Davaine » ; — p. 89, *Ortaing* doit être Onnaing ; — p. 110, *Isenghem* (Iseghem); — p. 122, *Lire* (?) ; — p. 131, *Hostein* (Osten).

léon Ier de M. Aug. Fournier. Le livre méritait cet honneur. En trois petits volumes, l'auteur a su résumer tous les travaux antérieurs sur la vie et les actes de son héros, ne donnant que l'essentiel, et mettant toutefois en relief les traits caractéristiques, ajoutant à l'exposé des faits des réflexions judicieuses et des conclusions souvent originales (il publie du reste à la fin de chaque volume une ample bibliographie qui, sans être complète, suffit à montrer qu'il s'est tenu toujours au courant). En outre, il est impartial; sans négliger les petits côtés de Napoléon, sur lesquels on a tant insisté de nos jours, il met en relief sa « puissante génialité »; il montre que Napoléon a été à la fois « la création et l'achèvement » de la Révolution. Enfin, il écrit avec vivacité, avec éclat, parfois même avec un peu de recherche; mais ce souci de l'élégance est fait pour nous plaire [1]. On saura donc gré à M. Bouillon de mettre à la portée du public français cette belle et utile publication que doivent posséder tous ceux qui veulent étudier et connaître de près l'histoire moderne. La traduction du premier volume, par M. Jaeglé, est d'ailleurs exacte et claire [2].

Rien de plus attachant que les *Mémoires* de Marbot dont le premier volume vient de paraître. Fils d'un général qui, quoique noble, sert la Révolution, Marbot est élevé au collège de Sorèze, puis s'engage au 1e hussards et accompagne son père en Italie. Brave, ardent, aventureux, il profite des leçons des deux frères Berthelay, et le voilà en quelques jours maréchal des logis et sous-lieutenant. Enfermé dans Gênes où son père meurt à ses côtés, aide de camp de Masséna, il raconte d'une façon saisissante les péripéties de ce siège où « se joignaient aux horreurs de la famine et du typhus celles d'une guerre acharnée et incessante ». Après la capitulation, Masséna l'envoie porter la nouvelle à Bonaparte et c'est ainsi que Marbot assiste à la bataille de Marengo; il fut le seul, avec le commandant Graziani, qui eût vu à la fois la bataille et le siège de Gênes. Attaché au 25e chasseurs à cheval, envoyé un instant dans la péninsule hispanique, il entre à l'école de cavalerie casernée aux grandes écuries de Versailles, puis devient aide de camp d'Augereau. Dès lors, il fait la grande guerre; il remet à Napoléon les drapeaux pris à Bregenz; il voit Austerlitz et sauve sous les yeux de l'empereur un Russe blessé qui flottait sur un glaçon dans l'étang de Satschan; il est de ceux qui entrent à Iéna; il suit Duroc à Graudenz auprès du roi de Prusse; il

1. *Napoléon Ier, eine Biographie*. A Vienne, chez Freytag et à Prague, chez Tempsky. Les trois volumes ont paru dans la collection : « Das Wissen der Gegenwart » et coûtent chacun 1 fr. 35.

2. P. VII, au lieu de « notices littéraires » il fallait dire « notes bibliographiques »; — p. 29, au lieu d'*Isola Rossa*, Ile Rousse; — p. 47, au lieu d'armée du *Sud*, armée du Midi; p. 102 (texte allemand p. 90) on a oublié de traduire les deux mots *auch æusserlich* et les deux dernières phrases qui terminent la note; p. 104 (texte p. 91) oublié également la phrase — importante dans ce récit d'Arcole — « une attaque des Autrichiens mit tout en désordre. » — Pourquoi mettre sur le titre *le Dr* A. Fournier, comme si M. Fournier était docteur en médecine?

se bat à Golymin, à Eylau où il court les plus grands dangers et n'échappe à la mort que par un miracle inouï, à Friedland. Le volume fourmille d'anecdotes curieuses et parfois amusantes. Mais, avant tout, il est instructif et il apporte beaucoup à l'histoire. Ce qu'était devenu le collège de Sorèze sous la Révolution, ce qu'on appelait la *clique* du 1er hussards, les souffrances de la garnison de Gênes, la cour de Prusse à la veille de la guerre (p. 283), tout cela se lit avec intérêt. Le *clou* du volume, c'est le portrait d'Augereau : ce tapageur, ce sacripant, cet homme dur et avide nous apparaît doué de belles qualités, bon, poli, affectueux, et Marbot affirme que des cinq maréchaux qu'il a servis, le duc de Castiglione était le plus favorable aux populations et le plus aimable envers ses officiers. Citons enfin le chapitre sur la conspiration de Rennes et sur le rôle de l'astucieux Gascon Bernadotte qui dirigeait tout, mais qui rejeta tout sur Simon, Pinoteau et Fourcart ; Marbot a raison de dire qu'il donne sur cette conspiration des détails qui n'ont jamais été connus du public, ni peut-être de Bonaparte (p. 155) [1].

M. Nauroy a publié sous le titre *Révolutionnaires* plusieurs études intéressantes. 1° *Mme Tallien* (p. 5-144), le morceau le plus important du volume : on y trouve une foule de documents tirés des archives sur Theresia Cabarrus, ses maris et ses enfants ; 2° *Dumouriez et la campagne de 1792* (quelques lettres de Biron, de Lafayette, de Dumouriez, etc., déjà connues d'ailleurs et mises à profit par d'autres) ; 3° *Lauzun* (curieuse correspondance avec Mirabeau) ; 4° *La mort de Lepeletier de Saint-Fargeau* (M. N. donne des détails sur la famille et prétend que le meurtrier de Lepeletier, Pâris, n'est pas mort à Forges) ; 5° *Diderot ;* 6° *Helvetius ;* 7° *La famille d'Holbach* (nombre d'actes de naissance, de mariage et de décès) ; 8° *les Carnot ;* 9° *Bakounine* (deux pages de souvenirs) ; 10° *Les dernières années du second empire* (fragment de mémoires, p. 297-318, où M. N. nous raconte, entre autres choses, une réunion du parti républicain en octobre 1867 et l'affaire du 2 novembre au cimetière Montmartre). Pourquoi M. Nauroy ne dit-il pas dans un bout de préface que toutes ces études, à l'exception des trois dernières, ont paru dans son *Curieux* [1] ?

---

1. Lire p. 139 Viseu pour *Visen ;* — p. 149, et dans tout le volume, Defermon pour *Defermont ;* — p. 178, Donzelot pour *Dongelot ;* — p. 188, Ronsin pour *Roucin ;* — p. 195 Klinglin pour *Klingin ;* — p. 197, Lajolais n'était pas « Breton », comme le dit Marbot ; — p. 204, pourquoi ne pas nommer le général S. *(Sarrazin)?* — p. 216, lire Rapperschwyl *(Raperschwill) ;* — p. 222, Villeneuve ne s'est pas fait « sauter la cervelle » ; — p. 231, lire Braunau *(Branau) ;* — p. 247, Marbot a-t-il raison d'attribuer un langage « franco-alsacien » à Morland qui est du Verdunois ? — p. 232, lire Kahla *(Kala)* et p. 383, Dombasle *(Domballe).*

1. Lire p. 152 Rancennes *(Ancennis) ;* — p. 165, Ferrier *(Ferrière)* et Delémont *(Dellemont) ;* — p. 167, Brouennes, *(Broen) ;* — p. 169, pourquoi un point d'interrogation après *la Suippe* qui est très-correct ? — la lettre citée p. 145-151 a été publiée par Pallain *(La mission de Talleyrand à Londres,* p. 264-270) ; — celle qu'on trouve p. 166-170 se trouve dans Ségur, *Hist. des princ. évén. du règne de Fred. Guill.* II, 1800, tome II, p. 288-294. — Pourquoi nous dire p. 318 que l'auteur, arrêté par une

Le travail de M. Abaut sur Lariboisière est digne d'éloges. L'auteur l'a composé d'après les archives et les mémoires du temps. Il nous décrit l'activité que Lariboisière déploya en 1795 comme sous-directeur de l'artillerie à Landau, dans les deux années 1796 et 1797 comme membre du Comité Central que présidait d'Aboville, et en 1799 comme directeur général de l'artillerie de l'armée de Mayence. Puis il montre Lariboisière réunissant, avant la bataille de Zurich, le matériel nécessaire à l'exécution des plans de Masséna, secondant Moreau dans la campagne qui se termina par la bataille de Hohenlinden, constituant à Strasbourg ces approvisionnements qui devaient « alimenter pendant dix ans les grandes armées de l'Empire » (p. 41). Vient l'époque la plus glorieuse dans la vie de Lariboisière. Attaché au corps du maréchal Soult, c'est lui qui, à Austerlitz, tire sur les étangs et achève la ruine de l'infanterie russe. Général de division après la campagne de 1806, il commande l'artillerie de la garde, contribue à la capitulation de Danzig, gouverne un instant le Hanovre, court en Espagne assister à l'attaque de Madrid, puis revient décider la victoire de Wagram par cette grande batterie de cent pièces qui ébranle le centre des Autrichiens. Premier inspecteur général de l'armée et successeur de Songis, il prépare la campagne de 1812, lutte contre les difficultés avec un infatigable courage, dispose encore après Moscou de six cents bouches à feu approvisionnées chacune à 350 coups, mais voit bientôt « cette belle artillerie organisée par ses soins, semer ses débris tout le long du chemin et, vaincue par les éléments, disparaître peu à peu » (p. 89). Fatigué, malade, il put se traîner jusqu'à Königsberg, et y mourut le 21 décembre 1812 [1].

Même après les nombreuses études jusqu'ici consacrées à Drouot (Marion, Nollet, etc.), le travail de M. Girod de l'Ain se laisse lire et n'est pas inutile. On y trouve un état inédit de renseignements sur les services de Drouot (1807) et de curieux documents tirés des archives de la guerre et des archives nationales. Chemin faisant, M. G. cite ou réfute Pion des Loches dont le récit, dit-il avec esprit, est « un procès fait par l'intempérance à la sobriété ». Il insiste particulièrement, et avec raison, sur les campagnes de 1813 et de 1814. Il se réfère, pour le séjour de l'île d'Elbe, aux lettres que Drouot écrivait au capitaine Planat; pour ses efforts en 1815, à la correspondance de Napoléon Ier; pour son procès, à la brochure publiée sur le sujet en 1816. On sait que Drouot eut sa retraite après son acquittement; M. Girod de l'Ain nous communique, à la fin de son travail, des lettres du général (Drouot refuse tous les emplois et se contente d'être premier lieutenant de la compagnie d'artil-

nuit de septembre 1868 dans un coin des Vosges, risqua sa vie pour la République, et qu'en récompense, la République lui « opposa MM. Gréard et de Freycinet, lorsqu'il fut candidat à l'Académie française? »

1. P. 8, Laboisière fut promu au grade de chef de bataillon le 16 avril et non le 16 *mai* 1793, et on devait dire qu'il était alors sous-directeur du parc, sous les ordres de Douay; — p. 57, lire D' Anthouard et non *Danthouars*.

lerie de la garde nationale). Les trois dernières pages (p. 124-126) résument très nettement la carrière de Drouot.

Le maréchal Lannes, celui que Napoléon regardait comme le premier de ses lieutenants et que ses contemporains surnommèrent le Roland de la Grande Armée, n'avait pas encore trouvé de biographe, et, à vrai dire, on manquait de renseignements précis sur son compte. Mais M. le général Thoumas a reçu communication des papiers du maréchal ainsi que des *Mémoires* complets de Marbot, aide-de-camp de Lannes, et il s'est mis au courant de toutes les traditions qui se sont perpétuées dans la famille du héros et à Lectoure, sa ville natale. Grâce à ces renseignements, M. Th. a mis en lumière la figure de Lannes. Nous voyons d'abord l'ouvrier teinturier, sous-lieutenant dans les volontaires du Gers, devenir chef de brigade à l'armée des Pyrénées-Orientales et général à l'armée d'Italie, se signaler devant Saint-Jean d'Acre, à la bataille d'Aboukir, au combat de Montebello, dont le nom sera pour lui un titre de noblesse, à Marengo. Puis, après son ambassade de Lisbonne dont il se tire avec honneur, nous le suivons en Allemagne, à Ulm, à Amstetten, à Vienne, à Hollabrünn, à Austerlitz, et, quelques mois plus tard, à Saalfeld, où il se montre une fois de plus le type du général d'avant-garde, à Iéna, où un curé saxon le mène par un sentier peu connu sur le Landgrafenberg, à Prenzlow, à Pultusk, devant Danzig, à Friedland, où il donne « un exemple frappant de ses talens, de sa présence d'esprit et de sa ténacité ». Puis, c'est la guerre d'Espagne; mais M. Th. dit avec raison que Lannes n'a pas détourné Napoléon de cette aventure; « sa liberté de langage n'allait pas jusqu'à donner des conseils ». Deux noms résument le rôle de Lannes en Espagne : Tudela et Saragosse; à Tudela, il fit voir, rapporte Marbot, ce que peut la présence d'un seul homme quand il est capable et énergique; à Saragosse, durant ce siège acharné de cinquante-trois jours, « son activité qui ne s'épargna à aucun moment la peine et la fatigue, le sang-froid qu'il montra dans les positions les plus critiques, l'ardeur et la patience dont il donna l'exemple aux troupes, furent pour beaucoup dans le succès » (p. 269). Vient la guerre de 1809 : Lannes prend une part éclatante à la campagne des *cinq jours*, emporte Ratisbonne, et tombe à Essling frappé d'un biscaïen. M. Th. aurait dû, puisqu'il insiste sur le siège de Saragosse, se servir de la relation de Miot (*Mém.*, IV, p. 73-77) et peut-être, dans tout le cours du livre, a-t-il trop longuement développé les récits de batailles et, par suite, en détournant notre attention sur d'autres personnages, rejeté dans l'ombre le maréchal Lannes. Mais, si l'on regrette que le duc de Montebello ne soit pas toujours en relief et comme sur le devant de la scène, si l'on souhaite à la narration, non pas plus d'animation et de vivacité, mais un style parfois plus châtié et plus soutenu, M. Th. n'a ni surfait ni rabaissé son héros. Il le montre susceptible, ombrageux, emporté; il ne cache pas ses dissentiments avec Bessières et Murat; il analyse clairement son caractère et peint avec une vigoureuse vérité sa vraie physionomie

arrangée et altérée par la plume académique de Thiers et de Villemain. Ce dernier a fait parler Lannes comme un rhéteur, comme un soldat sensible et mélancolique qui s'élève contre l'ambition de l'empereur et maudit la guerre. M. Th. se moque avec raison de Villemain et nous dit simplement : « admirateur passionné du génie de Napoléon, éprouvant pour sa personne une profonde et sincère affection, mais impressionnable, sensible à la moindre marque d'indifférence comme à la plus légère marque d'amitié, jaloux dans son affection, Lannes n'a jamais dissimulé le mécontentement qu'il ressentit en certaines circonstances. En dehors des sentiments que lui inspirait l'Empereur, il était lui-même avide de gloire, ambitieux de se placer au premier rang parmi les grands capitaines ; mais, d'un autre côté, aimant tendrement sa femme et ses enfants, il envisageait avec complaisance les perspectives de bonheur qui fuyaient toujours devant lui sans qu'il ait jamais pu les atteindre. Le premier effet produit sur lui par l'ordre de partir pour une nouvelle guerre n'était donc rien moins que de la satisfaction » (p. 272) [1].

Outre son *maréchal Lannes,* M. Thoumas publie, en même temps, sous le titre de *Vertus guerrières*, un recueil d'anecdotes et de faits qui doivent servir d'exemples aux soldats. Il énumère sous vingt-deux rubriques, rangées par ordre alphabétique *(adresse, affection, amour de la patrie, courage, devoir,* etc.), quelques-unes des actions méritoires et héroïques que renferment les annales de notre armée. Il s'arrête toutefois au seuil de la guerre de 1870. Comme toujours, il fait preuve, dans ce volume, d'une lecture considérable et d'une vaste mémoire. On lui reprochera d'ajouter foi à de merveilleux exploits contés par les auteurs de *Victoires et conquêtes* et par d'autres [2] ; mais son livre est un bon

1. P. 16, le « vieux général Fabrefond » n'était pas un vieux général ; c'était Fabre-Fonds, frère de Fabre d'Églantine, qui assista à Valmy et commanda, vers la fin de 1792, à Nancy un corps d'*éclaireurs*, lequel devint par un décret du 28 février 1793 le 9e régiment de hussards (il était né en 1752 et devait mourir en 1828 ; il fut nommé général de brigade en 1793 et se trouvait, au mois de mai de cette année, à l'armée des côtes de la Rochelle) ; cf. sur lui une note terrible de la première partie du *Compte rendu* de Phélippeaux, p. 39 ; — p. 125, ce qui est dit sur le jugement d'Auersperg et de Mack est inexact (cf. les art. de Wurzbach et autres) ; — p. 159 et 160, lire Heiligen et non *Heilingen ;* — p. 277 et 278 Donauwœrth et non *Donawerth ;* — p. 279, Kollowrath et non *Kolhowrath ;* — p. 280, Dinzlingen et non *Dinzling ;* — p. 281, Tann et non *Thann* (et qu'est-ce que la bataille de *Tengen?* Les Allemands disent Hausen et les Français, Tann) ; — p. 282, Rohr et non *Rœhr ;* — p. 283 et 284, Seligenthal et non *Seelingthal ;* — p. 297, Mauthhausen et non *Muthausen ;* — p. 297-298 Traun et non *Traün ;* — p. 303, Pœlten et non *Polten*.

2. On saura gré à l'auteur de l'Index alphabétique des noms. P. 16, lire Sasbach et non *Salzbach ;* — p. 20, on raconte autrement la mort d'Abbatucci, et un témoin assure que Foy lisait à haute voix *Jacques le fataliste* et non l'*Énéide* lorsque le canon autrichien l'interrompit ; — p. 141, tous les détails imaginés sur la famine qui régnait à Mayence sont controuvés ; — p. 164, pareillement, la garnison de Landau ne fut pas « exposée aux plus cruelles privations » ; — p. 166, noter que Schwardin était alsacien et citer sur lui les *Souvenirs* d'Érasme de Contades ; — p. 219, qu'est-ce que le combat de *Marcon* (?) près Condé, du 17 mai 1792 ? ; — p. 234, l'anecdote de Moreaux se fai-

livre, très utile, très patriotique, où l'on apprendra les vertus guerrières que nos pères surent déployer aux heures glorieuses et douloureuses de notre histoire. Les officiers puiseront dans ce *livre du soldat* de quoi encourager et stimuler leurs hommes. Les historiens y trouveront de curieuses citations tirées des *Mémoires* inédits d'un ancien officier d'artillerie de la garde impériale.

On retrouve dans le volume nouveau de M. Duquet les qualités que nous avons déjà louées chez l'auteur : une conscience extrême, le désir de tout savoir et detout connaître, l'imprimé et l'inédit, une impartialité rigoureuse. L'auteur nous raconte les premiers jours de l'investissement, le combat de Chevilly, l'installation des Allemands autour de Paris, les mesures prises par le gouvernement du 30 septembre au 13 octobre et l'engagement de Bagneux. Il ne se contente pas de narrer les combats; il décrit la physionomie de la ville, il fait le tableau de la garde nationale et de la population, il montre le « chaos intellectuel et moral » de Paris. Comme toujours, il porte des jugements sévères sur les principaux acteurs : il traite Trochu de discoureur, de rhéteur, de soldat-notaire, de fatal bavard; il flétrit la « pusillanimité » des gouvernants de Paris, leur « incapacité », leur « nullité »; il reproche au général et à ses collègues d'avoir laissé subsister dans la ville assiégée « ces deux grands facteurs de la perte des nations envahies, la presse et la tribune ». Beaucoup de lecteurs l'approuveront sur ce point. Mais M. D. ne pousse-t-il pas trop loin la sévérité à l'égard de M. Rameau, et de la municipalité de Versailles? Il a raison de condamner tous ceux qui, comme le maire de Longjumeau, ont profité de la défaite pour s'enrichir. Il a raison de dire, en termes énergiques, qu'« il revient moins cher à un pays de changer ses provinces en désert par l'exode de sa population et par l'incendie que de conserver leurs richesses, et, à ce prix, d'assurer la victoire finale ». Il a raison de formuler la règle : « disparition ou inertie de la population en présence de l'ennemi. » Mais était-ce possible en 1870, et y avait-il alors, pour nous servir de ses propres expressions, un gouvernement qui eût la conscience de ses devoirs et une population décidée à tous les sacrifices? Est-il sûr que, « quelques Chartons de moins et quelques Caprons de plus, l'installation des Allemands en France eût été impossible » ? Cela dit, et tout en reprochant encore à M. D. d'alourdir un peu son récit par le nombre infini des citations, nous le remercierons d'avoir donné au public ce cinquième volume de

---

sant lier sur son cheval n'est pas sérieuse ; — p. 301, la défense de Huningue en 1855 est un fait *fabuleux*, plus fabuleux que ne le croit l'auteur, et Barbanègre ne fut pas un héros ; on ne compte toujours dans la garnison que les soldats de ligne et les douaniers ; on oublie les quatre bataillons de la garde nationale du Haut-Rhin ; — p. 303, la mort du jeune soldat qui se tua à Verdun, après Beaurepaire, est très inexactement contée (cf. *Revue crit.*, 22 oct. 1883 et *Inv. pruss.*, 254), et d'ailleurs inutilement répétée plus loin ; — p. 311, outre Jaffa, l'armée française « a eu à se reprocher » le sac de Pavie.

sa *Guerre de 1870-1871*. Il montre fort bien l'influence du combat de Chevilly qui mit les assiégeants en éveil et rendit les sorties ultérieures des assiégés plus difficiles. Il donne de copieux détails sur les rapports des Allemands avec les populations, sur les reconnaissances qu'ils firent en allant à la découverte des vivres, sur leurs réquisitions et razzias. Il prouve enfin que l'affaire de Bagneux fut aussi mal conçue que mollement exécutée.

On lit avec intérêt le gros volume que M. le comte d'Antioche vient de consacrer à Changarnier. L'auteur avait évidemment entre les mains les papiers du général, et il en communique de nombreux et curieux extraits : par exemple les lettres de félicitations que reçut Changarnier après la retraite de Constantine et sous la deuxième République (p. 265-270), la correspondance qu'il échangeait avec Bugeaud sur les affaires d'Afrique, ou avec d'autres pendant l'Empire (à noter une lettre du comte de Chambord, p. 361). Il raconte, en la semant d'une foule de détails attachants et d'anecdotes, la carrière brillante de Changarnier en Algérie, la renommée qu'il donna au 2e léger, — « plus brave que qui que ce soit, disait le capitaine de Mac Mahon, il garde toujours son sang-froid et il inspire aux troupes une confiance immense » (p. 79) — toutes ces opérations incessantes, menées rapidement, audacieusement, et qui témoignent de grandes qualités, de dextérité, de décision, d'une remarquable intelligence de la guerre. Le récit de M. d'A. est vif, animé, et, après d'autres, il a su narrer d'une façon saisissante l'expédition des sept colonnes, la prise de la Smalah et la quatrième campagne de l'Ouarensenis. La période héroïque de Changarnier est terminée dès lors; il entre dans la vie politique; il ne revoit plus l'Afrique que pour commander la division d'Alger et remplir un instant les fonction de gouverneur-général. M. d'A. raconte longuement le rôle joué par Changarnier durant la Révolution de février; il lui reproche d'avoir parlé alors, et constamment, « comme dans une sorte d'ordre du jour (p. 330), d'avoir fait, sans calcul ni mystère, des déclarations solennelles, d'avoir eu une invincible confiance dans l'ascendant des inspirations patriotiques ». Il aurait dû ajouter « et dans lui-même ». Changarnier était avantageux, infatué de son mérite; il se croyait l'arbitre de la situation; il affectait de protéger l'Assemblée et de mépriser le président. M. d'A. reconnaît que son langage n'était « peut-être pas assez exempt de superbe » (p. 264). C'est trop d'indulgence : Changarnier ne disait-il pas tout haut qu'il ferait coffrer le président à sa première incartade ; que le jour où l'armée aurait à choisir entre un aventurier et le héros d'Afrique, elle n'hésiterait pas une seconde? M. d'A. n'insiste pas suffisamment sur ce point ; il ne donne pas intégralement le discours que prononça le général après le voyage de Dijon (« le soldat entendra toujours la voix de ses chefs... dans cette voie fatale on n'entraînerait pas un bataillon, pas une compagnie, pas une escouade... »), et il ne reproduit que la phrase *Mandataires de la France, délibérez en paix!* Mais M. d'A. n'a-t-il pas omis

la fameuse lettre où Changarnier sollicitait le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France (« l'habitude de manier des troupes, la confiance qu'elles m'accordent, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre me permettent sans doute de remplir avec succès tous les devoirs qui pourraient m'être imposés »). Nous ne suivrons pas Changarnier avec M. d'A., sur la terre d'exil, et nous venons à son rôle en 1870 : on sait que le général était à l'armée de Metz; mais a-t-il bien fait d'aller dans un camp où il était à peine avocat consultant? Il ne rendit, en somme, d'autre service que de proposer à Frédéric Charles des conditions qui ne furent pas acceptées et d'informer Bazaine qu'un complot se tramait contre lui. Après la guerre, il présida la commission des grades; mais ses décisions ont-elles toujours été justes, et ne peut-on lui reprocher d'avoir maintenu dans leur scandaleux avancement des officiers récompensés par Bazaine à la veille de la capitulation? A-t-il toujours été digne dans ses attaques contre ses adversaires politiques? N'a-t-il pas mérité que Denfert lui jetât cette apostrophe : « Vous vous appelez Metz et nous nous appelons Belfort »? Bref, cet homme intrépide, instruit, doué de la plupart des talents qui font l'homme de guerre, mais un peu bravache et déclamateur, a eu tort, comme le reconnaît M. d'Antioche, d'aborder la politique (p. 331)[1].

Les souvenirs que M. Choppin intitule *Trente ans de la vie militaire* et que M. E. Grammont a joliment illustrés, ont de la verve et de l'humour. L'auteur raconte d'une façon alerte, vive, charmante, les divers épisodes gais et tristes de sa carrière, son début qui fut rude, l'histoire de ses chevaux, du *Tout puissant* qu'il dompta par la douceur, de *Sidi*, de *Caporal* qui lui sauva la vie à Gravelotte (voir les pages si touchantes 220-222), son premier duel, ses relations avec les *mercantis* d'Afrique, ses aventures en Crimée et en Italie, ses souffrances sur le plateau de Kasach et sous les murs de Metz. Les anecdotes abondent, et on lira avec plaisir le « duel du général », les fantaisies du lieutenant Tourlouzine, le portrait de la cantinière (type aujourd'hui disparu) et les chapitres piquants sur *Déjeuner à la fourchette* et *Écrire au ministre*. « Je tiens à faire connaître, dit M. Choppin (p. 162) quelle était la vie militaire à l'époque dont je parle; je donne ces histoires à bâtons rompus; on les prendra pour ce qu'elles valent. »

A. Chuquet.

Lettre de M. Cartault et réponse de M. S. Reinach.

M. S. Reinach attaque dans la *Revue* du 1er juin mes *Terres cuites grecques* avec une aigreur qui ne me surprend point; il se venge[2]. Absence d'originalité, plagiat,

1. Lire p. 444. Woippy (*Voippy*); — p. 445, Davout (*Davoust*); — p. 447. Stiehle *Stichles*).

2. Des propos impolis de M. Cartault? Mais ils ne m'atteignent pas, non plus que ses lourdes erreurs ne touchent la science, M. C. se flatte. — S. R.

boursouflure et vulgarité du style, ton rogue et pédant, manque de goût et de tac, tels seraient mes moindres défauts. Mes lecteurs jugeront, en se rappelant le vers de Molière :

Vous donnez *poliment* vos qualités aux autres 1.

Je ne reviendrai pas sur les fouilles de Myrina, qui ont été conduites — chacun le sait [2] — sans méthode et sans expérience. Que le jeune âge de M. S. R. lui serve d'excuse ! D'ailleurs n'a-t-il pas écrit lui-même que ses fouilleurs étaient des « *tas de maladroits*, qui tapaient comme des sourds [3] » ? Cet aveu suffit [4].

Je me bornerai à relever quelques-unes des erreurs — volontaires ou non — dont l'article fourmille.

M. S. R. me reproche d'avoir reproduit dans « un intérêt commercial » neuf terres cuites déjà publiées, mais d'une valeur exceptionnelle. — L'insinuation [5] me laisse froid : je ne la souligne que pour montrer à quels procédés de polémique descend M. S. Reinach.

M. S. R. me reproche de lui avoir emprunté sans le nommer cette idée banale que les terres cuites dorées remplaçaient les petits bronzes pour les acheteurs pauvres. — On lit dans la notice U[4] de la *Collection Lecuyer*, écrite avant d'avoir lu les *Mélanges Graux* [6] : « Les terres cuites dorées faisaient sur le marché concurrence aux bronzes, sur lesquels elles l'emportaient par le bas prix. Les amateurs obligés de compter pouvaient se faire jusqu'à un certain point illusion à eux-mêmes et ne pas trop envier le bonheur de leurs rivaux plus fortunés. » Cette réflexion vient là comme conclusion logique de la comparaison entre une terre cuite et un bronze.

M. S. R. me reproche d'avoir « traité cavalièrement M. Heuzey ». — Dans une lettre que M. Heuzey veut bien m'écrire à propos de mon ouvrage, je relève la phrase suivante : « Cette diversité de manière de voir me fait attacher une importance encore plus grande aux *bienveillantes* appréciations dont mon petit catalogue est l'objet de votre part. » De quel droit M. S. R. se fait-il si mal à propos le porte-parole de M. Heuzey [7] ?

---

1. C'est la réponse connue : *tu en es un autre*. Je ne la trouve pas très concluante. — S. R.

2. Cela est aussi contraire à la vérité qu'à la justice; M. C. le sait comme moi. Les auteurs des fouilles de Myrina n'admettant pas l'authenticité des groupes dits asiatiques, les admirateurs et les vendeurs de ces groupes n'ont rien de mieux à faire que de déprécier les fouilles de Myrina. Cette tactique ne trompera personne. — S. R.

3. Voir ma brochure *Sur l'authenticité*... p. 27 (*note de M. Cartault*).

4. M. C. extrait ce prétendu *aveu* d'une lettre particulière que M. Lecuyer avait sollicitée de moi après m'avoir montré sa collection. Je m'y exprimais ainsi : « Quand on a passé huit ou dix mois à Myrina, couché à plat ventre huit ou dix heures par jour sur le bord des tombeaux, criant à tue-tête : « Mais prenez donc garde, tas de maladroits! » à des fouilleurs qui tapaient comme des sourds, la tête au soleil, les yeux à la poussière, déçu neuf fois sur dix par des tombeaux chichement meublés, on se prend d'envie pour le collectionneur qui, sans se faire de mauvais sang, etc. » En publiant, sans mon autorisation, cette lettre humoristique, M. Lecuyer s'est rendu coupable d'un procédé fâcheux; mais comment qualifier celui de M. C. qui, isolant quelques mots du contexte, prétend trouver là un témoignage accablant contre la manière dont les fouilles de Myrina ont été conduites? — S. R.

5. Quelle insinuation ? Il n'y a là que la constation d'un fait. S. R.

6. Je crois M. C. sur ce point, puisqu'il l'affirme, mais ma publication est antérieure à la sienne et il la connaissait bien quand il a donné ses *Terres cuites grecques*. M. C. laisse d'ailleurs prudemment de côté l'autre passage où je l'ai convaincu de plagiat. — S. R.

7. M. C. sait parfaitement que s'il a parlé en termes élogieux du *Catalogue* de M. Heuzey, il l'a pris de haut avec ce savant dans d'autres passages (p. XXVII, XXXIX). C'était son droit, mais c'est aussi le mien de constater ce qui est, sans me faire le porte-parole de personne. Les dénégations de M. C., portant ainsi sur des choses évidentes, ne peuvent faire de tort qu'à lui-même. — S. R.

M. S. R. reproche à ma bibliographie d'être incomplète. — J'ai dit, p. xi : « Cette bibliographie n'a point la prétention d'être complète ; peut-être la donnerai-je un jour avec toute la rigueur scientifique qu'elle comporte. Pour le moment je poursuis un but pratique en indiquant, suivant le mot à la mode, une *orientation* [1]. » Voici du reste qui montrera la bonne foi du critique : d'après M. S. R., « j'ignore complètement *les spécimens de diverses provenances* gravés dans l'ouvrage de M. de Witte sur les collections de l'hôtel Lambert ». Or ces spécimens *de diverses provenances* se réduisent à *trois* statuettes de *Tanagra* nos 143-145 [2] ; l'ouvrage, qui contient cent cinquante-sept numéros, est consacré aux vases et j'ai quelque raison de le connaître, ayant prié jadis M. de Witte d'en faire cadeau à la bibliothèque de l'Université [3].

Si M. S. R. voulait faire étalage d'une érudition facile, il eût mieux fait de citer les *Münchener Antiken* de von Lützow, qui offrent six planches de terres cuites [4]. Quant aux *Catalogues* qu'il signale, il faut croire qu'il n'en parle que par ouï dire ou qu'il se moque délibérément du public. Aucun n'est spécialement consacré aux terres cuites [5] et n'a à ce point de vue la moindre valeur, ni le moindre intérêt [6]. Le *Catalogue Dufourny* (prix 2 francs) [7] contient quelques fragments du genre de ceux qui ont été publiés par d'Agincourt, quelques figurines italiennes, reliefs, antéfixes, gouttières, etc. Le *Catalogue* de l'abbé Campion du Tersan renferme quelques terres cuites au milieu de curiosités diverses, instruments d'optique et de mathématiques, livres de théologie, tableaux, etc. Les vases sont pêle-mêle avec les terres cuites, ce qui en grossit un peu le nombre. Les *Catalogues Greppo* et *Sabattini* sont des catalogues de médailles [8]. Voici quelques spécimens de ce que contient le catalogue Greppo sous la rubrique *figurines*, nos 112-134 : no 120. Plusieurs statuettes de diverses grandeurs. 131. Un bélier. 132. Deux petits cochons. 134. Un œuf, une grenade, etc. [9]. Quant à M. J. Hamilton Gray (dont le catalogue est daté de 1888 et non de 1887 comme l'imprime par erreur M. S. Reinach), il ne possédait que des vases. Mais on a compris dans sa vente deux lots de figurines appartenant à des amateurs anonymes qui voulaient s'en défaire [10]. Rien de tout cela ne mérite une mention dans un ouvrage sérieux.

---

1. Encore fallait-il ne citer alors que des ouvrages véritablement importants. M. C. en a cité d'absolument inutiles, parce que le hasard voulait qu'il les connût ; ce n'est pas ainsi qu'on *oriente* les étudiants. — S. R.

2. J'ai eu tort d'écrire : *de diverses provenances* — S. R.

3. Cela ne me regarde pas. — S. R.

4. Et sans doute aussi le *Bulletin du Musée Parent*, les *Antiquities of Kertch* de Macpherson, la *Collection Fould* de M. Chabouillet, tous ouvrages où sont gravées des terres cuites et dont M. C. ne dit rien. — S. R.

5. Je n'ai pas prétendu qu'il en fût ainsi. — S. R.

6. C'est faux ! — S. R.

7. Qu'est-ce que cela fait ? — S. R.

8. M. C. « se moque du public. » Le catalogue Sabattini est intitulé : « Médailles grecques et romaines, antiquités trouvées en Grèce, *terres cuites de Tanagra*. » Les terres cuites sont classées sous les nos 125-174 ; il y en a de très importantes. — S. R.

9. M. C. oublie de mentionner les quatres figurines de Cérès, les statuettes de Vénus, d'Atys, d'Amazone, de Mercure, qui sont signalées dans le même catalogue, — alors qu'il l'a sous les yeux ! — S. R.

10. Ceci est parfaitement indifférent à l'affaire ; il n'en reste pas moins que ledit catalogue mentionne un grand nombre de terres cuites intéressantes. C'est pourquoi je l'ai signalé dans la *Revue archéologique* (1888, I, p. 387). — S. R.

M. S. R. me reproche de n'avoir pas cité les deux revues américaines le *Studio* et le *Century Magazine*. — Ce ne sont point des revues scientifiques. En outre, il a été si rudement malmené dans le *Studio* [1], qu'il y avait quelque mérite à n'en rien dire; je m'attendais à des remercîments. Enfin les terres cuites du *Studio* et du *Century Magazine* ont été déclarées fausses par M. S. R. lui-même — ce qui d'ailleurs ne les empêche pas d'être excellentes [2].

D'après M. S. R., j'ignore que l'*American Journal of Archaelogy* a déjà fait connaître des statuettes « intéressantes ». — J'ai cité ce journal p. LI [3] et dit, p. L, que que je ne prétendais pas imprimer le catalogue que j'ai dans mes notes des articles de revues. Le plus joli, c'est que ces statuettes « intéressantes » ont été publiées par M. S. R. lui-même [4]. J'aurais dû modifier mon plan pour lui faire un peu de réclame [5].

M. S. R. s'écrie : « Dans quel volume, dans quel numéro de l'Ὅμηρος — j'ai la collection de ce recueil sous les yeux — a-t-on publié ou décrit des terres cuites grecques? » — Ὅμηρος, sept. 1876, p. 360-361 ; avril 1877, p. 164-166 (vignette); ce ne sont que des lampes, mais les sujets ont de l'intérêt [6].

M. S. R. me reproche de ne pas formuler une hypothèse nouvelle sur l'exégèse des figurines. — Le but de l'ouvrage était justement de montrer qu'en l'absence de fouilles faites scientifiquement et de monographies suffisantes, toute explication d'ensemble était prématurée [7]. Avant de critiquer, il faudrait comprendre.

M. S. R. a contesté *tous* les groupes que j'ai publiés dans la COLLECTON LECUYER. Ici il ne conteste que *quatre* figurines; je suis en progrès et je méritais bien quelques félicitations [8].

M. S. R. essaye d'enrôler mon ami Rayet parmi les archéologues qui ont suspecté les figurines et les groupes d'Asie-Mineure. — Or Rayet, dans son *Catalogue de vente*, a défendu celles des figurines d'Asie qu'il avait vues [9]. M. Lecuyer me rappelle qu'il lui a montré son beau groupe d'Hermès psychopompe et que, le tenant dans ses mains, Rayet l'a reconnu parfaitement authentique [10].

M. S. R. me reproche de n'avoir pas mentionné les écrits concernant la question

---

1. Par une personne intéressée au commerce des terres cuites! — S. R.

2. Puisque M. C. croit ces terres cuites excellentes, il devait les mentionner. — S. R.

3. « *Ce sera* un sujet d'études pour l'*American Journal* », écrit à cet endroit M. Cartault. Pour tout juge de bonne foi, cela confirme parfaitement ma critique. — S. R.

4. Ce n'est pas moi qui ai publié dans ce recueil les terres cuites t. III, pl. XV, XVI; t. IV, pl. VI — S. R.

5. Est-ce que M. C. croit que je revendique pour moi le mérite de ces statuettes? De pareils propos ne sont pas sérieux. — S. R.

6. Ceci dépasse les bornes. M. C. a eu soin d'avertir (p. XII, note 1) qu'il ne comprend pas dans sa bibliographie les publications concernant les lampes ; et maintenant, pour s'excuser d'avoir cité l'Ὅμηρος mal à propos, il y signale des vignettes de lampes! Comme je veux être poli, je laisse au lecteur le soin de juger. — S. R.

7. Alors il était inutile de publier un gros volume où il n'y a rien de nouveau. — S. R.

8. Le sel de cette plaisanterie m'échappe. Il y a d'ailleurs plus de quatre figurines suspectes dans le recueil de M. Cartault. — S. R.

9. Il n'est pas question d'*un seul groupe* dans ce Catalogue! — S. R.

10. J'y étais. En sortant de chez le collectionneur en question, je demandai à Rayet : « Quelle est, à votre avis, la valeur du groupe de Charon ? » Rayet me répondit : « A l'hôtel des Ventes, on en donnera peut-être quinze mille francs ; si j'étais conservateur du Louvre, je n'en offrirais pas quinze sous. » J'ai d'ailleurs publié une lettre de Rayet où il se déclare formellement convaincu de la fausseté des groupes (*Rev. archéol.*, 1887, I, p. 363).

d'authenticité. — J'ai dit, p. XLVII, que je ne voulais pas entrer dans cette polémique. A quoi bon aller recueillir des assertions comme celles-ci, que ne peuvent pas prendre au sérieux ceux-mêmes qui les formulent : — Les douaniers du Pirée, surtout sous le ministère Tricoupis, sont incorruptibles [1]. — Le gouvernement grec considère comme une bonne fortune la fabrication et l'exportation d'antiquités fausses [2]? — Ces fantaisies ne méritent pas d'entrer dans la science, et, si je les ai négligées, c'est que je n'ai trouvé dans tout ce fatras ni une preuve, ni un commencement de preuve, mais toujours les mêmes affirmations qui, pour être répétées à satiété, tantôt en français, tantôt en anglais, n'en acquièrent point pour cela plus de valeur [3]. Au surplus, le prétendu faussaire est toujours introuvable. M. S. R. a dû convenir lui-même qu'il ne le connaissait pas [4]. Aussi n'en est-il plus question dans l'article qui m'occupe; il faudra bientôt croire, sous peine d'excommunication, que ces « centaines de groupes et de figurines isolées, dont les marchés de l'Europe ont été inondés depuis une dizaine d'années », sont tombées du ciel [5].

Pour moi, sceptique par nature, je continuerai à étudier chaque objet sans idée préconçue et à constater si la terre est antique ou non. C'est là le véritable critérium [6]. Les statuettes restaurées en Orient présentant de temps à autre soit une base, soit un morceau refait, on arrive avec de l'habitude à distinguer — sous cette réserve que personne n'est infaillible — la terre antique de celle qui a été travaillée récemment. Examinées par qui sait voir et confrontées l'une avec l'autre, elles se révèlent à l'œil par un aspect différent. Quant à déclarer fausses, comme le fait ici M. S. R., d'après des phototypies qu'il trouve détestables, des terres cuites qu'il n'a jamais vues, c'est ce que je ne me permettrai jamais : je tiens à être classé non point parmi les journalistes archéologues [7], mais parmi les archéologues sérieux [8].

A. CARTAULT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Encore une nouvelle Revue! Cette fois, ce sont des bibliothécaires et des bibliographes, à coup sûr mieux placés que personne pour apprécier les inconvénients de la multiplicité des périodiques, qui assument cette lourde responsabilité. Ils fondent, chez l'éditeur Bouillon, sous la direction de M. Émile CHATELAIN, la *Revue des bibliothèques*, publication mensuelle (15 fr. pour Paris, 17 fr. pour les départements et l'union postale). Le premier numéro, daté d'avril 1891, et par con-

1. Je défie M. C. de montrer le passage où j'aurais écrit une pareille sottise.— S. R.

2. Parfaitement, car cela diminue d'autant le nombre des antiquités authentiques que l'on exporte. — S. R.

3. Il faut bien pourtant qu'elles en aient, puisque tous les archéologues sérieux se sont, l'un après l'autre, déclarés convertis à mon opinion. Le seul qui résiste — et je le regrette pour lui comme pour la science — est M. Froehner. — S. R.

4. Si je le connaissais, la question serait résolue et ne regarderait plus que les tribunaux. — S. R.

5. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? — S. R.

6. C'est facile à dire; mais quels sont donc, s'il vous plaît, les caractères distinctifs d'une *terre antique*? — S. R.

7. Ne l'est pas qui veut. — S. R.

8. Je regrette de dire que M. C. n'y réussit point, du moins dans le domaine de l'archéologie figurée. Je tiens encore à constater ici qu'ayant pour la seconde fois, dans l'article auquel répond cette lettre, prié M. C. de faire connaître la provenance des groupes, dont il se disait informé en 1887, je n'ai obtenu aucune réponse. Les savants apprécieront ce silence et concluront. — SALOMON REINACH.

séquent, déjà en retard de deux mois, contient les articles suivants : *Programme :* « Nous désirons combler une lacune en créant un organe spécial qui permette aux fonctionnaires de nos bibliothèques de faire mieux connaître au public studieux les dépôts qui leur sont confiés... L'histoire des bibliothèques anciennes et modernes occupera la première place dans notre recueil ; les collections de manuscrits et d'imprimés rassemblées au moyen âge ou dans les siècles suivants ont été dispersées dans toutes les villes de l'Europe ; nous recevrons avec reconnaissance tous les articles qui permettront de les reconstituer. Une chronique tiendra le lecteur au courant des communications officielles ou officieuses, relatives aux bibliothèques et au changement dans le personnel ». — *Catalogue des mss. de l'abbaye de Lobbes,* par M. Omont, (Saint-Pierre de Lobbes, au diocèse de Liège). — *Un précieux ms. de Virgile mutilé au* XVI*e siècle,* par M. Ém. Chatelain (important : on a retrouvé dans la couverture de la *Civilitas morum Erasmi,* Argentorati, Chr. Mylius, 1566, un fragment contenant *Æn.*, I, 1-128 et qui provient du même ms. que le fg. conservé dans BN. lat. 7906 ; les possesseurs d'autres exemplaires du même volume retrouveront peut-être d'autres feuillets de ce ms.). — *Les mss. de l'ancien collège du Trésorier,* par Ém. Chatelain (la plupart sont aujourd'hui à la Sorbonne). — *Projet d'association entre les bibliothécaires français,* par Ch. Mortet. — *J. Petzholdt,* par V. Mortet. — *Chronique des Bibliothèques.* — *Bibliographie, annonces, ouvrages nouveaux, catalogues de libraires, ventes publiques.* On le voit, l'érudition ne sera pas l'unique objet de cette Revue ; elle contiendra une partie administrative qui constituera un poids mort pour la science. Ce sera de plus un de ces recueils, d'unité toute factice, où se rencontreront pêle-mêle l'orientalisme, la philologie classique, l'histoire du moyen âge, les articles techniques et les changements apportés par les conseils municipaux de Péronne et de Pont-Audemer « dans leur comité d'inspection près la bibliothèque de la ville ». Des trois articles de portée scientifique cités plus haut, le premier et le troisième auraient pu figurer dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et le second dans la *Revue de philologie.*

— M. C. Lecuyer nous adresse la lettre suivante : « Dans la *Revue critique* du 1er juin 1891, M. S. Reinach affirme que deux terres cuites de ma collection représentant la femme à la fontaine et Ulysse naufragé sont *évidemment* fausses. Je tiens à prévenir vos lecteurs que M. S. Reinach *n'a pas vu* ces terres cuites, du reste parfaitement authentiques. Ceux d'entre eux qui désireront juger en connaissance de cause les verront, lorsqu'ils le voudront, chez moi, où je les accueillerai avec le plus grand plaisir. »

— Le 5e fascicule du *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas vient de paraître. Il contient les pages 305-384 et va du mot *Brouette* au mot *Cependant.*

ANGLETERRE. — M. Leland, le grand gipsologue, vient de publier à Londres (Fisher Unwin, 1891 ; in-8°, 270 pages illustrées par l'auteur) sous ce titre : *Gipsy Sorcery and fortune telling,* un charmant volume de sorcellerie, dédié « aux membres du Congrès des traditions populaires de Paris, juillet 1889, et en particulier aux membres français du Congrès ». C'est un trésor d'incantations qui peut servir aux lecteurs et aux lectrices dans toutes les circonstances de la vie. Un index abondant en facilite l'emploi.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juin 1891.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'associé étranger, laissée vacante par la mort de M. Gorresio. L'élection de la commission, chargée de proposer des candidats à l'Académie, est fixée au vendredi 23 octobre.

Le prix de numismatique (Allier de Hauteroche) est décerné à M. Ernest Babelon, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour son *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale* (tome I).

Le prix Bordin, sur cette question : *Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires*, est décerné à M. Philippe Fabia, professeur au lycée d'Aix.

Les récompenses du concours des Antiquités de la France sont décernées ainsi qu'il suit :

1re médaille : M. Camille Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux;*

2e médaille : M. Mercier : *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie);*

3e médaille : M. Jeanroy, *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge;*

4e médaille : M. Edouard Forestié, *les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du* XIVe *siècle;*

1re mention honorable : M. J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes;*

2e mention : M. Victor Mortet, *Maurice de Sully, évêque de Paris* (1660-1196);

3e mention : M. Louis Guibert, *la Commune de Saint-Léonard-de-Noblat au* XIIIe *siècle;*

4e mention : M. Jules de Lahondès, *l'Eglise Saint-Etienne, cathédrale de Toulouse;*

5e mention : M. N. du Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais;*

6e mention : M. Joseph Roux, *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens.*

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Héron de Villefosse communique un mémoire de M. G. Lafaye, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, sur la mosaïque romaine récemment découverte à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), près de Vienne (Isère). Le sujet principal représente les Saisons, sous la forme de quatre personnages allégoriques, accompagnés chacun de petits tableaux représentant les opérations de la vie rustique propres à chaque saison. Sur ces vingt-huit petits sujets, dix-neuf sont conservés, notamment tous ceux qui concernent l'hiver et l'automne.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, lit une note sur une coupe du musée de Winterthur (Suisse), qui porte une inscription magique chaldéenne du Ve siècle. Cette inscription lui a été signalée par un éminent numismate suisse, M. Imhoof-Blumer; elle est particulièrement intéressante au point de vue paléographique.

M. Oppert signale un document publié par le R. P. Strassmaier, qui nous fait connaître un épisode, ignoré jusqu'ici, de l'histoire de Babylone. C'est un acte privé, relatif à un règlement de dot, qui est de la 1re année du règne d'un roi Samas-irib. Ce roi n'est pas connu : mais les parties qui figurent au contrat le sont, et l'on sait qu'elles vivaient sous le règne de Xerxès; on peut même fixer presque avec certitude la date de la pièce à l'an 481 avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque de l'expédition de Xerxès en Grèce. Il est permis d'en conclure que Babylone avait profité de l'absence du grand roi pour secouer le joug perse et se donner un prince autonome : Samas-irib fut le chef de cette tentative de sécession. Ainsi s'explique la sauvagerie avec laquelle, peu de temps après, au rapport des historiens, Xerxès, de retour de Grèce, dévasta Babylone, détruisit les temples de la ville et mit les prêtres à mort.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Ecole française de Rome. Fouilles dans la nécropole de Vulci*, exécutées et publiées, aux frais de S. E. le prince Torlonia, par Stéphane Gsell; — par M. Barbier de Meynard : Müller (H.), 1° *Al-Hamdâni's Geographie der arabischen Halbinsel*, 2° *Glossen zum Corpus inscriptionum semiticarum;* — par M. Schefer : Mohammed en-Nesawi, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti, prince du Kharezm*, texte arabe publié par O. Houdas; — par M. Deloche : Guyon, *la Préparation des lois;* — par l'éditeur : Euripide, *Alceste, texte grec*, avec un commentaire critique et une notice par H. Weil; — par M. Delisle : Vogüé (le marquis de), *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, le 5 mai 1891* (extrait de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société); — par l'auteur : Duchesne (l'abbé), 1° *Liber pontificalis*, 6e livraison, 2° *le Liber diurnus et les élections pontificales au* VIIe *siècle* (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-cinquième année 5 janvier 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 972 : MOORE, Dante and his early biographers (intéressant). — MALLESON, The Indian Mutiny of 1857 (souvenir instructif d'un héroïque épisode de l'histoire anglaise). — Tales by Leigh Hunt p. p. KNIGHT ; Tales and stories by Mary Wollstonecraft Shelley, p. p. GARNETT. — FRASER, Locke. — Julian Notary's ed. of the Kalender of Shepardes. — Superstitious use of the alphabet. — School books and the University Presses. — TAMM, Étymologisk Svensk Ordbog, I ; Zinck, Nordisk archaelogi ; REVENTLOW, Kongl. Vitterhets Historie og Ant. Ak. Manadsblad, oct déc. 1890, Yxformar fran Stenaldern ; Ringsjö fynden ; PETERSEN, Hypothesen om religiöse offer-og votivfund, fra Danmarks forhistoriske tid. (Aarb. f. nord. oldkynd. og hist., p. 209-252).

— N° 973 : FROUDE, Lord Beaconsfield. — Lives of Saints from the Book of Lismore, p. p. W. STOKES (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — SKINNER, Fifty years in Ceylon. — A Midsummer Night's Dream (Skeat). — Milton and Vondel (Edmundson). — Norfolk Manor Rolls, the Barwick mss. (Toynbee). — Homer and Odysseus (Lloyd). — GLASER, Skizze der gesch. Arabiens, I u. II (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — A Luther relic.

The Athenaeum, n° 3295 : NANSEN, The first crossing of Greenland, transl. from the Norwegian by GEPP, 2 vol. — MARSH, Annals of the hospital of St Wulstan. — BROWNE, Nelson (superficiel en somme). — MACRAY, Annals of the Bodleian Library (cf. *Revue*, n° 1). — Thomas Mun. — Poems in George Washington's copy-book. — A Hebrew poem on the Gunpowder Plot (Neubauer). — EVANS, The coins of the ancient Britons, supplement. — The musical notation of the middle ages (cf. *Revue* 1889, n° 31).

— N° 3296 : Beddoes, poetical works p. p. GOSSE. — Mrs OLIPHANT, Royal Edinburgh, her saints, kings, prophets and poets. — GASQUET and BISHOP, Edward VI and the Book of Common Prayer : an examination into its origin and early history (très intéressant et important). — Market Harborough Parish Records. — Sir Richard Steele (Aitken). — Talleyrand. — Experimental psychology (sur les recherches de M. MÜNSTERBERG). — Trad. en vers des « Greek dramatists ».

The Babylonian and Oriental Record, n° 12, (vol. IV) : CASARTELLI, The dog and death. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The silk goddess of China.

Theologische Litteraturzeitung, n° 23 : ROHDE, Psyche, Seelencult u. Unsterblichkeitsglaube der Griechen, I. (excellent). — GIESEBRECHT, Beitr. zur Jesaiakritik (instructif). — BACHMANN, Praepar. u. Commentar zu den Psalmen. — CRAMER, De Brief van Paulus van de Galatiers. — SABATIER, De la vie intime des dogmes (cf. *Revue*, n° 47). — KUKULA, Die Mauriner Ausg. des Augustinus (cf. *Revue*, n° 41). — LEA, Chapters from the religions history of Spain (cinq études détaillées). — DALTON, Die evangel. Kirche in Russland. — JANSSEN, Zeit = und Lebensbilder, 4e ed.

— N° 24 : DELITZSCH, Assyr. Gramm. — DELFF, Das Vierte Evang. — HERRIS, Biblical fragm. from Mount Sinai. — PAULSON, Symb. ad Chrysostomum, II et Not. sur un ms. de Chrysostome. — STRICKER, Calvin als erster Pfarrer der ref. Gem. zu Strassburg. — DARDIER, Court de Gebelin. — PACHTLER, Ratio stud. et instit. schol. soc. Jesu, III.

— N° 25 : EURINGER, Der masorahtext des Koheleth. — LEFÉBURE, Hypogées royaux de Thèbes ; AMÉLINEAU, St Pakhôme. — CORSSEN,

Alterc. Sim. Jud. et Theoph. (cf. *Revue*, n° 46). — STAEHELIN, Gnost. Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Haeretiker. — Zum Liber Diurnus. — BONNET, De mir. a. Mich. arch. Chonis patrato (cf. *Revue*, n°)47.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, III, 2 : Ad. SCHMIDT, Der Abschluss des deutschen Verfassungswerkes auf dem Wiener Congress. — SCHEFFER-BOICHORST, Die Urkunde über die Theil. des Herzogtums Sachsen 1180. — HAUPT, Waldensertum u. Inquis. im südl. Deutschland seit der Mitte des XIV Jahrh. — *Kleine Mittheil.* : BERNHEIM, Zur Sage von der Päpstin Johanna. — BERNAYS, Der Beiname gran capitan. — DRUFFEL, Ueber den Vertrag zwischen Kaiser u. Papst 1546. — FREY, Bindi's Monum. Stor. e art. degli Abruzzi. — SCHMARSOW, Puglia bei Lucca, der Stammort des Nicola Pisano? — *Nachr. u. Not.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* (d'oct. 1889 à fin avril 1890).

— IV, 1 : CHROUSTH, Zu den Konstanzer Konkordaten. — M. RITTER, Unters. zur Gesch. Wallensteins, 1625-1629. — HOOGEWEG, Die Kreuzpred. 1224 in Deutschland mit bes. Berüks. auf die Erzdiöcese Köln. — GOTTLOB, Des Nuntius Coppini Antheil an der Entthron. des Königs Heinrich VI u. seine Verurtheil. bei der röm. Kurie. — *Kleine Mittheil.* : v. BELOW, Zum Ursprung der deutschen Stadtverf. — V. GRUNER, Der Eindruck des Schill'schen Ausmarsches in Berlin. — SAUERHERING, Die neue Ausg. der Corresp. Fr. von Württemberg mit Napoleon. — Zur Hinrichtung der Sachsen 782. — *Berichte u. Resprech.* : BACHMANN, Die neuere deutsche Geschichtschreib. in Böhmen. — LIEBERMANN, Nuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter. — W. FISCHER, Nuere Liter. zur byzant. Gesch. — *Nachr. u. Not.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* (d'avril à fin juillet 1890, par O. MASSLOW).

Zeitschrit für Katholische Theologie, IV, 1890 : *Abhandlungen* : FRINS, Das Wesen der Sünde, IV. — SCHEID, Unfehlbark. des Papstes bei der Heiligsprech. — WIEZER, Zur Charakt. Luthers. — SCHMID, Verhältnis der Quantität zur Subztanz. — *Recensionen* : OSWALD, Die dogm. Theol.; OHLE, Die Essäer des Philo, Die pseudophil. Essäer u. Therapeuten; EBERLE, Social-polit. Fragen der Gegenwart; MELCHER, 150 Cyclus-Predigten; HILARIUS, Comp. theol. mor.; von MONTEFELTRO, Predigten; MONSABRÉ, Conferenzreden; Hosii ep. p. p. HIPLER et ZAKRZEWSKI. — *Analekten* : Streifl. auf das schrift. Wirken des sel. Petrus Canisius; Zum vierten Schöpfungstag; Ein fester Punkt für die Gesch. der Psalmensamml.; Zur Gesch. der Bodleiana; Die wissensch. Verd. der engl. Juden im MA; Der episc. Aciensis; Homilet. zu den Sonntagsevangelien.

Forschungen zur brandenb. u. preuss. Geschichte, III, 2 : LIESEGANG, Zur Verfassungsgesch. von Magdeburg u. Salzwedel. — SELLO, Die deutschen Rolande. — PACZKOWSKI, Der grosse Kurfürst u. Chr. Ludw. von Kalckstein, III. — NATZMER, Ein Jugendfreund Friedrichs des Grossen, Carl Dubislav von Natzmer. — KOSER, Zur Schlacht bei Mollwitz. — M. SCHNEIDER, Aus dem Nachlass des kurs. Artilleriehauptmanns Tielke, ein Beitrag zur Quellenkritik der Gesch. des siebenj. Krieges. — BORNHAK, Die preuss. Finanzreform von 1810. — *Kleine Mitt.* Zur Chronica marchionum Brand. (Sello); Preussen u. Schweden beim Ausbruch des siebenj. Krieges (Arnheim); Die Besetz. der Berliner Kommandantenstelle von dem siebenj. Kriege (Naudé). — Sitzungsber. des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg. — Aus den Sitzungsber. der Berliner Akademie. — Neue Erscheinungen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25 : von WLISLOCKI, Vom wandernden Zigeunervolke (à n'utiliser qu'avec une extrême précaution). — Urkun-

denbuch der Stadt. Basel, I p. p. Wackernagel et Thommen, (une des meilleures publications de ce genre). — Mitteil, zur vaterl. Gesch. hrsg. vom hist. Verein in St Gallen, XXIV. — Von Œttingen, Ant. Averl. Filaretes Tractat über die Baulust nebst seinen Büchern von der Zeichenkunst u. den Bauten der Medici. — Günther, Joh. Kepler u. der tell. Kosm. Magnetismus. (cf. *Revue*, n° 28).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), tome XXXIII, 6e livr. : Thil-Lorrain, Quels fureut les vrais inventeurs de l'imprimerie? — *Comptes-rendus* : Veckenstedt, Gesch. der griech. Farbenlehre (utile pour la lecture des épiques grecs). — Catulle, p. p. Benoist-Thomas; Ellis, A comment. on Catullus (cf. *Revue*, n° 46). — Riemann, Synt. lat. — P. Renan, La France chevaleresque ou les origines héroïques de la nation française, Epopée nationale. 1887 et 1888, 3 vol. (épopée en prose ou, si l'on veut, roman historique). — Corresp. secrète de Mercy, avec Joseph II et Kaunitz, p. p. d'Arneth et Flammermont, I. (excellente). — Goodwin, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb. (clair, sûr, abondant). — Varia (A. de Ceuleneer). — (Actes officiels).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nov. 1890 : Dembinski, Rome et l'Europe à la veille de la 3e période du Concile de Trente. — Ketrzynski, Die polnischen Urkunden des XII Jahrh.

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, fasc. II. vol. IV : Zenatti, Una canzone capodistriana del sec. XIV sulla pietra filosofale. — *Varieta* : Tedeschi, artisti istriani poco noti; Gabotto, Senofonte Filelfo a Ragusa; Joppi, Due carmi di Gerolamo Amaseo in lode dell' Alviano; Zenatti, Calendimarso; Sgulmero, Giacomo da Riva pittore in Verona nel sec. XIV.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-cinquième année 12 janvier 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Belgique, 15 déc. 1890 : ROMBERG, Études de propriété littéraire. — GITTÉE, A propos du folklore des anciens. — *Essais et notices :* Em. de Laveleye, livres d'Italie. — MASPERO, Lectures historiques. (cf. *Revue*, 1890, n° 47, p. 379).

Literarisches Centralblatt, n° 52, (1890). G. A. MÜLLER, Christus bei Josephus Flavius (sera le bienvenu). — J. HAVET, Quest. mérov. V. Les origines de S. Denis. — Libri memor. capit Lundensis, p. p. WEEKE. — Cola di Rienzo, epistolario, p. p. GABRIELLI (donne l'idée du caractère du tribun, idée en somme peu favorable). — PRIBRAM, Oesterr. Vermittelungspol. 1654-1660 (cf. *Revue*, 1890, n° 32). — GHIRON, Annali d'Italia, III. — Kriegsgesch. Einzelschriften, XIII. Der Anteil des schles. Heeres an der Schlacht bei Paris 30 März 1814, (instructif). — THUDICHUM, Femgericht u. Inquis. ; LINDNER, Der angebl. Ursprung der Vemeger. aus der Inquis. (Lindner a raison, mais sous une forme trop acerbe). — REGNAUD, Princ. gén. de linguist. indo europ. — CASSEL, Die dreispr. Sardin. Inschrift (sagace). — OTTO, Die Sprichwörter u. sprichw. Redensarten der Römer, ges. u. erkl. (bon et utile). — DZIATZKO, Gutenberg's früheste Druckpraxis (compare les deux premières Bibles imprimées). — Gautier d'Arras, Œuvres, p. p. LÖSETH, I, Eracle (attendre l'introduction). — PETITOT, Accord des mythol. dans la cosmogonnie des Danites archiques. — WOLF, Das röm. Lager zu Kesselstedt. — HAUPT u. WEYSSER, Die Bau = und Kunstdenkm. Ratzeburg. — MOORE, Devel. and char. of Gothic archit. — CAUER, Staat u. Erziehung. — JUNGE, Die Vorgesch. der Stenogr. in Deutschl. XVII u. XVIII Jahrh.

— N° 1 : HEFELE, Conciliengesch. VI, 2ᵉ Ausg. p. p. KNÖPFLER. — PRASEK, Medien u. das Haus des Kyaxares (clair et convaincant). — Günther's Ligurinus, deutsch von VULPINUS (cf. *Revue*. 1890, n° 24). — MEISTER, Die Hohenstaufen im Elsass (bon). — Die böhm. Landtagsverhandl. VI, 1581-1585. — NÜBLING, Ulms Baumwollweberei im Mittelalter (recommandable). — SCHMIDT-WEISSENFELS, Das XIX Jahrh. Gesch. seiner ideellen, nation. u. Culturentw. (superficiel). — FRÖBEL, Ein Lebenslauf. I. (Mémoires détaillés d'un révolutionnaire). — PISCHEL u. GELDNER, Vedische Studien, I. — CHATZIARAPIS, Hero et Léandre (cf. *Revue*. 1890, n° 49). — G. MEYER, Etym. Wörterb. der alban. Sprache (très bon). — Eine altlomb. Margarethenlegende p. p. WIESE. — Ferd. Wolf, Kleine Schriften, p. p. STENGEL (recueil de fines et profondes études). — RAJNA, Le corti d'amore (conclusion vague, remarques savantes). — OHLE, Shakspeare's Cymbeline u. seine roman. Vorläufer (lecture, savoir, méthode). — Deutsche Literaturdenkm. des XVIII Jahrh. 29-30 et 32. — WIEDEMANN, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*. 1890, n° 50).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : HASENCLEVER, Aus Gesch. u. Kunst des Christentums I. (six études pleines de savoir). — MARCKWALD, Elsasslothringh. Bibliographie, I. — Sili Italici Punica p. p. BAUER I, 1-10. (bon). — WEBSTER, Zur gutturalfrage im Gotischen. — KALFF, Geschiedenis der nederl. Letterkunde in de XVI Eeuw, 2 vol. (soigné et vivant). — SCHORN, Eiflia sacra oder Gesch. der Klöster u. geistl. Stift. der Eifel. — WENCK, Deutschland vor hundert Jahren, II. (très bon). — FÆH, Grundr. der Gesch. der bild. hünste, I. Die vorchristl. Kunst. (court et superficiel). — KIRCHENBERGER, Josef II als Reformator des öst. Militärsanitätswesens. — Th. Storms Gesamm. Schriften, 19. — Gesellsch. für deutsche Liter. (séance du 19 nov,) — Röm. Institut der Görresgesellschaft.

— N° 52 : BRATKE, Wegweiser zur Quellen = und Literaturkunde der Kirchengesch. (cf. *Revue*. 1890, n° 43). — Il Nuovo Risorgimento, I, 1 (recueil nouveau). — DELITZSCH, Assyr. Wörterbuch III. — P. GIRARD, L'éduc. athén. (cf. *Revue*. 1889, n° 48). — WALTHER, Die deutsche Bibelübers. des M. A. I, Der erste Uebersetzungskreis. (important). — GIESEBRECHT, Gesch. der deutschen Kaiserzeit. III. (cf. *Revue*, 1889, n° 10). — PIERLING, Papes et tsars (cf. *Revue*, 1889, n° 52). — BERGER, Gesch. der wiss. Erdkunde der Griechen, II (cf. *Revue*, 1890, n° 19). — O. ROSSBACH, Griech. Antiken des archäol. Museums in Breslau.

— N° 1 : KRAUSS, prakt. Theologie, I. — BELLESHEIM, Gesch. der kathol. Kirche in Irland, I (beaucoup de matériaux, mal composé). — LOTH, Chrestom. bretonne (art. de Zimmer qui loue le travail, et profite de l'occasion pour prendre à partie M. d'Arbois et la *Revue critique*). — SCHÜTZ, Sophokl. Studien (point de vue conservateur). — Quintiliani de Inst. orat. liber I, p. p. FIERVILLE (très louable). — BASCH, W. Scherer et la philologie allemande (fort intéressant et chaud; l'auteur fait à ce propos l'éloge des travaux des Français, et ajoute qu'ils disputent la palme aux allemands avec sérieux et succès; « was sich in ihrem vornehmen und unparteiischen kritischen Organ, der *Revue critique*, abpiegelt »). — BULLE, Dantes Beatrice (presque sans valeur). — PIETSCHMANN, Gesch. der Phönicier (remarquable). — Kaiserurk. in abbild. IX u. X. — JUNGFER, Der Prinz von Homburg (étude historique, soignée, un peu confuse). — ANTONIEWICZ, Ikonogr. zu Chrestien de Troyes (important). — KUROPATKIN, Krit. Rückblicke auf den russ. türk. Krieg, III (à lire et à méditer).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 51 : SCHÜTZ, Sophokl. Studien (De bonnes remarques, laisse une impression défavorable). — KAHL, Democrit in Ciceros philos. Schriften (grand soin). — BECKMANN, Num Plato artefactorum ideas statuerit (résultats à approuver en général). — Horaz Oden u. Epoden, erkl. von KÜSTER (commentaire abondant). — Ovid, Tristia, p. p. OWEN, (cf. *Revue*, 1890, n° 3). — BAUMEISTER, Bilderhefte aus dem griech. u. röm. Altertum. — VARRENTRAPP, Joh. Schulze u. das höh. prakt. Unterrichtswesen in seiner Zeit.

— N° 52 : Mopsos u. Torrhebos (Knaack). — Dict. des antiq. grecques et rom. XIV. — W. STERN, Theopompos eine Hauptquelle des Diodor (ne s'occupe encore que de la langue). — RIES, De Aeneae Tactici comment. poliorcetico (contestables). — GÜLDENPENNING, Die Kirchengesch. des Theodoret (cf. *Revue*, 1890, n° 19). — IHM, Studia Ambrosiana (solide). — HARZMANN, Quaest. scenicae. — LORET, Les flûtes égytiennes antiques. — BUTEL, L'éduc. des jésuites autrefois et auj. Un collège breton (histoire du collège de Vannes, et surtout, apologie de l'éduc. des jésuites).

— N° 1 : LEPSIUS, Griech. Marmorstudien, I. — Ilias, p. p. CAUER. I. 1-12 (1er art.). — WESSELY, Griech. papyri des Louvre u. der Bibl. nat. (nouveaux textes de valeur). — Ausone, La Moselle, p. p. LA VILLE DE MIRMONT (beaucoup de soin et de zèle, mais à la fois « ergebnisslos » et « anspruchsvoll »; (cf. *Revue*, 1890, n° 10). — TREDE, Das Heidentum in der röm. Kirche, Bilder aus dem relig. u. sittl. Leben Süditaliens (trop hostile à la vie italienne). — VASCONI, Il mito di Scilla e Cariddi nell' Odyssea. (Sans critique). — BENCKER, Der Anteil der Periegese an der Kunstschriftstellerei der Alten (éclaircit des questions importantes). — CURTI, Die Sprachschöpfung (n'est pas réussi). — DEECKE, Beitr. zur Auffass. der latein. Infinitiv = Gerundial = und Supinumconstructionen. — Cricii carmina p. p. MORAWSKI.

Zeitschrift für kathol. Theologie, I. — Stentrup, Der Atheismus u. die sociale Frage. — Scheller. Wiederaufl. der durch eine Todsünde ertödteten Verdienste. — Limbourg, Das affective Moment in Predigt u. Katechese. — Schmid, Defin u. Wesen der Quantität. — Michael, prof. Sdralek über Altmann von Passau u. Gregor VII. — *Recensionen :* Schell, Kath. Dogm. I u. II; Les bened de Solesme, paleogr. music.; Pierling, Papes et tsars; Pietrasanta, Rectif; Bäumker, Das problem der Materie in der griech. Philos, ; Schwane, Dogmengesch. der neueren Zeit; Beissel, Gesch. der Trierer Kirchen, II. — *Analekten :* Eine neue Erkl. des Hexameron, Asterisken zur Gesch. der Ordin. des hlg. Ignatius; Die ungar. Titularlbischöfe; Wie dachte Gregor VII über die weltl. Gewalt; Abergl. Verehr. der 24 Aeltesten der Apoc.; Die Chorbischöfe VIII u. IX Jahrh.; Die Recurspflicht im neuesten Absolutionsrechte; Die griech. Orthodoxen u. der deutsche Protestantismus.

Theologische Literaturzeitung. n° 26 : Kolde, Grenzen des histor. Erkennens. — Josephi opera, IV, p. p. Niese (cf. *Revue*, 1890, n° 48). — Sack, Die altjüd. Religion im Ueberg. vom Bibeltum zum Talmudismus (écrit dans l'esprit d'A. Geiger). — Zahn, Ein. Bemerk. zu Harnack's Prüf. der Gesch. des neutest. Kanons. — Zahn, Gesch. des neut. Kanons, I, 2. — Loofs, Leitfaden zum Studium Der Dogmengesch. 2e aufl. — Lactantii op. p. p. Brandt et Laubmann, I (cf. *Revue*, n° 1). — Krebs, Die polit. Publicistik der Jesuiten u. ihrer Gegner vor Ausbruch des dreissigj. Krieges (bon : compétent et impartial).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-cinquième année 19 janvier 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 974 : Wemyss Reid, The life, letters and friendships of Richard Monckton Milnes. — Jephson, Emin Pasha and the rebellion of the Equator. — Scartazzini, Prolegomeni della Divina Commedia (indispensable). — Mackintosh, Scotland from the earliest times to the present Century (fait avec conscience). — Some American books (Frothingham, Boston Unitarianism, 1820-50; Smith, A synopsis of English and American literature; Axon, W. L. Garrison). — Why was the horse driven before it was ridden? (Ridgeway). — Widishins (Gollancz) — Vome English vii Documents temp. Henry (The Barwick mss.) — Stirling, Philosophy and theology. — Oriental translit. (Keane). — The early civilis. of Arabia (Glaser). — Schliemann. — The Antigone at Queen's College.

The Athenaeum, n° 3297 : G. Smith, A modern apostle, Al. N. Somerville. — Knight, Tales by Leigh Hunt; Garnett, Tales and stories by Mary Wollstonecraft Shelley; Robertson, Tales by Douglas Jerrold; Tales and sketches by Lord Beaconsfield. — Andrews, Old-time punishments. — Harris and Gifford, The acts of the Martyrdom of Perpetua and Felicitas; Harnack, De aleatoribus (cf. *Revue*, 1890, n° 47); Koetschau, Die Textüb. der Bücher des Origenes contra Celsus. — Sir Samuel Garth. — The rival Oriental Congresses. — Photography at the Bodleian library — Cartailhac, La France préhist. (cf. *Revue*, 1889, n° 48). — T. Sidney Cooper, My life. — Schliemann (Mahaffy).

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Ritter, 30 Jahre protest. Mission in Japan. — Luther, Kleiner Katechismus, Urtext p. p. Ebeling. — Kroman, Logik u. Psych. (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Böhmer, Reg. des Kaiserr. 751-918, p. p. Mühlbacher. — Urkundenbuch der Stadt Strassburg IV, 2 p. p. Schulte u. Wolfram. — Diplom. Aktstyker 1818-1819, p. p. Nielsen. — K. von Hase, Jugenderinn. — Otto u. Hasselblatt, Von den 14 000 Immatriculierten (destinées des anciens élèves de Dorpat : 131 professeurs d'universités; 1100 pasteurs; 1726 médecins; 313 officiers). — Harrisse, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français (clair et intéressant, cf. *Revue*, 1890, n° 9, p. 178). — Francke, Die Abgabe der Pflichtexemplare von Druckerzeugnissen (sujet traité à fond). — Schellong, Die Jabim-Sprache. — Pleyte, Zur Gesch. der Hieroglyphenschrift (trad. du hollandais et méritait cet honneur). — Zander, Versus italici antiqui (très soigné, mais contestable dans les détails). — Galiens li Restorés p. p. Stengel (très méritoire publication avec des remarques instructives). — Filaretes, Tractat über die Baukunst, p. p. Oettingen.

Deutsche Litteraturzeitung n° 2 : Holtzmann, Comm. zu den Synopt. u. zur Apostelgesch. — Delectus veterum carminum arabic. p. p. Noeldeke (choix riche et caractérisque). — Josephi opera omnia, I, II, p. p. Naber (se justifie et a sa valeur propre, à côté de Niese). — Zander, Versus ital. ant. (nouveau livre sur le saturnien). — Henkel, Gœthe u. die Bibel (sans prétention). — Ransome, Short studies of Shakspeare's plots (clair). — Libri memor. capit. Lundensis. — Corresp. dipl. de Pozzo di Borgo et de Nesselrode, I; Maggiolo, Corse, France et Russie, Pozzo di Borgo. — Peters, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Wort und Bild. — Wastler, Das Landhaus in Graz. — M. Bloch, Das mosaisch-talmudische Erbrecht. — Streng, Gesch. der Gefängnisverw. in Hambourg 1622-1872. — Kätchen von Heibronn, p. p. Siegen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2 : Lepsius, Griech. Marmorstudien, II. — Cauer, Homeri Ilias (2e art.) — Ludwich, Moschopuli in Batrachomyomachiam comm. — Maximiani elegiae, p. p. Petschenig

(très recommandable, cf. *Revue*, 1890, n° 44). — LAEMMERHIRT, De prisc. script. locis a Servio allatis (recherches difficiles et méritoires). — DITTMAR, De Atheniensium more exteros coronis publice ornandi (intéressant). — K. MILLER, Reste aus röm. Zeit in Oberschwaben; Karte der röm. Strassen u. Niederlassungen in Oberschwaben. — SCHRUMPF, A first Aryan reader (cf. *Revue*, 1890, n° 38). — CAUER, Staat und Erziehung

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-cinquième année 26 janvier 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1890. N° 1. A. Duménil, Auguste et la fondation de l'empire romain. — J.-F. Bladé, La Vasconie Cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert I. — L. G. Pélissier, Catalogue annoté de quelques manuscrits de la bibliothèque Corsini. — Paul Tannery, La question de Tacite.

— Nos 2 et 3. J.-F. Bladé, La Vasconie Cispyrénéenne (suite). — E. Bourciez, La conjugaison gasconne d'après des documents bordelais. — Mondry-Beaudoin, Une imitation provençale des Syracusaines. — P. Hochart, Boccace et Tacite. — Marius Michel, Les Livres des Différences d'Isidore de Séville. — P. Hochart, Siatutanda.

Revue historique, I, janvier-février : Fagniez, Richelieu et l'Allemagne, 1624-1630. — Th. Reinach, Les periochae de la guerre sociale. — Hauser, Ant. de Bourbon et l'Allemagne, 1560-1561. — *Bulletin :* France (P. Girard : Orient et Grèce; Monod et Farges, Hist. relig. et temps mod.); Italie (Cipolla : hist. du moyen-âge, I); Grèce (Carolidès). — *Comptes-rendus :* Diehl, L'admin. byz. dans l'exarchat de Ravenne; Hartmann, Unters. zur Gesch. der byz. Verwalt. in Italien; Seger, Byz. Histor. des X u. XI Jahrh. — Walther, Die deutsche Bibelüb. des Mittelalters, I; Haupt, Waldenserthum u. Inquis. im süd-östl. Deutschland (très intéressants). — Meaume et Des Robert, La jeunesse de Nicole de Lorraine. — Gardiner, A student's history of England from the earliest times to 1885, vol. I. (excellent pour les écoliers). — De Ruble, Ant. de Bourbon et Jeanne d'Albret; Le traité de Cateau-Cambrésis. — Schlossberger, Polit. u. milit. Corresp. Koenig Friedrichs von Würtemberg mit Napoleon I, 1805-1813. — Bapst, Hist. des joyaux de la couronne de France. — Lettres de Grotius à Oxenstiern, p. p. Nyström (public. de l'Académie royale d'histoire de Suède).

La Révolution française. X, 7, 14 janvier : Viguier, La lutte électorale de 1789 en Languedoc. — Rabbe, Les papiers de Sir James Bland Burges. — A. Stern, Une lettre de Mirabeau. — *Réimpressions :* Baudin des Ardennes, Du fanatisme et des cultes. — *Chronique et bibliographie :* Pallain, Le min. de Talleyrand sous le Directoire; Lataste, Tables de la Constituante; Monceaux, La Révolution dans l'Yonne; Rouvière, Lundis révolutionnaires; Taine, Le régime moderne (beaucoup d'objections et de remarques de détail à faire).

The Academy, n° 975 : poetical works of Matthew Arnold. — Dobson, Four Frenchwomen (Ch. Corday, Mme de Genlis, Mme de Lamballe, Mme Roland) — Newman, Miscellanies, III. — Some historical books (Domestic Papers of the reign of Charles I, 1644-1645, p. p. Hamilton; Lina Hug and Stead, Switzerland; Spence, Dreamland in history, the story of the Norman dukes; Ewald, Paper and parchment; Everitt, Guillotine the Great. — Kinglake (not. nécrol.) — Ralf Strode. — Browning and Dante. — Why was the horse driven before it was bidden? — Odysseus and the Cyclops. — Widershins. — C. N. E. Eliot, A Finnish grammar. — Buddhaghosa's description of old Hindu ascetics. — The early civilisation of Arabia. — Ch. Keene. — The preservation of the monuments of ancient Egypt.

The Athenaeum, n° 3298 : Taine, Les orig. de la France Contemp. Le régime moderne, I. — Baring-Gould, In Troubadour Land, a ramble in Provence and Languedoc. — The Century Dictionary, prepared under the superint. of W. D. Whitney, vols. II and III. — Chapin, Mountaineering in Colorado. — Kinglake (not. nécrol.) —

Photography at the Bodleian Library. — G. Chapman. — Platonic Teaching in ancient India. — Chaucer's prioress' greatest oath. — — Ch. Keene. — The date of Summer's last will and testament.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Theolog. Jahresbericht. IX. — Evers, Luther .XIII. (nul) — Cheikho, Kitabu suarai'n-Nasrânijati. — Die ält. osnabrück. Gildeurkunden bis 1500, p. p. Philippi. — Walahfridi vita beati Galli; Vadian. Briefsamml. I. 1508-1518. (Excellente public. de la soc. hist. de Saint-Gall; l'art. contient nombre de corrections et remarques utiles). — Egloffstein, Fürstabt Balthasar von Dermbach 1570-1606. — Kiefer, Pfarrbuch der Grafsch. Hanau-Lichtenberg. — A. Schultz, Alltagsleben einer deutschen Frau zu Anfang des XVIII Jahrh (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Gerth, Der Begriff der vis major im röm. u. Reichsrecht. (très utile). — Toku-gawa-Gesetz-Sammlung, p. p. Rudorff. — Bugge, Etrusk. u. Armenisch (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Christ, Gesch. der griech. Liter. (Cf. *Revue*, 1891, n° 1). — Josephi opera omnia, p. p. Naber, II (plus utile que la petite édition de Niese). — Nöldeke, Beitr. zur Gesch. des Alexanderromans. (Importants résultats pour l'hist. de l'Orient et de la littérature générale). — Karten von Attika, aufgen. durch Offiziere u. Beamte des k. preuss. grossen Generalstabes, mit erl. Text von E. Curtius u. Kaupert. III-VI, Erl. Text von Milchhoefer.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : Baur, Zwinglis Theologie, ihr Werden und ihr System. (« gründlich und grundlegend »). — Hardy, Der Buddhismus (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Scott, Buddhism and christianity. — Lasswitz, Gesch. der Atomistik (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Hayn, Bibliotheca germ. nuptialis (supplément à la Bibl. germ. erotica du même auteur). — Abel u. Winckler, Keilschrifttexte zum Gebrauch bei Vorles. — Handb. der Klass. Altertumsw. p. p. Iwan Müller. II, griech. u. lat. Sprachw. (2e édit. revue par Brugmann et Stolz, très recommandable). — Hartman, De Phaedri fabulis (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — Heusler, Der Ljothahattr, eine metr. Unters. (Définitif). — Gréard, Edm. Scherer (très intéressant). — Friedländer, Darst. aus der Sittengesch. Roms, 6e éd. — Cronache Veneziane antichissime, p. p. Monticolo, I; Diario di Infessura, p. p. Tommasini (cf. *Revue*, 1890, n° 40). — Stadelmann, Aus der Regierungstät. Friedrichs des Grossen. (manque de dates et de références). — Harrisse, Chr. Colomb, les Corses et le gouv. fr. (cf. *Revue*, 1890, n° 9, p. 178). — Pollock, Das Recht des Grundbesitzes in England, uebers. von Schuster. — Oesterr. Städtebuch, III. — Sievers, Demetrius, Waterloo, Gedichte.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : The Critical Review of theol. and philos. Literature. — Düsterwald, Die Weltreiche u. das Gottesreich nach den Weissag. des proph. Daniel. — Bloch, Das mos. talm. Erbrecht. — Schiffers, Amwâs, das Emmaus des hlg. Lucas. — Kabisch, Das IV Buch Esra auf seine Quellen unters. — Herzog, Abris der ges. Kirchengesch. 2e Auf. p. p. Koffmane, I. — Sdralek, Die Streitschriften Altmanns von Passau u. Wezilo's von Mainz. — Koppelmann, Imm. Kant u. die Grundl. der christl. Religion.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-cinquième année 2 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, n° 1, janv. 1891 : Prost, Les instit. judic. dans la cité de Metz. — Thiaucourt, Les biblioth. univ. et municipales de Strasbourg et de Nancy. — Nerlinger, Hagenbach et la domin. bourguignonne en Alsace (suite et fin). — *Variétés :* A. Collignon, Une lettre inédite de Mirabeau. — *Comptes rendus :* Récentes public. sur Jeanne d'Arc (Blaze de Bury, Lesigne, Alex. Sorel, Mahrenholtz, Lanery d'Arc, Siméon Luce, etc.) — Seyboth, Das alte Strassburg (très complet; cf. *Revue,* 1890, n° 50). — Strassb. Zunft = und Polizeiverordnungen des XIV u. XV Jahrh. p. p. Brucker. I (cf. *Revue* du 8 déc. 1890). — Besson, Fischart (excellent art. de Ch. Schmidt; cf. *Revue,* n° 31).

The Academy, n° 976 : Minutes of the Manchester Presbyterian Classis p. p. Shaw, I. — Saintsbury, Essays in English Literature 1780-1860 (toujours les mêmes mérites). — Mrs Oliphant, Royal Edinburgh. — Gasquet and Bishop, Edward VI and the Book of Common Prayer, an examin. in to its origin and early history, with an appendix of unpubl. docum. — Mrs Gooch, Face to face with the Mexicans; Susan Hale, Mexico (le premier ouvrage est naïf et sincère; le second, œuvre historique, est mal composé et négligé). — Glosses from Rome and Paris (W. Stokes). — Tunip and the land of Naharina (Howorth). — Why was the horse driven before it was ridden? (Ridgeway et Ely). — Odysseus and the Cyclops (Lloyd). — Widershins (Gollancz). — Prasek, Medien und das Haus des Kyaxares (Sayce : très recommandable; entre autres, un fort juste jugement sur Ctésias; « full of original views and critical acumen »). — Sanskrit plays preserved as inscriptions (Kielhorn). — The Babylonian legend of Etana (Harper et Pinches). — T. Sidney Cooper, My life.

The Athenaeum, n° 3299 : Two sets of reminiscences (De Léon, Thirty years of my life on three continents; Beale, The light of other days seen through the wrong end of an opera glass). — Moore, Lect. and papers on the hist. of the Reform. in England and on the continent; Worsley, The dawn of the English Reform., its friends and foes; Beckett, The English Reform. of the XVI century. — Guillemard, Magellan (soigné et intéressant). — The Vicar of Wakefield, with a preface by A. Dobson. — Mahaffy, The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch (clair, attachant, suggestif, mais souvent des erreurs et des inexactitudes). — Clinche, Marylebone and St. Pancras. — The hon. Lady Taylor. — Autobiographic plagiarism (Seb. Evans). — Schliemann (Lambros). — Notes from Egypt.

The English Historical Review, janvier : Macaulay (g. c.), The capture of a general council, 1241. — Miss Mary Bateson, Archbishop Warham's visitation of monasteries, 1511. — Pollen, Dr Nicholas Sander. — Weymann, Oliver Cromwell's Kinsfolk. — Dunlop, The plantation of Leix and Offaly. — Arthur Parnell, Dean Swift and the memoirs of Captain Carleton. — *Notes and documents :* Γαρασδοειδής (Bury); The Grammar Schools at Oxford, 1321 et the Black Death in Lancashire (Little); the will of Thomaso Giunti (H. F. Brown); Tunbridge Wells in 1659 (miss Hickson). — *Reviews of books :* Wilson, The State; Morrison, The Jews under Roman rule; Viollet, Hist. des inst. polit. et admin. de la France, I (« as an index to historical literature Viollet's book is invaluable... thick of new suggestions »). — Rhys and Evans, The Text of the Bruts from the Red Book of Hergest; Denifle and Chatelain, Chartularium Univers. Paris.; Lumby, Edit. of Chronicon Glenrici Knighton; Sheppard, Literae Cantuarienses; Walpole, Life of Lord John Russell; Bodemann, Briefe der Kurf. Sophie von Hannover.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : H. SCHMIDT, Handbuch der Symbolik. — STAEHELIN, Die gnost. Quellen Hippolyts in seiner Streitschrift gegen die Häretiker. — Juvencus p. p. HUEMER (fait avec grand soin; cf. *Revue*, n° 1). — PASTOR, Gesch. der Päpste, II, im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus' IV (très intéressant, et contient nombre de documents inédits). — Cartularium der Abtei Marienweerd, p. p. de FREMERY. — TOLLIN, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg III, 2. — KRONES, Joseph Freiherr von Simbschen u. die Stell. Oesterreichs zur serb. Frage (plus détaillé et profond que le travail de Beer). — BUCHHOLTZ, aus dem oldenburger Lande. — MIDDENDORF, Ollanta, ein Drama der Keshua-Sprache. — KANELLAKIS, Χιακὰ ἀνάλεκτα (complément précieux du livre de Pospatis). — Nicole Bozon, Contes moralisés p. p. Lucy Toulmin SMITH et Paul MEYER (très important pour la connaissance de la poésie didactique du moyen âge, et surtout des fables). — DREXLER, Der cultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (fait avec soin). — H. CASSEL, Unser Meister Adolf Diesterweg.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 26: HANN, Die Vertheil. des Luftdrucks über Mittel und Südeuropa. — FALIGAN, La légende de Faust; TILLE, Die deutschen Volkslieder vom Doctor Faust.

— N° 1 : W. cf. NEUMANN, Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig — Lüneburg. — KRAUSS, Lehrb. der prakt. Theol.; ACHELIS, Prakt. Theologie, I. (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — K.-J. NEUMANN, Der röm. Staat. u. die allgem. Kirche bis auf Diocletian, I. (à la fois solide et lumineux).

Zeitschrift für romanische Philologie (Halle, Niemeyer), 1891, 1-2. NAGEL, Die altfr. Uebersetz. der Consolatio philos. des Boethius von Renaut von Louhans. — SUCHIER, Inhalt u. Quelle des ält. franz. Gedichts, die Sequenz auf Eulalia. — RAJNA, Frammenti di redazioni italiane del Buovo d'Antona. — SCHUCHARDT, Romano-Magyarisches. — VORETZSCH, Der Reinhard Fuchs Heinrichs des Glichezâre und der Roman der Renart. — STIEFEL, Lope de Rueda u. das italien. Lustspiel *et* Notizen zur Gesch. u. Bibliogr. des span. Dramas. — MUNTHE, Verm. span. Beiträge. — *Vermischtes :* SCHULTZ, Guiraut Amic bei G. de Montanhagol; R. KÖHLER, Zu Stengels Sammlung kleinerer Schriften von Ferd. Wolf; SCHULTZ, Ein Lied von Gautier d'Espinau; SCHUCHARDT, prov. altfr. *anceis*, etc., ital. *adesso*, franz. *maint*, span. *dejar ;* W. MEYER-LÜBKE, ital. *attillare*, span. *cacho*, franz. *gosier et mélèze*, ostfr. *nazier*, nordit. *patta*, ital. *seccia;* franz. *voison;* SETTEGAST, franz. *coche*, Sau; *andain, andare.* — *Besprechungen :* LAUCHERT, Gesch. des Physiologus (cf. *Revue*, 1889, n° 24). — Literatura populara romana de M. GASTER, (Rudow). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — Revista Lusitana, p. p. Leite de VASCONCELLOS, I. — Archivio glottologico. XI, etc.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, déc. 1890 : WINDAKIEWICZ, Les mss. de Callimaque. — MIODONSKI. Incerti auctoris exhortatio de pœnitentia (Bibl. de l'Arsenal. n° 550, saec. XIII, fol. 128-130). — W. ABRAHAM, Die Kirchl. Verhältnisse Polens bis zur Mitte des XII Jahrh. (forme l'introd. d'une histoire du droit ecclésiastique en Pologne).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-cinquième année 9 février 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 7, janv.-févr. 1891 : GAIDOZ, La fée Mélusine à Luxembourg. — KRAUSS, L'opération d'Esculape. — TUCHMANN, La fascination, A, Effets de la fascin. — H. G. La lecture de la pensée. — La chanson de Petit-Jean, III. — Chans. pop de la Basse-Bret. XXV. La femme aux deux maris (Ernault). — Les rites de la construction, V. — Les aqueducs, I. — Les digues, I, en pays flamand. — Oblations à la mer et présages, XIII. Le jour néfaste des pêcheurs achantis. — Le passage de la ligne, IV. King Arthur. — Le suicide, III, chez les Malabres. — *Bibliogr.* : HARTLAND, The science of fairy tales (étude qui sera la bienvenue); MAC RITCHIE, The testimony of tradition (ne satisfait pas entièrement, mais on reconnaîtra l'étendue des recherches et l'ingéniosité des rapprochements); STEINTHAL, Zu Bibel und Religionsphilosophie, Vorträge u. Abhandl. (sermons laïques).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 1 : BORGEAUD, Premières constitutions de la démocratie américaine. — BOUTMY, La place des sciences écon. et sociales dans l'enseign. sup. — SILVESTRE (J.), Introd. à l'étude du droit annamite (suite). — GAUVAIN, Les cinq missions de Lord Stratford de Redcliffe à Constantinople. — P. de QUIRIELLE, Pie IX et l'Eglise de France. — Répertoire de l'hist. diplom. depuis le Congrès de Westphalie (suite). — *Analyses et comptes-rendus* : COPPIN, Quatre républiques de l'Amérique du Sud ; RADCLIFFE COOKE, Four years in Parliament with hard labour.

The Academy, n° 977 : LE GALLIENNE, G. Meredith. — Albert of Erbach. — Edm. GOSSE, Ph. H. Gosse. — Longinus on the sublime, transl. by HAVELL. — SETON-KARR, The Marquess Cornwallis (clairement exposé et en un style souvent excellent). — Lives of saints from the Book of Lismore. — In Taphnis. — Tunip and the land of Naharina. — Why was the horse driven before it was ridden ? — BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul IV (cf. *Revue*, 1890, n° 41). — Shambala. — Excav. in Egypt (Petrie). — Discoveries at Thebes (Isaac Taylor).

The Athenaeum, n° 3300 : Card. Newman. — H. MEYER, The first ascent of Kilimanjaro. — EVANS, Hist. of Hendon. — FLETCHER, Gustavus Adolphus and the struggle of protestantism for existence (bon travail). — Notes from Cambridge. — Walpole's hints for discovering Junius. — A source of the Book of Tobit (Bickell). — The Dictionary of Antiquities. — POLLARD, English Miracle Plays, Moralities and Interludes.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : ZAHN, Das Deuteronium. — RÖHRICHT, Bibliotheca geographica Palaestinae. — JOHNSON, The rise of christendom (encore un de ces coups de pistolet, partis d'Angleterre, qui viennent soudain nous troubler dans notre quiétude ; en somme, ouvrage d'un nouvel Erostrate ; passer à l'ordre du jour). — JURITSCH, Otto von Bamberg (cf. *Revue*, 1890, n° 11). — MAYER, Die Neuorgan. Herzog Albrechts V (instructif). — B. SCHMIDT, Reiseerinn. Heinrich's Reuss Posthumus 1593-1616. — Fournier l'Américain, mém. secrets, p. p. AULARD (cf. un prochain art. de la *Revue*). — LAMMERT, Gesch. der Seuchen, Hungers = und Kriegsnoth zur Zeit des dreissigjähr. Krieges (méritoire à un haut degré). — SALHANI (S. J.), Contes arabes (on sera très reconnaissant de ce don au savant père). — GOMPERZ, Apologie der Heilkunst, griech. Sophistenrede V Jahrh. — COSTOMIRIS, Les écrits inédits des anciens médecins grecs (très louable entreprise dont on souhaitera le prompt achèvement). — NOELDECHEN, Tertullian (bonne caractéristique, parfois un peu courte, mais une biographie de T. est-elle possible? En tout cas, travail qui marque un progrès à beaucoup

d'égards). — Holz, Urgerm. geschl. e u. Verwandtes (intéressant et habilement fait).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : Harris, and Gifford, The Acts of the Martyrdom of Perpetua and Felicitas (art. de O. Gebhardt). — The Kauzika-Sutra of the Atharva-Veda, p. p. Bloomfield, (important). — Immisch, Klaros, Forsch. über griech. Stiftungssagen ; Buresch, Klaros, Unters. zum Orakelwesen des späteren Altertums (Le travail d'Immisch est manqué et doit être refait avec une sévère méthode ; celui de Buresch est assez bon, mais gâté par un style prétentieux). — Cats' Spaens Heydinnetie, p. p. Hettema, Hooft's Granida, p. p. Van den Bosch. — E. Etienne, La langue française, depuis les origines jusqu'à la fin du xi[e] siècle, I, phonétique, déclin. conjug. (à peine recommandable aux commençants et bien inférieur aux ouvrages qui poursuivent le même but). — Menzel, Die Entsteh. des Lehnwesens (de la sagacité, mais contestable). — G. Weber, Allgem. Gesch. — König Maximilian II von Baiern u. Schelling, Briefwechsel p. p. Trost u. Leist, (source de premier ordre pour l'histoire du roi, quelques traits pour la caractéristique du philosophe), — Chr. Gruber, Die Bedeut. der Isar als Verkehrsstrasse. — Duhn u. Jacobi, Der griech. Tempel in Pompeii (réussi, mais en partie seulement). — Peisker, Die Knechtschaft in Böhmen. — Neff, Gesch. des Infanteriereg. von Goeben. — Neubourg, Bensberg u. sein Cadettenhaus.

— N° 5 : Koffmann, Herzogs Kirchengesch. I u. II. — Frazer, The Golden Bough (instructif en somme). — Gesenius' Hebr. Gramm. 25[e] éd. p. p. Euting. — Danielsson, Epigraphica (cf. *Revue*, 1890, n° 29). — Trautwein, De prologorum Plautinorum indole atque natura (art. de discussion de Dziatzko). — Muncker, Klopstock *et* Klopstocks Oden (cf. *Revue*, 1889, n° 41). — Lamprecht, Deutsche Gesch. I (intéressant, souvent neuf, mais la méthode historique n'est pas sûre). — Egloffstein, Fürstabt Balthasar von Dermbach u. die cathol. Restaur. im Hochstifte Fulda. — Gizycki, W. L. Garrison. — Seler, Altmexican. Studien (renferme deux essais « Ein Capitel aus dem Geschichtswerk des P. Sahagun », et « Sacrale Gefässe der Zapoteken »). — Oechelhauser, Der Bilderkreis zum wälschen Gast des Thomasin (sur les enluminures de dix mss.) — Walcker, Adam Smith (soigné). — Lippmann, Gesch. des Zuckers (excellent).

Philologische Wochenschrift, n° 3 : Erinn. an Schliemann, I. — L. von Sybel, De Platonis prooemiis academicis. — Günther, De ea quae inter Timaeum et Lycophronem intercedit ratione (résout la question). — Casina p. p. Schoell (1[er] art.) — Fabricius, Theben (cf. *Revue*, 1890, n° 29). — Kopecky, Die attischen Trieren (utile). — Viereck, Sermo graecus quo s. p. q. r. in scriptis publicis usi sunt (en somme, soigné et sera le bienvenu).

— N° 4 : Schliemann, II. — Dionis Cassii hist. rom. p. p. Melber, I (en progrès sur Dindorf, mais à beaucoup d'égards insuffisant et n'est pas encore l'édition qu'on attendait). — Casina, p. p. Schoell, (2[e] art. sur ce travail très méritoire et qui éclaire plus d'un passage). — Mahaffy, A hist. of classical Greek literature (au-dessous de Jevons). — Holm, Griech. Gesch. III. 4 Jahrh. bis zum Tod Alexanders. — Haeberlin, Studien zur Aphrodite von Melos. — Lanéry d'Arc, Hist. de la propriété prétorienne à Rome (clair, sans rien de nouveau, et quelques assertions erronées). — Carré, Les pédagogues de Port Royal. — Voss, Die pädag. Vorbild. zum höh. Lehramt in Preussen u. Sachsen.

Le Puy Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-cinquième année 16 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales du Midi, n° 9, janvier : Omont, Les mss. de Pacius chez Peiresc et Holstenius. — L.-G. Pélissier, Quelques lettres de Bayle et de Baluze. — Tamizey de Larroque, Billets languedociens inédits extraits de la Méjanes (Cujas, Du Faur de Saint-Jory, Desclau, Garrigues). — *Mélanges et documents* : I. Levée d'un subside dans le diocèse d'Albi, en 1407, pour le rachat du château de Lourdes (Portal); II. Un dicton gascon dans la « Revue des Deux Mondes » (A. T.). — *Comptes-rendus* : D'Arbois de Jubainville, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (livre d'une haute portée qui dévoile et illumine un vaste horizon, à peine entrevu confusément jusqu'ici). — Appel, Provenz. Inedita aus Pariser Haudschriften. — Massip, Le collège de Tournon. — Moulenq, Le livre juratoire de Beaumont de Lomagne. — Duboul, La fin du parlement de Toulouse. — Méchin, L'enseignement en Provence avant la Révolution.

The Academy, n° 978 : Moore, The hist. of the Reform. in England and on the continent. — Bikelas, Seven essays on Christian Greece, translated by the Marquess of Bute. — Cherry, Lectures on the growth of criminal law in ancient communities. — Some classical translations. — G. Meredith and his critics. — Potiphera and similar names (Tomkins). — The gods of the Slavs and Scythians (Ch. Johnston). — Lives of saints from the Book of Lismore (Mac Carthy). — Gladstone, The impregnable rock of Holy Scripture, (très regrettable publication qui réjouira les ennemis de M. Gladstone et effraiera ses amis). — Schliemann. — The ancient Egyptian monuments (H. Wallis).

The Athenaeum, n° 3301 : Correspondence of Princess Lieven and Earl Grey, p. p. Guy Le Strange, III. — H.-F. Brown, The Venetian printing press, an historical sketch, based upon documents for the most part hitherto unpublished. (très intéressante et importante contribution à l'histoire de l'imprimerie à Venise). — W. Wallace, Life of Arthur Schopenhauer. — The British Museum papyri. — The friends of Keats. — The Petrie papyri. — Talleyrand.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : Haupt, Waldensertum u. Inquisition im südostl. Deutschland. — Der eth. Tractat der Mischnah Pirke aboth, übers. von Kristeller. — Sdralek, Die Streitschriften Altmann's von Passau u. Wezilo's von Mainz (fait avec grand soin). — Saegmüller, Die Papstwahlen u. die Staaten 1447-1555. — Doc. sur les relat. entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1583, p. p. P.-L. Müller et Diegerick. II. Troubles des malcontents et des Gantois, 1578-1579. — Württemb. Jahrb. für Statistik u. Landeskunde, I, 3. Anteil der würt. Felddivision am Kriege, 1870-71. — Jephson u. Stanley, Emin Pasha u. die Meuterei in Aequatoria. — Hirth, Chines. Studien, I. (méritoire). — Diels, Sibyllin. Blätter (petit livre agréable à lire). — Schipper, Zur Kritik der Shakespeare-Bacon Frage (cf. *Revue*. 1890, n° 28). — Wölflin, Salomon Gessner (intéressant). — Kinch, L'arc de triomphe de Salonique (bon travail). — A. Springer, Der Bilderschmuck in den Sakramentarien des früheren Mittelalters (clair et fécond en résultat). — Donop, Ausstell. der Radier. von B. Mannfeld; Fr. Geselschap u. seine Wandgem. in der Ruhmeshalle. — Græsel, Grundzüge der Bibliothekslehre, neubearb. von Petzholdt's Katech. der Bibliothekslehre.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : Schilling, Quellenlectüre u. Geschichtsunterricht. — Schubert, Herodots Darst. der Cyrussage. — Altschul, De Demetrii rhetoris aetate; Beheim-Schwarzbach, Libellus Demetrii nomine inscriptus quo tempore compositus sit — Thewrewk

de ponor, Festus, I (réimpression améliorée du texte de Müller). — Pogatscher, Zur Lautlehre der griech. lat. u. rom. Lehnworte im Altengl. (intéressant). — Imhoof-Blümer, Griech Münzen. — Gitterman, Ezzelin von Romano, I. Die Gründ. der Signorie (très détaillé et neuf). — Child, Church and state under the Tudors (tableau fidèle et habilement tracé — excepté l'introduction). — Zimmermann, Maria die Katholische (pamphlet). — Schütz, Der Seifenbergbau im Erzgebirge u. die Walensagen. — Escher, Triton u. seine Bekämpf. durch Herakles (soigné et sagace).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : Bindi, Monum. stor. ed artistici degli Abruzzi (cf. *Revue*, 1890, n° 26). — Escher, Triton u. seine Bek. durch Herakles (travail fait avec beaucoup de peine, mais dont on ne peut approuver les parties essentielles). — Meister, Die Hohenstaufen im Elsass (détaillé et fait connaître les possessions des Staufen en Alsace pour la première fois ; mais le tout manque « an Zuverlässigkeit, Vollständigkeit, richtiger Schätzung und Unterscheidung »). — Gottlob, Aus der Camera apostolica des XV Jahrh (cf. *Revue*, 1890, n° 9). — Baumann, Einf. in die pädagogik, Gesch. der philos., Elem. der philos. (art. de l'auteur).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Schliemann, III. — Diels, Sibyll. Blätter (recherches importantes pour l'histoire de la civilisation romaine et de la religion antique). — Juvencus p. p. Huemer, (cf. *Revue*, n° 1). — Stschukarew, Unters. auf dem Gebiet der athen. Archontenliste des III Jahrh. 300-265 (travail de grand mérite et qu'on peut déclarer excellent en maints endroit). — Koldewey, Die antiken Baureste der Insel Lesbos (la tâche a été remplie avec dévouement, habileté et bonheur). — Skutsch, De nomin. latinis suffixi *no* ope formatis (cf. *Revue*, 1890, n° 52).

— N° 6 : Zur griech. Anthologie (Rubensohn). — Ruppersberg, Die Eirene des Aristophanes (très recommandable). — Thukydides-Classen, II, 2, 4e ed. p. p. Steup. — Horaz, Episteln, deutsch von Kipper. — Peters, de C. Val. Flacci vita et carmine. — Statius, Lied von Theben, deutsch von Imhof. — De Vries, De cod. Cicer. Cat. Maj. Parisino (« essai réussi »). — Schlumberger, Nicéphore Phocas (cf. *Revue*, 1890, n° 26). — Diehl, Exc. archéol. en Grèce (cf. *Revue*, 1890, n° 44). — Luebeck, Das Seewesen der Griechen u. Römer (soigné et habile). — Ebers, Die hierogl. Schriftzeichen der Ægypter — Georges, Lexicon der lat. Wortformen, II-V (très bon). — Neff, Uldaricus Zasius, ein Beitr. zur gesche des Human. am Oberrhein, I.

Theologische Literaturzeitung, n° 2 : Grill, Zur Kritik der Komposition des Buchs Hiob. — Lobstein, La doctrine de la sainte Cène (remarquable). — Georgiades (en grec, publication qui contient le 4e et dernier livre du commentaire d'Hippolyte sur le Livre de Daniel). — Myer, Qabbalah, (matériaux abondants, manque un peu de clarté). — Lange (K.), Der Papstesel — Public. des Vereins für Reformationsgeschichte : Gurlitt, Kunst u. Künstler am Vorabend der Reform ; Kawerau, Murner u. die Kirche ; Schall, Hutten ; Baumgarten, Wie Wertheim evangelisch wurde ; Meinhof, Dr. Pommer-Bugenhagen u. sein Wirken. — Otto, Gesch. der Reform im Erzherzogtum Oesterreich unter Maximilian II. — Tobien, Kirchengesch. von Schwelm bis im XVII Jahrh.

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, oct.-déc. 1890 : *Abhandlungen* : Sembrzycki, Die Reise des Vergerius nach Polen 1556-1557, sein Freundeskreis u. seine Königsberger Flugschriften aus dieser Zeit. — Buchholz, Erkl. u. Emend. zu den drei Königsb. Zwischenspielen 1644. — Bonk, Ortsnamen in Altpreussen. — Beckherrn, Nachtrag zu dem

Aufs. Gesch. der Befestig. Königsbergs. — TREICHEL, Handwerks-Ansprachen. — *Kritiken und Referate* : Hanserecesse, III, 1477-1580, p. p. D. Schäfer, 4; *id.* II, 1431-1476, p. p. VON DER ROPP, 6; Liv = Est = und Kurländ. Urkundenbuch IX, 1436-1443; KNAAKE, Schenkendorf, der deutsche Kaiserherold, sein Leben u. seine Bedeutung; WITT, Geschichte aus der Geschichte; HECHT, Worin besteht die Hauptgefahr für das human. Gymn. u. wie lässt sich derselben wirksam begegnen; ULE, Die Tiefenverh. der Masurischen Seen; LEJEUNE-DIRICHLET, Güssfeldt u. das hum. Gymn. — *Mitteil u. Anhang*: SZADOWSKI, Urkundenfund u. Urkundl.; SEMBRZYCKI, Die Kirche zu Gr. Rosinsko; CONRAD, Die Figuren auf dem Burgkirchenplatzthor zu Königsberg. — REICKE, Kantbibliogr. 1889. — Univ. Chronik 1890. — Altpreuss. Bibliogr. 1889.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-cinquième année 23 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue celtique, n° 1 : D'Arbois de Jubainville, Recherches sur la plus ancienne hist. des Teutons. — De La Villemarqué, Anciens noels bretons. — Whitley Stokes, The second battle ot Moytura. — Thédenat, Noms gaulois, barbares ou supposés tels dans les inscr. — Nettlau, Notes on Welsh consonants. — *Mélanges :* Textes irl. p. p. Windisch. — D'A. de J. Dennotaurus. — S. Reinach, Les Hyperboréens. — D'A. de J. Saint-Denis portant sa tête sur sa poitrine. — *Bibliographie :* D'A. de J. Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — Chronique.

The Academy, n° 979 : Mozley, Letters from Rome. — Fletcher, Gustav Adolphus and the struggle of Protestantismus for existence (instruit et attachant). — Hill, With the Beduins. — Wallace, Life of Schopenhauer. — Dean Plumptre. — Aristotle on the constitution of Athens (Sandys). — Southern Palestine in the XV century (Sayce). — Live of saints from the Book of Lismore (Stokes) — Euripides on Menander (Lowdall). — Lectures and papers on the hist. of Reform. (Coolidge). — Plautus, Miles gloriosus, p. p. Goetz (indispensable et tiendra le premier rang pendant longtemps). — New Jaina inscr. from Mathurâ (Bübler). — The Siloam inscription (Conder).

The Athenaeum, n° 3302 : Morley, Studies in literature. — La polit. franç. en Tunisie. — Corresp. of W. Aug. Miles on the French Revol. 1789-1817, p. p. Ch. P. Miles (importante publication). — Hatch, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church (des négligences en assez grand nombre, mais le livre « is full of wise suggestions »). — Oriental literature : Persian plays; Biddulph, Afghan poetry of the XVII century, J. Darmesteter, Rapport annuel à la Soc. asiat. (rapport élevé à la dignité de l'histoire); Cordier, Notice sur la Chine (suivie d'informations); Hirth, Chinesische Studien ; Blumhardt, Catal. of Hindustani printed books in the library of the British Museum ; — The date of the Constitution of Athens. — A Barlaam and Joasaph parable in the Mahabharata (Clouston). — The unanimous vote in primitive assemblies (Gomme). — The Roman wall and ditch of London. — The Scottish metrical psalter of 1566.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Acta et decr. sacr. concil. rec. VII. — Alker, Die Chronologie der Bücher der Könige (n'avance pas la science). — Gerdes, Gesch. des deutschen Volkes u. seiner Cultur zur Zeit der carol. u. sächs. Könige (travail qui enrichit la littérature historique sur le moyen âge). — Urkundenb. des Hochstiftes Halberstadt, p. p. Schmidt, IV. — Fürstenberg. Urkundenbuch, VI. — Wertheimer, Gesch. Oesterreichs u. Ungarns im ersten Jahrzehnt des XIX Jahrh. II. Von Presburg bis Schönbrunn. — Lippmann, Gesch. des Zuckers (très solide et sérieux). — Keilschriftl. Bibliothek, p. p. Schrader, II. — Noeldeke et Müller, Delectus veterum carminum arabicorum (très utile). — Strack, Hebr. gramm. 3e éd. — Klotz, Grundzüge altrömischer Metrik (à faire beaucoup de menues objections qui ne rabaissent pas le mérite de l'auteur). — Heine, Sämmtl. Werke, p. p. Elster, VII.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : Eusebius, The church history, transl. by Giffert ; *id.* The life of Constantine, transl. by Richardson. — Intern. Journal of Ethics. — Lasson, Sint ut sunt ; Walter, Bildung, nicht Gelehrsamkeit ; Conradt, Dilettantentum, Lehrerschaft u. Verwaltung ; De Lagarde, Güssfeldt's Reorganisation unserer Gymnasien ; Baenitz, Das neue Gymn. ; Zeller, Gymn. u. Univ. ; Dohna-Wundlacken, Der Feind im eignen Lager ; Ohlert, Die deutsche Schule

u. das Klass. Gymn. — Aristotle on the Constitution of Athens, p. p. KENYON (art. de Diels; cf. un prochain art. de la *Revue*). — KELLE, Die St. Galler deutschen Schriften u. Notker Labeo (très solide). — Urkundenbuch der Stadt u. Landschaft Zürich, p. p. ESCHER u. SCHWEIZER, I. — Mém. du duc des Cars (cf. *Revue*, 1890, n° 25). — H. MEYER, Ostafrikan. Gletscherfahrten. — HEYD, Die grosse Ravensburger Gesellschaft (important pour l'hist. du commerce allemand). — FOUCART, Camp. de Prusse, Prenzlow-Lubeck.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 3 : ZAHN, Gesch. des neutestam. Kanons, I, 2 (long art. de Weizsäcker). — TSCHACKERT, Urkundenbuch zur Reformationsgeschichte des Herzogthums Preussen. I. Band, Einleitung. II. Band, Urkunden, 1523-1541. III. Urkunden, 1542-1549 (art. de l'auteur).

Theologische Literaturzeitung, n° 3 : DELITZSCH, Commentar über das Buch Jesaia (4e édit. entièrement remaniée). — ZAHN, Das Deuteronomium (rien de nouvean, et n'est pas toujours au courant). — BOUSSET, Die Evangeliencitate Justins des Märtyrers in ihrem Wert für die Evangelienkritik (début très méritoire). — BAUM, Kirchengesch. für das evangel. Haus, 2e éd. — WIRTH, Acta SS. Nerei et Achillei, graece ed. — Coll. libr. juris antejustiniani, p. p. KRUEGER, MOMMSEN, STUDEMUND, III.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28. PARIS

COLLECTION PH. BURTY

CATALOGUE
DE
PEINTURES ET ESTAMPES
JAPONAISES
De Miniatures Indo-Persanes

ET DE

LIVRES RELATIFS A L'ORIENT ET AU JAPON

QUI SERONT VENDUS

Hôtel des Commissaires-Priseurs, rue Drouot, n° 9

SALLE N° 3

Du Lundi 16 au Vendredi 20 mars 1891

A DEUX HEURES PRÉCISES

Par le ministère de Me MAURICE DELESTRE, Commissaire-Priseur
Rue Drouot, 27

Avec l'assistance de M. ERNEST LEROUX, Libraire-Expert
Rue Bonaparte, 28

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Dimanche 15 Mars 1891, de 2 heures à 5 heures.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-cinquième année 2 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, janvier 1891, n° 77 : BATIOUCHKOF, Le débat du corps et de l'âme. — GUARNERIO, Postille sul lessico sardo. — P. MEYER, Le langage de Die au XIII[e] siècle. — DONCIEUX, La chanson de la Pernette. — *Mélanges :* Clovis en Terre Sainte (Lot) ; Robert le Clerc d'Arras, auteur des Vers de la Mort (G P.); Les Trois Maries, cantique provençal du XV[e] siècle (P. M.). — *Comptes-rendus :* KAWCZYNSKI, Origine et hist. des rythmes; Erec et Enide, p. p. W. FÖRSTER (G. P. : texte constitué d'une manière très satisfaisante ; remarques pleines d'indications utiles et de rapprochements instructifs; introduction qui contient beaucoup de choses intéressantes) ; APPEL, Provenz. Inedita aus Pariser Hss; FORESTIÉ, Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV[e] siècle ; HÉRON, Le grand et vrai art de pleine rhétorique de Pierre Fabri. — *Chronique*.

La Révolution française, n° 8, 14 février : AULARD, Le culte de la Raison, préliminaires, séance du 17 brumaire an II. — KUSCINSKI, Les conventionnels en exil. — CHARAVAY, La défense nationale dans le Nord (sur le I[er] volume de MM. FOUCART et FINOT). — Les sources de l'histoire de la Révol. La Revue de la Révol. (analyse des art. les plus importants). — Réimpr. : Baudin des Ardennes, Du fanatisme et des cultes (suite et fin). — Chron. et bibl. : DE LA PIJARDIÈRE, L'assemblée administrative de l'Hérault; CARPENNE, Voyage de Martin; BAILLEU, Preussen u. Frankreich 1759-1807; Ch. Labussière (d'après un art. de M. LODS); WELVERT, La saisie des papiers de Courtois

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, XXXIV, 1[re] livraison : A. W. Sur l'interprétation d'un passage de St Jérôme (comment. sur Isaïe, l. VII). — WALTZING, La critique des textes et l'épigraphie. — DELBŒUF, A propos d'un passage des Nuées d'Aristophane (le plaidoyer du Juste en faveur de l'éducation). — *Comptes-rendus :* SPANOGHE, Emendationes Tullianae (des réserves à faire, mais n'est pas sans mérite). — NÈVE, La renaissance des lettres et l'essor de l'érud. ancienne en Belgique (cf. *Revue* 1890, n° 36). — CROISET, Hist. de la litt. grecque, I. (la meilleure en langue française, érudition et sens littéraire). — SOHM, Die Entsteh. des deutschen Städtewesens (rend de grands services et ouvre de nouvelles perspectives qui méritent d'être examinées avec le plus grand soin).

The Academy, n° 980 : BROWNE, Nelson (n'est pas une biographie, ni un vivant tableau ; manque de symétrie et de justes proportions). — Corresp. of princess Lieven and Earl Grey, p. p. LE STRANGE. III, 1834-1841. — SIMCOX, The revelation of St. John the Divine ; The writers of the New Testament, their style and characteristics. — GRÉARD, Scherer. — Some books on foreign countries. — Aristotle on the constitution of Athens (Bywater ; H. Richards ; J. A. Smith). — Chaucer's references to Almansor, Hermes and Ptolemy (Skeat). — Tunip and the land of Naharina (Tomkins). — Why was the horse driven before it was ridden? (Isaac Taylor). — Aristotle on the constitution of Athens, p. p. KENYON (art. de Fr. T. Richards qui n'est pas satisfait de l'établissement du texte). — The progress of Egypt in the destruction of its ancient monuments (Sayce). — The ancient inscribed stome on Winsford Hill, Exmoor (Page).

The Athenaeum, n° 3303 : MERIVALE and MARZIALS, Life of Thackeray. — GROSS, The Gild Merchant, a contrib. to British municipal history (très solide). — TATISTCHEFF, Alexandre I[er] et Napoléon d'après leur corresp. inédite, 1801-1812 (intéressant). — BARRERE and LELAND, A Dictionary of Slang, Jargon and Cant, embracing English, American,

and Anglo-Indian Slang, Pidgin English, Tinker's Jargon and other irregular phraseology (très utile). — Mrs Lina Hug and Stead, Switzerland (fait partie de la collection « Story of the nations ») — Hartland, The science of fairy tales. — The fragment of the Athenian Constitution (Wyse). — The Fleming Papers. — Wilkess' North Briton (Sherborn). — The Venetian printing press. — Footprints of Charles Lamb (Kent). — The late Dr. Plumptre. — Bryan, Diction. of painters and engravers, biographical and critical, new ed. revised and enlarged, ed by Amstrong and Groves, II.

The Babylonian and Oriental Record, vol. V, n° 1 : Oppert, The Chaldean Perseus. — Imbert, The Lydian legend on four coins of Alyattes. — Terrien de Lacouperie, The silk goddess of China and her legend. — Scheil, The Iovanoff seal. — Mengedoht, The tablett of Mendusa. — De Harlez, The Tan Shu. — T. de L., Note on the Tan Shu, or Red Book of the ancient Chinese. — Van den Gheyn, On a Syriac word. — T. de L., The Sino-Annamite dialect of the Chinese.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Delff, Gesch. des Rabbi Jesus von Nazareth. — S. Berger, Les bibles provençales et vaudoises (cf. *Revue*, 1889, n° 43). — Meckl. Urkundenbuch, XV. — Lombard. Urk. 11 Jahrh. aus der Samml. Morbio p. p. Hortschansky u. Perlbach. — Dresdner, Cultur = und Sittengesch. der italien. Geistl. im X u. XI Jahrh. (intéressant). — Neudegger, Die Hof = und Staatspersonaletats der Wittelsbacher im XVI Jahrh. I bis 1579 (renferme tous les matériaux d'une hist. de la bureaucratie bavaroise). — Beitr. zur Gesch. der Saldria in Brandenburg (de valeur). — Schliephake, Gesch. von Nassau fortg. von K. Menzel, VII, 1 u. 2 (très soigné et habilement fait). — Kobert, Hist. Stud. aus dem pharm. Institute der Univ. Dorpat (cf. *Revue*, 1890, n° 38). — Achelis, Die ält. Quellen des orient. Kirchenrechts, I, die Canones Hippolyti (fait avec grand soin et une critique pénétrante). — Kamarowsky, Ueber die Friedensbestreb. der Völker. — Maltekovits, Die Zeitpolitik der österr. ung. Monarchie u. des deutschen Reiches seit 1868 u. deren nächste Zukunft (recueil très abondant de documents). — Köttgen, Studien über Getreideverkehr u. Getreidepresse in Deutschland (travail de statistique). — Vollers, Lehrb. der ägypto-arab. Umgangssprache, mit Uebungen u. einem Glossar (fait avec talent et connaissances). — Cucuel, Elem. de paléogr. grecque (recommandable). — Krumbacher, Gesch. der byzant. Literatur von Justinian bis zum Ende des oström. Reiches, 527-1453 (une des productions les plus éminentes sur le domaine des études byzantines, l'auteur est un chercheur diligent, et sur maint domaine un découvreur qui trouve de nouveaux et importants chemins). — Flaischlen, Graphische Literaturtafel. Die deutsche Liter. u. der Einfluss fremder Liter. auf ihren Verlauf von Beginn einer schriftl. Ueberliefer. an bis heute (essai bien réussi). — Bielschowsky, Gesch. der deutschen Dorfpoesie im XIII Jahrh. I. Leben u. Dichten Neidhart's von Reuenthal savant, et composé avec sagacité et bon sens). — Petersen, Faust u. Brand. Hamlet. Zwei Vorträge (sans valeur particulière). — Die Hschr. nebst den älteren Druckwerken der Musik-Abteil. der Bibliothek zu Wolfenbüttel, beschr. von Vogel.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Riehm, Einleit. in das Alte Testament, p. p. Alex. Brandt. — Curti, Die Sprachschöpfung. — G. Müller, Quaest. vestiariae (traite du vêtement à l'époque homérique et dans l'Athènes des VIe et Ve siècles). — Plauti Casina p. p. Schoell (texte auquel on peut se fier désormais). — Brandstetter, Proleg. zu einer urkundl. Gesch. der Luzerner Mundart (instructif). — Storck, Ca-

moens' Leben (la meilleure introduction à l'étude des poèmes). — Prasek, Medien u. das Haus des Kyaxares (assez bon). — Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières, p. p. Desdevizes du Dezert (fait avec soin). — Berner, Gesch. des preuss. Staates, 1 et 2, reich illustriert mit Taf. Beilagen u. Textbild (très belle publication à tous égards). — Boeheim, Waffenkunde. — M. Mayer, Quellen zur Behördengesch. Baierns, die Neuorganis. Herzog Albrechts V (laisse à désirer et n'apporte pas de résultats essentiellement nouveaux).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7 : Ἀθηναίων πολιτεία. — A. u. W. Gemoll, Krit. Blätter (n'analyse et n'annote que le premier article « Zu den homerischen Hymnen »). — Odysseis, p. p. Ameis. — Jahn, Dionysiaca (cf. *Revue*, 1889, n° 50). — Bieger, De Persii codice Pithoeano C recte aestimando. — Brandes, Des Rusticius Ged. de Christi Jesu beneficiis (cf. *Revue*, 1890 n° 45). — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (art. de Petschenig sur un livre qui est important pour les philologues, les lexicographes et les amateurs du bas-latin). — Schubert, Herodots Darstell. der Cyrussage (critique pénétrante). — Morrison, The Jews under Roman rule (n'offre pas un grand gain à la science). — Maspero, Hist. anc. Lectures (cf. *Revue*, 1890, n° 47, p. 379 ; on ne peut imaginer une lecture plus intéressante et plus suggestive pour la jeunesse). — Wrightson, The sancta respublica romana, a handbook to the history of Rome and Italy from the division of the Roman world to the breaking-up of Charlemagne's Empire (insuffisant). — Seitz, De fixis poetarum latinorum epithetis, I (renferme des détails intéressants). — Brieven van Daniel Elsevier aan Nicolaas Heinsius, 9 mai 1675 — 1 juli 1679 (important pour l'histoire de la librairie et de la philologie classique dans les Pays-Bas).

— N° 8 : Wie starb Cambyses (Lincke). — Kiepert, u. Koldewey, Itinerare auf der Insel Lesbos. — Kammer, Ein aesthet. Comm. zu Homers Ilias (écrit avec enthousiasme et un délicat sentiment esthétique). — Fourrière, Les emprunts d'Homère au livre de Judith (cf. *Revue*, 1889, n° 22). — Cicero, De oratore, p. p. Piderit, 6e éd. p. p. Harnecker, II, 2. (1er art). — Ciceronis paradoxa ad M. Brutum ; Somnium Scipionis p. p. Anz. — Schvarcz, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (critique souvent pénétrante). — Imhoof-Blumer u. O. Keller, Tier-und Pflanzenbilder auf Münzen u. Gemmen des klass. Altertums (excellent). — Götz, Die Verkehrswege im Dienste des Welthandels (fait avec grand soin et a une certaine utilité). — Westermeyer, Der sprachl. Schlüssel oder die semit. ursprachl. Grundlage der griech. Deklination u. der indogerm. überhaupt (comique). — Baudrillart, De cardinalis Quirini vita et operibus. — Ohlert, Die deutsche Schule u. das klass. Altertum.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Bibliothèque des écrivains polonais du xvie siècle, livr. 9-11 ; 9. Jean Seclucianus, Æconomia, p. p. Celichowski ; 10. Pussman, Très merveilleuse hist. de la création du ciel et de la terre, 1551. p. p. Celichowski ; 11. Conversation entre un Polonais et un Lithuanien, 1473, p. p. Korzeniowski. — Cwiklinski, Ueber das Leben u. die Ged. des poln. latein. Dichters Clemens Janicius, 1516-1543, I. — Rubczynski, Die Schrift von den Stufen des Seins u. Erkennens u. ihr vermuthl. Verfasser Vitellio.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-cinquième année 9 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 981 : COOK, Studies in Ruskin — Dom DOREAU, Orig. du schisme d'Angleterre, Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres (intéressant). — Lyrics, selected from the works of A. Mary F. ROBINSON, Mme DARMESTETER. — FINCK, The pacific Coast scenic tour. — Recent works on Old Testament criticism (Book of Isaia, p. p. G. A. SMITH ; WRIGHT, An introd. to the Old Test. ; GIESEBRECHT, Beitr. zur Jesaiakritik). — Aristotle on the constit of Athens (Wyse et Ridgeway) — The parentage of Queen Teie, ancien towns in Palestine (Sayce). — Tunip and the land of Naharina (Howorth et Cheyne). — Lives of saints from the Book of Lismore (Maccarthy). — Madjohi Sindhia (Oldenbuck). — A reference wanted to Plotinus (Bosanquet). — Horace, II. p. p. WICKHAM — Some books China (DE HARLEZ, I. li ; l'Ecole philos. mod. de la Chine ; CORDIER, Notice sur la Chine).

The Athenaeum, n° 3304; Later leaves further remin. of Montagu Williams. — PALLAIN, Amb. de Talleyrand à Londres. — A Plea for Liberty, an introd. by Herbert SPENCER and essays by various writers. — AMPHLETS, A short history of Clent. — The life of Thackeray (Spielmann). — The Dictionary of antiquities (Cecil Torr.). — William Hunnis, gentleman of the Chapel Royal. — Relics of Gray (Gosse). — The fragm. of the Athenian constitution (Paton). — The portrait of Chatterton (Ingram).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : The Acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas, the original Greek text. p. p. HARRIS and GIFFORD. — SACK, Die altjüd Religion im Uebergange vom Bibeltum zum Talmudismus (ces 612 pages ne renferment rien qui ne soit aussi bien et même mieux dit ailleurs). — LUCHAIRE, Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs (clair, lumineux, très scientifique en même temps). — ECKART, Kloster Marienstein in Hannover. — Inventaire des frankf. Stadtarchivs, p. p. JUNG. — SEYBOTH, Das alte Strassburg (cf. *Revue*, 1890, n° 50) — ZIEGLER, Zweite Wandkarte der Schweiz. — La loi Gombette, p. p. VALENTIN-SMITH. — SCHVARCZ, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (va souvent au delà du but). — Anthologiae Planudeae appendix Barberino-Vaticana p. p. STERNBACH (édit. excellente et qui contient une foule de fines remarques). — WIEDEMANN, Das litauische Präteritum (cf. *Revue*, n° 9). — NEEDLER, Richard Cœur-de-Lion in literature (travail hâtif et à recommencer). — Briefw. zwischen Enk von der Burg u. Halm. — O. A. HOFFMANN, Herm-Apollo Stroganoff.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9; SOROF, Die Entsteh. der Apostelgesch. (très instructif). — REICH, Grillparzers Kunstphilosophie. — EHRENSBERGER, Bibl. liturg. ms. — Shams, Fachrîi Ispâhan. Lexicon persicum, p. p. SALEMANN, I. (très utile et recommandable). — GOODWIN, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb (clair et bien fait). — Abaelardi planctus, p. p. W. MEYER (cf. le présent n° de la *Revue*). — Fr. KAUFFMANN, Gesch. der schwäb. Mundart im Mittelalter u. in der Neuzeit (doit être étudié avec soin). — OTHMER, Das Verh. von Christians von Troyes Erec et Enide zu dem Mabinogion des roten Buches von Hergest Geraint ab Erbin (fait avec grand soin et réussi dans l'ensemble). — Mecklenb. Urkundenbuch, XV, 1360-1365. — BERNAYS, Petrus Martyr Anglerius u. sein Opus epistolarum (intéressant). — Merveilles biogr. et hist. ou chron. du cheikh Abd-el-Rhaman el Djabarti, trad. de l'arabe, II-III. — FLEGEL, Vom Niger-Benue — NAUDÉ, Deutsche städt. Getreidehandelspolitik vom XV-XVII Jahrh. mit besond. Berücks. Stettins u. Hamburgs (long art. de Dietrich Schäfer sur un livre qui a coûté du travail, mais qui n'est pas réussi). — Kriegsgesch. Einzelsch. XIII.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9 : Thucydides p. p. POPPO, 3e éd. I, 2. — De Oratore, p. p. PIDERIT, 6e éd. p. p. HARNECKER, II, 2. (deuxième art.). — F. BARTHÉLEMY, Recherches archéol. sur la Lorraine avant l'histoire (des matériaux, mais pas de méthode). — HÖLDER, Die röm. Thongefässe der Altertumssamml. in Rottweil. — O. A. HOFFMANN, Hermes u. Kerykeion, Studien zur Urbedeut. des Hermes (Roscher juge que ce travail manque de critique et témoigne de légèreté et de témérité). — VOTSCH, Ulrich von Hutten nach seinem Leben u. seinen Schriften geschildert (étude que l'auteur eût mieux fait de ne pas publier). — PIETZKER, Humanismus u. Schulzweck; Schule u. Kulturentwick.; und TREUTLEIN, Der Zudrang zu den gelehrten Berufsarten.

Theologische Literaturzeitung n° 4 : Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes. Sciences relig. I. — MASSEBIEAU, Le classement des œuvres de Philon (très solide). — PFLEIDERER, Der Paulinismus (2e éd. d'un livre classique en son genre). — FRIEDRICH, Das Lukasevangelium u. die Apostelgesch. — LEEUWEN, Proleg. von bijbelsche godgeleerdheid. — FICKER, Die altchr. Bildwerke im christl. Museum des Laterans (fait avec exactitude et méthode, indispensable). — APPEL, Die Lehre des Scholastiker von der Synteresis. — BECKER, Imm. Tremellius, ein Proselytenleben im Zeitalter der Reform. 2e éd.

LA

TURQUIE D'ASIE

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE

STATISTIQUE

DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE DE L'ASIE-MINEURE

PAR

M. Vital GUIMET

Cet ouvrage s'adresse à toutes les classes lettrées, industrielles et commerciales de l'Orient et de l'Occident. C'est le premier grand travail d'ensemble publié sur ce pays si curieux, si intéressant, si utile à connaître.

Il comprend une notice distincte pour chacun des vingt-trois vilayets et quatre mutessarifats dont se compose la Turquie d'Asie, avec une carte d'ensemble et une carte spéciale, administrative, routière, forestière, pour chaque province séparée. Il fait connaître pour chaque localité importante, le climat, la topographie, la géologie, les productions naturelles et industrielles, les mines, les forêts, les salines, les eaux minérales, les monuments anciens et modernes.

L'agriculture y est traitée dans les détails les plus minutieux. On y mentionne le chiffre des animaux de race bovine, ovine, chevaline, etc., qui sont élevés dans chaque contrée.

Les routes ouvertes au trafic et celles qui sont en projet, les distances par kilomètres ou par heures entre les principaux centres, les ports du littoral, le mouvement commercial et maritime de ces derniers, la question des transports par terre et par eau (mode et prix), etc., etc., ont été l'objet d'un travail soigné et approfondi.

De nombreux tableaux sont joints au texte pour les productions naturelles et industrielles, le commerce (exportation et importation), pour les revenus du fisc, les taxes et impôts, les dîmes et autres contributions. Enfin, on y trouve les divisions administratives, les autorités civiles, militaires et religieuses, la population, races et nationalités, les mœurs et usages, les écoles, la climatologie, des notices historiques, etc. C'est, en un mot, le tableau exact de la Turquie d'Asie TELLE QU'ELLE EST.

L'ouvrage sera publié en huit ou neuf livraisons qui formeront deux forts volumes grand in-8, avec de nombreuses cartes. — Chaque livraison comprenant deux ou trois vilayets, se vend séparément. . . 4 fr.

Prix de souscription à l'ouvrage complet . . . . 30 fr.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-cinquième année 16 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mars-avril : Kareiev, Les causes de la chute de la Pologne. — J. Havet, Les couronnements des rois Hugues et Robert, un document interpolé par Pierre Pithou. — Perret, L'ambassade de l'abbé de Saint-Antoine de Vienne et d'Alain Chartier à Venise. — Kohler, La conquête du Tessin par les Suisses 1500-1503. — *Bulletin :* France, antiq. rom. (S. Reinach); moyen âge (A. Molinier); Hist. de l'art et des mœurs (G. Monod); Italie, moyen âge, 2e partie (Cipolla). — *Comptes-rendus :* Humann et Puchstein, Reisen in Kleinasien u. Nordsyrien. — Gaudenzi, Un' antica compilazione di diritto romano e visigoto con alcuni frammenti delle leggi di Eurico; Nuovi frammenti dell' editto di Eurico (les introductions sont des modèles de critique). — Il libro di Montaperti p. p. Ces. Paoli (texte capital, une des bases essentielles de toute étude sur l'organisation intérieure et la topographie de la république florentine au moyen âge; il est édité avec le soin qu'on peut attendre de l'excellent paléographe et diplomatiste qui a fondé à Florence une véritable école de paléographie). — Les La Tremoille pendant cinq siècles, tome I, Guy VI et Georges. 1343-1466 (1er vol. d'une série de publications ayant pour objet de montrer quel fut l'état de fortune des La Tremoille depuis le xive siècle jusqu'au xviiie). — Riezler, Geschichte Baierns, III, 1347-1508 (volume de près de mille pages où l'abondance des matières et la sûreté des informations révèlent immédiatement le souci du détail et la conscience scientifique). — Pastor, Gesch. der Paepste, 2 volumes (immense labeur, méthode de recherches excellente, toutefois le zèle orthodoxe nuit à la justesse des vues et l'ouvrage n'est pas complet et équilibré dans toutes ses parties).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Krenkel, Beitr. zur Aufhell. der Gesch. u. der Briefe des Apostels Paulus. — Nippold, Gesch. des Protestantismus seit dem Befreiungskriege, I, 1, Gesch. der deutschen Theologie, 3e éd. — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim p. p. Doebner, IV, 1428-1450. — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807, I, Iena u. Auerstedt (très instructif et intéressant). — Hirschberg, Aegypten, Geschichtl. Studien eines Augenarztes. — Huber, System u. Gesch. des schweizer. Privatrechtes. — Brugmann, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II, 2, 1. — Galeni scripta minora, p. p. Iwan Müller, II. — Kenyon, Aristotle on the Constitution of Athens (cf. *Revue*, n° 10). — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie, p. p. Varnhagen (deux études méritoires). — Laistner, Das Räthsel der Sphinx (beaucoup de matériaux). — Lutsch, Mittelalterl. Backsteinbauten Mittelpommerns von der Peene bis zur Rega. — Walsemann, Methodik des Erziehungsunterrichtes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Woker, Gesch. der kathol. Kirche u. Gem. in Hannover u. Celle. — Thommen, Gesch. der Univ. Basel 1532-1632 (très abondant). — Bloch (A), Phönicisches Glossar (fait avec soin et sera très utile). — Mahaffy, New fragments of the Antiope of Euripides (il faut provisoirement remercier l'éditeur du déchiffrement pénible et de la rapide publication de ces fragments précieux). — Dahl, Latinsk Litteraturhistorie (bon dans les détails). — Die beiden alten deutschen Volksschauspiele vom Doctor Faust p. p. Engel u. Tille. — Krumbholtz, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melnosee (bon). — Thomas Ebendorfers Chronica regum romanorum p. p. Pribram (bonne publication). — Souv. du baron de Barante. — Pfister, La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine (article de This, un peu aigre, mais qui reconnaît dans cette brochure une habile réunion de tout ce qui a paru sur le sujet). —

Anzengruber, gesamm. Werke; BETTELHEIM, Anzengruber. ROSNER, Erinner, an Anzengruber (long et fort intéressant art. d'Erich Schmidt).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, p. p. QUIDDE, IV, 2. 1890, 4e fasc. : H. PRUTZ, Louvois u. die Verwüst. der Pfalz 1688-1689. — BUSSON, Die Schlacht bei Alba zwischen Konradin u. Karl von Anjou, 1268. — *Kleine Mitteil.* BERNHEIM, Das Verhältnis der Karolinger zu den Papstwahlen. — *id.* Zur Sage von der Päpstin Johanna, Nachtrag. — HARTWIG, Il libro di Montaperti. — FINKE, Waldenserprocess in Regensburg 1395. — SCHELLHASS, Das Vicekancellariat Kaspar Schlicks. — PASTOR, Die Originalhandschrift von Platina's Gesch. der Päpste. — FREY, Pulia Lucchese, der angebl. Geburtsort Nicolas Pisano. — Replik, von SCHMARSOW (mit Duplik von FREY). — CHROUST, Nachtrag zu den Konstanzer Konkordaten. — *Berichte u. Besprech.* HUBERT, Die neuere belg. Geschichtswiss. — Berichtig. zu Bachmann's Bericht. — *Nachrichten u. Notizen.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* IV u. V : avril-oct. 1890; VI et VII, juin 1889, oct-1890 (Masslow). — M. Quidde étant devenu secrétaire de l'Institut historique prussien à Rome, M. G. SOMMERFELDT le représente désormais à Munich « in Führung des Redactionsgeschäftes ».

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-cinquième année 23 mars 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 982 : Dunckley, Lord Melbourne. — Hans Meyer, Across East-African glaciers, an account of the first ascent of Kilimanjaro, transl. by Calder. — Studia biblica et ecclesiastica, essays, etc., by members of the University of Oxford, II. (démontre la vitalité des études bibliques à Oxford, mais cette vie n'est pas aussi chaude, vigoureuse, féconde qu'on l'aurait voulu). — The national epic of the Georgians : Schota Rustaweli, der Mann im Tigerfelle, aus dem Georg. übers. von Leist. — Some Scotch books. — Mr Balfour at Trinity College, Dublin (texte du « speech » latin de M. Palmer). — Aristotle on the constitution of Athens (Tyrrell). — The etymol. of fiann and féne (Stokes). — Prof. Earle's flexional infinitive (Mayhew). — Commentat. Woelfflinianae (Ellis). — George Bertin (not. nécrol.). — Stramtia (Sweet et Simcox). — The annual general meeting of the Egypt Exploration Fund. — Notes from Egypt.

The Athenaeum, n° 3305 : Martin, In the footprints of Charles Lamb ; Hazlitt, Some unpubl. letters of Ch. and Mary Lamb. — Plautus, Amphitruo, p. p. A. Palmer (commentaire clair, curieux, intéressant). — Wheatley, London past and present, its history, associations and traditions. — Corbett, Sir Francis Drake (petit livre recommandable). — The liter. of the New Test. (Vaughan, The Epistle to the Hebrews ; Simcox, The writers of the N. T., their style and characteristics). — Footprints of Ch. Lamb. — The leading families of New-York. — Unanimous vote of the primitive assembly. — The Life of Thackeray.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : Lindemann, Echtheit der Paul. Hauptbriefe ; Gloel, Die jüngste Kritik des Galaterbriefes. — Urkundenb. der Stadt Basel, p. p. Wackernagel u Thommen, I. — Meister, Die ält. gewerbl. Verbände der Stadt Wernigerode. — Ebendorfers chronica regum romanorum (très bonne édition). — Rich. Schmidt, Vier Erzähl. aus der Çukasaptati (cf. *Revue*, n° 11). — Inscr. graeca Siciliae et Italiae, additis graecis Galliae, Hispaniae, Britanniae, Germaniae inscr. p. p. Kaibel, Galliae inscr. p. p. Lebègue (très bon, fait avec énergie, quelques critiques à faire). — Josephi opera, V, p. p. Niese. — Weisweiler, Das latein. participium futuri passivi (solide). — Prou, Manuel de paléogr. lat et franç. (pouvait être plus parfait et reste à l'ancien point de vue ; « on voit avec surprise venir du pays de Mabillon et de Léopold Delisle, sous les apparences d'une production scientifique, un pareil travail insuffisant »). — Haendcke, Arnold Böcklin. — Bischoff, Chronik des Steiermärk. Musikvereins.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4 : E. Brückner, Klima-Schwankungen seit 1700 nebst Bemerk. über die Klimaschwankungen der Diluvialzeit. — Gottlieb, Ueber mittelalterl. Bibliotheken. — H. Haupt, Waldensertum u. Inquisition im Südöstl. Deutschland (résultats à approuver).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : Funde von Limburg (Mehlis). — Homeri Odysseae epitome p. p. Stolz (peu scolaire). — Kroker, Die Tugendlehre Schleiermachers mit spez. Berücksicht. der Tugendlehre Platons (soigné). — De Oratore, p. p. Piderit, 6e éd. p. p. Harnecker, 2, II. — Lohsee, Tulliana (de bonnes remarques). — Dürrbach, De Oropo et Amphiarai sacro (utile). — Drexler, Mythol. Beitr. I. Der Kultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (beaucoup de matériaux importants). — Bassi, La leg. di Aiace Telamonio nell' antichita, I. (du savoir et un bon jugement). — Die Orakelinschriften aus Dodona. Die Inschriften Achaias u. seiner Kolonien, p. p. O. Hoffmann. — Weisweiler, Das latein. participium futuri passivi (fait avec soin et profondeur).

Theologische Literaturzeitung, n° 5 : NEUMANN, Das erste Buch der Bibel. — BACHER, Die Agada der Tannaiten, II. (abondant et à utiliser). — CRAMER, Exegetica et critica. — DRUSCHKY, Lucas, 15 u. 16. — NOESGEN, Gesch. der neutestam. Offenbarung, I, 1. — WENDT, Die Lehre Jesu, I. — HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — G. WOLF, Der Augsburger Religionsfriede.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-cinquième année 30 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 3, mai-juin 1890 : Amélineau, Les traités gnostiques d'Oxford (fin). — Goldziher, Le rosaire dans l'Islam. — Paul Regnaud, Etudes védiques, deux appréciations récentes du Rig Véda. — Arthur Strong, Les conférences de M. Robertson Smith sur la religion des Sémites. — *Revue des livres :* Baethgen, Beiträge zur semitischen Religionsgeschichte. Der Gott Israels und die Götter der Heiden (trois essais : 1° divinités des Sémites païens; 2° rapports d'Israël avec le polythéisme; 3° pluralité des dieux sémitiques et du monothéisme d'Israel; le premier essai est le plus parfait et à l'abri de toute attaque). — René Basset, Le Loqmân berbère (préparé avec persévérance et sagacité, avec conscience et érudition).

— XXII, n° 1, juillet-août 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche. — d'Arbois de Jubainville, La religion celtique d'après M. Rhys. — J. Halévy, La religion mandéenne d'après M. Brandt. — Decourdemanche, La légende d'Abraham d'après les Musulmans. — Goblet d'Alviella, Une application pratique du syncrétisme religieux en Angleterre. — *Revue des livres :* Bergaigne et V. Henry, Manuel pour étudier le sanscrit védique. — Anat. Leroy-Beaulieu, L'empire des tsars et les Russes, III, La religion (ouvrage dont la lecture s'impose à l'historien des religions comme au philosophe religieux).

— XXII, n° 2, sept.-oct. 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche (2° art.) — Léon de Rosny, Les origines du taoïsme. — J. Halévy, La cosmologie babylonienne d'après M. Jensen. — Albert Réville, Les personnages ailés des monuments assyriens, d'après M. Ed. Tylor. — Lettre de M. V. Henry. — *Revue des livres :* Petitot, Accord des mythologies dans la cosmogonie des Danites arctiques (l'auteur, autodidacte, peut compter, en matière de critique biblique, parmi les candides hardis). — Kuenen, Historisch-critisch Onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de Boeken des Ouden Verbonds, II, Les livres des prophètes, 2° éd. revisée. — Cramer, De brief van Paulus aan de Galatiers.

— XXII, n° 3, novembre-décembre 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche (fin). — J. Halévy, De l'introduction du christianisme chez les tribus turques de la Haute-Asie, à propos des inscriptions de Semirjetschie publiées par MM. Chwolson et Radloff. — Paul Regnaud, Etudes védiques, l'hymne III, 1 du Rig Véda. — Et. Coquerel, L'Utah, un essai de théocratie au xix° siècle. — Alb. Réville, Une nouvelle Vie de Jésus. — Revue des livres récents relatifs à l'histoire d'Israel : E. Renan, Histoire du peuple d'Israel, III; Ed. Reuss, Die Geschichte der heiligen Schriften alten Testaments; Budde, Die Bücher Richter und Samuel.

— Tome XXIII, n° 1, janvier-février 1891 : Courdaveaux, Tertullien. — Sylvain Lévi, Le bouddhisme et les Grecs. — Pierre Paris, Bulletin archéol. de la religion grecque, nov. 1889-oct. 1890. — Monseur, Travaux récents sur la religion scandinave. — Sichler, Légendes russes. — *Revue des livres :* Neumann, Der römische Staat und die allgemeine Kirche, I (peu de résultats nouveaux, mais la question est traitée d'une façon complète et claire, sans parti-pris, après une étude directe et personnelle des documents). — Gebhart, L'Italie mystique, hist. de la renaissance religieuse au moyen âge (études qui apportent à la fois plaisir et profit). — Jundt, Rulman Merswin et l'ami de Dieu de l'Oberland, un problème de psychologie religieuse. — Gréard, Scherer.

La Révolution française, 14 mars 1891 : AULARD, Le culte de la Raison (suite). — J. GROS, La Révolution à Dolomieu (Isère). — Et. CHARAVAY, Les élections aux Etats-Généraux par le bailliage d'Amiens. — *Réimpressions :* Pache, sur les factions et les partis. — *Chronique et bibliographie :* Séance de la Société de l'histoire de la Révolution. — A. CHUQUET, Jemappes ; La trahison de Dumouriez (Aulard : « C'est un récit clair, solide et attachant, comme tous ceux qui sortent de cette plume alerte et probe. Après tant d'écrits allemands et français sur les mêmes faits, M. C. trouve moyen d'être original et neuf, sans paradoxe et même sans thèse, et rien que par la parfaite connaissance d'un sujet complexe et difficile. M. C., dont la lecture est prodigieuse, ne possède pas seulement les sources essentielles ; il a lu tous les textes accessoires, anecdotiques ou simplement curieux, qui, de loin ou de près, se rapportent à son sujet ou à la biographie de ses personnages. C'est à peine si on trouve à lui signaler un seul texte important, le procès-verbal de la Convention dont il a oublié de se servir, et qui, négligé par presque tous les historiens, aurait offert à son récit quelques traits nouveaux. Cette lacune n'empêche pas que cette partie du récit (Querelle de Dumouriez avec Pache) ne soit traitée avec une clarté magistrale, encore que l'auteur ne soit un peu trop porté à proclamer la parfaite innocence de son héros en matière d'argent. Mais ce qu'il y a le plus à louer, c'est l'aisance avec laquelle M. C. manie tous ces textes si divers et parfois contradictoires qui, dans un esprit moins critique et dans une mémoire moins maîtresse, tourbillonneraient en chaos. Il n'y a dans ces pages si nourries aucune obscurité, aucune longueur, ni confusion, ni désordre. Tant de citations guillemetées, mais courtes et vives, entrent agilement dans la trame du récit et du style, sans en alourdir jamais le mouvement. A ce point de vue, l'auteur est en progrès ; ses précédents volumes offraient les mêmes qualités de savoir, mais non peut être de rapidité et d'aisance. On voit qu'il conservera, accélérera même cette allure de force heureuse qui va droit à son but. Dans le récit de Jemappes, il avait un devancier redoutable dans Jomini ; mais comparez les deux récits et vous verrez avec quel bonheur la nouvelle narration complète et corrige l'ancienne. Ce qu'il y a de moins satisfaisant, c'est la partie relative à la mission de Danton, Delacroix et autres. M. C., sans d'ailleurs parler des accusations de dilapidation (et pourquoi se dérober ainsi ?) accepte sans les critiquer les griefs légendaires et croit que Danton et Delacroix passèrent le temps en Belgique à faire la fête. Il se fie là-dessus au témoignage cité par Borgnet, d'un certain Fabry, maire de Liège, chef du parti libéral modéré, ennemi ardent de la politique de Danton et des Jacobins. Est-ce un témoin impartial et sûr ? M. C. n'est pas toujours juste pour Danton. Quant au récit de la trahison, c'est le triomphe de son talent et de sa science. On n'a rien écrit d'aussi dramatique et d'aussi fort sur ce célèbre épisode. La psychologie du traître et les vicissitudes de sa trahison sont exposées avec une clarté qui satisfait et passionne. Le narrateur ne s'indigne pas ; mais, sans un mot d'appréciation, il fait qu'on s'indigne contre cet homme d'esprit qui sacrifia sa patrie à sa vanité. J'aurais cependant aimé, puisque M. C. termine son récit par un jugement d'ensemble sur la vie et le caractère de Dumouriez, que le mot « traître » fût, une fois et dans la dernière phrase, sorti de sa plume. Il a jugé qu'il valait mieux amener le lecteur à se prononcer de lui-même. Je crains que cette délicatesse d'artiste ne soit pas comprise par tous, d'autant plus que l'auteur, tout impartial qu'il soit, ne ménage pas les épithètes désobligeantes aux Jacobins et aux adversaires politiques de Dumouriez. Il ne faut point croire cependant que M. C. soit un ennemi de la Révolution. Mais il écrit l'histoire des guerres, et dans la querelle du pouvoir civil avec le pouvoir militaire, il lui arrive ce qui est arrivé à tous ses devan-

ciers, c'est-à-dire de prendre parti pour celui-ci contre celui-là, de s'impatienter des efforts des députés et des ministres pour prévenir les redoutables effets de l'ambition des généraux. Il ne voit que telle opération militaire contrariée par un Pache; il oublie la nécessité de la méfiance au milieu de tant de trahisons de soldats. Et en vérité, la défection de Dumouriez n'explique-t-elle pas la contradiction de ceux qui à la fois louaient ses victoires et redoutaient sa personne? C'est tôt fait de railler les Jacobins et leurs sempiternels soupçons; mais, sans cette vigilance jacobine, sans cette inquiétude à la fois tracassière et patriotique, est-ce que les généraux n'auraient pas, en 1793, dix fois livré la patrie? Voilà mes critiques et mes réserves. Toute œuvre vivante et originale en provoque d'analogues, par cela seul qu'elle accuse des différences d'opinions. J'espère que mes regrets, tout autant que mes éloges, recommanderont l'œuvre, à certains égards admirable, de M. Chuquet. Ouvrez ces volumes; je vous défie bien, quand vous aurez commencé, de ne pas lire jusqu'au bout tout d'une haleine. Si les livres sont faits pour le public, quel plus bel éloge peut-on faire d'un livre que de dire qu'il n'en est guère de plus intéressant? »)

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingt-cinquième année 6 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1890, n° 4 : — NÉCROLOGIE. M. Henri Ouvré. — Ch. CUCUEL, L'origine du langage dans le Cratyle de Platon. — Ant. BENOIST, Le Système dramatique de Racine. — J.-F. BLADÉ, La Vasconie Cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert Ier (suite et fin). — MESPLÉ, L'éloquence des Gracques.

Revue de l'Art chrétien, livraison de janvier 1891. — Histoire de l'art pendant la Renaissance. Italie ; les Primitifs, de M. Eugène Müntz, par M. Jules HELBIG. — Esquisse topographique de Constantinople, par M. MORDTMANN. — *Mélanges :* Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P. DELATTRE. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. E. ESPÉRANDIEU. — Lettre de M. G. ROHAULT DE FLEURY. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* La collection Spitzer (suite). — Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, par A. JOUBERT. — Le cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale, par E. BABELON. — Le comité des travaux historiques et scientifiques (histoire et documents), par M. X. CHARMES. — Vie de saint Yves, tirée d'un manuscrit sur vélin du XIVe siècle, par M. le docteur BONNEJOY. — Saint Mathurin (étude historique et iconographique), par M. E. THOISON. — Traité d'iconographie chrétienne, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.

The Academy, n° 983 : Political and social letters of a lady of the XVIII century 1721-1771. — MERIVALE and MARZIALS, W. M. Thackeray (le premier a fait sept, et le second, cinq chapitres). — KEYNES, The scope and method of political economy. — D. G. THOMPSON, The philosophy of fiction in literature. — KÖHLER, Die Entwickl. des Kriegswesens u. der Kriegführung in der Ritterzeit, III. — The new Russian Historical Society. — Aristotle on the constitution of Athens (Bury). — The flexional infinitive (Earle). — The Ossianic saga (Nutt et O'Grady). — Tunip and Naharina (Tomkins). — The bibliography of Cyprus (Cobham). — The Ion of Euripides, p. p. VERRALL (introd. notes et traduction en vers : « An excellent piece of work, and worthy of the best traditions of Cambridge scholarship ») — Some philological books : BUGGE, Etrusk. u. Armen. ; REINISCH, Das Zahlwort vier und neun in den chamit. semit. Sprachen ; CURTI, Die Sprachschöpfung ; BANG, Uraltaische Forsch. ; TIMMERMANS, L'onomatopée. — The discovery at Thebes (lettre de M. Grébaut à un ami d'Angleterre). — The ancient monuments of Egypt (Wallis).

The Athenaeum, n° 3306 : Talleyrand, *Mém.* I et II. — KITTON, Dickens by pen and pencil. — KEARY, The Vikings in Western Christendom. — E. THOMPSON, Homeric grammar for upper forms of schools. — Scottish ecclesiastical history. — Books of travel. — The Dictionary of Antiquities (C. Torr). — The life of Thackeray (Spielmann). — The portrait of Chatterton (Kent). — Bryan's Diction. of painters and engravers.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : W. Robertson SMITH, Lectures on the religion of the Semites, I, the fundamental institutions (court, mais important). — BONHÖFFER, Epictet und die Stoa (solide et important, quoique les défauts ne permettent pas une satisfaisante impression d'ensemble). — Zeitschrift für lateinlose höhere Schulen, p. p. FIEDLER, FIRNHABER, GALLENKAMP, HOLZMÜLLER, etc., hrsg. von WEIDNER, I. — O. HOFFMANN, Das Präsens der indogermanischen Grundsprache in seiner Flexion und Stammbildung (n'est ni complet ni fait avec méthode ; ne peut que tromper les commençants et fournit à peine aux savants

quelques pensées utiles). — Anthologia lyrica sive lyricorum graecorum veterum praeter Pindarum reliquiae potiores, post Th. Bergk quartum edidit Ed. Hiller. — Briefe der Brüder Jacob und Wilhelm Grimm an G. Fr. Benecke 1808-1825, p. p. W. Müller. — Max. Du Camp, Théophile Gautier (cf. *Revue*, n° 1). — Ihne, Römische Geschichte, VII[e] vol. Die Bürgerkriege bis zum Triumvirat; VIII[e] vol. Das Triumvirat bis zum Kaisertum. — Dresdner, Cultur = und Sittengeschichte der italienischen Geistlichkeit im X und XI Jahrhundert (beaucoup de matériaux). — Kluckhohn, Ueber Lorenz von Westenrieders Leben und Schriften (beaucoup de nouveau). — Jephson und Stanley, Emin Pascha und die Meuterei in Aequatoria. — Lutsch, Die Kunstdenkmäler der Landeskreise des Reg. Bezirks Breslau. — Ufer, Nervosität und Mädchenerziehung in Haus und Schule; Geistesstörungen in der Schule. — De Singly, L'infanterie de marine.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-cinquième année 13 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 984 : Sir Edward HAMLEY, The war in the Crimea (clair et habilement fait, très bien proportionné). — GARNETT, Selections in English prose from Elizabeth to Victoria. — Some books on ancient history; REICH, Graeco Roman institutions (cf. *Revue*, 1889, n° 42); WIEDEMANN, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*, 1889, n° 50); Th. REINACH, Mithridate Eupator, roi de Pont (cf. *Revue*, 1890, n° 9); SCALA, Die Studien des Polybios (cf. *Revue*, 1889, n° 38); DIELS, Sibyllinische Blätter; POSNANSKY, Nemesis u. Adrasteia. — Unpublished works of Giordano Bruno (K. Blind). — Designated to be bishop (Freeman). — Aristotle on the constitution of Athens (Benn et Adam). — The new fragment of Euripides (Housman). — Defoe and Mary Astell (Bülbring). — London Stone (Round). — Prof Earle's flexional infinitive (Mayhew). — Tunip (Neubauer). — Proposed excavations at Chester.

The Athenaeum, n° 3307 : OVERTON, John Wesley; A Layman, Methodism and the church of England, a comparison; HAMMOND, John Wesley, « being dead, yet speaketh », a contrib. to the centenary of 1891. — W.-M. RAMSAY, The Historical Geography of Asia Minor, vol. IV (cf. *Revue*, n° 10). — STOKVIS, fonctionnaire au ministère des colonies à La Haye, Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les états du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tome I, Asie, Afrique, Amérique, Polynésie; tome II, les Etats de l'Europe et leurs colonies (utile). — Lord Beaconsfield's birthplace (Heble et Dixon). — Notes on the constitution of Athens (Bury). — A letter of Thackeray. — The portrait of Chatterton. — The Journal of Indian Art. (Birdwood). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 12 : H. v. SODEN, Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper (excellent petit livre). — Novum Testam. graece rec. TISCHENDORFF, editio octava critica major, vol. III, proleg. scripsit GREGORY, II. — Aristoteles' Metaphysik, übers. von BONITZ, aus dem Nachlass hrsg. von WELLMANN. — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erklärt durch die Strategie Friedrichs des Grossen (cherche à prouver que la méthode de Périclès était fondée en théorie et conséquente dans la pratique; polémique continue contre Dunker et Harttung; point de vue de l'historien militaire; écrit avec agrément et souvent avec humour et bonheur). — Em. HÜBNER, Römische Weltherrschaft in Europa (recueil d'essais fort intéressants). — HODERMANN, Bilder aus dem deutschen Leben des XVII Jahrhunderts, I. eine vornehme Gesellschaft. — Il Kitâb al Istidrak di abu Bakr az-Zubaidi p. p. GUIDI (livre qui a une grande valeur et qui est excellemment édité, fort intéressant pour tous ceux qui s'occupent de la langue arabe et de son histoire). — Casina p. p. SCHOELL (paraît pour la première fois avec un appareil critique qui satisfait pleinement de justes exigences). — KEYSERLING, Bibliotheca espanola portugueza judaica, Dictionnaire bibliographique des auteurs juifs, de leurs ouvrages espagnols et portugais et des œuvres sur et contre les Juifs et le judaïsme, avec un aperçu sur la littérature des Juifs espagnols (comble une lacune et mérite un accueil favorable). — FRANKE, Phrases de tous les jours, 3e éd. — LITZMANN, Fr. Holderlin's Leben (témoigne d'un long commerce avec le poète). — HUMANN et PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien (ouvrage très instructif, mais d'un prix trop élevé, comme la plupart des livres archéologiques). — MOHR, Die Kirchen von Köln, ihre Geschichte und Kunstdenkmäler. — HOLTZINGER, Die altchristliche Architektur in system. Darstellung, Form, Einricht. u. Ausschmückung der altchristlichen Kirchen, Baptisterien u. Sepulcralbauten (sera le bienvenu).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-cinquième année 20 avril 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement es franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ilt désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 8, mars-avril : La fraternisation, IX, Ukraine (Volkov), X, boire schmollis (Gaidoz). — Les aqueducs (Ristelhuber). — L'opération d'Esculape (Crusius). — Les devinettes de la météorologie, V, la neige (Gaidoz). — Jean de l'Ours, V. — Les cheveux rouges. — Effets de la fascination (Tuchmann). — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXVI, les Soniou de Luzel et Le Bras. — Les chemins de fer, III. — Sittl, Die Geberden der Griechen u. Römer (cf. *Revue*, n° 12).

Revue de l'instruction publique en Belgique, XXXIV, 2e livr. : Catulle, XLVI, 11 (P. Thomas). — Congrès histor. et archéol. de Liège (Magnette). — Explic. linguistique d'Homère (Kügener). — *Comptes-rendus;* Apollonii Pergaei fragm. p. p. Heiberg, I (contient les trois premiers livres des Coniques). — Hertzberg, Hist. de la Grèce sous la domin. des Romains, trad. par Bouché-Leclercq (trad. consciencieuse qui peut être consultée avec autant de confiance que l'original). — Land, Geulincx u. die Gesammtausg. seiner Werke. — Liebenam, Zur Gesch. u. Organ. des röm. Vereinswesens (1er art.) — Em. Egger, La littér. grecque. — Aristotle on the const. of Athens (1er art.).

The Academy, n° 985 : Letters of J. H. Newman, p. p. A. Mozley. — G. Moore, Impressions and opinions. — Lea, Chapters from the relig. hist. of Spain ; Morel-Fatio, Et. sur l'Espagne, II (cf. *Revue*, nos 4 et 8). — Barkley, A ride through Asia Minor and Armenia. — Burne, Parson and peasant, some chapters of their natural history. — Mary Fitton again (Furnivall). — The flexional infinitive in English (Earde). — The new fragm. of Euripides (L. Campbell). — The Ossianic saga (K. Meyer). — Tunip and Dinhaba (Tomkins). — The Eagle of Etan-Gilgamos and his kindred in folklore (Kohler). — Rudens, p. p. Sonnenschein (très bon). — Miklosich.

— N° 986 : Sir W. Hunter, The Earl of Mayo (très intéressant). — The Book of Ecclesiastes, with a new translation, by Sam. Cox. — Essex Papers, 1672-1679, p. p. Airy, I. — Mary Fitton again (Tyler). — Aristotle on the const. of Athens (Mayor). — The new fragm. of Euripides (Housman). — Lives of saints from the Book of Lismore (Stokes). — Defoe and Mary Astell (Carruthers). — G. Bühler, Die Indischen Inschriften und das Alter der Indischen Kunstpoesie.

— N° 987 : Letters of J. H. Newman. — Kovalevsky, Modern customs and ancient laws of Russia (du plus haut intérêt). — Baring-Gould, Historic oddities, II. — Chaucer at work (Skeat). — Mary Fitton again (Furnivall). — The new fragm. of Euripides. — The Eagle of Etan-Gilgamos. — Hamerton, Turner ; Alexandre, Barye ; Em. Michel, Hobbema, Ruysdael ; Pilet, Mme Vigée Le Brun.

The Athenaeum, n° 3308 : F. W. Newman, The early hist. of the late Cardinal Newman : Oxford Movement. — Leland, Gypsy Sorcery and Fortune-telling, Journal of the Gypsy Lore Society, I and II. — Arist. Ethica Nicomachea, p. p. Bywater (très soigné). — W. Hunnis, gentleman of the Chapel Royal, II under Elizabeth. — The Harris papyri. — Sir W. Stirling-Maxwell, annals of the artists of Spain.

— N° 3309 : Livres sur Stanley et Emin Pacha (Casati, Jameson, Ward, Bourne). — Bellesheim, Hist. of the catholic Church in Scotland from the introd. of christianity to the present day (4 volumes, peu de recherches originales et de jugement indépendant, mais forme intéressante). — Fifty poems of Meleager, transl. by Headlam. — Giornale del viaggio di Montaigne p. p. Alessandro d'Ancona (cf. *Revue*, 1891, n° 19). — Prof. Rossi. — An unpublished letter of Washington.

— N° 3310 : SMILES, Mem. of John Murray. — OMAN, Warwick the Kingmaker (fait avec soin). — Aristotle on the const. of Athens (cf. *Revue*, n° 10). — Bibliographical liter. (sur les livres de Rogers, Gottlieb, Röhricht, Kayserling). — THOMSON, The Barbizon school of painters. — The portrait of Chatterton (Scharf et Owen).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : SOROF, Die Entsteh. der Apostelgesch. — BRAUNSCHWEIGER, Die Lehrer der Mischnah. — SCHNEIDER (J.), Die alten Heer = und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche, IX. — LINDNER, Deutsche Gesch. unter den Habsburgern u. Luxemburgern, I, von Rudolf von Habsburg bis zu Ludwig dem Baiern (clair). — PRINGSHEIM, Beitr. zur wirthschaftl. Entwickelungsgesch. der verein. Niederlande im XVII u. XVIII Jahrh. (études détachées et intéressantes). — INGRAM, Gesch. der Volkswirthschaftslehre, übers. — MOMROTH, Gesch. der preuss. Staatsbesteuerung (beaucoup, et même trop de matériaux). — SCHANZ, Die Steuern der Schweiz in ihrer Entwick. seit Beginn des XIX Jahrh. — O. FRANKE, Die indischen Genuslehren mit dem Text der Linganuçasana (intéressant). — CONSBRUCH, De veterum περὶ ποιήματος doctrina (soigné et utile). — SEELMANN, Bibliogr. des altfr. Rolandsliedes. — A. von Eyb, Deutsche Schriften, p. p. HERRMANN, II. — SCHAFF, Literature and poetry (études qui n'ont rien de neuf, mais qui se lisent avec agrément). — Rud. SCHLÖSSER, Zur Gesch. u. Kritik von Gotter's Merope. — V. SCHULTZE, Die altchristl. Bildwerke u. die wissensch. Forschung.

— N° 14 : Al. SCHAEFER, Erkl. der zwei Briefe an die Thessalonicher u. des Briefes an die Galater. — MEYER VON KNONAU, Jahrb. des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V, I, 1056-1069 ; WINCKELMANN, Kaiser Friedrich II, I, 1218-1228. — TRANSEHE-ROSENECK, Gutsherr u. Bauer in Livland im XVII u. XVIII Jahrh. (plein d'intérêt). — BEHR, Kriegsbilder aus dem Araberaufstand in Deutsch Ostafrika. — OERTMANN, Die Fiducia im röm. Privatrecht. — GROSSMANN, Die gutsherrlich bäuerlichen Rechtsverh. in der Mark Brandenburg XVI-XVIII Jahrh. — EGGELING, Catal. of the Sanskrit ms. in the library of the India Office, II. Gregorii Barhebraei chronicon syriacum (cette édition, donnée par Bedjan, n'est pas critique, mais on l'accueillera avec gratitude). — HUMBERT, Nochmal das e muet u. der Vortrag franz. Verse. — KÖSTER, Schiller als Dramaturg (recherches importantes). — Von BAHDER, Grundlagen des nhd. Lautsystems, Beitr. zur Gesch. der deutschen Schriftsprache im XV u. XVI Jahrh. (vastes connaissances). — ROCHEBLAVE, Caylus (livre d'un historien compétent et soigneux). — Von WERNER, Deutsches Kriegschiffsleben u. Seefahrkunst.

— N° 15 : Catal. cod. hagiogr. latin. antiq. saeculo XVI, qui asservantur in Biblioteca nationali Parisiensi, edid. Bollandiani, I. — SOHM, Die Entsteh. des deutschen Städtewesens (cf. *Revue*, 1890, n° 13). — GARDINER, The constit. documents of the puritan revol. 1628-1660 (très utile et méritoire). — BAASCH, Zur Gesch. der Berlin-Hamburger Reihenfahrt. — BLEY, Deutsche Pionierarbeit in Afrika. — BLAYDES, Advers. in comic. graec. fragm. I (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Josephi op. IV, p. p. NIESE (cf. *Revue*, 1890, n° 18). — LOTH, Chrest. bretonne, I (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — Die Discourse der Mahlern, p. p. VETTER, I. — GEHMLICH, Chr. Reuter. — KLINCKSIECK, Zur Entwickelungsgesch. des Realismus im Roman des XIX Jahrh. (du jugement et de la finesse). — BURKHARDT, Das Repertoire des weimar. Theaters unter Gœthe's Leitung, 1791-1807 (sera le bienvenu). — BARAGIOLA, Il canto popolare a Bosco o Gurin. — UZIELLI, Leonardo da Vinci e tre gentildonne milanese del secolo XV. — Jahresber. für das höh. Schulwesen, p. p. RETHWISCH, IV.

Deutsche Literaturzeitung, nº 12 : Godet, Johannes evangelium, I. — Hohlfeld. u. Wünsche, Krause, Vorles. über das System der Philos. 2ᵉ ed. — Erman, Sprache des Papyrus Westcar (cf. *Revue*, 1890, nº 22). — Joh. Canabutzae mag. an principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halic. comment. p. p. Lehnerdt (montre le peu que savait et que pouvait faire un grec du xvᵉ siècle). — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (très important). — Bruder Hermanns Leben der Gräfin Jolande von Vianden p. p. Meier. — Needler, Richard Cœur de Lion in literature (de mince valeur). — Braun, Die letzten Schicksale der Krimgoten (intéressant). — Urkundenbuch der Stadt Erfurt, I, p. p. Beyer. — Walafridi Vita beati Galli, Vadian. Briefsamml. I (public. de la Soc. hist. de Saint-Gall). — Fritzsche, Glarean, sein Leben u. seine Schriften (esquisse instructive). — Aus der Anomia, archäol. Beitr. Carl Robert zur Erinner. an Berlin dargebracht. — Allgemein statistisches Archiv, p. p. Mayr, I.

— Nº 13 : Budde, Bücher Richter u. Samuel. — Fichte, Popular works, transl. by W. Smith (cf. *Revue*, 1890, nº 21). — Andreae, Diesterweg. — Keil-inschriftl. Bibliothek, II. — Droysen (H.), Die griech. Kriegsaltertümer (bon en général, quoique incomplet). — Fr. Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm, p. p. Walzel (très important; cf. *Revue*, 1890, nº 52). — Hübner, Röm. Herrschaft in Westeuropa (cf. *Revue*, 1890, nº 36). — Dieffenbacher, Lambert von Hersfeld als Historiograph. — Lady Blennerhassett, Frau von Stael. — Wölfflin, Salomon Gessner (bon). — Heusler, Gœthe u. die italien. Kunst.

— Nº 14 : Tschackert, Urkundenbuch zur Reformationsgesch. des Herzogtums Preussen, trois volumes. — Bugge, Etruskisch und Armenisch (cf. *Revue*, 1890, nº 47). — Rzach, Krit. Studien zu den sibyll. Orakeln. — Skutsch, De nominibus latinis suffixi « no » ope formatis (cf. *Revue*, 1890, nº 52). — The Monsee fragments, p. p. Allison. — Westenholz, Byrons historische Dramen (exagère l'élément biographique). — Holm, Griech. Gesch. III, (toujours les mêmes mérites, et plus grands encore). — Quellen u. Forsch. zur Gesch. der Abtei Reichenau, I, p. p. K. Brandi. — E. Bekker, Elisabeth u. Leicester (consciencieux). — 90ᵉ Programm zum Winckelmannsfeste der Archäol. Gesellsch. zu Berlin. — Schtscherbatoff, Paskewitch (en russe, deux volumes avec cartes et plans).

— Nº 15 : Friedrich, Lukasevang. u. Apostelgesch. — Heidenhain, Averrois paraphrasis in librum poeticae Aristotelis Jacob Mantino interprete. — Pinloche, Basedow (très soigné, profond, solide, scientifique). — Winckler, Tontafelfund von el Amarna (cf. *Revue*, 1890, nº 25). — Aelii Dionysii et Pausaniae fragm. p. p. Schwabe (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Lactanti op. p. p. Brandt, I (cf. *Revue*, nº 1). — Gosche, Erinnerungsblätter — Meyer von Knonau, Jahrb. des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V., I (clair, critique, simple). — Corresp. de Talleyrand, Directoire, p. p. Pallain (pourrait être édité avec plus de soin). — Schaible, Die Juden in England. — Gurlitt, Gesch. des Barockstiles, des Rococo u. des Klassicismus (intéressant et plein de détails).

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie : Zdziechowski, La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron. — Ulanowski, Hist. de la fond. et de la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de S. Benoît à Staniatki.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-cinquième année 27 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revué : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement es franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ilt désirent un compte-rendu.

Revue des études grecques, Tome III, nº 12, oct.-déc. 1890 : *Partie administrative :* Documents administratifs. — *Partie littéraire :* H. Weil, Sur quelques fragments de Sophocle. S. Reinach, Oracle de la Pythie de Delphes adressé à la ville de Magnésie du Ménandre. Th. Reinach, La dynastie de Commagène. H. Omont, Le Typicon de Saint Nicolas di Casole près d'Otrante. — *Variétés :* C. Bellaigue, Trois leçons de M. Bourgault-Ducoudray sur la musique antique. — *Chronique :* Bulletin épigraphique (B. Haussoulier). Correspondance grecque (D. B.). Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Bibliographie annuelle des études grecques, par C.-E. Ruelle.

Revue de l'Art chrétien, mars 1891 : Les vêtements de saint Thomas de Canteloup à Lisieux, par M. F. de Mély. — Iconographie de saint Nicolas, par M. l'abbé Jules Laroche. — L'architecte Frédéric Schmidt, par M. Jules Helbig. — *Mélanges :* Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine E. Espérandieu. — Lettre de M. J. Mallet. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig-Luneburg, par le Dr W.-A. Neumann. — Les repos de Jésus et les berceaux reliquaires, par E. Niffle-Anciaux. — Grundriss der Geschichte der bildenden Kunst, von Dr Adolff Fæh. — La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise, par Paul Allard. — Histoire du comté de Fallais, par Eug. Poswick. — Les abbés du monastère de la Blanche, à Noirmoutier, par le Dr Viaud. — Analecta hymnica medii ævi cantiones Bohemicæ, par le P. Guido Dreves. — Eléments de paléographie et de diplomatique du moyen âge, par le chanoine E. Reusens, etc.

La Révolution française, 14 avril : J. Claretie, Soc. de l'Hist. de la Révol. Allocution. — Et. Charavay, Mission du capitaine Malet 21 juillet-6 août 1792. — Viguier, La fin de l'ancien régime en Provence (d'après le second vol. de M. Guibal sur Mirabeau et la Provence). — L. de Montluc, La carrière judiciaire du conventionnel Méaulle. — Le débat sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand (reprod. des principaux art.). — *Chronique :* Debidour, Hist. diplom. de l'Europe (utile et indispensable; on ne trouvera nulle part, en deux volumes maniables, autant de renseignements précis) ; Castellane, Gentilshommes démocrates (l'auteur est venu trop tard ; il aurait dû siéger sur les bancs de la Constituante, à l'aurore de la France nouvelle) ; Nauroy, Révolutionnaires.

The Academy, nº 988 : Hübner, Une année de ma vie. — Smith, Canada and the Canadian Question. — The Memoirs of Alex. Dumas père, sel. and transl. by Davidson. — Hazlitt, Studies in jocular literature. — Rjedkin. (Alexandrenko). — Lucas, Appendiculae historicae or shreds of history hung on a horn. — Mary Fitton again (Tyler). — Browning's The statue and the bust (Rolfe). — The science of textual criticism (Sonnenschein). — The balade to Rosemounde. — Mrs Augustus Craven. — The Memoirs of John Murray, I. — Reminiscences of Thackeray. — North, English bells and bell lore. — A missing Roman inscription (Haverfield).

The Athenaeum, nº 3311 : Bridgett, Life and writings of Sir Thomas More, Lord Chancellor of England and martyr under Henry VIII (très intéressant). — De Windt, A ride to India across Persia and Beluchistan. — Mrs Thrale, afterwards Mrs Piozzi, a sketch of her life and passages from her diaries, p. p. Seeley. — Nicolay and Hay, Abraham Lincoln, a history (dix volumes !) — Chaucer's Persian element in Mar-

cionism (Conybeare). — The eagle of Etan-Gilgamos (Casartelli). — Isaiah und Phut in the Babylonian inscriptions (Sayce). — Some notes on Godefroy's Old-French dictionary, I (Paget Toynbee). — RAVEN, The church bells of Suffolk.

The Classical Review, avril : SALE, Notes an Horace; PALMER, Horatiana; CROSS, Quotations in the Fourth Gospel; SCHWENKE, Appar. crit. to Cicero, N. D. — Jebb's Philoctetes; Gwatkin and Schuckburgh's edit. of Aeschines in Ctesiphonta; Bywater's Ethics; Aristotle, Const. of Athens, c. 53, the διαιτηταί; c. 44, the deposit. of Pericles; c. 4, const. of Draco; c. 22, 23, 28; c. 25. Themistocles; c. 52, the Eleven; Wickham's Horace, II; Eton Latin Grammar, ed 2, p. Sonnenschein; Notes on the Const. of Athens, Emend. Alphabet. Un-aristotelian words and phrases; New fragm. of Antiope. — Aen. VI, 743; Soph. Aj. 651. — Mahaffy.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : MOSES, Nadub u. Abihu oder der Unterg. der Sauliden (insoutenable). — ANTZE, Die Relig. Jesu Christi. — BRUNNHOFER, Iran u. Turan (du savoir, mais trop de fantaisie). — Urkund. Worms, p. p. Boos, II (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — WISLICENUS, Handb. der geogr. Ortsbestimm. — Morpholog. Unters. auf dem Geb. der indog. Sprachen p. p. OSTHOFF, u. BRUGMANN, V (fin, avec table). — The sacred Books of the East, transl. and ed. by Max Müller, XXXIII, The Minor Law-Books, transl. by JOLY, I, Narada, Brihaspati; JOLLY, Der Vyavaharadhyaya. — HAURÉAU, Notices et extraits (cf. *Revue*, 1890, n° 12). — Anal. hymn. medii aevi, VI-VIII (ces trois volumes du P. Dreves contiennent encore beaucoup de choses intéressantes et importantes). — WERTH, Altfr. Jagdbücher nebst Hs. (étude bibliographique soignée). — STORCK, Camoens' Leben (répond à toutes les exigences scientifiques). — DU CAMP, Théophile Gautier (cf. *Revue*, 1891, n° 1). — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, 20-34. — Ch. HENRY, Applic. de nouv. instrum. de précision. — WOLFRAM, Die Reiterstatuette Karls des Grossen (cf. *Revue*, 1890, n° 42). — HEITZ, Originalabdr. von Formschneider-Arbeiten (cf. *Revue*, 1890, n° 41). — De GUBERNATIS, Dictionn. intern. des écrivains du jour, 8-17.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : ZAHN, Das Deuteronomium. — JESPERSEN, The articul. of speech sounds represented by means of analphabetic symbols (beaucoup de remarques imposantes). — Epigr. Anthologia Palatina p. p. COUGNY, III (idée excellente, mais l'exécution réclamait un philologue, et Cougny ne l'était pas du tout). — HIRT, Substantievirung des Adjectivums bei Quintilian (très recommandable). — K. FISCHER, Gœtheschriften, III. Tasso (instructif et suggestif). — Christian von Troyes sämmtl. Werke p. p. W. FOERSTER. III, Erec u. Enide (très soigné). — Carmen de bello saxonico p. p. HOLDER EGGER. — BAUMGARTEN, Gesch. Karls V. II, 2 (suite de ce remarquable ouvrage, de Pavie à Cambrai). — DIEFFENBACH, Der franz. Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV u. der Widerstand der Kurbr. u. Kursächs. Politik (travail de dilettante). — Apollonii Pergaei quae graece extant p. p. HEIBERG, I (avec traduction latine). — Aus dem siebenjährigen Krieg. Tageb. des preuss. Musketiers Dominicus p. p. KERLER (intéressants détails).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 11 : Textverbesserungen zu Aristoteles ed. Kenyon. — LIEBOLD, Ans. über die Entsteh. u. das Wesen der gentes patriciae in Rom aus der Zeit der Humanisten bis auf unsere Tage. — Xenophontis hist. graeca rec. O. KELLER, ed. major (1er art.). — DASSARITIS, Die Psychologie u. Pädagogik des Plutarch (en grec moderne; recueil méritoire). — Horaz, erkl. von Kiessling, I, Oden

und Epoden (2e édition améliorée). — Lactantii opera omnia, I. Divinae institutiones et epitome divinarum institutionum pp. Sam. BRANDT (nouveau et important volume qui enrichit le Corpus de Vienne). — IMHOOF-BLUMER, Griechische Münzen, neue Beiträge und Untersuchungen (travail qui est digne des précédentes études de l'auteur). — OEHLER, Bilderatlas zu Cäsars Büchern de bello gallico (livre à recommander, malgré quelques défauts). — BÆUMKER, Das Problem der Materie in der griechischen Philosophie (1er article). — SCHÖNBACH, Ueber eine Grazer Handschrift lateinisch-deutscher Predigten (très satisfaisant et très instructif). — Clarissa LOHDE-BOETTICHER, Aus dem Leben Karl Boettichers.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Acta Sanctorum Hiberniae p. p. SMEDT et BAKER (long art. de H. Zimmer).

— N° 6 : HOFFMANN, Die griech. Dialekte, I. Südachäisch (puisse l'auteur continuer !) — KLOTZ, Altröm. Metrik (très soigné, très consciencieux). — POSNANSKY, Nemesis u. Adrasteia (fait avec bon sens et en détail). — POMTOW, Beitr. zur Topogr. von Delphi (cf. *Revue*, 1889, n° 33). — Sal. REINACH, Peint. de vases antiques rec. par Millin et Millingen (fort utile et commentaire très au courant). — DOUTREPONT, La clef d'amors (aussi parfait que possible). — RÖHRICHT, Bibliotheca geographica Palestinae.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1890, XIV, 3 et 4 : SCHIAVO, Fede e superstizione nell' antica poesia francese. — BONNIER, Etude crit. des chartes de Douai, 1203-1275. — OSTRHAGE, Studien zur fränk. Heldensage. — BEHRENS, Etymologisches (mazette ; sener, cener ; maufé ; accon ; flétrir ; flet ; tepe ; gomo ; mat ; calafatare). — SALVIONI, Per la fonte della Sequenza volgare di Santa Eulalia. — HORNING, Zur Lautgesch. der ostfr. Mundarten. — GAUCHAT, Le patois de Dompierre (Broyard). — O. SCHULTZ, Der provenz. Pseudo-Turpin. — A. SCHMIDT, Aus altfr. Hs. der Gr. Hofbibliothek zu Darmstadt. — *Comptes-rendus :* RIBEIRO, Grammatica portugueza ; STORCK, Camoens' Leben ; SCHWAN, Gramm. des altfr.

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : BOIS, Les orig. de la phil. judéo-alexandrine. — Philo, lib. de opificio mundi p. p. COHN (de grande valeur). — KRENKEL, Beitr. zur Aufhell. der Gesch. u. Briefe des Apostels Paulus (très recommandable). — LANGEN, Die Klemensromane (intéressant). — NOELDECHEN, Tertullian (attachant et écrit avec esprit). — SCHAFF, A select library of the Nicene and Post-Nicene fathers of the Christian Church, I. — USENER, Der hl. Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos. — DÖLLINGER, Die Papst-Fabeln des Mittelalters, 2e ed. ; Kleinere Schriften. — LINDER, Simon Sulzer u. sein Anteil an der Reform. im Lande Baden. — Andreä, Zwanzig Predigten p. p. SCHMOLLER.

— N° 7 : Annales du musée Guimet, X, XIII. — Mitteil. des akad. orient. Vereins zu Berlin. — ABBOT, The authorship of the Fourth Gospel and other critical essays. — MANEN, Paulus, I, De handelingen der Apostelen. — H. SCHULTZ, Die evang. Theol. in ihrem Verh. zu Wissensch. u. Frömmigkeit.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-cinquième année 4 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'Est, nº 2, avril 1891 : CAMPAUX, De la critique du texte d'Horace d'après Peerlkamp. — Aug. PROST, Les instit. judiciaires dans la cité de Metz (suite). — A. FOURNIER, Une épidémie de sorcellerie en Lorraine aux XVIe et XVIIe siècles. — *Variétés :* ROSEROT, Construction d'une route entre la Lorraine et la France au XVIIe siècle. — A. COLLIGNON, Notes prises dans la collection d'autographes de la Bibl. municip. de Nancy. — *Comptes-rendus :* PIERSON, L'Univ. de Nancy et la décentralisation. — BRUCKER, L'Alsace et l'Église au temps de saint Léon IX (quelques taches, mais œuvre d'érudition autant que de foi). SCHICKELÉ, Le vieux Strasbourg (consciencieux). — CUVIER, Trois martyrs de la Réforme brûlés en 1525 à Vic, Metz et Nancy. — DEBIDOUR, Hist. diplom. de l'Europe depuis l'ouvert. du Congrès de Vienne, jusqu'à la clôture du Congrès de Berlin (seront les bienvenus de tout le public lettré). — BEUCHOT, Notre Dame des Trois Epis dans la Haute-Alsace (puisé aux bonnes sources). — Bulletin de la Société philomathique vosgienne, 14e et 15e année (sommaire qui signale les lacunes et inexactitudes des travaux contenus dans le Bulletin).

Revue Celtique, nº 2, avril 1891 : A. NUTT, Les derniers travaux allemands sur la légende du Saint-Graal. — NETTLAU, Du texte irlandais « Togail Bruidne da Derga » et des récits qui s'y rattachent. — THÉDENAT, Noms gaulois, barbares ou supposés tels, tirés des inscriptions. — LUZEL, Sacrament ann nouenn, l'extrême onction, conte breton. — *Mélanges :* LOTH, Acigné, Aguénéac; Guaroimaou, Goariva. — H. JONES, Les romans d'Arthur. — *Bibliographie :* Pinkerton's Lives of the Scottish Saints, p. p. METCALFE (rendra de grands services). — Chronique : BELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in England (le laborieux et éloquent auteur est trop dominé par la préoccupation apologétique); Dans quelle mesure la littérature ossianique a subi l'influence scandinave, système nouveau de M. ZIMMER, sa critique par MM. Nutt, Whitley Stokes, Kuno Meyer; Étude de M. Kuno MEYER, sur l'argot des chaudronniers d'Irlande; Recueil de chansons bretonnes, p. p. LUZEL et LE BRAZ, II, etc.

The Academy, nº 989 : Memoirs of Talleyrand. — THURSFIELD, Peel. — G. Washington's Rules of civility, traced to their sources and restored p. p. CONWAY. — De WINDT, A ride to India across Persia and Baluchistan. — The London Lithuanian Bible (Morfill). — Mary Fitton again (Furnivall). — Aristotle on the constitution of Athens (Richards). — The Gaelic sgith (Purton). — SAYCE, Records of the Past, being English translations of ancient monuments of Egypt and Western Asia I-IV. — Further Jaina inscriptions from Mathura (Bühler). — BRADLEY, The life and works of Giorgio Giulio Clovio. — Egyptian Exploration, the oldest pyramid and temple (Petrie). — The grave of Aristotle (Waldstein).

The Athenaeum, nº 3312 : TUCKWELL, Tongues in trees and sermons in stones. — FREEMAN, The history of Sicily from the earliest times, I and II (a tiré profit des travaux antérieurs, mais dans ces proportions, l'ouvrage sera très long). — LIGHTFOOT, The Apostolic Fathers, I, S. Clement of Rome, a revised text with introd. notes, dissertations and transl. 2 volumes. — J. CAMPBELL, The Hittites, their inscriptions and history (étrange). — RICKABY, General metaphysics. — The Memoirs of John Murray, II. — Bunyan's Gipsy origin (Robbins). — The leading families of New-York. — WILLIAMSON, Trade tokens issued in the seventeenth century.

The English Historical Review, avril 1891 : GEFFCKEN, The unity of Ger-

many. — HOLLAND, The origin of the University of Oxford. — MARKHAM, A doubtful verdict reviewed, Richard III. — Miss Eliz. LAMOND, The date and authorship of the Examination of complaints attributed to William Stafford. — DOW, The political ideal of the English commonwealth. — BAIN, The second partition of Poland, 1793. — Signora VILLARI, Ulysse de Salis, a Swiss captain of the seventeenth century. — *Notes and documents :* A charter of William, Earl of Essex, 1170, p. p. ROUND; The Praerogativa Regis, by MAITLAND; The Suppression of the Talmud by Pope John XXII by Reginald L. POOLE. — *Reviews of books :* HOLM, Gesch. Griechenlands, I-III; LUCHAIRE, Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs; Ancient charters, royal and private, I p. p. ROUND; HALL, Court life under the Plantagenets; EHRLE, Hist. bibliothecae romanorum pontificum, I; Miss ZIMMERN, The Hansa towns; CHILD, Church and state under the Tudors; WATSON, The Swedish Revolution under Gustavus Vasa; Ecclesiae Londino-Batavae archivum p. p. HESSEL; Constitutional documents of the Puritan Revolution 1628-1660; SHAW, Minutes of the Manchester Presbyterian Classis and Materials for an account of the Provincial Synod of the county of Lancaster, 1646-1660.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : GRAF, Naturgesch. des Teufels (causerie agréable qui peut être regardée comme une œuvre savante). — VLIET, Studia eccles. Tertullianus, I, critica et interpret. (fait avec critique et savoir). — Le clergé français en 1890. — Théod. REINACH, Mithridate (a étudié les sources à fond, cf. *Revue*, n° 9). — KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der Deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (fait avec beaucoup de zèle et de soin). — VOLZ, Emin Paschas Entsatz u. Stanleys Zug durch das dunkelste Afrika. — BAUNACK, Aus Epidauros eine epigr. Studie. — Em. EGGER, La littér. grecque (cf. *Revue*, n° 1). — RÖNSCH, Collectanea philologica (54 contributions à l'étude de la latinité postérieure et biblique). — WITTHOEFT, Sirventes Joglaresc, ein Blick auf das altfr. Spielmannsleben (très estimable contribution à la connaissance de la vie du joglar provençal). — RAUSCHEN, Die Legende Karls des Grossen im XI u. XII Jahrh. mit einem Anhang über die Urk. Karls u. Friedrichs I für Aachen von LOERSCH (édition soignée de trois textes qui ont rapport à Charlemagne et à Aix-la-Chapelle). — Anecdota Oxoniensia. Lives of saints from the Book of Lismore, p. p. Whitley STOKES (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — PAULI, Die Renaissancebauten Bremens. — NIECKS, Chopin. — HANNOVER, Watteau. — DE GUBERNATIS, Dizionario degli artisti italiani viventi. — VERNECKER, Gesch. des Gymn. zu Lyck, II. — HAECKEL, Das Sprichwort bei Chaucer, zugleich ein Beitr. zur vergl. Sprichwörterkunde (bon travail et qui donnera l'impulsion). — Deutscher Liederhort, auswahl der vorzügl. deutschen Volkslieder p. p. ERK. — MOLINES, Etudes sur Alex. Vinet (très détaillé, un peu prolixe). — PFEIFFER, Klingers Faust (instructif). — LERMOLIEFF, Kunstkrit. Studien über italien. Malerei. I. Die Galerien Borghese u. Doria Panfili in Rom. II. Die Galerien zu München u. Dresden.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : GOTTSCHICK, Die Kirchlichkeit der sg. Kirchl. Theologie. — SCHVARCZ, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (critique qui devient pamphlet). — GOTTLIEB, Ueber mittelalterl. Bibliotheken (fait avec hâte et devra être remanié). — Joh. de Capua Direct. vitae humanae p. p. J. DERENBOURG (cf. *Revue*, 1890, n° 2). — PAULSON, Symb. ad Chrysostomum et Notice sur un ms. de Chrysostome (cf. *Revue*, 1890, n°s 16 et 49). — Luc. MUELLER, De Pacuvii, De Accii fabulis disputatio (deux travaux utiles, malgré le manque de clarté et la dispersion des détails). — BERGER, Friedrich der Grosse u. die

deutsche Literatur (habilement fait). — Bürgers sämmtl. Ged. p. p. Grisebach (cf. *Revue*, n° 10). — Ungemach, Die Quellen der fünf ersten Chester plays. — Renan, Hist. du peuple d'Israël, III (court art. de Wellhausen qui juge que malgré tout, l'auteur sait « den Schein des Concreten und Realistischen zu erzeugen »). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim p. p. Doebner, IV. 1428-1450. — Morfill, Russia (populaire, commode, coulant, mais sans valeur scientifique). — Hauser, Die neuattischen Reliefs (de grande valeur). — Gesch. der preuss. Fahnen u. Standarten seit 1807.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 12 : Ein unverst. Witz Ciceros. — Xenophontis hist. graeca p. p. O. Keller, ed. major (2e art.) — Pabst, De Melissi Samii fragm. (très important). — Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei p. p. Thümen. — Luchs, Emend. Liv. partic. IV (4e partie des excellentes « emendationes »). — Moyle, The Institutes of Justinian transl. in English; Imp. Just. inst. libri 4. — Teuffels Gesch. der röm. Lit. p. p. Schwabe, 5e éd. — Baümker, Das Problem der Materie in den griech. Philos. (2e art.). — Die Inschr. von Aigina, Pholegandros, etc. p. p. Bechtel. — Stowasser, Dunkle Wörter (sans méthode; cf. *Revue*, 1890, n° 52).

— N° 13 : Ein unverst. Witz Ciceros. — Herodots II Buch p. p. Wiedemann (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Andocides, De myst. and reditu p. p. Marchant (populaire). — Strabo, XII-XIV, p. p. Karolides (trop d'inexactitudes). — Plutarch, Timoleon p. p. Holden (bon). — Rudens, p. p. Sonnenschein (très méritoire). — Hartel, Patrist. Studien, 4 Hefte (une foule de conjectures, souvent heureuses, sur Tertullien). — Aus der Anomia, arch. Beitr. Carl Robert zur Erinn. an Berlin dargebr. — D'Arbois de Jubainville, Rech. sur l'origine de la propr. fonc. et des noms de lieux habités en France (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — Giri, Del tradurre presso a Latini.

— N° 14 : Das Theater in Megalopolis. — Euhemeri reliq. p. p. Nemethy (soigné et critique). — Joh. Canabutzae in Dion. Hal. comm. p. p. Lehnerdt. — Catulle, p. p. Benoist et E. Thomas, II (très utile, cf. *Revue*, 1890, n° 46). — Coll. libr. juris antejust. III, p. p. Krüger u. Mommsen. — Forchhammer, Die Kyanen u. die Argonauten (toujours original et surprenant). — Matzat, Eine neue Gleich. für die Sonnenfinst. des Ennius. — Christiansen, De apicibus et i longis (peu de résultats nouveaux, mais soin et réflexion).

— N° 15 : Mykenisches. — Lunak, Quaest. Sapphicae (beaucoup de choses justes). — Teletis reliq. pp. Hense (très remarquable). — Schneidewin, Die horaz. Lebensweisheit aus den Oden (rien de scientifique). — Röm. Elegiker, eine Auswahl p. p. Schulze u. Biese. — The corresp. of Cicero p. p. Tyrrell and Purser, III. — Wernicke, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen. — Kirchner, Prosopographiae Atticae specimen (exact et soigné). – Kanellakis. Χιακὰ Ἀνάλεκτα (très recommandable.) — Regnaud, Principes généraux de linguistique indo-européenne (« tout un édifice d'erreurs »).

Theologische Literaturzeitung, n° 8 : Delitzsch u. Hofmann, Theolog. Briefe. — Gooszen, De Heidelbergsche Catechismus. — Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum, coll. Lacensis, VII. — Schulze, Pietismus, Ritschl'sche Theologie u. Luthertum. — Lasson, Zeitliches u. Zeitloses.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-cinquième année 11 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue d'Alsace, janvier-février-mars 1891 : A. BENOIT, Le cardinal de Rohan, grand aumônier de France (suite et fin). — Rod. REUSS, L'Alsace pendant la Révolution française (suite, XXXVIII-LI). — WALTZ, Félix-Henri-Joseph Chauffour, dit le syndic (suite et fin). — LIBLIN, Le château de Ribauvillé en 1793 (suite). — Chroniques centenaires de la Haute-Alsace (l'auteur de ces articles fera bien de soigner l'orthographe des noms propres; il écrit p. 117, *Muribon, Montauld, Soubrain et Recams* pour « Maribon Montaut, Soubrany et Ruamps »). — BERDELLÉ, Petits épisodes de l'histoire d'Alsace. — Jul. SEE, Idées d'Euloge Schneider sur les Juifs (pourquoi l'auteur ne dit-il pas que cet article est traduit d'une *Beilage* du nº VII de l'année 1793 de l'*Argos?)* — La porte de France à Belfort.

Annales du Midi, nº 10, avril 1891 : CABIÉ, Sur trois chartes albigeoises concernant les origines de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — PERRET, Boffille de Juge, comte de Castres et la République de Venise. — SPONT, L'équivalent aux aides en Languedoc, 1450-1515. — *Mélanges et documents :* Le maréchal d'Audrehem et le château de Saint-Léonard (A. Thomas). — Arnaud de Cervole et le drame de Glaizé (A. Thomas). — Note sur la vie de saint Orientius, évêque d'Auch (Lécrivain). — *Comptes-rendus :* BARRIÈRE-FLAVY, Hist. de Saverdun (patientes et minutieuses recherches). — Recueil général et complet des fabliaux des XIIIᵉ et XIVᵉ siècles imprimés ou inédits p. p. An DE MONTAIGLON et G. RAYNAUD, 1872-1890, six volumes. — M. Fornier, Hist. gén. des Alpes Maritimes ou Cottiennes et partic. de leur métropolitaine Ambrun, tome I, p. p. B GUILLAUME. — Noël VALOIS, Raymond Roger, vicomte de Turenne et les papes d'Avignon 1386-1408. — CAIS DI PIERLAS, Statuts et privil. accordés au comté de Vintimille et Val de Lantosque par les comtes de Provence. — SAIGE, Docum. hist. sur la princip. de Monaco, I et II (deux énormes volumes, d'une exécution typographique presque luxueuse; le premier contient 301 documents, le second, 335; deux mémoires qui occupent l'un 279, l'autre 248 pp. en tête de ces volumes, retracent l'histoire définitive de la principauté sous les Grimaldi). — FLACH, Etudes sur l'histoire du droit romain au moyen âge; CONRAT, Gesch. der Quellen und Liter. des röm. Rechts im früheren Mittelalter. — LE BLANT, L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine (petit chef-d'œuvre). — Macé de Lépinay (not. chron.). — LINTILHAC, Précis histor. et critique de la littér. française, I (quelques pages grandiloquentes sur la littérature provençale, mais il y faudrait plus de précision et de critique; cf. *Revue*, nº 18).

The Academy, nº 990 : SMILES, Memoir and corresp. of the late John Murray. — BRIDGETT, Life and writings of sir Thomas More, lord Chanchellor of England and Martyr under Henry VIII (très louable travail). — LONGSTAFF, Studies in statistics. — The ninth congress of Orientalists (Isaac Taylor). — Egypt and Syria during the XIX dynasty (Howorth). — Mary Fitton again (Tyler). — Bidene, binene and quod (Hempl). — JAMES, The principles of psychology. — Jaina inscriptions from Mathura (Cunningham). — On a passage in the Dhammapada (Morris). VACHON, Rapport sur les musées et les écoles d'art industriel en Angleterre. — The grave of Aristotle (Waldstein). — The Œdipus Rex at Utrecht (Logeman).

The Athenaeum, nº 3313 : WESTCOTT, Essays in the history of religious thought in the West. — Mrs TRAQUAIR and Dr. BLACK. Dante, illustrations and notes; Select. from the Canzoniere of Petrarca, transl. by CYFAILL; Counsels and reflections of Franc. Guicciardini, transl. by

Thomson. — Mrs. Steele, Kavanagh. — Peter the Great. — The Petrie Papyri, III (Mahaffy). — The Dict. of Nat. Biogr. and Sir William Rowan Hamilton (Graves). — Notes from Rome (Lanciani). — Roman remains at Chester.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Schabbâth. p. p. Strack. — Abweich. des gedruckten Textes der Jad Hachasaka (Amsterdamer Ausg. 1702) von einer Hs. aus Anfang des XIV Jahrh — Güthgens, Die Bezieh. zwischen Brandenburg u. Pommern unter Kurfürst Friedrich II, 1440-1470 (trop péniblement minutieux). — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Friedr. Wilhelm von Brandenburg, XIII polit. Verhandl. 9 p. p. Brode; XIV Auswärt. Acten, p. p. Pribram. — Kiepert, Neue Specialcarte der deutschen u. brit. Schutzgebiete u. Interessensphäre in Aequatorial-Ost-Afrika. — Plutarchi Moralia p. p. Bernardakis, III (fait d'après les mêmes principes que les volumes précédents). — Meister, Die griech. Dialekte, II, Eleisch, arkadisch, Kyprisch (cf. *Revue*, 1890, n° 20). — Oehler, Bilderatlas zu Caesa's Büchern de bello gallico. — Hilgenfeld, L. Annaei Senecae epist. morales, quo ordine et quo tempore sint scriptae collectae editae (contestable). — Hartmann, De Phaedri fabulis comment. (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — Otto, Altlothr. geistl. Lieder (très important au point de vue de la langue). — Schierenberg, Der Ariadnefaden für das Labyrinth der Edda oder die Edda eine Tochter des Teutoburger Waldes (patriotisme local, qu'on ne peut suivre). — La clef d'amors p. p Doutrepont (très satisfaisant). — Flügel, Allgem. Englisch-Deutsches u. Deutsch-Englisches Wörterbuch, 4e ed. I, 1. — Werder, Vorles. über Schiller's Wallenstein; Kühnemann, Die Kantischen Studien Schiller's und die Composition des Wallenstein (le second travail a plus de solidité et de pénétration que le premier).

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : Corssen, Die Alterc. Simonis et Theophili (cf. *Revue*, 1890, n° 46). — E. H. Meyer, Völuspa (opposé à Müllenhoff, mais contestable). — Cauer, Staat u. Erziehung. — Bacher, Die Agada der Tannaiten, I u. II (bon). — Lincke, De Xenophontis libris Socraticis (peu convaincant). — Weisweiler, Das latein. Participium futuri passivi in seiner Bedeut. u. syntakt. Verwend. (très méthodique, très au courant, jugement sûr et juste). — Greinz, Die tragischen Motive in der deutschen Dichtung seit Gœthes Tode (du savoir, mais fait sans plan et au hasard). — Monum. germ. hist, Indices (cf. le présent n° de la *Revue*). — David Gans' Chronikartige Weltgesch. unter dem Titel Zemach David, 1593 zum ersten Mal aus dem hebr. übertr. von Klemperer, p. p. Grünwald (traduction superflue). — Westkamp, Das Heer der Liga in Westfalen zur Abwehr des Grafen von Mansfeld u. des Herzogs Christian von Braunschweig, 1622-23 (très détaillé et soigné). — V. Guérin, Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux (ouvrage d'un croyant qui pousse très loin son « conservatisme », mais qui est un chercheur bien informé). — Dieckerhoff, Gesch. der Rinderpest. — Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Thukydides, IV p. p. Rutherford (déception, « Textverwüstung »). — Aeschines against Ctesiphon p. p. Richardson. — Sophokles, Antigone p. p. Schubert, 2e ed. — Narratio de miraculo e Michaele Archangelo Chonis patrato adiecto Symeonis Metaphrastae da eadem re libello p. p. Max Bonnet (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Luciani Muelleri de Horatii epist. II, 1, 53-62 (rien de nouveau). — Ciceros Rede für den König Deiotarus p. p. Strenge (très soigné). — T. Livi II, libri VI-X, p. p. Zingerle. — Wroth, Pontus, Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosporus

(très instructif). — LEJAY, Inscr. antiques de la Côte d'Or (méthode sûre, « acribie » profonde, jugement réfléchi, connaissance pénétrante de la littérature philologique, cf. *Revue*, 1890, n° 6). — POSNANSKY, Nemesis und Adrasteia (témoigne de soin et d'érudition). — Von HEYDEN, Die Tracht der Kulturvölker Europas vom Zeitalter Homers bis zum Beginne des XIX Jahrh. (très serré et n'est pas toujours exact). — ANAGNOSTAKIS, La méthode antiseptique chez les anciens (complète les faits recueillis par Puschmann). — Lucien MAURY, Les postes romaines (destiné aux employés des postes et télégraphes ; rien de scientifique). — Ch. GRAUX, Notices sommaires des manuscrits grecs en Suède, p. p. Alb. MARTIN (excellent travail).

— N° 17 : Das Theater in Eretria. — Aristotle on the const. of Athens p. p. KENYON (cf. *Revue*, n° 10). — LARSEN, Studia crit. in Plutarchi Moralia (sera lu avec intérêt et profit). — Ciceronis orat. sel. p. p. NOHL, IV et VI. — Quintilien I, p. p. FIERVILLE. — SIXT, Die lyr. ged. des Aurelius Prudentius Clemens (jugement juste, peut-être trop favorable). — ESPERANDIEU, Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge (fait avec soin et réflexion, cf. *Revue*, 1890, n° 6). — FUNK, De Thebanorum ab anno 378 usque ad annum 362 actis (estimable et instructif). — WOLFF, Das röm. Lager zu Kesselstadt bei Hanau.

— N° 18 : Neue Inschriften von der Akropolis zu Athen. — Aus der Dresdener Skulpturensammlung (Treu). — Der Grabhügel von Marathon. — Aristotle on the constitution of Athens p. p. KENYON (2e art.). — LORIA, Il periodo aureo della geometria greca (bon). — SPANOGHE, Emendationes Tullianae (forcé et inutile). — HERMES, Krit. Beitr. zu den Briefen des Ann. Seneca (souvent juste et toujours attachant par la réflexion et le savoir de l'auteur). — KALB, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (1er art.). — G. MEYER, Etym. Wörterb. der alban. Sprache (cf. *Revue*, n° 6).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-cinquième année 18 mai 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble. T. III, n° 1 : Paul Janet, Sur la dilatation thermique des cristaux. — E. Dugit, Racine et la tragédie classique. — Ed. Beaudouin, Le Culte des Empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise. — J. de Crozals, Les Mémoires de Saint-Simon. — Scheurer, De l'emploi des mots étrangers en allemand. — Dr G. Carlet, Les organes sécréteurs de la cire chez les abeilles. — Dr L. Montaz, Des sinus frontaux et de leur trépanation.

Revue historique, mai-juin 1891 : Flammermont, Le second ministère de Necker, I. — H. Lot, De l'origine du mot Carolingien. — Bonet-Maury, Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare. — Bulletin hist. France, hist. moderne (Farges et G. Monod) ; Espagne (Altamira) ; Russie (Jakouschkine). — *Comptes rendus :* Gomme, The Village Community, (mal écrit, confus, plein d'observations fines et de folles hardiesses) ; P. Fournier, Le royaume d'Arles et de Vienne (modèle de science, de précision et de clarté) ; Gregorovius, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (savant et brillant, conscience, soin, talent) ; Th. Müller, Das Konklave Pius IV (belles qualités d'historien) ; Wiesener, Etudes sur les Pays-Bas au xvie siècle (n'augmente pas le nombre des bons travaux sur le sujet) ; Ruebsam, J. B. von Taxis (intéressant) ; Lettres de Henri IV à Rochepot, p. p. Laffleur de Kermaingant ; Henderson, The casket letters and Mary queen of Scots (les preuves de l'authenticité ne sont pas irréfutables) ; Gardiner, A Student's history of England, II (suite de cet excellent manuel) ; Beudant, Le jus italicum (le travail le plus complet sur le sujet) ; H. von Sybel, Die Begründ. des deutschen Reiches durch Wilhelm I (grande maîtrise du sujet, lucidité d'exposition, brièveté et précision de style peu communes, aucune révélation nouvelle) ; Jastrow, Kleines Urkundenb. zur neueren Verfassungsgesch. (rendra de grands services) ; Johnson, The defense of Charleston 1863-1865 (très instructif) ; Hüffer, Die Kabinetsregier. in Preussen u. Joh. W. Lombard (complet et d'un haut intérêt) ; Unzer, Convention von Klein-Schnellendorf (très bonne étude).

The Academy, n° 991 : Nansen, The first crossing of Greenland, transl. — Kegan Paul, Faith and unfaith and other essays. — Sanders, Sheridan (malgré les travaux antérieurs qui suscitent parfois une comparaison défavorable à l'ouvrage, on peut le regarder comme « an attractive little mélange of biography and criticism »). — Some books on Greek history : Abbott, Pericles and the Golden Age of Athens ; Holm, Griech. Gesch. III ; Fabricius, Theben ; Freund, Wander. auf Klass. Boden. — The Folk-lore Congress of 1891. — The University for London. — Sir Thomas More's treatment of heretics (Lloyd). — The Persian element in Marcionism (Conybeare). — Herbert Spencer's Essays in America. — The Lord's prayer in Lithuanian. — Brinton, Essays of an Americanist. — Notes on some Pâli and Jacisa-Prâkrit words, I (Morris).

The Athenaeum, n° 3314 : Dixon, History of the Church of England from the abolition of the Roman jurisdiction, IV, Mary 1553-1558. — Dict. of National Biography, XXIV-XXVI, Hailes-Hindley (1er art.) — Nisbet, A colonial tramp. — Philological books : Chaucer, the Prologue to the Canterbury Tales, p. p. Skeat ; Ellis, English dialects, their homes and sounds ; Dr. Robertson, A glossary of dialect and archaic words used in the county of Gloucester ; Hessels, An eighth century Latin-Anglo-Saxon glossary preserved in the Library of Corpus Christi College, Cambridge ; Kluge, An etymol. Dict. of the German language, transl. — How the Irish papers are edited. — The leading families of New York. — Canon Woodard.

Literarisches Centralblatt, nº 19 : Brugsch, Die bibl. sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer altaegypt. Felsen-Inschrift (beaucoup à critiquer). — Döllinger, Kleine Schriften, gedr. u. ungedr.; Die Papstfabeln des M. A. 2e Aufl. — Alfarabi's philos. Abhandl. p. p. Dieterici (sera le bienvenu). — Manitius, Deutsche Gesch. unter den sächs. u. salischen Kaisern, 911-1125 (détaillé, mais ne perd pas de vue l'ensemble). — Das zweitälteste Erbebuch der Stadt Reval 1360-1383, p. p. Nottbeck. — Lamprecht, Deutsche Geschichte, I (occupera une place originale; développe surtout la situation intérieure, insiste sur la « Cultur » et trace un vivant tableau d'ensemble en un style plein de goût, parfois poétique, mais qui ne touche jamais à la phrase). — F. von Sybel, Nachr. über die soester Familie Sybel. — Wüstenfeld, Der Ismam el-Schafii, seine Schüler u. Anhänger (encore un travail commode et utile du Nestor des arabisants). — Babylon. Verträge des Berliner Museums in Autographie, Transcription u. Uebers. p. p. Peiser, nebst einem jurid. Excurs von J. Kohler (155 inscriptions publiées, commentées et traduites!) — Swoboda, Die griech Volksbeschlüsse, epigr. Untersuch. (très soigné et indispensable). — Eckius dedolatus p. p. Szamatolski. — Frey, Salis-Seewis (cf. *Revue*, nº 9). — Andrae, Via Appia, III (en danois, fait avec soin et au courant).

Deutsche Literaturzeitung, nº 19 : Reindell, Luther, Crotus und Hutten, eine quellenm. Darst. des Verhältn. Luthers zum Humanismus (réfléchi et promet beaucoup). — Wiedemann, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*, 1890, nº 50). — P. Barth, Die Geschichtsphilosophie Hegels u. der Hegelianer bis auf Marx u. Hartmann (clair). — Griech. Dialektinschr. III, 3 u. 4 : Prellwitz, Die argiv.; Bechtel, Aigina, Pholegandros, Anaphe, Astypalaia, Telos, Nisyros, Knidos ; II, 2. Hoffmann, Die Orakelinschr. aus Dodona. — Cloetta, Beitr. zur Literaturgesch. des M. A. u. der Ren. 1. Komödie u. Tragödie im M. A. (soigné). — Rosenhagen, Unters. über Daniel vom blühenden Tal vom Stricker. — D'Arbois de Jubainville, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (recherches très abondantes et très originales, cf. *Revue*, 1890, nº 50). — Die Statuten des Deutschen Ordens, p. p. Perlbach (cf. *Revue*, 1890, nº 50). — Assmanns Gesch. des M. A. 375-1492, 2e Aufl. III. Die beiden letzten Jahrh. des Mittelalters von E. Mayer u. L. Viereck, 1. — Letters of Carlyle 1826-1836 p. p. Norton. — Thode, Die Malerschule von Nürnberg im XIV u. XV Jahrh. in ihrer Entwick. bis auf Dürer (ouvre une voie sûre et nouvelle). Ant. de Montchrétien, Traicté de l'écon. pol. p. p. Th. Funck-Brentano. — Pigeonneau, Hist. du commerce de la France, II (travail très utile et fécond). — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807, I (bon travail d'ensemble).

Zeitschrift für katholische Theologie, II : *Abh. :* Probst, Duchesne über die drei ält. röm. Sacramentarien. — Stentrup, Die sociale Frage u. das Christentum. — Scheller, Das Nichtwiederaufleben der schweren Sünde. — Stentrup, Zwei Grundfragen in der Lehre von der Genugthuung Christi. — *Rec. :* Conc. Coll. Lacensis, VII. Concil. Vatic. ; Brucker, Leon IX ; Wahrmund, Das Ausschliessungsrecht der kathol. Staaten bei Papstwahlen. — Thalhofer, Liturgik, II, 1 ; Story, The church of Scotland, I, II ; Dresdner, Culturgesch. der ital. Geistl. X u. XI Jahrh. ; Becker, Die Weissag. als Kriterien der Offenb.; Hettinger, Timotheus. — *Analekten :* Armachanus über Irrthümer in der hl. Schrift ; Tempelmusik u. Psalmenüberschr.; Henners Beitr. zur Gesch. der Inquis. ; Ranke üb. die span. Inquis. ; Zur Bibliogr. der Ges. Jesu ; Der philos. Standpunkt des gefeiertsten protest. Theologen ; Exceptis Italis et Hebraeis ; Amwâs, das Emmaus des hl. Lucas.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-cinquième année 25 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 mai : Brette, Le serment du Jeu de Paume et ses signataires. — Babeled, Le départ de Mesdames, tantes du Roi. — Monin, Philippe-Egalité. — Martinien, Les officiers généraux tués ou blessés pendant le premier Empire. — *Chronique et bibliographie :* Les mém. de Talleyrand; Cam. Pelletan, De 1815 à nos jours; Muel, Gouvernements, ministres et constitutions de la France.

Revue d'histoire diplomatique, nº 1 : Fr. Masson, Berlin il y a cent ans. — D'Avril, La conférence antiesclavagiste de Bruxelles. — Schefer, Mém. dressés depuis la mort du roi sur les aff. étrang. sept. oct. nov. 1715. — Doinel, Réceptions d'ambassadeurs à Orléans au m. a. — De Martens, La Russie et l'Angleterre au début de leurs relations réciproques. — *Comptes rendus :* Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, II (livre très érudit et très vivant); De Maulde, Hist. de Louis XII. — *Chronique :* Allemagne et Autriche (Pribram), Espagne (Rubio y Lluch), Russie (Oulanitzki).

— Nº 2 : Kervyn de Lettenhove, Un mém. inédit de Marguerite de Valois. — D'Avril, La confér. antiesclavagiste de Bruxelles (suite). — Léonardon, Un mobilier d'ambassadeur au xviiiᵉ siècle. — De Martens, La Russie et l'Angleterre au début de leurs relations réciproques (suite). — Aubert, La cour d'Espagne et la situation de la Savoie en 1746, d'après une corresp. contemporaine. — *Comptes rendus :* Corr. diplom. de Talleyrand, Directoire et Londres 1838-1834, p. p. Pallain; Souvenirs du baron de Barante ; Stern, Das Leben Mirabeau's; Thouvenel, La Grèce du roi Othon; Waliszewski, Pologne et Europe dans la seconde moitié du xviiiᵉ siècle; Debidour, Hist. diplom. de l'Europe du congrès de Vienne au traité de Berlin.

The Academy, nº 992 : De Quincey Memorials, being letters and other records, p. p. Japp, 2 vol. — Gregorovius, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (c'est plutôt une histoire de l'occupation franque en Grèce après la quatrième croisade). — Sarah Steele, Life of Arthur Macmorrough Kavanagh. — Price, A short history of political economy in England. — Luard (not. nécrol.) — The Society of Historical Theology. — Chaucer's Compleynt of Venus, a proposed emendation (Paget Toynbee). — Sir Thomas More's treatment of heretics (J. Gairdner). — Cyril Tourneur (Gondon Goodwin). — The etymol. of fane (Rob. Brown). — The London Lithuanian Bible (Naaké). — Ernest Renan, The Future of Science, ideas of 1848, translation. — A Buddhist and Jaina Gâthâ (Morris).

The Athenaeum, nº 3315 : Sir Robert Peel, from his private corresp. p. p. Parker; Thursfield, Peel. — Select Epigrams from the Greek anthology, p. p. Mackail (à louer sur certains points et à blâmer sur d'autres). — Montagu, Camp and studio. — Gregorovius, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (tableau instructif et intéressant). — Thackerayana. — University notes. — How the Irish state papers are edited. (Atkinson). — Three deaths (Chéruel, Gregorovius, Luard).

The Classical Review, nº 5 : Hardie, Allusive language in Greek lyric-poetry. — Carter, Notes on Thucydides, IV. — Miles, Latin Infinitive passive. — Schwenke, Appar. crit. on Cicero N. D. — Sonnenschein's, Rudens; Goetz, Miles Gloriosus; Benoist, Virgil; Jacob, Fables of Aesop; Hilgard, Greek Grammarians; Blass, Pronunc. of Ancient Greek, English transl.; Wharton, Etyma latina; Merriam, Telegraphing among the ancients; Three elementary books on Greek; The constit. of Athens (Attic phratries, The authorship, Miscellaneous, Unaristotelian words). — *Notes :* Soph. Aj. 651 ; Swallows in the house; Arist. post. Anal. I, 5, 2; Verg. Georg. I. 316; Aen. VI, 567; Antiope; Hiberno-

Saxon symbol for autem; νερό. — Cecil Torr. — Monthly record : Tozer's Islands of the Aegean; Theatre of Megalopolis; Reexcavated relics; Acquis. of the Brit. Museum; A vasepainting; A Carthaginian ambassador in a Greek inscription.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : PAULSON, Symb. ad Chrysostomum. — SCHNEIDER, Gesch. der evang. Kirche des Elsass 1789-1802 (recommandable). — SAKELLARIOS, Chypre, I (en grec : gigantesque recueil de notes qui ne forme pas un ensemble). — RANKE, Zur eig. Lebensgesch. p. p. DOVE. — Aristotelis Ethica Nicomachea p. p. BYWATER (marque un progrès considérable). — Diophantus von Alexandria, Die Arithmetik u. die Schrift über die Polygonalzahlen, übers. p. p. WERTHEIM (exact et très utile). — GOTTLIEB, Ueber mittelalterl. Bibliotheken (beaucoup de choses utiles et notables, mais écrit un peu vite, aurait dû être revu avec soin, à consulter avec précaution). — GELBHAUS, Parcival (ne bat que de la paille). — WITTMANN, Würzburger Bücher in der Universitätsbibliothek zu Upsala. — SCHMARSOW, S. Martin von Lucca u. die Anf. der tosc. Sculptur im M. A. — VOGEL, Marco da Gagliano, Florent. Musikleben 1570-1650. — WISLICENUS, Ergebn. der allgem. Marine-Conferenz zu Washington u. ihre Bedeut. für Deutschlands Seewesen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : SODEN, Handcomm. zum Hebräerbrief u. den Briefen des Petrus, Jakobus u. Judas. — WEISBACH, Die Achämenideninschriften, zweiter Art. (travail solide et méritoire). — METLIKOWITZ, De Sophoclis codice Laurentiano plut. XXXI, 10 (toute estime pour l'activité de l'auteur qui a, comme une abeille, produit une très respectable quantité de cire; mais on aimerait mieux du miel). — Von HARTEL, Patrist. Studien, I, II, III. Zu Tertullian (très recommandable). — HETTEMA, Bloemlezing vit Oud-Middel — en Nieuwfriesche Geschriften, med Glossarium, I, III (très important pour l'étude du frison). — FLÜGEL, Allgem. engl. deutsches u. deutsch-engl. Wörterbuch, 4e ed. — Päbstl. Urk. u. Regesten 1353-1378, p. p. G. SCHMIDT — RAMOS-COELHO, Historia do Infante D. Duarte (très détaillé et en somme définitif). — PETERS, Die deutsche Emin-Pascha-Expedition. — HENNER, Beitr. zur Organ. u. Competenz der päbstl. Ketzergerichte (bon). — H. Heines sämmtl. Werke, p. p. ELSTER, 7 volumes (excellent).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : Aristotle on the constit. of Athens, p. p. KENYON (3e art.) — WERTHEIM, Die Arithmetik u. die Schrift über Polygonalzahlen des Diophantes (très bien traduit). — Ciceronis orat. sel. p. p. KORNITZER. — Ciceros ausgew. Reden, p. p. Halm; II. Die Rede gegen Caecilius u. die Anklagerede gegen Verres IV u. V, 9e ed. p. p. LAUBMANN; für Roscius, p. p. F. Richter, 3e ed. p. p. FLECKEISEN. — KALB, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (2e art. sur cet ouvrage soigné et important). — OEHMICHEN, Ueber die Anf. der dramat. Wettkämpfe in Athen (sagace et détaillé). — Salomon REINACH, Minerva (atteindra son but). — BLOCH, Phönicisches Glossar (manuel très utile qui sera aussi le bienvenu pour les amis des littératures classiques).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : Th. von DITFURTH, Gesch. des Geschlechts von Ditfurth. — SCHRÖDER, Vorles. über die Algebra der Logik, I.

Theologische Literaturzeitung, n° 9 : Keilinschriftl. Bibliothek III, 2. — KAULEN, Assyrien u. Babylonien nach den neuesten Entdeck. 4e ed. — SPITTA, Christi Predigt an die Geister. — ZAHN, Gesch. des neutestam. Kanons, II, 1. — ROSIN, Reime u. Ged. des Abraham Ibn Esra, IV. — WALTHER, Luthers Bibelübersetzung kein Plagiat. — GEDEON, Πατριαρχικοὶ Πίνακες.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-cinquième année 1 juin 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 993 : Parker, Sir Robert Peele in early life, as Irish secretary and as secretary of state, 1788-1827, from his private correspondence. — The poets and the poetry of the century p. p. Miles, vol. 1 and 6 (desappointe). — Clowes, Black America, a study of the ex-slave and his late master. — Walter of Henley's Husbandry, together with an anonymous Husbandry, Seneschaucie and Robert Grosseteste's Rules, transl. by Eliz. Lamond, introd. by Cunningham (trad. faite avec grand soin et introd. utile). — Sophia Poole (not. nécrol.). — The Lithuanian Bible of 1660 (Neubauer). — Sir Thomas More's treatment of heretics (Lloyd). — The Annexed Book of Common Prayer (Servant). — The Nemean Odes of Pindar with introd. and commentary by Bury (commentaire attachant). — Some notes on Godefroy's Old. french Dictionary II (Paget Toynbee). — The mutilation of monuments in ancient Egypt (Chauncey Murch).

The Athenaeum, nº 3316 : Peters, New light on Dark Africa. — Dictionary of National Biography, XXIV-XXVI, Hailes-Hindley (2ᵉ art.). — G.-G. Alexander, Confucius the great teacher, a study (« very readable »). — Flores Historiarum p. p. Luard, 3 volumes (cf. *Revue*, nº 3). — Bussière et Legouis, Le général Michel Beaupuy (cf. *Revue*, nº 16). — Modern India — Dickensiana. — Keat's letters to his sister. — The word blizzard (Watts). — The date of the Constitution of Athens (Torr). — The Memoirs of John Murray III. — Roman remains at Chester (Haverfield). — Notes from Cairo.

Literarisches Centralblatt, nº 21 : Harnack, Lehrb. der Dogmengesch. III. — Hönig, Die Ophiten. — Gothein, Wirthschaftsgesch. des Schwarzwaldes u. der angrenz. Landschaften, I (fait la meilleure impression). — K. Biedermann, 25 Jahre deutscher Gesch. vom Wiener Congress bis zum Thronwechsel in Preussen (toujours les mêmes mérites). — Reichenau, Erinner. aus dem Leben eines Westpreussen (sans aucun intérêt général : voyages, événements de famille, etc.). — Muss-Arnolt, Semitic and other glosses to Kluge's Etymol. Wörterbuch (pour la plupart très discutables, et l'auteur, si bien doué et savant qu'il soit, ne devra parler sur le ton de De Lagarde, que lorsqu'il aura atteint la même hauteur scientifique). — Juvenalis satira VII p. p. Hild (soigné et consciencieux). — Apuleius, Amor u. Psyche, p. p. Weymann (a le mérite de défendre en de nombreux endroits la tradition du ms. attaquée à tort). — Braun's Briefwechsel mit den Brüdern Grimm u. Joseph von Lassberg (intéressant). — Goerres, Studien zur griech. Mythologie, II (il suffit de citer quelques assertions de l'auteur pour connaître la valeur de l'ouvrage, et lire entre les lignes le jugement du critique). — Koch u. Seitz, Das Heidelberger Schloss, 1-6. — Lutsch, Die Kunstdenkmäler des Regierungsbezirkes Liegnitz. — Lammers, Die Verpflanz. der Kinder ins Freie.

Deutsche Literaturzeitung, nº 21 : Hauck, Kirchengesch. Deutschlands, II (toujours très remarquable : sûreté, maîtrise du sujet, exposition simple). — Nürnberger, Aus der liter. Hinterlassenschaft des h. Bonifatius u. des h. Burchardus (soigné). — Junge, Die Vorgesch. der Stenographie in Deutschland XVII u. XVIII Jahrh. — Die Apologie der Heilkunst, p. p. Gomperz (cf. le prochain nº de la *Revue*). — Briefw. zwischen Michael Enk von der Burg u. Fr. Halm. — Kremer, Prosopographiae Atticae specimen. — Lövinson, Die Mindensche Chronik des Busso Wadensted eine Fälschung Paullinis. — Hüffer, Lombard (cf. *Revue*, nº 11). — Hogarth, Devia Cypria (cf. *Revue* 1890, nº 7). — Grensser, Zunftwappen u. Handwerkerinsignien ; Philippi, Die ält. osnabr. Gildeurkunden bis 1500.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : Bloomfield, The Kauçika-Sutra of the Atharva-Veda (très bon travail, et qui a été très pénible). — Neumann, Die innere Verwandtschaft buddhist. u. christl. Lehren; Des Sârasangaho erstes Kapitel. — Treusch von Buttlar, Der Kampf Joachims I von Brandenburg gegen den Adel seines Landes (le premier exposé du sujet, détaillé et satisfaisant). — Grossmann, Die gutsherrlich-Bäuerl. Rechtsverhältn. in der Mark Brandenburg (il faut s'en tenir malgré tout, à Korn et à Knapp). — Hortschansky u. Perlbach, Lombard. Urkunden des XI Jahrh. aus der Samml. Morbio auf der Universitätsbibliothek zu Halle. — Thommen, Gesch. der Universität Basel, 1532-1632 (très méritoire et à continuer). — Cleomedis de motu circulari corporum caelestium libri duo p. p. Ziegler (édition digne d'être recommandée, avec traduction nouvelle et très fidèle).

— N° 9 : Holder, Altceltischer Sprachschatz, 1re livr. A. Atepatus (heureuse et très opportune pensée). — Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zurich, I, II, 1. p. p. Escher u. p. Schweizer — Opet, Gesch. der Processeinleitungsformen im ordentlichen deutschen Rechtsgang, I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Van Herwerden, Nachträgl. Bemerk. zu Aristote, Const. of Athens. — Aristotle, Const. of Athens p. p. Kenyon (4e art.). — Sili Italici Punica p. p. L. Bauer, libr. 1-10 (fait avec soin et diligence). — Marbach, Die Psychologie des Lactantius (soigné). — Buresch, Klaros, Untersuch. zum Orakelwesen des späteren Altertums (plein de choses neuves et instructives). — Fisch, Die Walker oder Leben und Treiben in römischen Wäschereien (habilement groupé, mais incomplet, et de fausses interprétations). — Albrecht, De adiectivi attributi in lingua latina collocatione specimen (à remarquer).

— N° 21 : Meister, Inschrift eines troischen Spinnwirtels. — M. Fränkel, Zeus Eubuleus. — Hymnus homericus in Mercurium p. p. Ludwich. — Christ, Homers Ilias in verkürzter Ausgabe (il faut protester vigoureusement contre de pareilles façons d'arranger une œuvre d'art). — Thommen, Studien zu Thukydides (deux études : Th. et Brasidas ; Th. et Nicias ; mais l'auteur va trop loin dans ses conjectures). — Vergils Aeneis p. p. Kloucek, 2e ed. — Caesaris comment. p. p. Em. Hofmann (nouvelle édit. avec préface et comment. détaillé). — Cornelii Nepotis vitae p. p. Weidner, 3e ed. p. p. Joh. Schmidt. — Otto, Die Sprichwörter u. sprichwörtl. Redensarten der Römer (très utile). — Baumgarten, Italien. Frühlingstage. — Rohde, Psyche, 1 (fort instructif).

Theologische Literaturzeitung, n° 10 : The Jewish Quarterly Review, p. p. Abrahams and Montefiore, I, II, III. — The Holy Bible with various renderings and reading p. p. Cheyne, Driver, Clarke, Goodwin, Sanday (rien de semblable dans la littérature allemande et à recommander très chaudement). — Jeremias, Izdubar. — Nimrod, eine altbabylon. Sage (très bon). — Brugsch, Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer aegypt. Felseninschrift (le titre trompe, mais que de détails de toute sorte!) — Ernest Havet, La modernité des prophètes (« la critique de Vernes poussée à l'extrême »). — Achelis, Die ält. Quellen des orient. Kirchentextes, I. Die Canones Hippolyti (étude hardie qu'on ne pourra négliger). — Schönbach, Ueber eine Grazer Hs. lat. deutscher Predigten. — Schmidt (Herm.), Handbuch der Symbolik. — W. Römer, Die Vorrechte u. Graden des Jesuiten-Ordens, nach der latein. Originalausg. zum erstenmal veröffentlicht.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-cinquième année 8 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 9, mai-juin 1891 : Gaidoz, Le chevalier au lion. — E. Rolland, Le courroux de l'enfant Jésus. — Gaidoz, Une incantation énumérative. — Tuchmann, La fascination, A. Effets (suite). — H. G., La fraternisation. — Rolland, La bergère résignée. — Gaidoz, La coupe de la vie. — *Bibliographie :* Jacques de Vitry, p. p. Crane; Rua, Intorno alle Piacevoli Notti di Straparola; Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folk stories, p. p. Hyde, with addit. notes by Nutt; Gowis, Botanica popular, ab gran nombre de confrontacions.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, tome XXXIV, 3e livr. : Soc. pour le progrès des études phil. et hist. 36e séance, 4 avril 1891. — De Harlez, A propos de trois vers d'Aristophane (v. 520-525 de la parabase des Nuées). — *Comptes rendus :* Liebenam, Zur Gesch. u. Organis. des röm. Vereinswesens (suite : critiques à faire, omissions et erreurs de détail à signaler, mais ce travail rendra de grands services). — Kühner, Ausführl. Gramm. der griech. Sprache, I, 3e ed. p. p. Blass (excellent ouvrage complété et remis au courant).

The Academy, n° 994 : Church (R. W.), The Oxford Movement, 1833-1845. — Church (W. C.), The life of John Ericsson. — The Book of Record, a diary written by Patrick, first Earl of Strathmore and other docum. relating to Glamis Castle 1684-1689, p. p. Millar. — G. Boissier, La fin du paganisme (suite de portraits frappants et de brillantes peintures). — The Bodleian Library. — Egypt and Syria in the time of the nineteenth century (Sayce). — The Shakspere Quarto Facsimile Series (Furnivall). — Sir Thomas More's treatment of heretics (Gairdner). — The city of Pudhu Yavan (Krall). — Max Müller, Physical religion. — Blass, Pronunciation of Ancient Greek, transl. by Purton; Teuffel, History of Roman Literature. — The mutilation of the Ancient Egypt (Chauncey Murch).

The Athenaeum, n° 3317 : Margaret O. W. Oliphant, Memoir of the life of Laurence Oliphant and of Alice Oliphant, his life. — Runeberg, Nadeschda, a poem in nine cantos, transl. from the Swedish by Shipley. — Atkinson, Danby in Cleveland. — Sir Frederick Pollock, Oxford lectures and other discourses. — Erinner. aus dem Leben des General-Feldmarschalls Hermann von Boyen, p. p. Nippold. — Rosemounde (Hart). — The sonnets of sir Thomas Wyatt (Sam. Waddington). — Keats relics (Jenks). — The Irish State Papers. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Kuenen, Hist. Krit. Einl. in die Bücher des A. T. — Trede, Das Heidenthum in der röm. Kirche, II u. III (intéressant, mais trop passionné). — Henner, Beitr. zur Organ. und Competenz der päpstl. Ketzergerichte. — Werner (R. M.), Lyrik u. Lyriker, eine Untersuchung (très soigné). — Wichert, Die ewigen Rätsel, II. — Du Prel, Studien aus dem Gebiete der Geheimwissensch. I. — Hallsen, Die deutschen Städte im M. A. I. Gründ. u. Entwickel. der Städte (de la conscience, du savoir, mais la méthode n'est pas scientifique). — Kehr, Die Urkunden Otto's, III. — Collischonn, Frankfurt am Main im Schmalkad. Kriege. — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender für 1890. — Fitting, Die Institutionenglossen des Gualcausus u. die übrigen in der Hsch. 328 des cölner Stadtarchives enthalt. Erzeugn. mittelalterl. Rechtsliteratur. — Ebers, Die hieroglyp. Schriftzeichen der Aegypter (contient les faits les plus importants sous une forme intéressante). — Walter, Anata wa nihon-go wo o-hanashi nasaremasu Ka? Lehrb. der mod. japan. Umgangssprache (remplit parfaitement son but). — Aristophanis Nubes, p. p. Blaydes (trop de

répétitions et de contradictions). — Flaischlen, Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker (très complète et judicieuse étude). — Hebbel's Briefe mit Freunden u. berühmten Zeitgenossen p. p. Bamberg, I. — Conway, Literary remains of Albrecht Dürer.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Perthes' Handlexicon für evangel. Theol. — Carriere, Sittl. Weltordnung. — Eucken, Der Kampf um das Gymn.; Treitschke, Die Zukunft des deutschen Gymn.; Hartmann, Der deutsche Unterr. u. die Schulreform; Lange, Die Ueberfüll. der Gymn. u. das Berechtigungswesen; Keferstein, Ideale u. Irrthümer der Unterrichtsprogr.; Pietzker, Schule u. Culturentwickel.; Krumme, Das höhere Schulwesen im Ausland; Perthes, Hoffn. u. Befürcht. bei der Rede S. Maj. der Kaisers zur Eröffn. der Schulenquête. — Steinthal, Gesch. der Sprachw. bei den Griechen u. Römern, I, 2ᵉ ed. — Otto, Die Sprichwörter u. sprichwörtl. Redensarten der Römer (comble une lacune). — Ohle, Shakspeares Cymbeline u. seine roman. Vorläufer. — Stein, Die Genossenschaft der deutschen Kaufleute zu Brügge (cf. *Revue*, n° 16). — Niernheim, Hamburg u. Ostfriesland in der ersten Hälfte des XV Jahrh. — Keutgen, Die Bezieh. der Hanse zu England im letzten Drittel des XIV Jahrh — Salamon, mém. inédits p. p. Bridier (cf. *Revue*, 1890, n° 30). — Günther, Kepler u. der tellurischkosmische Magnetismus (cf. *Revue*, 1889, n° 28). — Bertillon, La photographie judiciaire. — Le Opere di Galilei, p. p. Favaro, I, *et* Favaro, Galilei e Suor Maria Celeste (deux art. d'Em. Wohlwill). — Generalvers. der Gœthegesellschaft, 8 mai 1891.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Das Theater in Megalopolis. — Hirschfeld, Ein neues Symptom für die geist. Beweg. der Neugriechen. — Sonhokles, Aias, p. p. Pæhler (beaucoup d'endroits contestables) — Metlikowitz, De Sophoclis codice Laurentiano Plut. 31 (nouv. collation du ms. L 6). — Schöll, Die Anfänge einer polit. Liter. bei den Griechen (intéressant). — Führer, Ein Beitrag zur Felicitasfrage (presque complet et témoigne d'un jugement juste). — Lederer, Ist Virgil der Verfasser von Culex und Ciris? Zugleich ein Beitrag zur Gesch. des Hexameters (utile). — M. J. Hofmann, Krit. u. exeget. Bemerk. zu den Satiren Juvenals. — Roscher, Studien zur griech. Mythologie u. Kulturgesch. vom vergleich. Standpunkte, IV. Ueber Selene u. Verwandtes (cf. *Revue*, n° 19). — Wide, De sacris Troezeniorum, Hermion. Epid. comm. (cf. *Revue*, 1889, n° 19). — Salomon Reinach, Descript. rais. du Musée de S. Germain en Laye, I, époque des alluvions et des cavernes (l'auteur tient ce qu'il a promis; son manuel offre, avec tout l'exposé des matériaux et une vue d'ensemble sur les questions importantes, une riche et précieuse bibliographie; on attend la suite avec espoir) — Bugge, Etruskisch u. Armenisch (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — G. Hofmann, Ueber einige phönik. Inschriften (plein de savoir et très instructif).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, V, 1, 1890, 1ʳᵉ livraison : Huberti, Friede u. Recht, eine rechts = und sprachvergl. Untersuchung. — Hans von Kap-Herr, Bajulus, podesta, consules. — O. Hartwig, Ein Menschenalter florentinischer Geschichte, 1250-1292, VII. — Brosch, Elisabeth und Leicester. — *Kleine Mittheilungen :* Koehne, Zum Ursprung der deutschen Stadtverfassung. Entgegnung; Below, Replik; Sackur, Die Waulsorter Fälschungen, zur Abwehr; Sommerfeldt, Zur Lebensgesch. des Johannes de Cermenate; Frænkel, Die Schrift des Aristoteles über die athen. Staatsverfassung; Schellhass, Das Vicekanzellariat Schlick's, Nachtrag. — *Berichte u. Besprechungen :* Maurer, Zur Geschichte Islands; Molinier, Neueste Liter. zur Gesch. Frankreichs im M. A. — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen

Geschichte : I, Liter. avril-déc. 1890 ; II et III, juillet-déc. 1890, p. p. Masslow.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-cinquième année 15 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Babylonian and Oriental Record, n° 2 : Abercromby, Note on the Yenessei inscription; Pinches, Sir Henry Peek's Oriental Cylinders; Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China, a historical loan of culture; De Harlez, The antiquity of the ancient Chinese Sacred Books.

— N° 3 : Arkwright, Vocalic harmony in Lycian; De Harlez, The antiquity of the Ancient Chinese Sacred Books (fin); Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China (suite); Bibliography of the late G. Bertin, assyriologist.

— N° 4 : Rob. Brown, Yenessei inscriptions, II; Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China (suite); Beal, The Pu' Yao King, a fragm. of the life of the Buddha; T. de Lacouperie, Several tutelary spirits of the silkworms in China, a supplement to the Chinese goddess and her legend.

The Academy, n° 995 : Viscount Hardinge, by his son and private secretary in India. — Rev. J. C. Atkinson, Forty years in a Moorland Parish. — Kitton, Ch. Dickens by ken and pencil, includ. anecdotes and reminiscences collected from his friend and contemporaries; Langton, The Childhood and youth of Ch. Dickens; Fitzgerald, The history of Pickwick, an account of its characters, localities, allusions and illustrations. — Döllinger, Declarations and letters on the Vatican Decrees, 1869-1887. — Recent theology. — Some books on the colonies. — A hymn from Harleian 1563 (W. Stokes). — The Lithuanian Bible of 1660 (Neubauer). — The Greek mss. in the Vatican (Nestle). — Egypt and Syria in the time of the nineteenth dynasty (Howorth). — The legend of Etan-Gilgamos and his kindred in folklore (Harper). — Iwan Mueller's Handbuch der klass. Altertumswissenschaft : Oehmichen, Das Bühnenwesen der Griechen u. Römer; Schanz, Gesch. der röm. Literatur, I, in der Zeit der Republik. — Two books on modern languages; Harvey, A practical Spanish Manual; Swan, Traveller's Colloquial French. — Some notes on Godefroy's Old-French Dictionary (Paget Toynbee). — Milanesi, Les corresp. de Michel-Ange, I. Sebastiano del Piombo, transl. by Le Pileur.

The Athenaeum, n° 3318 : Russell, Collingwood (beaucoup de critiques à faire). — Curtin, Myths and folklore in Ireland; Hyde, Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folkstories; Curtin, Myths and folktales of the Russians, Western Slavs and Magyars; James Darmesteter, Chants populaires des Afghans (ce dernier livre est excellent et rendra de grands services). — Herkless, Cardinal Beaton, priest and politician. — Blizzard (Lydia T. Morris et H. Read). — Sonnets of Wyatt (Ward). — Laurence Oliphant. — Roumanille. — Antonine's wall (Neilson). — Notes from Cairo.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Gedeon, Πατριαρχικοὶ πίνακες. — Luchaire, Louis VI le Gros, annales de sa vie et de son règne, avec introd. hist. (comble une lacune importante; publication remarquable que les historiens allemands du moyen âge peuvent prendre pour modèle). — Steinhoff, Gesch. des Fürst. Blankenburg. — Masslowski, Der siebenjähr. Krieg nach russ. Darstell. II. Fermor 1757-1759, übers. von Drygalski (trad. suivie de remarques qui complètent et expliquent le texte). — Von Löher, Archivlehre, Grundz. der Gesch. Aufg. u. Einricht. unserer Archive. — Veröff. aus dem kön. Museum für Völkerkunde, I, 2-3, Pander, Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu, ein Beitrag zur Ikonographie des Lamaismus, p. p. Grünwedel; I, 4, Seler, Altmexican. Studien, I, ein Kapitel aus dem Geschichtswerk des

P. Sahagun ; 2 die sogen. sacralen Gefässe der Zapoteken. — H. Bloch' Phoenicisches Glossar (l'auteur aurait dû se proposer un but plus élevé et faire de ce glossaire un dictionnaire ; quelques points d'interrogation à poser parfois ; mais utile et important ouvrage). — Apollonii Pergaei quae graece extant cum comm. ant. p. p. Heiberg, I (excellent ; nous souhaitons suite et achèvement). — Kalb, Roms Juristen, nach ihrer Sprache dargest. (complète excellemment et avec méthode l'ouvrage du même, « Juristenlatein »). — Morf, Das Stud. der roman. Philologie. — Libeaus disconus, die mittelengl. Romanze vom schönen Unbekannten, nach 6 Hss. hrsg. von Kaluza (le travail tout entier livre le meilleur témoignage de l'érudition et de la méthode de l'auteur). — Bickel, Die Eisenhütten des Klosters Haina. — Drasch, Das hessische Willkomm, ein Prachtpokal 1571. — Koopmann, Raffael-Studien mit bes. Berücksicht. der Handzeichn. des Meisters. — P. de Lagarde, Mitteilungen, 3 volumes (il faut en dire : eme, lege ; lege, relege).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : Kabisch, Das IV Buch Esra auf seine Quellen untersucht. — G. Meyer, Etym. Wörterbuch der albanes. Sprache (fait avec le plus de compétence et de critique possible). — Metrodori Epicurei fragm. p. p. Koerte (fait avec savoir et sagacité). — Merchant, De Ciceronis partitionibus oratoriis (dissertation d'un Américain, soigné, mais n'avance pas beaucoup la question). — Lessing, Sämmtl. Schriften, p. p. Lachmann — Muncker, IV-VI. — Basler Chroniken, IV, p. p. Bernoulli. — Schiemann, Russland, Polen u. Livland bis ins XVII Jahrh. (l'auteur a le mérite incontestable d'avoir manié avec grand soin et traité d'une façon claire, parfois attachante, un sujet étranger, important, très abondant ; toutefois, n'est pas toujours au courant). — Michael, Englands Stell. zur ersten Teilung Polens (prouve que le rôle de l'Angleterre fut alors faible et hésitant). — Die Forschungsreise S. M. S. Gazelle 1874-1876. I, der Reisebericht. — Adamy, Architektonik auf histor. u. aesthet. Grundlage, II. M. A., 3, goth. Stil. — Lehmann-Filhe's, Isländ. Volkssagen, aus der Samml. von Jon Arnason ; Neue Folge.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Myken. aus Mykenä, Thorikos, Pherä und Sizilien. — O. Immisch, zu Arist. de re publica Ath. 71. — Sophokles, Antigone, p. p. Rappold. — Rodemeyer, Das Präsens historicum bei Herodot u. Thukydides (insuffisant à certains égards). — Clemen, Die religionsphilos. Bedeut. des stoisch-christl. Eudämonismus in Justins Apologie (malgré des critiques, recommandable). — Caesar, comm. de bello civili, p. p. Kraner, 10e éd. p. p. Fr. Hofmann. — Tacitus, I-III, p. p. Novak ; I, p. p. Masom and Fearenside. — E. Egger, La littér. grecque (cf. *Revue*, n° 1). — Mahaffy, The Greek world under Roman sway from Polybius to Plutarch (très intéressant ; un des ouvrages les plus attachants et les plus instructifs sur le sujet ; beaucoup de savoir ; bref, livre de très haute importance). — Overbeck, Griech. Kunstmythologie, III, 5. Apollon (les mêmes qualités que dans les volumes précédents). — W. Schultz, Die Harmonie in der Baukunst, I. — Zanardelli, L'étrusque, l'ombrien et l'osque dans quelques-uns de leurs rapports intimes avec l'italien (sans valeur, aucune des connaissances nécessaires, comparaisons tout à fait superficielles).

Altpreussische Monatsschrift, 1891, janvier-mars, I et II : Jugendschriften, Liebesgeschichten u. Gesinnungsbildner. — Bolte, Ein Zwischenspiel Joh. Raues, Danzig, 1648. — R. Fischer, Der preussische Nusskrieg vom Jahre 1563. — Semberzycki, Die Nord = und Westgebiete der Jadwinger u. deren Grenzen. — Frischbier, Volkswitz. — Zander, Kinderreime. — Sembrzycki, Noch einige Bemerk. zu den Drei Königsberger Zwischenspielen 1644. — Sprenger, Zu den Königsberger

Zwischenspielen 1644. — Cordt, Johannes von Müller's Briefe an Kar Morgenstern. — *Kritiken und Referate :* Tschackert, Urkundenb. zur Reformgesch. des Herzogthums Preussen, 3 volumes; Michael, Englands Stellung zur ersten Theilung Polens; Buchholtz, Gesch. der Buchdruckerkunst in Riga 1588-1888. — Alterthumsgesellschaft Prussia. — *Mittheilungen und Anhang :* Szakowski, Lucas Cranach der Aeltere neu aufgef. zu Königsberg; Semerzycki, Auffind. der alten Burg Oneda *et* Zur Gesch. des Lycker Gymn. — Universitäts-Chronik 1890-1891. — Lyceum Hosianum in Braunsberg, 1891. — Altpreuss. Bibliographie, 1889.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4, avril 1891 : Biblioth. des écriv. pol. livr. 12-15 : Jean Mrowinski Ploczywlos, De l'état matrimonial, 1561, rééd. par S. Celichowski ; Hist. authentique arrivée à Landa, ville allemande, 1568, p. p. Celichowski ; Henri Corn. Agrippa, De la noblesse et de la précellence de la femme, trad. de Wirzbieta 1575, p. p. Tomkowicz ; Zawacki, Memoriale œconomicum, 1616, p. p. Rostafinski. — Sternbach, Menandrea. — Blatt, Ueber die Sprache der Satiren des Martin Bielski. — Lisiewicz, Ueber die Besetzung der Bistümer in Polen, I, Das Zeitalter der Piasten. — Lewicki, Ueber die Politik Polens gegen die Nachbarstaaten u. gegen die Ruthenen 1432. — Smolka, Rapport sur les recherches faites dans les archives de Rome (par MM. Windakiewicz et Koneczwy qui se sont occupés, le premier, de l'étude des ms. de l'Allemagne, le second, de la collection des correspondances de Possevino). — Heck, Bericht über die Stadtarchive der ehemaligen Herzogthümer Oswiecim und Zator.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent 23.

N° 25 Vingt-cinquième année 22 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 996 : Freeman, The history of Sicily from the earliest times, I and II premier art.). — Buchanan, The coming Terror and other essays and/letters. — Miss Dowie, A girl in the Karpathians. — J. W. Warter, An old Shropshire oak, vol. III and IV. — A new fragment of the Bodleian Genesis (Sweete). — Harleian ms. 7653(Warren). — The Theosophical Society 1783-1788 (Higham). — Two books on Teutonic philology (Skeat, principles of English etymology; Kluge, An etymological dictionary of the German language). — Some German books on ancient Greek : Cauer, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? (Petit essai suggestif); Goerres, Studien zur griech. Mythologie, II.; Stowasser, Dunkle Wörter; O. Hoffmann, Die griech. Dialecte, I. der südachäische Dialect. — The American Oriental Society.

The Athenaeum, n° 3319 : Mrs. Sutherland Orr, Life and letters of Robert Browning; Henry Jones, Browning as a philosophical and religious teacher. — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (recherches laborieuses très intéressantes, et de fort haute valeur). — Hay, Swift, the mystery of his life and love (beaucoup de négligences, et Swift n'a rien gagné à avoir « un advocate so careless in his statements and so feeble in his arguments »). — The collected writings of Thomas de Quincey, new and enlarged edition by David Masson, quatorze volumes; Japp, Thomas De Quincey, his tife and writings; The un collected writings of Thomas De Quincey, p. p. Hogg 2 vol. — The Codex Scardensis (Eirikr Magnusson), — Dr. Grossart's privately printed editions (A Weber). — A volume of Waldensian tracts (Abbott). — Steele's remains (Aitken). — Blizzard (Kinahan). — Thackeray and the Westminster Review (Johnson). — Macklin, Monumental brasses.

Classical Review, juin : Cross, Hours of the Day in the Fourth Gospel. — Whitelaw, and Carter, On some uses of the aorist participle. — Plaistowe, On sonant Z. — Campbell's Aeschylus (Nollard); Dakyn's translation of Xenophon (Shuckburgh); Aristophanes, use of prepositions (Marchant); Some books on palaeography (Maunde Thopson); Stowasser's dunkle Wörter (Nettleship); Studies by Studemund's pupils (Sonnenschein); Montague, selected letters of Cicero (Abbott); Stephenson, Livy, xxvii (Talham); Weymouth, The greek aorist and perfect. *Correspondence :* Dr Verrall on the fire-signals in the Agamemnon. — The constitution of Athens, new readings of the mss (Kenyon); On the use of the hiatus (Headlam); Un-Aristotelian words and phrases (Richards); Emendations (Wardale); Emend. by foreign scholars; further notes (Wise), Thompson, Torr, Smith). — *Notes :* A Carthaginian ambassador (C. T.); Plato, Rep. 532 B (Palmer); Arist. Ran. 1433 (Richards); Hor. Ep. 1, 2, 31; Ov. R. A. 207; Ov, Trist. III, XI, 33; The exile of Juvenal; Wilkin's Roman Literature; Danger of quoting from memory. — *Archaeology :* The harbours of Carthage (Torr;) Theatre of Megalopolis : Summaries; Monthly Record.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : S. Lévi, Le théâtre indien (très bon travail et qui montre que l'auteur est digne de la confiance qui l'a appelé à succéder à Bergaigne). — Ed. Glaser, Skizze der Gesch. Arabiens; Skizze der Gesch. u. Geographie Arabiens (A. Müller). — Körte, Metrodori Epicurei fragmenta. — Schultz, Die Harmonie in der Baukunst, I.

Le Puy. imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-cinquième année 29 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 juin : Et. CHARAVAY, Colfavru. — AULARD, Le culte de la Raison, l'opinion populaire à Paris, le culte de la Raison en province. — BRETTE, Le serment du Jeu de Paume et ses signataires (suite et fin). — COYECQUE, Les prélimin. de la Rév. en Bugey. — *Chronique et bibliographie :* PICAVET, Les Idéologues (travail à signaler et à recommander aux historiens de la Révolution auxquels il rendra, malgré quelques imperfections, plus d'un service; le plan est ambitieux; il y a beaucoup d'excursions, de digressions, de hors-d'œuvre qui fatiguent et encombrent; il y a aussi d'assez graves erreurs historiques et des lacunes regrettables; on regrette de rencontrer trop souvent une abondance stérile de noms propres énumérés à la file, une accumulation de petits papiers, une autobibliographie candide et sans façon; mais on s'instruit à ce livre mal composé; Cabanis est justement remis en honneur; l'auteur a l'esprit libre et ouvert; il a recouru à des sources dédaignées ou ignorées, à des textes inédits ou rares, entre autres, à la Décade, ce qui est un important service; son érudition, variée, avisée, sera donc utile aux études historiques; mais si son livre est un répertoire de recherches neuves, et non de connaissances vulgaires, on y trouve plus de science que d'ordre; M. Picavet fera bien de se dégager de ce monceau de notes et de dominer les textes). — BUSSIÈRE et LEGOUIS, Michel Beaupuy (cf. *Revue*, n° 16).

Revue des études grecques, n° 13. *Partie administrative :* Statuts de l'Association; La Médaille de l'Association; Souscription pour les Monuments grecs; Assemblée générale du 2 avril 1891 (discours de M. Maspero, président; rapport de M. P. Girard, secrétaire; 6e concours de typographie; rapport de la commission administrative); Membres fondateurs. — *Partie littéraire :* R. de TASCHER, Les cultes ioniens en Attique. Sylvain LÉVI, La Grèce et l'Inde d'après les documents indiens. A. H. SAYCE, Inscriptions grecques de l'Egypte. Charles BARON, De l'unité de composition du Phèdre. — *Notes et documents :* H. OMONT, L'édition de la Palaeographia graeca de Montfaucon; Montfaucon et l'Imperium orientale de Banduri. Emile LEGRAND, Poésies inédites de Théodore Prodrome; Contribution à la biographie de Simon Portius. Th. REINACH, La constitution de Dracon et la constitution de l'an 411. — *Variétés :* T. R., Un poème grec sur la mort de Louis XVI. — *Chronique :* Correspondance grecque (D. B.); Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 1 : J.-F. BLADÉ, L'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert Ier jusqu'à l'époque du duc Eudes. — Eug. BOUY, Paris et la société philosophique en 1766. — E. DELAGE, Babrius et ses Fables.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : SANDER, Fr. Lücke, Abt zu Burfelsde u. Prof. der Theologie zu Göttingen, 1791-1855. — Von BERGER, Dramaturgische Aufsätze. — BRUTAILS, Doc. des arch. de la Chambre des comptes de Navarre (cf. *Revue*, n° 4). — PERLBACH, Die Statuten des Deutschen Ordens (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — HEIDENHAIN, Die Unionspolitik Landgraf Philipp's von Hessen (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — KAUFMANN, Die letzte Vertreib. der Juden aus Wien u. Niederösterreich 1625-1670. — BÜTTIKOFER, Reisebilder aus Liberia. — BRUGSCH, Thesaurus inscript. Aegypt. 1-5, (Livre très cher, trop cher, mais qui ne peut manquer dans la bibliothèque d'aucun égyptologue). — MIDDENDORF, Dramat. u. lyrische Dicht. der Keshua — Sprache (quatrième volume qui termine ce grand ouvrage). — WILCKEN, Tafeln zur aelteren Palaeographie (ne convient pas à l'enseignement). — Demosthenes,

Rede vom Kranze, p. p. Blass (très bon). — Goldziher, Muhammedanische Studien, II (aussi excellent que le premier volume). — Peintures de vases antiques recueillies par Millin et Millingen p. p. Salomon Reinach (on ne peut, en somme, que crier un joyeux : « Vivat sequens »).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : H. Schmidt, Handbuch der Symbolik. — Romesh Chunder Dutt, A history of civilization in Ancient India, based on Sanscrit Literature, III. (effort qu'on ne peut considérer sans une chaude sympathie). — Aristoteles' Schrift vom Staatswesen der Athener verd. von Kaibel u. Kiessling (cf. *Revue*, n° 18). — Hauréau, Notices et extraits de quelques mss. latins de la Bibliothèque Nationale (cf. *Revue*, n° 12). — Liesenberg, Die Stieger Mundart, ein Idiom des Unterharzes. — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, I et II. (critique très réfléchie, l'auteur est maître de son sujet et apporte du nouveau). — Reginonis abbatis Prumiensis chronicon p. p. Kurze (très soigné). — Maria Krummacher, Unser Grossvater (bon et intéressant). — H. Wölfflin, Die Jugendwerke des Michelangelo. — Katsch, Medicinische Quellenstudien, Entwicklungsgang des Aehnlichkeitsaxioms von Empedokles bis auf Hahnemann. — Bücher, Die Bevölkerung des Cantons Basel-Stadt am Dec. 1888. — Taeglichsbeck, Die Gefechte bei Steinau an der Oder 1632-1633 (exact et détaillé).

Theologische Literaturzeitung, n° 11 : Leop. Löw, Gesamm. Schriften. — Ed. Reuss, Die Gesch. der hlg. Schriften A. T., 2ᵉ éd. (« la longue vie de l'auteur a porté des fruits abondants; son livre auquel son nom reste attaché, est un beau monument »). — Tappehorn, Erklärung der Genesis (n'est pas scientifique). — Albers, Die Quellenberichte in Josua I-XII, Beitrag zur Quellenkritik des Hexateuchs. — Gloag, Introd. to the Johannine writings. — Gayet, Le grand schisme d'Occident d'après les docum. contemp. déposés aux archives secrètes du Vatican. Les origines, I et II (encore cinq volumes semblables ! De grâce, crions halte à l'auteur au nom de la science; qu'il se contente d'imprimer les documents et avec plus de correction et d'exactitude). — Th. Müller, Das Konklave Pius' IV (cf. *Revue*, 1890, n° 36). — Sattien, Die Verhandl. Kaiser Ferdinand I mit Pabst Pius IV über den Laienkelch. — Sander, Friedrich Lücke, Abt zu Bursfelde.

Berliner philologische Wochenschrift; n° 24 : Ohnefalsch-Richters Ausgrabungen in Kypern. — Moschopulos' Kommentar zur Batrachomyomachia (Ludwich). — Ilias p. p. Stier Odyssea, p. p. Weck. — Bethge, De Septem adversus Thebas fabulae Aeschyleae episodio altero (connaissances insuffisantes et critique faible). — Αἰσχίνου κατὰ Κτησιφῶντος p. p. Gwatkin and Schuckburgh (fait avec soin, savoir et habileté). — Aeneis p. p. Geyza Nemethy; Pulvermacher, De Georgicis a Vergilio retractatis (le travail de Nemethy est un peu inégal; celui de Pulvermacher, méthodique, sagace, remarquable à plusieurs points de vue). — Mythology and monuments of ancient Athens, being a transl. of a portion of the Attica of Pausanias by Margaret de G. Verrale, with introductory essay and archaeological commentary by Jane E. Harrison (très long art. de Milchhöfer). — Engelmann, Bilderatlas zum Homer, zu Ovid. — Peiser, Babylon. Verträge des Berliner Museums; Kohler u. Peiser, Aus dem babylonischen Rechtsleben, I. — Wharton, Etyma latina (ne satisfait pas complètement nos exigences).

Zeitschrift für Katholische Theologie, III : *Abhandlungen :* Michael, Döllinger, eine Charakteristik. — Limbourg, Zum Begriff der zuvorkommenden Gnade. — Kellner, Die patristische Tradition inbetreff des Geburtsjahres Christi. — *Recensionen* : Holtzmann, Lipsius u. aa. Hand-Commentar zum N. T. (Nisius); Atzberger, Die christl. Escha-

tologie in den Stadien der Offenb. A. u N. T. (Hurter); DE GROOT, Summa apologetica de eccl. cath.; DALPONTE, Comp. theol. dogm. spec. (Rinz). — *Analekten :* Die päpstl. Quinquennal-Facult. u. der Index libr. except. (Nilles); Moderne Excurse über Molina (Limbourg); Entgegnung auf Lehners Gleiches Recht für Alle (Liell); Patrologisches (Hurter); Der hlg. Thomas u. das Kirchenrecht in der neuen Welt (Nilles); Die neue Ausg. der Reden Bossuets (Bäumer); Ein neues Buch über Perikopensystem; Lindner über die Gelehrten S. Blasiens (Hurter); Eine fallacia accidentis (Limbourg); Zur Beleucht. der Wissenschaftlichkeit gewisser protest. Theologen (Pesch.)

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiöcese Köln. 51e fascicule : SCHROEDER (F.), Ein clevischer Dichter vor 200 Jahren. — KLINKENBERG, Die neuesten römischen Funde am Domhügel zu Köln. — KORTH, Wipperfürth. — SCHOLTEN, Zur Gesch. von Hönnepel und Niedermörmter. — JOERRES, Urkunden. — DÜSSELL, Verzeichniss von Ortschaften des Landgerichtsbezirks Neuwied, in denen mehrere Rechte nebeneinander gelten. — *Miscellen :* Zur Lebensgesch. des Abtes Niklas Heyendal zu Klosterrath (Rolduc) bei Herzogenrath. — PAULS, Erlass des Aachener Raths vom 26 März 1779 gegen die Freimaurerversammlungen zu Aachen. — PAULS, Ein Brief zur Gesch. der grossen Heiligthümer in Cornelimünster 1804. — Berichte über die Generalversamml. des histor. Vereins für den Niederrhein, Xanten (4 juin 1889), Brühl (15 oct. 1889), Siegburg (20 mai 1890), Cologne (28 oct. 1890).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXII

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1891

ANNÉE 1891

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

CORRESPONDANCE

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 26 juin au 18 décembre 1891).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.
Annales de l'Est.
La Révolution française.
Mélusine.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift für Katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne).

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 6 juillet — 1891

335. — Zakas, *Κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ παρατηρήσεις* (Eschyle, Sophocle, Lysias, Platon, Lycurgue et Démosthène), 1re partie : Eschyle. Athènes, impr. Ἀλήθεια, 1890, 1 vol. de 8-288 pp. en une seule suite.

Ces remarques critiques sur le texte d'Eschyle doivent être suivies, comme l'indique le titre et comme l'auteur le dit dans sa préface, de cinq autres parties, dont la dernière sera accompagnée d'une table générale. M. Zakas nous annonce, en outre, qu'il prépare une édition de Lysias, et réclame l'indulgence du lecteur, pour le cas où quelques ouvrages ou revues de l'Occident lui seraient demeurés inconnus. « J'espérais, dit-il, pouvoir travailler à Athènes; mais on n'y peut avoir une place que si l'on est protégé par un député ou si l'on fait partie d'une société; or je n'ai pas de représentant puisque je suis Epirote, et les sociétés ne sont que des coteries. » M. Z. n'est guère philosophe; qu'il se console pourtant, en pensant que la Grèce n'est pas une exception. On ne saurait d'ailleurs lui refuser l'indulgence qu'il demande; il est à peu près impossible de connaître exactement tout ce qui est proposé dans le nombre toujours croissant des revues, pour remédier, comme on dit, au mauvais état d'un texte. M. Z. n'est qu'un médecin de plus autour du texte d'Eschyle, déjà si tourmenté; il semble avoir d'excellents principes, comme beaucoup de critiques, qu'il transgresse de temps en temps, toujours comme beaucoup de critiques. C'est ainsi qu'il recommande de ne pas s'éloigner du texte fourni par la tradition, et cependant il se livre aux conjectures les plus étranges; il mérite franchement le reproche qu'il adresse souvent à d'autres : ταῦτα εἶνε παίγνια τῆς φαντασίας. Il reste, d'ailleurs, dans la vieille habitude, dont les textes grecs ont tant souffert : « Le sens réclame..., le poète n'a pu dire que..., la pensée d'Eschyle est évidemment... », sont formules commodes, mais dangereuses, grâce auxquelles tout devient clair comme eau de roche; mais

nous lisons le texte du critique, et non le texte de l'auteur. Un peu moins d'imagination et un peu plus de sens grammatical feraient beaucoup mieux. — On n'attend pas sans doute que j'entre dans des détails : il faudrait examiner chaque passage, et juger chaque correction à part, ce qui ne convient pas à un simple compte rendu. Mais voici, dans l'ensemble, comment nous pourrons établir le bilan de M. Z. : quelques bonnes corrections, qui pourraient être admises dans le texte ; un certain nombre d'autres fort ingénieuses, mais qui ne s'imposent pas nécessairement ; plusieurs enfin donnent sérieusement à réfléchir ; en revanche, beaucoup de conjectures inutiles, de changements arbitraires, d'interprétations fantaisistes, parfois même de singulières idées [1] ; de plus, M. Z. en prend un peu trop à son aise avec la métrique (p. ex. p. 19, 29, 35, 200) [2]. En somme, il ne faudrait pas que M. Zakas se fît illusion ; il a beaucoup travaillé, a pris beaucoup de peine, et il nous le dit (p. 6) ; mais le résultat n'est pas en proportion de ses efforts, et le texte d'Eschyle n'est pas sensiblement amélioré.

My.

---

336. — **Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins,** herausgegeben, von W. Studemund, t. II, Berlin. Weidmann, 1891 ; 436 pp. in-8. Prix : 9 M.

Ce volume, comme le précédent, contient un certain nombre de dissertations déjà connues par une publication antérieure. Ce sont les articles suivants : J. Schroeder, *de fragmentis Amphitruonis Plautinae* (1879) ; Ed. Kellerhof, *de collocatione uerborum Plautina quaestiones selectae* (1881) ; P. Scherer, *de particulae quando apud uetustissimos scriptores Latinos ui et usu* (1883, la plus grande partie) ; J. Bach, *de usu pronominum demonstratiuorum apud priscos scriptores Latinos* (1885, le premier chapitre). Le dernier morceau, *Herstellungsversuch der Plautinischen Cistellaria*, écrit en 1871 par Studemund, avait depuis lors reçu plusieurs changements ; M. O. Seyffert l'a publié en les y introduisant et en tâchant de donner à cet essai la forme qu'il avait fini par prendre dans la pensée de Studemund. Le présent recueil est le bienvenu ; il réunit sur divers points de syntaxe latine des listes complètes pour la période étudiée, et permet par là de se faire une idée plus juste de l'histoire de la langue. Mais un index aux deux volumes n'au-

---

1. Un exemple : au v. 782 des *Perses* (p. 64) ; Ξέρξης δ' ἐμὸς παῖς ὢν νέος νέα φρονεῖ (Dind.), M. Z. corrige : Ξ. δ' ἐ. π. σός τε νέος ὢν νέα φρονεῖ, sous l'étrange prétexte que Darios, parlant à Atossa, ne peut dire ἐμὸς παῖς. « Est-ce que Xerxès n'était pas aussi le fils d'Atossa ? Il est nécessaire que cela soit dit » ! Ce n'est pas la peine de reprendre si souvent les autres interprètes (p. ex. p. 39, 78, 201) ; d'ailleurs le dactyle au 5e pied est irrégulier.

2. P. 246, κλέπτων proposé à la fin d'un trimètre ne peut être qu'une erreur typographique.

rait pas été superflu, ou tout au moins une table détaillée des subdivisions de chaque morceau. Il m'a été impossible de savoir, par exemple, si le passage *Hec.* 74, qui semble fait à plaisir pour faire ressortir l'opposition de *hic* et de *iste*, a été mentionné par M. Bach. Une liste des passages principaux étudiés et discutés aurait aussi permis de se servir plus souvent de ces dissertations dans l'explication des comiques latins.

L.

---

337. — Joh. Hoops. **Ueber die altenglischen Pflanzennamen.** Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Philosophischen Doctorwürde eingereicht bei der hohen philosophischen Facultæt der Albert-Ludwigs-Universitæt zu Freiburg im Breisgau. Freiburg i. B., Chr. Lehmann, 1889, in-8, 84 pages.

M. Joh. Hoops a formé le projet de publier un Dictionnaire des noms de plantes de l'ancien anglais; la dissertation dont on vient de lire le titre est l'introduction même de cet ouvrage. Elle se compose de trois parties : la première traite du rôle des plantes dans l'ancienne poésie anglaise; la seconde indique la place qu'elles ont occupée dans les superstitions, enfin la troisième nous fait connaître la nature et l'origine des noms de plantes usités autrefois en Angleterre.

On sait peu de chose du sentiment de la nature chez les anciennes races germaniques; M. J. H. a essayé de découvrir ce que les Anglo-Saxons ont pensé en particulier du monde végétal; interrogeant d'abord les noms de plantes qui se rencontrent chez leurs différents auteurs, il a cherché quelle idée a présidé à leur formation, quand ils n'ont pas été empruntés au latin, ce qui fait pressentir de quel point de vue les plantes avaient été considérées par les anciens poètes anglais; le plus souvent toutefois, remarque-t-il, ils n'ont pris garde qu'à leurs caractères généraux; c'est leur éclat qui les a frappés, ainsi que la vie et la beauté qu'elles donnent à la terre, dont elles sont la parure; manière de voir, il est vrai, qui paraît, en partie au moins, avoir été inspirée aux poètes anglo-saxons par leurs modèles latins. Quant aux plantes isolées, bien peu ont été l'objet d'une description particulière; il n'y a guère d'exception parmi les fleurs que pour la rose et le lis; mais les œuvres où elles figurent ont un caractère savant et sont traduites ou imitées du latin. La mention des algues, dont aucune espèce n'est distinguée d'ailleurs, celle de ce que M. J. H. appelle simplement une « arundinacée » *(röhricht*, ags. *særyric)*— il s'agit évidemment du *Triticum junceum* L. (angl. *bent)*, — ou de la plante qu'il prend pour un « chardon de mer » *(Eryngium maritimum* L.*)* et qui doit être une laiche, comme le nom même ags. *eolxsecg* l'indique suffisamment [1],

---

1. *Eolx* ou *Eolhxsecg* est composée de *eol(h)* : élan, et de *secg* : laîche; l'*eolhxsecg* est donc une laîche ou plante marécageuse, qui sert de nourriture ou de litière à l'élan, a description en convient d'ailleurs très bien à une cypéracée, et non à l'*Eryngium maritimum*, qui ne croît pas dans les marais, mais dans les sables maritimes.

339. — **Les œuvres poétiques de M. Bertaut,** évesque de Sees, abbé d'Aunay. premier aumosnier de la royne; publiées, d'après l'édition de 1620, avec introduction, notes et lexique, par Adolphe Chenevière, docteur ès lettres. Paris, librairie Plon, 1895, In-16 de 2 ff., lxiv et 517 p.

Ce volume sera sans nul doute accueilli avec joie par tous les amis de notre ancienne littérature. Il est le premier de ceux que MM. Plon et Nourry se sont proposé d'ajouter à la *Bibliothèque elzévirienne*, depuis qu'ils se sont rendus acquéreurs du fonds de cette collection; il met à notre portée les œuvres d'un vrai poète, éditées par un érudit distingué; il renferme enfin près de deux fois autant de matières que la plupart des volumes jadis publiés par Jannet.

M. Ad. Chenevière, connu déjà par d'estimables travaux sur Bonaventure Des Périers, a toute compétence pour annoter et pour commenter les poètes du xvie siècle. Il a fait précéder les œuvres de Bertaut de deux solides études : Introduction littéraire et Introduction biographique. Il n'était pas inutile de remettre en lumière les mérites de l'évêque de Sées. Malgré la grande réputation dont il jouit de son temps, on peut dire qu'il est inconnu aujourd'hui. Les éditeurs de la grande anthologie poétique, dont M. Crépet a dirigé la publication, éditeurs qui ont traité avec une singulière indulgence les moindres rimailleurs contemporains, ne nous ont donné aucune pièce de Bertaut. M. Ch. montre pourtant que les vers supérieurement frappés abondent chez notre poète, et les exemples qu'il cite pourraient être multipliés.

Nous ne possédons que peu de détails sur la vie de Bertaut. Ce que nous en savons est pour la plus grande partie emprunté à ses œuvres. Après Huet, le P. Sanadon, l'abbé Guiot, etc., M. Ch. dit qu'il était né à Caen. Cette assertion nous paraît, quant à nous, peu vraisemblable. Jacques de Cahaignes, qui était le contemporain de Bertaut, et qui a certainement eu des relations avec lui, n'aurait pas manqué de lui consacrer un article des *Éloges* qu'il a composés à la louange de tous ses concitoyens plus ou moins célèbres. Bertaut avait cinquante-quatre ans, et ses *Œuvres poétiques* avaient déjà obtenu les honneurs de deux éditions, quand il fut nommé à l'évêché de Sées (1606). Ce diocèse avait déjà été gouverné par deux poètes : Pierre Du Val (1545-1563) et Claude de Morenne (1601-1606); aussi les fidèles ne durent-ils pas être surpris d'avoir pour pasteur un disciple des muses.

M. Ch. a pris pour base de sa réimpression l'édition de 1620, qui est la plus complète; nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir indiquer, en tête de chaque pièce, le recueil où elle a paru pour la première fois. On peut, à la vérité, suppléer à cette lacune en se reportant à la *Bibliographie;* mais les notes éloignées du texte compliquent la tâche du lecteur. Cette bibliographie, qui termine le volume, est traitée avec beaucoup de soin; nous y avons pourtant remarqué plusieurs omissions. Les premiers vers imprimés de Bertaut que nous ayons rencontrés sont ceux qui figurent dans le *Tombeau de Ronsard* (1586); or, ce recueil n'est cité

ni à la p. 120, ni à la p. 528. M. Ch. ne mentionne pas non plus le *Tombeau de M. Bertaut, evesque de Seez* (Paris, 1611, in-8 de 8 pp.), poème très rare, signé : Tartière [1].

L'éditeur a respecté avec raison l'orthographe de son auteur; il n'a même pas voulu distinguer les *u* et les *v*, les *i* et les *j*, suivant l'usage moderne; aussi sommes-nous surpris qu'il ait laissé les typographes introduire sans motif des *u* majuscules qui font le plus mauvais effet :

AV ROY
POUR LE CONUIER DE REUENIR A PARIS (p. 38),
CHANT NVPTIAL
SUR LE MARIAGE DU ROY ET DE LA ROYNE (p. 45).

M. Chenevière, de crainte de grossir démesurément son volume, s'est montré très sobre dans ses notes. Nous aurions volontiers sacrifié quelques observations purement grammaticales au profit des annotations historiques. Nous aurions surtout désiré que les noms propres, assez peu nombreux dans les œuvres de Bertaut, fussent relevés dans une table spéciale; mais ne chicanons pas l'éditeur pour ces détails, et remercions-le d'avoir mis entre nos mains un poète vraiment digne d'être connu.

Émile Picot.

340.— **Livre de l'institution de la femme chrestienne tant en son enfance que mariage et viduité aussi de l'office du mary** *nagueres composez en latin par Jehan Loys Vives et nouvellement traduictz en langue françoyse par* Pierre de Changy, escuyer, avec préface et Glossaire, par A. Delboulle. Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1891, in-16 de xvi-392 p. Tirage à 475 exemplaires dont 20 sur Japon, 30 sur Wathman, 425 sur Rives, à la forme.

On ne sait pas grand'chose de Pierre de Changy et de sa famille. Malgré d'actives recherches, malgré de nombreux appels adressés « un peu de tous côtés et à des hommes aussi savants qu'obligeants », M. Delboulle, dont je vais résumer l'agréable préface, n'a pu presque rien ajouter aux maigres renseignements fournis par du Verdier, Moréri, l'abbé Papillon et quelques autres bibliographes. Il rappelle que les Changy furent d'abord attachés à la maison du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon; il croit reconnaître l'aïeul de Pierre dans le vaillant chevalier Michault de Changy, mentionné si honorablement par le chroniqueur Chastellain [2], et le père de ce même Pierre dans Jean Andras, écuyer, seigneur de Changy, qui vivait, selon d'Hozier, en 1491; il nous apprend

1. Biblioth. de M. le duc de La Trémoille.

2. Ce Blangy était le même sans doute, comme l'a conjecturé M. Émile Picot, qui fut mis par Antoine de la Sale, l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles*, « au nombre de ces conteurs qui amusaient de leurs joyeux devis la cour du duc Philippe-le-Bon, ce qui prouve qu'il était aussi brave que bien *enlangagié*, comme on disait en ce temps là. »

ensuite, d'après une des pièces liminaires du volume de 1542 [1], que Pierre guerroya longtemps et qu'atteint, dans sa vieillesse, de mille infirmités, il voulut se consoler de ses ennuis et de ses souffrances en traduisant pour ses filles le traité célèbre de Louis Vivès qu'il appelle « homme éloquent ». [2] Déjà, étant plus jeune, P. de Changy s'était diverti, au milieu des camps, [3] à mettre en français quelques extraits de Pline l'Ancien qui parurent sous le titre de *Singularitez de Pline* [4]. M. D. n'a pu retrouver la date exacte du décès de notre traducteur mise par les uns en 1553, par les autres en 1563. Du reste, au point de vue bibliographique comme au point de vue biographique, on nage, pour les Blangy, en pleine incertitude. Brunet prétend que les ouvrages de Pierre auraient été publiés, après sa mort, par son fils Blaise, curé d'Epoisses, auteur de l'*Histoire authentique de l'Escuyer Girard et damoiselle Alyson, contenant l'honneur, fidélité et intégrité des dames* (Lyon, 1545, in-8°); mais on voudrait savoir, remarque M. D. (p. VIII), sur quels documents il appuie cette affirmation. Brunet n'a pas connu la première édition de l'*Institution de la femme Chrestienne*, celle dont notre collaborateur donne aujourd'hui le texte (Paris, Jacques Kerver, 1542). L'auteur du *Manuel du Libraire* cite une autre édition par Jacques Fezandat, pour Jacques Kerver, (1543, petit in-8°) avec un titre un peu différent et plus alléchant : *Livre très bon, plaisant et salutaire de l'institution*, etc. Quoique l'ouvrage ait eu plusieurs autres éditions, il est néanmoins devenu fort rare, et, comme il est aussi fort intéressant, on doit, avec M. D. (p. IX), féliciter M. Lemale « de le remettre au jour, dans son gracieux costume du XVIe siècle, pour la joie de ceux qui aiment les beaux et bons livres ». Il faut aussi féliciter l'habile imprimeur d'avoir choisi un collaborateur tel que M. D. qui s'est montré, dans la *Préface*, si excellent critique, et, dans le *Glossaire*, si excellent philologue. Je ne dirai rien du *Glossaire*, entièrement digne de l'auteur des *Matériaux* [5],

---

1. *Symonis Romyglaei Andegavensis ad lectorem carmen.* M. D., qui s'est imposé le pénible devoir de ne donner aucune note, nous aurait peut-être appris quelque particularité sur le poète angevin, lequel n'a pas d'article dans cet inappréciable *Dictionnaire biographique de Maine-et-Loire*, où les omissions sont aussi rares que les erreurs.

2. Pour *ses filles*? Est-ce une distraction de l'éditeur? La traduction est adressée (p. 13) : « A Marguerite, *ma fille.* »

3. Aujourd'hui nos généraux en retraite charment leurs loisirs en traduisant... je veux dire en estropiant, Horace. Ces vieux guerriers rendent au poète les blessures qui leur ont jadis été faites.

4. M. D., qui a vu un exemplaire de ce rarissisme bouquin à la bibliothèque de Rouen, n'en donne pas la description et n'en indique même pas la date, en quoi il imite l'auteur du *Manuel du Libraire* se contentant de mentionner les *Extraits de Pline le naturaliste.* Cette omission étonne de la part d'un des meilleurs rédacteurs de la *Revue critique*, où la précision la plus rigoureuse possible a toujours été en honneur. Apportons partout les bonnes habitudes de la maison : Souvenons-nous tous que nous appartenons au *régiment de Champagne.*

5. On y remarquera les mots *Contractation* (attouchement. Manque dans les dictionnaires), *Crustulle* (enduit, fard. Godefroy donne crostule, mais avec un autre sens),

mais je reviendrais à la *Préface,* pour en citer un passage qui donne une séduisante idée de la traduction de Changy et qui mettra nos lecteurs en appétit (p. IX-X) :

« Cette traduction est presque une œuvre originale, en ce sens que Pierre de Changy abrège, supprime les longueurs du texte, dont il *prend le commun,* c'est-à-dire les idées principales, et prête ainsi au judicieux, mais un peu verbeux latiniste du XVI[e] siècle, cette naïveté, cette bonhomie qui s'accorde si bien avec le savoureux langage du vieux temps. Il a des tours heureux, des expressions pittoresques, un peu crues parfois, que ne rencontrent presque jamais ni Mayerne Turquet, ni Linocier qui, après lui, ont traduit textuellement Loys Vivès. Souvent il ajoute à l'original des traits charmants comme ceux ci : *La bonne fille se doit rendre obeissante sans murmurer, hongner, respondre, fumer, ou dire patenostres de cynge. — Une couleur fait les joues vermeilles, l'autre les lèvres corallines. Lorsque tu es ainsi deffigurée, Dieu ne te cognoist point entre ses brebis, tu as falsifié sa monnoye.* — On chercherait inutilement dans Vivès ce joli passage sur la femme savante : *Aussi ne contrefera son langage par termes exquis, pour se vouloir montrer savante, et l'avoir apprins par la lecture des livres, car son tenuissime cerveau ne peult comprehendre d'entrer en eloquence, et en usant d'aucuns termes terminisans* [c'est-à-dire recherchés], *semblera que les clercs luy ayent soufflé en l'oreille par le vent de Zephirus, qui tendra plus à derision que a louenge.* »

M. D. n'a pas trop vanté le charme naïf de la traduction de Changy. Il n'est pas un seul des cinquante chapitres de l'ouvrage qui ne soit un régal pour les plus délicats. Voici, pour ne prendre qu'un seul exemple, quelques lignes d'une grâce piquante (p. 32) que l'on peut rapprocher des lignes citées par M. D. :

« Plus est deturpee la main de la vierge de la tendre à homme legierement que de la maculer de quelque saulse... J'ay veu en Espaigne et en Gaule faire bonne estime et reputation des filles, femmes et brux, et estre tenues moult chieres et aymees pour les viandes qu'elles sçavoient apprester : et par le contraire, autres inutiles hayes et desextimees, pour ce qu'elles ne se vouloient empescher ou entremettre du faict de la cuysine, et se excusoient que de tel art ne sçavoient riens. Aussi sera honneste à la jeune fille de cultiver herbes et violettes es courtils et jardins selon

---

Deosculation (baiser. Absent des dictionnaires), *Desviateur* (celui qui égare. Même observation), *Ennunciatif* (qui révèle. Manque en ce sens dans Littré, La Curne, Godefroy), *Meslouer* (désapprouver. Exemple antérieur à tous ceux que cite Godefroy) ; *Napleux* (qui est atteint du mal de Naples, mot qu'on ne trouve nulle autre part) ; *Noverque* (marâtre, mot oublié par La Curne, par Godefroy); *Parmesler* (mêler tout à fait. On ne connaissait qu'un seul exemple, du XII[e] siècle, indiqué par Godefroy); *Pasdane* (objet de toilette qui n'a pas encore été défini); *Perseverité* (persévérance. Un seul exemple dans Godefroy avec le sens d'*obstination*); *Revocquer* (éloigner, détourner. Sens qui manque dans les dictionnaires); etc.

leur vacation et exercice, pour les induire par après à meilleur et plus grant besongne. »

Il y aurait à signaler, en certains chapitres scabreux (sur la *virginité*, sur le *mariage*, sur *la continence de la veuve)*, la chaste hardiesse, les singuliers bonheurs d'expression à la François de Sales, du père de famille qui veut que, dans les pages qu'il offre à sa fille, cette dernière puise « plusieurs bons et utiles renseignements » et augmente ainsi sa « vertu et renom ». Toutes ces perles rendent bien précieuse la traduction tirée de l'oubli par M. Delboulle. Le public lettré auquel il la présente la recevra avec une double joie, car *si un bon livre est un bon ami*, comme le rappelle l'éditeur à la fin de sa *Préface*, un livre qui est à la fois bon et beau est un *ami parfait*.

T. de L

---

341. — Godefroy Cavaignac. **La formation de la Prusse contemporaine**, ses origines, le ministère Stein, 1806-1808. Paris, Hachette, 1891, in-8°, viii et 510 p.

Ce livre considérable, un des plus attachants et des plus instructifs que nous ayons lus depuis longtemps sur l'histoire étrangère, comprend seize chapitres qui se valent tous ou presque tous par l'étendue des informations, comme par la profondeur et l'originalité des vues, par la vigoureuse clarté de l'exposition. M. G. Cavaignac étudie d'abord la formation politique de l'État prussien, les caractères du pouvoir monarchique; il montre, avec Isaacsohn et Bornhak, que les diverses provinces reçoivent au xviiie siècle une organisation assez uniforme et par suite une sorte d'unité nationale; il montre ce qu'est alors le despotisme éclairé; puis, pénétrant dans la constitution intime de la société prussienne, dégageant les traits généraux du régime de la propriété, il prouve que le paysan, serf ou non, appartenait toujours à quelqu'un, et que Frédéric II, malgré tous ses efforts, n'a pu guère modifier cette servitude agraire, qui est « en quelque sorte la rançon abandonnée à l'aristocratie foncière en échange du pouvoir politique dont elle a été dépouillée » (p. 79). Droysen et Treitschke assimilent l'autorité absolue des Hohenzollern à une magistrature populaire, ils prétendent que le pouvoir monarchique était un arbitre et comme un représentant des classes populaires, et qu'il a fait beaucoup pour les progrès de l'égalité sociale. M. C. les réfute, souvent par eux mêmes, et fait voir que la constitution de la propriété rurale en Prusse était bien moins conforme aux idées de justice sociale qu'en France et que les misères de la classe agraire sont une des principales causes de l'effondrement de 1806. « L'aristocratie faisait aux yeux de Frédéric la force de l'État; la própriété foncière et son régime, tel qu'il s'était constitué en Prusse, faisaient la force de l'aristocratie; cette double idée au service de laquelle les rois mettaient tous les moyens d'action du pouvoir le plus absolu, aboutissait à la constitution d'une

caste qui enserrait, dans l'immutabilité d'une organisation fermée, non seulement les personnes et les familles, mais les terres et le sol lui-même; cet État qui offre le type du gouvernement personnel le plus intrusif, le plus étouffant, est en même temps un État féodal » (p. 83 et 97). Quant à la bourgeoisie, à la population urbaine, elle n'a ni indépendance municipale, ni vie politique, ni action commune; elle a été « réduite sans réserves et sans restrictions » par Frédéric Guillaume et le grand Electeur (p. 108-109). Tel est l'ancien régime. M. C. en décrit la visible décadence : Frédéric II avait concentré en lui-même toute connaissance et toute direction; après lui, le pouvoir passe à des agents subalternes; au gouvernement personnel se substitue le gouvernement de cabinet; les tendances provinciales se manifestent; l'autorité souveraine s'affaisse; tous les ressorts, excessivement tendus, se relâchent; l'administration est impuissante, vénale. C'est que non seulement Frédéric-Guillaume II fut un esprit mobile, et Frédéric-Guillaume III, un indécis; mais, comme le remarque ingénieusement M. C., ces deux rois subissaient l'influence du milieu : la Prusse n'échappait pas à l'évolution sociale du XVIIIe siècle, et elle aurait dû suivre cette évolution d'une allure plus alerte (p. 128). Par malheur, son aristocratie, la caste à laquelle la royauté prussienne avait sacrifié le développement de la nation, ne pouvait ni agir ni rien diriger; elle tenait à ses privilèges et les gardait obstinément; elle écartait passionément les idées nouvelles. M. C. nous la montre au vif dans un court et beau portrait de Marwitz et de Hoym. « Sans activité et sans éclat dans l'administration; en proie, dans l'armée, à l'esprit de routine et d'intrigue; dissipatrice sur ses terres, corrompue partout, elle est devenue odieuse à tous par sa tyrannie, son arrogance et son incapacité; plus le rôle qui lui a été fait, a été prépondérant et exclusif, plus les désastres devront apparaître et apparaîtront, en effet, comme la banqueroute de la classe privilégiée » (p. 140). Et toutefois, la décadence n'est pas irremédiable; au sein même de cette décadence se formait le personnel qui devait refaire l'État; d'une administration inerte et corrompue allait sortir le personnel de la réforme qui fonderait la grandeur de la Prusse; l'administration, dit très bien M. C., en était arrivée à se considérer comme étant au service de l'intérêt général presque autant qu'au service du monarque; elle se recrutait elle-même par une sorte de cooptation; elle avait attiré à elle des hommes de premier ordre; elle était inamovible; et ainsi, quoique hétérogène, l'État prussien devenait la patrie morale des Allemands, le refuge de l'activité politique. D'ailleurs, l'administration prussienne était accessible aux idées nouvelles; la Révolution française détermina des tentatives de réformes qui n'aboutirent pas, mais le problème agraire fut abordé de 1799 à 1806 sur les domaines royaux où les serfs se virent affranchis de la corvée, et — du moins dans les Marches et le Brandebourg — devinrent propriétaires de leur tenure (p. 158-159). On essaya même, en 1799, de supprimer le servage sur les biens nobles. Déjà la population rurale se

soulevait ou se plaignait très haut en certains endroits, et M. C. consacre deux pages intéressantes (p. 166-167) à cette propagande révolutionnaire que les *Winkelschriftsteller* « petits scribes de campagne, agents d'affaires ou conseillers occultes » encourageaient dans les campagnes. Mais l'aristocratie foncière, loin de se prêter aux essais de réforme sociale, ou même de les approuver platoniquement, protestait violemment, et y avait-il en Prusse un tiers état, assez formé et politiquement instruit, pour se faire l'interprète des revendications de la population rurale? La Prusse ne pouvait donc réaliser par elle-même la réforme. M. C. n'oublie pas pourtant le mouvement intellectuel dont Berlin était le centre; mais, après avoir cité tous les grands noms, il fait justement observer que ce mouvement n'était pas politique : « à la fois individualiste et cosmopolite, dit-il en termes frappants, l'Allemand de la fin du XVIII[e] siècle ne conçoit pas entre la famille et l'humanité cet intermédiaire qui est l'État; l'Allemagne offre alors à la fois le spectacle d'un développement littéraire incomparable et de l'incapacité politique la plus éclatante» (p. 189). Cependant, le temps marchait; les événements extérieurs mettaient fin à la domination des illustres écrivains; Gœthe restait seul; la Révolution, victorieuse par les armes, contraignait l'Allemagne à sortir de sa torpeur et à prendre conscience d'elle-même; l'Allemand vit la situation unique de la Prusse et la forte constitution politique de cet État qui, « sans avoir répudié la sentimentalité nationale, y ajoutait étrangement la rudesse, la brutalité, le génie pratique de la race » et il alla vers cet État « pour lequel il éprouvait l'éloignement mêlé d'attrait qu'inspire la force aux impuissants » (p. 194). Sans doute, à ce moment même où l'Allemagne sentait le besoin d'un appui, cet appui s'écroulait; le *rocher de bronze* tombait en poussière; mais il y avait en Prusse des germes d'avenir, et l'inévitable Iéna fut suivi d'un inévitable effort de réorganisation. Si affreuse que fut la déroute, si profonde que fut la démoralisation, on ne doit pas oublier que la Prusse « où l'œuvre de la civilisation avait été plus retardée et plus ardue, avait conservé plus marqué le cachet de l'individualité nationale; l'attitude de la reine, l'exaltation patriotique de ce monde si frivole et si léger qui entourait le prince Louis-Ferdinand, le rôle de Hardenberg dans la politique extérieure, étaient autant de symptômes d'une existence nationale; «il y avait, derrière la façade vermoulue de cet édifice suranné, le noyau latent d'une nationalité que l'occupation étrangère devait achever de former » (p. 255). Aussi, malgré le roi, malgré la crise ministérielle de la fin de 1806, malgré l'éloignement de Stein, une révolution se produit dans le gouvernement de la Prusse : le roi doit, en dépit de tout, compter avec l'opinion ; Hardenberg, un instant renvoyé, revient tout puissant, renverse Zastrow, et force le gouvernement personnel à capituler ; déjà apparaît l'esprit de résistance, s'allume la guerre de partisans, Götzen se bat en Silésie, Gneisenau et Nettlebeck défendent Colberg, et à Eylau, Scharnhorst ébranle un instant le corps de Davout. Bientôt,

après Friedland et Tilsit, arrive Stein que Napoléon conseillait de prendre à la place de Hardenberg; il est le seul homme qui puisse par ses défauts autant que par ses qualités et par l'âpreté même de son caractère, par la trempe de sa volonté, faire face à la situation, commencer ce qu'on appelait la révolution d'en haut; il exerce la dictature; il fait signer l'édit du 9 octobre 1807 qui supprime le servage, l'ordonnance du 28 octobre 1807 qui supprime la sujétion héréditaire sur les domaines royaux, celle du 27 juillet 1808 qui confère aux paysans des domaines prussiens le droit de propriété. En même temps a lieu la réforme militaire entreprise par des hommes qui, pas plus que Stein et Hardenberg, n'appartiennent de naissance à la Prusse; Scharnhorst et Gneisenau, chez lesquels l'idéalisme et les conceptions aventureuses n'excluent pas l'esprit pratique. Mais que d'opposition rencontrent les réformateurs! Enfin, paraissent les ordonnances des 3 et 6 août 1808; elles ne renferment que des demi-mesures; il n'y a pas encore d'armée nationale, et l'accès du corps d'officiers ouvert à toutes les classes sociales est une conquête plus théorique que réelle; mais la condition du soldat s'adoucit, le recrutement des mercenaires n'existe plus, et Scharnhorst, tout en réduisant l'effectif des compagnies, imagine d'appeler successivement les cantonistes, demeurés dans leurs foyers, à s'exercer durant un mois au régiment; ces soldats d'un mois, les *Krimper*, doivent constituer le plus réel élément du mouvement national. La réforme administrative s'exécute en même temps que la réforme agraire et celle de l'armée; mais Stein n'ose la pousser à fond; il n'ose, malgré tout ce qu'il y avait en lui d'impérieux et d'autoritaire, supprimer le droit de police seigneuriale et, en effet, avant de briser le pouvoir administratif de l'aristocratie foncière, ne fallait-il pas briser son autorité sociale? (p. 425). En revanche, l'ordonnance municipale du 19 novembre 1808 qui donne le droit électoral à tout citoyen possédant un fonds quelconque dans la ville ou un revenu annuel de 150 thalers, opère une considérable révolution politique. Mais Stein avait contre lui les partisans de la soumission à tout prix, les intrigants de cour, les ambitieux déçus, tous ceux qui le traitaient, lui et les siens, de jacobin, qui craignaient la politique révolutionnaire et qui, au besoin, s'appuyaient sur Napoléon, sur le vainqueur; Hardenberg lui-même voulait que Stein fût écarté, afin de poursuivre comme but suprême, l'affranchissement de la domination française, en évitant toute apparence de provocation, en repoussant les appels que Stein proposait de faire à la nation. Stein, d'ailleurs condamné par Napoléon, quitta le ministère. M. C. a jugé son œuvre comme il faut la juger, sans exagération ni parti pris. Il prouve que Stein n'obtint que des résultats restreints; Stein avait un programme, mais il ne l'a pas réalisé; il n'a pas apporté l'affranchissement social; il n'a pas arraché aux propriétaires des biens nobles leurs pouvoirs politiques; il a laissé l'aristocratie foncière écraser le paysan; « en dehors des domaines royaux, l'édifice royal était à peine entamé par

les ordonnances de Stein » (p. 484). L'énergique et rude ministre a dominé toute la crise et incarné toute une politique; mais aujourd'hui encore on donne à ses idées beaucoup plus de netteté, de portée qu'elles n'en eurent jamais dans son esprit. Ce n'était pas du tout un révolutionnaire ; s'il préparait l'insurrection, s'il voulait la mettre aux voix dans une assemblée des représentants de la nation, s'il favorisait le développement des sociétés secrètes, il se montrait hésitant et timide dans ses réformes sociales : et, de fait, n'eût-il pas fallu refondre complètement la société prussienne? Voilà ce que démontre nettement M. C. Et de là, la grande idée qui gouverne son livre. Les historiens prussiens veulent que la Prusse ait accompli pour elle-même, à elle seule, l'œuvre de la Révolution et qu'elle ait même eu, pour ainsi dire, sa Révolution à elle, dans la période de réformes intérieures qui suivit Iéna et Tilsit. Ils méconnaissent presque toujours l'influence prépondérante que la Révolution française a exercée sur les destins de l'Europe. Mais qu'a donc fait Stein? On l'a vu, il a reculé devant la tâche que la Révolution avait accomplie. Quant à Hardenberg, dont les conceptions sont plus larges et les vues plus hautes, il personnifie l'influence de notre Révolution sur la Prusse; il a devancé Stein et son assidu collaborateur Schön par la législation de 1811 qui fut son œuvre propre; il a proclamé dès le début que les principes mêmes de la Révolution française devaient diriger la régénération de l'État prussien, et, au mois de septembre 1807, dans un rapport remarquable au roi, il écrit : « La force des principes de la Révolution est telle, et ils sont si généralement reconnus et répandus, que l'État qui refusera de les accepter, sera condamné à les subir ou à périr. Napoléon suit ces principes sur des points essentiels. Des principes démocratiques dans un gouvernement monarchique, telle me paraît être la formule appropriée à l'esprit du temps » (p. 339-343). Enfin, Gneisenau et les chefs militaires ne comprennent-ils pas le rôle des éléments purement moraux dans la puissance et les succès des nations? Ne sont-ils pas pénétrés des exemples de la Révolution et imbus de son esprit? « La Révolution, dit Gneisenau, a mis en œuvre la force nationale tout entière du peuple français, et, si les États européens veulent rétablir les anciens rapports des nations entre elles et l'équilibre qui en résultait, il faut qu'ils puisent aux mêmes sources. » (p. 407) — Tel est le livre de M. C., retraçant dans ses lignes essentielles l'organisation de la Prusse, telle que l'avaient faite les Hohenzollern, exposant la crise de 1806 à 1808 et ses péripéties dramatiques, recherchant et discutant les jugements qu'on a portés en Allemagne sur l'évolution intérieure de la France. On y trouve, non seulement des portraits fouillés, comme celui de Stein, celui de Hardenberg, celui de Frédéric Guillaume III, que l'auteur juge, non sans raison, un monarque faible, irrésolu, incapable de résolution vigoureuse, ami des atermoiements, toujours disposé à courber la tête sous la puissance des événements; non seulement de solides et vigoureux tableaux d'ensemble, comme celui de

la politique extérieure de la Prusse avant Iéna et de ses vicissitudes qui s'expliquent plus encore par son développement intérieur que par le tempérament du roi (p. 220-221), ou des origines du parti national, ou encore de la situation des territoires occupés par les Français ; non seulement une étude minutieuse de cette question agraire qui domine toute la politique intérieure (p. 157) ; mais toute cette suite de faits et de jugements se déroule et s'étend d'un bout à l'autre du volume, durant près de cinq cents pages, avec clarté, avec logique. M. C. — dont le coup d'essai est vraiment un coup de maître — possède complètement son sujet ; il a lu et dépouillé tous les historiens allemands et les mémoires de l'époque ; il résume de la façon la plus lumineuse ce qu'ont dit avant lui tant d'écrivains attirés par ce sujet intéressant des causes de la prépondérance de la Prusse en Allemagne ; pas un texte de quelque importance, on peut le dire, ne lui a échappé, et il pousse la conscience à tel point qu'il cite souvent au bas des pages, en allemand, la phrase ou le mot décisif. On saura le plus grand gré à M. Cavaignac d'un travail si considérable qui lui a coûté sûrement plusieurs années, et nos lecteurs féliciteront avec nous le jeune et vaillant érudit d'avoir repris à son tour avec une si courageuse persévérance et à son point de vue personnel, au point de vue français, l'œuvre des érudits d'outre-Rhin et, tout en exposant dans ses moindres détails l'organisme prussien, tout en retraçant le travail patient et silencieux qui prépara cet édifice fortement cimenté de la monarchie de Brandebourg, tout en mettant sous nos yeux les origines, la formation intérieure et les caractères particuliers de l'État frédéricien, aussi bien que les causes et les incidents de sa chute momentanée, d'avoir montré que l'école historique allemande n'est pas toujours impartiale, qu'elle se laisse souvent égarer par les tendances nationales, et qu'elle oublie trop volontiers les origines de la situation actuelle qui, comme l'a dit récemment Guillaume II, datent de l'époque de la Révolution française [1].

A. CHUQUET.

---

342. — Le P. Fred. ROUVIER. **Saint François-Xavier,** Apôtre des Indes de la Compagnie de Jésus.

343. — **Trois apôtres de la Nouvelle France,** les PP. Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lalemant de la Compagnie de Jésus. Lille, Société Saint Augustin s. d.

La Compagnie de Jésus a fourni d'illustres missionnaires et de glorieux martyrs. Le P. Rouvier a raconté pour l'édification des âmes l'histoire de quelques-uns de ces apôtres. Pour l'édification seulement : il n'a cure de l'instruction. Ces petits livres n'apprendront donc rien à personne.

1. L'appendice renferme des lettres (de Clarke, de Soult, de Hardenberg) et des documents qui font connaître l'état des esprits en Prusse et notamment les impressions des Français.

Saint François-Xavier a inspiré de nombreux panégyristes. L'auteur ne recourt qu'aux biographies des PP. Torsellini et Bouhours. Il eût pu consulter l'édition des *Lettres* de M. Léon Pagès, publiées en 1854. Mais c'eût été peine perdue. Le P. R. a narré la carrière de son héros, sans oublier le plus petit miracle. Il ne s'est point soucié de la commenter par des explications historiques ou des identifications géographiques, qui eussent éclairé l'intelligence sans atténuer la foi du lecteur.

Les Apôtres de la Nouvelle France nous intéressent davantage. Ils ont travaillé pour la France. Mais le P. Rouvier est peu touché de l'œuvre patriotique qu'ils ont tentée. Il voit en eux le chrétien et le prêtre plus que le Français. Il n'extrait de leurs mémoires et relations rien qui nous renseigne sur l'état de la Nouvelle France, sur le régime et les mœurs des tribus indiennes. Le missionnaire tient toujours le premier plan et remplit tout le cadre. On eût tiré de là une utile contribution à l'histoire de la colonisation française.

Mais c'est de l'hagiographie et non de la biographie; et ce genre exige l'absence de critique. Ces récits de martyres se présentent sous un joli format, imprimés sur papier riche en caractères élégants; toilette plus digne d'un sujet léger et mondain.

A.

---

44. — Jules Thomas. **Principes de philosophie morale** suivis d'éclaircissements et d'extraits de lectures conformes aux programmes de l'enseignement secondaire spécial, etc. Paris, Alcan, 1 vol. in-8. 364 p. 1890.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire des doctrines enseignées dans l'Université de France pourront constater, en lisant le livre de M. Thomas, qu'une nouvelle évolution, depuis longtemps prévue, s'y est produite. Après le spiritualisme éclectique de Cousin et de ses disciples est venu le spiritualisme idéaliste de MM. Ravaisson et Lachelier... A son tour le « spiritualisme phénoméniste » de MM. Renouvier et Pillon a fait de nombreuses recrues. Mais la disparition de la *Critique philosophique* semble indiquer que les progrès se sont arrêtés. Peut-être la philosophie universitaire en viendra-t-elle, enfin, comme la philosophie contemporaine, à être surtout et avant tout scientifique.

F. Picavet.

Le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

A Monsieur le Directeur de la *Revue Critique*,

Le numéro du 15 juin de la *Revue critique* contient sur le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Arsène Darmesteter et Thomas, un article signé D. qui débute par les lignes suivantes :

« Il y a quarante ans que M. Hatzfeld travaille à ce Dictionnaire :

« c'est lui qui en a conçu le plan, qui en a amassé la plupart des « matériaux, c'est lui encore qui les a coordonnés avec cette logique « serrée, cette méthode rigoureuse qui distinguent son enseignement. » Suivent quelques phrases élogieuses pour les deux collaborateurs successifs de M. Hatzfeld, qui, au cours de l'article, paraît seul, comme l'esprit directeur et l'auteur principal de l'œuvre.

Je regrette que l'auteur de cet article ait cru avoir à faire la part des divers collaborateurs dans une entreprise qui, dans la pensée des auteurs, devait se présenter au public et à la science, avec le caractère élevé d'une œuvre une et où la fusion des efforts arrivait presque à l'anonymat. Je regrette que, s'étant cru autorisé à faire ce départ, il ne se soit pas adressé, pour éclairer sa conscience, soit à M. Hatzfeld, soit à M. Thomas, soit au frère d'Arsène Darmesteter, et qu'il ait reporté, de son autorité privée, à M. Hatzfeld, dont la loyauté ne peut être que blessée de cet excès de zèle, la part maîtresse dans l'originalité de l'œuvre. J'ai, dans la biographie de mon frère [1], rendu assez éclatante justice aux talents de M. Hatzfeld et à son droit de priorité dans le projet du Dictionnaire, pour qu'on ne puisse m'accuser de vouloir grandir la part de mon frère aux dépens du collaborateur survivant, qui achève vaillamment, avec l'aide de M. Thomas, la revision et l'impression de l'œuvre faite en commun. Mais j'ai suivi de trop près l'histoire du Dictionnaire, et je sais trop bien ce que mon frère y a jeté de sa pensée, de son âme et de sa vie pour permettre à M. D. de le réduire au rôle de servant de la pensée d'autrui.

Un juge plus au courant que le critique inconnu, M. Hatzfeld, disait sur la tombe de mon frère : « Le vaste travail que nous poursuivions en commun depuis tant d'années et auquel il se consacrait avec d'autant plus d'ardeur qu'il se sentait plus atteint, est presque achevé, grâce à Dieu, et, s'il ne peut recevoir de son précieux concours le dernier perfectionnement que nous en attendions, il gardera la marque ineffaçable de cette belle intelligence. »

Cette « marque ineffaçable », l'auteur de l'article l'aurait aisément reconnue, s'il était un peu philologue et psychologue : je demande la permission de la mettre en lumière, puisqu'il ne l'a pas fait. Je n'ai pour cela qu'à résumer l'histoire de la collaboration de mon frère, telle que je l'ai écrite dans les *Reliques scientifiques*.

Il y a vingt ans, vers 1871, M. Marguerin, directeur de l'École Turgot, proposa à mon frère de collaborer à un nouveau dictionnaire de la langue française. « Un des membres les plus distingués de l'Université, M. Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand, avait été conduit par le maniement du dictionnaire de Littré [2] à la conclusion que, mal-

1. Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*, recueillies par son frère, 1890.

2. Les chiffres coûtent peu à l'imagination échauffée de M.D. et les quarante ans de travail de M. Hatzfeld lui donnent la priorité sur Littré même, dont la publication n'a commencé que vers 1867. — Mieux vaudrait un sage ennemi.



gré l'immense progrès réalisé par cette grande œuvre, le problème de la lexicographie française n'était pas encore résolu; que, si l'historique des formes était fondé, le classement des sens restait à faire; que des classements qui donnent pour un mot cinquante ou soixante sens ne peuvent être ni scientifiques ni pratiques : qu'un mot a seulement un ou deux sens, qui peuvent se dédoubler en sens propre et sens figuré, et que les acceptions innombrables données par les lexiques ne sont que les applications du sens premier : il pensa donc qu'il y avait place, même après Littré, pour une œuvre nouvelle qui ferait l'ordre dans le chaos des sens. » Il présenta son idée à l'éditeur Delagrave, qui l'accepta : mais il avait besoin d'un collaborateur qui l'aidât à mettre en œuvre son idée et qui se chargeât de la partie historique. Mon frère, encore inconnu et qui débutait alors dans les études romanes, accepta avec plaisir une offre si flatteuse, qui lui permettait de passer en revue tout le matériel de la langue. Les deux collaborateurs se mirent à l'œuvre dès 1871. Dans les débuts, l'influence de M. Hatzfeld fut prédominante. « M. Hatzfeld, homme d'un goût fin et délicat, connaissait admirablement la littérature classique, et, ce qui est plus, était doué d'un esprit de logique et d'analyse des plus rares : c'était l'esprit classique dans sa perfection, mais avec une ouverture et une souplesse qui n'est point toujours le privilège de l'esprit classique. » Je vois encore dans ces débuts mon frère tout émerveillé de l'art avec lequel son collaborateur ramenait à un ou deux sens le chaos des acceptions entassées dans les lexiques. Mais les trois années que devait durer le travail se passèrent bien vite sans en voir l'achèvement et, à mesure que mon frère, à la sévère discipline de la philologie romane, prenait conscience de la méthode historique et de ses nécessités, il reconnut que la méthode suivie n'était point la vraie; il reconnut « que le classement logique ne répond « à la réalité des faits que dans les mots dont le sens essentiel n'a pas « changé; que dans les mots les plus intéressants pour l'histoire et la « psychologie, ceux qui ont marché, la méthode logique peut aboutir à « des classements ingénieux et commodes, mais court le risque de créer « un ordre qui n'est point celui des choses, car la logique de l'esprit « n'est point toujours celle des faits. » Il fallait donc appliquer au classement des sens la méthode historique dans toute sa rigueur : c'est en elle que consiste l'originalité profonde et féconde du nouveau Dictionnaire, venant après celui de Littré qui, en fait, n'avait appliqué cette méthode qu'au classement des formes et à l'extérieur de la langue. Et cette substitution de la méthode historique à la méthode logique, dont celle-là est généralement le contre-pied; cette substitution de l'esprit scientifique à l'esprit classique dans le domaine de la psychologie du langage; cette substitution qui ne pouvait être faite avec succès et avec suite que par un philologue doublé d'un psychologue, c'est là précisément la marque ineffaçable que proclamait la loyauté de M. Hatzfeld et que n'a point reconnue la sagacité de M. D., qui pourtant répète, sans en comprendre

la portée, le mot de M. Paris : « Arsène Darmesteter était un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue. » Cette marque ineffaçable, tous ceux qui ont un peu l'esprit de méthode scientifique, tous ceux qui connaissent l'œuvre de mon frère, depuis son traité sur la *Formation des mots composés* jusqu'à la *Vie des mots*, tous ceux-là la reconnaîtront d'eux-mêmes à chaque page du nouveau Dictionnaire ; et j'aurais cru à peine utile de relever ce déni de justice scientifique s'il ne s'était glissé dans un recueil aussi autorisé que la *Revue critique*.

James Darmesteter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le prince Roland Bonaparte a fait paraître deux brochures intéressantes, l'une intitulée *Démocratie suisse* (article paru dans l'*Événement* du 5 juin 1890), l'autre *Assemblées démocratiques en Suisse* (article paru dans le *Figaro* du 28 mai 1890), ainsi qu'un grand et beau livre *Une excursion en Corse*, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

— M. Joseph du Teil vient de publier chez Picard un petit volume in-8° de 134 pages, intitulé *Le village de Saint-Momelin*. Ce village, situé aujourd'hui au canton de Bourbourg, arrondissement de Dunkerque (Nord), dut sa naissance à un monastère que créa, au VII[e] siècle, l'un des compagnons de saint Bertin. Au moyen âge, il forma une seigneurie que possédait l'abbaye de Saint-Bertin ; on ne sut jamais si cette seigneurie dépendait des états d'Artois ou des quatre membres de la Flandre et de nombreux procès furent engagés à ce sujet. Au traité de Nimègue, le village fut réuni à la France en même temps que la ville voisine de Saint-Omer. M. Joseph du Teil nous raconte cette histoire avec beaucoup de bonne grâce. En appendice, il dresse un inventaire sommaire des archives de cette commune antérieures à 1789.

ITALIE. — On nous envoie une brochure intitulée *Questione litteraria, Vallauri-Garizio* (Torino, tipogr. Fratelli Canonica, 1891 ; 34 pp.). C'est un recueil d'articles de polémique échangés entre les professeurs Vallauri et Garizio, où ils essayent de se prouver mutuellement qu'ils ne savent pas le latin. M. Vallauri est connu depuis longtemps comme un dernier représentant de l'humanisme égaré dans notre siècle. Malheureusement pour lui, il a affaire à forte partie. M. Garizio lui prouve, textes de Cicéron en main, qu'il a tort, qu'il ignore bien des règles de la prose classique et que les méthodes philologiques, qualifiées en Italie comme en France de *teutoniques*, peuvent former en même temps des savants et des latinistes. Cette discussion, dont le ton comme le sujet rappelle les discussions des érudits de la Renaissance, est un curieux épisode de l'histoire de la philologie classique à notre époque.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juin 1891.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 23 juin, que les fouilles entreprises par l'administration italienne au forum de la Paix pour rechercher les fragments du célèbre plan Capitolin sont interrompues et ne seront

reprises sans doute qu'en octobre. La cause de cette interruption, outre la saison avancée, est la nécessité de pourvoir à la consolidation des murs mis à jour par les excavations profondes qu'on a déjà pratiquées. Il faut d'ailleurs se débarrasser d'eaux souterraines qu'on a rencontrées, comme naguère aux fouilles du forum d'Auguste. — Les travaux du Tibre ont donné un nouveau fragment du plan Capitolin, enseveli dans la berge du fleuve en avant du palais Farnèse, comme les deux cents petits fragments retrouvés en ce même lieu en 1888. Ils ont fait découvrir aussi de nouveaux *Cippi terminales*, des années 746 et 747 de Rome. — Cinq cents volumes, dont soixante-dix manuscrits, viennent d'être retrouvés dans un couvent de Franciscains près de Rieti. Les moines, quand la loi italienne les avait forcés de se disperser, en 1860, avaient caché ces volumes sous un plancher. Comme le couvent allait être vendu, récemment, à un particulier, un des moines survivants est venu informer le sous-préfet de Rieti. Quelques-uns des manuscrits remontent aux xe et xie siècles; quatre ou cinq, du xive siècle, ont des miniatures importantes. En somme, la découverte n'offre rien d'une suprême valeur. — On vient de signaler à la *biblioteca Braidense* de Brera, à Milan, un manuscrit de la Divine Comédie qui porte les armoiries de la famille Alighieri. Antérieur à 1337, il pourrait être la première copie de l'original autographe. — Après avoir rendu compte de diverses autres découvertes en Italie et à Rome, M. Geffroy ajoute qu'il a le plaisir d'annoncer à l'Académie le succès des fouilles de M. Jules Toutain, membre de l'École française de Rome, en mission en Tunisie. M. Toutain a découvert, près de Tunis, sur le sommet appelé Bou Kournein, le sanctuaire d'un Baal africain romanisé : *Saturnus Balcaranensis Augustus... Dominus... Deus magnus*. La fouille a déjà donné cinq cents fragments de stèles et d'inscriptions, dont un assez grand nombre offrent un réel intérêt, toute une série de textes absolument intacts, avec plusieurs dates consulaires nouvelles. A la date du 17 juin, la fouille commençait à mettre à jour un des angles de la construction où étaient contenus ces débris. M. Toutain est sans doute en présence des fondations mêmes du temple.

M. Georges Perrot communique une note de M. Wolfgang Helbig, correspondant de l'Académie à Rome, sur la découverte faite en cette ville de l'ensemble des outils dont se servait un artiste qui travaillait à repousser le métal. Les différents poinçons ont été trouvés ensemble, renfermés dans la boîte où les serrait l'ouvrier. Ils sont en bronze et non en fer, mais en un bronze particulier, d'une dureté extraordinaire, que M. Helbig se propose de faire analyser. Le nom de l'artiste, Aemilius Faustus, est gravé sur un des outils, en caractères du dernier siècle de la république.

M. Menant exprime l'espoir que cette découverte, en éclairant la technique de l'industrie du bronze chez les anciens, pourra jeter quelque jour sur les bas-reliefs assyriens de Balawat, qui figurent en grand nombre dans la collection de Clercq. C'est une question encore douteuse de savoir si ces bas-reliefs sont en bronze repoussé ou fondu, ou obtenus par un procédé qui combinait la fonte et le repoussé.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture. Cette croyance, que les actes des martyrs montrent répandue aussi bien chez les anciens chrétiens que chez leurs persécuteurs, a traversé tout le moyen âge et a subsisté aussi longtemps que la torture elle-même. M. Le Blant le montre par des citations empruntées à des textes de toutes les dates, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes.

M. Hamy lit un mémoire intitulé : l'*Œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques*. Il étudie les documents géographiques laissés par les Reinel, célèbres pilotes portugais du commencement du xvie siècle, et les rapproche des renseignements écrits relatifs aux expéditions d'Abreu, de Serrano, etc., dans la Sonde et aux Moluques. En comparant les documents géographiques et historiques, il arrive à suivre pas à pas les Portugais dans ces audacieuses navigations vers l'est qui leur ouvrirent « la route des Épices » et qui, dit-il, « achevèrent la révolution qui déplaça au profit de Lisbonne l'axe commercial de l'Europe ».

M. Héron de Villefosse termine sa communication sur la mosaïque romaine de Saint-Romain-en-Gal (Rhône).

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey Saint-Denys : *Histoire géographique des seize royaumes*, traduite du chinois par Abel des Michels ; — par l'auteur : Schlumberger, *Sceaux et bulles des empereurs latins de Constantinople* (extrait du *Bulletin monumental*) ; — par M. d'Arbois de Jubainville : *On the metrical glossaries of the mediæval Irish* (extrait des *Transactions of the Philological Society*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 juillet — 1891

345. — Charles Huit. **Etudes sur le Banquet.** Paris, Thorin, 1889. 1 vol. in-8 138 p.

M. Charles Huit s'est tout spécialement consacré à l'étude de Platon. Il a suivi, ce semble, une marche excellente en s'attaquant successivement à chaque dialogue pour en déterminer le contenu et l'authenticité, avant de se demander ce qu'était, dans son ensemble, l'œuvre platonicienne.

Les études sur le *Banquet* comprennent : I. la scène du dialogue ; II. les personnages ; III. le plan ; IV. le sujet ; V. la discussion, avec les discours de Phèdre, de Pausanias, d'Eryximaque, d'Aristophane, d'Agathon, de Socrate ; VI. l'esthétique platonicienne ; VII. l'éloge de Socrate ; VIII. date et histoire du Banquet ; IX. conclusion.

Le travail de M. H. est, à l'imitation du Banquet, littéraire et philosophique. On y trouve tout ce qu'il faut pour l'intelligence du texte, car M. H. a mis à profit tout ce qui a été publié en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne [1]. En ce qui concerne la date de la composition, sur laquelle ont eu lieu déjà tant de discussions, M. H. croit que ce dialogue se place entre 387 et 375, vraisemblablement vers 385 ou 384, sous l'impression encore récente de la destruction de Mantinée (193 A) et quelque temps après le Phèdre. On ne trouve rien sur cette question dans le Lysis, dans le Lachès, l'Euthyphron ou l'Euthydème : « tout-à-coup, comme à un brusque détour du chemin, nous sommes introduits dans un monde nouveau, plein de poésie, de réminiscences célestes, de métaphores et d'allégories que crée en se jouant une brillante imagination ». Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est que l'enthousiasme a disparu dans les écrits où il donne une exposition complète et cependant encore fragmentaire de son système. Si le monde idéal subsiste, c'est par la dialectique surtout que Platon veut nous y conduire.

Sur l'histoire du Banquet, il y aurait quelques questions à faire à

1. En même temps paraissaient en Allemagne *Platons Technik on Symposion*, etc. de L. von Sybel ,et les *Akademika* de Dümmler (c. III, *das Gastmahl).*

M. Huit. Est-il sûr que certains romans de chevalerie forment, à l'insu de leurs auteurs, un gracieux commentaire du Banquet? Ne faudrait-il pas plutôt faire appel au néoplatonisme? D'une façon générale, on parle trop vaguement de l'influence de tel ou tel écrivain antique sur les hommes du moyen âge. Il faudrait que, pour chacun d'eux et pour chacun de leurs ouvrages, il y eût une monographie spéciale, qui nous indiquât ce qu'on en a connu et ce qu'on en a utilisé aux différentes époques. C'est ce que d'ailleurs, M. H. a depuis entrepris de faire pour Platon, et déjà les *Annales de la philosophie chrétienne* ont inséré deux articles, où sont résumés les résultats auxquels il est arrivé pour cette intéressante question.

Je n'aime pas beaucoup les rapprochements modernes et je ne vois pas bien comment Platon peut nous fournir des solutions, même partielles, des questions que le développement des sciences et des relations sociales ont entièrement renouvelées. Mais M. H. ne serait pas embarrassé de me montrer qu'il a de nombreuses autorités pour appuyer sa façon d'entendre l'histoire de la philosophie. Il pourrait même me renvoyer à ceux qui n'estiment l'histoire qu'autant qu'elle conduit à juger.

Les Études sur le Banquet venant après celles qui ont eu pour objet le Parménide, le Gorgias, le Philèbe, le Politique, nous font souhaiter l'apparition du Mémoire, couronné par l'Académie des sciences morales, dans lequel M. Huit a donné les résultats auxquels l'ont conduit ses longues et consciencieuses recherches sur Platon.

F. Picavet.

---

346. — Ant. Elter, **De forma urbis Romæ deque orbis anti qui facie dissertatio I et II.** (Progr. univ.) Rome, 1891. in-4°, xx et xxvi p.

L'occasion de ces deux dissertations est le plan de Rome, gravé sur marbre sous le règne de Septime Sévère et fixé contre le mur du temple *Urbis Romae*. On sait que l'on en a retrouvé au moyen âge un certain nombre de morceaux qui sont conservés aujourd'hui au Musée du Capitole; on recherche actuellement les autres, ce qui donne aux dissertations de M. Elter un à propos sur lequel il ne comptait pas. Dans la première, l'auteur établit que l'orientation du plan est une innovation de Septime Sévère; la façon dont Auguste numérota les différentes régions de la ville suppose une carte dont la partie supérieure regarde le Midi; c'est la méthode suivie encore dans la *Notitia* de Constantin. Le plan de Septime Sévère est conçu différemment; le haut regarde l'Est, et la *spina* du *Circus maximus* sert de *cardo*. Dans sa seconde dissertation, M. E. cherche les raisons de ce changement; il les trouve dans les modifications apportées à la topographie de la ville depuis Auguste, à l'importance prise par le cirque et par les palais impériaux accumulés sur le Palatin. Pour terminer, M. Elter, étendant la question aux représentations de l'Italie et même du monde romain, arrive à

établir que, à en juger par les documents géographiques de toute sorte que l'on possède, l'habitude de prendre le midi comme la partie supérieure des cartes était constante à l'époque impériale.

R. C.

---

347 — **Le de Viris illustribus de Pétrarque.** Notice sur les manuscrits originaux suivis de fragments inédits par Pierre de Nolhac. Tiré des Notices et Extraits des ms. de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXIV, 1re partie. Paris, imprimerie nationale, 1890, 92 pp., in-4 (en vente à la librairie Klincksieck).

M. de Nolhac publie le détail de ses découvertes dans les manuscrits de Pétrarque. Dès l'annonce qui en avait été faite dans les comptes rendus de l'Académie, elles avaient excité le plus grand intérêt; l'exposé qu'en fait aujourd'hui l'heureux auteur n'est pas de nature à causer une déception. D'après ces recherches, Pétrarque adopta successivement pour le *de uiris illustribus* trois plans, dont aucun n'a été réalisé complètement.

1° Il conçut l'idée d'un vaste recueil de biographies de tous les hommes illustres, ainsi définis : *quos excellenti gloria floruisse doctissimorum hominum ingenia memorie tradiderunt* (p. 54); ce recueil portait le titre d'*Epitome* et devait comprendre *ex omnibus terris ac saeculis illustres uiros* (Fam. VIII, 3; Fracassetti, I, 420). Il est resté complètement inconnu jusqu'à présent et c'est M. de Nolhac qui a en a retrouvé la seule partie exécutée, dans B. N. lat. 6069 I. Il y a là douze vies nouvelles de héros appartenant à l'antiquité sacrée, orientale ou mythologique (Adam, Noe, Nemroth, Ninus, Semiramis, Abraam, Ysaac, Iacob, Ioseph, de Moise, de Iasone, de Hercule). Le ms. est une copie exécutée après la mort du poète. Le texte doit remonter à la première époque de la vie littéraire de Pétrarque, alors qu'il était encore à Vaucluse.

2° Pétrarque renonça à ce plan immense et limita son travail aux héros de l'histoire romaine; l'ouvrage gardant toujours le titre d'*Epitome*, fut dédié à François de Carrare et resta inachevé. L'élève de Pétrarque, Lombardo della Seta, le compléta et un exemplaire de luxe, avec miniatures, fut offert par le disciple à François de Carrare. M. de N. a identifié cet exemplaire avec B. N. lat. 6069 F. De la simple inspection du ms., il résulte que Lombardo della Seta a écrit, non pas quatre biographies seulement, mais douze, depuis celle de Flamininus. Des considérations accessoires confirment ce fait, matériellement attesté par la disposition du volume.

3° Comme l'exécution du grand recueil (décrit au 2°) n'allait point assez vite, au gré de François de Carrare, ce prince en demanda par avance un résumé à Pétrarque, le *Compendium*, resté inachevé. C'est sous cette forme qu'on trouve le *de uiris* publié dans les éditions complètes de Pétrarque, l'*Epitome* ayant paru pour la première fois dans

son entier en 1874, à Bologne. Le ms. du *Compendium*, offert par Lombardo della Seta à François de Carrare, a été retrouvé par M. de N. dans B. N. 6069 G.

Enfin, deux des biographies, celle de Scipion et celle de César, ont une histoire particulière reconstituée par M. de Nolhac. La biographie de Scipion l'Africain, le héros favori de Pétrarque, se présente en deux rédactions ; la seconde, augmentée presque du double, était inconnue avant que M. de N. la retrouve dans le ms. 6069 F. La vie de César avait été pendant longtemps attribuée à Iulius Celsus, l'auteur de souscriptions dans les mss. de César et sous le nom duquel on trouve cité le *de bello gallico* dès la fin de l'antiquité. Le véritable auteur fut reconnu par notre compatriote Bernard de La Monnoye, mais elle fut publiée seulement en 1827 avec l'attribution exacte. S'il pouvait rester des doutes, ils sont levés par la découverte de M. de Nolhac. Il a, en effet, retrouvé l'*autographe* de Pétrarque dans B. N. 5784.

Ainsi est couronnée la série de ces recherches où le bonheur a récompensé l'habileté. M. de N. termine en donnant le texte des vies nouvellement acquises, à l'exception de celles de Jacob et de Joseph, trop longues pour être présentées autrement que par extrait. On voit par cet exposé combien est important ce fascicule des *Notices et Extraits*. Il éclaire d'une façon singulière la biographie de Pétrarque et nous fait connaître sa méthode de travail. Toutes ces conséquences, soit qu'il s'agisse du caractère particulier des études de Pétrarque, soit que l'on veuille recueillir des données sur ses lectures, n'ont pu qu'être indiquées en passant dans une notice bibliographique. On retrouve, dans ces trop rares et trop courtes remarques, la délicatesse d'observation morale habituelle à M. de Nolhac. Il parle souvent de l'édition à venir de Pétrarque ; à cette édition devrait faire pendant une biographie approfondie. L'homme capable de nous donner ces deux ouvrages, l'« inventeur » de l'autographe du *Canzoniere* sait bien que, pour le moment, il n'aurait peut-être pas besoin d'être cherché en Italie.

Paul Lejay.

---

348. — **Histoire d'Abbeville.** Abbeville avant la guerre de cent ans, par E. Prarond. Paris, Alph. Picard, 1891, in-8 de xxxv-402 p.

M. Prarond s'occupe avec un zèle infatigable, depuis une quarantaine d'années, de l'histoire de son pays natal. Il n'a pas consacré moins de cinquante-sept publications, grandes ou petites, à un sujet qui lui est si cher [1].

---

1. Voir, à la fin du volume, sous le titre de *Pages publiées*, la liste détaillée des ouvrages ou opuscules de M. P. divisée en six catégories : I, *Histoire d'Abbeville ;* II, *Variétés sur Abbeville*, III, *Histoire de l'arrondissement ;* IV, *Essais divers ;* V, *Bibliographie ;* VI, *Bibliophilie* (c'est-à-dire publication ou réédition d'écrivains Abbevillois ou qui se sont occupés d'Abbeville).

Aujourd'hui, résumant en un ouvrage général les recherches de toute sa vie, il entreprend de nous donner une histoire complète de la ville dont il a été l'administrateur habile et dévoué. Il y a quelque chose de touchant dans le patriotisme si fidèle, dans la piété filiale si active avec lesquels il se consacre à faire revivre le passé de la ville qui fut son berceau. Honorons des sentiments aussi généreux et empressons-nous d'ajouter qu'en M. P. le consciencieux érudit n'est pas moins louable que le bon citoyen. L'auteur n'a rien négligé pour réaliser de son mieux le programme qu'il s'est ainsi tracé : « Mettre hors de discussion le plus grand nombre possible de faits. » Après avoir recueilli dans les livres et encore plus dans les manuscrits [1] tous les faits, même les plus minutieux, qui constituent l'histoire d'Abbeville et des lieux environnants depuis le commencement du XII[e] siècle jusqu'aux trente-sept premières années du XIV[e], il examine ces faits avec une scrupuleuse attention et les discute avec une heureuse sagacité. Les matériaux employés à la construction de l'édifice sont de premier choix et assurent à cet édifice une inébranlable solidité. C'est surtout dans l'établissement de la liste de ses devanciers, les *maieurs* d'Abbeville, que M. P. a montré toutes ses qualités de patient chercheur et d'excellent critique. L'écheveau, malgré diverses tentatives anciennes et même récentes [2], restait singulièrement difficile à débrouiller. Sans doute toutes les ombres n'ont pas été dissipées, toutes les incertitudes n'ont pas disparu, mais un grand nombre de nouveaux jalons ont été plantés d'une main ferme sur un terrain qui était en certains points à peine défriché, et, en somme, le vaillant annaliste est parvenu à reconstituer la plus grande partie du tableau des magistrats qui, de 1133 à 1337, furent placés à la tête de l'administration municipale. Souvent le nom du *maieur* est accompagné des noms de ses collaborateurs, les jurés ou échevins. Souvent encore sont indiqués les noms des témoins de tels ou tels actes, ce qui amène peu à peu l'énumération des princi-

1. L'énumération et l'appréciation des sources remplissent les pages II à VIII. M. P. a tiré le plus grand parti des riches archives municipales d'Abbeville, ces archives qui, en l'année 1217, tenaient tout entières dans une simple huche (p. 121); il a eu la bonne pensée de reproduire littéralement divers extraits des documents du XIII[e] siècle (*livre rouge*, *livre blanc*, etc.), ce qui enrichit son livre de nombreux spécimens du dialecte picard, lesquels intéresseront fort les philologues. On rapprochera ces extraits, des textes déjà publiés dans les *Monuments inédits du tiers état* par Augustin Thierry, ou, pour parler plus exactement, par M. Charles Louandre, « collaborateur, avec M. Bourquelot, du savant aveugle dont ils étaient les yeux et les mains. » (p. 105). Pourquoi M. P. fait-il toujours cérémonieusement précéder le nom de *Thierry* du mot *Monsieur*? L'auteur des *Récits mérovingiens* est trop célèbre pour qu'on le nomme autrement qu'*Augustin Thierry* tout court.

2. *Histoire des Comtes et des Mayeurs* par Pierre Waignart, le maître des historiens d'Abbeville (ms. de la Bibliothèque communale); *Histoire chronologique des Mayeurs* par le P. Ignace (Jacques Sanson), ms. de la même bibliothèque; *Notes* du marquis Lever *(Ibidem)*, enfin les travaux imprimés de François César Louandre, le père de Charles Louandre nommé dans la note précédente *(Histoire d'Abbeville* 1834-44; *les Mayeurs et les Maires d'Abbeville*, 1851).

paux bourgeois d'Abbeville pendant le moyen âge [1]. A la mention des magistrats municipaux et des habitants notables sont jointes diverses particularités qui sont dans l'aridité du dénombrement ce que sont les oasis dans les sables du désert. On trouvera toutes ces particularités signalées dans une copieuse table analytique qui occupe les trente dernières pages du volume. En voici quelques-unes : Don par le Comte de Ponthieu aux frères infirmes du terrain sur lequel s'élèvera l'Hôtel-Dieu (1158); Autorisation de défricher la forêt de Gadain ou Gaden accordée aux bourgeois (1178); Don par un bourgeois aux lépreux de 270 journaux de bois (1196) [2]; Établissement de moulins dans la ville et dans la banlieue (1196); Église de Saint-Vulfran prise sous la protection du comte Guillaume, dont la lettre est très curieuse pour la topographie d'Abbeville à cette date (1206); Acccord entre le comte de Ponthieu et les bourgeois d'Abbeville pour la navigation de la basse-Somme (1211); Introduction des Franciscains à Abbeville (1230); Fondation de l'hôpital du Saint-Esprit (1231); Construction du refuge de l'abbaye de Saint-Riquier (1236); Maladie contagieuse (1237); Fabrication des draps et des toiles à Abbeville au milieu du XIIIe siècle; Larron mis au pilori, puis pendu aux fourches de la ville (1258); Construction du château de Drugy, qui recevra Jeanne d'Arc prisonnière (1268); Substitution des tuiles aux roseaux qui couvraient encore les maisons, amenée par un incendie (1277); Poing coupé en plein échevinage à un individu qui lui-même avait coupé le poing de son ennemi (1284); [3] Contrefacteur de la marque des draps marqué au front (1286); Fustigation et bannissement d'un grand nombre de filles légères (1286); Oreille coupée à une femme simplement soupçonnée d'avoir coupé une bourse (1294); Femme d'un faux monnayeur enterrée vive, pendant que le mari, en sa qualité de clerc, était remis à la justice de l'évêque (1296) [4]; Bannissement d'une fille qui avait battu beaucoup trop fort [5] un jeune homme (1299); Ordonnance privant du droit de parler en l'échevinage un bourgeois qui a dit *vilaines paroles* du maieur et des échevins (1299); Ordonnance in-

---

1. Parmi les témoins d'une charte de 1158 nous retrouvons (p. 13), un Rorgon d'Abbeville qui eut l'honneur d'être un des correspondants de Saint-Bernard.

2. Un peu plus loin, sont mentionnées (1199-1200) des donations de 19 et 24 journaux de terre faites à ces malheureux. De semblables donations se multiplient en tout le XIIIe siècle. Parfois les lépreux reçoivent des charretées de bois de chauffage. On peut dire qu'ils sont l'objet principal da la charité des Abbevillois.

3. On voit que la loi du talion était admirablement appliquée dans Abbeville.

4. M. P. constate que le privilège de cléricature couvrant même les maris, l'échevinage se rattrapait sur leurs femmes. Il aurait pu rappeler que dans d'autres régions la législation n'était pas plus clémente pour le crime de fausse-monnaie et que les coupables étaient condamnés à être *bouillis* vivants dans une chaudière.

5. L'auteur dit seulement *un peu trop fort*, mais je me permets de regarder son *un peu* comme inacceptable, cas, d'après le texte du *Livre rouge*, Agnès Galet avait frappé son adversaire d'un bras si vigoureux, que le coup produisit dans le dos de la victime une apostume qui amena la mort.

terdisant aux forgerons l'emploi du fer d'Allemagne (1309); Démolition de la maison d'un homme qui avait commis un acte de violence envers le garde de la ville (1302); Confiscation des biens d'un clerc, marchand, qui s'était tué, et démolition de sa maisons au son des trois cloches (1305). Arrêtons là une énumération qui nous entraînerait beaucoup trop loin, et contentons-nous de renvoyer, pour le surplus, soit aux textes mêmes, soit à la table analytique déjà citée, soit enfin aux indications groupées dans l'introduction, laquelle est intitulée : *Coup d'œil général sur ces annales*. Nous aurons, du reste, l'occasion de nous occuper bientôt de la suite de l'ouvrage, car l'auteur prépare déjà l'histoire d'Abbeville pendant la guerre de Cent Ans [1], où nous le retrouverons digne encore une fois de l'éloge que lui-même donne à un de ses prédécesseurs, le marquis Le Ver, qu'il appelle, quelque part, un *persévérant* et *savant explorateur*.

T. DE L.

---

000. — Ernest LAVISSE. **La Jeunesse du grand Frédéric.** Paris (Hachette), 1891. Un vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

Il est plus facile de s'expliquer la fin des empires que leur commencement. Les conjonctures y sont pour beaucoup : les hommes y sont pour quelque chose. L'opinion courante ne se trompe guère quand elle voit dans Frédéric II l'auteur de la puissance prussienne. D'une biographie de ce prince on ne saurait cependant détacher l'étude des origines de sa maison et de son État, ni celle des prédécesseurs immédiats, le premier roi de Prusse, son aïeul, et le célèbre Frédéric-Guillaume Ier, son père.

Dans son œuvre magistrale, M. Lavisse s'attache à la personne même de Frédéric II, sans s'attarder aux origines de l'État prussien qu'il a traitées ailleurs, ni même à celles de la maison de Prusse. Il aurait pu rappeller cette bisaïeule française du héros germanique, Eléonore d'Olbreuse, dont Frédéric tenait sans doute un peu de son esprit français et de son admiration pour Henri IV. Car Frédéric avait dans l'Angoumois des cousines rapprochées, dont la dernière descendante recevait naguère une pension de la reine de la Grande-Bretagne, parente au même titre. Avec les croyances actuelles à l'hérédité, ces remarques ne sont pas superflues, et Frédéric qui, d'après les quatre premiers quartiers de noblesse, est pour les trois quarts du sang d'Este Brunswick, presque un Guelfe, diffère trop de goûts avec son père le Brandebourgeois, pour qu'on ne cherche pas aussi de ce côté l'explication du contraste. Par des calculs de ce genre, les Allemands revendiquent parfois tel héros ou littérateur français : sans rien exagérer, rendons leur la pareille.

---

1. M. P. réserve l'histoire antérieure à la Charte communale (1184). Cette histoire qu'il espère pouvoir établir plus tard, en partie sur des faits certains, en partie sur des inductions vraisemblables, lui fournira la matière d'un volume distinct.

Ce n'est pas qu'au point de vue politique Frédéric ne rappelle son père. M. L. le dit excellemment : le grand Frédéric, c'est un Frédéric-Guillaume grandi par le génie. S'occuper du fils sans s'occuper du père est impossible. Le père a rassemblé, pour qu'il les employât, toutes les ressources dont s'est servi le fils. Ce dernier n'aurait pas fait ce qu'il a fait si son père ne lui eût préparé les voies. Le père et le fils se complètent l'un par l'autre et ils le comprendront plus tard eux-mêmes. Ils travaillent tous deux à la constitution de cette puissance prussienne où l'État est un camp bien fourni, le peuple une armée bien montée et la famille royale un état-major.

Dans ce premier volume, M. L. s'arrête au mariage de Frédéric et il raconte, avec le charme qu'on lui connaît, cette première jeunesse du prince royal et cette éducation toute française. Le récit tient à la fois de l'idylle, du drame et de la comédie. L'idylle, une idylle bien courte, anime les pages où sont racontées les relations du frère et de la sœur, Frédéric et Wilhelmine de Baireuth, qui rappellent celles de François Ier et de Marguerite de Navarre; le drame éclate dans l'histoire des luttes du père et du fils qui suivent de douze ans seulement la sanglante tragédie de la famille de Pierre le Grand, mais où Frédéric, plus heureux que le tsarewitch Alexis, n'est condamné que dans la personne de son ami Katte; la comédie paraît dans les épisodes relatifs à la vie de famille, aux projets de mariage et au mariage même du prince avec la princesse de Brunswick. L'élément comique prédomine, grâce à l'intervention du roi sergent, du roi bouffon.

Hâtons-nous de le dire, M. L. n'est pas homme à rechercher le succès de rire facile dans lequel se sont complus les biographes de Frédéric-Guillaume, à commencer par la fille même de celui-ci, la margrave de Baireuth. Il sait rendre justice à ce rude économe, à ce monarque actif qui a préparé les triomphes de sa dynastie. Dans les querelles de ménage, on prend moins le parti de la mère et du fils. De même, dans l'histoire domestique de Mirabeau, qui n'est pas sans rapport, *mutatis mutandis*, avec celle de Frédéric, M. de Loménie a présenté le père sous un jour plus avantageux. A ce sujet, M. L. rectifie plus d'un point de vue et détruit la légende d'après laquelle le père de Marie-Thérèse aurait sauvé, par son entremise, la vie du grand Frédéric.

En revanche, l'auteur n'insiste guère sur l'impression que le despotisme et la captivité produisirent sur le caractère de Frédéric. A notre avis, c'est par là que se développa le germe de cette amertume, de cette fourberie, de ce cynisme qui se remarquera dans la suite. Les épreuves injustes modifient le caractère, et le plus souvent en mal; elles tuent la croyance au bien, surtout dans ce monde, et ce monde était le seul dont Frédéric se préoccupât.

D'autre part, de même que quelque quarante ans plus tard les prisons de Mirabeau devaient faire de lui l'orateur, les prisons de Frédéric le préparèrent au gouvernement des peuples. Il en sortit administrateur

excellent, fin diplomate et même bon officier. Dans sa relégation de Custrin, il avait, à peine âgé de vingt ans, tracé le plan précis des agrandissements de la Prusse qu'il accomplit plus tard. Quant à sa vie privée, mauvais fils par l'épreuve, il devait, par principe, faire un méchant mari. Mais ce détail n'intéresse pas l'histoire, ni même l'Allemagne.

Tel est le premier volume que M. L. consacre à son héros. Inutile d'ajouter qu'il s'est entouré de toutes les ressources que lui offraient, avec les meilleures publications allemandes, anglaises et françaises, les archives de France et de Prusse et encore la vue des lieux. M. Koser, on le sait, a traité récemment le même sujet; mais, grâce à de nouveaux renseigements, l'ouvrage français ne fait pas double emploi. Il est écrit avec l'impartialité et le talent auxquels M. Lavisse nous a habitués dans ses livres antérieurs et dans ses cours. L'art y embellit la science. C'est vif, coloré, spirituel. Telle phrase se grave dans l'esprit comme un passage de Voltaire. Voilà du bon français. Si nous étions Anglais ou Allemand, nous nous étonnerions de ce que l'auteur ait fait précéder les noms de famille des knights et baronnets de la qualification de *sir* sans prénom, et de ce qu'il écrit Cnyphausen avec un *C* au lieu d'un *K*. Mais, n'étant ni l'un ni l'autre, nous nous félicitons de nous trouver en meilleure situation pour goûter la belle langue historique du maître de Sorbonne.

Francis Decrue

---

350. — **Spanische Funde,** von Karl Vollmœller. I-III, Erlangen, Elwert, 1890, 33 pgg., in-8.

Cet ouvrage est un tirage à part du 5e volume des *Romanische Forschungen*, dédié au romaniste M. Konrad Hofmann, de Munich (mort en octobre 1890) pour son soixante-dixième anniversaire. L'auteur nous donne les renseignements les plus intéressants sur quelques trouvailles concernant l'ancienne littérature espagnole, faites en 1888. On a trouvé la troisième partie de la *Silva de varios romances*, cette célèbre collection de vieilles romances espagnoles dont on ne connaissait que les deux premières parties. Le petit volume qui contenait, outre la *tercera parte*, un exemplaire de la *segunda parte de la Silva de v. r.* et une autre collection de romances, inconnue auparavant, le *Vergel de amores*, a été acheté pour une somme considérable par M. le marquis de Jérez de los Caballeros à Séville. La *tercera parte*, publiée à Saragosse en 1551, contient soixante-quinze romances, dont ving-neuf ont été absolument inconnues jusqu'aujourd'hui et que l'auteur a le mérite d'avoir le premier signalées. M. Volmöller donne une description fort détaillée du précieux volume aussi bien que les indications les plus exactes sur les romances déjà imprimées et non imprimées se trouvant dans la *tercera parte*. Ces dernières sont les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10 (?), 12, 13, 14, 15, 19, 20, 22, 23, 25, 38, 39, 40, 60, 61, 62, 71, 73, 74 de la série des soixante-quinze romances de la troisième partie de la *Silva*. Les roman-

ces num. 33, 34, 35, 36, 42, 68, 74 sont aussi des plus rares, ne se trouvant que dans les *Prager Flugblätter,* collection de romances en feuilles volantes exhumée par M. Ferd. Wolf. — L'autre trouvaille est celle de la seconde édition de la *segunda parte de la Silva de varios romances (Çaragoça 1552).* Le livre, possédé antérieurement par un ecclésiastique anglais, le Rev. Barnes, appartient aujourd'hui au British Museum. M. V. montre qu'il manque dans la seconde édition de la *segunda parte* vingt-deux romances qui se trouvent dans la première; mais qu'en revanche, elle contient quatre romances, qui ne sont pas encore dans cette première édition (mais qui sont imprimées plus tard dans d'autres collections de romances) et sept *chistes* entièrement inconnus auparavant. Les quatre nouvelles romances suivent immédiatement la table, tandis que les sept nouveaux *chistes* sont placés à la fin du livre. — La troisième trouvaille, le *Vergel de amores (Çaragoça 1551)* est moins précieuse. Toutes les romances qu'il contient sont déjà connues. Ces indications rapides font voir quelle est l'importance de l'étude de M. Vollmöller; non seulement le professeur de Goettingue nous fait part de ces curieuses trouvailles, mais il accompagne cet exposé d'excellentes remarques explicatives. Sa publication est indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement des romances espagnoles.

George STEFFENS.

---

351. — **L'enseignement français et l'enseignement supérieur des langues romanes,** par BOURCIEZ. Bordeaux, ap. ve Cadoret, 1891, Brochure de 8 pages.

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » : c'est pourquoi l'on est en train d'organiser un nouvel enseignement dit classique français. Cela signifie que les poètes et les prosateurs du XVIIe siècle vont remplacer dans l'instruction d'une grande partie de la jeunesse, Homère, Hérodote, Sophocle, Virgile, Horace, Tacite, bref toute l'antiquité grecque et latine. On vivra encore dans la lumière, mais dans une lumière moins pure, voilà toute la différence. Je ne serais pas loin pourtant d'approuver cette nouveauté, à condition qu'elle fût plus radicale, c'est-à-dire à condition qu'elle exterminât sans hésiter le grec et le latin d'un grand nombre de lycées, puisque aussi bien c'est là que l'on veut en venir. Il serait absurde de laisser les deux enseignements à côté l'un de l'autre, car les pères de famille qui auraient à choisir, choisiraient toujours pour leurs enfants le vieil enseignement qui n'a pas encore été discrédité par des maîtres tels que ceux qui sont sortis de Cluny. Leur incapacité (je ne parle, bien entendu, que de ceux qui enseignaient le français) a été si notoire, sauf quelques exceptions, qu'il n'est pas du tout étonnant qu'on ait décrété la suppression des certificats d'aptitude

et d'agrégation spéciale[1]. C'est donc parmi les licenciés et agrégés des lettres que sera recruté le personnel de l'enseignement classique français. Ceux-là seuls, en effet, qui ont fait de bonnes humanités sont capables de comprendre eux-mêmes et de faire comprendre à leurs élèves Corneille, Bossuet, Molière, la Fontaine, et tout le XVII[e] siècle nourri « de la vénérable antiquité », comme disait Fénelon. Égaux par le diplôme et le traitement à leurs collègues de l'enseignement grec et latin, ils demanderont beaucoup moins à sortir d'une carrière pour rentrer dans une autre où ils n'auraient ni plus de considération, ni plus d'avantages pécuniaires. M. Bourciez se trompe quand il dit que la plupart des professeurs aspirent à enseigner la rhétorique : j'en ai connu plusieurs qui ont refusé cet honneur. Je crois qu'il se trompe encore davantage en croyant qu'il serait utile de créer pour l'enseignement français une agrégation des langues romanes. Ignorerait-il que cet enseignement, tout en étant historique et littéraire, sera au fond très pratique; qu'il sera donné à des enfants qui devront consacrer la plus grande partie de leurs heures de travail aux sciences mathématiques et physiques, et qu'on ne leur mettra sans doute dans les mains qu'un recueil d'anciens textes suivis de la traduction en français moderne? Il s'agira donc simplement de leur expliquer sans appareil scientifique les principales lois de la formation de notre langue, et il n'est pas besoin pour cela de spécialistes. J'ajoute que si l'on créait des professeurs romanistes ou romanisants, le nouvel enseignement ne tarderait pas à redevenir un enseignement *spécial* d'une autre sorte, en sorte que d'un mal on retomberait dans un autre et peut-être dans un pire[2].

A. Delboulle.

---

352. — **J. u. W. Grimm. Deutsches Wœrterbuch,** tome IV, par Rudolf Hildebrand. Leipzig, Hirzel, 1891.

Il y a vingt-cinq ans, au tome premier de la *Revue critique*, je rendais compte de la continuation, par M. Rudolf Hildebrand, du grand Dictionnaire historique des frères Grimm. Il s'agissait de la troisième livraison du tome V. Je viens aujourd'hui, après un quart de siècle, entretenir nos lecteurs du même ouvrage, qui n'est toujours pas terminé (au contraire), et auquel n'a cependant cessé de travailler, concurremment avec une demi-douzaine d'autres savants, l'infatigable

---

1. Je suppose que la suppression des agrégations *spéciales* d'allemand et d'anglais est aussi décidée. « Il faut, disait récemment M. J. Dietz, que le maître de langue et de littérature étrangères soit un véritable lettré, un véritable professeur classique, et que sa fonction se confonde avec celle du maître de littérature et de langue française ».

2. Pendant que cet article était à l'impression, l'enseignement classique français changeait déjà de nom : il s'appelle aujourd'hui « enseignement secondaire *moderne* », mais peut-être que demain cette épithète sera remplacée par une autre qui ne vaudra pas mieux.

germaniste. Ce que cet espace de temps représente de savoir accumulé, ceux-là en ont une idée qui ont pris la peine de suivre cette admirable publication.

Il s'agit cette fois du tome IV. Par une destinée qui doit s'être présentée rarement dans la vie des lexicographes, M. R. H. a dû remonter le cours de l'alphabet, et après avoir rédigé à lui seul *(grande opus !)* la lettre K, il s'est attelé à une autre partie non moins lourde, qui était restée en souffrance, la lettre G. Pour donner une idée du développement des articles, il suffira de dire que cette lettre, laquelle n'est pas près d'être achevée — on en est au mot *Geriesel* — compte déjà plus de douze cents pages. Dans une exposition internationale des Dictionnaires de cette sorte, nul doute que le dictionnaire de Grimm aurait la première place pour les proportions colossales de l'entreprise, et, parmi les collaborateurs de cette œuvre, la première médaille, pour l'activité et la persévérance, serait certainement à Rudolf Hildebrand.

Mais ces qualités ne sont pas les seules. Il y a d'abord l'ordre et la clarté : par un système de numéros, de chiffres et de sous-chiffres, les articles sont divisés de telle manière que le lecteur va sans trop de retard au renseignement dont il a besoin. Je prends, par exemple, un mot singulièrement difficile, à cause du caractère fuyant de la signification, le mot *Geist*. L'auteur traite d'abord de la forme, qu'il compare en vieux haut-allemand, en anglo-saxon, etc. Il indique (ce qu'on ne fait pas d'habitude) les dialectes germaniques qui ne connaissent pas ce mot : ainsi ni le gothique, qui dit *ahma*, ni le danois, ni le suédois, qui disent *andi, ande*, ne le possèdent. Ces indications sont précieuses pour la synonymie comme pour l'histoire. Puis, après avoir énuméré toutes les formes dialectales, il passe à l'étymologie. Le mot vient sans doute d'un verbe signifiant « bouillonner », comme *halitus* vient de *halare* et *spiritus* de *spirare*. Ce verbe existe dans les dialectes scandinaves, et il se retrouve peut-être en allemand sous la forme *gären* (anciennement *gësen*). Il s'employait en parlant du vent ou d'une liqueur qui fermente. En suédois, il existe un mot *gajst* qui désigne une certaine manière bruyante et importante de se comporter dans le monde. M. R. H. rappelle à ce propos qu'autrefois on brassait la bière chez soi, ce qui fait encore mieux comprendre l'image tirée de la chaudière en ébullition. Pour achever ce qui concerne la forme du mot, un alinéa est consacré à la prononciation, laquelle ressort de la comparaison de certaines rimes.

Puis l'auteur passe au sens et à l'usage. D'abord « l'haleine de la bouche, le souffle, la vie » (*den Geist aufgeben* « rendre l'âme ») — puis « l'âme des morts en tant qu'apparition » *(Geisterseher, die Geister beschwören)* — « tout être immatériel, un génie » *(dienstbare Geister)*. A partir du XVI[e] siècle, le mot allemand prend les divers sens du latin *genius : der Geist des Berges, ein guter Geist*. C'est en ce sens qu'il figure au premier acte de Faust. Mais des idées bibliques s'y mêlent :

himmlische Geister, der Geist der Hoffart. C'est Luther qui le premier emploie la locution *wes Geistes Kind er ist*, pour traduire le passage de Luc (IX, 55) οἵου πνεύματος, *Kind* a été ajouté par Luther. Nous sommes en pleine théologie chrétienne avec l'expression : *der heilige Geist* (τὸ ἅγιον πνεῦμα), et c'est au sens théologique qu'on a dit *geistlich* par opposition à *weltlich*.

..... Nous pourrions longtemps continuer ainsi, car l'article que nous résumons en est seulement à sa troisième page, et il en compte plus de cinquante. Les sens ne se déduisent pas toujours les uns des autres, car il y a les influences des langues étrangères, sans compter les influences des mots voisins, soit contraires, soit synonymes. Pour rester dans le même ordre d'idées, il est intéressant de voir à quelle série d'observations, autant littéraires et psychologiques que linguistiques donne lieu l'article *Gemüth*, avec son inévitable dérivé *gemüthlich* ! Chaque demi-siècle y a introduit une coloration différente. Quand la sémantique sera étudiée chez nous avec le détail et le soin qu'elle mérite, ces articles du Dictionnnaire de Grimm pourront servir d'exemple. On n'a jamais scruté le langage avec une pareille entente des nuances les plus délicates. M. Rudolf Hildebrand, qui a hérité des frères Grimm, non seulement la science, mais quelque chose de plus rare et de plus intime, a dignement continué, en l'agrandissant, le monument qu'ils élevaient à la langue allemande : mais il a en même temps travaillé pour la science du langage en général, et tous ceux qui, dans l'avenir, voudront contribuer au progrès de la linguistique, sur quelque idiome qu'ils travaillent, verront en lui un modèle et un maître.

M. B.

---

353. — **Vers oubliés remis en lumière,** par Ch. URBAIN. **Une ode de Théophile. Un sonnet de Corneille.** Paris, librairie Techener, 1891, in-8 de 11 p.

A l'occasion d'une soutenance de thèse en Sorbonne, il y a de cela bien longtemps, j'entendis le vénéré doyen de la Faculté, M. J.-V. Le Clerc, déclarer que l'on avait tort de négliger les vieux recueils imprimés où l'on trouve parfois des choses presque aussi nouvelles que dans les recueils inédits. M. Urbain prouve aujourd'hui la vérité d'une assertion qui semblait avoir une teinte paradoxale. C'est dans le *Trésor chronologique et historique* du P. Guillebaud (en religion, dom Pierre de Saint-Romuald) [1] qu'il a eu « la bonne fortune de découvrir deux pièces de vers qui ne se trouvent que là, et que le grand nom de leurs auteurs[2]

1. Paris, 1643-1647, 3 vol. in-fol.

2. *Grand nom !* Ce n'est que juste pour Pierre Corneille ; c'est beaucoup trop pour Théophile de Viau. Quoique ce dernier soit mon compatriote et ait été presque mon *voisin*, j'estime que le mot *célèbre* suffirait parfaitement. Théophile eut du talent Corneille du génie. Il y a un abîme entre les deux.

recommande à l'attention des lettrés et des érudits ». La première de ces pièces est une exquise paraphrase de l'ode d'Horace, *Sic te Diva potens Cypri.* Cette ode, une de celles où brille le plus le génie de l'aimable poète, a été mille fois traduite ou imitée en vers. Je doute que jamais imitation ait été plus heureuse que celle qui nous est aujourd'hui rendue par M. Urbain, après deux siècles et demi d'ensevelissement [1]. Tout le monde connaît le quatrain attribué au grand Corneille sur la mort de Richelieu :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal, etc.

Le sonnet retrouvé dans le tome III du *Trésor chronologique* (p. 957) « développe, avec plus d'ampleur et de noblesse, une idée analogue » à celle du quatrain et il devra désormais figurer dans toutes les éditions complètes de l'auteur.

Souhaitons à M. Urbain de nouvelles et aussi précieuses trouvailles dans l'exploration des vieux bouquins.

T. de L.

---

354. — Todt (B.), **Die Tragœdien des Æschylos,** verdeutscht, Wien, Tempsky, S. ix-414, in-8.

Cette traduction nouvelle d'Eschyle s'adresse, comme on dit, aux gens du monde : la forme poétique elle-même exclut d'avance une rigoureuse exactitude, et les chapitres préliminaires, mis en tête du volume, donnent également l'idée d'une œuvre destinée à des lecteurs profanes. Mais, par un curieux mélange de préoccupations littéraires et philologiques, l'auteur a joint à son travail un appendice critique, où il note les variantes et les conjectures adoptées par lui dans sa traduction : à l'occasion, il renvoie même aux articles spéciaux qu'il a fait paraître dans le *Philologus.* Voilà des scrupules d'érudit, bien rares chez nos traducteurs français! Mais quoi? la qualité d'helléniste n'est-elle pas, après tout, la meilleure garantie que puisse offrir un traducteur d'Eschyle?

Il nous semble donc inutile de louer chez M. Todt l'interprétation généralement précise et juste du texte grec. Signalons plutôt l'effort qu'il a tenté pour rendre le plus exactement possible dans ses vers, sans faire

---

1. Tome I, p. 834. Le P. Guillebaud dit de cette paraphrase écrite par Théophile peu de temps avant sa mort pendant son séjour à Selles en Berry : « Je l'enchasseray en ce lieu afin de donner d'autant plus de contentement aux admirateurs d'un si bel esprit. » M. Urbain, qui n'est pas moins heureux dans ses trouvailles de documents en prose que dans ses trouvailles de pièces poétiques, reproduit (p. 41) une quittance, du 28 mai 1621, tirée du f. fr. 26201, de laquelle il résulte que Théophile, « professeur ès langues », titre qu'on ne lui connaissait pas, avait été chargé par le roi d'une mission secrète en Agenais. M. Urbain, en constatant que cette quittance a échappé à tous les biographes, ajoute que l'œuvre de Théophile « mérite une étude approfondie ».

violence au génie de la langue allemande, l'esprit et le ton de la tragédie d'Eschyle. Dans le dialogue, il n'a pas employé le vers iambique de six pieds, malgré la ressemblance de ce vers avec le trimètre iambique des Grecs : « En allemand, dit-il, cette mesure a quelque chose de majestueux et de pesant, tandis qu'elle représentait en grec la vivacité même de la conversation ». Il y a substitué le vers iambique de cinq pieds, qui est d'un usage courant depuis Lessing. Dans les chœurs, au lieu de chercher à reproduire la variété des strophes grecques, il s'est borné à des systèmes lyriques où entrent l'iambe, le trochée, le dactyle et l'anapeste. En un mot, M. Todt, malgré son érudition, n'a pas voulu effaroucher son lecteur par des nouveautés rythmiques : c'est encore un mérite, et une preuve de goût.

Am. HAUVETTE.

CHRONIQUE

ITALIE. — L'éditeur Sansoni, de Florence, vient de mettre en vente le 19ᵉ fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 193 à la p. 232 et de juin à décembre 1292. On y remarque principalement les avis émis sur l'organisation constitutionnelle dans ses détails.

— M. l'abbé BERENZI continue ses études sur l'histoire de la lutherie et des luthiers italiens. Au mémoire déjà signalé *Di Giovanni Paolo Maggini, celebre liutaio bresciano*, il faut joindre un autre court mémoire sur *La Patria di Giovanni Paolo Maggini* (Crémone, typ. Ghisani, in-8°, 14 pp.). Il y établit que cet artiste est né avant le 25 août 1580, à Botticino Sera et qu'il y a été baptisé à cette date. — Le même auteur annonce un travail sur l'École de lutherie de Crémone.

— M. Giuseppe ROBERTI a publié à part sous le titre *Il cittadino Ranza-Ricerche documentate* (un vol. in-8°, 135 pp. Turin, Bocca), un important mémoire paru dans la *Miscellanea di Storia Italiana*, éditée par la *R. Deputazione di Storia patria* de Turin (t. XXIX, 1890). C'est une excellente biographie d'un des hommes dont le rôle a été le plus grand pendant la révolution française, à Vercelli, à Alba, d'abord, puis à Turin en 1799-1801.

— Le même auteur a publié dans la *Rivista Storica Italiana* (VI, 1889) et à part une bonne étude sur les relations de Charles Emmanuel III et de la Corse pendant la guerre de la succession d'Autriche (*Carlo Emanuele III e la Corsica al tempo della guerra di successione austriaca*; in-8°, 34 pp. Turin, Bocca). L'article se termine naturellement par un regret que Charles Emmanuel n'ait pas pu assurer à la Corse « une tranquilité certaine et la prospérité économique et aurait conservé ce joyau précieux à la couronne de la mère patrie italienne ».

— Le nouveau volume que M. Alberto CANTONI, dont on n'a pas oublié la polémique avec M. Rod, vient de publier à Florence (Barbera, 1 vol. in-12, 216 pp.), sous le titre : *Un Re Umorista, Memorie*, s'est trompé de route en venant à la *Revue*. C'est un essai d'humourisme, assez singulier et curieux qui procède de la même inspiration que les livres de Maurice Barrès, avec beaucoup moins de rigueur dans l'étude du moi et beaucoup trop d'incidents et de détails de mise en scène romanesques et

même romantiques. A noter cependant une définition prêtée au roi, humoriste et à marier. Il appelle l'Europe centrale : « Un blond vivier de princesses ». Le mot est drôle, mais que va penser la *Triplice?*

— Parmi les conférences faites l'année dernière à Florence pour célébrer le sixième centenaire de Bice Portinari, quatre avaient été couronnées par le Comité de l'exposition Béatrice. La meilleure de ces quatre vient d'être imprimée (Naples, Bideri, in-8°, 35 pp.). Mme Maria Savi Lopez y parle de *La Donna Italiana del Trecento*, l'Italienne du XIIIe siècle. Son travail est intéressant, très clair, et moins superficiel que beaucoup de discours analogues. Ce n'est qu'un panégyrique et qu'une conférence, mais c'est une brillante conférence et un panégyrique persuasif.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juillet 1891.

M. Georges Perrot donne lecture d'une lettre de M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, qui rend compte des principaux travaux archéologiques accomplis en Grèce et en Orient depuis le commencement de l'année.

M. Ravaisson, continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. de la Borderie entretient l'Académie des fouilles qui ont été exécutées récemment dans un îlot de la baie de Saint-Brieuc, l'île de Lavret, à 300 mètres à l'est de l'île de Bréhat. Ces fouilles ont mis au jour divers objets de l'époque mérovingienne, lance, couteau, peigne en os ou en corne de cerf, garniture d'aumônière de même matière, etc. On a dégagé aussi les substructions d'un certain nombre de loges ou cellules circulaires en pierre, isolées les unes des autres. Ce sont les restes d'un monastère mérovingien, dont l'existence est d'ailleurs attestée par l'histoire. Ils sont parvenus jusqu'à nous, mêlés aux ruines d'un établissement de l'époque romaine.

M. le baron de Baye décrit un trésor de bijoux d'or trouvés à Somlyò (Transylvanie) et actuellement déposés au musée national de Budapest. Ce sont des fibules, des bracelets, des coupes, etc., ornés de pierreries cloisonnés. M. de Baye les croit exécutés au IVe siècle, par les Visigoths, qui occupaient alors, la contrée où la découverte a été faite.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie : Mommsen (Th.) et Marquardt (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave Humbert : XI, *De l'organisation militaire chez les Romains*, traduit par M. Brissaud ; — par M. Boissier : *la Chioma di Berenice* (poème latin de Catulle, traduit en italien par le comte Nigra) ; — par M. Barbier de Meynard : Delphin (G.) : 1° *l'Astronomie au Maroc ;* 2° *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé ;* — par M. l'abbé Duchesne, au nom de M. J. Derenbourg : Guttmann, *das Verhæltniss des Thomas von Aquino zum Judenthum und zur jüdischen Literatur (Avicebron und Maimonides) ;* par M. Simon Luce : Pimodan (le marquis de), *la première étape de Jeanne d'Arc ;* — par M. Delisle : Omont (H.), *Inventaire des manuscrits la collection Moreau ;* — par M. Viollet Beaudouin (Edouard), *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise*, 2e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Revue des Etudes grecques, n° 8. — Documents administratifs. — Discours prononcé par M. Croiset aux obsèques du marquis de Queux de Saint-Hilaire. — Dareste, Du droit de représailles, principalement chez les anciens Grecs. — Weil, Observations sur les fragments d'Euripide. — Costomiris, Les écrits inédits des anciens médecins grecs. — *Notes et Documents* : Th. Reinach, Noms méconnus : Babyrtas. — Ruelle, Note additionnelle sur le chant des sept voyelles grecques. — *Variétés* : S. Reinach, Lettre inédite de Bœckh à Raoul Rochette, au sujet de la peinture murale chez les anciens. — Chronique : Bulletin archéologique (T. R.); Bulletin épigraphique (B. Haussoullier). — Bibliographie annuelle des études grecques par Ruelle.

Revue de Belgique, 3e livr. ; 15 mars : Thiry, La publication de l'enfance (fin). — Pergameni, Rabelais d'après un livre récent (d'après le livre de Paul Stapfer qui est « un véritable modèle de ce que doit être la critique littéraire »). — Schoenfeld, L'Espagne arabe. — *Essais et Notices* : Smith and Nash, The story of the dockers' strike ; Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, section des sciences religieuses (cp. *Revue*, 1889, n° 45). — Univ. de Liège, Soc. d'hist. et de géogr., fasc. I (cp. *Revue*, 1889, n° 10, p. 199).

The Babylonian and Oriental Record, fasc. 3 : Terrien de Lacouperie, The deluge tradition and its remains in ancient China *et* The etymology of Ketchup. — De Harlez, The origin and nature of the pehlevi *et* A Buddhist repertory. — Boscawen, Notes on some Babylonian tablets. Bonavia, Did the Assyrians know the sexes of date palms? No. — Pinches, Ammatum (with letter by Rev. O. C. Whitehouse).

The Academy, n° 933 : Shaw, Fabian Essays in socialism. — Dickson a. Edmond, Annals of Scottish printing. — Biggar, Canada, a memorial volume. — Some histor. books : Stanley Lane-Poole, The Barbary Corsars (intéressant et peu connu) ; Ferguson, Carlisle ; Horace Walpole's letters, p. p. Yonge. — Thomas Rowley (Skeat). — A speech attributed to Oliver Cromwell (Firth). — A legend of Abraham (Stokes). — An old Italian playbill (Mercer). — The Yenissei inscriptions (Brown). — Cagnat, Cours d'épigr. lat. ; L'année épigr. 1888 (le Cours d'épigr. lat. est excellent, « a thoroughly scholarly work » et devrait être traduit en anglais ; L'année épigr. est très utile).

The Athenaeum, n° 3256 : Bridgett and Knox, The true story of the catholic hierarchy deposed by queen Elizabeth, with fuller memoirs of the last two survivors. — Baring Gould, Old country life. — Tavernier, Travels in India, transl. (cp. un prochain art. de la *Revue*). — The source of « The Ancient Mariner ». — The supposed uncial codex of the N. T. (Bliss). — The Oriental Congress. — The discoveries at Lycosura (Waldstein). — Swinburne, A study of Ben Jonson (2e art. sur cette chose fort remarquable, œuvre à la fois solide et éloquente).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : Bacher, Aus der Schrifterkl. des Abuwalid Mervan ibn Ganah. — O. Ritschl, Schleiermacher's Stell. zum Christ. — Lettres de Gerbert, p. p. J. Havet (excellent ; cp. *Revue*, 1889, n° 41). — Fournier, Eine amtl. Handlungsreise nach Italien 1754 (cp. *Revue*, 1889, n° 3). — Schulthess' europ. Geschichtskal. — De La Grasserie, Etudes de gramm. comparée (instructif et sera le bienvenu malgré de nombreuses négligences et inexactitudes). — Le livre des parterres fleuris, p. p. Metzger (travail soigné). — O. Schrader, Sprachvergl. u. Urgesch., 2e édit. (a gagné en valeur à tous égards, détails nouveaux et intéressants en grand nombre). — Caland, Ueber Todtenverbrennung bei einigen der indogerm. Völker (très important).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Atlas vorgeschichtlicher Befestigungen in Niedersachsen, bearbeitet von Oppermann. — Lamprecht, Skizzen zur rheinischen Geschichte (cp. *Revue*, 1888, n° 38). — Catalogus codicum graecorum in bibliotheca urbica Vratislaviensi.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Zu Hyperides Euxenippe, XL VII, 7 (Pantazidis). — Die aelteste vollständige Hs. des Lucan (Francken. — *Programme* : Oertel, Ist die Sprachw. ein Zweig der Naturwissenschaft ? ; Grosse, Beitr. zur Syntax des griech. Mediums u. Passivums. — Patrick, The fragm. of Heraklitus on Nature, translated from the Greek text of Bywater. — Anabase, p. p. Krüger, 7° Aufl., p. p. Pöckel — Horatius, Orelli, ed. IV, vol. II, satirae, epist., lexic., p. p. Mewes (s'efforce de rendre le livre aussi utile que possible). — Le Puniche di Silio, trad. di Occioni (2° édit. revue et corrigée de cette traduction si honorablement connue). — M. Müller, De Apollinaris Sidonii latinitate (soigné et utile). — Von Hellwald, Haus und Hof in ihrer Entwickl. mit Bezug auf die Wohnsitten der Völker (l'auteur a eu tort de se hasarder sur ce domaine ; son livre n'a de valeur que sur le domaine géographique et ethnographique). — Thraemer, Pergamos, Untersuch. über die Frühgesch. Kleinasiens u. Griechenlands (important et à lire). — O. Hoffmann, Eine Neugestalt. des griech. Unterrichtes, bes des Elementarunterrichts.

— N° 12 : Zum Recht von Gortyn (Ludwich). — W. v. Christ, Der Aetna in der griech. Poesie *et* Zur Chronologie pindarischer Siegesgesänge. — Pindare, édit. en cinq volumes, p. p. Cleanthos, en grec (n'a aucune valeur). — A commentary on Catullus, p. p. Ellis, 2° édit. (singulier mélange de bon et de mauvais). — Matzat, Röm. Zeittafeln für die Jahre 219 bis 1 vor Chr. (art. de Holzapfel qui juge le livre manqué). — J. Jung, Geographie von Italien u. den röm. Provinzen (court, mais solidement étudié). — Zékidès, Λεξικὸν ἁπάντων τῶν ῥημάτων τῆς Ἀττικῆς διαλέκτου (très bon recueil, mais pourquoi l'auteur ignore-t-il de propos délibéré les travaux de ses devanciers, Veitch, par exemple ?).

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 2 : Lauchert, Gesch. des Physiologus (cp. *Revue*, 1880, n° 24). — Dahlerup, Physiologus i to islandske arbejdelser. — Jannsen, Gesammtindex zu Kluges etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache (cp. *Revue*, 1889, n° 52, p. 518). — Gelbhaus, Ueber Stoffe altdeutscher Poesie (comparaisons avec les récits juifs). — Reifferscheid, Ueber die Windeckhandschriften in Zürich. — Dunger, Die Sprachreinigung u. ihre Gegner ; Sarrazin, Beitr. zur Fremdwortfrage ; Arndt, Gegen die Fremdwörter in der Schulsprache ; Blasendorff, Verdeutschungswörterbuch für Schule u. Haus. — Cynewulfs Elene, p. p. Zupitza, 3° édit. ; Zupitza, Alt=und mittelenglisches Uebungsbuch (deux très bonnes publications). — König, Der Vers in Shakespeare's Dramen ; Price, The construction and types of Shakespeare's verse as seen in the Othello. — Rabbinowicz, Gramm. de la langue française, 2° édit. (cp. *Revue*, 1889, n° 32). — Passy, Les sons du fransais, leur formacion, combinaizon, reprezantacion (cp. *Revue*, 1889, n° 43). — Groene, C vor A im französischen (bien fait). — J. Lange, Heinrichs des Gleissners Reinhart u. der Roman de Renart in ihren Bezieh. zuein. — Sarrazin, Das moderne Drama der Franzosen in seinen Hauptvertretern (attachant). — Noulet, Œuvres de P. Goudelin (cp. *Revue*, 1888, n° 51). — Zambaldi, Vocabolario etimologico italiano (n'est pas très au courant et ne paraît pas destiné aux romanistes). — K. Engel, Die Don Juan-Sage auf der Bühne (l'auteur s'est rendu la tâche trop facile ; il lui manque des études sérieuses, un jugement indépendant, le sens critique et esthétique ; il n'a fait

en somme qu'une compilation qui n'est ni complète ni sûre). — Le Literaturblatt paraît désormais, non plus chez M. Paul Henninger, de Heilbronn, qui s'est retiré des affaires pour raisons de santé, mais chez l'éditeur de Leipzig, R Reisland (librairie Fues), qui a acheté, avec la revue, la librairie de M. P. Henninger.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, février : Biblioth. des écriv. polon. livr. VIII (Protée, satire de 1564). — CWILINSKI, Die Beschreib. der attischen Pest bei Thukydides. — Collectanea ex archivo Collegii historici, tome V (renferme dix articles : ULANOWSKI, Sur les statuts synodaux du diocèse de Cracovie; ABRAHAM, Documents du Vatican sur la Pologne au moyen âge; Textes sur le mode de célébrer le mariage, tirés des reg. des offic. de Cracovie et de Lublin; Règlements destinés aux visiteurs des paroisses; les Béguines à Sweydnitz en 1332; L'application du droit canon. dans le dioc. de Przemysl; Ordinatio bellicae motionis 1506, p. p. BLUMENSTOK; brochure de Stanislas Mirski sur le cérémonial que doit observer un ambassadeur se rendant à la cour de Russie, p. p. KORZENIOWSKI). — DEMBINSKI, Rapports de la France avec le Saint-Siége sous le règne de François II (d'après les documents des archives nationales et de la Bibl. nat., et d'autres encore : l'attitude menaçante de la France et ses menaces de convoquer un concile national accélérèrent la convocation d'un concile général). — SMOLKA, Projet d'une ligue contre les Turcs, 1583 (d'après les archives de Venise et celles du Vatican).

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature (à ne consulter qu'avec réserve). — H. A. W. Meyer's Krit. exeget. Komm. über das Neue Testament, I, 1. — BALJON, Exeget. krit. verhand. over den brief van Paulus aan de Galatiërs (soigné). — LIGHTFOOT, Essays on the work entitled Supernatural Religion. — Das Muratori'sche Fragment in Versen (Schürer). — USENER, Sophronii de praesent. domini sermo; Vita S. Theodosii a Cyrillo Scythopolitano scripta; Vita S. Theodosii abbatis a Theodoro ep. scripta. — Handb. der theol. Wiss., p. p. ZÖEKLER, 3e éd.; KNOKE, Grundriss der prakt. Theol., 2e éd.

Magazin für die Litteratur des In und Auslandes, n° 11 : TAVASTSJERNA, Sonntag vormittag (nouvelle), übertr. von Joh. OEHQUIST. — Gisb. FREILIGRATH, Gedichte von Alg. Ch. Swinburne. — KABERLIN, Jenseits von Schön und Hässlich. — DRESDNER, Spielhagens Lebenserinnerungen (fin). — H. HEINRICH, Camilla-K. ERDMANN, Wundts System der Philosophie. — GRÜN, Prager Bühnenbrief.

— N° 12 : FRANCO, Das Datum, Novellette, übertr. von L. v. Asten. — ECKSTEIN, Aphorismen. — KABERLIN, Jenseits von Schön und Hässlich (fin). — XANTHIPPUS, Pasquino. — A. LEIST, Armenische Lyrik. — Von SUTTNER, M. G. CONRAD, Die klugen Jungfrauen. — L. FREYTAG, Grabschriften und Marterlen. — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-quatrième année 14 avril 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Melusine, n° 2, mars-avril : La collection internationale de la Tradition (sur les volumes II, III, IV : NICOLAIDES, Les livres de divination, trad. sur un ms. turc inédit ; VECKENSTEDT, La musique et la danse dans les traditions des Lithuaniens ; BRAUNS, Traditions japonaises sur la chanson, la musique et la danse, tous trois avec une préface de M. CARNOY. Manquent d'utilité scientifique, malgré leurs prétentions). — La fraternisation, VIII. — L'enfant qui parle avant d'être né. — R. KÖHLER, Ne frapper qu'un seul coup. — KARLOWICZ, Les deux arbres entrelacés. — TUCHMANN, La fascination, animaux, objets inanimés, divinités, esprits, âmes. — Les esprits forts de l'antiquité classique XXIV. — Les serments et les jurons X. — *Bibliographie :* SLOET, De Dieren in het germaansche volksgeloof en volksgebruik (ouvrage de mérite). — BONET-MAURY, Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne (cp. *Revue* n° 1). — DEMARTEAU SERVAIS, Le roman des proverbes en action, recueil de 6,500 proverbes. — DE LOS REYES El folklore filipino (sur les Ilocans, peuple indigène de Luçon ou de Manille). — L'auteur du compte-rendu de la collection de la Tradition, M. H. GAIDOZ y a joint quelques réflexions à propos d'un article de H. WEINHOLD sur les services que doit rendre le folk-lore. « Le folklore demande plus que ce que MM. les folkloristes peuvent s'imaginer. C'est la méthode qui consiste dans l'étude d'une religion, d'une mythologie, etc., non pas à considérer cette chose dans sa cristallisation complète et définitive, mais à la prendre à ses débuts, depuis son germe, à la suivre à tous les degrés de son développement, à tenir compte de toutes les influences qu'elle peut avoir subies, et en même temps à mettre en parallèle, comme illustration du sujet, toutes les formations analogues qui ont pu se produire chez d'autres peuples ou en d'autres temps, de façon à déterminer le point de départ psychologique de cette religion, de cette mythologie, etc. Ces recherches reposent surtout sur l'observation du peuple et sur les documents d'origine populaire. Mais combien de nos folkloristes ont assez de critique et d'érudition, ou de patience pour appliquer cette méthode ? Profitant de ce que peu de savants, en France surtout, s'occupent de ces études, ils se sont jetés dessus, comme des trappeurs sur une région inhabitée du Far West américain. Et pour donner de l'importance à ce qu'ils abattaient dans leurs chasses ou trouvaient dans leurs expéditions, ils se sont empressés de fonder des sociétés, des revues... Le folk-lore est discrédité auprès du peuple savant. Le spectacle auquel nous assistons est celui d'une agitation vaine et stérile... Ce n'est pas sans regret que nous voyons des écrivains, jusqu'ici collecteurs consciencieux de notre folk-lore, quitter le terrain solide de leurs enquêtes, pour de grandes questions qu'ils ne sont pas préparés à traiter. Recueillir et colliger est une chose — et une chose utile, quand elle est faite avec soin — mais rechercher l'histoire ou essayer la synthèse en est une autre, et combien plus difficile ! »

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 2e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 34e séance, 26 décembre. — THIL-LORRAIN, Pierre l'Hermite à propos de l'ouvrage de M. Hagenmeyer. — *Comptes-rendus :* Joh. SCHMIDT, Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — The Œconomicus of Xenophon, p. p. HOLDEN (comme toutes les éditions de H., se distingue par l'abondance et la sûreté du commentaire, mais ne contient pas de résultats nouveaux). — — HARTMAN, Analecta Xenophontea nova (seconde partie qui n'est pas à la hauteur de la première, plus de prolixité, mais choses intéressantes et instructives). — PLESSIS, Traité de métrique grecque et latine (ne peut

se mesurer au point de vue de l'originalité avec le livre de Lucien Müller, mais l'emporte pour la clarté de l'exposition et le bon arrangement des matériaux). — L. Lange, Kleine Schriften aus dem Gebiete der classischen Altertumswissenschaft (suite et fin). — Kraus, Souvenirs d'un milicien. — Varia (Van Even, Ein Jerlander, Francis O'Hearn, leermeester van Daniel O'Connell; bon complément à l'étude de Van Duyse sur Cats). — Les îles Bahrein et la découverte de M. Bent (De Ceuleneer : M. Bent a découvert dans ces îles que Pline appelle Tylos et Ptolémée, Tyros et Arados, une vaste nécropole de plusieurs milliers de tumuli; les tombes présentent une analogie frappante avec les sépultures phéniciennes d'Amrith, de Sardaigne et de Carthage).

The Academy, n° 934 : Fyffe, A history of modern Europa, vol. III. (Récit bien composé; les faits militaires faiblement décrits; jugements quelquefois partiaux.) — Hallett, A thousand miles on an elephant in the Shan States. — Van Dyke, The poetry of Tennyson. — Classical schoolbooks. (Livres de Hartel, Schenkl, Hensell, Scheindler, Eymer.) — Mictis. (J. Taylor.) — Chaucer's reference to Diogenes. (Skeat.) — Canynge and Rowley. (J. Taylor et Moyes.) — A legend of Abraham. (Jacobs.) — The claims of Hobbes to the Darwinian struggle for life. (Fergus.) — Caird, The critical philosophy of Immanuel Kant. (Très remarquable.) — Letter from Egypt. (Sayce.)

The Athenaeum, n° 3257 : Anderson, English intercourse with Siam in the seventeenth century (intéressant et curieux), — Lady Wilde, Ancient cures, charms and usages of Ireland, contributions to Irish lore. — Aeschylus, Agamemnon, p. p. Verrall; Supplices, p. p. Tucker. — The Register Booke of Inglebye juxta Grenhow since the yeare 1539 p. p. Blackburne. — The Rutland correspondence. (Fitz Patrick.) — The source of The Ancient Mariner. (Samuel.) — The supposed uncial codex at Damascus. (Lambros.) — The Paston mss.

Literarisches Centralblatt, n° 14 : Theol. Jahresbericht, VIII, p. p. Lipsius (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — Harnack, Grundriss der Dogmengesch. — Krause, Abriss der Philosophie der Geschichte, p. p. Hohlfeld u. Wünsche. — Hensel, Ethisches Wissen u. ethisches Handeln (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — Michel, Die römische Kirche, ihre Einwirkung auf die germanischen Stämme u. das deutsche Volk (anthologie de travaux populaires et de citations bibliques). — Baasch, Forschungen zur hamburg. Handelsgesch. I. Die Islandfahrt der Deutschen, namentl. der Hamburger, XV-XVII Jahrh. (digne d'attention). — Urkundenbuch des Klosters Paulinzelle, I, 1068-1314, p. p. Anemüller. — Abd-el-Rahman, el Djabarti, Merveilles biogr. et histor. ou chron. trad. de l'arabe par Mansour Bey, Abdulaziz Bey, G. N. Kahil Bey et Iskender Ammoun Effendi, II et III. — Seler, Reisebriefe aus Mexico. — Rich. Schröder, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte (très bien fait et répond à un besoin scientifique depuis longtemps ressenti). — Günther, Die Idee der Wiedervergeltung in der Gesch. u. Philos. des Strafrechts, I. Die Culturvölker des Altertums u. das deutsche Recht bis zur Carolina (bon). — C. Abel, Ueber Wechselbeziehungen der ägypt., indoeurop. u. semit. Etymologie, I (ne connaît pas les lois de la phonétique ou ne s'en soucie pas). — Lambros, Catal. des mss. des bibliothèques du mont Athos, I. (Entreprise très utile et qu'il faut soutenir). — Schipper, Englische metrik in histor. u. system. Entwickl. dargestellt. II, Neuengl. metrik, 2. Strophenbau (très méritoire). — Heinze u. Goette, Gesch. der deutschen Literatur von Gœthe's Tode bis zur Gegenwart (court, exact, tourne trop à la nomenclature).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : Soden, Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper.— Walther, Wiss. oder Christ. (cp. *Revue*, n° 15). —

Catal. cod. graec. in bibl. urb : Vratisl. — Nedschib Sallum, Trauerode auf den Tod des deutschen Kaisers Wilhelm I, im transcr. Urtext hrsg. aus dem Arab. ins Deutsche übertr. von C. Lang (M. L. aurait mieux fait de ne rien publier). — Œdip. Col., p. p. Wecklein (très bon). — Reckzey, Gramm. u. rhet. Stell. des Adjectivums bei den Annalisten, Cato u. Sallust (clair et très estimable). — Jobst, Gœthes relig. Entwick. II, 1770-1780 (un peu court, mais à approuver). — Psaltirea Scheiana, 1482, p. p. Bianu, I. — Cod. diplom. Saxoniae regiae, I, 2, p. p. Posse, *et* Die Siegel der Wettiner bis 1324 u. der Landgr. von Thüringen bis 1247. — Rochechouart, Souvenirs (cp. *Revue*, 1889, nº 43). — Mohr, Die Kirchen von Köln, ihre Gesch. u. Kunstdenkm. (cicerone instruit, mais difficile à suivre). — Schultze, Gesch. der preuss. Regierverwaltung 1766-1786, I (très intéressant et profondément étudié, pèche un peu par la forme). — Gesellsch. für deutsche Liter. (19 février).

Nº 13 : Dräscke, Ges. patristische Untersuchungen. — Meister, Die griech. Dialecte, II, Eleisch, Arkadisch, Kyprisch; Smyth, The Arcado-Cyprian Dialect (M. prête beaucoup à la critique; S. n'a rien de nouveau. — T. Livi IV, 26-30, p. p. Luchs (apparat court et complet). — Sütterlin, Gesch. der nomina agentis im German. (insuffisant).— Bülbring, Gesch. der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südengl. (soigné). — Sybel, Die Begründ. des deutschen Reiches durch Wilhelm I, 1-3 (fait avec art, et que de détails jusqu'ici inconnus; à noter le jugement sur Fr. Guillaume IV). — Karten von Attika, Bl. XVI-XIX. — Die Mannheimer Bühnenbearb. des Götz, p. p. Kilian (intéressant). — Landsberg, Die Quaest. des Azo (1re et très méritoire édition). — Lammert, Gesch. der Seuchen, Hunger = u. Kriegsnot zur Zeit des dreissigjähr. Krieges (curieux et bien fait).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 6 : Fustel de Coulanges, Hist. des institutions politiques de l'ancienne France, la monarchie franque (long article de Sickel, p. 209-248 : « œuvre d'un esprit original, d'un chercheur solitaire, insensible au travail d'autrui, orgueilleusement obstiné dans son jugement, familier avec les sources, comme le sont peu d'historiens, abondant en pensées fécondes, et, avec tout son détail, tellement incomplet qu'il laisse de côté de nombreux côtés de la vie de l'état; il cherche la vérité à lui seul et la trouve par conséquent plus difficilement que ceux qui se tiennent au courant de la littérature »).

Deutsche Rundschau, avril : G Adler, Der internationale Arbeiterschutz. – G. Brandes, Aristocratischer Radicalismus, eine Abhandlung über Fr. Nietzsche. — Rodenberg, Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. VI : Der Kosmopol. Nachtwächter u. Geheime Rath, 1841-1851, III. Stuttgart. — Cohn, Dr. Laurentius Scholz von Rosenau, ein Arzt u. Botaniker der Renaissance. — Zur Erinnerung an Andrassy. — Karl Frenzel. — Neue Romane u. Novellen. (W. Bölsche.) — Literarische Notizen u. Neuigkeiten.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, nº 13 : Kaberlin, Karl Bleibtreu. — Fastenrath, Catalanische Poesie (nach Apeles Mestres, Manel Mila y Fontanals, Francesch Matheu u. Bartomen Ferra.) — Xanthippus, Gabriele d'Armunzio, der letzte Romantiker Italiens. — Theodor Opitz, Ueber What Whitman. — D. R. Das franz. Element in Kanada. — Wichmann, Deutsch-Ungarisches. — Tovote, Berliner Bühnenbrief.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-quatrième année 21 avril 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue rétrospective, 1er avril : La famille d'Orléans dans les prisons de Marseille, 1793 (documents et notes communiqués par M. Fred. Dollieule. Archives des Bouches-du-Rhône, série L.) : 1° Ordres d'arrestation. Emprisonnement du duc de Montpensier, fils du duc d'Orléans ; — 2° Translation des prisonniers dans le fort de Notre-Dame de la Garde ; — 3° Lettres et interrogatoires. — La Revue publiera prochainement les Mémoires inédits d'Hippolyte Auger, romancier et auteur dramatique, 1796-1881.

The Academy, n° 935 : Havelock Ellis, The new spirit (volumes d'essais pleins de fraîcheur et de sincérité sur Diderot, Heine, Walt Whitman, Henrik Ibsen, Tolstoï). — Maccarthy, A history of the four Georges, vol. II (introduction populaire à l'histoire de l'Angleterre sous Georges II). — A sixteenth-century treatise on the globes : Hue's Treatise on the globes, p. p. Markham ; Sailing directions, from a fifteenth century ms, p. p. Gairdner and Morgan. — Current theology : Ball, The prophecies of Jeremiah, with a sketch of his life and times ; Orelli, The prophecies of Jeremiah, transl. ; Forbes, The servant of the Lord in Isaiah XL-LXVI reclaimed to Isaiah as the autor from argument, structure and date ; Delitzsch, Biblical commentary on the Psalms, transl. III ; Mozley, David in the Psalms ; The Psalms in greek according to the Septuaginta, p. p. Swete. — Chaucer's story of the mad cow (Skeat). — Slavonic place-names in Germany (Krebs). — The original of Leiçarraga's Basque New Testament (Dogson). — The philosophy of the Mazdayasnian religion under the Sassanids, transl. from. the French of Casartelli by Firoz Jamaspji Dastur Jamasp Asa. — Excavations in the Fayum (Petrie). — The Gangkee Tiger (Barton). — Edwards, Idols of the French stage, 2 volumes.

The Athenaeum, n° 3258 : Stubbs, The history of the University of Dublin, from its foundation to the end of the eighteenth century (bon travail). — Nichol, Francis Bacon, his life and philosophy. — Sir Frederick Young, A winter tour in South Africa. — Vernon, Readings on the Purgatorio of Dante, chiefly based on the commentary of Benvenuto da Imola. — Early Christian literature : Resch, Agrapha, aussercanon. Evangelienfragmente ; J. Werner, Der Paulinismus des Irenaeus. — The New Code. — Mr. Gladstone model library. — Jahrbuch der königlich preussischen Sammlungen, volume X. — Coleridge's Osorio and Remorse

Literarisches Centralblatt, n° 15 : Hand-Commentar zum Neuen Testament, I. Die Synoptiker, die Apostelgeschichte, bearb. von Holtzmann, I-3. (entreprise que tous les théologiens doivent saluer avec joie). — Resch, Agrapha, ausserordentl. Evangelienfragmente, gesamm. u. untersucht ; anhang, das Evangelienfragment von Fajum, von Ad. Harnack. (Travail remarquable, préparé et exécuté avec soin à tous égards.) — Hansen, Die drei Bevölkerungsstufen, ein Versuch, die Ursachen für das Blühen u. Altern der Völker, nachgewiesen (beaucoup de vérités et de paradoxes, de pensées fécondes et de fausses conclusions). — Stölzel, Fünfzehn Vorträge aus der brandenburg-preussischen Rechts = und Staatsgeschichte (des choses nouvelles). — Majunke, Gesch. des Kulturkampfes in Preussen-Deutschland, wohlfeile Volksaufgabe (« Wust von Unsinn, amas d'absurdités, d'ailleurs assaisonné pour des palais ordinaires par une incroyable grossièreté de la langue ; espérons qu'avec l'actuel apaisement des passions, ce livre ne sera regardé que pour ce qu'il est : l'essai hardi d'un homme — dont on s'est servi comme de bélier dans le combat et qu'on a mis de côté — de rappeler à la mé-

moire une triste période de l'histoire d'Allemagne où des grandeurs semblables maintenant oubliées ont pu jouer un rôle! ») — JUNKER, Reisen in Africa 1875-1886, I. — EXNER, Die franz. Armee in Krieg und Frieden (livre très méritoire). — PETERS, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Wort u. Bild. – OTT, Die Tabula juris der klosterbibliothek zu Raygern, ein Beitrag zur Literaturgesch. des canon, Rechtes im XIII Jahrh. — SOLTAU, Zur Erkl. der in punischer Sprache gehalt. Reden des Hanno im V Act der Kom. Poenulus von Plautus (on lit p. 17 que « don » signifie en phénicien seigneur, sieur, et qu'il est encore usité en Espagne; ab uno disce omnes). — BACHMANN, Die philosophie des Neopythagorers Secundus, ling. phil. Studie (bon). — Muhammed, Monsieur Jourdain. der pariser Botaniker, im Qarabag, pers. Text mit deutschen Uebers., Anmerk. u. vollst. Wörterbuch, p. p. WAHRMUND (instructif). — Plutarchi Chaeronensis moralia, p. p. BERNARDAKIS, II (très louable). — BIRCH-HIRSCHFELD, Gesch. der franz. Liter. I. Das Zeitalter der Renaissance (remarquable). — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonie, Studien u. Materialien (de très grande valeur).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14, 5 avril : W. MOELLER, Lehrbuch der Kirchengesch. I. — OSWALD, Angelogie. — BRASCH, Welt-und Lebensanschauung Fr. Ueberwegs. — MATZAT, Die Ueberf. der gelehrten Fächer u. die Schulreformfrage. — Catal. de la bibl. Chauffour, p. p. WALTZ (excellent ouvrage, déjà loué ici-même). — DUTT, A history of civilization in ancient India, based on Sanscrit literature, in 3 volumes. Vol. I, Vedic and Epic Ages. Vol. II, Rationalistic Age (plein d'erreurs, mais travail d'un Hindou cultivé et qui a le sens historique et traite particulièrement du bouddhisme avec clarté et impartialité). — WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, Euripides' Herakles, I, Einleitung in die attische Tragoedie; II, Text und Commentar (une foule de résultats nouveaux, travail savant et plein d'esprit que le critique juge admirable et très instructif pour tous les philologues). — Max HIRSCHFELD, Untersuchungen zur Lokasenna (important). — PALÉOLOGUE, Vauvenargues (fait avec soin et amour). — Anonymi gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, p. p. HAGENMEYER (très méritoire et enfin satisfaisante publication). — Duc d'Orléans, Lettres. — BUCHHOLTZ, Aus dem Oldenburger Lande. — CONWAY, Literay remains of A. Dürer. — MOMMSEN, Römisches Staatsrecht, I, II, III (occupe dans la littérature une place très considérable, et, en son ensemble, offre une base sûre; est même définitif, d'après l'état actuel de notre savoir : le progrès ne cessera pas, mais ne peut plus s'affirmer que dans des monographies; jusqu'à ce qu'on ait abondamment rassemblé de nouveaux matériaux, pour ne pas faire regarder comme superflu un nouveau travail d'ensemble sur tout le domaine, il se passera bien des dizaines d'années). — H. v. Mondeville, Anatomie, 1304, p. p. PAGEL. — ZUNS, Der Wucher auf dem Lande. — BUCHARD, Torpilles et torpilleurs. — SPIELHAGEN, Finder u. Erfinder. Erinner. aus meinem Leben, I. — Verein für die Gesch. der Mark Brandenburg, 12 mars.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 14 : HARDEN, Die Freie Bühne in Berlin. — SILESIUS, Von Richard Wagner zur Münchner Shakspeare-Bühne. — STEMPEL, Erstaufführungen Shakspearescher Dramen in Deutschland. — BALAZS, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von KOHUT. — D. ASHER, Eine Bemerkung zu Gesamm. Abhandlungen von Dr. Alex. Schmid. — Le rédacteur en chef du journal, M. de Schlieben, a donné sa démission; le Magazin a été vendu à MM. Alfred STÖSSEL, et W. de REISWITZ, qui en prennent la direction; il parait toujours chez l'éditeur Ehlermann, de Dresde.

MÉMOIRES
D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

BAILLET (J.). La stèle de Menchieh. In-8. . . . . 1 fr. 25
BAPST (Germain). Le tombeau de Saint-Quentin. In-8. . . . . 1 fr.
— — Le tombeau de Saint-Piat. In-8. . . . . 1 fr.
BERGER (Ph.). Inscriptions céramiques de la nécropole punique d'Hadrumète. In-8. . . . . 3 fr.
BLONDEL (Spire). L'art capillaire dans l'Inde, à la Chine et au Japon. In-8. . . . . 1 fr. 50
BONNET (dr). Les gravures sur roches du Sud oranais. In-8. . 1 fr.
CARTON (dr). Les nécropoles païennes de Bulla-Regia. In-8, et fig. . . . . 1 fr. 25
CASTAN (A.). Deux épitaphes romaines de femmes ayant fait partie de l'avenue sépulcrale de Vesontio In-8. . . . . 1 fr. 50
COUDREAU (H.) La Haute-Guyane. In-8. . . . . 1 fr. 50
DROUIN (E.). L'ère de Yezdegerd et le calendrier perse. In-8. 3 fr.
DUMOUTIER (G.). Van Mieu, le temple royal confucéen de Hanoï. In-8. . . . . 1 fr. 25
— — Choix de légendes historiques de l'Annam et du Tonkin. In-8. . . . . 1 fr. 50
GUILLEMAUD (J.). Les inscriptions gauloises, nouvel essai d'interprétation, 2 articles. In-8, chaque. . . . . 2 fr.
LA BLANCHÈRE (R. de). L'art provincial dans l'Afrique romaine. In-8. . . . . 1 fr.
LECHAT (H.). Tête en marbre du musée de l'Acropole d'Athènes. In-8, avec une planche en héliogravure. . . . . 1 fr. 50
LORET (Cl.). Recherches sur l'orgue hydraulique. In-8, illust. 2 fr.
MÉLY (F. de). Les reliques du lait de la Vierge et la galactite. In-8. 1 fr.
MÉNANT (J.). Le cylindre de Urkham au musée Britannique. In-8, fig. et planche. . . . . 1 fr. 50
MONCEAUX (P.) et V. LALOUX. Restauration des frontons d'Olympie. In-8, avec 3 planches. . . . . 2 fr. 50
RABOT (Ch.). Les Ostiaques, les Samoyèdes et les Ziriènes d'après les travaux de H. Sommier. In-8, fig. . . . . 2 fr.
SAYCE (A.-H.). Les tablettes cunéiformes de Tel-El-Amarna, trad. par S. Reinach. In-8. . . . . 1 fr. 50
WAILLE (V.). Note sur le Prométhée du musée de Cherchell. In-8, avec 2 planches. . . . . 2 fr.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-quatrième année 28 avril 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin du cercle Saint-Simon (Société historique), 1890, n° 1, janvier-mars : Réunion du jeudi 20 février; banquet offert à MM. de Vogüé, A. Sorel et E. Hamy. — Conférences : Abraham Dreyfus, Les collaborateurs d'Alex. Dumas fils; H. Joly, Les jeunes criminels parisiens; Foncin, L'Algérie et la Tunisie au Congrès Colonial national; A. Lefranc, Les origines du Collège de France.

La Révolution française, n° 10, 14 avril : Bizos, La comédie littéraire sous la Révolution. — Lemas, Ignace de Cazeneuve, évêque et conventionnel. — Aulard, La diplomatie du premier Comité de salut public, Allemagne. — Les adhésions aux Bourbons en 1814. — Barroux, Acte de naissance de Condorcet. — *Bibliographie :* Charavay, L'assemblée électorale de Paris; Du Bled, Les causeurs de la Révolution; Marquis de Villeneuve, Charles X et Louis XIX; Vallat, Etudes d'histoire, de mœurs et d'art musical sur la fin du xviiie siècle et la première moitié du xixe siècle, d'après des documents inédits (ce volume n'est qu'une biographie du violoniste Alexandre Boucher, et manque un peu de rigueur critique; mais il est bien amusant).

The Academy, n° 936 : Sharp, Life of Robert Browning (contient tout ce qu'on doit savoir, mais fait avec un peu de promptitude et de hâte). — Corresp. between William Pitt and Charles duke of Rutland, lord-lieutenant of Ireland, 1781-1787, with an introd. note by John duke of Rutland. — Warner, Studies in the South and West, with comments on Canada. — Some books on economics. — Mr. Campkin (not. nécrol.). — Mary Louisa Boyle (not. nécrol.). — Newly discovered mss. of Giordano Bruno (découvertes faites par M. R. Stölzle à la bibliothèque d'Augsbourg). — The relations between Dante and Beatrice (Tomlinson). — The verb mean to moan (Skeat). — Chaucer's story of the mad cow (Rhys Davids). — Conradi Hirsaugensis dialogus super auctores sive didascalon, p. p. Schepss (cp. *Revue*, n° 15).

The Athenaeum, n° 3259 : Hurlbert, France and the Republic. — Thornton, The Stuart dynasty, short studies of its rise, course and early exile (portraits qui ressemblent à ceux de la galerie d'Holyrood; ils se ressemblent, mais ils ne ressemblent pas aux originaux). — Giffen, The growth of capital. — Venn, The principles of empirical or inductive logic. — Dickson and Edmond, Annals of Scotish printing from the introd. of the art in 1507 to the beginning of the XVII century (méritoire). — Register of the Abtey of St. Thomas, Dublin, p. p. Gilbert. — Miss Bayle (Watts). — Thomas Guy, Peter Parker and the University of Oxford, II (Bettany). — The Dict. of National Biography (liste des futurs articles de Kiallmark à Knight). — The next Oriental Congress. — Bishop Callaway.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Watke's Religionsphilosophie, p. p. Preiss. — Brück, Gesch. der kathol. Kirche in Deutschland, II. — Krause, Zur Gesch. der neueren philos. Systeme, p. p. Hohlfeld u. Wünsche. — Hack Tuke, Geist u. Körper. — Von Heyden, Die Tracht der Culturvölker Europas vom Zeitalter Homer's bis zum Beginne des XIX Jahrh.; Quincke, Katechismus der Costümkunde (le travail de Heyden est un manuel scientifique dans le meilleur sens du mot et sera consulté avec grand profit; celui de Quincke est surtout utile à l'acteur). — Heigel, Der Umschwung der bayerischen Politik 1679-1683 (éclaircissements de grand intérêt). — M. Carriere, Lebensbilder (recueil d'études éparses et aujourd'hui réunies, à notre grand contentement). — Orosius, p. p. Zangemeister. — Knust, Gesch. der Legenden der h. Katharina von Alexandrien u. der h. Maria Aegyptiaca nebst unedier-

tem Text (très estimable contribution à l'histoire de la littérature générale du moyen âge). — Index lect. quae in Univers. Freib. habeb. 1. Carmen francogallicum, p. p. Bédier ; 2. Streitberg, De comparativis german. comm. (Bédier publie le Lai de l'ombre, petit poème de 962 vers, d'après six mss. et son travail est très bien fait. — Streitberg a voué d'excellentes recherches aux comparatifs germaniques en — ôs). — Verzeichnis altd. Hschr. von Keller, p. p. Sievers (toujours la même exactitude et netteté). — Noreen, Utkast till föreläsningar i urgermanisk judlära, etc. (très remarquable, court, concis et clair). — Condivi, Leben des Michelangelo Buonarotti, aus dem italienischen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : Söder, Biblische Parallelberichte. — Laistner, Das Rätsel der Sphinx. (malgré les critiques et quel que soit le point de vue du lecteur, l'ouvrage est très instructif et suggestif). — L. Fischer, Grundriss des Systems der Philosophie als Bestimmungslehre. — Poten, Gesch. des Militärerziehungs = und bildungswesens in den Landen deutscher Zunge, I. Allgem. Uebersicht, Baden, Baiern, Braunschweig, Colmar. — J. Barth, Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen, I, Die schlichten Nomina. (système que le critique ne repousse pas, mais qu'il accueille avec réserve et doute). — Ausonii opuscula, p. p. Peiper; Ausonii Mosella, p. p. De La Ville de Mirmont (le travail de Piper offre, à côté de beaucoup de choses inutiles et manquées, quelques bonnes conjectures; le travail français est superbement édité, mais donne prise à de nombreuses critiques; cp. *Revue*, n° 10). — Gœthes drei letzte Lebenstage, die Handschrift eines Augenzeugen hrsg. von Holsten.— Birch-Hirschfeld, Gesch. der franz. Liter. seit Anfang des XVI Jahrh. I. Renaissance (intéressant et important, cp. *Revue*, n° 11). — Seeliger, Erzkanzler u. Reichskanzleien. (Soigné). — Cherbuliez, Profils etrangers (d'après le critique qui goûte surtout les études sur la famille Buchholtz, sur un missionnaire écossais, sur Louis II de Bavière, sur Lord Beaconsfield, sur Charles Gordon, Ch. sait marquer les traits caractéristiques de la vie nationale des peuples étrangers, il comprend et connaît l'Allemagne, mais il « est en politique sur un chemin décidément faux »). — Bau-und Kunstdenkmäler Thüringens, p. p. Lehfeldt, VI, Sachsen Meiningen, Saalfeld. — Dietzel, Karl Rodbertus, Darst. seines Lebens u. seiner Lehre, II. Socialphilosophie. — Archäol. Gesellschaft zu Berlin, 4 mars.

— N° 16 : Perthes' Handlexikon für evangel. Theologen, 1-8. — Wünsche, Der babylon. Talmud in seinen haggad. Bestandteilen übers. II, 4. — Phädon philosophisch erkl. u. durch die späteren Beweise für die Unsterblichkeit ergänzt von J. Baumann. — Reinisch, Die Kunamasprache in Nordostafrika, II. — Groeger, De Argonauticarum fabularum hist. quaest. sel. (petit livre absurde). — Wilmanns, Beitr. zur Gesch. der ält. deutschen Liter. IV, Untersuch. zur mhd. Metrik (recherches d'ensemble très sagaces aux résultats parfois intenables, mais souvent très féconds). — Soltau, Die röm. Amtsjahre auf ihren natürl. Zeiwert reducirt *et* Römische Chronologie (tout cela ne peut être recommandé aux étudiants et amis de l'antiquité ; mais, malgré ses défauts et ses erreurs, l'œuvre est utile, elle renferme quelques pensées saines; détaillée et pleine de choses comme elle est, c'est un répertoire de toutes les tentatives qui ont été faites dans ces dernières années pour la solution des problèmes de la chronologie romaine). — Urkundenbuch der Stadt Iena. u. ihrer geistlichen Anstalten, I, 1182-1405, p. p. J. E. A. Martin. — The constitutional documents of the Puritan Revolution 1628-1660 p. p. S. R. Gardiner. — Stanleys Briefe über Emin Paschas Befreiung p. p. Keltie u. Wobeser; la délivrance d'Emin Pacha. — Gaedertz, Gœthe u. Maler Kolbe. — Hachenburg, Die

besondere Streitgenossenschaft. — MANCHÉ, Die brand. preuss. Reiterei seit der Zeit des Grossen Kurfürsten, (rien de nouveau et de bien remarquable) — Gesellschaft für deutsche Literatur, 19 mars.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 13 : Prof. Niemann über Troja. — Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente, gesammelt u. untersucht von RESCH; Anhang, das Evangelienfragm. von Fajjum, von Ad. HARNACK. — FOURER, Ephemerides Caesarianae rerum inde ab ineunte bello Africano usque ad extremum bellum Hispanense gestarum (assez bon). — C. Plinii Caecilii Secundi Epistulae ad Trajanum imperatorem cum ejusdem responsis, p. p. HARDY (très instructif). — Conradi Hirsaugiensis dialogus super auctores sive didascalon, eine Litteraturgesch von dem XII Jahrh., p. p. SCHEPSS (cp. le numéro 15 de la *Revue critique*). — SCHREIBER, Die hellenistischen Reliefbilder, erste Lieferung, Tafel I-X (très remarquable publication, important pour les philologues et aussi pour les artistes). — COCCHIA, I Romani alle Forche Caudine; STÜRENBURG, Zu den Schlachtfeldern am Trasimenischen See und in den Caudinischen Pässen (deux bons travaux; celui de Cocchia est solide et sûr; la belle carte, très soignée, de Stürenburg sert à le confirmer; la défaite des Romains a eu lieu entre Arienzo et Arpaja). — G. Ad. MÜLLER, Pontius Pilatus, der fünfte Prokurator von Judeaa und Richter Jesu von Nazareth, mit einem Anhang « die Sagen über Pilatus » u. einem Verzeichnis der Pilatus-Litteratur (habilement écrit, mais c'est la seule louange qu'on puisse donner à ce travail). — Otto RICHTER, Topographie von Rom (excellent : à la fois exact et attachant, offre sous une forme concise tout ce qu'il faut savoir, jugement sain).

— N° 14 : Prof. Niemann über Troja, II. — TROOST, Inhalt u. Echtheit der Platon. Dialoge auf Grund log. Analyse, I. Die Unechtheit des Charmides (n'est pas convaincant). — L. von SYBEL, Platons Technik, an Symposion u. Euthydem nachgewiesen (nouvelle découverte !). — R. von SCALA, Die Studien des Polybios, I (livre attachant; vaste savoir, larges points de vue, exposition vivante). — FABIA, Les prologues de Térence (l'impression d'ensemble est favorable, cp. le n° 27 de la *Revue critique*, 1889). — Peregrinatio ad loca sancta, saeculi IV ineuntis, edita, rossice versa, notis illustrata a POMIALOWSKY (rendra de grands services). — OCCIONI, Storia della litteratura italiana compendiata ad uso dei lycei. — A. SCHAEFER, Abriss der Quellenkunde der griech. u. röm. Gesch. I, bis auf Polybios, 4e Aufl., p. p. NISSEN. — H. MACMILLAN, Roman mosaics or studies in Rome and its neighbourhood (rien de nouveau). — PIETROGRANDE, Ateste nella milizia imperiale (intéressant). — SCHULIN, Lehrbuch der Geschichte des römischen Reiches (manque de profondeur scientifique et trop de suppositions fantaisistes). — JAHR u. WULFF, Uebungsbuch zum Uebers. für Quarta. — Ph. MAYER, Die kulturhistor. Entwickel. Deutschlands in der zweiten Hälfte des XVI Jahrh. in besond. Bezugnahme auf die sächs. Lande, bearb. von CARIUS (petit écrit assez bon). — Zur Isylloshandschrift (A. Ludwich : fin).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 15 : TOVOTE, Berliner Bühnenbrief. — SILESIUS, Von Richard Wagner zur Münchner Shakspeare-Bühne (fin). — STEMPEL, Erstaufführungen Shakspearescher Dramen in Deutschland (fin). — KELLER-JORDAN, Einiges über altmexikan. Gebräuche, Ritos u. Gewohnheiten. — Ch. BARTSCH, Dainu Balsai (besprochen von L. FREYTAG). — Alex. BALAZS, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von Ad. KOHUT, suite).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-quatrième année 5 mai 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 2, 15 avril : Chr. Schefer, Louis XIV et Charles XII, I. La mission du comte de Guiscard. — Poinsard, Le crédit public et les emprunts sous le Consulat et l'Empire. — P. Matter, La constitution hongroise, 1861-1889, suite et fin. — Marcé, La cour des comptes italienne. — D'Aubigny, L'affaire de Port d'Egmont, la chute de Choiseul. — Borgeaud, Premiers programmes de la démocratie moderne en Angleterre 1647-1649.—Ledoux, L'organisation du travail dans les mines et particulièrement dans les houillères. — Comptes-rendus : Vic. de Meaux, La Réforme et la politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie. — Lyon-Caen et Renault, Traité de de droit commercial. — Cherbuliez, Profils étrangers — Costa de Beauregard, La jeunesse de Charles Albert. (Cp. *Revue*, 1889, n° 23.)

Annales de l'Est, n° 2, avril 1899 : Campaux, De la critique du texte d'Horace avant Peerlkamp (suite). — Debidour, Le général Fabvier (suite). — Nerlinger, Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (suite). — Pfister, L'évêque Frothaire de Toul. — *Variétés :* Une lettre inédite de saint Vincent de Paul. — *Comptes-rendus :* Bleicher, Les Vosges, le sol et les habitants (très bon). — Lepage, Inventaire sommaire des archives départ. de Meurthe-et-Moselle, Tables des noms de personnes. — Ch. Schmidt, Strassburger Gassen- und Häusernamen ; Michael Schütz gen. Toxites (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — Kaeppelin, Colmar de 1814 à 1871. — Debidour, Les Chroniqueurs, II (cp, *Revue*, n° 9). — Graux et A. Martin, Notices sommaires des mss. grecs de Suède. — G. Thomas, Du Danube à la Baltique.

Annales du Midi, n° 6, avril 1890 : Prou, Peiresc et la numismatique mérovingienne. — Douais, Les ms. du château de Merville (suite). — A. Thomas, Rodrigue de Villandrando en Rouergue. — *Mélanges et documents :* Une relation inédite de l'escalade de Genève, 1682 (Léon G. Pélissier). — *Comptes-rendus :* Sternfeld, Karl von Anjou als Graf der Provence (cp. *Revue*, 1809, n° 25). — Eyssette, Hist. admin. de Beaucaire (cp. *Revue*, n° 9). — Coville, De Jacobi Magni vita et operibus (l'auteur a tiré bon parti de son sujet). — Chavernac, Hist. de l'université d'Aix, I (de la bonne volonté, mais rien de plus). — Auriol, La défense du Var et le passage des Alpes (cp. *Revue*, n° 12). — Mugnier, Le théâtre en Savoie (utile).

Bulletin critique, n° 7 : Catal. cod. hagiogr. bibliothecae regiae Bruxellensis; catal. cod. hagiogr. latinorum antiq. saeculo XVI qui asservantur in bibl. nat. Parisiensi ; Analecta Bollandiana. — Caro, Mélanges et portraits, Poètes et romanciers, Pilosophie et philosophes, Variétés littéraires. — De La Grange et Cloquet, Etudes sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville (dépouillement attentif et complet des archives de Tournai en ce qui concerne l'art et les artistes locaux). — Kervyn de Lettenhove, Marie Stuart, l'œuvre puritaine, le procès, le supplice. (T. de L. : « J'oserais affirmer qu'aucun loyal lecteur ne s'élèvera contre les conclusions de l'éminent historien, tant le faisceau de ses arguments est d'une force irrésistible, tant l'ensemble de son beau travail fait rayonner une souveraine lumière au milieu des intrigues ourdies et des calomnies propagées par une haine qui ne recula devant aucune extrémité. »)

— N° 8 : Mortet, Etude hist. et arch. sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Abbé Thomas, Les temps primitifs et les origines religieuses, d'après la Bible et la science (livre

de prudente sagesse et de haute raison). — VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, tome Ier (1er article). — Comte de PANISSE-PASSIS, Les comtes de Tende de la maison de Savoie (très bonnes recherches). — DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Les origines de la Révolution française au commencement du XVIe siècle, la veille de la Réforme (théorie historique contestable, et titre de circonstance; l'auteur a pris pour modèle le premier volume de Janssen, qu'il n'égale pas pour la largeur de l'exposition et la richesse des détails; bon nombre de renseignements curieux puisés à des sources inédites, mais des objections à faire).

The Academy, n° 937 : BOYD-CARPENTER, The permanent elements of religion, Bampton lectures for 1887. — HUNTER, The marquess of Dalhousie (de grande valeur). — Tales and legends from the land of the tzar, transl. from the original Russian by Edith HODGETTS. — HISSEY, A tour in a phaeton. — Some local histories : FISHWICK, Rochdale; RYE, Cromer; BAIGENT and MILLARD, Basingstoke; HUMPHREYS, Wellington; PEACH, Swainswick; ROGERS, Yarlington; FOSTER, St. Mary, Whaplode; MONTGOMERY, Kennington). — William Maskell. — John R. Wise. — Rob. Browning's ancestors (Furnivall). — The Harleian ms. 7334, Chaucer (Skeat). — Firdusi and the old high-german Lay of Hildebrand (Krebs). — Chaucer's story of the mad cow (Clouston). — CARTAILHAC, La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments (cp. *Revue*, n° 48). — New Jaina inscriptions from Mathurâ (Bühler). — HOWORTH, Coins and tokens of the English colonies. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3260 : Col. DAVIDSON, Memoirs of a long life. — TOZER, The islands of the Aegean (cp. *Revue*, n° 13).— LUCE, La France pendant la guerre de Cent Ans, épisodes historiques et vie privée (très remarquable et plein de détails inédits). — Theological books : ELWIN, The minister of baptism; REYNOLDS, Athanasius; MACCOLL, Christianity in relation to science and morals; SIMCOX, The language of the New Testament. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs articles de Knightley à Lansdowne). — WALLIS, Notes on some examples of early Persian lustre ware.— Notes from Athens (Gardner).

The Babylonian and Oriental Record, n° 4 : J. HALÉVY, The nation of the Mards. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The Deluge-Tradition and its remains in ancient China. — BONAVIA, Did the Assyrians know the sexes of the date palms? — BOSCAWEN, Notes on the Assyrian sacred trees.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 16 : NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — CHOTZNER, Eine moderne englische Stimme über Gœthe in seinem vorgerückteren Alter. — MEHRING, Ein neuer Prophet. — Edgar Poe, Das Colosseum, an Zante (zwei Gedichte übers. von WILDA). — BALASZ, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von A. KOHUT).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : WINDAKIEWICZ, Poésie lyrique de Sarbiewsky, étude littéraire, (étude sur un poète qui n'est pas sympathique; mais qui est très curieux à connaître). — Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis, tomus II, 1587-1696, I, p. p. PIEKOSINSKI. — OSSOWSKI, Rapport sur les recherches palethnologiques de l'année 1889. — BIRKENMAYER, Sur un fragm. d'astronomie ancienne, conservé par Tacite, et son importance pour l'histoire de cette science (De oratoribus, cap. 16 : Hipparque ne peut pas être considéré comme celui qui a découvert la précession des équinoxes, puisque ce phénomène n'était pas inconnu aux philosophes ioniens plusieurs siècles avant lui).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-quatrième année 12 mai 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue de Belgique, 15 avril : PERGAMENI, l'éloquence politique sous la Révolution. — MINNAERT, souvenirs de voyage, au Caire. — SCHOENFELD, l'Espagne arabe (dernier article). — Essais et notices : Mme Clém. ROYER, un philosophe américain.

The Academy, n° 938 : MURDOCK, The reconstruction of Europe. — HATCH, Towards fields of light, sacred poems ; Memorials of Edwin Hatch, edited by his brother. — KROUPA, An artist's tour, gleaning and impressions of travels in North and Central America and the Sandwich islands. — MOLINES, Etude sur Alex. Vinet critique littéraire (fait avec soin et détail). — The Birds of Aristophanes p. p. MERRY, The Iphigeneia of Aulis p. p. HEADLAM, Pliny's Letters I and II p. p. COWAN, The Histories of Tacitus, III-V p. p. GODLEY, Selections from Valerius Maximus p. p. INGE ; The Ethics of Aristotle, analysed, annot. and transl. by JEYES ; Agricola p. p. SCHÖNE ; Köhig Oidipus p. p. SCHUBERT. — Irish items (O' Grady). — The relations between Dante and Beatrice (Miss Busk). — The etymology of Teuton (Bradley : se rapporterait au goth. thiuths, bon). — Catal. of the Persian, Turkish, Hindustani, and Pushtu Manuscripts in the Bodleian library, begun by Prof. Ed. SACHAU, continued, completed a edited by ETHÉ, part I, The Persian Manuscripts. — Etruscan and Libyan divinity names (Rob. Brown, jun.). — A relic of Naukratis (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3261 ; The life of Carmen Sylva, queen of Roumania, transl. from. the German by baroness DEICHMANN. — CARSTENSEN, Two summers in Greenland. — KITCHIN, Winchester (bon livre d'histoire locale). — BARTON, History of New South Wales from the records, vol. I. — French books ; PALEOLOGUE, Vauvenargues (cp. *Revue*, n° 13) ; An. FRANCE, la vie littéraire ; YACOUB-PACHA, l'instruction publique en Egypte (cp. le présent art. de la *Revue*). — A review of Thackerays. — Benedict of Oxford (Neubauer). — Miss Boyle. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Lant à Layton). — Bulgarian literature. — The Teacher's Guild. — A fasting man of the sixteenth century. — The legend of the Briar Rose. — The excavations at Megalopolis (Lorings et Richards).

Literarisches Centralblatt, n° 17 : DALMAN, Studien zur biblischen Theol. Der Gottesname Adonaj u. seine Gesch. (soin et savoir, réflexion et grande clarté). — Münkel's nachgel. Schriften. — GOTTLOB, Aus der camera apostolica des XV Jahrh (cp. *Revue*, n° 9). — Die Verhandl. Schwedens u. seiner Verbündeten mit Wallenstein u. dem Kaiser 1631-1634, p. p. IRMER (beaucoup de documents de grand intérêt). — BIEDERMANN, 25 Jahre deutscher Gesch. Vom Wiener Congress bis zum Thronwechsel in Preussen, eine Ergänz. nach rückwärts zu des Verf. 30 Jahren deutscher Gesch. I (« ein Volksbuch im besten Sinne »). — FRIEDERICHSEN, Die deutschen Seehäfen, I. — BURCKHARDT, Zur Gesch. der Locatio Conductio. — RIVIER, Lehrbuch des Völkerrechts. — Philonis Alexandrini libellus de opificio mundi, p. p. COHN (comble une lacune). — Taciti Agricola, p. p. SCHOENE (plus de cent conjectures nouvelles). — MEYER-LÜBKE, Grammatik der roman. Sprachen, I. Lautlehre (œuvre d'nn seul jet qui est au point de vue du sujet et de la méthode à la hauteur de la science). — Judith, p. p. COOK (édité avec grand soin). — M. HIRSCHFELD, Untersuchungen zur Lokasenna (travail superficiel, l'auteur n'a pas les plus simples éléments de la méthode philologique et les connaissances les plus nécessaires). — REGEL u. SCHULER, Einführ. in das heutige Englisch. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, p. p. BRUNN u. BRUCKMANN, Lief. 14-19. — Jahrb. des höhe-

ren Unterrichtswesens in Oesterreich bearb. von Neubauer u. Divis. III, 1890.

— N° 18 : Seydel, Vom Christentum Christi, vier Vorträge. — Von Döllinger, Beiträge zur Sektengesch. des Mittelalters (cp. *Revue*, n° 7). — Harms, Ethik. — Vernes, précis d'hist. juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane. (L'auteur ne répète pas ce que les autres ont dit, et il pense par lui-même; mais son travail ne peut être regardé comme le résultat réellement mûri d'une recherche sérieuse qui aspire uniquement au vrai, et non au nouveau). — P. Viollet, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, I. (Œuvre d'un savant indépendant et circonspect; rien de sec; ensemble artistement composé; l'auteur est maître de son sujet, il écrit brièvement sans rien oublier d'essentiel et expose des opinions nouvelles; pour parler comme lui, il est clair et reste simple, cp. *Revue*, n° 15). — Necrologia Germaniae, II, 1, Dioc. Salisburgensis, p. p. Siegm. Herzberg-Fraenkel. — Theoderici de Nyem de Scismate libri tres p. p. Erler (fait avec le meilleur soin). — Proksch, Die Liter. über die venerischen Krankheiten von den ersten Schriften über Syphilis aus dem Ende des XV Jahrh bis 1889. — Saran, Hartmann von Aue als Lyriker (sagace et réfléchi). — Von Sosnofsky, Sprachsünden, eine Blüthenlese aus der modernen deutschen Erzählungsliteratur (trop sévère et pédantesque). — Gaedertz, Gœthe u. Maler Kolbe (intéressant). — Musen u. Grazien in der Mark, Ged. von F. A. W. Schmidt, p. p. Geiger (très louable). — Mejer, Wolf Gœthe, ein Gedenkblatt (biographie d'un des deux petit-fils du poète, tous deux écrasés par le nom de leur aïeul). — Boutkowski-Glinka, Petit Mionnet de poche, 1 (utile et commode pour les numismates en voyage. — Schoeffer, De Deli insulae rebus (fait avec application et soin). — Graul, Die antiken Porträtgemälde aus den Grabstätten des Faijum.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Weiss, Meyers Comm. zum Matthäusevang. 8e ed. — Blass, Ueber die Aussprache des Griech. 3e ed. ; Zacher, die Aussprache des Griech. — Plauti Menaechmi, p. p. Löwe u. Schöll. — Schweitzer, Hans Sachs (cp. *Revue*, 1889, n° 47). — Italien. Bibliothek, p. p. Ulrich, I, Aeltere Novellen (les notes sont faites avec une grande négligence, beaucoup sont obscures, quelques-unes fautives, nombreuses fautes d'impression). — Gesch. des Volkes Israel, II. Stade, Gesch. des vorchristl. Judentums bis zur christl. Zeit; Holtzmann, Das Ende des jüd. Staatswesens u. die Entsteh. des Christentums (fin d'un ouvrage remarquable). — Kaemmel, Deutsche Geschichte (clair et savant exposé en un volume, tâche vaste, tentative sérieuse et à saluer avec joie). — Rübsam, Joh. Baptista von Taxis, ein Staatsmann u. Militär unter Philipp II u. Philipp III, 1530-1610, nebst einem Excurs : aus der Urzeit der Taxischen Posten, 1505-1520 (n'est qu'une suite de notes). — J. Schlosser, Die abendl. Klosteranlage des frühen Mittelalters (très solide). — Bericht über die Arbeiten der Wiclifgesellschaft (Buddensieg).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 15 : Archäologisches (Mehlis). — Eine Gefahr u. eine Warnung. — *Programme :* Butzer, Der Ionicus a maiore ; Bindseil, Einfl. des Klass. Unterrichts auf die Ausb. der Sprachfertigkeit im Deutschen ; Gæde, Die lat. Schulgram. von Ellendt-Seyffert u. Stegmann ; Braun, Zur Reform des lat. Unterr. ; Tschirch, Stiftung u. erste Blütezeit der Saldernschen Schule. — Haigh, The Attic theatre (très bon travail auquel Dörpfeld consacre un long art.). — Odyssey I-IV, p. p. Perrin. — Nageotte, Hist. de la poésie lyrique grecque (fait avec goût et esprit à la façon de Sainte-Beuve). — Frey, Ausgew. Briefe Ciceros. — Corpus gloss. lat. IV. Glossae codicum Vaticani 3321 Sangall. 912 Leid. 67 F. p. p. Goetz. — Runze,

Studien zur vergl. Religions wiss. I. Sprache u. Religion (éclatante ignorance au moins en ce qui concerne la mythologie et l'étymologie). — HERZOG, Studien zur Gesch. der griech. Kunst (bon). — ELLINGER, Die antiken Quellen der Staatslehre Machiavellis (veut prouver que Machiavel doit tout aux anciens, surtout à Polybe, comme Cicéron philosophe doit tout aux Grecs). — Zum lat. Unterr. : MEISSNER, Lat. phrasaeol.; TEGGE, Lat. Schulphrasaeol.; LUTSCH, Lat. Lehr = und lesestücke.

— N° 16 : KIRCHHOFF, Hesiodos' Mahnlieder an Perses (suggestif, mais n'est pas convaincant). — Platons Apol. des Sokrates u. Criton, p. p. CHRIST; Republic, X, p. p. TURNER; Fedone, p. p. FERRAI. — Juvenalis, p. p. WEIDNER (peu recommandable et beaucoup de choses incomplètes, fausses et flottantes; l'éditeur n'est pas assez familier avec la manière de Juvenal et n'a pas fait les études nécessaires à qui veut éditer ce poète). — Genethliacon Gottingense, Miscell. philol. — DROYSEN, Heerwesen u. Kriegführung der Griechen, II (fortifications et marine). — Archiv für Liter. u. Kirchengesch. des Mittelalters, p. p. DENIFLE u. EHRLE. IV, 4. — G. MEYER, Kurzgef. albanes. Grammatik mit Lesestücken u. Glossar. — PAULSEN, Das Realgymn. u. die humanistische Bildung. — Die Dauer der Konsulatsjahre (Soltau).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-quatrième année 19 mai 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue rétrospective, 1er mai : Corresp. de Villenave et de miss Tasset (suite). — Les conséquences de la capitulation de Baylen (trad. d'une brochure en allemand intitulée Carrière militaire d'un lieutenant de la garde suisse, Am. de Muralt). — Le rapatriement des prisonniers de Cabrera, 1814 (Lettres de l'enseigne Pujol). — Le nº du 1er avril a reproduit des documents qu'on trouve ailleurs (Ternaux, *Hist. de la Terreur*. VII, notes) : l'arrêté du Conseil exécutif et les interrogatoires du duc d'Orléans et du comte de Beaujolais.

Revue celtique, nos 1-2, janvier-avril : L. Duchesne, La vie de saint Malo. — Nettlau, The Fer Diad episode of the Tain bo Cuailnge. — Saglio, Les bracae et les hosae. — Whitley Stokes, A note about Fiacha Muillethan. H. de La Villemarqué, Anciens noëls bretons. — Nettlau, Notes on Welsh consonants. — S. Reinach, Inscription attique relative à l'invasion des Galates en Grèce. — Thurneysen, Gloses bretonnes. — Ernault, De l'analogie dans la conjugaison bretonne. — Kuno Meyer, Uath Benine Etair. — Loth, Les anciennes litanies des saints de Bretagne. — D'Arbois de Jubainville, Les Gaulois et les populations qui les ont précédés dans l'Italie du nord. — A. de Barthélemy, Essai de classification chronologique des différents groupes de monnaies gauloises. — Ernault, Versions bretonnes de la Parabole de l'Enfant prodigue. — *Mélanges :* Thurneysen, Notes sur quelques gloses galloises. — Loth, Le suffixe d'égalité gallois en-et; De l'adjectif subissant la mutation initiale après un substantif masculin; L'initiale du complément du verbe fléchir subissant l'infectio destituens; Morgablou; Erubloblion. — Kuno Meyer, Tene cen coicled (Echtra Nerai); Addenda to the Echtra Nerai. — Theod. Reinach, Note sur un texte de l'historien grec Eusebios relatif au siège d'une ville des Gaules par les Francs. — D'A. de J. Hercynia. — Gaidoz, Le ms. luxembourgeois des Hisperica Famina. — *Correspondance :* Lettres de MM. de Kay, Prou, Salomon Reinach (les simulacra, di S. Reinach, dont parle César, VI, 17. 1, seraient les menhir). — *Bibliographie :* D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes, 2e édition (grande conscience dans les recherches, sincérité parfaite dans la discussion, zèle infatigable à profiter des travaux et des progrès de la science; mais deux défauts : laisse de côté en grande partie les découvertes de l'archéologie et néglige, au moins en apparence, de nombreux travaux parus sur les sources des historiens et géographes de l'antiquité et sur la critique des textes; toutefois, édition sensiblement supérieure à la première; cp. *Revue*. 1889, nº 26). — Allmer et Dissard, Trion, antiquités découvertes en 1885, 1886, et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion. — Chronique.

Bulletin critique, nº 9 : Lipsius, Theolog. Jahresbericht, I u. II. (Cp. *Revue*, 1889, nº 52). — Hauréau, Des poèmes latins attribués à saint Bernard (montre très bien que le grand abbé de Clairvaux n'a rien de commun avec les plats rimailleurs dont on a mis les œuvres à sa charge). — Viollet, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, I. (Fin de l'article : l'ouvrage est le meilleur traité d'histoire du droit français à l'usage des étudiants et l'antidote nécessaire à ce que leurs études juridiques peuvent avoir de malfaisant pour leurs esprits; nul livre ne s'embarrasse moins des théories abstraites des juristes, ne met mieux en pleine vie humaine, et ne reporte l'esprit, d'une allure plus franche et plus décidée, des brocards sur les faits, des systèmes sur les choses, et des règles de l'argumentation juridique sur les lois du développement historique, cp. *Revue*, nº 15). — David-Sauvageot, Le réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art. — Le Camus,

Notre voyage aux pays bibliques. — Bretonneries (publications de M. de la Borderie, etc.).

The Academy, n° 939 : Fustel de Coulanges, Hist. des instit. polit. de l'anc. France, I. La monarchie franque, II. L'alleu et le domaine rural ; P. Viollet, Hist. des instit. polit. et admin. de la France. — Ibsen's prose dramas, p. p. Archer. — Besant, Captain Cook (fait partie de la collection des « English men of action »). — Trollope, Forther reminiscences. — Bryden, Klotof and Karroo, sport, legend and natural history in Cape colony. — William Blades. — Irish items (Whitley Stokes). — Mazzini and united Italy (K. Blind). — The works of Xenophon, transl. by Dakyns, I, Hellenika, 1-2, and Anabasis ; The History of Herodotus, transl. by G. C. Macaulay. — The language of Aram.-Naharaim and the 'su of the Assyrian tablets (Sayce). — Ivan Lermolieff, Die Galerien Borghese and Doria-Panfili in Rom.

The Athenaeum, n° 3262 : Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, comprising their life and work as recorded in their diaries 1812-1883, p. p. Loewe. — Green, Among the Selkirk glaciers. — Sir William Hunter, The marquess of Dalhousie (bien fait et intéressant). — Ch. Edmonds, Poetry of the Anti-Jacobin, 3e édit. — The Scotch fasting man. — The Oriental Congress, — Mr. Blades.

The English Historical Review, avril : Sanday, Bishop Lightfoot as an historian. — Hardy, The provincial concilia from Augustus to Diocletian. — Bury, The relationship of the patriarch Photius to the empress Theodora. — Ch. V. Langlois, The comparative history of England and France during the middle ages. — Stanley Lane-Poole, Sir Richard Church, part II. — Lord Acton, Wilhelm von Giesebrecht. — *Notes and documents* : Some political poems of the XVI century, p. p. Kingsford. — Marriage alliance of the Infante Pedro of Aragon and Edward I of England, 9 oct. 1273, p. p. F. D. Swift. — The date of Wyclifs attack on transsubstantiation, by F. D. Matthew. — Robert Aske's narrative of the Pilgrimage of Grace, with other documents, p. p. Miss Mary Bateson. — Two accounts of the battle of Marston Moor, p. p. C. H. Firth. — *Reviews of books* : Schuckburgh's translation of the Histories of Polybius. — Kaufmann, Gesch. der deutschen Universitäten, I.— Alex. Sorel, La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne. — Périn, L'ordre international. — Courtney, The Parlamientary Representation of Cornwall to 1832. — Skelton, Maitland of Lethington and Henderson, The Casket Letters. — Gardiner, History of the Great Civil War, II. — Farges, Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, Pologne. — Fiske, The critical period of American history. — Sciout, La constitution civile du clergé. — White. The ancient history of the Maori. — Chetham Society publications.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 17 : Konferenz in Hissarlik, mars 1890. — Programme : Frenzel, Entwickel. des relativen Satzbaues im Griech. — Shuckburgh, The Hist. of Polybius, transl. from the text of Hultsch (bon). — Grammatici graeci recogniti et apparatu critico instructi, IV. Theodosii ỵlexandrini canones, Georgii Choerobosci scholia, Sophronii patriarchae Alexandrini excerpta rec. Hilgard. I, Theodosii canones et Choerobosci scholia in canones nominales continens (travail tout-à-fait sérieux et excellent). — Fabia, De orationibus in Bello Gallico (cp. *Revue*, 1889, n° 28). — Haacke, Wörterbuch zu den Lebensbeschreib. des Cornelius Nepos, 10e ed. — Stowasser, Stolones latini. — Wirth, Quaestiones Severianae (soigné et utile). — Loret, l'Egypte au temps des Pharaons (vivant et attachant). — Opitz,

Schauspiel u. Theaterwesen der Griechen u. Römer (destiné au grand public). — Papadéмétracopoulos, Βάσανος τῶν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς προφορᾶς Ἐρασμικῶν ἀποδείξεων (bien fait, abondant — 752 pages — et a une valeur objective même pour celui que l'argumention n'aura pas convaincu). — Denifle, Urkunden zur Gesch. der mittelalterl. Universitäten. — Rembrandt als Erzieher, von einem Deutschen. — Die Dauer der Consulatsjahre, II.

Altpreussische Monatsschrift, janvier-mars, 1-2 : Krumbholtz, Samaiten u. der Deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (suite). — Treichel, Piper oder Capsicum, hist. botan. Lösung. — Arnoldt, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft u. Kant's Prolegomena, Anhang n° 2. — Bolte, Zwei Königsberger Zwischenspiele 1644. — Sembrzycki, Die Marienburg unter polnischer Herrschaft (fin). — *Kritiken u. Referate :* Die Recesse u. andere Akten der Hansetage, 1256-1430. — Vagantensang u. Schwerterklang, Lieder aus deutscher Vorzeit, von Fr. Hirsch. — Am Urquell, Monatsschrift zur Volkskunde, hrsg. von Krauss in Wien. — Lohmeyer, Aus Tilsits Vergangenheit. — Celichowski, Beitrag zur Lebensgesch. des Martin Kwiatkowski z Rozyc (en polonais). — Bezzenberger, Die Kurische Nehrung u. ihre Bewohner. — Alterthumsgesellschaft Prussia 1889. — *Mitteilungen u. Anhang :* Lohmeyer, Der Geburtstag des Herzogs Albrecht von Preussen. — G. Conrad, Die Konstitution des ehem. kön. Kommerz-Kollegs zu Königsberg, 17 Aug. 1718. — Universitäts-Chronik, 1889. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1890. — Altpreuss. Bibliographie 1888.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-quatrième année 26 mai 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mai-juin : A. BAUDRILLART, Les intrigues du duc d'Orléans en Espagne 1708-1709, I. — Th. REINACH, Le premier siège entrepris par les Francs. — R. de MAULDE, Eloge de Louis XII, père de la France, en 1509. — H. HARISSE, Nouvelles recherches sur l'hist. de l'Amérique. — FLAMMERMONT, A propos d'une fausse lettre de Mme de Lamballe. — *Bulletin* : France (Farges et Monod); Etats-Unis (H. B. Adams). — *Comptes-rendus* : PROU, Manuel de paléographie latine et française (sans être très neuf, très bien renseigné, épargnera bien du temps et des peines aux apprentis en érudition; cp. *Revue*, 1889, nº 51). — ROEHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem Hl. Lande (utile). — FREDERICQ, Corpus docum. Inquis. haeret. pravit. neerl. I, 1025-1520 (recueil des pièces justificatives d'une hist. de l'inquisition neerlandaise). — SCHULTE, Gesch. der Habsburger in den ersten drei Jahrhunderten (jette un jour tout nouveau sur des questions controversées). — Mme J. DARMESTETER, The end of the middle ages (cp. *Revue*, 1889, nº 22). — COEN, Le grandi strade del commercio internaz. fino dal sec. XVI (cp. *Revue*, 1889, nº 16).

The Academy, nº 940 : Reports of State Trials, new series, vol. II, 1823-1831, p. p. MACDONELL. — HURLBERT, France and the Republic, a record of things seen and learned in the French provinces 1889. — TOZER, The islands of the Aegean (cp. *Revue*, nº 13). — JONES, The life times and labours of Robert Owen. — Historical books : STEBBING, Peterborough; The King's Book of Sports; ADAMS, Witch, Warlock and Magician; PARKINSON, Yorkshire legends and traditions. — Edwin Waugh. — The Oxford invitation to the Oriental Congress (Sayce et Rhys). — Cockney (Murray). — The Irish mss. at Cheltenham (K. Meyer). — Lives of saints from the Book of Lismore (W. Stokes). BAUDISSIN, Die Gesch. des alttestam. Priesterthums; CHAVANNES, La religion dans la Bible, II, Le Nouveau-Testament. — The Persian catalogue of the Bodleian Library (Ethé). — Excavations at Platea (Waldstein).

The Athenaeum, nº 3623 : Lyrical ballads, reprinted from the first edition of 1798, p. p. DOWDEN. — COURTNEY, The parliamentary représentation of Cornwall to 1832. — WAKEMAN, Life of Charles James Fox (des jugements contestables et beaucoup de points importants passés sous silence ou trop sommairement traités). — A biographical curiosity, Histoire des joyaux (Ball). — Edwin Waugh. — The Beatrice Exhibition (Hamilton). — Notes from Cyprus (Tubbs et Munro). — The excavations at Megalopolis (Gardner).

The Babylonian and Oriental Record, nº 5 : CASARTELLI, Oriental testimonies regarding Khvétuk-Das. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The Deluge-Tradition and its remains in ancient China. — DE HARLEZ, A Buddhist repertory. — BONAVIA, Did the Assyrians know the sexes of the date palms? — TERRIEN DE LACOUPERIE, Stray notes on ancient date palms in Anterior Asia. — BOSCAWEN, Campaign of Sargon II (a. c. 712). against Judea.

Literarisches Centralblatt, nº 10 : WERNER, Der Paulinismus des Irenaeus. — MATZAT, Römische Zeitrechnung 219-1 (malgré toutes les objections et toutes les critiques, mérite d'être attentivement étudié). — Bohmer, Reg. Imp. VIII, add. 1, Erstes Ergänzungsheft zu den Reg. des Kaiserreiches unter Kaiser Karl IV, 1346-1378, p. p. HUBER. — KAEMMEL, Deutsche Gesch. Heft 2-13. — LOSSEN, Der Anfang des Strassb. Kapitelstreites (cp. *Revue*, 1889, nº 48). — E. KOCH, Die Stiftung Kaspar Tryller's vom 29 sept. 1617 u. der Stammbaum der Tryller. — An-

sprachen u. Reden des Ministers G. von Gossler. — Achelis, Die Entwickel. der modernen Ethnologie. — Gurlitt, Ueber Pausanias, Untersuchungen (démonstration soignée, ne méconnaît pas les faiblesses de l'écrivain, mais prouve décidément l'« autopsie » ; cp. *Revue*, n° 11). — Valerii Maximi libri IX p. p. Kempf (instructif et sera utile). — Cederschiöld, Kalfdrapet och vänpröfningen, ett Bidrag till Kritiken of de Islandska Sagornas Trovärdighed. — Siebs, Zur Gesch. der engl. fries. sprache (fait avec beaucoup de soin et renferme de bonnes idées). — Gœdeke, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. 2e Aufl. p. p. Jacoby u. Goetze. VIII. — Karpeles, Gœthe in Polen (intéressant). — Warnecke, Kunstgeschichtl. Bilderbuch für Schule u. Haus.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Münkels nachgel. Schriften, p. p. Frommel. — Rohde, Psyche, Seelencult u. Unsterblichkeitsglaube der Griechen, I (vastes matériaux bien ordonnés). — D. H. Müller, Zur Gesch. der semit. Zischlaute (petite et instructive étude). — Comment. in honorem Studemund (cp. *Revue*, 1889, n° 37). — P. Heinze and Goette, Gesch. der deutschen Litteratur von Gœthes Tode bis zur Gegenwart (le tableau n'est pas très clair, mais les jugements sont soignés, indépendant, parfois trop favorables). — W. E. Symonds, Sir Thomas Wyatt and his poems (bon travail). — Wilsdorf, Beitr. zur Gesch. von Marseille im altertum (incomplet). — Die Heiligen Englands, p. p. Liebermann (publication faite avec soin et précision, et qui sera très utile). — Marquis de Villeneuve, Charles X et Louis XIX en exil (cp. *Revue*, 1889, n° 23). — Nauroy, La duchesse de Berry (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — Ratzel, Die Schneedecke besonders in deutschen Gebirgen. — Haeberlin, Studien zur Aphrodite von Melos (ne marque pas un progrès). — Kriegsgesch. Einzelschriften, XII. — Rumän. Volkslieder u. Balladen, übers. von Franken. — Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde.

— N° 19 : Johannson, Die hl. Schrift. u. die negative Kritik. — Huemer, Genesis des Entschlusses in den Tragödien des Euripides u. Sophocles (très contestable sur un grand nombre de points). — Germann, Altestein, Fichte u. die Univ. Erlangen. — Bruchmann, psychol. Studien zur Sprachegesch. (cp. *Revue*, 1888, n° 40). — Christiansen, De apicibus et i longis inscriptionum latinarum (soigné et en partie utile, mais beaucoup de choses à revoir). — Keinz, Nachtrag zur Neidhartausgabe. — Briefe von Gœthes Mutter an die Herzogin Anna Amalia p. p. K. Heinemann. — Fortier, Sept grands auteurs du xviie siècle, an introd. to nineteenth century literature. — Witte, Die Armagnaken im Elsass (important). — Heigel, Quellen u. Abhandl. zur neueren Gesch. Baierns (recueil d'études diverses). — Corpscommersbuch nach eigenen Erfahr. u. unmittelb. Erkundig. bei den Corps zusammengest. u. krit. bearb. von Armknecht. — Von Conrady, Das Leben des Generals Aug. von Werder (intéressant).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : Gsell-Fels, Unteritalien u. Sizilien, 3e ed. — Fick, Hesiods Ged. in ihrer ursprüngl. Fassung u. Sprachform wiederhergestellt (restitutions qui ne sont pas réussies). — De senect. et De amicitia p. p. Novak. — Seitz, L'œuvre polit. de César jugée par les historiens de Rome au xixe siècle (résultats arbitraires). — Schmalz, Ueber den Sprachgebr. des Asinius Pollio (cp. *Revue*, n° 16). — Aeneis, p. p. Ladewig, 2e ed. p. p. Deuticke. — Waldstein, Fitzwilliam Museum Cambridge, Catalogue of casts in the Museum of classical archaeology. — Montelius, The civilisation of Sweden in heathen times transl. from the second swedish edition by Woods (cp. *Revue*, 1889, n° 29). — Winkler, Weiteres zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, 1889, n° 20). — Hatch, Essays on Biblical greek (cp. *Revue*, n° 2). — Dict.

latin-franç. par Quicherat et Daveluy, nouv. ed. p. p. Chatelain (cp. *Revue*, n° 1). — Die Dauer der Konsulatsjahre, fin (Soltau).

— N° 19 : Ueberreste einer etruskischen Stadt. — Ciceronis Synonyma (Sabbadini). — *Programme :* Kahl, Democrit in Ciceros philos. Schriften; Kraut, Uebers. der 1 u. 2 olynth. Rede; Opitz, Scholiorum Aeschineorum qui fontes fuerint; G. H. Müller, Beitr. zur Erklär. u. Kritik des Horaz. — Polybii Hist. p. p. Büttner-Wobst, II 2e Aufl, der Dindorf. Textausgabe (fait avec soin et dans l'esprit de Hultsch). — Lamblichi Protrepticus p. p. Pistelli (très recommandable). — Supplem. ad Procli comment. in Platonis de republica libros nuper vulgatos p. p. Reitzenstein (bon). — W. von Wyss, Die Sprüchwörter bei den röm. Komikern (complet et en somme soigné et habilement présenté). — Ullrich, Studia Tibulliana (cp. *Revue*, n° 12). — Germania, Agricola, De orat. p. p. Novak (de nombreuses conjectures et qui ne sont pas convaincantes). — Mayor, The Latin Pentateuch, publ. piecemeal by the French printer W. Morel, 1560, and the French Benedictines Martène, 1733, and Pitra, 1852-1887, critically reviewed (très méritoire). — Cartault, Vases grecs en forme de personnages groupés. — W. Müller, Eine Terrakotta der Göttinger Sammlung. — Metchnikoff, La civilisation et les grands fleuves historiques (intéressant, manque souvent de profondeur et de critique, original toutefois), — W. Müller, Die Umsegelung Afrikas durch phönizische Schifier 600 (« beaucoup de diligence sacrifiée pour un sujet ingrat »). — Bell. De locativi in prisca latinitate vi et usu (beaucoup de pénétration et de largeur de vues).

Deutsche Rundschau, mai : Fürst Bismarck. — H. Grimm, Homer's Ilias, zweiter u. dritter Gesang. — Brugsch, Joseph in Aegypten. — Fischer (P. D.), Aus dem modernen Italien. — Lady Blennerhassett, Zeitgenössische Gedankenströmungen, I. — Rodenberg, Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. VII. Der Kosmopolit. Nachtwächter u. geheime Rath 1841-1851 ; 4. Der Ausgang der Stuttgarter Zeit.— *Liter. Rundschau :* Recueil des actes du comité de salut public, p. p. Aulard, I et II (cp. *Revue*, 1889, n° 40 et 1890 n° 10). — Schleiden, Erinnerungen eines Schleswig — Holsteiners, neue Folge, 1841-1848.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : Schmarsow, Italien. Forsch. zur Kunstgesch. I. S. Martin von Lucca u. die Anfänge der toskan. Sculptur im Mittelalter (l'auteur s'est acquitté de sa tâche; il a pris le bon chemin, et ses recherches sont excellentes; il faudra toujours le consulter lorsqu'on voudra décrire les commencements du Rinascimento). — H. Prutz, Entwick. u. Untergang des Tempelherrenordens (très long art. de Wenck; de nouveaux matériaux; avance sur plusieurs points notre connaissance; indispensable; mais conclusion inexacte et beaucoup de défauts; au fond, aussi peu instructif et recommandable que le livre de Schottmüller; il faut renvoyer pour ce sujet à Lea, History of the inquisition of the middle ages). — Finke, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (beaucoup de documents inconnus). — Cuno, Vorgesch. Roms, II, Die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer (art. très détaillé de Bruck : beaucoup de points sur lesquels on ne peut approuver l'auteur, mais de nombreux passages tout à fait remarquables comme sur l'année étrusque, le nombre des chevaliers, la chute des décemvirs, etc.; et partout du soin, du sérieux scientifique et l'amour du sujet).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-quatrième année 2 juin 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 mai : DEBIDOUR, Le colonel Fabvier. — LEMAS, Ignace de Cazeneuve, évêque et conventionnel (fin). — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public : Pologne, Suède, Danemark, Turquie. — *Mélanges :* Faut-il dire Maine et Loire ou Mayenne-et-Loire ; Les derniers moments de Couthon ; Les erreurs du Moniteur ; La Monarchie prussienne, de Mirabeau. — *Bibliographie :* MÈGE, Gaultier de Biauzat, député du Tiers-Etat aux Etats-Généraux, sa vie et sa correspondance (très utile). — M. PELLET, Variétés révolut. III. — BIRÉ, Paris pendant la Terreur (récit encadré dans une fiction ; rien d'inédit; mais de jolies trouvailles dans des imprimés rares). — LODS, L'Eglise réformée de Paris pendant la Révolution (cp. *Revue*, n° 1).

Bulletin critique, n° 10 : ENGELBRECHT, Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus. — J. HAVET, Les origines de Saint-Denis, Quest. mérov. V (mémoire intéressant, rédigé avec précision ét sûreté). — REUSENS, Elém. d'archéol. chrét. 2e éd. ; Manuel d'archéol. relig. (excellent). — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion (éloge de la philosophie). — LÜBKE, Essai d'hist. de l'art. trad. par KOELLA (traduction à lire avec précaution ; contre-sens et erreurs). — SEPET, Les préliminaires de la Révolution (tableau succint).

The Academy, n° 941 : The Acts of the Privy Council of England, new series, vol. I, 1542-1547, p. p. DASENT. — G. SMITH, Life of Jane Austen (bonne étude, vraie et juste). — WOODFORD, A naturalist among the Head-hunters, being an account of three visits to the Solomon Islands. — MOULTON, The ancient classical drama (donne une idée complète et exacte du sujet par des analyses et des exemples). — REQUIN (L'abbé), L'imprimerie à Avignon en 1444 (important travail dont la *Revue* parlera prochainement). — W. K. Sullivan (L'éditeur des Mss. Materials of Ancient Irish history est mort le 12 mai). — The Oxford invitation to the Oriental Congress. — Bracton's cone and key (Stevenson). — The etymology of cockney (Mayhew et Earle). — France and the Republic (Hamerton). — Some Catalan publications (travaux de Don Joseph Balari y Jovany). — A late Babylonian tablet of Aspasine (Pinches). — The British Museum Catalogue of Greek coins. Pontus, Bithynia and Bosporus, by Warwick WROTH.

The Athenaeum, n° 3264 : J. MARTINEAU, The seat of authority in religion. — CUNNINGHAM, Growth of English industry and commerce, early and middle ages (très bon travail ; l'auteur est maître de son sujet). — KÖHLER, Die Entwickel. des Kriegswesens u. der Kriegführ. in der Ritterzeit, vol. III, 1-3. — Edw. MOORE, Dante and his early biographers. — The story of a sonnet (Bromley : Miscellaneous Sonnets de Wordsworth, XLVI, Filial Piety). — The anonymous Boece de Consolation, Bruges, 1477, and Paris, 1494 (H. Stewart). — Dr. Emm. Forchhammer.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : LOOFS, Dogmengesch. — PFUNGST, Das Sutta Nipata, I. (traduction soignée), — H. von ARNIM, Quellenstud. zu Philo von Alexandrien (cp. *Revue*, 1889, n° 17. — FRANKE, De Silii Italici Punicorum tropis (étude très soignée, mais que de patience pour la lire!) — GÖPFERT, Wörterb. zum Kleinen Katechismus Luthers (insuffisant). — JACOBY, Vier mittelengl. geistl. Ged. aus dem XIII Jahrh. — CRIVELLUCCI, Della fede storica di Eusebio nella vita di Costantino (pénétrant et réfléchi). — Jahrb. des Gesellsch. für lothring. Gesch. u. Altertumskunde, I. — Eichstett im Schwedenkriege, Tagebuch der

Nonne Clara Staiger, p. p. SCHLECHT. — RADAELLI, Cenni biografici di Manin. — Die Reisen des Chr. Columbus, p. p. Navarrete, übers. v. Fr. Pr. (horrible! Navarrete, est écrit partout *Navarette*, Harrisse, *Harrise;* etc.; fourmille d'erreurs; s'est servi de la traduction française de 1828). — P. ADAM, Der Bucheinband.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 20 : Neue kyprische Inschriften im Syllabar (Meister). — Zu Ciceros Briefen ad Qu. fr. (Lehmann). — BELSER, Gramm. krit. Erkl. von Laktantius de moribus persecutorum cap. 34. Tolevanzedict des Galerius. — PAPPENHEIM, Der angebl. Heraklitismus des Skeptikers Aenesidemos (des choses instructives). — Anonymi grammaticae epitoma, liber alter, p. p. EGENOLFF. — Germania, p. p. PRAMMER, 2e éd. — Orosii hist. adv. pag. libri VII, p. p. ZANGEMEISTER. — MIODONSKI, Anonymus adversus aleatores u. die Briefe an Cyprian, Lucian, Celerinus u. an der Karthag. Clerus; HILGENFELD, Lib. de aleator. inter Cypriani scripta conserv. — TEUFFEL, Studien u. Charakt. zur griech. u. röm. Lit. 2e éd. — ARNOLD, Die Neron. Christenverfolgung (recherches menées avec soin). — ZACHER, Ueber griech. Wortforschung (conférence). — P. SCHMITT, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griech. (travail excellent et qui est un modèle).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : FLACH, Etudes crit. sur l'hist. du droit romain au moyen âge avec textes inédits (études très soignées et très importantes). — ROSENTHAL, Gesch. des Gerichtswesens u. der Verwaltungsorganisation Baierns, I. Vom Ende des XII bis zum Ende des XVI Jahrh. 1180-1598. — J. HAVET, Lettres de Gerbert, 983-997, publiées avec une introd. et des notes (distingué à tous égards; cp. *Revue*, 1889, n° 41).

—N° 9 : STUDNICZA, Kyrene eine altgriech. Göttin, archäol. u. mythol. Unters. (Maas : long art. — p. 337-384 — sur un livre très instructif et plein de détails).

Theologische Literaturzeitung, n° 7 : DELITZSCH, Iris, Farbenstudien u. Blumenstücke (science étonnante sur différents domaines et qui est exposée d'une façon spirituelle et comme en se jouant). — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religions-geschichte, II (intéressant et bien fait). — DUHM, Ueber Ziel u. Methode der theolog. Wissenschaft. — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier, Studien u. Materialien (de haute valeur). — SELLIN, Die verbal-nominale Doppelnatur der hebr. Participien u. Infinitive. — Von SODEN, Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper. — HASENCLEVER, Aus Geschichte u. Kunst des Christentums, I. — LAW, A histor. sketch of the conflicts between jesuits and seculars in the reign of Queen Elizabeth (fouillé et attachant). — Bibliographie des Bénédictins de la congrégation de France, par des Pères de la même congrégation. — TREDE, das Heidentum in der römischen Kirche, Bilder aus dem relig. u. sittl. Leben Süditaliens. I (contribution importante à la caractéristique de la situation de l'Italie, renferme une foule de détails sur la dégénération du culte des saints et sur une superstition dont l'on peut à peine se faire une idée). — RUNZE, Studien zur vergleich. Religionswissenschaft, I. Sprache u. Religion. — SPITTA, Die psychol. Forsch. u. ihre Aufgabe in der Gegenwart.

— N° 8 : GILBERT, The poetry of Job. — SEYRING, Die Abhäng. der Sprüche Salomonis, cap. I-IX von Hiob. — MOSES, Nadab u. Abihu. — STRACK, Schabbâth, der Mischnatractat Sabbath hrsg. u. erklärt. — SCHAEFER, Die Bücher des Neuen Text. erkl. I, Die Briefe Pauli an die Thessalonicher u. an die Galater. — RÖMHELD, Theologia sacrosancta, Grundlinien der bibl. Theologie, I. — BRANDT, Ueber die dualist. Zusätze u. die Kaiseranreden bei Lactantius. — Calvin, Instit. de relig.

chrét. nouv. ed., p. p. BAUMGARTNER. — Le Thresor de l'ame chrét. par H. B. de la Rochelle, 1588, p. p. PERROCHET. — ZSILINSKY, Der Frieden von Linz u. die Gesch. der relig. polit. Gesetzesartikel von 1647. — PAULSEN, System der Ethik. — Die Bibel, hrsg. von PFLEIDERER, 12-17.

— N° 9: Neuere englisch theolog. Literatur : STALKER, Imago Christi; DRYSDALE, History of the Presbyterians in England; LIGHTFOOT, Textbook of the thirty-nine articles of Church of England; Lux Mundi, p. p. GORE. — Novum Testam. graece p. p. TISCHENDORF, III, proleg. scripsit GREGORY, 2. — DUCHESNE, Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (excellent travail, cp. le numéro présent de la *Revue*). — KOLDE, Luthers Selbstmord, eine Geschichtslüge Majunkes. — Mélanchton, Loci communes, in ihrer Urgestalt, p. p. KOLDE. — LEFRANC. La jeunesse de Calvin (travail remarquable, et le plus complet qu'on ait sur le sujet; (cp. *Revue*, 1889, n° 42). — HANS, Der protestantische Kultus.

— N° 10 : VERNES, Les résultats de l'exegèse biblique, l'histoire, la religion, la littérature (très attachant, et souvent juste, passe sur bien des difficultés sans les lever.) — WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews. — DIELS, Sibyllinische Blätter. (évident.) — DRÄZEKE, Gesamm. patrist. Untersuch. — DIBELIUS, Die Einführ. der Reform. in Dresden. — WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. — TIETZEN, Zinzendorf.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 17 : BRAUSEWETTER, H. Bulthaupts Dramaturgie des Schauspiels. — P. ERNST, Eine neue Moralphilosophie. — E. KRAUS, Aus der neuesten böhmischen Litteratur. — SARTORIUS EPISCOPUS, Lolales Klage um Kelea. — L. FRÄNKEL, Ein neuer realistischer Dramatiker. — Aug. WEISS, Oscar Browning's George Eliot. — NEUMANN-HOFER, Die neue Kunst.

—N° 18: NEUMANN-HOFER, Zola's Bête humaine.—KRETZER, Im neuen Sparta. — MAHRENHOLTZ, Rousseaus Krankheitsgeschichte. — SOMMER, Stoansteirisch. — BECHSTEIN, Die letzten Veröffentl. des literar. Vereins. — Bret Harte, Angelus, übertr. von Gisberte Freiligrath. — Macedorumänische Volkslieder, übersetzt von Melchior HARSU. — Wsewold GARCHIN, Die rote Mohnblume.

— N° 19 : K. BLIND, Gladstones Entstaatlichung des griechischen Pantheons. — Edm. BAYER, Eine Hafisnummer. — MÄHLY, Die Sprache u. ihre Ersatzmittel, I. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Aus der italien. Lyrik, Uebertrag. von V. MATTHES. — GARCHIN, Die rothe Mohnblume (suite).

Zeitschrift für Katholische Theologie, II : *Abhandlungen :* P. v. HOENSBROECH, hlg. Cyprian u. der Primat des Bischofs von Rom. — KNABENBAUER, Der Israels Restauration nach Ezechiel 40-48. — FRINS, Ueber das Wesen der Sünde, II. — MICHAEL, Pabst Innocenz IV u. Oesterreich. — *Recensionen :* BRÜCK, Gesch. der kathol. Kirche im XIX Jahrh. I u. II. — FELDNER, Lehre des hl. Thomas über die Willensfreiheit. — HARMEL, Catéchisme du patron. — MICHAEL, Rankes Weltgesch. — MARX, Die Vita Gregorii IX. — ZIMMERMANN, Englands Universitäten im XVI Jahrh. — HAMMERSTEIN, Winfrid. — *Analekten :* Die Passauer Diöcesansynode 1435. — Napoleons I Stellung zur Religion in seinen letzten Lebensjahren. — Gregors des Grossen Reform des Kirchengesanges. — Die Oxforder Professoren. — Die ersten Bischöfe von Przemysl. — Die neuesten Forschungen über Heinrich von Gent. — Fürstbischof Künigl von Brixen in Hannover. — Kleinere Mittheilungen bes. aus ausländ. Literatur. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-quatrième année 9 juin 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Mélusine, nº 3, mai-juin : DOUTREPONT, Un chant monorime de la Passion. — TUCHMANN, Gens et animaux qui se fascinent eux-mêmes. — ESSER, Mœurs et usages de Malmédy et de la Wallonie prussienne : la Cusnée, la Saint-Jean, Poirlé l'Trouvlai, les Joupsennes. — ORAIN, Devinettes de la Haute-Bretagne, X. — La pierre de serpent, I, la Naja-Kallu ou pierre de Cobra. — L'étym. popul. et le folk-lore, IV, l'Etre suprême. — *Bibliographie :* The Fabls of Aesop as first printed by W. Caxton in 1484, with those of Avian, Alfonso and Poggio, p. p. J. JACOBS (l'introd. renferme une histoire approfondie et ingénieuse de la fable d'animaux et de ses origines). — Lives of saints from the Book of Lismore, ed. with a translation, notes and indices by W. STOKES. — Les contes moralisés de Nicole Bozon, p. p. L. T. SMITH et P. MEYER. — Le Mabinogion, trad. par LOTH, II. — Folk and Hero Tales, p. p. MAC INNES with notes by NUTT. — FEILBERG, Dansk Bondeliv navnlig i Vestjylland (l'auteur a déjà publié un grand dictionnaire du patois jutlandais; son nouveau livre est une étude détaillée et très bien menée sur la vie des paysans du Jutland occidental qui nous est présentée ici dans toute sa variété pittoresque).

Revue de Belgique, 15 mai *:* DE LAVELEYE, Deux utopies nouvelles (sur BELLAMY, Looking backward et SECRETAN, Mon utopie). — RAHLENBECK, Le Perron de Liège. — POTVIN, Orphée, tragédie lyrique de Gluck. — NAVEZ, Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre.

The Academy, nº 942 : CORBETT, Monk (clair, exact, à recommander hautement). — TURNER, The modern novelists of Russia (cp. *Revue*, nº 20). — HUTCHINSON, Golf. — LAING, Problems of the future; CARUS, Fundamental problems. — Colonial life : MOORE, New Zealand for Emigrant, Invalid and Tourist; RUSSEL, A journey to Lake Taupo; sir Frederick YOUNG, A winter tour in South Arica; SAXBY, West-Nor'-West. — FRANCES, Beyond the Argentine or letters from Brazil. — Convocation du 9e congrès des orientalistes à Londres. — The English diphtong — ay. (Murray). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, II. Augusteisches Zeitalter (livre d'un maître, au style clair, vigoureux, vivant).

The Athenaeum, nº 3265 : RENAN, L'avenir de la science. — LE STRANGE, Palestine under the Moslems (intéressant et important). — BODENSTEDT, Erinner. aus meinem Leben (très attachant). — V. GIRAUD, Les lacs de l'Afrique équatoriale; BUTTIKÖFER, Reisebilder aus Liberia, I; GOLDIE, Calabar and its mission; SMITH, Sub sole; WILLOUGHBY, East Africa and its big game; GILLMORE, Trough Gasa land and the scene of the Portuguese aggression. — Records of the borough of Nottingham, IV, 1545-1625. — 9e congrès intern. des orientalistes. — Thackerayana (Johnson). — Lord Lovat (Groome). — The Needy Knife-grinder (Adami). — G. Hooper.

Literarisches Centralblatt, nº 20 : The Ante-Nicene Fathers, p. p. RICHARDSON and PICK. — Ed. von HARTMANN, Lotze's Philosophie-Jahresber. der Geschichtswiss. X, p. p. JASTROW. — SOLTAU, Die röm. Antsjahre auf ihrem natürl. Zeitwert reducirt (peu d'objections à faire). — SCHULTZ, Das höf. Leben zur Zeit der Minnesinger, 2e Aufl. — Thomas Platter's Briefe an seinen Sohn Felix, p. p. BURCKHARDT (très intéressant). — V. DURUY, Hist. de France, 1789-1795, hrsg. von HARTMANN. — VARRENTRAPP, Joh. Schulze u. das höhere preuss. Unterrichtswesen in seiner Zeit (important). — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brâhmana, zum ersten Male vollst. ins Deutsche übertr. mit Comm.

u. Einl. von Alfr. Ludwig VI, B. Register der Belegstellen, Verzeichniss der Conjecturen, Glossar, sachl. u. grammat. Repertorium. — Asini Pollionis de bello Africo comment. p. p. Wölfflin et Miodonski (une foule d'améliorations au texte et un grand nombre de notes érudites). — Henning, Die deutschen Runendenkmäler (fait avec très grand soin et bien souvent juste). — Strnadt, Der Kürnberg bei Ling u. der Kürenberg-Mythus; Hurch, Zur Kritik des Kürenbergers (deux études diffuses et « dilettantisch »). — E. H. Meyer, Völuspa, eine Untersuchung (hypothèse difficile à soutenir, mais l'influence chrétienne est désormais indéniable). — Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, étude littér. fr. et comparée suivies de textes inédits, *et* De nostratibus medii aevi poetis qui primum lyrica Aquitaniae carmina imitati sint (instructif, sans être toujours convaincant, et partout bien orienté). — Herder's Briefe an Hamann, p. p. Hoffmann. — Antoniewicz, Ikonographisches zu Chrestien von Troyes. — Opitz, Schauspiel u. Theaterwesen der Griechen u. Römer (très réussi; unit un solide savoir et une forme agréable). — Eiselen, Abbildungen von Turnübungen.

— N° 21 : Spitta, Die Offenbarung des Johannes untersucht. — Moeller, Lehrb. der Kirchengesch. — Urkund. der Stadt Zürich, p. p. Escher u. Schweizer, I, 1. — Die Matrikel der Univ. Heidelberg 1386-1662 III, Register, 1, p. p. Toepke; Aeltere Univ. Matrikeln, I. Univ. Frankfurt a. o, p. p. Friedlaender, II, 1649-1811; Die Matrikel der Univ Rostock I, 1419-1499, p. p. Hofmeister. — Granier, Die Schlacht bei Lobositz (très détaillé). — Weber, Gesch. des XIX Jahrh., 2e édit. — Charpentier, Russ. Wanderbilder (cp. *Revue* 1889, n° 6). — Bezold, Catal. of the cuneiform tablets, British Museum, I. — Le mystère de Ste Barbe, p. p. Ernault (très utile). — Heinzerling, Fremdwörter unter deutschen u. engl. Thiernamen (attachant, sans rien de nouveau). — Schriftproben aus Hs. des XIV-XVI Jahrh., p. p. Thommen. — A. Meyer, Zu Walthers Ehre (rien de scientifique). — Lucae, Aus deutscher Sprach u. Litteraturgesch. (recueil d'études variées et instructives). — Deutsches Wörterbuch, XII, 3 vergeben-verhöhnen, p. p. Wülcker. — Reisch, Griech. Weihgeschenke (cp. *Revue*, n° 4). — Soutzo, Introd. à l'étude des monnaies de l'Italie antique, II (système à désapprouver, mais quelques points de vue remarquables). — Heydemann, Marmorkopf Ricardi (montre toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts).

— N° 22 : Heidemann. Die Reform in der Mark Brandenburg. — Fujishima, Le bouddhisme japonais. — Soltau, Röm. Chronologie (beaucoup de choses utiles). — Die westf. Siegel der geistl. Corpor. u. der Stifs-Kloster = und Pfarrgestlichkeit, p. p. Ilgen. — Em. Michael, Salimbene u. seine Chronik (travail qui ne vaut pas celui de Dove). — Frapan, Vischer-Erimnerungen. — Penck, Ziele der Erdkunde in Oesterreich. — Erman, Die Sprache des Papyrus Westcar (cp. *Revue*, n° 22). — Stoll, Die Maya-Sprachen der Pokom-Gruppe, I. Pokonchi-Indianer. — R. Becker, Wahrheit u. Dicht. in Ulrich von Lichtenstein (soigné, quoique contestable). — Larned. The Pennsylvania German dialect (très étudié et fort louable). — Förster, Das Leben Emma Förster's, der Tochter Jean Paul's in ihren Briefen.

Deutsch Litteraturzeitung, n° 21 : Orosii hist., p. p. Zangemeister (edit. Teubner, très soignée et à bon marché). — M. Rieger, Ueber die Abnahme der Bibelkenntniss in der Gemeinde. — Güssfeld, Die Erziehung der deutschen Jugend. — Catal. of the Cuneiform Tablets in the Kouyundjik collection of the British Museum, p. p. Bezold, I (très utile). — P. Schmitt, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit

Relativpartikeln im Griech (ne s'occupe que d'Homère.) — SAUVÉ, Le folklore des Hautes-Vosges (très soigné). — GAIDOZ, La rage et S. Hubert (très exact, très complet et peut passer pour un modèle; cp. *Revue*, 1889, n° 7). — H. von TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert, IV, bis zum Tode Friedrich Wilhelms III (très habilement composé et reproduit avec énergie et vigueur tous les faits de la vie publique et littéraire, retrace tous les courants du génie scientifique, artistique et politique du peuple allemand; œuvre unique en son genre et singulièrement attachante; partout des vues neuves et superbes). — DUMON, Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module (très remarquable). — QUESNAY, Œuvres économ. et philos., p. p. ONCKEN. — Gesellschaft für deutsche Litteratur (23 avril).

— N° 22 : LINK, Die Einheit des Pastor Hermae; BAUMGÄRTNER, Die Einheit des Hermasbuchs. — H. GRUBER, Aug. Comte. — S. H. SCHMIDT, Handb. der lat. u. griech. Synonymik (d'abondants matériaux recueillis avec soin). — CAGNAT, Cours d'epigr. lat. 2e éd. (très réussi; cp. *Revue*, n° 20). — LOEWE, Die Dialektmisch. im magdeburg. Gebiete. — JAMES, Wörterb. der engl. u. deutschen Sprache, 7e ed., p. p. STOFFEL. — HAUBOLD, De rebus Iliensium (soigné). — F. VOIGT, Die Klosterpolitik der salischen Kaiser u. Könige (clairement disposé et offre des résultats à approuver). — W. WILSON, The State and Federal Government of the United States (manuel utile). — BUCHHOLTZ, Die einfache Erdzeit mit Stundenzonen u. festem Westmeridian als Zifferblatt ohne Stör. der Tageszeiten für alle Länder u. Völker der Erde. — Ein amerikan. Lutherwerk (Buddensieg).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : Die einzige bisher gef. röm. Inschrift in Pommern (Ziemer). — Trag. graec. fragm., p. p. NAUCK, 2e ed. (ouvrage tout nouveau et témoigne de la sagacité et de l'érudition de l'auteur). — FOUILLÉE, La philos. de Platon, II, III, IV. — LINA, De praepos. usu Platonico (l'auteur a eu plus de patience encore que l'anatomiste qui compterait tous les poils d'un cadavre). — WINDEL, Demosthenis esse orationem περὶ συντάξεως (à lire). — ZIMMERMANN, Krit. Unters. zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus (ce qu'il y a de meilleur et de plus remarquable depuis Köchly). — BIRT, Zwei polit. Satiren des alten Rom (prouve que Claudien a imité certaines satires de Lucilius dans les livres contre Eutrope). — BRANDT, Dualist. Zusätze u. Kaiseranreden bei Lactantius, II. — MORLAIS, Études morales sur les grands écrivains latins (intéressant). — DRÄSEKE, Gesamm. patrist. Untersuch. (plein de savoir et de résultats à approuver.) — CREMER, Bibl. theol. Wörterbuch der neutest. Gräcität, 6e ed. — KINCH, Die Sprache der sizil. Elymer (fait avec soin). — *Programme :* SCHRAMM, De consecratione domus Ciceronianae. — DIETRICH, Die rechtl. Natur der Societas publicanorum. — STRAUB, der Natursinn der alten Griechen.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, avril : Archives de l'histoire littéraire, tome VI (renferme, à l'exception de l'art. de CELICHOWSKI sur Martin Kwiatkowski, des matériaux relatifs à l'histoire des Universités de Pologne et aux Polonais qui ont fréquenté les Universités étrangères). — ULANOWSKI, Contrib. à l'hist. du droit en Pologne, I. — LUTOSLAWSKI, Logika Platona, I.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-quatrième année 16 juin 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuqute
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des études grecques, tome III, n° 9, janvier-mars. — D. BIKÉLAS, Le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — Alfred CROISET, Simonide de Céos. — Salomon REINACH, Inscriptions inédites d'Asie Mineure recueillies par le capitaine Callier (1830-1834). — Théodore REINACH, le collectivisme des Grecs de Lipari. — Chronique. Bulletin archéologique (T. R.). Correspondance grecque (D. B.). Nouvelles diverses. Actes de l'Association, ouvrages offerts. — Bibliographie.

The Academy, n° 943 : NETTLESHIP, Rob. Browning. Essays and thoughts. — CUNNINGHAM. The growth of English industry and commerce during the early and middle ages (de très haute valeur). — GREEN, Among the Selkirk glaciers. — Lady JACKSON, The first of the Bourbons, 1515-1610 (populaire). — LA FERRIÈRE, Henri IV, le roi, l'amoureux (intéressant). — Recent theology. — The Beatrice Exhibition at Florenz. — Chaucer (Gunthorpe). — Hanselyn in Chaucer (Logeman). — The Nevilles in Domesday (Round). — WHARTON, Etyma latina (fait avec soin et d'un caractère très pratique). — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (remarquable). — The Antonius and Sallustius of Horace (Ramsay). — Perrot and Chipiez on the art of Judaea (Petrie).

The Athenaeum, n° 3266 : RUSSELL, Nelson and the naval supremacy of England, (fait sans critique, sans soin, et plein d'erreurs grandes et petites). — BRIDGETT, Blunders and forgeries, historical essays. — Cook WILSON, On the interpret. of Plato's Timaeus, critical studies, with special reference to a recent edition. — MACCARTHY, The French Revolution, I and II (du pittoresque, des allusions littéraires en grand nombre, des gallicismes, cherche à faire sensation, mais « the permanent value of his volumes is slight, as they are lacking in scholarship and thought »). — Coleridge and the Anti-Jacobins. — Unpublished letters of Samuel Pepys. — The excavations at Megalopolis.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : BRANDT, Die mandäische Religion, ihre Entwickel. u. geschichtl. Bedeutung (cp. *Revue*, nos 6 et 12). — PISCHEL u. GELDNER, Vedische Studien, II Heft (très instructif, parfois fautif néanmoins parce que les auteurs ne voient qu'un côté du problème). — BENFEY, Kleinere Schriften, ausgew. u. hrsg. von BEZZENBERGER, I, 1 u. 2.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Erwiderung (Gruppe). — Die Ausgrab. in Obrigheim, Pfalz (Mehlis). — *Programme* : K. MILLER, Reste aus röm. Zeit in Oberschwaben ; SCHÖTTLER, Lage der gesch. Orte Aduatuca Eburonum, Ara Ubiorum, Belgica ; KOLB, zur Gesch. des alten Haller Gymnasiums ; FRIEDERICH, Die Schulverhältn. Reutlingens zur Zeit der freien Reichstadt, II ; HEHLE, Das ehem. Zwiefalter Gymn. u. Kollegium zu Ehingen, 1686-1719. — PETERSEN, u. LUSCHAN, Reisen in Lykien, Milgas u. Kibyratis. (cp. *Revue*, 1889, n° 6). — P. VOGT, De Luciani libellorum pristino ordine quaestiones, I. — Horaz p. p. NAUCK, 13e ed. Oden u. Epoden. — URBINI, La patria di Properzio (se décide pour Hispellum et ne nous convainc pas). — P. GIRARD, L'éducation athén. au ve et au ive siècle avant J.-C. (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — WACKERNAGEL, Das Dehnungsgesetz der griech. Composita (recherches détaillés et vastes, riches en résultats). — Archaäol. Gesellschaft zu Berlin, avril (suite).

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 3 : W. MÜLLER, Zur Mythologie der griech. u. deutschen Heldensage. — H. MÖLLER, Zur ahd. Alliterationspoesie (important). — KEINZ, Die Lieder Neidharts von Reuenthal ; Beiträge zur Neidhart-Forschung (deux bons

travaux). — BRAHM, Schiller, I (ouvrage qui a de grands mérites et qui a été apprécié par notre recueil). — VOLKELT, Grillparzer als Dichter des Tragischen (très bon). — J. G. Zimmer u. die Romantiker, p. p. H. W. B. ZIMMER. — MUSSAFIA, Osservazioni sulla fonologia francese, la formola tj fra vocali (très vraisemblable). — De FRÉVILLE, Les quatre âges de l'homme, traité moral de Philippe de Navarre. — MARTENS, Die Anfänge der franz. Synonymik (essai bibliographique et court résumé de tout ce qui a été fait sur le domaine de la synonymie jusqu'à Girard). — NOVATI, Studi critici e letterari (recueil d'essais déjà analysés par la *Revue*). — Dante-Literatur : LOCELLA, Zur deutschen Dante-Literatur mit besond. Berücks. der Uebers. von Dantes Göttlicher Komödie, mit mehreren bibliogr. u. stat. Beilagen. — GIETMANN, Die Göttliche Komödie u. ihr Dichter Dante Alighieri; Beatrice, Geist u. Kern der Danteschen Dichtungen; La Divina Commedia di Dante Alighieri col comento di Cornoldi; RUGGERO DELLA TORRE, Poeta-Veltro; L'Alighieri, rivista di cose dantesche, dir. da PASQUALIGO, I, 1-2. — GÜNTHNER, Calderon u. seine Werke, 2 volumes (bien étudié, mais voit plus en Calderon le catholique que le poète, et ne dispense pas de recourir au livre excellent de Schmidt).

— N° 4 : Grundriss der german. Philologie, p. p. PAUL, 1 (bel ouvrage dont on attend la suite avec confiance). — TOISCHER, Ueber die Sprache Ulrichs von Eschenbach (intéressant résultat). — Parzifal von Wisse u. Colin, p. p. SCHORBACH (très précieuse source pour la langue de l'Alsace et la métrique du XIVe siècle). — Jan z Michalovic, Joh. von Michelsberg, ein deutsches Gedicht des XIII Jahrh. p. p. KRAUS. — Meister Stephans Schachbuch u. Glossar. p. p. SCHLÜTER. — Ipomedon, p. p. KÖLBING (édition très soignée). — Le Lai de l'ombre p. p. BÉDIER (texte habilement établi). — Un samedi par nuit, die ält. franz. Bearb. des Streites zwischen Körper u. Seele, p. p. VARNHAGEN. — Le Bestiaire, das Thierbuch des normann. Dichters Guill. le Clerc p. p. REINSCH (introduction à remanier). — EHRICHS, Les grandes et inestimables croniques de Gargantua u. Rabelais' Gargantua et Pantagruel (sagace et conséquent).

— N° 5 : E. H. MEYER, Völuspa, eine Unters. (résultats pénétrants, contraires à ceux de Müllenhoff, et qui trouveront une rude résistance). — GUDMUNDSSON, Privatboligen pa Island (cp. un prochain art. de la *Revue*). — Daniel von Soest, p. p. JOSTES (excellente édition de ce satirique westphalien du XVIe siècle). — UHL, Unechtes bei Neifen (très soigne et détaillé). — KOERTING, Encyclop. u. Method. der engl. Philologie (cp. *Revue*, 1889, n° 49). — PORTIOLI, Le opere maccheroniche di Merlin Cocai (publie deux œuvres rares, mais a des défauts). — NYROP, Kortfattet spansk grammatik, *et* Laerebog i det spanske sprog (travaux de grande valeur). — REINHARDSTOETTNER, Die klassischen Schriftsteller des Altertums in ihrem Einfluss auf die späteren Litteraturen, I. Plautus, Spätere Bearbeit. Plautin. Lustspiele. (très long art. de Stiefel sur un travail où il y a nombre de faiblesses, de lacunes, d'erreurs, quoique l'auteur ait fait preuve d'une grande diligence, d'une patience extraordinaire, et d'un savoir étendu).

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, 1 : MAROLD, Ueber die poetische Verwertung der Natur u. ihrer Erscheinungen in den Vagantenliedern u. im deutschen Minnesang. — RÖHRICHT, Die Jerusalemfahrt des Herzogs Friedrich von Oeterreich, ein mhd. Ged. — ERDMANN, Ueber eine Conjectur in der neuen Lutherausgabe. — R. M. WERNER, Gerstenbergs Briefe an Nicolai nebst einer Antwort Nicolais. — DÜNTZER, Die Entsteh. des zweiten Teiles von Gœthes Faust, insbes. der klass. Walpurgisnacht, nach den neuesten Mitteil. — HOLSTEIN, Zur Topo-

graphie der Fastnachtsspiele. — ERDMANN, Zum Einfluss Klopstocks auf Gœthe. — *Litteratur u. Miscellen :* MÜLLENHOFF, Beowulf; TEN-BRINK, Untersuch. über Beowulf. (La théorie deTen Brink marque un progrès essentiel après la critique de Müllenhoff ; elle est plus simple et plus convaincante). — KRESSNER, Gesch. der franz. Nationalliteratur von den ältesten Zeiten bis zum XVI Jahrh. (forme la 1re partie de la sixième édition du Manuel de Kreyssig, dont la seconde partie, relative aux temps modernes, sera revue par M. J. Sarrazin ; assez bien groupé, mais quelques défauts, n'est pas complet, et le style sent trop le feuilleton).

Zeitschrift für deutsches Alterthum u. deutsche Litteratur, II u. III : ROETTEKEN, Das innere Leben bei Gottfried von Strassburg. — HERZOG, Zu Otfrid. — CAUER, Ueber das urspr. Verh. der Nibelungenlieder XVI, XVII, XIX. — MEYER, Volksgesang u. Ritterdichtung. — BOLTE, Du bist mîn, ich bin dîn. *id.* Eine unbek. Ausg. des Frankfurter Liederbüchleins. — HENRICI, Ulrich Fuetrer's Löwenritter. — AMMANN, Nachträge zum Schwerttanz. — KLUGE, Ae. gaerdas, bócstafas, bóc. — SCHÖNBACH, Ein Zeugnis zur Gesch. der mhd. Lyrik. — SCHULZE, Neue Bruchst. aus Veldekes Servatius. — SEEMÜLLER, Zu Konrads Klage der Kunst. — HOLTHAUSEN, Ags. aus Copenhagen. — *Anzeiger :* STRAUCH, Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur 1888 erschien. wissensch. Publikationen. — LEXER, Zur Gesch. des deutschen Wörterbuches, Mitteil. aus dem Briefw. zwischen den Brüdern Grimm u. Salomon Hirzel. — MÜLLENHOFF, Beowulf. — FISCHER, Zur Gesch. des mhd. — SCHACHINGER, Die Congruenz in der mhd. Sprache. — WÄCHTER, Mai u. Beaflor (du bon et du mauvais). — BEYER, Deutsche Poetik ; BIESE, Das Metaphorische in der dichter. Phantasie ; VIEHOFF, Die Poetik auf der Grundlage der Erfahrungsseelenlehre ; STEINER, Gœthe als Vater einer neuen Aesthetik. — MUNCKER, Klopstock (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — KOLLER, Klopstockstudien, I. Klopstock als musikal. Aesthetiker, II. Klopstocks Bezieh. zu zeitgen. Musikern. — FROITZHEIM, Lenz, Gœthe u. Cleophe Fibich (cp. *Revue*, 1888, n° 44). — *Litteraturnotizen :* De düdesche schlömer, p. p. STRICKER ; Les Joies du mariage, caquets rimés en dialecte strasb. 1687, p. p. FROELICH ; Archival. Nachr. über die Theaterzustände von Hildesheim, Lübeck, Lüneburg im XVI. u. XVII Jahrh., p. p. GAEDERTZ ; Kriemhild, übertr. von W. HAHN ; Müllenhoffs Paradigmata zur deutschen Gramm. zum Gebrauch für Vorles. 6e aufl. v. ROEDIGER ; Briefe der Brüder J. u. W. Grimm an Benecke 1808-1829, p. p. W. MÜLLER ; SCHWEITZER, De poemate Walthario ; Meister Stephans Schachbuch, ein mnd. Ged. des XIV Jahrh. II, Glossar ; VONBUN, Die Sagen Vorarlbergs ; Mnd. Handwörterbuch von Lübben, vollendet von Chr. WALTHER. — Linturali, ritterlicher Frauendienst in Swanetien am Kaukasus.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, III, 1 : LIESEGANG, Die Kaufmannsgilde von Stendal. — HOLTZE, Die Bambergensis in der Mark. — SEIDEL, Der Lustgarten am Schlosse in Berlin bis zu seiner Auflösung 1715. — SCHIEMANN, Luise Charlotte Radziwill, Markgräfin von Brandenburg. — H. WEBER, Venezianische Stimmen zum siebenjährigen Kriege. — R. KOSER, Zur preuss. Gesch. im XIX Jahrh. — *Kleine Mitteilungen :* Bischof Johann Felix von Havelberg (G. Schmidt). — Vom Jubelfeste der märkischen Reformation (Holtze). — Ein Urteil Josefs II ueber Friedrich II u. Preussen 1772 (Michael). — Zur Gesch. Chr. L. von Kalckstein (Hirsch). — Nachwort (Paczkowski). — Neue Erscheinungen : Zeitschriftenschau (Holtze, Lohmeyer, Treusch von Buttlar) ; Universitätsschriften u. Schulprogramme (Runge).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-quatrième année 23 juin 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuqute

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 11 : Gesta domni Aldrici p. p. CHARLES et FROGER. — ABEL, Aegypt. indo-europ. Sprachverwandtschaft (travail et savoir dépensés en pure perte). — CARTAILHAC, La France préhistorique (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — JOUBERT, Hist. de l'église réformée de Laval au XVII[e] siècle. — G. PELISSIER, Le mouvement littéraire en France au XIX[e] siècle. (Sagement pensé ; bon style tel que l'enseignent les traités de rhétorique, et d'une désolante perfection ; n'a pas cherché assez profondément les origines de nos révolutions littéraires ni démêlé dans la multiplité des groupes et la variété des programmes le fonds commun ; conclusion fausse ou que le livre n'impose pas ; cp. *Revue*, 1889, n° 42).

Revue rétrospective, 1[er] juin : Corresp. de Villenave et de miss Tasset (fin). — Bonaparte et Carnot, 1796. — Un mystificateur, 1793. — Un bourreau respectable. — Dombrowski et les Allemands, 1871. — Note d'un garçon de bureau, mai 1871. — Les fiacres de Paris (XVIII[e] siècle). — Frère, il faut mourir ! (1812). — Lettres de Voltaire à Le Bret (1757-1772). — Inventaire des effets de Voltaire. — Les subsistances sous la Terreur. — Deux lettres du général Menou. — Apostille de Louis-Philippe sur le recours en grâce de Fieschi. — Restif de la Bretonne inventeur du Mérite agricole.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXIII, 3[e] livraison : 35[e] séance de la séance de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, samedi 12 avril 1890. — THIL-LORRAIN, Pierre l'Hermite à propos de l'ouvrage de M. Hagenmeyer, 2. — VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France (nul ne lira cet ouvrage sans être frappé par la largeur des vues et l'élévation de la pensée ; cp. *Revue*, n° 15). — Varia (HARROY, Les Eburons à Limburg).

The Academy, n° 944 : GIFFON, The growth of capital. — CONDER, Palestine (souvenir condensé d'explorations et de découvertes en Palestine). — HALIBURTON, In Scottish fields. — H. GOODWIN, The Foundations of the Creed. — The life of Carmen Sylva, translated by Baroness DEICHMANN. — WELZHOFER, Gesch. des griech. Volkes bis zur Zeit Solons (brillamment écrit ; cp. *Revue*, n° 22). — The American Oriental Society. — Discovery of the sixth Brâhmana of the Sâmaveda (Max Müller). — Etymological notes : cockney, clock, coble (Cook et Heath). — The word hanselyns in Chaucer (Skeat). — GOODWIN, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb (indispensable). — An inscribed Gaulish menhir. — The Antonius of Horace (Wilkins). — Proposed excavations at Chester.

The Athenaeum, n° 3267 : STORY, Conversations in a studio ; RUSSELL (A. P.), In a club corner. — Rabbi David PHILIPSON, The Jew in English fiction. — Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (cp. *Revue*, n° 10). — LYNCH, Egyptian sketches. — Isaac TAYLOR, The origin of Aryans, an account of the prehistoric ethnology and civilization of Europe (brillant petit livre, à la fois court et clair). — An early American edition of Elia. — Lord Lovat. — The Hospitallers in Englands. — Dr. Schmitz. — The topography of Alba (Bent).

Literarisches Centralblatt, n° 23 : SAADIA, Das Buch Hiob übers. u. erklärt (cp. *Revue* n° 49). — GOOSZEN, Der Heidelberger Catechismus. — TEICHMÜLLER, Neue Grundleg. der Psychologie u. Logik, hrsg. von OHSE. — KRAUSE, Philosoph. Abhandl. p. p. HOHLFELD u. WÜNSCHE. — GASNER, Zum deutschen Strassenwesen von der ält. Zeit bis zur Mitte des XVII Jahrh. (très soigné). — Max SCHILLING, Quellenbuch zur Gesch. der Neuzeit. — CZERNY, Der zweite Bauernaufstand in Oberösterreich 1595-1597 (instructif). — LANMAN, A sanskrit reader with voca-

bulary and notes (bon). — P. Regnaud, Esquisse du véritable système primitif des voyelles dans les langues d'origine indo-européenne (ne rappelle que par le titre le mémoire génial de Saussure). — Janssen, Gesammtindex zu Kluge's etymolog. Wörterbuch der deutschen Sprache (cp. *Revue*, 1889, n° 518). — Schönbach, Walther von der Vogelweide (tableau d'ensemble exact dans l'essentiel et dignement tracé). — Rannow, Der Satzbau des ahd. Isidor im Verhältn. zur latein. Vorlage (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Cordes, Der zusammenges. Satz bei Nicolaus von Basel (fait avec grand soin). — Systemat. Verzeichniss der Lessing-Literatur der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, mit Ausschluss der Handschriften. — Schultz, Die Bestreb. der Sprachgesellsch. des XVII Jahrh. für Reinigung der deutschen Sprache (soigné, quoique inférieur à Wolff). — Goerres, Studien zur griech. Mythologie, I (suppositions et fantaisies sur toutes les figures et questions de mythologie possibles). — Monumenti antichi, publ. per cura della Accademia dei Lincei, I, 1.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : Güldenpenning, Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrrhos (cp. *Revue*, n° 19). — Pischel u. Geldner, Vedische Studien, I (plein de sagacité et de savoir, malgré des objections à faire). — Diels, Sibyllinische Blätter (preuve fournie avec une pénétration victorieuse). — O. Harnack, Gœthe in der Epoche seiner Vollendung, 1805-1832 (bon). — Church, Early Britain (manqué, à la fois erroné et incomplet). — Bonin, Die Besetz. der deutschen Bistümer 1077-1016 (excellente suite du travail de Beyer). — Gradnauer, Mirabeaus Gedanken über die Erneuer. des franz. Staatswesens (bon, mais ne connaît pas Decrue). — Schmarsow, S. Martin von Lucca u. die Anf. der toscan. Sculptur im Mittelalter. — Heyse, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrh. Uebers. u. Studien. III u. IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Der Schuss des Odysseus durch die zwölf Aexte. — Programme : Schröder, Die subjectlosen Sätze ; Froehlich, de grammaticae lat. locis aliquot controversis ; Dohmen, Der latein. Unterricht in Sexta u. Quinta ; Ammer, Reihenfolge u. Zeit der Abfass. des herod. Gechichtswerkes ; S. Martin, De Odyssea et Theogonia ; Schierlinger, Die unterordn. Satzverbind. bei Antiphon. — Petersen u. Luschan, Reisen in Lykien (cp. *Revue*, 1889, n° 6). — Persika of Ktesias p. p. Gilmore (louable travail). — Zosimos p. p. Mendelssohn (marque un grand et remarquable progrès). — T. Macci Plauti fabul. reliq. Ambrosianae, codicis rescripti Ambrosiani apographum conf. et ed. Studemund (art. de Goetz : rend un juste hommage à Studemund qui était non seulement paléographe excellent, mais qui possédait en maître la langue de Plaute et joignait à cette connaissance un heureux don de combinaison et de divination). — Dumon, Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module (travail d'un philologue hollandais ; on peut en dire : beaucoup de bruit pour rien ; le résultat scientifique est : rien, absolument rien). — Meister, Tempelrecht von Alea (travail recommandable ; texte exact, traduction fidèle, commentaire détaillé). — Sasse, De numero plurali qui vocatur maiestatis (résultats qui ne soulèvent pas d'objection).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 20 : Hansson, Skandinavische Litteratur. — Mähly, Die Sprache u. ihre Ersatzmittel, II. — Schultheiss, Le Sages Gil Blas kein Plagiat. — Neumann-Hofer, Berliner Theaterbriefe. — De Mont, Das Geheimnis der See, Gerechtigkeit (übertr. aus dem fläm. von A. Möser). — De La Revilla, Das Spielzeug des Knaben. — Campoamor, Die Kirschen u. die Rose (übertr. von E. Dorer). — W. Garchin, Die note Mohnblume (fin).

— N° 21 : Harden, Der Nazarener von Tula. — Keller-Jordan,

Armando Palacio Valdes u. sein neuester Roman. — W. von TROLL, Simon Jakovlevitsch Nadson. — SCHWARZKOPF, Wiener Theaterbrief, — A. de Musset, Lied, An eine Tote, übertr. von GEILFUS u. MEHRING. — De ROBERTO, Die Tote, übers. von SÖHNS.

— N° 22 : HANSSON, Skandinav. Liter. — PLUIM, Amann de Vos u. die fläm. Literatur. — L. FRÄNKEL, Das gegenw. Studium der deutschen Liter. in Frankreich. — H. von BASEDOW, Neues von Dostoievsky. — NEUMANN — HOFER, Berliner Theaterbrief. — Coppée, Verlassen; De Rioja, An die Rose, übers. von MEHRING u. LEON — de Roberto, die Tote, übers. von SÖHNS.

—N° 23 : NEUMANN-HOFER, Der literarische Occultismus in Frankreich. — SILESIUS, Hundert Jahre Zeitgeist. — K. BLIND, German. Sprache in französ. Hülle (à propos du Französ. étymolog. Wörterbuch. de SCHÖTENSACK). — SACHER MASOCH, Paul Hervieu. — Das Trauerlied von Douglas, altschott. Ballade (übertr. von GEILFUS). — Okonski, auf dem Markte, übetr. von LÖWENFELD.

Theologische Litteraturzeitung, n° 11 : p. WERNER, Der Paulinismus des Irenäus (très méritoire). — BRATKE, Wegw. zur Quellen-und Literaturkunde der Kirchengesch. (les explications ne pouvaient être plus banales et plus insipides; le choix de la littérature, plus incohérent). — DOPFFEL, Kaisertum u. Papstwechsel unter den Karolingern (question importante traitée avec détail et à fond). — FINKE, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (recherches d'une clarté et d'une pénétration convaincante). — USTERI, Die Bedeut. u. Berechtig. des mystischen Elements in der christlichen Religion.

Deutsche Rundschau, juillet : W. VULPIUS, Stammbuchblätter aus Gœthe's Nachlass. — Lady BLENNERHASSETT, Zeitgenössische Gedankenströmungen, II. — FRIEDLAENDER, Petron's Gastmahl des Trimalchio.— JUNKER VON LANGEGG, Heilige Bäume und Pflanzen, culturgesch. Skizze, I-IV. — POST, Die jüngste Schule Londoner Wohlthäter. — FRENZEL, Die Berliner Theater. — HIRSCHFELD, Oesterreich. Unternehm. in Kleinasien. — Jul. LESSING, zur Gesch. der deutschen Goldschmiedekunst.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-quatrième année 30 juin 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuqute
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 12 : Meignan, David roi, psalmiste, prophète. — Die Trierer Ada-Handschrift, p. p. Menzel, Corssen, Janitschek, Schnütgen, Hettner, Lamprecht (magnifique ouvrage). — Bouchot, Callot (petit livre excellent). — Lemaitre, Impressions de théâtre, IV.

Romania, avril : Novati, I codici francesi dei Gonzaga secondo nuovi documenti. — P. Meyer, Fragment d'Aspremont conservé aux Archives du Puy-de-Dôme, suivi d'observations sur quelques mss. du même poème. — Piaget, Oton de Granson et ses poésies. — E. Picot, Fragments de mystères de la Passion. — *Mélanges :* Ambulare (Cornu); accoutrer, fatras (G. P.); Guillaume de Montreuil (Lot); L'auteur de la Complainte de Jérusalem (G. P.); Chanson en l'honneur de la Vierge (P. M.); juge, marner, se mettre au plein (Bas); bouquetin (Delboulle). — *Comptes-rendus :* Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nat. et autres bibliothèques, p. p. Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, tome XXXIII. — La Naissance du chevalier au cygne ou les enfants changés en cygnes, p. p. Todd (apporte un véritable enrichissement à notre vieille poésie). — Novelle e poesi francesi inedite [o] rarissime del secolo XIV. — Taeuber, I capostipiti dei manoscritti della Divina Commedia (quelques observations utiles, mais qui ne méritent pas tout un livre).

La Révolution française, 14 juin : Bizos, Mélodrames militaires de Picard sous la Révolution. — Debidour, Le colonel Fabvier (suite). — *Documents inédits :* Bornarel, La Terreur blanche à Montpellier; Et. Charavay, Louis XVI au Temple. — Aulard, Not. biogr. sur Fournier l'Américain. — *Chronique et bibliogr. :* La Société de l'Hist. de la Rév.; Le rapport de M. X. Charmes sur les archives; Boissonnade, Les volontaires de la Charente (cp. *Revue*, n° 21).

The Academy, n° 945 : Frazer, The golden bough, a study in comparative religion (livre qui appelle l'attention sur un aspect de la religion primitive jusqu'ici négligé; avec plus de sobriété de jugement et le courage de laisser de côté quelques analogies spécieuses, l'ouvrage mériterait d'être recommandé sans réserve). — Poetry and prose by John Keats, a book of fresh verses and new readings, essays and letters lately found and passages formerly suppressed, p. p. Buxton Forman. — Kebbel, Lord Derby (clair et judicieux). — Carstensen, Two summers in Greenland. — The dedication of Shakspeare's Sonnets (Tyler). — The spelling of « was » in the alliterative poems (Skeat). — The masts and yards of a ship and the sign of the cross (Cook). — The word hansely in Chaucer (Round). — Martineau, The seat of authority in religion. — Some Semitic etymologies (Muss-Arnolt.)

The Athenaeum, n° 3268 : Fitch, Notes on American schools and training colleges; Howland, Practical hints for the teachers of public schools. — Curzon, The blue ribbon of the turf. — Haliburton, In Scottish fields. — Sir G. Duckett, Visitations of English Cluniac foundations. — Delitzsch, Biblical commentary on the Psalms, transl. by Eaton. — The Hospitallers in England. — Washington's ancestry (Waters). — Notes from Cyprus (Munro et Tubbs).

The Babylonian and Oriental Record, n° 6 : Colinet, Puramdhi is the goddess of abundance in the Rig-Veda. — Pinches, A Babylonian tablet dated in the reign of Aspasine. — Terrien de Lacouperie, Hispaosines, Kharacenian king, on a Babylonian tablet dated 127 and the Arsacian era, 248. — A daughter of Nabonidus.

Litterarisches Centralblatt, n° 24 : Baudissin, Die Gesch. des alttestam.

Priesterthums unters. — DAHN, Urgesch. der german. u. roman. Völker, IV (de bonnes choses, mais manque de clarté et parfois inégal). — Die Chroniken der westf. u. niederrhein. Städte, II. — EDELMANN, Schützenwesen und Schützenfeste der deutschen Städte XIII-XVIII Jahrh. (matériaux rassemblés avec soin). — Green's Gesch. des engl. Volkes, übers. von KIRCHNER. — JAEGER, Die franz. Revol. u. die sociale Bewegung, I. Frankreich am Vorabende der Revol. (fait au point de vue « chrétien-social. ») — KRESCHMER, Die phys. Erdkunde im christl. Mittelalter (cp. le prochain numéro de la *Revue*). — DELBRÜCK, Die indogerm. Verwantschaftsnamen (recherches brillantes et très détaillées qui peuvent passer pour modèle). — FICK, Eine jainistische Bearb. der Sagara Sage. — Cicero, ad Quintum epist. prima, p. p. ANTOINE (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — Aucassin u. Nicolete, p. p. SUCHIER, 3e edit. — FEIST, Grundriss der gothischen Etymologie (court, précis, souvent contestable dans le détail). — E. R. MÜLLER, Heinrich von Loufenberg (lourd, mais soigné). — STEINHAUSEN, Gesch. des deutschen Briefes, zur Kulturgesch. des deutschen Volkes, I (bon travail, très complet, exact et plein de jugements justes). — CZOERNIG, Die deutschen Sprachinseln in Süden des Sprachgebietes in ihrem gegenw. Zustande (brochure intéressante; l'auteur « ist überall durch eigene Kenntniss und Autopsie zu Hause. ») — SCHLOSSER, Die abendl. Klosteranlage des früheren Mittelalters (très instructif).

— N° 25 : KOCH, Die Karmeliten-Klöster der niederd. Provinz, XIII-XVI Jahrh. — KLUCKHOHN, Westenrieders Leben u. Schriften (court et pénétrant).— Ed. von HARTMANN, Das Grundproblem der Erkenntnisstheorie. — WOLFF, Kosmos, die Weltentwickel : I. Die naturw. psychol. Weltauffass. der Gegenwart; II. Biontologie. — HERTZBERG, Gesch. der Stadt Halle a .S. I, im Mittelalter (soigné). — NIEMANN, Vechta u. Cloppenburg (cp. *Revue*, 1889, n° 51).—Wittelsbacher Briefe 1590-1610, p. p. STIEVE, IV.— Staiger, Eichstätt im Schwedenkriege, Tagebuch, p. p. SCHLECHT (intéressant). — Von SCHARFENORT, Bilder aus der Gesch. des Kadettencorps. — BEUTNER, Die preuss. Garde-Artillerie. — R. SIMON, Beitr. zur Kenntniss der vedischen Schulen (recommandable). — UHL, Unechtes bei Neifen (résultats à rejeter). — EBELING, Der Kahlenberger, zur Gesch. der Hofnarren (récit modernisé). — REIFFERSCHEID, Quellen zur Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland während des XVII Jahrh. I. (commencement d'un vaste ouvrage, d'un des « standard works » de notre littérature scientifique).

Deutsche Literarturzeitung, n° 24: W. SCHMIDT, Das Gewissen. — UPHUES, Die Erinnerung. — GOLDSCHEIDER, Die Erkl. deutscher Schriftwerke in den oberen Classen höherer Lehranst. — EDLINGER, Die Bildung der Begriffe, ein etym. vergl. Wörterbuch aus allen Sprachgebieten, 1 (inutile de critiquer une pareille œuvre). — BLASE, Gesch. des Irrealis im Latein (très bon). — STRNADT, der Kirnberg bei Linz u. der Kürenbergmythus. HURCH, Zur Kritik des Kürenbergers (querelle entre deux Autrichiens). — The Jew of Malta, p. p. A. WAGNER (n'est pas à la teurbau des deux précédents volumes de la collection Breymann). — SOMMERFELDT, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII, 1310-1313, I. Die beiden Speierer Reichstage 1309, u. 1310. — D'AVENEL, Richelieu et la monarchie absolue, IV (cp. *Revue*, n° 19). — KIEPERT, Wandkarte von Altgallien; von Altkleinasien; der Reiche der Perser u. Macedonier; von Altlatium. — BAASCH, Forsrch. zur hamburg. Handelsgesch. I. Die Islandfahrt der Deutschen, nam. der Hamburger, vom XV-XVII Jahrh (méritoire). — FRÖHLICH, Das Kriegswesen Cäsars, I (cp. *Revue*, n° 18).

— N° 25 : MANDEL, Kephas der Evangelist. — Die Universitäts-bibliothek Kiel. — Homeri Carmina, II. Odyssea, 1, p. p. LUDWICH (cri-

tique assez défavorable de Cauer). — Fischer, Klassicismus u. Romantik in Schwaben zu Anfang unseres Jahrh. (court et intéressant). — Lucas, Portr. et souv. litt. (sans prétention). — Winckler, Unters. zur altorient. Gesch. (cp. *Revue*, n° 25). — Merx, Thomas Münzer. u. H. Pfeiffer, I (fait avec très grand soin). — Haigh, The Attic theatre (utile et consciencieux). — Kalb, Das Juristenlatein, 2° ed. — Granier, Die Schlacht bei Lobositz (très estimable). — Gesellschaft für deutsche Liter. 21 mai.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : Münsterberg, Der Ursprung der Sittlichkeit. — Wundt, System der Philosophie. — Aulard, Société des Jacobins, I (cp. *Revue*, n° 10). — Commentationes in honorem Studemundi (cp. *Revue*, 1889, n° 37).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : zu den Lucianhandschriften (Nils Nilen). — Programme : Lindauer, De Polybii vocabulis militaribus ; Baumann, Platos Phaedo ; Franziski, Horaz als Nachahmer griech. Lyriker ; Schinnerer, Senecas Schrift an Marcia. — Tannery, pour l'hist. de la science hellène, de Thalès à Empédocle (cp. *Revue*, 1889, n° 37). — Goetzeler, Quaest. in Appiani et Polybii dicendi genus (lanx satura qui renferme les fruits mûris d'un travail soigné et patient). — Catulls Buch der Lieder in deutscher Nachb. von P. Heyse, 2° ed. — Fink, Der Verschluss bei den Griechen u. Römern (très recommandable, et avance la question). — O. Hoffmann, Das Präsens der indogerm. Grundsprache in seiner Flexion u. Stammbildung (du savoir et de la sagacité, mais manque encore de méthode). — Paltrinieri, Come parlano gli uomini (bon travail). — A. J. Schilling, Johann Jakob Dillenius 1687-1747, sein Leben u. Wirken.

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Perthes' Handlexicon für evang. Theologen, 1-8 Lief. — Hatch, Essays in Biblical Greek (cp. *Revue*, n° 2). — Tertulliani Opera, p. p. Reifferscheid u. Wissowa, I (très important). — Inscript. Christ. urbis Romae VII saec. antiq., p. p. de Rossi, vol. II, 1. — M. Giffert, Dialogue between a Christian and a Jew, Greek text (spécimen eruditionis qu'il fallait donner, mais Papiscus et Philo ne méritent pas une étude de 99 pages.)

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 24 : Chotzner, Das Journal der Marie Bashkirtseff. — H. von Basedow, Claude Bernard. — E. S. Ein Brief Heinrich Heines an Kertbény. — Silesius, Hundert Jahre Zeitgeist (fin). — Neumann-Hofer, Berliner Theaterbriefe. — Georgische Volkslieder, übertr. von A. Leist. — Das Mädchen u. die Sonne, südslav. Volkslied, übertr. von Krauss. — Wl. Okonski, auf dem Markte, trad. par Löwenfeld.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXX

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1890

ANNÉE 1890

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

Lettres et communications.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

ALLEMAND

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 7 juillet — 1890

294. — **Ibn Zaiduni** vitam scripsit epistolamque ejus ad Ibn Dschahvarum scriptam nunc primum edidit R. O. BESTHORN. Copenhague, Guillaume Prior, 1889, in-8, 97 p.

Ibn Zaidoun fut le plus célèbre des poètes arabes de Cordoue du XI[e] siècle. Il excella dans le genre épistolaire rythmé, composa plusieurs poèmes renommés et écrivit l'histoire des Omaiyades d'Espagne. Son éloquence et ses connaissances étendues dans les sciences philosophiques et juridiques en firent le favori des princes arabes; il remplit les fonctions de grand-vizir à la cour de Cordoue et, à la fin de sa vie, à la cour de Séville. Il sut aussi gagner les faveurs de la princesse Wallada, fille du calife Al-Mustakfi Billahi et femme d'un esprit supérieur à son sexe, qui captiva tous les cœurs par ses charmes et ses poésies. Tant de fortune ne pouvait durer sans vicissitudes; aussi Ibn Zaidoun connut l'amertume de la vie après en avoir goûté les douceurs. A propos de ses amours avec Wallada, il fut mis en prison où il demeura une année et demie et, après s'être évadé, il dut errer en proscrit pendant plusieurs années. Sa célébrité lui valut de nombreux biographes. Il reste cependant dans sa vie une page obscure ; c'est cette page que M. Besthorn a éclaircie au moyen de nouveaux documents et qui fait l'objet de sa thèse soutenue devant l'Université de Copenhague pour l'obtention du grade de docteur.

Sur la foi d'Ibn Khaqan, les savants modernes, Weijers, Dozy et Schack, admettaient qu'Ibn Zaidoun avait été jeté en prison sous Aboul-Hazam ibn Djahwar et que, après s'être échappé, il avait erré pendant de longues années dans les contrées occidentales de l'Espagne, jusqu'au moment où il se fixa à la cour de Séville, où il fut accueilli avec honneur par Al-Motadid. Cependant Ibn Nubaita rapporte qu'Ibn Zaidoun fut vizir d'Aboul-Walid ibn Djahwar, fils et successeur d'Aboul-Hazam

ibn Djahwar, et que, après être tombé en disgrâce sous ce prince, il vécut à la cour d'Al-Motadid à Séville. On pourrait croire qu'Ibn Nubaita a confondu Aboul-Walid avec Aboul-Hazam, désignés tous deux sous le nom d'Ibn Djahwar; et, en effet, Aç-Çafadi parle d'Ibn Djahwar sans mentionner le premier nom du prince régnant. Mais M. B. publie pour la première fois un passage d'Ibn Bassam, duquel il résulte qu'Ibn Zaidoun fut effectivement incarcéré sous Aboul-Hazam, mais que, après la mort de celui-ci, arrivée en 1043, il avait été rappelé par Aboul-Walid et qu'il fut son vizir jusqu'au moment où, ayant de nouveau déplu à son souverain, il dut s'exiler et se retirer à Séville. La lettre, accompagnée d'un poème, qu'Ibn Zaidoun écrivit à un puissant ami, après avoir fui de sa prison, était adressée à Aboul-Walid, du vivant de son père, et le priait d'intercéder auprès de celui-ci en faveur du poète. Cette intercession n'ayant pas eu d'effet, Ibn Zaidoun dut se cacher jusqu'à la mort d'Aboul-Hazam, arrivée en 1043. On peut donc fixer son incarcération vers 1040. Après sa fuite, il continua ses relations, au moins par correspondance, avec Wallada qui lui avait conservé son amour. De retour à Cordoue, après la mort d'Aboul-Hazam, il reprit ses fonctions de vizir auprès d'Aboul-Walid; peu à peu ses relations avec Wallada se refroidirent et devinrent même hostiles; elles donnèrent bientôt lieu à un échange d'accusations et d'épigrammes entre les deux amants. C'est en l'année 441 (1049-50 de notre ère) qu'Ibn-Zaidoun aurait été exilé de Cordoue pour la seconde fois; il devint alors grand-vizir d'Al-Motadid à Séville, où il mourut en l'année 463 (1070-71); il était né à Cordoue en 394 (1003-4).

La lettre et le poème qu'Ibn Zaidoun adressa à Aboul-Walid pour rentrer en grâce auprès d'Aboul-Hazam ont été édités et traduits par M. Besthorn avec un apparat critique qui fait honneur à l'éditeur et à son maitre, M. van Mehren. Cette thèse, qui établit un point d'histoire intéressant, augure bien des futurs travaux de son auteur, et mérite les félicitations et la reconnaissance du lecteur.

Rubens DUVAL

---

295. — **Géographie de Strabon.** Traduction nouvelle par Amédée Tardieu. Tome IV: Table alphabétique et analytique. Paris, Hachette, 1890. 1 vol. in-16. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Ce volume, de plus de 600 pages en caractères de notes, mérite une présentation en forme. Ce n'est pas seulement un aride répertoire des matières traitées dans la *Géographie;* c'est l'ouvrage lui-même transformé par son traducteur et devenu comme un dictionnaire de géographie et d'ethnographie anciennes. Il est à peine utile d'ajouter que cette table, œuvre toute personnelle de M. Amédée Tardieu, est exécutée avec un soin minutieux et une méthode irréprochable. Aussi l'étudiant ou

l'homme du monde qui commencera par la feuilleter d'un œil distrait, sera-t-il bientôt amené à s'engager résolument dans la lecture du célèbre géographe. M. Tardieu ne pouvait faire plus et pour son auteur et pour le public.

C.-E. R.

---

296. — J. MARQUARDT. **Organisation de l'empire romain.** (Traduction de MM. A. Weiss et P. Louis-Lucas Tome Ier). Paris, 1889, in-8, 327 pages.
297. — **Le culte chez les Romains.** (Traduction de M. Brissaud. Tome II). Paris, 1890, in-8, 457 pages. Librairie Thorin.

La traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen et celle du *Staatsverwaltung* de Marquardt se poursuivent avec la même régularité, mais avec une fortune différente; j'entends par là que si la première ne mérite guère que des éloges, la seconde peut donner lieu à plus d'une observation. Je ne parlerai pas longuement de la façon dont le texte allemand a été rendu : on pourra relever des inadvertances ou des impropriétés, ou trouver que les traducteurs ne se sont pas suffisamment affranchis du joug de leur modèle; mais ce sont là des imperfections inhérentes à toute traduction et j'ai de bonnes raisons pour réclamer l'indulgence envers ceux qui entreprennent de faire passer dans notre langue les ouvrages étrangers. Somme toute, ils rendent service aux travailleurs; c'est beaucoup. Ce qui me choque surtout dans la méthode employée par les traducteurs de Marquardt, ce sont les additions qu'ils font subir à leur modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant. Une des qualités du *Handbuch* de Marquardt est de donner au bas de chaque page et à propos de chaque détail, les textes essentiels et d'indiquer à côté les livres où la matière est traitée le plus complètement : le lecteur y trouve donc de quoi contrôler l'assertion de l'auteur et de quoi pousser plus avant le travail, s'il en sent le besoin. J'avouerai que cette bibliographie est bien un peu exclusive et que les travaux allemands y tiennent la plus grande place, ce qui est naturel puisque le livre est destiné surtout au public allemand; il y avait donc lieu, en le faisant passer en français, d'ajouter quelques références aux ouvrages que les travailleurs ou les étudiants peuvent se procurer aisément dans nos bibliothèques, et dont bon nombre auraient peut-être pu et dû entrer aussi dans l'édition allemande. Mais de semblables additions, pour être vraiment utiles, demandent une certaine réserve : c'est ce que n'ont pas compris les traducteurs. Je dois pourtant faire une distinction très nette entre le procédé de M. Brissaud et celui de MM. Weiss et Louis-Lucas. M. B. n'a ajouté que rarement en note des observations : il les a réservées pour des appendices dont il a fait suivre le volume ou qu'il a insérés à la fin des certains chapitres; à sa place, j'en aurais omis les trois quarts, et pour le quatrième j'aurais renvoyé aux ouvrages ou aux articles des auteurs qu'il cite, au lieu de leur emprunter des passages qu'il

reproduit *in-extenso*; car c'est du Marquardt que nous attendions de lui, et non une sorte de pot-pourri. MM. W.-L. n'ont pas craint, au contraire, de surcharger le bas des pages de renseignements de toute sorte, surtout bibliographiques, qui me paraissent absolument déplacés. Je sais qu'ils ont cru rendre service et qu'ils se sont imposé à notre intention de longues et fastidieuses recherches; je voudrais les en remercier; mais je ne le puis, car je crains bien que cette orgie d'additions n'égare les travailleurs au lieu de les guider. Je me permettrai de leur signaler les détails qui ont particulièrement frappé mon attention :

1° Dans leur bibliographie, ils ne tiennent aucun compte de la valeur relative des différents ouvrages. Exemple : p. 269 et 270, ils ont ajouté *entièrement* un renvoi au mot Sénat (municipal), que Marquardt n'a pas indiqué. Ce renvoi qui commence à Antibolus (1513 !) pour finir à MM. Robiou et Delaunay (1888) — je ne compte pas les renvois qui terminent la note et qui ont trait au sénat romain, sous le spécieux prétexte qu'il est souvent question de ce corps dans le chapitre, — contient, en comptant largement, SOIXANTE ET UNE références. Naturellement MM. W.-L. n'ont pas cité tous les ouvrages qui parlent du sénat, je ne l'apprendrai à personne. Mais franchement, parmi tous ces travaux, combien MM. W.-L., je ne dis pas en ont-ils lus, mais combien en liraient-ils s'ils voulaient faire un travail consciencieux sur le sujet? Et surtout, quels sont ceux qu'ils liraient la plume à la main? Ce sont ceux-là, et ceux-là seuls qu'il convenait d'ajouter [1]. Agir autrement, c'est « faire de la fantasia », comme nous disons, en Afrique.

2° MM. W.-L. ajoutent des références entièrement étrangères au sujet. Exemple : p. 265, Marquardt parle des sommes honoraires, et cite certaines villes où il était d'usage d'en payer : Aeclanum Lanuvium Ostia. Or, à chacune de ces villes les traducteurs ont ajouté une référence ainsi conçue : sur Aeclanum, voir etc.; sur Lanuvium, voir etc. Est-il donc question dans ce passage de ces villes en général ou seulement de sommes honoraires qu'on y payait? Aussi, ou l'on ne tiendra pas compte de la référence, et elle est inutile, ou on se reportera aux passages indiqués et on n'y trouvera que des détails étrangers au sujet. Autre exemple. P. 226, Marquardt dit : On retrouve les *quinquennales* au temps de Constantin le Grand; ce qui veut dire, tout le monde le comprend, de 306 à 337. Or, les traducteurs se sont crus autorisés à ajouter en note : Sur l'époque de l'*avènement* de Constantin, voir la *Revue numismatique*, 1887, etc. Mais il ne s'agit pas dans Marquardt de l'époque précise de l'avènement de Constantin à quelques jours près, et s'il y avait une addition à faire, ce qui n'était pas, il fallait indiquer, pour le lecteur ignorant, les dates extrêmes de son règne.

---

1. Je citerai, pour la curiosité du fait, la note suivante insérée aux *addenda* : « M. Beudant, fils de l'éminent doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, prépare actuellement sa thèse de doctorat sur ce sujet » (p. 325). Quelle riche bibliographie on pourrait faire avec les ouvrages que chacun de nous prépare!

3° Je n'aurais pas ajouté non plus de références aux manuels d'institutions romaines ou aux dictionnaires, même à celui de M. Saglio, sauf peut-être par exception. Il est bien évident, en effet, que pour étudier le sénat municipal, par exemple, et contrôler les assertions de Marquardt, chacun de nous se reportera aux livres de Willems, Mispoulet, Bouché-Leclercq, ainsi qu'aux articles *Curia, decurio, curiales,* etc., des dictionnaires. Il en est de même des *Indices* du *Corpus*, d'Orelli-Henzen, de Wilmanns. Le manuel de M. Bouché-Leclercq est sur ce rapport un modèle de discrétion et de méthode.

4° MM. L.-W. vont plus loin. Ils introduisent en note des développements tout à fait déplacés dans un manuel. Exemple : p. 245. A propos du flamine municipal, ils citent tout au long une inscription nouvelle de Sidi-Brahim en ajoutant que le principal intérêt du texte est.... non pas qu'il y est question d'un flamine mais qu'on y lit *tribunus ab ordine lectus,* ce qui les amène à parler des *tribuni militum a populo* et à donner 25 lignes de bibliographie dans lesquelles le journal *le Temps*, du 13 juin 1887, est cité! — De même, à propos du flamine municipal, MM. W.-L. traduisent et commentent la loi récemment trouvée à Narbonne — cette addition comprend exactement dix pages entières de petit texte serré. Ils ont commencé, d'ailleurs, par avouer (p. 248, note 15) qu'il n'est nullement question dans ce document du flamine municipal, mais du flamine provincial. Comme cette même loi est donnée en entier à sa vraie place dans le volume de M. Brissaud, p. 229-402, les acheteurs du manuel sont sûrs de l'avoir au moins deux fois.

5° Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pas pourquoi, dans les ouvrages de droit, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L, 1, 21, § 4, ce qui est clair et permet de trouver aisément le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.,* D., L, 1, ce qui est, on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quinquaginta.* M. B. n'a pas suivi cette fâcheuse méthode. Ce n'est rien et c'est beaucoup; car dans des notes aussi chargées que celles de Marquardt, surtout avec les additions des traducteurs et les crochets de toute nature dans lesquels ils ont été insérés, de semblables détails augmentent la confusion.

Dernière observation, celle-ci, commune à tous les volumes de la traduction. Marquardt fait souvent des renvois à d'autres passages de son manuel. Les traducteurs les donnent naturellement d'après l'édition française quand la traduction est faite; mais pour les parties non traduites ils renvoient à l'édition allemande, ce qui n'est pas sans inconvénients. Ainsi, au tome II du *Culte,* p 341, on lit : Cpr. ci-dessous, p. 565, 5... et le volume français à 452 pages ! Il faut ou abandonner ce système et supprimer des références de cette sorte, ou maintenir en marge et entre crochets les pages de l'édition allemande.

reproduit *in-extenso*; car c'est du Marquardt que nous attendions de lui, et non une sorte de pot-pourri. MM. W.-L. n'ont pas craint, au contraire, de surcharger le bas des pages de renseignements de toute sorte, surtout bibliographiques, qui me paraissent absolument déplacés. Je sais qu'ils ont cru rendre service et qu'ils se sont imposé à notre intention de longues et fastidieuses recherches; je voudrais les en remercier; mais je ne le puis, car je crains bien que cette orgie d'additions n'égare les travailleurs au lieu de les guider. Je me permettrai de leur signaler les détails qui ont particulièrement frappé mon attention :

1° Dans leur bibliographie, ils ne tiennent aucun compte de la valeur relative des différents ouvrages. Exemple : p. 269 et 270, ils ont ajouté *entièrement* un renvoi au mot Sénat (municipal), que Marquardt n'a pas indiqué. Ce renvoi qui commence à Antibolus (1513!) pour finir à MM. Robiou et Delaunay (1888) — je ne compte pas les renvois qui terminent la note et qui ont trait au sénat romain, sous le spécieux prétexte qu'il est souvent question de ce corps dans le chapitre, — contient, en comptant largement, SOIXANTE ET UNE références. Naturellement MM. W.-L. n'ont pas cité tous les ouvrages qui parlent du sénat, je ne l'apprendrai à personne. Mais franchement, parmi tous ces travaux, combien MM. W.-L., je ne dis pas en ont-ils lus, mais combien en liraient-ils s'ils voulaient faire un travail consciencieux sur le sujet? Et surtout, quels sont ceux qu'ils liraient la plume à la main? Ce sont ceux-là, et ceux-là seuls qu'il convenait d'ajouter [1]. Agir autrement, c'est « faire de la fantasia », comme nous disons, en Afrique.

2° MM. W.-L. ajoutent des références entièrement étrangères au sujet. Exemple : p. 265, Marquardt parle des sommes honoraires, et cite certaines villes où il était d'usage d'en payer : Aeclanum Lanuvium Ostia. Or, à chacune de ces villes les traducteurs ont ajouté une référence ainsi conçue : sur Aeclanum, voir etc.; sur Lanuvium, voir etc. Est-il donc question dans ce passage de ces villes en général ou seulement de sommes honoraires qu'on y payait? Aussi, ou l'on ne tiendra pas compte de la référence, et elle est inutile, ou on se reportera aux passages indiqués et on n'y trouvera que des détails étrangers au sujet. Autre exemple. P. 226, Marquardt dit : On retrouve les *quinquennales* au temps de Constantin le Grand; ce qui veut dire, tout le monde le comprend, de 306 à 337. Or, les traducteurs se sont crus autorisés à ajouter en note : Sur l'époque de l'*avènement* de Constantin, voir la *Revue numismatique*, 1887, etc. Mais il ne s'agit pas dans Marquardt de l'époque précise de l'avènement de Constantin à quelques jours près, et s'il y avait une addition à faire, ce qui n'était pas, il fallait indiquer, pour le lecteur ignorant, les dates extrêmes de son règne.

---

1. Je citerai, pour la curiosité du fait, la note suivante insérée aux *addenda* : « M. Beudant, fils de l'éminent doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, prépare actuellement sa thèse de doctorat sur ce sujet » (p. 325). Quelle riche bibliographie on pourrait faire avec les ouvrages que chacun de nous prépare!

3° Je n'aurais pas ajouté non plus de références aux manuels d'institutions romaines ou aux dictionnaires, même à celui de M. Saglio, sauf peut-être par exception. Il est bien évident, en effet, que pour étudier le sénat municipal, par exemple, et contrôler les assertions de Marquardt, chacun de nous se reportera aux livres de Willems, Mispoulet, Bouché-Leclercq, ainsi qu'aux articles *Curia, decurio, curiales,* etc., des dictionnaires. Il en est de même des *Indices* du *Corpus*, d'Orelli-Henzen, de Wilmanns. Le manuel de M. Bouché-Leclercq est sur ce rapport un modèle de discrétion et de méthode.

4° MM. L.-W. vont plus loin. Ils introduisent en note des développements tout à fait déplacés dans un manuel. Exemple : p. 245. A propos du flamine municipal, ils citent tout au long une inscription nouvelle de Sidi-Brahim en ajoutant que le principal intérêt du texte est.... non pas qu'il y est question d'un flamine mais qu'on y lit *tribunus ab ordine lectus,* ce qui les amène à parler des *tribuni militum a populo* et à donner 25 lignes de bibliographie dans lesquelles le journal *le Temps*, du 13 juin 1887, est cité! — De même, à propos du flamine municipal, MM. W.-L. traduisent et commentent la loi récemment trouvée à Narbonne — cette addition comprend exactement dix pages entières de petit texte serré. Ils ont commencé, d'ailleurs, par avouer (p. 248, note 15) qu'il n'est nullement question dans ce document du flamine municipal, mais du flamine provincial. Comme cette même loi est donnée en entier à sa vraie place dans le volume de M. Brissaud, p. 229-402, les acheteurs du manuel sont sûrs de l'avoir au moins deux fois.

5° Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pas pourquoi, dans les ouvrages de droit, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L, 1, 21, § 4, ce qui est clair et permet de trouver aisément le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.,* D., L, 1, ce qui est, on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quinquaginta.* M. B. n'a pas suivi cette fâcheuse méthode. Ce n'est rien et c'est beaucoup; car dans des notes aussi chargées que celles de Marquardt, surtout avec les additions des traducteurs et les crochets de toute nature dans lesquels ils ont été insérés, de semblables détails augmentent la confusion.

Dernière observation, celle-ci, commune à tous les volumes de la traduction. Marquardt fait souvent des renvois à d'autres passages de son manuel. Les traducteurs les donnent naturellement d'après l'édition française quand la traduction est faite; mais pour les parties non traduites ils renvoient à l'édition allemande, ce qui n'est pas sans inconvénients. Ainsi, au tome II du *Culte,* p 341, on lit : Cpr. ci-dessous, p. 565, 5... et le volume français à 452 pages! Il faut ou abandonner ce système et supprimer des références de cette sorte, ou maintenir en marge et entre crochets les pages de l'édition allemande.

Si j'ai donné à mes critiques autant de développement, c'est que, à mon sens, les traducteurs sont en train de nous préparer un Marquardt médiocre au lieu du bon que nous étions en droit d'attendre. Il est temps encore pour eux de s'arrêter et de revenir à la saine méthode. Qu'ils mettent dans les volumes suivants beaucoup moins de phrases et de pensées étrangères à leur modèle. L'imprimeur en sera peut-être contrarié; mais j'en sais plus d'un autre qui s'en félicitera.

En terminant je dois, et c'est toute justice, signaler l'excellente table des matières analytiques que M. Brissaud a ajoutée à sa traduction.

R. Cagnat.

---

298. — **Le satire di Aulo Persio Flacco** interpretate dal prof. Amadio Ronchini. Parma, impr. M. Adorni, 1889, x-169 pp. In-8.

M. le professeur Ronchini a publié, peu avant sa mort, le travail qui avait fait l'occupation de presque toute sa vie, une traduction de Perse avec un commentaire. L'originalité de cette tentative est dans l'idée de retrouver la forme du dialogue dans les satires de Perse et de diminuer ainsi leur obscurité proverbiale. Il distribue entre deux ou plusieurs personnages le texte du poète latin, introduit dans sa traduction les jeux de scène et les gestes, en un mot fait de chaque morceau un petit drame en un acte. L'idée est séduisante. Dans bien des cas, on arrive à mieux comprendre la pensée de Perse. C'est là un moyen d'interprétation qui n'est peut-être pas aussi nouveau que le croit M. R., mais qu'on n'avait pas encore songé à appliquer avec autant de suite. La traduction elle-même semble exacte, autant qu'en peut juger un étranger. Les notes ont quelquefois un caractère élémentaire qui étonne le lecteur. On peut aussi leur reprocher une certaine prolixité.

P.-A. L.

---

299. — K. Kretschmer. **Die physische Erdkunde im christlichen Mittelalter.** Geogr. Abhandl. herausgegeben von Penck. Vienne et Olmütz, 1889, pp. iv-150.

Si, pendant le moyen âge chrétien, les doctrines géographiques — comme tant d'autres — subirent une éclipse, on jugerait à tort qu'elles furent négligées. Les problèmes posés par les anciens furent recueillis, les vérités proclamées par eux soumises à une nouvelle critique. Mais la spéculation et l'observation cessent d'être désintéressées et libres; elles sont serves de la théologie. L'esprit scientifique ne périt pas assurément, mais il se fausse et s'oblitère. C'est qu'il se débat entre la tradition antique et la révélation; il s'épuise à vouloir concilier ces antinomies irréductibles. L'histoire de cette phase ingrate et stérile de la pensée humaine vaut-elle d'être racontée en détail? Elle a tenté M. Kretschmer. L'auteur cède à une double tendance : l'une, louable, la curiosité qui s'exerce dans un domaine jusqu'alors à peu près inex-

ploré; l'autre, louable ou condamnable à volonté, le désir de faire le procès, sur cet article spécial, moins au christianisme qu'à la théologie. Il y a beau temps que la cause est entendue.

Les savants du moyen âge s'éprirent des questions naturelles, dont ils trouvèrent les données dans les œuvres latines de Martianus Capella, de Pline, de Macrobe, etc., et plus tard, dans les œuvres grecques qui leur parvinrent défigurées à travers des traductions aussi multiples qu'infidèles. A leur tour ils rédigèrent des *Encyclopédies*, des *Miroirs*, des *Sommes*. Nécessairement ils abordèrent la géographie, non pas comme une discipline indépendante, à vrai dire, — le mot n'est même pas en usage — mais sous diverses rubriques : mensuration de la terre, nature des lieux, géométrie, cosmographie, cosmométrie. Beaucoup d'entre eux sont (que l'on nous passe l'expression) en coquetterie avec les idées païennes : c'est le fruit défendu; c'est aussi le fruit vivace et nourricier. Mais la géographie ancienne avait le tort grave de contredire la Bible, et la Bible le tort non moins grave de se contredire elle-même. Les exégètes ressentirent de cruels embarras : ils s'en tirèrent par l'allégorie. Le Paradis terrestre, impossible à localiser, devint chez saint Ambroise, l'*anima fecunda ;* les quatre fleuves paradisiaques sont les quatre vertus théologales. M. K. cite d'amusants exemples du genre. Il y eut assurément des révoltes et des écarts : le moine Kosmas Indicopleustes, auteur d'une *Topographie chrétienne*, et Lactance, fulminèrent contre ces tentatives insensées. La plupart s'ingénièrent à mettre d'accord leurs sympathies et leurs scrupules. On professa couramment que la Bible avait éclairé les géographes païens; que Hipparque et Ptolémée procédaient de Moïse. Grâce à ce stratagème s'annonça la résurrection des sciences antiques, puis au XIIIe siècle, l'apothéose d'Aristote.

Cette influence se manifesta puissamment dans les théories géographiques. La notion primordiale est ici la forme de la terre. L'Église se prononçait sur ce point : elle niait les antipodes, châtiant comme hérétiques ceux qui adhéraient à cette doctrine; donc la sphéricité était elle-même impliquée dans la condamnation. Au nom des Écritures, Lactance, l'école syrienne à laquelle se rattache Kosmas, poursuivirent la polémique contre la sphéricité; ils proposèrent des systèmes plus conformes à l'orthodoxie. M. K. résume, sans fatigue... pour lui, les rêveries et les absurdités d'un Severian de Gabala, de Kosmas, du Pseudo-Cæsarius, de Procope de Gaza, etc. Il énumère avec la même impartialité les partisans de l'opinion contraire, parmi lesquels figurent des noms illustres dans l'Église, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, Isidore de Séville, Bède le Vénérable. Tous se réclament de la Bible et y découvrent des arguments. Ceux de saint Augustin, dit avec justesse M. K., offrent quelque chose de comique : ils témoignent en tout cas que le saint avait professé la rhétorique.

Depuis le VIIIe siècle, aucun cosmographe sérieux ne mit plus en doute la sphéricité. Albert le Grand et Bacon interprètent en toute liberté et confirment Aristote.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse des analyses que M. K. consacre à chaque ordre de problèmes, hydrographie, orographie, météorologie, etc. Car de ces nomenclatures répétées où reparaissent forcément les mêmes noms, de ces revues d'opinions qui, quand elles ne sont pas la paraphrase de textes anciens, n'ont de personnel que leur ineptie, se dégage rarement une vue vraiment originale et féconde. On relève cependant la controverse du Dante sur la position respective de la sphère terrestre et de la masse aqueuse. Les discussions d'Albert le Grand et de Bacon sur divers sujets méritent aussi d'être signalées bien que leurs idées n'aient point fait fortune.

Le livre de M. K. est un répertoire complet de tout ce que le moyen âge chrétien a su de géographie, de tout ce qu'il en a ignoré. On y peut suivre l'évolution de chaque théorie : car l'auteur a soin d'inaugurer ses chapitre par un exposé de la doctrine antique qu'il oppose, s'il y a lieu, à celle de la Bible. C'est là le véritable intérêt de son ouvrage. Nous doutons que le moyen âge gagne à être mieux connu. Mais la géographie n'y perdra rien : c'est ce qui nous console.

Il importe d'ajouter que M. Kretschmer déploie autant de savoir comme géographe que comme philologue : il cite avec une égale aisance l'hébreu, les textes de la basse grécité et de la basse latinité, le vieux français. Nous recommandons son introduction bibliographique ; c'est une étude des sources à l'intention de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la patristique et la scolastique.

B. Auerbach.

---

300. — **L'autobiographie de Juste Lipse,** publiée avec une traduction française et des notes, par Paul Bergmans. Gand, C. Vijt, 1889, 69 p. in-8.

Dans une lettre des calendes d'octobre 1600, adressée à son ami et ancien élève, Jean van den Wouwer (Woverius), Juste Lipse a raconté les principaux événements de sa vie. Ce n'est pas l'unique base de la biographie de Lipse, comme le dit M. Bergmans, puisque sa volumineuse correspondance, la collection de ses ouvrages et les écrits contemporains fournissent bien des détails omis dans ce récit de 9 pages. Mais c'est un cadre commode pour le biographe. M. B. reproduit le texte de ce précieux document d'après l'édition de 1602 (*Epistolarum selectarum Centuria miscellanea*, ep. 87), en donnant en note les variantes de l'édition de 1605. M. B. pousse l'exactitude jusqu'à conserver des fautes d'impression évidentes (*intcriores* pour *interiores*, p. 20)[1]. En regard du texte se lit une traduction française assez fidèle[2]. La plus

1. Il semble en avoir ajouté pour son propre compte : p. 13, la date de naissance de Lipse est ∞. Ͻ XLVII non ∞. Ͻ XLVIII.

2. P. 12 : *in contubernio meo fuisti et hoc paene est uitam meam totam nosse* : « tu as vécu dans mon intimité et c'est PRESQUE connaître mon existence tout entière », non pas : « c'est ASSEZ POUR connaître... » P. 22, dernière ligne, *a meridie* n'est pas traduit ; le texte de cette phrase n'est pas d'ailleurs serré de très près.

grande partie de la brochure (37 pages) contient des notes destinées surtout à renseigner sur les personnages nommés par Lipse.

Il est regrettable que M. B. se soit borné à annoter ce que dit Lipse, sans suppléer ce qu'il ne dit pas. Dans une autobiographie, il est des lacunes volontaires. M. B. aurait pu au moins signaler les changements de religion du célèbre savant [1]. Mais il préfère peut-être aborder cette délicate question dans un travail plus étendu. Son étude, nous dit-il dans sa préface, peut être considérée comme le canevas d'un travail consacré à Lipse et à ses amis. Espérons qu'il nous donnera ce livre qui nous manque encore [2]. Nous ne saurions trop l'engager, s'il l'entreprend, à ne pas se borner à une simple biographie : l'histoire des voyages de Lipse ne nous intéresse plus que comme indication sur la formation d'esprit et l'éducation scientifiques du grand philologue. Ce sont les œuvres et la méthode de travail de l'érudit que nous tenons surtout à connaître. Il ne suffira plus, comme dans la présente esquisse, de renvoyer à la *Bibliographie Lipsienne* [3]. De récents auteurs ont trouvé le moyen d'écrire de gros volumes, utiles par ailleurs, sur Mabillon et sur Muret, sans traiter ces questions, en omettant précisément ce qui fait que Mabillon et Muret sont aujourd'hui autre chose que des noms d'inconnus. Il serait bien regrettable que M. Bergmans suivît ces exemples.

Paul Lejay.

---

301. — Karl Trautmann. **Franzœsische Schauspieler am bayrischen Hofe.** (Extrait du Jahrbuch für Münchener Geschichte, 2ter Jahrgang, München, 1888, in-8, p. 185-334).

Voici un chapitre bien curieux de l'histoire de l'influence littéraire de la France à l'étranger pendant le xviie et la première moitié du xviiie siècle; on sait combien cette influence a été grande à cette époque dans tous les genres et dans tous les pays; M. K. Trautmann nous apprend ce qu'elle fut au point de vue dramatique à la cour de Munich. Si le

1. Cf. K. Halm, *Sitzungsberichte der philos. — philol. Classe der K. bayer. Acad. der Wissensch.*, 1882, II, p. 1.

2. On ne peut considérer la lacune comme comblée par le livre d'Amiel, *Un publiciste du* xvie *s., Juste Lipse*, Paris, 1884. M. B. ne paraît pas le connaître : il n'y a rien perdu. Cf. *Rev. cr.*, 1885, I, 296.

3. Il existe à la bibliothèque de l'Université une édition des deux premières centuries non signalée dans cet ouvrage : *Iusti Lipsii Epistolarum centuriae duae quarum prior innouata altera noua*. Parisiis, apud Viduam Gulielmi Cavellat, sub Pelicano MC.XCIX. In-16, 223 pp. (côté LL pr. 55). Cf. *Bibl. Lips.* I, 285, qui mentionne une seule édition parisienne. L'exemplaire de la *Chilias*, éditée à Avignon en 1609, que possède la Bibliothèque nationale (Invent. Z, 13995; reliure en parchemin au timbre du monastère Saint-Bernard des Feuillants de Paris) contient sur des feuillets ajoutés à la fin une copie manuscrite des lettres XIII, XIV, XV, XVI, XXIII de la deuxième des centuries indiquées plus haut. Cette copie anonyme a été faite au xviie s. *ex Autographo quem habeo*. Elle présente avec l'imprimé des différences qu'un lecteur (ou le copiste?) a notées en marge.

mariage d'Élisabeth de Lorraine, en 1568, avec le duc Guillaume V de Bavière contribua à répandre dans ce dernier pays le goût des choses de la France, c'est avec Adélaïde de Savoie, petite-fille, par sa mère Christine, de Henri IV, que l'influence française s'établit d'une manière définitive à la cour de Bavière; reléguée encore dans l'ombre pendant la vie de la duchesse douairière, Anne-Marie d'Autriche, elle put se livrer toute entière à ses goûts artistiques et littéraires après la mort de celle-ci. Son influence se fit partout sentir; ce fut elle en particulier qui détermina Ferdinand-Marie à appeler, en 1671 [1], à Munich une troupe française. Ce n'était pas la première qu'on vit en Allemagne et M. K. T. a consacré quelques-unes des premières pages de son étude à nous faire connaître celles que, dès la fin du xvie ou au commencement du xviie siècle, on rencontre dans les villes de la région du Rhin. Ce n'étaient là, il vrai, que des troupes de passage; les ducs de Brunswick furent les premiers à en avoir une à demeure dans leur cour. Le duc de Bavière suivit leur exemple.

L'histoire des comédiens de Munich est aussi pleine d'intérêt qu'elle était inconnue avant M. K. T., on doit lui être reconnaissant aussi de l'avoir reconstituée et d'avoir rappelé l'attention en particulier sur son directeur Philippe Millot, cet ancien camarade de Molière au temps de l'Illustre théâtre, et qui depuis lors avait couru la France et l'étranger. M. K. T. nous le montre tour à tour à Lyon, à Dijon, à Saint-Fargeau avec les comédiens de Mademoiselle, à Bruxelles, à Chambéry, à Turin; ce fut sans doute son séjour en Savoie qui le fit connaître de la duchesse Adélaïde. Appelé à Munich, il arriva dans cette ville au mois de juin 1671 et y resta jusqu'en 1677, après la mort d'Adélaïde, suivie bientôt de celle de Ferdinand-Marie. Le départ de Millot et de sa troupe ne mit pas fin aux représentations dramatiques de la cour; mais elles sont données maintenant par des amateurs. Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que des acteurs français revinrent à Munich.

Pendant son séjour à Bruxelles au milieu de la guerre de la ligue d'Augsbourg, le nouveau duc de Bavière s'était pris du goût le plus vif pour le théâtre français. A peine de retour dans sa capitale en 1701, son premier soin fut d'y appeler une troupe française; elle y resta jusqu'à l'époque de l'occupation de Munich par les Autrichiens. M. K. T. a raconté avec soin et, comme toujours, à l'aide des documents originaux, l'histoire littéraire de ces temps troublés et les tribulations des comédiens français obligés de fuir devant l'invasion ennemie. Maximilien-Emmanuel s'était retiré en Belgique; ils ne tardèrent pas à l'y rejoindre, et grâce à eux le duc exilé put satisfaire son goût pour notre théâtre. Quand il rentra aussi dans ses états en 1715, il ne manqua pas de les

1. M. K. T. dit de cette princesse qu'elle avait été sur le point d'épouser Louis XIV; ce fut avec sa sœur Marguerite que ce mariage dut avoir lieu, encore, je le sais, que Grammont affirme le contraire; mais Mlle de Montpensier, que cite M. K. T., ne fait pas cette confusion.

faire revenir à Munich. C'est l'époque la plus glorieuse peut-être des représentations françaises à la cour de Bavière. La troupe ducale comptait même un poète, Dauvilliers, que M. K. T. nous fait connaître. Un journal, celui de Vacchiery, les notes prises par le comte Max. Preysing, lui ont permis de donner la liste des principales pièces jouées à cette époque; on voit que les comédiens français représentaient à Munich toutes les œuvres les plus connues de l'ancien répertoire. Le mauvais état des finances bavaroises ne permit pas au duc d'entretenir sa troupe au delà de 1720; les comédiens français quittèrent alors Munich. Max-Emmanuel mourut lui-même six ans après.

Le goût de son successeur Charles-Albert pour le théâtre français ne devait pas tarder à ramener à la cour de Bavière des acteurs de notre nation; ils y reparurent dès 1728. La troupe nouvelle comptait un poète, comme celle de 1715; il s'appelait Legrand; on le voit entre autres composer en 1740 un « Dialogue pour le jour de la naissance de son Altesse Sérénissime électorale de Bavière ». Il y avait aussi à côté du théâtre de la cour un théâtre de société sur lequel des membres de la famille ducale et de l'aristocratie bavaroise jouaient des pièces françaises. Lors de l'entrevue de la famille électorale, en 1739, avec l'impératrice mère Wilhelmine-Amalie au monastère de Mölk, cette troupe d'amateurs représenta *Athalie* et le *Mari retrouvé* de Dancourt, auteur très aimé de la cour de Bavière. La guerre de la succession d'Autriche porta un coup fatal à la troupe française de Munich; elle se dispersa. Charles-Albert, élu empereur, s'établit d'ailleurs à Francfort; il songea un instant à y rappeler les débris de son ancienne troupe; sa mort vint en 1745 tout arrêter. C'est à cette date que s'arrête M. K. T.; il y eut encore plus tard sans doute des troupes françaises à Munich; mais elles se trouvèrent en concurrence avec le théâtre national naissant; leur présence n'a plus dès lors la même importance que dans la période précédente, où M. K. Trautmann en a recherché les traces et refait l'histoire. On ne saurait trop le remercier de l'avoir écrite; l'exactitude des renseignements [1], la sûreté et l'abondance des informations — trente pages de notes en donnent la mesure — assurent à son étude une inestimable valeur; on pourrait lui reprocher trop de digressions peut-être; mais ces digressions nous apprennent tant de choses qu'on les pardonne aisément et qu'on s'y arrête même avec plaisir.

C. J.

---

1. Dans le vers de Mimi, p. 253, il faut *qu'ils* au lieu de *qui*, et p. 254, le vers

Je ne seray. Jamais comme elle.

n'a pas de sens ainsi ponctué, il faut :

Je ne seray jamais comme elle.

302. — **Œuvres de J. de La Fontaine,** T. VI. Paris, Hachette. Un volume in-8, 374 pages. Prix : 7 fr. 50.

Les éditeurs, comme dans les volumes précédents, ont illustré le texte de La Fontaine d'un commentaire qui est en général juste, riche et abondant. Néanmoins ils laissent encore à glaner derrière eux.

P. 11, v. 69. — Le fond des bois et leur vaste silence.

Vaste, belle épithète employée par Tacite : *per vastum silentium.* (*Ann.* IV, 50.)

P. 42, v. 15. — A peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
Juventas
Occipit, et molli vestit lanugine malas. (Lucrèce, liv. V.)

P. 43, v. 23. — Les seuls parens, par un esprit *manceau*, etc.

Les Manceaux n'ont jamais eu une réputation de franchise : « Li papelart du Mans », est un proverbe cité dans le *Dit de l'Apostoile*, XIIIe siècle. Ils ont cependant trouvé un apologiste : « Les Manceaux sont gens industrieux, de subtile esprit, non aisez à decevoir, bons menagers..., *entiers en parolles*, quoy qu'aucuns gaussant dient que un Manceau vaut normand et demy. » (Belleforest, *Cosmog. univers.* de Munster, 2e partie, 52, édit. 1575).

P. 51, v. 1. — Paris sans pair n'avoit eu son enceinte, etc.

Paris sans pair est une locution qui signifie « Paris sans égal, qui n'a point son pareil ». Les éditeurs ne l'ont pas comprise, puisqu'ils mettent en note : « Sans qu'on pût rien trouver qui fût égal à cette beauté. » Je les renvoie à un article intéressant de M. Meyer, où il est démontré que la ville de Paris « a accaparé un éloge qui n'était pas fait pour elle, et en a exproprié celui qui y avoit les droits les plus légitimes. Celui-ci n'est point autre que le beau Pâris, le ravisseur d'Hélène. On trouve, en effet, le dicton *Est Paris absque pari* dans le poème *de Excidio Trojæ*, qui est très probablement d'Hildebert, mort archevêque de Tours en 1133 ou 1134 ». L'exemple suivant confirme la remarque de M. P. Meyer : « O noble *Paris sans per*, perlifié de toute spéciosité corporelle (dit la gente damoiselle), pourquoi te celerois-je la verité? » (Le Maire de Belges, *Ill.*, I, 171, Stecher).

P. 68, v. 14. — Ayant su *raffiner sur* l'amour conjugal.

Boileau a dit de même : « Mais vous qui *raffinez sur* les écrits des autres *(Sat. IX)*.

P. 77, v. 114. — Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie;
Le temps avoit agi.
Lentescunt tempore curæ;
Vanescit que absens, et novus intrat, amor.
(Ovide, *Ars amat.*, II, 357).
Multa vetustas lenit. (id., II, 647).

P. 80, v. 153. — Voilà donc nostre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré.
Delectant etiam castas præconia formæ. (Ovide, *Ars amat.*, I, 623.)
Il n'est riens qui tant fame atise
Come qui bien la loe et prise...
Meismes les leides pucelles
Quant l'en lor dit que elz sont belles
Soies certain que elle croient
Et tres durement s'en gogaient.
(La Clef d'amour, 39, Tross.)

P. 83, v. 177. — O volages femelles!

Virgile fait aux femmes le même reproche : « Varium et mutabile semper femina. » *(Enéide*, IV, 569.)

Sor tote riens est feme de muable talent...
En son propos est ferme com est fumee a vent.
(L'Euvangille as femmes, 40, Constans.)

P. 92, v. 33. — Princes et rois, et *la tourbe menue*
Jetoient maint pleur.

La note « toute la hiérarchie des enfers », ne dit rien, ou plutôt elle explique mal ce qui n'avait pas besoin d'être expliqué.

P. 100, v. 141. — *Solennités* et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen Amour n'ait des débats.

Littré, qui cite ce passage sous *Solennité*, explique le mot par « cérémonie publique qui rend une chose solennelle ». Ce terme très usité chez nos vieux jurisconsultes avait le sens de *formalité*, comme *solennitas* dans le latin du Digeste, ex. : « Le moyeu justicier prend les espaves en gardant les solempnités declairées au chappitre d'espaves. » *(Cont. de Touraine*, 224, D'Espinay.) La Fontaine l'emploie avec cette signification, et les vers qui précèdent le prouvent clairement.

P. 147, I. — Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Guy de Tours *(Poésies*, I, 22, édit. Blanchemain) a dit à peu près dans les mêmes termes :

Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point.

P. 163, v. 153. — Le corps n'est *tantôt* plus que feuillage et que bois.

Ce *tantôt* signifie « peu après, peu de temps après » : la note de Géruzez, citée par les éditeurs, obscurcit ce qui est très clair.

P. 197, v. 286. — Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, etc.

Sur le bouclier d'Achille « on voyait Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux, etc. » (Fénelon, *Télémaque*, XIII).

P. 212. *Adonis*. Parmi les poètes qui ont traité ce sujet légendaire, il fallait ne pas oublier Froissart *(Trésor amoureux)*, Jean Passerat *(Poés.* I, 21 édit. Blanchemain) et Ronsard *(Œuv.* IV, 239, *bibl. elz.)*.

P. 239, v. 137. — Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés, etc.
Certum est in sylvis...
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus; crescent illæ, crescetis amores. (Virg., Xe Eglogue.)

P. 243, note 3. — Combien de fois le jour a vu les antres *sourds*
Complices des larcins qu'ont produits leurs amours.

Ces deux vers étaient dans le manuscrit de 1658; plus tard, La Fontaine remplaça *sourds* par *creux*, sans doute pour éviter la rime des deux hémistiches. Boileau applique cette épithète, qui a été critiquée, au mot *antre*, comme l'avait fait La Fontaine :

Mais sans examiner si vers les antres *sourds*
L'ours a peur du passant ou le passant de l'ours.
(*Sat. sur l'homme*).

P. 245, v. 191. — Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons...
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.

Dans Froissart (*Trésor amoureux*, v. 1745), Vénus donne les mêmes conseils à Adonis, qui n'est pas son amant, mais son fils :

Pour ce que tu ne sces tes pars,
Je te deffens tigres, lieppars,
Lyons, senglers, ours ne licornes
Et cerfs qui ont agues cornes...
Bien veul que tu mettes cure
A chasser singes, biches, dains,
Lièvres et connins,

De même dans Ronsard :

Chasse les daims légers et les sauvages chèvres,
Et les cœurs effrayez des connils et des lièvres
(T. IV, 242, bibl. elz.).

P. 259, v. 400. — Elle (la bête) en frémit de rage, écume et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards,

Il y a dans la *Chasse au sanglier* par Cl. Gauchet, des vers qu'on peut comparer avec ceux de La Fontaine :

Et faisant teste aux chiens escumante s'accule,
Elle dresse son poil et soufflant des nazeaux,
Menasse les chasseurs, les chiens et les chevaux
(*Poés.*, 237, bibl elz.)

P. 367, v. 537. — Il cherche encore un coup la lumière des cieux.

Réminiscence évidente de ce délicieux vers de Virgile :

Quæsivit cælo lucem ingemuitque reperta. (*Enéide*, IV, 692.)

P. 325, v. 130. — L'art est long et trop court les termes de la vie.

Traduction assez languissante du célèbre apophtegme d'Hippocrate : « L'art est long, mais la vie est courte ».

P. 330, v. 177. — C'est sa guide...

La note qui explique pour quelle raison *guide* est ici féminin, est à effacer. Voir le *Dict.* de Littré.

P. 336, v. 288. — Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.

La Fontaine se rappelait sans aucun doute ce beau passage de Pline : « *Itaque feliciter natus jacet..., flens, animal cœteris imperaturum, et suppliciis vitam auspicatur* (I, 5).

P. 338, v. 16. — Les destins avec lui (Louis XIV) semblent être d'accord.

Est-ce un souvenir de ce vers de Boileau dans le *passage du Rhin*?

Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

J'ai un reproche à faire aux éditeurs : ils font beaucoup trop voyager le lecteur. Ainsi la note 3 de la page 366 de ce volume renvoie à la page 34 note 8, laquelle vous renvoie encore au t. V, p. 79 et note 6. Comme je suis assez patient, je cherche à l'endroit indiqué, espérant bien cette fois être au bout de ma course. Il n'en était rien : on me donne une nouvelle adresse, le t. IV, p. 276 et note 2. Je prends dans ma bibliothèque le t. IV, je cherche la page, la note, et l'on me dit de recourir au t. III, p. 122, etc. On comprendra que je n'aie pas voulu aller plus loin.

A. Delboulle.

---

303. — **Catalogue du cabinet des livres de Chantilly.** Spécimen rédigé par M. Emile Picot. Paris, Damascène Morgand, 1890, grand in-8 de 48 p.

Les beaux livres de Mgr le duc d'Aumale sont représentés dans ce spécimen par 31 articles (1 pour la théologie, 1 pour la jurisprudence, 4 pour l'histoire et 25 pour les belles-lettres). La rédaction du catalogue est telle qu'on pouvait l'attendre d'un bibliographe consommé tel que M. Picot, et l'impression est telle qu'on pouvait l'attendre d'un imprimeur aussi habile que M. Danel. Les titres avec leurs bois sont reproduits avec une admirable fidélité sur un magnifique papier. Les descriptions de chaque livre sont accompagnées de notes qui complètent et rectifient les travaux précédents. C'est ainsi, pour nous en tenir à quelques exemples, que nous lisons (p. 7), à propos de l'édition du *Stille de Parlement* donnée vers 1520 par Jacques Nyverd : « M. Brunet ne cite pas cette édition. M. Ernest Langlois dit à tort dans ses *Notices des manuscrits français et provençaux de Rome*, 1889, p. 291, que le livret imprimé au commencement du XVI[e] siècle reproduit des instructions abrégées qui se trouvent dans plusieurs manuscrits à la suite du *Stilus Parlementi* de Guillaume Du Breuil et qui se rencontrent aussi séparément. C'est un ouvrage tout différent. Notre livret ne se confond pas non plus avec le *Brief Traité sur le stille et forme de poursuivre plusieurs matières en la court de parlement*, etc. contenu dans le ms. fr. 2840. » Veut-on des renseignements aussi précis que complets sur *Le Grant blason des faulces amours*? Les voici (p. 11) : « Nous assignons à cette édition la date approximative de 1514, parce qu'elle a dû être publiée en même temps que l'édition du *Contre-Blason* décrite ci-après, laquelle a été exécutée entre 1512 et 1515. Parmi les ouvrages en

vers composés dans le dernier quart du xv[e] siècle, il n'en est aucun qui ait eu plus de succès que le *Blason des faulces amours*. Ce succès est attesté par plus de 25 éditions imprimées entre 1486, date de celle de Pierre Levet, et 1614, date de celle de Pierre Menier. Le *Blason* n'était pas même oublié dans la seconde moitié du xvii[e] siècle, puisque La Fontaine a fait au moine de Lyre l'honneur de l'imiter et de reproduire la disposition de ses strophes. L'ouvrage de Guillaume Alexis a été reproduit par les soins de Le Duchat à la suite des *Quinze joyes de mariage* (La Haye, Rogissart, 1726, in-12). M. G. Brunet en a donné une réimpression moderne (Genève, Guy, 1867, in-16). » Au sujet du *Contre blason des faulces amours*, M. P. rappelle (p. 12-13) qu'il a montré (n° 73 de *Romania*, 1890), que l'auteur devait s'appeler Estrées, que le prince et la princesse à qui l'ouvrage est dédié sont Charles de Croy, mort en 1521, et Louise d'Albret, sa femme, morte en 1531, que la date indiquée en acrostiche est celle de 1512, et il relève ainsi une plaisante erreur d'un des doyens de la bibliographie : « Le poète était un *povre simple frère hermite et immerite prestre religieux;* c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son prologue. La Croix du Maine, qui avait mal lu le logogriphe, avait cru que Charles de Croy était le nom du poète, réduisant ainsi à l'état de pauvre ermite le prince qui fut chargé de tenir Charles-Quint sur les fonts baptismaux. » Diverses omissions de l'auteur du *Manuel du Libraire* sont comblées çà et là, notamment p. 14 : « M. Brunet, qui décrit deux éditions du *Testament* [de Jehan Molinet], ne cite pas celle-ci [Paris, vers 1520]; il n'a pas connu non plus l'édition de Troyes, 1598, dont la bibliothèque de Wolfenbüttel possède un exemplaire [1]. » Un homonyme de l'auteur du *Manuel du Libraire*, M. Gustave Brunet (de Bordeaux) a mis au nombre des *Livres perdus* (Bruxelles, 1882, in-8°, p. 20) *La Couvee des Anglais et des Espaignolz qui ont cuyde descendre en Bretaigne*. M. P. décrit

1. Ce ne sont pas seulement les omissions de Brunet qui sont signalées, mais aussi ses méprises. *La complaincte de la cité crestienne* (vers 1525) contient, dit M. P. (p. 19), une vue de ville que Brunet (II, 1157) dit à tort être une vue de Nancy; c'est en effet une vue de Paris, et c'est probablement l'une des plus anciennes que l'on puisse citer. Je me reprocherais de ne pas mettre sous les yeux du lecteur cette importante note (p. 20) : « *La complaincte de la cité crestienne* est l'œuvre de Pierre Gringore, qui y déplore le dommage causé à l'Eglise par l'hérésie des Luthériens. Du Verdier cite cette pièce; il indique même exactement l'édition que nous venons de décrire; mais on n'en connaissait jusqu'ici qu'un simple fragment (Biblioth. nat., Rés., Y 6133, c. I, art. 5), et l'attribution à Gringore restait toujours assez incertaine. L'exemplaire complet que nous décrivons la justifie; il se termine en effet par l'acrostiche et par la devise du poète. » Cf. une note de la p. 17 contenant l'énumération par ordre chronologique des neuf ouvrages de P. Gringore qui nous sont parvenus, énumération d'une *minutieuse* exactitude, comme on le voit dès la première ligne : « Les *Abus du monde* parurent pour la première fois au mois d'octobre 1509. » Indiquons d'autres curieuses et savantes notes sur le poète Michel Boucher (p. 23), sur les *Regretz de Picardie et de Tournay* (1522), insérés par Le Roux de Lincy dans son *Recueil des chants historiques français* (II, 140-149), avec la fausse date de 1543 (p. 29), etc.

(sur le n° 25) cette pièce dramatique (Paris, vers 1523) dont le titre seul était connu jusqu'ici, de même que sous le numéro précédent il a décrit (p. 39) une *Farce nouvelle à troys personnages* (Paris, vers 1520), qui est restée inconnue à tous les bibliographes.

La haute valeur du *spécimen* publié par M. Emile Picot permet dès à présent de déclarer que le *Catalogue du cabinet des livres de Chantilly* sera entièrement digne de cette admirable collection.

T. de L.

Lettre de M. Michael et réponse de M. Pfister.

Veuillez me permettre de vous faire quelques courtes observations sur l'appréciation qu'un de vos collaborateurs vient de publier dans votre estimable feuille sur ma brochure « Rankes' Weltgeschichte » (mai 19, p. 392). Depuis bien des années, je suis lecteur attentif de votre Recueil; j'en ai conçu une haute idée et je sais apprécier toute la valeur de ses articles. C'est pourquoi je ne me serais jamais attendu à y trouver tant d'inexactitudes en si peu de lignes. M. Pfister n'a évidemment pas lu mon travail avec l'attention requise pour en faire un rapport objectif conforme à la vérité. Il me fait souvent dire le contraire de ce que j'ai avancé dans ma brochure, et je crois rendre un service à la *Revue* et à vous, Monsieur le Directeur, en signalant ici quelques-unes de ses erreurs. Ainsi, par exemple, il n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à l'histoire universelle de Ranke, parce que les desseins de la Providence lui échappent dans l'histoire et qu'il explique les événements par des motifs purement humains ; parce qu'il a comparé le sacrifice d'Isaac à celui d'Iphigénie; parce qu'il ne croit pas à la réalité objective de la vision de Constantin; parce qu'il a trouvé les prétentions de Grégoire VII nouvelles et excessives; parce qu'il a appelé Luther un grand homme ». En général, ce n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à son Histoire universelle », que « je ne lui accorde que certain mérite d'écrivain. » Aussi est-ce faux de dire que « j'affirme que Ranke est un esprit fort étroit ». M. Pfister me fait pareillement tort par son assertion générale que « je proteste contre les jugements favorables rendus sur ce livre, notamment par votre collaborateur M. A. Lefranc » (*Revue critique*, 15 mai 1889, p. 369). Enfin le reproche n'est pas fondé que je me suis « permis de parler (de R.) de façon irrévérencieuse ». Tout ce que j'ai avancé sur Ranke est prouvé par ses propres paroles. Il n'a jamais été considéré comme manque de respect à un historien de faire contre lui de sérieuses observations objectivement fondées.

Voilà, Monsieur le Directeur, ce que j'ai cru devoir brièvement observer dans l'intérêt de la vérité sur l'appréciation de mon écrit dans votre honorable feuille. J'ose espérer de votre impartialité que vous voudrez bien vous en servir pour rectifier les fausses assertions de M. Pfister. Je me réserve de traiter la question plus longuement dans un autre endroit.

Émile Michael.

Je crois inutile d'entrer dans une longue controverse avec M. Michael, à propos de son insignifiante brochure. Il juge Ranke à un point de vue strictement catholique et, — malgré lui, nous en sommes bien persuadés, — il est injuste et irrévérencieux à son égard. Voici quelques-uns des titres placés en tête de ses pages : « *Rankes Willkür. — Neue Paradoxa. — Subjektive Ergüsse. — Ungerechtigkeit Rankes. — Sein schlecht verhüllter Hass gegen Rom. — Rankesche Phraseologie. — Rankes*

Befangenheit. — Andere historische Verstösse. — Rankes blinder Glaube. » Voici maintenant quelques phrases de l'ouvrage même; p. 18 : « *Was wunder, dass ihm für Kirche, Katholicismus u. Papsttum jedes tiefere Verständniss abgeht?* » P. 24 : « *Sein Unglaube ist um so gefährlicher, da sich derselbe unter einer trügerischen Form verbirgt u. durch salbungsvolle Sprüchlein für viele unkenntlich wird.* » P. 45: *Ranke führt eine doppelte Sprache, er misst die Dinge nicht nach objektivem Wert, sondern nach den Eingebungen seiner Sympathie. Durch diese werden vielfach seine so hoch gerühmten historischen Portraits bestimmt.* » Voici enfin la conclusion de l'ouvrage : « *Es wird nie an Verehrern fehlen, welche die Rankesche Art kunstvoll, genial nennen. Aber es giebt auch einen Geniekult, mit dem der Wahrheit wenig gedient ist.* » Si M. Michael croit, en écrivant de la sorte, parler de Ranke sans « irrévérence », il montre une grande naïveté.

Ch. Pfister.

LA QUERELLE DE M. CANTONI CONTRE M. ROD.

Mon cher Directeur,

Vous m'avez chargé, il y a quelque temps, d'examiner une plainte en plagiat portée par M. Alberto Cantoni de Mantoue, contre M. Edouard Rod, de Genève, au sujet du roman de celui-ci, *Le Sens de la Vie*, publié en février 1889 à la librairie Académique et couronné par l'Académie française (prix de Jouy). M. Cantoni déclarait ce roman imité d'une sienne nouvelle « *L'altalena delle antipatie* » (La Bascule des Antipathies), publiée avec deux autres études *Più persone ed un cavallo*, et *Il Demonio dello Stile*, dans un volume édité sous ce dernier titre par Barberà, Florence, 1887. — D'après lui, ces trois nouvelles sont des satires du pessimisme dans l'art, dans la famille et dans la société, et elles sont « à base d'intuitivisme ». Il résumait ainsi sa querelle sur un exemplaire qu'il m'a adressé du *Sens de la Vie :*

« Prière de comparer la présentation monologuée du pessimisme domestique dans une famille composée d'un seul jeune père, d'une seule jeune mère et d'une petite fille, les doutes et les oscillations dans le mariage, la peur et la contrariété dans la paternité, la maladie de l'enfant, même le sermon à la petite fille inconsciente (au bout) qui sont dans ce volume avec la deuxième nouvelle du « Démon du style » 1887. M. Rod a ajouté à lui seul ce qui a rapport avec l'altruisme et la religion. Aucun extrait du *Sens de la Vie* n'avait paru avant 1889. »

Et, dans une note inscrite en tête du *Demonio dello Stile*, il ajoutait : « Prière de comparer la seconde nouvelle de ce volume satirique, sa mise en scène, ses personnages principaux, sa méthode, son plan et la plus grande part de ses épisodes et de ses incidents avec le *Sens de la Vie.* »

M. Cantoni répondait en même temps à une objection qu'on n'aurait pas manqué de lui faire, à savoir que M. Rod a donné un compte rendu de son livre, et qu'il est peu vraisemblable dès lors qu'il l'ait pillé. Sa réponse est assez subtile pour que je la cite :

« Si vous me demandiez pourquoi M. Rod, après m'avoir pris... ce qu'il m'a pris, ait néanmoins parlé de mon petit livre, deux mois avant de paraître avec le sien, dans la *Revue suisse*, de décembre 1888, page 610, je vous répondrais que ce fût probablement pour pouvoir dire que s'il eût admis le parallélisme, il ne l'aurait pas fait du tout et parce que je venais de lui envoyer, quoique très tard, un exemplaire recommandé du *Démon du style*, lui ôtant ainsi sans le savoir la possibilité de se défendre en disant d'avoir ignoré ma nouvelle. »

M. Cantoni disait du reste, très galamment, « n'avoir pas le plus petit intérêt matériel dans l'affaire », et ajoutait que « rien ne lui serait plus pénible que de passer pour un revendicateur de prix académiques ».

J'ai lu de près le roman de M. Rod et la nouvelle de M. C., et je ne puis que redire ici ce que je viens d'écrire à M. Cantoni, au sujet de ce prétendu plagiat :

1° Il y a certainement ressemblance entre l'*Altalena* et le *Sens de la Vie*, au sujet des personnages et de quelques épisodes (l'ennui d'être père, la maladie de l'enfant, le discours à la petite fille). Mais on ne peut dire qu'il y ait imitation, car longtemps avant C. et R., on a eu l'idée de mettre en scène un jeune ménage avec un enfant et de traiter des épisodes de la vie de famille. Dans *Monsieur, Madame et Bébé*, il y a aussi un père, une mère et un enfant, un père parfois ennuyé de l'être, une maladie de l'enfant, un discours (et même plusieurs) au petit enfant inconscient. Cependant, ni Rod ni Cantoni n'ont imité Droz. Voilà pour la matière du roman;

2° Quant à la méthode littéraire et à l'esprit du roman, je ne comprends pas que M. Cantoni ait pu croire à une imitation. La nouvelle italienne est satirique et humoristique (c'est là sa principale qualité), tandis que celle de M. Rod est pessimiste, philosophique et, parfois, à mon avis, un peu prétentieuse Dans *L'Altalena*, il s'agit d'un homme de caractère inquiet qui, après diverses alternatives, finit par trouver la paix de l'esprit dans la vie de famille; dans le *Sens de la Vie*, d'un pessimiste qui découvre que le toltoïsme et la religion sont les raisons d'être de la vie. M. Cantoni reconnaît que M. Rod a ajouté à lui seul ce qui a rapport à l'altruisme et à la religion ; mais c'est l'essentiel dans son roman ; la peinture de la famille n'est pour ainsi dire que la préparation de ces deux dernières parties. — Il est surprenant de croire que M. Rod ait imité M. Cantoni ;

3° Du reste, il y a presque toujours, « depuis quatre mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, » des imitations involontaires et des réminiscences inconscientes. Si je voulais faire une mauvaise querelle à M. Cantoni, je pourrais lui dire que dans l'*Altalena*, le paragraphe 7, page 63, est imité de la préface de l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas II. Il s'agit du mariage considéré comme panacée universelle ; « Perchè — dato che l'ignoriate — quando non si sa come addirizzare una creatura umana, si cura sempre col matrimonio ?... Oh universale panacea ! Basta che non si sappia più come tener ritta una donna isterica, o quasi tisica, o peggio, che le si da marito. Che cosa importa se guarirà a tutte spese dei suoi primi nati ? Basta che guarisca Lei... Oh panacea universale! Oh sciroppo Pagliano!! » Ce passage ne semble-t-il pas être une réminiscence — abrégée et alourdie — du célèbre morceau qui commence par « Docteur, je suis vraiment inquiète de ma fille », et qui finit par « et que la nature, qui a fait la sottise, s'en tire comme elle pourra » ? Il est très probable, cependant, que M. Cantoni ne songeait guère à l'*Ami des Femmes* en écrivant les lignes précitées [1].

J'ai mis sous les yeux de nos lecteurs, très longuement, les réclamations de M. Cantoni et mes réponses. Quelques ressemblances évidentes dans des détails matériels ne m'empêchent pas de penser que M. Cantoni a tort de se plaindre d'avoir été dérobé. M. Cantoni, qui cite fréquemment Horace dans sa correspondance, me permettra de le renvoyer à ce sujet à « Publica materies privati juris erit... » Il n'y a pas plagiat, quand l'esprit d'un roman et son sujet diffèrent autant de ceux de l'*Altalena* que ceux du *Sens de la Vie*. Il me semble hors de doute que M. Rod n'a rien pris à M. Cantoni, et que son compte rendu n'a pas eu les intentions par trop machiavéliques que lui suppose l'auteur italien. Que si mes arguments, au surplus, ne suffisent pas à convaincre et à rasséréner M. Cantoni, que ne défère-t-il le serment à M. Rod ? J'espère qu'il s'en tiendrait à une explication sincère de l'auteur du *Sens de la Vie* : je doute que cette explication diffère beaucoup des miennes [2].

Veuillez agréer, mon cher directeur, avec mes remerciements pour l'honorable mission que vous m'avez confiée, mes meilleurs sentiments.

Léon-G. Pélissier.

1. Il m'a écrit depuis n'avoir jamais lu cette préface.

2. Il serait à souhaiter, pour mettre le public français à même de se prononcer, que Madame Bentzon publiât la traduction qu'elle a faite de *l'Altalena*.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Abel Lefranc a fait tirer à part son instructive étude sur les *Origines du Collège de France*, parue dans la « Revue internationale de l'enseignement » du 15 mai. On y trouve nombre de détails curieux et inédits sur les lecteurs royaux et sur le premier fonctionnement de l'institution qui fut fondée, non point formellement, non point par des lettres-patentes du 24 mars 1529 ou 1530 (qui n'existent pas), mais sans bruit ni apparat, pour ne pas alarmer la Sorbonne. Notons également tout ce que dit M. L. de la négligence de François Ier, de son peu de conviction, de « la part de fantaisie » qu'il apporta dans l'affaire : malgré les plus séduisantes ordonnances de paiement, les lecteurs durent attendre quatre, cinq ans avant de toucher leur traitement, et beaucoup durent plaider pour se faire payer. M. L. établit la chronologie précise des premiers professeurs ; il esquisse la physionomie de chacun, de Danès, « le chef des nouveaux régents », de Jacques Toussaint, de Vatable, de Finé, d'Agathias Guidacerius, de Paradis sur lequel il a trouvé plusieurs actes authentiques inédits. Enfin, il retrace rapidement le combat décisif que la Sorbonne livre aux lecteurs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juin 1890.

L'Académie désigne M Ravaisson pour lire, à la séance publique annuelle des cinq Académies, au mois d'octobre, un extrait de son mémoire sur *la Vénus de Milo*.

M. Ravaisson, continuant la lecture de ce mémoire, expose les circonstances de l'acquisition de la statue par l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Rivière. Il réfute les récits légendaires d'après lesquels la Vénus, encore entière au moment de la découverte, aurait été brisée dans une lutte entre les marins français et les habitants de l'île; il n'est pas douteux, dit-il, que la statue n'ait été découverte dans le même état où elle est arrivée au Louvre, c'est-à-dire en morceaux et sans bras. Déposée au Musée, elle fut transportée à l'atelier de restauration, où on en assembla les morceaux, non sans commettre dans ce travail quelques fautes qui ont toujours nui depuis à l'intelligence du monument. M. Ravaisson s'élève à ce propos contre « cet usage si général des restaurations, presque toujours très nuisibles aux œuvres d'art des temps passés ».

M. Jules Girard annonce que la Commission du prix Bordin a décerné le prix au mémoire unique déposé sur cette question : *Examen de la Géographie de Strabon*. L'auteur de ce mémoire est M. Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le jour civil et le calcul des délais légaux en Gaule.

Après la période franque, sous les derniers Carolingiens, le principe de la personnalité des rois disparaît partout, et avec lui l'usage de compter différemment les délais légaux selon la nationalité des parties. Mais il reste deux classes d'hommes, soumises à deux lois différentes : les clercs, pour qui les délais sont comptés par jours, selon le mode romain ; les laïques, pour qui on compte par nuits, à la façon germanique. Cette distinction est établie par un texte de l'abbé Geoffroi de Vendôme, au XIIe siècle. Mais, précisément vers cette époque, l'intervention de plus en plus fréquente des clercs et des lettrés dans les actes, notamment dans la rédaction des chartes de coutumes et de commune, provoque une réaction, et l'on remarque une tendance à revenir dans tous les cas à la supputation romaine par jours.

Ouvrages présentés : — par M. l'abbé Duchesne : Allard (Paul), *la Persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise ;* — par M. Renan : Lefranc (Abel), *les Origines du Collège de France ;* — par M. Senart : Iadrintseff (N.), *Anciens caractères trouvés sur des pierres de taille et des monuments au bord du Orkhon dans la Mongolie orientale ;* — par M. Delisle : 1° Molinier (Auguste), *les Obituaires français au moyen âge ;* 2° *Deux correspondants limousins de Baluze. Lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et de M. du Verger* (*1692-1695*), publiés par Emile du Boys.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 14 juillet — 1890

304. — William Dwight WHITNEY : **A Sanskrit Grammar,** including both the Classical Language, and the Older Dialects, of Veda and Brahmana. Second (revised and extended edition). Leipzig, Breitkopf and Hærtel. London, Trübner and Co. 1889, xxv-552 p. in-8.

En rendant compte de la première édition de la grammaire de M. Whitney [1], j'ai indiqué les caractères généraux de l'ouvrage, et j'ai rendu hommage aux admirables qualités qui, dès son apparition, l'ont mis aussitôt hors de pair. Je n'ai donc plus à décrire, encore moins à recommander de nouveau un livre qui, depuis dix ans, est dans toutes les mains, et je me bornerai à indiquer brièvement en quoi se distingue cette seconde édition. C'est à bon droit que M. Whitney la déclare « revue et augmentée ». Le nombre et l'ordre des paragraphes sont restés les mêmes, de facon que toute référence à l'ancienne édition reste valable pour la nouvelle ; mais le nombre de leurs subdivisions a été considérablement augmenté, et à peine en est-il un seul qui n'ait reçu quelque addition. L'auteur y a incorporé, en tant qu'elles concernent la grammaire générale, les données recueillies et publiées par lui sous forme de supplément en 1885 [2]. Il a aussi mis à profit les observations de M. Holzmann [3] et celles d'autres savants. Les anomalies, les exceptions, les exemples, tant pour la phonétique et la morphologie que pour la syntaxe, ont été multipliés ou enregistrés d'une façon plus complète. La statistique de la langue est devenue encore plus riche et plus précise. La rédaction même, déjà si irréprocha-

1. *Revue critique* du 11 juillet 1881.

2. *The Roots, Verb-forms and Primary Derivatives of the Sanskrit Language.* Leipzig, Breitkopf and Hærtel, 1885.

3. *Grammatisches aus dem Mahabharata. Ein Anhang zu W. D. Whitney's Indischer Grammatik.* Ibidem, 1884.

ble, a vu disparaître ses dernières imperfections. Les chapitres relatifs à l'alphabet et à la phonétique ont été portés ainsi de 79 pages à 87, avec une augmentation d'un dixième; pour l'ensemble, cette augmentation a été d'un huitième, 551 pages au lieu de 485. Et, pour bien apprécier ces chiffres, il faut se représenter comment ils se décomposent; il faut y voir le total de milliers d'additions dont les plus étendues dépassent rarement les proportions d'un membre de phrase. Quant aux suppressions, comme on pouvait s'y attendre en une œuvre d'une doctrine si sûre, elles ont été infiniment moins nombreuses. En me reportant à des cas qui m'avaient frappé jadis, je n'en ai relevé que deux : au paragraphe 21, M. W. a retiré une observation sur l'origine relativement récente de la prononciation *samvrita* de l'*a* bref, et au paragraphe 69 il a atténué son verdict sur le caractère purement théorique du *jihvâmûlîya* et de l'*upadhmânîya*. Sur ce dernier point, j'aurais aimé trouver une rétractation plus complète. Les inscriptions ne permettent pas de douter de l'usage pratique de cette notation. Dans des parties écartées de l'Inde, comme le Cashmire, elle s'est conservée jusqu'à une époque toute récente dans l'écriture des manuscrits et, peut-être, a-t-elle laissé une trace dans les fluctuations de l'orthographe commune pour le groupe de sifflante + *k*, *kh*; car, dans plusieurs alphabets archaïques, il est difficile de distinguer le *sh* du jihvâmûlîya. Par contre, une addition, si je la comprends bien, est de trop : au paragraphe 571 c, à propos du sens bénédictif attribué par les grammairiens à l'impératif en *tât*, M. W. ajoute cette fois : « No instance of such use appears to be quotable. » Il faut que je ne saisisse pas bien la portée de l'observation; car l'usage très fréquent de cette forme, précisément dans les stances de bénédiction, ne peut faire doute.

En fait d'omissions, il va sans dire qu'il n'y a rien d'important à signaler. Peut-être M. W. aurait-il pu dire que la contraction de *saisha* pour *sa esha* est si fréquente dans la langue épique qu'on pourrait tout aussi bien la présenter comme étant la règle. J'aurais aussi voulu voir du moins discuter les formes verbales avec infixe préjoratif *ak* mentionnées par Patanjali et par d'autres grammairiens, et dont M. Aufrecht croit avoir trouvé un exemple dans le *Kaushîtaki Brâhmana* [1]. M. W. a relevé assez de formes rares et même uniques pour admettre encore celle-ci. Enfin, je regrette qu'il n'ait rien dit des optatifs avec la signification du passé que M. Holtzmann a signalés dans le Mahâbhârata [2]. Depuis, j'en ai relevé d'autres dans des inscriptions du Cambodge [3] et, dans celles de Campâ, préparées par feu Bergaigne et qui paraîtront prochainement, ces exemples ne se comptent pas [4]. La même dépra-

1. *Zeitschr. d. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XXXIV, p. 175.
2. *Grammatisches aus dem Mahabharata*, p. 42.
3. *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, XV A, 2 et 5; B, 4.
4. Dans le Mahâbhârata et au Cambodge, les cas se réduisent à des optatifs de la forme *iyât*, *bhûyât*, ce qui peut s'expliquer comme une sorte de pracritisme. Mais à Campâ, la confusion s'est étendue à des optatifs de thèmes en *a*, comme *bhavet*.

vation, apparaissant à des distances pareilles, devient privilégiée. Elle est un des rares indices qui nous permettent de supposer que, même en sanscrit, il y a eu parfois une règle d'usage en contradiction avec la grammaire officielle. Comme on voit, ce sont là de simples vétilles ; et je doute fort que de meilleurs yeux que les miens en trouvent beaucoup d'autres et de plus graves. Depuis dix ans, l'œuvre de M. Whitney est notre meilleure grammaire sanscrite. Il est à prévoir qu'elle le restera longtemps encore.

A. BARTH.

---

305. — **De Titulis græcis sepulcralibus.** Dissertatio inauguralis quam.... publice defendet.... Eduardus LOCH. Regimonti, ex officina Leupoldiana, 1890. In-8, 64 p.

Cette *dissertatio inauguralis* d'un jeune élève de M. Gustave Hirschfeld est la première partie d'un travail d'ensemble sur les épitaphes grecques, travail dont le besoin se faisait vivement sentir et qui promet de fournir d'intéressants critériums pour fixer la date et la provenance des inscriptions. Le premier essai de ce genre est la thèse latine de M. Vidal-Lablache (1871) sur les épitaphes d'Asie-Mineure; le second en date est le mémoire de M. G. Hirschfeld, publié dans les *Kœnigsberger Studien* et dont nous avons rendu compte dans la *Revue* (1888, I, p. 269). Ces deux savants s'étaient surtout occupés des inscriptions qui édictent des clauses pénales à l'adresse de ceux qui violeraient les sépultures; M. Loch a laissé de côté ces textes, qui appartiennent à l'époque de la décadence, pour étudier les épitaphes archaïques (p. 1-12), celles du ve siècle (p. 12-17), les épitaphes attiques (p. 17-57), les formules des épitaphes attiques qui se rencontrent dans toute la Grèce (p. 57-62). Chemin faisant, il s'est occupé, après M. Brueckner, des bas-reliefs qui décorent les stèles attiques, scènes de réunion, banquets funèbres, et s'est inscrit en faux contre l'opinion qui place ces représentations familières dans le monde élyséen (p. 56). Cette partie de son travail est insuffisante ; M. L. ne semble pas connaître les deux mémoires de M. Ravaisson (*Gaz. Archéol.*, 1876 et *Revue de l'histoire des religions*, t. II), dont les idées n'ont été que partiellement adoptées par M. Furtwaengler (*Sammlung Saburoff*, préface, p. 15 et suiv.). Mais les chapitres proprement épigraphiques de la dissertation de M. L. témoignent d'un dépouillement consciencieux et intelligent des textes, d'où il a tiré plusieurs observations nouvelles. M. Koumanoudis avait cru établir (Ἀττικῆς ἐπιγρ. ἐπιτύμβιοι, p. 452) que dans aucune épitaphe attique avant Euclide on ne rencontre le démotique du défunt ; à la suite de M. Kirchhoff, M. L. montre qu'il faut modifier cette règle et dire seulement que le démotique ne se trouve dans aucune épitaphe *écrite dans l'alphabet attique* (tel qu'il était usité avant Euclide). On doit, en effet, attribuer au ve siècle, comme l'a montré M. Koehler, bon nombre d'épitaphes où

l'alphabet ionien est employé avant la réforme qui l'introduisit dans l'épigraphie officielle. L'absence complète de la formule Χαῖρε dans les épitaphes de citoyens athéniens avait déjà été signalée ; M. L. confirme, sur ce point, la doctrine de M. Koumanoudis et écarte le témoignage de l'inscription C. I. A. III, 2200, qui paraissait faire exception à la règle. Les études de l'auteur sur la forme des noms, l'indication du patronymique et du démotique, sont conduites avec beaucoup de méthode et attestent une louable préoccupation de distinguer les époques.

Le latin de M. Loch est convenable, bien qu'embarrassé d'incises qui trahissent trop souvent, aux dépens de la clarté, une plume germanique.

Salomon Reinach.

---

306. — Th. Papadimitracoaoulos, *Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων*. Athènes, 1889. In-8, ιδ'-752.

M. Papadimitracopoulos est un homme studieux et passionné. Il en veut à Érasme. Il en veut aussi à M. Blass — Βλάσσιος — dernière incarnation du méchant Hollandais. Il croit volontiers que les découvertes récentes de la science sur l'évolution et la prononciation du grec — c'est tout un — sont une taquinerie personnelle d'Érasme ou de Blass à l'égard de M. P. et des Hellènes. Pour réfuter Érasme et M. Blass, il écrit un livre épais, il y accumule les citations [1], et ces citations sont exactes. Il a recueilli des faits en grand nombre; est-il besoin d'ajouter que, pour les comprendre, la méthode a fait défaut ? Ce serait dur, mais sincère.

Nous ferons un seul reproche à M. P., et encore est-ce plutôt un doute que nous lui soumettrons. M. Papadimitracopoulos intitule son livre Βάσανος, etc. Ce titre, quand on cherche dans les dictionnaires, finit par signifier : *Critique des preuves*, etc. Mais le Grec, qui n'a pas de dictionnaire sous la main, pense immédiatement au moderne Βάσανο, qui veut dire *supplice*. Pourquoi, dès le seuil, jeter au lecteur cette prophétie menaçante ?

Jean Psichari.

---

307. — H. Bresslau. **Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien.** Tome I. Leipzig, Veit et Cie, 1889, xxiv et 992 pp. in-8.

Si la longueur d'un compte-rendu devait être en proportion de la valeur du livre auquel il est consacré, celui-ci serait extrêmement étendu. Peu d'ouvrages, en effet, étaient attendus avec plus d'impatience et seront plus utiles que le *Handbuch der Urkundenlehre* de M. Bress-

---

1. M. P. n'a négligé qu'un seul petit article de la *Revue critique* (1887, n° 14, p. 261-268). Il est vrai que cet article ruine d'avance toute son argumentation et rend le livre superflu. — Disons aussi, pour être complet, que partout où l'auteur cite du grec moderne (entre autres, p. 519, n. 2), il le cite mal et sans compétence spéciale.

lau. Le nom de l'auteur est ici un sûr garant de l'excellence de l'œuvre. Dès son apparition, le livre de M. B. a figuré sur la table de tous les diplomatistes à la place la plus proche de la main.

Le manuel de M. B. aura deux volumes. Le premier est consacré à la partie générale de la diplomatique; l'autre contiendra la partie spéciale. Comme le titre l'indique, l'auteur n'a pas compris dans son sujet l'ensemble de l'Empire au moyen âge. Des trois royaumes dont il se composait : Allemagne, Italie, Bourgogne, il n'a cru devoir s'occuper que des deux premiers. Pour la Bourgogne, il l'a laissée en dehors de ses recherches. Les actes dressés dans ce pays appartenant scientifiquement à la diplomatique française, M. B. n'eût pu s'en occuper sans altérer le caractère spécial qu'il a voulu donner à son livre.

Depuis la publication du *Versuch eines vollständigen Systems... der Diplomatik* de Schönemann en 1818, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, il n'a plus paru de traité de diplomatique digne de ce nom. En comparant l'ouvrage de M. B. avec celui de son devancier, on peut se faire une idée du prodigieux développement de la science pendant cette période. Les travaux de Sickel, de Ficker, de Böhmer et de tant d'autres ont renouvelé et précisé la méthode, augmenté les moyens d'information, mis plus de souplesse dans la critique et fait enfin de la diplomatique, cette science qui rend à l'étude du moyen âge autant de services que l'épigraphie à celle de l'antiquité, la plus exacte peut-être, des sciences auxiliaires de l'histoire.

Le livre de M. B. n'est pas seulement un exposé des travaux antérieurs. Venant après des maîtres, et maître lui-même, l'auteur a sur bien des points apporté des solutions nouvelles et fait la clarté. Son *Handbuch*, au mérite d'une connaissance impeccable de l'immense littérature du sujet, joint celui d'être un ouvrage original et de première main.

Comme je l'ai dit, le présent volume traite de la partie générale de la diplomatique. L'auteur a réservé pour le tome II l'examen spécial des caractères internes et externes des chartes et diplômes. La liste des chapitres du premier volume fera apprécier de suite la valeur de son contenu :

I. Objet et définition de la diplomatique.

II. Histoire de la diplomatique.

III. Des diverses parties des documents diplomatiques et classification de ces documents.

IV. Originaux, copies, registres, etc.

V. Archives des papes, des rois francs et lombards, des empereurs, des rois de Sicile, des princes ecclésiastiques et laïcs, des villes.

VI. Chancellerie des empereurs romains et chancellerie des papes.

VII. Chancelleries des rois et empereurs francs, allemands, italiens.

VIII. Autres chancelleries d'Allemagne et d'Italie.

IX. La preuve par document écrit au moyen âge.

X. Langue des documents diplomatiques.

XI-XII. Formulaire, actes, *Vorurkunden* et leur rapport avec les documents dressés d'après eux.

XIII. Pétition, supplique, consentement.

XIV. L'acte juridique et sa consignation par document (*Handlung und Beurkundung*).

XV. *Intervenientes* et témoins.

XVI. Date.

XVII. Matières sur lesquelles sont écrits les documents diplomatiques.

XVIII. Écriture des documents.

XIX. Sceaux.

Il faudrait, pour donner une idée de la richesse de ces dix-neuf chapitres, pouvoir en imprimer ici les sommaires. Tous sont également au courant de la science et pas un seul n'est écrit de seconde main. M. B. a tout vu, tout contrôlé. Là même où il semblerait qu'il ait pu se contenter d'exposer les résultats acquis par des recherches spéciales, on trouve encore dans son livre des additions, des rectifications de détail. Il n'y a pas un point, si minime soit-il, de la diplomatique de l'empire ou de l'Italie, pour lequel il ne faille désormais consulter son *Handbuch*. Quelques-uns des chapitres sont neufs d'un bout à l'autre. L'histoire des rapports de la chancellerie pontificale avec la chancellerie des empereurs romains (ch. VI) et celle de la preuve par écrit au moyen âge (ch. IX) appartiennent complètement en propre à M. Bresslau.

Comme on le voit suffisamment par cette courte analyse, le livre de M. B. est destiné aux diplomatistes et non aux étudiants en diplomatique. Le plan du travail n'a pas été, dans ces conditions, ce qu'il aurait dû être si l'auteur avait écrit pour des commençants. Le public auquel s'adresse M. B. le remerciera d'avoir surtout insisté sur les détails et ne songera pas à lui demander des divisions plus nettes, des catégories plus tranchées, une allure plus systématique. Tel qu'il est, d'ailleurs, le manuel est non seulement riche et original, mais aussi très commode. Chaque page est pourvue d'un entête spécial qui facilite singulièrement les recherches. Ajoutons que l'impression et la correction du volume sont irréprochables.

Il serait puéril de présenter ici des critiques de détail. M. B. a parcouru un champ immense dont bien des parties sont encore inexplorées. Il a vu et connu tout ce qu'il était possible de voir et de connaître, lu tout ce qu'il fallait lire. Humainement parlant, son travail est donc aussi consciencieux qu'il est complet. Il serait absurde, par exemple, de lui reprocher de n'avoir pas étudié davantage tant de chancelleries princières ou ecclésiastiques de second ordre, quand on sait où en sont encore aujourd'hui les études de diplomatique privée. Les chancelleries des Pays-Bas qui se sont constituées plus tôt et plus régulièrement que celles des autres territoires de l'empire, sont passées à peu près complètement sous silence dans son livre. Mais qui les a étudiées jusqu'à pré-

sent? Ni l'évêché de Liège, ni le comté de Hainaut, ni celui de Hollande, ni le duché de Brabant n'ont fait encore l'objet du moindre travail de diplomatique. D'ailleurs, ce qui est vrai de la Bourgogne, l'est en grande partie aussi de ces contrées. A bien des points de vue, les documents qui y ont été dressés au moyen âge rentrent plutôt dans le cadre de la diplomatique de la France que dans celui de la diplomatique de l'empire

Sur d'autres questions, M. B. s'attend lui-même à n'avoir pas emporté tous les suffrages. « Sur bien des points, dit-il, comme par exemple sur la classification des documents au point de vue formel, il sera toujours difficile d'obtenir l'assentiment unanime des spécialistes. Cela tient à ce que le moyen âge, abstraction faite de la chancellerie pontificale pendant les derniers siècles, n'a pas connu lui-même ni systématiquement appliqué une telle classification. Il en résulte que tout essai de classification a fatalement quelque chose d'artificiel et cela d'autant plus qu'il est plus compliqué. Chacun se fait à lui-même son système et personne ne parvient à faire disparaître toutes les objections. Heureusement, cette question si controversée a beaucoup moins d'importance qu'on ne l'a dit souvent. » Je m'arrêterai ici. Le compte-rendu d'un manuel est toujours difficile à faire. Tout manuel court, en effet, un grand risque : celui d'être jugé, non d'après ce qu'il est et ce que l'anteur a voulu qu'il fût, mais d'après ce que le lecteur voudrait qu'il eût été. Chaque spécialiste a dans la tête, plus ou moins précis, le plan d'un manuel de la science dont il s'occupe. Il faut se garder contre soi-même pour apprécier le travail d'autrui. Quand, comme c'est ici le cas, la science la plus solide, la plus grande sûreté d'informations, l'intelligence la plus complète des questions se trouvent réunies, la critique n'a pas à s'occuper de tel ou de tel détail. Elle ne peut que constater avec reconnaissance l'excellence de l'œuvre.

H. Pirenne.

---

308. — **Catalogus van de Pamfletten-Verzameling berustende in de Koninklyke Bibliotheek....** door W. P. C. Knuttel; S'-Gravenhage, Allgemeene Landsdrukkerij, 1889, v, 598 p. 493 p. pet. in-4.

Le présent catalogue sera le bienvenu auprès de tous ceux qui ont à s'occuper de l'histoire des Pays-Bas et de l'histoire générale de l'Europe au xvie et au xviie siècle. La collection de La Haye est si riche en plaquettes ou feuilles volantes, relatives aux affaires politiques et religieuses du temps, que le répertoire de ces trésors, dressé par M. Knuttel, est bien près d'équivaloir à une bibliographie complète de la matière. En dehors d'une courte introduction, rédigée par M. F.-A.-G. Campbell, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de La Haye, les deux volumes de M. K. ne renferment que des titres, avec quelques courtes notes explicatives là où l'éditeur les a cru indispensables. On

peut juger par là quelle masse de matériaux est accumulée dans ces mille pages de texte, et que de pièces, bien inédites pour les historiens actuels, quoiqu'elles soient sorties jadis des presses néerlandaises ou flamandes en un grand nombre d'exemplaires, renferme cette rubrique spéciale des collections de La Haye. Le premier volume s'ouvre avec l'avènement de Philippe-le-Beau ; le second se termine par les négociations relatives aux traités de Westphalie (1486-1648). Ils offrent aux érudits un ensemble de plus de 5,800 pièces, rentrant toutes dans la catégorie des brochures d'actualité (ayant de *un* à *trente* feuillets), tirées d'ailleurs dans tous les formats possibles et traitant les sujets les plus divers. Ce qui frappe, c'est la répartition chronologique, très inégale, de ces pamphlets. *Quatre* seulement se rapportent au règne de Philippe-le-Beau et 103 à celui si long pourtant et si mouvementé de Charles-Quint. Évidemment, le chiffre des publications d'alors doit avoir été bien plus considérable, en réalité, et les nôtres ne s'expliquent que par la date tardive de la formation des collections de La Haye. Le règne de Philippe II, jusqu'à la déclaration d'indépendance, en 1581, compte 466 pièces. Mais c'est surtout l'historien de la guerre de Trente-Ans qui maniera les volumes de M. K. avec plaisir; il n'y a pas moins de 2,683 pièces relatives aux années 1620-1648, et l'on y trouvera dorénavant un guide aussi sûr qu'abondant en renseignements sur les mouvements de l'opinion publique des Pays-Bas à cette époque. Naturellement, la langue néerlandaise est celle de l'immense majorité des auteurs, généralement anonymes, de ces feuilles volantes. Un assez grand nombre sont écrites en latin, quelques-unes en français, très peu en allemand, ce qui ne laisse pas d'étonner, vu les rapports suivis de la République avec les états protestants du Saint-Empire romain. On n'analyse pas un catalogue de ce genre ; s'il est bien fait, on le signale à la reconnaissance des érudits, et nous nous empressons de satisfaire à ce devoir. Le jour où les bibliothèques de Munich, de Berlin, de Wolfenbüttel et d'autres encore, que nous pourrions nommer, publieront des répertoires analogues à celui de M. Knuttel, et permettront ainsi de prendre connaissance, autrement que sur place, des vastes collections analogues de brochures contemporaines qu'elles recèlent, un *desideratum* souvent formulé par les travailleurs sérieux serait réalisé, et leurs administrations auront bien mérité des études historiques.

R.

---

309. — S. Günther. **Johannes Kepler und der tellurisch-kosmische Magnetismus.** Extrait des *Georg. Abhandl.* de Penk. Vol. III, fasc. 2. Vienne, 1888.

L'on ne savait guère que Kepler au cours de ses spéculations astronomiques descendit parfois du ciel sur terre et toucha quelques problèmes de physique du globe. M. Brocard de Grenoble, dans son *Essai sur la*

météorologie de Kepler (1879-81) revendiqua, le premier, pour Kepler ce titre de gloire qui lui manquait. Stimulé peut-être par le savant travail de cet « étranger », auquel il rend hommage, M. Siegmund Günther, l'éminent historien de la géographie mathémathique, met en lumière la part que prit Kepler au développement de la doctrine du magnétisme terrestre et cosmique.

Après avoir exposé les progrès et l'état de la question — avec un sens critique toujours en éveil et cette impeccable abondance d'informations qu'il a déployée déjà dans son *Lehrbuch der Geophysik* — M. G. recherche comment la théorie s'est formée dans l'esprit de Kepler. C'est la correspondance de l'astronome avec un Mécène allemand, Herwart v. Hohenburg, chancelier de Maximilien I[er] de Bavière, qui livre le secret de cette genèse. M. G. ne laisse pas d'interroger les autres œuvres et rattache cette théorie spéciale à la cosmogonie singulièrement mystique de Kepler. La conclusion de M. G. est que Kepler s'est convaincu, après de longues études, de l'identité de la pesanteur avec le magnétisme terrestre et planétaire, mais qu'il a commis une erreur de formule, parce qu'il considère comme foyer d'attraction non le globe entier, mais simplement l'équateur.

Il suffira d'indiquer ici que Kepler prend désormais rang parmi ceux qui ont servi — de très haut — la géographie.

B. AUERBACH.

---

310. — Dr. J. SCHIPPER. **Zur Kritik der Shakspere-Baconfrage.** Wien, 1889, in-8, IV, 99 pages.

Shakspere est-il l'auteur des drames et des poèmes mis sous son nom? Voilà une question qui pourra surprendre plus d'un lecteur en France, mais qui a été posée depuis de longues années déjà en Amérique, — jusqu'en 1882 elle n'y avait pas suscité moins de deux cent cinquante-cinq mémoires ou articles de revue, — et qu'on a agitée également en Angleterre et en Allemagne. Dans ce dernier pays, entre autres, le comte Vitzthum von Echstädt, en 1888, a publié à Stuttgard, chez Cotta, un livre [1], où il l'examine et la résout négativement. Si cet ouvrage paraît avoir déterminé M. J. Schipper à prendre la plume, ce n'est pas à lui toutefois qu'il s'attaque et répond, mais à celui de l'écrivain américain Ignace Donnelly, paru la même année : *The Great Cryptogram Francis Bacon's Cipher in the socalled Shakespeare-Plays*, publication en deux énormes volumes, l'une des plus étranges qu'aient pu inspirer l'amour du paradoxe, ainsi que l'absence la plus complète de tout esprit critique et, disons le mot, du bon sens le plus vulgaire.

Ce n'est pas Shakespeare qui a composé les œuvres mises sous son nom ; son éducation négligée, sa jeunesse aventureuse et misérable, la vulgarité du milieu où il a grandi, l'ont rendu incapable de concevoir

1. *Shakespeare und Shakspere. Zur Genesis der Shakspeare-Dramen.*

et d'écrire des drames et des poèmes aussi admirables et passionnés; il a pu jouer les pièces qu'on lui attribue, c'est de la plume de Bacon qu'elles sont sorties ; lui seul a été capable de produire ces chefs-d'œuvre qui témoignent d'une connaissance si profonde du cœur humain. Et ce ne sont pas seulement les drames shakespeariens qu'il a composés, mais encore ceux qui sont attribués à Marlowe. Comment l'homme d'état a-t-il pu trouver le temps, au milieu de ses nombreuses occupations, d'écrire tant de pièces de théâtre? Comment se fait-il, que le philosophe, qui s'est refusé lui-même tout espèce de talent poétique — *I profess not to be a poet*, a-t-il écrit quelque part — en a-t-il pu montrer un si grand et aussi réel? Enfin pourquoi Bacon a-t-il si soigneusement caché qu'il était l'auteur de drames, qui lui auraient procuré tant de gloire et les a-t-il mis sous le nom de Shakespeare? Voilà quelques-unes des objections principales qu'on peut faire à ceux qui attribuent à Bacon les œuvres du grand tragique anglais. M. Donnelly les a prévues et a cherché à y répondre. Il lui paraît tout simple que Bacon, pour se reposer sans doute de ses graves occupations, ait composé des pièces de théâtre, comme il lui est arrivé d'en faire représenter à l'occasion de fêtes qu'il donna; on voit ce que vaut la raison. Le style des œuvres philosophiques de Bacon, dit encore le critique, rivalisant ici avec Mrs. Pott, qui, elle aussi soutient cette jolie thèse [1], offre plus d'une ressemblance avec celui des drames shakespeariens, et il fait de nombreux rapprochements, qui ne prouvent qu'une chose, c'est que Bacon et Shakespeare, ce qui ne peut surprendre de la part de contemporains, parlaient la même langue, celle même du XVI[e] siècle. Enfin, Bacon a caché, il est vrai, qu'il était poète dramatique, mais c'était pour ne pas compromettre son crédit d'homme d'état, comme si, à l'époque où il vivait, le nom de poète n'avait pas été une recommandation, bien loin d'avoir été une cause de discrédit; — M. J. S. en donne de nombreux exemples.

Mais si Bacon s'est tu pendant sa vie, il n'a pas voulu que la postérité restât dans l'ignorance de ce qu'il avait fait; elle l'a appris dans le « grand cryptogramme » découvert par M. Donnelly, et qu'il s'est bien gardé néanmoins de nous faire connaître en entier. Ce qu'il nous en dit toutefois suffit pour nous édifier, sinon sur la paternité poétique de Bacon, du moins sur l'état intellectuel de M. Donnelly. Le lord chancelier a bien mis ou laissé mettre le nom de Shakespeare sur les drames qu'il avait composés; il les a même laissé publier, après la mort de cet auteur prétendu, sous son nom de convention ; mais il a pris soin d'avertir la postérité: si on n'en a rien su jusqu'à notre époque, c'est qu'on avait mal lu les œuvres poétiques du philosophe. M. Donnelly a été plus habile ou plus heureux; il a découvert dans le *Henri IV* la réfutation de l'erreur si longtemps accréditée; aux pages 74, 75, 76 de l'édition prin-

1. Mrs. Pott, n'est pas la seule femme qui ait attribué à Bacon les drames de Shakespeare ; mais s'il a eu des adversaires, le grand tragique a trouvé aussi des défenseurs parmi le sexe faible.

ceps se trouvent épars les mots d'une déclaration qui ne laisse plus l'ombre d'un doute; les voici tels que les a réunis la patience du voyant américain :

Seas ill said that more low or Shak'st spur never writ a word of them ;

ce qui signifie :

Cecil dit que Marlowe ou Shakespere n'en ont jamais écrit un mot (de ces drames).

Qui hésiterait encore à croire après une preuve aussi convaincante ?

On pourrait demander pourquoi M. Donnelly n'a pas trouvé d'autres déclarations dans cette pièce ou dans les autres drames de Shakespeare; mais celle-ci suffit sans doute, et il me semble même que c'était assez de la citer pour réfuter l'auteur du *Great Cryptogram;* on ne discute pas avec un écrivain capable d'avancer une pareille insanité. M. J. S. a cru bon de le faire néanmoins; il s'est attaché entre autres à venger Shakespeare de l'indignité que M. Donnelly fait peser sur lui; il a rassemblé tous les témoignages, — depuis la diatribe de Robert Greene en 1592, jusqu'à l'éloge de Milton en 1632, en faisant la plus grande place, comme de juste, aux vers admirateurs de Ben Jonson, — qui prouvent que tous les contemporains ont vu dans Shakespeare l'auteur des drames et des poèmes qui portent son nom. La démonstration est complète ; si elle n'était pas nécessaire pour quiconque est de sang froid, elle servira à montrer à quelles théories étranges peut conduire un esprit paradoxal et faux; à cet égard M. J. Schipper n'a pas eu tort d'écrire son livre et il m'a semblé qu'il pouvait y avoir aussi quelque intérêt à en parler, — même un peu longuement, — ne fut-ce que pour mettre les lecteurs de la Revue au courant d'une polémique, que beaucoup d'entre eux peut-être ignoraient.

Ch. J.

---

311. — Achille Neri. **Studi bibliografici e letterari.** Gênes, typ. des sourds-muets, 1890, in-12 de 297 p. Prix : 3 fr.

M. Neri vient de réunir en volume, en les remaniant et les complétant, une série d'articles parus dans diverses revues. On notera ceux qui regardent un opuscule ignoré de Giorgio Sommariva, poète véronais contemporain de l'expédition de Charles VIII, un manuscrit de musique du xvie siècle, des autographes de Chiabrera et la *Galatea* du même poète, quelques traductions de Juvénal (Leone Allacci, etc.), la chronique génoise des Stella, publiée par Muratori, la dernière œuvre de Goldoni, les vieux almanachs milanais, etc. Je signale particulièrement le travail sur Goldoni et la supplique inédite, par laquelle l'illustre écrivain, vieilli et malade, privé par le décret de la Convention de son traitement annuel sur la Liste civile, s'adressait « aux Représentants de la République françoise pour obtenir de leur bienveillance et de leur justice les moyens de subsister pendant le peu de jours qui lui restent à

vivre avec sa femme septuagénaire ». Cette supplique, d'un ton simple et digne, fut, comme on le sait, écoutée. Tout le volume de M. Neri est d'une bonne érudition, consciencieuse et intéressante.

P. N.

---

312. — **Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV**, publiés d'après le ms. authentique par le comte de Cosnac (Gabriel Jules) et Edouard Pontal. Tomes V-IX. Paris, Hachette, 1888-1889.

La publication de ces mémoires suit son cours avec une régularité parfaite, et les volumes succèdent aux volumes, sans que l'intérêt devienne plus vif. C'est toujours un recueil des *on-dit* du temps de Louis XIV; plus on avance, plus on trouve de phrases commençant par « *On sut, on eut avis, on apprit, on eut nouvelle, on disait, on parlait de*... Si le lecteur est désireux de savoir le plus ou moins bien fondé de ces informations, c'est à lui à chercher ses renseignements ailleurs. Le marquis de Sourches dit parfois que la nouvelle annoncée ne fut pas confirmée, ou même qu'elle se trouva fausse; quant à ses éditeurs, leur discrétion est beaucoup plus grande; ils n'ont pas cru devoir contrôler. Même silence relativement aux indications que l'on pouvait espérer d'eux lorsque Sourches dit, par exemple, à la date de 1695, que l'évêque de Langres était malade (t. IV, p. 71). Comment se nommait cet évêque? Lecteur curieux, vous n'avez qu'à consulter la *Gallia christiana* ou les autres recueils de ce genre que tout le monde a évidemment sous la main, et vous saurez que l'évêque de Langres, mort en 1695, à l'âge de 90 ans, se nommait Louis-Marie-Armand de Gordes. On trouve pourtant çà et là quelques notes, surtout pour constater que tel ou tel nom est resté en blanc dans le manuscrit, rarement pour combler les lacunes signalées.

Mais si nous voulons savoir combien de fois Louis XIV a eu le dévoiement, si nous désirons compter les accès de fièvre de Mme de Maintenon; si, en un mot, nous sommes curieux d'apprendre ce que peut indiquer un apothicaire de profession, le marquis de S. est sur ces matières d'une abondance extraordinaire, et l'on a cru s'apercevoir qu'il avait entre les mains, ce grand prévôt de France, de véritables journaux d'apothicaire.

Ajoutons, pour être juste, que ces mémoires, généralement si secs, si décharnés, sont parfois d'un intérêt relatif, notamment quand il est question de la jeune princesse de Savoie, devenue duchesse de Bourgogne, ou encore quand l'auteur relate quelques faits de guerre comme ceux de Vendôme en Espagne, quelques exploits de marins tels que Jean Bart et Pointis. Mais, en somme, il est toujours vrai que les mémoires du marquis de Sourches sont absolument illisibles, que l'absence totale de tables partielles les rend d'un maniement très difficile, et qu'ils ne peuvent être utiles qu'à un fort petit nombre d'érudits cher-

chant à connaître les menus événements d'une année déterminée. C'est quand ils seront publiés en entier, avec de bons index, qu'ils pourront rendre quelques services aux historiens désireux de contrôler l'exactitude de Saint-Simon ou de Dangeau.

A. G.

---

313. — Comte de PUYMAIGRE. **Jeanne d'Arc au théâtre** 1439-1890. Paris, A. Savine, 1890, in-8 carré de II-115 p.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue critique* que j'ai besoin de le dire, l'étude de M. de Puymaigre sur les œuvres dramatiques où figure la Pucelle, est l'œuvre d'un consciencieux érudit et d'un spirituel écrivain. M. de P. a su mettre autant d'agrément que d'exactitude dans son dénombrement, accompagné de force citations dont plusieurs sont tirées de livres ou livrets d'une grande rareté. Le travail est complet, et M. de P. a pu dire (p. II) : « Je ne crains pas d'avoir commis trop d'oublis dans la longue période qui commence en 1439 par le *Mystère du siège d'Orléans* et finit en 1890 par la pièce remaniée de M. J. Barbier. Je crains plutôt d'avoir trop arrêté mon lecteur devant bien des écrivains au sujet desquels j'aurais dû peut-être lui répéter le vers de Dante : *Non ragioniam di lor, ma guarda et passa.* » M. de P. mentionne d'une plume légère et rapide une soixantaine d'œuvres dramatiques inspirées par Jeanne d'Arc [1]. Citons-en quelques-unes : le *Mystère*, de 20,529 vers, publié par MM. Guessard et de Certain ; l'*Histoire tragique de la Pucelle d'Orléans*, par le P. Fronton du Duc, représentée devant Charles III, duc de Lorraine, le 7 septembre 1580 [2], la pièce attribuée à Shakspeare, et dont, pour l'honneur du grand poète, on voudrait lui refuser la paternité ; la pièce de Virey des Graviers (Rennes, 1600), et la *Grande pastorale* de Nicolas Chrétien, 1608 ; la *Joanna Darcia* de Nicolas de Vernulz, de Louvain, 1656 ; *Jeanne-d'Arc*, tragédie en prose de l'abbé d'Aubignac, 1642 ; la *Juana de Francia* de Lope de Vega, pièce dont on n'a que le titre [4] ; la *Jungfrau Von Orléans*, 1802,

---

1. Aucun personnage, dit-il (p. 1), n'en a inspiré autant. En France seulement, on en compte plus de cinquante On a fait débiter à Jeanne d'Arc de la prose de drame, déclamer des alexandrins de tragédie, chanter des vers d'opéra : on l'a fait gesticuler dans des pantomimes, galoper dans des cirques, on lui a même fait fredonner des couplets de vaudeville.

2. On remarquera (p. 9) une excellente note bibliographique sur les éditions de la tragédie du jésuite bordelais. M. de P. cite p. (p. 11) « un beau vers » du « mauvais poème » de Chapelain :

Elle se cherche en elle et ne s'y trouve plus.

En revanche, il cite (p. 43) un vers bien « étrange » que le même poète met dans la bouche de Jeanne interpellant Agnès :

Éloigne de ce camp ton agréable peste!

3. M. F.-V. Hugo ne croit pas que Shakspeare ait écrit la *première partie de Henri IV*, où est si déplorablement souillée la mémoire de la bonne Lorraine.

4. Encore n'est-il pas certain qu'il s'agisse là de notre Jeanne! M. de P. a, ce me semble, un peu trop facilement adopté la conjecturale théorie de M. de Latour

de Schiller; la *Jeanne d'Arc* de Dumolard, jouée sur le théâtre d'Orléans, en 1807; celle de M. de Puymaigre (Metz, 1843), dont l'auteur parle avec une charmante bonhomie. Nous arrêterons là l'indication des excellentes analyses et appréciations du critique, et nous reproduirons ses conclusions (p. 115): « Les noms des auteurs dramatiques inspirés bien ou mal par Jeanne d'Arc forment une longue liste. Est-elle close? Cela n'est pas probable. Sans doute l'avenir garde de nouveaux poètes à la Pucelle d'Orléans, mais dès à présent, tout en souhaitant qu'un sujet si beau, si propre à éveiller les plus nobles sentiments soit encore souvent traité, ne peut-on penser que jamais on n'aura sur Jeanne d'Arc rien de plus émouvant, de plus sublime que sa chronique, que son procès, que la vérité? »

T. de L.

---

314. — **Causeries sur la Langue française,** le Goût, la Poésie champêtre, par Mme Krafft-Bucaille, officier d'Académie, membre de la Commission des brevets et du Conseil d'administration du Lycée de filles de Nice. 1 vol. in-12, 300 pages. Prix: 3 fr. 50. Paris, Perrin et Cie, 1890.

Cet ouvrage est un recueil de leçons ou de conférences prononcées sans doute devant un auditoire féminin. Il se divise en trois parties: 1° origines, difficultés, mérites, bizarreries de la langue française; 2° le goût; 3° la poésie champêtre. Le livre, heureusement, n'a que 300 pages aux lignes très espacées, ce qui ne l'empêche pas d'être mauvais; s'il était plus long, il serait détestable. Mme Krafft-Bucaille prouve une fois de plus qu'il est impossible de parler raisonnablement de ce que l'on ignore ou de ce que l'on ne sait que très superficiellement. Le premier chapitre est un ramassis de toutes sortes de sornettes où l'auteur nous débite quelques souvenirs personnels sur la maison d'éducation de Saint-Denis, cite un calembour échappé à Napoléon Ier, un bon mot de Mme Théodora Malher, et en arrive, je ne sais par quelle transition, à nous raconter que le participe passé « l'amphibie de la grammaire, est plus capricieux qu'une jolie femme, qu'il s'accorde par ici, se désaccorde par là », tandis que chez nos voisins d'Outre-Manche « ce bon participe, aussi bien que son frère l'adjectif, possède au plus haut degré le flegme britannique ». Après ces préciosités qui ont dû faire pâmer d'aise les Cathos et les Madelons, car il y en a encore, Mme K.-B. passe à l'origine du français, lequel, dit-elle avec assurance « commence à poindre dans les *poèmes* de Roland et les *Chroniques de Turpin* ». Elle ne se doute guère que ces chroniques ont été écrites en latin, et qu'il y avait presque trois siècles que notre langue existait quand elles ont été mises en français. On ne lira pas sans étonnement cette affirmation que Charles d'Orléans, Villon, Commines, sont les précurseurs de

---

(*Jeanne d'Arc sur la scène espagnole,* dans la *Revue britannique* du 10 octobre 1875).

la Renaissance. Quant à Antoine Muret, qui a écrit en latin, il est mis au nombre de ceux qui, au XVI[e] siècle, ont enrichi et épuré la langue française. Cette causerie qui, comme on le voit, fourmille d'aperçus tout nouveaux, se termine par une citation de Maupassant « un de nos auteurs contemporains, choisi parmi les plus dans le mouvement comme idées philosophiques et comme formules de style ». L'autorité du jeune romancier est invoquée pour renforcer un précepte de Boileau : assurément l'auteur de *Bel Ami* ne s'attendait pas à tant d'honneur.

La seconde *Causerie* n'est pas inférieure à la première. M[me] K.-B. commence par faire une excursion dans les « régions culinaires » (car elle entretient d'abord son auditoire du *goût physique et matériel)*, puis elle s'étend assez longuement sur les gastronomes célèbres, depuis Brillat-Savarin jusqu'à Monselet, et enfin nous donne le menu du banquet offert, en l'an de grâce 1889, par la ville de Paris aux maires de toutes les communes de France, lequel « fut servi miraculeusement chaud et en deux heures », ce qui est aussi instructif qu'intéressant, et ce qui prouve quels progrès nous avons faits depuis Nemrod qui dévorait son gibier tout froid et tout cru. M[me] K.-B. traite ensuite du goût dans les œuvres d'art et dans la littérature : « L'esclavage, la religion du temps et les combats de bêtes annihilèrent la sensibilité » et empêchèrent qu'il se développât chez les anciens. Il y en a sans doute dans Aristippe (il paraît que M[me] K.-B. a lu les ouvrages de ce philosophe), dans Ovide et même dans Horace, mais « que de passages chez eux sont en opposition avec le goût de nos jours » ! Pour le moyen âge « il n'offre aucun intérêt *sous le rapport* du goût », et l'auteur « ne pense pas qu'il y ait choses très intéressantes à en dire ». Ce n'est qu'au XVI[e] siècle et surtout au XVII[e] que le bon goût « s'insinue dans des sociétés qui jusqu'alors en avaient fait peu de cas », grâce à l'influence féminine « affirmée ». C'est pourquoi M[me] K.-B. nous fait un historique rapide des salons, à partir de M[me] la marquise de Rambouillet jusqu'à M[me] Swetchine, en regrettant fort qu'aujourd'hui ils aient été remplacés par les clubs, les cercles, les cafés, les estaminets « où les mœurs ne sont assurément pas bien jolies ». Quelques pages sur la révolution littéraire de 1830, qui « commença par une crise de germanisme et d'anglomanie », et sur la Mode « qui est un des sceptres du goût », mettent fin à cette très divertissante leçon.

La troisième et dernière, sur la poésie champêtre, permet à M[me] K.-B. de se promener ou plutôt de courir à travers champs, c'est-à-dire de raconter toute sorte de choses *ab hoc* et *ab hac* avec la plus plaisante assurance. Ainsi elle affirme que « la Bible n'est qu'une *succession* de tableaux champêtres » (l'a-t-elle lue ?), que les Égyptiens ont eu nécessairement une littérature pastorale, vu qu'ils adoraient le bœuf, le chien, le chat et les légumes.

Il paraît que chez nous, Charles d'Orléans et la fidèle Clotilde de Sur-

ville (dont les poésies ont été faites par Vanderbourg, au commencement de ce siècle), peuvent être classés parmi les poètes pastoraux, et des centaines d'autres, jusqu'à Sainte-Beuve, Lamartine et Hugo, car Mme K.-B. trouve partout de la « bergerie », comme feu Raspail se faisait fort de trouver de l'arsenic dans tous les barreaux de chaise. Elle nous apprend que Boileau « savait cent fois mieux que Malherbe ce que pouvait être le véritable amour », et que l'*Ismène* de Fontenelle, dialogue de la plus fine galanterie « est assez semblable aux compliments et aux déclarations qui se font sous le feu des lustres, en papillonnant de l'éventail ». Voilà un passage qui pourrait faire rêver les jeunes filles, comme les quelques lignes où il est question de Mme du Bocage « qui était coiffée à coiffer tout le monde », et de Mme Tallien « qui tenait plus à mettre en relief la beauté de ses formes que le talent de sa couturière ». Il y en a bien d'autres de cette espèce, mais je suppose que ce livre n'a pas été fait pour les jeunes filles. En somme, cet ouvrage de Mme Krafft-Bucaille ne m'empêche pas de reconnaître qu'il y a eu, qu'il y a encore des femmes qui ont écrit et écrivent délicieusement de jolis riens et des choses sérieuses, et de trouver très brutal ce mot de Napoléon : « Il faut que les femmes tricotent [1]. »

A. Delboulle.

---

315. — Ch. Seignobos. **Histoire de la civilisation contemporaine.** 1 vol. in-12, 424 pages. Paris, G. Masson, 1890.

Comme le titre le fait deviner, M. Seignobos n'a pas voulu faire une œuvre d'érudition; il n'a pas non plus eu la prétention de composer une philosophie de l'histoire contemporaine et de dégager des lois de l'énorme masse des faits. Dans sa pensée, son livre n'est qu'un livre de classe. Quand les élèves possèdent dans leur mémoire les principaux événements de l'histoire, leur tâche n'est pas terminée : ils doivent discerner quelle est l'importance relative de chacun de ces événements, s'il a été un bien ou un mal, s'il a contribué au progrès ou, pour mieux dire, s'il a amené une transformation dans la société. M. S. a voulu les aider dans cette étude générale : et, pour eux, il a écrit successivement trois ouvrages : la *Civilisation ancienne,* la *Civilisation au moyen âge et dans les temps modernes,* enfin, la *Civilisation contemporaine.*

Pour réussir dans ce dessein, il était nécessaire de réunir deux qua-

---

1. Mme K.-B., qui ne me semble pas avoir l'oreille très poétique, estropie superbement, page 29, un vers de Molière :

Oh ! *vicissitude* à mon oreille est rude.

Il faut lire : (en petit)...

Ah ! sollicitude à mon oreille est rude.

P. 137. « De ses gais festins on exilait la gêne », vers de onze syllabes.
P. 195. Bion, poète pastoral, est appelé *Dion.*

lités en apparence contradictoires. M. S. les possède l'une et l'autre, et c'est ce qui donne à ces volumes une très haute valeur.

La première est une grande curiosité, qui s'applique à tous les faits, à toutes les idées, à toutes les manifestations de l'esprit humain. Tel historien n'attache d'importance qu'aux événements militaires; tel autre croit avoir rempli sa tâche quand il a suivi les intrigues d'une négociation diplomatique et quand il a raconté, pendant une certaine période, les relations de la France avec les pays voisins; un troisième étudie seulement les institutions. M. S., lui, ne fait pas de semblable choix; dans la *Civilisation contemporaine*, qu'il fait dater avec raison, non de 1789, mais du milieu du XVIII[e] siècle, vous trouverez un remarquable résumé des campagnes de la Révolution et de l'Empire; vous y lirez des pages fort bien faites sur les négociations et les traités de paix, notamment sur le congrès de Vienne et sur la politique des congrès; enfin, vous y verrez quelle était la situation de la France en 1789, et quelles constitutions multiples notre pays s'est données de 1791 jusqu'en 1875. Mais là ne se borne pas la curiosité de l'auteur. Comment faire une histoire de la civilisation sans jeter un coup d'œil sur les lettres et les arts? M. S. leur a consacré d'excellents chapitres; je le félicite d'avoir osé, dans un livre de classes, nous dire ce qu'était l'école réaliste et de citer, avec Alphonse Daudet, Émile Zola; je le félicite surtout d'avoir donné une place aux littérateurs et artistes étrangers, qu'il semble bien connaître; des écrivains comme Thackeray, Tolstoï, Freytag, des sculpteurs comme Thorwaldsen et Schwanthaler, des musiciens comme Richard Wagner doivent être appréciés dans une histoire du XIX[e] siècle. Ce n'est pas encore tout. On sait de quelle importance sont de nos jours les questions économiques et sociales; M. S. n'a eu garde de les négliger; il a fait connaître avec clarté les doctrines de Lassalle et de Karl Marx; il a expliqué ce qu'étaient un collectiviste et un anarchiste; il a même dit quels efforts on a tentés pour amener l'émancipation civile et politique de la femme.

Mais comment faire contenir tant de choses dans un livre assez petit? Comment, sans être confus, et en restant toujours clair, exposer tant de faits, tant de systèmes? M. Seignobos y a réussi, et c'est la seconde qualité dont nous parlions. Il y a réussi, d'abord parce qu'il a lui-même une vue très nette de l'histoire, des idées personnelles très arrêtées, parfois un peu tranchantes; parce qu'ensuite il sait enfermer ses opinions en des formules simples et précises; enfin parce qu'il prend soin de très bien diviser ses chapitres, d'annoncer d'avance son plan, de ne le jamais perdre de vue et de le reprendre à l'occasion (cf., p. 83, ce qu'il dit de l'ancien régime; le même plan se retrouve p. 108, et servira à résumer l'œuvre de la Constituante).

Pour tous ces motifs, malgré quelques petites erreurs de détail [1], ce

1. P. 86, M. Seignobos prétend qu'avant 1789 les États provinciaux votaient l'impôt foncier; la quotité de cet impôt était fixée par le conseil du roi; les États

livre intéressera non seulement les élèves pour lesquels il a été écrit, mais encore les historiens de profession. Il apprendra à ceux-là à réfléchir; il leur montrera qu'en histoire les faits ne sont qu'une matière première, que l'essentiel est d'en saisir l'enchaînement et la portée. Ceux-ci feront leur profit d'une série d'observations de détail fort justes; ils retiendront quelques-unes des formules *enoncées*, celle-ci, par exemple, qui nous dépeint fort bien l'état actuel du monde : « Le monde civilisé se trouve pris entre deux courants opposés. La civilisation commune crée un courant *international* qui pousse les peuples à se sentir solidaires et à se rapprocher; les réalités et les haines créent un courant *national* qui pousse les peuples à s'isoler et à se traiter en ennemis. De la force de ces courants dépendra l'avenir du monde »; ils entreront en communion d'idées avec un esprit vif, tout-à-fait dégagé de préjugés.

Ch. Pfister.

---

316. — G. Maugras. **Journal d'un étudiant pendant la Révolution**, 1789-1793. Paris, Calmann-Lévy, 1890. In-8, xi et 393 p. 3 fr. 50.

Mme Jardel-Géraud a confié à M. Maugras la correspondance de son père, Edmond Géraud. Cette correspondance s'étend de décembre 1789 à décembre 1792; Edmond Géraud, fils d'un riche armateur bordelais, faisait alors ses études à Paris, sous la direction d'un jeune médecin du nom de Terrier; et, de temps en temps, Géraud ou Terrier mandaient à Bordeaux les événements du jour. M. M. aurait dû nous donner purement et simplement le texte de ces lettres, comme l'a fait M. Lockroy en publiant le *Journal d'une bourgeoise*. Il a mieux aimé grossir son volume, en reliant les lettres ou extraits de lettres par quelques lignes d'explication ou de récit et par des citations du *Journal d'une bourgeoise*, de Mercier et d'autres. Ces lettres de Géraud et de Terrier, sans être, comme dit la préface, une « peinture merveilleuse » et un « saisissant tableau », retracent assez fidèlement les impressions de la classe bourgeoise. Parmi les sujets qu'elles traitent, on remarquera une séance de l'Assemblée nationale (p. 24); les cours de Sélis au collège de France (p. 29) et de Fourcroy et de Delille au Lycée (p. 31), la mort de Favras (p. 37-38), l'entrée du roi à Paris (p. 42-44), le séjour de Paoli (p. 70), la fête de la Fédération (p. 86-87), la mort de Mirabeau (p. 115-122), Varennes (p. 175). A mesure que la correspondance approche de l'année 1792, elle prend un ton plus révolutionnaire, plus *patriote* :

le répartissaient ensuite. — P. 92, l'auteur affirme qu'avant 1789 les nobles étaient totalement exempts de la taille; mais, dans certaines provinces, les nobles devaient l'impôt pour les terres roturières qu'ils possédaient; en revanche les roturiers, propriétaires de terres nobles, ne payaient rien. — P. 128, lire 1793 au lieu de 1792. — P. 239, aux termes de la constitution de 1875, les 75 sénateurs inamovibles ont été élus d'abord par l'Assemblée nationale, puis par les autres sénateurs, non par le congrès.

peu à peu Edmond s'exalte; il trouve Paris froid et timide; il voit partout des traîtres; il ne parle de Pétion et des Girondins qu'avec admiration et de Louis XVI qu'avec haine et mépris [1]; il décrit sur le ton de l'enthousiasme le triomphe des Suisses de Châteauvieux; il applaudit à la journée du 10 août qui « consacre à jamais l'affermissement de la liberté » et « nous avance de dix ans ». Viennent les massacres de septembre: notre étudiant les justifie (p. 350); mais bientôt il en a horreur, et il ne voit plus dans Paris qu'« un amas impur d'hommes dont tous les projets tendent à perpétuer l'anarchie sans laquelle ils ne sont rien » (p. 365). Marat, dit-il dans une lettre qui renferme de curieux jugements sur les principaux députés de Paris, Marat est un *forcené*, et « sa nomination atteste la lâcheté et l'étrange turpitude des électeurs ». Les Girondins, écrit-il encore, sont « seuls dignes de porter le nom d'amis de la liberté et de l'égalité »; les Jacobins « ne sont que des esclaves », et le jeune homme qui prévoit de sinistres événements, appelle les Bordelais à marcher sur Paris pour sauver et la Convention et la France (p. 369). Ici s'arrête cette intéressante correspondance. Terrier et Edmond Géraud se rendirent à l'armée des Pyrénées [2].

A. Chuquet.

---

317. — **L'Emir El Hadj Abd el Kader**, par F. Patorni, interprète militaire. (Alger, 1890, in-8 de 94 p.)

Lorsque l'Émir organisa des forces régulières destinées à servir de point d'appui et de centre de ralliement aux contingents indigènes, son premier soin fut de donner des règlements à ces nouvelles troupes; il en confia la rédaction à son secrétaire Si Kaddour ben Mohammed ben Rouila, qui choisit pour son œuvre le titre de Ouichah el-Kataïb. *(L'Écharpe des escadrons.)* Cet intéressant document fut traduit en 1848 par M. l'interprète Rosetty, et publié d'abord dans le *Spectateur militaire* (15 février 1844), puis dans le tome IV de la *Revue de l'Orient* (p. 225-234 et 341-355). Mais cette traduction est fort inexacte [3], et l'on doit savoir

1. « Un traître, un parjure, vrai *tigre* déguisé en cochon » (p. 245).

2. P. 97, lire Deprez-Crassier (non *Desprez de Crassiez*); p. 171, Pont de Sommevesle (non *Sommevelle*); p. 251, maréchal (non *général* Bender); p. 281, Berthois (non *Butois*); p. 308, les Prussiens n'étaient pas *80,000*, et Luckner, en Flandre, ne tint jamais tête à *Brunswick*; p. 329 Servan était à Lyon, non à *Soissons*.

3. Il faut se méfier des traductions de M. Rosetty; on peut, sans trop craindre de se tromper, lui attribuer celle de l'inscription de Taza, reproduite à la légère par Pellissier de Reynaud (*Annales*, II, 468), auquel M. Camille Rousset l'a empruntée, parmi tant d'autres choses. (La *Conquête de l'Algérie*, 1841-1857, t. I, p. 41.) Cette version est un contre-sens d'un bout à l'autre; elle est pleine de jactance, alors que le texte est profondément empreint d'humilité religieuse. L'Emir a dit : *Dieu sait bien que ceci n'est pas de ma part l'indice de longues espérances*, et on lui fait dire : *Dieu m'est témoin que cette œuvre m'appartient et que la postérité m'en conservera des souvenirs*. Et ainsi de suite! Aussi, M. C. R. s'écrie : *si fière et sitôt démentie!* Exclamation qui serait juste, si la traduction était exacte. (Voir M. P., p. 72, note 5.)

gré à M. Patorni d'avoir donné une nouvelle version, aussi fidèle pour le fond qu'élégante pour la forme ; elle est enrichie de notes abondantes, qui décèlent chez l'auteur beaucoup d'érudition et de goût littéraire, et qui font attendre avec impatience la publication de ses travaux sur les œuvres d'Abd-el-Kader.

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave vient de mettre en vente le 1er fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, si longtemps attendu, par MM. HATZFELD et DARMESTETER, avec le concours de M. A. THOMAS. Ce 1er fascicule comprend une introduction de 28 pages et 64 pages de Dictionnaire (jusqu'au mot *ajournement*.) L'ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, au prix de 1 franc chacun. Il paraîtra un fascicule tous les deux mois, et aussitôt que l'avancement du travail le permettra, un fascicule tous les mois. La *Revue* reviendra prochainement sur le début de cette œuvre capitale.

— Voici un nouveau et excellent travail de M. KONT, c'est une édition d'extraits de *Poésie et vérité* (Garnier, in-8°, xx et 175 p.). L'introduction est attachante, exacte, pleine de jugements qu'on ne peut qu'approuver ; on reprochera toutefois à M. K. de n'avoir pas eu un mot d'éloge pour M. de Loeper. Les textes sont choisis avec goût. Le commentaire se lit avec intérêt, et porte presque toujours sur les endroits qu'il faut expliquer; on y remarquera les notices sur les écrivains et les œuvres que l'auteur de *Dichtung und Wahrheit* mentionne au cours de son récit; M. K. a tiré un très grand profit de l'admirable annotation de Loeper, — toutefois, sans le dire trop haut. — P. 53, lire Thorenc et non *Thorane;* p. 57, Derosne et non *Derones ;* p. 102, maréchal des logis et non *sergent* (le Paul Werner de *Minna)* ; p. 125, ne pas dire que *kirre* se rattache à *Kœder ;* p. 147, citer sur H. L. Wagner, non pas Froitzheim, mais Erich Schmidt.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juillet 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

La commission a proposé, pour le premier prix, M. Coville, auteur de l'ouvrage intitulé *les Cabochiens et l'ordonnance de 1413 ;* pour le second prix, M. Julien Havet, éditeur des *Lettres de Gerbert*. M. Luchaire avait envoyé au même concours son livre intitulé : *Louis VI le Gros.*

Le scrutin donne les résultats suivants :

Premier prix :

	1er tour	2e tour
M. Coville	16 voix.	19 voix.
M. Luchaire	14 —	17 —
M. Julien Havet	7 —	1 —
	37	37

Second prix :

M. Julien Havet	27 voix.
M. Luchaire	2 —
Bulletins blancs	2 —
	31

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Coville et le second prix à M. Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 21 juillet — 1890

318. — Ernst Fabricius. **Theben.** Eine Untersuchung ueber die Topographie und Geschichte der Hauptstadt Bœotiens. Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr, 1890. In-4, 32 p., avec une carte en couleurs. Prix : 1 mk. 60.

Aucune grande ville de la Grèce propre, sans en excepter Sparte, n'a laissé aussi peu de vestiges apparents que Thèbes. De là viennent les difficultés particulières que présente la restitution de sa topographie antique. Ce qu'on trouve à ce sujet dans les ouvrages modernes dérive surtout des études d'Ulrichs (1841) et de Forchhammer (1854). M. Fabricius, en reprenant leur travail en 1885, s'est fondé sur ce principe fort juste, que l'accumulation des débris céramiques témoigne avec certitude de la présence d'habitations anciennes. L'observation de ces débris, disséminés à la surface du sol, l'a conduit à la conclusion que la ville antique était beaucoup plus étendue vers l'ouest que ne l'ont admis les précédents topographes, et se développait à peu près également de part et d'autre du ruisseau de Dircé (Plakiotissa). La découverte de fragments de tuiles faîtières, qui doivent avoir servi de couronnement au mur d'enceinte, lui a permis de suivre presque entièrement l'ancien tracé de ce mur. Il a pu aussi établir que l'enceinte de la Cadmée, loin d'être enveloppée par celle de la ville, se confondait avec celle-ci au sud et venait, en quelque sorte, s'y appuyer. Ces modifications aux opinions reçues en ont naturellement entraîné d'autres; ainsi la porte Νῆϊται, qu'Ulrichs indique sur la rive droite du ruisseau de Dircé, se trouve rejetée très loin de la rive gauche de ce cours d'eau ; la porte Κρηναῖαι subit une translation analogue. Il faudrait, pour bien faire comprendre l'importance du travail de M. F., reproduire sa carte à côté de celle d'Ulrichs; nous devons nous contenter d'indiquer cette instructive comparaison à ceux que la question intéresse. Si, comme paraît l'avoir établi M. Fabricius, le vaste terrain à

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon Reinach.

---

319. — **Epigraphica** scripsit O. A. Danielsson. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard [1], dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister [2].

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte Fίκοσι, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Fει (osk. *svaí* — Hés. βαῖκαν'... Κρῆτες, = ἐάν?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εὐ-εργέτην [3] qui est dans la même situation qu'ici le mot εἴκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΛΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher ; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de κατaλλάσση M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de ἰν δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἴνδαμον (= * ἴνζαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnait dans HIEROΘΥΤΕΣ un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

---

1. *Bull Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.
2. *Ber. ü. d. Verh. d. k. sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. (juillet 1889).
3. Par exemple S. G. D. I., 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘYTAN (ligne 5) et HIEROΘYTEΣ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en ἱεροθύτας, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un -ᾱ- panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par -α- et l'autre par -η- ; — ou bien ἱεροθυτές signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘYTAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas τὸν ἱεροθύταν acc. sg., mais τῶν ἱεροθυτᾶν gén. pl., dépendant de ὅτι ἂν ἀσκηθὲς ᾖ.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par τὸν ἱερῆν, qui est incontestablement le sujet de νέμεν, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘYTAN νέμεν de la même manière. Mais si TON HIEROΘYTAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au ἱερῆς à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de ἐσπερᾶσαι ne peut pas être le même que celui de λέγῃ, à savoir ἱεροθυτές, et le sujet de νέμεν est le même que celui de ἐσπερᾶσαι, ce n'est donc pas TON HIEROΘYTAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du ἱερῆς, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas ὡς, mais ὅς (= ὅς), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίση (§ 6), le mot δῶμα désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias [1], rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de κελε[ύθ]ω et de ὀφλὲ[ν ἀν]τὶ Fεκάσταυ (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH.

---

319. — **Epigraphica** scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard [1], dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister [2].

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte Fίκοσι, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide ; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Fει (osk. *svai* — Hés. βαῖκαν· ... Κρῆτες, = ἐάν ?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εὐ-εργέτην [3] qui est dans la même situation qu'ici le mot εἴκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΛΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher ; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de καταλλάσσῃ M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de ἰν δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἴνδαμον (= * ἴνζαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnait dans ΗΙΕΡΟΘΥΤΕΣ un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

---

1. *Bull. Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.

2. *Ber. ü. d. Verh. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. (juillet 1889).

3. Par exemple S. G. D. I., 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘΥΤAN (ligne 5) et HIEROΘΥΤΕΣ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en ἱεροθύτας, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un -ᾱ- panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par -α- et l'autre par -η- ; — ou bien ἱεροθυτές signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘΥΤAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas τὸν ἱεροθύταν acc. sg., mais τῶν ἱεροθυτᾶν gén. pl., dépendant de ὅτι ἂν ἀσκηθὲς ᾖ.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par τὸν ἱερήν, qui est incontestablement le sujet de νέμεν, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘΥΤAN νέμεν de la même manière. Mais si TON HIEROΘΥΤAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au ἱερής à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de ἐσπεράσαι ne peut pas être le même que celui de λέγῃ, à savoir ἱεροθυτές, et le sujet de νέμεν est le même que celui de ἐσπεράσαι, ce n'est donc pas TON HIEROΘΥΤAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du ἱερής, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas ὡς, mais ὅς (= ὅς), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίσῃ (§ 6), le mot δῶμα désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias [1], rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de κελε[ύθ]ω et de ὀφλε̃[ν ἀν]τὶ Ϝεκάσταυ (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH.

---

319. — **Epigraphica** scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard [1], dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister [2].

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte Fίκοσι, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide ; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Fει (osk. *svai* — Hés. βαῖκαν ... Κρῆτες, = ἐάν ?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εὐ-εργέτην [3] qui est dans la même situation qu'ici le mot εἴκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΛΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher ; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de καταλλάσσῃ M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de ἐν δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἔνδαμον (= * ἔνζαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnait dans ΗΙΕΡΟΘΥΤΕΣ un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

---

1. *Bull. Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.
2. *Ber. ü. d. Verh. d. k. sächs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. (juillet 1889).
3. Par exemple S. G. D. I., 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou **TON HIEROΘYTAN** (ligne 5) et **HIEROΘYTEΣ** (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en ἱεροθύτας, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un -ᾱ- panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par -α- et l'autre par -η- ; — ou bien ἱεροθυτές signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors **TON HIEROΘYTAN** désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas τὸν ἱεροθύταν acc. sg., mais τῶν ἱεροθυτᾶν gén. pl., dépendant de ὅτι ἂν ἀσκηθὲς ᾖ.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par τὸν ἱερῆν, qui est incontestablement le sujet de νέμεν, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième **TON HIEROΘYTAN** νέμεν de la même manière. Mais si **TON HIEROΘYTAN** est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au ἱερῆς à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de ἐσπερᾶσαι ne peut pas être le même que celui de λέγῃ, à savoir ἱεροθυτές, et le sujet de νέμεν est le même que celui de ἐσπερᾶσαι, ce n'est donc pas **TON HIEROΘYTAN**. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du ἱερῆς, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas ὡς, mais ὅς (= ὅς), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίσῃ (§ 6), le mot δῶμα désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias [1], rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de κελε[ύθ]ω et de ὀφλὲ[ν ἀν]τὶ Ϝεκάσταυ (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

παραμαξεύη le préfixe παρ- dont le second rend parfaitement compte. — A partir de cet endroit, le texte est tellement mutilé qu'il ne peut plus être question de le rétablir avec certitude. La conjecture de M. D., πάντα, [τά δ'ἄλλα τ]ὸς δαμιοργό[ς ⁝⁝] est du moins remarquablement ingénieuse et peut fort bien être admise. Pour le reste, il faut espérer la découverte de nouveaux monumeuts qui nous permettent de retrouver les parents de ΛΕΥΤΟΝ et d'éclaircir les autres obscurités que ce texte présente encore.

En attendant, M. Danielsson a le grand mérite d'avoir fait notablement avancer l'interprétation d'un document qui apporte à la science, pour ce qui concerne le dialecte arcadien, un certain nombre de formes et de mots que nous ne connaissions pas encore, et pour le grec en général un -F- intérieur (κάταρϜον) qu'un éminent linguiste [1] avait restitué par conjecture, mais qui attendait encore une confirmation historique.

Maurice Grammont.

---

320. — H. Pirenne. **La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai.** Bruxelles, Hayez, 1890. In-8, 42 p.

Étude très sagace et pénétrante. M. Pirenne esquisse d'abord, d'après le général Kœhler, dont il regarde le récit comme « définitif », la physionomie réelle de la bataille de Courtrai. Puis il montre comment se sont formées sur cette bataille deux traditions nettement distinctes : la version flamande et la version française. La première apparaît dans trois sources : les *Annales Gandenses* (relation encore strictement historique, quoique *tendancieuse)*; le *Spiegel historiael* de van Welthem (narration vivante, pittoresque, mais légendaire), la *Genealogia comitum Flandriae*, écrite au monastère de Clairmarais (également légendaire). La version française n'offre qu'une seule source qui contienne le récit historique de l'évènement : la continuation de la Chronique de Guillaume de Nangis ; elle donne « en quelques lignes très sèches, très précises, le dessin fidèle du combat ». Mais Guiart, Geoffroi de Paris, l'auteur de la guerre entre Philippe-le-Bel et Guy de Dampierre, le bourgeois de Valenciennes dénaturent les faits. Ce fut la version française qui se répandit en Europe (chroniques d'Ottokar et de Jean de Winterthur, récit de Villani); elle finit même par s'introduire en Flandre et par y supplanter la tradition nationale ; que de gens croient encore aujourd'hui que les Flamands ont dû leur victoire aux fossés qui protégeaient leur front de bataille et où vint s'engloutir la chevalerie!

C.

---

1. Wackernagel, K. Z. XXV, 262.

321. — **Bulletin de la Société historique de Compiègne,** t. VII. 1 vol. in-8, 325 pages, 5 planches. Compiègne, Lefebvre, 1888.

La Société historique de Compiègne figure assurément, parmi les sociétés d'érudition du Nord de la France, comme l'une des plus actives et des plus sérieuses. Fondée en 1869, elle en est arrivée aujourd'hui au VII[e] volume de son *Bulletin*. Ce dernier volume, récemment paru, renferme plusieurs mémoires intéressants sur lesquels il n'est pas inutile d'attirer l'attention. Le plus étendu et aussi le plus important est le Mémoire de M. l'abbé Morel sur les *Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*[1]. Ce travail, qui occupe 160 pages du *Bulletin,* présente à lui seul la matière d'un véritable ouvrage. On sait que, depuis quelques années, les études sur l'histoire de l'enseignement dans l'ancienne France sont tout particulièrement en faveur. Les sociétés locales, en première ligne, se sont portées avec la plus grande et la plus louable activité vers les recherches de ce genre. De nombreuses dissertations ont été mises au jour, sur cet attrayant sujet, dans la plupart des publications régionales ou locales de notre pays. Il faut reconnaître, en toute justice, que des résultats très appréciables ont été obtenus grâce à ce mouvement. Personne évidemment ne peut songer à s'en plaindre. Seulement, comme un certain nombre de ces sociétés (il n'est pas téméraire, je crois, de l'affirmer) professent pour l'ancien état de choses des sympathies marquées, en même temps qu'un assez vif désir de dénigrer les institutions actuelles, il en est résulté que la plupart de ces dissertations ont pris un tour tout particulier. Louangeuses à l'excès pour le passé, elles se sont attachées à démontrer que notre siècle n'avait rien innové, qu'il n'avait fait que reconstruire à grand'peine et à grand fracas ce que les siècles précédents avaient fondé solidement et sans bruit, bref que la Révolution n'avait servi qu'à détruire et que l'œuvre, si vaillamment poursuivie par la troisième République, n'était qu'une reconstitution coûteuse et pénible de l'œuvre anéantie par la première.

Telle est, en substance, la thèse qu'exposent la majeure partie de ces travaux, avec une très sérieuse conviction, à grand renfort de textes et de citations érudites. Il y aurait assurément une curieuse étude de critique à entreprendre sur l'ensemble de ces mémoires et sur leurs communes tendances. Il en résulterait des observations aussi piquantes qu'inattendues sur les méthodes et les procédés de démonstration suivis dans la plupart de ces apologies[2]. Mais la tâche serait trop vaste pour

1. Il faut signaler en outre d'intéressants mémoires de M. de Marsy, une curieuse étude de M. Alexandre Sorel sur les séjours de Jeanne d'Arc à Compiègne et les maisons où elle a logé en 1429 et 1430, etc.

2. Je ne crois pas qu'il soit possible de constater nulle part aussi nettement que dans les travaux de ce genre les excès auxquels peuvent conduire le parti pris, l'absence de réflexion et l'interprétation littérale des textes. On en pourrait donner d'étranges exemples. Je citerai seulement celui-ci : pour démontrer que les évêques d'un diocèse de Picardie ont témoigné constamment la plus vive sollicitude pour les choses de l'enseignement, l'un de ces érudits locaux cite gravement un mandement

être entreprise ici. Il est seulement permis de s'étonner que des assertions aussi contestables aient rencontré autant de créance dans le monde savant et que les conclusions d'ordre général qui s'en dégagent aient été admises avec une pareille facilité, comme si cette vaste et minutieuse enquête avait été conduite partout avec une méthode rigoureuse et une constante impartialité.

Le mémoire de M. M., tout en présentant de sérieuses qualités d'érudition que n'ont pas toujours les travaux de ce genre, offre cependant quelques-uns des défauts que je viens de signaler. Faisons tout de suite la part des éloges avant d'en venir aux critiques. La somme des faits réunis est véritablement considérable. Ce travail est le fruit de longues et persévérantes recherches. L'information est consciencieuse, bien qu'elle n'ait pas épuisé la matière, mais elle est en somme tout à fait suffisante. De plus, un certain nombre d'inexactitudes mises à part, les textes sont en général corrects, les sources précises et sûres. C'est là un mérite très appréciable. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas mis assez d'art dans la composition et de n'avoir pas coordonné suffisamment ses matériaux. Tout cela est vraiment un peu sec, parfois même indigeste. Il y a trop de divisions. Il eût mieux valu grouper pour chaque ville l'ensemble des données relatives à un même ordre d'enseignement, au lieu de les répartir suivant les différents établissements. L'ouvrage comprend trois grandes parties : les Ecoles avant l'an 1100; les Grandes Ecoles depuis le XIe siècle; les écoles élémentaires. Ce dernier groupe se divise lui-même en deux subdivisions : les Écoles paroissiales et les Écoles de congrégations. Quelques pièces justificatives intéressantes et bien choisies terminent le mémoire.

La première partie est très courte, mais elle donne lieu cependant à plusieurs observations. M. M. affirme qu'il existait au Ve siècle de grandes écoles à Vermand et à Tournai et une école paroissiale à Salency. Passe pour la petite école de Salency, dont M. M. nous prouve l'existence à l'aide d'un seul mot cité à propos de tout autre chose dans la vie de saint Médard, écrite par le poète Fortunat, près d'un siècle et demi plus tard, à Poitiers. Mais pour Vermand et Tournai, l'objection est plus grave : le seul texte cité par l'auteur à l'appui de sa démonstration est extrait de la vie de saint Médard par Ratbod II, évêque de Noyon. Or, cette vie a été écrite en réalité au XIIe siècle. M. M., par suite d'une confusion qu'un érudit de sa valeur aurait dû éviter, l'attribue à Ratbod Ier (989-997), mais c'est là une grave erreur. Ainsi la preuve du fait avancé pour ce qui concerne les écoles au Ve siècle repose uni-

de la fin du XVIIIe siècle, à côté d'un texte hagiographique du XIIe siècle s'appliquant à un saint du VIe (!) et de ces deux textes ainsi rapprochés, il tire les conclusions les plus enthousiastes en faveur de la sollicitude épiscopale. A coup sûr, de pareilles sottises sont l'exception, mais, dans bien d'autres cas, le procédé, quoique moins choquant et moins cynique est exactement le même. Il faut avouer d'autre part que les exagérations commises en sens contraire et les attaques systématiques contre le passé justifient trop souvent d'aussi puériles réponses.

quement sur quelques mots pris dans un texte hagiographique du xIIe siècle. Je n'insiste pas. Plus loin, à la page suivante (p. 43), M. M. affirme que « la présence d'enfants de chœur parmi les signataires d'un contrat (du xe siècle) prouve que les enfants savaient écrire et sans nul doute lire ». Il n'est pas un médiéviste familiarisé avec l'étude des souscriptions de chartes qui puisse prendre au sérieux cet argument. Si tous les gens dont on retrouve les noms mentionnés au bas des actes avaient su lire, on pourrait alors soutenir que le moyen âge tout entier n'a pas eu un seul illettré. Voilà comment M. M. démontre l'existence de « ces foyers de lumière et de vertu qui jouirent dans tous les temps d'une réputation justement méritée ».

Les deux autres parties sont meilleures. Seulement là encore on constate à regret des vices de méthode non moins choquants. Il existe pour l'histoire de l'enseignement dans le pays picard, dans la seconde moitié du xIe siècle et au commencement du xIIe, un texte capital, c'est celui de Guibert de Nogent [1]. Or, ce texte si curieux, unique à tout point de vue, qui s'applique à la région même qu'étudie M. M., ce texte qui donne des détails si précis, détails lamentables, il est vrai, sur l'état misérable de l'instruction et la monstrueuse ignorance des maîtres, M. M. ne le cite nulle part. Est-ce là, je le demande, la saine et scrupuleuse méthode historique? Plus loin, p. 54 et suiv., comment l'auteur ne voit-il pas que l'enquête relative aux charges de l'écolâtre de Noyon, enquête dont il proclame l'importance, ne prouve absolument rien. Les minutieuses dépositions qui se trouvent rapportées dans cette pièce, non seulement ne fournissent aucune donnée sur les études proprement dites, mais sont en outre d'une rare ineptie. Les § 2 et 3 du chapitre II sont, sous le rapport des renseignements, les moins contestables du mémoire [2]. Seulement, là comme ailleurs, M. M. manque d'érudition générale. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'était l'enseignement durant la période qui précéda la Renaissance ni des changements décisifs réalisés par cette dernière. Les termes dont il use pour célébrer les fondations de Jean Standonc [3] indiquent qu'il ignore complètement ce que furent Montaigu et les collèges du même genre, leur saleté infecte, la sottise et la brutalité des maîtres qui y enseignaient. La réforme pédagogique réalisée à ce moment par certains professeurs lui échappe totalement. La dernière partie aurait pu être développée davantage. Telle quelle cependant, elle renferme d'intéressantes indications [4].

Ce n'est point d'ailleurs sur la substance même du travail de M. M.

---

1. Guibert de Nogent. Edit. d'Achery. p. 460 et 461.

2. Il y aurait cependant plus d'une remarque de détail à y faire, par exemple des identifications de noms bizarres. Laurent de Médont pour traduire *Laurentum de Medunta*. La liste donnée page 111 renferme bien des lacunes, pendant qu'on y voit figurer des gens sans aucune valeur, etc.

3. Pourquoi orthographier ce nom, contrairement à l'usage?

4. P. 125. Toute l'histoire du calligraphe est puérile, et la conclusion qu'en tire M. M. l'est encore davantage.

que portent nos critiques, mais bien plutôt sur les conclusions qu'il s'efforce de tirer à chaque pas des plus petits faits et sur les préoccupations auxquelles il obéit. Il triomphe de la moindre mention qu'il rencontre d'un enseignement quelconque organisé par l'Église, sans songer que cet enseignement avait le plus souvent pour but unique de former des enfants de chœur ou de jeunes clercs capables de lire et de chanter les offices. Que d'écoles où les lettres n'étaient que les humbles servantes du culte, des auxiliaires de la liturgie! Il faut éviter de jouer sur les mots. Certes, il n'est pas impossible de démontrer que nos pères n'ont pas été les ignorants que l'on croit, que les siècles qui nous ont précédés ont apporté eux aussi leur contingent d'efforts en faveur de l'enseignement, que l'Église a eu un rôle plus noble, plus humain que celui qu'on lui attribue, mais il faudrait démontrer tout cela d'une autre manière, avec une méthode plus saine, avec moins de passion et plus de mesure, en sachant reconnaître les faiblesses et les lacunes, bref en faisant œuvre de science et non plus de parti. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; or, M. Morel veut trop prouver.

A. Lefranc.

Quellen zur Schweizer Geschichte hrsg. von der allgem. geschichtsforsch. Gesellschaft der Schweiz. Basel. Schneider. In-8.

322. — Die æltesten Urkunden von Allerheiligen in Schaffhausen, Rheinau und Muri, hrsgb. von F. L. Baumann, G. Meyer von Knonau und P. Martin Kiem. 1883. v, 218, 98 et 206 p. 3 cartes. 10 mark 20 (III[er] Band).

323. — **Conradi Türst**, de situ confœderatorum descriptio ; **Balci** descriptio Helvetiæ ; **Felicis Fabri**, descriptio Sveviæ ; Joh. **Stumpf**, Reisebericht von 1544. 1884. 372 p. 1 carte 7 mark 20 (VI[er] Band).

324. — **Ulrici Campelli** Rætiæ alpestris topographica descriptio, hrsgb. von C. J. Kind. 1884. xvi et 448 p. 8 mark 60 (VII[er] Band).

325. — **Ulrici Campelli** Historia raetica. Tomus I, hrsg. von Plac. Plattner. 1887. vi et 724 p. 13 mark 60 (VIII[er] Band).

La Société générale d'histoire suisse poursuit avec succès la publication des *Quellen zur Schweizer Geschichte;* depuis que la *Revue critique* a annoncé les tomes III et IV [1], quatre autres volumes ont paru.

Le tome III, dont la seconde partie n'a été publiée qu'après le tome V, contient des documents relatifs à trois couvents de la Suisse, celui de Allerheiligen de Schaffhouse, celui de Rheinau et celui de Muri. L'abbaye de Allerheiligen avait des archives remarquables ; elles sont maintenant dispersées ; M. Baumann a entrepris de publier toutes les chartes qu'elles contenaient, jusqu'à l'année 1150. Il a réuni 72 pièces, pour la plupart déjà connues, mais qu'il a rééditées avec soin, les faisant suivre de notes explicatives et de commentaires portant sur la diplomatique et sur l'histoire. Une trentaine de ces documents émanent des chancelleries impériale ou papale ; les autres sont des actes privés du xi[e] et du xii[e] siècle dont beaucoup sont originaux et qui constituent une série

1. Numéros du 3 octobre 1881 et du 8 janvier 1883.

précieuse pour l'histoire politique et administrative et pour la topographie du duché de Souabe, ainsi que pour la diplomatique de cette époque. M. Baumann a joint aux chartes de l'abbaye un terrier inédit du milieu du XIII[e] siècle et un certain nombre de notes historiques, en partie inédites, relatives au couvent et rédigées à Schaffhouse ou ailleurs. M. Meyer de Knonau a publié d'une façon tout analogue le cartulaire de Rheinau; ce cartulaire date dans son ensemble du second quart du XII[e] siècle; les chartes qu'il contient, publiées déjà au siècle dernier, sont comprises entre les années 841 et 1125. M. Meyer de Knonau a eu soin de copier les pièces originales, toutes les fois qu'il les a retrouvées, et de ne suivre le cartulaire que lorsqu'il avait ce texte seul sous la main, ce qui a été malheureusement le cas le plus fréquent; il a joint au cartulaire un nécrologe du monastère. Enfin, c'est M. Martin Kiem qui a publié les *Acta Murensia*, un des écrits les plus consultés et les plus discutés du moyen âge. Ils avaient été composés dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, pour donner une idée nette aux religieux de Muri des origines de leur couvent, de ses droits, de ses biens et de l'apparentage de ses fondateurs. Ces fondateurs étant les Habsbourg, les généalogistes, depuis le XVI[e] siècle, se sont emparés de ces documents, les ont commentés et en ont le plus souvent tordu ou forcé le sens, chacun espérant y trouver des preuves à l'appui de sa thèse. L'importance qu'ils attachaient à ces *Acta* était pleinement justifiée, puisque, de nos jours, ils sont encore la source la plus importante à consulter sur la filiation des premiers Habsbourg. M. Kiem les a fait suivre d'un nécrologe d'Hermetswil qui complète sur plusieurs points cette généalogie et il a réédité quelques chartes et lettres relatives à Muri ; malheureusement les actes de ce monastère sont très rares, ses archives ayant été détruites par le feu en 1300. Ce volume est accompagné de trois cartes destinées à figu rer les biens des trois couvents ; chaque collection de documents est suivie d'une postface *(Nachwort)* et d'un index alphabétique.

Après ce volume documentaire, voici deux volumes contenant des descriptions de la Suisse. Le tome VI s'ouvre par l'une des plus anciennes que nous possédions : elle a été écrite dans les années 1495 à 1497, en latin d'abord, puis en allemand, par un médecin zurichois, Conrad Türst, dont la biographie n'est que très imparfaitement connue. Son *De situ Confœderatorum descriptio* est accompagné d'une carte remarquable pour le temps où elle a été dressée et dont on nous donne un fac-simile. Cette description, éditée par MM. Georges de Wyss et Hermann Wartmann, est suivie d'une autre écrite, peu après 1499, par un Milanais nommé Balci ; elle fournit un curieux témoignage de l'impression que faisait sur un étranger la Confédération à une époque où elle jouissait d'un si grand renom auprès de ses voisins ; nous en devons la publication à M. A. Bernoulli. Vient après le travail d'un Zurichois, Félix Schmid. Ce Schmid ou Fabri avait été deux fois en Terre-Sainte, et il nous a laissé, de ses pérégrinations, des récits qui lui assignent une

place honorable parmi les écrivains de voyages du xve siècle. A son retour, il écrivit une *Descriptio Sueviae* de laquelle M. Hermann Escher a extrait et publié tout ce qui concernait la Suisse. L'ouvrage de Fabri ne répond pas exactement au titre; il commence, il est vrai, par un traité géographique; mais, peu à peu, l'auteur est entraîné par son sujet; l'histoire des Habsbourg prend une place toujours grande, et les luttes de cette maison avec les Confédérés finissent par devenir le centre de sa narration. Les sympathies de Fabri, et on nous explique très bien pourquoi, sont tout autrichiennes: son récit, dont la première rédaction a été terminée vers 1488 ou 1489, est trop partial, les sources auxquelles il a puisé sont trop peu sûres et trop peu originales pour qu'on puisse espérer trouver dans son travail des données historiques nouvelles; mais il est intéressant parce qu'il nous fait connaître l'état des esprits à cette époque; ses tableaux sont inexacts, la perspective en est fautive : ce sont néanmoins autant d'illustrations qui ont leur prix. Ce volume se termine par le récit du voyage en Valais que le chroniqueur Stumpf fit en 1544; ce voyage est curieux tant au point de vue géographique que par les notes historiques que le savant Zurichois accumule chemin faisant.

Le VIIe volume des *Quellen* contient une description de la Rhétie par Ulrich Campell. Elle n'est que le livre premier d'une *Historia Raetica* du même auteur dont une partie a déjà paru dans le tome VIII des *Quellen*. Il nous paraît préférable d'attendre, pour parler de cette description, que l'œuvre de Campell soit entièrement éditée; on pourra la juger alors dans son ensemble et nous y reviendrons.

La publication des *Sources pour l'histoire suisse* est maintenant assez avancée pour qu'on puisse dire quelques mots du plan suivi. Elle est restée fidèle à un programme fixé dès le début et dont voici les points essentiels : 1° Les *Quellen zur Schweizer Geschichte* contiennent des matériaux narratifs, descriptifs ou documentaires, tels que chroniques, curiosités, lettres, chartes, régestes; 2° chaque volume doit être homogène, c'est-à-dire ne doit contenir que des sources de même nature, des chroniques ou des chartes, et encore ces chroniques ou ces chartes contenues dans le même volume doivent-elles avoir trait à la même époque ou au même sujet; 3° chaque chronique ou collection de textes doit être accompagnée d'une préface qui donne les renseignements nécessaires sur son origine, sa valeur, sur le texte original et la manière dont il a été reproduit; 4° chaque volume doit contenir un index des noms de lieux et de personnes. Cette collection des *Quellen*, commencée en 1877, renferme déjà trois volumes de chroniques (tomes I, VIII, IX à paraître), un volume de chartes (tome III), trois volumes d'histoire et de documents diplomatiques du xviie siècle (tomes II, IV et V), deux volumes de descriptions de la Suisse ou de quelqu'une de ses parties (tomes VI et VII). Les éditions sont excellentes. Peut-être y aurait-il quelques restrictions à faire au point de vue de l'ordonnance matérielle de certains volumes. Pourquoi, par exemple, l'emploi si fréquent de la postface

(Nachwort)? Cet emploi, qui n'a pas même le mérite de pouvoir être constant, rompt l'uniformité de la série. De plus petits détails pourraient encore étonner; mais il vaut mieux ne pas s'y arrêter et ne pas porter un jugement entaché de mesquinerie sur une entreprise utile et bien menée.

Édouard FAVRE.

---

326. — **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri** raccolte ed ordinate cronologicamente con note storiche, bibliografiche e biografiche da Carlo DEL BALZO. Vol. I. Rome, Forzani, 1888, in-8 de xv-669. Prix : 12 fr. (Edition de 500 ex. numér.)

Je dirais mieux ma pensée sur le travail considérable entrepris par M. Del Balzo, si l'œuvre était plus avancée et si on voyait plus complètement les services qu'elle est appelée à rendre. Le premier volume permet cependant, avec la préface qui l'introduit, de prendre une idée du but de l'auteur. Boccace, dans sa *Vie de Dante*, raconte qu'à la mort du « divin poète », à Ravenne, ses confrères de la Romagne composèrent beaucoup de vers pour son tombeau, les uns dans un sentiment d'admiration, les autres pour faire leur cour à Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, qui avait résolu de lui élever un monument. L'épitaphe ne fut point gravée, et tous ces vers, sauf ceux de Giovanni del Virgilio, furent perdus. La série devait en être considérable; mais ne les regrettons pas trop : M. Del B. tresse, en l'honneur du poète, une couronne de fleurs plus riche et de couleurs moins monotones. Tous les poètes qui ont parlé de Dante sont appelés à y contribuer, et comme l'auteur veut faire une collection complète, il descendra jusqu'à nos jours et donnera toutes les œuvres, sans se préoccuper du choix qu'y pourra faire la postérité au point de vue du mérite littéraire. Dans un pareil ouvrage, où l'ordre chronologique doit être suivi, les premiers volumes seuls ont un réel intérêt pour l'érudition. C'est ainsi qu'on trouvera avec plaisir, dans celui qui nous occupe, une série de pièces qui ont une importance considérable pour la biographie de Dante ou pour l'histoire de son œuvre. Plusieurs sont très connues, mais la plupart sont dispersées en des ouvrages différents et d'un accès parfois difficile. La collection s'ouvre naturellement par les sonnets adressés à Dante par Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia, Dante da Maiano, en réponse au premier sonnet de la *Vita nuova;* suivent les autres correspondances poétiques de Dante, les vers composés contre lui de son vivant, les sonnets, canzones, vers latins inspirés par sa mort, les parties de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli dirigées contre Dante, le célèbre *Capitolo* de Bosone da Gubbio, celui de Jacopo Alighieri, l'explication poétique de l'*Inferno* par Fra Guido de Pise, etc. Un des plus curieux morceaux est le texte hébreu, transcrit en caractères latins, d'un grand ouvrage en prose rimée d'un illustre écrivain juif, né à Rome en 1265, Immanuel ben Salomo

(Manoel Giudeo); l'auteur a connu Dante personnellement et son poème sur l'enfer et le paradis, qui a été composé au plus tard en 1332, se trouve être, par ordre de date, la première imitation de la *Divine Comédie*. J'aurais, pour ma part, dispensé M. Del B. de l'édition intégrale des traductions anglaises, allemandes, hongroises de certains des morceaux publiés ; ces traductions sont en vers, et, à ce titre, rentraient dans son cadre; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'elles tiennent beaucoup de place. Un titre courant varié eût mis de la clarté dans la lecture. Les textes sont d'ailleurs publiés avec beaucoup de soin, et lorsqu'il y a lieu, sous forme critique. L'éditeur s'est fait aider, toutes les fois que sa compétence spéciale a été dépassée. Les notes historiques, biographiques, bibliographiques, sont extrêmement abondantes; plusieurs sont de véritables dissertations d'une grande utilité et d'une information très étendue [1].

— Le second volume des *Poesie di mille autori* paraît au moment où me parviennent les épreuves de ce compte-rendu [2]. L'encombrement des traductions inutiles y est moindre. On y trouve encore quelques hors-d'œuvre; n'y a-t-il pas, par exemple, dix pages perdues, à donner, à propos du sonnet où Pétrarque nomme Dante, le résumé chronologique de la vie de Pétrarque par Ferrazi? Tous les lecteurs de M. Del Balzo possèdent le *Manuale dantesco*, et la seule excuse de la réimpression de ce long morceau eût été de le compléter et d'en corriger les erreurs. D'ailleurs, le volume n'est pas moins riche que le précédent. On y trouve d'abord la traduction en tierces-rimes du poème hébreu cité plus haut, traduction due à S. Seppilli; puis viennent tous les témoignages poétiques se rapportant à Dante, qui vont de l'année 1335 à l'année 1390, mentions latines et italiennes dans Boccace, Pétrarque, Antonio da Ferrara, Franco Sacchetti, Antonio Pucci, Benvenuto da Imola, Chaucer et beaucoup d'autres auteurs moins connus. Une grande partie du volume, faisant exactement 200 pages, est occupée par l'important poème anonyme de la *Léandréide*, dont on trouvera ici pour la première fois le texte intégral, publié d'après un manuscrit de Venise. Les notices sont de valeur inégale; celle de Benvenuto da Imola est très complète, très au courant des travaux récents ; il n'en est pas de même de celle de Boccace ni des pages sur le Dante *Vat. 3199*. Malgré ces réserves et celles qui précèdent, le travail de M. Del Balzo n'en reste pas moins une œuvre importante et d'un très grand intérêt bibliographique et littéraire. Plus tard, de bons index, largement conçus et destinés à orienter le lecteur dans la masse des renseignements réunis, ajouteront beaucoup à la valeur de l'ouvrage.

P. DE NOLHAC.

1. Je regrette que M. Del B. ait cru devoir louer un admirable sonnet de Dante, qu'il dit à juste titre « le plus beau sonnet d'amour du Parnasse italien, » au moyen d'un mot méprisant pour Pétrarque.

2. Il porte la date de 1890 et compte 568 pages. Le vol. III, assure l'éditeur, paraîtra avant la fin de l'année.

327. — **Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France** (1579-1838), par Eugène Plantet. (Paris, Alcan, 2 vol. grand in-8 de LXXV-560 et 619 p.)

Les relations officielles de la France avec Alger datent du 11 février 1534, jour où François Ier délivra des lettres de créance au sieur de La Forest, pour le représenter auprès de Kheïr-ed-Din [1]. A cette ambassade, succéda celle de Jean de Monluc [2], puis la mission politique et militaire de Saint Blancard et de Marillac [3], et, plus tard, celles de d'Aramon, du chevalier d'Albisse, de San Pietro d'Ornano et de M. de Ménillon [4]. Mais les lettres royales qui ont pu être adressées dans ces occasions aux Pachas et aux Sandjiacs d'Alger n'ont pas été retrouvées, non plus que les réponses auxdites lettres [5]. Il en est tout autrement de la correspondance entretenue entre les chefs de l'Odjeac et la France, à partir des dernières années du XVIe siècle; ces relations, nouées à l'origine avec les gouverneurs de Marseille, se poursuivent directement avec la Cour de France à partir de la mission de Sanson Napollon, et sont continuées jusqu'en 1830. Les pièces originales, ou, à leur défaut, les minutes, ont été conservées [6] aux Archives de la Chambre de Commerce de Marseille, à celles de la Marine, des Colonies et du Ministère des affaires étrangères.

C'est dans ces riches dépôts que M. Plantet a réuni les matériaux du bel ouvrage qu'il vient de publier; les lettres sont accompagnées de nombreuses annotations et d'éclaircissements qui en font apprécier la valeur historique, et montrent combien l'auteur s'est pénétré de son sujet.

L'introduction est longue, et on ne le regrette pas; elle forme, à elle seule, un excellent abrégé de l'histoire de la Régence, présenté sous une forme très élégante et très claire. Nous y signalerons, cependant, quelques petites inexactitudes; il n'est pas juste de dire (p. XXVI), que notre pavillon fut *le plus insulté de tous* par les Barbaresques; il le fut, au contraire, moins qu'aucun autre [7]. Le fort l'Empereur n'a pas été cons-

---

1. *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, 255 et suiv.
2. *Id.*, *ibid.*, 327 et suiv.
3. *Id.*, *ibid.*, 340, 371 et suiv.
4. *Id.* t. II, 156, 204, 201, 714. — T. III, 552 et suiv.
5. Il semble cependant presque certain que ces lettres ont existé, entre autres celles par lesquelles Charles IX faisait savoir au Pacha d'Alger que l'Espagne se disposait à l'attaquer (L. c. t. III, 388, 854 et suiv.)
6. A ce sujet, il est bon de dire qu'il a dû y avoir autrefois des pertes importantes dans les Archives de la Chambre de Marseille, qui n'avaient été ni classées ni inventoriées jusqu'au moment où M. O. Teissier se chargea de ce travail et l'accomplit très heureusement. Pour donner une idée des lacunes qui existent, il suffira de dire que la correspondance consulaire d'Alger manque de 1633 à 1654.
7. Les captifs français, au moment où les déprédations furent le plus multipliées contre nous, ne formaient que le vingtième du total des esclaves (1200 environ sur 25000).

truit par Charles V (p. xxvi) [1]; M. Barreau était laïque, et n'a aucun droit à être qualifié de *Père* [2]; les Reïs n'étaient nommés à un grade par personne (p. xix), sauf dans les derniers temps de l'Odjeac; tous ceux qui pouvaient armer en course un bâtiment quelconque étaient des Reïs; le partage des prises (p. xx) a infiniment varié; enfin, la distinction établie entre les Deys et les Pachas-Deys (p. xxiii) n'a pas de raison d'être [3]. Cela dit, il ne nous reste plus qu'à faire des éloges mérités [4]; cette œuvre, pour emprunter les expressions de l'auteur lui-même, *fera connaître un grand nombre de faits ignorés jusqu'à ce jour, d'incidents restés dans l'ombre, de détails rapportés d'une façon inexacte où tout au moins incomplète*. Nous terminerons en disant que l'édition est très soignée, tant pour le choix du papier que pour l'exécution typographique, et que chaque volume est orné d'une belle héliogravure représentant, l'une, la vue cavalière d'Alger au xviie siècle, l'autre, le palais de la Jénina. M. Plantet prépare la publication de la correspondance des Beys de Tunis, des Beys de Tripoli et de l'Empereur du Maroc avec la Cour de France, ainsi que l'histoire des anciennes concessions de la France en Barbarie; tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique du Nord attendront l'apparition de ces nouvelles œuvres avec une impatience justifiée par le mérite de celle dont nous venons de parler.

H. D. de Grammont.

---

328. — **Gœthe-Jahrbuch.** hrsg. von L. Geiger. XI Band. Frankfurt am Main, Litter. Anstalt (Rütten et Lœning), 1890. In-8, x et 276 p. 10 mark.

L'*Annuaire de Gœthe* pour 1890 s'ouvre par trois superbes portraits de Gœthe, de Christiane Vulpius et d'Auguste de Gœthe. Ce sont les

---

1. Charles V campa sur l'emplacement du fort l'Empereur, le 24 octobre 1541, au soir; la tempête commença à neuf heures; on se battit toute la journée du lendemain 25, et la retraite fut décidée le 26 au matin; le temps matériel de la construction d'un fort fait donc défaut. De plus, Haëdo dit formellement que cet ouvrage fut édifié par Hassan-Pacha, en 1545. (V. *Villegaignon*, le *Journal de Vandenesse*, et la *Topografia* de Haëdo).

2. *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. II, p. 186.

3. C'est M. Watbled qui, le premier, a fait cette distinction peu fondée. (*Revue africaine*, t. XVII, p. 438). En fait, ce qui se passa en 1711 (et non en 1710) n'avait rien de nouveau, et Ali Chaouch, en refusant de recevoir le Pacha Charkan Ibrahim, ne fit que suivre l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, qui, comme lui, avaient vu leur rébellion récompensée par le caftan d'investiture; on peut citer Hadj Hussein, en 1686, et Chaban, en 1691. Il n'y eut donc, en réalité, ni innovation, ni révolution.

4. Nous signalerons quelques petites corrections à effectuer dans une nouvelle édition; Gramaye était à Alger en *1619* et non en *1568* (p. xx); — le chef de l'expédition de 1601 était *Jean-André* Doria (p. lxvi); — l'édition du *Massacre des Turcs* est de *1620* et non de *1640* (p. 7); on doit lire *Piou*, et non *Pion* (p. 52); *id.*, le *F.* Dubourdieu, et non le *P.* Dubourdieu (60). — La Croisière de Motheux était *Officier de marine* et non *Religieux* (Table). — A la liste des Pachas, au lieu de *El. Hadj*, lire *El Hadj' Becher ben Ateladja*.

portraits en miniature que fit en 1811, à Weimar, le capitaine Raabe.

La première partie *(Neue Mittheilungen)*, contient : 1° le ghasel de Gœthe sur l'Eilfer sous sa forme première, avec un instructif commentaire de M. K. Burdach ; 2° une pièce de trois strophes attribuée à Gœthe, mais que M. Suphan restitue à Siegmund de Seckendorf ; 3° un épilogue en vers de la *Vasthi* de Gotter, et qui serait peut-être l'œuvre de Gœthe ; 4° la correspondance de Gœthe et du prélat de Diez, 1815-1816 ; 5° des lettres bien intéressantes de Reinhard au chancelier Müller, avec une annotation de M. L. Geiger, et, en appendice, des extraits de lettres de Reinhard à Wessenberg [1] ; 6° l'itinéraire de Gœthe dans son voyage de 1790 en Silésie (reconstitué par M. Zarncke) ; 7° quarante-neuf lettres de Gœthe à divers personnages, deux lettres curieuses de Lavater au poète (1775 et 1781), une lettre de Schiller (11 août 1802), une lettre des parents de Gœthe à Crespel (18 janvier 1777), une lettre de *Frau Rath* à Mme Stock (9 mai 1808).

La deuxième partie *(Abhandlungen)*, renferme quatre études. M. Suphan raconte, d'après un récit manuscrit du comte Maurice de Brühl, une journée de Gœthe à Carlsbad en 1785. M. de Loeper recherche l'origine de quelques-uns des *Sprüche in Prosa*, d'après les manuscrits du poète que possédait Varnhagen. M. Büsgen apprécie les études botaniques de Gœthe. M. H. Dechent fait mieux connaître les *Seelsorger* de la famille Gœthe, Fresenius et Schmidt.

On trouvera dans la troisième partie, comme toujours, des mélanges intéressants (entre autres sur la langue de la Bible, les proverbes, les jeux de mots dans Gœthe, le théâtre de Leipzig à l'époque où le poète suivait dans cette ville les cours de l'Université), une chronique bien informée, une bibliographie à la fois précise et complète, ainsi que le cinquième rapport annuel de la *Gœthe-Gesellschaft*.

A. C.

---

329. — **La Simplification de l'orthographe,** par Louis Havet, professeur au Collège de France. Paris, Hachette. Un vol. in-12, 60 p. Prix : 1 fr.

« Nos chinoiseries d'orthographe coûtent au pays bien plus qu'il ne s'en doute : perte de temps et perte de travail, moindre culture d'un bon nombre de Français, moindre expansion de la langue française. » La chose est très grave, si elle est vraie ; mais n'y a-t-il point là un peu d'exagération ? Pourtant, je le veux bien : abrégeons, simplifions, régularisons l'orthographe ; supprimons dans les mots venus du grec les *th* = θ, les *ch* = χ, les *ph* = φ, les *hy* = υ, et écrivons *autoktone*, *Korografie*, *idrofobie*, *idrocéfale*, etc. Ceux qui savent le grec le reconnaîtront quand même sous ce nouvel affublement, mais ceux qui l'ignorent en seront-ils plus

1. P. 42, le baron *Sezza* doit être le baron Serra (cp. Jonas, *C.G. Kœrner*, p. 258) ; — p. 54, lire dans la citation de Mignet « ouvrait » et non *aurait* ; — p. 61, lire « de » (Broglie) et non *le* ; — p. 261, Firmery et non *Firmey*.

avancés? Ces mots, de quelque façon qu'on les orthographie, seron toujours pour le populaire un assemblage de lettres mystérieux, et il est absolument illusoire de penser que cette prétendue simplification lui sera de quelque utilité. Il y a des réformes qui me paraissent plus rationnelles, plus nécessaires. Ainsi je ne serais pas opposé à ce que l'on supprimât dans beaucoup de mots *très usuels* les lettres inutiles qui sont venues, je ne sais comment les surcharger, et attirer leur physionomie; il y aurait avantage à orthographier *abé, aquiter, atendre, ateler, atirer*, etc. Mais, comme le disait A. Darmesteter, c'est d'une main légère et discrète qu'il faut toucher à la langue écrite, surtout quand cette langue a, comme la nôtre, produit dans sa maturité, une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre. C'est pourquoi les réformateurs sages et modérés, tels que M. Havet, me permettront de proposer à leur méditation ces quelques lignes de Vinet, qui, pour mon compte, m'ont fait beaucoup réfléchir : « La langue est sacrée comme la Société. Elle n'est pas immuable, elle ne peut pas l'être; mais elle ne souffre aucun changement arbitraire et capricieux, aucune violence gratuite, aucune modification individuelle. Dans les changements qu'elle accepte, elle subit sa propre loi, et n'obéit qu'à ses besoins. » Voilà qui me paraît fort bien dit : aussi je trouverai les réformes proposées par M. Havet excellentes le jour où le commun usage qui est le « *jus et norma loquendi* » leur donnera son consentement.

A. Delboulle.

---

330. — **De l'étude des Patois du Haut-Dauphiné,** par l'abbé A. Devaux, chanoine honoraire, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, membre associé de l'Académie delphinale. Grenoble, F. Allier, 1889; in-8, 62 pages.

Cet opuscule est une lecture faite à l'Académie delphinale le 29 mars 1889 : après avoir retracé d'une façon détaillée l'historique des études relatives à la philologie patoise du Dauphiné depuis le xvii[e] siècle jusqu'à nos jours, M. l'abbé Devaux raconte comment il a été amené à s'occuper à son tour de ces questions. Il a limité ses investigations linguistiques à une contrée bien déterminée, celle du Haut-Dauphiné, connue généralement sous le nom de « Terres-Froides », et qui comprend une notable partie de l'arrondissement de la Tour-du-Pin. Il nous promet à brève échéance une étude complète sur la phonétique comparée des patois de cette région, et aussi, semble-t-il, un glossaire qui ne contiendra pas moins de 50 ou 60,000 formes. Ce sera là une contribution considérable à la connaissance des parlers « franco-provençaux », et il faut savoir gré à M. D. de l'avoir entreprise en recueillant les faits sur place, en se mettant au courant des méthodes actuelles et de la notation phonétique usitée dans la *Revue des patois gallo-romans*. Toutefois, si l'auteur veut publier son œuvre dans de bonnes conditions, s'il veut, comme il semble en avoir l'intention, aborder des questions

délicates d'étymologie, trier l'élément indigène de l'élément emprunté, remonter en un mot jusqu'aux transformations du latin vulgaire dans le Dauphiné, ce ne serait plus assez que d'avoir à sa disposition une notation phonétique perfectionnée : il faut encore qu'il possède d'une façon très sûre son « commencement », c'est-à-dire les principes de la philologie romane. Espérons qu'il en est ainsi. — Dans les exemples que, vers la fin du présent opuscule, M. D. cite un peu au hasard, glanant, comme il le dit lui-même, à travers ses notes, on pourrait relever certains détails et quelques expressions qui ne sont point d'une justesse parfaite. Ainsi, pourquoi dire (p. 40) que le fr. *aimer* reproduit le lat. *amare*, puisque cette forme est analogique? Le dauphinois *favóla* (p. 47) serait « un produit provençal » ! M. D. sait bien que le mot provençal est *faula*, seule forme vulgaire possible; il y a bien des chances pour que le mot en question ait été emprunté à l'italien *fàvola*, qui est littéraire, tout comme notre fr. *fable*. La forme *larima* (= lacryma) laisse aussi des doutes. Enfin (même p.) on trouve encore *ténye* (tingere), *ʒúnye* (iungere), et autres analogues cités comme « des infinitifs provençaux avec chute de l'*r* final et recul de l'accent » : provençaux, soit; mais où est ici le recul de l'accent? Il ne faut jamais se hâter non plus de croire qu'on vient de faire une découverte, quelque minime qu'elle soit. « On sait, dit l'auteur (p. 50), que *écrouelle* vient du latin vulgaire *scrofella* pour *scrofula*; mais sait-on que *scrofa* avait le même sens dans le latin vulgaire? Littré l'ignore, et je ne l'ai vu signalé nulle part. » M. D. n'aurait pas écrit ces lignes, s'il avait ouvert *sub verbo* le lexique de Georges [1]. — Ces légères critiques n'empêchent pas d'ailleurs que M. l'abbé Devaux ne fasse une œuvre utile et très méritoire en se livrant à l'étude des patois du Haut-Dauphiné : le livre annoncé dans cette lecture académique ne peut qu'être attendu avec impatience.

E. Bourciez.

---

331. — Karl Kœstlin. **Prolegomena zur Æsthetik.** Tübingen, Fues, 1889, 103 p. in-4.

332. — Hugo Münsterberg. **Beitræge zur experimentellen Psychologie.** I. Fribourg en Br. Mohr. 1889, 188 p. in-8.

I. L'étude de M. Köstlin a un défaut capital, c'est d'être ennuyeuse. Ce n'est pas qu'elle soit vide, mais elle n'est remplie que de choses traditionnelles et connues. Ce n'est pas qu'elle soit démesurément longue, mais les développements se traînent, et ne marchent pas. Décidément l'intellectualisme de la queue hégélienne n'est plus de notre temps, et perd sa peine à se rajeunir.

II. M. H. Münsterberg a de belles qualités, une ardente confiance en lui-même, une science solide, un esprit net et décidé, une aisance remar-

1. On peut encore trouver des exemples plus nombreux de *scrofa* (= scrofula) dans H. Roensch, *Semasiologische Beitræge*, p. 64, et dans Nettleship, *Contributions to latin Lexicography*, p. 584.

quable dans la composition, et une production extraordinairement rapide. Il n'est pas douteux qu'il n'ait devant lui un bel avenir scientifique, s'il sait éviter quelques écueils : la trop grande hâte dans la production qui a failli déjà jouer un méchant tour à sa jeune réputation, la prolixité diffuse à laquelle il paraît être porté, et une tendance un peu juvénile à opposer fortement sa personalité à celle de Wundt, qui fut et reste son maître.

Il nous envoie la première livraison d'une série d'études de psychologie expérimentale, où seront données, sous sa signature unique, les expériences faites à Fribourg par lui-même ou sous sa direction. Il paraîtra environ trois fascicules par an. Celui-ci contient l'esquisse générale d'un programme de psychologie physiologique, et une première étude expérimentale sur l'association des représentations. — La science a évidemment tout à gagner et rien à perdre à cette concurrence toute scientifique faite aux *Philosophische Studien* de M. Wundt.

Lucien Herr.

---

333. — H. Ganier et J. Frœlich, **Voyage aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges.** Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, viii et 508 p.

L'ouvrage comprendra trois volumes : les Vosges septentrionales, les Vosges centrales, les Vosges méridionales. C'est peut-être trop, par le temps qui court, et un seul volume aurait suffi, mais l'éditeur l'a voulu ainsi et nous n'avons qu'à juger le présent tome qui comprend cinq chapitres : de la Queich à la Lauter ; de la Lauter aux vallées du Sauerbach et du Steinbach ; groupe de Niederbronn ; de la Zinsel savernoise à la Mossig ; de la Mossig à la Magel et au Donon. Ce n'est pas une œuvre historique ni un livre d'érudition ; c'est, comme disent les auteurs, une œuvre *vue* ; ils « font plus de pittoresque que d'archéologie » et ne se préoccupent que du récit, de l'anecdote. Il serait aisé de relever de ci de là quelques erreurs, des longueurs, des répétitions ; mais à quoi bon ? Laissons, pour citer encore les deux auteurs, la description et la légende occuper la place principale dans ce *Voyage historique ;* louons la plupart des dessins, des vignettes ; et souhaitons que cette « promenade à coups de crayon d'un bout à l'autre de nos belles montagnes » trouve de nombreux lecteurs.

C.

Lettre de M. Clédat.

Permettez-moi de répondre quelques mots à l'article de M. Paul Lejay sur la reproduction photolithographique du *Catulle* de Saint-Germain-des-Prés.

Entre la page donnée par M. Chatelain dans sa *Paléographie des classiques latins* et la page correspondante de notre reproduction, il y a toute la différence qui sépare l'héliogravure de la photolithographie. Sans doute le premier procédé est bien supérieur, mais il est infiniment plus coûteux.

La question est de savoir si le procédé économique permet d'avoir une reproduction du manuscrit de nature à rendre des services. Il me semble que la réponse n'est pas douteuse. Dans quelques cas il sera utile de se référer au manuscrit lui-même; mais dans beaucoup d'autres la reproduction suffira, et elle permettra toujours pour le moins de faire commodément une étude préalable du texte.

Est-ce à dire que MM. Lumière et moi nous soyons satisfaits de l'exécution de ce volume? Pas le moins du monde; mais grâce à une modification du procédé, qui réduit au strict minimum le rôle de l'imprimeur, MM. Lumière comptent arriver dans les volumes suivants à un résultat bien meilleur.

L. Clédat.

Comme on le voit, M. Clédat est du même avis que moi sur l'imperfection du *Catulle* et sur la nature des services qu'il rendra. M. Em. Thomas a porté un jugement aussi sévère dans une note de son édition (*Avertissement*, p. viii, note 1). Je n'ai rien à ajouter à mon article. Il faudrait savoir si par le procédé photolithographique, mieux surveillé dans son exécution, on peut obtenir des résultats satisfaisants. Les prochains volumes de la collection nous donneront la réponse à cette question.

Paul Lejay.

CHRONIQUE

FRANCE. — La « Revue de philologie française » de M. Clédat adopte les *modifications orthographiques* suivantes (voir la brochure de huit pages in-8°, qu'elle publie, au prix de dix centimes, à la librairie Bouillon): 1° remplacer partout par une *s* l'*x* final muet ou prononcé comme *s* (*caillous, jalous, hébreus*); 2° écrire par un *z* les adjectifs et substantifs numéraux en *zième, zaine*; 3° à l'ind. prés. des verbes en *re, oir, ir*, terminer uniformément par une *s* pure et simple les 1re et 2e personnes, et par un *t* la 3e personne du singulier (*je prens, il prent*); 4° ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter* (*j'appèle*); 5° ne jamais faire l'accord du participe passé quand le complément direct est le pronom *en*, quand le participe est suivi d'un infinitif sans préposition (je les ai *vu* venir), pour le participe de *coûter* et de *valoir*.

— L'*Annuaire de la jeunesse*, que M. H. Vuibert publie à la librairie Nony au prix modique de trois francs (in-12°, 900 p.), renferme dans ses trois parties *Instruction, Écoles spéciales, Carrières et professions* un tableau rapide et complet de notre outillage scolaire et un grand nombre de renseignements de tout genre sur nos grandes écoles, les moyens de s'y préparer et leurs débouchés.

— La librairie Sidot (Nancy, rue Raugraff, 5), publie *Les jetons de l'Hôtel de Ville de Nancy aux* xvie, xviie *et* xviiie *siècles*, descriptions de ces jetons et de quelques autres qui intéressent la même ville, par M. Léopold Quintard. L'ouvrage, gr. in-4° raisin, orné d'un frontispice et de cinq planches en phototypie, se vend 12 francs.

ALLEMAGNE. — La collection des *Deutsche Litteraturdenkmale* du xviiie et du xixe siècle que M. Seuffert publie, avec la collaboration d'autres érudits (Sauer, Muncker, Baechtold, Schmidt, Martin, Minor, Geiger, d'Urlichs, etc.), est désormais éditée, non plus par la librairie Henninger de Heilbronn, mais par la librairie Gœschen, de Stuttgart. Elle compte à l'heure actuelle 32 volumes et se grossira bientôt d'un volume nouveau : les poésies complètes d'Uz.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce les publications suivantes : Kalb, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt*; Sudhaus, éd. des *Volumina rheto-*

rica de Philodème; J.-W. Beck, *Synonyma Ciceronis, adjectae sunt Differentiae sermonum*; Proksch, *Anleitung zur Vorbereitung auf Cæsars Gallischen Krieg*, III; Rud. Hildebrandt, *Gesammelte Aufsætze und Vortræge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterrichte*; W. Vietor et Fr. Dœrr, *Uebungsbuch zum englischen Lesebuch* (*Unterstufe*).

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juillet 1890.

M. d'Arbois de Jubainville annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner le prix et d'en distribuer le montant (1,800 fr.) ainsi : 1,200 fr. à M. Abel Lefranc, pour son *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du* XIII*e siècle*, et 600 fr. à M. Alcius Ledieu, pour l'ensemble de ses publications relatives à la Picardie.

M. Alexandre Bertrand entretient l'Académie des fouilles que dirige, pour le ministère de l'instruction publique, M. J. de Morgan, dans le Linkoran (nord de la Perse, littoral de la Caspienne).

Ces fouilles ont donné les plus heureux résultats. M. de Morgan a constaté, dans la contrée explorée par lui, l'existence d'un grand nombre de sépultures en forme de dolmen. Mais ces dolmens, au lieu de renfermer, comme ceux des pays scandinaves, un mobilier funéraire de pierres polies, appartiennent, les plus anciens à l'âge du bronze pur, les plus récents à l'âge du fer. M. de Morgan croit pouvoir affirmer que le pays était inoccupé quand les constructeurs de ces monuments (qu'il croit être des Aryens) sont venus s'y établir. L'âge de la pierre aurait été inconnu dans le Linkoran.

Plus de treize cents objets ont été recueillis au cours de ces fouilles. Plusieurs caisses, destinées au ministère, sont déjà en route. La vue des objets qu'elles renferment permettra de se faire une idée plus exacte de l'industrie de ces populations primitives des montagnes septentrionales de la Perse.

M. Saglio, reprenant la question de l'existence du chat domestique chez les anciens, débattue dans une précédente séance, met sous les yeux de ses confrères les reproductions de divers monuments où il reconnaît l'image de cet animal, savoir :

1° Des peintures de tombeaux étrusques, où l'on voit des chats dans l'intérieur des habitations, notamment un chat qui, pendant un repas, joue, sous les lits où sont couchés les convives, avec un poulet et une perdrix privée;

2° Deux hydries du Musée britannique, du ve siècle avant notre ère, dont les peintures représentent des chats familiers dans l'intérieur d'une école de musique : l'un est tenu en laisse, un autre est debout sur un escabeau et un jeune homme lui offre un gâteau;

3° Un couvercle peint, du Musée de Berlin, qui représente des souris chassées à la fois par des hommes armés de bâton et par des chats : ceux-ci, rencontrant des jattes, se précipitent pour y boire;

4° Un bas-relief du Musée du Capitole (celui-ci moins ancien que les monuments précédents), où est figuré un chat dressé à danser au son de la lyre.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Ravaisson, continuant la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo, donne des détails sur la façon dont se pratiquaient autrefois dans nos musées les restaurations qui ont défiguré tant de monuments précieux et dont il a enfin fait cesser l'usage au Louvre. En ce qui concerne la Vénus, on n'osa pas la restaurer entièrement, à cause des divergences d'opinion qui s'étaient produites sur la façon d'entendre cette restauration : mais, par des travaux en apparence peu considérables, on la prépara en vue d'un système préconçu de restitution et on en altéra l'aspect assez gravement pour retarder de longtemps la véritable interprétation du monument.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : 1° Labourasse (H.), *Vouthon-Haut et ses seigneurs*; 2° Vimont (Eugène), *Histoire du collège de Rabodanges*; — par M. Delisle : 1° Thierry-Poux (Olgar), *Premiers Monuments de l'imprimerie en France au* XV*e siècle*; 2° Tourneux (Maurice), *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, tome I; 3° Colin (Germain), *Poésies*, publiées par Joseph Denais; — par M. Ravaisson : *Les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Ch. Ravaisson-Mollien, 5e fascicule; — par M. Georges Perrot : Diehl (Ch.), *Excursions archéologiques en Grèce*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 28 juillet — 1890

334. — **Die Sprachschœpfung.** Versuch einer Embryologie der menschlichen Sprache, von Theodor CURTI. Würzburg, A. Stuber, 1890. In-8, 74 pp. Prix : 1 mk. 50.

On remarquera, dans le nouvel ouvrage de M. Curti, maints aperçus ingénieux, notamment sur le langage des animaux, maints rapprochements intéressants, sinon convaincants, et une classification fort méthodique de ce qu'il nomme les « *Urwörter* », premiers embryons du langage humain. Mais, puisque le malentendu persiste entre ceux qui proscrivent le problème de l'origine du langage et ceux qui s'obstinent à en chercher la solution dans les mots et les soi-disant « racines » des langues historiquement connues, puisque, malgré tout ce qu'on a dit et écrit, l'on n'entrevoit pas encore la formule de synthèse supérieure qui conciliera les positivistes et les idéologues de la linguistique, il faut se borner à signaler le livre à l'attention de ceux-ci, en prévenant les autres qu'il ne paraît pas de nature à les convertir.

V. H.

---

335. — **The Vowel System of the Ionic Dialect,** by Herbert Weir SMYTH, Ph. D. Extracted from the Transactions of the American Philological Association. (Strasbourg, Trübner, 1890). In-8, 138 pp.

Tous les linguistes, et particulièrement tous les hellénistes qui s'intéressent au progrès des études dialectologiques, connaissent le nom de M. H. W. Smyth, et il est désormais superflu de faire l'éloge de sa méthode et de la valeur scientifique de ses travaux. Ce qu'il entreprend aujourd'hui, c'est l'analyse statistique et raisonnée du vocalisme ionien, œuvre plus ardue qu'il ne semble de prime abord. Ainsi qu'il le fait remarquer au début, le dialecte ionien est encore bien peu connu, eu égard à son importance historique et littéraire et aux monuments qu'il a lais-

sés : longtemps on a vécu sur l'idée que, quand on changeait les α en η et qu'on résolvait toutes les contractions, on faisait de l'ionien, à peu près comme on pourrait faire du picard en remplaçant partout *ch* français par *k* et *c* sifflant français par *ch*. L'état déplorable dans lequel nous sont parvenus les divers manuscrits d'Hérodote, successivement corrigés par des scribes qui les adaptaient à leur langue ou les « hyperionisaient » à leur plaisir, n'était pas de nature à rectifier cette vue sommaire, et même la découverte de nombreuses inscriptions n'apportait qu'un faible adjuvant à la reconstitution définitive du texte ; car, à supposer que la langue d'Hérodote ne fût contaminée (κεκρημένη), que dans son lexique, et eût gardé pur le phonétisme ionien, il n'en résultait point nécessairement qu'il eût écrit dans la langue usitée de son temps ; il demeurait au contraire infiniment probable qu'il avait dû se servir de quelque dialecte littéraire ou de convention, où dès lors le départ du réel et du convenu reste encore à faire. On n'y arrivera que par la collation constante et scrupuleuse des sources manuscrites et des sources épigraphiques, méthode dont M. W. S. nous donne à la fois l'application et le modèle.

Son étude comprend une période d'environ dix siècles, soit du VIIIe avant notre ère au IIe après, espace de temps largement suffisant pour l'évolution d'un langage, s'il était possible de saisir des traces d'évolution dans l'ionien ; mais, sauf dans les positions d'où il a été débusqué de bonne heure par la κοινή attique, l'ionien semble plutôt avoir duré que vécu. En tout cas, d'un bout à l'autre de sa vie et de son domaine, les traits essentiels de son vocalisme subsistent sans altération, et c'est le vocalisme seul que M. W. S. a eu en vue dans sa monographie. Son plan très simple consiste à examiner successivement chacune des voyelles — brèves, longues et diphtongues — du dialecte ionien, en la rapportant à chacune des voyelles panhelléniques dont elle peut être le substitut. L'ouvrage se termine par le relevé, également très détaillé, des rencontres de voyelles et des contractions ioniennes. L'absence d'un index alphabétique ne serait un défaut que si cette lacune ne devait pas être comblée dans l'avenir au cours des travaux ultérieurs de l'auteur sur le même dialecte.

Il va sans dire que M. W. S. n'a pas la prétention de résoudre toutes les questions qu'il soulève. Quelques-unes sont désespérées. Ainsi καλός, avec son α long ionien, demeure une énigme après comme avant ses relevés (p. 42) : il est aussi difficile de renoncer à une forme imaginaire *κηλός ou *καλλός, que de croire à l'emprunt ou à la contamination pour un mot aussi usuel. Sur le type ionien ἀληθείη opposé au type attique ἀλήθεια (α bref, p. 50 et 62), on voudrait des explications plus précises. C'est l'ionien qui paraît ici dans le vrai : les féminins des adjectifs consonnantiques se formaient au moyen du suffixe *-ī* (cf. lat. *suāvis* = sk. *svādvī*), qui en grec donnait *-ya* (α bref) ; au contraire, les noms féminins tirés des mêmes adjectifs avaient le suffixe *-iā* (cf. lat. *prūdent-ia*,

glôria = sk. *çravas-yâ*, etc.), et le grec même a conservé trace de cette différence dans le contraste de φέρουσα participe féminin et γερουσία (α long) substantif dérivé ; lorsqu'on cessa d'employer en grec le féminin des adjectifs du type ἀληθής, les deux formations, très voisines, durent se confondre partiellement. — L'enclitique γα (p. 21, i. n.), n'a aucun rapport ni sémantique ni morphologique avec le sk. *hí* (puisque) toujours accentué : la locution grecque οὐχί est, au point de vue du sens et de l'accent, l'exact équivalent du sk. *nahí* [1]. — Le retour partiel de η ionien à α long attique, révoqué en doute p. 48, est pourtant mis en évidence par l'exact parallélisme des contractions attiques ἀληθέα devenant ἀληθῆ et εὐφυέα devenant *εὐφυῆ, d'où εὐφυᾶ. — On ne voit pas trop comment l'introduction du vocalisme ionien aurait « défiguré » le mot ἀθάνατος : si les Ioniens n'ont point écrit *ἠθάνατος tout comme ἠνεμόεις, c'est sans doute que l'α initial n'était long que par position. — Le génitif φρέατος (p. 111), devait être rangé sous la rubrique ε + α long.

Il est à souhaiter que M. H. W. Smyth nous donne bientôt la suite de ces études si fortement documentées.

V. Henry.

---

336. — **Symbolæ ad Chrysostomum** patrem scripsit J. Paulson. II, de Libro Holmensi. Lundæ, Hjalmar Mœller, 1890, 96-v pp. in-4.

M. Paulson nous a donné déjà sur un ms. de S. Jean Chrysostôme une étude dont j'ai rendu compte il y a quelques mois [2]. Voici un deuxième ms. décrit, dépouillé, collationné avec le même soin minutieux et la même sagacité. Comme le *Lincopensis*, le *Holmensis* est mutilé ; il présente le texte plus ou moins complet d'une série d'homélies dispersées dans les tomes III, IV et V de l'édition Migne. Ce qui est important, c'est que le contenu parait correspondre à ce qu'on appelle le *Catalogus Augustanus*. Des *Indices*, fort bien faits, terminent ce travail et permettent de se retrouver facilement dans la masse énorme de détails qu'il contient.

P.-A.-L.

---

337. — **Wiener Vorlegeblætter** für archæologische Uebungen. 1889. Herausgegeben von Otto Benndorf. Wien, A. Holder, 1890. In-fol.

Le nouveau fascicule de cette publication (cf. *Revue crit.*, 1889, I, p. 321) contient 12 planches d'une très bonne venue, dont sept offrent une collection de peintures de vases signés et les cinq autres des monuments divers relatifs à la légende d'Œdipe, au cycle thébain et aux scènes figurées sur la ciste de Ficoroni. La plupart de ces gravures ont été faites sur des dessins nouveaux ; il y en a même quelques-unes d'inédites.

---

1. Cf. *Mém. Soc. ling.*, VI, p. 378 sq.
2. *Rev. cr.*, 1890, I, 307.

Parmi les vases signés, nous signalerons ceux de Ménaidas, d'Amasis, de Timagoras, de Lasimos, qui appartiennent au musée du Louvre et dont on trouve ici des dessins fidèles exécutés, sous la surveillance de M. E. Pottier, par M. Devillard. Le texte est extrêmement bref ; il se borne à donner les références essentielles aux publications modernes, sans aborder les questions de technique et d'exégèse, sans même indiquer les sujets. Il nous semble qu'il y a là quelque excès dans la sobriété et que huit ou dix lignes sur chaque gravure ne seraient pas un luxe superflu.

Salomon Reinach.

---

338. — **Privatboligen på Island** i Sagatiden samt delvis i det œvrige Norden af Valtyr Gudmundsson (publié avec une subvention de la fondation du comte Hjelmstjerne-Rosenkrone). Copenhague, And. Fred. Hœst et fils, 1889, iv-270 p. in-8.

La question des demeures privées dans le Nord, après avoir été bien des fois traitée, est plus que jamais à l'ordre du jour ; en même temps que le présent ouvrage, deux autres paraissaient sur le même sujet : l'un en Danemark (*les Anciennes maisons danoises du* xvi[e] *au* xvii[e] *siècle*, par R. Mejborg) ; l'autre en Finlande (*Die Gebæude der Tcheremissen, Mordwinen, Esten und Finnen*, par le d[r] A. O. Heikel). Notre auteur peut remonter plus haut que ses prédécesseurs ou ses émules contemporains, non pas que les constructions anciennes se soient beaucoup mieux conservées en Islande qu'en Norvège, en Danemark ou en Suède, mais parce que ses sources fort abondantes, les sagas, sont de plusieurs siècles antérieures aux documents des autres pays scandinaves. Il est vrai que ces derniers sont également mentionnés çà et là dans les sagas, quoique celles-ci traitent surtout des mœurs et usages de l'île où elles furent composées pour la plupart. C'est donc l'Islande qui, selon la remarque fort juste de M. Valtyr Gudmundsson, doit servir de terme de comparaison pour les temps anciens, sans remonter d'ailleurs au-delà du ix[e] siècle, puisque l'on ne sait rien sur les chapelles et cellules des cénobites Gaëls, les Papas, premiers occupants de l'*Ultima Thulé*.

Il y avait d'ailleurs de nombreuses différences entre les constructions de l'Islande et celles des autres pays scandinaves : les habitants de cette île, ne possédant en fait de bois de charpente que les troncs d'arbres amenés par la mer, étaient le plus souvent réduits à bâtir en pierre et en terre ; tandis qu'en Danemark, où il n'y a pas de rochers en Jutland et dans l'archipel des Belts, on se servait surtout de bois et, après le déboisement, de briques en terre cuite. Des modifications ont aussi dû avoir lieu dans le cours des temps : les sagas l'attestent en disant que telle manière de construire était en usage à telle époque, de sorte que, à la lueur des renseignements donnés par elles, nous pouvons parfois suivre le développement des formes architecturales. Notre auteur a grand soin de signaler les modifications tenant aux contrées et aux temps. Mais

ce n'était pas la partie la plus difficile de sa tâche : il fallait établir avec précision le sens des termes appliqués aux habitations, à leurs divisions et à leurs détails. Outre que les descriptions ne sont pas toujours claires, elles suffisent bien rarement à donner une image nette des objets que l'on n'a pas sous les yeux, mais en réunissant, en comparant et en commentant les passages des sagas relatifs à chaque sujet, M. V. G. en a exprimé tout ce qu'il était possible d'en tirer, et ce n'est pas peu de chose, on peut le dire à la louange de ces récits historiques ou romanesques (les derniers ne devant pas être dédaignés dans la présente question), car il n'y a que les plus riches littératures pour peindre non seulement les hommes, mais aussi les circonstances dans lesquelles ils ont vécu.

Les habitations privées des Islandais du moyen âge, si simples et si modestes qu'elles fussent, méritaient d'ailleurs bien d'être décrites : elles ne comportaient pas la promiscuité des peuples barbares, chez lesquels les âges, les sexes, les rangs, sont confondus, et les personnes à peine séparées des animaux domestiques. Il y avait des bâtiments de plus de deux cents pieds de longueur sur une trentaine de largeur. On avait généralement cru jusqu'ici qu'ils se composaient d'une seule pièce, mais M. Valtyr Gudmundsson a démontré qu'ils comprenaient plusieurs appartements et chambres (cuisine, salle à manger, chambres à coucher, ou tout au moins alcôves autour de la cuisine), soit sous un toit commun, soit en différentes constructions communiquant entre elles par un corridor couvert. Ses assertions sont confirmées par de nombreux restes d'anciens soubassements, ainsi que par des constructions encore existantes. Ne s'en tenant pas à ces généralités, il passe successivement en revue la forme des constructions et les matériaux employés (argile en place de chaux ou de plâtre ; planches en place de briques pour séparer les pièces) ; huit diverses espèces de toits (cintré, cônique, en coupole, à deux pentes, en appentis, en plate-forme, en mansarde, en croupe et demi-croupe) ; les couvertures en gazon, en chaume, en planches goudronnées (mais non en tuiles); les fenêtres et lucarnes servant aussi bien au passage de la fumée et de l'air que de la lumière; enfin les diverses sortes de pièces; la chambre commune, la cuisine, le dortoir (avec l'estrade en bois qui régnait autour et qui servait de lit commun, plus tard divisée en alcôves et même en chambres), le garde-manger, les corridors, l'étuve, le gynécée, les latrines, le magasin, la forge, la cave, le hangar, la remise des embarcations, la chambre des esclaves, le moulin, le bûcher, la vacherie, la bergerie, la grange, l'écurie, l'étable à chèvres, la porcherie, la gelinière, le parc à moutons, le cellier, la cour, les clôtures, l'orientation des maisons, les chalets. Trente plans et dessins dans le texte en facilitent l'intelligence, comme une table des termes islandais facilite les recherches. Cet ouvrage, fait avec soin et où sont résumées toutes les notions sur le sujet fournies par les sagas, devra être consulté pour l'histoire générale de l'habitation humaine.

E. Beauvois.

339. — **Repertorium hymnologicum.** Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut. 1er fascicule. Louvain, décembre 1889. Grand in-8 de 272 p.

Le nouveau répertoire de M. U. Chevalier comprend les lettres A, B, C et une partie de la lettre D (jusqu'à *Deus*) et se compose de 4,539 articles qui sont numérotés [1]. C'est un monument de courage, de patience, de précise érudition. M. C. n'a pas seulement entrepris de cataloguer toutes les pièces lyriques de l'église latine, quel que soit le nom que ces pièces portent dans l'histoire liturgique, déjà imprimées : il a voulu dresser aussi l'inventaire aussi complet que possible de celles de ces pièces qui sont encore inédites. On est effrayé à la pensée de l'immensité des recherches auxquelles l'auteur s'est livré dans les collections publiques ou privées, en France et dans presque tout le reste de l'Europe. L'admirable bibliographe a tout dépouillé : bréviaires, missels, antiphonaires, processionnaires, simples livres d'heures, vies de saints, recueils divers qui pouvaient renfermer quelque document hymnographique, enfin des manuscrits innombrables de toute provenance, mais principalement consultés à la Bibliothèque nationale de Paris, à la bibliothèque royale de Bruxelles, à la bibliothèque du Vatican, etc.

Autant la science de l'auteur est vaste et solide, autant sa méthode est simple et sûre. Les chants d'église sont enregistrés par lui dans l'ordre alphabétique des premiers mots, avec le premier ou les premiers vers de la pièce. Puis sont condensés en quelques lignes tous les renseignements utiles aux travailleurs : 1° la nature du morceau, chant, hymne, séquence, prose ou trope, avec désignation de la fête et de la partie de l'office auxquelles il appartient; 2° le nombre des strophes et des vers composant la strophe; 3° le nom de l'auteur, certain, probable ou douteux, tout au moins le siècle où le morceau apparait pour la première fois; 4° les sources manuscrites ou imprimées où il se trouve, spécialement les bréviaires et les missels, avec la date du manuscrit ou de l'édition; 5° la liste des auteurs qui l'ont édité, traduit ou commenté. Tout cela est indiqué avec une netteté parfaite et le *Repertorium hymnologicum* sera d'un usage aussi commode que fructueux.

Pour plus de détails sur le plan et l'importance de l'ouvrage et sur le 1er fascicule, je renverrai mon lecteur à une notice spéciale fort bien faite et dont, dans mon incompétence, j'ai prudemment tenu grand compte [2]; je me contenterai de dire que l'on ne peut assez louer les di-

1. Le manuscrit est terminé avec le chiffre de 24,400 et M. C. espère qu'avant la fin de l'impression il l'aura aisément porté à 25,000. Il rêve même déjà à un supplément qui, grossi par de nouveaux voyages, donnerait plusieurs milliers d'autres articles.

2. *De l'hymnologie latine à propos d'un ouvrage récent* par l'abbé A. Devaux (Lyon, Vitte, 1890, brochure grand in-8° de 25 p.). J'emprunte au docte critique une anecdote qui montre mieux que de longs discours l'utilité du recueil de M. C. (p. 15) :

vers mérites du savant qui nous aura donné deux répertoires bibliographiques auxquels l'érudition étrangère n'a rien à comparer [1].

T. DE L.

---

340. — **Grammaire élémentaire**, par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française. — Livre du Maître. Paris, Emile Bouillon, 1890. Petit in-12, 165 p. 1 fr. 50.

M. Clédat a composé cette grammaire élémentaire pour ses enfants, et c'est sur eux qu'il l'a expérimentée. Il a su, comme dit Montaigne, « se ravaler pour s'accommoder à leur force, à leurs allures puériles ». C'est pourquoi il a réussi à faire pour les débutants un petit livre à la fois simple et original, et d'autre part à donner d'excellents conseils à ceux qui sont chargés d'enseigner les premières notions du français. L'auteur n'a pas suivi l'ordre théorique des parties du discours. Il commence par donner quelques notions générales et sommaires sur le nom, l'adjectif et le verbe, ces éléments principaux de toute proposition. Les enfants, dont le vocabulaire est très restreint, commencent, dès qu'ils peuvent exprimer leur pensée, par employer le plus souvent ces trois espèces de mots : il faut donc qu'ils apprennent d'abord à les reconnaître, à les distinguer, et qu'ils sachent quel rôle jouent les noms et les adjectifs dans la phrase, à quoi sert le verbe placé entre un nom et un adjectif, à quoi servent les verbes qui ne sont pas placés devant un adjectif, etc. Des exemples bien choisis, composés avec des mots que les enfants connaissent, où l'accord, comme disait Joubert, entre l'adjectif et le substantif, sera non seulement grammatical, mais moral, serviront plus au développement progressif de leur esprit que les définitions les plus savantes. Plus tard et peu à peu on leur fera lire et écrire de courtes phrases qui contiendront des articles, des pronoms, des adverbes, des prépositions, et par des analyses orales fréquemment répétées (exercice qui est aujourd'hui beaucoup trop négligé), ils se rendront compte de chaque mot séparément, le maître ayant bien soin de procéder toujours du connu à l'inconnu. Le tort des grammairiens et de beaucoup d'institu-

---

« Une revue, ordinairement bien renseignée, a commis une méprise assez explicable, mais qui n'en est pas moins fort instructive. La *Revue de l'art chrétien* vient gravement de publier, en qualité de pièce inédite, la prose *Verbum bonum et suave;* il n'y a qu'un petit malheur, c'est que cette prose se trouve intégralement dans 54 missels et 15 éditions, sans compter d'autres écrits qui n'en donnent que les variantes. Il est vraisemblable que pareille erreur n'est pas isolée, et que les éditeurs d'hymnes anciennes, pourraient, à la lecture du *Repertorium hymnologicum*, regretter amèrement que cette bibliographie n'ait pas existé de leur temps. »

1. Avant 1889 il n'existait aucune bibliographie hymnologique. M. A. Devaux m'apprend (p. 15), qu'il vient d'en paraître une en Angleterre, en même temps que celle de M. Chevalier : MOORSOM, *A historical companion to hymns ancient and modern*, etc. (London, 1889). M. Chevalier, ajoute M. Devaux, n'a rien à craindre de la comparaison; la bibliographie anglaise n'a que 25 hymnes latines en regard des 2,297 de M. Chevalier pour la lettre A : le reste à proportion !

teurs est de supposer des connaissances *à priori* chez l'enfant : ou ils fabriquent pour lui des définitions exprimées dans des termes abstraits qu'il peut retenir, (car la mémoire à cet âge est la principale faculté), mais qu'il ne comprend pas, ou ils donnent aux règles une expression synthétique sans les rattacher à un fait déjà connu, c'est-à-dire qu'ils posent à l'enfant des problèmes qu'il n'est pas encore en état de résoudre. M. Clédat en donne des preuves frappantes, et il a raison d'insister pour qu'on lui ménage les mots abstraits, les exceptions, les difficultés grammaticales. Quand il aura grandi, et que son jugement sera développé par un petit nombre de connaissances bien digérées et solidement acquises, il pourra alors aborder les complications délicates de l'orthographe, mais en attendant il faut le promener sur un grand chemin uni, où il n'y a ni ronces ni épines. J'ai relu cette grammaire plusieurs fois dans l'intention de faire à l'auteur quelques objections de détail, mais le tout est si raisonnable, si juste, si bien marqué au coin de l'expérience, et particulièrement les chapitres qui traitent du verbe, que je ne trouve rien autre chose à dire que la recommander aux maîtres et maîtresses des écoles enfantines.

A. Delboulle.

---

341. — Du Pac de Bellegarde. **Coup d'œil sur l'ancienne église catholique de Hollande,** et Récit de ce qu'on a fait sous Clément XIV pour concilier cette église avec la cour de Rome. Publié d'après les manuscrits inédits par Rich. J. Hooijkaas. Un vol. in-8, 59 pp. La Haye, Martinus Nijhoff, 1890.

Le titre très détaillé de cette brochure indique suffisamment son contenu. Ces deux mémoires fournissent quelques détails nouveaux sur l'histoire de l'Église séparée de Hollande. Le premier qui n'est guère qu'un résumé de l'*Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht* du même auteur, ne méritait peut-être pas d'être imprimé. L'éditeur donne une reproduction minutieuse du manuscrit, mais l'annotation est insuffisante [1].

L. G. P.

---

342. — **La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdedot,** par Lucien Brunel. Berger-Levrault, gr. in-8 de 63 pp. 1889.

Depuis longtemps on aurait dû parler ici de cette brève, mais substantielle et très originale étude sur la *Nouvelle Héloïse.* On ne le peut que bien tardivement ; mais il n'est jamais trop tard pour signaler un travail qui fait la lumière sur plus d'un point obscur de la vie et de l'œuvre de Rousseau.

Quand on veut étudier la vie de Rousseau, on la cherche dans ses

1. La langue de l'éditeur n'est pas toujours correcte et il y a même à la première ligne un barbarisme (inventariser).

Confessions plutôt que dans la *Nouvelle Héloïse*. Pourtant, la biographie est souvent un roman bâti sur des faits réels, et le roman une histoire vraie — vraie à demi et çà et là — mêlée à de pures fictions. On s'était toujours douté que ce roman, si peu lu, si fastidieux aujourd'hui dans son ensemble, mais éloquent et poignant par endroits, était dans une certaine mesure une œuvre *vécue*. Il semble que l'auteur ait tenu à éveiller la curiosité sans la satisfaire. Dans la seconde préface, il écrit : « La correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? » — « Ce n'est pas ainsi qu'on imagine », observait Duclos; et Voltaire allait jusqu'à affirmer que c'était « Jean-Jacques tout pur ». On sentait vaguement cela, mais personne n'avait alors le moyen de préciser. De nos jours même, aucune étude consacrée à Rousseau n'a apporté de lumière décisive sur ce petit problème. Villemain constate que le public chercha l'homme dans son œuvre, sans dire s'il l'y trouva. Saint-Marc-Girardin *(J.-J. Rousseau*, ch. 7) écrit bien : « Il vit sa Julie en Mme d'Houdetot, et il vit Mme d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie » ; mais c'est reproduire simplement l'aveu de Rousseau lui-même dans les *Confessions*, et Saint-Marc-Girardin est si loin d'aller au fond des choses qu'il parle beaucoup moins de Mme d'Houdetot que de Mme de Warens. Enfin, dans le *Dix-huitième siècle* de M. Faguet, le meilleur chapitre peut-être est l'étude sur Rousseau. Il y est parlé de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau a mis tout son cœur, mais l'affirmation n'est pas appuyée de preuves.

Le premier, croyons-nous, M. Brunel a essayé, dans une étude critique et approfondie, de remettre sous leur véritable jour bien des faits habilement dénaturés par Rousseau pour les besoins de sa cause, notamment en ce qui concerne ses relations avec Mme d'Houdetot et leurs conséquences. A l'étude des faits il rattache une très curieuse étude sur la genèse du roman; je les réunirai pour plus de clarté.

Les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse* forment une idylle voluptueuse, dont l'inspiration manque de chasteté, mais non de sincérité ni de vigueur. Rousseau, dans ses *Confessions*, affecte de dédaigner ce « remplissage verbeux » auquel il s'abandonnait, dit-il, sans aucun plan arrêté. Il y est déjà pourtant sous les traits de Saint-Preux; mais c'est un Rousseau jeune, ou plutôt rajeuni par les rêveries vagues et passionnées dont il se grise au printemps de 1756, peu de temps après son arrivée à l'Ermitage. Tout à coup Mme d'Houdetot vint fixer ces rêveries indécises : « Je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet ; cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en Mme d'Houdetot. » C'est alors qu'il *vécut* la 3e et la 4e partie de son roman.

Distinguons la réalité et la fiction. Réalité : Rousseau a aimé Mme d'Houdetot, mais Mme d'Houdetot n'a jamais songé à aimer Rousseau. Elle est flattée, sans doute, d'apprivoiser ce sauvage ; mais elle aime, elle aima constamment, pendant un demi-siècle, Saint-Lambert, alors à l'armée, et M. d'Houdetot, qui ne porta pas moins de constance

dans une autre passion extra-conjugale, disait d'elle et de lui : « Nous avions tous deux la vocation de la fidélité ; seulement, il y a eu un malentendu. » Dans ses *Confessions*, Rousseau lui donne tous les mérites et garde pour lui tous les torts. Ne semble-t-il pas cependant que, se sentant invulnérable près de Rousseau, elle en ait abusé pour coqueter impunément avec lui, et l'affoler, cœur et sens? Il est vrai que sa situation était difficile entre un fou comme Rousseau, qu'il fallait ménager, ne fût-ce que par pitié, et un amant-époux comme Saint-Lambert, dont il fallait craindre d'éveiller la jalousie. C'est pour tout concilier, sans doute, qu'elle imagina cet accommodement équivoque dont l'idée plut si fort à Rousseau : « Elle ne me parlait de rien avec tant de plaisir, que de l'intime et douce société que nous pourrions former *entre nous trois*, quand je serais devenu raisonnable. » Voyons maintenant la fiction : « Il (Wolmar) avait raison de croire que l'amitié, qui commençait à s'établir entre nous rendrait cette société agréable *à tous les trois*. » Ces points de contact entre la fiction et la réalité, M. B. les met ingénieusement en lumière. Seulement, il ne faudrait pas exagérer la thèse. Ce Saint-Preux, très amoureux, mais très sage en fait, c'est bien Rousseau, mais un peu idéalisé et apaisé ; cette Julie toute à ses devoirs, mais hantée de doux souvenirs qui parfois la troublent, ce ne serait tout à fait Mme d'Houdetot que si celle-ci avait eu à faire le sacrifice d'un amour pour Rousseau qui n'a jamais existé ; ce Wolmar, mari confiant, philosophe imperturbable, est tel que Rousseau eût souhaité Saint-Lambert, mais non pas tel que Saint-Lambert s'est montré d'abord, car, averti par une indiscrétion, il témoigna quelque froideur, quelque irritation même. Mme d'Houdetot devint plus prudente, et le rêve du ménage à trois s'envola.

A quelles roueries, souvent peu délicates, Rousseau eut alors recours, M. B. nous le dit ; il montre le romancier amoureux, d'une part essayant par de belles protestations d'endormir la jalousie de Saint-Lambert ; de l'autre s'efforçant, comme l'atteste Mme d'Épinay, de faire naître chez Mme d'Houdetot des scrupules sur une liaison qu'il juge criminelle, pour la séparer de Saint-Lambert et la rapprocher de lui. Mais surtout il indique avec une force et une clarté toutes nouvelles quelles sont les vraies causes de la rupture de Rousseau avec Diderot (cf. la préface de la *Lettre sur les spectacles*), conséquence directe des fausses manœuvres de Rousseau, près de Mme d'Houdetot et de Saint-Lambert d'abord, près de Diderot ensuite. Appuyée sur des dates précises, cette explication est absolument différente de celle qui est donnée dans les *Confessions*. Loin d'avoir été trahi par son ami, c'est Rousseau qui l'a trompé ; loin de l'abandonner, Diderot et Saint-Lambert l'accablent de leur générosité au moment où, brouillé par sa faute avec Grimm et Mme d'Épinay, il doit quitter l'Ermitage.

Dès lors, la *Nouvelle Héloïse* peut finir, et doit finir médiocrement. Les deux dernières parties en sont froides, n'étant plus soutenues par les

émotions et les souvenirs personnels. Tandis que le roman écrit est couronné par la scène touchante de Meillerie et par la mort de l'héroïne, le roman vécu resta, pour ainsi dire, suspendu en l'air, faute d'un Wolmar qui sût comprendre et guérir Saint-Preux. M. B. a donc le droit de conclure que la *Nouvelle Héloïse* vit *surtout* parce qu'elle a d'individuel et de réel ; et nous avons le droit de le féliciter d'avoir éclairé cet intérêt *essentiel* de l'œuvre. Mais le sentiment de la nature et la mélancolie qui respirent dans les lettres sur le Valais et dans les dernières scènes ne doivent rien à Mme d'Houdetot. Même dans la partie vécue, la fiction se mêle souvent à la réalité qu'elle altère. Mme de Staël a dit très justement de Rousseau qu'il rêvait plutôt qu'il n'existait et que les événements de sa vie se passaient dans sa tête plutôt qu'en dehors de lui. Voilà ce qui fait son roman si complexe et sa vie si contradictoire. Autant que M. Brunel je le blâme, mais plus que lui je le plains.

F. Hémon.

---

343. — John Grand-Carteret. **J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui.** 1 vol. in-8 de xxxii, 575 pages. Paris, librairie académique, 1890.

Il a paru à Genève en 1878, lors du centenaire de Rousseau, un petit recueil de six conférences, sous ce titre : *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*. Six professeurs de Genève, dont quelques-uns (Amiel, Marc Monnier, Oltramare) avaient une très étendue notoriété, et qui tous représentaient avec autorité l'élite lettrée de leur ville, s'étaient partagé les principaux points sur lesquels il y avait lieu de *juger* Rousseau. « Loin de se répéter, disait à bon droit l'éditeur, ces conférences devaient former un tout harmonique. Leurs auteurs étudiaient successivement dans Rousseau, le philosophe, le politique, l'éducateur, tout ce qui, en un mot, a fait de lui le grand initiateur sous tant de rapports différents. » Ce recueil contient, en effet, un véritable corps de doctrine. Vu son lieu d'origine, vu la circonstance qui en avait donné l'idée, et dont il devait perpétuer le souvenir, il était assez naturel qu'il tournât au panégyrique. Mais comme les écrivains associés pour cette pieuse entreprise étaient gens de critique et d'enseignement, il était curieux de voir à quelles conclusions les amènerait, cent ans après la mort du grand Genevois, le sentiment patriotique qui leur était commun avec leur auditoire, corrigé, tempéré, dominé par leur méthode et leur conscience de savants. Ils ont dédaigné de partir en campagne contre des ennemis imaginaires ou frivoles. Ils ont simplement et comme de vrais juges (puisque *jugement* il y avait) résumé les éléments du débat, déterminé les points de vue qui leur paraissaient équitables, et prononcé en faveur de Rousseau (non sans réserves) une opinion fortement motivée, qui n'affiche pas la prétention d'être définitive, mais qui doit faire date, et dont toutes les parties s'adaptent assez exactement pour que cette œuvre collective présente le caractère d'unité qu'elle annonçait.

Le gros volume publié par M. Grand-Carteret (à propos de la statue de Rousseau inaugurée à Paris, place du Panthéon, le 3 février 1889) est destiné, comme l'indique la similitude du titre, et comme le déclarent les premières lignes de la préface, à servir de pendant au recueil de Genève, : cette fois, c'est « Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui ».

Mais une enquête de ce genre avait-elle sa raison d'être en France? Il est permis d'en douter. Il n'y a pas à l'heure présente en France, sur Rousseau, d'opinion dominante et locale. Il en est chez nous tout autrement qu'à Genève, où depuis cinquante ans Rousseau est à l'ordre du jour, devant un public relativement homogène, qui a sa physionomie propre, et qui s'est formé sur ce sujet, moitié par étude, moitié sous l'influence de préjugés respectables, une manière à peu près uniforme de penser et de sentir. Il se peut qu'en France les préjugés ne soient pas moins forts ; le principal auteur de l'ouvrage en est à lui seul un assez bel exemple ; mais ils sont plus variés : chaque groupe philosophique, religieux ou politique, applique à Rousseau des passions particulières, en sorte que de cette anarchie je ne crois pas qu'il puisse résulter un jugement commun ou moyen. En outre, la connaissance de Rousseau est parmi nous médiocrement répandue. Avouons-le : si française que soit sa gloire, il n'est pas pour nous un sujet d'étude *national*. Les sentiments de mille Français, sur son compte, fussent-ils réunis en un seul volume, ne seraient que mille sentiments individuels, et non pas le « jugement des Français d'aujourd'hui. » Il n'y a pas là chez nous, même au suffrage restreint, matière à plébiscite.

M. G.-C. a simplement présenté une sorte d'album à un certain nombre de nos concitoyens lettrés, en les priant d'inscrire (un peu à la hâte, nous disent quelques-uns, et nous les en croyons) ce qu'ils pensaient de Rousseau en général, ou de telle question à leur choix relative à Rousseau. Chacun a répondu ce que bon lui semblait, sur le sujet ou à côté. Chaque réponse a sa valeur propre, extrêmement variable. Mais de cette bigarrure, ou plutôt de ce chaos, je défie qu'un habile homme parvienne à dégager une conclusion, et je pense bien que, si l'on en pouvait dégager une, M. G.-C. n'aurait pas négligé de couronner ainsi son œuvre. Comme il ne l'a pas fait, nous en voyons le pourquoi. Mais à quoi bon alors sa consultation ?

En outre ces jugements, pour disparates qu'ils puissent être, n'auraient de portée que s'ils émanaient des hommes qui, en critique, passent ici pour chefs d'école. Lesquels ? ce n'est pas mon affaire de le dire, et je n'aurai garde de désobliger personne. Il est cependant hors de doute que les « Français d'aujourd'hui » ne sont pas représentés ici par leurs interprètes les plus qualifiés. Il est même regrettable que les illustrations dont M. G.-C. s'est procuré le concours, un Daudet, un Mézières, un Berthelot, ne se soient pas mises en frais pour Rousseau, et n'aient vraiment pas donné toute leur mesure. Mais surtout parmi les Français qui font ici

figure comme s'ils étaient chez nous les hérauts de l'opinion, il s'en trouve bien la moitié dont la signature n'engage qu'eux-mêmes. Cela fait beaucoup de bruits discordants, et, ce qui est pire, beaucoup de bruit pour rien.

Des aperçus, même hardis, ne sont pas des jugements. De là une confusion de plus, et bien des morceaux parasites. Voici, par exemple, M. le docteur Roussel, qui par des arguments très solides, je le veux croire, assurément fort techniques, soutient que les cinq enfants de Rousseau, les cinq enfants-trouvés, n'ont jamais existé, par la raison que son infirmité lui interdisait d'en avoir. Voici M. Edgar Monteil qui recommande à notre sympathie certains vices secrets du grand homme, en nous faisant entrevoir combien cette prétendue tare a favorisé le développement de son originalité. Voici encore M. Eugène Garcin qui nous montre en Rousseau le maître favori, « l'inspirateur » de Lazare Carnot, découvre dans le *Contrat social* l'idée mère de la garde nationale, et qui, en si beau chemin, finit par faire remonter au philosophe la plus belle part de nos gloires militaires pendant la Révolution. Enfin, voici toute une section du livre (qu'on aurait pu sans inconvénient grossir encore) fort justement intitulée : *Fantaisie*. Cette section n'est pas, tant s'en faut, la moins attrayante. Mais, ce me semble, on nous promettait des *jugements*.

Dans le détail, il y aurait beaucoup à reprendre en fait d'exactitude, beaucoup plus encore en fait de goût. Les enthousiastes, à qui M. G.-C. paraît s'être adressé avec une extrême complaisance, se sont installés dans son volume comme chez eux, et y ont épanché tout à leur aise un galimatias qu'il serait cruel d'imputer aux « Français d'aujourd'hui », qui sont plutôt, sur cet article, en voie d'amendement. Les études d'un caractère précis et limité sont les plus instructives et, par surcroît les plus agréables : *Jean-Jacques devant la nature*, par Jules de Glouvet; *J.-J. Rousseau précurseur*, par Albert Réville ; *J.-J. Rousseau musicien*, par Arthur Pougin, etc.

Il y a fort heureusement, comme dans les solennités académiques de province, une *partie artistique* qui aide à prendre patience. Le volume s'ouvre par quelques poésies; celles de M. Chantavoine et de M. Manuel, deux sonnets, ont bien de la grâce. Il est d'ailleurs orné de gravures, dont quelques-unes sont curieuses et ont bon air, et de deux *fac-simile*. Le petit recueil genevois n'a pas, hélas ! tous ces agréments ; mais en revanche il réalise beaucoup mieux l'idée dont il est né, ce qui est bien aussi quelque chose.

L. BRUNEL.

---

344. — **Robert Surcouf**, par ROBERT SURCOUF, ancien sous-préfet. (Paris, Plon, 1890, in-8 de (VII-524) p.)

Ce livre est une monographie du célèbre corsaire malouin, écrite par un de ses descendants, qui a voulu présenter la véritable image de celui

que la légende et les romans ont quelque peu défiguré. L'auteur a cherché des preuves irréfutables dans nos archives nationales; il s'est aidé des travaux de Ch. Cunat et des Mémoires de Garneray, qui fut le secrétaire de Surcouf. Tout en écartant avec soin ce qui n'est pas absolument démontré, il lui est resté assez d'actions glorieuses pour consacrer une véritable épopée en l'honneur de son aïeul. Il nous décrit avec talent les luttes incessantes et les combats de tous les jours; il nous fait aimer cet homme d'une nature exubérante, intrépide, généreux, terrible dans la bataille, humain dans la victoire, et dont les grandes vertus guerrières font aisément excuser un peu de violence et d'indiscipline.

H.-D. de Grammont.

---

345. — **Mgr de Salamon.** Mémoires inédits de l'internonce à Paris, pendant la Révolution 1790-1801, avec introduction, notes et pièces justificatives, par l'abbé Bridier, du clergé de Paris. Paris, Plon, 1890. In-8, lvi et 375 p. 7 fr. 50.

Louis Sifferin de Salamon, auditeur de la rote et doyen du chapitre d'Avignon, conseiller-clerc au Parlement de Paris, était internonce de Pie VI auprès de Louis XVI lorsqu'éclata la Révolution. Ce fut lui qui répandit les brefs relatifs à la constitution civile du clergé et rédigea l'adresse des catholiques de Paris (6 octobre 1791). Il était donc signalé aux révolutionnaires. Aussi fut-il arrêté et conduit à l'Abbaye. Il échappa aux massacres de septembre. Mais, comme dit son biographe (p. xxxiii), il y avait en lui deux personnages et tous « deux devaient avoir maille à partir avec la Révolution. L'internonce en était quitte, du moins pour le moment. C'était le tour du magistrat ». Il avait collaboré à la protestation du Parlement contre les actes de l'Assemblée nationale; ce document fut découvert en 1794, et un décret de prise de corps lancé contre les signataires. De nouveau Salamon échappa, et lui-même raconte qu'il erra au plus épais du bois de Boulogne, couchant sur la paille ou sur des feuilles, sans abri, sans pain, comme un vagabond ou comme une bête fauve. Sous le Directoire, il fut derechef emprisonné, d'abord à la Grande Force, puis à la Conciergerie; il devait négocier un concordat entre le pape et le gouvernement français (p. 235), mais son courrier fut arrêté et une lettre qu'il écrivait au pape, interceptée. Salamon était sous le coup d'une accusation capitale; Bellart, son avocat, le sauva par un chaleureux plaidoyer. L'internonce a raconté ses *Prisons* dans des mémoires qu'il composa tout exprès pour Mme de Villeneuve, entre 1808 et 1812; mais, par précaution, il les écrivit en italien. M. l'abbé Bridier les a traduits en français et les publie aujourd'hui. On lui en saura gré. Tout d'abord, sans être une révélation, ces *Mémoires* contiennent de dramatiques détails sur les journées de septembre, et on les rapprochera très utilement du récit de l'abbé Sicard — que Salamon nous montre « caché en un petit endroit retiré qui servait de lieu d'aisances » et « assis sur une pierre, au milieu

de l'infection » (p. 102). En outre, le livre deuxième, où Salamon raconte son odyssée de proscrit, est bien curieux par les anecdotes qu'il renferme, et, comme dit M. B., il « donne la sensation de la Terreur ». Enfin, la physionomie de Salamon est assez originale; ce n'est pas, ainsi que l'observe l'éditeur de ses *Mémoires*, un prêtre comme l'héroïque curé de Saint-Jean en Grève ; c'est un prêtre qui fréquente peu les gens d'église et fait sa société des gens de robe, qui « débite des rapports au lieu de prêcher des sermons, instruit des procès au lieu d'entendre des confessions, connaît mieux les coutumes de France que son Écriture sainte » (p. xxxix) ; en somme, diplomate, homme du monde, naïvement satisfait de lui-même, plus Italien que Français, égoïste, poltron, gourmand, mais couvrant tout cela sous de grands airs, et sympathique par sa franchise et par la tendresse filiale que lui inspire sa vieille gouvernante, l'excellente Blanchet, « la perle des héroïnes de ces *Mémoires* » et, comme dit le docteur Guastaldi (p. 159), « la plus estimable des femmes ». L'introduction que M. B. a mise à son texte, se lit avec autant de plaisir que de profit ; il y a, outre les recherches historiques, de l'esprit et de la verve. Mais pourquoi M. Bridier dit-il que, « comme de juste, il a fait la toilette » aux Mémoires de Salamon? Cette expression nous inquiète [1]. Comment n'a-t-il pas vu (p. 6) que le mot inconnu et qu'il prend pour un mot de terroir, *pitolante*, n'est autre que « epistolante [2] » — ou, puisque le texte est « mal écrit », quelque chose de très approchant? Pourquoi n'a-t-il pas remarqué une grave erreur de Salamon qui déclare qu'au moment des massacres « une nouvelle assemblée s'était réunie sous le nom d'assemblée législative », qu'elle « avait commencé ses travaux par la proclamation de la République, et, le 27 août, décrété le serment de liberté et d'égalité » (p. 30)? Pourquoi écrit il *Monotte* le nom de l'horloger Monnot, le sauveur de Sicard *(id.)* et ne donne-t-il pas le nom du « très vieux soldat, lieutenant général des armées du Roi », qu'il était si facile de trouver (p. 43) [3]? Citons enfin *Bailli* pour Bailly (p. 130, 131, 132), *Sulx* pour Saulx (p. 163), *Le Couteux* et *Le Couteau* pour Le Couteulx de La Noraye (p. 302 et 307).

A. CHUQUET.

---

1. P. 126, nous lisons dans le texte : « Si j'ai péché, j'espère avoir obtenu mon pardon de la miséricorde infinie de Dieu » et en note « le tour italien est plus leste, *e a ciascun peccato misericordia* ». Pourquoi n'avoir pas traduit « et à tout péché miséricorde? » — P. 292, le passage « indéchiffrable » ne l'est pas du tout : *La differenza che non la caricava, e che essa andava sentendola,* traduisez : la différence, c'est qu'elle (ma sœur) ne la remontait pas et qu'elle (la montre) marchait en la pressant. — De même (p. 270) ; si *carrozza di zeppi* signifie « panier à salade, voiture des condamnés », ne dit-on pas *una mala zeppa*, un mauvais sujet? Quant à *la mia lovata... ed'era bleio* (p. 29), cela doit signifier « et j'étais beau », mais je ne connais pas *bleio*.

2. « Elle allait jusqu'à m'écrire trois lettres par jour. C'était une terrible (pitolante) que j'avais à mes trousses ».

3. Wittgenstein.

346. — H. Welschinger. **Le Roman de Dumouriez.** Paris, Plon, 1890. In-8, 332 p. 3 fr. 50.

Ce volume renferme cinq études : *Le roman de Dumouriez, Le livret de Robespierre, Adam Lux et Charlotte Corday, Le comité de salut public et la comédie française, Le journaliste Lebois et l'« Ami du peuple »*, qui n'ont pas du tout, comme le croit M. Welschinger, « une réelle cohésion ». Aussi l'auteur a-t-il simplement — et inexactement — intitulé son livre, comme font nos romanciers, d'après la première de ses études, le *Roman de Dumouriez*. Ce roman, c'est le mariage de Dumouriez avec Mlle de Broissy, mariage qui commença par la passion la plus vive et se termina par une séparation à l'amiable. M. W. a consulté la correspondance des deux époux et en reproduit d'attachants extraits : « C'est à la femme, conclut-il, que doivent s'adresser toutes nos sympathies. C'est à elle, à l'épouse lâchement abandonnée, injustement sacrifiée qu'il convient d'en adresser l'ample tribut. » Soit. Mais il faudrait ajouter que la femme de Dumouriez fut très dévote, très intolérante, très acariâtre, et que sa maîtresse, Mme d'Angel ou de Barruel-Beauvert, fut pour lui « l'amie sincère » à qui « il confiait avec sûreté ses espérances et ses chagrins »[1]. — Dans la deuxième étude, M. W. étudie (et il le reproduit entièrement à l'appendice) un cahier où Robespierre écrivait en 1793, à la hâte et en quelques mots, ses pensées les plus intimes. — La troisième étude, la plus faible de l'ouvrage, est consacrée à Adam Lux, cet admirable fou. Mais il faudra, même après M. W., consulter encore le bel article de Louis Bamberger (*Revue moderne* du 1er oct. 1866) et M. W. n'a connu ni le récit saisissant de Georges Kerner (voir le *Bilderbuch* de son frère Justin p. 75-92), ni l'étude de Jean Paul *Ueber Charlotte Corday*, ni les pages brillantes de Venedey (*Die deutschen Republikaner*, III, 140-157 ; Venedey avait consulté la seconde fille de Lux) ; ni deux lettres importantes de Forster. Le 23 juillet 1793, Forster écrit sur son collègue mayençais les lignes suivantes : « Il a laissé libre cours à la vivacité de ses sensations et imprimé son opinion sur les événements du jour ; par suite il s'est attiré la colère et peut-être la vengeance de ceux qui peuvent tout. Son dessein est noble ; son courage, héroïque ; son sentiment, juste et beau. » Le lendemain, il écrit de nouveau : « Mes craintes se sont vérifiées. Mon collègue a été arrêté ce matin, parce qu'en effet, soit imprudemment, soit héroïquement, selon qu'on prend son action, il a hautement loué la jeune fille qui a levé le poignard sur Marat avec un si merveilleux courage. Elle a fait perdre la tête à ce brave garçon qui ne connaît rien de plus heureux que de devoir mourir pour elle et pour le parti qui lui semble avoir exclusivement raison. La preuve qu'il a été en réalité trop profondément saisi par ses sentiments : depuis huit jours il n'a presque rien pris, et durant toute une journée il mange à peine le quart d'une

1. Cp. ce que dit d'elle Boguslawski, II, 285.

livre de pain, et rien d'autre. On trouve que ses écrits troublent la tranquillité publique. Je lui avais toujours conseillé de ne pas s'abandonner à son imagination, mais je prêchais dans le désert ; la crainte même de me compromettre, la seule qui eût sur lui quelque influence, ne l'a pas retenu. Il sera impossible de faire pour lui la moindre démarche, et il ne le désire pas du tout. » — La quatrième étude de M W. expose les rapports du comité de salut public avec les théâtres de la Nation et de la République, et la censure brutale, rigoureuse qu'il exerça. — La cinquième étude nous fait connaître, non sans lacunes, le journaliste Lebois qui continua la feuille de Marat, l'*Ami du peuple.* — Ces cinq études de M. Welschinger, composées d'après les documents des archives nationales, se lisent avec intérêt, malgré quelques fautes assez graves [1].

A. Ch.

---

347. — Berenzi. **Gli artefici liutai Bresciani.** Lettura con note. Un vol. in-8, 32 pp. Brescia, Appollonio, 1890.

Cette conférence faite à l'Athénée de Brescia, le 12 janvier 1890, est un intéressant résumé de tout ce qui a été écrit sur l'école bresciane de lutherie. Les assertions d'Arthur Pougin, Vidal, G. Hart, J. Stainer, Heron-Allen, y sont critiquées et parfois corrigées. Les passages sur Gasparo da Salò et sur Scarampella sont surtout remarquables. Le second a même une valeur de document original.

L. G. P.

---

1. P. 10, c'est en 1771 et non en 1772 que Dumouriez fut rappelé et remplacé par Viomesnil ; — p. 16, lire du Muy et non *de Muy* ; — p. 20, Pirch et non *Pirsch* ; — p. 66, Collot n'a pas coiffé Dumouriez du bonnet rouge ; — p. 68, Mme Dumouriez était à Saint-Quentin, lorsqu'elle fut arrêtée ; — p. 101, il s'agit de René Moreaux, et non de *Moreau* ; — p. 129, lire Kostheim et non *Klostheim* ; — p. 130, reporter les séances du 26 et du 27 octobre au 24 ; supprimer le nom de Chantly, écrire Rühl et non *Buhl* ; — p. 132, lire d'Oyré et non *Varé* (!) ; — p. 152, M. W. se flatte d'avoir mieux compris que Vatel les sentiments d'Adam Lux ; il a tort : Lux n'éprouvait pas pour Charlotte Corday un « amour réel » ; comme l'a très bien vu Venedey, Lux jugeait que Charlotte « avait fait quelque chose de plus grand que ce qu'il projetait lui-même », et il faut dire avec Bamberger que « si son enthousiasme emprunte certaines tournures au langage des amoureux, ce sentiment ne pouvait sérieusement entrer pour quoi que ce fût dans les mobiles de ses actes arrêtés depuis longtemps » ; — p. 161, je crois de même, avec Bamberger, que le patriote Moschenberg, « dont le nom est tout à fait inconnu dans les annales de la révolution de Mayence », n'est autre que Lux. M. W. ne trouve aucune ressemblance d'écriture entre la lettre de Moschenberg et les lettres de Lux ; parbleu ! — p. 176, les noms de Jean Paul, de Venedey, de Bamberger suffisent pour que M. W. efface la phrase « les Allemands ont oublié Lux » ; — p. 250, lire Piorry et non *Piori*, p. 256, le titre de l'écrit de Lebois est non pas *Rendez vous !* mais *Rendez-nous nos dix-huit francs !* (à moins que ce ne soit l'écrit intitulé *Rendez-nous nos comptes et nos portefeuilles*) — lire dans le « Livret de Robespierre » (p. 288), Dentzel et non *Deutzel* ; — (p. 290), Blanval et non *Blainval*, Raffron et non *Rafron*, Jagot, et non *Jayot*, Laloy et non *Laloi*, Gentil du Mont-Blanc et non Gentil *Dunaut Blanc*, Lombard Lachaux et non *Fombaut Lachaux*, Enlart et non *Eulard* ; — pourquoi ne pas dire que Lebois fut envoyé à Cayenne après l'attentat du 3 nivôse (c'est du moins ce que rapporte la *Biographie de Leipzig*) ?

348. — **Cartulaire de Mulhouse,** par Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar. Tome V. Strasbourg, Heitz ; Colmar, Barth, 1889, viii, 593 p. in-4. Prix : 25 fr.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, parlé du *Cartulaire du Mulhouse* aux lecteurs de la *Revue*. Le grand travail de M. X. Mossmann avance avec une rapidité réjouissante. Le cinquième tome a suivi de près ses aînés, et renferme les pièces relatives aux événements qui se sont passés autour de la petite cité de la Haute-Alsace, depuis son entrée dans la Confédération suisse, de 1516 à 1586, mais avec une lacune de quatorze années (1549-1563). Celle-ci provient de l'incendie de l'Hôtel-de-ville de Mulhouse, qui eut lieu en 1552, et qui amena la destruction des dossiers d'affaires courantes et, par contre-coup, la dispersion des pièces officielles afférant aux années qui suivirent. Nous avons longuement insisté, dans nos précédents comptes-rendus, sur les mérites de la publication de M. M., sur les soins minutieux qu'il lui a voués, sur la longue préparation de son œuvre, préparation qui lui permet de l'activer aujourd'hui, sans précipitation dangereuse pour sa valeur scientifique. Nous n'aurions qu'à répéter ici ces éloges bien mérités. Disons seulement que la seconde moitié du cinquième volume est consacrée presque tout entière, à l'épisode le plus curieux de l'histoire de Mulhouse au xvi[e] siècle, au procès des frères Finninger et du docteur Schreckenfuchs et à tous les conflits qui s'en suivirent. Une insignifiante querelle à propos d'un étang de la banlieue de Dornach, donna lieu à des crises violentes, provoquées par la mésintelligence entre le gouvernement aristocratique de Mulhouse, qui ne représentait en réalité que la minorité des citoyens, et la majorité de ceux-ci. Elle amena finalement l'intervention des cantons suisses. La rivalité des *Eidgenossen* protestants et catholiques envenima la querelle, les premiers prenant parti pour l'oligarchie régnante, les seconds soutenant le parti populaire; c'est ce qui a donné lieu à certains historiens récents, d'attribuer la révolution mulhousienne de 1586-87 à des motifs purement religieux et d'y voir en quelque sorte un épisode de la grande lutte qui se poursuivait alors par toute l'Europe en vue d'une contre-réformation générale. Dans son introduction, M. X. Mossmann a nettement déterminé, ce nous semble, les véritables motifs du soulèvement populaire et montré le rôle tout à fait secondaire que les questions religieuses jouèrent en toute cette affaire. Le tome V s'arrête d'ailleurs au moment de la révolution de décembre 1586 ; le sixième volume nous en apportera le dénouement. Le savant éditeur estime que ce prochain volume suffira pour achever la belle entreprise à laquelle il a voué le meilleur de ses forces depuis plus de vingt ans, et pour mener le dépouillement des archives de Mulhouse jusqu'au moment où la petite république helvétique s'absorbe, en 1798, dans la République française. Souhai-

tons bien sincèrement au vaillant archiviste de Colmar que le couronnement de l'édifice ne se fasse pas attendre [1].

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — La 4e livraison du tome VII de l'*Histoire littéraire du XIXe siècle*, par Ant. LAPORTE (Paris, Bouillon, 1889), contient la continuation de la bibliographie des œuvres de V. Hugo, et termine le volume.

— M. JADART nous envoie plusieurs études qu'il a composées tout récemment et qui témoignent de son ardeur infatigable : 1° une notice biographique sur *Nicolas Bergeat*, dernier vidame du chapitre, premier conservateur du musée de Reims (1733-1815); la notice est accompagnée de documents sur la fondation et les collections du musée de Reims à l'époque de la Révolution; 2° une notice historique et descriptive de l'*église d'Asfeld* (Ardennes), avec quatre planches donnant la vue, les plans et la coupe longitudinale de cet édifice; 3° une notice sur *le passage de Pierre le Grand à Reims*, le 22 juin 1717; 4° la *relation de Dom Sutaine*, des derniers jours de l'abbaye de Saint-Remi de Reims (1790-1792), avec notice et pièces justificatives; 5° le *Catalogue des incunables* de la Bibliothèque de Reims, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

ALLEMAGNE. — Dans le dernier automne, il s'est formé à Fribourg en Brisgau un comité pour la restauration et la conservation de la cathédrale de cette ville. Dans une grande réunion tenue le 13 mai de cette année, M. KRAUS, si connu par son Répertoire archéologique de l'Alsace-Lorraine, a exposé l'utilité de l'œuvre entreprise au triple point de vue religieux, artistique et patriotique; il a indiqué quels étaient les travaux les plus urgents, dont il évalue le coût à 2 millions 1/4 de marcs; il termine par un appel pressant au public allemand. Ce discours a paru dans une brochure qui porte pour titre : *Die Restauration des Freiburger Münsters*. (Freiburg, i. B. Herder, 15 p.in-8°).

— La librairie Freytag, de Leipzig, nous envoie un recueil de pièces choisies des élégiaques latins, préparé et annoté par M. Alfred BIESE, l'auteur connu d'un livre sur le sentiment de la nature chez les anciens (*Rœmische Elegiker Catull' Tibull, Properz, Ovid, in Auswahl für den Schulgebrauch*, hgg. v. Alfr. BIESE; xx-65 pp.; 1890; prix 75 pfennigs). Ce recueil est très capable de donner à de jeunes esprits une idée juste et agréable de cette branche de la littérature. Le choix est quelque peu hardi : on trouve dans ce petit volume tout le roman de Catulle et de Clodia (pièces 5, 7, 8, 107, et autres). Mais peut-être péchons-nous en France par excès de réserve. Le commentaire a un caractère bien élémentaire pour la classe élevée à laquelle on le destine. Est-il utile de donner des notes comme celles-ci : *diuom*, gén. plur.; *numerus*, rhythmus; *nosti=nouisti*; *Romuli nepotes = Romani?*

ANGLETERRE. — Vont paraître : *The principles of Economics*, par M. Alfred MARSHALL (Macmillan); une nouvelle traduction anglaise de Rabelais, avec notes cri-

---

1. Parmi d'autres pièces, intéressantes pour l'histoire générale, nous signalerons particulièrement les rapports militaires de Franz Hagenbach, capitaine des milices de Mulhouse, sur les opérations de guerre auxquelles il a pris part en Italie (1522) sous Lautrec. (p. 52-68).

tiques et explicatives, par M. W.-F. Smith (tiré par souscription à 750 exemplaires).

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 15e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule va de la p. 33 à la p. 72, et du 30 mai 1291 au 5 décembre de la même année.

— Le XVIIIe fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero, qui paraît à l'instant (Rome, Pasqualucci), contient un article très développé sur l'administration des eaux de Rome et les principaux aqueducs qui alimentaient la ville.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juillet 1890.

M. Siméon Luce rappelle que dans un mémoire communiqué à l'Académie l'année dernière, et publié depuis dans son volume : *la France pendant la guerre de Cent ans*, il a signalé le rang de « dixième preux » donné, à partir du xve siècle, sur l'initiative du duc Charles d'Orléans, au connétable Du Guesclin. Dans le même mémoire, M. Luce avait cru pouvoir appliquer à Jeanne d'Arc le nom de « dixième preuse ». Il vient d'apprendre, par une communication de M. Emile Bouchet, d'Orléans, que l'idée d'associer Jeanne d'Arc aux « neuf preuses » traditionnelles remonte à environ trois siècles. Dans la grande salle de l'hôtel de ville de Hondschoote (Nord), se voient des peintures de la fin du xvie siècle ou du commencement du xviie siècle, qui représentent dix figures de femmes : celles des neuf preuses de la légende et celle de la Pucelle d'Orléans.

M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, fait un rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie). A la suite des attaques de M. Boetticher contre M. Schliemann et de la polémique qui s'était engagée à ce sujet, M. Babin a été désigné par l'Académie pour assister à une visite contradictoire des lieux, faites au mois de mars dernier, en présence de divers savants. Le résultat de cet examen a confirmé, sur tous les points essentiels, les conclusions de M. Schliemann et a démontré l'inanité des suppositions de M. Boetticher, qui ne voulait voir dans les ruines mises au jour que les restes d'une nécropole à incinération. On est en présence, non à la vérité d'une ville proprement dite (l'espace occupé est trop restreint), mais d'une citadelle, dans laquelle on distingue des constructions d'au moins quatre époques différentes. Les plus récentes sont d'époque grecque et romaine ; les plus anciennes ont encore été peu explorées et l'on n'en saurait rien dire ; la couche intermédiaire, celle de la seconde époque, se compose de monuments aussi anciens que ceux de Tirynthe et de Mycènes. Ces édifices paraissent avoir subi un ou plusieurs incendies, ce qui explique que M. Schliemann ait cru pouvoir y reconnaître les restes de la Troie homérique, brûlée par les Grecs après la prise de la ville.

M. Georges Perrot confirme les conclusions de M. Babin et insiste, après lui, sur la valeur et l'exactitude des constatations techniques dues à M. Dœrpfeld, l'ingénieur qui assiste depuis quelques années M. Schliemann dans ses travaux.

M. Ravaisson, continuant sa lecture sur la Vénus de Milo, parle des travaux dont la statue fut l'objet dans l'atelier de restauration du Louvre. Ces travaux furent dirigés dans le sens de l'opinion préconçue, qui voyait dans la Vénus une figure isolée, élevant en l'air, de la main gauche, un symbole de victoire. M. Ravaisson explique les circonstances qui, à l'époque dont il s'agit, favorisèrent cette manière de voir. Il expose en outre comment les divers fragments de la statue ont été, par ses soins, remis dans leur état primitif et comment il est possible maintenant d'essayer la restitution de l'ensemble.

Ouvrages présentés : — par M. Jules Girard : Ruelle (Ch.-Em.), *Damascius, son traité des premiers principes*, III (extrait de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*) ; — par M. Boissier : Lafaye (Georges), l'*Amour incendiaire* (extrait des *Mélanges* de l'Ecole française de Rome) ; — par M. de Barthélemy : La Noë (G. de), *Principes de la fortification antique)*; — par M. Le Blant : Schwab (Moïse), *les Coupes magiques et l'hydromancie dans l'antiquité orientale* (extrait des *Proceedings of the Society of Biblical archaeology*.)

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 4 août — 1890

349. — **Die Indogermanischen Verwandtschaftsnamen.** Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde, von Berthold DELBRÜCK. (Des XI. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kœnigl. Sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften N° V). Leipzig, Hirzel, 1889. Gr. in-8, 228 pp.

Nos ancêtres indo-européens ne nous ont laissé d'autre témoin de leurs mœurs et de leurs institutions sociales, que leur langue reconstruite pièce à pièce par la philologie contemporaine. Tel est pourtant l'attrait de ce passé inconnu, que plus d'une tentative a déjà été faite pour évoquer de ses cendres le génie primitif de notre race; aucune plus habile et plus heureuse que celle de M. Delbrück. Son but a été surtout de réagir contre une de ces généralisations brillantes et hâtives, dont il faut parler avec respect alors même qu'on les condamne; car elles vivifient un instant ce qui sans elles ne serait qu'une poussière de faits isolés, et, lorsqu'elles disparaissent enfin devant une vue plus saine et plus exacte, elles gardent encore l'éternel mérite de l'avoir préparée. Je crois, avec M. D., qu'après son étude la thèse du matriarcat indo-européen a vécu, ce qui d'ailleurs n'infirmerait point l'hypothèse, toute gratuite alors, d'un matriarcat antérieur à l'époque la plus lointaine à laquelle nous reportent nos documents.

Dans la première partie de son livre (pp. 30-161), l'auteur examine les noms des divers rapports de parenté et d'alliance dans toutes les langues immédiatement dérivées de l'indo-européen, et relève les dénominations qui, se retrouvant dans deux branches au moins de la famille, sont par là présumées remonter à la souche commune. De ce travail se dégagent bien des constatations importantes. Ainsi l'union conjugale en tant que telle n'a pas encore de nom chez nos premiers parents (p. 62) : ils connaissaient certainement la cohabitation durable, permanente, continuée jusqu'à la mort; mais elle n'avait pas encore revêtu l'aspect d'une union contractuelle, qu'un régime monogame pouvait seul lui donner. Il est aussi bien curieux de voir (p. 67) que le mot « veuf » paraît être

dans toutes les langues une création postérieure, tirée par flexion ou autrement de celui qui signifiait « veuve », en sorte que ce dernier seul serait primitif et que l'état de veuvage n'aurait eu de nom en indo-européen que par rapport à l'épouse. Ce fait cadre bien avec l'interdiction, pour la femme, de la polygamie, non seulement simultanée ou polyandrie (p. 163), mais encore successive, ou, autrement dit, des secondes noces (p. 175), toutes prohibitions inconnues à l'époux. On s'étonne toutefois de ne pas voir cité le grec ἠίθεος, qui sans doute signifie « célibataire », et non « veuf », mais qui ressemble fort à *viduus* et qui, à raison même de son changement de signification, ne prête guère au soupçon.

En dressant la statistique des noms de parenté, M. D. ne pouvait manquer de s'engager sur le terrain périlleux de l'étymologie. Il s'y meut avec aisance et avec une sage réserve. Il aime mieux ignorer que de hasarder une dérivation de pure forme qui n'ajoute rien à la valeur connue d'un vocable, et ne croit point, comme il le dit, qu'un mot soit expliqué lorsqu'on est parvenu à le suspendre tant bien que mal à quelqu'un de ces portemanteaux étiquetés qu'on dénomme « racines ». Il rejette à peu près en bloc (pp. 6-7) les étymologies séduisantes et surannées, qui faisaient du « père » le « gardien », de la « mère » la « formatrice », du « frère » le « *supporter* », et ainsi de suite. Ce sont bien plutôt, enseigne-t-il, des appellations enfantines et caressantes *(papa, tata, mama)*, qui, d'amorphes qu'elles étaient, ont pris forme et flexion dans la bouche des gens mûrs. Mais ce qu'il conserve des anciennes spéculations sur les origines ne me paraît pas toujours aussi heureux ni aussi sûr qu'à lui-même. La racine *av*, en sanscrit, signifie « secourir, protéger », et Bergaigne se refusait à lui reconnaître un autre sens dans le Rig-Véda [1]; qu'on y joigne encore, si l'on veut, celui de « favoriser, satisfaire »; mais n'y a-t-il pas un peu de complaisance à partir de là pour voir dans l'*avos* latin un « donneur », quelque chose comme le « grand-papa gâteau » de nos familles bourgeoises, et surtout à donner pour certaine cette quasi-divination (pp. 13 et 104)? Je ne suis pas non plus convaincu que le mot sanscrit *vadhû* « jeune épousée » ait rien à voir avec la racine *vah* « traîner » et le cortège nuptial (pp. 36 et 61) : si je ne craignais de tomber dans les errements mêmes que je critique, je dirais que le mot peut tout aussi bien, sinon mieux, procéder de *bandh* « lier, unir », et avoir dévié sous l'influence d'une étymologie populaire qui le rattachait à *vah*. En revanche, je serais beaucoup plus affirmatif sur la formation de *pitâmahá* « grand-père » en sanscrit, qui me paraît d'une parfaite limpidité (p. 95) : une juxtaposition telle que *mahá*h *pitâ* n'aurait pu signifier que « père de grande taille »; en plaçant, contrairement à l'ordre syntactique habituel [2], le déterminant après le déter-

1. *Journ. Asiat.*, VIIIe sér., IV, p. 469.

2. Les fondements de la syntaxe indo-européenne, découverts et exposés par Bergaigne, ont été admis sans modification par M. Delbrück dans sa *Syntaxe védique*, cf. *Rev. crit.*, XXVII, p. 3.

miné, on appelait l'attention sur l'épithète *mahá* et la signification spéciale qu'elle revêtait; puis, la juxtaposition *pitâ mahâ*h, tout comme *mitrâ váruṇâ* et tant d'autres, tout comme en latin *triumvir*, et en français *gendarme*, s'est fondue en un seul mot dont on n'a plus décliné que la fin.

Dans sa IIe partie *(sachlicher theil)*, l'auteur a réuni les principales particularités que nous révèlent les livres rituels sanscrits, sur le mariage, les rapports légaux des époux et le rang de préséance des divers membres de la famille. Il va sans dire que ces documents ne valent, à proprement parler, que pour l'Inde; mais ce sont, faute de mieux, les plus rapprochés de la période indo-européenne et ceux qui le mieux en reflètent les usages. M. D. les utilise avec l'esprit critique et la subtilité d'interprétation d'un maître à qui la vieille littérature de l'Inde est depuis longtemps familière.

Relèverai-je quelques minuties : — l'omission assez étrange du grec ὄπατρος « consanguin », qui eût trouvé sa place p. 88 ; — l'omission des mots ital. *zio*, esp. *tio* « oncle », qui, bien que l'auteur ait avec raison exclu de son plan les langues modernes, auraient dû être cités (p. 113) en tant du moins qu'étrangers à la langue latine ; — *avia* « grand'mère » considéré comme féminin régulier de *avos* et apparié à un sk. **avî* (pp. 97 et 160), alors que le suffixe qui devient î en sanscrit n'apparaît point, ne peut même, si je ne me trompe, apparaître sous la forme *ia* en latin ; — *strîtavos* (p. 98), qui, malgré l'autorité de Festus et l'appui que lui prête M. D., ne peut guère avoir été une vieille forme latine, puisqu'il serait devenu **stertavos*; — le suffixe latin *-aster* mentionné (p. 93) sans aucune référence à l'ingénieuse théorie de M. Bréal qui le rattache presque sûrement à un emprunt grec [1] ? Sur le mot δάμαρ exclusivement hellénique (p. 45), j'ai proposé, il y a déjà plusieurs années, une étymologie que je maintiens encore provisoirement [2].

Viennent enfin les lapsus : quelques fautes d'impression, dont la moins insignifiante est le faux accent de *sûte* (p. 13, l. 3), et un léger contresens sur un passage védique (R. V. VI, 51, 5) cité p. 84; la scansion à elle seule indique que l'épithète *ádhrug* « non nuisante » s'applique à *pṛthivi* et non pas à *ágne*.

A plusieurs reprises (pp. 4, 21, 29), M. Delbrück nous promet la continuation de ces belles et solides études. Elle sera accueillie avec un égal intérêt par les philologues, les historiens et les jurisconsultes soucieux d'histoire [3].

V. HENRY.

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 346.
2. *Analogie*, p. 118.
3. Le système de transcription qu'adopte M. D. est irréprochable, mais non pas tout à fait celui qu'il préconise (p. 215) : ne lui en déplaise, la notation du yod indo-éranien par *j* au lieu de *y* ne serait pas un progrès, mais un recul. Quelle lettre demeurerait disponible pour l'explosive palatale sonore ? Il faudrait en revenir au *g* agrémenté d'un accent quelconque, qui n'a rien de commode ni d'attrayant. Et puis,

350. — Vogrinz. **Grammatik des homerischen Dialektes** (Laut=, Formen=, Bedeutungs = und Satzlehre). Paderborn, Ferdinand Schœningh, 1889, p. xvi-416.

« Les critiques modernes, en ce qui concerne l'établissement du texte d'Homère, sont tellement en désaccord qu'une entreprise comme celle d'écrire une grammaire du dialecte homérique est véritablement un *opus plenum aleæ* (p. 2) » ; néanmoins l'auteur pense qu'un tel livre peut être composé avec quelques chances de succès (p. vii). Je crois volontiers que M. Vogrinz n'est pas étranger aux théories linguistiques qui peuvent nous éclairer sur le lexique d'Homère; je veux bien reconnaître aussi qu'il a, pendant longtemps sans doute, vécu intimement avec le poète grec, et qu'il a étudié de près toutes les difficultés de construction et de syntaxe qui surgissent à chaque instant dans la lecture de l'Iliade et de l'Odyssée. Mais j'ai des réserves à faire, et je ne saurais dire que l'auteur ait pleinement atteint son but. N'est pas grammairien qui veut; on peut savoir beaucoup, et ne pas savoir exposer ce que l'on sait; et dans le domaine grammatical, il est besoin, pour composer un ouvrage didactique, d'une sûreté de méthode, d'une netteté d'exposition, d'une précision d'analyse qui, sans manquer entièrement à M. V., ne me semblent pas être ses qualités dominantes. Des cinq parties dont se compose son livre (3e partie : Dérivation et Composition, plus les quatre indiquées dans le sous-titre), les dernières sont incontestablement les meilleures; dans la syntaxe, M. V. critique à juste titre (p. 292) la terminologie « embrouillée et pleine de contradictions » de la grammaire usuelle. C'est là, en effet, une des causes principales qui rendent les traités si indigestes, et un des plus sérieux obstacles à la composition d'une grammaire intelligible. Mais à côté de bonnes théories, d'analyses judicieuses, on rencontre trop souvent des développements confus, des résumés incomplets, et même quelques passages obscurs. Par endroits, M. V., qui pourtant a l'habitude de discuter et se laisse même aller à des subtilités, se contente trop facilement de renvoyer aux *Syntaktische Forschungen* de Delbrück ou à d'autres ouvrages du même genre, là où l'on a le droit d'exiger quelques éclaircissements et où l'opinion de l'auteur cité est très contestable. Le texte d'Homère et les différentes éditions sont d'ailleurs consciencieusement étudiés ; M. V. a su puiser d'excellentes observations dans les remarques des éditeurs et les théories des grammairiens, sans compter celles qu'il doit à ses propres recherches. — Je regrette d'avoir à juger tout différemment la phonétique et la morphologie. M. V. a sur ces sujets des idées toutes personnelles : il revendique le droit (p. viii-ix) de se servir des hypothèses qui lui plaisent : je me garderai bien de le lui refuser; il trouve qu'il n'est point démontré qu'on doive partir de la forme forte des racines, et qu'il lui

pitié pour ceux qui, dans leur courte carrière, ont déjà dû apprendre et désapprendre tant de transcriptions différentes! Il y a de bons alphabets, il n'y en a pas de délicieux.

est loisible de prendre une autre forme pour point de départ : à son aise, chacun est libre. On est libre aussi d'user d'une méthode défectueuse, de donner des explications dénuées de fondement, de confondre des formations différentes, et de mélanger au hasard des formes qui n'ont entre elles aucun rapport [1]. Mais alors il n'y a pas lieu de s'étonner si la critique impartiale vous accueille avec peu de faveur ; et pour dire ma pensée tout net, les deux premières parties de ce livre, quelle que soit d'ailleurs la valeur des théories linguistiques de M. Vogrinz, sont médiocrement traitées. Dans la préface, l'auteur nous avertit que l'ouvrage devait primitivement paraître en deux parties séparées ; il eût mieux fait de donner suite à ce projet, et de ne publier que la dernière. C'est la seule dont on puisse tirer profit.

My.

---

351. — A. Boulfroid. **Rome,** ses monuments, ses souvenirs. Grand in-8 jésus de 300 pages illustré de 86 gravures. Prix : 3 fr. Société de Saint-Augustin, Lille.

M. l'abbé Boulfroid me permettra de ne pas parler longuement de son livre ; car il échappe à la critique. La *Revue* n'a pas à s'occuper du pouvoir temporel du peuple, à souhaiter ou à repousser son rétablissement ; elle n'a pas non plus à discuter des croyances parfaitement respectables ; son domaine est limité à l'examen des doctrines ou des méthodes scientifiques ; il n'y a rien de pareil dans ce volume.

R. C.

---

352. — Zdekauer (Lodovico). **Su l'origine del manoscritto Pisano delle Pandette Giustinianee,** e la sua fortuna nel medio evo. Un vol. in-8, 38 pp. Sienne, Torrini, 1890.

Dans ce discours d'ouverture de son cours de droit italien, M. Zdekauer essaie de prouver que le fameux manuscrit de la Laurentienne, dit *Codice Pisano*, a été écrit à Ravenne, et, qu'avant d'arriver à Pise, il a été connu à Bologne, où sa présence a contribué au développement des études juridiques. Ces deux démonstrations sont menées avec une grande richesse d'arguments et, la seconde surtout, semblent concluantes. M. Zdekauer souhaite que ce précieux manuscrit soit phototypé intégralement : c'est un vœu auquel tous les juristes et tous les paléographes s'associeront volontiers.

L.-G. P.

---

1. Quelques exemples entre beaucoup d'autres : P. 63 : « dans ὕδωρ et ἧπαρ le ρ est mis à la place du ν, comme le montrent les langues congénères » ; *id.* : « noter les accusatifs Ἀπόλλω, Ποσειδῶ... ; cette formation est fréquente dans les comparatifs, par exemple ἀμείνω » ; p. 65 : « le suff. du génitif aux thèmes consonnantiques n'est pas -ος, mais -ς, cf. le latin *monti-s* » ; p. 97 : « dans ἧιον, l'η est dû au jod qui suit, mais cet effet pouvait être facultatif, exemple ἥιστο. » Les thèmes en ῐ et ῑ, ῠ et ῡ sont perpétuellement confondus. J'ajouterai qu'un certain nombre de renvois au texte d'Homère sont inexacts, et ne sont pas corrigés dans les errata.

353. — **The Musical Notation of the Middle Ages** exemplified by facsimiles of Mss. written between the tenth and sixteenth centuries inclusive. (London, 1890, in-fol.)

Sous ce titre, la *Plain-song and Mediæval Music Society* publie un recueil de fac similes fort intéressant pour la musique et la paléographie du moyen âge. Les 20 planches [1] qui le composent sont bien exécutées; une planche supplémentaire contient des essais de transcription. La préface résume assez nettement l'état de la question; mais d'où a pu venir aux éditeurs la bizarre idée de rédiger en latin les sommaires marginaux de cette préface qui est écrite en anglais? On y lit le nom de l'abbé Raillard, mais sans aucune indication bibliographique; il n'aurait cependant pas été inutile de citer l'*Explication de Neumes*, couronnée par l'Acad. des Inscr. en 1860, le *Mémoire sur la restauration du chant Grégorien*, Paris, 1862, et le *Mémoire explicatif sur les chants de l'Église rétablis dans leur forme primitive*. Paris, 1882. Enfin, les notices qui accompagnent les planches sont maigres et même insuffisantes. — Pourquoi cette jolie publication est-elle encore déparée par une inadvertance? Dans le texte de la pl. XI, la Haute-Savoie se nomme *alta Savoia*. La forme *Saboia* fut, il est vrai, employée au moyen-âge; mais les paléographes du XIX[e] siècle ne sont pas obligés, dans leurs notices, de rechercher ou plutôt d'exagérer ainsi la couleur locale.

L. D.

---

354. — **De düdesche Schlœmer**, ein niederdeutsches Drama von Johannes Stricker, 1584, hrsg. von J. Bolte. Norden et Leipzig, Soltau, 1889. In-8, 76 et 238 p. 4 mark.

Le *Düdesche Schlömer* de Jean Stricker est, avec le *Verlorener Sohn* de Burkard Waldis, le meilleur drame qu'on ait en bas-allemand, et on saura le plus grand gré au *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* d'avoir fait éditer cette œuvre importante. La tâche a été confiée à M. Bolte qui s'en est acquitté avec le soin le plus louable. Il a reproduit le texte d'après l'édition originale de 1584 (Lubeck, Balhorn), en ajoutant à la fin du volume les petits changements des deux réimpressions de 1593 (Francfort sur l'Oder, Voltz) et les préfaces rimées qui les accompagnaient. Mais l'introduction de M. B. mérite surtout l'attention. Il raconte plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la vie de Jean Stricker — qui écrivait son nom *Stricerius* — et analyse son premier drame qui a pour sujet la chute d'Adam et Eve. Puis il étudie très longuement les sources du *Schlömer* qui sont l'*Homulus* allemand de Gennep (1540) et l'*Hecastus* latin de Macropedius (1539); mais « Stricker n'a pas fait une mosaïque à la façon de Gennep; les imitations littérales sont très clairsemées; c'était un poète indépendant qui

1. A propos de la pl. XII, cf. [Barrois]. *Éléments carlov. linguistiques et littér.*, Paris, 1846, in-4°, p. 51.

n'empruntait à ses devanciers que l'idée, et non l'expression » (p. 47). Enfin, M. Bolte termine cette précieuse introduction par une analyse du *Schlömer* et par seize pages de remarques sur plusieurs mots et locutions du drame. Toutefois, ces remarques eussent mieux et plus commodément figuré, soit sous le texte, soit en appendice, et l'éditeur aurait dû, dans le texte même, signaler par un chiffre ou une astérisque les mots qu'il explique.

A. Chuquet.

---

355. — **Dei Torresani, Blado e Ragazzoni,** celebri stampatori a Venezia e a Roma nel xv e xvi secolo, cogli elenchi annotati delle rispettive edizioni per Domenico Bernoni, cavaliere della Corona d'Italia. Milan, Hoepli, 1890, in-8 de viii-403 p. (320 ex. numér.) Prix : 10 fr.

Ce livre, très élégamment édité, n'a guère de valeur historique. Dans l'étude la plus étendue qu'il renferme, l'auteur a voulu soutenir une thèse de clocher en faveur de ses compatriotes, les imprimeurs Torresani, d'Asola en Lombardie. On sait que le chef de la famille, Andrea Torresano, dit André d'Asola, fut le beau-père et l'associé d'Alde l'ancien, et continua la maison avec ses fils, après la mort du grand imprimeur vénitien. M. Bernoni croit que la gloire des Alde a fait tort à celle que mériteraient les Torresani ; André d'Asola, selon lui, a été plus qu'un collaborateur modeste de son gendre, et il est temps de venger, par un éloge bien senti, « l'énorme injustice » traditionnelle commise à son détriment. En achevant la lecture de ce plaidoyer, on demeure convaincu, au contraire, que la tradition est exacte, à quelques nuances près, et que ni les contemporains, ni la postérité ne se sont trompés à la véritable importance des rôles. On peut dire plus : bien loin d'avoir perdu à ses relations avec Alde, c'est à ces relations seules qu'André Torresano doit de n'être point oublié ; s'il n'avait été, à un moment donné, le bailleur de fonds et le soutien d'Alde Manuce, s'il n'avait mis son nom au frontispice des éditions aldines, personne ne songerait à lui aujourd'hui. Que M. Bernoni veuille lire, par exemple, la *Stampa a Venezia* de M. Castellani ; il y verra qu'il y avait à Venise, au temps d'André d'Asola, cinquante marchands de livres laborieux et intelligents comme lui, qui ont peut-être gagné moins d'argent, mais qui n'ont pas eu moins de mérite. Si Alde Manuce a laissé un grand souvenir, c'est qu'il fut bien autre chose, un homme de science, d'initiative et de dévouement, un rénovateur de son art et un inventeur, un des travailleurs, en un mot, qui ont rendu aux lettres, en une courte carrière, d'inappréciables services. André Torresano ne fut rien de tout cela, et on parle encore de lui ; de quoi se plaint-on à Asola ?

Malgré l'erreur d'un point de vue qui fausse ses appréciations, M. B. pouvait faire un livre utile, une monographie complète des Torresani. Il n'y a réussi qu'à demi. Le catalogue, imprimé en appendice, est de

nature à rendre service aux travailleurs; quelques extraits de préface, quelques documents nouveaux y auraient été joints avec profit. Les pages les meilleures du travail sont celles qui traitent des rapports de Paul Manuce avec les Torresani, pour lesquels Renouard semble avoir été injuste. Mais la partie la plus intéressante du récit, celle qui se rapporte à l'époque de la vie d'Alde l'ancien, est très insuffisante. L'auteur ignore les livres spéciaux sur la question, les sources qui lui auraient permis de renouveler son sujet [1]. Il cite sans cesse des ouvrages de seconde main ; il considère comme une autorité le livre si peu sûr d'Ambroise Firmin-Didot. Les erreurs de détail abondent. M. B. fait d'André d'Asola le premier imprimeur vénitien, p. 14 [2]. Il continue à assigner au mariage d'Alde avec la fille d'André, la date de 1499 au lieu de 1505 (p. 16, 18), ce qui modifie sensiblement les hypothèses qu'on peut se permettre sur les rapports des deux imprimeurs. Il déclare que, d'après les témoignages contemporains, Erasme était *dedito alla crapula*, p. 40! Le grand hollandais, qui tient tant de place dans le volume, n'est, du reste, que bien peu connu de l'auteur. Il attribue une importance exagérée au colloque de l'*Opulentia sordida*, où Erasme a décrit plaisamment, comme chacun sait, l'intérieur l'Alde et de son beau-père [3]. Les relations d'Erasme avec François Torresano sont racontées très inexactement, p. 109, d'après la lettre unique de 1526 imprimée dans la correspondance : M. B. n'a pas connu les autres let-

---

1. Je n'ai aucun scrupule à mettre au premier rang de ces sources deux travaux signés de mon nom : *Erasme en Italie* (Paris, 1888) et *Les Correspondants d'Alde Manuce, 1483-1514* (Rome, 1888; extrait des *Studi e doc. di storia e diritto*, 1887-88). Ces deux recueils ont plus que doublé le nombre de documents épistolaires réunis jusqu'à présent sur Alde Manuce; le nom de « messer Andrea » y revient sans cesse, avec des dates et des faits qui permettent de remplacer les traditions vagues par des indications précises. M. Bernoni ne connaît pas davantage le *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle ni l'existence des manuscrits grecs de François d'Asola portant l'inscription A ME FRANCISCO ASVLANO, qui se trouvent à Paris. (La liste en est donnée par M. Omont, dans les notes de son *Catalogue des mss. grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, Paris, 1889).

2. *Andreas de Torresanis* figure le *cinquante-deuxième* sur la liste chronologique approximative des imprimeurs vénitiens dressée par M. Castellani (*La stampa a Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore*, Venise, 1889, p. XXXVII).

3. Le colloque a été traduit en français par M. Develay, au t. III de ses *Colloques d'Erasme*, Paris, 1875-76; M. Bernoni l'a traduit pour la première fois en italien, en y ajoutant l'indication d'usages locaux intéressants. Je crois avoir déjà tiré de ce document tous les renseignements qu'il renferme sur la maison d'André d'Asola dans le chapitre d'*Erasme en Italie* consacré au séjour à Venise; mais il y faut faire une part, comme dans tous les colloques, à l'imagination de l'auteur et à la déformation subie par ses souvenirs; je n'oserais y chercher, par exemple, comme le fait M. B (p. 145), le chiffre de la fortune de Torresano. Je n'aurais pas non plus l'assurance qu'il montre pour identifier les commensaux d'Alde en 1508; en tout cas, le *Stratège* du colloque ne saurait être Musurus, alors professeur à Padoue; j'ai proposé Démétrius Doucas, qui préparait à ce moment, chez Alde, les *Rhetores graeci* et le *Plutarque*.

tres d'Erasme à son éditeur, qui changent bien les choses [1]; il n'a pas vu non plus les motifs de mécontentement que pouvait avoir l'humaniste à propos de la réimpression tronquée des *Adages*, faite à Venise en 1520.

Il est inutile de multiplier ces observations. On voit déjà que, si le sujet en valait la peine, le travail de M. B. serait à refaire. Je n'en dirai pas autant de la biographie d'Antonio Blado, d'Asola, car, s'il faut toujours se défier de la méthode de l'auteur, on est du moins satisfait de trouver réunis un grand nombre de renseignements sur un imprimeur qui mérite d'être connu et qui a joué à Rome, au milieu du XVIe siècle, un rôle assez important. La liste de ses éditions et de celles des Ragazzoni, d'Asola (1488-1505), complète le volume. Les érudits, qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie, devront donc se le procurer. Pour moi, qui ai jugé le livre au point de vue de l'histoire littéraire, il m'est pénible d'avoir été obligé d'en dire si peu de bien.

P. DE NOLHAC.

---

356. — BLANDINI (Giacomo). **La tirannide italiana nel rinascimento.** Un vol. in-8, 131 pp. Catania, Galati, 1888.

L'idée mère de cet opuscule est ingénieuse. L'auteur essaie, après Pertile, de retrouver le droit politique des tyrannies italiennes du XVe siècle, qui passent ordinairement pour avoir été la négation même du droit. Il faut remarquer surtout ce qu'il dit de l'évolution qui conduisit les républiques du podestat au prince, et les chapitres sur les lois de succession dans les tyrannies, leurs rapports avec l'Empire et le Saint-Siége, et leur gouvernement interne. Mais M. Blandini a rendu la lecture de son livre très difficile par la division qu'il a établie entre ses raisonnements et leurs preuves : il imprime seulement les premiers dans le texte et les autres en notes. Son travail n'est plus qu'une dissertation fort abstraite où manquent tous les faits qui le rendraient vivant et pittoresque, et que tous les lecteurs n'auront pas la patience de rechercher dans les notes.

L.-G. P.

---

357. — **Etude sur Jean Fischart.** Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres, par P. BESSON, agrégé de l'Université. Paris, Hachette. In-8, 364 p.

M. Besson, après un chapitre très court sur la vie de Fischart, examine d'abord le *Gargantua* et quelques autres ouvrages qui, sans être directement imités de Rabelais, appartiennent au même genre humoristique et satirique ; il parle ensuite des théories littéraires et esthétiques de Fischart, de ses querelles théologiques, de ses idées sur la religion et l'éducation, de sa politique intérieure et extérieure, enfin de sa

1. Publiées dans *Erasme en Italie*, p. 107-112 ; datées de 1523, 1525, 1528.

langue et de son style. Le sujet, comme on le voit, est bien divisé; les écrits sont bien groupés, et le lecteur qui, sans se donner la peine de lire un gros volume, voudra demander à l'auteur des renseignements sur telle ou telle partie de l'œuvre multiple, authentique ou controversée, de Fischart, les trouvera facilement sous l'une des rubriques indiquées. Les analyses sont ordinairement bien faites, et quand elles paraissent longues, c'est plutôt la faute de Fischart que celle de son historien. Les chapitres qui laissent l'impression la moins satisfaisante sont ceux où M. B. essaye de condenser les résultats de ses recherches, de donner une idée de Fischart soit comme écrivain, soit comme moraliste, en un mot de conclure. Et ici encore, ce n'est pas M. B. qu'on est tenté d'accuser, c'est son sujet. Conclure est facile, lorsqu'on a affaire à un génie clair et solide; mais quelle conclusion tirer d'une œuvre incohérente, puisée à toutes les sources, et dont la marque caractéristique est précisément le manque de personnalité dans la pensée comme dans le style? Les théories esthétiques de Fischart se résument en ceci (chapitre IV), que la littérature doit être subordonnée à la morale : cela est peu profond; l'Allemagne a vécu pendant deux siècles sur cette banalité. En théologie, il estime que deux religions peuvent bien vivre ensemble dans un même état, mais le protestantisme est, pour lui, l'Église véritable. C'est dans le chapitre intitulé : Conclusion, que l'on cherche naturellement l'opinion définitive de M. B. sur son auteur. Fischart, nous dit-il, en effet, est une incarnation de la Renaissance. Est-ce suffisant, et cela marque-t-il bien le caractère d'un écrivain? Peut-on, d'ailleurs, considérer comme un représentant de la Renaissance un homme qui n'a su dérober à l'antiquité ni le secret de penser juste ni celui de bien dire?

M. B., et c'est une justice à lui rendre, ne professe pas pour Fischart une de ces admirations de commande ou de ces préventions naïves qui sont l'assaisonnement ordinaire des thèses du doctorat. Il a pensé à Fischart, parce qu'on n'y avait pas encore pensé avant lui dans les soutenances de Sorbonne; il l'a lu et il a essayé de le comprendre, parce qu'il a jugé que c'était son devoir. Mais il semble le goûter médiocrement. Dans le chapitre où il le compare avec Rabelais, et qui est un des meilleurs du livre, sa préférence n'est pas douteuse. Il ne trouve guère chez Fischart que l'exagération des défauts de Rabelais. « Chaque fois que le traducteur rencontre chez son modèle une longue énumération, il se croit tenu de la grossir encore (p. 72); il traduit intégralement tous les passages malpropres, et il en ajoute bon nombre de son cru (p. 48); le texte français est délayé, amplifié de mille manières (p. 109), sans être enrichi d'un seul épisode nouveau (p. 772). » Qu'on lise, dans l'auteur allemand, le chapitre de la généalogie de Gargantua, ou le passage, très court dans Rabelais, démesurément long dans Fischart, où il est question des provisions de bouche de Grandgousier : il est difficile de pousser plus loin l'abus de la parole. Rabelais dit beau-

coup et suggère davantage; il engage ses lecteurs, dans son prologue, « à briser l'os et à sucer la substantifique moelle » : dans Fischart, l'os est tout brisé, mais la moelle est répandue.

M. Besson ne trouve que peu d'éloges à donner à Fischart; pourtant il lui consacre trois cent cinquante pages, et nous n'aurions rien à dire là-dessus, si le cas était isolé. Un auteur, même un auteur de thèse, n'a-t-il pas le droit de choisir son sujet, et de dépenser son encre comme il lui plaît? Mais l'usage des grosses thèses sur de minces sujets tend à se généraliser d'une manière inquiétante pour le bon sens critique. Ecrire des centaines de pages sur un écrivain qui mérite tout au plus un article, c'est d'abord une faute de goût. N'oublions pas qu'un jeune docteur, une fois que sa thèse l'a fait déclarer *dignus intrare*, peut devenir à son tour directeur d'études, être chargé de conduire et de former, dans le travail scientifique et littéraire, toute une génération d'étudiants. Autrefois, pour donner une preuve de son aptitude à l'enseignement supérieur, on cherchait, dans un mince volume qui ressemblait plutôt à une brochure, à jeter un peu de lumière sur une question obscure ou mal posée; on reprenait, avec des arguments et des documents nouveaux, un sujet controversé; on discutait et l'on éclairait quelquefois un fait intéressant d'histoire littéraire. Aujourd'hui, on fouille dans les décombres, pour être sûr de ne se rencontrer avec personne. Pourtant les grands sujets, à la fois grands et nouveaux, ne manquent pas dans les littératures étrangères, et surtout dans la littérature allemande. Les Allemands ont beaucoup écrit sur leur littérature; mais ils en ont fait surtout l'objet d'une étude scientifique, exacte, minutieuse. Il y aurait profit pour nous à reprendre leur travail à un autre point de vue, celui de l'art et du goût, qui n'exclut pas la rigueur scientifique, mais qui l'élève et l'ennoblit. Nos jeunes professeurs trouveraient là un beau champ d'expérience et une occasion d'être vraiment neufs en apportant des idées neuves.

A. BOSSERT.

---

358. — **Waldstein's Vertrag mit dem Kaiser bei der Uebernahme des zweiten Generalats,** von Anton GINDELY. (Abhandlungen der K. Bœhmischen Gesellschaft der Wissenschaften). Prag, Gregr, 1889, 44 p. in-4.

C'est un fait connu de tous et consigné dans chaque *Histoire moderne*, même élémentaire, que Wallenstein, avant de reprendre le commandement des armées impériales en 1632, força Ferdinand II à signer un traité formel, qui devait garantir le célèbre condottiere contre une surprise pénible, pareille à celle de la diète de Ratisbonne en 1630. On croyait même posséder le texte de ce traité de Znaym dans les *Annales Ferdinandei* de Khevenhüller. Récemment, pourtant, il a été établi que la pièce publiée par Khevenhüller n'était qu'un avant-projet, qui n'a pu être sanctionné par l'empereur, au moins dans sa forme présente. Peut-on

fixer, par conséquent, le contenu de cette pièce importante, soit par de nouvelles découvertes dans les archives, soit par des inductions légitimes ? Tel est le problème que M. A. Gindely, poursuivant ses études sur « la question de Wallenstein », aborde dans le présent mémoire, et qu'il traite, à son ordinaire, avec une connaissance approfondie du sujet, basée sur la masse de documents réunis, durant trente années de fouilles heureuses, dans les dépôts de Vienne, de Prague et de Munich. M G. commence par remonter aux origines des négociations entamées avec Wallenstein en mai 1631, peu après la prise de Francfort sur-l'Oder par l'armée suédoise. La cour de Vienne ne demandait alors à l'ex-duc de Mecklembourg que des conseils, car les chefs de la Ligue catholique venaient de se prononcer contre sa rentrée au service de l'Empire, à la diète de Dinckelsbühl. Encore après l'écrasement de l'armée de la Ligue à Breitenfeld, en septembre, Ferdinand hésitait, son confident Eggenberg penchant pour Wallenstein et son confesseur Lamormain pour l'archiduc Ferdinand, roi de Hongrie. Les diplomates espagnols proposaient de faire du premier l'*ad latus*, le lieutenant-général du second. Mais Questenberg envoyé vers Wallenstein, en octobre, pour lui proposer cette combinaison, ou quelque autre analogue, essuya un refus catégorique, sans explications. Alors le prince d'Eggenberg fut chargé de négocier à Znaym avec Wallenstein en personne. Ses instructions fort embrouillées, et qui, tout en concédant à W. le titre de *Generaloberstfeldmarschall*, n'en faisaient pourtant qu'un conseiller du roi de Hongrie, subsistent, mais pour les conférences de Znaym elles-mêmes nous n'avons qu'un rapport assez détaillé de l'un des compagnons d'Eggenberg, de Bruneau, président de la Chambre des comptes de Lille, à l'infante Isabelle ; Eggenberg a présenté sans doute un rapport verbal à l'empereur. Nous voyons seulement que W. s'engage à réunir en trois mois, sans toucher de solde, et sans accepter un titre officiel, une nouvelle armée impériale. Cette besogne préliminaire accomplie, il fait mine de rentrer dans la vie privée. Eggenberg le supplie, au nom du souverain, de rester à la tête des troupes, et revient vers lui, muni de nouvelles instructions également conservées, qui, cependant ne lui donnaient pas une autorité plus absolue sur l'armée que celle qu'il exerçait déjà en 1630. Le 13 avril 1632. W. et E. se rencontrent à Goellersdorf, entre Znaym et Vienne, et, à la suite de longues et pénibles entrevues, Eggenberg rentre épuisé à Vienne et annonce à Ferdinand que les prétentions de W. sont « inouïes ».

Maintenant quelles étaient ces conditions ? On répondait jusqu'ici en citant le document publié par Khevenhüller, et retrouvé depuis dans d'autres archives ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le P. Dudik et Ranke ont prouvé que ce n'était là qu'un projet, le résumé d'un rapport sur les demandes du futur généralissime. On y trouve, en effet, des points que l'empereur ne pouvait pas du tout décider à lui seul, puisqu'ils concernaient directement la couronne d'Espagne, etc. M. G.

essaie de fixer les points de cet accord secret entre W. et le souverain, en interrogeant les documents authentiques, les correspondances diplomatiques de l'époque et c'est cette investigation, à la fois sagace et prudente, du savant professeur de Prague, qui est la partie la plus curieuse et la plus neuve de son mémoire. Nous ne pouvons naturellement pas entrer ici dans les détails de sa démonstration, qui nous paraît aussi lucide dans ses développements que concluante dans ses résultats. Nous dirons seulement que M. G. arrive à établir que la légende du traité supposé de Znaym ne s'écartait guère des exigences véritables de W. et que c'est plutôt encore davantage qu'il réclamait à son interlocuteur effrayé, pour l'obtenir en fin de compte. Ainsi les dépêches du nonce de Vienne au cardinal Barberini affirment qu'on lui promit un électorat, celui de Saxe ou de Brandebourg. D'autres correspondances montrent qu'on le dispensa de tout serment, craignant à Vienne qu'il pourrait se refuser à le prêter; et Ferdinand II lui-même disait à l'ambassadeur espagnol Castañeda « qu'il n'y avait point de troupes ni de chefs dans tout l'Empire qui ne dussent lui être soumis ». Cela n'empêchait pas l'abbé de Kremsmünster, l'un des négociateurs impériaux, de parler, très sincèrement, de la « modération » du duc de Friedland ! C'est que Ferdinand, affolé plus qu'on n'a voulu l'admettre, et qui parlait à ce moment de se retirer à Graz, voire même en Italie, voulait avoir à tout prix une armée solide et un chef militaire puissant entre sa capitale et le conquérant suédois. Ces conditions léonines, plus ou moins librement consenties, firent, au dire de M. G., de W. un général fidèle jusqu'au moment où il perdit l'espoir d'une victoire décisive (juin 1633). Alors commencèrent les intrigues diplomatiques qui l'entraînèrent toujours plus avant et finirent par amener sa chute. Nous recommandons le travail de M. Gindely comme un modèle de discussion scientifique sur un sujet épineux et surtout controversé.

R.

---

359. — **Un Bourguignon et un Orléanais** érudits au XVIIe siècle. Lettres inédites de B. de La Monnoye à Nicolas Thoynard de 1679 à 1697, publiées et annotées par M. Emile Du Boys. Paris, L. Techener, 1890, in-8 de 43 p.

Tout le monde donnera raison à M. du Boys déclarant (p. 1) qu'une des plus intéressantes figures littéraires en province, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle et la première du XVIIIe, a été incontestablement Bernard de la Monnoye (né à Dijon le 15 juin 1641, mort à Paris le 15 octobre 1728). Tout le monde aussi reconnaîtra que cet « homme d'infiniment d'esprit » se montre, dans les douze lettres tirées du département des mss. de la B. N. (vol. 562 des nouvelles acquisitions françaises), digne de l'éloge que lui donne M. Fertiault *(Nouvelle Biographie générale)* en s'écriant, au sujet de la correspondance générale de l'érudit bourguignon : *Quel agréable causeur*! M. du B. a réuni, dans les huit premières pages de son élégante brochure, toute sorte de renseignements

sur La Monnoye et sur son correspondant Thoynard, n'oubliant aucun des travaux récents dont ces deux travailleurs ont été l'objet de la part de MM. Gaillemer, A. Jacquet [1], Henri Beaune, Moulin, Charavay, Jovy, etc. Les informations du diligent éditeur ne sont pas moins complètes, sur chacun des personnages mentionnés dans son petit recueil, et l'on trouvera tout à la fois abondance, exactitude et saveur dans les notes sur Maurice David, J.-B. Denis, le poète Lainez, Guillaume Prousteau, Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, poète « que l'on chercherait en vain dans nos recueils biographiques, mais auquel M. Viollet-Le-Duc a consacré un article dans sa *Bibliothèque poétique*, » etc. Citons aussi d'excellentes notes sur le *Dictionnaire de l'Académie* (p. 18), le *Dictionnaire de Richelet* (p. 24), le *Dictionnaire de la Crusca* (p. 25-26), l'*Arlequiniana* et le *Bignoniana* (p. 29-30), ces deux dernières notes empruntées à l'ouvrage encore inédit du P. Adry (*Bibliothèque critique des anas*, à la B. N. vol. 1955 des N. ac. fr.). Le soin et l'érudition avec lesquels M. E. du Boys a publié, cette année, son *La Monnoye* [2] et, l'an dernier, son *Ezéchiel Spanheim*, font vivement désirer qu'il puisse bientôt nous donner les deux importants recueils épistolaires qu'il prépare : les lettres inédites d'Étienne Baluze et les lettres inédites d'Émery Bigot.

T. de L.

---

360. — René Doumic. **La Question du Tartuffe.** Paris, De Soye et fils, 1890, in-8, 16 p.

Sous le titre de : La question du Tartuffe, M. René Doumic vient de publier une énergique réponse à M. Brunetière. Il présente à l'appui de l'opinion traditionnelle les arguments d'usage, insistant notamment sur les déclarations de Molière dans les placets, la préface et le rôle de Cléante. Il cherche ensuite à ruiner les preuves que M. Brunetière a tirées du petit nombre des hypocrites en 1664, de la philosophie naturaliste de Molière et de ses attaches avec le groupe des libertins. C'est une discussion fort habilement conduite, et, sinon convaincante, au moins très intéressante à lire.

R. P.

---

361. — **La Piraterie sur l'Atlantique** au XVIII[e] siècle, par Léon Vignols. (Rennes, 1890, in-8 de 121 p.)

Le titre de cette brochure, extraite des *Annales de Bretagne*, n'est pas parfaitement justifié; car il y est beaucoup plus parlé des pirates de

---

1. Les publications de ces deux savants ont été analysées et appréciées ici par celui qui écrit ces lignes.

2. Je n'aperçois en toute la brochure qu'une petite tache formée par une faute d'impression qui défigure le grand nom de Du Cange (p. 13) : M. du *Fesne* pour du *Fresne*).

la Méditerranée que de ceux de l'Atlantique, et des XVIe et XVIIe siècles que du XVIIIe. Mais la seconde partie donne des renseignements curieux et peu connus sur la grande flibuste et sur les forbans qui survécurent à la dissolution de l'association des Frères de la Côte.

Quelques-unes des appréciations de l'auteur nous semblent être un peu hasardées. Les Barbaresques, en enlevant les vaisseaux chrétiens et en portant le fer et le feu sur les rivages ennemis, ne firent guère qu'imiter ce que les chrétiens eux-mêmes leur avaient appris, et les protestations de Sélim et de Soliman contre les agissements des chevaliers de Rhodes sont exactement celles que le roi d'Espagne faisait, cent ans plus tard, contre les Algériens. Pourquoi traiter de *chef de forbans* Khaïr-ed-Din Barberousse, le Grand-Amiral des flottes ottomanes, le rival souvent heureux d'André Doria, et, surtout, pourquoi donner aux Musulmans, en dépit de l'histoire tout entière, le monopole du prosélytisme religieux à main armée? Que M. Vignols pense à Charlemagne, aux Croisades, aux Chevaliers Porte-Glaives, aux Albigeois, aux Espagnols et aux Portugais dans les Indes et dans l'Amérique du Sud!

H.-D. DE GRAMMONT.

---

362. — J. HANS. **Der protestantische Kultus**. 1 vol. in-8, 140 pages. Augsburg, Schlosser, 1890.

Ce volume, dû au pasteur protestant de l'Église Sainte-Anne d'Augsbourg, est beaucoup plus dogmatique qu'historique. L'auteur, il est vrai, nous montre en vertu de quels principes le culte a été organisé dans la religion de Luther et dans celle de Calvin; il nous indique brièvement les principales modifications introduites dans la célébration de l'office divin depuis le XVIe siècle jusqu'à l'année 1822, où, sous l'influence de l'union évangélique et du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, parut la fameuse liturgie *(Kirchenagende)* pour la cathédrale de Berlin; mais cet exposé, assez court, n'est qu'une introduction à la partie théorique de l'ouvrage. M. Hans y fait voir la nécessité d'une réforme dans les formes extérieures du culte; il indique ensuite en quoi devrait, selon lui, consister cette réforme. Il faudrait donner plus d'éclat aux cérémonies religieuses, multiplier les services accessoires *(Nebengottesdienste)*, et, dans le service principal, introduire, à côté du sermon, une liturgie qui, tout en respectant la tradition, satisferait les nouveaux besoins de notre époque.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 21 juin, a proposé pour le prix Bordin à décerner en 1892 le sujet suivant : *Faire ressortir le caractère national de la sculpture française à partir du XIIIe siècle jusqu'à la Révolution, c'est-*

à-dire depuis les imagiers qui ont décoré les cathédrales et autres édifices du centre de la France jusqu'à Houdon. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892.

— Sous le titre *Universités transatlantiques* (Hachette. In-8°, p. 3 fr. 50). M. Pierre DE COUBERTIN raconte d'une façon très intéressante, alerte, familière, ses visites aux établissements d'instruction du Nouveau-Monde. Il nous mène d'abord autour de New-York (l'Université de Princeton et son collège de Lawrenceville, Columbia College, Berkeley School, West Point), puis dans la Nouvelle Angleterre, au Canada, dans la Louisiane, la Floride, la Virginie, enfin à Washington et à Baltimore. « Le style fantaisiste, comme le reconnaît l'auteur, contraste avec l'habituelle gravité des documents pédagogiques » (p. 364), mais l'impression qu'il donne de ces universités transatlantiques, est d'autant plus nette et plus vivante ; comme toujours, M. de Coubertin défend avec chaleur son programme : « Sport et liberté ».

ALLEMAGNE. — M. Alex. CONZE, aidé de MM. Ad. MICHAELIS, Achille POSTOLAKKAS, Robert DE SCHNEIDER, Em. LŒWY et Alfred BRÜCKNER, vient de publier, sous les auspices de l'Académie impériale des sciences de Vienne, la première livraison d'une grande publication intitulée *Die attischen Grabreliefs* (Berlin, Spemann, 16 pages de texte et 25 planches, 60 mark). L'ouvrage comprendra dix-huit livraisons environ.

— Viennent de paraître le premier volume du *Deutsches Wœrterbuch*, de Moritz HEYNE (Leipzig, Hirzel, In-8°, 10 mark), et une *Italienische Grammatik*, par W. MEYER-LÜBKE (Leipzig, Reisland, 12 mark), qui forme le second volume de la « Collection des grammaires romanes ».

— L'*Arkiv for nordisk filologi* paraîtra, à partir du VIIe volume, chez Harrassowitz, à Leipzig.

— Les *Romanische Forschungen* de K. VOLLMŒLLER, paraissent désormais chez Fritz Junge, à Erlangen.

— Le *Literaturblatt* annonce en préparation : une *Altsæchsische Grammatik*, par S. H. GALLÉE et O. BEHAGHEL, et les éditions suivantes : *Clef d'amours*, par DOUTREPONT (Bibliotheca normannica), *Beuve d'Hanston*, par A. STIMMING, *Anseïs de Carthage*, par J. ALTON.

— M. Fritz NEUMANN, professeur à Fribourg en Brisgau, est nommé à Heidelberg.

— Le 6 mai est mort à Strehlen, près de Dresde, dans sa 68e année, Edmond DORER, connu par ses travaux sur l'histoire littéraire de l'Espagne.

— La classe de philosophie et d'histoire de l'Académie des sciences de Berlin décernera un prix de 5,000 mark (6,250 francs) à l'auteur du meilleur travail — en allemand, latin, français, anglais ou italien — sur Suidas, ses sources et sa méthode.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 juillet 1890.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° BRUN-DURAND, *Censier de l'évêché de Die* ; 2° BEAUREPAIRE (Ch. DE), *Notes sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc* ; 3° OMONT (H.), *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale* ; — par M. Gaston Paris : HATZFELD, DARMESTETER (Arsène) et THOMAS (Ant.), *Dictionnaire général de la langue française*, 1re livraison ; — par l'auteur : DELOCHE (Maximilien), *Études de numismatique mérovingienne.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32-33 — 11-18 août — 1890

363. — (Clarendon Press Series). **A Primer of Phonetics,** by Henry Sweet, M. A. — Oxford, at the Clarendon Press (London, H. Frowde), 1890. Pet. in-8, xi-113 pp.

Cet excellent petit livre doit, dans la pensée de l'auteur, servir tout à la fois d'introduction élémentaire aux débutants en phonétique, et tenir lieu d'une 2e édition de son *Handbook*, qu'il se voit, nous dit-il, dans l'impossibilité d'arrêter en ce moment sous une forme définitive. Cet aveu plein de modestie et cet exemple de conscience scientifique, venus de si haut, seront peut-être de nature à tempérer le dogmatisme d'école, toujours funeste aux sciences en formation.

Le manuel de M. Sweet se divise en deux parties, l'une analytique (pp. 7-40), l'autre synthétique (pp. 41-110). Dans la première, il étudie le mécanisme de la parole, la production des voyelles et des consonnes à l'état isolé et indépendamment les unes des autres. Il est superflu de dire, d'après le titre et le plan de l'ouvrage, que l'on n'y trouve rien d'essentiellement nouveau, mais toujours cette clarté et cette sobriété d'exposition, cette délicatesse d'observation et d'analyse, qui ont fait de M. S. un initiateur et un maître de premier ordre. Dans la synthèse, il reconstitue ce qu'il a décomposé, en montrant les relations des voyelles, des consonnes, des syllabes, des mots, des groupes de mots entre eux, et étudiant ainsi la quantité, l'intensité, les phonèmes de transition (*glides* [1]), l'accent tonique; puis il transporte ces données dans le domaine pratique, en établissant le phonétisme vrai, normal, ou tout au moins moyen, de l'anglais, du français, de l'allemand et — autant que faire se peut — des deux langues classiques, et donnant pour chacune d'elles quelques spécimens de prononciation accompagnés d'une transcription phonétique.

1. Notre nomenclature manque de ces mots expressifs et pittoresques qu'affectionnent avec raison les phonétistes anglais, *glide* (transition d'un phonème à un autre), *vanish* (transition de la voix au silence), etc. (Ce dernier n'appartient pas non plus à la nomenclature de M. Sweet.)

Sur ce dernier point seulement je voudrais hasarder une timide réserve. La transcription de M. S., qui rend en quelque sorte le langage « visible », est certainement une merveille de précision scientifique; mais ne se fait-il pas quelque peu illusion sur la facilité avec laquelle on l'adoptera ? Nous sommes tous, depuis l'enfance, accoutumés à associer certains signes et certains sons, et nous voici bien empêchés en face de formes qui, non seulement ne nous rappellent rien de familier — ce ne serait que demi-mal — mais nous rappellent tout autre chose que ce qu'elles représentent ; car nombre de signes de M. S. ont une ressemblance proche ou lointaine, en tout cas très fâcheuse, avec des lettres d'alphabets connus. Cette difficulté d'ailleurs fût-elle aussi aisée à vaincre qu'il se l'imagine, qu'il veuille bien aussi considérer que ses livres ne s'adressent point seulement aux yeux et à la mémoire encore neufs des apprentis phonéticiens, qu'ils sont lus avec intérêt par des linguistes qui ont déjà déchiffré bien des grimoires, et qu'il y a conscience à leur mettre à si haut prix le profit qu'ils en pourront tirer.

Une raison inverse, je veux dire l'absence complète, dans les types de la *Revue*, d'une notation phonétique même approximative, m'interdit naturellement de suivre M. Sweet dans les détails de sa minutieuse analyse [1]. Je dois donc me borner à appeler l'attention de tous les linguistes sur ce manuel si court et si plein à la fois, l'attention de tous les lettrés sur les premières pages de ce livre, dont je ne puis me tenir de détacher quelques lignes à leur intention :

« Souvenez-vous que le langage n'existe que comme fait individuel, et qu'une expression telle que « prononciation anglaise normale » n'est qu'une pure abstraction. Songez qu'il est absurde de fixer une règle suivant laquelle les Anglais *doivent parler*, avant de savoir comment ils *parlent en fait*, notion encore toute rudimentaire à cette heure...

« Evitez en conséquence tout dogmatisme et toute généralisation hâtive ; soyez circonspect dans votre façon d'affirmer que « tout le monde prononce ainsi » ou que « nulle personne instruite ne prononce de telle façon ». N'en appelez point à l'autorité d'un être imaginaire tel que le sujet parlant « correct » ou « attentif ».

« Bornez-vous à constater les faits. Si les gens vous disent que la réforme de l'orthographe est « une hérésie pestilente », ou que votre prononciation de Londres, d'Edinbourg ou de Dublin est « abominable », ne discutez point avec eux. »

V. Henry.

1. Une seule observation : M. S. est-il bien sûr que μυῖα se prononçât *muia* comme il l'écrit (p. 108)? Je croirais bien plutôt que l'ι était voyelle et l'υ semi-voyelle, autrement dit, que l'initiale de υἱός était l'anglais *wh* : autrement, l'ι intervocalique serait-il demeuré ? Il est vrai qu'on trouve ὑός.

364. — **Des poèmes latins** attribués à Saint-Bernard, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Paris, Klincksieck, 1890, in-8, v-102 pages.

Si, par une grâce particulière, l'illustre fondateur de Clairvaux avait pu revenir au monde quelques cent ans après sa mort, il eût sans doute été à la fois surpris et indigné des œuvres que certains copistes, plus zélés qu'habiles, mettaient sous son nom. Saint Bernard avait écrit des vers, et même des vers badins, on a sur ce point un texte formel ; mais c'étaient là péchés de jeunesse dont il était le premier à rougir, et ses adversaires eux-mêmes, Pierre Bérenger par exemple, se faisaient scrupule de les citer dans leur défense d'Abélard. Mais entre ces vers mordants et satiriques et les plates compositions que des copistes plus récents ont par ignorance, par faux zèle attribués au grand réformateur du xiie siècle, il n'y a sans doute aucun rapport. Saint Bernard était avant tout un homme d'action, plein de fougue et d'énergie ; les misérables œuvres qu'on lui prête sont dues à des moines désœuvrés et mystiques ; il s'était fait en lisant beaucoup une langue personnelle ; rien de plus banal assurément que le style et les pensées de tous ces poèmes. M. Hauréau, qui n'aime pas saint Bernard (et nous partageons ce sentiment ; l'ennemi d'Abélard et de la philosophie n'a en somme rendu aucun service à la science et à l'humanité), a cru toutefois utile de venger sa mémoire et de réparer les bévues des anciens copistes et des premiers éditeurs. Prenant chacune des pièces poétiques publiées sous le nom de cet écrivain, il montre que pour des raisons diverses aucune ne saurait lui être attribuée ; des unes on connaît pertinemment ou on soupçonne l'auteur ; les autres, restées anonymes malgré des recherches approfondies, sont de cent, quelquefois de deux cents ans plus récentes et ont pour auteur des moines mendiants, franciscains ou dominicains. Présentées avec agrément, ces petites dissertations se lisent avec un réel intérêt et laissent le lecteur absolument convaincu. C'est là assurément mérite assez rare, même dans un ouvrage d'érudition.

A. Molinier.

---

365. — Desilve. **De Schola Elnonensi Sancti Amandi** a sæculo IX ad XII usque. Lovanii. Apud Carolum Peeters, 1890, in-8.

L'idée d'étudier en détail une grande école monastique carolingienne était heureuse, et le choix fait par l'auteur de celle de Saint Amand, irréprochable. Malheureusement le livre, écrit dans un latin bizarre, de M. Desilve, témoigne d'une ignorance impardonnable de la littérature du sujet. L'auteur ne connaît ni l'existence de la récente édition des lettres de Loup de Ferrières, ni, ce qui est plus grave, celle d'une vie de saint Lambert écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand et publiée dès 1878. Il aurait dû lire le travail de Schulze sur la Réforme monastique en Lotharingie et en Flandre, ainsi que maints articles du *Neues Archiv*, qui lui eussent été fort utiles. S'il ne l'a pas fait, c'est, semble-t-

il, faute de connaître l'allemand. Il imprime, en effet, régulièrement *Hoelder* pour *Holder*, *Weber* pour *Ueber*, etc. Ces réserves faites, je reconnais volontiers que le livre de M. Desilve contient d'intéressants appendices : des catalogues instructifs de la bibliothèque du monastère; un office de saint Cyr et des hymnes inédits sur sainte Rictrude par Hucbald, ainsi qu'un poème du moine Folquin (xiie s.) sur la chute d'Adam. Les recherches de l'auteur dans les manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes lui ont, en outre, fourni des détails nouveaux sur la destinée de l'école de Saint Amand après le xe siècle.

H. Pirenne.

---

366. — Schœnbach. **Ueber Lesen und Bildung.** Graz, Leuschner u. Lubensky, 1889. In-8, xiii et 210 p. 3 mark. (Quatrième mille).

Voilà un livre à lire. L'auteur, qui est un homme de grand savoir et aussi un homme d'un goût très fin, essaie de déterminer au juste le sens des mots *Bildung* et *gebildeter Mensch*. Mais il remarque avec mélancolie que la véritable *Bildung* n'est plus guère de ce monde; ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'acquiert, ni dans les voyages, et on ne lit plus que les journaux. Et pourtant le seul moyen de devenir un homme réellement *gebildet*, est de lire, de lire avec choix; *es gibt eine Technik des Lesens;* lire est un art comme un autre. Emerson dit qu'il ne faut lire que les livres célèbres qui ont plus d'un an et qui vous plaisent. M. Schönbach fait mieux : il donne une liste des livres qu'il faut lire dans toutes les littératures. Mais ce n'est pas cette liste qui fait l'intérêt du volume de M. S.; ce sont ses propres réflexions, les remarques ingénieuses qu'il exprime en un allemand toujours élégant, châtié, et qui témoignent d'une lecture immense, d'une observation pénétrante de notre société, et d'un jugement sûr. Enfin, dans les deux chapitres que M. Schönbach consacre à la poésie allemande contemporaine et au réalisme [1], on trouvera sous une forme concise et brillante (p. 109-182) nombre d'appréciations excellentes qu'il nous importe de connaître, sur Heyse, Fitger, K.-F. Meyer, Wildenbruch, Anzengruber, Mme d'Ebner-Eschenbach, Bleibtreu, Kretzer, etc.

A. Chuquet.

---

367. — R. Mahrenholtz. **Jeanne Darc in Geschichte,** Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung. 1 vol. in-8, iv-174 pages. Leipzig, Renger, 1890.

La liste des ouvrages sur Jeanne d'Arc s'allonge tous les jours et bientôt M. Pierre Lanéry d'Arc pourra ajouter un supplément considérable à sa bibliographie, parue en 1887. Nous signalons aujourd'hui le livre

---

1. Le livre comprend six chapitres qui ont pour titre : Le temps présent. — Le but. — Les moyens. — La poésie allemande contemporaine. — Le réalisme. — Liste de livres.

d'un écrivain allemand, dont nous avons entrepris la lecture avec une grande curiosité. Jadis les Allemands ont rendu justice à la Pucelle d'Orléans : en 1864, un de leurs historiens, Fr. Eysell, lui a consacré une longue et fort savante étude; mais, après les événements de 1870, un historien d'outre Rhin saurait-il parler de Jeanne avec tout le respect qui lui est dû; pourrait-il éprouver de la sympathie et de l'admiration pour une héroïne dont le dévouement a contribué au salut de la France? Eh bien oui, M. Mahrenholtz nous entretient de Jeanne sur le ton le plus convenable; il admire son courage sur le champ de bataille; il nous raconte avec une commisération évidente son procès et sa mort [1].

Mais M. M. a voulu faire avant tout œuvre d'historien. Or, de très bonne heure, nous le disions ici même il y a quelque temps, il s'est formée une légende de Jeanne d'Arc : légende religieuse, qui nous montre la jeune fille de Domrémy inspirée par le ciel et qui ajoute foi à ses apparitions miraculeuses ; légende patriotique, qui attribue à Jeanne seule la délivrance du royaume, qui oublie la valeur du roi et de ses officiers, les progrès faits par l'artillerie, qui ne tient nul compte des dissensions intestines des Anglais, commandés par un enfant. Notre auteur a cherché à faire la part exacte de l'histoire et de la légende. Il a étudié pour cela avec une très grande attention les documents contemporains : il nous donne à la fin de son livre une critique remarquable des sources de l'histoire de Jeanne d'Arc. Il distingue avec soin les chroniqueurs qui ont écrit avant et ceux qui ont rédigé leurs ouvrages après le procès de réhabilitation, les Français des Bourguignons, les laïques des ecclésiastiques. A un autre point de vue, il partage les écrivains en trois catégories : ceux qui ne croient pas du tout à la mission de Jeanne, comme Monstrelet et le rédacteur du *Journal de Paris*, ceux qui y ajoutent une foi entière comme Jean Chartier et Perceval de Cagny, ceux qui ne se prononcent pas ou restent neutres, comme le héraut d'armes de Charles VII, Jacques le Bouvier. M. M. connaît de plus à peu près tous nos ouvrages modernes sur Jeanne, même de petits articles disséminés dans des revues de province, et ici il nous faut bien signaler la différence entre sa méthode et celle des derniers écrivains français qui ont abordé le

1. Nous avions écrit cet article avant d'avoir lu le compte-rendu fait du livre de M. par la *Revue des questions historiques* (1er juillet 1890, 95e livraison, p. 282). M. Sepet y cite une phrase de notre auteur, qui pourrait être fort mal comprise et nous avons à cœur de rétablir le sens exact. M. M. conclut son chapitre sur la délivrance d'Orléans par ces mots : « Nous ne voulons en aucune façon nier l'impression prodigieuse et salutaire que la jeune fille héroïque produisit sur le peuple et les soldats d'Orléans, et grâce à laquelle elle finit par entraîner les chefs : mais sans les fautes commises par Talbot et Fastolf, sans le talent militaire de Dunois, elle n'aurait pas suffi pour délivrer la ville. Nous devons lui contester le titre de *Pucelle d'Orléans* que les bourgeois reconnaissants lui ont donné et que la postérité lui conserve. » Cette dernière phrase est sans doute malheureuse; mais M. M. ne conteste en aucune façon à Jeanne le titre de pucelle, il conteste celui de *Pucelle d'Orléans*. Nous croyons d'ailleurs comme lui que des causes purement humaines expliquent la délivrance de la ville.

même sujet : lui a tout lu, les autres ont comparé entre elles trois ou quatre biographies modernes et entr'ouvert les documents réunis par Quicherat, puis ils ont eu la prétention de nous expliquer entièrement Jeanne d'Arc.

Malgré toutes ces études préliminaires, nous ne pensons pas que M. M. ait complètement réussi dans son dessein. La légende s'est formée du vivant même de Jeanne d'Arc : comment dès lors serait-il possible d'affirmer à propos de chaque évènement : « Ici s'arrête la vérité et commence le faux ? » Pour faire cette distinction, on ne se laisse guère guider que par son sentiment personnel; mais mon sentiment peut ne pas être le vôtre. Le sujet de Jeanne d'Arc ne saurait être traité entièrement par une critique *objective* des sources : bon gré mal gré chaque auteur interprète les anciens documents d'après ses croyances et ses préjugés. M. M. rejette, par exemple, à peu près tous les témoignages apportés dans le procès de réhabilitation ; il prétend que la légende avait pris corps en 1436, lors de l'apparition de la fausse pucelle ; que presque tous les témoins avaient subi l'influence de la cour ; que, pour ce double motif, ils dénaturèrent à l'envi la véritable figure de Jeanne ; il a peut-être raison, mais pourquoi quelques faits avancés dans le second procès ne seraient-ils pas vrais, pourquoi ne pas admettre entre autres que la mort de la bonne Lorraine ait arraché des larmes à ses adversaires ? Il nous paraît bien que souvent l'écrivain allemand va trop loin dans la négation; il diminue la part de l'histoire au profit de la légende.

Cette réserve faite, nous reconnaissons qu'en règle générale nos appréciations sont d'accord avec les siennes : nous avons été très heureux de lire dans son ouvrage nos propres pensées sur l'enfance de Jeanne : selon nous, il a fort bien expliqué comment l'idée d'une mission à remplir a germé et grandi en son âme. Nous ne nous séparons de lui que sur quelques points secondaires : nous pensons qu'il a été beaucoup trop indulgent pour Pierre Cauchon. Il ressort de son récit même que l'intérêt seul guide l'ancien évêque de Beauvais. Il ne cherche qu'à plaire au duc de Bourgogne et aux Anglais, par ambition personnelle. Pour un motif aussi bas, il avait jadis justifié au concile de Constance le meurtre de Louis d'Orléans.

En dépit du soin avec lequel le livre a été fait, l'auteur a laissé échapper des erreurs. Nous avons contrôlé toutes les assertions des deux premiers chapitres et nous relevons les inexactitudes suivantes. P. 2, il faut lire Philippe VI au lieu de Philippe IV. Le jugement porté sur le connétable de Richemond, p. 14 et ss., doit être corrigé à l'aide du livre de M. Cosneau que M. M. ne connaît pas. P. 17, la comparaison entre le Brandebourg et la Bourgogne me paraît mauvaise, en tous cas bien inutile. P. 22, il est dit : « En 1419, une partie de Domrémy qui appartenait jusqu'à présent aux ducs de Bar, suzerain de la France, fut unie au duché de Lorraine, par suite à l'empire d'Allemagne. » Le fait

nous paraît faux ; en 1419, le cardinal de Bar fait donation du duché de Bar à son petit-neveu René d'Anjou et celui-ci fut fiancé à Isabelle, héritière de la Lorraine; mais René n'entrera en possession de la Lorraine que beaucoup plus tard. La question de la nationalité de Jeanne d'Arc n'est pas bien comprise, p. 24. P. 31, il est question du « tribunal archiépiscopal de Toul ». Il n'y a jamais eu d'archevêque en cette ville.

Le dernier chapitre, intitulé : *Jeanne d'Arc au cours des siècles* est intéressant. Mais à notre avis l'auteur a voulu trop raffiner. Son jugement sur la *Pucelle* de Chapelain est, somme toute, exact; mais pourquoi attribuer à l'auteur de cet ennuyeux poème des desseins politiques? Le plan en aurait été conçu en 1625, et Richelieu aurait voulu se servir de cette œuvre pour éveiller contre les Anglais, qui secouraient la Rochelle, l'animosité des Français! Je pense aussi que dans cette revue Michelet méritait mieux qu'une mention. M. M. explique d'ailleurs assez bien comment Jeanne d'Arc est revendiquée de nos jours par le parti catholique et comment nos désastres de 1870 lui ont valu en France de chauds partisans, souvent assez peu au courant de l'histoire.

En somme, M. M. a beaucoup travaillé son sujet; il a suivi une bonne méthode; il a l'esprit critique éveillé, le jugement d'ordinaire sain ; mais, peut-être pour comprendre Jeanne d'Arc, pour nous la rendre bien vivante, faut-il plus que de la conscience, plus que l'habitude de manier les textes historiques, plus que du bon sens. Ces qualités supérieures, M. Mahrenholtz ne les a pas et voilà pourquoi son livre n'est qu'un livre fort estimable.

Ch. Pfister.

---

367. — A.-F. Pribram. **Oesterechische Vermittelungs-Politik im Polnisch-russischen Kriege 1654-1660.** Vienne, 1889, 66 p. in-8

Les dépêches de Lisola, précédemment publiées par M. Pribram, avaient jeté un jour peu favorable sur l'action de l'Autriche dans les affaires du Nord, pendant la guerre de 1654 à 1660, qui se termina par la paix d'Oliva. Elles avaient révélé que l'Autriche pratiqua une politique d'intervention sans énergie, sans honneur et sans profit. M. P. examine cette politique à la lumière de documents nouveaux qui complètent les relations de Lisola, mais n'infirment pas le jugement qui s'en dégage.

Dès que la Pologne devint le champ clos des intrigues et des ambitions étrangères, la maison d'Habsbourg se préoccupa d'y empêcher l'établissement de toute dynastie ou influence qui pût la menacer. Au milieu du XVIIe siècle, Français, Suédois, Moscovites l'inquiétaient également. Engagée trop à fond contre les deux premières puissances, elle tenta de leur opposer le grand duc de Moscou, Alexis. Mais ce prince méditait l'annexion entière et la confiscation de la couronne polonaise. Il était malaisé de le réconcilier avec les Polonais. La cour de

Vienne proposa sa médiation avec l'arrière-pensée de garantir l'intégrité comme l'indépendance de la Pologne.

C'est sur ce thème que s'engagea une négociation dont le plus saillant épisode est la conférence de Wilna (1656). Les Autrichiens y jouèrent un rôle peu glorieux. Leur protégé Jean Casimir dut signer un traité qui assurait au czar l'hérédité, c'est-à-dire la perpétuité de la royauté polonaise. Cet échec ne les dégoûta pas d'une nouvelle offre d'interposition, quand la non-exécution de ce pacte provoqua un nouveau conflit : les Russes la rebutèrent grossièrement; les Polonais, à l'instigation du parti français, la déclinèrent avec autant d'ingratitude que de politesse.

L'Autriche voulut prendre sa revanche du traité d'Oliva en rapprochant la Pologne et la Moscovie : ces deux États, sous la pression du péril turc, sentaient la nécessité d'un accord, mais ils exclurent sans façon l'Autriche de la transaction dont l'armistice d'Andrussow fut le début (janvier 1657).

M. Pribram condamne les tergiversations de la cour de Vienne, lui reproche de n'avoir su comprendre ni seconder les combinaisons parfois trop subtiles de Lisola, et conclut avec justesse que le prestige de l'empereur était amoindri à l'orient comme à l'occident de l'Europe. Son récit suggère une autre réflexion que l'auteur, en bon autrichien, a sans doute gardée pour lui. C'est que la diplomatie russe déploie sur celle de l'Autriche une éclatante supériorité : non seulement le czar traite de pair à pair avec le César germanique, mais ses envoyés à demi barbares traitent de haut, dans toutes les rencontres, les ministres impériaux. L'Autriche a de longue date appris l'humilité.

B. Auerbach.

---

369. — **Curiosità Storico-letterarie del Secolo XVII.** Due famose Mazarinades studio di Giacomo Bobbio. Roma, unione cooperativa editrice, 1890, in-8 de 79 p.

M. Bobbio a eu la main heureuse en choisissant, pour en donner une élégante traduction et une non moins élégante réimpression, deux pièces aussi intéressantes que *la foule des esprits revenus à Saint-Germain (la fola degli spiriti riapparsi in San-Germano)* et que *la plainte des pauvres contre le cardinal Mazarin (La querela dei poveri contra il cardinale Mazarino)*. Chaque mazarinade est précédée d'une notice explicative et suivie de notes courtes et excellentes. L'éditeur n'ignore rien de l'histoire des événements et des personnages mentionnés dans les deux livrets qui furent certainement au nombre des plus piquantes publications fugitives de l'année 1649. Sur Mazarin, sur Anne d'Autriche, sur Louis XIII, sur Gaston d'Orléans, sur le prince et la princesse de Condé, sur M[lle] de Montpensier, sur Charles, maréchal de la Meille-

raye, Armand, duc de la Meilleraye, sur le comte de Guiche [1], etc., M. Bobbio dit tout ce qu'il faut en quelques mots. Sa plaquette, où les lettres ornées, les fleurons, les vignettes sont d'une grâce exquise [2], mérite le meilleur accueil tant auprès des bibliophiles français que des bibliophiles italiens.

T. DE L.

---

370. — BERTANA (Emilio). **L'Arcadia della Scienza.** Castone della Torre di Rezzonico. (Studî sulla letteratura del secolo XVIII). Un vol. in-8, 230 pp. Parme, Luigi Battei. Prix : 3 fr.

Ces deux études n'intéressent pas seulement l'histoire littéraire, mais aussi l'histoire sociale et psychologique de l'Italie au XVIIIe siècle. Dans la première, M. Bertana examine les rapports de la science et de la poésie dans la péninsule et les œuvres produites par la *poesia dotta*, aujourd'hui si oubliée et qui excita alors tant d'espérances et d'admiration. Il fait une revue très complète des diverses œuvres poétiques à base de science : on allait jusqu'à composer en hommage de noces un poème sur les lentilles optiques ou sur l'origine des fontaines, ou un poème sur le système cartésien pour une prise de voile. Un chapitre spécial est consacré aux poèmes didactiques,— la *Vigne*, de Pelizzari, la *Culture du riz*, de Spolverini, cinq *Saisons* de Rolli, Frugoni, Gherardelli, Vicini, Barbieri, — parmi lesquels la palme revient à Calbi, pour sa *Filosofia esposta in sonetti*. L'ambition de laisser un grand poème philosophique travailla ce siècle depuis le poème en cent chants de Maffei jusqu'à l'*Invito a Lesbia Cidonia* de Mascheroni ; elle inspira le *Pregiudizio* de Brognoli, la *Plurità dei mondi* de Cassola, le *Sistema dei cieli* de Rezzonico. Après la revue de tant d'œuvres dont une seule a survécu, l'*Invito a Lesbia Cidonia*, on comprend la conclusion de l'auteur : « L'action indirecte de la science sur la poésie, comme sur le reste de la vie intellectuelle et civile, fut profonde et bienfaisante. Mais qu'a donné la science directement transportée dans la poésie ? Rien. »

Dans la seconde étude, M. B. trace un portrait bien vivant de l'un de ces savants poètes, Rezzonico, « incarnation caractéristique de ce patriciat du XVIIIe siècle, dans lequel finissait de se dissoudre, non sans quelques symptômes d'une prochaine renaissance, la décrépite société italienne. » La vie de Rezzonico à Parme pendant la Révolution française est particulièrement intéressante.

L. G. P.

---

1. M. B. donne à tort deux *m* au nom du futur maréchal de *Gramont*, lequel, ainsi que ses aïeux et ses descendants, écrivait son nom comme je viens de l'écrire. Le péché est si petit que ce ne serait pas la peine de le relever, si l'on avait une observation plus sérieuse à soumettre au soigneux éditeur.

2. Indiquons particulièrement deux portraits de Mazarin, l'un, en tête de la plaquette (gravure représentant le cardinal racontant, devant des hommes et femmes du monde assis sous les beaux arbres d'un grand parc, l'historiette des esprits revenus à Saint-Germain), l'autre à la fin (p. 76, en cul-de-lampe).

371. — **Le Maréchal Randon**, par A. Rastoul. (Paris, Didot, 1890, in-12 de (III-401) p., avec portrait).

« Cette étude est, avant tout, une œuvre de réparation », nous dit l'auteur, dès la première ligne; plus d'un lecteur dira : c'est un panégyrique. On a cherché à y démontrer que le maréchal Randon fut un bon général en chef, un très bon gouverneur de l'Algérie, un excellent ministre de la guerre; qu'il eut toutes les vertus publiques et privées, et que, si ses avis eussent été écoutés, les désastres de 1870 eussent été épargnés à la France. S'il en était ainsi, il aurait été jugé bien iniquement par ses contemporains, par la plupart de ses chefs, et par la grande majorité de ceux qui ont servi sous ses ordres. Bugeaud écrivait en le désignant : *Il ne peut rendre aucun service à la tête des troupes, parce qu'elles n'ont aucune confiance en lui..... Ce n'est pas un homme de guerre* [1]. Telle était l'opinion de Saint Arnaud qui ne consentit jamais à lui rien laisser entreprendre d'important; de Baraguey d'Hilliers, qui le nota en quelques lignes d'une concision draconienne; de Pélissier, qui ne perdit jamais une occasion de le cribler de ses traits les plus acérés [2]. Et les quatre maréchaux de France desquels je viens de parler le connaissaient bien, l'ayant eu longtemps sous leurs ordres, ou à leurs côtés.

Cela dit, il convient d'ajouter que cette biographie est exacte, en ce qui concerne les faits qui y sont relatés; nous ne trouvons à redire qu'à leur interprétation, qui nous semble quelque peu faussée par le parti-pris de l'admiration. M. R. loue son héros de sa conduite au moment du retour de l'île d'Elbe; nous estimons que, ce jour-là, il mérita toutes les rigueurs de la justice militaire, qui ne lui furent épargnées, du reste, que parce qu'il aurait fallu punir trop de monde [3]. Mais le gouvernement royal savait à quoi s'en tenir, et le laissa passer quinze ans dans le même grade. Après la révolution de 1830, il se fit un mérite de cette disgrâce, et, en onze ans, échange les épaulettes de capitaine contre les étoiles de maréchal de camp, sans que cet avancement extraordinaire eût été justifié par des services éclatants. Nous n'avons pas à écrire ici l'histoire du maréchal Randon; mais nous pouvons éprouver quelque

---

1. Lettre adressée au maréchal Soult, le 20 août 1843.

2. On remplirait plusieurs pages de ces boutades; nous n'en citerons qu'une : « Chose bizarre que les prénoms! Randon s'appelle Alexandre César, et moi, je m'appelle Amable! »

3. Que penser de l'aide de camp d'un général, qui, envoyé par lui, et le représentant *ipso facto*, assiste sans protestation à l'embauchage de ses soldats, à des pourparlers avec des insurgés, et se contente de prendre la fuite au moment final, sans avoir même tenté une démonstration vigoureuse, laquelle eût très certainement rallié la plus grande partie des hommes, qui, bien que sollicités depuis plus de vingt-quatre heures, n'avaient pas encore fait défection! — « Il paraît constant, dit-il, que « j'excitai le commandant Desessart à commander le feu. » — Cela ne nous paraît pas constant du tout; car, dans ce cas, Napoléon n'eût pas, quelques jours après, appelé à Paris le général Marchand et son neveu.

surprise en voyant qu'on lui fait un mérite de son refus d'aller à Rome [1], de sa conduite au Ministère de 1851 [2], de son abstention lors du coup d'État [3]. Quant à la campagne de Kabylie, nous réservons notre admiration pour le maréchal Bugeaud, qui l'avait préparée [4], en avait dressé le plan dans tous ses détails; son successeur ne fit qu'appliquer ce plan, et encore le fit-il assez mal; il dut s'y reprendre à trois fois, subit plus d'un échec grave, et le succès final lui coûta bien cher.

Nous touchons maintenant au point le plus important. Le Maréchal a été accusé, et l'est encore, d'avoir, pendant son deuxième ministère (1859-1866), laissé l'armée s'affaiblir à un tel point, qu'on ne put pas, après Sadowa, risquer une démonstration sur le Rhin. M. Rastoul s'élève contre ces allégations, qu'il qualifie de *calomnieuses*; mais, en fait, il ne prouve qu'une chose; c'est que le ministre *offrit* de faire marcher immédiatement 80,000 hommes, et *promettait* d'en réunir 450,000 en un mois (p. 300). On se garde bien de nous parler des approvisionnements et du matériel [5].

Bien des pages sont consacrées à la louange des convictions religieuses du Maréchal, qui, tout protestant qu'il était, *fut un des plus dévoués défenseurs des droits de Pie IX* (p. 245). Après les dernières révélations de M. Rothan, c'est un singulier éloge à faire d'un homme d'État. Peu de personnes partageront l'avis de l'auteur, non plus que son admiration pour la création de la légion d'Antibes, qui enlevait à la France (en 1866!) douze cents hommes d'élite. Enfin, le 22 décembre 1867, âgé de plus de soixante-treize ans, le Maréchal abjura la religion protestante et se convertit au catholicisme; ses ennemis (et il n'en manquait pas) crurent qu'il cherchait ainsi à s'ouvrir les portes du conseil de Régence; d'autres dirent qu'il voulut avoir, au moins une fois dans sa vie, quelque chose de commun avec Turenne.

H. D. de Grammont.

---

372. — Ph. Godet. **Histoire littéraire de la Suisse Française.** Paris, Fischbacher, 1890; un vol. in-8 de IX-569 p.

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire une œuvre originale; dès la première ligne de sa préface, il avertit que cette histoire

1. En quoi la religion du Maréchal l'empêchait-elle de commander le corps d'occupation? Ce fut un prétexte, et rien de plus.

2. Il passa tout son temps à louvoyer entre les deux partis.

3. Il n'y participa pas; mais il en profita largement; d'ailleurs, en pareil cas, l'abstention est une adhésion peu compromettante.

4. Une grande partie du dossier (lettres, etc.) du maréchal Bugeaud a été détournée des Archives du ministère de la guerre. Quand?

5. Quand on voit dans quel état de dénuement nous trouva la guerre de 1870, même après les efforts qu'avait faits le maréchal Niel pour réparer le passé, il est difficile de croire que nous étions, en 1866, en état d'affronter une lutte semblable à celle qu'une simple démonstration eût déchaînée.

« existait déjà, pour ainsi dire, à l'état de chapitres isolés, dans plusieurs ouvrages ; » et il considère « comme un devoir pressant » de rendre hommage à ses devanciers. Il dit ailleurs, à propos des emprunts qu'il a faits à tel ou tel, à M. Sayous par exemple : « Je pille trop pour pouvoir citer toujours. » (P. 183). On voit par là ce que peut être le livre de M. Godet, une véritable mosaïque ; ce n'en est pas moins un manuel utile que l'on consultera avec fruit, si l'on veut bien connaître l'histoire de la littérature française à l'étranger. Peut-être semblera-t-il un peu long à ceux qui n'étant pas nés Suisses, ne tiennent pas absolument à « vivre de la vie » des lettrés de Genève, de Lausanne, de Fribourg ou de Neufchâtel, à étudier l'un après l'autre les illustres inconnus dont les centaines de noms remplissent l'index alphabétique. Intéressante pour les compatriotes de M. G., cette histoire littéraire l'est aussi, dans une certaine mesure, même pour le grand public français, et les chapitres consacrés à Calvin, à Rousseau, à Benjamin Constant, à Mallet du Pan, aux collaborateurs de Mirabeau, à Mme de Staël, à Sismondi, à Tœpffer sont d'une lecture instructive ; on ne lira pas sans profit ce que M. G. a dit du XVIe siècle et de la Révocation de 1685 qui a fait tant de bien à la Suisse. M. G. est même parfois autre chose qu'un excellent secrétaire de rédaction : il sait juger les hommes et les livres ; il ajoute aux indications sur Mme de Staël quelques documents inédits.

M. G. critique (p. 319) les écrivains suisses qui emploient des locutions comme « Mon but est *rempli*... Je ne me rappelle *de* rien » ; p. 171 il parle de « la langue un peu roide des écrivains indigènes. » La langue de M. G., elle aussi, est parfois un peu *roide*, son style ne laisse pas de sentir un peu le réfugié, et il emploie des locutions, des constructions qui dénotent un étranger, par exemple : *Un* hymne latin (p. 27) ; *Un* exode (p. 45-46) ; C'est un des hommes qui *sait* le mieux son Vinet (p. 494, note) ; Retremper le français dans le latin *et dans le sérieux* (p. 96) etc.

Il n'en est pas moins vrai que le livre de M. Godet a été fait avec grand soin et qu'il mérite d'être consulté, même par les Français auxquels il apprendra bien des choses.

A. GAZIER.

---

373. — Ch. LEBAIGUE. **La réforme orthographique et l'Académie française.** Deuxième édition. Revue et augmentée d'un Appendice. Paris, Delagrave, 1890, VII-136 p. in-12.

J'ai rendu compte de la première édition dans la *Revue* du 21 octobre 1889. Il y a un an qu'elle a paru, et déjà voici la seconde livrée au public. Il n'y a pas de meilleure preuve qu'on n'a réussi ni à le dégoûter de la réforme, ni à entortiller son jugement.

La seconde édition diffère de la première par un format plus commode et par l'addition de quelques pages, un court préambule et un

Appendice. Ce dernier est divisé en deux parties : 1° *Réponse à M. L. Havet* (c'est-à-dire à l'article de la *Revue*); 2° *M. Bréal et la réforme*. M. Lebaigue me fait l'honneur de discuter mes, vues avec beaucoup de précision et de courtoisie; je l'en remercie et je ne reviens pas sur la discussion; je me bornerai à répondre à une question qu'il me pose. Dans telles phrases, demande M. L. (il y fait entrer, par exemple, la locution *vains discours*), est-il une seule lettre que M. Havet consentirait à éliminer, sous prétexte qu'elle ne correspond pas à la prononciation? « Non, sans doute. » Cette réponse n'est pas la mienne. Non seulement je *consens* à ce qu'on élimine l'*a* inutile de *vains* (tout de suite si l'on veut), mais je *désire* qu'on le fasse un jour. Il y a des réformes plus pressées, et j'aime mieux les voir passer d'abord. Mais quand le moment sera venu d'ôter l'*a non latin* de *vaincre* = *uincere*, je crois qu'il sera temps aussi d'ôter l'*a latin* de *vain* = *uanus*. L' « étymologie » continue de compter à mes yeux pour zéro. Ce n'est pas l'étymologie qui indique sur quels points les novateurs doivent être patients, c'est l'ordre pratique de la besogne. Cela dit, je suis heureux de dire à M. L. que je respecterais en effet, quant à présent, la plupart des mots qu'il cite (je voudrais seulement qu'on adoptât sans retard *aus* pour *aux*, *èles* pour *elles*, *home* pour *homme*). Et je me félicite de voir que, de son côté, il est tout prêt à faire des concessions sur l'emploi de certains signes diacritiques.

Au fond, les divergences entre mon savant contradicteur et moi sont toutes d'ordre théorique. Pour ce qui est à faire actuellement, il y a accord parfait quant à la mesure et quant à la plupart des détails. Et si M. Lebaigue était nommé, par l'État ou par l'Académie, *dictator orthographiae constituendae*, je serais des plus chauds à applaudir d'avance à toutes ses décisions.

Louis HAVET.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le cinquième centenaire du *Pfeiffertag* de Ribeauvillé sera prochainement célébré par la représentation d'une pièce en vers intitulée *Die Pfeiferbrüder*. Les rôles seront remplis par la jeunesse du lieu, costumée comme au XV[e] siècle. L'auteur de la pièce, M. le D[r] JAHN, a placé l'action à l'époque où venait de se former la corporation des *Pfeifer*, c'est-à dire dans la plus belle période de l'histoire des Ribeaupierre. Il évoque assez habilement le passé, au moyen d'une intrigue qui excite suffisamment l'intérêt : il imagine qu'un jeune gentilhomme, enlevé en son bas-âge par des bohémiens et vendu à un charlatan, est reconnu plus tard à Ribeauvillé par son frère aîné qui, pour retrouver plus sûrement l'enfant perdu, a revêtu l'habit de ménétrier et parcourt le pays sous ce déguisement.

ALLEMAGNE.— On annonce la publication d'un *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*. Ce *Jahresbericht* qui offrira un tableau d'ensemble de toutes les œuvres qui se seront produites sur le domaine des langues et littératures romanes, sera publié par M. Vollmœller, professeur de philologie romane à l'Université de Gœttingue, et « rédigé » par M. R. Otto, de Munich. (Munich et Leipzig, Oldenbourg). Il paraîtra chaque année en six fascicules qui seront accompagnés d'un *Anzeigeblatt* ou bibliographie. On est prié d'envoyer un exemplaire de tout ouvrage qui rentre dans le cadre du *Jahresbericht*, à M. Otto, Munich, Gabelsbergerstrasse, 55.

— Nous apprenons la mort d'Émile Heitz, professeur de philologie classique à l'Université de Strasbourg, décédé dans sa 65ᵉ année, et de Gottfried Keller, « le grand Zurichois, dit la *Deutsche Litteraturzeitung*, en qui les pays de langue allemande ont perdu leur poète le plus original » (16 juillet).

ANGLETERRE. — M. Joseph Jacobs qui vient de publier les *Fables de Bidpai* et l'*Esope* de Caxton, va réimprimer le *Palace of pleasure* de W. Pointer (1567), qui renferme la traduction de plus de cent nouvelles italiennes. C'est dans ce volume que les dramaturges anglais, Shakspeare, Massinger, etc., ont puisé le sujet d'un grand nombre de leurs pièces. M. Jacobs reproduit le texte de la deuxième édition qui est plus complet. La publication formera 1,500 pages en trois volumes (chez David Nutt, 500 exemplaires).

— On annonce, pour paraître prochainement dans la collection des « Great Writers », une étude de M. Moncure D. Conway sur *Nathaniel Hawthorne*.

— L'English Dialect Society fera paraître bientôt un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. J. D. Robertson et un ouvrage de M. Alex. Ellis, *English dialects, their homes and sounds*.

HONGRIE.— M. E. Finaczy, attaché au ministère de l'instruction publique, vient de publier un volume sur l'*Enseignement secondaire en France* (265 p.). Après avoir visité à deux reprises quelques lycées de Paris, et lu à peu près tout ce qu'on a écrit dernièrement sur l'organisation et les réformes de notre enseignement secondaire, M. Finàczy, avec une hâte fébrile, a déposé dans ce volume le fruit de ses expériences et de ses lectures. La partie historique n'a rien d'original; elle embrasse l'époque de Charlemagne jusqu'à 1815. La deuxième partie sur l'organisation actuelle des lycées montre que l'auteur a souvent bien vu, mais comme tous les visiteurs, il s'attache plutôt à des formalités extérieures qu'à l'esprit de l'enseignement. On voit partout l'étranger habitué aux externats, guidé dans ses excursions par un membre de l'enseignement libre; quoi de plus naturel dans ces conditions, que de s'élever contre l'internat, le baccalauréat, le concours général et l'installation de quelques établissements? Mais en général l'éloge l'emporte sur la critique.

— M. Simonyi, après avoir publié ses deux grandes monographies sur les *Conjonctions* et sur les *Adverbes hongrois*, vient de publier deux volumes de *Causeries sur la langue hongroise* (pp. 301 et 362). Il y expose au grand public les résultats obtenus par les philologues de ce siècle, en les appliquant à l'idiome hongrois. *L'origine*, les *influences étrangères*, les *monuments linguistiques*, la *langue littéraire* et le *patois* forment autant de chapitres curieux et qui montrent la grande compétence de l'auteur.

— La langue turque, représentée à l'Université de Budapest, par le célèbre voyageur Vámbéry, a trouvé en M. Kunos un fervent adepte. Il vient de publier *les Chants populaires turcs* en deux volumes (328 et 422 p.) et un volume de *Contes turcs* (202 p.), recueillis par lui pendant son voyage en Turquie.

— M. Pecz, privat-docent, à l'Université, a fait paraître le premier volume de ses *Études sur les tragiques grecs*. Ce volume embrasse l'histoire générale de la tragédie. M. Pecz a utilisé tous les travaux français et allemands sur le sujet.

— Signalons enfin deux études sur la littérature française; celle de M. Banfi, correspondant du *Figaro*, sur *Alceste et la Misanthropie* (75 p.), étude esthétique intéressante, et celle de M. Haraszti sur *La poésie d'André Chénier* (162 p.), publiée dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise.

ITALIE. — M. Arturo Graf, professeur à l'Université de Turin, vient de réimprimer chez Loescher (Turin, 1890, in-8° de 292 p.), son recueil de vers intitulé *Medusa*, qui en est déjà à sa 3e édition et se présente aujourd'hui augmenté d'un troisième livre.

— On doit signaler la tentative d'un jeune érudit, M. Mario Menghini, attaché au ministère de l'instruction publique, à Rome, qui s'est proposé de reproduire les anciennes impressions de poèmes populaires conservés, quelquefois à un unique exemplaire, dans les bibliothèques italiennes. Le premier fascicule, très bien imprimé, in-8°, et reproduisant page par page le texte original, contient deux plaquettes tirées de l'*Alessandrina* de Rome. Cette collection, qui coûtera seulement 1 franc par fascicule, a pour titre : *Canzoni antiche del popolo italiano* et complètera la revue récemment fondée par le même éditeur, la *Rassegna di litteratura popolare e dialettale*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er août 1890.

M. Fierlinger, professeur à Olmütz, avait adressé à l'Académie la photographie de deux pages d'un livre imprimé, si l'on en croit la mention finale, à Venise en 1414. M. le Secrétaire perpétuel communique une note de M. Delisle, qui, après examen des photographies, a reconnu qu'il s'agit d'un livre imprimé en 1514. Le chiffre 1414 n'est qu'une faute d'impression. On possède d'autres ouvrages qui portent le nom du même imprimeur, avec la date de 1514.

M. Deloche termine sa lecture sur le jour civil en Gaule. Au calcul légal des délais par nuits, usité depuis la conquête franque, on voit se substituer, à partir du XIIIe siècle, selon les régions, deux modes nouveaux de supputation : le calcul par jours et le calcul par jours et nuits. Le premier ne tarda pas à prévaloir et est seul resté en usage jusqu'à aujourd'hui. C'est à tort que des historiens du droit français ont professé que la numération par nuits avait persisté d'une manière générale jusqu'en 1789.

M. Edmond Le Blant communique une inscription latine chrétienne, qui lui paraît remonter au VIe siècle, et qui a été découverte à Andance (Ardèche). Elle est ainsi conçue :

HIC TITVLVS TEGET DIAC
EMILIVM QVEM FVNERE
DVRO EV NIMIVM CELERE
RAPVIT MORS IMPIA CVRSV
XXXVIII ETATIS SVE ANNO MOR
TEM PERDEDIT VITAM INVE
NIT QVIA AUCTOREM VI
TE SOLVM † DILEXIT

On reconnaît au commencement de ce texte deux vers défigurés :

Hic titulus tegit Aemilium, quem funere duro,
Heu! nimium celeri rapuit mors impia cursu.

Le graveur de l'inscription a maladroitement ajouté, devant le mot *Aemilium*, le mot *diaconum*, qui fausse le vers. M. Le Blant signale, dans les inscriptions de l'antiquité chrétienne qui nous sont parvenues, un grand nombre d'exemples de fautes semblables. Il indique aussi des textes où est exprimée une pensée analogue à celle qu'on remarque dans les lignes de l'inscription : *mortem perdidit, vitam invenit.*

M. Salomon Reinach communique une inscription grecque, découverte à Magnésie-du-Méandre, par M. D. Baltazzi. C'est un récit, historique ou légendaire, des origines du culte de Dionysius ou Bacchus à Magnésie. Un coup de vent ayant, dit le texte,

fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Bacchus à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour la consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Bacchus et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou ménades thébaines, Cosco, Boubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiases ou collèges dionysiaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms ; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Baye (le baron J. de), *Note sur quelques antiquités découvertes en Suède* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*); — par M. de Boislisle : Meyer (Paul), *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France*.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

D'Arbois de Jubainville, Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (période celtique et période romaine). Paris, Thorin. — Aulard, Mémoires secrets de Fournier l'Américain publiés pour la première fois d'après le manuscrit des Archives nationales avec introduction et notes. Paris, Charavay. — Lady Blennerhassett, née comtesse de Leyden, Madame de Staël et son temps, 1766-1817, avec des documents inédits, portrait d'après Gérard, ouvrage traduit de l'allemand par Auguste Dietrich. Trois volumes, Paris, Westhausser. — Souvenirs de la comtesse de La Bouëre, La guerre de la Vendée, 1793-1796, mémoires inédits publiés pour la première fois par Mme la comtesse de La Bouëre, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon. — Costa de Beauregard (marquis), Épilogue d'un règne. Milan, Novare et Oporto. Les dernières années du roi Charles-Albert. Paris, Plon. — A. et M. Croiset, Histoire de la littérature grecque. Alfred Croiset, Tome second. Lyrisme, premiers prosateurs, Hérodote. Paris, Thorin. — Dejob, Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814. Paris, Colin. — Deloume, Les manieurs d'argent à Rome, les grandes compagnies par actions, le marché, puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire. Paris, Thorin. — Des Granges, Bossuet, sermon sur l'ambition, étude critique littéraire et morale. Paris, Croville-Morand. — Diehl, Excursions archéologiques en Grèce, Paris, Colin. — Du Boys, Deux correspondants limousins de Baluze, lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et de M. du Verdier, 1692-1695. Limoges, Ducourtieux. — Dumont, Dépopulation et civilisation. Paris, Alcan. — Firmery, Gœthe (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — Fustel de Coulanges, Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les origines du système féodal. Le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne. Ouvrage revu et complété d'après le manuscrit et les notes de l'auteur, par Cam. Jullian. Paris, Hachette. — Gachard, Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas. Trois volumes. Bruxelles, Hayez. — Guillaume, Pestalozzi, étude biographique. — Jean (R. P. Auguste), Le Maduré. La nouvelle mission. — Joguet-Tissot, Les armées allemandes sous Paris. Paris, Perrin. — Le Goffic, Les romanciers d'aujourd'hui. Paris, Vanier. — Parigot, Émile Augier (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — Pélissier (Léon G.), Documents annotés, fascicule VIII, Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni; fascicule IX. Une relation inédite de l'Escalade de Genève, 1602. — Rod. Reuss, Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, 1681-1685. Paris, Fischbacher. — Maxime de La Rocheterie, Histoire de Marie-Antoinette. Deux volumes. Paris, Perrin. — Sigogne, Essais de philosophie et de littérature. Paris, Carré. — Sorel (Albert), Madame de Staël. Paris, Hachette (collection des grands écrivains français). — Sourches (marquis de), Mémoires sur le règne de Louis XIV, tome X. Paris, Hachette. — Tourneux, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Tome premier. Préliminaires, événements. Paris, Imprim. nouv. (assoc. ouvr.) — Tuetey, Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Tome premier. États-généraux et Assemblée constituante. Paris, Impr. nouv. — Vanderlinden, La révolution démocratique au xive siècle à Louvain.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34-35 — 25 août-1 septembre — 1890

---

374. — 1. **Commodiani carmina,** recensuit et commentario critico instruxit Bernhardus DOMBART (*Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis, vol. XV). Vindobonæ, apud C. Geroldi filium. MDCCCLXXXVII. XXIV-250 pp., in-8. Prix : 5 M.

375. — 2. **Q. Septimi Florentis Tertulliani opera,** ex recensione Augusti REIFFERSCHEID et Georgii WISSOWA, pars I (Corpus Scriptorum eccl. latin., vol. XX). Pragæ et Vindobonæ, F. Tempsky; Lipsiæ, Freytag, 1890, XIII-396 pp. in-8. Prix : 15 M. 60 (19 fr. 40 !).

376. — 3. **Studien ueber die Schriften des Bischofes von Reii Faustus.** Ein Beitrag zur spætlateinischen Literaturgeschichte von Dr. August ENGELBRECHT. Prag u Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag, 104 pp. in-8. Prix : 3 M.

377. — 4. A.-J. KRONENBERG. **Minuciana,** siue annotationes criticae in Minucii Felicis Octauium. Specimen litterarium inaugurale. Lugduni Batauorum, S. C. van Doesburgh, 1889, 101 p. in-8.

1. M. Dombart avait offert au monde savant les prémices de ses recherches sur Commodien dans un mémoire lu à l'Académie de Vienne et tiré à part; nous l'avons analysé en 1885, quand il a paru [1]. Si nous signalons seulement en 1890 l'édition publiée dans les derniers mois de 1887, cela tient à des retards en partie imputables aux libraires [2]. Nos lecteurs ont eu le temps de prendre connaissance de ce très beau travail, qui est comme un *Corpus* de toutes les études antérieures sur Commodien. Dans les dix années qui se sont écoulées depuis l'apparition de l'édition Ludwig (1877-1878), les théologiens, les historiens, les philologues se sont occupés souvent de cet auteur. M. Dombart a profité de leurs recherches. Il a fait mieux. Il nous donne pour la première fois

1. *Rev. crit.*, 1885, I, 218.

2. [Nous saisissons cette occasion pour rappeler à MM. les éditeurs de l'étranger notre prière de nous adresser directement, par la poste, non par commissionnaires, les ouvrages dont ils désirent des comptes-rendus. C'est parce qu'on n'a pas suivi cette recommandation qu'un livre expédié le 5 novembre 1887 nous est parvenu en avril 1890. — *Réd*].

une collation minutieuse des mss. de Cheltenham dont les précédents éditeurs n'avaient eu qu'une connaissance fort imparfaite. C'est ce qui a permis de classer avec sûreté les mss. des *Instructiones* et d'établir un texte du *Carmen apologeticum* notablement supérieur à celui de Pitra. M. D. s'est servi de toutes ces ressources nouvelles avec un tact parfait. En voici un exemple. La pièce XXIII du liv. II des *Instructiones* a pour titre *De ʒelo concupiscentiae* dans les mss., mais l'acrostiche assure l'épel *concupiscenciae* (v. 18 : *Cum, pro die tuo uigilas...)*; M. Hanssen, n'osant admettre l'assibilation, avait proposé de lire : *Tu pro die*. M. D. a compris que ce qui peut se défendre dans une dissertation ne peut pas toujours être admis dans une édition. Il a conservé *cum* et corrigé le titre : « Ego uero, dit-il, tam antiquum sibilationis indicium caute notandum potius quam per *cum* auferendum censeo. » Exécutée dans un tel esprit, la présente édition de Commodien paraît une construction durable ; à part la découverte de nouveaux mss., on ne voit pas ce qui pourrait l'ébranler.

2. Auguste Reifferscheid est mort il y a deux ans, laissant de nombreux travaux préparatoires pour l'édition de Tertullien ; le premier volume était presque achevé pour l'impression. C'est ce volume que MM. Alexandre Reifferscheid, von Hartel et G. Wissowa nous donnent aujourd'hui, après avoir revu et complété l'œuvre du défunt. On y trouvera les traités parvenus jusqu'à nous grâce à l'*Agobardinus* seul (B. N. lat. 1622) ou aux premières éditions *(de spectaculis, de idololatria, ad nationes, de testimonio animae, scorpiace, de oratione, de baptismo, de pudicitia, de ieiunio aduersus psychicos, de anima)*. Le deuxième volume contiendra les œuvres conservées par plusieurs mss. du moyen âge ; le troisième, celles qui ne sont que dans les mss. récents. J'avoue que je ne comprends pas bien cette disposition. On aurait pu suivre un ordre chronologique ; c'eût été fort contestable, mais fondé en raison ; on aurait pu adopter l'ordre alphabétique, mécanique et conventionnel, mais commode et ne soulevant aucune question délicate. Enfin on aurait pu prendre l'ordre indiqué par l'index de l'*Agobardinus*. Cet ordre représente une tradition ; quelle en est la valeur, c'est une question que nous n'avons pas à discuter. Mais quand on se trouve en présence d'un recueil de sermons ou de traités, le plus simple et le plus sage est de se fier au classement des manuscrits les plus anciens. Souvent ce classement nous est donné par une table qui survit aux perturbations produites dans le texte par des accidents de tout genre. C'est le cas de l'*Agobardinus*. J'ajouterai qu'il est même du devoir d'un éditeur d'adopter cette disposition, quand par un heureux hasard elle nous a été ainsi conservée ; elle fait partie de l'histoire de la tradition et, si l'on doit mettre sous les yeux du lecteur tous les documents, on n'a pas le droit de lui dérober cet élément d'appréciation. Agir autrement comme pour le *Tertullien* de Vienne, c'est pêcher contre la méthode. On retombe dans les errements des Bénédictins qui, dans une intention

fort louable, ont classé les sermons de saint Augustin d'après le cycle liturgique; ils ont ainsi détruit l'unité de recueils qui avaient une existence propre et fait disparaître de précieux jalons du fourré touffu de la littérature homilétique.

Ces réserves faites, il convient de louer les éditeurs de l'exactitude et du soin avec lesquels ils se sont acquittés de leur tâche. Conformément à un désir exprimé ici à l'occasion d'un autre volume de la même collection, ils ont indiqué en marge les numéros des feuillets du ms. Ils ont placé entre crochets les parties du texte dont le mauvais état de la marge nous a privés [1]. L'apparat critique est d'une lecture claire et sans surcharges inutiles. En un endroit, il est cependant obscur. P. 5, l. 14 : *nam apud spectacula et in cathedra sedetur* [*et in u*]*ia statur*; de ce texte, il est très difficile de détacher ce qui est addition conjecturale à l'aide des indications suivantes : « *et* et *sedetur* add. E. Klussmannus, *in cathedra* om. A »; le ms. donne de fait seulement : *apud spec*[*tacula et in u*]*ia statur*. A la page suivante, l'apparat omet de relater que les mots *neque ad idolatriam* de la ligne 17 manquent dans le ms. d'Agobard.

3. L'édition de Fauste de Riez, que prépare M. Engelbrecht ne pouvant paraître de suite, l'auteur publie les principaux résultats de ses recherches sur trois points : l'état du texte du *de gratia*, la paternité du *de spiritu sancto* et l'authenticité des homélies de Fauste.

Grâce aux indications fournies par les *indices* et aux citations faites par le moine Iohannes Maxentius, M. E. démontre que le *de gratia*, conservé dans un ms. unique (B. N. lat. 2166), a perdu dans le premier livre la fin du chap. 14 et la plus grande partie du chap. 15, dans le deuxième livre la fin du ch. 6, le ch. 7 entier et le commencement du chap. 8, et la fin du ch. 11 avec le commencement du ch. 12 [2].

Le traité *de spiritu sancto* a été attribué au diacre Paschasius sur la foi de quelques mss. et sur un témoignage très vague du pape Grégoire le Grand. Depuis longtemps, on croyait cependant assez généralement que c'était l'ouvrage mentionné par Gennadius dans le catalogue des ouvrages de Fauste de Riez. M. E. reprend à nouveau les preuves qu'on en a données et les fortifie de nouvelles considérations. M. E. se fonde notamment : 1° sur le témoignage de Gennadius qui fait

---

1. La marge du ms. a été rongée par l'humidité, puis réparée. Des portions de texte ont ainsi entièrement disparu ; d'autres ont beaucoup pâli au point d'être illisibles en plus d'un endroit; d'autres sont recouvertes de taches brun foncé qui rendent toute tentative de lecture impossible. Il en résulte que le commencement de certains mots peut encore être lu, quoique avec difficulté, tandis que la fin est recouverte par ces taches. Les éditeurs en général n'ont indiqué entre crochets que les parties du texte qui ont été enlevées avec le parchemin. Ainsi, p. 7, 8, dans *exinde ludi* [*Consualia*] *dicti, qui...*, *Consualia* était dans la partie aujourd'hui détruite, *dicti* est presque effacé et, à la suite, couvrant l'espace de deux à trois lettres se trouve la tache, puis sur le parchemin sain, on lit *qui* etc. A cause de l'intervalle qui sépare *dicti* et *qui*, je rétablirais *s*(*unt*) après *dicti*.

2. P. 19, l. 18, lire sans doute II, 9 au lieu de I, 9.

allusion au début de notre traité ; 2° sur les citations de Sedulius Scotus, écrivain qui vivait au IXe siècle ; 3° sur le style et l'emploi de la locution caractéristique *non est ita*, au sujet de laquelle il entreprend une statistique ; 4° sur le témoignage d'un ms. du Vatican (Palat. 241). Il existe de ce dernier ms. une copie faite par Holstenius et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, copie décrite et étudiée par M. E. (p. 29). C'est le no 12233 du fonds latin. Or, à la suite de ce ms., fo 70, se trouve la note suivante, écrite par J. Sirmond, comme l'atteste une indication au crayon due à M. Omont [1] : « Librorum de spiritu sancto qui Pascasio tribuuntur auctor est Faustus Reiensis. — Gennadius scriptum ait a Fausto sumpta occasione ex Symbolo. Quod quadrat. — Citatur a Sedulio (Collectaneum in Matthaeum) Fausti nomine ex cap. 2 lib. 1 : *Homo namque assumptus ex Maria,* etc. — Stylus conuenit, et pharsis illa *non est ita* quam usurpat toties in libris de gratia et libero arbitrio. — Fausto tribuuntur in Codice Vaticano, ut a Scaligero lib. V de emendatione temporum, et Garsia Loaysa ad concilium Eliberitanum [dicitur], etc. » Il est difficile que M. E. n'ait pas eu connaissance de cette note où le vieux Sirmond, qui n'avait pas fait de statistiques, indiquait quelques-unes des raisons, fort bien mises en œuvre d'ailleurs, par son émule moderne [2].

Dans la troisième partie de sa brochure, M. E. reconstitue et étudie deux collections d'homélies. L'une est attribuée à Eusebius Emisenus. M. E. la rétablit à l'aide de l'index du ms. B. N. 2166 [3]. Il essaie d'établir ensuite que Fauste est l'auteur de toutes les pièces de cette collection. L'autre est conservée dans un ms. du IXe-Xe siècle de la bibliothèque de Carlsruhe. M. E. passe en revue, de plus, quelques sermons conservés isolément. On voit que, dans cette partie de son travail, il a suivi la vraie méthode. D'un seul coup, il semble avoir retrouvé ainsi le recueil des homélies de l'évêque de Riez. Le procédé réussit surtout quand on a un index, ce qui indique une collection bien définie. Il faut au contraire des précautions quand elle résulte seulement du contenu du ms. Il arrivait qu'on s'empruntait les mss. de sermonnaires de monastère à monastère, pour copier les pièces qu'on n'avait pas. Ainsi ont pris naissance des recueils factices contre lesquels il faut être en garde. J'ai trouvé la preuve de ces habitudes dans un ms. cité en passant par M. E., le ms. B. N. lat. 1771. En marge du titre des homélies, on lit

1. La seconde main, qui a complété le texte du traité, mutilé dans le *Palatinus*, est également celle de J. Sirmond.

2. P. 44. l'emploi du mot *liber* dans les anciens catalogues est très flottant, comme on peut s'en convaincre en parcourant Becker. Tritheim a pu prendre ce mot dans le sens d' « ouvrage ». P. 45, il faut ajouter aux considérations exposées par M. E. qu'on voit bien comment le nom de l'orthodoxe Paschasius a pu se substituer à celui du suspect Faust de Riez, mais qu'on ne s'explique pas comment l'échange inverse aurait pu se produire.

3. Sirmond avait aussi entrevu l'utilité de cette table, puisqu'il avait pris la peine de la transcrire en l'accompagnant de renvois à la page des éditions. Sa copie se trouve au fo 67 du ms. 12233 déjà mentionné.

les indications suivantes écrites au XIe siècle (le ms. est du VIIIe s.) : f° 18a, *ista scribantur ;* 34a, *scribatur ;* 35b, *ista habemus ;* 36b, 39b, *ista scribatur.* On voit donc qu'avant de faire copier le ms., le moine chargé de la bibliothèque avait vérifié dans l'*armarium* les sermons que l'on avait déjà.

Pour déterminer la paternité des sermons étudiés, M. E. se sert de rapprochements avec d'autres discours qui sont certainement de Fauste ou avec les ouvrages didactiques de l'évêque de Riez. Je crains qu'il ne se soit glissé quelques cercles vicieux dans la discussion de ces cent vingt à cent cinquante homélies. M. E. attache beaucoup d'importance à ce fait que Fauste aimait à se copier littéralement. Ce peut être en effet un moyen de preuve assez sûr quand il s'agit de savoir quel est l'auteur du *De spiritu sancto*. Il l'est beaucoup moins à propos des sermons. M. E. oublie trop facilement qu'il n'est pas de genre littéraire où le plagiat s'exerce plus largement. Attribuer à un auteur un discours parce qu'on y trouve un passage d'une œuvre authentique copié textuellement, c'est s'exposer à de graves mécomptes. Il semble aussi que M. E. n'a pas répondu d'une manière suffisante à certaines objections soulevées contre l'attribution à Fauste de quelques pièces de la collection d'Eusèbe, surtout des nos 11, 49 et 24 [1]. Malgré ces points sur lesquels on désirerait un supplément de preuve les déductions de M. E. ont une vraisemblance générale très suffisante.

Les recherches de M. E. portent sur un matériel manuscrit considérable. Il me permettra de lui indiquer un ms. du IXe siècle qu'il ne mentionne pas et qui contient des sermons de Fauste. C'est le ms. des nouvelles acquisitions latines 447. Il porte en tête un titre du XIIe-XIIIe siècle : *Ammonicioes cesarii*. Au mois de janvier 1889, j'en avais indiqué ici même le véritable contenu [2]. M. Engelbrecht trouvera dans ce petit ms. les sermons 38 (incomplet au début), 39 (f° 12), 40 (f° 22), 43 (f° 25b) de la collection d'Eusèbe, 1 (f° 6b), 3 (f° 30 b) de son § II [3].

---

1. Je fais allusion aux raisonnements des auteurs de l'*Histoire littéraire*, t. II, p. 606 : « La 11e, qui est sur sainte Blandine, a été prononcée assurément par un évêque de Lyon, qui nomme cette ville sa patrie, saint Pothin son père, et l'église de Lyon, son église ». Même argumentation à propos de la 49e. « De même on peut assurer que la 24e, qui est sur les litanies ou les Rogations, n'est point de Fauste. Elle a été faite par l'évêque d'une ville qui, étant tombée sous la puissance des ennemis, ne perdit rien ni de sa paix, ni de sa liberté. Assurément cela ne convient ni à la Ville de Riez, ni à Fauste qui fut exilé, sitôt qu'Euric se fut rendu maître de la Ville ». Le passage visé ici est cité par M. E., p. 70, qui veut en faire une preuve de sa thèse, je ne vois pas comment.

2. *Rev. cr.*, 1889, I, 27, n. 1.

3. M. E. est assez indécis au sujet de l'origine du nom d'Eusèbe : p. 63, ce serait un cas de substitution d'un nom connu à un inconnu, et p. 80, un pseudonyme pris par Fauste. P. 73, 18, le texte cité ne peut-il pas s'entendre d'une façon tout opposée ? P. 85, l. 11 du bas, lire *paenæ*, l. 12, *cottidiae ;* même page, une autre preuve que le ms. 13333 est celui que Martène et Durand ont consulté chez le garde des sceaux Chauvelin est la note du fol. 1 : *Harlay 373 ;* les mss. de Harlay avaient été

4. Si la thèse de M. Kronenberg ne se rattache pas directement à l'entreprise de l'Académie de Vienne, elle appartient à cette classe de travaux dont le *Corpus Scriptorum* a été le point de départ. C'est un recueil de conjectures, dont quelques-unes sont vraiment bonnes : XI, 1, *compage qua continetur et cingitur diuisa, moles*... (exemple de correction fourvoyée) ; XVIII, 3 *Nilus et cotannis Euphrates*. Toutes témoignent d'une excellente méthode. M. K. s'est en particulier servi très habilement des imitations cicéroniennes de Minucius et des rapports sensibles, malgré tout, entre sa langue et celle des auteurs chrétiens, de Tertullien surtout. Notons que d'après certaines considérations paléographiques, un des ancêtres du ms. unique aurait pu être écrit en anglo-saxonne (p. 46). Ces considérations paléographiques, dans lesquelles M. K. se complaît, s'étalent çà et là un peu plus que de raison ; voir la n. 1 de la p. 56, où il s'agit d'expliquer un fait très simple, l'altération de *quis* en *quiuis*. A la fin de la brochure sont indiquées sommairement vingt-huit conjectures sur divers auteurs grecs et latins ; la XVI[e] concerne, Hor. *Ep.* II, 3, 358 : *quem, bis terue cum risi, miror* au lieu de *cum risu*. Voilà ce qui s'appelle une conjecture manquée. Fort heureusement, M. Kronenberg en a fait de meilleures.

Paul LEJAY.

378-379. — **Index lectionum** quæ in Universitate Friburgensi per menses æstiuos anni MDCCCXC inde a die XV Aprilis habebuntur. Præmittuntur 1) Carmen francogallicum s. XIII, cui inscribitur « Le lai de l'ombre », ad fidem codicum manu scriptorum editum a Josepho BÉDIER ; 2) Guilelmi STREITBERG, de comparatiuis Germanicis qui suffixo -ôz- formantur, commentatio. Friburgi Heluetiorum, 1890, 110 pp. in-4.

Les débuts d'une Université doivent toujours exciter un grand intérêt ; ceux de l'Université de Fribourg en Suisse en ont un tout particulier, qui tient aux conditions mêmes de la fondation. Je me hâte de dire qu'ils font bien augurer de l'entreprise.

Le poëme, publié par M. Bédier, n'est pas un chef-d'œuvre ; il a des longueurs rebutantes. Mais non seulement la langue en est curieuse à étudier, le fond même du récit a de l'importance au point de vue de l'histoire de tout un type de légendes. M. B. s'est très bien acquitté de sa besogne d'éditeur. Sa classification des manuscrits est un modèle de clarté et de rigueur méthodique. C'est là l'important. On a contesté ses vues sur les caractères de la langue. On ne peut guère décider d'une façon certaine une question aussi complexe. Ce récit, comme tant d'autres, a dû traverser plusieurs rédactions avant de nous arriver sous la forme que nous lui connaissons. Si ces rédactions étaient dans d'autres dialectes, il est bien difficile de croire qu'il n'en soit rien resté.

---

légués aux Bénédictins à la condition que Chauvelin en aurait l'usufruit (*Cabinet des mss.*, II, 102-103). P. 103, addition à la p. 32, la citation du *de sp. s.*, I, 8, sous le nom de Paschasius, par Ratramnus de Corbie, est mentionnée par J. Sirmond dans les notes du ms. 12233, fol. 70[a].

Le travail de M. Streitberg est un chapitre de l'histoire du comparatif allemand. Il est spécialement dirigé contre une hypothèse de Mahlow, d'après laquelle les comparatifs germaniques en -*oz*- seraient le résultat d'un développement d'un adverbe en -o par un suffixe -*iz*- dont la finale serait devenue monosyllabique, puis aurait subi une contraction. D'après M. S., au contraire, le comparatif serait directement formé sur la racine.

L'*index lectionum* qui termine est important, parce qu'il nous donne sur l'organisation des cours des renseignements officiels. L'enseignement a lieu en trois langues: le français, le latin, l'allemand, et chaque cours est annoncé dans la langue où il se fait. Voici d'après cela la statistique des trois langues: droit: 7 cours en français[1], 2 cours en allemand; lettres: 7 cours en français, 1 cours en latin, 10 en allemand. Au point de vue de la nationalité, les professeurs se groupent ainsi: droit: 1 français, 7 suisses, 2 allemands; lettres: 2 français, 1 américain, 1 polonais, 6 suisses, 10 allemands. De ce côté-ci du Jura, on pourra trouver peut-être que la langue et la nationalité françaises tiennent une trop petite place dans cette œuvre internationale.

L.

---

380. — Documents annotés. Fascicule VIII. **Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni,** publiées par Léon G. Pélissier, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Montpellier, 1890, grand in-8 de 64 p.

381. — Même collection. Fascicule IX. **Une relation inédite de l'Escalade de Genève** (1602), tirée de la Bibliothèque vallicelliane par le même. Toulouse, 1890, grand in-8 de 10 p.

C'est dans la bibliothèque Magliabecchiana que sont conservées les 25 lettres du collaborateur de Dom Vaissete à Francesco Antonio Marmi, le savant Florentin qui succéda à Magliabecchi comme bibliothécaire des grands ducs de Toscane et qui avait accueilli dom C. de Vic à Florence avec le même empressement que son devancier avait mis jadis à recevoir Mabillon et Montfaucon. M. Pélissier a très bien apprécié (*Introduction*) ces 25 lettres qui nous renseignent non seulement sur le caractère et sur certains détails de la biographie de l'historien du Languedoc, mais aussi sur le milieu où il a vécu, et qui, considérées comme document sur la vie littéraire de Saint-Germain-des-Prés, de 1717 à 1721, sont d'une grande importance, car elles prouvent que « jamais peut-être et nulle part au monde, l'activité scientifique n'a été plus intense et ses résultats plus solides qu'à l'Abbaye. » Parmi les personnages dont s'occupe Dom de Vic dans sa correspondance citons Dom Bernard de Montfaucon, Dom Coutant, Dom Mabillon, Dom Martène, Dom Touttée, Dom Garnier, Dom de Sainte-Marthe, D. Nic. Le Nourry, le duc d'Orléans, « à qui le *Gallia Christiana* est dédié, » le cardinal de Noailles, Anselme Banduri, bibliothécaire de Raguse, la *bête noire* du correspondant de Marmi, l'archéologue Fontanini, Dom

1. J'entends par cours l'enseignement donné par un professeur.

Gervaise, le biographe de saint Cyprien, l'académicien Boivin, « second custode de la bibliothèque du roy, « Dom Félibien, Mme Dacier, « femme fort distinguée par son bel esprit et par son érudition profane, » le P. Hardouin, « toujours fort singulier dans tous ses sistèmes *(sic)* et dans ses ouvrages, » le P. Poirée, D. Prudent Maran, le cardinal de Bissy, Basnage de Beauval, Barbeyrac, David Martin, l'abbé Legendre, Quirini, Etienne Baluze, le P. Lequien, Eusèbe Renaudot, l'abbé Fleuri, Dom Malachie d'Inguimbert, le P. Le Long, Dom Calmet, etc. Une 26me lettre, tirée de la bibliothèque de Brescia, et adressée à Mgr Quirini (1731), roule sur l'édition de S. Ephrem préparée par le prélat, sur les *Monuments de la monarchie françoise* présentés au roi par D. de Montfaucon, sur le saint Basile de Dom Maran, sur les deux premiers volumes de l'*Histoire générale de Languedoc*, etc.

La *Relation inédite de l'Escalade de Genève* est à rapprocher des *Trois relations de l'Escalade tirées des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris* par M. Louis Duval (Genève, Fick, 1885) et des *Deux relations de l'Escalade, suivies d'une lettre de Simon Goulart* publiées par M. Th. Dufour (Genève, Jullien, 1880). Le mémoire (en langue italienne) adressé à Mgr Germonio par un écrivain que M. Pélissier regarde comme un capucin, se distingue, selon la remarque du savant éditeur, des autres relations précédemment connues, qu'il complète et qu'il permet de contrôler. On ne saurait, au surplus, trop connaître un événement qui caractérise si bien à la fois les vertus civiques de Genève et la politique des ducs de Savoie.

T. de L.

---

382. — R. Reuss. **Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer.** 1681-1685. In-vol. in-8 de 142 pages. Paris, Fischbacher, 1890.

En 1681, après la capitulation de Strasbourg, Christophe Güntzer, secrétaire de la ville, fut nommé syndic royal et à ce titre chargé de surveiller, au nom de l'État, le gouvernement de la cité. Il fut le principal représentant de Louis XIV dans sa nouvelle conquête jusqu'au mois d'avril 1685 où Obrecht reçut le titre de préteur royal. Güntzer passa, à partir de cette date, au second plan. Aussi longtemps qu'il fut le premier en scène, il avait grand intérêt, cela se conçoit, à être renseigné sur tout ce qui se tramait ou se disait à Paris, à la cour et à la ville, sur les négociations diplomatiques et les événements de guerre, aussi bien que sur les faits-divers, les scandales et les galanteries du jour. Le résident strasbourgeois à Paris, J. Beck et d'autres correspondants plus obscurs, le tinrent au courant; ils rédigèrent pour lui de véritables *gazettes à la main*, semblables à celles qu'on a longtemps compilées pour les princes étrangers. M. Rod. Reuss a retrouvé aux archives municipales de Strasbourg les lettres adressées à Güntzer; il en a extrait les parties les plus

curieuses et les a livrées au public dans la *Revue d'Alsace* et dans un tirage à part. C'est un nouveau service qu'il a rendu aux historiens; ils ne sont plus à les compter.

Voulez-vous savoir quelle impression ont produite à la cour les grands événements survenus pendant les années 1682 [1], 1683, 1684 et les premiers mois de 1685? Ouvrez cette correspondance; on vous y racontera comment y furent accueillies les réunions de l'assemblée du clergé, l'exploration du Mississipi par M. de La Salle, la mort de la reine, celle de Colbert, la naissance des ducs de Bourgogne et d'Anjou, le bombardement de Gênes, le siège de Vienne par les Turcs. Voulez-vous d'une façon plus spéciale étudier les mesures que prit Louis XIV contre les protestants avant la révocation de l'édit de Nantes? Vous les y trouverez relatées tout au long, et rien n'est plus triste à lire que ces récits d'une persécution de jour en jour moins déguisée : ministres arrêtés, temples fermés parce qu'une relapse a assisté à l'office, premières dragonnades, bibliothèque de l'Académie de Saumur confisquée et donnée aux Oratoriens, etc.... J. Beck semble prendre le parti des huguenots; mais il n'ose pas trop le montrer. Il sait que Güntzer est une créature dévouée de Louvois, et prêt à le servir en toutes choses. Désirez-vous des renseignements sur l'Académie française et sur l'histoire littéraire de cette époque? La présente correspondance vous en fournira. Vous y apprendrez, par exemple, que le jour où Racine reçut à l'Académie Thomas Corneille et Bergeret (2 janvier 1685), « M. Benserade y lut des vers satiriques presque contre tous les membres de cette illustre compagnie; quoyque cette pièce fust fort spirituelle et fort agréable, elle n'a pas plu à la plupart des académiciens qui n'y furent pas bien traitez. » Mais surtout si vous voulez connaître toutes les médisances et toutes les calomnies qui se débitaient à la cour, adressez-vous à nos écrivains. Ils y insistent avec complaisance, sachant faire plaisir à Güntzer : ceux-là comme celui-ci restent indifférents à la saine morale. Vous connaîtrez par ces lettres les querelles de Monsieur et de sa seconde femme, la princesse palatine, à propos de Mlle Théaubon; vous saurez que « la duchesse de Vitry a pris en affection un Allemand, autrefois son laquais, et maintenant elle soutient qu'il est prince de la maison de la Saxe; présentement elle veut épouser ce nouveau prince, fait de sa main, dont elle connaît toutes les bonnes qualités. » Et comme si les scandales de Paris ne suffisaient pas, on vous dira qu'à Brescia « il y a un couvent où il n'y a que des nobles vénitiennes, dont il y en a présentement huit qui sont grosses, du fait de jeunes nobles vénitiens. » Bref, tous les historiens qui veulent étudier à fond les années précédant la révocation de l'édit de Nantes, devront consulter cette correspondance; nous en

1. Deux lettres datant de 1681 sont antérieures à la capitulation du 30 septembre 1681. M. Reuss croit que la correspondance a dû être continuée après avril 1685. Mais il est permis de supposer que, Güntzer cédant le pas à Obrecht en avril 1685, les lettres suivantes furent adressées à ce dernier.

conseillons même la lecture à tous ceux qui aiment à passer quelques moments agréables; car si parfois elle est écrite un peu lourdement, la pensée a une allure très dégagée. Le style est impersonnel, mais les auteurs ont touché de très près à la cour.

Si l'on veut bien oublier quelques fautes d'impression (par ex. p. 16, *Saint-Nicolas-du-Chardonneret* pour *Saint-Nicolas-du-Chardonnet)*, l'édition devient parfaite; elle fait le plus grand honneur à M. R.; cette publication, jointe à ses nombreux écrits antérieurs, lui assigne une très haute place parmi les érudits alsaciens. On affecte par delà les Vosges d'oublier les travaux de ces savants; mais nous avons le devoir de rappeler combien l'histoire de notre Alsace et l'histoire générale doivent à des hommes comme MM. Ch. Schmidt, X. Mossmann et Rod. Reuss.

Ch. Pfister.

---

383. — **Les représentants du peuple en mission** et la justice révolutionnaire dans les départements, par H. Wallon. Tome V. Paris, Hachette, 1890. In-8, 418 p. 7 fr. 50.

Voici le cinquième et dernier volume de l'ouvrage de M. Wallon. On en sait à l'avance les défauts et les qualités. M. W. nous y raconte les missions des représentants en Lorraine et dans le nord de la France. Il nous transporte successivement dans les Vosges, dans la Meurthe, la Moselle et la Meuse, dans les Ardennes, dans le Pas-de-Calais et le Nord. Comme toujours, il a fait de très consciencieuses et utiles recherches dans les achives des départements, sans négliger les documents imprimés et les travaux de ses devanciers, de Bouvier sur les Vosges, de A.-J. Paris et de tant d'autres sur le proconsulat de Le Bon et sur Arras pendant la Terreur, de Thénard sur Cambrai, de Regnart sur Valenciennes, ainsi que le précieux recueil de Plouvain qui est à la bibliothèque de Douai. Telle est la première partie du volume qui termine l'histoire des terroristes en province. La seconde porte ce titre dramatique *Les châtiments*; M. W. a jusqu'ici, comme il dit lui-même (p. 338) « dépouillé les représentants de leurs masques de théâtre, de leurs manteaux de pourpre trop souvent teints de sang pour les montrer tels qu'ils sont, tels que les a gardés le dépôt de nos archives, cette grande nécropole d'où l'on peut sûrement évoquer les morts ». Il retrace maintenant la réaction qui se produisit contre eux, contre les juges, contre tous ceux qui avaient pris part aux violences et aux excès de la Terreur; « que ceux qui ont échappé à la sentence des tribunaux subissent au moins le jugement de l'histoire! » (p. 302). On trouve à la fin du volume plusieurs appendices intéressants, notamment sur les victimes et les meneurs des départements de l'Est, sur le tribunal criminel du Nord, sur Valenciennes pendant l'occupation autrichienne, ainsi qu'une liste d'errata — assez incomplète — et une table générale des matières contenues dans les cinq volumes. Cette table des matières achève de rendre l'ouvrage

indispensable à quiconque veut bien connaître la Révolution, et nous devons louer encore le zèle érudit de M. Wallon qui n'a ménagé, pour composer ces cinq gros tomes, ni son temps ni sa peine [1].

A. C.

---

384. — **Portraits et souvenirs littéraires**, par Hippolyte Lucas, avec des lettres inédites d'écrivains contemporains. Paris, librairie Plon, 1890, in-18, 261 pages. 3 fr. 50.

Hyppolyte Lucas, mort en 1878 à l'âge de 70 ans, a été poète, romancier, auteur dramatique, historien, philologue, journaliste, critique, et par dessus le marché, bibliothécaire à l'Arsenal, c'est-à-dire beaucoup trop de choses à la fois. J'ai lu, il y a bien des années, les compte-rendus de théâtre qu'il faisait dans le journal le *Siècle*, au temps où Janin apportait chaque lundi ses fanfreluches aux *Débats*. Ils étaient d'une belle insignifiance, et écrits à la diable, mais non pour l'immortalité. Cependant auteurs, acteurs, musiciens, et parmi eux les plus huppés, faisaient la cour au critique, et lui envoyaient les autographes les plus flatteurs, comme celui-ci qui est d'Alexandre Dumas père : « Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant dans le *Siècle* que le *Voyage au Sinaï* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Mille compliments empressés ». — « Cher Lucas, lui écrivait un autre, un mot de vous, c'est la vraie monnaie de la gloire, et ce matin vous m'avez fait riche. » Il peut se faire que le critique prît ces compliments au sérieux, et comme on dit, pour du bon argent ; en tout cas il faisait de son mieux pour contenter, ce qui n'est pas facile, la vanité de la gent littéraire, et il avait assez d'imagination et surtout d'indulgence pour trouver du talent à des écrivains parfaitement « ineptes et inutiles. » Il était réellement né obligeant, serviable, et à défaut d'autre gloire, il a eu celle qui suit la bonté. Il ne fallait pas grand'chose pour gagner sa bienveillance, mais pour la conquérir tout entière, il suffisait de lui citer adroitement quelques vers de ses *Heures d'amour* : les malins connaissaient bien son faible. En 1860 Victor Hugo lui assénait ce compliment : « Nous avons lu solennellement vos beaux vers. Votre livre est solide et charmant, etc. » Lucas dut longtemps savourer ce billet. Aussi, lorsque Victor Hugo revint à Paris en 1870, le critique offrit généreusement au poète de venir, pendant le siège, habiter avec sa famille la bibliothèque de l'Arsenal, comme étant à l'abri des obus prussiens. Le poète lui répondit avec cette simplicité que l'on connaît : « Je vous remercie du fond du cœur... Je suis venu à Paris pour des devoirs suprêmes, et j'ai l'intention de peu me ménager. *Je ne ferai pas au bombardement l'honneur de me déranger.* » Quel comé-

1. Lire à la table des matières : Riel et non *Ruel* (art. Beurnonville) ; Bruille et non *Bruile* ; D'Hangest et non *Dangest* ; D'Elbhecq et non *Delbhecq* (cité en outre IV, 3) ; d'Espagnac, *IV*, 38 et non V, 38 ; Fibich et non *Fibisch* ; Févelat et non *Sévelat*.

dien! J'aurais bien envie encore de citer la lettre où il remercie M. Frédéric Masson de lui avoir envoyé « la gargousse historique » du canon offert par lui et nommé le *Châtiment,* lequel fit sauter une poudrière prussienne : c'est aussi grand que le monde, mais, comme dit l'autre, il faut savoir se borner.

En somme, les lettres des écrivains contemporains sont la partie la plus intéressante de ce petit volume : elles pourraient servir à faire un chapitre assez piquant sur « la vanité des gens de lettres. »

A. Delboulle.

---

385. — Charles Le Goffic. **Les Romanciers d'Aujourd'hui.** Paris, chez Vanier, 1890, I-V, 357 p. in-12. 3 fr. 50.

Il y a bien du talent, de la finesse, un bien joli style, bien du désordre et bien des idées contestables dans le livre de M. Le Goffic, *Les romanciers d'aujourd'hui.* L'auteur paraît admirablement informé et son travail représente une somme considérable de lectures, dont il a eu peine à se dégager.

Cet ouvrage doit prendre place dans une série sur les *Écrivains d'aujourd'hui,* où Jules Tellier a déjà fait les poètes. Le plan de ces volumes a été concerté entre les collaborateurs; il servira pour les études suivantes, et c'est grand dommage. On sent que M. Le G. s'est débattu contre un plan proposé ou imposé, mais détestable, avec des apparences rigoureuses et claires. Après avoir parcouru le domaine du roman, l'équerre et la chaîne d'arpenteur à la main, après l'avoir, au prix de bien des combinaisons, mesuré, sectionné, jalonné et quadrillé comme un plan du cadastre, il nous fait cette piteuse confidence : « Je prie qu'on n'attache pas plus d'importance à ces catégories que je n'en attache moi-même. » C'était bien la peine. D'ailleurs M. Le G., qui est un agréable dilettante, est un lamentable architecte. Sa boîte de compas le gêne, et il manie mal la règle plate. Son plan n'en est pas un. Le territoire du Roman se divise en dix provinces que voici : Naturalistes, Impressionistes, Symbolistes, Philosophes, Rustiques, Mondains, Nouvellistes, Romantiques, Éclectiques, Divers. Cette nomenclature n'est-elle pas de celles que Voltaire se plaisait à appeler du gali-Thomas? On nous explique ces formules, on fait des naturalistes, impressionistes et symbolistes trois variétés du genre réaliste, sans qu'on nous rende suffisamment compte de ce que le symbolisme vient faire ici; dans la préface (p. IV), l'auteur est même conduit à renier ces classifications qu'il simplifie, n'en reconnaissant que deux, réalisme et idéalisme : il fallait les adopter. Le reste de la nomenclature est arbitraire et même incomplet : je n'y vois pas, par exemple, le roman historique, et j'aurais voulu qu'on ne confondît pas les romanciers philosophes avec les psychologues. Je trouve la *Vie parisienne* dans les Nouvellistes : puisqu'il y a une classe pour les *Mondains,* c'est peut-être là que je l'aurais cherchée d'abord.

Le Roman Feuilleton, qui revêt à volonté tous les caractères, me paraît peu propre à devenir le type d'une catégorie à part. Quant aux deux dernières classes, Eclectiques et Divers, on n'aperçoit pas nettement pourquoi c'est là, et non ailleurs, que nous rencontrons Cherbuliez, H. Malot, Fr. Coppée, G. Ohnet, H. Gréville ou H. France.

Le plan n'est pas net, et pourtant on eut rarement besoin de plus de clarté pour se diriger et s'orienter à travers la quantité énorme de noms et de titres qu'on nous offre. Si on ne nous présente pas tous les romanciers vivants, c'est qu'« on dit qu'ils sont six mille! » d'après Bergerat; quoi qu'il en soit, on nous en présente beaucoup trop. Il y a deux façons d'aborder un sujet d'histoire littéraire : ou bien on l'épuise en réunissant patiemment et scrupuleusement tous les documents qui s'y rapportent, on en fait un relevé consciencieux, un pouillé complet, et l'on a tous les éléments d'un très bon dictionnaire spécial; ou bien on commence par limiter et déterminer le champ de ses investigations, on choisit dans la foule non pas toujours ceux qui dépassent, mais ceux qui caractérisent le mieux leur genre, et l'on travaille seulement après ce choix éliminatoire au quatrième ou au cinquième degré. M. Le G. n'a pris ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes, mais un peu de l'une et de l'autre, et c'est un tort. Il a fait un dictionnaire raisonné, une nomenclature rédigée; en un mot, le livre sent le manuel, par la surabondance des détails auxquels il manque d'être dominés et coordonnés sous de grandes idées générales. La gêne, où cette position fausse a mis l'auteur, est sensible à la recherche variée, mais quelquefois pénible des procédés d'exposition et des transitions. Une page parodiée de Zola nous sert d'introduction au Réalisme; nous faisons connaissance avec les Mondains grâce à un interview de l'auteur avec un « Monsieur homme du monde ». Le chapitre commence : « ... Je l'allai voir et lui dis d'abordée : « Monsieur l'homme du monde, que pensez-vous de nos romanciers « mondains? » Il se recueillit... » Voici comment se présentent les Nouvellistes (p. 257) : « J'imagine une sorte de défilé des nouvellistes où nous verrions... » Suit la liste des noms : elle occupe cinq pleines pages, et ce n'est qu'une seule phrase (257-261). L'auteur s'arrête essouflé d'énumérer « tous les dignes figurants de cette Courtille littéraire » et ajoute en note : « Il y faudrait la plume d'airain qui servit dans sa tâche l'auteur du *Dictionnaire des cent mille adresses.* » Mais quel besoin de faire un dictionnaire? Ou alors, il fallait franchement adopter la forme du vocabulaire, à laquelle l'auteur finit par arriver au chapitre IX : c'est le dictionnaire dans toute sa limpidité.

Cette méthode intermédiaire et douteuse l'a empêché de nous rendre tous les services que nous pouvions attendre de son travail. Comme nomenclateur, il est trop incomplet, et nous le trouvons un peu sans gêne quand il nous conseille : « pour les manquants, il sera plus simple de se reporter au *Journal de la Librairie* » ; comme critique, il est un peu bref quand il nous parle de noms connus sur lesquels on eût aimé à

l'entendre s'expliquer plus amplement, et quant aux inconnus, il ne nous les fait pas connaître. Ajouterai-je que sa critique n'est pas toujours suffisamment personnelle, et que MM. Brunetière, Cartault, J. Lemaître et autres en font un peu trop souvent les frais? Certains jugements étonnent. Je ne crois pas devoir être taxé de népotisme si je proteste, par exemple, de voir G. Ohnet (p. 329) mieux traité que J. Claretie (p. 81).

Ces réserves mises à part, on sent à travers ce livre un peu émietté un talent fin et délicat, une agréable science de la plume, un vocabulaire riche et pittoresque, une facilité rare... Mais arrêtons-nous et n'allons pas consacrer à ce volume plus de temps qu'il n'a coûté à faire.

Léo CLARETIE.

---

386. — J. JOGUET-TISSOT. **Les armées allemandes sous Paris.** Paris, Perrin, 1890. In-8, VII et 498 p. 7 fr. 50.

M. Joguet-Tissot a fait là un récit intéressant du siège de Paris. Il s'est surtout servi du livre du général Ducrot, *La défense de Paris*, et de la relation de l'État-major allemand. On peut même dire qu'il s'est borné à rapprocher et à combiner — parfois trop littéralement — les informations que lui fournissaient ces deux ouvrages. Mais tout ce qu'il avance est exact, et son travail mérite d'être consulté. Il laisse de côté la partie politique du sujet pour ne reproduire que les opérations les plus marquantes, et il s'attache particulièrement, avec un soin louable, à bien marquer les emplacements des Allemands, leur manière de combattre et de se ravitailler, (voir p. 101-109), les travaux de campagne grâce auxquels ils résistèrent efficacement aux furieux assauts de l'assiégé, le chiffre de leurs effectifs et des pertes qu'ils essuyèrent. Le récit comprend sept chapitres : Chatillon, L'investissement, Les premiers combats, Villiers-Champigny (30 novembre et 2 décembre), De Champigny à Buzenval, Montretout-Buzenval [1].

C.

LETTRE DE M. LOUIS-LUCAS ET RÉPONSE DE M. CAGNAT

Le numéro du 7 juillet contient un compte rendu du tome I de la traduction de l'*Organisation de l'empire romain* de Marquardt (pp. 5-6), que je ne puis laisser passer sans réponse. M. R. Cagnat, qui en est l'auteur, se trouve « choqué surtout... par les additions » que nous avons « fait subir à notre modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant ». Je n'hésite pas à repousser cette critique et les observations qu'elle a motivées de la part de M. Cagnat. Pour moi, un *Manuel* n'est vraiment utile qu'autant qu'il peut fournir *tous* les renseignements connus se rattachant à une question donnée. Voilà pourquoi la partie du *Handbuch*, dont la traduction nous a été confiée, nous ayant paru aussi arriérée qu'incomplète (M. Cagnat est obligé de l' « *avouer* » lui-même, p. 6), nous avons accepté la lourde tâche de la mettre à jour dans la mesure du possible. Voilà pourquoi

1. Lire p. 97 « von der Tann, et non *von der Thann*. »

surtout je me refuse énergiquement à « revenir à la saine méthode », qui consisterait, aux yeux de votre savant collaborateur, à donner aux lecteurs français une traduction aussi vieillie que l'original, dût *notre* Marquardt lui sembler plus « médiocre » encore. Aussi bien, quelque « déplacés » qu'ils puissent paraître, notre tome second, actuellement sous presse, contiendra-t-il encore beaucoup plus de renseignements bibliographiques et autres que le premier, et si, au cours de l'impression, quelque travail était publié ayant trait à notre sujet qui parvînt à notre connaissance, ce qui est fort probable, M. Cagnat peut être dès à présent assuré qu'il le trouvera consigné dans nos notes. Au surplus, je tiens personnellement à exprimer ma reconnaissance à M. Cagnat pour les longues et inutiles critiques qu'il s'est donné la peine de formuler. De toutes parts, en effet, en France comme à l'étranger, en Allemagne même, où le défaut d'impartialité était ici particulièrement à redouter, nous avons reçu les témoignages et les encouragements les plus flatteurs. Il y a plus : plusieurs membres de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques; Académie des Inscriptions) ont poussé la bienveillance jusqu'à nous affirmer que notre « orgie d'additions » et notre « fantasia, comme on dit en Afrique », rendraient les plus réels services au public français. Il y avait bien là de quoi égarer notre modestie, et je me permets d'adresser à M. Cagnat mes plus sincères remerciements pour être venu juste à temps jeter une note discordante dans ce concert, à coup sûr immérité, mais unanime, d'éloges. Je n'insisterais pas autrement, si je n'avais à cœur d'être, moi aussi, utile aux lecteurs de la *Revue critique* en leur signalant deux erreurs commises par M. Cagnat. L'une résulte de sa dernière observation (p. 5, dernier alinéa). M. Cagnat articule ce grief « commun à tous les volumes de la traduction », que les traducteurs indiquent les renvois à certains passages de Marquardt à la fois d'après l'édition française, « quand la traduction est faite », et d'après l'édition allemande, « pour toutes les parties non traduites ». Or, s'il avait lu, « la plume à la main », notre premier volume de traduction, sa critique se fût certainement spécialisée. Nous avons *toujours* pris soin d'indiquer si le renvoi était fait à l'édition allemande ou à l'édition française, de telle sorte que l'« inconvénient » et l'incohérence qu'il relève ne nous touchent en rien. Quant à l'autre erreur, elle est beaucoup plus grave, et je suis d'autant plus à l'aise pour la dénoncer, qu'ici c'est aux ouvrages de droit en général que M. Cagnat fait le procès. « Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pourquoi, dans les ouvrages de droit, écrit M. Cagnat, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L, 1, 21, § 4, ce qui est clair (!) et permet de trouver aisément (!!!) le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quinquaginta*. » Je maintiens que MM. W.-L. ont raison de corriger Marquardt et d'écrire avec les ouvrages de droit incriminés comme ils le font et j'avoue qu'une pareille critique m'ébranlerait plus de la part d'un romaniste que de celle de M. Cagnat à qui, puisqu'il veut bien m'en procurer l'occasion, je suis heureux de donner un renseignement qu'il confesse ignorer : c'est que les jurisconsultes ont d'excellents motifs pour citer de la sorte les passages par eux visés des Pandectes. Adopter le procédé de Marquardt, c'est courir la chance de fréquentes erreurs, et si M. Cagnat se doutait de toutes celles qui ont été relevées par nous, il reconnaîtrait sans doute la supériorité de l'autre mode. En suivant ce dernier, évidemment plus long, on a le double avantage d'une grande clarté, quoi qu'il en dise, et d'une précision à l'abri de tout danger, même de fautes typographiques. Le lecteur sait d'abord de qui émane la Loi dont il s'agit; il sait ensuite, — et c'est là le point essentiel, — à quel titre elle appartient. De telle manière que si, par le résultat d'une incorrection quelconque, le numéro de la Loi,

le livre ou le titre du Digeste, quelquefois même tous les trois, sont faussement cités, grâce à l'indication de la rubrique du titre et du nom du jurisconsulte, il arrivera sans trop de peine à retrouver le fragment qu'il désire consulter, ce qui lui est impossible avec l'autre méthode. Quant à l'amphibologie qui résulte de l'emploi de la lettre L, suivie du nº de la Loi et de la transcription de la rubrique, elle n'existera jamais dans l'esprit du jurisconsulte, j'en puis donner l'assurance à M. Cagnat. Et, de même qu'un épigraphiste, lisant à la fin d'une inscription cette formule si fréquente : L. D. D. D., ne songera pas à traduire L. par *lege*, *libero*, *liberto* ou *quinquaginta*, mais bien par *loco*, ainsi l'homme de droit ne s'ingéniera pas comme à plaisir à chercher laborieusement dans un Dictionnaire tous les mots commençant par L, ou le sens numérique qu'il convient d'attacher à ce signe, pour attribuer à cette lettre la signification de l'un d'eux,... sauf la bonne [1]. — Louis-Lucas.

RÉPONSE DE M. CAGNAT

Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à mon article du 7 juillet dernier. Libre à M. Louis-Lucas de croire que sa traduction est réussie et que la méthode qu'il suit est la bonne. — René Cagnat.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 août 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, par lequel l'Académie est autorisée à accepter le legs universel qui lui a été fait par M. Eugène Piot.

M. Ravaisson achève la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

De l'étude de la statue, des fragments qui en dépendent et de la configuration de la base, il résulte, dit M. Ravaisson, qu'elle était groupée avec un second personnage, sur l'épaule duquel posait sa main gauche et vers lequel s'élevait sa main droite. Ce personnage, d'après la comparaison de nombreux monuments antiques, était semblable à la statue du Musée du Louvre qu'on a longtemps pris pour un Achille et qui est en réalité un Mars. La composition primitive, dont la statue trouvée à Milo est la copie, représentait Vénus apaisant et peut-être désarmant le dieu de la guerre. Elle dut avoir pour premiers auteurs Alcamène et Phidias. On l'appelait la Vénus des Jardins, parce qu'elle était placée dans la région d'Athènes ainsi dénommée, comprenant le Céramique et l'Académie, où étaient ensevelis les morts illustres et où l'on élevait, comme en leur présence, la jeunesse. Le Mars Borghèse porte à la jambe droite l'anneau qu'on mettait aux captifs. Cette particularité doit faire reconnaître ici, divinisé en Mars, Thésée, fondateur et patron d'Athènes, qui avait subi, pour délivrer ses concitoyens, un esclavage volontaire.

Le groupe, ajoute l'auteur du mémoire, conforme, dans sa composition, et aux idées d'apothéose que rappellent presque tous les monuments funéraires de l'antiquité, et à l'idée qu'elle se faisait de l'héroïsme, représentait donc, par l'union de Vénus identifiée, comme elle l'était souvent, avec Proserpine, et de Thésée, transformé en Mars, la divinisation finale, couronnement de la vie héroïque. Aussi en fit-on, pendant des siècles, des imitations destinées à orner des sépultures.

M. Maspero communique un rapport de M. René de la Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts dans la régence de Tunis, sur les fouilles exécutées par les soins de ce service depuis le commencement de l'année 1890. Sept chantiers ont été ouverts, savoir : à Tabarka, au Bardo, à Bulla Regia, à Bicharna, à Sousse, à Gafsa et à Mahédia. Cette campagne de fouilles est certainement, dit M. de la Blanchère, la plus fructueuse qui ait jamais été faite en Afrique et une des plus heureuses que l'archéologie française ait menée dans ces derniers temps en aucune partie du monde antique.

M. Menant communique à l'Académie la traduction d'un passage des inscriptions hétéennes de Hamath, qui avait résisté jusqu'ici aux tentatives d'interprétation de ses devanciers. Cette traduction, dit-il, est d'autant plus importante qu'elle complète le sens général de l'inscription et qu'elle apporte la confirmation de la lecture du nom de la ville de Kar-Kemis (Kar-Kamis), que M. Menant avait présentée dans une séance précédente.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Maspero : — 1º Loret (V.), *les Flûtes égyptiennes antiques* (extrait du *Journal asiatique*); 2º Loret (Cl.), *Recherches sur l'orgue hydraulique* (extrait de la *Revue archéologique*).

1. M. Weiss s'associe pleinement et sans réserve à cette réponse et joint son nom au mien.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36-37 — 8 septembre 15 septembre — 1890

387. — **Etyma Latina,** an etymological Lexicon of classical Latin, by Edward Ross WHARTON, M. A., fellow and lecturer of Jesus College, Oxford. — London, Rivingtons, MDCCCXC. Pet. in-8, xxxiv-152 pp.

M. Wharton, que ses pénétrantes recherches sur la grammaire historique et notamment sur la phonétique du latin ont mis hors de pair en quelques années, nous donne aujourd'hui le résumé de ses travaux, sous la forme d'un dictionnaire étymologique aussi court que complet, accompagné d'un aperçu sommaire de la phonétique du langage indo-européen et des langues qui en sont issues. Ce petit volume, maniable, solide, d'une netteté typographique irréprochable, est à tous égards le bienvenu. C'est affaire à la librairie anglaise de joindre ainsi l'élégance de la forme à l'excellence du fond. Les têtes d'articles, rigoureusement rangées par ordre alphabétique, sont rapportées à leur origine probable et rapidement rapprochées de leurs principaux congénères indo-européens : jamais de superflu, mais tout l'essentiel [1], et une concision de rédaction qui, sans nuire à la clarté, fait tenir en trois lignes la matière d'une longue discussion. Bon mémento pour les dérivations déjà connues, le livre en contient aussi beaucoup de nouvelles : la plupart sont discutables — on ne fait plus rien d'original qu'à ce prix — mais parfaitement scientifiques; quelques-unes, peu convaincantes *(amô, fore, parricîda)* ou même inintelligibles *(formîca)*; plusieurs, d'une heureuse et frappante simplicité *(abundô, edepol* [2]*, famês, pulcer, vitricus)*.

Concision et nouveauté, ce sont là deux qualités qui, sans s'exclure, ne vont pas ensemble sans un assez grave inconvénient, et M. Wh. ne se l'est certainement pas dissimulé, mais il a dû s'y résigner. Sur

1. Il y a pourtant quelques lacunes : ainsi *mûniô* et *pûniô* sont omis, à dessein sans doute en tant que verbes dérivés; mais, si par hasard le débutant ne s'avise pas de songer à *moenia* et à *poena*, il n'y(?) tirera point d'affaire.
2. Finale détachée du juron complet « *E Castor ed (= et) e Pol*, O Castor et ô Pollux ».

chaque mot il ne donne jamais qu'une étymologie, y en eût-il quatre ou cinq aussi plausibles. Rien de mieux pour les vétérans de la linguistique, qui, en la lisant, ont les autres présentes à la mémoire, ou savent au besoin où les trouver. Mais les étudiants, à qui spécialement le livre est dédié, qui les avertira que telle dérivation fournie par leur guide n'est pas la seule proposée, n'est peut-être point la vraie, en tout cas doit être discutée, contrôlée avec soin, tenue provisoirement pour hypothétique [1] ? La forme de l'enseignement qu'ils reçoivent les invite trop à devenir *homines unius libri*. Il faut donc leur dire en toute franchise que l'usage quotidien de ce précieux lexique ne les dispense point de recourir souvent à d'autres ouvrages, tels que les *Grundzüge* de Curtius — mis au point, bien entendu, en ce qui concerne la phonétique — ou le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly. Il ne leur est point permis d'ignorer que certains linguistes assimilent *serō* à ἵημι et *glōria* au sk. *çravasyá*, dussent-ils même, quand ils le sauront, préférer ces vieilles dérivations à celles de leur auteur; et, pour ma part, j'avoue que je ne me sentirais pas le cœur de les en blâmer.

La même raison, entre mille autres, empêche d'entrer dans l'examen détaillé des dérivations proposées par M. Wh. : quand, par exemple, on le voit rattacher *cella* à *cēlō*, on ne peut savoir s'il ignore ou s'il repousse l'étymologie récente *cella* = * *cĕlla* = * *cĕrula* [2] « fragment de cire (dans un rayon de miel) ». Mais, *a priori*, c'est la seconde présomption qui doit l'emporter; le savoir et la conscience de l'auteur nous en sont garants.

C'est avec une vive satisfaction qu'on voit se multiplier les livres destinés à répandre en Angleterre la connaissance, le goût et les saines méthodes de la grammaire comparée. L'ambition de M. Wharton est plus haute, et il la justifie : les indogermanistes de tous pays lui sauront gré de ce qu'il leur apprend, leur suggère ou leur rappelle [3].

V. Henry.

---

1. Le défaut est atténué par la liste des trois cent soixante dérivations *nouvelles* que l'auteur a dressée dans sa préface; mais il subsiste tout entier pour les cas nombreux où l'auteur cite exclusivement une des étymologies anciennes, sans donner aucune raison de sa préférence ni même avertir qu'il en existe d'autres (un simple signe, tel que « pb. » signifiant « probable », eût pu suffire à mettre en garde le lecteur et à distinguer les rapprochements conjecturaux de ceux qui sont absolument sûrs). Que dire enfin des cas, fort rares, il est vrai, où l'auteur semble trop céder à l'attrait de la nouveauté et lui sacrifier un peu la vraisemblance?

2. *K. Z.*, XXIX, p. 192.

3. Au nombre des incontestables mérites de M. Wh., je dois mentionner la notation de la vraie quantité latine, souvent si difficile à reconnaître quand la voyelle est en position, v. g. *fórma*, *fortássis*, *órnō*, *véstibulum*, etc.

388. — E. HÜBNER. **Rœmische Herrschaft in Westeuropa.** Berlin, 1890, in-8, chez W. Hertz, 296 pages. (6 marks).

Le titre que M. Hübner a inscrit en tête de son livre ne donne pas une idée exacte du contenu. On pense, avant de l'ouvrir, que l'on va y trouver un tableau d'ensemble sur le développement de l'occupation et de la civilisation romaines dans l'ouest de l'Europe, quelque chose comme des chapitres détachés d'une *Histoire romaine*, écrits largement, à la manière de M. Mommsen. Il n'en est rien. Le vrai titre de l'ouvrage devrait être *Mélanges d'Histoire et d'archéologie*. M. H. a repris un certain nombre des articles qu'il a composés depuis quelque trente ans ; il les a mis au courant et en a fait un volume. On se tromperait aussi si l'on cherchait dans ce livre un travail de science pure ; c'est plutôt un écrit de vulgarisation scientifique; la preuve en est que M. H. n'a pas introduit une seule référence dans le corps de l'ouvrage ; il signale seulement, au début de chaque chapitre, les articles principaux parus sur le sujet. Il n'y est question que de trois provinces de l'empire romain, la Bretagne, la Germanie et l'Espagne, celles que l'auteur a étudiées plus spécialement, soit parce qu'il est allemand, soit parce qu'il a rédigé le recueil des inscriptions latines qui y ont été trouvées. *(Corp. insc. lat.*, t. II et VII.*)* Il est inutile de dire que la lecture du volume est fort instructive. M. H. est trop connu pour qu'il soit utile d'insister; nul ne peut parler avec plus d'autorité que lui de l'Espagne et de la Bretagne romaines. Il suffira d'indiquer ici la suite des sujets qu'il a abordés. Le chapitre Ier traite de la Bretagne. L'auteur raconte les destinées de cette île depuis sa soumission jusqu'à la fin de la domination romaine dans le pays, en insistant surtout sur la description du *vallum* d'Adrien et de celui d'Antonin. Un paragraphe spécial est consacré à Mars Thingous, signalé par une inscription de Borcovicium, et, à ce propos, aux dieux dont les auxiliaires gaulois et germains amenèrent avec eux le culte en Bretagne. Au chapitre II, il est question du *limes* de Germanie et du développement des différentes villes romaines de la région. Dans un appendice, M. H. a émis des réflexions intéressantes sur Arminius, particulièrement sur son nom. Le dernier chapitre, qui m'a paru supérieur aux autres, sans doute parce que les sujets qui y sont traités m'étaient plus étrangers, a trait à l'Espagne. M. H. s'arrête successivement sur Tarragone, avec ses murs primitifs qui remontent aux Ibères ; sur les Baléares et sur Litania, ville de Lusitanie. Le livre se termine par la description d'une tasse d'argent *(C. I. L.*, II, 2917*)*, dont j'aurais souhaité trouver une reproduction à côté de la description, et par quelques réflexions instructives sur les eaux minérales de l'antiquité.

R. CAGNAT

389. — Dr. Theodor Müller. **Das Konklave Pius' IV**, 1559. 1 vol. in-8, VII-278 pages. Gotha, Andr. Perthes, 1889.

Dans son livre, à la fois d'une érudition si solide et d'une lecture si agréable, sur le cardinal Carlo Carafa, M. Georges Duruy nous résumait naguère l'histoire du conclave, qui fut réuni le 5 septembre 1559, à la mort de Paul IV et qui se termina le 26 décembre, par l'élection du cardinal Gianangelo Medici (Pie IV). Mais le brillant écrivain ne voulait nous donner qu'un récit sommaire de cette assemblée ; il se contenta par suite de reproduire les détails fournis par Bromato *(Storia di Paolo IV)*, par Pallavicino *(Istoria del consilio di Trento)* et surtout par les *Mémoires d'Estat* réunis par Ribier et publiés à Paris en 1666. Il laissa de côté d'autres pièces de premier ordre, par exemple celles que Petrucelli mit en œuvre dans son *Histoire diplomatique des conclaves*, les rapports envoyés au roi des Romains, Ferdinand, par son député à Rome, Thurm, et publiés en partie par Sickel *(Zur Geschichte des Konzils von Trient)*, enfin les dépêches adressées à Philippe II par son représentant à Rome, Vargas, et éditées par Döllinger-Heine *(Beiträge zur politischen, kirchlichen und Kulturgeschichte der letzten sechs Jahrhunderte)*. En s'appuyant sur tous ces documents et sur une série de lettres inédites trouvées aux archives de Simancas[1], M. Théodore Müller nous fait aujourd'hui un récit complet, peut-être trop complet, du fameux conclave de 1559. Il nous montre successivement quelle était la situation du Saint-Siège, sous Paul IV ; quel plan formèrent les diverses puissances catholiques, au moment de la mort de ce pape ; quels candidats se disputèrent sa succession. Puis il entre dans le récit des opérations électorales. (Peut-être ici sa narration eût-elle gagné en netteté, s'il nous avait dit d'une manière générale quelles règles l'on suivait lors de la nomination du souverain pontife). Pendant près de quatre mois, quarante-huit cardinaux enfermés dans le Vatican avec environ cent cinquante conclavistes, n'ont d'autre occupation que de désigner un pape. En dépit des règlements, ces cardinaux entretiennent une correspondance active avec leur souverain ; par la fenêtre de leurs cellules, ils communiquent avec les représentants de leur pays. L'on peut s'imaginer par suite combien d'intrigues furent nouées, combien de ruses furent inventées, combien de pièges furent tendus. Et cela se passait à un moment où la Réforme triomphait en Allemagne et où Calvin était encore en vie ! Tantôt un candidat français, tantôt un candidat espagnol semble l'emporter ; puis le lendemain tout est à recommencer. Enfin, de guerre lasse, l'on s'accorde à élire un cardinal, auquel l'on n'avait pas songé au début, mais qui rallia tous les suffrages autour de

1. Nous signalons à M. M. une relation inédite de ce conclave, due à l'un des cardinaux présents, probablement au cardinal de Guise, et qui se trouve à la bibliothèque nationale de Paris, fonds français, n° 6617, fol. 73. M. de Ruble s'est servi de cette relation dans son histoire du *Traité de Cateau-Cambrésis*. Paris, Labitte, 1889, p. 100.

son nom, à cause de son honnête médiocrité et de son grand âge. Il faut lire dans M. Müller le journal exact du conclave; je connais peu de récits aussi instructifs et plus propres à faire réfléchir. Un dernier chapitre retrace la vie de Pie IV jusqu'au jour de sa nomination; il ne dépare pas un volume très étudié, assez bien conduit, qui eût toutefois gagné à être un peu réduit.

Ch. Pfister.

---

390. — **Le lettere di Sancta Catarina de' Ricci** fiorentina religiosa domenicana in S. Vincenzio di Prato alla famiglia con la giunta di alcune altre raccolte da Cesare Guasti e pubblicate per cura di Alessandro Gherardi. Firenze, coi tipi di Mariano Ricci, via san Gallo, n° 31, 1890. 1 vol. in-12 de xxix-406 p.

Sainte Catherine des Ricci jouit d'une si grande renommée en Toscane que sa vie a été plusieurs fois écrite, et que diverses parties de sa correspondance ont déjà vu le jour en 1846 et 1861. Aux lettres qui le voient aujourd'hui pour la première fois, quelques-unes des précédentes ont été jointes, parce qu'elles avaient été corrigées avant la publication, non pas, comme les *Pensées* de Pascal, pour que rien ne s'y trouvât qui ne pût concourir à édifier les fidèles, — il ne se trouve dans les missives de sainte Catherine des Ricci rien que d'édifiant, — mais par un scrupule exagéré d'académicien de ne donner son *exeat* à aucun terme qui ne parût d'une irréprochable noblesse. On avait, par exemple, fait disparaître les mots *pantoufles*, *souliers*, *bas* et autres semblables, pour les remplacer par le mot générique, mais peu explicatif, de *vanités*. Notre respect actuel pour les textes ne permettait pas de tolérer plus longtemps, même dans le passé, de telles libertés.

Le recueil ainsi constitué contient quatre cent trente-trois lettres adressées aux parents et aux amis de la sainte religieuse qui les écrit, et je n'ai pas besoin de dire quelle confiance il doit inspirer, puisque c'est l'impeccable Alessandro Gherardi qui a pris, après la mort de son chef et ami Cesare Guasti, le soin de cette publication.

Pour se rendre compte de l'intérêt qu'elle présente, il faut se rappeler qui et quelle était sainte Catherine des Ricci. Issue d'une des plus illustres familles de Florence, qui avait longtemps tenu tête aux Albizzi dans la période oligarchique de la République florentine, ayant trois frères et une sœur du premier lit, dont elle était, quatre frères et cinq sœurs du second, elle était entrée en religion; elle faisait profession en 1536, quoique sa marâtre fût une mère. Dans les familles nombreuses, le couvent était un bon moyen de débarras : quatre des sœurs de Catherine y entrèrent comme elle, après elle et auprès d'elle.

Sa célébrité tient à ses extases. C'est une Louise Lateau avant la lettre. Elle est malade d'hydropisie, voit Savonarole en vision et est par lui guérie deux fois. Pendant douze ans elle a, toutes les semaines, l'extase de la Passion, avec stigmates. Son immobilité durait vingt-huit heures. Elle n'en sortait que pour mouvoir son bras et bénir, si quelque assis-

tant demandait par son intermédiaire la bénédiction de Dieu. On avait commencé par se demander si c'était de Dieu ou du Diable qu'elle était possédée; mais le doute n'avait pas duré longtemps. Chaque fois qu'elle devait communier, on en était averti par un parfum des plus agréables qui sortait de son corps. Bientôt même, sans communier, elle parfumait le couvent. Jésus, le divin rédempteur, lui avait ôté son cœur pour lui en donner un nouveau formé sur le modèle de celui de la Vierge. C'était bien avéré. Elle avait une puissance miraculeuse pour convertir les pécheurs. Le Christ et la Vierge avaient avec elle de grandes familiarités. Ils la prenaient dans leurs bras et la couvraient de caresses. Les anges et les saints venaient l'entretenir dans sa cellule avec un abandon tout fraternel, « comme si, déjà, dit le père Bayonne, un de ses biographes, elle leur eût appartenu ». Des vierges martyres des temps héroïques du christianisme venaient aussi lui rendre visite.

On ne pouvait faire moins que de la nommer prieure. Il paraît qu'elle gouverna très bien son troupeau, qu'elle exerça même une action bienfaisante au dehors, et, ce qui est curieux, qu'elle obtint de Dieu, sur sa prière, d'être délivrée des effets extérieurs de ses extases. Morte, elle fit plus tard de nombreuses apparitions dans son couvent, et, selon l'usage, constaté par les hagiographes pour tant d'autres saints, de non moins nombreux miracles.

On comprend, dès lors, le genre d'intérêt que peuvent présenter les lettres familières d'une personne si fort avant dans les grâces du Seigneur. Elle y donne sans doute des conseils relatifs aux devoirs de la vertu et de la religion; mais pas trop fréquents, ni trop longs, en vérité. C'est une femme, c'est une sœur qui ne se désintéresse pas des siens, qui leur montre sa tendresse, sa sollicitude, et descend aux moindres détails. Ces Italiens, quoiqu'ils nous aient donné saint François d'Assise, ne se perdent pas dans le mysticisme, comme tant d'autres en diverses nations. Elle fait aux siens des cadeaux, rajeunit ou renouvelle leur linge, leur garde-robe, s'occupe de leur santé, s'inquiète de ne pas recevoir de leurs nouvelles, en demande au tiers et au quart. Envers son plus jeune frère, son demi frère Vincenzo, qui a vingt-deux ans de moins qu'elle, et qui est orphelin depuis ses premières années, elle est une véritable mère, elle administre les biens de ce Benjamin, fait pour lui des rentrées, passe pour lui des contrats. Quand il est sur le point de se marier, elle veut sans doute qu'il traite l'affaire avec le cœur, mais elle veut surtout qu'il fasse « les choses claires », qu'il ne « laisse pas son bien à un autre », et qu'il « ne faiblisse pas dans ce qui est juste ». Elle travaille avec ardeur au trousseau de la mariée, comme si elle n'avait pas autre chose à faire. Elle parle à tout instant de chemises à coudre ou à raccommoder, de collerettes, de coiffes, de torchons. Comme cette belle-sœur est jeune et sans expérience, elle lui recommande de ne rien gaspiller, de ne rien laisser perdre; elle lui envoie un tas de recettes pour les indispositions et maladies; elle prépare le trous-

seau du bébé à venir; elle cherche la nourrice; elle sait, quoique n'ayant pas eu d'enfant, quoique n'ayant jamais ressenti, assure-t-on, « l'aiguillon de la chair », comment il faut s'y prendre pour que le nouveau-né ne se torde pas les jambes; elle demande s'il ne veut rien de sa tante. Le père est-il absent pour les affaires de sa banque, elle console et rassure sa belle-sœur, malgré sa propre et vive inquiétude. Tonino, écrit-elle une fois, ne veut pas rester sans son papa, ni moi sans mon frère.

La partie édifiante de ces lettres a pour nous moins de prix que pour les Italiens, et aussi les détails qui leur permettent de rectifier certains menus faits de l'histoire florentine d'alors; car, en ce qui concerne ces derniers, l'histoire de Florence et de la Toscane, après l'immolation définitive de la liberté, n'a plus d'intérêt que pour eux. Mais n'est-il pas curieux de voir qu'au milieu du XVIe siècle, Catherine parle d'une épidémie d'*influenza*, en lui donnant les mêmes caractères qu'a présentés celle qui vient de travailler si fortement l'Europe?

Il y a aussi dans cette correspondance bien des renseignements utiles sur la vie des couvents. Outre les travaux féminins communs à tous, dans le couvent dominicain de Prato, les nonnes peignaient, et leurs anges bouffis leur rapportaient gros. Comme les couleurs coûtaient moins cher à Venise qu'à Florence, quand son frère Vincenzo était dans les lagunes pour ses affaires, elle le chargeait de ses achats. Mais les bénéfices que rapportait la peinture, d'art devenue industrie, ne diminuaient en rien le prurit d'acquérir. Après tout, c'était peut-être pour donner d'une main ce qu'elles recevaient de l'autre que les dominicaines de Prato les tendaient toutes deux.

Ce nouveau travail du vigilant éditeur est un modèle comme les précédents. Toujours exact, on peut se fier à lui. Toujours sobre, s'il met des notes au bas de toutes les pages, il se borne au strict nécessaire. J'ai quelquefois cherché à le prendre en faute, et je n'y ai jamais réussi. *Pauca, sed bona.*

F.-T. PERRENS.

---

391. — **La Chambre ardente,** étude sur la liberté de conscience en France sous François Ier et Henri II (1540-1550), suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le Parlement de Paris de mai 1547 à mars 1550, par N. WEISS, pasteur, bibliothécaire de la Société de l'histoire du protestantisme français. Paris, Fischbacher, 1889, in-8, CLI-432 pages.

L'ouvrage que vient de publier M. Weiss, pour le premier centenaire de la liberté de conscience, est, à tous égards, digne de cette grande date. Il peut, mieux que toute autre publication, nous en faire apprécier l'immense bienfait. C'est une œuvre fortement conçue qui jette des clartés nouvelles et presque inattendues sur tout un côté de l'histoire religieuse du XVIe siècle, jusqu'ici négligée et mal connue. De tels livres, en découvrant impitoyablement à tous les yeux la part de cynisme et de cruauté que peuvent dissimuler les époques en apparence les plus brillantes et

les plus polies, rendent à la cause de la justice et de la vérité historique un signalé service. Voilà près de quarante ans que le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français* travaille vaillamment dans ce sens. Ses efforts n'ont pas été inutiles. Il a interrompu, sur nombre de points, le concert des admirations béates, dénonçant courageusement le crime de si haut qu'il soit parti, et faisant entendre les voix des victimes oubliées. Malgré tout, il reste encore bien des erreurs à rectifier et des préjugés à combattre. Pour ce qui concerne notamment le milieu du XVI[e] siècle, période cependant décisive, on ne possédait que des informations insuffisantes. Le rôle de Henri II dans les questions religieuses et son attitude vis-à-vis des réformés étaient très vaguement définis. Le savant rédacteur du *Bulletin* s'est attaqué courageusement à ce problème. Il a fait sortir, presque tout entière des archives, l'histoire infiniment poignante des cruelles persécutions de la Chambre ardente, persécutions que les précédents historiens avaient à peu près passées sous silence. Sachons lui gré d'avoir entrepris et mené à bien cette œuvre salutaire.

Son livre se compose de deux parties distinctes : une étude historique et un recueil d'arrêts rendus par le Parlement de Paris contre les luthériens, depuis le mois d'avril 1547 jusqu'au mois de mars 1550. L'étude historique traite de la liberté de conscience, pendant les dernières années du règne de François I[er] et les trois premières de celui de Henri II (1540-1550). C'est un morceau solide, condensé, aux vues larges et sûres, qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'époque. Un souffle vigoureux circule à travers ses pages, d'où l'auteur a su bannir les déclamations inutiles. Peut-être le ton aurait-il pu être en quelques endroits moins agressif, et l'indignation moins véhémente. Mais cette énergie dans le langage s'explique parfaitement dans l'espèce. Du reste, l'auteur se contente le plus souvent de grouper des faits précis et significatifs qui emportent, mieux que tout commentaire, la conviction du lecteur. Le deuxième chapitre, en particulier, renferme des données vraiment neuves et intéressantes. L'auteur y expose les préliminaires de la Chambre ardente (déc. 1547) et les circonstances dans lesquelles elle fut fondée. Il esquisse, au passage, les hommes qui ont pris une part active à l'organisation de cette juridiction exceptionnelle et flétrit, comme il le mérite, ce féroce Pierre Lizet dont un journal tentait, il y a quelques mois, une réhabilitation bien importune. Il traite ensuite de la suppression de l'institution arrivée en 1549. Un édit de Henri II, promulgué le 19 novembre de cette année là, et rendu exécutoire, à partir du 8 janvier de l'année suivante, substituait en effet les juridictions ecclésiastiques aux juridictions séculières, sauf en ce qui concernait les cas appelés *privilégiés*. La découverte tout à fait inattendue faite aux Archives nationales d'un registre original du Parlement confondu jusqu'ici au milieu des copies de la série U [1], a fourni à M. W., malheureusement

1. C'est à mon savant collègue M. Paul Guérin qu'est due la découverte de ce registre. Le registre est coté U. 446.

trop tard puisque son livre était déjà imprimé, tous les actes officiels concernant l'établissement et le fonctionnement de la première *Chambre ardente*, appelée au palais la *seconde Tournelle*. Les lettres d'institution sont du 8 octobre 1547 et se trouvent, par là même, antérieures de quelques mois à la date conjecturée tout d'abord par M. W. Un autre résultat important qui ressort de ces nouveaux textes, c'est qu'il y eut quelques années plus tard une seconde *Chambre ardente*, dont l'existence était restée ignorée jusqu'à présent.

Le registre U. 446 renferme, en effet, à la suite de l'édit du 19 novembre 1549, dont il vient d'être parlé, et de l'édit de Châteaubriant, promulgué le 27 juin 1551, un troisième édit qui rétablit la seconde Tournelle criminelle « discontinuée et délaissée » à l'occasion des deux précédentes ordonnances. Il n'y avait eu de la sorte qu'une interruption momentanée dans les opérations du tribunal extraordinaire institué contre les hérétiques. C'est là une donnée précieuse, faute de laquelle il était difficile de se rendre un compte exact du véritable caractère de cette juridiction. Ces divers documents, découverts après coup, montrent d'ailleurs que l'auteur avait vu juste sur la plupart des points et que plusieurs de ses conjectures étaient sérieusement fondées. Il est à souhaiter maintenant que, muni de ces éléments nouveaux, M. W. puisse étendre et remanier son étude, en lui donnant les proportions que comporte un sujet à la fois si neuf et si fécond.

Rien de plus instructif ni de plus varié que le recueil d'arrêts publié par M. Weiss. Certains de ces jugements sont, si l'on peut dire, éloquents dans leur simplicité. Il faut lire ces textes pour se faire une idée des humiliations terribles, plus poignantes que la mort même, infligées dans certains cas aux malheureux condamnés [1]. Comme le fait très bien remarquer l'auteur, il est presque impossible de se rendre un compte exact du chiffre des victimes. C'est que la peste, les prisons infectes, les cruautés de la procédure dispensaient souvent le bourreau de faire son œuvre. Il est nécessaire de tenir le plus grand compte de ces circonstances pour apprécier avec justesse le caractère et les proportions véritables de la persécution religieuse, à cette époque. C'est pour les avoir négligées que la plupart des historiens ont émis des jugements si inconsidérés à son sujet. Remarquons encore que nombre de ces victimes eurent une attitude très courageuse et souffrirent avec une admirable constance. Parmi les personnes poursuivies, il s'en trouve de conditions sociales les plus diverses : des prêtres, des religieux, des écoliers (par exemple, nos 116 et 117), des libraires, etc. Il est à remarquer que la proportion des gens de modeste condition est considérable. Que d'histoires tragiques, parfois même mystérieuses, se dissimulent sous ces formules monotones de jugements et de procès-verbaux [2] !

1. Je citerai en particulier les arrêts nos 40, 50, 58, 59, 89, 101, 130, 136, 154, 282 et l'arrêt 81 condamnant un certain *Bouffeau* à être fouetté au collège de Montaigu, par les régents dudit collège, en présence des étudiants assemblés.

2. On aimerait à savoir par exemple ce que sont ces *Enfants sans soucis*, aux sur-

Ces documents sont publiés et analysés avec soin. Une table très détaillée rend les recherches commodes. Il suffit de la parcourir pour juger du grand nombre de renseignements que ce recueil fournit à l'histoire locale de certaines villes, de Langres, d'Amiens, de Sens (n° 119), pour ne citer que quelques exemples. Plusieurs noms de lieux, restés non identifiés, auraient pu l'être sans trop de difficulté. Nous ne pouvons qu'engager M. Weiss à poursuivre ses recherches et à nous donner sur cet importante question de la Chambre ardente le travail définitif qu'on est en droit d'attendre de lui.

A. Lefranc.

---

392. — **La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique**, par Félix Nève, professeur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Peeters; Paris, Leroux, 1890, in-8 de viii-439 p. Prix : 8 fr.

Ce livre ne tient pas toutes les promesses du titre. On attend un tableau d'ensemble de la renaissance littéraire en Belgique; on trouve un recueil de monographies détachées sur des sujets se rattachant à cette époque; des points importants, comme le rôle de Plantin, celui de Juste Lipse ne sont pas étudiés. L'ouvrage, formé en grande partie d'anciens articles de revues, est donc irrégulièrement composé et plein de lacunes. Ce n'est pas dire qu'il soit sans mérite. Il y a beaucoup à prendre dans cette série d'études qui commencent aux rapports d'Érasme avec le Brabant, objet d'un chapitre long et nourri, pour finir aux érudits du commencement du xvii° siècle, Pierre Castellanus, André Catulle, et le premier auteur de la *Bibliotheca Belgica*, Valère André. L'Université de Louvain, ses maîtres, ses élèves tiennent dans l'ouvrage une place prépondérante, justifiée par le rôle que ce grand établissement scientifique a joué au xvi° siècle; les prédilections de l'auteur s'y attachent pour d'autres raisons et, depuis l'époque où il publiait son grand *Mémoire sur le collège des Trois-Langues* (1856), il n'a cessé d'étudier avec amour l'histoire des écoles catholiques de Louvain, où il a lui-même professé avec honneur. On remarquera le chapitre sur les relations de Thomas Morus avec Louvain et la Belgique, qui fait pendant au chapitre sur Érasme, la biographie de Jérôme Busleiden, celle de Martin Dorpius, d'Adrien Barlandus et le récit de la vie et des voyages en Portugal, en Espagne et en Afrique de Nicolas Cleynaerts *(Clenardus)* de Diest. Il faut signaler aussi le travail de M. Nève sur Guy Le Fèvre de la Boderie, la plus complète étude qui ait été consacrée à ce savant français, poète et orientaliste, collaborateur de la Bible royale. L'auteur a relevé avec soin tout ce qui, dans son sujet, se rattache aux études hébraïques et orientales, et, à côté du chapitre sur La Boderie, il faut citer celui sur J.-B. Gramaye. Il y a, en somme, un grand nombre

---

noms classiques, *Narcissus*, *Troïlus*, *Hector*, *Priam* et *Ascanaïs*, arrêtés à Noyon, et dont il est question à diverses reprises (n°s 227 et 243).

de renseignements dans ce livre, un grand effort de recherche neuve et utile. Après avoir dit ce qui lui manque, je crois le louer suffisamment en déclarant que nous n'avons rien d'équivalent en France, pour la même période d'histoire littéraire, et que les travailleurs ont souvent l'occasion de le regretter [1].

P. DE NOLHAC.

---

393. — **Courses de Mandrin dans l'Auvergne,** le Velay et le Forez (1754), par Antoine VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, typographie Mont-Louis, 1890, grand in-8 de 98 p.

M. Vernière déclare (p. 5) que, bien que le récit de la *vie* et des *gestes* de Mandrin ait tenté beaucoup de plumes [2], son histoire *vraie* reste encore à faire [3]. En attendant qu'un érudit Dauphinois publie le travail d'ensemble dont il s'occupe depuis longtemps, M V. a voulu apporter à cette étude une part contributive, la région par lui habitée ayant été un des principaux théâtres des méfaits de Mandrin. De nombreux documents, puisés aux sources officielles, surtout aux Archives départementales du Puy-de-Dôme, ont permis à l'auteur « de suivre jour par jour, presque heure par heure, cet audacieux bandit dans ses courses à travers le Forez, l'Auvergne et le Velay. » Avant d'établir avec tant de précision l'itinéraire de Mandrin, M. V. raconte rapidement la vie de Louis Mandrin depuis sa naissance (à Saint-Étienne de Saint-Geoirs, le 11 février 1725), jusqu'à sa rentrée de Savoie en France (5 janvier 1729). A partir de cette dernière date, il emboîte le pas, pour ainsi dire, du célèbre brigand et ne le quitte qu'à Valence où, le 26 mai 1755, ce dernier fut roué, puis étranglé. L'exactitude du narrateur n'est jamais en

1. Plusieurs travaux allemands importants restent inconnus à l'auteur; je citerai seulement deux recueils de documents qu'il aurait eu profit à consulter : la correspondance de Beatus Rhenanus (éd. Horawitz et Hartfelder) et celle d'André Masius (éd. Lossen, 1886). Les conclusions sur Érasme qu'il veut bien annoncer, p. 55, ont été déjà données dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1888. L'édition originale des traductions latines d'Euripide par Érasme, citées p. 69, n'est pas de Venise, 1507, mais de *Paris, 1506*.

2. Une ample *Bibliographie des écrits relatifs à Mandrin* a été récemment publiée par M. Edmond Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble. Voir sur les principaux biographes, nos contemporains (1860-1882), consultés par M. V., p. 5, note 1.

3. M. V. rétablit ainsi en quelques lignes le portrait réel d'un personnage que l'on a travesti dans trop de livres : « La légende, si facile à créer en France, a fait de ce brigand un précurseur de Fra-Diavolo, une sorte de chevalier-errant qui s'était donné la mission de soutenir les intérêts du peuple contre les sévérités parfois exagérées des employés des Fermes. Sa méthode, ses allures, nous n'en disconvenons pas, ont pu séduire certains esprits romanesques et servir de thème à de nombreuses variations littéraires. Nous estimons, après mûr examen, qu'il faut considérer cet homme, non comme un vulgaire malfaiteur (son courage et son intelligence le mettaient au dessus de la tourbe à laquelle il commandait); mais simplement comme un hardi contrebandier, doublé, lorsque l'occasion semblait l'exiger, d'un voleur ou d'un assassin ».

défaut, et c'est presque un procès-verbal que cette histoire des mille courses de Mandrin dans les trois provinces d'Auvergne, du Velay et du Forez, mais un procès-verbal plein d'animation et d'intérêt, et écrit d'une plume agréable et fine. Autour du personnage principal, M. Vernière a groupé beaucoup de personnages accessoires, que tous il nous fait bien connaître soit à l'aide de documents imprimés, soit encore plus à l'aide de documents manuscrits (documents des dépôts publics, des collections particulières) [1]. Les notes, très abondantes, éclairent mille points géographiques, généalogiques, bibliographiques, et on peut leur appliquer l'éloge qui a été donné à celles dont l'éditeur du *Journal de voyage de Dom Jacques Boyer* a enrichi ce précieux recueil (1886). Texte et commentaire sont si riches en indications de toute sorte, que M. Rochas, dans son tableau général des aventures de Mandrin, n'aura guère qu'à reproduire, pour l'année 1754, les excellentes pages de son devancier.

T. DE L.

---

394. — **Une famille de grands prévôts d'Anjou,** aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, d'après les Archives inédites du château de la Lorie, par André JOUBERT. Angers, Germain et Grassin, 1890. In-8, XI-363 p.

Voilà un livre auquel on ne saurait guère reprocher de n'avoir pas épuisé la matière dont il traite. Un gros volume de près de quatre cents pages, imprimé avec le plus grand luxe et orné de vingt-quatre gravures, c'est peut-être beaucoup pour l'histoire d'une famille de grands prévôts d'Anjou, durant deux siècles seulement. Il nous semble que M. Joubert a quelque peu exagéré l'intérêt de son sujet. Les fonctions dont les Constantin furent investis n'étaient pas si importantes qu'il le prétend (p. VIII). Je crois qu'on peut dire sans exagération, d'après le tableau qu'il en trace lui-même (p. VII), qu'elles ne différaient pas essentiellement de celles d'un officier supérieur de gendarmerie ou d'un procureur de la République de nos jours. Et puis, quel luxe de documents! Tout y passe, depuis la lettre la plus insignifiante jusqu'aux comptes ou mémoires de fournisseurs, les plus monotones. Franchement, pendant qu'il reste encore tant de documents intéressants, essentiels même, à mettre au jour, n'est-il pas fâcheux de voir une publication si soignée et si coûteuse comprendre de pareilles inutilités? Les pièces justificatives qui occupent cent soixante pages du livre [2] sont loin, pour la plupart du moins, d'être aussi curieuses que l'affirme M. J. Pour ne choisir qu'un

1. M. V. a reproduit dans toute leur teneur quelques uns de ces documents, par exemple des actes notariés où figure Mandrin (pp. 32-33), une délibération municipale de la ville d'Ambert (p. 34), une chanson conservée parmi les mss. de la bibliothèque de Clermont-Ferrand (p. 80), etc. Voir (entre les pages 36 et 37) le fac-simile d'une quittance de Mandrin et (entre les pages 64 et 65) une gravure représentant le coquin au combat de Baune.

2. Non compris celles, très nombreuses, qui se trouvent intercalées dans le texte.

seul exemple, le fait de l'occupation du château de la Lorie par les soldats de la République puis par les troupes vendéennes étant connu, était-il bien nécessaire de consacrer près de vingt pages à nous donner, d'après un mémoire, l'énumération complète de toutes les serrures forcées et de tous les carreaux brisés? Si l'on s'obstine à marcher dans cette voie — et il semble bien que ce soit le désir d'un certain nombre d'érudits — il faudra nous résigner à voir publier dans leur intégrité les minutes du moindre notaire rural. Plaignons de grand cœur nos arrières-neveux. Il ne suffit pas qu'un inventaire ou qu'une prisée quelconque présente un certain nombre de chiffres, pour qu'il abonde « en renseignements nouveaux sur la vie privée, à la ville et à la campagne, à la fin du XVIIe siècle ». Cette réserve faite, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que le travail de M. Joubert a été exécuté avec soin, que les recherches sont étendues et bien coordonnées, et que les gravures — bien qu'on puisse contester l'utilité de certaines d'entre elles — sont agréables à regarder. Que n'a-t-il réuni tout cela en une brochure modeste qui l'aurait forcé à supprimer les détails fastidieux d'une étude qui, réduite à des proportions restreintes, pouvait n'être pas sans attrait?

A. L.

---

395. — Eug. Bouvy. **Le comte Pietro Verri** (1728-1797). Ses idées et son temps. Un vol. in-8, VII-300 pp. Paris, Hachette, 1889.

A ce titre en trois parties correspondent trois séries de chapitres : 1° La *biographie* de ce personnage de médiocre importance est très bonne. M. B. a connu et utilisé toutes les sources accessibles, et tracé un portrait qui semble exact de ce brouillon encyclopédique. Pourquoi n'a-t-il pas joint à cette biographie les deux pages qu'il consacre à la mort de son héros et qui sont perdues à la fin ? — 2° Les *idées* sont décrites et exposées avec une grande exactitude et d'une façon aussi complète que solide : il y en a dans le nombre de bien singulières, et elles ne démontrent pas toutes que leur auteur fût le génie qu'il voulait qu'on crût qu'il était. — 3° Reste *le temps*. Qu'est-ce que le *temps* d'un homme ? Je comprends cette expression quand l'homme a fortement marqué son époque de son empreinte, ou quand il a été, au contraire, le miroir fidèle de son époque : mais pour un personnage comme la maréchale de Villars, comme Girolamo Morone ou Verri, le mot me paraît mal employé. *Groupe* serait plus modeste et plus juste : c'est le terme que Sainte-Beuve a employé pour Chateaubriand. — Le *temps* sert ici de prétexte à divers chapitres, les plus intéressants peut-être du livre, sur la société du *Caffé*, sur Beccaria (un assez triste caractère), sur les réformes administratives en Lombardie, sur Milan pendant la Révolution française. On aurait pu en glisser bien d'autres sous le même titre ; deux au moins me semblent manquer : description de la société milanaise au milieu et à la fin du XVIIIe siècle, tableau de l'administration de Firmian et du gou-

vernement de Joseph II.—Le tout fait un livre intéressant, qui sera consulté avec fruit par tous les historiens de l'Italie *settecentista :* je ne dis pas les historiens futurs de Verri, car c'est bien assez d'un bon livre sur cet assez mince sujet [1]. L. G. P.

---

396. — **Journal d'un officier de l'armée du Rhin,** par le général Fay. Avec une carte des opérations, 5e édition. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, vi et 404 p.

Ce livre vient d'atteindre, et c'est justice, sa cinquième édition. L'auteur, bien connu de nos lecteurs (cp. *Revue*, n° 16), était attaché au quartier-général de l'armée du Rhin en 1870. Il retrace ses impressions mois par mois depuis la déclaration de guerre jusqu'à la reddition de Metz. Les trente-six pages consacrées au mois de juillet signalent les premières erreurs d' « un déplorable système en vertu duquel les agents du pouvoir ont perdu tout esprit d'initiative et tout sentiment de la responsabilité ». Suit le journal du mois d'août où l'on remarquera la description du désordre qui régnait dans la petite salle de l'état-major général, à l'hôtel de l'Europe (p. 37), les observations sur le service d'état-major tel qu'il aurait dû être (p. 63), le récit de la bataille de Rezonville et les réflexions qu'inspirent à l'auteur les difficultés de cette sanglante journée (p. 96-100), la bataille de Saint-Privat, l'envoi de M. Fay en parlementaire et l'émotion qui le saisit au château de Jussy, à la vue de la vallée de la Moselle ravagée par la guerre (p. 133-135), les projets de sortie, le combat de Sainte-Barbe. Notons dans le journal du mois de septembre les pages consacrées aux abus de la convention de Genève (p. 169-170), aux premières rumeurs de Sedan, aux nouvelles de la Révolution de Paris. Déjà la situation s'assombrit; les chevaux dépérissent; les journées deviennent monotones : « Pendant les longs loisirs que nous laisse notre service, nous lisons tous avec avidité quelques classiques, découverts dans une maison du Ban Saint-Martin. Cette lecture nous procure un repos véritable; les héros de Corneille surtout nous rafraîchissent et nous fortifient par la grandeur et l'élévation de leurs caractères; avec eux, on sort du terre à terre de la situation actuelle; on parvient à donner un cours moins triste aux idées de chaque jour. Le soir, dès que nous sommes réunis, nous devisons sans fin sur les rares et incomplètes données qui nous arrivent à travers le cordon ennemi... Et pendant que notre esprit s'épuise à creuser les secrets de la situation, pendant que nous mourons presque sur place, par ennui de ne rien faire, au-delà de la ligne des sentinelles à casques, qui nous enserre étroitement, tout s'agite, tout se transforme, tout combat, tout est en

---

1. M. B. qui connaît à fond Verri et son *temps*, puisque temps il y a, semble moins familier avec les choses italiennes qui ne sont pas de ce *temps*. Il appelle *Querini* le cardinal Quirini, de Brescia; il parle des tortures organisées par *Galéas Visconti, de Pavie*, et d'un décret de Philippe II. souverain de Milan, publié le 7 août 1630. Il suffirait d'une révision attentive pour faire disparaître ces petites taches.

feu! Seuls, comme dans une île déserte, ou plutôt comme dans le remous que forme l'eau courante au coude d'une rivière, nous tournons sur nous-mêmes, enveloppés de forts et de hautes collines qui nous cachent même une partie du ciel! » (p. 188-189). Vient le mois d'octobre; l'auteur commence à deviner les calculs du commandant en chef. « Si Paris se rendait ces jours-ci, le Gouvernement français ne pourrait qu'accepter les conditions du roi de Prusse. L'armée du maréchal, pourvue de vivres jusqu'au milieu d'octobre, victorieuse dans plusieurs batailles, et non entamée par l'ennemi, sortirait pleine de gloire d'une situation fort difficile; et quel critique insensé pourrait prétendre ensuite que, la guerre continuant, cette armée aurait pu être réduite à capituler comme celle de Sedan! » (p. 234). Mais la guerre continue, Paris ne se rend pas, le temps se passe. « Il faut, écrit M. Fay, il faut absolument, coûte que coûte, se faire jour, sans tarder davantage », et, un instant, il croit aux « résolutions viriles » (p. 246-247). Hélas! la pluie tombe; les chevaux s'abattent par dizaines; le soldat n'a plus qu'une ration de pain insuffisante, et il est triste, découragé; au lieu d'agir, « on paraît vouloir temporiser, négocier encore; on semble n'attendre que du dehors la solution » (p. 250). Des bruits étranges se répandent; au départ inexpliqué de Bourbaki succèdent les deux missions de Boyer; on parle de l'arrivée de l'impératrice, de la capitulation de l'armée, de la reddition de la place. Enfin, au 25 octobre, M. F. écrit dans son journal : « L'impératrice a refusé de se prêter à la combinaison proposée. Nous nous retrouvons en face de la question des vivres. Plus de pain! De négociations en négociations, les ennemis nous ont conduits à ce terme final où les plus courageux sont obligés de taxer de folie une tentative de sortie » (p. 301). Il accompagna Jarras à Frescaty. « Jamais je n'oublierai ces six mortelles heures pendant lesquelles j'ai éprouvé la plus grande douleur de ma vie et assisté à l'agonie de notre armée, de notre honneur militaire. Quel supplice dans cette salle où j'ai entendu tomber goutte à goutte comme du plomb, sur mon cœur de français, tant de choses que je ne puis redire! Que de frémissements j'ai dû comprimer, en écrivant, sous la dictée du vainqueur, ces dures conditions! » (p. 312). Le livre de M. Fay se termine par un *Supplément* qui renferme quelques documents; le plus intéressant est le journal du commandant David, de l'armée de Mac-Mahon. A. Ch.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — On vient de réimprimer en trois volumes les *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas* qu'avait publiées le regretté M. Gachard (Bruxelles, Hayez, 1890, in-8°, 524, 465 et 610 pages). On trouve dans le premier volume les études suivantes : *Les États de Gand en 1476; Captivité de François Ier; La chute du cardinal de Granvelle en 1564; Sur l'origine du nom de Gueux* donné aux révolutionnaires des Pays-Bas dans le XVIe siècle; *Sur le Conseil des Troubles* institué par le duc d'Albe; *L'abolition du Conseil des Troubles*; les quatre *Études*

historiques sur don Juan d'Autriche (la mère de don Juan, l'enfance de don Juan, don Juan et Marguerite, Donna Giovanna d'Austria); *La déchéance de Philippe II; Ambassade du prince de Ligne en 1616; Histoire d'un procès célèbre* à propos de l'inventaire du palais Granvelle à Besançon; *Le voyage de Pierre le Grand* dans les Pays-Bas autrichiens en 1717. — Le deuxième volume comprend : *Acceptation et publication aux Pays-Bas de la pragmatique sanction* de l'empereur Charles VI; *Jean-Baptiste Rousseau*, historiographe des Pays-Bas autrichiens; *Mémoires du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo; Le prince-évêque de Liège et Frédéric le Grand; Éloge de l'impératrice Marie-Thérèse* (discours prononcé à la séance publique de l'Académie le 11 mai 1864); *Voyage de Paul Ier en Belgique* (1782); *Les d'Arenberg*; quatre études sur *Jeanne la Folle* (la publication de M. Bergenroth, Jeanne et Charles-Quint, Jeanne et saint François de Borja, Les derniers moments de Jeanne); et vingt-trois Variétés (I. Documents inédits sur Commines, Charles le Téméraire et Charles-Quint; II. Les derniers moments de Marguerite d'Autriche; III. Le nombre des exécutions faites aux Pays-Bas par le duc d'Albe; IV. La princesse d'Epinoy; V. Ambassade de Jacques Ier à l'archiduc Albert pour demander justice contre Erycius Puteanus; VI. Le peintre Gerbier et la conspiration de la noblesse belge contre l'Espagne; VII. Contestation entre les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies sur l'emploi des mots *sieurs* et *seigneurs*; VIII. Introduction et usage du thé en Belgique au XVIIe siècle; IX. Joseph II et la franc-maçonnerie belge; X. Les trois couleurs brabançonnes et les trois couleurs flamandes; XI. Mlle de Robespierre à Tournai; XII. Extravagances révolutionnaires de la fin du XVIIIe siècle; XIII. Mot de Philippe le Bon sur Gand; XIV. Hommage rendu au caractère belge par Alexandre Farnèse; Translation des entrailles de Marguerite d'Autriche (1778); XVI. Sur le titre de souverain des Pays-Bas; XVII. Une colonie belge établie dans l'île de Nordstrand (Sleswig); XVIII. La fontaine du Sablon à Bruxelles et le comte d'Ailesbury; XIX. L'introduction de la culture des pommes et poires de terre en Belgique; XX. Marie-Thérèse et ses deux médecins, Van Swieten et Engel; XXI. Gustave III à Bruxelles (1771); XXII. Des anciennes inaugurations des souverains des Pays-Bas; XXIII. Théroigne de Méricourt). — Le troisième volume est ainsi composé : *Anne de Boleyn*, son élévation et sa chute; *Le duc Emmanuel Philibert de Savoie*, gouverneur-général des Pays Bas; *Christophe Plantin et la Bible polyglotte*; Floris de Montmorency, *baron de Montigny* (sa mission en Espagne, son arrestation à Madrid et son supplice au château de Simancas 1566-1570); *Le cardinal Bentivoglio*, sa nonciature à Bruxelles; *La cour de Bruxelles* sous les princes de la maison d'Autriche; *L'incendie du palais royal de Bruxelles* (1731); *Le traité de Versailles* (1756, lettres confidentielles de Marie-Thérèse au prince Charles de Lorraine); *Un épisode de l'histoire de l'Université de Louvain; Le jubilé du prince Charles de Lorraine* (1769-1775); *Voyage de Joseph II en Belgique* (1781); *Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne*, particularités inédites; *Les Mémoires historiques et politiques du chef et président de Nény; Les Bollandistes*, leurs travaux, leur suppression sous Joseph II (1773-1789); Recherches historiques sur les princes de Chimay et les comtes de Beaumont (1415-1843). — Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce recueil, où les historiens du XVIe et du XVIIIe siècle trouveront beaucoup à prendre et à apprendre. On regrettera qu'une introduction, si courte soit-elle, ne précède pas le premier volume. Tome III, p. 311, supprimer la phrase « jour où l'on célébrait la réunion de la ville à la république française » (on célébrait simplement la bénédiction du drapeau des sans-culottes); *id.*, p. 390, note, lire « Boux » au lieux de *Roux*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39 — 22 septembre-29 septembre — 1890

397. — **A first Aryan Reader,** consisting of Specimens of the Aryan Languages which constitute the basis of comparative philology, viz., Indic, Erânic, Armenian, Hellenic, Albanian, Italic, Keltic, Baltic, Slavonic, Teutonic,..... edited by G. A. Schrumpf. — London, D. Nutt, 1890. Pet. in-8, x-212 pp.

Cet ouvrage est destiné, dans la pensée de l'auteur, à servir d'introduction à la *Chrestomathie Indo-européenne* de Schleicher, en donnant à l'étudiant une idée générale et sommaire de la structure et de la physionomie de chacune des langues indo-européennes. L'intention est louable et le travail méritoire ; mais il est permis de se demander si le but est entièrement atteint. Ne parlons pas, si l'on veut, du manque d'équilibre, qui fait tenir les langues italiques en douze pages et le grec en six, tandis que le sanscrit, par exemple, s'espace sur quarante-quatre pages. N'insistons pas sur les fautes d'impression, relativement peu nombreuses, mais toujours fâcheuses dans un livre élémentaire, ni même sur les erreurs grammaticales, qui tiennent à ce que M. Schrumpf a visiblement travaillé de seconde main ; il ne s'en cache point d'ailleurs. Mais voici qui est plus grave.

Celui qui n'a aucune idée d'une langue en apprendra-t-il quelque chose pour en avoir lu cent lignes accompagnées d'une traduction et d'une rapide analyse? Ne vaudrait-il pas mieux lui donner un bon lexique, et qu'il se tirât d'affaire tout seul? Pour moi, je le crois : l'on ne sait bien que ce qu'on a appris soi-même. Avec la meilleure volonté du monde son guide ne peut tout lui dire : il lui enseigne (p. 14) — à tort, du reste ; c'est sur *patita* (p. 16) que la leçon devrait venir — que *pâtita* est le verbal du sk. *pat;* mais sur *vṛddhâm* (p. 23) il se contente de traduire « old » ; dans un lexique l'élève verrait : 1° que *vṛddha* n'est pas un simple adjectif, mais le verbal de *vardh* « croître » ; 2° que le *t* du suffixe *-ta-* prend ici euphoniquement une forme particulière. Double profit qui lui échappe, de par la méthode qui lui fournit le travail tout fait au lieu de le lui laisser faire.

Je ne voudrais point, toutefois, ériger en principe une impression toute personnelle. Il peut y avoir, il y a sans doute des débutants qui aiment mieux être tenus par la main que d'être abandonnés à eux-

mêmes. C'est pour eux que le livre a été écrit : il les intéressera par l'abondance et la variété des documents ; il piquera peut-être leur curiosité. Je souhaite qu'il nous amène beaucoup d'adeptes.

V. Henry.

---

398. — Scala (Rudolf von). **Die Studien des Polybios,** I Band, Stuttgart, Kohlhammer, 1890, S. xvi-344, in-8.

M. Rud. von Scala s'excuse dans sa préface d'ajouter encore deux volumes au nombre déjà considérable des écrits relatifs à Polybe ; mais il justifie par d'excellentes raisons le choix de son sujet. Polybe lui-même a signalé une singulière contradiction chez les historiens de son temps : s'agit-il de l'histoire d'une ville, on s'étend avec complaisance sur toutes les circonstances qui ont préparé, accompagné et suivi la fondation de cette ville ; mais, pour les hommes qui ont eu en main les affaires publiques, on passe sous silence et on néglige l'histoire de leur éducation, c'est-à-dire la formation même de leur esprit (X. 21, 3). M. R. v. S. n'a pas voulu mériter ce reproche, et, appliquant à Polybe lui-même la méthode d'investigation que le profond historien demandait qu'on appliquât aux grands personnages de l'histoire, il s'est efforcé de mettre en lumière les circonstances où s'est développé le génie propre de Polybe, et les influences diverses qui ont agi sur son éducation. Aussi bien, cette étude particulière d'un homme prend-elle un intérêt général, si l'on songe que Polybe est pour nous presque le seul représentant de toute une période de la littérature grecque, et que cette période, peu connue, offre tout l'attrait qui s'attache aux époques de transition. Quel était au second siècle avant notre ère l'état des esprits en Grèce? De quoi se composait alors l'éducation d'un jeune homme? Quelle place y occupaient la poésie, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, les sciences proprement dites? Voilà les questions que M. R. v. S. a essayé de résoudre, en prenant Polybe pour guide et pour témoin.

Le premier volume, le seul paru jusqu'à ce jour, contient d'abord, après quelques pages d'introduction, un tableau de la jeunesse de Polybe ; le caractère et les idées du futur historien de la conquête romaine y sont expliqués en partie par l'influence directe de sa famille, de sa ville natale, de sa patrie. Abordant ensuite les études spéciales de Polybe, M. R. v. S. signale d'abord chez lui certains souvenirs d'Homère, d'Hésiode, et quelques allusions aux autres genres de poésie. Mais il n'insiste pas outre mesure sur ce point, et il arrive bientôt à ce qui forme la partie la plus considérable et la plus importante du livre : les études philosophiques de Polybe. Ce chapitre se divise en six paragraphes : traces de la philosophie d'Héraclite, Platon et l'Académie, Aristote et Théophraste, Démétrius de Phalère, Straton de Lampsaque, l'école stoïcienne. Chacune de ces recherches est poursuivie avec une pénétration et une subtilité remarquables ; l'auteur s'efforce de donner des démonstrations

rigoureuses, et il soumet au lecteur tous les éléments du problème, en rapprochant, pour les comparer, les passages de Polybe et des philosophes. Enfin le volume se termine par huit appendices, parmi lesquels nous signalerons le second, sur les sources de Polybe, et le huitième, sur le droit des gens chez Polybe. A ce propos, M. R. v. S. fait un résumé intéressant des théories antérieures sur le même sujet, dans Hérodote, Euripide, Thucydide, Xénophon, Platon et l'école d'Isocrate.

Le tome II, annoncé pour l'année prochaine, comprendra les études oratoires, historiques et géographiques de Polybe.

On ne saurait trop encourager un auteur qui nous promet un tableau aussi complet de la culture grecque au second siècle.

Am. Hauvette.

---

399. — **Lehrbuch der historischen Methode,** mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hülfsmittel zum Studium der Geschichte, par Ernst Bernheim (professeur d'histoire à l'Université de Greifswald.) Leipzig, Duncker et Humblot, 1889, 1 vol. in-8, xi-530 p.

Les ouvrages de la nature de celui-ci ne sont pas sans inspirer, de prime abord, une certaine défiance. On craint, en les ouvrant, de se heurter à des généralités vagues et inutiles [1], quand elles ne sont point paradoxales et fantaisistes. Il est si facile de raisonner à perte de vue sur la méthodologie historique et d'échafauder des considérations pompeuses et hardies sur une science qui, étant en réalité la plus concrète et la plus vivante de toutes, se prête assez peu à des développements abstraits. Depuis quelque temps, les ouvrages de ce genre semblent vouloir se multiplier. Il serait facile d'en signaler un nombre relativement considérable, aussi bien en France qu'en Allemagne [2]. Il y a là assurément un symptôme tout à fait caractéristique. Je me hâte de dire qu'au milieu de ces productions, gros livres ou articles de revue, il en est peu d'aussi sérieuses, d'aussi complètes et surtout d'aussi utiles, que celle dont il s'agit ici.

M. Bernheim observe justement, au début de sa préface, qu'il n'y a guère de science où règne, au même degré que dans la nôtre, une si extraordinaire diversité d'opinions touchant les principes fondamentaux de la méthode. Il part de là pour tenter d'exposer dans son ensemble la méthode des sciences historiques, depuis les principes essentiels jusqu'aux détails concrets de savoir-faire technique. Le livre de M. B., clairement divisé et composé avec beaucoup de soin, comprend six parties bien distinctes. La première est consacrée à la notion et à l'essence de la science historique ; la seconde à la méthodologie ; la

1. Telles que celles du *Précis de la science de l'histoire*, dont nous avons rendu compte dans le n° 43 de la *Revue* de 1888.

2. Pour ne citer qu'un exemple, le plus récent numéro de *l'Historische Zeitschrift* contient une étude de M. Paul Hinneberg : *Die philosophischen Grundlagen der Geschichtswissenschaft*.

troisième à la science des sources, et, en particulier, à l'étude des sciences auxiliaires. La suivante, qui traite de la critique, est, comme de juste, la plus importante, la plus approfondie de toutes. Vient ensuite la conception historique *(Auffassung)*, partie également subtile et délicate, qui comprend, à son tour, l'interprétation, la coordination, l'imagination historique, l'appréciation des conditions générales, la philosophie de l'histoire, l'essence de la compréhension (objectivité et subjectivité). *L'exposition* fournit la matière du dernier chapitre. Tout cela, à ne considérer que le plan, peut paraître assez abstrait, rébarbatif même. Mais il ne faut pas s'en tenir aux apparences. Le ton général du livre est, au contraire, vivant et animé, et par là même beaucoup moins vague qu'on ne pourrait le supposer de prime abord. Chacun des chapitres est illustré de nombreux exemples, topiques et bien choisis. Tout au plus pourrait-on reprocher à ces derniers une forme qui devient, en certains cas, par trop mathématique, une simplification excessive dans l'argumentation qui ne tient pas assez compte de l'extrême complexité des choses et semble attribuer aux raisonnements en matière historique une rigueur qu'ils ne comportent pas. Je reprocherai également à M. Bernheim de n'avoir pas fait la part assez large aux faits de l'histoire moderne et de s'être trop cantonné dans les choses du moyen âge [1]. Il aurait dû varier un peu davantage et prendre moins d'exemples dans l'histoire d'Allemagne, étant donné le caractère général de son livre. Il faut signaler en particulier le chapitre relatif à la *critique*. C'est un morceau vraiment intéressant, sobrement et clairement écrit. Le § 3 du chapitre II, *Développement historique de la méthode* (p. 119-151) est également substantiel. Au point de vue bibliographique, toute cette partie est au courant, bien qu'on puisse relever çà et là plusieurs lacunes et que certaines indications n'y figurent pas à leur place [2]. La classification des ouvrages cités est aussi parfois un peu compliquée. Nous constatons avec plaisir que justice a été pleinement rendue par l'auteur aux services rendus par l'érudition française, que le rôle de cette dernière est équitablement mis en relief, et qu'en particulier l'œuvre des anciens bénédictins et celle de l'école des Chartes se trouvent citées en une place des plus honorables.

Ce qui manque le plus dans cet ouvrage — et c'est le principal reproche qu'on ait à lui adresser — c'est un *index* méthodique et alphabéti-

1. Il y a cependant des exemples tirés de l'histoire contemporaine, tel que celui de la page 437, sur les chutes de nos ministères.

2. De Wailly cité p. 179 devrait l'être plutôt à la page 184; page 165, l'auteur aurait dû citer le supplément de la bibliographie de Vallée. Peut-être aurait-il bien fait d'indiquer par un mot les observations critiques auxquelles les grands répertoires bibliographiques peuvent donner lieu. Plusieurs des chiffres donnés ne sont pas exacts. Pour ce qui concerne en particulier les publications françaises, l'auteur en est resté aux chiffres cités par d'anciens répertoires. P. 163, par exemple, la Société de l'histoire de France, a aujourd'hui publié près de quatre-vingts ouvrages. P. 200, pour la géographie, M. Bernheim aurait dû citer les travaux de Freeman et surtout l'atlas de M. Longnon actuellement en cours de publication.

que. En raison de la diversité des matières traitées, l'absence d'une table complète rend les recherches pénibles et peu sûres. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui n'est pas seulement un exposé de considérations ou d'idées générales, mais encore un répertoire commode et précis, est appelé à rendre de réels service. C'est une tentative courageuse en vue de constituer une synthèse de la science historique. L'auteur y a mis le résultat de longues réflexions et d'habiles recherches. Sans doute, il n'est pas besoin pour devenir historien d'avoir une connaissance approfondie des principes qui président aux études historiques, mais encore est-il vrai que cette connaissance n'est pas sans but. Grâce à elle, l'historien se rend mieux compte que, suivant le mot de Ranke « tout se tient : l'étude critique des sources authentiques, la conception impartiale, l'exposition objective. Das Ziel ist die Vergegenwärtigung der vollen Wahrheit. »

A. Lefranc.

---

400. — **Les Registres de Grégoire IX.** Recueil des bulles de ce pape publiées et analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican, par Lucien Auvray. Premier fascicule. Paris, 1890, in-4, 256 colonnes. (Biblioth. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

Le premier fascicule des *Registres de Grégoire IX* se rattache à la série des registres pontificaux dont l'École française de Rome poursuit la publication depuis plusieurs années. L'éditeur, M. L. Auvray, s'est conformé au plan de ses devanciers ; c'est-à-dire qu'il s'est appliqué à donner la physionomie des manuscrits originaux, en suivant dans la publication des lettres apostoliques l'ordre même où elles sont transcrites dans les registres de chancellerie conservés aux Archives du Vatican. Il s'est contenté d'analyser celles dont une exacte reproduction avait été donnée dans des ouvrages accessibles à tous ; mais il l'a fait de telle façon que souvent les historiens pourront se dispenser de recourir aux livres où se trouve le document tout entier. Pour les lettres déjà publiées M. A. renvoie à Potthast et aux recueils ou ouvrages postérieurs à l'achèvement de ce précieux répertoire, tels que Valois *(Guillaume d'Auvergne)*, Rodenberg (*Epistolæ sæculi XIII e regestis pontificum romanorum selectæ)*, Denifle et Chatelain *(Chartularium Universitatis Parisiensis.)* Ces références sont toujours exactes. A peine osons-nous reprocher à M. A. de n'avoir pas indiqué que la bulle n° 16 de sa publication est analysée dans Potthast sous le n° 9570, car cet auteur l'a rangée parmi les bulles non datées l'ayant empruntée aux décrétales ; il en est de même du n° 219 qui est le n° 9675 de Potthast. Enfin la bulle n° 94 d'Auvray correspond au n° 7920 *a* ou 26176 de Potthast. Ce sont là de bien légères omissions. Les textes sont établis avec le plus grand soin. Je signalerai toutefois à M. A. une faute d'impression ; dans l'analyse de la bulle n° 122, à la troisième ligne il faut lire *regularem* au lieu de *sæcularem*. Ce premier fascicule comprend les bulles expé-

diées pendant les trois premières années du pontificat de Grégoire IX, soit 409 chapitres, je dis chapitres, car, comme on le sait, dans les registres pontificaux, plusieurs lettres adressées à divers personnages mais de même teneur, sont insérées sous une seule rubrique. Pour donner une idée du genre de ressources que fourniront les registres de Grégoire IX aux historiens, je ne crois pouvoir mieux faire qu'indiquer parmi les documents inédits qu'ils contiennent ceux qui sont relatifs à la France. La bulle du 23 mars 1227 par laquelle Grégoire IX annonça au roi de France son élévation au trône pontifical n'avait pas encore été publiée, mais elle n'a pas grand intérêt. Le pape y proclame le roi de France fils de l'Église romaine, et en retour du dévouement respectueux qu'il lui demande, lui promet de son côté une affection paternelle. Les troubles qui marquèrent les commencements du règne de saint Louis donnèrent occasion à Grégoire IX de manifester ses sentiments de bienveillance à l'égard du jeune roi. Comme au traité de Vendôme (16 mars 1227) on avait arrêté le mariage de Jean, deuxième frère de Louis IX, héritier des comtés d'Anjou et du Maine, avec Yolande, fille du comte de Bretagne, et aussi celui d'Alphonse, autre frère du roi, avec Isabelle fille du comte de la Marche, et que ces unions ne pouvaient manquer, par la création de grandes puissances baronales, de susciter dans l'avenir de terribles embarras au gouvernement royal, le souverain pontife lui vint en aide et déclara (Auvray, bulles n° 87 et 88 des 26 et 25 mai 1227) s'opposer à ces mariages en raison du degré de parenté des parties contractantes. Ce qui ne permet pas de douter que la régente n'ait elle-même provoqué l'intervention du pape, c'est qu'une clause du traité de Vendôme l'avait préparée en réservant l'approbation de l'Église. En décembre 1229 (n°s 376 et 377) nous voyons encore Grégoire IX se préoccuper de maintenir l'ordre en France et écrire aux évêques de Senlis, d'Orléans et de Meaux d'apaiser les troubles qui pouvaient exister dans le royaume et de veiller à ce qu'aucun autre ne se produise désormais. Par lettre du 14 novembre précédent (n° 231) il avait engagé le duc de Bretagne à se montrer plus respectueux envers l'Église. Le représentant du pouvoir pontifical en France, le légat Romain, cardinal de Saint-Ange, était entièrement dévoué aux intérêts de la régente; dans son désir de lui procurer des subsides, il se laissa aller à des exactions contre le clergé qui lui attirèrent les reprimandes du souverain pontife. L'affaire mérite qu'on s'y arrête; Le Nain de Tillemont l'a résumée (t. I, p. 470) d'après les bulles analysées et publiées par Rinaldi; ces mêmes documents et deux autres donnés par M. A. dans leur intégrité (n°s 130, 131, 133, 134 et 182) permettent d'ajouter quelques détails. Le 30 novembre 1225 s'était tenu à Bourges, sur la convocation du légat, un concile où celui-ci s'était efforcé d'obtenir du clergé de France l'engagement de payer au roi Louis VIII, pendant cinq ans, la décime des revenus ecclésiastiques pour subvenir aux frais de la guerre contre les Albigeois. Les députés des chapitres,

sans rien promettre, répondirent que la demande leur paraissait raisonnable ; au reste ils en parleraient à ceux qui les avaient délégués, n'ayant pouvoir de rien consentir. Le clergé, voyant que le roi se donnait tout entier à la guerre contre les hérétiques, pensa qu'il ne pouvait se montrer moins ardent pour la cause de la foi, et, de son plein gré accorda un subside, et non une décime; il en acquitta une partie, promettant de payer le reste plus tard si le roi persévérait dans son entreprise. Après la mort de Louis VIII, les chapitres des églises, jugeant que personne ne pouvait prendre l'affaire en main et en assurer le succès, refusèrent de rien donner, d'autant plus que la reine et le légat avaient agi sans les consulter et que la reine se refusait à prendre de son côté aucun engagement ni sur la date de l'expédition, ni sur le nombre d'hommes qu'elle armerait. Le légat eut recours à des mesures de rigueur et fit saisir par les gens du roi les biens des églises. Les chapitres en appelèrent au Saint-Siège le 27 mai 1227. Ils eurent gain de cause. Le pape, par bulle du 18 juillet 1227, ordonna à son légat de révoquer l'ordonnance, datée de Sens, qu'il avait fait publier au sujet du paiement de la décime et qui avait provoqué le mécontentement du clergé de France; il lui enjoignit aussi de faire restituer aux églises les biens mis sous la main royale à cette occasion. Le Nain de Tillemont (t. I, p. 472) ajoute : « Ces lettres du pape n'estoient pas sans doute arrivées au mois d'aoust lorsque les évesques de Sens et de Chartres promirent à Paris, du consentement du légat, de donner au roy et à la reine, durant quatre ans, si la guerre d'Albigeois duroit autant, mille cinq cent livres parisis par an ». Il est plus probable au contraire qu'une composition sera intervenue entre le légat et la régente d'une part, et les évêques et chapitres d'autre part, après que, sur l'ordre du pape, les églises auront été réintégrées dans leurs biens. Dans leur requête au Saint-Siège, les chapitres de Reims, de Sens, de Tours et de Rouen faisaient observer que s'ils protestaient contre les exigences du légat, ce n'était pas tant pour éviter de payer un subside que pour garantir leur liberté, ne voulant pas qu'on transformât en une obligation ce qui de leur part avait été un don gracieux. On comprend donc que, les mesures coercitives une fois révoquées, le clergé ait accordé une aide au roi. Le cardinal Romain quitta la France; mais il y reparut en juin ou juillet 1228, chargé de préparer et de diriger la guerre contre les Albigeois. Les bulles relatives à cette légation et qui conféraient au cardinal des pouvoirs spéciaux et des privilèges (nos 232, 237, 239 et 240) sont malheureusement dépourvues de dates. Le légat avait pour mission de rétablir la paix et d'assurer le triomphe de la foi. Pour procurer la paix au royaume, on fit de grands préparatifs de guerre. Afin de gagner les seigneurs à la cause de l'Église, on leur accordait des faveurs, comme par exemple des dispenses de mariage, pourvu qu'ils armassent un nombre de guerriers suffisant (no 234). Le pape recommandait vivement le comte de Montfort au roi, comme un homme qui, à l'exemple de ses ancêtres, avait fait plus que

personne pour la paix et pour la foi: « ipsi enim pro negotio pacis et fidei nec expensis nec laboribus pepercerunt » (nº 235). Tandis que l'évêque de Saint-Jean d'Acre, Jacques de Vitry, appliquerait son éloquence à exciter le zèle des fidèles (nº 236), les moines de tout l'ordre de Cîteaux devaient adresser au ciel des prières spéciales pour le succès de l'entreprise (nº 233). Si la royauté et la papauté étaient d'accord pour combattre l'hérésie, il n'en faudrait pas conclure que l'union la plus parfaite régnât entre la royauté et le clergé. Ces deux puissances se rencontraient continuellement sur des terrains où elles cherchaient à s'évincer l'une l'autre. Nous avons vu d'ailleurs que les églises de France, soucieuses de conserver intact leur temporel, ne paraissaient pas approuver sans réserve une croisade qui menaçait d'entamer leur liberté avec leurs revenus. Les questions féodales, l'exercice des droits de justice et spécialement la juridiction amenaient entre le pouvoir royal et les évêques de fréquents conflits. La bulle nº 216 des *Registres de Grégoire IX* concerne un procès entre la régente et l'archevêque de Rouen. Ce document mentionne une sentence rendue par la Cour du roi et donne quelques détails sur la procédure suivie devant cette Cour. Quant au procès lui-même, il était déjà connu par une chronique de l'église de Rouen (d'Achery, *Spicileg.*, t. II, p. 819; 2ᵉ édit., t. III, p. 613). Les dissensions n'étaient pas rares au sein même de l'Église. Une véritable lutte, où l'on se battait à coup d'excommunications et d'interdits, était née ou plutôt s'était ravivée entre l'archevêque de Bourges et celui de Bordeaux au sujet de la primatie dont le premier réclamait l'exercice sur la province du second (nºˢ 96, 97, 98, 353). C'est bien plus tard, seulement au XIVᵉ siècle, que Clément V, qui avait eu peut-être à repousser lui-même, quand il n'était qu'archevêque de Bordeaux, les prétentions de l'archevêque de Bourges, déclara l'église de Bordeaux entièrement libre de tout pouvoir primatial. Les registres pontificaux permettent de compléter sur bien des points le *Gallia Christiana*; en cela, ceux de Grégoire IX ne seront pas moins précieux que ceux d'Innocent IV, d'Honorius IV, de Nicolas IV, de Benoît XI et de Boniface VIII. Ainsi, pour prendre un exemple, le *Gallia Christiana* (t. IV, col. 138), dit que Robert, évêque de Clermont, fut transféré sur le siège archiépiscopal de Lyon en 1227, avant le 18 décembre. La publication de M. A. nous permet d'être plus précis, car les bulles par lesquelles Grégoire IX annonce la remise du pallium au nouvel archevêque et invite ses suffragants à lui obéir, sont datées des 3 et 7 avril (nºˢ 20, 21 et 22). Le chapitre de Clermont choisit comme évêque son prévôt maître Hugues; mais comme il n'avait pas encore trente ans mais seulement vingt-neuf ans, il ne put être consacré; le pape se contenta de lui confier, par bulle du 30 avril 1227, l'administration de l'église de Clermont (nºˢ 62 à 68). Les auteurs du *Gallia* (t. II, col. 276) n'ont rien su de tout cela. De plus ils qualifient Hugues de prieur de Sauxillanges; et cependant ils le font figurer dans la liste des prévôts de Clermont en 1227.

Hugues, qui était de la famille de la Tour, a-t-il été revêtu de ces deux dignités à la fois ? Peut-être ; car plusieurs personnages de sa famille se sont succédés comme prieurs de Sauxillanges à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe siècle (*Gallia Christ.*, t. II, col. 375). La bulle n° 51, du 24 avril 1227 concerne l'élection d'un évêque à Dax. Un assez grand nombre de bulles sont relatives à des collations de bénéfices dans les églises de France (n°s 42, 121, 126, 163, 319 et 367). Nous signalerons plusieurs procès en matière ecclésiastique (n°s 89, 161, 402, 403, 409). Parmi les bulles relatives aux ordres religieux nous en avons remarqué plusieurs qui accordent ou confirment des privilèges à l'ordre de Cluny (n°s 196, 198) aux abbayes de la Charité-sur-Loire (n° 164), de Vézelay (n° 177), de Saint-Pons-de-Tomières (n°s 355 et 360), de Fécamp (n° 383). La bulle n° 221 se rapporte à l'administration de Cluny. Au même ordre d'idées, mais aux monastères du diocèse de Toul, se rattache la bulle n° 122. Dans les bulles inédites relatives à la France, je n'ai trouvé qu'une dispense pour naissance illégitime : il s'agit d'un trésorier de l'église de Rennes (n° 243). Quelques bulles sont des levées d'excommunication en faveur de laïcs (n°s 380 et 407). Les n°s 390 et 408 ne pourront manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du droit. Je citerai enfin la bulle n° 359, du 15 octobre 1229, où sont mentionnées les écoles d'Arras qui, paraît-il, ne comptaient pas moins de deux cents écoliers.

Autant qu'on peut en juger par ce premier fascicule, les *Registres de Grégoire IX* ne sont pas destinés à modifier l'opinion reçue sur la politique de ce pontife. Ils n'en sont pas moins une publication très importante. Car les nombreux documents inédits qu'ils mettent à la disposition des historiens renferment beaucoup d'éléments chronologiques nouveaux, des renseignements biographiques de toutes sortes, et s'ils n'ajoutent que peu de chose à l'histoire générale de l'Église, du moins permettront-ils de rectifier et de compléter l'histoire particulière des églises de la chrétienté.

M. Prou.

---

401. — **Recherches historiques sur la ville de Saint-Macaire,** l'une des filleules de Bordeaux, par D. A. Virac, ancien conseiller municipal de Saint-Macaire, membre de la commission de publication des Archives municipales de Bordeaux et de la commission des monuments et documents historiques de la Gironde. Ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux et orné d'une eau-forte et d'un plan par Leo Drouyn. Paris, E. Lechevalier ; Bordeaux, Feret, 1890. Grand in-8 de VIII-708 p.

Ouvrage très consciencieusement préparé et pour lequel ont été utilisés de nombreux documents inédits tirés d'archives publiques ou particulières et surtout d'études de notaires. L'auteur s'en occupait depuis sa jeunesse et l'on peut dire que ç'a été le travail de presque toute sa vie.

Le 26 juin 1872, dit M. Leo Drouyn (*Notice biographique sur*

Désiré-Antoine Virac, en tête du volume, p. 8), la mort le frappa avant qu'il eût pu faire imprimer son manuscrit, composé « avec tant de soin et d'amour » ; mais Mlle Marie Virac, « mue par un sentiment de piété filiale qu'on ne saurait trop louer », a voulu donner satisfaction au désir de son père et a chargé un des meilleurs collègues et amis de ce dernier de surveiller l'impression de la monographie de Saint-Macaire. Il eût été très regrettable que la fille de l'auteur n'eût mis en lumière l'œuvre paternelle, car cette œuvre est vraiment des plus estimables.

M. Virac s'occupe d'abord de la topographie de sa ville natale. Il raconte ensuite (seconde partie) l'histoire de cette ville : 1° dans les temps antérieurs à la domination anglaise; 2° de 1153 à 1453; 3° de 1454 à 1653; 4° de 1654 à 1788; 5° de 1789 à 1800; 6° de 1801 à 1869. La troisième partie est formée de *Notices complémentaires* sur le château et les enceintes murales, les églises, les couvents, l'hospice, le bureau de bienfaisance, le domaine public, l'Hôtel de ville, l'horloge, le port, le chemin de fer, les rues, la justice, la municipalité, les privilèges, les vins, le logement des gens de guerre, les foires et marchés, les notaires, le cimetière, la biographie (c'est-à-dire une série de notices sur les principales familles de Saint-Macaire). On voit par cette énumération combien la monographie est complète [1]. Et pourtant, que de choses encore il resterait à indiquer, comme la liste des personnages qui, sous les titres de seigneur, connétable, bailli, garde, châtelain, gouverneur ou capitaine, ont commandé dans le château de Saint-Macaire (p. 404-405); la liste des curés de cette paroisse, de 1441 à 1866 (p. 426); la liste des prieurs de Saint-Sauveur (ordre des Bénédictins), de 1170 à 1579 (p. 435-436); la liste des supérieurs (ordre des Jésuites) de la résidence de Saint-Sauveur, de 1622 à 1770 (p. 449); la liste des propriétés qui ont appartenu ou appartiennent encore à la ville (p. 495-500); la liste des droits et impôts (p. 501-502); la liste des juges royaux, assesseurs, procureurs du roi, juges de paix (p. 585-587), la liste des maires et lieutenants de maires, agents municipaux, adjoints de maires, jurats (p. 605-611), etc.

M. L. Leo Drouyn, qui a si bien édité le manuscrit de son collègue et ami [2], dit (p. 540) : « Il est fâcheux que M. Virac n'ait pas connu les

1. Elle est même trop complète en quelques passages. L'auteur, par exemple, n'apprend rien de nouveau à personne quand il dit (p. 522) que la voie ferrée « relie la ville de Saint-Macaire avec tout le réseau des chemins de fer français et la met en communication avec tous les points de la France et de l'Europe ». D'autres détails, je le crains, paraîtront insignifiants, comme le détail donné (p. 375) sur les huit réverbères établis à Saint-Macaire le 8 novembre 1865 (date mémorable pour cette petite *ville-lumière !*). Çà et là sont reproduites *in extenso* des harangues municipales, d'une époque récente, dont le besoin ne se faisait pas trop sentir. Je pourrais signaler encore d'autres superfluités. Mais, m'objecterait-on peut-être si j'insistais trop là-dessus, le monographe ne ressemble pas au préteur antique : *curat de minimis*.

2. Le sujet était familier au savant archéologue, car il a publié en 1861 un travail spécial sur *Saint-Macaire et ses monuments*. M. Drouyn a enrichi le volume de M. Virac, non seulement de la *Notice biographique* déjà citée, ainsi que d'une vue

remarquables études de M. F. de Verneilh sur l'origine des bastides fondées en Gascogne au XIIIe siècle. » Je dirai à mon tour qu'il est non moins fâcheux que M. Virac, pour la deuxième période, au sujet des guerres anglo-françaises dans le Sud-Ouest, n'ait pu connaître les « remarquables études » de M. Siméon Luce sur les *Chroniques* de Froissart et que, pour la troisième période, au sujet des guerres de religion, il n'eût pu connaître les « remarquables études » de M. de Ruble sur les *Commentaires* de Blaise de Monluc [1].

T. de L.

---

402. — **Briefe und Erklærungen von I. von Dœllinger** über die Vaticanischen Decrete, 1869-1887, 1 vol. in-12, VIII-163 pages. München, Beck, 1890.

Le 10 janvier dernier, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, s'est éteint à Munich le chanoine Ignace von Döllinger. Il a été de notre temps l'un des plus remarquables historiens de l'Église et naguère la *Revue critique* rendait hommage à l'un de ses derniers travaux. Lui-même a joué dans l'histoire de l'Église en ce siècle, un rôle fort important. Dès 1869, il protesta avec énergie contre le dogme de l'infaillibilité qu'on invitait le futur concile à proclamer; sous son inspiration fut rédigé le célèbre livre, signé Janus : *Der Papst und das Konzil;* de sa plume, sortirent divers articles dans le même sens, publiés par l'*Allgemeine Zeitung*. Malgré lui, le nouveau dogme fut promulgué le 18 juillet 1870. Les catholiques Allemands qui s'étaient d'abord déclarés

---

de Saint-Macaire et du plan de cette ville, admirablement gravés, mais encore d'un très bon index des principaux noms de personnes et de lieux, et de notes qui n'ont que le tort d'être beaucoup trop rares.

1. Dans une note (p. 144), M. Virac dit : « La bataille de Targon fut, d'après La Colonie, livrée le 26 juillet et celle de Vern *(sic* pour *Vergt)*, en Périgord, eut lieu, selon M. Guinodie, le 9 octobre. » La seconde date est exacte, mais la première ne l'est pas : le combat de Targon est du 17 juillet 1562. Il faut signaler, parmi les bons morceaux du livre, la discussion (p. 149-151) des erreurs commises, au XVIe siècle, par Claude de Sainctes *(Discours sur les saccagements, etc.* Paris, 1563), et renouvelées, en notre siècle, par l'abbé O'Reilly (*Histoire complète de Bordeaux*, t. II, p. 320), en ce qui regarde la prise de Saint-Macaire par les huguenots que conduisait Duras (28 juin 1562). Voici les judicieuses observations du critique : « Les excès commis par les religionnaires furent loin d'être ce que les deux narrateurs nous les ont dépeints (catholiques enterrés vifs, enfants coupés en deux, ventres des prêtres ouverts et leurs entrailles dévidées autour d'un bâton, etc.) : un habitant pendu parce qu'il avait été trouvé priant dans l'église ; un cordelier attaché à une aile de moulin et probablement étranglé dans cette situation ; un autre religieux auquel on coupa une oreille, et de nombreux tués ou blessés pendant l'assaut ; puis un pillage presque général qui ne dut pas s'effectuer sans de graves désordres, c'est assurément trop, beaucoup trop, mais les atrocités que nous venons de rappeler sont de pures inventions : Claude de Sainctes a évidemment été trompé; nous en avons la preuve dans les dépositions individuelles des principaux habitants de la ville, lesquels n'eussent pas manqué de les signaler au conseiller enquêteur si elles avaient réellement eu lieu. Ces dépositions recueillies trois mois seulement après la prise de la ville, et émanant du plus grand nombre des victimes de Duras, nous ont paru mériter beaucoup plus de confiance que les dires de Ch. de Sainctes et d'O'Reilly. »

hostiles, se soumirent les uns après les autres. L'archevêque de Munich, Scherr, qui avait voté *non* au Vatican, prononça le « *Roma locuta, causa finita.* » Il invita Döllinger à imiter son exemple ; mais celui-ci refusa, par une très digne lettre du 29 janvier 1871 et, sur de nouvelles instances de son prélat, il publia le fameux manifeste du 28 mars. Aussitôt on interdit aux étudiants en théologie de suivre les cours du chanoine ; puis, le 17 avril, on lança contre lui-même l'excommunication majeure. Depuis cette époque, de pressantes démarches ont été faites auprès de lui, pour qu'il fit sa soumission. Une dame de haute naissance en 1880, l'évêque de Rottenbourg Hefele, — l'auteur bien connu de l'*Histoire des conciles*, — en 1886, le nouvel archevêque de Munich, Steichele, en 1878, 1879 et 1886, le nonce du pape Ruffo Scilla en 1887 le supplièrent de rentrer dans le giron de l'Église et de ne pas mourir dans l'impénitence finale. Mais le digne vieillard résista à toutes ces instances ; il déclara qu'il voulait demeurer fidèle aux opinions de toute sa vie.

La présente brochure contient la plupart des articles écrits par Döllinger en 1869 et en 1870 contre l'infaillibilité ; puis la correspondance échangée entre son archevêque et lui en 1871. Toutes ces pièces étaient déjà connues. On y trouve ensuite les lettres inédites que lui ont adressées depuis 1878 les hauts personnages cités, avec les réponses qu'il y fit. Au seul Hefele, il ne répliqua point, à cause de l'amitié qui l'avait jadis uni à lui. Döllinger se proposait de publier ces documents, pour arrêter certains bruits et bien attester sa foi ; mais la mort le frappa sur ces entrefaites. Un de ses disciples, Keusch, s'est chargé de ce soin, et il lui en faut savoir gré. Nous regrettons seulement que, dans une préface substantielle, il n'ait pas mis en lumière la conduite de son maître vénéré depuis 1870.

Ch. Pfister.

---

403. — **Historische Studien** aus dem Pharmacologischen Institut der Kaiserlichen Universitæt Dorpat, herausgegeben von Dr. Rudolf Kobert, Professor der Geschichte der Medicin und der Pharmakologie. I. Halle a. S. Verlag von Tausch u. Grosse, 1889, in-8, x, 266 pages. Prix : 8 m.=10 fr.

Cette publication est dédiée à la « Faculté d'histoire et de géographie de l'Université de Dorpat » ; ce serait déjà une raison qui permettrait d'en parler dans la *Revue critique*, si les questions qui y sont abordées ne touchaient par bien des côtés à celles dont elle s'occupe d'ordinaire. « L'histoire de la médecine, M. R. Kobert le remarque avec raison, fait partie essentielle de l'histoire générale de la culture » ; à ce titre on a le droit, je dirais presque le devoir, de rendre compte ici des curieuses études dont le savant professeur de Dorpat vient d'entreprendre la publication. En dépit du titre des divers sujets qui y sont traités, elles peuvent intéresser l'humaniste — M. R. K. dirait le philologue

— ainsi que l'historien ; ils n'y trouveront guère moins à apprendre que le médecin ou le pharmacien.

Le premier fascicule des *Historische Studien* se compose de trois mémoires principaux : le premier, sorti de la plume du directeur, est consacré à l' « Histoire de l'ergot du seigle » ; il est suivi d'un « court extrait des travaux en langue russe qui en traitent » ; le second mémoire de M. R. von Grot, mais revu par M. R. K., est un exposé étendu et habilement fait des « connaissances pharmacologiques renfermées dans « la collection des écrits hippocratiques » ; le troisième, d'une nature toute différente, passe en revue les « médicaments populaires tirés du règne végétal et usités dans l'Empire russe ». Il est dû à M. Wassily Demitsch, mais M. R. K. y a joint des additions précieuses du plus grand intérêt historique. On le verra plus loin.

I. Quand on parle de l'ergot du seigle, on songe tout de suite au médicament tiré de ce champignon, et si connu en obstétrique ; sans doute M. R. K. parle de cet emploi du *secale cornutum* ; mais il le considère surtout comme substance vénéneuse, pouvant produire dans l'organisme les effets les plus désastreux, et qui, comme tel, a déterminé les épidémies les plus terribles ; M. R. K. nous le montre à travers les âges exerçant son action délétère, surtout dans les années pluvieuses et de mauvaise récolte, chez presque tous les peuples de l'Europe occidentale et méridionale. Les nécroses ou gangrènes épidémiques — le « feu saint Antoine », comme les appellent nos anciens chroniqueurs, — n'avaient point d'autre cause. L'ergot du seigle n'a pas exercé moins de ravages en Russie ; jusqu'en notre siècle, il a été un des fléaux qui ont frappé le plus cruellement la population.

II. L'étude de M. R. von Grot sur les remèdes de la collection hippocratique a une haute valeur et témoigne d'une grande compétence ; après avoir rappelé rapidement quel était l'état de la médecine avant Hippocrate, d'où étaient tirés les remèdes usités de son temps, et, cela n'était pas moins indispensable, comment peuvent se classer les écrits mis sous le nom du grand médecin grec, M. R. v. G. examine successivement les ingrédiens employés par son école comme purgatifs et vermifuges, vomitifs ou diurétiques, sudorifiques, etc. Rien de plus curieux que cette énumération ; si parfois, et il était difficile qu'il en fût autrement, la pharmacopée hippocratique fait preuve d'empirisme, de quelle observation profonde et juste aussi témoignent le plus souvent ses recettes, quel emploi rationnel elle savait faire des remèdes qui étaient à sa disposition ! M. R. v. G. a raison de dire en terminant que la médecine peut, aujourd'hui encore, trouver dans le recueil des écrits mis sous le nom d'Hippocrate, de nombreuses et précieuses indications thérapeutiques.

III. Le travail de M. W. Demitsch sur la pharmacopée populaire russe, s'il ne témoigne pas de plus longues recherches, a peut-être encore un intérêt plus grand que celui de M. v. G. ; il nous conduit du moins

dans un domaine plus inconnu. On est étonné, en le lisant, de la variété et de la richesse de la pharmacopée du peuple russe ; plus d'un des remèdes qu'elle renferme ou son emploi lui a sans doute été transmis par les Grecs ; mais il n'en est pas moins curieux de voir avec quelle fidélité ces remèdes ont été conservés jusqu'à nos jours et quel accord existe entre cette pharmacopée abandonnée à elle-même et la thérapeutique des écoles. M. W. D. a étudié quatre-vingt-huit remèdes végétaux. A ce travail déjà si considérable, M. R. K. a joint pour chaque plante connue des anciens, l'indication de ce que ceux-ci en avaient dit ; il y a là une série de remarques de la plus haute valeur ; on y trouve des renseignements aussi précieux qu'instructifs sur plus d'un point obscur de l'antiquité classique, par exemple sur le *castoreum*, sur la véritable nature de la plante appelée *cicuta* chez les Latins et κώνειον par les Grecs, sur le πολυγόνατον de Dioscoride, etc.

M. W. D. s'est attaché à indiquer toutes les propriétés curatives, vraies ou supposées, des simples dont il parle ; il en donne aussi la composition chimique, quand on la connaît ; elle prouve le plus souvent le bien fondé de l'emploi que le peuple russe en fait. Rien de moins connu en Occident que ces remèdes ; aussi les articles qui leur sont consacrés offrent-ils presque tous l'intérêt le plus grand. J'ai remarqué, entre autres, l'article du muguet *(Convallaria maialis* L.), du genévrier ordinaire *(Juniperus communis* L.), etc. A propos de la scabieuse à racine tronquée (*Scabiosa succisa* L.) [1], M. W. D raconte la légende russe de cette plante ; elle est aussi jolie que curieuse ; bien d'autres végétaux en ont d'un non moins grand intérêt mythique ; on regrette que M. W. D. n'en ait pas rapporté quelques-unes. Au sujet de l'épilobe à feuilles étroites *(Epilobium angustifolium* L.), par exemple, il dit que « cette plante joue un grand rôle dans la mythologie populaire » ; mais il n'indique pas en quoi consiste ce rôle, et renvoie simplement à l' « important » ouvrage d'Afanasjew [2] sur la matière ; cet ouvrage est en russe et partant inaccessible pour bien des lecteurs ; M.W. D. n'aurait-il pas pu en donner quelques extraits, comme il l'a fait pour les études de A. Treichel, bien autrement abordables, puisqu'elles sont en allemand [3] ? Espérons, comme il semble le promettre, qu'il nous fera prochainement connaître ce côté si curieux de l'histoire générale du monde végétal russe.

On voit tout ce qu'offre d'attrait la publication de M. R. Kobert ; il faut souhaiter qu'elle rencontre l'accueil qu'elle mérite et que son savant directeur puisse nous donner encore plus d'un article comme ceux dont

1. M. W. D. dit que cette plante porte en français les noms d' « herbe de saint Joseph » ou de « Langue de bœuf » ; je ne connais pas ces noms ; en tout cas, ce ne sont pas ceux qui désignent d'ordinaire la *Scabiosa succisa* ; on l'appelle le plus souvent « mors-du-Diable. »

2. *Poetische Anschauungen der Slaven über die Natur.* Moskau, 1886.

3. *Volksthümliches aus der Pflanzenwelt* (*Altpreussische Monatsschrift*, XXIV Band, 7-8 Heft, 1887.)

je viens de parler, articles qui se recommandent par des recherches si consciencieuses et des renseignements d'un intérêt si grand et si général.

Ch. J.

---

404. — R. P. Auguste Jean. **Le Maduré. La nouvelle mission.** Lille, Debrouwer et Desclées. 1889.

Le Maduré est un district de l'Hindoustan, embrassant, à l'angle sud oriental de la péninsule, les terrasses que dominent à l'ouest les Ghâts, et qui s'abaissent sur le détroit de Palk, depuis l'embouchure du Vellaur jusqu'au cap Comorin. C'est là que végète, depuis 1837, une mission de la Compagnie de Jésus dont le R. P. A. Jean écrit l'histoire. Cette histoire se résume jusqu'à nos jours dans la lutte contre « le démon de l'idolâtrie ». Lutte facile au regard de celle contre « deux autres puissances de l'enfer », le schisme ou parti goanais (celui des concurrents catholiques qui supplantèrent les Jésuites à Maduré après la suppression de l'Ordre au siècle dernier), et le protestantisme, « l'ennemi né de l'Eglise de Dieu ». Ce livre, consacré au récit des incessants déboires temporels et des rares triomphes spirituels de la Mission, n'est qu'une œuvre de secte et de polémique, où la science désintéressée ne trouve à glaner que quelques renseignements précaires, notamment sur l'instruction publique aux Indes. On ne saurait le comparer aux *Annales de la Propagation de la Foi*, rédigées avec plus de souci de l'information et dans un esprit plus véritablement religieux. Le résultat des prédications et contre-prédications évangéliques dans le Maduré ne surprendra pas, après la lecture de cet ouvrage. La population est de 5,912,000 âmes « dont 5,631,000 païens, 82,000 protestants et 199,000 catholiques. Pas même un chrétien sur cent! »

Cet « humble volume » dément cette épithète par la grandeur du format, le luxe de l'impression et les illustrations, parmi lesquelles figure le portrait du T. R. P. Becks, feu le supérieur général de la Compagnie de Jésus.

B. A.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léon Dorez publie des *Notes et Documents sur la Bible polyglotte de Paris* (15 pp. in-8°; Paris. 1890; extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, mai-juin 1890). Ce sont des lettres de Vitré, de Le Jay et de Morin à Peiresc, conservées à la Bibliothèque nationale; elles montrent l'organisation de cette vaste entreprise et les difficultés qu'on pouvait avoir à se procurer les manuscrits nécessaires, même auprès d'un amateur éclairé comme Peiresc.

— La librairie Welter met en distribution le deuxième fascicule complétant le premier volume de la traduction E. Rabiet de la *Grammaire des langues romanes*, de

M. Wilhelm MEYER-LÜBKE. Un de nos collaborateurs reviendra prochainement sur cette importante publication, original et traduction.

— M. Jean PSICHARI publie un tirage à part de la *Nouvelle Revue* du 1er juillet : *la Prononciation du grec*; Paris, typographie Chamerot, 1890, 24 pp. in-8. Notre collaborateur dissipe les malentendus qui règnent chez les gens du monde et chez les Grecs avec une compétence et un talent que lui assure sa triple qualité de Grec, de linguiste et d'écrivain. C'est une réfutation indirecte d'un article récent où la fantaisie scientifique de l'auteur a été une fois de plus malheureuse. Nos lecteurs n'avaient pas besoin de cette réfutation, faite d'avance par le même savant avec une plus grande abondance de preuves dans la *Revue* de 1887, t. I, p. 261. Mais ils pourront recommander aux personnes qu'effraieraient six pages d'érudition serrée la lecture de ce morceau, de digestion plus facile pour les gens du monde. Espérons que le contrepoison opérera, et surtout qu'on ne verra plus se renouveler le scandale d'une grande revue, considérée naïvement par les étrangers comme le miroir de l'esprit français, accueillant des théories où l'influence de l'article de tête se fait vraiment trop sentir.

— M. Henri CORDIER a fait tirer à part l'intéressante et substantielle notice qu'il avait publiée dans le « Journal asiatique » sur *le Colonel Sir Henry Yule* dont « la mémoire est si chère à tous ceux qui s'occupent de la géographie historique de l'Asie dans les temps anciens et à l'époque du moyen âge. » Comme le dit fort bien M. Cordier, Henry Yule appartenait à cette grande famille de géographes qui comptent en France depuis le XVIIIe siècle de glorieux représentants (d'Anville, Eyriès, Walckenaer, Barbié du Bocage, Jomard, d'Avezac).

ALSACE. — On annonce la mort de l'helléniste alsacien Emile HEITZ, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, né dans cette ville le 13 novembre 1825, décédé le 13 juillet, après une longue et douloureuse maladie. En 1865, il publia *Die Verlorenen Schriften des Aristoteles*; dans la collection grecque-latine de Firmin Didot, il est l'auteur des *Fragmenta Aristotelis*, et, en 1874, il a terminé la publication de l'*Index nominum* qui forme le tome V des œuvres de ce philosophe. Il préparait depuis six ou huit ans une édition du traité de Damascius sur les premiers principes dont la partie inédite a été publiée l'an dernier par notre collaborateur M. Em. Ruelle.

ALLEMAGNE. — Voici terminée l'importante publication dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, au fur et à mesure que paraissaient les fascicules : l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* (Gotha, Perthes). Les deux dernières livraisons, la 45e et la 46e, ont paru. On y remarque, entre autres articles, *Wied*, les *Wilhelm*, les *Wimpfen*, les *Wrangel*, *Württemberg*, *Würzburg*, etc. Peu de remarques à faire : *Willaumez* devait figurer à « Bouet-Willaumez »; Félix *Wimpfen* était colonel, non en 1782, mais dès 1776 (où il fut nommé colonel en second du régiment de la Marck) ; François Wimpfen entra le 15 mars 1761, et non en 1760, au service du Wurtemberg; le livre de M. A. Lefèvre-Pontalis (et non *Lefèbvre*) a paru en français, et il ne fallait pas en citer seulement la traduction anglaise; l'article *Wohlfahrtsausschuss* ou « Comité de salut public » est insuffisant, et il ne fallait pas dire que dans le premier Comité les Girondins « n'avaient que neuf partisans ». Mais quelques critiques que l'œuvre mérite dans les détails, elle ne peut qu'être louée et recommandée dans l'ensemble, et l'*Encyclopédie de l'histoire moderne* est un répertoire utile et commode.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 6 octobre — 1890

405. — **Le Yih King,** texte primitif rétabli, traduit et commenté par Ch. de Harlez. Bruxelles, 1889, in-4, 153 pages.

406. — **Le Yi King ou le Livre des Changements de la Dynastie des Tscheou,** traduit pour la première fois du chinois en français, par P. L. E. Philastre. Première partie, in-4, 1885, 489 pages. Tome VIII des Annales du Musée Guimet.

Le Yih-King (ou I. King) est peut-être le plus ancien monument de la littérature chinoise, ou, du moins, il remonte aux origines mêmes de cette littérature ; et cependant ce n'est pas un livre, à proprement parler, primitif. Il se compose essentiellement de soixante-quatre *koua* (figures ou *hexagrammes),* consistant chacun en six traits horizontaux superposés, continus ou discontinus. Ces soixante-quatre hexagrammes, communément appelés *koua de Wen-Wang* (du nom du prince auquel on les attribue), ne sont que la combinaison de huit signes primitifs ou *trigrammes*, formés de trois traits semblables et appelés *koua de Fo hi*, parce que l'empereur *Fo hi* en est réputé l'inventeur. Le nom de *Livre des changements* donné à l'ouvrage qui les explique vient probablement des « changements » apportés par Wen-Wang à l'œuvre de Fo hi.

Chacun de ces soixante-quatre *koua* est accompagné d'un caractère chinois ordinaire qui le désigne, est comme son nom et sa définition, — d'un texte général qui en indique la portée, et d'un second texte divisé en six parties dont chacune est ou est censée être l'explication de chacune des six lignes de l'hexagramme. Sept commentaires incorporés dans le livre servent à expliquer les mystères des *koua*. Une foule d'autres commentaires, dont le nombre s'élève à quatorze cent vingt, ont la prétention d'en révéler les profonds secrets.

Le Yi-King est, pour les Chinois, le résumé de toute la science. Ce caractère est sensiblement indiqué, dès le début, par les deux premiers *koua*, dont le premier, composé de six traits continus, représente le Ciel, et le deuxième, composé de six traits discontinus, représente la Terre.

Le Ciel et la Terre, c'est le monde, la nature physique et morale tout entière, la raison d'être et l'existence de toutes choses. Certains commentaires établissent un lien entre les soixante-quatre hexagrammes, les rattachent les uns aux autres et en font un système continu d'enseignement. Mais l'enseignement moral et scientifique émané des soixante-quatre *koua* n'a pas suffi aux Chinois ; ils ont voulu chercher dans ces signes mystérieux des indications sur le succès et l'insuccès des entreprises, de bons ou de mauvais présages : en un mot, ils en ont fait un livre de divination. C'est surtout dans trois des sept commentaires principaux que ces tendances prédominent ; c'est pourquoi M. de Harlez les écarte ordinairement et ne les invoque que par occasion.

En effet, il repousse toute la partie divinatoire qu'il considère comme une altération, et, par le travail dont son livre nous donne le résultat, il s'est proposé de ramener le Yi-King à sa pureté primitive, de nous donner le vrai Yi-King, c'est-à-dire « l'ouvrage qu'avait en mains celui qui en a fait un livre de divination ».

Après un long exposé (p. 1-38) de l'histoire et de ce que j'appellerai la théorie de Yi-King, en un mot de la façon dont il conçoit la restitution de ce livre, M. de H. donne successivement les soixante-quatre *koua* de la façon suivante : 1° l'hexagramme avec son nom chinois et l'explication sommaire ; 2° le texte général ; 3° le texte détaillé partagé en six parties avec des extraits de commentaires ; 4° la valeur symbolique du caractère ; 5° une ou plusieurs notes, selon le besoin (p. 39-128). — L'ouvrage se termine par deux extraits étendus de commentaires que l'auteur n'a pas voulu découper, et deux appendices, consistant l'un en extrait des commentaires philologiques, l'autre en extrait des commentaires divinatoires que M. de H. repousse, mais dont il a voulu donner une idée à ses lecteurs.

L'interprétation de M. de H. nous paraît en général très satisfaisante. Surtout elle est intelligible ; mais est-ce bien là une marque sûre et infaillible de justesse ? Ce n'est pas qu'il ne reste, lui-même le déclare, « quelques passages obscurs ou d'interprétation difficile », et vraiment, si tout était d'une clarté parfaite, on serait peut-être autorisé à suspecter la fidélité du traducteur. — Mais M. de H. a fait un choix dans la masse de documents qu'il exploitait. Si judicieux que ce choix ait été, on est toujours en droit de supposer que certaines parties ont pu être écartées qui auraient dû être admises, d'autres conservées qui auraient pu être omises. A supposer d'ailleurs que la restitution du Yi-King soit parfaite et que M. de H. nous le présente tel qu'il a dû être ou même qu'il a été, nous avons toujours besoin de l'avoir tel qu'il est. C'est M. Philastre qui s'est chargé de nous le donner dans son état présent.

Nous n'avons encore qu'une partie de son travail ; la seconde partie est annoncée sur la couverture du dix-septième volume des *Annales du musée Guimet* comme devant former le vingt-quatrième volume. Cela peut nous servir d'excuse pour le retard que nous mettons à parler en 1890 d'un livre publié en 1885.

On ne fera pas à M. Philastre le reproche d'être trop clair. L'obscurité de la traduction tient surtout au texte lui-même; mais peut-être le traducteur aurait-il pu essayer de se faire mieux comprendre. Il emploie trop de termes chinois et n'interprète pas suffisamment ceux qu'il traduit. Son travail sera fort utile à ceux qui voudront étudier le texte chinois; les autres lecteurs devront s'armer de patience et de courage. La série des numéros de ses paragraphes ne se comprend pas bien; on aurait attendu une série nouvelle pour chacun des soixante-quatre *koua*. La suite de la publication fera peut-être comprendre la raison du système adopté. Ces critiques ne nons empêchent pas de remercier M. Philastre du travail considérable qu'il s'est imposé pour nous donner le Yi-King et de regretter que les parties de sa publication se succèdent à de si grands intervalles.

Remarquons, en finissant, que ces deux traductions sont les premières qui paraissent en français; et elles n'ont été devancées que par la traduction anglaise de l'éminent sinologue Legge. Les missionnaires des deux derniers siècles avaient beaucoup travaillé le Yi-King et laissé sur ce livre curieux et mystérieux un grand nombre de notes et d'essais de traduction. Jules Mohl, en 1834, avait essayé de résumer leurs travaux dans une traduction latine publiée à Stuttgart. C'est seulement dans ces dernières années qu'on a abordé directement l'étude et l'interprétation de ce livre fameux.

L. FEER.

---

407. — **Inventio sanctæ Crucis,** actorum Cyriaci pars I latine et græce; ymnus antiquus de sancta cruce; testimonia inventæ sanctæ crucis. Conlegit et digessit Alfred HOLDER. Lipsiæ, Teubner, 1889. In-12, xi-56 pp.

408. — Hermann KNUST, **Geschichte der Legenden der h. Katharina** von Alexandrien und der h. Maria Aegyptiaca nebst unedierten Texten. Halle sur la Saale, Max Niemeyer, 1890, 346 pp. in-8. Prix : 8 M.

Il existe trois versions de l'Invention de la sainte Croix. La première nous a été conservée par les écrivains ecclésiastiques grecs et latins; elle fait honneur de cette découverte à l'impératrice Hélène. Une autre attribue à Hélène un rôle encore fort important : la princesse fait une enquête sur les lieux et, guidée par un juif nommé Judas et par un prodige, elle découvre les trois croix; celle de Jésus est déterminée par un miracle; elle retrouve ensuite les deux clous de la crucifixion, et Judas, baptisé par l'évêque de Rome, Eusèbe, sous le nom de Cyriaque, devient évêque de Jérusalem. Cette version est connue en syriaque (Br. Mus. add. 14644 et 12174), en arménien (B. N., anc. f., 44), en grec (cf. Gretser, *opera omnia, de sancta Cruce*, II, 417 C-429 A), en latin. Les mss syriaques ont été récemment publiés et traduits par M. Nestle [1]; le texte

1. *De sancta Cruce*, in-8°, 1889. Cf. *Rev. cr.*, 1890, I, 61. Je cite ces textes dans la traduction allemande de M. Nestle; les chiffres renvoient aux numéros des lignes du ms. latin de Paris, publié par M. Holder.

latin est l'objet de la brochure de M. Holder, qui donne à la suite un des récits grecs édités par Gretser, une hymne latine du v[e] siècle, en relation avec la même légende, et les témoignages des historiens auxquels je faisais allusion plus haut. La troisième légende n'existe que sous sa forme syriaque; elle a été de bonne heure introduite dans le recueil intitulé *la Doctrine d'Addaï* et se trouve isolément dans trois mss. : Br. Mus. add. 14654, 12174; B. N. syr. 234. Les deux derniers ont été publiés par M. Nestle. L'invention est attribuée à Protonice, femme du vice-empereur Claude, sous l'épiscopat de Jacques; la reconnaissance a lieu par la résurrection de la fille de l'impératrice [1].

Le texte latin que publie M. H. est une traduction du grec. Il existe dans cinq mss. : Par. lat. 2769 (VII[e] siècle), S. Gall 225 (VIII[e] siècle), Wolfenbüttel XLVIII (IX[e]-X[e] siècle), Carlsruhe Aug. XCI (X[e]-XI[e] siècle), Leyde, Voss. lat. 8°. 86 (X[e] siècle). M. H. a reproduit page par page, ligne par ligne, lettre par lettre le ms. de Paris et a donné à la suite les variantes des autres mss. par rapport à ce texte. Cette disposition est très incommode; les variantes auraient dû être placées au bas des pages. Je ferai observer de plus que la façon de procéder de M. H. lui a épargné la peine de faire une récension critique; il a laissé au lecteur ce travail à faire. La publication juxtaposée des mss. ne s'explique que dans le cas d'un texte très remanié, pour lequel chaque ms. représente une tradition isolée. Ici au contraire, tous les mss. remontent au même archétype et sont des copies de la même traduction. C'est ce que prouvent des fautes communes : 156, *frater tuus Stephanus*, tous les mss.; le grec donne la traduction littérale Στέφανος ὁ ἀδελφὸς τοῦ πατρὸς τοῦ πάππου μου (p. 33, l. 4 Holder) du syriaque conservé dans le ms. Br. Mus. add. 14644 : « der Bruder des Vaters meines Vaters » (Nestle, p. 58). Un curieux contre sens se trouve dans tous les mss. latins. Le grec racontait que l'évêque Macaire (Μακάριος) de Jérusalem vint à mourir; le nom du personnage est devenu un adjectif, et Μακάριος ἐπίσκοπος, *beatus episcopus* (311). A la fin, Hélène ordonne de célébrer la fête de l'Invention « à tous les hommes et à toutes les femmes qui aiment le Christ »; la traduction représentée par tous nos mss. latins a passé ἀνθρώποις : *omnibus qui Xpm diligunt ac mulieribus* (384) [2].

1. L'expression employée par le ms. 12174 pour désigner la religion juive : *timores eorum*, a frappé M. Nestle (p. 40). Il est curieux de la rapprocher du mot *metuere*, employé en latin, ordinairement au participe présent, pour indiquer les prosélytes du judaïsme. Cf. l'intéressante dissertation de Bernays à propos de Juv. XIV, 96, dans ses *Abhandlungen*, t. II, pp. 73-78.

2. Voici encore quelques faits du même genre. 94. *Non enim intellegitis in sermonibus prophetarum quemadmodum de aduentum Xpi prophetizauerunt* pro hoc ergo uos hodiae interrogo *quia puer uobis nascetur*... Il est évident que *pro-interrogo* est une phrase égarée placée par erreur dans le discours d'Hélène; tous les mss. latins la donnent à cet endroit; il n'en est pas question dans le syriaque et dans le grec. 201, *Iudas dixit : quemadmodum habetur in gestis qui sunt anni ducenti plus minus*; il semble que ce texte n'offre pas de difficulté et qu'on puisse ne pas tenir compte de la leçon de trois des mss. récents : *dixit Iudas* à la place de *qui*. C'est

Si M. H. nous avait donné un texte critique, il aurait été obligé de corriger le Parisinus par les autres mss. Il y a des cas, en effet, où on y est absolument forcé : 245, *ad draconum fetoribus*, lire *a draconum f.*; 19, l'inscription de la croix qui apparut à Constantin est *In hoc signo uince*, non *in hoc signo* qui n'offre aucun sens; 77, *inmundis spiritibus iniuriati estis* doit être corrigé d'après les autres mss. en *inmundis sputibus i. e.*, qui fournit un fait intéressant de grammaire; 210, une ligne passée par le copiste du ms. de Paris met dans la bouche de Judas les paroles d'Hélène; cette ligne nous est conservée par les autres mss; 308, *depraecantibus ignis ostensus est fidelis* n'a pas de sens; les autres mss. donnent : *de praecedentibus signis ostensus est fidelis (Judas)*; cf. syriaque : « *Und wurde beglaubigt durch Zeichen* die Christus durch seine Hand that. » Cet exemple montre de quelle utilité serait le texte syriaque pour choisir parmi les leçons des mss.; il offrirait une garantie de plus à ceux qui s'imaginent à tort que l'établissement critique d'un texte est un travail arbitraire.

L'édition idéale devrait donc présenter sur trois colonnes le syriaque traduit très littéralement en latin, le grec et le latin. Chacune de ces versions donnerait du jour à l'autre. Nous venons de voir le syriaque servir de contrôle pour l'établissement du texte latin ; il est des cas où le latin aide à préciser le sens du syriaque. Ainsi 215, *quia nec eram tunc ;* M. Nestle hésite entre *hier* ou *damals* (p. 59); 258, *quia ipse est*, M. Nestle: « *Der* [oder *dass er*] » (p. 60). Le texte syriaque à choisir serait celui du Br. Mus. add. 14644. Il n'a pas le début : récit de la vision, de la victoire et du baptême de Constantin, et commence à la l. 54 de Holder. A partir de cet endroit, il correspond mot pour mot à la version latine, sauf des variantes de rédaction très rares (seulement depuis 260) et quatre additions : 70, le syriaque du ms. 14644 (comme celui du ms. 12174) ajoute ce détail qu'à cette époque Jérusalem était dévastée et déserte; 150, il développe l'idée que les anciens et les scribes savaient que Jésus était le Messie; 175, le père de Judas termine son discours en recommandant à son fils de révéler le lieu où est la croix si on le lui demande, sinon de confier ce qu'il sait à ses enfants; 290 et suiv., le démon prononce contre Jésus et Judas une malédiction *(uae)* affaiblie dans le latin. Il faut ajouter que le passage relatif aux mauvais anges ne se trouve dans aucun ms. syriaque (243-247) non plus que la formule de conjuration

pourtant le débris d'une tirade passée dans le texte grec ou l'archétype latin; le syriaque : « Iudas sprach : Nach dem was geschrieben ist in den Denkwürdigkeiten. Sie sprach : Zeige mir. Iudas sprach : Viele Iahre sind... » 209, *quidam (quidem* mss. rell.) *et paulo ante a te ipso quae (quia* mss. rell.) *gesta sunt confessus est (es* mss. rell.*)*; syriaque ms. 14644 : « Wie oft trifft es sich dass auch Idioten um grosse Begebenheiten wissen, du aber hast vor kurzem erkennen lassen, dass es Denkwürdigkeiten gibt ». On voit que *quidam* du ms. de Paris, inintelligible et corrigé dans les autres mss. en *quidem*, est l'amorce d'une proposition passée dans l'archétype et que *quia* et *es* des mss. récents sont la bonne leçon. Tous ces faits prouvent que B. N. 2769 n'est pas l'original; on peut citer aussi les fautes *ferebatur* (277), *et* (303), *legem* (189), *cicinis* (70), qui indiquent un modèle latin écrit en onciale.

(225-230). Ce travail de juxtaposition et de comparaison ne pouvait être fait par M. H., puisque les textes orientaux n'étaient pas encore traduits intégralement ; c'est peut-être ce qui l'a détourné de publier une édition latine dont il a seulement recueilli les matériaux [1].

Pour la même raison, M. H. n'était pas en mesure d'entreprendre une classification des formes successives de la légende. Avant lui et à la suite de M. Lipsius, M. Tixeront l'avait tenté. Mais s'il avait obtenu des résultats importants, il restait encore bien des points à préciser. D'après lui, *sous leur forme actuelle,* la légende

---

1. Une tâche plus facile et qui aurait augmenté la valeur de son édition, même dans la forme imparfaite où elle se présente, était un index des particularités grammaticales. Voici un aperçu des faits très intéressants fournis par le texte du ms. 2769. PHONÉTIQUE. Confusions habituelles de *ae* pour *e (AElena* constant), *e* et *i*, *o* et *u*, *b* et *u*, *b* pour *p* devant *t;* aspiration, psilose ; *Srahel* 105 (après *sui*), *Strahel* 119 (après *filii*), *rex Srael* 257 ; *mandacium*, 80. DÉCLINAISONS. Confusion des cas, quarante et une fois au moins ; *sputibus* 75, *passos* 270, *pectum* 336, *spiriti sancti* 54 ; *Ierusalem :* acc. : *Iherusalem* 67, *Iherosolyma* 312 ; abl. : *Iherusolyma* 69, *Hierosolimis* 374 (cp. *Hierosolimae ecclesiae* 316) ; nom. : *Iudas* (passim), gén. *Iuda* 130), ac. *Iudam* (193, etc.) ; *semet* dat. (357). CONJUGAISONS. *Faci* (= *feci*) 293, *metisti* (2[e] pers. parf.) 231, *sedis* (ind. prés.) 232. SYNTAXE. Accord : *collectam multitudinem lapidauerunt eum* 159 ; *gens multa barbarorum congregata est... parati ad bellum* 4 ; *putantes mortificare inmortalem quem deponentes de ligno sepultus est*, 152. Genre : *animalia quae habentes*, 237. Accusatif : *semet ipsos quaestionem facientes* 87, *catachizauit eum omnem fidem* 42. Génitif : *quaestionem ligni* (*wegen des Holzes*) 131, 137 ; *odor suauitatis* 256, 261 ; *fraudasti tuae gratiae* 265 ; *aduentuum (aduentum) sanitatis* (= *aduentum salubrem)* 61. Datif : *dominaueris omnibus* 242. Ablatif : *sputo* (= *a s.) illuminauit* 76, *mortuis resurrectionem* 63. Auxiliaires : *erat persequens* 166 ; *cœpi* 23, 117, 167, 270, 321 ; *facio* 21, 42, 213, 216, 255, 281. Indicatif dans l'interr. indirecte 50, 199. Participe présent en tête de la phrase équivalant à une proposition circonstancielle, quarante-cinq fois environ. Prépositions : *ab eum maledixistis* 76, *a draconum fetoribus cruciant[ur]* 245 ; *contra*, 5, 368 ; *cum* = abl. instr. 111, 302 ; *de* = *ex* 70, 73, 345 ; *signum ex lumine constitutum* 17 ; *in* temporel, 57 ; *damnare in* 138 et 300 ; *in obuia* 8 ; *supra* 282, 284 ; *super*, au bord, 5, 10. LEXIQUE. *Adhuc* = *etiam* 127, 329, 339 ; *arma inexpugnabilis* 368 ; *demandare*, ordonner, 383 ; *sacramentum*, Geheimniss, 365 ; *timor multa* 86 ; *aduentio*, découverte, 1 ; *beatificare*, proclamer bienheureux, 338 ; *beatus* désigne les croyants : Hélène, Constantin après sa conversion (47) ; *contestari*, affirmer solennellement, 175 ; *coruscatio*, éclair, 345 ; *credere in* + abl. 167 et 339, *in* + acc. 171 et 173, dat. 257 ; *cultor : Dei cultorem*, 2 ; *desiderium*, l'objet du désir, 214 ; la distinction entre *Deus*, Dieu en général, le Père, et *Dominus* = le Christ, est généralement observée, sauf *Deus* 388 et *Dominus* 225 et 254 ; *dilectus*, ami, 74 ; *dormitio : dormitionem acciperet in spiritu* 313 ; *ecclesia*, temple, 46, 53, 305 ; *et* pléonastique 7, 33, 125, 244 ; *emendare : lucem tenebras aemendastis* 80 (gehalten habt) ; *factura*, 242 ; *fixorium*, 326 ; *fossorium*, 269 ; *fundus* (*abyssi*), 244 ; *incredibilis*, qui ne croit pas, 243 ; *lacus siccus* 218, 221, 223 ; *loculus*, 304 ; *maledictum*, malédiction, 75, 82 ; *manco*, 219 ; *multitudo : fumi*, 260 ; *minare*, mener, 376 ; *mittere*, jeter, 186, 218 ; *mortificare*, mettre à mort, 152 ; *mundare*, déblayer, 213 ; *nec* = *non*, 215 ; *pietas*, pitié, miséricorde (Erbarmen), 164, 169 ; *non posse*, être impuissant, 234 ; *postmodum*, à la suite (in folge), 59 ; *pronuntiare*, *nuntiare*, raconter, 135 et 136 ; *prospicere*, regarder en haut, 15 ; *rex*, appliqué à Constantin, cinq fois (d'après le grec ; cp. *imperator*, 55) ; *Romania*, l'empire romain, 5 et 9 ; *saliuares*, 367 ; *uolatile*, substantivement, 233 ; *iste* manque, les seuls pronoms démonstratifs employés sont *hic*, *is* et *ille*.

de Protonice remonterait au dernier tiers du IVe siècle ou aux premières années du Ve siècle, celle de Judas-Cyriaque à la première moitié du Ve siècle. Toutes deux seraient, d'origine mésopotamienne; celle de Protonice serait un décalque des récits grecs sur Hélène [1]. Ces conclusions me paraissent bien fondées. Ce qui est plus contestable, c'est l'indépendance de l'histoire de Protonice et de celle de Judas-Cyriaque [2]. M. Lipsius avait donné en preuve de la thèse contraire le lien établi entre les deux légendes par le ms. Br. Mus. add. 12174; M. Tixeront pense : à bon droit, que ce lien peut être factice, mais la raison qu'il en donne, la date tardive (1196) de ce ms., est détruite par ce fait que le ms. 14644 du même fonds, probablement du VIe siècle, suppose le lien entre les deux légendes [3]. En réalité, il n'y a rien à tirer de cet artifice de rédaction. On pourrait plutôt alléguer en faveur de l'opinion de M. Lipsius les considérations que fait valoir M. Tixeront pour établir la dépendance de la légende de Protonice et des récits grecs [4]. Mais la question est plus compliquée.

La légende de Judas-Cyriaque est le résultat de la réunion de deux narrations : l'invention de la Croix par Hélène sous l'épiscopat de Macaire et l'histoire d'un juif nommé Judas qui se convertit au christianisme, devient évêque de Jérusalem sous le nom de Cyriaque, et est martyrisé par ordre d'un empereur païen [5]. La fusion est obtenue par le rôle que l'on fait jouer à ce personnage dans la découverte de la Croix. Mais ce rôle, on peut le supprimer. On obtient ainsi un récit assez court et très simple. Hélène vient à Jérusalem pour y chercher la Croix; les Juifs lui indiquent le Golgotha. Le lieu précis de l'enfouissement est inconnu. Des phénomènes merveilleux et un tremblement de terre le révèlent. On creuse et l'on trouve les trois croix. Celle du Christ est désignée par une résurrection. Sur les lieux, Hélène fait construire une (ou des) basiliques. La suppression du rôle de Judas se fait d'autant plus facilement qu'il ne sert à rien. On n'a pas encore remarqué que Judas fait double

1. *Les Origines de l'église d'Édesse et la légende d'Abgar*. Paris, 1888, in-8° (cp. *Rev. cr.*, 1889, I, 241), pp. 178, 180, 182-184, 186-190. Pour plus de brièveté je renvoie à cet ouvrage où l'on trouvera toute la bibliographie antérieure.

2. *Ib.*, p. 182.

3. Ce ms. ne donne pas la légende de Protonice; mais l'original d'où il dérive devait la contenir, car le récit commence par les mots : « Geschichte, wie das Holz des Kreuzes *zum zweiten Mal* aufgefunden wurde... », et finit ainsi : « Zu Ende sind die Denkwürdigkeiten darüber, wie das Holz des Kreuzes *zum zweiten Mal* aufgefunden wurde ». Ces paroles supposent bien le récit d'une première invention.

4. *Ib.*, p. 185.

5. Je laisse de côté la vision de la croix : *In hoc signo uinces* et l'invention des clous. Ce sont deux petits récits, assez indépendants de la narration centrale, et qui ne se présentent pas dans toutes les sources. Je remarquerai seulement que dans le premier, il n'est pas question de la deuxième vision que, d'après Eusèbe, Constantin aurait eu en plein jour; cette deuxième vision, dont ne parle pas Lactance qui écrit moins d'un an après l'évènement, est un ornement ajouté par Eusèbe. En revanche, le rapport établi par nos récits entre cette vision et le baptême, est imaginaire.

emploi avec les éclairs et le tremblement de terre, obtenus sur sa prière. Cette prière aurait d'ailleurs été mieux placée dans la bouche d'Hélène. D'où vient donc ce personnage? Il a existé un évêque de Jérusalem, le quinzième de la liste, appelé Cyriaque et martyrisé sous Hadrien [1]; d'un autre côté la référence locale, omise par le latin, qu'à cette époque Jérusalem était déserte et dévastée, dirige les recherches vers cette date. Judas-Cyriaque a été emprunté à un récit, une passion peut-être, que l'on connaissait encore au IVe siècle à Jérusalem. Ce texte a reçu en Mésopotamie des modifications et des broderies qui l'ont fait entrer dans le cycle des histoires relatives à Hélène et à Constantin. On peut se faire une idée des procédés des légendaires syriaques par l'insertion de la légende de Protonice dans la *Doctrine d'Addaï* [2].

Quant à l'histoire d'Hélène, elle se retrouve dans les écrivains grecs et latins avec plus ou moins de détails. Il est curieux de voir quels accroissements successifs elle reçoit avec les années. Entre 381 et 389 [3], le récit de la pèlerine gauloise mentionne l'invention avec les basiliques et ailleurs établit un lien entre les basiliques et Hélène. Un peu avant 398, saint Jean Chrysostôme, en 395, saint Ambroise nous donnent le nom d'Hélène et la reconnaissance de la vraie Croix au moyen du *titulus ;* ces trois écrivains forment comme un premier groupe. Un deuxième est constitué par Rufin (vers 400) et Socrate (439/443); ils ajoutent aux précédents la mention de Macaire et substituent au *titulus* la guérison (la résurrection dans Socrate) d'une femme comme moyen de reconnaissance. Paulin de Nole, vers 403, et Sulpice Sévère qui le copie, est plus circonstancié que les écrivains orientaux : il parle le premier de l'assemblée des Juifs tenue par ordre d'Hélène et introduit dans la scène de la résurrection un homme au lieu d'une femme. Ces quatre auteurs mettent leur récit en relation avec la dédicace des basiliques. La légende d'Hélène est donc constituée au commencement du ve siècle, telle que nous l'avons isolée des actes de Judas-Cyriaque. Avec Sozomène (443/444) [4], cette légende apparaît dans l'Orient grec pour la première fois amalgamée

1. C'est tout ce qu'on en sait par Eusèbe, *H. E.*, IV, 5.

2. Tixeront, p. 178. Le texte a dû recevoir des interpolations de plus d'un genre. Il y a dans la prière de Judas toute une angélologie qui paraît suspecte ; on obtient, en la supprimant, une suite meilleure. — Le choix même du personnage de Cyriaque n'est peut-être pas sans quelque motif spécial. Les historiens racontent que sur les lieux saints les païens avaient construit un édifice consacré à Vénus. On devait rattacher ce monument au souvenir de la profanation de Jérusalem et du temple par Hadrien. Dès lors le personnage qui avait vu le dernier l'ancien état des choses était le meilleur guide qu'on pouvait prendre. On voit quelles confusions historiques et quels anachronismes comporte cette hypothèse : c'est ce qui pourrait la rendre vraisemblable, étant donné les habitudes d'esprit des légendaires. On ne peut cependant la formuler qu'avec une très grande réserve, comme un exemple de ce qui a pu se passer. Le raisonnement n'a pas de prise sur l'imagination et la fantaisie.

3. Cf. Gamurrini, pp. XXVII-XXIX.

4. C'est la date établie par M. Güldenpenning, *Die Kirchengeschichte des Theodoret*, pp. 12-13 ; il ne pourrait y avoir qu'un écart de trois ou quatre ans, sans importance pour notre sujet. Sur le récit de Théodoret, que M. Güldenpenning

à celle de Cyriaque. Il mentionne en effet le rôle joué par un juif venu d'Orient; dans le récit de l'invention des clous, il reproduit une prophétie de Zacharie citée dans la légende Hélène-Cyriaque; enfin les expressions plus précises dont il se sert pour désigner les basiliques semblent indiquer une source locale. La légende d'Hélène partie de Jérusalem y était donc revenue, accrue et embellie par l'ingéniosité et l'imagination des Edesséniens. Il n'est pas inutile de noter qu'à trois reprises, Sozomène se réfère plus ou moins explicitement à une tradition orale [1]. Après le milieu du vᵉ siècle, l'histoire des légendes n'est plus que celle de leur voyage d'Orient en Occident et de la créance qu'on leur donne.

Il résulte de cet exposé que l'histoire d'Hélène se forme dans l'Orient grec pendant les vingt dernières années du ivᵉ siècle : en 379, saint Grégoire de Nysse (*Opp.* 1638, t. II, p. 198 D) ne la connaît pas encore. Vers 400 elle sort des milieux locaux et populaires où elle s'élabore pour se répandre promptement en Orient et en Occident, et elle est apportée en Mésopotamie où elle donne naissance à la légende de Protonice. Dans le même pays, quelques années plus tard, elle est apportée de nouveau de Jérusalem avec l'histoire d'un évêque de cette ville nommé Cyriaque. De là naît le type Hélène-Cyriaque. Elle est réintroduite sous cette forme dans son pays d'origine à l'époque où écrit Sozomène [2].

L'histoire de la légende de sainte Catherine est moins compliquée. M. Knust la suit depuis son apparition dans le premier document daté, le ménologe de Basile, qui est du xᵉ siècle. Ce court récit se trouve singulièrement amplifié dans la collection de Siméon Métaphraste. Il se présente ensuite sous cette forme plus complète dans des mss. grecs encore inédits. Ce n'est qu'au xiᵉ siècle que l'histoire de la sainte fait son apparition en Occident, dans un ms. latin du Mont Cassin. A cette date encore, certains traits de la légende ne sont pas encore mentionnés : le nom du père de la sainte et le transfert du corps par les anges sur le mont Sinaï. Ces détails et quelques autres sont popularisés dans une rédaction latine dont il existe plusieurs copies du xiᵉ siècle; la première traduction dans une langue vulgaire est une version rimée, en

---

croit emprunté à Sozomène, cf. *op. cit.*, p. 41; je crois cependant qu'il exagère l'indépendance de Sozomène; cet historien paraît puiser dans Rufin ce qu'il ne doit pas aux renseignements oraux.

1. Pour plus de commodité, je renvoie à l'extrait de Holder, p. 50, l. 3 du bas : *ὡς μέν τινες λέγουσιν*; p. 51, l. 13 du bas, *λέγεται δέ*; p. 52 : *τάδε ἡμῖν, ὡς παρειλήφαμεν, ἱστόρηται, ἀνδρῶν τε ἀκριβῶς ἐπισταμένων ἀκούσασιν, εἰς οὓς ἐκ διαδοχῆς πατέρων εἰς παῖδας τὸ μανθάνειν παρεγένετο, καὶ ὅσοι γε αὐτὰ δὴ ταῦτα συγγράψαντες, ὡς δυνάμεως εἶχον, τοῖς ἔπειτα καταλελοίπασιν*. M, Güldenpenning avait déjà entrevu l'importance de ce dernier passage.

2. Quant à la réalité des faits, le silence d'Eusèbe, contemporain et probablement témoin oculaire, la compromet très gravement. Cf. Tixeront, pp. 174-175. L'inscription trouvée récemment en Afrique, à Tixter, prouve l'existence de la Croix à Jérusalem en 359, mais rien de plus (*Ac. Inscr.*, 23 mai 1890). Il en est de même des mentions faites par Clément d'Alexandrie.

allemand, du xi[e] siècle, qui est perdue ; vient ensuite un texte anglais, également rimé, du xii[e] siècle. La plus ancienne version française se trouve dans un ms. de la Bibliothèque nationale écrit vers 1200 (f. fr. 23112), mais on en avait fait d'autres qui se sont perdues. Nous ne suivrons pas jusqu'à nos jours M. K. dans son étude ; elle sera très utile à tous ceux qui s'occupent de littérature moderne.

A la fin de son enquête, l'auteur revient au petit noyau de faits qui a été le point de départ de cet immense développement et en conclut qu'on a affaire à un pur roman. Il rejette avec dédain la tentative faite par Baronius pour retrouver les linéaments de cette histoire dans un passage d'Eusèbe. En dehors des différences entre le récit de l'histoire ecclésiastique et la légende, M. K. fonde son opinion surtout sur le silence des hagiographes avant le x[e] siècle. Ils écrivent en Occident, il est vrai, mais le culte des saints d'Orient pouvait entrer dans le monde latin par bien des portes. Tantôt on les retrouve démarqués dans des récits qui se présentent comme l'histoire de saints locaux, tantôt ils passent à la faveur du martyrologe oriental introduit au milieu du v[e] siècle dans le martyrologe hiéronymien, tantôt les monastères grecs de l'Italie et l'autorité des empereurs sur Rome propagent dans ces régions les cultes orientaux. Pour Catherine, nous n'avons absolument rien de semblable. Personne n'en parle en Occident avant le xi[e] siècle, en Orient avant le x[e]. Il y a là un argument très fort, mais c'est un argument négatif. On ne pourra en mesurer la valeur que le jour où sera publié le texte grec le plus ancien de la légende. Il porte le nom d'Athanase, esclave et secrétaire de la sainte. Cette pièce est apocryphe, mais il importerait d'en déterminer la date exacte, car elle peut jouer un grand rôle dans l'appréciation des documents de cette histoire.

Les différences entre le récit d'Eusèbe et la légende n'ont rien d'étonnant. Eusèbe (*H. E.*, VIII, 14) parle d'une femme d'Alexandrie très sage et très noble, ἐπισημοτάτη τε καὶ λαμπροτάτη, illustre à la fois par la fortune, la race et la culture (πλούτῳ τε καὶ γένει καὶ παιδείᾳ), qui excita la passion de Maximin et ne lui échappa que par la fuite. Catherine est aussi la femme sage et savante, au point de tenir tête à une assemblée de philosophes ; comme la personne dont parle Eusèbe n'est pas nommée, il n'est pas impossible que l'on ait tiré son nom Αἰκατερίνα, *Aecaterina*, du détail de la chasteté : Catherine est la femme toujours pure, ἀεὶ καθαρά. Il s'agit dans Eusèbe de l'empereur Maximin, non de Maxence qui n'a jamais été à Alexandrie et qui s'est montré bienveillant pour les chrétiens. M. K. veut à tout prix que le nom de Maxence soit le texte primitif de la légende : c'est ce qui n'est pas prouvé. Le ménologe de Basile, rédigé par des gens instruits, peut porter le nom de Maximin par le fait d'une correction. Mais la version latine, indépendante du ménologe, donne une fois le nom de Maximin et deux fois celui de Maximien. Eusèbe parle non de supplice, mais d'exil; mais l'histoire de la légende prouve que certains détails de la mort, notam-

ment ceux qui concernent les roues, sont d'invention assez tardive. Le transfert du corps de la sainte au mont Sinaï est dans le même cas : c'est une localisation postérieure du récit déjà fort développé. D'un autre côté, une circonstance historique peut expliquer la provenance de certaines additions. Une femme a joui à Alexandrie d'une renommée toute semblable à celle dont le nom de Catherine a été entouré plus tard. C'est Hypatie. Le désir d'avoir à opposer à l'illustre païenne une chrétienne aussi versée dans la sagesse profane a dû aider au développement des maigres éléments fournis par l'histoire. Il n'est pas jusqu'à l'idée de mort violente qui n'ait pu sortir de ce rapprochement. L'opinion de Baronius [1] n'est donc pas tout à fait méprisable ; il s'agit seulement de la préciser.

On voit par ces deux exemples quel intérêt peut présenter l'étude de ces légendes, négligées si longtemps par les historiens. Les unes sont des monuments précieux de la langue populaire et des témoins des sentiments d'une époque ; les autres ont conservé un noyau de faits certains qu'il n'est pas toujours impossible de dégager. Toutes sont le point de départ d'une littérature considérable : le moyen âge a vécu de ces récits constitués dans leurs grandes lignes au déclin de l'antiquité. Leur histoire et celle de leurs migrations est l'histoire littéraire d'un âge de l'humanité et des relations intellectuelles de deux mondes. Mais on doit toucher à ces sujets d'une main délicate et respectueuse. Trop souvent M. Knust a gâté son excellent livre par des expressions inspirées aux polémiques quotidiennes. Quoi qu'il en dise, il y a encore quelque différence entre les croyants de la légende de sainte Catherine et les cannibales (p. 191) ; l'hypocrisie cléricale (p. 141), les miasmes théologiques (p. 184), la conscience de M. Windhorst (p. 184), les propos des cochers de Lourdes (p. 62) ne semblent pas naturellement destinés à être mis sous le patronage de la sainte. La première condition pour voir clair en ces questions difficiles, c'est d'avoir l'esprit calme et sain, également éloigné du scepticisme superficiel qui n'accepte rien et de la crédulité puérile qui admet tout.

Paul Lejay.

1. Après avoir consacré les 192 premières pages de son livre à sainte Catherine, M. K. donne rapidement l'histoire de la légende de sainte Marie l'Egyptienne (pp. 193-228). Puis il publie (pp. 231-314) un texte latin de la légende de sainte Catherine d'après le ms. Br. Mus. Caligula. A. VIII, un texte français d'après B. N. f. fr. 412 (et accessoirement 411, 185 et 183), un texte espagnol d'après le ms. de l'Escurial h. I. 13 ; la légende de sainte Marie l'Egyptienne est donnée (pp. 315-346) en français d'après Br. Mus. add. 6524 (accessoirement B. N. f. fr. 183) et en espagnol d'après le ms. de l'Escurial h. I. 13. Ces textes ont reçu une copieuse annotation historique. Le volume n'a ni table ni index, l'auteur étant mort avant le tirage ; mais puisqu'il a eu le temps de corriger les épreuves, on doit le rendre responsable de l'absence de divisions en chapitres.

409. — Anonyme. **Una fantastica cronologia degli scritti Sant' di Ennodio,** (Extrait de *La Scuola Cattolica* de Milan, fasc. 207-208). Un vol. 38 pp. Milan.

Pourquoi l'auteur de cette brochure éprouve-t-il le besoin de faire son procès à la jeune école historique italienne et lui reproche-t-il de se présenter « en simarre bigarrée d'érudit allemand, c'est-à-dire avec une écriture conventionnelle en hiéroglyphes et en formules algébriques, avec cet argot qui fait de l'histoire elle-même un monopole, une doctrine *esoterica* (*sic*) soustraite à la connaissance des simples mortels? » Cette déclaration de principes, ornée de ce contre-sens, ne peut que diminuer l'autorité de l'anonyme. La brochure est du reste une discussion décisive d'un travail de M. Carlo Tanzi sur la chronologie d'Ennodius (*Archeografo Triestino* 1889). Tanzi, exagérant une hypothèse de Vogel, prend comme base de la chronologie des lettres d'Ennodius l'ordre où nous les ont conservées les manuscrits. L'anonyme prouve que cette opinion ne résiste pas à l'examen de ces lettres et, de plus, qu'on ne peut les dater toutes de 502 à 513. Sa réfutation est fort amusante.

L.-G. P.

---

410. — **Comptes-rendus des Echevins de Rouen,** avec des documents relatifs à leur élection (1409-1701), extraits des registres des délibérations de la ville, et publiés pour la première fois par J. Félix. Rouen, A. Lestringant. Deux vol. in-8. Prix : 24 fr.

A partir du xve siècle, la ville de Rouen fut administrée par un conseil composé de vingt-quatre échevins, lequel se renouvelait par tiers tous les trois ans à la Saint-Martin d'été. Le lieutenant général du roy faisait en sorte que le choix des électeurs se portât sur « des gens idoynes, suffisans et sans nulle affection », et l'on ne voit pas qu'il ait eu grand mal à faire accepter ses candidats. Électeurs et élus étaient triés sur le volet, et il faut bien reconnaître que les intérêts de la ville ne s'en portaient pas plus mal. A chaque renouvellement triennal, le plus ancien des échevins « en la grant salle de l'ostel commun de la ville de Rouen », et en présence des notables et bourgeois, rendait compte de l'administration des conseillers, et « déclaroit les choses advenues pendant le temps de leur charge, en quel estat ilz avoient trouvé le bien commun de la ville, et en quel estat ilz le laissoient. » Ces comptes-rendus, jusque vers la fin du xvie siècle, étaient faits simplement, avec candeur, sans prétention, je veux dire en bon style administratif : les bons échevins tenaient plus à se montrer hommes d'affaires qu'à passer pour de petits Cicérons. En 1590 (la province est toujours un peu retardataire), l'échevinat rouennais subit la contagion commune : il est atteint à la fois de la manie de l'antiquité et du bel esprit, et dès lors les comptes-rendus se transforment en harangues interminables, hérissées de pointes, farcies

de citations de toute espèce, gonflées d'allusions historiques et mythologiques, si bien que l'orateur n'aborde son sujet que dans la péroraison. Il n'y arrive qu'après avoir parlé de Cleombrote, de Darius, de Palamède, de l'escrimeur Mellenconius, des Iles Fortunées avec leurs fleuves aurifères, argentifères, gemmifères, de la fontaine d'Apollon, des Hespérides, des Psylles, des Agathyrses, de Xénophane, de Phocion, des Gétules, de toutes sortes d'animaux fabuleux et de leurs propriétés non moins fabuleuses, le tout assaisonné des citations latines les plus variées et les moins attendues. Il faut lire les harangues de mons^r Desteville Bigot (t. I, pp. 100-131 et 146-189) pour avoir une idée de cette éloquence pédantesque : ce vieil échevin ne crachait, comme aurait dit l'auteur de Francion, que perles, émeraudes et « aromatites. » Il paraît avoir eu peu d'imitateurs, sauf un certain Nicolas Pouchet qui, en 1632 et en 1643, dans une double harangue éblouit sans doute Monsieur le lieutenant du roy et toute l'assemblée des notables rouennais par un glorieux étalage de science physique et astronomique. Il avait à rendre compte des dépenses et des recettes de la ville, et voici qu'il commence par dire à ses auditeurs que « les vicissitudes qui règnent dans les régions supérieures amènent tantôt le froid, tantôt le chaud, tantôt le sec, tantôt l'humide, et qu'il n'y a rien de si muable que la terre », ce qui est du reste attesté par le Trismégiste de Pimandre. Après ce bel exorde, il disserte solennellement sur les révolutions des huit cieux inférieurs, sur leurs mouvements harmoniques, et passe, non sans avoir cité le *Songe de Scipion*, aux vicissitudes de ce bas monde. Ce n'est qu'après avoir longuement voyagé dans les républiques de Lacédémone, d'Athènes, de Carthage et de Rome, qu'il revient à Rouen pour se plaindre de la cherté des blés, et exposer toutes les sages mesures que le Conseil a prises pour subvenir aux besoins « des pauvres travaillans aux atteliers publics ». Les braves échevins cédaient au goût du temps : ils ronsardisaient ou pindarisaient, comme on disait en ce temps-là, innocente manie qui ne les empêchait pas d'être *honnêtes* (c'est un point sur lequel il est bon d'insister en notre temps), et de consacrer tous leurs soins au bien et soulagement de leurs administrés dont ils défendaient les intérêts avec sagesse, et cette ténacité normande qui ne se décourage jamais. On le vit bien en 1647, époque où la dette de la ville s'était accrue sous des charges exorbitantes. Tantôt il fallait héberger un temps plus ou moins long des régiments d'infanterie et de cavalerie, tantôt loger et nourrir un grand nombre d'Espagnols pris au fort de Link, à Gravelines ou à Rocroi : les échevins, à force de bonnes raisons et de démarches, « poursuivies avec un cœur agissant », obtiennent une forte diminution de taxe, et en même temps la suppression de certains impôts « en dépit des traitans, ennemis capitaux des peuples. » En 1656 le Conseil communal de Rouen commence à perdre beaucoup de son indépendance et de ses franchises, si l'on en juge par ce curieux extrait d'une harangue prononcée par devant Monseigneur le duc de Longue-

ville, pair de France et gouverneur de la Normandie : « Monseigneur, disait l'orateur en s'adressant au duc, nous devrions dans nos élections présentes choisir : 1° *de rore cœli*, c'est-à-dire des personnes de maison d'extraction noble ou noblement vivans ; 2° *de pinguedine terræ*, c'est-à-dire des personnes ayant fidèlement et dûment acquis quantité de biens et de commodités : nous entendons par là d'honnêtes marchands ; 3° pour ce qu'ils appellent *de fæce plebis*, nous serions d'avis de n'y avoir aucun égard. » Et le vieil échevin ajoutait : « S'il y a des quartiers assez malheureux où l'on ne puisse rencontrer un homme d'honneur, quelle difficulté trouverait-on à l'emprunter en un autre et le baptiser du nom d'iceluy ? Il y a des hommes de bien qui ne courent pas au-devant des honneurs, qui ne les recherchent ni par eux-mêmes, ni par leurs amis, ni par des présens ; il faut les contraindre d'y entrer, *et compellere eos intrare* ». Si cet échevin eût encore vécu une quinzaine d'années, il aurait vu Colbert combler ses vœux en accaparant la direction des affaires municipales, ce dont s'était abstenu le tout puissant cardinal de Richelieu.

Il est juste de remercier M. J. Félix d'avoir édité avec beaucoup de soin cette intéressante publication : elle sera très utile à l'histoire de Rouen, et les conseillers municipaux de plus d'une grande ville y trouveront des leçons de sagesse et de modération.

A. Delboulle.

---

411. — Tommasini (Oreste). **Il Diario di Stefano Infessura** Studio preparatorio alla nuova edizione di esso. Un vol. in-8, 164 pp.

412. — **Nuovi documenti illustrativi del diario di Stefano Infessura.** Un vol. in-8, 56 pp. Rome. Società di Storia patria, 1889. (Extrait de l'*Archivio Romano di Storia Patria*, t. XI et XII).

413. — **Il registro degli officiali del comune di Roma,** esemplato dallo scribasenato Marco Guidi. Un vol. in-4, 56 pp. Rome, impr. Salviucci, 1888. (Extrait des *Memorie della R Accademia dei Luicei*).

1. L'Istituto storico italiano a l'excellente habitude de publier, avant les éditions des *Fonti*, des mémoires sur les recherches et les méthodes de ses éditeurs. Leur travail définitif peut ensuite profiter des discussions nées à propos de ces premiers comptes rendus et des découvertes que leurs propres enquêtes ont pu suggérer. Cette précaution serait d'ailleurs bien inutile, si l'Istituto avait beaucoup de collaborateurs comme M. Oreste Tommasini, chargé depuis 1886 de l'édition du Journal d'Infessura. Le présent essai est destiné à justifier le choix des bases critiques de son édition. Il expose rapidement pourquoi l'on s'est peu occupé d'Infessura sous le régime papal, rappelle les très peu nombreuses dates connues de sa vie, donne la liste des manuscrits et en fait un classement très ingénieux, d'après la présence ou l'absence de divers textes relatifs aux Colonna. En appendice, il publie des documents sur la famille Infessura et la correspondance de l'envoyé de Sienne à Rome

(Lorenzo Lanti) de 1482 à 1484. — Dans les *nuovi documenti*, M. T. donne d'intéressants détails sur la colonie gênoise à Rome sous les Riario et les Cybo (non loin de Ripa grande, sur la rive droite du Tibre, les Génois avaient alors leur quartier, comme leur Galata romaine) et publie un document capital pour l'histoire des institutions municipales de Rome et des États de l'Eglise sous Innocent VIII (la taxe des offices d'après la bulle du 31 décembre 1488.)

2. Le registre des magistrats municipaux de Rome est conservé à la bibliothèque Angélique à Rome, où il est resté inconnu à presque tous les historiens, Vendettini, Vitale, Giorgi, Pastor, qui se sont occupés de l'histoire de Rome au xv[e] siècle. C'est un tableau très complet des magistratures municipales sous Nicolas V, important pour l'histoire des institutions communales et des familles romaines. Il faut savoir gré à M. Tommasini de l'avoir publié intégralement, avec une savante introduction où il étudie la personnalité de l'auteur et les fonctions du *scribasenato*. Je regrette toutefois qu'il n'ait pas examiné la périodicité de ces fonctions, qui me semble presque toujours avoir été régulière [1]. Mais ce n'est là qu'un des nombreux problèmes que soulève ce texte, si important pour l'histoire d'une époque où de tels documents n'abondent pas.

L. G. PÉLISSIER.

---

414. — L. M. HARTMANN. **Untersuchungen zur Geschichte der Byzantinischen Verwaltung in Italien** (540-750). Leipzig, Hirzel, 1889, 1 vol. in-8, 182 p.

L'histoire de l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne, si longtemps négligée, vient, par une singulière coïncidence, d'attirer presque en même temps l'attention en France et en Allemagne; quelques mois à peine après la publication de mes *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (Paris, 1888), paraissait le livre de M. Hartmann; et les deux ouvrages, absolument indépendants l'un de l'autre, apportaient sur la plupart des questions controversées des solutions à peu près identiques. Sans doute, dans le volume de M. H., bien des problèmes de l'histoire religieuse ou sociale de l'Italie byzantine ont été laissés de côté; bien des points sommairement discu-

1. Il ne serait pas impossible de retrouver dans quel ordre de temps et de lieu étaient nommés les Conservatores cameræ, les Camerarii cameræ, les Marescalli, les Magistri edificiorum. La fonction trimestrielle de Conservator camere semble attribuée une fois par an à chaque rione et deux au moins des conservatores sur trois sont pris en général dans le même rione. Ainsi les conservatores du premier trimestre (*tracta*) sont pris dans le rioni Ponte, Regola et Pigna, et nous trouvons le tableau suivant (où les chiffres désignent les tractæ de 1 à 30) :

Ponte : 1 — 6 — 10 — 14 — 18 — 23 — 27.
Regola : 1 — 4 — 9 — 13 — 18 — 22 — 26 — 30.
Pigna : 1 — 5 — 9 — 13 — 17 — 22 — 26 — 30.

Il pourrait être utile de vérifier plus complètement et plus exactement cette hypothèse.

tés par l'auteur dans la longue série des notes qui terminent l'ouvrage, auraient mérité de prendre place dans le texte; et il serait aisé de relever dans ces pages plus d'une lacune et plus d'une inexactitude. Mais les choses essentielles ont été bien comprises et mises en pleine lumière : le caractère essentiellement militaire qu'eut à l'origine la charge d'exarque, la lente transformation qui peu à peu relégua au second plan les agents de l'administration civile et donna à l'élément militaire la première place dans la vie publique et dans la société, les conséquences qu'eut cette révolution sur le régime de la propriété et les rapports des personnes, ont été fort bien expliquées par M. H. dans le chapitre consacré par lui à l'administration militaire, et qui est le meilleur du livre. M. H. a fort justement marqué les traits caractéristiques par lesquels la réorganisation de l'Italie se rattache à la réforme des *thèmes* et montré comment l'histoire de l'exarchat éclaire l'importante transformation qui renouvela, à partir du VII[e] siècle, l'administration provinciale de l'empire d'Orient.

Je n'insisterai point ici sur certaines questions de détail, me contentant de renvoyer aux passages de mon livre où j'ai soutenu la doctrine contraire : p. 9, je doute qu'il faille reconnaître un exarque dans le *vir gloriosus Decius patricius* nommé dans une lettre de Pélage II; à cette époque, comme on le voit par la correspondance de Grégoire le Grand, le titre de patrice se rencontre fréquemment dans l'Italie byzantine et suffit rarement à désigner le vice-roi de la province; et, d'autre part, le terme de *gloriosus* convient peu à un aussi haut personnage. — P. 13. Le *vir venerabilis Johannes* nommé à propos de la révolte d'Eleuthérius n'est autre que l'archevêque de Ravenne (cf. *Études*, 341). — P. 19. Les sources indiquent nettement le caractère politique que prit l'élection des papes grecs du VII[e] siècle (*Études*, 257). — P. 22-91. Il est inexact que Grégoire II ait décidé l'Italie à refuser l'impôt (*Études*, 376, note 8). — P. 29. Les conclusions tirées du *Liber diurnus* sont excessives, le texte ne visant qu'un cas particulier. — P. 39. Sur le préfet Maurilio, cf. *Études*, 127. — P. 40. Sur la disparition des vicaires du diocèse, *ibid.*, 161, et Mommsen, *Nachtræge zu der Ostgoth. Studien* (Neues Archiv, XV, 181), qui se range à mon avis contre M. H. — P. 46. Sur le *Quinquennalis*, cf. *Études*, 98, note 8. — P. 62. Sur l'organisation des milices provinciales de Ravenne, *ibid.*, 317. — P. 67, 154, 161. Sur la multiplication des *duces minores* au VIII[e] siècle, dans lesquels M. H. veut voir des gouverneurs de province, *ibid.*, 301-302. — P. 147, 148. Sur la persistance des anciennes divisions provinciales, *ibid.*, 19-20.

Il est inutile de multiplier ces remarques de détail, qui n'ôtent rien à la valeur du livre. Mais on peut regretter que M. H. ait consacré un long chapitre à l'étude de l'administration financière dans l'exarchat; car, dans le silence presque absolu des textes, il a dû nécessairement remplacer par des généralités déjà connues les informations précises

qui lui manquaient sur l'époque byzantine. — Il faut regretter surtout que M. H. n'ait pas rendu meilleure justice aux efforts que fit Byzance pour défendre les provinces italiennes, et ait prêté gratuitement aux populations de la péninsule et aux évêques de Rome un constant désir de se séparer de l'empire d'Orient. Les faits donnent ici une impression toute différente; et c'est méconnaître singulièrement l'amour de l'Italie pour l'unité romaine et le long dévouement des papes à Byzance que de transformer en un antagonisme politique une opposition toute religieuse. Jusqu'à l'insurrection de 727, et dans ce soulèvement même, il est impossible, dans les sentiments des Italiens comme dans la politique des papes, de trouver nulle trace de tendances séparatistes (cf. *Études*, 359-366, 376-379); et, d'autre part, il y a quelque injustice à croire Byzance incapable de tout effort sérieux en faveur de la péninsule, et c'est trop sacrifier à un vieux préjugé, trop oublier la longue énergie que l'empire d'Orient mit à vivre, que de le montrer (p. 2, 17) impuissant à défendre, dès le VIIe siècle, ces provinces orientales qui furent si longtemps son plus sûr appui. — Je ne pense pas non plus que les empereurs se soient désintéressés de l'Italie, au point de la laisser plusieurs fois sans gouverneur (p. 20, 21). Qu'il y ait dans la liste des exarques, telle que nous la connaissons, plus d'une lacune, cela est incontestable; mais, outre que les bulles de plomb byzantines nomment plusieurs exarques, un Anastase, un Étienne, que l'on ne sait à quelle date assigner, rien ne prouve que les lacunes des textes permettent de conclure à des interruptions dans le gouvernement. J'ai tâché, tout au contraire, de montrer dans mon livre (p. 193-288) quels efforts le gouvernement impérial fit pour défendre et pour helléniser l'Italie; et si la tentative n'a point donné tous les fruits qu'on en pouvait espérer, à tout le moins prouve-t-elle la sollicitude de Byzance pour l'exarchat.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, il faut rendre justice au soin consciencieux qu'a mis M. Hartmann à étudier les textes, à l'ingéniosité qu'il a apportée à les interpréter, à la justesse des solutions qu'il a proposées : peut être est-il regrettable que ces efforts se trouvent rendus quelque peu inutiles, et que ce livre, paru après mes *Études*, ait en somme pour principal effet de confirmer des résultats déjà acquis.

Ch. DIEHL.

---

415. — I. P. A. GEIGER. **Sur quelques cas de labialisation en français.** Stockholm, imprimerie centrale, 1889, in-8, 10 pages.

416. — II. Carl WAHLUND. **La philologie française au temps jadis.** Deux discours sur la nation et la langue françaises faits par des Français et datant de la fin du XVIe siècle et du commencement du XIXe, réimprimés d'après les éditions originales devenues rarissimes. Stockholm, imprimerie centrale, 1889, in-8, 72 pages.

Ces deux publications d'un caractère si différent ont cependant un lien commun qui me fait les réunir dans un même article; l'une et

l'autre ont été composées à l'occasion du cinquantenaire de M. Gaston Paris et font partie du recueil que les élèves Suédois du maître des études romanes en France ont eu la gracieuse idée de lui offrir en cette circonstance; on ne pouvait lui faire un plus digne présent.

I. Les phénomènes de labialisation étudiés par M. P. A. Geijer se rattachent à la tendance générale à l'assimilation, en vertu de laquelle les sons d'une langue, dans leurs diverses modifications, subissent l'influence des sons qui les environnent dans le groupe phonétique dont ils font partie [1].; mais ici l'assimilation n'a pas lieu d'une manière générale, ni régulière; aussi n'a-t-elle pu être considérée comme une loi phonétique et n'avait-elle point même encore été étudiée comme il convient. C'est le mérite de M. P. A. G. d'avoir rappelé l'attention sur ce phénomène curieux mais trop peu observé et d'avoir cherché à en donner une explication scientifique. Il étudie successivement la « labialisation d'une voyelle qui se trouve en contact avec une consonne labiale » et celle d'une voyelle « qui n'est pas exposée au contact d'un son labial ». Dans le premier cas, la voyelle peut être suivie de *b*, de *m* où de *v*; les exemples données par M. P. A. G. sont : *affubler* et *défubler* (fibulare), *alumelle* (lamella), *aumaille* (animalia), *chalumeau* (calamello), *dommage* (damnatico), *fumier* (*fimario*), *jumeau* (gemello), *lumignon* (licmen), *Rodomont* (Rodomonte), — *auvent* (ante vanno), *breuvage* (*biberatico), *buvons, buvez*, etc. (bib...), *épouvante* (pavente), *provende* (praebenda), *veuve* (vidua). Il est certain que ce nombre eût pu être considérablement augmenté, si M. P. A. G. avait pris en considération les formes dialectales, comme *fumelle, sumelle, sumence*, etc. Parmi celles qu'il cite il faut écarter : *aumaille*, ce mot n'est que la transformation régulière de *almaille*, tiré de *an'malia* par l'intermédiaire *armalia*; *rodomont* qui est un nom étranger, *auvent* dont l'étymologie est douteuse, *épouvanter*, où le *v* est récent, *dommage* même, qui paraît venir de *domnatico* plutôt que de *damnatico*; j'ajouterai encore *breuvage* et *veuve*; M. P. A. G. dit lui-même que *breuvage* (vient) « de *bevrage* », et pour *veuve*, l'ancienne forme *veve* montre que *eu* n'est aussi dans ce mot qu'une transcription de *e*. Quant aux autres vocables, la labialisa-

1. M. P. A. G. a signalé les phénomènes d'assimilation qui se produisent au milieu d'un mot ou même « en passant d'un mot à un autre », dans « la prononciation rapide qui met en contact deux consonnes d'un caractère différent ». « Ainsi, dit-il, le *b* des mots *absolu, obtenir* s'assourdit et l'*s* de *presbytère* devient sonore sous l'influence de la consonne suivante. » Rien de plus exact; mais il ne l'est pas que « le *d* du mot *anecdote* perd sa sonorité à cause du *c* sourd qui le précède; c'est le *c* qui s'assimile ici au *d* suivant et non le *d* qui s'assimile au *c* qui le précède; » en vertu même d'une règle donnée par M. G., à savoir que « de deux sons contigus, c'est le son qui suit qui exerce une influence assimilatrice sur le son précédent »; on prononce *anegdote* et non *anectote*. Deux lignes plus loin, j'écrirais *bois t'sandal* et non *boit' sandal*; il faudrait aussi *téd' d'veau* et non *téd' veau*, *quech' sois* et non *que chois*; on ne peut prononcer ainsi *tête de veau* et encore moins *que je sois*; il n'y aurait plus d'ailleurs dans ce cas assimilation, mais absorption d'une consonne par l'autre.

tion s'y présente réellement et, si l'on excepte *provende*, sous la forme *u* et à l'atone. M. P. A. G. ajoute qu'elle ne peut avoir lieu qu'à cette place; les patois ne savent rien de cette nécessité, et le français *truble* même n'offre-t-il pas un exemple de labialisation de la tonique?

Les cas de labialisation d'une voyelle, qui n'est pas au contact d'un son labial, sont plus compliqués ou plus obscurs et cela se comprend; M. P. A. G. les étudie tour à tour dans la voyelle initiale et dans la voyelle médiale, suivie d'une consonne ou en hiatus. Il en donne pour exemples *olifant, orange* (naranja), *orteil* (articulo), — *jujube* (zizypho), *lutrin* (lectrino), *malotru* (pr. malastruc), *pontuseau* (ponticello (?), — *Noël* (natale), *noer* (natare), *poële* (patella). M. P. A. G. avoue que « *olifant* reste à expliquer », ce mot est donc à écarter; il en est de même de *orange*, où « l'*o* est amené par une assimilation de ce mot à celui d'*or* »; si l'*o* de *orteil* vient, comme l'a dit M. Ascoli, du celtique correspondant *ordag*, il n'y a pas lieu davantage de prendre ce mot en considération. Dans la seconde classe, *pontuseau* est à rejeter comme d'origine incertaine; « *malotru* dépend peut-être du type provençal », — je supprimerais le peut-être; — quant à *lutrin*, il paraît être une atténuation de la forme *lieutrin* qu'on rencontre dans les patois; reste *jujube*, dont le premier *u* a pris naissance sans doute, comme le remarque avec raison M. P. A. G., sous l'influence de l'*u* suivant. La troisième classe n'offre pas plus de cas authentiques de labialisation; *noer* remonte à une forme vulgaire *notare; poële* n'est que la transcription de *poile*, dernier terme des transformations successives *paele, paile* de *patella*; d'ailleurs si l'on admettait dans ce mot la labialisation, elle pourrait très bien s'expliquer par l'attraction de la consonne précédente; il n'est donc point nécessaire d'y voir un procédé destiné à « sauver la voyelle protonique. » La forme *Noël*, apparaissant dès l'époque la plus reculée et bien avant que la langue eût écarté le groupe *aë*, très habituel en ancien français, on ne peut guère voir non plus ici, dans la transformation *aë* en *oë*, un expédient pour conserver la protonique.

A ces deux catégories de labialisation, M. P. A. G. en a ajouté une troisième, celle où « la labialisation n'est qu'apparente »; il l'explique par la substitution au suffixe primitif d'un suffixe plus usité, ce qui est incontestable, et il en donne pour exemples *arroche, fiole, fantôme, taon*. On voit, par l'analyse de ce mémoire, quelle étude attentive M. P. A. Geijer a faite de notre langue, et, s'il n'est pas toujours parvenu à les expliquer, combien il est familier avec ce que ses formes offrent de plus délicat et de plus obscur.

II. Avec la publication de M. Carl Wahlund, nous quittons le domaine de la phonétique pour aborder celui de l'histoire littéraire; les deux « discours » qui en traitent et sur lesquels il vient d'appeler l'attention, étaient tellement peu connus ou oubliés qu'il nous les a vraiment révélés. Le second — c'est par lui que je commence — a pour titre *Recherches historiques sur les obstacles qu'on eut à surmonter pour*

épurer la langue française; il est dû à la plume de l'abbé Edmond Cordier; né à Orléans en 1730, Edmond Cordier, n'ayant pu obtenir de bénéfice ecclésiastique, vint à Paris et s'y livra à la littérature; après avoir eu beaucoup de peine à vivre des compilations qu'il entreprit d'abord, il se tourna du côté du théâtre; en 1762, il donna une tragédie, *Zarukma*, qui n'eut que trois représentations. Plus tard, il écrivit, sous le pseudonyme de Saint Firmin, trois comédies en prose (1793, 1797 et 1799); il publia aussi, vers la même époque (1795-1799), et sous le titre d'*Abeille française*, une anthologie dont l'abbé Sicard fit un compte-rendu favorable à l'Institut. Quant aux *Recherches historiques*, elles parurent non en 1805, comme on l'a imprimé jusqu'ici, mais en 1806, ainsi que le montre M. Carl Wahlund. Ce n'est de l'aveu même de l'auteur qu'une compilation; elle dut être assez mal accueillie, car il n'en donna que deux chapitres, le premier et le troisième : M. C. W. a reproduit le premier, « Etudes des Francs, depuis leur établissement dans les Gaules jusqu'au XIIe siècle »; il témoigne de la connaissance la plus superficielle du sujet. En dépit de leurs titres, les autres chapitres ne nous en auraient probablement pas appris davantage; mais il est curieux d'y voir déjà formulée la théorie que Raynouard devait développer quelques années plus tard, à savoir que « la langue française (est) élevée sur la romane. »

Le premier discours, — ici ce mot convient parfaitement — publié par M. C. W., a une toute autre importance que les *Recherches historiques* d'Edm. Cordier, et si son auteur a moins de titres auprès de la postérité que ce dernier, il était jusqu'à présent resté si ignoré, qu'on ne saurait trop remercier M. C. W. de nous l'avoir, bien qu'incomplètement, fait connaître. Il s'appelait Guillaume Rabot; sa famille originaire d'Upie, près Crest, où elle possédait entre autres biens la terre de Salène, a donné pendant deux siècles des magistrats distingués au Parlement de Dauphiné. Le père de Guillaume, Bertrand, avait été nommé conseiller en 1495; il mourut en 1537; il avait eu cinq fils; M. C. W. suppose que Guillaume, le second, naquit au plus tard vers 1530; je ne sais pourquoi il prend une date si reculée; Bertrand s'était marié en 1502, son second fils dut naître, ce semble, bien avant l'année 1530. Pendant un séjour qu'il fit à Paris, Guillaume entra en relations avec le comte palatin du Rhin, Frédéric, qui lui donna le commandement d'une compagnie de chevau-légers et l'emmena en Allemagne; il lui fit, de plus, épouser, nous apprend Guy Allard, auteur d'une *Généalogie des Rabot,* « une riche héritière de ce pays »; mais après la mort du comte palatin, Guillaume se serait vu, d'après le même Guy Allard, en butte à tant de tracasseries de la part des parents de sa femme, qu'il revint en France. Une autre *Généalogie* due à Jean Rabot, fait mourir Guillaume dans son emploi de commandant; mais ni l'une ni l'autre ne parlent de lui comme écrivain, ni de ses occupations professorales. Ainsi que plusieurs membres de sa famille, G. Rabot avait

des goûts littéraires; on a de lui trois lettres adressées à Calvin, en 1550, 1553 et 1554 [1]; il traduisit aussi « du latin en français » le « *Miroir d'Alquimie* de Roger Bacon », Lyon 1557; enfin, quinze ans plus tard, il écrivit un « *Discours sur la nation et la langue française* ». Il avait été, en 1572, chargé par l'électeur de Saxe d'un cours de langue française à l'Université de Wittenberg; ce fut, à cette occasion, qu'il composa son discours. Ecrit dans un latin clair et élégant, il fut imprimé à Wittenberg. A-t-il pénétré en France? On pourrait en douter, car aucune de nos grandes bibliothèques ne le possède; mais en Allemagne il existe dans celles de Halle, de Berlin, de Hambourg et de Dresde. M. C. W. nous en donne une réimpression d'une exactitude scrupuleuse. Ce discours est intéressant; G. Rabot, parlant de l'utilité pour les Allemands d'apprendre notre langue, en donne une raison inattendue; c'est non seulement le voisinage et les relations nombreuses tant publiques que privées de l'Allemagne et de la France, ce qui va de soi, mais « la nature semblable et l'étroite parenté des deux peuples » *(propter naturarum similitudinem, ac sanguinis cognationem)*. Les Celtes ou Gaulois, dont Rabot refait rapidement l'histoire, ont formé des établissements, non seulement en Italie et en Asie-Mineure, mais encore dans la Germanie, en particulier sur les bords de l'Elbe, et les noms de leurs chefs les plus illustres sont identiques d'après lui, à des noms germaniques encore employés; ainsi *Brennus* n'est autre que l'allemand *Brando; Autaricus*, nom du chef des mercenaires gaulois dans la première guerre punique, correspond à *Edward* ou *Ehrard* en allemand, etc. La ressemblance qu'offrent les noms communs n'est pas moins frappante; les Gaulois, dit Pline, donnèrent à la moelle des os sa dénomination de *marca*, vocable, encore usité en allemand, et employé, ajoute G. Rabot, jusqu'à présent chez les Normands pour désigner la moelle du sureau [2]; ces derniers se servent également du mot *acre*, mesure agraire, dérivé de *acker*, de *mande* — lire *manne* — pour une corbeille d'osier, etc. Le français possède lui-même les mots *halte* (faire), *marswin*, et beaucoup d'autres qui sont aussi germaniques. Il en faut conclure, — G. Rabot, on le voit, ne recule pas devant les propositions aventurées, — que les nations germanique et gauloise ont eu jadis un même idiome, l'allemand, que le mélange des peuples étrangers a peu à peu corrompu et transformé. N'est-il pas curieux de trouver ici en germe la théorie, de Holzmann, de l'identité des Germains et des Celtes? Le latin a plus que tous les autres idiomes, contribué à la transformation du gaulois; c'est de lui surtout qu'est sorti le français, mais cette langue présente dans les diverses provinces des différences dialectales profondes.

Tel est le résumé du « Discours » de G. Rabot, on pourrait dire de la leçon d'ouverture de son cours. Il est suivi d'un « écrit public » qui en est le programme. G. Rabot expose la marche qu'il suivra dans son

1. M. C. W. nous donne la première avec la réponse de Calvin.

2. Je ne connais point de vocable semblable dans le patois normand.

enseignement ; il prendra pour base de ses leçons la grammaire de Jean Pillot, qu'il fait, dit-il, réimprimer, à cet effet ; quand ses élèves seront plus avancés, il leur fera traduire en français les *Dialogues allemands latins* de Camerarius ; plus tard, il mettra entre leurs mains un « livre français, récemment paru, et contenant diverses histoires vraies et agréables du temps présent, genre de compositions, ajoute-t-il, où l'auteur n'a peut-être pas son pareil » [1]. Il se proposait, dit-il encore, de publier un jour, afin de servir d'exercices de conversations, des *Dialogues latins-français*, avec une traduction en allemand et peut-être en italien [2]; on devait y trouver les phrases les plus nécessaires en voyage. Enfin, il promettait de donner le plus grand soin à la prononciation, cet élément si indispensable de la connaissance complète d'une langue. Rien n'est ainsi oublié dans le programme de G. Rabot ; mais ce qui me frappe encore plus que les idées justes et saines qu'il y expose, c'est de voir cet étranger, simple professeur extraordinaire au traitement de 100 florins par an, s'adresser ainsi directement et sans aucun intermédiaire à ses futurs élèves. On a là le spectacle de la liberté et de la dignité de l'enseignement supérieur, tel qu'on l'a toujours compris et qu'on le comprend encore dans les pays germaniques, et comme on ne voudra peut-être jamais le comprendre en France. Mais il faut finir cet article déjà trop long ; les lecteurs de la *Revue* m'excuseront, je n'en doute pas, et ils penseront, sans doute, qu'il n'était pas inutile de montrer, par un compte-rendu détaillé des ouvrages de MM. Geijer et Wahlund, avec quel zèle et quel succès les études de philologie romane et l'étude de notre langue en particulier, sont poursuivies dans les pays scandinaves, et quels disciples distingués y compte l'enseignement de l'École des hautes études.

Ch. J.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Paul Thomas est chargé du cours de latin, et M. Léon Parmentier, du cours de grec à l'Université de Gand.

GRÈCE. — Parmi les nouvelles publications, nous signalons les suivantes : Πατμιακὴ Βιβλιοθήκη, par M. Jean Sakkélion : c'est un catalogue détaillé des manuscrits du monastère de Saint-Jean de Patmos (chez Bart et Hirst) ; — Χιακὰ ἀνάλεκτα (mœurs, coutumes, proverbes, chants, etc., de Chios), par M. Constantin Canellaki (mêmes éditeurs) ; — George Phrankoudis, Ἡ Κύπρος τῆς σήμερον, Histoire de l'île de Chypre

1. Quel est l'ouvrage que G. Rabot désigne d'une manière si vague ? M. G. Paris vient de supposer, avec beaucoup de vraisemblance, *Romania*, XIX, 129, qu'il s'agit du *Recueil d'aucuns cas merveilleux advenus de nostre temps* de Jean de Marconville.

2. *Nostros quoque Latino gallicos Dialogos, adjuncta simul Germanica et fortasse etiam Italica versione in vestrum usum aliquando edendos curare cogitamus.* Ces dialogues ne paraissent pas avoir été publiés, mais on voit qu'ils avaient été écrits, preuve du soin avec lequel G. R. s'était préparé à ses fonctions de professeur.

depuis les temps mythologiques jusqu'à aujourd'hui ; — Une nouvelle traduction, en prose grecque, de *Hamlet*, par M. Michel Damiralis (chez Perris).

— Enfin nous signalons le Βιβλιογραφικὸν Δελτίον de la librairie de l'Hestia (M. Kasdonis), dont quatre numéros ont déjà paru.

— M. S. C. Sakellaropoulos, directeur de gymnase et privat-docent à l'Université d'Athènes, vient d'être nommé professeur de philologie latine à l'une des deux chaires de latin, laissée vacante par la mort du professeur Castorchis. L'autre chaire est occupée par M. S. Vassis.

— M. N. G. Politis a été nommé professeur de mythologie grecque, chaire nouvellement créée. Il est chargé également du cours d'antiquités grecques, ou cours sur la vie publique, religieuse et privée des anciens Hellènes.

SUISSE. – Le XVIII[e] fascicule (neuvième fascicule du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* publié, sous les auspices de l'« Antiquarische Gesellschaft » de Zurich, par MM. Fr. Staub, L. Tobler, R. Schoch et H. Bruppacher, vient de paraître à la librairie Huber, de Frauenfeld. Il comprend les pages 1329-1488 et va de *hin* à *hüp*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1890.

M. Siméon Luce lit un mémoire sur *Louis d'Estouteville, le bâtard d'Orléans et la défense du Mont-Saint-Michel*.

Pendant trente-deux ans, au commencement du xv[e] siècle, toute la Normandie fut au pouvoir des Anglais. Une seule place fit exception, le Mont-Saint-Michel, qui, sous le commandement d'abord de Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, puis du bâtard d'Orléans et enfin, à partir de 1425, de Louis d'Estouteville, seigneur d'Aubosc, tint tête à l'ennemi et resta française. En 1428, le siège du Mont-Saint-Michel fut levé et les défenseurs, prenant l'offensive, purent conquérir plusieurs places avoisinantes. Louis d'Estouteville continua ses succès jusqu'à la bataille de Formigny, qui délivra définitivement du joug anglais la Normandie tout entière.

M. Luce exprime le vœu que le monument où repose le défenseur du Mont-Saint-Michel soit restauré et qu'on y grave l'inscription suivante :

« Ici repose, aux côtés de Jeanne Paynel, sa digne compagne, Louis d'Estouteville, capitaine du Mont-Saint-Michel pendant trente-neuf ans, qui défendit cette forteresse contre les Anglais pendant vingt-cinq ans. Que tous les bons Français prient Dieu pour lui et pour elle! »

M. Digard communique une note sur la papauté et l'étude du droit romain au xiii[e] siècle. Il existe une prétendue bulle du pape Innocent IV, qui exclut les professeurs de droit civil des bénéfices ecclésiastiques et interdit l'enseignement du droit romain en France, en Angleterre et dans les autres pays du droit coutumier. M. Digard montre que cette pièce est apocryphe et qu'elle a été fabriquée en Angleterre. Elle n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à l'histoire des supercheries littéraires.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *D. Junii Juvenalis satira septima*, édition Hild ; — par M. de Barthélemy : 1° Delaville Le Roulx (J.), *la Suppression des Templiers* (extrait de la *Revue des questions historiques*) ; 2° *Bulletin monumental*, dirigé par le comte de Marsy, 1885-1889.

Séance du 22 août 1890.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil et la supputation des délais légaux en Gaule.

M. Salomon Reinach lit une note sur le passage du pseudo-Scymnus, relatif aux Celtes. Ce passage dérive, dit-il, du roman d'Hécatée sur les Hyperboréens. Au même roman, pris au sérieux par plusieurs écrivains postérieurs, doit être rapportée l'origine des allégations de Solin et de Tacite sur des inscriptions grecques, relatives à Ulysse, qui auraient été trouvées dans la Grande-Bretagne et sur les bords du Rhin.

M. le Dr Prompt communique une étude sur le *Descors* de Dante.

Le *Descors* est une plainte allégorique sur la cruauté d'une dame dont le poète recherche les faveurs : cette créature idéale n'est autre que la Philosophie, et l'intention du poète est de se plaindre des difficultés qu'il rencontre pour en pénétrer les mystères. La pièce est en trois langues, italien, latin et provençal. M. Prompt s'est appliqué à restituer le texte provençal, qui était très corrompu, et à en retrouver le rythme. L'examen de ce rythme ne permet guère, pense-t-il, de mettre en doute l'attribution de la pièce au grand poète italien.

M. Delisle lit une note sur un psautier latin-français du XIIe siècle qui vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit, certainement exécuté en Angleterre, offre des particularités paléographiques très intéressantes : le scribe a employé des o barrés pour figurer les diphtongues *oe* et *eo*; il semble, en outre, avoir entrevu l'utilité de distinguer les *i* et les *u* voyelles des mêmes lettres employées comme consonnes (aujourd'hui *j* et *v*).

Ouvrage présenté par M. Deloche : NADAILLAC (le marquis DE), *le Péril national* (sur l'affaiblissement de la natalité en France).

Séance du 29 août 1890.

M. Bréal lit un mémoire sur les rapports de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin.

L'alphabet étrusque n'est autre chose que l'alphabet grec, diminué d'un certain nombre de lettres qui représentaient des sons étrangers à la phonétique étrusque. C'est cet alphabet qui a été adopté, selon M. Bréal, par les Latins et les autres peuples de l'Italie, Osques, Ombriens. Plus tard, les Latins ont senti les lacunes d'un alphabet qui n'avait pas été fait pour eux et ont cherché à y remédier. Ils sont allés reprendre, dans l'alphabet grec, les lettres qui leur manquaient. Mais la suture est encore visible et certaines inconséquences, inexpliquées jusqu'ici, tirent de là leur explication naturelle.

M. Boissier fait des réserves sur les conclusions de M. Bréal. L'alphabet latin ne diffère pas seulement de l'alphabet étrusque par quelques lettres en plus, empruntées aux Grecs : on y trouve quatre lettres de moins et une de forme différente. Croira-t-on que l'influence des grammairiens grecs ait été assez forte pour faire abandonner l'usage de ces quatre lettres? L'opinion de MM. Kirchhoff et Mommsen, qui rattache directement l'alphabet latin à celui des Grecs de Cumes et de Naples, conserve, pense M. Boissier, une grande vraisemblance.

M. Deloche termine la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil en Gaule.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des principaux monuments de la collection d'antiquités récemment offerte au Musée du Louvre par M. le commandant Marchant.

Ces monuments, au nombre de 220, proviennent de Carthage pour la plupart; ils ont été rapportés en France par les soins de M. Joseph Letaille et doivent prendre place dans la salle des antiquités africaines actuellement en préparation. En attendant, ils sont exposés provisoirement sous l'escalier Daru.

M. Héron de Villefosse signale à l'attention particulière de l'Académie les articles les plus importants et insiste sur la valeur de cette précieuse collection.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : HAMY, *les Origines du musée d'ethnographie;* — par M. Oppert : *Babylonische Texte*, IX.

Séance du 5 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une lettre en date d'Agon-Coutainville (Manche), annonce qu'il a retrouvé la pierre tombale du monument de Louis d'Estouteville dont il a entretenu l'Académie dans la séance du 13 août. Ce monument se trouvait autrefois placé dans l'église abbatiale de Hambye (Manche). La dalle tumulaire forme aujourd'hui le seuil de la maison d'habitation de l'ancien meunier de l'abbaye.

M. Clermont-Ganneau annonce l'intention de présenter prochainement à l'Académie un fragment d'inscription himyarite recueilli aux environs d'Obock par M. Lagarde, gouverneur de cette colonie.

M. Bréal communique diverses notes sur l'étymologie des mots τύχη (en grec), *invideo, uber, cervix* (en latin), *zelter* (en allemand), *convoiter* (en français), et sur l'examen de cette question : Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Il s'attache à démontrer que cette localité existait dès l'époque mérovingienne et qu'elle formait déjà alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Rémy de Reims. L'acte de l'an 1100, dans lequel on a voulu voir la fondation du prieuré de Saint-Rémy, n'a eu pour but que d'améliorer l'état matériel d'une fondation déjà existante.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 13 octobre — 1890

417. — J. Kirste. **The Grihyasûtra of Hiranyakeçin**, with Extracts from the Commentary of Matridatta. Vienna, Alfred Hœlder, 1889. — xii-177-42 pp. in-8.

Les brâhmanes sectateurs du Yajurveda, qui se rattachent à la tradition de Hira*n*yakeçin, avaient les mêmes textes fondamentaux (sa*m*hitâ et brâhma*n*a) que leurs confrères qui se réclament des noms plus fameux de Baudhâyana et d'Apastamba. Comme eux, ils reconnaissaient pour leur Veda traditionnel le Taittirîya. Ils ne se séparaient d'eux que par leurs sûtras, dont ils nous ont laissé une série complète, comprenant le *çrautakalpa*, le *dharma* et le rituel domestique ou *grihya*. En éditant ce dernier texte, le *Hiranyakeçi-grihyasûtra*, M. Kirste n'avait pas à revenir sur les rapports historiques de ces diverses écoles. Il a pu se contenter de renvoyer au beau travail de M. Bühler, qui, dans son introduction au Dharmasûtra d'Apastamba (*Sacred Books of the East*, II), a réuni tout ce que l'on sait, et ce tout est peu de chose, sur le passé de cette tradition probablement originaire du Dékhan. A mesure que la littérature sera mieux dépouillée, que les résultats de la statistique officielle et les résultats de cette autre statistique qui se dégage peu à peu des textes épigraphiques gagneront en étendue et en précision, peut-être obtiendra-t-on sur ce point des lumières nouvelles. Pour le moment, il n'y avait rien à ajouter aux données recueillies et discutées par M. Bühler.

La tâche de M. K. se réduisait donc à l'édition de son texte. Il s'en est acquitté de la façon la plus louable. Il a réuni et soigneusement classé tous les matériaux manuscrits disponibles, tant pour le texte que pour le commentaire. Il a mis à profit, en outre, toutes les ressources accessi-

bles que lui offrait la littérature congénère, tant éditée qu'inédite. Enfin, de tout cela, il a fait un usage excellent. Dans le texte du sûtra, il a signalé les quatre chapitres qui lui paraissent être des additions postérieures (I, 26 et II, 18-20). Du commentaire, il a dû se contenter de donner des extraits, qu'on souhaiterait parfois plus copieux, mais pour lesquels il s'est efforcé du moins, et ce n'était sans doute pas chose facile, de restituer une forme lisible et correcte. Un Index réunit tous les mots employés dans le texte avec référence au chapitre et au sûtra. Ce n'est peut-être pas assez. Pour la commodité des recherches, on regrette de ne pas trouver un Index des mantras, et, en l'absence surtout d'une traduction, un résumé des matières traitées plus détaillé que la petite table sanscrite, beaucoup trop sommaire, placée à la suite de la préface. Mais, à part ces *desiderata*, tout le travail est fait avec soin et dénote une expérience parfaite. Des rares fautes d'impression, bien peu ont dû échapper au court errata de la dernière page [1]. L'exécution typographique irréprochable sous le rapport de l'élégance et de la netteté des types, fait le plus grand honneur aux presses de la maison Drugulin de Leipzig.

Ce n'est pas le lieu de faire ici l'analyse du sûtra, ni de le comparer aux traités similaires. Tous ces textes, si l'on fait abstraction des suppléments dont quelques-uns sont pourvus, ne diffèrent les uns des autres que par le détail, et ce sont précisément ceux qui nous ont été transmis comme partie intégrante d'une série complète de sûtras, comme le Hira*n*yakeçigr*i*hya, qui présentent le moins de particularités. Ils se renferment plus spécialement dans le rituel que les textes qui nous sont parvenus isolés et qui, pour cela même, admettent parfois un appoint de matières étrangères. On y trouve moins de ces traits dénotant des divergences dans la coutume, plus intéressantes en général que des divergences liturgiques, mais qui appartiennent proprement à la section du *dharma*. C'est ainsi que notre sûtra, qui donne d'une façon particulièrement complète le cérémonial relatif au noviciat, ne dit presque rien des règles de conduite du novice, qui sont exposées sans doute dans l'autre section. Pris un à un, ces textes ne nous apprennent donc pas grand'chose de nouveau. Ce qui doit plutôt frapper, c'est leur uniformité, de quelque partie de l'Inde qu'ils proviennent, uniformité qui contraste singulièrement avec la très grande diversité de coutumes qui règne de fait et, selon toute apparence, depuis longtemps, parmi les brâhmanes.

Par contre, je dois dire quelques mots d'une controverse depuis longtemps pendante et qui s'est renouvelée à propos de la publication de M. K. La plupart de ces textes présentent un nombre plus ou moins considérable d'irrégularités grammaticales. Comme M. Bühler et ses élèves, M. K. est d'avis de les maintenir et, comme eux, il s'est attiré de ce chef des observations de M. Böhtlingk, qui n'hésite pas à les suppri-

1. Je n'ai noté que *nirûpya*, p. 3, l. 5, pour *nirupya*.

mer [1]. Il y a évidemment dans la question du pour et du contre. Les manuscrits des sûtras ne comptent pas parmi les plus corrects. De plus, ils sont rarement vieux, et les commentateurs eux-mêmes, la plupart des inconnus, de date incertaine [2], ne peuvent pas non plus prétendre à une bien grande autorité pour les temps anciens. En maintenant ces leçons incorrectes, on court donc toujours le risque de perpétuer comme une particularité traditionnelle, une simple faute de copiste. *A priori*, et à moins d'être garanties par des exemples pris ailleurs, elles sont toutes suspectes, et il n'en est pas une seule dont je voudrais me servir, à l'exemple de M. Bühler, pour faire remonter ces textes à une époque antérieure à la fixation théorique de la langue sanscrite. Suit-il pourtant de là qu'il faille à tout prix les faire disparaître? Je ne le pense pas et, en principe, c'est M. Bühler qui me paraît être dans le vrai. Quelque indiscutée que soit depuis des siècles l'autorité de Pâṇini, elle n'a pas pu faire que sa doctrine ait été partout et toujours rigoureusement appliquée. Dans toute la littérature classique, il y a des exemples où elle est enfreinte, et des puristes ont pu se donner le malin plaisir d'en relever jusque dans des vers qui passent pour l'œuvre de Pâṇini même et qu'ils acceptaient parfaitement pour tels. Dans les derniers écrits védiques qui, pour la langue, appartiennent déjà au sanscrit classique, les fautes foisonnent. Elles ont été en grande partie acceptées par la tradition, qui les autorise en les qualifiant de *chândasa*, et il en est de même des irrégularités qu'elle a laissé subsister dans la poésie épique. Je dis à dessein qu'elle a laissé subsister parce que les textes épigraphiques, qui n'étaient pas toujours l'œuvre de maladroits et qui sont restés, eux, tels que leurs auteurs les avaient faits, permettent de croire que, dans les œuvres littéraires, la tradition a beaucoup corrigé et que ces irrégularités étaient autrefois bien plus nombreuses. Elles ont fait admettre par quelques-uns un dialecte épique. Heureusement que, protégés par le mètre, se sont conservés çà et là quelques barbarismes purs et simples, de nature à nous édifier à cet égard. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici, en présence de tant d'indices qui permettent de croire que les écoles du rituel n'étaient pas toujours des écoles du beau langage, quand nous voyons la critique indigène elle-même s'incliner de bonne heure devant certaines irrégularités de ces textes qu'elle regardait comme consacrées et les faire bénéficier de l'axiome *chandovat sûtrâni?* La question, telle que je la vois, n'est pas tant de décider si ces formes sont des vestiges d'un âge prégrammatical, si elles étaient dans nos textes dès l'origine, ce qui n'est plus guère possible, que de savoir si, pendant un temps plus ou moins long, elles ont été traditionnelles dans l'école. Or, sur ce point, il n'y a pas, je crois, à hésiter. Le commentateur de notre sûtra, pour nous en tenir à la publication de M. K., les signale comme des *apapâthas*, des

1. *Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XLIII (1889), p. 598.
2. Tout ce qu'on sait de celui du Hiraṇyakeçi-gṛihya, Mâtridatta, c'est qu'il est antérieur à l'année 1612 AD., où il a été cité par Kamalâkara Bhaṭṭa.

leçons incorrectes; mais par cela même il en affirme l'existence, et, quelque moderne que puisse être son témoignage, comme il est bien évident que ce témoignage ne vise pas une simple faute de copiste, mais un un fait durable d'enseignement, il a droit à être traité avec égard. Il est vrai qu'à côté des formes incorrectes, Mât*r*iditta donne les formes régulières. M. K. pouvait donc, à la rigueur, hésiter sur la place qui convenait le mieux aux premières, s'il fallait les recevoir dans le texte ou les reléguer dans les notes. Mais, de toute façon, il devait les signaler, et de manière à forcer l'attention [1]. Agir autrement, c'eût été faire trop bon marché des scrupules qu'a éprouvés même la critique indigène, et contribuer à effacer davantage encore un chapitre de l'histoire de la langue. Il peut nous être indifférent qu'Apatsamba ou Hira*n*yakeçin, personnages qui n'ont peut-être jamais existé comme auteurs, au sens que le mot a pour nous, aient été ou non des puristes. Mais il nous importe de savoir que le sanscrit, malgré son admirable législation, n'a pas échappé au sort commun de toute langue savante, qu'il a connu non-seulement ces fautes

quas aut incuria fudit
aut humana parum cavit natura,

mais qu'il a pu subir des dépravations durables dans des milieux instruits et même, dans certains cas, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ici naguère, « des règles d'usage en contradiction avec la grammaire officielle »

A. Barth.

---

418. — Klatt (Dr Max). **Chronologische Bemerkungen** über die Regierungszeit des Kœnigs Kleomenes III von Sparta (extrait du *Rhein. Museum*, N. F. xlv). Bonn, 1890, 28 p. in-8.

Cette notice est une réponse à un article de Unger (*Philologus*, XLVI, 1888, pp. 766-776). Unger soutenait que le texte de Plutarque (*Cleom.*, c. 38, 1) devait être corrigé, et que Cléomène, au lieu d'avoir régné seize ans, de 235 à 219, n'avait régné que six ans et demi, de 227 à 221. M. Klatt défend l'authenticité du texte de Plutarque, et il divise sa démonstration en deux parties : 1° il n'est pas vrai que les années du règne de Cléomène doivent être comptées seulement jusqu'à sa fuite en Égypte (221) : le vaincu de Sellasie porte le titre de roi jusqu'à sa mort (219); 2° il n'est pas vrai que Cléomène ait commencé à régner très peu de temps avant la guerre qui porte son nom (227) : plusieurs années se placent entre son avènement et le début des hostilités.

Cette discussion n'est pas de celles qui peuvent se résumer en quel-

1. Par contre, M. K. me paraît être allé trop loin quand il a reçu dans son texte des fautes que le commentaire ne signale pas expressément, comme le *nûrte* absolument inexplicable de II, 9, 10. Ici la conjecture de M. K., *tûrtam*, s'imposait et aurait dû passer des notes dans le texte. Je crois aussi, avec M. Bœhtlingk, que l'éditeur a eu tort de ne recevoir dans l'index que les formes incorrectes.

ques lignes ; je remarque seulement que M. Klatt a raison quand il se refuse à rien conclure du silence de Plutarque sur les années du règne de Cléomène antérieures à l'année 227. Plutarque lui-même nous avertit quelque part (*Alex.*, 1) qu'il écrit, non une histoire, mais des biographies, et qu'il lui arrive de laisser de côté des évènements, même importants, qui n'apprennent rien sur le caractère, bon ou mauvais, d'un personnage. Cet aveu du moraliste ne devrait-il pas décourager ceux qui persistent à vouloir chercher dans Plutarque une chronologie rigoureuse?

Am. HAUVETTE.

---

419. — Richard C. KUKULA. **Die Mauriner Ausgabe des Augustinus.** Ein Beitrag zur Geschichte der Literatur und der Kirche im Zeitalter Ludwigs XIV. I Theil. Wien, 1890. Tempsky. (Sitzungsberichte der Ak. des Wiss. in Wien, CXXI). 106 pp. in-8.

M. Kukula a été chargé de préparer un des volumes du saint Augustin de la collection de Vienne. Au cours de ses recherches, il a rencontré les études préliminaires, les pièces et la correspondance relatives à l'édition des Bénédictins. Cet *Apparatus Benedictinorum* comprend vingt-deux volumes in-folio du fonds Saint-Germain de la Bibliothèque nationale (lat. 11644-11666). Dans l'article que nous avons sous les yeux, M. K. se borne à raconter l'histoire de l'édition; il se réserve de revenir sur les détails techniques dans un autre travail.

La principale source de M. K. est le récit du bénédictin Thuillier, (1726 ou 1727), dont il a retrouvé en manuscrit la première rédaction publiée jusqu'ici fort incomplètement. Ce récit est contrôlé, commenté et appuyé par des pièces diverses, surtout par des lettres dont M. K. donne de longs extraits. Les mémoires de dom Thuillier reposent eux-mêmes sur des documents contemporains : le journal de Guénier, celui de Ruinart, des lettres et autres écrits.

Un des principaux buts de la Congrégation de Saint-Maur était « d'inspirer du goût pour l'Ecriture-Sainte et les Saints Pères. » Il était difficile de séparer ces deux sources de la foi catholique, l'Écriture-Sainte devant être interprétée conformément à la doctrine des Pères. Cette obligation, imposée par le concile de Trente, avait eu pour conséquence d'inspirer le désir d'avoir de bonnes éditions des Pères, à côté de l'édition officielle de la Vulgate. Au commencement du XVIIe siècle, il avait été sérieusement question de publier à Rome un saint Augustin. A propos de ce projet, abandonné par suite de l'indifférence de certains papes, on peut rappeler le mot d'Innocent X : « *non è la mia professione; oltra che son vecchio, non ho mai studiato in Theologia* ».

Ce fut sur le désir exprimé par Arnauld en 1669, que les Bénédictins se décidèrent à entreprendre une édition complète, faite d'après les mss. La direction en fut confiée à dom Delfau et à dom Guérard; on envoya aussitôt une circulaire en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre,

en Allemagne, en Suisse et aux Pays-Bas pour solliciter le concours des savants ; le supérieur général, dom Audebert, dans une lettre adressée le 17 octobre 1670, à tous les monastères français, demanda aux supérieurs d'examiner par eux-mêmes ou par des personnes compétentes, leurs mss. de saint Augustin ; en 1671, parut un prospectus complet de l'édition. Ces appels furent entendus : en France, où le roi par le privilège accordé en 1671 ouvrait aux religieux les bibliothèques dépendant de lui ; à Rome, où le procureur de la congrégation, Durban, s'occupa des mss. de la Vaticane pendant que l'abbé Falconieri dépouillait la Vallicellane et d'autres collections moins célèbres ; en Angleterre, d'où les professeurs d'Oxford, Bernard et Wallis, envoyèrent des variantes ; on n'obtint presque rien de la paresse des moines d'Allemagne et d'Italie, et rien des protestants de Genève. La préparation était en pleine activité à Saint-Germain-des-Prés, quand le chapitre général de 1675 relégua soudain Delfau et Guérard à Saint-Denis, d'où ces deux moines partirent pour l'exil bientôt après, en vertu d'une lettre de cachet du 18 septembre 1675. Les causes de cette disgrâce sont mal connues ; on a allégué tour à tour la jalousie de dom Tixier, le supérieur, à l'égard de Delfau, la participation de Delfau à la composition du pamphlet de l'*Abbé Commendataire* (1673), les intrigues des Jésuites rendus inquiets par la publication d'une édition critique de saint Augustin. M. K. croit que tous ces motifs ont poussé Harlay de Chanvalon, l'indigne archevêque de Paris, à solliciter du roi cette mesure de rigueur.

Les deux premiers volumes touchaient alors à leur fin. Thomas Blampin succéda à Delfau, avec René Pasquier comme auxiliaire. L'impression commença le 5 octobre 1677 chez Muguet et se poursuivit activement, malgré les sinistres prédictions du P. jésuite Garnier qui ne cessait de répéter à la femme du libraire « que son mari s'étoit engagé dans une affaire, dont il doutoit fort, qu'il fut jamais bon marchand ». On décida de dédier l'ouvrage à Louis XIV. L'épître dédicatoire, écrite en une nuit par Mabillon, reçut un excellent accueil du roi, au commencement de mars 1679. En vain les éditeurs lyonnais de la Bibliothèque des Pères intentèrent un procès à Muguet ; ils le perdirent, et Muguet, voyant le succès démentir les prophéties du P. Garnier, doubla son tirage et augmenta le prix des volumes.

Cependant deux capucins attaquèrent l'édition dans une lettre à Boileau, doyen de Sens, parce « qu'après que messieurs du Port Royal nous ont changé le Nouveau-Testament, les Pères Bénédictins changent saint Augustin », parce qu'ils ont choisi la leçon « dangereuse » *si uellet* dans Enchir. 95, et qu'ils ont utilisé des mss. d'Angleterre, pays hérétique. Blampin réussit à se justifier ; mais il eut l'imprudence de placer en tête du *De correptione et gratia*, dans le x[e] vol., une analyse due à la plume d'Arnauld. A l'instigation du P. de la Chaise, il fut déposé de la charge de sous-prieur de Saint-Germain des Prés et le chapitre de 1693 l'envoya comme prieur à Reims. L'édition était achevée depuis trois ans.

La querelle fut rouverte à la fin de 1698 par la *Lettre de l'Abbé Allemand*, titre abrégé sous lequel les contemporains désignent ce pamphlet dirigé contre les Bénédictins. Tout le monde accusa les Jésuites; le contenu concordait trop bien avec les jugements qu'ils portaient sur l'édition et ils firent trop bon accueil à cette brochure pour qu'on pût s'y tromper. Ils croyaient que le travail des Bénédictins mettaient en péril le Molinisme; de plus ils n'étaient pas fâchés d'attaquer un ordre qui leur faisait dans le haut enseignement une concurrence redoutable : la preuve en est dans l'histoire curieuse du collège d'Anchin près de Douai, si semblable à l'histoire, plus récente, de l'Université catholique de Dublin. Une guerre de brochures éclata. Notons-en les deux incidents importants, deux victoires pour les Bénédictins : l'impression à Rome même des *Vindiciae* de Mabillon (1699), qui furent fort bien accueillies du pape, et l'intervention du roi qui, la même année, imposa silence aux deux partis. Il ne fut rompu que par un dernier pamphlet, dû à la plume d'un « Abbé savoyard », proche parent de l'« Abbé Allemand ». Pendant ce temps, Mabillon remettait trois fois sur le métier la préface générale, long exposé de principes, et ne pouvait arriver à satisfaire les exigences des évêques de Meaux, de Reims et de Paris.

Là s'arrête l'intéressant travail de M. Kukula. Nous ne lui adresserons que deux reproches. Il contient des longueurs, surtout au commencement; les détails peu nouveaux sur le Jansénisme et sur la préparation de l'édition officielle de la Vulgate sont parfaitement inutiles. Il nous semble de plus qu'il a exagéré l'importance de ces discussions, secondaires après tout, dans l'histoire religieuse du XVIIe siècle. Vouloir trouver dans le saint Augustin des Bénédictins le pendant de l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres et montrer dans cette publication le point de départ de la seconde phase du Jansénisme, c'est évidemment se méprendre. Le roi et les autorités ecclésiastiques ne s'y sont point trompés. Malgré les intrigues et les calomnies, les Bénédictins, toujours suspectés, n'ont jamais été condamnés. C'est ailleurs qu'ont porté les coups. Les religieuses et les solitaires de Port-Royal en ont su quelque chose.

P.-A. L.

---

420. — Julius von PFLUGK-HARTTUNG. **Geschichtsbetrachtungen.** Gotha, Andreas Perthes, 1890. 1 vol. in-8, 47 pages.

Cette brochure contient, avec des développements nouveaux, la leçon d'ouverture *(Antrittsvorlesung)* faite par M. von Pflugk-Harttung en 1886 à l'Université de Bâle. L'auteur y montre brièvement quelles ont été les grandes publications historiques depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; il énumère quelles sont les qualités nécessaires à un vrai historien (esprit historique, faculté de tout s'assimiler, application d'une méthode sûre); il le met en garde contre un certain nombre d'écueils

(idées préconçues empruntées à une philosophie naturaliste ou idéaliste, dangers amenés par une *spécialisation* hâtive, étroitesse du point de vue); enfin il indique quelles règles il faut suivre dans la critique des sources. Il y a dans ces divers chapitres, des remarques ingénieuses et fines; mais le tout est trop condensé. L'écrivain, à force de résumer, devient inexact; il n'a pas fait certainement aux érudits français la place à laquelle ils ont droit. Ce sont là les défauts ordinaires du genre; M. von P-H y a ajouté quelques-uns qui lui sont particuliers. Il a une grande érudition, beaucoup d'idées; mais il manque d'une qualité précieuse pour un historien : la simplicité. Il est parfois trivial; plus souvent, il s'élève de terre par de hardies métaphores et plane dans les nues. Puis, il n'est pas toujours équitable. Il montre dans son ouvrage qu'il a des rancunes à satisfaire. Nous protestons contre l'épithète de charlatan appliquée à Wilhelm Scherer (p. 34); si les critiques formulées contre les historiens qui se cantonnent dans un petit coin, sont en partie fondées, M. von Pflugk-Harttung oublie les services rendus à la science par ces *spécialistes* : là encore, il semble viser tel ou tel professeur. Il ne devrait pourtant rien paraître dans nos livres de nos inimitiés ou de nos amitiés personnelles.

Ch Pfister.

---

421. — **Note sur le Codex Paulinus de l'Imitation de Jésus-Christ**, par F.-R Cruise, M. D. Bruxelles, Alfred Vromant, 1890, grand in-8 de 15 p.

M. le docteur Cruise, auteur d'un remarquable *Essai sur Thomas à Kempis* (Londres, 1887), déclare que, pour traiter la question de l'origine de l'*Imitation*, l'étude approfondie des manuscrits est de la dernière importance; que ces manuscrits peuvent être rangés en deux groupes : 1° ceux qui ne sont pas datés; 2° ceux qui portent une date; que, pour infirmer les droits de Th. à Kempis à la paternité de l'*Imitation*, ses adversaires prétendent qu'il existe des mss. qui lui sont antérieurs; que jusqu'ici l'on n'a pas produit un seul ms. dont la date devance la quarantième année du pieux écrivain, et qui puisse en conséquence lui enlever son rang de priorité

Après avoir présenté ces observations générales, M. C. aborde la question particulière du *Codex Paulinus*, lequel porte les dates 1384 et 1385. Comme Th. à Kempis avait alors quatre ou cinq ans, il est évident que si l'on doit accepter ces dates comme authentiques, sa cause est à jamais perdue. Pour le docte critique, le *Codex Paulinus* a été falsifié ; il en avait eu déjà le soupçon après inspection des deux pages photographiées que Dom Wolfsgruber a insérées à la fin de son *Giovanni Gersen* Ce soupçon se changea en certitude quand il eut lui-même examiné et photographié (août 1889) le ms. en question au monastère de Saint-Paul, en Carinthie. M. C. *montre* combien il a raison de refuser toute autorité au *Codex Paulinus* par des reproductions de

quatre feuillets (folio 58 recto, folio 86 verso, folio 211 verso, folio 257 verso), dont l'exactitude, dit-il (p. 10), « ne peut être révoquée en doute, vu que l'artiste à qui elles sont dues est le soleil lui-même [1] ». Devant les quatre photogravures, toute discussion est inutile : les souscriptions et les dates, invoquées par les adversaires de Th. à Kempis, ne font nullement partie de l'original, car elles sont d'une écriture toute différente du manuscrit lui-même; elles ont donc été ajoutées après coup; c'est l'œuvre incontestable d'un faussaire et chacun des lecteurs de la note de M. le dr Cruice redira de ce document indigne de toute confiance : « Espérons que nous n'en entendrons plus parler au cours de l'interminable controverse sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.* »

T. de L.

---

422. — **Basler Chroniken herausgegeben** von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Vierter Band, bearbeitet von August Bernoulli. Leipzig, Hirzel, 1890, viii, 522 p. in-8. Prix : 12 mark.

Le quatrième volume de cette intéressante série des *Chroniques bâloises* [2] paraît bien plus tôt que l'on n'aurait osé l'espérer, grâce au zèle déployé par M. Aug. Bernoulli dans sa tâche d'éditeur et aux travaux préliminaires des précédents éditeurs. Il renferme, tout d'abord, une série d'Annales, quasiment officielles, consignées dans les registres du Conseil de Bâle, et qu'embrassent les années 1356 à 1548. M. B. n'y a pas seulement joint des annotations copieuses, mais les a fait suivre d'une série d'appendices traitant de l'importance des *Rathsbücher* bâlois, des secrétaires de la ville, et de divers points spéciaux de l'histoire locale. La Chronique de Jean Brüglinger n'embrasse que trois années (1444-1446), celle du curé Erhard d'Apenwiler s'étend de 1439 à 1471, et est également accompagnée de plusieurs *excursus* assez volumineux (additions bâloises à la Chronique Universelle saxonne, Annales de Pairis, etc.). A la fin du volume se trouvent quelques fragments de continuateurs de la Chronique strasbourgeoise de Koenigshoven, et un calendrier bâlois qui servira pour l'orientation des lecteurs de ces chroniques. Une table des matières détaillée, ainsi qu'un petit glossaire terminent ce volume qui fait honneur à la Société historique de Bâle et dont le contenu intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Suisse et du sud-ouest de l'Allemagne au xve siècle. Ajoutons que M. Bernoulli nous promet le cinquième volume pour bientôt.

R.

---

1. M. C. aurait pu citer ici le vers de l'abbé Delille, en sa traduction de l'*Énéide* :

Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture ?

2. Voy. *Revue critique*, 18 avril 1874, 12 septembre 1880, 17 septembre 1888.

423. — **Originalabdruck von Formschneider**-Arbeiten des XVI und XVII. Jahrhunderts, aus Strassburger Druckereien, mit erlæuterndem Text herausgegeben von Paul Heitz. Strassb., J.-H. Ed. Heitz, 1890. In-16, 73 planches.

L'imprimerie Heitz, une des plus anciennes et des plus importantes de Strasbourg, possédait un grand nombre de bois gravés qui avaient servi à l'illustration d'ouvrages du xvie siècle et du commencement du xviie. En 1840 une partie en fut vendue à un libraire de Paris; cependant, ce qui reste forme une collection de vieux ornements xylographiques, comme il serait difficile d'en trouver une autre. Les bois sont tous antérieurs à la fondation de la maison Heitz; ils proviennent de différentes officines; on voudrait savoir comment et par qui ils ont été recueillis d'abord, mais il ne s'est conservé à cet égard aucune tradition.

On sait que le goût pour les livres illustrés n'est pas un des traits les moins caractéristiques des mœurs de la Renaissance. Dès qu'on publia des ouvrages pour les laïques, ceux-ci voulurent avoir aussi des images; les éditeurs s'empressèrent de leur en offrir. D'abord elles sont naïves et rudes jusqu'à la barbarie, elles trahissent des ouvriers maladroits, qui ne connaissent pas même les règles de dessin les plus élémentaires; peu à peu elles deviennent plus soignées, plus correctes, plus élégantes; des artistes véritables prêtent aux imprimeurs le concours de leur talent; sans faire toujours des chefs-d'œuvre, ils ornent certains livres de planches fort distinguées. On admire surtout, à cause de la richesse ou de l'originalité de leurs ornements, les cadres qui entourent les titres; ces cadres sont souvent bien supérieurs aux sujets historiques ou religieux disséminés dans les volumes eux-mêmes. Comme ceux-ci ne sont pas à la portée de tout le monde, M. Paul Heitz a rendu aux amateurs, par sa publication, un service dont en ne saurait lui savoir assez de gré. Rien dans son ouvrage n'est une copie, tout est reproduit par les bois originaux. Ces nouvelles épreuves, appliquées par des procédés perfectionnés sur du papier moins rugueux que l'ancien, sont plus nettes et permettent, par conséquent, de mieux apprécier la finesse des gravures. Pour la plupart de celles-ci, M. H. a pu déterminer les ouvrages où elles avaient paru pour la première fois. Aucune, il est vrai, sauf peut-être la soixante-huitième, ne remonte jusqu'au commencement du xvie siècle; les plus anciennes sont du milieu de ce siècle. Dans le nombre il y a des morceaux d'artistes, tels que Tobie Stimmer, Josse Amman, Jean Bokspergen, etc., qui marquent un progrès très notable sur les dessinateurs et les graveurs antérieurs.

Le recueil s'ouvre par quelques bois d'une Danse des morts de Holbein, qui devait paraître à Strasbourg en 1546; un peu plus loin on rencontre la bordure supérieure d'un almanach de 1585, composition très-intéressante; on sera frappé aussi de la beauté de deux encadrements, dessinés aux titres d'un Ancien et d'un Nouveau Testament; la plupart des autres sujets, de dimensions diverses, appartiennent soit à l'histoire biblique

soit à celle de Rome; on remarquera enfin quelques curieux échantillons de modèles de calligraphie. Ce beau volume de M. Paul Heitz complète ainsi d'une manière très heureuse ceux de Butsch, *Die Bücher-Ornamentik der Renaissance* Leipzig 1878, et de Muther, *Die deutsche Bücher-Illustration der Gothik und Früh-Renaissance*, Munich 1884.

S.

---

424. — Ch. QUESNEL. **Le cardinal Frédéric Borromée.** Ouvrage posthume, publié par les soins de M. Alexandre Piedagnel. Un vol. in-8 de VIII-192 pp. Lille, Société de S. Augustin, 1890.

Écrit « pour rendre respectueusement hommage à l'une des gloires religieuses de l'Italie, » ce livre n'est guère du domaine de la critique historique. Il se compose d'une suite de tableaux tracés d'une plume facile, sur l'éducation de F. Borromée, le Milanais espagnol, l'Ambrosienne, la canonisation de saint Charles, la famine, la peste, qui sont trop dépourvus de références pour être vraiment utiles. Les noms italiens sont souvent cités inexactement et les faits sont rapportés sans grande critique. L'éditeur prédit au livre de son ami un grand succès auprès des « érudits de bon aloi » : je puis lui assurer, tout au moins, qu'il s'y trouve des histoires de brigands... convertis qui charmeront les âmes pieuses.

L.-G. P.

---

425. — **La Vaticane de Paul III à Paul V,** d'après des documents nouveaux par Pierre BATIFFOL. Paris, Leroux, 1890, in-16 de VIII-154 p. Prix : 3 fr. (Petite bibliothèque d'art et d'archéologie).

I

L'histoire de la Bibliothèque du Vatican se fait par morceaux. L'œuvre d'ensemble, magistralement esquissée par M. de Rossi, est trop considérable pour être terminée par un seul travailleur; il faut que plusieurs générations s'y succèdent; on s'y met, du reste, activement et, dans ces recherches aujourd'hui internationales, il n'est que juste de reconnaître, avec M. de Rossi lui-même, la part active prise par les érudits français. Au livre de MM. Müntz et P. Fabre sur *La Bibliothèque du Vatican au* XVe *siècle*, à celui de M. Müntz sur *La B. du V. au* XVIe *siècle* [1], à un autre encore que je trouve ici rappelé avec bienveillance, M. l'abbé Batiffol vient ajouter une précieuse monographie. L'ouvrage est court, agréable à lire, facile à consulter, une bonne table tenant en partie lieu de l'index absent. Il fait suite au travail de M. Müntz paru dans le même format et qui s'arrêtait à Paul III, mort en 1549; c'est à Paul III que commence M. B. et il conduit le sujet jusqu'au pontificat de Paul V, embrassant ainsi une période de l'histoire des

1. Cf. *R. C.* 1887, I, p. 88; II, p. 404 sqq.

collections vaticanes marquée par d'importants accroissements. Toutefois, c'est presque uniquement de manuscrits grecs qu'il est question dans le récit et le livre serait plus exactement intitulé : *Le fonds grec de la Vaticane de Paul III à Paul V.*

L'enrichissement du fonds grec fut l'œuvre de trois cardinaux bibliothécaires, tous trois appliqués à l'étude de l'antiquité ecclésiastique : Marcello Cervini, Sirleto, Antonio Carafa. Le second surtout, à qui M. B. a consacré dans son premier chapitre une véritable biographie, a été un des prélats les plus instruits et les plus zélés de la génération qui a pris part au Concile de Trente. Sa grande correspondance inédite, dont il a été parlé ici-même à propos d'un livre de M. Dejob [1], reste un monument de son activité féconde et une source de premier ordre pour l'histoire littéraire et religieuse du xvie siècle. M. B. aurait pu en utiliser moins brièvement les parties qui touchaient à son sujet. Le chapitre relatif au cardinal A. Carafa, successeur de Sirleto, est le plus nouveau ; il intéresse non seulement l'histoire de la Vaticane à laquelle le cardinal légua ses livres, mais celle de la philologie biblique, car on retrouve en grande partie dans la collection Carafa les matériaux de l'édition sixtine des Septante. M. B. effleure toutes ces questions avec la précision rapide d'un homme qui les connaît bien [2]. La notice sur les manuscrits de Grotta-Ferrata, entrés à la Vaticane sous Paul V, a déjà paru dans la *Revue des questions historiques ;* la rédaction en a été sensiblement modifiée [3]. On reprocherait volontiers à l'auteur le fil trop ténu qui coud ses chapitres ; il nous répond que ce sont de « simples notes » pour servir à d'autres ; reconnaissons alors que ces « notes » sont remarquablement ordonnées et rédigées [4]. M. l'abbé B. fait, en effet, beaucoup de place à la narration anecdotique ; il anime son livre de détails de mœurs, d'extraits de correspondances, et on prendra quelque idée de son style et de son sentiment par la phrase finale de la préface : « Si humbles, si arides trop souvent soient ces pages, je les ai écrites avec fierté, en sentant comme tout y était à l'honneur scientifique de cette noble *domus vaticana*, qui est pour nous

1. Cf. *R. C.* 1884, p. 460, et *Lettere inedite del card. de Granvelle,* Rome, 1884.

2. Parmi les documents inédits, signalons une lettre de Bellarmin à Sirleto sur les difficultés qu'il rencontre dans ses études sur l'Ecriture (p. 29), une lettre curieuse du cardinal Carafa sur la Saint-Barthélemy (p. 67), des fragments de lettres de Van Linden et de Plantin à Sirleto (p. 140 sqq.), la liste des mss. grecs acquis par Cervini pour la Vaticane (p. 114 sqq. ; les plus nombreux ont été vendus à Venise, en 1551, par Antoine Eparque), et le catalogue des mss. grecs du card. A. Carafa (p. 131 sqq.).

3. Dans cette étude, comme dans celle qu'il a publiée sur les mss. du Collège grec, M. Batiffol fait bien augurer du travail beaucoup plus étendu qu'il imprime en ce moment, me dit-on, sur Rossano et le fonds de mss. de ce couvent, entré également à la Vaticane.

4. On ne s'explique pas le point d'interrogation après *havuti* (pp. 22, 115). P. 81, la date « entre 1514 et 1569 » n'offre pas de sens. André d'Asola n'était pas le « gendre » d'Alde Manuce, mais son beau-père.

tous, hommes d'église, la maison du père de famille, et avec une émotion plus intime encore, au contact de ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi[e] siècle. » Sera-t-il permis à un simple laïque d'ajouter que plusieurs années de familiarité avec le xvi[e] siècle romain l'ont conduit à la même estime?

P. DE NOLHAC.

II

Cet aimable petit livre, que l'auteur appelle avec une injuste discrétion « une modeste contribution à l'histoire de la Vaticane », est un chapitre important et durable de l'histoire des études grecques au xvi[e] siècle. On trouve en effet ici, à propos des collections de manuscrits grecs formées par Cervini (Marcel II), Sirleto, Antoine Carafa ou à l'abbaye de Grotta Ferrata et successivement entrées à la Vaticane [1], une biographie vivante et curieuse de Cervini et de Sirleto, un tableau pittoresque des relations de Sirleto avec les érudits de son temps, l'histoire de la formation de la collection de Sirleto, des renseignements neufs et précis sur les copistes de grec au xvi[e] siècle à Rome, l'histoire de l'édition Sixtine des Septante, enfin un abrégé d'histoire de Grotta-Ferrata. Ce rapide aperçu montre combien ce livre servira, non seulement aux bibliographes hellénistes (pour lequel il est complété heureusement par les listes de manuscrits grecs de Cervini et de Carafa), mais aussi aux historiens de l'humanisme en général et de la Renaissance et à tous ceux qu'intéressent « ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi[e] siècle ». Peut-être plaira-t-il encore d'un charme plus intime à tous les hôtes de « cette noble domus vaticana qui est pour nous tous, hommes d'église *ou de travail*, la maison du père de famille. » M. Batiffol me pardonnera d'ajouter trois mots à sa phrase; n'est-ce-pas surtout de la Vaticane que l'on peut dire : *multæ sunt mansiones in domo patris mei?*

L. G. PÉLISSIER.

---

426. — Henri DALIMIER. **A propos des Précieuses Ridicules.** Jacqueline, Saint-Lô, 1890, 22 pages in-12.

C'est toujours une question importante et difficile que celle des sources de Molière : M. Dalimier vient de la résoudre en ce qui concerne les *Précieuses Ridicules*, D'après lui, Molière s'est inspiré bien moins des *Précieuses* de l'abbé de Pure ou du *Maître-Valet* de Scarron, que de l'*Héritier ridicule* du même Scarron. Il y a entre les deux œuvres une analogie générale dans l'intrigue, et des ressemblances textuelles souvent fort curieuses. Molière paraît même avoir systématiquement évité

1. Pourquoi M. B. ne mentionne-t-il pas la collection de Panvinio entrée à la Vaticane vers la même époque et qui contient quelques manuscrits grecs, dont un surtout pourrait avoir une importance bibliographique : *Index græcorun voluminum R. card. Grimani?*

de jouer ensemble les *Précieuses* et l'*Héritier*. Sa supériorité reste d'ailleurs indiscutable, et M. Dalimier est le premier à la reconnaître.

R. P.

---

427. — **Mémoires de Jean Maillefer**, marchand bourgeois de Reims (1611-1684), continués par son fils jusqu'en 1716, publiés sur le manuscrit original de la Bibliothèque de Reims, avec une introduction, des notes et la généalogie de la famille, par Henri Jadart. Paris, A. Picard; Reims, F. Michaud, 1890, grand in-8 de xxxi-375.

Tout est excellent dans la publication de M. Jadart, l'*introduction*, le *texte*, les *notes*, la *généalogie de la famille Maillefer*. Cet éloge n'étonnera aucun de ceux qui connaisssent déjà le mérite des travaux du biographe de Dom Mabillon et de Dom Ruinart. Je résumerai en peu de mots l'*introduction* et les *Mémoires*, souhaitant que mon analyse donne quelques lecteurs de plus à un ouvrage qui mérite d'avoir des centaines de lecteurs.

M. J. rappelle tout d'abord que l'Académie de Reims a inauguré en 1855, sous l'inspiration de MM. E. Henry et Ch. Loriquet, la mise au jour d'une suite de documents nouveaux tirés du cabinet des mss. de la bibliothèque de Reims, parmi lesquels les plus remarqués furent le *Journalier de Jean Pussot*, maître charpentier en la Couture, naïf et véridique annaliste du temps de la Ligue, et les *Mémoires de Oudard Coquault*, observateur sagace et conteur caustique des événements de la Fronde, ajoutant qu'il devient urgent de poursuivre une série que tant de précieux matériaux peuvent enrichir encore [1]. Il nous présente ensuite en ces termes Maillefer père et fils et leur œuvre (p. II-III) : « Jean Maillefer, que l'on peut appeler l'historien du foyer et de la vie de famille à Reims au XVII[e] siècle, était issu de l'une des plus honorables maisons bourgeoises de la cité, où elle a compté des descendants jusqu'à nos jours. L'auteur de ces mémoires est un négociant lettré, homme avisé en affaires, qui fut surtout un honnête père de famille. C'est à ce titre qu'il nous a laissé un document inestimable pour l'étude des anciennes mœurs et des traditions domestiques, sorte de livre de raison où il a consigné en toute simplicité et franchise le récit de sa vie. Il y a mêlé quelques œuvres morales, fruits de ses réflexions ou de ses nombreuses lectures, et son fils, marchand comme lui, y a joint quelques renseignements analogues sur tous les siens. »

M. J., entrant ensuite dans les détails, indique ce que contient le

---

1. M. J. cite pour l'avenir les Mémoires de Jean Rogier, comprenant la suite historique des annales de Reims, ceux de René Bourgeois, offrant la chronique de la vie municipale sous Louis XIV, ceux de Dom Châtelain, présentant le tableau de la vie des abbayes rémoises au XVIII[e] siècle. Il y aurait encore à publier dans un autre genre les cartulaires de Saint-Nicaise et de Saint-Thierry, la correspondance de Mondoquet, résident en Hollande, etc. On voit que les vaillants travailleurs qui composent l'Académie de Reims ont, pour me servir d'une expression que ne désavoueraient pas les Maillefer, du *pain sur la planche*.

volumineux recueil autographe des Maillefer, incidents quotidiens de l'existence, affaires commerciales, maladies, voyages, toutes choses relatées au jour le jour. Il n'a cru devoir reproduire l'intégralité du texte, à raison des longueurs, des répétitions, des considérations inutiles pour l'histoire qui s'y rencontrent fréquemment [1]. Mais la partie essentielle, formant environ les deux tiers du registre petit in-f°, a été donnée par le soigneux éditeur sous sa forme originale, avec son orthographe incorrecte et ses singularités de tournures qui ont été toutes respectées.

La vie de Jean Maillefer racontée par lui-même nous transporte de Reims à Paris, de Paris à Lyon, de Lyon à Paris, de Paris à Reims, de Reims à Cambrai, Valencienciennes, Mons, Bruxelles, Anvers, etc., puis de Flandre en Italie, par Lyon, Avignon, Marseille. Les villes d'Italie visitées par le fils du marchand de soie sont Florence, Rome, où il baisa les pieds du pape Urbain VIII, Lorette, Ancône, Ferrare, Bologne, Venise [2], Padoue, Parme, Plaisance, Vérone, Pavie, Milan, etc. Le narrateur a une page d'une naïveté charmante sur son mariage dont il parle avec le plus vif enthousiasme (p. 37) [3]. Il fut nommé capitaine de ville en 1650 et il donne, à cette occasion, diverses indications sur « ce temps de guerre civile bien fâcheux. » Le récit de son second mariage (p. 47-50) est bien curieux. Signalons encore (p. 52) une sédition à Reims, l'entrée de Louis XIV en cette ville (p. 55), le compliment à Anne d'Autriche du narrateur qui avait l'honneur de loger la reine en son logis (p. 56), le baptême de Philippe, fils dudit narrateur, dont Anne fut marraine et dont le duc d'Orléans fut parrain (p. 58), la collation donnée à la Cour par l'heureux père (p. 59), diverses particularités sur Mlle de Montpensier (p. 59), le maréchal et la maréchale de l'Hospital (p. 60), la liste de toutes les localités françaises et étrangères (au nombre de 153) vues par Jean Maillefer (p. 71-73). La seconde partie des *Mémoires* contient les *œuvres morales*, c'est-à-dire des mélanges sur le *temps*, le *commerce et la marchandise*, *la préséance entre marchands*, le *mariage*, les *voyages*, les *amis*, les *emplois*, les *repas*, les *artisans*, les *fainéants* et *vagabonds*, *portrait de feue ma mère* (Madeleine Roland), *commandement à mes enfauts, discours au cardinal Antoine Barberin, conduite pour ma vie*. Ces morceaux divers sont suivis du *Journalier* de Maillefer père, de 1669 à 1681, et du *Journalier* de Maillefer fils, de 1679 à 1716, avec récit de la mort de son père, discours prononcé en la justice consulaire de Reims et discours funèbre sur la mort de sa femme, Marie de la Salle.

1. Jean Maillefer, prévoyant que tout ne serait pas très attrayant dans son manuscrit, nous donne (p. 45) cet avertissement charitable « Mon cher lecteur, sy il vous ennuit, vous este libre, n'alès pas plus avant, la matière n'est pas riche, et moy qui l'escris, je n'è peut estre pas l'industrie de la relever. »

2. M. J. se plaint (p. 18) de ne pouvoir identifier le nom de *Morgue* avec une désignation géographique actuelle. *Morgue* n'est autre que *Monaco*.

3. Une toute petite citation donnera une idée de cet enthousiasme : « Ha! Quand je m'en souviens, l'eau en vient encore à la bouche! »

Le volume contient (en ses premières pages) : 1° une notice sur la maison construite et habitée par Jean Maillefer en 1651 (rue de l'Université, n° 40), avec deux vues et une reproduction de la plaque de cheminée de la cuisine, aux armes du constructeur de la maison ; 2° un tableau généalogique de la famille Maillefer (branche de l'auteur des Mémoires), et, en ses dernières pages : 1° l'armorial de cette famille (avec phototypie d'un bois gravé du Musée de Reims) ; 2° la généalogie et les alliances de la famille Maillefer (travail complet avec nombreux écussons) ; 3° preuves et documents divers sur ladite famille (de l'année 1394 jusqu'au XIXe siècle) ; 4° une copieuse table alphabétiqus des noms de lieux, de personnes et de choses, une table de concordance du manuscrit original avec la présente édition, enfin une table générale des matières.

T. de L.

---

428. — **Gotthold Ephraim Lessings sæmtliche Schriften,** hrsg. von K. Lachmann. Dritte Auflage. bes. durch Franz Muncker. 4e volume. Stuttgart, Goschen, 1889. In-8, XVI et 475 p. 4 mark 50.

M. Muncker poursuit avec le même soin et la même conscience son édition des œuvres complètes de Lessing. Le quatrième volume renferme les premiers travaux en prose, les articles parus dans le *Naturforscher*, la *Berlinische Zeitung*, les *Critische Nachrichten aus dem Reiche der Gelehrsamkeit* et le *Das Neueste aus dem Reiche des Witzes*. Il contient quelques articles qui ne se trouvent pas dans les éditions antérieures et dans lesquels M. M. a cru reconnaître l'empreinte de Lessing, le *lessingisches Gepräge*. En revanche, M. M. rejette des articles que Redlich, Wagner, Maltzahn, Boxberger regardaient comme *lessingisch*, et il en donne des raisons souvent convaincantes. Néanmoins, il a bien fait de reproduire ces articles en appendice : on n'aura pas besoin de les chercher dans l'édition Boxberger-Kürschner. Ce fut pendant les années auxquelles est consacré ce volume que Lessing composa sa traduction des *Captifs* de Plaute et de l'*Histoire romaine* de Rollin ; M. Muncker a comparé soigneusement le texte de Rollin à la traduction de Lessing, et trouvé que ce dernier n'avait ajouté à l'original que deux remarques insignifiantes ; il les reproduit p. 45 et 46. Quant aux *Captifs*, M. M. en donne le texte et la préface tels qu'ils ont paru en 1750 dans les *Beiträge zur Historie und Aufnahme der Theaters* ; mais il a retrouvé, au dernier moment, une édition particulière des *Captifs* dont l'avant-propos diffère passablement de la préface ; il reproduit donc une partie de cet avant-propos (p. XII).

A. C.

---

429. — La comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — **La comtesse d'Egmont, fille du maréchal Richelieu** (1740-1773). Un vol. in-12 de 305 pages. Paris, librairie académique. 3 fr. 50.

Voici un livre d'une érudition sobre et sûre, d'une marche alerte, d'un style un peu flottant mais facile et naturel ; un livre vraiment français et féminin. Je le recommande vivement à tous ceux qui s'intéressent à la société du dernier siècle. Il offrira aux curieux beaucoup d'enseignements, et à tout lecteur un véritable charme.

La comtesse d'Egmont est un personnage du plus haut attrait. Belle, spirituelle, sérieuse tout ensemble et romanesque, grande dame par les sentiments comme par la naissance, elle nous donne le spectacle d'une âme fière, un peu désorientée dans un monde plus que frivole, où elle figure avec éclat, effleurée quelquefois par d'éphémères calomnies, jamais par la corruption. De toutes les influences pernicieuses la plus redoutable était sans doute pour elle celle de son père, le duc de Richelieu. Dignement secondée par un mari fort honnête homme (que pourtant elle n'aimait pas, l'ayant épousé par unique déférence), soutenue surtout par la pureté morale qu'elle tenait de sa mère, et qu'une forte éducation avait développée, elle sut témoigner à ce triste père tout le respect commandé par les bienséances, mais sans jamais s'associer à aucune de ses bassesses. Il y avait chez elle une inflexible fermeté quand l'honneur parlait, et nulle pression ne put lui faire courber le front devant la Dubarry. « Peu de gens, écrivait-elle, veulent faire les sacrifices qu'une telle conduite exige. Quant à mon mari, j'ai le bonheur de lui voir observer la même réserve. Nous sommes parfaitement d'accord..... Vous savez la position de ce qui m'entoure (son père et son cousin d'Aiguillon)..... Jugez ensuite si notre délicatesse est un vain mot, et s'il est, en France, quelqu'un qui ait le droit de parler avec autant de fierté. » Personne, en effet, dans la circonstance dont il s'agit ne bravait la disgrâce du maître avec un sentiment plus désintéressé. L'acte n'était peut-être pas héroïque, les motifs assurément l'étaient.

Mme d'Egmont mérite une petite, mais très honorable place dans l'histoire littéraire de son temps. Elle avait connu Rulhière comme officier attaché au maréchal de Richelieu, quand elle était venue à Bordeaux aider son père à inaugurer brillamment ses fonctions de gouverneur. Rulhière resta sous le charme, et quand il refusa de livrer à prix d'argent le manuscrit où, témoin oculaire, il racontait l'avènement de Catherine II, c'est de concert avec Mme d'Egmont qu'il accomplit cet acte de haute probité littéraire. L'affaire, on le sait, prit un caractère semi-diplomatique ; M. de Choiseul fut obligé d'intervenir, et c'est à la requête de Mme d'Egmont qu'il couvrit Rulhière et son ouvrage d'une protection déguisée, mais effective. Ce point d'histoire littéraire est ici repris en détail, éclairci et précisé. Mme d'Armaillé nous renseigne encore avec la même précision sur les relations entre Mme d'Egmont et Jean-Jacques. L'enthousiasme de Mme d'Egmont pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*

coulait, on peut le dire, de source; qu'on en juge : « J'éprouve, dit-elle, un grand plaisir à me retrouver dans mes bois... Ce temps de calme me met à portée de faire des réflexions que le tumulte de Paris rend impossibles. Je crois devoir le peu que je vaux à l'éducation que j'ai eue à la campagne, et à y avoir passé plusieurs mois, chaque année, depuis mon mariage... » Cet enthousiasme ne lui laissa, comme à tant d'autres, apercevoir de Rousseau que les beaux côtés. Elle fut, si l'on veut, une de ses dévotes, mais surtout une de ses bienfaitrices, sans ostentation, sans fracas ni phrases, avec le goût délicat qu'elle portait en toutes choses.

Il y a enfin dans sa vie une page politique. Ses réflexions, son amour ardent du bien public, la poussaient de ce côté; elle avait sur cet objet des idées et un idéal; elle avait lu et médité, on peut en être sûr, l'*Esprit des Lois* et le *Contrat social* : « Une monarchie limitée par des lois me paraît, dit-elle, le plus heureux des gouvernemens. » L'amitié romanesque qu'elle eut pour le prince de Suède, depuis Gustave III, la conduisit à jouer une sorte de rôle historique. Cette partie du livre est celle où M[me] d'A. nous apporte le plus d'informations nouvelles, et en vue de laquelle le livre est écrit. Gustave III, pendant son séjour à la cour de France, vit M[me] d'Egmont, et occupa dans son cœur une place restée libre. Elle avait trente-un ans, et lui vingt-trois. Cet amour, en quelque mesure réciproque, a été de la part de la comtesse un attachement presque maternel à certains égards, chevaleresque à certains autres, aussi pur en tout cas que passionné. Elle s'est proposé de guider le jeune prince dans le dédale de la politique française; laissant aux hommes d'État suédois l'art des trafics diplomatiques, elle s'adressait à ses généreux instincts, le mettait en garde contre les compromis avilissants, et cultivait en lui le héros. Une correspondance devint la suite de ces entretiens. M[me] d'A. en extrait pour nous les passages les plus significatifs, et nous offre un document fort digne d'attention au point de vue de l'histoire, plus encore peut-être au point de vue psychologique et romanesque. L'alliance, dans le cœur de cette jeune femme, entre l'amour le plus chaste et la passion politique la plus élevée, nous transporte en pleine atmosphère cornélienne. Au lendemain du coup d'état que le peuple de Suède a salué comme son affranchissement, elle écrit au jeune souverain : « Que je vous remercie de m'avoir fait connaître le sentiment que j'éprouve! Il me met au dessus de moi-même! Il a doublé mon être! Il en a élevé toutes les facultés!.. Ah! aimez-moi! Aimez-moi toujours!... Je ne demande que le droit de croire que vous me comptez pour quelque chose dans tous ce que vous ferez de grand... » C'est ainsi que parle la Julie de Rousseau, j'entends avec cette emphase, mais c'est ainsi que pensent, chez Corneille, les Laodice et les Rodogune: l'inspiration vient de haut.

Cette analyse fort incomplète, où j'insère à dessein quelques-uns des fragments mis au jour par M[me] d'Armaillé, suffira, je l'espère, à expliquer le rare agrément de l'ouvrage. C'est la biographie d'une femme

qui eut le cœur d'une héroïne ; un roman vrai, touchant et triste. Mme d'Egmont a dédaigné les joies faciles que sa condition mettait à sa portée ; en a cherché d'autres, plus exquises et plus nobles, dont elle s'enivra pendant un moment ; elle allait en éprouver l'inconstance quand elle mourut, à trente-trois ans ; elle méritait de mourir si jeune.

En tête du volume est la reproduction de la miniature commandée par Mme d'Egmont à l'intention de Gustave III. Ce portrait, comme on le verra, est l'une des pages mêmes du livre, et non la moins captivante. La reproduction laisse deviner une œuvre délicieuse ; c'est tout ce qu'on peût dire. Après avoir rendu plein et entier témoignage au goût de l'auteur, nous sera-t-il permis de regretter que l'exécution matérielle ne soit pas un peu plus coquette ? C'eût été « le superflu chose très nécessaire : » il faut mettre les œuvres dans leur cadre.

L. Brunel.

---

430. — Alfred Stern. **Das Leben Mirabeaus.** Berlin (Cronbach), 1889, 2 vol. in-8.

Les grands hommes sont exposés à de fréquentes variations dans les jugements que l'on porte sur eux et ils traversent une série de phases d'admiration et de mépris qui réagissent sans fin les unes sur les autres. Tel est le cas de Mirabeau : décrié à ses débuts, populaire à sa mort, honni à la chute de la monarchie, regagnant l'estime au milieu de ce siècle, il semble qu'en l'étudiant de plus en plus près il soit menacé d'une condamnation prochaine, qui ne sera pas non plus définitive. Dans l'enthousiasme de la vingtième année, on peut exalter le mérite de ses idées politiques ; mais dix ans de plus suffisent à refroidir cette admiration.

Si, en France, on a changé d'avis sur le compte de Mirabeau, en Allemagne on lui a été presque toujours favorable, sans doute en considération de son respect pour la mémoire du grand Frédéric. Au-delà du Rhin, plusieurs auteurs se sont occupés de lui. Cependant on ne s'y trouvait pas au courant des derniers travaux qui permettent de le pénétrer plus à fond. Un savant professeur zuricois, M. Alfred Stern, s'est donné à tâche de le faire connaître et il y a fort bien travaillé. Au courant de toute la bibliographie du sujet, il a beaucoup mérité de ceux qui parlent sa langue. Son œuvre est si exactement faite qu'à peine y pourrait-on relever une seule erreur matérielle ; elle est si clairement écrite que les Français eux-mêmes tiendront à se familiariser dans la connaissance de l'allemand en étudiant, dans son livre, un sujet qui leur est sympathique.

Est-ce à dire que le livre de M. S. apporte des renseignements nouveaux ? Initiés aux révélations que MM. de Loménie, père et fils, ont tirées avec une bien sage lenteur des archives de M. de Montigny, les lecteurs français, en dépit de l'indication de quelques manuscrits nou-

veaux, ne trouveront rien d'inédit dans l'œuvre du biographe zuricois. Ce dernier ne s'est pourtant pas ménagé la peine ; il a frappé à toutes les portes. Lui reprochera-t-on de n'avoir pas possédé le « Sésame ouvre-toi » de ses rivaux français? Ne l'oublions pas : c'est un ouvrage de vulgarisation qu'il s'est proposé d'écrire à l'usage des lecteurs allemands.

Tel qu'il est, l'exposé des faits est excellent. Mais il cause quelque déception en ce qu'il ne laisse pas une impression satisfaisante de Mirabeau. L'auteur ne s'en doute pas, et la cause de ce défaut c'est précisément qu'il s'abstient d'expliquer le caractère de son héros. Les critiques allemands le disent eux-mêmes. M. S. a fait une biographie impeccable, mais il y manque un jugement définitif, la critique de l'homme même. Sans doute, le simple récit des faits suffit d'ordinaire à juger les gens ; celui des démêlés du père et du fils, par exemple, depuis les rectifications de feu M. de Loménie, ne peut qu'être favorable au premier. Mais il est d'autres questions plus complexes. Que dire des querelles de bourse de Mirabeau et de Beaumarchais? L'auteur ne semble même pas soupçonner en cette affaire toute la vénalité des basses âmes de ces deux grands hommes. C'est qu'il s'attache moins au côté moral qu'au point de vue politique et littéraire, et, à cet égard, il marque admirablement les progrès de l'éloquence et de la popularité du futur constituant. Cette éloquence éclate dans les procès que Mirabeau soutient à Aix; on se pressait au tribunal pour l'entendre, et, parmi les auditeurs, M. S. nous permettra de lui signaler le jeune Vitrolles. Si nous en croyons ce dernier, le sublime révolutionnaire, dans l'écume de son éloquence, couvrait d'une abondante rosée le futur légitimiste placé près de lui.

Pendant la Révolution, l'auteur ne reste pas moins indifférent aux écarts de conduite de Mirabeau, chez qui l'on relève mainte preuve de lâcheté civique et de cupidité. Il faut avoir une bien grande confiance dans la fidélité des troupes royales pour croire qu'au moment même de la prise de la Bastille leur présence à Versailles menaçait l'Assemblée. Mirabeau ne demanda leur renvoi que parce que cette mesure s'imposait à la Cour. A part quelques cas, que l'on réunit avec peine, il va au-devant des désirs de la foule. Après la prise de la Bastille, lors des journées d'octobre et des émeutes de province, la violence de son langage révolterait tout autre historien. Ce n'est pas tant aux réactionnaires qu'il en veut, qu'aux honnêtes défenseurs de la cause libérale, les Necker, les Saint-Priest, les Lafayette. C'est après eux qu'il aboie, ce sont eux qu'il déchire pendant toute sa vie, et cela non par conviction politique, mais par ambition, parce qu'il veut leur place, au défaut de leur considération.

C'est bien là que le bât le blesse : l'estime de ses contemporains lui échappe. Les honnêtes gens l'emportent sur lui uniquement parce qu'ils sont honnêtes, ainsi Lafayette et Necker, oui, Necker lui-même, « l'incapable Necker », qui, en dépit de la popularité de l'éloquent tribun,

lui fait fermer l'entrée du ministère. C'est le triomphe du caractère sur l'esprit, triomphe facile, car le caractère est une valeur politique autrement solide que l'esprit. Et quel triomphe! Tout d'abord Mirabeau comptait sur son portefeuille ministériel pour payer ses dettes. Puis, comme il veut à tout prix conseiller la Cour, le voilà réduit au rôle de conseiller secret, d'un conseiller qu'on paie et qu'on n'écoute pas. A quoi bon? On ne l'estime pas. Et le voilà livré à ce double jeu de trahison : à la tribune et au club, il trahit la Cour qui l'emploie, et cela depuis 1785 (M. Stern n'insiste pas sur ce fait), et dans ses notes à la Cour, il trahit l'Assemblée et le peuple qui l'applaudissent et qui, jusqu'à plus ample informé, le croient leur homme.

On l'excuse, disant que le soin de sa popularité l'obligeait en public à battre en brèche la cause qu'il défendait en secret. Beau moyen de réussir, en vérité! Sans compter que les conseils qu'il donne au roi sont impraticables : un espionnage royaliste dans toute la France révolutionnaire, une guerre civile dans laquelle Louis XVI, à la tête d'une armée, venue on ne sait d'où, attaquera Paris et le peuple et l'Assemblée, et ainsi de suite.

Voilà ce qu'il faut blâmer ou expliquer, puisqu'il restera toujours à l'actif du grand homme quelque chose qui n'est pas rien : l'éloquence entraînante qui passionne les foules, à la condition, il est vrai, d'entrer dans leurs idées; la sagacité politique qui faisait recueillir à Mirabeau, dans son arsenal oratoire, tout le système d'une monarchie parlementaire que la France acceptait, qu'il n'a pas inventé, mais qu'il a pris dans les livres, dans les travaux de ses amis, dans l'air du temps, si je puis m'exprimer ainsi. Et la preuve que l'idée était populaire, c'est que Mirabeau la soutenait. Malgré tout enfin, on lui réservera une grande part de sympathie à cause de la tendresse de son cœur, en amitié comme en amour. C'est même cette sympathie qui lui manquera le moins; l'admiration baissera à mesure qu'on l'étudiera de plus près, à mesure aussi que s'affaiblira l'écho d'une éloquence qui ne nous parvient plus qu'à travers une rédaction de discours souvent pénibles à lire, plus souvent encore écrits par d'autres que par lui.

Ainsi les facultés oratoires, les conceptions politiques, certaines qualités du cœur sont hors de discussion ; mais le caractère et la conduite demandent à être expliqués et, au besoin, sévèrement blâmés. Le simple exposé des faits ne suffit pas. Il faut embrasser l'action dans son ensemble et fouiller le portrait. Voilà la lacune qu'on peut déplorer dans un ouvrage, d'ailleurs remarquable par l'exactitude du récit, et nous le faisons avec franchise, parce qu'un historien du mérite de M. Stern peut bien plus facilement combler une lacune que corriger une erreur. Et pour cela, il y a une bonne raison : chez lui l'erreur n'existe pour ainsi dire pas.

Francis DECRUE.

431. — Maxime de La Rocheterie. **Histoire de Marie Antoinette.** Paris, Perrin, 1890. In-8, 2 vols. xvi et 596 p., 596 p. 15 francs.

M. de la Rocheterie nous donne là une œuvre considérable, très exacte, pleine de recherches étendues et consciencieuses, et qui dépasse de beaucoup, par l'ampleur et la sûreté de l'information, le livre surfait de M de Goncourt. Il s'efforce d'être impartial; il cherche la vérité historique, et il la trouve très souvent. Pourtant, il a quelquefois trop d'enthousiasme pour son héroïne, et il ne dissimule pas suffisamment ses défauts. Par exemple, il dit que la reine a été seulement « touchée » en trouvant chez Fersen un caractère solide, une délicate réserve, un zèle désintéressé (I. 273), et il ajoute que Mercy ne fait aucune allusion à cette passion royale dans ses lettres d'ordinaire si minutieuses. Mais M. de la R. connaît et il cite la lettre de l'honnête et véridique comte de Creutz à Gustave III; il sait que l'ambassadeur de Suède affirme le *penchant* de la reine pour Fersen : « J'en ai vu, dit Creutz, des indices trop certains. » Quant au silence de Mercy, il ne prouve rien, sinon que le mentor de la souveraine, informé du prochain départ de Fersen pour l'Amérique, jugeait inutile de prévenir Marie-Thérèse de cette passion naissante. D'ailleurs, le sujet était singulièrement délicat à traiter, et Mercy, tel que nous le connaissons, ne l'aurait sûrement abordé qu'à la dernière extrémité et devant une nécessité évidente. — De même, dans l'affaire de Hollande, il fallait avouer simplement les imprudences de la reine qui n'aurait pas dû intervenir (I, p. 469 et suiv.); comme l'a dit Gachard (*Histoire de la Belgique au commencement du* xviii*e siècle*, p. 576), Marie-Antoinette ne négligea rien pour entretenir Louis XVI dans des dispositions favorables à l'empereur; n'écrit-elle pas à Joseph II que le roi trouve ses demandes justes, ses motifs très raisonnables, mais que, lorsqu'il a vu Vergennes, son ton n'est plus le même : « Il évite de me parler d'affaires, et quand je le mets dans le cas de me répondre, il se trouve souvent quelque nouvelle entrave qui affaiblit ce qu'il m'a dit de bon » — Il nous semble aussi que c'est dépasser la mesure que de parler du *patriotisme* de Marie-Antoinette dans l'affaire de Bavière (I, p. 381). — Enfin, le récit du 6 octobre est légèrement inexact (II, p. 77) parce que l'auteur a pris trop au sérieux une image emphatique de Mounier, et qu'il passe sous silence la mort (accidentelle ou non) d'un homme du peuple au seuil de la cour de marbre. — Mais, nous le répétons, l'ouvrage a une haute valeur : il est bien divisé, écrit avec agrément et sans lourdeur, rempli de faits et de détails de toutes sortes que l'auteur a puisés aux bonnes sources; n'est-il pas trop long pour le public auquel il s'adresse?

A. C.

---

432. — **Le Capitaine Sans-Façon** (1813), par M. GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. 1 vol. in-18 jés. A. Colin et Cie, éditeurs, 1890.

M. Gilbert Augustin-Thierry donne une seconde édition de son roman historique *Le capitaine Sans-Façon*. Il ne s'est pas laissé arrêter par les critiques sévères qui goûtent peu ce genre hybride, ni roman, ni histoire. Il s'est plus soucié, il est vrai, que beaucoup de ses devanciers de la peinture exacte de l'époque qu'il étudiait ; il a fait une tentative fort intéressante de psychologie historique. Le récit de cette insurrection du Bas-Maine qui, dans les années sombres du premier Empire, mêla les fidèles de la Petite-Église aux Chouans, serviteurs toujours dévoués de la cause royaliste, est mené avec beaucoup de mouvement, et en même temps avec une science curieuse des choses ignorées. Mais nous craignons que l'effort de l'auteur n'ait pas pour le genre les résultats heureux qu'il espère. Les lecteurs qui recherchent en histoire cette vérité qu'on appelle scientifique, iront droit aux documents cités en appendice; les autres se contenteront du récit. Les critiques seuls liront les deux parties de ce volume, et ce n'est peut-être pas pour eux que M. Gilbert Augustin-Thierry l'avait écrit.

E. B.

---

433. — **Les Normands dans les deux mondes**, par G.-B. de LAGRÈZE. Paris, Firmin-Didot, 1890, xi-358 p. in-18.

Que de fécondité chez l'auteur de ce livre! A un âge où les survivants du premier Empire ne songent qu'à se reposer et ne vivent plus guère que de souvenirs, il continue à étendre le cercle de ses connaissances et à faire part de ses études aux nombreux lecteurs qui goûtent ses essais de vulgarisation. Magistrat, il a écrit sur le droit; né dans les Pyrénées-Orientales, il s'est passionné pour l'histoire et l'archéologie du Béarn, de la Bigorre et de la Navarre, qui font le sujet de la plupart de ces monographies; compatriote du fondateur de la nouvelle dynastie suédoise, il s'était déjà intéressé aux Scandinaves avant d'arriver au présent ouvrage, et il avait traduit les *Légendes et poèmes* du roi Charles XV, conté les aventures de la reine Caroline-Mathilde et de Struensee. Ce n'était pas assez pour son activité; il a aussi voulu dire son mot sur *Pompéi, les Catacombes et l'Alhambra*. Il y a plaisir à le voir papillonner de fleur en fleur, butinant les plus belles et ne se faisant aucun scrupule de laisser de côté celles qui ne peuvent figurer avec avantage dans ses bouquets. On pourrait dire qu'il est doué d'une perpétuelle jeunesse, si c'était une recommandation aux yeux des érudits ; mais ce n'est pas d'eux qu'il a cure. Appliquant à la composition le précepte que Buffon formulait relativement au style, il s'attache surtout à ce qu'il y a de plus général. Son but est de vulgariser, et il le fait avec succès, sachant saisir partout ce qu'il y a de plus caractéristique. Dans aucune littérature, pas même dans celles du Nord, il n'existe de tableau aussi

large de l'œuvre des Normands. Après les avoir étudiés chez eux, il les suit dans leurs expéditions en Russie, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Afrique, en Italie, en Grèce, en Syrie et jusqu'en Amérique. Il ne faut regarder que l'ensemble ; il y aurait trop à dire si l'on voulait éplucher les détails. Ce serait, d'ailleurs, peu équitable ; on ne doit pas demander à l'écrivain autre chose que ce qu'il se propose de donner. On ne voit chez lui aucun apparat pour jeter de la poudre aux yeux, aucun désir de se donner un faux air de savant. C'est aux gens du monde qu'il s'adresse ; il y aura tout profit pour eux, en faisant une lecture agréable, de prendre une idée de ce qu'était le plus récent des peuples qui ont formé la nationalité française.

E. Beauvois.

---

434. — Perrero (Domenico). **Gli ultimi reali di Savoia del ramo primogenito.** Appendice : Replica al marchese Costa de Beauregard. Nuovi appunt e Documenti. Un vol. in-8, 232 pp. Turin, Casanova. 2 frs.

435. — **Il Rimpatrio dei Valdesi** del 1689 e i suoi cooperatori. Saggio storico su Documenti inediti. Un vol. in-12, de 102 pp. Turin, Casanova, 1889. 75 c.

M. de Beauregard, souvent pris à partie par M. Perrero dans l'ouvrage dont nous avons récemment rendu compte ici même, lui a adressé une *Réponse à propos de son livre*, publiée chez Plon, mais vendue seulement hors de France. (Pourquoi ?). Perrero réplique à son tour, et le présent volume est charmant d'entrain et de verve. Il se défend d'avoir *diminué* la figure de Charles-Albert (pp. 27-38) ; il relève les erreurs et les fausses assertions de Costa au sujet du mariage de la princesse Béatrice et du duc de Modène (pp. 100-114), au sujet de Victor Emmanuel Ier (pp. 114-130), de la reine Marie Thérèse ; il l'accuse d'avoir altéré la fameuse dépêche du 8 octobre 1814 (pp. 137-145), d'avoir commis au sujet des deux Marie Thérèse (la reine mère et la duchesse de Lucques) « *un famoso qui pro quo* », de s'être trop fié aux mémoires et aux documents d'archives privées, et, en somme, de n'avoir rien compris à la physionomie historique de Charles-Albert (p. 170). Les pages 177-232 sont consacrées à M. Poggi qui se plaignait d'avoir été pillé par Costa, et Perrero ne le turlupine pas moins que son prétendu plagiaire. C'est une polémique bien amusante, mais il ne faudrait pas qu'elle durât plus longtemps.

— Dans sa plaquette sur la *Glorieuse rentrée* de 1689, M. Perrero démontre au moyen de documents inédits des Archives de Turin que le ministre Arnaud doit partager avec le capt Turrel et Josué Janavel l'honneur d'avoir conçu et dirigé l'expédition, et qu'il a tronqué le manuscrit de Reinaudin, dans son édition de 1710 pour augmenter sa propre importance. M. P. publie en appendice le texte très important des *Instructions* de Janavel aux Vaudois *pour attaquer les Vallées avec les armes* et des notes sur les prisons des ministres vaudois sous le règne de Victor-Amédée II.

L. G. P.

436. — **Stanley**, par Burdo. (Paris, Kolb, s. d., in-12).

Tout le monde n'a pas le loisir de lire et la facilité de se procurer les dix gros volumes dans lesquels Stanley a fait le récit de ses aventures; il est cependant peu de personnes qui ne désirent savoir à quoi s'en tenir sur le compte du plus hardi des explorateurs; l'ouvrage de M. Burdo leur donnera satisfaction; c'est un intéressant résumé, qui décrit d'une plume alerte l'homme et les péripéties de son existence agitée. Tout en rendant justice à l'indomptable énergie du voyageur, M. B. sait voir et montrer les côtés défectueux de ses entreprises: il l'accuse d'avoir, par sa morgue et sa cruauté, aliéné à jamais les indigènes, et détruit le commencement de civilisation que Livingstone y avait apporté. Pour nous, ces reproches sont fondés. Terminons en disant que ce volume est le premier d'une série intitulée *Bibliothèque du Journal des voyages.*

H. D. de G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. Ravaisson-Mollien poursuit avec persévérance et conscience sa publication des manuscrits de Léonard de Vinci. Il vient de donner les ms. G, L et M (Quantin, 420 p. 150 fr.). On trouvera dans cette livraison de remarquables dessins: une tête de cheval (G), des personnages et des représentations allégoriques (L et M). Sous le texte d'une des feuilles du ms. L, est un des premiers croquis de la *Cène*. Les trois mss. offrent d'ailleurs nombre de maximes, d'allégories, de facéties. G offre les parties les plus importantes du traité de la peinture et notamment l'étude du paysage; on y remarque aussi des observations sur les yeux des animaux, les muscles, le cœur de l'homme, l'eau, la réflexion du soleil à la surface de la lune, la mesure de la vitesse des navires, le vol des oiseaux et des insectes. L présente de copieuses notes sur le vol artificiel et naturel, sur la perspective, le pelage du cheval, la fortification et les ponts. M contient aussi des calculs et des remarques mécaniques.

— M. Tamizey de Larroque a publié tout récemment et tiré à part (Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France, XXVI, p. 121-126), une *Lettre de Peiresc à son relieur Corberan*. Ce Corberan, très habile en son métier et nommé par Gassendi « ingeniosus glutinator », reçut en 1630, comme dit M. Tamizey de Larroque, « une des plus belles lettres qui aient jamais été écrites par son maître ». Ce dernier était à la campagne et craignait le pillage de sa maison envahie par les émeutiers; c'est alors qu'il écrivit à Corberan « une sorte de protestation où est exprimée, avec une simple et forte éloquence, l'indignation de l'homme de bien méconnu, du bon citoyen calomnié, du bibliophile menacé dans l'objet de ses plus tendres affections. »

— Nous recevons trois nouvelles brochures de M. André Joubert: 1° un compte-rendu du livre de M. Lair sur Foucquet; 2° un curieux travail sur *les lanternes à Angers sous l'ancien régime*, XVIIe-XVIIIe *siècles* (Angers, impr. Lachèse et Dolbeau, in-8°, 16 p.); 3° un *Rapport* inédit de deux commissaires nationaux, La Chevardière et Minier, à la Commune de Paris (Vannes, impr. Lafolye. In-8°, 8 p.). Ce *rapport*, daté de Saumur, 15 mai 1793, est un important document; M. Joubert l'accompagne de notes instructives.

ALSACE. — Vient de paraître à Mulhouse, le *Bulletin du Musée historique* pour l'année 1889 ; il contient les articles suivants : X. Mossmann, *La sécularisation du prieuré de S. Pierre à Colmar ;* E. Meininger, *Une chronique suisse inédite du* XVI[e] *siècle ;* E. Waldner, *Médecins et pharmaciens d'autrefois à Colmar.*

— Paraît en même temps à Colmar le XV[e] *Rapport* de la Société Schœngauer, par Ed. Fleischhauer ; il y est question de la Madone au buisson de roses qui se trouve à l'église Saint-Martin et qu'on attribue à Schœngauer.

— On nous écrit à propos de l'article que nous avons consacré au *Fischart* de M. Besson (n° 31) : « La *Revue* trouve bien court le chapitre sur la vie de Fischart, et M. Besson dit lui-même que les vieux parchemins ont opiniâtrement gardé leur secret. Encore faut-il les consulter. M. Seyboth, dans son *Alt-Strassburg,* rapporte que Fischart logea vraisemblablement jusqu'en 1585, au n° 39 de la rue des Grandes-Arcades. En 1599, Hans Fischer *von Trier*, épicier, et Élisabeth de Bensheim, achètent le coin de la rue des Dominicains (39, Grandes-Arcades), des créanciers de Jérémie Faber. *Von Trier* a remplacé dans l'acte *von Mainz* qui a été effacé. En 1593 George Kirchhoff, tuteur des enfants de Bernard Jobin et des enfants de Jean Fischart, docteur en droit, vend à Albert Ackermann, épicier, la maison d'angle de la rue des Dominicains, que le docteur Fischart avait promis de lui vendre dès 1589. De 1599 enfin, date un inventaire de la succession du docteur Fischart, dit Mentzer. M. Seyboth ne désespère pas de trouver de plus amples renseignements dans les archives municipales de Strasbourg. »

ALLEMAGNE. — Livres à paraître ou qui paraissent chez Teubner, à Leipzig : Kalb, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt ; — Philodemi volumina rhetorica,* p. p. Siegfried Sudhaus ; — *Synonyma Ciceronis,* rec. et illustr. J. W. Beck ; — *Gesammelte Aufsætze u. Vortræge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterricht,* par Rud. Hildebrand ; — *Lexicon Petronianum,* par J. Segebade ; *Die griechischen Volksbeschlüsse, epigraphische Untersuchungen,* par H. Swoboda ; — *Korkyræische Studien, Beitræge zur Topographie Korkyras u. zur Erklærung des Thukydides, Xenophon und Diodoros,* par Bernhard Schmidt ; — *Georgii Cyprii descriptio orbis romani, acc. Leonis imperatoris diatyposis genuina adhuc inedita,* p. p. H. Gelzer ; — *Epicteti dissertationes ab Arriano digestae,* rec. H. Schenkl.

— L'édition de l'*Annolied* dans les « Monumenta Germaniae » a été confiée à M. Max Roediger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une nouvelle lettre, signale à l'attention de l'Académie une brique émaillée, provenant du tombeau de Louis d'Estouteville, et qui a appartenu jadis à M. Léopold Delisle.

M. Deroche, terminant la lecture de son mémoire sur Saint-Rémy-de-Provence, expose l'histoire de cette ville pendant la dernière partie du moyen âge. Il repousse, en outre, l'opinion qui identifie Saint-Rémy avec les anciennes localités de *Glanum* et de *Freta*.

M. l'abbé Batiffol lit une note sur la chronique arabe de Sicile connue sous le nom de Chronique de Cambridge. Il montre que cet ouvrage n'est autre chose que l'adaptation musulmane d'une chronique grecque chrétienne, dont il a retrouvé des fragments manuscrits à la Bibliothèque nationale.

M. Ch. Grellet-Balguerie communique une étude sur l'annotation chronologique du prêtre Lucerios, inscrite sur le plus ancien manuscrit de la chronique dite de Frédégaire, à la Bibliothèque nationale. Il estime que cette annotation a été écrite au mois d'août 674, indiction II, l'an IV du règne de Dagobert II (670-680).

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat, rédigé en caractères cunéiformes, par lequel une femme cède à sa fille la nu-propriété de toute sa fortune et s'en réserve seulement l'usufruit sa vie durant. Cet acte témoigne, dit M. Oppert, de la liberté civile dont jouissaient les femmes à Babylone.

Ouvrage présenté par l'éditeur : *Le Mahâvastu, texte sanscrit*, accompagné d'introductions, etc., par E. Senart, tome II.

Séance du 19 septembre 1890.

M. Grellet-Balguerie fait une communication sur le poème du *Waltarius*, épopée latine du moyen âge relative à un prince d'Aquitaine. L'auteur de ce poème s'appelait Géraud et a dédié son œuvre à son frère, l'évêque Archambaud. On tient ordinairement cet auteur pour un Allemand. M. Grellet-Balguerie estime que c'était un moine de Saint-Benoît-sur-Loire, qui vivait au xe siècle et dont nous possédons d'autres œuvres en vers. Il rapporte à ce Géraud une épitaphe mutilée, conservée à Saint-Benoît-sur-Loire, et il identifie l'évêque Archambaud, à qui est dédié le *Waltarius*, avec Archambaud de Sully, archevêque de Tours vers 984. Enfin, il pense qu'un certain Tifrid, qui a mis à la fin du manuscrit du *Waltarius* conservé à Paris une souscription plaisante (*explicit liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla*), est le même que Tedfrid, abbé de Saint-Florentin de Bonneval vers 1010, déposé, vers 1017, par l'évêque Fulbert de Chartres.

M. Oppert lit une note sur *Un passage de Ptolémée et sa source babylonienne*. Il s'agit d'un passage où Ptolémée mentionne une éclipse de lune, observée à Babylone, l'an 7 de Cambyse ou 225 de Nabonassar, dans la nuit du 17 au 18 du mois égyptien de Pamenoth, une heure avant minuit. Ce renseignement, ainsi que les autres du même genre qui se trouvent dans Ptolémée, avait été emprunté par lui à Hipparque, et celui-ci avait eu à sa disposition des textes chaldéens qu'il s'était fait expliquer. En ce qui concerne l'éclipse en question, le texte cunéiforme consulté par Hipparque a été retrouvé et vient d'être publié par le P. Strassmaier (*Babylonische Texte*, inscriptions de Cambyse, n° 400). Il y est dit que la lune fut éclipsée le 14 Thammuz de l'an 7 de Cambyse, 3 heures et 1/2 après la tombée de la nuit. Cette date et celle que donne Ptolémée répondent au 16 juillet 523, selon le calendrier julien. On peut tirer de là une fixation plus précise pour certaines dates de la chronologie perse. Il en résulte, en effet, dit M. Oppert, que la mort du faux Smerdis et l'avènement de Darius doivent être placés en octobre 521, et l'avènement de Xerxès postérieurement au mois de septembre 485.

Ouvrage présenté par M. Bréal : Duvau (Louis), *Ciste de Préneste* (extrait des *Mélanges* de l'École française de Rome).

Julien Havet.

Séance du 26 septembre 1890.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire *Sur trois statues cachées par les anciens.*

Trois des plus belles statues de l'antiquité païenne, aujourd'hui conservées dans nos musées, ont été découvertes dans des réduits obscurs où les anciens les avaient cachées : la Vénus du Capitole, dans un mur du quartier de Suburra ; la Vénus de Milo dans un caveau étroit, au coin d'un rempart ; le colosse d'Hercule en bronze doré, dit l'Hercule Mastaï, que renfermait, à 8 mètres sous terre, une petite fosse murée et construite avec beaucoup de soin.

Ce ne sont pas là des hasards. Des textes, cités par M. Le Blant, prouvent que les idoles furent ainsi cachées à dessein, au moment du triomphe du christianisme, par les païens qui voulaient les sauver d'une destruction à peu près certaine. Ces dévots de la vieille religion mettaient d'autant plus de zèle à préserver les images de leurs dieux, qu'ils pensaient que la victoire du christianisme était éphémère et que l'ancien culte serait bientôt rétabli. Une prédiction, répandue parmi eux, affirmait que le règne du christianisme ne durerait que 365 ans. De toutes parts, on s'appliqua donc à dissimuler les idoles, et les chrétiens virent là l'accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : *Abscondent Deos suos in speluncis et cavernis petrarum, neque ibi celabunt eos*. Souvent, conformément à ces derniers mots, les cachettes furent découvertes et les images furent, tantôt détruites, tantôt simplement « désaffectées » et utilisées, comme de simples objets d'art, pour la décoration des édifices publics.

M. Michel Bréal lit une étude sur la prononciation du *c* en latin. La plupart des linguistes admettent que le *c*, dans la langue latine, a conservé jusqu'à la fin de l'antiquité, même devant les voyelles *e* ou *i*, la prononciation du *k*. M. Bréal conteste cette assertion. Il indique diverses raisons de croire que, de très bonne heure, la

prononciation du *c* devant l'*e* ou l'*i* se modifia et que cette lettre prit, dans cette position, un son intermédiaire entre le *k* et le *ci* italien.

M. Deloche rappelle que, dans un mémoire lu à l'Académie, il a étudié un vase gaulois du temps de Justinien, qui porte une inscription où le mot *officina* est écrit OFIKINA.

M. Bréal incline à voir, dans l'exemple cité par M. Deloche, une simple faute de gravure. Au temps de Justinien, la syllabe *ci* ne se prononçait certainement plus comme *ki*.

M. Grellet-Balguerie communique une note sur l'emploi de l'ère chrétienne en France au VIIe siècle. Il combat l'opinion commune, selon laquelle l'ère chrétienne ne fut d'un usage habituel qu'à partir de la seconde moitié du VIIIe siècle, et il soutient qu'on rencontre, dès le siècle précédent, de nombreux exemples de cette façon de dater. Le plus ancien de ces exemples serait de 632, sous le règne de Dagobert Ier.

M. Oppert, continuant sa lecture sur l'interprétation des données chronologiques contenues dans les tablettes babyloniennes, critique la traduction proposée par le P. Epping, au sujet de certains tableaux d'observations lunaires. Là où le savant jésuite a voulu voir des indications de degrés, M. Oppert ne reconnaît que des chiffres d'heures, et il montre que ces chiffres sont en accord exact avec les constatations des astronomes.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° OMONT (Henri), *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des villes hanséatiques, Hambourg, Brême et Lubeck* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*) ; 2° LE MÊME, *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Revue celtique*) ; 3° LE MÊME, *Inventaire sommaire des manuscrits de la collection Renaudot, conservée à la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*) ; 4° DOUAIS (le chanoine C.), *les Manuscrits du château de Merville* ; — par M. Siméon Luce : MARIN (Paul), *Jeanne Darc tacticien et stratégiste*, tome IV.

Julien HAVET.

Séance du 3 octobre 1890.

M. Léopold Delisle donne lecture d'un mémoire sur les traductions françaises de l'ouvrage de Pétrarque : *Remèdes de l'une et l'autre Fortune.* Il distingue deux traductions : l'une, exécutée pour Charles V, vers 1378, imprimée en 1524, et attribuée à tort par les bibliographes modernes à Nicole Oresme, est de Jean Daudin, chanoine de la Sainte-Chapelle ; l'autre fut faite en 1503, pour Louis XII, par un auteur dont le nom n'est pas connu.

M. Hamy signale les fouilles dirigées par M. le Dr Verneau, du Muséum d'histoire naturelle, sur le territoire de la commune des Mureaux, près Meulan (Seine-et-Oise). On a mis au jour une allée couverte, comprenant une chambre sépulcrale et un vestibule, et renfermant de nombreux squelettes accroupis, accompagnés de divers objets en os, en silex, etc. Les enfants étaient inhumés à part, contre une des parois du monument. Les matériaux employés sont gigantesques ; la chambre sépulcrale mesure 9 mètres de longueur, 1 m. 60 à 2 m. 10 de largeur et 1 m. 55 à 1 m. 60 de hauteur. — L'entrée de la galerie a été en partie démolie lors de la construction d'une voie romaine, qui passe immédiatement au-dessus du vestibule d'entrée du monument. Ce fait suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, l'antiquité relative des deux ordres de construction. — On a rencontré, aux environs, diverses antiquités de l'époque romaine, notamment un petit édifice carré, couvert de peintures, où l'on distinguait encore, entre autres figures, une sorte de phénix polychrôme.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Remi-de-Provence.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce qu'en vertu d'une décision prise par l'assemblée générale des cinq académies, un même ouvrage ne pourra désormais être présenté à la fois à plusieurs concours de l'Institut.

M. Louis Batiffol communique une étude sur la magistrature du prévôt des marchands, à Paris, à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe siècle. Il expose que, sous le règne de Charles VI, la municipalité parisienne et toutes les libertés de la ville furent supprimées par l'autorité royale. Pendant plus de vingt ans, de 1139 à 1412, les fonctions du prévôt des marchands furent exercées par un commissaire ou délégué du gouvernement, une sorte de vice-prévôt. Les Parisiens, cependant, conservèrent l'habitude de considérer le prévôt des marchands comme le véritable chef du peuple de Paris.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : GASTÉ (Armand), *la Jeunesse de Malherbe, documents et vers inédits.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 20 octobre — 1890

437. — **La Science la Robe au Vent.** Promenades buissonnières en cinq parties. Souvenirs du VIII[e] Congrès international des Orientalistes Stockholm-Christiania, 1889, en prose, en vers et en latin, par l'original du portrait. Frontispice. — Leiden, E. J. Brill, 1890, petit in-8, pp. viii-88 + 12 p. de musique. 4 francs.

Je transcris *in extenso* le titre de ce joli volume parce qu'il indique la nature de l'aimable fantaisie que vient de nous donner M. Olivier Beauregard sous le voile de l'anonyme. Malgré quelques notes scientifiques, cette publication n'est pas justiciable de la grave *Revue critique*. Les Français qui sont allés au Congrès des orientalistes en Suède et en Norvège l'année dernière, se rappellent le vieillard alerte, qui par sa gaieté et son entrain a grandement contribué à abréger de longues heures de route; il veut évidemment, aujourd'hui, laisser à ses anciens compagnons de voyage un *keepsake* rappelant d'agréables heures passées ensemble. Nous le remercions de tout cœur.

Henri Cordier.

---

438. — **Catalogue of the Persian,** Turkish, Hindûstânî, and Pushtû Manuscripts in the Bodleian Library, begun by Professor Ed. Sachau, Ph. D. of the University of Berlin, continued, completed and edited by Hermann Ethé, Ph. D., Hon. M. A. Part I, The Persian manuscripts. Oxford, at the Clarendon Press, 1889, 1 vol. in-4, xii-1150 pages.

Le catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne fait un digne pendant à celui du British Museum. Les deux collections sont à peu près aussi considérables : celle du Museum compte, ou du moins comptait, quand l'impression du catalogue fut achevée (1883), deux mille cinq cent trente-six manuscrits; celle de Bodley en compte deux mille trente-

huit. La rédaction de l'un et l'autre catalogue a été confiée aux deux savants d'Europe qui possèdent le mieux cette vaste littérature, pour l'un au Dr Rieu, pour l'autre au Dr Ethé.

M. Ethé a été chargé de rédiger le catalogue des manuscrits persans, turcs, hindûstânîs et pushtûs de la Bodléienne. Le présent volume comprend le catalogue persan : le second volume décrira les manuscrits turcs, hindûstânîs et pushtûs et comprendra les divers index et l'histoire des diverses collections qui ont contribué à former le trésor oriental de la Bodléienne. Le catalogue avait été commencé par le Dr Sachau qui avait rédigé la partie relative au fond Ouseley et aux manuscrits Zoroastriens (lesquels appartiennent pour la plus grande partie au fonds Ouseley). Mais M. Sachau quitta Oxford vers 1872 pour aller professer à Vienne, et M. Ethé, professeur de langues orientales à l'Université de Galles (collège d'Aberyswith), a repris son œuvre. Après près de quinze ans de travail, il vient de la terminer.

L'œuvre de M. Ethé diffère essentiellement de celle de M. Rieu. Ce qui fait le *charme* particulier du catalogue du British Museum, c'est qu'il constitue en même temps comme une histoire de la littérature persane. M. Rieu a réuni sur chaque auteur tous les détails historiques et littéraires essentiels, de sorte qu'en attendant l'histoire de la littérature persane que nous promet M. Ethé, le catalogue de M. Rieu peut y suppléer dans une certaine mesure. M. Ethé, écrivant après M. Rieu, n'avait pas à refaire l'œuvre de son prédécesseur et s'est contenté d'y renvoyer. Il s'est strictement renfermé dans l'analyse des manuscrits, se bornant à donner le nom et la date de l'auteur, la date de la composition de l'ouvrage et celle du manuscrit : pour toutes les questions d'histoire littéraire, il renvoie aux travaux qui peuvent exister sur le sujet et dont il donne une bibliographie très complète. Même quand il s'agit d'œuvres inconnues avant lui et sur lesquelles il a apporté des lumières nouvelles, il se contente de renvoyer à ses mémoires sans en donner le résumé. Dans quelques cas rares seulement il s'écarte de cette règle ; par exemple, dans la description du nº 1422, qui contient tant de traités philosophiques intéressants, entre autres une traduction du Περὶ Ψυχῆς d'Aristote, qu'il attribue à Avicenne, et un commentaire sur un apocryphe philosophique, le *risâlai ẕûra* de Zoroastre, qu'il attribue à un contemporain zoroastrien d'Ibn Sinâ ; dans la description du nº 97 (Chronique universelle écrite sous Humâyûn), ou dans la description du nº 1576 le *Dhakhîrahi Khwârizmshâhî*, la première encyclopédie médicale de la Perse, rédigée au commencement du XIIe siècle. Nous nous tromperons peu sans doute en attribuant à M. Sachau les articles de ce genre, qui la plupart d'ailleurs se rapportent au fond Ouseley ; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. Ethé n'ait pas suivi ce modèle. Dans les 1,146 pages de ce catalogue, il ne sort du style d'inventaire que dans deux occasions : une fois pour décerner l'épithète d'inimitable au poème de Firdousi, sur qui

pourtant ses recherches ont amassé tant de faits nouveaux qui auraient intéressé le lecteur, et une autre fois pour défendre contre le catalogue du British Museum la respectabilité d'un poème mystique de Hilâlî traduit par M. Ethé (le *Shâh u Gadâ*). Mais il faut accepter l'œuvre de M. Ethé telle qu'il l'a conçue, et en ce sens elle est le modèle du genre. Il nous dédommagera dans son Histoire de la littérature persane.

Un catalogue ainsi conçu prête peu à l'analyse. Il y aurait à mettre en lumière les raretés de cette collection : mais M. Ethé le fera mieux que personne dans l'introduction de son second volume, ayant eu au cours de son travail à passer en revue en détail les richesses des grandes collections d'Europe, déjà cataloguées, et à part celle de Paris, qui le sera bientôt, la plupart le sont déjà. Bientôt il sera possible de faire un catalogue des catalogues et de dresser un index général de la littérature manuscrite de la Perse en Europe. Si jamais un nouveau congrès des Orientalistes se réunit, il devrait bien prendre des mesures pour amener la rédaction d'un index international de ce genre pour les divers départements de l'orientalisme : ce serait après tout le moyen de rendre utile cette institution étrange.

Voici quelques notes prises au courant de la plume.

N° 16 *Tabaqât i Nâsirî ;* on s'étonne que dans la bibliographie M. Ethé, qui mentionne les fragments traduits par Elliot dans son Histoire de l'Inde, ne mentionne pas la traduction complète bien connue du colonel Raverty, 2 vol. 1881.

N° 33. Premier volume du *Ta' rîkh* de Hâfiz Abrû, une des raretés de la collection.

N° 153. *Zafar-nâma* de Sharaf-aldîn ; histoire de Tamerlan ; ajouter à la Bibliographie l'édition de la Bibliotheca Indica, 1887 et suite.

N° 221. *Tûzuki Jahângîrî,* Mémoires de Jahângîr ; une édition a été publiée par Sayyid Ahmed, le chef du parti libéral musulman, à 'Alîgarh, 1864.

N° 384, p. 286 : le texte complet de Minocihri a paru depuis, avec traduction et commentaire par M. Kazimirski, Paris, 1887.

N° 493. *Shâh Nâma.* Signalons ici, à propos de l'importance spéciale que semble accorder M. E. à la préface dite de Bâisunghar, une erreur traditionnelle, réfutée il y a plus de soixante ans par M. de Sacy et qui s'est pourtant perpétuée jusqu'à présent et forme un des dogmes de la critique du Shâh Nâma. La source principale pour l'histoire de la transmission des éléments épiques en Perse jusqu'à Firdousi est une préface du Shâh Nâma écrite par le prince Bâisunghar Khân, petit-fils de Tîmûr en 829 (1426). Il est admis que les exemplaires qui ont cette préface représenteraient une édition faite sur les ordres de Baîsunghar, laquelle d'ailleurs aurait fait disparaître les anciennes versions, car ni les ressemblances ni les différences des exemplaires existants ne permettent d'établir des familles. De là la valeur particulière — antiquité à part — prêtée aux manuscrits antérieurs à 1426 ; on salua avec joie en 1885 la décou-

verte à Téhéran du Zafar Nâma de Hamdulla Mustaufi qui porte sur les marges une recension complète de Firdousi de 735 (1334), c'est-à-dire antérieure d'un siècle à Bâisunghar. Cette division des manuscrits en deux classes, manuscrits antérieurs à 1426, manuscrits postérieurs à 1426, acceptée par M. Rieu même comme un fait reconnu, repose exclusivement sur deux lignes malheureuses de Macan dans sa Préface à son édition du Shâh Nâma : « La première tentative publique pour corriger « le texte du Shâh Nâma, dit-il, fut faite par ordre de Bâisunghar Khân, « petit-fils de Tîmûr... L'éditeur, dans sa préface, dit que Bâisunghar « Khân prenait grand plaisir à lire le Shâh Nâmâ, mais qu'il trouva le « tout si corrompu et si plein d'erreurs de toutes sortes qu'il fit collation- « ner tous les exemplaires de sa bibliothèque et en écrire un correct » « (he directed all the copies in his library to be collated, and a correct « one written). » Macan ne donne pas le passage de la préface relatif à cette prétendue recension et ses successeurs n'ayant pas eu recours au texte original ou l'ayant lu d'un œil prévenu, ont accepté sa donnée de confiance. M. Mohl parle de cette recension de Bâisunghar sans citer l'autorité, se référant sans doute à Macan. La chose était pourtant assez importante pour qu'elle valût la peine d'être vérifiée. Cinq ans avant la publication du premier volume du Shâh Nâma, le maître de M. Mohl, Sylvestre de Sacy, ayant à parler de l'édition et de la préface de Macan, se reportait au texte de la préface de Bâisunghar et constatait que Macan avait transporté et appliqué les idées et les procédés de la critique européenne à une simple revision d'un genre fort différent. La préface dit que Bâisunghar s'occupait de temps à autre de la lecture du Shâh Nâma, mais « quoiqu'il y eût dans la Bibliothèque royale plusieurs exemplaires « du Shâh Nâmeh, il n'y en avait cependant aucun qui satisfît le naturel « délicat et le goût fin de ce roi fils de roi... Un ordre émana donc de la « volonté royale pour que, de plusieurs exemplaires en ayant corrigé un, « on le décorât [1] d'une écriture semblable à une chaîne formée d'anneaux « de couleur de musc, enlacés ensemble, et qui, cependant, coulât avec « aisance comme un ruisseau d'eau courante. Le même ordre comman- « dait que dans la préface on racontât de quelle manière a été composé « le *Bâsitân Nâmeh* qui est la source du Shâh Nâmeh [2] ». Bâisunghar fait corriger les fautes d'un exemplaire de sa collection et en fait prendre une copie calligraphique. Il y a loin de là, comme on voit, à une collection de manuscrits et à une recension critique. Nous avons cru utile de profiter de l'occasion pour relever un exemple curieux de la façon dont la convention scientifique perpétue des erreurs que l'à peu près du premier instant a créées et que la plus haute autorité ne peut déraciner.

1. A partir d'ici jusqu'à la fin de la phrase le texte est une citation en vers. Il est probable que la préface de nos manuscrits n'est point la préface même de l'exemplaire de Bâisunghar, que celle-ci était en vers et que la nôtre en est une rédaction en prose postérieure.

2. *Journal des Savants*, 1833, p. 39.

N° 511. *Barzû Nâma*. Il existe un *refacimento* gujerati du Barzû nâma en seize volumes, publié à Bombay par l'imprimerie du Samâcâr. Toute l'épopée persane a d'ailleurs produit une bibliothèque bleue gujeratie qu'il ne faudra pas négliger dans une histoire complète de l'épopée. Ces traductions, que des lecteurs publics lisaient au public réuni en cercle sur l'Esplanade, au bord de la mer, il y a quarante ans encore, sont relativement anciennes.

N° 646. *Jalál-aldîn Rûmî*, Mathnawî. Aux éditions citées ajouter la meilleure de toutes, celle de Muhammad Tâhir Mustaufi (Téhéran, H. 1299), accompagnée d'un index alphabétique des commencements de vers qui permet de retrouver n'importe quel vers de l'immense poème.

N° 753. *Amîr Khosrau*. Noter l'édition du *Dîvân 'Ansarî* (choix des Quatre Dîvâns), Lucknau, 1874.

Parmi les raretés de la Bodléienne, signalons le premier volume du *Ta'rîkh* de *Hâfiz* Abrû, le grand historien et géographe des Timurides, une des principales autorités de Mirkhond (n° 33), le *Ta'rîkh-i-Alfî* ou annales du Millenium qui suit la mort de Mahomet, écrit sur l'ordre d'Akbar et importantes par la détermination précise des dates (n° 99); la correspondance diplomatique de Shâh 'Abbâs et de Jahângîr sur les affaires de Qandahâr en 1621 (n° 255); et surtout les *tadhkira* de poètes, d'où M. Ethé a tiré tant de renseignements inédits sur les premières périodes de la poésie persane et qui ont permis de refaire l'histoire de ses origines. Si la Bodléienne n'a pas le *tadhkira* de Muhammad 'Aufî, le plus ancien et le plus précieux de tous, elle a le *Butkhâna* avec des citations de cent quinze poètes, la plupart anciens (cf. le n° 1094); le *Mirât al Khayâl*, avec cent trente-six biographies de poètes; le second volume de la *Safîna* avec huit cent dix biographies; l'Anthologie de Muhammad 'Alikhân avec des spécimens de sept cent cinquante-cinq poètes; le colossal dictionnaire biographique d'Ahmad 'Alikhân Hâshîmî (H. 1218 = 1803), le *Makhzan al ghavâ'ib*, qui contient trois mille cent quarante-huit biographies. Pour chacun de ses ouvrages, le catalogue donne la liste complète des poètes cités : la liste du *Makhzan* occupe soixante-dix colonnes. Il n'est guère, comme on voit, de poète ou de poètereau, sur lequel on ne soit à peu près sûr de trouver rapidement quelque renseignement dans la collection de la Bodléienne.

La collection zoroastrienne est sans grande importance : mais cette année y a ajouté deux joyaux, donnés par le Dastur Jamaspji. Elle possède un manuscrit d'intérêt historique, le premier manuscrit zend qui soit venu en Europe, dont un feuillet reproduit en fac-similé décida la vocation d'Anquetil, et qu'à son retour de Bombay il trouva à Oxford attaché avec une chaîne à la réserve. C'est un Vendidad Sadé copié en 1650 et donné à la Bodléienne en 1718 par un marchand de Surate nommé Boucher (le Bourchier d'Anquetil) [1].

James DARMESTETER.

1. Le manuscrit porte : « Donum Dni Geo. Bourcher Mercat. in Surat, in usum Biblioth. Bodleianae apud Oxonienses. Anno Domini 1718 ». De *Bourcher* Anque-

439. — Em. Spanhogue. **Emendationes Tullianæ Miscella.** Leyde, Brill; Louvain, Peeters, 1890. Præf. v-vii, p. 1-66, in-8.

Virtuosités critiques d'un professeur d'Anvers. Les patients auxquels elles sont appliquées, sont, outre Cicéron à peu-près dans tous ses ouvrages, quelques prosateurs grecs, quelques prosateurs latins et Horace. Beaucoup d'audace et aussi beaucoup de sagacité dépensée souvent mal à propos et en pure perte. Il n'est que trop clair que l'auteur n'a eu plus d'une fois sous la main que des secours insuffisants [1].

L'idéal de M. Spanhogue serait d'avoir donné ne fût-ce qu'une bonne correction sur vingt. J'en ai lu beaucoup, hélas! combien en est-il de bonnes?

Ém. Thomas.

---

440. — Emil Reich. D. J. **Graeco-Roman Institutions** from anti-evolutionist points of view. Oxford, Parker, 100 p. in-8.

Pourquoi les Romains ont-ils été, de tous les peuples, les seuls qui aient fait du droit civil une science véritable, rigide dans ses principes, souple mais toujours conséquente dans ses applications, fixée par le *jus strictum*, mais gardant comme instrument d'expérimentation et de progrès l'Édit du préteur avec ses *actiones in factum conceptae?* Dire qu'ils avaient pour le droit des aptitudes spéciales, c'est répondre à la question par la question; c'est aussi rendre à peu près inexplicable le contraste que nous offre la perfection de leur droit civil et l'incohérence, l'insuffisance de leur droit criminel.

M. Reich affirme hardiment que cette *vera causa* tant cherchée est l'institution de l'*infamia* ou privation à perpétuité du droit de suffrage et de l'éligibilité, infligée à la suite de procès en matière civile (p. 21). La menace perpétuelle de l'infamie a obligé les Romains à recourir aux lumières de « jurisprudents » qui ont, des siècles durant, cherché et trouvé les moyens de tourner la loi sans la violer. De là ce développement parallèle des deux aspects du droit, strict et formaliste avec la loi, accommodant et soucieux de l'équité naturelle quand il procède de l'*imperium* du préteur. De là, en un mot, la supériorité du droit civil romain sur tous les autres.

Cette explication surprend à première vue, et les objections ne manquent pas. Pourquoi l'ἀτιμία n'a-t-elle pas produit les mêmes effets à Athènes? Parce que, répond M. R. (p. 29-30), l'ἀτιμία, d'ailleurs très différente de l'*infamia*, graduée, révocable, est infligée par la juridiction criminelle, et non par la juridiction civile. A Rome, au contraire, le

---

til a fait *Bourchier*; mais le premier *r* a été rayé sur le manuscrit; reste donc *Boucher* que le catalogue transcrit *Bowcher*, tant il est difficile d'arriver à l'accord même sur un fait aussi simple en apparence que la détermination d'un nom propre moderne.

1. Pour Cicéron, Klotz, et dans les lettres, Nobbe.

droit criminel est, sous ce rapport, plus indulgent que la loi civile, dans laquelle il a infusé son esprit. Soit. Mais, en consultant les textes, on voit que les actions civiles entraînant l'*infamia* visent toujours des actes entachés de dol, de fraude, de parjure, ou de véritables vols; si bien qu'en définitive, l'*infamia* ne relève pas du droit civil proprement dit, mais de cette partie du droit criminel qu'une classification rudimentaire n'a pas dégagée à temps du droit civil. M. R. prévient l'objection en déclarant (p. 24) que les textes ne disent pas tout, et que « toute action civile pouvait infliger l'*infamia*, aussi bien que l'exécution de n'importe quel jugement civil ». Il n'accorde aux textes qu'une valeur relative et a beaucoup plus de confiance dans l'induction, qui le mène tout droit, non pas, pense-t-il, à l'hypothèse, mais à la certitude historique. Rome était un État timocratique; or, l'histoire démontre que les timocraties sont bien vite emportées par un fléau qu'elles ont elles-mêmes déchaîné, l'envie d'acquérir, la préoccupation exclusive de la richesse. Puisque Rome a prospéré, c'est qu'elle a su trouver un frein à cet appétit désordonné, et il n'en est pas de plus efficace que la menace de l'*infamia* suspendue au-dessus de tout calcul d'intérêt. C'est raisonner fort bien, dirons-nous à notre tour, mais c'est aussi substituer le raisonnement *a priori* aux preuves matérielles, qui font ici défaut.

Faisons un pas de plus, et analysons — au besoin, avec l'aide de la logique hégélienne — cette crainte, si féconde en conséquences, de l'*infamia*. Cette force négative se ramène à un sentiment positif qu'elle présuppose, à savoir une haute estime des droits du citoyen, ceux-ci, ne l'oublions pas, gradués d'après la fortune. M. R. n'en demande pas davantage pour expliquer une autre particularité du droit civil romain, l'étendue anormale et la persistance de la puissance paternelle. Si les fils de famille, quoique formant la majorité dans les comices, n'ont jamais voté de loi qui les émancipât à un certain âge, c'est qu'ils trouvaient leur compte à être classés d'après la fortune de leur père, tandis que, une fois émancipés, ils n'auraient eu d'autre cens que leur petit pécule et auraient vu leur droit de suffrage s'amoindrir d'autant. C'est encore le même sentiment — équivalent positif de la crainte de l'*infamia* — qui a engendré et maintenu l'esclavage dans le monde classique. Il fallait que les citoyens, les hommes libres, fussent peu nombreux pour que le droit de cité gardât toute sa valeur. D'autre part, l'esclave antique n'était pas, à Rome surtout, la bête de somme qu'a été le nègre d'Amérique. Précisément parce qu'il échappait à toutes les relations sociales, que c'était « l'homme pur et simple (p. 44) » et, en ce sens, le plus « libre » des hommes, il est devenu un instrument précieux aux mains des jurisconsultes de Rome, qui faisaient aboutir par son intermédiaire des combinaisons autrement impraticables. Or, ces combinaisons ont elles-mêmes pour but d'éviter l'*infamia*, si bien que c'est, au fond, le même facteur psychologique qui aiguillonne l'intelligence du jurisconsulte et lui fournit son outil de prédilection. Nous voilà revenus au point

de départ. L'exaltation du sentiment civique, la crainte de perdre l'exercice du plein droit de cité, a été le ressort moteur de la jurisprudence romaine et la cause cachée de son incomparable virtuosité.

Du reste, M. R. n'est pas autrement enthousiaste de ce droit romain, qui n'a été propagé parmi les nations modernes qu'à l'instigation et au bénéfice des despotes (p. 54-64). Il n'en est pas de plus scientifique; mais scientifique ne veut pas dire satisfaisant pour le sens moral. Pourquoi M. Reich veut-il, par surcroît, que l'histoire de ce droit, et, en général des institutions sociales, soit une réfutation des théories darwiniennes? Il raisonne pour le droit romain comme les catholiques pour leur dogme, affirmant qu'il était donné tout entier dès le début et que les définitions postérieures n'y ont rien ajouté. Mais faire sortir des principes les conséquences qui y étaient virtuellement contenues, c'est aussi de l'évolution; c'est même l'évolution au sens rigoureux du mot. Il y a là (p. 65-72) une sorte de hors-d'œuvre, qui a pu être très goûté à Oxford, où ces études ont fourni la matière de quatre « lectures », mais qui a perdu de son actualité en passant le détroit.

Je ne prétends pas que ce petit livre soit un guide très sûr pour les amateurs de science toute faite; il heurte avec un air de défi bien des idées reçues et qui ne me paraissent pas encore réfutées; mais il est éminemment suggestif, et ceux-là même, j'allais dire ceux-là surtout qu'il n'aura pas convertis ne l'auront pas lu sans profit.

A. B.-L.

---

441. — 1. David Castelli. **Storia degl' Israeliti.** Milano, Hœpli. 2 vol. in-8 de CIII-416 et 470 p., 1887-8.

442. — 2. Maurice Vernes. **Précis d'histoire juive** depuis les origines jusqu'à l'époque persane. Paris, Hachette, in-16, 828 p.

1. L'ouvrage de M. Castelli n'apprendra peut-être pas grand'chose aux lecteurs qui sont au courant des travaux accomplis depuis un demi-siècle par l'exégèse protestante dans le domaine des études bibliques; mais ces lecteurs sont rares en France; ils doivent l'être encore davantage en Italie. En dehors de cette petite élite, tout le monde lira ces deux volumes avec autant de profit que de plaisir. L'auteur est bien informé, sa méthode est sûre et prudente, ses divisions heureuses, enfin il sait présenter le résultat de ses recherches avec clarté et non sans agrément. Tout au plus pourrait-on souhaiter que, dans un ouvrage aussi affranchi de préjugés d'église, l'histoire israélite eût été exposée suivant son véritable ordre chronologique, et non pas d'après la succession arbitraire à laquelle nous a habitués la disposition traditionnelle des livres bibliques. Plus cette habitude est invétérée, plus il importe de réagir contre elle, surtout dans des ouvrages comme celui-ci, destiné à l'éducation des générations futures.

2. La même critique, ou peu s'en faut, s'adresse au très intéressant

Précis de M. Vernes [1]; lui aussi a cru devoir conserver en tête d'une *Histoire juive* deux longs chapitres consacrés à l'« Épopée des patriarches » et à « l'Épopée de l'exode et de la conquête », qui eussent été beaucoup mieux placés ailleurs; nous n'apercevons pas clairement les raisons pour lesquelles M. V., comme il le dit lui-même (p. 18), a décidé, « à la réflexion », de ne pas modifier l'usage traditionnel.

Ce défaut de composition est d'ailleurs à peu près le seul trait commun à nos deux *Précis*. Autant M. Castelli est un disciple, sinon servile, du moins docile, des maîtres actuels de l'exégèse biblique, Reuss, Kuenen, Wellhausen, etc., autant M. Vernes, après avoir puisé d'abord aux mêmes sources, a eu hâte de s'affranchir et de se poser à son tour en chef d'école. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, qu'il manque de respect et de reconnaissance envers les savants qui lui ont frayé la voie, envers M. Reuss en particulier; son admiration pour ce dernier se traduit même par de fréquentes, de longues, de très longues citations textuelles. Mais sur les deux ou trois points capitaux qui forment pour ainsi dire les piliers du système de l'exégèse moderne, M. Vernes est arrivé à des conclusions diamétralement opposées à celles de ses maîtres. Il ne croit plus ni au polythéisme primitif des Hébreux, ni à la possibilité de distinguer dans l'*Hexateuque* des couches successives, maladroitement juxtaposées par le dernier compilateur. Pour lui, toutes les parties essentielles de la Bible ont été non pas *rédigées* (là-dessus on pourrait s'entendre), mais « librement composées » dans une période très récente et très courte — entre 400 et 200 avant J.-C., — par des « docteurs juifs » qui différaient sans doute d'avis sur certaines questions de dogme et de culte, mais qui, en somme, s'accordaient tous « dans un monothéisme hautement moral et spiritualiste et affirment que la divinité a fait choix, entre toutes les nations, du peuple israélite pour le combler de ses dons s'il se conforme à ses lois. » L'*Hexateuque* tout entier est un roman historique destiné à illustrer cette thèse. Quant aux écrits prophétiques, où l'on voyait jusqu'à présent (sauf exceptions) l'œuvre authentique de témoins et d'acteurs des grandes crises politiques et religieuses qui marquèrent la fin des deux royaumes hébreux, M. Vernes, à la suite de M. Ernest Havet, veut y reconnaître de simples ouvrages *pseudépigraphiques* où des noms célèbres, mis en vedette, servaient à couvrir et à recommander au public du IIIe siècle avant J.-C. une marchandise littéraire plus ou moins estimable. A cet égard, il n'y aurait plus aucune différence à faire entre *Jérémie* et *Daniel*.

On ne peut méconnaître que M. Vernes a mis au service de ces opinions paradoxales beaucoup de hardiesse, d'érudition et d'ingéniosité. Mais ces qualités seules ne suffisent pas pour écrire l'histoire, et

1. Dans un autre ouvrage intitulé, un peu ambitieusement peut-être, *Les résultats de l'exégèse biblique* (Leroux, 1890) M. Vernes n'a guère fait que grouper systématiquement sous les trois chefs : Histoire, Religion, Littérature, les vues développées plus longuement dans le *Précis*.

c'est d'histoire qu'il s'agit dans ce livre. Il faut à l'historien, avant tout, un sens critique exercé et sévère, même à l'égard de ses propres hypothèses, le sentiment du possible et du « successif », la connaissance exacte du milieu ambiant où se déroulent les événements qu'il raconte. Nous craignons que ces qualités et ces connaissances ne soient pas développées chez M. Vernes au même degré que d'autres, moins nécessaires. A chaque instant il passe, sans s'arrêter, devant des détails caractéristiques, des nuances d'expression et de pensée qui auraient dû l'avertir des différences énormes d'âge et de civilisation existant entre des textes qu'il jette intrépidement dans le même moule. Le terrain sur lequel a poussé l'histoire israélite, l'histoire ancienne de l'Égypte, de la Syrie, de l'Assyrie, est pour lui, nous ne dirons pas une *terra incognita*, mais certainement une région peu explorée, et dont, chose singulière, il déclare l'exploration peu utile pour le but qu'il s'est proposé : il semble que cet ex-théologien croie encore à la création *ex nihilo*, sinon du monde, du moins des idées. Ajoutons que ce n'est pas seulement à propos de ces périodes anciennes que l'on surprend des lacunes dans la préparation scientifique de M. Vernes; il suffit de lire, par exemple, les pages consacrées au chapitre x de la *Genèse* (p. 727 suiv.) pour se convaincre à quel point l'exégèse biblique, dépourvue d'une solide base historique et géographique, est vouée à l'impuissance ou à la divagation. M. Vernes nous affirme sérieusement, que ce fameux tableau ethnographique a été tracé « vers l'époque des conquêtes d'Alexandre », dans l'intention de souhaiter la bienvenue aux Grecs, déguisés sous le nom de Japhat-Javan, et que l'écrivain juif brûle d'amener au giron de son église! Comment le savant auteur ne s'est-il pas aperçu qu'à l'époque où il place ce morceau l'emploi des mots *Gomer*, *Ashkenaz*, *Thoubal, Mosoch*, pour désigner les différentes régions de l'Asie-Mineure, aurait constitué un anachronisme aussi ridicule qu'inintelligible? Et que penser d'un écrivain, contemporain d'Alexandre « ou de ses successeurs », qui aurait divisé la nation hellénique en quatre tribus : l'Elide (?), Tarse (?), Chypre et Rhodes? Si de pareilles fantasmagories s'appellent « les résultats de l'exégèse moderne », je demande à être ramené aux contes du Talmud; au moins les bons docteurs de Babylone donnaient-ils leurs rêveries pour des rêveries.

Je ne parlerai pas du style de ce livre puisque, aussi bien, M. Vernes paraît n'attacher qu'une médiocre importance à cette partie essentielle de la tâche de l'historien. Mais il m'est impossible, en terminant, de ne pas signaler le contraste singulier que l'on observe entre, d'une part, la thèse fondamentale et le ton général de ce commentaire biblique, — du Voltaire, avec, peut-être, moins d'esprit — et, d'autre part, la prétention hautement affichée par l'auteur de rester en bons termes avec l'Église, avec toutes les églises. Comment M. Vernes réussit-il à concilier « son respectueux attachement pour la grande tradition religieuse qui », etc., (p. 12) avec un système qui aboutit à faire de la Bible tout entière —

Hexateuque et *Prophètes* — une vaste entreprise de falsification littéraire? C'est là un mystère qui exigerait pour être élucidé une psychologie bien autrement pénétrante que la mienne. Après tout, dans les temps curieux où nous vivons, il ne faut s'étonner de rien. Nous avons revu ailleurs — s'en souvient-on encore? — ce mélange piquant de formules radicales et d'œillades cléricales. M. Vernes nous comprendra peut-être et nous pardonnera certainement si nous définissons sa méthode et son livre « le boulangisme de l'exégèse »

T. R.

---

443. — **Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja.** Journal de la Société finno-ougrienne. Helsingissæ. Suomalaisen kirjallisuuden seuran kirjapainossa, in-8; fasc. II, 1887. XII-184 p.; fasc. III, 1888; 175 p.; fasc. IV, 1888, XXXI-352 p. avec 311 fig. dans le texte; fasc. V, 1889, 159 p.; fasc. VI, 1889, 173 p.; fasc. VII, 1889, VII-181 p.

Ce recueil n'est pas encore un journal, comme il en prend le titre en français; mais, par sa périodicité de plus en plus fréquente, il tend à s'en rapprocher : au lieu d'un fascicule en 1886, autant en 1887, il en a paru deux en 1888 et trois en 1889, et les derniers ne sont ni moins volumineux, ni moins bien remplis que les premiers. La plupart ne contiennent qu'un seul mémoire, deux seulement se composent de mélanges; et ce ne sont pas uniquement des Finnois qui ont donné leur concours à cette utile publication : un mémoire est dû à deux Norvégiens; un autre à un Russe. Ainsi le caractère de cosmopolitisme, au moins ougro-finnois, que nous avions signalé dans un article sur le premier fascicule, y est marqué autant par la nationalité différente des auteurs que par les langues dont ils se sont servis : le français, qui figure sur le titre a été employé par Mainof (fasc. V) et dans le Rapport annuel de 1886 (fasc. III); le reste est en allemand ou en finnois.

Le fasc. II est rempli par des recherches de E. N. Setælæ, *Zur Geschichte der Tempus- und Modus-Stammbildung in den finnisch-ugrischen Sprachen;* elles portent sur le finnois avec ses dialectes : le karélien, le vepse méridional, le vote, le kreevine, l'esthonien et le live; sur le lapon, le mordouine, le tchérémisse, le zyriæne-votiaque, le magyar, le vogoule et l'ostiaque. Outre les textes dans chacune de ces langues qui toutes sont écrites depuis plus ou moins longtemps, l'auteur a eu à consulter nombre de travaux en hongrois, en finnois, en allemand, en suédois, en esthonien et en latin et en russe. Pour faciliter les comparaisons, il a fallu transcrire en caractères latins (modifiés par de nombreux signes placés au-dessus, mais surtout au-dessous des lettres)les citations tirées des idiomes qui s'écrivent avec l'alphabet russe. L'auteur s'efforce de ramener les formes du présent à deux suffixes, celles du prétérit à un seul, celles du conjonctif à trois; il regarde l'impératif comme un indicatif accompagné d'interjections. Mais les diverses branches de cette famille sont assez différentes entre elles pour qu'il ne puisse les compa-

rer directement l'une avec l'autre; il classe dans des paragraphes juxtaposés leurs dialectes qu'il compare entre eux, commençant toujours par donner des exemples qu'il soumet ensuite à une analyse pénétrante.

Le même étudie les éléments de formation du suffixe finnois *ise* (inen) dans le fasc. III, qui contient en outre : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérémisses*; de courtes notices de J. Krohn, du regretté Aug. Ahlqvist et de J. R. Aspelin; le *Rapport annuel de 1886* en finnois, avec résumé en français; un autre en allemand par O. Donner sur *les Progrès des études ougro-finnoises en 1885-86* avec bibliographie; enfin de nombreux *Spécimens de langue laponne :* traditions historiques assez originales, contes qui le sont moins, ayant pour la plupart subi l'influence scandinave, fables, poésies. Ce recueil formé par F. Qvigstad et G. Sandberg, traduit en allemand par le premier, est accompagné de remarques par Lars Olsen sur *le Tambour magique des Lapons* (avec planche).

Le fasc. IV, deux fois plus volumineux que les autres, présente un intérêt particulier; le Dr A. O. Heikel y traite des *Habitations des Tchérémisses, des Mordouines, des Esthoniens et des Finnois.* Cette étude approfondie fait pendant à celle de Valtyr Gudmundsson sur *les Habitations privées en Islande à l'époque des sagas;* mais elle est plus détaillée et contient dix fois plus de figures; seulement, au lieu de remonter au moyen âge, elle se confine dans le présent. Voici un nouvel exemple du rôle prééminent que les Finnois en général et la Société ougro-finnoise en particulier veulent et peuvent jouer dans les travaux démomathiques sur le nord de la Russie : la littérature de cet immense empire ne possédait pas encore d'ouvrage d'ensemble sur le sujet; le Dr Heikel a pris les devants; après avoir fait des excursions en Finlande et chez les Finnois du gouvernement d'Olonetz, il a parcouru, en compagnie d'un dessinateur, le pays des Tchérémisses, celui des Mordouines, l'Esthonie et la Livonie; il a rapporté de ces voyages quinze cents dessins avec des descriptions faites sur les lieux et qu'il a complétées par des recherches dans les musées ethnographiques de Helsingfors, de Moscou, de Kazan et de Saint-Pétersbourg, et naturellement aussi dans des écrits russes, finnois, allemands et suédois, au nombre de plus de soixante-dix. Le résultat est un manuel fort bien fait, écrit dans une des langues qu'aucun homme de science ne doit ignorer. Il y est parlé non seulement des huttes et des maisons, mais encore des cuisines, des étuves, des magasins, des séchoirs à récoltes, des granges, des hangars, des étables, des moulins à vent, mais aussi des décors et de l'ameublement qui sont originaux et parfois élégants et gracieux chez les Mordvines et les Tchérémisses; chez les Finnois et les Esthoniens, ils ne se sont pas développés d'une manière aussi indépendante, parce que les influences suédoise et allemande se sont de bonne heure fait sentir dans les constructions les plus riches, l'une au nord, l'autre au sud du golfe de Finlande.

Le fasc. V ne se compose également que d'un seul mémoire : *les Restes de la mythologie mordvine,* sujet peu connu, quoiqu'il ait été traité dans plusieurs monographies pour la plupart manuscrites, et surtout dans des articles de revue. Un savant russe, feu W. Mainof, à qui l'on devait déjà des mémoires sur les antiquités mordouines et sur les coutumes juridiques de ce peuple, a recueilli de nouveaux faits en interrogeant de vieilles femmes qui sont là, comme partout, les dernières dépositaires des anciennes croyances; en assistant aux fêtes, chrétiennes en apparence, mais greffées sur des cérémonies païennes et souvent célébrées dans les lieux autrefois consacrés aux idoles ; et en transcrivant le texte mordouine, ou à son défaut l'imitation russe, de curieuses prières et formules superstitieuses. Combinant ces nouvelles notions avec celles qui étaient éparses dans les écrits de ses compatriotes et ceux de quelques rares étrangers, il a tracé un tableau de la mythologie, mais surtout des superstitions des Mordouines et en particulier de la tribu des Mokchanes. La religion nationale de ceux-ci n'a pas encore été totalement supplantée par l'orthodoxie russe qui ferme les yeux sur le mélange du profane avec le sacré et qui célèbre parfois d'anciens dieux (comme Inechké-Paz confondu avec saint Nicolas) sous le nom de saints chrétiens : elle a eu ses martyrs jusqu'au commencement de notre siècle ; elle a toujours ses miracles. On est surpris de lui trouver si peu de ressemblance avec la mythologie finnoise; c'est sans doute parce que celle-ci n'a pris sa forme actuelle qu'après la séparation des deux branches ; tandis que les croyances mordouines ont dû successivement subir, dans les temps historiques, l'influence des Khazars, des Bulgars, des Mongols, des Tatars islamisés auxquels elle a emprunté Chaïtan (Satan), enfin des Slaves. Il ne serait même pas difficile de lui trouver des rapports avec des religions d'ailleurs très différentes, par exemple avec celle des Mexicains. Chez ceux-ci, en effet, Citlalicue, femme du dieu suprême, passait pour avoir accouché d'un silex qui, en tombant sur la terre, se brisa en seize cents morceaux qui formèrent autant de génies (J. de Torquemada, *Monarquia indiana,* L. VI, ch. 19 et 41); chez les Mordouines, Angué-Pataï, fille du dieu suprême, en battant le briquet sur un silex produisit autant d'anges gardiens qu'il en jaillit d'étincelles (Maïnof, p. 112). Cette croyance a trait évidemment à un ancien culte rendu au silex, c'est-à-dire à la matière dont on tirait le fer et les outils indispensables à l'industrie, à la culture et au culte. Aussi chez les Mexicains signale-t-on des couteaux de pierre enveloppés comme des reliques et adorés conjointement avec deux morceaux de bois, enveloppés de même et destinés à produire du feu par le frottement (Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 2) ; chez les Mordouines, les couteaux en silex sont encore en usage pour sacrifier les bêtes immolées les jours de fête (Maïnof, p. 149).

En tête du fasc. VI est le résumé allemand, fait par Oscar Hackman, du mémoire finnois de Carl Krohn sur *l'Ours* (loup) *et le renard.* Cette consciencieuse étude comparative que le jeune érudit a rédigée

avec l'aide de quatre savants étrangers (E. Kunik, H. Suchier, J. Moltke Moe et K. Kœhler), dépasse bien les limites de la Finlande et des pays ougro-finnois, puisqu'elle s'étend sur trois parties du monde; tous les traits du cycle y sont analysés et leurs variantes indiquées; aussi n'est-il guère de peuple de l'Europe qui ne puisse tirer profit de ces recherches pour l'histoire de ses propres études. — On trouve en outre dans le même fascicule : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérémisses en 1885-86;* pour apprendre la langue de ce peuple, il eut le courage de s'enfermer cinq semaines en prison avec un de ses maîtres qui, sevré d'eau-de-vie, conservait au moins toute sa lucidité d'esprit. Viennent ensuite les rapports de 1887, de 1888 en finnois et en allemand.

Dans le fasc. VII, le Dr Arvid Genetz a donné la première partie de ses *Études sur le dialecte tchérémisse oriental,* assez différent du dialecte des prairies et de celui des montagnes, et parlé par quinze mille personnes dans les cercles de Krasnoufimsk et de Koungour. Il débute par des spécimens de la langue : poésies (toutes sous forme de monotones quatrains à l'exception de quelques ballades), énigmes, formules magiques, prières; mais le morceau principal est un recueil de contes en prose, parfois entremêlé de vers, mais rarement assaisonné de traits d'esprit ou de naïveté; les défauts du genre y sont accentués; la continuelle répétition des mêmes scènes et des mêmes phrases, avec des variations insignifiantes, finit par fatiguer; les actions et les paroles ne sont pas suffisamment motivées, de sorte que ces textes, tout en étant précieux, comme spécimens d'un dialecte peu connu, n'ont cependant pas de valeur littéraire. On sent que l'influence européenne n'a pas pénétré jusque dans cette lointaine contrée ouralienne.

Ce recueil, on le voit, ne donne que des travaux neufs sur des matières trop négligées, en se tenant exclusivement à sa spécialité ougro-finnoise. Poursuivi sur le même plan, il deviendra la source la plus abondante de nos connaissances sur les langues, les littératures, les croyances et les mœurs des peuples ouralo-finnois.

E. Beauvois.

---

444. — A. Gasquet. **Études byzantines.** L'Empire byzantin et la Monarchie franque. Paris, Hachette, 484 p. in-8.

Les byzantinistes, moins rares que jadis, ne constituent encore qu'un groupe bien restreint. En France, ils sont quatre ou cinq tout au plus. Une nouvelle recrue ne peut donc qu'être accueillie avec joie par eux, surtout alors qu'elle se présente avec un travail considérable, riche en renseignements inédits, grâce à un vaste ensemble de faits ingénieusement groupés. M. Gasquet, connu déjà par de très bons travaux d'érudition, par un, en particulier, qui confine à l'histoire de l'empire d'Orient, a abordé courageusement dans ce volume, qui paraît devoir

être le premier d'une série d'*Études byzantines*, la question si vaste et jusqu'à ce jour si mal traitée des relations entre l'empire byzantin et la monarchie franque depuis leurs origines jusqu'au règne du grand empereur Basile Ier et en même temps la fin de l'empire carolingien. Traiter ce sujet si étendu, c'est aborder une fois de plus, non seulement l'histoire des deux empires, mais celles de l'Église et de la papauté durant cette longue période d'années. Le temps et l'espace me manquent pour aborder la critique détaillée de ce gros volume de cinq cents pages, plein de faits, de discussions et d'appréciations. Je me bornerai à exprimer simplement mon opinion sur l'œuvre en général et à en indiquer les grandes divisions.

Le livre de M. G. est tout à fait remarquable ; les conclusions auxquelles il est arrivé me semblent parfaitement justes. C'est à peine si je trouverais à reprendre quelques points de détail fort secondaires. Après le livre excellent de M. Rambaud sur l'empire grec au xe siècle, celui de M. G. est certainement ce qui a été écrit en France de meilleur et de plus neuf sur l'histoire de l'empire d'Orient. L'auteur possède admirablement son sujet. Il est, avec M. Rambaud, un des bien rares modernes qui me semblent s'être rendu un compte vrai de ce qu'était cette monarchie byzantine encore aujourd'hui si profondément inconnue, cette monarchie où tant de choses sont à admirer et dont les incomplètes annales sont venues jusqu'à nous si totalement défigurées par les passions religieuses des contemporains.

Le livre de M. G. est divisé en huit chapitres dont un d'*Introduction*. Ce sont autant d'études séparées concordant cependant toutes à l'éclaircissement d'un sujet unique. Chaque chapitre est lui-même subdivisé en plusieurs paragraphes. L'*Introduction* porte ce titre : l'*Empire grec et les Barbares*. La lecture m'en a vivement intéressé. Dans un premier paragraphe, l'auteur a présenté et discuté sous un jour très neuf les divers arguments qui ont été si souvent mis en avant pour blâmer ou au contraire pour approuver le transfert du siège du gouvernement de Rome à Byzance. Les avantages que l'empire devait retirer de la situation privilégiée de sa nouvelle capitale sont exposés de main de maître. Vient ensuite un vivant tableau de ce qu'était l'empereur grec, l'empereur d'Orient, ce césar byzantin qui diffère si profondément de l'ancien césar de Rome. Ce portrait aussi est fort exactement tracé. « Pour les Byzantins, l'empereur est une sorte de Messie de qui ils attendent le relèvement et le salut. Dieu ne doit pas laisser protester l'alliance qu'il a conclue avec lui au jour de son couronnement. » Le chapitre qui suit est une longue et complète définition de l'empire byzantin, une comparaison entre l'ancien empire païen et la nouvelle monarchie chrétienne. M. G. insiste avec raison sur la force considérable que donnait à l'empire d'Orient cette conviction que si l'empereur était lui, l'image et le représentant même de Dieu sur la terre, la monarchie aussi était, elle, le modèle et l'antitype de la monarchie

humaine. « L'empire terrestre est l'image de l'empire céleste. L'empire de Constantinople, en un mot, est l'empire universel. » M. G. montre bien l'utilité de cette conviction profonde, surtout dans les rapports avec les princes étrangers, conviction qui ne s'affaiblit jamais de Justinien au dernier des Constantin malgré les plus cruels coups de la fortune, conviction qui faisait que, sous les Paléologues encore, lorsque l'ennemi était aux portes, cette fiction de l'empire universel existait toujours et infusait quelques étincelles de vie à ce corps mutilé. Le paragraphe IV de ce 1er chapitre nous fournit un tableau du monde barbare et des changements introduits par les circonstances et les temps dans l'attitude prise vis-à-vis de lui par les empereurs. L'habileté extraordinaire déployée par les *Basileis* et leurs conseils dans la science de contenir ce monde immense par le moyen de l'or, des présents et des dignités, est fort bien appréciée. Justinien fut le plus subtil de tous dans cette pratique du reste ruineuse du gouvernement des barbares. C'est elle également qui a inspiré à Constantin Porphyrogénète une grande partie de ses précieux écrits. Les paragraphes V et VI sont intitulés : *La propagande chrétienne. Les barbares à Byzance.* Ce dernier chapitre est un des plus curieux et des plus instructifs. C'est le frappant récit des efforts faits par le gouvernement des *Basileis* pour charmer et séduire les Barbares en séjour dans la Ville gardée de Dieu.

L'espace manquerait, je le répète, pour poursuivre cette analyse. Par le résumé que je viens de donner de l'*Introduction*, on peut juger déjà de l'intérêt puissant que présente ce vaste et sérieux travail. Je me bornerai à donner, en terminant, les titres des sept chapitres qui composent le volume : *L'empire romain et les origines de la monarchie franque. Les successeurs de Clovis et les empereurs de Byzance. Le royaume lombard. Charlemagne et l'impératrice Irène. L'alliance grecque. L'empereur Louis II. Jean VIII et la fin de l'empire carolingien.*

Gustave SCHLUMBERGER.

---

445. — J. ZELLER. **Histoire d'Allemagne**, t. VI. Les Empereurs du XIVe siècle. Habsbourg et Luxembourg, 1 vol. in-8, 480 pages. Paris, Didier, 1890.

Avant de dire tout le bien que nous pensons de l'œuvre de M. Zeller en général et de ce volume en particulier, nous demandons la permission de nous débarrasser de quelques menues critiques que nous sommes bien obligés de faire. Elles s'adressent beaucoup plus au prote qui a revu les épreuves, qu'à l'auteur lui-même : en effet, de très nombreuses fautes typographiques subsistent dans le volume; entre autres, presque aucun ouvrage allemand n'est cité de façon correcte. (Cf. p. 13, p. 23, p. 49, p. 67, p. 87, p. 93, etc. etc.) Le fait ne laisse pas que d'être fâcheux dans une histoire d'Allemagne. Nous notons ensuite que le même nom propre de ville reçoit les orthographes les plus différentes :

nous lisons ainsi p. 255 *Rheinfelden*, p. 442 *Rheinfeld*, ailleurs encore *Rhinfelden* et il en est de même pour *Rheinau* et *Rhinau*, *Ruffach* et *Rouffach*, etc. Ces inadvertances deviennent parfois graves : p. 476, on a imprimé, dans un tableau de l'Allemagne au début du xve siècle : « L'École de peinture de *Constance* est célèbre. » Il faut lire l'École de *Cologne*. P. 233, on a mis : « Albert avait sous la main les évêques de *Haguenau* et de Frisingen *(sic)* qui lui étaient dévoués. » Il n'y a jamais eu d'évêque à Haguenau : ce mot a été substitué à un autre. P. 223, on a imprimé : « On voit Adolphe accourir devant Colmar avec l'évêque de Bâle, le comte de *Pfort*. » Il faut lire le comte de *Pfirt*, c'est-à-dire de Ferrette.

Oserons-nous encore aller plus loin? Nous regrettons que M. Z. n'ait pas indiqué ses sources ou, quand il l'a fait, qu'il l'ait fait de façon si vague. Il y a chez lui des renvois de ce genre. *Pertz Script.* t. *XII* (voir p. 101). M. Z. connaît fort bien les documents de l'histoire allemande; il les a compulsés avec le plus grand soin; dans ses récits, on retrouve notamment des expressions caractéristiques, empruntées aux chroniqueurs réunis dans la collection : *Die Chroniken der deutschen Städte ;* il s'est approprié leurs tours de phrase, leur esprit même : pourquoi donc ne les avoir pas cités de façon exacte? Son livre, ce nous semble, y eût gagné en autorité. Peut-être aussi pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours employé le mot précis, *technique*, quand il s'agit d'une institution : ainsi le terme *empereur* à cette époque devrait être réservé au souverain d'Allemagne, qui a reçu la couronne des mains du pape : avant cette cérémonie, il est simplement *roi*. Les expressions *empereur Rodolphe, empereur Adolphe*, sont presque des contre-sens.

Mais nous avons hâte de proclamer en quelle haute estime nous avons l'histoire de M. Z., quelle profonde et sincère admiration elle nous inspire. Déjà, avant la guerre de 1870, M. Z. avait formé le dessein d'écrire une histoire complète de l'Allemagne; le premier volume n'a vu le jour qu'au lendemain de nos désastres. Depuis cette date, l'œuvre a été continuée avec une grande persévérance, avec un zèle digne d'être imité. Le sixième volume paraît aujourd'hui et il doit être suivi bientôt d'un septième consacré à la Réforme. Avec chaque tome, le travail s'est, pour ainsi dire, épuré et est devenu plus parfait. Au début, le livre sentait encore la poudre; la préface était presque un cri de guerre ; un ton d'amertume perçait dans le corps même de l'ouvrage. Aujourd'hui l'ardeur de la lutte s'est calmée : M. Z., tout en gardant au fond de son cœur ses sentiments et ses espérances, est moins agressif. Il admire sans réserve ce qu'il y avait dans l'Allemagne du moyen âge de forces vivifiantes; il rend pleine justice à ses poètes, à ses artistes, à l'esprit sage et économe de ses bourgeois. Ses récits acquièrent ce charme d'impartialité qui, selon une expression chère à M. Fustel de Coulanges, est la chasteté de l'historien.

Cette histoire d'Allemagne, que M. Z. mènera à bonne fin, sera unique : car, même de l'autre côté du Rhin, il n'existe point d'ouvrage de ce genre. Les anciennes histoires de Kohlrausch et de Pfister, que des traductions ont fait connaître en France, sont aujourd'hui bien démodées ; après le magnifique essor pris en Allemagne, ces derniers temps, par les études du moyen âge, elles ne sont plus au courant de la science. Luden n'a poussé son histoire si complète que jusqu'en l'année 1237 ; Giesebrecht est mort à la tâche, et son livre, que nous admirons de tout cœur, s'arrête avant la fin du règne de Barberousse. Arnold n'a fait que commencer son entreprise, et jusqu'à présent, il est à peine sorti de la période obscure des origines. Seul, M. Z. aura la gloire de pousser jusqu'au bout une histoire d'Allemagne, très étudiée, très vivante. Notre directeur, M. Chuquet, disait naguère ici même, combien une œuvre, comme l'*Histoire de Florence* de M. Perrens, faisait d'honneur à la France. Celle de M. Z. ne le lui cède en rien et notre pays a le droit d'en être fier.

Le sixième volume, dont nous devons rendre compte de façon spéciale, commence à la mort de Frédéric II et finit à celle de Robert le Palatin ; il nous conduit ainsi de l'année 1250 à l'année 1410. Cette période n'est point très glorieuse pour l'Allemagne : elle n'est point marquée par de grands événements qui frappent les imaginations et restent gravés dans le souvenir. Et pourtant M. Z. s'y arrête avec complaisance ; sans doute, les dehors sont peu brillants ; mais, au dedans, l'Allemagne est bien vivante. L'Empire universel n'est plus qu'un vain mot ; mais l'Allemagne n'en est que plus heureuse. M. Z. écrit, avec raison : « En passant de la tête monstrueuse qui absorbait tout aux membres mieux nourris, la sève produit une nouvelle végétation matérielle et morale plus avantageuse à tous. Les principautés sont plus denses, mieux constituées ; les villes sont plus riches, plus industrieuses. Les différentes classes librement rapprochées se pénètrent plus les unes les autres et cette pénétration mutuelle engendre des mœurs, grossières encore, mais plus égales, plus honnêtes et plus saines. Délivrée de l'empire universel qui était successivement saxon, franconien ou souabe, l'Allemagne devient plus allemande. » Voilà pourquoi M. Z. préfère cette période à la précédente. Et il me semble qu'il est plus juste envers l'Allemagne que ne le sont d'ordinaire les écrivains allemands. Ceux-ci ne cessent de regretter les temps où l'Allemagne débordait hors de ses frontières propres, où elle opprimait et l'Italie et le royaume d'Arles, où elle soutenait de longues querelles contre la papauté ; ils gémissent sur les temps où elle se replie sur elle-même, où elle développe librement ses richesses, son commerce, son esprit, son génie. Les époques glorieuses sont pour eux celles où l'histoire d'Allemagne est en dehors de l'Allemagne ; les époques fécondes et vraiment intéressantes sont pour M. Z. celles où la force de l'Allemagne, au lieu de se concentrer dans l'Empereur et de se dépenser à poursuivre un des-

sein chimérique, reste au-dedans, quoique divisée, détenue par les provinces et par les villes.

Le volume s'ouvre par un brillant tableau de l'Allemagne sous le grand interrègne. M. Z. nous montre tour à tour la décadence des anciens duchés et comtés, la formation de nouvelles principautés ecclésiastiques et laïques. Il insiste surtout sur la marche de Brandebourg, où commandait la dynastie ascanienne, sur l'ordre teutonique en lutte avec les païens du Nord, sur le royaume de Bohême et son souverain Ottokar II. Des principautés il passe aux villes dont il décrit les privilèges et les luttes intestines ; il parle des confédérations formées par ces cités pour le maintien de la paix et donne les détails les plus intéressants sur la ligue commerciale de la *hanse*. Par lui aussi nous connaissons cette organisation si bizarre de la sainte Vehme. Il ne néglige point de nous entretenir de la littérature populaire des *meistersänger* qui ont succédé aux *minnesänger* et de ces belles cathédrales gothiques dont se couvre le sol de l'Allemagne [1].

L'interrègne finit en septembre 1272, quand, à Francfort-sur-le-Mein, les électeurs désignent comme roi des Romains un petit seigneur de la Suisse, Rodolphe de Habsbourg. Dès lors, de 1272 à 1410, se succèdent sur le trône allemand Rodolphe ; Adolphe, un prince de Nassau, dont les domaines peu considérables sont situés entre le Mein, la Lahn et le Rhin; Albert Ier, fils de Rodolphe; Henri VII de la maison de Luxembourg; un duc de Bavière, Louis IV; un petit-fils de Henri VII, Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême ; son fils Venceslas ; Robert le Palatin. De chacun de ces rois, M. Z. fait un portrait très net; leurs physionomies revivent devant nous ; leurs caractères sont dessinés de main de maître ; leurs intentions sont scrutées ; l'éloge et le blâme leur sont équitablement distribués. Peut-être ici M. Z. ne s'est-il pas toujours contenté des traits que lui fournissaient les documents ; son imagination très éveillée supplée parfois à l'insuffisance des textes ; mais il use de ce procédé avec une grande discrétion ; il développe les indications à nous données par les vieux chroniqueurs; il achève le portrait tel qu'il ressort de leurs livres ; jamais il ne le crée de toutes pièces.

Après nous avoir fait connaître les souverains, M. Z. nous expose quelle fut leur politique. Pour chacun de ces règnes, il s'est posé une triple question. Comment le roi des Romains a-t-il agrandi ses états

---

1. M. Zeller écrit p. 85 : « Dans la ville de Strasbourg, grâce au maître Erwin de Steinbach, la cathédrale dresse les orgueilleuses ogives de sa nef à la suite du chœur byzantin des siècles précédents, projette pour former les deux bras de la croix ses deux chapelles avec leurs portes latérales, élève enfin dans les airs, au-dessus des broderies de pierre de son portail, cette unique tour qui pour la hauteur fut longtemps sans rivale. » La phrase est très jolie ; mais elle est tout à fait inexacte. Erwin, qui peut-être n'était pas de Steinbach, mourut en 1318 : il ne saurait donc être l'auteur de la nef et du transept, terminés dès 1275 ; la tour est d'époque bien postérieure ; elle fut achevée en 1439 par Jean Hueltz. Erwin est seulement le constructeur de la façade : ce qui est déjà un assez beau titre de gloire.

patrimoniaux? Quelles mesures a-t-il prises pour assurer l'ordre en Allemagne? A-t-il fait revivre, en dehors de la Germanie, les vieilles prétentions impériales et quelles ont été ses relations avec le pape, l'Italie, le roi de France? Les princes, nommés chefs de l'Allemagne, songent à profiter de leur nouvelle dignité, pour acquérir des domaines propres. Rodolphe de Habsbourg s'empare des provinces autrichiennes et la bataille de Marchfeld, dont M. Z. décrit si bien les péripéties, fut « le baptême de sang de la monarchie d'Autriche ». Henri VII livre la Bohême à son fils Jean et le fait solennellement couronner, le 7 février 1311, dans la cathédrale de Prague. Charles IV met la main sur le margraviat de Brandebourg. M. Z. insiste avec beaucoup de raison sur tous ces changements territoriaux; néanmoins, jamais il ne perd de vue l'Allemagne dans son ensemble. Au chapitre intitulé : « Organisation du patrimoine autrichien de Rodolphe » succède le chapitre : « Rodolphe de Habsbourg en Allemagne » où il nous dépeint tous les efforts faits par ce souverain pour maintenir la tranquillité, s'appuyant tour à tour sur les princes ecclésiastiques et laïques ou, à leur défaut, sur les petits seigneurs et les villes. Et, pour chacun de ses successeurs, il recherche avec soin quelle conduite il a tenue vis à vis des ligues des villes ou des ligues seigneuriales. L'un des chapitres les plus remarquables de son ouvrage est consacré à la Bulle d'or, qui règle l'élection du roi des Romains et consacre l'oligarchie des sept électeurs. Enfin, M. Z. a étudié avec un soin particulier la politique extérieure de ces rois. Il loue fort Rodolphe de n'avoir point répondu aux instances de Grégoire IX, qui le pressait de venir à Rome pour la cérémonie du couronnement; il blâme Henri VII de sa désastreuse expédition dans la péninsule italienne où il trouva la mort; il ne saurait partager l'enthousiasme de Pétrarque allant au-devant de Charles IV à Mantoue et saluant son arrivée dans des vers enflammés : *Venisti tandem*, etc.; il n'a que raillerie pour la démonstration inutile du Palatin au sud des Alpes. Les rapports de l'Allemagne et de la France à cette époque sont surtout bien mis en lumière. M. Z. a employé l'ouvrage fort savant, très fouillé d'Alfred Leroux : *Recherches sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne* de 1298 à 1378; mais il a donné à cette partie de son exposition un éclat qu'on ne trouve point dans ce livre.

Il nous reste à citer certains morceaux fort brillants sur les franciscains et les dominicains, sur la peste noire de 1348 et sur ces bizarres processions de flagellants, dont le chroniqueur de Strasbourg, Twinger de Kœnigshofen, nous a laissé une si pittoresque description, sur les persécutions des juifs au temps de Charles IV, sur le grand schisme.

Nous avons fait à l'ouvrage de M. Zeller quelques menues critiques et nous lui avons décerné les plus grands éloges; d'une part comme de l'autre, nous avons été d'une sincérité complète. Nous nous résumons,

en disant : Il est regrettable que l'auteur n'ait pas toujours poussé le souci de l'exactitude et de l'entière correction jusqu'au scrupule ; mais son œuvre n'en est pas moins l'une des plus considérables de notre époque, l'une de celles qui font le plus d'honneur à la France.

Ch. PFISTER.

---

446. — **La fausse Jeanne d'Arc. Claude des Armoises. Du degré de confiance à accorder aux découvertes de Jérome Vignier.** Lettre à M. de la Chanonie, rédacteur en chef de l'Echo de l'Oise, par le comte de MARSY. Compiègne, imprimerie H. Lefebvre, 1890, grand in-8 de 14 p.

447. — **Pierre Cauchon,** évêque de Beauvais, l'un des juges de Jeanne d'Arc, par le même. *Ibid.*, 1890, grand in-8 de 14 p.

A propos de la singulière *Vie de Jeanne d'Arc*, de 1409 à 1440, par M. Lesigne, on a rappelé que l'inventeur des premiers documents allégués par les partisans de Claude des Armoises est le Père Jérôme Vignier, né en 1606 et mort en 1661 [1]. Le comte de Marsy rappelle, à son tour, que cet historien a été convaincu du crime de faux en matière historique par bon nombre de nos plus sérieux érudits, notamment, sans compter Jules Quicherat, par M. Julien Havet [2], par le Père Ingold [3], par l'abbé Batiffol [4], par M. A. de Barthélemy [5], et il rappelle encore que non seulement Vignier a sur la conscience la production de l'acte de mariage de Jeanne et de Robert des Armoises, mais encore qu'il a interpolé le fragment du texte de la chronique de saint Thibaut de Metz, donné par son frère comme trouvé dans ses papiers. Il défend ensuite Vallet (de Viriville) contre une accusation de M. Lesigne, lequel prétend que l'historien de Charles VII croyait à l'identité de Jeanne d'Arc et de Claude des Armoises. Il établit que Vallet, peu de jours avant sa mort, a tout au contraire dénoncé la *fausse pucelle Claude*, mariée à Robert des Armoises (*Revue moderne* du 17 mai 1867).

Dans la seconde brochure, M. de M. démontre contre M. Victor Bouton, auteur d'une toute récente notice sur *Pierre Cauchon* (janvier 1890), que ce prélat appartient réellement à l'épiscopat et ne fut point simplement « un évêque temporel ayant la direction et l'administration d'un évêché pour en recueillir les bénéfices ». Il combat avec vigueur les assertions de M. Bouton et démolit en entier un travail

---

1. Voir surtout dans le *Temps* du 10 janvier, un article d'un de nos critiques les plus distingués, M. Anatole France.

2. *Les découvertes de Jérôme Vignier (Questions mérovingiennes* dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, p. 205-271.)

3. *Bulletin critique* du 15 septembre 1886, au sujet de la vie de sainte Odile, manifestement fabriquée par Vignier, d'après le professeur Roth, de Bâle, dans *Alsatia* de 1856.

4. *Bulletin critique* du 15 avril 1886, au sujet de l'*Épître de Théonas à Lucien*, à l'authenticité de laquelle ont complaisamment cru dom d'Achéry, Tillemont, les Bollandistes et l'abbé Migne, etc.

5. *Histoire de la maison de Dampierre.*

« qui dénature la vérité historique ». M. de M. n'admet pas que l'évêque Cauchon appartînt à la famille bourgeoise déjà connue depuis deux siècles dans la ville de Reims. Il n'admet pas davantage que l'évêque de Beauvais soit l'auteur de la *Chronique normande* de Pierre Cauchon, et, en cette question, il s'appuie sur l'indiscutable autorité du dernier biographe du chroniqueur, M. Charles de Robillard de Beaurepaire.

De même que tous les lecteurs de la première brochure de M. de Marsy seront avec lui contre M. Lesigne, tous les lecteurs de la seconde brochure seront avec lui contre M. Bouton.

T. de L.

---

448. — **Les hommes du 14 juillet,** gardes-françaises et vainqueurs de la Bastille, par Victor FOURNEL. Paris, Calmann-Lévy. 1890, 1 vol. in-18, IV-349 pages.

Travail consciencieux, opinions exprimées d'une manière modérée, style agréable à lire, telles sont les qualités qui frappent d'abord dans le livre de M. Victor Fournel, qualités précieuses.

Le livre s'ouvre par un coup d'œil sur l'histoire et le régime intérieur de la Bastille. Ce chapitre n'est qu'un résumé de travaux antérieurs, de l'excellente introduction mise par F. Ravaisson en tête de ses *Archives de la Bastille* et des articles parus sous le titre de *la Bastille d'après ses archives*, dans la « Revue historique » (1er janvier et 1er mars 1890). Le chapitre II est consacré aux *gardes françaises avant le 14 juillet*. L'auteur y explique heureusement l'état de désorganisation où était tombé, à la veille de la Révolution, ce régiment privilégié. Le chapitre III, la *prise de la Bastille*, ne contient aucun fait nouveau, mais il faut savoir gré à M. F. d'avoir su choisir avec discernement, parmi les nombreuses relations de la prise de la Bastille, celles qui méritent plus particulièrement créance, et d'en avoir composé un tableau rigoureusement historique. Nous en dirons autant du chapitre IV, *les prisonniers délivrés*. L'auteur y fait justice de la légende du comte de Lorges, en se servant des indications fournies à ce sujet par M. Alf. Begis dans l'*Intermédiaire* du 10 mars 1889. Enfin s'ouvre cette extraordinaire épopée des vainqueurs de la Bastille, lesquels, après être arrivés au plus haut point de gloire et d'honneur, tombèrent dans la misère, les dissensions meurtrières, et un complet discrédit. Mais ils surent se relever avec énergie, et jouer, — jusqu'après 1848, — de leur héroïsme qui avait fondé la liberté, pour obtenir pensions et honneurs. Il est encore question de la Bastille dans le dictionnaire des pensions inscrites au Trésor public en 1874! Comme Latude avait su faire une carrière de sa captivité, ces braves parvinrent à se faire une carrière de la Bastille qu'ils avaient prise, ou que d'autres avaient prise en leur nom. Les recherches de M. F. éclairent d'une manière franche et curieuse un grand nombre d'individualités révolutionnaires.

Voici quelques critiques. L'auteur écrit (p. 9) : « Au temps de La Parte, c'est-à-dire sous le sévère cardinal de Richelieu, les prisonniers de la Bastille avaient la liberté de se voir entre eux; ils avaient organisé diverses occupations pour adoucir les rigueurs de la captivité. A plus forte raison en fut-il ainsi au XVIIIe siècle ». Cette phrase est en contradiction avec l'histoire du régime intérieur de la Bastille, celui-ci, comme nous croyons l'avoir montré, allant se retrécissant d'année en année.

Pour faire le récit des premières journées révolutionnaires, celles qui ont précédé et suivi le 14 juillet, M. F. se sert avec trop de confiance du *Moniteur*, lequel ne contient à cette date qu'une compilation de seconde main. On sait que la rédaction quotidienne n'en commença qu'au 24 novembre 1789. Ainsi, p. 83 M. Fournel cite, à propos d'un détail de la prise de la Bastille, le récit du *Moniteur* pour confirmer la relation des invalides imprimée dans la *Bastille dévoilée* tandis qu'elle n'est qu'une reproduction de cette même relation des invalides quelque peu étendue et accommodée au goût du jour.

Quant à la forme du livre, louons le style vif, plein d'entrain, que surchargent peut-être trop de traits d'esprit.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

449. — 1. BERTHELÉ (Jos.) **Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou.** Melle, 1889, 1 vol. in-8 de 500 p.

450. — 2. LECOY DE LA MARCHE. **Les Sceaux.** (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts). Paris, Quantin (1890). 1 vol. in-8 de 320 p. avec fig.

451. — 3. Inventaire général des richesses d'art de la France. **Paris. Monuments civils,** t. II. Paris, 1889, 1 vol. in-4.

452. — 4. TRIGER (R.) **Notice sur la vie et les travaux de M. Eugène Hucher.** Le Mans, 1890, 1 vol. in-8 de 110 p. avec fig.

453. — 5. PETROZ (Pierre). **Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre.** Paris, Alcan, 1890, 1 vol. in-8 de 290 p.

454. — 6. WOLFRAM (Dr G.) **Die Reiterstatuette Karls des Grossen aus der Kathedrale zu Metz.** Strasbourg, Trübner, 1890, in-8 de 26 p.

455. — 7. BOYER (Hipp.) **Les enceintes de Bourges.** Bourges, 1889. 1 vol. in-8 de 225 p.

1. — Le livre de M. J. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, comprend deux parties distinctes, d'inégale importance : une série d'études d'archéologie monumentale, déjà mises au jour pour la plupart, et une sorte de répertoire important des inscriptions conservées sur les cloches et sur les divers objets du mobilier sacré des églises poitevines. — Après ces quelques articles, que nous nous bornerons à mentionner : *La crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent* (VIIe et XIe siècles); *l'église de Gourgé; l'église d'Airvault; de quelques influences auvergnates et limousines dans les églises romanes du Poitou et de la Saintonge,* (étude sur les voûtes de Saint-Hilaire de Poitiers); *de quelques influences périgourdines et angoumoisines* etc. (clochers); *une influence champenoise en Bas-Poitou* (l'église de Maillezais, bonne discussion), — il

faut citer plus spécialement l'étude, lue au Congrès des sociétés savantes, sur l'*architecture Plantagenet*. C'est une école gothique dont les monuments, en Anjou, en Touraine, en Poitou, offrent assez de particularités pour qu'on la distingue des grandes écoles ses voisines. Il y a là une évolution, une dérivation, curieuse à étudier, de la voûte à nervures : fusion de la coupole à pendentifs non distincts (forme rare) et de la croisée d'ogives dont l'influence envahissait tout, à cette époque du milieu du XIIe siècle. M. B. donne ici un bon résumé de la question et d'intéressants détails sur les principaux types à examiner.

La seconde partie du volume, qui ne comprend pas moins de trois cents pages, est un inventaire méthodique de reliquaires, chefs et bras, de vases sacrés et de cloches, avec le texte de leurs inscriptions, mais nourri de nombreux détails et renseignements locaux, avec des études soignées sur les anciens fondeurs de cloches, leur outillage, leurs procédés, leur vie. Tout cela est net et bien établi, et d'ailleurs la méthode de M. Berthelé est excellente, et ses doctrines parfaitement saines. On pourrait simplement reprocher un peu de minutie dans la discussion et la documentation de ces études archéologiques. Le texte et les notes sont quelquefois encombrés de citations de travaux sans valeur et inutiles, qui forcent l'auteur à une courtoisie un peu banale. Sa conscience n'a pas besoin vraiment d'aller jusque-là, et le volume y gagnerait un peu de légèreté.

2. — M. Lecoy de la Marche a déjà publié, dans la collection dirigée par M. J. Comte, un volume sur *les manuscrits et la miniature*. Ce nouveau travail sur les *sceaux* sera certainement plus apprécié des lecteurs : c'est un bon résumé d'ensemble, avec un nombre suffisant de reproductions héliographiques pour attirer non seulement l'attention mais le goût des gens du monde, et qui même ne sera pas sans commodité pour les gens du métier. La matière est si vaste, toutefois, qu'il n'y faut pas chercher des développements très approfondis, des documents très nombreux; chacun regrettera peut-être le trop peu de place occupée par telle catégorie de sceaux qui l'intéresse plus spécialement. Mais l'important, c'est que l'auteur ait dressé un plan de travail et de recherches exact et nettement défini, et ces qualités se trouvent dans le livre de M. Lecoy de la Marche. Il a eu soin de donner de bons renseignements sur l'usage, la législation, la fabrique du sceau, les matières employées pour les empreintes, la composition des matrices; tout cela, bien entendu, pour la seule époque du moyen âge et des temps modernes. Il ne faut pas chercher ici beaucoup de détails sur les sceaux antiques et orientaux.

M. L. de la M. fait justement remarquer l'intérêt qu'offrent les sceaux de villes pour les monuments qui y sont représentés. On a plusieurs fois fait usage de ces documents très particuliers, et bien qu'il n'y faille pas attacher une importance capitale pour la restitution ou l'histoire des édifices, à cause de l'étroitesse extrême du champ, et de l'habitude fré-

quente des graveurs d'entasser les objets en une perspective essentiellement déformatrice, il y aurait là, croyons-nous, un curieux travail à faire. On pourrait relever d'ensemble toutes les représentations architecturales des sceaux, les identifier autant que possible à l'aide des données archéologiques, et en dresser une table critique permettant les rapprochements et les comparaisons. Il est impossible qu'il ne sorte pas de là un vrai profit pour l'histoire des villes et des monuments.

Un dernier mot. M. Lecoy de la Marche n'emploie à peu près jamais, avec raison, le mot si inexact de sceau *ogival*, et paraît avoir été embarassé pour trouver un terme équivalent et juste, car il a évité tant qu'il a pu la nécessité de son emploi. Pourquoi ne pas prendre l'expression très simple des archéologues allemands : sceau *oval aigu* (spitzoval) ?

3. — Nous nous contenterons d'annoncer le nouveau volume de l'inventaire des richesses d'art, concernant quelques-uns des monuments civils de Paris. La partie principale y est consacrée au Jardin des Plantes, c'est-à-dire surtout à la description des cent quatre volumes de vélins (dont soixante-quatre composés de reproductions de plantes) conservés au Muséum, dont s'est chargé M. H. Stein. M. Michaux a décrit vingt mairies, dix-sept places et squares, la Bourse, le Tribunal de commerce ; M. Ruprich-Robert, le Val-de-Grâce ; M. de Chennevières, le Panthéon. Chacune de ces notices est précédée d'un bon résumé historique, avec indication des sources principales.

4. — La notice de M. Triger n'est pas une sèche biographie quelconque : nous en ferions à peine mention, s'il en était ainsi ; mais c'est une vraie étude archéologique sur un des meilleurs antiquaires de la province, et illustrée de nombreuses figures, qu'on a d'autant plus de plaisir à revoir ici, qu'elles sont dues au crayon de M. Hucher même, qui était aussi dessinateur habile, comme on sait. « Trop souvent dépouillée, au profit de la capitale, de ses intelligences d'élite et de ses talents naissants, la province a rarement le privilège de posséder de véritables savants, dont la réputation, franchissant les limites ordinaires de la région, se répande dans toute la France et même à l'étranger. » Très justes sont ces lignes de M. T., et il est juste aussi de considérer comme une de ces exceptions heureuses de nos sociétés de province, l'auteur de l'*Art gaulois*, des *Calques des vitraux de la cathédrale du Mans*, de l'*histoire du jeton au moyen âge*, du *jubé du cardinal de Luxembourg*, de l'édition du *Saint-Graal*, etc. — La table bibliographique qui termine la notice ne contient pas moins de deux cent soixante-seize numéros.

5. — Il n'y a pas grand'chose à dire de l'« esquisse générale » de M. Petroz sur l'histoire de la peinture. Il se défend d'avoir voulu faire un livre et se présente à nous comme un curieux, désireux de rédiger ses idées et de nous faire part de ses réflexions en face des principaux chefs-d'œuvre, particulièrement ceux du musée du Louvre. Il y aurait donc mauvaise grâce à trop exiger de lui. Cependant il est permis de trouver qu'il au-

rait dû se borner à ces excursions pittoresques dans le monde du beau, et laisser de côté cette préoccupation continuelle, qui pénètre toutes les pages, de « déterminer les rapports des diverses écoles avec l'état intellectuel, moral ou social contemporain. » Il s'est empressé de prendre, au système connu de M. Taine, ce qu'il a de plus outré et de plus mesquin, et sans l'appuyer, du moins, comme lui, sur des bases sérieuses, absolues..., sans l'éclairer par les conceptions d'un esprit supérieur. La méthode ne lui a servi au contraire qu'à lancer toutes sortes d'assertions légères et suspectes, appuyées d'autorités de troisième main. En somme, en voulant trop être profond, il a été superficiel, et son livre n'apprendra rien à personne.

6. — La brochure du d^r Wolfram est un résumé de l'histoire de la fameuse statuette équestre de Charlemagne, autrefois conservée à la cathédrale de Metz, disparue à l'époque de la Révolution, achetée par Al. Lenoir, arrivée après diverses aventures à l'Hôtel de ville de Paris, sauvée de l'incendie de la Commune et aujourd'hui enfin installée au Musée de la Ville à l'Hôtel Carnavalet. Plusieurs reproductions en ont été exécutées en bronze, et l'une d'elles a été placée à Metz, en souvenir de l'original : c'est à propos de cette installation que le d^r Wolfram a écrit cette notice, à laquelle il a joint une phototypie de la reproduction. Donner l'original même eût été, semble-t-il, plus intéressant pour le lecteur messin. — Il expose l'état de la discussion ouverte sur l'authenticité du portrait, et ajoute des détails sur le cérémonial dont la statuette impériale était l'objet dans la cathédrale de Metz.

7. — Bourges renferme deux enceintes successives, séparées par cinq ou six siècles, l'enceinte de la cité et celle de la ville. La dernière a presque entièrement disparu, et c'est la muraille antique qui s'est conservée, englobée dans les constructions particulières, entre la partie ancienne et la partie moderne de la ville. L'enceinte antique serait des premières années du ve siècle, et postérieure à l'invasion des Vandales. La maison célèbre de Jacques cœur est établie sur cette puissante muraille. La seconde enceinte remonterait à 1150 environ. — La notice de M. Boyer, la monographie plutôt, abondamment documentée et pourtant serrée de près, est précieuse au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire locale et vraiment très intéressante à suivre pour qui connaît Bourges. C'est à coup sûr un des meilleurs travaux que les sociétés de province aient fourni l'année dernière.

H. de Curzon.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un archéologue de grand mérite, M. F. Pouy, vient de publier une très curieuse notice sur *les bas-reliefs relatifs à Saint-Firmin-le-Martyr à Amiens et à Saint-Acheul*, XIIIe, XVe et XVIe siècles. (Amiens, Langlois, 1890, in-8° de 15 p.).

ALLEMAGNE. — La librairie Gœschen, de Stuttgart, va publier : 1° un ouvrage de M. R. FESTER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, qui comprend onze chapitres; 2° une *Geschichte der deutschen Verfassungsfrage wæhrend der Befreiungskriege und des Wiener Kongresses 1812-1815*, par W. Ad. SCHMIDT; ce livre posthume est publié par les soins de M. Alfred STERN; il rectifie et complète Treitschke sur plusieurs points.

— MM. Max HERRMANN et Siegfried SZAMATÓLSKI publient à la librairie Speyer et Peters, de Berlin, une collection de *Lateinische Denkmæler des XV und XVI Jahrhunderts* ou « Monuments latins du xvᵉ et du xviᵉ siècles ». Un grand nombre d'érudits leur ont promis leur appui. Il est convenu que les éditions renfermeront une introduction complète (critique du texte, bibliographie caractéristique, historique et littéraire), et que l'orthographe des latinistes du xvᵉ et du xviᵉ siècle ne sera pas conservée. Paraîtront d'abord : 1° *Gulielmus Gnapheus. Acolastus*, p. p. J. BOLTE; 2° *Eccius dedolatus*, p. p. S. SZAMATÓLSKI; 3° *Thomas Naogeorgus, Pammachius* (avec introd. d'E. SCHMIDT), p. p. J. BOLTE; 4° *Philippus Melanchthon Declamationes*, extraits, p. p. K. HARTFELDER; 5° *Euricius Cordus, Epigrammata*, p. p. C. KRAUSE; 6° *Ugolinus Parmensis, Philogenia*, p. p. Max HERRMANN. Paraîtront postérieurement : *Baptista Mantuanus, de septem peccatis capitalibus*, p. p. ENDERS; *Henricus Bebelius, Facetiae*, p. p. ROETHE; *Xystus Betulius, Judith*, p. p. Fr. SPENGLER; *Thomas Campanella, De civitate solis*, p. p. P. HENSEL; *Conradus Celtes, Odae*, p. p. K. HARTFELDER; *Cornelius Crocus, Josephus*, p. p. BOLTE; *Epistolae obscurorum virorum*, p. p. SZAMATÓLSKI; *Desiderius Erasmus, Carmina* et *Pædagogische Schriften*, p. p. Karl HARTFELDER; *Eligius Eucharius, Grisellis*, p. p. Philippe STRAUCH; *F. H. Flayder, Ludovicus bigamus*, p. p. Alex. von WEILEN; *Nicodemus Frischlinus, Julius redivivus*, p. p. G. ROETHE; *Eobanus Hessus, Heroides*, p. p. Max von WALDBERG; *Eobanus Hessus, Satirische Dialoge*, p. p. Carl KRAUSE; *Johannes Kerckmeister, Codrus*, p. p. Edward SCHRŒDER; *Deutsche Lyriker des 16. Jahrhunderts (Auswahl)*, p. p. George ELLINGER; *Georgius Macropedius, Rebelles, Aluta*, p. p. J. BOLTE; *Thomas Murner, Honestorum poematum condigna laudatio*, p. p. Th. von LIEBENAU; *Franciscus Poggius, Facetiae*, p. p. M. HERRMANN; *Jacobus Schoepper, Joannes decollatus*, p. p. Karl DRESCHER; *Ludovicus Vives, De pauperum subventione*, p. p. P. Fr. EHRLE.

— M. MUNCKER a été nommé professeur extraordinaire de littérature allemande à l'Université de Munich; M. BAIST, professeur ordinaire de philologie romane à l'Université de Fribourg.

— La *Zeitschrift für deutsches Altertum* a désormais pour directeur, à la place de M. STEINMEYER qui se retire, M. SCHRŒDER, de Marbourg.

ITALIE. — M. Eugène MÜNTZ a été nommé membre étranger de l'académie royale di San Luca, en même temps que MM. Ferd. GREGOROVIUS et Wolfgang HELBIG.

— Un de nos collaborateurs nous écrit à propos de la brochure *Una fantastica cronologia degli scritti di Sant' Ennodio* dont nous avons rendu compte dans notre numéro 40, la note suivante que nous insérons volontiers. « C'est une réfutation en règle de Tanzi. Elle aurait gagné en valeur si les arguments étaient produits sur un ton plus mesuré, si l'écrivain anonyme ne soupçonnait pas Tanzi aussi bien que Vogel, le dernier éditeur d'Ennodius, d'avoir voulu discréditer l'évêque de Pavie et l'Église catholique, si enfin on n'y trouvait une défense de toutes les opinions émises jadis dans la *Scuola cattolica* de Milan (t. XXI, 1883) par Franc. Magani. Le commentaire est d'ailleurs très estimable. »

— Quelques érudits de Girgenti ont fondé une Société, la *Biblioteca patria Agrigentina* qui se propose de recueillir les œuvres des écrivains agrigentins et tout ce qui a été écrit et s'écrira sur Acragas, Agrigente et la moderne Girgenti. Elle

recherche tous les livres, opuscules, journaux, estampes, manuscrits, autographes, etc., relatifs à l'histoire passée et présente de Girgenti.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1890.

M. Ch. Schefer, président, annonce à l'Académie que Sa Majesté dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Académie des sciences, honore la séance de sa présence.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur l'*Histoire de la ville de Saint-Rémi-de-Provence.*

M. Edmond Le Blant est désigné pour lire, à la séance publique annuelle de l'Académie, son mémoire intitulé : *Trois statues cachées par les anciens.* Cette séance aura lieu le vendredi 14 novembre.

M. René de Maulde-la-Clavière communique un travail sur les origines du canton du Tessin. Il formule dans les termes suivants le résultat de ses recherches : « Il n'est pas exact de dire que le canton du Tessin doit sa naissance, en l'année 1500, à une promesse ou à une tolérance de Louis XII, comme l'ont affirmé Prato et Guichardin. C'est par un acte de violence que les Suisses arrachèrent ce lambeau de la Lombardie. Ils s'y maintinrent par l'appui de l'Allemagne et des amis de l'Allemagne en Italie, c'est-à-dire des Gibelins, principalement des Gibelins de Lugano. »

M. Menant annonce en ces termes la découverte de quelques inscriptions hétéennes nouvelles : « J'ai l'honneur de vous faire part d'une découverte qui intéressera vivement ceux qui se préoccupent des études hétéennes. Je viens de recevoir une lettre de M. le prof. Sayce (6 de ce mois) qui m'apprend que MM. Ramsay et Hogarth ont voyagé tout l'été en Cappadoce, et qu'ils ont pris des estampages, des photographies et des copies des inscriptions de Bov, d'Ibreez de Bulgovmaden, de Gurun et d'Ilgun. Ils ont découvert également une série de sculptures rupestres à Frathin. Les estampages des inscriptions de Bov et d'Ibreez, peuvent être considérées comme faisant connaître de nouvelles inscriptions, car les copies qu'on en avait jusqu'ici étaient tellement défectueuses qu'elles ne pouvaient servir de base à un travail sérieux. Les autres inscriptions sont complètement inédites. M. Sayce a déjà sous les yeux les estampages des textes de Bov et d'Andaval, ainsi que les copies des inscriptions d'Ibreez, de Bulgovmaden et de Gurun; il attend dans quelques semaines des estampages et des photographies de tous les autres documents.

« L'examen sommaire auquel M. Sayce s'est livré sur ces nouveaux textes, l'a amené à la confirmation de plusieurs de ses lectures antérieures, et quelquefois à en compléter ou à en rectifier d'autres. C'est ainsi qu'il a été conduit à reconnaître à un signe qu'il n'avait pas traduit dans les inscriptions de Hamath, la valeur idéographique de « *construire, faire, fonder* ». Or, c'est précisément le même signe auquel j'avais attribué de mon côté la valeur du « *construction, temple, palais, forteresse* » en m'appuyant sur le rôle qu'il joue dans le nom de Kar-Kemish, ainsi que je l'ai expliqué dans notre séance du 9 juin dernier; c'est aussi cette valeur qui m'a conduit à compléter également la lecture de la partie finale des trois inscriptions de Hamath dont j'avais entretenu l'Académie antérieurement. Permettez-moi de faire remarquer ici que M. Sayce n'a pu avoir connaissance de mes travaux actuellement sous presse, l'un dans vos *Mémoires*, l'autre dans le *Recueil* de M. Maspero; pas plus que je ne pouvais soupçonner l'existence des documents nouveaux sur lesquels M. Sayce s'appuie aujourd'hui. Je suis heureux de faire appel aux souvenirs de l'Académie en cette circonstance, pour constater qu'on peut déjà, dans cette science si nouvelle, arriver aux mêmes résultats en se livrant d'une manière indépendante à l'étude des textes hétéens. »

M. Théodore Reinach commence une communication sur l'histoire des rois de Commagène, d'après des inscriptions récemment découvertes dans ce pays par MM. Humann et Puchstein.

Ouvrages présentés : — par M. le Secrétaire perpétuel : Hauréau (B.), *Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale;* — par M. Schlumberger : Svoronos, *Numismatique de la Crète ancienne*, 1re partie, texte et atlas; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 14; — par M. Gaston Paris : Mély (F. de), *la Croix des premiers croisés* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — par M. Daubrée, de l'Académie des sciences : un numéro du *Monatsblatt der numismatischen Gesellschaft in Wien*, contenant un article de M. Brezina, sur des médailles antiques où sont représentés des météorites; — par M. Delisle : Babelon (Ernest), *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale*, tome Ier.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 27 octobre — 1890

456. — A. Bergaigne et V. Henry. **Manuel pour étudier le sanscrit védique.** Précis de grammaire — Chrestomathie — Lexique. Paris, Emile Bouillon, 1890. — XVII-336 pp. in-8.

Le projet de doter notre enseignement d'un Manuel de la langue védique était arrêté chez Bergaigne dès le temps où il traçait le plan de son Manuel de la langue classique [1]. Dans sa pensée, l'un était le complément nécessaire de l'autre et, en rédigeant le seul des deux ouvrages qu'il lui était réservé d'achever, il n'avait si soigneusement écarté toute allusion aux formes archaïques, que parce qu'il était bien décidé à les traiter à part. D'autres travaux l'avaient obligé d'ajourner ce projet; mais il ne l'avait pas abandonné. Le dessin général du livre était arrêté; des parties même en avaient été rédigées et lui avaient encore été soumises par celui de ses élèves qu'il s'était plus particulièrement associé pour cette tâche et à qui devait incomber le pieux devoir de l'achever.

Dans le Manuel, tel que le publie M. Henry, le choix des hymnes du *R*igveda et de l'Atharvaveda est de Bergaigne, sauf un hymne à Yama, que M. H. s'est décidé à admettre, pour que cette importante figure du panthéon védique fût, comme les autres, représentée dans le recueil. Les textes rituels (un morceau du Çatapatha Brâhma*n*a, un morceau de l'Aitareya Brâhma*n*a et deux chapitres du G*r*ihyasûtra de Gobhila [2]) ont été choisis par M. Henry. Bergaigne n'avait rien arrêté de définitif à cet égard. Peut-être se serait-il décidé à faire la place plus grande aux spécimens de la prose védique. Dans l'incertitude et pour maintenir une proportion plus exacte entre les deux manuels, M. H. a cru devoir limiter son choix, en se conformant d'ailleurs à la pensée de son maître, qui était de prendre des morceaux rituels de préférence à des morceaux légendaires.

La grammaire est entièrement l'œuvre de M. Henry. Elle a été retrou-

1. Cf. *Rev. crit.* du 20 sept. 1885.
2. Ces deux derniers morceaux appartiennent bien à la littérature du Véda, mais non à la langue ni à la grammaire védique.

vée dans les papiers du défunt, telle qu'elle lui avait été envoyée, sans aucune annotation de sa main. Il est donc douteux que Bergaigne ait eu le temps de la revoir. Mais, de toutes les parties de l'œuvre, c'était peut-être celle où l'on risquait le moins de se méprendre sur ses intentions. Le Manuel sanscrit donnait le cadre : il n'y avait qu'à le remplir, en reprenant, paragraphe par paragraphe, les faits d'ordre archaïque qui en avaient été exclus. L'admirable grammaire de M. Whitney, qui avait déjà servi de terme de comparaison et de moyen de contrôle pour le premier Manuel, était désignée d'avance pour le même service à rendre au second. Le reste, même pour les matières entièrement neuves, telles que l'accentuation et la métrique, n'était qu'affaire de rédaction et aussi de mesure : il s'agissait, tout en écrivant un Manuel, de n'omettre aucun fait important. M. H. avait vécu trop longtemps en parfaite communion d'idées avec son maître, pour n'avoir pas l'exact sentiment de cette mesure. Sur un petit nombre de points seulement, je crois qu'il aurait pu être plus complet. Au chapitre de la composition, par exemple, pourquoi ne pas remarquer que les types *jamadagni, bharadvâja, çrutkarna* et, en général, les composés syntactiques sont védiques ? Les règles d'accentuation pour ce chapitre auraient aussi pu être plus développées. Le traité de M. Aufrecht sur l'accent des composés, bien que vieux de près d'un demi siècle, eût été consulté avec profit. De même les monographies de MM. Avery et Lanman auraient fourni quelques données de statistique plus précise pour les formes nominales et verbales. Mais ce sont là des faits d'appréciation toute personnelle et forcément variable.

Plus délicate de beaucoup était la rédaction du lexique. Pour les morceaux empruntés au *R*igveda, M. H. avait pour se guider, outre les travaux généraux de Bergaigne, une traduction entièrement rédigée de sa main, qui s'est trouvée dans ses papiers [1]. Mais, pour les morceaux de l'Atharvaveda, il était livré à lui-même. Je n'ai pas eu le temps d'examiner en détail cette partie de l'ouvrage. Mais j'en ai vu assez pour me convaincre que là aussi M. H., sans abdiquer en aucune façon son jugement propre, a travaillé dans l'esprit de son maître, avec un soin dévoué.

Il ne me reste qu'à signaler à M. H. quelques menus détails de rédaction sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui.

P. 1, § 1 et suivants, M. H. oppose l'un à l'autre *Veda* et *Brâhmana* d'une façon qui ne me paraît pas admissible, quand on procède par définitions. Comment s'y prendrait-il pour appliquer sa terminologie au Yajus Noir? — P. 6, § 16 : « L'accent grave, correspondant à ce que nous nommons la syllabe atone ». Cela est un peu sommaire après ce qui vient d'être dit de la nature musicale de l'accent védique. Pour nous, la syllabe atone est avant tout une syllabe qui n'a pas l'*ictus*, sur laquelle la voix faiblit ; en sanscrit, l'accent grave marque les syllabes sur les-

1. A côté d'une autre traduction complète de M. Henry, que celui-ci lui avait envoyée et à laquelle il n'avait ajouté que quelques courtes annotations.

quelles la voix baisse. L'accent *svarita* ne descend pas non plus « de l'aigu au grave ». D'après la tradition, il prend de plus haut que l'aigu et descend plus bas que le grave. — P. 8, § 21 B; p. 32, § 93; p. 19, § 41 : pourquoi dire que, dans les cas spécifiés, le verbe personnel et les vocatifs sont « enclitiques, par conséquent atones », et ne pas dire simplement qu'ils ne sont pas marqués de l'accent. Il y a là évidemment des faits qui nous échappent, parce que la notation védique n'a pas tenu compte de l'*ictus*. — P. 10, § 25 : « Cette notation (celle du *R*igveda) est suivie dans toutes les éditions européennes des Vedas ». M. H. sait fort bien que cela n'est pas vrai pour les vers du Sâmaveda, ni pour l'Aitareya et le Çatapatha-brâhma*n*a (puisqu'il en fait lui-même la remarque ailleurs), ni pour la Maitrâya*n*î Sa*m*hitâ, ni pour le Kaushîtaki-brâhma*n*a, ni pour les Brâhma*n*as du Sâmaveda et de l'Atharvaveda. Or tout cela fait bien partie « des Vedas ». — P. 13, § 20 F : je n'aime pas beaucoup « le groupe primitif *zd* », qui nous transporte sans transition sur un tout autre domaine, celui de la phonétique indo-européenne. Partout ailleurs, M. H. a évité de s'y engager avec une abnégation de sa part tout à fait louable. J'eusse préféré qu'il s'en fût encore abstenu cette fois-ci, et qu'il eût remarqué plutôt que le fait en question rentre dans les tendances pracritisantes qui se manifestent parfois dans la langue védique. Une observation semblable aurait pu être faite en passant pour d'autres particularités de cette langue; par exemple, la confusion qu'elle autorise, en beaucoup de cas, entre les thèmes en *i*, *u* et ceux en *î*, *û*. — P. 43, § 124 : à prendre les termes strictement, il y a là une confusion entre la *gâyatrî* et le *gâyatra pâda*. La formule si fréquente *ashtâkshârâ gâyatrî* ne signifie pas précisément que huit syllabes font une gâyatrî, qui, dans la langue technique, en comprend toujours vingt-quatre. La même observation s'applique aux paragraphes suivants [1].

Mais ce sont là d'insignifiants détails, qui ne sauraient diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à M. H. pour le soin qu'il a mis à achever cette œuvre de collaboration posthume. Elle nous rappelle d'une façon touchante tout ce que nous devons à celui qui n'est plus, et elle nous permet d'espérer beaucoup de ceux qu'il a formés. A l'enseignement supérieur en France, elle donne un instrument excellent. Les changements que M. Henry a introduits dans les dispositions extérieures du livre, la substitution du caractère romain au caractère devanâgarî, la suppression de certaines lisières bonnes pour des commençants, mais inutiles ici, l'arrangement du lexique rendu plus commode, sont tous justifiés dans un ouvrage qui s'adresse à des élèves beaucoup plus avancés et qui, tous, sont supposés en parfaite possession du Manuel de la langue classique.

A. Barth.

---

1. P. 10, l. 6, lire (dans le devanâgarî), *yajamânâya*.

457. — U. Zernial. **Tacitus Germania** erklært mit einer Karte von H. Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890. Vorwort, III-IV. Einleitung, 1-14. Texte, 17-91. Kritischer Anhang, 92-94. Namenverzeichniss, 95-101.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'ici les œuvres complètes de Tacite. On avait depuis longtemps l'excellente édition des *Annales* de Nipperdey, revue depuis quelques années par Andresen. Il y a deux ans, Éd. Wolf a donné, pour y faire suite, une bonne édition des *Histoires*. Voici la *Germanie* annotée d'après la même méthode qui certes est la bonne.

L'auteur, M. U. Zernial, a eu déjà l'occasion de s'occuper de cet ouvrage de Tacite en rendant compte de la 4e édition de Halm [1]. Il a montré dans son article que, de la 3e à la 4e édition, les idées de Halm sur la valeur des mss. de la *Germania* ont beaucoup changé, et que, comme l'a proposé Waitz et comme le fait Halm, il faudra désormais attacher beaucoup plus d'importance aux mss. *Cc*.

Le choix du texte est judicieux; l'apparat critique très clair, et bien au courant. On relèverait entre la carte due à Kiepert et l'orthographe de l'édition certains désaccords (42, *Varisti)* et dans la carte quelques omissions (28, *Nemetes*; 40, *Aviones*, etc.). — Dans le texte les fautes d'impression sont malheureusement assez nombreuses.

On sait combien sont nombreux les travaux allemands sur la *Germanie*. M. Z. en a tiré bon parti sans s'y perdre. L'introduction contient sur le moment où a été composé le livre, sur le but de l'ouvrage, sur le style dans lequel il est écrit, de bonnes remarques où j'aurais seulement voulu çà et là un peu plus de clarté. Je citerais volontiers, sur les imitations de Tacite, une page (p. 8-9) très intéressante, mais sur laquelle il y aurait bien à dire. Qu'il me suffise ici de regretter que dans cette introduction comme dans les notes, Tacite n'ait pas été un peu plus comparé à lui-même. Sans compter beaucoup de passages des *Annales* auxquels il eût fallu renvoyer, ne devait-on pas rapprocher (38 fin) : *ament amenturque* de l'expression fameuse (19) : *corrumpere et corrumpi* et remarquer que ce tour célèbre a été repris plus tard et, comme il arrive dans ces reprises, quelque peu gâté par Tacite dans un ouvrage postérieur *(Ann.* XIV, 20)? L'excellent lexique de Gerber et Greef rend, à l'heure présente, moins excusables des omissions de ce genre.

Émile Thomas.

---

458. — **Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginne des XI Jahrhunderts,** von Adolf Ebert. Erster Band, zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, Vogel XIV-667 pp. Prix : 12 Mark.

La première édition de ce volume comprenait 616 pp. de texte; la seconde en a 659. Comme il n'y a pas à revenir sur l'importance capi-

1. Voir la *Wochenschrift* de 1885, p. 1040 et suiv.

tale d'un livre qui est la meilleure histoire de la littérature latine chrétienne, je voudrais indiquer seulement dans cet article les modifications que quinze années de recherches entreprises partout ont nécessitées dans ce tableau d'ensemble. Comme on va le voir, ces changements ne portent guère sur l'essentiel, à part quelques additions importantes. Ainsi qu'on doit s'y attendre, c'est la bibliographie surtout qui a reçu de l'accroissement.

P. 26, n. 1 (traduction française, 35, 1) : éd. de Minucius Félix par Baehrens (1886); Schwenke, ueber die Zeit des M. F., dans Jahrb. f. prot.-Th., IX; Kühn, der Octauius des M. F., 1882. P. 26, n. 4 (35, 4), M. Ebert ne se déclare convaincu ni par la dissertation de Wilhelm (Breslauer phil. Abhandl. II) ni par l'article de Massebieau (*Rev. hist. rel.*, 15, 316) au sujet des rapports entre M. F. et Tertullien; il maintient son ancienne opinion. P. 33, 1 (42, 1) : Hauschild, die rationale Psychologie u. Erkenntnisstheorie Tertullians, 1880; Nöldechen, Tertullian als Mensch u. Bürger (Sybels, H. Z. S., 54). P. 33, 2 (42) : mention de l'opinion de Nöldechen (Z. f. w. Th., 29, 207) qui ramène l'année de la naissance de Tertullien à 150. P. 41 (51), l'ouvrage de T. *Ad nationes* a été écrit vers le même temps que l'*Apologeticum;* ce dernier a été d'abord achevé, mais par contre l'*ad nationes,* tout au moins son premier livre a été publié auparavant, tandis que l'*apologeticum,* était envoyé seulement aux *praesides.* P. 44, 1 (54), éd. du *De spectaculis* par Klussmann, 1877. P. 63 (74), le *De aleatoribus* est l'œuvre d'un évêque qui interdit, avec des accents qui atteignent parfois l'éloquence, le jeu de dés, une invention du diable, comme la luxure et l'idolâtrie. Cet écrit est intéressant aussi au point de vue archéologique. C'est en vain que Harnack, dans une étude très habile et par là d'autant moins probante, a essayé d'attribuer l'ouvrage au pape Victor. Des autorités théologiques comme Zahn (*Gesch. des neut. Kanons*, I, 1, 346) et philologiques comme Wölfflin, se sont prononcées contre l'hypothèse de Harnack [1]. Wölfflin place l'opuscule après S. Cyprien, Haussleiter (Th. LB. 1 févr. 89), après 250. Cependant on ne peut descendre au-delà du IIIe siècle, date adoptée par Zahn. On ne comprend pas pourquoi Harnack annonce au titre le *d. a.* comme « le plus ancien écrit chrétien en latin », à moins qu'il n'adopte comme règle chronologique le *de uiris illustribus* de S. Jérôme qu'il malmène si fort, p. 120. P. 64, 1 (74, 1) : Kettner, Cornelius Labeo, ein Beitrag zur Quellenkritik des Arnobius, 1877; Francke, die Psychologie und Erkenntnisslehre des Arnobius, 1878. P. 64, 2 (74, 2), Reifferscheid a montré que le nom d'Arnobe pouvait avoir une origine grecque, ce qui expliquerait l'absence de surnom et de prénom. P. 72, 1 (82, 5) : Arnobe est surtout important à cause des données mythologiques empruntées en grande partie à des ouvrages perdus, comme ceux de Cornelius Labeo; une partie est puisée dans le Protrepticus de S. Clément. P. 89, 1 (100, 1) : éd.

1. Cf. cependant *Rev. cr.*, 1889, I, 23 et un prochain article.

Dombart de Commodien, dans la collection de Vienne. P. 90, 3 (101, 3 et 4), on ne peut suivre la division des *Instructiones* donnée par les mss. ; le 2e livre commence à l'acrostiche 46, comme le prouvent sa destination *catacuminis*, son contenu, et le caractère des acr. 42-45 qui se rattachent bien au 1er livre. Gennade vise certainement, dans l'indication *librum adu. paganos*, les *Instr.* non le *Carmen*, comme le prouve sa dernière phrase *(uoluntariae paupertatis amorem)*, qui convient à *Instr.* I 29 et 30, non à *Carm.* 27. P. 93, 1 (104, 1) sur la métrique de C., consulter Hanssen, de arte metrica Commodiani (1881) et W. Meyer, Anfang u. Ursprung der r. Dichtung. P. 93, 2 (104), au rôle de l'accent, il faut ajouter l'ébauche de la rime, par exemple le dernier acrostiche (en *o*), II, 8 (en *e* ou *ae*). P. 95, 1 (106, 1), *Carm.* 809, *persecutio* est sur jet de *pulsat;* pour *cingitur ense* (conjecture de Dombart), le sujet est *qui* suivant, représentant *Apolion.* Il faut remarquer que dans l'analyse du *Carmen*, donnée dans ces pages, les renvois sont faits maintenant d'après la numérotation de l'édition Dombart. P. 100, n. 3 (112, 2) : l'attribution du *De Phœnice* à Lactance a été fortifiée par les recherches citées de Riese et de Dechent, notamment par les comparaisons linguistiques instituées par ce dernier.

P. 111, 2 (123, 2) : Schultze, Gesch. des Untergangs des griech. — röm. Heidenthums, t. I, 1887. P. 114, 2 (127), la *praefatio* de Iuuencus est précédée d'une autre en 8 hexamètres, où sont caractérisés les quatre Évangélistes ; il est difficile de croire à l'authenticité de cette préface, rejetée à bon droit par le dernier éditeur, Marold (1886). Le titre *Euangeliorum libri IV* de Iuuencus est attesté par tous les mss., tandis que celui des éditions *Historia Euangelica* n'a aucune autorité, P. 117, 1 (129), outre Virgile, Iuuencus a imité Lucrèce, Ovide, Lucain et Horace. P. 118, 3 il faut signaler le poème *Laudes Domini*, éloge du Seigneur, créateur et sauveur, à propos d'un miracle arrivé au pays des Eduens et considéré comme un signe précurseur de sa venue. La pièce, aujourd'hui mutilée, se termine par un éloge de Constantin. L'œuvre est certainement d'un Gaulois, peut-être comme le croit le dernier éditeur, Brandes (pr. Braunschweig, 1887 [2]), d'un rhéteur d'Autun ; en tout cas, on doit placer la composition de ces 148 hexamètres à la même époque que celle de l'*Historia euangelica*. P. 119 (131), on n'a pas encore recherché jusqu'à quel point les poèmes sur Moïse et Josué pouvaient être attribués à Iuuencus. L'hypothèse de Peiper (éd. d'Auitus, préf., LXIII), qui croit trouver leur auteur dans un Cyprien vivant au milieu du VIe siècle dans la Gaule méridionale, est contredite par l'usage de l'Itala fait dans ces pièces ; de plus, le nom de Cyprien ne repose sur rien ; enfin, Peiper attribue au même personnage *de Sodoma* et *de Iona*, qui sont certainement d'une main toute différente. P. 124, 4 (136, 6) sur le rhéteur chrétien Victorinus, cf. Koffmane, de Mario Victorino, 1880 ; Koffmane ne veut pas qu'on

2. Cp. *Rev. cr.* 1887, II, 355.

lui attribue le poème sur les Macchabées, mais son opinion, d'après laquelle l'ouvrage serait d'Hilaire d'Arles, n'est pas mieux fondée. P. 125, 2 (138), lire maintenant le centon de Proba dans l'éd. Schenkl, de Vienne, 1888[1]. P. 126 (138), le centon est certainement l'œuvre de Proba, mais de la femme, non de la fille d'Adelphius; c'est ce qu'a clairement prouvé Seeck dans les prolégomènes de l'édition de Symmaque (1883). P. 126, 2 (138, 3), le premier prologue donné par quelques mss., dédicace à Arcadius, n'est pas l'œuvre de Proba, mais probablement l'œuvre du copiste de l'exemplaire offert à ce prince. P. 126, 3 (138), on avait considéré le centon comme adressé par Proba à ses enfants sur la foi d'une mauvaise lecture (*natis* pour *uatis*, 12); cependant, il a servi dans l'enseignement, comme aide-mémoire pour retenir les vers de Virgile. P. 133, 1 (145, 2) : Dombart a démontré que les citations bibliques de Firmicus proviennent des *Testimonia* de S. Cyprien (Zsch. f. w. Th., 22, 375). P. 142, n. 1 (155) : Gamurrini a trouvé à Arezzo dans un ms. du XIIe siècle un traité *De mysteriis* et des hymnes attribués à S. Hilaire. Il est très difficile d'accepter cette indication. P. 143, 1 (155, 3) : Ewald, der Einfluss der stoischciceronianischen Moral auf die Darstellung der Ethik bei Ambrosius, 1881. P. 151, 2 (164), Förster place le *De Isaac* en 387 ou 388, à cause des allusions historique et de sa parenté avec les autres ouvrages consacrés aux patriarches. P. 171, 1 (186, 1), M. E. est plus réservé dans le rejet de l'attribution à S. Ambroise de l'ouvrage d'Hégésippe et renvoie à l'art. de Reifferscheid, dans les Mémoires de l'Ac. de Vienne (LVI, 442). P. 173, 3 (188, 2) : Kayser, Beiträge zur Gesch. u. Erklärung der ältesten Kirchenhymnus, I, 1881. P. 191, 1 (207) : Nowack, die Bedeutung des Hieron. für die alttestamentliche Texkritik, 1875. P. 198, 1 : sur la correspondance de S. Augustin et de S. Jérôme, cf. l'art. d'Overbeck, dans Sybels H. Z., 42, 222. P. 200, (217), la passion des Quatre Couronnés est dans son texte actuel au plus tard du v[e] siècle; sur cette légende, cf. le progr. de Luisen-Gymnasium à Berlin (1886) par Edm. Meyer. P. 204, 1 (221, 1), mention de l'édition manquée du *De uiris illustribus* de S. Jérôme par Herding. P. 211, 1 (229), sur la langue de S. Jérôme, indication des travaux de Paucker et de Gœlzer. P. 212, 1 (230, 1) : Storz, die Philosophie des heil. Augustinus (1882); Reuter, Augustinische Studien (1887). P. 252, 1 (273, 1), sur Prudence : Faguet, de P. carminibus lyricis, 1883; Allard, Prudence historien, Rev. q. hist., 36 (cf. ib. t. 37); Rösler, der kath. Dichter Pr., 1886. P. 253, 5 (274), les deux dernières pièces du Cathemerinon sont séparées dans certains mss. et rattachées au Peristephanon; mais c'est aller trop loin que d'y voir avec Rösler le commencement d'un nouveau recueil d'hymnes, resté inachevé. P, 254, 2 (274), Prudence a peut-être aussi exploité des écrits en prose, par exemple le livre *De Elia ieiunio*. P. 255, 1 (276, 1), on trouvera sur les rapports de Prudence avec la liturgie espagnole des

1. *Rev. cr.*, 1888, I, 289.

détails dans l'ouvrage de Rösler indiqué plus haut. P. 280, 4 (282, 1), dans le cas où il y a des concordances verbales entre l'illatio de la messe et les hymnes de Prudence, si on ne peut admettre l'hypothèse d'une source commune, il faut supposer une influence des hymnes sur le texte liturgique. P. 270, 1 (291), le Priscillianisme a certainement joué un rôle dans la composition des poèmes de Prudence. Mais il est assez difficile de le déterminer exactement. On ne s'explique pas pourquoi Prudence ne nomme pas Priscillien comme les autres hérétiques. P. 289, 1 (312), il ne peut y avoir de doute sur l'authenticité du Dittochaeon; la concordance est trop frappante, et Georges, évêque d'Ostia, écrivant au pape Hadrien en 786, en cite un v. sous le nom de Prudence. P. 298, 2 (321, 1), il est peu croyable que la lettre d'Ausone en question soit la dernière, comme le pense Schenkl. P. 320 (396), un poèm. de 110 hexam. attribué sans raison à Marius Victor montre une certaine parenté avec le *de prouidentia*. Il fait l'effet d'un fg., surtout au commencement; le poème a été composé dans le midi de la France, et dans la Narbonaise, si la conjecture de Schenkl (v. 105) est juste. Dans les mss., cette pièce porte pour titre : *S. Paulini Epigramma;* cf. l'éd. Schenkl. P. 326, 2 (349), les concordances entre les *Vitae* de Rufin et l'Histoire Lausiaque donnent lieu de croire à un original grec commun. Cependant on peut les expliquer par des emprunts faits à Rufin par Palladius. Il faut d'ailleurs remarquer que certaines données ne conviennent ni à la personne de Rufin, ni au temps de son séjour en Égypte. Il y a là une question à étudier de plus près. P. 327, 2 (349, 3), cf. l'article Sulpice Sévère de Harnack dans Real-Encycl. f. prot. Th., XV, 62. P. 328, 3 (350), il faut considérer comme perdues les *Epistulae ad amorem Dei et contemptum mundi hortatoriae*, adressées par Sulp. Sévère à sa sœur et signalées par Gennadius. Deux de ces épîtres sont en tête des éditions, mais Halm les tient pour apocryphes, tandis que Harnack en défend l'authenticité. P. 345, addition d'un chapitre XVII, la *Peregrinatio ad loca sancta*. En voici le résumé. Cet ouvrage, connu par la découverte de Gamurrini, contient le récit d'un voyage aux Lieux-saints, fait par une femme de haut rang vers 380. L'éditeur croit que cette personne est Silvia, sœur du ministre Rufin; en tout cas elle demeurait dans le sud de la Gaule. Malheureusement le récit est fragmentaire : le commencement et la fin manquent. Nous avons seulement la narration de la visite au Sinaï, à Aysma, Pithom, Heroopolis, Arabia et du retour à Jérusalem; puis viennent des excursions au mont Nébo, au tombeau de Job, etc. Après un séjour à Jérusalem, le retour s'effectue par Antioche, avec crochet sur Édesse, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, Chalcédoine et Constantinople. De longues digressions sur les rites et cérémonies de l'Église de Jérusalem, surtout sur la fête de Pâques, offrent un intérêt de premier ordre [1]. Le récit est écrit avec simplicité et porte le

1. Cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, appendice.

caractère de la langue populaire[1]. P. 348, 1 (369, 1) : éd. de Cassien par Petschenig, 1886 et 1888[2]. P. 353, 1 (374, 1) : c'est d'après le contenu du ch. 8, qui traite d'une nouvelle espèce de moines, que le titre de la coll. XVIII, porte dans beaucoup d'éditions l'adjonction : *et quarto nuper exorto.*

P. 365, 1 (388, 1) : Holder-Egger, Untersuchungen, dans Neues Archiv., I54 ss.; Hauck, art. Prosper, dans Réal-Enc. f. prot. Th. XII, 300. P. 366, 2 (389, 2), M. E. maintient, malgré la contradiction de Holder-Egger, qu'on ne peut toujours pas sans fondement croire que Marcellinus a traité arbitrairement les renseignements d'histoire littéraire empruntés à Gennadius. P. 367 (389), Prosper a vécu à Rome au service du pape Léon depuis 450. P. 369, 2 (392, 3), éd. de Cl. Marius Victor par Schenkl[3]; l'attribution est confirmée par les tendances semi-pélagiennes de l'auteur, mises en lumière par Bourgoin (de Cl. Mar. V., 1883). P. 370 ss., M. E. indique les renvois au texte de Gagny, entre crochets et déclare qu'il ne peut souscrire entièrement au jugement de Schenkl sur l'édition de Gagny. P. 373, 2 (398, 1) : Boissier croit que Sedulius, dans la dédicace de l'*Opus* dit seulement qu'il a envoyé le *Carmen* à Macedonius avant l'édition pour le soumettre à sa critique. Mais le passage n'a pas ce sens. P. 374, 1 (398, 1) : éd. de Sedulius par Huemer (1885)[4]. P, 383, 2 (408, 2), éd. de Dracontius, dans le Ve volume des Poetae lat. min. de Baehrens; Barwinski, Quaestiones ad Dracontium et Orestis tragœdiam pertinentes, 1887 et 1888[5]. P. 393, éd. d'Auitus par Peiper, 1883, P. 402, 1 (428, 3), éd. de Paulin de Périgueux, par Petschenig, 1887. P. 403, 3 et 4 (430), le commencement du prologue confirme l'impression de l'ensemble ; mais on ne peut plus dire que l'occasion est une guérison d'yeux, puisque Petschenig publie au lieu de *uultus*, *fultus*, d'après les mss. P. 405, 4 et 5 (432, 2 et 3), le vrai titre est *Eucharisticos* d'après les mss, comme on peut le voir dans la nouvelle édition donnée par Brandes en 1888. P. 407, 2 (435, 3), le passage 474 ss., a été corrigé par Brandes. Dès lors l'auteur aurait eu quatre-vingt-trois ans lors de la composition du poème ; il serait né en 376 et l'invasion des Barbares serait celle de 406, puisqu'il avait trois ans quand Ausone fut consul (379), d'après le v. 49. Il est plus difficile de décider quel était le père de Paulin. P. 410, 1 (437, 1), éd. d'Orientius, par Ellis, qui ne semble pas avoir lu Ebert[6]. P. 419, 1 (447, 1), éd. de Sidoine par Luetjohann, 1887[7]. P. 420 (449), l'élévation de Sidoine au siège de Clermont est placée en

1. Cf. *Archiv*. de Wœlfflin, 1887, 259.
2. *Rev. cr.*, 1889, I, 24.
3. *Rev. cr.*, 1888, 1, 289.
4. *Rev. cr.*, 1885, II.
5. Cf. *Arch.* de Wœlfflin, 1887, 44, art. de Rossberg, qui aboutit à des conclusions identiques à celles de Barwinski.
6. Cf. *Rev. cr.*, 1888, I, 287.
7. *Rev. cr.*, 1888, I, 308.

470 (non en 472) d'après Mommsen ; il serait mort en 480 ; cependant dans une lettre, il dit qu'il n'a plus fait de vers *ab exordio religiosae professionis* et qu'il y a de cela trois olympiades ; cela conduirait au plus tôt à 482, comme date de sa mort. P. 421, 6 (450, 1) : Sidoine a commencé à publier ses lettres peu après 470 (non 472). P. 429, 3 (458, 2), mention de l'hypothèse de Bährens qui attribue la compilation de l'Anthologie au jeune Octavianus ; sur l'anthologie, cf. Klapp, Quaest. de anth. lat. carminibus nonnullis, 1875. P. 431 (460), il y a lieu de mentionner parmi les centons composés à l'imitation de celui de Proba, le centon bucolique *Ad gratiam Domini* de Pomponius et le *De Verbi incarnatione* (publiés par Schenkl, Poet. christ. minores, I, 1888). P. 432, 5 (461, 2) éd. d'Ennodius par Vogel, 1885 ; Magani, Ennodio, 1886. P. 433, 2 (462), il est difficile de savoir si c'est à Paris ou à Milan qu'Ennodius a été ordonné diacre. Magani tient pour la première ville et Vogel pour la seconde. On n'a pas fait assez de compte du passage de l'hymne de S. Ambroise déjà citée dans la première édition (trad. p. 464, 1). P. 437, 1 (466) : Cipolla, della occasione in cui Enn. compose il suo panegirico a re Teodorico, Arch. stor. it., 1883, 353. P. 447, 4 (476, 3) : le raisonnement fondé sur le texte *misi ad beat. Gelas.* est renforcé par la leçon meilleure *missam*, publiée par Jungmann, Qq. Gennadianae, 1881, 19. P. 452, 4 (482, 1) : éd. de la *uita s. Seueri* par Knœll, 1886 ; Knœll, sur les mss, Ac. de Vienne, XCV. P. 454, 3 (483), d'après Büdinger, Eugippius vivait encore vers 540. Il a composé des extraits de S. Augustin, très goûtés, et publiés par Knœll en 1884. P. 455, 4 (485, 3), les deux derniers éditeurs de Victor de Vit (Halm, 1879, et Petschenig, 1881) ont confirmé les vues de E. sur l'authenticité du chapitre final. P. 473, 1 (503, 1) : Schultze, die Schrift des Claud. Mamertus über das Wesen der Seele, 1883. P. 476, 1 (506), nous possédons encore de Claudien deux lettres, à Sidoine et à Sapaudus, publiées par Engelbrecht. P. 476, 2 : Iungmann,, die Zeit des Fulgentius, Rh. Mus., 1877, 564 ; Gasquy, de Planciade Fulgentio., 1887. L'excellent article de Iungmann rend très croyable la date 523 pour le commencement du règne de Hilderich. P. 497 : Usener, Hildebrand et Peiper considèrent les écrits théologiques de Boèce comme authentiques, en opposition avec Nitzsch et Schenkl. Hildebrand en donne un résumé et fait un exposé complet de la question. P. 509, 2 (543, 1), Mommsen place la composition de l'ouvrage entre 526 et 533. P. 510 (543), les *Variae* de Cassiodre ont été publiées vers 538. P. 532, 1 (567) : Ch. Nisard va trop loin en attribuant à sainte Radegonde les pièces qu'elle a seulement inspirées. Il est le premier qui se soit servi du *carmen* XXXI de l'Append. pour prouver que Radegonde faisait des vers, au grand plaisir de son ami. Cette pièce est en tout cas importante pour comprendre le caractère des relations de Fortunat et de Radegonde à ce point de vue. P. 533 (569), E. n'affirme pas sans restriction que le *Vexilla regis* et le *Quem*

terra pontus aethera sont l'œuvre de Fortunat. P. 540, 1 (576, 1), le ms. de l'Escurial, utilisé par Krusch (Fortun. opp. pedestria) présente la dedicace de la vie d'Albinus sous le nom de Fortunat. De même Krusch est d'accord avec E. pour attribuer au même auteur la vie de Germain de Paris, celle de saint Hilaire de Poitiers (qui repose sur Sulpice Sévère), celle de Paternus d'Avranches († 563), cette dernière écrite d'après la tradition orale. P. 544, 1 (580), sur Grégoire-le-Grand et le culte, cf. l'art. de Kesselring, dans Böhringer, die Kirche Christi, 2e éd., XII, 243. P. 557 (595) : Iordanes a achevé son travail en 551. P. 574, 1 (613, 1) : Koch, die Siebenschläferlegende, 1883. P. 575 (614), l'ouvrage de Grégoire n'est plus désigné que sous le titre *Vita patrum* et il n'est plus question du titre *uitae*. P. 577, 1 (616, 1) Omont, Les sept miracles du monde, B. Ec. ch. 1882, 40. P. 578 (617) : on doit vraisemblablement attribuer encore à Grégoire le *De miraculis b. Andreae* mentionné au c. 37 du livre I du *De gloria mart*. P. 579, addition du chap. XXIX sur Martin de Braga. Né en Germanie, il vint chez les Suèves, y devint évêque de Dumio, puis de Braga et mourut en 580. Il est l'auteur de traités de morale et de sermons, d'une sagesse toute païenne, et qui révèlent au plus haut degré l'influence de Sénèque. Son sermon *De correctione rusticorum*, écrit entre 572 et 574, présente une très curieuse histoire de l'idolâtrie. Cf. l'important ouvrage de Caspari, Martin von Bracara's Schrift, De correctione rusticorum, 1883. P. 594, 3 (627, 4) : sur les emprunts faits par Isidore à Justin, Salluste, Vitruve, Lucrèce, Hygin, cf. Dressel, De Isid. Originum fontibus, 1874. P. 603, 1 (637, 1) : l'édition d'Eugenius dans Migne donne beaucoup plus de morceaux que celle de Sirmond, mais dont l'authenticité paraît douteuse. Il y a des distiques remarquables sur les oiseaux et sur les pierres précieuses, et une série d'hexam. adressés à un roi. P. 606 (640) : il résulte des recherches de Krusch (éd. publ. en 1888), que la collection de Frédégaire ne comprend que quatre livres : (1° Hippolyte ; 2° Jérôme et Idace ; 3° Grégoire I-VI ; 4° Grégoire depuis VII). Elle a eu deux auteurs, l'un pour les livres I-II, IV depuis c. 40 ; l'autre, qu'on peut considérer comme Frédégaire, pour III-IV, 39. Çà et là quelques chapitres proviennent d'un d'un troisième auteur. Les deux premiers sont bourguignons, le troisième paraît être de Metz. P. 611 (645) : on doit ajouter vingt-quatre strophes abécédaires, composées vers 730 ou 740 en l'honneur de Milan. P. 614 (648), M. E. donne l'analyse détaillée des vies de sainte Bathilde et d'Arnoulf de Metz. P. 623, 2 (655, 1) : Hahn, Bonifaz und Lul, 1883 ; Manitius, zu Aldhelm u. Baeda, 1886 (Ac. de Vienne, CXII). P. 650 (684) : M. E. introduit ici les résultats de ses recherches sur la poésie d'énigmes : die Räthselpoesie des Angelsachsen (Tatwine u. Eusebius), Ac. de Saxe, 1877, t. 29, p. 20. Sur le modèle d'Aldhelm se sont formés Tatwine et Eusebius. Le premier, un Mercien, devint évêque de Cantorbéry en 731 et mourut en 734. Son ouvrage comprend quarante énigmes. L'auteur marque dans le

choix des sujets une prédilection pour les objets religieux et les abstractions; généralement il use du procédé de la personnification, mais avec une plus grande puérilité qu'Aldhelm. Eusebius est cet Hwaetberht auquel Bède dédia son commentaire sur l'Apocalypse. Il fut en 716 abbé de Wearmouth. Il a vécu au moins jusqu'en 740. Son recueil comprend soixante énigmes; il semble s'être servi de Tatwine et d'Aldhelm et son œuvre présente les mêmes caractères. On doit noter cependant un certain nombre de pièces sur des animaux, généralement exotiques ou fabuleux. Il faut enfin ajouter à ces textes une douzaine d'énigmes, provenant de Lorsch, dans lesquelles on a dû utiliser les trois recueils précédents.

Ces indications, forcément sommaires, feront comprendre l'importance de la revision à laquelle M. Ebert a soumis son premier volume. Il y aurait çà et là à noter quelques divergences et des omissions : la longueur de cet article m'oblige à renoncer à les indiquer. Je me bornerai à trouver étonnant que M. E. ait cité si peu souvent les articles que M. Boissier a écrits sur ces sujets depuis une dizaine d'années [1]. Ces articles, si leur auteur se décidait à les réunir en volume, formeraient un ouvrage plus fragmentaire, mais comparable à celui d'Ebert par la profondeur et la sûreté du coup d'œil.

Paul Lejay.

---

459. — **Wegweiser zur Quellen- und Litteraturkunde der Kirchengeschichte.** Eine Anleitung zur planmæssigen Auffindung der litterarischen und monumentalen Quellen der Kirchengeschichte und ihrer Bearbeitungen. Par Eduard Bratke, a. o. Professor der Kirchengeschichte an der Universitæt Breslau. Gotha, Friedr. Andr. Perthes, 1890.

On reproche fréquemment, et non sans raison, aux bibliographes de profession de citer et de recommander par là même des ouvrages dont ils ne connaissent que le titre et dont le titre correspond mal au contenu. Mettons donc en garde les futurs auteurs de « bibliographie des bibliographies » contre le livre de M. Bratke. D'après le titre de ce livre, on pourrait croire que c'est un manuel appelé à rendre, pour l'histoire ecclésiastique, les signalés services que rend l'ouvrage de MM. Dahlmann et Waitz pour l'histoire d'Allemagne; il n'en est rien. M. Bratke n'a point dressé la liste des sources, ni celle des bons livres de seconde main, en les disposant dans des cadres simples, commodes et uniformes, comme l'ont fait Dahlmann-Waitz. Au lieu de cette modeste, mais utile besogne, il a fait un travail d'allure plus prétentieuse, orné de dissertations relatives à la méthodologie historique, au milieu desquelles s'enchassent dans un ordre en apparence très rigoureux, mais en réalité très arbitraire, des indications bibliographiques au nombre de dix-huit cents environ. Sur ces dix-huit cents titres de livres de seconde main

1. Si je ne me trompe, M. E. a mentionné seulement un des articles sur Sedulius.

ou de recueils de textes, il y en a bien un quart qui n'ont aucun rapport ou qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec l'histoire ecclésiastique.

Le *Wegweiser* se divise en trois parties : I. *Die Wissenschaftkunde im allgemeinen* (pp. 39-89). M. Br. énumère sous cette rubrique les différentes encyclopédies qu'il connaît, théologiques et autres. Je remarque (p. 63) que notre *Grande Encyclopédie* est omise; n'avait-elle pas autant de titres à figurer sur la liste que les dictionnaires de la conversation de Brockhaus et de Meyer? Cette première partie se termine par un paragraphe relatif à la « Propädeutik » de l'histoire. On n'y rencontre pas sans étonnement l'indication de livres aussi médiocres et aussi peu directement intéressants pour l'histoire ecclésiastique que : Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*, Paris, 1783; E. A. Freeman, *The methods of historical study*, Londres, 1886, et vingt autres du même genre. — II. *Einzelne Wissenschaftzweige*. L'auteur entend par là la Biographie « ou généalogie des sources et travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique »; la Bibliothéconomie « ou topographie des collections scientifiques de ces mêmes sources ou travaux »; la Bibliographie, l'Histoire de la Littérature et de l'art, « ou statistique de ces mêmes sources ou travaux »; enfin l'histoire de l'imprimerie et de la librairie (!). — III. Voici la rubrique de la troisième partie : *Spezialisierung der gefundenen methodologischen Litteratur Gattungen in Bezug auf einzelne Personen and kleinere Gebiete der Kirchengeschichte*. Suit (pp. 221-265), une sorte de dictionnaire alphabétique où les noms de choses et de personnes sont confondus dans la plus amusante confusion. J'en choisis quelques-uns au hasard : *Ambrosios*, *Amerikanische theologie*, *Apologetik*, *Bauernkrieg*, *Cardinale*, *Cistercienser*, *Dante*, *Deutsche Kirchengeschichte*, *Judenthum*, etc. Observons que les indications mises sous chacun de ces mots sont généralement insuffisantes. Sous le mot *Concilien*, M. Br. cite seulement le traité de Salmon et le lexique d'Alletz-Filsjean. On trouve un article *Johanniterorden*, et point d'article sur les Templiers. — C'est partout la même confusion, dissimulée par l'imposition de catégories pédantesques; c'est partout, dans le choix des auteurs cités, la même absence de critique.

Le Guide de M. Bratke sera néanmoins le bien venu. Il n'est point de répertoire bibliographique, si mal fait qu'il soit, qui ne soit utile à feuilleter pour les spécialistes, sinon pour les étudiants. La lecture d'une liste de livres est toujours divertissante et profitable. On lira ce *Wegweiser* avec le même plaisir qu'on pourrait éprouver à lire le catalogue des livres de fonds et d'occasion d'une librairie spéciale pour les livres théologiques, qui ne s'interdirait point de vendre des ouvrages étrangers à la science ecclésiastique, et qui aurait adopté sur les rayons de sa bibliothèque une classification assez maladroite.

Ch. V. L.

460. — J. Adrien Blanchet. **Nouveau Manuel de Numismatique du moyen âge et moderne.** (Collection des manuels Roret). 2 vol. petit in-16 de 536 et 552 p. et atlas. Paris, Roret, 1890.

M. Blanchet a rendu un réel service aux études numismatiques en consentant à refaire le Manuel de M. de Barthélemy, dont la publication remontait à 1851 et qui était épuisé depuis quelque temps. Nous disons « refaire » et non « mettre à jour », car le nouveau Manuel est bien un nouvel ouvrage; c'est à peine si M. B. y a conservé le cadre général et une trentaine de pages du texte de son prédécesseur, sans compter les douze premières planches de l'Atlas.

Donnons une idée de la disposition des matières dans ces deux petits volumes d'un aimable embonpoint, qui sont si concis et si pleins de choses. Le premier est entièrement consacré aux monnaies françaises : royales d'abord (mérovingiennes, carlovingiennes, capétiennes) puis féodales, celles-ci classées par ordre géographique. Dans le tome second (subdivisé pour la commodité des lecteurs en deux demi-tomes) on trouve successivement le monnayage des différentes contrées d'Europe, puis les monnaies obsidionales, le monnayage de l'Orient latin, les médailles artistiques de diverse provenance, enfin les jetons, méreaux, plombs historiés, etc. D'excellents index, répartis entre les deux volumes, y facilitent singulièrement les recherches. La rédaction est partout sobre, claire et correcte.

La numismatique n'est pas une science qui se suffise à elle-même; elle n'est qu'un auxiliaire de l'histoire, et réciproquement elle a besoin, à chaque pas, d'être éclairée et soutenue par la connaissance des faits historiques. Tout son intérêt réside dans ces relations réciproques, dont on n'aperçoit bien l'importance qu'en pénétrant dans le détail des questions. Un manuel ne peut donner qu'une silhouette très générale de cette vaste matière; son rôle se borne à orienter les chercheurs par de bonnes indications bibliographiques et à guider les collectionneurs novices en leur fournissant les renseignements indispensables pour le classement de leurs pièces. Le nouveau Manuel paraît répondre à ce double objet : l'auteur est généralement au courant de la bibliographie, et il donne sur chaque classe de monnaies l'état de la science, sans chercher à trancher les questions controversées. Quelques critiques blâmeront M. B. de cette réserve systématique, qui l'a exposé sans doute à une multitude d'erreurs de détail et même à quelques contradictions; les vrais lecteurs de son livre, les amateurs et les débutants à qui il est destiné, l'en féliciteront; s'il avait eu la prétention de faire œuvre originale dans chaque chapitre, quoiqu'il ait commencé le Manuel très jeune, il aurait eu des cheveux gris longtemps avant de l'avoir terminé, et nous serions toujours réduits à faire usage de compilations plus anciennes et plus imparfaites. Celle-ci nous permettra d'attendre le Manuel « définitif » auquel nous serons heureux de voir M. Blanchet attacher un jour son nom.

T. R.

461. — J. LAIR. **Nicolas Foucquet**, procureur général, surintendant des finances, ministre d'Etat de Louis XIV. Paris, Plon, 1890, 2 vol. in-8, III-577 et 571 p. avec deux portraits. 15 fr.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces deux volumes, pour se rendre compte de l'énorme somme de travail qu'ils ont coûtée à l'auteur. M. J. Lair est un laborieux. Ancien élève de l'École des Chartes, il y a débuté par des études sur l'histoire du moyen âge; avocat, il a composé des traités juridiques estimés; puis, avec *Louise de La Vallière*, il a abordé l'histoire moderne. Aujourd'hui, il nous donne une biographie complète de Nicolas Foucquet, pour laquelle il n'a rien négligé. Il a tenu entre ses mains tous les papiers manuscrits qui concernent ce personnage; il a lu avec une scrupuleuse attention ce qui subsiste encore du gros recueil, improprement appelé la *Cassette de Foucquet;* il a fouillé le fonds du ministère des affaires étrangères, où il a recueilli quelques lettres très curieuses : de nombreuses archives privées se sont ouvertes devant lui. Il est bien peu probable qu'après lui on trouve encore un document, si minime qu'il soit, sur le célèbre ministre d'État.

Voilà les éloges qu'on peut adresser à M. L., sur une simple inspection de son livre. Quand on lit son ouvrage avec tout le soin nécessaire, on admire encore davantage ces qualités d'érudition rare, ces recherches si nombreuses et si précises; mais en même temps on est frappé de certains défauts assez graves. Nous devons critiquer la forme du livre et faire des réserves sur le fond, sur la *thèse* soutenue.

La science de M. L. est très vaste et très solide; mais son ouvrage est touffu. A la page 483 du second volume, il dit, d'une manière incidente, en note : « Si cet ouvrage intéresse le public, je publierai sur le même sujet un volume de documents inédits. » M. L. aurait bien fait de réserver pour ce volume de documents un très grand nombre de pièces qui sont citées tout au long dans son ouvrage, qui interrompent sans cesse le cours de la narration et qui finissent par fatiguer le lecteur. Nous comprenons fort bien que M. L. attache une grande importance aux papiers inédits qu'il a trouvés et qu'il ait voulu s'assurer le bénéfice de la découverte : mais cette satisfaction lui a été donnée au détriment de la netteté de son récit. Mieux eût valu, à notre avis, renvoyer à l'appendice ces longues citations et n'en détacher, dans le livre, que deux ou trois phrases caractéristiques. Souvent même, là où cet écueil a été évité, l'exposition reste obscure. M. L. nous raconte, par exemple, dans un chapitre très étudié, l'histoire de la conspiration de Chalais, lequel eut pour juge le père de Nicolas, François Foucquet; nous n'avons jamais rien compris à ce procès; nous y comprenons encore moins, après avoir lu le récit de notre auteur [1]. Nous nous permettrons encore de reprocher à M. L. ses allusions à des événements contemporains; elles sont bien déplaisantes. L'histoire doit

1. T. I, p. 115 et ss. le récit est obscur à cause d'une simple faute d'impression ; il faut lire *banqueroute de 1648* au lieu de banqueroute de 1649.

offrir cet avantage de nous faire oublier, en nous transportant dans le passé, les petites misères du présent. Nous serions injuste, si nous n'ajoutions que M. L. a souvent de très heureuses trouvailles d'expression, que dans certaines pages il fait preuve d'un véritable talent d'écrivain, que le spectacle de la grandeur et de la chute da Foucquet lui inspire des réflexions morales profondes. La lecture de ces deux volumes compacts est un peu pénible, mais on est dédommagé de sa peine par des pages charmantes, fort bien venues.

« A défaut d'autre mérite, écrit quelque part M. L., mon travail se présente comme une œuvre de vérité et de réparation. » Son livre est une apologie presque sans restriction de Foucquet. M. L. vante la vive intelligence, servie par une grande facilité de travail, du Nicolas, alors qu'il n'est encore qu'un élève assis sur les bancs du collège de Clermont; il célèbre les talents du jeune homme, conseiller à Metz et à Nancy, maîtres des requêtes, intendant à l'armée du Nord, puis intendant de police en Dauphiné. Il nous le présente comme un véritable héros, apaisant par sa présence une émeute qui a éclaté à Valence. Évidemment il exagère l'importance du rôle joué, dans cette circonstance, par son personnage; dès lors, nous sommes devenus méfiant et nous nous tenons sur nos gardes contre les conclusions de l'écrivain. Après des vicissitudes diverses, Foucquet est nommé, en avril 1648, intendant de Paris; en novembre 1650, il est installé au Parlement de la même ville comme procureur général, et, en cette double qualité, il prend une part très active aux deux Frondes, la Fronde parlementaire, dont M. L. a tort de dire tant de mal, et la Fronde des princes, dont il a eu peine à démêler l'écheveau embrouillé. Ici l'historien exalte l'habileté grande de Foucquet; il n'a pas de termes assez forts pour louer sa perspicacité. Il écrit, p. 178. « Un seul homme conservait une vue claire des choses et suivait une ligne de conduite bien tracée. C'était le procureur général Nicolas Foucquet. » Et plus loin, p. 204 : Foucquet se révéla non-seulement serviteur fidèle, mais homme d'État de premier ordre. » Plus loin encore, p. 214 : « De chaque côté, pas ombre de bonne foi, ni de confiance, ni de dévouement, chacun cherchant à prendre un pied dans les deux camps. Deux hommes seulement tranchaient sur ce fond louche aux nuances fuyantes : à la tête de l'armée Turenne ; à la tête du Parlement, Foucquet. » Nous avouons ne pas comprendre cet enthousiasme. Foucquet, procureur, passe son temps à requérir au Parlement contre Mazarin banni; il demande au gouvernement une déclaration excluant les étrangers de toute administration publique : et en secret il instruit Mazarin de tout ce qui l'intéresse; il reste en relations suivies avec lui. Cette comédie a peut-être été habile, encore que, pour notre part, l'habileté nous échappe; en tous les cas, elle est peu digne; et comment soutenir que l'acteur qui la joue tranche sur *le fond louche aux nuances fuyantes?* La vérité n'échapperait-elle pas ailleurs à M. L., en quelque sorte

malgré lui, quand il dit, p. 173 : « Au milieu de ces luttes politiques, Foucquet gardait tant qu'il pouvait un certain ménagement envers les ennemis du jour, amis possibles du lendemain. »

Cependant la Fronde est finie. Le 7 février 1653, le lendemain du jour de la rentrée du cardinal à Paris, Foucquet et Servien sont nommées en commun surintendants des finances : mais bientôt Foucquet passe au premier plan, et, en février 1659, après la mort de son collègue, il obtint pour lui seul la surintendance. C'est l'époque de ses dilapidations. M. L. ici ne plaide pas seulement des circonstances atténuantes; il ne rejette pas la faute de ces concussions sur le Cardinal, sur les pressantes sollicitations des courtisans, sur l'esprit de l'époque; il n'invoque pas l'absence de toute règle de comptabilité et les usages reçus; il va plus loin; il ne croit pas le surintendant coupable; il affirme qu'il fut victime de la basse jalousie de Colbert. Quand Louis XIV prit la résolution de l'arrêter, il ne songeait nullement au désordre des finances; mais il voulait se venger des assiduités de son ministre auprès de Mlle de La Vallière. M. L. n'a pas réussi à nous convertir. Nous gardons de Foucquet l'opinion courante : nous pensons qu'il y a eu sûrement malversation. Notre écrivain a beau montrer, en diminuant les chiffres, que les domaines de Saint-Mandé, de Vaux et de Belle-Isle n'ont coûté que cinq millions, que les dépenses de table par mois n'excédaient pas 12,000 livres; nous restons convaincu que ce luxe a été alimenté en partie par les deniers de l'État.

Tel est le désir de M. L. de réhabiliter le surintendant qu'il va jusqu'à nier ses amourettes. Passe encore pour Mlle de Trécesson; mais Mme du Plessis-Bellière, mais Mlle de Menneville! Une entremetteuse de bas étage, la femme La Loy, ménage des entrevues à Foucquet et à Mlle de Menneville dans un petit pavillon de Fontainebleau. Pourquoi donc ces entrevues? M. L. nous explique que la demoiselle avait en poche une promesse de mariage signée par le duc d'Amville; elle prie Foucquet d'user de son crédit, pour contraindre le duc à s'exécuter, de là ces rendez-vous. « Étrange galant que Foucquet, écrit M. L., à qui toutes les filles s'adressaient pour trouver un mari. » L'apologiste a beau dire; il nous déplaît que la femme La Loy se soit mêlée de cette affaire.

Ainsi la thèse que soutient l'auteur nous semble être fausse. Mais M. L. triomphe, lorsqu'il nous montre avec quel goût Foucquet appréciait, avec quel tact il récompensait les artistes et les grands écrivains; lorsque il nous énumère les esprits éminents qui restèrent les fidèles amis du surintendant disgracié, Pellisson, Molière, La Fontaine, Madame de Sévigné, Le Brun, Le Nôtre. Il triomphe encore, quand il nous signale toutes les injustices du procès: vices de forme dans les saisies et dans les inventaires des papiers, création d'une chambre de justice spéciale, choix arbitraire des magistrats, procédures irrégulières, partialité du président, le chancelier Séguier. Nous l'approuvons, quand il critique le roi d'avoir commué la peine du bannissement en

prison perpétuelle. Enfin, nous nous indignons avec lui, quand il nous décrit la vie si triste de Foucquet au château de Pignerol. L'ancien ministre resta enfermé de 1665 jusqu'en 1680, date de sa mort, n'ayant pendant longtemps aucune nouvelle de sa famille, ne pouvant pas écrire, trouvant seulement quelque consolation dans ses pensées religieuses!

M. L. a cherché, dans cette dernière partie, à résoudre le problème historique de l'homme au masque de velours noir qui habita la citadelle de Pignerol en même temps que Foucquet, qui plus tard fut emmené par le gouverneur Saint-Mars successivement à Exiles, à l'île Sainte-Marguerite, et à la Bastille, et qui mourut le 19 novembre 1703. Selon lui, cet homme était Eustache Dauger, emprisonné en juillet 1669. Qu'avait-il fait? M. L. l'ignore : « Vraisemblablement, écrit-il, c'était un de cet hommes qu'on charge de missions louches, enlèvement de pièces ou de personnes, peut-être pis encore, et dont, le coup une fois accompli, on assure le silence par la mort ou par la prison. » Le raisonnement de l'historien et très bien conduit; pourtant il n'a pas réussi à expliquer pourquoi l'on prit tant de précautions à propos d'un personnage aussi subalterne. Probablement, le mystère ne sera jamais tout à fait éclairci.

En 1865, M. A. Chéruel, qui a rendu à notre histoire de France des services si éminents, avait déjà publié sur Foucquet deux volumes très remarquables; pour la première fois, on racontait du surintendant autre chose que sa chute; on exposait les causes de son élévation, ses relations avec Mazarin, sa conduite pendant la Fronde. Mais M. Chéruel s'était borné à réunir sur son personnage les pièces de la bibliothèque nationale; M. L. a fouillé tous les autres dépôts publics; il a découvert bien des faits que n'avait pas connus le premier historien; il a rectifié avec soin en note les petites erreurs qui lui avaient échappé. Le récit de M. Chéruel devra toujours être amplifié, et quelquefois corrigé à l'aide du livre de M. Lair. Mais le jugement porté sur le surintendant par celui-là me semble beaucoup plus conforme à la vérité, plus juste et plus mesuré que l'apologie de celui-ci.

Ch. Pfister.

---

462. — **Les grands écrivains de la France. Saint-Simon.** T. VII. *Mémoires*. Paris, librairie Hachette, 1890, in-8 de 685 p. 7 fr. 50.

J'ai déjà publié ici un article assez long sur chacun des six premiers tomes du *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Je puis, en toute sûreté de conscience, cette fois et dorénavant, me dispenser de m'étendre sur le mérite de l'éditeur et annotateur. A quoi bon répéter des éloges déjà si souvent donnés et insister sur des qualités si connues et, pour ainsi dire, si célèbres? Je me contenterai donc, sans autre préambule, d'indiquer ce que contient le tome VII consacré à l'année 1700.

Les notes les plus importantes mises au bas des pages et qui sont

presque toutes des *notices*[1] concernent Coulommiers, le « magnifique château » des Longueville, la duchesse de Nemours, le cardinal de Bouillon, le cardinal Cybo, les ambassadeurs vénitiens, Erizzo et son successeur Pisani, les nonces Cavallerini, Delfini et Gualterio, le cardinal Le Camus, le cardinal de Fürstenberg, le Comtat-Venaissin, la famille de Navailles, la maréchale de Guébriant, le bandeau des veuves (excellent supplément aux renseignements de Jules Quicherat en son *Histoire du Costume*), le lieutenant-général François de Gontaut-Biron, le chevalier de Villeroy, le marquis d'Hauterive, le cardinal Casanata, la bibliothèque de la Minerve, la plus grande de Rome après celle du Vatican, Oiron « beau château et beau parc en Poitou » qu'acheta Mme de Montespan, Antoine François de la Trémoille, plus connu sous le nom de Noirmoutier, le président Duret de Chevry, le jeu à la cour de Louis XIV, les Langlée, « l'immense hôtel de Guise « acheté par « la belle Mme de Soubise », le château de la Bourdaisière [2], le comté et les comtes de la Marck, le duché de Sédan, le duc de Berwick (à l'occasion de son mariage avec Mlle Bulkeley), les affaires d'Espagne, l'abbaye Notre-Dame d'Orcamp, Nicolas Desmaretz, le neveu de Colbert [3], la terre de Maillebois, la ville de Châteauneuf, les loteries, les eaux thermales de Bourbon-l'Archambauld, le secrétaire d'État Châteauneuf et sa terre de Châteauneuf-sur-Loire, le marquis de la Vrillière, le cardinal Maidalchini, la terre de Serrant, le palais de Caprarola, auprès de Viterbe, où se retira le cardinal de Bouillon, l'assemblée du clergé, le vin de Champagne, le P. Michel le Tellier, le cardinal de Noailles, la maison des Rantzau ou Ranzow (originaire du duché de Holstein),

1. Ces notes, toujours si instructives, sont parfois d'un piquant intérêt. Voir, par exemple, p. 117, la note où, à propos des chasses de Charles II, M. de B. rappelle « les six loups devenus historiques de par Victor Hugo » et « les *Études sur l'Espagne* par M. Morel-Fatio (1888) où l'on trouve la critique des erreurs du poète en tout ce qui regarde cette cour espagnole. « Voir encore, p. 136, la note où, sous cette phrase de Saint-Simon : « Un reste de seigneurie palpitait encore, » l'éditeur, qui est au courant de tout en littérature comme en histoire, dit : « Victor Hugo n'a-t-il pas fait ici un emprunt, quand il a mis ces mots dans la bouche du marquis de Nangis, sur le règne d'Henri IV *(Marion Delorme*, acte IV, scène)VII :

Un peu de seigneurie y palpitait encore ? »

2. M. de B. dit (p. 93) : « Gabrielle d'Estrées y naquit en 1565. » Il avait dit en une note précédente (p 14) : « Gabrielle d'Estrées, née en 1571 ou 1572. » La vérité, c'est que l'on ne connaît d'une façon certaine ni le lieu, ni la date de la naissance de la future duchesse de Beaufort. Voir, sur ces deux points, l'excellente discussion de M. Desclozeaux *(Gabrielle d'Estrées*, Paris, 1889, grand in-8°, pp. 1 et 2). Le savant historien regarde comme probable que son héroïne naquit au château de Cœuvres vers la fin de 1573. Il est impossible d'accepter la date de 1565, car Gabrielle, selon son propre témoignage, avait dix-huit ans quand elle se maria avec le sieur de Liancourt, à Noyon, en juin 1592.

3. M. de B. fait bonne justice de ces légendes recueillies et agrémentées, si non inventées, par Saint-Simon, sur l'origine toute *rurale* des père et grand-père de N. Desmaretz, et il prouve qu'on doit admettre l'existence d'une ou deux générations de magistrature secondaire.

André le Nostre, Michel le Vassor, la comtesse de Verue, « la belle et délicieuse maison de Sceaux » achetée des héritiers de M. de Seignelay par le duc du Maine, M[lle] de Condé, l'abbé de Rancé, divers membres du conseil d'État d'Espagne et autres grands personnages d'au-delà des Pyrénées, l'électeur de Brandebourg devenu roi de Prusse sous le nom de Frédéric I[er], etc.

La première partie de l'*Appendice* est formée des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, lesquelles sont au nombre de 23 (p. 381-403); la seconde partie se compose de dix-neuf morceaux (pp. 405-622). En voici l'énumération : *Les conseils sous Louis XIV*, suite et fin de la magistrale étude commencée dans le tome IV et continuée dans les tomes V et VI [1]; *Ouverture de la Porte Sainte du Jubilé* (relation de la cérémonie de l'ouverture de la Porte Sainte de Saint-Pierre pour le grand jubilé de l'année 1700, accompagnée de lettres du cardinal de Bouillon); le *Duc et la duchesse de Navailles* (fragment inédit de Saint-Simon); *La maréchale de Guébriant, son mari, leurs familles; les rois et reines de Pologne* (autre fragment inédit); *les Duret de Chevry* (autre fragment inédit); les *Preuves de noblesse de l'abbé de Soubise; le cardinal de Fürstenberg* (fragment inédit de Saint-Simon, avec huit pièces destinées à justifier ce que Saint-Simon raconte de la pénurie constante du cardinal, et le jugement porté sur lui, à l'époque même où le roi des chroniqueurs nous le présente, par deux contemporains italiens, Pierre Venier, ambassadeur de Venise en France, et l'auteur de la relation de la cour de Rome au temps du conclave de 1700); la *Disgrâce du cardinal de Bouillon* (nombreux et considérables documents inédits qui n'occupent pas moins d'une quarantaine de pages (de 480 à 515); *Mémoire sur les finances en 1700 et 1701* (mémoire qu'on peut supposer d'origine anglaise, puisque les calculs y sont faits en livre sterling, et qui est tiré du ms. Clairambault 647); la *Taxe des gens d'affaires; Desmaretz* et l'*Affaire des pièces de quatre sols* [2]; la *Comtesse de Verue* (fragment inédit de Saint-Simon); *M. de Rancé, abbé de la Trappe* (fragment inédit); *mort de M. de Rancé* (récit de la mort de l'ancien abbé de la Trappe, par une personne pré-

1. Signalons dans cette dernière partie les paragraphes relatifs au conseil de conscience (pp. 407-410), au conseil ou bureau de commerce (pp. 415-432), au *Roi dans les conseils* (p. 433-443).

2. Dissertation très documentée et très remarquable (p. 521-591), où M. de B. complète avec une parfaite compétence les insuffisantes observations de Pierre Clément sur la *Question monétaire avant 1789 et spécialement sous le ministère de Colbert*, et où il restitue, d'après d'incontestables témoignages, « le véritable caractère de la disgrâce qui frappa ce neveu de Colbert en 1683. « M. de B. dit (p. 521) : « On me pardonnera, je l'espère, la longueur des détails qui vont suivre, et cela non seulement parce que le récit de Saint-Simon, habilement disposé et combiné pour faire fortune, est un de ceux auxquels la critique n'a rien opposé jusqu'ici, mais aussi parce que Desmaretz, élevé à bonne école, remarquablement doué pour les choses de la finance, est le seul ministre sur qui l'historien puisse s'arrêter avec intérêt dans la dernière et triste période du règne de Louis XIV. »

sente à cet événement, récit dont la Bibliothèqne nationale possède trois manuscrits); *Le duc d'Anjou déclaré roi d'Espagne* (relation de l'ambassadeur vénitien traduite littéralement); *Rapport* [17 décembre 1700] *de l'ambassadeur vénitien* (avec traduction également littérale); l'*Affaire du prince Vaïni*; le *Cardinal Albani jugé par le cardinal de Bouillon*; actes concernant Saint-Simon *et sa mère* (documents inédits d'ordre administratif ou judiciaire qui montrent notre Tacite à l'œuvre pour la défense de ses intérêts à la Rochelle, comme seigneur du fief de Saint-Louis, à Blaye, comme gouverneur de la place).

Indiquons encore de copieuses *Additions et corrections* (pp. 623-647) et diverses tables dressées, comme d'habitude, de façon irréprochable : *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe; Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés; Table de l'appendice.*

Avec le tome VII s'achève le premier quart à peu près du grand voyage à travers le XVIIe siècle et les premières années du XVIIIe entrepris par M. de Boislisle, sur les pas de Saint-Simon. Encore une vingtaine d'étapes à franchir et le but sera atteint [1]. L'éditeur, dont l'activité n'est pas moins remarquable que le talent, et auquel dans sa longue et pénible marche font cortège tant de fortifiantes sympathies, savourera le bonheur — que nul travailleur n'aura jamais mérité plus que lui — de mettre le pied sur la *terre promise*.

T. DE L.

---

463. — Emile FAGUET. **Dix-huitième siècle.** Etudes littéraires. Un volume in-18, 538 pages. Paris, Lecène et Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Le XVIIIe siècle, dit M. Faguet, dans l'avant-propos de ces *Études*, n'a été ni chrétien, ni français. Ce jugement que l'auteur prononce, non sans l'avoir fortement motivé, a révolté les critiques mêmes les plus doux, comme M. Anat. France qui s'écrie avec une indignation que je ne puis m'empêcher de trouver plaisante : « Voilà comme les fils traitent leurs pères ! Voilà comme nous blasphémons les hommes dignes d'une éternelle louange qui ont affranchi la pensée, et nous ont acquis le droit de parler librement ! » Il me semble pourtant qu'au XVIe siècle, et même su XVIIe, la pensée n'était pas si contrainte que cela : je prends à témoin Rabelais, Montaigne, Molière, La Bruyère, qui n'ont pas été condamnés au feu, quoiqu'ils aient eu l'audace d'émettre des opinions téméraires que les encyclopédistes ont délayées plus tard dans de lourds in-folios, comme si elles leur appartenaient. Si au moins M. Faguet faisait profession de catholicisme ou même de christianisme, M France lui pardonnerait peut-être « sa froide violence » ; mais comment un universitaire, c'est-à-dire un sceptique, peut-il remarquer

1. On apprendra avec joie que le tome VIII est déjà sous presse et que la préparation des volumes suivants est très avancée.

dans le XVIIIe siècle « un abaissement notable du sens moral, de l'esprit littéraire et de l'esprit philosophique »? Pour mon compte, je répondrais à M. France que rien n'est plus facile à voir ; il suffit simplement de lire, et cela sans parti-pris, les œuvres de Voltaire qui est, en somme, l'incarnation de ce XVIIIe siècle, et si après cette lecture qui, bien qu'instructive n'est pas toujours amusante (j'en parle par expérience), on n'approuve pas les prémisses et les conclusions de M. F., avec quelques restrictions, je le veux bien, j'ai grand peur qu'on ne ferme volontairement les yeux à la lumière. Un autre critique, M. Chantavoine, dans un article assez ondoyant, pardonne beaucoup au XVIIIe siècle « parce qu'il a été, dit-il, charitable, parce qu'il a inauguré le dogme de la tolérance », et naturellement, c'est toujours Voltaire auquel nous serions redevables de ce progrès dans les mœurs ou de ce bienfait. Autant vaudrait dire que Calvin et de Bèze qui, en réclamant la liberté pour eux-mêmes, exhortaient les magistrats « à frapper vertueusement du glaive tous ceux qui étaient ennemis mortels du salut des hommes », ne prêchaient aussi que la douceur et la mansuétude. Voltaire usa et abusa, je le sais, dans ses vers aussi bien que dans sa prose, des mots « tolérance » et « tolérantisme » : ce qui n'empêche pas que dans le temps même où il prend en main la défense de Sirven et de Calas, il réclame les galères et la Bastille contre ses ennemis, il souhaite qu'on *écrase* ceux qui pensent autrement que lui ou qui s'attaquent à ses œuvres (et là-dessus les preuves abondent dans sa correspondance), il les appelle « sots, fripons, monstres exécrables, serpents odieux, folliculaires faméliques ou ivrognes, excréments des humains ». Vinet a raison : le mépris de l'homme et des choses humaines est au fond de tout ce qu'il a écrit. Si nous en croyons M. Chantavoine, Voltaire « avait trop d'esprit pour ne pas pardonner à ceux de ses ennemis qui n'étaient ni des sots, ni des cafards, ni des Pompignans » : On sait pourtant de quelle haine féroce il a poursuivi sans relâche ce pauvre Rousseau, coupable seulement d'avoir au moins autant de talent que lui, et de faire ombre à sa popularité. Il n'y a que les ducs, les princes, les rois et les favorites des rois, en un mot, tous les puissants du jour devant lesquels il rampe ou s'agenouille : il loue Frédéric II d'écrire l'histoire comme Salluste, et de faire des vers comme Virgile ou Lucrèce, de gouverner comme Marc-Aurèle. Mme de Pompadour qui réunit « tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire », a droit à ses apothéoses, et il envoie à Mme du Barry des compliments vomitifs. Il n'est pas jusqu'au cardinal Dubois dont il n'ait chanté « la sublime intelligence ». Dans sa jeunesse comme dans sa vieillesse, il eut toujours besoin d'encenser quelqu'un. Au fond il était né respectueux, et surtout respectueux de la force : c'est pourquoi le partage de la Pologne et la prise de la Silésie lui sembleront des choses si naturelles qu'il en félicitera Catherine II « de tout son cœur ». Cette Sémiramis du Nord, écrit-il à Mme du Deffand, fait marcher cinquante mille hommes en Pologne pour

établir la tolérance et la liberté de conscience. » Voilà comment il la comprend la tolérance et la liberté! La France à cette époque (1766) est humiliée, abaissée : croyez-vous qu'il en soit attristé? « Je me console, dit-il, en faisant mes tours de singe sur la corde ». A vrai dire, il n'a ni patriotisme ni sens moral, et c'est pourquoi il a écrit *Candide* et *la Pucelle*. Sans doute *Candide* est une œuvre pétillante de malice et d'esprit, mais qui donc s'est senti meilleur après l'avoir lue? A qui a-t-elle inspiré quelque noble sentiment? Quand à *la Pucelle*, c'est un poème infâme, dit M. Renan qui l'admire en curieux et à titre de document « parce que c'est le siècle, parce que c'est l'homme »; parce que c'est dans ce poème que Voltaire « a déposé l'élégant (cet adjectif est de trop) témoignage de sa finesse et de son immoralité, de son spirituel scepticisme. » M. F. n'a rien dit de plus cruel, et s'il a été sévère pour l'homme, il ne l'a été qu'avec mesure. Voltaire d'ailleurs n'a pas eu assez de génie pour qu'on lui pardonne d'avoir manqué à peu près de toutes les vertus humaines : il n'a rien fait ni en vers ni en prose qui soit comparable, même de loin, aux chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Il est l'auteur d'un poème épique détestable, il a composé avec des centons de Racine des tragédies de collège qu'on ne lit plus, et fait des comédies qui suent l'ennui; enfin, il a écrit l'histoire pour son couvent, comme disait spituellement Montesquieu. Son *essai sur les mœurs*, que M. F. admire beaucoup trop, n'est au total qu'un tissus d'anecdotes (lui-même l'appelait un tableau des sottises humaines) que ne relie aucune idée générale; c'est un livre qui a fait plus de mal que de bien, et je ne suis pas le seul qui soit de cet avis. Toutes ces graves questions religieuses ou philosophiques qui ont inquiété tant de nobles âmes, il ne les aborde que pour s'en jouer avec une ironie fatigante, avec des plaisanteries trop souvent fangeuses. Les esprits forts de province et les commis-voyageurs trouvent dans ses *Romans*, dans son *Dictionnaire philosophique* ou *portatif*, dans ses *Mélanges*, un arsenal de railleries pour confondre les curés de village et les âmes naïves qui ont la faiblesse de croire au surnaturel et à une providence divine. Sa philosophie et sa religion sont contenues dans ces quelques mots : « Buvez chaud quand il gèle, buvez froid dans la canicule; rien de trop ni de trop peu en tout genre; digérez, dormez, ayez du plaisir, et moquez-vous du reste. » Voilà son *Sursum corda* Du reste, un homme qui, selon le marquis d'Argenson, était « insatiable de fortune », et avide de popularité, pouvait-il avoir une morale plus élevée? Il est resté au niveau de la société de son temps qu'il amusait avec les agréments de son esprit, avec l'éclat diabolique de sa corruption, et c'est en flattant le peuple dans ses plus bas instincts, quoiqu'il fut le plus dédaigneux des aristocrates, c'est en ne repoussant rien de ce qui avait pour but et pour effet de porter le désordre dans les âmes, qu'il a mérité les amours et les honneurs démocratiques. Il faut lire et relire sa volumineuse correspondance pour le connaître à fond : jamais, je l'accorde, on n'a été

plus souple, plus insinuant, plus spirituel, mais jamais aussi un épistolier n'a écrit contre lui-même, sans qu'il s'en doutât, un acte d'accusation plus chargé. C'est de l'histoire, et c'est son histoire : il amuse, captive, éblouit; ce qui n'empêche point, a dit excellemment Joubert, que « ceux qui observent d'en haut les influences que son esprit a répandues, se font un acte d'équité, une obligation rigoureuse et un devoir de le haïr. »

Prêcher avec une sorte de jubilation inconsciente et dans « un bavardage intarissable mêlé de galimatias » le retour à l'état sauvage, l'anéantissement de la morale et de la pudeur; attaquer avec une violence parfois éloquente, le plus souvent grossière et niaise la société, la religion, et glorifier surtout l'instinct naturel ou animal, tel a été au XVIIIe siècle le rôle de Diderot. Les basses classes de la nation lisent et liront encore longtemps la *Religieuse*, les *Bijoux indiscrets, Jacques le Fataliste,* parce que cela est bien à leur portée, parce que cela, nous ne craignons pas de le dire, est ordurier et crapuleux. Entrez dans une bibliothèque publique, et demandez les œuvres de Diderot : vous remarquerez, comme moi, que les volumes qui contiennent ces romans sont à peu près les seuls dont les feuillets soient coupés, et en même temps salis par des mains malpropres. Je suis persuadé que la lecture de Diderot est pour les demi-savants et pour les ignorants plus funeste encore que celle de certains ouvrages de Voltaire. D'ailleurs rien n'agit sur un lecteur ignorant autant qu'un style déclamatoire, et ce style, Diderot l'a au suprême degré. N'est-ce pas de lui surtout que se réclament ces sectaires à courte vue qui haïssent toute religion, « ces bêtes sauvages, comme dit Montesquieu, qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent, ces animaux terribles qui ne sentent leur liberté que lorsqu'ils déchirent et qu'ils mordent? » Je veux bien croire avec M. Monod (*Revue Hist.*, juillet 1890) que la foi religieuse n'est pas nécessaire pour faire de grands écrivains, mais il faut bien avouer qu'elle n'a pas nui à Corneille, à Racine, à Pascal, à La Bruyère, ni à tant d'autres qu'il n'est pas besoin de nommer. Ils ont aimé l'humanité autant et plus que ces philosophes, adulateurs intéressés de Frédéric II et de Catherine de Russie, et il serait facile de citer tel passage de Bossuet, tel autre de La Bruyère, qui touchent plus que toutes les tirades philanthropiques des encyclopédistes. C'est qu'ils étaient avant tout chrétiens et français, et dire que les écrivains du XVIIIe siècle n'ont été ni l'un ni l'autre n'est pas faire une « phrase fâcheuse », mais d'une incontestable justesse, d'autant plus qu'elle résume tout le livre de M. Faguet. Sans doute La Fontaine, La Rochefoucauld, Molière, Gœthe, Shakspeare, ont fait des chefs-d'œuvre, quoiqu'ils aient été bien loin d'être de fervents chrétiens; mais ils n'ont pas été anti-religieux, ou de parti pris comme Voltaire, ou par bravade comme Diderot. Ils n'ont pas obéi en écrivant à leurs passions et à leur humeur, et c'est pourquoi rayonnent dans leurs œuvres ces immortelles beautés auprès desquelles

pâlissent les plus ingénieuses lubies. En somme, M. F. n'accorde à Diderot que la gloire d'avoir été un éloquent initiateur dans la critique d'art, et encore cette gloire lui est-elle contestée, non sans de bonnes raisons, il me semble, par M. Brunetière.

J'aurais voulu rendre compte de chacune de ces magistrales *Études*, tant elles sont originales, tant on y sent l'homme de bonne foi qui dit avec courage ce qu'il croit être la vérité, et cela avec une rare vigueur de style et de pensée. Le critique, ce qui est moins fréquent qu'on ne le croit, a lu et relu les auteurs qu'il juge : de là point de parti pris, mais de vifs accents de sincérité, avec je ne sais quelle force, quel enchaînement de raisons qui saisit et enlace le lecteur. M. F. a, par exemple, pour Buffon une admiration singulière, et cette admiration il nous contraint presque à la partager. C'est qu'il a été séduit par « l'énergie tranquille, par la lucidité de cette pure intelligence qui ne voulut jamais être qu'en face des choses éternelles », par la fierté de cet homme qui n'appartint jamais à une coterie politique ou philosophique, et « travailla cinquante ans sans faire attention aux rumeurs, ni aux critiques, ni même aux louanges. » Si Buffon ne fut pas chrétien, dirait volontiers M. Faguet, il méritait de faire partie de « cette secte admirable » qui prépara les voies au christianisme. Pour cette raison et pour d'autres il l'a préféré à tous les écrivains du XVIIIe siècle, même à Montesquieu, chez lequel il resta toujours quelque chose de l'auteur charmant et frivole des *Lettres Persanes*. Et cependant ne rencontre-t-on pas dans l'*Esprit des Lois* autant et même plus d'idées fécondes que dans les *Époques de la nature* et la *Théorie de la terre?*

A. DELBOULLE.

---

464. — **Ville de Paris.** Publications relatives à la Révolution française. Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, par Maurice TOURNEUX. Tome I. Paris, imprimerie nouvelle, 1890, très grand in-8 de LXXX-520 p.

Pour bien analyser le tome Ier, si plein et si riche, du recueil de M. Tourneux, vingt pages seraient nécessaires. La *Revue* ne pourrait me les accorder. Je ne lui demanderai donc pas la permission d'abuser de son hospitalité et je me contenterai de dire en quelques mots rapides ce que je pense des deux parties du volume, l'*Introduction* et le *texte*.

L'Introduction, qui n'a pas moins de 50 pages, et qui est suivie (LI-LXXVIII) d'une *Liste chronologique des principales ventes à l'amiable ou aux enchères de documents imprimés, concernant la Révolution française* (depuis 1803 jusqu'en 1889) et d'une *Note à consulter* (p. LXXIX-LXXX), est très intéressante et très remarquable. L'auteur y rappelle, (p. II), que, sur la motion de M. Léopold Delisle, la commission des travaux historiques de la ville de Paris fut unanime à reconnaître, en 1886, la nécessité de doter cette ville « d'un manuel de bibliographie

pratique, embrassant tout ce qui avait été écrit, soit au moment même, soit plus tard, sur les évènements dont la grande ville avait été le théâtre pendant la Révolution, sur son organisation municipale et sociale et sur les personnages qui y avaient joué un rôle. » Il trace ensuite le plan de l'ouvrage, plan très judicieux et véritablement excellent. Il signale les graves et nombreuses difficultés d'une tâche qu'il devait si habilement remplir. Pour se faire une juste idée de ces difficultés, il faut lire l'historique des collections particulières mises aujourd'hui à la portée de tous (p. IV-XXVII) [1] et l'aperçu des répertoires de toute valeur dont le dépouillement lui a fourni les éléments mêmes de ce travail [2].

Le *texte* renferme les *préliminaires* et les *évènements*. Les *préliminaires*, divisés en sept paragraphes, embrassent tout ce qu'il convient de connaître sur les histoires générales ou fragmentaires, de la Révolution, sur les recueils iconographiques, sur les Assemblées qui se succédèrent de 1789 à 1799, sur les constitutions, lois, décrets, etc., qu'elles votèrent. L'histoire chronologique des *évènements* de la Révolution française à Paris (de juillet 1789 au 18 brumaire an VIII) est partagée en treize chapitres : Les *élections de Paris aux États-Généraux*, les *évènements* de 1789, de 1790, de 1791, de 1792 (jusqu'au 21 septembre), de l'an I (22 septembre 1792, 21 septembre 1793), de l'an II, de l'an III, de l'an IV, de l'an V, de l'an VI, de l'an VII et de l'an VIII [3].

Je ne voudrais pas décerner de vulgaires éloges à un érudit du mérite de M. Tourneux [4]. Qu'il me suffise de dire que, de la première à la

1. Collections Rondonneau, Portiez (de l'Oise), Deschiens, La Bédoyère, Pixérécourt.

2. *Annonces de bibliographie moderne*, *Feuille de correspondance du libraire*, *Nouveautés politiques et littéraires*, *Courrier de la librairie*, *Bulletin de la littérature*, *Nouvelliste littéraire*, *Journal de la librairie et des arts*, *Journal typographique et bibliographique*; collections de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, de la bibliothèque de la Chambre des députés, de la bibliothèque du Sénat, des bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, de la ville de Paris, de l'École libre des sciences politiques (collection Pastoret), de la bibliothèque de Rouen (collection Leber), du *British Museum*, M. T. a pu dire, après cette énumération, (p. XII) : « Ce ne sont pas, on le voit, les matériaux qui manquaient à l'ouvrier, mais bien plutôt l'ouvrier qui a pu craindre un moment que ses efforts ne fussent impuissants à lui frayer la voie dans un pareil dédale. »

3. Ai-je besoin d'ajouter que les heureuses trouvailles de M. T. sont en grand nombre? Mais aussi à quelles découvertes ne peut prétendre celui qui dit (p. XLVIII)? « Pour les mériter [ces bonnes fortunes], il faut ne pas craindre d'examiner le même titre dans dix collections différentes. Ce procédé, fort lent, j'en conviens, m'a souvent réussi. » Rapprochons de cette déclaration du plus patient des chercheurs, cette belle fin de l'*Introduction* : « Je n'ai jamais cessé, depuis tantôt quatre ans, de creuser mon sillon plus avant chaque jour, soutenu par l'aide de chacun et par l'espoir que de ce labeur, en apparence ingrat, sortirait une œuvre utile, ce qui, pour un travailleur consciencieux ou pour sa mémoire, est la meilleure et la plus durable des récompenses. »

2. Il a donné du bibliographe (p. XLII) une définition qui s'applique admirablement à lui-même : « Le bibliographe ne doit pas seulement s'attacher à grouper le plus grand nombre possible de titres d'ouvrages sur un sujet donné, il doit encore les présenter suivant la méthode la plus favorable aux recherches qu'il se propose d'aplanir ».

dernière ligne de son volume, il a parfaitement justifié la confiance mise en son zèle, qui lui a fait tout rechercher et tout voir de ses propres yeux, mise en son érudition, qui lui a fait tout si bien décrire[1]. Je ne crains pas d'affirmer qu'il ne justifiera pas d'une façon moins éclatante une aussi flatteuse confiance dans les quatre volumes suivants qui seront consacrés à l'*organisation* et au *rôle politique de Paris*, aux *monuments, mœurs, institutions*, aux *biographies et mémoires*, enfin à la *Table générale*.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Alfred Schulze travaille à une édition des sermons de saint Bernard, en vieux français, contenus dans le ms. Phillips 1925, de la Bibliothèque royale de Berlin.

— Une *Société des amis de l'Université de Nancy* s'est fondée le 15 juillet pour assurer la reconnaissance et la constitution définitive de cette Université. Augmenter les ressources de l'Université, pourvoir les laboratoires de l'outillage indispensable, créer des bourses de voyage et d'étude, récompenser les meilleurs travaux, organiser des conférences supplémentaires ou des cours nouveaux, faire de Nancy un centre d'études qui attire les élèves et retienne les maîtres, tel est le but de l'Association. Au 15 septembre, elle avait recueilli une somme de 32,440 francs.

ALLEMAGNE. — M. B. Litzmann, d'Iéna, doit publier à la librairie Voss, de Hambourg, des *Theatergeschichtliche Forschungen*, qui paraîtront par fascicules à espaces indéterminés. Il y recueillera les travaux sur l'histoire du théâtre allemand qui, quoique d'une valeur réellement scientifique, n'ont pu être insérés à cause de leur étendue ou de leur sujet trop spécial, dans les revues d'un caractère général.

— La Société *für nieder-deutsche Sprachforschung* fera paraître prochainement : le *Redentiner Spiel*, p. p. K. Schrœder ; une réimpression de la trad. en bas-allemand de la Bible de Luther, p. p. Reifferscheid ; une étude de M. Seitz, *Niederdeutsche Alliteration*, et un travail de M. Jellinghaus, *Uebersicht. Darstell. der niederl. Mundarten*.

— Va paraître à la librairie Gœschen, de Stuttgart, une étude de C. Flaischlen, *Otto Heinrich von Gemmingen*, avec un travail préliminaire sur Diderot dramaturge.

— M. le Dr Uhlig, directeur du Gymnase d'Heidelberg, a commencé la publication d'une nouvelle revue trimestrielle intitulée *Das humanistische Gymnasium*. La tendance de cette revue est essentiellement conservatrice. En Allemagne, comme chez nous, il est devenu de mode de crier au surmenage; on accuse l'enseignement secondaire d'imposer aux élèves quantité de connaissances superflues, on réclame des programmes nouveaux qui fassent une place plus grande à ce qui paraît d'une utilité pratique et immédiate. En un mot, c'est la base même de l'enseignement secondaire et l'organisation séculaire des gymnases allemands que les réformateurs tentent aujourd'hui d'ébranler. La Revue nouvelle a pour but de répondre à leurs attaques, d'en montrer le danger pour la haute culture intellectuelle du pays, et, tout en demandant le maintien de ce qui existe, de provoquer des consultations

1. « La commission voulut bien désigner le travailleur qui lui semblait réunir les aptitudes nécessaires pour mener à bien ce vaste labeur. » (p. III).

compétentes sur la question des réformes de détail. Elle fait une large place aux comptes rendus d'ouvrages pédagogiques, aux discussions parlementaires et académiques sur l'enseignement, l'*Abiturientenexamen* qui est l'équivalent de notre baccalauréat et qui se trouve accusé des mêmes méfaits, etc. Attaqué en Allemagne comme il l'est en France, l'enseignement classique ne sera pas moins bien dépendu là-bas que chez nous.

— M. Karl Lentzner met sous presse (Halle, Niemeyer), un dictionnaire intéressant : *Colonial English, a Glossary of Australian, Anglo-Indian and Pidgin-English words.*

ITALIE. — Le numéro du 1er octobre de l'*Istruzione* que dirige M. Basilio Magni, renferme un long article de M. Enrico Solazzi sur Lamartine.

SUISSE.—Grâce à l'initiative, chaque année plus féconde, de la Société académique de Genève, le programme de l'Université de cette ville s'enrichira cet hiver d'un cours de M. Max van Berchem sur l'archéologie arabe. Ce cours comprendra une étude historique et critique des monuments, de tous les produits artistiques, des inscriptions, des monnaies et des papyrus de l'Orient, spécialement de l'Égypte et de la Syrie.

SUÈDE. — Une nouvelle Université a été fondée à Gothenburg; M. Vising y professe la philologie romane; M. Danielson, la philologie classique; M. Axel Kock, les langues du nord; M. Hjalmar Edgren, les langues germaniques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 octobre 1890.

L'Académie procède à la formation de trois commissions, qui seront chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours pour divers prix, dans les trois ordres d'études de l'antiquité classique, de l'Orient et du moyen âge.

Sont élus :

Pour l'antiquité classique, MM. Jules Girard, Georges Perrot, Boissier, Croiset;

Pour l'Orient, MM. Renan, Barbier de Meynard, Sénart, Maspero;

Pour le moyen âge, MM. Delisle, Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer.

M. Théodore Reinach termine sa lecture sur les rois de Commagène, d'après les inscriptions découvertes par MM. Humann et Puchstein. Rectifiant et complétant, à l'aide des médailles et des textes, les conclusions de ces deux savants, il établit la série généalogique des rois de Commagène pendant sept siècles environ, depuis le règne de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'à celui de Trajan. L'ancêtre de ces rois est le satrape bactrien Oronte, gendre d'Artaxerxès Memnon. Le fondateur de la dynastie est Ptolémée, satrape qui secoua, vers l'an 164 avant notre ère, le joug des Séleucides et se fit roi. Son fils et son petit-fils, Samos et Mithridate Ier, épousèrent des princesses séleucides. Le dernier roi, Antiochus Epiphane, fut déposé par Vespasien. Son petit-fils, Philopappos, fut consul à Rome, et archonte à Athènes; son tombeau existe encore dans cette dernière ville. Le premier et le dernier personnage connu de cette grande famille, Oronte et Philopappos, furent tous deux citoyens d'Athènes.

M. Charles Grellet-Balguerie fait une communication sur la chronologie des papes, de 649 à 683. Selon lui, l'avènement d'Eugène Ier devrait être fixé au 15 septembre 655, sa mort au 3 juin 658, au lieu de 657, et les dates des papes suivants reculées d'un an jusqu'à Agathon, dont il place la mort au 10 janvier 682, au lieu de 681. La vacance du saint siège, après ce dernier pape, n'aurait été, dans le système de M. Grellet-Balguerie, que de sept mois et cinq jours, au lieu d'un an, sept mois et sept jours.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Evans (John), *the Coins of the ancient Britons, supplément*; — par M. Croiset : Egger (Emile), *la Littérature grecque* (ouvrage publié par les fils de l'auteur); — par M. Siméon Luce : *Deux lettres inédites de Bossuet et Documents nouveaux pour servir à l'histoire de son épiscopat à Meaux*, publiés par Armand Gasté; — par M. L. Delisle : Joret (Charles), *Pierre et Nicolas Formont, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris* (extrait des *Mémoires* de l'Académie de Caen).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 3 novembre — 1890

465. — Louis Duvau. **Ciste de Préneste.** (Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire, publiés par l'Ecole française de Rome, t. X). 1890.

Nous signalons aux amateurs de vieux latin et aux déchiffreurs d'inscriptions énigmatiques ce travail de M. Louis Duvau sur une ciste qui sera bientôt célèbre sous le nom de ciste Tyskiewicz, du nom de son possesseur. Comme l'a bien vu M. D., il s'agit des apprêts d'un repas. Les paroles inscrites à côté des personnages ont tout l'air d'être les paroles échangées entre les cuisiniers. Une conjecture assez vraisemblable du commentateur, c'est que l'inscription COENALIA est plus ancienne que les autres : c'est ce qu'on peut inférer de la forme de l'O, qui est ouvert par en bas, et de la place occupée par ce mot. Peut-être faut-il l'interpréter CONVENALIA, qui aurait à peu près le sens du grec συμπόσιον ou du latin *convivium :* fête donnée aux *convenae* ou convives. La contraction ne serait pas plus forte que dans *contio.*

Une comparaison avec le monument original nous a prouvé que le fac-simile joint au travail de M. D. est exact. Celui-ci s'est tiré à son honneur d'une épreuve difficile. Les explications qu'il donne sont généralement plausibles, sinon toujours convaincantes : il les présente lui-même sans trop y insister et à titre de premier essai. *Tradidit disputationibus.*

Michel Bréal.

---

466. — H. von Wilamowitz-Moellendorf. **Euripides Herakles.** Berlin, Weidmann, 1889; 2 vol. in-8 de xii-388 et 308 p.

Voici un ouvrage qui peut paraître à bon droit singulièrement composé : la tragédie d'Euripide qui donne son nom à l'ensemble, est publiée par M. de Willamowitz au début du second volume, où elle occupe

quarante-sept pages; le reste du volume est rempli par des commentaires; quant au premier, il est tout entier consacré à une Introduction générale dans laquelle l'auteur, pour nous amener à l'intelligence de la tragédie attique, se livre à une revue à peu près complète de toute l'histoire de la poésie grecque, de toute l'histoire de la philologie ancienne et moderne, et de bien d'autres choses encore. Il est clair que cette énorme introduction et cé non moins énorme commentaire, ainsi rattachés à une tragédie de 1,500 vers, ont quelque chose de disproportionné qui étonne. M. de W. lui-même avoue avec beaucoup de bonne grâce, dans sa préface, que les muses n'ont pas répondu à son appel et que c'est pour cela que son livre est si bizarrement composé. On aurait tort, pourtant, d'abuser contre lui de cet aveu et de s'en tenir à une première impression défavorable. L'ouvrage est plein de savoir, et, ce qui vaut mieux, plein de sens et d'intérêt, quelques réserves de détail qu'on puisse être obligé de faire. Le plan lui-même, sans se justifier, s'explique par le dessein de l'auteur.

Ce n'est pas, en effet, une édition comme une autre, une édition quelconque d'une pièce quelconque d'Euripide, que M. de W. a voulu faire : c'est une édition-type et, pour ainsi dire, un manifeste. Car M. de W. est un érudit militant : il a des haines vigoureuses, et M. Wecklein, par exemple, en sait quelque chose. Sans entrer dans ces querelles de personnes, où se glisse toujours quelque injustice, il vaut la peine de dégager la théorie qui s'y trouve impliquée. M. de W. a horreur de la science qui s'étale pour le plaisir de s'étaler, qui, au lieu de se subordonner à un objet, devient à elle-même sa propre fin. Dans la publication d'un texte, par exemple, amasser des conjectures avec une sorte de volupté, lui paraît une niaiserie : donner une interprétation vraie qui dispense des conjectures ingénieuses lui semble être le plus grand mérite d'un éditeur. Le travail de critique verbale, d'ailleurs, n'est, à ses yeux, qu'une petite partie de la tâche d'un véritable interprète : l'objet essentiel qu'il doit se proposer, c'est de rendre vraiment la vie à ce texte mort, en permettant au lecteur de ressentir, en présence des mots qu'il lit, des impressions aussi semblables que possible à celles que ces mêmes mots, récités au v[e] siècle dans le théâtre de Dionysos, faisaient vibrer dans l'âme des Athéniens qui les entendaient. Il faut donc que l'interprète crée en lui-même d'abord, et ensuite chez son lecteur, par une étude patiente et pénétrante de tout ce lointain passé, par des explications profondément pénétrées d'esprit historique, une sorte d'aptitude à revivre ce passé, à le comprendre jusque dans son essence la plus intime. Cela posé, on ne s'étonnera plus que l'étude d'une seule tragédie grecque implique tant d'études préliminaires et tant de commentaires, car elle tient au passé par les liens les plus délicats et les plus complexes. Mais il faut ajouter que cette introduction, mise en tête d'une tragédie particulière, ouvre également l'accès à toutes les autres tragédies attiques, et qu'elle ne paraît disproportionnée qu'en raison de

l'application spéciale qui en est faite. On voit l'intérêt et la justesse de ces vues théoriques. Sont-elles absolument neuves? Évidemment non. Il faut cependant savoir gré à M. de W. de les avoir exprimées de nouveau en excellents termes, avec une vigueur qu'un secret instinct de polémique redouble encore (t. I, p. 253-257). De là l'idée de tout l'ouvrage.

L'Introduction s'ouvre par un chapitre sur la vie d'Euripide; l'auteur y examine d'abord les questions de faits et de dates, ensuite celles qui se rapportent à l'histoire intellectuelle d'Euripide : tout ce chapitre est excellent, sans être particulièrement original.

Suit un très long chapitre (p. 43-120) intitulé : *Qu'est-ce qu'une tragédie attique?* M. de W. rappelle la définition d'Aristote et montre qu'elle a un caractère plutôt abstrait et général que proprement historique et spécifique. C'est donc l'histoire même des origines et du développement de la tragédie attique qu'il faut étudier pour arriver à déterminer exactement ce qui la distingue de toute autre composition dramatique plus ou moins analogue. La tragédie sort du dithyrambe : à ce propos, étude rapide, mais originale et pénétrante, de toute la vieille poésie lyrique grecque. Entre autres idées nouvelles, M. de W. émet cette opinion (p. 76) que le dithyrambe, contrairement à la tradition générale, n'aurait pas été à l'origine un genre lyrique distinct, mais que ce nom s'appliquait à tous les genres de poésie chorale religieuse qu'on a plus tard distingués les uns des autres. Je crois, en effet, qu'il y a beaucoup à dire sur la valeur des distinctions faites entre les genres lyriques par les théoriciens d'époque postérieure; mais l'opinion de M. de W. n'en est pas moins difficile à accepter sous cette forme absolue. Toutes ces pages d'ailleurs sont pleines d'observations tantôt très justes, tantôt contestables, que je ne puis ici ni discuter ni même indiquer : il vaut la peine d'aller les chercher dans l'original. Dans la poésie dithyrambique ainsi entendue, M. de W. distingue une forme spéciale (celle où le chœur est formé de satyres) qui s'appelle τραγῳδία, qui est spécialement consacrée à Dionysos, et d'où la *tragédie* proprement dite, c'est-à-dire la tragédie *dramatique*, est sortie. Ce passage de la tragédie lyrique à la tragédie dramatique se fit au VIe siècle par l'introduction d'un acteur et du dialogue. Mais ce caractère *dramatique* de la tragédie attique n'est pas, aux yeux de M. de W., le plus important : c'est là presque pour lui un caractère accessoire. Aussi, le vrai fondateur de la tragédie attique, dans sa théorie, n'est-il pas l'auteur du premier dialogue entre un acteur et le chœur primitif; le vrai « père » de la tragédie, c'est le poète de génie qui eut l'idée de faire passer dans la forme dialoguée du dithyrambe tragique toute la substance de la vieille épopée, c'est-à-dire le mythe, tel qu'Homère et ses successeurs l'avaient conçu; en d'autres termes, le premier poète tragique est Eschyle, qui recueillit, disait-on, les reliefs du festin d'Homère, et qui, par là, fit de la tragédie attique la digne fille de l'épopée, appelée à tenir, dans la vie intellectuelle et morale de la Grèce attique, la même place que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient prise dans la vie de

la Grèce ionienne et archaïque. D'où cette définition enfin de la tragédie attique (p. 107) : « La tragédie attique est un morceau complet en soi de la légende héroïque, traité poétiquement en style élevé pour être représenté par un chœur de citoyens attiques et deux ou trois acteurs, et destiné à faire partie du culte public dans le sanctuaire de Dionysos. » On voit qu'il n'est plus question ici de la « terreur et de la pitié » mises par Aristote en pleine lumière, ni de la célèbre κάθαρσις, et que le caractère dramatique lui-même de la tragédie est presque laissé de côté : l'action, qui était pour Aristote le principal, n'est pas expressément désignée. Sur tous ces points encore, je ne veux pas discuter, bien que la définition de M. de W. me semble, à vrai dire, tenir systématiquement un compte beaucoup trop restreint des faits très justement observés par Aristote. Il n'en est pas moins vrai que cette vue sur l'importance du mythe est capitale, et qu'elle explique notamment à merveille la disparition presque complète de la tragédie au IVe siècle : c'est la mort des croyances mythiques qui a entraîné la mort de la tragédie.

Viennent alors deux chapitres sur l'histoire du texte des tragiques grecs et sur la critique de la tragédie grecque chez les modernes. Dans le premier, c'est toute l'histoire de l'érudition antique qui se déroule devant nous. Dans le second, c'est toute l'histoire de l'érudition moderne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Que l'auteur n'ait jamais perdu de vue, dans ce long et savant récit, l'objet particulier de son livre, qu'il n'ait jamais dit que ce qu'il était nécessaire de dire pour faire comprendre une tragédie grecque à fond, je n'oserais l'affirmer : mais ce qu'on peut déclarer sans hésiter, c'est qu'il était difficile de présenter de tous ces faits un tableau d'ensemble plus vif, plus net et plus agréable. C'est à la fin du second de ces chapitres, en forme de conclusion, que se placent les idées sur le rôle actuel de la critique dont j'ai cité plus haut quelques détails et indiqué l'esprit général.

Le volume se termine par deux chapitres sur la légende d'Héraklès en général et sur l'*Héraklès* d'Euripide en particulier. Le premier est fort curieux. Je ne sais si le second, qui est une étude d'ensemble sur la pièce d'Euripide, met assez en lumière les traits propres à Euripide dans la manière de traiter une tragédie, ceux qui le distinguent de ses prédécesseurs. Il me semble que, sur ce point, bien des idées essentielles ont été laissées de côté. Il est vrai qu'on pourra les chercher dans d'autres ouvrages; mais M. de W. ne s'est pas interdit, dans les premiers chapitres, de reprendre et de traiter à sa manière des idées déjà plus ou moins exprimées par d'autres critiques : pourquoi, sur ce sujet particulier, tant de brièveté?

L'édition du texte de l'*Héraklès*, qui ouvre le second volume, dénote un helléniste fort habile, comme on pouvait s'y attendre. L'appareil critique, conformément aux principes de l'auteur, est sobre, mais il est plein de choses intéressantes. On y trouvera notamment quelques corrections de M. de W. lui-même, qui, en dépit de sa méfiance générale

contre la critique conjecturale, en a fait pour son propre compte, et souvent de fort ingénieuses.

Vient enfin le commentaire, précédé de quelques pages excellentes sur les conditions extérieures de la représentation tragique. Pourquoi ces pages ne font-elles pas partie de l'introduction générale du premier volume? Je n'en vois guère la raison, sinon peut-être que la muse, comme dit M. de W., ne lui a pas inspiré cette idée. Quoi qu'il en soit, le commentaire lui-même est exécuté selon les principes exposés plus haut : faire comprendre à fond la pièce d'Euripide, non seulement le sens littéral des mots, mais la nuance exacte qu'ils revêtaient pour les auditeurs athéniens, la liaison des scènes, le rôle des personnages, le caractère des morceaux, la marche de l'ensemble, par où tout cela est grec, attique, marqué du cachet personnel d'Euripide, voilà le but que M. de W. s'est proposé. Je ne vois guère qu'un reproche à faire à ce commentaire : c'est d'être trop long. Il me semble que l'auteur a traité le commentaire écrit en commentaire oral. Toutes ces explications, habilement données dans une interprétation orale, sont de nature à plaire et à instruire ; exposées par écrit, elles surchargent le texte et j'ai peur qu'elles ne l'écrasent ; il me semble que l'exemple, utile peut-être à donner une fois, ne devra pas être suivi dans chaque nouvelle édition d'une tragédie grecque.

Au total, l'ouvrage de M. de Willamowitz est à lire : on y trouvera toujours profit et plaisir. C'est un livre érudit qui n'est ni une série de notes grammaticales, ni une statistique, ni une obscure métaphysique, mais qui abonde en aperçus historiques et en idées personnelles.

Alfred Croiset.

---

467. — Ch. Diehl. **Excursions archéologiques en Grèce.** Paris, Colin 1890. In-8, x et 388 p., avec 8 plans.

Ce livre répond à un besoin et y répond d'une manière très satisfaisante. L'auteur, ancien membre des écoles de Rome et d'Athènes, connu par ses recherches sur l'art et l'administration de l'époque byzantine, non moins que par ses découvertes et ses publications épigraphiques, a pris pour modèle les *Promenades archéologiques* de M. Boissier et conduit agréablement ses lecteurs sur les principaux emplacements des fouilles récentes, Mycènes, Délos, Athènes, Akraephiae, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Tanagra. M. Diehl paraît avoir vu lui-même un bon nombre des villes antiques dont il parle ; il est d'ailleurs fort bien informé des publications qui les concernent et sait les résumer sans frivolité comme sans pédantisme. Les fructueuses explorations conduites par MM. Philios, Cavvadias et d'autres à Éleusis et à Épidaure, celles que M. Holleaux a dirigées dans les ruines du temple d'Apollon Ptoïos près d'Akraephiae, n'avaient pas encore été, dans leur ensemble, l'objet de notices également propres à contenter les archéolo-

gues et le grand public. Les voyageurs qui partiront pour la Grèce avec ce livre dans leur valise seront très reconnaissants à M. D. et trouveront dans les dix essais qu'il renferme un bien précieux complément à leur Baedeker.

En tête de chacun de ses chapitres, M. D. a donné une courte bibliographie. Il ne devait naturellement pas prétendre à être complet et le choix de ses références m'a généralement semblé fort heureux. Je ferai pourtant quelques réserves à cet égard. Ainsi, p. 51, M. D. renvoie à un article de Marx sur le taureau de Tirynthe, et, en même temps, au livre récent de Schuchhardt; mais ce dernier a précisément prouvé que l'hypothèse de Marx est une erreur. P. 67, à propos de Dodone, l'indication des travaux de Bursian et de Pomtow, annulés par la publication récente d'O. Hoffmann, est inutile aux lecteurs des *Excursions;* il eût mieux valu citer l'article de M. Girard, dans la *Revue des Deux mondes* du 15 février 1879. P. 203, il n'est pas exact qu'on trouve dans l'ouvrage de MM. Laloux et Monceaux une « bibliographie complète » des travaux relatifs à Olympie. Je relève aussi quelques inexactitudes matérielles : p. 13, note 1, écrire *Loeschcke;* p. 14, note, lire *herausgegeben vom d. Inst.* et non *durch das d. Inst.*, qui serait un solécisme.

Dans le texte lui-même, quelques erreurs faciles à corriger m'ont arrêté au passage; ainsi M. D. dit que le buste de Jupiter d'Otricoli est au Louvre (p. 263), alors qu'il se trouve au Vatican; il affirme aussi (p. 348) que la collection des terres-cuites de M. de Sabouroff est au musée de Berlin, alors qu'elle a été acquise en 1884 par l'Ermitage, à l'exception du groupe faux de la pl. LXXVI. M. D. a tort d'accuser la Société archéologique d'Athènes d'avoir été « préoccupée, avant tout, de remplir ses vitrines vides » (p. 342), lorsqu'elle a pratiqué des recherches à Tanagra; le journal des fouilles a été tenu par feu Stamatakis. Il s'avance peut-être trop (p. 123) en qualifiant de *certaine* la restitution de la statue d'Anténor par M. Studniczka. On regrette de ne pas trouver, au début du chapitre sur Dodone (p. 65), le nom de Gaultier de Claubry, qui a découvert avant M. Carapanos l'emplacement de la ville antique. Les lecteurs non spécialistes seront induits en erreur en lisant (p. 40) que, d'après les documents égyptiens, « les Troyens, Mysiens, Lyciens, Pélasges, Tyrrhéniens, etc., s'allièrent aux populations de la Syrie ». Il ne faut pas offrir ainsi d'ingénieuses hypothèses comme l'expression reconnue de la vérité. Enfin, il y a plus d'un contre-sens dans le résumé que M. D. a donné (p. 334) de l'inscription de Julius Apellas, si élégamment traduite par M. de Wilamowitz.

Tout cela est peu de chose dans un ouvrage à la fois très agréable et très exact; le reproche qu'il me reste à lui faire est plus sérieux. M. D. avertit (p. X) que l'on retrouvera dans son livre « les idées et parfois les expressions mêmes des maîtres qui ont illustré l'archéologie classique »; malgré cette précaution, on est obligé de dire que M. D. ne se gêne

pas assez pour prendre ce qui lui convient chez autrui et qu'il lui arrive de l'y prendre sans même indiquer sa source dans la bibliographie qui ouvre ses chapitres. Il était facile d'ajouter un renvoi en note là où l'emprunt était à peu près textuel; quand même ce n'eût pas été facile, M. Diehl n'aurait pas eu raison de s'en dispenser.

Salomon Reinach.

---

468. — **Maximiani elegiæ ad fidem codicis Etonensis** recensuit et emendauit M. Petschenig. Berlin, Calvary, 1890, 39 pp. (Berliner Studien, xi, 2).

Les élégies de Maximianus nous ont été conservées dans deux mss. du xi[e] siècle, l'Etonensis et le Reginensis, et dans une foule de mss. du xiii[e] et du xiv[e] siècle. M. Petschenig semble s'être proposé de donner un texte moins corrigé que celui de Bährens, et par suite plus sûr. Il aurait tout à fait réussi s'il ne s'était pas fié exclusivement à l'Etonensis. Son édition rendra service surtout par les notes explicatives trop rares et par l'*index uerborum* complet qu'il y a joints. Les nombreuses particularités de la langue de l'auteur rendent ce travail indispensable pour l'histoire de la syntaxe et du lexique.

P. A. L.

---

469. — **Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale,** par Henri Omont. Paris, 1890, 46 p. in-8. (Extrait de la *Revue Celtique*).

Le catalogue des manuscrits celtiques de notre Bibliothèque Nationale n'avait pas encore été dressé, au moins d'une façon complète [1]; ce n'est pas un fonds très nombreux, car il ne comprend que 105 volumes : 29 irlandais ou relatifs à la langue irlandaise, 73 en langue bretonne et 3 en langue basque! L'addition des manuscrits basques aux manuscrits celtiques a sans doute été faite à une époque où l'on n'avait encore que des idées très confuses sur la classification des langues; peut-être aussi le fonds basque a-t-il été jugé trop peu nombreux pour être classé à part.

L'éminent administrateur de la Bibliothèque Nationale veut faire connaître aux savants l'existence de tous les manuscrits confiés à sa garde, manuscrits en langues modernes aussi bien que manuscrits en langues anciennes; les petits fonds doivent être aussi bien traités que les grands. C'est pour concourir à cette œuvre que M. Omont a entrepris le catalogue du fonds celtique et basque, et il l'a mené à bonne fin avec les qualités de critique et d'exactitude dont il a tant de fois fait preuve dans des travaux d'ordre plus élevé. La tâche lui a été facilitée par le concours obligeant de plusieurs érudits, notamment de M. d'Arbois de Jubainville pour les manuscrits irlandais.

1. Le catalogue des manuscrits des mystères bretons rassemblés et donnés par M. Luzel avait été publié dans la *Revue Celtique*, t. V, p. 317 et suiv.

De ces manuscrits irlandais un seul est vraiment important : c'est le nº 1. M. d'Arbois de Jubainville en a rédigé une analyse très complète en identifiant les textes que ce ms. contient; et, avec une modestie qu'on ne rencontre que chez les maîtres, il a communiqué cette analyse à M. Whitley Stokes qui « a bien voulu en revoir une épreuve ». Les celtistes ne trouveront donc rien à reprendre, mais beaucoup à apprendre, dans cette analyse du ms. nº 1, analyse qui forme quatorze pages, et qui est la partie la plus instructive et la plus nouvelle du catalogue de M. Omont. Nous nous permettrons seulement d'ajouter que le texte du fol. 28, vº, col. 1, a été publié, avec traduction française, dans les Κρυπτάδια, t. IV (Heilbronn, 1888), p. 270-279 [1].

Pour nous renseigner sur la provenance de ce ms. et en même temps pour nous montrer quelle idée on se faisait à la fin du siècle dernier sur la généalogie de la langue irlandaise, M. Omont a reproduit la note que Villebrune, bibliothécaire de 1793 à 1795, a jointe au manuscrit. Elle commence par cette phrase : « Manuscrit irlandois que les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites... » Pour appeler les choses par leur nom, le ms. a sans doute été pris, c'est-à-dire volé, dans une perquisition, et probablement chez quelque prêtre irlandais réfugié en France, mais tombé de Charybde en Scylla. — A propos du nom de « section Beaurepaire », M. Omont dit en note : « Du nom du général Beaurepaire, mort au siège de Verdun en 1792 ». Cette note n'est pas *ad rem* : ce que le lecteur attendait ici, c'était l'indication du quartier de Paris auquel correspond cette dénomination éphémère de « section Beaurepaire » — et Beaucaire était-lieutenant-colonel.

P. 27, nº 32. A la lecture de cet article on serait tenté de croire que le ms., qui est du XVIIIe siècle, a été copié par M. Luzel. Sur ma demande, M. O. veut bien m'apprendre que les deux derniers feuillets ont été copiés par M. Luzel pour compléter le ms.; et je reproduis cette indication comme correctif au catalogue.

Les manuscrits ne sont pas classés par ordre de langues, et les manuscrits irlandais, bretons et basques se rencontrent au hasard. Il n'appartenait pas sans doute à M. Omont de refaire ce numérotage, si défectueux et si peu critique qu'il soit; mais n'eût-il pas été bon de joindre, aux très utiles tables qui terminent ce catalogue, une autre qui distribuât les nos du catalogue par langues?

Parmi les mss. irlandais, de beaucoup moindre importance, nous trouvons à la p. 31 le nº 71 : Défense de la Messe par Geoffroi Keating. La description commence par cette phrase : « Le ms. est intitulé : « Clef à bouclier de la messe » *Eochair sciath an Aifrinn)* ». Cette « clef à bouclier » nous a beaucoup tourmenté, d'autant que, par suite

1. Dans le catalogue de M. Omont, la première phrase de ce texte est ainsi traduite : « Une certaine femme alla donner sa confession à un autre moine saintement pieux. » Il faut traduire « à certain moine... »

des vacances, nous ne pouvions demander à un de nos confrères de la Société des Antiquaires ce que pourrait être une « clef à bouclier ». Après y avoir bien réfléchi, nous nous sommes dit que la « clef à bouclier » devait appartenir au même arsenal que le « pivot de conversion » dont il est question au régiment et à la recherche duquel un sergent ou un caporal facétieux envoie quelquefois un conscrit naïf, « parce que, sans le pivot de conversion, on ne peut pas faire l'exercice, subséquemment... »

Voyons donc le terme irlandais traduit par « clef à bouclier ». La première observation est qu'il faut écrire en un seul mot *eochairsciath*, et que c'est un terme composé appartenant à cette catégorie *substantiva cum substantivis* dont Zeuss a parlé dans la *Grammatica Celtica*, 2e éd., p. 853 et suiv. Dans les composés de ce genre, c'est d'ordinaire le second mot qui est le mot principal ou déterminé, de même qu'en latin *aquilifer* signifie « porte-aigle » et non « aigle à porter » et *anguicomus* « qui a des serpents pour cheveux, c'est-à-dire dont la tête est hérissée de serpents » et non pas « serpent à cheveux ». Le mot déterminé étant ici *sciath* « bouclier », la traduction serait donc « bouclier à clef »... si du moins le mot *eochair* se traduisait nécessairement par « clef ».

Pour ce mot, les dictionnaires irlandais donnent bien « a key »; mais, si on continue, on trouve aussi d'autres sens : « a tongue »; — « the brim, brink, edge »; — « the gills of a fish »; — « a young plant, a sprout »; — « a right angle ». En outre, dans plusieurs textes le mot *eochair* a le sens bien net de « tranchant » [1]. Si maintenant on se rappelle que les anciens Irlandais employaient quelquefois des boucliers dont le bord était tranchant ou bien dentelé comme une scie, afin que dans le corps-à-corps l'ennemi ne pût les saisir et les écarter [2], — le célèbre héros Cûchullain avait un bouclier dont le tranchant coupait aussi bien que celui de son épée — il est aisé de penser qu'un bouclier de ce genre était le bouclier défensif par excellence. Nous pensons donc qu'il faut traduire ici « le bouclier tranchant [ou acéré] de la messe ».

La traduction que nous critiquons, « clef à bouclier de la messe », a pour elle l'autorité de la tradition. En effet, en 1820, dans les *Transactions of the Hiberno-Celtic Society*, t. I, p. CXCIV, O'Reilly traduisait ce titre « a key to the shield of the mass » litt. « clef au bouclier de la messe », ce qui pourtant peut faire supposer que cet ouvrage sert de « clef » à un autre qui serait intitulé « bouclier de la messe ». Tout récemment, M. Atkinson traduisait ce titre plus grammaticalement [3] « Keyshield of the Mass », litt. « bouclier à clef de la messe ». Malgré ces précédents, nous préférons notre traduction donnée plus haut et

---

1. Voir Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 524, a; et Wh. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 391, a.
2. Voir O'Curry, *Manners and Customs of the ancient Irish*, t. I, p. CCCCLXI.
3. Keating, *The three Shafts of Death*, édition Atkinson, Dublin, 1890, p. 368, a.

nous la soumettons au jugement de M. d'Arbois de Jubainville et de M. Atkinson [1].

Nos observations ne portent que sur des détails, et n'infirment pas la valeur et l'utilité du nouveau travail de M. Omont : nous ne les présentons que comme de simples *Addenda et Corrigenda*.

H. Gaidoz.

---

470. — **Visitations of English Cluniac foundations**.... by sir G. F. Duckett, bart. London, 1890. In-8, 52 pages.

Une bulle de Grégoire IX, du 13 janvier 1233, a institué dans l'ordre de Cluny les visiteurs et les définiteurs. Chaque année le chapitre général désignait deux visiteurs pour chacune des dix provinces de l'ordre. Leurs rapports servaient de base à la plupart des décisions des définiteurs. Ce sont là de précieux documents; il n'en est pas qui puissent mieux nous révéler l'état des maisons clunisiennes. Quand pour une même province, plusieurs procès-verbaux, échelonnés à quelques années de distance les uns des autres, nous ont été conservés, nous pouvons mesurer les progrès accomplis ou les pertes éprouvées par l'ordre de Cluny; ce sont comme autant de jalons qui nous permettent de suivre le développement de cette célèbre et puissante congrégation. M. Siméon Luce et M. Bruel ont publié, le premier, la relation de la visite des monastères du Poitou en 1292 *(Bibl. de l'École des Chartes,* 1859, p. 237), le second, les relations des visites des monastères de l'Auvergne en 1286 et 1310 *(Ibidem,* 1877, p. 114).

Il est regrettable que, voulant faire connaître les visites des monastères de l'ordre de Cluny en Angleterre pour les années 1262, 1275 et 1279, M. Duckett n'ait pas pris pour modèles les deux publications que nous venons d'indiquer. Les rouleaux de parchemin où sont transcrits les procès-verbaux de ces visites sont conservés à la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. lat. 2280). Au lieu de reproduire ces documents, M. D. s'est contenté de les traduire en anglais. A supposer qu'il fût utile de rendre ces documents accessibles à tout le monde, au moins fallait-il songer d'abord aux érudits, c'est-à-dire à ceux qui peuvent s'en servir comme de matériaux, et par conséquent il convenait de mettre le texte latin en regard de la traduction. Quelle confiance doit-on accorder à cette traduction? L'auteur nous avertit qu'elle est à la fois *littérale* et *libre*. Qu'on en juge plutôt par le dernier article du pre-

1. Le ms. de la Bibliothèque Nationale, comme nous venons de le vérifier, écrit bien en deux mots : *eochair sgiath* (et non pas *sciath*, par un *c*, qui appartient à un âge antérieur à la langue); et cette graphie (par *g*) se rencontre, non pas seulement dans le texte, mais dans le titre courant au verso de toutes les pages du manuscrit. La séparation du mot en deux montre que le scribe du xviii[e] siècle n'en comprenait pas le sens. L'introduction des armes à feu avait depuis longtemps fait sortir ces boucliers de l'usage et quelques archéologues irlandais pouvaient seuls comprendre le mot *eochairsgiath*.

mier rouleau. Il s'agit du prieuré de Pontefract : « Sunt ibi sexdecim monachi. Domus debet mille marcas. » Ce que M. D. rend ainsi : « We made out that the pecuniary obligations incurred by the monastery, reach the sum of a thousand marks; and that the number of the brethren amount to sixteen. » M. D. donne aussi une version anglaise d'une liste des maisons de l'ordre de Cluny en Angleterre et en Ecosse, dressée au xve siècle. Enfin, à la suite de l'*index*, vient en appendice — et c'est là la seule page intéressante du volume — le texte latin d'une ordonnance rendue en 1247 par le prieur de la Charité-sur-Loire, et relative au transport des rouleaux mortuaires de France en Angleterre et réciproquement, dans les maisons relevant de la Charité. La copie de ce document, conservé à la Bibliothèque, a été transmise à M. Duckett par M. Léopold Delisle, c'est assez dire quelle en est l'exactitude.

M. Prou.

---

471. — **Corpus documentorum Inquisitionis hæreticæ pravitatis Neerlandicæ.** Verzameling van stukken betreffende de Pauselijke, en bisschoppelijke inquisitie in de Nederlanden, uitgegeven door Dr Paul Fredericq... Eerste Deel, tot aan de herinrichting der inquisitie onder Keizer Karel V. Gent en 'S Gravenhage, 1889, in-8, xxxix-640 pages.

Dans l'ouvrage dont le titre précède, M. Frédéricq a réuni tous les textes ou fragments de textes, imprimés ou manuscrits, qu'il a pu connaître relatifs à l'histoire des persécutions contre les hérétiques dans ce qu'il appelle la Néerlande. Cette expression, ne répondant ni à une région géographique bien déterminée, ni à une nationalité bien définie, a besoin d'explication. Sous le nom de Néerlande, l'auteur comprend des pays de langue allemande (Luxembourg, partie occidentale de l'archevêché de Trèves), des pays de langue française (Artois, Hainaut, pays de la Meuse et partie du Brabant), des pays de langue flamande (comté de Flandre, partie du Brabant), enfin la Hollande proprement dite. C'est, en somme, la Belgique actuelle, le nord de la France, les Pays-Bas et quelques portions de la Prusse rhénane.

Près des deux tiers des fragments rapportés datent du xive et du xve siècle; pour les temps antérieurs au xiiie, M. Frédéricq n'a relevé qu'un petit nombre de documents, et beaucoup des textes rapportés in-extenso ou allégués par lui ont trait plutôt à la lutte de la papauté contre l'hérésie dans toute l'Europe qu'aux pays dont il étudie l'histoire religieuse. Il est vrai que l'auteur a été assez sobre à cet égard ; de beaucoup de textes généraux il ne cite que les premiers mots, se contentant de renvoyer aux auteurs qui les ont publiés. Peut-être aurait-il pu, sur ce point, se montrer encore plus réservé.

Le recueil de M. Frédéricq est riche surtout pour le xve siècle, et les historiens français le consulteront avec profit, notamment pour le grand procès contre les Vaudois d'Arras dans les premières années du règne de Louis XI. On y trouvera également beaucoup de détails sur les

agitations religieuses, qui marquèrent en Artois, en Hainaut et dans les pays voisins la fin du XIVe et tout le XVe siècle, mouvements avant-coureurs de la réforme.

Chaque fragment publié est précédé d'une copieuse analyse et suivi de notes bibliographiques parfois assez étendues. Une table des ouvrages imprimés et des recueils manuscrits consultés par l'auteur, un index chronologique des fragments publiés, enfin une table alphabétique et analytique terminent et complètent le volume qui fait grand honneur au savant professeur de Gand.

Nous n'adresserons à l'auteur qu'une légère critique. Les actes publiés par lui sont pour la majeure partie en latin et en français ; un petit nombre seulement est rédigé en flamand. M. Frédéricq n'en a pas moins adopté cette dernière langue pour les notes, les analyses et les index. Le choix en lui-même est parfaitement légitime, mais la langue flamande est en somme peu connue en dehors d'une petite partie de la Belgique ; elle est très certainement ignorée de la plupart des érudits et des étrangers qui auront à consulter le recueil de M. Frédéricq. C'est là un premier inconvénient, ajoutons-en un autre bien plus grave : les noms de lieux de terre française ont été parfois tellement transformés par les Flamands qu'ils en sont devenus difficilement reconnaissables ; citons seulement *Doornik*, *Kamerijk*, *Atrecht*. Jamais les habitants de ces trois villes n'ont employé d'autre forme que Tournay, Cambrai et Arras, et il est peu probable que ceux de Mons consentent jamais à changer leur vieux nom roman en celui de *Bergen*. Que M. Frédéricq dise *Gent* pour *Gand*, c'est son droit strict, mais n'est-il pas puéril de changer des appellations géographiques consacrées depuis des siècles ? Si l'auteur, pour des raisons personnelles, répugnait à employer la langue française, la plus usitée en Belgique, au moins dans les classes lettrées, il eût pu sans aucun inconvénient recourir au latin. Aucun érudit français ou allemand n'aurait eu un instant d'hésitation en lisant le nom *Leodium* ; pour saisir le sens de la forme *Luik*, il faudra un instant de réflexion. Ce sont là, si l'on veut, des vétilles, mais il s'agit ici de clarté et de précision, qualités qu'on réclame avant tout d'un ouvrage d'érudition et de diplomatique.

---

472. — **Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye**, par Henri STEIN, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de la commission départementale des richesses d'art de Seine-et-Oise. Versailles, Cerf, 1889, grand in-8 de 9 p.

473. — **Les frères Anguier**. Notice sur leur vie et leurs œuvres d'après des documents inédits, par le même. Paris, Plon, 1889, grand in-8 de 86 p.

474. — **Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes**, par le même. Paris, H. Laurens, 1890, grand in-8 de 17 p.

I. M. H. Stein appelle l'attention sur des pierres tumulaires qui, depuis 1874, appartiennent à la ville de Saint-Germain-en-Laye, et qui

n'ont été connues ni du baron de Guilhermy, quand il a publié, en 1877, le tome III de ses *Inscriptions de la France*, (ancien diocèse de Paris), ni de l'auteur du supplément qui remplit la plus grande partie du tome V (1883) de cette importante publication. Le jeune et savant archéologue décrit très bien les trois pierres, dont deux proviennent de l'ancien prieuré d'Hennemont, fondé en 1308, l'origine de la troisième n'étant pas indiquée, et il n'interprète pas moins bien les inscriptions incomplètes gravées sur ces pierres [1].

II. La notice sur la vie et les œuvres des frères Anguier est de tout point excellente. M. Stein, mieux qu'aucun de ses nombreux devanciers (Guillet de Saint-Georges, le comte de Caylus, F. N. Le Roy, Jal, M. Emile Léger, M. Arm. Sanson), nous fait connaître les trois fils d'Henri Anguier, le maître menuisier d'Eu, les sculpteurs François et Michel, et le peintre Guillaume, lequel travailla surtout aux Gobelins. La notice est divisée en six chapitres : *La ville d'Eu, patrie des Anguier; la famille des Anguier; le sculpteur François Anguier; Michel Anguier à l'Académie; le peintre Guillaume Anguier*. On trouve à la suite : *Portrait de Michel Anguier; Catalogue des œuvres d'art* (actuellement existantes) de *François Anguier* (p. 31-38) et de *Michel Anguier* (p. 38-48); *Œuvres attribuées aux Anguiers* (p. 49-50). L'*Appendice* est formé de quatre conférences de Michel Anguier : 1° sur l'*Hercule de Farnèse*, du 9 novembre 1669; 2° sur la *figure de Laocoon*, du 2 août 1670; 3° sur l'*expression de la colère*, du 7 septembre 1675; 4° sur *la manière de représenter les divinités selon leur tempérament*, du 1er août 1676. Les *Pièces justificatives*, relatives à la famille Anguier, sont au nombre de quinze, la première datée du 8 septembre 1638 et la dernière du 13 mars 1721 [2].

III. La connaissance de la vie de Jean Goujon nous échappe complètement pendant les années 1551 à 1555. Un document du 27 septembre de cette dernière année, conservé aux Archives nationales, et publié (p. 13) par M. Stein, nous apprend que Jean Goujon, sculpteur du roi, se trouvant à Étampes, y fut emprisonné par le lieutenant du bailli,

---

1. M. S. a deviné avec beaucoup de sagacité (p. 5) dans la syllabe *Ro*... le commencement du prénom de *Robert* de Meudon, grand panetier de France, mort en 1325, et enterré à Hennemont comme son parent et homonyme Robert de Meudon, concierge et capitaine du château de Saint-Germain-en-Laye, décédé peu d'années auparavant.

2. Les rectifications indiquées par M. S. sont nombreuses. Je n'en citerai que deux : « Prosper Mérimée, il y a un demi-siècle (*Notes d'un voyage en Auvergne*, Paris, 1838, p. 386), citait le tombeau par Fr. Anguier de Henri II de Montmorency et de Félicie-Marie des Ursins, sa femme, que l'on voit à Moulins, dans l'ancien couvent de la Visitation, aujourd'hui la chapelle du lycée comme l'ouvrage d'un sculpteur *italien* nommé *Aghieri*, se contentant de transcrire, sans plus ample informé, l'erreur du gardien ou du sacristain de la chapelle. » (p. 10). — « On a quelquefois attribué les sculptures de la porte Saint-Denis à François Anguier, ce qui est impossible, puisque François mourut en 1669, et que les premiers travaux ne commencèrent qu'en 1671. »

puis conduit à Paris, et qu'après un certain temps de détention, il demanda à être mis en liberté provisoire sous caution, ce qui lui fut accordé. S'appuyant sur cette pièce indiscutable et quasi-officielle, M. Stein conclut de la présence de Jean Goujon à Étampes peu de mois avant 1555, que le grand artiste a dû construire la belle maison de Diane de Poitiers dans cette ville [1], la date du document révélateur concordant parfaitement avec la date de 1554, inscrite au-dessus de l'une des fenêtres de l'édifice. Espérons qu'une nouvelle trouvaille viendra confirmer les très probables conjectures de l'habile critique et jeter un peu plus de jour sur la mystérieuse période de la vie de Jean Goujon, comprise entre les années 1551 à 1555 [2].

T. de L.

---

475. — **Deux correspondants limousins de Baluze.** Lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et M. du Verdier, par Em. Du Boys. Limoges, Ducourtieux, 1890. In-8, 32 p.

Baluze eut, entre autres correspondants, deux limousins, Pradilhon de Sainte-Anne, religieux feuillant, grand généalogiste, et Du Verdier, conseiller au présidial de Tulle et receveur des tailles à Nevers. M. Du Boys nous donne sept lettres de Pradilhon et sept lettres de Du Verdier, qu'il accompagne d'un minutieux commentaire. Les sept lettres de Pradilhon contiennent de nombreux renseignements sur les grandes familles du Limousin. Elles se rapportent, comme celles de Du Verdier — qui ont un caractère plus intime — aux années 1692-1695.

C.

---

476. — **L'évolution des genres** dans l'histoire de la littérature. (Leçons professées à l'Ecole normale supérieure) par M. Ferdinand Brunetière. Tome premier. Introduction : L'Evolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. 1 vol. in-16 de xiv, 283 pp. Paris, chez Hachette, 1890.

L'idée d'évolution a, depuis vingt-cinq ans, envahi pour les renouveler toutes les provinces de la science. L'histoire et la critique ne pourraient-elles pas aussi l'utiliser? — Telle est la question que s'est posée M. Bru-

---

1. Voir deux des gravures dont la brochure est ornée, l'une représentant la cour intérieure, l'autre la façade sur la rue.

2. M. S. dit (p. 7), que « si depuis quelques années seulement on ne le compte plus au nombre des innocentes victimes de la Saint-Barthélemy, c'est grâce à M. A. de Montaiglon, « lequel a prouvé que l'artiste vivait encore en Italie après 1572 où il se réfugia sans doute à cause de sa religion pour échapper aux haines de ses compatriotes, et abriter son génie sous un ciel plus hospitalier. » Je rappellerai que bien avant M. de Montaiglon, un autre éminent archéologue, M. Adrien de Longpérier, avait établi (article *Goujon* du *Plutarque français*), que le silence des martyrologes protestants ne permet pas de croire à l'assassinat du sculpteur calviniste, en août 1572. Je connais trop M. de Montaiglon et M. Stein pour n'être pas sûr qu'ils me sauront gré d'avoir appliqué ici le *cuique suum*.

netière. On sait en quel sens se sont effectués dans ce siècle les progrès de la critique, et qu'elle a fait un pas en avant chaque fois qu'elle a pu emprunter quelque chose aux méthodes particulières des sciences. Aussi peut-on le dire dès à présent : depuis l'époque où M. Taine publiait ses premiers *Essais*, il ne semble pas qu'aucune tentative ait été faite, qui intéresse à un plus haut degré l'avenir de la critique.

Les genres ne sont-ils que des mots, des catégories arbitraires imaginées par les historiens de la littérature? ou bien ont-ils une existence réelle et vivent-ils de leur vie propre? *(De l'existence des genres.)* Comment les genres se dégagent-ils de l'indétermination primitive? *(Différenciation des genres.)* Les genres se fixent pour quelque temps. Quelles sont les conditions de stabilité qui leur assurent une existence individuelle, avec un commencement, un milieu et une fin? *(Fixation des genres.)* Sous quelles influences se dissout un genre? *(Des modificateurs des genres.)* Et n'y aurait-il pas une loi générale de l'évolution des genres? *(De la transformation des genres.)* Tels sont les différents problèmes que comporte une étude de l'*Évolution des genres*. M. B. se contente de les poser, dans ce premier volume. Dans les suivants, il expliquera comment il comprend la doctrine de l'évolution, et dans quelle mesure il prétend l'appliquer à la critique littéraire. Il ajoutera des exemples tirés de l'histoire de la tragédie classique et des transformations du roman; et il se fait fort de montrer comment la poésie lyrique de notre siècle est sortie de ce qui fut jadis l'éloquence de la chaire. Enfin il donnera ses conclusions. — Nous devons donc attendre avant d'examiner en elle-même la théorie de M. Brunetière. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est d'en signaler l'importance.

Mais, avant d'aborder le problème de l'évolution des genres, encore fallait-il montrer comment la critique s'est trouvée amenée à le poser. C'est l'objet que poursuit M. B. dans les leçons consacrées à l'*Évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*. — La critique, à ses débuts, se bornait à n'être que l'expression d'un jugement ou d'une opinion; elle est maintenant devenue, ou peu s'en faut, une science analogue à l'histoire naturelle. Elle a donc, elle aussi, « évolué. » Quels sont les « moments » de cette évolution? A l'époque de la Renaissance, la critique, mise en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, cherche à cataloguer leurs mérites et à se rendre compte des raisons de l'impression qu'ils produisent. Ces remarques sont érigées en règles; et Malherbe, mais surtout les Chapelain et les Balzac ont une foi superstitieuse dans la toute puissance et dans la bienfaisance des règles. Boileau s'efforce de fonder ces règles en nature; et par là, il porte la critique classique à son point de perfection. Voltaire, Marmontel, La Harpe, au siècle suivant ne sauront que rédiger le testament de cette sorte de critique. — Mais dès les dernières années du XVII[e] siècle s'était posée la question du progrès : elle fait tout l'intérêt de la querelle des anciens et des modernes. Le résultat de cette querelle, c'est « qu'on ne croit plus

« que les règles soient immuables; on se rend compte qu'elles sont en « mouvement » (p. 137). « L'idée d'une certaine relativité des choses « littéraires s'introduit dans la critique » (p. 138). L'action de Jean-Jacques Rousseau s'exerce dans le même sens. Il érige l'individu en mesure de toutes choses, et remplace la notion de l'absolu par celle du relatif. Son influence se fait sentir dans les livres de la *Littérature*, du *Génie du christianisme*, de l'*Allemagne*, d'où procède le mouvement littéraire du XIXe siècle. Villemain, aidé de Cousin et de Guizot, introduit l'histoire dans la critique. Il est désormais entendu que l'œuvre littéraire soutient d'étroites relations avec l'état social, avec l'état politique, avec les actions et les influences du dehors. Sainte-Beuve fait entrer dans la critique la psychologie et la physiologie; et dans la meilleure partie de son œuvre il se propose de faire « l'histoire naturelle des esprits. » M. Taine prend à la lettre cette expression et fait de la critique une science qui emprunte à l'histoire naturelle ses méthodes. C'est ici que M. B. reprend la question à son compte : « A la critique fondée « sur les analogies qu'elle présente avec l'histoire naturelle de Geoffroy-« Saint-Hilaire et de Cuvier, nous nous proposons de voir si l'on ne « pourrait pas substituer, ou ajouter pour la compléter, une critique à « son tour qui se fonderait sur l'histoire naturelle de Darwin et de « Hæckel. » (p. 18). — M. B. se défend d'avoir voulu, dans ces pages, écrire une histoire complète de la critique littéraire. Il a essayé seulement d'en donner « quelque idée », et de marquer « les différents temps de l'évolution de la critique. » On ne pouvait le faire avec plus de clarté, de précision et de vigueur.

Ce qui se dégage encore de ce livre, et qui contribue à lui donner une singulière valeur, c'est la conception que M. B. se fait de la critique, de son rôle, et de ses devoirs. « Depuis trois cents ans, écrit M. B., la cri-« tique est vraiment l'âme de la littérature française »; et il ne pense pas qu'aucune littérature moderne eût pu se développer en dehors de la tutelle et de l'action de la critique. Mais pour exercer une telle action, il est clair que la critique ne peut se borner à être l'expression d'une préférence personnelle, et qu'elle ne doit pas relever exclusivement du caprice et de la fantaisie. « Il faut que la critique *juge*, puisqu'elle n'a « été précisément inventée que pour cela, pour trouver à nos impres-« sions des motifs plus généraux qu'elles-mêmes, des justifications qui « les dépassent, des causes enfin qui leur soient antérieures, extérieures, « supérieures... Et il faut que la critique *classe*, si nos impressions, « comme nous le savons bien, différentes en quantité, ne le sont pas « moins en qualité » (p. 197). Or ces jugements et ces classifications ne peuvent avoir de valeur, qu'autant que le critique a « fait une longue et « laborieuse éducation de son goût » et que s'il a demandé à la connaissance de l'histoire et des méthodes scientifiques les secours qui lui sont nécessaires. — Il est un point encore sur lequel insiste M. Brunetière. Il écrit, p. 201 : « Je ne puis m'associer à ce dédain

« qu'on affecte encore quelquefois aujourd'hui pour les idées générales, « même prématurées, même arbitraires, même fausses. L'étonnement « qu'elles provoquent, l'opposition qu'elles soulèvent, les contradictions « qu'elles suggèrent, les recherches enfin dont elles deviennent ainsi « l'occasion ou le point de départ, c'est ce qui entretient autour des « grands problèmes cette agitation des esprits qui est, pour ainsi dire, la « première condition de la découverte et du progrès. » Ailleurs il adresse à l'un des « penseurs » les plus vigoureux comme les plus inventifs de ce siècle, cet éloge « que personne n'a jeté dans la circula- « tion sur l'histoire de la littérature et de l'art plus d'idées nouvelles, « fortes ou profondes, et vraies ou fausses d'ailleurs, mais en tout cas « suggestives et provocatrices » (p. 246). C'est précisément en ces termes qu'on pourrait apprécier l'action exercée depuis plus de dix années par la critique de M. Brunetière. Aussi ne saurait-on le trop remercier d'avoir voulu nous présenter ses idées liées en système, ni témoigner trop de l'impatience avec laquelle tous ceux qui s'intéressent au mouvement des lettres attendront l'apparition des volumes où ils doivent trouver le complet exposé de ce système.

René Doumic.

---

477. — **L'Irlande et l'Angleterre** depuis l'acte d'Union jusqu'à nos jours 1800-1888, par Francis de Pressensé. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889, in-8.

« Ce livre est un essai d'histoire politique. J'ai cherché dans le passé « les causes de la division apparemment irrémédiable qui arme l'une « contre l'autre les deux moitiés de l'empire britannique. J'ai entrepris « cette étude avec un préjugé favorable à la suprématie anglaise et une « prévention défavorable contre l'autonomie irlandaise : je l'achève « pleinement acquis au principe de l'indépendance limitée ou du *Home* « *Rule* tel qu'il a été défini par M. Gladstone et accepté par M. Parnell. »

Ainsi commence la préface de M. de Pressensé. C'est la conclusion de son livre, c'est le résultat auquel l'a conduit une étude détaillée et approfondie des débats parlementaires, des luttes électorales, des procès politiques qui ont fixé le sort de l'Irlande depuis 1800. J'admire le talent d'exposition montré par le savant auteur dans le récit de ces faits historiques ; je n'admets pas la conséquence qu'il en tire, cela tient probablement à ce que j'ai vu l'Irlande sous un autre aspect que lui.

J'ai passé à Dublin près de trois mois en 1881. J'y étais venu étudier la plus ancienne littérature de l'Irlande et la politique n'était pas l'objet de mon voyage. J'y ai trouvé de toutes parts le plus aimable accueil. Je ne parlerai que des morts, et je me bornerai à citer deux noms. Le premier est celui de Sir Samuel Ferguson *deputy keeper of the Public Record Office*, on dirait en français « *Garde général* des Archives Nationales. » Sir Samuel Ferguson passait pour Orangiste. Il me parla un jour du « traître » qui était devenu le chef du parti national-irlandais.

Une autre fois, j'insistais près de lui sur la nécessité de faire des fouilles dans les sépultures antiques, et il me raconta qu'ayant organisé une opération de ce genre, il fut prévenu sur le terrain par une foule de paysans, armés de fourches et de faux qui annoncèrent l'intention de tuer le premier qui tenterait de profaner les ossements de leurs ancêtres. Je rapportai ce trait à des Irlandais leur témoignant ma surprise : « Sir Samuel est un orangiste », me répondirent-ils, « faites des fouilles, vous, Français, et au lieu de vous menacer, on vous aidera. » Et cependant les Irlandais qui s'occupent de l'histoire et de la littérature nationale n'ont jamais trouvé d'amateur plus bienveillant que Sir Samuel Ferguson. Quand O'Beirne-Crowe, continuateur du catalogue des manuscrits irlandais de l'Académie d'Irlande, mourut, tué par l'alcoolisme et la misère, le protestant Sir Samuel Ferguson pourvut aux frais des funérailles catholiques de ce malheureux savant.

Un jour, Sir Samuel Ferguson me fit visiter les Archives publiques dont il avait la garde; j'admirais leur excellente organisation; appelé dans son cabinet, il me laissa entre les mains d'un de ses employés. Cet employé était William M. Hennessy, un des hommes qui en notre siècle ont le mieux connu l'irlandais moyen, l'éditeur des « Annales de Loch Cé », du *Chronicon Scotorum*, du *Mesca Ulad*, des Annales d'Ulster; je désirais voir les pièces les plus anciennes conservées dans le dépôt : ces documents semblaient n'avoir pas d'intérêt pour lui; il me conduisit devant une collection de gros registres en écriture moderne qui, à ses yeux, étaient ce qu'il y avait de plus important dans les archives d'Irlande. Or, de quoi s'agissait-il dans ses registres? Des grandes confiscations exécutées au XVIIe siècle : une colonne contenait les noms des propriétés, une autre les noms des anciens propriétaires dépouillés, une autre les noms des propriétaires nouveaux. Hennessy me fit observer que les propriétaires actuels portent en général les mêmes noms que les propriétaires nouveaux du XVIIe siècle, et qu'ils sont leurs descendants : puis il disparut, je ne le revis pas de la journée.

Quelques jours après je faisais une visite à un autre irlandais catholique; dans son cabinet je remarquai une carte de géographie encadrée et pendue au mur en face de la fenêtre à la place d'honneur, je demandai ce que c'était : c'est, me répondit-il, le plan des propriétés de ma famille, confisquées au XVIIe siècle.

Ensuite passant dans la rue, près de la cathédrale Saint-Patrice, je priai un ouvrier que je croisais de me dire qu'était cet édifice. Il parut étonné de mon ignorance. « Vous le savez bien, répliqua-t-il, c'est une « belle église que les Anglais nous ont prise à l'époque de leur *Refor-* « *mation.* »

Il y a chez les Irlandais une conviction, c'est qu'ils ont été victimes d'une spoliation injuste. Et cette conviction est fondée. Au XVIIe siècle, l'aristocratie anglaise ne s'est pas contentée de se substituer à l'aristocratie irlandaise vaincue; elle a, contrairement à toute justice, trans-

formé en fermiers les tenanciers irlandais, vrais propriétaires du sol : au lieu et place de la coutume irlandaise, elle a mis une législation importée d'Angleterre, et, grâce à cette législation nouvelle, elle a acquis la propriété du sol que n'avait pas l'aristocratie irlandaise sa devancière ; en agissant ainsi, elle a eu l'habileté de faire croire au peuple anglais qu'elle a de son côté la justice ; un mot anglais a suffi : le titre de *landlord* « maître de la terre » que s'est attribué chaque membre de l'aristocratie anglaise substitué aux chefs de clans irlandais.

De là, le malentendu qui sépare les deux nations. On a longtemps cru que la différence de religion en était en grande partie la cause. Depuis le *disestablishment* de l'église anglicane, ce grief n'existe plus. M. d'Israëli, combattant le projet de cette mesure, prétendait que sa réalisation aurait pour effet « la restauration de l'influence souveraine du pape en Irlande »[1]. Il le disait en 1869. Or, dix ans plus tard, un protestant, élu membre à la Chambre des communes par un collège irlandais, acquérait en Irlande, comme chef du parti hostile à l'Angleterre, une autorité que jamais n'y avait possédée ni le pape ni aucun souverain : O'Connell avait un héritier, c'était M. Parnell[2] ; M. Parnell est devenu le chef politique des Irlandais parce qu'il est l'avocat de leur droit traditionnel au sol de la patrie.

Les administrateurs anglais ont constaté que dans l'Inde infliger, comme peine politique, la confiscation est une faute irréparable ; l'Indou, dont le père a perdu la vie dans la lutte contre l'Angleterre peut pardonner cette mort, une loi de la nature voulait qu'il survécût à son père ; mais il n'oubliera jamais le tort qu'on lui a fait quand, s'empaarnt de l'héritage paternel, le vainqueur a mis cet héritage dans d'autres mains. Le vaincu pense rarement à son père qui dort dans le tombeau, mais il voit tous les jours les champs dont la défaite l'a dépouillé, il souffre à chaque instant de la misère que cette spoliation lui inflige.

Ce n'est pas le peuple anglais qui s'est enrichi au détriment du tenancier irlandais, c'est l'aristocratie anglaise, de toutes les aristocraties modernes la plus habile et la plus impitoyable. L'Irlandais ne fait pas de distinction entre le lord catholique et le lord protestant ; la haine que lui inspire la Chambre des pairs anglais ne met pas de différence entre les membres de la haute assemblée qui ont la même religion que lui et ceux qui professent une religion différente. Dans le pair anglais, il voit l'ennemi. Son affection pour le prêtre catholique tient à la communauté de traditionnelle infortune : il a été dépouillé de son droit de propriété par ceux qui dans le même temps ôtaient au clergé catholique ses bénéfices et ses couvents, et interdisaient à ce clergé la célébration du culte. Tous deux malheureux, le prêtre et le paysan se sont associés contre l'ennemi commun :

---

1. F. de Pressensé, p. 318.
2. F. de Pressensé, p. 369 et suivantes.

Qui dans la nuit d'hiver,
Prêtre chéri!
Quand la froide bise mordait,
Prêtre chéri!
Est venu à la porte de ma cabane
Et sur le sol de ma chambre,
S'est agenouillé près de moi malade et pauvre?
Prêtre chéri!

Ah! c'est vous, et vous seul,
Prêtre chéri!
Et c'est pour cela que je vous ai été fidèle,
Prêtre chéri!
Notre amour ils ne l'ébranleront jamais,
Alors que pour la vieille Irlande
Nous avons épousé une juste cause,
Prêtre chéri [1]!

A ce chant mélancolique peut servir de pendant la pièce que M. de Pressensé appelle la Marseillaise irlandaise, c'est-à-dire le poème populaire d'O'Sullivan sur la mort de trois patriotes irlandais condamnés à la peine capitale pour avoir arraché aux mains des gendarmes deux chefs du parti Fenian, 1867 [2] :

Haut à la potence
Se balançaient les trois au noble cœur.
Par la vengeance du tyran fauchés dans leur fleur.
Mais ils le regardèrent face à face
Avec le courage de leur race;
Et, avec des âmes indomptées, ils marchèrent à leur destin.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;
Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;
Que ce soit sur le haut échafaud
Ou sur le champ de bataille que nous mourions
Oh! qu'importe? puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons.

Jamais jusqu'au dernier jour
La mémoire ne passera
Des vaillantes vies ainsi données pour notre pays;
Mais la cause doit marcher
Au milieu de la joie, du bonheur ou du chagrin,
Jusqu'à ce que nous ayons fait de notre île une nation libre et grande.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;
Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;
Que ce soit sur le haut échafaud
Ou sur le champ de bataille que nous mourions,
Oh! qu'importe, puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons [3]

---

1. F. de Pressensé, l'*Irlande et l'Angleterre*, p. 389.

2. F. de Pressensé, p. 292.

3. F. de Pressensé, p. 388. — Pour bien comprendre ce qu'est en Irlande le gouvernement anglais, il faut rapprocher de ce chant le fait suivant : Sur la place principale de Dublin s'élève une statue fort remarquable du patriote O'Brien, mort.

A ce cri de guerre un cri d'approbation répond de l'autre côté de l'Atlantique :

Au fond des bois du Canada nous nous sommes rencontrés,
Fugitifs d'une île brillante.
Grande est la terre que nous foulons, mais cependant
Nos cœurs sont à notre terre à nous.
Et avant de quitter cette pauvre cabane,
Pendant que décline le jour d'automne,
Nous voulons boire à la vieille Irlande.
Chère vieille Irlande!
Irlande! compagnons, hourrah!
Chère vieille Irlande!
Irlande! compagnons, hourrah [1]!

En France, la Révolution n'a reconnu d'autre droit de propriété que celui du tenancier; elle a supprimé celui du seigneur. En Irlande, un siècle plus tôt, l'Angleterre a introduit des seigneurs étrangers, et à leur profit elle a supprimé le droit du tenancier.

Aujourd'hui le gouvernement anglais cherche à réparer cette injustice [2]; on le doit à l'influence de plus en plus dominante en Angleterre des idées démocratiques. Il est à regretter qu'en réclamant mal à propos une sorte d'indépendance politique, les Irlandais aient détaché de leur cause une importante portion du parti radical anglais qui craint que cette indépendance ne soit la ruine de l'empire britannique. Sans cette objection, tout le parti radical anglais marcherait uni avec les Irlandais à l'assaut des privilèges de l'aristocratie la plus puissante, la plus habile et la plus exclusivement égoïste qui existe en Europe aujourd'hui et la victoire serait plus prochaine et plus sûre. J'arrive donc à une conclusion sensiblement différente de celle que nous propose M. F. de Pressensé.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

478. — **Instructions** adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Littérature latine et histoire du moyen âge, par L. DELISLE, président de la section d'histoire et de philologie. Paris, Ernest Leroux, 1890, grand in-8 de 116 p.

Nul n'aurait pu rédiger mieux que M. L. Delisle les instructions destinées à guider les correspondants du ministère; nul n'aurait pu leur

en 1864. Or, voici ce qui justifie le droit d'O'Brien à cet honneur. A la suite d'une révolte à main armée contre l'Angleterre, en 1848, il a été condamné à mort comme convaincu de haute trahison, et s'il n'a pas péri sur l'échafaud, c'est grâce à une commutation de peine. Au pied de la statue de ce forçat glorieux, on voit circuler avec une lente gravité les *policemen* qui, ailleurs, procèdent aux évictions des tenanciers irlandais.

1. F. de Pressensé, p. 387.

2. La législation nouvelle de l'Irlande sur le droit des tenanciers ressemble à la jurisprudence de la cour de Rennes sur le contrat de convenant.

donner avec plus d'autorité les leçons et les modèles. A la suite de trois pages d'*observations* d'une netteté parfaite, l'éminent critique publie cinquante *exemples de communications destinées au Bulletin historique*. Cela forme une mosaïque d'une grande richesse et d'une grande variété. Je ne voulais d'abord citer que les pièces les plus importantes ou les plus curieuses du recueil, mais je crois qu'une énumération complète vaut encore mieux.

Gloses sur quelques vers de Fortunat (d'après un ms de l'université de Leyde. Ces gloses interlinéaires, de l'époque carlovingienne, lèvent les doutes qu'on pouvait avoir sur les sièges de plusieurs évêques mentionnés par le poète, notamment sur le siège du prétendu Maracharius que le Recueil des historiens de France (II, 480) et le *Gallia Christiana* (II, 980) plaçaient à Angoulême, alors qu'il s'agit incontestablement de Romacharius, évêque de Coutances). *Notes sur un ms. perdu des Capitulaires.* (C'est une note du P. Sirmond tirée du ms. 13069 du fonds latin de la B. N., laquelle note contient une table du ms. dont Baluze s'est servi pour son édition des Capitulaires, conservé de son temps au collège de Navarre, et aidera à le reconnaître). *Inscription d'un livre carlovingien de la cathédrale de Lyon* (d'après le n° 392 de la bibliothèque de Lyon, qui contient les commentaires de St Jérôme sur Isaïe, en caractères du IXe siècle). *Notes sur des ornements du trésor de Saint-Denis à l'époque carlovingienne* (notes consignées par un moine du Xe siècle sur le ms. latin 7230 de la B. N., relié aux armes et au chiffre de Charles IX et débris de la bibliothèque de Saint-Denis). *Registre des professions et des associations de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims.* (IXe et Xe siècles. Au sujet des offrandes d'enfants à ce monastère. Actes tirés du ms. latin 13090, provenu de Saint-Germain-des-Prés). *Prière pour obtenir la grâce d'être délivré des invasions normandes.* Vers l'an 900 (Plus d'une fois on a dit qu'au temps où les incursions des Normands jetaient la terreur dans une grande partie de la France, l'usage s'était introduit d'ajouter dans les litanies des Saints la formule : *A furore Normannorum libera nos*. M. D. n'a point remarqué ces mots dans les litanies de l'époque carlovingienne qu'il a eu l'occasion d'examiner. Mais un antiphonaire de la fin du IXe siècle, peut-être du commencement du Xe, ms. latin 17436 contient une prière qui en est l'équivalent). *Calendrier breton* (XIe siècle. Ms. de la bibliothèque royale de Copenhague). *Deux lettres des papes Alexandre II et Grégoire VII, relatives à l'église de Soulac en Médoc* (vers 1067 et 1080. Lettres tirées du célèbre ms. de Saint-Sever en Gascogne, qui contient le commentaire de Beatus sur l'Apocalypse, n° 8878 du fonds latin, lettres qui paraissent avoir échappé aux éditeurs de lettres de papes [1]). *Lettre du pape Alexandre II à l'évêque de Limoges* (vers 1070, au sujet d'un

1. Suivant une conjecture du Dr Loewenfeld (*Regesta pontif. Rom.* t. I p. 725, n° 6089), la lettre d'Alexandre II serait émanée de Pascal II, le 20 juin 1106. Cette hypothèse paraît inadmissible à M. D.

différend entre Itier, évêque de Limoges, et Aimar, abbé de Saint-Martial, d'après un texte copié dans une bible de Saint-Martial de Limoges, n° 5 du fonds latin). *Concile de Soissons* (1079? non mentionné dans la liste dressée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Canons inscrits à la marge du ms. 17527 du fonds latins). *Donation d'une église à l'abbaye de Castres* (vers 1085. Charte d'une collection particulière). *Éloge de Renaud, archevêque de Reims, et de Bernard, abbé de Marmoutier* (vers 1090. Pièce en vers latins dans le ms. 90 de la bibliothèque de Tours [1]). *Départ d'un seigneur normand pour la première croisade* (9 septembre 1096, cédule de parchemin qui fait partie du fonds de Fécamp, aux Archives de la Seine-Inférieure). *Éloge de la Flandre par Pierre le Peintre* [2] (commencement du XIIIe siècle. Ms. latin 16699). *Fragment du rouleau mortuaire de Hugues, abbé de Saint-Amand* (1107, n° 1525 du fonds latin. Nouv. acq.). *Lettre du pape Eugène III sur la réforme de l'abbaye de Fleuri* (16 avril 1146. Ms. 372 de l'Arsenal). *Notice de donations faites au prieuré de La Flèche*. (Vers 1160, collection particulière). *Lettre de l'archevêque de Tyr, concernant les dernières volontés d'un chevalier normand, mort à l'hôpital de Saint-Lazare d'Acre*. (1163 ou 1164. Original aux Archives nationales S. 4890, n° 28). *Privilège accordé par Louis VII à deux étrangers établis en France* (1175. Ms. latin 4763 B. N.) [3]. *Prise de Toulon par les Sarrasins* (1178, copié dans les papiers du P. Le Brun, ms. latin 16797) [4]. *Poème de Godefroi de Viterbe* (2e moitié du XIIe siècle, n° 299 du f. lat. N. Acq., permet d'ajouter quelques détails à la publication de Waitz, t. XXII des *Scriptores*, 1872). *Richard Cœur de Lion à Marseille* (5 avril 1190. Archives Nat. charte du fonds de Savigny). *Relation de la bataille de Bouvines* (1214. Extrait de l'obituaire de Saint-Laurent de Heilly, n° 12583 du f. latin). *Charte de Saint-Quentin*, en français (n° 2309 du f. latin). *Un faux diplôme de l'empereur Frédéric II* (16 mars 1218, coll. parl. [5]). *Marché pour la construction du château de Dannemarche à Dreux* (1224, orig. à la B. N. cabinet des titres). *L'orfèvre de l'évêque de Beauvais* (charte de 1228. B. N.). *Une bible portative de l'année 1235* (à la bibliothèque laurentienne de Florence transcrite à Toulouse pour Pierre de Daux, prieur de la Daurade).

1. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (IX, 521) ont parlé de ce ms., qu'ils croyaient être disparu de la bibliothèque de Marmoutier.

2. Sur ce chanoine de Saint-Omer, voir *Hist. litt. de la France*, t. XIII, p. 429, M. Hauréau prépare une édition des Œuvres de P. Le Peintre.

3. Omis par M. Luchaire dans ses *Études sur les actes de Louis VII* (1885 in-4°).

4. Le meilleur commentaire qu'on y puisse ajouter, dit M. D. (p. 40), c'est une lettre adressée par Peiresc, en 1630, au protonotaire Du Blanc, prévôt de Toulon, lettre qui est copiée dans le recueil du P. Le Brun à la suite de l'acte du malheureux prisonnier des Sarrasins.

5. Voir, à la fin du volume, l'héliogravure de cet acte qui, malgré sa fabrication moderne, a trouvé place dans les plus célèbres recueils diplomatiques. (Schoepflin, Huillard-Breholles, Bœhmer, Ficker). La discussion de M. D. est aussi piquante que concluante.

Charte de Saint-Louis pour l'ordre des Chartreux (septembre 1237. Bibliothèque de Tours. Complète l'itinéraire de Saint-Louis dressé par N. de Wailly, *Recueil des hist. de France*, XXI, 411). *Éloge de Barthélemy de Roie, grand chambrier de France mort vers 1237* (d'après un feuillet à la B. N. de l'ancien obituaire de l'abbaye de Morienval, au diocèse de Soissons). *La Somme dorée de maître Guillaume de Drokede* [1] (vers 1240, copie à la bibliothèque de Tours). *Le Champion de la commune de Beauvais* (9 août 1256. B. N.) *Mandement des enquêteurs de Saint Louis* (23 octobre 1257 B. N.). *Changement du sceau de Jean de Nesle, comte de Soissons* (janvier 1263, n. 51 B. N.). *Deux lettres relatives à la seconde croisade de Saint-Louis* (1270 B. N.). *Jugement du parlement de la Pentecôte* (1276 B. n.). *Le complot du vicomte de Narbonne* (1242 B. n.). *L'hôtel du doyen de Saint-Martin de Tours à Paris* [Pierre de Châlon, chancelier de France] (1286 n. st. Bibliothèque de Tours). *Abolition et rétablissement des appellations dans le Laonnois* (1296. Bibliothèque de Tours). *Fragment de l'obituaire de Saint-Martin de Seez* (XIVe siècle. Ms. 47 de la bibliothèque de Berne). *Hugues de Charolles, jurisconsulte français du commencement du XIVe siècle* (ms. 653 de la bibliothèque de Tours). *Convocation du ban en 1313 et en 1319* (ms. 211 de la bibliothèque d'Avranches). *Notes en vers sur plusieurs événements des années 1346-1348* (nº 155 de la bibliothèque de Berne). *Fragments d'un journal du trésor du roi Jean*, 1356 (ms. latin 15725 de la bibliothèque royale de Munich). *Commencement de l'année dans le Forez*, 1417 (note du bréviaire de Jean Vernin, abbé de Montieramei, nº 1063 du fonds latin, d'où il résulte formellement que dans le Forez, au commencement du XVe siècle, on faisait partir du 25 mars le commencement de l'année, et non pas du jour de Pâques, qui était l'usage de France, ni du jour de Noël, qui était l'usage de Rome). *Retraite de la garnison écossaise du château de Tours* (1424 ms. de la bibliothèque de Tours). *Souscription du calligraphe Thierri Rouer* (1457-1458, ms. de la bibliothèque royale de Stockholm). *Note autographe de Thomas Basin, évêque de Lisieux*. 1489 (ms. 10161 de la Bibliothèque royale de Bruxelles). *Fabrication d'une lettre de Jeanne, fille naturelle de Louis XI, veuve du batard de Bourbon, amiral de France* (B. N.). *Catalogue d'une librairie française du temps de Louis XII* (B. N.).

T. DE L.

---

1. M. le chanoine Ulysse Chevalier (*Répertoire*, col. 958) l'appelle Guillaume de *Drogheda* et le qualifie de *mathématicien irlandais*. C'était un jurisconsulte anglais, qui enseigna le droit dans les écoles d'Exeter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Quatre brochures de M. André Joubert : 1° *Un exemplaire annoté de l'Histoire de Sablé par G. Ménage* (Mamers, Fleury et Dangin. In-8°, 8 p. reproduit les corrections les plus importantes et les indications les plus curieuses de l'exemplaire) ; 2° *Documents inédits pour servir à l'Hist. de l'île de Noirmoutier sous Louis XIV* (Vannes, Lafolye. In-8°, 11 p. Trois arrêts rendus par le conseil du roi en faveur de Mme de La Trémoille, duchesse de Noirmoutier, 1674-1677) ; 3° *Mémoire historique sur Château-Gontier rédigé en 1781 pour le marquis d'Autichamp* (Laval, Moreau. In-8°, 15 p.) ; 4° *Lettres inédites de l'abbé Bernier* (Angers, Germain et Grassin. In-8°, 24 p. renferme onze lettres inédites du célèbre abbé et un mémoire sur les impositions arriérées du Maine-et-Loire).

ALSACE. — M. Ernest Meininger a fait tirer à part du « Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse » son *Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse* de M. X. Mossmann (Mulhouse, Bader) ; il y démontre l'intérêt multiple d'un pareil recueil et propose de décerner à l'éminent archiviste de Colmar la médaille d'honneur et la deuxième partie du prix quinquennal Engel-Dollfus.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, en deux volumes ; 2° *Scriptores physiognomonici graeci et latini*, p. p. Rich. Foerster ; 3° *Demosthenes' ausgew. Reden*, p. p. Rehdantz et Blass, II, *Die Rede vom Kranze* ; 4° Rœssler, *Gesch. der Fürsten = und Landesschule Grimma*.

— MM. Th. Lipps et R. M. Werner publient une collection qui s'intitule *Beitræge zur Aesthetik* et paraîtra par fascicules à intervalles indéterminés. Le premier fascicule — qui est un gros volume de plus de six cents pages — a pour titre *Lyrik und Lyriker* et pour auteur M. R. M. Werner. Le deuxième fascicule est sous presse (*Der Streit über die Tragœdie*, par M. Th. Lipps, coûtera environ 2 mark. Hambourg, Léopold Voss.)

— Paraîtront à la même librairie Voss, de Hambourg, dans la collection, récemment annoncée ici-même, des *Theatergeschichtliche Forschungen* de M. B. Litzmann : *Das Repertoir des Weimarschen Theaters unter Gœthes Leitung*, 1791-1817, p. p. Burkhardt ; *Gesamm. Aufsætze zur Bühnengeschichte*, par G. v. Vincke ; *Die ælltesten Schauspielhæuser in Deutschland*, par K. Trautmann ; *Zur Geschichte des deutschen Schaupiels im XVII Jahrhundert*, par J. Bolte ; *Studien über das Drama des XVIII Jahrh.*, par G. Witkowsky ; *Geschichte des Wiener Hanswurst*, par A. von Weilen ; *Geschichte des Dramas und Theaters in Berlin bis 1740*, par J. Bolte ; *Aktenstücke zur Gesch. der Ackermannschen Truppe*, par B. Litzmann ; *Ueberblick ueber die Gesch. des Theaters an der Wien*, par Aug. Schmidt ; *Einfluss der deutschen Bühne auf die Entwick. des russischen Theaters*, par R. Lœwenfeld ; *Studien zur Technik des Dramas im XVIII Jahrh.* I, *Vorhang u. Drama*, par K. Heinemann ; *Briefe von Beck und Iffland an Gotter*, 1786-1794, p. p. Litzmann ; *Aus verschollenen Dramen des XVI u. XVII Jahrhunderts*, par Gaedertz ; *Gesch. des Schuldramas in Salzburg*, par R. M. Werner ; *Beitræge u. Studien zur Gesch. der Jesuiten-Komœdie und des Klosterdramas*, par J. Zeidler.

— La commission historique de l'Académie royale bavaroise des sciences a tenu sa 31e séance plénière à Munich du 25 au 27 septembre. Elle a publié depuis sa dernière séance : 1° *Geschichte der Kriegswissenschaften*, par Max Jæhns, I et II ; 2° les *Jahrbücher des deutschen Reiches*, sous Henri IV et Henri V, par Gerold Meyer von

Knonau, vol. I, 1056-1069; 3° *Allgem. deutsche Biographie*, vol. XXX et XXXI, fasc. 1. M. Riezler a presque terminé l'impression des Actes du Vatican pour l'histoire de l'empereur Louis de Bavière. M. Koppmann commencera dans l'été de 1891 l'impression des VIIe et VIIIe volumes des *Hanserecesse*, années 1419-1430. M. Oelsner remanie le livre de Bonnell sur les commencements de la dynastie carolingienne. M Fr. Roth entreprendra bientôt la publication du IIIe vol. des Chroniques d'Augsbourg du xve siècle (chronique de Hector Mülich, 1448-1487, avec additions de Demer, Manlich, Walther, Rem et chronique de Clément Sender), etc.

BELGIQUE. — Concours de l'Académie royale, *1891* : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 2° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830; 3° quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits imposés, et dans quelle mesure ce genre d'impôts pèse-t-il sur le consommateur? Exposer et discuter, à l'aide de documents critiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard en divers pays, et plus spécialement en Belgique; 4° étude critique sur les Vies de saints de l'époque carolingienne (de Pépin le Bref à la fin du xe siècle); 5° faire d'après les résultats de la grammaire comparée, une étude sur le redoublement dans les thèmes verbaux et nominaux du grec et du latin; 6° étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes, considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus; 7° étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la réforme religieuse du xvie siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; accorder une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck : (1,000 fr. pour la septième question et 800 fr. pour chacune des autres questions). — *1892* : 1° apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiiie et xive siècles; 2° étude sur les humouristes et les pamphlétaires en langue française, en Belgique de 1800 à 1848; 3° étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État; 4° montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700; 5° faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique, exposer leurs diverses opérations et les résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière (1,000 fr. pour la troisième question; 600 fr. pour chacune des quatres autres). — *Prix Teirlinck* pour une question de littérature flamande (1,000 fr.): faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Saint-Aldegonde. — *Prix de Stassart* (1,000 fr.) : notice sur la vie et les travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège. — *Grand prix de Stassart* (3,000 fr.) : faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794, examiner ses attributions, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice. — *Prix Saint-Genois* (1,000 fr.) : caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du xvie et du xviie siècle. — *Prix Antoon Bergmann* (3,000 fr.) : la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune, appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté) et comptant au moins cinq mille habitants. — *Prix Castiau* (1,000 fr.) : sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. — *Prix biennal de philologie classique* (2,750 fr.) : étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. — Les mémoires devront être adressés à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au

Palais des Académies, à Bruxelles, pour les concours de 1891, avant le 1[er] février 1891; pour les concours de 1892, avant le 1[er] février 1892; pour le prix Teirlinck, avant le 1[er] février 1891; pour le prix de Stassart, avant le 1[er] février 1892; pour le grand prix de Stassart, avant le 1[er] février 1894; pour le prix Saint-Genois et le prix Bergmann, avant le 1[er] février 1797; pour le prix Castiau et le prix de philologie classique (ne sont admis à concourir que des auteurs belges), avant le 31 décembre 1892.

HOLLANDE. — M. le D[r] J.-H. Gallée, professeur à l'Université d'Utrecht, doit prochainement publier à la librairie E.-J. Brill, de Leyde, un recueil de *Monuments linguistiques du vieux-saxon*. Cette belle publication contiendra, avec une introduction historique, la reproduction en fac-similés phototypiques des manuscrits de l'*Héliand* et des fragments et gloses en vieux-saxon des manuscrits d'Essen, Werden, Münster, Corvey, etc. Le prix de la souscription (qui sera très prochainement close) est fixé à 44 francs.

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le 16[e] fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, de M. Alessandro Gherardi. Il va de la p. 73 à la p. 112, et du 6 décembre 1290 au 8 février 1292.

— M. Ch. Diehl nous envoie le tirage à part d'un article des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École de Rome : *Notes sur quelques monuments byzantins de l'Italie méridionale; I. La Calabre* (23 pp.). On y trouvera les plans des églises byzantines de S. Marc de Rossano et de l'abbaye de Santa Maria del Patir, ainsi que la description de quelques restes moins importants de l'époque de la domination des empereurs d'Orient.

— M. Andrea Moschetti publie un fragment d'une rhétorique pour les collèges sur le style figuré : *Linguaggio figurato, studio di rettorica*; Venezia, Merlo, 1890, 74 pp. in-16. M. Moschetti veut donner du style figuré un enseignement « scientifique »; aussi emploie-t-il des figures de géométrie pour faire comprendre celles du langage et proscrit l'anacoluthe comme une erreur. Les lois du style sont pour lui celles de la logique la plus étroite. Il oublie qu'il y a des logiques de bien des sortes.

SUISSE. — M. Aug. Reymond, professeur au collège d'Yverdon, a entrepris de traduire l'excellente édition, avec commentaire, du *De rerum natura* de Lucrèce, par H.-A.-J. Munro. Le premier fascicule de cette traduction, contenant l'introduction et le premier livre, vient de paraître à la librairie C. Klincksieck, avec une préface de M. L. Crouslé, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, fait connaître les décisions prises au sujet des concours ouverts pour divers prix [1].

La question relative à la *Chute des Omeyyades et à l'avènement des Abbassidse*, qui avait été proposée sans succès pour le prix ordinaire, est retirée du concours.

L'Académie propose, pour le prix ordinaire, le sujet suivant :

Etude comparative du rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. — Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et l'autre série et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire.

---

1. Pour les conditions et termes exacts des concours, voir le programme qui sera réimprimé à la suite du compte rendu de la séance publique du 14 novembre prochain.

Pour le prix Bordin, l'Académie retire du concours la question relative aux *Chroniques de Normandie* et y substitue la question suivante, qu'elle met au concours pour l'année 1893 :

Etude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les croisés.

L'Académie propose en outre, pour le même prix, à décerner en 1893 :

Etude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V.

Le prix Delalande-Guérineau sera décerné en 1894 au meilleur ouvrage *d'archéologie ou de littérature ancienne classique.*

M. de Nolhac, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, donne lecture d'un mémoire sur *Un ouvrage inédit de Pétrarque*, qu'il a retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. On sait qu'un des plus importants parmi les ouvrages latins dus à Pétrarque est un *De viris illustribus* emprunté à l'histoire romaine et resté inachevé. Il y a, dans un manuscrit qui jusqu'à présent semble unique, une autre rédaction de cet ouvrage antérieure à la rédaction connue et qui n'a jamais été signalée. Elle comprend treize biographies inédites appartenant à l'histoire de l'Orient et à la mythologie grecque. Ce recueil montre que Pétrarque avait commencé le *De viris* sur un plan tout autre et beaucoup plus vaste que celui qu'il a adopté ensuite. La série de biographies découverte par M. de Nolhac forme aujourd'hui un ouvrage distinct, resté inachevé, comme est resté inachevé le *De viris* que nous connaissions. Il est précédé d'une préface très étendue et fort curieuse, où Pétrarque explique le but de son ouvrage et la méthode qu'il a suivie pour contrôler le témoignage des historiens anciens qu'il avait à sa disposition. Cette préface et le travail qui l'accompagnent jettent un jour nouveau sur les études historiques au XIVe siècle : ils montrent dans Pétrarque le précurseur, très naïf encore mais très zélé, des savants orientalistes de notre temps.

M. l'abbé Duchesne présente le plan des fouilles qu'il a exécutées, au mois de septembre dernier, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale d'Alet. Il a pu reconstituer avec précision le plan de l'édifice antique, qui doit avoir été construit, d'après ce qu'on sait de l'histoire locale, à la fin du Xe siècle ou au commencement du XIe. Les détails de l'architecture sont d'une grande simplicité, pour ne pas dire d'une extrême pauvreté; ils conviennent bien, dit M. Duchesne, à la période de renaissance pénible qui suivit en ce pays l'invasion normande. Une particularité à remarquer est que l'édifice se terminait, à chacune de ses deux extrémités, par une abside semi-circulaire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : FOURNEREAU (L.) et PORCHER (J.), *les Ruines d'Angkor, étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois* ; — par M. Barbier de Meynard : 1° *I Li, cérémonial de la Chine antique, avec des extraits des meilleurs commentaires*, traduit pour la première fois par C. DE HARLEZ; 2° BAR BAHLOUL (Hassanus), *Lexicon Syriacum*, edidit Rubens DUVAL, fasc. 2; — par M. Siméon Luce : DUVAL (Louis), *Etat de la généralité d'Alençon sous Louis XIV* ; — par M. l'abbé Duchesne : LEVAL (André), Περὶ κατηρτίσεως ἐπισκοπικῶν καταλόγων (publication de la Société d'études médiévales de Constantinople); — par M. Georges Perrot : REINACH (Théodore), *Mithridate Eupator, roi de Pont* ; — par M. Viollet : *Archives municipales de Bordeaux*, tome V, *Livre des coutumes* publié par BARCKHAUSEN.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

BIART, Cervantès. Paris, Lecène et Oudin. — H. CORDIER, Notice sur la Chine. Paris, Lamirault. — GRÉARD, Edmond Scherer. Paris, Hachette. — JORET, P. et N. Formont, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris. Picard et Bouillon. — LE BRETON, Le roman au XVIIe siècle. Paris, Hachette. — MEYNIEL, Napoléon Ier, sa vie, son œuvre. Paris, Delagrave. — MINOR, Schiller, sein Leben u. seine Werke. II, Berlin, Weidmann. — MONTAGNE, Les légendes de la Perse. Paris, Bouillon. — PALLAIN, Le ministère de Talleyrand sous le Directoire. Paris, Plon. — Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV, p. p. ABBADIE. Paris, Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 10 novembre — 1890

479. — **Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens,** von den ælteſten Zeiten bis zum Propheten Muhammad, nebst einem Anhange zur Beleuchtung der Geschichte Abessyniens im 3. und 4. Jahrhundert n. Chr. Auf Grund der Bibel von Eduard GLASER. Zweiter Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890.

Après avoir donné dans la première partie de son « Esquisse[1] » le cadre général de l'histoire résultant de diverses catégories d'inscriptions découvertes en Arabie et qui lui sont redevables en grande partie, M. E. Glaser nous présente dans le second volume un tracé général de la géographie de ce pays naguère presque inconnu. Toutes les sources d'information, la Bible, les auteurs classiques, les textes cunéiformes, les géographes arabes sont mis à profit pour nous donner une image fidèle de ce pays depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'apparition de l'Islamisme. D'après les règles ordinaires, l'accomplissement d'une tâche aussi hardie et aussi vaste exigerait de longues études et des recherches patientes, mais ce que l'esprit timide et circonspect d'un savant quelque peu mûr n'aurait osé aborder qu'après avoir pris mille précautions, l'esprit vif et plein de ressources du jeune voyageur, enthousiasmé de la grandeur d'une telle entreprise, l'a exécuté dans peu de mois et avec un entrain merveilleux qui ne tient compte ni des difficultés du sujet, ni du caractère subversif de la plupart de ses hypothèses. Si je ne consultais que mes propres sentiments, j'aurais préféré un travail moins compréhensif et fondé seulement sur les nouvelles données résultant exclusivement des inscriptions que le savant voyageur a eu la bonne fortune de découvrir. Mais il paraît qu'un besoin différent s'est fait sentir dans le monde des éditeurs, qui ont toujours le dernier mot quand il s'agit de publications de quelque importance. M. G., n'ayant pu résister à ces exigences impérieuses, s'est vu obligé, en étendant considérablement le plan primitif de son livre, d'y englober la géographie de l'Arabie tout entière au

1. Voir *Revue des Études juives*, 1889, p. 312-317.

lieu de se borner aux régions particulièrement éclairées par ses inscriptions. Sans méconnaître les avantages que peut avoir l'agrandissement de cette perspective, il est impossible de ne pas regretter que le résultat géographique des nouvelles inscriptions tienne si peu de place dans l'ensemble et soit comme noyé dans un vrai océan de dissertations n'ayant presque aucun lien avec les découvertes épigraphiques qui sollicitent notre intérêt. C'est peut-être un sentiment personnel que d'autres ne partageront pas. J'ai pourtant voulu l'exprimer avant que les innombrables problèmes que l'auteur touche successivement dans sa marche rapide ne viennent l'effacer de mon esprit. C'est peut-être, du reste, un point différé et non entièrement abandonné, et dans ce cas l'auteur saura bientôt nous dédommager du retard si pénible pour notre impatience. Les sujets discutés présentent la plus grande variété et tendent visiblement à épuiser la matière. Nous ne pouvons que les indiquer très sommairement.

Les premiers chapitres sont consacrés aux renseignements des géographes classiques : Théophraste, Strabon, Eratosthène, Artémidore et Agatharchide (p. 1-61). L'auteur étudie ensuite les villes détruites par Aelius Gallus dans l'Arabie méridionale, et examine les autres renseignements géographiques en connexion avec cette invasion (p. 61-78). Une étude particulière et très minutieuse est consacrée à la géographie de Pline, relative à l'Arabie orientale, à l'Arabie moyenne de la côte occidentale, à l'Arabie sud-ouest avec le pays de Mahra, aux tribus de Thamud, de Lihyan et les tribus limitrophes, au pays d'Asir, à la 2ᵉ série des peuples de l'Arabie sud-ouest, aux colonies grecques d'Arabie, à la ville nommée Murannimal et aux autres contrées méridionales. C'est certainement le commentaire le plus vaste qui ait été jamais fait sur l'Arabie de Pline (p. 73-163). Une attention particulière est prêtée aux renseignements géographiques donnés par l'auteur du *Periplus Maris Erythraei*, formant plusieurs divisions : la côte occidentale, avec Aden et Kané, le pays de l'encens et l'île de Socotra, l'Oman et l'Arabie orientale, la Barbarie (le Somali septentrional) et l'Azanie (p. 163-210). Le Periple est suivi de Ptolémée dont toutes les données sont successivement examinées, surtout la description des montagnes et des fleuves. A cette étude sont annexées des considérations sur le rôle que les influences perso-indiennes ont exercées dans les villes du golfe Persique, sur les côtes d'Arabie et les tribus limitrophes. Les tribus de l'Arabie intérieure sont étudiées d'après les renseignements de Pline comparés avec les inscriptions assyriennes. Pour cette recherche, l'auteur s'est principalement fondé sur l'histoire assyrienne de M. le professeur Hommel. Puis vient la suite de l'énumération des tribus arabes de l'intérieur à laquelle s'ajoutent des recherches sur le pays de Puna identifié au Somali actuel et sur les changements géologiques des côtes arabiques. Un appendice relatif à la géographie des inscriptions assyriennes clôt cette série d'études (p. 210-314).

La partie consacrée à la géographie de l'Arabie, d'après la Bible, est peut-être la plus intéressante du livre. Après une discussion préliminaire sur le nom de l'Arabie chez les écrivains bibliques et assyriens, l'auteur émet des considérations très neuves sur la position du paradis de la Genèse et cherche à déterminer les deux fleuves : Pischon et Gihon, ainsi que le pays de Havila auquel ils se rattachent. Pour ces explications, il met en œuvre tout ce que la haute antiquité nous a laissé sur ces contrées peu connues. Il y introduit en même temps la question embrouillée des Hyksos, la division égyptienne des peuples du sud et les Satrapies mentionnées dans l'inscription de Darius. A cette occasion, il nous donne sur les indices d'El-Hamdani une description très détaillée du bassin du Rumma, c'est-à-dire de la province intérieure de Yemama avec le littoral limitrophe. Il reprend ensuite la question du pays d'Ophir et arrive à cette conclusion que c'était un nom collectif qui embrassait à la fois le littoral sud de l'Arabie et celui de la Perse jusqu'aux embouchures de l'Indus (p. 314-387). Un examen très approfondi est ensuite consacré au tableau ethnographique de la Bible en commençant par les Kouchites, et, en passant du sud au nord, il soumet à une tentative d'identification les peuplades arabes du nord : les Ismaélites, les Katuréens et les Iduméens. L'ouvrage se termine par un appendice très étendu contenant des remarques additionnelles sur la géographie et l'histoire de l'Abyssinie et de l'Arabie dans les IIIe et IVe siècles après J.-C. Son but principal est de répondre aux observations faites par M. Dillmann au sujet des noms géographiques de l'inscription d'Adulis que, contrairement à l'opinion générale, M. G. place en Arabie méridionale et non pas en Afrique. Chemin faisant, il reprend la question relative à la guerre entre l'Abyssinie et le pays d'Himyar qui a mis fin au règne de Dhou-Nouwas, lequel aurait professé la religion juive (p. 471-564). Ce qui suit contient une déclaration purement personnelle sans attache nécessaire au sujet du livre (p. 565-575).

J'ai à peine besoin de dire que l'ouvrage de M. G. fera beaucoup de bruit dans le monde savant. L'abondance, je dirais presque l'exubérance des sujets traités, ainsi que le ton tranché de la rédaction, sont de nature à provoquer bien des contradictions et à effaroucher bien des susceptibilités. Les théories de l'auteur renversent si parfaitement les notions acquises jusqu'à présent que la quiétude ordinaire des hommes de science sera mise à une rude épreuve. Du reste, l'auteur s'attend lui-même à une foule de protestations et paraît même se complaire à les provoquer, afin de les mieux maîtriser. Pour ma part, la lecture assidue de l'ouvrage n'a pas été achevée sans me suggérer plusieurs observations que le manque d'espace ne me permet malheureusement pas de formuler dans tous leurs détails. Je ne veux cependant pas les supprimer entièrement, ne fût-ce que par acquit de conscience. Je vais donc relever ci-après certains points particuliers sur lesquels il m'est impossible d'être en accord avec l'auteur. Je donne la préférence à ceux qui sont en con-

nexion avec la Bible et l'histoire juive. L'identification du Pischon avec le Wadi Rumma me paraît assez acceptable ; moi-même, je l'ai souvent caressée comme une hypothèse vraisemblable et l'ai souvent répétée à mes élèves dans mes conférences. Mais je persiste encore à croire que le Gihon, qui entoure tout le pays de Cousch, ne saurait être autre chose que ce que les Anciens appelaient la mer Erythrée, partagée en trois sections : le golfe Persique, l'Océan Pacifique et la mer Rouge. De plus, il est impossible, en se tenant aux documents dont nous disposons, de faire venir les Couchites du pays d'Elam. Le nom de Kasdim, ainsi que le prétendu sumérien Kahda, n'a rien à voir avec le nom de Couschite. Cette considération absolument certaine enlève toute base à l'idée de placer le pays d'Ophir en dehors de l'Arabie. Je m'étonne que M. G. n'ait pas pris connaissance de ce que j'ai dit sur cette question dans mes *Mélanges de critique et d'histoire*, où j'ai fait valoir un argument qui me paraît encore irréfutable. Ceux qui cherchent Ophir dans des parages trop lointains n'ont pas réfléchi que la Palestine n'avait rien à offrir aux Indiens en échange de l'or et des autres articles précieux qu'on leur demandait. Les seuls articles d'exportation qui pouvaient alimenter le commerce des Hébreux consistaient en blé, en huile et en vin. Or, il est clair que le vin ne pouvait pas supporter un long voyage. Restent le blé et l'huile, mais ces denrées très demandées dans les ports de la mer Rouge qui sont situés dans une plaine stérile et sablonneuse, ne devaient avoir aucune valeur pour l'Inde qui est un des pays les plus fertiles du monde. Du reste, le voyage de la reine de Saba à Jérusalem atteste suffisamment l'intérêt que l'Arabie méridionale attachait à ses rapports avec la Judée et, je le répète, les relations également profitables aux deux pays ne pouvaient que consister dans l'échange des denrées comestibles de la Palestine contre les matières précieuses et de luxe que fournissait l'Arabie méridionale. Il va sans dire que les rapprochements d'Ophir et d'Apirak, Apirdi, etc., ne tiennent pas debout et ne sont faits que pour jeter le discrédit sur les autres études, où il y a certainement beaucoup à prendre et à apprendre. Je regrette de devoir faire entrer dans cette catégorie d'hypothèses insoutenables celle qui place dans le Yemama les pays de Bazu et de Hazu envahis par Asurbanibal. Il faut noter que cette expédition est partie de l'Idumée et est retournée par Damas ; pour faire la conquête du Yemama, l'armée assyrienne aurait dû prendre la direction du golfe Persique et abréger ainsi considérablement sa marche, surtout au retour.

Il m'est également impossible de souscrire aux nouvelles interprétations de M. G. relativement aux noms ethniques mentionnés dans l'inscription d'Adoulis. Non seulement le témoignage de Cosmas Indicopleuste s'y oppose, mais l'analogie des inscriptions éthiopiennes d'Aksum fait voir aussi clairement que possible qu'il s'agit en grande partie de la conquête de pays africains. N'est-ce pas renverser arbitrairement toutes les notions historiques que nous avons acquises avec tant de peine jus-

qu'à présent, que d'attribuer cette inscription à un roi himyarite? Si l'on fait abstraction des types monétaires imités des drachmes athéniennes portant le nom de la ville d'Athènes, jamais les rois himyarites n'ont employé la langue grecque, et si, comme le croit M. G., ils ont parfois fait la conquête de l'Afrique, ils auraient employé plus que tout autre idiome celui qu'ils parlaient eux-mêmes ou du moins la langue éthiopienne, car la connaissance du grec a toujours été insignifiante en Abyssinie, et le roi Ellesbaos lui-même a dû recourir à un étranger pour se faire expliquer l'inscription d'Adulis. Un fait historique, qui aurait une très grande portée s'il se vérifiait, est sans contestation celui qui se rapporte au Tobba, nommé Hissan-ben-Assad, contemporain de saint Frumentius qui a propagé le christianisme en Abyssinie. M. G. identifie ce roi d'une part avec le Adad des historiens grecs[1], de l'autre, avec le Aïdog des écrivains syriens. Le nom Adad serait la transcription grecque de celui de Hadhad que la légende arabe attribue à l'époux de la reine de Saba qu'elle nomme Belqis. Le Tobba qui s'était converti au judaïsme aurait pris le nom de Salomon et aurait donné lieu à la confusion de ce roi avec le roi juif Salomon. Malheureusement cette combinaison assez péniblement échafaudée s'écroule à la première investigation, car le nom de la fameuse Belqis tire son origine d'une grossière altération du nom de Nicaulis que l'historien Josèphe donne à la reine de Saba. En effet, en transcrivant en caractères arabes ce nom grec, les scribes ont faussement descendu le point diacritique de la première lettre qui de *n* est devenue *b*, tandis que les deux lettres suivantes ont changé de place. On voit donc combien peu l'histoire sérieuse peut se fonder sur ce qu'on nomme si pompeusement la tradition arabe; et il y a lieu d'être surpris que M. G. y soit aller puiser des renseignements originaux.

L'origine du nom arabe Hadhad est encore plus fabuleuse parce qu'elle nous fait toucher pour ainsi dire du bout du doigt les artifices à l'aide desquels les premiers écrivains musulmans ont transformé en quasi histoire les légendes du peuple juif. La reine de Saba est une des figures que l'imagination des Rabbins a traitée avec prédilection. Une des questions que ces légendes ont cherché à résoudre est celle de savoir comment cette reine a pu trouver le chemin pour se rendre du fond de l'Arabie jusqu'à Jérusalem. La légende lui a donc octroyé un guide parmi les oiseaux, qui, comme les animaux et les démons, étaient soumis à la domination du grand roi de Jérusalem. Cet oiseau qui conduisait la caravane de la reine était, dit-on, la huppe, en hébreu Dukiphat. Les écrivains musulmans en acceptant ce récit ont naturellement bien conservé l'oiseau conducteur qui se dit en arabe *hudhud* et c'est de ce nom d'oiseau que les faiseurs de romans historiques ont créé le nom propre *Hadhad* qu'ils ont appliqué à l'époux de la reine. On se demande vraiment ce que toutes ces fabrications fabu-

1. Plus exactement, de Théophane, voyez *Revue des études juives*, 1889, p. 171.

leuses et absurdes peuvent avoir de commun avec la vraie histoire. Ce ne sont pas des inventions pareilles qui peuvent avoir été présentes à l'esprit des écrivains ecclésiastiques antérieurs à l'islamisme pour en construire le nom de *Aïdog* ou *Adad*. Je crois que cette considération suffira pour convaincre M. G. qu'il est absolument impossible de faire le moindre fond sur les récits arabes. Les auteurs musulmans manquaient de toute information exacte par rapport à leur propre histoire. Nous ne leur en faisons pas un crime, mais quand on voit ce qu'est devenue entre leurs mains l'histoire des Thamudites ou celle de Palmyre, quand on considère de plus qu'ils n'ont pas eu la plus petite connaissance du royaume de Lihyan qui touchait presque le territoire de Médine, il sera difficile de leur accorder le moindre crédit en ce qui concerne l'histoire du pays de Saba et surtout celle qui a trait aux événements des siècles reculés. Non, toute cette littérature, soi disant historique, sur les époques antérieures à l'islamisme, doit être rangée dans la catégorie des légendes populaires où elle peut faire les délices des folkloristes, avides d'exotismes. Les historiens n'ont rien à y chercher, ils n'y trouveront pas la moindre notion de la réalité.

Il me paraît inutile d'insister davantage. Ce n'est pas chez les Arabes qu'on doit chercher la solution du problème qui s'attache à la profession religieuse des derniers Tobbas et surtout des Dhou-Nouwas. Les inscriptions seules peuvent et doivent mettre fin à nos doutes relativement au judaïsme de ce roi qui jusqu'à présent ne s'appuie que sur la lettre de Siméon de Beth-Arsham, dont l'authenticité est des plus compromises. Or, ces inscriptions, dont, grâce à la complaisance de l'auteur, j'ai entre les mains les copies et que j'ai pu examiner à loisir, ne permettent aucunement de les attribuer à des auteurs juifs et moins encore à des personnages princiers professant le judaïsme. Le résultat négatif de cet examen fait malheureusement écrouler tout ce qui a été dit, soit par M. G. lui-même, soit par ses partisans au sujet de la dynastie juive de la dernière époque himyarite. L'écroulement s'étend jusqu'à la dynastie lihyanite du Hidjaz dont on a également voulu faire des Israélites ou du moins des demi-convertis au judaïsme. Je peux affirmer d'avance, et je le démontrerai dans un prochain travail, que tous les passages des inscriptions lihyanites dans lesquelles on a cru relever des idées bibliques ou rabbiniques doivent se comprendre tout autrement. Malgré mon meilleur désir, je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'esprit juif. Au contraire, le caractère païen s'y manifeste partout par la mention de la divinité supérieure Dhou-Ghâbat. Ce sont des erreurs qui ne doivent pas prendre place dans l'histoire véridique de l'Arabie ; nous en savons si peu qu'il serait vraiment regrettable d'y mêler de nouvelles inexactitudes à l'aide d'interprétations erronées de textes mutilés ou mal copiés.

J'ai encore un mot à dire au sujet de certaines identifications qui intéressent particulièrement la rédaction de la Genèse. Je laisse de côté la curieuse interprétation que M. G. et après lui M. Hommel donnent à

l'inscription 155 de mon recueil, interprétation qui me paraît inadmissible déjà par cette raison seule que le caractère paléographique de l'écriture ne montre aucun indice de haute antiquité. Ce que je veux relever ici, c'est le rapprochement du nom géographique de Madhi avec le nom propre Miza, qui figure dans la liste des tribus iduméennes de la Genèse 36, 13. Cette tribu obscure n'aurait jamais été en mesure de faire une guerre régulière aux Égyptiens, surtout avec cette circonstance tout à fait surprenante d'avoir entraîné dans son entreprise les caravanes minéennes arrivées à ce moment du fond de l'Arabie méridionale. M. G., il est vrai, trouve les Minéens établis et dominant dans la partie sud de la Palestine, où la Bible mentionne la peuplade des Méunim qui a souvent opprimé les Israélites aux premiers siècles de la conquête. Ces sortes de spéculations seront difficilement admises par ceux qui assignent peu de valeur à la similitude apparente des noms. Pourquoi aller chercher si loin dans l'Arabie méridionale les héros des événements palestiniens, quand la nomenclature géographique de la Palestine suffit pour nous les faire connaître? Les noms de Maon ou Meon ne sont pas rares en Palestine et le sud de la Judée a possédé une ville du nom de Maon, parfaitement reconnaissable dans le Ma'ân d'aujourd'hui. La contrée aride où est situé Ma'ân était anciennement le rendez-vous des tribus les plus sauvages du désert, notamment des Iduméens et des Amalécites; ce sont ces tribus qui saccageaient souvent la Palestine, surtout aux premières époques de l'occupation hébraïque, lorsque les lieux de refuge et de défense n'étaient pas encore construits en nombre suffisant pour se garantir contre les attaques subites de la part des nomades. C'est de cette façon que l'absence de Minéens dans le tableau ethnographique de la Genèse s'explique le plus naturellement. Les Méunim ne formaient pas une nationalité tranchée, mais un agglomérat éventuel de tribus voisines dont chacune a sa place dans ce tableau. Si, au contraire, les Méunim avaient été la nation aussi nombreuse que riche des Minéens de l'Arabie méridionale, ils auraient eu leur place à part dans le tableau généalogique des peuples sabéens, et cela d'autant plus nécessairement que la Genèse énumère des populations beaucoup plus méridionales. On ne saurait objecter que le royaume minéen a cessé d'exister avant la rédaction de ce document biblique. Cette échappatoire, purement arbitraire d'ailleurs, disparaît devant ce fait que l'importance des Minéens est encore connue des auteurs grecs et romains; à plus forte raison devait-elle être connue de l'auteur de la généalogie qui, d'après M. G., aurait vécu vers le VIIIe siècle de l'ère vulgaire. Si je ne me trompe, M. Glaser trouvera peu de partisans dans cette voie dangereuse des hypothèses préhistoriques, dont les meilleures n'équivaudront jamais au plus petit fait historique basé sur des documents clairs et intacts. Qu'il nous donne de ceux-là, qu'il possède en si grand nombre et nous serons prêts à écouter et à apprendre. Mais, par Dieu, qu'on laisse les hypothèses à ceux qui ne peuvent pas faire autrement; nous en avons déjà de trop, qu'on nous en fasse grâce.

480. — 1. L. Schenk. **De Telesphoro Deo.** Gœttingæ (s. n. d'éditeur), 1888. In-8, 55 p.

481. — 2. Epitalamio di **Teodoro Prodomo**... con traduzione italiana in versi e note storiche e filologiche, di C. Castellani. Venezia, Visentini, 1890. In-8, 39 p.

1. La dissertation de M. L. Schenk, que nous regrettons de signaler un peu tard, est une utile contribution à un sujet encore peu étudié. On y trouvera d'abord (p. 3-19) les témoignages empruntés aux auteurs et aux inscriptions, puis (p. 19-45) la description des œuvres d'art, statues, bas-reliefs, monnaies où paraît le dieu Télesphore, tantôt seul, tantôt en compagnie d'Hygie et d'Esculape ou d'autres divinités[1]. L'énumération des localités où les inscriptions et les monnaies attestent le culte de Télesphore (p. 46-50) et des considérations sur la nature du dieu (p. 50-55) terminent ce bon travail; l'auteur y a fait preuve de connaissances étendues et précises. On sait que l'étymologie du nom de Télesphore est fort obscure : M. Schenk se rallie à l'opinion de Creuzer *(Telesphoros ist der Gereifte und der Reifende)*, en prenant τέλος dans le sens de τὸ τῆς ὑγιείας τέλος (Plut. *Mor*. p. 135 C).

2. Emmanuel Miller avait déjà publié l'épithalame de Prodome dans les *Historiens grecs* des Croisades (t. II, p. 288 sq.), d'après l'unique ms. connu de la Marcienne; mais son édition n'est pas toujours correcte et n'est accompagnée d'aucun commentaire. Il faut savoir gré à M. Castellani d'avoir fait imprimer à nouveau ces 221 vers politiques, avec une traduction en vers italiens et des notes. Le fiancé est Jean Comnène, fils aîné d'Andronic sebastocrator, frère de l'empereur Manuel; la fiancée, dont le nom est inconnu, appartient à la noble famille des Taronites. La valeur littéraire de l'œuvre est médiocre, mais il s'y trouve des allusions intéressantes aux événements contemporains, entr'autres à la destruction de la flotte vénitienne dans les eaux de Chios (1172), catastrophe sur laquelle M. C. a insisté dans sa préface. On y rencontre aussi des mots composés qui manquent aux lexiques, σύναστρος (v. 23), ἀρτιλάμπης (v. 56), ἐπωνυπαππώνυμος (v. 65), χαριτόκλητος (v. 75), ἀντιέραδεύω (v. 84). Au vers 32, le ms. et l'éditeur donnent ἀπὸ πλατάνου Ξερξικῆς et M. Castellani fait observer que l'adjectif Ξερξικός est nouveau; peut-être faudrait-il lire Περσικῆς (cf. Athen. XII, 539 : τὰς δὲ χρυσᾶς πλατάνους... ὑφ' ἣν οἱ Περσῶν βασιλεῖς ἐχρημάτιζον).

Salomon Reinach.

---

482. — J.-J. Hartmann. **De Phædri fabulis commentatio.** Lugduni Batav. Van Daesburg, 1890, 124 p. petit in-8.

Six chapitres dont voici la matière : vie de Phèdre ; développement des sentiments du poète d'après les prologues et les épilogues de chaque

---

1. Depuis la publication du travail de M. Schenk, M. Fougères a fait connaître une intéressante statue de Télesphore découverte à Mantinée (*Bull Corr. Hellén.*, t. XIV, pl. viii.)

livre; les fables : changements malencontreux par lesquels Phèdre a souvent altéré la donnée de son original; vers contenant la morale avant ou après la fable : M. Hartman propose de les rejeter en bloc comme dépourvus d'authenticité; le critique, on le voit, n'y va pas de main morte; édition de Bentlei : ses faiblesses sont soulignées; défauts de Phèdre qu'on a tort de vouloir lui ôter; enfin remarques sur quelques vers. Chaque chapitre est orné en tête d'une épigraphe piquante ou qui veut l'être. Pas de table des matières; aucun index. On devine comme il est commode de se retrouver dans un ouvrage qui abonde en digressions [1], et où toutes sortes d'indications nécessaires sont tout à fait omises ou données d'une manière insuffisante. Plaignons ceux qui s'occupent spécialement de Phèdre et des fabulistes. Ils auront ici le temps et l'occasion de réfléchir sur l'imperfection de certains ouvrages de haute critique.

M. H. est un élève de Cobet [2]. Il a composé ce travail dans l'esprit et suivant les habitudes de l'école de Leyde. Mais si cette école a brillé d'un vif éclat, est-ce à dire que toutes les habitudes introduites par Cobet soient bonnes à conserver? Pardonnera-t-on à ses élèves ce qu'on passait au maître? Craint-on d'épargner aucune peine au lecteur? Est-il si sûr qu'il se trouve en fin de compte payé de sa peine? La littérature de Phèdre et des fabulistes est touffue et compacte au point de devenir ou de paraître impraticable. Fallait-il y ajouter un nouveau poids, et craignait-on que ceux qui l'explorent, manquassent jamais de lectures longues et fastidieuses?

A certains aveux de l'auteur, je reconnais qu'il me serait difficile de m'entendre avec lui dans la discussion critique des textes; ainsi, p. 82, quand il met en doute la correction de Bentlei sur V, 10, 7 : *Lacon;* p. 60, celle de Bæhrens [3], sur V, 5, 2 : *præjudicio;* ou encore quand il défend la vraisemblance paléographique d'une de ses conjectures, p. 24, note. A quoi bon signaler encore des contradictions [4], des fautes d'impression ou plus vraisemblablement des confusions dont je ne cite que

1. Que viennent faire ici, p. 203 et 204, la mention de conjectures, excellentes sans aucun doute, mais que l'auteur lui-même a abandonnées; p. 100, une page de morale à l'occasion de polémiques particulières, etc.

2. Lire, p. 90, un récit humoristique d'exercices critiques faits sous la direction du maître. On voit comment les lexiques et surtout le *Thesaurus* fournissaient aux élèves des armes quelconques pour défendre la leçon proposée quelle qu'elle fût. Nos étudiants apprécieraient surtout la phrase : « Cum inventum erat quod satis placeret omnibus, de solida nocte haud parvam partem vino gaudioque dabamus ».

3. Voir cependant sur Bæhrens le jugement *assez juste* des p. 82 et 83.

4. Tel épilogue (liv. II) est donné comme apocryphe p. 66 et 67, et cependant il a servi, p. 27, à établir la pensée et les sentiments de l'auteur. — P. 70. On appuie un retranchement proposé du goût habituel de Phèdre pour la brièveté, et l'on reconnaît ensuite que tout le morceau dont il s'agit est d'un style très diffus. — Tel passage (V, 5, 1-3), ayant telle leçon et donné comme apocryphe, p. 76, est ailleurs, p. 60, sous une autre forme et tenu pour authentique. — Cf. de même III, 13, aux p. 31, 59 et 71.

les plus graves [1] : l'explication à faux de telle omission dans les mss. [2], ou la mauvaise explication de tel mot latin [3] ?

Ayons tout au moins la brièveté, qui a manqué à l'auteur. Je regrette de n'avoir comme conclusion à proposer que celle-ci : ce travail sur Phèdre me paraît pour la forme aussi incommode qu'il est possible, et pour le fonds, ne pourrait-on soutenir qu'il est presque entièrement inutile?

Émile Thomas.

---

483. — I. **Die Geschichte des alttestamentlichen Priesterthums**, untersucht von W. W. grafen Baudissin, professor der Theologie an der Universitæt Marburg. Leipzig, S. Hirzel, 1889, in-8, xv et 312 pp.

484. — II. **Historisch-critisch onderzœk** naar het ontstaan en de verzameling van de bœken des Ouden Verbonds, door A. Kuenen, Hoogleeraar te Leiden. Tweede, geheel omgewerkte uitgave, tweede deel : De profetische bœken des Ouden Verbonds. Leisen, P. Engels en doon, 1889, in-8, ix et 508 pp.

485. — **Die Composition des Hexateuchs** und der historischen Bücher des Alten Testaments, von J. Wellhausen. Zweiter Druck, mit Nachtrægen. Berlin, Georg Reimer, 1889, in-8, 361 p.

I. — Nous sommes quelque peu en retard avec les *Recherches* du comte Baudissin sur l'histoire des institutions du sacerdoce dans l'Ancien Testament ; mais le livre est de ceux qui peuvent attendre. C'est, en effet, une œuvre solide, étudiée, nourrie et à laquelle les circonstances donnent un véritable à propos.

On sait que les études relatives à la religion et à la littérature des Hébreux traversent une crise des plus graves. De très savants et très ingénieux exégètes avaient cru le moment venu de substituer aux idées traditionnelles une construction, qu'ils déclaraient capable de résister aux assauts de la critique. C'était, au point de vue du jugement littéraire, une succession établie dans les livres et documents bibliques : 1° l'écrit jéhoviste du *Pentateuque ;* 2° le *Deutéronome*, appuyé par le livre de Jérémie ; 3° le livre du prophète Ézéchiel, appartenant à l'époque de l'exil; 4° le Code sacerdotal, extrait du *Pentateuque* et mis en relation directe avec les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*. Le premier de ces écrits ou groupe d'écrits appartenait, pensait-on, au ixe ou au viiie siècle avant notre ère ; on classait le second à l'époque de Josias (fin du viie siècle), le troisième au vie siècle et le dernier aux environs de 450. Puis venait la tâche de l'historien des institutions et des idées religieuses. S'appuyant sur les déterminations indiquées ci-dessus, on refaisait l'évolution du culte depuis les temps les plus anciens jusqu'au moment où le judaïsme a reçu sa forme définitive. Cela aurait été fort bien si

---

1. P. 56 : *Eutycho ;* lisez : *eunucho ;* p. 36 : *capra ;* lisez *capro ;* p. 68, [III, 6, 10] : *equi ;* lisez *mulæ ;* p. 21, au bas : *vulpe ;* lisez *cornice*, etc.

2. P. 69 : le vers *vir natus*... a dû être retranché par quelque copiste qui se sera avisé d'un sentiment de pudeur à la suite d'un contre-sens.

3. P. 53 : *genus ;* p. 67-68 : *usu* peritus.

l'on ne s'était pas avisé, de différents côtés, que la base de cet ingénieux édifice n'était point solide et que les dates proposées n'avaient aucun caractère de certitude, en raison de l'époque récente à laquelle il faut rapporter la rédaction définitive des livres bibliques.

Mais, sans s'attaquer au fondement même des hypothèses qui possèdent aujourd'hui la faveur publique, tout en maintenant l'authenticité de *Jérémie* et d'*Ezéchiel*, tout en admettant l'historicité de la réforme religieuse attribuée au roi Josias et du tableau qu'on nous rend de l'action d'un Esdras et d'un Néhémie,— la succession des documents peut-elle passer pour établie d'une façon définitive? — C'est ce que conteste M. Baudissin. Se proposant de traiter un point précis, qui est l'institution du sacerdoce ou du clergé, il a comparé de la façon la plus minutieuse les données correspondantes des divers écrits bibliques, et il aboutit à une conclusion, qui n'est celle ni de Reuss, ni de Kuenen, ni de Wellhausen.

Pour ceux qui admettent comme une vérité inattaquable l'authenticité : 1° de la réforme de Josias, considérée comme ayant eu pour objet de donner force de loi au *Deutéronome*; 2° du livre de *Jérémie*; 3° du livre d'*Ézéchiel*; 4° de la réforme d'Esdras et de Néhémie telle qu'elle est relatée aux livres de mêmes noms, — la question est de savoir si le *Deutéronome* est antérieur au Code sacerdotal et si Ézéchiel est venu avant ou après le même Code sacerdotal [1]. Or, M. B., qui accorde sans hésiter les points mentionnés ci-dessus, se décide pour l'antériorité du Code sacerdotal à l'endroit du *Deutéronome* et de la prophétie d'*Ezéchiel*. Pour ne pas porter sur tous les points, ce désaccord n'en a que plus de gravité. Voilà un savant, qui aborde l'examen de l'hypothèse Reuss-Kuenen dans un esprit à la fois indépendant et bienveillant, qui accorde à ces critiques et sans marchander toutes leurs prémisses et qui est amené à conclure nettement contre eux. Je ne puis dissimuler que je considère le refus de M. B. de se rallier à la théorie Graf-Reuss comme ayant une grande portée à raison des circonstances où il se produit et de la nature des considérations invoquées à l'appui. En ce qui nous touche plus particulièrement, — nous qui avons été conduit à rejeter les prémisses mêmes de l'argumentation de l'école de Reuss et non pas seulement ses conclusions, — le théologien de Marbourg nous apporte le plus précieux concours : en établissant que des gens, partant de principes communs, ne peuvent réussir à se mettre d'accord sur des points essentiels, on fait voir, en effet, à tous, ainsi que nous l'avons soutenu nous-même, que les études de littérature biblique sont dépourvues d'une méthode sûre et que, tant qu'on se refusera à reconnaître ce défaut, les préférences ou appréciations personnelles seront, en définitive, le critérium de la date des livres et de la succession des textes.

Dans un premier chapitre, M. B. étudie l'institution du sacerdoce

1. Nous rappelons que par Code ou Ecrit sacerdotal on désigne tout spécialement la législation rituelle contenue à l'*Exode*, au *Lévitique* et aux *Nombres*.

d'après le Code ou Écrit sacerdotal du *Pentateuque*, c'est-à-dire d'après les données de l'*Exode*, du *Lévitique* et des *Nombres*. Il procède ensuite à une analyse minutieuse des données correspondantes dans l'Écrit jéhoviste, dans le *Deutéronome*, dans le livre de *Josué*, dans le livre d'*Ézéchiel*, dans les livres de la *Chronique*, *d'Esdras* et de *Néhémie*, en dernier lieu dans les livres historiques, prophétiques et poétiques. Un chapitre final sert de résumé et donne l'aperçu de l'évolution des institutions du sacerdoce.

Je veux aller tout de suite, en négligeant les points secondaires, au plus pressé, c'est-à-dire au plus important. — La législation deutéronomique, qui prescrit la centralisation du culte à Jérusalem sans insister sur le clergé et sur ses fonctions, est-elle, comme le soutiennent MM. Reuss, Kuenen, Wellhausen, antérieure à la législation dite sacerdotale, qui expose par le menu les obligations et les droits du clergé? M. B. a repris la question et son enquête, très minutieusement conduite, aboutit à un résultat opposé. Même contradiction en ce qui concerne la relation du code sacerdotal avec le prophète Ezéchiel. Je ne voudrais pas donner la démonstration de M. B. comme décisive, principalement en ce qui touche le rapport du *Deutéronome* et du Code sacerdotal; mais elle est de nature à frapper l'attention et à éveiller les doutes. Quant à Ezéchiel, nous dirons non seulement que les raisons invoquées ici doivent être très sérieusement pesées, mais que M. B. nous paraît être dans la vérité.

Si nous tenons pour ayant une haute valeur la discussion des rapports du Code sacerdotal, en premier lieu avec le *Deutéronome*, en second lieu avec la prophétie d'*Ezéchiel*, en troisième lieu avec les données des livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, trois points du plus grand intérêt, nous considérons, en revanche, comme très insuffisant ce qui est dit du Document jéhoviste. Comment émettre la prétention d'emprunter à cet écrit des renseignements sur le caractère du culte à l'époque des patriarches? Ce sont là de ces imaginations, qu'il faudrait décidément laisser de côté. Il y a aussi une longue et confuse dissertation sur la relation des « lévites », ministres du culte, avec une prétendue tribu de Lévi, dont M. B. a admis trop facilement l'existence sur la foi de textes dépourvus de tout caractère d'antiquité [1]. Nous regrettons enfin de retrouver chez un critique aussi indépendant la déplorable erreur, qui fait interpréter les chap. XXI à XXIII et le chapitre XXXIV du livre de l'*Exode* dans le sens de la pluralité des lieux de culte, tandis que ces textes sont à mettre, sous ce rapport, sur le même pied que le *Deutéronome* ou que le Code sacerdotal [2].

---

1. Le texte auquel il est fait ici allusion est la Bénédiction de Jacob (*Genèse*, XLIX); on croit, bien à tort, qu'elle repose sur d'antiques souvenirs.

2. La pluralité des lieux de culte est particulière à la section *Exode* XX, 22-26, laquelle ne fait pas partie du « Livre de l'Alliance » (Exode XXI-XXIII) et doit être mise en relation avec la légende des prophètes, Samuel, Élie et Élisée.

Nous ne saurions faire reproche à M. Baudissin de n'avoir pas discuté à fond les nouvelles vues proposées sur la non historicité de la réforme de Josias et le caractère pseudépigraphe des livres de Jérémie et d'Ézéchiel. Ainsi que le dit l'Évangile, *à chaque jour suffit sa peine*. L'attaque du professeur de Marbourg contre la thèse des « Grafiens » aura d'autant plus d'importance et de retentissement qu'il a visé un endroit précis, où ses contradicteurs sont obligés de le suivre. Or, la seule circonstance, qu'on puisse mettre en doute le système des écoles modernes sur le point précisément où celles-ci avaient concentré leurs efforts et s'imaginaient avoir cause gagnée, est un singulier encouragement pour ceux qui, comme nous, tentent d'aborder les questions bibliques avec des procédés sensiblement nouveaux.

II. — Poursuivant la revision de sa magistrale *Introduction historico-critique aux livres de l'Ancien Testament*, M. A. Kuenen nous en livre aujourd'hui la seconde partie, consacrée aux *Livres prophétiques*. Le présent volume traite d'abord des généralités concernant la prophétie et la composition des écrits prophétiques, puis aborde, analyse et discute successivement les livres d'*Isaïe*, de *Jérémie* et d'*Ezéchiel*, les écrits des douze petits prophètes, enfin le livre de *Daniel*.

On connaît la méthode et les procédés du savant professeur hollandais. C'est un examen consciencieux et nourri, où la patience de l'auteur ne se dément jamais; c'est une revue méthodique et complète de tout ce qui a été écrit sur les livres prophétiques dans les cent dernières années. Nous signalerons tout particulièrement l'attention donnée à la partie philologique.

Quant au fond même, nous n'avons pas grand'chose à dire. M. K., qui passe pour un radical sur le chapitre des *livres de Moïse*, devient presque conservateur en matière de littérature prophétique. Son point de vue, à cet égard, ne s'est pas sensiblement modifié d'une édition à l'autre. Ainsi il combat très nettement M. Stade, qui admet pas mal d'interpolations dans les écrits qu'on rapporte au temps des anciens royaumes; M. K. ne se refuse pas absolument à reconnaître en principe des traces de remaniement, mais il les conteste presque constamment dans l'espèce [1].

Le savant hollandais, on s'en doute, est absolument hostile à l'idée de faire à la pseudépigraphie ou pseudonymie une place importante dans l'explication de l'origine et de la composition des écrits prophétiques. Il faudra bien pourtant se résoudre à aborder ce terrain brûlant.

Si le présent volume ne donne, sous ce rapport, aucune satisfaction à notre légitime curiosité, nous avons heureusement sous les yeux un travail détaché, où M. K. se prononce très nettement.

La *Revue de l'histoire des religions* a publié dans son numéro de juillet-août 1889 un mémoire du professeur de Leyde, intitulé : *La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes*. Une partie de

1. Il admet cependant quelques interpolations dans le livre de *Michée*.

ces pages traitent directement de la question d'authenticité des écrits prophétiques. Les remarques de M. K. se ramènent à quatre points essentiels :

1° M. K. nous reproche, en premier lieu, de traiter des écrits prophétiques pris dans leur ensemble, au lieu de les envisager un à un. Nous avouons ne pas comprendre l'objection. Il y a là une collection faite à une époque donnée, et ceux qui l'ont menée à bien ont obéi à une préoccupation visible, qui était de grouper pour l'édification de leurs contemporains des œuvres appropriées à cette destination. Il y a donc lieu d'envisager tour à tour le recueil prophétique dans son ensemble et dans ses parties.

2° M. K., relevant la première objection générale que nous avons émise contre l'authenticité des prophéties qu'on attribue au temps des anciens royaumes ou à l'époque de la captivité, nous reproche d'exagérer l'intention de propagande religieuse qu'on peut signaler à mainte place. Nous avions écrit : « A quelle époque le peuple d'Israël se convainquit-il qu'il ne suffisait pas à son ambition religieuse de réaliser l'idéal de la foi spirituelle qu'il avait conçue et tourna-t-il ses efforts du côté des païens pour les gagner à sa cause ? A quels moments, à quelles circonstances convient cette préoccupation de propagande, par laquelle le Dieu d'Israël manifeste des prétentions à la domination universelle ? » Et nous répondions : « Cette préoccupation ne s'applique à aucun moment et à aucune circonstance plus aisément qu'au temps de la Restauration. Israël a cessé d'être une nation politique pour devenir une communauté religieuse, une Eglise qui, toute pénétrée des grands souvenirs d'un glorieux passé, aspire à rester à leur hauteur en établissant sa domination spirituelle sur le monde. » M. K. déclare que ces considérations ne le touchent pas; que les prophètes, « représentants d'une faible minorité », pouvaient parfaitement nourrir sur ce point des ambitions inconnues du vulgaire; que, d'ailleurs, nous avons exagéré et que les passages en ce sens sont très peu nombreux, si peu nombreux — ici je crois devoir citer — « que M. le professeur Stade regarde comme des interpolations postérieures le texte des prophètes antérieurs à l'exil qui parlent de la conversion future des païens, parce que, à son point de vue, ils ne sont point en harmonie avec leur constante manière de penser. » Eh bien ! voilà qui me donne singulièrement raison. Un critique, à l'opinion duquel M. K. accorde une haute valeur, a été, de même que moi, frappé de la présence de passages conçus dans le sens de la propagande religieuse et les déclare ajoutés après coup. Quant au nombre et à l'importance de ces passages, M. K. fait effort pour les réduire, et cela dans une intention facile à comprendre. Je me bornerai sur ce point à le renvoyer à l'œuvre d'un élève de Reuss, partisan résolu des théories de l'école de Graf; dans l'estimable *Théologie de l'Ancien-Testament* de M. Piepenbring, tout un paragraphe est consacré à « la participation des païens à la nouvelle alliance » d'après les prophètes antérieurs à la

Restauration (pp. 187 à 194); je m'en réfère simplement à l'énumération donnée à cette place. Que l'on veuille avec Stade traiter d'interpolés les passages prophétiques proclamant la mission religieuse d'Israël, ou les conserver en niant leur importance, comme le fait M. K., ma remarque subsiste dans toute sa force.

3° Nous avions relevé encore cette circonstance, que les prophètes annoncent à coup sûr la Restauration comme suite de la Captivité et de la déportation à l'étranger. Et nous disions : c'est la marque de gens qui appartiennent aux temps de la Restauration. Que répondre à un argument aussi simple, aussi décisif? — M. K. réplique : Les prophètes ont annoncé, non pas seulement une restauration, mais une « restauration glorieuse ». Or, le rétablissement d'Israël sur le sol natal ne fut rien moins que cela; il fut modeste et pénible. Donc, ces descriptions flatteuses sont antérieures à la réalité, réalité elle-même médiocre et sans éclat. Ici, je m'aperçois avec tristesse que nous parlons deux langues différentes ; car ce que M. K. déclare évident, je le trouve, pour ma part, non moins évident, mais dans un sens contraire. Je me bornerai à renvoyer mes lecteurs à certaines vanteries qui se lisent au livre d'*Esdras*. On y voit Cyrus déclarant dans un édit que le Dieu des Juifs lui a donné (à lui, à Cyrus) l'ordre de rebâtir son temple à Jérusalem, prescrivant aux indigènes de l'empire de combler de dons précieux les Israélites qui reprennent le chemin de la Judée et leur rendant, hâblerie inouïe, la propre vaisselle d'or et d'argent enlevée au Temple par Nabuchodonosor, et cela au nombre de cinq mille quatre cents pièces (*Esdras*, I, 1-11, cf. l'ensemble du chap. VII, VIII, 24-30). Voilà comment de prétendus historiens rapportaient les circonstances du retour de l'exil. Il me paraît que c'est là « une restauration glorieuse » et que les prophètes ne font que développer ce thème. Donc, de même qu'*Esdras*, il y a d'excellentes raisons pour les rapporter à l'époque qui suivit l'exil.

4° M. K. n'est pas davantage sensible à un argument qui a eu sur notre propre décision une influence en quelque sorte décisive. Nous nous sommes convaincu qu'il y avait une contradiction foncière entre la manière dont les livres des *Rois* décrivent la situation religieuse des contemporains d'Ezéchias ou de Josias et l'exposé contenu aux livres prophétiques. Obligé de faire un choix, nous avons sacrifié l'authenticité et l'historicité des seconds. — M. K. déclare qu'il ne voit là aucune difficulté. Je saisis ici, plus clairement encore que tout à l'heure, que mon éminent contradicteur et moi nous ne voyons pas les mêmes choses de la même manière. Le public jugera, quand il aura sous les yeux les pièces du procès dans un ouvrage complet que je prépare sur la matière.

En résumé, j'ai relevé trois ordres de faits qui m'interdisent de considérer les recueils prophétiques comme appartenant aux VIIIe, VIIe et VIe siècles avant notre ère. Si on les pèse sérieusement, on aboutira à un

dilemme : ou considérer que la collection prophétique a reçu de nombreuses interpolations datant de l'époque de la Restauration — c'est la vue à laquelle je n'ai pu me tenir, — ou adopter l'hypothèse de la pseudépigraphie. M. K. déclare qu'il n'a rien à garder de mes observations. Il oppose à mes doutes et à mes négations un *non possumus* hautain ; je serais bien étonné si, d'ici à quelques années, les hommes de son bord maintenaient cette attitude de pure intransigeance, qui me rappelle l'ostracisme dont furent frappées au début les propositions de George, de Vatke et de Graf [1].

Cependant, après avoir refusé de tenir compte de mes objections, M. K. condescend à m'en présenter, à son tour, trois ou quatre qui sont d'un réel intérêt, mais auxquelles la publication annoncée tout à l'heure pourra seule donner une réponse complète. Je dois cependant les indiquer dès ce moment en quelques mots. — J'ai expliqué la composition des livres prophétiques en disant que leurs auteurs avaient sous les yeux les livres historiques *(Juges, Samuel, Rois)* et n'ont fait que développer et préciser le rôle attribué par ceux-ci aux prophètes dans les événements politiques. M. K. entend par là que nous avons stipulé l'entière dépendance des écrits prophétiques à l'égard des *Rois*. En aucune façon : nous avons simplement indiqué un procédé de travail ou de composition, tout en réservant la pleine liberté des auteurs. Je comprends que, sur ce point, M. K. n'ait pas nettement discerné ma pensée, qui a été exprimée sous une forme forcément abrégée. Je n'ai donc rien à dire contre ce qu'il remarque, « qu'une différence tranchée distingue les prophéties écrites des paroles rapportées par les livres historiques ». L'indépendance, l'originalité de pensée qu'il revendique pour les premières, je les accorde d'autant plus volontiers que je n'ai jamais eu l'intention de les contester. M. K. ajoute : « Dans les livres historiques, nous trouvons des prédictions, que la suite du récit nous montre entièrement réalisées. Au contraire, les livres prophétiques nous présentent toute une série de menaces et de promesses, qui n'ont jamais été accomplies, Et, s'il faut s'en rapporter à M. Vernes, les premières sont les modèles; les secondes, les imitations. *Credat Judæus Apella!* » J'ai beaucoup de peine à comprendre la raison de cet accès d'indignation. Assurément, les livres historiques font intervenir les prophètes pour faire voir que les événements sont dirigés d'en haut par une volonté céleste. Il me semble que les livres prophétiques partent de la même donnée fondamentale. Malheureusement, je ne suis pas très sûr de comprendre la pensée de M. K., de qui je n'oserais pas affirmer qu'il ait saisi la mienne. Le débat sera repris plus utilement quand j'aurai donné mon argumentation sous forme complète [2].

1. Ces critiques s'étaient permis d'affirmer, les premiers, que l'époque de la Restauration avait produit des œuvres vraiment originales. Ce qu'ils avaient fait pour la *Loi*, je le prétends, à mon tour, pour les *Prophètes*.

2. Je ne sais trop ce que M. K. entend par prophéties « accomplies » ou « non accomplies ». Je ne suppose pas qu'il s'agisse de prophéties qui se soient réalisées à

Voici enfin une difficulté de quelque portée, au moins en apparence : Qu'est-ce qu'un pseudépigraphe? dit M. K. — C'est un écrit composé, comme le livre de *Daniel*, en vue d'une circonstance déterminée. « Comment appliquer ce principe d'une si parfaite évidence à *Isaïe, Jérémie* et aux autres livres prophétiques? » S'ils ont été écrits après l'exil, ils sont pour les sept huitièmes de leur contenu, pour ne pas dire plus, absolument sans but. Le lecteur postérieur à l'exil n'en peut rien tirer, rien apprendre qui soit d'une application directe aux circonstances dans lesquelles il se trouve. » Et M. K. se demande ce que pouvaient signifier un *Amos* et un *Osée* pour les gens du IVe siècle. — Ce qu'ils pouvaient signifier, ce que signifiaient pour les mêmes générations un *Isaïe*, un *Jérémie*, un *Ezéchiel*, — je m'en vais le lui dire. Ils servaient, par l'exemple d'un passé criminel et sévèrement châtié, à prémunir les Juifs contre de nouvelles défaillances. On admettra, je le suppose, que les livres historiques servaient de livre d'édification et d'instruction aux Juifs de la Restauration par la manière dont ils racontaient le passé ; les livres prophétiques remplissent le même office. Ils constituent une sorte de philosophie vivante de l'histoire, une espèce de morale en action, où les vérités religieuses et les préceptes de la conduite sont illustrés par l'autorité des faits, des personnages, des circonstances d'un passé fameux[1]. Mais, ce que les livres prophétiques offrent comme aliment à la pensée religieuse, à côté des éléments qu'ils ont en commun avec les livres historiques, ce sont, d'une part, les vues de l'avenir, les perspectives glorieuses de l'ère messianique, l'ambition de convertir les païens et de leur donner Jérusalem pour centre; de l'autre, le souci des questions sociales : car nous tenons qu'en attaquant le riche et ses accaparements, en protestant contre les pratiques extérieures du culte quand elles sont séparées de l'accomplissement des devoirs moraux, les écrivains visaient non un passé disparu, mais les abus dont souffraient les Juifs de la Restauration. *Falso sub nomine, de te res agitur*. M. K. nous a mis au latin, nous lui en servons aussi. Et nous concluons que les Juifs du Ve, du IVe et du IIIe siècle comprenaient fort bien tout ce que les livres prophétiques devaient leur apprendre. Est-ce à un homme tel que M. K. que je devrai rappeler jusqu'à quel point, dans les époques de crise et de persécution, les prophéties et les psaumes sont redevenus, à vingt siècles de distance, vivants et *actuels* pour la piété des protestants éprouvés? Et ils auraient été lettre morte pour les Juifs de la Restauration!

M. K. remarque encore l'originalité littéraire dont font preuve les

---

la lettre. Et puis comment distinguer la prédiction proprement dite de ce qui est une prévision générale ou simplement le tableau librement tracé d'un avenir idéal?

1. Je viens précisément de relire les écrits prophétiques au point de vue de ce qu'ils disent des fêtes et des sacrifices, et en notant qu'ils attribuent à la violation du sabbat une grande partie des calamités qui ont frappé les ancêtres, j'ai vu clairement qu'ils en récommandaient l'observation à leurs contemporains.

écrivains prophétiques. « Ce qui les distingue, ce n'est pas seulement la situation historique supposée, c'est aussi le point du développement religieux, la prévision personnelle de l'avenir, le style et très particulièrement le vocabulaire. » J'accorde le fait, sans chicaner sur tel détail, et je déclare hautement que les auteurs de *Jérémie*, d'*Ezéchiel*, du second *Isaïe*, et, dans une mesure secondaire, d'*Osée* et d'*Amos* ont été des « artistes de premier ordre » (l'expression est de M. Kuenen). Pourquoi de tels maîtres écrivains ne se seraient-ils pas rencontrés aux IVe et IIIe siècles avant notre ère, à l'époque, où, d'après nous, l'on composait Job? — Mais, là où je me refuse à suivre l'éminent professeur de Leyde, c'est quand il dit qu'à cette époque « l'hébreu était déjà sur le chemin de la dégénérescence et la connaissance de l'antiquité hébraïque très limitée ». Voilà des assertions dépourvues de tout fondement; l'histoire de la langue hébraïque ne peut s'échafauder que sur la date assignée aux livres, et ces livres n'ont pas de date reconnue. M. K. se met ici d'autant plus dans son tort qu'il admet que la plupart des *Psaumes*, et parmi eux des morceaux d'une langue distinguée, datent, soit de cette même époque, soit du second siècle seulement avant notre ère. Quant à une « connaissance très limitée de l'antiquité hébraïque », nous prétendons, au contraire, qu'on se retrempait avec une incroyable ardeur dans ces souvenirs d'un passé plus ou moins authentique, qu'on vivait de l'histoire des ancêtres depuis Abraham jusqu'à Sédécias, qu'on s'y plongeait sans relâche, et nous en voyons une preuve frappante dans cette circonstance que, vers le IIIe ou IIe siècle, on ait cru devoir, à côté des livres de *Juges*, *Samuel*, *Rois*, établir une seconde édition de ce tableau des destinées antiques, qui est la *Chronique*.

J'arrive à un dernier point, qui me semble plus digne qu'on s'y arrête et qui est de nature à provoquer de ma part une explication utile pour l'intelligence de ma pensée. « Les livres prophétiques, dit M. K., renferment bon nombre de détails historiques. *L'exactitude de ces détails a trouvé sa confirmation en dehors de l'Ancien Testament.* » Fort bien, et je n'y vois aucun inconvénient. Parce que je prétends que les livres historiques ont servi de point de départ et en quelque sorte de *thème* aux auteurs des livres prophétiques, je n'exclus point pour eux les autres sources d'information. Or, j'ai soutenu précisément que ces livres sont nés au sein de cercles remarquablement instruits, où l'on commentait le passé d'après les souvenirs nationaux, où l'on pouvait également faire usage de données venues des pays étrangers. Chacun sait qu'à côté du texte des livres historiques, il circulait des additions, des variantes, des compléments, dont quelques-uns ont trouvé place dans la *Chronique*. Et je vais, sans plus tarder, préciser ma pensée par un exemple significatif. Voici Jérémie, sous le nom duquel on a placé un recueil considérable. Eh bien! les *Rois* ne connaissent pas l'existence de ce personnage, ce qui suffit, à mon sens, à démontrer qu'il n'a pas eu l'importance qu'on lui prête d'habitude; mais ce nom aurait-il été

inventé par l'auteur du recueil prophétique? Assurément non ; il appartenait à une série de récits oraux, qui se transmettaient plus ou moins librement dans les écoles et flottaient aux alentours du texte des livres historiques.

Je ne dissimulerai pas que j'ai lu avec un véritable désappointement les remarques suggérées à Kuenen par mes vues sur le caractère *pseudépigraphique* des livres de prophéties. J'espérais qu'il y verrait un motif pour ouvrir la porte à l'hypothèse des remaniements et des additions post-exiliennes; en cas de refus, je comptais sur des arguments ou des objections de quelque portée. Je regrette de n'avoir trouvé chez lui ni l'un, ni l'autre.

III. — M. J. Wellhausen avait donné, il y a une douzaine d'années, à un recueil périodique, un travail très solide et complet, consistant dans une analyse critique des six premiers livres de la Bible, ou de l'*Hexateuque*. Ce mémoire a été regardé comme une contribution d'une grande valeur aux études qui se proposent de distinguer les documents ou sources entrés dans la composition des livres de *Moïse* et de *Josué;* en autorisant sa réimpression, M. W. a rendu service aux savants. Il a complété son œuvre en extrayant de l'*Introduction à l'Ancien Testament de Bleek* dont il a revu la 4e édition, l'analyse des livres historiques, *Juges, Samuel, Rois*. Ainsi s'est formé le présent volume, intitulé : *La composition de l'Hexateuque et des livres historiques de l'Ancien Testament*. Sous le rapport de la distribution des sources et des documents primitifs, c'est-à-dire en matière d'*analyse littéraire*, le livre de W. donne le résumé d'un travail considérable et dont les résultats peuvent passer pour remarquablement solides. Mais, en ce qui touche l'attribution des principaux documents à des époques déterminées, il en est tout autrement. Nous nous inscrivons notamment en faux contre la prétention de rapporter l'écrit jéhoviste aux IXe et VIIIe siècles et le *Deutéronome* à l'époque de Josias.

Dans les « additions » que M. W. a placées à la fin de son volume, nous relevons quelques lignes, où il nous semble que l'écrivain a visé certaines de nos propres déclarations. M. W. assure que, en attaquant l'unité du *Deutéronome*, on ne met nullement en péril l'hypothèse de Graf, par la raison que « la base de celle-ci, ce sont les livres historiques et les Prophètes ». Cela veut dire, je pense, que M. W. place en première ligne l'historicité de la réforme de Josias et des prophéties de *Jérémie*, et qu'il estime que le *Deutéronome* s'enchâsse sans effort dans les circonstances relatées par les *Rois* et *Jérémie*, au moins en ce qui touche sa partie législative (chap. XII à XXVI). En effet, M. W. considère la première partie du livre comme ayant été écrite à une date plus récente. J'avais émis, pour ma part, cette pensée que, si l'on admettait l'essentiel des thèses défendues par M. d'Eichthal, on ruinait l'ensemble du système de Graf-Reuss-Kuenen. La question, en définitive, est de savoir si la réforme prêtée au roi Josias doit être considérée comme la

réalisation de la loi deutéronomique (et peu importe ici qu'on distingue entre le noyau législatif, XII-XXVI, et l'ensemble du livre, V-XXVI). A cet égard, nous ne pouvons que maintenir ce que nous avons dit : refuser le *Deutéronome* à l'époque de Josias, c'est ruiner le système de Graf.

En tête du travail de M. Kuenen qui a été mentionné plus haut, se lisent les lignes suivantes : « A force d'études laborieuses, on a réussi à fixer d'une manière rationnelle et conforme aux lois de l'histoire les points saillants du très remarquable développement de la littérature religieuse d'Israël. Les divergences inévitables des critiques ne sauraient empêcher l'étude scientifique de l'Ancien-Testament de se mouvoir dans des lignes désormais arrêtées quant à leur direction générale. » C'est en vain que l'éminent professeur de Leyde s'efforce de rassurer le public et de le persuader que les points noirs qui surgissent à l'horizon sont de simples fumées sans consistance. La vérité est que l'on semble s'être mis à peu près d'accord sur la *disjonction littéraire* des documents entrés dans la composition de l'*Hexateuque*, mais que, sur tout le reste, on est en pleine anarchie. Ainsi M. Baudissin conteste par des raisons très étudiées l'antériorité du *Deutéronome* sur le Code sacerdotal. Je crois qu'il a tort et j'invoque à l'appui de l'opinion soutenue par Reuss-Kuenen-Wellhausen cette circonstance, à mon avis décisive, que les *Rois* connaissent le *Deutéronome*, mais ignorent encore le Code sacerdotal ; à quoi M. Baudissin réplique que le livre existait, mais n' « avait cours » que dans des cercles fermés et devait rester encore quelque temps lettre morte pour le public : c'est là une voie scabreuse, où je refuse de m'engager. Mais, quand même M. Kuenen aurait raison de placer le *Deutéronome* avant le Code sacerdotal, il n'en résulte ni que le *Deutéronome* soit de l'époque de Josias, ni que le Code sacerdotal soit l'œuvre d'Esdras. Toutes ces dates et désignations sont contestables et contestées. En matière de livres historiques, je prétends que leur rédaction est franchement post-exilienne. L'authenticité de l'ensemble du recueil des prophéties a été attaquée par M. Havet et par moi. Au point de vue de l'évolution des idées, même confusion. On parle d'un animisme primitif, auquel aurait succédé le polythéisme, suivi à son tour par le monothéisme : nous le contestons de la façon la plus formelle. Au moins, pourrait-on continuer d'affirmer que le « prophétisme » est la marque des temps qui précèdent la Captivité et que le « sacerdotalisme » caractérise ceux qui la suivent? Mais ce résultat lui-même est compromis par les récentes hypothèses, et ces deux tendances apparaissent plutôt comme simultanées que comme successives. — On voit ce qui reste des « lignes désormais arrêtées dans leur direction générale. »

Comment sortir de cette impasse? — En accordant franchement que l'ensemble des écrits bibliques porte la marque des temps post-exiliens, en s'avouant à soi-même que ce n'est pas là une littérature *datée*, per-

mettant de rétablir les phases d'une évolution littéraire et religieuse : en un mot, en changeant de méthode.

Maurice VERNES.

---

486. — Alb. HAUCK. **Kirchengeschichte Deutschlands.** Erster Theil. Leipzig, Hinrichs' sche Buchandlung, 1889, 1 vol. in-8, VIII-557 p.

L'histoire ecclésiastique de l'Allemagne a déjà tenté deux écrivains : Rettberg et Friedrich. Les deux premiers volumes de Rettberg parurent à Göttingue en 1846 et en 1848 ; ils promettaient un chef-d'œuvre. Rarement historien a fait preuve d'une aussi prodigieuse force de critique. Rettberg a fait justice d'une foule de légendes qui avaient été accueillies auparavant sans contrôle ; il a su montrer, avec une netteté parfaite, dans un style précis, sans ornement superflu, à quelle époque et pour quelles raisons elles avaient été formées. On ne lui peut adresser qu'un seul reproche ; il est allé trop loin dans la négation ; la légende n'est souvent qu'un développement poétique d'un fait bien réel ; il n'a pas cherché à dégager le fait réel des ornements qui le couvrent, le fruit de la végétation luxuriante qui le cache. Malheureusement l'éminent professeur est mort à la tâche ; son histoire s'arrête en 814, à la mort de Charlemagne. Friedrich n'est même pas allé si loin : il n'a pas dépassé la période mérovingienne. Ses deux volumes présentent d'assez graves défauts ; catholique fervent, il s'efforce de sauver du naufrage au moins des débris de ces vieilles légendes ; aussi, bien souvent, au lieu d'exposer, il s'attarde à réfuter Rettberg ; des dissertations très longues arrêtent la marche du récit ; puis, il s'accroche souvent à des branches peu solides. Néanmoins, dans son ouvrage, il fait preuve d'une érudition rare, presque toujours au courant des travaux modernes ; il a des jugements justes ; il a parfois raison contre son adversaire, et le mérite n'est pas mince.

M. Hauck reprend aujourd'hui la tâche commencée par Rettberg et par Friedrich ; nous souhaitons qu'il lui soit donné de l'accomplir et de mettre enfin au jour une histoire complète de l'Église en Allemagne depuis les origines jusqu'à la Réforme. Dans la première partie, la seule parue, il traite de l'histoire ecclésiastique jusqu'à la mort de Boniface : ici il se rencontre avec ses devanciers.

Il en diffère pourtant beaucoup. Rettberg et Friedrich ont pris les diocèses les uns après les autres ; ils ont cherché à reconstituer la liste des évêques ; ils ont énuméré les églises qui se dressaient dans les villes, les monastères qui furent construits dans chaque circonscription. M. H. n'entre pas autant dans le détail ; c'est à peine si, de loin en loin, en note, il discute l'authenticité d'une liste épiscopale, presque toujours pour la rejeter : il s'en tient davantage aux généralités. Il fait l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne en général, non l'histoire des divers diocèses. Et même on doit lui reprocher d'avoir laissé de côté quelques questions

importantes : à peine, par exemple, s'il parle de l'organisation intérieure de l'Église, du clergé des villes et des campagnes. Il nous raconte l'histoire des premières communautés des diocèses rhénans au début et assez longuement; il ne parlera de la conversion des habitants du Norique et de la Rhétie que beaucoup plus tard (p. 326), de façon presque incidente; il ne dira presque rien de la Pannonie. Son histoire n'est pas complète, c'est une série de dissertations générales assez bien liées et que nous allons faire connaître.

L'ouvrage se divise en trois livres. Le premier est intitulé : *Le christianisme dans les pays du Rhin pendant la domination romaine*. Voici la thèse soutenue : Le christianisme s'est développé assez tard, parce que les circonstances lui étaient défavorables; les habitants des campagnes continuaient de parler le celtique, et la nouvelle religion n'était prêchée qu'en latin; le culte national des druides avait toujours de fervents adeptes; la misère matérielle était trop grande pour qu'on pût songer aux choses de l'âme; les lettrés étaient trop frivoles, et trop incrédules pour ouvrir leurs oreilles à des dogmes. Il y eut pourtant, après Constantin, d'importantes communautés dans certaines villes, surtout à Trèves; mais, en somme, au début du ve siècle, l'œuvre de conversion n'était pas accomplie et l'Église n'était pas encore organisée. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre cette thèse. Sans doute nous ne croyons pas à l'apostolicité des Églises de la Gaule; mais nous pensons que l'auteur exagère l'échec du christianisme sur les rives du Rhin et quelques-unes des raisons qu'il nous donne pour l'expliquer sont mauvaises. M. H. s'imagine à tort que la langue celtique était la langue courante dans le voisinage de Trèves; quelques-uns des textes qu'il cite ont été bien mieux interprétés par M. Fustel de Coulanges (voir surtout pour le *celtice aut gallice loquaris*, dans le dialogue de Sulpice Sévère: *Histoire des institutions politiques*, I, 69). Les druidesses dont parlent Lampride et Vopiscus sont de vulgaires sorcières, comme il y en a en tous temps; depuis longtemps, les vrais druides avaient disparu (voir les travaux de MM. Fustel de Coulanges et d'Arbois de Jubainville dans la *Revue critique)*. Nous devons surtout mettre en garde contre la façon suivante de raisonner : « Quand Martin devint évêque, écrit M. H., p. 33, le paganisme régnait chez la population rurale celte, dans le voisinage de Tours... il faut donc bien admettre que, sur les bords du Rhin, le christianisme avait alors à peine dépassé les murs de la ville. » Nous ne saurions assez rappeler que les régions du Rhin, séjour ordinaire des légions, avaient subi l'influence romaine beaucoup plus vite et de façon bien plus profonde que les pays du centre de la France; il est téméraire de conclure ce qui se passait à Cologne et à Trèves de ce qui avait lieu à Tours ou à Chartres.

Mais quelles étaient les idées de ces chrétiens gaulois, encore assez peu nombreux sur les bords du Rhin ? M. H. montre avec raison qu'ils étaient demeurés très orthodoxes et pleins de déférence pour le pontife

de Rome. Au début du IVe siècle, ils se prononcent contre les donatistes; un peu plus tard, ils sont les énergiques adversaires des ariens; ils restent très unis; pourtant, à la fin du siècle, deux tendances, que l'écrivain a saisies de façon très fine, se manifestent chez eux : les uns, avec saint Martin à leur tête, sont des ascètes, voulant renoncer à toutes les affaires du monde; les autres, au contraire, recherchent les dignités terrestres et blâment les excès des ascètes. Ceux-ci sont battus; mais le clergé tomba dans toutes sortes de vices. M. H. fait de lui un tableau très sombre, dont il emprunte les principaux traits à Salvien : à notre avis, on ne devrait se servir de cet écrivain qu'avec une grande méfiance; c'est un déclamateur qui exagère tout. Je ne pense pourtant pas que plus tard M. H. se serve de certain traité de Pierre Damien, pour juger les mœurs des moines au XIe siècle.

Tel était le clergé avant les invasions. Le second livre nous décrit l'*Église nationale franque*. M. H. nous expose comment les Alamans, les Burgondes et les Francs se sont fixés en Gaule. Les premiers sont restés païens; les seconds, établis autour de Worms, sont devenus chrétiens orthodoxes pour embrasser plus tard, en Savoie, l'arianisme; les derniers suivent la voie que leur trace Clodovech et se font baptiser. Dans ce chapitre l'auteur témoigne d'une remarquable connaissance de l'histoire générale; sur certains points, il arrive même à des résultats nouveaux et dépasse le livre de Junghans. Nous citerons sa discussion sur la manière dont Clodovech s'est converti (p. 108, n° 2). Le portrait qu'il trace de ce prince est supérieur à tous ceux qu'on a esquissés jusqu'à présent.

La Gaule est conquise par les Francs devenus chrétiens. Quels seront les rapports de l'Église et du nouvel État? M. H. traite cette question avec une grande supériorité. L'influence de l'évêque sur les affaires publiques est considérable [1]; il accomplit les fonctions que néglige l'État, construisant des routes et des digues, prenant des mesures sanitaires, organisant l'assistance des pauvres. L'Église s'enrichit par les dons considérables que lui font les rois et les particuliers; dans certains districts, elle touche la dîme; les souverains lui confèrent souvent pour ses biens l'immunité (ce dernier point toutefois n'a pas été traité avec le développement nécessaire). Pourtant, malgré cette puissance, l'Église vit d'ordinaire en bons rapports avec l'État; c'est que les rois nomment les évêques, et M. H. reprend ici les conclusions de sa brochure : *Die Bischofswahlen unter den Merovingern*; c'est aussi que les évêques ne vont chercher aucun mot d'ordre au dehors. Depuis les

1. M. Hauck soutient que les évêques étaient en général gallo-romains, tandis que beaucoup de Germains étaient entrés dans les rangs du bas-clergé. Le fait est possible; mais la preuve sur laquelle il s'appuie ne vaut rien. On ne saurait tirer des noms propres mérovingiens aucune conclusion sur la race de ceux qui les portent. L'auteur le reconnaît lui-même plus loin, p. 164, n. 7. Voir des exemples plus nombreux cités par M. Fustel de Coulanges, *De l'analyse des textes historiques*, p. 12 et 13.

invasions, le pontife de Rome ne jouit en Gaule d'aucun pouvoir effectif.

Dans le chapitre suivant, l'écrivain recherche quelle était la situation morale et religieuse à l'époque mérovingienne. Il avait peint un tableau très sombre de l'Église au début du vᵉ siècle; nous nous figurions qu'il allait soutenir plus tard cette opinion : l'Église romaine corrompue a été régénérée par les Francs. Il ne l'a pas fait et avec raison. Au contraire, il nous montre combien la moralité était basse chez les Francs : partout des meurtres, de l'ivrognerie, des adultères, la soif ardente de l'or. Toute cette partie est un peu banale; en 1886, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Lavisse avait tracé des Mérovingiens un portrait bien plus vivant. Mais M. H. reprend ses avantages, lorsqu'il nous montre, au milieu de cette immoralité extrême, des traces d'un sentiment religieux sincère. Les Francs sont fiers d'être chrétiens orthodoxes, les églises regorgent de fidèles; l'on croit à l'intervention de Dieu en ce monde, à l'efficacité de la prière, à la Providence, aux miracles, à la vertu des reliques. Au ivᵉ siècle, Ausone se demandait s'il avait une âme immortelle; au viᵉ siècle une telle question aurait paru impie. L'on croit au châtiment dans un autre monde. Cette analyse très fine fait honneur à la perspicacité de l'historien.

Le monachisme va donner une force nouvelle à ces idées religieuses. M. H. nous expose la vie de saint Colomban et l'importance de son œuvre. Il écarte avec raison les singulières idées émises jadis par Ebrard *(Die iro-schottische Missionskirche)* et il nous donne de la règle du moine irlandais une appréciation profonde; un idéalisme élevé y est en opposition avec une sévérité trop grande : la moindre des fautes est punie de coups de bâton. Puis l'auteur nous décrit le magnifique essor de la vie monastique et énumère les monastères qui partout sortirent du sol au début du viiᵉ siècle. Colomban n'a pas seulement eu la gloire de restaurer le monachisme; grâce à Luxeuil, sa fondation principale, l'on a repris l'œuvre de la conversion des païens au nord de la Gaule et au-delà du Rhin. Et M. H. nous raconte l'apostolat des saints Amand, Remacle, Éloi dans les contrées de l'Escaut et de la Meuse, celui des saints Gall, Fridolin, Trudpert et Pirmin chez les Alammans. Après avoir décrit quelle était sous la domination romaine la situation religieuse des pays à l'est du Lech, il montre comment Rupert, à la fin du viiᵉ siècle, donna, par la création de l'archevêché de Salzbourg, une nouvelle organisation à ces provinces, devenues bavaroises; enfin il nous dit que des semences de christianisme sont jetées dans les champs de la Thuringe.

L'Église mérovingienne, en multipliant les monastères, en commençant la conversion des païens, a ainsi rendu de grands services au christianisme. Mais cette Église va tomber dans une profonde décadence. Les faibles rois qui succèdent à Dagobert sont impuissants à la protéger; les grands s'emparent des évêchés; ils pillent les biens ecclésiastiques; Charles Martel les donne en précaire à ses leudes; les synodes

cessent d'être réunis, tout lien est rompu entre le métropolitain et les prélats. Une réforme est nécessaire; cette réforme sera l'œuvre de Boniface.

Le troisième livre est consacré *à la vie et à la mission de Boniface.* Les faits sont fort bien placés en lumière. M. H. a mis à profit les travaux de Müller, Pfahler, Werner, Scherer, Hahn. Mais souvent il a vu plus juste que ses devanciers; il a mieux compris l'importance de certains événements. Ainsi il montre fort bien quelle chose extraordinaire fut l'ordination épiscopale de Wynfrith à Rome, le 30 novembre 722. Pour la première fois, le pontife de Rome nommait un prélat d'au-delà des Alpes comme il nommait le pontife de Tivoli. C'est le début d'une grande révolution. Boniface va chercher à mettre l'Église franque, jusqu'à présent indépendante, aux pieds du Saint-Siège. Il est un second mérite qu'on doit reconnaître à M. H. Il a tracé de Boniface un portrait plus fidèle que la plupart des autres historiens. M. Lavisse, dans la *Revue des Deux-Mondes*, a abordé le même sujet; le portrait qu'il donne est bien vivant, mais c'est presque une caricature; M. H. a mis davantage en relief l'activité prodigieuse de ce mystique, son génie d'organisateur, sa conduite noble et élevée, son grand talent et son caractère supérieur à son talent.

Nous avons donné une analyse complète de ce beau livre. Naturellement, il est échappé à l'auteur un certain nombre de fautes de détail. Voici les principales de celles qne nous avons relevées. L'auteur écrit d'ordinaire *la ville de Maçon* au lieu de la ville de Mâcon; *la bataille de Tertri* au lieu de la bataille de Testri; *l'abbaye de Saint-Trou* au lieu de l'abbaye de Saint-Trond (p. 281). Il met *Samson de Dole* au lieu de *Samson de Dol* en Bretagne (p. 187, n.); il écrit, p. 173, le meurtre des enfants de *Caribert*, lisez Clodomir. Il attribue encore, p. 305, n. 3) à Erkambald le catalogue des évêques de Strasbourg, quoique l'erreur ait été réfutée par Engelhard, *Archiv.* VI, p. 458. P. 316, il fait à tort de l'évêque de Strasbourg Heddon le petit-fils d'Ettichon, duc d'Alsace. Il admet l'authenticité du diplôme d'Eberhard, comte d'Alsace, publié par Pardessus II, 355 et daté de 728; mais la pièce a été inventée; par suite, son histoire des origines de Murbach devra être modifiée (p. 317). Un reproche plus grave, c'est qu'il ignore les travaux français. Il ne cite guère que Havet qui a démontré dans ses *Questions mérovingiennes* la fausseté de la lettre du pape Anastase à Clodovech. Mais il ne connaît cette conclusion que de seconde main. S'il avait lu l'ouvrage cité, il n'attacherait plus aucune importance à la *vita Ottiliae*, publiée par Jérôme Vignier et reproduite par Grandidier (p. 281, n. 3).

Ces taches sont légères. Le livre n'en reste pas moins l'un des plus remarquables qui aient paru ces derniers temps en Allemagne; il mérite cet éloge par la hardiesse de l'entreprise, par la sûreté de l'érudition, par la netteté de l'exposition. M. Hauck est un véritable historien; il domine les faits et sait en dégager des portraits et des idées.

Ch. PFISTER.

487. — **Saluste du Bartas.** Choix de poésies françaises et gasconnes avec notice biographique et notes littéraires, par Olivier de Gourcuff et Paul Bénétrix. Portrait et armes de Du Bartas. Auch, J. Capin, 1890, in-8 de 66 p.

Plaquette fort curieuse et que je recommande chaudement aux amis du xvi[e] siècle. On y trouve beaucoup de choses et, sur le nombre, pas mal de choses nouvelles. L'énumération qui va suivre en dira plus que tout éloge : 1° reproduction d'un portrait sur bois de Du Bartas, placé en tête de la traduction anglaise de ses œuvres par Joshua Sylvester, de la fin du xvi[e] siècle [1], avec accompagnement d'un quatrain en langue française dont je ne citerai que le dernier vers : « Il s'est peint le dedans dans son divin volume »; 2° une *notice biographique* par Paul Bénétrix; 3° une lettre écrite à ce dernier par M. Paul Parfouru, archiviste du département du Gers, lettre très importante où sont condensés des renseignements inédits qui, comme le dit M. Bénétrix (p. 6) « éclairent d'un jour nouveau l'existence de l'illustre poète et la situation de sa famille [2] »; une *notice littéraire*, par M. Olivier de Gourcuff, laquelle n'a qu'un tort, le tort de se composer de deux pages seulement; 5° divers fragments des œuvres du poète, l'*Uranie ou Muse céleste*, *l'hymne de la paix*, *les neuf Muses Pyrénées présentées par Guillaume de Saluste, sieur Du Bartas, au Roy de Navarre*, le *Poème dressé par G. de Saluste pour l'accueil de la Reyne de Navarre faisant son entrée à Nérac, auquel trois nymphes débattent qui aura l'honneur de saluer sa Majesté*, *sonnet gascon sur l'amour* [qui nous a été conservé par Pierre de Brach], *Description du jardin d'Eden, portrait de la reine Élisabeth d'Angleterre, Vœux du poète ;* 6° *Armoiries de Saluste Du Bartas* (d'après un tableau retrouvé au château Du Bartas, par le baron de Frère de Peyrecave; 7° *Signature* [de Salluste] *du poète*, calquée sur un acte du 8 mars 1571 dans les minutes de G. Vignaux, notaire du Puycasquier, déposées aux archives départementales du Gers; 8° *Testament de Saluste Du Bartas*, publié par l'archiviste P. Parfouru [3]; 9° *Essai bibliographique* par Bénétrix.

---

1. Si ce portrait est authentique, il est infiniment précieux, car c'est le seul qui nous ferait connaître les traits du poète gascon. J'ai vainement cherché dans nos collections françaises la moindre image de Du Bartas.

2. M. Parfouru établit contre Guillaume Colletet et tous les autres biographes, que la famille de Saluste Du Bartas n'était pas noble et que le père du poète était un simple bourgeois, exerçant la profession de *marchand* à Monfort. Les documents analysés par l'excellent paléographe nous révèlent le nom du grand-père dudit poète, Guillaume ou plutôt *Guillem* (forme gasconne autrefois très usitée) : *Guillem Salustre (sic* et non *Saluste* ou *Salluste*) était lui aussi marchand à Monfort. Le poète supprima l'*R* dans sa signature pendant que les notaires continuaient à écrire son nom avec cette lettre.

3. M. Parfouru fait précéder cette pièce (p. 57) des observations que voici : « Le testament de Du Bartas a déjà été publié, en 1864, par M. Bladé, dans la *Revue d'Aquitaine*, t. VIII, p. 392, avec tirage à part. Mais cette première édition renferme plusieurs fautes de lecture, qui nuisent un peu à l'intelligence de ce curieux document. C'est pour faire disparaître ces fautes, — qui n'échapperaient certainement plus aujourd'hui à l'éminent et savant correspondant de l'Institut, — que je donne cette nou-

La plaquette, qui s'est beaucoup vendue en Gascogne à l'occasion des fêtes de l'inauguration, à Auch, par les Félibres et Cigaliers, du buste de l'auteur de la *Sepmaine* (l'ombre de Gœthe a dû en tressaillir d'aise!), aura bientôt une nouvelle édition. Je voudrais que l'*Essai bibliographique* y fût plus développé, que l'anthologie bartassienne s'y enrichit de quelques extraits du rare recueil de 1573 [1] et qu'enfin quelques notes y fussent retouchées [2]. Après ces modifications, le recueil de MM. O. de Gourcuff et P. Bénétrix mériterait d'être le petit manuel de tous les amis de celui qui fut jadis surnommé le *prince des poètes français*.

T. de L.

---

488. — **Des Rusticius Helpidius Gedicht de Christi Iesu beneficiis**, kritischer Text u. Kommentar von Oberlehrer Dr Wilhelm Brandes (Wissenschaftliche Beijage zu dem Programm des Gymnasiums Martino-Catharineum in Braunschweig). Braunschweig, H. Meyer, 1890, 15 pp. in-4.

En 1887, M. Brandes a publié, sous forme de programme, la pièce anonyme *Laudes Domini*. Cette fois-ci, c'est le *de Christi Iesu beneficiis* qu'il soumet à la critique avant de l'éditer dans le prochain volume des *Poetae christiani latini minores* du *Corpus* de Vienne. La tâche était d'autant plus difficile que le ms. de ce morceau est perdu depuis que Fabricius l'a fait connaître pour la première fois. M. Brandes s'en est tiré avec honneur. Il a d'autant plus de mérite que toute base solide manque à la critique, que l'œuvre de Rusticius est fort mal écrite et qu'on est exposé à chaque instant à corriger l'auteur et non ses copistes ou le négligent Fabricius. Ceux qui ont assez de philanthropie pour se vouer à de pareilles besognes et assez de bonheur pour trouver la mesure convenable de prudence et de hardiesse, méritent toute notre reconnaissance.

P.-A. L.

---

velle transcription. » M. Parfouru dit (p. 58) sous cette phrase : « 40 escus d'or pour estre employés en usages *preces)* » : — « Je ne comprends pas ce mot. Peut-être faut-il lire *prévus*, comme l'a fait M. Bladé. » Je proposerais une autre lecture, et, dans le mot *preces*, je retrouverais le mot *précis* : en usages précis, déterminés.

1. *La Muse chrestienne* (Bordeaux, Simon Millanges, in-4°). J'ai appelé, dès 1866, l'attention sur ce recueil si peu connu et dont plusieurs pièces n'ont pas été réimprimées dans les nombreuses éditions des œuvres complètes. Voir *Vies des poètes gascons par Guillaume Colletet* (Auch et Paris, grand in-8°, p. 85-86).

2. Par exemple (p. 39), la note 2, à propos du *roc de Tarascon* : « On peut voir là, à travers une imagination nourrie de souvenirs mythologiques, une allusion à la *Tarasque*, qui ravagea les bords du Rhône, etc. » Mais pas du tout! Il ne s'agit ici d'aucune légende provençale : nous sommes à Tarascon, dans l'Ariège, ce que précise le poète en parlant des « montagnes de Foix ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Renan présente à l'Académie un opuscule de S. M. l'empereur du Brésil, offert par lui l'été dernier au lycée Stanislas à Cannes, à propos de la distribution des prix. « Ce sont, dit M. Renan, des sentences hébraïques, arabes, sanscrites, persanes; d'autres sont des pensées pleines d'élévation, de S. M. l'empereur lui-même. Toutes ces maximes, écrites de la main de S. M. l'empereur, et remarquablement autographiées, sont relatives à l'instruction, à la culture intellectuelle, à tout ce qui fait la valeur réelle de l'homme. L'Académie sera sans doute profondément touchée de ce beau cadeau. »

M. Schefer, président, annonce que l'Académie a décidé de maintenir au concours, pour le prix Bordin à décerner en 1894, la question relative à la langue berbère, en réduisant le programme de cette question à ces mots : *Etude sur les dialectes berbères.*

M. Delisle présente le *Catalogue raisonné de la collection de deniers mérovingiens de la trouvaille de Cimiez*, rédigé par feu M. Arnold Morel-Fatio (qui était propriétaire de cette collection et qui en a fait don à la Bibliothèque nationale), publié par M. Chabouillet, et l'*Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt acquises par la Bibliothèque nationale*, rédigé par M. Maurice Prou.

M. Deloche, à propos de cette dernière présentation, propose de voter des remerciements à M. Delisle pour le zèle qu'il a mis à assurer à la collection nationale du Cabinet des médailles l'acquisition de la collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt.

L'Académie adopte par acclamation la proposition de M. Deloche.

M. Paul Meyer communique des détails sur un manuscrit de la cathédrale de Durham, qui renferme un recueil d'histoires édifiantes, composé, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, par un franciscain anglais ou irlandais. Les récits de faits miraculeux y abondent. Plusieurs de ces faits sont donnés par l'auteur comme récents et garantis par le témoignage de tels ou tels de ses contemporains. Parmi ceux-ci, il nomme des personnages dont le nom est resté dans les lettres ou dans l'histoire, tels que saint Bonaventure, Roger Bacon, Thomas O'Quin, évêque de Clonmacnois, et Albert, archevêque d'Armagh.

M. René de la Blanchère met sous les yeux des membres de l'Académie un diptyque de plomb qui a été trouvé dans les fouilles exécutées par le service beylical tunisien des antiquités et des arts, à Sousse (Hadrumète), sous la direction de M. Doublet. Ce monument, qui renferme, dit M. de la Blanchère, une figure de Vénus et l'Amour d'un caractère tout particulier, semble jusqu'à présent unique.

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat babylonien, daté du 14 ador de l'an 42 de Nabuchodonosor (février-mars 562 avant notre ère) et relatif à deux esclaves donnés en gage pour une dette. Ces deux esclaves sont une mère et son fils, la première appelée Akhat-abisu (littéralement « sœur de son père », c'est-à-dire ressemblant à son père), l'autre Barachiel. Leur maîtresse, Gagâ, se réserve le droit de garder chez elle le jeune garçon qu'elle assigne en gage à son créancier et ne livre à celui-ci que la mère; elle s'oblige, par compensation, à fournir chaque année une robe pour l'habillement de celle-ci.

M. Viollet signale l'intérêt d'une ordonnance royale, inédite et inconnue jusqu'ici, en date de février 1358, qui fut rendue sur la demande des Etats généraux des pays de langue d'oïl, alors assemblés à Paris. Le texte en a été retrouvé par M. Viollet aux archives de la ville de Tours. Par cet acte, le dauphin Charles, régent, révoque toutes les concessions faites jusqu'alors aux Etats particuliers des diverses provinces du royaume.

Ouvrages présentés (outre ceux qui ont été mentionnés ci-dessus) : — par M. Barbier de Meynard : Basset (René), *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541* ; — par M. de Boislisle : Tamizey de Larroque (Ph.), *Hercule d'Argillemont* (extrait des *Actes de l'Académie nationale de Bordeaux*; — par M. Paul Meyer : *Annales du Midi*, dirigées par Antoine Thomas, tome II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 17 novembre — 1890

489. — G. Thibaut et Mahâmahopâdhyâya Sudhâkara Dvivedî : **The Panchasiddhântikâ,** the Astronomical Work of Varâha Mihira. The Text, edited with an Original Commentary in Sanskrit and an English Translation and Introduction. Printed by E. J. Lazarus and Co., at the Medical Hall Press, Benares, 1889. — LXI-61-110-105 pp. in-4.

Les indianistes n'ont certainement pas oublié le beau mémoire dans lequel M. Thibaut a communiqué les premiers résultats de ses études sur la *Pañcasiddhântikâ* de Varâha [1] Mihira. Depuis l'*Aryabhatîya* de M. Kern [2], il n'avait rien été publié d'aussi important pour l'histoire de l'astronomie hindoue. Ici, c'est le texte même de ce curieux traité que nous donnent M. T. et son savant collaborateur, le pa*nd*it Śudhâkara Dvivedî. La Pañcasiddhântikâ est un *karana*, un manuel pratique d'astronomie ou plutôt de comput. Elle n'offre donc pas cet intérêt varié, s'étendant à toutes les branches de l'archéologie, qui fait la valeur pour nous de la *Brihatsamhita* du même auteur. Mais elle en présente un autre qui, pour être concentré sur un seul point, n'est pas moindre pour l'historien. Comme l'indique le titre du traité, Varâha Mihira y a résumé les données et la doctrine de cinq *siddhântas*, probablement ceux qui faisaient autorité de son temps, le Vâsish*t*ha, le Romaka, le Pauliça, qui sont perdus, le Paitâmaha ou Brâhma, qui doit être également considéré comme tel, tant la tradition dont il a été le germe, a été remaniée et amplifiée avant de nous parvenir, enfin le Sûryasiddhânta, que nous possédons, mais dans une recension sensiblement différente de celle que Varâha Mihira a connue. Ces textes qui représentaient l'infiltration graduelle, dans l'Inde, de l'astronomie grecque, sont soumis ici par Varâha Mihira à une étude comparative bien sommaire et plus faite, la plupart du temps, pour éveiller notre curiosité que pour la satisfaire,

1. *Journ. of the Asiatic Soc. of Bengal*, LIII (1884), p. 259 et s.
2. Cf. *Rev. crit.* du 17 avril 1875.

mais qui, malgré toutes ses lacunes et ses imperfections, n'en est pas moins la seule qui nous soit parvenue. Et ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle est unique. Varâha Mihira, en dépouillant ces textes, ne choisit pas, comme l'ont fait ses successeurs, l'un d'eux pour en faire une autorité révélée et infaillible : il les apprécie librement et lui, qui, dans ses autres ouvrages, nous apparaît comme le plus crédule des hommes, fait ici œuvre de critique.

Malheureusement ce traité qui, à tant d'égards, est hors de pair dans la littérature scientifique de l'Inde, nous est parvenu dans un état très peu satisfaisant. On n'en connaît jusqu'ici que deux manuscrits, sans commentaire, tous deux découverts par M. Bühler et acquis par lui pour le gouvernement de Bombay (1876 et 1880). Les enquêtes ultérieures n'ont rien ajouté à ces matériaux, dont les éditeurs ont dû se contenter, sous peine de différer indéfiniment la publication d'un texte qui, même dans un état imparfait, est un document de premier ordre. Les citations de la Pañcasiddhântikâ qui sont éparses dans la littérature astronomique et qu'ils ont recueillies avec le plus grand soin, leur ont fourni un supplément d'informations. Mais, même avec ce secours, il leur a été impossible de produire une édition proprement dite. Au lieu de se buter contre la difficulté, ils l'ont tournée. Avec un heureux mélange de prudence et d'audace, ils ont publié un double texte, l'un diplomatique, l'autre restauré. Chaque page est divisée en deux colonnes. Dans celle de gauche, ils ont fidèlement reproduit le meilleur des deux manuscrits, celui de 1880, en réservant le bas de la page pour les variantes de l'autre, beaucoup moins correct : dans la colonne de droite, ils se sont efforcés de retrouver ce que Vahâra Mihira a dû écrire. Ce qu'il leur a fallu, pour ce travail de restauration, d'ingénieuse critique philologique, de science profonde de la technique hindoue et, outre cela, de simple et bonne patience, est difficile à imaginer. « Ce n'est pas exagérer », nous dit M. T. et tout lecteur compétent l'en croira sans peine, « que « d'affirmer que le temps et l'effort de pensée consacrés à ce volume, « auraient suffi amplement pour éditer vingt fois son contenu d'un « texte ne présentant que les difficultés normales ». Le texte ainsi restauré a été expliqué et justifié dans un commentaire sanscrit original qui s'adresse en première ligne aux lettrés indigènes, par le pa*nd*it Sudhâkara Dvivedî, aussi profondément versé dans la science pure des mathématiques que dans leur histoire chez les Hindous. Un autre commentaire, plus court, se trouve intercalé dans la traduction anglaise de M. T. Les auteurs de ce beau travail peuvent se rendre le témoignage qu'ils n'ont cherché à éviter aucune des difficultés de ce texte embarrassant. Ils les ont toutes abordées de front et ils en ont résolu la plupart de la façon la plus satisfaisante. Pour celles qui ont résisté à leurs efforts, il est peu probable que d'autres soient de sitôt plus heureux. Il est tel cas pourtant où M. T. me semble avoir péché par un excès de scrupules. Ainsi pour XV, 4, l'explication qu'il propose

avec hésitation, est évidemment la bonne. Je ne trouve rien de si étrange dans l'observation de Varâha Mihira que, pour les Pit*r*is habitant la lune, l'éclipse de soleil dure quinze jours. Ne vient-il pas de définir cette éclipse comme résultant de l'interposition de la lune entre le soleil et un spectateur quelconque et, pour appuyer encore davantage, d'ajouter la remarque que cette éclipse a lieu à chaque instant en quelque point de l'espace? La nuit lunaire n'est donc qu'un cas particulier de sa définition générale, et, s'il le relève, c'est qu'il tient à protester à sa façon, c'est-à-dire ingénieuse et un peu recherchée, contre l'explication vulgaire, qui voit dans cette éclipse l'œuvre du monstre Râhu. Seulement il a dû laisser incomplet le dernier *páda*, qui ne s'applique qu'aux Pit*r*is habitant la face de la lune opposée à la terre. J'imagine que, si la stance lui en avait laissé la place, il aurait dit quelque chose comme ceci : « (pour les uns), le milieu de l'éclipse est marqué par la pleine « lune ; (pour les autres, par la nouvelle lune) », ce qui eût coupé court à toute incertitude. De même je ne vois rien d'*incompréhensible* dans les deux vers suivants, où il est dit que les dieux habitants du Méru, la montagne du pôle nord, ne voient jamais le soleil éclipsé, la lune et le soleil étant trop bas par rapport à eux pour pouvoir jamais se masquer l'un l'autre. Pour comprendre cette perspective imaginaire, il suffit de se figurer le Méru suffisamment haut. L'explication, il est vrai, suppose chez Varâha Mihira un singulier mélange de représentations populaires et de notions exactes sur les dimensions de l'univers. Mais sous ce rapport il ne faut pas compter trop rigoureusement avec un homme chez qui ce ne serait pas là le seul cas de cette sorte d'atavisme intellectuel.

Dans uue longue et admirable introduction, M. Thibaut a repris l'ensemble des questions historiques que soulève la Pañcasiddhântikâ. Il a montré comment les données fournies par Varâha Mihira sont à répartir entre les différents Siddhântas, ce qui n'était pas une tâche facile avec les indications clair-semées ou peu précises de l'auteur et en l'absence d'un commentaire pouvant y suppléer au nom de la tradition. Il a déterminé ensuite, autant que possible, les caractères généraux de chacun de ces ouvrages, tels que Varâha Mihira les a connus, la nature de leur doctrine, les sources probables de cette doctrine, l'époque de son introduction dans l'Inde, la façon dont elle s'y est introduite et les vicissitudes qu'elle y a subies. Pour toute cette astronomie des Siddhântas et pour les questions historiques d'influence étrangère qu'elle implique, c'est dans cette introduction qu'il faudra désormais chercher le dernier mot.

A. Barth.

---

490. — **Corpus inscriptionum indicarum.** Vol. III. Inscriptions of the early Gupta Kings and their successors, by John Faithfull Fleet. Calcutta, printed by the superintendent of Government printing, 1888, in-4, 194 et 348 p., XLV planches.

Il a été rendu compte dans la *Revue critique* (n° du 29 nov. 1879) du premier volume de ce vaste et important Recueil des Inscriptions de l'Inde, entrepris par ordre du Gouvernement anglais. On sait que le premier volume a été rédigé par Sir A. Cunningham et comprend toutes les inscriptions alors connues d'Asoka. Le second volume n'a pas encore paru : sa rédaction, à raison du nombre et de la variété des matériaux se rapportant aux premiers siècles avant ou après l'ère chrétienne nécessitera encore quelque retard ; mais le tome troisième, qui est tou-entier consacré aux rois Guptas et à leurs contemporains et successeurs, a pu être mené plus rapidement à bonne fin. Il est aussi l'œuvre d'un seul homme, M. Fleet, indianiste consommé, préparé depuis longtemps à ce grand travail, par ses nombreuses études épigraphiques.

Dans une longue introduction, de près de deux cents pages, M F. donne d'abord la généalogie et la chronologie des rois Guptas, des rois de Valabhi et indique la méthode pour calculer les différentes ères usitées dans l'Inde, telles que l'ère de Vikrama, des Sakas, des Guptas. Il explique ensuite quelques points de l'astronomie indienne, comme le cycle de Jupiter, les nakshatras etc., qui sont souvent mentionnés dans les inscriptions et il termine par un aperçu de la chronologie ancienne du Népâl dans ses rapports avec les Guptas. Le chapitre le plus important est celui relatif à la détermination de l'ère des Guptas. On sait combien les savants d'Europe ont varié sur la date exacte à laquelle a commencé cette ère qui a été placée tour à tour en 166, 190, 194, 200 de J.-C., M. F. fait l'historique de tous les systèmes proposés successivement par J. Prinsep, Reinaud, Cunningham, E. Thomas, Bayley, J. Fergusson, Bühler, Oldenberg et R. Hoernle. L'étude de ces variations est intéressante pour montrer comment la science est souvent obligée de procéder par tâtonnements, avant d'arriver à la vérité. La date de cette ère est fixée aujourd'hui à 319 de J -C. Il est bon de faire remarquer à ce sujet que ce que nous appelons *ère des Guptas* est une expression conventionnelle moderne, car les rois Guptas, dans leurs inscriptions, n'emploient jamais que les mots *samvatsara*, *samvat* qui signifient simplement « année » sans indiquer le point de départ de leur comput — la plus ancienne date énoncée par eux dans leurs monuments est de l'an 82 — aussi M. F. a-t-il pensé, non sans quelque raison, que ce mode de comput n'avait pas été créé par le fondateur de la dynastie (le maharaja Gupta), mais avait été emprunté par un de ses successeurs aux Lichchavi du Nepâl, puissante famille royale à laquelle les Guptas étaient alliés et qui se sont servis de l'ère de 319, même après l'adoption, au Nepâl, de l'ère de Harsha qui est de 606. L'appendice qui se trouve à la fin de l'introduction contient un mémoire important sur la chrono-

logie de ces anciens rois du Nepâl d'après les chartes publiées par Bhagvanlal en 1880. Reprenant le travail de ce Pandit, dont la plupart des dates étaient erronées, et mettant à profit les découvertes toutes récentes de M. C. Bendall, M. F. a établi d'une manière très claire que les chartes de ces princes doivent se rapporter à l'ère de 319 ou à l'ère de 606, suivant qu'elles émanent des Lichchavi ou des Thakhuri, autre famille régnante au Nepâl à partir du VIIe siècle.

La deuxième partie du *Corpus* est consacrée à l'étude des inscriptions émanant soit des rois Guptas, soit des princes feudataires contemporains, soit même de particuliers mais avec la mention des règnes. Chacun de ces textes est reproduit en photographie, avec transcription en caractères latins (ce qui vaut mieux que la transcription en sanscrit moderne) et une traduction anglaise. Les n°s 1 à 16 comprennent les inscriptions des rois de la première dynastie des Guptas; elles sont presque toutes datées, sauf pourtant la première et la plus célèbre qui est l'inscription du pilier d'Allahabad, sur l'interprétation de laquelle on a tant varié depuis 1834 époque de la première publication. Il est reconnu aujourd'hui que cette inscription est *posthume*, c'est-à-dire qu'elle a été rédigée en l'honneur du roi Samudra-Gupta et après sa mort, par son fils Chandra Gupta II vers le commencement du Ve siècle. On sait l'importance capitale qu'a ce texte pour la nomenclature des peuples étrangers et des différentes dynasties de l'Inde à cette époque. C'est à l'aide de ces divers monuments, et aussi avec les monnaies d'or et d'argent frappées par ces souverains, que l'on a pu établir, d'une manière à peu près certaine, leur chronologie. Et cependant tout n'est pas définitif dans ces conquêtes de la science, on vient d'en avoir une preuve par la récente découverte faite dans l'Inde, d'un sceau de Kumâra Gupta II, qui contient une généalogie un peu différente de celle des inscriptions, en sorte que le Tableau généalogique donné par Fleet doit être déjà modifié.

Parmi les inscriptions n°s 17 à 37 consacrées aux princes contemporains, je citerai celles (n°s 19 et 20) trouvées à Éran, datées des années 165 et 191 et qui sont d'une grande importance pour la chronologie de Budha Gupta l'un des rois de la branche de Malava, et les deux inscriptions (n°s 36 et 37) d'Éran et de Gouâlior, émanant des rois Hunas Toramâna et Mihirakula. Ces deux souverains, dont les noms apparaissent pour la première fois dans les inscriptions, étaient déjà connus par la chronique indigène, le Rajatarangini, et par les mémoires de Hiouen Thsang, mais leur identification n'est pas encore certaine. Il existe en outre des monnaies au nom de Toramâna et de Mihirakula, et une inscription trouvée en 1889 à Kura dans le Penjâb, mentionne un roi Toramâna avec l'épithète de *shâhi*, titre d'origine iranienne, usité dans l'Inde depuis Kanichka et adopté uniquement par les rois étrangers au sol. M. Bühler prépare une interprétation du texte de Kura, cette publication jettera sans doute beaucoup de clarté sur la question encore

obscure de la domination des Huns blancs dans l'Inde, sans toutefois résoudre le problème. M. F. place vers 515 la date de la mort de Toramâna et fait remonter son accession à l'an 463, lui donnant ainsi cinquante-deux ans de règne afin d'expliquer la date 52 qui se trouve sur une monnaie d'argent de ce monarque. Peut-être vaut-il mieux supposer que cette date se réfère à l'*ère des Hunas*, c'est-à-dire à leur établissement dans le N. de l'Inde, surtout si, comme l'a proposé Cunningham, il faut lire 82 au lieu de 52, sur la monnaie en question.

Je mentionnerai encore les curieuses inscriptions de Yasodharman (le vainqueur de Mihirakula), de Dharasena II et de Siladitya rois de Valabhi, la grande inscription d'Aphsad, en 28 lignes, et celle du roi Jivita Gupta II, toutes deux écrites en caractères kutila, très importantes pour la généalogie des Guptas de Magadha au VIIe siècle, cinq inscriptions concernant l'ancienne famille des Maukharis très répandue dans le N. de l'Inde, et un certain nombre de plaques gravées et de sceaux. Enfin M. F. a inséré dans son recueil, sous le titre de *Miscellaneous*, divers documents se rattachant à l'histoire de l'Inde, parmi lesquels une inscription du Nepâl, de l'an 386, mentionnant le nakshatra, et une charte de l'an 586 relatant une éclipse solaire. Nous arrêterons ici notre analyse des textes, ce que nous en disons suffira à donner une idée de leur valeur historique.

La langue de toutes ces inscriptions est du sanscrit de la bonne époque, avec quelque variantes orthographiques et lexicographiques soigneusement relevées par l'auteur. Un assez grand nombre des inscriptions ont des lacunes qui ont exigé des restitutions souvent conjecturales. Il est certain que plusieurs des traductions devront être reprises; quelques-unes ne sont pas très intelligibles, ce qui peut s'expliquer, vu le mauvais état des monuments et le style emphatique de la littérature lapidaire. — L'alphabet de nos inscriptions, est l'indo-pali, il n'est plus question de l'alphabet arien ou bactrien du Nord-Ouest qui, encore employé par les rois Indo-Scythes, a disparu définitivement de l'Inde vers le IIe ou IIIe s. de notre ère, et a été remplacé par l'alphabet dit du Sud-Est qui formait déjà l'écriture de la plus grande partie des édits d'Asoka. C'est cet alphabet indo-pali qui est devenu la source de toutes les écritures de l'Inde. Au IVe s. il a une physionomie particulière, dont le type se trouve dans l'inscription d'Allahabad et dans la plupart des textes des premiers Guptas. Mais, en dehors de cet alphabet général du nord de l'Inde, il existe d'autres écritures qui procèdent du précédent et qui se différencient d'une manière notable suivant les provinces. M. F. a donné à ces variétés les noms de *southern* (méridional), *box-headed* « à tête carré en guise de mâtra », *nail headed type* « cuspidiforme » et *kutila* « courbé » mais ces dénominations sont encore insuffisantes pour rendre toutes les variétés : l'inscription de Pravarasena II, par exemple (n° 55 pl. 34), a le haut des lettres creusé en boules, ce qui donne un aspect singulier à l'ensemble; les caractères des inscriptions,

nos 40, 41, 50, 56, etc. ont aussi une forme toute particulière qui rappelle l'écriture mongole dite *Pa-sse-pa*. Il aurait été intéressant de relever dans un tableau synoptique toutes ces diverses écritures; M. Fleet dit bien que ce travail mériterait un traité spécial, mais il est à craindre qu'il ne le publie jamais, pas plus que le commentaire historique et philologique des inscriptions. Aussi est-ce une lacune regrettable qui va causer bien du souci aux paléographes.

Je ne peux non plus m'empêcher d'exprimer quelque regret au sujet des fac-simile photolithographiques qui sont loin d'être tous exécutés avec le soin désirable. La grande inscription d'Allahabad, par exemple, les planches contenant les inscriptions de Kumâra Gupta (n° 5), de Skanda Gupta (n° 8), de Visvavarman (n° 10), de Sarvanatha (n° 20), de Saliditya VII (n° 25), de Jivita Gupta II (n° 29), de Sanchi (n° 29), de Samudrasena (n° 44) sont presque illisibles. Par contre il y en a qui sont des merveilles, je citerai : le sceau de Sarvavarman, les inscriptions de la grotte de Nagarjuni, les plaques de Raypur, d'Arang, et de Tiravadeva, les chartes de Dharasena II, de Vishnuvardhana, de Jayanatha, etc. où l'on voit se dérouler toutes les formes gracieuses et variées des différents alphabets.

Le *Corpus* se termine par un index de tous les termes techniques, noms propres et géographiques contenus dans les inscriptions. Ainsi que je l'ai dit en commençant, la publication de ce volume est une œuvre considérable qui mériterait les suffrages et les récompenses réservés par les Académies aux grands travaux d'érudition. Les quelques critiques qui ont été faites n'atténuent en rien la valeur de l'ouvrage et ne doivent pas empêcher de rendre hommage au savant qui, au prix de grands efforts et d'un labeur de plusieurs années, a su constituer le vaste répertoire dont j'ai essayé de donner une idée.

E. DROUIN.

---

491. — PLATON. **Apologie et Criton**, par A. Th. CHRIST. Leipzig, Freytag, 1889.
492. — **Euthyphron et Gorgias**, par le même. Vienne, Tempsky, 1890.

Dans ces différentes publications, M. Christ ne poursuit pas d'autre but que de faciliter la lecture de Platon aux maîtres comme aux élèves des « gymnases » allemands; son intention est de leur présenter un texte aussi rapproché que possible de la tradition. Il a pris comme base de son texte la révision de M. Schanz, tout en s'en écartant sur un certain nombre de points, qu'il a soigneusement énumérés dans la préface des deux dernières brochures. Les introductions, sobres et claires, sont destinées à mettre le lecteur au courant des questions philosophiques traitées par Platon et à indiquer la marche du dialogue.

A la suite du texte, un relevé des noms propres qui s'y rencontrent donne au lecteur les indications biographiques nécessaires. Le travail de M. Christ n'offre rien de particulièrement original, mais, tel qu'il est, il nous paraît bien répondre au but que l'éditeur s'est proposé.

E. BAUDAT.

493. — **La patria di Properzio.** Studi e polemiche di Giulio Urbini. in,Tur Loescher, 1889, in-12 de 211 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume sont réimprimées et mises au courant les publications antérieures de l'auteur sur la question de la patrie de Properce. Le dernier critique qui eût traité le sujet était M. F. Plessis. Tout en faisant le plus grand cas du livre du professeur français sur Properce, M. Urbini se sépare de lui sur le point spécial de ses recherches : M. Plessis concluait pour Assise, avec quelques doutes en faveur de Spello ; M. Urbini rejette résolument Assise et conclut pour Spello. Un appendice bibliographique sur les manuscrits, éditions et traductions de Properce est joint au volume [1]. On aurait pu d'autant mieux éviter, à la fin, l'encombrement des polémiques locales, que le travail qui précède est consciencieux et solide.

P. N.

---

494. — **C. Valeri Catulli liber.** Les Poésies de Catulle. Traduction en vers français par Eugène Rostand. Commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI, par Emile Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Hachette, 1890, XVI et 272 pp.

M. Thomas a bien voulu consentir à achever l'œuvre commencée par M. Benoist, dont nous avons rendu compte ici, il y a quelques années [2]. Il s'est acquitté de ce pieux devoir avec la conscience et la compétence qu'on lui connaît. Il mérite notre très sincère reconnaissance.

Deux circonstances rendaient la tâche de M. Th. à la fois plus facile et plus difficile que celle de son prédécesseur. D'abord, il se trouvait en présence d'un plan tracé et d'un texte constitué. Ensuite, on avait publié, dans l'intervalle, deux commentaires considérables sur Catulle, deux nouvelles éditions du texte, et une multitude d'opuscules, de mémoires, d'articles de revues, etc.

Dans le modèle à suivre, on aurait pu voir surtout une gêne. M. Th. déclare s'en être volontiers accommodé : « En supposant même, dit-il [3], que les circonstances m'eussent laissé plus de liberté, je crois que j'aurais tâché de réunir... à très peu près comme l'a fait M. Benoist, tous les éléments d'une étude approfondie sur chacun des poèmes. » De toutes façons donc, il est inutile de renouveler les regrets précédemment exprimés [4] et que les lecteurs ne manqueront pas d'éprou-

---

1. M. U. ne sait pas que la question des anciens mss. de Properce a été reprise à nouveau dans Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, 1887, p. 232-235 et p. 456. — P. 115, au lieu de *Paolo III*, lire *Alessandro Farnese*. — P. 123, l. 31, lire *Turnèbe*.

2. *Revue critique*, 1883, I, p. 343.

3. Page IX, note 1.

4. *Revue critique*, 1883, I, p. 345.

ver encore cette fois [1]. J'étendrai seulement à plusieurs séries de remarques concernant la grammaire et le style, l'observation faite autrefois sur les notes relatives à la métrique [2]; c'est qu'elles gagneraient à être groupées [3].

La nécessité d'expliquer un texte qu'il n'avait pu établir lui-même, a été bien plus pénible à M. Th., il le déclare franchement [4], et cela se sent en maint endroit. Il lui arrive assez souvent de recommander une leçon et d'en commenter une autre, du bout des lèvres, naturellement [5]. Ailleurs il est obligé de s'affranchir tout à fait, et de refaire son texte, afin de pouvoir l'expliquer avec conviction [6]. Une ou deux fois, il ignore la provenance de la leçon adoptée [7]. En tout cela, le lecteur équitable tiendra compte des nécessités imposées par les circonstances. On sait, par les autres éditions de M. Th., qu'il n'a pas l'habitude de se retrancher derrière des autorités ni de se contredire lui-même.

Les commentaires de Riese et de Baehrens, la nouvelle édition de celui d'Ellis, les textes de Schwabe et de B. Schmidt, entourés de tant d'éléments d'un commentaire explicatif, les écrits des Magnus, des K. P. Schulze, des Harnecker, et de tant d'autres qui se sont occupés de Catulle depuis M. Benoist, ont sur bien des points aplani le chemin que M. Th. avait à parcourir. Il leur a emprunté ce qu'il a jugé propre à éclaircir le texte et qui rentrait dans le cadre de son commentaire. Inutile de dire à ceux qui connaissent les autres travaux de M. Th., qu'il a agi en cela avec une parfaite indépendance de jugement.

---

1. En particulier, dans ce volume, la longueur des poèmes 64 à 68 rend très gênante l'absence de tout point de repère en marge ou au haut des pages. La pièce 75, transposée à la p. 752, est oubliée à la table, p. 835, et à peu près introuvable.

2. Dans ce volume, on a réuni en effet la plupart des notes relatives à l'hexamètre, p. 565, et au pentamètre, p. 647. Pour en finir de la métrique ici aussi en une fois, je ne comprends pas, 65, 17, comment le vers spondaïque peut exprimer un « mouvement rapide »; il semble que ce serait plutôt le contraire; et 76, 1 (p. 754) la coupe du vers est bien plus répréhensible que 68*b*, 9 (49); il y a double fin de vers.

3. Je veux parler des remarques comme 64, 93 (92) sur *cunctus*, et 69, 8 sur *bellus*, etc., qu'on pourrait faire aussi bien à chacun des passages où ces mots se trouvent, et qu'on ferait mieux une fois pour toutes dans l'Introduction; ou comme 89, 2 sur *uenusta*, et d'autres, dont l'intérêt ne consiste qu'à attirer l'attention sur la différence de style observée entre les trois groupes de poèmes de Catulle; question à traiter également dans l'Introduction plutôt qu'incidemment. Les remarques 64, 57 (56) sur *ut pote* (voir pourtant Hor. *sat.* 1, 5, 94); 64, 199 (198) sur *quae quoniam;* 68*b*, 5 (45) sur *porro*, réunies, auraient donné lieu à une observation générale sur le style de Catulle. Catulle, presque autant que Lucrèce, emploie les particules dont l'usage fut dans la suite limité à la prose, *praeterea, namque, quare, quoniam, quandoquidem*, etc. (Voir Riese, Introd. p. xxv). *Qui* après un point produit le même effet prosaïque sur notre oreille accoutumée à Virgile et Ovide.

4. Page IX, note 1.

5. 65, 9 suiv.; 82, 4; 87, 4 et 5; 91, 3; etc.

6. 64, 301 (299); 66, 59; 68*b*, 61; etc.

7. 64, 179 (178), et 110, 7, où M. Th. pense qu'il y a une conjecture de M. Benoist (*est facinus*).

Mais dépouiller toute cette littérature, en partie peu accessible, n'était pas petite affaire. On a écrit sur Catulle, depuis dix ans, l'équivalent de quarante fois au moins le volume de ses œuvres ; et, sans faire injure aux auteurs de ces écrits, ils ne sont pas tous aussi agréables à lire que Catulle lui-même. De plus, ils ont peu laissé à dire. Il devient difficile aujourd'hui, en parlant de Catulle, d'être original sans tomber dans le paradoxe ou la subtilité, défauts dont M. Th. a su fort heureusement se garder. « Malgré tous les efforts des savants, nous dit M. Th. [1], dans la biographie du poète comme dans l'établissement du texte, le dernier mot n'est pas dit, tant s'en faut ; les anciens problèmes n'ont pas trouvé leur solution, et les *questions* qui concernent Catulle, pour être posées autrement, restent toujours sans réponse et au fond presque sans changement. » Cette dernière affirmation n'est-elle pas effrayante? Ne devrait-elle pas servir tout au moins d'avertissement? Ne serait-il pas temps de reporter ses efforts sur tant d'auteurs moins étudiés, à propos desquels on ne serait pas réduit à tourner et retourner toujours les mêmes arguments, à prendre parti dans des controverses anciennes, au lieu de soulever, avec quelque chance de les résoudre, des problèmes nouveaux? Que d'auteurs qui attendent encore une édition critique, quand Catulle en compte dix ou douze ; un commentaire, quand il en existe quatre ou cinq sur Catulle ; des études biographiques, littéraires, grammaticales, etc., quand Catulle en est inondé! Je suis d'autant plus à l'aise pour faire cette réflexion, que le commentaire dont je parle ici est le second en date, le premier de langue française, et que, d'ailleurs, M. Th. s'est très bien tiré de l'embarras qui naissait pour lui du trop de richesses. S'il n'a pas vu absolument tout par lui-même, ce qui est presque impossible aujourd'hui, du moins en province [2], il possède une connaissance très étendue des travaux de ses devanciers [3], et, malgré tout, il a

---

1. Page 815.

2. Citons seulement une ponctuation nouvelle, que M. Th. aurait sans doute adoptée, s'il l'avait connue : 94 « *Mentula mœchatur.* » « *Mœchatur Mentula* ? » « *Certe* ». « *Hoc est,* » etc. (Muellenbach, dissertation de Bonn, 1885 p. 35), et une étude intéressante à ajouter à la p. 818 : W. Meyer, zu Catull's Gedichten, Acad. de Munich, cl. de phil., 1889, II, p. 245.

3. Quelquefois, pourtant, leur pensée n'est pas rendue assez exactement. Ainsi on ne doit plus attribuer à M. Riese l'hypothèse d'après laquelle la pièce 64 serait traduite du grec, puisqu'il l'a rétractée p. 154 de son édition ; 68 *a*, 40 Schmidt lit *ultro* et non *ultra* ; 71, 4. « On pourrait conserver *a te* » : c'est ce que fait Riese ; 77, 5 « Baehrens défend *eheu* » : il combat *heu heu!* 80, 8 la conjecture de Baehrens n'entraine pas l'asyndète, puisqu'il explique *labra notata (esse)* ; 87, 1 ce n'est pas *tantum quantum* en général, mais *tantum quantum cum uerbis affectuum* que M. Overholthaus relève ; 96, 3 Baehrens, à l'errata p. LX, donne *renouam id est renouamur* ; 113, 4 Baehrens (p. 604) entend *milia adulteriorum* et non *adulterorum* ; 113, 4 Ellis lisait *singlum* en 1867 ; il lit (1878 et 1889) *singula* ; 116, 1 Riese aussi lit *studiose*, Schwabe recommande cette leçon en note seulement. Ailleurs on aurait pu renvoyer à d'autres ouvrages. A propos de 64, 84 (83) *nec funera*, il n'est pas besoin de remonter à Lambin ; les notes d'Ellis et de Baehrens sont plus instructives. Par contre, la remarque de Quicherat sur *Dorioa castra* (Versif. lat. p. 397) en

su ménager à son ouvrage certains mérites de nouveauté.

En ce qui concerne d'abord les sources du texte, M. Th. nous donne une nouvelle lecture du ms. G [1], la sienne propre. Exercé comme il l'est à l'étude des mss., venant après plusieurs autres, on peut admettre que M. Th. n'aura guère laissé à glaner, et ses indications ont pour elles la présomption d'être à peu près définitives. Pourtant, dans les menus détails, il me reste quelques doutes sur des points où ma collation se trouve d'accord avec celle de M. Schwabe contre celle de M. Thomas [2]. L'édition de M. Th. est aussi la première pour laquelle on ait utilisé le ms. M, de Venise, trouvé par M. Schulze.

En second lieu, M. Th. non seulement s'est appliqué à réunir un choix utile des conjectures qui ont été publiées çà et là dans ces dernières années, il en propose lui-même un certain nombre. Sans être de celles qui s'imposent — on n'en fait plus guère de celles-là dans Catulle, et M. Th., qui le sait bien, présente les siennes avec une louable réserve — ces conjectures soutiennent l'examen fort honorablement [3].

Au sujet du commentaire explicatif, une question se pose nécessairement, ou plutôt M. Th. l'a posée [4] : à quelle classe de lecteurs ce commentaire est-il destiné, aux gens du monde ou aux hommes du métier? Et parmi ceux-ci, aux maîtres ou aux élèves? M. Th. répond qu'il n'a pas en vue des amateurs en quête d'un simple délassement ; il compte sur des lecteurs qui voudront prendre la peine de « serrer de près les textes », qui « tenteront d'approfondir », et de « commencer une enquête personnelle » sur les problèmes que soulève l'étude du poète. C'est à ceux-là qu'il entend fournir les « matériaux nécessaires », le « moyen de poursuivre » leur enquête. Voilà qui est clair. Il suffit d'ailleurs de lire

---

dit presque autant sur cette répétition, observée déjà par Bentley (Hor. *c.* 2, 20, 10), que l'article de M. Biese cité par M. Th., 64, 240 (238). Sur *potius quam* 64, 83 (82), Riemann, Synt. lat. § 226 est bien supérieur à Kuehner ; 68*b*, 69, (109) et ailleurs, on est étonné de voir Pline cité d'après l'édition Lemaire.

1. Ms. de Saint-Germain, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, latin 14137.

2. 64, 81 (80) *inoema* Th., *inoenia* Sch. et B. ; 64, 127 (126) *A ttot*, *A ctum* ; 64, 408 (406) *tifica* de seconde main, *fica*, *ifica* ; 65, 12 (18) *effluxisse*, *efluxisse* ; 66, 60 *auña*, *auira* ; 66, 67 *bootem*, *boothem* ; 66, 69 *quaq̃*, *quamquam (quāq̃)* ; 77, 1 *ne uicquam*, *nequicquam* ; etc. Cependant, sauf vérification nouvelle, c'est le dernier venu, M. Th., qu'on doit croire. Je n'ai pas bien compris d'après quel principe M. Th. tantôt imite les abréviations de G, tantôt les résout ou les passe sous silence. 66, 55 j'ai cru lire, dans le temps, *que* de première main, *quia* de seconde (abréviations).

3. 64, 110 (109) *per quercetum omnia* ou *obuia* ; 206 (205) *quo tremuit* ; 220 (219, *cum* ; 239 (237) *lux* (pour *aetas*) ; 282 (280) *Anauri* (pour *magnis*) ; 352 (350) *cum ad cinerem* ; 387 (385) *ueros* (pour *nereus*) ; 66, 43 *Acte* ou *Acta* ; 66, 44 *Cephei* ; 66, 59 *denique uti* ou *inde Venus* ; 66, 78 *post una unguenti* ; 68 *b*, 29 (69) *atque ubi* ; 68 *b*, 61 (101) < *circum* > ou < *laeta* > ou < *fama* > ; 73, 4 *etiam* < *factum* > ; 110, 4 *cepe* ; 110, 7 *est fatuae et* ; 111, 4 *elicere* ; 112, 1 *homo non descendit* ; 114, 62 < *ibi* > ; 115, 1 *Stabiis* ou *Satrici* ou *Firmi* ; etc. Ailleurs, comme 64, 213 (212) ; 68 *b*, 51 (91) M. T. se borne à marquer le siège du mal ; ou encore il essaie d'y porter remède par un changement de ponctuation, comme 87, 5 (75, 1) ; 81, 6 ; 106, 2.

4. Page IX.

quelques pages du livre pour voir que c'est là le but auquel il tend, et qu'il ne peut manquer d'atteindre. Bon nombre des notes exégétiques et presque toutes les notes critiques supposent des lecteurs déjà initiés aux études philologiques, ou tout au moins désireux de s'y faire initier ; les autres ne se soucieront pas de consulter ces pages-là, ou n'en seront pas capables. Seulement alors, pourquoi toutes les notes ne sont-elles pas faites pour ces mêmes lecteurs? Pourquoi quelques-unes ne font-elles que fournir des rapprochements ou des observations qui n'éclairent pas le texte [1], traduire en français les expressions latines [2], ou indiquer le sens du texte, sans preuves à l'appui [3]? Le public auquel M. Th. s'adresse doit exiger qu'on justifie l'interprétation adoptée, ou tout au moins qu'on la discute, qu'on réfute les opinions contraires, qu'on produise des arguments en faveur de celle qu'on propose. C'est ce que M. Th. fait presque toujours et fait excellemment en maint endroit. S'il ne le fait pas partout sans exception, est-ce parce qu'il n'a pas voulu se montrer trop exclusif? Ou bien est-ce une conséquence involontaire de la destination primitive du livre, dont la traduction en vers formait d'abord la partie essentielle, et de l'aspect élégant que lui donnent le format in-18, le papier teinté, l'impression Lemerre avec en-tête et culs-de-lampe ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas nous qui nous plaindrons si, grâce à tout cela, nos études peuvent gagner quelques recrues parmi les lettrés sérieux.

Le commentaire de M. Th., je viens de le dire déjà, remplit très bien la tâche qui lui est assignée. Il est très propre à mettre le lecteur au courant des travaux relatifs à Catulle, et, de plus, à le diriger, à l'orienter au milieu de cette littérature un peu touffue ; enfin à éclairer quiconque le consultera sur l'interprétation d'une pièce ou d'un passage. M. Th. n'esquive aucune difficulté [4]. S'il en est qu'il ne croit pas pouvoir résoudre, il les expose avec franchise et rapporte impartialement les différentes solutions qui en ont été données, avec les arguments qu'on peut faire valoir pour et contre chacune. Certaines personnes lui reprocheront peut-être de rester trop souvent sans conclure, sans prendre parti ni pro-

1. 64, 12 « *uentosum aequor*. Cette épithète a été reprise par Virgile A. 6, 335 et Horace, Odes, 3, 4, 45 ». Catulle n'a pas eu besoin d'inventer cette épithète ni les autres de la lui emprunter. Elle est trop naturelle. 64, 229 (228) « *concesserit ut* : construction dont on verra dans Merguet, Lexicon zu den Reden des Cicero, de très nombreux exemples ». C'est une construction très commune, qui ne peut embarrasser personne. 64, 326 (324) « *tutamen*. On trouve encore ce mot dans l'Aen. 5, 262 », 70, 1 « le datif *nulli* pris substantivement est rare » ; etc.

2. 64, 372 (370) « *proiciet* : précipiter à terre. — *truncum* : séparé de la tête. — *summisso* : s'inclinant, défaillant; » etc.

3. 64, 5 « Joignez *Colchis auertere*, et expliquez *Colchis* comme un ablatif. Cf. 408 *nobis* ». Mais 408 (406) on lit : « *Nobis* peut être également au datif ou à l'ablatif ». Ce rapprochement ne sert donc pas de preuve. 64, 275, (273) « *cachinni* est ici plutôt au nominatif ». 63 *a*, 33 « *scriptorum* est ici le génitif non de *scriptores*, comme au v. 7, mais de *scripta* » ; 69, 3 « donnez plutôt à l'adjectif le sens de précieux » ; etc.

4. Je n'ai noté à cet égard que quelques rares oublis, comme 108, 4 *sit data* (le parfait); 114 : quel est le sel de l'épigramme?

poser des solutions nouvelles. Je serais plutôt porté à le louer d'une si sage réserve. Non pas peut-être dans chaque cas particulier [1], mais en général; ni par principe, mais parce qu'il s'agit de Catulle. Le fait est que tout n'est pas explicable dans Catulle. Vu la nature toute personnelle et, s'il est permis de dire, circonstancielle de sa poésie, le peu d'étendue de son œuvre, et l'insuffisance de ce que nous savons sur lui par d'autres auteurs, bien des passages — sans parler des poèmes savants, abstrus par convention — restent forcément obscurs, et donnent lieu à des hypothèses dont plusieurs peuvent atteindre une vraisemblance à peu près égale. Mieux vaut en prendre son parti et se contenter de balancer les probabilités, que de s'obstiner à trancher les questions, au risque de s'attacher à des erreurs. Et je n'entends pas parler seulement des grandes controverses relatives à la pièce 68 [2], à Lesbie, à Rufus, etc., mais aussi bien du sens de tel ou de tel mot.

Il est impossible qu'à propos d'un ouvrage où sont traitées tant de questions épineuses ou délicates, il ne s'élève quelques dissentiments entre l'auteur et les lecteurs. Je n'entreprendrai pas de signaler ici tous ceux que, pour ma part, j'ai notés au passage [3], pas plus que de relever les petites taches, telles que fautes d'impression, etc., que le critique se fait un devoir de rechercher la loupe à la main [4]. Terminons plutôt en

1. Ainsi 64, 293 (291) *flammati Phaethontis* ne peut se rapporter, selon moi, grammaticalement et d'après le contexte *(sorore)*, qu'à la mort de Phaéthon, et non à l'incendie qu'il causa; 64, 322 (320) M. Th. donne deux explications de *pellentes*, et recommande néanmoins la conjecture *uellentes :* si l'une des explications est bonne, la conjecture est de trop ; 65, 7 *subter* ne peut être adverbe, placé comme il l'est, et *superne obterere* (chez Lucrèce d'ailleurs, 3, 891, *superne* va avec *urgeri)* ne saurait justifier *subter obterere*; 73, 3 *omnia sunt ingrata*, d'après le contexte *(omnia... nihil)* ne peut guère signifier : tous sont ingrats, mais seulement : tout ce qu'on fait de bien est peine perdue.

2. En même temps à peu près que le volume de M. Th., il paraissait deux opuscules, de W. Hœrschelmann (Catull 68, Dorpat, 1890) et de Th. Birt (*de Catulli ad Mallium epistula*, Marburg, 1890), qui reprennent après tant d'autres la question de savoir si les vers 68, 1 à 160 forment deux poèmes ou un seul, et qui arrivent à des conclusions diamétralement opposées. Mais ils sont d'accord sur un autre point capital, sur lequel M. Th. se serait sans doute laissé convaincre, c'est que 68 *a*, 10 les mots *munera Musarum* et *munera Veneris* désignent deux choses distinctes.

3. 64, 103 (102) *oppetere praemia laudis* est un zeugma bien dur ; mais *oppeteret* ne convient pas à *mortem* non plus ; il faudrait *oppetiturus esset (101 cupiens contendere!)*; *appeteret* me paraît nécessaire : Thésée désirait ou la mort ou la gloire ; 82, 3 *sŭ(r)rpere* (et *sŭ(r)rgere)* ne peuvent justifier *ĕrpere* (ni *ĕrgere)* ; 82, 4 *seu* me paraît seul possible ; Catulle ne peut pas, au moment où il dit que sa maîtresse lui est plus chère que ses yeux, mettre en doute qu'il existe quelque chose de plus cher que ses yeux ; 113, 3 je ne vois pas que *in unum* puisse signifier « par unité ». Il faudrait *in singulos*. Le texte est sans doute altéré.

4. Les fautes d'impression ne sont pas rares. Quant aux autres petites inadvertances, voici de quoi montrer qu'elles ne sont pas bien graves : 64, 41 *falx* est ici la serpe et non la faux. 68, préambule p. 692 : ce n'est pas Atticus, c'est Pomponius que Cicéron emploie improprement après l'adoption de son ami ; 96 préambule : « Quintilie... la femme de Catulle » ; lisez : « de Calvus ». 116 N. cr. : *uernacla* peut-il s'appeler une crase ? Le terme d'allitération aussi est employé 73, 6 ; 83, 6 d'une ma-

louant comme ils le méritent les jugements portés, avec discrétion et à propos, sur certains passages au point de vue littéraire [1], les observations intéressantes sur les procédés du poète, ses imitations, ses recherches [2], et en nous félicitant de l'heureux achèvement d'un si bel et si bon ouvrage.

Max BONNET.

---

495. — **Die Altercatio Simonis Iudæi et Theophili Christiani** auf ihre Quellen geprüft von Peter CORSSEN. Berlin, Weidmann, 1890, 34 pp. in-8. 1 M. 60.

L'*Altercatio* est un texte latin publié pour la première fois par dom Martène et depuis par M. A. Harnack dans ses *Texte u. Untersuchungen*. M. P. Corssen, dont les travaux sur les versions latines de la Bible sont bien connus, s'efforce de compléter et de rectifier les résultats obtenus par M. Harnack. En se fondant principalement sur la manière dont les textes de l'Écriture sont cités et sur la forme des raisonne-

nière insolite. Quelques titres d'ouvrages allemands sont transcrits incorrectement ; p. XV et 817 (comp. 673) Neues Jahrbuch, pour : Neue Jahrbücher ; p. 570 Philologisches Verein ; p. 820 Catulls Forschungen ; p. 682 Wochenschrift (laquelle ?) ; p. 801 (112, 1) ; « les Bezzenberger Beitræge » ; etc. Le nom du grand philologue anglais est Bentley et non Bentlei (66, 73 ; 91 ; etc.). Vittori 64, 37 est un compromis inacceptable; il faut ou Victorius, ou, selon la fâcheuse mode du jour, Vettori (Statius aussi, à qui M. Benoist p. 343, etc., et M. Th. p. 595, etc., avaient laissé ce nom adopté par lui-même et consacré par une renommée de trois siècles, est appelé Estaço 66, 52 ; 98, 1 ; 99, 14). L'expression n'est pas assez claire 64, 42 ; 68*b*, 45 (85) *abisse*, « au figuré » ; p. 567. « La forme la plus fréquente de l'hexamètre chez Catulle est : —◡◡ —◡◡ —◡◡ —◡◡ —◡◡ | — — ». L'expression est incorrecte 64, 121 « *omnibus his* : plutôt (?) au neutre. Ce serait alors (?) le seul exemple (?) de Catulle où ces pronoms (?) fussent à (?) ce genre au datif. »

1. Mais je ne prendrais pas, par exemple, la responsabilité d'un parallèle entre Catulle et Rabelais ! (p. 739).

2. Voir en particulier les préambules des pièces 64 ; 65 ; 66 ; 68 *a* et *b* (ici j'avoue que je trouve M. Th. bien sévère) ; 85 ; 76 (p. 753) ; etc. Le caractère artificiel de la pièce 64, que M. Th. analyse si bien p. 568 suiv., se manifeste encore par un trait qu'on n'a pas assez relevé à ma connaissance : c'est que Catulle néglige d'une manière choquante d'entrer dans les situations qu'il suppose. Poète subjectif de premier ordre, il commet des bévues dans la poésie objective. C'est ainsi que s'explique l'inadvertance par laquelle 64, 54 (53), il prête une flotte à Thésée, après avoir dit que l'Argo fut le premier vaisseau, et l'anachronisme beaucoup plus choquant qui consiste à mettre l'histoire d'Ariane sur une tapisserie qu'on voit aux noces de Pélée, antérieures de dix ou quinze ans, d'après la mythologie, à cette même histoire ! De même encore le manque de mémoire de Thésée, étonnant à l'arrivée en Attique 64, 240 (238), et véritablement absurde au départ de Dia, 64, 59 (58). Les Grecs cherchaient au moins à le motiver (κατὰ Διονύσου βούλησιν, dit le scoliaste de Théocrite), Catulle nullement. Que dire 64, 88 (87) de ce parfum de chasteté que respire Ariane dans les bras de sa mère, qui n'est autre que Pasiphaé ! Qui n'a été choqué 64, 130 (129) du soin qu'Ariane met à relever sa robe, en découvrant sa jambe, au moment le plus pathétique de son désespoir ? Comment se l'expliquer ? C'est que le poète, lui, n'est pas ému, et emprunte froidement, curieusement, à Apollonius un trait qui convient fort bien chez ce dernier à des servantes courant après la voiture d'une princesse.

ments, M. C conclut à quatre sources principales utilisées par Euagrius, l'auteur de l'*Altercatio* suivant Gennadius : 1° les deux premiers livres des *Testimonia* de saint Cyprien ; 2° le traité de Tertullien *aduersus Iudaeos*, y compris les parties apocryphes ; 3° un recueil perdu d'allégories dans le genre de l'ouvrage postérieur d'Eucher ; 4° le dialogue de Iason et de Papiscus, traduit en latin par un certain Celsus à la fin du ve siècle, et qui n'est plus connu maintenant que par la préface de cette traduction. Les longues discussions dans lesquelles entre M. Corssen, l'amènent à résoudre quantité de problèmes littéraires ; c'est ainsi qu'il prouve que la partie apocryphe du traité *adversus Iudaeos* de Tertullien est une adaptation maladroite du troisième livre contre Marcion.

L.

---

496. — F. Corréard. **Histoire de l'Europe et de la France** depuis 395 jusqu'en 1270. 1 vol. in-12, 328 pages.

497. — **Histoire de l'Europe et de la France** depuis 1270 jusqu'en 1610. 1 vol. in-12, 440 pp. Paris, Masson 1890.

Au mois de juillet dernier, quelques changements ont été introduits dans les programmes d'histoire de nos lycées. De nouveaux livres classiques devenaient par suite nécessaires. M. Corréard arrive, croyons-nous, bon premier avec ses manuels pour les classes de troisième et de seconde. Ces deux ouvrages sont très estimables ; l'exposition est claire et nette, si elle manque un peu de relief ; les idées sont sages et prudentes, sinon originales ; nous louerons d'une façon particulière les paragraphes sur la féodalité, qui sont très précis et bien ordonnés. On nous permettra toutefois d'exprimer quelques regrets. Les nouveaux chapitres du programme ne sont pas toujours traités avec un développement suffisant. Celui sur Grégoire-le-Grand et la papauté au vi^e siècle est convenable ; mais, en revanche, celui sur l'art roman et sur l'art gothique (t. I, p. 319-321) est beaucoup trop court. Les débuts de la Renaissance en Italie (t. II, p. 192) ne sont pas exposés avec assez de soin ; M. C. se borne à donner quelques indications biographiques très sèches sur Dante, Pétrarque et Boccace. En outre, nous devons signaler dans le premier volume un certain nombre d'erreurs assez graves. L'auteur parle en ces termes de l'établissement des Burgondes en Gaule : « Les Burgondes, restés en Gaule à la suite de l'invasion de 406, s'étaient étendus de la Haute-Alsace dans la Savoie et la Suisse occidentale. » Tout est faux dans cette phrase. Les Burgondes ne sont pas restés en Gaule en 406 ; ils ne se sont pas établis dans la Haute-Alsace, mais bien autour de Worms où ils ont embrassé le catholicisme ; plus tard, après de graves défaites que leur firent essuyer les Huns, ils furent transférés par Aétius en Savoie, où la plupart d'entre eux se convertirent à l'arianisme. P. 65, M. C. cite la lettre du pape Anastase à Clovis ; M. Julien Havet a prouvé qu'elle avait été fabriquée par Jérôme Vignier. Sickel a fait voir que la date de l'avène-

ment de Pépin était 751, et non 752, comme il est écrit p. 113. P. 126, il est question des soixante-cinq capitulaires de Charlemagne; le chiffre était vrai au temps de Guizot auquel nos manuels l'empruntent; il ne l'est plus depuis que Borétius a publié son édition. P. 127, on parle des *duchés* administrés au temps de Charlemagne par des *ducs*. Ce roi a précisément supprimé les derniers ducs qui existassent encore dans ses États. Plus loin, on mentionne encore les terreurs de l'an mille; on écrit, en dépit des articles de M. Bémont, p. 263 : « Philippe-Auguste était le suzerain de la victime. Le meurtre d'Arthur, son vassal, commis par Jean-sans-Terre son autre vassal, était un acte de trahison envers lui, dont il avait le droit et le devoir de poursuivre réparation, selon les coutumes de France. C'est pourquoi le roi de France cita Jean-sans-Terre à comparaître devant les *pairs* de l'accusé. » Ce sont là sans doute des vétilles; mais nous pensons qu'une grande exactitude est la première qualité d'un précis; nous pensons aussi que ces livres, qui trop souvent se copient les uns les autres, devraient toujours être au courant de la science; d'une édition à l'autre, le professeur devrait tenir compte des travaux scientifiques parus dans l'intervalle. Ces réserves faites, nous répétons que, dans son ensemble, l'ouvrage de M. Corréard est digne d'estime; ces deux volumes rendront certainement service à notre jeunesse des écoles.

Ch. Pfister.

---

498. — Giulio Camus. **I codici francesi della regia biblioteca Estense.** Modena, Coi tipi della società tipografica, 1890, in-8, 74 pages.

M. Camus donne l'indication de quatre-vingt-six manuscrits français de la bibliothèque d'Este et la description détaillée de ceux de ces manuscrits, au nombre de vingt, qui sont antérieurs au xvie siècle. L'auteur présente modestement son œuvre comme une contribution « à la rédaction future d'un travail d'ensemble sur tous les manuscrits étrangers de la Bibliothèque d'Este. » La partie de ce travail qui concerne les manuscrits vieux-français, est dès maintenant faite, et bien faite.

L. C.

---

499. — Thomas de Saint-Bris. **The empire of Amaraca,** origin of the national name; or thrilling adventures of the Spanish pioneers. New-York, in-8, 140 pages. 50 cents.

L'approche du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ramène de tous côtés l'attention sur ce grand événement. Un assez grand nombre de travaux ont paru dans ces derniers temps, consacrés soit à Colomb, soit à son œuvre. Il s'en faut malheureusement que tout soit à louer dans cet ensemble disparate. C'est même un spectacle attristant que de voir jusqu'à quel point certains esprits, aveuglés par

la passion, par le patriotisme local le plus étroit, peuvent se jouer des règles les plus élémentaires de la critique. L'origine du nom d'Amérique est une des questions qui ont le plus mal inspiré ceux qui ont cru devoir la reprendre. J'ai déjà signalé et combattu dans la *Revue* [1] la théorie récemment émise par un géologue de talent, M. Marcou, théorie d'après laquelle le nom d'Amérique serait un nom indigène, que ses compagnons auraient donné par reconnaissance à Améric Vespuce. J'ai montré que, depuis les travaux de Humboldt et de d'Avezac, il n'était pas de problème historique mieux élucidé que celui-ci; que ce nom d'Amérique avait été donné en 1507 au nouveau continent par un savant qui résidait alors à Saint-Dié dans les Vosges, Waldseemüller. J'ai cité le passage de son livre, la *Cosmographiæ introductio*, où ce nom est proposé, passage d'une clarté telle qu'on n'en pourrait souhaiter de plus concluant. Une seule difficulté, d'une minime importance, il est vrai, et qui, d'ailleurs, ne se rattachait qu'indirectement à la question, avait arrêté Humboldt, et M. Marcou prétendait en tirer grand parti en faveur de son hypothèse : c'était la bizarrerie de ce prénom *Amerigo*, tout à fait inusité en Italie, et qu'on ne pouvait démontrer avoir réellement été porté par Vespuce avant le début du XVIe siècle. Un savant italien, M. Govi, vient de donner sur ce point un dernier coup à la théorie de M. Marcou. Il a trouvé et communiqué à l'Académie des *Lincei* [2] une lettre écrite par Vespuce à Stanga, commissionnaire milanais à Gênes, datée de Séville, du 30 déc. 1492, et qui est signée *Amerigho Vespucci*. Je ne reviendrais pas sur la théorie de M. Marcou, si, malgré les critiques dont elle a été l'objet, elle n'avait pénétré dans plusieurs de nos livres d'enseignement et ne menaçait de devenir classique.

En voici une autre, qui nous vient également d'Amérique, accompagnée de tout un cortège de certificats d'authenticité extraits des journaux américains. Comme une de nos revues spéciales les plus répandues vient d'en donner un compte-rendu élogieux, on me permettra d'y insister ici, plus peut-être qu'il ne semblerait nécessaire. Je résumerai le plus fidèlement possible les arguments de M. de Saint-Bris, sans m'astreindre à suivre l'ordre du livre, rempli d'ailleurs de digressions étrangères à la question, et qui prend ainsi l'apparence d'une sorte d'histoire populaire de la découverte de l'Amérique.

Colomb, dans son troisième voyage, découvrit une partie de la côte actuelle du Vénézuela. Or « le nom national de la plus grande partie du continent méridional... était *America* » (p. 35). Ce nom, ajoute assez singulièrement l'auteur, « apparut sur les premières cartes comme un hommage rendu au grand navigateur qui avait fait cette découverte ». (*Ibid.*) Comment M. de Saint-Bris établit-il l'existence de ce nom America? Il a remarqué qu'un certain nombre de noms approchant de cette forme se trouvent sur les cartes de l'Amérique du Sud, depuis les plus

1. *Revue critique*, 1889, n° 29.
2. *Reale Accademia dei Lincei*, 18 nov., 2 déc. 1888.

anciennes jusqu'aux plus récentes, joints, il est vrai, à des préfixes ou à des suffixes. Tels sont, par exemple, les noms de *Amaracapana*, *Maracaibo*, *Cundinamarca*, *Caxamalca*, *Angamarca*, *Chenpinamerca*, *Uriamarca*, *Patinamitamarca*. A l'époque de la conquête, dit-il, « les règles de l'orthographe n'étaient pas encore fixées; et sans compter les fautes d'impression, les noms étaient écrits de la façon qui semblait le plus appropriée » (p. 35). Un des premiers portulans donnant le tracé des premières découvertes, contient la petite île de *Tamariqua*. C'est le nom du continent tout entier, de la grande île, maladroitement appliqué à la petite. Ce nom d'*Amaraca*, M. de Saint-Bris prétend en donner l'explication : c'était le nom du serpent *Amaru*, l'idole nationale des Incas. On l'écrivait par « une croix faite d'un serpent traversé par des cordes nouées ». Cette racine péruvienne se retrouverait également en chinois et en égyptien. Dans cette dernière langue, il serait formé de la racine *Am* qui signifierait la vie, et du nom du dieu Ra.

Je n'ai aucune compétence pour discuter la signification de ce suffixe Amarca, qui se retrouve en effet dans un certain nombre de noms de villes ayant fait partie de l'empire des Incas. Je ne sais pas non plus s'il se retrouve en chinois; je me contenterai, pour les rapports avec l'égyptien, de citer le témoignage d'un égyptologue, M. Victor Loret, d'après lequel le signe qui, dans le langage hiéroglyphique, représente la vie, n'est point une croix, mais plutôt une sorte de trèfle de carte à jouer. Ce signe enfin ne se prononce pas *Am*, mais *Ankh*, ce qui est fort différent.

Là n'est pas, d'ailleurs, la question. Y a-t-il eu un grand empire d'Amaraca ayant occupé la plus grande partie de l'Amérique méridionale? C'est ce qu'il faudrait démontrer. Or, aucun texte, à l'époque de la conquête, ne nous parle d'un empire de ce genre. Je ne m'arrête pas à l'invraisemblance de certains rapprochements, qu'il n'y a pas de raison pour ne pas considérer comme simplement fortuits. En bonne critique, il est impossible d'affirmer qu'il y ait la même racine dans *Maracaibo* et *Caxamalca*. Mais si le nom d'*Amaraca* a été en usage dans le nouveau continent, si les marins l'ont emprunté aux indigènes, comment se fait-il que ce nom d'Amérique ne se trouve jamais sur les premières cartes marines? Car s'il est un fait bien établi, c'est que ce nom d'Amérique apparaît d'abord sur les cartes des savants et non pas sur les documents des marins. La première carte qui le contienne est le petit globe dessiné en 1507 par Waldseemüller lui-même, et que je publierai très prochainement, et c'est par les cartes imprimées qu'il se transmet de proche en proche.

Abandonnant la théorie de Humboldt, M. de Saint-Bris devait nécessairement la réfuter. C'est même par là, semble-t-il, qu'il eût dû commencer. Il y consacre un très court passage à la fin du volume. Vespuce, dit-il, textuellement, « envoya ses lettres au duc de Lorraine, qui vit sans doute dans le mot *Amaracapana* ou *America*, la preuve que le

nouveau continent avait été découvert par Améric Vespuce, et le secrétaire du duc, Walter Ludd, écrivit un opuscule de quatre pages (1507), donnant à entendre que le nouveau monde avait été ainsi nommé d'après le nom d'Améric Vespuce qui l'aurait découvert » (p. 131). Je suis obligé de constater que tout est faux dans cette manière de présenter les faits : 1° Améric Vespuce n'a pas écrit au duc de Lorraine, M. d'Avezac a parfaitement rétabli la vérité sur ce point; 2° Ludd a bien écrit un opuscule, mais ce n'est pas dans cet ouvrage, c'est dans la *Cosmographiæ Introductio* de Waldseemüller que se trouve la proposition de donner le nom d'Améric Vespuce au nouveau continent. L'ouvrage de M. de Saint-Bris est accompagné d'une carte montrant le continent américain, et, chose étrange et incompréhensible, le Cathay de Marco Polo, c'est-à-dire la Chine, dessinée à l'orient de ce continent. Me permettra-t-on encore de relever une affirmation singulière? L'auteur semble attribuer aux Ptolémées, rois d'Égypte, l'œuvre du géographe Ptolémée. « A brother of Columbus gave a map to the Canon of the church of S. John of Lateran, at Rome, but none of these were recognized as standart works by the nautical world; *who were still guided by those originally issued for many centuries, by the Ptolemy Kings of Egypt.....* » (p. 111). Je ne serai pas trop sévère en disant que la théorie de M. de Saint-Bris repose sur une connaissance insuffisante de l'histoire et que sa méthode s'écarte par trop de nos procédés ordinaires de critique.

L. Gallois.

---

500. — **Uber den zug kaiser Karls V gegen Algier**, von Dr Gustav Turba. (Wien, 1890, in-8).

Cette dissertation apporte une utile contribution à l'histoire de Charles-Quint, et, particulièrement, à l'épisode de l'expédition contre Alger. Ce dernier sujet, quoique traité bien des fois déjà, ne semble pas près d'être épuisé, ce dont il n'y a pas trop lieu de s'étonner. Les divers récits qui ont été faits de cette entreprise avortée contiennent de nombreuses variantes; ceux mêmes des témoins oculaires ne concordent pas parfaitement, chaque narrateur se laissant influencer, soit par son amour-propre national, soit par des haines et des jalousies préconçues [1]. Chez les historiographes officiels, c'est encore pis, et, pour eux, l'Empereur demeure impeccable [2]. S'il faut les croire, toutes les fautes doivent

1. Les uns louent Fernand de Gonzague, les autres lui imputent l'insuccès; Doria est porté aux nues par quelques-uns, et vilipendé par ses ennemis; certains auteurs ont exalté la valeur italienne, ou, tout au moins, cherché à dissimuler la panique, alors que le chroniqueur Dreschler (Basileæ, 1568) dit, tout crûment : « Germanus miles, Italo fugiente, fortiter contra Mauritanos pro Cæsare pugnavit. »

2. Autant l'expédition de Tunis avait été magnifiée, parce qu'elle avait réussi, autant se fit la conspiration du silence sur celle d'Alger, dont le souvenir n'avait rien d'agréable pour le maître. — M. T. a peut-être un peu trop de confiance dans Paul Jove.

être imputées aux lieutenants de Charles-Quint; s'ils eussent exécuté les ordres donnés, tout eut réussi, même en dépit de la tempête. Ce sont des assertions qui méritent une longue étude critique; M. le docteur Schomburg l'avait déjà facilitée en indiquant la plupart des sources [1], et ce travail est complété très heureusement par celui dont nous parlons aujourd'hui [2]. Il se divise en deux parties; la première décrit les préparatifs de guerre, les causes de l'expédition, ses péripéties, et le rôle personnel que jouèrent Charles-Quint et André Doria; la seconde partie fait l'énumération et l'étude des sources; enfin l'appendice donne deux lettres de l'Empereur, et trois de Giovanni Bandini; ce sont des documents fort curieux. En résumé, on peut ne pas partager toujours les appréciations de M. le docteur Turba [3]; mais il est impossible de méconnaître la valeur de son travail.

H. D. de Grammont.

---

501. — **Fabri de Peiresc et la numismatique mérovingienne**, par M. Maurice Prou. Toulouse, éd. Privat, 1890, grand in-8 de 35 p.

M. Prou, avant de s'occuper particulièrement des recherches de Peiresc relatives à la numismatique mérovingienne, a voulu nous montrer le digne élève de Bagarris, réservant dans ses collections une place importante aux médailles de tout genre et de toute époque, comme il avait consacré à leur étude une bonne partie de son temps, curieux de bonne heure de ce qu'il appelait des *anticailles*, recherchant et réunissant, dès l'âge de quinze ans, des monnaies anciennes avec un zèle dont Gassendi compare la violence à celle d'un feu dévorant une forêt. M. P.,

1. Leipzig, 1875.

2. M. G. T. indique les sources orientales; les traductions qu'on en a sont fort défectueuses; nous savons que M. R. Basset va très prochainement publier des rectifications très nécessaires, et nous croyons qu'il prouvera que l'ouvrage traduit par M. Pelaez dans l'*Archivio Storico Siciliano*, dont parle M. T. (p. 73), n'est autre que la R'azaouat.

3. Je suis souvent cité dans cet ouvrage, et quelquefois, pris à partie, fort courtoisement d'ailleurs; avouerai-je que, malgré le talent de l'auteur, je ne suis pas toujours convaincu que j'aie eu tort? Notamment, en ce qui concerne le point du débarquement, que M. T. voudrait reporter à un mille à l'est du tombeau des Moudjahdine (p. 24), il me semble que la lettre de l'Empereur (du 2 novembre 1541) confirme mes appréciations au lieu de les détruire. En effet, il dit avoir débarqué à 7 ou 8 milles d'Alger: avoir marché, le premier jour 2 milles, le second 3, et campé à 2 milles environ d'Alger (p. 76), ce qui fait bien le total des 7 milles annoncés. — Au moment de la retraite, il fait le premier jour, 5 à 6 milles, qui, joints aux 2 qui le séparaient de la ville, donne un total de 7 à 8, c'est-à-dire qu'il se retrouve au lieu du débarquement. Et il ajoute qu'il campa au bord d'une rivière (p. 78), c'est-à-dire à l'oued Knis, ce qui est justement ce que nous avions dit, avant même de connaître le précieux document publié par M. Turba.

Nous terminons en indiquant quelques petites corrections à effectuer dans la prochaine édition: *Barbaroças*, lire *Barbarojas* (p. 6). — *Mondjahdine*, lire *Moudjahdine* (p. 24). — *Milles*, lire *voiles* (p. 43). — Villegaignon n'était pas né en *Provence*, mais bien à *Provins* (Seine-et-Marne) (p. 51).

après avoir signalé les modestes commencements d'un cabinet plus tard si riche et si célèbre, indique ses accroissements successifs, notamment les pièces d'or et d'argent mérovingiennes rapportées de Flandre par Peiresc en 1606. Il rappelle que le grand amateur, comme l'a surnommé M. L. Delisle, n'était pas tant désireux d'augmenter ses collections pour satisfaire à ses goûts, que « pour aider le public, » selon ses propres expressions. Il raconte avec une sympathie de bon confrère les deux vols dont fut victime ce musée ouvert si libéralement à tous les savants, le vol de 1606 [1] commis par un domestique qui porta une main sacrilège sur des monnaies impériales [2] et le vol de 1623 beaucoup plus considérable et qui eut toutes les proportions d'un désastre. M. P. admire (p. 7) « la délicate et pieuse résignation » dont Peiresc fit preuve dans son infortune et il reproduit (pp. 8-9) les condoléances qui furent adressées au volé (8 août 1624) par un des premiers numismatistes de l'époque, Poullain, dont les sentiments étaient meilleurs que le style, car rarement lettre a été plus mal tournée que la sienne et c'eût été le cas de redire le mot : « Cette lettre de consolation ajoute à mon malheur. » Plus loin (p. 10-12), nous trouvons le détail des livres, monnaies, empreintes, etc., que, le 20 juillet 1613, Peiresc envoyait à son ami Poullain, et, à la suite de ce catalogue inédit, une lettre, également inédite, de Peiresc au sieur Alard, à Compiègne, datée du 5 janvier 1607, sur le sou d'or et sa valeur (pp. 12-14 [3]). Les pages 16 à 34 sont occupées par des extraits des notes de Peiresc sur les monnaies mérovingiennes, notes consignées dans les deux inappréciables volumes du Musée Meermann-Westreenen, à la Haye. Il faut remercier M. Prou d'avoir mis à la portée de tous des documents que leur éloignement rendait à peu près inaccessibles. Il faut aussi le remercier d'avoir rendu justice à Peiresc en ces termes excellents que j'aime à reproduire (p. 35) : « Je n'ai pas eu la prétention de faire une étude complète sur Peiresc numismatiste. Mais, au moment où l'État vient d'acquérir la meilleure partie de la riche collection de feu M. de Ponton d'Amécourt, ne convenait-il pas de jeter un regard sur les commencements de la numismatique mérovingienne pour rappeler les noms de quelques amateurs du XVIIe siècle qui, les premiers, ont songé à sauver ces petites pièces d'or si précieuses pour notre histoire, et que leur barbarie avait fait jusque-là négliger ? J'ai saisi en même temps cette occasion de satisfaire au désir que j'avais d'apporter, comme numismatiste, mon humble

1. M. P. a mis 1607 pour 1606, trompé par Gassendi qui, d'ordinaire, est un guide si sûr.

2. J'ai quelque honte d'avouer que ce domestique était originaire de ma province natale, d'après un renseignement fourni par Peiresc et confirmé par une lettre de Malherbe à Peiresc, du 9 novembre 1606, où nous lisons (t. III de l'édition L. Lalanne, p. 13) : Je suis bien marri du trait que vous a joué le Gascon. Le nom de sa nation vous devoit faire peur... »

3. Ces documents sont tirés du ms. 9533 du fonds français. A ce ms. M. P. emprunte encore une note sur une pièce d'argent du VIIIe siècle (p. 15).

offrande à Fabri de Peiresc, et de rendre à ce savant antiquaire la place qui lui est due dans l'histoire de la numismatique française à côté de Petau et de Poullain. »

T. de L.

---

502. — **La Bruyère.** Les Caractères et les mœurs de ce siècle, suivis du discours à l'Académie française, publiés avec une introduction et des notes, par G. Servois et A. Rébelliau. Paris, Hachette, 1890. Prix : 2 fr. 50.

Il serait superflu, après Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, et tant d'autres critiques éminents, de faire l'éloge de La Bruyère : moins original que Montaigne, moins profond que La Rochefoucauld, il a d'autres mérites qui le placent sur la même ligne que ces deux illustres moralistes. Avant tout, c'est un merveilleux styliste, qu'on a eu bien raison de mettre au nombre des auteurs français expliqués dans les classes. Non seulement nos élèves trouveront dans les *Caractères* des préceptes et des exemples de la plus savante et de la plus ingénieuse rhétorique, mais dans cet ouvrage qui est tout moderne par la forme et par l'esprit, ils apprendront encore le respect et l'amour de cette antiquité qui présente, comme le disait naguère un philosophe resté inébranlablement classique, « le plus grand accord de la pensée et du sentiment avec l'expression ». Des critiques et des attaques plus intéressées qu'intéressantes ont prévenu contre les anciens la jeunesse de nos jours : La Bruyère lui rappellera dans maint passage que Virgile, Horace, Homère, Platon, sont les maîtres immortels du goût, qu'il est bon de vivre et de penser dans leur lumière, et qu'on ne peut « les surpasser que par leur imitation ». Que de fois lui-même, avec la leçon, nous en donne l'exemple! Ovide a dit quelque part : *forma dei munus*. La Bruyère s'empare de cette pensée qu'il fait sienne en la transformant, en lui donnant je ne sais quelle plénitude harmonieuse : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. » Ailleurs il regrette en ces termes le jeune Soyecourt tué à la bataille de Fleurus : « Je pleure cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer », réminiscence discrète de ce beau vers de Virgile : *ostendent terris hunc tantum fata*. Quelquefois, c'est par un seul mot, pris dans toute sa force étymologique, que se trahit l'imitation : « Les douleurs muettes et *stupides* sont hors d'usage. » Sénèque avait dit : « parvi dolores loquuntur, argentes *stupent*. » Les annotateurs n'ont pas négligé de faire quelques-uns de ces curieux rapprochements, nécessaires surtout dans une édition classique, parce qu'ils servent à faire mieux comprendre et goûter l'art industrieux de l'écrivain. Les notes sont abondantes sans être prodiguées, et quelques-unes seulement sont sujettes à la critique. J'ai de la peine à croire que *laconisme*, p. 257, note 2, soit un mot nouveau au xviie siècle, pour cette raison que, dès le xvie, on rencontre *laconique* et *laconiquement*, quoique ces mots n'aient pas d'histoire dans Littré. *Prosternation* (p. 174, note 2) n'a pas été employé que par la Bruyère, car ce

substantif est en usage au xve siècle, et un peu plus tard les écrivains religieux s'en servent habituellement. C'est par inadvertance que dans l'*Index*, la tragédie de *Pyrame et Thisbé* est attribuée à Pradon. Corneille mourut, non pas riche, mais dans une honnête aisance : ceci a été démontré par les preuves les plus incontestables. Pourquoi répéter encore (p. 348, note 1) qu'il mourut « dans le plus douloureux dénûment? » Dans le chagrin, dans la tristesse, oui, car il eut le malheur de survivre à plusieurs de ses enfants, mais le malheur n'est pas toujours la misère. Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cette légende que les beaux vers de Théophile Gautier n'ont pas peu contribué à répandre. — Ces quelques remarques n'amoindrissent pas la valeur de cette édition que recommandent suffisamment les noms de MM. Servois et Rébelliau.

A. Delboulle.

---

503. — Francisque Habasque, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. **Le dernier duc d'Aquitaine.** Xavier de France 1753-1754. Etude historique suivie de la réimpression des vers sur la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine célébrée dans le collège des Jésuites de Bordeaux et de pièces justificatives inédites. Paris, Alphonse Picard; Bordeaux, Foret et fils, 1890, grand in-8 de 213 p.

M. Habasque trouva, un jour, en bouquinant, égarée dans un recueil factice de pièces de théâtre du xviiie siècle, une plaquette imprimée à Bordeaux, chez Lacornée, imprimeur du Parlement, et intitulée : *Vers sur la naissance de Monseigneur le duc d'Aquitaine, célébrée dans le collège des Jésuites le 6 décembre 1753.* Cette plaquette parut curieuse au fervent bibliophile. S'étant assuré qu'elle était unique, le désir bien naturel lui vint de la réimprimer, suivi du désir, non moins naturel, de faire précéder cette réimpression d'une notice — je me sers des propres expressions de l'éditeur — sur le petit prince dont la venue avait été si poétiquement célébrée. Ses recherches à ce sujet durent être minutieuses, car Xavier de France, enlevé dès le berceau, a laissé si peu de traces que M. Henri Martin l'omet dans l'énumération des petits-fils de Louis XV et qu'à Bordeaux, naguères capitale de son apanage, bien peu savent encore en l'honneur de qui un des plus beaux monuments de la ville a reçu le nom de Porte d'Aquitaine. Cependant, continue M. H., « les mémoires, les gazettes et les archives nous ont permis de reconstituer l'éphémère existence de ce frère oublié de Louis XVI, ou plutôt de décrire le milieu dans lequel il naquit et les cérémonies et les manifestations dont il fut l'occasion. Si, tout en mettant au jour un épisode peu connu de l'histoire de Bordeaux, nous avons donné quelque idée des conditions dans lesquelles vivait au siècle dernier un Fils de France en son bas âge, notre travail aura atteint son but. »

Les soixante pages consacrées à Xavier-Marie-Joseph de France (né au palais de Versailles le 8 septembre 1753, mort dans le même palais le 22 février 1754) sont fort intéressantes. Récits et descriptions y sont de

la plus minutieuse exactitude. On jurerait que M. H. a vu de ses propres yeux tout ce qu'il raconte et décrit et qu'il assistait aux fêtes de Dresde, dans le cortège du duc de Richelieu, ambassadeur extraordinaire du Roi très chrétien allant demander à l'Électeur de Saxe la main de la princesse Marie-Josèphe pour le Dauphin de France (janvier 1747), comme aux fêtes de Paris et de Versailles, comme aux fêtes de Bordeaux, comme aux funérailles du petit duc d'Aquitaine. Que le lecteur ne redoute point, en tout ceci, les inconvénients du genre descriptif! M. H. a spirituellement évité le danger en glissant, au lieu d'appuyer, en mêlant aux renseignements officiels quelques traits de délicate ironie, quelques saillies où pétille la verve gasconne [1].

L'éditeur des *vers des jésuites de Bordeaux* a eu bien raison de dire de ce recueil qu'il est curieux et a bien fait de le réimprimer. Le principal auteur des pièces plus ou moins poétiques de 1753 est le R. P. Sauret, que M. H. (p. 61) nous montre, « emporté par Pégase » affirmant en sa dédicace au Dauphin, formée d'un huitain, que l'agrément du prince est la garantie d'une gloire immortelle. Sauret, non content de nous gratifier de ses lyriques effusions, nous donne aussi quelque peu de sa prose. Citons les vers latins de ses confrères (*Gratulatio Aquitaniæ* de Pierre Simon Livron, autre *Gratulatio* de Julien Bonin, *Somnium. Carmen anacreonticum*, du même, etc.) [2]. Citons surtout une pièce en langage populaire, les *bers d'un gascoun* (p. 114-116), pièce anonyme qui n'avait pas encore été signalée dans les bibliographies spéciales. M. H. a reproduit, à la suite de la plaquette bordelaise, des *poésies diverses en l'honneur du duc d'Aquitaine* où l'on remarque des stances de Marmontel, une églogue de Dupain de Triel, une Ode de l'abbé Roman.

Ce qui vaut mieux que ces poésies de circonstance, c'est le *Recueil de*

---

1. Voir notamment (p. 12) ce qui regarde Dresde « submergé par un déluge de fêtes, » les amours saxons se jouant aux pieds de la statue de l'hymen avec cette prière « qui devait être largement exaucée » : *Adde genus de conjuge tanta*, et (p. 14) ce qui regarde Paris : « Ce ne furent partout que lacs de fleurs, unions de chiffres, alternances d'armoiries, enlacements de fleuves, allégories mythologiques, etc. » Notons *(ibid.)* cette réflexion piquante : « parmi elles [les dames chargées de recevoir Marie-Josèphe dès qu'elle toucha le sol français] figuraient (ces choix peignent l'époque) M[me] de Lauraguais, qui avait été la maîtresse du Roi, M[me] de Pompadour qui l'était et M[me] d'Estrades qui essaya de l'être. »

2. M. H. ne donne aucun renseignement sur ces trois religieux. Le P. Antoine Sauret (né le 16 octobre 1716) fut aussi un prosateur. Voir l'indication d'un de ses discours (prononcé au collège de Bordeaux et imprimé à Toulouse, 1749, in-4°) dans la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*. (T. III, in-f°, p. 572). Il serait aussi l'auteur d'une comédie ou d'un ballet qu'il fit jouer en 1744 et en 1748 et que mentionnent les *Nouvelles ecclésiastiques* en 1749, p. 70. Le P. Bonin, né le 14 octobre 1686, mourut à Bordeaux le 21 décembre 1760. Voir *Bibl. des écrivains*, t. I, p. 744-745 où l'on cite de lui des travaux astronomiques et un travail d'érudition (dissertation sur l'année de l'exil d'Ovide, lue à l'Académie de Bordeaux en août 1748). Le P. Livron, dont on ne connaît aucune publication, mourut à Bordeaux le 9 mars 1760.

pièces inédites relatives au duc et à la Porte d'Aquitaine (p. 143-210). Parmi ces documents, au nombre de vingt, qui proviennent des Archives nationales, des Archives départementales de la Gironde et du Lot-et-Garonne, des Archives municipales d'Agen et de Bordeaux, signalons l'état des personnes que le Roy a établies, pour servir près de Mgr le duc d'Aquitaine, l'état des meubles, linge, argenterie et autres choses délivrées à Mme la duchesse de Tallard, gouvernante des enfans de France, pour le service de Mgr le duc d'Aquitaine, une lettre de M. de Tourny au comte de Saint-Florentin, une lettre de ce dernier à M. de Tourny, une jurade de Bordeaux relative à la naissance du duc, une lettre de M. de Tourny au garde des Sceaux, une jurade de Bordeaux relative à la Porte d'Aquitaine, autre jurade relative aux fêtes en l'honneur du duc, une lettre de M. de Tourny aux consuls d'Agen, etc.

Le volume est dédié à M. Léopold Delisle. Je donnerai un grand éloge à M. Habasque en déclarant que son travail n'est pas indigne de paraître sous les auspices du modèle des travailleurs.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier volume du catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale a paru, par les soins de M. E. Babelon ; il comprend les monnaies des rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène. Un deuxième volume sera consacré aux monnaies des Perses Achéménides.

— On trouvera dans le 14e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* — lequel va de *Donatio* à *Electum* — d'importants articles : la dot (Caillemer et Baudry), la drachme (Lenormant), le dragon (Pottier), les *duumviri juri dicundo* (Humbert), les *duumviri sacris faciundis* (Bloch), l'éducation en Grèce (P. Girard) et à Rome (Pottier), l'*eisphora* ou impôt extraordinaire chez les Grecs (Lécrivain), l'*ecclesia* (Glotz).

— A paru, chez Loyer-Fontaine, à Alençon, l'*État de la généralité d'Alençon sous Louis XIV*, par M. Louis Duval, archiviste de l'Orne.

— M. Henri Cordier a fait tirer à part sa longue et excellente *Notice sur la Chine* qui a paru dans la « Grande Encyclopédie ». (Paris, Lamirault. In-8°, 111 p. avec carte).

— La deuxième série des *Études sur l'Espagne* de M. A. Morel-Fatio, vient de paraître chez Bouillon ; elle a pour titre : *Grands d'Espagne et petits princes allemands au* XVIIIe *siècle*, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar. Nous y reviendrons

— Deux brochures nouvelles, toujours curieuses et instructives, toujours copieusement annotées, de M. Tamizey de Larroque : 1° le XVIIIe fascicule des *Correspondants de Peiresc* (lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc, de 1618 à 1631, par *Boniface Borrilly*, une des gloires du notariat provençal. Ces lettres sont au nombre de cinq ; on y remarquera les pages où Borrilli raconte, en février 1623, tous les détails de son entrevue avec Louis XIII. Notons aussi, à la suite des lettres, l'inventaire des richesses du cabinet de Borrilli) ; 2° *Hercule d'Argilemont*, personnage peu connu sur lequel notre collaborateur a réuni, en une vingtaine de pages, tous les renseigne-

ments qu'il a pu trouver. (Ce gouverneur de Caumont resta longtemps la terreur de ceux qui passaient devant son château, « devant l'aire du vautour, et, après trois siècles bientôt, son sinistre souvenir est encore vivant dans le beau pays où il exerça tant de ravages ». Il fut enfin exécuté le 23 septembre 1620. M. Tamizey de Larroque ajoute à sa notice sur ce détestable voisin de l'abbaye de Guitres deux pièces fort rares relatives à son jugement et à son supplice).

— M. Ch. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait paraître un intéressant travail — sur lequel nous reviendrons — qui a pour sujet *Pierre et Nicolas Formont, un banquier et un correspondant du Grand-Électeur à Paris*. (Paris, Picard et Bouillon, 1890, in-8°, 80 p.).

— La librairie Alcan publie le tome deuxième du *Recueil des instructions* donnés aux ambassadeurs et ministres de France en Russie, par A. Rambaud.

— *Jemappes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, tel est le titre d'un volume que M. A. Chuquet vient de donner à la librairie Léopold Cerf ; ce volume, contient six chapitres : I. *Les Pays-Bas autrichiens* ; II. *L'invasion française* ; III. *Jemappes* ; IV. *La conquête de la Belgique* ; V. *Pache* ; VI. *La réunion*.

— Le tome troisième de la traduction, par M. A. Burdeau, de Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, paraît chez Alcan ; il complète l'ouvrage.

— Vont paraître à la même librairie Alcan : sir John Lubbock, *Le bonheur de vivre*, traduit sur la 19e édition anglaise ; et *Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes* ; Arloing, *Les virus* ; Trouessart, *Les microbes, les ferments et les moisissures* ; Debidour, *Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878* (2 vols in-8°).

ALLEMAGNE. — La maison Asher, de Berlin, distribue le prospectus d'un grand ouvrage, *Olympia, die Ergebnisse der von dem deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung*. L'ouvrage sera publié par MM. E. Curtius et F. Adler, avec la collaboration de MM. Dœrpfeld, Græber, Græf, Partsch, Borrmann, Treu, Dittenberger et Purgold. Il comprendra cinq vol. in-4° et quatre vols. gr. in-fol., plus un carton gr. in-fol. avec cartes et plans. Le prix total sera de 1,300 mark ou 1,625 francs. Le gouvernement allemand a dépensé plus d'un million pour les fouilles d'Olympie ; on a le droit de se demander s'il n'aurait pas dû prendre des mesures pour que les résultats de ces fouilles fussent mis à la portée du public dans des conditions de prix plus abordables.

— Le *Lexicon der lateinischen Wortformen* de M. K. E. Georges est terminé avec la cinquième livraison (Leipzig, Hahn, 11 mark).

— Félix Dahn publie un nouveau roman historique sur la grande invasion, *Die Bataver, historischer Roman aus der Vœlkerwanderung*. (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, 606 p. 9 mark).

— On annonce la publication du deuxième volume de la *Geschichte der katholischen Kirche in Irland von der Einführung des Christenthums bis auf die Gegenwart*, de M. A. Bellesheim (Mayence, Kirchheim, 16 mark 60). Le troisième volume est sous presse.

— La huitième partie des *Analecta hymnica medii aevi* du P. G. M. Dreves a paru, à la librairie Reisland, de Leipzig, sous le titre *Sequentiae ineditae, Liturgische Prosen des Mittelalters* (7 mark 50). On connaît les parties précédentes : I. *Cantiones Bohemicae* (1886) ; II. *Hymnarius Moissaciensis* ; III. *Conradus Gemnicensis* (1888) ; IV. *Hymni inediti* ; V. *Historiae rhythmicae* ; VI. *Uldaricus Wessofontanus* (1889) ; VII. *Prosarium Lemovicense* (1890).

— Le premier volume du *Deutsches Wœrterbuch* de M. Moriz Heyne, professeur à l'Université de Gœttingue, a paru chez Hirzel, à Leipzig ; il comprend les lettres A-G (prix : broché 10 mark).

— Hermann Bœhlau, à Iéna, met en vente une étude sur Knebel, l'ami de Gœthe, (*K. L. von Knebel ein Lebensbild*, 2 mark 80) par M. Hugo von KNEBEL-DOEBERITZ et une biographie de l'impératrice Augusta (*Augusta, Herzogin zu Sachsen, die erste deutsche Kaiserin, Züge und Bilder aus ihrem Leben und Charakter nach vielfach ungedruckten Quellen* 1 mark) par M. O. SCHRADER, professeur à l'Université d'Iéna.

— M. Philippe STRAUCH a fait tirer à part (du IVe fascicule de la « Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur ») son utile et excellente bibliographie des publications parues en 1889 sur le domaine de la littérature allemande moderne (*Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Litteratur im Jahre 1889 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen*).

DANEMARK. — Sous le titre général *Sjæledyrkelse og Naturdyrkelse, Bidrag til Bestemmelsen af den mytologiske Metode* (Culte de l'âme et Culte de la nature, contribution à la détermination de la méthode mythologique, Kjœbenhavn, Lehmann og Stage, 1890), M. H. S. VODSKOV annonce une série d'études de mythologie historique et comparée, dont le premier volume est intitulé *Rig-Veda og Edda* et dont il fait en même temps paraître le premier fascicule (CL-80 pp.). Une longue introduction, consacrée à l'étude des migrations qui ont peuplé la surface de la terre et des souvenirs mythologiques qu'elles ont laissés, touche à un grand nombre de questions d'une portée très générale, notamment à celle de la civilisation primitive des Indo-Européens. Passant au Rig-Véda, l'auteur en examine successivement la versification, le style, les auteurs présumés, l'inspiration ; le fascicule s'arrête au début du chapitre *Agni*. M. Vodskov est bien au courant de la littérature védique et des travaux des principaux exégètes ; il les caractérise avec justesse, parfois avec un réel bonheur d'expression. Ses traditions aussi, plus littéraires que rigoureuses, reproduisent du moins avec fidélité, en vers danois, le mouvement de l'original : il y a entre autres (p. 15) une cadence d'*atyashti* (R. V. I. 130. 4-5) merveilleusement imitée, qui sonne presque à l'oreille comme une strophe védique. La mâle douceur des idiomes scandinaves se prête bien à ces tours de force ; mais on n'en doit pas moins déplorer que le livre de M. Vodskov soit écrit en une langue relativement peu connue, qui découragera beaucoup de lecteurs. Quant aux tendances scientifiques de l'œuvre, on n'en pourra juger avec précision que lorsqu'il aura abordé la comparaison promise du Rig-Véda et de l'Edda.

— M. Émile GIGAS publie un *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle* (Copenhague, Gad), que nous venons de recevoir et dont nous parlerons prochainement.

FINLANDE. — M. E. N. SETÆLÆ, de l'Université de Helsingfors, auteur d'une remarquable monographie des affixes du temps et du mode dans la conjugaison ongro-finnoise (*zur Geschichte der Tempus und Modusstammbildung in den Finnisch-Ugrischen Sprachen*, Helsingfors, 1887, XIV-184 pp.), vient de publier, sous le titre *Yhteissuomalaisten klusiilien Historia, luku yhteissuomalaisesta æænnehistoriasta* (*Histoire des explosives de la langue commune Suomie, un chapitre de phonétique historique finnoise*, Helsingfors, 1890, VIII-228 pp.) un ouvrage conçu dans l'esprit de la méthode historique la plus rigoureuse et destiné à renouveler sous peu les notions que l'on croyait acquises sur la phonétique des divers dialectes finnois (suomi propre, este, live, vepse, votiaque, carélien). Le savoir de l'auteur, formé aux meilleures écoles, est à la fois théorique et pratique : le suomi propre est sa langue maternelle ; il a voyagé en pays vepse et en Livonie et rapporté notamment sur l'évolution phonétique du dialecte live des informations absolument nouvelles. C'est la première fois, l'on peut le dire, que l'on voit fixé un ensemble de lois phonétiques véritables dans une division, restreinte il est vrai, mais très importante du

grand domaine ongro-finnois. M. S. ne s'en tiendra pas là : il nous promet, pour un très prochain avenir, la seconde partie de ses études sur le rameau finnois occidental, et, s'il acquiert dans son pays l'influence qui lui est due, il y aura bientôt formé une génération de jeunes travailleurs exceptionnellement bien placés pour nous éclairer sur la solution des problèmes multiples et quasi inabordés de la phonétique ouralo-altaïque.

RUSSIE. — Une *Société d'histoire*, présidée par M. N. Karéiev, a été fondée à l'Université de Saint-Pétersbourg.

— M. Lappo-Danilevski a publié un gros volume sur l'organisation de l'impôt direct en Russie au xviie siècle.

— On annonce, pour paraître prochainement, un considérable travail de M. Michel Korelinn sur la Renaissance italienne, ainsi qu'une *Histoire de la civilisation byzantine*, par M. Ouspenski, professeur à l'Université d'Odessa.

— L'auteur d'une *Histoire du protestantisme polonais*, M. Lubovitch, qui professe l'histoire à l'Université de Varsovie, a fait tout récemment paraître une *Histoire de la réaction catholique en Pologne*.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 novembre 1890.

M. Barbier de Meynard rend compte d'une mission épigraphique en Asie-Mineure, qui a été confiée à M. Clément Huart, interprète de l'ambassade de France à Constantinople. Le but de la mission était de relever dans l'éyalet de Karamanie (ancienne Lycaonie et Isaurie), notamment à Konyah (Iconium), les inscriptions musulmanes et surtout celles du temps des princes seldjoukides (1087 à 1300 de notre ère). M. Huart a recueilli cinquante-huit inscriptions, pour la plupart arabes, dont vingt-cinq de l'époque des Seldjoukides. Ces textes fournissent des données nouvelles pour l'histoire de cette dynastie, qui, quoique turque d'origine, avait subi fortement l'influence de la Perse ancienne.

M. Huart a recueilli aussi deux inscriptions latines et une inscription grecque.

M. Héron de Villefosse fait ressortir, en quelques mots, l'intérêt de ces trois derniers textes, les plus importants qu'on ait recueillis jusqu'ici sur ce point. Les inscriptions latines sont deux dédicaces à Caracalla et à Lucius Aelius Verus, des années 212 et 137 de notre ère. L'inscription grecque mentionne un certain Julius Publius, λογιστής, ou curateur de la cité.

M. Viollet appelle l'attention de l'Académie sur une ordonnance de saint Louis, qui manque dans le *Recueil des ordonnances* de Laurière. Elle fut rendue en 1245, en vue de la prochaine croisade. Elle impose à tous les belligérants une trève de cinq ans et oblige les créanciers des croisés à faire absoudre par l'autorité ecclésiastique ceux de leurs débiteurs contre qui ils auraient obtenu une sentence d'excommunication.

M. Casati met sous les yeux des membres de l'Académie :

1° Des reproductions des peintures de la dernière tombe peinte découverte en Etrurie, à Porano, à quelque distance d'Orvieto; on y voit divers personnages, un char à deux chevaux, une table servie pour le repas funèbre, une *lasa*, divinité ailée, tenant en sa main le rouleau des actions du défunt; des inscriptions donnent le nom de la famille : *Thescanas;*

2° Des bijoux d'or, provenant de Chiusi et d'Orvieto, travaillés avec la finesse propre à la joaillerie étrusque : boucles d'oreilles, spirales, ornements pour la coiffure des femmes, collier, etc.;

3° Des bijoux de bronze, provenant d'Orvieto;

4° Un miroir sur lequel est représenté un sujet mythologique proprement étrusque : un groupe de deux *lasas* ailées, nues et parées de bijoux.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant Krauss (Franz Xaver), *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, I, *die altchristlichen Inschriften der Rheinlande*; — par M. Georges Perrot : 1° Cabrol (E.), *Voyage en Grèce, notes et impressions*; 2° *Collections du musée Allaoui*, publiées sous la direction de M. René de la Blanchère, livraisons 3-5.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 24 novembre — 1890

---

504. — J. Ehni. **Der Vedische Mythus des Yama,** verglichen mit den analogen Typen der Persischen, Griechischen und Germanischen Mythologie. iv; 216 p. ; Strassburg, 1890.

M. Ehni est un polygraphe et un polyglotte ; il a publié un *Voyage en Sicile*, des sermons, des traités de polémique religieuse, un Essai sur *le Faust de Gœthe*, *Trois Mythes de Zeus*, et le *Christianisme social ;* il écrit indifféremment en français ou en allemand, sur une question d'actualité ou sur un problème de philologie. Son Essai sur le Mythe de Yama se présente au public sous le patronage de M. Max Müller, et certes, il n'en est pas indigne. M. Max Müller a dû saluer avec émotion ce représentant attardé d'une doctrine usée et abandonnée. M. E. est un artiste en équations solaires : Yama se réduit en dernière analyse à la forme *jumelle* du soleil envisagé comme astre visible du jour et astre invisible de la nuit ; sa sœur jumelle Yamî s'explique également par la forme double de la lune, croissante et décroissante. M. E. s'est proposé d'étudier l'évolution qui a porté Yama de son origine naturaliste au rang de Premier Homme en ligne descendante, et en ligne ascendante au rang de Dieu Universel, et de rechercher, dans ce cas spécial, le lien qui réunit les phénomènes physiques avec les plus hautes aspirations de l'homme. Il s'attache tout d'abord à démontrer la nature lumineuse et solaire des parents de Yama ; puis il décrit les étapes du dieu, adoré successivement comme dieu solaire, comme feu du sacrifice en même temps que feu du soleil, puis combinant les attributs solaires avec les caractères humains, promu ancêtre de l'humanité, prince des morts, dieu de la mort, bifurquant ensuite pour aboutir d'une part à la forme humaine comme le premier des vivants et le premier des morts, d'autre part à la forme purement divine à titre de dieu universel. M. E. compare enfin les traits essentiels du Yama védique avec les types analogues des mythologies de la Perse, de la Grèce et des peuples germaniques :

Yima, Dionysos, Rhadamanthys, Tuisco, Ymir. L'essai de M. E. est fondé sur les seuls textes du *Rg*-Veda déjà recueillis par Muir et par M. Bergaigne; il les recueille, les traduit et les interprète à nouveau. L'entreprise risque de paraître présomptueuse; pour reprendre l'œuvre de pareils devanciers, il faudrait au moins la largeur et la précision de leurs connaissances védiques, la sûreté de leur méthode, la vigueur de leur jugement et même au préalable une science solide de la langue. Ces mérites ne caractérisent pas l'œuvre de M. Ehni. Il se limite au *Rg*-Veda et s'interdit de regarder au dehors; il ignore presque de parti-pris les autres Sa*m*hitâs, les Brâhma*n*as, et tout le reste de la littérature; il prend les hymnes, les dispose dans un ordre arbitraire et construit une histoire sur des données préconçues sans chercher une base réelle de chronologie. Les détails même sont loin de trahir le soin minutieux indispensable aux recherches védiques, où les mots réclament si souvent un examen attentif. Les passages transcrits fourmillent d'incertitudes et d'erreurs : le *r* voyelle est représenté tantôt par un *r* pointé, tantôt par le groupe *ri* (ç*ri*ngo, p. 11, l. 2, b*r*haddivo, p. 12, l. 3); le même mot est transcrit coup sur coup sous deux formes : minâno (13, 1) et mi*n*âno (*ib*., 2); pa*n*im (16), panim (*ib*.); les signes de longues semblent disposés au hasard : çrûte*h* (9, au bas), vacam (56, med.); les syllabes sont séparées de même : caksasât mîyena tejâsa (23, med., pour : cak*s*asâtmi°). Certaines erreurs se représentent avec une ténacité inquiéquiétante. Le Bhâgavata Purâ*n*a est appelé Bhagavat Purâna (2, med.; 54 inf.), et même Bhayavat Purâna (44, 33) corrigé dans l'*erratum* en Bhâgavat Purâna! Les catégories et les exemples d'erreurs analogues donneraient une longue liste. Si ces incorrections de forme ne suffisent pas à infirmer la valeur de l'ouvrage, elles ne laissent pas de créer une prévention défavorable.

Mais la question est plus haute. M. E., au cours de son essai, constate que M. Bergaigne [1] n'a pas indiqué dans son ouvrage sur la Religion Védique la signification du dieu Yama (p. 55). M. Bergaigne s'est abstenu délibérément d'une recherche condamnée à rester infructueuse. La Sa*m*hitâ du *Rg*-Veda, consultée sans aucun moyen de comparaison ou de contrôle, est impuissante à fournir les éléments d'une étude historique; les données s'y présentent sur le même plan, sans aucune perspective. Les matériaux ne manquent pas sans doute, encore que les idées soient souvent difficiles à saisir sous les mots; mais comment en déterminer les dispositions? A quels indices se fier pour marquer les étapes de l'évolution? Le bon sens et la logique, invoqués comme les guides les plus sûrs, ne sont que les plus décevants; l'Européen du XIXe siècle n'enchaîne pas ses idées comme l'Aryen des temps védiques, ni même comme l'Hindou moderne. Les théories construites sur ces fondements imaginaires peuvent attester l'ingéniosité de leur auteur et amuser le

1. M. E. le désigne à tort comme un élève direct de Burnouf (p. 55).

public; la science n'en attend pas de profit. M. E. ne se contente pas d'expliquer par le soleil jumeau le dieu Yama; il entend expliquer également les autres personnages de ce cycle. Les deux Sârameya, par exemple, ces chiens aux quatre yeux, tachetés, qui gardent le chemin des morts, ont *dû* passer d'abord par la phase naturaliste; à l'œuvre l'imagination! La solution s'offre d'elle-même. Les chiens Sârameya étaient à l'origine le vent du Sud et le vent d'Ouest (ou du Sud-Ouest, car l'hésitation est permise). En effet, la racine *sar* signifie : aller vite. Saramâ, la mère des Sârameyas, la chienne des dieux, est aussi la messagère d'Indra, dieu du ciel orageux : elle participe ainsi à la tempête. L'idée de chien s'associe naturellement à l'idée de vent : l'un et l'autre vont vite. Le vent d'Ouest, au témoignage des voyageurs, est la mort des végétaux; voilà l'idée de mort qui apparaît. Le personnage est complet.

L'exemple est topique; il met en relief le système adopté par M. E. et caractérise la valeur des conclusions énoncées. M. Ehni s'est travaillé à disposer dans un ordre arbitraire des matériaux déjà recueillis et examinés avec soin; l'histoire de Yama n'y a rien gagné. Une autre méthode s'impose à ce genre de recherches; au lieu de prendre pour point de départ l'inconnu ou l'arbitraire (c'est tout un), il faudrait partir du connu. Comme un point ne suffit pas à déterminer une ligne, un seul document ne permet pas de tracer une évolution; il faut deux points au moins, deux périodes. Les Purâ*n*as d'abord, les épopées ensuite en remontant l'ordre des siècles, donnent un Yama nettement dessiné, aux contours arrêtés; les Brâhma*n*as, les Upani*s*ads présentent un type antérieur avec des divergences et des lacunes qui ressortent en les comparant au type définitif et qui permettent de suivre le chemin parcouru; les Sa*m*hitâs étudiées à leur tour s'éclairent par reflet et laissent voir l'ébauche puissante, quoique indécise, d'un Yama aux formes encore ondoyantes. Les stades successifs de l'évolution historique, constatée dans une série de documents, permettent alors d'inférer avec moins de risques les états antérieurs. Quant aux origines proprement dites, le plus sage est actuellement de renoncer à les découvrir. Le monde védique continue une société antérieure qui échappe à l'histoire et dont le passé ne se mesure point; il ouvre peut-être l'histoire des Aryens; il est loin d'ouvrir l'histoire de l'humanité.

Sylvain Lévi.

---

505. — **Etruskisch und armenisch.** Sprachvergleichende Forschungen. I, von Dr Sophus Bugge. Christiania, 1890. In-8, xviii et 171 pp.

Les savants qui considèrent l'étrusque comme une langue indo-européenne sont, on le sait, obligés d'y reconnaître des déformations telles que force leur est d'en rapprocher, non des langues parlées à la

même époque, comme le grec et le latin, mais les langues modernes, beaucoup plus altérées ; et, comme d'ailleurs l'étrusque ne ressemble nullement aux langues parlées en Italie, comme le latin, l'ombrien, l'osque, il était naturel que l'on cherchât quelque langue indo-européenne qui lui fût plus comparable et il devait arriver que l'on songeât à l'arménien : pour une raison historique, — les anciens regardaient les Étrusques comme venus d'Asie-Mineure — et pour une raison linguistique — l'arménien est de toutes les langues indo-européennes la plus altérée peut-être. C'est précisément ce rapprochement de l'étrusque et de l'arménien que vient de tenter M. Bugge : nous devons tout d'abord l'en remercier; la tentative devant être faite, il importait qu'elle le fût dans les meilleures conditions possibles; le nom de l'auteur nous garantit que, si celle-ci échoue, nulle autre ne réussira, et que cette voie devra être abandonnée.

M. B. a tenté de démontrer que l'étrusque est étroitement apparenté à l'arménien et tout particulièrement à l'arménien vulgaire. Nous ne pouvons discuter le sens que M. B. attribue aux mots étrusques : nous les accepterons tels qu'il les donne, sans oublier toutefois qu'il n'est pas toujours d'accord avec M. Deecke et M. Pauli, que là même où tous les savants sont d'accord, leurs conclusions ne sont que des hypothèses fragiles et toujours revisables, et que, par suite, il est facile de tirer l'étrusque en des sens fort divers. Nous nous bornerons à nous demander si la théorie de M. B. s'accorde avec ce que nous savons de l'arménien.

Le seul moyen que l'on ait d'établir une thèse telle que celle que nous discutons ici est de faire des rapprochements entre les deux langues comparées. Il entre nécessairement dans ces rapprochements une certaine part d'arbitraire. M. B. a sans doute voulu l'indiquer, quand il écrit, p. 127, qu'on pourrait rapprocher l'étrusque *taliθa* de l'arménien *talithay*. Le mot *talithay*, jeune fille, est un mot syriaque que quelques écrivains religieux ont employé sous l'influence de l'Église syriaque et qui n'est sans doute jamais entré dans la langue en Arménie. Dans ce cas, M. B. a indiqué ses doutes ; ailleurs, il est plus affirmatif : il rapproche l'étrusque *s'ec, s'eχ*, fille, de l'arménien *ēg*, femelle : ce rapprochement n'est certes pas imposé par le sens, ni recommandé par la forme phonétique, puisque rien n'indique en arménien la présence d'un ancien *s* initial dans ce mot. Cette violence faite au sens paraîtra cependant encore modérée si nous comparons la suivante : M. B. nous dit, p. 125, que l'étrusque *kurpu* paraît vouloir dire *mendiant ;* le mendiant est un homme qui sait recevoir les coups : on peut donc rapprocher l'arménien *krruph*, coup de poing. — Ces exemples suffisent. Ajoutons seulement que dans plusieurs cas M. B. interprète des noms propres étrusques par l'arménien; il est clair que cela ne prouve pas : rien n'est plus facile que de rapprocher d'une langue quelconque des mots dépourvus de signification; il suffit de trouver quelque ressemblance phonétique plus ou moins fortuite.

Les rapprochements de sens de M. B. sont souvent arbitraires; sa phonétique ne l'est pas moins. Le *k* de l'arménien *meak* donnerait étrusque *χ* dans *maχ*, et *k* dans étr. *cina* = arm. *kinē*... Nous lisons, p. 56 : étr. *eθuna*, *ituna* = arm. *ɛndunak*; étr. *cana* = arm. *khandak* : ainsi arm. *nd* aboutit dans un cas à θ, *t*, dans l'autre à *n*. — De même nous voyons *r* étrusque correspondre à *l* arménien, et inversement, sans aucune règle. — Justifié ou non, cet arbitraire phonétique anéantit la démonstration en la rendant trop facile.

Il faut enfin arriver à la difficulté essentielle : la langue qui aurait été l'origine de l'étrusque n'est ni un dialecte arménien du XIXe siècle ni la langue littéraire du Ve; c'est une langue parlée en Asie-Mineure au moins dix siècles avant Jésus-Christ, et dont nous aurions deux représentants, l'étrusque et l'arménien, le second étant connu à une date beaucoup plus récente que le premier. Cette simple constatation fait tomber bien des raisonnements de M. B. : l'arménien classique *ev* « et » est en langue vulgaire moderne *u* : cela ne prouve pas qu'il en fut ainsi dès l'époque de l'unité arméno-étrusque présumée, et M. B. n'a nul droit de s'en servir pour expliquer un fait étrusque, comme il le fait p. 2. — P. 18, l'étr. *θues*, *θuves* « il a donné » est rapproché de l'arménien vulgaire *tueaç*; or, *tueaç* est une forme analogique qui s'est substituée à l'arménien classique *et* = skr. *ádât*. Il n'est pas probable que la forme ancienne *et* et la forme analogique *tueaç* aient coexisté quinze siècles en arménien; dès lors, quel rapport y a-t-il entre *θuves* et *tueaç*? Même observation pour *as* (p. 70) et *θes* (p. 88). — P. 52, M. B. admet que *u* non final est tombé en étrusque comme en arménien; cela est possible : mais il n'y a nul rapport entre les deux faits. Les mots que l'arménien a empruntés au Perse ont subi la perte de *i* et *u* en syllabe non finale; or, ces emprunts datent en grande partie de l'époque des Arsacides. Nous sommes loin de l'unité arméno-étrusque. — M. B. compare souvent des mots étrusques en *-a* et *-aχ* et des mots arméniens en *-ak*. Or, ce suffixe a été emprunté au perse par l'arménien. On ne saurait le tirer de l'indo-européen *-ko-*, parce que i. e. *k* donne arm. *kh*, comme le prouvent *elikh* = ἔλιπε et l'analogie de *t* = *th* et *p* = *ph* (resp. *h*). — M. B. explique l'alternance de *l* et *h* dans quelques mots étrusques par la prononciation moderne de la lettre arménienne que M. Hübschmann transcrit par λ : cette prononciation gutturale n'existait pas encore au Ve siècle après Jésus-Christ, puisque c'est cette lettre qui rend partout le λ grec. La chronologie, on le voit, s'oppose directement au système de M. Bugge. Il nous est impossible de pousser plus loin l'analyse de chacun des articles; disons seulement que, si la plupart succombent sous des critiques analogues à celles que nous venons de formuler, aucun n'est réellement frappant et n'apporte à l'hypothèse un appui solide. Le plus grand profit à retirer du livre de M. Bugge est donc qu'il n'y a entre l'étrusque et l'arménien aucun rapport démontrable.

Relevons, en terminant, quelques indications qui intéresseront les

Arménisants : le rapprochement de arm. *usanil*, apprendre, et du slave *vyknanti*, etc., et l'explication des collectifs anciens en *-ear*, pluriel moderne en *-er* par un emprunt à des langues du Caucase.

A. MEILLET.

---

506. — **Traité de l'Onomatopée,** ou Clef étymologique pour les Racines irréductibles, par M. Adrien TIMMERMANS. Paris, Bouillon, 1890. In-8, 168 pp.

« Ce traité de l'onomatopée est appelé à servir d'introduction à un dictionnaire des affinités de la langue française » (p. 163). Le dictionnaire sera curieux, s'il en faut juger par cette introduction, modestement épigraphiée : *Labor improbus...* De clef quelconque, je n'y en ai point vu ;

Mais qu'on puisse voir, je n'en mets rien en gage.

Quant aux onomatopées ou soi-disant telles, elles y coulent à pleins bords, versées avec une sereine intrépidité de polyglotte prodigue. Qu'on me permette une courte citation prise au hasard (p. 91) ; je respecte scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de l'auteur :

« La particule *re* de réduplication a une origine verbale et onomatopique que nous allons mettre en lumière. Le croc s'appelle χείρ *accrocher* s'appelle, avec omission de la gutturale : αἱρέω ; *haero ; adhérer*, *heurter* (accrocher) *hard* dur qui tient, *to hurt* blesser ; *hard* dur. L'aurochement marque le fonctionnement des ongles. Χείρες dont la méthase est ῥάγες, ῥήγω ; *rapio*, *riga*, *raja* ; *arracher ; rough* rugueux ; *rut* ornière ; *rücken* arracher. Αιρέω accrocher donne ἄρθρον l'articulation, l'accrochement ; *articulus ; articulation ; wrïst* le poignet ; *die Würzel* articulation du pied d'un arbre, la racine. *H. gewricht*. Le jeu de cette articulation nous offre l'image de la chose qui tourne, qui va et vient ; delà *re* retour. Une variante de *re* s'offre dans ῥέθος le membre qui tourne ; *rotundus ; rond ; round ; rùnd*. »

Tout le livre est dans ce goût [1]. M. Timmermans n'a-t-il pas songé que la mystification serait plus piquante si elle était moins longue ?

V. HENRY.

---

507. — **Adversaria in Comicorum graecorum** fragmenta scripsit ac collegit Fredericus H. M. BLAYDES LL. D., ædis Christi in universitate Oxoniensi quondam alumnus. Pars prior secoundum editionem Meinekianam. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1890. IV et 250 p. in-8.

« Hoc prius volumen observatiunculas praecipue criticas amplectitur « quas plurimis abhinc annis in Poetarum Graecorum Comicorum col-

1. L'auteur pourtant rencontre en chemin des problèmes de haute psychologie : — pourquoi l'idée du silence est-elle rendue dans les langues par un mot, c'est-à-dire par un son, alors que le silence est l'absence de son ? et il trouve la solution (p. 49) ; — d'où vient νύξ, *nox*, *nuit*, *nocturne*, *night*, *nacht*, etc. ? C'est que (p. 51) « la nuit a été aux yeux de nos ancêtres une vapeur, un brouillard, un nuage sorti d'un nez ».

« lectionem ab Augusto Meinekio tunc nuper editam confeci. Ex illo tem- « pore alias plurimas in poetas comicos identidem scripsi, prætereaque « alias virorum doctorum hic illic sparsas collegi. Hanc qualemcunque « farraginem lucubrationum, in qua, ut diversis temporibus et horis « subsecivis et saepe sine librorum adjumento confecta, haud dubie erro- « res aliquot, multa negligenter scripta, plura quae levia aut inutilia « et commemoratione indigna videantur invenies, tibi, Lector benevole, « commendo ». Nous transcrivons ces lignes, placées en tête de la préface, parce qu'elles donnent une idée exacte de la composition du volume. L'auteur y fait appel à la bienveillance du lecteur, et il faut dire que cette formule, devenue banale, a sa raison d'être dans le cas présent. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans ce livre de bonnes observations et des rapprochements instructifs (l'éditeur d'Aristophane est certainement un des hommes qui connaissent le mieux la langue de la comédie grecque); mais il faut les chercher patiemment dans un amas de *notæ* et de *notulæ* devenues la plupart inutiles depuis l'édition des *Fragmenta comicorum atticorum* par M. Kock. M. Blaydes promet des observations relatives à cette dernière collection ; espérons que le savant helléniste donnera bientôt un volume qui ne pourra manquer d'avoir plus d'à-propos que celui que nous avons sous les yeux. Que n'a-t-il pris la peine d'extraire de la publication actuelle tout ce qui est encore de mise aujourd'hui pour le faire entrer dans le volume à venir! On voit trop de livres rédigés sans aucun égard pour le lecteur ; les auteurs oublient que le lecteur a un moyen très facile de se venger.

W.

---

508. — J. Kirchner, **Prosopographiæ atticæ specimen** (Jahresbericht über das Kœnigl. Friedrich-Wilhelms Gymnasium und die Kœnigl. Vorschule zu Berlin). Berlin, impr. G. Hayn, 41 p. in-4.

Un catalogue complet des citoyens athéniens, par dêmes, ne saurait manquer d'être fort utile, et M. Kirchner ne s'est pas trompé en supposant que tous ceux qui s'occupent des choses de l'Attique accueilleraient avec faveur un ouvrage de ce genre. Quelques lignes d'avertissement expliquent le plan de l'auteur : les noms des démotes sont rangés par ordre alphabétique, avec référence aux inscriptions, monnaies et textes littéraires, et sont accompagnés, quand il y a lieu, d'un sommaire des principaux événements de leur vie. Il n'est pas tenu compte, sauf par exception et pour des descendants d'anciennes familles, des textes épigraphiques postérieurs à l'ère chrétienne. D'après ces principes, M. K. nous donne aujourd'hui, comme spécimen de la première partie de son travail, le catalogue des citoyens de Képhissia, de Pæania et de Mélité. Une seconde partie contiendra, avec des tables, la liste des citoyens dont le démotique est inconnu. La disposition générale de l'ouvrage ne me paraît pas être à l'abri de toute critique ; il ne peut être

véritablement utile et faciliter la recherche qu'à la condition qu'on y puisse retrouver immédiatement, à son dème et à son rang alphabétique, un citoyen athénien quelconque. Or, il n'en est pas toujours ainsi, et le système adopté pour les noms de femmes pourra être une cause de confusion et d'erreur. M. K., rangeant les femmes dans le dème de leur père et dans celui de leur mari, il peut en résulter que la même femme soit inscrite deux fois dans l'ouvrage; par exemple : la mère de Démosthène, Kléoboulé, se trouvera à la fois parmi lés Pæaniens, en tant que femme de Démosthène le père, et parmi les Kéramiens, comme fille de Gylon. Ce n'est là d'ailleurs qu'être trop complet; mais voici qui est plus grave : On rencontre dans une inscription Σωκράτης Παιανιεύς ; il n'est a pas à son rang alphabétique dans son dème, et l'on en conclura que c'est un nom nouveau à ajouter au catalogue. Or, si les index sont bien faits, nous devrons y trouver quelque chose de ce genre : Σωκράτης Π., voyez Μοσχίνη ; et en effet, on lit à son rang Moschiné, fille de Socrate de Pæania. Outre qu'un tel renvoi ne témoignerait pas d'une méthode irréprochable, comment retrouver le personnage si ce renvoi n'existe pas? Il en est ainsi à la plupart des noms de femmes ; ne serait-il donc pas plus simple et plus conforme d'ailleurs au plan général de M. Kirchner d'inscrire à leur rang les pères et les maris, lorsqu'ils sont accompagnés de leur démotique ? On ne courrait pas alors le risque de s'égarer dans les recherches.

My.

---

509. — Edouard Bertrand, prof. à la Faculté des Lettres de Grenoble. **Cicéron artiste.** Grenoble, 1890, in-8, p. 1-74.

Cette brochure est détachée du tome II des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*. Le sujet convenait sûrement au goût de l'auteur qui s'est occupé jusqu'ici de critique d'art, et dont on connaît la thèse française sur Philostrate (1881). Le présent travail n'est lui-même qu'un chapitre de sa thèse latine [1], refondu, très complété et développé avec un véritable talent. On y appréciera surtout une élégance de forme qu'imposait sans doute le sujet, mais à laquelle on n'est pas de notre temps tellement habitué.

Est-ce le fait d'être gâtés par cette surprise? De par l'ingratitude dont tout lecteur est coutumier, c'est de cette qualité même qu'on ferait sortir d'abord un défaut. On dirait que l'élégance est ici soutenue et monotone. Dans cette plaquette régulièrement solennelle et tout épidictique, on voudrait plus de variété; un fonds d'où ressortiraient davantage les idées originales de l'auteur. On appliquerait à M. B. une de ses phrases (p. 67) : « Dans le style, lorsque tout est également poli et paré, le charme disparaît bien vite ». Le reproche serait quelque peu injuste; mais je gage qu'il sera fait.

1. *De pictura et sculptura apud veteres rhetores.* Voir le ch. IV.

On critiquera aussi certaines faiblesses qu'on n'eût même pas relevées il y a quelques années, mais pour lesquelles on aurait de nos jours moins d'indulgence ; d'abord la méthode adoptée dans les citations [1] ; ensuite le choix de telle édition qui a servi de base. Peut-on pour Pline, (p. 8, note 2), s'en tenir à la collection Nisard, quand l'éditeur, Littré, déclare avoir suivi le texte de Lemaire qui à son tour suivait à très peu près celui de Hardouin ? Que de ricochets pour revenir de plus de deux siècles (1685) en arrière? — M. B. s'excuse (p. 11, n. 3), de ne pas reproduire toujours exactement les traductions de la collection Nisard ; depuis quand les vénère-t-on comme un texte sacré ? — En polissant sa rédaction M. B. n'a pas pris garde non plus qu'il changeait parfois le sens des textes cités [2]. — Un lapsus plus grave s'est glissé p. 12. Le vieux Caton est appelé « stoïcien » et l'on met à son compte un des actes de Caton d'Utique dans son séjour à Chypre.

M. B. résiste trop peu au plaisir de tirer des auteurs plus qu'on n'a fait jusqu'ici, de voir à côté et au delà de ce qu'ils ont dit. Peut-être trouvera-t-on aussi qu'il ne s'est pas assez borné. On aura toujours mauvaise grâce à se plaindre de digressions revêtues d'une forme agréable. Mais l'exemple de Cicéron suffit-il pour autoriser ceux qui parlent de ses goûts à parler aussi de toute autre chose?

Que de fois on sort ici de la vie de Cicéron pour faire des pointes aux alentours, en son temps, avant lui et dans toute l'antiquité! Le défaut est sensible dès le début. On est déjà à la p. 14, quand on s'avise que le sujet n'est pas abordé et qu'on touche à peine au siècle de Cicéron. Sans parler des répétitions [3] que M. B. eût certainement évitées s'il eût consenti à se citer lui-même d'une manière précise, il y a certainement dans tout ce travail abus de développements généraux. Les lecteurs auxquels s'adresse M. B. ne sont pas cependant tellement dépourvus de raison et de connaissances historiques qu'il ait fallu tout leur dire ou tout leur rappeler.

La démonstration n'y gagne pas. Car pour le fonds même, on adresserait à M. B. bien des objections. Les arts ont fourni à Cicéron telle allusion, tel rapprochement. Mais les comparaisons prouvent-elles si sûrement la connaissance des objets comparés ? N'ont-elles pas fleuri dans des temps et dans des endroits où l'on professait à l'égard des choses et des êtres le plus profond dédain ! La phrase de Cicéron est harmonieuse. En conclura-t-on qu'il connaissait à fond la musique ? Voilà une lacune que je signale à M. Bertrand. Il n'a dit qu'un mot de ce goût de Cicéron. Il pouvait cependant, il devait de par la logique, lui

1. Le lecteur se croit mystifié quand il trouve des renvois comme (p. 60) : Platon, *les Lois*, liv. VI ; (p. 11) : Cicéron, *Parad.*, V. Dans les citations de Cicéron, la méthode change d'une note à l'autre, M. B. renvoyant tantôt au chapitre seulement, tantôt au paragraphe.

2. Par ex. p. 16, sur *Verr.* IV, 57 et aussi les textes cités p. 10.

3. Le même texte est cité p. 41, n. 2 et p. 65, n. 2 ; p. 56, n. 5 et p. 67, n. 1.

faire la même place qu'aux autres. Mais ici le paradoxe eût paru trop à découvert.

J'approuve beaucoup M. B. d'admirer Cicéron; mais je crains qu'il n'ait été dupe de son auteur. En tant qu'orateur et qu'écrivain, Cicéron a été sans doute un merveilleux artiste. En sculpture ou en peinture il n'était rien de plus certainement qu'un amateur éclairé. M. B. corrige lui-même dans sa conclusion ce que le titre de son travail avait d'exagéré. Il s'en faut qu'on puisse parler d'une manière générale de *Cicéron artiste*, et qu'il l'ait été autant qu'il eût voulu parfois le paraître. On nous le montre déguisant si bien ses connaissances à l'occasion, qu'il a pu tout aussi bien, quand il le voulait, masquer certaines ignorances, et même les plus graves. Sur un terrain plus rapproché de nous et où les documents nous manquent beaucoup moins, on reconnaît de nos jours que Cicéron a souvent fait illusion aux autres, à la postérité, peut-être à lui-même, et qu'il s'en faut qu'il ait été un philosophe. Nous voyons, et M. B. n'a pas caché tout ce qui lui manquait au début de sa carrière. Il n'y a sans doute ajouté que ce qu'apprennent la vie, les voyages, le monde, et ce que plus tard la mode introduisit dans le cercle des optimates. On souscrira bien à une phrase de M. B. (p. 73), mais en y glissant un petit mot qui n'est pas sans importance; à vrai dire Cicéron n'a jamais vu dans les arts que les auxiliaires et comme les serviteurs de l'éloquence. C'était un utilitaire dans ses goûts. Je doute qu'au fond il ait jamais aimé ou estimé pour lui-même un autre art que celui où il a excellé.

Voilà bien des critiques adressées à un travail soigné, d'une lecture agréable, où l'on trouve d'excellentes pages [1], où partout on sent une chaleur vraie et qui forme un contraste frappant avec telle thèse où Cicéron vient d'être bien injustement malmené [2]. Je renvoie à ce dernier ouvrage quiconque voudrait être sévère pour M. Bertrand.

Émile Thomas.

---

510. — **Narratio de miraculo a Michaele archangelo Chonis patrato,** adiecto Symeonis Metaphrastæ de eadem re libello. Edidit Max Bonnet. Paris, Hachette, 1890, xlvi-36 pp. in-8.

Quand les apôtres Philippe et Jean vinrent à Hiérapolis combattre la Vipère (ἔχιδνα), ils passèrent au lieu appelé Chaeretopa, y annoncèrent les merveilles qu'y devait accomplir l'archistratège Michel et firent jaillir une source aux propriétés merveilleuses. C'est auprès de cette source et du sanctuaire élevé par la reconnaissance d'un père, que

1. Voir surtout la p. 56, sur la phrase de Cicéron, véritable œuvre d'art; la p. 47, sur les descriptions d'objets d'art dans les Verrines; et enfin la p. 30, sur l'influence que le procès de Verrès a dû avoir sur le développement des goûts de Cicéron.

2. Eug. Rigal, *M. Tullius Cicero. Quatenus artium optimarum amator exstiterit*. Paris, 1890. Par contre, on rencontrera dans cet ouvrage, p. 13, note 4, les renvois de bibliographie qu'omet à tort M. Bertrand.

vint plus tard se retirer le premier προσμονάριος, Archippos. Les Grecs (Ἕλληνες = les païens), excités par le spectacle des vertus du solitaire et des miracles accomplis grâce à la vertu de l'eau, après plusieurs tentatives infructueuses, résolurent de détruire le lieu saint par une inondation. Ils réunirent deux torrents de la montagne, le Kouphos et le Lycokapros; leurs flots, se précipitant d'un rocher élevé, allaient submerger l'oratoire avec Archippos, quand apparut l'archistratège Michel au sommet du rocher. D'un signe de croix, il arrête les eaux dont la tête se dresse à dix hauteurs d'homme. Il étend la main et le rocher se fend avec le bruit du tonnerre, la terre tremble, un gouffre se forme, véritable creuset (χώνη) où les eaux se précipitent comme un métal en fusion.

Tel est en substance le récit anonyme dont M. Max Bonnet s'est fait l'éditeur. Cette histoire a été paraphrasée par Siméon Métaphraste et développée oratoirement par Sisinnius. Le mérite de M. B. est d'avoir retrouvé la version la plus ancienne et de l'avoir publiée d'après dix mss. avec un soin et une habileté dont il est superflu de faire l'éloge aux lecteurs de cette *Revue*. La légende rentre dans la classe des légendes inventées pour expliquer des phénomènes géologiques. Mais elle contient une foule de détails curieux sur les rapports entre païens et chrétiens, sur les superstitions régionales, sur certaines conceptions religieuses (cf. p. 7, la liste des bonnes œuvres et des péchés; p. 10, les vingt et un noms de Satan). Dans la dissertation qui précède ce texte, toutes les questions qu'il soulève sont loin d'avoir été épuisées. M. B. n'explique pas comment une légende locale peut contenir de si graves erreurs topographiques. Ne faut-il pas y voir l'œuvre d'un pèlerin qui rédige à distance les souvenirs de son pieux voyage? Le fond du récit, si fortement attaché aux lieux, date probablement de l'époque où une église s'est élevée à la place du modeste oratoire primitif [1]. On peut dire que pour les récits hagiographiques c'est le moment psychologique de la rédaction. Nous ne serions sans doute pas réduits à faire une conjecture, si nous possédions la fin du morceau. M. B. date l'opuscule du ve au viie siècle. Il est impossible pour le moment d'être plus précis, ce qui est regrettable : les particularités grammaticales, relevées dans un index spécial [2], auraient encore plus de prix, si on pouvait en déterminer l'âge plus exactement.

La dissertation de M. B. lui a servi de thèse latine. Elle est écrite dans une langue nerveuse que l'on n'est pas habitué à goûter dans les livres de ce genre. Les amateurs n'y trouveront pas de ces phrases qui s'allongent de mots inutiles pour porter, piquée à la queue, une élégance de cahier d'expressions. Je ne ferais pas un éloge de l'orthographe

1. Cet oratoire devait être un simple autel abrité par un édicule à colonnes; de là le nom qui lui est donné : θυσιαστήριον.

2. Ajouter ὁ λαὸς τῆς ἀδικίας (*populus iniquitatis)*, p. 11, 10, à l'article du génitif.

correcte de M. Bonnet, s'il ne fallait, paraît-il, un certain courage à écrire comme les Anciens [1].

P.-A. L.

---

511. — **Anonymus aduersus aleatores** (Gegen das Hazardspiel) und die Briefe an Cyprian, Lucian, Celerinus und an den Karthaginiensischen Klerus (Cypr. epist. 8, 21-24). Kritisch verbessert, erlæutert und ins Deutsche übersetzt von Dr Adam Miodonski, mit einem Vorworte von Prof. Eduard Wœlfflin. Erlangen u. Leipzig, Deichert'sche Verlagsbuchhandlung Nachf. 1889, 128 pp. Prix : 2 M.

512. — **Libellus de aleatoribus** inter Cypriani scripta conseruatum. Edidit et commentario critico, exegetico, historico instruxit Adolfus Hilgenfeld. Freiburg i. B., 1889, J. C. B. Mohr. 87 pp. Prix : 2 M.

Le *De aleatoribus*, conservé dans les œuvres apocryphes de saint Cyprien, a été l'objet d'une étude de M. Harnack dont j'ai rendu compte il y a un an. Presque aussitôt, l'attribution de l'ouvrage à Victor Ier fut contestée par M. Wölfflin, et à sa suite les théologiens se jetèrent sur ces quelques pages de latin vulgaire pour proposer chacun une hypothèse nouvelle, « comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire ni d'autres problèmes à résoudre ». Il n'est presque pas de revue savante qui n'ait publié un ou plusieurs articles sur la question. Malheureusement les contradicteurs de M. Harnack n'ont pu se mettre d'accord. M. Wölfflin écarte l'origine romaine du traité et croit qu'il faut chercher l'auteur en Afrique après l'époque de saint Cyprien [2]. L'élève de M. Wölfflin, M. Miodonski, adopte au contraire l'hypothèse de l'origine romaine et fait honneur du *De aleatoribus* au pape Miltiades. M. Haussleiter l'attribue au confesseur Celerinus, dont on a une ou deux lettres [3]; mais il a été réfuté péremptoirement par M. Sanday qui tient pour Miltiades [4], tandis que M. Hilgenfeld songe à un novatien vivant sous le règne de Constantin, peut-être à l'évêque Acesius. Le *De aleatoribus* fait à

1. Les personnes que scandalise l'épel *uidi*, à côté de *urna*, oublient trop facilement qu'il n'en va pas autrement en français; *oui* et *jour* sont parallèles de *uidi* et de *urna*. Revenir à l'usage antique n'est pas compliquer, mais simplifier. Si l'on écrit *Euander*, non *Evander*, on n'est plus obligé d'expliquer par quel miracle la première syllabe est longue avec un *e* bref; si l'on écrit *siluae*, *Veius*, on n'est plus forcé, à propos du vers d'Horace : *Aurarum et siluae metu*, ou de la finale d'hexamètre de Properce : *Veius astitit arcem*, de parler d'un *v* qui devient *u* ou d'un *j* qui devient *i*, deux absurdités linguistiques; si l'on abandonne les *j*, les élèves n'essaieront plus de prononcer un impossible *omnja* dans Virgile. La réforme de notre façon d'écrire le latin amènerait nécessairement une réforme dans notre façon de le lire : je ne vois pas que ce soit un si grand malheur. Quant aux attaques *per absurdum*, dans lesquelles on montre les philologues écrivant leurs thèses sur des rouleaux de papyrus sans séparer les mots, on peut les repousser par la même arme : pourquoi ces partisans du moindre effort dans l'étude des langues anciennes n'écrivent-ils pas le grec en caractères romains ?

2. *Archiv für lat. Lexikographie u. Grammatik*, V, 499.

3. *Theologisches Literaturblatt*, 1889, nos 5 et 6.

4. *Classical Review*, 1889, t. III, pp. 127-128.

M. Langen l'impression d'une sténographie : ce serait un sermon de saint Cyprien, l'unique spécimen de ce genre [1]. Enfin, l'adversaire le plus habile de l'hypothèse de Harnack après M. Wölfflin, M. Funk reste sur la réserve ; il pense qu'on a affaire à une homélie de la deuxième moitié du IIIe siècle, prononcée dans une grande ville [2].

Comme on le voit, la provenance romaine du *De aleatoribus* a de nombreux partisans. Elle a été vigoureusement défendue par M. Hilgenfeld (pp. 30 et 70), qui semble avoir très bien réfuté M. Funk. La discussion porte sur le texte du début : *quoniam in nobis diuina et paterna pietas apostolatus ducatum contulit et uicariam Domini sedem caelesti dignatione ordinauit et originem authentici apostolatus super quem Christus fundauit ecclesiam* (Matth. XVI, 18) *in superiore nostro portamus*. Ces trois expressions semblent bien désigner un successeur de saint Pierre. M. H. n'a cependant pas fait observer qu'elles se prêtent un mutuel appui. Si par des considérations plus ou moins vraisemblables, on affaiblit la portée de chacune d'elles, leur réunion constitue un argument très fort. M. Funk prétend que les mots *originem authentici apostolatus* ne peuvent s'appliquer à un pape puisque il sont au milieu de deux incises qui n'ont pas de rapport avec la primatie : on voit combien il est facile de retourner le raisonnement. L'origine romaine une fois admise, quantité de particularités s'expliquent aisément.

La controverse se trouve limitée à la question de date. Les objections faites à Harnack et mises en œuvre par MM. M. et H. dans leurs éditions, se rangent sous trois chefs principaux : la langue du *De aleatoribus*, les concordances littéraires avec saint Cyprien, et les citations bibliques.

M. Wölfflin surtout a développé les objections linguistiques. Il est nécessaire avant d'entrer dans leur détail de faire quelques observations générales. La langue du *De aleatoribus* contient beaucoup de traits populaires. Or, nous possédons un matériel très limité pour la langue vulgaire de cette époque et la chronologie linguistique est encore dans l'enfance. Le degré de vulgarisme d'un ouvrage dépend d'ailleurs plus de la profondeur de la couche sociale d'où il provient que de l'époque à laquelle il appartient ; il faudrait donc connaître quelle était la culture de l'auteur, ce qu'on ne peut faire avant de savoir quel est l'auteur. De plus, la langue vulgaire n'a pas besoin de l'intervention d'un grand écrivain : sa formation n'est pas une création, mais un développement. Le grand écrivain ne fait qu'entraver ce développement par un choix dont la dernière raison est ce qu'il y a de plus subjectif au monde, le goût. « Tout écrivain fait un choix parmi les constructions, comme parmi les mots, que lui offre la langue parlée [3]. » M. Wölfflin commet donc une erreur sur la nature même du langage populaire en exigeant un grand créateur linguistique, *ein grosser Sprachbildner*, pour le premier emplo

1. Sybels *Historische Z.*, t. 61, pp. 479-481.
2. *Historisches Jahrbuch*, t. 10, pp. 1-22.
3. Riemann, *Syntaxe latine*, 2e édit., p. 7.

de constructions qui, pour un prosateur cultivé, sont des incorrections : elles peuvent lui échapper, mais il est en garde contre elles. C'est sous le bénéfice de ces remarques préliminaires qu'il convient d'accepter les résultats du dépouillement lexicographique entrepris par M. Wölfflin. Il trouve dans le *De aleatoribus* : 1° des expressions antérieures à Tertullien : *quisque* = *quisquis*, *perierare*, *ipse* = *idem*; 2° une expression employée pour la première fois par Tertullien : *quoniam* au lieu de l'accusatif avec l'infinitif; 3° des expressions postérieures à Tertullien : *idolatria* (on doit sans doute rétablir cet épel dans Tertullien, cf. Miodonski, p. 79), *zabulus; extollentia*, Cypr. ; *serpentinus*, Ambr.; *cohabitator*, Hieron ; *oraculum*, oratoire, Greg. M.; *deitas*, Arnobe; *deificus* = *diuinus*, Celerinus ap. Cypr. Cet inventaire devrait avoir pour conséquence logique de placer le traité après le temps de Grégoire le Grand ou d'Arnobe. Naturellement M. Wölfflin recule devant cette conclusion extrême; mais alors il n'y a plus lieu de tenir compte de cette liste pour la chronologie. Qui prouve trop ne prouve rien. M. Harnack en prenant ces particularités l'une après l'autre a mis hors de cause les plus importantes : *quoniam, extollentia, deificus, deitas* [1]. Pour ce dernier mot, dans la traduction du grec en latin, qui a été la première besogne littéraire des chrétiens d'Occident, on a dû éprouver de bonne heure bien avant Arnobe, la nécessité de rendre exactement le θεότης des Septante et des théologiens orientaux.

M. M. donne une liste de concordances littéraires avec saint Cyprien, dix-sept en tout. Elles tendraient à prouver que l'auteur du *De aleat.* se serait appliqué à imiter les œuvres de l'évêque de Carthage. Mais parmi ces *lieux parallèles*, les uns sont des tournures très naturelles qui peuvent se rencontrer sous la plume de deux écrivains indépendants l'un de l'autre (aleat. 8, 5 : *hoc primo in loco scire debes quia*, et ad Demetr. 3 : *illud primo in loco scire debes senuisse iam saeculum)*, d'autres sont des ressouvenirs de passages bibliques librement paraphrasés (aleat. 5, 2, et de zelo 2 : cf. I Petr. V, 8; aleat 11, 1, et de opere, 21 : cf. I Cor. IV, 9 [2]; aleat. 11, 2 et de laps. 11 : cf. Matth. VI. 20 et XIX, 21); d'autres enfin ne sont pas comparables (*meditatio*, aleat. 88, a son sens habituel de « exercice » et est glosé par *crimen* crime; dans de opere 12, ce mot signifie « une éditation, pensée » et est glosé par *cogitatio*).

MM. Haussleiter et Funk ont fait surtout porter leur investigations sur les citations bibliques. On en trouve dans le *De aleatoribus* qui sont communes avec saint Cyprien. Ils en concluent qu'elles ont été puisées dans cet auteur. Mais quand un écrivain ecclésiastique veut appuyer sa doctrine par des textes, il n'est pas très étonnant qu'il se rencontre avec un autre auteur animé des mêmes intentions. Dans notre cas, ces rap-

1. *Theologische Literaturzeitung*, 1889, p. 1.

2. Dans mon précédent article (*Rev. crit.*, 1889, I, p. 23, n. 2), j'avais déjà signalé ce rapprochement. — Tous les renvois au texte du *De al.* sont fait d'après l'éd. Miodonski.

prochements sont contestables. 1° Matth. XVI, 18 ap. aleat, 1, 2 et Cypr. hab. uirg 10 avec la leçon *fundauit*; mais ailleurs saint Cyprien cite le texte avec la variante *aedificauit*; 2° Ap. XIV, 10, Exod. XXII, 20 et Ierem., XXV, 6 dans aleat. 8, 1-2 et Cypr. ad. Fort. 3 (pp. 323-324 Hartel) : le premier et le troisième passages ont une tout autre forme et l'ordre est différent; 3° Apoc. XVIII, 4 et Ies. LII, 11 dans aleat. 8, 4 et Cypr. de laps. 10 et testim. III, 34 : les *testimonia* ne donnent qu'une partie du verset d'Isaïe, cité en entier par l'anonyme, tandis que le *de lapsis* intervertit l'ordre des citations et les développe oratoirement ; 4° Dans le chapitre 10 du *De aleatoribus* se trouve un groupement qui a semblé la preuve irréfutable d'un emprunt au 3° livre des *testimonia* de saint Cyprien : Matth. XII, 32 ; I Sam. II, 25 ; I Cor. III, 16 ; Matth. VII, 23. On a dans *Testim.* III, 26-28 : Matth. VII, 23 ; I Cor. III, 16 ; Matth. XII, 32 ; Marc , III, 28 ; I Sam. II, 25. Mais d'abord l'ordre est différent. De plus Matth. VII, 23 est isolé dans le chap. 26 et séparé de I Cor. III, par trois citations ; I Cor. III, 16 n'est pas suivi immédiatement de Matth. XII, 32. Enfin, Marc. III, 28 manque dans le *De aleatoribus*. M. Wölfflin, et à sa suite MM. M. et H., croient à une contamination avec Matth. XII, 32. Cette contamination consisterait dans la substitution de *qui dixerit uerbum* à *qui dixerit blasphemiam*. Dans l'hypothèse d'une traduction unique du Nouveau Testament, on pourrait rendre compte de la divergence par une simple glose ; dans l'hypothèse de la pluralité des versions, un écart aussi minime s'explique encore plus aisément, et la contamination avec un texte qui offre bien d'autres différences verbales ne peut être alléguée que pour le besoin d'une thèse. C'est à cela que se réduisent les similitudes de citations entre l'anonyme et saint Cyprien [1].

De ce minutieux examen, la théorie de M. Harnack sort intacte, aussi solidement appuyée qu'auparavant. Ses principales bases sont la sévérité morale de l'auteur, le maintien du *Pasteur d'Hermas* et de la Διδαχή au rang d'écritures divines et la répartition des écritures canoniques en prophètes, évangiles et apôtres. En vain M. Funk a-t-il voulu affaiblir ce dernier argument en rappelant qu'à une date très tardive (pour les offices des Quatre-Temps jusqu'à nos jours), la liturgie a conservé cette division. Puisque cette coïncidence est unique, on doit y voir une de ces survivances dont la liturgie est la sauvegarde naturelle. Ce qu'on ne trouve pas, ce sont des exemples littéraires tardifs de cette conception du canon.

Le *De aleatoribus* a profité des discussions dont il a été l'objet. Le texte en a été amélioré et c'est dans l'édition Miodonski qu'on devra le lire désormais [2]. C'est là aussi qu'il faudra chercher l'étude des curieuses

1. M. Harnack fait observer que ces rencontres, fussent-elles justifiées, ne prouveraient rien. S. Cyprien n'est probablement pas le premier qui a composé des recueils de textes de l'Écriture. On en avait déjà en Orient; cf. Hatch, *Essays in biblical greek*, pp. 203 et suiv. Il a pu et dû se servir de ceux qui existaient.

2. M. M. a collationné à nouveau le ms. de Munich. Le texte de MQT est certainement supérieur à celui de D, qui est cependant meilleur qu'on pourrait le croire.

particularités grammaticales qu'il présente. L'introduction contient en outre des observations du même genre sur d'autres parties du pseudo-Cyprien et sur les lettres 8, 21-24, reproduites par M. M. à la fin de sa brochure [1].

J'ai indiqué tout à l'heure à peu près tout ce qu'on trouve de bon dans l'édition de M. Hilgenfeld. Ce travail est manqué. M. H. a voulu donner un apparat, au lieu d'imiter la réserve de Harnack. Il a gonflé le bas des pages de variantes de mss. empruntées à ses devanciers et de leçons des éditions. Cette compilation a été faite absolument sans critique. C'est ainsi qu'il cite, à côté des variantes du ms. D, un ms. C (*Corbeiensis*) d'après l'édition Fell et Pearson de 1682. Or, C et D sont un seul et même ms, dont les Bénédictins avaient procuré une collation aux auteurs anglais [2]. Dans le commentaire, outre le passage déjà cité sur l'origine romaine du traité, je ne vois que la partie consacrée à l'inventeur du jeu qui mérite d'arrêter le lecteur (p. 59). M. H. rend très vraisemblable l'opinion vers laquelle Harnack semblait déjà incliner. L'hypothèse de Wölfflin, qui voit dans *olim meditando* un jeu de mot rappelant le nom de Palamèdes est décidément trop ingénieuse. On a relevé ailleurs les distractions énormes de M. H. [3]. La principale est un contresens sur une phrase de Harnack, qui fait attri-

---

J'ai vérifié et rectifié la collation de ce ms. dans Hartel. Voici les *principaux* errata : p. 93 H., 5, *et* TD ; 93, 15 *exprobationem* D ; 93, 18 *pro* om. D ; 95, 8 *heres* D², *infans est* D²; 96, 13 *est* n'est pas dans D ; 97, 16 *se* om. D, *perdet* D ; 97, 17 *diaboli uenabulum* : *diab | ulum* D ; 98, 9 *armata* QTD; 98, 11 *dilapidat* MQ²D ; 98, 15 *multarum sunt* D ; 99, 3 *est et c* D¹ ; 99, 17 *sic : si* D¹ ; 101, 13 *perferant* D¹ ; 101, 14 *parentum* D ; 101, 15 *estrepitus* D¹ ; 101, 17 *nocentius* D ; 102, 9 *diliciis* D ; 103, 23 *elimosynis* D ; 104, 2 *inmortale* DQT. La dernière rectification a d'autant plus d'importance que d'après l'apparat de M. M. *inmortale* est la leçon de M ; le texte est donc absolument sûr (cf. au contraire Harnack, p. 85).

1. P. 52, M. M. omet le compte-rendu *favorable à Harnack*, de M. l'abbé Duchesne dans le *Bulletin critique* ; p. 31, ll. 1-3, l'opposition entre païens et chrétiens est trop naturelle pour servir de base à un rapprochement ; p. 56, 3, il est douteux que *id est aleatorum* soit interpolé, cf. Hilgenfeld, p. 28 ; la restitution de cette première phrase dans M. est d'ailleurs tout à fait contestable; p. 58, 1, dans Cypr. ep. 59, 5 il s'agit précisément du pape ; 66, 2, *sub cura nostri*, cette particularité présentée comme un africanisme par M. se présente isolément dans Cicéron, Tacite et peut-être César (cf. Riemann, *Synt.* ², p. 101, 2) ; 68, 3 *dicendo dicens*, il aurait fallu citer aussi Cicéron, cf. Riemann, *ib.*, § 253, r. 1 ; 79, 5, Harnack, (p. 86) a rapproché la liste des fautes données par la Διδαχή et par Marc, VII, 21 : on sent qu'il y a un ordre primitif commun à ces trois documents, sans qu'on puisse le déterminer avec plus de précision ; cf. aussi Bonnet, *de miraculo... Chonis patrato*, p. 7 ; 96, 4 il est douteux qu'en cas de conflit entre les leçons *ferre* et *portare*, *portare* doive toujours être préféré : *portare*, le mot vulgaire, peut être la glose de *ferre*, mot classique et moins compréhensible ; 109, 12, je n'hésiterais pas à écrire *abscinde*, en me fondant sur l'ingénieuse explication de *ilde* donnée par M. M.

2. C. et D ne diffèrent que sur trois points, deux fois par une erreur d'Hilgenfeld (23, 4 fausse interprétation du silence des éditeurs ; 23, 17 dans Fell-Pearson, il n'est pas question de l'épel *paenes* pour C), une fois par une erreur de l'apparat de Hartel (25, 22 *inmortale* D, comme C, v. plus haut).

3. *Theologische Literaturzeitung*, 1890, col. 35 ss.

buer à Acesius, évêque novatien de *Constantinople*, un écrit dont M. H. a si bien prouvé la provenance *romaine*. M. Harnack, pensant à Constantinople, avait écrit *Hauptstadt*, que M. Hilgenfeld a traduit par Rome. La méprise est d'autant plus étonnante que M. Hilgenfeld, après le passage de Harnack, cite un texte de Socrate nommant pour l'époque d'Acesius un autre personnage comme évêque novatien de Rome (p. 39). Le nombre vraiment excessif des fautes d'impression trahit, autant que ces bévues, la hâte fébrile avec laquelle cette brochure a été écrite [1]. M. H. aurait pu faire encore une besogne utile en donnant un index très complet : mais il s'est contenté de reproduire celui de Harnack en le réduisant d'un bon tiers.

Je ne veux pas terminer sur des critiques. Je tiens à formuler une réflexion qui est à l'honneur de tous les fidèles du *De aleatoribus*. Ils n'ont été animés dans ces études que par l'amour pur et sans mélange de la science et de la vérité. On n'a vu poindre nulle part des préoccupations confessionnelles qui eussent paru légitimes au grand public. L'hypothèse de Harnack, si elle favorise une confession aux dépens des autres, peut fournir des armes à la défense des doctrines catholiques : elle a été formulée et soutenue par des protestants, et c'est un théologien catholique, M. Funk, qui l'a le plus vigoureusement attaquée. Un pareil désintéressement scientifique est trop rare pour qu'on ne le signale pas [2].

Paul LEJAY.

---

1. On peut ajouter à celles que signale le compte-rendu cité ci-dessus, *indelebilem studium* et *saec. IV inuente*, de la p. 53, par ex. — Autres observations. P. 40, il est bien difficile de ne pas admettre qu'il y ait dans les quatre premiers chapitres une leçon indirecte aux évêques; autrement, ce serait beaucoup de précautions oratoires; p. 43 : « legendum *quae*, ortum e scriptione *que* », je ne comprends pas; p. 45 toute l'argumentation de Harnack subsiste, puisque Apoc. XVIII 4, est placé dans la bouche du Seigneur; p. 57, je crains que M. H. n'ait fait un contre sens sur Iuuen., I, 90-91 et par suite sur *de aleat.*, 6, 5; p. 62, *in factis iniquus* de *de aleat.* 7, 12, paraît se rapporter plutôt à ce qui précède (cp. surtout 6, 10 et 11 : *est et quando ipsi aleatores cum prostitutis mulieribus*, etc.) qu'à des légendes mythologiques; p. 75, conclure d'une phrase de saint Paul, perdue au milieu d'une longue citation, à la jeunesse de l'auteur anonyme paraît être un peu hardi; même page, c'est par un tour de force analogue que l'exhortation de la péroraison : *fuge diabolum persequentem te*, devient une preuve qu'à l'époque de l'auteur personne ne persécutait plus les chrétiens, si ce n'est le démon.

2. « Ce que nous prétendons au nom de la science, c'est qu'on sache, quand il s'agit de juger de la valeur des preuves, se mettre un instant à la place de ceux qui n'ont pour la religion ni haine ni amour, pour se demander si tel texte, tel raisonnement doit logiquement les amener à la conclusion que nous sommes tentés d'en tirer, et si nous admettrions cette conclusion comme certaine, lors même qu'elle nous serait contraire. » Ch. de Smedt, *Principes de la critique historique*, p. 33.

513. — **De la vie intime des dogmes** et de leur puissance d'évolution. Leçon d'introduction au cours de dogmatique réformée professée à la Faculté de Théologie protestante de Paris le 4 novembre 1889, par A. Sabatier. Paris, Fischbacher, in-8, 26 p.

Prévenu du sujet que devait traiter l'autre année M. Sabatier, nous avions voulu l'entendre et nous avions été frappé des qualités de pensée et de style de sa leçon non moins que de son ardeur communicative ; d'autre part, nous avions l'impression qu'il avait laissé dans l'ombre toute une partie de son sujet, la plus essentielle peut-être. En le relisant à quelques mois d'intervalle, nous avons été confirmé dans notre sentiment premier.

M. S., comme il était indispensable, a commencé par déblayer son terrain en déclarant que les dogmes ne sont pas immuables, mais se transforment au cours des siècles ; en un mot, ils *évoluent*. Sous ce rapport, il convient de les comparer aux langues. M. S. arrive sans effort à rencontrer des formules pleines et savoureuses, dont nous donnerons un exemple : « Ce que les mots et les phrases sont à la pensée, les formules dogmatiques le sont à l'expérience religieuse de la conscience et nous pouvons poser cette thèse générale : de même que la vie d'une langue se trouve, non dans la sonorité des mots ou dans la correction de la phrase, mais uniquement dans l'énergie secrète de la pensée et dans le génie du peuple qui la parle, de même le principe de la vie des dogmes n'est à chercher ni dans la logique des idées ou la justesse plus ou moins grande des formules théoriques, mais seulement dans la vie religieuse elle-même, c'est-à-dire dans la piété pratique de l'Église qui les professe. Le dogme, en un mot, c'est la langue que parle la foi. » Je ne crois pas que cette belle définition rencontre beaucoup de contradicteurs. M. S. ajoute qu'il y a deux éléments dans le dogme, un élément proprement religieux qui est son principe vivant et un élément intellectuel, une proposition philosophique servant d'enveloppe et d'expression au premier, et il doit être entendu que l'élément intellectuel ou formule dogmatique n'est que l' « expression symbolique de l'expérience religieuse ».

C'est cet « élément intellectuel » qui constituera la part essentiellement variable dans le dogme. Se tournant, à son tour, du côté de ceux qui voudraient sacrifier totalement la formule philosophique de l'expérience religieuse, considérée comme foncièrement caduque, M. S. déclare qu'on arriverait par cette voie à détruire purement et simplement le christianisme et la religion. C'est ici que je cesse de l'entendre, me demandant si, d'après le professeur de dogmatique réformée, la formule dogmatique est, oui ou non, indispensable, si elle n'est pas une simple béquille à l'usage des gens mal bâtis ou d'esprit faible. Poussons un peu plus loin pour avoir la réponse.

M. S. fait ressortir le caractère hébraïque du christianisme primitif, l'empreinte hellénique qu'il a subie par la suite. « De quel droit, n'hé-

site-t-il pas à dire, proclamerions-nous éternel et immuable un système dogmatique, dont l'histoire nous révèle si bien l'origine et le caractère particulier ? Sans doute, ce système convenait admirablement au monde gréco-romain, et, sans doute aussi, c'est à cette convenance même qu'il doit d'avoir alors triomphé. N'est-ce pas une raison de penser qu'il ne doit plus convenir aussi bien au nôtre, à moins qu'on n'admette que notre civilisation et notre philosophie n'ont pas le droit de différer de la civilisation et de la philosophie des derniers siècles de l'Empire romain ? » Et M. S. fait voir quelle révolution a subie notre conception du monde comparée à celle du moyen âge. De là, la nécessité de modifier la formule dogmatique selon les époques. Il a écrit sur ce point quelques pages vives et précises, qui renferment des observations très solides. Malheureusement, je note encore ici un désaccord entre les prémisses et la conclusion. Au moment où je me préparais à entendre : Donnez aux faits de l'expérience religieuse une formule qui soit en harmonie avec l'état contemporain des connaissances et de la réflexion philosophique, — je lis, non sans étonnement : La revision dogmatique est toujours ouverte, en principe et en fait, dans les Églises issues de la Réforme. — Il est visible qu'une perspective de continuelle mobilité, d'instabilité sans fin, ne peut être accueillie qu'avec hésitation et défiance par les diverses églises chrétiennes [1].

Nous refermons donc cette brochure, qui est une œuvre des plus distinguées, où abondent les remarques judicieuses et les rapprochements heureux, avec un sentiment de déception. Nous nous demandons ce qui doit demeurer et ce qui doit passer dans le christianisme. Le dogme est-il décidément un simple vêtement, comme la coquille qui protège le mollusque, comme le paletot que nous sommes contraints d'endosser par les temps froids; ou bien est-il la traduction légitime et nécessaire du sentiment dans la langue de la philosophie ? Il est visible que M. S. hésite perpétuellement entre ces deux réponses et qu'il n'a pas su prendre son parti de dire franchement qu'il *faut* un dogme à toute Église qui compte et que ce dogme doit être considéré par cette Église comme étant *la vérité*. C'est seulement en ce cas, nous semble-t-il, qu'il y a lieu de parler de « la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution [2]. » Sous ce rapport, nous ne nous étonnons pas que les propositions de M. S. aient semblé insuffisantes à plusieurs.

Faut-il chercher la pensée profonde de M. S. dans une note de la page 9, où il est question des « faits rédempteurs et rénovatenrs de l'Évangile » qui, « par cela seul qu'ils ont précédé l'évolution dogma-

1. On a pu croire que M. S. sacrifiait sans hésitation tout le travail dogmatique du passé; je suis persuadé que telle n'est pas sa pensée, mais plusieurs de ses réflexions seraient de nature à favoriser cette interprétation.

2. La « vie intime du dogme » doit consister en ce que, restant immuable dans son *fond*, il adapte sa *forme* à l'époque et au milieu. Nous aurions voulu voir appliquer cette remarque aux dogmes du péché originel et de la rédemption, par exemple.

tique, restent nécessairement hors d'elle »? Ce serait là une voie toute nouvelle, que rien ne nous faisait soupçonner; cette théorie des « faits chrétiens » nous semble, du reste, l'une des plus faibles et les plus creuses qu'on ait jamais imaginées. D'ailleurs, un lecteur attentif s'apercevra que M. S. s'est préoccupé ici de faire taire des critiques qu'avait soulevées sa leçon (voyez aussi la note de la p. 7).

Il paraît, en effet, que cette leçon a provoqué des protestations très vives. Après avoir nous-même fait d'expresses réserves sur le fonds du sujet, nous sommes heureux de constater que M. Sabatier a maintenu et fait reconnaître sa liberté professorale.

M. Vernes.

---

514. — **Kleinere deutsche Gedichte des XI. u. XII Jahrhunderts**, p. p. Albert Waag. (Altdeutsche Bibliothek, hrsg. von Paul). Halle, Niemeyer, 1890. In-8, xli et 167 p. 2 mark.

Ce petit livre contient dix-sept poèmes religieux, déjà publiés par Müllenhoff et Scherer dans les *Denkmæler*, par Diemer, par Karajan : on saura gré à l'auteur d'avoir réuni dans ce volume des textes peu accessibles et recueilli ou résumé dans ses introductions et ses notes à peu près tout ce que ses devanciers avaient dit d'important. On lui reprochera toutefois d'avoir été trop conservateur, ou plutôt, comme disent ses compatriotes, trop *bequem*, et de se livrer à une polémique acerbe contre Scherer.

C.

---

515. — **Quellen zur Geschichte der Stadt Worms.** II. Theil. Urkundenbuch der Stadt Worms, herausgegeben von Heinrich Boos, Band II. (1301-1400). Berlin, Weidmann, 1890, xiv, 948 p. in-8. Prix : 37 fr. 50 c.

Grâce au concours généreux du baron de Heyl, la ville de Worms a pu commencer récemment la publication d'une *Collection des sources historiques*, confiée à M. Henri Boos, actuellement professeur à l'Université de Bâle. Comme de juste, c'est par un *Cartulaire de la ville de Worms* que s'ouvre la collection de M. B. Le second volume embrasse les années 1301 à 1400 et renferme plus de douze cent pièces relatives soit aux affaires politiques, soit aux affaires privées, (donations ou échanges de terrains, baux, contrats de vente, etc.) de la vieille cité rhénane. Sur ce nombre, six cents au moins sont entièrement inédites et tirées des archives de Worms, de Spire, de Darmstadt, de Lucerne, etc. Une trentaine de pages contiennent des *additions* et *rectifications* au tome précédent; une table des matières des noms de lieux et personnes, dressée avec beaucoup de soin, remplit près de deux cents pages.

Toutes les pièces renfermées dans cet énorme volume, consciencieusement éditées d'après les principes généralement admis aujourd'hui pour la

publication des *Cartulaires,* en Allemagne, n'ont pas été données in extenso. M. B. n'a reproduit de la sorte que les documents d'un intérêt général, se rattachant à l'histoire intérieure ou aux relations extérieures de la cité ; quant aux documents d'ordre privé *(privatrechtliche Urkunden)* il n'en a donné généralement que des extraits ; il a même négligé, de propos délibéré, une masse de pièces de cette catégorie, se rattachant aux propriétés extra muros des établissement ecclésiastiques de Worms. On ne saurait s'en étonner quand on songe qu'il n'y avait pas moins de *soixante* églises, chapelles et couvents dans l'enceinte des murs, et rien qu'au point de vue de la dépense matérielle, on ne pouvait songer à fondre tous ces cartulaires spéciaux dans celui de la ville libre impériale.

Le xive siècle est l'époque des grandes confédérations urbaines et de leurs luttes acharnées contre les seigneur territoriaux. Worms a joué un rôle assez important dans ces luttes, pour que son histoire spéciale fournisse nombre de faits intéressants pour l'histoire générale de l'Empire. Pendant toute la durée de ce siècle, elle n'a guère vécu en paix avec ses voisins, principalement avec son évêque, qui réclamait sans cesse la suzeraineté politique sur la ville, déclarée ville libre par Louis de Bavière, et confirmée dans ses privilèges par Wenceslas. A plusieurs reprises, l'appui des princes voisins, et particulièrement des électeurs palatins, fit triompher les évêques, mais chaque fois la ténacité bourgeoise reprit la lutte, qui ne cessa définitivement qu'au xvie siècle. Ces démêlés entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir séculier, les compromis innombrables — les *Rechtungen* — qu'ils signèrent entre eux, pour les violer l'instant d'après, remplissent un bon nombre des pages du volume de M. Boos.

Les querelles qui s'élevèrent entre Worms et d'autres villes rhénanes, au sujet des privilèges douaniers, rendus à la ville par Wenceslas, et les pièces qui s'y rapportent, fournissent également des renseignements économiques curieux pour l'histoire du commerce au moyen-âge.

R.

---

516. — SEGER. **Byzantinische Historiker des X und XI Jahrhunderts.** I. Nikephoros Bryennios. Munich, Lindau, 1888. 1 vol. in-8, IV-129 p.

Parmi les raisons d'ordre divers qui rendent si difficiles les études byzantines, l'une des principales est assurément le manque de recherches critiques sur les sources de l'histoire de l'empire d'Orient. Sans doute, dans ses *Byzantinische Studien*, F. Hirsch a donné, pour la période qui va de 813 à 963, un remarquable modèle aux travaux de cette sorte ; sans doute, quelques-uns ont suivi cet exemple et étudié, comme Neumann, les sources historiques de l'époque des Comnènes. Pourtant les recherches de ce genre sont encore si rares, qu'il faut savoir grand gré à M. Seger d'avoir entrepris l'étude critique de quelques-uns des écrivains du xie siècle byzantin.

Parmi les historiens de cette période, entre Psellus, Attaliote et Skylitzès, Nicéphore Bryenne, auquel M. S. consacre l'ouvrage que nous analysons, mérite une place importante. On connaît l'homme : né d'une des plus grandes familles byzantines, probablement fils aîné, comme M. S. le démontre fort heureusement, de ce Nicéphore Bryenne qui aspira, en 1078, au trône de Byzance, il est plus célèbre encore comme gendre d'Alexis Ier et mari d'Anne Comnène. L'historien n'est guère moins intéressant. Mêlé de près, comme les autres écrivains de l'époque, aux événements qu'il raconte, il diffère d'eux par certains traits qui méritent d'attirer l'attention. Son livre, composé à la prière de l'impératrice Irène Ducas, femme d'Alexis, est moins un ouvrage historique qu'un écrit de parti, avant tout destiné à exalter la gloire du grand Comnène, et à prouver la légitimité de son avènement; c'est, suivant l'expression de M. S., « la chronique d'une grande famille » ou plutôt de deux grandes familles, car la gloire des Ducas, aïeux de l'impératrice, n'y est pas moins célébrée que celle des Comnènes. On conçoit, dès lors, quelles peuvent être les sources et la valeur de ce récit, qui commence vers 1070, avec les premiers exploits d'Alexis Comnène, et se poursuit en quatre livres jusqu'en 1078. Outre les emprunts nombreux faits aux historiens du temps, à Psellus, à Attaliote, à Skylitzès, Bryenne trouve dans ses propres souvenirs et dans ceux de sa famille bien des détails nouveaux ou curieux; malheureusement son impartialité est fort sujette à caution, et souvent il ne répugne point à l'évidente altération des faits. L'écrivain pourtant demeure digne d'étude; sa langue, si fort marquée qu'elle soit des traits caractéristiques de l'époque, a plus de simplicité et de souplesse que celle de ses contemporains, et, par là, Bryenne mérite quelque place dans l'histoire littéraire de son temps.

M. S. a retracé de façon fort intéressante la biographie de Nicéphore; il a apprécié en termes fort justes les tendances, les sources et la valeur du livre; il en a étudié la langue avec un soin consciencieux, et son travail est aussi intéressant qu'utile. Je ne ferai de réserve que sur la discussion, fort curieuse du reste, que M. S. consacre à la préface de l'ouvrage de Nicéphore. Pour lui, la fin seulement de cette introduction (depuis ἆθλον τοῦτο) serait l'œuvre authentique de Bryenne, le reste étant le travail d'un scribe quelconque, et faisant partie d'un écrit de circonstance composé vers 1090 pour prouver les droits d'Alexis Comnène au trône de Byzance. L'argumentation, fort ingénieuse, ne me semble nullement décisive; et la question, qui présente évidemment certaines difficultés, ne me semble point encore résolue.

Je dois, en terminant, signaler deux remarques importantes de M. Seger. Le manuscrit unique de Bryenne, que le P. Poussines a reproduit dans la Byzantine du Louvre, est perdu depuis le jour où les héritiers de Guillaume Puget de Toulouse en demandèrent restitution à l'éditeur. Il y aurait grand intérêt à retrouver ce *Codex Tolosanus*, d'abord parce que le texte de Bryenne est fort mal publié, ensuite parce

que ce manuscrit renfermait un texte de l'Alexiade d'Anne Comnène assez différent de la leçon des manuscrits consultés par Reifferscheid. A défaut du *Codex Tolosanus*, du moins serait-il intéressant de retrouver le volume de la Byzantine du Louvre où, en marge d'Anne Comnène, Poussines avait inscrit plusieurs centaines de variantes empruntées au *Tolosanus*. Jusqu'en 1750, ce volume était conservé au collège des Jésuites de Toulouse ; depuis lors, on perd sa trace. Est-il, comme M. Seger le juge vraisemblablement, enfoui dans quelque bibliothèque parmi les autres volumes d'une Byzantine du Louvre? Il serait utile de s'en assurer, et c'est pourquoi je signale cette double recherche à la curiosité des intéressés [1].

Ch. DIEHL.

---

517. — Emile GEBHART. **L'Italie mystique.** Histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge. Un vol. in-12, VII-326 pp. Paris, Hachette, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Les cent cinquante années comprises entre le règne d'Alexandre III et celui de Boniface VIII sont l'époque la plus originale, et l'une des plus brillantes, du christianisme en Italie. C'est à cette période tout entière qu'est consacré l'ouvrage de M. Gebhart, dont le titre n'indique pas peut-être complètement le contenu. Avec le catholicisme imaginatif et mystique, antiformaliste et quasi hérétique de Joachim de Flore et de François d'Assise, cette période a aussi vu, et M. G. étudie aussi dans son livre, le catholicisme démocratique et politique de Arnaldo di Brescia, le déisme vague et déjà rationnaliste de Frédéric II, et le catholicisme gibelin et vindicatif de Dante, qui fond dans une synthèse géniale les éléments scolastiques, les éléments mystiques et aussi les éléments passionnels de la religion médiévale italienne. L'étude de la religion de Dante forme la conclusion naturelle de cette histoire : ce dernier chapitre permet de mesurer les progrès accomplis par l'esprit religieux en Italie depuis ces épouvantables papes du IXe siècle, auxquels M. G. a consacré son introduction. Mais c'est moins cette évolution qu'a voulu montrer l'auteur que le développement de l'idée mystique dans l'école de Joachim de Flore et de ses disciples. Cette religion, moins opposée peut-être qu'il ne le dit au formalisme officiel, plus mêlée qu'il ne l'indique (malgré un charmant chapitre sur l'art mystique) d'influences artistiques et poétiques, il la définit admirablement « l'œuvre excellente du génie italien » au XIIIe siècle, et il a trouvé, en décrivant l'histoire de ses fondateurs les pages les plus belles qu'il ait écrites, et vraiment belles.

1. Je signale à M. S., parmi les ancêtres de la famille Bryenne, un Théoctiste Bryenne, stratège de Dalmatie au IXe siècle (Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 205). — Il est possible que la mère de notre Bryenne, dont M. S. ignore le nom (p. 17), s'appelât Marie Bryenne (Schlumberger, *ibid.* 626). — Enfin, le texte d'Anne Comnène d'où M. S. conclut que la princesse entra au couvent dès la mort d'Alexis (p. 24), me semble prêter à discussion, et le fait en lui-même est bien peu vraisemblable.

Il a fixé pour longtemps la physionomie historique de François d'Assise, de Joachim, de Jacopone di Todi. Aussi lui pardonnera-t-on volontiers de n'avoir parlé ni de Saint Bonaventure ni de Pierre Mangiadore, et le capucin de M. Renan redira sans doute à propos de l'*Italie mystique* ce qu'il disait à propos de l'étude sur l'*Evangile éternel* : « Il a bien parlé de Saint François, Saint François le sauvera. » A coup sûr, Saint François a inspiré à M. Gebhart un travail qui est mieux qu'un charmant livre, — qui est un livre.

Léon-G. Pélissier.

---

518. — A. Heidenhain. **Die Unionspolitik Landgraf Philipps von Hessen**, 1557-1562. 1 vol. in-8, xix-480 pages. Archivalische Beilagen, 139 pages. Halle A. S. Niemeyer, 1890.

Aussitôt que la paix d'Augsbourg eut été signée (1555), de graves dissensions éclatèrent à nouveau entre les deux partis catholique et protestant. En présence des difficultés soulevées chaque jour, il semblait que les protestants allaient s'unir pour la défense de leurs intérêts communs. Il n'en fut rien. Les luthériens restèrent très hostiles aux calvinistes et voyaient des adversaires plutôt que des amis dans les huguenots de la Suisse et de la France. Ils se partagèrent eux-mêmes en une série de sectes, qui se lançaient réciproquement l'anathème, si bien qu'on ne savait plus lesquels d'entre eux appartenaient à la confession d'Augsbourg, la seule dont l'existence eût été reconnue légalement en Allemagne. Un prince, auquel son dévouement à la Réforme n'enlevait pas la clairvoyance, comprit les dangers de cette situation : c'était Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse. Déjà, en 1529, en convoquant le colloque de Marbourg, il avait essayé de mettre d'accord les disciples de Luther et ceux de Zwingle. A partir de 1555, il travailla plus que jamais au triomphe de la même politique. Faire considérer comme secondaires toutes les divergences confessionnelles, unir tous les protestants de l'Allemagne dans une même ligue défensive, amener une transaction entre les luthériens et les réformés en Suisse, empêcher les Guises d'écraser l'hérésie en France et tendre aux huguenots une main secourable : tels furent ses plans. M. Heidenhain nous raconte, dans ce long volume, les efforts qu'il fit, pour les mettre à exécution dans les années 1557 à 1562, et il nous expose les obstacles contre lesquels il vint se buter.

M. H. s'appuie, dans son récit, sur une série de lettres inédites, adressées par le landgrave aux princes d'Allemagne, Auguste de Saxe, Christophe de Würtemberg, etc., ou bien reçues par lui de ces mêmes personnages. Il les a découvertes pour la plupart aux archives de Marbourg, quelques-unes aux archives secrètes d'Etat, à Berlin. Il les publie *in-extenso* dans son appendice. Il aurait pu, à cause de cette publication, abréger, ce nous semble, l'analyse très détaillée qu'il nous donne des mêmes pièces au cours du volume. Son récit y eût beaucoup gagné : bien

souvent, il se compose exclusivement de documents mis bout à bout. Au milieu de ces analyses diffuses et de ces citations prolongées, on perd souvent de vue les idées générales ; les plans des principaux personnages vous échappent ; leur caractère ne se dessine pas ; l'intérêt languit et disparaît.

M. H. a commencé son récit là où commencent les documents inédits sur lesquels il a mis la main. A la rigueur, on s'explique qu'il ait pris pour point de départ les premières tentatives d'union faites par Philippe après la paix d'Augsbourg. On aurait souhaité pourtant qu'il nous eût en quelques pages résumé le rôle joué par le landgrave avant 1555 ; qu'il nous eût parlé au moins du colloque de Marbourg. Mais voici qui est plus extraordinaire ; M. H. s'arrête là où s'arrêtent ses documents, au milieu même d'une négociation. La première guerre de religion a éclaté en France. Les huguenots envoient d'Andelot, frère de Coligny, demander des secours en hommes et en argent aux princes protestants d'Allemagne. Après bien des pourparlers, le landgrave, le duc de Würtemberg, l'électeur palatin Frédéric, le comte palatin Wolfgang, le margrave de Bade-Dourlach Charles consentirent à avancer certaines sommes. Le duc de Saxe-Weimar, Jean-Frédéric, s'exécuta à son tour ; mais, continue M. H., l'électeur de Saxe ne voulut rien donner... Puis un point, c'est tout. Ne demandez pas à l'auteur de vous signaler brièvement les faits qui suivirent : prières adressées par le prince de Condé à la diète de Francfort dans l'automne de 1562, issue en France de la première guerre civile. Il vous dira qu'après août 1562 il n'a plus rien trouvé d'inédit. N'attendez pas non plus de lui que, par un bref résumé, il fixe dans votre mémoire le souvenir des négociations qu'il a si longuement racontées ; ne cherchez pas davantage dans son livre une appréciation sur la politique de son héros. Il n'a pas voulu faire œuvre d'art, mais seulement œuvre de science.

Cette science est très étendue, nous ne le nions point ; au contraire, nous allons le mettre en évidence. M. H. connaît fort bien l'histoire d'Allemagne au milieu du XVIe siècle et la bibliographie qu'il a dressée montre combien nombreuses sont ses lectures. Il sait en outre d'une façon remarquable l'histoire de France à cette époque. Il a eu souvent occasion de parler de notre pays, à propos des rapports des Réformés avec les princes allemands, et, en particulier, avec Philippe de Hesse. Peut-être même a-t-il insisté, plus qu'il n'aurait fallu, sur les événements intérieurs survenus à la cour des Valois, sur la politique tortueuse de Catherine de Médicis, sur les plans des Guises, sur le triumvirat, sur les états d'Orléans. Au moins, toujours son érudition est sûre. S'il n'a pu profiter des travaux assez récents de MM. Delaborde sur Coligny, Waddington sur Hubert Languet, Decrue sur Anne de Montmorency, Forneron sur les Guises, il s'est servi du livre du duc d'Aumale sur Condé, des volumes de Ruble sur Antoine de Bourbon, des mémoires du XVIe siècle, des pièces publiées dans les *documents inédits*.

Il n'a pas commis de graves erreurs [1]; et il en a corrigé quelques-unes qui avaient échappé à ses devanciers. Ainsi il a montré d'une manière définitive que les princes allemands n'ont pris aucune part à la conjuration d'Amboise. Il a aussi emprunté aux archives allemandes de curieux détails sur le colloque de Poissy; ils forment un complément à l'article de M. de Ruble paru récemment dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*. Personne ne devra plus, en France, rien écrire sur le règne de François II et les débuts du règne de Charles IX, sans consulter ce livre, mal fait, mais, somme toute, utile. Beaucoup d'ouvrages d'histoire ne méritent pas un semblable éloge.

Ch. Pfister.

---

519. — **Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV**, p. p. Abbadie. (Arch. hist. de la Gascogne, fasc. XXI). Paris, Champion, 1890. In-8, xix et 90 p.

Ce volume intéressant renferme des lettres de François de Sarraméa, capitaine au régiment de Languedoc, et, comme il se qualifie, « cadet de Gascogne qui cherche fortune » (p. 63). Les lettres n'apportent rien de nouveau, et le récit du combat de Rumersheim n'offre pas de détails caractéristiques et attachants, quoiqu'il donne pourtant une idée générale de cette « affaire » qui sauva l'Alsace et fit la réputation du comte du Bourg (p. 72-73). Mais Sarraméa a lutté toute sa vie pour la France et pour son roi, aux avants-postes, sur la frontière de Flandre et sur les bords du Rhin. Il retrace à la hâte, simplement, familièrement ses fatigues, ses misères, ses embarras d'argent : il prie ses parents de ne pas l'abandonner, de l' « entretenir honorablement dans le service » (p. 7), d' « habiller son valet de vert avec des parements rouges » (p. 9), etc ; « les dépenses sont excessives ; il faut être en état de faire la guerre ; tout le monde s'efforce à paraître riche » (p. 33).

M. Abbadie a fait précéder ces lettres d'une solide introduction sur la famille de son auteur et il les accompagne de notes très utiles et instructives sur les personnes et les localités que cite Sarraméa.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gaidoz adresse dans la *Mélusine* l'appel suivant aux écrivains et aux Sociétés savantes des pays slaves : « La littérature du folk-lore a pris un grand développement dans les pays slaves, et la barrière de la langue nous empêche d'en profiter, surtout parce que nous ne pouvons nous orienter dans ces volumes et savoir ce qui nous y peut intéresser. *Ignoti nulla cupido*. Cette barrière serait moins éle-

1. P. 68, il donne à tort à d'Andelot, en l'année 1559, le titre de colonel général de l'infanterie française. Cette dignité lui avait été enlevée l'année précédente et confiée à Blaise de Monluc, le célèbre auteur des Commentaires.

vée, si les savants et les sociétés savantes des pays slaves (et aussi de la Hongrie et de la Finlande) prenaient la peine de publier des tables des matières simultanément en deux langues, dans la langue originale de l'ouvrage, puis dans une langue de caractère général comme le latin ou le français, ou l'anglais, ou l'allemand. Les *indices*, aussi, pourraient utilement être rédigés dans les deux langues. De cette façon le savant de l'Occident pourrait savoir ce qui l'intéresse dans un volume et à quelle page cela se trouve. Avec ces renseignements initiaux, il lui serait souvent aisé de trouver un traducteur pour le passage en question. Il serait également utile que le titre d'un livre slave, magyar, ou finlandais fût publié dans deux langues. (C'est ce que fait déjà la Société Finno-Ougrienne d'Helsingfors), afin que les bibliothécaires pussent plus aisément le classer et que le public pût le demander et l'obtenir. Un livre mal classé est souvent dans une bibliothèque comme s'il n'existait pas. Le nombre toujours plus grand des langues nationales qui deviennent des langues scientifiques devient un véritable obstacle aux progrès de la science ; et l'on commence à regretter le temps où le latin, langue universelle de la chrétienté littéraire, faisait de l'Europe occidentale et centrale, sinon une seule famille, au moins une seule maison de *clergie*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, un seul laboratoire. »

— Dans la collection de *Lectures Historiques* qu'entreprend de publier la maison Hachette, le premier volume, destiné aux élèves de sixième, a été rédigé par notre collaborateur M. MASPERO (*Lectures historiques, Histoire ancienne, Égypte et Assyrie*, Hachette, 1890, XIII-400 p. in-8°, avec 188 gravures dans le texte). L'*Avertissement* indique nettement le but que s'est proposé l'auteur : « Ce n'est pas ici l'histoire suivie des dynasties et des nations de l'antique Orient... J'ai voulu donner aux enfants qui liront ce livre l'impression de ce qu'était la vie sous ses formes diverses chez les deux peuples les plus civilisés que la terre ait portés avant les Grecs. J'ai choisi pour chacun d'eux l'époque où nous le connaissions le mieux et par le plus grand nombre de monuments, pour l'Égypte celle de Ramsès II, celle d'Assourbanipal pour l'Assyrie. J'ai fait comme ces voyageurs consciencieux qui n'aiment pas aborder à l'étourdie un pays nouveau, mais qui s'informent de ses mœurs et de sa langue avant le départ, puis je m'en suis allé — ou je l'ai cru — à deux ou trois mille ans du temps où nous sommes. » La méthode de M. Maspero est celle de Barthélemy dans le *Voyage du jeune Anarchasis*, avec le cadre romanesque en moins et une rigoureuse précision en plus. Naturellement, tout appareil d'érudition est exclu, mais c'est bien le cas de dire qu'on la sent partout sans qu'elle se montre. Les gravures, exécutées par M. Faucher-Gudin, sont aussi fidèles qu'agréables à l'œil ; quelques-unes reproduisent les restitutions, dues à MM. Maspero et Heuzey, qui ont figuré à l'Exposition de 1889.

— M. Ch.-M. DES GRANGES a publié à la librairie Croville-Morand (in-8°, 27 p.) une étude critique, littéraire et morale sur le *Sermon sur l'ambition*, de Bossuet. Il cherche à répondre aux questions que les candidats à la licence peuvent se poser en lisant le sermon. Ces candidats y trouveront, pensons-nous, des réponses satisfaisantes ; ce qui ne les dispensera pas de lire le texte lui-même.

— M. L.-G. PÉLISSIER professeur à l'Université de Montpellier, entreprend une collection d'« Études et documents pour l'histoire du Midi pendant la Révolution » (Marseille, impr. Mars, rue Sainte, 39). Le premier fascicule intitulé *Documents révolutionnaires, première série*, comprend : I. *Les Jacobins à Bédarrides* (deux scènes de violences qui désolèrent le comtat Venaissin après sa réunion à la France) ; II. *Les Jacobins à Caderousse* (montre comment étaient gérés les biens nationaux et comment s'en faisaient les adjudications) ; III et IV. *La situation d'Arles en 1793 et Riez en juin 1793* (font voir avec quel enthousiasme le Midi accueillit l'insurrection

antijacobine de Marseille); V. *Montesquiou et la commission départementale d'Avignon* (permet de saisir sur le vif les difficultés qu'éprouvait le général de la part d'autorité issues du nouvel ordre de choses; Montesquiou proteste contre les crimes d'Avignon « dont l'horreur a été sentie d'un bout de l'Europe à l'autre » et réprouve les assassins qui « jouissent de l'impunité et insultent par leur présence et par leurs menaces à leurs victimes »); VI. *Inventaire de la Société patriotique de Marseille* (« On y fit des découvertes bizarres et inattendues. Qui sait pourquoi cette *capote de femme*, ce *parasol* et ce *vieux parapluie* se trouvaient dans le local du club dissous? La séance d'inventaire paraît du reste avoir été fort gaie; on y cassa des meubles et on fit ensuite venir de la musique pour visiter les sections « avec plus de majesté, d'harmonie et de gaieté »); VII. *Un curé des Martigues* (lettre digne et touchante de l'honnête curé Arnaud au maire, qui provoque la suppression de sa paroisse; il lui donne encore des « avis charitables »); VIII. *L'affaire de Semonville* (contre-coups à Marseille de l'arrestation de Semonville et inventaire de ses papiers). M. Pélissier a donné tous ces textes in-extenso, et il a bien fait. Ces documents seront très utiles au futur historien de la Révolution en Provence et dans le Comtat, et nous souhaitons que le jeune et infatigable érudit continue en de nombreux fascicules son excellente publication.

ALLEMAGNE. — Nous avons reçu le brillant discours que M. Erich SCHMIDT a prononcé le 14 octobre 1890 à l'inauguration du monument de Lessing au Thiergarten de Berlin (*Festrede zur Enthüllung des Berliner Lessing-Denkmals*. Gr. in-8°, 4 p. Berlin, imprimerie Lessing [L. Müller]).

— A partir de 1891, MM. SCHROEDER, de Marbourg, et ROETHE, de Gœttingue, prennent la direction de la *Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Litteratur*. M. E. STEINMEYER qui se retire de la rédaction, fera paraître, en même temps que le Ier fascicule de 1891 (XXXVe volume) un index général des trente-quatre volumes parus jusqu'ici « afin de terminer le demi-siècle que la revue vient d'achever. »

— L'« Allgemeiner deutscher Sprachverein décernera un premier prix de 1,000 mark et un second prix de 500 mark aux deux meilleurs travaux sur le sujet suivant : *Gut deutsch! Eine Anleitung zur Vermeidung der hæufigsten auch bei Gebildeten vorkommenden Verstœsse gegen den guten Sprachgebrauch und ein Rathgeber in Fællen schwankender Ausdrucksweise.*

— Sont nommés professeurs : à Breslau, M. KOSER; à Giessen, M. HŒHLBAUM; à Iéna, M. de LIEBENAM; à Kiel, M. SCHÜRER.

— Le professeur Conrad HOFFMANN est mort le 2 octobre à Munich à l'âge de 71 ans.

ANGLETERRE. — M. H.-D. DARBISHIRE, auteur d'une *Étude sur l'esprit rude en grec*, dont la *Revue* a rendu compte (XXVIII, p. 383), vient de publier dans les *Cambridge Philological Transactions* d'intéressants *addenda*, où il défend et complète sa théorie. Dans le même recueil, et sous le titre de *Contributions to Greek Lexicography*, il établit, d'après divers passages d'auteurs grecs et latins, l'histoire et la filiation des sens et des adjectifs grecs ἐπιδέξιος et ἐνδέξιος. Une seule observation sans conséquence d'ailleurs : le vers Odyss. K. 190, n'est pas nécessairement « of late origin »; car rien n'est plus aisé que d'y rétablir le digamma de ἴδμεν, en supprimant le τ' que n'exige nullement la syntaxe homérique.

— L'*English Dialect Society* va publier un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. S. D. ROBERTSON et un travail de M. Al. ELLIS, *English dialects, their homes and sounds.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 1 décembre — 1890

520. — **Flavii Josephi opera.** Edidit et apparatu critico instruxit Benedictus Niese. (Tome IV : *Antiquitates judaicae*, livres XVI-XX ; *Vita Josephi*). Berlin, Weidmann, 1890. In-8, 389 p.

Nous nous contentons pour aujourd'hui de signaler ce nouveau volume de l'importante publication de M. Niese, dont il avait déjà paru trois tomes (I, II et V). Le tome III qui est sous presse, complètera les *Antiquités* et nous fera connaître les principes critiques d'après lesquels l'éditeur s'est guidé dans la seconde moitié de cet ouvrage. Dès à présent nous pouvons louer, comme nous l'avons fait précédemment, et même sans les réserves que nous avions cru devoir formuler sur certains points d'orthographe, la richesse de l'appareil critique, le soin scrupuleux apporté à l'impression et la discrétion avec laquelle M. Niese continue à user des droits de conjecture et d'athétèse [1].

T. R.

521. — W. Liebenam. **Zur Geschichte und Organisation des Rœmischen Vereinswesens.** Leipzig, 1890, in-8, 334 pages, chez Teubner.

M. Liebenam, à qui nous devons déjà différents travaux consciencieux et utiles sur les antiquités romaines, et qui nous prépare les fastes de toutes les provinces de l'Empire, vient de nous donner, pour nous faire attendre, trois dissertations relatives aux corporations. La première est consacrée à l'histoire du régime d'association à Rome. L'auteur nous le montre établi déjà sous les rois, puis frappé en parti d'interdiction par le sénatusconsulte de 69, puis renaissant sous l'Empire. Il examine la politique des différents empereurs à l'égard des collèges, en insistant

1. Il va sans dire que le fameux passage sur Jésus (XVIII, 3, 3) est placé entre crochets.

sur le rôle de Marc-Aurèle, de Septime-Sévère et de Sévère Alexandre, qui firent beaucoup pour la liberté d'association ; et il nous conduit ainsi jusqu'au Bas-Empire où les collèges sont devenus des institutions que l'État a confisquées à son profit. Cet aperçu historique qui, à vrai dire, a déjà été tenté plus d'une fois, est un bon résumé de nos connaissances sur la question. Dans la seconde partie, M. L. laissant en dehors de son travail, à dessein, les collèges purement funéraires, étudie, par l'examen minutieux des inscriptions, le développement des collèges d'artisans dans le monde romain. Il examine successivement tous les corps de métiers par catégories en indiquant les textes épigraphiques qui y font allusion et les villes où la mention s'est rencontrée. Les mêmes documents classés non plus par corps de métiers, mais géographiquement, permettent à l'auteur de nous présenter ensuite, comme complément, un tableau de la densité des associations par provinces. On peut faire à ce sujet plus d'une remarque curieuse ; par exemple, il suffit d'un coup d'œil pour voir que les corporations sont aussi nombreuses en Gaule — et pourtant M. L. n'a guère consulté que le *Corpus* (t. XII) de Boissieu, Orelli, et Wilmanns ; il n'a dépouillé ni un seul de nos catalogues du musée, ni le Bulletin de la Société des Antiquaires, ni aucune de nos publications locales — qu'elles sont rares en Afrique [1]. La troisième partie traite de l'organisation des corporations : fondation, statuts, règlements d'administration, police du collège ; membres, patrons, magistrats ; rapport des associations avec l'État ou les villes, divinités protectrices : bref toutes les questions de détail qui peuvent se poser à propos des corporations sont passées successivement en revue. Un appendice a trait aux collèges militaires. C'est, on le voit, un des travaux les plus complets qui existent sur les associations romaines. On pourra discuter les différentes conclusions de l'auteur — et pour ma part, je fais des réserves sur plus d'un point et notamment sur ce qu'il a écrit à propos des collèges militaires — mais on devra reconnaître que si M. Liebenam est au courant des théories admises par ses devanciers, il connaît surtout les documents relatifs à la question, et qu'il les discute toujours librement, souvent heureusement. On trouvera du profit à consulter ce travail.

R. CAGNAT.

---

522. — **Stylistique latine**, par E. BERGER, traduite de l'allemand par F. GACHE, et S. PIQUET, et remaniée par Max BONNET et F. GACHE. Nouvelle édition. Paris, Klincksieck, 1890, XXIII-385 pp. in-12.

La stylistique, dont M. Antoine a jadis entretenu nos lecteurs [2], reparaît en seconde édition « corrigée et considérablement augmentée ». Ces mots du titre ne sont pas une formule banale. Nous n'avons qu'un

1. M. Schmidt vient d'expliquer très heureusement cette bizarrerie par le fait que les Curies municipales, en Afrique, formaient de véritables corporations.

2. *Rev. cr.* 1885, I, 367.

regret, c'est qu'ils ne puissent être encore mieux justifiés. C'était déjà le reproche qu'adressait M. Antoine à cet excellent petit livre. Nous le renouvelons. On comprend, à la rigueur, que la forme de l'ouvrage allemand ait été conservée dans la première édition. La tentative n'avait en France guère de précédents et l'on pouvait attendre les indications de l'expérience. M. Bonnet a pu les recueillir depuis cinq ans; il aurait dû en profiter, et transformer la stylistique de Berger de manière à en faire une œuvre originale. La collection même de Klincksieck lui fournissait un modèle dans la *Syntaxe grecque* de MM. Riemann et Cucuel (primitivement Seyffert et von Bamberg). Il s'agissait, non d'augmenter la part de cette métaphysique grammaticale à laquelle on sacrifie parfois un peu trop en Allemagne, mais de fortifier le contingent des faits et des remarques pratiques. Il en est toujours temps, puisqu'une troisième édition sera sans nul doute bientôt nécessaire.

L'exécution typographique est grandement améliorée et une table des passages cités rend le livre utile à plus d'une fin.

P. L.

---

523. — Alessandro Luzio, Rodolfo Renier. **Delle Relazioni di Isabella d'Este Gonzaga con Ludovico e Beatrice Sforza.** Milano, tip. Bortolotti di Giuseppe Prato, 1890. In-8 de 160 p. (Extr. de l'*Archivio stor. lombardo*, an. XVII).

Pour peu qu'on ait étudié la fin du XV[e] siècle ou le commencement du XVI[e] en Italie, on se rappelle la séduisante figure d'Isabelle d'Este, femme de François de Gonzague. Pour qui l'a une fois rencontrée, la marquise de Mantoue reste le type le plus brillant, et en même temps le plus exquis, de la femme cultivée de la Renaissance. Nombreux déjà sont les écrivains qui ont parlé d'elle et ont exprimé le regret qu'il n'y eût aucun travail sérieux sur cet attrayant sujet. Ce travail a été promis depuis longtemps par MM. Luzio et Renier, qui l'ont préparé d'après les correspondances si complètes des archives de Mantoue [1]; je suis heureux d'annoncer qu'il entre dans la période de publication et d'en faire connaître la première partie.

Ce n'est, à vrai dire, qu'une monographie bien spéciale, sur les rapports d'Isabelle d'Este avec Milan jusqu'en 1500, mais déjà son rôle s'y dessine avec plus de précision qu'on ne l'avait vu jusqu'ici. D'ailleurs, avant de nous donner le livre définitif qu'on est en droit d'attendre de leur talent, les deux auteurs ont décidé d'utiliser les correspondances extrêmement nombreuses recueillies par eux, au moyen de travaux de détail qui allègeront d'autant le travail d'ensemble. Si on en juge par celle qui vient de paraître, leurs monographies offriront une forme très

1. Ils ont déjà, ensemble ou séparément, tiré parti, en diverses publications, de quelques documents isolés. Une esquisse du travail complet a même été donnée en anglais par M. Renier dans la brochure intitulée *Isabella d'Este Gonzaga, marchioness of Mantua* (Rome, 1888.)

agréable, qui consiste à insérer intégralement dans le récit les documents les plus intéressants. On vit mieux de la vie des personnages, lorsqu'on les voit agir et qu'on les entend parler eux-mêmes. Les archives de Mantoue ont conservé une si grande quantité de ces documents intimes et savoureux, dont la curiosité moderne est friande, qu'il n'y avait, semble-t-il, pour la satisfaire, qu'à y puiser à pleines mains. Les auteurs ont bien fait de ne pas réléguer leurs trésors dans des appendices où on ne va guère les chercher. Ce mélange de pièces contemporaines, toutes heureusement choisies, et d'un texte remarquablement clair et bien écrit, donne un grand charme à la lecture.

Il est piquant de voir rapprocher en une même étude les deux personnages principaux du récit, Isabelle d'Este et Ludovic le More. Isabelle et Ludovic sont les meilleurs représentants de cette période de la Renaissance ; ils en montrent chacun, il est vrai, un côté différent ; l'absence de moralité de l'un et l'élévation de cœur de l'autre caractérisent également le temps où ils vivent ; mais nul parmi les princes contemporains, ne possède à un plus haut degré l'amour du beau et la culture artistique et littéraire. Ils furent liés par une étroite alliance de famille et peu s'en fallût qu'ils ne le fussent davantage encore : avant de demander la main de la sœur cadette d'Isabelle, Béatrice d'Este, Ludovic Sforza avait songé à épouser Isabelle elle-même. Bien que le rôle de Béatrice ait été assez important dans la vie du More, il est permis de penser qu'une femme douée comme Isabelle eût exercé sur lui une influence tout autre et qu'elle eût dirigé ses puissantes facultés dans une voie moins tortueuse et moins funeste à l'Italie. Il y eut, du moins, entre eux, malgré leur diversité de nature, un courant de sympathie personnelle, qui ne s'arrêta jamais, et dont l'étude de MM. L. et R. fournit une preuve continue.

Le travail embrasse dix années de l'histoire d'Italie. Les relations suivies entre les cours de Milan et de Mantoue s'établissent en 1491, au moment du mariage de Béatrice d'Este et de Ludovic Sforza, pour quelques temps encore duc de Bari. Le récit du voyage d'Isabelle sur le Pô, jusqu'à Plaisance, précède celui des fêtes magnifiques données à Milan pour les noces de sa sœur (pp. 13-26), et bientôt suivies, à Ferrare cette fois, des fêtes du mariage d'Alphonse d'Este avec Anna Sforza (26-28). L'année 1492 est marquée par le voyage d'Isabelle à Milan et à Gênes, raconté par elle à son mari en lettres charmantes (53-65) ; l'année 1493, par sa visite de Venise, où une brillante réception lui est faite par la Seigneurie (74-85) [1]. Elle n'assiste pas aux cérémonies qui ont lieu à Milan à l'occasion du départ de Bianca-Maria Sforza, fiancée à Maximilien, mais sa sœur les lui raconte en une longue lettre, pleine de détails, qui est une des plus curieuses de son *carteggio* (89-93). Bientôt, la scène change : les Français, appelés par Sforza, descendent en Italie,

1. Sur les goûts voyageurs des princesses du temps et d'Isabelle d'Este en particulier, on peut voir le tout récent article de MM. Luzio et Renier : *Gara di viaggi fra due celebri dame del Rinascimento* (dans l'*Intermezzo*, an. I, 1890).

et Isabelle, invitée par lui et curieuse de tous les spectacles, va voir défiler à Parme les premières compagnies étrangères [1]. Les détails anecdotiques sur l'expédition de Charles VIII ne manquent pas, dans les pages suivantes, à cause du rôle important joué par le mari d'Isabelle, comme capitaine-général des confédérés [2]. Isabelle était, du reste, en rapports de plus en plus étroits avec Milan, centre des intrigues italiennes, et y faisait même, en 1495, un nouveau séjour pour les couches de sa sœur (105). La mort de Béatrice, qui fut un deuil commun pour Ludovic et Isabelle, très profondément ressenti par tous les deux (125-131), n'interrompait point leurs relations [3]. C'était à elle qu'il s'adressait dans une belle lettre politique, une des plus explicites qu'il ait jamais écrites, lorsqu'il apprenait que le marquis de Mantoue avait ouvert des pourparlers secrets avec la France (134-136). Pour sceller ensuite la confiance revenue entre Gonzague et Sforza, celui-ci venait à Mantoue et y était dignement reçu par les soins de la marquise, pendant l'été de 1498 (141-144) [4]. La dernière pièce importante du recueil est une lettre, écrite le 5 février 1500, dans laquelle le More racontait à Isabelle son retour de France et cette rentrée triomphale dans son duché qui allait être, à si bref délai, suivie de sa chute (155-158).

Au milieu de ces évènements court une suite d'anecdotes, de traits de mœurs, d'indications variées, utiles à recueillir par quiconque s'occupe de la Renaissance. Une polémique épistolaire entre la marquise de Man-

1. Sans défendre le caractère ni surtout les mœurs de Charles VIII, on peut trouver que les auteurs s'en tiennent un peu trop exclusivement, pour juger l'armée qui l'accompagnait, au témoignage de « l'impartial » Sanudo (p. 101). M. F.-H. Delaborde a prouvé, dans l'*Expédition de Charles VIII*, combien les renseignements vénitiens sont suspects en la matière et souvent entachés d'exagération et de parti pris. L'armée royale était, en somme, une armée du xv[e] siècle, rien de plus; ses pires troupes ne semblent pas avoir été aussi féroces et aussi indisciplinées que les *Stradiotti*. — J'indiquerai d'autre part, par esprit d'impartialité, que MM. L. et R., dans un autre travail, réfutent l'opinion de M. Delaborde sur l'appréciation faite en Italie de la bataille de Fornoue; ils ne voient pas un exemple de la façon dont la vérité était alors travestie dans un but politique, dans le fait que la bataille, évident avantage des Français, fut célébrée par les confédérés comme une victoire. V. un important extrait de l'*Arch. stor. ital.* 1890, *F. Gonzaga alla battaglia di Fornovo secondo i documenti Mantovani* (Florence, 44 pp. in-8°). MM. L. et R. y montrent, notamment p. 22, en établissant la bonne foi de François de Gonzague, qu'on peut appliquer parfois dans la grande histoire la psychologie de Tartarin de Tarascon.

2. Les dépouilles de la tente de Charles VIII furent envoyées par François de Gonzague à sa femme, après la bataille de Fornoue (117-119). Entre les mains d'Isabelle demeura quelque temps le fameux recueil de portraits de femmes qui fut trouvé parmi les bagages du roi et que Ben. Capilupi nomme « li retracti de quelle damiselle del Re ». L'identification est probable pour moi avec « un libretto ed alcune carte de diverse picture » que Gonzague renvoyait au roi, le mois suivant (*F. Gonzaga alla batt. di Fornovo*, p. 33).

3. On peut lire une jolie page sur Béatrice d'Este, récemment parue dans la *Revue internationale* (15 oct. 1890) et signée *Mary Robinson*.

4. La *Revue historique* annonce un article prochain de M. Léon-G. Pélissier qui semble ne pouvoir laisser de côté la marquise de Mantoue : *Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle en 1498-99*.

toue et Galéaz Visconti, au sujet des mérites respectifs de Roland et de Renaud de Montauban, occupe les pp. 30-38. On trouvera des détails sur les voyages par eau, au moyen de *bucintori* souvent peu confortables (14-15), sur les usages de chasse (48, 57, 59), les bouffons de cour (65), les représentations dramatiques (84, 108, 150), le luxe des vêtements et des étoffes (61, 78, 79, 86), etc. Plusieurs renseignements viennent s'ajouter à ce qu'on savait déjà sur Lorenzo Gusnaco, dit Lorenzo de Pavie, ce luthier établi à Venise qui fournissait Isabelle non seulement d'instruments de musique, mais de livres et d'objets d'arts (121-124). A noter aussi les pages sur Cristoforo Romano, l'auteur du buste célèbre de Béatrice d'Este qui est au Louvre (48-50, 72 n., 137), et la demande faite par la marquise à Mantegna d'une tête antique qu'il avait rapportée de Rome et que souhaitait posséder Isabelle d'Aragon (147). Je multiplie d'autant plus volontiers ces indications de pages, prises au courant de la lecture, que le travail manque absolument de tables ou sommaires propres à orienter le lecteur dans cet amas de renseignements précieux [1].

Est-il besoin de dire que l'histoire politique doit tenir compte aussi de la publication de MM. Luzio et Renier? Sans y trouver aucun fait nouveau vraiment important, on y prendra une connaissance plus complète du caractère de Ludovic le More, vu dans le milieu intime de la cour de Milan. Plusieurs lettres de lui, par exemple celle qu'il écrit sur la mort de sa femme (126), sont tout à fait instructives à cet égard et fournissent plus d'un trait à ajouter au portrait de Burckhardt. En somme, les historiens de la marquise de Mantoue ouvrent dignement la série de monographies qu'ils se proposent de lui consacrer. L'accueil qu'ils reçoivent de tous ceux qui s'intéressent, en travailleurs ou en simples curieux, à l'époque qu'ils étudient, les encouragera à hâter l'achèvement de leur œuvre.

P. de Nolhac.

---

524. — **A historical Sketch of the Conflicts between Jesuits and Seculars in the Reign of queen Elizabeth,** with a reprint of Christopher Bagshaw's « True relation of the faction begun at Wisbich » and illustrative Documents, by Thomas Graves Law. Londres, David Nutt, 1889, in-8, CLIII-172 pages.

L'objet de ce livre est de faire connaître comment, sous le règne d'Elisabeth, le clergé catholique anglais fut divisé en deux partis. La question controversée et que chaque parti prétendait résoudre d'une façon différente était de savoir si Elisabeth devait être reconnue reine légitime d'Angleterre. Elisabeth, fille d'Anne Boleyn et née du vivant de Catherine d'Aragon, femme d'Henri VIII, était bâtarde, et n'avait pu hériter régulièrement d'Henri VIII, au préjudice de Marie Stuart, petite nièce de ce prince. Telle était la croyance catholique. On pouvait donc

1. P. 99, lire en rimes *carcans* et *brocans*.

qualifier d'usurpation l'avènement d'Elisabeth au trône. Mais à cette thèse politico-théologique, il y avait une réponse. La volonté de l'immense majorité de la nation anglaise rendait légitime la royauté d'Elisabeth. Irrégulière au point de vue du droit héréditaire, comme l'avait déclaré une bulle du pape Pie V, cette royauté était devenue régulière par l'élection. La royauté élective est la meilleure, *optima*, suivant l'enseignement de saint Thomas d'Aquin :

Cum in regno, in quo unus virtute conspicuus, caeteris omnibus, etiam inferioribus principibus praeest, et in quo ad principatum omnes virtute conspicui, etiam populares, eligi possunt et eligendi jus habent, sit optima principum ordinatio, cumque hujusmodi fuerit veteris legis de principibus institutum, certum est eam de principibus convenienter ordinasse [1].

En conséquence, tandis qu'une partie des ecclésiastiques catholiques anglais croyait qu'on ne pouvait sans péché reconnaître Elisabeth comme reine, l'autre partie considérait cette reconnaissance comme obligatoire tant qu'une élection nouvelle n'aurait pas remplacé Elisabeth par un autre souverain. De là, une lutte ardente. Cette lutte devint d'autant plus vive que parmi les ecclésiastiques catholiques emprisonnés à Wisbeach et obligés ainsi à une vie commune, les uns tenaient pour la première opinion, qui semblait justifiée par la bulle de Pie V, les autres avaient adopté la seconde opinion tolérée par la papauté sous la réserve *rebus sic stantibus* [2]; les uns étaient de jeunes prêtres dont l'éducation avait été faite sur le continent, les autres des prêtres plus âgés élevés en Angleterre; la rivalité naturelle du clergé séculier et des Jésuites rendait plus ardente l'animosité qui résultait de la contradiction théorique.

L'auteur a donné un très clair exposé des faits et a placé à la suite un recueil de pièces justificatives fort intéressantes. On voit, par exemple dans ce volume comment un des chefs du parti catholique modéré a pu, avec l'autorisation du gouvernement anglais, sortir de prison pour aller défendre sa cause à Rome.

Les fautes du parti catholique exalté ont tenu une grande place parmi les causes de la persécution anglaise; mais sur le continent, dans le monde catholique, cette persécution était mieux connue que les maladresses politiques des victimes.

Pour comprendre l'état d'esprit des catholiques sur le continent, on peut consulter un recueil de gravures imprimé à Rome en vertu d'un privilège papal daté du 27 juin 1584. Il est intitulé : ECCLESIAE ANGLI-

1. *Summa theologica*, Prima secundae, Quaestio CV, Articulus I Conclusio. On pouvait justifier, en s'appuyant sur saint Thomas d'Aquin, une modification de la loi d'hérédité : *Lex temporalis, quamvis justa sit, commutari tamen per tempora juste potest*, saint Augustin, *De libero arbitrio*, l. I, c. 6, cité dans la Somme théologique, *Prima secundae*, qu. XCVII, art. I.

2. Voyez p. XII du volume dont nous rendons compte. La décision paraît datée de 1580, la bulle de Pie V est de 1570.

CANAE TROPHAEA *sive Sanctorum Martyrum, qui pro* CHRISTO *Catholicae que fidei Veritate asserenda antiquo recentiorique Persecutionum tempore mortem in Anglia subierunt,* PASSIONES, *Romae in Collegio Anglico per Nicolaum Circinianum depictae, nuper autem per Jo. Bap. de Cavalleriis æneis typis reprœsentatae Cum Privilegio Gregorii XII, P. M.* Ce volume contient trente-six gravures, les six numérotées 30-35 sont consacrées à la persécution sous Elisabeth ; les légendes donnent les noms de vingt-trois martyrs dont les dessins représentent le supplice ; parmi eux trois élèves du collège anglais de Rome, quatre du collège anglais de Reims. La dernière gravure nous montre le pape à genoux au pied d'un autel ; les blonds élèves du collège anglais de Rome font demi-cercle autour de lui. L'exemplaire que j'ai sous les yeux est couvert de débris d'une reliure fleurdelysée aux armes de Lorraine ; la planche des armoiries porte la date de 1582. Marie Stuart, dont la mère, comme on sait, appartenait à la maison de Lorraine, était prisonnière d'Elisabeth à la date de ce livre et de sa reliure : on sait quelle influence eurent sur son sort la politique de ses parents et de ses amis, l'attitude de la maison de Lorraine, de l'Espagne et des catholiques exaltés d'Angleterre.

H. d'A. DE J.

---

525. — **La Réforme et la politique française en Europe,** jusqu'à la paix de Westphalie, par le vicomte de MEAUX. Paris, Perrin et comp., 1889, VII, 569-688 p. in-8. Prix : 15 fr.

Le volumineux ouvrage de M. le vicomte de Meaux forme, pour ainsi dire, une suite naturelle à ses *Luttes religieuses en France au seizième siècle*, publiées en 1879. Seulement l'auteur a notablement élargi ses cadres, en embrassant, pour le siècle suivant, l'histoire de l'Europe civilisée tout entière. Il la considère, moins dans les détails du développement intérieur de chaque État que dans leurs rapports mutuels et surtout dans leur attitude vis-à-vis de la grande question religieuse, qui n'a point cessé d'influencer d'une façon décisive la politique d'alors, bien que dans des directions opposées. Dans son précédent travail, l'auteur nous avait montré le double but atteint à la fin des guerres civiles, la foi catholique triomphant en France, en même temps que la liberté de conscience y demeure établie. Dans ses nouveaux volumes, il nous fait parcourir les autres royaumes et les républiques du continent, divisés par cette même lutte confessionnelle qui semble close par l'avènement des Bourbons. Il fait passer sous nos yeux les Etats protestants intolérants pour l'Eglise, les Etats catholiques hostiles à l'hérésie, et leurs groupements divers en vue d'une autre et décisive rencontre qui ne donnera la victoire complète ni à l'un ni à l'autre des principes en litige. C'est cette lutte surtout que l'auteur nous raconte [1]. L'Angleterre, l'Allema-

1. Peut-être y a-t-il un peu trop de détails d'histoire militaire dans ce livre essentiellement politique, surtout pour la guerre de Trente-Ans.

gne du nord, les Etats scandinaves et les Pays-Bas échappent définitivement aux revendications de Rome. En Espagne, en Italie, l'Eglise triomphe sans difficultés sérieuses; elle l'emporte de haute lutte dans les vastes domaines de la maison d'Autriche. Quant à la France, la réaction catholique de la fin du XVIe siècle lui a si profondément inoculé le virus de l'intolérance, que cette intolérance finit par y triompher à son tour, malgré la politique réparatrice de Henri IV et malgré les longues et intimes accointances politiques des gouvernants français avec les hérétiques étrangers, et l'appui qu'ils leur prêtent contre les Habsbourgs. Après avoir étouffé d'abord toute pensée indépendante au sein du catholicisme lui-même, elle réussit à écraser l'hérésie dans les domaines du Grand-Roi, sans aboutir pourtant dans toutes ses entreprises au dehors, et surtout dans celle de ramener sur le trône d'Angleterre un monarque défenseur de la foi.

Tel est le cadre général de l'ouvrage; nous y rencontrons, à vrai dire, une série de monographies spéciales dans les chapitres plus ou moins étendus que M. de M. consacre successivement à l'Angleterre, aux royaumes scandinaves, aux Pays-Bas, à l'Allemagne, à la Pologne, à la France, à l'Italie, à l'Espagne, etc. L'auteur n'a point ménagé ses efforts, ni épargné ses recherches, pour réunir les matériaux nécessaires à un aussi vaste travail. Il les a ramassés de droite et de gauche, avec un peu de précipitation peut-être, et sans toujours se rendre un compte exact de la valeur des sources qu'il avait sous la main ou des extraits nombreux que lui faisaient parvenir ses correspondants étrangers. Il a eu entre les mains quelques dossiers d'archives, copiés pour lui au Vatican; il a consulté aussi d'autres dépôts de manuscrits [1], mais il a surtout mis à profit les historiens antérieurs, de nationalité et de cultes divers, qui se sont occupés de l'histoire religieuse et politique du XVIIe siècle, en les exploitant d'ailleurs d'une manière fort inégale. Ses références bibliographiques sont aussi recommandables et variées que possible, en admettant qu'il ait parcouru lui-même et qu'il ait étudié tous ces ouvrages [2]. Seulement on les rencontre un peu pêle-mêle, Léopold de Ranke et Lothrop Motley, Lingard et Geijer, Bossuet et Merle d'Aubigné, MM. Janssen et Kervyn de Lettenhove, pour n'en nommer que quelques-uns des plus connus, et leur témoignage semble avoir suffi généralement à l'auteur, sans qu'il ait songé à le vérifier ou à le peser. Nous n'en faisons pas autrement un reproche à M. de Meaux. C'est beaucoup demander, même aujourd'hui, à un historien de profession, de pouvoir exploiter directement à la fois les sources françaises, allemandes, anglaises, italiennes, polonaises, espagnoles, suédoises, hollandaises, etc.

---

1. Les renvois sont d'une utilité douteuse et d'un contrôle difficile quand on se borne à citer « Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. » (I, p. 82).

2. Il est permis de formuler une pareille réserve quand on le voit citer par exemple l'auteur « Mercurio Siri » (II, 206). Sans faire tort à M. de Meaux, on peut admettre qu'il n'a jamais tenu en main ni feuilleté les in-quarto du *Mercurio* de *Vittorio Siri*.

Il y a deux manières d'aborder l'étude des volumes de M. de Meaux. On peut les juger au point de vue des principes et de la méthode de discussion ; on peut les apprécier aussi d'après le détail des faits qu'ils renferment, mais le premier procédé me semble le plus utile à la fois et le plus conforme au désir de l'auteur. A ce point de vue, l'on ne peut se dissimuler qu'il y a dans ce livre un malentendu perpétuel, ou plutôt une lutte inégale entre le sentiment de l'historien, sérieusement désireux d'être impartial et de l'homme moderne, d'une part, et le fidèle adhérent de l'unité catholique, de l'autre. Toute la partie théorique de l'ouvrage voudrait proclamer la beauté, l'utilité de la liberté de conscience, et pourtant elle repose en réalité sur la conviction que l'unité de la foi est une nécessité morale pour la société humaine, et que cette foi ne peut être que celle de l'Église. M. de M. admet certainement aujourd'hui « la liberté de conscience avec ses troubles et ses périls », mais au fond, qu'il s'en rende compte ou non, il la subit plutôt qu'il ne la désire. Il est évident d'ailleurs qu'un homme pour qui le fondement de toute morale est le dogme de la divinité du Christ (I, 450) et qui professe que « les lois de l'Église autorisent au besoin l'emploi de la force pour préserver les âmes » (II, 297), ne peut guère avoir de sympathies pour des tendances hérétiques ou athées. Cela est fâcheux assurément, puisque cent ans après la Révolution française, il ne devrait plus être possible de mettre en doute que la liberté de conscience du plus humble paysan des Cévennes, ou du libre-penseur le plus hostile à toute idée religieuse, est aussi sacrée que celle du souverain pontife sur le siège de Saint-Pierre. La vraie notion de la liberté est donc absente de ce livre, mais nous n'avons garde d'en faire un reproche à l'auteur ; c'est affaire de convictions personnelles. Ce que nous lui reprochons, c'est tout autre chose, c'est de ne pas reconnaître franchement l'existence de cette intolérance générale des catholiques, comme des protestants, au XVIIe siècle, qui crève, pour ainsi dire, les yeux, ou — ce qui est plus regrettable — de ne parvenir à la constater que du côté des dissidents. S'il approuvait cette intolérance, tout en la signalant, nous ne serions certes pas de son avis, mais il resterait du moins, quant aux faits, dans la réalité historique. Procéder par contre, comme le fait M. de M., presque à chaque chapitre de son ouvrage, c'est mettre trop souvent l'histoire à l'envers. Qu'on nous permette de citer quelques exemples. Ainsi l'auteur nous affirme gravement qu'à Rome, au XVIIe siècle, « la diversité et la liberté des opinions orthodoxes sont entretenues et protégées par l'Eglise [1] » (I, 492). Parlant de l'Espagne, l'auteur, malgré tant de récits d'auto-da-fé que nous rencontrons dans les récits de voyages contemporains ou les relations diplomatiques, nous assure que la Très-Sainte-Inquisition, qui d'ailleurs « traitait ses prisonniers avec une humanité alors sans exemple », n'a fait périr, en trois siècles, que *cent trente-quatre* victimes

1. Le mot *orthodoxe* est mis ici prudemment pour réduire au silence ceux qui prononceraient les noms de Vanini, Molinos ou Galilée ; mais cela seul montre bien ce qu'était cette prétendue liberté romaine.

sur ses bûchers! (I, 399). Appelé à raconter le retour forcé des provinces héréditaires des Habsbourgs au catholicisme, il résumera les mesures terroristes édictées par l'archiduc Ferdinand en Styrie dans la phrase bénigne suivante : « *Un* prédicant, qui se donnait pour un prophète et excitait le peuple à la révolte, périt avec sa femme dont il avait fait sa complice. Mais d'ailleurs *tous les dissidents disparurent comme par miracle, sans coup férir* » (I, 314). M. de M. n'aurait eu qu'à jeter les yeux sur la *Relation des persécutions de Styrie*, de Paul Odontius, l'une des victimes, traduite en français, il y a une vingtaine d'années, par M. Edouard Fick, pour savoir à quoi s'en tenir sur les cruautés de l'archiduc de Gratz. Autant parler de miracles à propos des dragonnades de Louis XIV ou de l'abolition du culte catholique pendant la Terreur! Que l'on compare enfin ce que dit M. de M. de la Pologne, où, d'après ce qu'il nous raconte, l'Eglise catholique n'a fait que « subir la persécution sans l'avoir jamais exercée » (I, 375), quand il suffit d'ouvrir une histoire de l'Eglise quelconque, Regensvolcius, Gieseler, Krasinski, ou même une *Histoire de Pologne* un peu détaillée, pour y voir comment « le libre choix » des Polonais entre les deux confessions fut influencé par les Wasa catholiques et par leurs successeurs, dociles instruments des Jésuites, qui n'ont cessé de comprimer les dissidents, fermant et détruisant leurs églises, leur enlevant leurs droits politiques, si bien qu'au XVIIIe siècle leur situation lamentable a pu servir de motif ou de prétexte à l'intervention russe et prussienne.

Ce sont là quelques exemples pris dans les chapitres sur les États catholiques. Passons en terre hérétique et la note changera d'une façon sensible. Ainsi, pour l'Angleterre, ce ne sont que plaintes, en partie fort justifiées, contre les procédés barbares d'Élisabeth et de Jacques Ier, alors cependant que l'auteur est obligé d'avouer que les Guises ont comploté contre la vie d'Élisabeth avec le secrétaire du Saint-Siège; qu'ils ont soudoyé ces assassins et que, de loin, la cour de Rome a pris part au complot (I, p. 42-44) [1]. Ainsi encore pour les Pays-Bas. M. de M. s'élève avec force contre le « fanatisme calviniste » des États-Généraux qui les empêcha d'accorder la liberté des cultes à leurs sujets. Ce n'est pas nous qui les en féliciterons, à coup sûr; mais comment ne pas signaler la partialité de l'auteur quand nous constatons plus loin, dans son propre ouvrage, qu'en une seule année (1629) on put organiser plus de cinq cents lieux de culte privé dans les Provinces-Unies, et que le nombre des prêtres catholiques néerlandais (parmi lesquels beaucoup de Jésuites) augmenta tellement qu'ils étaient cent soixante-dix en 1614 et quatre cent quatre-vingt-deux en 1638! N'est-ce pas là une preuve

1. C'est une casuistique bien subtile que celle par laquelle l'auteur tente de disculper les émissaires des collèges de Reims et de Douai, et en général les membres du clergé anglais d'avoir voulu renverser Élisabeth. Il serait plus simple de dire que, l'Église ayant déclaré la bâtarde du roi schismatique et d'Anne Boleyn, rebelle à Dieu et au Saint-Siège, aucun fils obéissant de l'Église ne pouvait avoir de scrupule de contribuer à la suppression d'une nouvelle Athalie.

sensible de tolérance, au moins tacite? Est-on bien en droit de s'étonner tellement, au point de vue politique, qu'un peu plus tard, au fort de leur lutte contre l'Espagne et l'Empire, alors que l'appui de l'Angleterre va leur faire défaut, les États-Généraux aient prohibé pour un temps la célébration du culte catholique et fermé la frontière aux membres du clergé catholique, sujets presque tous d'une nation mortellement hostile? Si M. de M. avait voulu suivre un peu plus loin l'histoire des Pays-Bas, il se serait convaincu que, soumise à certaines restrictions, dures et pénibles à notre sentiment, comme au sien, la liberté de conscience, sinon celle du culte, n'a cessé de subsister en Hollande, et que, du XVII[e] au XVIII[e] siècle, elle s'y est affermie de plus en plus. C'est un des titres d'honneur de la République des Pays-Bas que d'avoir permis, la première, à chacun de ses enfants, à chaque étranger même, de conserver sa foi personnelle, sans violenter sa conscience ou l'expulser au delà de ses frontières.

Si M. de M. n'admet point que telle est la vérité historique, c'est qu'il est étrangement préoccupé de revendiquer l'honneur exclusif d'avoir proclamé cette liberté, pour les pays catholiques. Il pose en thèse quelque part que « l'Église romaine est capable de résister non seulement à l'attaque violente, mais à la liberté permanente d'une autre croyance » (I, 376). Il n'y a pas, évidemment, matière à la moindre controverse dans cette vérité générale. La seule chose qui soit discutable, c'est de savoir si vraiment l'Église du XVII[e] siècle, libre de son choix, a volontairement supporté la « liberté permanente d'une autre croyance ». M. de M. en est persuadé, puisqu'il ajoute : « Cette dernière expérience est particulière à la Pologne et à la France; elles seules l'ont tentée et, dans ces deux États, tous deux catholiques, l'épreuve a tourné à l'avantage du catholicisme. Aucun État protestant, jusqu'à notre siècle, n'a essayé pareil régime. » Il y a là deux erreurs capitales. D'abord ni la France ni la Pologne n'ont sérieusement tenté cette expérience. Pour la Pologne, nous avons déjà dit tout à l'heure ce que nous en pensions. Quant à la France, c'est uniquement Henri IV qui a tenté d'établir un *modus vivendi* équitable entre les catholiques et les huguenots; et s'il l'a fait, c'est qu'il était un grand politique, en avance de son temps, tout d'abord, mais aussi — ne l'oublions pas — un protestant peu fervent, puis un catholique moins fervent encore. Lui mort, l'édit de Nantes cessa bientôt d'être une vérité. M. de M. lui-même nous avoue que la jurisprudence royale, à force d'interpréter l'Édit dans un sens défavorable, ne cessa d'en préparer la révocation (II, 219), et l'on sait de reste que la violation définitive de ce pacte solennel eut lieu aux applaudissements de la France tout entière. Aussi, rien n'est plus faux, à notre avis, que l'éloge trop général qu'il fait des monarques français du XVII[e] siècle dans la péroraison de son ouvrage. « La monarchie française obtient alors le premier rang; elle l'a mérité en affranchissant les âmes

et les peuples. Dans le moment même où elle devient absolue à l'intérieur du royaume, elle inaugure la liberté de conscience et de culte, qui convient particulièrement à cette époque, et respecte la liberté de l'Église, toujours et partout nécessaire » (II, 688). L'accident d'un seul ne peut caractériser la politique d'une dynastie, et Louis XIV ne saurait bénéficier des vues plus hautes de Henri IV qu'il a méconnues. C'est bien lui qui est la personnification véritable de la monarchie absolue, et s'il y a quelque chose que Louis XIV n'ait jamais compris, c'est bien la liberté de conscience, non pas seulement vis-à-vis des hérétiques, mais à l'égard de tous ceux, jansénistes ou quiétistes, qui heurtaient sa façon de voir, et du Saint-Siège lui-même. Je ne dis point cela, ni pour l'en blâmer, ni pour l'en louer, je le dis parce que cela me semble un fait historique indiscutable. Pour ce qui est des États protestants qui n'auraient point su se hausser à la taille des deux nations catholiques, il ne faut pas se payer de mots non plus. Assurément au XVII[e] siècle, les préjugés protestants étaient aussi vivaces que les préjugés catholiques. Assurément ni l'Angleterre ni les Pays-Bas, même au XVIII[e] siècle, n'ont encore inscrit la liberté des cultes dans leurs constitutions politiques. Nous sommes entièrement d'accord avec M. de M. pour proclamer que la situation d'un catholique anglais sous Georges III n'était pas enviable ni conforme aux principes libéraux que nous proclamons tous aujourd'hui, et, pour être plus tolérable, celle d'un catholique hollandais laissait certainement beaucoup à désirer, il y a un siècle et demi. Mats ce serait, d'autre part, se moquer des lecteurs et du bon sens, que de venir prétendre que le sort de tous deux était aussi dur et aussi digne de pitié que celui d'un religionnaire français, traqué au Désert, ou celui de ces bourgeois de Thorn, poussés sur l'échafaud en 1737 par les Jésuites polonais.

Après nous être exprimé très franchement sur les divergences profondes qui nous séparent de l'auteur dans l'appréciation des faits, et, après avoir formulé les griefs que nous avons à faire valoir contre sa méthode historique, nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour dire que nous avons parcouru de nombreux chapitres de son livre avec un vif intérêt ; nous signalerons tout particulièrement les deux cents premières pages du second volume, relatives au développement intérieur du catholicisme en France, dans la première moitié du XVII[e] siècle. L'auteur a pu se laisser aller librement à ses sympathies naturelles et son style en a grandement profité, comme aussi la sérieuse valeur historique de ces pages témoigne d'une familiarité plus longue et plus intime du narrateur avec les matières traitées [1].

R.

1. Les menues erreurs de détail et les fautes d'impression sont naturellement assez nombreuses dans un livre composé de la façon que nous avons dite en commençant. Nous en avons relevé un certain nombre au cours de notre lecture, et nous les mentionnons ici, pour que l'auteur puisse les corriger, si plus tard une seconde édition devenait nécessaire. T. I, p. 11, lire *Blackstone* pour *Blakstone* ou *Blaschsk-*

526. — **Jean Paul,** sein Leben und seine Werke, von Paul Nerrlich. Berlin, Weidmann, 1889. In-8, xi et 655 p.

M. Nerrlich est sûrement l'homme d'Allemagne et de France qui connaît le mieux son Jean-Paul. Aussi le gros volume qu'il vient de publier, est-il très complet, et les trois livres qu'il comprend (I. *Die Jugend*. II. *Bewegte Zeit*. III. *In Bayreuth*) nous exposent-ils avec le plus grand détail la vie et l'œuvre de l'écrivain. Nous suivons Jean Paul de Wunsiedel et de Joditz à Schwarzenbach, puis à Leipzig, à Weimar, à Berlin, à Bayreuth, et chemin faisant, M. N. nous trace le portrait de tous les personnages remarquables qui sont en rapport avec son héros. Il n'oublie pas de décrire les endroits où Jean-Paul a vécu, et consacre, par exemple, deux jolies pages (pp. 74-75) au Fichtelgebirge. Il analyse d'une façon pénétrante et souvent avec goût les romans de Jean-Paul. Peut-être n'est-il pas assez sévère pour son auteur qu'il nomme *der Klassiker des Witzes* (p. 132). Il aurait dû citer le livre de M. Firmery. Il suit trop strictement l'ordre chronologique et il a parfois la manière lourde et minutieuse de Düntzer. Sa longue introduction où il nous apparaît comme *Junghegelianer,* nous paraît presque aussi subtile et inutile que la préface qu'il avait mise aux lettres d'Arnold Ruge. Mais son livre se lit avec intérêt et profit ; c'est une de ces excellentes biographies longues, étendues, pleines de choses, comme les Allemands en possèdent quelques-unes, comme le Herder de Haym, le Winckelmann de Justi, le Schleiermacher de Dilthey.

A. C.

---

tone (p. 73). — P. 15, lire *Kappel* pour *Capel*. — P. 17, lire *notitia* pour *noticia*. — P. 37, lire *Landlaff* pour *Landalff*. — P. 110, lire *Laski* ou *a Lasco* pour *Lesko*. — P. 179, lire *La Marck* pour *La Marek*. — P. 210, lire *Frundsberg* pour *Freimbdsberg*. — P. 228, lire *Zapolyi* pour *Zapolin*. — P. 249, l'auteur appelle *Albert* de Saxe l'électeur *Jean-Frédéric* pris à la bataille de Mühlberg. — P. 275, il faut dire l'évêque de *Warmie* (ou d'*Ermeland)* et non de *Warmia*. L'auteur cite également là un évêché de *Norembourg* dont il serait bien embarrassé de trouver la place dans le Saint Empire romain-germanique. — P. 296 et 300. L'archevêque de Cologne est appelé d'abord *Frédéric* de Wied, puis *Hermann* de Wied. — P. 311. L'évêque de Wurzbourg s'appelait Jules *Echter de Mespelbrunn* et non *Echt de Mespebronn*. — P. 330, lire *Grœn van Prinsterer* pour *Sitropoen*. — P. 456, nous lisons : « *Les huguenots* assassinèrent le duc François de Guise. » Poltrot de Méré était huguenot assurément, tout comme Ravaillac était catholique. Quelle ne serait pas pourtant l'indignation de M. de M. si quelqu'un s'avisait d'écrire : « *Les catholiques* ont assassiné Henri IV. » On devrait laisser ces vieilles redites calomnieuses aux pamphlétaires de bas étage ; elles sont indignes d'un homme qui prétend au titre d'historien. — P. 461, lire *Schweinfurt* pour *Schwienfurt*. — T. II, p. 206 (?), lire *Rott* pour *Roth*. — P. 211, lire *Pontis* pour *Punctis*. — P. 228, M. de M. fait commencer l'immixtion de la France dans l'histoire de la guerre de Trente Ans de 1634, alors que *dix ans* auparavant déjà elle salariait une partie des troupes de Mansfeld. — P. 219, lire *Loccum* pour *Lokkun*. — P. 513, lire *Lamormain* (ou *Laemmermann*) pour *La Morman* et *Lammormann*. — P. 239, lire *Geschichte des boehmischen Aufstandes* pour *Gestichte des bohmischen*. — P. 248, lire *Smalkalde* pour *Smalkade* — P. 394, lire *Lutter* pour *Lutten*. — P. 612, lire *professor* pour *profena, etc., etc.*

527. — **Geschichte der poetischen Theorie und Kritik,** von den Discursen der Maler bis auf Lessing von F. Braitmaier. 2 Theile. Frauenfeld, Huber, 1888-1889.

On a souvent signalé l'influence considérable que la critique, la théorie poétique et esthétique ont exercée sur la marche et le développement de la littérature et de la poésie allemandes, surtout au xviii[e] siècle. On peut s'étonner cependant que cette partie si importante de l'histoire littéraire ne soit pas devenue, depuis longtemps, l'objet d'une histoire spéciale et complète. Elle n'était connue que par fragments isolés, par des monographies particulières, ou bien confondue dans le mouvement général de la littérature et de la philosophie, ou bien encore traitée partiellement au seul point de vue de l'esthétique. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est avisé de la présenter dans son développement d'ensemble complet et suivi, dans l'évolution de ses phases diverses.

M. Breitmaier n'est cependant pas le premier qui ait eu l'idée d'une histoire d'ensemble de la critique littéraire en Allemagne. Lui-même, dans sa préface, signale l'ouvrage de M. Borinski : *Die Poetik der Renaissance und die Anfänge der litterarischen Kritik in Deutschland* (1886), auquel le sien doit faire suite. M. B. aurait pu ne pas ignorer que, même en France, on s'est occupé du même sujet [1].

L'ouvrage de M. B. en deux volumes, comprend le développement de la critique et de la théorie poétique depuis Gottsched et les Suisses jusqu'à Lessing.

Le premier volume débute par l'examen des premières publications critiques des Suisses. Puis il donne une analyse très détaillée des théories de Gottsched, de celles de Bodmer et de Breitinger, avec indication des sources où ils ont puisé, des influences diverses qu'ils ont subies. Il raconte ensuite la polémique célèbre qui met aux prises les deux écoles ; il en montre les causes et les effets sur la littérature générale ; il cherche à en dégager les résultats positifs et définitifs. Le volume se termine par un chapitre très étendu et intéressant par sa nouveauté relative sur J.-Élias Schlegel, incomplètement connu jusqu'ici, d'abord disciple de Gottsched, mais bientôt détaché du maître et indépendant, inclinant vers les Suisses, novateur timide encore, mais marquant déjà, par ses écrits théoriques et ses productions dramatiques, un progrès dans le sens de la liberté et de l'originalité. L'auteur associe dans le même chapitre au nom d'Élias Schlegel, celui de son frère J.-A. Schlegel, le père des deux chefs de l'école romantique, le traducteur de l'ouvrage de Batteux. Cette traduction, enrichie de commentaires, de dissertations critiques originales, a joui d'une grande réputation et

1. C'est ainsi que M. Braitmaier ignore l'ouvrage de M. Grucker, *Histoire des théories littéraires et esthétiques en Allemagne.* (Paris, Berger-Levrault, 1882,) — A. C.

exercé une influence marquée sur le développement des idées esthétiques en Allemagne.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre est consacrée à Gellert et à sa dissertation de *Comoedia commovente*, premier essai d'une apologie de la comédie bourgeoise qni commençait à s'acclimater en Allemagne.

Le premier volume montre que M. B. a un grand mérite et un réel avantage sur ses prédécesseurs : c'est d'avoir été à même d'user avec plus de prodigalité et d'exactitude scrupuleuse, de tous les documents, de toutes les sources. Il a pu ainsi souvent rectifier plus d'une erreur, établir la vérité sur plus d'un point douteux, ajouter de nouveaux détails, et donner avec une exposition plus complète une idée plus vraie des doctrines qu'il fait connaître.

Cependant, son appréciation ne nous semble pas toujours équitable et suffisamment justifiée. Au lieu de débuter, comme il était naturel, par l'exposition des doctrines qui font l'objet du premier volume, M. B. entre en matière dans le premier chapitre par une polémique très vive contre Danzel, le panégyriste de Gottsched, que M. B., par un parti pris contraire, rabaisse beaucoup trop. L'opinion sur Gottsched semble aujourd'hui définitivement fixée. D'éminents critiques et historiens de la littérature ont jugé sévèrement les défauts d'esprit et de caractère, les prétentions dictatoriales, les théories étroites et surannées du chef de l'école de Leipzig; mais ils ont reconnu aussi ses mérites relatifs, les services rendus par lui à la littérature et à l'esprit allemand auxquels ses défauts mêmes n'ont pas été inutiles. Les arguments de M. Breitmaier ne me paraissent pas de force à casser le jugement équitable et définitif qui s'est formé sur Gottsched. En tout cas, cet éreintement nous semble mal placé en tête de l'ouvrage. Il eût été plus logique et plus juste de le placer après l'exposition sur la doctrine de Gottsched, comme conclusion, et non avant, comme préambule. Le lecteur est prévenu et cette exposition d'une doctrine d'avance condamnée perd beaucoup de son intérêt.

Le second volume est consacré au développement que reçoivent les théories neuves et fécondes encore qu'incomplètes des Suisses, à la constitution définitive de la critique et de la théorie poétique. Cette constitution est l'œuvre de la philosophie. C'est à la philosophie de Wolf, dans la personne de Baumgarten, que revient l'honneur d'avoir fondé la théorie poétique sur des principes, de leur avoir appliqué la méthode et les procédés de l'école, d'en avoir fait une partie intégrante de la philosophie, une véritable science.

L'auteur analyse longuement et minutieusement la doctrine esthétique de Baumgarten, non seulement dans sa forme achevée et systématique (du moins la première partie), mais aussi dans ses premiers essais. Il montre les incertitudes, les obscurités, les lacunes de sa célèbre définition du Beau (Perfection de la représentation sensible), les interprétations diverses que Baumgarten en a lui-même données sans parvenir à les

concilier entre elles. Mais il montre aussi que cette définition, si incomplète d'ailleurs, a pour la première fois mis en lumière l'élément sensible, expressif, plastique du Beau, et en le distinguant de l'élément logique et purement intellectuel avec lequel on l'avait confondu, lui a assigné une place et une fonction propres. Mais, d'autre part, en rattachant le Beau aux perceptions *confuses* de l'âme, Baumgarten en a méconnu l'élément supérieur et métaphysique; et en vertu même de la psychologie de son école, il l'a condamné à disparaître à mesure que l'esprit s'élève des perceptions confuses aux idées claires et distinctes.

Baumgarten, d'ailleurs, n'a pas tenu les promesses de son programme. Le système esthétique qu'il annonce, il ne l'a donné que très incomplètement. En outre, la rigueur logique de ses déductions n'est qu'apparente. Ce sont, le plus souvent, des mots et non des idées qu'il analyse. Il tire des prémisses posées non ce qu'elles contiennent virtuellement, mais ce qu'il a eu soin d'y mettre à l'avance; ses prétendues démonstrations, comme celles de Wolf, son maître, sont le plus souvent des pétitions de principes. La terminologie scolastique, la langue latine dont se sert Baumgarten n'étaient pas faites non plus pour rendre sa doctrine populaire. C'est l'exposé de cette doctrine en allemand, par son disciple Meier, qui l'a répandue dans le public et qui en a fait le succès.

L'auteur a bien saisi en général le mérite et les défauts de Baumgarten. Mais dans son jugement final, n'est-il pas trop sévère et injuste en affirmant que « l'Esthétique de Baumgarten n'est qu'une bordure cousue à la défroque usée de la poétique traditionnelle? » La définition même sur les mérites de laquelle l'auteur a insisté, n'est-elle pas une nouveauté et un progrès? Quand enfin il cite le jugement de Herder sur Baumgarten qui trouve dans ces trois mots, qui constituent sa définition du Beau *(oratio perfecta sensitiva)*, « le germe d'où est sortie comme un arbre magnifique et fécond toute la substance de la poésie; que ce n'est pas là une définition scolastique, mais qu'au contraire elle nous introduit dans l'âme humaine et en tire toute l'idée de la poésie, » — en s'associant ainsi à l'éloge que Herder décerne à Baumgarten, l'auteur nous paraît être sinon en contradiction, du moins en désaccord visible avec lui-même.

Le chapitre le plus étendu, et aussi à beaucoup d'égards le plus neuf de l'ouvrage, est celui qui est consacré à Mendelsohn. Mendelsohn n'est pas un penseur original et créateur. C'est un esprit plein de finesse et d'ingéniosité, s'appliquant à toutes sortes de sujets; analyste subtil, habile dialecticien, mais incapable de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, et à les coordonner en un système complet. Il est un des plus actifs ouvriers de ce grand travail d'émancipation intellectuelle, de critique indépendante, dont Berlin a été le centre depuis l'avènement de Frédéric le Grand. Il a été l'ami, le collaborateur, le correspondant de Nicolaï, de Lessing; il est en plein dans le mouvement littéraire et philosophique de cette époque — et c'est une des par-

ties les plus neuves du livre de M. Breitmaier que celle où il nous montre Mendelsohn comme critique jugeant les œuvres et les écrivains de son temps, avec les idées de son temps, il est vrai, mais avec finesse et justesse, assez peu sympathique aux tendances révolutionnaires de la jeune école du *Sturm und Drang*, dont il ne peut comprendre les légitimes revendications, mais dont il sait aussi, notamment en ce qui concerne la conception de la poésie naturaliste de Herder, saisir les défauts et les exagérations dangereuses.

Après le critique, l'auteur nous fait connaître le théoricien esthétique. Il nous semble que l'ordre inverse eût été plus logique, car les jugements d'une critique sont presque toujours les conséquences de ses opinions théoriques. Il eût mieux valu commencer par celles-ci.

L'esthétique, la théorie du Beau et des Arts, doit à Mendelsohn des développements nouveaux. Il a analysé plus profondément qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'idée et le sentiment du Beau, il en a dégagé et séparé certains éléments importants; sur le naïf, le sublime, le génie, il a des vues neuves; il est ici précurseur de Kant et de Schiller. Il a donné avant Lessing, la célèbre définition de la Grâce. Avant Lessing il a étudié la nature, les limites respectives, les caractères constitutifs des Beaux-Arts, tout en conservant sur leur rôle moralisateur et didactique la vieille doctrine. Lessing doit aux observations critiques de Mendelsohn plus d'une modification heureuse des théories trop absolues de son Laocoon. La correspondance qu'il entretient avec Lessing (de 1756-1757) sur le but et les effets de la tragédie, sur la nature des émotions tragiques; les objections qu'il lui adresse à l'occasion de son interprétation de la définition d'Aristote, aujourd'hui encore conservent leur valeur. L'auteur a bien saisi et caractérisé toutes les formes de l'esprit et du talent de Mendelsohn. Il peut se vanter avec quelque raison, et il ne s'en fait pas faute du reste, d'être ici plus complet et plus exact que tous ceux qui, avant lui, ont traité le même sujet.

Mais nous reprocherons à l'auteur de n'avoir pas réuni dans un jugement d'ensemble plus complet, les qualités, les mérites, l'actif littéraire et esthétique de Mendelsohn. De même nous eussions désiré une conclusion générale à l'ouvrage entier qui résumât la marche, les progrès, les résultats définitifs de cette évolution de la critique et de la théorie esthétique en Allemagne. Nous disons théorie esthétique à dessein, car nous préférons cette expression à celle de théorie poétique dont se sert l'auteur. Cette théorie, en effet, dans son livre, embrasse, outre la poésie, les Beaux-Arts et la question générale du Beau avec tout ce qui s'y rattache.

Nous avons déjà indiqué plusieurs des points sur lesquels portent nos critiques et nos objections. Nous pourrions en citer encore d'autres.

En général, la composition de l'ouvrage ne nous paraît pas irréprochable. Les parties générales et essentielles ne se dégagent pas nettement des parties secondaires et moins intéressantes. Tout est sur le même

plan. Il y a des répétitions inutiles. En revanche, on peut signaler des omissions assez importantes. Ni Wieland, ni Klopstock, ni Winkelmann n'ont trouvé place dans cette histoire de la critique et de la théorie esthétique.

Mais ces défauts sont rachetés par de solides mérites, par l'abondance des matières, par l'emploi consciencieux des sources, par beaucoup de renseignements et de détails nouveaux. Cet ouvrage sera certainement lu avec intérêt, consulté avec fruit par tous ceux qui veulent se faire une idée d'ensemble complète du développement des idées et des théories esthétiques, de leur importance et de leur influence sur la littérature et la poésie allemandes. Il ne sera même pas inutile à ceux qui voudront, après l'auteur, reprendre et traiter le même sujet.

E. GRUCKER.

---

528. — **Les Fédérations en Franche-Comté et la fête de la Fédération du 14 Juillet 1790,** par Maurice LAMBERT. Paris, librairie académique Perrin et Cie, 1890, in-8 de III-119 pp.

M. Lambert indique bien l'intérêt de son livre dans cette phrase : « Un caractère remarquable de la Fédération de 1890, c'est son origine provinciale. La plupart des grands événements de la Révolution ont commencé à Paris ; la province n'a fait que suivre. Pour la Fédération il en fut autrement. » En Franche-Comté, le mouvement fédératif prit naissance dans les bailliages de Lons-le-Saunier et de Vesoul, d'où il s'étendit rapidement à toute la province. Les fédérations n'y furent pas une vaine parade, elles eurent un but utile : « défendre le pays contre les malfaiteurs, remédier à l'anarchie, prévenir la disette ». Cette première partie est la plus neuve du livre. L'auteur tire heureusement profit des registres municipaux des communes. Suit une bonne étude, très agréablement écrite, sur les fêtes de la Fédération à Paris et en Franche-Comté, dans laquelle les faits et gestes des députés franc-comtois tiennent une large place. Le livre de M. Lambert nous a montré que la fête de la Fédération eut, du moins en province, d'autre raison d'être que le besoin d'une démonstration décorative. Le pays qui venait de briser son organisation intérieure sentait le besoin d'une organisation nouvelle. Que si ces mouvements fédératifs avaient pu avoir des racines profondes, la crise imminente, si malheureuse pour notre pays, ne se serait pas produite.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

529. — **Henri de La Rochejaquelein et la guerre de la Vendée,** d'après des documents inédits. Paris, Champion; Niort, Clouzot, 1890. Petit in-4 écu de 345 p.

530. — **Souvenirs de la comtesse de La Bouëre.** La guerre de la Vendée 1793-1796, mémoires inédits, publiés par Mme la comtesse de La Bouëre, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon, 1890. In-8.

L'auteur du livre sur *Henri de la Rochejaquelein* a fait œuvre très louable. Il a consulté sur son héros un grand nombre de documents imprimés et manuscrits, et parmi ces derniers les mémoires inédits de la marquise de Donissan, de Mlle de la Rochejaquelein et de M. Pauvert de la Jubeaudière, que renferment les archives des châteaux de Clisson et de la Durbelière. On trouvera donc dans ce volume plusieurs détails nouveaux et quelques rectifications qui seront les bienvenues. Ainsi, il est inexact de dire avec le comte de la Boutetière, que La Rochejaquelein alla au camp de l'Oie demander à Sapinaud de le prendre pour aide de camp; avec Ledain, qu'il fut repoussé par Quétineau le 12 avril entre les Aubiers et les Cerqueux; avec l'abbé Deniau, qu'il ne voulait pas à la bataille de Luçon commencer le feu au moment opportun (p. 31, 32, 290), etc. Le récit se lit d'ailleurs avec intérêt il est clair et sans emphase. P. 128, sur Chevardin, qui était Alsacien et dont le nom s'écrit *Schwardin*, il eût fallu consulter les *Souvenirs* d'Érasme de Contades [1].

On lira, avec plus d'intérêt encore, les mémoires de cette comtesse de La Bouëre à qui la marquise de la Rochejaquelein donnait le joli nom de *camarade*. Mme de La Bouëre a passé sa vie à rassembler non seulement ses souvenirs, mais ceux de son mari et de ses amis sur la guerre de la Vendée. Elle les écrivait sur des pages volantes ou dans des cahiers qui contenaient aussi des extraits de ses lectures. Aussi n'a-t-elle fait que de simples notes, et comme elle dit, ces notes ont le mérite de « rectifier quelques erreurs et d'être un recueil de pièces authentiques ». Mais elles ont un autre mérite encore : elles font revivre avec une singulière vigueur le monde de la Vendée. Tout d'abord, les femmes ou *marraines* de Chalonnes avec leur mante ou *capote* de laine noire, leurs jupes rayées et leurs corsets en grosse toile dure qui « formaient une espèce de cuirasse difficile à percer; aussi les *bleus* se plaignaient plus d'une fois de la difficulté de tuer ces femmes » (p. 8). Puis, les paysans refusant de se rendre aux frontières, et se soulevant contre les patriotes ou *patauds,* les habitants de la Poitevinière allant attaquer Jallais et mettant à leur tête l'ancien caporal Perdriault, qui fut le maître de Cathélineau, et la guerre s'enflammant, guerre implacable,

1. Le livre contient un *appendice* où sont rassemblés divers documents, des *pièces justificatives* (actes de baptême, de décès, d'inhumation), une table des noms de personnes et de lieux, une carte de la Vendée, un portrait, un fac-similé, une vue de la chapelle funéraire de Saint-Aubin de Baubigné.

guerre d'incendies et de massacres. Mme de La Bouëre se cacha dans les genêts et les ajoncs. « Je n'ai rien connu, dit-elle, de plus triste et de position plus affreuse. Là, blotti sur la terre, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais on entendait tout, et les seuls bruits qui faisaient transir et battre le cœur, c'étaient les tambours qui se faisaient entendre de tous côtés. Quand leurs sons semblaient s'éloigner à droite, ils recommençaient à gauche. C'étaient enfin les coups de fusils des *bleus* lorsqu'ils apercevaient quelques hommes, et leurs cris forcenés contre ceux auxquels ils criaient : « arrête! arrête! » avec des blasphèmes épouvantables. Maintes fois, j'ai cru les genêts cernés ; c'est alors que les mères serraient encore plus fortement leurs enfants contre leur sein pour mourir ensemble. Chose étonnante! ces petits êtres comprenaient la terreur par ces étreintes magnétiques, car il n'y a pas d'exemple que leurs cris aient dévoilé la retraite des infortunés qui se cachaient. » (P. 127-128.) Il faudrait citer encore nombre de passages dramatiques de ces *Souvenirs*, l'incendie de La Bouëre, l'entrevue de M. de La Bouëre et de Stofflet, l'arrestation de ce dernier, et le chapitre consacré aux *victimes*.

A. C.

---

531. — **L'Histoire de France racontée par les contemporains.** Extraits des chroniques et des mémoires, publiés par B. Zeller, répétiteur de l'École polytechnique, maître de conférences à la Sorbonne. Format petit in-16, avec de nombreuses gravures. Chaque volume, 50 cent.

L'Histoire de France racontée par les contemporains, publication de M. B. Zeller, qui avait été entreprise d'une manière un peu décousue, puisqu'elle avait subitement passé du règne de Charles VIII au règne des fils de Henri II, pour aboutir à la mort de Henri IV, forme aujourd'hui, par la publication des volumes intermédiaires, une série complète depuis les origines de notre histoire nationale jusqu'en 1610 [1]. On peut

1. *La Gaule et les Gaulois*; 2 *La Gaule romaine*; 3 *La Gaule chrétienne*; 4 *Les invasions barbares en Gaule*; 5 *Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils*; 6 *Les fils de Clotaire : Frédégonde et Brunehaut*; 7 *Rois fainéants et maires du palais*; 8 *Charlemagne*; 9 *Les successeurs de Charlemagne : Louis-le-Pieux*; 10 *Charles le Chauve*; 11 *Les derniers Carolingiens*; 12 *Les premiers Capétiens*; 13 *Les Capétiens du* XIIe *siècle : Louis VI et Louis VII*; 14 *Philippe Auguste et Louis VIII*; 15 *L'empire français d'Orient, la* IVe *croisade*; 16 *Saint Louis*; 17 *Philippe le Hardi. Mœurs et institutions du* XIIIe *siècle*; 18 *Philippe le Bel et ses trois fils*; 19 *Philippe VI et Robert d'Artois*; 20 *La guerre de Cent Ans : Jean le Bon*; 21 *Le dauphin Charles et la commune de Paris*; 22 *La grande invasion anglaise; La paix de Brétigny*; 23 *Charles V et Du Guesclin*; 24 *Charles V, sa cour et son gouvernement*; 25 *Charles VI, le gouvernement des oncles*; 26 *Louis de France et Jean sans Peur*; 27 *Les Armagnacs et les Bourguignons; la commune de 1413*; 28 *La France anglaise; Azincourt et le traité de Troyes*; 29 *Charles VII et Jeanne d'Arc*; 30 *Charles VII, la Monarchie absolue*; 31 *Louis XI, son gouvernement*; 32 *Louis XI et la maison de Bourgogne*; 33 *Anne de Beaujeu. Les États de 1484*; 34 *Charles VIII; la Guerre folle, le Mariage breton*; 35 *Charles VIII en Italie*;

mieux apprécier actuellement la valeur et l'importance de ce travail considérable. M. B. Z. s'est proposé de mettre sous les yeux du lecteur la suite de l'histoire de France au moyen de textes uniquement extraits des historiens, mémorialistes, annalistes, chroniqueurs, épistoliers, poètes, ou des documents authentiques contemporains du temps dont ils parlent. Ainsi présentée par des témoins, des acteurs, des peintres de mœurs, l'histoire se meut et vit dans les tableaux que l'on voit, dans les paroles que l'on entend, les documents authentiques auxquels on s'attache, sans que le spectacle soit obscurci ou dénaturé par les interprétations inexactes, les préjugés ou les erreurs dans lesquels l'éloignement progressif des textes primitifs peut entraîner les historiens de seconde main. Rien ne saurait mieux suggérer à un amateur des choses de l'histoire des réflexions personnelles, des jugements exempts de parti-pris que le choix fait avec discernement et habileté de récits et de documents impartiaux en eux-mêmes, ou dont la juxtaposition, s'il y a des passions en présence, permet de se prononcer, en connaissance de cause, sur les faits en eux-mêmes et sur les enseignements que le lecteur peut en tirer. Ils sont bien rares, ceux qui peuvent avoir le loisir ou le moyen de passer en revue toutes les œuvres qui constituent les matériaux de notre histoire épars non seulement dans les anciens recueils de Dom Bouquet, de Guizot, de Petitot, etc., mais encore les rééditions ou publications originales de la Société de l'histoire de France, dans la magnifique collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, dans les *Revues* et *Bibliothèques*, sans compter les travaux d'érudition isolés, souvent si précieux. M. B. Z. a simplifié la tâche au point de la rendre aussi facile qu'agréable. Il n'est pas un des soixante-cinq petits volumes aujourd'hui publiés, qui ne présente, sous un titre clair et répondant à des idées générales déjà éveillées dans l'esprit du lecteur, avec une division de lignes et paragraphes, précédés d'une indication courte et simple, un tout complet, animé, sous lequel se succèdent avec une méthode rigou-

36 *Louis XII, Anne de Bretagne*; 37 *Louis XII et Philippe le Beau. La conquête et la perte de Naples*; 38 *Louis XII, Père du Peuple, et le cardinal d'Amboise*; 39 *La Ligue de Cambrai*; 40 *La Très Sainte Ligue, le pape Jules II et Louis XII*; 41 *François Ier, Marignan, l'élection impériale*; 42 *François Ier, Charles-Quint et le connétable de Bourbon*; 43 *Captivité de François Ier, Pavie et Madrid*; 44 *La ligue de Cognac, sac de Rome, paix des Dames*; 45 *François Ier, Anne de Montmorency*: 46 *Le comte d'Enghien, Cérisoles*; 47 *La cour de François Ier, son gouvernement*; 48 *Henri II, L'occupation des Trois Evêchés*; 49 *Henri II, Charles-Quint, prise de Metz*; 50 *Monluc, siège de Sienne, trève de Vaucelle*; 51 *Henri II, Philippe II, Bataille de Saint-Quentin*; 52 *La Réforme et la cour de Henri II. Paix de Cateau-Cambrésis*; 53 *François II*; 34 *Charles IX et François de Guise*; 55 *Catherine de Médicis et les protestants*; 56 *La Saint-Barthélemy*; 57 *Henri III, les débuts de la Ligue*; 58 *Le règne des Mignons*; 59 *Les trois Henri*; 60 *Arques et Ivry*; *le siège de Paris par Henri IV*; 61 *Les États de la Ligue*; *le Roi national*; 62 *Henri IV*; *le saint-siège et l'Espagne*; *l'édit de Nantes et la paix de Vervins*; 63 *Henri IV et Sully, Marie de Médicis*; 64 *Henri IV et Biron, Sully et l'alliance anglaise*; 65 *La fin de Henri IV. Le grand dessein.*

reuse et une variété qui ne nuit en rien à l'unité de l'exposition, des pages empruntées aux documents et aux auteurs les plus différents, de manière à faire connaître jusqu'aux plus récentes toutes les sources de l'histoire, sans jamais puiser à une seule. Qu'on prenne au hasard un de ces volumes : *Le dauphin Charles et la commune de Paris*, par exemple ; l'éclatant Froissart et le grave Pierre d'Orgemont, rédacteur des Grandes chroniques sous Charles V, fournissent le fond du récit pour cette époque dramatique ; à côté d'eux, le continuateur de Nangis, le moine démocrate Jean de Venette et l'auteur de la chronique des quatre premiers Valois, elle aussi, d'inspiration plébéienne, décrivent la vie populaire dans toute son intensité et avec ses effroyables misères, tandis que le procès-verbal des États généraux de 1356 et des extraits de l'Ordonnance de la même année montrent sur le vif l'activité révolutionnaire et les premiers essais législatifs des représentants de la nation, les Étienne Marcel, les Robert le Coq, les Jean de Picquigny dans les temps les plus profondément troublés et malheureux de notre histoire. Ouvrons un des volumes suivants : *Charles V, sa cour, son gouvernement;* ici des extraits des œuvres prolixes de la docte Christine de Pisan ou des innombrables vers du chantre de Duguesclin, Cuvelier, encadrent les prescriptions administratives si curieuses des *mandements royaux*. Dans les volumes consacrés à Louis XII, le bon chanoine Jules d'Autun, le panégyriste Claude de Seyssel, les descriptions du Cérémonial français, que l'on ne trouve pas toujours facilement même dans les bibliothèques publiques, alternent avec les récits plus connus du Loyal serviteur ou de Fleurange l'adventureux. Brantôme, pour l'époque de François Ier, de Henri II et de ses successeurs ; L'Estoile, si abondant et si mélangé pour le triste règne de Henri III, les Saturnales de la Ligue et l'époque réparatrice de Henri IV, sont découpés en tranches discrètes au milieu des morceaux d'écrivains de la plus haute volée, et rendus lisibles pour tous. On pourrait multiplier ces exemples. Comme on le voit, le récit pittoresque et l'histoire des institutions tiennent également leur place dans cette précieuse petite bibliothèque dont les volumes, d'un format si maniable, peuvent être feuilletés ou lus à fond avec autant d'agrément que de profit dans des traductions, ou dans la langue du temps à peine retouchée, si ce n'est au point de vue de l'orthographe accommodée à la moderne. L'illustration de l'ouvrage est conçue dans le même esprit que la composition du texte. La reproduction, dans leur état actuel ou d'après le type original, des monuments publics, de portraits, de médailles, d'œuvres célèbres de la peinture ou de la gravure, d'armes et de costumes, accompagne, suivant un choix généralement irréprochable, le récit des événements et les actions des personnages historiques. Peut-être pourrait-on reprocher à M. B. Z. de ne s'être pas toujours scrupuleusement astreint à cette donnée de la contemporanéité des documents écrits ou figurés ; il n'était pas facile, à vrai dire, de l'observer d'une manière absolue ; les exceptions à la règle

sont d'ailleurs assez rares. L'annotation peut donner lieu à quelques critiques. Sur certains points, elle paraît dépasser les limites de simples éclaircissements du texte pour en devenir un commentaire trop étendu, ou pour former un véritable développement historique. Cette méthode, qui provient du louable souci de ne point laisser de lacune dans la suite de l'exposition, n'est pas sans altérer quelque peu le caractère général de l'ouvrage. Ailleurs, on pourrait, au contraire, désirer quelques notes de plus relativement à des personnages qui demanderaient auprès du lecteur une introduction plus complète que ne le font les textes cités.

Cette collection, mise au courant des découvertes et des travaux les plus récents, n'en est pas moins un excellent instrument de travail et de distraction. En faisant connaître de plus près, en rendant plus accessibles les historiens originaux, sur la vie desquels de courtes notices disent le principal dans chaque volume, elle ne peut que contribuer puissamment à développer le goût de l'histoire et le sens de la critique historique.

B. D.

---

532. — **Historia eclesiastica y civil de Nueva Granada**, par D. Jose Manuel Groot Bogota. M. Rivas et C éditeurs. Un fort volume de 411 pages.

En rendant compte du tome Ier de l'histoire de la Nouvelle-Grenade, nous avons dit un mot de l'auteur et de la notoriété dont il jouit parmi les écrivains de l'Amérique du Sud. Nous retrouvons les mêmes mérites d'érudition consciencieuse et d'impartialité dans la suite de son important ouvrage. Le tome II se compose de vingt chapitres (XXIII-XLII), et embrasse la période qui va de 1711 aux premières années de notre siècle. Si l'auteur s'étend avec une complaisance évidente sur l'histoire intérieure des ordres religieux, s'il exagère peut-être le rôle bienfaisant et civilisateur de la prédication des Jésuites, il est juste de dire qu'il consacre aussi des pages intéressantes au développement des sciences, des arts et de l'industrie au Nouveau-Monde. On peut lire notamment à cet égard le chapitre XL, où est relatée la visite d'Al. de Humboldt à la capitale de la Vice-Royauté illustrée alors par les savants tels que Mutis et Caldas, et sa correspondance avec le Vice-Roi D. Pedro Mendinueta. Le tome se termine par un appendice de cent trois pages où sont consignés les documents authentiques sur lesquels a travaillé l'historien.

G. Strehly.

---

533. — N. du Puitspelu. **Dictionnaire du patois lyonnais.** Lyon, Henri Georg, grand in-8, 1887-1889. 4 livr. de 464 pages, dont 28 de supplément.

Depuis quelques années, les dictionnaires de patois se multiplient chez nous; celui du parler populaire du *Lyonnais* comptera parmi les

plus remarquables qui aient été publiés; la connaissance intime que M. N. du Puitspelu possède de cet idiome et des nombreux ouvrages qui s'y rapportent, la patience qu'il a mise à recuillir les mots qui le composent, l'étude assidue qu'il en a faite, enfin — ce qui est un point important — l'absence de parti pris ou de théorie préconçue, font de son glossaire une œuvre considérable et l'une des contributions les plus utiles à la connaissance de nos patois. Si l'on ajoute que par ses caractères intermédiaires entre la langue d'oil et la langue d'oc, le dialecte lyonnais offre un intérêt tout particulier, que les nombreux exemples cités par M. N. du P. en facilitent l'intelligence, qu'il en a représenté et figuré les vocables d'une manière aussi simple que rationnelle, on ne pourra que remercier l'auteur de sa consciencieuse et utile publication, et on reconnaîtra hautement qu'il était difficile de mieux remplir la tâche ardue qu'il s'est imposée.

M. N. du P. ne s'est pas borné à donner les noms du patois lyonnais avec leurs diverses significations, appuyées, quand il y a lieu, par des exemples tirés des auteurs nombreux, mais souvent bien ignorés, qui ont écrit dans cet idiome populaire; il a entrepris d'en faire connaître l'étymologie. On sait tout ce que cette recherche renferme de difficultés, par suite de l'ignorance où l'on est si fréquemment de la forme primitive des mots, ainsi que de leur historique et des déformations qu'ils ont parfois subies dans la bouche du peuple; ces difficultés n'ont pas arrêté M. N. du P., et il a abordé cette partie de sa tâche avec une richesse d'informations et une curiosité d'esprit bien rares; il expose avec une entière sincérité les raisons qui paraissent justifier, quand elles sont douteuses, les étymologies qu'il propose. Au courant de toutes les publications qui concernent la matière, il cite avec soin les opinions pour ou contre les solutions qu'il met en avant, et si l'on est plus d'une fois obligé de le contredire, on ne peut nier qu'il n'ait fait bien souvent des rapprochements ingénieux et proposé des explications plausibles, lorsqu'elles ne sont pas certaines.

Dans le supplément étendu qu'il a joint à son Dictionnaire, M. N. du P. a d'ailleurs, avec une franchise qui lui fait honneur, enregistré les erreurs qu'il a reconnues ou qu'on lui a signalées. C'est ainsi qu'il rejette l'origine prétendue historique qu'il avait cru pouvoir assigner au mot *bramafan*; c'est ainsi encore qu'il s'est empressé de faire venir *cou* de *eccum hoc* et non de *ecce hoc*, qui ne pouvait donner que *çou*, et qu'il a rejeté, p. 213, avec tant de raison, la forme supposée *hoïè*, venue de *hodie* « par progression de l'accent », comme si l'*e* final de *hodie* n'avait pas dû tomber purement et simplement. M. N. du P. a fait bien d'autres rectifications non moins utiles; en voici quelques-unes que je lui soumets. P. 20 il tire avec raison *aneyt* de *hac nocte*, mais pourquoi, après avoir donné cette étymologie incontestable, paraître proposer celle de *ad hodie?* Les formes for. *anhod*, *anhui*, qu'il veut expliquer par là, sont évidemment plus que douteuses et doivent leur

origine à une étymologie préconçue. Il m'est impossible, même page, de trouver ni le lat. *acutum*, ni l'al. *beri* dans *anguibar* « fruit de l'églantier ». Il m'est difficile également de faire venir *baraban* de *barba*, « à cause du pointu de la feuille » du pissenlit, laquelle ne ressemble guère à une barbe. J'hésite beaucoup encore à voir, p. 43, dans le néerl. *bell*, la racine de *belot*, « agneau »; je préférerais le tiver de *bellus*, qui a donné plusieurs dérivés dans les dialectes français. P. 69, M. N. du P. se demande si *cabot* « méchant petit chien », « serait *sabot* (= *cabot* dans plusieurs patois) »; je ne connais pas la forme *cabot*, mais seulement *chabot*, pour *sabot*, et je ne vois guère comment le rapprochement entre un « *sabot* » et un « chien » serait possible. Je ne puis non plus, p. 100, admettre que *coriau* « baie de l'églantier », vienne de *corail*; mais je le tirerais volontiers du radical *cor*, à cause de la forme de fruit. P. 186, M. N. du P. se demande si la racine de *garo* « pluie très abondante » n'est point la même que celle de *garou* « loup garou »; j'avoue qu'il m'est impossible de saisir le moindre rapport entre ces expressions. P. 345, je doute que *marelle*, nom de l'*Achillea millefolium L.*, soit une corruption de *morelle* vocable qui désigne le *Solanum nigrum*; j'incline à y voir le rad. *(a)mar(acus)*, qui entre dans les noms si divers de plusieurs espèces d'*Anthemis*, genre voisin de l'*Achillea*. On lit p. 376, art. *sayi, soyi*, « il faut admettre que le *b* est tombé de préférence à la protonique » (de *sabucarium*); mais la protonique étant longue ne pouvait pas tomber, tandis que le *b* le faisait régulièrement avant l'accent. L'explication de M. N. du P. ne se comprend guère. P. 398, *tarteifle* « surnom donné aux allemands » est tiré de *der teufel* « le diable », ne serait-ce pas plutôt le mot *tartaufle* « pomme de terre », légèrement modifié? Quant à la plante appelée *têta d'aluetta*, dont M. N. du P. dit ignorer le nom, c'est sans doute l'*Adonis æstivalis* ou *autumnalis L.*

Mais je ne veux pas prolonger davantage ces critiques; leur petit nombre — je n'aurais que de rares remarques à ajouter à celles qui précèdent — montre d'ailleurs combien j'ai peu trouvé à reprendre dans le *Dictionnaire du patois lyonnais*; que d'explications ingénieuses, au contraire, de formes curieuses j'aurais eu à signaler! Parmi ces dernières j'ai été surtout frappé des dénominations populaires des plantes [1], non seulement à cause de la rareté de quelques-unes d'entre elles, mais surtout à cause de l'exactitude des identifications. Ce caractère ne se rencontre pas seulement dans ces noms vulgaires, mais dans tous les vocables qu'a enregistrés M. N. du Puitspelu; c'est là en particulier ce qui donne une si grande valeur à son livre et lui assure une place si honorable parmi les ouvrages de ce genre.

Ch. J.

1. Telles que *camberti* « églantier », *cermilli* « cerfeuil », *chaley* « fougère », *cropettes* « pissenlit », *pintavin* « ronce à fruits bleuâtres », *vorcua* « digitale », etc., etc.

534. — **Cartas Americanas** dirigidas por D. Juan VALERA a D. Jose GROOT. Bogota Imprenta de la « Nacion », 1889. Un fascicule de 63 pages.

Les Lettres américaines sont adressées par un auteur espagnol, M. Valera, à M. Rivas Groot au sujet du Parnasse Colombien, vaste recueil en deux tomes de quatre cents pages, contenant des œuvres de plus de cent quinze poètes et de quinze ou seize femmes poètes. Ces lettres, au nombre de sept, renferment des jugements critiques et des extraits de quelques-uns des écrivains les plus marquants qui figurent dans le Recueil, tels que Juan de Castellanos, Antonio Caro, le fondateur de l'Académie Colombienne, Manuel Madiedo, Joaquin Ortiz, Rafael Nuñez, président de la République, Doña Agripina Montes, etc. Elles sont d'une lecture agréable et nous donnent en général une idée avantageuse des originaux qu'elles analysent. Pourtant M. Valera termine par cette restriction : « Le Parnasse Colombien prouve que votre pays produit une riche et belle floraison littéraire, et le prouverait encore mieux si l'on avait supprimé un tiers ou plus des pièces insérées[1]. »

G. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 novembre 1890.

Le ministre de l'Instruction publique, par une lettre adressée à l'Académie, l'informe que les pouvoirs de M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, sont expirés et l'invite à présenter deux candidats à ces fonctions.

M. Renan présente des observations sur un passage du livre de Jésus, fils de Sirach, qui énumère tous les grands noms de la littérature hébraïque. On avait remarqué, dans cette liste, l'absence du nom de Job. M. Geiger, par une restitution très heureuse, mais trop peu connue, y a rétabli ce nom : il a montré que, s'il manque dans la traduction grecque qui nous a conservé cet ouvrage (le texte hébreu étant perdu), c'est par une méprise du traducteur. M. Renan, prenant et développant cette pensée, précise en quoi a dû consister la méprise en question et ce que devait porter le texte hébreu du passage mal rendu par l'auteur de la traduction grecque.

M. Hamy communique, de la part de M. G. Devéria, des recherches sur les inscriptions découvertes par M. Yadrintzeff (ou Iadrintsev) sur les bords de l'Orkhoun. Ces inscriptions appartiennent à une écriture non déchiffrée jusqu'ici, provisoirement dénommée tchoudique, la même qu'on trouve dans les inscriptions de l'Iénisséi, publiées récemment en Finlande : mais la publication de M. Yadrintseff permet de se rendre un compte plus exact de cette écriture. Elle se compose de caractères alphabétiques, au nombre de 38 à 42. C'est donc un alphabet beaucoup plus riche que celui que les Tartares ont emprunté aux Nestoriens, au moins à partir du IXe siècle, et ces inscriptions ne peuvent, par suite, être attribuées à aucun des peuples qui, ayant dominé sur les bords de l'Orkhoun depuis la fondation du khanat des Ouïgours (744), ont adopté l'alphabet nestorien ou ses dérivés. Une des inscriptions de l'Orkhoun est en chinois, une autre est bilingue, chinoise et tchoudique. Dans la première, on lit un nom de peuple, les Kien-Kouen, qui cessa d'être en usage à partir de 758 ; dans l'autre, celui d'un beg, Kinè khan, qui fonda en 744 le khanat des Ouïgours.

M. Alexandre Bertrand communique, de la part de M. Léon Bidault, des détails sur les fouilles faites par cet archéologue dans un cimetière mérovingien des environs de Dijon, à Noiron-lez-Citeaux. Il met ensuite sous les yeux des membres de l'Académie un magnifique spécimen de silex taillé à éclats, provenant de la décou-

1. Signalons deux *lapsus* : page 9 « *empiezan ablovo (sic)* « lisez *ab ovo* ; et quelques lignes plus loin : « esta invencible *scribendi cacoethes* ». M. V. prend-il *cacoethes* pour un substantif abstrait du genre féminin ?

verte de Volgu (Saône-et-Loire), spécimen qu'il espère pouvoir acquérir pour le Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

M. Deloche, à propos de la première de ces deux communications, insiste sur la ressemblance que présentent entre eux les objets dans les sépultures franques des régions les plus diverses de la Gaule.

M. Clermont-Ganneau communique une inscription grecque de Sidon, de l'an 64 de cette ville (47 ans avant notre ère), dont l'estampage lui a été envoyé par M. Durighello :

ʟΔΞΗΛΙΟΔΩΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΤΟΥ
ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥΣΑ
ΡΧΟΝΤΟΣΜΑΧΑΙΡΟ
ΠΟΙΩΝΘΕΩΙΑΓΙΩΙΥ
ΠΕΡΤΟΚΟΙΝΟΥ
(sic)

« L'an 64, Héliodore, fils d'Apollonios, fils d'Apollophane, archonte des couteliers, (a fait cette dédicace) au dieu saint, pour la communauté. » La coutellerie sidonienne était renommée chez les anciens; on en a trouvé de nombreux spécimens dans l'île de Sardaigne, où ils avaient été évidemment apportés par les marchands phéniciens. Sous la forme grecque de ce texte, on reconnaît d'ailleurs partout la pensée phénicienne. Le *κοινόν* de la dernière ligne est le *gév*, la communauté, mentionnée sous son nom sémitique dans un décret phénicien du Pirée, communiqué naguère à l'Académie par M. Renan. Le « dieu saint » est une appellation essentiellement sémitique; elle rappelle le surnom de *Qadosch* « saint », donné à la divinité aussi bien par la Bible que par diverses inscriptions phénicienne. Enfin les noms propres Héliodore, Apollonius, Apollophane sont des traductions grecques de noms phéniciens, dont le premier devait être *Abd-Schémès*, « serviteur du Soleil », les deux autres des composés formés avec le nom du dieu Reseph, équivalent sémitique d'Apollon.

M. Renan confirme, sur les points essentiels, les conclusions de M. Clermont-Ganneau.

M. Paul Durrieu, conservateur adjoint au Musée du Louvre, lit une notice sur *Une peinture historique de Jean Foucquet*. — On sait depuis assez longtemps déjà, par les documents, que Jean Foucquet, le grand artiste tourangeau, a été peintre en titre du roi Louis XI. Mais, jusqu'ici, on n'avait encore retrouvé aucune des œuvres qu'il avait dû exécuter pour la cour de France. M. Paul Durrieu a fait une remarque qui modifie heureusement cet état de choses. Il a reconnu qu'un exemplaire des statuts de l'Ordre de Saint-Michel, appartenant à la Bibliothèque nationale (manuscrit français 19819), était l'exemplaire même du roi Louis XI, fondateur de l'Ordre, et que c'est indiscutablement Jean Foucquet qui a peint, en tête de ce volume destiné au souverain, une admirable composition représentant la tenue d'un chapitre de Saint-Michel. En dehors de sa haute valeur d'art, la peinture de Foucquet retrouvée par M. Durrieu présente un grand intérêt historique. Toutes les têtes des personnages représentés sont autant d'excellents portraits, malgré leurs dimensions exiguës. M. Durrieu arrive à identifier d'une façon certaine la plupart d'entre eux. En s'appuyant sur des particularités de costumes et d'attitudes ou sur des rapprochements avec d'autres monuments contemporains, il distingue, autour du roi Louis XI, dont Foucquet a particulièrement rendu les traits avec une remarquable puissance d'expression, le duc Charles de Guyenne, frère du roi, le duc Louis II de Bourbon, le comte de Roussillon, amiral de France, le grand-maître Antoine de Chabannes, comte Dammartin, Jean Bourré l'homme d'État qui fut gouverneur du roi Charles VIII, le poète et orateur Jean Robertet, etc.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Foucart (Paul) et Finot (Jules), *la Défense nationale dans le Nord de 1792 à 1802*, ouvrage publié aux frais du département du Nord, tome I; — par M. Hamy : Fournereau, *les Ruines khmères, Cambodge et Siam : documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*; — par M. Georges Perrot : *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie*, publiés, par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, sous la direction de M. René de la Blanchère : *Musée d'Alger*, par G. Doublet; — par M. Oppert : Schrader (Eberhard), *Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 1 ; — par M. Héron de Villefosse : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, XVIII : *Boniface Borrilly*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 8 décembre — 1890

535. — E. Grébaut. **Le Musée Egyptien.** Recueil de monuments choisis et de notices sur les fouilles en Egypte, publié par E. Grébaut, directeur-général du service des Fouilles, E. Brugsch-Bey et G. Darèssy, conservateur. I, livre 1, fasc. 1. Le Caire, 1890, in-4, 19 pl. Prix : 17 fr.

Mariette avait fondé le recueil qu'il appelait les *Monuments divers*, pour y publier les principaux parmi les objets d'antiquité égyptienne qui viennent enrichir journellement le Musée de Boulaq. J'avais préféré les livrer au public, immédiatement après la découverte, dans la *Zeitschrift* de Lepsius ou dans les volumes de mon *Recueil de Travaux*. M. Grébaut est revenu aux pratiques de Mariette et vient de lancer, sous les auspices et aux frais du gouvernement égyptien, le premier numéro d'une sorte de journal intitulé le *Musée Égyptien*. Chaque fascicule se compose régulièrement de vingt planches, où les monuments seront reproduits par la phototypie, et de quelques feuilles de texte explicatif, où les circonstances et le lieu de la découverte seront décrits, avec un bref commentaire scientifique. M. G., pressé de mettre au jour cette première livraison, n'a pas voulu attendre que le texte et l'une des planches, qui était d'une exécution difficile, fussent achevés d'imprimer : il a préféré la livrer incomplète à la critique plutôt que de retarder, pour longtemps peut-être, le moment où il pourrait la faire apparaître.

L'objet qu'il poursuit est double. En premier lieu, il veut placer à la disposition des savants le texte authentique des inscriptions les plus importantes que le Musée possède. Ensuite, il désire fournir aux archéologues des reproductions exactes des statues, bas-reliefs, peintures, menus objets en bois, en pierre ou en émail, qui lui paraîtront de nature à laisser une idée avantageuse de l'art ou de l'industrie des anciens Égyptiens. On sait combien peu l'archéologie égyptienne est connue en dehors du petit monde des égyptologues. Le nombre des monuments

que nos Musées renferment, la façon incommode dont ils sont exposés, les difficultés qu'on éprouve à obtenir la permission de les tenir entre les mains pour les examiner de près, ont découragé bien des personnes qu'un penchant naturel entraînait vers cette étude. M. G. a donc raison de songer à munir cette immense partie des savants ou des amateurs qui n'a pas le maniement des monuments eux-mêmes, de fac-similé exacts qui peuvent suppléer, jusqu'à un certain point, l'absence des originaux. C'est ce que j'avais tenté de faire dans les *Monuments de l'art antique* de Rayet, et les admirables planches de Dujardin, si bien tirées par Eudes, ont décidé le public éclairé à rendre pleine justice à plusieurs des meilleures œuvres que l'antiquité égyptienne nous a léguées. Malheureusement M. G. n'a point Dujardin pour le seconder dans sa tâche. Il a pour collaborateur — peut-être le lui a-t-on imposé — Bæckmann de Carlsruhe, dont les phototypies laissent singulièremenr à désirer. Le tirage est flou, la teinte des encres terne et un peu sale d'apparence, et ce qui est plus grave, la retouche des clichés est indiscrète et grossière. Le malheureux Khéphrên de la planche VIII et le Pharaon anonyme de la planche XII sont comme balafrés des coups de gouache qu'ils ont reçus, et la trace du pinceau est visible partout sur leur coiffure, sur leurs visages, sur leurs mains. C'est sans doute une raison d'économie qui a déterminé le choix de l'imprimeur. Il est probable, en effet, que la maison Bæckmann ne prend pas cher, mais il me semble que n'importe qui, dans n'importe quel pays, aurait été capable, pour le même prix, de faire aussi mal que la maison Bæckmann. Je citais, il n'y a qu'un moment, les *Monuments de l'art antique*. Chaque livraison de quinze planches in-folio, accompagnées de quinze à vingt feuilles de texte in-folio, coûtait 25 fr., contre les 17 fr. 50 des fascicules in-4° du *Musée Égyptien*. Tout compte fait, le bon marché de Bæckmann est plus coûteux que la cherté de Dujardin. J'espère que M. G. sera libre de choisir un meilleur *phototypiste*, et dont l'habileté rende justice aux monuments qu'il reproduit.

Cela dit, on ne saurait qu'approuver et le choix que M. G. a fait parmi les monuments et la façon dont il les a assemblés. Cette première livraison donne comme un résumé de ce qu'on peut s'attendre à rencontrer en Égypte, des dynasties memphites à l'époque greco-romaine. Le premier groupe, qui couvre six planches, appartient à la chapelle que M. G. attribue à Ouazmos, mais qui me paraît avoir servi pour plusieurs des personnages secondaires de la famille de Thoutmos Ier. Elle fut découverte à Gournah, un peu au Nord du Ramesséum, par M. G., vers le milieu de février 1887, et déblayée par lui avec grand soin : le plan, relevé par M. Daréssy, a été reproduit sur la planche IV et en montre la disposition. Ce n'était pas seulement un sanctuaire; on y trouve, à côté des pièces consacrées au culte, des chambres d'habitation, dont une au moins a servi de cuisine et conservait son foyer presque intact. C'est le premier exemple certain qu'on puisse étudier sur le terrain de ces monu-

ments funéraires, si nombreux dans le nécropole de Thèbes au témoignage des papyrus, et qu'on appelait *Khirou*. Comme les mosquées funéraires des sultans mamelouks au Caire, c'étaient des établissements composites, contenant une partie sacrée, des dépôts d'objets destinés à l'offrande, des chambres pour les gardiens et les domestiques attachés à la maison du mort, souvent un logement complet pour les prêtres. Le *Khirou* d'Ouazmos avait environ vingt mètres de largeur sur trente-cinq de profondeur. On y rencontre un pylone à demi-détruit, puis une cour fermée au fond par un mur. Le mur est percé en son milieu d'une porte, à laquelle donne accès un escalier à rampe unie, flanquée de deux portése de cinq marches assez larges mais fort basses. La porte franchie, on pénètre dans une salle peu profonde, sur laquelle s'ouvrent trois niches ou trois sanctuaires. C'était la chapelle proprement dite : sur la gauche et sur le derrière s'entassaient les magasins et les chambres réservées au personnel. Le tout est construit en briques crues, simplement crépies de blanc dans la partie d'habitation, revêtues de plaques en calcaire et en grès dans le sanctuaire, comme l'indique la multitude de petits fragments répandus dans les décombres. Beaucoup de stèles consacrées par les prêtres du prince défunt ont été brisées et sont éparses sur le sol : quelques monuments à peine ont échappé à la destruction et sont venus enrichir les collections du musée de Boulaq.

Le plus important est une statue en grès, de grandeur naturelle, qui représente une reine assise, les mains sur les genoux, les chairs peintes en jaune, les vêtements en blanc (pl. I). Elle fut trouvée encore en place, adossée au mur qui sépare le sanctuaire central de celui de droite, au point marqué F sur le plan de M. Darėssy (pl. IV). Elle était intacte : seuls un petit morceau du menton et le bout du nez ont été brisés par la chûte d'une brique ou d'une poutre. Elle représente l'une des femmes de Thoutmos Ier, Moutnofrit, mère de Thoutmos II, et a été consacrée par ce prince. Sans parler de la valeur artistique réelle qu'elle possède, elle nous a permis d'éclaircir définitivement un des points les plus délicats de l'histoire du temps. J'avais émis l'hypothèse que les deux successeurs de Thoutmos Ier, ses deux fils Thoutmos II et III, avaient dû s'effacer, pour un temps au moins, devant leur sœur Hâtshopsitou, parce qu'ils n'avaient pas autant de droits qu'elle à la couronne, du chef de leur mère. Le hasard des fouilles a fait une vérité démontrée de ce qui n'était qu'une conjecture. Les inscriptions du linceul de Thoutmos III nous ont appris qu'il avait pour mère une simple concubine, Isis, étrangère à la famille royale. Celles de la statue nous révèlent que Thoutmos II avait pour mère une femme légitime du roi, apparentée, par conséquent, à la famille royale, mais d'assez loin. Hâtshopsitou avait au contraire pour mère, la reine Ahmas, fille d'Amenhotpou Ier et de la reine Ahhotpou II : elle avait donc du côté maternel des droits supérieurs à ceux de ses frères, nés de femmes moins illustres. Deux stèles intactes sortirent des ruines en même temps que la statue. L'une

d'elles (pl. VI), porte un taureau, armé de larges cornes en croissant, debout, et regardant attentivement devant lui un objet qui paraît être une botte de fourrage. Son nom est écrit au-dessus du dos, dans le cintre de la tête : il s'appelle *Pi-montou Pekmout,* où il faut peut-être traduire : *Celui* (le taureau) *de Montou, Pekmout,* en considérant le premier groupe comme le titre de la bête. C'est, ou bien le taureau sacré de la ville voisine d'Hermonthis, qui, en effet, était voué à Montou, le grand dieu de la plaine thébaine, ou bien un animal sacré de rang secondaire, adoré dans la nécropole, Le style est celui des dynasties saïtes, tendant plutôt vers le style des Ptolémées que vers celui des Éthiopiens. Les habitants de ce quartier funéraire de Thèbes étaient d'ailleurs très portés au culte des animaux : c'est d'eux que nous viennent ces proscynèmes à l'hirondelle, aux serpents, aux chats, aux oies que les musées de l'Europe possèdent en abondance [1], et, de fait, la seconde stèle découverte par M. Grébaut (pl. III), nous montre dans le centre une chatte, la *Chatte de la dame du ciel,* c'est-à-dire la chatte de Mout, et l'*Excellente oie d'Amon* affrontées l'une à l'autre, à une proximité qu'on ne peut s'empêcher de trouver dangereuse pour l'oie divine. Au second registre, le fils royal Ouazmos est assis à gauche, et reçoit le bénéfice d'une adoration aux deux divinités du cintre, Amon et Mout, que fait le *Chef des travaux dans la Place de Vérité (la nécropole de Thèbes), Pashodou.* Un Pashodou, *domestique de la Place de Vérité*, nous a laissé beaucoup de monuments que j'ai eu l'occasion de réunir ailleurs [2] : peut-être notre Pashodou lui est-il identique. En tout cas, il vivait sous la XXe dynastie, et son ex-voto nous est un exemple de plus de la fidélité avec laquelle les Égyptiens continuaient à rendre un culte à leurs princes de longs siècles après la mort.

Plusieurs des fragments retrouvés au cours du déblaiement se rattachent à des cultes du même genre. Ainsi, sur la planche V, le débris de stèle où l'on voit, au premier registre, le personnage Nofirsokhrou, celui-là peut-être dont le tombeau est dans le voisinage, agenouillé devant le serpent de la déesse Ranouit, la *Dame des offrandes*, et au second registre la femme de Nofirsokhrou et son fils Momnenou-hît *(Monkhiou (?) hît)* rendant hommage à deux petits serpents au moins. Quelques-uns de ces fragments proviennent certainement d'autres édifices, comme celui qui est reproduit sur la même planche V, et qui porte les restes d'un jardin funéraire planté de doums et de sycomores : au-dessous on lit les restes d'un proscynème où un personnage, dont le nom a disparu, implorait Osiris et Anubis pour le compte de son père Jâhît, attaché à la personne d'une reine, et de sa mère. Un fragment, qui, lui, appartient certainement à la chapelle d'Ouazmos, porte le nom de ce prince, mis en rapport avec un comte-nomarque de Thèbes, inconnu d'ailleurs, et qui semble avoir eu pour père un *Nourricier des enfants royaux du harem*

1. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire,* dans le *Recueil* t. II, p. 108 sqq.

2. Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie* dans le *Recueil,* t. II, p. 175-176.

du Pharaon Thoutmos Ier (pl. VII). Toutefois, le plus intéressant de ces monuments, celui dont la mutilation m'inspire le plus de regrets, est une stèle en calcaire publiée sur la planche II. Les morceaux en ont été partie ramassés sur place, partie achetés à Louqsor, chez un marchand d'antiquités : quelques débris encore inédits sont venus depuis 1887 s'ajouter au premier fonds. Le tableau du cintre, conservé en entier, représente le roi Thoutmos Ier, assis, derrière lequel le fils de Thoutmos Ier, Ouazmos, se tient debout. Le texte, qui comptait bien une trentaine de lignes verticales et horizontales, commence derrière Thoutmos III par une date de l'an XXI de ce prince, le 25 du 3e mois de Pirit. Un certain Sonmosou, Syrien d'origine, raconte qu'il vécut au service d'Ouazmos (vivant ?) avec sa femme Houzarou, puis au service d'Ouazmos mort, en qualité de *khrihabi*, maître des cérémonies dans le culte funéraire. Lorsque sa femme Houzarou fut vieille, il semble qu'il se maria une seconde fois et que cela lui occasionna quelques difficultés avec ses enfants dont les noms étaient énumérés à la ligne 3, sa fille Taari, sa fille Sitamon, etc. On dirait qu'il y eut litige au sujet de l'héritage de Houzarou, et que l'un des fils de cette femme le cita en justice pour le forcer à partager ses biens avec lui. Au cours de ce procès, il fut accusé de s'être approprié les objets précieux et les revenus de la tombe d'Ouazmos dont il avait la garde. Un des lambeaux de phrase échappés à la destruction contient le récit d'une altercation entre lui ou un de ses fils et un autre personnage où celui-ci lui dit : « Je ne puis rester dans une même ville avec toi : je suis nègre et tu es Syrien », phrase curieuse, car elle nous montre l'introduction d'éléments étrangers d'origine diverse dans la population thébaine, dès les premiers rois de la XVIIIe dynastie. L'affaire, portée devant le nomarque, se termina à l'avantage de Sonmos, qui fut confirmé dans ses charges, reçut l'assurance qu'elles passeraient à ses enfants, et consacra, dans la chapelle de son maître Ouazmos, une stèle où il racontait ses tribulations et sa victoire. Tout cela est tellement mutilé que je n'oserais affirmer que j'ai bien compris la suite du récit. Une étude longue et minutieuse pourra seule nous révéler le sens certain du monument [1]. D'autres objets découverts dans la chapelle et déposés aujourd'hui au musée de Boulaq, n'ont pas été publiés dans la présente livraison : des poids, des émaux de la XVIIIe dynastie, cinq ciseaux en bronze au nom de *Thoutmos III dans sa maison d'Occident* (son temple funéraire), enfin une statue de Sonmosou, où l'origine syrienne de ce personnage est rappelée. Tout cela fournira à M. G. la matière d'un mémoire intéressant.

La campagne de 1887 a fourni également à M. G. la plupart des monuments qu'il a reproduits sur les planches XV-XX. La planche no XV porte deux stèles, l'une de Gournah, où deux personnages de la même famille, le *Domestique d'Amon, Houi*, et le *prêtre suppléant Smantoouï*,

1. Un des petits fragments a été renversé par erreur sur la planche II.

adorent les deux rois Ahmos Ier, Amenhotpou Ier et la reine Ahmas-Nofritari. La seconde stèle a été trouvée dans le temple de Louxor et a été consacrée sous le règne de César Tibère. Une stèle de Gébéléïn[1] est d'époque impériale comme la précédente (pl. xvi). Le corps en est encore égyptien, mais de travail grossier : quant à l'inscription, elle est grecque et nous donne en deux lignes le nom du dédicateur et la date de l'an XII de Trajan Νεχουθης Πετεαρουηρις ανεθηκεν στηλην Ισιδος Θεας (lig. 2) μεγιστης Παθυρις L ιβ Τραιανου του κυριου Τυβι ιγ. Pathyris ou Pi-Hathor est le nom égyptien de l'Aphroditéspolis à laquelle le village de Gébéléïn a succédé. Les deux planches xvii et xviii nous ramènent à trois mille ans et plus avant Trajan. La stèle de la planche xvii, qui est d'un travail très soigné et très délicat, est sortie de la nécropole d'Akhmîm ; l'inscription en est un extrait de la formule funéraire d'Abydos à la XIe et à la XIIe dynastie, celle qu'on possède complète sur la stèle C 3 du Louvre. Elle est dédiée au sire d'Akhmîm, *Chef des prophètes, des animaux sacrés, des servants des deux sexes* (du dieu Minou), *Prince du nom Panopolite, Antouf, né de la dame Boutou*, et à sa femme Didit, fille de la dame Didit. Ils sont assis sur un siège à deux places, devant un monceau d'offrandes qne leurs enfants leur apportent. Comme la plupart des familles égyptiennes, celle d'Antouf était nombreuse : elle ne comptait pas moins de sept enfants encore vivants au moment de la mort du père, quatre fils, dont l'aîné Khomsitou (?) était général des troupes du nome, et trois filles. Au bas du monument, un boucher découpe une victime, et différents domestiques apportent des offrandes. La stèle de la planche xvii, prise à Gournah, est un bon spécimen de ce qu'était l'art thébain sous les premiers Antouf, vers la IXe ou Xe dynastie. Elle est travaillée avec une minutie qui n'a d'égale que la maladresse de l'ouvrier. Les lignes à l'encre qui servent à carrer les signes n'ont pas été effacées; mais le ciseau n'a pas été aussi habile que le calame, et les hiéroglyphes sont semés assez irrégulièrement entre les lignes. De même, les deux figures du mort et de sa femme ont été sculptées sur un réseau de lignes à l'encre encore visibles. La mise au carreau, assez large pour le buste et les membres, devient d'une finesse extrême pour la tête : le profil est divisé perpendiculairement, du bas de la coiffure à la naissance du cou, en huit parties égales. Le monument est des plus curieux pour l'histoire du dessin en Égypte. Le mort était un certain Antouf, fils de Khouou, dont les titres ne sont pas énumérés. La formule présente quelques particularités intéressantes. « O vivants qui êtes encore sur « terre, qui aimez la vie et détestez le trépas, quand vous passerez en ce « tombeau, comme vous voulez aimer la vie et détester le trépas, si vous « m'offrez de ce qui est avec vous, ce sera bien ; mais si vous n'avez rien « avec vous, vous n'aurez qu'à dire de votre propre bouche : « *Milliers « de pains, de liquides, de gâteaux, de bœufs, d'oies, d'étoffes, milliers*

1. L'inscription en a été publiée par Daréssy dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 140.

« *de toutes choses pures au double du féal Antouf, fils de Khouou*[1]. »
« Car j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements aux nus, et j'ai « traversé ceux qui avaient fait naufrage, sur mon propre bateau, moi-« même. J'ai été, moi, le chancelier de mon maître, son favori authenti-« que, son ami de cœur, j'allais en toutes ses places secrètes, et je ren-« dais compte à mon maître de toutes ses affaires. »

Les trois monuments portés sur la planche XX sont donnés comme venant de Coptos. Ils ont été achetés à des indigènes qui ont indiqué, comme lieu d'origine, les ruines de cette ville, et cette indication, très probable pour la tête du Pharaon Ramsès IV, est certaine pour le fragment de statue au nom d'un des Ramsès de la XX[e] dynastie. Le personnage qu'elle représentait est en effet un certain Amenemânit qui est *Chef des prophètes* et *premier prophète* de la déesse Isis, la maîtresse de Coptos; de plus, les débris de proscynème donnent au Ramsès qui y était nommé l'épithète *aimé de Minou de Coptos*, et qualifient les dieux de *résidents dans Coptos*. Le troisième morceau me paraît être étranger à cette localité. C'est un fragment de mosaïque en terre et en pierre émaillées, représentant un prisonnier asiatique, les bras liés derrière le dos. La planche, qui est la plus mauvaise peut-être comme exécution de celles de Bæckmann, est malheureusement très floue et ne permet guère de distinguer, par les valeurs relatives, le ton des divers émaux. Il semble pourtant qu'il y en ait d'au moins cinq et peut être de six couleurs différentes. Le faire me paraît être identique à celui des prisonniers analogues que possèdent le Louvre et le Musée de Boulaq, et qui proviennent de Tell el-Yahoudîyéh dans le Delta. Le fragment publié par M. G. n'a que 0 m. 40 c. environ de hauteur : des monuments beaucoup plus considérables que celui-là voyagent d'un bout de l'Égypte à l'autre, sur les bateaux de blé, de foin ou de sucre. J'ai vu souvent un marchand d'antiquités indigène m'offrir à Louqsor, comme trouvé récemment dans la nécropole, un objet qu'un Bédouin des Pyramides m'avait voulu vendre six mois auparavant au Caire, comme découvert au Fayoum. Coptos est un nom que les fellahs de la Haute-Égypte invoquent, comme ceux de la Basse-Égypte, le Fayoum, pour toutes les antiquités dont on leur demande la provenance. Je ne doute pas que le fragment d'émail de M. G. n'ait été arraché à la décoration murale du temple de Ramsès III à Tell el-Yahoudîyéh. Le très beau cercueil en bois de la planche XIX n'est pas, lui, d'origine incertaine : il a été déterré à Ouardân, et le style indique immédiatement le voisinage de Memphis et la période Saïte, ou plutôt le début des temps ptolémaïques.

J'ai réservé pour la fin les monuments de Memphis. Ils couvrent les planches VII-XIII, et sont tous sortis des ruines du grand temple de Phtah, de la partie située près du Kom Abou-Khanzîr. Un seul est de l'époque thébaine, un morceau de bas relief sur calcaire (pl. VII), d'un style fin et délicat, comparable à ce que les sculpteurs de l'Ancien Em-

1. Le graveur a répété deux fois en cet endroit les mots *Si Antouf*.

pire nous ont laissé de meilleur. On y voit au centre deux formes de Phtah adossées, et devant Phtah Rìs-anbouf *maître d'Onktooui*, le roi Amenhotpou III présenté au dieu par la déesse Sokhit dont le corps est détruit, mais dont le nom est conservé : une autre déesse, probablement une variante de Sokhit, amenait Amenhotpou au Phtah de gauche. La figure du roi, très douce, est d'une grâce un peu mélancolique; celle du dieu est copiée sur celle du roi et présente les mêmes traits, mais moins souriants. Tous les autres monuments datent de l'Ancien Empire, les uns de la IVe, les autres de la Ve dynastie. L'un, d'eux fruste et grossier (pl. xiii), représente un simple particulier, lourd, trapu, agenouillé, l'échine tassée sur elle-même, la tête pendant en avant comme entraînée sous son propre poids, les mains allongées sur les genoux. Les cinq qui se succèdent de la planche viii à la planche xii représentent des Pharaons Memphites, et forment une série de vieux rois Égyptiens, unique, jusqu'à présent dans tous les musées. Elles ont été découvertes au mois de juillet 1888, dans une petite chambre du temple, avec un certain nombre de pièces intéressantes : elles représentent Khêphrên, Menka ourî (Mycérinus), Sahourî, Ousirnirî, Menkaouhor, plus un roi dont le nom n'a pas été tracé, et un vase cordiforme en granit noir marbré et veiné de blanc, haut de 0 m. 80, d'un travail très soigné et d'un poli remarquable. Mycérinus est qualifié *aimé d'Hapi* sur le siège de sa statue, et cette particularité avait un moment fait espérer à M. G. la découverte d'un sanctuaire consacré aux Apis de l'Ancien Empire. Cette épithète s'explique très naturellement si l'on se souvient que l'Hapi habitait, de son vivant, une partie du temple de Phtah à Memphis; un roi d'Égypte dédiant une statue de lui dans cette partie, avait le droit de s'intituler *aimé d'Hapi*, comme il se serait intitulé *aimé de Phtah* ou *aimé de Sokhit* dans les parties où l'on adorait plus spécialement Phtah et Sokhit. Peut-être la place où l'on a déterré les statues de Boulaq marque-t-elle le site où il faudrait fouiller pour mettre au jour les restes de la chapelle des Apis vivants, de leur étable et des logis occupés par leurs prêtres.

La plus belle de ces statues est celle de Khéphrên, en un albâtre blanc très fin, sonore comme le cristal, très semblable à l'albâtre de la carrière découverte au-delà de Tourah par le Dr Schweinfurth. Le type de la figure est, autant qu'on peut en juger (pl. viii), identique à celui des statues découvertes jadis par Mariette dans le temple du Sphinx : ce qui achèverait de prouver, s'il en était besoin encore, que les statues égyptiennes sont des portraits réels. Il semble, — mais je n'en saurais répondre, car cette planche est une de celles qui ont été le plus gâtées par les retouches, — que la facture en est inférieure à celle des Khéphrên de Mariette. Le modelé en est plus mou et l'expression plus banale : ce n'en est pas moins un bon morceau de sculpture et qu'un musée européen s'estimerait heureux de posséder. La statue anonyme (pl. xii) est celle qui approche le plus du Chéphrên pour le fini de l'exé-

cution. Elle est en albâtre, et le type en est presque celui de Khéphrên, mais plus ferme. On dirait, — mais ici encore l'indiscrétion des retouches m'empêche de rien affirmer, — qu'elle sort du même atelier que la précédente. J'inclinerais assez à croire qu'elle représente Khéops. Le Mycérinus (pl. IX) est en diorite, et ceux qui l'on vu en original affirment qu'elle est assez bonne. La planche lui donne l'apparence d'une figurine en sucre, qu'on aurait trempée dans l'eau de manière à en fondre l'épiderme, puis qu'on aurait glacée de caramel par longues trainées noirâtres. Autant que j'en puis juger, la facture en est molle et banale. Je préfère pour mon compte l'Ousirniri de granit rose (pl. X) un peu fruste, mais d'un contour précis et d'une expression énergique, mal rendue sur la planche. Menkaouhor (pl. XI) est en albâtre, et a souffert plus que ses confrères en royauté et du temps et des retouches au pinceau. Il s'était fait représenter en Osiris, avec le bonnet blanc de la royauté, les mains croisées sur la poitrine et tenant la houlette et le fouet : sa tunique est très courte et ne lui descend pas jusqu'aux genoux.

On comprendra par cette courte analyse l'intérêt que présente la première livraison du recueil publié par M. Grébaut. Je dois ajouter, pour rendre justice à qui de droit, que les frais en sont payés par le gouvernement égyptien. Une somme une fois donnée permettra d'établir les deux ou trois premières livraisons, et le produit de la vente servira à payer les livraisons suivantes. Les savants et les amateurs d'antiquités égyptiennes tiennent donc dans leurs mains les destinées du nouveau recueil : il vivra ou mourra selon qu'ils consentiront ou non à l'acheter. Je pense que M. G., instruit par l'expérience de cette première livraison, exigera des *phototypistes* qu'il emploie, plus de goût, plus de soin, une retouche plus sobre, un tirage moins grossier, l'emploi d'une encre moins terne et d'aspect moins lugubre. Ce qu'il fait est si utile, le choix des objets reproduits si judicieux et si ingénieux, que je voudrais voir le succès couronner ses efforts. Sans doute ses planches, telles qu'elles sont, auraient paru fort suffisantes il y a trente ans, à une époque où l'on n'était pas très difficile. Aujourd'hui, les procédés de reproduction mécaniques sont tellement perfectionnés et les *imprimeurs d'art* nous ont si bien habitués à nous donner des reproductions presque parfaites à bon marché, que nous ne souffrons plus la médiocrité. Si le *Musée égyptien* était un recueil d'épigraphie destiné aux seuls Égyptologues, serait très suffisante; du moment que M. G. s'adresse aux archéologues et veut leur donner des reproductions des œuvres de l'art égyptien, l'exécution ne suffit plus. Je résumerai mon sentiment en deux mots. Dans cette première livraison, M. Grébaut a été trahi par son collaborateur de Calsruhe : sa part du travail, choix des monuments, agencement des planches, etc., est excellente. Si l'on songe de plus que tous les objets reproduits ont été par lui découverts, on reconnaîtra qu'il a bien mérité de la science, et on souhaitera longue vie à son *Musée Égyptien*.

G. Maspero.

536. — 1. Max Hermann Jellinek. **Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung.** Berlin, Speyer et Peters, 1890. In-8, iv-92 p.

537. — 2. Θρασυβούλου Κ. Χατζηαράπη διδάκτορος τῆς φιλολογίας, τῶν καθ' Ἡρω καὶ Λέανδρον Μουσαίου τοῦ γραμματικοῦ μετάφρασις ἔμμετρος εἰς τὴν καθαρεύουσαν μετὰ τοῦ κειμένου, προλόγου καὶ ὑπομνημάτων. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. 1890. In-12, 48 p.

1. L'histoire de la légende d'Héro et Léandre a déjà été traitée en 1858 par Fr. Meyer de Waldeck et en 1863 par M. Ristelhuber; M. Jellinek a repris le même sujet avec plus de développements. Il a successivement étudié les deux versions antiques, celle d'Ovide et celle de Musée; un poème allemand attribué à Bligger von Steinach; le poème hollandais de Dirk Potter (1409); celui de Hans Sachs; les compositions de la Renaissance et de l'époque moderne jusqu'à Schiller; enfin, les opéras et les drames. Un des chapitres les plus curieux concerne la *Leandreis* de Gaspar Barth, poème en mille sept cent un hexamètres, publié en 1612, mais qui date de la première jeunesse de cet érudit. Dans cette imitation de Musée, comme dans celle de Marlowe et d'autres, la partie érotique du récit est développée avec une insistance qui contraste avec la chasteté du poète byzantin. M. J. a montré que la ballade de Schiller n'est fondée directement ni sur Musée, ni sur Ovide, mais sur un article de l'*Encyclopédie* de Krünitz, ouvrage que Schiller a également consulté pour le *Chant de la Cloche;* c'est là un détail d'histoire littéraire qui a son intérêt.

Dans la liste des poètes que G. Barth a imités, M. J. oublie Claudien; Barth, qui devait publier une savante édition de Claudien en 1612, a certainement eu présent à l'esprit l'*Épithalame d'Honorius et de Marie* dans le passage que cite M. Jellinek à la p. 30. L'auteur transcrit (p. 49) la traduction donnée par La Harpe de l'épigramme de Martial, mais il ignore celle de Voltaire, qui est beaucoup plus jolie. Je ne vois pas non plus qu'il ait connu la spirituelle parodie de Scarron ni le poème en quatre chants de Denne-Baron, publié à Paris en 1806. En somme, son travail est celui d'un amateur instruit, qui n'épuise pas le sujet, mais ne se lit ni sans fruit, ni sans agrément.

2. La première traduction de Musée en grec moderne, avec le texte original en regard, est dédiée par M. Thrasybule Chatziarapis aux navigateurs de la Grèce, τοῖς ναύταις τῆς Ἑλλάδος; pourquoi pas aux nageurs, νήκταις, ou aux amoureux, puisqu'aussi bien, dans ce petit poème, il est moins question de navigation que de natation et d'amour? L'introduction de l'éditeur, sans rien apporter de neuf, est sobre et sensée; on regrette qu'elle se termine par des indications bibliographiques prises au hasard dans quelque vieux livre. La constitution du texte prouve d'ailleurs que M. Ch. n'est pas bien au courant des travaux modernes sur Musée, car il a laissé subsister des leçons impossibles qui ont été écartées dès 1874 par Dilthey. Il m'est difficile d'apprécier le mérite de sa traduction : en voici un spécimen :

Musée, v. 30-31.

Ἡρὼ μὲν χαρίεσσα, διοτρεφὲς αἷμα λαχοῦσα,
Κύπριδος ἦν ἱέρεια.

Traduction :

Βασιλικὸν εἰς τὰς φλέβας Ἡρὼ ἡ χαρίεσσα αἷμα ἔχουσ' ἱέρεια ἦτο τῆς Κύπριδος.

Cet exemple montre le danger des paraphrases explicatives, car si διοτρεφής est une épithète des rois dans Homère, ce mot, employé comme épithète d'αἷμα, ne me paraît pas devoir être rendu par βασιλικόν.

Salomon REINACH.

---

538. — **Notice sur un manuscrit de S. Jean Chrysostome** utilisé par Erasme et conservé à la bibliothèque royale de Stockholm, par Joannes PAULSON. Lund, Hjalmar Mœller, [1890], 65 pp. in-8.

Le nouveau travail de M. Paulson porte sur l'histoire du ms. de Stockholm qu'il a étudié et décrit dans le deuxième fascicule de ses *Symbolae ad Chrysostomum* [1]. Une comparaison minutieuse permet de reconnaître dans ce ms. celui qui a servi à Érasme pour sa traduction parue, en 1533, chez Froben : *Aliquot homiliae Diui Ioannis Chrysostomi..., nunc primum uersae et editae, per Erasmum Roterodamum.* Érasme avait dû se le procurer auprès de son ami, le médecin Théobaldus Fettichius. C'est sur ce même ms., que Gelenius a traduit neuf homélies nouvelles, publiées en 1547 dans le recueil des œuvres de Chrysostôme donné par ce savant. Dans l'édition publiée par Savile, en 1612, il est fait mention d'un *codex Gabrielis* (Gabriel Seuerus, archevêque de Philadelphie). Ce *codex*, s'il s'agit là d'un ms. unique, contenait, outre d'autres parties, une copie du ms. de Stockholm déjà mutilé, mais plus entier que maintenant. Tels sont les résultats des recherches de M. Paulson. C'est un fragment intéressant de l'histoire des études patrologiques au XVIe siècle. Nous devons être particulièrement reconnaissants à l'auteur d'avoir choisi notre langue pour l'écrire.

P.-A. L.

---

539. — **Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo** ex libro Armachano edidit E. HOGAN S. J., M. R. I. A., Exam. R. U. I. [2], in Universitate Catholica Dublinensi linguæ hibernicæ et historiæ lector. Pars Secunda : Liber angueli ; Confessio S. Patricii ; Glossæ ; index et glossarium hibernicum. Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick, 1889, in-octavo [3].

---

1. Cf. *Rev. crit.* 1890, II, 63.

2. Membre de la Royal Irish Academy, examinateur de la Royal University of Ireland.

3. Ce titre est sur une couverture en papier de couleur qui enveloppe les pages 117-204 d'un volume dont la première partie a paru en 1884 sous le titre que voici : *Vita sancti Patricii, Hibernorum apostoli, auctore Muirchu Maccumachtheni, et Tirechani collectanea de S. Patricio. Nunc primum integra ex Libro Ar-*

540. — **Anecdota Oxoniensia.** Lives of Saints from the Book of Lismore, edited with a translation, notes, and indices by Whitley Stokes, Oxford, at the Clarendon Press, 1890, in-8, cxx-411 pages.

541. — **Royal Irish Academy.** Irish manuscript Series. Vol. II, part I. — Trî bior-ghaoithe an bhâis [The three Shafts of death] of Rev. Geoffrey Keating. The irish text, edited with glossary and appendix by Robert Atkinson, M. A., LL. D., Professor of Sanscrit ad Comparative Philology in the University of Dublin. London, Williams and Norgate, 1890, in-8, iv-462-xxxii pages.

542. — **Chrestomathie bretonne** (Armoricain, Gallois, cornique), 1re partie, par J. Loth, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. Paris, Bouillon, 1890, in-8, vi-528 pages.

543. — **Sonlou Breiz-Izel.** Chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par F. M. Luzel, avec la collaboration de A. Le Braz, t. I, Paris, E. Bouillon, 1890, in-8, xliii-335 pages.

I

Le P. Hogan a commencé, en 1881-1882, dans les *Analecta Bollandiana*, la première édition complète des récits et notes historiques concernant saint Patrice contenus dans le célèbre manuscrit irlandais qui est connu sous le nom de livre d'Armagh. On sait qu'on appelle ainsi ce ms. parce qu'il a été écrit pour la cathédrale d'Armagh au ixe siècle, et qu'il a appartenu à cette cathédrale pendant les siècles suivants, avant les pérégrinations qui l'ont finalement conduit sur les rayons hospitaliers de la Bibliothèque de Trinity College, à Dublin. L'édition du P. H. a entre autres mérites celui de combler, à l'aide du ms. 64 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, xie siècle, les lacunes du Livre d'Armagh.

La première partie de cette publication a rendu de grands services et en rendra encore, quoique les notes linguistiques qui l'accompagnent puissent être quelquefois l'objet de critiques. Il est commode pour les historiens d'y trouver à leur place les chapitres fournis par le ms. de Bruxelles que M. Whitley Stokes, dans son édition de la *Vie Tripartite*, a cru devoir renvoyer à la fin, parce que le ms. de Bruxelles est plus récent que celui d'Armagh et a, par conséquent, un intérêt grammatical bien moindre.

Le P. H., qui en 1881-1882 était un débutant dans les études celtiques, s'est depuis placé par ses travaux à un rang très élevé; et, en donnant dans sa seconde partie, 1889, une édition des gloses irlandaises du Livre d'Armagh avec un glossaire des mots irlandais contenus dans les deux parties de son livre, il a produit une œuvre d'une grande utilité grammaticale.

Depuis l'époque où le P. H. a fait paraître cette seconde partie,

machano ope codicis Bruxellensis edidit R. P. Edmundus Hogan, S. J., operam conferentibus PP. Bollandianis (Excerptum ex analectis Bollandianis). Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick et Lefebure, 1882 (*sic*, telle est la date imprimée sur le titre; on lit 1884 sur la couverture). La première partie est un tirage à part des *Analecta Bollandiana*, mais la seconde partie, 1889, n'a pas été insérée dans ce recueil.

M. Whitley Stokes a inséré dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXI, p. 236-245 (1890) une autre édition des gloses du Livre d'Armagh avec commentaire. Ce commentaire contient un certain nombre d'additions utiles au glossaire du P. H.; ainsi, il mentionne les mots gallois, corniques, bretons correspondant aux mots irlandais conservés par les gloses du Livre d'Armagh; il donne d'excellentes étymologies, exemple : *cuimte (eunuchus)* = *com-bentios* de *benim* « je coupe »; il indique aussi quelques formes des mots irlandais du Livre d'Armagh qui se trouvent dans le ms. irlandais de Milan et qui avaient échappé au P. H.; mais les critiques proprement dites sont en très petit nombre. En voici que l'on considérera, pensons-nous, comme tout à fait fondées :

Au lieu de *fusirim (paro*, f° 177[b] et non *pareo*) lisez *fu-firim;* comparez *fo-m-firfider-sa*, Ml. 33[b] 10.

Le P. H. avait publié exactement la glose : « et, *vel* indeb, *vel* iarfichid », sur le mot *adquaesitio* (Actes des Apôtres, XIX, 25), f° 183[b], mais dans son glossaire il a oublié *et* : M. Whitley Stokes explique *et* en le corrigeant en *ét* qui est le substantif d'où vient le verbe dénominatif *étaim* « j'acquiers ».

Au bas de la glose *niputhuc conidar fus*, f° 77[a], commentée par le P. H., M. W. S. a mis en note : This gloss is quite obscure to me : cette observation sera probablement faite par d'autres celtistes.

Parmi les points sur lesquels M. W. S. propose une autre doctrine que le P. H., il y en a sur lesquels l'opinion du savant jésuite sera peut-être préférée : ainsi *gabis ailli*, f° 77[a], signifierait suivant M. W. S. *dedit laudem*, mais d'après le P. H. — qui donne probablement à tort pour *gabis* la leçon *gabais* — on doit traduire « il récita une prière ». Il s'agit ici de la bénédiction donnée par J.-C. aux cinq pains et aux douze poissons (St-Luc, IX, 16). M. W. S. explique l'irlandais *gabis* par le verbe allemand *geben* dont le sens est différent.

Sur les mots *cusin n-uasal-fich*, glosant *ad ariopagum* (Actes, XVII, 19), f° 182[a], le P. H. a fait une singulière faute d'impression, il a écrit *cusin fich sal nua ;* mais il propose pour *uasalfich* une explication fort ingénieuse. *Uasal fich* est une traduction savante irlandaise d'*Ariopagus* pour *Areopagus*, c'est-à-dire que *fich*=*vicus* a été employé pour rendre *pagus;* de plus on a cru, pensons-nous, que *ario* était identique à l'irlandais *aire* « *primas* », et on a en conséquence rendu *ario-* par *uasal* « noble »; *uasal-fich* veut dire « noble bourg », on a admis en Irlande au IX[e] siècle que tel était le sens d'*areopagus*. Puis de *uasal-fich* on a tiré *uasal-fichire* « noble bourgeois », mot par lequel on a prétendu traduire le latin biblique *areopagita* (Actes, XVII, 34). Cette explication peut sembler plus probable que celle de M. W. S. qui croit reconnaître dans *fichire* un dérivé de la racine veq « parler ». *Uasal-fichire*, qui glose comme nous venons de le dire *areopagita*, voudrait dire dans ce système « noble orateur ». On ne voit pas le mo-

tif pour lequel les savants irlandais du IXe siècle auraient imaginé cette traduction d'*areopagita*.

A ces observations suggérées par le mémoire de M. W. S. j'en ajouterai deux qui me sont personnelles : le P. H. a sur le mot *Britones* une lacune ; il n'a pas noté dans son glossaire, p. 156, les quatre exemples où, dans le Livre d'Armagh, ce mot est écrit avec deux *t* : *Brittonibus, Brittonum, Britto*, p. 92 ; *Brittonibus*, p. 93, cf. *Brittonnica, Brittonissa*, p. 92. Ce double *t* est nécessaire pour expliquer la dentale *t* de l'irlandais *Bretan*, et le ȥ du breton *Breiȥ, breȥonek*.

Disons aussi que dans le glossaire, p. 179, *iarmafoistis* contient une faute d'impression; lisez *iarmifoistis* par un *i* au lieu d'un *a*.

Les meilleurs glossaires seront toujours l'objet de quelques critiques.

II

Le Livre de Lismore, d'après lequel M. W. S. a publié, traduit et commenté un recueil de neuf vies de saints, est un des rares manuscrits irlandais en parchemin qui aujourd'hui ne sont pas conservés dans un établissement public. Il appartient au duc de Devonshire et se trouve dans la bibliothèque de son château de Lismore. C'était un des mss. irlandais les plus mal connus, bien qu'il en existe à la Bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande deux copies, l'une par O'Curry, l'autre par O'Longan ; mais, si je me rappelle bien, elles ne sont complètes ni l'une ni l'autre : à l'époque où a été faite l'une d'elles au moins, le ms. se trouvait dérelié et plusieurs cahiers étaient absents, de là dans cette copie des lacunes et une confusion que je n'ai pu débrouiller, comme l'a fort bien vu M. Zimmer, et il m'a plaisanté là-dessus avec cette ironie légère qu'il manie si bien !

M. W. S commence par une description du ms., qui a cent quatre-vingt-dix-sept feuillets. Cette description, très détaillée (p. I-XLIV), indique les autres mss. qui contiennent les morceaux copiés dans le Livre de Lismore, donne le texte de quelques courtes pièces, mentionne les éditions; elle peut être considérée comme un modèle. Vient ensuite une étude sur la langue des vies de saints contenues dans ce ms. M. W. S. y a consacré cinquante-six pages (XLV-XC) où les moindres nuances phonétiques ou morphologiques sont relevées avec grand soin. La langue du Livre de Lismore est mélangée d'irlandais ancien et d'irlandais moyen; les formes anciennes remontent aux auteurs, les formes moyennes peuvent être dûes exclusivement aux copistes, ou s'être déjà trouvées comme les formes anciennes sous la plume des auteurs. Il serait fort à désirer qu'un savant compétent comme M. W. S., fît un travail de ce genre sur des textes à date certaine, par exemple sur deux fragments de chronique, l'un racontant des événements du XVe siècle et dont on aurait un ms. du XVe siècle, l'autre racontant des événements du XIIe siècle et dont on aurait un ms. du XIIe siècle ; on pourrait, par la comparaison, se faire une

idée nette de l'histoire de la langue irlandaise, histoire peu précise quand on est réduit à la tirer de documents hybrides, écrits originairement à une date inconnue, et probablement profondément altérés depuis par les copistes : les copistes qui nous ont conservé les textes irlandais se permettaient, pour les rajeunir ou les éclaircir, des libertés que n'ont jamais osé prendre les copistes aux labeurs desquels nous devons les textes grecs et latins de l'antiquité classique.

Un troisième mémoire, p. XCI-CXX, a pour objet de nous faire connaître ce que les vies de saints du livre de Lismore peuvent nous apprendre sur l'état de la société irlandaise à l'époque où ces vies ont été composées. Ce mémoire a les même qualités que le précédent : l'abondance énorme des matériaux, la méthode qui a présidé à leur classement et la précision des renvois attestent une fois de plus chez l'auteur une merveilleuse faculté de travail jointe à une grande rectitude de jugement. Cette analyse des faits si variés que mentionnent les vies de saints du livre de Lismore sera fort utile aux historiens; mais malheureusement nous ignorons la date à laquelle ont été rédigées ces vies de saints; nous ne savons donc à quelle date rapporter les faits si nombreux et si intéressants que M. W. S. y a recueillis. La vie de saint Columba par Adamnan, celle de saint Patrice par Muirchu, les notes de Tirechan, nous font connaître ce qu'était la société irlandaise pendant la seconde moitié du VIIe siècle où écrivaient les auteurs de ces trois ouvrages; dans les œuvres authentiques de saint Patrice nous apprenons ce qu'était la même société au Ve siècle où vivait saint Patrice. De quel siècle est la société irlandaise dépeinte dans les vies des saints du livre de Lismore? Nous n'en savons rien. Or la société irlandaise n'est pas restée immobile. Pour s'en assurer il suffit de comparer le texte du *Senchus Mór* avec sa glose qui souvent crée une jurisprudence nouvelle très différente de la doctrine du vieux traité de droit.

Après ces mémoires de M. W. S. vient le texte irlandais des vies, p. 1-146; on en trouve ensuite la traduction anglaise, p. 149-289. La traduction n'est donc point placée en regard du texte, mais les lignes du texte sont numérotées et chaque alinéa de la traduction est précédé du numéro de la ligne du texte auquel répond le commencement de cet alinéa. Ce qui intéressera peut-être le plus le lecteur français est la vie de saint Brendan, p. 99-116 et p. 247-261.

Des notes sur ces vies occupent les pages 293-361. On trouvera les notes sur la vie de saint Brendan aux p. 349-354. M. W. S. y indique les divers mss. irlandais de cette vie et cite en outre plusieurs documents intéressants : nous donnerons comme exemple, p. 352, le texte du chapitre : *De caelebratione missae in die paschae super caetum* dans la vie de saint Maclou par Bili, d'après un ms. du Musée Britannique, Bibl. Reg. 13 A. X, qui date du Xe siècle. C'est le ms. dont a fait usage D. Plaine, et le passage correspondant se rencontre à la page 52 des *Deux vies inédites de saint Malo*, Rennes, 1884. En comparant cette

édition avec celle de M. W. S., on voit que dès la première ligne D. Plaine a fait deux fautes de copie : *veniente vento*, pour *vento veniente* et *navem* pour *navim;* à la seconde ligne il a écrit *diei* pour *die*, etc.

Le volume dont nous rendons compte se termine par plusieurs index dont le plus intéressant est celui des mots irlandais. Je soumettrai, au sujet de cet index, une critique au savant auteur. On sait qu'en vieil irlandais quand un verbe est composé, on peut, suivant des circonstances que la grammaire détermine, séparer du verbe le premier terme, ou en faire un des éléments constitutifs du mot; dans le premier cas, le second terme porte toujours l'accent et le premier terme est proclitique; dans le second cas, c'est ordinairement, — mais non toujours, — le premier terme qui est accentué : M. Zimmer, en vertu d'une théorie que je crois fausse, a proposé d'appeler le verbe *orthotone* dans le premier cas, *enclitique* dans le second; M. Zimmer emprunte ces expressions à la grammaire sanscrite. M. W. S. les a acceptées : ainsi suivant lui, p. 390, col. 2, *do-imm-urc* « je contrains » est une forme orthotone, du verbe enclitique *timmaircim*. Or dans *do-imm-urc* l'accent frappe l'*i* du préfixe *imm*, et le même phénomène se produit dans *t-imm-airc-im :* la place de l'accent est donc ici la même dans le verbe orthotone(?) que dans le verbe enclitique(?), et dans les deux cas la racine verbale est atone. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire irlandais, par exemple celui de M. Windisch, pour recueillir une quantité d'exemples analogues.

Enclitique (?)	*Orthotone (?)*
tatheria,	do-r-aid-chiûir, p. 779.
tairbir,	do-air-bertar, p. 801.
tairchechnatar,	du-n-air-chechnatar, p. 801.
terisedar,	do-n-air-issid, p. 803.
tairngires,	do-r-ar-n-gertais, p. 804.

La loi grammaticale irlandaise n'a aucun rapport avec la loi sanscrite alléguée par M. Zimmer. Le vieil irlandais admet, comme le grec archaïque, comme l'allemand moderne, les particules initiales séparables. Quand en vieil irlandais la particule initiale du verbe est séparable, un pronom peut s'intercaler entre cette particule et le reste du composé verbal, la seconde partie constitue un mot complet; ce mot est accentué sur la syllabe initiale comme l'exige la loi générale de l'accentuation irlandaise depuis une époque qui remonte au moins au VIe siècle. Mais la langue a conservé des traces d'une autre accentuation. Si un verbe comme *taithcrenim* avait été dès l'origine accentué sur la première syllabe, cette première syllabe aurait pour voyelle un *u* et non un *a*.

III

La plus grande partie de l'histoire d'Irlande de Keating est encore inédite. C'est avec une grande surprise que j'ai vu M. R. Atkinson publier, au lieu du texte complet de cet important ouvrage, un traité théologi-

que du même auteur. Keating, dit avec raison M. A., est un des maîtres chez lesquels on devrait étudier l'irlandais moderne. Mais le livre inédit de Keating qu'a fait imprimer M. A. est une méditation sur la mort en deux cent quatre-vingt-dix-huit pages!

Saint Ignace de Loyola a, raconte-t-on, indiqué à ses disciples un moyen poli, mais sûr, de se débarrasser de tout visiteur ennuyeux; c'est de mettre la conversation sur la mort, immédiatement l'importun se dirige vers la porte. Le procédé réussit parfaitement en France : un membre très pieux, mais peu érudit, de la célèbre compagnie en a fait un jour l'expérience sur moi; la recette a eu son succès ordinaire. Produirait-elle dans les Iles Britanniques un effet différent? M. A. compte sur sa publication pour y répandre l'étude de l'irlandais. Dieu veuille qu'il réussisse!

Outre le texte, M. A. donne dans son volume un vocabulaire rédigé avec beaucoup de science et de soin, qui occupe cent cinquante-cinq pages, et de bonnes dissertations grammaticales qui couvrent trente-deux pages. Ces deux parties rendront de grands services; mais les érudits français qui voudront faire des méditations sur la mort, préfèreront, je le crains, un livre latin à un livre irlandais. Comme sujet d'étude irlandaise on aimera mieux un texte épique tel que le *Fled Bricrend*, ou certaines vies de saints — M. Atkinson en a publié d'intéressantes [1] — ou enfin le *Senchus Môr*.

IV

Il est à désirer que la *Chrestomathie* bretonne de M. Loth trouve en France et surtout en Bretagne de nombreux lecteurs. Ils y apprendront que le breton moderne n'est pas exactement, comme tant de gens le croient encore, la langue parlée dans la Gaule barbare quand César en fit la conquête, il y a dix-neuf siècles et demi.

Une curieuse histoire est celle de la chanson *Ann hini goz — eo ma dous*, « C'est la vieille — qui est ma bien-aimée ». On y a mis en scène un amoureux partagé entre deux penchants, l'un pour une vieille, l'autre pour une jeune femme; la vieille est celle que décidément il épouse. Cette vieille qu'il préfère est la langue bretonne, la jeune qu'il congédie est la langue française. Le curieux dans l'affaire, c'est d'abord qu'à son insu l'auteur de la chanson s'est servi d'un mot français pour désigner la bien-aimée : *ma dous*, c'est le français « ma douce »; ensuite l'auteur a cru le breton de France plus archaïque de forme et plus ancien en Bretagne que le français : or, le français est certainement moins éloigné du latin que le breton du gaulois; enfin le français est un dialecte du latin. Or, le latin a précédé dans la péninsule armoricaine le dialecte celtique apporté de la Grande-Bretagne au ve siècle par les *Cornavii* et par les *Dumnonii* fuyant devant l'invasion saxonne. Comparé au français le breton est un nouveau venu.

1. Voyez la *Revue critique* du 30 septembre 1889.

La Chrestomathie de M. Loth doit former deux volumes. Le second aura pour objet le gallois et le cornique; le premier volume seul a paru. Il a pour objet l'étude du breton continental ou armoricain. Il se divise en six parties. La première consiste en un choix d'inscriptions gauloises, de mots gaulois, de mots bretons insulaires contemporains de l'Empire romain d'Occident, de mots bretons insulaires et continentaux postérieurs à la chute de l'Empire romain d'Occident, mais antérieurs au VIIIe siècle; cette partie, précédée d'un court préambule grammatical, occupe les p. 1-40. Il y a, dans ce préambule, un petit oubli. L'auteur énumérant les régions où la langue gauloise se parlait au temps de César ne dit rien des parties encore gauloises de la Germanie (*De bello gallico*, VI, 23) et passe également sous silence le *Noricum regnum* sur lequel on peut consulter la notice de M. Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, 2e partie, p. 588, etc.

La seconde partie consiste en une histoire de la phonétique du breton continental, p. 40-82.

La troisième partie, p. 82-181, est consacrée au vieil armoricain, VIIIe-XIe siècle: inscriptions, gloses, noms contenus dans les vies de saints, noms contenus dans les chartes. Ces recueils de noms, comme celui qui se trouve dans la quatrième partie, sont une œuvre originale d'un haut intérêt [1]. On remarquera, par exemple, dans la liste des noms empruntés aux vies de saints, le double nom de saint Brieuc : *Brio-maglus* et *Briocus;* c'est une confirmation de la doctrine de M. Rhys, que les Celtes formaient des noms d'hommes hypocoristiques en remplaçant le second terme de ces noms par le suffixe *âco-s* depuis *oc*, *awc*, *-euc*.

La quatrième partie, p. 181-318, a pour objet le moyen breton; depuis la fin du XIe siècle jusque vers le milieu du XVIIe, elle contient un recueil de noms propres, tirés de chartes dont un grand nombre sont inédites, des extraits de morceaux littéraires ou pieux, tous imprimés déjà, mais qu'il sera très commode de trouver réunis. Dans le recueil de noms propres, il y a une foule d'observations intéressantes. Ainsi un des mots bretons les plus curieux qui existent est *bem-dez* « chaque jour », dont le premier terme est un accusatif singulier *bem* = **pâpon*, en irlandais *cach n* = **qâqon*. Ce mot se trouve employé comme surnom et il est écrit *pemdez* au XIVe siècle dans le cartulaire de Quimper.

La cinquième partie, p. 319-380, contient des textes bretons modernes, XVIIe-XIXe siècle, à commencer par le *Sacré collège de Jésus* du P. Maunoir, 1659, œuvre grammaticale très importante par la réforme orthographique qu'elle a fait triompher. Les derniers morceaux offrent des spécimens des principaux dialectes du breton armoricain parlé actuellement : Léon, Tréguier, Cornouaille, Vannetais, île de Groix, Belle-Ile.

---

1. M. Loth s'est donné la peine de collationner avec l'original l'édition si défectueuse du *Cartulaire de Redon*, qu'on doit à M. de Courson, et de là, de nombreuses rectifications.

La sixième partie consiste en deux index, l'un des noms propres de lieux et de personnes, p. 381-430, l'autre des noms communs et des autres parties du discours, p. 431-522.

On trouve donc réunis dans le livre de M. Loth tous les éléments d'une histoire du breton de France, et ce livre peut suffire pour en faire une étude scientifique à la condition que l'étudiant ait entre les mains une grammaire bretonne composée d'une façon conforme aux exigences de l'érudition moderne. Malheureusement, il n'y en a pas d'autre que celle dont les fragments sont épars dans la *Grammatica celtica* de Zeuss [1].

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

V

Cet article était écrit quand j'ai reçu de M. Luzel le tome premier de ses *Soniou Breiz Izel* [2], faisant suite à ses *Gwerziou* qui ont paru il y a vingt-deux ans. M. Luzel disait alors dans sa préface : « Les *Gwerziou* « comprennent les chansons épiques, qui peuvent se diviser en chansons « historiques, chansons légendaires, chansons merveilleuses ou fantasti- « ques et chansons anecdotiques. — Les *Soniou* c'est la poésie lyrique. « On comprend sous cette dénomination les chansons d'amour, les chan- « sons de *Kloer* ou clerc qui tiennent une si large place dans la poésie « bretonne, les chansons satiriques et comiques, les chansons de noces et « de coutumes, etc. Il faut y ajouter les chansons d'enfants, les chansons « de danses, rondes, jabados, passe-pieds ».

Le premier volume des *Soniou* se divise en deux parties : la première comprend les chansons d'enfants, la seconde les chansons d'amour. Il est précédé d'une introduction par M. A. Le Braz qui a été le collaborateur de M. Luzel pour cette nouvelle publication ; on trouve dans cette introduction (p. IX et X), des détails instructifs sur la manière dont s'est formée la collection de chants populaires bretons formée par M. de Penguern — et par M. Kérambrun, collaborateur peu consciencieux de cet amateur aussi naïf que zélé. — Les « Moines de l'île verte », qui ont pénétré dans un des meilleurs ouvrages écrits sur la Bretagne en notre siècle, sont une composition de Kérambrun.

Les *Soniou* se recommandent au lecteur par la même qualité que les *Gwerziou*, reproduction exacte et sans changement de la leçon populaire, malgré toutes ses incorrections. La traduction est fidèle, souvent élégante, mais quelquefois un peu négligée; on y trouve calqués des idiotismes bretons inadmissibles en français. Exemple :

Mar plij ganeoc'h, silaouet, hac e clewfet canan
Eur chanson divertissant 'zo zavet er bloa-man,

1. Dans un ouvrage aussi considérable, il y a forcément quelques points contestables ou douteux. Voir la critique détaillée écrite par M. Ernault, *Revue celtique*, t. XI, p. 351.

2. Le tome II paraît à la librairie d'E. Bouillon au moment où je corrige cette épreuve.

A zo grêt d'eur plac'h iaouanc a deuz cuitêt he bro,
He c'herent hac he ligné, hol emâint en canvo (p. 240).

C'est-à-dire :

« S'il vous plaît, écoutez, et vous entendrez chanter
« Une chanson divertissante *composée* cette année,
« Faite *sur* une jeune fille qui a quitté son pays,
« Ses parents et sa famille : tous sont dans l'affliction ».

M. Luzel a écrit au second vers *levée* au lieu de *composée*, au troisième, *à* au lieu de *sur*; c'est une traduction littérale que le français ne peut guère supporter.

Ailleurs, M. Luzel a substitué aux expressions simples et familières des auteurs populaires bretons, des termes un peu prétentieux :

De bonjour d'eoch ma mestrezic (p. 120),
« Bonjour à vous ma *petite* maîtresse »,

devient sous sa plume :

« Bonjour à vous ma *gente* maîtresse ».

Le pléonasme *biken, jamès*, « jamais, jamais », employé pour insister et rendu par « jamais, au grand jamais », p. 179, est traduit, p. 123, par « oncques jamais »; à la même page *boudennadou* « coups de bâton », « bastonnades » et représenté dans le texte français par « caresses de fagots »; « caresses » n'est pas dans le texte breton : ces défauts de la traduction sont des taches légères, et les textes publiés par M. Luzel seront pour l'érudition néo-celtique une utile acquisition.

H. d'A. de J.

---

544. — **Strassburger Zunft und Polizei-Verordnungen des 14. und 15. Jahrhunderts.** Aus den Originalen des Stadtarchivs ausgewæhlt und zusammengestellt von J. Brucker. 1 vol. grand in-8, xii-625 pages. Strassburg, Trübner, 1889.

Dans une courte préface, placée en tête de l'ouvrage, M. Rodolphe Reuss nous raconte la vie de M. Brucker, enlevé à ses amis et à la science le 23 mars 1889. M. Brucker fit des études assez incomplètes. Après être entré comme apprenti dans la maison Berger-Levrault, il géra lui-même une imprimerie à Haguenau. En même temps, il créa dans cette ville un journal hebdomadaire où il défendit les idées libérales; mais, poursuivi par les tribunaux, il dut renoncer à sa double entreprise. Après d'autres aventures encore, il entra en qualité d'aide-adjoint aux archives municipales de Strasbourg. Il fut pris dès lors d'une véritable passion pour ses nouveaux travaux; il compléta ses études historiques; il apprit la paléographie et bientôt il sut déchiffrer avec aisance les écritures les plus difficiles. Il mit l'ordre dans son dépôt— et c'était un travail matériel immense que de classer tant de pièces, jetées au hasard dans les greniers. Son zèle fut si grand qu'il mérita, en 1866, lorsque Alfred Schweighæuser eut pris sa retraite, d'être nommé archi-

viste en chef. Ce fut pour lui un stimulant. En 1870, pendant le siège, il transporta ses archives en lieu sûr et les préserva de la destruction. Plus tard, il mit au jour en quatre volumes in-4° l'*Inventaire Sommaire,* auquel il travaillait depuis de longues années. N'est-il pas digne de remarque que les archivistes les plus zélés n'appartiennent pas toujours à l'École des chartes?

Tandis que Brucker faisait son classement, il découvrait, isolées ou dans des registres, de très nombreuses pièces sur l'histoire économique de Strasbourg. Il s'étonna que cette histoire fût si mal connue, alors que de nombreux travaux avaient mis en lumière le passé politique et ecclésiastique de cette ville. Cette constatation faite, il résolut non point d'écrire un ouvrage sur les industries ou le commerce de Strasbourg, mais bien de rassembler les matériaux nécessaires à un tel ouvrage, c'est-à-dire les règlements des anciens corps de métiers et les ordonnances de police de la cité. Bientôt il borna sa tâche au XIVe et au XVe siècle. Les documents plus anciens sont rares; les documents plus modernes ont déjà été imprimés, au moins sur des feuilles volantes. Du reste, l'écriture gothique du XIVe et du XVe siècle est la plus difficile à déchiffrer. A défaut d'autres, cette raison eût décidé un travailleur aussi infatigable. Brucker corrigeait les dernières épreuves du livre, quand il mourut; un de ses amis, M. G. Wethly, mena l'impression à bonne fin et acheva le Glossaire des termes alsaciens [1], qui a été placé au bout du volume.

Nous ne saurions assez louer les efforts faits par Brucker, pour nous donner une transcription exacte de ces précieux documents. Son édition est d'une correction irréprochable. Nous n'avons à formuler quelque regret que sur l'ordonnance même de l'ouvrage. Nous reconnaissons qu'il était impossible de suivre l'ordre chronologique : les divers règlements sur les boulangers et sur la taxe du pain, par exemple, devaient être rapprochés. Mais l'ordre alphabétique des matières qu'a préféré Brucker surprend un peu. Nous passons ainsi successivement en revue *die Aechter-Ordnung* (ordonnance sur ceux qui ont été mis au ban de la ville), *die Almosen-Ordnungen* (ordonnances sur les aumônes), *die Angeklagten* (défense de supplier les juges pour les accusés); *die Armbruster-Ordnung* (règlement des arbalétriers), etc., etc. Cette suite n'est-elle pas bien arbitraire? D'ailleurs, pourquoi avoir écrit *Aechter*, alors que le texte lui-même porte *œhter (ohte = acht)*? Puis, bien au fond, M. Brucker me paraît avoir traité deux sujets différents, indiqués par le titre même « *Zunft-und Polizei-Verordnungen* », d'une part, les statuts des corporations, de l'autre, les règlements de police de la ville. Il aurait mieux valu, à notre avis, séparer les uns des autres. On nous aurait donné, dans une première partie, les statuts des métiers, en suivant l'ordre habituel des tribus : bateliers *(zum Anker)*, merciers *(zum Spiegel)*, bouchers *(zur Blume)*, aubergistes *(Zunft der Freiburger* : ici

1. Ce glossaire nous semble un peu court; bien des termes restent non expliqués.

on aurait placé les nombreuses ordonnances sur la vente du vin), et ainsi de suite. Dans la seconde partie, on aurait groupé, de façon plus ou moins artistique, les règlements de police. On se serait encore heurté sans doute à de grandes difficultés; mais le plan, ce me semble, eût été plus logique.

Mais qu'importe l'ordre dans lequel sont placés les documents, pourvu qu'ils soient bien lus et bien transcrits? Les historiens qui les mettront en œuvre sauront bien les trouver. M. Brucker, en mettant à leur disposition ces textes très difficiles à lire, leur a rendu un grand service, et ils lui en doivent garder une vive reconnaissance.

Ch. Pfister.

---

545. — L. de Berluc-Perussis. **Wendelin en Provence.** Digne, 1890, in-8 de 33 p.

L'étude de M. de Berluc est très neuve et très intéressante. C'est avec toute sa fine érudition qu'il a écrit l'histoire du séjour parmi nous de cet étranger qui a été un des grands savants du xviie siècle. Nous allons résumer en peu de mots le récit du zélé biographe. Godefroi-Irénée Wendelin naquit, le 6 juin 1580, à Herch-la-Ville, en Campine (Pays-Bas). Il visita de bonne heure la France et l'Italie, fut un instant correcteur d'imprimerie à Lyon; puis, à son retour d'Italie, il habita Marseille (1599), où il se perfectionna dans ses études. C'est de là qu'il fut appelé, en 1601, à Digne, à titre de maître de mathématiques. Bien qu'âgé de vingt-et-un ans à peine, il forma, au dire des écrivains de son temps, d'excellents élèves. Il enseigna quatre ans à Digne. En 1603, se trouvant à Valensole, il y observa une éclipse de lune; ce furent les débuts du futur astronome. Vers la mi-octobre 1604, il fut appelé à Forcalquier, par le lieutenant-général de la sénéchaussée, André Arnaud, pour être le précepteur de ses fils. M. de B. abandonne un moment son héros pour nous présenter le magistrat qui avait fait un choix aussi heureux. Il nous donne les détails les plus précis sur André d'Arnaud, docteur ès droits, qui était lieutenant-général du siège de Forcalquier, depuis le 23 janvier 1573 et qui passa pour un « des meilleurs et des plus beaux esprits de son temps », suivant le témoignage d'un écrivain de la seconde moitié du xviie siècle. M. de Berluc s'occupe surtout du lettré, de l'habile latiniste, de l'auteur des *Joci*, recueil de nombreuses fantaisies en prose et en vers, épîtres, épigrammes, etc., fort recherché aujourd'hui des curieux (Avignon, Bramereau, 1600). Après avoir si bien fait connaître le protecteur de Wendelin et toute sa famille, le narrateur revient à l'hôte de la Provence, décrit ses observations astronomiques à Forcalquier et surtout au mont Lure [1], cite, à ce sujet, une remarqua-

1. Nous nous associons de tout cœur au vœu ainsi exprimé par M. de Berluc (p. 33) : « Une inscription placée au sommet de Lure, et qui rappellerait que là fut inauguré par un Belge, hôte de la Provence, le premier essai d'observatoire français, serait un hommage digne de la Belgique et de la France, deux nations qui, de par la race, n'en font qu'une ».

ble page d'un docte compatriote du correspondant de Gassendi et de Peiresc, M. Charles Ruelens [1], et suit à Paris, puis dans les Pays-Bas, celui qui, ayant été nommé curé à Herch, partagea son temps entre le ministère pastoral et les travaux scientifiques, publia divers traités d'astronomie, un commentaire sur les Lois Saliques, et mourut, plein d'œuvres et de jours, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac. Wendelin avait beaucoup aimé son pays d'adoption. Il était juste qu'un des meilleurs travailleurs de tout le Midi lui payât, avec autant de sympathie que de talent, la vieille dette de la Provence.

T. DE L.

---

546. — **La Jeunesse de Malherbe** (Documents et vers inédits), par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Caen, Henri Delesques, 1890, 58 p. in-8.

Sainte-Beuve, dans un article magistral sur Malherbe et sur l'influence qu'il a exercée au XVII[e] siècle, a répété, d'après Racan et Huet, que le futur poète avait quitté sa maison et sa ville natale, sous prétexte que son père s'était fait de la Religion *un peu avant de mourir*, et il ajoutait : « Mais ce changement de religion n'est nullement avéré, et l'on a pensé qu'il y avait eu en ceci quelque méprise. » Évidemment la critique s'appuyait sur le témoignage de M. de Gournay qui, dans une *Étude sur la vie et les œuvres de Malherbe*, publiée en 1852, affirmait que le père du poète était encore inscrit en 1595 et 1596 au catalogue des communiants de Pâques, en la paroisse de Saint-Étienne. Cette affirmation, M. Gasté, à qui nous devons déjà tant d'heureuses découvertes dans le champ de la littérature normande, l'a mise à néant par les preuves les plus authentiques. D'abord ce catalogue des communiants de Pâques n'existe pas pour les années 1595 et 1596, tandis qu'on possède les registres de l'état civil de l'Église réformée de Caen, de 1560 à 1568. Or on y trouve que François Malherbe, sieur d'Igny, a fait baptiser quatre de ses enfants au temple, et que de plus il y a présenté, en qualité de parrain, quinze autres enfants de 1568 à 1606. L'Église réformée de Caen n'ayant été établie qu'en 1558, François, le futur poète, qui était né en 1555, fut baptisé en l'église Saint-Étienne. Maintenant désire-t-on encore un dernier document qui démontre que le père de Malherbe était protestant « jusqu'aux moelles »? M. Gasté l'a découvert dans l'*Inventaire* de l'abbaye de Troarn. Il y est dit qu'en 1562 le capitaine François Malherbe, sieur d'Igny, s'est mis à la tête

1. Extraits d'une conférence sur *la science de la terre* (Bruxelles, 1883). M. Ruelens avait eu le projet de consacrer une importante monographie à Wendelin et j'avais annoncé cette bonne nouvelle dans une des notes du tome I des *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*. D'autres travaux l'obligent à renoncer à son projet. Il aura pour successeur, en cette noble entreprise, M. C. le Paige, professeur à l'Université de Liège. Voir une note de M. de Berluc (p. 14), où justice est gracieusement rendue à M. Ruelens et à son digne *héritier*.

d'une compagnie de « voleurs et d'hérétiques de Caen », qui sont entrés de force dans l'église, ont rompu les autels, brûlé les livres, pillé les ornements, l'argenterie, etc. Il est donc bien avéré que ce n'est pas *peu avant de mourir*, ni *quelques années avant sa mort*, que le père de Malherbe a embrassé le protestantisme. Il n'est pas impossible qu'un homme violent comme le sieur d'Igny ait essayé d'entraîner son fils aîné dans la nouvelle religion, et que celui-ci voulant, comme dit Montaigne, « se tenir en l'assiette où Dieu l'avait mis », ait alors déserté la maison paternelle.

Le second chapitre de cet opuscule intéresse plus particulièrement l'histoire locale. On y trouve cependant une pièce de vers à peu près inédite de la jeunesse de Malherbe, très curieuse au point de vue littéraire. Des tournures de phrase et des locutions comme : « *désastré* malheur, araigne *ventreuse*, cent *Cupidonneaux bas-branlans*, leurs *peintures* cerceaux, crin *couleuvreux*, *noçage*, *nocier*, flot *caballin* », indiquent que le jeune versificateur faisait des poètes de la Pléiade une lecture assidue. Vingt-cinq ans plus tard il brûlera ce qu'il a adoré, et voudra d'un trait de plume effacer toutes les œuvres de Ronsard.

A. Delboulle.

---

547. — Pierre Robert. **La poétique de Racine**, 1 vol. in-8, ix, 362 pages. Paris, Hachette, 1890.

Ce livre est une thèse de doctorat. Il porte en sous-titre : *Étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française*. Voilà, semble-t-il, une énorme matière ; mais le principal, le vrai sujet, c'est Racine, — le panégyrique, l'exaltation de Racine. Les abords et les prolongements ne sont qu'esquissés, d'un trait d'ailleurs net et précis. Je m'étonnerai plutôt que l'auteur ait consacré de si longs développements à une étude sur laquelle il était d'avance condamné à bien des redites, et qu'il a, j'en conviens, approfondie, mais non pas renouvelée. Loin de moi la pensée de regarder Racine comme un sujet usé ; c'est au contraire un de ceux sur lesquels un maître en littérature française est tenu de s'expliquer à fond. Racine et les questions de goût qu'il soulève sont (je demande grâce pour l'expression) un *pont aux ânes* pour les écoliers, un *cheval de bataille* pour les professeurs. C'est là un sujet de cours excellent, indispensable. Dans l'enseignement, en effet, il s'agit beaucoup moins de produire des idées neuves que de mettre en lumière certains exemples *types*, sur lesquels il faut de toute nécessité prendre parti, fonder sa doctrine et, si l'on peut, grouper des disciples. Mais dans une thèse, si j'avais voix au chapitre, je demanderais un peu d'inédit; non pas des documents sans conséquence, mais des points de vue, sur l'originalité desquels il serait assez juste qu'on se montrât d'autant plus exigeant, qu'il s'agirait d'écrivains plus connus et de chefs-d'œuvre plus authentiques.

Le livre de M. Robert est extrêmement *classique* par l'esprit : à merveille. Mais je regrette qu'il soit un peu bien *scolaire* par le fond et par la méthode; qu'il appuie beaucoup, et à plusieurs reprises, sur des idées essentielles, j'y consens, mais très familières à tous les lettrés, et qu'enfin il pousse les démonstrations les plus plausibles jusqu'à cet excès qui provoque la méfiance et l'envie de contredire. Si derrière le critique je vois trop le panégyriste, je crains de me laisser endoctriner, et je résiste. Aussi me permettrai-je, tout à l'heure, quelques réserves.

C'est dans la troisième partie *(La Poétique de Racine d'après ses Préfaces)* qu'il faut chercher l'idée maîtresse du livre, celle qui en justifie le mieux le titre. On y prouve que Racine, par un privilège exceptionnel et qui le distingue notamment de Corneille, a possédé la théorie, pénétré le secret de son génie, qu'il fait ce qu'il veut, et sait ce qu'il fait. De là surtout lui vient sa supériorité. La tragédie du XVIIe siècle est, de par ses origines, artificielle et littéraire plus qu'aucun autre genre. Son passé, ses traditions, et ce que dès lors on appelle ses *règles,* pesaient sur elle d'un grand poids; cette forme dramatique était née vieille. La rajeunir en la respectant ne pouvait être le fait que d'un art à la fois créateur et savant, d'une imagination secondée par un tact très sûr. Il fallait pouvoir retrouver l'esprit de la tragédie antique, saisir la veine où circulait le sang vraiment généreux et vivace; puis capter cette source et la détourner dans le courant moderne. Corneille avait fouillé en tout sens les ressources de l'art tragique, il les avait même enrichies, mais n'avait pas su s'en rendre maître. Sa poétique n'était, comme sa poésie même, qu'en saillies intermittentes. La poétique de Racine forme un système d'une cohésion parfaite; elle est la théorie exacte et sincère de sa pratique. Les règles ne le gênent pas; il en comprend le sens; il les domine : ceux qui les avaient édictées avant lui, ou ceux qui s'y étaient conformés, n'en avaient aperçu que la lettre. La tragédie était parvenue à un tournant. Un problème se posait, problème d'adaptation et de culture. Racine en a posé les termes et l'a résolu avec l'élégance que l'on sait (le mot d'*élégance* entendu tout à la fois comme en art et comme en géométrie). J'essaie de résumer ici la démonstration que M. R. a faite, avec un luxe de preuves après lequel il ne reste plus rien à dire; démonstration copieuse, irrésistible; mais la conclusion pouvait être d'avance regardée comme acquise.

La deuxième partie *(La poétique de Racine d'après son théâtre)* est l'analyse du génie de Racine. C'est là que M. R. a montré toute sa vivacité de goût et la profondeur de son admiration. Je louerai surtout le 3e chapitre (sur les *caractères)*. Existe-t-il encore quelque obstiné qui méconnaisse chez Racine la vérité de l'observation psychologique, il trouvera là de quoi s'édifier et se convertir. Aussi bien est-ce dans le génie de Racine la partie la plus forte, comme l'intelligence des purs

modèles grecs chez lui est la perfection de l'art. Le temps n'est pas encore très loin, où la vérité des caractères, chez Racine, échappait à un public étourdi par l'outrance et la singularité des héros romantiques. Je crois que nous n'en sommes plus là. L'étourdissement dont je parle s'est dissipé : chez tous ceux que ne satisfait pas la grossièreté des procédés réalistes, le goût est vif, presque exclusif, pour l'analyse subtile des duplicités et des défaillances morales, pour la peinture intime des impuissances de la volonté. Le théâtre, peut-être, n'est pas encore entré dans cette voie avec autant de bonheur que le roman ; mais le mouvement qui se dessine est tel, qu'en ce qui concerne Racine le préjugé public est retourné. On peut prévoir le moment où la critique libérale aura besoin de réhabiliter contre cette prédilection certains chefs-d'œuvre, fondés sur une conception plutôt héroïque et grandiose que rigoureusement exacte et humaine. L'heure présente est donc très favorable à Racine, et M. R. ne la pouvait mieux choisir pour célébrer l'objet de son culte.

Et pourtant l'art de Racine, je veux dire la tragédie telle qu'il l'a conduite à la perfection, n'est plus un art vivant et pratiqué. Il en faut bien prendre son parti. M. Robert le constate, mais s'en étonne et paraît près de s'en indigner. Il semble qu'à son avis la tragédie eût mérité, par une exception unique, d'être soustraite aux fluctuations du goût et aux lois communes de l'évolution. Il s'en prend à la décadence des mœurs et au déchaînement des curiosités violentes. C'est, je le crois, une explication incomplète et par trop simple ; et voici où je me sépare de lui. Au lieu de quereller les mœurs démocratiques et de déprécier les tentatives éphémères (encore serait-ce une question pour quelques-unes, telles que le drame bourgeois) faites pour supplanter la tragédie classique à son déclin et la poétique racinienne dégénérée en simple technique, j'aurais voulu chercher, dans cet art exquis, les éléments caducs dont le discrédit devait être fatal à l'ensemble. Je n'aurais pas cru vraisemblable qu'un art si savant, si compliqué, si laborieusement amené à son degré d'achèvement, si délicatement adapté au tour d'esprit d'une société très raffinée, pût se promettre de résister à la mobilité de la mode. Je n'aurais pas essayé de soutenir que toutes les conventions y fussent l'œuvre de la seule raison et pussent durer sans la complicité toute bénévole du public, — d'un public différent de celui qui les avait établies et sanctionnées. Je me serais demandé si l'élégance suprême du style, qui donne aux pièces de Racine leur saveur aristocratique, ne les exposait pas à la réaction rapide qui frappe et emporte les façons de dire que ne protège pas l'usage courant et populaire. J'aurais craint enfin, pour la longévité d'un art moderne, l'emploi traditionnel et comme nécessaire de la fable et de l'histoire ancienne, cette marque indélébile de son origine érudite. Aucune de ces remarques n'eût été pour faire tort à Racine et à l'habileté dont il a fait preuve dans une tâche si périlleuse, *per extentum funem*. Mais je n'aurais pas voulu identifier la vertu spécifique de la tragédie avec les mérites de son représentant le plus accompli. Peut-être

alors aurais-je pu découvrir pourquoi le plus habile de nos poètes classiques est moins rapproché de nous que tel de ses contemporains, Molière ou La Fontaine; comment il est déjà pour nous presque un *ancien:* c'est, je crois, un éloge... A quoi sert-il de tourner le passé à la confusion du présent? L. BRUNEL.

548. — **Nos utopies politiques et socialistes** devant le sens commun ou nos cahiers en 1889, par Joseph PERROT, disciple de Proudhon. Paris, A. Ghio, 1889, in-12, 338 pp.

« Nous ne prétendons pas à l'originalité, dit l'auteur de ce livre; c'est en nous inspirant de la liberté du travail et comme vulgarisateur des idées de P.-J. Proudhon, que nous essayons de formuler quelques notions de justice commutative appliquées à l'économie sociale, de laquelle le monde du travail s'inspire de plus en plus, en opposition à la justice distributive, sur laquelle repose l'exploitation capitaliste, gouvernementale, communiste ou autoritaire ». Un ouvrage de cette nature rentre à peine dans notre cadre; celui-ci, malgré les imperfection de la forme, ne nous a point paru dépourvu de tout intérêt.

M. V.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. MEYER a mis sous presse, pour la Société de l'Histoire de France, l'édition du poème français sur l'histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219. Ce poème découvert à Cheltenham en 1881, n'était connu jusqu'à présent que par la notice et les extraits publiés par M. Meyer en 1882 dans la *Romania* et dans le Bulletin de la Société de l'Histoire de France. L'édition formera trois volumes. Les deux premiers contiendront les 19,000 vers du texte et le glossaire. Dans le troisième prendront place une traduction abrégée, le commentaire historique, l'introduction et la table.

— M. Léon LE GRAND a fait tirer à part (« Revue des Questions historiques », juillet) son étude sur l'*Hospice national du tribunal révolutionnaire*, établi au Palais épiscopal. Il montre, dans cet excellent travail, tout plein de détails inédits ou peu connus, comment cet établissement avait pris naissance; il expose son règlement; il trace un curieux tableau de la population disparate qui s'entassait dans les salles de l'hospice et nous présente les plus notables des prisonniers qui traversèrent ce triste asile.

— Voici quatre études de M. Ch. PFISTER, qu'il est assez inutile de louer à nos lecteurs : 1° *La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine, considérations historiques* (Berger-Levrault. In-8°, 44 p. Extrait du « Bulletin de la Société de géographie de l'Est »). M. P. trace, d'après les derniers travaux et surtout d'après le livre de M. This qui contient d'ailleurs « bien des bizarreries et des naïvetés », la limite des langues depuis les frontières de la Suisse jusqu'à celles du Luxembourg, limite qui forme, à quelques exceptions près, une ligne continue. Puis il recherche quelles langues ont été parlées en Alsace et en Lorraine aux différentes périodes de l'histoire et quelles catégories de mots chacune d'elles a laissées successivement comme un dépôt dans l'onomastique de ces régions. Il termine par quelques observations très intéressantes sur les positions de l'allemand et du roman

et sur la ligne moderne de démarcation ; 2° *Éloge de Jean-Jacques Lionnois.* (Extrait des « Mémoires de l'Académie de Stanislas ». In-8°, 51 p.). M. P. nous fait d'une façon très attachante l'histoire de cet homme qui dirigea le collège de Nancy, porta le premier le titre de doyen de la Faculté des arts et décrivit avec exactitude les monuments de sa ville natale ; il analyse les ouvrages de Lionnois, notamment son *Traité de la mythologie*, son *Histoire de France* « à travers laquelle passe un souffle libéral », ses *Essais sur la ville de Nancy ;* il montre Lionnois attaché pendant la Terreur à son culte et à ses devoirs de prêtre, remaniant sa mythologie après l'expédition d'Égypte, reprenant ses *Essais* de 1779 et les complétant : « Lionnois appartient tout entier à Nancy, et sa mémoire ne périra pas tant que Nancy tiendra une place brillante dans les sciences, les lettres ou la politique, tant qu'elle méritera la réputation d'être l'une des villes les plus belles et les plus policées de l'Europe » ; 3° *Note sur trois manuscrits provenant de l'abbaye de Moyenmoutier.* (Extrait du « Journal de la Société d'archéologie lorraine », juillet 1890. In-8°, 14 p.). Ces trois manuscrits, dignes d'intérêt, permettent de suivre les différentes variations de la légende de Hidulphe et l'un d'eux contient le meilleur texte de la vie de Grégoire par Paul Diacre et de l'ancienne vie d'Hidulphe ; 4° *Un monument de Mercure trouvé à Hatrize.* (Extrait du « Journal de la Société d'archéol. lorr. », janvier 1889). M. Pfister prouve qu'il y avait jadis à Hatrize une localité romaine et que le Mercure qui figure aujourd'hui au Musée lorrain, et qui porte sur son bras gauche un enfant nu, rappelle un sujet traité par Praxitèle.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° une *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, en deux volumes, par M. Franz Susemihl ; 2° *Catonis de agri cultura liber, Varronis rerum rusticarum libri tres*, rec. H. Keil, vol. II.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 novembre 1890.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur un manuscrit de saint Optat, qui contient une collection de pièces relatives aux origines du schisme donatiste. Il restitue le contenu primitif de ce recueil, qui ne nous a été conservé qu'en partie. C'est un dossier formé entre 330 et 347 ; saint Augustin et les évêques catholiques s'en servirent à la conférence de Carthage, en 411. On y trouve un groupe de lettres de l'empereur Constantin, dont M. Duchesne défend l'authenticité contre les attaques de M. Seeck. Il maintient, contre le même savant, la date du concile d'Arles, en 314.

M. Boissier insiste sur l'importance de la communication de M. l'abbé Duchesne. Les lettres de Constantin, contenues dans la collection d'Optat, sont pleines de sentiments chrétiens, et, comme elles remontent aux années qui suivirent la bataille du Pont-Milvius, elles prouvent que dès cette époque Constantin avait embrassé la foi nouvelle. En montrant que le dossier qui contient ces lettres a été formé entre 330 et 345, M. Duchesne rend l'authenticité des documents à peu près certaine et fournit ainsi un argument nouveau contre l'assertion de Zosime, qui prétend que Constantin ne se fit chrétien qu'après la mort de sa femme et de son fils.

M. Héron de Villefosse annonce une découverte épigraphique faite à Châlons-sur-Marne. On a trouvé, au fond d'un puits, les monuments funéraires de deux cavaliers d'un détachement de la 5e cohorte des Dalmates, cantonné à Châlons au IVe siècle de notre ère. Le premier monument porte le nom de *Plaianus equis in vixelatione Dalmatorum V*, le second celui de *Fur(ius) Antoninus circ(itor) n(umeri) Dal(matarum)*. Le *circitor* était un sous-officier chargé de surveiller les postes, une sorte d'officier de ronde. M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères des photographies des monuments en question, qui lui ont été communiquées par M. René Lemaire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : Lisle du Dreneuc (P. de), *Nouvelles Découvertes d'idoles de l'Amazone ;* — par M. d'Arbois de Jubainville : Mowat, *Inscriptions de la cité des Lingons, conservées à Dijon et à Langres* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Siméon Luce : Joubert (André), *Étude sur les comptes de Macé Darne, maître des œuvres de Louis Ier, duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376).*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 15 décembre — 1890

549. — A. Wiedemann. **Die Religion der alten Ægypter** (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, III Band). Munster in Westphalen, 1890, in-8, 176 p. — Prix : 3 fr. 50.

La *Religion* de M. Wiedemann diffère de ses précédents ouvrages en ce qu'elle est fort sobre d'indications bibliographiques et ne contient que peu de renvois aux monuments originaux. Cette parcimonie lui a sans doute été imposée par son éditeur, qui paraît vouloir faire une collection de *Manuels* à l'usage du grand public, plutôt qu'une bibliothèque de traités spéciaux à l'usage des savants. Je la déplore pour ma part, car M. W. est un des rares égyptologues qui connaissent à fond l'histoire de notre science, et, s'il avait été laissé à lui-même, sa *Religion der alten Ægypter* nous aurait donné dans les notes une véritable bibliographie des œuvres déjà écrites sur le même sujet, à laquelle on n'aurait pas probablement trouvé grand chose à ajouter.

Ce que j'apprécie avant tout dans son nouveau traité, c'est qu'il n'a aucune prétention à la métaphysique, et qu'il se borne à recueillir les faits mythologiques sans y prétendre découvrir des doctrines d'une sublimité ou d'une complication invraisemblable. Après une courte introduction, où il expose en quelques mots la géographie religieuse de l'Égypte, il aborde sans phrases l'étude des principaux groupes de divinités que les monuments nous ont fait connaître. Comme le Soleil est l'être le plus généralement adoré dans le pays entier, c'est par le Soleil qu'il commence. Un chapitre, le second du livre, est consacré à la *Religion solaire*, c'est-à-dire à l'idée qu'on se faisait de l'astre divin et au culte qu'on lui rendait dans les différentes villes. Les légendes qui couraient sur lui viennent ensuite, celles du moins sur lesquelles nous avons le plus de renseignements, telles que le récit de la *Destruction des hommes par Râ* ou celui des guerres d'Horus d'Edfou contre Typhon. Un nouveau cha-

pitre résume très clairement les données relatives à la *Course du Soleil dans le Monde souterrain*, au Soleil mort, traversant la nuit, ressuscitant chaque matin pour mourir le soir, et entraînant à sa suite les âmes des morts dans un cycle perpétuel de naissances et de renaissances. Au chapitre cinquième, M. W. passe du Soleil aux principales divinités qu'on rencontre dans les temples. Il explique d'abord, comment chaque ville avait sa triade de dieux, dont chaque membre se triplait à son tour et formait une Ennéade, en tête de laquelle le dieu local était placé, puis il met tour à tour en scène la triade de Thèbes, Amon, Mout et Khonsou, celle des cataractes, Khnoumou, Satit et Anouqit, celle de Memphis, Phtah, Sokhit et Nofirtoumou, les déesses et les dieux isolés comme Nit de Saïs, Nekhabit et Ouazit, les déesses du Midi et du Nord, Mâit, la vérité, Hathor de Dendèrah, Sovkou le crocodile, Hâpi le Nil. Il énumère ensuite les dieux d'origine étrangère qui trouvèrent en Égypte une patrie nouvelle ; ceux qui avouent franchement leur provenance sémitique, Baal, Astarté, Anati, Resheph, Qodshou ; ceux mêmes qui se sont entièrement naturalisés au cours des siècles et ont presque perdu conscience de leur origine, le nain Bîsou et l'hippopotame femelle Thouèris. Le culte des animaux n'a obtenu qu'un chapitre, ce qui est peu, si l'on songe à l'importance qu'avaient et l'ibis et l'épervier, et surtout les béliers de Mendès ou les taureaux sacrés comme Mnèvis et Apis. Par contre, les mythes osiriens sont exposés assez longuement, ainsi que les doctrines auxquelles ils avaient donné naissance sur la vie de l'âme dans l'autre monde. L'ouvrage se termine par deux chapitres consacrés à des matières que les égyptologues négligent trop souvent, les *Sciences secrètes*, la magie, les amulettes et l'usage qu'on en faisait journellement en Égypte. Le plan de l'ouvrage est, comme on voit, fort simple, et l'on pourrait souhaiter peut-être qu'il eût reçu plus de développements : c'est peu de deux cents pages pour tant de matières.

Je ne puis dire que je partage toutes les opinions que M. W. défend dans son livre. Je crois, entre autres choses, qu'il n'a pas accordé à l'Ennéade l'attention qu'elle méritait, et qu'il a méconnu le rôle qu'elle jouait dans la théologie égyptienne. Un chapitre sur le matériel et les cérémonies du culte aurait complété heureusement les quelques pages qui traitent du rituel magique et des amulettes. Peut-être M. W., qui paraît ne goûter que médiocrement les théories de Brugsch, ne rend-il pas toujours une justice suffisante à la puissance de travail et d'érudition dont témoigne le livre de ce savant sur *la Religion et la Mythologie des anciens Égyptiens*. Ces imperfections, et d'autres encore qu'on pourrait signaler aisément, n'empêchent point le nouvel ouvrage de M. W. d'être le manuel le plus complet, et, somme toute, le plus sûr qu'on ait publié jusqu'à présent sur ces matières. J'en recommanderai la lecture aux personnes, et elles sont nombreuses, qui considèrent l'étude des divinités égyptiennes et de leur théologie comme une sorte de grimoire indéchiffrable, où qui veut l'aborder s'y enfonce et ne réussit plus à s'en

dépêtrer honnêtement. Si pareille opinion a pu s'établir, la faute n'en est pas aux Égyptiens, elle en est beaucoup aux égyptologues qui n'ont pas toujours apporté à leurs recherches l'esprit de critique et la clarté qu'elles exigeaient. Le vieux renom de sagesse dont l'Égypte a joui jusqu'à nos jours, sur la foi des écrivains sacrés et profanes, a faussé presque partout leur jugement. Quand ils ont trouvé dans les textes des légendes bouffonnes ou cruelles, des mythes d'une crudité ou d'une barbarie enfantine, l'indication de pratiques ou de dogmes dont on ne rencontre les pareils que chez les peuples à demi-sauvages, ils ne se sont pas résignés à prendre tout au pied de la lettre : ils ont préféré voir un symbolisme raffiné qui dissimulait, sous des images grossières, les concepts les plus purs et les plus abstraits des religions et des philosophies modernes. Les textes sont pourtant fort clairs et fort explicites sur bien des points : on n'a le plus souvent qu'à les traduire et à noter ce qu'ils disent pour savoir exactement ce que les Égyptiens pensaient de tel ou tel dieu. La doctrine qui en découle est, à dire vrai, remplie de contradictions et d'absurdités. Pour n'en prendre qu'un exemple, on est obligé d'admettre, sur le témoignage des monuments, qu'un même égyptien croyait à la fois de son âme, qu'elle vivait dans le tombeau d'où elle sortait à son gré pour se promener sur terre, qu'elle était dans les *Prés des Fèves* avec Osiris, qu'elle montait sur la barque du Soleil et qu'elle circulait sans cesse avec lui autour du monde. Il semble que la croyance à l'une de ces conditions de l'âme dût exclure la croyance aux autres, et pourtant nous lisons sur les stèles plus d'une formule où l'on souhaite au mort de posséder d'un coup toutes les béatitudes contradictoires qui résultent de ces concepts différents. C'est un des cas nombreux où il suffit d'exposer les idées sans vouloir les concilier. M. Wiedemann n'a eu qu'à faire presque partout un simple travail de constatation, pour nous présenter une exposition nette et souvent originale des religions de l'Égypte antique.

G. MASPERO.

---

550. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France** (période celtique et période romaine). Avec la collaboration de G. DOTTIN. Paris, Thorin, 1890. Gr. in-8, XXXI-703 p.

Ce savant ouvrage se compose de deux parties distinctes, quoique connexes, que l'auteur a nettement définies dès le début de sa préface : « L'une traite spécialement de l'origine de la propriété foncière en France ; l'autre a pour objet de montrer qu'en France un grand nombre de noms de lieux habités sont dérivés d'un nom de propriétaire. » Chacune de ces parties veut être examinée séparément.

I

M. d'Arbois a déjà plusieurs fois soutenu, et soutient encore, que les Gaulois, au moment de la conquête romaine, ne connaissaient

pas la propriété foncière. Sa conception peut se résumer ainsi : le peuple seul propriétaire ; les membres de l'aristocratie gauloise jouissant chacun précairement d'un lot de la terre commune. — C'est la thèse qui a été combattue par Fustel de Coulanges en 1889, dans son mémoire intitulé *Le problème des origines de la propriété foncière* (p. 83 et suiv. du tirage à part), mémoire admirable, bien que certaines marques d'irritation et d'impatience, quelques inexactitudes aussi, y trahissent la fatigue d'un grand esprit trahi par un corps épuisé et qui savait mal, il faut le reconnaître, supporter la contradiction. M. d'A. a répondu à Fustel dans un chapitre spécial de son introduction (p. XXIII-XXXI) ; il l'a fait avec une parfaite courtoisie et sans amertume. Disons cependant qu'il oppose à tort les « rares lecteurs » de ses propres livres aux « innombrables lecteurs » de ceux de Fustel ; l'illustre historien n'ignorait pas que tous ses ouvrages, y compris la *Cité antique*, ont été, comme il m'approuva de l'avoir écrit, « plus loués que lus ». Sur le fond des choses, M. d'A. a plus d'une fois raison contre Fustel, par exemple lorsqu'il distingue *heredium* d'*hereditas* et convainc son contradicteur d'avoir exagéré la portée d'un texte de César, où il est dit que les Druides jugent les procès *de hereditate*. Fustel a eu tort également d'attribuer à M. d'A. la doctrine de l' « indivision du sol » chez les Gaulois. Mais il affirmait que, dans la même phrase de César, l'expression *de finibus controversia* devait s'entendre par « litige sur des limites privées », alors que M. d'A. entendait par là *(Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1887, p. 77) un « litige sur les frontières de peuples ». M. d'A. paraît donner maintenant raison à Fustel (p. XXVII), en alléguant que la partie de l'*ager publicus* gaulois, occupée à titre précaire par des individus, avait des limites, *fines ;* je regrette seulement qu'il n'ait rien dit, en cet endroit de sa préface, des motifs et de l'auteur de sa conversion.

M. d'A. a-t-il démontré : 1° que les peuples gaulois, en conquérant la Gaule, s'emparèrent du sol qui devint propriété d'État ; 2° que l'aristocratie se partagea ensuite le sol et en jouit à titre précaire ; 3° que la conquête romaine et le cadastre d'Auguste donnèrent naissance à la propriété foncière en Gaule ?

Remarquons d'abord que Fustel n'a jamais nié l'existence de vastes domaines publics dans les *civitates* gauloises *(Mém. cit.*, p. 90). Il n'a pas nié non plus que les noms des domaines fonciers dérivent souvent de noms d'hommes latins ; il s'est contenté de ne pas dire *(ibid.*, p. 91) qu'il n'existât pas de domaines à l'époque celtique. « Comme les propriétaires gaulois avaient pris pour eux des noms romains, ils donnèrent ces mêmes noms à leurs terres » *(ibid. ;* ceci est admis par M. d'A., p. 10). Il n'a pas même affirmé qu'il n'y ait jamais eu, à aucune époque, communauté de terre, mais seulement que cette communauté n'a pas encore été démontrée historiquement (p. 93). En ce qui concerne les Gaulois, disons franchement, avec Fustel, que cette démonstration n'est toujours pas faite.

A vrai dire, M. d'A. n'a pas apporté à la controverse d'arguments nouveaux : il s'est contenté de maintenir, contre Fustel, l'exactitude des propositions avancées par lui dans un précédent mémoire *(Comptes-Rendus*, 1887, p. 65-86). C'est ce qu'on peut vérifier aux p. 99-121 du présent volume, que j'ai comparées attentivement avec le mémoire qui en est, en quelque sorte, la première édition. Les quatre arguments principaux de M. d'A. sont identiques, exprimés presque dans les mêmes termes. De temps en temps, une addition de peu de lignes a été suggérée par les critiques de Fustel. Ainsi M. d'A. avait vu, dans l'émigration des Helvètes, une preuve que la propriété individuelle du sol n'existait pas *(C. R.*, p. 68) ; Fustel avait répondu *(Mém.*, p. 89) : « N'a-t-on jamais vu des paysans propriétaires émigrer pour chercher ailleurs une propriété plus productive? » Et M. d'A. ajoute dans son livre (p. 103) que le paysan français qui émigre aujourd'hui n'est presque jamais propriétaire foncier, que si l'Anglais émigre plus volontiers, c'est parce que rien ne l'attache au sol. Je doute que cette réponse soit concluante. Dans l'assemblée générale des Helvètes qui décida l'exode, les membres de l'aristocratie qui, suivant M. d'A., possédaient le sol à titre précaire, mais avec les mêmes avantages (ou à peu près) que s'ils avaient été propriétaires *(Recherches*, p. 67), les nobles, disons-nous, devaient bien exercer quelque influence et rien ne nous montre que leurs intérêts de possesseurs se soient opposés à la décision prise en commun.

Les plus fortes modifications apportées par M. d'A. à sa rédaction première s'observent aux p. 111 et suiv. *(C. R.*, p. 75 et suiv.), où il est question du texte de César, *Bell. gall.*, VI, 13, 5. Fustel traduit *controversiae publicae* par « procès au criminel » *(Mém.*, p. 84), M. d'A. par « procès concernant un peuple », par opposition aux litiges entre particuliers *(Rech.*, p. 117). Une lecture attentive du contexte de César m'oblige de donner tort à Fustel. D'autre part, M. d'A. a singulièrement modifié son opinion sur les mots *hereditas* et *fines* (*C. R.*, p. 77 ; *Rech.*, p. 117); c'est ce que nous avons déjà fait observer plus haut. Il a supprimé, avec raison, tout ce qu'il avait allégué d'inexact dans les *Comptes-Rendus* (p. 77-81) au sujet du sens de *fines* dans ce texte. M. d'A. admet maintenant que les *fines* pouvaient être les limites d'un champ, « mais, sur ce champ, quel était le droit réel prétendu par les plaideurs? » (p. 118). Ils pouvaient n'en avoir pas d'autre que les fermiers de nos jours, souvent en procès sur les limites de terres appartenant à autrui. Évidemment, cette interprétation-là est admissible, mais elle implique ce qui fait le sujet même du débat. J'observe encore que M. d'A., tant dans son mémoire original que dans sa *retractatio*, n'est jamais affirmatif sans réserves : les mots *en général*, *ordinairement* (*C. R.*, p. 66), *à peu près* (p. 68), *en général* (p. 73), s'accordent-ils bien avec le caractère absolu d'une doctrine qui fait dater de la conquête romaine la constitution de la propriété foncière en Gaule?

La manière de voir de M. d'A. est-elle donc si contraire qu'elle le semble à celle de Fustel ? C'est une question qu'il faut toujours se poser quand on voit deux savants éminents en désaccord. Pour Fustel (*Mém.*, p. 85), le régime territorial de la Gaule avant César est celui de la grande propriété, le sol étant dans les mains des grands. M. d'A. admet aussi que le sol était entre les mains des grands, des membres de l'aristocratie (*Rech.*, p. 120); seulement, il veut que la détention du sol par les particuliers ait eu un caractère précaire, résultat du peu de temps qui s'était écoulé entre l'établissement définitif de chaque peuple et l'arrivée de César. Cette *précarité* est donc relative; elle est, pour ainsi dire, sur le chemin qui conduit de la possession à la propriété. Ce n'est pas la propriété romaine, avec le caractère sacré qui s'y attache. Mais Fustel a précisément dit la même chose (*Mém.*, p. 85) : « Nous ne pouvons pas dire si cette propriété gauloise ressemblait exactement à la propriété romaine, si elle était aussi bien garantie par le droit.... ; nous ne savons même pas si cette propriété était encore familiale ou déjà individuelle. » La discussion porte donc sur une question de degré, sur une nuance : y insister davantage serait oiseux.

Un désaccord moins sérieux encore — si j'y vois clair — porte sur le sens du mot *aedificia*. Parlant à l'Académie des Inscriptions (*C. R.*, 1886, p. 309), M. d'A. a dit : « En Gaule, avant la conquête, il n'existait ni *fundi*, ni *villae*.... Ce qui correspondait à la *villa* romaine est désigné chez César par le mot *aedificium*. » Fustel (*Mém.*, p. 91) a cité inexactement cette phrase, à moins qu'elle n'ait été modifiée sur les épreuves dans le tirage à part auquel il renvoie. Il insiste sur la synonymie d'*aedificium* et de *villa* et conclut : « Voilà les domaines et les *villae* que M. d'A. cherchait. Ces *aedificia* n'étaient pas des cabanes, c'étaient des fermes. » Or, dans son récent ouvrage (p. 90), M. d'A. écrit : « La première [catégorie d'*aedificia*] comprend les maisons de maître... qui ont précédé les châteaux modernes... D'autres *aedificia* étaient des bâtiments d'exploitation habités par des cultivateurs... Au premier siècle de notre ère... les *villae* ont en Gaule remplacé les *aedificia*. » (*Rech.*, p. 93.) Et plus loin (p. 95) : « *Villa* est le groupe des bâtiments où le propriétaire du *fundus* se loge et qui servent à l'exploitation. » — La seule différence, semble-t-il, entre l'*aedificium* et la *villa*, c'est que, suivant M. d'A., le premier ne loge que les cultivateurs, tandis que la seconde loge le propriétaire; mais loger un propriétaire, c'est le propre d'une *maison de maître*, et M. d'A. reconnait tout justement qu'*aedificium* est employé dans ce sens par César. Je ne vois pas un *iota* à modifier aux deux pages de Fustel sur ce sujet (*Mém.*, p. 91-92). L'assertion de M. d'A. sur l'absence de *villae* en Gaule se réduit à une question de nomenclature. *Sapienti sat !*

Il y aurait encore cependant bien des remarques intéressantes à faire, par exemple sur les pages où M. d'A. résume très heureusement la constitution de la Gaule au temps de César (p. 28-67). J'observe seulement,

devant me borner, qu'il voit dans les *principes* non des magistrats, mais des hommes influents (c'est la doctrine soutenue par Braumann) et, dans le *principatus*, la primauté parmi les *principes*, « probablement une sorte de prépondérance au sénat » (p. 49).

II

Les noms de lieux qui occupent M. d'A. sont ceux des lieux habités, parce que les noms de cours d'eau et de montagnes appartiennent, pour la plupart, à des langues préceltiques. Ces noms de lieux habités sont, en général, tirés du nom porté par un propriétaire antique. Cela est évident pour la période franque, où l'on trouve quantité de noms comme *Gundulfi-villa* (Gondreville), *Ansoaldo-villare* (Ansauvilliers), *Baudechisilo-vallis* (Bougival). Les Gallo-Romains, en donnant ces noms aux *villae* fondées par les conquérants, n'ont fait que persévérer dans un usage plus ancien, dont portent témoignage des noms comme *Claudiomagus* (le champ de Claudius), *Vitu-durum* (la forteresse de Vitus). A la période franque, le premier terme des noms composés est germanique, le second romain ; dans les formations antérieures, le premier nom est gaulois ou romain, le second gaulois. Ce rôle important que les noms d'hommes ont joué dans la formation des noms de lieux habités établit un lien entre l'étude toponymique du second livre et les recherches du premier sur les origines de la propriété foncière.

M. d'A., qui a dédié ses *Recherches* à la mémoire de Jules Quicherat, rapporte hautement (p. xv) la *paternité* de son ouvrage à l'opuscule de Quicherat publié en 1867 : *De la formation française des anciens noms de lieux*. Depuis 1867, la philologie a fait des progrès : de là quelques divergences de vues entre le maître regretté et son élève. Ainsi, Quicherat admettait que pendant la période romaine on avait formé des noms de lieux avec le suffixe *-iacus* : M. d'A. a montré que ce suffixe date seulement de la période mérovingienne et qu'il est dû à une influence analogique. Le suffixe *-ācus* s'ajoute à des noms propres et à des surnoms pour former des noms de lieux ; les noms de lieux terminés en *-iacus* dérivent de gentilices en *-ius*, de sorte que la lettre *i* n'appartient pas au suffixe. Ces faits ont été établis par M. d'A. et appuyés d'une vaste collection d'exemples ; ils n'offrent prise à aucune contestation. Là où les formes romaines font défaut, l'analogie autorise M. d'A. à les restituer par conjecture. Ainsi le nom de *Carnac*, sur lequel on a tant divagué (d'aucuns y ont vu une postposition de l'article basque !) dérive d'un *cognomen* hypothétique **Carnus*, identique au nom du peuple celtique des *Carni*; *Carnacus* donne *Carnac* et *Charnay* ; du *cognomen* **Carnus* vient le gentilice *Carnius*, celui-là attesté par des exemples : de là *Carniacus* et, dans la toponymie moderne, *Chargnat*, *Chargnac*, peut-être aussi *Charny* (p. 489).

Le suffixe *-ācus*, correspondant au suffixe romain *-ānus*, est celtique ; or, la langue gauloise disparaissant en Gaule vers le ve siècle, on peut

s'étonner de voir surgir, dans les documents du moyen âge des noms de lieux en *-acus*. Mais, d'abord, les désignations toponymiques peuvent être beaucoup plus anciennes que les textes où elles se sont conservées; en second lieu, le rôle de l'analogie, qui a dû être considérable, suffirait à expliquer la survivance du suffixe gaulois. Les objections présentées par M. Loth à la théorie de l'origine gallo-romaine des noms en *-ac* (*Revue celtique*, t. V, p. 267), ne paraissent donc pas difficiles à écarter.

Les gentilices en *-ius* n'ont pas toujours été développés à l'aide d'un suffixe : ainsi *Anicius* était l'ancien nom du Puy. Le gentilice se présente aussi sous diverses formes dérivées du génitif pluriel et du génitif singulier; on le trouve au nominatif féminin (sous-entendu *villa*), au datif-ablatif pluriel (*Mettis* = Metz), au nominatif-accusatif pluriel féminin (*Ateias* = Athée). Les *cognomina* en *-ius* jouent le même rôle que les gentilices; ex. : *Mercurius* (Mercœur), *Mercuriacus* (Mercury). On pourrait cependant rappeler, à ce propos, les stations *Ad Mercurium*, nombreuses en Afrique (Tissot, *Géog. comp.*, t. II, p. 822); M. d'A. admet d'ailleurs qu' « en certaines circonstances, un nom divin peut immédiatement avoir donné naissance à un nom de lieu » (p. 448).

Les chapitres suivants traitent des gentilices en *-enus*, auxquels s'ajoute souvent le suffixe *-acus* (*Marcenus*, *Marcennacus*, *Marsannay*), mais qui donnent aussi des noms de lieux sans addition de suffixe (*Turennus*, Turenne; *Tarvenna*, Thérouanne). Des noms de lieux en *-acus* ont été formés de *cognomina* romains d'origine latine (*Asellus*, *Asellacus*), ou grecque (Ἀθάνας, *Athanacus*), ou gauloise (*Brennos*, *Brennacus*); d'autres sont identiques à des *cognomina* romains, employés au masc. sing., au masc. plur., au fém. sing. ou au fém. plur. Un certain nombre de noms comme *Albucio* (Aubusson) sont formés d'un gentilice en *-ius* à l'aide du suffixe *-o*, *-onis* ; il en est qui sont des diminutifs de gentilices comme *Cairolus* (Queiroles). Nous ne pouvons qu'indiquer l'étude des noms en *olus*, *oiolum*, *oialum* (franç.*-œuil*), celle des suffixes gaulois *-iscos*, *-avos*, *-icos*, *-ssos* et *-ssa*. Le chapitre relatif aux suffixes *-ascus*, *-oscus*, *-uscus* est particulièrement digne d'attention. M. d'A. a donné de bonnes raisons pour les considérer comme ligures; on les retrouve également au Portugal (*Revue celtique*, t. XI, p. 510). Les noms de lieux en *-aria* et *-etum* terminent ce gigantesque travail, monument de saine méthode, d'ingéniosité et de patience, où la critique des détails doit être laissée à de plus compétents que moi, en particulier aux romanistes.

Les immenses matériaux du second livre ont été fournis à M. d'A. par les textes de l'antiquité et du moyen âge, les inscriptions et les dictionnaires topographiques. On n'a qu'à jeter les yeux sur les index, dressés par M. Dottin (p. 639-685), pour avoir une idée de cette prodigieuse réunion de documents. M. d'Arbois aurait certainement pu abréger son texte et se dispenser, par exemple, toutes les fois qu'il

rencontre un gentilice latin, d'énumérer les personnages qui l'ont porté ou même d'esquisser leur biographie; un simple renvoi en note aurait suffi. Mais si l'on songe que ce livre sera consulté dans la France entière par ceux qui voudront être éclairés sur le *pourquoi* du nom de leur résidence, on excusera aisément cette surabondance d'informations : les habitants d'Aire-sur-Lys (p. 379) n'en voudront pas à M. d'Arbois de Jubainville de leur apprendre l'histoire de Virgile et du centurion Arrius, ou de leur citer les vers de Catulle sur l'autre Arrius, celui qui prononçait *hinsidias*.

Salomon REINACH.

---

551. — **An essay on the place of Ecclesiasticus** in semitic literature, being the inaugural Lecture delivered by D. S. MARGOLIOUTH. Laudian professor of arabic in the University of Oxford, Oxford, Clarendon Press, 1890; pet. in-4, 24 p.

M. Margoliouth s'est consacré à une tâche fort difficile, qui demande, outre des connaissances linguistiques étendues et solides, un singulier fonds de patience, mais qui est d'une grande portée : je veux dire la reconstitution du texte original de l'*Ecclésiastique* au moyen des versions grecque, syriaque, latine qui nous sont parvenues. Ce texte est assurément de l'hébreu, mais quel hébreu? La question touche aux plus graves problèmes. Quelle langue écrivait un lettré juif 200 ans avant notre ère? On lira avec un vif intérêt cette leçon d'ouverture, où M. M. expose ses principes de travail, les résultats obtenus, ceux qu'il entrevoit et donne deux remarquables spécimens de sa restitution de l'original de l'*Ecclésiastique*. Nous ne pouvons qu'applaudir à des recherches entreprises avec toute la précision et la rigueur des méthodes modernes et sous lesquelles on sent la noble ambition de faire avancer l'état de nos connaissances en matière de littérature et d'histoire religieuses[1]; quand nous aurons ajouté que M. Margoliouth s'exprime sur un ton de modestie très sincère, qu'il adresse un hommage ému à la mémoire de ceux qui lui ont frayé la voie, on comprendra que sa *Lecture inaugurale* nous ait donné la meilleure opinion et de sa personne et de l'état présent des études d'orientalisme biblique en Angleterre.

M. VERNES.

---

552. — **Lehrbuch der praktischen Theologie**, von D. Alfred KRAUSS, ord. Prof. d. Theol. zu Strassburg. Erster Band. Allgemeine Einleitung. Liturgik. Homiletik. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, VIII-356 p.

553. — **Praktische Theologie**, von D. E. C. ACHELIS, ord. Prof. d. Theol. an der Universitæt Marburg. Erster Band. Einleitung. Die Lehre von der Kirche und ihren Æmtern, Katechetik. Homiletik. Poimenik. Freiburg i. B. J. C. B. Mohr, 1890. In-8, XX-549 p.

Le titre de ces publications nous avertit assez qu'elles n'ont pas un

1. En rendant un hommage mérité à la science de l'auteur, nous ne prétendons nullement dissimuler ce qu'il y a d'hypothétique dans son essai, notamment en ce qui concerne la métrique de l'original.

caractère purement scientifique. Elles sont destinées surtout aux pasteurs des églises réformées. Ce n'est pas à dire que toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement religieux ne puissent les lire avec profit : mais il n'appartient pas à la *Revue critique* d'apprécier ce genre de mérite. Dans l'un et l'autre livre, on a mis beaucoup d'érudition au service des principes théologiques. Le Dr Achelis accorde une place plus large aux théories, et les tendances confessionnelles sont plus accentuées dans son livre que dans celui du Dr Strauss. On trouve chez ce dernier une histoire abrégée de la liturgie chrétienne, avec un exposé des cérémonies de la messe catholique; dans son histoire de l'éloquence sacrée, il mentionne et juge les orateurs catholiques postérieurs à la Réforme [1].

A. L.

---

554. — **Titi Livi ab urbe condita** libri I et II. Scholarum in usum recensuit Robertus Novak. Pragæ, I. Otto, 1890, 124 pp. in-8.

Cette brochure contient le texte sans notes des deux premiers livres de Tite-Live, et à la fin six pages d'*adnotatio critica*. C'est la continuation d'une série d'éditions latines entreprise par M. Novak et sur lesquelles on a déjà eu l'occasion de s'expliquer dans la *Revue* [2]. L'auteur persiste dans ses principes de critique. Il semble avoir été cette fois moins hardi et quelques indications sur la langue de Tite Live rendent la lecture de ses remarques un peu moins inutile. Mais il a tort de vouloir ramener aux usages de la syntaxe de Tite Live les formules archaïques insérées dans la narration (I, 24, 7).

P.-A. L.

---

555. — Fr. Frœlich. **Das Kriegswesen Cæsars** (2e et 3e parties). Zürich, 1890, in-8, 87 pages, chez Schulthess.

Je ne puis que répéter, à propos de la seconde et de la troisième partie du livre de M. Frölich, ce que j'ai dit à l'occasion de la première : rien de très nouveau dans ce travail, mais une étude consciencieuse des textes qui utilise tous les détails et s'arrête aux conclusions les plus raisonnables. La troisième partie traite de la tactique de l'infanterie légionnaire et auxiliaire et de la cavalerie au temps de César : c'est une suite de recherches techniques. La seconde, où M. Frölich aborde certains détails de l'organisation militaire au même temps, est, au contraire, d'un intérêt plus général, parce que l'administration des armées ne change pas totalement d'une époque à l'autre et aussi parce que l'auteur, ne

---

1. En faisant de Bossuet le type du prédicateur mondain (p. 209), M. Strauss donne à penser qu'il ne l'a pas beaucoup lu. De même, il s'est trompé (p. 216) en mettant Lamennais parmi les prédicateurs du XIXe siècle.

2. 1890, I, 483.

rencontrant pas dans le texte de César suffisamment de données, a été en chercher ailleurs. On trouvera dans cette partie des renseignements précis sur l'instruction donnée au soldat, la discipline, le matériel de campagne et de siège, la nourriture des troupes, le service de santé. Je signalerai surtout le paragraphe relatif à l'éducation militaire des officiers. On y verra comment les jeunes gens se formaient à l'art de la guerre, et qu'ils apprenaient à commander et à vaincre, bien moins dans des livres spéciaux, qu'en regardant faire leurs aînés.

R. C.

---

556. — Charles Nisard. **Le poète Fortunat.** Paris, Champion, 1890, XII-206 pp. in-12.

On a recueilli dans ce volume les dissertations de M. Ch. Nisard sur Fortunat, éparses dans divers recueils. Ces études sont donc connues, mais il ne nous est pas désagréable de les signaler de nouveau. Nous avons eu occasion de faire nos réserves sur la façon dont M. N. comprenait la critique des textes à propos de sa traduction du poète. Nous tenons à en faire de nouvelles sur l'attribution à sainte Radegonde de quelques élégies du recueil de Fortunat. M. N. les attribue à Radegonde parce qu'elles sont vraiment belles et qu'on y trouve l'expression naturelle d'une émotion sincère. C'est prétendre que Fortunat n'aurait jamais pu s'élever au-dessus de son mauvais goût habituel. Ce singulier critère détermine M. N. à supposer une collaboration de Radegonde dans des pièces où les fautes de goût sont rachetées par quelques bons vers. En somme, M. N. prouve mal ce qu'il avance. Il y a même des indices de la fausseté de sa thèse. On ne s'explique pas pourquoi dans App. 3, attribué à Radegonde, l'auteur croit nécessaire d'exposer à son parent comment elle est la cousine germaine d'Hamalafrède. Tout ce développement généalogique est dans le goût de Fortunat. Il reste acquis pourtant que Radegonde faisait des vers. Une courte notice de M. Ernest Boysse sur M. Nisard et la liste des ouvrages du défunt complètent cet élégant volume.

P. L.

---

557. — Kurt Groh. **Geschichte des oströmischen Kaisers Justin II,** nebst den Quellen (565-578). Leipzig, Teubner, 1889, 1 vol. in-8, VIII-120 p.

Le livre de M. Groh, un mémoire couronné par la faculté philosophique de l'Université de Halle, comprend trois parties : 1° une étude des sources du règne de Justin II; 2° l'histoire intérieure, et 3° l'histoire extérieure de ce prince. Il n'y faut point chercher pourtant une image fort complète ni de l'homme, ni du règne. Les quelques pages où M. G. a tenté d'esquisser le portrait de l'empereur sont vagues et bien des traits essentiels manquent à la peinture; dans le récit des événements, d'autre part, l'histoire religieuse a été volontairement négligée,

et quoique M. G. s'en excuse et s'en justifie, la lacune me semble grave, surtout dans l'histoire d'un souverain célèbre par sa piété et son attachement à l'orthodoxie, et qui plus d'une fois laissa guider ses résolutions politiques par ses sentiments chrétiens. J'accorde que l'histoire religieuse du règne de Justin II se lie intimement à celle du gouvernement de Justinien; mais, de même que M. G. pour faire comprendre la politique extérieure de Justin, a sommairement caractérisé celle de Justinien, ainsi il était facile, par un aperçu rapide, de marquer les traits essentiels de l'histoire religieuse du règne précédent. On conçoit que dans ces conditions le tableau du gouvernement intérieur de Justin II paraisse un peu maigre : des anecdotes, des discussions parfois puériles en forment la principale partie, qu'il eût fallu tout au moins fortifier quelque peu en demandant aux *Novelles* des informations sur l'administration du prince, ou en discutant la difficile question de la création des exarchats d'Afrique et d'Italie. Telle qu'elle est, cette partie du livre aurait pu presque entièrement se fondre avec la troisième : le récit en fût devenu plus méthodique et plus intelligible.

Sans doute il faut louer M. G. d'avoir fait emploi pour son livre des sources syriennes, arabes et perses, et en particulier de la chronique de Jean d'Éphèse, un document contemporain et fort intéressant pour l'histoire de Justin II. Pourtant il eût été utile d'apporter parfois une critique plus exacte dans l'emploi de ce témoignage. Ainsi M. G. emprunte à Jean d'Éphèse un fort curieux récit de la folie de l'empereur, et je ne veux point chicaner ici sur l'importance un peu naïve que M. G. donne à cet épisode (p. 55 note 2); mais faut-il se fier aveuglément à ce texte? De l'aveu même de M. G., Jean d'Éphèse est parfois sujet à caution (pp. 95, 98); il donne volontiers aux événements une tournure dramatique; malgré ses protestations d'impartialité, on sait qu'il a souffert sous Justin II de la persécution dirigée contre les monophysites et, son récit porte parfois la marque visible de ses préoccupations religieuses. Que l'on compare le discours placé par Jean d'Éphèse dans la bouche de l'empereur (pp. 57-58) au texte rapporté en termes identiques par Théophylacte Simocatta (III, 11, éd. de Boor, p. 133) et Théophane (éd. de Boor, 248), on y trouvera une série d'additions qui tendent visiblement à présenter la maladie du prince comme une divine punition de son mauvais gouvernement : entendez par là de sa politique religieuse. La chose apparaît fort nettement si l'on rapproche de Jean d'Éphèse un texte qui a échappé à M. G., la chronique éthiopienne de Jean de Nikiou (*Notices et extraits des mss.* t. XXIV, 1883), un monophysite, lui aussi, qui écrivait au VII[e] siècle. Pour cet évêque égyptien la folie de Justin est le châtiment mérité de sa politique religieuse (p. 521); n'en faut-il point conclure que quelques réserves auraient été utiles dans l'emploi de la chronique de Jean d'Éphèse?

J'arrive à un point plus important. M. G. a fort bien marqué l'intérêt du règne de Justin II, et signalé la réaction qu'inaugura cet empereur

contre la politique de Justinien. Le fait est indéniable, au moins en ce qui touche l'administration intérieure, et on ne saurait contester les bonnes intentions du nouveau souverain. Mais il m'est impossible de suivre M. G. dans l'appréciation qu'il fait des deux politiques : et puisqu'aussi bien il se propose de nous donner quelque jour une histoire de Justinien, il ne sera pas inutile de s'expliquer sur ce point. M. G. est pour Justinien d'une sévérité qui atteint l'injustice, il a pour Justin une indulgence qui touche à l'admiration : c'est dépasser la mesure des deux côtés. Il faudrait, avant de critiquer si durement la politique de Justinien à l'égard des barbares, ne pas oublier qu'à tout prendre elle n'était que la continuation des vieilles traditions romaines : gagner à prix d'or des mercenaires barbares, empêcher tous ces envahisseurs de même race de se conjurer contre l'empire, exploiter leurs discordes et leurs haines, et par là suppléer à la faiblesse des légions impériales, c'est ce qu'avaient fait les derniers empereurs d'Occident et leurs derniers grands ministres; c'est ce que firent, non moins heureusement, les Βασιλεῖς byzantins. Quand il plût à Justin II de changer de système, ses hauteurs maladroites et singulièrement imprudentes eurent pour l'empire des conséquences désastreuses. La rupture avec les Avares et les Lombards entraîna la perte de l'Italie; le refus du tribut au roi de Perse amena une interminable guerre, dont les historiens de l'époque ne peuvent assez blâmer la témérité. (Voir Simocatta, III. 9). L'habileté comme la tradition étaient si bien du côté de la politique justinienne qu'il fallut, quoique on en eût, s'en tenir bien souvent à cette sage diplomatie. Justin laissa Gépides et Lombards s'affaiblir les uns par les autres, absolument comme eût fait Justinien; il chercha un appui contre la Perse dans des négociations avec les Turcs, dans l'alliance des Alains, des Ibères, des Abasges; il prit à sa solde, comme l'eût pu faire son prédécesseur, des légions de barbares (pp. 111-113); pour recouvrer l'Italie, et M. G. ne s'en est point assez préoccupé, il négocia avec les Francs, il intrigua chez les Lombards : c'est encore et toujours la politique de Justinien. C'est une erreur capitale de croire que Justin a sauvé l'empire de la ruine qui le menaçait (p. 67), d'affirmer que ses échecs sont la conséquence des fautes de l'autre règne (p. 64), de louer la fierté de sa politique (pp. 90, 93, 94) : sur tous ces points, c'est la thèse contraire qui me semble être la vérité.

Il faut assurément féliciter M. G. d'avoir travaillé d'après les sources : peut-être pourtant s'exagère-t-il la nouveauté de ce qu'il y a trouvé. L'essentiel des faits était connu, et M. G. a apporté peu de révélations capitales; aussi y a-t-il quelque excès de zèle à vouloir corriger Ranke sur quelques points secondaires (p. 74) ou à chicaner Hirsch sur des insignifiances (p. 18). Je ne veut point chicaner à mon tour, et reprocher à M. G. d'avoir laissé échapper tel texte d'Agnellus (c. 95) qui confirmait le témoignage de Jean d'Éphèse sur Narsès (p. 75); mais du moins aurait-il été bon de connaître et de consulter les *Novellae constitutiones* de Zachariae de Lingenthal, et d'employer une édition du *Corpus*

Juris autre que celle de Leipzig, 1730. Il eût fallu aussi, puisqu'on consultait les textes, y prendre ce qui s'y trouve, et ne point remplacer le *tu vincas, Justine* de Corippus (I, 358) par un τὺ Βῆκας mal transcrit dans Constantin Porphyrogénète; il eût été bon de ne point affirmer sans preuves la liaison de l'impératrice Sophie avec Tibère; il eut été sage de ne point inventer une fonction de *dux et augustalis,* au lieu du *praefectus augustalis* bien connu par la *Notitia;* il n'eut point fallu faire du préfet Longin un exarque d'Italie; et enfin, il eut été utile de consulter de plus près les livres de seconde main, ne fût-ce que pour en citer exactement le titre (p. 80, note 3. Bande di Vesme au lieu de Baudi di Vesme, Bethmann *und* Hollweg (!!) pour Bethmann-Hollweg).

Assurément, il y a dans le livre de M. G. des recherches consciencieuses et un zèle louable; mais dans l'enthousiasme un peu naïf qui éclate en quelques pages, on sent l'inexpérience d'un débutant mal initié encore aux études byzantines. Voilà bien longtemps que, même en Allemagne, on connaît et apprécie l'histoire de Finlay, et il y a quelque candeur à nous en apprendre les mérites (p. IV). Quoique je n'aie point à prendre parti dans les polémiques soutenues par M. Groh au sujet de son livre, je ne crois point inutile pourtant, surtout s'il songe à nous donner une histoire de Justinien, de lui recommander moins de mépris pour certains ouvrages de seconde main : il y apprendra tout au moins l'art de composer plus savamment un livre, la nécessité d'une critique plus exacte dans l'emploi des documents, d'une modestie plus grande dans l'appréciation des découvertes faites, et d'une prudence plus scientifique dans le jugement des événements historiques.

Ch. DIEHL.

---

558. — **Die Statuten des deutschen Ordens,** nach den æltesten Handschriften, herausgegeben von Max PERLBACH. 1 vol. in-4, LIX-354 p. Gotha, Perthes.

Nous possédions jusqu'à présent quatre éditions des statuts de l'ordre teutonique : le texte latin fut publié en 1724 à Augsbourg et Grätz, par Raymond Duellius au tome II de ses *Miscellanea;* en 1806, Ernest Hennig mit au jour à Königsberg une version en moyen-allemand *(Die Statuten des Deutschen Ordens,* bey Friedrich Nicolovius, in-8°) ; en 1847, Ottmar Schönhuth découvrit à Vienne un autre manuscrit de ces statuts en moyen-allemand, et le livra à la presse sous le titre : *Das Ordensbuch der Brüder vom Deutschen Hause St. Marien zu Jerusalem.* Heilbronn, Verlag von Ulrich Landherr. Enfin, en 1857, parut une version hollandaise dans le livre du baron Dr Ablaing van Giessenburg : *De duitsche Orde.* Mais toutes ces éditions ne reposaient que sur un seul ou sur deux manuscrits; elles ne pouvaient être considérées comme des éditions critiques. M. Perlbach s'est imposé la tâche de faire la collation de tous les manuscrits conservés de nos jours. Il en a découvert

trente-trois [1], qui contiennent les anciens statuts, tels qu'ils étaient appliqués antérieurement à 1442, date de la revision faite par le grand maître Conrad d'Erlichshausen. Ces trente-trois manuscrits se décomposent de la manière suivante : 1° quatre renferment le texte latin ; 2° un manuscrit, possédé aujourd'hui par la bibliothèque de Kœnigsberg, nous donne une version en vieux français; — il est malheureusement mutilé; 3° quatre manuscrits nous ont livré une traduction hollandaise ; 4° vingt-trois nous offrent un texte en moyen-allemand ; 5° un dernier manuscrit, gardé à la bibliothèque de Linköping, en Suède, contient une version en bas-allemand. M. P. publie ces cinq textes; une disposition typographique ingénieuse lui a permis de les placer à la fois sous les yeux du lecteur et de rendre très facile la comparaison. Les variantes qu'ont fournies les manuscrits sont renvoyées à la fin de l'édition et relevées avec beaucoup de soin. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'éditeur pour cette partie de son travail; il n'a épargné aucune peine pour nous donner un texte parfait; il a atteint son but. Après les variantes, il a dressé une série d'index : index des noms propres, *index rerum*, vocabulaire latin, français, hollandais, allemand, bas-allemand des mots contenus dans les statuts. Ici nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté à certains mots quelque éclaircissement, au lieu de nous renvoyer simplement à la page et à la ligne où ils figurent. Par exemple, les mots français *barath, bobant, bouqueran, carpite,* etc., etc., devaient être expliqués.

Ces statuts de l'ordre teutonique soulèvent un certain nombre de questions que M. P. examine dans sa préface. Ils se divisent en diverses parties : prologue, règle, lois et coutumes. Ces différentes sections ont-elles été rédigées en même temps, et en quelle langue ont-elles été écrites tout d'abord ? Après une discussion minutieuse, M. P. croit que le texte original a été le texte latin, au moins pour le prologue, la règle, les coutumes et pour une partie des lois. Nous sommes assez disposé à être de son avis; mais quelques-unes des raisons qu'il donne ne nous paraissent pas être bien concluantes. Il dit, entre autres : dans le texte original, les citations de la Bible doivent être conformes à la Vulgate ; or, cette conformité existe toujours dans le texte latin; elle est plus rare dans le texte allemand. Donc, celui-là est l'original. Il n'y a d'exception que pour certains chapitres des lois, où la citation en allemand est plus exacte que la citation en latin ; aussi, pour ces chapitres, M. P. ne décide rien ; il incline à croire que l'allemand est le texte primitif. Mais ce *criterium* nous semble dangereux. Un traducteur peut parfaitement rétablir une citation et surtout donner tout au long une citation faite de façon incomplète dans l'original. Ainsi on lit :

1. En réalité trente-un, puisque le manuscrit de Kœnigsberg contient à la fois un texte allemand et la version en vieux français et puisque le manuscrit 163 de la reine de Suède (Vatican) nous donne un texte latin et un texte allemand.

Lois, chap. 30. Texte latin.

Fratres... contendant secundum ewangelium majoritatem mutuis ministeriis et caritatis officiis obtinere.

Texte allemand.

...sulen alle die brûdere mit vlîze stên, daz sie... ouch mit minnen unde dînste und dêmûtecheit gegen einander daz erwerben, daz sie in dem himelrîche erhohet werden, als daze ewangelium sprichet: der sich hie genideret, der wird dort gehôhet.

Le texte allemand fait sans doute une citation exacte de Mathieu, XXIII, 11 et 12; mais, pour mon compte, je n'y vois qu'une paraphrase du texte latin. Je regarderais ici le texte le plus court comme l'original, le texte le plus long comme une explication, un commentaire de l'original.

Étant admis que, dans l'ensemble, le texte latin représente l'original, à quelle époque a-t-il été rédigé? Ici encore M. P. fait des distinctions subtiles. Selon lui, le prologue, et la règle qui est assez conforme à celle du Temple, datent de 1245; ils ont probablement pour auteur Guillaume, cardinal-évêque de Sabine; les coutumes vinrent ensuite, puis les lois: celles-ci ont été composées à des époques diverses: les premières avant 1251, les dernières sûrement avant 1264. On possède un manuscrit allemand de 1264, où déjà ces diverses parties sont fondues en un seul tout (bibliothèque de Berlin, *ms. Borussica*, n° 79).

En résumé, l'édition de M. Perlbach est parfaite: elle forme un excellent pendant à la règle du Temple que M. Henri de Curzon a donnée naguère à la Société de l'Histoire de France. Mais les conclusions de l'auteur sur la date des statuts ne sont pas certaines; il y est arrivé en s'appuyant sur de fragiles arguments.

Ch. Pfister.

---

559. — **Das alte Strassburg vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870.** Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken, bearbeitet von Adolph Seyboth. Strassburg, Heitz und Mündel, 1890, x, 239 p. gr. in-4 illustr. Prix: 18 fr. 75 c.

Il y a trente-cinq ans M. Frédéric Piton, bibliothécaire de la Faculté de médecine, publiait en deux gros volumes in-quarto un ouvrage intitulé *Strasbourg illustré*, dans lequel il donnait, non sans études très sérieuses, mais sans aucun appareil érudit, la description topographique de Strasbourg, en y mêlant les faits principaux de son histoire et celle des environs immédiats, en y ajoutant même des excursions dans les Vosges et dans la Forêt-Noire, visibles du haut de la vieille cathédrale. Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, mais resté populaire, amena sans doute, un quart de siècle plus tard, M. Charles Schmidt à se délasser de ses études d'histoire ecclésiastique, par un travail analogue, de dimensions plus restreintes, mais conçu d'une façon plus systématique. En dépouillant tous les titres de propriété, les baux, les con-

trats de vente, les recensements officiels, en un mot tous les documents accessibles dans les dépôts publics, comme entre les mains des particuliers, M. Schmidt en tira son petit volume intitulé *Noms de rues et de maisons à Strasbourg au moyen âge*, qui présente un intérêt si vif pour l'histoire des mœurs locales, des traditions et de la langue du passé [1]. C'est à l'ouvrage du savant professeur que M. Seyboth a été redevable, à son tour, de l'idée première de son travail si méritoire. Son *Vieux Strasbourg* est également une topographie systématique de la ville rhénane; seulement il a notablement étendu le cadre de ses recherches, en les poursuivant jusqu'en 1870, puis il ne s'est pas contenté de noter les noms des maisons de chaque rue [2], mais il a tâché de retrouver, dans la mesure du possible, les noms des différents propriétaires et même de ceux qui depuis l'origine d'une maison jusqu'à l'annexion de l'Alsace, ont habité les différents immeubles. C'était un travail énorme, minutieux, absorbant, ingrat surtout en ce sens, que nul ne pouvait espérer le mener à bout d'une façon tout à fait satisfaisante. En y mettant plusieurs années d'un labeur acharné, en ne se laissant rebuter par aucune besogne ennuyeuse [3], M. S. a réuni cependant une masse énorme de noms et de faits; il a réussi surtout à fournir un relevé très complet de tous les bâtiments publics et privés qui existaient à l'intérieur de Strasbourg, au moment où commençait le bombardement de la ville, qui devait en changer si profondément la physionomie, soit en détruisant les anciens quartiers, soit en amenant la construction de quartiers nouveaux, en dehors de l'ancienne enceinte, aujourd'hui disparue. Le volume splendidement exécuté de M. S. est en somme un catalogue topographique, énumérant l'une après l'autre, les rues du vieux Strasbourg, depuis le XIIIe siècle, et, dans chaque rue, les différentes maisons, avec leurs numéros anciens et modernes, la liste de leurs propriétaires connus, des faits plus ou moins notables qui se rattachent à chacune d'elles, etc.

Le travail de M. S. ne présente pas, en dehors de la préface, de rédaction suivie. Pour économiser de la place, comme aussi pour mettre les historiens locaux futurs à même de se servir avec plus de confiance des renseignements amoncelés dans son livre, l'auteur s'est contenté de mettre bout à bout ses extraits, chacun dans la langue originale du document auquel il l'emprunte. Ainsi les données sont en latin pour le XIIIe et le XIVe siècles, en allemand pour les trois siècles suivants et la première

1. Une seconde édition, revue et augmentée des *Strassburger Gassen = und Haeusernamen* a paru en 1889 (Strasbourg, Bull.)

2. Il n'y avait que peu de choses à glaner après M. Schmidt, sous ce rapport, les vieilles maisons ayant gardé leurs noms du moyen âge jusqu'à la Révolution, et les nouvelles se contentant depuis lors des numéros égalitaires et prosaïques de l'administration municipale moderne.

3. C'est ainsi que M. S. a dépouillé, numéro par numéro, les cent cinquante-sept années des *Petites Affiches de Strasbourg*, et la longue série des registres de l'ancienne *Chambre des Contrats* aux Archives municipales.

moitié du XVIIIe, en français enfin pour les cent dernières années avant 1870 [2]. Des tables de matière, dressées avec le plus grand soin, se rapportant l'une aux noms de lieux, l'autre aux noms de personnes, et rédigées en double au point de vue de la nomenclature allemande et française, permettent de trouver facilement les renseignements dont on a besoin, et chaque Strasbourgeois peut constater, en un moment, quels sont, pour six siècles en arrière, ses prédécesseurs, sur le lopin de terre qu'il occupe. Grâce à une subvention considérable de la municipalité, M. S. a pu joindre à son volume, bien que publié à prix très réduit, un album de planches en photogravure contenant des vues strasbourgeoises du XVIe au XVIIIe siècle, soit entièrement inédites, comme les curieux dessins du célèbre peintre Hans Baldung Grien, soit excessivement rares aujourd'hui. Un beau plan, très détaillé, accompagne l'ouvrage de M. Seyboth, qui fait grand honneur à la patiente et solide érudition de l'auteur.

R.

---

560. — **Le Conseiller Pierre de Lancre,** par A. COMMUNAY. Agen, imprimerie Ve Lamy, 1890, grand in-8 de 66 p.

M. Communay dit, au début de sa monographie, que parmi les physionomies les plus curieuses des membres dn Parlement de Bordeaux, « se détache, étrangement éclairée, celle du conseiller Pierre de Lancre, auteur de nombreux ouvrages aussi singuliers par leur style que par le sujet traité », et où l'on trouve « la naïveté la plus enfantine et l'érudition la plus diffuse qu'on puisse imaginer ». Le véritable nom de famille de P. de Lancre était Rosteguy [2]. Avant de raconter la vie du célèbre démonographe, M. C., qui est un très habile généalogiste [3], établit qu'il descendait de Bernard de Rosteguy, originaire de la paroisse de Juxue (canton d'Iholdy, arrond. de Mauléon, Basses-Pyrénées) qui vint se fixer à Saint-Macaire (Gironde), vers l'an 1510, et que, trois ans après, on trouve qualifié bourgeois et marchand de cette ville. En avril 1538, il céda sa maison de commerce, sa boutique et ses chais à son fils aîné Bernard, lequel acquit la maison noble de Tastes et fut le grand'père de Pierre Rosteguy, dit de Lancre, et de Catherine, mariée à Florimond de Raymond, le docte conseiller au parlement de Bordeaux [4].

1. Il n'y a pas de renvois aux sources, ce qu'on peut assurément regretter, au point vue scientifique, mais ce qu'on ne saurait reprocher à l'auteur dont le volume aurait plus que doublé par le nombre infini de ces renvois.

2. En se faisant appeler *de Lancre*, Rosteguy renia son véritable nom, s'affublant de celui d'une seigneurie qui n'a jamais existé.

3. Il l'a prouvé récemment dans sa très importante publication intitulée : *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne, suivi de pièces justificatives* (Bordeaux, Ve Moquet, 1889, in-4°).

4. En novembre 1601, Pierre de Rosteguy assista dans ses derniers moments, son beau-frère, Fl. de Raymond, lui promettant, à son lit de mort, d'être le conseiller constant et le protecteur dévoué de ses enfants. M. C. nous apprend qu'il tint religieusement sa parole.

Pierre naquit à Bordeaux en 1553, alla suivre à Turin les cours de Jean Antoine Manuce, passa quatre ans en Italie, visita Rome en 1575, se lia à Naples avec le fameux Baptiste Porta, l'auteur de la *Magie naturelle,* revint à Bordeaux en 1578, y fit connaissance de Pierre de Médicis, qui venait de la cour de Nérac où se trouvait alors sa parente la reine-mère, fut reçu docteur en droit à Turin en 1579, parcourut de nouveau l'Italie, de la Calabre jusqu'à Venise, fit une excursion en Bohême jusqu'à Prague et fut, après tant de voyages, reçu conseiller au Parlement de Bordeaux le 3 août 1582. En 1588, il épousa Jehanne de Mons, petite-nièce de Michel de Montaigne [1]. En 1600, il est de nouveau à Rome où « il eut occasion d'admirer un des cas les plus étranges du pouvoir du diable », car il vit une jeune fille qui, pendant quelque temps, avait été changée en un gros garçon [2]. Par une commission royale, datée du 17 janvier 1609, il fut chargé, ainsi que le président d'Espagnet, de rechercher et de punir les sorciers du Labourd. M. C. donne des détails navrants sur les cruautés commises par les deux magistrats, détails empruntés pour la plupart aux relations mêmes de P. de Lancre. C'est l'occasion de dire que l'excellent biographe analyse avec un soin extrême tous les rarissimes ouvrages du brûleur de sorciers et trace ainsi un très neuf chapitre d'histoire littéraire. Autre nouveauté. M. C. raconte, d'après P. de Lancre, une visite faite en 1620 par Louis XIII au démonographe dans sa maison de campagne de Loubens (non loin de Cadillac), visite qui n'a été relatée par aucun chroniqueur et dont l'auteur de l'*Incrédulité et mescréance* parle avec la plus enthousiaste reconnaissance dans son *Épître au Roi.* Ce fut dans cette maison de campagne que le bourreau du Labourd mourut le 9 février 1631.

Soit au point de vue historique, soit au point de vue bibliographique, la notice de M. Communay n'est pas moins exacte que curieuse.

T. DE L.

---

1. Voir à l'*Appendice* (nº I), le contrat de mariage, du 21 décembre 1588. Les autres pièces justificatives sont : (nº II) les lettres patentes du 5 août 1599 autorisant M. Pierre de Rosteguy de Lancre à prendre un congé d'un an pour aller visiter les Lieux Saints; (nº III) les lettres patentes commettant (17 janvier 1609) MM. d'Espagnet et de Lancre pour se rendre au pays de Labourd et y juger souverainement de tous les délits de sorcellerie; (nº IV) les lettres de Jussion adressées par le Roi au Parlement de Bordeaux, le 18 février 1609, pour qu'il ait à enregistrer, sans nouveau délai, la Commision donnée aux sieurs d'Espagnet et de Lancre; (nº V) une lettre écrite de Bordeaux, le 22 juin 1609, par Charles de Sorhaindo, lieutenant en la mairie de Bayonne, annonçant à la municipalité de cette ville le départ de MM. d'Espagnet et de Lancre; (nº VI) un document, du 11 septembre 1609, relatif au vin d'honneur qui leur fut offert par la ville de Bayonne; (nº VII) l'acte de fondation (1er juillet 1616) par le seigneur de Loubens et sa femme du couvent des religieuses de Notre-Dame à Bordeaux; (nº VIII) le testament (24 septembre 1630) de P. de Rosteguy de Lancre.

2. La robuste crédulité de P. de Lancre ne recule même pas devant des historiettes comme celle qu'il raconte d'un roi des Goths qui « faisait souffler les vents du côté qu'il tournait son bonnet sur sa tête, comme si c'eût été une girouette. »

561. — Dr. Th. Süpfle. **Geschichte der deutschen Kultureinflüsse** auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung. Gotha, in-8.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von Lessing bis zum Ende der romantischen Schule der Franzosen, 1888, xxii, 210 pages.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von der Regierungszeit Louis Philippes bis zu unsern Tagen, 1890, x, 166 pages.

Le volume en deux parties, dont on vient de lire le titre, termine l'histoire des influences civilisatrices et littéraires de l'Allemagne sur la France, œuvre considérable entreprise il y a de longues années déjà par M. Th. Süpfle et qu'à force de patientes recherches il est parvenu à mener à bien. Dans un premier volume, publié en 1886, il avait fait le tableau de ces influences diverses depuis les origines de notre histoire jusqu'au milieu du xviiie siècle; c'est à partir de cette date seulement qu'il en suit aujourd'hui la trace. Si l'espace de temps pendant lequel il les étudie est ainsi beaucoup moins étendu, il est aussi bien autrement rempli. L'Allemagne, dans le domaine littéraire du moins, n'a guère fait sentir son influence sur la France avant la fin du premier tiers du siècle dernier; jusque-là ses écrivains sont restés à peu près inconnus chez nous; mais avec l'avènement de Klopstock et des poètes des *Bremer Beiträge*, tout change rapidement; à l'indifférence presque absolue que nous inspirait la littérature allemande succède l'intérêt le plus vif; non seulement on en traduit, mais on en imite, en France, les représentants les plus illustres.

Une partie considérable du premier volume de M. Th. S. a été consacrée à nous montrer quelle fortune singulière firent chez nous quelques-uns des écrivains allemands des deux premiers tiers du siècle dernier, comme Gessner par exemple, si populaire en France à la veille de la Révolution; c'est avec Lessing, le réformateur véritable de la littérature d'Outre-Rhin, que s'ouvre la première moitié du second et nouveau volume de M. Th. S.; il se continue par l'histoire de l'influence de l'esthétique allemande et de Winckelmann, ainsi que des premiers écrits de Gœthe et de Schiller, de Herder et de Kant en France; puis vient l'époque de la Révolution et du premier Empire, et Mme de Staël, qui ramena pour longtemps sur la poésie d'Outre-Rhin l'attention détournée par les guerres de la République et de Napoléon. Étudiant ensuite l'influence du théâtre de Schiller et de Gœthe sur le théâtre français, ainsi que celle des œuvres épiques de ce dernier, M. Th. S. arrive à l'époque de l'école romantique, et il recherche ce qu'elle doit à la littérature allemande dans le triple domaine de la critique, de la poésie et des études scientifiques.

Cette étude termine la première partie du second volume, la seconde partie commence à la Révolution de 1830; elle se compose de quinze chapitres; les huit premiers sont consacrés à l'examen des rapports de la France avec l'Allemagne, au triple point de vue littéraire, scientifi-

que et musical, pendant le règne de Louis-Philippe; M. Th. S. y a accordé une attention particulière aux écrivains et aux différents organes qui servirent alors de médiateurs entre les deux pays. Les deux chapitres suivants nous montrent ce que furent leurs relations intellectuelles pendant le second empire ; enfin, dans les cinq derniers, l'auteur en suit les destinées si diverses depuis la guerre de 1870 jusqu'à nos jours. Comme on le voit, le tableau ne pouvait être plus complet.

C'est en 1757 que furent connues en France les premières œuvres de Lessing. Depuis lors il ne cessa pas, jusqu'au commencement de notre siècle, d'occuper la critique française. Le *Journal étranger*, qui venait de paraître et la *Gazette littéraire*, qui poursuivit comme lui le but utile de révéler à la France la littérature des pays voisins, et en particulier de l'Allemagne, contribuèrent, avec le *Mercure*, à faire connaître en France l'auteur d'Émilia Galotti ; en même temps, des traducteurs comme Huber, Junker, Friedel, de Bonneville, faisaient passer dans notre langue quelques-uns de ses écrits. Ce furent ses œuvres dramatiques qu'on étudia ou traduisit d'abord ; mais le tour de ses ouvrages de critique littéraire ou esthétique ne tarda pas à venir ; dès 1766, le Laocoon fut annoncé dans le *Journal encyclopédique*. Vanderbourg devait le traduire en 1802. Les ouvrages de Winckelmann se répandirent encore plus vite en France. En 1756, le *Journal étranger* fit connaître ses *Pensées sur l'imitation des Anciens ;* à peine publiée, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* était annoncée par la *Gazette littéraire* et, en 1711-84, Huber en donnait une traduction complète. Hagedorn, Moses Mendelssohn, Sulzer et leurs ouvrages esthétiques ou philosophiques furent également, M. Th. S. le montre, annoncés ou traduits presque aussitôt que publiés. Il en fut de même des *Essais sur la physionomie* de Lavater.

Un des chapitres les plus intéressants de l'*Histoire de l'influence littéraire de l'Allemagne* est celui qui traite de Wieland et des romanciers contemporains d'Outre-Rhin. Il n'en est pas qui montre d'une manière plus manifeste combien la littérature allemande était recherchée et en honneur en France bien avant Mme de Staël. Si à cette femme célèbre revient l'incontestable mérite d'avoir donné d'abord un tableau complet de cette littérature, il n'en est pas moins vrai que quand elle l'écrivit, tous les grands écrivains allemands du XVIIIe siècle étaient connus depuis longtemps en France. C'était le cas pour Gœthe et Schiller en particulier, dont les premiers écrits nous furent révélés presqu'aussitôt après leur apparition. M. Th. S. a relevé avec beaucoup de soin les révélations des premières œuvres des deux grands poètes, ainsi que des imitations dont elles furent l'objet; c'est là un chapitre bien curieux de notre histoire littéraire à une époque, — ce fut pendant le dernier quart du siècle dernier, — où les grands noms et les grandes œuvres lui font également défaut. L'étude des imitations diverses dont le *Werther* et le *Gœtz* de Gœthe, les *Brigands, Cabale et amour, Don Carlos*, etc., de Schiller, ont été l'objet chez nous, n'en offre que plus d'intérêt, et on ne peut savoir trop de gré à M. Th. S. de l'avoir entreprise.

Herder n'a été connu en France au siècle dernier qu'assez tard, et par des œuvres secondaires: il n'en fut pas de même de Kant; grâce à Ch. Villers, l'auteur de la *Critique du jugement* nous fut révélé et put être apprécié chez nous peu d'années après la publication de ses grands ouvrages. Mais sa philosophie ne fut pas acceptée sans opposition et le bruit des armes n'était pas fait pour aider à la répandre. L'époque vers laquelle elle nous fut révélée marque d'ailleurs un temps d'arrêt, relatif au moins, dans la diffusion des idées et de la littérature allemande en France; ce n'est pas qu'on ait alors cessé entièrement de s'en occuper; des revues, comme la *Décade philosophique*, continuent d'en parler; mais c'est hors de France que parut la plus importante d'entre elles, le *Spectateur du Nord*, publié à Hambourg et dans lequel écrivirent Villers, Chénedollé et plusieurs autres exilés. Il ne faut pas oublier de Gérando, l'un des connaisseurs les plus enthousiates de la philosophie allemande au commencement du siècle. Ainsi, malgré l'opposition qui tendait à cette époque à éloigner la France et l'Allemagne, la littérature de ce dernier pays ne cessa pas d'être l'objet d'études et de travaux considérables; Mercier avait autrefois montré pour elle un zèle et une admiration profonds, Joseph Chénier s'en était inspiré dans plusieurs de ses œuvres, et maintenant Benjamin Constant, traduisant ou imitant Schiller, écrivait *Valstein*. Mme de Staël ne devait qu'achever l'œuvre commencée par tant d'illustres précurseurs; mais leurs efforts avaient porté sur des points isolés de la littérature allemande, Mme de Staël entreprit d'en retracer le tableau dans son ensemble; c'est par là que son ouvrage fait époque et inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne.

Les années qui suivirent la publication du livre de cette femme célèbre sont celles où l'influence allemande a été la plus grande en France; elle se fait sentir tout d'abord dans le domaine dramatique; les chefs-d'œuvre de Lessing, de Gœthe, de Schiller, ainsi que de Kotzebue et d'Iffland, auteurs secondaires, dont le premier est devenu presque populaire chez nous, allaient bientôt paraître dans le *Théâtre étranger* de Ladvocat; la plupart furent aussi imités. La Martelière, Alex. Soumet, Pierre le Brun, Amelot, Gust. de Wailly, de Pixérécourt, Léon Halévy et bien d'autres dont les noms sont aujourd'hui oubliés, s'attachèrent à faire passer dans notre langue ou à porter sur notre scène le théâtre de Schiller. Gœthe, dont Ramond de Carbonnières avait imité le *Gœtz*, dès le siècle dernier, ne pouvait pas être oublié; Gérard de Nerval, le comte de Saint-Aulaire, Alfred Stapfer, traduisirent entre autres le *Faust*, Edgar Quinet s'en inspira dans son *Ahasvérus*. En même temps, les périodiques nouveaux, comme la *Revue encyclopédique*, le *Globe*, étudiaient, analysaient les drames des deux grands poètes allemands. Les œuvres épiques et les romans de Gœthe furent aussi alors révélés ou imités. *Hermann et Dorothée* avait été traduit par Bitaubé dès 1800, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, en 1802; mais de nou-

velles traductions parurent sous la Restauration ; il n'en pouvait être autrement, avec l'intérêt que l'École romantique portait tout d'abord à Schiller et à Gœthe. Mais les successeurs des deux grands écrivains ne tardèrent pas à être aussi étudiés, traduits ou imités. Lœve-Weimar nous révéla Jean-Paul, le *Sternbald* de Tieck fut traduit, les drames de Werner, trop admirés par Mme de Staël, le furent aussi en partie dans le *Théâtre étranger,* avec la *Faute* de Mullner et l'*Aïeule* de Grillparzer ; toutefois ce fut surtout Hoffmann, qui jouit alors de la plus grande réputation; il devint le père d'un genre nouveau. En même temps, la poésie lyrique si riche de l'Allemagne s'imposait à l'admiration de nos écrivains. Depuis un demi-siècle déjà le nom de Burger était connu en France, ceux de Claudius, de Stolberg y pénétrèrent bientôt. Les poésies lyriques de Klopstock, de Gœthe et de Schiller ne tardèrent pas non plus à se répandre chez nous. Dans ses *Poésies allemandes*, Gérard de Nerval en fit connaître quelques-unes. Les imitations ne se firent pas attendre; celles de la *Lénore* de Burger ne se comptent pas ; Émile Deschamps se fit remarquer par ses essais dans ce genre. L'admiration qu'inspirait la poésie allemande ne pouvait manquer de porter nos écrivains à y chercher des inspirations ; nombre de poètes de l'École romantique, M. Th. S. le montre, se sont faits les imitateurs de leurs émules ou de leurs précurseurs d'Outre-Rhin.

En même temps que la poésie, la philosophie allemande était étudiée en France avec zèle ; en 1826-1827 Edgar Quinet traduisit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder ; Victor Cousin se faisait de son côté le révélateur de Hegel ; Barchou de Penhoen, Lerminier écrivaient sur la philosophie d'Outre-Rhin; Fichte, Schelling étaient l'objet d'études curieuses, en même temps que les travaux juridiques de Savigny étaient mis en honneur, et que Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*, subissait l'influence manifeste des théories historiques en honneur en Allemagne. Cet intérêt porté sous la Restauration aux choses de l'Allemagne ne se ralentit pas pendant le règne de Louis-Philippe, mais l'influence de sa littérature fut alors moins puissante, tandis que sa musique en acquit au contraire une inconnue jusque-là.

Je renverrai pour cette dernière, à l'ouvrage même de M. Th. S. ; et me bornerai à parler des rapports littéraires qui existèrent alors entre la France et l'Allemagne. Ce qui les distingue tout d'abord, ce sont les efforts tentés par deux écrivains allemands, célèbres à des titres différents, pour les multiplier et les rendre plus intimes ; il s'agit de Börne et de Heine. M. Th. S. a très bien caractérisé l'action de ces deux publicistes ; il a fort bien aussi mis en évidence le rôle de révélatrice joué par l'Alsace à cette époque vis-à-vis de l'Allemagne. Jacques Matter et Joseph Willm, l'auteur d'une *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant,* occupent une place d'honneur à cet égard. De toutes parts, d'ailleurs, on travaillait alors à nous faire connaître la littérature

allemande ; c'est à cette époque que remontent les premières études que Blaze de Bury lui a consacrées. La poésie lyrique attira tout d'abord les regards ; Uhland qui la représentait surtout, dans son pays, depuis l'exil volontaire de Heine, ne tarda pas à être traduit et imité chez nous ; on étudia aussi Rückert, Körner, Chamisso, Platen, Lenau, même Zedlitz, et quelques-unes de leurs œuvres furent bientôt imitées.

Le mouvement ainsi commencé se continua après la Révolution de 1848, pendant toute la durée du second empire ; la *Revue germanique*, fondée alors par Nefftzer et Dollfus, se donna pour mission de tenir la France au courant du mouvement scientifique et littéraire de l'Allemagne ; ce fut le premier surtout qui attira alors l'attention en France ; la philosophie allemande continua à être cultivée avec ardeur ; les études philologiques y trouvèrent aussi bientôt crédit. Philarète Chasles, Laboulaye, Émile Montégut entreprirent, chacun à un point de vue particulier, de nous faire connaître la civilisation germanique ; en même temps, d'autres écrivains reproduisaient ou imitaient quelques uns des meilleurs poètes allemands contemporains ou de la génération précédente ; c'est ce que firent entre autres, Max Buchon dans ses *Poésies allemandes*, Boulmier dans ses *Rimes loyales*, de Châtelain en écrivant les *Fleurs des bords du Rhin*, etc. La critique ne resta pas en arrière, et Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, multiplia pendant vingt-cinq ans ses études sur la littérature d'Outre-Rhin. Le roman allemand jusqu'alors dédaigné chez nous y pénétra à son tour ; les nouvelles de Zschokke, le *Lichtenstein* de Hauff furent traduits, ainsi que *Doit et Avoir* de G. Freytag ; Auerbach y devint presque populaire et y suscita plus d'une imitation.

La guerre de 1870 vint arrêter le rapprochement des deux peuples ; mais si la poésie allemande parut cesser alors de trouver faveur en France, il n'en fut pas de même de la philosophie, dont les nouveaux représentants, comme Schopenhauer, Hartmann, furent étudiés avec curiosité ; l'attention se porta toutefois de préférence sur les institutions du peuple vainqueur, sur son organisation militaire, ses établissements d'enseignement. Avec le temps, on est revenu aussi à s'intéresser à la littérature ; des études étendues ont été faites sur quelques-uns des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, et chaque année presque en voit paraître de nouvelles ; mais l'influence allemande ne se fait guère sentir chez nous, néanmoins, que dans le domaine scientifique. Si on étudie encore les poètes et les écrivains d'Outre-Rhin, on ne les imite plus.

On voit, par ce qui précède, — quelque abrégé qu'en soit l'exposé — combien ont été fréquents depuis un siècle et demi les rapports littéraires et scientifiques de la France et de l'Allemagne ; M. Th. Süpfle a eu le grand mérite d'en faire le long et difficile tableau ; sans doute on peut reprocher à son œuvre — ce qui tient, il est vrai, à la nature du sujet — d'être trop souvent une sèche et monotone énumération de noms et de faits, et de ne pas suivre toujours assez rigoureusement

l'ordre chronologique, mais on ne saurait trop reconnaître les patientes recherches qu'elle lui a coûté, ni trop le remercier d'avoir poursuivi, sans se laisser arrêter par les difficultés, une étude aussi ardue et qui demandait une égale connaissance de la littérature allemande et de la littérature française.

Ch. J.

---

562. — **Friedrich Ludwig Schrœder.** Ein Beitrag zur deutschen Litteratur- und Theatergeschichte, von Berthold Litzmann. Hambourg, Voss, 1890. In-8, xv et 350 p. 8 mark.

C'est le premier tome de la biographie de Schröder que M. Litzmann nous annonçait (cf. *Revue* 1888, n° 23). L'auteur divise son volume en deux livres : 1° années de jeunesse *(Jugendjahre)* ; 2° combats et erreurs *(Kämpfe und Irrungen)*. Son récit est composé avec grand soin et en bon style, plein de détails inédits, et très attachant. Il nous offre à la fois la biographie de Schröder et l'histoire du théâtre de cette époque. Si Meyer de Bramstedt avait surtout étudié l'homme, M. L. étudie particulièrement l'artiste et, comme il dit, « ses rapports avec les questions et les mouvements littéraires de son temps » (p. viii). Schönemann, Ackermann, leur troupe, leurs tournées à travers l'Allemagne, leurs triomphes et leurs insuccès, leur influence sur le répertoire, tout cela nous est décrit en même temps que l'existence aventureuse de Schröder. On remarquera, dans le premier livre, le séjour de la troupe d'Ackermann en Alsace et en Suisse (cf. le jugement de Caroline Schulze sur le public strasbourgeois, p. 179) et, dans le second livre, toute la partie consacrée aux « premières années de Hambourg » (1764-1767), à Lessing et à la critique des acteurs, aux intrigues qui dégoûtèrent Ackermann de la direction. Mais on suit, avec non moins d'intérêt, les progrès de Schröder; on le voit former son goût littéraire, prendre une idée de plus en plus haute de sa profession, profiter des conseils de sa mère qui lui fait lire à haute voix les pièces nouvelles (p. 192), se lier avec Ekhof dont « le voisinage et l'exemple agirent sur lui comme l'acier sur la pierre » (p. 223). Bref, ce premier volume est excellent — tout au plus reprocherait-on à M. Litzmann d'avoir trop insisté sur la ville de Hambourg et ses habitants, ainsi que sur Hagedorn — et l'ouvrage, une fois terminé, sera un des meilleurs, un des plus importants que nous ayons sur l'histoire du théâtre allemand.

A. C.

---

563. — **Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.** Tome II. Paris, Plon, 1890. In-8, 516 p. 8 fr.

Ce second tome (cf. sur le premier, *Revue* 1888, n° 41), embrasse la Restauration, les Cent-Jours et le règne de Louis XVIII. Hyde de Neuville raconte son arrivée en France qui a pour lui « toute la douceur

du réveil après un mauvais rêve », ses missions en Angleterre et ailleurs dans l'année 1814 — à noter p. 6, le portrait de Vitrolles — son séjour à Gand, et son retour à Paris. « Que cette entrée à Paris ressemblait peu à la première! Je n'avais pas été témoin de l'ivresse, de l'enthousiasme qui l'avaient saluée en 1814, mais je les sentais vibrer encore lorsque j'arrivais en France. Une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix que Louis XVIII apportait à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers. Mornes, abattus, prévoyant sinon de nouvelles catastrophes, au moins peu confiants en l'avenir, silencieux, nous entourions nos princes. Le tableau était sinistre : il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et nos places publiques » (p. 120-121). Hyde de Neuville fut alors chargé d'aplanir dans plusieurs départements les difficultés que créait l'occupation étrangère. Élu député de la Nièvre, il prit une part assez active aux débats de la Chambre introuvable. En 1816, il fut nommé ministre de France aux États-Unis; il y connut Monroe, Madison, Dupont de Nemours, et y surveilla les réfugiés français qui projetaient, les uns de faire évader Napoléon de Sainte-Hélène, les autres (comme Lakanal) de proclamer Joseph Bonaparte roi du Mexique. Mais ses *Mémoires* ne nous éloignent pas de la France; Hyde y insère à cet endroit sa correspondance avec la princesse de la Trémoïlle, avec la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, et d'autres personnages. Ces lettres donnent quelquefois de précieux détails sur la situation de la France, et particulièrement sur l'esprit royaliste de l'époque, sur les discussions parlementaires et les menées sourdes des partis; elles devront être consultées par tous ceux qui veulent faire ou bien connaître l'histoire de la Restauration.

C.

---

564. — **La science secrète**, par Barlet, Ferran, Papus, etc. Paris, G. Carré, 1890, in-12, 174 pp.

Ce petit volume est un recueil d'articles, d'étendue variable, dû à divers écrivains. Ils s'accordent sur ce point, que la théosophie donne la clé des mystères que pose l'étude de l'univers et de l'homme; ils représentent une tradition, qui a eu des représentants à bien des époques et pour laquelle ils revendiquent des origines fabuleuses. Nous sommes enchanté d'apprendre que les procédés d'initiation de l'Inde furent apportés en Égypte environ sept mille ans avant notre ère et que, dans l'Inde elle-même, ils remontaient beaucoup plus haut. Nous ne voyons pas trop pourquoi MM. Barlet, Ferran, Papus et autres nous font de pareilles confidences, que nous nous déclarons incapables d'accueillir avec la gravité convenable; nous voyons qu'ils ont le désir d'exciter notre intérêt, mais ils n'en prennent guère le chemin en montrant une si profonde ignorance de l'état actuel des études d'histoire et de littérature ancienne.

M. V.

565. — **De poesis Græcorum rhythmicæ usu et origine,** scripsit Carolus Deutschmann. Confluentibus, MDCCCLXXXIX; 29 p. in-4.

La brochure de M. Deutschmann est consacrée à réfuter l'opinion de M. W. Meyer sur l'origine de la versification rythmique des Grecs. On sait que dans un travail inséré dans les *Abhandlungen der k. bayerischen Akademie der Wissensch.* de Munich, (I. Cl. XVII, Bd., II, Abth., 1884), M. W. Meyer a essayé de démontrer que ce système nouveau de versification s'était introduit en Grèce (et à Rome) sous l'influence du christianisme, par imitation de la littérature hébraïque et syrienne.

M. Deutschmann qui voit dans la naissance de la versification rythmique une évolution des anciennes formes métriques parallèle à l'évolution de la langue grecque elle-même, ignore que cette opinion a déjà été présentée, ailleurs qu'en Allemagne, il est vrai, — et appuyée de nombreux et excellents arguments dans un gros volume de près de 400 pages, publié il y a quatre ans [1]. S'il eût connu le livre du P. Bouvy, M. Deutschmann aurait sans doute jugé inutile d'écrire la dissertation dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, et la science n'y eût rien perdu.

L. Duvau.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières*, publiées par M. G. Desdevises Du Dezert (Bouillon, biblioth. de l'École des Hautes-Études, fasc. 77), d'après un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale, seront bien reçues de tous ceux qui ne possèdent pas l'édition de Baluze. L'éditeur adopte un nouveau classement des lettres. Un tableau de concordance de son édition avec les précédentes eût été fort utile.

— La Vie de Grégoire VII, à laquelle M. l'abbé Delarc travaillait depuis une vingtaine d'années, est terminée (*Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église au* XI*e* *siècle*. Retaux-Bray, 3 vols. in-8°). L'auteur connait admirablement toute la littérature du sujet. Son livre fait, somme toute, honneur à la science française.

— Nous recevons de M. André Joubert une *Étude sur les comptes de Macé Darne maître des œuvres de Louis Ier duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376)*, d'après un manuscrit du British Museum. (Angers, impr. Germain et Grassin, in-8°). Des fragments considérables de ces comptes sont publiés par M. Joubert. L'ouvrage se termine par une table générale des noms de personnes et de lieux.

ALLEMAGNE. — M. Laband publie la 2e livraison du tome II de son grand ouvrage sur le droit public de l'Empire allemand, *Das Staatsrecht des deutschen Reiches* (Fribourg en Brisgau, Mohr). Cette seconde édition, commencée dès 1888, sera incessamment terminée; il ne manque plus qu'une livraison. L'ouvrage formera deux volumes gr. in-8°). La dernière livraison que nous annonçons, est consacrée à l'organisation militaire allemande.

1. *Poètes et Mélodes*. Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque, par le P. Edmond Bouvy, Nîmes, 1886.

ÉTATS-UNIS. — On nous envoie : *The Life of the ancient Greeks bibliography and syllabus of Cornell University Lectures*, par M. B. Ide Wheeler, Ithaca, 1890 (20 pp, in-8°). C'est un sommaire des leçons du professeur précédé de la bibliographie de chacune d'elles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce la découverte d'une série d'inscriptions trouvées sur la rive droite du Tibre, vers les *Prati di Castello*. Il y a jusqu'à 150 ou 200 lignes, en petits caractères. Ce sont des fragments des actes du collège des *XV viri sacris faciundis*. Quelques paragraphes se détachent en belles et grandes lettres du temps d'Auguste. L'un d'eux contient cette mention assez inattendue : « Carmen saeculare composuit Q. Horatius Flaccus. »

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats aux fonctions de directeur de l'École française d'Athènes. M. Homolle est présenté en première ligne, par 28 voix, contre 3 données à M. Wescher. M. Collignon est présenté en seconde ligne, par 21 voix, contre 7 données à M. Wescher et 2 à M. Haussoullier.

L'Académie constate la vacance de trois places parmi ses correspondants étrangers et d'une place parmi ses correspondants français. Deux commissions seront élues à la prochaine séance pour présenter des candidats à ces diverses places.

M. Clermont-Ganneau communique les légendes de deux anciens sceaux sémitiques de la collection du Musée britannique. Le nom gravé sur l'un de ces sceaux, Nefîsî ou Nefoûsî, doit être rapproché de celui des Benê-Nefousim, une des familles qui, selon les livres d'Esdras et de Néhémie, revinrent de la captivité de Babylone sous Zorobabel.

M. Oppert communique une note sur *le Persée chaldéen*. Il s'agit d'un héros de la mythologie chaldéenne, grand guerrier et grand chasseur, dont les exploits ont été racontés dans des textes cunéiformes. On ignorait jusqu'ici la véritable forme de son nom : ce nom, dans les textes, est écrit en caractères idéographiques, qu'on avait lus Istubar. M. Oppert a constaté que ce nom doit être lu Gilgamès et que le personnage en question est mentionné dans un passage d'Élien, qui complète nos renseignements sur cette légende. Comme le Persée grec, Gilgamès est le fils d'une princesse enfermée dans une tour, qu'un être invisible ou surnaturel a rendue mère; il est précipité et sauvé par un aigle.

M. Lecoy de la Marche lit une étude sur la prise de la ville d'Elne en Roussillon par l'armée de Philippe le Hardi, en 1285. D'après l'étude des lieux, le dépouillement des archives des rois de Majorque et l'examen des chroniques contemporaines, l'auteur de la communication conclut que les assertions des auteurs catalans sur le massacre des habitants et la destruction de la ville sont empreintes d'une grande exagération. M. Lecoy de la Marche ajoute qu'il prépare un travail d'ensemble sur les relations de la France avec les rois de Majorque, souverains du Roussillon et de Montpellier.

M. Ernest Babelon, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale, commence une communication sur les monnaies et la chronologie des rois de Sidon antérieurs à Alexandre.

M. Babelon croit avoir retrouvé les noms de ces rois sur des monnaies perses émises en Phénicie au IV° siècle avant notre ère. Les noms qu'il lit sur ces monnaies, où ils sont écrits en abrégé, sont ceux de Straton Ier, de Tennès, de Gérostratos et de Straton II; ils sont accompagnés de dates exprimées en années de règne.

La suite de la communication de M. Babelon est consacrée aux monnaies frappées en Cilicie par le satrape Mazaios et en Egypte par les satrapes qui gouvernèrent ce pays, au nom des rois de Perse, avant l'arrivée d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Mommsen (Th.) et Marquardt (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave Humbert, VII : *le Droit public romain*, par Th. Mommsen, traduit par Paul-Frédéric Girard, VII; — par M. Deloche : Drapeyron (Ludovic), *le Premier Atlas national de la France;* — par M. Maspero : diverses publications égyptologiques de MM. Grébaut, Fouquet, Artin pacha et Amélineau; — par M. de Barthélemy, au nom de M. Héron de Villefosse : 1° Maitre (Léon), *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, 3° livraison; 2° Espérandieu (Émile), *Salbart* (extrait des *Paysages et Monuments du Poitou*); — par M. Barbier de Meynard : Rinn (Louis), *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie;* — par M. de Boislisle : Baudrillart (Alfred), *Philippe V et la cour de France*, tome II; — par M. de Rozière : Casati (C.-Ch), *Code pénal commenté par la jurisprudence la plus récente*, etc.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 22 décembre — 1890

566. — C. de Cara. **Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto,** ricerche di Archeologia Egizio-Biblica del P. Cesare A. de Cara. Roma, Tipografia dei Lincei, 1889, in-8, xiii-372 p. Prix : 15 fr.

Chabas avait mesuré cinquante-six pages in-4° aux *Pasteurs en Égypte* : le père Cesare de Cara leur alloue près de quatre cents pages in-8°. Cette disproportion n'est pas due au nombre de monuments nouveaux qui ont été découverts en Égypte depuis vingt ans : elle tient à une différence dans la manière d'envisager le sujet. Chabas avait voulu donner au public savant tout ce que l'on connaissait de son temps sur la matière et n'avait presque pas développé ses conclusions : il agissait en égyptologue parlant avant tout aux égyptologues. Le père de Cara ne s'est pas enfermé dans le domaine de la stricte égyptologie : la question des Hyksos se rattache dans son esprit à un ensemble de questions plus vastes, toutes relatives à l'histoire des Hébreux et à l'authenticité du Pentateuque. Il y a de l'apologiste en lui au moins autant que du savant, et je le remarque, non pour lui en faire un reproche, mais simplement pour expliquer comment il a été amené à composer un gros volume sur une matière qui semblait ne comporter qu'un mémoire assez court. Il admet la tradition fort ancienne qui place l'arrivée de Joseph et des Hébreux en Égypte sous les Pasteurs, et plus spécialement sous un des rois Apophis : il veut donc savoir plus exactement qu'on ne l'a su jusqu'à présent ce qu'était ce peuple barbare, d'où il venait, comment il s'établit en Égypte, combien de temps il y resta, quels furent ses rois et ce qu'ils firent. Les documents sont rares : quelques débris mutilés de Manéthon, quelques monuments des Hyksos eux-mêmes, quelques rares allusions dans les textes égyptiens d'époque postérieure ; le tout tiendrait en vingt pages au plus. Mais on a beaucoup discuté sur ces vingt pages, on a beaucoup affirmé, beaucoup nié, et avant d'en arriver

à l'examen des textes eux-mêmes, il faut peser l'une après l'autre les principales au moins des hypothèses qui encombrent le champs des recherches. Le père de Cara l'a fait avec beaucoup de modération dans la forme, et en grand détail. Peut-être a-t-il pénétré trop avant dans le passé et a-t-il tué des théories qui étaient mortes et oubliées depuis quelque temps déjà. Une connaissance trop profonde de la bibliographie du sujet, voilà en vérité un beau reproche, et qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire, en ce temps où beaucoup d'égyptologues ignorent à peu près tout ce qui s'est fait avant eux, ou se donnent l'apparence de l'ignorer.

Je ne puis pas exposer ici l'ensemble de faits et de raisonnements que le père de Cara a fort ingénieusement combinés pour étayer sa thèse. On sent que le père de Cara a dû étudier à fond la logique, et son œuvre est comme une chaîne de syllogismes habilement cachée, qui peu à peu enlace le lecteur et le lie à l'idée que l'auteur s'est efforcé, dès le début, de lui présenter. Je veux seulement indiquer la thèse elle-même. Les Hyksos ne sont pas un peuple homogène; ils formaient une confédération plus ou moins lâche de plusieurs nations et de plusieurs familles diverses, sous l'hégémonie des peuples de la Syrie septentrionale. Cette confédération était la même que celle qui, plus tard, sur les monuments de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie, prit le nom de Routonou et de Khiti, ou, du moins, elle comprenait des portions des mêmes peuples. Elle se jeta sur l'Égypte et la soumit sans difficulté, sans combat. Le père de Cara recherche ici quelles causes ont pu rendre aisée la conquête de l'Égypte et refuse d'y faire entrer un morcellement du pays analogue à celui qui favorisa, vingt siècles plus tard, les invasions éthiopiennes et assyriennes. Il refuse également d'admettre le témoignage de Manéthon, quand cet historien assure que les chefs barbares mirent le feu aux villes, renversèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes en ennemis, tuant les uns, réduisant les autres en esclavage avec leurs femmes et leurs enfants. Les Hyksos, loin d'être des hordes sauvages, comme on le prétend d'ordinaire, et Manéthon le premier, possédaient une civilisation très semblable à celle de leurs adversaires. S'ils triomphèrent, c'est qu'ils avaient non seulement des soldats bien aguerris, aussi nombreux que ceux de l'Égypte, mais qu'ils surent les lancer à l'improviste avant que le Pharaon régnant eût vent de l'attaque et pût rassembler ses forces pour leur tenir tête. L'Égypte fut envahie, battue et réduite par surprise. « La façon dont Manéthon dit que l'invasion se produisit, sans « violence, sans bataille, sans la moindre difficulté, est à mon sens la « plus naturelle et la plus probable; aussi réputé-je peu naturels et « improbables tous ces actes de cruauté que le même auteur attribue aux « envahisseurs. En effet, si l'on considère l'entreprise des Hyksos dans « son principe et dans son développement successif de plusieurs siècles, « et qu'on tienne compte des qualités morales et politiques dont ils se « montrent remarquablement fournis dans leur manière de gouverner,

« on doit conclure à bon droit que la conquête de l'Égypte fut conçue, « préparée et méditée par eux en toute maturité de jugement et « avec une ferme résolution de la rendre durable... Conscients de leur « force, du nombre et de la vaillance de leurs armées, de la faiblesse des « Égyptiens de la Basse-Égypte, pourquoi auraient-ils recouru à la vio- « lence et aux massacres? (p. 297) » Ils se maintinrent sans peine sur le pays entier, jusqu'au moment où les princes thébains de la XVII° dynastie leur déclarèrent cette guerre qui aboutit à la délivrance de l'Égypte, après un siècle et demi de lutte.

Telle est, en quelques mots, l'idée que le père de Cara s'est formée des Hyksos et de leur domination. Chacun des menus détails en est traité avec amour, et donne lieu à des dissertations approfondies, sur le culte du dieu Soutekhou, sur l'emplacement d'Avaris et son identification avec Péluse, sur la stèle de l'an 400 et sur la valeur qu'on doit prêter à la date extraordinaire qu'elle renferme, sur le récit du *Papyrus Sallier n° I* et sur le plus ou moins d'authenticité qu'il présente. Dans son ardeur à tout recueillir et à faire arme de tout, le père de Cara s'est laissé entraîner à commettre quelques erreurs de fait. La lecture *Râ-ââ-ab-toui* du cartouche prénom d'Apophi est une erreur de Mariette, qu'il corrigea lui-même plus tard : le nom se lit Aqnounrî, ou, si cette façon de le vocaliser scandalise par trop le lecteur, Râ-âa-qenen. C'est le pendant d'un cartouche prénom que portent plusieurs princes thébains contemporains, Soqnounrî, ou Râ-sqenen. De même, il est exagéré de dire que le cartouche nom d'un roi pasteur ne renferme jamais le nom de Râ. En fait, le nom d'Apophi au *Papyrus Sallier n° I* se lit Râ-*Apophi*, et celui du roi dont Naville a découvert la statue à Bubastis, *Ianrî* écrit Râ-IAN. Je dois avouer également que le caractère romanesque du *Papyrus Sallier, n° I*, me paraît aussi fermement établi que jamais. Les détails qu'on y lit, malgré les lacunes, sur les hippopotames qui habitent le lac de Thèbes et qui empêchent le roi Pasteur de dormir dans Avaris, ne me paraissent pas indiquer un récit historique suffisamment vraisemblable. Le père de Cara les écarte parce qu'ils se trouvent dans les parties les plus mutilées du texte : ils sont certains pourtant, comme un examen répété du fac-simile, des photographies et du papyrus, même par plusieurs égyptologues, le prouve. Lorsqu'on a devant soi un document en lambeaux, on est toujours libre d'en récuser l'autorité; mais si on admet, malgré les lacunes, le témoignage d'une partie des fragments, il faut admettre au même titre le témoignage de l'autre partie. Je continue, pour ma part, à croire que Goodwin avait raison de penser que le *Papyrus Sallier n° I* est dénué de caractère historique : je le considère comme un conte écrit vers la fin de la XVIII° dynastie. Il peut nous aider à comprendre ce que les Égyptiens pensaient des Hyksos longtemps après l'événement; mais nous n'avons pour le moment aucun moyen de déterminer jusqu'à quel point le roman populaire était conforme à la réalité.

Je suis porté à croire aussi que le père de Cara est allé un peu loin

en déclarant que Manéthon avait accusé à tort les Hyksos de barbarie, dans les premiers temps qui suivirent leur conquête de l'Égypte. D'abord quel est l'état de la question ? Nous avons un témoignage positif, celui de Manéthon, puis quelque chose que je ne puis définir un témoignage, bien que le père de Cara s'en serve fort habilement pour combattre Manéthon. Mariette a découvert que les rois Hyksos ont respecté les temples de Tanis, et que plusieurs d'entre eux ont ou bien élevé ou bien usurpé des monuments, preuve qu'ils n'étaient pas si barbares qu'on le disait : le père de Cara en conclut qu'ils n'étaient pas barbares du tout et que Manéthon, en les chargeant, s'est laissé entraîner par un préjugé de haine nationale. L'argument tiré des monuments n'a point de valeur en l'espèce. Manéthon disait que les premiers Hyksos avaient mis le feu aux villes et renversé les temples des dieux, tué ou asservi les habitants. On avouera, je l'espère, que la présence d'une demi-douzaine de monuments des Hyksos en Égypte ne saurait, à un degré quelconque, prouver que les Hyksos ne brûlèrent pas des villes ou ne massacrèrent pas des fellahs : elle ne prouve même pas qu'ils respectèrent les temples. Il est certain que les barbares saccagèrent Rome plus d'une fois, depuis la mort de Théodose jusqu'au xvie siècle : Dieu sait pourtant si, malgré tout, il reste à Rome beaucoup de monuments antiques ou qui remontent aux premiers siècles du moyen âge. En appliquant à l'histoire de Rome la même rigueur de déduction que le père de Cara applique à l'histoire d'Égypte, on aurait beau jeu à prouver par le Colysée ou la colonne de Phocas, ou le Marc-Aurèle du Capitole, que les récits des chroniqueurs sur les ravages et la cruauté des barbares sont de pure invention, et que les Vandales ou les Normands ou les soldats des armées allemandes ont été calomniés. Je crois, quant à moi, qu'en l'absence de documents contemporains, le mieux est de suspendre son jugement, ou d'admettre le témoignage de l'homme qui travaillait, comme Manéthon, sur des documents que nous n'avons plus, si son récit ne contient rien de contraire à la vraisemblance. Après tout, ce que Manéthon raconte des Hyksos, entre le moment où ils envahirent l'Égypte et celui où ils acclamèrent Salatis roi, n'a rien d'invraisemblable : piller, brûler, tuer, étaient péchés communs dans les invasions antiques, et aussi, je le crains, dans les modernes.

En résumé, l'ouvrage est bien conduit, et l'examen minutieux auquel le père de Cara a soumis les monuments a dissipé plus d'une erreur. Il y avait un certain courage à prendre, pour sujet d'un premier mémoire en égyptologie, un sujet aussi obscur que l'est l'histoire des Hyksos : le père de Cara s'est tiré à son honneur de cette entreprise hardie, et son ouvrage reste encore, malgré tout, le plus solide de ceux qu'on a écrits sur le même sujet.

G. Maspero.

---

567. — Hans Gutscher. **Die Attischen Grabschriften** chronologisch geordnet, erlæutert und mit Uebersetzungen begleitet. Leoben, 1890. Gr. in-8, 43 p.

Le sujet de ce travail a été traité en même temps, bien qu'avec moins de détails, par M. Loch (cf. *Rev. crit.*, 1890, II, p. 23); il n'est pas surprenant que les deux auteurs, opérant sur des matériaux identiques, soient arrivés aux mêmes résultats. M. Gutscher, qui ne destine pas le sien aux seuls philologues de profession, a cité très peu d'inscriptions dans le texte original, mais il a donné des traductions métriques de toutes les épitaphes versifiées; ces traductions sont souvent assez élégantes. La masse des épitaphes attiques a été répartie par lui en quatre sections : l'époque archaïque, le v[e] siècle, le iv[e], le iii[e] et le ii[e], l'époque romaine; les épitaphes chrétiennes, étudiées autrefois par M. Bayet dans une thèse latine, sont restées en dehors de son cadre. Dans chaque série, M. G. signale les formules, les idées nouvelles qui se font jour, les particularités relatives à l'indication de l'ethnique, du démotique, etc. Le développement parallèle de l'art plastique dans les stèles funéraires et de l'art poétique dans les épigrammes lui a suggéré quelques bonnes observations. Son travail est mieux qu'une sèche statistique et intéresse l'histoire des mœurs non moins que l'épigraphie. Nous sommes d'autant plus heureux de lui en faire compliment qu'il l'a rédigé dans des conditions bien peu favorables : M. Gutscher est professeur au gymnase de Leoben.

S. R.

---

568. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament**, bearbeitet von Holtzmann, Lipsius, etc. Dritter Band, zweite Abtheilung. Hebræerbrief, Briefe des Petrus, Jacobus, Judas. Bearbeitet von H. v. Soden. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, viii-182 p.

La *Revue critique* (n° du 6 janvier 1890) a signalé le premier volume de cette publication et les qualités qui la recommandent à l'attention des exégètes. Le commentaire des cinq Épîtres qui sont étudiées dans le présent fascicule est substantiel, concis, littéral. Celui de l'Épître aux Hébreux et de la première Épître de Pierre a été particulièrement soigné, à cause de l'importance plus considérable de ces écrits. M. v. Soden a pris pour base de ses explications le texte grec dans l'édition de Tischendorf -v. Gebhardt. Les discussions exégétiques sont généralement conduites avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Les introductions présentent, sous une forme abrégée, tous les renseignements généraux concernant l'histoire, l'origine et le contenu de chacune des Épîtres. En ce qui concerne l'origine, M. v. Soden procède sans aucun parti pris favorable ou défavorable aux opinions traditionelles; il ne perd pas le temps en discussions inutiles; ses conclusions s'appuient sur une étude approfondie des textes et de leurs rapports avec l'histoire primitive du christianisme. Justice étant rendue à la méthode, il convient d'ajouter que toutes les opinions soutenues par l'auteur ne sont pas de

valeur égale, ni élevées au-dessus de toute contestation. Par exemple, les arguments allégués pour démontrer que les destinataires de l'Épître aux Hébreux n'étaient pas des Juifs convertis, mais des chrétiens sortis de la gentilité, méritent pour le moins d'être pris en considération; au contraire, l'attribution de la première Épître de Pierre, censée écrite sous Domitien, à Sylvanus (d'après I *Petr.* v, 12), n'est qu'une conjecture assez singulière et peu vraisemblable. Puisque M. v. Soden n'a pas cru devoir s'en rapporter à la suscription de la lettre, il aurait agi, ce semble, avec prudence, en ne mettant en avant aucun nom propre, comme il a fait avec raison pour l'Épître aux Hébreux.

A. Loisy.

---

569. — **Le Juif de l'histoire** et le Juif de la légende, par Isidore Lœb. Paris, Léopold Cerf, 1890, in-12, 54 p.

M. Isidore Lœb n'est pas seulement un israélite des plus érudits; c'est un vrai savant, qui sait distinguer entre l'essentiel et le secondaire, qui sait choisir ses sources et ses renseignements. C'est, d'autre part, un écrivain qui manie sa langue avec souplesse. C'est pourquoi un sujet, qui risquait de prêter à la déclamation, est devenu sous sa plume une occasion toute naturelle de grouper un petit nombre de données précises, desquelles se dégage une lumineuse conclusion, à savoir que le Juif a beaucoup souffert, que, sauf ses rudes épreuves, on lui prête dans les siècles passés un rôle qu'il n'a jamais eu et qu'il ne demande aujourd'hui qu'à remplir ses obligations de citoyen en jouissant de la protection que l'État lui promet en retour. J'ai été particulièrement aise de voir M. L. établir d'une façon très nette que les Juifs ont été essentiellement agriculteurs jusqu'aux environs de l'ère chrétienne, et qu'ils ne sont devenus commerçants qu'à leur corps défendant : la Bible, qui prêche la justice et l'égalité, qui s'attaque constamment aux riches, est un livre d'agriculteurs. « L'histoire des persécutions subies par les Juifs est une honte pour l'humanité, a bien raison de dire M. L., et qui doit rendre modestes ceux qui parlent de civilisation, de progrès, de morale et de charité. » Et ailleurs : « La moitié de la Bible hébraïque est consacrée à défendre contre le riche les intérêts des pauvres et des humbles. » La brochure de M. Lœb ne pouvait être écrite que par un homme connaissant à fond le passé et le présent du judaïsme; elle contient plus de vérités et d'indications positives que maint gros volume.

M. Vernes.

---

570. — Woldemar Lippert. **Des Ritterordens von Santiago Thætigkeit für das heilige Land.** Brochure in-8, 45 pages. Innsbrück, Wagner, 1890.

M. Lippert a trouvé aux archives de Vienne une série de pièces touchant l'ordre militaire de Santiago et provenant des anciennes archives

du chapitre de Salzbourg. Ces documents montrent qu'au milieu du XIIIe siècle les chevaliers de cet ordre ne se contentaient pas de frapper en Espagne, à l'instar de leurs rivaux, les chevaliers d'Alcantara et de Calatrava, de grands coups d'épée contre les Musulmans ; avec la permission du Souverain-Pontife, ils envoyaient des délégués, chargés de recueillir des dons pour la Terre-Sainte, dans les pays les plus éloignés, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Hongrie, en Pologne. Ces frères quêteurs n'étaient pas toujours bien reçus des populations et le pape dut écrire qu'on les traitât avec égard et qu'on leur rendît facile leur tâche. De semblables quêtes eurent lieu sous le pontificat d'Alexandre IV (1254-1261), de Clément IV (1265-1268), et de Grégoire X (1271-1276). Probablement elles cessèrent tout à fait, quand au concile de Lyon, en 1274, les évêques et les abbés eurent promis de renoncer, pendant six ans, en faveur des chrétiens de Palestine, à la dime de tous leurs revenus.

Ces faits étaient inconnus et il faut savoir gré à M. Lippert de les avoir mis en lumière. Sa brochure est un extrait du tome X des *Mittheilungen des Instituts für œsterreichische Geschichtsforschung*.

Ch. Pfister.

---

571. — **Griechische Volkslieder** in deutscher Nachbildung von Gustav Meyer. Stuttgart, 1890, in-12, 103 p.

En feuilletant l'élégant petit volume de l'éminent helléniste de l'Université de Graz, on est tenté au premier abord de croire à une mystification dans le genre du Mirza-Schaffy de F. Bodenstedt, tant ces jolis vers sentent peu la traduction et même l'adaptation, tant ils ont une couleur allemande, souvent heinesque, tant ce sont de vrais *Lieder*. En lisant la Préface et en se reportant à la table des matières, où les textes originaux sont indiqués, on finit par se convaincre que ces charmants poèmes sont traduits du grec et qu'ils le sont même avec fidélité. La traduction la plus fidèle n'est-ce pas celle qui donne au lecteur l'illusion de sa propre poésie, de sa langue nationale ? S'adressant à un public allemand, M. G. Meyer s'est proposé le *Volkslied* pour modèle (p. 7). Le but est atteint, à s'y méprendre.

Cet aimable recueil contient des chansons provenant les unes de la Grèce proprement dite, les autres de l'Apulie et de la Calabre, où le grec se parle encore. Ce sont toutes des chansons d'amour, tristes ou joyeuses, mélancoliques, ou parfois, badines. L'accent en est toujours pénétré et pénétrant. Ceux qui aiment la poésie populaire grecque liront ce livre avec plaisir. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un savant ; il y a là les vers d'un poète.

Jean Psichari.

---

572. — **Francisco Lopez de Villalobos.** Sur les contagieuses et maudites bubas. Histoire et médecine. Traduction et Commentaire par le Dr E. LANQUETIN. Paris, Masson, 1890. In-12, 162 pages.

L'œuvre de Villalobos, qui précéda de trente-deux ans le poème de Fracastor sur la Syphilis, fut imprimée en 1498 à Salamanque, à la suite d'un abrégé de la médecine d'après les Canons d'Avicenne, du même auteur. Elle se compose de soixante-quatorze strophes ou tirades de dix vers dodécasyllabiques : chaque tirade est formée de deux *quintillas* soigneusement rimées dans l'ordre A B A A B. M. L. l'a publiée dans la « collection choisie des anciens syphiligraphes » d'après une copie que lui avait envoyée de Madrid le docteur Montejo : il ne reste que quatre exemplaires de l'édition princeps, et aucun n'est à Paris. Il est à regretter que M. L. ait poussé la fidélité de la reproduction jusqu'à supprimer la ponctuation totalement absente dans l'original : le lecteur lui saurait gré d'avoir facilité par l'emploi des points et des virgules l'intelligence d'un texte qui n'est pas toujours sans difficulté [1]. M. L. a joint à sa publication une traduction et un commentaire. De la première nous dirons qu'elle est plus élégante que fidèle : non qu'elle renferme aucune inexactitude scientifique, mais elle ne serre pas d'assez près et parfois il semble que le traducteur n'ait pas fait un mot à mot rigoureux de certaines constructions obscures et embarrassées. Quant au commentaire, il est de tout point intéressant, mais notre incompétence dans la matière ne nous permet pas d'en apprécier dûment la valeur [2].

G. STREHLY.

---

573. — **Lettres inédites de divers savants** de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe siècle publiées et annotées par Emile GIGAS, de la Bibliothèque royale de Copenhague. Publication faite sous les auspices de la fondation Carlsberg. Tome I. *Choix de la correspondance de Pierre Bayle*, 1670-1706. Copenhague, Gad. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de XVIII-728 p.

Après la mort de Bayle, sa famille forma le projet de publier une partie de la correspondance de l'éminent critique. On songea, pour l'édition, à un certain Du Puy, « littérateur de profession sans être fort illustre dans ce métier ». Mais à la suite de circonstances inconnues, l'idée fut abandonnée et les matériaux du recueil destiné à paraître sous les auspices des héritiers de Bayle furent achetés par un amateur étranger, le comte Otto Thott (1703-1785), « ministre d'État danois et grand

1. Observons que des fautes d'impression s'y rencontrent çà et là : p. ex. *copañera*, p. 80, lisez *cõpañera* ; *ta queda*, p. 81, lisez *tan queda* ; *prosigne*, p. 84, lisez *prosigue* ; *azogne*, p. 85, l. *azogue*, etc., etc.

2. Signalons toutefois une ou deux corrections : p. 33, Zũr corr. Zur ; p. 115, une citation sans renvoi de quelques vers du Roman de la Rose : le premier me paraît fautif : *el sel*, traduit par *et si elle* est plus que douteux ; p. 119, *en ça* ne veut pas dire *environ* cf. Littré ; p. 156, *thériaque* ne vient pas de θὴρ et ἀκέομαι, mais simplement de θηριακός.

bibliophile, possesseur de la plus riche bibliothèque privée au XVIIIe siècle. » Le collectionneur étant mort, la correspondance de Bayle passa dans la Bibliothèque royale de Copenhague où elle remplit deux gros volumes in-4°. Ces volumes composés d'environ cinq cents lettres, les unes du philosophe, les autres à lui adressées, sont la source — qui n'avait encore été troublée par aucun chercheur — où M. E. Gigas a puisé son *Choix de la correspondance de Pierre Bayle*, première série d'un recueil, qui servira, espère-t-il, « à jeter quelque lumière sur l'histoire de la littérature de l'Europe » dans la dernière partie du règne de Louis XIV.

Cette première série est formée : 1° d'une *Introduction* dont je viens de citer quelques lignes [1]; 2° de vingt-quatre lettres de Bayle écrites depuis son extrême jeunesse (à l'âge de 23 ans) jusqu'à la veille de sa mort ; 3° de cent soixante-seize lettres de divers personnages, ses parents, amis, confrères, etc., les uns porteurs de noms illustres, Nicolas Malebranche, Denis Papin, Charles Perrault, les autres moins célèbres, mais recommandables à divers égards, tels que Jacques Abbadie, Amelot de la Houssaye, Charles Ancillon, Jean Anisson, Adrien Baillet, Basnage de Beauval, Jacob Bayle, Beausobre, François Bernier, Charles Drelincourt, l'abbé Dubos, Jacques du Rondel, Daniel de Larroque, Jean Le Clerc, Jacques Lenfant, Michel Le Vassor, Vincent Minutoli, Claude Nicaise [2], Jean Rou, Jean-Baptiste Santeuil, Frédéric Spanheim, Jacques Spon, François Turettini [3]; 4° de notes biographiques, bibliographiques, géographiques, etc.. qui remplissent près de cent pages imprimées en menus caractères ; 5° d'un index des noms.

L'*Introduction* est fort intéressante, M. G. a eu le bon esprit d'y mettre quelques extraits de lettres qui ne lui paraissaient point mériter d'être publiées complètement. Il mêle ainsi le piquant de l'inédit à ses judicieuses appréciations de Bayle et des principales œuvres de cet écrivain (son Journal critique et son Dictionnaire), à ses appréciations aussi des plus notables correspondants de son héros, le philologue Jacques du Rondel, « qui était peut-être l'admirateur le plus passionné du génie de Bayle», le théologien genevois Vincent Minutoli, ami de jeunesse du grand sceptique, Jacob Bayle, ministre au Carla, son frère aîné [4].

---

1. A la suite de l'*Introduction* on remarque un Tableau généalogique de la famille de Bayle.

2. Déjà diverses lettres de Bayle à *ce facteur du Parnasse* avaient paru dans le recueil de M. Caillemer (*Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise*, Lyon, 1885, grand in-8°), recueil dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici.

3. Plusieurs lettres de Bayle se trouvent dans les *Lettres inédites adressées à J. A. Turretini*, dont l'édition est due aux soins de M. de Budé (*Genève et Paris*, 3 vol. in-12) et dont je me suis encore occupé ici.

4. Parmi les plus curieux extraits donnés par M. G., on remarquera (p. XXV-XXVI), divers passages des lettres adressées à Bayle par Gregorio Leti, personnage que l'éditeur exécute prestement en ces termes : « Cet italien, d'une honnêteté assez douteuse et expulsé de pays en pays, entêté de sa propre grandeur et battant tou-

Les lettres de Bayle à son père, à ses frères, à quelques-uns de ses meilleurs amis, font très avantageusement connaître son caractère et fournissent des détails nouveaux sur quelques circonstances de sa vie. Là, comme dans la seconde partie du recueil, Bayle nous apparaît doué des plus aimables et des plus précieuses qualités, et tout le bien que ses biographes ont jamais dit de lui est confirmé et même dépassé par les témoignages de sa correspondance. A ces renseignements sur l'homme et sur l'auteur, se joignent divers renseignements dont profitera l'histoire littéraire générale, notamment en ce qui regarde (p. 106) le manuscrit des *Vies des poètes françois* par Guillaume Colletet dont Charles Perrault songeait à entreprendre la publication (lettre du 29 août 1691).

Dans les pages écrites par les correspondants de Bayle, règne la plus grande variété. La plupart de ces correspondants envoyaient au roi du journalisme du XVII[e] siècle toute sorte de nouvelles : les unes venant de Paris et de la province, les autres de Berlin, de Genève, de Londres, etc. Événements, hommes, livres, tout passe devant nos yeux. Telles lettres sont graves, telles autres enjouées. Ici s'étend la dissertation, plus loin pétille l'anecdote. C'est un pêle-mêle charmant. L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, la France, y revivent tour à tour. Théologiens, romanciers philosophes, poètes, érudits, beaux esprits, *bas-bleus* [1], se disputent notre attention. C'est principalement dans les lettres de l'abbé Nicaise « épistolographe par excellence et chronique littéraire vivante du temps », et encore plus dans les lettres de l'abbé J.-B. Dubos, écrites avec une verve si amusante, qu'abondent les nouvelles de la cour, de la ville, de l'Académie. Les grands noms de Boileau, de Bossuet, de Corneille, de La Fontaine, de Racine brillent en la seconde partie du volume à côté des noms d'Antoine Arnauld, de Balzac, de Barbin, de Bouhours, de Burnet, de Bussy Rabutin, de Catinat, de Claude, de Cuper, de Dacier, du P. Daniel, de l'abbé Faydit, de Gassendi, de Grotius, du P. Hardouin, de l'archevêque F. de Harlay, de l'évèque Huet, de Jurieu, de l'abbé de La Chambre, de Mathieu et Daniel de Larroque, de Longepierre, de Louis Maimbourg, de Ménage, de Mézeray, de Nicole, d'Eusèbe Renaudot, de Saint Evremond, de St-Réal, de Spanheim, de Thévenot, etc.

Les *notes* sont aussi excellentes que nombreuses. Comme dans l'*introduction*, M. G. y a mêlé beaucoup d'extraits des lettres écrites à Bayle, qui n'avaient pas trouvé place dans le recueil, de sorte que le commentaire est aussi un supplément. Ce commentaire, fait avec autant de soin

---

jours la grosse caisse pour ses nombreuses productions, importunait le rédacteur des Nouvelles de la République des lettres de ses protestations d'amitié intéressées, mélange d'adulation et de susceptibilité, dont le style rappelle le charlatan. »

1. Signalons les passages relatifs à M[me] Dacier, à M[me] Deshoulières, surtout à M[lle] de La Force dont les aventures furent si extraordinaires. L'*Index des noms* fournit toute les références désirables pour suivre la trace de ces dames.

que de savoir, et où sont condensées des recherches infinies, mérite des éloges sans réserve [1].

Que M. Gigas, encouragé par le succès qu'obtiendra certainement, auprès de tous les lettrés de l'Europe, le premier volume de la correspondance inédite de divers savants, continue son grand travail aussi bien qu'il l'a commencé, et il aura pour toujours attaché son nom à une des plus curieuses et des plus importantes publications de notre temps. T. DE L.

---

574. — Karl LENTZNER. **Zur Shakespeare = Bacon = Theorie.** Halle, Niemeyer, 1890, in-8, VIII, 48 pages.

La question de l'authenticité des drames de Shakespeare ne cesse pas d'occuper l'attention de l'autre côté des Vosges, comme en Angleterre et en Amérique; la *Revue critique* a rendu compte dernièrement de la brochure que M. Schipper lui a consacrée l'année dernière, en voici une que M. Karl Lentzner lui consacre à son tour, mais en la traitant d'une manière un peu différente. M. Schipper s'était surtout attaqué à l'ouvrage fantaisiste d'Ign. Donnelly, publié en 1886, son émule reprend la question de plus haut et dès son origine.

C'est en 1856 qu'elle a été véritablement soulevée. Huit ans auparavant, l'américain Hart avait déjà mis en doute — presque en passant, il est vrai — que Shakespeare fût véritablement l'auteur des drames mis sous son nom, mais ce fut seulement en 1856 que l'Anglais Henry Smith contesta au grand poète la paternité de ses œuvres. Depuis lors, les contradicteurs ne se comptent plus; M. K. L. en cite trois en particulier, Miss Delia Bacon, le juge Nathaniel Holmes et Ign. Donnelly, tous originaires d'Amérique. A l'exception de Miss Bacon, qui a cru trouver dans la profondeur philosophique des drames shakespeariens la preuve qu'ils sont, non du célèbre auteur, mais de Bacon, — découverte qui n'a pas empêché son trop ingénieux auteur de tomber dans la folie,

1. Je dis sans réserve, parce que les observations que je pourrais présenter seraient insignifiantes. Il y aurait du mauvais goût à reprocher quelques incorrections à un étranger qui se sert de notre langue (*dubieuse* pour *douteuse*, *s'acclimatisa* pour *s'acclimata*, *alludent* pour *font allusion*, etc.). Quelques-unes des mille indications bibliographiques ne sont pas assez précises, celle-ci, par exemple (p. 628) : « Il existe un grand ouvrage en beaucoup de volumes touchant son procès [le procès de Foucquet]. » Pourquoi ne pas citer le titre même du recueil avec la date de la publication et le nombre des volumes (quinze, si je ne me trompe) ? On lit (p. 630) : « Philippe de Cospean ou Caspean. » Ni l'un ni l'autre. L'évêque d'Aix, de Nantes et de Lisieux s'appelait en réalité Philippe Cospeau. C'est par une faute d'impression facile à commettre que l'*u* final a été très souvent changé en *n*. — Le nom écrit *Larbons* (p. 647) — oublié à l'*Index* — doit être *Larboust*. L'éditeur, parlant de la vie de Saumaise par Philibert de la Mare, conseiller au Parlement de Bourgogne, dit (p. 708) : « Elle resta manuscrite, à ce qu'il semble. » Je puis certifier que cette précieuse biographie est encore inédite, mais je puis ajouter que prochainement elle sera publiée par un professeur de l'Université parmi les pièces justificatives d'une thèse pour le doctorat ès lettres sur Claude de Saumaise.

— les raisons invoquées contre les droits du poète de Stratford par tous les partisans de Bacon sont à peu près les mêmes : l'ignorance prétendue et l'éducation négligée de Shakespeare, la publication posthume des drames qu'on lui attribue et la disparition de son nom sur ces drames après sa mort. M. K. L. n'a pas eu de peine à réfuter des arguments aussi frivoles; il montre que la légende de l'ignorance du grand poète ne repose sur aucun fondement; comment oser dire, par exemple, que l'auteur, à dix-neuf ans, du poème de *Vénus et Adonis*, ne connaissait point l'antiquité et ne l'avait point étudiée. D'un autre côté, le témoignage unanime de ses contemporains depuis ses éditeurs jusqu'à Robert Greene, Meres, Ben Jonson, ne peut laisser aucun doute sur son talent dramatique. Il nous apprend que le grand poète commença par remanier d'anciennes pièces, avant de s'élever à ces conceptions sublimes qui l'ont immortalisé. Le témoignage des écrivains de la génération suivante, celui de Milton, par exemple, n'est pas moins formel à cet égard.

Trouve-t-on rien de pareil en faveur de Bacon? Son prétendu talent poétique, la peur de se compromettre qui l'aurait poussé à faire jouer ses drames sous un nom étranger, ne sont que des hypothèses ou de ridicules rêveries. On ne s'expliquerait point que Bacon, si soucieux de sa gloire littéraire, et qui passa les années de sa retraite forcée à revoir et à publier ses œuvres philosophiques, eût laissé des mains étrangères faire l'édition défectueuse et fautive, celle de 1623, des drames qu'on lui attribue si gratuitement. On ne s'expliquerait pas davantage qu'il n'eût point laissé un témoignage certain et précis, qui eût permis à la postérité de lui restituer la paternité de tant de chefs-d'œuvre et de mettre ainsi le sceau à sa gloire. Car, quant au *cryptogramme* découvert par Ign. Donnelly, c'est l'invention d'un esprit mal fait ou malade, non une preuve véritable en faveur du génie dramatique de Bacon. M. K. L. invoque encore contre les partisans du philosophe d'autres raisons tirées du caractère même et de la manière de penser de Bacon, ainsi que des sentiments si puissamment exprimés dans les drames shakespeariens; comme il le dit fort bien, ce n'est pas l'auteur des traités de la *Beauté* et de l'*Amour*, où la première est envisagée d'un point de vue si vulgaire, et où le second est traité avec un si froid dédain, qui a pu créer les héroïnes de Shakespeare, peindre leurs passions avec tant de force, ou exalter, comme il l'est dans ses sonnets, le sentiment de l'amour, que Bacon regarde presque comme bas ou funeste. Il n'était point besoin peut-être de raisons si nombreuses pour réfuter une thèse qui touche à l'absurde, mais il faut reconnaître que M. Karl Lentzner a le mérite de l'avoir combattue de la manière la plus victorieuse et la plus habile.

Ch. J.

---

575. — Joseph Bertrand. **Blaise Pascal.** Paris, Calmann-Lévy, 1891, xiv-399 p. in-8.

Un grand géomètre jugé par un grand géomètre; le croyant le plus passionné qui fût jamais étudié par un aimable sceptique — tel est le livre de M. Joseph Bertrand sur Pascal. Livre original, assurément, et qui, après tant d'écrits sur le même sujet, présente des choses connues sous un jour nouveau, en les éclairant de quelques autres que Sainte-Beuve et Ernest Havet ont ignorées.

M. B. avertit, dans sa préface, qu'il n'est ni janséniste, ni jésuite : on s'en aperçoit assez. Le caractère qui frappe tout d'abord, c'est l'indépendance absolue de sa critique : sur tous les points en litige, il s'est fait une opinion personnelle d'après les textes, négligeant même plus que de raison (il paraît n'avoir pas lu, par exemple, l'excellente étude de M. Droz) les conclusions ou les conjectures d'autrui. Les dix pages de *Jugements sur Pascal* qu'il a insérés dans sa préface font l'effet d'un placage ; ils sont du reste assez mal choisis [1]. Ailleurs, quand il parle de Cousin et de Villemain, c'est en général pour se moquer de leurs grandes phrases. M. B. plaisante agréablement Cousin qui s'est pâmé d'admiration devant les mots *raccourci d'abîme*, lus par lui dans le manuscrit des *Pensées :* vérification faite, Pascal a écrit *raccourci d'atôme*, ce qui a du moins l'avantage d'avoir un sens. La mésaventure du rhéteur est, en effet, piquante, et M. B. l'a finement racontée.

Les quatre chapitres qui composent ce livre sont d'une longueur inégale ; on est surpris de la petite place qu'occupent les *Pensées*. Elles tiennent 60 pages, tandis que les *Provinciales* en ont 156 et la biographie de Pascal 122; le reste, soit 34 pages, concerne Pascal physicien et géomètre. Ces chiffres marquent la préférence de l'auteur pour les *Petites Lettres*, mais on verra qu'il ne les admire pas sans réserves.

M. J. B. ne veut point être dupe ; le culte qu'il professe pour Pascal ne l'aveugle pas. Dans des circonstances graves, à plusieurs reprises, Pascal a manqué de franchise et de justice. Après la mort de son père, il désire garder la part de Jacqueline en lui servant une rente viagère. Jacqueline est consentante, mais un acte unique conclu dans ce sens serait l'équivalent d'un prêt à intérêt, contraire à la maxime fameuse : *Mutuum date nihil sperantes.* On tourne la difficulté au moyen de deux donations successives, en apparence indépendantes l'une de l'autre, dont le texte a été retrouvé par M. Barroux. Blaise assure à sa sœur une rente de sept cents livres « pour le bon amour que ledit sieur donateur a dit porter à ladite demoiselle ». Jacqueline fait à Blaise un don de huit mille livres « pour la bonne amitié, etc. » M. B. trouve que Pascal avait oublié cet artifice quand, cinq ans plus tard, il écrivit la huitième *Provinciale*, et il ajoute (p. 77) : « Les donations mutuelles de Pascal

1. On cherche en vain Désiré Nisard et Louise Ackermann à côté de Daunou et de Bordas Dumoulin.

et de sa sœur seraient, dans leur ensemble, parfaitement équitables, si diverses clauses, en rendant illusoires et fictifs les avantages accordés à Jacqueline, ne leur donnaient un caractère véritablement léonin.

Dans la querelle entre Pascal et Descartes, M. B. montre ingénieusement que l'un et l'autre ont pu, sans mentir, altérer la vérité comme ils l'ont fait; mais il blâme sévèrement la conduite de Pascal envers l'horloger de Rouen, dans l'affaire de la machine à calculer, envers le jésuite Lalouère et Torricelli, dans celle de la cycloïde. « Pascal, dans la polémique, est dur et querelleur » (p. 115). — « Pascal a deux poids et deux mesures » (p. 178). Citant (p. 393) quelques fragments obscurs des *Pensées* : « Les éditeurs, dit M. B., ont conservé ce fatras. » Il ne suffit pas qu'une ligne soit de Pascal pour que M. B. y trouve des beautés sublimes; là où d'autres en découvrent à foison, comme dans le *Discours sur les passions de l'amour*, il est disposé à voir la main d'un imitateur et à suspecter l'authenticité du morceau. C'est peut-être pousser loin le scepticisme, mais c'est prouver aussi l'indépendance de son jugement. « Je n'ai pas assez d'esprit, écrit M. B., pour tout admirer dans Pascal » (p. 3). Il en a pourtant beaucoup.

Le long chapitre sur les *Provinciales* a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, où il a fait quelque bruit. Mgr d'Hulst y répondit dans le *Correspondant* avec plus d'érudition que de bonne grâce; M. Brunetière, sans prétendre au rôle d'arbitre, prit l'occasion de cette controverse pour publier, dans la *Revue bleue*, un des meilleurs articles qu'on ait jamais écrits sur Pascal. La thèse de M. Bertrand n'est pas nouvelle, mais il l'a très habilement présentée. Pascal est injuste en attribuant aux jésuites une casuistique dont ils n'avaient pas le monopole; il n'a pas compris que la casuistique est une conséquence nécessaire de la confession et que ses attaques, si elles atteignaient la première, devaient mettre en cause l'institution de la seconde. « Ceux qui font la guerre aux casuistes la déclarent à la confession » (p. 219). Enfin — et c'est là un point que M. B. a fort heureusement mis en lumière — Pascal confond évidemment, dans l'ardeur de sa polémique, le péché non mortel avec l'acte permis ou méritoire (p. 256). Précisément parce qu'il n'est ni jésuite ni janséniste, M. B. reconnaît que les jansénistes ont porté des coups déloyaux aux jésuites et qu'à prendre le mot dans son acception moderne, il y a eu jésuitisme des deux côtés. M. B. conclut par cette phrase singulière, la seule qui soit mal écrite dans son livre et que l'auteur des *Études sur les Tragiques grecs* aurait pu lui envier (p. 281) : « Comment l'imprudent qui, sans être un ami des adversaires de Pascal, oserait, pour rester impartial, reprocher à l'auteur des *Provinciales* une faute aussi grave contre la justice, serait-il traité par les admirateurs de toute ligne tombée de sa plume? »

En ce qui touche les *Pensées*, M. B. n'admet pas le pyrrhonisme de Pascal, si énergiquement affirmé par Ernest Havet. « Pascal, dit-il, est un croyant; jamais, sur les questions de foi, le doute n'a effleuré son

âme; mais, en dehors des vérités éternelles, rien ne l'intéresse, ou plutôt, rien ne lui semble digne d'intérêt... Il s'aperçoit qu'aucune des vérités énumérées par Havet n'est démontrable, mais de l'esprit il fait appel au cœur, c'est-à-dire à l'intuition, et les croit plus certaines que la géométrie. » (p. 384-385). Pas plus que Havet, du reste, M. B. ne donne son assentiment : « Les honnêtes gens sont innombrables qui, même après avoir admiré votre livre, ne parient pas et vivent heureux, résignés, sans remords, au mépris de Pascal pour leur folie... Un sceptique peut se dire : j'ai cultivé chez moi l'esprit géométrique et l'esprit de finesse; on ne dit pas que ce soit sans succès (le sceptique se désigne ici assez clairement)... J'ai acquis le droit, sans aucun reproche de conscience, de me résigner aux ténèbres. »

Il y a trois graves lacunes dans cet ouvrage, dont ni les qualités ni les défauts ne sont médiocres. D'abord, M. B. oublie le rôle de Pascal dans la querelle des anciens et des modernes : l'importance de l'écrit que Bossut a intitulé « *De l'autorité en matière de philosophie* » lui échappe complètement. La seconde lacune est plus surprenante encore. M. B. admire, dans Pascal, le grand écrivain, mais il n'a pas cherché à préciser les motifs de son admiration. Nous apprenons de lui ce que la géométrie et la physique doivent à Pascal, mais non pas ce que lui doit la prose française. Il ne suffit point de dire que les *Provinciales* sont écrites avec génie; il faut montrer pourquoi, et comment le génie de l'écrivain y ajoute à celui de la langue. La comparaison s'impose entre Pascal et les autres jansénistes, dont le style, dans ce qu'il a de meilleur, n'est que celui de leur temps; elle n'a même pas été esquissée par M. Bertrand. C'est dommage, car on eût aimé entendre là-dessus l'opinion d'un homme qui joint l'esprit de finesse à l'esprit géométrique. La troisième lacune concerne les sources de Pascal. Ces sources, pour le livre des *Pensées*, sont peu nombreuses : M. Molinier a dit l'essentiel à ce sujet dans la préface de son édition critique, dont M. B. n'a pas fait une fois mention. Montaigne, Charron, la Bible, le *Pugio fidei*, sont les arsenaux où Pascal a pris ses armes : M. B. n'en a pas soufflé mot. Sur ce point, on peut dire que son livre est en retard de deux siècles, car Bayle déjà, dans son *Dictionnaire*, cite le passage d'Arnobe auquel Pascal, qui pouvait le connaître de seconde main, paraît avoir emprunté l'idée du pari. Cette question des secours des *Pensées* est d'autant plus importante que les phrases d'où l'on a conclu au pyrrhonisme de Pascal sont presque toutes des emprunts [1]. M. Bertrand dira sans doute que son livre était déjà gros et qu'il a pû être très bref sur les *Pensées*; mais fallait-il donc rapporter *in extenso*,

1. Ce ne sont pas les seules. M. B. se moque de Pascal, qui, s'appropriant une consultation de Port-Royal, considère que la virginité est « souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants, parce qu'ils ne la peuvent plus désirer pour eux ». Cette idée, qui semble si plaisante à M. B. (p. 104), n'est-elle pas, sous une forme un peu baroque, le commentaire du mot célèbre de saint Jérôme (*epist.* XVIII) : « *Laudo nuptias, laudo conjugium, sed quia mihi virgines generant?* »

d'après Mme Périer, des anecdotes aussi connues que suspectes sur la jeunesse de Pascal? Si la géométrie est la science des proportions, on conviendra que l'illustre géomètre, en écrivant ce livre, a péché un peu contre la géométrie.

Salomon Reinach.

---

576. — **Les églises protestantes** de l'ancienne principauté de Montbéliard pendant la Révolution et le pasteur Kilg, par Armand Lods. Paris, Fischbacher, 1891. In-8, 30 p.

M. Lods nous raconte d'abord la vie du pasteur Kilg, délégué à Versailles, en 1789, par les protestants des *Quatre terres* de la principauté de Montbéliard (Blamont, Clémont, Héricourt, Châtelot), membre du conseil général du Doubs en 1792, arrêté deux ans plus tard par le représentant Lejeune, acquitté par le tribunal révolutionnaire et successivement juge de paix de Blamont, membre du Directoire, président de l'administration, et après avoir repris quelque temps son ministère pastoral, conseiller de préfecture et sous-préfet de Baume-les-Dames. Puis il esquisse les destinées des églises protestantes de la principauté de Montbéliard jusqu'au moment où elles furent réorganisées par le Concordat. On trouvera dans cette dernière partie du travail de M. Lods de curieux détails sur la situation des pasteurs (extrait des mémoires de Charles Cuvier et lettre du Comité révolutionnaire du district de Montbéliard à la commune d'Abbevillers).

C.

---

577. — **La Question du latin et la Réforme profonde de l'Enseignement secondaire**, par M. Guérin. Paris, librairie Léopold Cerf, 1 vol. in-18, 328 pages. Prix : 3 fr. 50.

Il serait trop long d'analyser ce livre chapitre par chapitre ; je me contenterai seulement d'exposer quelques-unes des idées de l'auteur. Gardons, dit M. Guérin, les langues latine et grecque à la base de l'enseignement secondaire, mais enseignons-les autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Qu'on supprime les exercices grammaticaux, thèmes, vers, discours, dissertations, et qu'on ne fasse que des versions écrites ou des explications orales. La seule connaissance des déclinaisons et des conjugaisons, l'emploi de vocabulaires restreints à leur plus simple expression, voilà qui sera suffisant pour apprendre à fond les deux langues les plus savantes et les plus compliquées du monde ancien. Remarquez que M. G. ne plaisante pas. On arrivera par cette méthode à lire couramment, à expliquer « non par bribes, mais par masse » Homère, Platon, Virgile, Horace, Tite-Live, *et comme il n'est pas plus difficile d'apprendre à la fois plusieurs langues de la même famille que d'en apprendre une seule*, les écoliers, guidés par des maîtres qui naturelle-

ment doivent savoir avec le latin, l'italien et l'espagnol, en un mot toutes les langues néo-latines, deviendront, eux aussi, des polyglottes aussi étonnants que Pic de la Mirandole, sans compter que le grec ancien leur servira à parler le grec moderne, car « on va naturellement de l'un à l'autre. » Pour des élèves ainsi préparés, il va sans dire que l'anglais et l'allemand ne seront qu'un amusement, en sorte que, dès l'âge de seize ans, dans un espace de temps qui ne dépassera pas celui des programmes actuels, ils connaîtront sept langues, dont six vivantes. A seize ans cet enseignement *général* sera terminé, après quoi les élèves passeront à l'enseignement *spécial* ou *professionnel*, c'est-à-dire que les uns suivront les cours de médecine, les autres les cours de droit, que ceux-ci se prépareront aux écoles normales, ceux-là aux écoles militaires. A vingt et un ans, ils seront ce qu'on appelle des hommes, et qui plus est, des savants auxquels on n'aura plus guère à apprendre. Voilà qui est simplement mirifique. Mais M. G. ignorerait-il que sa méthode a été, à peu de chose près, depuis quelques années, appliquée à l'enseignement du grec et du latin ? Les résultats, tout le monde le sait, en sont lamentables. Un élève de troisième, je parle par expérience, n'est pas toujours capable d'expliquer un texte latin aussi couramment que le faisait il y a vingt ans un élève de sixième. Quant au grec, depuis qu'on en commence l'étude en quatrième ou à la fin de la cinquième, depuis que le professeur explique, commente la grammaire, sans la faire apprendre par cœur, comme le veut M. G., il n'est pas rare de trouver même en rhétorique des élèves qui en ignorent les principes les plus élémentaires, j'allais dire, qui savent à peine le lire. Et dans la même classe, en dépit de cet enseignement de la métrique qui a remplacé les exercices de vers latins, combien y en a-t-il qui connaissent bien la structure d'un hexamètre, qui en goûtent la cadence et l'harmonie ? Je ne doute pas que M. G. ne soit de bonne foi, car on sent réellement dans son livre une forte conviction, mais j'ai peur qu'à son insu il n'obéisse pas à d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Ne laissons rien debout de tout ce que nos prédécesseurs ont élevé. » Et comme il est très facile de démolir, on démolit avec rage, sans se préoccuper aucunement de réédifier, ou bien, ainsi que M. G., on bâtit dans les nuages je ne sais quoi qui ne repose sur aucun fondement. Les réformateurs feignent d'oublier, quelques-uns ignorent complètement que nos plus grands écrivains, ceux qui font la gloire de la France, ceux qui font l'admiration du monde entier, ont été d'excellents latinistes, et que cela ne les a pas empêchés d'écrire des chefs-d'œuvre en français [1]. Qu'on parcoure les annales des concours généraux : on verra que les exercices latins « ces

1. Lorsque le discours latin céda au grand concours la place au discours français, j'ai entendu un personnage politique, qui présidait dans un lycée de province une distribution de prix, dire aux élèves avec ce ton, avec cet air, que donne une belle ignorance : « Enfin, mes amis, maintenant que vous n'écrirez plus en latin, vous saurez écrire en français. » L'orateur, il est presque superflu de le dire, n'avait pas poussé ses classes au delà du *De Viris*.

pelés, ces galeux d'où vient tout le mal », n'ont pas nui aux Villemain, aux Littré, aux Michelet, aux Cousin, aux Sainte-Beuve, aux Taine, et à cent autres que je pourrais citer. Pour avoir eu au grand concours un prix de dissertation latine, Alfred de Musset n'en a pas moins été le plus français de nos poètes. La discipline, cela va de soi, n'a pas plus échappé que nos bonnes et vieilles humanités à ce prurit d'innovations. On l'a d'abord singulièrement adoucie, puis on l'a supprimée. Un moraliste pénétrant a dit que les enfants étaient colères, envieux, menteurs, dissimulés, qu'ils ne voulaient point souffrir le mal et aimaient à en faire : appréciation d'un esprit chagrin! C'était peut-être vrai jadis, mais aujourd'hui tous les enfants sont des agneaux qui ne demandent qu'à brouter dans les pâturages de la science, à condition que le berger n'ait ni chiens, ni houlette. Donc pour toute sanction disciplinaire, il n'y aura que de mauvaises notes et quelques mots de blâme : avec cela M. G. est persuadé que tout professeur obtiendra de ses élèves « une attitude silencieuse et respectueuse ». Du reste, ajoute-t-il, il ne doit demander rien de plus, rien de moins. Que si par hasard il se rencontrait quelques têtes folles, quelques esprits rebelles pour qui le travail n'eût aucun attrait, la responsabilité en retombera sur les parents : ce sera la punition des fils et des pères.

M. G., dans les six derniers chapitres de cet ouvrage, trace ce qu'il appelle l'esquisse de son programme développé de l'enseignement secondaire. Ce n'est pas assez que les enfants mènent de front sept langues, il faudra que dès l'âge de dix ou douze ans, ils descendent dans les profondeurs et les abîmes de la science, car dès lors ils sont capables de voir clair dans les théories qui sont pour les savants eux-mêmes un terrain de lutte, un vrai champ de bataille. Un maître *spécialisé* leur fera l'histoire des différentes cosmogonies, rien que cela ; un autre leur expliquera ce que c'est que la *monère*, et comment dans ses évolutions multiples, à travers des milliers de siècles, elle a produit les organismes les plus compliqués ; après quoi, il ne sera pas difficile de leur démontrer qu'ils ne sont que les descendants perfectionnés d'un groupe de singes catarrhiniens. Comme on pourrait objecter à M. G., qu'il y a des singes qui se balancent et se balanceront encore longtemps avec leurs singeots aux branches des arbres, il a soin de nous prévenir qu'il y a eu parmi eux une famille plus favorisée qui seule a été admise *au grade de l'humanité!* Cette explication n'empêchera pas les enfants terribles de penser et même de dire tout haut que les forces cosmiques, organiques, etc., sont bien injustes. Pour les rendre à la fois plus modestes et plus réfléchis, le professeur leur répondra que ces singes, dont les contorsions et grimaceries les amusent, peuvent enseigner aux hommes la sobriété, le courage, l'amour de la famille, comme certaines fourmis du Texas [1] qui labou-

1. Ces fourmis du Texas ne seraient-elles pas un peu parentes de ces fameuses fourmis indiennes, grosses comme des chiens ou des loups, dont parle le bon Hérodote?

rent, sèment, moissonnent, leur sont un exemple de discipline et de travail. Au printemps « que herbelettes poingnent et blé sont raverdi », les oiseaux donneront encore aux écoliers des leçons qui ne leur seront pas moins profitables. Ils distingueront chez ces chantres ailés « déjà à un degré supérieur, toute la moralité qui naît chez les parents de l'union des sexes et de la famille. » Bien que la vérité puisse être exposée toute nue, il sera cependant opportun « que le savant spécialisé, » en faisant l'histoire de l'organisation de la famille chez les quadrupèdes et les oiseaux, « emploie une gravité sévère, « ce qui veut dire sans doute qu'il devra devant ses folâtres et jeunes auditeurs, parler avec réserve des « manèges des mâles pour séduire et captiver les femelles, » et c'est avec plus de délicatesse encore qu'il fera la description des épousailles. Comme on le voit, M. G. a autant d'estime que de tendresse pour tous les animaux sans exception : c'est un François d'Assise qui appellerait volontiers les hirondelles « mes sœurs ». Je lui demande bien pardon de le comparer à un saint, lui qui a en horreur toutes les religions, dont « l'histoire, dit-il, est le martyrologe de l'humanité ». Le mot n'est pas nouveau ; on peut d'ailleurs l'accommoder à toutes les sauces, par conséquent il ne prouve rien ; mais n'insistons pas. La philosophie, la métaphysique, ne sont pas à ses yeux moins funestes que les religions : il faut balayer de l'esprit humain les ténèbres épaisses dont elles l'ont enveloppé, après quoi nous nagerons tous dans un océan de lumière, dans la Science qui seule voit, sait, explique toutes choses ! On est presque tenté de dire : ainsi-soit-il. Mais que dire de cette science bâtarde qui proscrit les religions, la philosophie et la métaphysique, c'est-à-dire tout ce qui agrandit l'âme, tout ce qui élargit le cœur et l'esprit ? J'aurais grand'peur, ce sera la conclusion de cet article, qu'une jeunesse élevée et instruite selon la méthode de M. Guérin, se racornît au point de donner une suite à ces vilains livres : les *Sous-Offs* et les *Chapons*.

A. Delboulle.

---

578. — **Stendhal et ses amis.** Notes d'un curieux, 1890. Grand in-4, 134 p. (200 exemplaires seulement sont mis dans le commerce).

L'auteur de ce beau volume — M. Henri Cordier — est un des hommes qui connaissent le mieux Stendhal, sa correspondance et ses œuvres. Il a réuni depuis longtemps des lettres, gravures et documents de toute sorte concernant Stendhal, et nous communique quelques pièces de sa collection particulière. Il possède un exemplaire de Molière dont les pages ont été couvertes de notes par Henri Beyle. Enfin, il a consulté les papiers conservés à la Bibliothèque publique de Grenoble. D'ailleurs il ne prétend pas écrire une *Vie* de Stendhal ; ce qu'il veut, c'est nous gratifier des renseignements et documents originaux qu'il a rassemblés, c'est nous donner les impressions que Beyle a produites sur lui, et, comme il dit, les donner « sans souci des préjugés du monde et

de la critique ». Pour nous, nous avons lu cette étude avec curiosité et plaisir. Nous y avons trouvé une analyse des papiers de Grenoble, et notamment du scenario de la comédie la plus considérable de Beyle, *Les deux hommes*, un catalogue de ses livres en l'an XII, une liste de ses pseudonymes, de nombreux détails sur l'année 1813 (une des époques les plus importantes de sa vie, tant par la campagne à laquelle il assista que par ses ambitions préfectorales et ses embarras d'argent), sur l'amour chez Beyle qui fut « un vrai mâle et nullement un homme mièvre », sur sa préoccupation constante de la mort et sa manie de faire des testaments, sur l'admiration que lui inspirait Paul de Musset, sur ses relations avec Balzac. Nous avons lu avec non moins d'intérêt tout ce qui concerne les amis de Beyle, Colomb et surtout sa sœur Pauline, le seul être qui le rattachait à sa famille et au pays natal. Mais, chose curieuse, et comme l'auteur l'observe avec raison, lorsque Beyle parle à Pauline, c'est un « oncle grognon », et non un frère ; « il ronchonne; il est mortellement ennuyeux; il parle de l'*Esprit des lois* à cette gamine qu'il traite quelques instants plus tard de petite imbécile, il l'appelle petite bringue après l'avoir rasée avec Montaigne ». Naturellement, l'auteur insiste sur les relations de Mérimée et de Stendhal ; il montre finement leurs points de ressemblance et de différence ; il remarque que tous deux étaient « dépourvus d'imagination », que tous deux « mettaient avec soin de côté les produits de leur fantaisie », et furent d'excellents fonctionnaires. Au reste, les jugements littéraires ne manquent pas dans ces « Notes d'un curieux » et, venant d'un homme d'esprit et de goût qui a vécu en un commerce intime avec Beyle durant plusieurs années, ils méritent d'être consultés et retenus : Stendhal, nous dit-on par exemple, manque de simplicité et « tombe dans la préciosité, qu'il déteste, justement par l'affectation qu'il met à chercher le naturel, qu'il aime » (p. 34); « il ne lui a manqué qu'une chose pour avoir du génie, un peu d'abandon » (p. 37).

A. C.

---

579. — **Emile Augier,** par Hippolyte Parigot. 1 vol. in-8. Paris, Lecène et Oudin, 1890.

Il paraît que nous adoptons la mode anglaise. Chez nos voisins d'outre-Manche, à peine un personnage célèbre est-il mort qu'un biographe prend la plume et retrace la vie du défunt en citant de copieux extraits de sa correspondance et de ses ouvrages. Ainsi fait M. Parigot pour Émile Augier, et nous ne songeons guère à nous en plaindre.

Son livre n'est peut-être pas très bien composé; son plan le force à répéter trop de fois les mêmes choses; de là quelques longueurs et des efforts sensibles pour varier l'expression de trois ou quatre idées qui reviennent perpétuellement. En revanche, de la première à la dernière page de cette étude, on sent un goût et une intelligence remarquables

du théâtre. Le point de départ de toute l'œuvre d'A. est mis en pleine lumière : c'est la bourgeoisie née de la Révolution que le dramaturge a voulu peindre dans ses vertus, dans ses défaillances et dans ses vices. Les caractères, même les plus modestes, sont analysés avec une finesse et une vivacité qui font plaisir, et il ne reste plus rien à dire, après M. P., sur l'honnêteté familiale et la composition sobre et modérée, presque anti-romantique, de toute l'œuvre dramatique du maître.

Il est à regretter que M. P. ait cru devoir insister sur un rapprochement qu'on a dès longtemps institué entre Molière et Augier. M. P. lui-même fait à ce propos plus d'une juste réserve ; mais les réserves ne suffisent pas. La différence essentielle entre Molière et Augier, c'est qu'en général, les personnages de Molière, honnêtes ou non, nous prennent par le rire, tandis que ceux d'Augier, plus graves, nous inspirent, dès la première scène, une sympathie ou une antipathie formelles. La différence est considérable, car elle a son origine dans une modification des mœurs et du caractère de tout un peuple. — D'autre part, pourquoi vouloir cacher que bien des scènes d'A. nous paraissent aujourd'hui démodées ? Je sais bien que ceux qui ont suivi A. dans toute sa carrière professent pour lui une admiration intransigeante (M. P., qui est pourtant bien jeune, en vient lui-même, dans son admiration, jusqu'à prendre le style de 1840 pour décrire la Bourse, p. 124 sqq.) ; mais la vérité se réduit à ceci, que même où A. a le plus vieilli, il a moins vieilli que ses rivaux à la scène.

En somme, l'étude de M. Parigot est complète, claire, sortie d'un esprit enthousiaste et fin ; on n'a jamais autant ni mieux dit sur Emile Augier.

Léon Dorez.

---

580. — **Atlas de géographie moderne,** par F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine. Paris, librairie Hachette, 1890, in-f°, en feuilles, 20 fr., relié 25 fr.

L'atlas dont nous avons à parler ici est essentiellement classique : il faut le dire tout de suite, et insister sur ce titre, parce que c'est là justement son principal mérite. Ce serait en effet lui rendre un mauvais service que de le comparer à tel atlas étranger, comme celui de Stieler, qui n'est pas *classique* du tout, malgré son titre de *Hand-Atlas,* et s'adresse à un public beaucoup plus exigeant. Sous ce rapport, nous ne voyons pas qu'il y ait bien besoin de faire sonner la question de patriotisme à propos de cette nouvelle publication. Ses mérites sont assez grands sans cela : c'est avec les autres atlas classiques, mis jusqu'à présent entre les mains de nos écoliers, qu'il faut comparer l'atlas de la maison Hachette, et là, le progrès est énorme et la somme de renseignements mis à leur disposition, incomparablement plus considérable.

Avant tout, deux innovations pratiques attirent l'attention : on a imprimé, sur le verso de chacune des 64 cartes qui composent l'atlas,

une notice, que la finesse de son impression rend souvent fort étendue, et qui est elle-même littéralement bourrée de petites cartes de détail, de croquis, de plans, de diagrammes. De plus, et c'est ici surtout qu'il faut féliciter les directeurs de l'atlas de leur bonne idée, le volume se termine par un *index* alphabétique, qui ne comprend pas moins de 32 pages à 8 colonnes, de tous les noms contenus dans les cartes, *avec renvoi au carré* formé par les longitudes et les latitudes. C'est là un avantage dont on ne contestera pas le prix, à coup sûr. — Enfin les gens du métier constateront, non sans quelque surprise peut-être, que toutes les cartes, coloriées avec goût et d'une netteté irréprochable, ont été obtenues par la lithographie : et c'est ce qui explique la modicité du prix de l'atlas, considération qui n'est pas à dédaigner pour l'usage qu'on en fera.

Passons au choix des cartes et au travail des notices. Une critique s'impose d'abord, ici : c'est que plusieurs cartes semblent n'avoir été introduites que pour donner une occasion aux notices. Elles sont intéressantes, mais peu nécessaires. Telles sont les deux premières cartes (1, 2), qui renferment huit petits hémisphères fort jolis, mais dont le seul but est de montrer la forme générale des diverses parties du globe; tel encore le planisphère politique (5), assez inutile après les deux planisphères physique et hypsométrique; ou la carte de France politique (12) que suivent aussitôt quatre feuilles plus développées. Ces doubles emplois eussent certainement été remplacés avec avantage par quelques cartes de détail dont le besoin se fait sentir pour certains pays dont l'étude est de chaque jour. Ainsi, une carte pour les Pays-Bas ou la Suisse, rien de mieux, mais une seule pour l'Angleterre, c'est peu, et c'est même tout à fait insuffisant dans un atlas de 64 cartes : on comprendra qu'il ne peut y avoir grand'chose dedans. L'Allemagne a été un peu mieux traitée puisqu'il y a une carte de l'Europe centrale. Une de plus, néanmoins eût utilement pris la place d'une des cartes d'hémisphères.

Rien à dire pour le reste. On ne s'étonnera pas de voir la France particulièrement bien traitée (cartes muette, physique, hypsométrique, géologique;... plus 19 petites cartes spéciales et une vingtaine de plans ou croquis, dans le texte). Il faut signaler la très réussie reproduction phototypique directe de la carte en relief, qui donne de l'orographie de notre pays une impression saisissante, comme *vivante*. Parmi les autres bonnes cartes de l'atlas, notons encore l'Europe hypsométrique (le relief du sol et la profondeur des mers ont été l'objet de soins spéciaux dans le volume); la Suisse et surtout le système complet des Alpes, cartes nettes et bien comprises; l'Europe centrale, le bassin de la Méditerranée; puis la région du Caucase, l'Inde, l'Afrique en trois feuilles, cinq cartes bien au courant et très soignées...

Les notices sont dûes à une quinzaine d'auteurs différents, mais ont été rédigées sur le même plan : situation, superficie, limites et côtes, relief, hydrographie, climat, population, administration, culte, grandes

villes, agriculture, commerce, industrie, budget, communications, enfin aperçu historique. Ces notices sont plus ou moins étendues, cela va sans dire, selon le nombre des cartes. Ainsi la Russie, ayant trois cartes pour elle seule, a donné lieu à un vrai article. En général, on a beaucoup insisté sur le côté économique, ethnographiqne, sur les climats, les pluies, etc. On a pris soin aussi, dans les petites cartes, de donner souvent, pour faire comprendre les dimensions des choses, des points de comparaison faciles à saisir à première vue : par exemple, le croquis de la France comparé aux colonies, aux pays exotiques ; les lacs d'Afrique ou d'Amérique, au lac de Genève, etc.

La direction générale a été confiée à M. Franz Schrader, déjà bien connu par d'excellents travaux, qui s'est chargé aussi de sept notices, toutes excellentes: entr'autres l'introduction, relative à la vie terrestre ; la France en général, et la France physique ; les Alpes, le Caucase etc. Parmi ses collaborateurs, il convient de citer en première ligne M. Léon Rousset, qui a un peu des mêmes qualités : vues d'ensemble et résumés dominant bien la question, informations et points de vue pris sur les lieux et non pas imaginés dans le travail du cabinet... Les notices signées de lui sont : l'Autriche-Hongrie, la péninsule des Balkans, la Roumanie, la Turquie d'Asie et l'Empire chinois. — M. Rousselet a donné un bon article sur l'Inde, qu'il connait si bien ; M. A. Saint-Paul a signé un tableau net et exact de la formation territoriale de la France ; M. O. Reclus, la notice sur le Canada ; M. Jacottet, celles sur nos colonies ; M. Aïtoff, celles sur la Russie. M. Kaltbrunner a rédigé les 5 notices de l'Afrique et les 3 de l'Amérique du Sud ; et M. Poirel a mis beaucoup de précision et de netteté dans ses 8 notices sur le relief du sol, les races, la description physique et politique de l'Europe et de l'Asie, etc.

On n'a pas manqué, comme de raison, de laisser aux pays étrangers les vrais noms de leurs villes (au moins entre parenthèses) et des termes géographiques employés dans leurs cartes nationales, ce qui a donné lieu, à la fin de l'atlas, à une petite table spéciale, à un glossaire de ces termes de toute langue, qui ne sera certes pas dédaigné [1].

H. DE CURZON.

---

581. — M. DUBOIS. **Précis de la Géographie économique des cinq parties du monde.** Paris, Masson, 1890, XIII-816 p.

Dans un précis de géographie économique, la tâche la plus délicate est de faire à la géographie la part qui lui est due. De nombreux exemples témoignent de cette difficulté. Outre que l'économie politique, avec ses chiffres, ses statistiques, ses tableaux est matériellement envahissante,

1. La maison Hachette promet, tous les ans ou tous les deux ans, une livraison supplémentaire contenant les additions ou les rectifications auxquelles pourront donner lieu les hasards de la politique générale ou les découvertes de nos voyageurs.

les économistes sont trop portés à croire que les lois appelées par eux économiques évoluent par leur vertu propre et indépendante du milieu. M. Dubois étudie ces phénomènes dans leurs relations avec les circonstances géographiques. Il fait œuvre de géographe; c'est là son originalité. Il professe l'horreur des doctrines et des doctrinaires. Sa préface (qui ne s'adresse apparemment pas aux seuls écoliers auxquels ce *Précis* est destiné) est une attaque contre les dogmes qui sous les vocables de libre échange et de protectionnisme ont longtemps régi la vie commerciale et industrielle des nations. M. D. ne prend point parti : il constate les faits; il se résigne à cet « isolement, égoïste si l'on veut, mais profondément naturel » (p. 809), où les Etats sont condamnés. « Profondément naturel »; voilà deux mots qui inquiéteront la conscience de géographes moins résignés.

Après la sûreté de la méthode, il resterait à louer la sûreté des informations; il y aurait mauvaise grâce à signaler des lacunes dans un volume de 800 pages qui embrasse les cinq parties du monde. L'on ne saurait pas non plus reprocher à l'auteur, dans les chapitres notamment consacrés à la France et à ses colonies, un optimisme qui est de style, pour ainsi dire, dans les livres d'enseignement, un optimisme pédagogique. Ce sentiment inspire la conclusion de l'ouvrage, où M. Dubois proclame qu'un jour la métropole, grâce aux produits de son empire colonial, aura conquis, à l'égard des autres peuples, son indépendance économique. Le patriote ici ne semble pas faire tort au géographe.

B. AUERBACH.

---

582. — **Glauben oder Wissen?** Eine Untersuchung ueber die menschliche Geisteseinheit auf biologischer Grundlage, von Prof. Dr Karl FISCHER. Gotha, Perthes, 1890; in-8, 60 p.

L'auteur de cette dissertation, nourrie et solide, s'est proposé d'établir que la science, en revendiquant son indépendance théorique, s'abuse sur son point de départ et sur ses moyens d'action; elle procède toujours de suppositions premières, que l'on peut admettre ou rejeter. Donc toute science repose, au fond, sur un acte de foi. Il en résulte que l'esprit humain est un dans ses procédés et que le divorce que l'on veut souvent faire prononcer entre les sciences exactes et la religion repose sur un malentendu. La foi et la science n'ont point à s'exclure, mais à s'appuyer mutuellement. — Cette étude d'un pédagogue distingué mérite d'être signalée.

M. V.

LETTRE DE M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Dans le numéro 44 de la *Revue critique*, mon savant confrère et ami M. Gaidoz rend compte du *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale*, par M. H. Omont. Il apprécie avec la plus bienveillante courtoisie ma collaboration au travail de l'érudit bibliothécaire. Il termine en proposant une

traduction nouvelle du titre d'un ouvrage pieux composé au XVII[e] siècle par le prêtre catholique irlandais Geoffroy Keating : *Eochair-Sgiath an Aifrinn*, que M. R. Atkinson a traduit : *Key-shield of the Mass* [1], littéralement « Clef-bouclier de la Messe », étant entendu que des deux mots « clef » et « bouclier » le premier est le complément déterminatif du second, comme si l'on disait « bouclier de clef ».

M. Gaidoz propose de traduire : « Bouclier tranchant de la messe » en remplaçant le complément déterminatif par un adjectif, ce qui est conforme au génie de notre langue, mais en donnant au mot *eochair* un sens différent de celui qu'ont admis jusqu'ici les érudits qui ont parlé du livre de Keating. Après avoir cité, pour justifier cette nouveauté, la légende épique du héros Cûchulainn, il fait appel à mon jugement. Je ne puis lui répondre autrement qu'en exposant les raisons, bonnes ou mauvaises, pour lesquelles j'ai cru devoir donner la traduction insérée dans le catalogue de M. H. Omont.

Pour saisir le sens des expressions dont Keating s'est servi, il faut, ce me semble, commencer par se mettre dans l'esprit que le livre, dont ces expressions constituent le titre, est un ouvrage religieux et chrétien ; c'est à la Bible et non à la légende de Cûchulainn qu'on doit faire appel, si on veut expliquer l'ouvrage dont il s'agit. La « clef » dont il est question dans le titre est un meuble métaphorique ; comparez la *clavis scientiae* de la Vulgate, saint Luc, chap. XI, verset 52. Le « bouclier » est également métaphorique : Keating récitait tous les jours les complies, par conséquent le psaume 90 et le verset 5 de ce psaume : *Scuto circumdabit te veritas ejus* (scilicet *Dei*). Dans ces textes bibliques et chez Keating, *eochair* et *clavis*, *sgiath* et *scutum* sont employés au « sens figuré ». Ce « sens figuré » est pour les deux premiers de ces mots « explication » pour les deux autres « protection ». *Eochair-Sgiath an Aifrinn* signifie, en supprimant les métaphores : « Protection expliquée de la Messe », ou peut-être, en développant davantage : « Explication des causes pour lesquelles « la Messe protège le chrétien contre les attaques du démon. » On pourrait dire : « Clef « ou explication du bouclier, c'est-à-dire de la protection que procure la Messe. »

J'ignore si la traduction de M. R. Atkinson, *Key-Shield*, offre un sens clair pour le lecteur anglais. « Clef-bouclier » est inadmissible en français. « Clef à bouclier de la Messe » ou mieux peut-être « Clef au bouclier de la Messe », « A Key to the Shield of the Mass », comme a écrit O'Reilly, n'est pas une traduction absolument littérale, puisque le rôle principal est pris par le mot qui, dans l'original, est complément déterminatif, mais cette traduction a l'avantage de reproduire la métaphore incohérente qui caractérise le titre imaginé par Keating et de lui conserver par là une place à part au milieu des titres métaphoriques fréquents à cette époque ; je citerai le « Jardin des racines grecques » et un livre moins connu : « Les sept trom- « pettes spirituelles pour réveiller les pécheurs. »

Avant de terminer, je demanderai à vous et à M. Gaidoz la permission de réclamer contre une expression dont se sert de très bonne foi mon savant confrère, quand il qualifie de *vol* la saisie du ms. celtique n° 1 par les commissaires de la section de Beaurepaire. Il n'y a pas *vol* sans intention « frauduleuse » *fraudulosa* [2], et un des éléments de la fraude est la mauvaise foi [3]. Le *vol* suppose l'intention de faire un gain, *lucri faciendi*, comme dit le texte reçu des *Institutes* et du *Digeste* [4],

1. R. Atkinson, *Trí bior-ghaoithe an bháis*, p. 302, 368.
2. *Institutes* de Justinien, l. IV, t. 1, § 1 ; *Digeste*, fr. 1, § 3, *de furtis ; Code pénal*, art. 379.
3. Dolo malo, *Sentences* de Paul, l. II, t. 11, § 1.
4. Aux passages précités.

dont la doctrine se retrouve chez les jurisconsultes français du XVIII[e] siècle[1]. Les commissaires de la section de Beaurepaire auraient été des voleurs, s'ils avaient été de mauvaise foi et s'ils avaient prétendu s'approprier le ms. celtique nº 1; mais, sans se cacher et au grand jour, ils ont fait ce qu'ils croyaient leur devoir, ils ont porté ce ms. dans un dépôt public; ils n'ont donc pas commis de vol. Si les représentants de l'État, qui ont enlevé les objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires, étaient des voleurs, les bibliothécaires et les archivistes d'aujourd'hui, qui détiennent ces objets, seraient les continuateurs ou les complices de ces voleurs. Mon savant et spirituel confrère ne songeait guère à cette conséquence, qui m'atteindrait personnellement, puisque j'ai été vingt-huit ans archiviste, et que j'ai, pendant près de vingt ans, collaboré à l'administration d'une bibliothèque publique. Il est donc certain qu'il admettra ma réclamation et qu'il ne s'en blessera point, qu'au contraire il l'accueillera avec l'amabilité dont il m'a déjà donné tant de preuves.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Réponse de M. Gaidoz.

Mon explication de l'irlandais *cochair-sgiath* n'a pas convaincu M. d'A. de J. Je ne cacherai pas que cet insuccès m'humilie un peu. Et pourtant, malgré le commentaire tropologique de mon érudit et aimable contradicteur, je ne puis toujours pas accepter une interprétation qu'il déclare lui-même être « une métaphore incohérente ». Incohérente..... A ce compte, je crois que Keating préférerait ma traduction, s'il pouvait, pour une heure, sortir de sa tombe comme ce Senchan Torpeist dont M. d'A. de J. nous a autrefois raconté l'histoire.

M. d'A. de J. me conteste l'exactitude du terme de « vol », appliqué par moi à l'enlèvement du manuscrit irlandais que « les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites ». M. d'A. de J. parle à ce propos des « objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires »; mais ce qu'il cite, c'est le *Digeste* et les *Institutes* de Justinien, non pas une « loi révolutionnaire » autorisant les commissaires des sections de la Commune de Paris à saisir des manuscrits chez des particuliers au cours de leurs « visites ». M. d'A. de J. ne produit pas le texte d'une semblable « loi révolutionnaire » qui pourrait innocenter ses clients. Mais, au surplus, je m'étais placé au point de vue de l'équité et du droit naturel, non au point de vue de la procédure.

Je ne me permettrai donc pas de discuter une question de droit avec un avocat de la Convention et de la Commune de Paris aussi bon jurisconsulte que M. d'A. de J. J'aime mieux retirer une expression qui a éveillé ses scrupules et offensé sa conscience d'archiviste. Je remercie M. d'A. de J. de m'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes : je ne prévoyais pas, en effet, que, derrière « les commissaires de la section Beaurepaire », je risquais d'atteindre le corps tout entier des bibliothécaires et des archivistes de France, corps que je respecte profondément.

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Faculté des Lettres de Reims vient de s'assurer la collaboration de M. A. DE LA BORDERIE, membre de l'Institut, qui se charge d'un cours libre

1. Huyot, *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, in-4º, t. XVII (1785), p. 644; Muyart de Vouglans, *Les lois criminelles de la France*, in-fº (1780), p. 278.

d'histoire de Bretagne. Le professeur traitera, cette année, des grandes divisions de cette histoire, considérée dans son ensemble. L'institution de ce cours, qui vient s'adjoindre à celui de langue et littérature celtiques de M. Loth et à celui d'Histoire de Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles de M. A. Dupuy, est une innovation heureuse dont il convient de féliciter la Faculté de Rennes.

— Notre collaborateur, A Loisy, commence, dans le dernier numéro (novembre-décembre) de la *Revue des religions*, une étude sur *la Religion chaldéo-assyrienne*. A propos des sources, il retrace à grands traits les débats soulevés par la question suméro-accadienne. Nous sommes surpris que M. L. n'ait pas fait mention de l'évolution caractéristique de Stanislas Guyard sur ce point particulier.

— M. Héron de Villefosse publie en tirage à part *Le Marbre de Vieux*, discours prononcé à Caen à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, le 19 décembre 1889 (Caen, Delesques, 1890; 25 pp. in-8°). C'est l'analyse de ce document important, plus connu sous le nom de monument de Thorigny, accompagnée d'un spirituel commentaire qui met la question à la portée des esprits les moins préparés.

ALLEMAGNE. — La librairie Schwartz (Oldenbourg et Leipzig) vient de publier deux volumes de souvenirs de voyage et d'impressions esthético-pittoresco-quelconques. Le premier, de M. Woldemar Kaden, Italienische Gypsfiguren (un vol. petit in-8°, IV, 454 pp.), contient des tableaux de la Campanie, de Naples, de Rome, des notes sur la Calabre, sur Faust et la critique italienne, avec la traduction d'une nouvelle de De Amicis et d'une saynète de Gracosa. L'autre, de M. Adolf Stern, Wanderbuch, Bilder und Skizzen (un vol. petit in-8°, VIII, 330), contient une intéressante description de la Passion d'Oberammergau de 1871, des impresssions vénitiennes de 1874 et romaines de 1890, et entre autres morceaux analogues, une étude sur la représentation des Niebelungen à Bayreuth en 1877 qui aura plus d'intérêt que les autres pièces pour les lecteurs français.

ANGLETERRE. — Les deux derniers numéros du *Fortnightly Review* (novembre et décembre) contiennent un article de Mme James Darmesteter sur la vie du paysan français au XIVe siècle *(Rural life in France in the fourteenth century)*, faisant suite à une étude publiée précédemment dans le même recueil sur l'Ouvrier français au XIVe siècle. L'auteur fait connaître les subdivisions et les relations des diverses classes rurales, l'origine, la valeur et le sens de la corvée, et décrit tour à tour les diverses cultures en faveur et l'élevage du temps; les méthodes et les instruments employés; la vie intime du laboureur, sa maison, son mobilier, son costume, sa médecine, son éducation, ses écoles; enfin les effets de la guerre de Cent-Ans sur la condition des classes agricoles. « Peut-être les pauvres furent-ils ceux qui en souffrirent le moins. La hausse soudaine et sans précédent du prix du travail ne les atteignit pas ou ne les affecta que favorablement. La Grande Peste, qui indirectement ruina les grands propriétaires fonciers, laissa le paysan fermier indemne. Il prospéra, mit de côté ses épargnes, acheta pièce à pièce les terres du noble diminué. Nulle circonstance ne prépara d'une façon si insidieuse ni si complète la ruine de la féodalité. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie des renseignements complémentaires sur les actes des *XV viri sacris faciundis*, dont il a

parlé dans sa dernière lettre, et sur une autre inscription, portant les mots : *Salus Semoniana.*

M. le Dr Carton, médecin militaire à Souk-el-Arba (Tunisie), adresse à l'Académie une note sur une dédicace à Saturne, trouvée à Sidi-Mohammed-el-Azreg.

Sur la proposition de la Commission des travaux littéraires, MM. Héron de Villefosse et Waddington sont désignés pour diriger, avec le concours de M. Cuq, la publication du tome IX des *Œuvres de Borghesi*.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur l'histoire des Teutons, à propos d'un travail récent de M. le Dr Kossinna. Avec M. Kossina, et Müllenhoff, et contrairement à M. Mommsen, il pense que les Teutons ont fait leur apparition dans l'histoire en même temps que les Cimbres, en l'an 113 avant notre ère, et non pas seulement en l'an 103. L'autre thèse du même auteur, selon laquelle les Cimbres habitaient la Saxe actuelle, c'est-à-dire la vallée de l'Elbe, et non le Jutland, ne lui paraît pas destinée à prévaloir sur l'opinion reçue.

M. Levasseur signale une rectification importante qui vient d'être faite par un professeur de l'Université de Gand, M. Hulin, à un passage des *Prolégomènes* de Benjamin Guérard sur le *Polyptyque* d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés. M. Guérard, d'après les calculs fondés, disait-il, sur l'examen du texte du *Polyptyque*, avait évalué la partie connue du domaine de Saint-Germain-des-Prés, au xie siècle, à 221,019 hectares, dont 197,927 en bois. M. Hulin a refait sur le texte du document, parcelle par parcelle, le calcul approximatif des surfaces boisées, et il est arrivé à un total de 15,000 à 17,000 hectares tout au plus : ce qui réduit le total général à moins de 40,000 hectares.

M. Levasseur, qui dans son livre sur la *Population française*, avait pris les renseignements fournis par le *Polyptyque* pour base d'une hypothèse sur la densité de la population en Gaule au ixe siècle, déclare qu'il renonce maintenant à cette hypothèse. Il lui avait paru légitime de conclure d'une superficie de 2,210 kilomètres carrés à l'ensemble du pays; mais un territoire de moins de 400 kilomètres carrés lui semble, pour un pareil calcul, une base tout à fait insuffisante.

Sont élus membres :

De la commission chargée de présenter des candidats aux places de correspondants étrangers, MM. Renan, Gaston Paris, d'Arbois de Jubainville, Boissier.

De la commission chargée de présenter des candidats à la place de correspondant français, MM. Delisle, Georges Perrot, Paul Meyer, Anatole de Barthélemy.

M. Maspero communique, de la part de M. Casanova, membre de la mission archéologique française au Caire, une figurine de terre cuite qui a été trouvée dans les faubourgs du Caire et qui appartient à MM. Innès. Elle représente un bouquetin aux cornes recourbées, probablement le bouquetin à manchettes, si fréquent encore aujourd'hui dans le désert de l'Egypte. On y lit une inscription arabe qui se traduit ainsi : « L'imam c'est el-Hakim-billah. » C'est la profession de foi d'un croyant druse : on sait que les Druses ont rendu et rendent encore un culte au veau et parfois à la gazelle, et le bouquetin est au nombre des animaux que le peuple d'Egypte confond sous le nom générique de gazelles. M. Schefer possède un objet analogue à celui-ci, mais en bronze et avec une inscription persane.

M. Ernest Babelon termine sa communication sur les monnaies des rois de Sidon sous la domination des Perses Achéménides.

Les monnaies étudiées dans ce mémoire portent, d'un côté, la galère sidonienne, de l'autre l'image du Roi des Rois, dans un char traîné par trois chevaux, suivi d'un satrape ou d'un roi tributaire à pied. La légende se compose, sur la plupart, de deux lettres phéniciennes et d'un chiffre. M. Babelon répartit ces monnaies en groupes caractérisés chacun à la fois par la légende et par l'aspect ou la facture des pièces : il reconnaît dans chaque groupe les monnaies d'un personnage distinct, soit un roi de Sidon, soit un satrape perse d'Egypte (après qu'Artaxerxès III, Ochus eut reconquis ce pays en 345), soit le satrape de Cilicie, Mazaios. Il voit dans les lettres phéniciennes les initiales des noms des divers princes, et, dans les chiffres, les dates, formulées par les années de leurs règnes. Il reconstitue ainsi, d'après ces données, la chronologie des rois de Sidon :

1° Un roi innomé mort en 374;
2° Strabon Ier, 374-362;
3° Tennès, 362-350;
4° Interrègne, 350-349;
5° Evagoras II (roi dépossédé de Salamine), 349-346;
6° Strabon II, 346-332.

En janvier 332, la prise de Sidon par Alexandre met fin à la dynastie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : Naef, *Notes sur les fouilles pratiquées dans le chœur de l'église de Graville-Sainte-Honorine.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 29 décembre — 1890

583. — A. Wiedemann. **Herodots Zweites Buch** mit sachlichen Erlæuterungen herausgegeben von A. Wiedemann. Leipzig, Teubner, 1890, in-8, viii-624 p.

Le second livre d'Hérodote a tenté plus d'un égyptologue, et j'en sais au moins un qui avait commencé à l'annoter dans l'intention d'en publier le commentaire. L'ouvrage de M. Wiedemann retardera pour lui l'exécution de ce projet, mais sans l'amener à renoncer au projet lui-même. Il y a, en effet, pour un égyptologue deux manières de commenter Hérodote, en rapprochant les données du texte grec des données que nous fournissent les monuments, en joignant aux données verbales des textes monumentaux le dessin des monuments eux-mêmes, ou du moins des figures qui peuvent illustrer le texte grec. C'est cette seconde manière à laquelle je m'étais arrêté: M. Wiedemann a choisi la première. Son livre ne renferme aucune vignette, ce qui nuit évidemment à l'intelligence des explications qu'il donne. Les savants habitués aux seuls monuments des peuples classiques ont souvent peine à se figurer le détail de l'archéologie égyptienne d'après de simples descriptions : il faut leur mettre les objets sous les yeux si l'on veut leur éviter toute erreur. Aussi regretté-je sincèrement que l'éditeur de M. Wiedemann ne lui ait pas demandé quelques figures : les frais d'impression auraient été plus considérables, il est vrai, mais le livre aurait été plus utile.

Tel qu'il est, il renferme des parties excellentes. M. Wiedemann, à qui on ne demandait que d'être égyptologue, a préféré donner un commentaire complet, dont beaucoup de parties, touchant à des points de

littérature, d'histoire ou d'érudition hellénique, échappent à ma compétence. Je ne parle donc ici que des parties empruntées aux monuments égyptiens. Comme toujours, M. Wiedemann a témoigné de connaissances bibliographiques étendues : il a lu et cité la plupart des brochures qui touchent à son sujet par quelque point. C'est à peine si on peut relever çà et là quelques omissions ou quelques oublis : ainsi, à propos du canal de Néko, le mémoire de Lieblein, *Om den gamle Suez-Kanal* dans ses *Ægyptologiske Studier* (Mémoires de l'Académie de Christiania, 1870); ainsi le long fragment de commentaire que j'ai publié en 1878, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, et où j'ai défini le rôle des prétendus prêtres égyptiens qui renseignaient Hérodote, presque dans les mêmes termes que M. Wiedemann dans sa *Geschichte Ægyptens* de 1880 (p. 92 sqq); ainsi la lettre de Mariette, *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux Égyptiens*, dans la *Revue archéologique* (1885, t. I, p. 343-350). Il y a une certaine difficulté à se procurer les tirages à part, ou les brochures de quelques pages dont se compose la plus grande partie de la littérature égyptologique : aussi je n'insiste pas sur ce sujet. De pareilles omissions sont à peu près inévitables, et chacun de nous s'en connaît trop à son compte pour avoir bonne grâce à les reprocher aux autres.

Si je voulais examiner par le menu les six cents pages dont le livre de M. W. se compose, j'y relèverais beaucoup de faits douteux. Ce sera plus tard affaire aux égyptologues de les signaler et de les écarter. Les critiques tomberaient, pour la plupart, sur des passages dont l'explication restera probablement toujours incertaine. Saurons-nous jamais, par exemple, d'une façon indubitable, quelle était l'inscription que les drogmans montraient aux voyageurs, et sur laquelle ils prétendaient lire le nombre exact des oignons et des rations de légumes distribués aux ouvriers de la grande pyramide? Les solutions les plus vraisemblables qu'on ait données de ce récit laissent, malgré tout, subsister quelque doute. Une critique portant sur des questions de ce genre aurait, pour effet, de mettre le lecteur non égyptologue en méfiance contre M. W., ce qui serait fort injuste. M. Wiedemann a le plus souvent proposé des interprétations certaines : où elles ne paraissent pas l'être, elles sont du moins ingénieuses et conformes à l'état actuel de la science. Les hellénistes et les historiens de la littérature ancienne qui entreprennent l'étude du second livre d'Hérodote, ou qui ont besoin de savoir en quoi le témoignage des monuments originaux confirme ou infirme celui de leur auteur, trouveront dans M. Wiedemann un guide bien informé, d'un jugement parfois un peu court, mais d'une érudition très étendue et de bon aloi.

G. MASPERO.

---

584. — I. **Der Buddhismus** nach ælteren Pâli-Werken dargestellt von Dr. Edmund Hardy. Münster, Aschendorff, 1890 (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, I. Band).

585. — II. **Le Bouddhisme Japonais**, par Ryauon Fujishima, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, Maisonneuve, 1889.

I. Le volume de M. Ed. Hardy ouvre une série de manuels qui doivent former une histoire générale des religions en dehors du christianisme. L'éditeur de la collection se propose de présenter sous une forme condensée les principaux résultats des recherches récentes au public cultivé, et de fournir aux débutants les notions indispensables pour entreprendre des études personnelles. Les rapports de la religion avec l'histoire et la civilisation, les analogies de culte ou de doctrine avec le judaïsme et le christianisme y doivent être indiqués dans une juste mesure, sans laisser toutefois de place à l'arbitraire et à la fantaisie.

Le travail de M. H. est l'application scrupuleuse de ce programme. L'auteur a partagé son sujet en sept chapitres : I Généralités, sources; état religieux de l'Inde à l'époque du Bouddha; II Vie du Bouddha; III Doctrines du Bouddhisme primitif; IV Les ordres bouddhiques; V Le Bouddhisme et le Jaïnisme, rapports et divergences; VI Un protecteur du bouddhisme au IIIe siècle av. J.-C., Açoka; VII Le Bouddhisme et le Christianisme. L'appareil scientifique est irréprochable. M. H. n'avance point de fait ni d'opinion sans citer ses autorités, mais il a soin de rejeter ces pièces justificatives à la suite de son exposé qui gagne ainsi en clarté et en élégance. Il ajoute un index de termes techniques, un tableau détaillé du canon pâli avec l'indication des éditions parues, et enfin une bibliographie générale, sobre et substantielle à la fois. Le choix des ouvrages cités suffirait à attester l'érudition solide et judicieuse de M. Hardy. Mais il ne s'est pas contenté de recourir aux autorités les plus sûres; il est familier avec les textes mêmes; il leur a emprunté avec un goût discret de courts et nombreux extraits qui rompent la monotonie de l'exposition. Et cependant, malgré tant de mérites réels, l'ouvrage est incomplet et inexact dans son ensemble.

M. H. a cru limiter strictement son sujet; il l'a mutilé. Le bouddhisme s'est divisé en deux grandes branches : le bouddhisme méridional (Ceylan et Indo-Chine) fondé sur le canon pâli, et le bouddhisme septentrional (Népal, Chine, Japon, etc...) fondé sur le canon sanscrit. Les deux traditions prétendent avec une égale insistance au droit d'aînesse, et la science n'a pas encore tranché ce litige. L'une et l'autre peuvent se réclamer de noms considérables dans l'Occident. Les circonstances et peut-être aussi la mode ont favorisé de notre temps la doctrine méridionale; mais une réaction facile à prévoir ne manquera pas de se produire le jour où les textes sanscrits, un peu délaissés, et les traductions chinoises seront mieux connus et plus approfondis. M. H. n'a pas donné d'arguments nouveaux en faveur du canon pâli; il ne

s'est décidé que sur des raisons de sentiment, les plus perfides et les moins scientifiques des raisons. D'ailleurs, la priorité de cette tradition fût-elle établie par le fait, le bouddhisme septentrional n'en aurait pas moins droit à figurer dans un tableau général du bouddhisme. Qu'il ait bifurqué dès l'origine ou qu'il se soit détaché après coup de l'église orthodoxe, il est l'œuvre directe ou déviée de la pensée bouddhique; il en caractérise le principe ou l'évolution; il en représente la conception la plus répandue et la plus populaire. Le bouddhisme du Sud, humain et familier jusqu'au terre à terre, ne suffit pas à expliquer le prodigieux succès de l'évangile prêché par Gotama. Réduit à ces proportions, il n'aurait pas lutté victorieusement contre tant d'autres confessions; le dieu y manque, si grand qu'y soit l'homme. Les lecteurs de M. H. ne comprendront certainement pas l'action du bouddhisme sur les foules; ils n'y verront qu'une secte fondée sur des théories philosophiques, groupée dans des sortes de phalanstères, plus occupée d'exercices intérieurs que de la conquête des âmes.

L'esprit général de la collection inaugurée par M. H. explique cette lacune fondamentale, s'il ne la justifie pas. La composition même de l'ouvrage accuse le vice inhérent à l'entreprise. Les six chapitres sur la vie du Bouddha et sur son œuvre font un total de cent dix pages; le septième, sur les analogies du bouddhisme et du christianisme, a trente-deux pages et forme environ le quart du volume. La science y cède le pas à la polémique apologétique. Nous ne voulons pas suivre l'auteur sur ce terrain glissant, ni discuter en détail ses assertions. La foi est toujours respectable, mais elle ne justifie pas les injures grossières à l'adresse des adversaires. M. H. outrepasse les droits de la critique lorsqu'il compare les apôtres européens du bouddhisme, si discutable que puisse être leur personne, à « des échappés de maisons de fous ». Il poursuit la comparaison des deux religions et de leurs fondateurs avec un acharnement minutieux; il suffit, pour en donner l'idée, de reproduire la table analytique : « Buddha et le Christ; leur personne, leur doctrine, leur œuvre. Buddha et les Buddhas; Christ, le seul Sauveur. Incarnation; conception sans intervention humaine. Prédiction d'Asita et de Siméon; la tentation de Buddha et du Christ. La vie publique de l'un et de l'autre. Miracles et prédictions. Fin du Christ et de Buddha. Différences de doctrine (Dieu, âme, péché, délivrance, état final). Morale. Effort moral; idée du mariage; esprit des chrétiens et des bouddhistes. L'église du Christ et les ordres bouddhiques; la confession. — Progrès par le bouddhisme et par le christianisme. Réformes sociales introduites par le christianisme pendant la période romaine; influence du christianisme sur la culture populaire, l'art et la science de ce temps. Adoucissement des mœurs; la noblesse des sentiments et de la vie propagée par le bouddhisme; pas de tentative mémorable pour améliorer la situation sociale des femmes. La culture populaire hâtée, la science négligée et l'art employé à l'usage des cloîtres par le bouddhisme. »

L'argumentation de M. H. dans ce long chapitre est sans doute en harmonie avec les doctrines orthodoxes; elle ne laisse pas que de paraître étrange aux critiques impartiaux. On sent trop souvent qu'il suffirait d'un parti-pris inverse pour retourner les termes et aboutir à une solution opposée. M. Hardy a dès le début de son manuel, et sans même s'en rendre compte, subi l'attraction du chapitre final; chacune des sections tend directement à la conclusion préconçue. C'est ainsi qu'il a été porté, malgré sa loyauté évidente, à sacrifier entièrement la tradition sanscrite, plus merveilleuse et par là plus divine, et à passer sous silence l'action civilisatrice exercée par le bouddhisme sur tant de races éparses à la surface du globe.

II. Le *Bouddhisme japonais* de M. Fujishima est la contre-partie instructive autant que piquante du tableau tracé par M. Hardy. L'auteur est un bouddhiste fervent, ancien élève de la Faculté bouddhique du Nishi-Hongwanzi, à Kyoto. Il est venu en Europe pour s'y former aux méthodes occidentales, il a passé quatre années chez nous à étudier surtout la philosophie et l'histoire des religions, et à se familiariser avec notre langue. M. F. est arrivé à écrire en français; il continue à penser en oriental. Le contraste entre la pensée originale et l'instrument employé s'accuse à toutes les pages, et donne au livre une saveur de haut goût. L'ouvrage, à proprement parler, est la traduction d'un traité japonais où l'histoire et les doctrines des douze grandes sectes bouddhiques du Japon sont exposées brièvement par des prêtres choisis parmi les plus autorisés de chaque école. M. B. Nanjio avait donné, avant M. F., une version anglaise de cette compilation; mais, outre qu'elle est difficile à rencontrer, elle ne se comprend qu'à peine. M. F. a légèrement remanié l'ouvrage; il a élagué le superflu et il a complété les indications trop sommaires par des emprunts aux sources les plus sûres; il a mis le livre au point. Chacune des sectes est traitée naturellement avec une faveur égale; chacune se targue des avantages les plus éclatants; chacune prétend refléter avec fidélité l'enseignement du Bouddha. Les termes techniques, lus à la façon japonaise, sont accompagnés de leurs équivalents sanscrits; un index de ces mots termine le volume et permet aux indianistes de s'y reconnaître et de s'y orienter. Le travail, en effet, n'intéresse pas seulement les études d'Extrême-Orient; le bouddhisme japonais est un produit secondaire de la tradition septentrionale, du bouddhisme sanscrit. Les douze grandes sectes dérivent par des voies plus ou moins détournées des prédications jadis prononcées au pays de Magadha; les unes sont d'origine indienne; d'autres viennent de la Chine; d'autres enfin sont autochtones. Pour connaître exactement tout ce que le bouddhisme initial contenait en germe, il est indispensable de le suivre jusqu'à ces lointaines ramifications. L'historique des sectes donne aussi de précieux détails sur la transmission de la doctrine et la série chronologique des patriarches.

L'introduction composée par M. F. complète heureusement l'ouvrage.

M. F. y embrasse l'ensemble et le développement des douze sectes. Il les fond dans un harmonieux syncrétisme, et les justifie toutes par leur valeur historique ; elles représentent chacune une des voies par où l'humanité doit, selon les capacités respectives des individus, passer pour atteindre au salut. Elles ont toutes leur raison d'être dans la variété infinie des tempéraments ; elles sont également orthodoxes et indispensables. Pour les rendre plus facilement intelligibles à l'Occident, M. F. les interprète en quelque sorte par les équivalents les moins infidèles que puisse fournir la langue technique de notre philosophie. Les douze systèmes se classent en trois grandes catégories : I *Petit véhicule* (Hinayâna) ; le Kou-cha (Abhidharma-koça), matérialisme : non-existence du moi et existence de la matière qui compose le moi ; — le Jô-jitsou, nihilisme : non existence du moi et de la matière ; — le Ritsou, éthique : préceptes de morale pratique. II *Moyen véhicule* (Madhyamayâna) le Hossô, idéalisme subjectif : la pensée seule est réelle ; — le San-ron, nihilisme absolu : la vérité est l'état inconcevable. III. *Grand véhicule* (Mahâyâna) : le Kégon et le Tendaï, réalisme panthéistique : la nature absolue (bhûta-tathâtâ) est l'essence de toutes choses ; — le Shin-gon, mysticisme : Mahâvairocana (forme du Buddha) est le principe de tout être ; — le Zen, système contemplatif : il ne faut pas chercher la vérité dans la tradition, mais dans la pensée individuelle ; — le Nithi-ren, réalisme panthéistique : la vérité est le principe des trois grandes lois ésotériques ; — le Jô-do et le Shin, mysticisme d'adoration exclusive : la vérité s'obtient par la grâce d'Amitâbha Buddha. M. F. discute la notion si controversée du nirvâna, et en donne une interprétation intéressante ; il exalte la morale du bouddhisme, et il conclut en proclamant la supériorité incontestable de cette religion : « Le bouddhisme se fonde sur la philosophie, et il est constamment d'accord avec l'expérience de la science moderne... Le bouddhisme ne saurait être un danger pour la société humaine, il n'y a donc aucune raison de partager l'inquiétude de certains savants occidentaux qui tiennent le nirvâna bouddhique pour un grand péril... La morale du bouddhisme est d'une beauté qui ne le cède à aucune autre, pas même à la morale chrétienne. » On est presque tenté de savoir gré à M. Fujishima de sa prévention enthousiaste ; le lecteur lui doit d'entrer en communion directe avec une âme bouddhique, de pénétrer le dédale obscur des consciences orientales que la philologie ne suffit pas à éclairer. La métaphysique aride et scholastique des vieux textes s'anime, imprégnée de tendresse et de foi. C'est que la religion, étrangère à la raison et à la science, ne s'explique pas seulement par la raison et par la science ; elle est l'œuvre du cœur plus que de l'esprit, et doit s'apprécier aussi par le cœur plus que par l'esprit. Ce n'est pas assez de lire en érudit les textes sacrés pour la comprendre ; il faut encore l'aimer avec la ferveur d'un dévot, tout prêt d'ailleurs à aimer d'autres croyances avec une ferveur égale. L'analyse qui démonte pièce à pièce un organisme religieux est impuissante à

atteindre le ressort intime qui l'anime et le dirige. Le dessin minutieux d'un anatomiste ne vaut pas la rapide esquisse d'un peintre pour donner aux yeux le sentiment et l'impression de la vie. L'histoire des religions, pour être exacte et fidèle, doit recourir également à l'érudition patiente et à l'intuition ; elle est en même temps une science et un art.

Sylvain Lévi.

---

586. — **Le Talmud**, par Arsène Darmesteter. Paris, Léopold Cerf, 1889, in-8, 66 p.

En tête de cette substantielle brochure, des mains autorisées ont placé l'avis suivant : « Cette étude sur le Talmud a été écrite avant 1870, sauf un passage qui a été ajouté plus tard. Nous la reproduisons ici sans y rien changer. Arsène Darmesteter était bien jeune quand il l'a écrite, et il a pu commettre quelques erreurs de détail, à peu près inévitables en un sujet aussi obscur et aussi vaste. En outre, les études talmudiques ont fait, depuis vingt ans, de grands progrès ; les questions et la manière de les envisager se sont complètement transformées. Telle qu'elle est, l'étude de A. Darmesteter sur le Talmud n'en est pas moins, à présent encore, une œuvre utile et instructive ; il en a tracé le cadre avec une sûreté et une largeur étonnantes, et elle est encore la description la plus exacte et la plus complète qu'on ait de cet important monument religieux des Israélites. » Nous ne pouvons que nous associer à cette appréciation et recommander à ceux qui s'occupent du judaïsme une étude destinée à faciliter singulièrement leurs recherches.

Voici les divisions du travail : Première partie, *Etude analytique du Talmud* : I. Caractères généraux ; II. La Halakha ; III. La Haggada. Deuxième partie, *Formation du Talmud, esprit de cette formation* : I. La Halakha suivant la synagogue ; II. Histoire de la formation de la Halakha ; III. Influence des événements sur le développement halakhique ; IV. Esprit du développement halakhique ; V. Le Talmud au moyen âge et dans les temps modernes, conclusion.

M. Vernes.

---

587. — Fr. Skutsch. **De nominibus latinis suffixi -no- ope formatis obseruationes uariæ.** Vratislauiæ, G. Kœbner, 1890, 34 pp. in-8 (Diss. inaug.).

588. — **Dunkle Wœrter.** Lexikalisches von I. M. Stowasser. Wien u. Prag, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1890, 32 pp. in-8 (Sonder-Abdruck aus dem Jahresberichte des Franz-Ioseph-Gymnasiums für 1889/90).

M. Skutsch part de l'impossibilité du passage de **ueneníficus* à *uenificus* pour établir que *uenenum* est composé de *uenes-* et du suffixe *-no-*. Ce point avait été déjà établi par M. Bréal. Les noms en *-eno-* sont, pour M. S., formés à l'aide du suffixe *-ino-*, connu dans des noms féminins (*doctrina*), dont l'*i* se serait dissimilé devant un *i* précédent : *Nasidienus* = **Nasidinus*, cp. *pietas*. En revanche, dans les noms de divinités,

comme *Iugatinus, Potina,* on a la forme faible du suffixe *-ion-*. Enfin les suffixes *-gno-*, *-gneo-*, *-gino-*, *-gineo-* ont été créés par suite d'une fausse analyse de mots comme *ilignus, iligneus,* où les suffixes *-no-* et *-neo-* étaient précédés d'une gutturale, Cette explication avait été déjà donnée, avec plus de précision et de brièveté, par M. Louis Havet (*Mém. Soc. Ling.*, V, 393). Il y a donc peu de nouveau dans cette brochure. On regrette l'absence d'un index. L'auteur, qui a le goût de la polémique, aborde au passage des discussions qu'on voudrait pouvoir retrouver facilement au besoin.

M. Stowasser s'occupe d'une centaine d'étymologies. Il commence par effacer un mot des lexiques : *ullageris* qui serait dans les gromatici une faute pour *uel lagenaris*. Une partie des mots étudiées sont des emprunts au grec : *mica* (μικκός), *sonarium* (ζωνάριον), *obturare* (τυρός), *stuprum* (στυφρός), *mutto* (μόθων), *prospere* (προσφερής), *redimire* (δῆμα), *properare* (προφέρω), *fetiales* ([προ] -φητεία), *triumphus* (*τρίομφος), *ganeum* (*γάναιον, cp. ἔνναιον), *perendie* (πέρην *die), caeremonia* (χαῖρε *monium), paluda* (ἀ]πλοΐδα). Dans d'autres mots, M. S. reconnaît des composés latins : *amoena loca (admoena=ad moenia), nouerca* (adj. de *noua era*), *priuera (priua era), uitricus* (adj. de *uir iter), nutritus (nouitritus), uinolentus (uinum olens), ceruix (*ceruehex)*. On voit que M. S. cherche à expliquer le latin par le latin ou par des emprunts, au lieu de recourir aux considérations de grammaire comparée. Dans chacune de ces petites dissertations, si les résultats sont quelque peu hardis ou contestables, M. Stowasser fait toujours preuve d'une connaissance très personnelle de l'emploi des mots dans les textes et, suivant l'heureuse expression d'un maître, il s'est pénétré de sémantique pour croître en intelligence. On retrouve dans son travail la méthode et l'esprit de M. Bréal. C'est assez en faire l'éloge.

P. L.

---

589. — J. B. Bury. **A history of the later Roman Empire** from Arcadius to Irene, London, 1889, 2 vol. in-8, 482-579 pages, chez Macmillan.

Si le livre de M. Bury n'était, ainsi qu'il semble au premier abord, que le récit des événements dont le monde romain oriental fut témoin pendant les siècles qui ont suivi la mort de Théodose, il n'y aurait lieu de lui consacrer ici que quelques lignes : il suffirait de remercier l'auteur pour avoir étudié à son tour une période peu connue, pour avoir présenté les faits avec clarté et méthode, et pour avoir raconté avec développement certaines parties de l'histoire sur lesquelles on trouve difficilement des récits d'ensemble : il y aurait, par contre, à exprimer le regret qu'il n'ait pas cru devoir faire aux références la large part que leur a donnée Tillemont, qui reste toujours le modèle et le maître des historiens érudits.

Mais il y a dans ces deux volumes une idée maîtresse, exprimée en

quelques pages, qui mérite d'être signalée. Pour la plupart des gens, même éclairés, les siècles qui suivent la mort de Théodose et les faits qui se déroulèrent à Constantinople ou dans sa sphère d'action, ne valent pas la peine d'être étudiés ; il n'y a rien de saillant que deux ou trois grands règnes; entre le monde romain et celui du moyen âge existe une lacune qu'on ne prend pas la peine de combler, parce que l'on ne croit pas qu'elle mérite de l'être. L'auteur veut réagir contre cette opinion. Pour lui, le rôle qu'a joué à ce moment l'empire de Constantinople a été considérable. En réalité, on ne doit pas le nommer empire byzantin, ni empire grec; mais bien empire romain : les empereurs romains ont continué sans interruption d'Arcadius à Constantin Paleologue. Sans doute, l'empire romain du temps de Constantin VII, au xe siècle, est complètement différent de celui de Constantin-le-Grand; mais c'est toujours l'empire romain, de même qu'un homme est toujours le même dans sa vieillesse comme dans son enfance. Il a persisté jusqu'en 1453; mais à partir de 800, et c'est la date où s'arrête le livre de M. B., il a eu un rival dans l'empire romain germanique de Charlemagne.

Pendant toute cette période, l'empire romain a continué, sans jamais défaillir, l'œuvre de civilisation qu'il poursuivait depuis plusieurs siècles. C'est lui qui a été le boulevard de l'Europe contre les dangers venant de l'Orient — « Maurice et Héraclius, dit M. B., sont les successeurs de Thémistocle et de Scipion l'Africain » — c'est lui qui a gardé les traditions littéraires et artistiques gréco-romaines, si bien que les Barbares iront les lui demander, quand le moment sera venu pour eux de les mettre en œuvre ; c'est lui qui a sauvé le commerce européen, lui enfin qui a su conserver une idée dont l'histoire de l'Europe occidentale a subi l'influence jusqu'à nos jours, celle de l'empire romain lui-même : sans Constantinople, l'idée impériale aurait sombré dans la tourmente des invasions.

Telle est la conception qui a guidé l'auteur et qui fait l'originalité du livre. Ainsi considérée, la période historique qui sert de trait d'union entre le monde antique et le moyen âge prend un intérêt tout particulier. M. B. l'a bien mis en lumière et l'a défendu avec une chaleur qui lui fera, sans doute, plus d'un adepte. Il a commencé d'ailleurs par en chercher dans sa famille, puisque le chapitre relatif à l'art byzantin est dû à la plume de sa femme : ce n'est pas un des moins agréables à lire.

R. CAGNAT.

---

590. — Karl MÜLLENHOFF. **Deutsche Altertumskunde.** Erster Band, neuer vermehrte Abdruck besorgt durch Max Rœdiger mit einer Karte von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890, in-8, xxxv-544 pages. 14 mark.

Le savant au zèle pieux duquel nous devons cette seconde édition, s'est attaché à faire en sorte que les renvois aux pages de la première

édition se rapportent également aux pages de celle-ci. Feu Müllenhoff avait laissé un exemplaire de la première édition, dans lequel il avait changé la rédaction d'un certain nombre de passages, et sur les marges duquel il avait écrit des additions. Dans la seconde édition, les changements ont été faits, les additions ont été insérées dans le texte, quand la réalisation de ces deux espèces d'améliorations pouvait se concilier avec le maintien de la pagination de la première édition. Dans le cas contraire, les changements et les additions ont été renvoyés à la fin de l'ouvrage, où, réunis aux quatre pages et demie de *Nachträge und Berichtigungen* de la première édition, ils forment les douze pages et demie, cotées 497-509.

Il aurait certainement mieux valu faire au texte primitif toutes les modifications projetées par l'auteur et imprimer en marge les numéros des pages de la première édition. Telle qu'elle est cependant, la seconde édition sera supérieure à la précédente.

Comme exemple des additions qu'en France on lira avec intérêt, citons celle qui concerne la page 110 et qui est rejetée à la page 500 : il s'agit de la date où Marseille a été fondée. Le volume se termine par une table alphabétique, tandis que la première édition n'en a pas ; enfin, la préface de la première édition a été complétée par deux morceaux dûs à la plume de Müllenhoff et par des notes de M. M. Rœdiger : ces deux sortes d'additions nous font connaître la genèse de l'œuvre érudite et ingénieuse du savant défunt.

H. D'A. DE J.

---

591. — G. Audisio. **Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne,** traduite de l'italien par le chanoine Labis et annotée par le chanoine Delvigne. 1 vol. in-8, 444 pages. Lille, Desclée et Cie, s. d.

Un premier volume de M. Audisio, qu'a traduit M. Labis (Bruges, 1885), contenait l'histoire civile et religieuse des papes sous les empereurs païens. Depuis, auteur et traducteur ont poursuivi leur œuvre. Le nouveau tome, dont nous devons rendre compte, nous conduit de Melchiade à la mort d'Hadrien Ier (310-795).

M. A. nous donne successivement la biographie des différents papes, et, en même temps, il expose de façon sommaire les divers faits religieux qui ont marqué leur pontificat. Son récit manque d'éclat; il est à la fois terne et déclamatoire. Aucun portrait bien vivant n'est tracé. Tous ces personnages, auxquels l'écrivain attribue les mêmes vertus, se ressemblent.

L'auteur connaît assez bien l'histoire générale ; il a entrepris quelques recherches spéciales sur son sujet et a parcouru les anciens recueils. Mais il ignore à peu près les travaux modernes. Il ne s'est point servi des *Régestes* de Jaffé : il regarde comme authentiques un certain nombre de bulles, reconnues manifestement comme fausses [1]; il a commis des

1. Sans parler de la lettre du pape Anastase à Clodovech, nous citerons la missive qu'aurait adressée Symmaque à Théodore, évêque de Laurique. Jaffé n° 767.

petites erreurs de date [1] qu'une simple inspection des *Régestes* lui eût évitées. Il ne connaît pas davantage les ouvrages de M. l'abbé Duchesne. Cet historien des papes s'imagine encore qu'Anastase le bibliothécaire est l'auteur du *Liber pontificalis*.

On devine ce que sont les jugements de M. Audisio. Tous ceux qui n'ont pas dévié de la foi orthodoxe ou qui ont rendu quelque service au catholicisme, sont comblés par lui de louanges. A peine s'il blâme l'assassinat de Crispus, commis par Constantin. Tous ceux au contraire qui se sont écartés du symbole de Nicée sont considérés comme des coupables et leur mémoire est chargée des plus abominables méfaits. On lit dans son livre des phrases de ce genre (p. 20) : « Aux novateurs se joint un cortège de femmes, honteux et ordinaire appendice des hérésies de toute espèce. »

L'empereur Julien surtout est accablé. On écrit : « D'empereur, il devint boucher. » On réédite sur lui les plus invraisemblables anecdotes, p. 84 : « A Carrhes, il se renferma dans le temple fameux de Diane et en fit sceller les portes. Après son départ, on l'ouvrit et qu'y trouva-t-on ? Le cadavre encore chaud d'une victime humaine, dans les entrailles de laquelle Julien avait cherché l'avenir. »

En somme, l'auteur a compulsé certains documents ; son livre aura le double avantage d'édifier les fidèles et de leur apprendre quelques faits. Mais, dans l'ensemble, il est médiocre et les érudits le peuvent négliger.

Ch. Pfister.

---

592. — **Le collège de Tournon en Vivarais** d'après les documents originaux inédits, par Maurice Massip, ancien archiviste du département de l'Ardèche. Paris, Alphonse Picard, 1890, grand in-8 de 319 p.

Le collège de Tournon a été un des plus célèbres collèges de l'ancienne France. Cet établissement méritait de trouver un historien aussi consciencieux et aussi habile que M. Massip. Son volume, orné de diverses grandes qualités, en possède surtout deux des plus enviables : il est *neuf* et il est *plein*. *Neuf*, il l'est tellement que l'histoire du collège de Tournon était, avant la publication de M. M., à peine connue. On n'avait, sur cet établissement, que deux notices courtes, insignifiantes, nullement documentées et où était seulement invoqué ce témoignage de la tradition qui est toujours incertain, quand il n'est pas complètement trompeur. *Plein*, le livre l'est à ce point, que l'auteur a été surpris et même presque effrayé de l'abondance des trouvailles, dont il a dû tirer parti. Les nombreux titres du collège étaient dispersés un peu partout,

---

M. Audisio s'appuie aussi sur les *Actes latins de saint Sylvestre*, tout en en reconnaissant la fausseté.

1. Melchiade est devenu pape le 2 juillet 310, et non en 311 ; Sylvestre II est mort le 31 décembre 335, et non le 31 décembre 336. Agathon mourut le 10 janvier 681, et non en 682, etc., etc.

en Auvergne, en Dauphiné, en Languedoc, en Provence. Leur réunion entre les mains du zélé chercheur l'a obligé à changer le plan d'une étude qui prenait, à raison des relations étendues du sujet, des proportions tout à fait imprévues. La simplication devenait indispensable et l'auteur, tout en s'efforçant de ne rien omettre, a dû tout abréger. Voici, du reste, comment il se justifie de n'avoir pas donné à sa monographie toute l'ampleur qui lui convient : « Celle-ci suffira, croyons-nous, aux anciens élèves du lycée de Tournon, pour qui elle est écrite. Ils nous ont fait l'honneur de nous la demander ; nous sommes heureux de la leur offrir. Ils désiraient qu'elle ne fût ni trop longue ni trop savante. Il est difficile d'aller vite sur un chemin où des Protestants, des Ligueurs, des Jansénistes, des Cartésiens, des Malebranchistes, arrêtent à chaque pas le voyageur ; où il rencontre des juges dont les arrêts troublent sa bonne foi ; des maîtres dont il voudrait écouter la parole; des imprimeurs qui l'invitent à feuilleter leurs savants livres ; des apôtres qu'il voudrait suivre; des écoliers qui veulent l'entraîner dans le monde, à la Cour, dans les camps, dans les cloîtres et toujours loin du collège. Et comment le récit de celui qui a vu tant de choses singulières et tant de savantes gens, pourrait-il, s'il est bref, n'avoir pas l'apparence d'une impression superficielle, recueillie, en passant, par un observateur trop pressé. Nous le donnons ainsi, puisque tel on l'a voulu, et fidèle néanmoins, souhaitant qu'il soit conforme au goût de ceux qui voudront le lire. Ceci expliquera pourquoi, après avoir si longtemps cherché et abondamment recueilli, nous n'avons utilisé qu'une partie de nos ressources. Ceci expliquera encore pourquoi cette histoire se présente au lecteur sans être accompagnée, comme le veut l'usage, d'un cortège érudit de pièces justificatives. Les preuves, aussi bien que les faits secondaires, devaient ici céder la place aux faits essentiels. Il nous a paru suffisant d'indiquer les sources; il sera toujours facile de les retrouver ».

La monographie est divisée en quatres livres : I. *Les origines du collège;* II. *Les Jésuites;* III. *Bureau du collège;* IV. *Les Oratoriens.* Chacun de ces livres est subdivisé en plusieurs chapitres relatifs — je ne mentionne que les principaux — au fondateur (le cardinal François de Tournon) [1], à l'édifice (construit en 1548) [2], aux premières dotations, aux études, au principal et aux régents, au nouveau régime, au temporel et

1. L'ouvrage débute par la rectification d'une erreur très répandue et qui a même été admise par les auteurs de l'*Histoire générale du Languedoc* (t. V, p. 160) : « Quelques érudits ont attribué l'honneur de cette fondation mémorable au baron Just Ier de Tournon, frère aîné du cardinal. Le prélat, dit-on, après avoir érigé un collège à Auch dont il était archevêque, donna l'idée à son frère d'en fonder un autre dans sa ville natale et il concourut à cette fondation en 1534 avec ses neveux, Jacques, évêque de Valence, et Charles, évêque de Viviers. On oublie que Just, frère aîné du cardinal, était mort en 1525 à la bataille de Pavie, que le cardinal ne prit possession de l'archevêché d'Auch qu'en 1538 et que le collège auscitain fut fondé en 1543 ».

2. Rien n'a survécu des constructions du XVIe siècle. L'édifice occupé aujourd'hui par le lycée, héritier du collège, date de 1714.

aux boursiers, aux écoliers et pédagogues, aux programmes et méthodes, à l'incendie du collège (3 avril 1714), à ses propriétés, à ses revenus, à ses charges, aux lettres patentes de 1767, de 1769, de 1770, à la situation générale de l'établissement au moment où les Oratoriens succédèrent aux Jésuites, après la dissolution de la compagnie, aux études et aux pensionnaires sous la remarquable administration du Père Laurent d'Anglade, fils d'un ancien président au siège présidial de Condom, et qui lui-même s'intitulait « vrai gascon de la Gascogne [1] », à l'influence de la Révolution sur les destinées du collège, à l'ordre nouveau dans les études, etc.

Tous les renseignements condensés en ces divers chapitres ont été puisés aux sources les plus pures, aux documents des archives départementales de l'Ardèche et de quelques autres dépôts (Drôme, Isère, Lyon, Toulouse, etc.). Certes l'auteur n'a pas négligé les documents imprimés, depuis les plus anciens, comme le rarissime traité de Jean Pélisson *(de l'antiquité de la famille de Tournon,* 1565), jusqu'aux plus récents, comme l'*Histoire du collège de la Flèche* que vient de publier, en quatre substantiels volumes in-8°, le R. P. C. de Rochemonteix. Mais on peut dire que la véritable base de son livre, le solide *substructum* de son monument, est une masse énorme de documents authentiques et inédits employés avec une sage discrétion et un art des plus heureux.

Dans l'*Appendice* (p. 283-317), ont été rejetées des notes sur François de Tournon, sur la gratuité de l'enseignement (réclamée par le fameux Ramus dès 1562), sur Pierre Richer, sur Pierre de Villars, sur le P. Edmond Auger, sur Bon de Broé, sur le P. Coton, sur Jacques de Banne, sur l'étude de la langue française (avec citation d'un passage du *Democritic* de Jacques Tahureau, 1565, et d'un passage de la harangue du conseiller d'État Barin inaugurant, cent ans après, le collège de Richelieu), etc.

Le volume est imprimé sur très beau papier, comme il convient à un livre sortant des presses d'Annonay; et, ce qui vaut encore mieux, il est très correctement imprimé. A peine y voit-on de petites fautes comme celle qui (p. 171) transforme le nom de Geraud de Langalerie en celui de Giraud de Langalerie. Cela disparaîtra facilement dans une nouvelle édition qui me semble devoir être très prochaine. Je demande pour cette nouvelle édition une table des matières, injustement sacrifiée, cette fois, comme nous l'apprend le trop modeste auteur en une note de la page 283 : « Le grand nombre de noms cités dans cette notice nous avait engagés à la faire suivre d'une table alphabétique générale. Nous avons craint, ce faisant, de donner à notre travail un air d'importance qui ne saurait lui convenir. »

T. DE L.

---

1. Tout le chapitre sur le P. d'Anglade abonde en détails charmants. C'est, après le cardinal de Tournon, le héros du livre. Déjà cet oratorien éminent avait été honorablement mentionné dans l'*Histoire de Pierre de Bérulle*, par Tabaraud (Paris, 1817, tome II, p. 305), dans l'*Instruction publique à Condom sous l'ancien régime*, par M. J. Gardère (Auch, 1889, grand in-8°, p. 132).

593. — **Classiques populaires** édités par Lecène et Oudin. Cervantès, par Lucien Biart. Un volume de 233 pages, avec nombreuses gravures hors texte. Paris, 1890. 1 fr. 50.

Quand il s'agit non seulement du premier prosateur espagnol, mais d'un génie aussi universellement populaire que Cervantès, c'est peu, sans doute, de deux cents pages pour donner une idée exacte à la fois de l'œuvre et de l'écrivain. C'est ce que M. Lucien Biart s'est proposé de faire, et j'estime qu'il y a réussi. Mêlant la critique à l'analyse, les renseignements historiques aux extraits, il nous donne dans ce court volume une biographie du « *Manchot de Lepante* », un aperçu de ses principales productions, en même temps qu'il apprécie avec justesse leur valeur respective, le but et la portée littéraire et morale du Don Quichotte. La traduction des extraits ne laisse rien à désirer au point de vue de la langue et rend bien la physionomie de l'original. On peut regretter seulement que le manque d'espace ait obligé M. Biart à mutiler excessivement ce livre, dont on ne peut lire le premier chapitre sans aller jusqu'au bout, et que son admiration pour l'auteur de l'ingénieux Hidalgo ferme ses yeux aux mérites très réels de la littérature chevaleresque au moyen âge.

G. Strehly.

---

594. — **Racine und Heliodor.** Inaugural-dissertation von Aloys Tüchert. K. Studienlehrer in Zweibrücken. Zweibrücken, 1890.

A quels signes et dans quelle mesure peut-on retrouver dans l'œuvre de Racine l'influence du romancier grec Héliodore? Telle est la question que se pose M. Tüchert dans cette intéressante étude. On connaît le passage célèbre des mémoires de Louis Racine, où le fils du grand tragique nous rappelle avec quelle passion son père, pendant son séjour à Port-Royal, s'était adonné à la lecture du roman grec : « Les amours de Théagène et Chariclée. » Le sacristain Claude Lancelot, le surprenant dans cette lecture, avait jeté le livre au feu. Racine trouva le moyen de s'en procurer un autre exemplaire, qui eut le même sort : le même manège recommença pendant quelque temps, et, de guerre lasse, Racine apprit le livre par cœur pour se soustraire à la pieuse persécution de Lancelot. Il était impossible, dans ces conditions, qu'une lecture aussi approfondie du roman d'Héliodore n'eût exercé aucune influence sur les tragédies de Racine : M. T. s'est donné la tâche de retrouver cette influence, et il a su distinguer, avec beaucoup de clairvoyance, ce qui revient au modeste romancier grec dans l'œuvre de Racine : la part de l'imitation n'est pas grande, mais elle existe, et M. T. est bien en droit de la chercher. Seulement, il a le tort de pousser trop loin son idée : à force de chercher l'imitation, il l'invente. N'est-il pas étrange de noter un passage d'Héliodore où le romancier grec parle de l'obscurité coutumière des oracles et de faire observer que l'*Iphigénie* de Racine contient en effet une prophétie à double sens? Cet

exemple montre assez clairement qu'il faut user avec modération de semblables rapprochements. On peut accorder en effet que le roman d'Héliodore fût très familier à Racine : il est beaucoup moins vraisemblable qu'il lui fût sans cesse présent à la mémoire. Un reproche plus sérieux peut s'adresser à la composition même de l'ouvrage : du commencement à la fin l'étude se rétrécit au lieu de s'élargir. L'auteur entre en matière par les remarques les plus générales : il constate, à la fois chez le romancier et chez le tragique, l'abus des périphrases, la recherche constante du terme noble, les mêmes jeux d'antithèses qui font s'entrechoquer les membres de phrase chez Héliodore et les hémistiches chez Racine ; il montre comment, chez l'un et l'autre écrivain, les caractères de femmes sont le plus souvent énergiques et passionnés tandis que les hommes paraissent ternes et fades ; il est frappé de constater, de part et d'autre, l'amour du vainqueur pour le vaincu, la passion de Trachinus pour Chariclée et celle de Pyrrhus pour Andromaque ; il observe avec raison que le romancier grec et le poète français donnent à la femme un rôle et une importance que lui refusait l'antiquité ; il nous signale enfin l'abus des confidents, la prédilection des deux auteurs pour les dénouements heureux, l'absence de couleur locale. Ce sont là de fort justes remarques qui donnent beaucoup d'intérêt à la première partie de l'ouvrage ; mais est-il naturel, ou même habile, de faire suivre ces observations générales d'une nomenclature, assez exacte d'ailleurs, des passages d'Héliodore imités par Racine? La dissertation cesse tout d'un coup pour faire place à un index. Il s'ensuit que la seconde moitié de l'ouvrage est à peu près illisible, ou ne se lit qu'au prix d'un assez grand effort. Les remarques se succèdent suivant l'ordre chronologique ; ce qui est d'une composition bien artificielle et bien rudimentaire. C'est là le défaut le plus grave de l'ouvrage de M. Tüchert. On doit toutefois lui savoir gré d'avoir traité son sujet avec conscience et avec goût, sinon avec une parfaite mesure. Son étude est pleine d'une respectueuse admiration pour Racine qu'il connaît bien et qu'il sent bien : elle offre, en somme, un assez grand intérêt pour les lecteurs d'Héliodore — aujourd'hui bien peu nombreux — et pour les amis de Racine, qui ne sont pas tous en France, on le voit.

Georges Dalmeyda.

---

595. — L. Meyniel. **Napoléon Ier**, sa vie, son œuvre. 1 vol. in-8, viii-270 pages. Paris, Delagrave, 1890.

M. Meyniel écrit dans son avant-propos : « Notre livre ne s'adresse pas aux érudits, ni aux lettrés. Nous avons écrit surtout pour le peuple, pour la jeunesse des écoles. Modeste promeneur au pays de l'Histoire, nous n'avons pas la prétention de nous poser en rhéteur ou en historien ; notre seul but est de vulgariser les exploits de nos pères, et surtout de substituer la vérité à cette légende césarienne qui pèse encore si lour-

dement sur la France. » Le livre de M. M. est donc avant tout un précis. L'histoire des campagnes de Napoléon y est convenablement résumée; les principales institutions du Consulat et de l'Empire ne sont pas oubliées; mais on devine par la phrase citée que M. Meyniel insiste plutôt sur les défauts que sur les qualités de l'Empereur des Français, que, par suite, il est partial. Il a pour guide au début le général Jung et il s'attarde plus que de raison pour un manuel à discuter la date de la naissance de Bonaparte et à suivre le jeune Corse, devenu sous-lieutenant, dans ses différentes garnisons. Plus tard, il emprunte volontiers ses citations à Lanfrey et à Taine. Il n'écrit pas toujours bien ses noms propres; il imprime *Brunswich, Lubech,* etc., *James-Toum* pour *Jamestown*. Parfois il manque de netteté. P. 8, on lit : « l'École militaire de Paris avait été supprimée en 1776 »; p. 13 : « Napoléon demanda à être admis en qualité de cadet-gentilhomme à l'École militaire de Paris. » Il fallait écrire dans la première phrase : « l'École avait été *transformée*. » La carte de l'Europe centrale publiée page 222 est très mauvaise; vous y chercheriez en vain les noms d'Eylau et de Friedland. Ce sont là des chicanes de détail. Dans son ensemble, le livre ne présente ni grands défauts ni grandes qualités. On doit savoir toutefois gré à l'auteur des nombreux faits qu'il a réunis.

Ch. P.

---

596. — **Schiller**, sein Leben und seine Werke, dargestellt von J. Minor o.œ. Professor an der Universitæt Wien. Berlin, Weidmann, 1ster et 2ter Bd. 1890.

L'ouvrage complet formera quatre volumes in-8, de cinq à six cents pages chacun. Les deux premiers ont seuls paru jusqu'à présent, l'un en décembre 1889, l'autre en septembre dernier. Ils ne conduisent encore la vie de Schiller que jusqu'à la publication de *Don Carlos*, en 1787; mais on peut dès maintenant juger de la valeur générale du travail entrepris par M. Minor.

D'abord ce travail arrive à son heure. En ces vingt dernières années, une foule d'études particulières ont éclairci les derniers points restés obscurs ou douteux dans l'histoire de Schiller et de son entourage. Les résultats acquis valaient la peine, paraît-il, qu'on les consignât dans une grande publication d'ensemble; car les biographies nouvelles de Schiller abondent depuis 1880 (Düntzer 1881, Hepp 1885, Weltrich 1885, Palleske (12e édit.) 1886, Otto Brahm 1888), et quelques-unes sont fort volumineuses. Celle de M. Minor n'est pas seulement la plus récente de toutes et sera probablement la plus complète; elle se distingue par un mérite intrinsèque qui lui est propre, l'originalité et la justesse de l'idée fondamentale dont s'inspire son plan. Ceux qui jusqu'ici ont raconté l'adolescence de Schiller, n'avaient jamais attentivement analysé le fonds d'idées et de connaissances qu'il avait acquis primitivement. Ils ne voyaient, dans les circonstances de jeunesse qui ont le

plus influé sur lui, que d'insignifiantes données et des renseignements de pure curiosité. Ils n'ont pu ainsi éclairer de sa vraie lumière la période d'assimilation, base et fondement de la période de production. Le premier, M. M. a utilisé et classé ces menus détails comme de précieux documents qui ouvrent un jour tout nouveau sur le premier éveil et le développement graduel des pensées les plus fécondes de Schiller.

C'était là un point capital. Comme l'auteur le constate avec raison, le caractère distinctif de Schiller, penseur et poète, est la parfaite unité morale de son existence d'écrivain, l'effort constant de son esprit vers le même idéal à atteindre, un irrévocable attachement aux principes philosophiques et littéraires dont il s'est imprégné une fois pour toutes dans le cours de sa jeunesse. Comparé, en effet, au génie de Goethe, sans cesse en évolution et plein de métamorphoses, toujours puissant, mais finissant par un sensible déclin, celui de Schiller, tout aussi étendu, mais peu souple et d'une rare fixité, n'a jamais dévié de sa direction primitive et, jusqu'au dernier souffle de l'homme, n'a cessé de progresser, en traversant brillamment une série d'épurations, toutes opérées dans le même sens. Or, du moment que ce génie, si droit et si conséquent avec lui-même, a été remarquable aussi par son extraordinaire précocité, et qu'il s'est muni de bonne heure de la provision d'idées et de principes nécessaires à ses triomphes ultérieurs, il était essentiel de ne jamais perdre de vue les rapports naturels qui doivent exister entre l'histoire particulière de son éducation ou de ses études et la genèse de ses grandes œuvres. C'est parce que M. M. a reconnu cette correspondance intime dans toute sa réalité qu'il a pu éviter avec tant de succès, dans son difficile premier volume, l'écueil de toutes les biographies antérieures à la sienne : l'incertitude du plan ou l'obscurité qui résulte de l'entassement confus des matériaux.

L'auteur doit cette idée maîtresse de son œuvre à une heureuse fortune. Il lui a été accordé de soumettre à une nouvelle et minutieuse révision les archives de Schiller à l'époque où les possédait le baron de Gleichen-Ruszwurm, et il a pu relever enfin, dans leur intégralité et dans leur ordre exact de succession, les lectures faites ouvertement ou en cachette par son héros, enfant ou élève. Il a découvert deux cahiers de notes de Schiller, l'un, daté de 1779, résumé du cours d'un de ses professeurs sur la poétique et la stylistique, l'autre, de 1773, ayant rapport à la géographie politique de l'Allemagne. Il a constaté, en outre, dans la bibliothèque mise à sa disposition, la présence de la vieille traduction allemande des *Vies de Plutarque* par Schirach, et celle du propre *Goetz von Berlichingen* que Schiller s'était jadis procuré dans l'intention de concourir pour le prix attribué par Nuremberg à un drame de même genre. M. M. a donc pu étendre et creuser à fond la question si importante des premières impressions littéraires de l'écrivain. Aussi, en tournant les pages de son premier volume, a-t-on autant de profit que de plaisir à voir le goût de Schiller se décider si franchement, et son

talent s'orienter si aisément, d'abord à la lecture de Klopstock, puis sous le coup des publications les plus admirées de l'époque, *Werther*, *Goetz*, *Jules de Tarente* et des traductions de Plutarque et de Shakspeare, enfin par l'effet de l'étude réfléchie des principales œuvres de Virgile, de J.-J. Rousseau, d'Adam Ferguson, de Wieland, de Lessing et de Herder.

Rien ne pouvait mieux montrer la profonde connexion entre le travail des rapides années d'apprentissage et l'idée ou la forme des œuvres de maîtrise du grand homme, que le tableau d'ensemble, si vrai, si lumineux, quoique si rempli, que le premier, M. M. a su tracer du passage forcé de son héros par l'Académie militaire de Stuttgart. Tout Schiller s'explique et se comprend mieux comme poète, comme philosophe et comme historien, dès que son génie si varié peut être observé et suivi à travers tous les degrés de son développement initial. La poésie, dira-t-on, était en lui un don de nature. Cela est vrai. Mais les tendances particulières des plus grands artistes ont rarement une autre origine qne leur admiration juvénile pour quelques modèles, et la vérité sur la nature de ces modèles est ici des plus instructives. Ainsi, Schiller a eu de très bonne heure, au cours même de la rédaction des *Brigands*, l'idée, bien qu'encore vague, d'une nouvelle forme dramatique, intermédiaire entre l'économie diffuse des pièces shakspeariennes et l'excessive concentration de la tragédie française. Comment se rendre compte de cette hardie intuition de son génie, si l'on ignore que Schiller, si jeune qu'il fût, avait eu à l'école ducale l'occasion de juger sur pièces les représentants les plus illustres des deux systèmes dramatiques qu'on commençait à opposer l'un à l'autre? D'une part, il avait lu, avec tout l'enthousiasme des Allemands de son temps, *Goetz de Berlichingen, Jules de Tarente* et le théâtre de Shakspeare traduit par Wieland; d'autre part, il avait suivi un cours de français et fréquemment entendu son professeur, un ancien acteur du nom d'Uriot, vieillard aimable et tout pénétré de la tradition classique, déclamer avec amour, et non sans commentaires, des scènes entières de Molière, de Racine et de Voltaire.

Né poète et ayant trouvé dans l'étude une simple indication pour la direction de son talent, il est devenu au contraire philosophe en écoutant un de ses maîtres les plus aimés, J.-Fr. Abel. Celui-ci, un éclectique qui empruntait ses opinions à Leibnitz, à Wolf, à Locke et aux Écossais, avait adopté et recommandé plus spécialement à ses élèves la doctrine d'Adam Ferguson sur le rôle fondamental joué dans la vie humaine par les deux principes de l'amour désintéressé et de l'esprit spontané de sacrifice. Schiller, à qui en particulier il communiqua son enthousiasme pour cette doctrine, la fit sienne pour toujours, en prenant dès lors pour livre de chevet la récente édition allemande (1771) des *Institutes of moral philosophy* du penseur anglais. La preuve, c'est que les deux principes de Ferguson se retrouvent au fond de la plupart des poésies

et des dissertations scolaires du jeune Schiller, et qu'on les rencontre plus tard dans les *Dieux de la Grèce*, dans l'*Hymne à la joie*, dans le rôle du marquis de Posa, dans la *Fête d'Eleusis* et jusque dans la *Cloche*.

Non moins importante à noter est l'action exercée sur lui par son professeur d'histoire, Schott. Elle a été, en un genre ici secondaire, une des plus durables. En 1778, ce maître, préféré entre tous à l'École de Charles, fit pleurer à chaudes larmes tout son jeune auditoire en lui racontant l'infortune de Conradin et les malheurs de Marie Stuart. Une autre fois, en 1779, il exposa devant ses élèves avec la même émotion la politique de Philippe II et la révolte des Pays-Bas. Si Schiller a traité plus tard les mêmes sujets que son maître, ce n'est pas pur hasard, mais, on peut hardiment l'affirmer, une suite de la profonde impression qu'il avait ressentie dans les cours de Schott.

De pareils traits sont destinés à pénétrer le plan de l'ouvrage entier, à en fortifier l'unité intérieure et à faire concorder dans une harmonieuse vérité ses parties les plus éloignées. Tous les volumes à venir devront en recevoir quelque lumière nouvelle. On peut déjà le constater facilement pour le second qui vient de paraître. Mais nous n'insisterons pas sur ce point particulier. Nous préférons indiquer le développement propre d'un autre ordre d'idées, particulièrement intéressant pour des lecteurs français.

Les audaces des *Brigands* avaient montré en Schiller l'émule instinctif des poètes de la période d'orage. Il ne voulait reconnaître au théâtre d'autre modèle que Shakspeare. Très mal disposé pour la tragédie classique des Français, ce n'est qu'à la fin de 1785 qu'il cite enfin, dans le premier numéro de sa *Thalie*, quelques-uns de nos auteurs sans antipathie ou sans parti-pris de dénigrement. Il avait donc à triompher de fortes préventions personnelles, pour prendre goût à leur lecture et surtout pour essayer de s'assimiler leurs qualités. M. M. a eu l'excellente idée de noter tous les progrès que Schiller a faits successivement dans cette voie ; car de ces progrès dépendait l'originalité du système nouveau crée par le grand dramaturge. Le point de départ est dans le séjour assez prolongé qu'il fit, après sa fuite de Stuttgart, dans un pays de goût exclusivement français, le Palatinat. Charlotte de Kalb, sa grande amie à Mannheim, avait voué dès l'enfance une admiration sans bornes à notre littérature et elle continuait de se montrer enthousiaste surtout de Racine et de Voltaire. Dans le salon de Sophie de la Roche, où Schiller s'initia aux habitudes et au langage du monde aristocratique, le ton était celui de Paris, et l'on s'y entretenait aussi volontiers d'œuvres françaises que d'œuvres allemandes. Il n'y a pas jusqu'au public de Mannheim qui n'abondât dans le sens français en réclamant avec instance des tragédies de l'école classique et en murmurant contre les refus obstinés de l'intendant Dalberg et du comité de direction du théâtre. Les impressions qu'il reçut dans ce milieu, expliquent comment Schiller traduisit en 1784, un

manuscrit inédit de Diderot, qu'il intitula *Curieux exemple de vengeance féminine*. Le fait a d'autant plus d'importance que le style serré et épigrammatique de l'écrivain français fut une excellente école pour Schiller qui, en prose, inclinait encore beaucoup trop vers l'emploi des périodes longues et traînantes. A partir de ce moment, il lut assez régulièrement un certain nombre de nos auteurs. Ceux dont le nom est le plus important à connaître sont Vertot, Saint-Réal, Duport du Tertre et surtout Mercier. Ce dernier est pour nous l'auteur presque inconnu (1784) d'un drame informe et déclamatoire en cinquante-deux scènes sur le sujet de *don Carlos* dont Schiller s'occupait déjà depuis deux ans. Ses contemporains ignorèrent complètement le prétentieux précis historique dont il l'avait fait précéder. Schiller, au contraire, traduisit sur le champ ce précis pour sa *Thalie*, et il le fit avec d'autant plus d'ardeur qu'il commençait alors à s'adonner à l'histoire et que, en véritable enfant du XVIIIe siècle, il se berçait des mêmes robustes illusions sur l'action intérieure des gouvernements. Vivant à Dresde dans l'éloignement de tout théâtre, il ne devait être par suite que trop porté à sacrifier les conditions de la réalité scénique au développement oratoire de certains principes généraux d'ordre politique et social. Comme le montre M. M., les idées passionnées et la manière dramatique de Mercier ont été pour beaucoup dans la transformation insensible, subie en 1785 par ce *don Carlos*, qui devait être d'abord un tableau d'intérieur et qui devint malheureusement l'immense et disparate pièce politique que l'on connaît. Toutes ces lectures eurent cependant quelques bons résultats. Jusqu'alors, Schiller faisait fi de la principale qualité qu'il reconnaissait à nos tragiques, le parfait sentiment des bienséances scéniques; il est désormais plus retenu dans son style; il cesse dans *Cabale et Amour* de prêter à tous ses personnages indistinctement le langage des classes inférieures; il arrive enfin dans *don Carlos* à écrire des scènes entières sans pathos de rhétorique. Non que l'influence française se soit exercée d'une manière exclusive pendant cette période sur son génie si indépendant, si éclairé. Il y a aussi à faire les parts de Shakspeare, du chevalier de Klein, de Wieland et de Lessing. L'influence de ce dernier a été vraisemblablement la plus considérable de toutes, et l'on conçoit fort bien que M. M. ait tenu à en signaler les plus lointains effets.

La nouvelle biographie vaut donc, indépendamment de l'intérêt et de la vérité des tableaux, par un fonds essentiel d'idées générales et particulières qui appartiennent en propre à l'auteur. M. M. n'est pas d'ailleurs un simple érudit de bibliothèque. Son talent d'analyse est très grand et il sait éclairer les faits, quand cela importe, en vrai psychologue. Qu'on parcoure, par exemple, l'exposé entier de la genèse si complexe de *don Carlos*; qu'on note le rapport relevé là, pour la première fois, entre le sujet de la pièce et le thème favori de l'esprit pédagogique du dernier siècle : l'éducation des princes héritiers; qu'on remarque le soin avec lequel (p. 143) l'auteur indique partout la part de la réalité dans les

prétendues créations purement idéales de Schiller; qu'on lise enfin l'explication profondément humaine (p. 292 et s.) de l'amitié qu'une jeune fiancée saxonne voua pour la vie à un poète de vingt-six ans, attaché au théâtre de Mannheim.

La forme de l'ouvrage est-elle absolument digne du fonds? Personne, croyons-nous, n'en doutera sérieusement en Allemagne; à l'étranger, on fera peut-être quelques réserves. Il nous semble que l'analyse des œuvres entraîne par moments l'esprit beaucoup trop loin des grandes lignes de la vie de l'écrivain. On éprouve principalement cette impression lorsque M. M. nous parle des quatre premiers drames de Schiller. Il les examine à tant de points de vue divers et touche, en les analysant, à tant de questions secondaires, que les chapitres qu'il leur consacre paraissent, dans leur longueur, comme isolés de la biographie proprement dite. L'appréciation des *Brigands* compte quarante pages à elle seule. L'auteur y retrace les circonstances qui ont provoqué la naissance de la pièce, les rapports qu'en offre la conception avec d'autres données semblables, les caractères et les dessous vivants des personnages, l'originalité et la portée tragique du motif traité par le poète. Il nous renseigne sur l'économie générale du drame, sur la distribution des rôles, sur les effets de la mise en scène, sur les qualités et le mouvement du dialogue, sur le pathos propre au jeune Schiller. Il relève et commente les imperfections de l'œuvre, il combat les objections des directeurs récalcitrants qui trouvent trop malaisée la représentation telle quelle des *Brigands*, et finalement ne nous tient quittes qu'après avoir mentionné toutes les imitations et traductions de la pièce, tant à l'étranger qu'en Allemagne même. Les chapitres sur *Fiesque*, *Cabale et Amour* ou *don Carlos* sont encore plus étendus, et, pour ces trois drames, M. M. recherche tout aussi minutieusement, à travers les âges et dans les principales contrées, les origines, les précédents et les semblables [1].

Mais on sait la passion qu'a le goût germanique pour la variété et non pour le choix des points de vue. Les ouvrages de critique ou d'histoire littéraire ne sont, en général, écrits de l'autre côté du Rhin que par des professeurs. Leurs lecteurs sont, de même, gens d'étude ou du moins gens formés aux méthodes sérieuses dans les universités. Les préoccupations d'ordre scientifique sont donc inévitables. Les historiens de la littérature visent à la vérité des détails et se soucient avant tout d'être complets. De là leur énorme amas de matériaux. De là, le caractère exclusivement érudit que revêtent leurs études. Le malheur, c'est qu'avec cette disposition d'esprit, le goût perd bien vite sa vigueur native; à force de raisonner ses motifs, il s'habitue à trouver sa règle, non plus dans le sentiment, qui sur le champ aime ou se détourne, mais dans l'intelli-

1. On comprend très bien que M. Minor cite les endroits des premières représentations de *Cabale et Amour* en Allemagne; mais pourquoi citer toutes les représentations de drames analogues données en France jusqu'en 1847? Pourquoi ne pas abréger ces indications comme pour l'Angleterre et l'Italie, ou les reléguer dans une note?

gence, qui, par elle-même, n'aperçoit partout que matière à multiples comparaisons et à studieuses analyses. Si les Allemands apprécient un écrivain, ils consacrent à ses productions les plus insignifiantes une aussi sérieuse attention qu'à ses œuvres les plus considérables. Ils passent en revue tous ses écrits indistinctement, l'un après l'autre, et ne songent nullement à grouper les semblables, à éviter les longueurs, à rejeter les superfluités. Et voilà pourquoi M. M. s'arrête si longtemps à examiner les moindres petites pièces lyriques, les dissertations d'élève et jusqu'aux informes essais philosophiques du jeune Schiller. Il oublie que ce procédé risque fort de lasser l'attention, qu'il donne lieu à des redites involontaires [1] et que, somme toute, il sacrifie par trop l'essentiel à l'accessoire, le plaisir à l'instruction, l'art à la science.

Le style se ressent de la méthode de l'auteur et ne nous satisfait pas entièrement. Il est simple, il est net, on n'y trouve ni vagues généralités [2], ni longues périodes, ni métaphores. M. M. appartient à la jeune école qui a pris pour modèle le genre familier, pressé et pourtant élégant de Wilhelm Scherer. Si d'envieux détracteurs ont cru déprécier ce style, en disant qu'il convient mieux dans le feuilleton *(Feuilletonstyl)*, ils ont eu tort. Quoique le style du disciple soit bien éloigné de la vivacité d'allure qui distingue celui du maître, il a de la tenue et une constante correction [3]. Pourtant, il manque de relief ou plutôt de trait. L'ouvrage est trop nourri, trop chargé d'idées dans le détail pour permettre de résumer les situations ou les jugements complexes en ces sortes de phrases énergiques et concises qui se gravent dans l'esprit. Ce que M. M. pense de la pièce des *Brigands* revient parfaitement à ce qu'en disait si justement, dès 1787, le critique français Imbert : « Elle n'annonce pas un homme de goût, mais un génie vigoureux. » C'est là une formule précise et topique. On regrette de ne pas la rencontrer ni d'en trouver beaucoup de semblables dans le volumineux travail du biographe allemand.

Mais on peut avoir toute confiance dans la valeur générale et dans le succès de l'œuvre que M. M. a entreprise. Son travail, une fois terminé, formera sûrement un véritable monument littéraire et sera la

---

1. L'histoire de la famille de Marschalk-Ostheim, famille à laquelle appartenaient Charlotte de Kalb et Me de Wolzogen, est donnée pour l'essentiel jusqu'à trois fois. Cf. p. 79, 99 et 333 du 2e volume.

2. Notons cependant la réflexion suivante qui nous étonne d'autant plus que, dans une foule d'autres passages, l'auteur témoigne d'une connaissance approfondie de la littérature française. « Le Misanthrope de Molière est un réquisitoire contre la philosophie égoïste de son temps qui voyait dans l'amour propre l'unique source des vertus humaines. » La réflexion est radicalement fausse ou elle est exprimée trop vaguement. Elle se trouve p. 492 du 2e vol.

3. Citons cependant deux lapsus : l'un p. 61 du premier volume, où l'auteur dit étourdiment : Die Hoven stammten *wie die Schiller* aus einem alten niederlændischen Adelsgeschlechte ab, welches..., l'autre p. 245 du deuxième volume où la négation est de trop : *einen Brief, welchen man schwerlich für etwas anderes halten kann als für eine hinterlistige Abmahnung sich mit Schiller nicht mehr einzulassen.*

première biographie complète de Schiller. M. M. est homme de théâtre; on nous dit même qu'il a, dans sa jeunesse, monté sur les planches; en tout cas, on sent à ses réflexions sur les pièces de Schiller qu'il a la pratique intime des choses de la scène; et ce n'est pas un mince avantage lorsqu'il faut juger le plus grand des dramaturges allemands. En outre, ce biographe d'un poète aux idées humanitaires et libérales a lui-même l'esprit assez généreux et assez libre pour que son héros ne pâtisse point de l'extrême acuité des préjugés nationaux du jour. Ce libéralisme se rencontre plus difficilement en Prusse qu'en Autriche; on joue rarement à Berlin le rival littéraire de Gœthe; on y loue *Tasse* et *Iphigénie* plus que *Guillaume Tell;* peu s'en faut qu'on n'y regarde Schiller comme un révolutionnaire dangereux. M. Minor est un libéral, et voilà pourquoi il comprend si bien Schiller et l'interprète dignement.

E. Veyssier.

---

597. — **Friedrich Schlegel's Briefe an seinen Bruder August Wilhelm,** hrsg. von Oskar F. Walzel. Berlin, Steyer et Peters, 1890. In-8, xxvi et 680 p. 20 mark.

Excellente et très utile publication. Ces lettres de Frédéric Schlegel à son frère étaient conservées depuis longtemps à la bibliothèque royale de Dresde; mais Waitz, Dilthey, Haym les avaient consultées. M. Walzel les publie toutes en un fort beau volume. Elles vont de 1771 à 1828, de l'époque où Frédéric suivait les cours de l'Université de Leipzig, jusqu'à la dernière année de sa vie. Elles forment un précieux recueil de documents pour l'histoire littéraire, et quiconque veut étudier et connaître à fond le romantisme allemand, devra les consulter; elles embrassent en effet toute la vie d'un des chefs de l'école; elles exposent plus complètement qu'aucune autre correspondance, qu'aucun autre recueil de souvenirs, les questions littéraires de l'époque et les buts divers que se proposaient les romantiques. M. W. a rangé ces lettres sous huit périodes : I. *Leipzig,* 1791-1794. II. *Dresde,* 1794-1796. III. *Berlin,* 1797-1799. IV. *Iéna,* 1800-1801. V. *Dresde et Paris,* 1802-1803. VI. *Vienne,* 1811-1815. VII. *Francfort et Wiesbaden.* 1815-1818. VIII. *Vienne,* 1818-1828. Lui-même a évidemment consacré le plus grand soin à la reproduction de ces documents qui sont, paraît-il, difficiles à lire, et il les accompagne de notes courtes, précises, mais qui disent l'essentiel, et dont aucune n'est inutile. Un index complet et très bien fait rehausse la valeur de cette publication qui fait à M. Walzel le plus grand honneur.

A. C.

---

598. — G. B. Barton. **History of New South Wales,** from the records. Vol. I. Governor Phielip, 1783-1789. Sydney et Londres, 1889, lxxxv-625 p.

La colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, pour célébrer le centenaire de sa fondation, s'offre le luxe d'une histoire nationale. État jeune

encore, mais glorieux et prospère, c'est avec fierté qu'elle jette un coup d'œil en arrière sur sa laborieuse enfance. Elle a la conscience d'avoir justifié la prophétie du premier et du plus fameux de ses gouverneurs, Phillip — prophétie qui sert d'épigraphe à cette publication, — qu'elle est « la plus précieuse acquisition que la Grande-Bretagne ait jamais faite ». Arthur Phillip contribua lui-même en grande partie à réaliser cette prédiction. Aussi n'est-ce pas indûment que ce volume de 600 pages est consacré à son administration de six années. L'auteur, M. Barton, s'excuse à la vérité de cette ampleur. Mais il a voulu épuiser sa matière, noter jusqu'aux détails qui semblent « au-dessous de la dignité de l'histoire ». Néanmoins il revendique le titre d'historien. On lui décernera plus volontiers celui d'historiographe qui convient mieux, sinon à son ambition, du moins à sa manière.

Dans son introduction morcelée en petites dissertations, M. B. traite du problème du continent austral qui passionna les géographes du XVIIIe siècle. C'est un intéressant chapitre d'histoire géographique, illustré de quelques reproductions de cartes anciennes ; celle de Robert de Vaugondy, membre de l'Académie de Nancy, qui figure dans l'ouvrage du Président de Brosses, se distingue par sa précision divinatrice. Les savants français, de l'aveu de M. B., émirent les idées les plus justes et les plus autorisées. Le gouvernement de Louis XVI, pour les vérifier, fit les frais d'explorations scientifiques ; les Anglais se soucièrent moins du côté spéculatif que de la valeur pratique de l'entreprise.

Il se trouva en Angleterre, dès la découverte de Botany-Bay, des hommes qui préconisèrent la colonisation de ce coin du continent nouveau ; ce furent Sir Joseph Banks, l'éminent naturaliste, et un autre enthousiaste, un gentleman du nom de Matra. Ils surent émouvoir les gouvernants : ils songèrent à transplanter en Australie les loyalistes d'Amérique. Cette conception d'une colonie libre ne pénétra pas dans la tête des hommes d'État britanniques ; ni lord Seymour « politicien au cœur léger » (l'espèce se rencontrerait donc aussi en Grande-Bretagne !) président du *Home office* en 1783, quand le plan fut proposé, ni Pitt lui-même, fermé, d'après M. B., aux questions sociales, n'imaginèrent d'autre type que la colonie pénitentiaire. Ce système prévalut.

Le récit de l'établissement de la colonie est minutieux, puisé aux pièces officielles, aux lettres et au journal de Phillip. Celui-ci est le principal personnage de l'action : l'auteur étudie avec amour cette figure de l'officier de marine se révélant du coup administrateur de génie ; il ne fait grâce d'aucun des faits et gestes du héros, le suit sur mer et sur terre, à pied et à cheval. Ce qui ressort de cet exposé, c'est que les bonnes intentions de Phillip furent contrecarrées par l'élément militaire, et que la tentative d'assimilation ou d'éducation des aborigènes échoua grâce à la présence des *convicts*. Phillip créa pour la colonie des organismes nouveaux. M. B., en sa qualité de *barrister at law, of Middle Temple,* attache une importance spéciale aux institutions judiciaires,

les comparant à celles de la métropole ; le public anglo-saxon est assez friand de ces points de doctrine constitutionnelle. Une question qui toucherait davantage le lecteur français est celle de la transportation et de la relégation : elle est abordée dans plusieurs chapitres malheureusement dispersés. M. Barton s'indigne rétrospectivement qu'une politique coloniale, basée sur l'esclavage et la transportation, ait trouvé faveur en Angleterre : il a le patriotisme naïf.

Il se dégage à nos yeux de ce fouillis de faits et de documents une leçon de morale politique. On y verra les difficultés, les erreurs originelles d'une œuvre coloniale qui a commencé au milieu de l'indifférence de l'opinion, qui a périclité par le désaccord de ses administrateurs, et qui a merveilleusement prospéré. Amis et adversaires de la colonisation officielle trouveront profit à cette lecture.

B. AUERBACH.

---

599. — I. P. SOURIAU. **L'esthétique du mouvement.** Paris, Alcan, 1889, 331 p. in-8. 5 fr.

600. — II. Henri BERGSON. **Essai sur les données immédiates de la conscience,** *ibid.*, 1889, 182 p. in-8. 3 fr. 75.

601. — III. Pierre JANET. **L'automatisme psychologique,** *ibid.*, 1889, 496 p. in-8. 7 fr. 50.

602. — IV. SCHOPENHAUER. **Le monde comme volonté et comme représentation,** trad. BURDEAU, *ibid.*, 1890, 460 p. in-8. 7 fr. 50.

603. — V. B. CONTA. **Les fondements de la métaphysique,** trad. du roumain par D. Tescanu, *ibid*, 1890, 155 p. in-12. 2 fr. 50.

604. — VI. Ernest NAVILLE. **Le libre arbitre.** Paris, Fischbacher, 1890, 338 p. in-8.

605. — VII. K. KROMAN. **Kurzgefasste Logik und Psychologie,** übersetzt von F. Bendixen. Kopenhagen. Leipzig, 1890, 389 p. in-8. 5 mark.

I. Le livre de M. P. Souriau est très riche d'idées précises et neuves, présentées avec une méthode singulièrement ingénieuse et claire, sous une forme remarquablement nette et ferme. Certains chapitres, notamment celui qui traite de l'expression de l'aisance, sont tout à fait nouveaux et parfaits ; certains autres, comme ceux qui traitent du mécanisme des attitudes ou de la locomotion, contiennent un plus grand nombre de choses déjà étudiées ; tel autre, je veux dire celui qui traite de l'expression des sentiments moraux, est manifestement incomplet et l'est sans doute à dessein. Dans son ensemble, l'ouvrage est excellent.

II. La thèse de M. Bergson n'est pas de celles qu'il est possible d'exposer et de critiquer en un très petit nombre de lignes. L'idée fondamentale est que la psychologie scientifique moderne, au lieu de saisir les faits psychiques dans la pureté qualitative de leur essence, les revêt d'une forme quantitative et spatiale qui en fait des produits morts et matérialisés. La position et les solutions contradictoires du problème de la liberté sont un exemple de cette confusion, et des difficultés qu'elle entraîne. Cette thèse qui n'est ni sans nouveauté, ni, à coup sûr, sans hardiesse, est exposée et défendue avec une très remarquable souplesse

d'esprit, et une grande richesse d'arguments empruntés aux divers domaines de la science. Peut-être l'allure négative et critique de la démonstration et l'absence de toute contre-partie positive imposent-elles un effort qui eût pu être moindre à qui veut se mettre tout entier et en toute sincérité au point de vue de l'auteur. La langue de M. Bergson est d'une fermeté et d'une simplicité peu communes.

III. L'abondance et la variété des faits cliniques et expérimentaux étudiés par M. Pierre Janet ont valu à son livre un succès qui n'est sans doute pas encore épuisé. Peut-être peut-on trouver qu'il a apporté une certaine précipitation à la rédaction de ce gros ouvrage, qu'il s'abuse parfois sur la nouveauté de certains faits ou de certaines interprétations de faits, qu'il s'abuse également parfois sur la portée de certaines conséquences philosophiques qu'il en tire. D'une manière générale, la réflexion philosophique, attentive et pénétrante, n'est pas ce qui frappe le plus à la lecture de son livre ; mais il convient de lui être reconnaissant de la somme considérable de faits qu'il offre tant à la recherche scientifique qu'à la manie d'hypnotisme et de suggestion qui sévit actuellement en France.

IV. M. Burdeau a terminé, avec l'aide de M. Alekan, la traduction du grand ouvrage de Schopenhauer. Je ne vois à reprendre, dans ce dernier volume, qu'un très petit nombre de lapsus ou d'impropriétés de termes (p. 30 *l. 7 d'en bas,* réfraction pour réfutations. p. 29, *au milieu,* les sensibilités, p. 33 l. 12, une incorrection, p. 51, *le mens,* p. 56 l. 4 *d'en bas.* les animaux d'une intelligence importante, etc.). Je sais peu de traductions aussi parfaites.

V. M. Tescanu n'a certes pas voulu faire tort à la mémoire de B. Conta, mais je ne puis croire que l'auteur, qui paraît avoir été un esprit susceptible de développement, eût donné au public cette première ébauche du livre qu'il rêvait d'écrire. Il se fût sans doute aperçu à temps que son réalisme matérialiste, très hautain et très ambitieux, n'était encore que le balbutiement désordonné d'idées bien vieilles et bien mal assimilées.

VI. L'homme est libre, nous dit M. E. Naville, car 1° la réalité substantielle de l'esprit, condition de la personnalité, condition à son tour de la conscience psychique, a pour corrélat immédiat la liberté d'arbitre; 2° la vie humaine, individuelle et sociale, n'est intelligible que s'il y a liberté, et 3° les objections psychologiques et physiologiques ne tiennent point devant un examen attentif du problème ; donc le matérialisme et l'idéalisme, qui ont le déterminisme pour corollaire, sont faux, et l'hypothèse spiritualiste, qui seule admet, démontre et justifie la liberté, est le vrai. — Y avait-il une grande utilité à nous redire ces vieilles choses en un long volume ?

VII. Le petit livre de M. Kroman, qui n'est qu'un manuel à l'usage des écoles danoises, traite trop brièvement de la logique, et développe avec trop de complaisance les idées traditionnelles en matière de psy-

chologie; mais il est écrit avec une vivacité de style qui n'est pas sans quelque agrément.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Edouard Chavannes vient de traduire en français le *Traité sur les sacrifices Fong et Chan* de Se Ma T'sien (Peking. Typogr. du Pei-t'ang. Extrait du « Journal of the Peking Oriental Society ». In-8°, XXXI et 95 p.). Ce Traité permet de dégager quelques uns des caractères essentiels de l'ancienne religion chinoise.

— La maison Hachette vient de faire paraître le volume de M. Fustel de Coulanges sur *la Gaule Romaine* (1 in-8 de 320 p.). Ce n'est pas la réimpression pure et simple des deux premières parties de la 2e édition des *Institutions politiques de l'ancienne France* (t. Ier, 1877). Le nouvel ouvrage, écrit en 1887 par l'auteur, renferme plus de cent pages inédites, et a été soigneusement revu. Le volume qui suivra celui-ci dans la collection, l'*Invasion germanique et la fin de l'Empire*, est en cours d'impression. On sait que les volumes III, IV et V des *Institutions politiques* ont déjà paru. Ce sont *la Monarchie franque*, — *l'Alleu*, — *les Origines du système féodal*. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer un VIe et dernier volume, *les Transformations de la Royauté*, qui sera la conclusion naturelle de l'œuvre de M. Fustel de Coulanges. Les six volumes formeront ainsi un tout complet, embrassant toute l'histoire de nos institutions depuis les origines jusqu'à l'établissement définitif du système féodal.

— La librairie Masson nous envoie : 1° *Éléments de grammaire latine à l'usage des classes de sixième et de cinquième*, par H. Brelet; Paris, 1890; VIII-344 pp. in-18. L'auteur a voulu faire une petite place à la linguistique; un peu, c'est encore trop. Pourquoi décompose-t-il *domin-i* en regard de *domino*? M. B. distingue la syntaxe des mots et celle des propositions; celle des réfléchis « appartient à la fois aux deux syntaxes. » Il eût été pédagogique de la placer non entre les deux, mais à la suite. M. B. veut revenir aux exemples courts et clairs de Lhomond, et, en feuilletant son livre, on trouve des exemples comme celui-ci : *Sophocles a filiis in iudicium uocatus est, ut, quemadmodum nostro iure male rem gerentibus patribus bonis interdici solet, sic illum a re familiari remonerent iudices.* Je propose qu'avant de mettre une grammaire dans les mains des enfants, on fasse réciter à l'auteur tous les exemples qu'elle contient. En matière d'orthographe, il faut éviter tout excès dans un livre classique : M. B., qui n'écrit pas *michi* ou *nichil* devrait s'interdire *quum*. — 2° V. Charpy, *Exercices latins, classe de sixième* Paris, 1891, 272 pp. in-18. L'impression de ce volume est soignée, même élégante. Cependant le lexique des exercices est dans un caractère fatigant; le tableau des pp. 46-47 de la grammaire est impraticable.

—M. Pisani publie une brochure intitulée : *les Possessions vénitiennes de Dalmatie du* XVIe *au* XVIIIe *siècle* (Paris, 1890, 11 pp. in-8). Ce travail est accompagné de deux cartes; l'une indique avec exactitude les différentes limites des territoires dépendants de Venise : la *linea Nani* (1671) fixant les bornes de l'*Acquisto Vecchio*, la *linea Grimani* (1700) déterminant l'*Acquisto Nuovo*, et la *linea Mocenigo* (1733) enveloppant l'*Acquisto Nuovissimo*; l'autre carte est une reproduction de la carte annexée au traité de Passarovitz d'après l'original conservé aux Archives politiques du Gouvernement à Zara.

— La famille de Montesquieu va publier, avec le concours de la Société des bibliophiles de Guienne, les écrits inédits de l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*. Cette publication, dont le commencement est sous presse, n'aura pas moins de sept ou huit volumes, composés de divers mémoires, parmi lesquels on cite le *Discours sur la différence entre la considération et la réputation* et le *Mémoire* sur un arrêt du conseil du roi du 27 février 1725 portant défense de faire de nouvelles plantations de vignes dans la généralité de Guienne. M. le baron Albert DE MONTESQUIEU prépare la publication de la relation des voyages du président en Allemagne, en Hongrie, en Italie et en Hollande. La Société des bibliophiles de Guienne avait déjà annoncé la publication des *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe* et du catalogue de la bibliothèque de Montesquieu annoté par lui-même.

— M. le général THOUMAS vient de publier à la librairie Plon (in-8°, XI et 322 p. 3 fr. 50) la *deuxième série* des *Causeries militaires*, qui ont paru d'abord dans le journal le *Temps* (6 juin 1888-19 avril 1889). Il s'attache, comme il dit, aux enseignements du passé, non en leur donnant la forme didactique, mais en les appuyant sur des exemples que les récentes circonstances et la lecture des ouvrages nouveaux lui remettent en mémoire. Une table des noms cités rehausse l'utilité du volume.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1890.

M. d'Arbois de Jubainville termine sa communication sur les Teutons.

Selon M. Kossinna, dit-il, les Teutons habitaient la vallée du Main, c'est-à-dire la Bavière septentrionale; ils étaient Celtes, et leur nom est gaulois. Cela n'est pas démontré. Le nom des Teutons paraît remonter à une date où les Germains n'avaient pas encore déformé leur langue par la substitution des consonnes. Les Gaulois, et, grâce aux Gaulois, les Romains l'ont conservé sous sa forme primitive. C'est ainsi, ajoute M. d'Arbois de Jubainville, que chez nous Mayence est un mot plus archaïque que Mainz, sa forme allemande.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie la reproduction d'une gravure sur bois du Térence édité à Lyon par Trechsel en 1493. Dans le rez-de-chaussée d'un théâtre, représenté sur cette gravure, le dessinateur a figuré les *fornices* où se tenaient les filles publiques et y a placé une scène rapportée par saint Ambroise et par les actes des martyrs, l'histoire de sainte Théodora, enfermée par ordre du juge païen dans un lieu de débauche et délivrée par saint Didyme.

M. Schefer communique à l'Académie, au nom de M. de Mély, le plan de Constantinople au moyen âge que M. le comte Riant avait préparé pour la Société de l'Orient latin. M. de Mély, à qui M. Riant a remis le soin de publier une partie des travaux littéraires qu'il a laissés inachevés, a tenu à le soumettre à l'Académie avant la publication.

M. Germain Bapst communique des recherches sur la décoration et la mise en scène des mystères du moyen âge. Il traite successivement de la structure du théâtre, de la composition de l'auditoire, du rôle des femmes sur la scène, des décors, du costume et des accessoires. Il termine par un chapitre sur la peinture décorative et les peintres décorateurs, où il montre de célèbres miniaturistes, Jean Foucquet et autres, qui ne craignirent pas de s'abaisser à peindre des toiles de fond pour la représentation des mystères.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° [LA TRÉMOILLE (le duc de)], *les La Trémoille pendant cinq siècles*, I, *Guy VI et Georges, 1343-1446*; 2° VALENTIN-SMITH (J.-E.), *la Loi Gombette, reproduction intégrale de tous les manuscrits connus*; — par l'auteur : HAMY, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, 10e session, compte rendu*; — par M. Georges Perrot : BARDOT, POUGET et BREYTON, *Mélanges carolingiens* (tome VII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon*); — par M. Wallon : JOVY (Ernest), *Études et Recherches*, I, *Guillaume Prousteau, fondateur de la bibliothèque publique d'Orléans, et ses lettres inédites à Nicolas Thoynard*; — par M. Héron de Villefosse : ENGELMANN (R.), *Bilder-Atlas zum Homer* et *Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27. Vingt-quatrième année 7 juillet 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuqute
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 946 : Bancroft, History of the Pacific States of North America, vol. XXI, Utah (décrit surtout le mouvement mormon). — Theology and piety alike free, from the point of view of Manchester New College. — Les Contes moralisés de Nic. Bozon, p. p. Lucy Toulmin Smith and P. Meyer (publication de grande valeur où le philologue, l'historien et le folkloriste trouveront à prendre). — Current literature : Mme Carette, The eve of an empire's fall ; Pimplett, Emin pacha (ce dernier livre ne peut être recommandé que comme compilation). — Cockney. (Murray.) — Hanselyn-anselin. (Stevenson.) — The Vandals and Andalusia. (Krebs.) — Ships' masts and yards, and the sign of the cross. — Some books on classical philology : Neue, Formenlehre der latein. Sprache, II ; Reisig-Heerdegen, Vorles. über latein. Sprachwissenschaft, II, Semasiologie ; Georges, Lexicon der latein. Wortformen ; Handb. der class. Altertumswiss. II, griech. u. lat. Sprachwiss. ; Stephani, De Martiale verborum novatore ; Hoffmann, Das praesens der indogerm. Grundsprache ; Bell, De locativi in prisca latinitate vi et usu ; Soltau, Zur Erkl. der Reden des Hanno ; Meister, Die griech. Dialekte, II, et Zum el. arcad. u. kypr. Dialect. — Mythology and Monuments of ancient Athens, being a translation of a portion of the Attica of Pausanias by Margaret de G. Verrall, with introd. essay and archaeolog. comment. by Jane E. Harrison (témoigne de soin et de savoir.) — A collection of Babylonian tablets.

The Athenaeum, n° 3269 : Poetry and prose by John Keats, a book of fresh verses and new readings, p. p. Formann. — Extracts from records of the royal burgh of Stirling 1667-1752. — Tout, History of England, for the use of the middle forms of schools, III, William and Mary to the present time. (Livre pratique pour les classes). — Excavations at Megalopolis. (Loring.)

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Veste, Gesch. der braunschw. Landeskirche von der Reform. bis auf unsere Tage. (Important.) — Heisterbergk, Fragen der ält. Gesch. Siciliens. (Cp. *Revue*, 1889, n° 33.) — Pannenborg, Lambert von Hersfeld. (Cp. *Revue*, 1889, n° 50.) — Riezler, Gesch. Baierns, III. (Cp. *Revue*, n° 24.) — Landau, gesch. Kaiser Karl's VI als König von Spanien (680 pages sur un roi éphémère, sans terre, sans puissance et sans argent ; en réalité, ne traite que de la guerre de succession d'Espagne sur laquelle on a, d'ailleurs, d'autres ouvrages excellents.) — Kriegsgesch. Einzelschriften, XII. — Kaerger, Brasilian. Wirthschaftsbilder, Erlebn. u. Forschungen. — Epping, Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldäer über den gestirnten Himmel, unter Mitwirk. von Strassmaier (fera époque). — Euripides' Herakles, erkl. von Wilamowitz-Moellendorff (très intéressant, embrasse un grand et important domaine de l'histoire littéraire de l'antiquité ; touche à une foule de questions contestées, apporte bien des choses nouvelles et suggestives). — Theodosii Alex. canones, Cheroboscі Scholia, Sophronici excerpta, p. p. Hilgard, I (excellent travail). — Loth, Les Mabinogion, I. (Cp. *Revue*, 1889, n° 37.) — Bürger, Ged., p. p. Grisebach (bon). — Gœthes Tagebücher der sechs ersten Weimar. Jahre, erleutert (de Düntzer, naturellement, et sera utile, mais pourquoi de telles sévérités envers ses devanciers, lorsqu'on n'est pas irréprochable ?). — Hayn, Bibliotheca german. nuptialis, Verz. von Einzeldrucken deutscher Hochzeitsged. u. = Scherze in Prosa von Mitte des XVI Jahrh. bis zur Neuzeit. — Wolf, Deutsches Lesebuch (en 5 volumes, pour les écoles de Transylvanie).

Philologische Wochenschrift, n° 25 : Krit. Bemerk. zu Eutrop (Dias). — *Programme :* Scheck, De font. Clementis Alex. ; Steinberger, Œdipus, Trag. von Seneca, übers. u. hist. krit. erleutert, I; Bob, Zur Kritik u. Erkl. der Satiren Juvenals; Renn, Die griech. Eigennamen bei Martial; Geiger, C. Marius Victorinus Afer, u. ; J. Bauer, Das Bild in der Sprache; Ruess, Die tiron. Endungen; Wunderer, Bruchstücke einer afrikan. Bibelübers. in der pseudocypr. Schrift ; Ipfelkofer, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles; Schepss, Conradi Hirsaug. Didascalon. — Tannery, pour l'hist. de la science hellène, de Thalès à Empédocle (2e art. ; cp. *Revue*, 1889, n° 37). — Varro, rerum rustic. libri tres recogn. Keil (précieux complément de l'éd. de 1884). — Linke, Studien zur Itala (très soigné). — Croiset (A. et M.), Hist. de la litt. grecque, I (cp. *Revue*, 1888, n° 9). — W. Christ, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (abondants mais beaucoup de critiques à faire sur des points de détail). — Prellwitz, Die argiv. Inschriften. — Pallu de Lessert, Les fastes de la Numidie sous la domin. rom. (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — Leonhard, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht (intéressant et remarquable). — Matzat, Die Ueberfüllung der gelehrten Fächer u. die Schulreformfrage.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, hrsg. von Quidde (à Fribourg en Brisgau, chez Mohr, paraît quatre fois par an, au prix de 18 mark), 1er volume, 1er fascicule, 1889 : Quidde, zur Einführung. — Hartwig, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1252. — Brosch, Schuldig oder non liquet? Zur Streitfrage über Maria Stuart. — Bernheim, Ueber die chronolog. Einteil. des histor. Stoffes. — Von Bippen, Die Hinrichtung der Sachsen durch Karl den Grossen. — H. von Kap-herr, Die unio regni ad imperium, ein Beitrag zur Gesch. der staufischen Politik, I. — Kaufmann, Die Universitätsprivilegien der Kaiser. — *Kleine Mitteilungen :* Quidde, Zum Romzugsplan von Wilhelm von Holland. — Heuer, Zur Heirath der Lucrezia Borgia mit Alfons von Este. — Höhlbaum, Die Papiere des Grafen Heinrich Mathias von Thurn. — *Berichte u. Besprechungen :* Neuere Literatur zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen :* Histor. Comm. in München; Mon. germ. hist.; Preuss. Station in Rom; Monum. Borussica; Hist. Comm. für die prov. Sachsen; Hansischer G. V.; Gesellsch. für Rhein. Geschichtskunde; Bad. hist. Comm.; Lexical. Nachschlagewerke; Herausg. deutscher Verwaltungsacten ; Franz. Beschwerden über Ausschliess. von elsass. lothr. Archiven ; etc.

1er volume, 2e fascicule : H. Haupt, Waldensertum u. Inquisition im südl. Deutschland bis zur Mitte des XIV Jahrh. — H. von Kap-herr, Die unio regni ad imperium, II. — Ulmann, Aus deutschen Feldlagern während der Liga von Cambrai. — Bernays, Zur inneren Entwickelung Castiliens unter Karl V. — Prutz, Französ. polnische Umtriebe in Preussen, 1689. — *Kleine Mitteilungen :* v. Below, Die Kölner Richerzeche. — Sommerfeldt, Erzbischof Balduin's von Trier italien. Einnahme 1311, ein neuerdings entdecktes Einnahme register. — Heyd, Ueber den Plan der Erricht. eines Fondaco dei Tedeschi in Mailand 1472. — *Berichte u. Besprechungen :* Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI Jahrh. (Brosch); *id.* im Mittelalter (Liebermann). — Nachrichten u. Notizen. — Masslow, Liter. von 1888 u. 1889, Bibliogr. zur deutschen Geschichte.

2e volume, 1er fascicule : H. Baumgarten, Differenzen zwischen Karl V u. seinem Bruder Ferdinand 1524. — Buchholz, Ursprung u. Wesen der modernen Geschichtsauffassung. — Hartwig, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1292, V-VI. — Sommerfeldt, König Hein-

rich VII u. die lombard. Städte 1310-1312. — *Kleine Mitteilungen :* Ulmann, Zur Hinricht. der Sachsen 782. — Fester, Zur Gesch. der Frankfurten Association 1697. — *Berichte u Besprechungen :* Die geschichtl. Studien in Frankreich (Monod). — Die neuere böhmische Geschichtsforsch. (Vancura). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter I. Besprech. einz. Werke, II. Kurze Mitteil. über die Liter. von 1887-1888 (Liebermann). — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. 1889, mitte märz bis mitte Juni. Auf October 1888, mitte Juni 1889, mit Nachträgen zu 1888, Jan. Sept. bearb. von Masslow.

2e vol. 2e fasc. : Quidde, Jul. Weizsäcker. — Sackur, Der Rechtsstreit der Klöster Waulsort u. Hastière, ein Beitrag zur Gesch. mittelalt. Fälschungen. — Wolkan, Der Winterkönig im Liede seiner Zeit. — Arheim, Beitr. zur Gesch. der nordischen Frage in der zweiten Hälfte des XVIII Jahrh.— *Kleine Mittheilungen :* K. Maurer, Zur älteren norweg. Gesch. — I. v. Gruner, Zwei Schriftstücke Justus Gruner's, eine Denkschrift 1809 u. ein Bericht an Hardenberg 1811. — Kaufmann, Rehfues über die Anfänge seiner admin. Thätigkeit in den preuss. Rheinlanden. — *Berichte u. Besprechungen :* Public. der K. belg. histor. Commission (Hubert). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter, einz. Werke u. Liter. 1887-1889 (Liebermann). — Nachtr. u. Berichtig. zu den Berichten Monod's u. Vancura's im vorigen Heft. — Nachrichten u. Notizen. — Masslow u. Sommerfeldt, Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. mitte Juni. — Ende Sept. 1889.

3e volume, 1er fascicule, 1890 : Pöhlmann, Zur Beurtheil. Georg Grote's u. seiner. griech. Geschichte. — M. Ritter, Wilhelm von Oranien u. die Genter Pacification 1576. — Fester, Arthur Schopenhauer u. die Geschichtswissenschaft. — Lindner, Die Vemeprocesse gegen Herzog Heinrich den Reichen von Baiern-Landshut. — A. Stern, K. E. Oelsner's Briefe u. Tagebücher, eine vergessene Quelle der Gesch. der franz. Revolntion. — *Kleine Mittheilungen :* O. Fischer, Der Zeitpunkt der ersten Austrasischen Periode. — Zur Absetzung König Wenzel's, die Stellung Sachsens auf dem Mainzer Tage Sept. 1399 (aus dem Nachlasse Weizsaecker's). — Em. Arnoldt, Kuno Fischer's Leibniz Biographie. — Quidde, Chronologisches. Kindleintag. — *Berichte u. Besprechungen :* Neuere Literatur zur Gesch. Frankreichs im Mittelalter (A. Molinier); Franz. Geschichtsliter. des Jahres 1889, neuere Zeit (L. Farges); Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann); Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI. Jahrh. (Brosch.) — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. (Liter. von Sept. 1889 bis Anfang Januar 1890, bearb. von Masslow.)

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-quatrième année 14 juillet 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue rétrospective, 1[er] juillet : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, 1810-1817. — Une fille de Desaix. — Prise du Trocadéro. — Un chevalier peu galant (1748). — Erreur judiciaire et indemnité (1767).

Bulletin critique, n° 13 : LEMM (von), Koptische Fragm. zur Patriarchengesch. Alexandriens (excellent). — FRANCK, Nouveaux essais de critique philosophique. — J. THOMAS. Princ. de philosophie morale. — RIEMANN, Syntaxe latine (nouvelle édition ; contient d'importantes modifications). — CHOTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortif. du nord de la France, d'après les lettres de Louvois à M. de Chazerat (recherches insuffisantes).

The Academy, n° 947 : RUSSELL, Nelson and the naval supremacy of England (insuffisant). — G. BRANDES. Impressions of Russia, translated from the Danish by EASTMAN (intéressant, mais a parfois le caractère d'une compilation, et renferme bien des négligences). — Some historical books : MORRISON, The Jews under Roman rule (très sobre et judicieux) ; O' CONNOR MORRIS, Dublin Castle ; BURCKHARDT, The civilisation of the Renaissance in Italy, translated by NIDDLEMORE). — Some classical texts : The speech of Demosthenes against the law of Leptines, p. p. SANDYS ; Eutyphro, p. p. ADAM ; Livy, IV, p. p. STEPHENSON ; Herodotus, V, p. p. SCHUCKBURGH : Demosthenes, orations against Philipp, II, p. p. ABBOTT and MATTHESON ; Homeri Ilias, p. p. CAUER ; p. p. RZACH ; Horati opera, p. p. KELLER u. HAUESSNER. — Cockney (Murray). — Scadinavia (Bradley). — Survivals in negro funeral ceremonies (Brown). — O. SCHRADER, prehistoric antiquities of the Aryan peoples. transl. by JEVONS, from the second ed. of the german. — Philological books : SCHUMACHER, Northern Ajlûn (un des meilleurs volumes publiés par le Palestine Exploration Fund) ; DE HAMME, The Pilgrim's Handbook to Jerusalem : KING, The Asaph Psalms in their connexion with the early religion of Babylonia ; Schabbath, p. p. STRACK ; BACHER, Die Agada der Tannaiten, II. — The Yenissei inscriptions, n° 111 (Rob. Brown, juin). — Some books on Roman archaeology : HÜBNER, Röm. Herrschaft in Europa (recueil d'essais fort utiles) ; P. LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (« a. useful and valuable publication »). — CAGNAT, L'année épigraphique 1889 (« a continuation of Cagnat's admirable epigraphic summaries). — Das röm Lager in Bonn. — Archaeol. epigr. Mittheil. XXI, 1.

The Athenaeum, n° 3270 : W. M. ROSSETTI, Dante Gabriel Rossetti as designer and writer.—Waifs and strays of Celtic tradition. Argyllshire series, n° II, folk and hero tales, coll., ed. and transl. by MAC INNES, with notes by the editor and NUTT. — EDWARDS, The Romanoffs tsars of Moscow and emperors of Russia (intéressant, quoique non sans négligences). — THOMSON (Jos.), Mungo Park and the Niger. — Theological books : WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews, the Greek text, with notes and essays ; ORELLI (von), The prophecies of Jeremiah, transl. by BANKS. — M. Baber (not. nécrol.). — Washington's ancestry. — Theories about Junius (Rae).

Litterarisches Centralblatt, n° 27 : BRANDT, Die mandäische Religion. — Antonini Placentini itinerarium mit deutscher Uebers., p. p. GILDEMEISTER. — KLEE, Geschichtsbilder aus der deutschen Urzeit (fait d'une façon intéressante). — SEELIGER, Erzkanzler u. Reichskanzler (travail très soigné qui aboutit à des résultats importants et qui est précieux pour l'histoire de l'administration). — PFLUGK-HARTTUNG, Gesch. des Mittelalters, I. (On avait jusqu'ici Dahn et Kaufmann. Mais Dahn qui comprend quatre gros volumes, est si prolixe et si irrégulièrement composé

qu'il y a peu de gens qui l'aient lu d'un bout à l'autre. Kaufmann est de beaucoup plus maniable et plus lisible; mais il traite trop longuement certains détails, touche trop brièvement à d'autres, et en laisse d'autres de côté. L'auteur du présent ouvrage cherche à éviter ces défauts en retraçant dans un grand tableau d'ensemble tous les côtés de l'ancienne vie germanique. Sa tâche difficile a été entreprise avec sérieux et terminée avec succès. On apprend beaucoup dans ce premier volume qui est à la fois clair et complet, sous une forme concise.) — ELBEN, Niederösterreich u. seine Schutzgebiete 1524, ein Beitr. zur Gesch. des Bauernkrieges. — RATZEL, Die Schneedecke bes. in deutschen Gebirgen. — CLERKE, Gesch. der Astronomie im XIX Jahrh. — Alb. LEVY, Beitr. zum Kriegsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland betheiligt war. (peu de résultats scientifiques; ne connait pas toutes les sources du sujet). — Subhadra, buddhist. Catechismus zur Einführ. in die Lehre des Buddha Gautama. — Von SCALA, Die Studien des Polybios, I (quelques bonnes remarques, mais l'auteur tire des documents plus qu'ils ne le permettent). — LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (très estimable travail). — Bruder Hermanns Leben der Gräfin Jolande von Vianden, p. p. MEIER (bon). — SITTARD, Zur Gesch. der Musik u. des Theaters am württemb. Hofe, I, 1458-1773. — BESSON, De Seb. Brant sermone; Etude sur Fischart (le travail sur Fischart est fort recommandable). — FROITZHEIM; Gœthe u. H. L. Wagner (trop de fantaisie). — GOLDSCHMIDT, Lübecker Malerei u. Plastik bis 1530 (très bon travail).

— Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : Bruch, seine Wirks. in Schule u. Kirche 1821-1872. — KÖLTZSCH, Melanchtons philosoph. Ethik. — K. A. SCHMID, Gesch. der Erzieh. vom Anfang an bis auf unsere Zeit, II, 2. — Sal. STEIN, Das Verbum der Mischnahsprache; ROSENBERG, Das aram. Verbum im babylon. Talmud; M. SCHLESINGER, Das aram. Verbum im jerusalem. Talmud (de bons travaux; celui de Schlesinger est excellent). — Glossae codicum Vaticani 3321, Sangall. 912, Leid. 67 F., p. p. GOETZ. — WORMSTALL, Ueber die Chamaver, Bructerer u. Angrivarier, mit Rücksicht auf den Ursprung der Franken u. Sachsen (contestable). — LAMPRECHT, Die röm. Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen (« laisse trop de carrière au jeu de la sagacité »). — Archiv für Frankfurts Gesch. u. Kunst, III, 2. — Bibliothek denkwürd. Forschungsreisen, p. p. FALKENHORST, 1-3. — BURCKHARDT, Zur Gesch. der locatio conductio. — Alb. LEVY, Beitr. zum Kriegsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland beteiligt war (sujet ingrat). — MACK, Die Finanzverwalt. der Stadt Braunschweig bis 1374 (a de bonnes parties). — I Nibelunghi, trad. PIZZI (fait avec soin, et bien réussi). — Generalversammlung der Gœthegesellschaft (réunion du 31 mai).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 12 : Dr. Martin Luthers Werke, VIe vol. p. p. KOLDE. — NUTT, Studies on the legends of the holy Grail (long et important article de H. Zimmer qui constate qu'il manque beaucoup à M. Nutt et qui conclut par le vers « ut desint vires, tamen est laudanda voluntas »; Nutt ne connaît point par lui-même les langues et les littératures celtiques et se trouve réduit à des traductions, des sommaires, etc.; en outre, il n'a aucune idée de l'influence que les peuples civilisés de l'Europe, Romans, Celtes, Germains, ont exercée les uns sur les autres pendant mille ans).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Die Ausgrab. in Troja. — Zu den Hymnen des Proklos (Ludwich). — AMMON, De Dionysii Halic. libr. rhetor. fontibus (instructif). — Philodemi fragm., p. p. HAUSRATH. — ZELLE, Novum Testam. graece, I. Das Evangel. des Matthäus. —

Horaz, I. Oden u. Epoden, 3e Aufl. p. p. Schütz — Tertullian, p. p. Reifferscheid et Wissowa, I (texte considérablement amélioré). — Studniczka, Kyrene, eine altgriech. Göttin (fait avec grand soin). — Gabriel Melin, La clientèle romaine (original, soigné, mais trop d'hypothèses. — V. Henry, Esquisses morphologiques, V. Les infinitifs latins (travail où l'infatigable auteur montre de nouveau sa pénétration).

Deutsche Rundschau, juillet : G. von Loeper, Gœthe u. Weimar (conférence faite le 31 mai à l'assemblée générale de la Société de Gœthe). — Junker von Langegg, Heilige Bäume und Pflanzen, culturgesch. Skizze. —O. Hartwig, Florenz u. Savonarola.— Rodenberg, Jul. Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen : Der Theaterintendent und Freiherr. München. I, 1851-1857. — Eucken, Der Kampf der Gegenwart u. die Lebensanschauung im Lichte der weltgeschichtlichen Arbeit. — Krause, Aus dem Berliner Musikleben. — Nietzsche, Berichtigung. — Ad. Frey, Aus einer Schweizerischen Kleinstadt. — Die Nibelungen in italienischer Uebersetzung.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XV, 3 : Sackur, Reise nach Nord-Frankreich 1889. — Simonsfeld, Bericht über einige Reisen nach Italien. — Gundlach, Ueber die Columban-Briefe. — Hartmann (L. M.), Ueber die Orthographie Papst Gregors I. — Breslau, Zusatz über einen Gregor I zugeschriebenen „Brief (Original auf Papyrus in Monza). — V. Simson, Kritische Erörterungen. — Miscellen : Wrede, Zwei ostgot. Miscellen; Chroust, Topogr. Erklär. zu einigen Stellen in den Monum. Germ.; L. V. Heinemann, Die älteren Diplome für das Kloster Brogne u. die Abfassungszeit der Vita Gerardi; Sackur, Zu den Legenden des hlg. Franz von Assisi; Baumgarten (P. M.), Ueber eine Handschrift der Briefe Gregors I; Schmitz, Tiron, Miscellen; Lippert, Zu dem Necrol. S. Vitoni Virdunensis.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1890, XIV, 1-2 Heft : Wieprecht, Die latein. Homilien des Haimo von Halberstadt als Quelle der altlothring. Haimo — Uebersetzung. — E. Gessner, Die hypothetische Periode im spanischen in ihrer Entwickelung. — Ch. Bonnier, Etude critique des chartes de Douai, 1223-1275. — Schiavo, Fede e superstizione nell'antica poesia francese. — Crescini, Azalais d'Altier. — Gorra, Fonetica del dialetto di Piacenza. — *Vermischtes :* Baist, Die Todtenbrücke. — Appel, zu Guillelm Ademar, Grimoart Gausmar u. Guillem Gasmar. — Köppel, Ist Bice Portinari Dante's Beatrice? — Binz, Zum Evangile de femmes. — Suchier, Zu Aucassin (tateron, soïsté). Schuchardt, Wortgeschichtliches (Span. dengue; mimus, momus; malandria; gilet; span. port. tomar; franz. mauvais, altfr. mauvé). Baist, manera. — *Besprechungen* : A Thomas, poésies complètes de Bertran de Born. — Du Puitspelu, Dict. etymol. du patois lyonnais. — Leop. de Eguilaz y Yangvas, glos. etimolog. de las palabras españoles. — Kressner, Bibl. span. Schriftsteller. — Barseanu, Doine si Strigaturi din Ardeal; Marian, Descanteze poporane romane; Schwazfeld, poesiile populare colectia Alecsandri; Xenopol, Storia Rominilor din Dacia Traiana. — Bédier, Le lai de l'ombre.

Theologische Literaturzeitung, n° 13 : Resch, Agrapha, aussercanon. Evangelienfragm. — Wolf, The Lutherans in America. — Weiss, Einleit. in die christl. Ethik. — Euler, Handb. zum Kleinen Catechismus Luthers. — Wild, Der Kleine Catechismus Luthers. — Œhmke, Die fünf Hauptstücke des lutherischen Katechismus. — Notiz. zu Priscillian. (Schepss.)

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29. Vingt-quatrième année 21 juillet 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 948 : The Journal of Marie Bashkirtseff, translated with an introd. by Math. Blind. — Stubbs, The history of the University of Dublin, from his foundation to the end of the XVIII century. — Dolson, Russia's railway advance into Central Asia, notes of a journey from St. Petersburg to Samarkand. — The etymology of davit (Skeat). — Cockney (Chance) — The Apographon of the Ambrosian palimpsest of Plautus, p. p. Studemund. — The art of Judaea (Petrie). — The Antigone at Bradfield. (Sandys et Am. B. Edwards).

The Athenaeum, 5 juillet : Continental literature, july-1889 july 1890 : Belgique, Bohême, Danemark, France, Allemagne, Grèce, Hollande, Italie, Norvege, Pologne, Russie, Espagne (Laveleye et Fredericq ; Cermak ; Petersen ; J. Reinach ; Zimmermann ; Lambros ; Van Campen ; Bonghi ; Jaeger ; Belcikowski ; Milyoukov ; Riano). — Stanley, In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. — Prince Dorus (Tuer). — The manuscripts of the House of Lords. — The explorations at Cyprus (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 28 : The psalms in Greek, p. p. Swete. — Neumann, Der römische Staat u. die allgemeine Kirche bis auf Diocletian. I. (excellent). — Rodenberg, Ueber wiederholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (instructif). — Hanserecesse 1477-1530, p. p. D. Schæfer, IV. — Gundlach, der Streit der Bistümer Arles u. Vienne (cp. *Revue*, n° 26). — Heigel, Quellen u. Abhandl. zur neueren Gesch. Bayerns, neue Folge (neuf études). — G. Wolf, Josefina (extraits de documents). — Scheele, Die Lettres d'un officier prussien Friedrich's des Grossen (fait avec méthode et soin). — Bartholomae, Indogerm. ss (cp. *Revue*, n° 16). — Larsen, Studia critica in Plutarchi moralia (composé avec une bonne méthode et non sans pénétration). — Hue de Rotelande's Ipomedon, ein franz. Abenteuerroman des XII Jahrh., p. p. Kölbing u. Koschwitz. — Kilian, Die Mannheimer Bühnenbearbeit. des Götz von Berlichingen vom Jahre 1786, hrsg. — Droysen, Heerwesen u. Kriegführ. der Griechen, II. (Toujours le même savoir, la même abondance de matériaux et le même soin). — Hogarth, Devia Cypria (cp. *Revue*, n° 7). — Schiess, Die römischen collegia funeraticia nach den Inschriften (cp. *Revue*, n° 29).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences religieuses, vol. I (cp. *Revue* 1889, n° 65). — O. Jäger, Abriss der neusten Gesch. 1815-1871, 2° Aufl. — The minor Law-Books, translated by Julius Jolly, part I, Nârada, Brihaspati (très bon). — Grundmann, Ueber 98 in Attica gefundene Henkelinschriften auf griech. Tongefässen (art. de Kaibel « eine gründliche Prüfung u. Beurteilung des reichen Materials ist dringend von Nöten ; weder was G. noch was seine Vorgänger ermittelt haben, kann genügen »). — Leisewitz, p. p. R. M. Werner. — Rajna, Le corti d'amore (conférence qui est devenue un petit livre destiné au grand public ; ce qu'il renferme de plus important, se trouve à la note 67). — G. F. Hertzberg, Gesch. der Stadt. Halle a. S. (l'auteur qu'on a coutume de rencontrer sur le domaine de l'histoire byzantine et romaine, a écrit l'histoire de sa ville natale, avec beaucoup de soin et de couleur). N. Weiss, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François I[er] et Henri II (très recommandable). — Siffard, Gesch. des Musik- und Concertwesens in Hamburg ; Studien u. Charakteristiken. — — Surcouf, Un corsaire malouin, Robert Surcouf (se lit avec intérêt).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30. Vingt-quatrième année 28 juillet 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin du Cercle Saint-Simon, n° 2, juin 1890 : Assemblée générale du 29 mars. — Nomination du bureau et des commissions. — Nouveaux membres. — Livres nouveaux. — Chronique (le prochain numéro contiendra un compte-rendu des conférences de MM. Durand-Gréville, Mounet-Sully et G. Deschamps, et des dernières réunions qui ont eu lieu au Cercle).

The Academy, n° 941 : Stanley, In Darkest Africa on the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. Deux volumes. — Mac-carthy, The French Revolution, vol. I. (Ne contient encore qu'une introduction aux trois volumes suivants). — Wright, The composition of the four gospels, a critical inquiry. — Woodbury, Talks with Emerson. — Myers, Lord Althorp. — Some books on folklore : Allen, Korean tales; Görnes, studien zur griech. Mythologie; Lauchert, Gesch. des Physiologus; Marx, Griech. Märchen von dankbaren Tieren u. Verwandtes (cp. sur Lauchert, *Revue*, 1889, n° 24 et sur Marx, *Revue*, 1889, n° 37). — Notes and news. — A Pali adress to an English governor. — De Quincey's alleged untruthfulness (Florence Baird-Smith, De Quincey's daughther). — The lost works of Philo (Conybeare). — The substantive louke in Chaucer (Skeat). — An Icelander upon the bondman (Stefanson). — Printing at Avignon in 1444 (Axon : l' « ars scribendi artificialiter » de Waldvogel ne serait-il pas un terme impropre « for stencils to be used by the scribe »?) — Lilly, On Right and Wrong. — Contributions to Pâli lexicography : 1 Lûha, luhasa, lukhasa. 2 Rabhasa. 3 Arana-vihâri 4. Sâlittaka. 5 Pitta. 6. Samâsitis 7. Satakkatu. 8. Sahunnavâsî (R. Morris). — Millar, The historical castles and mansions of Scotland, Perthshire and Forfarshire.

The Athenaeum, n° 3272 : Ernst II, Herzog von Sachsen Coburg Gotha, Aus meinem Leben und aus meiner Zeit, III Band; Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Coburg-Gotha, vols III and IV, translated from the German by Percy Andreae. — Driver, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel, with an introd. on Hebrew palaeography and the ancient versions and facsimiles of inscriptions. — Fraser Mackintosh, Letters of two centuries. — The Gutenberg celebration in Cologne. — The official despatches of the Great Rebellion. — Lermolieff, Kunstkritische Studien über italienische Malerei, die Galerien Borghese und Dorian Panfili, in Rom. — Notes from Athens (Lambros). — The British Archaeological Association at Oxford. — The British School at Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Margoliouth, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature. — Von Hase, Kirchengesch. — Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, p. p. Hagenmeyer (édition définitive et indispensable par son commentaire). — Witte, Die Armagnaken im Elsass (attachant). — N. Weiss, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François Ier et Henri II (« image saisissante de la cruauté de la persécution et du martyre héroïque des protestants français »). — Von Werner, Ein deutsches Kriegsschiff in der Südsee. — Die Befestigungen Frankreichs, ein Beitrag zur Kenntniss der franz. Landesvertheidigung. — Mommsen, Römisches Stadtrecht, III, 1 et 2. — Reinisch, Die Kunama-Sprache in Nordost-Afrika, II. — Alb. Zimmermann, Krit. Untersuchungen zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus (met à une trop rude épreuve la patience du lecteur). — Bülbring, Gesch. der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südenglischen (fait avec grande compétence et méthode). — Appel, Provenzalische inedita aus Pariser Handschrif-

ten, (travail fort consciencieux). — Gaston PARIS, Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de S. Louis, 2e éd. (guide commode et sûr ; la main du maître qui s'est trouvée prête pour une tâche en apparenee peu importante, ne se dément nulle part). — BONET-MAURY, Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne (rien de nouveau, mais l'essentiel devait être mis plus clairement en relief et il faudrait en certains endroits plus d'exactitude ; cp. *Revue*, n° 1). — ROSCHER, Ausführl. Lexicon der griech. u. röm. Altertümer, I, 1 u. 2. Aba bis Hysiris. — BOHN, Altertümer von Aegae, unter Mitw. von K. SCHUCHARDT, hrsg. (important). — LUTSCH, Die Kunstdenkmäler der Landkreise des Regierungsbezirkes Breslau, IV. — ZIEL, Erinner. aus dem Leben eines alten Schulmannes. — De PARVILLE, L'exposition universelle, lettre-préface par ALPHAND. — Caspar's Directory of the American book, news and stationery trade, wholesale and retail, comprising the publishing, subscription, retail book, antiquarian, etc. in the United States and Canada (servira d'indicateur à la librairie américaine). — Jahresverzeichnis der an den deutschen Schulanstalten erschienenen Abhandlungen, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : DELITZSCH, Buch Jesaia. — ADAM, Die Aristotel. Theorie vom Epos nach ihrer Entwickl. bei Griechen u. Römern. (n'est pas au courant). — HÜBNER, Bibliogr. der Klass. Altertumswiss. 2e éd. — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakspere — Baconfrage (cp. *Revue*, n° 28). — Max HERRMANN, Siegfried I Erzbischof von Mainz 1060-1084 (bon à critiquer sur plusieurs points). — STANLEY LANE POOLE, The Barbary Corsairs (fait avec soin et habileté). — VAN MUYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815 (cp. *Revue*, n° 24). — DE LA MARTINIÈRE, Marocco, journeys in the Kingdom of Fez and to the court of Mulai Hassan. — G. GALLAND, Gesch. der holländ. Baukunst u. Bildnerei im Zeitalter der Renaissance, der nationalen Blüte u. des Classizismus (bien des reproches à faire : manque de clarté et d'ensemble, pas de grands points de vue, pas de caractéristique frappante, mais enthousiasme pour le sujet et connaît en détail les œuvres d'art). — Amerikanische orientalische Gesellschaft (7 mai).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ZDZIECHOWSKI, sur les critiques de Byron. — POREBOWICZ, Notice relative à la bibliographie espagnole (liste des livres espagnols de la Bibliothèque de Cracovie). — LEWICKI, Ueber das Verhältnis Lithauens zu Polen zur Zeit Jagiellos und Witolds.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 25 : REHBERG, Der Niedergang der Lyrik. — Von SUTNER. Octave Mirbeau. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Aus Thomas Moore's Irish Melodies, übers. von Gisberte FREILIGRATH. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss ?

N° 26 : K. BLIND, Ein griech. Forscher unter den alten Deutschen I. (Il s'agit de Pytheas.) — Ola HANSSON, Scandin. Litteratur, II. — P. RACHI, Helene Swarth. — Otto ERNST, Neue Lyrik. — A. F. Die Bruderschaft der Humanität in Nordamerika. — ALECSANDRI, Der Schub nach Sibirien, übertr. von RADOW. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss ?

N° 27 (paraît désormais avec une couverture de couleur jaune) : HARDEN, Rembrandt als Erzieher. — O. ERNST, Die Scheu vor der Tendenzdichtung. — STÖSSEL, Bücher-Physiognomien. — GURLITT, Gottfried Shadow, als Impressionist. — Aus der niederländischen Lyrik (Uebersetz. von PLUIM). — CIAMPOLI, Schierling, I (übers. von LOCELLA).

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

DU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PRÉCÉDÉ D'UN

TRAITÉ DE LA FORMATION DE LA LANGUE

ET CONTENANT :

1° LA PRONONCIATION FIGURÉE DES MOTS;
2° LEUR ÉTYMOLOGIE; LEURS TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES, AVEC RENVOI AUX CHAPITRES DU TRAITÉ QUI LES EXPLIQUENT, ET L'EXEMPLE LE PLUS ANCIEN DE LEUR EMPLOI;
3° LEUR SENS PROPRE, LEURS SENS DÉRIVÉS ET FIGURÉS, DANS L'ORDRE A LA FOIS HISTORIQUE ET LOGIQUE DE LEUR DÉVELOPPEMENT;
4° DES EXEMPLES TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS, AVEC INDICATION DE LA SOURCE DES PASSAGES CITÉS

PAR MM.

ADOLPHE HATZFELD

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

ET

ARSÈNE DARMESTETER

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE ET D'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

AVEC LE CONCOURS DE

M. ANTOINE THOMAS

CHARGÉ DU COURS DE PHILOLOGIE ROMANE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MODE DE PUBLICATION

Cet ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, du prix de 1 franc chacun.

Il paraîtra un fascicule tous les deux mois au début de la publication, et bientôt, nous l'espérons, un par mois.

On souscrit d'avance à l'ouvrage complet au prix de 30 francs.

Les souscripteurs recevront, sans frais, tous les fascicules au fur et à mesure de leur apparition, et bénéficieront, en outre, sans que le montant de leur souscription en soit augmenté, de tout ce qui pourra paraître en plus de ces 30 fascicules.

Les souscriptions doivent être adressées, en mandat-poste, à la Librairie Délagrave, 15, *rue Soufflot, Paris.*

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingt-quatrième année 4 août 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 14 : HARRIS, The rest of the words of Baruch, a Christian Apocalypse of the year 136 (édition très soignée). — DUCHESNE, Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (répond à ses critiques, entre autres à M. Sabatier ; cp. *Revue*, n° 22). — SERRE, Au large ! Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. — DE LA GRASSERIE, De la catégorie des cas (des réserves à faire : mais l'auteur a le premier en France tenté de mettre en œuvre les données de linguistique polyglotte si riches et si neuves, pour la plupart recueillies et débrouillées dans les ouvrages de Müller et Winckler ; cp. *Revue*, n° 18). — G. THOMAS, Du Danube à la Baltique, descriptions et souvenirs (excellent compagnon de voyage pour ceux qui aiment à voyager dans leur fauteuil). — Analecta Bollandiana, IX, 1 et 2.

Mélusine, juillet-août : LOQUIN, La nouvelle brochure de M. Gaston Paris « Les chants populaires du Piémont » (théorie séduisante et exacte). — H. G. Les contes populaires dans l'antiquité classique, — Les chemins de fer, II. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXIV, Les trois buveuses (Ernault). — L'étymologie populaire et le folklore ; V. Dans les bras de Morphée (en français, « de l'orfèvre », en irlandais, « de Murphy ») ; Saint Virgile (ce saint est l'Irlandais Fergal ou Fergil, évêque de Salzbourg qui latinisa son nom). — Irish prognostications from the howling of dogs (O'Grady). — Devinettes de la Haute-Bretagne, XI (Orain). — TUCHMANN, La fascination. 4. Les fascinateurs. Moyens d'acquérir le pouvoir de fascination. — *Bibliographie :* ORTOLI, Les conciles et synodes dans leurs rapports avec le traditionnisme (travail intéressant ; ce serait l'étude de la superstition et des traces du paganisme dans les canons des conciles ; mais pour faire un semblable travail, il faut être un critique ou mieux encore un historien, c'est-à-dire un autre savant que M. Ortoli). — JAHN, Schwaenke und Schnurren aus Bauern Mund ; Volkssagen aus Pommern und Rügen, 2e éd. (le 1er vol. contient 19 contes du genre facétieux ; le second, les légendes et traditions de la Poméranie et de l'île de Rügen). — FINAMORE Credenze, usi e costumi abruzzesi. — El Folk-lore Filipino, II, p. p. de Los REYES.

The Academy, n° 950 : BROWN, George Buchanan, humanist and reformer, a biography (très recommandable). — MORFILL, Russia (la partie historique laisse à désirer, mais le reste est excellent). — Fr. WARNER, Mental Faculty. — The latin hymn writers and their hymns, by the late Samuel Willoughby Duffield, ed. and completed by R. E. THOMPSON. — An unknown edition of Tyndale's New Testament. — The Romaunt of the Rose (Skeat). — Cockney (Wedgwood). — A logus oldenglish word (Logeman). — The Bondman (Caine). — Fitzerald's Omar Khayyam (Weekes). — LUNIAK, Quaestiones Sapphicae (traité de 150 pages en latin, et modèle de monographie). — PETRIE, Historical scarabs, a series of drawings from the principal collections.

The Athenaeum, n° 3273, THORNTON, Opposites, a series of essays on the unpopular sides of popular questions. — CONWAY, Climber's Guide to the Central Pennine Alps. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature (petit livre sans prétention, mais méritoire). — KERR, History of Curling. — CLINCH, Bloomsbury and St Giles', past and present. — DU BLED, Le prince de Ligne et ses contemporains. — Irish history. — The public schools in 1890. — Mr Cosens' mss. — Joshua, his life and times. — The Washingtons of Warton. — Royalist composition cases. — Scottish National Memorials, illustrated. — The British Archaeological Association at Oxford, II. — The site of Hieropolis-Castabala (Bent).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32-33 Vingt-quatrième année 11-18 août 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue historique, juillet-août 1890 : Alfred BAUDRILLART, Les intrigues du duc d'Orléans en Espagne, 1708-1709 (suite et fin). — B. de MANDROT, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477 (premier article). — P. MARAIS, Docum. inédits sur la Révolution dans le dép. de la Gironde, Les frères Faucher, Laffon de Ladébat et leur correspondance inédite. — *Bulletin historique :* France (A. Molinier et G. Monod). Roumanie (Xénopol). — *Comptes-rendus :* DUCHESNE, Origine du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (net et pénétrant). — HINSCHIUS, Das Kirchenrecht der Katholiken u. Protestanten in Deutschland, IV, 2, I-II (consacrés à l'instruction publique et à l'enseignement des clercs, ainsi qu'à la juridiction ecclésiastique). — EHRLE, Die Spiritualen, ihr Verhaeltnis zum Franziskanerorden u. zu den Fraticellen (il était difficile d'apporter à l'éclaircissement de points encore si neufs pour la plupart, tant de qualités diverses et également précieuses, une pratique profonde de la bibliographie et des dépôts publics de toute sorte, une connaissance parfaite de l'histoire de l'église et de la philosophie scolastique, à laquelle l'auteur rattache avec raison les débats qui l'ont occupé, un sens critique des plus sûrs, une impartialité enfin d'autant plus louable qu'elle avait à s'exercer sur des objets plus délicats. Œuvre essentiellement d'érudition qui ne pouvait avoir d'autre but que d'exhumer des documents inconnus jusqu'ici ou encore à peine soupçonnés, d'en établir la valeur et le sens exact, les relations entre eux, tout au plus d'en livrer quelques conclusions destinées à servir de point de repère pour une histoire définitive des discussions franciscaines). — FAGUET, Dix-huitième siècle, Etudes littéraires (art. de G. Monod : « Livre admirable, le plus intéressant, le plus amusant, le plus nourrissant qui soit; aucun qui vous fasse voir plus de pays, ni en compagnie d'un guide plus intelligent. L'auteur est à un degré éminent, instructif et persuasif, neuf sans être paradoxal, sensé sans être banal. Il a ce don singulier de modifier vos jugements en vous laissant persuadé que vous avez toujours pensé comme lui. Aucun critique n'est aussi impersonnel que lui, aussi libre de parti pris et d'opinions préconçues, aussi objectif. Il se met en face des livres ; il les prend, les lit, comme si on n'avait jamais rien écrit à leur sujet, et il dit à son tour ce qu'il y a trouvé, sans s'inquiéter si ce qu'il dit paraîtra un lieu commun ou un paradoxe. Et il se trouve dire presque toujours des choses à la fois vraies et neuves. Même si elles ne sont pas neuves en elles-mêmes, elles le sont par la manière dont il les dit, parce qu'elles sont nées de l'impression immédiate, directe de l'œuvre, parce qu'elles sont senties et jamais répétées. Il faut se pénétrer de ce livre. On y trouvera une riche matière à instruction et à réflexion. Trois critiques seulement : le style, coloré, vivant, riche en formules expressives, en trouvailles heureuses, trouvailles de mots et trouvailles de pensées, est souvent haché, contourné, encombré d'incidentes, volontairement négligé; on sent rarement l'émotion admirative, et pour pénétrer tout à fait le XVIIIe siècle, siècle d'action et de passion, peut-être faut-il mêler un peu plus de sensibilité à son intelligence ; — l'introduction, indigne du volume, n'est qu'une critique assez étroite des défauts de la littérature du XVIIIe siècle; dire que ce siècle a été inférieur au XVIIe parce qu'il n'a été ni chrétien ni français, sans expliquer ce qu'il faut entendre par ces mots, c'est faire une phrase. Mais c'est la seule que j'ai trouvée dans l'admirable livre de M. Faguet; car je ne m'en dédis pas ; pour admirable, il l'est. »)

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Tertulliani opera, rec. REIFFERSCHEID et WISSOWA I (cher, mais excellent). — CORNELIUS, Die Rückkehr Calvin's nach Genf. II. Die Artichauds. III. Die Berufung (simple et atta-

chant). — WENDT, Der deutsche Reichstag unter König Sigmund bis zum Ende der Reichskriege gegen die Hussiten, 1410-1431 (soigné). — Bibliothek deutscher Geschichte, I. EGELHAAF, Deutsche Gesch. im XVI Jahrhundert, I, 1517-1526 (ne donne pas « le pendant de la caricature de Janssen »); II. Moriz RITTER, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation u. des dreissigjährigen Krieges, I, 1555-1586 (fait d'un seul jet et très attachant, très solide). — A. BUCHHOLTZ, Geschichte der Buchdruckerkunst in Riga, 1588-1888. — Gust. MÜLLER, Die Entwickelung der Landeshoheit in Geldern bis zur Mitte des XIV Jahrhunderts, — SALEMANN und SHUKOWSKI, Persische Grammatik mit Literatur, Chrestomathie und Glossar (cp. *Revue*, nº 17). — HARTMAN, Analecta Xenophontea nova. — HENSE, Teletis reliquiae (fait avec tout le soin possible). — Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (important pour le bibliophile et offre peu au philologue, cp. *Revue*, nº 10). — SCHWEIGEL, Esclarmonde, Clarisse et Florent, Yde et Olive, drei Fortsetzungen der Chanson von Huon de Bordeaux, nach der einzigen Turiner Handschrift (textes qui attendaient encore leur publication et qui sont reproduits avec une exactitude « diplomatique »). — Katalog over den Arnamagnaeanske Handsckriftsamling, II. — MINOR, Aus dem Schillerarchiv, Ungedrucktes und Unbekanntes zu Schiller's Leben und Schriften (intéressant). — BOPP, Der Vocalismus des Schwäbischen in der Mundart von Münsingen. — LEHFELDT, Bau-und Kunstdenkmäler Thüringens, VI. Herzogthum Sachsen-Meiningen. Amtsgericht Saalfeld. — Herm. SCHILLER, Pädagogische Seminarien für das höhere Lehramt, Geschichte und Erfahrung.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 29 : KATAJEW, Geschichte der Predigt in der russischen Kirche, eine kurze Darstellung ihrer Entstehung u. Entwickelung bis auf das XIV Jahrhundert, übertragen von Al. MARKOW (recueil qui contient de nombreuses citations et qui sera le bienvenu). — GOERRES, Studien zur griechischen Mythologie (tout un système qui n'est fondé que sur les affirmations assurées de l'auteur; cette sorte de mythologie doit être rejetée d'emblée; là où il n'y a pas de preuves, il n'y a pas de réfutation, et nous doutons que les théologiens trouvent dans cet ouvrage « un arsenal pour combattre l'incrédulité »). — GOITEIN, Der Optimismus und Pessimismus in der jüdischen Religionsphilosophie, eine Studie über die Behandlung der Theodicee in derselben bis auf Maimonides (bon). — Jacob WACKERNAGEL, Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita (convaincant, instructif, clair, méthodique). — Taciti de vita et moribus Julii Agricolae liber, p. p. SCHOENE (pas une correction évidente). — Kleinere deutsche Gedichte des XI und XII Jahrhunderts, hrsg. von WARG (l'éditeur ne possède même pas les éléments de la grammaire allemande, quoiqu'il ait le ton hardi et prétentieux; il n'a pas rougi d'imprimer 5,350 vers tirés de mauvais manuscrits, sans apporter une simple obole à l'établissement du texte; je me trompe : il hasarde une conjecture, une seule, et qui ne vaut rien). — DOPFFEL, Kaisertum und Papstwechsel unter den Karolingern (bon, mais un peu « tüftelnd », subtile et sans conclusion, cp. *Revue*, 1889, nº 44). — Inventaire-sommaire des archives départementales antérieures à 1790, département de la Lorraine; archiviste, M. Edouard SAUER. Metz, 1879 (cet inventaire publié il y a dix ans, vient seulement d'entrer dans le commerce; mais les sommaires surprennent soit par leur trop grande concision, soit par leur diffusion; dit trop au dilettante et trop peu au savant). — PRIBRAM, Oesterreichische Vermittelungs-politik im polnisch-russischen Kriege 1654-1660 (possède tous les mérites des précédents travaux du jeune érudit). — Ancien plan de Constantinople imprimé entre 1566 et 1574 avec notes explicatives, par CAEDICIUS. — ROSENBERG, Geschichte der modernen Kunst (trois volumes sur l'histoire de l'art depuis la Révolu-

tion jusqu'à nos jours; excellent guide). — FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (« prouve que la France n'était pas prête et l'engage à être prête une autre fois. Mais cet avis doit servir à un autre peuple: même sur les lauriers il n'y a pas de repos, et heureuse la nation dont le gouvernement reste vigilant, dont l'armée est telle que le vif courant de l'esprit populaire et du patriotisme puisse s'y montrer toujours à temps et dans sa pleine vigueur, pour sauver même dans de difficiles circonstances la patrie menacée et punir l'orgueil de l'ennemi! »). — Alfred Lord TENNYSON, Demeter and other poems. — Gaston PARIS, La littérature française au moyen âge, 2e éd. (de nombreuses améliorations, et un tableau chronologique très utile).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : Euripides, Ion p. p. BAYFIELD (utile) — MENZEL, Der griech. Einfluss auf Prediger u. Weisheit Salomos (bon tableau d'ensemble). — MENTZ, De L. Aelio Stilone (rendra service à l'étude des vieux grammairiens latins). — PLEW, Quellenuntersuch. zur Gesch. des Kaisers Hadrian (cp. *Revue*, n° 3). — HOUQUES-FOURCADE, Massurius Sabinus, sa vie, son œuvre, les théories sabiniennes (clair et réfléchi) — ENGELBRECHT, Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus (travail louable). — CAGNAT, Cours d'epigr. latine, 2e edit. (excellent; cp. *Revue*, n° 20). — HÜBNER, Römische Herrschaft in Westeuropa (très intéressant et plein de détails). — KALLEE, Das rätisch obergerman. Kriegstheater der Römer. (L'auteur a été chef de l'état-major wurtembergeois; son étude stratégique est un des meilleurs travaux qui aient paru sur le domaine de la littérature du « limes »). — BRICON, De la profession d'homme de lettres chez les anciens (rien de nouveau, mais sensé dans l'ensemble et très clair). — BROCCARDI, Grammatica latina secondo i metodi piu recenti (compilation sans valeur scientifique et qu'on ne peut consulter qu'avec précaution). — Πετρακίδης, Γραμματική τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης. (Repose sur des études très soignées; mais n'a pas la vertu grecque de la mesure; sera un tourment pour les écoliers et écolières).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : BARTHOLOMAE, Indogermanisches ss. (le chemin qu'a pris l'auteur, ne le conduit pas au but). — Von MIASKOWSKI, Agrarpolitische Zeit = und Streitfragen.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 28 : Ola HANSSON, Arne Garborgs Bücher. — ERNST, Die Scheu vor der Tendenzdichtung, II. — Karl BLIND, Ein griechischer Forscher unter den alten Deutschen, II. — Ramon de CAMPOAMOR, Weihnachten; Pedro Soto de ROJAS, An einen Stieglitz (übers. aus dem span. von A. MÖSER u. Fr. LEON). — CIAMPOLI, Schierling. II (übers. von LOCELLA).

— N° 29 : SILESIUS, philosophische Rundschau, I. — MAHRENHOLTZ, Französische Sprachverwirrung. — Ola HANSSON, Arne Garborgs Bücher II. — FERNAN, Ein Buch der Zukunft. — ERNST (O.), Andacht im Gebirge. — CIAMPOLI, Schierling, II (übers. von LOCELLA).

— N° 30 : Ola HANSSON, Scandinavische Litteratur, IV. — BRAUSEWETTER, Neue Dramen. — H. FRÄNKEL, Eine verlockende Aufgabe für deutsche Erzähler. — SHERWOOD, Neue Tauchnitz-Bände. — SILESIUS, Philosophische Rundschau. II. — Pol de MONT, In der Schmiede. — CIAMPOLI, Schierling, II (fin).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34-35 Vingt-quatrième année 25 août-1 septembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue rétrospective, 1er août : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, suite, 1810-1869. — Journal de M. de Bausset, 1740 (voyage de Pondichéry à Trisirapally). — La république et le savon (1793). — Un procès de perruquiers (1776). — Châteaubriand candidat malgré lui.

Annales du Midi, n° 7, juillet 1890 : A. Jeanroy, La tenson provençale. — Douais, Les manuscrits du château de Merville. — Spont, La taille en Languedoc, 1450-1515. — *Mélanges et documents :* A. T. Notice sur un recueil de mystères provençaux du xve siècle. — A. T. Rodrigue de Villandrando en Auvergne. — L'imprimerie à Avignon en 1444. — *Comptes-rendus :* L. Delisle, Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'instruction publique et des cultes. Littérature latine et histoire du moyen âge (signale aux érudits un grand nombre de documents inédits et contribue par cela même au progrès de nos connaissances historiques). — Granet, Histoire de Bellac (l'histoire de Bellac jusqu'au commencement du xviie siècle reste encore à écrire). — A. Leroux, Géographie et histoire du Limousin (fort réussi comme tableau d'ensemble et repose sur des fondements scientifiques très sérieux. Cp. *Revue*, n° 20). — J. Marchand, Un intendant sous Louis XIV, étude sur l'administration de Lebret en Provence, 1687-1704 (sera fort utile). — Plantet, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France, 1579-1833 (excellent; cp. *Revue*, n° 29). — Rossignol, Histoire de l'arrondissement de Gaillac (Tarn) pendant la Révolution, 1789-1800 (l'auteur est un annaliste simple, concis et vrai). — Nécrologie (note sur le docteur Barthélemy, auteur de l'Histoire d'Aubagne ; sur Fr. Combes, sur Adolphe Tardif, sur le Dr J.-B. Noulet).

Revue celtique, n° 3, juillet 1890 : D'Arbois de Jubainville, *Variétés :* I. L'inscription prétendue gauloise de Nîmes. II. Camaracus. — III. Tridentum. IV. Callemarcius. V. Nancy, — L'abbé Bernard, Mystère breton de la Création du monde (suite). — Netlau, The Fer Diad episode of the Tain Bo Cuailnge. — *Mélanges :* Mowat, Epitaphe britannique chrétienne. — Loth, Rapprochement entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises; saint Amphibalus, Aguetou, Cynneu.— *Bibliographie :* Loth, Chrestomathie bretonne (Ernault : publication qui présente un intérêt scientifique de premier ordre ; elle est appelée à faciliter grandement l'étude approfondie de l'armoricain aux Bretons bretonnants et autres : c'est surtout pour la période si peu connue du ixe au xve siècle que les recherches laborieuses de l'auteur ont été fécondes en résultats nouveaux ; par sa revision du ms. du Cartulaire de Redon et son étude sur les textes des chartes et des vies de saints, il a rendu à la science historique du breton un service éminent dont tous les celtistes doivent lui sovoir gré). — *Chronique :* Traduction du Nouveau Test. par M. Le Coat. — O'Grady, Irish items, notes critiques sur les Vies de saints irlandais du Livre de Lismore. — Une grammaire irlandoise du moyen âge, découverte par M. Kuno Meyer. — Vies des saints contenues dans le ms. de Bruxelles, dit de Salamanque. Les trois aiguillons de la mort, de Geoffroy Keating, p. p. Atkinson. — Leçon de M. John Rhys, sur l'ethnologie primitive des Iles Britanniques. — La revue Y Cymmrodor ; art. de M. Gaidoz sur l'usage antique des rançons consistant en un métal précieux dont le poids est égal à celui de la personne rachetée. — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours. — John L. Robinson, Celtic remains in England. — Thurneysen, L'étude des formes verbales sigmatiques en irlandais. — Jullian, Inscriptions romaines de Bordeaux, vol. II (rendra de grands services). — D'Arbois de Jubainville, Résumé du cours de droit irlandais et Recherches sur

l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — Mémoire de Fr. Kluge sur l'histoire la plus ancienne des dialectes germaniques dans le Grundriss der Germanischen Philologie de Paul. — Muret et Chabouillet, Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. — Nutt, Celtic myth and saga (dans le nº 11 du Folklore). — Osthoff et Brugmann, Vᵉ partie des morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. — Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano, II, p. p. P. E. Hogan (le glossaire est une des plus importantes contributions à la lexicographie du vieil irlandais qui se soient produites depuis plusieurs années). — Holder, Altceltischer Sprachschatz (l'impression de ce grand travail est commencée). — Le nom d'homme Arda. — L'inscription gauloise du menhir du Vieux-Poitiers et les mémoires de MM. Lièvre et Ernault.

Annales de l'École libre des sciences politiques, nº 3 : Capperon, Lamartine parlementaire, 1834-1848. — G. Bertrand, La reforme de la législation des cabarets en Alsace-Lorraine, — Marcé, La cour des comptes italienne (suite). — Zolla, Le budget des grandes routes en France (suite et fin). — P. de Quirielle, Pie IX et l'église de France. — Poinsard, Introduction à l'étude de l'économie rurale. — *Analyses et comptes-rendus :* Lebon, Etudes sur l'Allemagne politique (intéressant). — Jules Ferry, Le Tonkin et la mère patrie (plaidoyer, qui vient à son heure). — Lévy-Bruhl, L'Allemagne depuis Leibniz (très suggestif et original). — La vie politique à l'étranger, année 1889. — Plantet, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (cp. *Revue*, nº 29). — La Réforme sociale et le Centenaire de la Révolution. — Macleod, The theory of credit, I. — Fr. de Pressensé, L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (plein d'intérêt et d'enseignement). — Domergue, La révolution économique. — Block, Les progrès de la science économique depuis Adam Smith. — De Courcy, Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (cp. *Revue* 1889, nº 15). — Marquis de Vogüé, Villars (cp. *Revue* nº 11). — Lioy, La philosophie du droit. — M. Monnier, Des Andes au Para. — Gebhart, L'Italie mystique (suite de tableaux curieux, colorés, harmonieux, mais n'est pas un livre). — S. Luce, La France pendant la guerre de Cent-Ans, épisodes historiques et vie privée au xivᵉ et au xvᵉ siècle (encore une série de tableaux séparés, et non pas un livre suivi). — Max Leclerc, Lettres du Brésil (observations sérieuses et clairvoyantes, (cp. *Revue*, nº 26, p. 518).

Annales de l'Est, nº 3, juillet 1890 : E. Krantz, Alfred de Musset (leçon d'ouverture). — Debidour, Le général Fabvier (suite). — Nerlinger, Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace. — Ch. Pfister, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile. — *Variétés :* Lemercier, Sur un passage du Phédon, 69 A, B. — *Bibliographie :* De La Ville de Mirmont, La Moselle d'Ausone, édit. crit. (cp. *Revue*, nº 10). — O. Berger-Levrault, Les costumes strasbourgeois édités au xviiᵉ siècle par Fr. Guill. Schmuck et au xviiiᵉ siècle par ses fils, reproduits en fac-similés (cp. *Revue*, 1889, nº 52). — Laugel, Henry de Rohan, son rôle politique et militaire sous Louis XIII (cp. *Revue* nº 11). — Thiriet, L'abbé L. Chatrian, sa vie et ses écrits. — Amours et voyages. — Recueils périodiques et savantes. — Chronique de la Faculté des lettres de Nancy (126 étudiants, dont 13 correspondants ; 30 aspirants à la licence littéraire, 6 à la licence philosophique, 7 à la licence historique, 9 à la licence d'allemand, 23 au certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand ; 19 aspirants à l'agrégation de grammaire, 5 à l'agrégation de philosophie, 7 à celle d'histoire, 12 à

celle d'allemand, 2 à celle de l'enseignement secondaire spécial, 6 divers).

La Révolution française, n° 1, 14 juillet 1890 : A nos lecteurs (la Revue devient la propriété et l'organe de la société de l'histoire de la Révolution. Elle sera envoyée gratuitement à tous les membres adhérents de la Société. Le prix de l'abonnement annuel pour les autres personnes, reste fixé à 20 fr. Rien n'est changé au titre, ni au programme, ni à la méthode.) — Edme CHAMPION, L'unité nationale et la Révolution. — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public : Suisse, Genève et Valois. — Et. CHARAVAY, Le général Fromentin. — ROBIQUET, Documents inédits : la correspondance de Bailly et de La Fayette. — *Chronique et bibliographie :* Liste des membres de la Société de l'histoire de la Révolution (comprend 142 noms). — TOURNEUX, Bibliogr. de l'hist. de Paris pendant la Révol. I ; TUETEY, Répertoire général des sources manuscrites de l'hist. de Paris pendant la Révol. I (Deux beaux travaux que nul historien de la Révolution ne pourra se dispenser d'avoir sur son bureau et sous sa main. Ces deux œuvres sœurs se répondent et se complètent harmonieusement ; elles forment les deux parties d'un monument bibliographique qui, une fois achevé, sera un des types les plus remarquables de l'érudition contemporaine). — Mgr. de SALAMON, Mém. inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution, 1790-1801, p. p. BRIDIER (cp. *Revue*, n° 30).

Revue de Belgique, n° 7, 15 juillet : de LAVELEYE, Le congrès des chemins de fer. — NAVEZ, Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre (fin). — POTVIN, Les syndicats professionnels et agricoles. — *Essais et notices :* VALLIN, La lucha por los nacionalidades; Te WINCKEL, Les évolutions du « nederlandsch » (dans le Grundriss der german. Philologie de Paul) ; Léon de MONGE, Etudes morales et littéraires ; Recensement général de Buenos-Ayres ; LUZAC, De landen van Overmaze, inzonderheid sedert 1662.

The Athenaeum, n° 3274 : P. Hume BROWN, George Buchanan, humanist and reformer (bon livre sur un homme qui fut « a cold, hard-headed, far-seeing opportunist »). — The Journal of Marie Bashkirtseff, translated by Mathilde BLIND. — CAIRD, The critical philosophy of Immanuel Kant, 2 vols. — Sir Charles WILSON, Lord Clive (utile et impartial exposé, fait partie de la collection des « English men of action »). — Les contes moralisés de Nicole Bozon, p. p. Miss L. Toulmin SMITH, et P. MEYER (excellente publication d'un texte important à beaucoup d'égards). — Stanley LANE-POOLE, The barbary corsairs (plein de vie et de vigueur, mais composé par un gallophobe). — Shakspeare's Sonnets edited with notes and introduction by Thomas TYLER (« marks an important stage on the progress of Shakspearean criticism. »), — Philological literature : TISDALL, Simplified Grammar, and Reading Book of the Panjabi language ; Records of the past, new series, vol. II, p. p. SAYCE ; Irish ms. series, etc. — MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1783. — A Malagasy Maud (Oliver). — The Bishop of London transcript. (Phillimore) — Another Gœthe anecdote (H. Schütz Wilson). — The Dies irae in English (Warren). — Ecclesiasticus and the Wisdom of Solomon. — Raverty's Notes on Afghanistan. — MONKHOUSE, The earlier English water-colour painters. — WALDSTEIN, catalogue of casts in the Museum of classical archaelogy, Fitzwilliam Museum, Cambridge. — Notes from Pisidia (Ramsay et Hogarth). — Louis ENGEL, From Handel to Halle, biographical sketches. — HAIGH, The Attic theatre ; DUMON, Le théâtre de Polyclète.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36-37 Vingt-quatrième année 8-15 septembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

La Révolution française, 14 août : Lettres de Michelet, de Quinet et d'Hippolyte Carnot à Marc-Dufraisse. — ROUVIÈRE, Le général de Ménard. — Un débat sur Danton au Sénat. — BORNAREL, Danton collaborateur de Barère.

Bulletin critique, n° 15 : MASPERO, Les contes populaires de l'Egypte ancienne (recueil renfermant dix contes complets et six fragments). — MASPERO, L'archéologie égyptienne (livre de bonne et saine vulgarisation, qui expose clairement des notions précises sur les arts et l'industrie en Egypte). — The IV Book of Thucydides, p. p. RUTHERFORD (tentative intéressante — comme exercice de philologie — d'un élève de Cobet). — CELLARIER, Rapports du relatif et de l'absolu. — MÜNTZ, Les archives des arts, recueil de documents inédits ou peu connus, 1re série (ne contient que des matériaux bruts, des documents enfilés les uns au bout des autres, mais se lit avec intérêt et profit ; premier volume d'une série dont il faut souhaiter la durée). — L. HAVET, La simplification de l'orthographe; M. BRÉAL, La réforme de l'orthographe française. — LE GOFFIC et THIEULIN, Nouveau traité de versification française. — Voyage d'Alain Desprez, recteur de Saint-Julien de Vouvantes à Brioude, 1710.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIII, 4e livre : L. PARMENTIER, Une correction au texte de Thucydide, I, 11. — *Comptes rendus :* Quicherat et Daveluy, Dictionn. latin-français, nouv. éd. p. p. CHATELAIN (œuvre sensiblement améliorée). — CASTELEIN, Cours de philosophie, II. — Dissertations académiques publiées par G. KURTH, 1er fascicule. (Deux travaux : DONY, l'auteur unique des vies des saints Amat, Romaric et Arnulphe; BACHA, Etude biographique sur Eginhard.) — Annales de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, I, 1er fasc. (trois travaux : LECLÈRE, L'élection du pape Clément V ; VERERUYSSE, La chronique d'Albert d'Aix; WODON, Le wergeld des Romains libres chez les Ripuaires). — PROU, Manuel de paléographie latine et française du VIe au XVIIe siècle (bien supérieur à Chassang par la méthode, par l'abondance des renseignements, par la sûreté des informations et le soin apporté à l'exécution ; divisions très nettes; doctrine sobre et puisée aux bonnes sources). — BONJEAN, L'hypnotisme. — JASPAR, Grieksche Spraak Kunst (consciencieux travail ; quelques points exigent une revision très attentive). — HARRISSE, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français (la question est close). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorphosen (malgré des critiques de détail, rendra un vrai service aux étudiants et aux professeurs de l'enseignement secondaire). — KOCH, Griechische Schulgrammatik, 13e édit. (excellent; quelques modifications à faire encore). — Varia (De Ceuleneer).

The Academy, n° 951 : MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1673. (Remarquable et très intéressant.) — DRIVER, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel. — Th. WOOD, The Rev. J. G. Wood, his life and work. — Historical books : BRIDGETT, Blunders and forgeries, historical essays; FERGUSON, Cumberland, Col. MALLESON, Akbar. — General Plantagenet Harrison. — Memorial to the author of « John Halifax, gentleman. » — Shakspere's sonnets in Italy. — A memorial to Richard Jefferies. — Notes from Rennes (W. Stokes.) Cockney (Max Müller). — Old-French encrement et la goule d'aoust (Paget Toynbee). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — Fitzgerald's Omar Khayyam. — SALMONÉ, An Arabic-English Dictionary on a new system. — Philology notes. (A DARMESTETER, et HATZFELD, Dictionnaire général de la langue française, 1er fascicule). — P. de NOLHAC, La reine

Marie-Antoinette. (Charmant et nécessaire complément du livre de Lord Ronald Gower.) — M. Flinder Petrie's excavations in Palestine. — Sculptured slabs from Mesopotomia found in Egypt. (Sayce.) — Egyptian jottings (Am. B. Edwards).

— N° 952 : The corresp. of mad. Dunoyer. — Fr. Thackeray, Translations of Prudentius. — Warren Hastings in the Indian State Papers, Selections from State papers in the Foreign Department of the Government in India, 1772-1785, p. p. Forrest (très intéressant et important). — Wood-Martin, History of Sligo, county and town. — Scandinavian books. — Wynkyn de Worde's Morte Darthur (Brown). — Old-French encrement et la goule d'aoust (Mayehw). — Otaman, Ataman, Hetman, Hauptmann (Bain). — Cockney (Wedgwood). — The sagas (Caine). — Jevons, Pure logic and other minor works. — Hebrew inscriptions of the pre-exilic epoch (Sayce). — British inscriptions of the Emperor Victorinus (Westwood). — Archer, Macready.

— N° 953 : Sir Charles Duffy, Thomas Davis, the Memoirs of on Irish patriot, 1840-1846. Memorials of the civil War in Cheshire, edited by James Hall for the Record Society for the public. of original documents relating to Lancashire and Cheshire. — Hoskier, Collation of Cod. Ev. 604 ad Essays in New Testament criticism. — Hubert, Liberty and a living. — Mad. Ackermann Letters, in party unpublished, of Samuel Pepys. — An Italian translation from Tennyson. — The Franks Casket (Browne). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — The fragment of Wynkin de Wordes La Morte Darthur (Sommer). — The etymology of inveigle (Skeat). — The substantive louke in Chaucer (Hart). — Prou, Manuel de paléographie et Dictionnaire des abréviations (très bon et rendra de bien grands services). — Satellite (Rob. Brown). — Christ, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (bon, solide et sans rival en Angleterre). — Italian works on majolica. — The supposed slabs supposed to have been brought from Mesopotamia to Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3275 : Dictionary of national Biography, XIX-XXIII. — Böhm-Bawerk, Capital and interest. — Rec. des actes du comité de salut public, I et II, p. p. Aulard; Procès-verbaux du Comité d'instr. publ. de la Législative, p. p. Guillaume (cp. *Revue*. 1889, n° 40 et 51 ; 1890, n° 10). — Frozer, The golden bough, a study in comparative religion (important et par les résultats et surtout par l'exemple qu'il donne). — Firth, Nation making, a story of New Zealand (intéressant). — Select. from the letters, despatches and other State Papers preserved in the Foreign Department of the government of India, 1772-1785, p. p. Forrest (de très grande valeur). — Antiquarian literature. — Nicholas Bozon (Atwood). — An early Hebrew inscription (Neubauer. — Margaret de Verrall, Mythology and monuments of ancient Athens, a translation of a portion of the Attica of Pausanias, with introductory essay and archaeol. comment. by Jane Harrison. — The Oxford Congress of the British Archaeological Association.

The English Historical Review, juillet, 1890 (vol. V, n° 19) : Parker, The seven liberal arts. — Strachan-Davidson, The decrees of the Roman plebs. — Wells, St Patrick's earlier life. — Miss Kate Norgate, Odo of Champagne, count of Blois and « tyrant of Burgundy » — Stanley Lane-Poole, Sir Richard Church. — *Notes and documents*: gafol (Round). — The Black Death in Lancashire, p. p. Little, — The Trial of Richard Wyche, p. p. Matthew. — The Draft Dispensation for Henry's VIII marriage with Anne Boleyn, p. p. Gairdner. — Aske's Examination, p. p. Miss Mary Bateson. — *Reviews of books* : Sack, Die Religion

Altisraels [malgré quelques exagérations, digne d'être lu, surtout pour ce qui concerne le développement du rabbinisme] — BURY, A history of the Later Roman Empire, from Arcadius to Irene, 395-800. (Sujet difficile et traité avec conscience, mais, en somme, un peu sec et terre à terre.) — L. M. HARTMANN, Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (bon travail). — Il Regesto di Farfa di Gregorio da Catino, p. p. GIORGI et BALZANI, II, III, IV; Regesto sublacense dell' undecimo seculo, p. p. ALLODI et LEVA. — Select pleas in manorial and other seignorial courts, I, edited for the Selden Society by MAITLAND. — Papers of the American Society of Church History, vol. I. — Études de critique et d'histoire par les membres de la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études. — A de LA BORDERIE, Essai sur la géographie féodale de la Bretagne, avec la carte des fiefs et seigneuries de cette province. — Year-Books of the reign of King Edward III, years 14 and 15, p. p. PIKE. — Calendar of Wills, Court of Husting, London, p. p. SHARPE. — G. ROSS, Oliver Cromwell and his Ironsides, a study in military history. — Calendar of Domestic State Papers, 1644, p. p. W. D. HAMILTON. — WAKEFIELD, Life of Thomas Atwood. — DE LA GORCE, Histoire de la seconde république française. — MORFILL, Russia. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — EBNER, Die klösterlichen Gebets-Verbrüderungen bis zum Ausgange des Karolingischen Zeitalters. — CHURCH, Early Britain. — FERGUSON, History of Cumberland. — FISKE, The beginnings of New England or the Puritan theocracy in its relations to civil and religious liberty.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin 1890 : PELCZAR, Ueber das Leben und die Schriften des Nicolaus Hussovianus (sur l'auteur du poème De statura, feritate ac venatione bisontis). — KORZENIOWSKI, Catalogus actorum et documentorum res gesta Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura deprompta sunt (40 tomes de documents provenant des recherches de 1886-1888 et recueillis par les soins de M. Smolka et de ses compagnons). — *Id.* Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani (matériaux concernant la hiérarchie polonaise du XVIe siècle). — BLUMENSTOK, Die Canonensammlung der Bibliothek Sainte Geneviève.

Germania, I. 1890 (35e année, nouvelle série, XXIII) : HETTEMA, Der alte Druck der Westerlauwerschen Rechte. — BECHSTEIN, Gottfried Studien, I. von der Hagens collation der Florentiner Tristan-Handschrift. — Max HERRMANN, Zur Fränkischen Sittengeschichte des XV Jahrhunderts. — EHRISMANN, Gruntwelle, selpwege; Unsih, iuwih; Meatris. — BARTSCH u. EHRISMANN, Bibliographische Uebersicht der Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie 1885, I. — Preisaufgaben der Jablonowski Gesellschaft in Leipzig.

Deutsche Rundschau, août : Erich SCHMIDT, Der christliche Ritter ein Ideal des XVI Jahrhunderts. — J. RODENBERG, Julius Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen, Der Theaterintendant und Freiherr, II, Weimar, 1857-1867. — J. ROSENTHAL, Grundsätze der Naturforschung. — KLUCKHOHN, Heinrich von Sybel's Geschichte der Begründung des neuen deutschen Reiches. — Gneomar Ernst von NATZMER, Die Réfugiés und die Gebrüder Gaultier. — Professor Fournier und Gruner's Aufenthalt in Oesterreich. — Der Katalog eines Handschriftensammlers (lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Et. CHARAVAY).

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

N° 38-39 Vingt-quatrième année 22-29 septembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Literarisches Centralblatt, nº 31 : Novum Testam., p. p. Wordsworth, I. Evang. sec. Matthaeum. — Luther und Emser, ihre Streitschriften aus dem Jahre 1521, hrsg. von Enders, I. — Lindenschmit, Das römisch-germanische Central-Museum in bildlichen Darstellungen aus seinen Sammlungen . — C. Meyer, Die Herkunft der Burggrafen von Nürnberg, der Ahnherren des deutschen Kaiserhauses (méritoire). — Bachfeld, Die Mongolen im Jahre 1241 (lourd). — Rübsam, Johann Baptista von Taxis, ein Staatsmann und Militär unter Philipp II und Philipp III, 1530-1610, nebst einem Excurs. Aus der Urzeit der Taxischen Posten (insuffisant). — Büttner, Reisen im Congolande. — Tirouvallouva, Le livre de l'amour, trad. par Fontainieu (cp. *Revue* nº 10). — Bechtel, Die Inschriften von Aigina, Pholegandros, Anaphe, Astypalaia, Telos, Nisyros, Knidos. — Fehrnborg, De verbis latinis in uo (cp. *Revue*, nº 20). — Altprovenzalische Marienklage des XIII Jahrhunderts, p. p. Mushacke (fait avec soin et méthode). — Lessing, Minna von Barnheim, p. p. Primer (édition très instructive et qui épuise le sujet). — Breusing, Die Lösung des Trierenräthsels (cp. *Revue*, nº 10). — Hasse, Kunststudien, III, 4, die Verklärung Christi von Raffael.

— Nº 32 : Baur, Zwingli's Theologie, ihr Werden u. ihr System, II, 2. — Güldenpenning, Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrrhos (nº 19). — Hist. des guerres d'Amda Syon, roi d'Ethiopie, trad. de l'éthiopien par J. Perruchon (travail très recommandable quoique l'auteur n'ait pas connu la traduction de Dillmann et que son jugement historique ne soit pas tout à fait mûri). — J. Schneider, Die alten Heer = und Handelswege der Germanem Römer und Franken im deutschen Reich, VII. — H. Graf, Roman. Altertümer des bayer. Nationalmuseums. — Lévy-Brühl, L'Allemagne depuis Leibniz (bien pensé et en somme réussi). — Förster, Deutsch-Ostafrika, Geogr. u. Gesch. der Colonie. — W. Geiger, Etymol. des Baluci. — De Lagarde, Uebersicht über die im Aram., Arab. u. Hebräischen übliche Bildung der Nomina (des idées neuves et des pensées fécondes). — Frankèn, Rumän. Volkslieder u. Balladen übers. u. erleutert. — Rob. von Blois, Beaudous, ein altfranz. Roman des XIII Jahrh., p. p. Ulrich, I. — Donati, fonetica, morfologia e lessico della raccolta d'esempi in antico Veneziano (soigné et sensé). — Corson, An introd. to the study of Shakspeare (n'est pas à recommander, suffit peut-être aux Américains). — Frankl, Friedrich von Amerling.

— Nº 33 : Dubois, Das Buch der Religionen, 1. — Krause, Das Eigenthüml, der Wesenlehre. — Barchudarian, Leibniz u. Herbart. — Pflugk-Harttung, Geschichtsbetrachtungen (important). — Diehl, Etudes sur l'administr. byzantine dans l'exarchat de Ravenne ; Hartmann, Untersuch. zur Gesch. der byzant. Verwaltung in Italien (deux bons travaux qui se complètent et s'appuient l'un l'autre). — Kretzschmar, Die Formularbücher aus der Canzlei Rudolf's von Habsburg (très louable). — Gradnauer, Mirabeau's Gedanken über die Erneuer. des franz. Staatswesens (bon jugement historique et connaissance du sujet). — Alfred Stern, das Leben Mirabeau's (excellent). — Büttikofer, Reisebilder aus Liberia. — J. Barth, Die Nominalbildung in den semit. Sprachen, I. Die schlichten Nomina (beaucoup de répétitions et de négligences de style; mais le fond est bon et important à beaucoup d'égards). — Middendorf, Das Runa Simi oder die Keshua Sprache, wie sie gegenwärtig in der Provinz Cusco gesprochen wird. — Lipse, Autobiogr. p. p. Bergmans (soigné et exact). — Waldstein, Fornnorska Homiliebokens Ljudlära. — Bréal, la réforme de l'orthographe française (excellent jugement, c'est ainsi qu'il faut employer les armes de la science contre le dilettan-

tisme). — MENDE, Die Aussprache des französ. unbetonten e im Wortauslaut (petit travail intéressant et méritoire). — TIMON, Shakspeare's Drama in seiner natürl. Entwickelung (beaucoup de soin et d'enthousiasme; mais Timon — ou M. M. P. de Haan — manque de méthode et de critique). — TRAUTMANN, Oberammergau u. sein Passionsspiel. — PRÖHLE, Abhandl. über Gœthe, Schiller, Bürger u. einige ihrer Freunde (tiennent le milieu entre « Essay und Forschung »). — STUDNICZKA, Kyrene, eine altgriech. Göttin, archäol. u. mytholog. Untersuchungen (rend un grand service aux archéologues, et l'on voudrait des livres semblables sur Rhodes, Chypre, la Crète). — ALBERTI, Die Schule des Redners.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : GODET, Commentar zu dem Evangelium des Lukas, deutsch bearb. von WUNDERLICH, 2° aufl. — WAHLE, Die Glückseligkeitslehre der Ethik des Spinoza. — Catalogue of Additions to the manuscripts of the British Museum 1882-1887 (œuvre gigantesque et d'un prix inestimable). — KALINKA, De usu conjunctionum quarundam apud scriptores atticos antiquissimos (soigné, exact, utile). — ULLRICH, Studia Tibulliana (écrit avec soin et clarté; cp. *Revue*, n° 12). — Gœthes Gespräche, hrsg. von BIEDERMANN, III u. IV. 1819-1823. — KREYSSIG, Geschichte der franz. Nationalliteratur von ihren Anfängen auf die neueste Zeit. 6° verm. Auflage gänzlich umgearb. von KRESSNER u. SARRAZIN, II. — KUBICKI, Das Schaltjahr in der grossen Rechnungsurkunde, Corpus Inscr. Alt. I, n° 273, II. — Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, p. p. QUIDDE (cp. la couverture du n° 27 de la *Revue*). — THOUVENEL, Le secret de l'empereur, corresp. confident. et inéd. entre Thouvenel, le duc de Gramont et le comte de Flahaut, 1860-1863 (intéressant). — BLINK, Der Rhein in den Niederlanden. — LITZMANN, Fr. L. Schroeder, ein Beitrag zur deutschen Liter. u. Theatergeschichte, I (bon). — Von der WENGEN, Karl Graf zu Wied. — Margarete von BÜLOW, Neue Novellen.

— N° 31 : DILLMANN, Der prophet Jesaia, 5° éd (excellent répertoire). — BIESE, Das Metaphorische in der dichterischen Phantasie. — BAUMANN, Einführung in die Pädagogik. — SOLTAU, Zur Erklärung der in punischer Sprache gehaltenen Reden des Karthaginensers Hanno im V Act der Komödie Pœnulus von Plautus (absurdités naïves d'un celtomane). — Philademi II fragmenta, p. p. HAUSRATH. — FEHRNBORG, De verbis latinis in *uo* divisas desinentibus disputatio (utile; cp. *Revue*, n° 20). — H. Ad. von Keller, Verzeichnis altdeutscher Handschriften hrsg. von Ed. SIEVERS. — KUTTNER, Das Naturgefühl der Franzosen u. sein Einfluss auf die Dichtung (peu de résultats). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (détails utiles). — MEINARDUS, Protokolle und Relationen des brandenburgischen Geheimen Rates aus der Zeit des Kurfürsten Friedrich Wilhelm, I. bis zum 14 April 1463 (publication très importante). — WOLF, Josefina (quelques documents). — FABRICIUS, Theben (cp. *Revue*, n° 29). — ROGUIN, La règle de droit. — ZEYSS, Adam Smith und der Eigennutz.

— N° 32 : URBA, Beitr. zur Gesch. der Augustinischen Kritik. — SCHURÉ, Les grands initiés, esquisse de l'hist. secrète des religions (aussi peu utile à l'histoire des religions qu'un roman historique à la science). — REINISCH, Das Zahlwort vier und neun in den chamitisch — semitischen Sprachen. — Teletis reliquiae, p. p. HENSE (très bon). — SIEBS, Zur Gesch. der englisch-friesischen Sprache (n'est pas assez mûri). — Stanislai Hosii cardinalis episcopi Varmiensis epist. II, 1551-1558, p. p. HIPPLER et ZAKRZEWSKI (très méritoire). — Ang. de GUBERNATIS, Dizionario degli artisti italiani viventi. — NIEMEYER, Depositum irregulare. — Nestroys gesamm. Werke, p. p. CHIAVACCI u. GANGHOFER, I.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

8e session 1890.

PROGRAMME

Par décision du Congrès international des Américanistes, tenu à Berlin en 1888, la ville de Paris a été désignée comme siège de la huitième session, qui aura lieu du 14 au 18 octobre 1890.

Le Congrès international des Américanistes a pour objet de contribuer au progrès des études scientifiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs et immédiatement postérieurs à Christophe Colomb. Il sert aussi à mettre en rapport les personnes qui s'occupent de ces études.

Toute personne s'intéressant au progrès des sciences peut faire partie du Congrès en acquittant la cotisation qui est fixée à 12 francs.

Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre et à toutes les publications émanant du Congrès.

Les adhérents sont priés de faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur cotisation, soit en un mandat postal, soit en un chèque sur une des grandes capitales européennes, à M. C. Aubry, trésorier-adjoint, 184, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Les communications seront orales ou écrites et ne pourront durer plus de vingt minutes. Les mémoires dont la lecture exigerait un temps plus long seront déposés sur le bureau, et il en sera présenté au Congrès un résumé soit écrit, soit oral, faisant connaître l'objet ainsi que les points importants et les conclusions du travail.

Les auteurs qui enverront des mémoires auxquels cette dernière disposition serait applicable devront les accompagner d'une analyse.

Les mémoires des personnes qui ne pourraient se rendre à Paris devront être adressés au Secrétaire général du Comité d'organisation avant le 1er octobre 1890. De même, les membres qui voudraient en personne faire des communications, sont invités à en aviser le Secrétaire général avant le 1er octobre, afin qu'on puisse distribuer le programme détaillé du Congrès à l'ouverture de la réunion.

Les auteurs qui assisteront aux travaux du Congrès sont instamment priés de substituer à la lecture un exposé oral.

Les livres, manuscrits ou autres objets offerts au Congrès seront acquis aux établissements scientifiques de Paris ; leur destination définitive sera déterminée par le Comité d'organisation après la clôture de la session.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingt-quatrième année 6 octobre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : Weiss, Christl. Ethik. — Ziegler, Sittliches Sein u. sittl. Werden. — Kaler, Moral der Zukunft. — Pertsch, Verzeichnis der türk. Handschriften der Köngl. Bibliothek zu Berlin, VI. — Breusing, Die Lösung des Trierenrätsels (ne résout pas la question, mais est une contribution utile à la discussion). — Kopechy, Die attischen Trieren (de seconde main). — Bolte, Der Bauer im deutschen Liede, 32 Lieder des XV-XIX Jahrh. nebst einem Anhange (inédits et intéressants). — Bull. della Soc. Dantesca, I. — Boutkowski, Petit Mionnet de poche. — Lindner, Deutsche Gesch. unter den Habsburgern u. Luxemburgern 1273-1437. I (de Rodolphe de Habsbourg à Louis de Bavière ; simple et lumineux tableau d'ensemble). — Baumann, In Deutschostafrika während des Aufstandes. — H. H. Koch, Die Karmelitenklöster der niederd. Provinz, XIII-XVI Jahrh. — Delbrück, Die Strategie des Perikles erleutert durch die Strategie Friedrichs II (cet ouvrage est, en somme, la meilleure et la plus indispensable introduction à une histoire de la guerre du Péloponnèse et le plus instructif commentaire de Thucydide qu'on ait jamais écrit).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : Pfälzische Grabfunde (Mehlis), — Zu Hesiodos *et* Zum Recht von Gortyn (Ludwich). — Kausche, Mythologumena Aeschylea (très utile). — Semitelos, Διορθωτικὰ εἰς Εὐριπίδην (un grand nombre de conjectures, mais l'auteur n'a pas de méthode ni une connaissance exacte de la métrique, de la grammaire, du lexique et du style). — Anabasis, p. p. Rehdantz, I, 6ᵉ éd., p. p. Carnuth. — Ovidi Tristium libri V, p. p. Owen (cp. *Revue*, n° 3). — Handbuch der klass. Altertumswiss. p. p. Iwan Müller (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — C. Chr. Burckhardt, Zur Gesch. der locatio conductio (joli travail d'ensemble). — Laistnen, Das Rätsel der Sphinx (que de soin et même de sagacité en pure perte !) — Olivier, Une voie gallo-romaine dans la vallée de l'Abbaye et le passage d'Annibal dans les Alpes (ne convaincra que l'auteur). — De La Grasserie, De la catégorie des cas (clair et compréhensible pour tous, mais sur beaucoup de points on sera d'une autre opinion que l'auteur ; cp. *Revue*, n° 18). — Arnold Hirzel, Gleichnisse u. Metaphern im Rigveda in culturhistorischer Hinsicht zusammengestellt u. verglichen mit den Bildern bei Homer, Hesiod, Aeschylus, Sophokles und Euripides (travail solide dont les résultats sont très intéressants et persuasifs, et offrent une importante contribution à la « tropique » comparée de la poésie). — Tocco, Le opere latine di Giordano Bruno esposte e confrontate con le italiane.

— Nᵒˢ 29-30, 19 juillet 1890 : Die römischen Ausgrabungen vom 1 Jan. 1889 bis 1 Mai 1890 (O. Richter). — Flinders Petrie, Naukratis, I ; Gardner, II ; Petrie, Tanis, II ; Petrie, Hawara, Biahmu and Arsinoe (cp. *Revue*, n° 1) ; Marucchi, Monmenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae ; Hirschberg, Aegypten, Studien eines Augenarztes ; H. Zimmern, Die Assyriologie als Hülfswissenschaft für das Studium des alten Testaments u. des klassischen Altertums ; Epping, Astronomisches aus Babylon ; Jensen, Die Kosmologie der Babylonier (cp. *Revue*, n° 25) — Euripides Herakles, erkl. von Wilamowitz-Möllendorff, I. Einleitung in die attische Tragödie ; II. Text und Commentar (long article défavorable de Wecklein qui blâme la « Konjekturerei » de l'auteur et assure qu'on ne peut lire une demi-page du commentaire sans trouver une erreur ; aussi ce que le livre renferme de bon et d'utile, est-il gâté ou échappe aux yeux). — Günther, Geschichte der antiken Naturwissenschaft und Philosophie, Mathematik, Naturwissenschaft, Medicin, und wissenschaftl. Erdkunde im Altertum (très intéressant et fait d'après les sources). — Historische Studien aus

dem pharmakologischen Institute der kaiserl. Universität Dorpat, hrsg. von Rud. Robert. — Bradke, Ueber die arische altertumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes (cp. *Revue* 1888, n° 49).

— N°s 31-32 : Die röm. Ausgrab. jan. mai 1890 (O. Richter). — Röm. Reitergrabmal in Trier (The Iliad., with English notes and introd, by Leaf. I, II (remarques très détaillées qui n'ont trait qu'aux passages difficiles et douteux.) — Hiller, Beitr. zur Textgesch. der griech. Bukoliker (excellent travail qui servira de base à la critique des textes traités). — Schulze, quaest. grammat. ad Xenophontem pertinentes (très louable). — Lucianus recogn. Sommerbrodt (premier et très long art. sur la seconde partie du premier volume). — Thiele, Quaest. de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis (bien fait et indispensable). — Bob, zur Kritik u. Erklär. der Satiren Juvenals (parfois inexact et contestable, parfois juste). — Delbrück, Die Strategie des Perikles erläutert durch die Strategie Friedrichs des Grossen, mit einem Anhang über Thukydides u. Kleon (étude très minutieuse et juste dans ses résultats). — A catalogue of engraved gems in the British Museum. — I. H. Schmidt, Handbuch der latein. u. griech. Synonymik (très savant et instructif). — Cas. von Morawski, Beitr. zur Gesch. des Humanismus in Polen. (Deux études : J. Sylvius Siculus et Melanchton appelé en Pologne). — Monum. germ. paedag. X. Gesch. des Militär-Erziehungs-und Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge I intéressant et plein de matériaux utiles). — Zum griech. u. latein. Unterricht (traité de quatorze grammaires et livres d'exercices; Hœhne, Koch, Hartel, Hensell, Böhm, Wetzel, Schenkl, Jacobs, Lutsch, Riemann et Gœlzer, Heussner, Scheindler, Schmidt).

— N° 33 : Zum griech. u. latein. Unterricht (ouvrages de Lutsch, Steiner et Scheindler, Holzweissig, Wesener, Wezel, von Jan). — Lucianus, p. p. Sommerbrodt, 1, 2 (il faudra ou que l'éditeur suive dans les volumes ultérieurs de tout autres principes, ou qu'il ait un rival qui soit en état de faire une édition de Lucien digne de ce nom). — Quinto Orazio Flacco opere espurgate, versione dell'Aurelio Colla. — Bilger, De Ovidi Heroidum appendice quaest. Paridis et Helenae epistulae sintne Ovidi quaeritur (contestable).— Zimmermann, De Tacito Senecae philosophi imitatore (méritoire).— Schiess, Die röm. collegia funeraticia nach den Inschriften. — Darbishire, notes on the spiritus asper im Greek (méthode exacte et résultats à remarquer). — Kretschmer, Beitr. zur griech. Grammatik (très fouillé).— Hofmeister, Die Matrikel der Universität Rostock, 1419-1499.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : Schuppe, Das Gewohnheitsrecht, zugleich eine Kritik der beiden ersten Paragraphen des Entwurfs eines bürgerlichen Gesetzbuches für das deutsche Reich. — Viollet, Hist. des institutions politiques et administratives de la France. I (long article de Sickel qui juge l'ouvrage plus original que celui de Glasson et plus instructif que celui de Fustel).

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : Keilinschriftliche Bibliothek, II Bd. — Siegfried, Die theologische u. die historische Betrachtung des Alten Testaments. — P. Ewald, Das Hauptproblem der Evangelienfrage und der Weg zu seiner Lösung. — Nestle, De Sancta Cruce, ein Beitrag zur christlichen Legendengeschichte; Holder, Inventio sanctae crucis, Actorum Cyriaci pars I latine et graece, ymnus antiquus de sancta cruce, testimonia inventae sanctae crucis. — Von Döllinger, Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters (cp. *Revue*, n° 7). — Reifferscheid, Marcus Evangelion Mart. Luthers. nach der Septemberbibel mit den Lesarten aller Originalausgaben und Proben aus den hochdeutschen Nachdrucken des XVI Jahrunderts (très louable). — Weiss, La Cham-

bre ardente, étude sur la liberté de conscience en France sous François I[er] et Henri II, 1540-1551, suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le parlement de Paris (excellente et indispensable mine pour la connaissance de cette époque).

— N° 15 : Ἡ καινὴ διαθήκη, Novum Testam. cum parallelis S. Scripturae locis, vetere capit. notat., canon. Eusebii. — Pergamene purpuree Vaticane di Evangelario a caratteri di ore e di argento, memoria di Giuseppe Cozza-Luzi. — Jundt, Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland, un problème de psychologie religieuse (accède à l'argumentation de Denifle, mais veut prouver que Merswin était un halluciné; solution qui n'est pas plus simple et plus sûre que celle de Denifle). — Beste, Geschichte der braunschweigischen Landeskirche von der Reform bis auf unsere Tage (beaucoup de documents peu connus et inédits, d'ailleurs bien disposés). — Michel, die römische Kirche, ihre Einwirkung auf die German. Stämme u. das deutsche Volk. — Kleinert, Zur christl. Kultus = und Kulturgeschichte, Abhandl. u. Vorträge.

— N° 16 : Novum Testam. e codice Vaticano 1209 phototypice repraesentatum, p. p. Cozza-Luzi. — Kühl, Die Heilsbedeutung des Todes Christi. — Harris and Gifford, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas, the original Greek text now first edited. — Röhm, Zur Tetzel-Legende. — Mittheil. über die konfessionellen Verhältnisse in Württemberg, XIII Heft.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 6, juin : Golther, Studien zur germanischen Sagengeschichte; I, der Valkyrjenmythus; II, ueber das Verhältnis der nordischen u. deutschen Form der Nibelungensage (original, mais contestable). — Strnadt, Der Kirnberg bei Linz u. der Kürenberg-Mythus, ein kritischer Beitrag zu Minnesangs Frühling (intéressant) — Hurch, zur Kritik des Kürnbergers (n'éveille pas la confiance). — Hirt, Untersuchungen zur westgermanischen Verskunst, I, Kritik des neueren Theorie, Metrik des Angelsächsischen (très recommandable; dirigé contre Sivers, non sans sagacité ni profondeur; mais n'a pas raison contre Müller). — Callaway, The absolute participle in Anglo-Saxon (un des meilleurs travaux qui aient paru sur la syntaxe dans ces dix dernières années). — Schipper, Zur Kritik der Shakspeare-Bacon-Frage (prouve que toute cette question Shakspearo-baconienne n'est que « amerikanischer Humbug und dilettantische Flunkerei »; cp. *Revue*, n° 28). — Birch-Hirschfeld, Geschichte der französ. Literatur seit Anfang des XVI Jahrhunderts (livre à saluer avec joie, clair, attachant et très instructif; cp. *Revue*, n° 11). — Kuttner, Das Naturgefühl der Altfranzosen und sein Einfluss auf die Dichtung (très bon travail). — Tristranromanens gammelfranske prosahaandskrifter i Pariser nationalbibliotheket af Eilert Løseth (n'avance pas la science). — A. Thomas, Poésies complètes de Bertran de Born (très long art. d'Em. Levy).

— N° 7, juillet : A. Schultz, Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger, 2[e] aufl. — Hamann, Der Humor Walters von der Vogelweide (épuise le sujet). — Schweitzer, Étude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs (très louable, cp. *Revue*, n° 47). — Bülbring, Geschichte der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südenglischen (soigné et méthodique). — The Jew of Malta, p. p. A. Wagner. — G. Paris, La littérature française au moyen âge, 2[e] édition revue, corrigée, augmentée et accompagnée d'un tableau chronologique (très long art. de W. Foerster). — Antoniewicz, Ikonographisches zu Chrestien de Troyes. — Negroni, Sul testo della Divina Commedia, discorso accademico.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-quatrième année 13 octobre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue rétrospective, 1[er] sept. Mém. inédits d'Hyppolyte Auger, suite, III, de 1817 à 1820.

[1[er] oct. *id.* (suite) de 1820 à 1830.

Bulletin critique, n° 16 : A. BERTRAND, La psychologie de l'effort. — BERTHELÉ, Recherches pour servir à l'hist. des arts en Poitou. — H. de Larochejaquelein et la guerre de la Vendée. — LEBON, Etudes sur l'Allemagne politique (très précis et utile). — METCHNIKOFF, La civilisation et les grands fleuves historiques. (Le « fatalisme potamique » est le dernier mot du livre.)

— N° 17 : Novum Testam. graece rec. Tischendorf, ed. octava critica major, vol. III, Prolegomena, rec. GREGORY. — DIEHL. Etudes sur l'admin. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (remarquable par la sûreté et l'ampleur des informations comme par le talent de l'auteur). — De BONNIOT, L'âme et la physiologie. — DU BOYS, Lettres de Pradilhon de Sainte-Anne et M. du Verdier.

— N° 18 : HATZFELD et A. DARMESTETER, Dict. gén. de la langue française, 1[er] fasc. (publication magistrale ; rédaction sobre et claire ; logique rigoureuse dans le classement des sens). — AUBERT, Le Parlement de Paris 1314-1422 (second volume, considérable à tous égards et plein de faits nouveaux). — LAIR, Foucquet (très consciencieux et très intéressant).

— N° 19 : Edm. de PRESSENSÉ, L'Eglise et la Révol. franç., hist. des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1814 (effort persévérant vers l'impartialité, infatigable énergie à plaider la cause de la liberté de conscience, hauteur des vues). — BERGAIGNE et V. HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique (art. de P. Regnaud qui « montre, en concentrant ses critiques sur une courte partie d'un court chapitre, à quel point les principes erronés de l'école de la nouvelle grammaire sont de nature à stériliser et à fausser les explications auxquelles on prétend les appliquer »). — CARTAULT, Vases grecs en forme de personnages groupés. — CARUSI, L'azione publiciana in diritto Romano (écrit avec clarté et conscience). — BLANCHET, Numismatique du moyen âge et moderne, (encyclopédie spéciale très portative, au courant des questions). — Em. MOLINIER, Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections (bon guide et résumé substantiel).

The Academy, n° 954 : CLARK and HUGHES, The life and letters of Adam Sedgwick. — GROT, Iz istorii Ugrii i Slavianstra v' XII viekie (neuf et détaillé). — HOSIE, Three years in Western China. — Cardinal Newman (Greenhill). — The International « Conférence du Livre » at Antwerp. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — Hetman and Hauptmann. — The Ogam Stones in the isle of Man. — Madhava and Sayana.

— N° 955 : Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Cobourg-Gotha, vols III and IV. — Dante's Treatise De vulgari eloquentia transl. by HOWELL. — OLIVER, Across the Border, or Pathan and Biloch. — CARPENTER, The first three Gospels, their origin and relations (important, et le meillenr livre sur ce côté de la question). — MACCARTHY, The French Revolution, II (quelques bons endroits et des portraits bien tracés.) — Letters, in part unpublished, of Samuel Pepys. — Chaucer's prioress's nun-chaplain. — Bellesheim's History of the Catholic Church in Ireland. — The mss. of the New Testament. — The Memorials of St Edmundsbury. — The Ogam stones in the isle of Man. — Taylor the Platonist. — The gods Zur and Ben-Hadad. — The Beni Hassan cartouches. — The Dahr-el Bahari mummies.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-quatrième année 20 octobre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Mélusine, nº 5, septembre-octobre : GAIDOZ, L'opération d'Esculape. — *id.*, Echos de la littér. antique au moyen âge. — TUCHMANN, Les fascinateurs, moyens d'acquérir le pouvoir de fascination (suite). — H. G. Le solarisme boulangiste. — Israel LÉVI, La légende d'Alexandre dans le Talmud. — *Bibliogr.* : KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslawen (louable). — CURTIN, Myths and folk-lore of Ireland. — MEYRAC, Trad. cont. lég. et contes des Ardennes (trop long). — AURICOSTE DE LAZARQUE, Cuisine messine (plein d'originalités et d'excellentes recettes). — La mythologie lithuanienne et M. Veckenstedt (étude considérable de M. Karlowicz qui démontre les « bévues » de M. Veckenstedt, sa « rare ignorance », sa « témérité insolite » — il invente tout bonnement la mythologie lithuanienne).

Revue d'Alsace, IIᵉ fasc. (avril mai-juin) : SAHLER, La coopération au pays de Montbéliard et ses rapports avec la question sociale. — Ch. PFISTER, Les mss. allemands de la Bibliothèque nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite). — BENOIT, Jean Vivant, évêque de Paris, suffragant de Strasbourg, 1730-1739. — LIBLIN, Ancien nécrol. de l'église de Strasbourg, tiré des mss. de Grandidier 1181-1293. — BERDELLÉ, Poésies de Ch. Boese en dialecte alsacien (suite).

IIIᵉ fasc. (juillet-août-septembre) : R. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. fr. (corresp. offic. de Schwendt.). — PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. (suite). — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans, matériaux tirés des archives de Colmar, 13 juillet-26 août 1647. — LIBLIN, La dynastie colmarienne des Haussmann. — WALTZ, Mémoires de P. H. J. Chauffour dit le syndic (suite). — Chroniques centenaires de la Haute-Alsace.

La Révolution française, 14 sept. : CHAMPION, Bailliages et sénéchaussées de 1789 et leurs cahiers. — VIGUIER, L'encadastrement des biens et droits féodaux en Provence. — VIDAL, Mission polit. de Cassanyes dans le Mont-Blanc. — ROBIQUET, Corresp. de Bailly et de Necker. — *Chron.* et *bibl.* ROBIQUET, Le personnel municipal de Paris. — MAUGRAS, Journal d'un étudiant. — Une lettre de Cam. Desmoulins.

Revue de Belgique, 15 août : ROMBERG, Les lettres missives, étude de propriété littéraire. — X. de REUL, Une leçon de géologie. — ERRERA, La respiration des plantes. — De LOMBAY, Au Sinaï, souvenirs de voyage, I.

— 15 sept. : VERCAMER, La Vendée belge. — DE LOMBAY, Au Sinaï, (fin). — GITTÉE, L'étude du folklore en Flandre. — POTVIN, La participation aux bénéfices.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 5ᵉ livraison : KEELHOFF, note sur un passage de César, B. G., l. 4. c. VII, XIV. — MAGNETTE, L'instruction publique à la République argentine. — *Comptes rendus :* MULLER et DIEGERICK, Doc. conc. les relat. entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1583, Tome II, Troubles des Malcontents et des Gantois 1578-1579 (très important). — PIRARD, Choix de fables d'Esope. — FREUND, Wander. auf klassischem Boden, die griech. Ruhmesstätten (trop hâtif). — CHOT, Grammaire française (simple et clair). — SOCIN, Schriftspr. u. Dialekte im Deutschen nach Zeugn. alter u. neuer Zeit (matériaux abondants). — BANGERT, Die Tiere im altfr. Epos (travail surtout lexicographique et plein de références très précieuses).

The Academy, n° 956 : MARSHALL, Princ. of Economics, I. — SYMONDS, Essays speculative and suggestive. — GUINESS (mrs), The new world of Central Africa. — WAKEMAN, Life of Fox (clair et intéressant). — JENKINS, Ignatian difficulties and historic doubts. — Some letters from Cardinal Newman. — Letters of Sam. Pepys. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — The Carlsruhe Bede. — The mss. of the New Test. — La goule d'aoust. — Isaac TAYLOR, The origin of the Aryans (clair, savant, plein d'intérêt). — Some contributions to Pâli lexicography. — A first Aryan Reader. — SCHMARSOW, S. Martin von Lucca u. die Anfänge der toskan. Sculptur im Mittelalter. — An ancient inscribed stone on Exmoor. — The Dahr-el-Bahari mummies.

— N° 957 : The book of John Mandeuill, a hitherto unpubl. English version from the unique copy in the Brit. Mus. edited, together with the French text, notes and an introd. by WARNER. — NOEL, Lord Byron (satisfaisant). — CHILD, Church and State under the Tudors. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. I. — PENDLETON, Newspaper Reporting in olden time and today. — LAURIE, Lectures on linguistic method; FITCH, Nates on American schools and colleges. — Pro Roscio, p. p. STOCK. — Notes from the Lincoln Registers, I. — Letters of Sam. Pepys. — Discovery of Greek texts of the third century (papyrus grecs rapportés d'Egypte par M. Petrie; fragments du Phédon et de l'Antiope d'Euripide). — The Exmoor and Ballaqueny inscriptions. — An obscure passage in The Pearl. — Dante's De vulgari eloquentia. — J. DARMESTETER, Chants populaires des Afghans (œuvre qui réunit à la fois les qualités du philologue, de l'historien et du poète). — The goddess Kadesh and the semitism of the Hittites. — The Aryans (I. Taylor). — Faenza and Cafaggiolo. — Inscr. of the emperor Piavonius.

— N° 958 : BAGWELL, Ireland under the Tudors, III (très consciencieux et minutieux ; quelques défauts néanmoins; manque d'intérêt). — Selected poems of Matthew Prior, p. p. DOBSON. — Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, p. p. LOEWE. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — Early reviews of great writers, 1786-1832, p. p. STEVENSON. — HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard. — An obscure passage in The Pearl. — The pound of flesh in the Merchant of Venice. — Paris and Tristran in the Inferno. — The mss. of the New Testament. — HALE, An international idiom, a manual of the Oregon trade language or Chinook Jargon. — The Aryans (Glennie et Sayce). — CONWAY, Literary remains of Albrecht Dürer, with transcripts from the British Museum mss. and notes upon them by Lina ECKENSTEIN. — Vandalism in Pembrokeshire.

— N° 959 : La Morte Darthur, by Sir Thomas Malory, faithfully reprinted from the original edition (1485) of William Caxton, ed. by N. O. SOMMER, vols. I and II. (excellente édition.) — MALLESON, Dupleix (un des meilleurs livres de la collection dirigée par Sir W. Hunter). — RODWELLE, The Mosaic sacrifices in Leviticus I-VIII. — KRAUSHAN, Sprawa Zygmunta Unruga, epizod historycrny z Czasów Saskich, 1715-1740. — THISELTON-DYER, The loves and marriages of some eminent persons. — Notes from the Lincoln Registers, II. — Old-Norse names in the Irish annals (W. Stokes). — The mss. of the New Testament. — An obscure passage in The Pearl. — H. ELLIS, The criminal. — The Yenissei inscriptions, n° 1 (Rob. Brown jun.) — de CARA. Gli Hycsos. — Irish and Eastern art.

— N° 960 : Earl of DUNDONALD, The autobiography of a seaman (livre très intéressant sur lord Cochrane dont la vie est un drame aussi héroïque que la vie de Drake ot de Raleigh). — AUSTIN, English lyrics,

p. p. Watson. — Marquis of Dufferin, Speeches delivered in India, 1884-1888. — Cotton, Barnstaple and the Northern part of Devonshire during the Great Civil War 1642-1646. — Lady Wilde, Ancient cures, charms and usages of Ireland, contrib. to Irish lore. — Koelling, Der erste Brief Pauli an Timotheus; Steck, Der Galaterbrief nach seiner Echtheit; Steinmeyer, Die Gesch. der Auferweck. des Lazarus. — Two of Lyef Tolstoi's letters. — English scholars and the Morte Darthur. — Junius' transcripts of Old English texts. (Logeman). — Arabian poetry for English readers (Clouston). — Contrib. to Pâli lexicography (Morris). — Grébaut's forthcoming work on the National Egyptian Museum. (Le musée égyptien, recueil de monuments choisis et de notices sur les fouilles en Egypte.)

The Babylonian and Oriental Record, n° 8 : Bonavia, Bananas and melons as dessert fruits of Assyrian monarchs. — T. de L. On Eastern names of the banana. — Arkwrigt, On a Lycian inscription. — Terrien de Lacouperie, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6000 years ago. — De Harlez, A Buddhist repertory.

— N° 9 : Terrien de Lacouperie, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6,000 years ago (suite). — Glennie, The traditional deluge and its geological identification. — De Harlez, A Buddhist repertory (suite).

— N° 10 : Terrien de Lacouperie, The calendar plant of China, the cosmic tree and the date-palm of Babylonia. — Rob. Brown jun., The Yenessei inscriptions, I. — De Harlez, A Buddhist repertory (fin).

Altpreussische Monatsschrift, III-IV : Krumbholtz, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (fin). — Em. Arnoldt, Zur Beurtheilung von Gœthe's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena. — Frydrychowitz, Der Ritterorden von Calatrava in Tymau bei Mewe. — Sembrzycki, Sprachl. Bemerk. zu den drei Königsberger Zwischenspielen von 1644. — Treichel, Dialect. Räthsel, Reime u. Märchen aus dem Ermlande *et* Sprachliche Ueberbleibsel aus der Franzosenzeit. — Frischbier, Ostpreussische Sagen. — Bolte, Zu den Königs berger Zwischenspielen von 1644. — *Kritiken und Referate* : Nerrlich, Jean Paul, sein Leben u. seine Werke ; Bystron, Katechizm Ledesmy w przekladzie wschodnio-litewskim ; Stankiewiez, W sprawie gromadzenia materyalow do dziejow Pismiennictwa Litewskiego ; Lohmeyer, Herzog Albrecht von Preussen, eine biogr. Skizze — Alterthums — Gesellschaft Prussia 1889. — Universitäts Chronik 1890 — Altpreuss. Bibliographie 1889.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 31 : Neumann-Hofer, Die junge Generation — Prölss. Zur Geschichte der französischen Emigration, 1789-1793 — Kraus, Zur Reform der Gymnasien — Rehberg, Allerhand Gutgemeintes — Stössel, Drei Gedichte — Arne Garborg, eine Grossthat (übers aus dem nordischen von Marholm).

— N° 32 : Neumann-Hofer, Eine strafgerichtliche Verfolgung der Litteratur — Rehberg, Allerhand Gutgemeintes (suite) — Hoepfner, Fausto. — Carus, Das psychologische Problem und die Religion (deutsch von Bertha von Suttner) — Coppée, Liebesbriefe, übertr. von Em. Burger).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-quatrième année 27 octobre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1890 : CAMPAUX, La critique du texte d'Horace avant Peerlkamp (suite et fin). — Ch. SCHMIDT, Laurent Fries, de Colmar. — V. JACQUES, Le siège d'Epinal par le maréchal de Créqui. — Aug. Jundt (nécrol.). — *Comptes-rendus :* GERMAIN (Léon), Mélanges hist. sur la Lorraine (livre d'un travailleur infatigable, le dom Pelletier moderne). — HEIMWEH, La question d'Alsace ; le régime des passseports en Alsace-Lorraine. — DIEHL, Excursions archéol. en Grèce. — Société des amis de l'Univ. de Nancy.

La Révolution française, 14 oct. GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France, 1798. — BUSSIÈRE et LEGOUIS, Beaupuy et Wordsworth. — GOGLIA, Le Journal polit. nat. de Rivarol. — AULARD, Les cendres de Mirabeau.— Les Mém. de Talleyrand.—Mém. de Moreau de Jonnés, I. — *Chron. et bibl.* : Stendahl, Vie de H. Brulard, p. p. STRYENSKI ; Mém. du duc des Cars ; FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Rév., etc.

The Academy, n° 961 : CONWAY, Hawthorne (de valeur). — DELITZSCH, Bibl. comm. on the prophecies of Isaiah ; HERFORD, The prophecies of the captivity. — ALTAMIRA, Hist. de la propiedad communal. — An undescribed (?) impression of the Elzevir Virgil, 1636. — English scholars and the Morte Darthur. — A Blasphemy Case in Poland. — The life of Byron. — Keilinschriftl. Bibliothek, II, p. p. SCHRADER ; *id.*, Zur Geogr. des assyr. Reichs. — Pâli Asuropa and Asulopa of the Asoka inscr. — Ἱππότης — Vispati.

The Athenaeum, n° 3276 : Handbook for Lincolnshire ; USHER, An Anglo-Saxon cathedral, a handbook to Stow Church, near Lincoln. — Ovid, Tristia, p. p. OWEN (cf. *Revue*, n° 3).— Sir Charles DUFFY, Thomas Davis, the Memoirs of an Irish patriot ; Prose writings of Thomas Davis, p. p. ROLLESTON. — JUSSERAND, The English novel in the time of Shakespeare (« a contribution of permanent value to the history of Elizabethan literature »). — D. OWEN, Declaration of war, a survey of the position of belligerants and neutrals, with relative considerations of shipping and marine insurance during war. — SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas (cf. *Revue*, n° 26). — British Museum reports for 1889. — Junius and his contemporaries. — CLARK and HUGHES, The life and letters of Sedgwick. — NIGHTINGALE, The church plate of the county of Dorset. — UHLE, Kultur u. Industrie südamerik. Völker. — GRIFFITH, The inscr. of Siût and Der Rifêh (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — Bettona. — N° 3277 : BAINES, Records of the manor, parish and borough Hampstead. — THACKERAY, Translations from Prudentius. — HOSIE, Three years in Western China. — Anecdota Oxoniensia, Lives of Saints from the Book of Lismore, p. p. Whitley STOKES. — Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpublished, p. p. TOVEY. — Daphnis and Chloe, the Elizabethan version, from Amyot's translation, by Angel Day, reprinted from the unique original edition and edited by Jos. JACOBS. — Cardinal Newman. — Wordsworth's verses in his Guide to the Lake Country. — The Conférence du livre at Antwerp. — BURGESS, Archaeolog. Survey of India, the Sharqi architecture of Jaunpur, with notes on Zafarabad, Sahet-Mahet, and other places. — Norwich cathedral. — Notes from Isauria and Cappadocia.

— N° 3218 : BAILLIE, Kurrachee, past, present and future. — FISHWICK, The history of the parish of Rochdale. — MORRISSON, The Jews under Roman rule (court et complet néanmoins). — PERRENS, Hist. de Florence, III (cf. *Revue*, n° 22). — BURTON, The history of Hemingborough. — SCHUMACHER, Northern Ajlûn, within the Decapolis (petit

volume plein de renseignements). — Philological literature; SWEET, A primer of spoken English; DUDGEON, An introd. to the origin of surnames; KING and COOKSON, An introd. to the comparative grammar of Greek and Latin; BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V (cf. *Revue*, n° 41). — Ch. Gibbon. — Plantin as a poet. — Defoe's birth and marriage (Aitken). — Afterthoughts on Cardinal Newman as a man of letters. — BRYDALL, Art in Scotland, its origin and progress. — Aquae Solis. — An inscr. of Megalopolis. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3279 : SYMONDS, Essays, speculative and suggestive. — DANIELL, The industrial competition of India. — GYZICKI, A student's manual for ethical philosophy. — ELLIS, On Early English pronunciation, with especial reference to Shakspeare and Chaucer, V. Existing Dialectal as compared with West Saxon pronunciation (fin de ce long et laborieux ouvrage qu'aucun autre peut-être n'aurait exécuté avec un égal succès). — HOLROYD, Memorials of the life of G. E. Corrie. — WHITNEY, A concise dictionary of the principal roads, chief towns and villages of Japan. — Unpublished verses by Coleridge. — Nicholas Bozon. — Early printing at Avignon. — Letters of Sir John Vanbrugh. — ALLEN, The monumental history of the Early British church. — Greek medical writers (Lambros). — The Cambrian archaeological association at Holywell. — M. Petrie's forthcoming exhibition of Egyptian antiquities. — Aquae Solis (De Gray Birch). — Masques and entertainments by Ben Jonson, ed. by H. MORLEY.

— N° 3280 : Sir Frederick ABEL, Address to the British association for the advancement of science. — RIMMER, Summer rambles about Manchester. — Corresp. secr. de Mercy avec Joseph II, p. p. D'ARNETH et FLAMMERMONT, I. — RUTHERFORD, The fourth book of Thucydides, a revision of the text illustrating the causes of corruption in the ms. of this author. — CUSHING, Anonyms, a dictionary of revealed authorship. — Miss Marianne North. — The Welsh Prayer Book and the proposed further revision. — Some early poems of Wordsworth. — Letters of Sir John Vanbrugh, II. — H. ELLIS, The Criminal. — Numismatic literature : THORBURN, A guid to the coins of Great Britain and Ireland; HOWORTH, Coins and tokens of the English colonies; BOUTKOWSKI, petit Mionnet de poche. — FLEAY, A chronicle history of the London Stage, 1559-1642.

— N° 3281 : LILLY, On right and wrong. — GEBHART, L'Italie mystique, hist. de la Ren. relig. au moyen-âge (« a delightful little book »). — Calendar of the State Papers and ms. relating to English affairs existing in the archives and in other libraries of Northern Italy. — MACKAY, A sketch of the history of Fife and Kinross. — A new palimpsest of Mount Athos (Lambros). — Canon Liddon. — WROTH, Catalogue of Greek coins, Pontus, Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosphorus. — The tomb at Vaphion (Stillman). — Tonge Halle. — Notes from the Piraeus.

— N° 3282 : Victor Hugo, En voyage, Alpes et Pyrénées. — MALLESON, Dupleix (récit concis et souvent animé, non seulement de la carrière de Dupleix dans les Indes, mais de la lutte entre l'Angleterre et la France). — Encyclopaedia Americana. — The predecessors of the Service Book. — An Elizabethan poet and his relations. — Bonfires. — The archaeological societies. — The Royal Society of Antiquaries of Ireland in Donnegal. — The tomb of Vaphio (Gardner).

— N° 3283 : CASTELLANI, L'origine tedesca e l'origine olandese de l'invenzione della stampa; La stampa in Venezia. (cf. *Revue*, n° 12). — The Roxburghe ballads, p. p. EBSWORTH, XX. — Lord Rosslyn's poe-

try. — Capt. Cook's logs. — Bonfires or bonefires. — The predecessors of the Service Book. — Fontainebleau Greek mss. (Sur la publication de M. Omont). — The Cecil papers.

— N° 3284 : Giovani Pico della Mirandola, his life by his nephew G. Fr. Pico ; also three of his letters, his interpretation of Psalm XVI, his twelve points of a perfect lover, and his deprecatory hymn to God, transl. from the Latin by Sir Thomas More, p. p. with introd. and by Rigg. — Chronicon Henrici Knighton, monachi leycestrensis, p. p. Lomby; Ada Murimuthi continuatio Chronicorum. Robertus de Avesbury de gestis mirabilibus regis Edwardi III, p. p. Maunde Thompson; Year books of the reign of King Edward III, years XIV and XV, ed. and transl. by Pike. — Schrumpf, A first Aryan reader; Hyde, Leabhar Sgeulaigheachta; Brünnow, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the texts hitherto published, with their Assyro-Babylonian equivalents, phonetic values, etc. — A new ms. of the conquest of the Canaries (Warner). — The Greek mss. at Salonika (Lambros). — Last notes from Asia Minor (Hogarth et Headlam). — Archer, William Charles Macready.

— N° 3285 : Sir William Butler, Sir Charles Napier (pourrait être meilleur). — Hare, France. — W. Wright, Lectures on the compar. grammar of the Semitic languages. — Henley, Views and reviews, essays in appreciation. — Morfill, A grammar of the Russian language; Kinloch, Russian conversation grammar; Motti, Russian convers. gramm., Elem. Russian grammar. — A proposed monument to Shelley (Saunders). — The next Oriental Congress. — Higher education in America. — The Dict. of Nat. Biography (de Lea à Lempriere). — New ms. of the conquest of the Canaries (Wylie). — Heales, The churches of Gottland, other than those of Wisby.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, juillet : Witkowski, das Verhältnis des Gedichtes Kochanowski's Szachy zum Gedichte Vida's Scacchia ludus. — Karlowicz, Ueber die leydensche Handschrift der Silvae von Modrzewski. — Lozinski, Leopol ancien, étude pour servir à l'histoire des arts et des mœurs : I. L'orfèvrerie à Leopol, dans les siècles passés ; II. Le patriciat et la bourgeoisie de Leopol au xvie et au xviie siècle (œuvre de longue haleine, pleine de détails et de faits inédits sur une ville qui, formée tout d'abord de tant d'éléments étrangers, devint en définitive essentiellement polonaise et, jetée sur les derniers confins de la frontière orientale, représente brillamment la civilisation orientale).

Deutsche Rundschau, septembre : M. Necker, Marie von Ebner-Eschenbach, ein liter. Charakterbild. — Hübner, Granada. — Rodenberg, Dingelstedt, der Theaterintendant u. Freiherr, III, Wien (1867-1881). — Rümelin, Ueber die Temperamente. — Henke, Aurora u. Nacht des Michelangelo. — Richard, Stanley's neuestes Werk. — Kraus, Histor. Forsch. in den Rheinlanden. — G. Keller. — Zur Gesch. der franz. Rev. — Pniower, W. Scherer in franz. Darstell.

Octobre : Haeckel, Alger. Erinner. — W. Scherer, Achim von Arnin. — Reinke, Die preuss. Commission zur wissensch. Untersuch. der deutschen Meere. — Cohn, Die Beamten-Consumvereine in England. — Batsch, Helgoland fest oder sicher ? — Justi, Das Ende eines alten Stadtthores. — Gustav zu Putlitz. — Salis (C. F. Meyer).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-quatrième année 3 novembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Literarisches Centralblatt, nº 34 : Basler Chroniken, IV, p. p. Bernoulli[1] (cf. *Revue*, nº 41). — Schirrmacher, Gesch. von Spanien. V (très louable). — Lippert, Deutsche Sittengeschichte, III, die Neuzeit (inégal). — Bidermann, Gesch. der österr. Gesammtstaatsidee II, 1705-1740 (d'abondants matériaux). — Brockelmann, Das Verh. von Ibn-el-Athirs Kamil fit Tarih zu Tabaris Ahbar errusul walmuluk. — Hess, Der demot. Roman von Stne Hamus (soigné). — Locella, Zur deutschen Dante-Literatur. — Schiller, Die Künstler, p. p. Grosse.

— Nº 35 : Huber, Die Erwerb. Siebenbürgens durch König Ferdinand I (1551). — Bertin, La soc. du Consulat et de l'Empire (cf. *Revue*, nº 6). — Wellmann, H. W. von Horn. — Kuropatkin, Russ. türk. Krieg. — Bismarcks deutsche Politik seit Begründ. des neuen Reiches. — Fröhlich, Das Kriegswesen Cäsar's (instructif et de valeur durable, cf. *Revue*, nº 18). — Merx, Hist. artis gramm. apud Syros (avance réellement la science). — Odyssea, p. p. Ludwich, I. — Cagnat, L'année epigraph. (très soigné). — Henzen, Die Träume in der altnord. Liter. (intéressant).

— Nº 36 : Schulte, De restit. atque indole genuinae versionis graecae in libro Judicum. — Hefele, Conciliengesch. IX. — Hoffmann, Gesch. der Hansestadt Lübeck, I (un peu confus). — Thommen, Gesch. der Univ. Basel, 1532-1632 (poursuit l'œuvre de Vischer). — Krebs, Schaffgotsch. (intéressant). — Amagat, La gestion conservatrice et la gestion républicaine jusqu'aux conventions (tableau complet). — Weisbach, Die Achämeniden-Inschriften zweiter Art. (beau travail). — Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II (très méritoire). — Rubio y Ors, Lo Gayter del Llobregat.

— Nº 37 : Rosenthal, Die monist. Philos. — Simson, Der Begriff der Seele bei Plato. — Buttlar, Joachim I von Brandenb. gegen den Adel. — Ignacii diaconi vita Tarasii archiepiscopi Constantinopolitani, p. p. Heikel (édit. très soignée et correcte). — Blumenstock, Der Päpstliche Schutz im Mittelalter (un peu prolixe). — Müller, Das Conclave Pius' IV (bien fait). — Dieffenbach, der franz. Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV (très mauvais). — Hoffmann, Einige Phönik. Inschriften (instructif). — Regnaud, Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes. — Danielsson, Epigraphica (cf. *Revue*, nº 29). — Kammer, Ein aesthet. Commentar zu Homer's Ilias (recommandable). — Torp, Den graeske Nominalflexion (méritoire). — Die Protokolle des Mannheimer Nationaltheaters unter Dalberg. — Wernicke, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen.

— Nº 38 : Stricker, Calvin als erster Pfarrer der reform. Kirche zu Strassburg (important). — Finck, Uebers. der Gesch. des Ordens S. Johannis von Spital zu Jerusalem u. der Balley Brandenburg (clair et court). — Baissac, Les grands jours de la sorcellerie (sera le bienvenu). — Wengen, Karl Graf zu Wied. — Kunz, Der poln. russ. Krieg von 1831. — Baussnern, Deutschland u. Oesterreich-Ungarn. Abh. Reden u. Briefe. 1868-1869. — Reinisch. Die Saho-Sprache, II. — Smyth, The vowel system of the Ionic dialect (cf. *Revue*, nº 30). — Hagen, Ueber Wesen u. Bedeut. der Homer-Frage (simple conférence). — Caumont, Cours de littér. franç. — Stichel, Beitr. zur Lexicogr. des altprovenz. Verbums (blâmable sur beaucoup de points). — Klette, Die griech. Briefe des Fr. Philelphus (« acribie » très remarquable). — Montchrestien's Sophonisbe, p. p. Fries. — Spanier, Der Papist Shakspeare in Hamlet (« plumpe Tendenzschrift »). — J. Grimm, Vorreden, Zeitgeschichtliches und Persönliches. — Briefw. zwischen M. von Schwind u. Mörike, p. p. Baechtold. — Henkel, Goethe u. die Bibel (sera

accueilli avec joie). — BURESCH, Klaros, Untersuch. zum Orakelwesen des späteren Altertums. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder, 2-6.

— N° 39 : BARTH, Die Geschichtsphilos. Hegel's u. der Hegelianer bis auf Marx u. Hartmann (spirituel et plein de choses). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (clair et très détaillé). — Stanley LANE-POOLE, The barbary corsairs (incomplet, peu profond, quoique habilement fait). — GONNER, Die Luxemburger in der neuen Welt. — STOCKMAR, Ludwig XVI u. Marie-Antoinette auf der Flucht nach Montmedy (cf. *Revue*, n° 24). — MEISTER, Zum eleischen, arkad. u. kypr. Dialect. — TEUFFEL, Studien u. Charakteristiken zur griech. u. röm. Literaturgesch. 2ᵉ éd. — Plauti fabularum reliquiae Ambrosianae codicis rescripti Ambrosiani apographum, p. p. STUDEMUND (définitif dans l'essentiel). SCHWEITZER, Gesch. der skandin. Liter. im XIX Jahrh (cf. *Revue*, 1889, n° 18). — KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslaven. — ZIMMERMANN, Versuch einer Schillerschen Aesthetik.

— N° 40 : Rechn. aus dem Archiv der Stadt Kronstadt, II. — HÖFLER, Der Hohenzoller Johann. — EHRENBERG, Hamburg u. Antwerpen seit 300 Jahren (savant et intéressant). — LOTHEISSEN, Zur Culturgesch. Frankreichs im XVII u. XVIII Jahrh. — MICHAEL, Ranke's Weltgesch. — EDKINS, The evolut. of the Hebrew language. — SCHÜTZ, Sophokl. Studien (sera le bienvenu). — WEISKE, Anmerk. zur griech. Syntax. — KAUFFMANN, Gesch. der schwäb. Mundart im Mittelalter u. in der Neuzeit (occupera une des premières places parmi les travaux de ce genre). — ROSENBERG, Gesch. der modernen Kunst III (très remarquable et offre de nombreuses qualités). — BETTINGEN, Grundz. der dramat. Kunst.

N° 41 : HARTEL, Patrist. Studien (4 fasc. sur la crit. du texte de Tertullien). — PFLUGK-HARTTUNG, Specimina sel. chartarum pontif. roman. I-III. — Erinn. aus dem Leben des Gen. Feldm. Boyen, p. p. NIPPOLD, III. — FAY, Journal d'un off. de l'armée du Rhin, 5ᵉ édit. (cf. *Revue*, n° 36). — Μαυραγιάννης, Ἱστορία τῶν Ἰονίων νήσων, 1797-1815. — Censorini de die natali liber, p. p. CHOLODNIAK. — JAHN, Dionysiaca. — Lactantii opera omnia, p. p. BRANDT et LAUBMANN, I (remplit son but). — FRITZSCHE, Glarean, sein Leben u. seine Schriften. — Max BONNET, Narratio de miraculo a Michaele archangelo Chonis patrato (traité à fond). — SIMONSEN, Sculpt. et inscr. de Palmyre à la glyptothèque de Ny Carlsberg. — PINLOCHE, La réf. de l'éduc. en Allem. au XVIIIᵉ siècle. Basedow et le philanthropisme (très sérieusement fait et enrichit la littérature de la pédagogie historique).

— N° 42 : KOEHNE, Der Urspr. der Stadtverf. in Worms, Speier u. Worms. — Ubrich Schmidels Reise nach Süd-Amerika 1534-1554, p. p. LANGMANTEL (très soigné) — HŒNIG, Cromwell, II u. III (trop de défauts, surtout manque de mesure). — BARTON, Hist. of South Wales, I. — GUGLIA, Die conserv. Elem. Frankreichs am Vorabend der Revol. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — HERMANN, Noch über ein Wort über Mithio (savant, mais non convaincant). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorph. — Sili Italica, p. p. BAUER. I, 1-10 (soin louable). — LAMMENS, Rem. sur les mots français dérivés de l'arabe (beaucoup de savoir). — HELTEN, Altfries. Grammatik (diffus et manque de précision). — BISCHOFF, J. B. Schupp (bonne esquisse).

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbes. die alte Erzdiöcese Köln. 50ᵐᵉ fascicule (avec un portrait de feu le prof. Dʳ H. Floss). Leon. KORTH, Köln im Mittelalter. — SCHOLTEN, Urkundl. über Moyland u. Till im Kreise Cleve. — MERLO, Zur Gesch. des Kölner Theaters im XVIII u. XIX Jahrh. — E. FRIEDLÄNDER, Rhein. Urkunden, I. — Rechnungs-Ablage für 1888-1889.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

O. GRÉARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND SCHÉRER

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

ANDRÉ LE BRETON

LE ROMAN AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

(A.-Ed.) CHAIGNET
Recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut.

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE DES GRECS

TOME III : *La psychologie de la nouvelle Académie et des Écoles éclectiques.*

Un volume in-8, broché........................ 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME Ier : *Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote.*

Un volume in-8, broché........................ 7 fr. 50

TOME II : *La psychologie des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques.*

Un volume in-8, broché........................ 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-quatrième année 10 novembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : COHN, Saadia, Buch Hiob (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — HALE, The Cum-constructions; Harvard Studies in classical philology. — ECKARD, Das Präfix ge in verb. zusammensetz. bei Berthold von Regensburg (louable). — FOELSING-KOCH, Lehrb. der engl. Sprache, III wissensch. gramm. — BULLE, Gesch. des zweiten Kaiserr. u. des Königr. Italien ; BAMBERG, Gesch. der orient. Angelegenh. im Zeitraume des Parisen u. des Berliner Friedens; ONCKEN, das Zeitalter des Kaisers Wilhelm. — Antonini Placentini Itiner, p. p. GILDEMEISTER. — Homers Odyssee übers. von JORDAN.

— N° 35 : VARENTRAPP, Joh. Schulze u. das höhere preuss. Unterrichtswesen in seiner Zeit. (réussi). — STRACK, Uebungsstücke zur hebr. gramm.; Hebr. Vocabul. für Anfänger (excellents livres d'enseignement). — DEUTSCHMANN, De poesis Graecorum rhythmicae usu et origine (peu convaincant). — WENTZEL, De grammaticis Graecis quaess-sel. I. — LITZMANN, Schiller in Iena (cf. *Revue*, n° 8). — COCHIN, Boccace (cf. *Revue*, n° 20). — Nicolai episcopi Botrontinensis rel. de Henrici VII itinere, p. p. HEYCK (cf. *Revue*, 1889, n° 2). — Hyde de Neuville, Mém. et souvenirs, II. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen. — BÉRINGUIER, Die Rolande Deutschlands (très méritoire et attachant).

— N° 36 : WEISS, Der Barnabasbrief. — REICH, Gravina als Aesthetiker. — Manutikâsangraba, p. p. JOLLY, III. — P. LEJAY, Inscr. de la Côte d'or; ESPÉRANDIEU, Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge (cf. *Revue*, n° 6). — R. M. MEYER, Die altgerm. poesie nach ihren formelhaften. Elem. (études profondes, extraits savamment faits, mais de la fantaisie et un style de feuilleton). — WIRTH, Quaest. Severianae (bien étudié, résultats contestables). — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen X-XIII Jahrh. — RODENBERG. Ueber widerholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (recherches pénétrantes). — KENNAN, Sibirien.

— N° 37 : Briefe u. Erkl. von Döllinger (cf. *Revue*, n° 38). — HUSEIN, ALDSCHISR, Die Hamid. Abhandl. über das Wesen der islam. Relig. u. die Richt. des Gesetzes Mohammeds. — MARBACH: Die psychologie des Lactantius. — BLOOMFIELD, The origin of the recessive accent in Greek (cf. *Revue*, 1889, n° 5). — DOMBOWSKI, Mitteil. über Gœthe u. seinen Freundeskreis. — CORSON, An introd. to the study of Shakspeare (jugement sûr, exposition claire, livre très recommandable). — DAVIDSOHN, Philipp August u. Ingeborg (cf. *Revue*, 1888, n° 51). — BREYSIG, Der Process gegen Danckelmann (très bon travail). — LAMMERT, Polybios u. die röm. Taktik (arbitraire et à rejeter). — HEYSE, Gedichte, 4e éd.

— N° 38 : KLIEFOTH, Christl. Eschatologie. — EUCKEN, Die Lebensanschauungen der grossen Denker (savant, mais inégal). — BRINTON, The ethnologic affinities of the ancient Etruscans; On Etruscan and Libyan names (deux conférences; beaucoup de choses insoutenables, mais d'autres à remarquer). — Caesar, Bellum civile, p. p. DINTER, p. p. PAUL. — WADSTEIN, Fornnorska Homiliebokens Ljudlära (soigné). — BERNHEIM, Lehrb. der histor. Methode (cf. *Revue*, n° 38). — Mitteil. zur Gesch. des Heidelberger Schlosses, I u. II. — GUIZE, Le militarisme en Europe.

— N° 39 : Tertullianus, p. p. REIFFERSCHEID et WISSOWA, I (très bon et à continuer). — BETTINGEN, Grundz. der dramat. Kunst (creux). — R. SCHMIDT, Vier Erzähl. aus der Çukasaptati (établissement réfléchi du texte et traduction sûre). — Dionysii Halicarn. de imitatione relig. epistulaeque criticae duae, p. p. USENER. — REICHEL, Von der deutschen Betonung (du bon et du neuf). — BERTANA, L'Arcadia della scienzia, Rezzonico (cf. *Revue*, n° 32). — TREUSCH VON BUTTLAR, Der Kampf

Joachims I von Brandenburg gegen den Adel (très attachant). — Th. Platters Briefe an seinen Sohn Felix, p. p. Burckhardt (fort intéressant). — Wlislocki, Vom wandernden Zigeunervolke. Bilder aus dem Leben der Siebenbürger Zigeuner (un des livres les plus remarquables sur l'ethnologie). — Burns, Gedichte (deux trad. en vers, l'une par Legerlotz, l'autre par Rueti).

— N° 40 : Harnack, Lehrb. der Dogmengesch, III. — System. Verz. der Lessingliter. der hzl. Bibl. zu Wolfenbüttel mit Ausschluss der Hschr. — Alden Smith, Die Keilschrifttexte Asurbanipals (un bon ensemble, consciencieux et sûr). — Klotz, Grundz. altröm. Metrik (exposé brillant, mais la vérité est entre Klotz et Ritschl). — Marcus Evangelion Mart. Luthers, nach der septemberbibel mit den Lesarten aller Originalausg. u. Proben aus den hochd. Nachdrucken des XVI Jahrh., p. p. Reifferscheid. — Gietmann, Ein Gralbuch (peu de nouveau, point de vue arriéré). — Koehne, Der Ursprung der Stadtverf. in Worms, Speier u. Mainz. (fait avec un très grand soin). — Recueil des Actes du Comité de salut public, I u. II (cf. *Revue*, 1889, n° 40 et 1890, n° 10). — Stanley, Im dunkelsten Africa. — Lepsius, Griech. Marmorstudien (travail d'un géologue qui sera bien accueilli). — Cam. Rousset, La conquête de l'Algérie, 1841-1857 (très intéressant, brillamment écrit, les petits faits trop éclairés, des faits plus importants trop obscurcis ; cf. *Revue*, 1889, n° 23). — Amerik. philol. Gesellschaft.

— N° 41 : Brandt, Die mand. Religion (cf. *Revue*, n°s 6 et 12.) — Reinisch, Die Sahosprache, II. — Herman Grimm, Homer. Ilias, 1-9 Gesang (jugements d'un homme cultivé, fines analyses, rapprochements ; mais bien des choses qui étonnent). — Maximiani Elegiae, p. p. Petschenig (cf. *Revue*, n° 43). — Gœdeke, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. fortgef. von Gœtze IV, 1. — Buechner, De Neocoria (cf. *Revue*, 1889, n° 3). — Fürstenb. Urkundenbuch, VI. 1360-1469. — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Gesch. im Zeitraum der Gründ. des preuss. Königtums (très soigné et sera le bienvenu pour mainte question). — Kuntze, Der servus fructuarius des röm. Rechts.

— N° 42 : Fr. Giesebrecht, Beitr. zur Jesaiakritik. — Jensen, Die Kosmologie der Babylonier (cf. *Revue*, n° 25). — Epping, Astronom. aus Babylon. — Smyth, The vowel system of the Ionic Dialect (cf. *Revue*, n° 30). — Körting, Latein. romaniches Wörterbuch, 1-4 Liefer (très recommandable). — Pastor, Gesch. der Päbste, II, im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus IV. (Ne s'élève pas toujours à la hauteur des travaux antérieurs, ne comble pas suffisamment les lacunes, et malgré le mérite de la forme et bien des choses neuves, offre trop de disproportion entre l'œuvre elle-même et les prétentions qu'elle élève). — Hesse-Wartegg, Mexico, Land u. Leute. — Martersteig, Die protokolle des Mannheimer Theaters 1781-1789. — Strassburger Zunft = und Polizeiverordn. des XIV u. XV Jahrh., p. p. Brucker (très instructif). — Teicher, Kleber (cf. *Revue*, n°s 19 et 21). — Firdosi's Königsbuch, übers. von Rückert. — *Id.* p. p. Pizzi (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 43 : Schabbâth, p. p. Strack. — Zimmermann, Die Univ. Engl. im XVI Jahrh. (Polémique.) — Conway, Verner's law in Italy (cf. *Revue*, 1889, n° 14). — Ignatii Diaconi Vita Tarasii archiep. Constant. p. p. Heikel (bon). — K. Fischer, Die Erklär. der Gœtheschen Faust ; Kreyssig's Vorles. über Faust, p. p. Kern. — Stschukareff, Unters. über die athen. Archontenliste des III Jahrh. (en russe très instructif). — Marcks, Die polit. kirch. Wirks. des Agobard. — Ghiron, Annali d'Italia in contin. al Muratori (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — Ottolini, le 5 giornate milanesi del 18-22 marzo 1848. — Studniczka, Kyrene (fort louable). — Die Kriege Friedrichs des Grossen. hrsg. vom Grossen Generalstabe, I. Der erste schlesische Krieg, 1740-1742, I. Die Besetz. Schlesiens u. die Schlacht bei Mollwitz (excellent à tous égards).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47. Vingt-quatrième année 24 novembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, nº 20 : Plinii epist. ad Trajanum, p. p. Hardy. — Mommsen, Le droit public romain, trad. par Girard ; Marquardt, Organ. de l'empire romain, trad. par Weiss et Louis-Lucas ; Le culte chez les Romains, trad. par Brissaud (cf. *Revue*, nº 27 et 34-35). — Valois, Le Conseil du Roi aux xivᵉ, xvᵉ et xviᵉ siècles, nouvelles recherches suivies d'arrêts et de procès-verbaux (approfondi). — Hennequin, Ecrivains francisés, Dickens, Heine, Tourguenef, Poe, Dostoïewski, Tolstoï, essais de critique scientifique (bon à lire, malgré les insaisissables obscurités d'un style changement tourmenté).

— Nº 21 : Galabert, Manual de lengua sanskrita. — Denys d'Halicarnasse, Jugement sur Lysias, texte, trad. et comm. par Desrousseaux et Max Egger (texte très lisible et trad. exacte qui se lit facilement). — Jaugey, Dict. apolog. de la foi cathol. — Liénard. Monogr. de la numism. verdunoise (nullement définitif, incomplet, inexact ; « les avis donnés à l'auteur sont demeurés inutiles »). — Beautemps-Beaupré, Cout. et instit. de l'Anjou et du Maine au xviᵉ siècle, I (neuf). — Jarry, Louis, duc d'Orléans (cf. *Revue*, 1889, nº 21). — Charvériat, Huit jours en Kabylie (cf. *Revue*, nº 16).

Bulletin du cercle Saint-Simon, nº 3, juillet-septembre : Nouveaux membres. — Obligations. — Comptes de 1889. — Livres nouveaux. — Chronique.

Revue historique, sept. oct. 1890 : A. Vandal, Négoc. avec la Russie relat. au second mariage de Napoléon Iᵉʳ. — Ch. V. Langlois, Les Archives de l'hist. de France. — Batiffol, Les archives de l'empire russe à Moscou d'après Chimko. — Descloseaux, L'amb. de Sully en Angleterre (1601) et les *Econom. royales*. — Morel-Fatio, Marchena et la propagande révol. 1792-93. — Lettre de l'abbé Peretti sur le lieu d'origine de Chr. Colomb. — *Bulletin :* France (Farges et Monod) ; Danemark (Steenstrup) ; Alsace, I (Reuss). — *Comptes-rendus :* H. Derenbourg, Ousâma, I. — Halbe, Friedrich II u. der päpstl. Stuhl ; Koehler, Das Verh. Friedrichs II zu den Päpsten seiner Zeit. — Baer, Die Bezieh. Venedigs zum Kaiserreiche in der stauf. Zeit (bien conduit). — J. Schmitt, Die Chronik von Morea, eine Unters. über das Verh. ihrer Hss. u. Versionen. — Wauters, Supplém. à la table chron. des chartes et diplomes conc. l'hist. de la Belgique. — Ulmann, Maximilian's I Abs. auf das Papsthum 1507-1511. — Creighton, Cardinal Wolsey (bon). — Calvi, Blanca Maria Sforza (décousu, mais instructif). — Schmoller, Zur Lit. der Staats-und Socialwiss. — Turner, A sketch of the Germanic constit. from early times to the dissol. of the Empire (bref et parfois inexact).

— Nov.-déc. 1890 : de Mandrot, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours 1433-1477 (suite et fin). — Prou, De la nature du service milit. dû par les roturiers xiᵉ et xiiᵉ siècles. — Vignols, Le commerce holland. et les congrég. juives à la fin du xviiᵉ siècle. — *Bulletin :* France, moyen âge (Monod et Molinier). — Alsace (R. Reuss). — Allemagne, hist. de la Réforme (Stern). — *Comptes-rendus :* Guérin, Jérusalem (a déçu quelque peu l'attente des savants). — Briquet, Papiers et filigranes de Gênes. — Public. de la Soc. hist. d'Utrecht : 1º Rapports et communic. ; 2º Œuvres. — Baumgartner, Gœthe.

Romania, juillet (nº 75) : P. Lot, Geoffroi Grisegonelle dans l'épopée. — Jeanroy, Sur la tençon Car vei fenir a tot dia. — Piaget, Oton de Granson et ses poésies (suite et fin). — *Mélanges :* G. P. Andain ; A. Loth, Les noms Tristan et Iseut en gallois ; P. M. Fragment de

Méraugis. — *Comptes-rendus* : A. Darmesteter, Reliques scientifiques (forme un bel ensemble et atteste suffisamment le fécond et ardent travail de vingt ans). — D'Arbois de Jubainville, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (livre considérable et important, fruit d'un grand et heureux effort scientifique). — La Vie de Sᵉ Marguerite, p. p. Spencer. — Roetgen, Vokalismus des altgenuesischen. — Chronique.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, nº 4, 15 oct. 1890 : Auburtin, Les débuts diplom. de Talleyrand, sa mission à Londres en 1792. — Capperon, Lamartine parlementaire (fin). — Stourm, Bibliogr. des finances au xviiiᵉ siècle. — Le Colonjon, La question des pensions civiles en France (suite). — D'Orgeval, Les protectorats allemands. — Marcé, La cour des comptes italienne (fin). — *Comptes-rendus* : D'Avril, Négoc. relat. au traité de Berlin et aux arrang. qui ont suivi. — Jarriaud, Hist. de la Novelle 118 dans les pays de droit écrit depuis Justinien jusqu'en 1789.

Revue celtique, nº 4 : Omont, Catal. des mss. celtiques et basques de la Bibl. nat. (cf. *Revue*, nº 44). — Kuno Meyer, La plus anc. vers. du Tochmarc Emire ou demande en mariage d'Emer par le héros Cûchulainn. — Ernault, Etudes bretonnes, VII, L'analogie dans la conjugaison. — *Mélanges* : D'A. de J. Les noms de lieu gaulois dans le Roussillon; Loth, Saint Branwalatr; d'A. de J., Conversion de Maelsuthain; K. Meyer, Mots d'emprunt au vieil irlandais; Loth, Sur un passage du Mabinogi de Kulhwch et Owen. d'A. de J., Vicus Artiacus en Italie, près de Vérone. — *Corresp.* (S. Reinach). — Chronique. — Ernault, Table des mots étudiés dans le tome XI de la *Revue*.

Annales du Midi, nº 8, octobre 1890 : Jeanroy, La tenson provençale (fin). — Deloye, Pétrarque et les dames de Saint-Laurent, à Avignon. — Spont, La taille en Languedoc, 1450-1515 (fin). — *Mél. et doc.* Pagès, Note sur le chansonnier provençal de Saragosse; Lécrivain, La lutte d'Arles et de Vienne pour la primatie des Gaules. — Revue des périodiques.

Revue de Belgique, 15 oct. P. Hoffmann, Les sociétés pour la culture morale en Amérique. — Rahlenbeck, Feu Doellinger, La justification des Templiers. — Chalon, Aux Lipari. — *Essais et notices* : Grand-Carteret, J.-J. Rousseau, jugé par les Français d'aujour'hui; Schuermans, La pragm. sanction de saint Louis.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : Beckherrn, Gesch. der Befestig. Königsbergs (avec esquisse). — Neubaur, G. Greflinger, eine Nachlese. — Univ. Chronik, 1889-1890. — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliographie, 1889.

Germania, XXIII, 2 : Damköhler, Mundart der Urk. des Klosters Ilsenburg u. der Stadt Halberstadt u. die heutige Mundart. — Ehrismann, Ags. twegen, begen u. ein. germ. Verwandtschaftsbegriffe. — Jeitteles, Predigt auf Johannes den Täufer. — Obser, Histor. Volkslieder aus dem öster. Erbfolgekrieg. — Bech, Lesefrüchte, 1. — Behaghel, Die Heimat Walthers. — Liebrecht, Zur Volkskunde, 1.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 15 : Knust, Gesch. der Legenden der hl. Katharina von Alexandrien u. der h. Maria Ægyptiaca (cf. *Revue*, nº 40). — Dopffel, Kaisertum u. Papstwechsel unter den Karolingern (cf. *Revue*, 1889, nº 44). — Gurlitt, Ueber Pausanias (cf. *Revue*, nº 11). — Dutt, A history of civilisation in Ancient India (cf. *Revue*, nº 21).

Magazin für die Litteratur des In-und auslandes, nº 33 : Silesius, Gottfried Keller. — Duboc. Ein unberühmter Dichter. — Rehberg, Allerhand Gutgemeintes. — Achelis, Zur vergl. Rechtswiss. — Hansson, Skand. Liter. V. — Fastenrath, Span. Poesie. — Drei Gedichte (Hoyos, Verer-

bung; Bellaggio, Nocturno; Neapol. Volkslied.) — SCHLAF, Aus der Sommerfrische.

— N° 34 : LINZ, Bauernfeld. — BAHR, Berliner Kunstausstell. — ACHELIS, Zur vergl. Rechtswiss. — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes. — GAEDERTZ, Ein Münchener Mysterienspiel 1510. — SILESIUS, Gottfried Keller. — BARANZEWITSCH, Der Quälgeist.

— N° 35 : WILHELM, Immermann. — REHBERG, Allerh. Gutgem. — LOTI, Le roman d'un enfant (Prölss). — GAEDERTZ, Ein Münch. Mysterienspiel 1510. — MÜNZ, Gosche. — Detlev von LILIENKRON, Zwei Gedichte (Seffinka, Die Birke).— MIKSZATH, Aus meiner Advokatenzeit. (Aus dem magyar. von Kohut).

— N° 36 : (M. Stössel se retire et M. W. von Reiswitz reste seul chargé de la direction) Ameranischer Brief. — SCHMIDT (Lothar), Die Priester im Dekameron. — BLIND, Sind die Engländer Skandinaven? — HOEPFNER, Eine italien. Anthologie. — BAHR, Die Krisis des franz. Naturalismus. — Burns, An Mary Campbell, Jch hab' eine Locke, übertr. von GEILFUS. — Schugay, Ein Apostel des Kommunismus.

— N° 37 : NEUMANN-HOFER, Die Freie Volksbühne. — WIGGER, Portug. Liter. — WOLFF, J.-P. Jacobsen. — KELLER-JORDAN, Das Drama in Spanisch-Amerika.—Annie Vivanti, Aus Lirica (übertr. von Val. Marthes). — SCHLAF, Aus der Sommerfrische, II. Die Recension.

— N° 38 : GROTTEWITZ, Wie kann sich die moderne Literaturrichtung weiter entwickeln? — V. BRANDENSTEIN, Die Gesch. des Teufels. — FRÄNKEL, Bildungsschwindel. u. Volksbeglückung. — HANSSON, Skandin. Liter. VI. — JORDAN, Aus Spanisch-Amerika. — Coppée, Hinterlassene Werke (übertr. von Burger).

— N° 39 : von REISSWITZ, Bertha v. Suttner u. der ewige Frieden. — BRAUSEWETTER, Neue Dramen II. — GROTTEWITZ, Das Allgem. Menschl. in der Dichtung. — Lothar SCHMIDT, Maupassant's neuester Roman. — KOSIAKIEWICZ, Aus der Kinderwelt, die Krähe (übert. von Fel Zand). — Ein Gespräch (aus dem russ. des Fürsten D. Politzin von Adele Berger).

— N° 40 (nouveaux changements : la feuille a pour directeur M. de Reiswitz, pour rédacteur en chef M. Neumann-Hofer, et pour éditeurs MM. Lehmann, Berlin, W. Köthenerstrasse, 30 et pour titre : DAS MAGAZIN FÜR LITTERATUR) : WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 15, In eigener Sache. — BÖLSCHE, poesie der Grosstadt. — NEUMANN-HOFER, Tolstois Nachwort zur Kreutzer-Sonate. — L. SCHMIDT, Bellamy als Mystiker. — HANSSON, Zu Strindbergs Vater auf der Freien Bühne. — GENÉE, Gœthes erster Götz-Entwurf auf der Bühne des Kön. Schauspielhauses. — SUDERMANN, Vier Gedichte.

— N° 41 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 6-8. — HELVETICUS, Die Gottfried-Keller-Stiftung. — BAHR, Die Rätsel der Liebe. — GROTTEWITZ, Der Impressionismus in Deutschland. — ERNST, Zur Technik Dostojewskis. — SCHLAF, Aus der Sommerfrische.

— N° 42 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 9-12. — WILLE, Die Freie Volksbühne. — SCHWARZ-KOPF, Wiener Theater. — BULTHAUPT, Marsyas. — ROSEGGER, Ehre. — SERVAES, Zur Enthüll. des Lessing-Denkmals. — Rückerts Firdosi (L. Chr. Stern).

— N° 43 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, II, 1-4. — SCHWARZKOPF, Sudermann's « Ehre » in Wien. — W. ERNST, Zu Diesterwegs 100. Geburtstag. — Frau Dr. GOLDSCHMIDT, Der allgem. deutsche Frauen-Verein. — Lothar SCHMIDT, Vagabondirende Gedanken. — TOVOTE, Sonnenuntergang. — Neue Dicht. (O. Ernst).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingt-quatrième année 1 décembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 22 : MOMMSEN, Der Religionsfrevel nach röm. Recht; ALLARD, Les dern. perséc. du IIIe s.; La perséc. de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise; FÜHRER, Ein Beitr. zur Lös. der Felicitasfrage. — A. de BARTHÉLEMY, Nouveau manuel de numism. anc. (cf. *Revue*, n° 17). — DIEHL, Excurs. archéol. en Grèce (cf. *Revue*, n° 44). — ALLMER et DISSARD, Trion, antiq. découv. en 1885 et 1886 (très bon). — J. M. RICHARD, Cartul. de l'Hôpital S.-Jean en l'Estrée d'Arras (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — Lettre de M. Henry.

La Révolution française, n° 5, 14 nov. : STERN, Mirabeau et la polit. étrangère. — THÉNARD, Les débuts oratoires du conventionnel Goujon. — DEBIDOUR, Le Napoléon de la paix. — *Doc. inéd.* Mém. de Moreau de Jonnès (suite). — *Chron. et bibl. :* LEFEBVRE, La commune de Lavalla; ROSSIGNOL, Hist. de l'arrond. de Gaillac; WALLON, Les représentants en mission., V.

Mélusine, n° 6, nov.-déc. 1890 : GAIDOZ, Jean de l'Ours. — LEFÉBURE, La motte de terre. — L'étym. popul. et le folklore, VI, NYROP, Noms de saints; VII. GAIDOZ, Le ministre H. Fourtou, La princesse Sophie à Athènes, S. Mathurin, En Luxembourg, En Allemagne. — TUCHMANN, Effets de la fascination. — GAIDOZ, La photographie, I. — Israel LÉVI, Le juif en morceaux. — GAIDOZ, Oblations à la mer et présages. — G. L'arc-en-ciel, XXXV. — *Bibliogr. :* OTTO, Die Sprichw. u. sprichw. Redensarten der Römer (étude approfondie). — MURR, Die pflanzenwelt in der griech. Mythol. (consciencieux). — HARTLAND, English fairy and other tales. — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie.

The Academy, n° 962 : TOVEY, Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpubl. — MACKAY, A sketch of the hist. of Fife and Kinross. — COUPLAND, The gain of life and other essays. — W. JUNKER, Travels in Africa 1857-1878, transl. by KEANE. — HENLEY, Views and reviews, essays in appreciation. — CARAVELLI, Pirro Schettini e l'antimarinismo (curieux). — A catalogue of old English ballads. — A fragment of a lost Greek poet (Sayce). — The imperial university of Warsaw. — Junius, transcripts of old English texts (Sweet) — A blasphemy case in Poland. — The life of Lord Byron. — Poetry and science in folk-lore. — P. SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (cf. *Revue*, 1889, n° 33). — The zodiac and cycles of Babylonia and their Chinese derivatives (Terrien de Lacouperie). — Pâli Asuropa and Asulopa of the Asoka inscr. (Morris). — Burmese coinage and currency, I (Temple). — Early Irish art (Margaret Stokes)

— N° 963 : Bacon's Essays, p. p. REYNOLDS. — RUSSELL, A visite to Chile. — BÖHM-BAWERK, Capital and interest. — WALFORD, William Pitt, a biography (manque de soin). — ALEXANDRENKO, Angliiski Taini soviet i ego Istorya, Chast Vtoraya 1547-1649 (à remarquer surtout la partie qui traite des relations de l'Angleterre et de la Russie au XVIe siècle). — The editions of Plutarch (Galba and Otho, p. p. HARDY; Timoleon, p. p. HOLDEN). — Prof. Thorold Rogers and prof. Sellar (tous deux morts le 12 octobre). — Ogams and Runes in Mann (Browne). — Junius' transcripts of Old-English texts. — The etymol. of « blunt ». — Hoskier's ms. of the Gospels. — Poetry and science in folk-lore. — Are there any traces of Babylonian or Assyrian names in Pâli literature? (Morris). — Burmese coins and currency, II (Temple).

— N° 964 : SALT, The life of Thoreau; Thoreau, Anti-slavery and reform papers, p. p. SALT. — ASHTON, Social England under the Regency (compilation qui n'est pas sans intérêt). — Sir S. W. BAKER, Wild beasts and their ways. — Some modern Greek books (PSICHARI, Essais de gramm. hist. néo-grecque; etc.). — Sir Richard Burton (not. nécrol.).

Jerusalem in the tablets of Tel-el-Amarna (Sayce). — The apology of Aristides (Robinson). — Junius' transcripts of Old English texts (Sweet). — Cockney (Chance). — Bacon and Wotton. — The derivation of Yes Tor. — The « pound and flesh » story. — Notes on Pâli and Prâkrit (Grierson). — Burmese leaden coins (Nicholson).

— N° 965 : A. Lang, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote first earl of Iddesleigh. — Thornton, The Stuart dynasty, short studies of its rise, course and early exile. — Hare. North-Eastern France; South-Eastern France; South Eastern France. — Stockton, Ting-a-Ling tales. — Sir Richard Burton, II (not. nécrol.). — M. Stanley at Cambridge. — The quarrel between Turgeniev and Tolstoi (Ch. Johnston). — « As just as a squire » (W. Skeat). — Il semplice Lombardo, Purg. XVI (Toynbee). — The etym. of Hyperion (Hooerfield). — Some books on assyriology (Pinches, Babyl. and Assyrian cylinder-seals and signets in the poss. of Sir Henry Peek; Tallqvist, Die Sprache der Contracte Nabu-naids; Peiser, jurisprudentiae babylonicae quae supersunt). — Petrie, Kahun, Gurob and Hawara.

— N° 966 : Gladstone, Landmarks of Homeric study. — Hutton, Cardinal Newman. — Jaeger, The life of Hendrik Ibsen. — Yacoub Artin Pasha, L'instr. publ. en Egypte (cf. *Revue*, n° 19). — Al. J. Ellis (not. nécrol.) — The hero of the Chaldean epic. (Sayce). — The language of the Micmac Indians, the word « toboggan » (Skeat). — Ogams and runes in Man (Kermode). — W. Wright. Lectures on the comparative Grammar of the Semitic languages. — Contrib. to Pâli lexicopraphy, I Vani. II. Karoti (Morris). — Recent additions to the South Kensington Museum. — Burmese coins and currency, III (Temple).

— N° 967 : Lecky, Hist. of England in the XVIII century, vol. VII and VIII (1er art.). — W. G. Barttelot, The life of Edm. Margr. Barttelot; Ward, Five years with the Congo (Cannibals). — Watkins, Modern criticism considered in its relation to the Fourth Gospel. — Shakspere, p. p. Irving, and Marshall, VIII. — Proposed emend. in Harl. ms. 2253 (Sommer). — Norfolk Manor Court Rolls (the Barwick mss.). — Bacon's Essays. — Cockney. — The inscr. of Toramâna Shâha (Cunningham).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : Die Trierer Ada Handschrift. (art. de Springer). — Aeltere Universitätsmatrikeln, I. Frankfurt. II, Rostock. — Achelis, Die Entwickel. der modernen Ethnologie (esquisse un peu fragmentaire, mais méritoire).

— N° 17 : W. Meyer, Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern (fait partie du « Grundriss der roman. Philol. » de Gröber; l'auteur de l'article, Em. Seelmann, fait à W. Meyer de nombreux et graves reproches; « le cas de Meyer-Lübke est un symptôme; on ne considère plus la qualité, l'indépendance et la profondeur du travail, mais la masse, la diversité, la rapidité de la fabrication. On identifie un vaste champ de travail avec un vaste point de vue, une compilation confuse avec une parfaite connaissance des matériaux, des affirmations hardies avec des recherches étonnamment exactes, un tâtonnement superficiel avec l'œuvre d'un maître »). — Nauck, Tragicorum graecorum fragmenta, 2e ed. (Crusius).

— N° 18 : Güssfeldt, Die Erziehung der deutschen Jugend (De Lagarde).

— N° 19 : Joh. Schmidt, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (Johansson : fera époque et aura l'influence la plus profonde; sagacité, érudition, argumentation pénétrante et fondée sur les faits, méthode scientifique, tout élève cet ouvrage, très intéressant et instructif, au-dessus de toute louange; cf. *Revue*, 1889, n° 33).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-quatrième année 8 décembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, octobre 1890 : S. BERGER, Nouv. rech. sur les bibles provenç. et catalanes. — G. PARIS, La Chanson d'Antioche prov. et la Gran Conquista de Ultramar (suite). — *Mélanges :* Le suffixe ise = itia (Muret); A propos d'estaler (Loth); Gormond et Hasting (Loth); Fragm. d'un lai inédit d'Arnoul Greban (Picot). — *Comptes-rendus :* LANGLOIS, Not. des mss. franç. et prov. de Rome. — Le lai de l'Ombre, p. p. BÉDIER (travail d'un critique fin, d'un éditeur attentif, d'un grammairien instruit).

Revue de Belgique, 15 nov. : DUCHESNE, La Société liégeoise de littérature wallonne et son œuvre. — VANLAIR, La naupathie. — NORGA, A propos de la revision de la constitution. — *Essais et Notices :* DEFRÉCHEUX, Vocabulaire de noms wallons d'animaux, 2e éd.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1890 : PAWLICKI, Hist. de la philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote, I (finit avec le tableau des écoles socratiques). — KRZYZANOWSKI, Das Urkundenwesen u. die Kanzlei Przemyslaw's II von Grosspolen. — Comptes-rendus de la commission d'anthropologie, PULAWSKI, Recherches archéol. en Podolie russe; OSSOWSKI, Excursion paléo-ethn. en Galicie; NEYMAN, Not. archéol. sur la Podolie; HRYNCEWICZ, Caract. phys. du peuple ukrainien, etc.

The Academy, n° 968 : DÖLLINGER, Studies in European history, transl. — MACKAIL, Select epigrams from the Greek anthology. — LIGHTFOOT, Leaders in the Northern church, sermons preached in the diocese of Durham (« a valuable contribution to church history ») *et* Ordination addresses and counsels to clergy. — TROTTER, Warren Hastings (bon récit). — The orders of letters in the Runic futhork. (Skeat). — Cross and crosier (Mayhew). — The Memorials of St Edmundsbury. — Bacon's Essays. — BRUGMANN, Grundriss der vgl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II. (Sayce : « a monument of labour, sobriety and research »). — The American Oriental Society. — Some words in the Asoka inscription (Morris).

The Athenaeum, n° 3286 : Mireio, a Provensal poem, transl. by PRESTON. — SMITH and SHORTT, The history of the parish of Ribchester. — HUTTON, Cardinal Newman. — ETHÉ, Catal. of the Persian mss. in the Bodleian library (cf. *Revue* n° 42) — Thorold Rogers (not. nécrol.). — Thackeray's marriage. — ROTH, The Aborigines of Tasmania. — Sacred stones (A. Lang et Stevenson). — A new variorum edition of Shakespeare p. p. FURNESS, VIII, As you like it.

— N° 3287 : Sir Samuel BAKER, Wild beasts and their ways. — Memoirs of the extraordinary military career of John Shipp. — DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Hist. de Louis XII (« a truly fine picture »). — JUNKER, Travels in Africa 1875-1878, transl. by KEANE. — Sir Richard Burton. — The Petrie papyri, the acts of a Greek probate court in the Fayoum. — The Bombay branch of the Asiatic Society. — Howell's letters. — Transcripts in the Public Record Office. — The next Oriental Congress. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3288 : LANG, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote, first Earl of Iddesleigh. — General BOOTH, In Darkest England and the way out — F. Ch. GOOCH, Face to face with the Mexicans — JACOBS, English fairy tales — H. LEWIS, The ancient laws of Wales — Addison's Spectator mss. — Howell's « Familial Letters » — The predecessors of the Service Book. — The Dict. of Nat. Biogr. (art. de Lobb à Lowe). — The next Oriental Congress (Cust). — Mr Mudie. — La collection Spitzer, antiquité, moyen-âge, Renaissance, I. — Gozzi, Memoirs, transl. by SYMONDS.

— N° 3289 : The Journal of Sir Walter Scott from the orig. ms. at Abbotsford. — Pallain, Le min. de Talleyrand sous le Directoire. — Smith, Hist. of Longridge and district. — A counter reply. — The next Oriental Congress — A. J. Ellis (not. nécrol.). — Dict. of Nat. Biogr. (art. de Löwenthal à Lyveden). — Thackeray's marriage.

— N° 3290 : Froude, Lord Beaconsfield. — Smalley, London letters. — Das Testam. von Erasmus, 22 jan. 1527, p. p. Sieber ; Invent. über die Hinterlassenschaft des Erasmus, 22 juli 1536. — The David Coxes at Birmingham.

— N° 3291 : Spalding, Suvoroff. — Hughes, A history of the Stanley Expedition (Mounteney-Jephson, Emin Pasha ; W. G. Barttelot, The life of E. M. Barttelot ; Ward, Five years with the Congo Cannibals ; Troup, With Stanley's rear column). — The lyrical ballads of 1800. — A source of the Book of Tobit (Bickell). — Conway, Literary remains of A. Dürer.

The English Historical Review, octobre : Maitland, Northumbrian tenures. — Colby, The growth of oligarchy in English towns. — Bent, The English in the Levant. — Speirs, The Salzburgers. — Lord Acton, Döllinger's historical work. — *Notes and documents* : Twelfth century notes (Round). — The dates of the Prerogativa Regis (Henderson). — The missing ms. of Eccleston's Chronicle (Little). — letter of George Hickes, dean of Worcester (Firth). — The influence of Alberoni in the disgrace of the Princes' des Ursins (Armstrong). — The battle of Trafalgar (Prothero). *Reviews of books* : Oman, Hist. of Greece ; Plew, Quellenunt. zur Gesch. des Kaisers Hadrian ; Sternfeld, Karl von Anjou als Graf der Provence ; Thompson, Edit. of Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke ; Knuttel, Catal. van Pamfletten-verzam. ; Bretschneider, Medieval researches from Eastern Asiatic sources ; Pirenne, Hist. de la const. de Dinant ; Pastor, Gesch. der päpste, II ; The Dict of nat. Biogr. I-XXII ; Macray, Ed. of Clarendon's Hist. of the Rebellion ; Lebon, Rec. des instr. aux amb. de France, Bavière ; Moses, The federal government of Switzerland ; Monro, Constit. of Canada ; Bourinot, Federal government of Canada ; Mcevoy and Ashley, The Ontario township ; Surcouf, Robert Surcouf ; Welschinger, Le divorce de Napoléon.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 20 : Hist. litt. de la France, tome XXX. Suite du xive siècle (Zimmer : long art. contre le travail de M. G. Paris, sur les romans en vers du cycle de la Table Ronde).

— N° 21 : Matzat, Röm. Zeitrechn. für die Jahre 219-1. — Landsberg, Die Quaest. des Azo. — Lang, Musik zu Sophokles' Antigone. — Hirschfeld, Unters. zur Lokasenna. — Beitr. zur Gesch. der Saldria (important pour l'hist. de la pédagogie).

— N° 22 : Springer, Forsch. auf dem Geb. der Gesch. der Miniaturmalerei ; Tikkanen, Die Genesismosaiken von S. Marco in Venedig. — Von Scala, Die Studien des Polybios I (cp. *Revue*, n° 38).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Delitzsch, Messian. Weissag. in geschichtl. Folge. — Chantepie de la Saussaye, Lehrb. der Religionsgesch. II. — Spiegler, Gesch. der philos. des Judentums (manque de modestie, de simplicité et de véracité). — Venet. Depeschen vom Kaiserhofe, I. — Zeissberg, Quellen zur Gesch. der Politik Oesterreichs, III. — Morley, Walpole (intéressant). — Kennan, Sibirien. — Kleinpaul, Die Rätsel der Sprache (causerie spirituelle d'un dilettante). — Delitzsch, Assyr. Wörterbuch. III. — Aeli Dionysii et Pausaniae atticistarum fragm. p. p. Schwabe (bon), — Reuling, Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des XVII Jahrh. (l'auteur

a encore bien des choses à apprendre, mais il a parfois des jugements indépendants et justes). — Lessing, Minna (publié dar un descendant de l'auteur). — Hölder, Die röm. Thongefässer der Altertumssamml. in Rottweil. — Janitschek, Gesch. der deutschen Malerei (très soigné, très étudié, et des jugements originaux).

— N° 45 : Peter, Die Altercatio Simonis Judaei et Theophili Christiani. — Pressel, Die Zerstreuung des Volkes Israel, 4 u. 5. — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Gesch. I Vom westph. Frieden bis zum Tode des grossen Kurfürsten. (Rien de nouveau). — Löw, Ges. Schriften. — Horstmann, Die Franzosen in Saarbrücken. — Dreih. Bildn. u Lebensabr. berühmter deutscher Männer p. p. Gaedertz. — Rust, Die deutsche Emin-Pascha Expedition. — Rossbach u. Westphal, Theorie der mus. Künste der Hellenen III, 2. — Xenophontis hist. graeca, p. p. O. Keller (bon, mais il y a encore beaucoup à faire). — Engelmann, Bilder-Atlas zum Homer; zu Ovid's Metamorphoses. — P. Herrmann, das Gräberfeld von Marion (cp. *Revue*, 1889, n° 15).

— N° 46 : Vernes, Les résultats de l'exégèse biblique (à lire malgré son radicalisme). — Bacher, Die Agada der Tannaiten, II. — Lasswitz, Gesch. der Atomistik (manqué dans l'essentiel, malgré une application recommandable et la grande quantité des documents). — Ihne, Röm. Gesch. VII u. VIII. — David Gans' chronik. Weltgesch. übertr. von Klemperer, p. p. Grünwold. — Wichmann, Denkw. aus dem ersten deutschen Parlament. — Rausch von Traubenberg, Hauptverkehrswege nach Persien. — Schrumpf, A first Aryan reader (cf. *Revue*, n° 38). — Herodot's zweites Buch, p. p. Wiedemann (bon). — Canabutzae mag. ad principem Aeni et Samothraces in Dion. Halic. comment. p. p. Lehnerdt. — Schönbach, Ueber eine Grazer-Handschrift lat. deutscher Pred. — Schubert, Herodot's Darstell. der Cyrussage (très instructif). — Wilke, Diesterweg u. die Lehrerbildung.

— N° 47 : Driver, Notes on the Hebrew text of the books Samuel. — Egelhaaf, Grundz. der Gesch. (bon manuel). — Hoefer, Konon, Text u. Quellenunt. — Curti, Die Sprachschöpfung (« macht den Eindruck eines denkenden Laien »). — Demosthenes' Rede für die Megalopoliten, griech. u. deutsch, p. p. Fox (à saluer avec joie). — Moore, Contrib. to the textual criticism of the Divina Commedia (très estimable). — Carmina Norrœna, p. p. Wisen, II, glossarium. — Heinemann (O. v.), Die Hss. der herz. Bibliothek zu Wolfenbüttel, II, Die Augusteischen mss. — Gnapheus, Acolastus, p. p. Bolte (1er fasc. d'une nouvelle collection qui sera accueillie avec intérêt). — Ed. Hoffmann, Der mundartl. Vocalismus von Basel-Stadt. — Neuwirth, Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378.

— N° 48 : Kabisch, Das vierte Buch Esra. — Wolf, Der Augsb. Religionsfriede (soigné). — Grünhagen, Schlesien unter Friedrich II, I, 1740-1756. (Très original et instructif). — Wenck, Deutschland vor hundert Jahren, II. (Sera le bienvenu). — Chatzidakis, Die griech. Schriftsprache (en grec; très suggestif). — Meyer-Lübke, Italien. Gramm. (de très grands mérites). — Wendriner, Die paduan. Mundart bei Ruzante (fait avec méthode). — Braune, Abriss der ahd. Gramm. (très bon). — Rigal, Alex. Hardy (monographie vaste et détaillée). — Birlinger, Rechtsrheinisches Alamannien, Grenzen, Sprache, Eigenart. (de nombreux matériaux.) — Kopecky, Die attischen Trieren (fort soigné). — Kekulé, Die Bronze-statue des sogen. Idolino.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-quatrième année 15 décembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Philologische Wochenschrift, n° 44 : STERNBACH, Anthol. Planud. appendix Barberino-Vaticana. — The satires and epistles of Horace, p. p. GREENOUGH (élémentaire). — Corn. Nepotis Vitae, p. p. GITLBAUER, 3e éd. — Titi Livi, lib. VIII, p. p. LUTERBACHER. — MEISTER, Die griech. Dialecte auf Grundl. von Ahrens' Werk (1er art). — PIZZI, Firdusi (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 45 : Zu den orph. Fragm. zu den Sibyllin. Orakeln (Ludwich). — WEISSENBORN, Achilleis u. Ilias (bon). — GÖTTSCHING, Apollonius von Tyana (fait avec soin et réflexion). — De finibus, p. p. GIAMBELLI; p. NEMETHY. — KRONENBERG, Minuciana sive annot. crit. in Min. Fel. Octavium; SYNNENBERG, Observ. crit. in Octavium (art. de Dombart qui loue ces deux travaux). — NECKEL, Das Ekkyklema (méritoire). — MEISTER, Die griech. Dial. (2e art.) — KREBS, Zur Rection der Casus in der spät. histor. Gräcität.

— N° 46 : Rép. de Dumon à Dörpfeld. — Œdipus Col., p. p. WECKLEIN (méritoire). — WILSON, On the interpret. of Plato's Timaeus. — SIMSON, Der Begriff der Seele bei Plato (diffus et présomptueux). — HERTZ, De Horatii operum exempl. olim Guyetano (cf. *Revue*, n° 18). — Scribonii Largi compos. Marcelli de medic., p. p. HELMREICH. — WINDELBAND, Gesch. der Philos. I. — MARTIN (Alb.), Quomodo Graeci ac peculiariter Athenienses fœdera publica jurejurando sanxerint. — CUNO, Vorgesch. Roms, II. Die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer (n'est pas au courant). — V. HENRY, A short compar. grammar of Greek and Latin, transl. by ELLIOTT (excellent, à la fois court et scientifique). — MEISTER, Die griech. Dialecte (2e art.).

— N° 47 : WINTZELL, Studia Theocrita (méritoire). — Xenophontis comm., p. p. GILBERT. — HARRIS and GIFFORD, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas. — POIRET, Horace (cf. *Revue*, n° 5). Ovid, Verwandl. übers. von DIECKMANN. — THÜSSING, De temporum et modorum in enuntiatis pendentibus apud Plinium. — MONCEAUX, Les proxénies grecques (rien de nouveau). — LEHNER, Die athen. Schatzverz. des IV Jahrh (résultats problématiques). — MEISTER, Die Griech. Dial. auf Grundl. von Ahrens' Werk (2e art.) — WENDT, Griech. Schulgramm.

— N° 48 : LANCKORONSKI, Städte Pamphiliens u. Pisidiens, I (1er art.). — Odyssee, p. p. AMEIS, I, 2, 8e éd., II, 2, 7e éd. — Anhang zu Homers Odyssee, p. p. AMEIS, II, 3e éd., p. p. HENTZE. — Scholia in Odysseae α 238-309, p. p. LUDWICH. — J. A. SIMON, Xenophon-Studien, II. — IPFELKOFER, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles (méritoires et méthodiques recherches). — CAMPAUX, De la crit. du texte d'Horace (rien de nouveau). — Germania, p. p. SCHWEIZER-SIDLER, 5e éd. — BENESCH, De casuum obliq. apud Justinum usu. — OEHMICHEN, Das Bühnenwesen der Griechen u. Römer (à critiquer sur nombre de points). — SCHNEIDER, Die alten Heer-und Handelwege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche, 7-9 ; Römerstr. im Reg. Aachen ; Die Via Aurelia.

Deutsche Rundschau, novembre : DU BOIS-REYMOND, Naturwiss. u. bildende Kunst. — HAECKEL, Alger. Erinner (fin). — von LILIENCRON, Das deutsche Drama im XVI Jahrh. v. Prinz Hamlet aus Dänemark. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, I. — FREY, Gottfried Keller, das letzte Jahr. — Erinner. aus der Franzosenzeit. — Paul Heyses' italien. Dichter (P. D. Fischer).

Décembre : SCHNEIDER, Das neue italien. Strafgesetzbuch. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, II. — KRÜMMEL, Ein Tag auf Ascension. — Der Sturz Robespierre's. — Robert-tornow, der Sammler u. die Seinigen. WACHS, Die Etappenstr. von England nach Indien. — Ed. Bendemann. — NAUDÉ, Koser's Friedrich der Grosse.

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS A TOURS

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

POLYEUCTE
MARTYR
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES
PAR PIERRE CORNEILLE

Édition de grand luxe, avec une introduction par M. Léon Gautier, membre de l'Institut, et des éclaircissements par MM. Paul Allard, Édouard Garnier et Léon Legrand.

Un volume grand in-4°.

Orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney, et de cinq eaux-fortes, d'après les compositions d'Albert Maignan, gravées par Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner. — Frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVII[e] siècle par Léon Leniept. — Nombreuses gravures sur bois dans le texte des Éclaircissements par Léon Rousseau, d'après les dessins d'Édouard Garnier.

TIRAGE LIMITÉ A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

1 à 100 sur papier du Japon, avec des planches en deux états, avec et sans remarque, broché	200 »
101 à 800 sur papier vélin blanc des papeteries du Marais, broché	100 »
Ajouter pour une demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli rouge, tête dorée	20 »

JEANNE D'ARC
Par MARIUS SEPET
ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Un magnifique volume petit in-4°, illustré de 20 compositions hors texte, gravées par Méaulle, d'après les dessins de M. Andriolli, Joseph Blanc, Barrias, de Curzon, Édouard, Frémiet, Hanoteau, Jourdain, J.-P. Laurens, Le Blant, Luminais, Albert Maignan, Maillard, Martin, Rochegrosse, Zier.

SAINT LOUIS
Par H. WALLON
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Suivi d'éclaircissements par MM. G. Demay, Anatole de Barthélemy, etc. — Nouvelle édition.

Un volume petit in-4°, orné d'un frontispice en couleur et de 280 gravures sur bois.

SAINTE ELISABETH DE HONGRIE
Par LE COMTE DE MONTALEMBERT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une préface par Léon Gautier. — Un petit volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, de 28 grandes gravures et d'environ 130 dessins dans le texte.

CHARLEMAGNE
Par ALPHONSE VÉTAULT

Avec une introduction par Léon Gautier et des éclaircissements par MM. Anatole de Barthélemy, G. Demay, A. Longnon, etc. — Ouvrage couronné en 1877 par l'Académie française. Grand prix Gobert de 10,000 francs. — Un volume petit in-4°, orné de deux eaux-fortes, d'une chromolithographie, de 15 grandes gravures hors texte, d'une carte de l'empire de Charlemagde et d'environ 120 dessins dans le texte, d'après les manuscrits du IX[e] siècle.

SAINT MARTIN
Par A. LECOY DE LA MARCHE

Un volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, 24 grandes gravures hors texte, 2 fac-similé et environ 140 gravures dans le texte.

PRIX DE CHAQUE OUVRAGE :

Broché	15 »
Richement cartonné en percaline, ornements en noir et or, tranche dorée	20 »
Demi-reliure, dos en chagrin doré, tranche dorée	20 »
Demi-rel. d'amateur, dos et coins en maroquin poli, tête dorée	25 »

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

CH. TALLANDIER & GAUJAÇ

LILLE. — 11-13, Rue de la Gare. — LILLE.

OUVRAGES DE FONDS à PRIX EXCEPTIONNELS.	AU LIEU DE BROCHÉ.	Broché.	Toile.	Demi-chagrin.	Reliure amateur.	Bradel.	En carton.
Napoléon Ier et son temps, par PEYRE, grand in-8	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
L'Algérie, histoire, conquête et civilisation, par GAFFAREL	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
Ilios, ville et pays des Troyens, par SCHLIEMANN	30 »	15 »	20 »				
Egypte, par EBERS traduction MASPÉRO. 2 vol. en 1	100 »	35 »	50 »				
Dictionnaire de l'art, curiosité, Bibelot, par BOSC	40 »	18 »				21 »	
Dictionnaire du Théâtre, par POUGIN	40 »	18 »			23 »	21 »	
Durer, par THAUSING	40 »	18 »			23 »	21 »	
Les femmes dans la société chrétienne par DANTIER	40 »	10 »	18 »				
La Comédie à la cour, par JULLIEN	25 »	10 »					
Sainte-Bible, par l'abbé Salmon, illustrations de SCHNOR	20 »	8 »	12 »				
Architecture (histoire de l'), par LESUEUR	20 »	8 »					
Grandes Epouses, par DE LESCURE	8 »	4 »	6 »				
Mères illustres, Id.	8 »	4 »	6 »				
Monde enchanté Id.	8 »	4 »	6 »				
Tapis Orientaux, par LESSING	75 »						30 »
Voyage en Orient, par LABORDE	400 »						100 »
Paris Dilettante, par JULLIEN	7 »	2 50					
La Chanson populaire, par WEKERLIN	5 »	1 50					
Bibliothèque française. 1re série, 54 vol. grand in-8 Jésus, chacun	10 »	4 »	6 »				
Bibliothèque française. 2e série, 34 vol. petit in-8, chacun	3 »	1 50	3 »				
Voyage au Brésil, par DEBRET	180 »						45 »

Demander le *Catalogue complet* de nos ouvrages de fonds. — Envoi FRANCO de toute demande accompagnée de son montant en mandat poste.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-quatrième année 22 décembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, III, nº 10 : *Partie administrative* : Assemblée générale du 5 avril : Discours de M. A. Croiset; rapport de M. P. Girard; prix; rapport de la commission administrative. — *Partie littéraire* : Michel Bréal, Graecia... artes intulit; Sayce, deux contrats grecs du Fayoum; G. Costomiris, les écrits inédits des anciens médecins grecs (2e série); J. Darmesteter, Jacques d'Edesse et Claude Ptolémée; D. Hesseling, Istambol. — *Notes et documents* : A. Hauvette, sur un passage de Thucydide (I 41, 1); Th. Reinach, noms méconnus, V. Porinos; H. Omont, La Paléographie grecque de Montfaucon et le P. Hardouin. — *Chronique* : Bulletin épigraphique (B. Haussoullier); correspondance grecque; actes de l'Association; livres offerts.

— Nº 11. *Partie littéraire* : Gustave Hirschfeld, les inscriptions de Naucratis et l'histoire de l'alphabet ionien; Ernest Lacoste, les Poliorcétiques d'Apollodore de Damas, avec une préface par A. de Rochas; Paul Tannery, Études sur les alchimistes grecs, Synésius à Dioscore; Lazare Belléli, Une version grecque du Pentateuque du XVIe siècle. — *Notes et documents* : Henri Weil, Fragment iambique inédit rapporté par M. Sayce; Théod. Reinach, Sur Aristote, Poét. 18; Ch.-E. Ruelle, Notes sur trois manuscrits parisiens d'Hermias (scholies pour le Phèdre de Platon). — *Chronique*. Bulletin archéologique (T. R.); correspondance grecque (D. B.); nouvelles diverses. — *Bibliographie*. Comptes rendus.

Bulletin critique, nº 23 : Bonnet, Narr. de mirac. a Michaele archangelo Chonis patrato. — Labbé, Synt. latine. — Nohl, Ciceronis orat. sel. — Public. récentes sur Jeanne d'Arc. — Dejob, Mme de Staël et l'Italie.

The Academy, nº 969 : Mahaffy, The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch — Spalding, Suvoroff — Some foreign books (Le Breton, Le roman au XVIIe s.; Pellissier, Le mouv. litt. au XIXe s.; Bonet-Maury, Bürger). — Cathedral (Freeman). — The order of the letters in the Runic futhork (Taylor). — The treasury of Rhampsinit. (Clouston.) — The source of a Chaucer simile. — Norfolk manor court rolls — Arist. Ethica Nicomachea, p. p. Bywater. — A new Babylonian version of the creation story (Pinches). — Maspero, Lectures historiques, Egypte, Assyrie.

The Athenaeum, nº 3292 : Gladstone, Landmarks of Homeric study — Sir Edward Hamley, The war in the Crimea — Gardiner, A student's history of England, from the earliest times to 1885 — Ars. Darmesteter, Reliques scientifiques; Dict. gén. de la langue française. — Thomas Mun. — A source of the Book of Tobit. — Conway, Literary remains of A. Dürer (2e art.)

Literarisches Centralblatt, nº 49 : Vogelstein, Der Kampf zwischen Priestern u. Leviten seit den Tagen Ezechiel's — Preger, Verf. der franz. Waldenser — Krebs, Die polit. Publicistik der Jesuiten u. ihrer Gegner vor dem dreissigjähr. Krieg. — J. Darmesteter, Chants popul. des Afghans (à recommander à tous les amis du folklore et de la poésie populaire). — Sandys, Demosthenes, The speech against the law of Leptines. — Maximiani elegiae, p. p. Petschenig. — Grimm, Deutsche Gramm. III, p. p. Roethe et Schröder. — Rensch, J. E. Schlegel. — Litzmann, Schröder. (bon.) — Katalan. Troubadours der Gegenwart, verd. von Fastenrath. — Murr, Die Pflanzenwelt in der griech. Mythol. (Soigné.) — Baumann, Einführ. in die Pädagogik.

Deutsche Literaturzeitung, nº 44 : Gore, Lux mundi — Bibl. Indica, a coll. of Oriental works, published by the Asiatic History of Bengal.

— Lucian, p. p. Sommerbrodt, I, 1-2. (Méritoire.) — Fisch, Die latein. nom. person. auf o, onis (bon). — Canti popol. del Piemonte p. p. Nigra — Sdralek, Die Streitschr. Altmanns v. Passau u. Wezilos v. Mainz (Source de premier rang pour l'hist. de la querelle des investitures). — Bischoff, Schupp. — Die österr. ung. Monarchie in Wort u. Bild, 81-110. — Katal. des baier. Nationalmuseums, V., 1. Roman. Altertümer, von Hugo Graf.

— N° 45 : Handmann, Das Hebräerevangelium. — Froschhammer, die Philos. des Thomas von Aquino; Antoniades, Die Staatslehre des Thomas. — Akadem. Afhandl. til prof. dr. Bugge 2 mai 1889 fra taknemmelige elever. — Thalheim, Quaest. Demosth. — Möller, Zur ahd. Alliterationspoesie. (Important et indépendant.) — Cauer, Parteien u. Politiker in Megara u. Athen. (Attachant.) — Sybel, Die Begründ. des deutschen Reiches, IV. u. V. (Met l'essentiel en relief.) — Hölder, Die röm. Tongefässe der Altertumssamml. in Rottweil.

— N° 46 : Neumann, Der röm. Stat u. die allg. Kirche bis auf Diocletian. I. (Chef-d'œuvre.) — Genetz, Suomen partikkelimuodot. — Setälä, Les explosives du suomi (cf. *Revue*, n° 46, p. 351). — Hartman, Anal. Xenoph. nova (plus faible que le premier). — Schweiz. Schausp. XVI Jahrh., p. p. Bächtold (sera le bienvenu). — Constans, Chrest. de l'anc. français. — Stat. pot. comm. Pistorii 1296 p. p. Zdekauer. — Janssen, Zeit-und Lebensbilder, 4e ed. — Jurien de la Gravière, Anglais et Hollandais dans les mers polaires. — Oertmann, Die fiducia im röm. Privatrecht — Hermann, Noch ein Wort über Mithio.

— N° 47 : Kolde, Luthers Selbstmord, eine Geschichtslüge Majunkes. — Brugsch, Relig. u. Mythol. der alten Aegypter, II, — W. Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II, 6. Aristides. — Ribbeck, Gesch. der röm. Dicht. II. August. Zeitalter (instructif et important). — Vidal, so fo el temps c'om era jays, p. p. Cornicelius. — Harrison, Cromwell; M. Carrière, Lebensbilder (le travail de Harrison est le meilleur qu'on ait sur Cromwell). — Neuwirth, Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378.

— N° 48 : Delitzsch, Messian. Weissag. — Harris, Biblical fragments from Mount Sinaï. — Korais, Œuvres, I-III. — Schönbach, Walther von der Vogelweide. (Bon.) — English miracle plays moralities and interludes, p. p. Pollard. — v. Uslar-Gleichen, Beitr. zu einer Familiengesch. des Uslar-Gleichen, Reg. zur Familiengesch. der Alten. — Egelhaaf, Deutsche Gesch. im XVI Jahrh. I, 1517-1526 (travail d'ensemble). — Wachsmuth, Athen im Altertum, II. (Mêmes mérites que dans le Ier volume.)

— N° 49 : Bodemann, Der Briefw. des Leibniz in der Bibl. zu Hannover. — The Questions of King Milinda, transl. from the pâli by Rhys-Davids. — Zimmermann, Krit. Unters. zu den Posthom. des Quintus Smyrn. (Dirigé contre Koechly.) — Hauréau, Des poèmes latins attribués à S. Bernard. — Kraus, Jan z Michalovic. — Sigebotos Vita Paulinae, p. p. Mitzschke. — Schliephake, Gesch. von Nassau. fortg. von Menzel, VII (fin de l'ouvrage). — Koldewey, Die antiken Reste der Insel Lesbos (très précieux matériaux pour l'histoire des villes grecques).

Das Magazin für Litteratur, n° 44 : Grelling, Die Theater-Censur. — Wildenbruch, Die Haubenlerche, II. — Goldmann, Adam Müller. — Guttenbrunn. — Max Nordau, Der londoner intern. Litteraturcongress. — Liter. Chronik (Sudermann). — Jules Simon über den nächstj. berliner Congress. — Wiener Theater. — Kraemer, Sodoms Ende, ein tragicom. Schauspiel. — Ola Hansson, Ged. in prosa.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-quatrième année 29 décembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 déc. 1890 : CHARAVAY, Lazare Carnot (conférence du Cercle Saint-Simon). — GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France. — Les quatorze armées de la Convention. — La Hollande et la maison d'Orange-Nassau. — Docum. inédits : Mém. de Moreau de Ionnès (suite et fin). — Chronique et bibliographie : La Soc. de l'Hist. de la Révol. ; Cahiers de l'Agenois, par A. de MONDENARD ; Hist. de France racontée par les contemporains, p. p. B. ZELLER.

The Academy, n° 970 : The Journal of Sir Walter Scott, from the original ms. at Abbotsford. — LATHAM, Pastor Pastorum. — LECKY, History of England in the eighteenth century (2e art.). — William Bell Scott. — George Bell. — The order of runes in the Futhork (Skeat). — English prose (Earle). — The monarchical spirit in France. — The source of a Chaucer simile. — Maximiani elegiae, p. p. PETSCHENIG. — The zodiacal crab. (Rob. Brown jun.). — The Ion at Cambridge. — Two books on Roman arches (KINCH, L'arc de triomphe de Salonique; Salomon REINACH, L'arc de Titus).

— N° 971 : HATCH, The infl. of Greek ideas and usages upon the Christian church. — CAMPBELL, Aeschylus in English verse. — CRAWFURD, Round the Calendar in Portugal. — Cathedral and bishop-designate. — The order of runes in the futharc (Bradley). — Odysseus and Helen (A. Lang). — The Eurasian Mediterranean and Aryan origines (Glennie). — J. L. PETIT. Archit. studies in France, new ed. — The hero of the Chaldaean epic. (Ward).

The Athenaeum, n° 3293 : WEMYSS REID, The life, letters and friendships of Richard Monckton Milnes, first Lord Houghton. — Percy FITZGERALD, Picturesque London. — Max MÜLLER, Natural Religion. — WHITE, The development of Africa. — The Petrie papyri, II, the classical fragments. — George Bell. — Notes from Athens.

— N° 3294 : RENAN, Hist. d'Israël, III (vivant). — HARRISON, Wayfaring in France. — CAMPBELL and RANKIN, The Church of Scotland (va jusqu'à 1688). — SETON KARR, The Marquess Cornwallis (intéressant). — Beatrice, princess Henry of BATTENBERG, The Adv. of Count George Albert of Erbach, transl. from the german of Em. Kraus ; Rob. BROWN, The Adv. of Thomas Pellow. — DODGE, Alexander the Great (bon en somme). — Original Docum. relat. to the Hostages of John, king of France and the treaty of Bretigny, p. p. DUCKETT. — Shelley at Syon House Academy. — Roman inscriptions at Chester. — Notes from Rome.

Das Magazin für Litteratur, n° 45 : PETERS, Stanley u. Emin Pascha. — BAYER, Aus Rückerts Nachlass. — DEHMEL, Prolog, besprochen zur Eröffn. der Freien Volksbühne. — Ola HANSSON, Ged. in Prosa, V. — LÖWENFELD, Tolstois Erstlingswerk. — GARSCHIN, Die Kröte u. die Rose. — HERTZKA, Lorenz Stein, I. — Sodoms Ende von H. SUDERMANN, im Lessing Theater.

N° 46 : SUDERMANN, Sodom Ende, I, 1-2. — Em. REICH, Die Grillparzer = Gesellschaft. — HERTZKA, Lorenz Stein, II. — A. de QUATREFAGES, Der diesj. Amerikanisten — Congress.

Literarisches Centralblatt, n° 50 : BELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland, I, 432-1509 (remarquable). — GROH, Gesch. des oström. Kaisers Justin II (cf. *Revue*, n° 50). — LANGE, Der Papstesel (savante étude). — HEYL, Gestalten u. Bilder aus Tirol's Drang = u. Sturmperiode (vie d'Ant. Kurn). — MÜLLER (H.), Epigr. Denkm. aus Arabien (méritoire, mais ne satisfait pas entièrement). — Petri Abaelardi

planctus I-VI, p. p. W. MEYER. — KELLER, Altspan. Lesebuch (excellent). — Eddalieder, II, p. p. JONSSON. — Eyb, deutsche Schriften, p. p. Max HERRMANN, I, Das Ehebüchlein. — BAUMEISTER, Bilder aus dem griech. u. röm. Altertum für Schüler, 5-8. — Von SCHÖNHERR, Gesch. des Grabmals Maximilians I u. der Hofkirche zu Innsbruck.

— N° 51 : MARTI, Der prophet Jeremia von Anatot. — HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands (cf. *Revue*, n° 45). — PAPE, Die Gebietsentw. der Einzelstaaten Deutschlands. — BOUVY, Pietro Verri (cf. *Revue*, n° 36). KRONES, Tirol 1812-1816 u. Erzh. Johann (diffus et sans ordre). — Reiseschild. aus dem Flussgeb. des Dnjepr. — FEIGE, Gesch. des Mar Abhdiso u. seines Jüngers Mar Qardagh. — BRUGSCH, Die Aegyptologie (termine l'ouvrage et dépasse la première moitié en volume et en valeur). — BULLE, Dante's Beatrice im Leben u. in der Dichtung (bon). — Venus, Gartlein, p. p. WALDBERG, Reuter, Lustspiele, p. p. ELLINGER.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : LOBSTEIN, Doctr. de la Saint-Cène; Dogme de la naiss. mirac. du Christ. — SCHMIDT, Gesch. d. Pädag. — BRADKE, Arische Altertumswiss. u. Eigenart unseres Sprachst.; Beitr. zur Kenntn. der vorhist. Entw. uns. Sprachst.; Meth. u. Ergebn. der arischen Altertumsw. — SCALA, Die Studien des Polybios, I (cf. *Revue*, n° 38). — ALBRECHT, Lessings Plagiate, I, 1, I (veut prouver que les œuvres de L. sont des centons!) — Eine altlomb. Margaretenlegende, p. p. WIESE. — VERNES, Précis d'hist. juive (essai remarquable, malgré tout). — GUNDLACH, Der Streit der Bistümer Arles u. Wien um den Primatus Galliarum. — HALLER, Culturgesch. des XIX Jahrh. in ihren Bezieh. zu der Entw. der Naturw. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — WINKLER, Das Kurb. Regim. Graf Tattenbach in Spanien 1695-1701. — HEYSE, Dramat. Dicht. XVII-XXIII.

Philologische Wochenschrift, n° 49 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens u. Pisidiens (2e art.). — Edwards, The Odyssey of Homer, X. — Herodotos, p. p. Stein, IV, livre VII. — HUIT, Etudes sur le Banquet de Platon. — HOERSCHELMANN, De Catulli carmine; BIRT, De Catulli ad Mallium epistr.; WEBER, Quaest. Catullianae; BIRT, Commentarioli Catulliani supplem. — Ovidii Metam. Auswahl von Meuser, 4e ed., p. p. EGEN. — Ovid, Ausgew. ged., p. p. SEDLMAYER, 4e ed. — Agricola, p. p. SCHŒNE. — Salomon REINACH, L'arc de Titus et les dépouilles du temple de Jérusalem (clair et instructif). — O. SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. (commode, plein de savoir et de méthode). — CAUER, Der Unterricht in Prima, ein Abschluss u. ein Anfang. — Griech. Reisebücher.

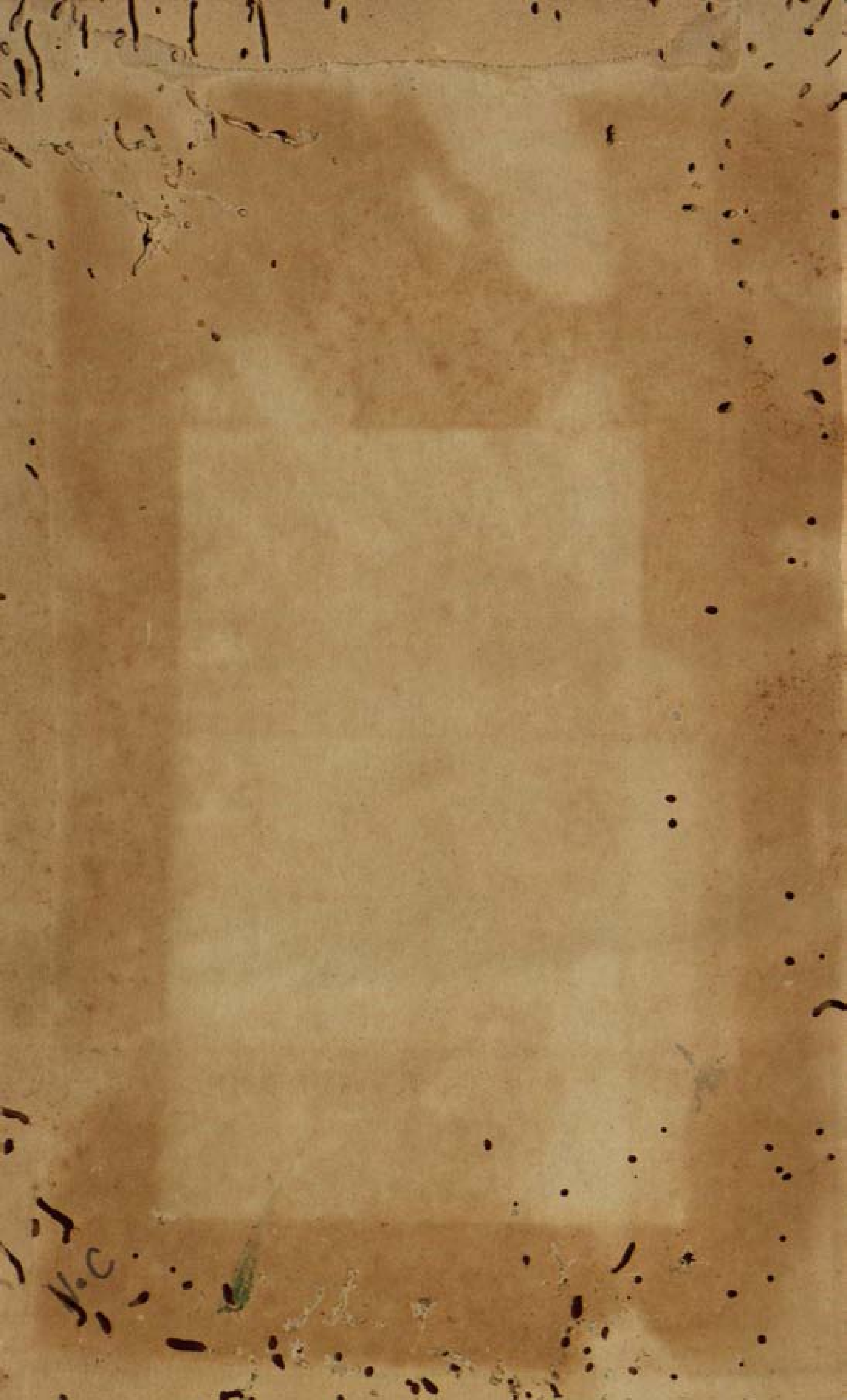
— N° 50 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens (3e art.) — FRANCO, I frammenti di Mimnermo (rien de scientifique). — Konon, Text. u. Quellenunt. von HOEFER (bon). — Amphitrio, p. p. PALMER. — A. BENOIT, Du jus sepulcri à Rome (très satisfaisant). — STRACK, Baudenkm. des alten Rom. — Von WEGELE, Aventin (bonne biographie).

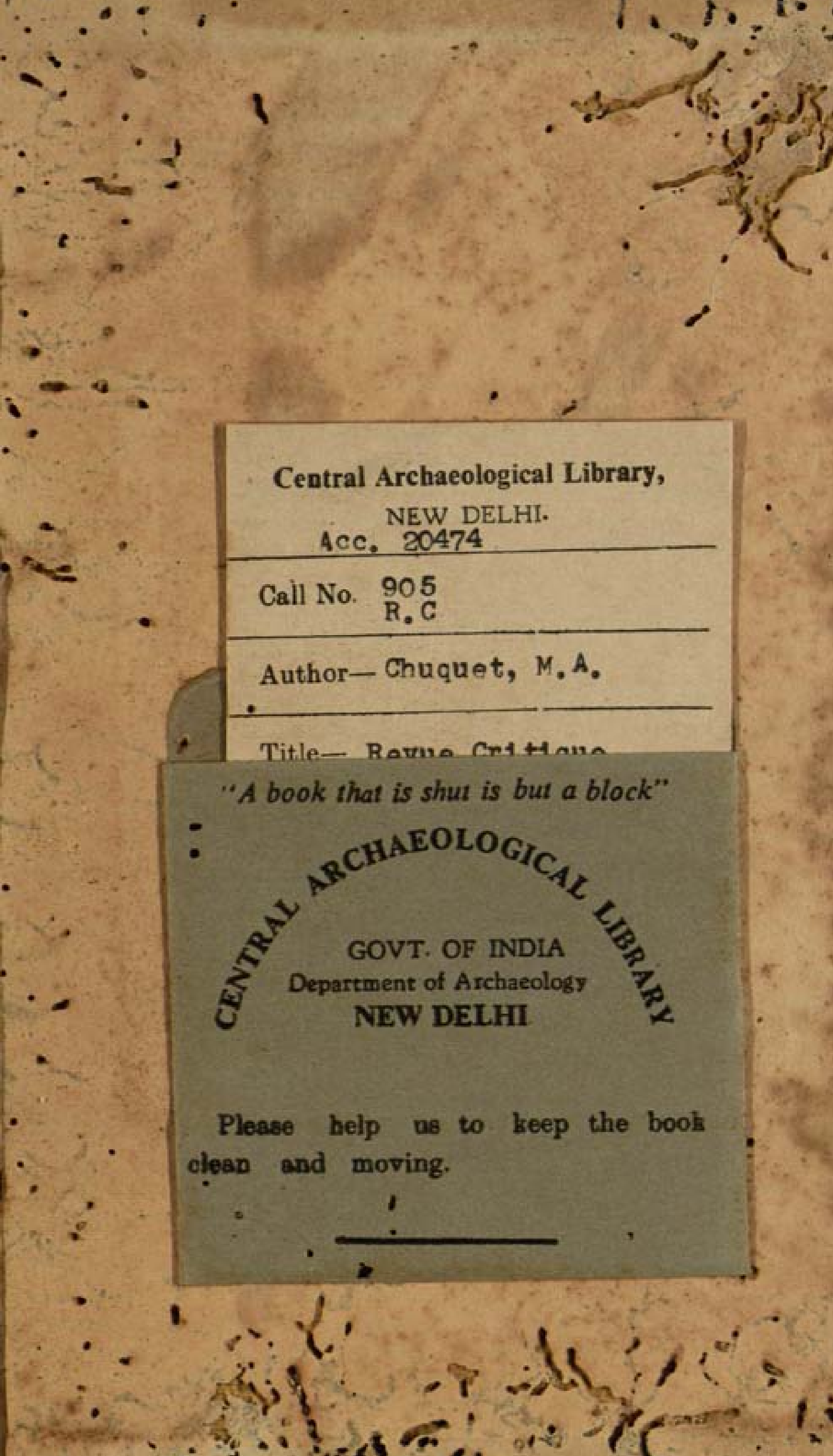
Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 23 : SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. 2e ed. — Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, sciences relig. I. — KRONENBERG, Minuciana.

— N° 24 : CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrb. der Religionsgesch. I u. II (utile). — WALLASCHEK, Studien zur Rechtsphilosophie. — SOUCHON, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI (soigné).

Theologische Litteraturzeitung, n° 22 : SMITH, Lectures on the religion of the Semites, I, The fundam. instit. (important). — DALMAN, Studien zur bibl. Theol. Der Gottesname Adonai u. seine bibl. Gesch. — HÖNIG, Die Ophiten. — GWATKIN, The Aryan controversy. — EBERT, zur allgem. Gesch. der Lit. der Lit. des M. A. im abendlande, I, 2e ed.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.




Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20474
Call No. 905
R.C
Author— Chuquet, M.A.
"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI
Please help us to keep the book clean and moving.